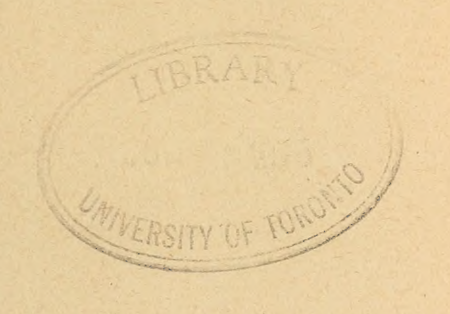








GRAMMAIRE COMPARÉE

DU GREC ET DU LATIN

SYNTAXE

Cours
Riemann et Goelzer

LATIN

L'Année préparatoire de Latin, avec exercices en regard des règles et lexiques (*classes élémentaires*) : Théorie et exercices. — Vocabulaire. — Exercices oraux. — Thèmes et versions. — Lexiques latin-français et français-latin. — 1 volume in-18 jésus, cartonné.......... **1 fr. 25**

La Première année de Latin (*classe de Sixième*). Thèmes et versions. — Exercices de mémoire. — Lexiques latin-français et français-latin. 1 volume in-18 jésus cartonné.......... **1 fr. 50**

Le même, *livre du Maître*. 1 volume in-18 jésus, broché.......... **1 fr. 25**

Exercices Latins de Première année, avec Lexiques (*classe de Sixième*). 1 volume in-18 jésus, cartonné.......... **2 fr. »**

La Deuxième année de Latin (*classes de Cinquième et de Quatrième*). — Revision de la Première année. — Thèmes et versions. — Exercices de mémoire. — Notions de prosodie. — Lexiques. 1 volume in-18 jésus, cartonné.......... **2 fr. 50**

CET OUVRAGE SE VEND ÉGALEMENT EN DEUX PARTIES :

1° **Éléments de Grammaire latine,** sans Exercices (Théorie de la *Première* et de la *Deuxième année de Latin*). 1 vol. in-18 jésus, cartonné.......... **1 fr. 50**

2° **Exercices latins de Deuxième année** (extraits de la *Deuxième année de Latin*), avec Lexiques. 1 vol. in-18 jésus, cartonné.......... **1 fr. 50**

Le même, *livre du Maître*. 1 volume in-18 jésus, broché.......... **2 fr. 50**

La Troisième année de latin (*grammaire latine complète*) (*classe de Quatrième et classes supérieures*). — Étude des formes. — Syntaxe. — Latinismes et Gallicismes. 1 volume in-18 jésus, cartonné.......... **3 fr. 50**

GREC

La Première année de Grec (*classe de Cinquième*), *avec exercices en regard des règles*, conforme aux programmes de 1890. — Thèmes et versions. — Lexiques grec-français et français-grec. 1 volume in-18 jésus, cartonné.......... **1 fr. 50**

Le même. Corrigé des Exercices. 1 volume in-18 jésus, cartonné.......... **1 fr. 25**

Exercices grecs de Première année (*classe de Cinquième*), par M. Barbier, professeur au collège de Compiègne. 1 volume in-12, cartonné.......... **2 fr. »**

Le même, *livre du Maître*. 1 volume in-18 jésus, broché.......... **1 fr. 50**

La Deuxième année de Grec (*grammaire grecque complète*) (*classe de Quatrième et classes supérieures*). — Revision de la « Première année ». — Théorie de la « Deuxième année ». 1 volume in-18 jésus, cartonné.......... **3 fr. »**

Exercices grecs de Deuxième année (*classe de Quatrième*). Ouvrage correspondant à la première partie de la *Deuxième année de Grec* de MM. Riemann et Goelzer. 1 volume in-18 jésus, cartonné.......... **2 fr. »**

Le même, *livre du Maître*. 1 volume in-18 jésus, broché.......... **1 fr. 50**

Exercices Grecs de Deuxième année (*classe de Troisième*), ouvrage correspondant à la seconde partie de la *Deuxième année de Grec* de MM. Riemann et Goelzer. 1 volume in-18 jésus, cartonné.......... **2 fr. »**

Le même, *livre du Maître* (*sous presse*).

GRAMMAIRE
COMPARÉE
DU GREC ET DU LATIN

SYNTAXE

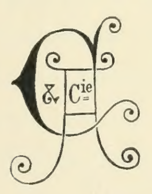
PAR

Othon RIEMANN & **Henri GOELZER**

Maître de conférences à l'École normale supérieure. | Maître de conférences à l'École normale supérieure.

OUVRAGE DESTINÉ A L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

(**Licence ès lettres, Agrégations des Lettres et de Grammaire**).



PARIS

ARMAND COLIN ET Cie, ÉDITEURS

5, RUE DE MÉZIÈRES, 5

1897

AVERTISSEMENT

Le présent volume a été rédigé par moi, en grande partie sur les notes qui ont servi à Riemann à faire son cours de grammaire à la Sorbonne et plus tard à l'École normale. Tous ceux qui ont été les élèves de ce maître regretté savent avec quel soin, avec quelle conscience et aussi avec quelle sûreté de méthode il préparait ses leçons. A ceux-là je n'ai pas besoin de dire que l'état des manuscrits laissés par Riemann a rendu ma tâche relativement facile. J'ai eu à ma disposition une ample collection de faits et d'exemples bien choisis et bien classés : il m'a suffi le plus souvent de les contrôler et d'en tirer les règles ou les remarques appropriées. Le plan général de l'ouvrage m'était indiqué par l'ordre même des leçons. Je l'ai scrupuleusement suivi, sauf en ce qui concerne l'emploi des modes dans les propositions subordonnées : sur ce point j'ai cru bon d'adopter une disposition qui permet de suivre aisément le développement historique des constructions étudiées. D'ailleurs Riemann remaniait sans cesse son cours, le complétait ou le corrigeait à mesure que les progrès de la science grammaticale et son expérience personnelle lui faisaient apercevoir une modification nécessaire. Il eût certainement adopté celle-ci : je la lui avais signalée et il l'avait approuvée. Tout le monde sait que nous avons été unis pendant quelques années — malheureusement trop courtes — par les liens d'une collaboration étroite. L'étude en commun de toutes les questions de syntaxe grecque et latine nous avait conduits à une complète unité de vues. Je n'ai donc pas besoin d'indiquer quelles sont dans le présent volume les parties qui sont entièrement de moi : il y en a un certain nombre, mais j'espère qu'on ne verra surtout que l'unité de l'œuvre.

Henri Goelzer.

INTRODUCTION

La syntaxe a fait de grands progrès dans notre siècle. Nous ne sommes plus au temps où l'ignorance de la grammaire était si grande, que dans une phrase de Xénophon, comme εἰ φοβοῦνται μὴ παρέχωσιν, un éditeur corrigeait παρέχοιεν[1]. Les faits sont mieux connus, les règles mieux établies : ces résultats sont dus pour la plus grande part à l'école philologique allemande qui reconnaît pour chef Godefroi Hermann ; en France, les études de syntaxe, longtemps négligées, sont aujourd'hui en honneur, grâce aux travaux et aux efforts de notre ancien maître à l'École normale, Ch. Thurot, grâce aussi au zèle infatigable et à l'exemple de feu Eug. Benoist, professeur de poésie latine à la Faculté des lettres de Paris.

Il semblerait que la grammaire comparée, si florissante aujourd'hui et représentée parmi nous par des maîtres éminents, ait dû avoir sur l'étude de la syntaxe une influence féconde : il n'en est rien. Les linguistes, en effet, n'ont guère, jusqu'ici, étudié que les *formes* des divers idiomes de la famille indo-européenne, et, d'autre part, les travaux[2] mêmes de syntaxe comparée sont encore incomplets et soulèvent de grandes controverses. C'est que la syntaxe comparée se heurte à une grosse difficulté.

On appelle syntaxe l'ensemble des règles établies pour l'*emploi* des formes ; or ces règles sont fondées en grande partie sur le *sens* que chaque peuple attache aux formes de sa langue et non sur la valeur *étymologique* qu'elles pouvaient avoir, car le sens de cette valeur était perdu, le plus souvent, depuis longtemps. Par conséquent, la syntaxe comparée pourra bien, quand elle existera complètement, expliquer en gros l'origine de certaines constructions

---

1. Voy. Madvig, *Griechische Syntax*, 1re édit., p. VIII.

2. Jusqu'à ces dernières années, il n'existait que des travaux fragmentaires de syntaxe comparée, parmi lesquels il convient de citer Delbrück, *Syntaktische Forschungen : I. Ablativ, Localis, Instrumentalis im Altindischen, Lateinischen, Griechischen and Deutschen* (1867) ; II. *Der Gebrauch des Conjunctivs u. Optativs im Sanskrit u. Griechischen* (1871) ; IV. *Die Grundlagen der griechischen Syntax* (1879), Halle, Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses. — E. Windisch, *Untersuchungen über den Ursprung des Relativpronomens in den indogermanischen Sprachen* (dans le t. II des *Studien* de Curtius). — Jolly, *der Conjunctiv u. Optativ. u. die Nebensätze im Zend u. Altpersischen im Vergleich mit dem Sanskrit u. Griechischen;* Id., *Geschichte des Infinitivs im Indogermanischen* (1873). — Bergaigne, *de conjunctivi et optativi in indo-europæis linguis informatione et vi antiquissima*, Paris, Vieweg, 1877. Mais, si ces ouvrages sont encore utiles à consulter, ils n'éclairent que certains points de détail, et perdront beaucoup de leur intérêt, quand sera achevé l'œuvre de K. Brugmann et de B. Delbrück (*Grundriss der vergleichenden Grammatik der indo-germ. Sprachen*, Strasbourg, Trübner), véritable monument élevé à la grammaire comparée des langues indo-européennes. Mais la partie consacrée à la syntaxe n'est point encore achevée et, quand elle le sera, les observations que nous faisons ci-dessus n'en subsisteront pas moins.

grecques ou latines, mais jamais elle ne dispensera d'étudier la syntaxe grecque ou latine[1].

Quoi qu'il en soit, et malgré les progrès sérieux qu'ont faits en notre siècle les études de syntaxe, ce serait une erreur de croire qu'il n'y a plus rien ou presque plus rien à faire. Il s'en faut de beaucoup que toutes les questions soient résolues. Soit qu'on ne cherche dans la syntaxe qu'un moyen de bien entendre les auteurs, soit qu'on veuille étudier l'histoire de la langue, complément nécessaire de l'histoire littéraire, les grammaires existantes sont, on peut bien le dire, encore insuffisantes aussi bien pour le latin que pour le grec. Il y a encore de nombreuses recherches à faire, et dès lors il convient de se demander suivant quelle méthode il faut procéder.

Tout d'abord, avant d'établir une règle quelconque, il est nécessaire de réunir une collection de faits soit complète, soit suffisante. Certaines questions ne sont mal connues que parce qu'il n'y a pas eu assez de faits réunis : c'est le cas pour l'emploi des adjectifs comme substantifs en grec et en latin, pour l'emploi de l'article, pour l'emploi de l'aoriste, en grec, etc. D'autre part, telle ou telle règle traditionnelle est fondée sur des faits mal connus. Quand on affirme, par exemple, que *prohibere* avec l'infinitif est un solécisme, on oublie que c'est la construction ordinaire de ce verbe ; de même la prétendue règle donnée par certains grammairiens de l'emploi du pronom *ipse*, pour éviter l'équivoque, n'est vraie que pour les prosateurs de l'époque impériale ; chez les écrivains classiques, *ipse* est toujours demandé par le sens, et alors le réfléchi est sous-entendu ; de même encore, c'est à la suite d'informations insuffisantes que les grammairiens ont longtemps donné pour l'emploi de *quominus* une règle inexacte : il n'est pas vrai de dire, en effet, que *quominus* s'emploie indifféremment comme *ne* ou comme *quin* après les verbes d'empêchement. De l'ensemble des exemples réunis, il ressort que *quominus* s'emploie surtout après des expressions négatives, plus rarement avec des verbes non accompagnés d'une négation. Enfin on enseignait, jusqu'à ces dernières années, que l'idée d'*avec* se rendait indifféremment en grec par σύν avec le datif ou par μετά avec le génitif. Or, il résulte des patientes recherches de Tycho Mommsen[2] que, si l'on met à part la formule σὺν θεοῖς, la préposition σύν n'est employée que par les poètes et par Xénophon, tandis que les prosateurs attiques préfèrent μετά avec le génitif.

Mais il ne suffit pas de réunir une collection d'exemples aussi complète que possible ; en les réunissant, il faut prendre certaines précautions : voir d'abord

---

1. Voici, entre beaucoup, deux exemples qu'on peut produire à l'appui de cette assertion. Une question intéressante, c'est l'emploi, en latin, des substantifs comme adjectifs : *hostis* victor, etc. Sur ce point la grammaire comparée ne peut que brouiller les idées. Elle nous apprend bien, en effet, qu'à l'origine *tous* les substantifs étaient des épithètes, des adjectifs. Mais, ce qui est curieux, et ce sur quoi elle ne nous fournit aucune explication, c'est que, lorsque *dans l'usage* ces épithètes sont devenues des substantifs, certains redeviennent adjectifs dans quelques locutions. Autre exemple : on dit en latin *discruciari* animi (Tér.), *pendere* animi (Cic., *Tusc.*, IV, 16, 35), etc. Dans ces formes de langage, animi est-il un génitif ou un locatif? Les linguistes y voient, peut-être avec raison, une forme de locatif. Mais les Latins y voyaient sans doute un génitif, puisque, d'après l'analogie de *anxia* animi, ils disaient *anxia* mentis. Au contraire, pour *Romæ*, *domi*, *Carthagini*, les Latins avaient l'idée confuse que ce ne sont pas des génitifs ou des datifs : ainsi certains grammairiens anciens disent que ce sont des adverbes, tantôt de même forme que le génitif (*secundum genetivum*), tantôt de même forme que le datif (*secundum dativum*), ce qui est parfaitement exact. La grammaire comparée n'apporte donc ici encore qu'une solution insuffisante.

2. Tycho Mommsen, *Beiträge zu der Lehre von den griechischen Präpositionen*, Berlin, Weidmann, 1895.

si les textes, tels qu'on les cite, sont donnés par les meilleurs manuscrits, puis s'assurer si les textes donnés par les bons manuscrits sont garantis par la nature des formes employées. Ainsi, dans les manuscrits, les confusions sont fréquentes entre *erat* et *erant* (*erāt*), *esse* et *essent*, *possit* et *posset*, *sunt* et *sint*, *indignatur* et *indignaretur*, *superauit* et *superarit*, *magna* et *magnā*, etc. Dans les cas douteux, les textes où de telles formes se rencontrent n'ont aucune autorité[1].

Enfin, il faut voir si la construction grammaticale jugée remarquable n'est pas telle qu'on puisse croire le texte altéré. C'est là sans doute un point délicat, et il faut ici beaucoup de mesure et de bon sens; mais il est des cas où l'on ne peut hésiter. Ainsi l'on peut être sûr qu'en grec ἄν avec le futur est un *solécisme :* c'est une construction inconnue même à Homère[2]; donc, partout où on la rencontre, on n'hésitera pas à corriger le texte. On corrigera de même *prohibitus fui*, si on le trouve chez un auteur classique : c'est une incorrection propre sans doute à la langue vulgaire, puisqu'on en a des exemples chez Plaute et chez Justin, mais absolument inconnue aux écrivains classiques. Enfin, on ne doit pas lire dans Tite-Live (XXV, 16, 10) *ad quam perficiendum :* c'est une faute de copiste pour *ad quam perficiendam;* jamais on ne trouve chez l'auteur *ad placandum deos*, par exemple. Par contre Madvig[3] va trop loin lorsque, dans Tite-Live (I, 35, 3) : « quippe qui non primus, quod *quisquam* indignari mirarive posset, sed tertius Romæ peregrinus regnum affectet, » il corrige *quisquam* en *quispiam;* on peut expliquer *quisquam* en disant que la proposition incidente se rapporte à une hypothèse qu'on écarte, et que *quisquam* est amené par le *non* qui précède[4]. Madvig va trop loin encore quand il corrige *dum* en *cum*, partout où il le trouve chez Tite-Live suivi de l'imparfait du subjonctif. Cet emploi de *dum* avec l'imparfait du subjonctif appartenait peut-être au latin populaire, mais Tite-Live n'est pas le seul auteur de son temps qui, sur ce point, s'écarte de l'usage classique ; Virgile et Tibulle, et avant eux Varron, usent de cette construction peu correcte.

---

1. Par exemple, A. Frigell (*Epilegómena ad T.-Livii librum primum*, pp. 49-50) a tenté d'établir que non seulement l'imparfait ou le plus-que-parfait, mais aussi le présent et le parfait du subjonctif peuvent s'employer en latin dans les phrases où il y a une idée de répétition. Sur les dix passages de César cités par Frigell, deux (VI, 17, 3 et VI, 19, 2) doivent être écartés, d'abord parce que *superaverint* et *superarit*, bien que donnés par les mss. de la première classe peuvent être des fautes de copiste pour *superaverunt* et *superavit*. De même, les exemples cités par Madvig (*Gr. Synt.*, p. 198, Rem. 1) ne sont pas tous concluants pour la possibilité de l'omission du participe ὤν : ἀχίτων < ὤν? >, πολλῶν < ὤν? > ἐνδεής. On pourrait multiplier les exemples; en voici deux autres : Dræger (*Hist. Synt.*, t. I, § 298, 5) cite les constructions *esse* ou *habere in potestatem*, mais aucun des exemples produits n'est incontestable ; les copistes ont peut-être lu *in potestatē* (= *potestatem*) là où l'auteur avait écrit *in potestate*. Ce qui rend, en tout cas, cette hypothèse plausible, c'est que jamais on ne lit *in vincla habere*. Aulu-Gelle (I, 7, 17 ; XVII, 2, 11) confirme l'expression *in mentem fuit* chez Plaute et la locution *in medium relinquam* chez Claudius Quadrigarius ; mais c'étaient sans doute des locutions vicieuses usitées seulement dans la langue populaire et inadmissibles dans des auteurs comme Cicéron ou T.-Live.

On prétendait autrefois que T.-Live employait avec l'accusatif les verbes *egredi*, *excedere* pris au sens de « sortir ». Frigell a démontré (*Epilegomena*, etc., p. 43 et suiv.) que cette observation était fausse, p. 46 : *Omnes illi accusativi... in* em, am, um *exeunt, quæ mutatio ex* e *vel* a *vel* u *facile ac sæpe facta est*.

2. Cf. *Rev. de phil.* 1882, p. 204. Dans Thucydide (II, 80) λέγοντες ὅτι... ῥαδίως ἂν Ἀκαρνανίαν σχόντες καὶ τῆς Ζακύνθου καὶ Κεφαλληνίας κρατήσουσι, il faut supprimer ἄν, qui est une dittographie de la syllabe suivante (ἀκ).

3. Dans ses *Emendationes Livianæ*, cf. son édition de T.-Live (Copenhague, 1873 et suiv.).

4. Voy. Riemann, *Études sur... T.-Live* (2e édit.), pp. 174-175.

Toutes ces précautions prises, il reste encore à bien interpréter les passages. Beaucoup de prétendues règles reposent sur des contresens. Quand Schultz et Gossrau disent, par exemple, que chez Plaute *clam* est construit avec le génitif, comprennent-ils le passage auquel ils se réfèrent, *Merc.*, 44 : « *Res* abibat clam *patris?* » Que penser d'Hildebrand (programme de Dorturand, 1854) qui, comme exemple de *reddi* synonyme d'*effici*, cite Cicéron (*de Inv.*, I, 95) : « si ratio alicujus rei reddetur falsa? » De même dans sa *Theorie des lateinischen Stiles* (2[e] édit., 1843, p. 8), Grysar, énumérant les différences qu'on peut remarquer entre la langue de Tite-Live et la langue de Cicéron ou de César, cite chez Tite-Live les expressions *nemo unus*, *quilibet unus*, *quisquam unus*, qu'il traite de pléonasmes. Il y a là une double erreur : ces expressions ne sont pas des pléonasmes, et on les rencontre chez Cicéron aussi bien que chez Tite-Live. Dans Tite-Live, comme chez Cicéron, *unus* conserve partout son sens propre, demandé dans chaque passage par une opposition exprimée ou sous-entendue, et, comme le dit fort bien Weissenborn, remplace le singulier de l'adjectif *singuli*, lequel n'existe pas[1]. » Le même Grysar (*ibid.*, p. 9) cite comme pléonasme (*Tite-Live*, II, 47, 11) : « funera *deinde* duo *deinceps* collegæ fratrisque ducit, » mais il oublie que *deinceps* a ici le sens ordinaire de « successivement ».

Il peut arriver aussi qu'on se trompe dans l'énoncé d'une règle, faute de tenir compte des circonstances. Si (*p. lege Manil.*, 5, 14) Cicéron dit « *Corinthum* (féminin) patres vestri, totius Græciæ *lumen*, *exstinctum* (neutre) esse voluerunt », c'est que l'apposition au sujet, avec laquelle s'accorde l'attribut, est plus rapprochée du verbe que le sujet. Mais ailleurs il dira : « *Pompejus*, nostri amores, *ipse* se *afflixit*, » parce que le sujet *Pompejus* est représenté devant le verbe par le pronom *ipse*. De même César (*de B. g.*, II, 6, 3), a écrit : « cum *tanta*... *multitudo* lapides ac tela conjicerent, » parce qu'il s'agit ici d'une foule nombreuse et que cette idée amène le pluriel ; mais il n'aurait probablement pas dit : « cum *ea* multitudo... tela conjicerent[2]. » Tite-Live (XXXV, 26, 9) a bien dit : « *cetera classis*, *prætoria nave* amissa, quantum *quæque* remis valuit, *fugerunt;* » mais il n'aurait sans doute pas dit : « cetera classis *fugerunt ;* » ce sont les propositions intercalées : « prætoria *nave* amissa » et « quantum *quæque* (navis) remis valuit », qui amènent le pluriel, parce qu'à l'idée de *classis* elles substituent l'idée de *naves*[3]. Enfin, l'on trouve dans les lettres des correspondants de Cicéron *haud dubiumst* construit, non avec *quin* et le subjonctif, mais avec l'accusatif et l'infinitif ; mais Schmalz[4] a remarqué que la construction avec l'infinitif et l'accusatif n'est employée que parce que la proposition subordonnée *précède* la proposition principale : la phrase commence comme s'il devait y avoir, par exemple, « *perisse* me una *certumst*, » mais, au dernier moment, *certumst* est remplacé par son équivalent logique *haud dubiumst.* Au contraire, là où la proposition subordonnée doit *suivre* la proposition principale, Pollion, Trebonius, Cicéron le fils se servent de *non dubito quin*[5]. Si l'on n'avait pas pris garde aux circonstances dans

1. Riemann, *Ét. sur... T.-Live* (2[e] édit.), pp. 176-177.
2. Riemann, *ibid.*, p. 255, n. 4.
3. Riemann, *ibid.*, p. 256, n. 1.
4. J. H. Schmalz, *Festschrift zur XXXVI Versammlung deutscher Philologen*, p. 88.
5. Riemann, *Études sur... T.-Live*, p. 284, n. 1.

lesquelles ces auteurs se servent de la construction avec l'accusatif, on leur aurait imputé gratuitement une façon d'écrire qui n'apparaît, à proprement parler, que chez Cornélius Népos et chez Tite-Live.

De prétendues incorrections s'expliquent aussi par l'influence de la *symétrie*. Un auteur sacrifie souvent les exigences de la grammaire à celles du style. Dans la phrase de Thucydide (I, 143, 1, εἴ τε καὶ κινήσαντες τῶν Ὀλυμπιάσιν ἢ Δελφοῖς χρημάτων...), le datif Δελφοῖς est amené par Ὀλυμπίασιν, qui est en réalité une forme de locatif ; mais on ne dirait pas τῶν Δελφοῖς χρημάτων. C'est pour une raison de symétrie que Cicéron a écrit (*de Nat. deor.*, I, 27, 75) : « species ut quædam sit deorum quæ nihil *concreti* habeat, nihil *solidi*, nihil *expressi*, nihil *eminentis*..., » bien que l'adjectif *eminens* soit de la troisième déclinaison et ne puisse pas, d'après la règle[1], s'employer au génitif après *nihil*. On expliquera de même (*in Verr.*, II, 3, 21, 54) : « ... condemnatur. *Quanti?* fortasse quæritis. Nulla erat edicti pœna certa : *frumenti ejus omnis* quod in areis esset, » où *frumenti* est justifié par *quanti*[2] ; César (*de B. c.*, III, 58, 4) : « cogebantur *Corcyrā* atque *Acarnaniā*... pabulum supportare, » où l'analogie du nom de ville *Corcyra* a amené l'ablatif du nom de pays sans *ex*[3] ; Cicéron (*ad Att.*, XI, 16, 1) : « in Asiā..., in Illyrico, in Cassiano negotio, *in* ipsa Alexandriā, in urbe, in Italiā, » où la présence de la préposition *in* devant Alexandria est due sans doute à la place qu'occupe *Alexandria* dans une énumération de noms de pays précédés de *in*[4] ; Cicéron (*de Fin.*, I, 1, 3) : « non *paranda* nobis solum ea, sed *fruenda* etiam est, » où l'emploi de *fruenda*, contraire à l'usage, s'explique par *paranda*[5], etc.

Enfin, l'on se gardera bien d'oublier la valeur littéraire du morceau, qu'on étudie au point de vue de la grammaire. Nombreuses sont les fautes de goût qu'on peut relever chez certains commentateurs ou grammairiens. On connaît celles qui ont rendu fameux le critique Peerlkamp ; il serait trop facile de les rappeler. Il vaut mieux citer quelques erreurs du même genre commises par des savants chez qui l'on sera surpris de ne pas trouver plus de finesse. Dans Virgile (*Géorgiques*, I, 318 sqq.), on lisait jusqu'à ces derniers temps :

> « Omnia ventorum concurrere prœlia vidi,
> Quæ gravidam late segetem ab radicibus imis
> Sublimem expulsam eruerent ; *ita* turbine nigro
> Ferret hiems...

Madvig a vu qu'il fallait corriger *ita* en *ut*, correction timidement présentée déjà par Heyne. Mais, avant Madvig, il n'est pas d'explication bizarre qu'on n'ait donnée pour rendre compte du subjonctif *ferret*. Une des moins étonnantes est celle de Heyne, de Wunderlich et de Ladewig : selon ces critiques, l'imparfait *ferret*, dans le sens du conditionnel, s'explique par le mouvement de la pensée du poète, qui ramène par l'imagination la saison absente à la place de celle où se passe réellement l'action : « ainsi l'hiver, si l'hiver régnait

---

1. Riemann, *Synt. lat.* (nouvelle édit., Paris, Klincksieck, 1890), p. 98.
2. Id., *ibid.*, p. 111, n. 2.
3. Id., *ibid.*, p. 119, n. 3.
4. Id., *ibid.*, p. 128, n. 1.
5. Id., *ibid.*, p. 454, n. 1.

encore, emporterait..., etc.[1]. » Comme si Virgile pouvait comparer les effets de la tempête du printemps à ce qui se passe dans une autre saison ! Qui ne voit, au contraire, que l'image se complète et s'achève, si on lit :

... expulsam eruerent, *ut* turbine nigro
Ferret hiems culmumque levem stipulasque volantes?

Ailleurs, Virgile, *Géorgiques*, III, 341 sqq., s'exprime ainsi :

Sæpe diem noctemque, et totum ex ordine mensem
Pascitur, itque pecus longa in deserta sine ullis
Hospitiis : *tantum campi jacet.*

Croirait-on qu'au lieu de l'explication ordinaire : *tant sont vastes ces plaines!* explication si simple et si naturelle, Ladewig voulait prendre *tantum* pour un adverbe, *campi* pour un locatif, donner *pecus* comme sujet à *jacet*, et traduire : « le bétail repose seulement sur le sol des plaines? » Il n'avait pas pris garde que *tantum campi jacet* est le développement de *longa in deserta* du vers précédent.

On voit par tout ce qui précède que « faire des catalogues d'exemples n'est pas qu'une œuvre de patience, un métier où l'œil et la main ont plus à faire que l'intelligence. Ce n'est pas tout de réunir des exemples : il faut savoir les comparer entre eux, marquer les ressemblances et les différences, reconnaître dans un fait grammatical les circonstances essentielles et celles qui ne sont que des accidents, tenir compte des raisons particulières qui dans chaque cas ont pu modifier l'expression et faire choisir telle construction de préférence à telle autre, enfin se défier avant tout des distinctions subtiles et ne pas se hâter d'imaginer des règles que les faits viennent démentir ensuite. Tout cela demande une grande rigueur de méthode, beaucoup de critique, de netteté d'esprit et de bon sens, un sentiment très fin de la langue qu'on étudie, je dirais même beaucoup de goût, si ce terme n'était pas peut-être trop ambitieux en pareille matière[2] ».

Voilà pourquoi il est si difficile de poser une règle : on ne saurait agir avec trop de défiance, même quand on est à peu près sûr de n'avoir omis aucun exemple et de les avoir tous bien interprétés. Il ne faut pas oublier non plus, en effet, que nous n'avons du grec et du latin qu'une connaissance toute fragmentaire : nous ne possédons pas la dixième partie de la littérature latine ; ce que nous avons conservé de la littérature grecque n'est rien en regard de ce qui n'est pas arrivé jusqu'à nous.

Enfin, une fois la règle posée, il reste à en faire l'histoire, c'est-à-dire à montrer comment elle s'est établie et quelle fortune elle a eue ; c'est l'objet de ce qu'on appelle la syntaxe historique. Mais, précisément parce que nous n'avons ni *tous* les auteurs latins ni *tous* les auteurs grecs, nous avons le devoir d'être très circonspects dans nos affirmations. Pour pouvoir prétendre qu'une construction a été introduite à telle époque plutôt qu'à telle autre, ou qu'entre deux constructions équivalentes tel auteur ou telle époque a choisi l'une ou l'autre, il faut non seulement que les exemples qui nous restent paraissent justifier cette conclusion, mais encore qu'ils soient assez nombreux pour rendre peu

1. Voy. Virgile, éd. Benoist (3e tirage, 1884), p. 130. — Dans les *Additions* au même volume, p. 347, M. Benoist s'est rangé à l'opinion de Madvig.
2. Riemann, *Études sur... Tite-Live*, introduction, p. 2.

plausible l'opinion contraire. Enfin la syntaxe historique suppose que nous avons sur l'usage de chaque auteur des renseignements complets et exacts; or il s'en faut de beaucoup que nous ayons entre les mains d'aussi précieux documents. Pour le grec, le travail n'est qu'ébauché : sous la direction de M. Martin Schanz, un groupe de professeurs a entrepris une série de monographies réunies sous le titre commun de *Beitræge zur historischen Syntax der griechischen Sprache* (Würzburg, Stuber, 1882-1896[1]). Toutes sont sérieusement faites, quelques-unes sont excellentes; mais on sent qu'une pareille œuvre, avant d'être terminée, exigera encore bien du temps et bien des efforts, quoique, dans leurs recherches, les auteurs se soient déterminés le plus souvent à s'arrêter à Aristote. En attendant nous pouvons, il est vrai, consulter les nombreuses dissertations publiées sur tel ou tel point de syntaxe ou bien sur tel ou tel auteur; on en trouvera la liste dans E. Hübner, *Grundriss zu Vorlesungen ü. die griechische Syntax* (Berlin, W. Hertz, 1883); mais tous ces matériaux n'ont pas la même valeur, et, si nombreux qu'ils soient, ils ne sont pas encore suffisants pour qu'on entreprenne dès aujourd'hui d'en faire un ouvrage achevé et durable. On entrevoit seulement quelques faits : la syntaxe d'Homère, bien que souvent très différente de la syntaxe attique, nous permet de remonter presque aux origines des diverses constructions; la prose ionienne nous fournit quelquefois la transition entre l'usage d'Homère et l'usage attique; — dans l'usage attique, il convient de faire plusieurs distinctions : on considérera à part l'usage de Thucydide chez qui la langue, encore en voie de formation, est souvent embarrassée de phrases trop chargées d'idées et par conséquent de propositions incidentes, l'usage de Platon et celui des orateurs qu'on peut en somme appeler l'usage classique, enfin l'usage de Xénophon dont l'atticisme est mélangé d'éléments étrangers ou poétiques; quant à la syntaxe des tragiques, elle est fondée sans doute sur les mêmes règles générales que la syntaxe des prosateurs attiques, mais elle les applique avec la plus grande hardiesse. Aristophane se sert à la fois de la syntaxe des tragiques et de celle des prosateurs classiques : aussi régulier que ceux-ci dans le dialogue, il se montre, dans les parties lyriques, aussi hardi que ceux-là. Telles sont les remarques générales qu'on peut faire : c'est quelque chose, mais c'est encore peu de chose.

Pour le latin, il semble qu'on soit beaucoup plus avancé. Nous possédons un travail considérable dû à M. Dræger, *Historische Syntax der lateinischen Sprache* (2e édit., Leipzig, Teubner, 1878-1881); c'est l'œuvre d'un homme consciencieux, elle est remplie de faits et d'observations; mais l'entreprise était trop lourde pour un seul. Quelle que soit la science de M. Dræger, quelque soin qu'il ait apporté à réunir, à choisir et à disposer ses matériaux, il lui est arrivé (et comment s'en étonner?) de commettre des erreurs, de conclure un peu préci-

---

1. Treize fascicules ont paru : I. Fr. Krebs, *die Præpositionen bei Polybius;* II. Steph. Keck, *über den Dual bei den griechischen Rednern mit Berücksichtigung der attischen Inschriften;* III. Jos. Sturm, *geschichtliche Entwickelung der Constructionen mit* πρίν; IV-V. Ph. Weber, *Entwickelungsgeschichte der Absichtsætze:* VI. L. Grünenwald, *der freie formelhafte Infinitiv der Limitation;* VII. Fr. Birklein, *Entwickelungsgeschichte des substantivierten Infinitivs;* VIII. P. Schmitt, *Über den Ursprung des Substantivsatzes mit Relativpartikeln im Griechischen;* IX-X. A. Dyroff, *Geschichte des Pronomen reflexivum;* XI-XII-XIII. O. Schwab, *historische Syntax der griechischen Comparation in der klassischen Literatur.*

pitamment parfois, et surtout de négliger ou d'omettre certains détails importants. Ce qu'il a fait, ce dont il faut lui savoir gré et lui faire honneur, c'est « d'avoir tracé comme une espèce de cadre où tous ceux qui s'occupent de grammaire latine pourront faire entrer les observations isolées qu'ils auront occasion de faire sur tel ou tel point de la syntaxe. A la longue le cadre se trouvera rempli, et l'on finira par avoir pour la syntaxe latine un répertoire de faits pareil à celui que Neue[1] a donné pour la flexion des mots[2] ». Cela ne tardera guère si l'on en juge par la quantité de travaux spéciaux à la syntaxe de tel ou tel auteur qui ont paru à l'étranger et en France depuis dix ans[3]. Mais on ne saurait trop le répéter; quelque reconnaissance qu'on doive aux auteurs de ces monographies pour la peine qu'ils se sont donnée et nous ont épargnée, on ne doit pas accepter leurs conclusions les yeux fermés ; nous devons toujours user du droit de contrôle et de vérification.

On distingue dans l'histoire de la langue latine trois grandes périodes : l'époque archaïque, l'époque classique et l'époque impériale[4].

L'*époque archaïque* est représentée pour nous surtout par Plaute et par Térence. Leur langue est assez pure et se rapproche de l'usage classique, mais elle contient néanmoins une quantité de mots, de formes et de tours dont les uns tombèrent de bonne heure en désuétude et ne se retrouvent plus que chez les amateurs d'archaïsmes, et dont les autres furent proscrits par la prose classique.

L'*époque classique* est celle de Cicéron, de César, de Salluste, de T.-Live et de Cornélius Népos; mais il ne faut pas oublier, qu'au sens étroit du mot, Cicéron et César sont les seuls auteurs vraiment classiques ; les trois autres sont moins sévères dans le choix des mots ou des constructions qu'on employait à leur époque; de plus la syntaxe de T.-Live, quand on la compare à celle de Cicéron, présente déjà des symptômes de décadence[5].

Enfin l'*époque impériale* est celle où les germes de décadence et de corruption se développent de plus en plus, jusqu'au moment où la langue latine se dissout et se transforme, pour donner naissance aux divers idiomes qu'on nomme les langues romanes.

Comme en grec, il faut faire une place spéciale à la syntaxe poétique. Même à l'époque classique, des poètes comme Virgile ou Horace emploient des tours inconnus à la bonne prose ou empruntés au grec. Plus tard quand la prose

---

1. Neue, *Formenlehre der latein Sprache*, 3e édit., faite par les soins de Wagener, Berlin, 1890.

2. Riemann, *Études sur... Tite-Live*, p. 7. L'entreprise dont nous parlons sera accomplie plus tôt que nous ne pensions. Les tomes III et IV de l'*Historische Grammatik der latein. Sprache*, qui seront mis en vente par la librairie Teubner, de 1897 à 1899, contiendront une syntaxe historique complète de la langue latine, où les questions soulevées par Dræger seront traitées et élucidées par un groupe de savants comme MM. Blase, Golling, Landgraf, Schmalz, Thüssing, Wagener et Weinhold. Voy. le plan de l'ouvrage dans Wœlfflin, *Archiv.*, etc., t. X (1896), p. 150.

3. On trouvera la liste des principaux dans Riemann, *Études*... p. 5, n. 8. De plus, un grand nombre de dissertations sont, non seulement annoncées, mais encore discutées dans le précieux recueil de Wœlfflin, *Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik* (Leipzig, Teubner). Enfin Hübner donne dans son *Grundriss zu Vorlesungen ü. d. lat. Gramm.* (Berlin, Weidmann, 1881, 2e édit.) une liste assez complète des travaux de toute sorte qui ont été publiés jusqu'en 1880 sur chaque point de la syntaxe latine. Consulter aussi les tables de la *Revue des Revues* dans la Revue de Philologie.

4. Sur cette question, voy. Riemann, *Études sur... T.-Live*, introduction, et *Syntaxe latine* (introduction), Paris, Klincksieck, 1890.

5. Voy. Riemann, *Études sur... T.-Live*, introduction, § 4.

littéraire se transforme, elle fait à la poésie de nombreux emprunts, et, à la fin, il n'y a plus de différence entre la syntaxe des poètes et celle des prosateurs.

Enfin il y avait à Rome entre la langue écrite et la langue parlée une ligne de démarcation dont il faut tenir grand compte, quand on étudie la syntaxe latine. Sans vouloir prétendre qu'entre les deux la séparation fût absolue, on est bien obligé de reconnaître que la langue parlée se distinguait de la prose littéraire par certaines particularités plus ou moins marquées, selon qu'on les relève chez des auteurs médiocres ou chez des écrivains très instruits. Nous possédons sous le titre de *de Bello hispaniensi* une relation de la guerre soutenue par César en Espagne contre les partisans de Pompée et, dans cet ouvrage mal écrit, bien qu'appartenant par sa date à l'époque classique, nous relevons une foule d'incorrections qui sont devenues la règle dans les langues romanes; il semble par conséquent qu'il soit légitime d'y voir des façons de parler *populaires*[1]. On peut en dire autant de certains tours qu'on lit dans Varron, dans Vitruve et surtout dans les passages du *Satiricon* où Pétrone fait parler soit des affranchis, soit des gens de condition inférieure. C'est dans ces ouvrages ou dans ces parties d'ouvrages que nous trouvons les traces les moins contestables du latin populaire. Quand on rencontre aussi les mêmes formes ou les mêmes constructions soit dans les inscriptions dues à des gens du peuple, soit dans les langues romanes, on peut conclure en toute certitude. Mais, à défaut de ce contrôle, qui n'est pas toujours possible, il est d'autres moyens d'arriver à des conclusions, sinon aussi rigoureuses, du moins très acceptables. Lorsque dans les auteurs que nous venons de citer ou bien chez d'autres encore, on trouve des façons de parler absolument rejetées par tous les prosateurs de l'époque classique, y compris T.-Live, non seulement dans leurs ouvrages les plus soignés, mais même dans ceux qui, comme les *lettres* de Cicéron, se rapprochent le plus du ton de la conversation familière, ne peut-on décider — presque avec certitude — que ces incorrections appartenaient à la langue populaire?

Mais il ne faut pas confondre la langue populaire ou vulgaire avec le langage familier. « Lorsqu'on écrit, on emprunte, en général, la plupart des constructions grammaticales dont on se sert à la langue qu'on parle soi-même et qu'on entend parler autour de soi; mais il y a des façons de s'exprimer qu'on emploie en parlant, et qu'on n'emploierait peut-être pas dans un ouvrage écrit; c'est ainsi qu'on rencontre dans les *lettres* de Cicéron un certain nombre de tours qui ne se trouvent jamais dans ses discours ou ses traités littéraires. Tout écrivain fait donc un choix parmi les constructions, comme parmi les mots, que lui offre la langue parlée; *ce choix peut être plus ou moins sévère;* or, on a remarqué que certains auteurs, Cornélius Népos, Salluste, T.-Live, emploient sans scrupule, dans leurs ouvrages, des tours grammaticaux qui étaient sans doute en usage dans la langue *parlée* de leur temps par la bonne société, mais

1. On mettait autrefois sur la même ligne le *de Bello africano:* mais M. Landgraf a montré (*Untersuchungen zu Cæsar und seinen Fortsetzern*, Erlangen, Deichert, 1888) que les constructions remarquables qu'on y rencontre sont ou archaïques ou poétiques ou enfin empruntées *à la langue de la conversation*, telle que la parlaient les gens instruits du temps; il en conclut que l'auteur pourrait bien être Asinius Pollion. Voy. aussi *C. Asini Polionis de Bello africo commentarius*, par Ed. Wœlfflin et A. Miodon'ski (Leipzig, Teubner, 1889).

que Cicéron, plus soigneux de la pureté de son style, semble avoir évités dans ses œuvres littéraires. Ainsi, lorsqu'une construction qui se trouve chez Salluste, T.-Live ou Cornélius Népos ne se rencontre pas chez César et n'a pas été admise non plus par Cicéron dans ses discours ou ses traités, mais se trouve dans les *lettres* de Cicéron (souvent aussi en même temps chez les comiques), il y a apparence que cette construction, sans être précisément incorrecte, appartenait cependant plutôt au langage familier, qu'à la prose littéraire, au moins suivant le sentiment de Cicéron ou de César.

« Il faut, du reste, faire encore une restriction pour ce qui regarde cette pureté de la langue de Cicéron; il ne semble pas y être arrivé du premier coup, et l'on a cru remarquer que, dans ses premiers ouvrages, le *de Inventione* (669-85 av. J.-C.), le *pro Quinctio* (673-81), le *pro Roscio Amerino* (674-80), etc., il avait employé certaines expressions et certaines constructions appartenant peut-être au langage familier, et dont il semble s'être abstenu soigneusement dans ses ouvrages postérieurs, surtout dans ses derniers discours[1]. »

Enfin on a pu supposer avec vraisemblance que César, dont les *Mémoires* sont avant tout un pamphlet politique s'adressant au peuple, avait employé parfois (surtout dans le *de Bello civili*) des façons de parler qui semblent avoir appartenu au langage familier[2].

Toutes ces distinctions à faire, jointes aux difficultés que nous avons énumérées plus haut, rendent très délicate la tâche du grammairien. Mais ce sont les conditions mêmes d'un travail sérieux et solide; il n'est pas permis de s'y soustraire. Toutefois, si nous avons tant de peine à dégager des faits grammaticaux les règles générales qui dominent chacune des syntaxes grecque et latine, notre peine est moindre, une fois que, ces premiers résultats obtenus, nous entreprenons de comparer entre elles la syntaxe grecque et la syntaxe latine. Il s'agit tout simplement alors de disposer dans des cadres convenant aussi bien au latin qu'au grec les principaux documents réunis, de les comparer et de noter les ressemblances ou les différences. Ce travail a déjà été fait plusieurs fois, mais d'une façon indirecte. L'enseignement du grec et du latin, en France comme à l'étranger, repose sur des grammaires qui étudient séparément mais parallèlement chacune des deux langues. C'est ainsi que procède notamment R. Kühner : sa grammaire latine complète (*ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache*, 2 vol., Hannover, Hahn, 1878-1879) est faite sur le même plan que sa grammaire grecque complète (*ausführliche Grammatik der*

---

1. Riemann, *Syntaxe latine* (2e édit.), p. 6 et suiv.

2. Consulter Wœlfflin (*Bemerkungen über das Vulgærlatein*, Philologus, XXXIV, p. 137 sqq.) qui a le premier attiré l'attention sur ces questions; Hellmuth, *de sermonis proprietatibus quæ in prioribus Ciceronis orationibus inveniuntur*, et Kœhler, *de auctorum Belli Africani et Belli Hispaniensis latinitate* (dans les *Acta seminarii philologici Erlangensis*, I, 1878); Thielmann, *de sermonibus proprietatibus quæ leguntur apud Cornificium et in primis Ciceronis libris*, Strasbourg, 1879; Kraut, *Über das vulgære Element in der Sprache des Sallustius*, Progr. de Blaubeuren, 1881; Uri, *quatenus apud Sallustium sermonis latini plebeji aut cotidiani vestigia appareant*, Paris, Hachette, 1885; les études de Schmalz sur la langue des correspondants de Cicéron dans la livraison de février-mars de la *Zeitschrift f. Gymn.*, 1881, dans le Progr. du gymn. de Mannheim, 1881, et dans la *Festschrift* zur XXXVI Versammlung deutscher Philologen, 1882, p. 76-101; J. Praun, *Bemerkungen zur Syntax des Vitruv*, Progr. du gymn. de Bamberg, 1885; A. von Guericke, *de linguæ vulgaris reliquiis apud Petronium et in inscriptionibus parietariis Pompeianis*, Gumbinnen, 1875; cf. J. Segebade, *observationes grammaticæ et criticæ in Petronium;* H. Goelzer, *Étude... sur la latinité de saint Jérome* et *Grammaticæ in Sulpicium Severum observationes*, Paris, Hachette, 1884, etc.

griechischen Sprache, 2e édit., Hannover, Hahn, 1870-1872)[1], et des renvois permettent au lecteur de se reporter sans cesse de l'une à l'autre. De même la syntaxe grecque de Madvig est construite en partie sur le même plan que sa syntaxe latine, et dans la traduction française qu'en a donnée M. l'abbé Hamant[2], on a placé — à côté du chiffre de chaque paragraphe — d'autres chiffres qui renvoient aux paragraphes correspondants de la grammaire latine[3]. Enfin, en composant sa syntaxe latine[4], Riemann a adopté, autant qu'il était possible, l'ordre suivi dans la petite syntaxe grecque de A. von Bamberg, traduite et appropriée aux besoins des étudiants français par Ch. Cucuel[5]. Mais, en France, personne jusqu'ici n'a réuni les deux syntaxes dans le même ouvrage, de façon à ce qu'on aperçoive, pour ainsi dire d'un seul coup d'œil, en quoi elles se ressemblent et en quoi elles diffèrent. C'est ce que nous tentons de faire ici.

La syntaxe latine présente, on le sait, de nombreux points de contact avec la syntaxe grecque; cela n'a rien d'étonnant, puisque les deux langues appartiennent à la même famille; mais, comme elles ont eu longtemps une existence tout à fait indépendante, il est naturel aussi qu'elles se séparent sur beaucoup de points. C'est à quoi n'ont pas pris garde nombre de grammairiens qui cherchent à expliquer certaines constructions latines par des emprunts directs faits à la langue grecque. Cela peut être vrai de certains tours poétiques; il paraît bien certain, pour prendre un exemple, que l'emploi de l'infinitif après les verbes signifiant « donner, prendre, abandonner » soit emprunté au grec par les poètes[6]. Mais dans la prose classique, les *hellénismes* de ce genre sont des exceptions, et, en général, il faut, avant de conclure à une *imitation voulue de la syntaxe grecque*, s'assurer que les lois mêmes de la langue latine ne fournissent pas l'explication cherchée[7].

Ainsi, comparer les deux syntaxes grecque et latine partout où elles sont d'accord, signaler et expliquer les cas où elles diffèrent, suivre en même temps, autant que ce sera possible, le développement historique des diverses constructions, mais insister surtout sur l'usage qu'on peut appeler classique; enfin ne donner aucune règle qui ne soit appuyée sur un assez grand nombre d'exemples sûrs ou, en tout cas, contrôlés : tel est le plan que nous nous sommes proposé en commençant cette étude et que nous croyons avoir fidèlement suivi.

---

1. Une 3e édition faite par les soins de M. F. Blass est en cours de publication.
2. *Syntaxe de la langue grecque* (principalement du dialecte attique), par Madvig, traduite par M. l'abbé Hamant avec une préface de O. Riemann, Paris, Klincksieck, 1884.
3. *Grammaire latine de Madvig*, traduite en français par M. Theil, Paris, Didot.
4. *Syntaxe latine* par O. Riemann, 3e édit., revue par M. l'abbé Lejay, Paris, Klincksieck, 1894.
5. *Règles fondamentales de la syntaxe grecque* d'après l'ouvrage d'A. von Bamberg, seconde édition, entièrement remaniée par Ch. Cucuel sous la direction de O. Riemann, Paris, Klincksieck, 1888.
6. Cf. Horace, *Carm.*, I, 26, 1-3... « tristitiam et metum | *tradam* protervis in mare Creticum | *portare* ventis, au lieu de « *portanda* ventis ».
7. Voir sur cette question le travail exact et consciencieux de J. Brenous, *Étude sur les hellénismes dans la syntaxe latine* (Paris, Klincksieck, 1895).

LIVRE PREMIER

SYNTAXE DE LA PROPOSITION SIMPLE

CHAPITRE PREMIER

SYNTAXE D'ACCORD

§ 1. — Règles générales de l'accord.

1. — **Accord du verbe avec le sujet.** — En grec et en latin, le verbe s'accorde *en général* avec le sujet, d'après les mêmes règles qu'en français.

Ex. : Mon père *est* là : ὁ ἐμὸς πατὴρ **πάρεστιν**, pater ***adest***. — Mon père et ma mère *sont* là : ὁ ἐμὸς πατὴρ καὶ ἡ ἐμὴ μήτηρ **πάρεισιν**, **pater et mater *adsunt***. — Vous et moi nous *apprenons :* ἐγὼ καὶ σὺ **μανθάνομεν**, **ego et tu *discimus***. — Mon père et moi nous *sommes souffrants :* ἐγὼ καὶ πατὴρ **ἀσθενοῦμεν**, **ego et pater *ægrotamus***. — Vous et votre père vous *êtes souffrants :* σὺ καὶ ὁ σὸς πατὴρ **ἀσθενεῖτε**, **tu et pater *ægrotatis***.

2. — Toutefois, en grec, lorsque le sujet est un *pluriel neutre*, le verbe se met ordinairement au *singulier*.

Ex. : Plat., *Protag.*, 320,c : θεοὶ μὲν ἦσαν, θνητὰ δὲ γένη οὐκ **ἦν**.

Remarque. — Les exceptions à cette règle sont *très fréquentes* chez Homère. Selon Delbrück[1], les Grecs n'auraient à l'origine employé le singulier du verbe avec un pluriel neutre que dans les cas où ce pluriel désigne un *ensemble*, un *tout*, par exemple après νῶτα, *le* dos, κρέα, *la* chair, ἄστρα, *l'ensemble* des astres (*le ciel* opposé à γῆ), ὄρεα, *la* chaîne de montagnes, μῆλα, *le* petit bétail, ἦα, *provisions* de voyage, χρήματα, *la* fortune, τάλαντα, *la* balance, etc. Là où l'idée de *pluralité* domine, les Grecs auraient employé le *pluriel* du verbe.

Ce qui est sûr, c'est que l'usage classique lui-même n'est pas bien établi. Tandis que les poètes dramatiques et Platon semblent suivre la règle τὰ ζῷα τρέχει, Thucydide, Xénophon et Aristote s'en écartent souvent.

Ex. : Thuc., IV, 88 : τὰ τέλη[2] Λακεδαιμονίων Βρασίδαν **ἐξέπεμψαν**. — Xén., *An.*, I, 7, 17 : φανερὰ **ἦσαν** καὶ ἵππων καὶ ἀνθρώπων ἴχνη πολλά. *An.*, I, 7, 20 : καὶ τῶν ὅλων τοῖς στρατιώταις πολλὰ ἐπὶ ἁμαξῶν **ἤγοντο**. *Hell.*, I, 1, 23 : γράμματα... **ἑάλωσαν**.

1. Delbrück, *Grundlagen der gr. Syntax*, p. 25 sqq.
2. L'expression τὰ τέλη équivaut en réalité à οἱ ἄρχοντες.

3. — Le grec ayant conservé le duel, il semblerait que le verbe *dût* se mettre au duel toutes les fois qu'il se rapporte à *deux sujets* ou à *un sujet au duel;* mais en réalité on emploie aussi bien en pareil cas le pluriel que le duel, sans qu'il y ait aucune différence de sens[1].

Ex. : Xén., *Mém.*, II, 3, 18 : οὕτως... **διάκεισθον** σύ τε καὶ ὁ ἀδελφὸς ὥσπερ εἰ τὼ χεῖρε, ἃς ὁ θεὸς ἐπὶ τῷ συλλαμβάνειν ἀλλήλοιν ἐποίησεν, ἀφεμένω τούτου **τράποιντο** ἐπὶ τὸ διακωλύειν ἀλλήλω.

Remarque. — Déjà chez Homère le pluriel est employé au lieu du duel[2]. Mais les orateurs attiques se montrent en général plus rigoureux : avec un sujet au duel ils emploient presque toujours le duel du verbe[3]. Plus tard le duel disparaît devant le pluriel[4].

4. — Par analogie sans doute avec la construction τὰ ζῷα τρέχει, certains poètes (et particulièrement Pindare[5]) emploient le verbe au singulier avec des *noms de choses* au pluriel.

Ex. : Pind., *Olymp.*, 10, 4 sqq. : μελιγάρυες ὕμνοι ὑστέρων ἀρχαὶ λόγων **τέλλεται**. — Hipponax, *fragm.* p. 41 : δύ' ἡμέραι γυναικός **ἐστιν** ἥδισται, ὅταν γαμῇ τις κἀκφέρῃ τεθνηκυῖαν.

Remarque. — Cette construction est *exceptionnelle* en prose; on la trouve pourtant.

Ex. : Plat., *Banq.*, 188 b : πάχναι καὶ χάλαζαι καὶ ἐρυσῖβαι ἐκ πλεονεξίας καὶ ἀκοσμίας περὶ ἄλληλα τῶν τοιούτων **γίγνεται** ἐρωτικῶν. *Rép.*, 463 a : χρὴ δίκαιον εἶναι, ἵνα δοκοῦντι δικαίῳ εἶναι **γίγνηται** ἀπὸ τῆς δόξης ἀρχαί τε καὶ γάμοι. — Andoc., 1, 145 : ἀφ' ὧν ἐμοὶ ξενίαι καὶ φιλότητες πρὸς πολλοὺς καὶ βασιλέας καὶ πόλεις καὶ ἄλλους ἰδίᾳ ξένους **γεγένηται**.

5. — Par une extension illogique de cette construction, Hérodote et les Attiques emploient ἔστιν et γίγνεται, au commencement d'une proposition, avec un sujet au pluriel ou même avec plusieurs sujets désignant des personnes.

Ex. : Hérod., I, 26 : **ἔστι** μεταξὺ τῆς τε παλαιῆς πόλιος καὶ τοῦ νηοῦ ἑπτὰ στάδιοι (cf. VII, 34). — Plat., *Rép.*, 462, e : **ἔστι** μέν που καὶ ἐν ταῖς ἄλλαις πόλεσιν ἄρχοντές τε καὶ δῆμος...

On trouve aussi (mais plus rarement) l'imparfait ἦν ainsi construit au commencement d'une phrase.

Ex. : Soph., *Trach.*, 520 : **ἦν** δ' ἀμφίπλεκτοι κλίμακες.

---

1. Voy. *Revue de Philologie*, juillet 1881, p. 163.
2. Voy. Delbrück, *Grund. d. gr. Synt.*, pp. 15-18.
3. Voy. St. Keck, *über den Dual bei den griechischen Rednern*, etc., p. 211, dans le premier volume des *Beiträge* de Schanz.
4. Voy. Winer, *Grammatik des neutestamentlichen Sprachidioms* (7ᵉ édit. revue par Lünemann, Leipzig, Vogel, 1867).
5. De là le nom de σχῆμα Πινδαρικόν ou Βοιώτιον donné à cette construction par les grammairiens grecs; cf. Apollonius Dyscole, *de Synt.*, p. 228 sqq. Sur cette question, voy. *Revue de Philologie*, 1880, pp. 171-172.

Remarque. — Kühner[1] rapproche cette construction des locutions françaises : *il est des hommes, il est cent usages, qui*, etc. En réalité c'est tout autre chose; car, en français, le sujet véritable est annoncé par le pronom neutre *il* (**illud**), qui est le sujet grammatical du verbe.

6. — Quant aux locutions bien connues ἔστιν οἵ, ἔστιν οὕς (ou οὕστινας), ἔστιν ὧν, ἔστιν οἷς, correspondant aux différents cas de ἔνιοι (lat. **nonnulli**), il faut vraisemblablement, non pas les rattacher à l'emploi de ἔστιν dans les constructions précédemment étudiées, mais les expliquer par l'analogie des tours si communs au dialecte attique, comme ἔστιν ὅτε (= ἐνίοτε), ἔστιν οὗ, ἔστιν ὅπως, etc.

Ex. : Xén., *Cyr.*, II, 3, 18 : οἱ μὲν βάλλοντες **ἔστιν οἳ** καὶ ἐτύγχανον καὶ θωράκων καὶ γέρρων, οἱ δὲ καὶ μηροῦ... — Plat., *Phædr.*, 111 d : **ἔστι δ' οὓς** καὶ βραχυτέρους τῷ βάθει τοῦ ἐνθάδε εἶναι καὶ πλατυτέρους. — Xén., *Mém.*, I, 4, 2 : εἰπέ μοι.. · **ἔστιν οὕστινας** ἀνθρώπους τεθαύμακας ἐπὶ σοφίᾳ; — Thuc., III, 92 : Λακεδαιμόνιοι τῶν ἄλλων Ἑλλήνων ἐκέλευον τὸν βουλόμενον ἕπεσθαι, πλὴν Ἰώνων καὶ Ἀχαιῶν καὶ **ἔστιν ὧν** ἄλλων ἐθνῶν. — Plat., *Phædon*, 62 a : **ἔστιν οἷς** βέλτιον τεθνάναι ἢ ζῆν.

Remarques. — I. Cependant, au nominatif, on trouve plus souvent εἰσὶν οἵ que ἔστιν οἵ[2].
II. Xénophon construit de la même façon l'imparfait ἦν.

Ex. : *Hell.*, III, 1, 7 : **ἦν** δὲ **ἃς** ἀσθενεῖς οὔσας... ὁ Θίβρων ἐλάμβανε. *Ibid.*, VII, 5, 17 : τῶν δὲ πολεμίων **ἦν οὓς** ὑποσπόνδους ἀπέδοσαν. *Anab.*, I, 5, 7 : **ἦν** δὲ τούτων τῶν σταθμῶν **οὓς** πάνυ μακροὺς ἤλαυνεν.

III. Par imitation du grec, Properce a osé dire ***est quibus***, III, 9 (7), 17 (= IV, 8, 7, *éd. L. Müller*).

Ex. : ***Est quibus* Eleæ concurrit palma quadrigæ,**
***Est quibus* in celeres gloria nata pedes.**

7. — Si l'on met à part ces anomalies et les particularités relevées plus haut, toutes les exceptions à la règle générale de l'accord du verbe avec le sujet peuvent se grouper en deux catégories; elles sont ou *logiques* ou *grammaticales*.

Les exceptions sont *logiques* quand le verbe ne s'accorde en nombre qu'avec *un* des sujets, pour marquer qu'il s'agit d'actions qui se font *séparément*.

Ex. : Ps. Xén., *de Repub. Ath.*, 1, 2 : καὶ οἱ πένητες καὶ ὁ δῆμος πλέον **ἔχει** τῶν γενναίων καὶ τῶν πλουσίων (καὶ répété institue une double comparaison dont chacune est indépendante de l'autre). — Xén., *Anab.*, I, 10, 1 : Βασιλεὺς καὶ οἱ σὺν αὐτῷ (= avec les siens) διώκων **εἰσπίπτει** εἰς τὸ Κύρειον στρατόπεδον (καὶ οἱ σὺν αὐτῷ forme en réalité une parenthèse[3]).

---

1. *Ausführl. Gr. der gr. Sprache*, 2e part., t. I, p. 61.
2. Voy. Kühner, *op. cit.*, ibid., t. II, p. 909 ; Koch, *Gr. gr.* (trad. Rouff), p. 264.
3. C'est ainsi qu'il faut expliquer l'anomalie apparente qu'on relève dans Horace, *sat.* II, 6, 65 sqq. Voy. plus loin, p. 23.

Cic., *Acad.*, 2, 35 : **hoc mihi et Peripatetici et vetus Academia *concedit*** (chacune des deux écoles *de son côté*). *P. Mur.*, 7 : **Et proavus L. Murenæ et avus prætor *fuit*** (ils ne l'ont pas été en même temps)[1]. *Brut.*, 8 : **Leontinus Gorgias, Thrasymachus Calchedonius, Protagoras Abderites, Prodicus Ceus, Hippias Eleus in honore magno *fuit*** (chacun *de son côté* avait son groupe distinct d'admirateurs)[2]. *De Orat.*, III, 18 : **Nam Speusippus... et Xenocrates... et Polemo et Crantor nihil ab Aristotele... magno opere *dissensit*** (chacun à son tour). — Liv. : **Hostilio Sardinia, Manilio Sicilia, Porcio Gallia *evenit*** (il s'agit ici de faits séparés, de tirages au sort successifs)[3].

On peut dire que les exceptions sont *grammaticales*, quand le verbe s'accorde en nombre simplement avec le sujet le plus rapproché.

Ordinairement le verbe est placé avant les sujets et s'accorde seulement avec le premier.

Ex. : Dém., XXIII, 143 : **ἧκεν** ὁ Θερσαγόρας καὶ ὁ Ἐξήκεστος εἰς Λέσβον καὶ ᾤκουν ἐκεῖ. XLV, 54 : **ἔστιν** ἡ τούτου μήτηρ καὶ ὁ τῆς ἐμῆς γυναικὸς πατὴρ ἀδελφοί. — Plat., *Protag.*, 311 : **εἰπέ** μοι, ὦ Σώκρατές τε καὶ Ἱππόκρατες.

Cés., *B. C.*, I, 2 : ***intercedit* M. Antonius, Q. Crassus, tribuni plebis.** — Cic., *ad Fam.*, VIII, 8 : **huic SC. *intercessit* C. Cælius, C. Pansa, tribuni plebis.** *Verr.*, II, 4, 42 : ***dixit* hoc apud vos Zosippus et Ismenias, homines nobilissimi.**

Mais souvent aussi le verbe s'accorde avec le dernier des sujets exprimés. En pareil cas, l'exception est ordinairement justifiée par l'idée qu'il s'agit d'exprimer. Il peut en effet arriver :

a) ou bien que le dernier terme résume ceux qui précèdent,

Ex. : Lycurgue, 79 : οἱ παῖδες καὶ τὸ γένος ἅπαν (*résumé*)... μεγάλοις ἀτυχήμασι **περιπίπτει**. — Dém., *p. coron.*, 218 : ἵν' εἰδῆτε, ἡ ἐμὴ συνέχεια καὶ πλάνοι καὶ ταλαιπωρίαι καὶ τὰ πολλὰ ψηφίσματα... τί **ἀπειργάσατο** (τὰ πολλὰ ψηφίσματα est le résultat de tout ce qui précède). — Plat., *Rép.*, 613 : ἆθλοί τε καὶ μισθοὶ καὶ δῶρα (termes à peu près synonymes) **γίγνεται**,

b) ou bien que le dernier sujet exprimé soit le dernier terme d'une *gradation*.

Ex. : Liv., XXXI, 18 : **ætas et forma et super omnia Romanum nomen te ferociorem *facit*,**

---

1. Mais ailleurs, *ad Fam.*, 4, 6 : « **Et Q. Maximus et L. Paullus et M. Cato iis temporibus *fuerunt*** », parce qu'ils vécurent *tous* à cette époque.
2. Remarquez de plus l'*asyndeton*.
3. En pareil cas, le pluriel est irrégulier, quoiqu'il se trouve chez Tite-Live et surtout chez Tacite.

c) ou bien que deux ou plusieurs termes expriment une seule et même idée,

Ex. : Cic., *ad Fam.*, V, 8 : **Senatus populusque Romanus** (= l'État romain) ***intellegit***[1]. *Off.*, III, 5, 22 : **Societas hominum et communitas *evertatur* necesse est** (une même idée rendue par deux termes distincts). — Cés., *B. G.*, I, 1 : **Gallos... a Belgis Matrona et Sequana** (une seule ligne de frontière) ***dividit*,**

d) ou bien que le dernier terme soit le plus général,

Ex. : Cic., *Tusc.*, III, 3 : **ad corporum sanationem multum ipsa corpora et natura *valet*.**

Enfin l'accord du verbe avec le dernier sujet exprimé s'explique souvent parce qu'il y a *anaphore*[2].

Ex. : Cic., *ad Att.*, IX, 10 : **Nunc mihi nihil libri, nihil litteræ, nihil doctrina prodest**[3].

8. — Mais, souvent aussi, l'accord du verbe avec le dernier sujet exprimé ne s'explique pas par de semblables raisons et il faut voir dans ce fait simplement une tolérance de l'usage.

Ex. : Plat., *Tim.*, 82 : σάρκες καὶ νεῦρα ἐξ αἵματος **γίγνεται.**
Cic., *de Off.*, III, 6 : **Beneficentia, liberalitas, bonitas, justitia funditus *tollitur*** (remarquez toutefois ici l'*asyndeton*).

Remarque. — Il ne faut pas voir une exception réelle à la règle d'accord du verbe avec le sujet dans une figure très fréquemment employée par les poètes grecs, et qui consiste à placer le verbe au pluriel *entre* deux sujets au singulier.

Ex. : Hom., *Iliade*, XX, 138 : εἰ δέ κ' Ἄρης **ἄρχωσι** μάχης ἢ Φοῖβος Ἀπόλλων.
Odyss., X, 513 : ἔνθα μὲν εἰς Ἀχέροντα Πυριφλεγέθων τε **ῥέουσιν** Κώκυτός τε...

Il n'y a là qu'une figure de construction. Les grammairiens anciens l'appelaient σχῆμα Ἀλκμανικόν, du nom d'Alcman, qui paraît s'en être servi très fréquemment. Nous n'avons de ce poète lyrique que très peu de fragments, et dans aucun de ceux qui nous ont été conservés nous ne trouvons d'exemple de cette figure[4].

9. — Au lieu d'être unis par la conjonction *et*, deux sujets sont quelquefois unis par la préposition *avec*.

---

1. En pareil cas, le singulier est presque nécessaire (voy. Dræger, *op. cit.*, I[1], 152 sqq.). Dans T.-Live, XXXVII, 45 « **cum senatus populusque Romanus pacem *comprobaverint*** », il serait facile de corriger **comprobaverit**; mais il vaut mieux penser qu'il y a eu deux décisions distinctes, l'une du sénat, l'autre du peuple. — De même T.-Live, IX, 6, **cunctus senatus populusque *egressi***, parce qu'il y a deux sujets bien distincts, le sénat *en corps* et *à sa suite* le peuple.
2. On appelle *anaphore* une figure qui consiste dans la répétition d'un même mot au commencement de plusieurs propositions.
3. En pareil cas, le pluriel est très rare, voy. Madvig, *Gr. lat.* (trad. Theil, § 213, *b*. Rem. 2).
4. Sur cette figure, voy. *Rev. de Phil.*, 1880, pp. 171-172.

En pareil cas, le verbe se met au pluriel, rarement en grec, assez souvent en latin.

Ex. : Thuc., III, 109, 2 : Δημοσθένης **μετὰ** τῶν συστρατηγῶν **σπένδονται** Μαντινεῦσιν.

Tér., *Heaut.*, III, 1, 63 : **Syrus *cum* illo vostro *consusurrant*.** — Cic., *Phil.*, 12, 11 : **Sulla *cum* Scipione... leges inter se condicionesque *contulerunt*** (dans cet exemple, les sujets sont séparés du verbe par trois lignes de texte). — Nep., *Phoc.*, 2 : **Demosthenes *cum* ceteris qui bene de re publia meriti existimabantur populi scito in exsilium *erant expulsi*.** — T.-Liv., XXI, 60, 7 : **ipse dux cum aliquot principibus *capiuntur*.**

10. — Quand les sujets sont unis par une conjonction disjonctive, le verbe peut se mettre au pluriel en grec.

Ex. : Isée, 5, 5 : **ἔμελλον** ἀπολογήσασθαι Λεωχάρης **ἢ** Δικαιογένης. Plat., *Lois*, 838 : ὅταν ἀδελφὸς **ἢ** ἀδελφή τῳ **γένωνται** καλοί.

Toutefois, après ἤ... ἤ, οὔτε... οὔτε répétés, le pluriel est rare.

Ex. : Eur., *Alceste*, 360 (372) : ... καί μ' **οὔθ'** ὁ Πλούτωνος κύων | **οὔθ'** οὑπὶ κώπῃ ψυχοπομπὸς ἂν Χάρων | **ἔσχον**.

En latin, on met *régulièrement* le singulier après **aut**, **vel**, **nec** répétés.

Ex. : Cic., *Off.*, II, 20 : **In hominibus juvandis *aut* mores spectari *aut* fortuna *solet*.** *P. Balb.*, 7 : **Nihil mihi novi *neque* M. Crassus *neque* Cn. Pompejus ad dicendum *reliquit*.**

Toutefois, on met plutôt le pluriel, quand les sujets sont de différentes personnes.

Ex. : **Hoc *neque* ego *neque* tu *fecimus*.**

Quand les sujets sont unis simplement par **aut**, on met le singulier ou le pluriel, d'après l'idée qu'il s'agit d'exprimer.

Ex. : Cic., *Tusc.*, V, 9 : **probarem hoc, si Socrates *aut* Antisthenes *diceret*** (il suffirait qu'un des deux le dit). *De Off.*, I, 41 : **nec quemquam hoc errore duci oportet ut, si quid Socrates *aut* Aristippus contra morem consuetudinemque civilem *fecerunt*** (même si tous les deux l'ont fait), **idem sibi arbitretur lĭcere.**

11. — On a vu plus haut (§ 1), d'après les exemples cités, que le verbe ne s'accorde pas seulement en nombre avec le sujet, mais aussi en nombre et en personne.

Il faut ajouter que, quand les sujets sont de *personne* différente, le verbe doit se mettre au pluriel.

Ex. : *Vous* et *lui* vous *êtes* souffrants : σὺ καὶ ἐκεῖνος **ἀσθενεῖτε**, **tu et ille *ægrotatis*.**

Les exceptions à cette règle sont, comme les précédentes, ou *logiques* ou *grammaticales*.

a) Exceptions *logiques*.

Ex. : Xén., *Mém.*, IV, 4, 7 : οὔτε σὺ οὔτ' ἂν ἄλλος οὐδεὶς **δύναιτ'** ἀντειπεῖν (n'importe qui, *pas plus que toi*, ne pourrait répliquer).

Cic., *Brut.*, 92 : **cum quæsturam nos, consulatum Cotta, ædilitatem *peteret* Hortensius** (il s'agit d'actes distincts)[1]. *Ad. Att.*, II, 1 : **ego itemque ii consules qui post me fuerunt rempublicam defendere *solebant*** (comme moi, ils ne cessaient de...). — Nep., *Them.*, 9, 3 : **idem multo plura bona feci** (**patri tuo**), **postquam in tuto *ipse*** (moi) **et *ille*** (lui) **in periculo esse *cœpit*** (les sujets agissent d'une manière indépendante l'un de l'autre). — Cic., *ad. Att.*, IV, 17 : **et ego et Cicero meus *flagitabit*** (il n'y aura pas que moi). — Hor., *Sat.* II, 6, 65 sqq. : « **O noctes cenæque Deum, quibus ipse meique | Ante Larem proprium *vescor*** » (**ipse meique**, *moi et mes amis*, forme une sorte de parenthèse).

b) Exceptions *grammaticales*.

Ex. : Plat., *Gorg.*, 515 : **οἶδα** σαφῶς καὶ ἐγὼ καὶ σὺ ὅτι .... — Xén., *Anab.*, VII, 7, 16 : ἐγὼ **λέγω** καὶ Σεύθης ταὐτά. II, 1, 16 : σύ τε Ἕλλην **εἶ** καὶ ἡμεῖς (exceptions justifiées par la place du verbe).

Cic., *ad Fam.*, VIII, 16 : **si apud te nos, si gener tuus *valet*** (anaphore).

12. — **Accord de l'attribut.** — L'attribut se rapportant au sujet se met au *nominatif* en grec et en latin.

Ex. : La pauvreté est *pénible* : ἡ πενία **χαλεπή** ἐστιν, **paupertas *molesta* est.** — Miltiade fut nommé *général* : ὁ Μιλτιάδης ᾑρέθη **στρατηγός, Miltiades *prætor* electus est.**

L'attribut se rapportant au complément direct se met à l'*accusatif*.

Ex. : Rendre quelqu'un *heureux* : ποιεῖν τινα **ὄλβιον, aliquem *beatum* reddere.** — Les Athéniens nommèrent Miltiade *général* : οἱ Ἀθηναῖοι εἷλον τὸν Μιλτιάδην **στρατηγόν, Athenienses Miltiadem elegerunt *prætorem*.**

13. — Quand l'attribut se rapporte à *deux* ou à *plusieurs* sujets, réunis par une conjonction copulative, il se met au *pluriel*, si le verbe est au pluriel. Pour le genre, on applique alors les règles suivantes :

---

1. Tacite a dit moins bien (*dial.* 42) : « **ego te poetis, Messalla antiquariis *criminabimur*.** »

1° Si les sujets sont des *noms de personnes* de genre différent, l'attribut se met au pluriel *masculin*.

Ex. : Mon père et ma mère sont *heureux* : ὁ ἐμὸς πατὴρ καὶ ἡ ἐμὴ μήτηρ **ὄλβιοί** εἰσιν, **pater et mater *beati* sunt.**

2° Si les sujets sont des *noms de choses* de même genre, l'usage ne paraît pas le même en grec et en latin. Tandis qu'en latin on met *régulièrement* l'attribut au même genre que les sujets, *il semble bien*[1] que le grec préfère employer le pluriel neutre.

Ex. : Plat., *Euthyd.*, 279 : εὐγένειαί τε καὶ δυνάμεις καὶ τιμαὶ ἐν τῇ ἑαυτοῦ **δῆλά** ἐστιν ἀγαθὰ ὄντα.

Remarque. — Dans la prose classique latine, un adjectif se rapportant à la fois à plusieurs substantifs féminins qui désignent des choses ne se met jamais au neutre. L'emploi du neutre en pareil cas, au lieu du féminin, semble être une particularité de la langue de certains auteurs (par exemple Salluste) :

Sall., *Jug.*, 38 : **nox atque præda... *remorata* sunt**; *ibid.*, 52 : **plerosque velocitas et regio hostibus ignara *tutata* sunt.** — Tac., *Hist.*, II, 20 : **pax et concordia... *jactata* sunt.**

On trouve pour la première fois dans Lactance un attribut au pluriel neutre se rapportant à deux sujets masculins : cette construction est barbare.

Lact., *Opif.*, 11, 20 : **ad quas partes cum potus et cibus *mista* pervenerint.**

3° Si les sujets sont des *noms de choses* de genre différent, l'attribut se met au pluriel *neutre*.

Ex. : Plat., *Menex.*, 246 : οὔτε σώματος κάλλος καὶ ἰσχύς, δειλῷ καὶ κακῷ συνοικοῦντα, **πρέποντα** φαίνεται, ἀλλ' **ἀπρεπῆ**. — Xén., *Mém.*, III, 1, 7 : λίθοι τε καὶ πλίνθοι καὶ ξύλα καὶ κέραμος, ἀτάκτως ἐρριμμένα, οὐδὲν **χρήσιμά** ἐστιν.

Liv., XXXV, 21, 3 : **(nuntiatum est) Formiis portam murumque de cælo *tacta* (esse).**

4° Si les sujets sont *des noms de personnes associés à des noms de choses*, le grec et le latin se déterminent d'après les idées exprimées.

Ex. : Eschine, 12, 118 : ἡ τύχη καὶ Φίλιππος ἦσαν τῶν ἔργων **κύριοι** (ἡ τύχη est personnifié). — Plat., *Rép.*, 562 : ἡ καλλίστη πολιτεία τε καὶ ὁ κάλλιστος ἀνὴρ **λοιπὰ** ἂν ἡμῖν εἴη διελθεῖν (le κάλλιστος ἀνήρ n'est considéré ici que comme *sujet* d'entretien). — Hér., VII, 11 : αὐτοί τε ἄνθρωποι καὶ ἡ γῆ αὐτῶν **ἐπώνυμοι** τοῦ καταστρεψαμένου καλέονται (l'idée dominante ici est celle de ἄνθρωποι).

---

1. On ne peut rien affirmer d'après les exemples cités dans les grammaires. En effet, dans tous ceux que donnent Krüger, Madvig ou Kühner, le pluriel neutre peut s'expliquer en vertu de la règle 15 et se traduire par *choses*, etc.

Tér., *Andr.*, 891 : **domus, uxor, liberi *inventi* (sunt)** (l'idée dominante est celle de **liberi**). — Sall., *Jug.*, 49, 5 : **ipsi (milites) atque signa militaria *obscurati*** (**ipsi** est le terme le plus important). — Liv., XXI, 50, 11 : **rex regiaque classis** (= **regii classiarii**) **una *profecti* (sunt)**. V, 15, 22 : **patres decrevere legatos sortesque oraculi Pythici *exspectandas* (esse)**. (Ici c'est la réponse de l'oracle qui est l'objet important.) XL, 10, 6 : **(Romani) regem regnumque Macedoniæ sua *futura* sciant** (le roi et le royaume sont considérés comme *des objets* qui appartiendront aux Romains). XLIV, 24, 2 : ***inimica* inter se esse liberam civitatem et regem** (= **regiam potestatem**).

Remarque. — Mais il arrive souvent que l'accord de l'attribut se fait tout simplement avec le dernier des sujets exprimés, ou que, l'attribut étant placé en tète de la proposition, il s'accorde *régulièrement* avec le premier des sujets.

Ex. (premier cas) : Cic., *Phil.*, 5, 4, 12 : **populi provinciæque *liberatæ* (sunt)**; (second cas) : Sall., *Jug.*, 77 : ***Missæ* eo cohortes quattuor et C. Annius præfectus.**

14. — Quand, avec deux ou plusieurs sujets, le verbe est mis au singulier, l'attribut s'accorde en genre avec *le sujet le plus rapproché.*

Ex. : Plat., *Lois*, 784 : ὁ μὲν σώφρων καὶ σωφρονοῦσα **ἔστω** πάντα **εὐδόκιμος** (fém.). — Xén., *Cyr.*, V, 50, 1 : καὶ νόμος καὶ φόβος **ἱκανὸς** ἔρωτα κωλύειν.

Cic., *Fin.*, V, 12, 35 : **corporis nostri partes totaque figura et forma et *statura* quam *apta* ad naturam *sit* apparet.** *P. Cluent.*, 53, 146 : **mens et animus et consilium et *sententia* civitatis posita est in legibus.**

Remarque. — Cependant l'accord a lieu quelquefois avec le sujet *le plus important*, bien qu'il soit le plus éloigné.

Ex. : Plancus ap. Cic., *ad Fam.*, X, 24 : ***amor* tuus ac judicium de me utrum mihi plus dignitatis in perpetuum an voluptatis cotidie sit *allaturus* non facile dixerim.**

15. — Quand le sujet est un *nom* (*masculin ou féminin*) désignant, non pas un objet pris isolément, mais *toute une classe*, non un individu en particulier, mais *toute une espèce*, l'adjectif attribut peut se mettre au neutre : il a dans ce cas la valeur d'un substantif[1].

Ex. : Hom., *Odyss.*, XIV, 225-6 : καὶ πόλεμοι καὶ ἄκοντες ἐΰξεστοι καὶ ὀϊστοὶ | **λυγρά** (sont des choses tristes). — Plat., *Phædon*, 105 e : **ἀθάνατον** ἡ ψυχή (*litt. :* quelque chose d'immortel). *Crit.*, 51 a : μητρός τε καὶ πατρὸς καὶ τῶν ἄλλων προγόνων ἁπάντων **τιμιώτερόν** ἐστιν ἡ πατρὶς καὶ **σεμνότερον** καὶ **ἁγιώτερον**. *Euthyd.*, 279 b : εὐγένειαί τε καὶ δυνάμεις καὶ τιμαὶ **δῆλά** ἐστιν **ἀγαθὰ ὄντα** (sont *choses* évidemment bonnes).

1. C'est la règle donnée par Koch, *Gr. gr.* (tr. Rouff), p. 221.

Cic., *Tusc.*, II, 13, 31 : **Turpitudo *pejus* est quam dolor** (une chose pire). *De Fin.*, III, 11, 39 : **stultitiam... et temeritatem et injustitiam et intemperantiam... esse *fugienda*** (des choses à fuir). — Virg., *Æn.*, IV, 569 : ***varium* et mutabile semper | Femina.**

Remarque. — Toutefois il convient de faire observer qu'à part certains adjectifs qu'il met volontiers au neutre, comme **extremum, commune, proprium,**

Ex. : *Ad Fam.*, VI, 21 : **omnium rerum mors est *extremum*,**

Cicéron préfère en général employer une périphrase avec **res.**

Ex. : *Tusc.*, III, 3 : **est gloria *solida* quædam *res*.**

16. — Quand le sujet du verbe est un infinitif ou une proposition infinitive, on considère l'infinitif ou la proposition infinitive comme l'équivalent d'un substantif neutre, et l'attribut se met au neutre.

Ex. : Xén., *Anab.*, II, 5, 41 : **δίκαιον** ἀπόλλυσθαι τοὺς ἐπιορκοῦντας.

Cic., *p. Quint.*, 31, 95 : ***Miserum* est *exturbari* fortunis omnibus...; *acerbum* est ab aliquo *circumveniri*, *acerbius* a propinquo; *calamitosum* est bonis *everti*...; *funestum* est a forti atque honesto viro *jugulari*...; *indignum* est a pari *vinci* aut superiore...; *luctuosum* est *tradi* alteri cum bonis...; *horribile* est causam capitis *dicere*.**

Remarques. — I. En pareil cas, le grec met souvent l'adjectif neutre au pluriel : cette construction est particulièrement fréquente chez les poètes et chez Thucydide.

Pind., *Olymp.*, 1, 52 : ἐμοὶ δ' **ἄπορα** γαστρίμαργον μακάρων τιν' εἰπεῖν. — Soph., *Aj.*, 887 : **σχέτλια** γὰρ | ἐμέ γε τὸν μακρῶν ἀλάταν πόνων | οὐρίῳ μὴ πελάσαι δρόμῳ. *Phil.*, 524 : ἀλλ' **αἰσχρὰ** μέντοι σοῦ γέ μ' ἐνδεέστερον | ξένῳ φανῆναι πρὸς τὸ καίριον πονεῖν. — Eur., *Or.*, 413 : οὐ **δεινὰ** πάσχειν δεινὰ τοὺς εἰργασμένους. — Hérodote, I, 91 : τὴν πεπρωμένην μοῖραν **ἀδύνατά** ἐστιν ἀποφυγεῖν καὶ θεῷ. — Thuc., IV, 1 : **ἀδύνατα** ἦν ἐν τῷ παρόντι τοὺς Λοκροὺς ἀμύνεσθαι.

II. Dans les expressions impersonnelles composées d'un adjectif verbal et du verbe *être* exprimé ou sous-entendu, l'adjectif verbal se met très souvent aussi au *pluriel neutre*.

Hom., *Od.*, XI, 456 : οὐκέτι **πιστὰ** γυναιξίν. — Soph., *Ant.*, 677 sqq. : οὕτως **ἀμυντέ'** ἐστὶν τοῖς κοσμουμένοις | κοὔτοι γυναικὸς οὐδαμῶς **ἡσσητέα**. — Hérod., III, 61 : Σμέρδιος τοῦ Κύρου **ἀκουστέα** εἴη. — Thuc., I, 86 : οὓς οὐ **παραδοτέα** τοῖς 'Αθηναίοις ἐστίν, οὐδὲ δίκαις καὶ λόγοις **διακριτέα**..., ἀλλὰ **τιμωρητέα** ἐν τάχει.

III. En employant ainsi le pluriel neutre sans différence de sens avec le singulier, les Grecs montrent qu'ils ne considéraient pas le pluriel neutre comme signifiant nécessairement une idée de pluralité. On a déjà vu (§ 2, Rem.) qu'à l'époque homérique on trouvait un certain nombre de pluriels neutres qui se construisaient toujours avec un verbe au singulier, parce qu'ils signifiaient un *tout*, un *ensemble*. Nous ajouterons ici que ταῦτα, τάδε, etc., s'emploient souvent même en parlant d'un seul objet.

Xén., *Anab.*, I, 1, 7 : Τισσαφέρνης προαισθόμενος **τὰ αὐτα ταῦτα** βουλευομένους... (le même projet). — Plat., *Gorg.*, 508 a : σὺ δέ μοι δοκεῖς οὐ προσέχειν τὸν νοῦν τούτοις, **καὶ ταῦτα** σοφὸς ὤν (et *cela* tout sage que tu es).

IV. Une pareille construction ne se rencontre en latin que tout à fait exceptionnellement et probablement par imitation du grec.

Ex. : Plaut., *Men.*, 357 : **mihi *mira* videntur | Te hic stare foris, fores quoi pateant.** — Inscr. (citée dans le *Rhein. Mus.*, 1872, p. 134) **cui *vota* erant ut parentibus ista pararet.**

Pour ce dernier exemple, la présence de **ista** permet de supposer qu'il y a une espèce d'attraction, d'où **vota erant**, au lieu de **votum erat**.

17. — Accord du sujet et du participe formant apposition. — Le participe en apposition au sujet s'accorde avec le sujet, d'après les mêmes règles que l'attribut (voy. § 12 sqq.).

Ex. : Plat., *Menex.*, 246 : οὔτε σώματος κάλλος καὶ ἰσχύς, δειλῷ καὶ κακῷ **συνοικοῦντα**, πρέποντα φαίνεται ἀλλ' ἀπρεπῆ (le pluriel neutre parce que les sujets sont des noms de choses de genre différent). — Xén., *Mém.*, III, 1, 7 : λίθοι τε καὶ πλίνθοι καὶ ξύλα καὶ κέραμος, ἀτάκτως **ἐρριμμένα**, οὐδὲν χρήσιμά ἐστιν (même cas). — *Comic. fragm.* 99, 2 : λύπη..., ὀργή τ', εἰς ἕνα ψυχῆς τόπον | **ἐλθόντα**, μανία τοῖς ἔχουσι γίγνεται (cf. § 13, 2°).

Remarques. — I. En grec, lorsque le participe est en apposition avec un sujet au duel exprimé ou sous-entendu, il se met au duel ou au pluriel sans différence de sens.

Ex. : Hom., *Il.*, V, 244 sq. : **Ἄνδρ'** ὁρόω **κρατερὼ** ἐπὶ σοι **μεμαῶτε** μάχεσθαι, ἶν' ἀπέλεθρον **ἔχοντας**. — Plat., *Euth.*, 273 : **ἐγελασάτην** ἄμφω **βλέψαντες** εἰς ἀλλήλους. *Ibid.*, 274 : πάρεσμεν ὡς **ἐπιδείξοντε** καὶ **διδάξοντε**.

II. L'usage latin ne présente pas de particularités.

18. — Accord du substantif et de l'adjectif qualificatif. — L'adjectif *qualificatif* ne suit pas la même règle d'accord que l'adjectif attribut.

Quand il se rapporte pour le sens a plusieurs substantifs, il ne s'accorde jamais avec l'ensemble de ces substantifs.

1° Quand il y a lieu de donner plus de clarté ou plus de force à l'expression, on répète l'adjectif devant chaque substantif, en grec.

Ex. : Dém., 19, 227 : **ἓν** σῶμα καὶ ψυχὴν **μίαν** ἔχων[1].

2° En général, l'adjectif qualificatif s'accorde en genre et en nombre avec le substantif *le plus rapproché*[2].

Ex. : Thuc., I, 102, 4 : πρὸς Θεσσαλοὺς ἀμφοτέροις **οἱ αὐτοὶ** ὅρκοι καὶ ξυμμαχία κατέστη. — Plat., *Gorg.*, 470 c : τὸν **καλὸν κἀγαθὸν** ἄνδρα καὶ γυναῖκα εὐδαίμονα εἶναί φημι, τὸν δὲ ἄδικον καὶ πονηρὸν ἄθλιον. — Dém., 19, 1 : δεήσομαι πάντων ὑμῶν **μηδεμίαν** μήτε χάριν μήτ' ἄνδρα ποιεῖσθαι περὶ πλείονος ἢ τὸ δίκαιον.

Cic., *ad Fam.*, 1, 9 : **Cæsaris *omni* et gratia et opibus sic fruor**

---

1. Remarquez de plus le *chiasme*.
2. Cf. Krüger, *Gr., Sprachl.*, § 58, 2, 2.

ut meis. *De imp. Pomp.*, 23 : **ab auro gazaque *regia* manus cohibere.** — Cés., *B. G.*, III, 5, 2 : **C. Volusenus, tribunus militum, vir et consilii *magni* et virtutis.** — Sall., *Cat.*, 52 : **qui semper domos, villas, signa, tabulas *vostras* pluris quam rem publicam fecistis.** — T.-Liv., XXI, 4, 2 : ***eundem* vigorem in vultu vimque in oculis, habitum oris lineamentaque intueri.**

Remarques. — I. Les exceptions à cette règle sont rares et en tout cas justifiées le plus souvent par une raison logique.

Hom., *Il.*, XI, 244 : ἔπειτα δὲ **χίλι'** ὑπέστη | αἶγας ὁμοῦ καὶ ὄϊς (χίλια s'accorde avec μῆλα que le poète a dans l'esprit et dont l'idée est analysée par αἶγας et ὄϊς). — Xén., *An.*, I, 5, 6 : ὁ σίγλος δύναται ἑπτὰ ὀβολοὺς καὶ ἡμιωβόλιον **'Αττικούς** (accord avec ὀβολούς, qui est le substantif le plus important). *Écon.*, 7, 15 : **σωφρόνων** ἐστι καὶ ἀνδρὸς καὶ γυναικὸς οὕτω ποιεῖν ὅπως τὰ ὄντα ὡς βέλτιστα ἕξει (le sens est : « c'est le devoir d'*un ménage* » et σωφρονῶν s'accorde avec l'idée de ménage représentée par le mari et la femme).

T.-Liv., V, 4 : **labor voluptasque, *dissimillima* natura, societate quadam inter se juncta sunt** (**dissimillima** forme une apposition et signifie « choses très dissemblables »). *Ibid.*, V, 44 : **Gallis natura *corpora* animosque** (parenthèse) ***magna* magis quam firma dedit** (l'accord se fait avec le mot qui est considéré comme le plus important). *Ibid.*, XXIV, 2, 3 : ***urbem* ac portum mœnibus *validam*** (l'accord de **validam** avec **urbem** s'explique, parce que **urbem** est considéré comme le terme le plus important; c'est comme s'il y avait **urbem cum portu**). — Sall., *Jug.*, 57, 5 : **sudis, pila, præterea picem sulphure et tæda mixtam *ardentia* mittere** (le pluriel neutre **ardentia** est nécessaire ; car il faut marquer que l'adjectif se rapporte à la fois aux trois substantifs).

II. De la règle il résulte qu'une expression comme « toutes les mers et toutes les terres » peut prendre en latin quatre formes différentes :

1. **Terræ *omnes omnia*que maria.**
2. ***Omnes* terræ et maria.**
3. **Terræ *omnes* et maria.**
4. **Terræ et maria *omnia*.**

Les poètes emploient aussi la tournure **terræ et *omnia* maria** (voyez Koldewey, *Z. f. Gymn.*, 1877, p. 337 sqq.).

Ex. : Catulle, LVI, 2 : **dignamque auribus et *tuo* cachinno.** — Prop., III, 13, 19 : **non nomen nec me *tua* fama tenebit.** — Hor., *Carm.*, I, 5, 6 : **heu quotiens fidem | *Mutatosque* Deos flebis.**

Cette figure est surtout fréquente chez Horace.

19. — Une expression comme « les *langues* latine et grecque » peut se dire en latin soit comme en français : ***linguæ* Latina et Græca**, soit, en sous-entendant le mot **lingua** avec le second adjectif : ***lingua* Latina et Græca.**

Ex. : Cés., *B. G.*, II, 23, 1 : ***legionis* nonæ et decimæ.** — Cic., *Phil.*, II, 29, 101 : ***arationes* Campana et Leontina.** — Brut. ap. Cic., *ad Fam.*, XI, 19 : **quarta et Martia *legiones*.** — T.-Liv., XL, 41 : **prima et tertia *legione*.**

Toutefois, le pluriel est de règle, quand il s'agit de noms propres.

Ex. : Cic., *p. Balb.*, 15 : **Cn. et P. Scipiones.**

Salluste est peu régulier, quand il écrit, *Jug.*, 42, 1 : **Ti. et C. *Gracchus*.**

Remarque. — En grec, l'usage était probablement le même qu'en latin.

§ 2. — Accord grammatical sacrifié au sens.

20. — Les règles générales de l'accord peuvent être, dans toutes les langues, sacrifiées au sens ou modifiées par une attraction.

En grec et en latin, on dit que l'accord grammatical est sacrifié au sens (σύνταξις πρὸς σύνεσιν, *constructio ad sensum*), quand, pour faire l'accord, on considère plutôt l'idée exprimée que le genre ou le nombre du mot avec lequel l'accord doit avoir lieu.

Ainsi, chez les Tragiques grecs, lorsque le verbe est employé à la première personne du pluriel, au lieu du singulier, le participe qui s'y rapporte se met très souvent au singulier.

Ex. : Euripide, *Herc. fur.*, 1206 : ἱκετεύομεν ἀμφὶ σὰν γενειάδα καὶ γόνυ καὶ χέρα **προσπίτνων**.

C'est ainsi qu'en français l'on dit : « nous sommes *convaincu*, vous êtes *venu*, etc. »

Remarque. — Chez les Tragiques aussi, quand une femme parle d'elle-même à la première personne du pluriel, l'adjectif qui s'y rapporte se met au masculin.

Ex. : Soph., *Élect.*, 399 : πεσούμεθ', εἰ χρή, πατρὶ **τιμωρούμενοι**. — Euripide, *Alc.*, 383 : ἀρκοῦμεν ἡμεῖς **οἱ προθνῄσκοντες** σέθεν.

On ne peut guère expliquer cette particularité qu'en supposant que c'était un moyen d'indiquer nettement et clairement l'emploi figuré de la première personne du pluriel.

Une femme peut cependant aussi employer un verbe au pluriel et continuer par un participe au féminin singulier.

Eurip., *Iphig. en Taur.*, 349 : **ἠγριώμεθα** | **δοκοῦσ'** Ὀρέστην μηκέθ' ἥλιον βλέπειν (cf. *ibid.*, 579, et *Hercul. fur.*, 858).

21. — En dehors de ces particularités de la langue poétique, il y a beaucoup d'autres cas où le grec sacrifie au sens soit l'accord en nombre, soit l'accord en genre.

A. — Accord en nombre sacrifié au sens.

22. — Avec un nom collectif, le verbe, l'adjectif ou le participe peuvent se mettre au pluriel.

Ex. : Thuc., II, 21, 3 : ἀνηρέθιστο **ἡ πόλις** καὶ τὸν Περικλέα ἐν ὀργῇ **εἶχον**. — Plat., *Lois*, 948 : **μέρος** τι ἀνθρώπων τὸ παράπαν οὐχ **ἡγοῦνται** θεούς, οἱ δὲ οὐ φροντίζειν ἡμῶν διανοοῦνται. — Xén., *An.*, II, 1, 6 : τὸ **στράτευμα** ἐπορίζετο σῖτον, **κόπτοντες** τοὺς βοῦς καὶ ὄνους. *Hell.*, I, 4, 13 : ὁ ἐκ τοῦ ἄστεως **ὄχλος** ἠθροίσθη πρὸς τὰς ναῦς, **θαυμάζοντες**...

REMARQUE. — On trouve même le pluriel après οὐδείς.

Ex. : Xén., *Hell.*, II, 2, 3 : *οὐδεὶς ἐκοιμήθη (= πάντες ἐν ἀγρυπνίᾳ ἦσαν) τοὺς ἀπολωλότας* **πενθοῦντες**.

23. — En latin[1], le pluriel après un singulier collectif est assez fréquent à l'époque archaïque.

Ex. : Enn., *Ann.*, I, 54 : ***pars***... **saxa** ***jactant***. — Plaut., *Trin.*, I, 1, 13 : ***faciunt pars*** **hominum**.... *Most.*, I, 2, 33 : ***magna pars*** **morem hunc** ***induxerunt***. — Cato (*ap. Gell.*, III, 7, 19) : ***omnis Græcia***... **decoravere**. Id. (*ap. Gell.*, XIV, 2, 26) : **si** ***quis*** **quid** ***alter ab altera peterent***.

A l'époque classique au contraire, on n'emploie le pluriel du verbe que lorsque le nom collectif auquel ce pluriel se rapporte est *dans une autre proposition*.

Ex. : Cic., *Off.*, II, 12, 41 : **cum premeretur initio** ***multitudo*** **ab iis, qui majores opes habebant, ad unum aliquem** ***confugiebant***. *Fin.*, II, 1 : **Cum** ***uterque*** **me intueretur seseque ad audiendum** ***significarent*** **paratos**. *P. Arch.*, 12, 31 : **ex** ***eo numero***, ***qui*** **semper apud omnes** ***sancti sunt habiti*** **atque** ***dicti***. — Cés., *B. G.*, I, 2 : ***civitati*** **persuadet ut...** ***exirent***...[2].

Chez Salluste, qui imite la syntaxe archaïque, la règle est déjà suivie avec beaucoup moins de rigueur.

Ex. : *Jug.*, 73, 3 : ***plebes... acceperant***. *Ib.*, 14, 15 : ***pars*** **in crucem acti, pars bestiis objecti** ***sunt***.

Mais c'est surtout chez les poètes et chez Tite-Live que sont fréquentes les dérogations à la règle suivie par les prosateurs classiques. La construction d'un nom collectif avec un verbe ou un adjectif au pluriel devient aussi libre et aussi hardie qu'en grec.

(Voy. Virg., *Én.*, XI, 309. — Ov., *Mét.*, I, 59, 92, 173 ; III, 629 ; V, 212 ; XII, 53. *Her.*, IV, 114. — T.-Liv., II, 19 ; XXIII, 44 ; XXIV, 3 ; XXVI, 35 ; XXI, 26, etc.).

REMARQUE. — Après **mille**, « un millier » suivi d'un génitif pluriel, l'ancienne langue mettait le verbe au singulier. Voy. A. Gelle (I, 16) qui cite Cicéron, *p. Mil.*, 20 : **facile** ***mille*** **hominum** ***versabatur*** **valentium**. Mais, en pareil cas, T.-Live et les prosateurs postérieurs mettent toujours le pluriel.

---

1. Sur cette question, voy. Draeger, I, p. 170 sqq. (2e éd.) ; Zumpt, §§ 336-337 ; Kühner, II, p. 16 sqq. ; Riemann, *Études*, etc., pp. 255-256.
2. Sur la phrase de César, *B. G.*, II, 6, 3, **cum** ***tanta multitudo***... **tela conjicerent**, voy. ci-dessus, *Introd.*, p. 9.

B. — Accord en genre sacrifié au sens.

24. — Avec des expressions au pluriel neutre ou au féminin singulier, désignant des personnes du genre masculin, le participe ou l'attribut peuvent se mettre au masculin.

Ex. : Thuc., IV, 15 : ἔδοξεν αὐτοῖς **τὰ τέλη καταβάντας** ἐς τὸ στρατόπεδον βουλεύειν παραχρῆμα **ὁρῶντας**, ὅ τι ἂν δοκῇ. — Plat., *Lach.*, 180 e : **τὰ μειράκια** τάδε, πρὸς ἀλλήλους **διαλεγόμενοι**, θαμὰ ἐπιμέμνηται Σωκράτους. — Xén., *Cyr.*, VII, 3, 8 : ὦ ἀγαθὴ καὶ πιστὴ **ψυχή**, οἴχῃ δὴ **ἀπολιπὼν** ἡμᾶς. *Ib.* I, 2, 12 : αἱ μένουσαι **φυλαὶ... διαγωνιζόμενοι** πρὸς ἀλλήλους διατελοῦσιν. — Dém., 21, 117 : ταῦτ' ἔλεγεν ἡ μιαρὰ καὶ ἀναιδὴς αὕτη **κεφαλή, ἐξεληλυθώς**... .

Remarque. — Chez les poètes, cet accord irrégulier se fait même entre le substantif et l'adjectif *qualificatif*.

Ex. : Hom., *Iliade*, XXII, 84 : **φίλε** τέκνον. — Eschyle, *Choéph.*, 893 : **φίλτατ'** Αἰγίσθου βία. — Euripide, *Troy.*, 740 : ὦ **φίλτατ'**, ὦ περισσὰ τιμηθείς, τέκνον. — Aristoph., *Ach.*, 873 : **κολλικοφάγε** Βοιωτίδιον.

25. — En latin, l'accord de l'attribut avec le genre *naturel* du sujet se rencontre quelquefois, mais moins souvent qu'en grec.

Ex. : T.-Liv., X, 1, 3 : ***capita*... conjurationis... virgis *cæsi* ac securi *percussi*.**

Il semble même que Cicéron ne fasse ce genre d'accord que d'une proposition à une autre :

Ex. : Cic., *p. Sest.*, 17 : **duo importuna *prodigia*** (des monstres), ***quos* improbitas tribuno plebis *constrictos* addixerat.** *Ad Fam.*, I, 9, 15 : **illa *furia*** (= **Clodius**), ***qui***, etc.

§ 3. — Accord grammatical modifié par une attraction.

26. — Lorsque l'attribut est un substantif d'autre nombre ou d'autre genre que le sujet, le verbe s'accorde ordinairement avec l'*attribut*, si l'attribut est placé *entre le sujet et le verbe*.

Ex. : Plat., *Menex.*, 91 : οἱ σοφισταὶ φανερά **ἐστι** λώβη τε καὶ διαφθορὰ τῶν συγγιγνομένων. — Thuc., IV, 102 : τὸ χωρίον τοῦτο πρότερον ἐννέα ὁδοὶ **ἐκαλοῦντο**. — Plat., *Rép.*, III, p. 392 : τὴν ἡδονὴν διώκετε ὡς ἀγαθὸν **ὄν**.

Tér., *Adelph.*, 6 : **Synapothnescontes Diphili comœdia *est*.** — Cic., *p. Balb.*, 3 : **Hoc crimen nullum est, nisi honos *ignominia putanda* est.**

REMARQUES. — I. Cette attraction est de règle en latin, quand le sujet est un infinitif ou une proposition infinitive.

Ex. : CIC., *Parad.*, 6, 3 : **contentum rebus suis esse maximæ *sunt* certissimæque divitiæ.**

II. L'attraction n'a pas lieu en latin, quand il importe au sens que l'accord du verbe se fasse avec le sujet et non avec l'attribut.

Ex. : JUST., I, 2 : **Semiramis puer esse *credita est*** (on prit Sémiramis pour un garçon).

27. — Quand le sujet est un nom propre de ville, accompagné d'une apposition formée en grec par πόλις, en latin par **urbs**, **oppidum** ou **civitas**, le verbe, ainsi que l'attribut, s'accorde avec le mot πόλις, **urbs**, **oppidum**, etc., au lieu de s'accorder avec le sujet.

Ex. : ESCHINE, 3, 133 : Θῆβαι **πόλις** ἀστυγείτων μεθ' ἡμέραν μίαν ἐκ μέσης τῆς Ἑλλάδος **ἀνήρπασται.**

T.-LIV., II, 31 : **Corioli *oppidum captum est*.**

REMARQUES. — I. En dehors de ce cas, le verbe ou l'attribut s'accorde quelquefois avec une *apposition* ajoutée au sujet et plus rapprochée du verbe que le sujet.

Ex. : CIC., *p. imp. Pomp.*, 5, 11 : **Corinthum patres vestri, totius Græciæ *lumen, exstinctum* esse voluerunt.**

II. Quand à un sujet pluriel on ajoute, comme apposition, les pronoms ἕκαστος, ἄλλος, etc., **quisque, alter, alius**, etc., l'accord du verbe n'est pas, *en général*, modifié par l'apposition.

Ex. : PLAT., *Charm.*, 153 : ὡς εἶδον μ' εἰσιόντα, εὐθὺς πόρρωθεν **ἠσπάζοντο ἄλλος** ἄλλοθεν. *Protag.*, 361 : ἐγώ τε καὶ σὺ μακρὸν λόγον **ἑκάτερος ἀπετείναμεν.**

T.-LIV., II, 7 : **Ambo exercitus Vejens Tarquiniensisque suas *quisque abeunt* domos.** -III, 50 : **Decemviri perturbati *alius* in aliam partem castrorum *discurrunt*.**

Toutefois, le verbe ou l'attribut s'accorde plutôt avec l'apposition, quand il est question de deux faits *séparés*, accompagnés de circonstances tout à fait *indépendantes*.

CÉS., *B. G.*, I, 53, 4 : **duæ filiæ harum** (**conjugum**) **altera occisa, altera capta est.** — T.-LIV., 41, 18 : **Duo consules ejus anni *alter morbo, alter ferro periit*.**

Et même en grec, *quand l'apposition précède le verbe*, il peut arriver que les pronoms ἕκαστος, ἄλλος, etc., déterminent l'accord du verbe.

THUC., I, 141, 6 : πάντες τε ἰσόψηφοι ὄντες καὶ οὐχ ὁμόφυλοι ἐφ' ἑαυτὸν **ἕκαστος σπεύδῃ.** — XÉN., *An.*, II, 1, 15 : οὗτοι **ἄλλος** ἄλλα **λέγει.**

Cette attraction se trouve aussi en latin, bien que plus rarement, à ce qu'il semble.

CIC., *de Fin.*, V, 24, 72 : **ceteri particulas accipere conati suam *quisque* voluit afferre sententiam.** — *Brut.*, 55, 204 : **siquidem istis, cum summi essent oratores, duæ res maximæ *altera* alteri *defuit*.**

III. Quand deux sujets sont unis par la particule **ἤ** marquant comparaison, c'est souvent avec le dernier sujet que s'accorde le verbe ou l'attribut.

Ex. : Plat., *Théét.*, 209 : τῶν κοινῶν οὐδὲν σὺ μᾶλλον ἤ τις **ἄλλος ἔχει**. — Dém., IV, 12 : ἡ τύχη ἀεὶ βέλτιον ἢ **ἡμεῖς** ἡμῶν αὐτῶν ἐπιμελούμεθα.

Cette attraction se rencontre aussi en latin, après **quam** ou **quantum**.

Sall., *Jug.*, 74 : **Magis pedes quam** *arma* **Numidas** *tutata* **sunt**. — Cic., *Verr.*, I, 46 : **Num digniores homines existimasti eos, qui habitabant in provincia, quam** *nos*, **qui æquo jure** *uteremur* (p. **uterentur**)? *Ad Fam.*, VI, 4 : **Me non tantum litteræ** *quantum longinquitas* **temporis** *mitigavit*.

Mais cette construction ne pourrait pas avoir lieu, si le verbe était exprimé avant les particules **ἤ**, **quam**, etc. L'usage est donc ici encore déterminé aussi par la règle en vertu de laquelle le verbe ou l'attribut peut s'accorder avec le dernier des sujets exprimés.

On expliquera de la même manière quelques attractions remarquables comme :

Plat., *Rép.*, 485 d : ὅτῳ γε εἰς ἕν τι αἱ ἐπιθυμίαι σφόδρα ῥέπουσιν, ἴσμεν που ὅτι εἰς τἆλλα τούτῳ ἀσθενέστεραι, ὥσπερ ῥεῦμα ἐκεῖσε **ἀπωχετευμένον** (on attendrait ἀπωχετευμέναι).

Dans cet exemple, ὥσπερ ῥεῦμα joue le rôle d'une apposition avec laquelle s'accorde le participe ἀπωχετευμένον traité comme un attribut (voy. *supr.*, § 17).

Cic., *Phil.*, IV, 4, 9 : *quis* **illum igitur consulem** (s.-e. *putat*), **nisi** *latrones, putant? Brut.*, 75, 262 : **nudi enim sunt** (**commentarii Cæsaris**) **recti et venusti, omni** *ornatu* **orationis, tanquam** *veste detracta*.

IV. Après **amplius** (**quam**), **plus** (**quam**), **minus** (**quam**) suivis d'un nom de nombre, c'est toujours avec le nom de nombre que s'accordent en latin le verbe et l'attribut.

T.-Liv., XXXIX, 31, 13 : **nec plus quam** *quattuor milia* **hominum** *effugerunt*.

En grec on a, entre autres tournures, la faculté de dire οὐ πλείους ἤ τετρακισχίλιοι στρατιῶται ἀπέφυγον. Si l'on employait la tournure οὐ πλέον ἤ τετρακισχίλιοι στρατιῶται, il est vraisemblable qu'on devrait mettre aussi le verbe au pluriel.

§ 4. — Attraction du démonstratif et du relatif.

28. — En grec et surtout en latin, quand un démonstratif ou un relatif qui, d'après le sens, *devraient être au neutre*[1], est accompagné

1. Ceci est très important. En effet l'attraction ne doit nullement avoir lieu quand le démonstratif ou le relatif est au *masculin* ou au *féminin*. Les passages suivants, cités par Dræger (p. 184), sont donc absolument réguliers : T.-Live, I, 39, 3, **scire licet** *hunc* (cet homme) **lumen quondam rebus nostris dubiis futurum**; III, 38, 3, *eam* (elle) **impedimentum dilectui fore**. Cf. Cic., *Tusc.*, IV, 23, 52, **an est quicquam similius insaniæ quam ira?** *Quam* **bene Ennius initium dixit insaniæ**. L'exemple de Cicéron, *de Fin.*, II, 22, 70, **Epicurus** (*hoc* **enim vestrum lumen est**)... ne contredit point cette remarque ; il pourrait y avoir tout aussi bien *hic* **enim vestrum lumen est**, seulement cette phrase signifierait « car c'est *lui* qui est votre lumière », au lieu que la phrase telle que Cicéron l'a écrite signifie « car c'est là votre lumière ». Il y a donc des cas où l'une et l'autre construction est possible. Voy. Riemann, *Attraction du démonstratif et du relatif en latin*, dans les *Mélanges Rénier*, p. 312.

d'un substantif attribut, le démonstratif ou le relatif prennent le genre du substantif attribut.

Ex. : Plat., *Rép.*, 462 : **ἥδε ἀρχὴ** τῆς ὁμολογίας, ἐρέσθαι ἡμᾶς αὐτούς. — Lys., 12, 37 : **ταύτην** ἐσχάτην **δίκην** δυνάμεθα παρ' αὐτοῦ λαβεῖν. — Xén., *An.*, IV, 8, 4 : οἶμαι ἐμὴν **ταύτην πατρίδα** εἶναι. *Mém.*, IV, 8, 4 : Σωκράτης εἶπεν ὅτι διαγεγένηται πράττων τὰ δίκαια καὶ τῶν ἀδίκων ἀπεχόμενος, **ἥνπερ** νομίζοι καλλίστην **μελέτην** ἀπολογίας εἶναι.

Sall., *Cat.*, 51, 14 : ***quæ*** **apud alios** ***iracundia*** **dicitur,** ***ea*** **in imperio** ***superbia*** **atque crudelitas appellatur.**

Remarque. — Cette attraction est de règle chez les prosateurs classiques latins[1] : mais les Grecs la négligent assez souvent.

Plat., *Soph.*, 238 : **ταῦτα** τῶν ἀποριῶν ἡ **μεγίστη**. — Arist., *Gren.*, 21 : εἶτ' οὐχ **ὕβρις ταῦτ'** ἐστι καὶ πολλὴ **τρυφή**. — Xén., *Cyr.*, VIII, 3, 45 : **εὐδαιμονίαν τοῦτο** νομίζω, τὸ πολλὰ ἔχοντα πολλὰ καὶ δαπανᾶν. — Plat., *Lois*, 744 : ἡ πόλις τοῦ μεγίστου νοσήματος οὐ μεθέξει, **ὃ** διάστασιν ἢ στάσιν ὀρθότερον ἂν εἴη κεκλῆσθαι.

29. — Quand la proposition où se trouve le démonstratif ou le relatif est *négative* ou *dubitative*, l'attraction n'est pas obligatoire en latin, mais elle semble plus correcte à l'époque classique.

Ex. : Cic., *Phil.*, VII, 4, 14 : **quanquam** ***illa*** **legatio** ***non*** **est.** *In Verr.*, II, 4, 19, 40 : **si** ***hæc*** **ratio potius quam amentia est.** *De Orat.*, II, § 157 : **in hac arte, si modo est** ***hæc*** **ars.**

Remarques. — I. L'attraction ne paraît pas avoir été obligatoire là où le substantif attribut était un *mot grec*.

Cic., *Orat.*, 11, 36 : **sed in omni re difficilimum est formam,** ***quod*** χαρακτὴρ **Græci dicitur** (*ce qu'*on appelle en grec...), **exponere optime** (leçon des manuscrits). — Nép., *Cim.*, 3, 1 : **testarum suffragiis,** ***quod*** **illi** ὀστρακισμὸν **vocant** (leçon des manuscrits). — Id., *Con.*, 9, 3 : **necesse est enim, si in conspectum veneris, venerari te regem,** ***quod*** προσκύνησιν **illi vocant** (leçon des manuscrits).

II. A *l'époque impériale* l'attraction pouvait être négligée dans des cas où elle ne l'était pas à l'époque classique.

Ex. : Tac., *Hist.*, I, 49 : **ut,** ***quod*** **segnitia erat sapientia vocaretur.**

30. — Il ne faut pas confondre l'attraction du relatif dont il vient d'être question, et d'après laquelle on met au genre et au nombre du substantif attribut un pronom relatif qui, logiquement, aurait pour antécédent un *pronom démonstratif au neutre singulier* désignant une idée tout à fait indéterminée, — avec l'attraction très différente

1. Les prosateurs de l'époque impériale ne s'y astreignent pas. Voy. Rem. II l'exemple de Tacite, *Hist.*, I, 49. Dans certains cas aussi l'attraction est négligée par les prosateurs classiques, mais c'est, en général, quand la clarté l'exige. Voy. sur cette question les détails donnés par Riemann, *Mélanges Rénier*, pp. 311-318.

d'après laquelle le relatif, au lieu de s'accorder en genre et en nombre avec un *substantif* antécédent désignant une idée parfaitement déterminée, prend le genre et le nombre du substantif attribut, comme dans cette phrase de Tite-Live (III, 57, 4) : **et illi carcerem ædificatum esse *quod* domicilium plebis Romanæ vocare sit solitus.**

31. — Enfin l'attraction a lieu régulièrement, en latin, dans les propositions relatives *explicatives*, c'est-à-dire dans les propositions relatives formant des espèces de parenthèses, qu'on pourrait enlever sans nuire au sens de la proposition principale.

Ex. : Cés., *B. G.*, VII, 68, 1 : ***Alesiam* (*quod* est *oppidum*[1] Mandubiorum) iter facere cœpit.**

Les exceptions sont rares et se rencontrent surtout à l'époque impériale.

Remarques. — I. Dans les propositions relatives *déterminatives*, c.-à-d. dans les propositions relatives qui servent à déterminer le sens de l'antécédent, et qu'on ne saurait supprimer sans nuire au sens de la proposition principale, l'usage correct veut que le relatif s'accorde plutôt en genre et en nombre avec son *antécédent*.

Ex. : T.-Live, XXII, 20, 7 : **ibi *urbe*, *quæ* caput insulæ est, biduum nequiquam summo labore oppugnata.**

Toutefois Cicéron a écrit, *de Leg.*, I, 7, 22 : ***animal* hoc providum..., *quem* vocamus hominem...**

II. En grec, l'attraction du relatif et de l'attribut a lieu assez souvent dans les propositions relatives déterminatives aussi bien que dans les propositions relatives explicatives.

Ex. : Hérodote, II, 17 : ἡ ὁδὸς πρὸς ἠῶ τρέπεται, **τὸ**[2] καλέεται Πηλούσιον **στόμα**. V, 108 : τὴν ἄκρην, **αἳ** κελεῦνται **κληῗδες** τῆς Κύπρου. VII, 54. Περσικὸν ξίφος, **τὸν ἀκινάκην** καλέουσι. — Plat., *Philèbe*, 29 e : ταὐτὸν δὴ λαβὲ καὶ περὶ τοῦδε (neutre), **ὃν κόσμον** λέγομεν. *Phèdre*, 255 c : ἡ τοῦ ῥεύματος ἐκείνη πηγή, **ὃν ἵμερον** Ζεὺς Γανυμήδους ἐρῶν ὠνόμασε.

III. Sur l'attraction du relatif avec l'antécédent, voy. le chapitre des *Propositions relatives*.

§ 5. — Attraction avec le superlatif.

32. — Il peut arriver que le superlatif, au lieu de prendre le genre de son complément, s'accorde par attraction avec le substantif dont il est l'attribut.

Ex. : Plat., *Gorgias*, p. 487 : πάντων δὲ **καλλίστη** ἐστὶν **ἡ σκέψις**... περὶ τούτων. (On attendrait κάλλιστον.)

Cic., *de Nat. deor.*, II, 52 : ***Indus* est omnium fluminum *maximus*.**

Mais cette attraction n'est nullement obligatoire ; la construction logique est aussi la plus fréquente.

---

1. Il y a là une ellipse ; l'expression complète serait *quod oppidum est oppidum Mandubiorum*.
2. C'est encore la forme du relatif dans Hérodote.

§ 6. — Irrégularités diverses.

33. — Un relatif peut avoir pour antécédent un pronom personnel *non exprimé*, mais dont l'idée est contenue dans un *adjectif possessif* ou dans un autre mot.

> Xén., *Cyr.*, V, 2, 15 : *καὶ οἰκία γε πολὺ μείζων ἡ* **ὑμετέρα** *τῆς ἐμῆς,* **οἵ** *γε οἰκίᾳ μὲν χρῆσθε γῇ,* etc.
>
> Sall., *Jug.*, 85, 28 : ***vostra*** **consilia accusantur, *qui* mihi summum honorem et maximum negotium imposuistis.** — Cés., *B. G.*, I, 40, 5 : **factum ejus hostis periculum... nuper in Italia *servili* tumultu, *quos* tamen aliquid usus ac disciplina quæ a nobis accepissent sublevarent.**

34. — En grec, un relatif peut être mis au pluriel, bien que l'antécédent soit au singulier, quand l'antécédent a la valeur d'un mot collectif. Toutefois cette construction est plus fréquente en poésie qu'en prose.

> Ex. : Hom., *Odyss.*, XII, 97 : **κῆτος, ἃ** *μυρία βόσκει ἀγάστονος Ἀμφιτρίτη.* *Ibid.*, XIX, 40 : *ἦ μάλα* **τις θεὸς** *ἔνδον,* **οἳ** *οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν.* — Euripide, *Hel.*, 440 : **Ἕλλην** *πεφυκὼς* **οἷσιν** *οὐκ ἐπιστροφαί.* — Plat., *Rép.*, 554 a : *αὐχμηρός γέ τις ὢν καὶ ἀπὸ πάντος περιουσίαν ποιούμενος, θησαυροποιὸς* **ἀνήρ, οὓς** *δὴ καὶ ἐπαινεῖ ὁ πλῆθος.* — Dém., VIII, 310 : **ἀνδρὶ** *καλῷ τε κἀγαθῷ, ἐν* **οἷς** *οὐδαμοῦ σὺ φανήσῃ γεγονώς.*

35. — De même, quand le relatif a le *sens collectif*, le grec peut le mettre au singulier, bien que l'antécédent soit au pluriel.

> Ex. : Hom., *Il.*, XI, 367 : *νῦν αὖ* **τοὺς ἄλλους** *ἐπιείσομαι,* **ὅν** *κε κιχείω.* — Eur., *Héc.*, 359 : **δεσποτῶν** *ὠμῶν φρένας | τυχοιμ' ἄν,* **ὅστις** *ἀργύρου μ' ὠνήσεται.* — Thuc., VII, 29 : **πάντας** *ἑξῆς,* **ὅτῳ** *ἐντύχοιεν, καὶ γυναῖκας κτείνοντας.* — Plat., *Rép.*, 556 d : *ἀσπάζεται* **πάντας, ᾧ** *ἂν περιτυγχάνῃ.* — Xén., *Anab.*, II, 5, 32 : **ᾧτινι** *ἐντυγχάνοιεν,* **πάντας** *ἔκτεινον.*

Remarque. — En latin, cette construction est tout à fait exceptionnelle.

> Ex. : Plaute, *Capt.*, 157 : **fugitant *omnes* hanc provinciam, *quoi* (= cuicunque) optigerat.** — Tér., *Heaut.*, 393 : ***quojus* non maxumest consimilis vostrum, *hi* se ad vos *adplicant*.**

36. — En latin, un génitif peut être ajouté comme apposition à un adjectif possessif, parce que l'adjectif possessif contient implicitement l'idée d'un pronom personnel au génitif.

> Ex. : Cic., *Phil.*, 2, 43, 111 : ***tuum hominis simplicis* pectus.**

CHAPITRE II

SYNTAXE DES CAS

37. — On sait que le grec et le latin ont laissé perdre certains des huit cas[1] de la déclinaison indo-européenne primitive. En grec, l'instrumental et le locatif se sont confondus dans le datif, l'ablatif avec le génitif. En latin, l'instrumental et le locatif ont été remplacés par l'ablatif.

Remarque. — Quand les Latins étaient obligés d'employer un mot grec qui, d'après les règles de la syntaxe, aurait dû être à l'ablatif, ils le mettaient au datif ; ils trouvaient que c'était ce cas qui avait avec leur ablatif le plus de ressemblance.

Ex. : **Nihil est clarius** ἐναργείᾳ — **pro** φαντασίᾳ — **de** Ἀμαλθείᾳ — **in majore** ἀπορίᾳ — **quid opus est** σχολίῳ? etc.

38. — On s'est demandé de nos jours[2] quel était le sens primitif des cas. On admet aujourd'hui que les seuls cas, dont le sens propre soit de marquer un *rapport de lieu*, sont l'*ablatif* et le *locatif*, et que les autres (par exemple, l'accusatif, le datif et le génitif) ont marqué des rapports grammaticaux, avant d'être employés à marquer des rapports de lieu.

A. — Vocatif.

39. — A proprement parler, le *vocatif* n'est pas un cas, puisqu'il n'entre en rapport logique avec aucun terme de la proposition[3]. Il équivaut à une interjection ou à une proposition.

---

1. Vocatif, nominatif, accusatif, datif, génitif, ablatif, instrumental, locatif.

2. Les anciens grammairiens grecs et latins n'ont même pas esquissé une théorie des cas ; on sait qu'ils se préoccupaient peu de syntaxe. A la fin du xvi[e] siècle seulement, le P. Sanchez, jésuite espagnol, imagina dans sa grammaire latine (*Minerva*) un système qui fut longtemps en honneur dans les écoles ; en voici les traits essentiels : — Tout accusatif qui n'est pas sujet d'un infinitif ou complément d'un verbe actif est gouverné par une préposition. — Tout ablatif dépend d'une préposition. — Le génitif est toujours gouverné par un nom. — Partout où le nom ou la préposition ne sont pas exprimés, il faut les sous-entendre. Cette théorie des ellipses fut adoptée et enseignée par les grammairiens de Port-Royal et elle ne fut renversée qu'en 1801 par Godefroi Hermann. Ce philologue montra que les diverses constructions où Sanchez voulait voir des ellipses s'expliquaient tout naturellement par les lois mêmes de la langue grecque et de la langue latine. Les linguistes ont essayé d'établir une nouvelle théorie et de démontrer que les cas obliques signifiaient d'abord des rapports de lieu. Le génitif, par exemple, aurait marqué à l'origine le point de départ ; de là, l'éloignement, la séparation, le rapport du tout à la partie, l'origine, la cause, la possession. L'accusatif aurait signifié le terme d'un mouvement, puis l'étendue et la limite du mouvement ; de là il aurait fini par exprimer toute autre espèce de mesure et enfin l'objet direct de l'action, etc. Cette théorie trop systématique est aujourd'hui abandonnée en partie. Voy. G. Curtius, *Ueber die localistische Auffassung der Casus* (Verhandl. der 22. Philologenvers. in Meissen), Leipzig, 1864 ; H. Hübschmann, *Zur Casuslehre,* Munich, 1875 ; F. Holzweissig, *Wahrheit u. Irrthum der localistischen Casustheorie,* Leipzig, 1877 ; B. Delbrück, *Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen*, 1[re] partie, p. 172 sqq. (dans le t. III du *Grundriss der Vergleichenden Gramm. der indog. Sprachen*) de K. Brugmann et B. Delbrück.

3. C'est ce que comprenaient déjà les Stoïciens ; aussi, considérant le vocatif comme une proposition,

Remarque. — Les Grecs avaient le sentiment que le vocatif est en réalité une proposition entière ; en effet, quand le vocatif est en tête de la phrase, les mots qui suivent peuvent être rattachés au vocatif par la conjonction δέ.

Ex. : Hom., *Il.*, I, 282 : Ἀτρεΐδη, σὺ **δὲ** παῦε τεὸν μένος. — Euripide, *Oreste*, v. 1058 : Πυλάδη, σὺ **δ'** ἡμῖν τοῦ φόνου γενοῦ βραβεύς. — Xén., *Anab.*, VI, 6, 12 : ὦ ἄνδρες στρατιῶται, ἐμοὶ **δ'** οὐ φαῦλον δοκεῖ εἶναι τὸ πρᾶγμα.

On peut citer aussi une construction qu'on trouve ordinairement dans la langue homérique et qui consiste à faire suivre le vocatif des conjonctions γὰρ ou ἐπεί. Ces conjonctions servent à indiquer par avance les raisons d'un jugement qui va être énoncé, mais on ne pourrait pas les employer, si le vocatif n'était pas l'équivalent d'une proposition entière.

Ex. : Hom., *Odyss.*, X, 501 : ὦ Κίρκη, τίς **γὰρ** ταύτην ὁδὸν ἡγεμονεύσει ; | εἰς Ἄϊδος δ' οὔπω τις ἀφίκετο νηῒ μελαίνῃ. *Ibid.*, I, 231 : ξεῖν', **ἐπεὶ** ἂρ δὴ ταῦτά μ' ἀνείρεαι ἠδὲ μεταλλᾷς (*c.-à-d.* je vais te le dire, puisque tu me le demandes).

Cet usage se retrouve dans Hérodote.

Ex. : I, 8 : Γύγη, οὐ **γάρ** σε δοκέω πείθεσθαί μοι λέγοντι περὶ τοῦ εἴδεος τῆς γυναικός, ποίεε ὅκως ἐκείνην θηήσεαι... Cf. I, 124 ; III, 63 ; 83, etc.

40. — On met au vocatif le nom de la personne à qui l'on adresse la parole ou qu'on appelle.

En grec, le vocatif est ordinairement précédé de l'interjection **ὦ**. En latin, le vocatif s'emploie le plus souvent sans interjection.

Ex. : Xén., *Anab.*, VI, 6, 12 : **ὦ** ἄνδρες στρατιῶται, ἐμοὶ δ' οὐ φαῦλον δοκεῖ εἶναι τὸ πρᾶγμα.

Cic., *in Verr.*, II, 4, 1, 1 : **genus ipsum prius cognoscite, *judices*.**

Quand le vocatif équivaut à une apostrophe exprimant une émotion violente (surprise, joie, colère, etc.), les Grecs n'emploient pas ω, mais les Latins, au contraire, font précéder le vocatif de l'interjection, quand ils veulent donner à l'exclamation quelque chose de véhément.

Ex. : Xén., *Mémor.*, II, 8, 1 : Πόθεν, ἔφη, **Εὔθηρε** (exclamation de surprise), φαίνῃ ; Ὑπὸ μὲν τὴν κατάλυσιν τοῦ πολέμου, ἔφη, **ὦ Σώκρατες**, ἐκ τῆς ἀποδημίας. *Cyr.*, II, 2, 7 : **ἄνθρωπε** (drôle), τί ποιεῖς.

Cic., *in Pis.*, 26 : ***O* tenebræ, *o* lutum, *o* sordes, *o* paterni generis *oblite* !**

---

l'avaient-ils appelé προσαγορευτικὸν πρᾶγμα (Diog. Laert., VI, 67). Mais les grammairiens grecs l'ayant mis au nombre des cas lui donnèrent le nom de κλητική (s.-e. πτῶσις) que les Latins ont traduit par **vocativus** (s.-e. **casus**).

Remarque. — Toutefois il y a quelques dérogations à cette règle générale. Ainsi les orateurs remplacent quelquefois par ἄνδρες Ἀθηναῖοι l'appel ordinaire ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, et cela, sans qu'on puisse justifier l'omission de ὦ par une raison tirée des intentions de l'auteur. De même les poètes latins emploient souvent le vocatif précédé de **o** ailleurs que dans les apostrophes véhémentes. Mais il y a peut-être dans cet emploi imitation du grec.

41. — En grec comme en latin, le vocatif est en général *intercalé* dans la phrase, et même, *lorsque cela est possible*, on le met ordinairement après un mot contenant déjà l'idée de la deuxième personne.

Ex. : Plat., *Phil.*, 11 a : **ὅρα δή, Πρώταρχε**, τίνα λόγον μέλλεις παρὰ Φιλήβου δέχεσθαι ; *Lach.*, 198 a : **σὺ δέ, Νικία**, λέγε ἡμῖν πόλιν ἐξ ἀρχῆς.

Cic., *p. Rosc. Am.*, 1 : **credo ego *vos, judices,* mirari...**

Quand le vocatif est placé au commencement de la phrase, c'est que l'on veut donner une grande force à l'apostrophe.

Ex. : Xén., *Mém.*, II, 1, 26 : ὦ γύναι, ἔφη, ὄνομα δέ σοι τί ἐστιν ;

Sall., *Jug.*, 14 : **Patres conscripti, Micipsa pater meus,** etc.

Remarques. — I. En grec, l'interjection **ὦ** est quelquefois séparée du vocatif par le verbe ἔφη.

Ex. : Plat., *Banq.*, 174 e : εὐθὺς δ' οὖν ὡς ἰδεῖν τὸν Ἀγάθωνα· **ὦ**, φάναι, Ἀριστόδημε, εἰς καλὸν ἥκεις.

Le mot ἔφη peut aussi s'intercaler entre le vocatif et l'adjectif qui s'y rapporte.

Ex. : Xén., *Cyr.*, II, 2, 7 : ὦ ἄνδρες, ἔφη, φίλοι. Cf. *ibid.*, III, 1, 30 ; VIII, 5, 20.

II. Quand le vocatif est qualifié par un adjectif, il est souvent indifférent de placer le vocatif ou l'adjectif le premier. Par exemple, on dira aussi bien ὦ παῖ καλέ (Plat., *Phèdre*, 244 a) que ὦ καλὲ παῖ. Mais il y a des cas où l'idée à exprimer exige que l'auteur se détermine plutôt pour une construction que pour une autre. Ainsi dans Soph., *Électre*, v. 86 : ὦ φάος ἁγνόν, le mot φάος est le premier, parce que c'est l'idée de lumière opposée à celle de ténèbres qu'il importe ici de faire ressortir. Au contraire, dans Soph., *Ajax*, v. 529 : ὦ φίλ' Αἴας, Tecmesse veut dès l'abord manifester son affection à Ajax.

III. Les poètes se permettent quelquefois de placer l'interjection entre l'adjectif et le substantif.

Ex. : Hom., *Il.*, IV, 189 : φίλος ὦ Μενέλαε ; XVII, 716 : ἀγακλεὲς ὦ Μενέλαε.

Les poètes répètent aussi quelquefois l'interjection devant l'adjectif, pour donner à l'appel quelque chose de pressant.

Ex. : Hom., *Il.*, VI, 55 : ὦ πέπον ὦ Μενέλαε. — Soph., *Phil.*, 799 : ὦ τέκνον ὦ γενναῖον.

IV. Quand le vocatif est un adjectif accompagné du pronom de la deuxième personne, le pronom doit suivre l'adjectif.

Ex. : Plat., *Hipp.*, 290 : ὦ σοφὲ σύ.

42. — Dans la langue poétique, on trouve souvent au vocatif, par attraction, un adjectif qui, construit comme attribut, devrait être régulièrement au nominatif.

Ex. : Théocr., XVII, 66 : **ὄλβιε** κῶρε γένοιο (au lieu de ὄλβιος, κῶρε, γένοιο). — Soph., *Phil.*, 760 : ἰὼ **δύστηνε** σύ, **δύστηνε** δῆτα διὰ πόνων φανείς (au lieu de ὃς ἐφάνης δύστηνος)[1].

Remarque. — Les poètes latins ont imité cette construction.

Ex. : Tibulle, *Éleg.*, I, 7, 53 : **Sic venias *hodierne*.** — Hor., *Sat.* II, 6, 30 : **Matutine pater seu *Jane* libentius audis** (au lieu de **seu *Jane*, si *Janus* libentius audis**).

Toutefois il ne faut pas confondre cet emploi particulier du vocatif en latin avec celui qu'on trouve dans les phrases suivantes :

Hor., *Epist.*, I, 1, 1 : **Prima *dicte* mihi, summa *dicende* Camena | Mæcenas.** — Virg., *Én.*, II, 282 : **Quibus, *Hector*, ab oris, | *Exspectate*, venis**[2].

En effet, dans ces deux exemples et dans d'autres semblables, l'adjectif est épithète et s'accorde grammaticalement avec son substantif qui est au vocatif.

B. — Nominatif.

43. — Le nominatif[3] est le cas du sujet, et c'est naturellement aussi le cas où l'on met l'attribut du sujet.

L'attribut peut être rattaché au sujet par les verbes qui signifient *être* ou *devenir* (εἰμί, **sum** ; γίγνομαι, **fio**) et par tous ceux qui expriment la même idée avec des nuances diverses[4].

44. — Le terme qui fait fonction de sujet étant complètement indépendant dans la proposition, le nominatif, cas du sujet, était

---

1. Quelquefois même le vocatif de l'appel peut être omis :

Ex. Fragment de Callimaque (*Schol. Par. ad Apollon. Rh.*, II, 866) : ἀντὶ γὰρ ἐκλήθης Ἴμβρασε Παρθενίου (au lieu de ἀντὶ γὰρ Παρθενίου ἐκλήθης, Ἴμβρασε, Ἴμβρασος).

2. Dans Virgile, *Én.*, IX, 485, le texte est douteux ; les bons manuscrits donnent **Heu ! terra ignota canibus *data* præda Latinis | Alitibusque jaces**, et non ***date***.

3. *Nominatif* vient du latin ***nominativus*** (s.-e. **casus**), terme traduit du grec ὀνομαστικὴ (s.-e. πτῶσις), *litt.* la forme propre du nom. C'est en effet au nominatif qu'on citait toujours un mot, quand on avait besoin de le faire.

4. 1° *Idée d'existence :* chez les poètes : πέλω, πέλομαι (*je me meus* = je suis), τελέθω (*je m'élève* = je suis), τέτυγμαι (*je suis fait* = je suis), ἐτύχθην (*j'étais fait* = j'étais), κυρῶ (*je suis par hasard, je me trouve être* = je suis) ; chez Hérodote : καθέστηκα et κατέστην (*je m'établis* ou *je suis établi* = « je suis » ou « je fus » ; cf. dans les langues romanes *stare, estar*, « être », du latin **stare**), δύναμαι (je suis par signification, je vaux) ; dans la langue courante ὑπάρχω, « je suis réellement, » πέφυκα, « je suis naturellement, » μένω (*je suis continuellement* = je demeure), lat. **maneo** (même sens).

2° *Idée de devenir :* αὐξάνομαι (*je crois* = je deviens), αἴρομαι (*je m'élève* = je deviens), lat. **evado, exorior, exsisto, nascor.**

employé par les Grecs dans certaines énumérations de personnes ou d'objets, qui semblent complètement détachées de la phrase.

Ex. : Eschyle, *Perses*, 34 sqq. : ἄλλους δ' ὁ... Νεῖλος ἔπεμψεν **Σουσικάνης, Πηγασταγὼν** Αἰγυπτογενής, ὅ τε τῆς ἱερᾶς Μέμφιδος ἄρχων... — Plat., *Soph.*, 266 d : τίθημι δύο διχῇ ποιητικῆς εἴδη · **θεία** μὲν καὶ **ἀνθρωπίνη**. — Dém., XXIII, 207 : τὴν Θεμιστοκλέους μὲν οἰκίαν... ὁρᾷ τῶν πολλῶν οὐδὲν σεμνοτέραν οὖσαν, τὰ δὲ τῆς πόλεως οἰκοδομήματα τοιαῦτα, ὥστε μηδενὶ τῶν ἐπιγιγνομένων ὑπερβολὴν λελεῖφθαι, **προπύλαια** ταῦτα, **νεώσοικοι**, **στοαί**, **Πειραιεύς**.

45. — On sait que dans toutes les langues on met en tête de la phrase le mot sur lequel on veut attirer l'attention. Pour lui donner encore plus d'importance et pour le détacher, en quelque sorte, du reste de la phrase, les Grecs peuvent le mettre au nominatif, quand c'est un substantif.

Ex. : Xén., *Écon.*, I, 14 : **οἱ** δὲ **φίλοι**, ἤν τις ἐπίστηται αὐτοῖς χρῆσθαι, ὥστε ὠφελεῖσθαι ἀπ' αὐτῶν, τί φήσομεν αὐτοὺς εἶναι. — Plat., *Cratyle*, 403 a : **ὁ** δὲ **Ἅιδης**, οἱ πολλοὶ μέν μοι δοκοῦσιν ὑπολαμβάνειν τὸ ἀειδὲς προσειρῆσθαι τῷ ὀνόματι τούτῳ, καὶ φοβούμενοι τὸ ὄνομα Πλούτωνα καλοῦσιν αὐτόν.

C'est pour la même raison que l'on trouve un nominatif sujet dans une proposition dépendante, alors que l'ensemble de la construction ferait attendre un autre cas.

Ex. : Xén., *Anab.*, II, 5, 41 : **Πρόξενος** καὶ **Μένων** ἐπείπερ εἰσὶν ὑμέτεροι εὐεργέται, πέμψατε **αὐτοὺς** δεῦρο[1].

46. — On trouve en latin, particulièrement chez Tite-Live, un emploi hardi du nominatif **ipse** ou **quisque** intercalé dans une proposition abrégée au gérondif ou à l'ablatif absolu. Ce nominatif se rapporte au sujet logique de la proposition abrégée et s'appuie grammaticalement sur le sujet de la proposition principale[2].

Ex. : Tite-Live, XXXIX, 49, 3 : **quibus dum locum ad evadendas angustias, cogendo *ipse* agmen, præbet** (= **cum *ipse* agmen cogeret**). II, 38, 6 : **instigando... suos *quisque* populos effecere ut...** XXXIII, 36, 4 : **ad liberandas suæ *quisque* regionis civitates...** XXXII, 24, 4 : **relictis suis *quisque* stationibus... concurrerunt.**

1. Cette construction est très ancienne ; on la trouve déjà dans Homère, cf. *Il.*, VI, 395 : Ἀνδρομάχη, θυγάτηρ μεγαλήτορος Ἠετίωνος | Ἠετίων, ὃς ἔναιεν ὑπὸ Πλάκῳ... (Ἠετίων se rattache à ὅς.)
2. Cf. Riemann, *Études sur la langue... de Tite-Live*, 2[e] édit., pp. 259-261.

REMARQUES. — I. Au lieu d'**ipse** ou de **quisque**, on trouve quelquefois, mais rarement, un autre nominatif employé de la même façon.

> EX. : TITE-LIVE, IX, 29, 8 : **insitam pertinaciam familiæ gerendo *solus,* censuram obtinuit....** III, 72, 2 : **ne pessimum facinus... admitterent, *judices* in suam rem litem vertendo....** XLI, 10, 13 : ***contione adveniens* de Manlio et Junio habita, non ultra triduum moratus Romæ... in provinciam... abiit** (= ***cum* contionem *adveniens habuisset***).

II. Il arrive même quelquefois que le nominatif intercalé ne se rapporte pas au sujet logique de la proposition abrégée.

> EX. : TITE-LIVE, XXXVIII, 47, 7 : **Causam apud vos... accusantibus meis *ipse* legatis dico.**

Cette irrégularité tient au goût particulier que les Latins avaient pour l'emploi de **ipse** au nominatif, même dans les cas où le sens aurait demandé une autre construction : c'est parce qu'on dit **sibi *ipse* nocet**, là même où il faudrait **sibi *ipsi* nocet** qu'on dit (LIV., II, 9, 5) **nec hostes modo timebant, sed suosmet *ipsi*** (au lieu d'**ipsorum**) **cives**, et qu'on peut dire, comme ci-dessus, **accusantibus meis *ipse* legatis.**

III. Enfin le nominatif est parfois intercalé dans une proposition participiale *non absolue.*

> EX. : T.-LIV., XXXI, 30, 6 : **delubra sibi fuisse, quæ, quondam pagatim *habitantes*... consecrata, ne in unam quidem urbem contributi majores sui deserta reliquissent** (= **quæ, cum quondam pagatim *habitantes* consecrassent**).

IV. Dans le style indirect, la proposition, qui, au style direct, serait principale, devient proposition infinitive ; il en résulte que, si la construction dont il vient d'être question est employée au style indirect, les nominatifs **ipse, quisque**, etc., doivent être remplacés par des accusatifs.

> EX. : T.-LIVE, XXII, 34, 10 : **id consules, *ambos* ad exercitum *morando,* quæsisse** (= **dum *ambo* ad exercitum morantur**).

V. Cette construction semble être une particularité de la langue de Tite-Live ; on n'en cite ailleurs que des exemples isolés chez Cicéron (*de Dom.*, 55, 140), Salluste (*Cat.*, 18, 5 ; *orat. Philippi*, 6) ; Valère-Maxime (III, 2, 2) ; Pline l'Ancien (XXXV, 23, 90) ; Q.-Curce (III, 8, 24) ; Tacite (*Germ.*, 37 ; *Ann.*, XIV, 4) et Pline le Jeune (*Ép.* III, 4, 2).

47. — Le nominatif étant presque partout confondu avec le vocatif pour ce qui est de la forme, on comprend qu'on rencontre le nominatif employé là où l'on attendrait le vocatif.

En grec, c'est un tour poétique, très rare en prose et qu'on ne trouve presque jamais qu'avec un nom propre.

> EX. : HOM., *Il.*, III, 277 : Ζεῦ πάτερ Ἴδηθεν μεδέων κύδιστε μέγιστε | **Ἠέλιός** θ' ὃς πάντ' ἐφορᾷς καὶ πάντ' ἐπακούεις... — SOPH., *Ajax*, 529 : ὦ φίλ' **Αἴας**. — HOM., *Il.*, IV, 189 : **φίλος** ὦ Μενέλαε.

En latin, c'est une particularité de l'ancienne langue, conservée par les poètes.

Ex. : Plaute, *Asin.*, 657 sqq. : **da, *meus ocellus*, mea rosa, *mi anime*, mea voluptas... argentum mihi.** — T.-Live, I, 24, 7 : **audi tu, *populus Albanus*** (reproduction d'une vieille formule)[1]. — Virg., *Én.*, VI, 835 : **Projice tela manu, *sanguis meus* !**

Remarques. — I. Il ne faut pas confondre avec l'emploi dont il vient d'être question une construction grecque dans laquelle le nominatif n'est mis qu'*en apparence* pour le vocatif.

Ex. : Hom., *Il.*, I, 231 : **Δημοβόρος βασιλεύς**, ἐπεὶ οὐτιδανοῖσιν ἀνάσσεις. — *Il.*, V, 403 : **σχέτλιος, ὀβριμοεργός**, ὃς οὐκ ὄθετ' αἴσυλα ῥέζων.

Dans le premier exemple, δημοβόρος βασιλεύς est une proposition abrégée dans laquelle εἶ est sous-entendu ; dans le second, les mots σχέτλιος et ὀβριμοεργός sont des nominatifs exclamatifs (voy. ci-après, § 48).

II. L'apposition au vocatif se met régulièrement en grec au nominatif avec l'article.

Ex. : Plat., *Protag.*, 337 c : ὦ ἄνδρες οἱ παρόντες. — Xén., *Cyr.*, IV, 5, 17 : ἴθι μὲν οὖν σύ, ὁ πρεσβύτατος.

Quand le nominatif précédé de l'article paraît employé pour le vocatif, c'est qu'il est construit en apposition avec la désinence personnelle du verbe ou avec σύ, ὑμεῖς sous-entendus.

Ex. : Aristophane, *Grenouilles*, 521 : ὁ παῖς, ἀκολούθει δεῦρο. — Xén., *Cyr.*, III, 3, 20 : ὦ Κῦρε καὶ οἱ ἄλλοι Πέρσαι.

Les poètes latins semblent avoir imité l'usage grec, qui a passé de leurs poèmes dans la prose de certains écrivains.

Ex. : Virg., *Én.*, I, 664 : ***Nate,* meæ vires, mea magna potentia *solus.*** — Juvénal, *Sat.* IV, 24 : ***Succinctus* patria quondam, *Crispine*, papyro.** — Pline l'Ancien, VII, 30 : **Salve, *primus* omnium parens patriæ *appellate, primus* in toga triumphum linguæque lauream *merite.***

Mais, à côté de cela, on trouve *régulièrement :*

Catulle, 75, 1 : ***Rufe,* mihi frustra et nequiquam *credite amice.***

Toutefois on ne cite pas d'exemple analogue chez les auteurs classiques. Sans doute ils auraient préféré dire : **Rufe, *qui...* creditus es**, de même qu'ils auraient dit : **salve, *qui* appellatus es.**

III. Les Grecs construisent en apposition au vocatif σύ sous-entendu le pronom démonstratif οὗτος suivi du nominatif du nom de la personne à qui l'on s'adresse.

Soph., *Aj.*, 89 : ὦ οὗτος Αἴας, holà ! Ajax. — Plat., *Banq.*, 172 a : ὦ Φαληρεύς, ἔφη, οὗτος Ἀπολλόδωρος, οὐ περιμένεις ;

---

1. Dans T.-Live, VIII, 9, 4, on peut expliquer **agedum, *pontifex publicus* populi Romani, præi verba** « *en ta qualité de pontife*, etc., lis-moi la formule ». Mais il est peut-être plus simple d'expliquer **pontifex publicus** comme un nominatif en fonction de vocatif **pontifex publice.**

48. — En grec, comme en latin, le nominatif peut s'employer dans les *exclamations*.

Ex. : Soph., *Aj.*, 981 : ὢ τάλας ἐγώ, τάλας.

Cic., *Phil.*, XIII, 18, 37 : ***O conservandus civis***, etc.

C. — Accusatif.

49. — L'accusatif[1], en grec et en latin, sert à déterminer et à compléter le sens du verbe.

Remarque. — Cette définition embrasse tous les emplois de l'accusatif. Mais si l'on veut savoir quel est de tous ces emplois le plus ordinaire, on voit que dans toutes les langues de la famille indo-européenne c'est celui de complément direct. Si loin que l'on remonte dans l'histoire de ces langues, on découvre que l'accusatif a eu pour objet de désigner la personne ou la chose sur laquelle s'exerce directement l'action marquée par le verbe.

A l'accusatif complément direct se rattache : d'une part, l'accusatif servant à qualifier l'action marquée par le verbe (emploi d'où dérive l'accusatif adverbial), et, d'autre part, l'accusatif employé pour marquer le terme où aboutit un mouvement.

Enfin l'accusatif s'emploie pour marquer l'extension dans l'espace ou dans le temps.

§ 1. — Accusatif complément direct.

50. — L'usage peut seul apprendre les verbes grecs ou latins qui, employés transitivement, se construisent avec un accusatif complément direct. Il suffira de remarquer que l'usage varie d'une langue à l'autre et aussi, dans la même langue, d'une époque à une autre.

Ainsi, tandis que le latin considère le verbe **nocere** comme intransitif, les Grecs rendent la même idée par le verbe βλάπτειν, qui est transitif et se construit avec l'accusatif. De même εὐεργετεῖν **τινά**, faire du bien à quelqu'un; κακουργεῖν **τινά**, faire du tort à quelqu'un correspondent au latin **bene facere** ***alicui*** ou ***erga aliquem***, **nocere** ***alicui***; cf. ὠφελεῖν **τινά**, **prodesse** ***alicui***, εὖ ou καλῶς λέγειν[2], εὐλογεῖν, **bene dicere** ***alicui***, etc., etc.

En latin, certains verbes, comme **potior**, **fungor**, **vescor** et **fruor**, qui étaient transitifs à l'époque archaïque, sont devenus intransitifs à l'époque classique; au contraire, des verbes comme **curare**, **vitare** et **decet**, construits avec le datif par les auteurs archaïques, sont devenus transitifs pour les prosateurs classiques.

1. Le mot *accusatif* vient du latin **accusativus**, traduction maladroite du grec αἰτιατική (s.-e. πτῶσις), *propr.* « le cas qui sert à désigner l'effet d'un acte ». Il aurait fallu dire **causativus** ou **effectivus**.

2. Dans ces locutions l'adverbe εὖ peut être remplacé par ἀγαθά qui est un accusatif de qualification, cf. § 62,3°. De même on peut dire κακὰ δρᾶν, κακὰ ποιεῖν, etc., au lieu de κακῶς δρᾶν (ποιεῖν), etc.

REMARQUES. — I. Pour l'emploi de l'accusatif avec certains verbes, l'usage a obéi dans la plupart des cas à la grande loi de l'analogie ou (mais plus rarement) à l'influence d'un grand écrivain.

Ainsi la construction grecque de βλάπτειν avec l'accusatif tient à ce que ce verbe signifiant proprement « léser, endommager », on lui a donné pour régime celui des verbes de même sens. Βλάπτειν, une fois entré dans la catégorie de ces verbes, a entraîné avec lui tous ceux qui expriment une idée analogue, comme ἀδικεῖν, « faire tort à, » ὑβρίζειν, s'emporter contre, outrager, βιάζεσθαι, faire violence à, etc.

De plus, comme les contraires s'attirent, les verbes signifiant rendre service (ὠφελεῖν, ὀνίναναι, θεραπεύειν, εὖ ou καλῶς ποιεῖν, εὐεργετεῖν, etc.) se sont construits aussi avec l'accusatif.

De même, si les anciens auteurs latins construisaient **fungor**, **fruor**, etc., avec un accusatif, c'est que ces mots éveillaient en eux, le premier l'idée d'accomplir, d'exécuter quelque chose et le second l'idée d'atteindre un objet désiré. Plus tard le rapport qui lie le verbe à son complément a été envisagé d'une autre façon, et on l'a considéré comme l'instrument de l'action signifiée par le radical. On pourrait faire la même remarque pour **potior** qui, signifiant proprement posséder, était naturellement un verbe transitif, mais qui devait naturellement aussi changer de construction en prenant le sens de se mettre en possession de.

Ces changements de constructions liés à des changements de signification se produisent par le seul fait du progrès des idées et du langage. Ils sont dus quelquefois à la volonté d'un grand écrivain, qui imprime ainsi à la langue la marque de sa personnalité ; mais, en pareil cas, il est rare qu'ils deviennent d'un usage courant ou même qu'ils survivent à l'auteur. C'est ainsi que la construction **propinquare** ***amnem*** employée pour la première fois par Salluste (*Hist.*, fragm., 4, 62) ne se retrouve que dans Tacite, **propinquare** ***domos*** (*Ann.*, XII, 13, 1), mais on sait que Tacite a beaucoup imité Salluste, surtout dans les tours qui flattaient son goût pour l'originalité.

II. Les poètes se sont montrés très libres dans la construction des verbes avec l'accusatif. Mais tandis que la syntaxe poétique grecque n'a eu que très peu d'influence sur la syntaxe de la prose, parce que les deux langues étaient presque complètement distinctes, les constructions créées ou remises en honneur par les poètes latins ont fini par passer dans la prose.

Ainsi les constructions hardies que voici n'ont jamais passé dans la prose grecque ou y sont exceptionnelles[1] :

> PIND., EUR., χορεύω **θεόν**, célébrer un dieu par un chœur de danse; SOPH., *Aj.*, 40 : ἀΐσσω[2] χέρα, agiter vivement la main. — Διφρηλατῶ **τὸν οὐρανόν** (SOPH., *Aj.*, 845), parcourir le ciel en char. — Προβαίνω τὸν ἕτερον **πόδα** (PIND., *Olymp.*, VIII, 63), avancer l'autre pied.

Mais, en latin, les prosateurs de l'époque impériale ont emprunté aux poètes, entre autres hardiesses, les constructions suivantes :

> **Penetrare** ***locum*** (VIRG., PLIN., TAC., JUSTIN), **properare** ***aliquid*** (PLAUT., SALL., VIRG., HOR., TAC.), **tremere** ***aliquid*** (LUCIL., VIRG., HOR., LIV., SEN., LACT.), **gravari** ***aliquid*** (VIRG., HOR., SEN. RH., SEN. PH., TAC.), **assuescere** ***bella*** (VIRG., cf. LIV., XXI, 33, 5 : ***invia*** **ac** ***devia*** **assueti**), **manare** ***aliquid*** (HOR., VIRG., PLIN.), **sudare** ***mella*** (VIRG., cf. PLIN., JUSTIN., SOLIN., S. JÉR.), etc.

---

1. On en rencontre quelques-unes dans Platon et dans Xénophon, mais on peut soutenir que dans les passages où on les trouve il s'agit de citations et non de tournures que l'auteur eût employées pour son propre compte.
2. Ἀΐσσω signifie proprement « s'élancer » ; c'est un verbe poétique.

III. Les impersonnels latins **pænitet, pudet, tædet, piget, miseret** se construisent avec l'accusatif d'un nom de personne, parce qu'ils signifient primitivement « telle chose *remplit* (telle personne) *de repentir* (ou *de mécontentement*), *de honte*, *de dégout*, *de lassitude*, *de pitié*. » C'est ce qu'on voit dans les exemples empruntés à l'époque archaïque.

Ex. : Plaute, *Pseud.*, I, 3, 47 : **id** ***quod pudet*** **facilius fertur quam illud** ***quod piget***. — Ter., *Adelph*, IV, 7, 36 : **non te** ***hæc pudent?***

Dans Cicéron on trouve encore **pudet, pænitet**, etc., avec un sujet au neutre, quoiqu'il ne soit pas sûr que Cicéron se rendît encore un compte exact de la construction ; il est possible qu'il ait considéré le neutre comme un accusatif adverbial :

Ex. : *Tusc.*, V, 28, 80, **sapientis est proprium nihil** ***quod pænitere*** (s.-e. **eum**) **possit facere**.

Quoi qu'il en soit, il reste des traces de l'ancienne construction, même à l'époque classique, et particulièrement dans les phrases où les verbes **pænitet, piget**, etc., sont accompagnés d'un infinitif ou d'une proposition subordonnée. Dans ***dicere pudet*** et dans **a senatu** ***quanti fiam*** **minime me** ***pænitet*** (Cic.), c'est l'infinitif ou la proposition subordonnée qui est le sujet de **pudet, pænitet**.

Mais peu à peu on prit l'habitude de construire ces verbes sans sujet exprimé ; ils devinrent ainsi *impersonnels*, et, une fois qu'on en eut oublié le sens primitif, on les employa avec un nom de chose au génitif.

IV. Sur les verbes latins à sens moyen qui se construisent avec un complément direct à l'accusatif, voy. ci-dessous, ***emploi des voix***.

51. — Beaucoup de verbes intransitifs deviennent transitifs quand ils sont composés de prépositions.

Ainsi, en grec, les verbes de mouvement, composés principalement avec διά, μετά, παρά, περί, ὑπέρ, ὑπό, prennent une signification transitive, soit propre, soit figurée.

Ex. : διαβαίνω ποταμόν, franchir un fleuve — διαπλεῦσαι τὸν βίον (Plat., *Phéd.*, 85 d), faire la traversée de la vie — διεξέρχομαι βίον (Plat., *Phèd.*, 108 c), πόνους (Soph., *Phil.*, 1419), traverser la vie, des épreuves pénibles, διεξέρχομαί τι (Plat., *Lois*, 783 e), exposer en détail quelque chose — μετέρχομαι τὸ ἀνδρεῖον (Thuc., II, 39), rechercher le courage, μετέρχομαί τινα (Plat., *Protag.*, 322 a), poursuivre quelqu'un, le châtier — παραβαίνω νόμον, transgresser, violer une loi — πάρειμί τινα (Isocrate, 175 c), produire quelqu'un (devant une assemblée) — παρέρχοχαι νόμον, transgresser la loi — περίειμι τὴν Ἑλλάδα (Xén., *Anab.*, VII, 1, 33), parcourir la Grèce — περιίστασθαι λόφον (Xén., *Cyr.*, III, 1, 5), cerner une colline, π. ἄνθρωπον (Thuc., III, 55 ; IV, 10), presser *ou* menacer un homme — ὑπερβαίνειν νόμους, transgresser les lois — ὑπέρχομαί τινα (Xén., *Rep. Laced.*, 8, 2), s'insinuer auprès de quelqu'un, le flatter — ὑφίστασθαι κινδύνους (Thuc., II, 61 ; IV, 59), affronter des dangers — ὑποδύομαι αἰτίαν (Dém., 624, 19), affronter une accusation, etc., etc.

Remarques. — I. Avec les verbes composés d'autres prépositions, l'emploi de l'accusatif est plus rare. Ainsi l'on trouve exceptionnellement :

> ἐπιστρατεύω τινά (Thuc., IV, 60; 92; Eur., *Iph. Aul.*, 1154), attaquer quelqu'un (la construction ordinaire est τινί ou ἐπί τινα), προσπαίζειν τινα (Plat., *Mener.* 235, c), au lieu de τινί, railler quelqu'un. προσοικεῖν πόλιν (Thuc., I, 24 ; Arist., *Polit.*, I, 8, 7), au lieu de πόλει, habiter auprès d'une ville.

Mais, en général, les verbes composés d'autres prépositions que celles qui ont été ci-dessus énumérées s'emploient avec l'accusatif, seulement quand ils ont le sens figuré.

> Ex. : Plat., *Phéd.*, 58 : εἰσῄει με ἔλεος à côté de εἰσέρχεταί μοι δέος. — Plat., *Rép.*, I, p. 330. — *Rép.*, 461 b : τοῦ γεννᾶν ἐκβαίνειν τὴν ἡλικίαν, dépasser l'âge d'avoir des enfants. — Ἐξίσταμαι οὐδένα κίνδυνον (Dém., 460, 2), je ne recule devant aucun danger. — Ὑπεξίσταμαί τινα (Plat., *Phil.*, 43 a), éviter quelqu'un. — Thuc., III, 69 : ἡ θάλασσα ἐπῆλθε τῆς πόλεως μέρος τι, la mer envahit une partie de la ville.

Il faut ajouter que les poètes emploient très librement cette construction. Si l'on prend pour exemple le verbe ἐπέρχομαι, on trouve :

> Ἔρως ἄνδρας ἐπέρχεται (Soph., *fragm.*, 607), l'amour se glisse dans le cœur des hommes. — Ἐπέρχομαι πολλὴν γαῖαν (Hom., *Odyss.*, IV, 268), parcourir beaucoup de pays. — δόμους (Soph., *Él.*, 1297), visiter une maison. — ναοὺς χοροῖς (Soph., *Ant.*, 153), parcourir les temples en formant des chœurs de danse. — Ἐπέρχομαί τι (Hés., frag. 14, 4 ; Eur., *Andr.*, 688 ; Aristoph., *Cheval.*, 618), raconter *ou* exposer quelque chose, etc.
>
> Cf. Euripide, *Andr.*, 983 : εἰσπίπτειν ξυμφοράν, tomber dans le malheur. — Eschyle, *Pers.*, 152 : προσπίτνειν τινά, tomber (à genoux) devant quelqu'un pour l'adorer. — Hom., *Il.*, VII, 421 (cf. *Od.*, XIX, 433) : ἠέλιος... προσέβαλλεν ἀρούρας, le soleil frappait les champs de ses rayons. Etc.

II. Un certain nombre de verbes composés avec κατά deviennent transitifs et servent à exprimer l'idée que l'action signifiée par le verbe s'exerce sur l'objet pour le détruire[1].

> Ex. : Xén., *Anab.*, VII, 1, 27 ; Plat., *Mener*, 243 c : καταπολεμεῖν τινά, épuiser quelqu'un par la guerre. — Dém., 442, 21 : καταπολιτεύομαί τινα, accabler quelqu'un par des moyens politiques; 347, 20 : καταναυμαχεῖν τινα, vaincre quelqu'un dans un combat naval. Cf. κατοψοφαγῶ (Esch., XIII, 34), καθιπποτροφῶ τὴν οὐσίαν (Is., 55, 22), consumer son patrimoine en faisant bonne chère, en élevant des chevaux.

Les poètes ont développé cet usage.

> Ex. : Aristoph., *Cheval.*, 286 (cf. *Acharn.*, 711) : καταβοήσομαι βοῶν σε, je t'accablerai de mes cris. *Cheval.*, 287 : κατακεκράξομαί σε κράζων, je t'assourdirai de mes cris.

52. — En latin, ce sont surtout les prépositions **circum**, **per**, **præter**, **super**, **subter** et **trans** qui servent à former des verbes composés transitifs; mais on trouve aussi certains composés de **ob**, **præ**, **ante**, **sub**, **ad**, **in**, **cum**, **inter** et **ex** construits avec un complément direct à l'accusatif.

---

1. Comparez les verbes allemands composés avec *nieder*, comme *niederbohren* « tuer d'un coup d'épée *ou* de poignard » ; *niederbrechen* « abattre en brisant »; *niederbrennen* « réduire en cendres », etc.

Des verbes composés avec **ob**, les seuls qui soient transitifs à toutes les époques de la langue et même à l'époque classique, sont **obire** et **obsidere**. Les autres ne se rencontrent qu'avant ou après Cicéron.

Ex. : **Obambulo** (PLAUT., OV.), **obrepo** (PLAUT.), **obequito** (AMM.), **oblatro** (SIL.), etc.

Les composés de **præ** ou de **ante**, signifiant « l'emporter sur », s'emploient généralement mieux avec le datif qu'avec l'accusatif. Ainsi **præsto alicui** est la construction classique, **præstare aliquem** se rencontre chez Varron, chez Cornélius Népos, dans le VIIIe livre du *de Bello Gallico* et chez Tite-Live. **Anteo** est le seul de ces verbes qui se rencontre au passif (chez Cicéron).

Subire se construit ordinairement avec l'accusatif; le datif est poétique (voy. Madwig, *Gr. lat.*, § 224 A, REM. 1). Quant à **succedere**, il n'est transitif qu'à partir de Salluste et de Tite-Live (cf. XXII, 28, 12)[1].

Parmi les composés de **ad**, les seuls transitifs à l'époque classique sont : **accolo**, **adeo**, **adorior** et **aggredior**. — **Advolare rostra** est une construction hardie qu'on trouve cependant chez Cicéron (*ad Att.*, I, 14, 5)[2]. César lui-même semble avoir créé **adnare naves** (*de B. civ.*, II, 44, 1), mais ces exemples sont isolés. Beaucoup des composés de **ad** sont poétiques, quand ils sont ainsi construits, ou appartiennent soit à la langue poétique, soit à la langue post-classique; tels sont : **advehi** (VIRG., TAC.), **afflare** (VIRG., LIV.), **allabi** (VIRG.), etc., — **accedere** (SALL.), **accĭdere** (PLAUT.), **adjacere** (NEP., LIV.), **advolvi genua** (SALL.), etc. — Bien que ces tours soient en apparence assez hardis, on trouve couramment chez Cicéron, sans doute par analogie avec **diligenter audire aliquem** ou **aliquid**, des constructions comme **attendere primum versum legis**, **attendere aliquem magnopere**, etc.

La plupart des composés de **in** (sauf **inflare**, **ingredi**, **inire**) ne se trouvent employés transitivement qu'en dehors de l'époque classique. Hirtius (*de B. G.*, VIII, 27), Salluste et Tite-Live construisent ordinairement **invadere** avec l'accusatif seul; Cicéron emploie toujours **in**, excepté *ad Fam.*, XVI, 12, 2, où le *Mediceus* donne **mirus invaserat furor... *improbis***, construction populaire qui se trouve aussi chez Accius[3] et chez Varron. César emploie **invadere** absolument. — **Incessit** (**timor**, **cura**, etc.) **aliquem** se trouve chez Tite-Live comme construction ordinaire. Avant lui, on ne la trouve qu'une fois chez Salluste, qui emploie deux fois le datif; le datif est aussi dans César (*de B. civ.*, III, 74, 2). —

---

1. C'est à tort qu'on cite CÉSAR (*de B. G.*, II, 6, 2) et CICÉRON (*de domo*, 44, 116) : dans le premier passage les mss. ont **portas succendunt**, qui donne un sens très satisfaisant, et dans le second il faut lire sans doute **tectum *cui* succederet** (les mss. donnant **qui**).

2. SCHMALZ, *Lat. Syntax* (dans le *Handbuch* d'Iwan Müller, t. II, p. 263), considère cette construction comme un cas particulier de l'accusatif après les verbes de mouvement.

3. Cité par NONIUS, liv. II, s. v. **vastities**, p. 197 de l'éd. Quicherat.

Incurrere avec l'accusatif est d'abord chez Salluste, puis chez Tite-Live. — **Incursare**, transitif chez Plaute, l'est aussi chez Tite-Live. — **Insido** et **insideo** sont transitifs chez les historiens dans des locutions de la langue militaire, en parlant d'une position qu'on occupe. — **Invehi urbem** est, à ce qu'il semble, une création de Tite-Live[1].

En dehors de l'expression **coire societatem**, qui est classique, et de **concursare domos**, employé dans Cicéron dans le sens de « courir de maison en maison », les verbes composés de **cum** sont intransitifs à la bonne époque. Il faut faire une exception pour la locution **convenire aliquem** (terme de droit signifiant « citer quelqu'un en justice » qui, par extension, a donné les expressions **convenire dolum**, **culpam**, etc., poursuivre en justice pour fourberie, etc.).

Les composés de **ex** sont en général intransitifs. **Evadere**, transitif chez Lucilius et chez Virgile, a passé avec ce sens dans la langue de Tite-Live. — Pour **egredior** et **excedo**, jamais un auteur latin ne les a construits avec l'accusatif, quand ils sont pris dans le sens propre de « sortir ». Au contraire, **egredior** chez César, Salluste et Tite-Live, **excedere** chez Salluste et Tite-Live, **exire** chez Térence sont transitifs dans le sens figuré de « dépasser, franchir »[2].

Enfin aucun composé de **inter** ne se rencontre avant Tite-Live avec le sens transitif.

On peut conclure que la construction transitive de verbes intransitifs composés de prépositions devient chez Tite-Live, ainsi que chez Salluste et Cornélius Népos, plus fréquente qu'elle ne l'était chez Cicéron et chez César[3].

53. — En grec et en latin, certains substantifs ou adjectifs verbaux gardent la construction transitive du verbe[4].

Toutefois, en grec, la construction d'un substantif verbal avec un accusatif complément direct est exceptionnelle, même chez les poètes. On cite :

> Soph., *Œd. Col.*, 584 : **τὰ** δ'ἐν μέσῳ | ἢ **λῆστιν ἴσχεις** ἢ δι' οὐδενὸς ποιεῖς (où λῆστιν ἴσχεις équivaut à ἐπιλανθάνῃ, tu oublies). *Électr.*, 123 : τάκεις... **οἰμωγὰν** | **τὸν Ἀγαμέμνονα** (où τάκειν οἰμωγάν équivaut à οἰμώζειν qui, chez les poètes, se construit avec l'accusatif). — Euripide, *Herc.*, 65 : **μάντις** ἦσθ' ἄρ' οὐ καλὸς **τάδε**[5].

Il est rare aussi que les adjectifs verbaux s'emploient en grec

1. Dans Cic., *de Rep.*, VI, 11, 11, on lit maintenant **in Capitolium invectus**.
2. Cf. Frigell, *Epileg. ad T. Livii librum I*, p. 43 sqq.
3. Voy. O. Riemann, *Études sur... Tite-Live*, 2e éd., p. 262.
4. Cette construction se retrouve dans la plupart des langues indo-européennes. Le sanskrit, le zend, le slave, comme le latin et le grec, connaissent le tour **dator divitias**. Cf. Delbrück, *Synt. Forsch.*, p. 31.
5. Toutefois on peut se demander, pour ce dernier exemple, si τάδε n'est pas un accusatif de relation.

avec un accusatif complément direct. Seul ἔξαρνος est d'un usage courant avec εἰμί et γίγνομαι, pour remplacer ἐξαρνοῦμαι. Les autres adjectifs ne se rencontrent guère que chez les poètes.

Ex. : Plat., *Charm.*, 158, c : **ἔξαρνός** εἰμι τὰ **ἐρωτώμενα** (cf. Lys., 98, 41). — Xén., *Cyr.*, III, 3, 9 : **ἐπιστήμονες** ἦσαν **τὰ προσήκοντα**. — Plat., 2 *Alcib.*, 141, d : οἶμαι δέ σε οὐκ **ἀνήκοον** εἶναι **ἔνιά** γε χθιζά τε καὶ πρώϊζα **γεγενημένα**, tu n'es pas sans savoir que certaines choses ont eu lieu... — Eschyle, *Sept c. Th.*, 351, *éd. Wecklein* : (δμωίδες) **τλήμονες εὐνὰν** αἰχμάλωτον, (captives réduites à partager (*litt.* : supportant la couche du vainqueur. — Soph., *Ant.*, 787 : καί **σ'**[1] οὔτ' ἀθανάτων **φύξιμος** οὐδεὶς οὔθ' ἁμερίων ἐπ' ἀνθρώπων. — Euripide, *Iph. Aul.*, 1255 : **τά τ' οἰκτρὰ συνετός** εἰμι καὶ τὰ μή[2].

54. — En latin, l'usage est un peu plus étendu qu'en grec, mais il paraît propre à la langue des comiques, et, en tout cas, il n'est pas admis dans le style soutenu de l'époque classique.

Pour les substantifs, on trouve :

Prol. Amph., 34 : ***justa... orator*** (= **oraturus**). — Plaut., *Amph.*, 519 : **quid tibi *hanc curatiost rem*?** (= **cur hanc rem curas?**). *Asin.*, 920 : **quid tibi *hunc receptio* ad test *meum virum*?** *Aul.*, III, 2, 9 : **quid tibi *nos*, mendice homo, tactiost?** *Men.*, 999 : **quid *me* vobis *tactiost*?** *Truc.*, II, 7, 62 : **quid tibi *hanc aditiost*? Quid tibi *hanc notiost*, usquam, *amicam meam*?** Cf. *Aul.*, IV, 10, 14; *Cas.*, II, 6, 54; *Curc.*, 626; *Pœn.*, V, 5, 29[3].

A ces locutions, on peut ajouter **infitias ire** qui, employé par les comiques, se retrouve dans Cornélius Népos et Quinte-Curce avec la valeur de **infitiari** et suivi d'un complément direct à l'accusatif.

Parmi les adjectifs, il faut citer les adjectifs en **-bundus** qui se construisent quelquefois avec un accusatif complément direct. Mais, d'une part, ces adjectifs sont presque tous inusités à l'époque classique, et, d'autre part, les auteurs classiques qui les emploient ne les construisent pas avec un complément. Il paraît certain que cette construction est un archaïsme (cf. Sisenn., *Hist.* 4, *fragm.* 55 [cité par A.-Gelle, XI, 15, 7, voy. *Non.*, 471, 23] **populabundus *agros***) imité assez timidement par Salluste et par Tite-Live, mais qui passe dans la langue de l'époque

1. C.-à-d. ἔρωτα.

2. Si l'on adoptait la conjecture de Nauck ἀχάρπωτος il faudrait ajouter à cette liste Soph., *Aj.*, 176, νίκας ἀκάρπωτος **χάριν** (= μὴ καρπωσαμένη χάριν). Le *Laurentianus* a νίκας ἀκάρπωτον χάριν qu'on fait dépendre de ψευσθεῖσα du v. 178, « frustrée de la récompense d'une victoire dont elle n'a pas recueilli le fruit. »

3. Cf. Dræger, *ouv. cit.*, t. I, p. 357 et suiv. (2ᵉ édit.).

impériale (Q.-Curce, Suétone, Justin) et devient une des particularités du style d'Apulée[1].

Remarque. — On parlera plus loin (à propos des *formes nominales du verbe*) du gérondif et du supin en ***-um*** qui peuvent recevoir un complément direct, s'ils appartiennent à un verbe transitif. De même voy. plus loin pour l'adjectif verbal en ***-urus*** et pour l'adjectif verbal en ***-ndus*** employé au neutre impersonnel.

55. — Certains verbes transitifs, qui sont composés d'une préposition, peuvent avoir deux compléments à l'accusatif : l'un complément direct, et l'autre dépendant de l'idée de la préposition contenue dans le verbe.

En grec, cet usage est assez rare, mais il existe.

Ex. : Hér., VII, 24 : **τὸν ἰσθμὸν τὰς νέας** διερύσας, ayant traîné les vaisseaux à travers l'isthme. I, 163 : **τεῖχος** περιβάλλεσθαι **τὴν πόλιν**. — Thuc., III, 81 : ὑπερενεγκόντες **τὸν** Λευκαδίων **ἰσθμὸν τὰς ναῦς**, ayant transporté les vaisseaux par-dessus l'isthme. — Arrien, *Anab.*, V, 3, 11 : **τοὺς ἐλέφαντας** διαβιβάσας **τὸν Ὑδάσπην**[2]. — Eur., *Hel.*, 1566 : ἐξανήρπασαν ταῦρον φέροντες δ' εἰσέθεντο (sc. ταῦρον) **σέλματα**, ils l'embarquèrent (*litt.* : le placèrent dans le vaisseau).

En latin, le double complément se rencontre surtout avec les verbes **traduco**, **traicio** et **transporto**[3]. On dit **traducere, traicere** ou **transportare legiones Rhenum**, mais l'usage n'est pas borné à l'emploi de ces verbes, car on lit, dans Cicéron (*de Divin.*, II, 28, 62), **anguis... *vectem* circumjectus**, et, chez les poètes, des constructions comme celles-ci :

Lucr., I, 87 : **infula virgineos... circumdata *comptus*.** — Virg., *Én.*, XII, 508 : **transadigit... *costas*... *ensem*.** — Hor., *Odes*, I, 14, 19 sqq. : **interfusa nitentes | Vites æquora *Cycladas*.** *A. Poet.*, 194 : **neu quid *medios* intercinat *actus*.**

Remarque. — Certaines constructions passées de la langue technique dans la langue ordinaire ne s'expliquent pas autrement. Telles sont **adigere *aliquem arbitrum*** (Cic., *de Off.*, III, 66 ; *p. Rosc. com.*, 25 ; *top.*, 43), mener quelqu'un devant un arbitre[4], **adigere *aliquem jusjurandum*** (Cic., Cés.), contraindre quelqu'un à un serment. De même avant de dire **animadvertere**, on a dit en latin **animum advertere**, et cette locution, qui signifiait tourner son attention vers quelque chose, était régulièrement accompagnée de l'accusatif de la chose. Enfin **animum inducere**, se mettre dans l'esprit, est suivi d'une proposition infinitive qui est le complément direct de cette expression (Comiques, Cic.).

---

1. Cf. Dræger, *ouv. cit.*, t. 1, p. 357 (2e édit.).
2. Par analogie, la construction de ces verbes a été étendue à πορεύω, « faire passer, transporter. » Cf. Soph., *Trach.*, 559 sq., ὃς τὸν βαθύρρουν **ποταμὸν** Εὔηνον **βροτοὺς** μισθοῦ **'πόρευε** χερσίν... — Eur., *Alc.*, 142, γυναῖκ' ἀρίσταν λίμναν Ἀχεροντίαν **πορεύσας**.
3. Au passif, le complément construit avec l'idée de la préposition reste naturellement à l'accusatif ; cf. César, *de B. G.*, II, 4, 1, **plerosque Belgas... *Rhenum*... antiquitus traductos.** — *De B. civ.*, III, 76, 1, **traductoque exercitu *flumen*.**
4. Toutefois on disait **ad arbitrum** à l'époque archaïque. Voy. le dictionnaire de Georges.

56. — Les verbes signifiant « *attribuer, par la pensée, la parole ou l'action, telle qualité à tel objet* » se construisent avec deux accusatifs : l'un complément direct, l'autre attribut.

1° Verbes signifiant *faire de quelqu'un..., rendre quelqu'un..., choisir, élire...* :

Xén., *Anab.*, I, 1, 2 : Δαρεῖος **Κῦρον σατράπην** ἐποίησε καὶ **στρατηγὸν** ἀπέδειξε πάντων... *Mém.*, III, 5, 5 : ὁ φόβος **εὐτακτοτέρους** ποιεῖ (s.-e. **τοὺς ἀνθρώπους**). — Lys., XXVIII, 4 : Θρασύβουλος **τοὺς κόλακας** τοὺς αὑτοῦ **πλουσιωτάτους** τῶν πολιτῶν ἐποίησεν. — Thuc., VIII, 82 : οἱ στρατιῶται **Ἀλκιβιάδην στρατηγὸν** εἵλοντο. — Xén., *Anab.*, III, 2, 5 : **Ἀριαῖον** ἠθέλομεν βασιλέα καθιστάναι. *Hell.*, VI, 2, 11 : χειροτονεῖν **τινα στρατηγόν**, etc.

Plaut., *Pœn.*, V, 4, 66 : **is *me heredem* fecit.** — Cés., *de B. civ.*, III, 79, 4 : **(fama) *itinera infesta* reddiderat**[1]. — Cic., *ad Att.*, X, 16, 6 : ***te vegetum* nobis in Græcia siste.** — Cés., *de B. G.*, V, 54, 1 : ***quem* Cæsar apud eos *regem* constituerat.**

Remarque. — Au passif, le complément direct devient le sujet et naturellement le substantif ou l'adjectif attribut se met au nominatif.

Xén., *Anab.*, I, 9, 7 : (Κῦρος) **στρατηγὸς**... πάντων ἀπεδείχθη. — Esch., III, 28 : (Δημοσθένης) οὔτ' ἔλαχε[2] **τειχοποιὸς** οὔτ' ἐχειροτονήθη ὑπὸ τοῦ δήμου.

Cic., *Tusc.*, V, 35, 100 : **in qua (vita) *sapiens* nemo efficietur unquam** (cf. n. 1). *P. Balb.*, 47, 174 : **Bellienus, homo per se magnus, simili ratione prope *summus* evaserat**[3].

2° Verbes signifiant *nommer, appeler* :

Ex. : Hom., *Od.*, IX, 366 : **Οὖτιν** δέ **με** κικλήσκουσιν | μήτηρ ἠδὲ πατήρ. — Οἱ Ἕλληνες **τοὺς ἄλλους πάντας βαρβάρους** ὠνόμαζον[4]. — Eschyle, *Eum.*, 48 : οὔτοι **γυναῖκας** ἀλλὰ **Γοργόνας** λέγω (s.-e. **αὐτάς**).

---

1. Si l'attribut est, comme ici, un *adjectif*, **facere** peut être remplacé par ***reddere;*** mais quand on emploie le tour par le passif, on se sert de **fio** ou de **efficior**, jamais de **reddor**, qui se trouve seulement à la basse époque, par exemple chez Celse, Florus et Justin.

2. Λαγχάνω, « obtenir par le sort, » a pris le sens de « être désigné par le sort » et est devenu le passif de κληρῶ. Cf. Dem., 57, 47.

3. **Evado** marque un résultat atteint après un long temps, après bien des efforts. **Evasit** signifie donc « il réussit à devenir », « il finit par devenir » (ex. **nunquam evasit orator**), et ne peut jamais être employé comme simple synonyme de **fuit** ou de **factus est**.

4. L'expression τίθεσθαί τινι ὄνομα suit l'analogie de ὀνομάζειν τινά, dont elle est synonyme, c'est-à-dire qu'on met à l'accusatif le nom qu'on donne à quelqu'un. Ex. : Plat., *Rep.*, 369 c : ταύτῃ τῇ συνοικίᾳ ἐθέμεθα **πόλιν** ὄνομα. Les expressions ὄνομα μοί ἐστί et ὄνομα (ou ἐπωνυμίαν) ἔχω étant considérées l'une et l'autre comme le passif de ὀνομάζω, le nom dont quelqu'un est appelé se met au nominatif. Ex. Hom., *Od.*, VII, 54, **Ἀρήτη** δ' ὄνομ' ἐστὶν ἐπώνυμον. — Euripide, *Troy.*, 1233, τλήμων **ἰατρὸς** ὄνομ' ἔχουσα. — Xen., *Anab.*, I, 5, 4. ἐνταῦθα ἦν πόλις μεγάλη, ὄνομα δ' αὐτῇ **Κορσωτή**. — Par analogie, Hérodote a même osé dire, I, 199, **Μέλιττα** καλέουσι τὴν Ἀφροδίτην. La construction latine **nomen *mihi* est *Cæsari*** est complètement inconnue au grec.

CÉS., *de b. civ.*, III, 31, 1 : **Scipio *imperatorem se* appellaverat.** — LIV., I, 3, 2 : ***Iulum* gens Julia auctorem nominis sui nuncupat.**

REMARQUE. — Au passif, l'attribut se met naturellement au nominatif.

EX. : PLAT., *Lois*, 681, d : αὐτοὶ **νομοθέται** κληθήσονται. — DÉM., XVIII, 46 : ἀντὶ γὰρ φίλων καὶ ξένων, ἃ τότε ὠνομάζοντο (cf. ci-dessous, REM. II), νῦν **κόλακες** καὶ θεοῖς **ἐχθροὶ** ἀκούουσιν[1].

CIC., *Tusc.*, II, 18, 43 : **omnes rectæ animi affectiones *virtutes* appellantur.** *De off.*, II, 11, 40 : **C. Cælius, is, qui *sapiens* usurpatur**[2]. — SALL., *Cat.*, 24, 1 : ***consules* declarantur M. Tullius et C. Antonius.**

3° Verbes signifiant *tenir pour*, *regarder comme* :

EX. : XÉN., *Hiér.*, 11, 14 : νόμιζε **τὴν** μὲν **πατρίδα οἶκον, τοὺς** δὲ **πολίτας ἑταίρους, τοὺς** δὲ **φίλους τέκνα** σεαυτοῦ. PLAT., *Rép.*, IX, p. 578 : **ἀθλιωτάτην ταύτην** τῶν πόλεων κρίνω. — DÉM., 18, 43 : οἱ Θέτταλοι **φίλον, εὐεργέτην, σωτῆρα τὸν Φίλιππον** ἡγοῦντο.

PLAUT., *Aul.*, II, 2, 38 : ***te civem* sine mala omni malitia | semper sum arbitratus et nunc arbitror.** — CIC., *de Off.*, II, 3, 10 : **qui parum perspiciunt, hi sæpe, versutos homines et callidos admirantes, *malitiam sapientiam* judicant.** — NEP., *Tim.*, 2, 2 : **(Timoleon) *eam præclaram victoriam* ducebat, in qua plus esset clementiæ quam crudelitatis.**

REMARQUES. — I. Avec les verbes qui signifient *penser* et *dire*, le rapport entre le complément direct et l'attribut est marqué le plus souvent en grec par εἶναι, en latin par **esse**. Toutefois ces infinitifs peuvent être sous-entendus, comme dans les exemples ci-dessus. Par analogie avec cette construction, on trouve dans PLATON, *Protag.*, 311 : σοφιστὴν δή τοι ὀνομάζουσί γε... τὸν ἄνδρα **εἶναι**.

Avec ceux qui signifient *sentir*, *montrer*, *trouver*, *savoir*, le rapport est marqué en grec par le participe du verbe εἰμί, qui toutefois peut aussi manquer.

EX. : ISÉE, I, 41 : διαθήκας ἤδη πολλοὶ **ψευδεῖς** (s.-e. οὔσας) ἀπέφηναν. De même au passif, XÉN., *Anab.*, V, 6, 13 : εἴ που **ἥττους** (s. e. ὄντες) τῶν πολεμίων ληφθησόμεθα.

II. Au lieu d'exprimer par un nom l'attribut du complément direct, on peut employer un pronom neutre et dire, par exemple, **τί** σε καλῶμεν. Toutefois, comme, au passif, le pronom neutre reste à l'accusatif,

EX. : **τοῦτο** καλοῦμαι. — DÉM., XVIII, 46 : **ἃ** τότε ὠνομάζοντο,

il est préférable de voir dans ce complément un cas particulier de l'accusatif de qualification. Voir ci-dessous, § 63.

---

1. Le verbe ἀκούω « entendre parler sur son compte, *d'où* être appelé », peut servir de passif aux verbes signifiant « appeler, nommer ». En latin, la langue littéraire connaît l'expression **bene** (ou **male**) **audire** « avoir bonne (*ou* mauvaise) réputation ». Mais c'est seulement dans la langue populaire qu'on trouve **audio** employé comme synonyme de **dicor** ; CATULLE et HORACE se servent de ce tour. De même on trouve dans PLAUTE, *Rud.*, I, 5, 28, **ego hujus fani *sacerdos* clueo**.

2. **Usurpo** « employer (dans la conversation) », a fini par signifier « dénommer, nommer ».

En latin, on trouve des exemples comme :

> Cic., *de Fin.*, II, 15, 50 : ***quid*** **hoc loco intellegit** ***honestum?*** qu'entend-il... par l'honnête ?

Mais le cas n'est pas le même : c'est **quid** le complément direct et **honestum** l'attribut.

III. En latin, on évite, en général, d'employer des constructions comme celles-ci :

> Liv., IX, 46 : **filio suo magistro equitum creato.** — Suet., *Oct.*, 17 : **remisit... Antonio hosti judicato amicos omnes.**

Toutefois, Cicéron a dit dans un cas analogue : *ad Fam.*, VII, 30 : **quo mortuo nuntiato,** et César, *de B. civ.*, III, 100, 3 : **ante prœlium in Thessalia factum cognitum**[1].

57. — L'attribut peut exprimer la conséquence de l'action.

> Ex. : Plat., *Rép.*, 565, c : τοῦτον τρέφειν τε καὶ αὔξειν **μέγαν**. — Andoc., III, 7 : ἡ εἰρήνη τὸν δῆμον τῶν Ἀθηναίων **ὑψηλὸν** ἦρε καὶ κατέστησεν ἰσχυρόν (cf. Plat., *Rép.*, 494 : **ὑψηλὸν** ἐξαίρει αὐτόν). — Xén., *Anab.*, I, 5, 8 : ἐσπηδήσαντες εἰς τὸν πηλὸν **μετεώρους** ἐξεκόμισαν τὰς ἁμάξας. — Soph., *Œd. Col.*, 919 : καίτοι **σε** Θῆβαί γ' οὐκ ἐπαίδευσαν **κακόν**. *Élect.*, 13 sqq. : ἤνεγκα, κἀξέσωσα κἀξεθρεψάμην... πατρὶ **τιμωρὸν** φόνου.

Au passif, l'attribut se met naturellement au nominatif.

> Ex. : Dém., IX, 21 : **μέγας** ἐκ μικροῦ Φίλιππος ηὔξηται. — Thuc., II, 75, 6 : ἤρετο τὸ ὕψος τοῦ τείχους **μέγα**.

Cette construction est plus rare en latin, où elle est surtout poétique.

> Ex. : Virg., *Géorg.*, IV, 547 : ***placatam*** **Eurydicen vitula venerabere cæsa** (= **Eurydicen vitula cæsa venerabere, ut placetur**). *Én.*, X, 103 : **premit** ***placida*** **æquora pontus** (= **ut placida sint**). — Ov., *Mét.*, IV, 802 : **ut** ***attonitos*** **formidine terreat hostes** (= **ut attoniti sint**).

Tite-Live a emprunté cette figure aux poètes et il en offre plusieurs exemples.

> Ex. : XXI, 33, 3 : ***immobiles*** **defixit** (= **defixit ita ut immobiles essent**). *Ibid.*, 59, 4 : ***confertos***... **recepit** (= **recepit... ita ut conferti starent**). XXII, 10, 2 : ***salvam*** **servaverit**. *Ibid.*, 43, 10 : **castra posuerat** ***aversa*** **a Vulturno**. *Ibid.*, 53, 6 : ***torpidos*** **defixisset**, etc.[2].

58. — Certains verbes ont, en grec et en latin, une construction

---

1. Voy. *Jahresbericht* de Bursian, 1877, p. 395.
2. Le même usage existe en allemand, où l'on trouve, par exemple, *todt schlagen, gefangen nehmen*, etc.

particulière. Au complément direct exprimant l'objet sur lequel s'exerce leur action, ils ajoutent un autre complément direct signifiant la personne qui subit l'action. En réalité, il y a, dans les locutions de ce genre, mélange de deux constructions. ***Grammaticam*** **doceo** signifie proprement : j'enseigne la grammaire, tandis que **doceo** ***pueros*** signifie : j'instruis les enfants. L'expression composée **doceo pueros grammaticam** signifiera : j'instruis les enfants en grammaire.

De même, en grec, αἰτεῖν τι signifie : demander quelque chose, et αἰτεῖν τινα, prier quelqu'un de donner. L'expression composée αἰτεῖν τινά τι signifiera : prier quelqu'un de donner quelque chose.

Cette construction est plus fréquente en grec qu'en latin[1].

On la trouve avec les verbes διδάσκειν, enseigner, παιδεύειν, instruire, κρύπτειν et ἀποκρύπτεσθαι, cacher, αἰτεῖν, demander, πράττεσθαι, faire payer, ἐρωτᾶν et ἐρέσθαι, interroger, demander, ἀνα- et ὑπομιμνήσκειν, faire souvenir, rappeler, ἐνδύειν et ἀμφιεννύναι, revêtir, ἐκδύειν, dépouiller, ἀφαιρεῖσθαι et συλᾶν, dépouiller, enlever, ôter[2].

Ex. : Antiphon, V, 14 : ὁ χρόνος καὶ ἡ ἐμπειρία **τὰ** μὴ καλῶς **ἔχοντα** ἐκδιδάσκει[3] **τοὺς ἀνθρώπους**. — Lys., XXXII, 7 : Διογείτων **τὴν θυγατέρα** ἔκρυπτε[4] **τὸν θάνατον** τοῦ ἀνδρός. — Xén., *Cyr.*, VIII, 3, 41 : πολλοί **με σῖτον** αἰτοῦσι. *Mém.*, I, 6, 11 : Σωκράτης **οὐδένα** τῆς συνουσίας **ἀργύριον** ἐπράττετο[5]. *Anab.*, III, 2, 11 : ἀναμνήσω **ὑμᾶς** καὶ τοὺς κινδύνους. *Hier.*, 1, 3 : ὑπέμνησάς **με τὰ** ἐν τῷ ἰδιωτικῷ βίῳ. *Cyr.*, I, 3, 17 : παῖς μέγας, μικρὸν ἔχων χιτῶνα, **ἕτερον παῖδα μίκρον**, μέγαν ἔχοντα χιτῶνα, ἐκδύσας **αὐτόν**, **τὸν μὲν** ἑαυτοῦ **ἐκεῖνον** ἠμφίεσε, τὸν δὲ ἐκείνου αὐτὸς ἐνέδυ. — Hom., *Il.*, I, 182 : ὡς **ἔμ'** ἀφαιρεῖται **Χρυσηΐδα** Φοῖβος Ἀπόλλων.

---

1. Elle est plus ancienne que le grec et le latin. Comme on la trouve en sanscrit avec les verbes signifiant « demander » et « dépouiller », il est vraisemblable qu'elle appartenait à la langue primitive indo-européenne. En tout cas, il est intéressant de remarquer que, dans Homère, c'est surtout avec les verbes « demander » et « dépouiller » qu'on trouve le double accusatif. La plupart des autres locutions sont postérieures à Homère et doivent être considérées comme des acquisitions successives de la langue grecque.

2. Διδάσκειν **τινά** « instruire quelqu'un », διδάσκειν **τι** « enseigner quelque chose » ; — παιδεύειν **τινά** « former quelqu'un », παιδεύειν **τι** « enseigner quelque chose » ; — κρύπτειν **τινά** « tenir quelqu'un dans l'ignorance », κρύπτειν **τι** « cacher quelque chose » ; — πράττεσθαί **τινα** « faire payer quelqu'un », πράττεσθαί **τι** « recouvrer quelque chose » (toutefois on ne trouve pas πράττεσθαί τινα en dehors de l'expression composée) ; — ἐρωτᾶν **τινα** « interroger quelqu'un », ἐρωτᾶν **τι** « demander quelque chose » ; — ἀναμιμνήσκειν **τινά** « faire ressouvenir quelqu'un », ἀναμιμνήσκειν **τι** « rappeler quelque chose » ; — ἀμφιεννύναι **τινά** « couvrir, habiller quelqu'un » (rare); ἀμφιεννύναι **τι** « faire revêtir quelque chose » (ne parait pas se rencontrer en dehors de l'expression composée) ; — ἐκδύειν suit l'analogie de ἐνδύειν ou ἀμφιεννυναι, parce qu'il exprime l'idée contraire. De même ἀφαιρεῖσθαι et συλᾶν suivent l'analogie de ἐκδύειν, parce qu'ils expriment une idée voisine.

3. Par analogie, Platon construit de la même façon les verbes τρέφειν et ἐθίζειν. Ex. : *Rép.*, 414 d, **ἃ** ἡμεῖς **αὐτοὺς** ἐτρέφομέν τε καὶ ἐπαιδεύομεν. — *Lois*, 706, *d*, **ἔθη** πονηρὰ οὐδέποτε ἐθίζειν δεῖ καὶ ταῦτα (« et cela ») **τὸ** τῶν πολιτῶν **βέλτιστον μέρος**. Remarquez que dans le premier exemple τρέφειν est rapproché de παιδεύειν.

4. Même construction pour le verbe poétique κεύθειν. Cf. Hom., *Od.*, III, 187 ; XXIII, 273.

5. Par analogie, on construit de la même façon εἰσπράττειν « forcer à payer » (Isocr., 111 e) et ἐκλέγειν « prélever » : cf. Esch., III, 113, οἱ Λοκροὶ **τέλη τοὺς καταπλέοντας** ἐξέλεγον. De

Au passif, le nom de la personne devient le sujet du verbe, mais le nom de la chose reste à l'accusatif.

Ex. : Xén., *Écon.*, 12, 12 : ἀδύνατοί εἰσί τινες **ταύτην τὴν ἐπιμέλειαν** διδαχθῆναι. — Thuc., VIII, 5 : Τισσαφέρνης ὑπὸ βασιλέως ἐτύγχανε πεπραγμένος **τοὺς** ἐκ τῆς ἑαυτοῦ ἀρχῆς **φόρους**. — Xén., *Cyr.*, VI, 1, 12 : ὅσοι τε τῶν πολεμίων **ὅπλα** ἀφῄρηνται, τάχυ ἄλλα ποιήσονται, ὅσοι τε **ἵππους** ἀπεστέρηνται, ταχὺ πάλιν ἄλλους κτήσονται. — Isocr., *Arch.*, 19 : Ἡρακλῆς **τὰς βοῦς** ὑπὸ Νηλέως καὶ τῶν παίδων ἐσυλήθη.

Remarques. — I. Quelques-uns de ces verbes prennent aussi une autre construction. Ainsi, bien que souvent employé avec un double accusatif, le verbe ἀποστερεῖν, suivant qu'il signifie dépouiller ou enlever, peut se construire aussi :

1° Avec l'accusatif de la personne et le génitif de la chose :

ἀποστερεῖν **τινά τινος** (Xén., *Mem.*, I, 2, 63), dépouiller, priver quelqu'un de quelque chose, cf. *lat.*, ***aliquem aliqua re*** **privare** ;

2° Ou avec le génitif de la personne et l'accusatif de la chose :

ἀποστερεῖν **τινός τι** (Xén., *Hell.*, IV, 1, 20), enlever quelque chose à quelqu'un.

De même ἀφαιρεῖσθαί **τινός τι** s'emploie au sens de prendre quelque chose à quelqu'un (cf. Lys., 168, 36), et l'on dit, par analogie sans doute, τὰ ὅπλα τοῦ πλήθους παρῃροῦντο, ils enlevaient les armes à la multitude (Xén., *Hell.*, II, 3, 41). Quant à ἀφαιρεῖν, il se construit ordinairement avec l'accusatif de la chose et le datif de la personne avec le sens de dérober quelque chose à quelqu'un.

Enfin, avec les verbes qui signifient demander, on met souvent la personne qui est l'objet de la demande au génitif avec la préposition παρά.

Ex. : Xén., *Anab.*, I, 3, 16, ἡγεμόνα αἰτεῖν παρὰ τούτου[1].

II. Il ne faut point rapporter à la règle dont il s'agit ici le cas où l'accusatif du nom de chose qui accompagne soit un verbe passif, soit un verbe actif (construit déjà avec l'accusatif d'un nom de personne) est *le neutre d'un pronom*. Ces cas rentrent dans la règle donnée au § 63.

III. Il ne faut pas confondre avec ces constructions les tours poétiques dans lesquels l'un des deux accusatifs est uni à l'autre au moyen d'une ellipse plus ou moins forte, comme dans Sophocle, *Aj.*, 1108 : καὶ τὰ σέμν' ἔπη κόλαζ' ἐκείνους, châtiez-les en leur adressant des paroles sévères (cf. schol. κολάζων ἐκείνους λέγε τὰ σέμνα ἔπη).

59. — En latin, les verbes qui se construisent avec un double accusatif (celui de la personne et celui de la chose) sont beaucoup moins nombreux qu'en grec.

En dehors de **doceo** ***aliquem aliquam rem***, qui est très classique,

---

même, par analogie avec **αἰτεῖν** (ἀπαιτεῖν, ἐξαιτεῖν), on trouve avec deux accusatifs les verbes ἐξετάζειν (Xen., *Cyr.*, VI, 2, 35 ; Plat., *Gorg.*, 515, B), ἱστορεῖν (Eur., *Phénic.*, 621) et, *chez les poètes*, προστρέπειν « implorer » (Soph., *Aj.*, 831), λίσσεσθαι (Hom., *Od.*, I, 210), λιτανεύειν (Pind., *Ném.*, 5, 32).

1. Pour plus de détails, voy. Kühner, *Ausf. Gr. d. gr. Spr.*, § 411, Anm. 10.

au sens de instruire quelqu'un en quelque chose[1], on trouve, accompagnés d'un double accusatif :

1° **Celo**, mais seulement dans la langue familière et dans la prose de l'époque impériale[2].

2° Quelques verbes signifiant : prier (quelqu'un) de donner. Par exemple : **posco** (CIC.), **flagito** (CIC.)[3], **oro** (TITE-LIVE, SUÉT.) et **rogo**, dans l'expression officielle **rogare *populum tribunos, ædiles,*** inviter le peuple à nommer des tribuns, des édiles, etc.

3° Le verbe **rogo**, dans l'expression consacrée **rogare *aliquem sententiam,*** demander à quelqu'un de dire son avis[4].

60. — Ces verbes s'emploient rarement au passif avec un complément de chose à l'accusatif; cette construction est même presque inconnue à l'époque classique, où l'on ne trouve guère à citer que l'expression très usitée **rogari sententiam**, quelques exemples de **doceor** suivi de l'infinitif (cf. Cicéron [*de Orat.*, I, 43, 194] : ***docemur*... auctoritate, nutuque legum, domitas *habere* libidines** [voy. aussi *ibid.*, 57, 244 et *de Fin.*, II, 5, 15]) et **flagitor** (CÉS., *de B. civ.*, I, 87, 3). **Doceor** est ordinairement remplacé par **disco**.

REMARQUE. — Cette construction était plus développée à l'époque archaïque, grâce sans doute à l'influence des poètes comiques, qui imitaient librement le tour grec correspondant. En tout cas, outre les verbes cités plus haut, on rencontre à cette époque **reposco, exposco, postulo, exoro *aliquem aliquam rem*** et d'autres tours plus extraordinaires, comme :

PLAUT., *Men.*, 700 : **consulam *hanc rem* amicos, quid faciundum censeant**[5]. — AFRAN. (cité par NON., p. 497, 29) : ***id aurum me* condonat litteris.** — TÉR., *Phorm.*, 947 : ***argentum,* quod habes, condonamus *te*.** — PLAUT., *Curc.*, 630 : ***quem* (anulum) parasitus hic *te* elusit** « (l'anneau) que ce parasite a obtenu de toi par ruse ».

---

1. « Apprendre à quelqu'un à jouer de la lyre » se dit **docere aliquem *fidibus*** (**canere** est sous-entendu). « Apprendre à quelqu'un le latin » se dit **docere aliquem *latine*** (PLINE J., *Ép.*, VII, 4, 9). Enfin, quand **docere** signifie « renseigner, informer », il prend pour complément **de** et l'ablatif; cf. CÉS., *de B. Gall.*, VII, 10, 3 ; CIC., *p. Cluent.*, 90, 198. Quand **docere** « enseigner » ne doit pas être suivi d'un nom de personne, on le remplace ordinairement par **tradere**. EX. : « J'enseigne la philosophie, ***trado* philosophiam.** »

2. La construction classique est **celare *aliquem de aliqua re;*** cf. CIC., *p. Dej.*, 6, 18.

3. Toutefois la construction ordinaire de **posco** et de **flagito**, comme d'ailleurs des verbes **postulo, exigo, contendo, imploro**, est ***aliquid ab aliquo***. Par contre, la locution ***orare aliquid ab aliquo*** (VIRG., *Én.*, XI, 358) est inconnue à la prose classique, et **rogare *aliquid ab aliquo*** se trouve seulement dans des passages où l'on sent l'influence de la langue familière (SALL., *Jug.*, 64, 1 ; CIC., *ad Fam.*, XIII, 1, 2).

4. **Interrogo** est construit une fois avec deux accusatifs chez CIC., *Tusc.*, I, 24, 57 : « ***Pusionem quendam* Socrates interrogat quædam geometrica.** » Par analogie, sans doute, Horace emploie ainsi le verbe **percontari**. EX. : *Epist.*, I, 20, 26 : « **Forte *meum* si quis *te* percontabitur *ævum*.** » Dans la phrase de Tite-Live, XXXIX, 12, 1 : « ***Eam* quoque esse *quæ* percontari vellet** (au style direct il y aurait : **sunt *quæ eam* quoque percontari velit**), » le pronom neutre ***quæ*** doit s'expliquer en vertu de la règle du § 63. Il faut entendre de même tous les exemples dans lesquels le complément de chose est représenté par le neutre d'un pronom ; cf. ci-dessus, § 58, REM. II.

5. Toutefois **hanc rem** annonçant la proposition interrogative indirecte qui suit peut être considéré comme le substitut de **id** et s'expliquer en vertu de la règle du § 63 ; cf. la note 5, p. 65.

Il faut ajouter les exemples du passif :

Q. Metell. (cité par A.-Gelle, XV, 14, 2) : **sese *pecunias maximas* exactos esse.** — Cecil., § 5 : ***illud* exigor *portorium*.** — Tér., *Eun.*, 17 : **habeo alia multa *quæ* nunc condonabitur.** — Plaut., *Stich.*, 58 : **qui manet, ut moneatur semper servos homo officium suum** (cf. *Pseud.*, 150), etc.

De plus, ces constructions ont passé dans la langue poétique et, de là, dans la prose de l'empire.

Ex. : Ov., *Mét.*, IX, 699 sqq. : « ***Opemque* | Exorata fero** » ; *Mét.*, I, 137 sqq. : **nec tantum *segetes alimentaque debita* dives | Poscebatur humus** (cf. *Fast.*, IV, 670 ; 721). — A.-Gelle, IV, 18, 12 : **ægre passus, quod... *rationem* pecuniæ posceretur.** — Pline le Jeune, *Ép.*, VII, 12, 6 : **totum libellum improbabis, negabisque ullius pretii esse, cujus *pretium* reposceris.** — T.-Liv., XXII, 23, 4 : **populi Achæorum cum *sententias* perrogarentur.** — Q.-Curce, VI, 39, 28 : **dum consulitur Hammon *arcanum* et *occultum scelus***, etc.

Enfin, il est vraisemblable que certains de ces tours s'étaient maintenus, grâce à l'esprit conservateur de la langue religieuse et de la langue judiciaire. C'est le cas pour les formules **damnare** (ou **condemnare**) **aliquem decem milia sestertium** ou **damnari** (**condemnari**) ***decem milia* sestertium** citées par Gajus (IV, §§ 32 ; 43 ; 46 ; 47 ; 86 ; 166 A), Ulpien (*Dig.*, XXVII, 6, 7, princ.) et Papinien (*Dig.*, XXVI, 9, 5, 1).

§ 2. — Accusatif complément qualificatif.

61. — Au lieu de déterminer l'action du verbe en exprimant l'objet sur lequel elle s'exerce, l'accusatif peut ajouter à l'action marquée par le verbe une qualification qui en rende le sens plus précis. Par exemple, quand je dis μοχθηρὸν βίον ζῆν ou ***miseram vitam* vivere**, je qualifie, à l'aide des mots μοχθηρὸν βίον et **miseram vitam**, l'action des verbes ζῆν et **vivere** de la même façon que le feraient les adverbes μοχθηρῶς ou **miserabiliter**.

On peut donc appeler cet accusatif *accusatif de qualification*[1].

62. — Cet emploi de l'accusatif est plus fréquent et plus libre en grec qu'en latin[2].

---

1. C'est la dénomination proposée par Ch. Thurot. Schömann avait donné à ce complément le nom d'*objectum internum* (c.-à-d. « objet *ou* complément intérieur »), et c'est par ce terme ou par l'équivalent allemand *inneres Objekt* que la plupart des grammairiens allemands le désignent ordinairement. D'autres, considérant que le plus souvent l'accusatif ainsi construit est celui d'un substantif verbal de même racine que le verbe, ont donné à cette construction le nom de *figura etymologica*.

2. Toutefois il est propre à toutes les langues de la famille indo-européenne. Cf. Piger, *die sogenannten Græcismen in Gebrauche des lat. Accusatirs* (Progr. Iglau, 1879), p. 15 ; B. Delbrück, *Syntakt. Forschungen*, IV, p. 31 sq. ; Erdmann, *Untersuchungen uber die Syntax der Sprache Otfrieds*, II, § 96 sqq. ; Miklosich, *vergl. Gramm. der slav. Sprachen*, IV, p. 385 sqq.

On construit ainsi[1] :

1° L'accusatif d'un substantif verbal[a)] de même racine que le verbe ou du moins[b)] de sens équivalent; ce substantif *doit être*, en règle générale, accompagné d'un adjectif ou d'une autre détermination :

a Hom., *Il.*, I, 74 : **ἀρίστην βουλὴν βουλεύειν**. *Odyss.*, IX, 303 : **ἀπωλόμεθ' αἰπὺν ὄλεθρον**. — Andocide, I, 31 : **ἀρασάμενοι τὰς μεγίστας ἄρας** ὑμῖν. — Eur., *Élect.*, 686 : **πτῶμα θανάσιμον πεσῇ**. *Hipp.*, 319 : Θησεύς **τιν' ἡμάρτηκεν** εἴς σ' **ἁμαρτίαν**. *Bacch.*, 925 : **τὴν Ἰνοῦς στάσιν ἑστάναι**. — Thuc., III, 13, 1 : ἐνομίζομεν **ἀποστήσεσθαι διπλῆν ἀπόστασιν**. — Xén., *Anab.*, I, 3, 15 : **στρατηγήσοντα** ἐμὲ **ταύτην τὴν στρατηγίαν**, etc., etc. — Plat., *Phèdre*, 238 c : δοκῶ τι σοὶ **θεῖον πάθος πεπονθέναι**. *Ibid.*, 240 d : **πᾶσαν αἴσθησιν αἰσθανομένῳ**. — Dém., XXVIII, 3 : χορηγεῖ καὶ τριηραρχεῖ καὶ **τὰς ἄλλας λῃτουργίας λῃτουργεῖ**.

Plaut., *Rud.*, 597 : ***mirum*** **atque** ***inscitum somniavi somnium*** (cf. *ibid.*, 508 ; 511 ; *Pseud.*, 525 ; *Pers.*, 34 ; 346 ; *Bacch.*, 1076 ; *Mil.*, 699 ; 938 ; *Asin.*, 286 ; *Pæn.*, III, 5, 14)[2]. — Tér., *Ad.*, 859 : ***vitam*** **duram** ***quam vixi*** (cf. *Andr.*, 964 ; *Eun.*, 586 sqq. ; *Phorm.*, 495). — Caton, *R. R.*, 134, 2 : ***bonas preces precor***. — Cic., *Cato maj.*, 21, 77 : **ego vestros patres...** ***vivere*** **arbitror et** ***eam*** **quidem** ***vitam*****, quæ est sola vita nominanda**. *Ad Fam.*, V, 2, 7 : **magna voce** ***juravi verissimum pulcherrimumque jus jurandum***. *De leg. agr.*, II, 17, 44 : **cur (isti decemviri) non** ***eosdem cursus*** **hoc tempore quos L. Cotta L. Torquato consulibus** ***concurrerunt***. — Sall., *Cat.*, 7, 6 : **dum** ***tale facinus faceret*** (cf. *Jug.*, 5, 4). — Virg., *Én.*, XII, 680 : ***hunc*****, oro, sine me** ***furere*** **ante** ***furorem***. — T.-Liv., VII, 30, 20 : ***adnuite nutum numenque vestrum*** **invictum Campanis**. — A.-Gelle, *Noct. Att.*, épil., § 19 : ***nullas vigilias vigilarunt*** (cf. II, 11, 4 ; V, 11, 2 ; IX, 9, 15).

---

1. Nous adoptons à peu de choses près le groupement imaginé par G. Curtius. Les objections de Golling (voy. *Gymnasium*, 1884, n°s 11 et 12), bien que très intéressantes et très instructives, ne nous ont point paru tout à fait convaincantes.

2. Voy. d'autres exemples dans l'édition du *Pseudolus*, de F. Lorenz, *Einleit.*, p. 40 sq. Il n'est pas étonnant qu'on rencontre chez Plaute un si grand nombre d'exemples de cette construction ; il y cherchait très souvent une source de comique, et il flattait en même temps le goût de ses contemporains. Il ne faut pas oublier en effet que les vieux Romains recherchaient instinctivement l'union de deux mots apparentés par la forme ou par le sens pour produire une expression énergique, comme **occidione occidere** « faire une destruction complète », **voce vocare** « appeler à haute voix », **rex regum** « le roi suprême », **amicus amico** « un véritable ami », **stulte stultus** « imbécile fieffé », etc. (Notez de plus l'allitération.) Ces locutions et d'autres du même genre, dont quelques-unes se sont conservées dans les formules religieuses et judiciaires, avaient servi de modèle à une foule d'expressions savoureuses qui étaient devenues proverbiales. Ex. : **census censere**, **noxam nocere**, **postilionem postulare**, **actum agere**, **doctum docere**, **victos vincere**, **nihil hoc certo certius**, etc. Or il est visible

b) Hom., *Il.*, XI, 241 : **κοιμήσατο** χάλκεον **ὕπνον** (cf. Xén., *Hier.*, 6, 7). *Odyss.*, I, 166 : **ἀπόλωλε** κακὸν **μόρον**. — Thuc., I, 112, 5 : Λακεδαιμόνιοι τὸν ἱερὸν καλούμενον **πόλεμον ἐστράτευσαν**. — Eschyle, *Pers.*, 297 : **πήδημα** (bond) κοῦφον ἐκ νεὼς **ἀφήλατο** (bondit). — Soph., *Ant.*, 1309 : ἀνταίαν (s.-e. **πληγήν**) **ἔπαισεν**. — Thuc., V, 105 : **τῆς δόξης, ἣν... πιστεύετε**. — Xén., *Hell.*, I, 2, 11 : **ἐξῆλθον** δέ τινας καὶ ἄλλας **ἐξόδους** ἐς τὴν ἤπειρον... — Isocr., XIX, 24 : **ἠσθένησε** ταύτην τὴν **νόσον**.

Les exemples sont très rares en latin :

Plaut., *Aul.*, V, 1, 21 : ***garrire nugas***. *Cas.*, I, 1, 30 : ***lucebis*** **novæ nuptæ *facem***. — Cic., *Cat. maj.*, 10, 31 : **tertiam jam *ætatem* hominum Nestor *vivebat*** (cf. Plaut., *Amph.*, 1023). *De Orat.*, I, 9, 37 : **Sabinorum *conubia conjunxisse***. — Hor., *Carm.*, II, 17, 26 : **populus frequens | Lætum *crepuit sonum***. *Ibid.*, IV, 9, 19 sqq. : ***pugnavit***... **dicenda Musis *prœlia***.

Remarques. — I. Il est inutile d'ajouter à cet accusatif de qualification un adjectif ou un complément déterminatif :

1° Quand le substantif accompagné de l'article exprime par lui-même une détermination précise.

Ex. : Thuc., VIII, 58, 7 : κοινῇ **τὸν πόλεμον** (la présente guerre) πολεμούντων.

2° Quand l'accusatif est au pluriel, parce que le pluriel ajoute au substantif l'idée qu'exprimerait l'adjectif *plusieurs*.

Ex. : Plat., *Gorg.*, 483 : πρὸς τὸ αὐτοῖς σύμφερον καὶ τοὺς νόμους τίθενται καὶ **τοὺς ἐπαίνους** ἐπαινοῦσι καὶ **τοὺς ψόγους** ψέγουσιν. — Antiph., V, 77 : **χορηγίας** ἐχορήγει (cf. Dém., XLV, 85). — Aristoph., *Thesm.*, 793 : **μανίας** μαίνεσθε, vous entrez chaque fois en fureur.

3° Quand le substantif exprime par lui-même une idée plus restreinte que le verbe.

Ex. : ἄρχειν ἀρχήν (Hérodote, III, 80 ; Thuc., I, 93), exercer un commandement, une charge (particulière), φυλακὰς φυλάττειν (Xén., *Anab.*, II, 6, 10), monter la garde, φόρον φέρειν (Arist., *Ois.*, 191 ; Xén., *Anab.*, III, 1, 9), payer (apporter) *le* tribut, πομπὴν πέμπειν (Thuc., VI, 56), mener la procession, δρόμον θέειν (Hér., VIII, 74) ou δραμεῖν (Ar., *Guêpes*, 376), disputer le prix de la course.

---

que ces sortes de locutions ressemblent beaucoup aux tournures dans lesquelles entre l'accusatif de qualification. Mais on comprend aussi que les écrivains autres que Plaute se soient montrés moins empressés à s'en servir. Leur goût, devenu plus fin grâce à l'imitation des modèles grecs, s'accommodait mal de quelques-unes de ces formules parfois un peu trop lourdes ; ils ont donc fait un choix, mais en même temps qu'ils devenaient plus sévères et proscrivaient des tours comme **cavere cautius, cupide cupere, cursim currere, madide madere**, etc., ils se montraient plus timides même dans l'emploi de constructions dont leurs modèles grecs leur fournissaient pourtant bien des exemples analogues. Cicéron n'emploie que très rarement l'accusatif de qualification, et c'est seulement après lui que les poètes et les prosateurs se montrent un peu moins réservés. Sur la *figura etymologica* en latin, voy. G. Landgraf, dans les *Acta seminarii philolog. Erlangensis*, t. II, pp. 1-69, 509-513. Il a résumé ses idées dans la nouvelle édition qu'il a donnée de concert avec H. Schmalz des *Vorlesungen der lat. Sprachwissenchaft* de Reisig-Haase, t. III, p. 638 et suiv. (n. 556 *c*). On lira avec fruit les observations judicieuses de J. Brenous, *Étude sur les hellénismes dans la syntaxe latine*, p. 216 et suiv.

Le tour δουλεύειν δουλείαν[1] (Plat., Xén.), se retrouve en latin : **servire servitutem** (Cic., *Phil.*, II, 17, 42), avec le même sens, vivre dans une entière servitude, vivre en esclave. C'est une vieille locution de droit romain (cf. Cic., *Top.*, 6), dont la forme rappelle celle de formules très anciennes aussi, par ex. : **noxam nocere** (Liv., IX, 10, 9), causer un grave préjudice, **votum vovere** (Liv., XXIII, 19, 18), faire un vœu solennel, etc. A part ces expressions consacrées par l'usage, le latin n'offre que rarement des tours analogues à ceux du grec. On peut citer Plaute, *Rud.*, 258 : ***preces expetessere*** (au lieu de **precari**), sans aucune détermination, et Liv., XXIX, 12, 1 (**Ætolos**) **ad petendam et** ***paciscendam*** **subegit** ***pacem.***

II. La langue poétique emploie des tours beaucoup plus hardis.

Ex. : avec les verbes signifiant s'asseoir, κάθημαι ἕδραν (ἕδρα étant mis dans le sens d'action de s'asseoir)

et avec les verbes signifiant marcher.

Ex. : προβαίνειν κῶλον δεξιόν (Eur., *Phén.*, 1412), s'avancer de la jambe droite[2]; — πόδα πεζεύων (Eur., *Alc.*, 872), allant à pied par terre; — τίνας ποθ' ἕδρας τάσδε μοι θοάζετε (Soph., *Œd. R.*, 2), si l'on prend θοάζω comme synonyme de σπεύδω, se hâter[3].

III. Un certain nombre d'adjectifs dérivés de verbes intransitifs ou rappelant par leur sens l'idée de verbes intransitifs se construisent en grec avec un accusatif de qualification.

Ex. : Plat., *Rép.*, 579, d : ἔστιν ὁ τῷ ὄντι τύραννος τῷ ὄντι **δοῦλος τὰς μεγίστας θωπείας καὶ δουλείας.** *Apol.*, 22 e : μήτε τι **σόφος** ὢν **τὴν** ἐκείνων **σοφίαν** μήτε **ἀμαθὴς τὴν ἀμαθίαν.** — Thuc., V, 34 : **ἄτιμος τὴν τοιαύτην ἀτιμίαν.** Toutefois cet accusatif complément d'adjectifs se confond avec l'accusatif de la partie ou du point de vue[4].

IV. Quelques-unes des constructions signalées plus haut se retrouvent au passif.

Ex. : Plat., *Menex.*, 243, e : ὁ οἰκεῖος ἡμῖν πόλεμος οὕτως ἐπολεμήθη (cf. Xén., *Cyr.*, III, 5, 10; *Hell.*, IV, 8, 1). — Thuc., II, 65, 11 : ἄλλα τε πολλὰ ἡμαρτήθη καὶ ὁ ἐς Σικελίαν πλοῦς.

En latin ce tour est *rare* et peu *correct.*

Corn. Nep., *Hann.*, 5, 1 : **hac** ***pugna pugnata.*** — Sall., *Jug.*, 54 : ***prœlium*** (la bataille en question) **male** ***pugnatum*** **ab suis.** — Hor., *Carm.*, III, 19, 4 : **et** ***pugnata*** **sacro** ***bella*** **sub Ilio,** etc.[5]

---

1. L'expression signifie en elle-même « être esclave *au sens littéral du mot* », c'est-à-dire qu'en employant ainsi l'accusatif on veut indiquer que le mot est pris dans toute la force du terme. Voilà pourquoi on trouve parfois, en grec, surtout chez les poètes, des locutions comme μόχθον μοχθεῖν (Eur.) « se donner une *véritable* peine » ; λῆρον λήρεις (Arist. *Plut.*, 517) « tu radotes *vraiment* », etc.

2. Toutefois cette expression, comme celle de Pindare avec laquelle elle a quelque analogie (*Olymp.*, VIII, 63 : προβαίνειν πόδα), peut contenir, non pas un accusatif de qualification, mais un accusatif de relation (*acc. de la partie*). Cf. ci-dessous, § 74, 1°.

3. Il y a deux interprétations différentes pour ce vers ; l'une remonte à l'antiquité (cf. Plut., *de aud. poet.*, c. 5) et prend θοάζω pour l'équivalent de καθέζομαι ou θαάσσω « être assis » ; l'autre appartient à Hermann, qui entend *quam mihi sessionem festinatis?*

4. Il n'en est pas moins vrai que l'on peut considérer comme équivalent d'un verbe intransitif le verbe εἶναι accompagné d'un de ces adjectifs pris comme attribut. C'est parce que σόφος εἰμί équivaut à un verbe intransitif signifiant « être habile » qu'on le construit avec σοφίαν, et il est permis de supposer que la construction de beaucoup d'accusatifs de relation (cf. § 74, 3°), employés comme compléments avec les adjectifs, est une extension de ce cas particulier.

5. Cf. Kühner, *Ausf. Gr. d. lat. Spr.*, t. II, p. 209.

2° L'accusatif d'un substantif dont le sens est tel qu'il peut remplacer, *à lui seul*, un substantif tiré du verbe et accompagné d'une détermination :

Ex. : Xén., *Hell.*, I, 6, 37 : ἔθυε **τὰ εὐαγγέλια**, pour cette bonne nouvelle il offrait un sacrifice aux dieux[1]. — Thuc., I, 126, 6 : **Ὀλύμπια** νικᾶν, remporter la victoire aux jeux Olympiques[2]. — Plat., *Gorg.*, 456 a : **τὴν γνώμην** νικᾶν, faire triompher son avis dans une discussion. — Hérodote, V, 22 : ἀγωνίζεσθαι **στάδιον**, disputer le prix du stade[3].

Le latin ne présente que quelques exemples de cette construction.

Ex. : Ennius (cité par Cic., *Cat. maj.*, 5, 14) : **vicit *Olympia*.** — Cic., *de Off.*, III, 10, 42 : **qui *stadium* currit** (p. **stadii cursum currit**). — Hor., *Sat.*, I, 5, 63 : **saltare *Cyclopa*,** danser la danse du Cyclope (Cf. *Ép.*, II, 2, 125 : **nunc *Satyrum*, nunc *agrestem Cyclopa* movetur**[4]). — Suét., *Claud.*, 33 : ***aleam* studiosissime lusit.** — Juvénal, II, 2 : **odi | qui Curios simulant et *Bacchanalia vivunt*.**

Enfin il faut peut-être voir dans l'expression classique **occumbere *mortem*,** succomber à la mort, un cas particulier de la construction qui vient d'être étudiée[5].

Remarque. — C'est ainsi qu'on peut expliquer les locutions poétiques bien connues πῦρ πνεῖν (Hés., *Théog.*, 819 ; Xén., *Hell.*, VII, 5, 12), respirer le feu, *c.-à-d.* être ardent, être enflammé, πνεῖν μένεα (Hom., *Il.*, II, 356 ; III, 8, etc. ; *Od.*, XXII, 203), respirer le

---

1. L'expression est abrégée et équivaut à θυσίαν ἔθυε τῶν εὐαγγελίων. Comparez les locutions du même genre : θύειν τὰ ἐπινίκια (Plat., *Banq.*, 173 a) « offrir un sacrifice en l'honneur d'une victoire » : θύειν διαβατήρια (Xen., *Hell.*, III, 4, 3) « offrir un sacrifice pour obtenir un résultat favorable dans une expédition au dehors » ; θύειν γενέθλια (Eur., *Ion.*, 653 ; Plat., *Alc.*, I, 121 c) « célébrer par un sacrifice l'anniversaire d'une naissance » ; θύειν τὰ Λύκαια (Xen., *Anab.*, I, 2, 10) « célébrer par un sacrifice les fêtes de Zeus Lykæos ». De même avec le verbe τέμνειν employé par les poètes au sens de « égorger des victimes », par suite « sacrifier », on trouve ὅρκια τέμνειν (Hom., *Il.*, II, 124) « égorger une victime pour cimenter un traité », et par suite « prononcer un serment solennel, conclure un traité », etc.

2. On a dit successivement νικᾶν καλλίστην νίκην, puis νικᾶν νίκην (Xen., *Cyr.*, VII, 1, 10) « remporter une victoire », νικᾶν μάχην (Xén., *An.*, VI, 5, 23) « gagner une bataille », νικᾶν ναυμαχίαν (Thuc., Plat., Dém.) « gagner une bataille navale », et enfin, par une abréviation d'expression semblable, νικᾶν Ὀλύμπια, cf. Pind., *Ol.*, IV, 34 ; XIII, 42 : νικᾶν δρόμον « gagner le prix de la course », pour δρόμου νίκην νικᾶν. (Cet emploi du verbe νικᾶν était consacré ; voy. les inscriptions d'Olympie.) — Le verbe ἡττᾶσθαι, qui exprime l'idée contraire « être vaincu », entre aussi dans des locutions comme ἡττᾶσθαι μάχην (Dém., p. 444, 5) « perdre une bataille », et ἡττᾶσθαι δίκην (Plat., *Lois*, 880 c, Dém., p. 1177, 5) « perdre son procès ».

3. Pour ἀγωνίζεσθαι ἀγῶνα σταδίου. Le verbe ἀγωνίζεσθαι entre, comme νικᾶν, dans beaucoup d'expressions abrégées,

Ex. : ἀγωνίζεσθαι δίκην, (Lys., 98, 14 ; Dém., p. 653, 26) « soutenir un procès » : ἀγωνίζεσθαι φόνον (Eur., *Andr.*, 336), p. ἀγ. φόνου δίκην « avoir à se défendre contre une accusation de meurtre », etc.

C'est aussi une abréviation d'expression qui explique la locution : ἀγωνίζεσθαι δρᾶμα « faire représenter une pièce » (Arist., *Poet.*, 7111), ou (en parlant de l'acteur) « jouer une pièce » (Dem., p. 418, 5).

4. **Movetur** a le sens moyen et signifie « danse ».

5. Avec **occumbere**, l'accusatif **mortem** est le cas le plus ordinaire ; **morte** ou **morti** sont beaucoup plus rares.

courage. πνεῖν φόνον (Esch., *Agam.*, 1309), respirer le meurtre, Λακωνικὸν πνεῖν (Aristoph., *Lys.*, 276), avoir des sentiments spartiates, etc., πῦρ δεδορκώς (Hom., *Od.*, XIX, 446), lançant un regard de feu, etc., σκύτη βλέπειν (Arist., *Guêpes*, 643), avoir les yeux de quelqu'un qui reçoit *ou* qui va recevoir les étrivières, etc.

En latin, beaucoup d'expressions analogues sont usitées, même en prose et à la bonne époque. Telles sont **redolere *antiquitatem*** (Cic.), exhaler un parfum d'antiquité, **anhelare *scelus*** (Cic.), respirer le crime, **spirare *tribunatum*** (Liv.), p. **spiritus tribunicios**, etc.[1]; **sonare hominem** (Virg.), avoir le son d'une voix humaine, est poétique.

3° L'accusatif neutre d'un adjectif, qui équivaut pour le sens à l'accusatif d'un substantif accompagné d'une détermination.

Ex. : Hom., *Od.*, XXII, 447 : **αἶν'** ὀλοφυρόμεναι (p. αἰνοὺς ὀλοφυρμοὺς ὀλοφυρόμεναι). — Xén., *Anab.*, VI, 1, 2 : ὑβρίζειν **δεινά**. VI, 1, 5 : ἥλλοντο **ὑψηλά**. *Mém.*, II, 6, 25 : τοῖς φίλοις **τὰ δίκαια** βοηθεῖν.

En dehors de certaines expressions toutes faites, comme ὀξὺ βλέπειν, ὀξὺ ἀκούειν, avoir la vue perçante, l'ouïe fine, μέγα λέγειν, dire à haute voix, μέγιστον δύνασθαι, avoir une très grande influence, etc., l'emploi de l'accusatif neutre singulier est poétique. En prose, c'est, en règle générale, l'accusatif pluriel neutre que l'on construit ainsi[2].

Les Latins connaissent aussi cette construction, mais elle est très rare à l'époque archaïque et la prose classique correcte semble l'éviter. En tout cas, elle ne l'emploie que dans un *très petit nombre* d'expressions *déterminées*.

Ex. : Cic., *Tusc.*, II, 24, 56 : **exclamare *majus***, crier assez fort. — *P. Arch.*, 10, 26 : **Cordubæ natis poetis, *pingue* quiddam sonantibus atque *peregrinum*.**

Les poètes, au contraire, font de l'accusatif neutre (singulier ou pluriel) l'emploi le plus fréquent.

Ex. : Cicéron (trad. d'*Aratus*, *De Nat. deor.*, II, 43 : ***truculenta* tuetur.** — Lucr., III, 86 : ***sincerum* sonare**; V, 34 : ***acerba* tuens** (Cf. Virg.). — Catull., XLII, 8 : ***turpe* incedere**; LI, 5 : ***dulce* ridentem** (cf. Hor., *Carm.*, I, 22, 23). — Virg., *Égl.*, III, 8 : ***transversa* tuentibus hircis**; *Én.*, V, 19 : ***transversa* fremunt**; VI, 50 : ***mortale* sonans**; VII, 287 : ***torvum* clamare**; VI, 288 (cf. IX, 632) : ***horrendum* stridens**; VIII, 248 : ***insueta* rudentem**, etc. — Hor., *Sat.*, I, 3, 26 : **tam cernis *acutum***; *ibid.*, I, 8, 41 : **resonare *triste* et *acutum***;

---

1. On pourrait ajouter à cette liste **sudare sanguinem** (Liv.), **electra** (Virg.) ; mais il semble plus naturel de voir dans **sudare** un verbe intransitif pris transitivement.

2. Il est difficile de donner les raisons de ce choix. Les origines de la construction ont été étudiées par La Roche et, d'après lui, par Delbrück ; voy. les réflexions que la question leur suggère : La Roche, *Hom. Stud.*, p. 27-32 ; Brugmann-Delbrück, *Grundriss*, etc., t. III, 1re partie, p. 616 sqq.

Carm., II, 12, 14 : ***lucidum*** **fulgentes**; *ibid.*, II, 19, 6 : ***turbidum*** **lætatur**; *ibid.*, III, 27, 67 : ***perfidum*** **ridens**; *Ép.*, 2, 1, 166 : **spirat** ***tragicum***, etc.[1].

Les exemples abondent aussi chez les autres poètes de l'empire. *Certains prosateurs* (Sall., Tac.) emploient de cette manière l'adjectif neutre **immensum**, et Tacite a même dit, à la manière des poètes, *Ann.*, IV, 60 : ***falsum*** **renidens vultu**. Mais c'est surtout Apulée qui fait de cette construction l'usage le plus étendu (*Mét.*, II, 7 : ***dulce*** **condiens** et ***suave*** **quatere**; V, 28 : **Venus irata** ***solidum***; VI, 24 : ***canora*** **personabant**; VI, 16 : **renidens** ***exitiabile***, etc.[2]). Pour les écrivains des bas temps l'emploi de l'adjectif neutre avec un verbe était considéré comme un tour ordinaire; Ammien Marcellin[3] en offre beaucoup d'exemples, et les écrivains ecclésiastiques eux-mêmes s'en servent fréquemment. On sait d'ailleurs que cet usage se retrouve dans les langues romanes et particulièrement en français : *chanter juste*, *parler haut et clair*, etc.

Remarque. — Sur le modèle de μέγαν πλοῦτον πλουτεῖν (cf. Luc., *Tim.*, 48, πλουτεῖν πλοῦτον ὑπερμεγέθη) les poètes ont créé des expressions comme μέγα πλούσιος. La locution μέγα εὐδαίμων (cf. μέγα εὐδαιμονεῖν) se trouve dans Xénophon (*Cyr.*, V, 1, 28), mais c'est vraisemblablement un tour poétique (cf. Eschyle, *Prom.*, 647). Quoi qu'il en soit, des constructions de ce genre peuvent être considérées comme l'origine de certaines locutions, dans lesquelles on explique quelquefois l'accusatif en lui donnant la valeur d'un accusatif de relation (ou accusatif adverbial). En effet ces deux emplois se confondent souvent et il est parfois difficile de décider auquel des deux on a affaire.

4° L'accusatif neutre d'un pronom ou d'un adjectif pronominal.

Ex. : Hom., *Il.*, III, 399 : **ταῦτα** λιλαίεαι ἠπεροπεύειν (= τάδε τὰ ἠπεροπεύματα). V, 185 : **τάδε** (= ταύτην τὴν μανίαν) μαίνεται. — Xén., *Anab.*, I, 3, 18 : ἐρωτᾶτε τὸν Κῦρον **τί** βούλεται ἡμῖν χρῆσθαι (= **τίνα** βούλεται **χρείαν** ἡμῖν χρῆσθαι). — Thuc., IV, 12 : **τοιαῦτα** ἐπέσπερχε. — Isocr., I, 13 : εὐσέβει **τὰ** πρὸς τοὺς θεούς. — Dém., XVIII, 292 : **ταὐτὰ** λυπεῖσθαι καὶ **ταὐτὰ** χαίρειν τοῖς πολλοῖς, etc.

On connaît les expressions ἕν (οὐδέν, πάντα) εὐδαιμονεῖν, ὠφελεῖν, βλάπτειν, etc., si fréquentes à toutes les époques de la langue.

Cet emploi est extrêmement étendu en latin, où l'on construit ainsi, à toutes les époques de la langue, non seulement l'accusatif neutre d'un pronom ou d'un adjectif pronominal, mais aussi l'accu-

1. Voy. Dræger, *ouv. cit.*, t. I², p. 388.
2. Cf. Kretschmann, *De latinitate Apuleji*, p. 50.
3. Sur Ammien Marcellin, voy. l'étude de Hassenstein, p. 10.

satif neutre de certains adjectifs exprimant une idée de quantité (**unum, omnia, multa, cetera, pleraque, nihil**). On dit :

Ex. : ***hæc gemebant; illud*** **stomachor**; ***id*** **lugeo**; ***quid*** (en quoi **tibi obsto?** ***unum*** **studere**; ***cetera*** **assentior Crasso**; ***hoc*** (*accus.*) **dubitatur** (*pass. impers.*), etc.

63. — Un verbe transitif, déjà accompagné de son complément direct, peut avoir aussi, *surtout en grec*, un second complément à l'accusatif de qualification.

Ex. : Plat., *Apol.*, 19, b : Μέλητός **με** ἐγράψατο **τὴν γράφην ταύτην**[1]. *Laches*, 188, d, **ἁρμονίαν καλλίστην** ἡρμοσάμενος **τὴν λύραν**[2]. — Xén., *Cyr.*, VIII, 3, 37 : **ἐμὲ** γὰρ ὁ πατὴρ **τὴν τῶν παίδων παιδείαν** αὐτὸς ἐπαίδευεν. *Écon.*, VII, 2 : καλοῦσί **με τοῦτο τὸ ὄνομα**. — Isocr., VIII, 58 : μετὰ τὴν μάχην **ἣν** ἐνίκησαν Θηβαῖοι **Λακεδαιμονίους**, etc.

Les Latins n'emploient cette construction que dans le cas où l'accusatif de qualification est le neutre d'un pronom ou d'un adjectif pronominal[3]. On dit très bien :

hoc te **obsecro**; ***hoc te*** **vehementer rogo** (p. **oro**); ***id me*** **rogas** (p. **interrogas**); ***quod deos*** **precati eritis**; **si** ***quid me*** **vis**, si tu as besoin de moi pour quelque chose[4]; ***te hoc*** **consulo**[5]; ***quæ te*** **volumus percontari**; **id ipsum** ***quod me*** **mones**; ***quod te*** **jamdudum hortor**; **quæ** ***te aliquid*** **juberent**, etc.

64. — Il est naturel de rattacher à cette construction celle des verbes grecs signifiant partager, diviser.

Ex. : Xén., *Cyr.*, VII, 5, 13 : Κῦρος τὸ στράτευμα κατένειμε **δώδεκα μέρη**.

En effet, quand ces verbes sont au passif, le complément qualificatif reste à l'accusatif.

Ex. : Xén., *Cyr.*, I, 2, 4 : διήρηται αὕτη ἡ ἀγορὰ **τέτταρα μέρη**[6].

---

1. Union de deux constructions : γράφεσθαί τινα « assigner (par écrit) quelqu'un en justice » (en parlant d'une action publique), et γράφεσθαι γράφην τινά « intenter une action publique ».
2. Ἁρμόζεσθαι λύρα signifie « accorder une lyre », et ἁρμόζεσθαι ἁρμονίαν τινά « tirer un accord ».
3. Virgile a bien dit (*Géorg.*, III, 497 sqq.) **et pede** ***terram*** | ***Crebra*** **ferit**, mais c'est un exemple à peu près isolé.
4. **Velle** ***aliquem*** « avoir besoin de quelqu'un », appartient à la langue familière.
5. Le pronom **hoc** est quelquefois remplacé, surtout chez les comiques, par son équivalent **hanc rem**.

Ex. : Plaut., *Mén.*, 687 : **consulam** ***hanc rem*** **amicos**.

C'est de la même façon qu'il faut expliquer :

Sall., *Jug.*, 79, 1 : ***eam rem*** (= **id**) ***nos*** **locus admonuit**.

6. Dans la construction passive, ce complément devient le sujet (cf. ci-après, *emploi des voix*).

Ex. : Xén., *Cyr.*, I, 2, 5 : δώδεκα γὰρ καὶ Περσῶν φυλαὶ διήρηνται « il y a aussi douze tribus chez les Perses ».

§ 3. — Accusatif de lieu ou de direction (*question quo*).

65. — En grec comme en latin, l'accusatif pouvait, même seul et sans l'intermédiaire d'une préposition, marquer le terme d'un mouvement[1]; mais ce tour, assez fréquent dans la période archaïque de la langue grecque, a fini par tomber en désuétude, surtout dans la prose classique. En latin, il s'est maintenu dans un cas particulier, mais en dehors de ce cas il a eu la même fortune qu'en grec.

On le trouve chez Homère particulièrement avec les verbes ἱκνέομαι, ἱκάνω, ἵκω[2], qui peuvent être suivis d'accusatifs désignant soit des personnes.

Ex. : Ἀρήτην, Τηλέμαχον, Αἰθίοπας, μητέρα, μνηστῆρας,

soit des choses considérées comme le but du mouvement indiqué par le verbe.

Ex. : Ἄργος, Τροίην, Ὄλυμπον, οὐρανόν, γῆν, πτολίεθρον, νῆσον, δώματα, κλισίην, γούνατα, χρόα, etc.

Les autres poètes ont naturellement suivi Homère, ici comme ailleurs; mais la prose emploie toujours en pareil cas une préposition, même devant les noms de ville, à moins qu'elle ne préfère se servir d'une des formes adverbiales en -δε ou en -ζε, qu'on trouve déjà dans les poèmes homériques employées concurremment avec l'accusatif, pour indiquer l'endroit vers lequel est dirigé un mouvement[3].

66. — L'ancienne langue latine et la langue populaire employaient l'accusatif de direction dans certaines locutions.

Ex. : ***exsequias* ire**, aller à un enterrement (Tér., *Phorm.*, 1026. — Ov., *Am.*, II, 6, 2), **alicui *suppetias* advenire** ou **venire, proficisci, ire**, etc., aller, venir, etc., au secours de quelqu'un (Plaute, *Menechm.*, 1001. — Augt. de B. Afr., 5, 25, 39, etc.), ***infitias* ire**, *litt.* se porter à l'action de nier (Comiques, Cornelius Nepos, T.-Live, etc.).

1. Cette construction appartenait à la langue indo-européenne primitive, puisqu'on la retrouve en sanscrit et dans la langue de l'*Avesta*. Certaines langues germaniques l'employaient aussi ; enfin il y en a des traces dans le slave. Cf. Brugmann-Delbrück, *Grundriss der vergl. Gr.*, t. III, p. 363 sqq.

2. Plus rarement avec δύω, δυόμαι, δύνω, et même avec ἔρχομαι, εἶμι, βαίνω, νεόμαι. Cf. Brugmann-Delbrück, *ouv. cit.*, p. 364 et La Roche, *Akkusativ bei Homer*, p. 92 sqq.

3. Sur ces formes en elles-mêmes, voy. les tables de notre volume : *Phonétique, Étude des formes*. Les principales sont : 1° *chez Homère :* ἄλαδε (ou même εἰς ἄλαδε), οἰκόνδε, ὅνδε, δόμονδε, ἔραζε, ἡμέτερόνδε (δόμον), Ὄλυμπόνδε, κλισίηνδε, etc. ; 2° *dans la langue ordinaire* (pour les noms de villes) : Πυθῶδε, Ἀλιμοῦντάδε (Aristophane) ; — Ἀθήναζε, Μεγαράδε, Ἐλευσῖνάδε, Ὀλυμπίαζε, Μουνιχιάζε, Θριῶζε, etc. ; — 3° *et pour certains substantifs :* χαμᾶζε, θύραζε, οἴκαδε. Il est inutile d'ajouter qu'avec un nom de ville on peut dire aussi, par exemple, εἰς Ἀθήνας. D'ailleurs, pour beaucoup de noms de villes, on ne rencontre pas d'adverbes en -δε ou en -ζε.

En dehors de ces expressions, l'accusatif d'un nom commun ne s'employait peut-être pas sans préposition, même dans la langue archaïque ou familière, pour marquer le terme où aboutit un mouvement[1].

67. — Les seules exceptions à cette règle sont les suivantes :

1° Dans les expressions ***venum*** **ire** (d'où **venire**) et ***venum*** **dare** (d'où **vendere**), ***venum*** est l'accusatif d'un substantif qui signifie la vente.

2° L'accusatif du supin s'emploie comme accusatif marquant le *but* avec *les verbes de mouvement* (voy. le chapitre sur *les formes nominales* du verbe).

3° Les accusatifs ***foras,*** à la porte[2], ***rus,*** à la campagne, et ***domum*** (***domos***), celui-ci quand il signifie chez soi (chez eux)[3], s'emploient régulièrement sans préposition avec un verbe de mouvement.

4° Avec les verbes signifiant aller, etc., on met à l'accusatif sans préposition les noms de *villes* et de *petites îles* (qui n'ont qu'une seule ville, de même nom que l'île elle-même).

Remarques. — I. Si l'on trouve chez certains auteurs l'accusatif de la question *quo* employé sans préposition avec des noms de grandes îles et même avec des noms de pays[4], cela tient ou bien à une extension de l'usage qui vient d'être constaté ou plus vraisemblablement à l'influence de la syntaxe *populaire*[5].

II. — Les poètes, qui suivent une syntaxe plus libre que les prosateurs, se dispensent d'exprimer **in** ou **ad** même devant un nom commun.

Ex. : Virg., *Én.*, VI, 638 : **devenere** ***locos*** **lætos et amœna** ***vireta***. — *Ibid.*, 695 sq. : **tua me... imago... hæc** ***limina*** **tendere adegit**, etc.

Il est probable que ces constructions sont, comme beaucoup d'autres, empruntées à la

---

1. Voyez cependant la Rem. II.

2. Cet accusatif est devenu adverbe et signifie « dehors », mais c'est en réalité un ancien accusatif pluriel (cf. gr. θύραζε).

3. Il faut distinguer les expressions : **eo** ***domum meam*** (***tuam, alicujus,*** etc.) des expressions : **eo** ***in*** **domum meam** (**tuam, alicujus**). Les premières signifient proprement : « je vais *chez moi, chez toi, chez un tel* (cf. ***domos suas*** **discesserunt** « ils se séparèrent et s'en allèrent *chez eux* » ; les secondes signifient : « je vais *dans ma maison*, *dans ta maison*, *dans la maison d'un tel*, etc. » L'emploi de l'une ou de l'autre de ces tournures est souvent indifférent.

4. Dræger, *ouv. cité*, t. I², p. 395 sqq., donne les exemples suivants : ***Sardiniam*** (Cic., *de imp. Cn. Pomp.*, 12, 34 ; Flor., II, 2, 15) ; ***Cyprum*** (Corn. Nep., IV, 2, 1) ; ***Chersonesum*** (Corn. Nep., I, 2, 1, 6) ; ***Cariam*** (Plaut., *Curc.*, II, 3, 6) ; ***Alidem*** (= **Elidem**) (Id. *Capt.*, III, 4, 41) ; ***Ægyptum*** (Cic., *de Nat. deor.*, III, 22 ; Ces., *De B. civ.*, III, 106 ; Liv., XXXI, 43 ; Corn. Nep., XIV, 4, 1 ; Tac., *Ann.*, II, 59 ; Justin, XV, 2) ; ***Lusitaniam*** (Auct. de B. Hisp., 35) ; ***Epirum*** (T.-Liv., VIII, 24) ; ***Etruriam*** (T.-Liv., X, 37) ; ***Hellespontum*** (T.-Liv., XXXVII, 31) ; ***Peloponnesum*** (T.-Live, XXXVI, 42 ; XLII, 44 ; XLV, 10) ; ***Orientem*** (Lampr., *Al. Sev.*, 63) ; ***Germaniam superiorem*** (Spartien, *Hadr.*, 1), etc. Mais dans une partie des exemples que l'on cite pour la prose classique, la préposition **in** a pu être omise par un copiste, et dans quelques-uns l'omission de **in** tient à une raison de symétrie. C'est le cas pour l'exemple suivant de Cicéron (*De imp. Cn. Pomp.*, 12, 34) : « ***Siciliam*** **adiit**, ***Africam*** **exploravit**, **inde** ***Sardiniam***... **venit**, » sans compter qu'après *iñ*, abréviation de **inde**, la préposition **in** aurait fort bien pu avoir disparu. C'est le même cas pour le passage suivant de Salluste (*Jug.*, 28, 6) : ***Rhegium*** **atque inde** ***Siciliam***... ».

5. Ce qui tendrait à le faire croire, c'est que les exemples cités sont surtout empruntés aux auteurs qui ont subi cette influence.

langue archaïque, ce qui donne à penser que dans cette langue l'emploi de l'accusatif pour marquer le terme d'un mouvement n'était pas borné au petit nombre de locutions qui est parvenu jusqu'à nous.

III. — Si l'omission de la préposition devant un nom de pays appartient à la syntaxe *populaire*, l'emploi de **in** devant un nom de ville se trouve presque exclusivement dans le latin *vulgaire*. Mais il faut soigneusement mettre à part le cas où **in** se rencontre avec un nom propre de lieu désignant à la fois une ville et un port. Cicéron emploie ***in* Piræa** ou ***in* Piræum**, parce qu'il a en vue *le port* et non la ville[1]; au contraire, son correspondant Serv. Sulpicius dit ***Piræum*** (sans **in**), parce qu'il songe à *la ville* (cf. *ad Fam.*, IV, 12, 1).

IV. — Les meilleurs prosateurs emploient ***ad*** devant un nom de ville :

1° Quand ils veulent indiquer que le mouvement marqué par le verbe a son terme, non pas à l'intérieur de la ville, mais aux environs.

Ex. : Cic., *de Sen.*, 4, 10 : **adulescentulus miles *ad Capuam* profectus est** (il s'agit du camp devant Capoue);

2° Quand ils indiquent une *direction* dans un certain sens, sans verbe exprimé.

Ex. : Cic., *Phil.*, XII, 9, 22 : **tres viæ sunt *ad Mutinam*.**

V. — Quand l'accusatif du nom propre de ville ou de petite île est accompagné d'une apposition, il faut exprimer la préposition **in** devant l'apposition. L'omission de la préposition est *rare* et *peu correcte*. Il en est de même du cas où l'accusatif du nom de ville est accompagné d'un adjectif épithète. C'est par abus qu'Horace a pu dire, *Carm.*, III, 5, 55 sq. : **tendens Venafranos in agros | Aut *Lacedæmonium Tarentum*.** Il aurait fallu, en prose correcte, **aut Tarentum, in Lacedæmoniam urbem.** En effet, contrairement à ce qui a lieu en grec, l'usage de la prose latine ne permet pas qu'un nom de ville soit accompagné d'un adjectif qualificatif. On peut dire **Corinthus *ipsa*, Corinthus *sola*, Corinthus *tota***, etc., mais on doit dire **Corinthus, *urbs* pulcherrima**, etc.

68. — Les substantifs verbaux qui signifient mouvement ou direction vers se construisent en latin avec l'accusatif **domum** et avec l'accusatif des noms de ville. Toutefois si cette construction se rencontre à toutes les époques de la langue, elle ne parait pas très fréquente. Pacuvius, Accius et Lucilius emploient le mot ***domuitio*** (p. **domum itio**), que Dictys et Apulée ont recueilli par affectation d'archaïsme. Mais l'expression **domum itio** en deux mots se trouve aussi chez Cicéron (*de Div.*, I, 32, 68); ailleurs (*p. Sest.*, 63; *in Pis.*, 3) il emploie ***domum* reditus.** Enfin on peut citer de lui, *Phil.*, II, 42 : **reditus *Romam***[2], et *ibid.*, XI, 2 : **nocturnus introitus *Smyrnam*.** César n'offre

---

1. Voyez ce qu'il dit, *ad Att.*, VII, 3, 10 : « **Non enim *hoc*** (c.-à-d. la préposition ***in***) **ut *oppido* præposui, sed ut *loco*.** »
2. On peut remarquer qu'avec **domum**, Cicéron et César mettent toujours le substantif verbal après, tandis qu'avec un nom propre de ville le substantif verbal peut être avant : T.-Live ne s'astreint déjà plus à cette règle.

qu'un exemple d'un tour analogue, *de Bello G.*, I, 5 : **spe *domum* reditionis sublata**[1]. Dans T.-Live les locutions de ce genre sont beaucoup moins rares.

Ex. : XXII, 61, 13 : **ante consulis *Romam* adventum**; XXV, 33, 4; XXX, 32, 10 : **reditus *domum*;** XXXII, 15, 2 : **iter a Gomphis *Ambraciam*;** XXXIX, 35, 7 : **legationem *Romam* suscipere**, etc.

§ 4. — Accusatif servant à marquer l'extension dans l'*espace* ou dans le *temps*.

A. — Dans l'espace.

69. — L'accusatif s'emploie en latin pour indiquer les *dimensions* d'un objet : **hasta *sex pedes* longa**; **via *pedes viginti* lata**; **murus *decem pedes* altus**, etc.

Remarque. — L'accusatif de dimension s'emploie rarement avec **crassus** (Caton; Pline), jamais avec **profundus**[2].

70. — En grec et en latin, l'accusatif marque l'*espace parcouru* par quelqu'un.

Ex. : Xén., *Anab.*, I, 2, 6 : Κῦρος... ἐξελαύνει διὰ Φρυγίας **σταθμὸν ἕνα, παρασάγγας ὀκτώ.**

Cic., *p. Quinct.*, 25, 78 : **neminem esse qui possit... triduo *septingenta milia* passuum ambulare.** *P. Dejot.*, 15, 42 : **negat unquam se a te... *pedem*** (d'une semelle) **discessisse.** *Acad. pr.*, II, 31, 100 : **si jam ex hoc loco proficiscatur Puteolos *stadia triginta*,** etc. (pour parcourir un espace de trente stades).

---

1. L'exemple tiré du *de Bell. civ.*, I, 53 : ***domum* concursus**, n'est pas très probant, parce que l'accusatif dépend, non de **concursus**, mais de l'expression **concursus fiebant**.

2. Cette construction parait propre au latin ; elle ne se rencontre pas en grec, et l'on n'en cite pas d'exemples empruntés aux autres langues de la famille indo-européenne. Elle est peut-être sortie d'un emploi qui a lui-même une origine singulière. L'ancien ablatif **pondo**, « en poids », s'employait en latin avec **libra** ; on prit l'habitude de sous-entendre le mot **libra**, et **pondo**, considéré comme un pluriel neutre indéclinable signifiant « livres », finit par entrer dans un certain nombre de locutions.

Ex. : **Esse pondo**, « être *en poids*... », construit avec l'*accusatif* dans le sens de « peser tel ou tel poids ». (Cf. Varron, *de l. Lat.*, V, § 182 ; Columelle, XII, 28, 1.)

Dans cette locution, l'accusatif servant à évaluer le poids doit s'expliquer, sans doute, comme un ancien accusatif d'apposition ; en effet, **pondo esse sex libras** est l'équivalent logique de **pondus habere sex libras**. Or, une fois cette locution passée dans l'usage, on l'abrégea, et **pondo** accompagné d'un accusatif (sans que le verbe **esse** fût exprimé) s'employa pour signifier « du poids de... ».

Ex. : T.-Live, XXVI, 47, 7 : **pateræ aureæ..., *libras* ferme omnes *pondo***, « presque toutes du poids d'une livre. »

Cela étant, on peut supposer avec vraisemblance que l'accusatif employé pour exprimer une mesure en poids fut, par extension, considérée comme un cas pouvant servir à indiquer d'autres mesures, et particulièrement la dimension.

— T.-Live, VII, 32, 6 : ***quicquid*** (de quelque espace que... **ab Urbe longius proferrent arma...**; XXVIII, 37, 3 : **navibus ad Pityusam insulam *centum milia* ferme** (en parcourant une distance d'environ cent milles) **a continenti... trajecit**[1].

71. — L'accusatif s'emploie dans les deux langues pour marquer la *distance*, avec les verbes signifiant s'éloigner ou être éloigné.

> Thuc., II, 5, 1 : ἀπέχει ἡ Πλάταια τῶν Θηβῶν **σταδίους ἑβδομήκοντα**. VI, 49, 3 : Μέγαρα ἀπέχει Συρακουσῶν οὔτε **πλοῦν πολὺν** οὔτε **ὁδόν**. — Xén., *Hell.*, II, 1, 21 : διέχειν **σταδίους** ὡς **πεντεκαίδεκα**.
>
> Cés., *de B. Gall.*, I, 49, 3 : **hic locus ab hoste circiter *passus sexcentos* aberat.** VII, 72, 4 : (**turres**) **quæ *pedes octoginta* inter se distarent**, etc.

72. — Cette tournure est une extension de celle qui vient d'être étudiée. Par une nouvelle extension de sens, le grec et le latin emploient l'accusatif avec d'autres verbes que ceux-là, pour marquer *à quelle distance* de tel ou tel endroit se passe un fait.

> Xén., *Hell.*, II, 4, 5 : Θρασύβουλος ἔθετο τὰ ὅπλα ὅσον **τρία στάδια** ἀπὸ τῶν φρουρῶν.
>
> Cés., *de B. Gall.*, I, 22, 5 : ***milia* passuum *tria* ab eorum castris castra ponit** (cf. T.-Live, XXVI, 13, 11). — T.-Live, XXV, 15, 1 : **consules ad Beneventum esse, diei *iter* a Capua.** *Ibid.*, 21, 47 : ***tria milia*** (**esse**) **a Placentia**, etc.

Remarques. — I. Quand on exprime en latin l'idée de la distance à l'aide des mots **spatium** et **intervallum** accompagnés d'un génitif, on met *régulièrement* ces mots à l'ablatif avec les verbes **abesse** ou **distare**.

> Ex. : Planc. (chez Cic., *ad Fam.*, X, 17,1) : **abesse bidui *spatio***. — Cés., *de B. civ.*, I, 18, 1 : **abesse septem milium *intervallo***, etc.

Avec d'autres verbes que **abesse** ou **distare**, l'ablatif **spatio** ou **intervallo** est *obligatoire*.

> Ex. : Cés., *de B. Gall.*, III, 17, 5 : **cum... duum milium *spatio* consedisset**; *de B. civ.*, II, 38, 3 : **sex milium passuum *intervallo* a saburra consederat.**

Mais en dehors de ces deux cas particuliers, l'emploi de l'ablatif est *peu classique*.

---

1. Cet emploi est, on le voit, plus libre et plus hardi en latin qu'en grec. Néanmoins il a vraisemblablement dans les deux langues la même origine : il se rattache à l'accusatif employé avec les verbes signifiant *aller* ou *voyager* et qui est un véritable accusatif complément direct. On a commencé par dire πλεῖν ὕγρα κέλευθα (Hom.), πλεῖν θάλατταν (Xén.) « parcourir [en naviguant] les routes humides, la mer » ; **redire *viam***, « revenir [en parcourant] la même route », **ambulare *terram*** « parcourir la terre [en se promenant] » ; puis on a dit : ὁδὸν ἄγω (ἡγέομαι, ἡγεμονεύω, ἄρχω) « je montre le chemin », *litt.* « je sers de guide (*ou* de chef) en parcourant le chemin », etc., et enfin l'accusatif a paru le cas naturel pour signifier le chemin parcouru, la route que l'on suit, etc.

Quand le point de départ n'est pas indiqué, on se sert en grec de ἀπό, et, en latin, de **a** ou **ab**, qui peuvent alors se traduire par à une distance de...[1].

II. — L'accusatif s'emploie aussi pour indiquer, *au figuré*, à quelle distance une personne ou une chose est d'une autre à tel ou tel égard, c'est-à-dire *de combien* elle lui est supérieure ou inférieure.

En grec, *devant un comparatif*, on peut employer aussi πολύ et ὀλίγον, au lieu de πολλῷ et ὀλίγῳ. On dit *toujours*, dans le même cas, τί, τι, οὐδέν (μηδέν) μείζων (ἐλάττων, etc.).

En latin, ce n'est guère qu'avec *les verbes* exprimant supériorité ou infériorité (**præstare, antecedere, vincere, cedere,** etc.) que *la prose classique* emploie l'accusatif de cette façon.

Ex. : Cic., *de imp. Cn. Pomp.*, 13, 39 : **miramur hunc hominem *tantum excellere* ceteris**. *De inv.*, II, 1, 1 : (Zeuxin) **muliebri in corpore pingendo *plurimum* aliis *præstare***. *P. Rosc. Am.*, 22, 63 : **aliquem, qui *tantum* immanitate bestias *vicerit*,** etc.

Devant *les comparatifs*, l'emploi de l'accusatif au lieu de l'ablatif est une façon de parler *rare*, qui appartient surtout à *la langue familière* et qui devient fréquente à partir de Tite-Live (cf. aussi Juv., X, 197 ; Stace, *Theb.*, VI, 701 ; IX, 559, etc.)[2].

B. — Dans le temps.

73. — L'accusatif s'emploie pour exprimer la durée[3].

Hom., *Od.*, VI, 295 : ἔνθα καθεζόμενος μεῖναι **χρόνον**. *Il.*, I, 592 : **πᾶν δ' ἦμαρ** φερόμην. — Thuc., IV, 118, 7 : αἱ σπονδαὶ **ἐνιαυτὸν** ἔσονται. — Xén., *Anab.*, I, 2, 6 : ἐνταῦθα ἔμεινεν **ἡμέρας** ἑπτά. — Mén., *Sent.*, 547 : Ψευδόμενος οὐδεὶς λανθάνει **πολὺν χρόνον**.

Enn., *Ann.*, X, frg. 5 : **sollicitari.... *noctesque diesque***. — Cic., *Tusc.*, I, 39, 94 : **bestiolæ quædam *unum diem* vivunt**. *Ib.*, V, 20, 57 : ***duodequadraginta annos* tyrannus Syracusanorum fuit Dionysius**. — T.-Liv., V, 22, 8 : (Vejorum urbs) ***decem æstates hiemesque continuas* circumsessa,** etc.[4].

---

1. Cf. Diodore de Sicile, IV, 56 : ἀπὸ τετταράκοντα σταδίων τῆς θαλάττης. — Pline, *H. N.* V, 32 (40), 141 : **Clarissima autem Lesbos *a Chio* quinque et septuaginta milia passuum.**

2. Suivant Dræger (*ouv. cit.*, I², 397), c'est par une extension de cet usage que Caton aurait dit : **triduum aut quatriduum post**. Mais ne faut-il pas lire **triduo**, etc.? La faute s'expliquerait par une confusion entre **triduo** et **triduom** (écrit **triduō**). De même dans Tacite (*Ann.*, VI, 25) : ***quintum decumum* Kal. Novembris**, les mots **quintum decumum** doivent être une faute ; on doit lire ***quinto decumo*** (sous-entendu ***ante***) **Kal. Nov.** Cf. ci-après, *Ablatif*. Même observation pour *Ann.*, XII, 69, ***tertium* ante Idus Octobris**, où il faut lire ***tertio***.

3. Cet accusatif peut être rattaché à l'accusatif de qualification. Quand on dit : εὐδαίμονα βίον ζῆν, **felicem vitam vivere**, l'accusatif qualifie simplement l'action marquée par le verbe ; mais l'imagination de celui qui emploie ce tour ajoute à l'idée exprimée celle de durée ; de là cette conception, que l'accusatif peut signifier la durée. Ce tour est commun à presque toutes les langues indo-européennes. Cf. C. Gaedicke (*der Accusativ im Veda*, p. 175 sqq.) et B. Delbrück (*Synt. Forsch.*, t. V, § 117, p. 170).

4. Plaute a dit, par extension de cet usage (*Aul.*, 4) : ***multos annos* est quom**.

Remarques. — I. L'emploi de l'ablatif, au lieu de l'accusatif, pour exprimer l'étendue dans le temps, c'est-à-dire la durée, est rare chez Cicéron et chez César, mais devient plus fréquent chez T.-Live et à l'époque impériale.

II. — Pour marquer une durée ininterrompue, le grec se sert de παρά avec l'accusatif ou de διά avec le génitif, et le latin de **per** avec l'accusatif.

Ex. : Platon, *Rép.* 412 d : **παρὰ** πάντα τὸν βίον. — Isocr., III, 24 : **παρὰ** τὸν πόλεμον. — Hérod., IX, 13 : **διὰ** παντὸς τοῦ χρόνου (et, par abrév., **διὰ** παντός [cf. Thuc., I, 76, 1]). — Thuc., I, 70, 8 : **δι'** ὅλου τοῦ αἰῶνος. — Soph., *El.*, 1024 : **δι'** αἰῶνος, etc.

Cic., *Brut.*, 83 : ***per* idem tempus** (cf. Suet., *Galb.*, 10 ; *Vesp.*, 7). — T.-Live, I, 7 : **ætates *per* multas**, etc.

III. — L'idée de durée est quelquefois un peu effacée.

Ex. : Platon, *Phèdre*, 229 : οὐκ ἀηδὲς κατὰ τὸ ὑδάτιον ἰέναι ἄλλως τε καὶ **τήνδε τὴν ὥραν** τοῦ ἔτους τε καὶ τῆς ἡμέρας (*litt.* c'est surtout agréable pendant la durée de cette saison et tant que dure cette heure-ci de la journée[1]). Cf. *Lois*, 767 a. — Esch., III, 7 : τήνδε τὴν ἡμέραν, où l'on attendrait τῇδε τῇ ἡμέρᾳ.

Ordinairement le grec emploie le datif, comme le latin l'ablatif[2], quand il s'agit de marquer le moment précis où se fait une action. C'est par abus qu'Hérodote emploie τοῦτον τὸν χρόνον au lieu de ἐν τούτῳ τῷ χρόνῳ[3].

IV. — Pour marquer *depuis combien de temps* telle ou telle situation existe, on se sert d'un accusatif de durée accompagné d'un nom de nombre *ordinal*. Le temps réellement écoulé est alors inférieur d'une unité au temps marqué par le nom de nombre ordinal.

Ex. : Xén., *Anab.*, IV, 5, 24 : θυγάτηρ **ἐνάτην ἡμέραν** γεγαμημένη, une fille mariée depuis huit jours, *litt.* qui se trouve au neuvième jour de son mariage. — Plat., *Protag.*, 309 d : Πρωταγόρας ἐπιδεδήμηκε **τρίτην** ἤδη **ἡμέραν**. Protagoras est ici depuis deux jours, *litt.* c'est le troisième jour que Protagoras est ici.

Cic., *in Cat.*, 1, 2 : ***vicesimum* jam *diem* patimur hebescere aciem eorum auctoritatis.** — Liv., XXVII, 39, 9 : **quo (Punico bello) *duodecimum annum* Italia urebatur.**

Le grec ajoute souvent le démonstratif οὗτος, en pareil cas.

Ex. : Dém., VIII, 2 : ἡ σπουδή ἐστι περὶ τῆς στρατείας, ἣν **ἐνδέκατον μῆνα τουτονὶ**[4] Φίλιππος ἐν Θρᾴκῃ ποιεῖται.

L'emploi du nom de nombre *cardinal* avec οὗτος se rencontre aussi, mais plus rarement.

Ex. : Lys., VII, 10 : τέθνηκε ταῦτα **τρία** ἔτη, il est mort depuis deux ans.

---

1. Peut-être τήνδε τὴν ὥραν est une mauvaise lecture ; il serait aisé de corriger τῇδε τῇ ὥρᾳ.
2. Notez la différence qu'il y a, en latin, entre **nocte ac die**, « le jour et la nuit », et **noctes diesque**, « tout le jour et toute la nuit ».
3. Il est vrai qu'Hérodote se sert même de **νύκτα** ou de **τὰς νύκτας**, au lieu de **νυκτός**. Cf. ci-après, *Génitif de temps*, § 137.
4. Sans article, parce qu'en réalité le substantif est *attribut*, στρατείαν ποιεῖται τοῦτον (τὸν μῆνα ὄντα ἐνδέκατον μῆνα.

En latin, le nom de nombre *cardinal* ne s'emploie que dans l'expression ***triginta*** (etc.) **annos natus**, né depuis trente ans, âgé de trente ans, à laquelle le grec répond par τριάκοντα (etc.) ἔτη γεγονώς.

V. — Pour marquer *combien de temps il y a que tel ou tel fait est arrivé*, on emploie en grec l'accusatif du nom de nombre *ordinal*, avec οὗτος (sans article).

Ex. : Dém., III, 4 : ἀπηγγέλθη Φίλιππος ὑμῖν ἐν Θράκῃ **τρίτον** ἢ **τέταρτον ἔτος τουτὶ** Ἡραῖον τεῖχος πολιορκῶν,

et, en latin, l'accusatif du nom de nombre *cardinal*, mais seulement quand il est précédé de **abhinc**.

Ex. : Plaute, *Cas.*, 39 : ***abhinc annos*** **factumst** ***sedecim***. — Cic., *de Divin.*, II, 57, 118 : ***Demosthenes abhinc annos*** **prope** ***trecentos*** **fuit**[1].

L'ablatif avec **abhinc** ne se rencontre que dans le langage familier.

VII. — L'accusatif de la durée se trouve aussi en latin avec un substantif verbal.

Ex. : Cés., *de B. Gall.*, II, 35, 4 : ***dies quindecim*** **supplicatio**. — T.-Liv., XXXIX, 22, 4 : **addita et** ***unum diem*** **supplicatio**.

§ 5. — Accusatif marquant une extension figurée[2].

74. — De l'accusatif exprimant une extension réelle dans l'espace et dans le temps dérive logiquement l'*accusatif de la partie* ou *accusatif de relation*. Il marque en effet :

1° La *partie* de tel ou tel objet à laquelle *s'étend* telle action ou telle manière d'être[3].

---

1. Au lieu de **abhinc**, on peut employer pour rendre la même idée trois autres tournures :

1° Phèdre, I, 1, 10, ***ante hos sex menses*** (« il y a six mois ») **male... dixisti mihi**.

2° Cic., *De leg. agr.*, II, 18, 49, **vos mihi prætori** ***biennio ante*** (« il y a deux ans », cf. § 171)... **personam hanc imposuistis**.

3° Pline, *H. N.*, XIV, § 43, ***septem his annis***... **inventa est vitis uno die deflorescens**, m. à m. : « à une époque qui rentre dans l'espace de sept ans qui vient de s'écouler, » entendez : « *il y a* sept ans. » Cf. Cic., *in Verr.*, II, 4, 18, 39, **illud argentum se** ***paucis illis diebus*** **misisse Lilybæum**. Au style direct, il y aurait : ***paucis his diebus*** (« *il y a* quelques jours »)... **misi**.

2. Cet accusatif s'appelle aussi *accusatif de relation*, parce qu'il marque par rapport à quoi est vraie telle ou telle affirmation. C'est par lui-même, comme on va le voir, que l'accusatif a cette valeur particulière. Aucune préposition n'est sous-entendue : s'il était encore nécessaire de le démontrer, on n'aurait qu'à citer la locution : ὑγιὴς **τὰ** κατὰ τὸ σῶμα, « sain pour les choses qui regardent le corps ».

3. L'origine de la construction doit sans doute être cherchée dans des exemples comme ceux-ci :

Hom., *Il.*, IV, 501 : τόν ῥ' Ὀδυσεὺς βάλε δουρὶ **κόρσην** (cf. *ib.*, XX, 401 ; XI, 240). XIX, 354 : ἵνα μή μιν λιμὸς ἀτερπὴς **γούναθ'** ἵκοιτο. XXIV, 170 : τὸν δὲ τρόμος ἔλλαβε **γυῖα**. — *Od.*, XVIII, 391 : ἦ ῥά σε οἶνος ἔχει **φρένας**. XVI, 15 : κύσσε δέ μιν **κεφαλήν** τε καὶ ἄμφω **φάεα** καλά.

Tous les accusatifs soulignés sont en réalité les compléments directs de verbes qui tous, proprement ou figurément, signifient « atteindre », et ils sont compléments au même titre que les pronoms remplaçant les noms des personnes touchées par l'action du verbe. Une expression comme βαλεῖν τινα κόρσην équivaut en réalité à βαλεῖν τινα, βαλεῖν κόρσην « atteindre quelqu'un [et lui] atteindre la tempe ». Comment s'est produite l'abréviation d'expression, c'est ce qu'il est aisé d'imaginer : le second accusatif a été construit comme apposition déterminative. Le tour était trop commode pour ne pas se répandre et s'étendre à d'autres emplois. On s'en servit d'abord avec le passif : ἀσπίδι ταυρείῃ κεκαλυμμένος **εὐρέας ὤμους** (*Il.*, XVI, 360), ἀπετμήθησαν **τὰς κεφαλάς** (Xen., *Cyr.*, VIII, 8), puis la construction s'étendit à toutes sortes de verbes ou d'adjectifs.

Ex. : Hér., II, 111, 2 : κάμνειν **τοὺς ὀφθαλμούς**. — Xén., *Mém.*, I, 6, 6 : ἀλγεῖν **τὸν πόδα**. *Cyr.*, III, 3, 9 : οἱ στρατιῶται εὖ μὲν εἶχον **τὰ σώματα** πρὸς τὸ δύνασθαι στρατιωτικοὺς πόνους φέρειν, εὖ δὲ **τὰς ψυχὰς** πρὸς τὸ καταφρονεῖν τῶν πολεμίων. — Esch., III, 153 : γένεσθέ μοι μικρὸν χρόνον **τὴν διάνοιαν** μὴ ἐν τῷ δικαστηρίῳ, ἀλλ' ἐν τῷ θεάτρῳ. — Mén., *Fragm.*, 75 : βέλτιόν ἐστι **σῶμά** γ' ἢ **ψυχὴν** νοσεῖν. — Hom., *Il.*, II, 217 : χωλὸς... ἕτερον πόδα, etc.

2° Le *point de vue* auquel on peut *étendre*, pour ainsi dire, une affirmation[1].

Ex. : ὄνομα, et par extension, γένος (Hom., γενεήν), et une foule d'autres accusatifs, comme μῆκος, εὖρος, βάθος, ὕψος, μέγεθος, etc., au point de vue de la longueur, de la largeur, de la profondeur, de la hauteur, de la grandeur, etc.; certains substantifs s'emploient à l'accusatif pour exprimer d'une façon plus précise le point de vue où l'on se place, pour qualifier telle ou telle personne, tel ou tel objet, comme τὸ κάλλος, τὴν ἀρετήν, etc., au point de vue de la vertu, de la beauté, etc.

3° *Le point de vue* auquel tel sujet possède telle ou telle qualité.

Ex. : Xén., *Mém.*, III, 9, 3 : οἱ εὐφυέστεροι καὶ οἱ ἀμβλύτεροι **τὴν φύσιν**. *Cyr.*, VIII, 4, 8 : δεινὸς τὴν τέχνην. — Dém., LVI, 2 : δίκαιος **τὸν τρόπον**. — Aristophane, *Plut.*, 558 : ἡ πενία τοῦ πλούτου βελτίονας ἄνδρας παρέχει καὶ τὴν γνώμην καὶ τὴν ἰδέαν[2].

Remarque. — En latin, si l'on excepte les expressions très usitées **magnam partem**, en grande partie, **maximam partem**, pour la plus grande partie, **partim** (ancien accusatif devenu adverbe)[3], l'emploi de l'accusatif de relation est inconnu à la prose classique; c'est un hellénisme recherché par les poètes, et qui se rencontre seulement en prose chez les auteurs qui admettent des constructions poétiques[4].

---

1. Cette construction, comme celle dont il vient d'être question, appartenait déjà à la langue primitive indo-européenne. Voy. Delbrück, *Synt. Forsch.*, IV, p. 32 sqq.

2. On trouve dans Brugmann-Delbrück, *ouv. cit.*, t. III, p. 390 sqq., une classification des adjectifs qui sont accompagnés de cet accusatif de relation. Ce sont : 1° les comparatifs et superlatifs ; 2° les adjectifs signifiant égalité ou ressemblance ; 3° ceux qui expriment, en général, une qualité physique ou morale. Pour l'origine de quelques-unes de ces constructions, cf. ci-dessus, § 62 *b*, Rem. III (p. 61 et n. 4).

3. C'est ce que montrent des phrases du genre de celle-ci : T.-Live, XXVI, 46, 48, **partim copiarum ad tumulum expugnandum mittit, partim ipse ad arcem ducit**, où l'accusatif **partim** joue le rôle du complément direct. Mais bien avant T.-Live, **partim** était déjà considéré comme une sorte de substantif indéclinable. Cf. Caton (cité par A.-Gelle VII [VI], 3, 16): **atque haud scio an *partim* eorum fuerint** (où **partim** joue le rôle d'un nominatif); Id. *ibid.*, X, 13, **cum *partim* illorum** (où le même mot tient la place d'un ablatif). C'est d'emplois de ce genre qu'est venue au mot **partim** la valeur et le sens d'un adverbe distributif : ce sens se trouve déjà dans un vers d'Ennius (*Ann.*, frg. 443) : **hic insidiantes** (sous-entendu **partim**) **vigilant *partim* requiescunt**. Mais dans Plaute, **partim** n'apparait pas encore comme adverbe. Cf. Neue, *lat. Formenlehre*, I², p. 205. Brugmann-Delbrück, *Grundriss*, etc., t. III, 1re partie, p. 603 sqq.

4. C'est ainsi qu'on trouve dans Virgile, *Én.*, V, 97 ; VI, 243 : **nigrantes *terga* juvencos**.

§ 6. — Accusatif adverbial [1].

75. — On emploie très souvent l'accusatif *avec la valeur d'un adverbe*. A ce propos, on peut citer un grand nombre d'accusatifs. marquant :

1° Le *temps*,

τὸ νῦν, maintenant, τὸ πάλαι, jadis, τὸ πρίν, auparavant, τὸ μετὰ ταῦτα, ensuite, τὸ ἀπὸ τοῦδε, depuis lors, ἀκμήν (Xén., *Anab.*, IV, 3, 26), au moment même ou il n'y a qu'un moment, tout récemment, τὴν ἀρχήν et quelquefois ἀρχήν, dès le commencement, etc.[2]

Primum, d'abord, **tum ipsum**, précisément alors, **nunc ipsum**, précisément maintenant, **plerumque**, la plupart du temps, **id temporis**, à ce moment-là (p. **eo tempore**)[3], etc.

XII, 468 : **hoc concussa metu** ***mentem***.— T.-Live, XXI, 710 : ***femur*** **tragula... ictus** (cf. Auct. de B. Afr., 78 : **pilo...** ***caput*** **ictus** ; 85 : ***bracchium*** **gladio percussus**). — Tac., *Germ.*, 17 : **nudæ** ***bracchia*** **ac** ***lacertos***. — Virg., *Én.*, VIII, 114 : **qui** ***genus*** **(estis)**? — T.-Live, I, 22, 2 : ***cetera*** **egregium** (« à tous les autres points de vue »). Voy. sur l'accusatif de relation en latin l'excellent article de G. Landgraf, *Archiv*... de Wœlfflin, t. X, p. 209 et suiv.

1. Sur les origines de cette construction, voy. Brugmann-Delbrück, *ouv. cit.*, t. III, 1re partie, p. 596 sqq. — Parmi les accusatifs employés adverbialement, les uns se rattachent à l'accusatif de qualification, les autres à l'accusatif de relation, d'autres à l'accusatif de la question **quo**, quelques-uns enfin à l'accusatif employé comme apposition. Plusieurs de ces constructions ont été déjà expliquées (cf. § 62, *b*. Rem. III et § 74), d'autres le seront tout à l'heure. En voici quelques-unes qui présentent un certain intérêt. Le vers d'Homère, *Il.*, XI, 596 : ὣς οἱ μὲν μάρναντο **δέμας** πυρὸς αἰθομένοιο renferme le substantif δέμας (*pr.* « corps, forme »), qu'on prend ordinairement pour un adverbe signifiant « à la façon de » ; mais on peut en rendre littéralement la valeur, en traduisant par « ils combattaient un combat [qui rappelait la] manière du feu », c'est-à-dire en faisant de δέμας l'équivalent d'un accusatif de qualification. Delbrück pense que les accusatifs δίκην « suivant la règle de..., à la manière de... », et τρόπον « à la manière de... » ont été d'abord des accusatifs de qualification. Il cite le vers d'Eschyle, *Sept. c. Th.*, 85 : βρέμει δ' ἀμαχέτου **δίκαν** ὕδατος ὀροτύπου. Mais il me semble qu'il faudrait au moins supposer une abréviation d'expression et que la locution βρέμει δίκαν ὕδατος est sortie de βρέμει βρόμον, δίκαν (apposition) ὕδατος. On verra aussi que l'accusatif de qualification a donné au latin beaucoup d'expressions adverbiales ou d'adverbes. Il n'est pas jusqu'aux adverbes en **-tim** ou en **-sim** que la linguistique ne soit parvenue à ranger dans cette catégorie. Si l'on considère, en effet, que dans Plaute, *Amph.*, I, 1, 120, on lit : ***statim*** **stant signa** « les astres demeurent cloués en place », mot à mot « les astres sont immobiles d'immobilité », il est permis de voir dans **statim** l'accusatif de l'ancien substantif * **statis** (cf. gr. στάσις) construit avec **stant** comme accusatif de qualification. Une fois que les substantifs en **-tis** eurent été remplacés par les substantifs en **-tio**, le mot **statim** cessa d'appartenir à la catégorie des substantifs et fut rattaché, comme adverbe, à l'idée du verbe **stare**, de là le sens de « à l'état d'immobilité », « sans bouger », puis « sur-le-champ », « à l'instant », etc. Sur le modèle de **statim**, ont été formés **cæsim** « en taillant », « de taille » (par opposition à « d'estoc »), **carptim** « en cueillant », d'où « par morceaux », puis « à part », etc. Voy. ce qui est dit à propos de ces adverbes dans notre *Phonétique* et *Étude des formes*.

2. Ces locutions se rattachent à peu près toutes sans peine à l'accusatif de relation : « pour ce qui est du moment présent, » « pour ce qui est de ce qui s'est passé ensuite », « pour ce qui est du commencement, » etc., etc. Quant à ἀκμήν, on peut le rapprocher de l'emploi de l'accusatif servant à marquer le temps, même quand l'idée de durée est un peu effacée. Nous avons vu, p. 72, n. 3, qu'Hérodote emploie νύκτα de cette façon.

3. Dans le style *familier*, on trouve aussi **commodum** « justement », très fréquent chez Plaute, chez Térence, dans la correspondance de Cicéron et chez Apulée. L'origine de ces locutions est la même que pour les équivalents grecs.

2° La *place* qu'occupe une action dans une série d'actions semblables.

Ex. : τὸ πρῶτον, pour la première fois, τὸ δεύτερον, pour la seconde fois, τὸ τελευταῖον, pour la dernière fois, etc.

Primum, pour la première fois, **tertium, quartum**, etc., pour la troisième, la quatrième fois, etc., **ultimum** (**postremum**), pour la dernière fois, et dans T.-Live (I, 29, 3) **ultimum illud**[1], *litt.* cette fois-là étant la dernière[2], etc.

3° La *manière*.

Ex. : τρόπον τινά, **quodam modo**, τίνα τρόπον; **quo modo?** πάντα τρόπον (aussi fréquent que παντὶ τρόπῳ), **quoquo modo**, οὐκ οἶδ' ὅντινα τρόπον, **nescio quo pacto**, τρόπον τινός, **alicujus more** ou **modo**, δίκην, à la manière de (cf. Esch., *Choéph.*, 193 : δίκην ἀγγέλου. — Plat., *Lois*, 705 e : δίκην τοξότου. — Esch., *Sept. c. Th.* : δίκην ὕδατος. — Plat., *Lois*, 773 c : δίκην κρατῆρος)[3], τὴν ταχίστην, le plus rapidement possible[4], etc.

A ces locutions il faut ajouter une foule d'adjectifs neutres ayant une valeur modale et signifiant

les uns une idée de quantité :

Ex. : τόσον, ὅσον, πολύ, τοὐλάχιστον, au moins.

Multum, tantum, quantum, etc., **summum**, au plus, **minimum**, au moins, **ceterum**, pour ce qui est du reste, etc.;

les autres une manière d'être :

Ex. : ἡδύ, δεινόν, ὀξύ, etc.

Commodum, à propos[5], **facile, difficile, suave, sublime, hilare**, etc.[6].

---

1. Tous ces accusatifs sont en réalité des accusatifs de relation.

2. Les latins hésitaient entre l'accusatif et l'ablatif pour exprimer certains de ces rapports. Cicéron a employé **tertio** (*p. Dej.* 5, 14) au sens de « pour la troisième fois », et A. Gelle nous a raconté (*N. A.*, X, 1) que, consulté lors de la dédicace du théâtre de Pompée, sur la question de savoir s'il fallait écrire **tertium** ou **tertio consul**, le grand orateur avait spirituellement conseillé d'écrire tert. en abrégé.

3. Ce sont aussi des accusatifs de relation (auxquels le latin répond par l'ablatif de manière). Cependant voyez l'opinion de Delbrück rapportée ci-dessus, p. 75, n. 2.

4. Cette locution n'est que l'abréviation de l'expression τὴν ταχίστην ὁδόν également usitée en grec (cf. Xén., 1, 2, 20); elle se ramène donc à l'accusatif de l'espace parcouru. Il en est de même de τὴν εὐθεῖαν « en ligne droite, directement ».

5. Expression modale qui a pris un sens temporel; voy. ci-dessus, § 75, 1°. Cf. en grec, Soph., *Aj.*, 34 : ἀκμὴν ἐφήκεις, **commodum ades**.

6. Ces accusatifs sont pour la plupart des accusatifs de qualification ; quelques-uns seulement des accusatifs de relation. Employés d'abord exclusivement avec des verbes, ils ont fini par modifier des adjectifs et même d'autres adverbes. Voy. Brugmann-Delbrück, *ouv. cité*, t. III, 1re part., p. 618 sqq.

4° Le *motif*.

Ex. : τί, pourquoi[1] ? ταὐτόν τοῦτο ou αὐτὰ ταῦτα, pour cela même, etc.

Quid? pourquoi? **quod,** à cause de ceci que...

et dans la construction bien connue,

Ex. : **nihil est *quod...,*** il n'y a pas de raison pour que (*litt.* à cause de laquelle).. ou **quid est *quod...?*** quelle raison y a-t-il pour que...?[2].

5° La *portée* qu'il faut donner à une affirmation (cf. ci-dessus, § 74).

Ex. : Τι, **aliquid,** dans une certaine mesure, οὐδὲν (μηδέν), **nihil,** en aucune façon, τὴν ἀρχήν ou ἀρχήν, d'abord, avant tout, et par suite absolument, d'où ἀρχὴν οὐ (μή), absolument pas[3], τἆλλα, **cetera,** pour le reste, (τὰ) πάντα, **omnia,** en tout, complètement.

6° *Des rapports divers*.

Ex. : τοὐναντίον, au contraire, τὸ λοιπόν, pour le reste ou dorénavant, τὸ σύμπαν, en tout, (τὸ) μέγιστον, avant tout, ἀμφότερα (Thuc., Plat.), de deux manières ou des deux manières à la fois, etc.

Remarques. — I. Les Grecs emploient comme adverbes πρόφασιν, soi-disant, χάριν, pour l'amour de, προῖκα et δωρεάν, gratis[4]. Le substantif χάριν peut même s'employer avec un adjectif possessif, ἐμὴν χάριν, σὴν χάριν. Dans certains cas, il joue le rôle d'une préposition, ex. : Aristoph., *Plut.*, 53 : τοῦ χάριν, à cause de quoi? Xén., *Mém.* I, 2, 54 : τούτου χάριν, à cause de cela.

Enfin les Attiques emploient ὕπαρ καὶ ὄναρ, en état de veille comme en songe, et par suite en apparence et en réalité (cf. Plat., *Phèdr.*, 277 e ; *Théét.*, 158 b[5]).

---

1. *Littéral.* : « relativement à quoi... ? » Ces accusatifs neutres expriment proprement le point de vue auquel on se place ; ce sont des accusatifs de relation (voy. § 74). Cf. aussi la formule de transition si fréquente dans Lucrèce : **quod superest,** avec ellipse de l'antécédent **id.**

2. Le latin archaïque faisait de **quod**, employé au lieu de **propter quod,** un usage encore bien plus étendu. Cf. Ter. *Heaut.*, 3 : **deinde *quod*** (« le motif pour lequel ») **veni eloquar.** De même **id** s'employait couramment, au lieu de **ideo** ou de **propterea.**

Ex. : Tér., *Eun.*, 1005 : **nunc *id*** (« pour ceci, en vue de ceci »), **ut conveniam Parmenonem.**

3. La négation peut se placer avant ou après ἀρχήν. Cf. Antiphon, V, 73 : ἐν τῷ παραχρῆμα **οὐκ** ἔστιν **ἀρχὴν** ὀρθῶς βουλεύεσθαι « si l'on ne se donne pas le temps de réfléchir, il est *absolument* impossible de prendre une bonne résolution ». Dém., *c. Aristocr.*, 92 : **τὴν ἀρχὴν** γὰρ ἐξῆν αὐτῷ **μὴ** γράφειν, « car il n'avait *absolument* pas le droit de rédiger (ce décret). »

4. Cf. δωτίνην, « gratis », dans Hérodote. Ces accusatifs sont devenus des adverbes, parce qu'ils étaient construits primitivement en apposition à d'autres accusatifs. Cf. Hom., *Il.*, XIX, 303 : ἐπὶ δ' ἐστενάχοντο γυναῖκες | Πατρόκλον **πρόφασιν** (« comme prétexte »), σφῶν δ' αὐτῶν κήδε' ἑκάστη. — *Il.*, XV, 743 : ὅστις δὲ Τρώων κοίλῃς' ἐπὶ νηυσὶ φέροιτο, | σὺν πυρὶ κηλείῳ **χάριν** (« comme une faveur témoignée à ») Ἕκτορος ὀτρύναντος. Dans Hérodote le substantif χάριν s'emploie même avec l'article, cf. V, 99 : οἳ οὐ **τὴν** Ἀθηναίων **χάριν** (« par amitié pour les Athéniens ») ἐστρατεύοντο, ἀλλὰ **τὴν** αὐτῶν Μιλησίων. Les autres formes, προῖκα et δωρεάν, sont plus récentes : la première est fréquente chez Aristophane, la seconde apparait pour la première fois seulement chez Polybe : l'une et l'autre ont le sens littéral de « comme pur don, en pur don ». Cf. Brugmann-Delbrück, *ouv. cit.*, t. III, 1re part., p. 601 sq.

5. On peut expliquer aussi cette locution par un ancien accusatif d'apposition. Cf. Euripide, *Iph. Taur.*, 517 sq. : Τροίαν ἴσως οἶσθ' ἧς ἁπανταχοῦ λόγος | ὡς μήποτ' ὤφελόν γε μηδ' ἰδὼν **ὄναρ** (on peut traduire littéralement « comme apparition »). — Eschyle, *Prom.*, 485 : κἄκρινα πρῶτος ἐξ ὀνειράτων ἃ χρὴ **ὕπαρ** γένεσθαι (« comme réalité »).

II. — Le latin **vicem** accompagné d'un adjectif possessif ou d'un génitif signifie :

1° A la façon de,

Ex. : Cic., *ad Att.*, X, 8, 7 : **Sardanapali *vicem* in suo lectulo mori.** — Sall. (*ap.* Non., p. 497, 26) : ***vicem* pecorum obtruncabantur.**

2° Pour le compte de (surtout avec des mots qui expriment un sentiment).

Ex. : Cic., *de domo*, 4, 8 : **mihi uni necesse erit et meam et aliorum *vicem* pertimescere ?**

mais aussi dans d'autres cas,

Ex. : T.-Live, I, 9, 15 : **cum *suam vicem*** (pour son propre compte, *c.-à-d.* pour sa part), **functus officio sit.** — XXV, 38, 3 : **cogor vestram omnium *vicem*** (pour vous tous) **unus consulere**[1].

III. — L'expression **instar**[2] est considérée dans certains cas comme un accusatif adverbial. Toutefois partout où l'on rencontre ce prétendu accusatif adverbial on peut l'expliquer par une apposition. C'est le cas pour cet exemple de Cicéron, *in Verr.*, II, 5, 44 : **navem cybæam maximam, triremis *instar*** (*m. à m.* équivalent d'une trirème), et pour tous ceux où **instar** peut être traduit sans peine par équivalent. Même dans le vers de Catulle (*Carm.*, 115, I) : **habes *instar* triginta jugera prati,** où **instar** signifie pas moins que, on peut supposer qu'on a affaire à une expression abrégée et que la phrase complète serait **habes prati jugera, triginta (jugerum) instar**; c'est le contexte qui donne à **instar** la valeur particulière qu'il a dans ce passage. Enfin dans ce vers de Virgile, *Én.*, XII, 923 : **volat atri turbinis *instar*,** où **instar** paraît pour la première fois avec la valeur de tout comme, de même que, il est aisé de voir qu'**instar** peut être pris pour un nominatif construit en apposition avec le sujet de **volat**[3]. Il faut donc conclure que **instar** n'est jamais adverbe. Quant à l'expression composée **ad instar**, qu'on ne rencontre pas avant Apulée et Tertullien, c'est une locution faite sur le modèle de **ad exemplum**.

IV. — De même, les expressions **virile secus**, de sexe mâle, **muliebre secus**, de sexe féminin, semblent bien appartenir à la catégorie de l'accusatif adverbial.

Ex. : T.-Live, XXVI, 47, 1 : **liberorum capitum *virile secus* ad decem milia capta**[4].

V. — Dans la langue *familière*, on pouvait dire **aliquid id** (ou **hoc**) **genus**[5], au lieu de **aliquid ejus** (**hujus**) **generis**, et de même **quod genus**, au lieu de **cujus generis**.

Ex. : Cornif., *Rhet. ad Her.*, II, 30, 48 : ***quod genus* ii sunt a quibus**, etc.

---

1. Bien qu'on n'en ait pas la preuve directe, il est vraisemblable que cet accusatif adverbial est sorti de constructions dans lesquelles il était en apposition et qu'on a dit, par exemple, ***munus* explere *vicem* alicujus,** avant de dire **fungi officio *vicem* alicujus.** A partir du premier siècle de l'empire, on trouve l'ablatif **vice** et les locutions adverbiales **ad vicem, in vicem** employés au lieu de l'accusatif **vicem** (Col., Plin., Tac., A.-Gelle, Justin).

2. Cf. Wœlfflin, *Archiv. f. lat. Lexicogr.*, t. II, p. 581 sqq. Suivant Wœlfflin, **instar** est un substantif dont la signification fondamentale est « poids qui fait équilibre », par suite « pendant », d'où « poids, mesure, équivalent, type, modèle ». Le mot ne se rencontre qu'au nominatif et à l'accusatif.

Ex. : **instar est** (ou **videtur**) **alicujus rei** (Cic., Cés.) ou **instar habere, obtinere, putare,** etc.

3. Pour que l'on pût dire que **instar** n'est jamais qu'un accusatif adverbial, il faudrait qu'on rencontrât des phrases comme : **ducibus reorum instar vinctis**, usage tout à fait inconnu en latin.

4. Toutefois rien n'empêche de supposer qu'*à l'origine* c'étaient des locutions employées comme appositions au nominatif ou à l'accusatif, et que c'est peu à peu qu'elles devinrent expressions adverbiales, parce qu'on les considérait comme invariables.

5. Voy. par ex. Cic., *ad Att.*, XIII, 12, 3.

On trouve aussi **omne genus** pour **omnis generis**.

Ex. : Lucr., II, 821 : ***omne genus...* coloribus**. — Varr., *de Re rust.*, III, 5, 11 : **avibus *omne genus***.

Enfin l'on rencontre des expressions comme celles-ci :

Cic., *p. Cluent.*, 51, 141 : **cum *id ætatis*** (pour **ejus ætatis) filio** ; *Phil.*, VIII, 2, 5 : **cum *illud* esset *ætatis*** (pour **illius ætatis**). — Tac., *Ann.*, XII, 18 : **nemo *id auctoritatis*** (pour **ejus auctoritatis**)[1].

§ 7. — Accusatif d'apposition.

76. — L'accusatif peut servir d'apposition à toute une phrase ; mais il faut se garder de croire que cette construction se rencontre aussi souvent qu'on le dit.

En grec, au commencement d'une proposition, on trouve souvent un adjectif neutre sans verbe, annonçant ce qui va suivre ; cet adjectif neutre n'est pas *nécessairement* à l'accusatif. Il y a des cas où c'est un nominatif.

Ex. : Plat., *Phédon*, 66 : **δυοῖν θάτερον** (s.-ent. γενήσεται) ἢ οὐδαμοῦ ἔστι κτήσασθαι τὸ εἰδέναι ἢ τελευτήσασιν. — Ps.-Dém., XXV, 89 : **τὸ** τῆς παροιμίας (s.-ent. ἐστί), ὁρῶντες οὐχ ὁρῶσι καὶ ἀκούοντες οὐκ ἀκούουσιν (cf. Plat., *Gorg.*, 477 : **τὸ λεγόμενον** [« comme on dit »], κατόπιν ἑορτῆς ἥκομεν). — Xén., *Hell.*, VI, 3, 8 : **τὸ** πάντων **ἐναντιώτατον** αὐτονομίᾳ (c'est-à-dire ὅ πάντων ἐναντιώτατόν ἐστιν...) καθίστατε δεκαδαρχίας (cf. *Cyr.*, V, 5, 24, **τὸ** πάντων **μέγιστον** καὶ **κάλλιστον**, τὴν μὲν σὴν χώραν αὐξανομένην ὁρᾷς, τὴν δὲ τῶν πολεμίων μειουμένην).

---

1. Toutes ces locutions ont été étudiées en détail par Wœlfflin (*Archiv. f. lat., Lex.*, V, 387 sqq.). Il ressort clairement de son exposé que **genus** avec **id**, **omne** ou d'autres adjectifs analogues, a d'abord été construit en apposition avec un nominatif ou un accusatif. Par exemple, dans ce fragment de Caton, *de Re rust.*, 8, 2 ; **coronamenta *omne genus...* facito ut serantur**, si l'on veut se rendre compte de la valeur primitive du tour, il faudra traduire mot à mot : « des fleurs pour guirlandes, *chaque espèce*. » Mais cet emploi conduit à prendre **omne genus**, **id genus**, etc., au même sens que Plaute et Térence donnaient à **omnis modi**, **ejus modi**, etc. ; aussi crut-on pouvoir construire **id genus**, **omne genus** avec n'importe quel cas ; de là des phrases comme : **aliis *id genus* rebus** (Varr., *de Re rust.*, III, 7, 17), ou **pascuntur *omne genus* objecto frumento** (Varr., *de Re rust.*, III, 6, 3), etc. Il arrive même qu'on laisse au lecteur le soin de suppléer le substantif que modifie l'expression :

Ex. : Varr., *de re rust.*, I, 16, 4 : **in *hoc* genus** (s.-ent. **prædiis**).

Quant à **quod genus**, on ne le trouve jamais construit qu'en apposition à un nominatif ou à un accusatif ; mais l'auteur de la *Rhétorique à Herennius*, Cicéron et Lucrèce l'emploient librement pour remplacer **quo modo** (Lucr., III, 276 ; Cic., *de Inv.*, II, 54 ; 162, 165) ou **sicut** (Lucr., III, 266. 276 ; V, 478). C'est sur le modèle de **id genus** que semblent s'être formées les locutions comme **id ætatis** ; mais on peut croire aussi que l'expression **id temporis** (cf. § 75) a pu avoir aussi une certaine influence sur son développement. Quoi qu'il en soit, la langue latine littéraire a évité toutes ces constructions ; elles n'apparaissent pas avant Caton, sont rares dans Cicéron, et ne se retrouvent que dans le latin d'Afrique, par affectation d'archaïsme. La preuve qu'elles avaient quelque chose d'artificiel, c'est que la langue du quatrième siècle ne les connaît presque plus. Enfin, il faut remarquer que les Grecs n'ont jamais employé τοῦτο γένος avec la valeur du latin **id** (**hoc**) **genus**.

Dans quelques cas seulement on trouve de vrais accusatifs.

Ex. : PHILÉMON, 103 : **ἀμφότερον** οὗτος, εὐτυχεῖ τε καὶ φρονεῖ (c'est comme s'il y avait ἀμφότερον τελεῖ). — PLAT., *Gorg.*, 508 : εἰμὶ ἐπὶ τῷ βουλομένῳ, ἄν τε τύπτειν βούληται, ἐάν τε, **τὸ ἔσχατον** (s. ent. βούληται), ἀποκτεῖναι.

77. — L'apposition à toute une phrase, soit au nominatif, soit à l'accusatif, est moins fréquente en latin qu'en grec, au moins dans la bonne langue. On connaît les expressions ***mirabile*** **dictu** (ou **visu**), ***horrendum, infandum***, etc. Ce sont dans la plupart des cas des nominatifs[1]. T.-Live a dit (peut-être sous l'influence de Virgile), VII, 26, 5 : **dictu** ***mirabile*** (nominatif), **tenuit non solum ales captam semel sedem, sed...**

On trouve bien, dans Cicéron, quelques appositions mises à l'accusatif, mais c'est ordinairement **rem** qui est ainsi employé et qui est toujours amené très naturellement par la construction :

Ex. : *Tusc.*, I, 43, 102 : **admoneor ut aliquid etiam de... sepultura dicendum existimem,** ***rem*** **non** ***difficilem*** (apposition à l'idée de **dicere**). — *De Orat.*, II, 19, 79 : **quinque faciunt quasi membra eloquentiæ...** ***rem*** **sane** ***non reconditam*** (apposition à **quinque membra**).

Comme exemple réel d'apposition à toute une phrase on ne trouve guère chez lui que celui-ci :

Phil., II, 34, 85 : **non enim objectum** (**diadema**) **sustuleras, sed attuleras domo,** ***meditatum*** **et** ***cogitatum scelus*** (accus.)[2].

Mais dans Sénèque et dans Tacite, les exemples sont plus nombreux[3].

REMARQUE. — L'accusatif en apposition peut marquer l'intention ou le résultat.

Ex. : EURIPIDE, *Hel.*, 482 : Ἑλένην κτάνωμεν, Μενελέῳ **λύπην πικράν.** — SALL., *fragm.*, I, 49, 12 : **plebis innoxiæ patrias sedes occupavere pauci satellites,** ***mercedem*** **scelerum** (c.-à-d. **ut esset merces...**). — 4, 20, 8 : **Eumenem prodidere Antiocho... pacis** ***mercedem.*** — T.-LIVE, I, 13, 5 : ***monumentum*** **ejus pugnæ, ubi primum... equum Curtius in vado statuit, Curtium locum appellarunt.** — TACITE, *Ann.*, I, 3, 1 : **Augustus** ***subsidia*** **dominationi Claudium Marcellum, M. Agrippam geminatis consulatibus extulit,** etc.

---

1. En dehors des adjectifs ainsi employés, on trouve des appositions à toute une phrase qui sont certainement au nominatif.

Ex. : CIC., *Tusc.*, I, 26, 55 : **nec Homerum audio, qui Ganymedem a diis raptum ait ut Jovi bibere ministraret : non** ***justa causa*** **cur Laomedonti tanta fieret injuria.**

2. Cf. *Revue de Philologie*, année 1881, p. 101-102.

3. Il faut se garder aussi de voir des appositions partout. Ainsi quelques-unes des prétendues appositions signalées par les grammairiens sont ou des propositions indépendantes (cf. CIC., *Tusc.*, I, 35, 86 : **ineptum sane negotium**) ou des exclamations soit au nominatif soit à l'accusatif (cf. CIC., *de Fin.*, II, 23, 75 : **rem videlicet difficilem et obscuram.** — *Orat.*, 16, 52 : **rem difficilem, di immortales...**, etc.).

§ 8. — Accusatif exclamatif.

78. — En latin, *mais non en grec,* l'accusatif précédé ou non d'une interjection s'emploie dans les exclamations.

Ex. : Cic., *de Orat.*, III, 2, 7 : *o fallacem* **hominum** *spem..!*

Remarques. — I. L'accusatif exclamatif peut être suivi de la particule interrogative **ne**.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 5, 25, 62 : ***huncine hominem! hancine impudentiam,*** **judices!** ***hanc audaciam!***

II. L'emploi de l'accusatif exclamatif s'explique par celui de l'accusatif précédé de **en** ou de **ecce**, équivalents de notre expression française vois, voyez. Ces locutions se rencontrent surtout chez les *comiques*, qui se servent volontiers aussi d'expressions composées.

Ex. : ***Eccum*** (p. **ecce eum**), *eccam* (p. **ecce eam**), **ellum** (p. **en'lum**, c.-à-d. **en illum**), **ellam**, etc., le voici, la voici, etc.

En avec l'accusatif se rencontre aussi chez Cicéron (*in Verr.*, II, 1, 37, 93; *Phil.*, V, 6, 15). Mais **ecce** est toujours, chez lui, suivi du nominatif, et l'on trouve une fois (*p. Dej.*, 6, 17) **en** avec le même cas[1].

D. — Le datif[2] proprement dit[3].

§ 1. — Datif complément d'un verbe, d'un adjectif ou d'un adverbe.

79. — Datif avec les verbes. — Le datif est proprement le cas du complément indirect[4], c'est-à-dire qu'il s'emploie comme complément indirect des verbes transitifs et comme complément unique de certains verbes intransitifs, à peu près, comme en français, le substantif précédé de la préposition *à*[5].

Seuls l'usage et les dictionnaires peuvent apprendre quels sont les

1. C'est qu'alors **ecce** (ou **en**) est considéré comme l'équivalent de **adest**.
2. Du latin **dativus**, traduction du grec ἡ δοτική (sous-entendu πτῶσις), *proprement* le cas qu'on emploie avec le verbe « donner », le cas de l'attribution.
3. Au point de vue de la syntaxe, le datif latin est pur de tout mélange ; mais le datif grec a hérité de fonctions qui appartenaient à deux cas primitifs, le locatif et l'instrumental. Il a donc deux emplois bien distincts : 1° il sert à marquer les mêmes rapports que le datif latin ; 2° il remplace deux anciens cas, l'*instrumental* et le *locatif* et correspond alors à une partie des emplois de l'*ablatif* latin.
4. B.-Delbrück a montré (*Synt. Forsch.*, IV, 52 sq.) qu'on peut donner du datif proprement dit cette définition générale : *c'est le cas auquel on met le substantif pour indiquer la personne ou la chose que concerne ou à laquelle s'adresse l'action signifiée par le verbe.*
5. Cette construction se retrouve en sanscrit avec certains verbes de même sens qu'en grec et en latin ; elle appartenait donc à la langue indo-européenne primitive.

verbes qui se construisent avec le datif, mais on peut cependant, à ce propos, faire quelques remarques essentielles.

En grec et en latin, les verbes transitifs qui prennent ou peuvent prendre, outre un complément direct à l'accusatif, *un complément indirect au datif*, sont ceux qui signifient : donner, envoyer, dire, promettre, imposer, conseiller, reprocher. Cet usage se retrouve à toutes les périodes des deux langues et il est inutile d'en donner des exemples.

80. — En grec et en latin, c'est l'usage qui détermine quels sont les verbes intransitifs qui se construisent avec un complément unique au datif; mais, d'une part, les deux langues ne s'accordent pas à employer le datif avec les verbes de même sens et, d'autre part, l'usage peut varier d'une époque à une autre ou même d'une forme verbale à une autre forme verbale ayant cependant le même sens.

1° Ainsi tandis que le grec fait de βλάπτειν un verbe transitif, le latin considère **nocere** comme intransitif, et, d'autre part, au verbe grec ἕπεσθαι, suivre, intransitif, le latin répond par le verbe **sequi**, transitif, etc.

2° Certains verbes grecs, qui se rencontrent ordinairement avec l'accusatif de la chose et le datif de la personne, peuvent être pris absolument, c'est-à-dire être considérés comme verbes intransitifs et ne se construire qu'avec le datif de la personne comme complément indirect. Ainsi, tandis qu'on dit ἐγκαλεῖν τινί τι, reprocher quelque chose à quelqu'un, on dira ἐγκαλεῖν τινι, élever une plainte contre quelqu'un ; comparez ὀνειδίζειν (ἐπιτιμᾶν) τινί τι, reprocher quelque chose à quelqu'un et ὀνειδίζειν (ἐπιτιμᾶν) τινι, adresser des reproches à quelqu'un, etc.

3° Quelquefois l'usage a attribué des constructions différentes à des verbes de même sens ou de sens analogue. Ainsi, l'on dit εὔχεσθαί τι τοῖς θεοῖς, demander quelque chose aux dieux (dans ses prières), mais αἰτεῖν τινά τι, demander quelque chose à quelqu'un (cf. § 58) et, au moyen, δεῖσθαί τινος, prier quelqu'un. De même, tandis que les verbes signifiant suivre (ἕπεσθαι, ἀκολουθεῖν), se construisent avec le datif, les verbes signifiant poursuivre, donner la chasse à (διώκειν, θηρᾶν) prennent l'accusatif. Mais il peut arriver que le changement de construction tienne à une différence de sens; on comprend, par exemple, que ὀνινάναι, ὠφελεῖν, être utile (*c.-à-d.* aider) se construise avec l'accusatif, tandis que λυσιτελεῖν, συμφέρειν, être utile (*c.-à-d.* être avantageux) est suivi du datif.

4° Enfin certains verbes changent de construction en changeant de voix.

Ex. : Λοιδορεῖν, injurier, s'emploie avec l'*accusatif*, λοιδορεῖσθαι, adresser des reproches, avec le datif; πείθειν, chercher à persuader, engager, πεῖσαι, persuader, prend un accusatif pour complément; mais πείθεσθαι (syn. de ὑπακούειν), obéir, se construit avec le datif, etc. De même κελεύειν, ordonner,

se construit avec l'accusatif d'un nom de personne suivi d'un infinitif (*litt.* engager quelqu'un à faire telle ou telle chose), tandis que le composé moyen παρακελεύεσθαι, encourager, *c.-à-d.* adresser des encouragements, se trouve toujours avec le *datif* de la personne.

5° Certains verbes latins sont tantôt transitifs et construits avec l'accusatif, tantôt intransitifs et construits avec le datif. Ainsi, dans la langue archaïque, **curo** (PLAUTE, cf. APUL., et les PÈRES DE L'ÉGLISE), donner ses soins à, **vito** (PLAUT.), prendre garde à, et **decet** (PLAUT., TER., cf. SALL., [*Hist.*, I, 106], A.-GELLE, APULÉE), il sied à, se trouvent construits avec le *datif*[1]. — Le verbe **ausculto**, synonyme d'**audio** dans la langue familière, est construit par Plaute tantôt avec le datif et tantôt avec l'accusatif, tandis que Cicéron (*p. Rosc. Am.*, 36, 104) n'emploie que le datif; l'un prend le mot dans le sens d'écouter et de prêter l'oreille à, l'autre, uniquement dans le sens de prêter attention. **Æmulari**, imiter, se construit avec l'accusatif; **æmulari**, envier, avec le datif (par analogie avec **invidere**); **temperare** et **moderari** se construisent plutôt avec le datif dans le sens de modérer, avec l'accusatif dans le sens de régler, gouverner[2], etc. **Comitor** au sens d'escorter, se construit avec l'accusatif; toutefois, au sens figuré, Cicéron met toujours le datif.

Ex. : *Tusc.*, V, 24, 68 : ***tardis mentibus*** **virtus non facile comitatur** (p. **comes est**).

Dans l'un et l'autre cas, les écrivains postérieurs emploient ordinairement l'accusatif.

6° Mais souvent la construction flotte entre l'accusatif et le datif, sans que le changement de cas entraîne un changement de sens, c'est ce qui a lieu pour **adulari** (*acc.* chez Cicéron, *dat.* chez Corn. Népos et T.-Live), flatter, **præstolari** (*dat.* chez Cic., *acc.* chez Tér., Cés. et Cic.), attendre, et **obtrectare** (*dat.* chez Cic., *acc.* chez T.-Live), dénigrer.

REMARQUES. — I. En faveur de la construction ***me*** **aliud fatum manet**, une destinée différente m'attend, on ne peut alléguer de la bonne époque qu'un fragment d'ANTOINE cité par CICÉRON (*Phil.*, XIII, 20, 45). Le tour se retrouve dans VIRGILE, d'où il a passé dans la langue de la prose (T.-LIVE, TACITE, Q.-CURCE). Quant à **cujus quidem *tibi* fatum... manet** (CIC., *Phil.*, II, 5, 11) est en réserve *pour* toi, le datif s'explique comme datif d'avantage ou de désavantage (cf. ci-après, § 89).

1. Cela tient au rapport que la langue archaïque établit entre l'action marquée par le verbe et son complément ; la traduction française en donne une idée suffisante. Cette considération explique les variations de l'usage pour d'autres verbes : le choix de l'accusatif ou du datif dépendait toujours de l'idée qu'on attachait au verbe employé.

2. Cette règle souffre des exceptions. Ainsi **moderari** signifiant « gouverner » se trouve construit avec le datif (CIC., *Tusc.*, V, 25, 70 ; *Orat.*, 16, 51), et il semble même que le datif soit nécessaire lorsque **moderari** « gouverner » a pour complément un nom de personne. D'autre part, dans le sens de « modérer », on trouve l'accusatif avec **moderari** (SALL., *Jug.*, 82, 2), sans doute aussi avec **temperare**, puisqu'on rencontre le passif **temperari** (CIC., *Phil.*, XII, 11, 26). Dans l'exemple de Cicéron (*p. Marc.*, 3, 8) : « ***victoriam temperare*** », le texte **victoriam** n'est pas sûr.

II. La langue populaire ou vulgaire peut fournir les exemples suivants :

> **Invidere alicui aliquam rem** (construction employée par le poète Accius et blâmée par Cicéron, *Tusc.*, III, 9, 20) ; **mederi *morbum*** (Térence, Vitruve, Cassius Félix, etc.), tandis que la construction classique est **mederi *morbo*** (Cic.) ; **parcere *pecuniam*** (Plaut.), ***oleas*** (Caton), ***fetus*** (Lucr.) ***talenta*** (Virg.), en regard de la construction classique **parcere *sumptu*** [dat.] ; **hoc mihi dolet** (Plaut., Ter., Cic., *de Orat.*, I, 53, 230 ; *p. Mur.*, 20, 42), etc.

L'incorrection la plus grave est celle qu'on trouve dans Tacite (*Ann.*, IV, 72 ; XIII, 15, 40) où, par analogie avec **impero**, le verbe **jubeo** est accompagné du datif[1].

III. Les verbes **dono, circumdo, aspergo** et **intercludo** admettent une double construction. On dit :

> **donare *aliquid alicui*,** faire un cadeau à quelqu'un et ***aliquem aliqua re*,** gratifier, pourvoir quelqu'un de quelque chose ; **circumdare *murum urbi*,** élever un mur autour d'une ville et **circumdare *urbem muro*** (abl.), entourer une ville d'un mur, **aspergere aram sanguine,** arroser l'autel de sang et **aspergere sales orationi,** assaisonner un discours de mots d'esprit (lui donner l'assaisonnement de mots d'esprit), **intercludere *alicui iter*,** fermer le chemin à quelqu'un ou **intercludere *aliquem itinere*,** couper quelqu'un de sa route.

IV. La place du complément indirect est déterminée par les intentions de l'écrivain et l'effet qu'il veut produire ; toutes les règles se résument en celle-là. Mais il faut faire une exception pour la formule si ordinaire en latin ***mihi* crede.** Dans la langue littéraire, il semble bien que *toujours* **mihi** précède l'impératif ; **crede *mihi*** appartient à la langue familière[2]. Mais on dira :

> **crede hoc *mihi*, crede igitur *mihi*; crede, inquam, *mihi*,** etc.

En d'autres termes, quand **mihi** est séparé de **crede** par un autre mot, c'est **crede** qui doit se mettre le premier.

81. — Datif avec les verbes composés. — En grec et en latin, on construit avec le datif certains verbes composés transitifs ou intransitifs.

1. En grec, on emploie surtout ainsi les composés de σύν, un grand nombre de composés de ἐν et de ἐπί, enfin quelques composés de παρά, περί, πρός et ὑπό[3].

---

1. Dans T.-Live (XXVII, 16, 8) : **Fabius *interroganti* scribæ quid fieri signis vellet ingentis magnitudinis... Deos iratos Tarentinis relinqui jussit**, le datif **interroganti** dépend vraisemblablement du participe **respondens** que l'auteur a dans l'esprit.

2. Voy. Schmalz, *Zeitschr. f. Gymn.*, 1881, p. 114-116. D'après lui, la construction **mihi crede** se rencontre chez Cicéron (*discours et œuvres philosophiques*), chez Horace (*Satires et Épîtres*) : au contraire la construction **crede *mihi*** se trouve dans Cicéron (*Lettres à Atticus*), chez les correspondants de Cicéron (sauf de rares exceptions, ex. : *ad Fam.*, XVI, 16, 1), *neuf* fois sur dix dans les épîtres d'Ovide *ex Ponto*, enfin chez Pétrone.

3. Pour un grand nombre de ces verbes, il est douteux que le datif représente un datif primitif. Au contraire, il semble bien évident qu'avec les verbes composés de σύν ou de ἐν, par exemple, le datif qui est proprement le complément de la préposition, remplace ici un *instrumental* (ou *comitatif*) primitif, et là un *locatif*. En effet, on sait que dans l'expression σύν τινι, le datif τινι est un comitatif et que dans la locution ἐν πεδίῳ, le datif πεδίῳ tient la place d'un locatif. Il conviendrait donc de déplacer l'étude de ces verbes et d'en reporter une partie là où il est question du datif instrumental, et l'autre partie au chapitre du datif locatif. Toutefois, comme ces verbes composés se construisent avec le datif surtout quand ils sont pris au sens figuré, et qu'en pareil cas on peut soutenir que le datif est dû au sens particulier pris par le verbe, c'est-à-dire à l'analogie d'un autre verbe construit régulièrement avec le datif proprement dit, il a paru possible de respecter ici l'ordre traditionnel suivi par les grammaires.

Le datif se rencontre surtout quand les verbes sont pris au sens figuré, mais, si de l'ensemble de la phrase se dégage nettement l'idée d'un rapport *local*, on préfère répéter devant le complément la préposition comprise dans le verbe.

Ainsi l'on dira :

> MÉN., *Fr.*, 741 : φίλος **φίλῳ** δὴ **συμπονῶν** αὐτῷ πονεῖ. — XÉN., *Mém.*, I, 4, 13 : (ὁ θεὸς) τὴν ψυχὴν κρατίστην **τῷ ἀνθρώπῳ ἐνέφυσε.** I, 2, 10 : **τῇ βίᾳ πρόσεισιν** ἔχθραί. — ARISTOPH., *Guêp.*, 441 : πολλ' **ἔνεστι τῷ γήρᾳ** κακά, etc.

Mais on dira :

> ARISTOPH., *Plut.*, 763 : ἄλφιτ' οὐκ **ἔνεστιν ἐν** τῷ θυλάκῳ. Cf. **ἐμμένειν ἐν** τῇ τάξει, demeurer ferme à son rang, en regard de **ἐμμένειν ταῖς συνθήκαις**, demeurer *fidèle aux conventions.*

REMARQUES. — I. Les composés de ἧμαι et de κεῖμαι, se construisent *ordinairement* avec le datif, même quand ils sont pris au sens propre.

II. Les verbes de mouvement, composés avec παρά, περί, ὑπό, sont transitifs et se construisent avec l'accusatif. Au contraire, les composés de ἐν peuvent indiquer un mouvement et se construire avec le datif.

> EX. : XÉN., *Hipp.*, VIII, 20 : οἱ **ἐνέδραις ἐμπίπτοντες** ἐκπλήττονται. — PLAT., *Rep.*, VI, 499 : ἔρως φιλοσοφίας **ἐμπίπτει τοῖς ἀνδράσιν.**

Toutefois il est possible de se demander si de pareils exemples ne s'expliquent pas par l'influence de la syntaxe poétique : car, si l'on trouve chez HOMÈRE ἐμπίπτειν πόντῳ (*Od.*, IV, 508), πέτρῃ (*Il.*, IV, 108), νηυσίν (*Il.*, XVI, 113), exemples dans lesquels le datif a la valeur du *locatif*, les prosateurs emploient souvent l'accusatif précédé de εἰς, par ex. : ἐμπίπτειν εἰς τάφρους (XÉN., *Cyr.*, III, 3, 64), εἰς δεσμωτήριον (DINARQUE et DÉMOSTHÈNE), etc.

III. Quelques-uns des composés de σύν signifient faire quelque chose en compagnie de, et par suite aider quelqu'un à.

> EX. : συναγωνίζεσθαί τινι (THUC., I, 143, 2), soutenir quelqu'un dans une lutte, συναδικεῖν τινί (THUC., I, 37, 4 ; XÉN., *Anab.*, II, 6, 27), aider quelqu'un à faire du mal, etc.

2. En latin, beaucoup de verbes composés de **ad, ante, circum, cum, de, ex, inter, ob, post, præ, sub** ou **super** se construisent avec un datif, soit comme complément *indirect*, s'ils sont transitifs, soit comme complément unique, s'ils sont intransitifs. En général, les verbes de cette catégorie admettent aussi la répétition de la préposition. Quoique l'emploi de l'une ou de l'autre construction soit en grande partie une question d'usage, on peut dire que les prosateurs de l'époque classique préfèrent ordinairement répéter la préposition lorsqu'il y a l'idée d'un *mouvement* ou d'un *rapport de lieu*, c'est-à-

dire lorsque le verbe est pris dans toute la force de son sens primitif[1].

Ainsi, **adesse**, dans le sens de être présent à, se construit en général avec **ad** ou **in**.

Ex. : **adesse ad judicium, in consilio.**

Mais, dans le sens de venir en aide à, il prend toujours un complément au datif.

Ex. : **adesse *amicis***, assister, aider ses amis[2].

De même **inferre**, porter ou jeter contre, se construit dans la prose classique avec **in** et l'accusatif; l'emploi du datif est poétique, sauf dans des expressions toutes faites, où le sens de **inferre** est plus ou moins effacé.

Ex. : **inferre bellum, manum, vim alicui**, prendre l'offensive, mettre la main sur quelqu'un, lui faire violence; de même **inferre ignem (ignes) *aggeri, operibus*** (Cés., *de B. Gall.*, VII, 22, 4; *de B. civ.*, II, 2, 6; 14, 1), expression qui signifie simplement mettre le feu à[3].

Remarque. — Les *poètes*, T.-Live et les prosateurs de l'*époque impériale* emploient souvent le datif dans des cas où la prose classique aurait préféré répéter la préposition comprise dans le verbe.

Ex. : Virgile, *Géorg.*, I, 316 sq. : **cum flavis messorem induceret *arvis*** (au lieu de ***in* arva**).

Peut-être aussi la construction de certains de ces verbes avec le datif appartenait-elle au style *familier*. En tout cas, on trouve **invadere** avec le datif, dans Cicéron, *ad Fam.*, XVI, 12, 2, et **includere orationi** dans Cic., *ad Att.*, I, 13, 5.

82. — Datif avec certains noms verbaux. — Certains substantifs verbaux dérivés de verbes qui se construisent avec le datif, reçoivent quelquefois eux-mêmes, en grec et en latin, un datif pour complément.

Ex. : Thuc., V, 35, 2 : ὑπώπτευον ἀλλήλους κατὰ τὴν τῶν χωρίων **ἀλλήλοις** οὐκ ἀπόδοσιν, relativement à la non-reddition réciproque de quelques places. III, 10, 3 : ξύμμαχοι ἐγενόμεθα οὐκ ἐπὶ καταδουλώσει τῶν Ἑλλήνων **τοῖς Ἀθηναίοις**, non en vue de l'asservissement des Grecs aux Athéniens (Cf. Thuc., III, 70, 3 : Ἀθηναίοις τὴν Κέρκυραν καταδουλοῦν).

1. Cf. Quintilien, IX, 3, 1 (sur **incumbere**) : Verborum vero figuræ et mutatæ sunt semper et, utcumque valuit consuetudo, mutantur. Itaque si antiquum sermonem nostro comparemus, pæne jam quiquid loquimur figura est, ut... *incumbere illi* non *in illum*.

2. Dans cet emploi, le datif peut s'expliquer comme un datif d'intérêt : **adesse amicis**, c'est proprement « être présent pour ses amis », « prêter à ses amis l'appui de sa présence. »

3. Dans Cicéron, *p. Flacco*, 2, 5 : **Catilinam signa *patriæ* inferentem**, la construction du datif s'explique par l'analogie de **bellum inferre** dont **signa inferre** est synonyme. Cf. Riemann, *Études sur la langue et la grammaire de T.-Live*, 2e édit., p. 264 sqq. ; Kühner, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, § 76, 9.

PLAUTE, *Amph.*, 166 : *opulento* **homini dura...** *servitus* **est.** *Rud.*, 502 : **quid mihi** *scelesto tibi* **erat** *auscultatio?* — CIC., *de Leg.*, I, 15, 42 : **justitia est** *obtemperatio scriptis legibus institutisque* **populorum.** — CÉS., *de B. civ.*, I, 5, 5 : (**Cæsar**) **exspectabat** *suis lenissimis postulatis responsa.* — T.-LIVE, XXIII, 35, 7 : **ne qua** *exprobratio cuiquam* **veteris fortunæ** (§ 104) **discordiam inter ordines sereret** (on dit **exprobrare aliquid alicui**). XXVI, 19, 8 : *his miraculis...* **fides.**

83. — On construit avec le datif beaucoup d'adjectifs grecs et latins qui se rattachent par le radical ou par le sens aux verbes qui prennent un datif pour complément. Ce sont les adjectifs qui signifient utile, nécessaire, etc., ou le contraire.

EX. : PLAT., *Rép.*, 389, a : τῷ ὄντι **θεοῖσι** μὲν **ἄχρηστον** ψεῦδος, **ἀνθρώποις χρήσιμον** ὡς ἐν φαρμάκου εἴδει. *Ibid.*, 559 a : ἡ ἐδεσμάτων ἐπιθυμία **βλαβερὰ** μὲν **σώματι**, **βλαβερὰ** δὲ **ψυχῇ** πρός τε φρόνησιν καὶ τὸ σωφρονεῖν.

CÉS., *de B. Gall.*, VII, 78, 1 : *inutiles bello* (par analogie avec **nocere**). — SALL., *Jug.*, 98, 3 : *opportunus usui* (par analogie avec **prodesse**). — CIC., *Brut.*, 4, 25 : **ipsa** *mihi* **tractatio litterarum** *salutaris* **fuit.**

REMARQUES. — I. C'est seulement dans la *langue latine vulgaire* qu'on trouve avec le datif les adjectifs dérivés de verbes, comme **studiosus** ou **gratulabundus**.

EX. : PLAUT., *Miles gl.*, 801 : **qui nisi** *adulterio studiosus rei nulli* **alia est improbus.** — JUSTIN, IX, 8, 4 : **fuit rex armorum quam conviviorum** *apparatibus studiosior.* VI, 8, 3 (**Epaminondas**) **velut** *gratulabundus patriæ* **exspiravit.**

II. T.-LIVE, par analogie avec le verbe **confidere**, a construit **fretus** avec le datif (IV, 37, 6 ; VI, 13, 1 ; 31, 6 ; VIII, 22, 7). La construction ordinaire est l'ablatif.

84. — Datif avec les verbes de contact. — On construit, avec le datif, certains verbes qui expriment l'idée d'un *rapprochement*, d'un *contact*, et qui sont pour la plupart suivis, en français, de la préposition avec[1].

---

1. Ici encore, il est vraisemblable que, dans beaucoup de cas, le datif grec nous cache un *instrumental* (ou *comitatif*). Par exemple, cela est à peu près certain pour ὁμιλεῖν, ὅμοιος et κοινός, car les verbes et les adjectifs correspondants en sanscrit sont construits avec l'instrumental. De même les mots signifiant « combattre » ont en sanscrit leur complément à l'instrumental. Toutefois, comme dans certains cas, le latin répond à cette construction par l'emploi du datif, on peut se demander si le grec et le latin n'auraient pas envisagé d'une autre façon que le sanscrit le rapport qui unit ces verbes à leur complément. En tout cas, le plus simple est de reconnaître que le datif de contact est un mélange du datif proprement dit et de l'*instrumental* (ou *comitatif*). Là où le latin met le datif, comme le grec, on a affaire dans les deux langues à un datif proprement dit ; au contraire, là où le latin n'emploie pas le datif (par exemple : **loqui, pugnare cum aliquo**), le datif grec correspondant nous cache un *instrumental* (ou *comitatif*). Si cette hypothèse est juste, une construction comme **pugnare alicui** serait un emprunt fait au grec. Cf. DELBRÜCK, *Synt. Forsch.*, V, p. 59 ; HOLZWEISSIG, *die Wahrheit u. Irrthum der lokal. Casustheorie*, p. 19 sqq.

1. En grec, les verbes les plus fréquemment employés ainsi sont ceux qui signifient mêler, unir, lier, au propre et au figuré.

Ex. : μιγνύναι τί **τινι**, mêler une chose avec une autre[1], συμμιγνύναι, se rencontrer avec quelqu'un (aborder un ami, en venir aux mains avec un ennemi), κοινωνεῖν, μετέχειν **τινί** τινος (Eur., *Her.*, 8 : Philippe cité par Dém., 160, 22), avoir part avec quelqu'un à quelque chose, ἀνακοινοῦν **τινί** τι (Plat.), communiquer quelque chose à quelqu'un (**communicare aliquid *cum aliquo***), ἀνακοινοῦσθαί **τινι** περί τινος (Plat. Xén.), consulter quelqu'un sur une affaire (**consulere aliquem de *aliqua re***), etc., ὁμολογεῖν, συμφωνεῖν **τινι**, être d'accord avec quelqu'un[2].

A ces verbes on peut ajouter ceux qui signifient ressembler, rendre semblable ou comparer.

Ex. : ἐοικέναι, ressembler à, ἰσοῦν, égaler, rendre égal à, ὁμοιοῦν, rendre semblable à, εἰκάζειν, comparer à, etc.

2. Viennent ensuite les verbes suivants, qui marquent une réciprocité d'action entre le sujet et l'objet, qu'il s'agisse d'ailleurs de relations amicales ou de relations hostiles[3].

a) Combattre, lutter (au propre ou au figuré), μάχεσθαι, πολεμεῖν, ἀγωνίζεσθαι, ἐρίζειν, ἁμιλλᾶσθαι, ἀμφισβητεῖν, — διαφέρεσθαι (être en désaccord)[4], δικάζεσθαι (être en procès), ἀντιποιεῖσθαί τινί τινος, prétendre en même temps qu'un autre à quelque chose, lui disputer quelque chose; de même χεῖρας ou μάχην συνάπτειν, διὰ πολέμου (ou μάχης) ἰέναι, ὁμόσε (ou εἰς χεῖρας) ἰέναι, en venir aux mains.

b) Se réconcilier, συν-, δι-, καταλλάττεσθαι. — Conclure une trêve, σπένδεσθαι, σπονδὰς (συνθήκας) ποιεῖσθαι.

c) S'entretenir avec quelqu'un, διαλέγεσθαί **τινι**. — Entrer en pourparlers avec quelqu'un, εἰς λόγους ἰέναι **τινί**. — Fréquenter quelqu'un, ὁμιλεῖν **τινι**[5]. — Avoir avec quelqu'un des relations bonnes (ou mauvaises), προσφέρεσθαί **τινι** καλῶς (ou κακῶς).

1. Par exemple : μιγνύναι ὕδωρ **οἴνῳ** (*datif*), **miscere aquam *vino*** (*datif*) : mais on dit aussi : μιγνύναι οἶνον ὕδατι, **miscere vinum aqua**, ὕδατι ayant alors le sens instrumental. D'ailleurs μιγνύναι peut se traduire par « ajouter à » quand il est construit avec le datif proprement dit.

Ex. : Xen., *Mém.*, IV, 3, 6 : τὸ ὕδωρ **μιγνύμενον πᾶσι τοῖς τρέφουσιν** ἡμᾶς εὐκατεργαστότερα [« plus faciles à digérer »] ποιεῖ αὐτά.

2. On ajoute ordinairement à cette liste le verbe γαμεῖσθαί τινι « se marier avec quelqu'un » (en parlant d'une femme), mais il vaut peut-être mieux considérer le datif complément comme un datif d'*intérêt* (§ 89, 1°, Rem. III) signifiant *au profit de*. On expliquerait de même le tour latin correspondant : **nubere *alicui*** « mettre le voile de mariée *au profit* de quelqu'un ».

3. Cf. Riemann et Cucuel, *Règles fondamentales de la syntaxe grecque* (d'après l'ouvrage d'A. von Bamberg), p. 71 (Paris, Klincksieck, 1888).

4. Remarquez la différence qu'il y a entre διαφέρεσθαί τινι « être en désaccord avec quelqu'un », et διαφέρειν τινός « l'emporter sur quelqu'un ».

5. Mais comme on dit aussi χρῆσθαί τινι, et qu'à cet emploi le latin répond par **utor aliquo**, on peut se demander si le datif ne tient pas ici la place d'un instrumental primitif.

Remarques. — I. Les verbes disputer, combattre, peuvent aussi se construire avec πρός et l'accusatif.

Ex. : πολεμεῖν πρός τινα, faire la guerre *contre* quelqu'un, etc.[1]

II. Les locutions formées avec ποιεῖσθαι pour exprimer des relations *bienveillantes* ou *hostiles* se construisent très souvent avec πρός et l'accusatif.

Ex. : ποιεῖσθαι **πρὸς** τοὺς Ἀθηναίους σπονδάς (συμμαχίαν, εἰρήνην, φιλίαν, πόλεμον), conclure avec les Athéniens, un traité, une alliance, faire la paix avec eux, faire alliance avec eux, leur faire la guerre. Au passif, on dira (avec γίγνεσθαι) : « On fait alliance avec les Athéniens, **γίγνεται** συμμαχία **πρὸς** τοὺς Ἀθηναίους, » et (par une abréviation d'expression facile à comprendre) « l'alliance conclue avec les Athéniens, ἡ **πρὸς** τοὺς Ἀθηναίους συμμαχία ».

85. — En latin, les verbes qui se construisent avec le datif de contact sont en très petit nombre, si l'on excepte les verbes composés de prépositions que leur sens permettrait de citer ici, mais qui, pour la construction, rentrent dans la règle générale donnée ci-dessus (§ 81, 2). Parmi les verbes simples on ne peut guère citer que **miscere**, ajouter à (un mélange de)[2], **jungere**, ajouter, lier, relier, associer, **hærere**, adhérer, s'attacher ou être attaché à, etc. Encore convient-il d'ajouter que tous ces verbes peuvent avoir une autre construction et qu'on dit souvent **jungere** *cum*, et **hærere** *ad*...

Remarques. — I. A l'imitation du grec, les poètes latins construisent avec le datif les verbes signifiant combattre, lutter contre.

Ex. : Lucr., III, 6 sq. : **quid enim** *contendat* **hirundo** *cycnis?* — Catulle, LXII, 64 : **noli** *pugnare duobus*. — Virg., *Égl.*, V, 8 : **solus** *tibi* **certet** *Amyntas* (cf. *Égl.*, VIII, 54 ; *Géorg.*, II, 138). *Én.*, IV, 38 : *placitone* **etiam** *pugnabis amori ?* etc.

Cette construction a passé dans la prose de l'époque impériale.

Ex. : Pline le jeune, *Ep.*, VIII, 8, 4 : **rigor aquæ** *certaverit nivibus*.

II. Les écrivains de l'époque postérieure mettent quelquefois au datif le complément du verbe **loqui**, cf. Palladius, *de Re rust.*, 1, 1 : **multi dum diserte loquuntur** *rusticis*, etc.

III. C'est encore par imitation du grec que les poètes ont construit avec le datif les verbes signifiant être différent de, être en désaccord avec quelqu'un, etc.

Ex. : Hor., *Sat.*, I, 4, 48 (**comœdia**) **pede certo differt** *sermoni*. I, 6, 92 : **longe mea** (sc. **vox**) *discrepat istis*. *Carm.*, II, 2, 18 : **dissidens** *plebi*.

Cette construction a passé dans la prose *impériale*. Voyez les dictionnaires aux mots **differo, discrepo, disto, dissentio**, etc.

---

1. Il ne faut pas confondre πολεμεῖν τινι ou πρός τινα « faire la guerre à quelqu'un », avec πολεμεῖν μετά τινος, c'est-à-dire συμπολεμεῖν ou συμμαχεῖν « faire la guerre de concert avec quelqu'un ».
2. Cf. ci-dessus, p. 88, n. 1.

86. — **Datif avec les adjectifs.** — Par analogie avec les verbes de cette catégorie, on construit avec le datif :

1° En grec, les adjectifs qui marquent un *rapprochement*, un *contact* (réel ou figuré), comme ὅμορος, voisin, — κοινός, commun à, — φίλος, ami, εὔνους, bienveillant[1], — ἐχθρός, πολέμιος, ennemi, ἐναντίος, hostile, — συγγενής, parent, — ὅμοιος, παραπλήσιος, semblable, — ἴσος, égal, — διάφορος, qui est d'opinion différente.

Remarques. — I. Κοινός se construit aussi avec le génitif. Voy. ci-après, § 128.

II. Quand διάφορος signifie différent de, il se construit avec le génitif, par analogie avec διαφέρω, cf. 147, Rem. III. Quant à ἐναντίος, opposé à, il peut aussi bien se construire avec le génitif qu'avec le datif. Quand il est construit avec le génitif, il suit l'analogie de διάφορος.

III. Par analogie avec ὅμοιος on trouve ὁ αὐτός, le même que, suivi du datif.

Ex. : Plat., *Protag.*, 331, c : σὺ δὲ τίν' ἂν ψῆφον θεῖο ; **τὴν αὐτὴν ἐμοὶ** ἢ ἄλλην ;

Il y a dans cette expression une abréviation semblable à celle qu'on trouve avec ὅμοιος. Au lieu de dire en effet ὁμοίαν τὴν γνώμην ἔχω καὶ σύ, le grec préfère dire ὁμοίαν (ἴσην, παραπλησίαν) **σοὶ** τὴν γνώμην ἔχω.

2° En latin, les adjectifs qui, comme en grec, expriment l'idée d'un *rapprochement*, d'un *contact* (réel ou figuré), c'est-à-dire qui marquent une idée d'*égalité* (**æquus, par**), de *ressemblance* (**similis**), de *voisinage* (**vicinus, propinquus, propior, proximus, affinis, finitimus**), de *communauté* (**communis**), de *parenté* (**cognatus, affinis, propinquus**), etc., ainsi que ceux qui expriment des idées contraires à celles-là (**iniquus, impar, dispar,** — **dissimilis,** — **alienus,** etc.), et de même les adjectifs signifiant bienveillant ou hostile (**gratus, ingratus,** — **amicus** et **inimicus, carus, benevolus,** — **familiaris, intimus, propitius, fidus** et **infidus, adversus, contrarius, infestus, infensus, æquus** et **iniquus, alienus,** etc.).

Remarques. — I. Cicéron construit plus souvent **similis** avec le *génitif* qu'avec le datif ; au contraire, T.-Live semble préférer le datif au génitif. L'emploi du génitif est obligatoire dans l'expression **veri similis** et le génitif a plus d'autorité dans les cas où le complément de **similis** est un *pronom personnel*. On dit **similis *mei, nostri*,** très rarement **similis *mihi*.**

II. **Communis** se construit mieux avec le *génitif* qu'avec le datif, parce que le sens propre de l'adjectif est qui est le bien commun de, sens qui appelle naturellement l'emploi du génitif possessif. Toutefois l'emploi du datif est obligatoire dans l'expression **communis *alicui* cum aliquo,** et le datif a plus d'autorité que le génitif quand le complément de **communis** est un *pronom personnel*[2].

---

1. Mais le datif avec εὔνους peut être aussi bien au datif d'intérêt. Cf. § 89.

2. Ces observations s'appliquent aussi à l'adjectif **proprius**. Cicéron construit régulièrement **proprius** avec le *génitif possessif* : mais avec un pronom personnel il dira, *p. Sull.* 3, 9 : **tempus agendi fuit *mihi* magis proprium quam ceteris.**

III. Quand les adjectifs **par, æqualis vicinus, finitimus, propinquus, cognatus, affinis, amicus, inimicus, familiaris, adversarius**, etc., sont employés substantivement, ils prennent régulièrement pour complément un génitif possessif ou le remplacent, quand il y a lieu, par un adjectif possessif.

Ex. : **inimicus** ***Cæsaris*** et ***meus*** **inimicus.**

IV. Par imitation de la tournure grecque τὴν αὐτὴν σοὶ γνώμην ἔχω, les poètes latins emploient **idem** avec le datif.

Ex. : Hor., *Ép.*, II, 3, 467 : **invitum qui servat** ***idem*** **facit** ***occidenti.***

Cette construction se retrouve dans Justin, II, 4, 11.

87. — Aux adjectifs précités il faut ajouter **aptus, idoneus, accommodatus**, etc.

Quand ils signifient simplement convenant à..., en rapport avec..., ils peuvent se construire avec le *datif*[1].

Ex. : Cic., *de Fin.*, V, 9, 24 : (**omne animal cœptat**) **ea, quæ** ***naturæ*** **sentit** ***apta,*** **appetere ; ergo** ***omni*** **animali illud, quod appetit, positum est in eo, quod** ***naturæ*** **est** ***accommodatum.***

Mais, quand leur sens devenant plus spécial, ils répondent au français propre *à telle ou telle fin*, on les construit de préférence avec ***ad*** et l'accusatif.

Ex. : Cic., *de Nat. deor.*, II, 55, 139 : (**ossa**) **commissuras habent et** ***ad*** **stabilitatem** ***aptas*** **et** ***ad*** **artus finiendos** ***accommodatas.*** *Ad Fam.*, V, 16, 1 : **minime sum** ***ad te consolandum*** **accomodatus.** — Cés., *de Bell. Gall.*, VII, 22, 1 : **castra erant** ***ad bellum ducendum*** **aptissima naturā loci.**

88. — **Datif avec les adverbes.** — Se construisent enfin avec le datif les adverbes grecs et latins dérivés des adjectifs cités.

Ex. : Xén., *Hiér.*, 6, 3 : ὁ τύραννος μέθην καὶ ὕπνον **ὁμοίως** (à l'égal de[2]) **ἐνέδρᾳ** φυλάττεται.

En latin on peut citer les adverbes **convenienter** et **congruenter.**

Remarque. — T.-Live construit avec le datif l'adverbe **juxta**, dans le sens de à l'égal de (cf. XXIV, 19, 6).

---

1. Mais on trouve aussi **ad** et l'accusatif, cf. Cic., *de Orat.*, I, 54, 231 : ... **ut, si mihi calceos Sicyonios attulisses, non uterer, quamvis essent habiles et apti** ***ad pedem.***

2. De même qu'avec ὅμοιος et αὐτός (cf. ci-dessus, § 86, 1°, Rem. III), on trouve avec ὁμοίως une remarquable abréviation d'expression.

Ex. : Xen., *Mém.*, IV, 8, 10 : Σωκράτης, ἐπιμελείας ἔτυχεν ὑπ' ἀνθρώπων οὐχ ὁμοίως **τοῖς** αὐτὸν **ἀποκτείνασι** (c'est comme s'il y avait οὐχ ὁμοίως τῇ ἐπιμελείᾳ τῇ τῶν ἀποκτεινάντων αὐτόν).

§ 2. — Datif d'intérêt.

89. — Le datif s'emploie aussi en grec et en latin pour désigner la personne intéressée dans le fait énoncé par la proposition, c'est-à-dire qu'il correspond en général à notre proposition pour[1]. On le rencontre ainsi construit :

1° Pour indiquer la personne à l'*avantage* ou au *désavantage* de laquelle se fait l'action signifiée par le verbe (c'est ce qu'on appelle quelquefois *dativus commodi vel incommodi*).

Xén., *Anab.*, II, 3, 15 : αἱ βάλανοι **τοῖς δεσπόταις** ἀπόκεινται (sont mis en réserve *pour*... . — Plat., *Rép.*, III, 398 : μέθη **φύλαξιν** ἀπρεπέστατον. — Dém., XVIII, 205 : οὐ **τῷ πατρὶ** καὶ **τῇ μητρὶ** μόνον γεγενήμεθα, ἀλλὰ καὶ **τῇ πατρίδι**. — Cf. Isée, III, 32 : λαγχάνειν τοῦ κλήρου **τῇ γυναικί**, prétendre à l'héritage *dans l'intérêt* de sa femme.

Cic., *de Off.*, III, 15, 63 : **non solum *nobis* divites esse volumus, sed *liberis, propinquis, amicis*.** *P. Rosc. Am.*, 17, 49 : **Sex. Roscius prædia coluit *aliis*, non *sibi*.** — Tér., *Ad.*, 115 sq. : **si quid peccat... *mihi* peccat**, s'il fait des sottises, c'est *au détriment de* ma bourse qu'il en fait[2].

Remarques. — I. C'est par une extension très naturelle de cet usage qu'on trouve au datif le nom de la personne (ou de la divinité) *en l'honneur de qui* l'on fait telle ou telle chose.

Ex. : Hérodote, VI, 138 : **Ἀρτέμιδι** ἑορτὴν ἄγειν. — Xén., *Banq.*, 4, 31 : ὑπανίστανται δέ **μοι** καὶ θάκων καὶ ὁδῶν ἐξίστανται. — Aristoph., *Nuées*, 271 : ἱερὸν χορὸν ἵστατε **Νύμφαις**. — Xén., *Hell.*, IV, 3, 21 : ἐκέλευε στεφανοῦσθαι πάντας **τῷ θεῷ**. — Cf. Soph., *Aj.*, 688 : ταὐτὰ **τῇδέ μοι** τάδε | τιμᾶτε, c.-à-d. *honoris causa mihi tribuite*.

Cic., *in Pis.*, 12, 26 : **quisquam in curiam *venienti* assurexerit?** *In Verr.*, II, 2, 8 : **hominem *Veneri* absolvit, sibi condemnat.** *De Rep.*, I, 43, 67 : ***iis* de via decedendum sit.** — T.-Live, X, 29 : **spolia... *Jovi Victori* cremavit.**

---

1. Le datif d'intérêt n'est, en somme, qu'une dépendance du datif complément indirect, si, comme nous l'avons vu (p. 81, n. 4), on peut, avec Delbrück, dire du datif que c'est le cas auquel on met le substantif pour désigner la personne ou la chose que concerne la chose énoncée. Par lui-même, le datif d'intérêt ne signifie pas autre chose que la part prise par le complément à l'action marquée par le verbe, et c'est le contexte seul qui détermine si l'action est faite à son avantage ou à son désavantage. Voy. Rumpel, *zur Casustheorie*, p. 286, et Hübschmann, *zur Casuslehre*, p. 71, cités par G. Landgraf dans l'*Archiv*... de Wœlfflin, VIII, p. 46. Ainsi **cano tibi** signifie proprement : « mon chant s'adresse à toi, » par suite : « je chante en ton honneur. » Cette construction est indo-européenne.

2. Cf. aussi les expressions : **suscipere sibi** (Cic., *p. Flacco*, 5, 13) « prendre pour soi », et **habere sibi** (T.-Liv., IX, 11 ; XXVI, 50, 12) « avoir pour soi, garder pour soi ».

II. On trouve même des noms construits avec le *datif d'intérêt.*

Ex. : C. I. A., ξύλα καὶ ἄνθρακες **τῷ μολύβδῳ,** du bois et des charbons pour (faire fondre) le plomb. — DÉM., III, 20 : Φίλιππον ἐᾶτε πόλεις Ἑλληνίδας ἀνδραποδίζεσθαι δι' ἀπορίαν ἐφοδίων **τοῖς στρατευομένοις.**

III. En latin, il faut rattacher au datif d'avantage les constructions suivantes :

nubere ***alicui*** (cf. ci-dessus, p. 88, n. 2), **vacare** ***alicui rei,*** être de loisir pour quelque chose, consacrer ses loisirs à quelque chose[1], **temperare** ***alicui,*** épargner quelqu'un (*litt.* être modéré au profit de quelqu'un)[2], **cupere** ***alicui,*** vouloir du bien à quelqu'un, **consulere** ***alicui,*** veiller sur quelqu'un (*litt.* prendre des mesures, agir en faveur de quelqu'un)[3], **prospicere** ou **providere** ***alicui,*** veiller sur quelqu'un (*litt.* regarder en avant dans l'intérêt de quelqu'un), **prospicere** ***alicui rei,*** veiller sur quelque chose[4], etc. — On peut citer aussi **quid huic homini facias?** (CIC., *p. Cæc.*, 11, 30), que pourrait-on faire à cet homme ? (comment se conduire à son égard ?) **quid faceret** ***huic conclusioni?*** (CIC., *Acad.*, II, 30, 96), comment en aurait-il usé à l'égard de ce raisonnement ? et enfin l'expression figurée **quid sibi vult...?** qu'on traduit ordinairement par que veut dire...? ou que signifie...? mais dont la traduction exacte serait que prétend...? (*litt.* que veut pour soi ?)[5].

IV. Enfin, on trouve en latin (surtout dans la langue *familière* et dans la langue *poétique*) certains verbes signifiant écarter construits avec un datif d'avantage.

Ex. : PLAUT., *Curc.*, 605 : **obsecro, parentis ne meos** ***mihi*** **prohibeas.** — CIC., *Tusc.*, III, 22, 77 : **ut** ***sibi*** **virtutem traderet turpitudinemque depelleret**[6]. *Ad Fam.*, V, 20, 4 : **ut multa tam gravis** ***Valerianis prædibus ipsique T. Mario*** **depelleretur.** *P. red. in sen.*, 8, 19 : **qui metum** ***bonis,*** **spem** ***audacibus,*** **timorem** ***huic ordini,*** **servitutem depulit** ***civitati.*** — VIRG., *Géorg.*, III, 155 **(œstrum) arcebis** ***gravido pecori.*** *Égl.*, VII, 47 : **solstitium** ***pecori*** **defendite** (= **arcete**). — PERSE, I, 83 sq. : ***capiti*** **pericula pellere,** etc.[7].

2° Avec εἶναι, γίγνεσθαι, ὑπάρχειν[8], en grec, avec **esse** en latin, afin de marquer la personne pour laquelle, au profit de laquelle

---

1. Tandis que **vacare** ***aliqua re*** signifie « être exempt de quelque chose ».
2. Mais **temperare** ***sibi*** signifie « se modérer ». Cf. ci-dessus, p. 83.
3. **Consulere aliquem** signifie « consulter quelqu'un ». De là le mot plaisant de Cicéron : **consuli quidem te a Cæsare scribis, sed ego** ***tibi*** **ab illo consuli mallem.**
4. Cf. **Prospicere** ou **providere** ***exercitui*** **frumentum** « pourvoir aux provisions de blé nécessaires à l'armée ». Dans Cicéron (*ad Att.*, V, 1, 3 : **antecesserat Statius, ut prandium nobis videret**), le verbe simple **videret** est mis pour **provideret.**
5. Voy. CIC., *de Orat.*, II, 67, 269 : **quid** ***tibi*** **vis, insane?** « que prétends-tu...? » *De Sen.*, 18, 66 : **avaritia senilis quid** ***sibi*** **velit non intellego.** — T.-LIV. : III, 67, 7 : **pro deum fidem, quid** ***vobis*** **vultis?**
6. Mais cet exemple n'est pas aussi concluant que les autres, parce que **sibi** est en réalité le complément de **traderet,** et qu'on peut sous-entendre **a se** devant **depelleret.**
7. C'est ainsi qu'en grec, *et principalement chez les poètes*, les verbes signifiant « écarter » sont construits avec le datif. Cf. εἴργειν τινί (ESCHYLE, *Sept. c. Th.*, 416); ἀμύνειν τινί τι (HOM., *Il.*, XXI, 15) et absolument ἀμύνειν τινί (cf. HOM., *Il.*, IX, 435 : ἀμύνειν νηυσί) « écarter (qqch.) dans l'intérêt de qqn, *d'où* défendre, protéger ». EUR., *Suppl.*, 897 : ἀμύνειν χώρᾳ. ARIST., *Cher.*, 577 : ἀμύνειν τῇ πόλει (cf. THUC., II, 60, 3) et enfin : ἀλέξειν τινί τι (HOM., *Il.*, IX, 251) « écarter quelque malheur *dans l'intérêt de quelqu'un* », et ἀλέξειν τινί « défendre *ou* protéger quelqu'un », littéralement « écarter les dangers dans l'intérêt de quelqu'un » (HOM., *Il.* III, 9 ; XÉN., *Cyr.*, IV, 3, 2), etc.
8. Et chez les poètes avec φῦναι, πεφυκέναι, μένειν. Cf. SOPH. *El.*, 860 : **πᾶσι θνατοῖς** ἔφυ μόρος. *Trach.*, 440 : χαίρειν πέφυκεν οὐχὶ **τοῖς αὐτοῖς** ἀεί. *Ant.*, 564 : οὐ μένει | νοῦς **τοῖς κακῶς πράσσουσιν,** etc.

une chose existe, c'est-à-dire afin de signifier que telle ou telle personne *possède* telle chose[1]. Ce tour se rencontre dans toutes les périodes des deux langues[2].

Ex. : Hom., *Il.*, IX, 144 : τρεῖς δέ **μοι** εἰσι θύγατρες. — Plat., *Rep.*, 329, e : **τοῖς πλουσίοις** πολλὰ παραμύθιά φασιν εἶναι. — Xén., *Anab.*, VII, 7, 32 : σοῦ μὲν κρατοῦντος, δουλεία ὑπάρχει **αὐτοῖς**, κρατουμένου δέ σου, ἐλευθερία, etc.

Tér., *Phorm.*, 454 : suos *quoique* mos est. — Cic., *Tusc.*, I, 2, 3 : quo minus honoris erat *poetis*, eo minora studia fuerunt.

Remarques. — I. Au lieu de dire *mihi* **nomen est** *Tullius* (**cognomen** *mihi* **datum** ou **inditum est** *Cicero*, *puero* **parentes prænomen dixerunt** *Marcum*), on peut dire aussi, par attraction, *mihi* **nomen est** *Tullio* (**cognomen** *mihi* **datum** ou **inditum est** *Ciceroni*, *puero* **parentes prænomen dixerunt** *Marco*[3]). Toutefois l'expression particulière **nomen** ou **cognomen habere** se construit très correctement avec le génitif d'un *adjectif* pris substantivement ou d'un *substantif abstrait*.

Ex. : Cic., *de Sen.*, 2, 6 : **propterea quasi** *cognomen* **jam** *habebat* **in senectute** *sapientis*. *De Off.*, I, 19, 63 : **animus paratus ad periculum...** *audaciæ... nomen habeat* (cf. ci-après, § 108, Rem. I).

En dehors de ce cas, la construction de **nomen** (**cognomen,...**) **est** avec le génitif est *rare* et *peu correcte*.

Ex. : Vell., I, 11, 2 : **Q. Metellus,... cui ex virtute** *Macedonici* **nomen inditum.** — Tac., *Hist.*, IV, 18 : **castro quibus** *Veterum* **nomen est.**

Le tour employé par Salluste, *Hist.*, I, 75 (éd. Kritz), **...cui nomen** *oblivionis* **condiderant**, trouve son excuse en ce fait que **oblivionis** désigne une chose.

II. En latin, le datif de possession ne s'emploie qu'en parlant d'une *possession réelle* ou d'un *état de choses qui existe pour tel ou tel, à son profit*. Aussi les prosateurs de l'époque classique évitent-ils de dire **Ciceroni magna fuit eloquentia** (parce qu'il s'agit ici d'une des qualités de Cicéron); ils ne disent pas non plus : **huic provinciæ urbes sunt opulentissimæ tres.** En pareil cas, l'usage correct demande qu'on emploie **in** et l'ablatif : *in Cicerone* **magna fuit eloquentia** — *in provincia* **urbes sunt**, etc. Mais cette règle qui n'est déjà pas toujours observée par Salluste[4] tomba de bonne heure en désuétude et l'on a remarqué que Q.-Curce ne l'applique plus du tout[5].

---

1. L'emploi du datif possessif appartenait vraisemblablement à la langue indo-européenne primitive.

2. Dans ces locutions, le datif n'est pas tout à fait le synonyme du génitif possessif; il y a, en effet, une différence de sens marquée entre les deux phrases : ἦσαν **αὐτῷ** ἑπτὰ μναῖ et ἦσαν **αὐτοῦ** ἑπτὰ μναῖ. La première phrase répond à la question « qu'est-ce qu'il avait ? » et la seconde à « qu'est-ce qui avait sept mines ? » La même remarque s'applique au latin : **erat** *ei* **domus** et **erat** *ejus* **domus**. C'est pour cette raison que dans T.-Live (XXII, 45, 5 : *cui* **sors ejus diei imperii erat**) Riemann a cru devoir corriger la leçon du manuscrit P et écrire *cujus* **sors diei ejus imperii erat**, littéralement : « à qui appartenait le lot qui consistait à commander ce jour-là. »

3. Cette attraction est inconnue en grec. « Il se nomme Helenus » se dit : ὄνομά ἐστιν **αὐτῷ Ἕλενος**, ou ὀνομάζεται **ὄνομα Ἕλενος**, ou enfin : ὄνομα **αὐτῷ** κεῖται **Ἕλενος**. De même : « Je le nomme Helénus, je lui donne le nom d'Helénus » se dit : **ὄνομα** τίθημι **αὐτῷ Ἕλενον**. Enfin : « Cet individu s'attira le surnom de sycophante », οὗτος προσέλαβε **τὴν ἐπωνυμίαν συκοφάντης**, renferme un tour particulier dont il a été question ci-dessus, § 56, p. 52 ; cf. *ibid.*, n. 4.

4. Cf. Dræger, *hist. Synt. d. lat. Spr.*, t, I², p. 434.

5. Cf. Vogel (introd. de son éd. de Q.-Curce, Leipzig, 1874, 2ᵉ éd.), p. 30, qui cite entre autres exemples, III, 2, 17 : **erat** *Dareo* **mite ac tractabile ingenium.** IV, 10, 32 : **si quid** *tibi* **tui regis reverentia est.**

3° Avec un verbe passif au parfait ou à un temps dérivé du parfait, afin d'indiquer la personne *pour laquelle* telle ou telle action est (sera, a été) un *fait accompli*.

Ex. : Inscr. att. (cf. Meisterhans, *Gramm.*, 2e éd., p. 156, 172) : ἐψήφισται **τῇ βουλῇ**, litt. *pour le conseil*, le vote est un fait acquis. — Antiphon, V, 52 : εἴ τι **μοι** τοιοῦτον εἴργαστο, *litt.* si *pour moi* un crime pareil existait à l'état de fait accompli. — Lysias, XXIV, 4 : τοσαῦτά **μοι** εἰρήσθω. — Xén., *Anab.*, I, 8, 12 : πάνθ' **ἡμῖν** πεποίηται, etc.[1].

Cic., *ad Fam.*, V, 19, 2 : ***mihi*** **consilium captum jamdiu est**[2]. — Plaute, *Epid.*, III, 4, 31 : **argenti quinquaginta *mi* illa *emptast* minis**. — Cic., *Tusc.*, II, 1, 2 : **disputatione, quæ *mihi* nuper habita est** (que j'ai soutenue et qui existe pour moi à l'état de fait accompli). — Sall., *Jug.*, 70, 2 : **ex hoc facto *illi* gloria opesque inventæ** (**sunt**), ce qui avait été *pour lui* une source de gloire et de profit, etc.

Remarques. — I. Par analogie avec ces constructions, on finit, en latin, par employer le datif comme complément de formes d'aoriste passif.

Ex. : Cic., *Tusc.*, II, 4, 10 : ***est*** **igitur *ambulantibus* ad hunc modum sermo ille *nobis* constitutus.** *Ad Att.*, VIII, 3, 7 : **legionem *Fausto* conscriptam.**

Cette construction, assez rare chez Cicéron, devient plus fréquente chez Tite-Live et se généralise chez les écrivains postérieurs.

II. Enfin les *poètes* et certains prosateurs, comme Tacite, emploient *avec une forme quelconque du passif* le datif[3], au lieu de **ab** et de l'ablatif, pour désigner l'auteur de l'action[4].

---

1. Brugmann, *Griech. Gr.*[2], p. 209, fait remarquer que dans les phrases de ce genre le datif et l'instrumental se touchent de très près et qu'il est souvent difficile de les séparer l'un de l'autre. Toutefois il est des cas où l'on voit nettement que le datif exprime une nuance de sens particulière ; une locution comme : τοσαῦτά μοι εἰρήσθω, présente la personne désignée comme considérant le résultat de son action (cf. Koch, trad. Rouff, p. 318). C'est là l'usage classique et régulier de ce datif ; mais dans la langue courante on en vint à employer ce cas au lieu de ὑπό avec le génitif. L'exemple le plus curieux est celui-ci que cite Meisterhans (§ 47, datif, 4), d'après une inscription : ἀπὸ τοῦ ὠφλημένου **Σωπόλιδι** ἀργυρίου « au moyen de l'argent dû *par Sopolis* », et non « dû à Sopolis ».

2. En latin, cet emploi particulier du datif semble bien se rattacher au datif possessif dont il vient d'être question. **Res *mihi* cognita *est*** équivaut en effet à **rem *habeo* cognitam**, périphrase qui sert à exprimer plus fortement que le parfait **cognovi** qu'on est en possession du résultat de l'examen fait. Comparez Cic., *div. in Cæc.*, 4, 11 : **meam fidem quam habent spectatam jam et *cognitam***, et 6, 20 : **eum... cujus fides *est nobis* cognita**. D'autre part, on sait que l'idée de possession est souvent très effacée. De même qu'on dit en français : « J'ai une opinion très arrêtée, » « j'ai du plaisir à le voir », sans qu'il y ait dans ces locutions l'idée d'une *possession réelle*, de même en grec et en latin, le datif avec **est** donne naissance à des expressions d'un sens très général, signifiant que tel ou tel état de choses existe pour telle personne. C'est à ces locutions-là que se rattache le datif complément des parfaits passifs.

3. En grec, on trouve aussi le datif avec des formes autres que celles du parfait ou des temps qui en dérivent, mais cet emploi est très rare.

Ex. : Thuc., I, 51 : **τοῖς Κερκυραίοις** οὐχ ἑωρῶντο αἱ νῆες (« étaient invisibles pour... » — Mén., *Sent.*, 511 : τἀληθὲς **ἀνθρώποισιν** οὐχ εὑρίσκεται (« est introuvable pour... »).

4. Kühner, *ausf. Gr. d. lat. Spr.*, t. II, p. 240, cite trois exemples de ce tour dans Tite-Live ; mais

Ex. : Virg., *Én.*, III, 390 : cuncta *malis* habitantur mœnia *Grais*. *Ibid.*, 412 : læva *tibi* tellus et longo læva petantur | Æquora circuitu, etc. — Tac., *Agr.*, 10 : *Gallis* in meridiem etiam inspicitur. *Germ.*, 16 : nullas Germanorum *populis* urbes habitari, etc.

A l'époque classique, les verbes passifs probari et intellegi sont les seuls qui admettent cette construction avec le datif.

Ex. : Cic., *de Orat.*, III, 10, 37 : ut... id a me genus exprimi sentiretis quod maxime *mihi ipsi* probaretur[1]. *De Sen.*, 11, 38 : semper... in his studiis laboribusque *viventi* non intellegitur quando obrepat senectus.

III. Il ne faut pas confondre les constructions dont on vient de parler avec celles dans lesquelles le datif a le sens très net du datif d'*avantage*.

Ex. : Cic., *de Nat. deor.*, II, 48, 123 : sic *dissimillimis bestiolis* communiter cibus quæritur (il y aurait à l'actif sic dissimillimæ bestiolæ *sibi* cibum quærunt). *In Verr.*, II, 5, 45, 118 : *cui* ex omni gemitu doloreque certa merces comparabatur (= qui *sibi* mercedem comparabat). *Tusc.*, V, 24, 68 : sumatur... *nobis* quidam præstans vir optimis artibus (= sumamus *nobis* virum quendam), etc.

4° Avec l'adjectif verbal en -τέος et avec l'adjectif verbal en -ndus pour marquer que telle ou telle obligation existe *pour* telle personne[2].

Ex. : Xén., *Mém.*, III, 6, 3 : ὠφελητέα **σοι** ἡ πόλις ἐστίν. — Dém., VI, 28 : περὶ τῶν **ὑμῖν** πρακτέων.

Cic., *in Verr.*, II, 3, 43 : sentio moderandum *mihi* esse jam orationi meæ. *De Orat.*, I, 23, 105 : gerendus est *tibi* mos adulescentibus.

Dans chacun de ces deux exemples, l'autre datif est le complément direct du verbe : moderari *orationi*; — morem gerere *adulescentibus*.

---

dans le premier (I, 23, 10) il faut considérer quærentibus utrinque comme un ablatif absolu sans sujet exprimé (cf. ci-après, *Ablatif*) et traduire : « comme on cherchait des deux côtés ; » quant au troisième exemple (XXII, 34, 8), Madvig a corrigé : contemni *a* patribus, au lieu de contemni patribus. En revanche, Kühner ne cite pas une phrase de Cicéron où mihi paraît bien être mis pour a me : *ad Attic.* XVI, 13 *a*, 1 : ante scripta epistula... prior *mihi* legi cœpta est. On prend ordinairement legi comme synonyme de recitari dans ce passage ; mais la suite de la lettre ne permet pas d'accepter cette interprétation.

1. Dans le sens de « être approuvé » on trouve aussi le verbe probari avec un complément à l'ablatif précédé de ab, et ce tour est très classique, cf. Cic., *ad Fam.*, XI, 14, 1 : mea consilia... *a te* probari. Il est inutile de citer les passages où aliquid probatur *alicui* est le passif régulier de probare aliquid *alicui* « faire approuver quelque chose à quelqu'un ».

2. Tandis qu'en grec la construction du datif est la seule autorisée avec l'adjectif verbal en -τέος, on peut, en latin, employer ab avec l'adjectif verbal en -ndus ; mais dans ce cas, le sens est différent.

Ex. : Cic., *de har. resp.*, 3, 5 : eum nunquam *a me* esse accusandum putavi. Le sens est : « Je n'ai jamais cru qu'il convînt qu'il fût accusé *par moi* (plutôt que par un autre). »

Avec mihi, il faudrait traduire : « Je n'ai jamais cru que ce fût pour moi un devoir de l'accuser », ce qui, dans le cas présent, n'aurait aucun sens. Voy. sur cette question Audouin, *Rev. de phil.*, XI, p. 69-74.

§ 3. — Datif de sentiment.

90. — En grec et en latin, on ajoute souvent au verbe le datif d'un pronom personnel, pour désigner une personne qu'on suppose devoir prendre un intérêt quelconque à l'action marquée par le verbe[1].

Ce tour très vif et parfois très énergique se rencontre souvent en grec, mais *surtout* dans la langue de la conversation familière et naturellement aussi dans les dialogues, dans la satire et dans le style épistolaire.

On emploie ainsi le pronom de la première personne.

Ex. : Hom., *Il.*, XIV, 501 : εἰπέμεναί **μοι**, Τρῶες, ἀγαυοῦ Ἰλιονῆος | πατρὶ φίλῳ καὶ μητρὶ γοήμεναι, Troyens, dites, *je vous prie*, au père... d'Ilionée... de verser des larmes.... *Od.*, IX, 42 : ὡς μήτις **μοι** ἀτεμβόμενος κίοι ἴσης, *je ne veux pas* que personne s'en aille dépouillé de la part égale qui lui revient. — Xén., *Cyr.*, I, 3, 2 : ὁρῶν δὲ τὸν κόσμον τοῦ πάππου, ἐμβλέπων αὐτῷ, ἔλεγεν (Κῦρος) · Ὦ μῆτερ, ὡς καλός **μοι** ὁ πάππος, que *je trouve* beau mon grand-père ! — Plat., *Rép.*, 389, d : τί δέ; σωφροσύνης ἄρα οὐ δεήσει **ἡμῖν** τοῖς νεανίαις (*dirons-nous, penserons-nous* donc que...). — Dém., XVIII, 178 : τούτῳ πάνυ **μοι** προσέχετε τὸν νοῦν, prêtez, *je vous prie*, votre attention à ceci.

Et aussi le pronom de la deuxième personne :

Ex. : Xén., *Cyr.*, I, 3, 14 : ὦ παῖ, ἢν μένῃς παρ' ἐμοῦ, πρῶτον μὲν τῆς παρ' ἐμὲ εἰσόδου **σοι** οὐ Σάκας ἄρξει (l'idée signifiée par σοι correspond à peu près au français : « Vois-tu cela? » — Lucien, *Dial. des morts* : ἀπ' ἐκείνου τυφλός εἰμί **σοι**, ὦ Πόσειδον (tu sais maintenant toute l'histoire), etc.

En latin, les premières traces de cette construction paraissent se trouver dans l'expression vive et familière **em tibi** si fréquente chez les comiques, quand il est question de coups, et avec laquelle on doit sous-entendre **habeto**, ce qui rattache directement le tour au datif d'intérêt[2]. On la reconnaît ensuite dans les locutions **em (en) *tibi***

---

1. Cet emploi du datif est propre à toutes les langues : on le retrouve en français et l'on connaît le vers de Boileau : « Prends-*moi* le bon parti, laisse là tous les livres. » Sous prétexte que l'on peut supprimer le pronom au datif sans changer le sens général de la phrase, certains grammairiens avaient cru devoir dire qu'en pareil cas le pronom était explétif. Mais c'était méconnaître l'importance particulière de cette tournure, qui sert à exprimer que la personne désignée prend part moralement ou intellectuellement à l'action du verbe. Le premier, Buttmann a proposé d'appeler ce datif *dativus ethicus*, terme peu clair qu'on peut traduire en français par l'expression moins obscure dont nous nous sommes servis. Les explications qui précèdent montrent que ce datif de sentiment est une variété du datif d'intérêt.

2. Cf. cette inscription d'une balle de fronde trouvée à Ascoli : **em *tibi* malum malo**. Voy. Zangemeister (*Ephem. epigr.*, VI, p. 36) cité par Landgraf (*Archiv...* de Wœlfflin, t. VIII, p. 49), auquel j'emprunte ces exemples.

adest, adsunt, etc., (cf. PLAUTE, *Mil.*, 847; APUL., *Mét.*, I, 18; JUL. VAL., II, 14)[1], puis dans l'expression **en vobis** créée par T.-Live sur le modèle de la précédente (cf. V, 18, 3) mais qui eut peu de succès[2]. Parallèlement à la locution **em** ou **en tibi** se développe **ecce tibi**, d'abord assez timidement (cf. PLAUT., *Stich.*, 577), puis plus hardiment chez l'auteur de la Rhétorique à Hérennius, dans Varron, dans Cicéron (surtout dans sa correspondance), dans Virgile, Pline le Jeune et Minucius Félix. Enfin les particules **en** ou **ecce** sont remplacées souvent par **at** ou par **hic** dans les expressions **at tibi** et **hic tibi**[3], celle-ci particulièrement fréquente à l'époque de Cicéron.

En dehors de ces cas, le datif du pronom personnel se trouve *surtout* dans les interrogations vives ou dans les apostrophes, plus rarement dans les propositions ordinaires.

EX. : PLAUTE, *Mil.*, I, 1, 5 : **nam ego hanc machæram *mihi* consolari volo.** — CATON, *de Re rust.*, 70, 15 : **hoc vinum durabit *tibi* usque ad solstitium** (tu le verras). — TÉR., *Eun.*, 1053 : ***mihi* illam laudes?** — CIC., *in Verr.*, 3, 213 : **tu *mihi* istius audaciam defendis** (dans ces deux phrases **mihi** exprime l'indignation de celui qui parle). — VIRG., *Én.*, I, 136 : **post *mihi* non simili pœna commissa luetis.** V, 162 : **quo tantum *mihi* dexter abis?** *Ibid.*, 391 : **ubi nunc *nobis* deus ille magister?** — HOR., *Ép.*, I, 3, 15 : **quid *mihi* Celsus agit?** que fait *mon cher* Celsus? — T.-LIVE, XXII, 60, 25 : **hæc *vobis* istorum per biduum militia fuit!** — PLINE LE JEUNE, *Ép.*, IV, 11, 2 : **quos *tibi,* fortuna, ludos facis?** — FRONTON, p. 35, 16: **vide *tibi* istos equites.** Cf. p. 23, 15 : **plane multum mihi facetiarum contulit istic Oratius Flaccus.** — APUL., *Mét.*, IX, 5 : **sicine otiosus ambulabis *mihi?***

REMARQUES. — I. L'emploi de ce datif est ordinairement borné aux pronoms de la première et de la deuxième personne.

En grec, on trouve quelques rares exemples du pronom de la troisième personne.

EX. : PLATON, *Rép.*, 343, a : εἰπέ μοι, ἔφη ὁ Σωκράτης, τίτθη σοι ἔστι; Τί δαί; ἦν δ' ἐγώ· οὐκ ἀποκρίνεσθαι χρῆν μᾶλλον ἢ τοιαῦτα ἐρωτᾶν; Ὅτι τοί σε, ἔφη, κορυζῶντα περιορᾷ καὶ οὐκ ἀπομύττει δεόμενον, ὅς γε **αὑτῇ** οὐδὲ πρόβατα οὐδὲ ποιμένα γιγνώσκεις.

---

1. Quelquefois le verbe **adesse** doit être suppléé. Cf. CATULLE, LXI, 149 : **en *tibi* domus.** Térence emploie le même tour, mais sans **em** ou **en**. Voyez le lexique de Térence de *Lemaire* (Paris, 1828) : **mulier *tibi* adest; Phædria *tibi* adest; una adsunt *tibi;* jam hæc *tibi* aderit supplicans; illam simul *tibi* hic ego adfuturam hodie scio**, etc. Dans aucune de ces constructions le datif ne peut être considéré comme le complément du verbe ; il indique la personne qui doit prendre intérêt à la présence d'un tel. Cf. RIEMANN, *Études*, etc., p. 265, n. 1, de la 2e édition.

2. On ne la retrouve que dans APULÉE, *Apol.*, 63 ; SYMM., *Ep.* I., 11, 2 ; GREG. DE TOURS, *Hist. fr.*, VII, 38. Cf. A. KŒHLER, *Archiv*... de Wœlfflin, VI, 37.

3. Voy. aussi SALL., *Cat.*, 52, 11 : ***hic mihi* quisquam mansuetudinem et misericordiam nominat!** « Hé! qu'on vienne me parler de douceur et de compassion ! » Ce serait une erreur de prendre **mihi** pour le complément indirect de **nominat**.

En latin les poètes emploient quelquefois la troisième personne.

Ex. : Hor., *Sat.*, I, 4, 34 sq. : **dummodo risum | excutiat *sibi***, pourvu qu'il *ait le plaisir* de faire rire. — Ov., *Fast.*, VI, 173 : **piscis adhuc illi populo sine fraude natabat.**

Ovide remplace même souvent le pronom de la troisième personne par un participe.

Ex. : *Mét.*, VI, 656, ***quærenti* iterumque vocanti... prosiluit.** *Ib.*, VII, 320 : ***mirantibus* (balatum) exilit agnus.**

Ces datifs sont déjà presque des datifs du point de vue. cf. §§ 91 sqq.

II. On peut rattacher à cet emploi du datif certaines expressions qui marquent les sentiments avec lesquels quelqu'un accueille une *action* ou une *affirmation*.

Ex. : τοῦτό ἐστιν ἐμοὶ βουλομένῳ, ἡδομένῳ, ἀσμένῳ, ἀχθομένῳ, cela arrive alors que j'en suis content ou fâché, cela m'est agréable ou désagréable.

Certains auteurs latins (Salluste, T.-Live, Tacite) ont essayé d'introduire en latin l'expression **hoc mihi volenti est**, traduction d'une des locutions grecques citées. Cf. T.-Live, XXI, 50, 10 : ***quibusdam volentibus* novas res fore** (un changement de régime *sera bien accueilli* de certaines gens ; *litt.* se présentera à certaines gens qui le désirent).

§ 4. — Datif de relation.

91. — Le datif pouvant exprimer, d'une manière générale, l'intérêt qu'une personne prend à tel ou tel fait, on comprend qu'on ait été amené à l'employer pour désigner la personne *par rapport à laquelle* une affirmation est vraie. Mais il semble qu'il faille chercher l'origine de cet usage dans des phrases où le datif peut se traduire par au jugement de... ou aux yeux de...

En grec, cette construction est fréquente surtout chez les Tragiques.

Ex. : Sophocle, *Œdipe à Colone*, 1446 : ἀνάξιαι γὰρ **πᾶσίν** (lat. ***omnibus*, omnium judicio**) ἐστε δυστυχεῖν. *Ant.*, 904 : καίτοι σ' ἐγὼ ἐτίμησα **τοῖς φρονοῦσιν** εὖ[1] (aux yeux des gens raisonnables). *Aj.*, 1282 : ἆρ' **ὑμῖν** οὗτος ταῦτ' ἔδρασεν ἔνδικα ; *Œdipe-Roi*, 616 : καλῶς ἔλεξεν **εὐλαβουμένῳ** πεσεῖν (aux yeux de quiconque veut éviter les faux pas). — Euripide, *Médée*, 580 : **ἐμοὶ** γὰρ ὅστις ἄδικος ὢν σοφὸς λέγειν | πέφυκε, πλείστην ζημίαν ὀφλισκάνει. — Xénophon, *Mém.*, IV, 6, 4 : ὁ τὰ περὶ τοὺς θεοὺς νόμιμα εἰδὼς ἂν **ἡμῖν** εὐσεβὴς ὡρισμένος εἴη[2]. — Démosthène, XX, 54 : ὁ λόγος αἰσχρὸς **τοῖς σκοπουμένοις**, etc.[3].

1. L'adverbe εὖ retombe sur ἐτίμησα.

2. Il n'est peut-être pas téméraire de penser que ce sont des constructions comme celles-ci qui ont créé l'usage dont nous rendons compte ici. Dans cette phrase, en effet, le datif ἡμῖν peut être encore rattaché grammaticalement au participe parfait ὡρισμένος avec le sens indiqué ci-dessus, § 89, 3° ; plus tard, on se dispensa d'exprimer le rapport d'une façon aussi complète et le datif seul servit à rendre l'idée.

3. Le rapport est souvent indiqué en grec d'une façon plus expresse, à l'aide de la préposition παρά qu'on ajoute au datif. Cf. Hérodote, III, 160 : Ζωπύρου οὐδεὶς ἀγαθοεργίην Περσέων ὑπερεβάλετο

REMARQUE. — On ajoute ordinairement au datif de la personne la particule ὡς, pour exprimer que le fait énoncé par le verbe n'est vrai que par rapport à la personne désignée.

Ex. : SOPHOCLE, *Ant.*, 1161 : Κρέων γὰρ ἦν ζηλωτός, **ὡς ἐμοί**, ποτε, aux yeux d'un homme comme moi (dans ma situation) Créon paraissait digne d'envie[1]. *Œdipe à Colone*, 76 : ἐπείπερ εἶ | γενναῖος **ὡς ἰδόντι** πλὴν τοῦ δαίμονος, car, pour qui te voit, tu as l'âme généreuse, malgré ta mauvaise fortune. — PLATON, *Rép.*, 389 d : σωφροσύνης δὲ **ὡς πλήθει** (du moins au jugement de la foule) οὐ τὰ τοιάδε μέγιστα (sous-ent. ἐστίν), ἀρχόντων μὲν ὑπηκόους εἶναι, αὐτοὺς δὲ ἄρχοντας τῶν ἡδονῶν.

Dans quelques exemples, la particule ὡς a un sens encore plus précis et signifie que la personne désignée l'est à l'exclusion de toutes les autres :

Ex. : SOPHOCLE, *Œdipe à Colone*, 20 : μακρὰν γὰρ **ὡς γέροντι** προὐστάλης ὁδόν, car elle est longue, *du moins pour un vieillard*, la route que tu as faite. — PLATON, *Sophiste*, 226 c : ταχεῖαν **ὡς ἐμοὶ** σκέψιν ἐπιτάττεις, tu m'imposes un examen bien court, du moins pour moi (je ne parle pas pour les autres)[2].

92. — Ce datif se rencontre aussi fréquemment en latin, à toutes les périodes de la langue[3] :

Ex. : ENNIUS, *Ann.* fr., v. 284 (*Vahlen*) : **Hostem qui feriet, *mihi*** (à mes yeux) **erit Karthaginiensis.** — PLAUTE, *Amph.*, 909 : **Uti me purgarem *tibi***[4]. — CIC., *Parad.*, 36 : **An ille *mihi* liber, cui mulier imperat?** — CÆLIUS AP. CIC. (*ad Fam.*, VIII, 1, 4) : **Tui politici libri *omnibus*** (au jugement de tous) **vigent.** — VIRGILE, *Égl.*, I, 7 : **Erit ille *mihi* semper deus** (cf. *En.*, XI, 416)[5]. — SÉNÈQUE, *de Benef.*, VII, 21, 2 : **Ille *tibi* vivit.** — TACITE, *Ann.*, I, 42 : **An cives** (appellem), ***quibus* tam projecta senatus auctoritas est.** — PLINE LE JEUNE, *Ép.*, I, 3, 5 : **Tu mihi enitere, ut *tibi* ipse sis tanti, quanti videbaris *aliis* si *tibi* fueris.** — SALVIEN, *Épist.*, IX, 14 : **Scriptor ille humilis est in oculis suis et vilis *sibi***[6].

παρὰ Δαρείῳ κριτῇ. SOPHOCLE, *Trach.*, 589 : δοκεῖς **παρ' ἡμῖν** οὐ βεβουλεῦσθαι κακῶς. HYPÉRIDE, VII, 12 : Λυκοῦργον **παρὰ τούτοις** μέτριον καὶ ἐπιεικῆ δοκοῦντα εἶναι.

On peut comparer, en latin, l'usage que fait Tacite de la préposition **apud** avec l'accusatif, dans le même sens :

Hist., I, 29 : **Aut perire hodie necesse est, aut, quod æque *apud bonos* miserum est, occidere.**

1. Cet emploi de ὡς se rattache étroitement à celui dont il sera question plus loin (*Conjonction*) : la particule sert là, comme ici, à exprimer que le fait est vrai *dans l'opinion* de tel ou tel sujet.

2. Voyez KÜHNER, *ouv. cité*, t. II, 367 sq. et cf. RUMPEL, *ouv. cité*, p. 282 sq.

3. Voyez sur ce sujet l'intéressante monographie de CHR. HAUSER, *der partizipiale Dativ des örtlichen und geistigen Handpunktes nach Ursprung und Gebrauch bei der lateinischen Schriftstellern* (Gymn. Programm., Bozen, 1878). Landgraf l'a utilisée dans l'étude citée, *Archiv*... de Wœlfflin, t. VIII, p. 50 sqq.

4. Cf. CESAR, *de B. Gall.*, I, 28, 1 : **Si *sibi* purgati esse vellent**, « s'ils voulaient être justifiés *à ses yeux*. »

5. Les poètes remplacent souvent le pronom **mihi** (**tibi**) par l'expression plus concrète **oculis meis** (**tuis**).

Ex. : TIBULLE, *Eleg.*, IV, 13, 3 : ..... **Nec jam te præter in urbe**
Formosa est *oculis* ulla puella *meis*.

6. Remarquez **in oculis suis** remplaçant **sibi**. Ces exemples sont empruntés à l'étude de Landgraf

93. — Mais c'est surtout le datif du participe que le latin, comme le grec d'ailleurs, emploie pour exprimer *par rapport à qui* telle ou telle affirmation est vraie.

Ce tour sert ordinairement pour indiquer la situation réelle qu'occupe la personne au point de vue de laquelle on se place, mais on l'emploie aussi au figuré, pour signifier le point de vue de l'esprit.

En grec, cela est surtout fréquent pour indiquer[a] une *position géographique* ou[b] une *circonstance de temps*.

Souvent le participe au datif n'est pas accompagné du nom de la personne qui reste indéterminée.

a) Hérodote, VI, 33 : ἀπὸ Ἰωνίης ἀπαλλασσόμενος ὁ ναυτικὸς στρατὸς τὰ ἐπ' ἀριστερὰ **ἐσπλέοντι** τοῦ Ἑλλησπόντου αἵρεε πάντα. — Thucydide, I, 24, 1 : Ἐπίδαμνός ἐστι πόλις ἐν δεξιᾷ **ἐσπλέοντι** τὸν Ἰόνιον κόλπον. — Xénophon, *Cyr.*, VIII, 6, 20 : λέγεται (Κῦρος) καταστρέψασθαι πάντα τὰ ἔθνη, ὅσα Συρίαν **ἐκβάντι** οἰκεῖ μέχρι ἐρυθρᾶς θαλάσσης.

b) Homère, *Il.*, XXIII, 109 : **μυρομένοισι** δὲ **τοῖσι** φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠώς. — Hérodote, VI, 27 : **παισὶ** γράμματα **διδασκομένοισι** ἐνέπεσε ἡ στέγη. — Thucydide, III, 29, 2 : ἡμέραι μάλιστα ἦσαν **τῇ Μιτυλήνῃ ἑαλωκυίᾳ** ἑπτά, ὅτ' ἐς τὸ Ἔμβατον οἱ Λακεδαιμόνιοι κατέπλευσαν[1]. — Xénophon, *Anab.*, VI, 1, 10 : **Ξενοφῶντι** διὰ τῆς μεσογαίας **πορευομένῳ** οἱ ἱππεῖς προκαταθέοντες ἐντυγχάνουσι πρεσβεύταις. — Platon, *Protag.*, 321, c : **ἀποροῦντι** δὲ **αὐτῷ** ἔρχεται Προμηθεύς.

En latin, l'usage est le même qu'en grec, à cette différence près que les Grecs préfèrent employer le datif singulier[2], tandis que les Latins se servent plus volontiers du pluriel[3].

---

signalée ci-dessus. Voy. *Archiv.* de Wœlfflin, t. VIII, p. 51. Je dois beaucoup, comme on s'en apercevra encore tout à l'heure, à ce travail si complet et si bien ordonné.

1. Dans des expressions de ce genre, il est rare qu'il n'y ait pas un participe déterminant le nom au datif. C'est par exception que Thucydide a écrit, I, 13, 4 : ἔτη δὲ μάλιστα καὶ **ταύτῃ τῇ ναυμαχίᾳ** (« depuis cette bataille navale ») ἑξήκοντα καὶ διακόσιά ἐστι μέχρι τῆς τελευτῆς τοῦδε τοῦ πολέμου (cf. Démosthène, p. 541, 10 : ἔτη ὀκτὼ **τῇ κρίσει ἐκείνῃ** διαγεγονότα, « huit ans se sont écoulés depuis ce jugement »). Il ne faut pas confondre cette construction avec celle-ci, qui est très correcte, Thuc., V, 20 : εὑρήσει δέκα ἔτη **τῷ πρώτῳ πολέμῳ** διαγεγενημένα. Cette phrase veut dire que la guerre a duré dix ans et non pas que dix ans se sont écoulés depuis la première guerre.

Le datif τῷ πρώτῳ πολέμῳ est construit avec διαγεγενημένα comme complément d'un verbe passif, διαγιγνέσθαι signifiant souvent « passer jusqu'au bout ».

2. Toutefois cf. Xenophon, *Anab.*, III, 2, 22 : οἱ ποταμοὶ **προϊοῦσι** πρὸς τὰς πηγὰς διάβατοι γίγνονται. Thucydide, IV, 56, 1 : τοῖς Ἀθηναίοις τότε τὴν παραθαλάσσιον **δηοῦσι** τὰ μὲν πολλὰ ἡσύχασαν (οἱ Λακεδαιμόνιοι). Cf. Thuc., IV, 120 ; VIII, 24 ; Xen., *Hell.*, II, 1, 27. Se fondant sur cette observation, Landgraf (*l. l.*, p. 52) croit pouvoir, d'après Wœlfflin (*Act. semin. phil. Erlang.*, t. II, p. 140), reconnaître l'influence du grec dans les passages où le singulier est employé au lieu du pluriel (T.-Live, XXVI, 24, 11 ; 26, 2 ; XXVIII, 18 ; XXXII, 4, 3 ; Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, III, 3). Pour que cette assertion fût exacte, il faudrait qu'il fût bien évident que, dans cette construction, le pluriel est en latin la règle et le singulier l'exception ; une statistique exacte et complète manque encore. Toutefois il convient d'ajouter que l'usage des poètes (et celui de Virgile en particulier) semble donner raison à Landgraf.

3. Comme cette tournure est étrangère à la langue latine archaïque et que parmi ceux qui s'en servent

Ex. : César, *de B. civ.*, III, 80, 1 : **Gomphos pervenit, quod est oppidum primum Thessaliæ *venientibus* ab Epiro.** — T.-Live, I, 8, 5 : **locum, qui nunc sæptus *descendentibus* inter duos lucos est.** XLII, 15, 5 : ***escendentibus* ad templum a Cirra... maceria erat**[1].

Remarques. — I. A partir de Tite-Live cette construction devient commune ; on la rencontre surtout chez les historiens, aussi bien chez les auteurs de l'*Histoire Auguste* que déjà chez Tacite ; mais les exemples sont aussi nombreux dans Sénèque et dans Pline ; enfin saint Jérôme en a fait un emploi étendu dans son petit traité *de situ et nominibus locorum Hebraicorum*. Mais les poètes du siècle d'Auguste et surtout les poètes postérieurs évitent de s'en servir.

II. La forme de participe employée est ordinairement celle du présent. Le parfait ne se rencontre pas avant Virgile (*Én.*, II, 713 : **Est urbe *egressis* tumulus**), qui voulait éviter sans doute d'introduire dans un vers une forme intolérable comme **egredientibus**. Quoi qu'il en soit, Virgile a été suivi par Pomponius Mela (II, 97 : ***egressis* fretum obvia insula**)[2], par Pline l'Ancien (*Hist. nat.*, XIV, 12 : **Padum *transgressis,*** IV, 61 : ***circumvectis* Criumetopon**) et par Tacite (*Agr.*, 10 : **sed *transgressis* enorme spatium velut in cuneum tenuatur**)[3].

III. En grec, comme en latin, on remplace assez souvent le datif par une proposition conditionnelle ou temporelle.

Ex. : Hom., *Il.*, XXI, 155 : ἥδε δέ μοι νῦν ἠὼς ἐνδεκάτη, ὅτ' ἐς Ἴλιον εἰλήλουθα (cf. *Odys.*, XXIV, 309 sq.; Isée, VI, 14). Comparez Tacite (*hist.*, III, 71 : ***subeuntibus***) et Stace (*Silves*, II, 2, 34 : **si *subeas***).

Cette substitution est rendue nécessaire en latin quand le participe devrait être au passé ; c'est ainsi que Salluste a dû écrire, *Cat.*, 55 : ***ubi descenderis* ad lævam.**

94. — Au lieu d'exprimer un point de vue réel, le participe peut exprimer, en quelque sorte, le point de vue de l'esprit.

Ex. : Hérodote, I, 4 : ἀληθέϊ δὲ λόγῳ **χρεωμένῳ** οὐ Κορινθίων τοῦ δημοσίου ἐστὶν ὁ θησαυρός. — Thuc., II, 49, 5 : τὸ μὲν ἔξωθεν **ἁπτομένῳ** σῶμα οὐκ ἄγαν θερμὸν ἦν. — Platon, *Rép.*, 589, c : πρὸς ἡδονὴν **σκοπουμένῳ** ὁ ἐπαινέτης τοῦ δικαίου ἀληθεύει.

C'est à cette construction qu'il faut rattacher le tour bien connu συνελόντι (εἰπεῖν) ou (ὡς) συνελόντι εἰπεῖν, à dire les choses comme (elles se présentent) pour quelqu'un qui résume.

---

le plus volontiers on compte Vitruve, chez qui l'influence du grec est sensible, on pourrait être tenté d'y voir un hellénisme introduit en latin. Mais cette conclusion serait trop absolue. Landgraf a montré (*l. l.*, p. 52) qu'elle est vraisemblablement sortie de la construction qui a été précédemment étudiée (§ 92) et qu'on peut résumer dans la formule ***mihi* est aliquid** « à mes yeux telle ou telle chose existe ». La seule différence, c'est qu'au datif simple on a ajouté un participe.

1. Voyez dans Kühnast, *Livianische Syntax*, p. 123, les exemples de ce tour, plus fréquent chez T.-Live que chez aucun autre auteur.

2. Il est intéressant de remarquer que Pomponius Mela semble préférer un autre tour à cet emploi du datif. Cf. II, 1, 1 : **per eundem annum in Mæotida *remeantibus* ad dexteram Europa est, modo sinistro lateri innavigantium apposita** ; et III, 8, 75. **Carmanii *navigantium dexterā* positi.**

3. Voy. Landgraf, *l. l.*, p. 52 sq.

En latin, la construction ne paraît devenir fréquente qu'à partir de Tite-Live : encore faut-il remarquer que, comme Salluste, il emploie souvent une proposition conditionnelle (cf. Sall., *Hist.*, IV, 61, 3 : **si vero æstumare voles** et T.-Live, VI, 11, 4 : **si quis vere æstimare velit**). Toutefois c'est chez lui qu'on trouve pour la première fois la formule devenue plus tard si commune **vere æstimanti** (cf. XXXVII, 58, 5)[1].

§ 5. — Datif servant à marquer la destination, l'usage, l'effet de telle ou telle chose.

95. — Cet emploi du datif, inconnu en grec[2], est sorti en latin des constructions précédemment étudiées. Entre les deux constructions **cano tibi**, je chante pour toi (en ton honneur) et **receptui cano**, je sonne pour la retraite, il y a cette seule différence que dans la première le datif désigne une personne et dans la seconde une chose ; mais dans l'une comme dans l'autre, le datif désigne l'objet en vue duquel se fait l'action.

La construction dans laquelle se montre le mieux la valeur particulière de ce datif est celle où il dépend d'un verbe marquant mouvement ou destination, comme **ire, venire, mittere, arcessere, capere, constituere, deligere, destinare, quærere, petere**, etc. Ordinairement le datif de destination est accompagné d'un autre datif désignant soit

1. On remarquera que dans ces sortes de formules le singulier est la règle et le pluriel l'exception (pour le pluriel, cf. T.-Live, VII, 10, 6 ; Tac., *Hist.*, II, 50 ; IV, 17 ; III, 8 ; Fronton, p. 58 *Naber*.). Landgraf explique en ces termes cette dérogation à la règle qu'il a donnée (cf. ci-dessus, § 93). L'emploi plus fréquent du singulier, dit-il, tient peut-être à ce que, dans la latinité classique, le datif du participe des verbes signifiant « considérer, examiner » servait à désigner la personne même de l'écrivain ; on connaît les formules si fréquentes au début des dialogues, des lettres, des discours de Cicéron : **cogitanti mihi, quærenti mihi**, etc. Plus tard, Virgile étendit cet emploi, comme dans le vers, *Én.*, VIII, 212 : ***quærenti*** (« pour Hercule qui cherchait ses bœufs ») **nulla ad speluncam signa ferebant**, et la nouvelle formule créée par lui exerça une influence sérieuse sur la construction étudiée.

2. Mais cette construction n'est pas propre au latin ; on la retrouve aussi en sanscrit, cf. B.-Delbrück, *die Grundlagen*, etc., p. 54. La formule ἀγαθῇ τύχῃ (ἀγαθῇ τύχῃ τῇ Ἀθηναίων) qu'on lit sur l'*inscription de Chalcis*, l. 40-41, n'est pas un *datif de but* : c'est un instrumental ou un *datif de manière;* cf. en latin : **bono** (**malo**) **publico**. Le grec construit comme *attribut* le nom que le latin met au datif pour indiquer l'effet ou le résultat.

Ex. : Xen., *Mém.*, II, 3, 6 : ὁ ἀδελφὸς ἐμοί, ὅπου ἂν παρῇ, **ζημία** μᾶλλον ἢ ὠφέλειά ἐστιν. *Hell.*, III, 1, 16 : ἐκείνῳ αὕτη ἡ χώρα **δῶρον** ἐκ βασιλέως ἐδόθη. — Isocr., I, 2 : ἀπέσταλκά σοι τόνδε τὸν λόγον **δῶρον**.

Quelquefois aussi le rapport est marqué par une préposition.

Ex. : Dem., p. 920, 26 : ἀναφέρειν τὴν ἀπόδοσιν **εἴς τινα**.

C'est par exception que le latin substitue au datif de destination le nominatif ou l'accusatif, comme le grec. Cf. cependant Cicéron, *de Fin.*, II, 18, 59 : **cujus mors tibi *emolumentum* futura sit**. — Virgile, *Égl.*, III, 101 : **idem amor *exitium* pecori pecorisque magistro**. — T.-Live, II, 22, 6 : **coronam auream Jovi *donum* in Capitolium mittunt**. — Tacite, *Germ.*, 44 : **neque nobilem neque ingenuum, ne libertinum quidem, armis præponere *regia utilitas* est** (pour **regibus utilitati est**).

la personne qui est l'objet indirect de l'action, soit la personne intéressée dans l'action.

Ex. : **virtus non datur** ***dono nobis*** (*complément indirect*); **venire** ***auxilio alicui*** (*datif d'avantage*).

Cette construction avait ses racines dans le fond même du latin, comme le prouvent les nombreux exemples qu'on en trouve dans la langue de l'agriculture et surtout chez les écrivains militaires. César seul en fournit une grande quantité :

Ex. : **arcessere** ***auxilio*** (*de B. Gall.*, III, 11, 2); **venire, succurrere, mittere, submittere** ***auxilio; subsidio*** **ducere, adducere, ire, venire;** ***præsidio*** **relinquere**[1], **mittere, ducere, educere;** ***receptui*** **canere; locum** ***castris*** **capere; diem constituere** ***concilio, colloquio, pugnæ;*** **locum diligere** ***castris, colloquio, domicilio;*** **diem dicere** ***colloquio;*** **tempus dare** ***colloquio*** (*de Bell. civ.*, I, 11, 3); **diem petere** ***indutiis*** (*de Bell. Gall.*, IV, 12, 1); **hortatur, ut se** ***imperio***[2] **natos meminerint** (*de B. Gall.*, VII, 37, 2), etc.[3]

A quelques-unes de ces expressions comme

receptui **canere, mittere** ***præsidio;*** **currere, venire, proficisci** ***subsidio,*** Cicéron ajoute **mittere aliquid** ***alicui muneri,*** envoyer à quelqu'un quelque chose *pour que ce soit un présent* (*in Verr.*, II, 5, 25, 64) et **dare alicui pecuniam** ***fœnori,*** donner à quelqu'un de l'argent *pour qu'il rapporte des intérêts.*

Dans la langue de Caton et de Varron on trouvait déjà le datif employé d'une manière assez libre avec des verbes qui ne suggéraient pas par eux-mêmes l'idée de destination.

Ex. : Caton, *de Re rust.*, 60 : ***granatui*** (*pour* la récolte des grains) **videto ut satis viciæ seras.** — Varron, *de R. r.*, I, 60 : **de olivitate oleas** ***esui*** **optime condi scribit Cato orcites,** touchant la récolte des olives, Caton dit qu'on met très bien en réserve *pour la consommation* l'espèce appelée orchis. *Ibid.*, III, 5, 4 : ***cibatui***

---

1. Il est intéressant de remarquer qu'avec le mot **præsidium,** T.-Live préfère employer le tour par **ad** avec l'accusatif, sans doute pour exprimer avec plus de netteté le rapport de destination.

Ex. : III, 5 : **L. Valerius** ***ad præsidium*** **urbis relictus** (cf. IV, 27, 1; VI, 22, 1; XXIV, 12, 4; XXVI, 42, 1; XXVIII, 46, 10).

Quelquefois même, mais beaucoup plus rarement la préposition **in** remplace **ad.**

Ex. : XXVIII, 28, 2 : ***in præsidium*** **missa legio** (cf. IV, 61, 10; IX, 24, 1; XXXI, 16, 17).

2. Cf. Cic., *p. Cluent.*, 15, 43 : **quod se non** ***suis commodis*****... natum esse arbitrabatur.** Mais avec **natus** Cicéron emploie de préférence **ad** avec l'accusatif.

3. Cf. Landgraf, *l. l.*, p. 56.

offas positas. *Sat. Men.*, 262 : lecto strato, matellam, ceteras res *esui usuique* præ se portant. *De ling. lat.*, X, 27 : eam dicimus muliebrem, quæ de eo genere est, quo *indutui* mulieres ut uterentur est institutum[1].

Mais c'est Virgile qui étendit le plus l'usage de ce datif. On trouve chez lui, à côté de constructions qui ne sont guère que des variétés de l'usage ordinaire, comme

Én., II, 216 : *auxilio* subire; XII, 733 : *subsidio* subire; V, 686 : *auxilio* vocare deos; VIII, 535 : arma *auxilio* ferre,

des tours bien plus libres et bien plus hardis, où le datif est employé au lieu de la préposition ad, pour marquer le but.

Ex. : *Én.*, VIII, 606 : *bello* lecta juventus; II, 798 : collecta *exilio* pubes; II, 315 : manum glomerare *bello;* III, 540 : armare *bello* equos; XI, 707 : se accingere *pugnæ;* X, 259 : me *pugnæ* paro[2]; XI, 649 : unum latus exserta *pugnæ;* VII, 482 : accendere *bello* animos.

Parmi les prosateurs qui ont subi le plus l'influence de la syntaxe poétique Tacite tient, on le sait, le premier rang ; il n'y a, par conséquent, rien d'étonnant à ce qu'il ait suivi Virgile sur ce point ; aussi trouve-t-on chez lui, entre autres exemples hardis :

Ann., I, 23 : centurionem *morti* deposcit; I, 51 : incessit *itineri* et *prœlio.* II, 7 : *honori* patris cum legionibus decucurrit. IV, 72 : *tributo* aderant. XIII, 32 : factum est senatus consultum *ultioni* juxta et *securitati.* XV, 54 : *vulneribus* (i. e. ad vulnera sananda) ligamenta parare, etc.

Remarques. — I. Par analogie avec receptui canere on pouvait dire en latin receptui signum, *litt.* le signal donné par la trompette *pour ordonner la retraite* (cf. Cic., *Phil.*, XIII, 15). On comprend donc que la langue ait étendu l'usage du datif de destination même après une foule de substantifs qui ne se rattachent nullement à des verbes. Beaucoup de ces tours, selon la remarque de Landgraf, servaient dans la langue de l'agriculture et de la médecine à remplacer certains mots composés que le latin était impropre à former, et ce procédé se retrouve en français, dans des expressions comme la bouteille à l'encre, le pot au lait, etc. Cf. Caton, *Agr.*, 10, 4 : opercula *doliis;* 5, 3 : *satui* semen, blé de semence ; V, 8 : pabulum *ovibus;* 11, 4 : ornamenta *bubus;* 70, 1 : *bubus*

---

1. Cf. Landgraf, *l. l.* On remarquera que dans ces exemples le datif de destination est celui des substantifs verbaux en -us. L'emploi de ces substantifs dans cette construction, remis en honneur par Tacite, devint surtout fréquent chez Apulée. Cf. Landgraf. *l. l.*, p. 60, 61.

2. Cette construction de parare se retrouve dans Ovide et dans Justin ; mais c'est sans doute par imitation de ce tour que T.-Live a construit avec le datif le participe adjectif paratus (I, 1, 8 ; XXI, 53, 11).

medicamentum; Apulée, *Mét.*, I, 23 : **oleum** ***unctui*** **et lintea** ***tersui,*** etc. L'usage de ce datif est ordinaire avec les mots **locus, dies, initium, finis, causa, materia, signum, ornamentum, tegimentum, remedium.**

De même, il ne semble pas douteux qu'il faille voir un datif de destination dans les locutions bien connues de la langue du droit **tutor liberis, patronus** (**advocatus**) **alicui, heres alicui,** parce que ces expressions se rattachent à d'autres plus complètes.

Ex. : **heres alicui institutus, tutor liberis constitutus,** etc.

Peut-être aussi faut-il voir dans l'expression militaire **legatus Lucullo,** un datif de destination, parce qu'on disait **legatum sibi legare.** Mais il paraît douteux qu'après les mots **servus, libertus, pater, mater, sobrinus, sobrina, avunculus, patruus, filius, sodalis, hospes,** etc., le datif soit autre chose qu'une extension du datif de possession, comme, en français, dans la locution familière la fille à Jérôme[1].

II. Pour les expressions dans lesquelles le datif est accompagné d'un adjectif verbal en **-ndus,** cf. ci-après, ch. de l'*adjectif verbal.*

96. — Au datif servant à marquer la destination se rattache la construction de **esse** avec un double datif, dont l'un est un datif d'*avantage* ou de *désavantage* (§ 89, 1°) et dont l'autre marque la *conséquence* ou l'*effet* de telle ou telle chose :

Ex. : **aliquid** ***mihi*** **est usui, fructui, dedecori, auxilio, bono, detrimento, fraudi, lucro, saluti, calamitati, impedimento, admirationi, amori, odio, dolori,** etc., quelque chose *tourne* à mon avantage, à mon profit, à ma honte, etc., quelque chose est pour moi une source d'ennuis, de chagrins, quelque chose m'est un objet d'admiration, d'amour, de haine, etc.; **hoc mihi** ***cordi*** (= **curæ**) **est,** j'ai cela à cœur, etc.

Remarques. — I. Cette construction du double datif a quelque analogie avec celle du double accusatif après les verbes **facere, creare,** etc. (§ 56); le datif de la chose, **cordi,** complète l'expression **aliquid est mihi,** de la même façon que l'accusatif attribut **consulem** complète l'expression **facere aliquem**[2].

II. Les substantifs qui sont joints au verbe **esse** pour marquer la destination sont, en règle générale, des mots abstraits ou tout au moins des mots concrets pris dans un sens abstrait, comme dans **aliquid mihi est** ***cordi*** (= **curæ**) ou dans **aliquid mihi est** ***frugi*** (= **fructui, utilitati**).

---

1. Tandis que la langue classique borne cet usage du datif possessif à un petit nombre de locutions toutes faites (***imperatori*** **legatus fuit,** ***illi*** **quæstor fueram,** etc.), les poètes et les prosateurs de l'époque impériale, à partir de T.-Live, reviennent à la liberté de la langue archaïque ou familière ; Cf. T.-Live, VII, 23, 4 : **auctor** ***patribus***; VIII, 4, 5 : **Romam caput** ***Latio*** **esse**; XXV, 18, 4 : ***Crispino*** **Badius Campanus hospes erat,** etc. — Tacite, *Ann.*, I, 22 : **plures** ***seditioni*** **duces**. I, 24 : **rector** ***juveni.*** III, 14 : **custos** ***saluti.*** II, 23 : ***Druso*** **proavus.** IV, 60 : ***Sejano*** **fautores** (mais ici le datif est dû peut-être à l'analogie de **favere**) ; II, 46 : ***paci*** **firmator**; VI, 43 : ***Tiberio*** **auxiliator** (toutefois songer à **auxilior**); XI, 8 : **is rex** ***Hiberis,*** etc. Cet usage, étendu encore par Apulée, se maintient jusqu'à la fin de la langue latine.

2. Cf. Kühner, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, t. II, p. 252, qui cite les deux études de Franz Nieländer, *der factitive Dativ in den Ciceronischen Schriften* (Progr. Krotoschin, 1874), et *der factitive Dativ bei Röm. Dichtern u. Prosaikern* (Progr. Scheidemühl, 1877).

III. On évite d'employer un adverbe pour modifier ces expressions, et les exemples suivants renferment des incorrections.

> CATON (cité par MACROBE, *Sat.*, III, 5, 10) : **Juppiter, si *tibi magis cordi est* nos ea tibi dare potius quam Mezentio, uti nos victores facias.** — LUCILIUS (cité par NONIUS, 88, 32) : **et quod *tibi magnopere cordi est*, mihi vehementer displicet.** — T.-LIVE, XXXV, 23, 1 : ***minus* ea bella, quæ gerebantur, *curæ patribus erant* quam exspectatio nondum cœpti cum Antiocho belli.**

Mais on peut ajouter au substantif abstrait un adjectif qualificatif et dire

> Ex. : **hoc mihi *magnæ* (*majori, maximæ*) ou *parvæ* (*minori, minimæ*) curæ est.**

97. — L'expression **est mihi** pouvant être souvent remplacée par **habeo,** on disait aussi, pour marquer le résultat :

> **habeo aliquid *quæstui,*** cela m'est une source de profit, **hoc habeo *religioni,*** ce m'est une source de scrupules, **hoc habeo *ludibrio,*** cela m'est un objet de dérision, etc.

98. — Pour exprimer le résultat de l'interprétation que l'on donne de la conduite d'une personne, on se sert encore du datif de destination dans les constructions bien connues :

> Ex. : ***dare* alicui aliquid *crimini* ou *culpæ; dare* (ou *ducere*) alicui aliquid *vitio* ou *laudi; vertere* alicui aliquid *vitio; tribuere* alicui, aliquid *ignaviæ, superbiæ,*** etc., faire à quelqu'un un crime ou un mérite de quelque chose, lui imputer quelque chose à lâcheté, à orgueil, etc.

§ 6. — Datif marquant le but[1].

99. — Chez les poètes et dans la langue postérieure de la prose, on sait que le datif s'emploie avec les verbes de mouvement, au lieu de l'accusatif précédé de **ad** ou de **in,** pour marquer le terme auquel aboutit un mouvement.

> Ex. : VIRG., *Én.*, VI, 177 sq. : **aramque sepulcri | Congerere arboribus *cæloque* (= ad cælum) educere certant.** II, 553 : **lateri (= *in* latus) capulo tenus abdidit ensem.**

---

1. Cf. NAHRHAFT, *der Gebrauch des lokalen Dativs bei Homer*, Vienne, 1867. — H. SCHROETER, *der Dativ zur Bezeichnung der Richtung in der lat. Dichtersprache* (Progr. Sagan, 1873). — H. PEINE, *de dativi apud priscos scriptores usu* (Strasbourg, 1878). — THIELMANN, *das Verbum dare*, Leipzig, 1882, p. 12 sqq. — SCHÆFFLER, *die Syntakt. Græcismen*, p. 50 sqq. — LANDGRAF, *l. l.*, p. 69 sqq.

Si cet usage apparaissait pour la première fois dans Virgile, on pourrait soutenir avec quelque vraisemblance que c'est un emprunt fait par lui à la syntaxe poétique grecque.

Ex. : Hom., *Od.*, IX, 287 : ἀναΐξας **ἑτάροις**, s'étant élancé *vers* ses compagnons. — Sophocle, *Antig.*, 1236 : ἤρεισε **πλευραῖς** μέσσον ἔγχος[1], il a enfoncé avec force son épée dans la poitrine.

Mais, s'il est vrai que ce datif est particulièrement développé chez Virgile, chez Ovide et chez Stace, il ne faut pas oublier que Plaute emploie **morti dare** (*Merc.*, II, 44) en regard de ***ad* mortem dare**. Cette construction appartenait donc vraisemblablement à la langue familière[2]; ce qui semble, en tout cas, le prouver, c'est qu'elle n'est pas propre seulement aux poètes ou à ceux qui les imitent, mais qu'elle se retrouve dans le *de Bello Hisp.*, 16 : **multis... vulneribus affectos *oppido*** (= **in oppidum**) **represserunt**; c'est enfin qu'elle apparaît encore en pleine vigueur dans la langue des bas temps et jusque dans les écrits de Grégoire de Tours (cf. Landgraf, *ouv. cité*, p. 76)[3].

E. — Le génitif[4] proprement dit[5].

100. — On peut donner du génitif proprement dit cette définition générale, qu'il détermine le substantif comme l'accusatif détermine le verbe. Par extension, il a servi à déterminer des verbes, des adjectifs et des adverbes.

I. — *Génitif joint à un substantif.*

101. — Rattaché comme complément à un substantif, le génitif ne possède par lui-même qu'une signification assez vague, tout à fait

---

1. Delbrück, *ouv. cit.*, p. 54, rapporte d'autres exemples, mais qui ne sont pas concluants; ainsi dans Homère, *Il.*, III, 318 : θεοῖσι δὲ χεῖρας ἀνέσχον, où ἀνέχω signifie « tendre »; de même dans αἱματόεσσα δὲ χεὶρ πεδίῳ πέσεν, πεδίῳ est un locatif (cf. πεσεῖν χαμαί); de même κυνέῃ βάλε est encore un locatif désignant le casque en peau de chien où le coup est porté. Enfin dans l'*Iliade*, I, 3 : Ἄϊδι προΐαψεν, il faut traduire, non pas « envoyer dans les enfers », mais « envoyer *à Hadès* ».

2. C'est-à-dire au fond même de la langue latine, ce qui n'a rien d'étonnant, puisque les emplois analogues du grec et du sanscrit (cf. Delbrück, *l. l.*) semblent indiquer que la construction était primitive.

3. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que les adverbes en **o** qui marquent le terme où aboutit un mouvement (**eo**, **quo**, etc.) sont presque certainement d'anciens datifs.

4. Du latin **genetivus** ou **genitivus**, traduction maladroite du grec ἡ γενικὴ (s.-e. πτῶσις), « le cas qui désigne le genre *ou* l'espèce. » En choisissant le nom de **genetivus**, les grammairiens latins ont songé à **genetrix** et semblent n'avoir vu dans le génitif que le cas exprimant un rapport de filiation.

5. Le génitif latin s'est conservé, au point de vue de la syntaxe, pur de tout mélange avec d'autres cas (voy. cependant ci-après, p. 173, n. 5); mais le génitif grec a hérité des fonctions de l'ablatif primitif employé en tant qu'ablatif.

analogue à celle qu'aurait un adjectif. Que l'on compare en effet

> **metus *regius*** et **metus *regis*,** la crainte qu'on a du roi, ***hospitalis*** **filius** (PLAUTE, *Pœn.*, 75) et ***hospitis*** **filius,** le fils de son hôte, ***servilis*** **percontatio** (CICÉRON, *de Orat.*, II, § 327) et ***servorum*** **percontatio,** les interrogations adressées aux esclaves, **enumeratio *oratoria*** (CIC. *Brut.*, 93, 319) et **oratorum enumeratio, opus *laboriosum*** et **opus *magni laboris*,** στέφανος χρυσοῦς et στέφανος χρυσοῦ[1], etc.

Pour cette raison, on peut distinguer avec Ch. Thurot un *génitif épithète* et un *génitif attribut*, le premier déterminant et complétant directement le sens du substantif, le second déterminant et complétant le sens du substantif par l'intermédiaire d'un verbe.

§ 1. — Génitif possessif.

102. — L'emploi le plus ordinaire du génitif consiste à désigner l'objet auquel appartient celui qui est signifié par le terme complété (*génitif possessif* ou d'*appartenance*[2]).

Quand les deux substantifs sont des noms de personnes, le substantif construit au génitif marque les divers rapports de parenté, d'alliance ou de société qui unissent les hommes. Quand le substantif au génitif est un nom de personne et que l'autre est soit un nom de chose concret (pays, etc.) soit un nom de chose abstrait de qualité (éclat, pureté) ou d'état (pauvreté, richesse), enfin quand les deux substantifs sont des noms de choses, le substantif au génitif signifie l'objet auquel l'autre appartient à un titre quelconque, comme *propriété, produit, effet, ouvrage,* etc., et exprime tous les rapports que peut marquer en français la préposition de[3].

REMARQUES. — I. L'usage s'est établi de faire rentrer dans le génitif *possessif* des emplois où le rapport de possession n'est exprimé que très indirectement.

> THUC., I, 140, 4 : οἱ Λακεδαιμόνιοι κελεύουσι τὸ **Μεγαρέων** ψήφισμα καθαιρεῖν (abroger le décret *relatif aux Mégariens, rendu contre les Mégariens*)[4]. — III, 114, 1 : μετὰ τὴν **τῆς Αἰτωλίας** ξυμφορὰν (après le désastre *arrivé en Étolie*). — ANTIPHON, V, 9 : οὐ κάκουργός εἰμι, οὐδ' ἔξοχος τῷ **τῶν**

---

1. Toutefois il ne faut pas oublier que les deux constructions ne peuvent pas toujours s'employer l'une pour l'autre

Ex. : **dignitas *consularis*** « dignité *de* consul », et **dignitas *consulis*** « dignité *du* consul », et que souvent l'une ou l'autre des deux constructions n'existe pas. Ainsi le génitif explicatif (voy. ci-après) ne saurait être remplacé par un adjectif. Quant à l'hypothèse de certains linguistes que le génitif avait à l'origine une forme adjective, elle ne repose que sur l'analogie apparente d'un adjectif comme δημόσιος avec la forme primitive du génitif δημο-σyo. Or il faut renoncer à ce rapprochement, car δημόσιος vient de δημότιος (cf. V. HENRY, *Précis*, etc., § 151, 2).

2. Cette construction existe aussi en sanscrit.

3. Cette définition si complète et si exacte est empruntée aux notes manuscrites de Ch. Thurot.

4. Mais voy. ci-après, p. 116, REM. II.

κακούργων νόμῳ (et je ne tombe pas sous le coup de la loi *relative aux malfaiteurs*). — PLATON, *Lois*, 943 e : ὅπλων **ἀποβολῆς** ἔστω δίκη ῥιφθέντων, il y aura procès pour le cas où l'on aura jeté au loin ses armes.

CICÉRON, *de Orat.*, II, 41 : ***usus*** **nostri quasi quædam monita,** quelques préceptes *puisés dans notre expérience*. — *Ibid.*, I, 46 : **causæ publicæ** ***judiciorum, contionum, senatus,*** les affaires d'État, *plaidées devant* les juges, l'assemblée, le sénat. — CÉSAR, *de B. Gall.*, V, 54 : **Remos Cæsar pro recentibus** ***Gallici belli*** **officiis** (en récompense des *services rendus dans la guerre* contre les Gaulois) **præcipuo honore habuit.** — SALLUSTE, *Orat. Phil.*, § 3 : **exercitum** ***opprimundæ libertatis,*** une armée *destinée à* étouffer la liberté. — T.-LIVE, IX, 45, 18 : **oratores** ***pacis petendæ***[1], des ambassadeurs *chargés de* demander la paix. XXIII, 43, 4 : **si** ***Trasumenni*** **quam** ***Trebiæ,*** **si** ***Cannarum*** **quam Trusumenni pugna nobilior esset** (au lieu de l'expression plus ordinaire **Cannensis pugna**)[2].

II. Le grec, qui dispose de l'article, peut exprimer, au moyen d'un génitif complément de l'article au neutre, la chose qui appartient à un autre objet à titre de propriété (dans le sens propre ou figuré).

EURIPIDE, *Orest.*, 725 : κοινὰ **τὰ τῶν φίλων.** *Herc. fur.*, 633 : πάντα **τ' ἀνθρωπων** ἴσα. *Troy.*, 612 : **τὸ τῆς ἀνάγκης** δεινόν (la force de la nécessité). — THUC., VII, 48, 5 : **τὰ τῶν Συρακοσίων** (les ressources des Syracusains) ἔφη ἥσσω τῶν σφετέρων εἶναι. — PLATON, *Lois*, 712 : **τὸ τῶν ἐφόρων** (le pouvoir des éphores) θαυμαστὸν ὡς τυραννικὸν γέγονεν. *Ibid.*, 896 : **τὰ τῆς ψυχῆς** (l'âme et tout ce qui s'y rattache) **τῶν τοῦ σώματός** ἐστι πρεσβύτερα. *Laches*, 188 : ἐθέλει κατὰ **τὸ τοῦ Σόλωνος** (suivant le mot, la maxime, le précepte de Solon) καὶ ἀξιοῖ μανθάνειν ὥσπερ ἂν ζῇ. — XÉN., *Anab.*, I, 3, 6 : **τὰ Κύρου** (la conduite de Cyrus) οὕτως ἔχει πρὸς ἡμᾶς ὥσπερ τὰ ἡμέτερα πρὸς ἐκεῖνον. — DÉM., XIV, 34 : ἀνάγκη **τὰ τῶν Ἑλλήνων** φρονεῖν.

Le latin, qui n'a point l'article à sa disposition, se sert quelquefois des pronoms **hic** ou **ille,** comme dans l'expression **illud Pherecydis.** Mais, en pareil cas, ce n'est pas par τὸ Φερεκύδου, c'est par τοῦτο Φερεκύδου, que le grec eût rendu l'idée. En d'autres termes, les pronoms **ille** ou **hic** ajoutent à l'expression un sens particulier : ce mot, ce trait, ce principe connu (*ou* fameux), de Phérécyde.

Cf. CIC., *Brut.*, 21, 83 : **at oratio Lælii de collegiis non melior quam de multis quam voles Scipionis : non quo** ***illā*** **Lælii** (le discours *si renommé* de Lélius) **quicquam sit dulcius,** etc. *P. Arch.*, 11, 28 : **nullam enim virtus aliam mercedem... desiderat præter** ***hanc*** **laudis et gloriæ** (celle *dont je vous parle en ce moment*).

Mais, si les pronoms latins **hic** et **ille** disent plus que l'article dont le grec se contenterait sans doute en pareil cas, il n'en est pas moins vrai que l'absence d'article en latin est pour beaucoup dans cet emploi.

Quand le sens général de la phrase ne permet pas d'employer ainsi **hic** ou **ille,** pour

---

1. Dans les expressions de ce genre, l'idée de destination est exprimée par l'adjectif verbal en **-ndus,** qui est, dans certains cas, une sorte de participe de l'action future.

2. On peut ajouter les constructions suivantes : **post diem tertium** ***ejus diei,*** litt. « le troisième jour se rattachant à ce jour, c.-à-d. le troisième jour *après* (CIC., *ad Att.*, III, 7, 1) ; **sextum post** ***cladis*** **annum** (TAC., *Ann.*, I, 62). C'est à cet emploi du génitif qu'on peut rattacher le génitif **ejus diei** construit avec **pridie** et **postridie,** qui dépend en réalité du substantif **dies** contenu dans ces mots.

suppléer à l'absence d'article, on se sert en latin du mot **res** ou d'un autre substantif. Dans les phrases où l'article grec ne ferait que rappeler l'idée d'un nom précédemment exprimé (comme en français, celui, celle), le latin a la ressource de répéter le substantif.

Ex. : **Scipionis *orationes* meliores sunt *orationibus* Lælii.**

Mais, en général, on construit la phrase de façon à ne pas répéter le substantif : en effet, on le *sous-entend*, quand il devrait être répété au même cas, ou lorsqu'il y a, la seconde fois, une *préposition*, pour indiquer le cas qui est sous-entendu :

Ex. : **Scipionis orationes meliores sunt quam Lælii.** — Cic., *in Verr.*, 1, 30 : **flebat uterque..., pater de filii morte, *de patris* filius** (περὶ τῆς [sc. ξυμφορᾶς] τοῦ πατρός). *Phil.*, XI, 4, 9 : **quis est qui possit sine Trebonii maxima contumelia conferre vitam Trebonii *cum Dolabellæ?***[1]

III. En grec, quand le possesseur est un pronom, il peut être indiqué à l'aide du pronom personnel, mais aussi à l'aide de l'adjectif possessif de la manière suivante :

α) *Avec ou sans idée de réflexion :* τὸν ἐμὸν ἵππον (θαυμάζω ou θαυμάζει), τὸν ἵππον τὸν ἐμόν (θαυμάζω ou θαυμάζει).

β) *Sans idée de réflexion :* τὸν ἵππον μου ou μου τὸν ἵππον θαυμάζει.

γ) *Avec idée de réflexion :* τὸν ἐμαυτοῦ ἵππον, τὸν ἵππον τὸν ἐμαυτοῦ θαυμάζω — τὸν ἡμέτερον αὐτῶν ἵππον, τὸν ἵππον τὸν ἡμέτερον αὐτῶν (αὐτῶν n'est pas nécessaire) θαυμάζομεν, etc. (σφέτερον αὐτῶν peut être remplacé par ἑαυτῶν).

Αὐτοῦ correspondant au latin **ejus** se place comme μου, σου, etc.; αὐτοῦ, **ipsius**, et τούτου, ἐκείνου se placent comme ἐμαυτοῦ, etc.

Les exceptions à cette règle sont assez rares, du moins à la bonne époque de la langue; car, dans la langue postérieure (voy. par ex. le *Nouveau Testament*), μου, σου, etc., sont intercalés entre l'article et le substantif. Toutefois, on a remarqué que μου, σου, etc., peuvent être régulièrement intercalés soit après un adjectif, ou un adverbe, tenant lieu d'un adjectif.

Ex. : Xén., *Hell.*, VII, 1, 20 : οἱ **ἄλλοι αὐτῶν** σύμμαχοι. *Cyr.*, VIII, 8, 3 : τῇ **πρόσθεν αὐτῶν** δόξῃ.

soit après une particule,

Ex. : Sophocle, *Œd.-R.*, 62 : τὸ... **μὲν γὰρ ὑμῶν** ἄλγος.

Inversement τούτου et ἐκείνου ne sont pas toujours intercalés[2], mais le fait est rare.

IV. En latin, contrairement à ce qui a lieu en grec, le génitif *possessif* des pronoms personnels ne s'emploie pas *ordinairement*, mais se remplace par l'adjectif possessif correspondant (ὁ φίλος **μου**, **amicus *meus***). Toutefois on trouve déjà dans Cicéron les commencements de l'autre construction.

Phil., IV, 1, 1 : **frequentia vestrum incredibilis.** *Ad Att.*, VII, 13, 3 : **is splendor est *vestrum*** (p. vester). Cf. Sall., *Cat.*, 33, 4 : **majores nostrum.**

---

1. Ces exemples sont moins hardis que ceux-ci :

Ex. : Cic., *ad Att.*, XII, 21, 1 : **Catonem primum *sententiam* putat... dixisse...; et, cum ipsius *Cæsaris* tam severa fuerit... *consularium* putat *leniores* fuisse.** *Ibid.*, XII, 22, 3 : **de hortis etiam atque etiam te rogo... Paratissimi sunt *Drusi*** (« *ceux* de Drusus »)... **Proximos puto *Lamiæ*.** — T.-Live, XXIX, 34, 4-5 : **id... egit, ut... numerum equitum augeret; nec *aliarum gentium*** (« *ceux* des autres peuples ») **aspernatus maxime tamen Numidas... conducit.**

2. Voy. *Revue de Philologie*, 1881, p. 63.

De plus, l'on emploie *généralement* les génitifs possessifs **nostrum, vestrum,** et non les adjectifs **noster, vester,** quand le génitif du pronom personnel est accompagné du génitif **omnium**[1], cf. Cic., *in Verr.*, II, 4, 12, 27 ; *de Orat.*, III, 10, 37 ; III, 55, 288. De même Cicéron a écrit, *ad Fam.*, II, 6 : **unius *tui* studio.** César (*de B. Gall.*, IV, 28) présente un exemple de ce génitif possessif : **magno *sui* cum periculo.** Tite-Live semble l'avoir évité, mais Sénèque y prend goût et Tacite s'en sert très librement :

> *Hist.*, III, 34 : **a primordio *sui*.** IV, 24 : **primo *sui* incessu.** *Ann.*, II, 54 : ***nostri* origine.** XII, 37 : **longam *sui* absentiam,** etc.

Après lui, Apulée en fait un fréquent usage et on le trouve naturellement aussi dans les traductions latines de la Bible.

Cependant cette extension du génitif possessif des pronoms personnels n'est point due à l'influence de la syntaxe grecque[2]. « Dans certains cas le génitif possessif avait sa raison d'être : soit pour le sens, quand il fallait appuyer sur l'idée de la personne qui subit quelque chose, comme dans César : **magno *sui* cum periculo,** avec un grand danger personnel, soit pour une raison accidentelle, comme dans **unius *tui* studio,** où **tui** est amené par l'attraction de **unius,** soit encore pour une raison de symétrie, comme dans Q.-Curce, IX, 2, 25 : **nec *mei* nec hostium exercitus numero,** où **mei** est opposé à **hostium.** Il suffit que le génitif possessif ait pu dans quelques exemples, se confondre avec le génitif de l'objet (voir ci-après), pour que dans la suite cette confusion se soit généralisée sans distinction[3]. »

V. En grec, le génitif possessif est employé tout seul, pour marquer le rapport de fils à père, de femme à mari, de subordonné à chef. On dira, par exemple, Δημοσθένης Δημοσθένους Παιανιεύς (formule officielle), ou, s'il est nécessaire de distinguer Démosthène d'un homonyme, Δημοσθένης ὁ Δημοσθένους. Voici d'autres exemples :

> ARISTOPH., *Assembl.*, 46 : **τὴν Σμικυθίωνος** οὐχ ὁρᾷς Μελιστίχην. — XÉN., *Anab.*, I, 2, 15 : εἶχε τὸ εὐώνυμον Κλέαρχος καὶ **οἱ Κλεάρχου** (les soldats de Cléarque). Cf. *ibid.*, I, 5, 13 : ἤλαυνεν ἐπὶ **τοὺς Μένωνος.**

En latin, de même, le génitif *tout seul* (sans l'addition des mots **uxor** et **servus**) *peut* marquer le rapport de dépendance qui existe entre une femme et son mari ou un esclave et son maître.

> EX. : CIC., *de Div.*, I, 46, 104 : **Cæciliam *Metelli*** (femme de Métellus). — ORELLI, *Inscript. Lat. select.*, I, nº 2874 : **Jucundus *Domitiæ Bibuli,*** Jucundus esclave de Domitia, femme de Domitius Bibulus.

Cet emploi est très latin[4] ; il n'en est pas de même de celui qui consiste à mettre un génitif tout seul pour marquer le rapport de dépendance qui existe entre un fils et son père, comme dans cet exemple :

> CIC., *in Verr.*, II, 4, 62, 138 : **Diodorus *Timarchidi,*** Diodore, fils de Timarchides. — T.-LIVE, XXVIII, 12, 13 : **Hasdrubal *Gisgonis.***

---

1. Le plus souvent **omnium** précède. Un tour comme celui-ci, Cic., *in Cat.*, I, 6 14 : **voluntati vestrum *omnium* parui,** est rare ; rare aussi la construction : **in *nostro omnium* fletu** (*p. Mil.*, 34, 92).
2. Voy. BRENOUS, *Étude sur les Hellénismes dans la syntaxe latine*, p. 105 (Paris, Klincksieck, 1895).
3. Voy. BRENOUS, *l. l.*
4. Il ne renferme d'ailleurs aucune ellipse ; c'est comme s'il y avait : « *la* Cécilia de Metellus », « *le* Jucundus de Domitia ». De même en Italie, on trouve certains noms de famille en *-i* qui sont des génitifs ; on a dit d'abord : *Niccolo Niccoli* (Niccolo *fils de* Niccoli), puis *Niccoli* s'est employé tout seul.

Des tours analogues peuvent être considérés comme des emprunts faits au grec, d'autant plus qu'on ne les rencontre guère en latin qu'en parlant de *Grecs* ou, en général, d'*étrangers*[1].

VI. *En grec*, le style familier fait souvent l'ellipse d'un mot signifiant demeure entre les prépositions ἐν, εἰς (quelquefois ἐξ) et le génitif désignant la personne à laquelle appartient la demeure :

Ex. : Plat., *Protag.*, 320 : Περικλῆς Κλεινίαν καταθέμενος **ἐν Ἀρίφρονος** ἐπαίδευεν. *Théét.*, 200 : μανθάνειν **ἐν κιθαριστοῦ**. *Prem. Hipp.*, 304 : εἰσῆλθον οἴκαδε **ἐς ἐμαυτοῦ**. *Protag.*, 326 : **ἐκ διδασκάλων** ἀπαλλάττεσθαι.

Enfin l'on connaît les expressions consacrées φοιτᾶν **ἐς διδασκάλου** (ou **διδασκάλων**) et surtout εἰς **Ἅιδου** ou ἐν **Ἅιδου**.

En latin, on *peut* ne pas exprimer le mot qui signifie temple entre la préposition **ad** et le génitif qui désigne le dieu auquel le temple est consacré.

Ex. : **habitabat *ad Jovis Statoris***, il habitait près du *temple* de Jupiter Stator.

La même ellipse se rencontre encore, dans le même cas, mais *plus rarement :*

Après **a** (Cic., *ad Fam.*, XIV, 2, 2. — T.-Live, X, 47, 4) ; après **ante** (Cic., *Phil.*, 6, 5, 13) ; après **prope** (T.-Live, III, 48, 5) ; après **in** (Cic., *ad Att.*, XVI, 14, 1). On trouve même dans T.-Live, II, 7, 12 : **ubi nunc *Vicæ Potæ* est**, où se trouve maintenant le temple de Vica Pota, passage que Madvig a voulu corriger ainsi : **ubi nunc Vicæ Potæ <ædes> est.**

103. — Le génitif possessif peut être rattaché au substantif par le moyen d'un verbe (*génitif attribut*)[2].

1. *En grec*, ce verbe est, en général εἶναι, γίγνεσθαι, et, chez les poètes, πεφυκέναι ou φῦναι, synonymes de εἶναι[3].

Ex. : Philémon, *Fragm.*, 31 : δοῦλοι **βασιλέων** εἰσίν, ὁ βασιλεὺς **θεῶν**, ὁ θεὸς **ἀνάγκης**. — Dém., IX, 56 : ἦσαν ἐν Ὀλύνθῳ τινὲς μὲν **Φιλίππου**, τινὲς δὲ **τοῦ βελτίστου**. — Platon, *Soph.*, 203 a : **πατρὸς** τίνος ἐστὶ καὶ μητρὸς ὁ Ἔρως ; *Ménon*, 94 : Θουκυδίδης **οἰκίας μεγάλης** ἦν. — Xén., *Anab.*, VII, 3, 19 : Ξενοφῶν **πόλεως μεγίστης** ἦν. — Thuc., II, 29, 2 : Τηρεὺς καὶ Τήρης οὐ **τῆς αὐτῆς Θράκης** ἐγένοντο.

On connaît les expressions

ἑαυτοῦ γίγνεσθαι, ne relever que de soi-même et μὴ (οὐχ) **ἑαυτοῦ** γίγνεσθαι, n'être plus maître de soi.

---

1. L'influence du latin s'est fait aussi sentir sur le grec. Meisterhans (*Gr. der Att. Inschriften*, p. 167) remarque qu'à l'époque romaine on ajoute υἱός dans la formule officielle désignant un citoyen.
2. Construction qui se retrouve en sanscrit.
3. Il ne faut pas confondre les constructions qui sont étudiées ici avec celles dont il sera question plus loin, § 149.

Cet emploi est très étendu.

Cf. Thuc., III, 39, 2 : ἀπόστασις **τῶν** βίαιόν τι **πασχόντων** ἐστίν, la défection suppose une oppression violente. I, 142, 9 : τὸ ναυτικὸν **τέχνης** ἐστίν, la marine est affaire de pratique et de métier.

En latin, c'est ordinairement le verbe **esse** ou le verbe **fio** qui servent d'intermédiaires.

Cic., *ad Fam.*, II, 13 : **ego totus *Pompei* sum.** *Ibid.*, IX, 15 : **hic versus *Plauti* non est.** — T.-Live, XXXIII, 13 : **Thebæ *populi Romani* belli jure factæ sunt.**

Remarques. — I. Quand le sujet du verbe est un infinitif, le génitif attribut équivaut aux expressions françaises le propre, l'ordinaire, le fait, le devoir, le signe, la marque, la destinée, le lot de, etc.

Ménandre, *Sent.*, 121 : δὶς **ἐξαμαρτεῖν** ταὐτὸν οὐκ **ἀνδρὸς σοφοῦ**. *Ibid.*, 463 : πενίαν **φέρειν**, οὐ **παντός**, ἀλλ' **ἀνδρὸς σοφοῦ**.

Cic., *Phil.*, 12, 2 : ***Cujusvis hominis* est *errare*, *nullius*, nisi insipientis, in errore *perseverare*.**

II. — Quelquefois, mais rarement, le sujet est un nom de personne et le génitif un nom de chose.

Ex. : Thuc., I, 113, 2 : ὅσοι **τῆς αὐτῆς γνώμης** ἦσαν, tous ceux qui étaient de la même opinion (politique), qui appartenaient au même parti. — Aristoph., *Plut.*, 246 : ἔγωγε **τούτου τοῦ τρόπου** πως εἰμὶ ἀεί. — Dém., XXV, 88 : οὐ **τῶν αὐτῶν** οὔτε **λόγων** οὔτε **ἔργων** ἐστὶν ἡ νεότης τῷ γήρᾳ[1].

2. Le génitif possessif se rencontre aussi comme attribut, en grec et en latin, après des verbes signifiant attribuer à quelqu'un telle ou telle qualité (par la pensée, la parole ou l'action) et employés soit au passif, soit aussi à l'actif.

Ex. : Mén., *Sent.*, 302 : ἀεὶ **νομίζονθ'** οἱ πένητες **τῶν θεῶν**. — Dém., XL, 34 : **τοῦ αὐτοῦ** ἐμοὶ καὶ **πατρὸς** καὶ **δήμου προσαγορεύεται**, on le désigne par le même nom de père et de dème que moi. — Xén., *Agés.*, 1, 33 : οἱ Πέρσαι τὴν Ἀσίαν **ἑαυτῶν ποιοῦνται**. — Eur., *Phén.*, 392 : **δούλου** τόδ' **εἶπας**, μὴ λέγειν ἅ τις φρονεῖ. — Dém., I, 10 : τὸ μὲν γὰρ πολλ' ἀπολωλεκέναι... **τῆς ἡμετέρας ἀμελείας** ἄν τις **θείη** δικαίως on le mettrait justement sur le compte de notre négligence).

Sall., *Jug.*, 79, 8 : **Græci optionem *Carthaginiensium* faciunt...** *Ibid.*, 85, 34 : **neque gloriam meam, laborem *illorum* faciam,** et je ne ferai pas de la gloire mon partage, de la peine le leur. — Cic., *ad Fam.*, IV, 9 : **tempori cedere semper *sapientis* habitum est.**

Mais, en somme, l'emploi du génitif possessif attribut est moins étendu en latin qu'en grec.

1. Il faut bien se garder de prendre ces génitifs pour des génitifs de qualité : il n'y en a pas en grec.

§ 2. — Génitif de l'objet. — Génitif du sujet.

104. — Une expression comme ὁ φόβος τῶν ἐχθρῶν, metus *hostium*, la crainte des ennemis peut, suivant les cas, signifier ou bien la crainte qu'on éprouve des ennemis ou bien la crainte qu'éprouvent les ennemis. Le contexte seul peut indiquer le sens qu'on doit adopter. Dans le premier cas, on dit du génitif que c'est un *génitif de l'objet*, et, dans le second cas, que c'est un *génitif du sujet*[1].

Par conséquent, à côté d'un substantif verbal, le génitif désigne l'objet ou le sujet de l'action exprimée par ce substantif.

a) *Génitif de l'objet :*

Hom., *Il.*, VI, 335 : Τρώων... χόλῳ, par colère contre les Troyens (cf. Soph., *Aj.*, 41[2]. *Od.*, XV, 8 : μελεδήματα πατρός, inquiétudes touchant son père. — Plat., *Crit.*, 52 b : οὐκ ἐπιθυμία σε ἄλλης πόλεως ἔλαβεν. *Lois*, 840 c : ἡ τῶν ἡδονῶν νίκη, la victoire sur les plaisirs, etc.

Plaut., *Asin.*, II, 1, 31 : *inopiæ* excusatio. — Cic., *Leg.*, II, 7 : quam multos *divini supplicii* metus a scelere revocavit? — T.-Liv., II, 33 : *auxilii* latio. IX, 7 : pudor intuendæ *lucis*, etc.

b) *Génitif du sujet :*

Hom., *Il.*, XV, 138 : τῷ σ' αὖ νῦν κέλομαι μεθέμεν χόλον υἷος ἑῆος. — Euripide, *Hipp.*, 1102 : μελεδήματα θεῶν. — Xén., *Anab.*, I, 2, 18 : φόβος βαρβάρων[3], etc.

Sall. ap. Gell. (IX, 12) : id bellum excitabat metus *Pompei*. — T.-Liv., XXXI, 23 : metus *hostium*, etc.

Le génitif du sujet se confond le plus souvent avec le génitif possessif (voy. ci-dessus, § 102, Remarques).

Remarques. — I. *En grec*, le génitif de l'objet ne s'emploie pas seulement avec des substantifs tirés de verbes qui se construisent soit avec le génitif, soit avec l'accusatif[4];

---

1. Quelques grammairiens se servent des expressions : *génitif objectif*, *génitif subjectif*. Ce double emploi du génitif se retrouve en sanscrit et devait appartenir à la langue primitive. Cf. B.-Delbrück, *Grundl.*, etc., p. 39.

2. Ce tour a été imité par Virgile (*Én.*, II, 413 : *ereptæ virginis* ira), à qui T.-Live l'a vraisemblablement emprunté, cf. I, 5 : ira *prædæ amissæ*, et XXVII, 7, 13 : ira *fugæ*.

3. On enseigne que le grec distinguait par la construction le *génitif du sujet* du *génitif de l'objet* ; ainsi φόβος τῶν ἐχθρῶν aurait signifié « la crainte qu'on a des ennemis » et ὁ τῶν ἐχθρῶν φόβος « la crainte que les ennemis éprouvent ». Mais cette distinction n'est pas fondée et, en réalité, ὁ φόβος τῶν ἐχθρῶν peut avoir l'un et l'autre sens.

4. Même avec l'*accusatif de qualification :* en effet, comme on dit νικᾶν ναυμαχίαν, Thucydide a pu dire μία νίκη ναυμαχίας. Mais on pourrait voir là un génitif explicatif. Voy. § 107.

mais on s'en sert fort librement avec des substantifs tirés de verbes dont le complément se met [a] au datif ou [b] est précédé d'une préposition.

a) Ex. : Thuc., I, 8, 3 : οἱ ἥσσονες ὑπέμενον τὴν **τῶν κρεισσόνων** δουλείαν. I, 3, 4 : οἱ Ἕλληνες οὐδὲν πρὸ τῶν Τρωικῶν δι' ἀμιξίαν **ἀλλήλων** ἔπραξαν. — Platon, *Lois*, 854 : **τῶν κακῶν** συνουσίας φεῦγε ἀμεταστρεπτί. — Isocr, XV, 57 : ὁ λόγος τοὺς Ἕλληνας παρακαλεῖ ἐπὶ τὴν **τῶν βαρβάρων** (contre les barbares) στρατείαν.

b) Hom., *Od.*, V, 345 : νόστος **γαίης** Φαιήκων (cf. *ibid.*, XXIII, 68). — Hérodote, VI, 135 : ἡσυχίη **τῆς πολιορκίης**. — Thuc., I, 108, 5 : ἐν ἀποβάσει **τῆς γῆς**, pendant la descente à terre. — Plat., *Gorg.*, 479 d : ἐμμονὴ **τοῦ κακοῦ**, persévérance dans le mal (cf. ἐμμένειν ἐν τῷ κακῷ). *Timée*, 74 b : πρόβλημα **χειμώνων**, abri contre les intempéries. — Xén., *An.*, II, 5, 7 : τὸν **θεῶν** (contre les dieux) πόλεμον. *Ib.*, IV, 5, 13 : ἐπικούρημα **τῆς χιόνος**, abri contre la neige. — Dém., IV, 5 : ἐπιτειχίσματα **τῆς** αὑτοῦ **χώρας** (contre son territoire); etc.

On peut rapprocher de cet usage l'expression de Thucydide,

I, 140, 4 : τὸ **Μεγαρέων** ψήφισμα, le décret relatif aux Mégariens[1] (cf. ci-dessus, § 102, Rem. I).

II. *En latin*, l'emploi du génitif de l'objet est un peu moins libre qu'en grec, bien qu'on trouve couramment des expressions comme **studium** ***alicujus rei*** (cf. **studere alicui rei**) et ***voluptatum*** **fructus** (cf. **frui voluptatibus** [abl.]) ; mais cela, mis à part, on rencontre aussi :

a) Ex. : Plaut., *Amph.* (prol. 108) : **usuram** ***corporis*** (cf. **uti** ***corpore*** [abl.]). — Cic., *de Off.*, I, 28, 97 : **excellentia præstantiaque** ***animantium reliquarum*** (cf. **præstare** ***alicui***). Cf. *Orat.*, 55, 184 ; 57, 191 ; 59, 201 : **similitudo** ***alicujus rei***. *De Leg.*, I, 73 : **obsequium** ***corporis*** (cf. **obsequi** ***alicui***).

b) Plaut., *Epid.*, II, 2, 97 : **consultatio** ***nuptiarum*** (= **de nuptiis**). *Cas.*, V, 2, 13 : **illecebram** ***stupri*** (= **ad stuprum**). — Cic., *p. Mur.*, 13 : ***cujus belli*** **victor**[2]. *De Nat. deor.*, I, 12 : **in** ***deorum*** (touchant les dieux) **opinione**. *Ad Fam.*, I, 9, 2 : **propter tuam propugnationem** ***salutis*** **meæ**. *Pro Arch.*, 10, 23 : **hoc maximorum...** ***periculorum*** **incitamentum** (un encouragement à affronter les périls)[3]. — Cés., *de Bell. Gall.*, V, 48 : **dubitatio** ***adventus*** **legionum**. *De Bell. civ.*, I, 47 : **hæc** ***ejus diei*** **opinio**. — T.-Liv., II, 21 : **errores** ***temporum*** (= **de temporibus**). XXVII, 30, 7 : **litorum** ***appulsu*** (cf. Thuc., I, 108, 5 : ἐν ἀποβάσει τῆς γῆς), etc.

---

1. De même l'expression homérique (*Il.*, II, 396) : κύματα **παντοίων ἀνέμων** (*undæ variis ventis excitatæ*) peut se rattacher à cet emploi du génitif de l'objet. Par contre (*Od.*, V, 292), ἄελλαι **παντοίων ἀνέμων** renferme, non pas un génitif de l'objet, mais un génitif explicatif. Voy. § 107.

La langue poétique possède un grand nombre de tours hardis dus à l'emploi du génitif de l'objet. Cf. Kühner, *op. cit.*, t. II, § 414, p. 286 sq.

2. Cette locution est doublement hardie : le génitif de l'objet remplace **in bello** ; de plus, il est très rare qu'on le donne comme complément à un substantif concret. Plaute avait déjà dit (*Amph.*, II, 2, 6) : **victor** ***belli***. Cicéron dira avec moins de hardiesse (*Ep.*, IX, 6, 3) : **civilis** ***belli*** **victoria** ; cf. Suet. (*Jul.*, 75).

3. Cicéron a soin de remplacer le génitif de l'objet par une préposition quand la clarté l'exige ou quand le complément du substantif verbal doit être un pronom personnel.

Ex. : *de Nat. deor.*, I, 2 : **pietate** ***adversus deos*** **sublata**. *De Officiis*, I, 4 : **amor** ***in eos*** **qui procreati sunt**. *Ad fam.*, III, 12 : **de summo meo** ***erga*** **te amore**. Voy. Dræger, *op. cit.*, t. II[2], p. 469.

III. Quelquefois un substantif qui implique l'idée d'une action est accompagné à la fois d'un *génitif du sujet* et d'un *génitif de l'objet*.

Ex. : HÉRODOTE, VI, 2 : Ἱστιαῖος ὑπέδυνε **τῶν Ἰώνων** τὴν ἡγεμονίην **τοῦ** πρὸς Δαρεῖον **πολέμου** (le commandement des Ioniens dans la guerre contre Darius). — THUC., III, 115, 6 : τὴν **τοῦ Λάχητος τῶν νεῶν** ἀρχήν. — PLAT., *Phèdre*, 244 c : τήν γε **τῶν ἐμφρόνων** ζήτησιν **τοῦ μέλλοντος**.

CIC., *Tusc.*, II, 15, 35 : **labor est functio quædam vel *animi* vel *corporis gravioris operis* et *muneris*.** — CÉS., *de Bell. Gall.*, I, 30, 1 : **tametsi pro veteribus *Helvetiorum* injuriis *populi Romani*** (p. **in populum Romanum**) **ab his pœnas bello repetisset.**

IV. En latin, le *génitif de l'objet* est quelquefois remplacé par un adjectif[1].

Ex. : CIC., *de Orat.*, II, 79, 327 : ***servilis* percontatio,** le fait d'interroger un esclave. — SALL., *Jug.*, 41, 2 : ***metus* hostilis,** la crainte qu'on avait des ennemis.

Il est plus rare que le *génitif du sujet* soit remplacé par un adjectif[2].

Ex. : CIC., *ad Att.*, VI, 1, 19 : **erratum *fabrile*.**

105. — Quand le complément du substantif verbal devrait être le génitif d'un pronom personnel, l'usage n'est pas le même en latin qu'en grec.

Le grec remplace *régulièrement* le génitif du pronom par l'adjectif possessif correspondant[3], quand il s'agit du génitif *de l'objet*. Ainsi ὁ **ἡμέτερος** φόβος ne peut signifier *ordinairement* que la crainte qu'*on a de nous*.

Au contraire, les génitifs μου, σου, ἡμῶν, ὑμῶν servent régulièrement de génitifs *du sujet*. Ainsi ὁ φόβος **ἡμῶν** signifiera la crainte *que nous éprouvons*.

En latin, l'usage est tout différent. Ce n'est que par exception que l'*adjectif possessif* remplace le génitif de l'objet, comme dans Cicéron, *de Off.*, I, 39, 139 : **habenda ratio non *sua* solum, sed etiam aliorum.** On attendrait ***sui***. Ailleurs Cicéron a écrit (*ad Att.*, XIII, 1, 3) : **vehementer tuā *sui* memoriā delectatur.** Ce tour est le seul régulier, et, en même

---

1. Ce tour est exceptionnel en grec et ne se rencontre que chez les poètes, cf. EUR., *Iph. Taur.*, 72 : **Ἕλλην** φόνος. SOPH., *Aj.*, 65 : **πολυκρέως** φόνος (p. φόνος πολλῶν κερασφόρων). Cf. EUR., *Iph. Taur.*, 1112 : νόστον **βάρβαρον** ἦλθον (p. νόστον βαρβάρων, c.-à-d. εἰς βαρβάρους). Pourtant Hérodote a dit, mais par imitation des poètes, VII, 190 : ἄχαρις συμφορὴ **παιδοφόνος** « le triste destin d'un homme qui tue ses enfants. »

2. En grec, ce tour est exclusivement poétique.

Ex. : ESCHYLE, *Perses*, 8 : νόστῳ τῷ **βασιλείῳ**.

3. A la troisième personne on dit naturellement : διὰ φιλίαν **αὐτοῦ**, etc. Mais ce cas mis à part, on peut dire *d'une manière générale* que, sauf chez Homère, le génitif des pronoms personnels est peu usité. KÜHNER (*op. cit.*, § 414, p. 286 sq.) cite SOPHOCLE, *Aj.*, 998 : ὀξεῖα γάρ **σου** βάξις « ta prompte renommée ». XEN., *Cyrop.*, VI, 3, 10 : **ἡμῶν** (= περὶ ἡμῶν) δ', ἔφη, λόγος τις ἦν. Cf. SOPH., *El.*, 1036 : προμηθίας δὲ **σοῦ**, et THUC., I, 73, 1 : αἰσθόμενοι δὲ καταβοὴν οὐκ ὀλίγην οὖσαν **ἡμῶν**.

temps, il fournit un exemple de l'usage suivi par les écrivains classiques, quand le pronom personnel serait un *génitif du sujet*. En pareil cas on lui substitue l'adjectif possessif correspondant : **tua memoria**, le souvenir que *tu* lui *gardes*[1].

106. — Le génitif de l'objet ne s'emploie pas comme génitif attribut.

§ 3. — Génitif explicatif.

107. — On peut ajouter à un substantif un autre substantif au génitif destiné à marquer en quoi consiste l'objet désigné par le premier. C'est ce qu'on appelle *génitif explicatif*.

Cet emploi est rare en grec et presque exclusivement poétique.

Ex. : Hom., *Odyss.*, V, 292 : ἄελλαι **παντοίων ἀνέμων**, *litt.* ouragans consistant en vents de toute espèce. — Soph., *Ant.*, 626 : **παίδων τῶν σῶν** (en fait d'enfants qui soient à toi) νέατον γέννημα. *Phil.*, 274 sq. : **βορᾶς** ἐπωφέλημα, secours consistant en nourriture. — Aristoph., *Chev.*, 905 : **μισθοῦ** τρύβλιον (un salaire en guise de plat, *litt.* un plat consistant en un salaire) ῥοφῆσαι. *Nuées*, 1 : τὸ χρῆμα **τῶν νυκτῶν** ὅσον, etc.

Enfin on connaît les locutions poétiques

εὐνῆς λέκτρον, συὸς χρῆμα, νηὸς σκάφος, ἁρμάτων ὄχοι, μάχης ἀγών, etc.

En dehors de ces constructions, on trouve quelquefois, même en prose, des tours comme ceux-ci :

Plat. *Phil.*, 11 : ἡ **τοῦ χαίρειν** διάθεσις, l'humeur joyeuse, *litt.* la disposition *consistant à être joyeux*. *Apol.*, 29 : ἀμαθία αὕτη ἡ ἐπονείδιστος ἡ **τοῦ οἴεσθαι** εἰδέναι ἃ οὐκ οἶδεν, l'ignorance la plus blâmable, celle qui *consiste à croire* qu'on sait ce qu'on ignore.

On remarquera que dans ces deux locutions et dans d'autres semblables le génitif explicatif consiste en un infinitif précédé de l'article.

---

1. Quelques-unes des exceptions citées ne sont qu'apparentes ; ainsi l'exemple cité par Madvig, *lat. Sprachl.*, § 297 c (Rem.) : **custodem urbis et vestrum** (Cic., *in Cat.*, 3, 12) ne porte pas, parce que **vestrum** peut être l'accusatif de **vester**. Quant à la phrase de Cicéron, *ad Att.*, VII, 9, 4 : « **habe *meam* rationem.** » **Habe tu *nostrum*,** il est aisé de corriger **nostrum** en **nostram**, et l'irrégularité disparait. Ce qui est vrai, c'est qu'à l'époque impériale les écrivains ne s'astreignent plus à suivre la règle qui vient d'être donnée.

Sur les causes de cette licence, voy. Brenous, *ouv. cit.*, p. 103 sqq. et cf. ci-dessus, p. 111 sq.

REMARQUES. — I. Contrairement à ce qui a lieu en latin (cf. ci-après, § 108, REM. I), jamais en grec le mot signifiant nom n'est accompagné du génitif. Ainsi l'on dira τὸ ὄνομα ὁ Μακάρτατος (DÉM., XLIII, 77) ou bien τὸ τοῦ πατρὸς ἐμοῦ ὄνομα Σωσίαν τῷ υἱῷ ἐθέμην (DÉM., XLIII, 74), c'est-à-dire que le nom propre se construit en apposition à ὄνομα.

II. De même des constructions comme Ἰλίου πόλις (EUR.), Κισθήνης ὄρος (CRATINUS), ou encore τὸ ὄρος τῆς Ἰστώνης (cf. THUC., IV, 46, 1) sont exceptionnelles et surtout poétiques ; cf. Ἰλίου πτολίεθρον, dans Homère[1].

III. Toutefois on peut rattacher au génitif explicatif certains exemples cités par les grammairiens sous la rubrique « génitif de matière », comme

> οὐσία **χρυσοῦ** ἢ ἄλλου τινὸς κτήματος (PLAT., *Phèdre*, 240) ou ἄλσος **ἡμέρων δένδρων** (XÉN., *An.*, V, 3, 12)[2].

Mais cette attribution reste douteuse.

108. — En latin, le *génitif explicatif* se construit soit comme *génitif épithète*, soit comme *génitif attribut*.

a) Comme *genitif épithète :*

EX. : PLAUT., *Amph.*, II, 2, 1 : **res *voluptatum.*** — CIC., *in Verr.*, II, 4, 51, 113 : **propter eam causam *sceleris,*** pour ce motif, *c.-à-d.* à cause de ce crime. *P. Mur.*, 10, 23 : **aliis ego te virtutibus *continentiæ, gravitatis, justitiæ, fidei...* dignissimum judicavi** (les mérites qui consistent à être désintéressé, grave, etc.). — T.-LIVE, XXIII, 30, 3 : ***frugum* alimenta *carnisque,*** de la nourriture *consistant en* blé et en viande. XXI, 5, 11 : **Carpetanorum cum appendicibus *Olcadum Vaccæorumque* centum milia fuere,** les Carpétans étaient au nombre de cent mille en comptant les contingents supplémentaires *formés par* les Olcades et les Vaccéens. — SÉN., *Ép.*, XVI, 5, 1 : **Fabiani libros qui inscribuntur *artium civilium.*** — QUINTILIEN, II, 2, 10 : **illa vero vitiosissima quæ jam humanitas vocatur, in vicem qualiacumque *laudandi,*** cette fâcheuse et prétendue politesse *qui consiste à* louer. — TAC., *Ann.*, XIII, 2 : **signum petenti tribuno dedit *optimæ matris,*** il lui donna pour mot d'ordre *optima mater*, etc.

REMARQUES. — I. A cet usage se rattache l'emploi des mots **appellatio, nomen, verbum** ou **vox** suivis du génitif[3], comme dans

> ***domini* appellatio, nomen *carendi,* vox *voluptatis,* nomen *poetæ*** (cf. CIC., *p. Arch.*, 19), etc.

---

1. Dans l'expression de Platon, *Rép.*, 621 : ὁ **τῆς Λήθης** ποταμός, le génitif peut être un génitif possessif, et l'on se demande si l'on ne doit pas traduire « le fleuve *de l'Oubli* ».
2. Cf. KRÜGER, *Gr. Sprachl.*, § 47, 8.
3. En français, on dit aussi volontiers « le mot *de* plaisir », etc., quand c'est l'*idée* exprimée par le mot qui est en cause. Mais on dira : « dans le mot *tempête* la pénultième est longue. » Dans ce dernier

Quelquefois le substantif au génitif indique l'espèce dont le substantif complété est le genre.

Ex. : T.-Liv., XXIV, 3, 4 : *abietis* (sing. coll.) **arboribus**, une forêt de sapins. — Colum., XI, 2 : **arbor** ***fici***, etc.

II. C'est encore à cet emploi du génitif qu'il faut rapporter des expressions familières comme

Plaute, *Mil.*, 1434 : **scelus** ***viri***, scélérat d'homme. *Pers.*, II, 2, 22 : **deliciæ** ***pueri***, un amour d'enfant. *Asin.*, II, 4, 67 : **flagitium** ***hominis***, un monstre d'homme (cf. Tér., *Eun.*, IV, 42, 9 : **monstrum** ***hominis***), etc.

III. Quand un nom propre géographique est accompagné d'un nom commun, l'usage correct veut qu'on mette les deux substantifs *en apposition*.

Ex. : **urbs** ***Roma***, la ville de Rome, **flumen** ***Sequana***, la rivière de Seine.

L'emploi du *génitif explicatif* en pareil cas était peu correct et appartenait sans doute au langage familier.

Ex. : Cic., *ad Att.*, V, 18, 1 : **in oppido** ***Antiochiæ*** (mais on pourrait lire **in oppido Antiochia**[1]). — Virg., *Én.*, I, 247 : **urbem** ***Patavi***. VI, 659 : ***Eridani*** **amnis**. VII, 714 : **flumen** ***Himellæ***. — T.-Liv., XLIII, 4, 6 : **flumine** ***Loracinæ***. — Tac., *Ann.*, VI, 40 (cf. XV, 46) : **promunturium** ***Miseni***.

b) Comme *génitif attribut* :

Cic., *in Cat.*, 2, 8 : **unum genus** ***est eorum***, **qui...** — T.-Live, XXIII, 35, 6 : **ea maxima pars** ***volonum erant***[2], cette partie de l'armée consistait principalement en volontaires. XXIV, 16, 4 : **et ea major pars** ***equitum***[3], et cette partie *se composant* surtout *de* cavaliers...

§ 4. — Génitif de matière[4].

109. — Le génitif complément d'un substantif peut désigner, en grec, la *matière* dont un objet est fait.

---

cas, le latin met le mot dont il s'agit, *cité sans l'addition du mot* **verbum**, au cas demandé par la construction,

Ex. : **manifestum est** ***tempestatem*** **producere pænultimam**.

Quelquefois aussi il le laisse au nominatif. Enfin les grammairiens disent aussi : **id quod est** ou simplement **illud** « le mot »,

Ex. : **ut in eo quod est** ***cur***, par exemple dans le mot *cur*. Cf. Quint. : **conjicit est ab illo jacit** « *conjicit* vient du mot *jacit* ».

1. Le *Mediceus* donne **Anthiocie** ; Wesenberg écrit **Antiochia**.

2. Pour l'accord, voy. ci-dessus § 23.

3. Le génitif explicatif dépend logiquement du participe présent du verbe être dont l'idée est sous-entendue.

4. Ce génitif existe en lithuanien (cf. Delbrück, *Grundl.*, p. 39) ; donc il n'est pas possible de voir dans le grec un génitif remplaçant l'ablatif latin. Le génitif de matière est un génitif proprement dit et devait appartenir à la langue primitive.

a) Comme *génitif épithète* :

Ex. : Hom., *Od.*, XXI, 7 : κώπη **ἐλέφαντος.** *Il.*, XVIII, 564 : ἕρκος **κασσιτέροιο.** — Plat., *Phédon*, 111 : ἐκεῖ λέγουσι ῥεῖν πολὺ πῦρ καὶ **πυρὸς** ποταμοὺς μεγάλους. *Lois*, 705 a. νόμισμα **ἀργύρου** καὶ **χρυσοῦ.** — Xén., *Anab.*, VI, 2, 4 : κρήνη **ἡδέος ὕδατός** ἐστιν ἐπ' αὐτῇ τῇ θαλάττῃ. — Eschine, III, 187 : τότε μὲν ἦν ὁ **τοῦ θαλλοῦ** στέφανος τίμιος.

b) Comme *génitif attribut* :

Ex. : Thuc., I, 93, 2 : οἱ θεμέλιοι **παντοίων λίθων** ὑπόκεινται (= οἱ θεμέλιοι οἳ ὑποκεῖνται παντοίων λίθων εἰσίν). — Xén., *An.*, III, 4, 10 : ἡ κρηπὶς ἦν **λίθου** ξεστοῦ κογχυλιάτου. *Cyr.*, V, 22 : **φοίνικος** αἱ θύραι πεποιημέναι. *Ib.*, VI, 1 : τὸν δίφρον τοῖς ἡνιόχοις ἐποίησεν **ἰσχυρῶν ξύλων.** — Dém., XXII, 70 (cf. XXIV, 177) : οἱ στέφανοι **ῥόδων** ἦσαν, ἀλλ' οὐ **χρυσίου,** etc.

Remarque. — Ce génitif n'existe pour ainsi dire pas en latin. Toutefois l'on peut citer :

Cés., *de Bello Gall.*, VII, 25, 2 : **sevi** ac ***picis***... **glæbas,** des boules de suif et de poix. — Cic., *de Div.*, I, 43 : sæpe ***lapidum, sanguinis*** **nonnunquam,** ***terræ*** **interdum, quondam etiam** ***lactis*** **imber defluxit.**

Au lieu de **imber** ***lapidum,*** Cicéron et Tite-Live disent **imber** ***lapideus.***

§ 5. — Génitif partitif[1].

110. — Comme complément d'un substantif, le génitif peut désigner le *tout* dont l'objet signifié par l'autre substantif est une des parties; c'est ce qu'on appelle le *génitif partitif.*

a) Comme *génitif épithète* on le trouve

1° Après tous les mots qui indiquent une idée de *division*, c.-à-d. *en grec* et *en latin*, après des substantifs signifiant nombre, multitude, foule, partie, etc., μέρος τι (τὰ δύο μέρη) **τῆς στρατιᾶς. magna pars *hominum, navium* multitudo,** etc.

ou encore *en grec*, après toute sorte de substantifs.

Ex. : Xén., *Cyr.*, II, 2, 22 : ἄνδρ' οἶδα **τοῦ δήμου.** — Thuc., VIII, 92, 7 : ἐβοήθει Ἀρίσταρχος καὶ **τῶν ἱππέων** νεανίσκοι.

1. Le génitif partitif se retrouve dans toutes les langues de la famille indo-européenne. Voy. Brugmann-Delbrück, *ouv. cit.*, t. III, p. 335 sqq.

2° Après des *mots employés substantivement*, c'est-à-dire après des noms de nombre (δέκα τῶν στρατηγῶν, **milia *passuum***) ; mais tandis que le génitif après les noms de nombre est d'un usage courant en grec, on ne le trouve en latin qu'après **milia**, à toutes les périodes de la langue (voy. aussi ci-après, § 112, 1°, n. 1). Le génitif partitif après les autres noms de nombre est très rare en latin avant Tacite[1].

3° Après les adjectifs et participes accompagnés de l'article, *en grec.*

Ex. : ARISTOPHANE, *Plut.*, 490 : οἱ χρηστοὶ **τῶν ἀνθρώπων**. — THUC., V, 64 : οἱ **Ἀρκάδων** ἡμέτεροι ξύμμαχοι ὄντες[2]. — DÉM., XXI, 47 : ἐάν τις ὑβρίζῃ εἴς τινα ἢ παῖδα ἢ γυναῖκα ἢ ἄνδρα τῶν ἐλευθέρων ἢ τῶν δούλων, γραφέσθω ὁ βουλόμενος **Ἀθηναίων**.

REMARQUES. — I. En latin, la prose classique ne connaît point, en général, la construction du génitif partitif avec un adjectif (ou participe) masculin ou féminin au positif. T.-Live paraît être le premier qui ait écrit

expediti *militum*, circumfusi *militum*, ultimi *militum*, reliqui *peditum*[3].

Après lui on trouve :

PLINE, *H. N.*, VIII, 8 : ***lanarum* nigræ nullum colorem bibunt**. XI, 50 : ***canum* degeneres**, et dans TACITE, *Ann.*, III, 39 : **leves *cohortium***. III, 61 : **supplicibus *Amazonum***. XIV, 8 : **obvios *seniorum***, etc.

Peut-être faut-il chercher la raison de l'extension prise par cette tournure dans des constructions comme celle-ci :

T.-LIVE (cf. XXXII, 35, 6, *éd. Weissenborn*) : **delecti *patrum***[4],

où le mot **delecti** implique l'idée d'un superlatif (voy. ci-après, p. 123, 5°). Mais c'est surtout à l'influence de la syntaxe grecque qu'on doit attribuer la fortune qu'elle a eue en latin ; on peut ajouter que la langue latine n'y répugnait point.

II. Il en est de même pour la question du génitif partitif construit avec un adjectif ou un participe neutre[5]. C'est un emploi qui semble avoir été étranger à la prose de l'époque archaïque et de l'époque classique (en exceptant, bien entendu, la construction de **dimidium, tantum, quantum**, etc., avec le génitif, voy. ci-après, § 112). On trouve

---

1. Cf. DRÆGER, *Hist. Synt. d. lat. Spr.*, I², p. 106 et p. 447 sqq.

2. Dans les exemples du genre de celui-ci, la place du génitif est irrégulière ; on attendrait en effet : Ἀρκάδων οἱ ἡμέτεροι ὄντες ξύμμαχοι.

En effet, il faut distinguer deux cas : le génitif est *possessif* ou il est *partitif*.

1° Ordre avec le *génitif possessif* : ὁ (**τῶν**) **Ἀθηναίων** δῆμος, ou ὁ δῆμος ὁ (**τῶν**) **Ἀθηναίων**, ou enfin ὁ δῆμος **τῶν Ἀθηναίων**, *rarement* τῶν Ἀθηναίων ὁ δῆμος.

2° Ordre avec le *génitif partitif* : **τῶν ἱππέων** νεανίσκοι, **Ἀρκάδων** οἱ ἡμέτεροι ξύμμαχοι, *rarement* οἱ **Ἀρκάδων** ἡμέτεροι ξύμμαχοι.

3. Cf. KÜHNAST, *Livianische Synt.*, p. 78. — O. RIEMANN, *Études... sur T.-Live*, 2ᵉ éd., p. 268.

4. Cf. HOR., *Carm.*, I, 10, 19 : ... **superis *deorum* | Gratus et imis**. — TAC., *Ann.*, XV, 20 : **prævalidi *provincialium***.

5. Cf. RIEMANN, *Études*, etc., 2° éd., p. 162.

bien dans Cicéron des comparatifs et des superlatifs au pluriel neutre, suivis du génitif, mais l'un des exemples cités est du *Timée*, qui est traduit du grec, les autres sont tirés de la correspondance qui, on l'a démontré[1], est pleine de tours empruntés ou imités du grec. Quant à la phrase de César, *de Bell. civ.*, III, 105, 4 : **in *occultis* ac *reconditis* templi..., quæ Græci ἄδυτα appellant,** Kühner a fait remarquer justement[2] que la construction est due à l'influence immédiate du grec. Il ne reste qu'un passage de César, *de Bell. Gall.*, VI, 26, 2 : **ab *ejus summo*** (du sommet de cette corne) **sicut palmæ ramique late diffunduntur,** qu'on ne puisse contester. Mais, si l'on songe que cette construction extrêmement rare dans la prose latine avant Salluste se répand de plus en plus après lui, il est permis de conclure que l'influence du grec y est pour quelque chose. Il est hors de doute, en tout cas, que Salluste a voulu imiter sur ce point la tendance bien connue de son modèle Thucydide à multiplier les expressions abstraites[3] qui sont souvent chez lui « d'une psychologie très fine et très précise ». Mais si Salluste n'avait pas trouvé en latin le germe de ces expressions nouvelles, si la langue nationale n'avait pas déjà associé le génitif à **dimidium, tantum, quantum,** etc., on n'aurait pas toléré des constructions comme **medio diei, incerto noctis, in æquo campi,** etc. C'est parce qu'elles étaient dans l'analogie générale du latin qu'elles ont pu se propager et se multiplier.

III. Les poètes ont été plus loin encore, en employant le génitif après des adjectifs au pluriel neutre, sans qu'il y ait la moindre idée partitive. Horace dit, *Carm.*, II, 1, 23 : ***cuncta* terrarum,** au lieu de **cunctas terras**; Lucrèce et Virgile se servent de ***strata* viarum,** pour signifier **viæ (silice) stratæ,** etc. On explique ces tournures par des emprunts faits à la syntaxe poétique grecque.

Ex. : Soph., *Antig.*, 1209 : ἄσημα... **βοῆς** (pour βοὴ ἄσημος). — Eur., *Phén.*, 1500 : ἁβρὰ **παρηΐδος** (pour ἁβρὰν παρηΐδα).

Mais il est au moins curieux de constater que les poètes latins ont développé un emploi, en somme, fort rare en grec[4].

4° En *grec*, après l'article avec un adverbe ou avec une préposition suivie de son complément.

Platon, *Rép.*, VII, p. 515 : **τὸ καταντικρὺ** αὐτῶν **τοῦ σπηλαίου,** la partie de la caverne qui était en face d'eux.

5° En *grec* et en *latin*, après les comparatifs employés au lieu du superlatif et après les superlatifs.

Ex. : Xén., *Anab.*, I, 1, 2 : **ὁ πρεσβύτερος τῶν παίδων** παρὼν ἐγένετο (cf. ***major Pisonum,*** l'aîné des deux Pisons). — Dém., XVIII, 87 : οἱ Ἀθηναῖοι **πάντων ἀνθρώπων πλείστῳ** σίτῳ χρῶνται ἐπεισάκτῳ[5].

1. Voy. Brenous, *Études sur les hellénismes dans la syntaxe latine*, p. 67 sqq.
2. Cf. Kühner, *ausf. Gr. d. lat. Spr.*, II, 1, p. 174 ; cf. p. 317. — Brenous, *ouv. cit.*, p. 97.
3. Thucydide avait subi en cela l'influence de Gorgias. Voy. Thucydide, t. I, éd. A. Croiset, p. 105 sq. de l'*Introduction*.
4. Cf. Brenous, *ouv. cité*, p. 98 sqq.
5. La langue poétique a étendu cet emploi du génitif partitif à toutes les expressions qui ont *la valeur d'un superlatif*.

Ex. : Hom., *Il.*, XI, 248 : ἀριδείκετος **ἀνδρῶν**, « remarquable entre les hommes, *c.-à-d.* le plus remarquable des hommes » (la particule inséparable ἀρι- donne à l'adjectif la force d'un

On connaît le tour latin **fortissimus** ***Græcorum***[1].

Remarque. — Les adverbes au superlatif suivent la même construction.

Ex. : Thuc., I, 48, 4 : εὐώνυμον δὲ κέρας (εἶχον) αὐτοὶ οἱ Κορίνθιοι ταῖς **ἄριστα** **τῶν νεῶν** πλεούσαις. — Plat., *Théét.*, 195 : **ὀρθότατα ἀνθρώπων** λέγεις. — Lysias, XXI, 6 : ἡ ναῦς **ἄριστα** ἔπλει **παντὸς τοῦ στρατοπέδου**.

Cic., *Brut.*, 20, 78 : **Sulpicius Gallus** ***omnium nobilium maxime*** **Græcis litteris studuit.**

6° Après les pronoms et les adjectifs pronominaux : *en grec*, après ὁ μέν... ὁ δέ... (οἱ μέν... οἱ δέ...) τις et τίς, ποῖος (ὁποῖος), πόσος (ὁπόσος), ἑκάτερος, ἕκαστος, etc.; *en latin*, après **aliquis, quisquam, nemo, quisque, alter,** etc.

Ex. : Plat., *Rép.*, 468 : δίκαιον τιμᾶν **τῶν νεῶν ὅσοι** ἀγαθοί[2]. *Théét.*, 193 : **τὸν μὲν** γιγνώσκω **ὑμῶν**, τὸν δ' οὔ.

Remarques. — I. En latin, il faut noter la différence qu'il y a entre **nemo mortalis**, aucun mortel et **nemo** ***mortalium,*** personne parmi les mortels.

II. Le mot **uterque** s'emploie toujours avec le génitif des pronoms, mais avec un substantif il est considéré comme adjectif : ainsi l'on dit bien **uterque eorum, uterque nostrum**, mais on doit dire ***uterque consul.***

Avec **unus** Cicéron emploie le génitif d'un pronom démonstratif ou relatif, renvoyant à un groupe de personnes ou d'objets *dont il vient d'être question dans ce qui précède*[3].

Ex. : *De Nat. deor.*, III, 20, 51 : **arcus... ex** ***nubibus*** **efficitur...** : ***quarum*** **una,** etc. *Ibid.*, III, 21, 54 : ***soles*** **ipsi quam multi a theologis proferuntur! Unus** ***eorum,*** etc.

En dehors de ce cas, il emploie toujours la préposition **ex** ou **de,** mais les autres prosateurs et les poètes ne s'astreignent pas à cette règle.

---

superlatif). Cf. les expressions homériques δῖα **θεάων** (*Il.*, V, 38, etc.), « divine entre les femmes, *c.-à-d.* très auguste ; » δῖα **γυναικῶν**, « divine entre les femmes, *c.-à-d.* très illustre ; » πρέσβα **θυγατρῶν** (*Od.*, III, 452), « respectable entre les filles. »

Ce tour est particulièrement fréquent dans les apostrophes.

Ex. : Hom., *Od.*, XIV, 361 : ἆ δειλὲ **ξείνων** (cf. *ibid.* XIV, 443 ; XXI, 288 ; Eur., *Alc.*, 460).

Hérodote a emprunté ce tour aux poètes (cf. IV, 126 : δαιμόνιε **ἀνδρῶν**, *litt.* « divin entre les hommes, *c.-à-d. tout simplement :* homme excellent »), et Ennius, suivi par Virgile, l'a fait passer dans la poésie latine, cf. Enn., *Ann.*, 72 : **sancta** ***dearum,*** et Virg., *Én.*, IV, 576 : **sancte** ***deorum.***

Il convient aussi de signaler ici une particularité de la syntaxe des Tragiques, qui consiste à remplacer le superlatif par la répétition au génitif de l'adjectif au positif.

Ex. : Soph., *Œd. à Col.*, 1238 : **κακὰ κακῶν**. *El.*, 849 : **δειλαία δειλαίων** κυρεῖς. Eur., *Andr.*, 520 : ἀνοία μεγάλη λείπειν **ἐχθροὺς ἐχθρῶν**, ἐξὸν κτείνειν.

1. L'adjectif **medius** suit l'analogie des superlatifs. Cf. César, *de Bell. Gall.*, VI, 13, 10 : **quæ regio** ***totius Galliæ media*** **habetur.**

2. Cf. en latin T.-Live, II, 22, 6 : ***qui captivorum*** **remissi ad suos fuerant** (entendez : « ***ii*** **captivorum qui...** »).

3. Cf. *Revue de phil.*, t. XII, p. 176 sqq.

7° Après le neutre des pronoms employés substantivement.

Ex. : Plat., *Rép.*, VI, p. 507 : **τῷ** ὁρῶμεν **ἡμῶν αὐτῶν** τὰ ὁρώμενα; avec quelle partie de nous-mêmes voyons-nous les objets vus? — Xén., *Équit.*, 4, 1 : ἐν **τοιούτῳ**[1] τῆς οἰκίας, ὅπου πλειστάκις ὁ δεσπότης ὄψεται. — Thuc., II, 17, 5 : οἱ Ἀθηναῖοι ἐν **τούτῳ παρασκευῆς** ἦσαν. IV, 3, 2 : ἐπὶ **πολὺ τῆς χώρας**.

On peut citer en latin le génitif partitif **loci** après les ablatifs **hoc, eo, eodem, quo**.

Ex. : **eo** *loci*, **quo** *loci*, au lieu de **eo loco, quo loco**, etc.

Remarques. — I. Un génitif partitif peut dépendre aussi d'un adverbe de lieu ou de temps.

Xén., *Cyr.*, VI, 1, 42 : παρασκευαζόμεθα ἐμβαλεῖν **ποῦ τῆς** τῶν πολεμίων **χώρας**. — Plat., *Rép.*, III, p. 403 : οὐκ οἶσθα **ὅπου γῆς** εἶ. — Thuc., II, 4, 4 : ἄλλοι **ἄλλῃ τῆς πόλεως** ἀπώλλυντο. — Plat., *Rép.*, I, p. 329 : οἱ ἄλλοι, ὅσοι **ἐνταῦθα** ἦλθον **ἡλικίας**. *Lois*, IX, p. 878 : οἱ **ἄνω τοῦ γένους**, ceux qui dans la lignée se trouvent en haut, *c.-à-d.* les ancêtres. — Aristophane, *Ois.*, 1498 : **πηνίκα τῆς ἡμέρας**;

Dans le latin archaïque surtout, on rencontre le génitif partitif après certains adverbes de lieu.

Ex. Plaut., *Cistell.*, II, 1,53 : **ibidem** *loci* **res erit**.

Les génitifs le plus fréquemment employés de cette façon sont **locorum, terrarum, gentium**.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 5, 55, 143 : **ubicunque** *terrarum* **et** *gentium* **violatum jus civium Romanorum est, ad communem libertatis causam pertinet**.

On peut ajouter quelques locutions comme

postea *loci*, plus tard, **interea** *loci*, cependant, **adhuc** *locorum*, jusqu'ici, jusqu'à présent, **ad id loci** ou **locorum**, jusque-là, jusqu'à cette époque[2].

Enfin, les adverbes **eo, huc, quo**, s'emploient avec le génitif d'un substantif abstrait, pour exprimer jusqu'à quel point de l'objet désigné s'est étendu le mouvement.

Ex. : Sall., *Jug.*, 5, 2 : *eo*... *vecordiæ* **processit**...

II. En grec, l'adjectif singulier qui signifie la partie d'un tout (cf. πολύς, ἥμισυς, λοιπός et les analogues) s'accorde souvent en genre avec le génitif partitif, au lieu de s'employer au neutre.

Ex. : ὁ **ἥμισυς**, ὁ **λοιπὸς** τοῦ **χρόνου**.

Isocr., VI, 18 : Εὐκτήμων ἐβίω ἔτη ἓξ καὶ ἐνενήκοντα **τούτου** δὲ **τοῦ χρόνου τὸν πλεῖστον** ἐδόκει εὐδαίμων εἶναι. — Xén., *Cyr.*, III, 2, 2 : **πολλὴ τῆς χώρας** τοῖς Ἀρμενίοις ἔρημος ἦν.

Avec d'autres adjectifs cette construction est plus rare.

Ex. : Thuc., I, 2, 3 : **τῆς γῆς ἡ ἀρίστη**.

---

1. Voy. toutefois, ci-après § 111.
2. Mais il faut ajouter que l'emploi de ces locutions appartient plutôt à la langue familière qu'à la langue classique.

8° Quelquefois l'idée de division n'est pas indiquée par un mot.

Ex. : Thuc., II, 33, 3 : ἀποβάλλουσιν ἄνδρας **σφῶν αὐτῶν**, ils perdent quelques-uns de leurs hommes. I, 27, 2 : ξυνέπλεον Παλῆς **Κεφαλλήνων**, parmi les Céphalléniens, les habitants de Palé. IV, 38, 1 : ξυνῆλθον ἐς λόγους Κλέων καὶ **ἐκείνων Στύφων**. VI, 3, 2 : Συρακούσας Ἀρχίας **τῶν Ἡρακλειδῶν** ᾤκισεν. — Xén., *Hell.*, I, 6, 16 : Κόνων καταφεύγει εἰς Μυτιλήνην καὶ **τῶν δέκα στρατηγῶν** Λέων καὶ Ἐρασινίδης[1]. (Cf. Xén., *Hell.*, V, 4, 2.)

Remarque. — Ce tour s'emploie surtout quand on veut désigner un endroit particulier dans un pays.

Le génitif désigne le pays et s'emploie avec l'article, tandis que le mot signifiant l'endroit ne l'a que rarement ou jamais. Cela tient sans doute à ce que le pays est supposé plus connu que l'endroit particulier dont il s'agit[2].

Ex. : Thuc., I, 111, 1 : Ἀθηναῖοι ἐστράτευσαν **τῆς Θεσσαλίας** ἐπὶ Φάρσαλον. — Xén., *Hell.*, II, 1, 10 : οἱ Ἀθηναῖοι ὡρμίσαντο **τῆς Χερρονήσου** ἐν Ἐλεοῦντι.

En latin, on trouve déjà chez César, *de B. Gall.*, VI, 44, 1 : **Durocortorum *Remorum*,** et *de B. civ.*, III, 38, 7 : **Asparagium *Dyrrachinorum*.** A l'époque impériale, on rencontre souvent aussi des noms de villes comme **Augusta *Taurinorum*, Augusta *Trevirorum*.** Ces locutions expliquent que T.-Live ait pu introduire en latin les constructions suivantes, sans doute imitées du grec :

Ex. : XXVIII, 6, 7 ; 7, 3 : ***Phocidis* Elatia, Demetrium *Phthiotidis*.** Cf. aussi T.-Live, XXIII, 30, 9 : **Regini tantummodo *regionis ejus*,** la ville de Regium, seule de toutes les villes de cette contrée, et Tac., *Hist.*, II, 15, 5 : **Albigaunum *interioris Liguriæ* revertere.**

b) Comme *génitif attribut :*

On trouve le génitif partitif employé *en grec* avec les verbes εἶναι, γίγνεσθαι et aussi avec ceux qui signifient penser, dire, nommer, choisir.

Platon, *Rép.*, p. 294, a : **τῆς βασιλικῆς ἐστιν** ἡ νομοθετική. — *Rép. des Lacéd.*, 1, 1 : Ἡ Σπάρτη **τῶν ὀλιγανθρωποτάτων πόλεών** ἐστιν. — Isocr., XV, 235 : Σόλων **τῶν** ἑπτὰ **σοφιστῶν ἐκλήθη**. — Dém., LV, 31 : Κάλλαρον ἐπεγράψατο **τῶν ἐμῶν δούλων**. — Aristote, *Rhét.*, II, 23 : Λακεδαιμόνιοι Χίλωνα **τῶν γερόντων ἐποίησαν**.

1. Voy. aussi les exemples suivants :

Xen., *Banq.*, 2, 1 : ἔρχεται ὀρχηστρίς **τῶν** τὰ θαύματα **δυναμένων** ποιεῖν. — *Anab.*, I, 8, 1 : Παταγύας, ἀνὴρ Πέρσης **τῶν** ἀμφὶ Κῦρον **πιστῶν**. — Thuc., III, 86, 1 : **τῆς Ἰταλίας** Λοκροὶ μὲν Συρακουσίων ἦσαν, Ῥηγῖνοι δὲ... Λεοντίνων.

En latin, cette construction est assez rare (cf. T.-Live, IX, 27 : ***consulum* Sulpicius in dextro, Pœtelius in lævo cornu consistunt**). Mais on pouvait dire, Cic., *prov. cons.*, 2 : **venio ad ipsas provincias, *quarum* Macedonia... graviter a barbaris vexatur**, sans exprimer **una** après ***quarum***.

2. Cf. Madvig, *Synt. de la langue grecque* (trad. par M. l'abbé Hamant), p. 63.

En latin ce tour est assez rare, mais on le rencontre quelquefois chez les poètes avec les verbes **esse, facere** ou **fieri, existimari**, etc.

> Plaute, *Mil.*, 1015 : **si *harunc Baccharum* es.** — Hor., *Carm.*, III, 13, 13 : **fies *nobilium* tu quoque *fontium*.** *Ép.*, I, 9, 13 : **scribe *tui gregis* hunc.** — T.-Live a dit aussi XXVII, 8, 4 : ***decemvirum* sacris faciundis *creatus*,** nommé pour faire partie des décemvirs.

De plus, on peut considérer qu'il y a un génitif partitif dans les locutions

> ***lucri* facere aliquid** (Cic., *in Verr.*, II, 3, 75, 174) : faire entrer quelque chose dans son gain, dans ses profits,

et dans les expressions familières

> ***æqui bonique*** (ou ***æqui boni***) **facere aliquid** (cf. Cic., *ad Att.*, VII, 7, 4), ***boni* consulere aliquid** (cf. Plaute, *Truc.*, II, 4, 75. — Varr., *de Ling. lat.*, I, 7, 4. — Col., X, *præf.*, 5. — Pline, *Hist. nat.*, VIII, 16, 44. — Quint., I, 6, 32, etc.), prendre son parti de quelque chose, dont le sens littéral paraît être considérer quelque chose comme *faisant partie* de ce qui est bon.

§ 6. — Génitif d'espèce, de quantité ou du contenu.

111. — Cet emploi du génitif se rattache assez étroitement à celui dont il vient d'être question, et souvent il est malaisé de distinguer l'un de l'autre.

En grec, l'usage n'en est pas très étendu.

> Ex. : Plat., *Euthyd.*, 299 : ἔχει μὲν **χρυσίου** τρία τάλαντα, στατῆρα δὲ **χρυσοῦ**. — Xén., *Mém.*, III, 11, 5 : κρεῖττον (ἣ) **βοῶν φίλων** ἀγέλην κεκτῆσθαι. *Hell.*, IV, 4, 12 : ὁρῶσι σωροὺς **σίτου**, **ξύλων**, **λίθων**, etc.

Remarque. — Le génitif de quantité est *plus rarement* rattaché à un adjectif neutre ou à un pronom neutre. Néanmoins on trouve

> Thuc., IV, 130, 1 : ἦν γάρ τι **στασιασμοῦ** ἐν τῇ πόλει. — Plat., *Apol.*, 41 : ἀμήχανον **εὐδαιμονίας**, etc.

Toutefois certaines expressions sont assez communes[1].

> Ex. : Thuc., I, 118, 2 : ἐπὶ μέγα ἐχώρησαν **δυνάμεως**. — Plat., *Gorg.*, 527 : εἰς τοσοῦτον ἥκομεν **ἀπαιδευσίας**. — Dém., XXI, 194 : εἰς τοῦτο **θράσους** καὶ **ἀναιδείας** ἀφίκετο. III, 3 : εἰς πᾶν προελήλυθε **μοχθηρίας** τὰ παρόντα. Cf. Thuc., VII, 55, 1 : οἱ Ἀθηναῖοι ἐν παντὶ δὴ **ἀθυμίας** ἦσαν.

1. Mais voyez ci-dessus, § 110, 7°.

112. — Les constructions de ce genre sont beaucoup plus développées en latin qu'en grec.

On trouve le génitif :

1° Après tous les substantifs qui marquent une idée de quantité :

Ex. : Tér., *Phorm.*, 68 : **montes *auri* pollicens.** — Cic., *ad Quir. p. red.*, 5, 14 : **flumine *sanguinis*.** *In Verr.*, II, 3, 61, 140 : ***sestertium* quinque milia**[1] **mercedis.** — T.-Live, XXI, 59, 8 : **ab neutra parte sescentis plus peditibus et dimidium *ejus*** (la moitié de ce nombre) **equitum cecidit.**

2° Après des adjectifs ou des pronoms neutres *employés au nominatif ou à l'accusatif*, c'est-à-dire après **multum,** une grande quantité de[2], **aliquantum,** une quantité notable de, **plus, amplius,** une plus grande quantité de, **plurimum,** une très grande quantité de, **paulum,** une petite quantité de, **minus,** une moins grande quantité de, **minimum,** une très petite quantité de, **nimium,** une trop grande quantité de, un excès de, **tantum,** une aussi grande quantité de, **quantum,** quelle grande quantité de, ***nihil,*** rien en fait de, **aliquid,** une certaine quantité de, ***quid,*** quelle quantité de, **quiddam,** une certaine quantité de, **quicquid, id, hoc, illud**[3], etc.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 5, 49, 128 : **hoc *tantum laboris itinerisque*,** cette si grande somme de fatigues et de voyages. *Cato maj.*, 10, 32 : **potest exercitatio et temperantia etiam in senectute conservare aliquid *pristini roboris*.** *Ad Fam.*, IX, 25, 1 : **cogito *navicularum* habere aliquid in ora maritima.** — Cés., *de Bell. Gall.*, III, 16, 2 : **Veneti *navium* quod ubique fuerat in unum locum coegerant,** etc.

---

1. Le pluriel **milia** signifie « des milliers », ce qui explique le génitif dont il est suivi. Au singulier, **mille** peut signifier « un millier » et, par conséquent, avoir la valeur d'un substantif ; dans cette acception il peut être suivi du génitif de quantité,

Ex. : Quadrig. ap. Gell. (I, 6) : **ibi occiditur mille *hominum*.** — Caton, *Orig.*, I. **mille *passuum*.** — Varr. : **plus mille et centum *annorum*.** — Cic., *Phil.*, 6, 5 : **mille *nummum*.** — César, *de B. G.*, I, 12 : **circiter mille *passuum*,** etc.

Ce tour est particulièrement fréquent chez T.-Live. Toutefois on peut dire qu'en règle générale, les Latins préfèrent considérer **mille** comme un adjectif indéclinable et mettre le substantif qu'il qualifie au cas demandé par le rôle qu'il joue dans la proposition.

2. Le grec ne connaît pas ces constructions. Voy. Riemann et Goelzer, *Deuxième année de Grec*, p. 318.

3. Employé comme complément des pronoms neutres démonstratifs, relatifs, indéfinis ou interrogatifs, le génitif de quantité ne conserve pas toujours, dans l'usage, la force de sa signification primitive. Si l'on peut le reconnaître encore, à la rigueur, dans des constructions comme : **justitia nihil expetit *præmii*** (« la justice ne réclame rien *en fait de* récompense »), ou **id *muneris* expoposcerunt** (« ils demandèrent ceci *en fait de* récompense »), il n'en est plus de même dans l'expression : **quid hoc *rei* est ?** (« qu'est-ce que cela signifie ? ») et dans d'autres semblables. Cependant entre **quid rei ?** et **quæ res ?** il y a cette différence que la première est plus vive peut être et plus précise que la seconde.

REMARQUES. — I. Cette construction est de règle, toutes les fois qu'on veut insister sur l'idée de quantité. Voilà pourquoi on trouve certains de ces adjectifs et de ces pronoms neutres construits même avec des *génitifs pluriels.*

Ex. : CIC., *in Cat.*, 3, 10, 25 : **tantum** ***civium***. *In Verr.*, II, 2, 54, 135 : ***accusatorum***... **quicquid erat**. — T.-LIVE, XXIX, 25, 1 : **quantum** ***militum*** **in Africam transportatum sit**. XXIX, 15, 6 : **quantum** ***militum*** **plurimum**, le nombre le plus considérable de soldats que... — SALL., *Jug.*, 62, 5 : ***equorum*** **et** ***armorum*** **aliquantum**.

On trouve même,

TÉR., *Andr.*, 745 : **quid**... ***hominum!*** que d'hommes!

II. T.-Live, suivi en cela par les prosateurs de l'empire, a augmenté le nombre des adjectifs neutres pouvant se construire avec le génitif de quantité ; c'est ainsi qu'il ajoute à la liste, par exemple, **immensum, parvum, exiguum.**

Ex. : T.-LIVE, XXVII, 27, 3 : **Exiguum** ***campi***, etc.

III. Quand l'idée de quantité n'existe pas, on dit simplement **tantum studium**, un si grand zèle, **tanta opera**, de si grands ouvrages, **tam multa opera**, de si nombreux ouvrages, etc.

IV. Ce génitif de quantité peut être celui d'un adjectif neutre pris substantivement, mais seulement quand l'adjectif est de la *deuxième déclinaison*. Ainsi l'on dira **nihil novi**, mais on devra dire **nihil** ***memorabile***[1]. De même, si l'adjectif est accompagné d'un complément, on n'emploie pas le tour par le génitif.

Ex. : **nihil exspectatione vestra** ***dignum*** **dico**.

V. Il est *incorrect* de dire ***aluminis*** **parvo**, avec un peu d'alun, et *peu correct* d'employer le tour **in tantum** ***altitudinis*** **ou ad id ventum** ***inopiæ***. La première construction ne se rencontre que chez les écrivains médiocres comme Pline (cf. XX, 70) ; la seconde apparaît chez T.-Live (cf. XXVII, 28, 10 ; XXIII, 19, 13), mais est proscrite par l'usage des bons auteurs ; ceux-ci évitent d'employer l'accusatif de l'adjectif ou du pronom neutre, quand il doit être précédé d'une préposition.

3° Après certains adverbes (cf. ci-dessous, § 135).

§ 7. — Génitif de qualité ou génitif descriptif.

113. — Le substantif construit au génitif comme complément d'un autre substantif peut servir à caractériser une personne ou un objet. Ce génitif est accompagné d'un adjectif ou d'une détermination (nom de nombre, participe ou bien pronom)[2]. Ainsi employé, il s'appelle

---

1. Sur CIC., *de Nat. deor.*, I, 27, 75 : **nihil** ***expressi***, **nihil** ***eminentis***, voy. ci-dessus, *Introd.*, p. 10.

2. Des constructions comme **homo justus et** ***morum*** ou **homo** ***litterarum*** ne se rencontrent que dans des écrivains comme Apulée et Symmaque : elles sont tout à fait incorrectes. Cependant on dit en latin **homo** ***frugi*** p. **homo frugi** ***bonæ*** (le mot **frugi** étant une forme arch. du génitif **frugi[s]**, parce que l'adjectif **frugalis** est inusité au positif.

génitif descriptif ou *génitif de qualité*, et désigne soit la qualité essentielle, caractéristique d'une personne ou d'un objet, soit la classe ou l'espèce à laquelle il appartient, soit la mesure d'un objet, soit enfin ce que demande une personne ou un objet.

114. — **Génitif indiquant une qualité distinctive**. — On le trouve très fréquemment en latin[a] comme génitif épithète et[b] comme génitif attribut :

a) *Génitif épithète :*

Ex. : Plaute, *Capt.*, III, 1, 11 : **Lacones** ***imi subselli*** **viros.** *Aul.*, II, 4, 46 : ***trium litterarum*** **homo** (= **FVR**). — Cic., *p. Rosc. Am.*, 6 : ***plurimarum palmarum*** **vetus gladiator.** *Ad Fam.*, VII, 1, 2 : **ludi... non tui stomachi** (de ton goût). — Cés., *de B. Gall.*, III, 5 : **vir et** ***consilii magni*** **et** ***virtutis*** (s.-ent. **magnæ**). III, 16 : **omnis juventus, omnes etiam** ***gravioris ætatis.*** — T.-Live, II, 23 : **Appius,** ***vehementis ingenii*** **vir.** — Aulu-Gelle, VI, 15 : **homo** ***multi studii.***

Remarque. — Le génitif de qualité est ordinairement rattaché à un substantif de sens général, comme **homo, vir, dux,** etc. Toutefois on trouve des exceptions, mais seulement chez les poètes ou chez les prosateurs de l'époque impériale.

Ex. : Horace, *Sat.* I, 1, 33 : **parvula** ***magni...*** **formica** ***laboris*** (s.-ent. **animal**). — T.-Live, XXII, 60, 5 : **T. Manlius Torquatus, priscæ ac nimis** ***duræ... severitatis*** (s.-ent. **homo**). XXXVI, 14, 7 : **Athamania...** ***asperi*** **ac prope** ***invii soli*** (s.-ent. **regio**).

b) *Génitif attribut :*

Ex. : Caton, *de Re rust.*, 1 : ***instrumenti*** **ne** ***magni*** **siet.** — Cic., *Tusc.*, V, 1 : **virtus** ***tantarum virium*** **non est, ut...** (la vertu n'a pas assez de force pour...). — Cés., *de B. Gall.*, V, 6, 1 : **eum** ***magni animi, magnæ*** **inter Gallos** ***auctoritatis*** (s.-ent. **esse**) **cognoverat.**

Remarques. — 1. On enseigne que dans l'emploi particulier dont il vient d'être question le génitif de qualité *peut* être remplacé par l'ablatif. Toutefois il convient de remarquer que les deux tournures n'étant pas absolument équivalentes, on ne peut pas toujours les employer indifféremment l'une pour l'autre. Ainsi, quand il s'agit de désigner une manière d'être *extérieure*, *passagère*, c'est toujours de l'ablatif que l'on se sert. On dit **esse bono animo,** avoir bon courage, parce qu'il s'agit ici d'une disposition du moment, qui peut varier ; de même Tite-Live et Tacite emploient **adverso rumore esse,** avoir l'opinion contre soi, parce que les dispositions du public peuvent changer : le génitif serait impossible. Au contraire, s'il faut exprimer soit une qualité physique *essentielle* tenant à la constitution même du sujet, soit une qualité morale et permanente, on peut mettre le génitif ou l'ablatif[1]. Cornélius Népos (*Dat.*, 3, 2) a indiqué fort bien

1. Toutefois les anciens écrivains, particulièrement Cicéron, emploient plus souvent l'ablatif que le génitif.

la différence que l'on faisait entre le génitif et l'ablatif de qualité, quand il a écrit **hominem** ***maximi corporis*** **terribilique facie,** l'ablatif désignant proprement une circonstance accessoire, tout extérieure, tandis que le génitif signifie une qualité caractéristique tenant à la constitution même de l'homme. Toutefois, il est des cas où la différence de sens n'est pas bien appréciable.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, IV, 8 : **Neque monere te audeo,** ***præstanti prudentia*** **virum, neque confirmare,** ***maximi animi*** **hominem.** *Ibid.*, I, 7 : ***eximia spe, summæ virtutis*** **adulescentem.**

Dans ces deux phrases, Cicéron semble bien n'avoir eu d'autre intention que d'éviter la monotonie, en variant le tour.

II. Cet emploi du génitif de qualité n'existe pas en grec, à proprement parler[1]. On trouve seulement chez les poètes des constructions comme

Eur., *Iph. en Taur.*, 134 (*éd. Köchly*) : **χόρτων εὐδένδρων** ἐξαλλάξασ' Εὐρώπαν. *Héc.*, 198 : ὦ **δυστάνου** μᾶτερ **βιοτᾶς**.

115. — Génitif indiquant la classe ou la catégorie. — On le trouve très fréquemment en latin.

a) *Génitif épithète :*

Ex. : **homo** ***infimi generis,*** homme de basse naissance; **multi** ***omnium generum,*** beaucoup d'hommes de toutes sortes; **vir** ***ordinis senatorii,*** homme de rang sénatorial, etc.

Remarques. — I. A cet emploi du génitif se rattachent les locutions **ejusmodi, hujus** ou **hujusce modi, istius modi,** etc.

II. En pareil cas, on ne remplace pas ordinairement le génitif par l'ablatif. Toutefois, avec **genus** on trouve quelquefois l'ablatif.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 5, 22, 29 : ***novo*** **quodam** ***genere*** **imperator,** etc.

L'ablatif **genere** est surtout fréquent à l'époque impériale.

Ex. : Sen., *de Benef.*, II, 7, 2 (ou 8, 1) : ***omni genere*** **quod des, quo sit acceptius, adornandum est;** cf. *ibid.*, 10, 3; *Ep.*, 77, 13. — Pline, *H. N.*, VIII, 26, etc.[2].

De même, au lieu de **ejus generis, alius generis,** on emploie ordinairement ***ex*** **hoc genere,** ***ex*** **alio genere.**

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 5, 21, 53 : **cur eis quicquam præterea** ***ex alio*** **genere imperasti?** *Ibid.* : **cur eis quoque statuisti quantum** ***ex hoc genere*** **frumenti empti darent?**

---

1. On le remplace soit par un adjectif accompagné d'un accusatif de relation, θαυμάσιος τὸ κάλλος (= **miræ pulchritudinis**), soit par un adjectif suivi de l'infinitif, εὐπρεπὴς ἰδεῖν, soit enfin par le participe ἔχων avec un complément.

2. On cite quelquefois Quintilien, X, 5, 2 : **quin etiam libros Platonis atque Xenophontis edidit** ***hoc genere*** **translatos.** Mais on voit qu'ici l'ablatif **hoc genere** est un ablatif de manière qui dépend de **translatos.**

b) *Génitif attribut :*

Ex. : homo *fuit infimi generis*, etc.[1]

116. — Génitif d'évaluation. — Ce génitif sert à désigner, en grec et en latin, soit le nombre des années, soit le prix ou les dimensions d'un objet, soit enfin le nombre formé par un groupe d'objets ou de personnes, etc.

a) *Génitif épithète :*

Ex. : Thuc., VII, 2, 4 : **ὀκτὼ σταδίων** ἤδη ἐπετετέλεστο τεῖχος. — Xén., *Hell.*, III, 2, 11 : Ἔφεσος ἀπέχει ἀπὸ Σάρδεων **τριῶν ἡμερῶν** ὁδόν. *Anab.*, I, 2, 12 : τῇ στρατιᾷ ἀπέδωκε Κῦρος μισθὸν **τεττάρων** μηνῶν.

Cés., *de Bello civ.*, III, 46, 5 : erat eo loco fossa *pedum quindecim*. — Nép., *Milt.*, 4, 1 : classem *quingentarum navium* (cf. *ib.*, 7, 1 ; *Them.*, 2, 2 ; 3, 2). *Arist.*, 1, 2 : exsilio *decem annorum*, etc. (construction très fréquente à toutes les périodes de la langue).

b) *Génitif attribut :*

Ex. : Thuc., IV, 66, 3 : τὸ τεῖχος **σταδίων** ἦν **ὀκτώ**. VII, 59, 2 : ὁ λιμὴν ὁ μέγας εἶχε τὸ στόμα **ὀκτὼ σταδίων**. — Plat., *Parm.*, 140 : ἴσον ὂν **τῶν αὐτῶν μέτρων** ἔσται ἐκείνῳ ᾧ ἂν ἴσον ᾖ. *Lois*, 721 a : γαμεῖν δεῖ ἐπειδὰν **ἐτῶν** ᾖ τις **τριάκοντα** μέχρι ἐτῶν πέντε καὶ τριάκοντα. — Xén., *Anab.*, I, 4, 11 : ἐξελαύνει ἐπὶ τὸν Εὐφράτην ποταμόν, ὄντα τὸ εὖρος **τεττάρων σταδίων**. *Hell.*, VI, 2, 16 : **δυοῖν** ἤδη **μηνοῖν** ὤφειλε τὸν μισθόν, etc.

Nép., *Them.*, 2, 5 : hujus enim classis *mille* et *ducentarum navium* longarum fuit[2] (cf. *Iph.*, 2, 4 ; *Eum.*, 8, 5 ; *Att.*, 17, 1), etc.

Remarque. — Cornélius Népos et Tite-Live emploient ce tour d'une façon plus hardie encore, quand ils sous-entendent l'idée du verbe dont le génitif est logiquement l'attribut.

Ex. : Nép., *Agés.*, 8, 2 : cum *annorum octoginta* (sc. ὤν) in Ægyptum iisset (cf. *Eum.*, 13, 1 ; *Cato*, 1, 2 ; *Att.*, 17, 1). — T.-Live, XXV, 5, 8 : iis perinde stipendia procederent ac si septem decem annorum (en gr. ὄντες ἐτῶν ἑπτὰ καὶ δέκα) aut majores milites facti essent. XXX, 26, 7 : Q. Fabius moritur *exactæ ætatis* (= cum esset exactæ ætatis). XXX, 37, 9 : *novem... annorum* (en gr. ὢν ἐννέα ἐτῶν) a vobis profectus, etc.

---

1. On trouve quelquefois aussi l'ablatif.
Ex. : Cic., *p. Planc.*, 6, 14 : hic *familia consulari* est, ille *prætoria*. *P. Sest.*, 26, 57 : erat *eodem genere eisdemque majoribus, eadem vetustate* societatis. *Phil.*, 2, 16, 41 : *qua facie* fuerit, *qua statura, quo municipio, qua tribu*.

2. Ce cas particulier peut s'expliquer par l'ellipse de **classis**, comme attribut de **fuit**.

117. — Génitif indiquant ce que réclame telle personne ou tel objet.

a) *Génitif épithète :*

Le tour est rare en grec, où l'on ne trouve guère que des constructions comme πρᾶγμα πολλοῦ πόνου, affaire qui exige beaucoup de peine.

En latin, c'est très fréquent :

Ex. : Cic., *ad Fam.*, IX, 26, 4 : non *multi cibi* hospitem, multi joci[1]. *Ad Attic.*, IV, 16 : res *plurimi oti,* affaire qui *exige* beaucoup de loisir. — Vatin. ap. Cic., *ad Fam.*, V, 10, a, 3 : quasi vero non *justissimi triumphi* in Dalmatia *res* gesserim, comme si je n'avais pas accompli en Dalmatie des actions *qui devraient m'assurer légitimement le triomphe.* — T.-Live, XLIV, 46, 7 : per *facillimæ custodiæ* pontem, etc.

b) *Génitif attribut :*

Plat., *Gorg.*, 461 b : οὐκ **ὀλίγης συνουσίας** ἐστίν. *Lois*, 642 : ταῦτα **παμπόλλων** ἐστὶ **λόγων**. — Eur., *Phén.*, 719 : τοῦθ' ὁρῶ **πολλοῦ πόνου**.

Suét., *Galba*, 22 : *cibi plurimi* traditur. — Capitol., *Ver.*, 4 : *somni* fuit *permodici.*

II. — *Génitif complément d'un verbe*[2].

118. — L'emploi du génitif complément d'un verbe est beaucoup plus étendu en grec qu'en latin.

Mais il est impossible de dresser la liste complète des verbes qui se construisent avec le génitif : on ne peut les connaître que par l'usage ou par la pratique du dictionnaire. Ce qui importe, c'est de ranger par catégories les principaux de ces verbes, en tâchant de

---

1. Cette phrase renferme deux exemples différents du génitif descriptif : le second (multi joci « capable de montrer beaucoup d'esprit ») exprime la qualité distinctive de la personne, le premier ne peut être rendu que par « qui ne *demande* pas à manger beaucoup ». Traduire par « capable de manger beaucoup » serait contraire au sens ; car le contexte porte : nihil est quod adventum nostrum extimescas, etc.

2. Bien que nous ayons pris soin de séparer les cas où le génitif grec est un véritable génitif de ceux où il correspond à l'ablatif latin proprement dit, nous ne nous dissimulons point que ce partage est la plupart du temps très difficile à faire. Ce qui augmente l'embarras, c'est qu'il y a eu vraisemblablement aussi en latin confusion entre le génitif et l'ablatif ; car certains emplois du génitif latin ne semblent s'expliquer que si l'on admet que le génitif y remplace un ablatif primitif. On est tenté de supposer qu'avant la séparation du grec et du latin, le génitif avait commencé à empiéter sur l'ablatif. En grec, il finit par l'absorber tout entier ; en latin, l'ablatif se maintint ; mais du moins, à l'époque archaïque, quelques constructions renferment des génitifs analogues aux génitifs-ablatifs du grec. Plusieurs de ces emplois, après l'époque archaïque, disparaissent de la langue courante et sont de nouveau remplacés par l'ablatif.

découvrir et d'expliquer les raisons qui ont fait préférer le génitif à tout autre cas[1].

Voici dans quel ordre on pourrait étudier ces diverses constructions :

1° Le génitif se joint à un verbe pour déterminer l'idée sous-entendue[a)] d'un accusatif complément direct ou[b)] d'un accusatif qualificatif.

a) Cette catégorie comprend tous les verbes qui signifient avoir part à, recevoir une part de, etc., ou, en d'autres termes, tous ceux qui renferment l'idée d'une *participation*.

Le génitif dépend vraisemblablement du mot μέρος (ou μοῖραν), complément direct sous-entendu du verbe.

Ex. : Xén., *Anab.*, V, 3, 9 : πάντες οἱ πολῖται καὶ οἱ πρόσχωροι μετεῖχον **τῆς ἑορτῆς**. *Mém.*, IV, 3, 14 : ἀνθρώπου ψυχὴ **τοῦ θείου** μετέχει[2]. — Plat., *Lois*, 721 : τὸ ἀνθρώπινον γένος μετείληφεν **ἀθανασίας**. — Xén., *Mém.*, IV, 3, 12 : δι' ἑρμηνείας **πάντων τῶν ἀγαθῶν** μεταδίδομέν τε ἀλλήλοις διδάσκοντες καὶ κοινωνοῦμεν. — Plat., *Rép.*, 429 a : προσήκει **τῆς ἐπιστήμης** μεταλαγχάνειν.

Remarques. — I. Le latin classique ne connaît pas ces constructions. Mais, par imitation du grec, Plaute a dit (*Cistell.*, I, 3, 7) : **paternum servom *sui* participat *consilii*.**

II. L'analogie a étendu cette construction à des verbes intransitifs comme κοινωνεῖν, avoir part à, ou impersonnels comme μέτεστί μοι, j'ai part à, et προσήκει μοι, il me revient une part de.

Ex. : Plat., *Banq.*, 218 : πάντες κεκοινωνήκατε **τῆς φιλοσόφου μανίας**. *Rép.*, 550 : ἐν ὀλιγαρχίᾳ πένησιν οὐ μέτεστιν **ἀρχῆς**. — Xén., *Mém.*, IV, 5, 11 : ἀνδρὶ ἥττονι τῶν διὰ τοῦ σώματος ἡδονῶν πάμπαν **οὐδεμιᾶς** προσήκει **ἀρετῆς**.

III. La même construction s'est étendue aux verbes signifiant manger, boire, quand il s'agit d'une quantité déterminée de nourriture ou de boisson *dont on n'a pris qu'une partie*[3].

Ex. : Xén., *An.*, IV, 7, 20 : **τῶν κηρίων** ὅσοι ἔφαγον ἄφρονες ἐγίγνοντο, tous ceux qui avaient mangé *des rayons de miel* perdaient l'esprit. — Xén., *Anab.*, III, 1, 3 : ἀθύμως ἔχοντες ὀλίγοι **σίτου** ἐγεύσαντο[4].

---

1. Je ne me suis pas résigné à suivre à peu près docilement l'ordre proposé par les grammairiens et notamment par A. von Bamberg, voy. *Règles fondamentales de la Syntaxe grecque* (2e éd. remaniée par C. Cucuel sous la direction de O. Riemann. Paris, Klincksieck, 1888), p. 52 et suiv. J'ai tâché surtout de faire voir comment les diverses constructions naissent les unes des autres, et me suis attaché à mettre, autant que possible, en évidence l'enchaînement des causes.

2. Ce qui prouve qu'on est fondé à sous-entendre, en pareil cas, le complément direct μέρος ou μοῖραν, c'est que l'on trouve réellement μετέχειν μοῖράν τινος (Hér., IV, 145), ou μέρος τινός (Eschyle, *Agam.*, 507 ; Xén., *Cyr.*, VII, 5, 54). Cette construction appartenait à la langue indo-européenne primitive. Cf. B.-Delbrück, *Grundlagen*, etc., p. 40.

3. Le génitif n'est possible qu'en ce cas. On dira, en effet (avec l'accusatif) : θῆρες **κρέα** ἐσθίοντες « des bêtes sauvages se nourrissant de chair », parce que l'expression est générale. De même **τὸ κώνειον** πίνειν « boire la ciguë », signifie qu'on boit ou qu'on doit boire le tout.

4. Voy. Kühner, *ouv. cité*, p. 305. La construction du génitif avec les verbes de cette catégorie existe

Et au *sens figuré :*

Plat., *Phèdre*, 227 : **τῶν λόγων** ὑμᾶς Λυσίας εἱστία, Lysias vous régalait de ses discours[1]. *Lois*, 634 a : γεύειν **τῶν ἡδονῶν**. — Eur., *Héc.*, 375 : γεύεσθαι **πόνων**.

IV. L'idée que l'action s'exerce seulement sur *une partie* de l'objet peut être rendue, en grec, *par le génitif seul*, sans que le verbe employé se rattache de près ou de loin à ceux dont il a été question ci-dessus. Mais il ne semble pas douteux cependant que cette construction soit une extension de celle qui vient d'être étudiée : de ce qu'avec certains verbes le génitif signifiait une part ou une partie de (tel ou tel objet), les Grecs prirent l'habitude de croire que cette signification particulière et accidentelle était une des significations fondamentales du génitif.

Ex. : Thuc., III, 89, 3 : ἡ ἐπίκλυσις παρεῖλε **τοῦ φρουρίου** (l'inondation emporta une partie du fort). I, 30, 2 : **τῆς γῆς** ἔτεμον (cf. II, 56, 6 ; VI, 75, 2 ; 105, 3). — Xén., *Anab.*, I, 5, 7 : ἔταξε Γλοῦν καὶ Πίγρητα λαβόντας **τοῦ βαρβαρικοῦ στρατοῦ** (ayant avec lui *des gens* de l'armée barbare) συνεκβιβάζειν τὰς ἁμάξας. *Hell.*, V, 4, 8 : τούτους ταχὺ **τῶν** ἐκ τῆς στοᾶς **ὅπλων** καθελόντες (ayant enlevé une partie des armes) ὥπλισαν. — Lysias, XXI, 15 : πολὺ μᾶλλον ὑμῖν προσήκει **τῶν ὑμετέρων** ἐμοὶ διδόναι (m'accorder une part de vos libéralités).

V. C'est grâce à la faculté d'employer le génitif pour marquer que l'action s'exerçait sur une partie seulement de son objet que les Grecs pouvaient exprimer des nuances de signification assez délicates, comme celles-ci :

En effet, tandis que κατέαγε τὴν κεφαλήν (voy. § 74, 1°) signifiait il est brisé pour ce qui est de la tête (il a la tête fracassée), κατέαγε **τῆς κεφαλῆς** (cf. Aristoph., *Acharn.*, 1180) voulait dire il s'est fait une fracture à la tête (*litt.* il est brisé à un endroit de la tête)[2].

Enfin dans des phrases comme celles qui suivent :

Xén., *Hipp.*, 6, 9 : ἄγει **τῆς ἡνίας** τὸν ἵππον (il conduit le cheval *par la bride*). *Anab.*, I, 6, 10 : ἐλάβοντο[3] **τῆς ζώνης** τοῦ Ὀρόντα[4] (ils prirent Orontas *par la ceinture*).

---

aussi en sanscrit et est, par conséquent, proethnique ; voy. B.-Delbrück, *Grundlagen*, etc., p. 40. — On serait tenté, avec quelques grammairiens, de rattacher aux constructions qui viennent d'être étudiées un exemple comme ἀπολαύειν **ποτῶν** (Xen., *Cyr.*, VII, 5, 81) ; on pourrait y voir d'autant plus volontiers une construction due à l'analogie de γεύειν ou de γεύεσθαι que le sanscrit, lui aussi, met au génitif le complément des verbes « manger, boire, jouir de » (cf. B.-Delbrück, *ouv. cité*, p. 40). Mais il ne faut pas oublier que la préposition ἀπό entrant dans la composition du verbe ἀπο-λαύειν, le sens primitif doit être « retirer une jouissance de... », ce qui oblige à voir dans le complément non pas un génitif proprement dit, mais un génitif-ablatif. D'ailleurs l'ablatif est le cas auquel se met régulièrement en latin le complément du verbe **frui**, analogue, pour le sens, à ἀπολαύειν.

1. La traduction française pourrait faire croire que le génitif remplace ici un ablatif instrumental. Pour écarter cette supposition, il suffira de rappeler que le grec dit aussi : ἑστιᾶν τινα ἰχθύσι (Plat., *Rép.*, 404, b), « régaler quelqu'un de poissons ». Le génitif exprime donc ici une toute autre idée.

2. C'était sans doute en songeant à des tournures semblables que J. Grimm déterminait, comme il suit, les rapports de l'accusatif et du génitif (voy. B.-Delbrück, *Grundlag.*, p. 39) :

Der Accuſativ zeigt die vollſte entſchiedenſte Bewältigung eines Gegenſtandes durch den im Verbo des Satzſubjects enthaltenen Begriff. Geringere Objectiviſirung liegt in dem Gen., die thätige Kraft wird dabei gleichſam nur verſucht und angehoben, nicht erſchöpft.

3. Dans le dialecte attique, le verbe λαμβάνεσθαι (moy.) et le verbe ἔχεσθαι (moy.) sont à peu près les seuls qui se construisent avec ce génitif. Mais les poètes, et surtout Homère, emploient aussi les formes actives λαβεῖν et ἑλεῖν.

4. Pour le génitif τοῦ Ὀρόντα, voy. ci-après, § 118, 5°, p. 141.

et dans d'autres semblables, le génitif pouvait servir à exprimer la partie par laquelle on touche quelqu'un ou quelque chose[1].

b) Il faut suppléer l'idée d'un accusatif qualificatif avec ὄζω et πνέω, sentir, avoir ou exhaler l'odeur de.

Ex. : Aristoph., *Acharn.*, 196 : αὗται μὲν ὄζουσ' **ἀμβροσίας** καὶ **νέκταρος**, — Soph., *Fragm.*, 147 : πνεῖν **μύρου**[2].

Remarque. — C'est sans doute par une ellipse analogue qu'on expliquerait la construction homérique :

Od., V, 72 : λειμῶνες μαλακοὶ **ἴου** ἠδὲ **σελίνου** | θήλεον (*entendez* ἴου καὶ σελίνου θαλλοὺς θήλεον, faisaient croître des pousses de violette et d'ache).

2° A la construction des verbes qui se rapportent au sens du goût se rattache vraisemblablement celle des autres verbes relatifs aux opérations des sens[3].

C'est ainsi qu'on trouve le génitif avec ὀσφραίνομαι, percevoir une odeur, ἀκούειν (poét. κλύειν et ἀΐειν) et ἀκροᾶσθαι, percevoir par le sens de l'ouïe, *d'où* entendre, écouter, αἰσθάνεσθαι, percevoir (en général).

Ex. : Aristoph., *Gren.*, 654 : **κρομμύων** ὀσφραίνομαι (je sens *une odeur* d'oignons)[4]. — Xén., *Anab.*, IV, 2, 8 : ἀκούσαντες **τῆς σάλπιγγος** (ayant entendu *le son* de la trompette). — Plat., *Protag.*, 314 b : ἴωμεν καὶ ἀκούσωμεν **τοῦ ἀνδρός** (allons l'entendre lui-même)[5]. — Isocr., XIV, 6 : δεόμεθ' οὖν ὑμῶν μετ' εὐνοίας ἀκροάσασθαι **τῶν λεγομένων**. — Xén., *Cyr.*, I, 3, 10 : οὐκ

---

1. Dans l'un et l'autre cas, le génitif s'explique par ce fait qu'on ne touche *qu'une partie* de la ceinture ou de la bride. C'est du moins la raison donnée par les grammairiens. Le latin, qui, en pareil cas, emploie l'ablatif instrumental (cf. Plaute, *Asin.*, 668 : **prehendere aliquem *auriculis***), ne considère pas le rapport de la même manière.

2. Ce qui prouve que pour expliquer ce génitif, il faut sous-entendre un accusatif qualificatif (ὀσμὴν avec ὄζω, πνεῦμα ou ὀσμὴν avec πνέω), c'est qu'on trouve, par exemple, dans Xen., *Cyn.*, 2, 4 : ὅμοιον ὄζειν (= ὁμοίαν ὀσμὴν ὄζειν), et dans Hom., *Od.*, IV, 46 : ἡδὺ πνεῖν (= ἡδὺ πνεῦμα πνεῖν). Voy. ci-dessus, § 62, 3°, p. 63.

3. Cette construction existe en sanscrit et remonte, par conséquent, à la période proethnique. Cf. B.-Delbrück, *Grundl.*, p. 40.

4. Le génitif du nom de chose est la seule construction possible avec ὀσφραίνομαι.

5. En règle générale, le verbe ἀκούειν se construit *toujours* avec le génitif de la personne que l'on écoute, que l'on entend. Les exceptions ne sont qu'apparentes ; dans des phrases comme celles-ci (Aristoph., *Thesmoph.*, 164 : καὶ Φρύνιχος, **τοῦτον** γὰρ οὖν ἀκήκοας, | αὐτός τε καλὸς ἦν καὶ, etc. *Paix*, 603 : τἀμὰ δὴ ξυνίετε | ῥήματ', εἰ βούλεσθε ἀκοῦσαι **τήνδ'** ὅπως ἀπώλετο), le verbe ἀκούειν est pris comme synonyme d' εἰδέναι et se construit comme lui : τοῦτον ἀκηκόας équivaut au latin *hunc nosti ;* quant au second exemple, il renferme un hellénisme bien connu : « si vous voulez savoir *celle-ci* comment elle a péri », au lieu de : « si vous voulez savoir comment elle a péri ».

Mais quand le complément d'ἀκούειν est un nom de chose, on peut le mettre à l'accusatif ou au génitif. Il semble que l'accusatif soit employé de préférence, quand il s'agit d'une chose déterminée (**ταύτην** τὴν κραυγὴν ἀκούειν, par exemple), et aussi quand le verbe signifie « entendre » et non « écouter, prêter l'oreille à », c'est-à-dire quand il est pris dans l'acception la plus générale (cf. Hom., *Il.*, X, 354 : **δοῦπον** ἀκούσας. Xen., *Anab.*, IV, 4, 21 : ἀκούσαντες **τὸν θόρυβον**). Au contraire, quand ἀκούειν est synonyme d' ἀκροᾶσθαι et signifie « écouter », le nom de la chose se met de préférence au génitif.

ἀκροώμενοι δέ **τοῦ ᾄδοντος** ὤμνυετε ἄριστα ᾄδειν (sans écouter *le chanteur*, vous juriez qu'il chantait le mieux du monde). — Xén., *Banq.*, 1, 16 : ὡς ᾔσθετο **τοῦ γέλωτος**. *Hell.*, IV, 4, 4 : **τῆς κραυγῆς** ᾔσθοντο[1]. (Cf. Hom., *Il.*, 1, 37 : κλῦθί **μευ**. Eur., *Bacch.*, 576 : κλύετ' **ἐμᾶς** κλύετ' αὐδᾶς. — Hom., *Od.*, IX, 401 : οἱ δὲ **βοῆς** ἀΐοντες... entendant un cri : XXVIII, 11.

Remarques. — I. Quand le verbe ἀκούειν signifie apprendre quelque chose *de quelqu'un*, il se construit aussi avec le génitif de la personne; mais sur ce génitif, voy. ci-après, § 153, 2°.

II. Dans le sens de écouter, c'est-à-dire obéir, le verbe simple ἀκούειν (et chez les poètes, κλύειν) se construit aussi avec le génitif de la personne.

Ex. : Hom., *Od.*, VII, 11 : **θεοῦ** δ' ὡς δῆμος ἄκουεν. — Soph., *El.*, 340 : **τῶν κρατούντων** ἐστὶ πάντ' ἀκουστέα. — Mén., *Fragm.*, 384 : νέος ὢν ἀκούειν **τῶν γεραιτέρων** θέλε. — Hér., III, 62 : προαγορεύει ἡμῖν **Σμέρδιος βασιλῆος** ἀκούειν. — Xén., *Cyr.*, VIII, 3, 6 : ὅπως δ' ἂν ἥδιον **παραγγέλλοντός σου** ἀκούωσι. Cf. Eur., *Or.*, 436 : οὗτοί μ' ὑβρίζουσ' **ὧν** πόλις τανῦν κλύει.

On emploie quelquefois la même construction avec ἐπακούειν (cf. Hés., *Œuv.*, 273) et même avec ὑπακούειν (cf. Hér., III, 101; Thuc., II, 62, 3; Xén., *Cyr.*, VIII, 1, 20), bien que celui-ci prenne ordinairement un datif pour complément.

Enfin c'est l'analogie de ces verbes qui explique l'emploi du génitif avec πείθεσθαι, obéir, chez Hérodote et chez les poètes.

Ex. : Hér., VI, 12 : μὴ πειθώμεθα **αὐτοῦ**. — Eur., *Iph. en Aulide*, 726 : πείθεσθαι γὰρ εἴθισμαι **σέθεν**.

Toutefois le datif est seul correct avec πείθεσθαι.

III. Le verbe πυνθάνεσθαι, apprendre, être informé de, est quelquefois accompagné du génitif de la chose dont on est informé (au lieu de περί suivi du génitif).

Ex. : Hom., *Il.*, XVII, 686 : ἄγε δεῦρο..., ὄφρα πύθηαι | **λυγρῆς ἀγγελίης**. — Eschyle, *Choéph.*, 835 : πυνθάνου δὲ **τῶν ξένων**. — Soph., *El.*, 35 : **ὧν** πεύσει. *Œd. à Col.*, 513 : (ἔραμαι πύθεσθαι) **τᾶς** δειλαίας ἀπόρου φανείσας | **ἀλγηδόνος...**

C'est une extension hardie de l'usage dont il a été question à propos du verbe αἰσθάνεσθαι, mais la construction est exceptionnelle[2].

---

1. Le verbe αἰσθάνομαι signifie proprement « percevoir par les sens (par l'odorat, par la vue, *surtout* par l'ouïe) » et *figurément* « percevoir par l'intelligence », *d'où* « s'apercevoir de, apprendre, comprendre », etc. Quand il est pris au sens propre, on le trouve souvent avec le génitif de la chose perçue, plus rarement avec l'accusatif. Quand il est pris au sens figuré, il suit plus ordinairement l'analogie des verbes signifiant « apprendre, savoir, comprendre » et se construit avec l'accusatif. Cependant on trouve, même en ces cas, quelques exemples du génitif de la chose et même du génitif de la personne.

Ex. : Xén., *Cyr.*, V, 3, 20 : ᾐσθημένος **τοῦ γεγενημένου** (mais *ibid.*, III, 1, 4 : ὡς ᾔσθετο **τὰ γιγνόμενα**). *Anab.*, I, 1, 8 : βασιλεὺς **τῆς** πρὸς ἑαυτὸν **ἐπιβουλῆς** οὐκ ᾐσθάνετο. *Mém.*, I, 4, 13 : τίνος ἄλλου ζῴου ψυχὴ **θεῶν τῶν** τὰ μέγιστα καὶ κάλλιστα **συνταξάντων** ᾔσθηται, ὅτι εἰσί; et surtout *Hell.*, IV, 2, 19 : Λακεδαιμόνιοι οὐκ ᾔσθοντο **προσιόντων τῶν πολεμίων**. Thucydide a même dit (V, 83) : ᾔσθοντο **τειχιζόντων** (au lieu de αὐτῶν τειχιζόντων).

2. Dans la phrase de Thucydide (IV, 6, 1) : ἐπύθοντο **τῆς Πύλου κατειλημμένης**, on a vraisemblablement affaire à un génitif absolu.

IV. Avec συνιέναι, comprendre, on trouve aussi parfois un génitif de personne ou de chose pour complément.

Ex. : Hérodote, I, 47 : **κωφοῦ** συνίημι. — Thuc., I, 3, 4 : ὅσοι **ἀλλήλων** ξυνίεσαν (tous ceux qui se comprenaient entre eux). — Plat., *Tim.*, 71 : **λόγου** συνήσειν ἔμελλεν.

Il est difficile de ne pas voir dans cet emploi, d'ailleurs assez rare, une extension de la construction en usage avec ἀκούω, écouter, faire attention à[1].

V. Toutes ces constructions sont inconnues au latin classique, mais on trouve dans le latin biblique des transcriptions pures et simples du génitif grec.

Ex. : Vulgat., *Jerem.*, 23, 22 : **si audissent *verborum meorum*.** *Luc.*, 20, 20 : **ut apprehenderent *verborum* ejus.** *Jud.*, 2, 20 : **non obaudierunt *vocis meæ*.**

3° Aux verbes exprimant des sensations on peut rattacher ceux qui expriment[a)] un sentiment ou[b)] une émotion de l'âme et se construisent aussi avec un complément au génitif[2].

a) Ce sont les verbes : ἐπιθυμεῖν, ἐφίεσθαι, ὀρέγεσθαι, ἐρᾶν, désirer; πεινῆν, avoir faim de, διψῆν, avoir soif de; ἐπιμελεῖσθαι, φροντίζειν, avoir souci de, κήδεσθαι, s'inquiéter de, μέλει μοι, je me préoccupe de, je m'intéresse à, ἀμελεῖν, ne pas s'inquiéter de, ὀλιγωρεῖν, négliger, etc.

Ex. : Xén., *Mém.*, II, 6, 30 : **τῶν μαθημάτων** πάλαι ἐπιθυμῶ (cf. Hér., II, 66; Eschyle, *Agam.*, 216, etc.). — Eur., *Phénic.*, 532 : τί **τῆς κακίστης** δαιμόνων, ἐφίεσαι, **φιλοτιμίας** (cf. Thuc., I, 128, 3; Soph., *El.*, 143; Plat., *Phil.*, 20 b, etc.)[3]. — Xén., *Banq.*, 4, 42 : οἷς μάλιστα τὰ παρόντα ἀρκεῖ ἥκιστα **τῶν ἀλλοτρίων** ὀρέγονται (cf. Plat., *Rép.*, 485 d[4]; 4, 36 : πεινῶσι **χρημάτων**. — Plat., *Rép.*, 562 : δημοκρατουμένη πόλις **ἐλευθερίας** διψήσασα. — Xén., *Mém.*, I, 4, 17 : ἡ τοῦ θεοῦ φρόνησις ἅμα **πάντων** ἐπιμελεῖται. — Plat., *Crit.*, 44 : τί ἡμῖν **τῆς** τῶν πολλῶν **δόξης** μέλει; **τῶν ἐπιεικεστάτων** μᾶλλον ἄξιον φροντίζειν. — Xén., *Cyr.*, VIII, 7, 15 : **ἑαυτοῦ** κήδεται ὁ προνοῶν ἀδελφοῦ. — Isocr., I, 48 : τοῖς σπουδαίοις οὐχ οἷόν τε **τῆς ἀρετῆς** ἀμελεῖν. III, 48 : **μηδενὸς** ὀλιγωρεῖτε.

---

1. Par contre, on peut expliquer d'une autre façon les locutions : ἀποδέχομαί τινός « j'accepte ce que dit quelqu'un », « je suis de son avis » (cf. ἀνέχομαί τινος). On a dû commencer par dire : ἀποδέχομαί τινός τι « j'accepte quelque chose *de la part de quelqu'un* (gén.-ablatif) », ou encore : ἀποδέχομαί τινός ποιοῦντός ou λέγοντός (gén.-abl. absolu) τι, comme on dit ἀνέχομαί τινος ποιοῦντός τι (gén.-abl. absolu), puis, par abus, on en vint à dire : ἀποδέχομαι, ἀνέχομαί τινος.

2. Ces verbes sont de même accompagnés du génitif en sanscrit (cf. B.-Delbrück, *Grundl.*, p. 40).

3. Il est possible aussi que ce verbe suive l'analogie de στοχάζεσθαι « viser », qui se construit avec le génitif; car ἐφίεναι signifie « lancer, envoyer vers », et le moyen ἐφίεσθαι a fini par signifier aussi « viser ».

4. Le verbe ὀρέγεσθαι signifie proprement « s'étendre vers, viser », *d'où* « aspirer à... » (cf. Hom., *Il.*, VI, 466 : οὗ παιδὸς ὀρέξατο « il tendit les bras vers son enfant »). On peut donc lui appliquer la même remarque qu'au précédent (voir ci-dessus, note 3).

REMARQUES. — I. Même quand il signifie aimer, le verbe ἐρᾶν se construit avec le génitif ; il en est de même d'ἐρασθῆναι, s'éprendre d'amour. C'est l'idée de *désir* qui domine dans ces constructions. Au contraire φιλεῖν, aimer d'amitié et ποθεῖν (lat. **desiderare**), regretter, soupirer après, veulent leur complément à l'accusatif.

II. C'est peut-être par analogie avec les verbes de désir que ἀντιποιεῖσθαι, faire valoir ses droits sur, se construit avec le génitif de la chose qu'on dispute.

Ex. : THUC., IV, 122, 4 : **τῆς πόλεως** ἀντεποιοῦντο.

Mais quand ἀντιποιεῖσθαι signifie s'arroger, prétendre à, le génitif s'explique autrement (voy. ci-après, § 121, REM. II).

III. Cet emploi du génitif est inconnu au latin classique. Mais, par imitation du grec, les écrivains archaïques ont construit avec un complément au génitif certains verbes de désir.

Ex. : ACCIUS AP. CIC., *de Nat. deor.*, III, 29, 72 : **qui te nec amet nec studeat** ***tui***. — PLAUTE, *Mil.*, 963 : **quæ cupiunt** ***tui***.

Les écrivains de la décadence ont repris ce tour :

Ex. : APULÉE, *de deo Socr.*, 22, extr. : ***veræ beatitudinis*** **esurit et sitit**. — SYMM., *Ep.*, I, 8 *in.* : **jam dudum** ***vestri*** **cupiunt Lucrina tacita**.

De même, on trouve dans le latin biblique des transcriptions pures et simples du génitif grec.

Ex. : VULG., *Hebr.*, 8, 9 : **ego neglexi** ***illorum***.

b) Ce sont certains verbes employés surtout par les poètes avec un complément au génitif, et particulièrement ἥδεσθαι, se réjouir (au fond du cœur) de[1].

Ex. : SOPH., *Phil.*, 715 : **πώματος** ἥσθη (cf. PLAT., *Phèdre*, 239 a). — EUBULOS, 67, 10 : **Ἑλλάδος** ἔγωγε **τῆς ταλαιπώρου** στένω. — THUCYDIDE, II, 62, 3 : οὐδ' εἰκὸς χαλεπῶς φέρειν **αὐτῶν**. Cf. I, 77, 3 : οὐ τοῦ πλέονος μὴ στερισκόμενοι χάριν ἔχουσιν, ἀλλὰ **τοῦ ἐνδεοῦς** χαλεπώτερον φέρουσιν[2], ils ne se montrent pas reconnaissants qu'on leur permette de conserver plus qu'on ne leur devrait laisser, mais ils s'irritent à la pensée de ce qu'on leur enlève.

4° Aux verbes s'occuper de, prendre souci de, se rattachent ceux qui signifient se souvenir et le contraire oublier, c.-à-d. μνησθῆναι, se souvenir de, μεμνῆσθαι, garder le souvenir de, ἐπιλανθάνεσθαι, oublier, etc., qui se construisent avec le génitif[3].

---

1. Il faut se garder de grossir outre mesure la liste de ces verbes. Bien qu'en sanscrit (cf. B.-DELBRÜCK, *die Grundlagen der gr. Synt.*, p. 40) les verbes signifiant « se réjouir, s'indigner », etc., soient accompagnés d'un complément au génitif, il est vraisemblable que les verbes grecs correspondants sont, comme on le verra plus loin (§ 121), construits avec un génitif *marquant la cause* et n'ayant point de rapport avec le génitif dont il est question en ce moment. C'est le cas, notamment pour στένειν, ὀλοφύρεσθαι « gémir sur, à propos de », ὀργίζεσθαι, χαλεπῶς φέρειν « s'indigner, s'irriter de ».

2. Τοῦ ἐνδεοῦς peut être aussi un génitif de *cause*. Voy. ci-après, § 121, *Rem.* I, n. 1.

3. Le génitif est aussi le cas auquel on met, en sanscrit, le complément des verbes signifiant « se souvenir ». Cf. B.-DELBRÜCK, *op. cit.*, p. 40.

Ex. : Hom., *Il.*, XV, 487 : ἀνέρες ἔστε, φίλοι, μνήσασθε δὲ **θούριδος ἀλκῆς**. — Isocr., I, 26 : **τῶν ἀπόντων φίλων** μέμνησο πρὸς τοὺς παρόντας... I, 47 : ἐν πᾶσι τοῖς ἔργοις οὐχ οὕτω **τῆς ἀρχῆς** μνημονεύομεν ὡς τῆς τελευτῆς αἴσθησιν λαμβάνομεν. — Lysias, XXXI, 25 : τῶν αὐτῶν ἐστι τούς τε κακοὺς τιμᾶν καὶ **τῶν ἀγαθῶν** ἀμνημονεῖν. — Xén., *Mém.*, I, 2, 21 : **τῶν νουθετικῶν λόγων** ἐπιλαθόμενον οὐδὲν θαυμαστὸν καὶ **τῆς σωφροσύνης** ἐπιλαθέσθαι.

Remarques. — I. Le verbe μνημονεύειν se construit plus ordinairement avec l'accusatif, surtout s'il a pour complément un nom de chose.

Ex. : Isocr., II, 35 : ἐὰν **τὰ παρεληλυθότα** μνημονεύῃς, ἄμεινον περὶ τῶν μελλόντων βουλεύσει (cf. Eschyle, *Pers.*, 786 ; Soph., *Ph.*, 121 ; Hér., I, 36 ; Xén., *Mém.*, II, 7, 7, etc.).

Il en est de même des autres verbes de cette catégorie, quand ils signifient garder ou ne pas garder dans la mémoire.

Ex. : Plat., *Théét.*, 166 a : ἆρ' οἷόν τε **τὸ αὐτὸ** μεμνῆσθαι ἅμα καὶ μὴ εἰδέναι ; — Dém., VI, 12 : οὐκ ἀμνημονεῖ **τὰς ὑποσχέσεις**. — Eur., *El.*, 264 : **τὰς τύχας τὰς κακὰς** ἐπέλαθοντο, τὰς δὲ μὴ κακὰς ἔσῳζον[1].

II. En latin, les verbes **memini** (**recordor**), se souvenir de, **admonere**, faire souvenir quelqu'un de, **oblivisci**, oublier, etc., se construisent avec le génitif.

Ex. : Cic., *de Fin.*, V, 1, 3 : ***vivorum*** **memini, nec tamen** ***Epicuri*** **licet oblivisci.** *de Div.*, I, 30, 63 : **(animus) meminit** ***præteritorum,*** **præsentia cernit, etc.** — Cés., *de B. Gall.*, I, 13, 4 : **reminisceretur...** ***pristinæ virtutis*** **Helvetiorum.** — Cic., *in Pis.*, 6, 12 : **cum aliquo dolore** ***flagitiorum suorum*** **recordabitur.** — Sall., *Cat.*, 21, 4 : **(Catilina) admonebat alium** ***egestatis***[2]. — Cic., *Tusc.*, III, 30, 73 : **est proprium stultitiæ aliorum vitia cernere, oblivisci** ***suorum.***

La locution **venit in mentem** se construit comme **memini** dont elle est l'équivalent.

Ex. : Nævius ap. Prisc. (VI, 6) : **ei venit in mentem hominum** ***fortunas*** **(arch. p. fortunæ).** — Tér., *Phorm.*, 154 : **ubi veniat in mentem** ***ejus adventi.*** — Cic., *de Fin.*, V, 1, 2 : **venit enim mihi** ***Platonis*** **in mentem.**

III. Les verbes latins dont il vient d'être question admettent aussi d'autres constructions.

a) Quand **memini** et **obliviscor** ont pour complément un nom de chose, on trouve souvent ce complément à l'accusatif.

Ex. : Plaute, *Pœn.*, IV, 4, 102 : **ecquid meministi tuum** ***parentum nomina?*** — Cic., *p. Planc.*, 33, 80 : **qui patriæ beneficia** ***meminerunt***[3].

---

1. Le simple λανθάνεσθαι est toujours accompagné du génitif ; mais le composé ἐπιλανθάνεσθαι peut prendre, même en prose, un accusatif pour complément.

2. On construit de même **commonere** (Plaut., *Rud.*, 743 ; Cornif., *ad Her.*, IV, 33, 44) et, dans Tacite (*Ann.*, I, 67), le simple **monere** est suivi du génitif.

3. L'accusatif est exigé par le sens, le verbe **memini** voulant dire ici « garder dans sa mémoire », et **obliviscor** signifiant « ne pas garder dans sa mémoire ». Au contraire avec un complément au génitif ces verbes signifient « avoir (*ou* ne pas avoir) le souvenir de... »

Quand le complément est un nom de personne, seul **memini** peut se construire avec l'accusatif.

Ex. : Cic., *Phil.*, 5, 6, 17 : *Cinnam* **memini, Sullam vidi.** *De Or.*, III, 50, 194 : **Antipater ille Sidonius,** *quem* **tu probe, Catule, meministi.**

b) Le verbe **recordor** est *ordinairement* accompagné d'un complément de chose à l'accusatif.

Ex. : Cic., *de sen.*, 5, 13 : *expugnationes,... bella..., triumphos* **recordari.**

Quand le complément de **recordor** est un nom de personne, il se met *régulièrement* à l'ablatif précédé de **de.**

Ex. : Cic., *p. Sull.*, 2, 5 : **recordare** *de ceteris,* **quos adesse huic vides.** *Tusc.*, I, 6, 13 : **velim scire ecquid** *de te* **recordere.**

c) Les verbes **admonere** et **commonere** se construisent plus souvent avec **de** et l'ablatif qu'avec le génitif.

Ex. : Cic., *ad Att.*, XI, 16, 5 : **ut Terentiam moneatis** *de testamento. Ad Q. fr.*, III, 1, 4, 14 : **epistula in qua** *de æde* **Telluris et** *de porticu* **Catuli me admones,** etc.

On trouve aussi (dans la langue familière) **memini** *de aliquo,* songer (penser) à quelqu'un, et **memini** *de aliqua* **re,** songer (penser) à quelque chose, faire mention de quelque chose.

Ex. : Plaute, *Asin.*, 939 : *de palla* **memento.** — Cic., *ad Att.*, XV, 27, 3 : *de Herode* **meminero.** *Phil.*, 2, 36, 91 : **meministi ipse** *de exsulibus*[1].

5° Aux verbes construits avec le génitif pour indiquer que l'action s'exerce seulement sur une partie de son objet on rattache, en grec, ceux qui signifient viser à, toucher, saisir et les verbes de sens analogue ou contraire.

Les principaux sont : στοχάζεσθαι, viser, viser à, ἐφικνεῖσθαι ou ἐξικνεῖσθαι, atteindre, τυγχάνειν, rencontrer, obtenir, ἀποτυγχάνειν, ἁμαρτάνειν, ne pas obtenir, manquer, σφάλλεσθαι, ψεύδεσθαι, être trompé, déçu, etc. — ἅπτεσθαι, toucher, λαμβάνεσθαι, saisir, ἔχεσθαι, se tenir à, ἀντέχεσθαι, s'attacher à, πειρᾶσθαι, tenter, attaquer, — ἄρχειν et ἄρχεσθαι, commencer[2].

Ex. : Xén., *Cyr.*, I, 6, 29 : **ἀνθρώπων** στοχάζεσθαι (cf. surt. au sens figuré, Plat., *Gorg.*, 465, a : στοχάζεσθαι **τοῦ ἡδέος.** — Isocr., VIII, 28 : στοχάζεσθαι **τοῦ δέοντος**)[3]. — Dém., XX, 122 :

---

1. L'idée de « faire mention de » est rendue quelquefois aussi en latin par **memini** accompagné du génitif. Mais l'exemple qu'on cite (Cés., *de B. civili*, III, 108, 2), ne paraît pas avoir pour lui l'autorité de César, s'il est vrai que les chapitres 108 et 112 de ce livre aient été écrits en partie par Asinius Pollion.

2. Cette construction paraît manquer en sanscrit. Mais le génitif s'explique très bien en grec et semble être une variété du génitif partitif : on ne vise, on ne touche, en effet, qu'à une partie de l'objet.

3. On trouve de même chez les poètes : τοξεύειν « viser avec une flèche », et ἀκοντίζειν « lancer un javelot » construits avec le génitif du but à atteindre.

Ex. : Hom., *Il.*, XXIII, 855 : **ἧς** ἄρ' ἀνώγει τοξεύειν (cf. Soph., *Ant.*, 1033 ; Eur., *Ion.*, 1411). — *Il.*, XVII, 304 : Ἕκτωρ δ' αὖτ' **Αἴαντος** ἀκόντισε δουρί (cf. 525 ; 608).

C'est vraisemblablement par l'analogie de ces verbes qu'il faut expliquer la construction homérique du verbe ὁρμᾶσθαι « s'élancer » avec le génitif.

Ex. : Hom., *Il.*, XXI, 595 : Πηλείδης ὡρμήσατ' **Ἀγήνορος ἀντιθέοιο.**

μετρίων ἐν εἰρήνῃ τις καὶ πολιτείᾳ δύναιτ᾽ ἂν ἐφικέσθαι. **εὐνοίας, δικαιοσύνης, ἐπιμελείας.** — Xén., *Mém.*, II, 1, 20 : αἱ διὰ καρτερίας ἐπιμέλειαι **τῶν καλῶν τε καγαθῶν ἔργων** ἐξικνεῖσθαι ποιοῦσιν. — Isocr., III, 14 : δικαιότατον μὴ τοὺς ἀνομοίους **τῶν ὁμοίων** τυγχάνειν[1]. — Plat., *Soph.*, 267 : πάντες ἀποτυγχάνουσι **τοῦ δοκεῖν** εἶναι δίκαιοι. — Eur., *Andr.*, 373 : γυνὴ **ἀνδρὸς** ἁμαρτανουσ᾽ ἁμαρτάνει **βίου**. — Platon, *Rép.*, 451 a : σφαλεὶς **τῆς ἀληθείας** κείσομαι περὶ ἃ ἥκιστα δεῖ σφάλλεσθαι. *Ibid.*, 413 a : τὸ ἐψεῦσθαι **τῆς ἀληθείας** κακόν.

Xén., *Cyr.*, V, 1, 16 : **πυρὸς** ἔστι θιγόντα μὴ εὐθὺς καίεσθαι, ὅμως δὲ ἔγωγε οὔτε **πυρὸς** οὔτε **ἔρωτος** ἑκὼν εἶναι ἅπτομαι. — Thuc., VIII, 97, 2 : διεκελεύοντο ἀνθάπτεσθαι **τῶν πραγμάτων**. — Xén., *Hell.*, IV, 4, 38 : ἐλάβετο τῆς χειρὸς[2] **αὐτοῦ**. — Thuc., I, 140, 1 : **τῆς** μὲν **γνώμης... τῆς αὐτῆς** ἔχομαι (cf. Hom., *Il.*, IX, 102 : **σέο** δ᾽ ἕξεται. — Hér., I, 93 ; VI, 8 ; III, 72 ; VII, 5, etc.[3]). — Plat., *Rép.*, 329 a : ἃ **τοιούτων** ἔχεται (*ea quæ cum iis rebus sunt conjuncta*, c.-à-d. *similia*). *Banq.*, 217 d : ἀνεπαύετο οὖν ἐν τῇ ἐχομένῃ **ἐμοῦ** κλίνῃ (sur le lit qui touchait au mien, qui était voisin du mien). — Dém., XVIII, 185 : ἀντέχεσθαι **τῆς ἐλευθερίας**.

Hom., *Il.*, XXIV, 390 : πειρᾶσθαί τινος. — Hér., III, 134 : **τῆς Ἑλλάδος** ἀποπειρᾶσθαι. — Thuc., II, 81, 2 : ὅπως... πειρῷντο **τοῦ τείχους**[4].

Thuc., I, 144, 3 : **πολέμου** οὐκ ἄρξομεν, ἀρξαμένους δὲ ἀμυνούμεθα (nous ne prendrons pas l'initiative de la guerre, mais nous saurons repousser ceux qui l'auront engagée[5]). — Xén., *Cyr.*, I, 5, 13 : πειρᾶσθε σὺν τοῖς θεοῖς ἄρχεσθαι **παντὸς ἔργου**. *Econ.*, 6, 1 : ἔρχονται οἱ πολέμιοι ἄρχοντες **ἀδίκων χειρῶν**.

---

1. Le verbe poétique κυρῶ, « atteindre, obtenir, avoir en partage », suit la même construction.

Ex. : Eur., *Fragm.* : εἴ τις κυρεῖ | **γυναικὸς ἐσθλῆς** εὐτυχεῖ κακὸν λαβών.

2. Sur ce génitif voy. ci-dessus (§ 118, 1°, *Rem.* III). Cette construction est la seule correcte en prose ; mais chez les poètes on trouve : λαβεῖν τινά τινος. Cf. *Phil. Wochenschrift*, t. II, p. 655.

3. Voy. R. Kühner, *ausfuhrl. Gr. der gr. Spr.*, 2e éd., t. II, p. 297 sqq.

4. Dans l'ancienne langue, c'est toujours au génitif que l'on met l'objet sur lequel se fait la tentative ou l'attaque ; on trouve aussi l'actif πειρᾶν dans le même sens et avec la même construction.

Ex. : Hom., *Il.*, XII, 301 : π. **μήλων**. — Hér., VI, 82 : π. **πόλιος**. — Thuc., I, 61, 4 : πειρᾶν **τοῦ χωρίου**.

C'est seulement dans la langue postérieure qu'on trouve l'accusatif en pareil cas (cf. Plutarque, *Moral.*, 1122 *a*). Mais, quand le verbe signifie « chercher à séduire », on le trouve construit avec l'accusatif, même à l'époque classique (cf. Lysias, p. 92, 40 ; Arist., *Plutus*, 1067 ; Plat., *Phèdr.*, 227 *c*, etc., — et au passif, Thuc., VI, 54).

5. Cet exemple montre bien la nuance de signification qui sépare la forme moyenne de la forme active : ἄρχεσθαι c'est « commencer quelque chose qu'on continuera », ἄρχειν c'est « faire quelque chose le premier et pour la première fois », « prendre l'initiative de quelque chose » ; quand on choisit cette forme, on veut donc marquer que c'est un tel qui commence et non tel autre.

REMARQUES. — I. Le verbe poétique ἀντάω signifiant rencontrer, obtenir, avoir part à, se construit avec le génitif.

Ex. : HOM., *Il.*, VII, 158 : ἀ. **μάχης** (rencontrer un combat, *c.-à-d.* un adversaire). — PINDARE, *Olymp.*, 11, 42 : **ἀλώσιος** ἀντάσαις.

On le retrouve chez Hérodote avec la même construction.

Ex. : II, 119 : **ξεινίων** ἤντησε **μεγάλων**[1].

II. C'est aussi le génitif que l'on trouve avec les verbes poétiques δράσσεσθαι, prendre, mettre la main sur, θιγγάνειν et ψαύειν, toucher.

Ex. : HOM., *Il.*, XIII, 392 (cf. XVI, 485) : κεῖτο τανυσθεὶς | βεβρυχὼς **κόνιος** δεδραγμένος αἱματοέσσης. I, 591 : ἤδη με ῥῖψε **ποδὸς** τεταγὼν... — EUR., *Hel.*, 222 : οὐκ' ἔσθ' **ὅτου** θίγοιμ' ἂν ἐνδικώτερον.

On trouve aussi dans le latin postérieur, par imitation du grec :

VULGATE, *Matth.*, 9, 21 : **si tetigero tantum *vestimenti* ejus.**

III. La langue latine classique ne connaît pas les constructions de ce genre ; elle n'emploie le génitif que dans l'expression consacrée ***rerum* potiri**, être maître du pouvoir ou se rendre maître du pouvoir.

Cependant dans la langue archaïque on trouve l'actif **potire,** faire participer à, mettre en possession de et le passif **potiri,** tomber au pouvoir de, construits avec un complément au génitif.

Ex. : PLAUTE, *Amph.*, 178 : **eum nunc potivit pater *servitutis*.** *Capt.*, 92 : **postquam meus est rex potitus *hostium*** (cf. 144). — LUCRÈCE, IV, 766 : **eum *mortis letique* potitum.**

De même, Cicéron emploie quelquefois le déponent **potiri,** mettre la main sur, s'emparer de, avec un complément au génitif.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, I, 7, 5 ; **si exploratum tibi sit posse te *illius regni* potiri.** *De Fin.*, I, 18, 60 : **voluptates, *quarum* potiendi spe inflammati...** *De Off.*, III, 32, 113 : **(castra) *quorum* erant potiti Pœni.**

César n'a qu'un seul exemple de cette construction (*de B. Gall.*, I, 3, 8)[2]. Par contre, Salluste la préfère à l'ablatif (cf. *Cat.*, 47, 2 ; *Jug.*, 13, 5 ; 25, 10 ; 75, 2) et Cornélius Népos en offre quelques exemples (cf. 10, 5, 5 ; 17, 2, 1, etc.). Enfin T.-Live et Tacite s'en servent dans certains cas.

Il semble résulter de ces observations que, la locution **rerum potiri** étant mise à part, la langue classique évitait de construire **potiri** avec un génitif. Toutefois il semble bien que le génitif avec **potiri** ne soit pas un hellénisme.

---

1. Les verbes analogues à ἀντάω sont assez nombreux dans la langue poétique ; comme celui-ci, ils se construisent avec le génitif, quand l'idée à exprimer est celle d'un désir ou d'une participation. C'est ce qui a lieu, par exemple, pour ἀντιάω (HOM.), « rencontrer, *c.-à-d.* obtenir, *par suite*, avoir sa part de, jouir de », ἀντιάζω (SOPH.), « rencontrer, c.-à-d. obtenir », ὑπαντάω (SOPH., *Phil.*, 748), synonyme de τυγχάνω, ἀντιβολέω (HOM., HÉS., PIND.) « rencontrer, obtenir, prendre part à », etc. Voy. R. KÜHNER, *ouv. cit.*, p. 302.

2. Encore faut-il ajouter que la correction d'un reviseur du ms. *B* (**totius Galliæ *imperio*** au lieu de **totius Galliæ potiri**) a été approuvée par Vielhaber (*Zeitsch. f. österr. Gymn.*, t. XII, p. 46) et par Rud. Schneider (cf. *Berliner Zeitschr. für das Gymnasialwesen*, 1886, p. 429).

Au contraire, des locutions comme celles-ci :

> Tac., *Ann.*, VI, 45 : **nihil abnuentem dum *dominationis* apisceretur...**
> *Ibid.*, III, 55 : **Servius Galba *rerum* adeptus est,**

locutions qui ne semblent pas avoir existé en latin avant l'époque impériale, sont vraisemblablement des adaptations de la tournure grecque ἅπτεσθαί τινος.

On expliquera de même par un hellénisme (cf. σφάλλεσθαι δόξης) l'expression de Plaute, *Epid.*, I, 2, 55 : ***sermonis* fallebar**[1].

6° Les verbes grecs signifiant commander se construisent aussi ordinairement avec le génitif.

Ce sont principalement : περιγίγνεσθαι, devenir maître de, surpasser, κρατεῖν, être le maître de, régner sur, βασιλεύειν, être roi de, régner sur, τυραννεῖν, être maître absolu, exercer un pouvoir souverain sur..., ἄρχειν, être le premier, aller en tête, commander, régner sur, ἡγεῖσθαι, στρατηγεῖν, ἡγεμονεύειν, être chef, commander[2].

> Ex. : Isocr., IV, 91 : ἡ ἀρετὴ **τοῦ πληθοῦς** περιγίγνεται. — Thuc., I, 4, 1 : ὁ Μίνως **τῆς** νῦν **Ἑλληνικῆς θαλάσσης** ἐπὶ πλεῖστον ἐκράτησεν. — Plat., *Banq.*, 195 : ἔρως **τῶν θεῶν** βασιλεύει[3]. — Thuc., I, 113, 5 : Πολυκράτης **Σάμου** ἐτυράννει ἐπὶ Καμβύσου. — Xén., *Econ.*, 21, 12 : θεῖον τὸ **ἐθελόντων** ἄρχειν. — Plat., *Mén.*, 97 : φρόνησις μόνη ἡγεῖται **τοῦ** ὀρθῶς **πράττειν**. — Thuc., V, 61, 1 : Λάχης **ὁπλιτῶν** καὶ **ἱππέων** ἐστρατήγει. — Ps.-Dém., LXI, 37 : τὴν ἐν ἀνθρώποις διάνοιαν **ἁπάντων** εὑρήσομεν ἡγεμονεύουσαν.

Remarques. — I. Κρατεῖν τινα signifie vaincre quelqu'un (cf. νικᾶν τινα).

> Ex. : Thuc., II, 39, 2 : **τοὺς** περὶ τῶν οἰκείων **ἀμυνουμένους** μαχόμενοι (= μάχῃ) τὰ πλείω κρατοῦμεν.

---

1. L'expression **desipiebam *mentis*** (Plaut., *Epid.*, I, 2, 35) offre un cas tout différent. Le génitif **mentis** est dû à l'analogie de **animi** (locatif pris pour un génitif) dans des locutions comme **pendere animi**, etc. Voy. ci-après, § 164, Rem. IV.

2. Le génitif s'explique tout naturellement : c'est parce qu'on disait βασιλεύς τινων qu'on a pu dire βασιλεύειν τινῶν, et la construction de βασιλεύειν s'est étendue aux autres verbes, et particulièrement à κρατεῖν pris au sens de « régner sur ». Ce n'est pas, en effet, parce qu'on disait κράτος τῶν Περσῶν qu'on a pu dire κρατεῖν τῶν Περσῶν. Au contraire, c'est parce que κρατεῖν τῶν Περσῶν signifiait « régner sur les Perses » que κράτος τῶν Περσῶν a pu signifier « autorité sur les Perses ». Quant aux verbes signifiant « commander, être chef », ils prennent un complément au génitif, parce qu'on disait : ἡγεμὼν τῆς γῆς, par exemple. Pour περιγίγνεσθαι, il semble bien que le génitif soit dû à l'influence de la préposition περί, qui, avec le génitif, signifie « par-dessus, au-dessus de » au propre et au figuré. Cf. d'ailleurs l'expression homérique (*Il.*, I, 187) : περὶ πάντων ἔμμεναι ἄλλων. C'est par erreur que Kühner (p. 336) rattachant ces différents verbes à ceux qui expriment une comparaison, voyait dans leur complément un génitif-ablatif et non un génitif proprement dit. B.-Delbrück, *die Grundlagen, der gr. Syntax*, p. 40, a montré qu'avec ces verbes la construction primitive était bien celle du génitif et non pas celle de l'ablatif.

3. Cf. dans Homère le verbe ἀνάσσω.

Ex. : *Il.*, X, 32 : (Ἀγαμέμνων) μέγα **πάντων** | **Ἀργείων** ἤνασσεν.

II. Quand ἡγεῖσθαι signifie servir de guide, il se construit avec le datif.

Ex. : Xén., *Cyr.*, II, 4, 27 : κέλευέ **σοι** τοὺς ἡγεμόνας τὴν ῥάστην ὁδὸν ἡγεῖσθαι.

III. — Les poètes latins et les écrivains de la décadence (surtout les auteurs ecclésiastiques) ont emprunté au grec la construction du génitif avec les verbes signifiant commander.

Ex. : Hor., *Carm.*, III, 30, 12 : **Daunus** *agrestium* | **regnavit** *populorum*. — Apulée, *Ascl.*, 39 : **cælestes dii** *catholicorum* **dominantur**. — Tertull., *Apol.*, c. 26 : **nunquam dominaturi** *ejus*. — Lact., *ira Dei*, 14, 3 : **dominari** *omnium rerum*. — Vulgate, *Matth.*, 20, 25 : **dominantur** *eorum*. *Ibid.*, *ibid.* : **principantur** *eorum*. — S. Jérôme, *in Is.*, XV *ad* 54, 4 sq. : **quia factor tuus ipse dominabitur** *tui*.

7° C'est aussi un génitif proprement dit que prennent pour complément les verbes ἐμπιμπλάναι, πληροῦν, remplir, γέμειν, être plein, et, par analogie, ceux qui signifient avoir quelque chose en abondance, comme εὐπορεῖν[1].

Plat., *Banq.*, 197 : ἔρως ἡμᾶς ἀλλοτριότητος μὲν κενοῖ, **οἰκειότητος** δὲ πληροῖ. — Dém., VIII, 74 : οὐκ ἐμπλήσετε τὴν θάλατταν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, **τριηρῶν**. XVIII, 235 : Φίλιππος **χρημάτων** εὐπορεῖ[2].

Remarque. — En latin, les verbes qui signifient remplir sont accompagnés tantôt du génitif et tantôt de l'ablatif. Le génitif paraît surtout fréquent à l'époque archaïque. Cependant on en trouve aussi des exemples chez Cicéron.

Ex. : *De Senect.*, 14, 46 : **convivium** *vicinorum* **cotidie compleo**. *In Verr.*, II, 1, 46, 119 : **Piso multos codices implevit** *earum rerum*. *Ad Fam.*, IX, 18, 4 : **ollam** *denariorum* **implere**.

Dans T.-Live, **impleo** est plus souvent construit avec le génitif qu'avec l'ablatif; mais chez les écrivains postérieurs l'ablatif semble plus fréquent. On peut conclure que la langue hésitait entre les deux tournures; mais, si l'on songe que l'adjectif **plenus** n'est presque jamais accompagné de l'ablatif chez les bons auteurs, on admettra que le génitif devait être plus correct que l'ablatif[3].

---

1. Avec les verbes qui marquent une idée d'abondance, le génitif est bien un génitif proprement dit, employé en tant que génitif ; car cette construction se retrouve en sanscrit et dans d'autres langues de la famille indo-européenne. Voy. B.-Delbrück, *die Grundlagen*, etc., p. 41, qui explique comme il suit l'origine de cette construction :

Zur Verdeutlichung des Entstehens dieses proethnischen Typus denke man an den doppelten Acc. bei Berauben. Wie man sagt : „jemand berauben etwas", so sagt man auch : „jemand beschenken, füllen etwas", dieses etwas aber, weil man dabei nur einen Theil einer größeren Masse im Sinne hat, tritt in den Genetiv.

2. Par analogie avec les verbes d'*abondance*, Eschyle (*Fragm.*, 239), Platon (*Rép.*, 521 a), Xénophon (*Anab.*, VII, 7, 28), etc., construisent πλουτεῖν « être riche (en quelques chose) » avec le génitif, au lieu du datif. De même, on trouve dans Sophocle βρύειν, « pousser en abondance, se couvrir d'une quantité de » avec le génitif (cf. *Œdip. à Col.*, 16 : χῶρος βρύων δάφνης, ἐλάας, ἀμπέλου).

3. Les poètes ont aussi construit **abundare** et **scatere** avec un génitif.

Ex. : Lucil. ap. Non. (p. 408, 7) : *quarum* **abundemus** *rerum* **et quarum indigeamus**. — Lucrèce, V, 39 : **terra** *ferarum*... **scatit**.

Bien qu'on puisse, à la rigueur, expliquer cet emploi par l'influence d'analogies latines, il semble bien difficile de ne pas admettre que Lucilius et Lucrèce imitaient surtout le grec ; car si les tournures qu'ils ont

La langue latine a étendu aux verbes qui marquent une idée de *privation* ou de *disette* la construction des verbes signifiant une idée d'*abondance*[1]. En tout cas, le génitif est employé deux fois avec **careo** à l'époque archaïque (cf. TÉR., *Heaut.*, II, 4, 20 : LÆV. AP. GELL., XIX, 7, 7) et souvent avec **egeo**, même par les écrivains les plus corrects.

EX. : PLAUTE, *Amph.*, 819 : **si *pudoris* egeas**, etc. — CIC., *ad Fam.*, IX, 3, 2 : **gravitas morbi facit, ut *medicinæ*[2] egeamus**. *Ad Att.*, VII, 22, 2 : **egeo *consilii***. — CÉS., *de B. Gall.*, VI, 11, 4 : **ne quis *auxilii* egeret** (seul exemple chez cet auteur). — SALL., *Cat.*, 51, 37 : **neque *consilii* neque *audaciæ* eguere**. *De B. Jug.*, XXXI, 29 : **haud sæpe *consilii* egeas**. — T.-LIV., III, 28, 10 : ***sanguinis* se Æquorum non egere**, etc. Cf. TAC., *Ann.*, IV, 20 ; XII, 20 ; 48 ; 66 ; XIII, 3[3].

Mais on croit remarquer que l'ablatif est aussi fréquent que le génitif. Au contraire, avec **indigeo**, Cicéron préfère le génitif : il est vrai que César et T.-Live n'emploient que l'ablatif et que chez les autres écrivains la proportion est à peu près égale entre l'ablatif et le génitif. Par conséquent, il y avait une grande liberté dans l'emploi de ces deux cas avec les verbes de *disette* et chaque écrivain se déterminait dans son choix d'après des raisons de sens ou d'euphonie.

119. — Génitif avec les verbes composés de prépositions. — Avec les verbes composés des prépositions κατά, ἐπί, πρό, ὑπέρ, le génitif s'explique par l'analogie de chaque préposition.

Ainsi les verbes composés de κατά, qui expriment ou impliquent un sentiment défavorable, hostile, prennent un complément au génitif, parce que κατά signifiant contre se construit avec le génitif[4].

EX. : ISOCR., V, 79 : χρὴ μὴ καταφρονεῖν **τοῦ πλήθους**. — DINARQUE, I, 16 : τίς οὐκ ἂν καταγελάσειεν **ὑμῶν** ; — PLATON, *Théét.*, 149 a : μή **μου** κατείπῃς πρὸς τοὺς ἄλλους.

De même avec les verbes composés de πρό et de ὑπέρ, le génitif dépend de la préposition.

EX. : ISOCR., I, 41 : πολλοῖς ἡ γλῶττα προτρέχει **τῆς διανοίας**. — ANDOCIDE, IV, 1 : πολίτου ἀγαθοῦ νομίζω προκινδυνεύειν ἐθέλειν

---

employées avaient été des emprunts à la langue latine et non des créations individuelles, on en retrouverait quelques traces ailleurs que chez eux.

1. On explique ordinairement cet emploi du génitif par une confusion qui se serait produite, avant la séparation des langues, entre le génitif et l'ablatif. Mais, puisqu'on sait que dans les langues les contraires s'attirent, pourquoi ne pas admettre que le latin a été tout naturellement conduit à construire les verbes signifiant « vider, priver », etc., comme ceux qui signifiaient « remplir » ?

2. La leçon est douteuse, le mot qui suit *medicinæ* commençant par un *e*.

3. « On trouve, dit DRÆGER (*ouv. cit.*, I², p. 559), l'accusatif avec **egere**, à l'époque archaïque » et il cite PLAUTE (*Menechm.*, 121), CATON (dans A.-Gelle, XIII, 23, 1), etc. Mais il est à remarquer que les accusatifs sont **quidquam**, **multa** et **nihil** ; ces constructions rentrent donc tout simplement dans le cas qui a été examiné ci-dessus, § 62, 4°.

4. C'est parce qu'on disait λέγειν κατά τινος (cf. SOPH., *Phil.*, 65) qu'on a pu dire κατειπεῖν τινος (Platon), et καταβοᾶν τινός (cf. THUC., I, 67). Mais les constructions de ce genre ne sont pas primitives, elles appartiennent en propre au grec ; de plus il n'y en a aucune trace dans Homère et elles n'apparaissent qu'assez tard. Pour la construction des verbes composés aussi de κατά et signifiant « accuser » ou « condamner », voy. ci-après, § 123, REM. II.

τοῦ πλήθους (s'exposer au danger pour le peuple[1]. — Xén., *Cyr.*, VIII, 7, 16 : τίνα **ἁπάντων** κάλλιον προτιμᾶν ἢ τὸν ἀδελφόν : *Anab.*, V, 1, 9 : οἱ πολέμιοι ὑπερκάθηνται **ἡμῶν**. — Thuc., IV, 93, 3 : ὑπερεφάνησαν **τοῦ λόφου**. — Xén., *Agés.*, 11, 2 : Ἀγησίλαος οὐκ **ἀνθρώπων** ὑπερεφρόνει, ἀλλὰ θεοῖς χάριν ᾔδει.

Enfin l'on trouve, mais plus rarement, un génitif de même nature avec le verbe ἐπιβαίνειν.

Ex. : Plat., *Lois*, 778 e : τοὺς πολεμίους **τῶν ὅρων** τῆς χώρας οὐκ ἐάσομεν ἐπιβαίνειν (cf. la locution ἐπὶ τῆς γῆς εἶναι).

120. — Génitif de cause. — A côté de l'accusatif ou du datif servant au verbe de complément proprement dit, le génitif s'emploie pour marquer la *cause*[2].

1° *Verbes marquant une affection de l'âme.*

121. — Ce sont les verbes ἄγαμαι, θαυμάζω τινά, admirer quelqu'un à cause de... , ζηλῶ, εὐδαιμονίζω, μακαρίζω τινά, regarder quelqu'un comme heureux à cause de, φθονῶ τινι, porter envie à quelqu'un à cause de, οἰκτείρω τινα, plaindre quelqu'un à cause de quelque chose, etc.

Ex. : Platon, *Rép.*, 426 : **τοὺς θέλοντας** θεραπεύειν τὰς πόλεις οὐκ ἄγασαι **τῆς ἀνδρείας** τε καὶ **εὐχερείας**. — Thuc., VI, 36, 1 : **τοὺς** περιφόβους ὑμᾶς **ποιοῦντας τῆς** μὲν **τολμῆς** οὐ θαυμάζω, **τῆς** δὲ **ἀξυνεσίας**. — Dém., XV, 15 : συγχαίρω (s.-ent. ὑμῖν) **τῶν γεγενημένων**. — Plat., *Rép.*, 561 e : **τὸν ἰσονομικὸν ἄνδρα** πολλοὶ ἂν καὶ πολλαὶ ζηλώσειαν **τοῦ βίου**. — Plat., *Banq.*, 194 : δοκοῦσί μοι πάντες **τοὺς ἀνθρώπους** εὐδαιμονίζειν **τῶν ἀγαθῶν** ὧν ὁ θεὸς αὐτὸς αἴτιος. — Agathon (cité par Stobée, 38, 23) : **σοφίας** φθονῆσαι μᾶλλον ἢ **πλούτου** καλόν.

Remarques. — I. On peut ajouter à la liste les verbes αἰνῶ (poét.), ἐπαινῶ τινα, louer quelqu'un de quelque chose, μέμφομαί τινι, blâmer quelqu'un de quelque chose, ὀργίζομαί τινι, être irrité contre quelqu'un à cause de quelque chose (ainsi que leurs synonymes poétiques), avec lesquels on met au génitif le nom de la chose qui est l'objet de l'éloge ou du blâme.

Ex. : Isocr., XV, 36 : τοῦ μὲν γενέσθαι προέχοντα τῶν ἄλλων εἰκότως ἄν τις τὴν τύχην αἰτιάσαιτο, **τοῦ** δὲ καλῶς καὶ μετρίως **κεχρῆσθαι** τῇ φύσει δικαίως ἂν ἅπαντες **τὸν τρόπον τὸν ἐμὸν** ἐπαινέσειαν. — Eschyle, *Prom.*, 63 : **τοῦδ'** ἂν οὐδεὶς ἐνδίκως μέμψαιτό **μοι**.

---

1. La préposition πρό, qui entre dans la composition des verbes προκινδυνεύειν, προτιμᾶν, etc., signifie « devant, en avant de » et par conséquent, au figuré, « pour la défense de, pour » ou encore « de préférence à (en mettant quelqu'un ou quelque chose avant un autre ou une autre) ». Mais il est possible aussi qu'avec προτιμᾶν, le génitif soit analogue à celui qu'on trouve après les verbes exprimant une idée de comparaison.

2. Le sanscrit et le latin emploient en pareil cas le génitif : ce serait donc une erreur de considérer ce cas comme remplaçant un ablatif proprement dit marquant le point de départ. C'est pourtant l'opinion de Holzweissig, *ouv. cit.*, § 23.

Cette construction du génitif de cause est d'ailleurs des plus fréquentes en grec, à toutes les périodes de la langue, et cela chez les prosateurs comme chez les poètes[1].

II. Il faut sans doute voir aussi un génitif de *cause* dans le génitif employé avec les verbes ἀμφισβητῶ, ἐναντιοῦμαι, ἀντιποιοῦμαι, pour désigner la chose sur laquelle on est en désaccord avec quelqu'un.

> Ex. : Isée, XII, 193 : Εὔμολπος ἠμφισβήτησεν **Ἐρεχθεῖ τῆς πόλεως**. — Thuc., I, 136, 4 : Θεμιστοκλῆς **Ἀδμήτῳ χρείας τινὸς** ἠναντιώθη. — Xén., *Anab.*, II, 3, 23 : οὐκ ἀντιποιούμεθα **βασιλεῖ τῆς ἀρχῆς**.

III. Les verbes θαυμάζω et ἄγαμαι ont fini par avoir au génitif leur complément proprement dit. On avait sans doute commencé par dire θαυμάζω μάλιστα τούτου **τῆς διανοίας** (Lys., III, 44 et ἄγασθαι **τῶν γιγνομένων**, où le génitif de la chose peut encore passer pour un génitif de cause. Mais on en vint à dire ἄγαμαί **σου** διότι... Xén., *Mém.*, IV, 2, 9) et οὐ θαυμάζω **τῶν** ὑπὲρ τῆς ἰδίας δόξης ἀποθνήσκειν **ἐθελόντων** (Isocr., VI, 93), exemples dans lesquels les génitifs désignant des personnes remplacent le complément direct qu'on attendrait ; car la construction ordinaire de ces verbes est l'accusatif de la personne :

> Ex. : Thuc., I, 51, 1 : ἐθαύμαζον **τοὺς Κορινθίους** πρύμναν κρουομένους. — Plat., *Banq.*, 219 : ἄγαμαι **τὴν** τούτου **φύσιν**,

et le génitif semble moins correct.

IV. Il faut distinguer des constructions dont il vient d'être question celles dans lesquelles le génitif est, en réalité, un *génitif possessif* dépendant du complément des verbes θαυμάζω, ἄγαμαι, etc.

> Ex. : Xén., *Cyr.*, III, 1, 15 : εἰ ἄγασαι **τοῦ πατρὸς... ὅσα** βεβούλευται (le gén. πατρός dépend de ὅσα). *Agés.*, VIII, 4 : καὶ **τοῦτο** ἐπαινῶ **Ἀγησιλάου** (le gén. Ἀγησιλάου dépend de τοῦτο).

122. — Dans le latin classique le génitif de cause se rencontre seulement avec les verbes **misereor**, ressentir de la pitié, de la compassion, *d'où* avoir pitié[2], et avec les impersonnels **miseret, pænitet, pudet, piget, tædet.** Il est inutile de donner des exemples d'une construction aussi commune.

---

1. Thucydide l'a employée peut-être d'une façon remarquable avec l'expression composée χαλεπῶς φέρειν, synonyme de ὀργίζεσθαι (voy. cependant ci-dessus, § 118, 3° b).

> Ex. : II, 62, 3 : οὐδ' εἰκὸς χαλεπῶς φέρειν αὐτῶν. « il n'est pas raisonnable de se fâcher *pour cela* ». I, 77, 3 : οὐ τοῦ πλέονος μὴ στερισκόμενοι χάριν ἔχουσιν, ἀλλὰ **τοῦ ἐνδεοῦς** χαλεπώτερον φέρουσιν « ils ne sont pas reconnaissants de ce qu'on ne leur a pas enlevé la plus grande partie de ce qu'ils avaient, mais ce qui les indigne c'est ce qui leur manque ».

2. **Miseror** « témoigner par la parole sa pitié pour quelqu'un », se construit chez Plaute, chez Cicéron et chez Salluste avec l'accusatif. Mais à l'époque archaïque et chez les écrivains de la décadence le verbe se confondait souvent avec **misereor** et se construisait alors avec le gén. (cf. Acc. ap. Non., p. 45, 12 ; Sil., XI, 381 ; Minuc. Felix, *Octav.*, 28 ; Justin, XV, 3, 6 ; XLIII, 4, 8).

Quant à **misereor** lui-même, on le trouve dans le latin de la décadence (et surtout dans le latin biblique) construit avec le datif (cf. Hygin., *Fab.*, 58 : **cui Venus postea miserta est**). Pour le latin biblique, voy. Rœnsch, *Itala u. Vulgata*, 2° éd., p. 413, et H. Goelzer, *Étude... de la latinité de S. Jérôme*, p. 313. Ce qui a dû contribuer à rendre l'emploi du datif à peu près général dans le latin ecclésiastique, c'est que **misereri** était pris souvent dans le sens de « faire l'aumône ».

REMARQUES. — I. **Pudet me** *tui* (*litt.* j'ai honte à cause de toi) peut avoir un double sens ; il signifie, selon les cas, soit j'ai honte de toi, soit aussi j'ai honte parce que tu es là, je rougis devant toi. Pour ce dernier sens, cf. **pudet** *deorum hominumque*, formule très fréquente en latin, et cette phrase :

> BRUTUS AP. CIC., *ad Brut.*, I, 17, 6 : **vivat... supplex et obnoxius, si neque** *ætatis* **neque** *honorum* **neque** *rerum gestarum* **pudet**, si son âge, ses honneurs et ses belles actions *ne le font pas rougir* de sa conduite.

Ennius avait même osé dire (voy. la citation faite par Cicéron, *Orat.*, 46, 155) : **patris mei meum factum** (gén. pl. archaïque) **pudet**, devant mon père je rougis de mes actions.

II. Dans la langue archaïque et dans le style familier on rencontre aussi le génitif de cause

avec **fastidio**, avoir du dégoût pour :

> EX. : PLAUTE, *Aulul.*, II, 2, 67 : **fastidit** *mei*. Cf. TURPIL. AP. NON., p. 496, 19 ; LUCIL. AP. NON., *ibid.*, 18 : **difficiles sumus, fastidimus** *honorum* ;

avec **saturo**, inspirer le dégoût de :

> EX. : PLAUT., *Stich.*, I, 1, 18 : **hæ res** *vitæ* **me saturant**[1] ;

avec **vereor**, éprouver un sentiment de crainte respectueuse, respecter, avoir égard à :

> EX. : AFRAN. AP. NON., p. 496, 27 : **nemo vereatur** *tui*. *Ibid.*, 28 : *tui* **veretur**. *Ibid.*, 30 : **uxorem, quæ non vereatur** *viri*. — PACUV. AP. NON., p. 496, 31 : **Tindareo fieri contumeliam,** *cujus* **a te veretur** [passif] **maxime**. — TÉR., *Phorm.*, 971 : **neque** *hujus* **sis veritus** *feminæ primariæ*. — CIC., *ad Att.*, VIII, 4, 1 : **ne** *tui* **quidem** *testimonii* **veritus**. — APUL., *Mét.*, II, 2 : **vereor** *ignotæ* **mihi** *feminæ* ;

après **me veretur** (impers.), avoir honte devant :

> EX. : PACUV. AP. NON., p. 496, 32 : **nihilne te** *populi* **veretur,** *qui vociferare in via ?* — ACCIUS AP. NON., *ibid.* ; **si** *tui* **veretur te progenitoris** ;

et après **me reveretur** (impers.), avoir de la déférence pour :

> EX. : VARR. AP. NON., p. 496, 32 : **non te tui saltem pudet, si nihil** [s.-ent. **te**] *mei* **revereatur.**

Le génitif s'explique dans ces constructions par l'analogie de **tædet** et de **pudet**.

III. Au contraire, il convient de voir des imitations voulues de la syntaxe grecque dans les exemples suivants :

> VIRG., *Én.*, XI, 125 : *justitiæne* **prius mirer belline** *laborum* (cf. θαυμάζειν τινός). — HOR., *Sat.* II, 6, 82 sq. : **neque illi** | *Sepositi ciceris* **nec** *longæ* **invidit** *avenæ* (cf. φθονεῖν τινί τινος[2]). — SILIUS, IV, 260 : **laudabat** *leti* **juvenem** (cf. ἐπαινεῖν τινά τινος). XVI, 166 : **quem ceperat ipse** | *...animique* **probarat** (même cas). — APULÉE, *Mét.*, VIII, 2 : *morum* **improbatus** (cf. μέμφοφαί τινί τινος). VII, 26 : *seræ victoriæ* **gratulabar** (cf. ἐπαινεῖν τινά τινος). IV, 27 : *tristitiæ* **animi,** *languoris* **corporis** *damnique ceteri* **anxiatum iri** (cf. ἀλγεῖν, ἄχνυσθαί τινος), etc.

---

1. Il est possible que le génitif s'explique ici par une double analogie, celle des verbes signifiant « remplir » et celle des verbes signifiant « inspirer du dégoût ».

2. KÜHNER (*ausf. Gr. der lat. Sprache*, t. II, 1re partie, p. 347) cite à tort HORACE, *Carm.*, II, 11, 5 : **nec trepides in usum poscentis ævi**. Le génitif **ævi** dépend de **in usum** et non de **trepides**.

2° *Verbes relatifs à des actes judiciaires.*

123. — Avec les verbes qui signifient accuser, condamner, absoudre, etc., le nom du crime visé dans la plainte ou dans la condamnation se met au génitif.

Cette construction se rencontre, en grec, avec les verbes αἰτιᾶσθαι, accuser, διώκειν, poursuivre en justice, φεύγειν, être poursuivi en justice, γράφεσθαι, poursuivre en justice (par un acte d'accusation écrit), ἑλεῖν, convaincre de, ἁλῶναι, être convaincu de, κρίνειν, rendre une sentence, δικάζειν, connaître de, juger (un délit), τιμωρήσασθαι, punir de, etc.

Ex. : Xén., *Ages.*, 1, 33 : αἰτιᾶσθαι ἀλλήλους **τῶν γεγενημένων**, s'accuser mutuellement de ce qui est arrivé. — Lys., XI, 12 : διώκω μὲν **κακηκορίας**, τῇ δ' αὐτῇ ψήφῳ **φόνου** φεύγω, j'intente un procès pour diffamation, en même temps que je suis poursuivi pour meurtre. — Plat., *Euthyphr.*, 5, c : ἐμὲ ὁ Μέλητος οὕτως ὀξέως καὶ ῥᾳδίως κατεῖδεν, ὥστε **ἀσεβείας** ἐγράψατο. — Xén., *Mem.*, 1, 2, 49 : κατὰ νόμον ἐξῆν **παρανοίας** ἑλόντι (à celui qui l'avait convaincu de folie) τὸν πατέρα δῆσαι. — Dém., XXXIX, 18 : **ψευδομαρτυριῶν** ἁλώσεσθαι προσδοκᾷ. — Lys., XXVII, 3 : οἱ πρέσβεις **δώρων** ἐκρίθησαν, ils ont été mis en jugement pour corruption. — Xén., *Cyr.*, 1, 2, 7 : οἱ Πέρσαι δικάζουσιν **ἀχαριστίας**. — *Anab.*, VII, 1, 25 : ἢν δὲ Λακεδαιμονίους τοὺς παρόντας **τῆς ἐξαπατῆς** τιμωρησώμεθα.

Remarques. — I. Pour le génitif θανάτου, employé avec les verbes de cette catégorie, voy. ci-après, § 125, 2°.

II. Avec les verbes accuser, condamner, qui sont composés de κατά, le nom de la personne se met au génitif (cf. ci-dessus, § 119), celui du crime ou du châtiment, à l'accusatif.

Ex. : Lys., XXV, 5 : **τὰ** τῶν τριάκοντα **ἁμαρτήματα ἐμοῦ** κατηγόρουν, ils mettaient sur mon compte les fautes commises par les trente tyrans[1]. — Isocr., VIII, 17 : οἶμαι πάντας ὑμᾶς καταγνώσεσθαι **πολλὴν ἄνοιαν** καὶ **μανίαν τῶν** τὴν ἀδικίαν πλεονεξίαν εἶναι **νομιζόντων**. — Lys., XXV, 26 : **ἐνίων** ἔπεισαν ὑμᾶς **ἀκρίτων θάνατον** καταψηφίσασθαι, ils vous ont persuadés de condamner à mort sans jugement quelques personnes.

III. Il est rare que le nom de crime ou de châtiment se mette au génitif, au lieu de l'accusatif.

Ex. : Dém., XXI, 5 : **παρανόμων** ἢ **παραπρεσβείας** ἤμελλον αὐτοῦ κατηγορεῖν. — Polybe, IV, 35 : κατακεκρίσθαι **θανάτου**.

124. — En latin, on construit aussi au génitif le nom du crime visé avec les verbes **accuso, incuso, insimulo, ago**, accuser, poursuivre en justice, **arcesso, postulo**, assigner en justice, **convinco, arguo, coarguo**, convaincre, **damno, condemno**, condamner, **absolvo, libero**, acquitter, absoudre, etc.

---

1. Telle est la construction ordinaire de κατηγορῶ. Mais on trouve aussi κατηγορῶ τινὸς περί τινος (Thuc., VIII, 85) et même κατηγορῶ τινός τινος (Dém., X, 15).

Ex. : Nep., *Milt.*, 7, 5 : **Miltiades *proditionis* est accusatus.** — Cic., *in Verr.*, II, 1, 49, 128 : **Verrem insimulat *avaritiæ* et *audaciæ*.** *Ad Fam.*, VII, 22 : **aliquem *furti* agere.** — Sall., *Jug.*, 32, 1 : **quos *pecuniæ captæ* arcessebant.** — Cés., *de B. civ.*, III, 83, 2 : **postulavit L. Afranium *proditionis*.** — Cic., *de Amic.*, 17, 64 : **hæc duo *levitatis* et *infirmitatis* plerosque convincunt.** *P. Rabir.*, 9, 26 : **non intellegis quos homines... *summi sceleris* arguas?** *In Verr.*, II, 5, 59, 153 : **meum crimen *avaritiæ* te *nimiæ* coarguit.** — Nep., *Them.*, 8, 2 : **Themistocles absens *proditionis* est damnatus.** — Cés., *de B. Gall.*, VII, 19, 5 : ***summæ* se *iniquitatis* condemnari** (être reconnu coupable de). — Cornif., *Rhet. ad Her.*, II, 13, 19 : **absolvit *injuriarum* eum...** — T.-Live, XLI, 19, 6 : **senatus nec liberat *ejus culpæ* regem neque arguit.**

Remarques. — I. L'analogie de ces verbes explique certaines constructions, comme **damnari *voti***, se voir condamné à cause d'un vœu qu'on a fait, *c'est-à-dire* se voir condamné à accomplir le vœu qu'on a fait, *par suite* être exaucé, et certaines expressions juridiques comme ***pecuniæ* judicati** (T.-Live, XXIII, 14, 3), condamnés pour dettes[1], ***damni infecti* promittere** (Cic., *Top.*, 4, 22), promettre (des dommages-intérêts) pour cause (en vue) de dégâts éventuels, ***injuriarum* satisfacere alicui** (Cornif., *Rhet. ad Her.*, IV, 27, 37), se justifier auprès de quelqu'un du délit d'injures.

II. Dans certaines expressions, le génitif de cause est remplacé par **de** avec l'ablatif. Par exemple, le génitif de **vis** étant inusité, on disait toujours **accusare, damnare aliquem *de vi***. Mais, même en dehors de cette tournure, les jurisconsultes disaient indifféremment **damnare aliquem *majestatis*** ou ***de majestate***, etc.

Une locution intéressante, c'est **accusare** ou **damnare *inter sicarios***, accuser ou condamner quelqu'un (en le faisant figurer parmi les meurtriers), accuser quelqu'un de meurtre, condamner quelqu'un pour meurtre[2].

125. — Génitif de prix[3]. — Le génitif s'emploie encore *en grec et en*

---

1. L'emploi de **judicare** dans le sens de « condamner » est inconnu à Cicéron et à César. De même il faut noter, comme une particularité, le tour : **judicare alicui alicujus rei** « reconnaître quelqu'un coupable de quelque chose et proposer une *peine contre lui* ».

Ex. : Tite-Live, XXVI, 3, 9 : **Sempronius *perduellionis* se judicare *Cn. Fulvio* dixit** « Sempronius dit que, jugeant Cn. Fulvius coupable, il proposait *contre lui* la peine prévue pour le crime de complot contre la sûreté de l'État ».

Le datif paraît être ici une extension du datif d'avantage ou de désavantage. La construction ordinaire est : **perduellionem alicui judicare** (cf. Tite-Live, I, 26, 7 ; XLIII, 16, 11), comme on disait : **dicere multam alicui**.

2. Dans une phrase comme ***quo scelere* damnatus** (Cic., *Phil.*, 13, 12, 27), l'ablatif **scelere** indique la raison de la condamnation (cf. ci-après, § 192, 6°). Ce n'est pas le même cas que celui de l'ablatif **crimine** ou **nomine** dans des constructions comme celles-ci :

Nep., *Milt.*, 8, 1 : **Miltiades *crimine* Pario est accusatus** (cf. *Alcib.*, 4, 1). — Cés., *de B. civ.*, III, 21, 1 : ***eo nomine* erat damnatus**.

L'ablatif signifie ici le moyen, l'instrument ; comparez Cic., *p. Cluent.*, 57, 103 : **accusatus est *eadem* fere *lege* et *crimine***. *Ibid.*, 41, 116 : **condemnatus est *aliis criminibus, frequentissimis... testibus***, etc.

3. On trouve en sanscrit le génitif employé pour désigner l'enjeu d'une partie ou le prix d'un objet mis en

latin pour marquer le prix. Mais l'usage est plus restreint en latin, où l'ablatif remplace le génitif dans certains cas déterminés.

1° En grec, le génitif équivaut à la locution au prix de dans les expressions où entrent les verbes signifiant vendre (πωλεῖν, ἀποδίδοσθαι, πιπράσκειν) ou acheter (ὠνεῖσθαι, πρίασθαι).

Ex. : Épicharme (cité par Stobée, I, 101) : **τῶν πόνων** | πωλοῦσιν ἡμῖν πάντα τἀγάθ' οἱ θεοί, c'est au prix de nos peines que les dieux nous vendent tous leurs biens. — Xén., *Mém.*, II, 10, 4 : οἱ ἀγαθοὶ οἰκονόμοι, ὅταν τὸ πολλοῦ ἄξιον **μικροῦ** ἐξῇ πρίασθαι (quand il est possible d'acheter *à bas prix*), τότε φασὶ δεῖν ὠνεῖσθαι. *Cyr.*, III, 1, 36 : σὺ δέ, ὦ Τιγράνη, λέξον μοι, **πόσου** ἂν πρίαιο, ὥστε τὴν γυναῖκα ἀπολαβεῖν. Ἐγὼ μέν, ἔφη, ὦ Κῦρε, κἂν **τῆς ψυχῆς** πριαίμην, ὥστε μήποτε λατρεῦσαι ταύτην. — Isocrate, II, 31 : δόξα **χρημάτων** (à prix d'argent) οὐκ ὠνητή. — Xén., *Hiér.*, 9, 11 : οὐκ ἔστιν ἐμπορεύματα λυσιτελέστερα ἢ ὅσα ἄνθρωποι **ἄθλων** ὠνοῦνται.

Il en est de même avec les verbes qui impliquent une action *qui se paie*.

Ex. : Eur., *Fragm.*, **χρημάτων** οὐκ ἂν λάβοις γενναιότητα κἀρετήν. — Xén., *Hier.*, 6, 10 : οἱ τύραννοι **μισθοῦ** (au prix d'un salaire[1]) φύλακας ἔχουσιν, ὥσπερ θεριστάς (cf. Thuc., IV, 124, 4 ; V, 6, 2 : Dinarque, I, 111, etc.). — Platon, *Apol.*, 20, b : **πόσου**[2] διδάσκει ; πέντε **μνῶν**. *Philèbe*, 60 : **ὀβολοῦ** τὸ πρῶτον ἡμῖν ἐνέχεεν καὶ **τεττάρων χαλκῶν** μετὰ ταῦτα.

Enfin c'est par une extension de ces divers emplois qu'on trouve le génitif de prix avec εἶναι, valoir et γίγνεσθαι, finir par valoir, venir à coûter.

Ex. : Dém., XIX, 200 : **τριῶν δραχμῶν** πονηρός ἐστι. — Xén., *Écon.*, 20, 23 : οἱ ἐξειργασμένοι ἀγροὶ **πολλοῦ ἀργυρίου** γίγνονται.

Remarque. — Le génitif peut signifier aussi pour prix de[3].

---

vente. De même, dans le grec homérique, le verbe περιδίδομαι « gager, parier », se construit avec le génitif de l'enjeu (cf. *Il.*, XXIII, 485 : **τρίποδος** περιδώμεθα. — *Odyss.*, XXIII, 78 : **ἐμέθεν** περιδώσομαι **αὐτῆς**). L'emploi général du génitif de prix en grec semble être sorti de cet emploi particulier constaté chez Homère. En latin, le génitif de prix se rencontre avec les verbes signifiant « évaluer » et avec ceux qui sont relatifs à des actes judiciaires, pour indiquer dans certains cas la peine qu'on requiert ou qu'on inflige. Mais sur ce point le génitif est en concurrence avec l'ablatif. Les fluctuations de l'usage semblent tenir à ce que, déjà avant que le latin fût séparé des autres langues, le génitif avait commencé à empiéter sur l'ablatif. Voy. ci-dessus, p. 133, note 2 et ci-après, p. 173, n. 5.

1. Il est rare que ce génitif soit remplacé par μετὰ μισθοῦ, comme dans Thuc., VII, 57, 9.

2. Cette construction semble indiquer que le génitif de prix doit être rattaché au génitif de qualité ; le sens littéral est en effet : « Il donne des leçons *de combien ?* » Si cette hypothèse était bien établie, elle permettrait d'expliquer ce qui se passe en latin, où le génitif de prix est souvent remplacé par l'ablatif. On sait en effet que l'ablatif de qualité est aussi fréquemment employé que le génitif de qualité.

3. Du sens de « au prix de » on a passé à celui de « pour prix de » ; l'intermédiaire est « en échange de ».

Ex. : Aristoph., *Paix*, 848 : οὐκ ἂν ἔτι δοίην **τῶν θεῶν** τριώβολον, je ne donnerais plus des dieux un triobole. — Dém., III, 22 : προπέποται[1] **τῆς** παραυτίκα **χάριτος** τὰ τῆς πόλεως πράγματα (*litt.* on a livré pour prix *de la faveur d'un instant* les affaires de l'État, *c'est-à-dire* on a sacrifié les affaires de l'État à la faveur d'un instant). Cf. Dém., VIII, 70 : οὐχ οἱ **τῆς** παρ' ἡμέραν **χάριτος** τὰ μέγιστα τῆς πόλεως ἀπολωλεκότες.

2° Le génitif de prix se construit aussi, en grec, avec les verbes ἀξιοῦν, juger digne de, τιμᾶν, évaluer, fixer la peine *ou* l'amende à (en parlant du juge) et τιμᾶσθαι, réclamer une peine, une amende de (en parlant des parties).

Ex. : Isocr., IV, 154 : οἱ βάρβαροι Θεμιστοκλέα **τῶν μεγίστων δωρεῶν** ἠξίωσαν. — Plat., *Lois*, 880, c : τρία ἔτη δεδέσθω, ἐὰν μὴ τὸ δικαστήριον **πλείονος** αὐτῷ **χρόνου** τιμήσῃ τὴν δίκην. — Lysias, *fragm.*, 44 : τὴν αἰκίαν **χρημάτων** ἔστι τιμῆσαι. — Plat., *Gorgias*, 486, b : ὁ κατήγορος βούλεται **θανάτου** σοι τιμᾶσθαι.

Remarques. — I. Ce dernier exemple montre que le génitif θανάτου, employé avec les verbes signifiant accuser, condamner, absoudre, doit être considéré comme un génitif de prix. C'est ainsi qu'il faut l'expliquer dans des locutions comme ὑπάγειν τινὰ **θανάτου**, intenter à quelqu'un une action capitale (*litt.* accuser quelqu'un d'un crime dont la rançon est la mort), ou κρίνειν **θανάτου**, rendre une sentence capitale (*litt.* juger que le prix du crime est la mort, etc.).

II. L'expression τιμᾶσθαι **πολλοῦ** (Hér., III, 154 ; Plat., *Banq.*, 175 ; Dém., XIX, 159) signifie tenir en haute estime. Elle est quelquefois remplacée par **πολλοῦ** ποιεῖσθαι (Plat., *Protag.*, 328) ; mais, bien que le génitif suffît par lui-même à exprimer le prix qu'on attachait à tel ou tel objet, les Grecs ont remplacé le génitif seul par περὶ avec le génitif dans les locutions **περὶ πολλοῦ** ποιεῖσθαι, faire beaucoup de cas, estimer beaucoup, **περὶ πλείονος** ποιεῖσθαι, faire plus de cas, estimer davantage (*litt.* estimer comme valant *plus que beaucoup*), **περὶ παντὸς** ποιεῖσθαι, considérer comme valant n'importe quoi (*litt.* comme valant plus que tout).

Par fausse analogie avec ces constructions on a dit ποιεῖσθαι **περὶ ὀλίγου**, estimer peu, **περὶ οὐδενὸς** ποιεῖσθαι, ne pas estimer du tout, etc., locutions dans lesquelles περὶ n'a proprement aucun sens.

3° Le latin n'emploie le génitif de prix que dans les évaluations faites *d'une manière toute générale*, à l'aide *d'une forme d'adjectif* devenue une manière d'adverbe[2]. Mais l'usage de ce génitif est relativement restreint ; car le latin hésite entre l'ablatif et le génitif.

---

1. Le verbe προπίνειν signifie proprement « boire à la santé de quelqu'un et lui passer la coupe » ; le sens particulier que le verbe prend dans la phrase de Démosthène lui vient de ce que l'on faisait souvent cadeau de la coupe à celui qui la recevait.

2. Quand il s'agit d'une évaluation *précise*, c'est l'ablatif que l'on emploie ; c'est encore l'ablatif qui est d'usage, quand l'évaluation (même faite d'une manière toute générale) est exprimée au moyen d'un *substantif* (cf. ci-après, § 188, 2°). Enfin, même en dehors de ces deux cas, l'ablatif, comme on va le voir, empiète encore sur le génitif.

a) Avec *tous* les verbes qui signifient apprécier, évaluer, etc., on trouve *toujours* les génitifs **pluris** (**majoris** dans la langue vulgaire), **minoris**, **tanti** et **quanti**. On disait donc en latin **esse, constare *pluris***, coûter plus cher, **emere, vendere *pluris***, acheter, vendre plus cher, **facere, æstimare *pluris***, évaluer à un plus haut prix, estimer davantage, etc.

Ex. : Cic., *de Amic.*, 14, 59 : **tertius (amicitiæ) finis deterrimus (est), ut, *quanti* quisque se ipse faciat, *tanti* fiat ab amicis.** — Nép., *Dat.*, 5, 2 : **Datames invidiam aulicorum excepit, qui ullum unum *pluris* quam se omnes fieri videbant.**

b) Avec le verbe **esse**, coûter, valoir et avec **facere, habere, pendĕre, ducere, putare, taxare, existimare**[1], estimer, apprécier, évaluer, on trouve les génitifs **magni** (**multi** dans la langue vulgaire), **parvi, plurimi, maximi, permagni, minimi, nihili** et **tantuli**.

Ex. : Sall., *Cat.*, 12, 2 : **sua *parvi* pendere, aliena cupere.** — Cés., *de Bell. Gall.*, IV, 21, 7 : **cujus auctoritas in iis regionibus *magni* habebatur.**

c) Avec n'importe quel autre verbe signifiant acheter, vendre, évaluer, etc., on trouve toujours les ablatifs **magno, parvo, plurimo, permagno, minimo, nihilo** et **tantulo**.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 3, 16, 40 : ***magno* decumas vendidi.** — Sén., *de Ben.*, III, 12 : **quædam *magno* dantibus constant.**

Voici deux exemples qui montrent bien l'usage que les Latins faisaient respectivement du génitif et de l'ablatif de prix :

Ex. : Hor., *Sat.* II, 3, 155-6 : **sume hoc ptisanarium oryzæ. | — *Quanti* emptæ? — *Parvo*.** — Plaute, *Épid.*, 296 : ***quanti* potest *minumo* illa emi?** à quel prix peut-on l'acheter en l'achetant au plus bas prix possible?

Remarques. — I. On trouve dans le style familier :

non *flocci* facere ou **pendĕre aliquid** — **non habere aliquid *nauci*** — ***nauci* non esse**[2] — **non *pensi* esse** (*litt.* ne pas valoir une quantité appréciable au poids[3]) — **non *assis* æstimare** ou ***unius assis* æstimare aliquid**, etc.

---

1. Pas toujours avec **æstimare**, qui se construit aussi avec l'ablatif, quoique *peut-être* plus rarement. Cf. Schmalz, *Zeitschr. f. Gymnas.*, 1881, p. 99-100.

2. Ed. Loch (*de genetivi apud priscos scriptores Latinos usu*, progr. de Bartenstein, 1886) a montré que ***nauci* facere** et ***nauci* non facere** ne se rencontrent pas. Cf. *Jahresbericht* de Bursian, 8e année, rapport sur Plaute, p. 3.

3. Le mot **pensi** est entré dans diverses locutions qu'il ne faut pas confondre. En effet, au point de vue du sens, il n'y a, par exemple, aucun rapport entre des expressions comme celles-ci : **Neque quibus id modis pareret quicquam *pensi* habebat** ou **nihil *pensi* atque moderati habere**, et une locution comme : **neque fas neque fidem *pensi* habebant**. Dans celle-ci, ***pensi*** est un véritable génitif de prix ; mais dans les deux premières expressions, **pensi** dépend soit de **nihil** soit de **neque... quicquam**, et doit être considéré comme un génitif de quantité.

La plupart de ces mots au génitif sont destinés à renforcer la négation[1] et les constructions où ils entrent sont de simples équivalents de *nihili* **facere aliquid**, *nihili* **esse**; de là l'emploi du génitif. Quant aux expressions comme *unius assis* **æstimare aliquid**, elles s'expliquent par l'analogie de *parvi* **facere aliquid**[2].

Quelquefois l'expression au génitif dépend du verbe **esse** sous-entendu, surtout quand ce verbe devrait être employé au participe, lequel n'existe plus en latin : on dit couramment **servus** *nihili*, **homo** *nihili*[3], **non** *nauci* **homo**[4], **non** *semissis* **homo** (Vatin. ap. Cic., *ad Fam.*, V, 10 *a*, 1), etc. et plus rarement (voy. ci-dessous, n. 2) : **homo** *nauci* (Plaute, *Truc.*, II, 7, 49; cf. *Bacch.*, 1102)[5].

Enfin à ces locutions se rattachent des tournures où le génitif neutre d'un pronom démonstratif ou de l'adjectif neutre **tantum** (appuyé par un geste) exprime le peu de cas qu'il faut faire d'un objet.

> Ex. : Tér., *Ad.*, 163 : *hujus* **non faciam**, je m'en soucierai comme de cela (avec un geste mesurant une toute petite quantité sur le bout du doigt ou sur l'ongle). Cf. **non** *tanti* **facere** (avec un geste), pas ça[6] !

II. De même qu'en grec, le génitif θανάτου sert à exprimer le prix auquel est fixée la peine à subir, on trouve en latin le génitif **capitis** dans les expressions comme **æstimare litem** *capitis* (Cic., *p. Clu.*, 41, 116), **damnāre aliquem** *capitis*[7], et par extension *capitis* **anquirere**, requérir la peine capitale, *capitis* **arcessere, accusare, absolvere**[8].

---

1. On peut les rapprocher des mots français « pas, point, mie, goutte » employés avec une valeur analogue.

2. Ces expressions s'employant surtout pour faire valoir une négation, il est rare qu'on les rencontre dans une phrase affirmative.

3. Chez les comiques, on apostrophe même un homme en lui criant : *nihili !* (s.-ent. **homo**).

4. On peut se demander si l'expression *non nauci* **homo** est sortie de la locution *non* **habere aliquem** *nauci* ou si c'est au contraire la locution **non habere aliquem** *nauci* qui est sortie de l'expression *non nauci* **homo**. Cette dernière explication est, en tout cas, très simple : dans cette hypothèse, **non** *nauci* **homo** renfermerait un génitif de qualité construit comme génitif épithète ; de là on serait passé à *non nauci* **esse**, où le même génitif de qualité aurait été construit comme attribut, et enfin, par une dernière extension, *non* **habere aliquem** *nauci*.

5. Madvig range aussi dans la catégorie du génitif de prix les expressions : *æqui boni*(**que**) **facĕre aliquid** (T.-Live, XXXIV, 22, 13) « estimer quelque chose comme une chose juste et bonne, en être content », et *boni* **consulere** (même sens, *d'où*) « agréer » (expression archaïque reprise par les écrivains de l'époque impériale). Mais il est préférable de voir dans ces locutions un emploi spécial du *génitif partitif* et traduire : « considérer quelque chose comme faisant partie de ce qui est juste et bon ». En tout cas, cela parait plus simple. De plus il y a analogie entre ces expressions et la locution *lucri* **facere** (= **lucro apponere**) **aliquid**, dans laquelle **lucri** ne peut s'expliquer que comme génitif partitif. Voy. ci-dessus, § 110 b, p. 127.

6. C'est ce qui explique pourquoi *tanti* **non est** signifie « cela n'en vaut pas la peine », *litt.* cela ne vaut pas tant [*que ça*] », **nihil est tanti** « cela n'en vaut vraiment pas la peine », et au contraire, *tanti* **est** « cela en vaut la peine ».

> Ex. : Cæl. ap. Cic., *ad Fam.*, VIII, 14, 1 : *tanti* **non fuit Arsacem capere, ut earum rerum... spectaculo careres.**

Le sens primitif de l'expression **est mihi** *tanti* se retrouve encore dans les phrases où elle est employée avec la valeur de la locution française « cela m'est égal (*litt.* cela vaut pour moi autant [que ça]) », avec un geste.

> Ex. : Cic. *in Cat.*, 3, 7 : **est mihi** *tanti*, **Quirites, hujus invidiæ tempestatem subire, dummodo a vobis belli periculum depellatur.**

7. Par analogie, T.-Live a dit (XLII, 43, 9) : *capitalis pœnæ*... **damnare**.

8. De ce qu'on dit : *quanti*... **lis estimata est** (Cic., *in Verr.*, II, 4, 10, 22) « *à quel prix* le point en litige est-il évalué ? » on serait peut-être amené à conclure que dans l'expression : **æstimare litem** *capitis*, le génitif **capitis** s'explique par l'analogie de **quanti** ou de tout autre génitif employé de la même façon. Mais cette explication serait inexacte. En effet, on verra plus loin (§ 188, 2°) que toute *évaluation précise* se met à l'ablatif (cf. **æstimare litem** *quatuor millibus* **sestertium**, dans Cic., *in Verr.*, II, 80, 184); or **caput** exprime bien une évaluation précise, et c'est même pour cela,

III. Le génitif de prix se rencontre aussi dans certaines *expressions générales* désignant les amendes pécuniaires. C'est ainsi que condamner quelqu'un à payer *le double*, *le quadruple*, etc., se disait en latin, **damnare aliquem** ***dupli, quadrupli***, etc.

Cf. Cic., *in Verr.*, I, 13, 38 : ***minoris*** **sestertium tricies**[1]... **hominem... non posse damnari**, qu'il ne pouvait pas être condamné à payer *moins* de trois millions de sesterces. — T.-Live, V, 32, 8 : **se collaturos** ***quanti*** **damnatus esset**, ils se cotiseraient pour payer *le montant* de l'amende à laquelle il aurait été condamné.

Cet emploi du génitif rentre, en somme, dans celui dont il a été question dans la règle générale du § 125, 3°[2].

IV. Enfin, pour marquer quelle est l'*importance* (c'est-à-dire, en somme, la valeur) d'une chose, *on peut* construire les adverbes de prix au génitif avec les verbes **interest** ou **refert** (§ 126). Mais cet emploi n'est pas obligatoire, et l'on dit aussi bien ***multum*** ou ***magno opere*** **interest** que **interest** ***magni***.

126. — Avec **interest**, il importe[3], on met au génitif le nom de *la* personne à laquelle telle ou telle chose importe.

Ex. : Cic., *de Fin.*, II, 22, 72 : **interest** ***omnium*** **recte facere**. *Tusc.*, I, 43, 102 : ***Theodori*** **nihil interest, humine an sublime putescat.**

Au lieu des génitifs **mei, tui, sui, nostri, vestri**, on emploie les ablatifs féminins **mea, tua, sua, nostra, vestra**[4].

---

apparemment, que l'on dit très bien en latin : **damnare aliquem** ***capite***. La véritable explication doit donc être cherchée ailleurs, et l'on peut se demander si **æstimare litem** ***capitis*** ne serait pas une abréviation d'expression pour **æstimare litem** (***esse litem***) ***capitis***. On disait : **inferre alicui litem capitis**, comme on dit en grec : **χιλίων δραχμῶν** δίκην φεύγω (Dem., 55, 25), expressions dans lesquelles le génitif est une sorte de génitif descriptif (cf. ci-dessus, § 116). Rien n'empêche donc d'admettre qu'on ait pu dire : **æstimare litem (esse litem) capitis**, et de conclure qu'une fois l'expression abrégée sous la forme de **æstimare litem** ***capitis***, l'analogie du génitif **capitis** a conduit à construire **damnare, condemnare**, etc., avec le génitif du nom de la peine. Il est à remarquer qu'on ne dit jamais **mortis** au lieu de **capitis**. Cela tient au formalisme bien connu des Romains. Comme on n'avait jamais employé que **capitis** dans les expressions juridiques en question, les Romains se firent scrupule de modifier en quoi que ce fût la locution consacrée.

1. **Quam** est sous-entendu comme très souvent en latin, devant le nom de nombre qui suit **minoris**.

2. Par analogie, T.-Live a dit aussi (XXVI, 3, 8) : **quoad vel** ***capitis*** **vel** ***pecuniæ*** **judicasset privato** « en attendant qu'il eût définitivement prononcé *quelle peine* (*soit la mort, soit l'amende*) l'accusé devrait subir ». On peut dire que la construction employée ici par T.-Live ne s'écarte pas de la règle générale : car l'ensemble de la phrase donne aux expressions employées (**capitis** et **pecuniæ**) une valeur toute générale. Il est plus simple d'adopter cette explication que de supposer que **capitis** seul est correct (en vertu de la Rem. II) et que **pecuniæ** a été mis au génitif par une raison de symétrie, comme dans une phrase de Cicéron, où les conditions, il faut bien le reconnaître, ne sont pas tout à fait les mêmes (*in Verr.*, II, 3, 21, 54) : **condemnatur : «** ***Quanti*** **? » fortasse quæritis. Nulla erat edicti pœna certa :** ***frumenti ejus omnis*** **quod in arcis esset**. Ici, **frumenti**, bien que ne se trouvant pas dans la même phrase que **quanti**, est néanmoins amené par ce génitif.

3. **Interest** signifie proprement « cela fait une différence ». Cf. Cic., *Tusc.*, I, 43, 102, exemple cité ci-dessus.

4. Il est possible que ces ablatifs soient des locutions adverbiales avec ellipse de **parte**, ellipse analogue à celle qui a donné naissance aux adverbes **hāc, eā, illāc, quā**, etc. L'ellipse de **parte** rendrait compte aussi de l'emploi du génitif : en effet, **interest omnium** serait pour **interest parte omnium** « cela fait une différence du côté de tout le monde, pour ce qui est de tout le monde, pour tout le monde ». Cette explication conviendrait aussi pour **refert**, dont l'étymologie est très obscure (v. ci-après, p. 157, n. 2).

Ex. : Cic., *ad Fam.*, XVI, 4, 4 : *tuā* et *meā* maxime interest te valere. T.-Live, XXIV, 8, 17 : magis nullius interest quam *tuā*, T. Otacili, non imponi cervicibus onus, sub quo considas. — Suet., *Cés.*, 86 : ferunt (Cæsarem) dicere solitum non tam *suā* quam rei publicæ interesse, uti salvus esset.

127. — Le verbe **refert**, synonyme d'**interest**, est d'un emploi plus rare[1]. Toutefois on le trouve dès les temps anciens et à toutes les époques de la langue, construit avec les ablatifs **meā**, **tuā**, etc.

Ex. : Plaute, *Rud.*, 966 : nihilo pol pluris *tuā* hoc quam quanti illud refert *meā*. — Tér., *Ad.*, 881 : id *meā* minume refert, qui sum natu maxumus.

Mais la construction de **refert** avec le génitif d'un nom de personne paraît peu correcte et appartient surtout à la langue de l'époque impériale[2].

Remarques. — I. L'usage classique n'admet pas qu'un génitif soit construit en apposition à l'idée du pronom personnel contenu dans les formes **meā**, **tuā**, etc. Par conséquent, on dit **vehementer interest vestra, qui patres estis**, mais non **vestrā patrum**. Enfin on ne dit pas non plus **mea** (**tua**, etc.) **ipsius interest**[3].

II. Quand le complément d'**interest** ou de **refert** est un nom de chose, il se construit avec **ad**, « par rapport à... », et l'accusatif, à l'époque classique.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, XVI, 1, 1 : magni *ad honorem nostrum* interest quam primum ad urbem me venire[4].

---

1. Remarquez aussi qu'en dehors de l'infinitif, du présent et de l'imparfait de l'indicatif, le verbe ne se rencontre presque pas.

2. On a longtemps expliqué **refert** comme étant formé de l'ablatif **re** et de l'impersonnel **fert** (apparemment pris comme synonyme de **est**). Cette explication avait l'avantage de rendre compte de l'emploi de **meā**, **tuā**, etc. (Cf. Kühner, *ausf. Gr. d. lat. Spr.*, t. II, p. 336). Mais elle est aujourd'hui abandonnée, probablement parce qu'il n'est guère aisé de rendre compte de l'emploi de **fert**. Aucune de celles qui ont été proposées depuis quelques années n'est vraiment satisfaisante. Voy. l'article de F. Schœll dans l'*Archiv...* de Wœlfflin, t. II, p. 213 et suiv., où les diverses opinions sont résumées et discutées. Toutefois, Schœll en a oublié une, celle d'Ahrens (*Beiträge zur gr. u. lat. Etym.*, p. 169 sqq. Cf. p. 53 sqq., et v. *Zeitschr. f. Gymnas.*, 1880, p. 473), qui rend compte de la construction de la manière suivante : **re(m) fert** (= *utilitatem; fructum*) **mea** (**parte**). Mais, dans cette hypothèse, on ne voit pas trop comment **rem fert** aurait donné **refert**. M. Louis Havet m'en suggère une autre ; **refert** viendrait de **res fert**, dont on aurait fait **reffert** (cf. **diffido**, p. **disfido**, etc.), prononcé **reffert**, mais écrit **refert** à l'époque de Plaute et pris plus tard pour un verbe composé. Les ablatifs **meā**, **tuā**, etc., se rencontrant dès l'origine et, en tout cas, chez Plaute, où ils sont garantis par la mètrique, il faut, je pense, les expliquer comme ci-dessus, p. 156, n. 4.

3. Sur cette question, cf. *Philol. Wochenschrift*, t. II, p. 41.

4. L'accusatif avec **ad** est remplacé par le datif chez certains écrivains dont la langue est peu correcte.

Ex. : Plaute, *Truc.*, II, 4, 40 : *quoi rei* id te adsimulare retulit ? — Tac., *Ann.*, XV, 65 : non referre *dedecori*, si citharœdus demoveretur et tragœdus succederet.

Ce tour se rencontre même chez Plaute avec un nom de personne.

Ex. : Plaute, *Pseud.*, 1085 : quanti refert *ei* nec recte dicere, qui...

Mais il ne faut pas confondre avec cet emploi incorrect du datif celui qu'on trouve chez Horace,

Sat., I. 1, 50 : dic, quid referat intra | naturæ fines *viventi*, jugera centum an | mille aret...

Dans cet exemple, **dicenti** est un datif d'intérêt.

L'emploi du génitif en pareil cas est très rare, et, bien qu'on cite quelques exemples de Cicéron[1], c'est un tour qui ne devient fréquent qu'à l'époque impériale.

Ex. : Quint., IX, 4, 44 : **plurimum refert** ***compositionis,*** **quæ quibus anteponas.** — Pline le Jeune, *Ep.*, VIII, 22, 4 : **quem insignire exempli nihil, non insignire** ***humanitatis*** **plurimum refert**, etc.

III. Avec **refert** ou **interest**, on peut marquer l'importance de la chose en question soit à l'aide de certains adverbes au génitif (cf. § 125, 3°), soit à l'aide des adverbes à l'accusatif neutre **multum, plus, plurimum, minus, minimum, nihil, tantum, quantum, aliquantum**, soit enfin au moyen des adverbes **magnopere, magis, maxime, minime**[2].

III. — *Génitif complément d'un adjectif ou d'un adverbe.*

128. — Génitif possessif. — Par analogie avec la construction étudiée § 102, les adjectifs marquant la possession sont ordinairement suivis d'un complément au génitif, en grec et en latin.

Les principaux sont, *en grec,* ἴδιος, qui appartient en propre, οἰκεῖος, propre à quelqu'un, particulier[3], κοινός, commun[4], ἱερός, consacré à.

Ex. : Dém., II, 28 : οἱ κίνδυνοι **τῶν ἐφεστηκότων** ἴδιοι, μισθὸς δ' οὐκ ἔστιν. — Platon, *Tim.*, 34 a : κίνησιν ἀπένειμεν αὐτῷ τὴν **τοῦ σώματος** οἰκείαν. — Xén., *Anab.*, IV, 5, 35 : ἤκουσεν αὐτὸν (τὸν ἵππον) ἱερὸν εἶναι **τοῦ Ἡλίου**.

Remarque. — C'est sans doute par analogie avec les adjectifs marquant un rapport de propriété qu'on trouve le génitif avec les adjectifs ἐπιχώριος, particulier à, propre à[5], πρέπων, approprié à, *d'où* digne de (rare), πρόσφορος, approprié à (poét. et rare) et aussi (mais très rarement) avec l'adverbe πρεπόντως, d'une manière appropriée à, *c.-à-d.* digne de.

Ex. : Plat., *Banq.*, 189 b : τοῦτο μὲν γὰρ ἂν κέρδος εἴη καὶ **τῆς ἡμετέρας Μούσης** ἐπιχώριον. — Soph., *Aj.*, 534 : πρέπον γε τἂν ἦν **δαίμονος τοὐμοῦ** τόδε. — Plat., *Rép.*, 400 b : βουλευσόμεθα, τίνες **ἀνελεύθε-**

---

1. Il faut mettre à part les génitifs qui désignent des choses personnifiées ou même des personnes comme **civitas, respublica** « l'ensemble des citoyens », « l'État », par exemple. Cf. Cic., *de Leg.*, 2, 38 ; *Brut.*, 256 ; *ad Q. fr.*, II, 4, 1, etc.

2. Les verbes **refert** et **interest** sont ordinairement impersonnels, à moins qu'ils n'aient pour sujet logique la proposition infinitive ou la proposition subordonnée qui suit. Il est très rare qu'ils aient un sujet au nominatif.

Ex. : Lucr., IV, 984 : **usque adeo magni refert** ***studium*** **atque** ***voluptas***. — Cic., *ad Att.*, III, 19, 1 : **non quo meā interesset loci** ***natura***.

Mais le tour devient fréquent chez Pline l'Ancien (Cf. *Hist. nat.*, VII, 5 ; XI, 112, etc.).

3. Les adjectifs ἴδιος et οἰκεῖος se construisent aussi avec le datif, quand ils signifient, le premier « propre à... », le second « apparenté à... » ou « qui convient à... ». Le datif s'explique par la règle § 86.

4. L'adjectif κοινός est plus souvent suivi du datif que du génitif. L'emploi du génitif a paru à quelques grammairiens s'expliquer par l'analogie du verbe κοινωνεῖν (v. § 118, 1°, a, Rem. II). Cf. Kühner, *ausf. Gramm. der gr. Spr.*, § 416, 1 et 423, 9 *Anm.* 8.

5. Dans l'expression de Sophocle : οὑπιχώριοι χθονός (*Œd. r.*, 939), le génitif χθονός est un génitif partitif ; entendez : « ceux du pays qui sont indigènes ».

ρίας καὶ **ὕβρεως** ἢ **μανίας** καὶ **ἄλλης κακίας** πρέπουσαι βάσεις (suppl. εἰσίν). — EUR., *fragm.*, 508 sq. : τὰ πρόσφορα | **τῆς** νῦν **παρούσης συμφορᾶς** αἰτήσομαι. — PLAT., *Menex.*, 239, c : πρεπόντως **τῶν πραξάντων**.

La construction ordinaire est le datif.

129. — *En latin*, ce sont les adjectifs **proprius**, qui est la propriété de, **communis**, qui est la propriété commune de, **sacer**, consacré à (*litt.* qui est la propriété sacrée de).

Ex. : CIC., *Philipp.*, 3, 11, 29 : **libertas propria *Romani generis*.** *Tusc.*, V, 13, 39 : **idque *virtutis* est proprium.** — CIC., *Orat.*, 17, 54 : **(memoria) communis est multarum artium.** *De Leg.*, I, 7, 23 : **civitas communis *deorum* atque *hominum*.** — PLAUTE, *Men.*, V, 5, 38 : **ego te sacram coronam surripuisse scio *Jovis*.** — PLINE, *Hist. nat.*, VIII, 21 : **Axim sacram *Liberi patris*.**

L'adjectif **alienus**, étranger à, exprimant une idée contraire à celle de **proprius**, suit quelquefois la même construction [1].

REMARQUES. — I. **Communis** et surtout **proprius** se construisent plus correctement avec le génitif qu'avec le datif (cf. ci-dessus, § 86, 2°). Toutefois on dit toujours **communis *alicui* cum aliquo** et quand le complément de **proprius** ou **communis** est un pronom personnel, *il semble* qu'on le mette régulièrement au datif [2].

Ex. : CIC., *p. Sull.*, 8, 9 ; **tempus agendi fuit *mihi* magis proprium quam ceteris** [3].

II. L'adjectif **sacer** (pris apparemment comme synonyme de **sacratus**, en ce cas) ne se construit avec le datif que chez les poètes (cf. HOR., *Carm.*, II, 12, 19 ; *Epod.*, 7, 20 ; OV., *Mét.*, VII, 623 ; X, 109) et chez les prosateurs dont le style a une couleur poétique (cf. TAC., *Ann.*, XV, 53) ou présente ordinairement des incorrections (cf. PLINE, *Hist. nat.*, XVI, 4, 33).

130. — Génitif objectif. — 1° Les adjectifs dérivés de verbes construits avec le génitif prennent aussi, naturellement, un complément au génitif.

---

1. Il convient de remarquer que ce tour est assez rare (cf. LUCRÈCE, III, 821 ; IV, 69 ; CICÉRON, *de Fin.*, I, 4, 11 ; *Ac.*, I, 11, 42 ; SALLUSTE, *Cat.*, 40, 5). La construction ordinaire est **alienus ab**, avec l'ablatif du point de départ (cf. CICÉRON, *de Fin.*, III, 19, 63 ; 20, 68 ; *Tusc.*, II, 15, 35 ; *de Off.*, I, 9, 30 ; *p. Sull.*, 10, 31, etc. ; CÉSAR, *de Bell. civ.*, II, 27, 27) ou **alienus** avec l'ablatif seul (cf. CICÉRON, *ad Fam.*, VI, 17, 3 ; *de Div.*, I, 38, 82 ; II, 51, 105 ; *Tusc.*, V, 34, 98, etc.). Quant à la construction d'**alienus** avec le datif, elle est relativement rare et s'explique par l'analogie des adjectifs marquant un rapport de parenté. Voy. ci-dessus, § 86, 2°.

2. Au lieu du pronom personnel, on peut employer l'adjectif possessif correspondant.

Ex. : CIC. *p. Sull.*, 3, 9 : **nulla est... in re publicā *mea* (=mihi) causa propria.**

3. L'exemple de CICÉRON (*ad Fam.*, XIV, 3, 1 : **calamitas utriusque nostrum communis**) ne prouve rien contre la règle, car **utriusque** n'est pas un pronom personnel.

Ce sont :

a) les adjectifs ἐπήκοος, κατήκοος, ὑπήκοος[1], qui prête l'oreille à, qui écoute, et συνήκοος, qui entend *ou* qui écoute avec.

Ex. : Eschyle, *Choéph.*, 974 : τῶνδ' ἐπήκοοι κακῶν. — Plat., *Rép.*, 499, a : λόγων καλῶν ἐπήκοοι γεγόνασιν. *Mén.*, 71 e : κατήκοος τοῦ ἀνδρός (cf. Hérod., I, 72, etc.). *Tim.*, 70 a : κατήκοος τοῦ λόγου. *Lois*, 711 e : οἱ ξυνήκοοι τῶν λόγων.

b) les adjectifs signifiant qui se souvient ou ne se souvient pas, qui pense ou ne pense pas à, par exemple μνήμων (poét.), qui se souvient, ἀμνήμων, qui ne se souvient pas, ἐπίληθος (Hom., et poét.), qui fait oublier, ἐπιμελής, qui se soucie de, ἀμελής, insoucieux de, περίφοβος, qui pense avec effroi à (Eschyle, Thuc., Plat.), ἄφροντις (poét.), sans souci de, ἀτημελής (poét.), négligent, et par extension φειδωλός, économe de, δύσερως, qui aime follement ou misérablement épris de, etc.; en latin, memor, qui se souvient, immemor, oublieux de, etc.

Ex. : Antiphon, II, α, 7 : ἡ ἐπιθυμία τῆς τιμωρίας ἀμνήμονα τῶν κινδύνων καθίστη αὐτόν. — Plat., *Lois*, 900 : ἐπιμελεῖς σμικρῶν εἰσιν οἱ θεοὶ οὐχ ἧττον ἢ τῶν μεγέθει διαφερόντων. — Xén., *Cyr.*, VII, 5, 63 : οἱ ἄνθρωποι στερισκόμενοι τῆς ἐπιθυμίας οὐκ ἀμελέστεροι γίγνονται τῶν προστασσομένων. — Plat., *Phèdre*, 239 b : περίφοβος τοῦ καταφρονηθῆναι[2]. *Rép.*, 548, b : φειδωλὸς χρημάτων.

L'emploi du génitif avec memor et immemor est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en donner des exemples.

Remarque. — Certains adverbes grecs, comme λάθρα, à l'insu de, λαθραίως (poét.), κρύφα (Thuc., I, 101, 2), en cachette de, κρύβδα (ép.) et κρύβδην (poét.), à l'insu de, sont suivis d'un génitif qu'on peut expliquer par l'analogie des adjectifs qui se rattachent au verbe ἐπιλανθάνεσθαι (poét. λανθάνεσθαι).

2° Les adjectifs grecs qui signifient *participation* ou *absence de participation* à telle ou telle chose, comme μέτοχος, qui a part à, ἰσόμοιρος, qui a part égale à, ἄμοιρος, ἄκληρος, qui n'a point sa part de, ἄγευστος, qui n'a pas goûté à, se construisent avec le génitif.

---

1. Ces trois adjectifs se construisent aussi, mais plus rarement, avec le datif; on les rencontre avec le génitif, même quand ils signifient « obéissant », « soumis ». C'est ainsi qu'on dit (cf. Plat., *Rép.*, 463 d) : ὑπήκοον δεῖ εἶναι τῶν γονέων « (l'enfant) doit être soumis à ses parents ».

2. On pourrait aussi expliquer cette locution par un génitif de cause. Voir ci-après, § 131.

Ex. : Platon, *Lois*, 689 e : **σοφίας** ὁ κατὰ λόγον ζῶν μετόχος. — Isocr., VI, 25 : ὁ νόμος κελεύει ἅπαντας τοὺς γνησίους ἰσομοίρους εἶναι **τῶν πατρῴων**. — Plat., *Banq.*, 202 : πῶς ἂν θεὸς εἴη ὅ γε **τῶν καλῶν** καὶ **ἀγαθῶν** ἄμοιρος; — Isocr., I, 20 : ἐβουλήθη τοὺς ἀδελφιδοῦς ἀκλήρους ποιῆσαι **τῶν** ἑαυτοῦ. — Platon, *Rép.*, 576 a : **ἐλευθερίας** καὶ **φιλίας ἀληθοῦς** τυραννικὴ φύσις ἀεὶ ἄγευστος.

En latin, on construit avec le génitif les adjectifs **particeps**, qui a sa part de, **expers**, qui n'a point sa part de, **consors**, qui participe à, associé à, **exsors** (poét. et T.-Live), qui ne partage pas, exclu de, **compos**, qui est maître de, qui possède, **potens** (Plaute, Poèt., T.-Live, etc.), maître de, **impotens** (T.-Live, Justin), qui n'est pas maître de (cf. **impos**, Plaute, Sénèque).

Ex. : Cic., *de Leg.*, I, 7, 22 : **homo particeps est** ***orationis*** **et** ***cogitationis***. *De Off.*, I, 16, 50 : ***rationis*** **et** ***orationis*** **expertes**. *Brut.*, 1, 2 : **socium et consortem** ***gloriosi laboris*** **amiseram**. — Virg., *Én.*, VI, 428 : **exsortes** ***dulcis vitæ*** (cf. T.-Live, XXII, 44, 7 : **exs.** ***culpæ***). — Cic., *Tusc.*, V, 13, 36 : **omnes** ***virtutis*** **compotes beati sunt**, etc.

Remarques. — I. Par analogie avec ces adjectifs on trouve construits avec le génitif :

1° A l'époque classique, l'adjectif **exheres**, déshérité de.

2° Chez les poètes et chez les écrivains postérieurs, les adjectifs **exsul** (Hor., Ov.), **extorris** (Stace), **exutus** (Sil.), **profugus** (Tac.), **fugitivus** (Val.-Max.), **solutus** (Hor.), **liber** (Virg., Hor.), etc.

II. La construction de **similis**, de **dissimilis** et d'**affinis** avec le génitif s'explique aussi par l'analogie des adjectifs signifiant participation. Mais on sait que le datif est plus ordinaire et plus correct que le génitif[1].

3° On peut rattacher à ces adjectifs ceux qui marquent, en quelque sorte, participation à une chose par la connaissance qu'on en a : ce sont, par exemple, ἔμπειρος, qui a l'expérience de, habile en, ἄπειρος, sans expérience de, ignorant de, ἐπιστήμων, qui est instruit de, ἀήθης, qui n'a pas l'habitude de, etc.

Ex. : Thuc., I, 80, 2 : οἱ Ἀθηναῖοι **θαλάσσης** ἐμπειρότατοι ἦσαν. — Mén., *fragm.*, 438 : ὁ **γραμμάτων** ἄπειρος οὐ βλέπει βλέπων. (Cf. Isocr., I, 52 : δεῖ τοὺς παιδείας ὀρεγομένους **μηδενὸς** ἀπείρως ἔχειν.) — Plat., *Gorg.*, 508 : τὸν μέλλοντα ὀρθῶς ῥητορικὸν ἔσεσθαι δίκαιον δεῖ εἶναι καὶ ἐπιστήμονα **τῶν δικαίων**. — Thuc., IV, 34, 2 : ἔκπληξίς τε ἐνέπεσεν ἀνθρώποις ἀήθεσι **τοιαύτης μάχης**.

1. Kühner remarque justement qu'on n'emploie **similis** avec le génitif que si l'adjectif peut être traduit par « qui est le portrait, la représentation exacte de... ». Voy. *ausf. Gr. der lat. Spr.*, t. II, p. 328.

En latin, on construit avec le génitif les adjectifs signifiant *désir, connaissance, habitude* (ou les idées contraires). Les uns [a] sont tirés de verbes actifs, les autres [b] sont construits avec le génitif, d'après l'analogie des premiers. Ce sont :

a) **avidus, cupidus** (poét. **avarus**), désireux de, avide de ; **gnarus**, qui sait, expert, habile dans, **ignarus**, qui ne sait pas, inhabile dans : **conscius**, qui a conscience de, **inscius, nescius**, qui ne sait pas, **providus**, qui prévoit, qui veille sur, **improvidus**, qui ne prévoit pas, etc.

Ex. : Sall., *Jug.*, 15, 4 : **avidus *potentiæ***[1]. — Cic., *de Or.*, I, 11, 47 : ***contentionis* cupidiores quam veritatis**. *Brut.*, 64, 228 : **gnarus *rei publicæ***. *P. Balb.*, 20, 47 : **ignarus *belli***. *Ad Fam.*, V, 5, 1 : **homo *omnium meorum* in te *studiorum*... conscius**. *Brut.*, 85, 292 : ***omnium rerum* inscius**. *De Nat. deor.*, II, 22, 58 : **natura... provida *utilitatum***. — T.-Live, XXVI, 39, 7 : **improvidus *futuri certaminis***, etc.

b) **studiosus** (par analogie avec **cupidus**), qui a du goût pour, **peritus**, habile dans, **imperitus**, ignorant de, inhabile dans (par analogie avec **gnarus** et **ignarus**) ; **prudens**, qui sait, **imprudens**, ignorant de, **rudis**, inexpérimenté, inhabile ; **insolens, insuetus**, qui n'a pas l'habitude de, etc.

Ex. : Cic., *Tusc.*, V, 3, 9 : ***sapientiæ* studiosos**[2]. — Nép., *Thém.*, 2, 3 : ***peritissimos belli* navalis fecit Athenienses**. — Cic., *p. Balb.*, 20, 47 : **imperitus *fœderis*, rudis *exemplorum***. — Nép., *Conon*, 1, 2 : **prudens *rei militaris***. — Cic., *de Inv.*, II, 31, 95 : **imprudentes *legis***. *Ad Att.*, II, 21, 3 : **insolens *infamiæ***. — Cés., *de B. civ.*, II, 36, 1 : **insolens *belli*** (cf. Sall., *Cat.*, 3, 4 ; Tac., *Ann.*, XV, 67). — Cés., *de B. Gall.*, VII, 30, 4 : **insuetus *laboris*** (cf. *de B. civ.*, I, 44, 4), etc.

Remarques. — I. L'analogie des adjectifs qui signifient sachant ou habile se reconnaît encore dans deux expressions très classiques : **consultus *juris***[3] et **certiorem facere aliquem *alicujus rei***[4].

1. On cite deux exemples d'**avidus** avec le datif ; mais dans le premier (Plaute, *Pseud.*, 183), Ritschl a corrigé **vino** en **vini**, et dans le second (Tac., *Hist.*, I, 7 : **servorum manus *subitis* avidæ**), le mot **subitis** peut être à l'ablatif (« dans tous les changements subits de la fortune »). En soi, l'emploi du datif ne serait pas extraordinaire, puisqu'on trouve **avidus** construit avec **in** et l'accusatif (cf. T.-Live, V, 20, 6 ; VII, 23, 6 ; XXII, 21, 2).

2. Le datif avec **studiosus**, bien que plus conforme à l'étymologie du mot, est une construction qui appartenait à la langue vulgaire (cf. Plaute, *Mil. gl.*, 801 ; Justin, IX, 8, 4). Il faut en dire autant de **studiosus** avec **ad** et l'accusatif (cf. Varr., *de Ling. lat.*, I, 17, 7).

3. On trouve aussi l'ablatif.

Ex. : Cic., *p. Mur.*, 12, 76 : ***jure* consultus**,

construction rare et qui ne se retrouve que dans Aurelius Victor ; c'est l'ablatif du point de vue.

4. Toutefois, il est digne de remarque que, partout où César a l'occasion d'employer **certiorem facere**

Ex. : Cic., *Phil.*, 9, 5, 18 : **magis *juris* consultus quam *justitiæ*.** *Ad Att.*, IX, 2, 6, § 2 : **certiorem me *sui consilii* fecit.**

II. Les poètes et les écrivains postérieurs à César ont augmenté le nombre des adjectifs de ce genre pouvant se construire avec le génitif ; ainsi l'on trouve :

præscius (Virg., Tac.), **præsagus** (Virg.), **doctus** (Virg., Sil., A.-Gelle), ***indoctus*** (Hor.), ***docilis*** (Hor.), **indocilis** (Sil.), **expertus** (Virg., Tac.), **inexpertus** (Tac.), **certus** (Sén., Sil., Tac.), **incertus** (Auct. de b. Afr., Ov., Liv.), **callidus** (Tac., Ausone, Claud.), **scius** (Lact., Macr.), **scitus** (Ov.), etc.[1]

4° Les adjectifs grecs en -ικός dérivés de verbes actifs se construisent avec le génitif.

Ex. : Xén., *Mém.*, III, 1, 6 : παρασκευαστικὸν **τῶν** εἰς τὸν πόλεμον τὸν στρατηγὸν εἶναι χρὴ καὶ ποριστικὸν **τῶν ἐπιτηδείων** τοῖς στρατιώταις. *Ibid.*, IV, 5, 7 : **τοῦ** ἐπιμέλεσθαι ὧν προσήκει (suppl. ἐπιμέλεσθαι) οἴει τι κωλυτικώτερον ἀκρασίας εἶναι ; — Plat., *Euthyphr.*, 3 : Ἀθηναίοις οὐ σφόδρα μέλει, ἄν τινα δεινὸν οἴωνται εἶναι, μὴ μέντοι διδασκαλικὸν **τῆς** αὑτοῦ **σοφίας**.

5° Beaucoup d'autres adjectifs dérivés de verbes actifs se construisent aussi avec le génitif.

Ex. : Plat., *Rép.*, 548 b : φιλαναλῶται **ἀλλοτρίων**, prodigues du bien d'autrui (cf. ἀναλίσκω). *Ib.*, 475 e : τοὺς ἀληθινοὺς τίνας λέγεις ; τοὺς **τῆς ἀληθείας** φιλοθεάμονας (cf. θεῶμαι). — Xén., *Cyr.*, I, 6, 38 : δεῖ φιλομαθῆ σὲ **ἁπάντων** εἶναι (cf. μανθάνω). — Plat., *Rép.*, 409 : γέρων ὀψιμαθὴς γέγονε **τῆς ἀδικίας** οἷόν ἐστιν. *Banq.*, 197 : ὁ ἔρως φιλόδωρος **εὐμενείας**, ἄδωρος **δυσμενείας** (cf. δίδωμι). *Rép.*, 464, d : οὐ πάντες ὁμοπαθεῖς **λύπης** τε καὶ ἡδονῆς εἰσιν (cf. πάσχω). — Xén., *Cyr.*, VI, 1, 37 : Κῦρος ἦν πρᾶος καὶ συγγνώμων **τῶν ἀνθρωπίνων ἁμαρτημάτων** (cf. συγγιγνώσκω). — Aristote, *Écon.*, 3 : οὐ μόνον **τοῦ** εἶναι, ἀλλὰ καὶ **τοῦ** εὖ εἶναι σύνεργα ἀλλήλοις τὸ θῆλυ καὶ τὸ ἄρρεν ἐστίν.

En latin, on trouve avec le génitif :

a) Un certain nombre de participes présents pris substantivement.

Ainsi l'on rencontre à l'époque archaïque : **amans, cupiens, concupiens** (Enn. ap. Cic., *de Div.*, I, 48), **persequens** (Plaut., *Cas.*, II, 1, 13), **fugi-**

---

aliquem (ou le tour par le passif, **certior factus**), il met le complément à l'ablatif précédé de la préposition **de**. Voy. le *Lexicon Cæsarianum* de R. Menge et S. Preuss, art. **certus**. De même, Cicéron emploie moins souvent le génitif que la préposition **de** et l'ablatif.

1. Voyez une liste encore plus complète dans R. Kühner, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, t. II, p. 323 sq.

tans, gerens, sciens; chez Cicéron, qui va très loin dans cet emploi : **amans, amantior, amantissimus tui**, etc., ***religionum*** **colentes** (*p. Planc.*, 33), ***alieni*** **appetens** (*de Orat.*, II, 31), **sitientem me** ***virtutis tuæ***[1] (*p. Planc.*, 5), ***solitudinis*** **fugiens** (Cic. ap. Lact., *ir. Dei*, 6, 10), ***officii*** **diligentissimus** (*p. Cæl.*, 30), ***legum*** **neglegentior** (*in Verr.*, II, 3, 62), **observantem** ***sui*** (*p. Rab. Post.*, 46), ***mei*** **observantissimus et** ***sui juris dignitatisque*** **retinens** (*ad Q. fr.*, I, 2, 11), ***cujusvis generis*** **intellegens** (*de Fin.*, II, 20), ***legum*** **metuentes** (*p. red. in sen.*, 2), ***regendæ reipublicæ*** **scientissimus** (*de Orat.*, I, 49), ***sui negotii*** **bene gerens** (*p. Quinct.*, 19, 62), **cum civitate... conficientissima** ***litterarum*** (*p. Flacc.*, 19), **efficiens** ***utilitatis*** (*de Off.*, III, 3), **perferentes** ***injuriarum*** (*de Orat.*, II, 43). Après Cicéron, cette construction ne semble pas faire de progrès. Tite-Live et Tacite n'en présentent que quelques exemples. De plus, il est digne de remarque que César ne s'en est servi qu'une fois (*de B. civili*, I, 69 : **fugiens** ***laboris***).

Quelques-uns seulement de ces participes-adjectifs se rattachent à des verbes intransitifs : c'est le cas pour **abstinens pecuniæ** (Hor., *Carm.*, IV, 9, 37 ; cf. Sén., *de Benef.*, IV, 11, 1 ; Pline le Jeune, *Ep.*, 6, 8 ; Capitolin, *Ant. P.*, 2)[2].

b) Des adjectifs en **-ax** tirés de verbes actifs. Mais on n'en trouve qu'un seul exemple chez Cicéron (*Læl.*, 14, 50 : **nihil appetentius similium sui nec** ***rapacius***), et la construction paraît surtout poétique. Virgile, Horace et Ovide emploient ainsi **tenax, capax, fugax, audax**, qui ont passé dans la prose de l'époque impériale.

Remarques. — I. Chez les poètes on trouve des constructions plus hardies.

Ex. : Soph., *Aj.*, 798 sq. : τήνδε δ' ἔξοδον | ὀλεθρίαν **Αἴαντος** ἐλπίζειν φέρει (cf. ὄλλυμι). *Ib.*, 778 sq. : τάχ' ἂν | γενοίμεθ' **αὐτοῦ** σὺν θεῷ σωτήριοι (cf. σῴζω). *Antig.*, 365 : σοφόν τι τὸ μηχανόεν **τέχνας** ὑπὲρ ἐλπίδ' ἔχων (cf. μηχανῶμαι), possédant une industrie ingénieuse au delà de tout ce qu'on peut imaginer.

II. En latin, les poètes emploient aussi hardiment le génitif après l'adjectif **timidus**, qui craint.

Ex. : Hor., *A. P.*, 28 : **timidusque** ***procellæ***. — Ov., *Mét.*, V, 100 : **timidus...** ***deorum*** (cf. Sén., *de V. beat.*, 21 : **timidus** ***lucis***)[3].

Ce génitif est ce qu'on appelle le *génitif de relation* (voy. ci-après, § 132).

---

1. C'est par analogie de **sitiens** que **jejunus** « affamé, altéré », se construit aussi avec le génitif.

Ex. : Cic., *Orat.*, 30, 106 : **jejunæ** ***multiplicis... orationis*** **aures**.

2. Dræger (*hist. Synt. der lat. Spr.*, t. I², p. 485) cite aussi Apulée, *Mét.*, I, 26 : ***obstinationis suæ*** **me ingratis obœdientem** (cf. ὑπήκοος avec le génitif). Mais il est facile de corriger **obstinationi**.

3. Mais avec **trepidus**, il semble que le génitif soit un *génitif de cause* (cf. § 131).

Ex. : Virg., *Én.*, XII, 589 : **trepidus** ***rerum*** (cf. T.-Live, V, 11, 4 ; Sil., II, 234. — Tac., *Ann.*, VI, 21).

III. Cicéron emploie **fastidiosus** avec le génitif.

Ex. : *Brut.*, 70, 247 : **Memmius (orator fuit) perfectus litteris, sed Græcis; fastidiosus sane** ***Latinarum.***

Cette construction n'est donc pas exclusivement poétique, bien qu'on la trouve chez Horace (*Carm.*, III, 1, 37). Toutefois ce qui est vrai, c'est que beaucoup des adjectifs dérivés ou non de verbes, qu'on trouve en latin construits avec le génitif, n'ont été usités qu'assez tard et souvent empruntés par les prosateurs aux poètes. C'est le cas notamment pour **curiosus** (Pline l'Ancien), **incuriosus** (Tac.), **securus** (Hor., Quint.), etc.

6° Les adjectifs marquant abondance se construisent en grec et *quelquefois* en latin avec le génitif[1].

En grec, ce sont les adjectifs πλήρης, μεστός, πλούσιος, plein de, rempli de, riche de, etc.[2].

Ex. : Xén., *Anab.*, I, 2, 7 : παράδεισος **ἀγρίων θηρίων** πλήρης. *Ibid.*, 22 : πεδίον **δένδρων παντοδαπῶν** σύμπλεων. — Dém., XVIII, 217 : **χαρᾶς** καὶ **ἐπαίνων** ἡ πόλις ἦν μεστή. — Plat., *Rép.*, 521 a : ἄρξουσιν οἱ τῷ ὄντι πλούσιοι οὐ **χρυσίου**, ἀλλ' **οὗ** δεῖ τὸν εὐδαίμονα πλουτεῖν, **ζωῆς ἀγαθῆς** τε καὶ **ἔμφρονος.**

En latin, à part **plenus**, qui, à la bonne époque[3], se construit correctement avec le génitif, et **refertus**[4], **completus**[5], qu'on trouve ordinairement avec le génitif d'un nom de personne, les adjectifs qui marquent abondance sont ordinairement suivis de l'ablatif[6].

Remarques. — I. Cependant l'analogie de la construction de **plenus** s'est étendue, particulièrement chez les poètes, à un assez grand nombre d'adjectifs signifiant une idée d'abondance.

Ex. : **abundans** (poét., rare chez les écrivains classiques), **repletus** (cf. T.-Live, VI, 25, 9 : **repletus** ***puerorum*** **ac** ***mulierum,*** cas exceptionnel), **largus** (poét.), **fertilis** (Sall., T.-Live, Q.-Curce), **profusus** (Sall.), **liberalis** (Sall.), **benignus**, libéral (Hor.), **munificus** (Claud.), **prodigus** (Hor.), **effusus** (Vell.), **fecundus** (Hor., Sil., Tac.), **fetus**, plein de (Claud.), **prosper** (Hor.), **cumulatus** (Plaut., Cæcil. ap. Non.), **ornatus** (Pallad.), **opulentus** (Hor., T.-Live, Tac.), **locuples** (Apul., *Mét.*, VIII, 1), **uber** (poét.), **dives** (poét.), **onustus** (Plaute, Auct. b. Afr.), **satur** (Tér., Hor., Col.), etc.

---

1. En sanscrit de même, l'adjectif « plein » se construit avec le génitif. La construction est donc proethnique. Pour les adjectifs signifiant « disette », voir ci-après, § 146, 1°.

2. Tels sont encore πολυκτήμων (Eur., *Ion*, 581), δασύς « touffu, couvert d'arbres, boisé » ; (Xén., *Anab.*, II, 4, 14 ; assez rare), κατηρεφής « recouvert, bien couvert » (cf. Anacréon., *fr.* 135 *Bergk*), ἄφνειος « riche, opulent » (Hom., Hés., Théocr.), ἐπιστεφής « plein jusqu'au bord, rempli » (Hom.), etc.

3. Cf. Quint., IX, 3, 1 et voy. Hildebrand, *Progr. du gymnase de Dortmund*, 1851, p. 8-9. C'est à partir de Tite-Live que la construction avec l'ablatif devient moins rare ; elle était peut-être d'origine populaire.

4. L'adjectif **refertus** se construit régulièrement avec le génitif d'un nom de personne et l'ablatif d'un nom de chose. Les exceptions sont plus fréquentes dans le premier cas que dans le second.

5. Hildebrand a établi (*l. l.*) que la règle était la même pour **completus** que pour **refertus**. Cf. Cic., *in Verr.*, II, 5, 57, 147 : **completus** ***mercatorum*** **carcer**.

6. Sur la nature de cet ablatif, voir ci-après, § 188, 1°.

II. L'analogie des contraires a conduit aussi les poètes latins et leurs imitateurs à construire avec le génitif les adjectifs signifiant *disette*, comme

> **vacuus** (SALL., *Jug.*, 90, 1; TAC., *Ann.*, XV, 8; POÉT.), **parcus** (HOR., LUCAIN, SIL., TAC., SUÉT., JUSTIN), **brevis**, p. **parcus** (VOPISC., *Bonos.*, 2), **sterilis** (VELL., TAC.), **egenus** (VIRG., T.-LIVE), **indigus** (VIRG., PLINE, TAC.), **tenuis** (SIL.), **viduus** (OV.), **pauper** (HOR.), etc.

Cependant on trouve, même chez Cicéron, avec un complément au génitif, les adjectifs **inops** et **inanis**.

> EX. : CIC., *de Orat.*, II, 10, 40 : **inops** ***humanitatis*** (cf. *de Amic.*, 15, 53). *P. Mur.*, 12, 26 : **inanissima** ***prudentiæ*** **reperta sunt**[1].

131. — Génitif de cause. — De même qu'avec les verbes relatifs à des actes judiciaires, le génitif s'emploie, en grec et en latin, avec des adjectifs de sens analogue, par exemple, avec ὑπόδικος, accusé de, responsable de, ὑπεύθυνος, responsable de, αἴτιος, coupable de, ἔνοχος, exposé à une accusation de, accusé de, etc., et, en latin, **reus** (classique), accusé de, **insons** (T.-LIVE), innocent de; **noxius** (TAC.), coupable de; **innoxius** (Q.-CURCE), innocent de; **suspectus** (T.-LIVE), suspect de; **manifestus** (SALL.), convaincu de; **innocens** (TAC.), innocent de, etc.[2].

> EX. : PLAT., *Lois*, 907 e : **ἀσεβείας** ὑπόδικος. — DÉM., XVIII, 117 : ὑπεύθυνος **ἀρχῆς**. *Ibid.*, 196 : ὑπεύθυνος **τῆς αὐτῆς ἀγνοίας**[3]. — LYSIAS, XIV, 4 : τολμῶσι γάρ τινες λέγειν, ὡς οὐδεὶς ἔνοχός ἐστι **λειποταξίου** οὐδὲ **δειλίας**.
>
> CIC., *in Verr.*, II, 2, 38, 94 : **si quis absentem Sthenium** ***rei capitalis*** **reum facere vellet.** — T.-LIVE, XXII, 49, 7 : **insontem** ***culpæ*** (cf. XXXIV, 32, 8). — SALL., *Cat.*, 52, 36 : **de manifestis** ***rerum capitalium*** **supplicium sumendum.**

132. — Génitif de relation. — On est convenu de ranger sous ce titre certains emplois du génitif, dans lesquels ce cas, construit comme complément d'un adjectif, exprime la raison de l'idée signifiée par l'adjectif et peut se traduire par pour ce qui est de, par rapport à[4].

---

1. Sur toutes ces questions, voy. l'exacte et complète dissertation de A. HAUSTEIN, *de genitivi adjectivis accommodati in lingua latina usu*, Halle, 1882.

2. On peut ajouter à cette liste : **argutus** (PLAUT.) « accusé de »; **affinis** (CIC., *in Verr.*, II, 2, 38, 94; *de Inv.*, II, 44, 129) « impliqué dans, complice » (mais le datif est le cas le plus ordinaire); **obnoxius** (T.-LIVE, VIII, 28, 9. CODE JUSTIN.), **compertus** (T.-LIVE, VII, 4, 4; XXXII, 1, 8) « convaincu de ».

3. Le datif avec ὑπεύθυνος « responsable », ne se rencontre que dans la grécité postérieure.

> EX. : ὑπεύθυνος τυμβωρυχίᾳ (INSCR.) « responsable d'une violation de sépulture ». (Cf. *Philol. Wochenschrift*, t. II, p. 365).

Quand ὑπεύθυνος signifie « soumis à l'autorité de » ou « dépendant de », il peut se construire soit avec le génitif (ex. : DÉM., p. 741, 1; 1114, 21), soit avec le datif (DÉM., p. 291, 19 : 306, 4, etc.). Quand il signifie « exposé à », il s'emploie avec le datif (cf. LYCURGUE, p. 166, 17).

4. Ce génitif existe en grec, en latin et dans les langues germaniques; il appartient donc à la langue primitive. Il se rattache au génitif de cause; mais, dans quelques cas, on peut voir une extension de l'emploi du génitif après les adjectifs d'abondance. Voy. B.-DELBRÜCK, *vergl. Synt.*, p. 354 sq.

En grec (et même dans la meilleure prose classique), ce génitif se joint à toutes sortes d'adjectifs.

Ex. : Plat., *Phéd.*, 58 e : Σωκράτης εὐδαίμων μοι ἀνὴρ ἐφαίνετο καὶ **τοῦ τρόπου** καὶ **τῶν λόγων**, heureux dans sa contenance et dans ses paroles (c'est ici un véritable génitif de cause). — Xén., *Cyr.*, IV, 6, 9 : ἔστι μοι θυγάτηρ **γάμου** ἤδη ὡραία. *Mém.*, IV, 3, 7 : τὸ πῦρ ἐπίκουρον μὲν **ψύχους** (qui protège contre le froid, *litt.* : qui protège *pour ce qui est du froid*...) ἐπίκουρον δὲ **σκότους**. — Plutarque, *Sol.*, 12 : τυφλός ἐστι **τοῦ μέλλοντος** ἄνθρωπος (Cf. Xén., *Banq.*, 4, 12). — Ménandre, *fragm.*, 60 : φύσει ἔστ' Ἔρως **τοῦ νουθετοῦντος**[1] κωφόν. — Plat., *Rép.*, 380 c : σύμφηρός σοι **τούτου τοῦ νόμου.** *Timée*, 20 : Κριτίας **οὐδενὸς**[2] ἰδιώτης ἦν.

Remarque. — Cette construction est très fréquente avec les adjectifs composés d'ἀ privatif.

Ex. : Xén., *Mém.*, II, 1, 31 : **τοῦ** πάντων **ἡδίστου θεάματος** ἀθέατος. — Dém., XV, 33 : χρὴ τοὺς πολιτευομένους ὀλιγαρχικῶς ἀτίμους **τοῦ συμβουλεύειν** ὑμῖν αὐτοῖς ποιεῖσθαι. — Isocr., XII, 126 : Κέκροψ ἄπαις ἦν **ἀρρένων παίδων**. — Plat., *Rép.*, 619 : ἁλίσκονται, ἅτε **πόνων** ἀγύμναστοι[3].

133. — *En latin*, cet emploi du génitif n'existe guère que dans la langue archaïque, chez les poètes, et, par influence de la syntaxe poétique, chez les prosateurs de l'époque impériale[4].

Ex. : Ennius ap. Cic., *de Or.*, I, 45, 199 : ***summarum rerum*** **incerti** (cf. Plaute, *Rud.*, I, 3, 32; *Auct. b. Afr.*, 7). — Sall., *Hist.*, IV, 73 (*Dietsch*) : **æger *consili*.** *Jug.*, 96, 1 : **sollers *omnium*.** *Hist.*, III, 81 : **dubius *consili*.** II, 91 : **lætus *frugum pabulique***[5].

Les exemples sont particulièrement nombreux chez Virgile, qui

1. Ce génitif peut s'expliquer par l'analogie des verbes « écouter, entendre » signifiant l'idée contraire ; d'ailleurs on dit κωφὸς τῶν λεγομένων (Hippocrate) « sourd à ce qu'on dit ».

2. Ce génitif peut s'expliquer aussi par l'analogie d'ἄπειρος, **imperitus**, dont ἰδιώτης est ici synonyme.

3. Le génitif est dû ici encore à l'analogie d'ἀγύμναστος avec ἄπειρος.

4. L'analogie a fait beaucoup pour étendre en latin l'usage du génitif complément d'adjectifs. Ainsi, sur le modèle de **gnarus alicujus rei**, on a construit ***imbrium*** **divina avis** (Hor., *Carm.*, IV, 6, 43), « oiseau qui sait d'avance quand il pleuvra ». De même, dans Plaute (*Trin.*, 454 : **satin tu sanus *mentis* aut animi tui ?**), il semble bien qu'on ait un effet de l'analogie avec **compos animi**. Mais l'analogie ne saurait tout expliquer, et il n'est pas douteux que l'imitation de la syntaxe grecque a été pour beaucoup dans l'extension de l'emploi du génitif de relation avec les adjectifs. Haustein (*ouv. cité*) a constaté que pour 73 adjectifs ainsi construits à l'époque archaïque, on en trouvait 175 à l'époque d'Auguste, et 189 dans les siècles suivants. La plupart de ces innovations sont dues aux poètes qui trouvaient dans la libre imitation du grec un moyen de donner à leur style une couleur moins terne que celle du latin ordinaire et aussi l'avantage de compenser le manque ou la rareté des mots composés. Sur cette question, voy. Brenous, *Étude sur les hellénismes dans la syntaxe latine* (Paris, Klincksieck, 1895), p. 121 sqq.

5. Beaucoup de ces adjectifs suivent l'analogie de ceux qui signifient « sachant », « habile », expérimenté » et le contraire (ex. : **sollers, incertus, dubius**, etc.) ou de ceux qui signifient « plein de » (ex. : **lætus**). Cela prouve que la langue latine ne répugnait pas à cette construction et que, si les poètes ont pu l'étendre et la développer comme ils l'ont fait, c'est qu'elle avait ses racines dans le fond latin.

emploie avec un complément au génitif : **felix, infelix, certus** (décidé à), **fessus** ***rerum,*** **ambiguus** ***futuri,*** **maturus** ***ævi,*** **dubius** ***viæ, veri*** **effeta,** ***veri*** **vana, libera** ***fati,*** **læta** ***laborum,*** **fortunatus** ***laborum,*** **trepidæ** ***rerum.*** Par imitation de Virgile sans doute, T.-Live et Tacite font un grand usage de ce tour[1], qui se perpétue jusqu'aux derniers temps de la langue[2].

134. — On joint un génitif aux adverbes de manière construits avec ἔχειν[3] ou avec un verbe de sens analogue, pour déterminer le sens de l'expression ; c'est un cas particulier du génitif de relation : le génitif équivaut à l'expression française au point de vue de.

> Ex. : Xén., *Hell.*, III, 4, 16 : ἡ τάξις ἄριστα **σωμάτων** εἶχεν. IV, 5, 15 : ἐδίωξαν ὡς **τάχους** ἕκαστος εἶχεν. — Plat., *Gorg.*, 507 : ἀκολασίαν φευκτέον ὡς ἔχει **ποδῶν** ἕκαστος ἡμῶν. *Rép.*, 456 : πῶς ἔχεις **δόξης** τοῦ τοιοῦδε πέρι. — Dém., XVIII, 277 : ὡς ἂν ὑμεῖς πρὸς ἕκαστον ἔχητε **εὐνοίας**, οὕτως ὁ λέγων ἔδοξεν εὖ φρονεῖν. — Plat., *Phil.*, 62 a : οὗτος ἱκανῶς **ἐπιστήμης** ἕξει. — Thuc., I, 36, 2 : τῆς τε γὰρ Ἰταλίας καὶ Σικελίας[4] καλῶς **παράπλου** κεῖται, (Corcyre) est admirablement située *en vue d'un* (litt. relativement à un) trajet par mer vers l'Italie et la Sicile.

On trouve aussi dans Hérodote et chez les poètes des expressions comme celles-ci : πῶς **ἀγῶνος** ἥκομεν ; (cf. Eur., *Électre*, 751), εὖ ἥκειν **χρημάτων** et d'autres semblables.

Remarques. — I. Ces expressions sont ordinairement employées sans article. Mais la règle n'est pas sans exception.

> Ex. : Thuc., III, 92, 3 : Ἡράκλεια **τοῦ** τε πρὸς Ἀθηναίους **πολέμου** καλῶς ἐδόκει καθίστασθαι, **τῆς** τε ἐπὶ Θρᾴκης **παρόδου** χρησίμως ἕξειν[5].

II. Le grec a étendu fort loin l'emploi du génitif de relation. On le trouve même dans des phrases où il ne se rattache à aucun adjectif, à aucun adverbe.

> Ex. : Plat., *Gorgias*, 509 d : τί δὲ δὴ **τοῦ ἀδικεῖν** (pour ce qui regarde le fait d'être injuste?) ; — Xén., *Écon.*, 3, 11 : ἵππος ἢν κακουργῇ, τὸν ἱππέα κακίζομεν· **τῆς** δὲ **γυναικὸς** (quant à la femme), εἰ κακοποιεῖ, ἴσως δικαίως ἂν ἡ γυνὴ τὴν αἰτίαν ἔχοι.

1. Pour T.-Live, voy. Riemann, *Études*, etc., 2e éd., p. 270 ; et pour Tacite, voy. H. Goelzer, éd. class. de Tac., *Hist. libri*, I et II, p. 190.

2. « Les adjectifs qui se sont le plus multipliés à l'âge d'Auguste et dans les temps qui ont suivi, sont précisément ceux qui expriment une qualité de l'âme ou du corps... ; ils doivent pour une bonne part leur construction avec le génitif à l'influence de la langue grecque. » Brenous, *ouv. cit.*, p. 134. Parmi les exemples qu'on cite généralement, je trouve celui-ci d'Horace, *Carm.*, II, 6, 7 : **Sit modus lasso maris et viarum | Militiæque**, mais il ne me paraît pas concluant ; car les génitifs **maris**, etc., peuvent dépendre de **modus**.

3. Ἔχειν avec un adverbe équivaut à εἶναι avec l'adjectif correspondant.

4. Ces génitifs dépendent de παράπλου.

5. On met régulièrement l'article quand le génitif est remplacé par l'*accusatif de relation*.

> Ex. : Plat., *Rép.*, 407 : φύσει τε καὶ διαίτῃ ὑγιεινῶς ἔχουσι **τὰ σώματα**. — Xen. *Cyn.*, 12, 5 : ἀεὶ ἔστι τοῖς **τὰ σώματα** καὶ **τὰς ψυχὰς** εὖ ἔχουσιν εὐτυχῆσαι.

III. On lit dans Tacite, *Ann.*, XV, 53 : **tum jacentem... tribuni..., ut quisque** ***audentiæ*** **habuisset, accurrerent trucidarentque,** et l'on voit généralement dans ce tour un hellénisme (cf. THUC., I, 22, 3 : ὡς ἑκατέρων τις **εὐνοίας ἢ μνήμης** ἔχοι) ; mais on peut se demander si Tacite n'a pas pris **ut** comme synonyme de **quantum**.

135. — Génitif joint à des adverbes. — Parmi les constructions du génitif complément d'adverbes, il en est un certain nombre dont il a été question plus haut, parce qu'elles s'expliquent soit par l'analogie des substantifs (§ 102, p. 110, n. 1; § 110, 4°; 5°, REM.; 7°, REM.; § 112), soit par celle des adjectifs (§ 130, 1°, REM.; 3°; 134).

Il ne reste à signaler, *en grec* et *en latin*, que l'emploi du génitif après certains adverbes de quantité pris substantivement (ἅλις, ἄδην — **satis, parum, nimis, adfatim,** etc.).

EX. : HÉRODOTE, IX, 27 : **παλαιῶν** μὲν οὖν **ἔργων** ἅλις ἔστω (cf. XÉN., *Cyr.*, VIII, 7, 25 ; *Anab.*, V, 7, 12). — HOM., *Il.*, XIX, 423 : οὐ λήξω, πρὶν Τρῶας ἄδην ἐλάσαι **πολέμοιο**. — PLATON, *Charm.*, 153 d : **τῶν τοιούτων** ἄδην εἴχομεν[1].

CÉS., *de B. Gall.*, III, 23, 7 : **castris satis *præsidii* relinquere.** — NÉP., *Cim.*, 2, 1 : **habebat satis *eloquentiæ*.** — SALL., *Catil.*, 5, 4 : **satis *eloquentiæ, sapientiæ* parum.** — CIC., *Orat.*, 51, 170 : **nimis *insidiarum* ad capiendas aures adhibere videtur, si etiam in dicendo numeri ab oratore quæruntur.** — T.-LIVE, XXVII, 17, 7 : ***armorum* affatim erat *captorum* Carthagine.**

Ce génitif est un génitif de l'espèce et s'explique par l'analogie des constructions dont il a été parlé ci-dessus (§ 112, 2°).

REMARQUES. — I. A l'époque archaïque et dans la langue familière **abunde** et **largiter** se construisaient de même avec le génitif.

EX. : PLAUTE, *Rud.*, 1188 : **credo... illic inesse *argenti* et *auri* largiter.** — SALL., *Cat.*, 58, 9 : ***commeatus* abunde.** — SUÉT., *Cæs.*, 86 : **ferunt (Cæsarem) dicere solitum se jam pridem *potentiæ gloriæque* abunde adeptum.**

II. L'adverbe **partim** pris substantivement (cf. p. 74, n. 3) est construit, même chez Cicéron, avec un génitif partitif.

EX. : CIC., *de Div.*, II, 55, 113 : **nec Apollinis opertis credendum existimo, *quorum* partim ficta aperte, partim effutita temere sunt.**

---

1. Le grec, qui n'emploie pas de tour correspondant au latin **multum *auri***, ne fait pas non plus un très grand usage des adverbes ἅλις ou ἄδην avec le génitif. « Assez d'or » s'exprime en grec par ἐπιεικῶς πολὺς χρυσός plus volontiers peut-être que par ἅλις χρυσοῦ.

IV. — *Emplois du génitif particuliers au grec.*

136. — Génitif de lieu[1]. — Le génitif se rencontre assez souvent chez Homère pour marquer le lieu *où l'on est* (question *ubi*).

Ex. : Hom., *Il.*, XVII, 372 : νέφος οὐ φαίνετο **πάσης** | **γαίης** οὐδ **ὀρέων**. *Odyss.*, XIV, 96 : (ζωὴ) οὔ τινι τόσση ἀνδρῶν ἡρώων, οὔτ' **ἠπείροιο** μελαίνης | οὔτ' **αὐτῆς Ἰθάκης**. XXI, 108 : οὔτε **Πύλου ἱερῆς** οὔτ' **Ἄργεος** οὔτε **Μυκήνης**. *Il.*, IX, 218 : αὐτὸς ἀντίον ἷζεν Ὀδυσσῆος θείοιο | **τοίχου τοῦ ἑτέροιο**.

On trouve aussi très fréquemment chez lui le génitif **πεδίοιο**, dans la plaine (cf. *Il.*, II, 801; V, 597; XIII, 820; XXIII, 372; 449; *Od.*, VIII, 122, etc.).

Ces diverses constructions ont passé de la langue épique dans celle des tragiques.

Ex. : Soph., *Œdipe roi*, 236 : τὸν ἄνδρ' ἀπαυδῶ τοῦτον, ὅστις ἐστί, **γῆς** | **τῆσδ(ε)**... μὴ εἰσδέχεσθαι. — Eur., *Phénic.*, 451 : τόνδ' εἰσεδέξω **τειχέων** (syn. de πολίσματος) πείσασά με. — Soph., *Aj.*, 1274 : **ἑρκέων** ποθ' ὑμᾶς οὗτος ἐγκεκλεισμένους ἐρρύσατο.

Mais, dans la prose attique, cet emploi est borné à certaines locutions toutes faites[2].

Ex. : Thuc., IV, 47, 2 : ἐπετάχυνον **τῆς ὁδοῦ** τοὺς σχολαίτερον προσιόντας, ils pressaient ceux qui allaient trop lentement *leur chemin*. IV, 33, 3 : προελάμβανον ῥᾳδίως **τῆς φυγῆς**[3], ils prenaient facilement l'avance *dans la fuite*. — Xén., *Anab.*, V, 4, 30 : ἐπορεύοντο **τοῦ** πρόσω, ils allaient en avant. Cf. chez les tragiques **τῆσδε τῆς ὁδοῦ** (Soph., *Œd. R.*, 1478), sur ce chemin, et, chez Aristophane, **τῆς αὐτῆς ὁδοῦ** (*Paix*, 1155), sur le même chemin.

Enfin il se retrouve dans les adverbes de la question *ubi* (αὐτοῦ, οὐδαμοῦ, etc.)[4].

---

1. Ce génitif doit être rattaché au génitif *partitif* : ἠπείροιο « en *un point du* continent ». Il ne paraît pas se rencontrer en sanscrit.

2. Quand les grammairiens grecs ont à citer un texte de la manière suivante : « au livre VI, *à la fin* », ils disent βιβλίῳ Ζ' (cf. ci-après § 166), τέλει ou **τοῦ τέλους**. Cf. *Bull. de corr. hell.*, t. IV, pp. 452, 453, 454, 455, etc.).

3. Le génitif τῆς φυγῆς s'explique par l'analogie de τῆς ὁδοῦ. En effet φυγή, c'est le chemin qu'on fait en fuyant. Il est inutile de faire remarquer que le génitif τῆς ὁδοῦ (ὁδοῖο) est très fréquent chez Homère après les verbes de mouvement. Cf. Krüger, *gr. Sprachlehre*, Dialect., § 46, 1.

4. On ajoute quelquefois à cette liste certains génitifs comme ἀριστερᾶς, λαιᾶς, δεξιᾶς (cf. Eur., *Cycl.*, 681 : ποτέρας τῆς χερός [ἑστήκασιν]). Mais il est douteux qu'on ait affaire, dans ces expressions, à un génitif de lieu. C'est bien plutôt un génitif-ablatif du point de départ, signifiant « du côté de... », comme en latin **a** avec l'ablatif ou l'ablatif seul dans les expressions **dextrā**, **sinistrā**.

REMARQUE. — Il faut encore reconnaître un génitif partitif dans celui avec lequel se construit εὐθύ, tout droit sur *ou* vers...

Ex. : PLAT., *Lys.*, 203 a : ἐπορευόμην ἐξ Ἀκαδημίας εὐθὺ[1] **Λυκείου**.

137. — Génitif de temps[2]. — Le génitif s'emploie en grec pour former des locutions adverbiales de temps. Il signifie alors :

1° Ou bien le moment où une chose arrive, mais d'ordinaire dans *des expressions toutes générales*, comme ἦρος, au printemps, θέρους, en été, χειμῶνος, en hiver, νυκτός, de nuit, ἡμέρας, de jour, ὄρθρου, au point du jour, μεσημβρίας, à midi, δείλης, dans l'après-midi, ἑσπέρας, au soir[3], τοῦ λοιποῦ, à l'avenir[4].

Ex. : SOPH., *Acr. fr.*, 63 : θάρσει, γύναι · τὰ πολλὰ τῶν δεινῶν, ὄναρ | πνεύσαντα **νυκτός**, **ἡμέρας** μαλάσσεται. — ESCHINE, III, 24 : **ποίου** μηνὸς καὶ ἐν τίνι ἡμέρᾳ καὶ ἐν ποίᾳ ἐκκλησίᾳ ἐχειροτονήθη Δημοσθένης ;

REMARQUE. — Employées avec l'article, ces expressions peuvent avoir, d'après le contexte, *un sens distributif* : τῆς ἡμέρας, par jour, τοῦ μηνός, par mois, τοῦ ἐνιαυτοῦ, par an, etc.

Ex. : THUC., III, 17, 2 : ὁ ὁπλίτης δραχμὴν ἐλάμβανε **τῆς ἡμέρας**, une drachme par jour. I, 138, 6 : Μαγνησία προσφέρει πεντήκοντα τάλαντα **τοῦ ἐνιαυτοῦ**.

2° Ou bien le temps *dans l'espace duquel* une chose arrive ou n'arrive pas :

Ex. : PLATON, *Gorgias*, 448 a : οὐδείς μ' ἠρώτηκε καινὸν οὐδὲν **πολλῶν ἐτῶν**. *Lois*, 642 a : Ἐπιμενίδης εἶπεν ὅτι Πέρσαι οὐχ ἥξουσι **δέκα ἐτῶν** (cf. en français : ils ne viendront pas de dix ans). — THUC., V, 14, 2 : οἱ Λακεδαιμόνιοι ᾤοντο **ὀλίγων ἐτῶν** καθαιρήσειν τὴν τῶν Ἀθηναίων δύναμιν. — ISOCR., XVII, 18 : **ὀλίγου χρόνου** πειράσεται τὰ χρήματα ἀποδοῦναι.

---

1. Cf. chez Homère et chez Hérodote ἰθύς et ἰθύ, dans le même sens et avec le même emploi.

Ex. : HOM. *Il.*, VII, 254 : (θύελλα) ἰθὺς **νηῶν** κονίην φέρεν (cf. XVI, 584 ; XVII, 233). — HÉRODOTE, VI, 95 : ἔχον τὰς νέας ἰθὺ **τοῦ Ἑλλησπόντου**.

2. Comme le génitif de lieu, celui-ci se rattache fort bien au génitif *partitif* : νυκτός « à un moment de la nuit ». Le génitif de temps se retrouve en sanscrit, dans les langues germaniques et dans les langues slaves. Cf. B. DELBRÜCK, *Vergl. Synt.*, p. 356 sqq.

3. La langue distingue *ordinairement* ἡμέρας « le jour, de jour », de τῆς ἡμέρας « ce jour-là, pendant la journée », etc. Mais quelquefois aussi on trouve l'article là où on ne l'attendrait pas.

Ex. : XÉN., *Écon.*, 9, 4 : ἡ οἰκία **χειμῶνος** μὲν εὐήλιός ἐστι, **τοῦ** δὲ **θέρους** εὔσκιος.

4. On distingue τοῦ λοιποῦ, « *une fois* dans l'avenir » de τὸ λοιπὸν (§ 73), « *durant tout le temps* à venir ».

Ex. : XÉN., *Hell.*, II, 3, 29 : ὃν ἂν προδιδόντα λαμβάνωσι, τούτῳ οὐδεὶς ἂν σπείσαιτο **τοῦ λοιποῦ**. *Anab.*, II, 2, 5 : **τὸ λοιπὸν** ὁ μὲν ἦρχεν, οἱ δ' ἐπείθοντο.

138. — Le génitif de temps s'emploie quelquefois au lieu du datif (cf. ci-après § 169).

Ex. : Ἐλαφηβολιῶνος μηνός	(ἐν) Ἐλαφηβολιῶνι μηνί
τῆς αὐτῆς ἡμέρας	τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ
τοῦ αὐτοῦ θέρους	ἐν τῷ αὐτῷ θέρει
τῆς ἐπιούσης ἡμέρας	τῇ ἐπιούσῃ ἡμέρᾳ
τῆς παρελθούσης ἡμέρας	τῇ παρελθούσῃ ἡμέρᾳ
Etc., etc.	Etc., etc.

Cf. Xén., *Hell.*, I, 1, 13 : **τῆς ἐπιούσης νυκτὸς** ἀνηγάγοντο καὶ **τῇ ἄλλῃ ἡμέρᾳ** περὶ ἀρίστου ὥραν ἧκον εἰς Προικόννησον.

Remarque. — Quand l'expression qui désigne le temps est accompagnée d'un nom de nombre ordinal ou des démonstratifs ὅδε, οὗτος, ἐκεῖνος, c'est presque toujours le datif que l'on emploie. Les exceptions sont rares (cf. Hér., II, 47, 1; Thuc., VII, 40, 2; Plat., *Crit.*, 44).

139. — **Génitif absolu**. — C'est au génitif de temps qu'il faut sans doute rattacher la construction du génitif absolu dont il sera question plus loin au chapitre du *Participe*.

140. — **Génitif exclamatif**. — Construit dans certaines propositions exclamatives, le génitif grec marque la *cause* qui nous fait pousser des exclamations de surprise, de douleur, de joie, etc.[1].

Ex. : Xén., *Cyr.*, III, 1, 39 : φεῦ **τοῦ ἀνδρός**. — Arist., *Acharn.*, 1210 : τάλας ἐγὼ **τῆς** ἐν μάχῃ **ξυμβολῆς** βαρείας. — Plat., *Euthyd.*, 303 : ὦ μακάριοι σφῷ **τῆς θαυμαστῆς φύσεως**. *Ibid.* : ὦ Πόσειδον **δεινῶν λόγων**. — Arist., *Acharn.*, 86 : τίς εἶδε πώποτε βοῦς κριβανίτας; **τῶν ἀλαζονευμάτων** (quelles fanfaronnades !)

Remarque. — Les poètes latins ont imité cette construction; mais on n'en cite que deux exemples :

Ex. : Catulle, IX, 5 : o mihi *nuntii beati!* — Properce, IV, 7, 21 : *fœderis* heu *taciti !*

141. — **Génitif de but**. — Il arrive quelquefois en grec que le génitif sert à exprimer l'intention dans laquelle une action est faite : c'est ainsi qu'il faut expliquer l'emploi de l'infinitif précédé du neutre de l'article au génitif.

Ex. : Plat., *Gorg.*, 457 e : μή με ὑπολάβῃς οὐ πρὸς τὸ πρᾶγμα φιλονικοῦντα λέγειν, **τοῦ** καταφανὲς **γενέσθαι**, ἀλλὰ πρὸς σέ. — Thuc., I, 4, 1 : τό τε λῃστικόν, ὡς εἰκός, καθῄρει ἐκ τῆς θαλάσσης ἐφ' ὅσον ἐδύνατο, **τοῦ** τὰς προσόδους μᾶλλον **ἰέναι**

1. On peut se demander si le génitif grec n'est pas employé à la place de l'ablatif-instrumental dans cette acception particulière. Mais, comme il est possible de le rattacher logiquement au génitif de relation dont il a été question ci-dessus (§ 132) et qui paraît bien être un génitif proprement dit, il a paru qu'on pouvait conserver à cette rubrique la place qu'on lui donne ordinairement dans les grammaires.

αὐτῷ. I, 23, 5 : διότι δ' ἔλυσαν, τὰς αἰτίας προέγραψα πρῶτον καὶ τὰς διαφοράς, **τοῦ** μή τινα **ζητῆσαί** ποτε ἐξ ὅτου τοσοῦτος πόλεμος τοῖς Ἕλλησι κατέστη. Cf. II, 22, 1 ; 2 ; 32, 1 ; 75, 1 ; 93, 4, etc.

Ce génitif se rattache, selon toute vraisemblance, au génitif de relation ; car il peut être rendu littéralement par relativement à ce fait que...

Remarque. — Tacite a emprunté ce tour à Thucydide[1].

Ex. : *Hist.*, IV, 25 : **tum e seditiosis unum vinciri jubet magis** ***usurpandi juris,*** **quam quia unius culpa foret.** *Ann.*, II, 69 : **Germanicus Ægyptum proficiscitur** ***cognoscendæ antiquitatis.***

Avant Tacite, on n'en trouve qu'un exemple, chez Térence :

Ad., 270 : **ne id** ***adsentandi*** **magis, quam quo habeat gratum facere existumes,**

et cet exemple paraît bien être traduit littéralement du modèle grec que l'auteur avait sous les yeux[2]. Ce qui a rendu tolérable en latin cet emprunt fait au grec, c'est que l'on disait **oratores** ***pacis petendæ,*** en employant, pour marquer la destination, le génitif de l'adjectif verbal construit avec un substantif sujet du complément de la proposition (cf. ci-dessus, § 102, Rem. I). L'originalité du tour emprunté au grec par Térence et par Tacite tient à ce que le génitif de l'adjectif verbal (remplaçant τοῦ et l'infinitif) ne s'appuie plus, comme chez César, Salluste ou T.-Live, sur un mot déterminé, sujet ou complément de la phrase[3].

F. — Ablatif proprement dit[4]. — Génitif grec correspondant a l'ablatif proprement dit[5].

142. — Fonction de l'ablatif. — L'ablatif signifie proprement le point de départ, l'endroit d'où quelque chose est éloigné ou séparé.

---

1. Il est à remarquer qu'on le rencontre seulement dans les *Histoires* et dans les trois premiers livres des *Annales*. Il semble donc que Tacite avait fini par le trouver trop hardi. Ce qui est sûr, c'est que personne ne l'imita : on ne voit pas qu'aucun écrivain, après lui, ait employé le génitif pour marquer le but.
2. Cf. Zumpt, *Lat. Grammatik*, § 764.
3. Sur cette question, voy. Brenous, *Étude sur les hellénismes dans la syntaxe latine*, p. 113 sqq.
4. Varron avait vu que ce cas était propre à la langue latine et il l'appelait tantôt *Latinus casus*, tantôt *sextus casus* (cf. *de Ling. lat.*, X, 62). Mais, comme cette dénomination cadrait mal avec celles qu'on avait empruntées plus ou moins adroitement aux grammairiens grecs, pour désigner les autres cas, l'expression employée par Varron ne prévalut pas, et, dans Quintilien, comme déjà dans Festus, c'est le mot *ablativus* qui sert à désigner le sixième cas de la déclinaison latine, et c'est lui qu'emploient les grammairiens. Le terme vient de ce que l'ablatif est le cas avec lequel se construisent les verbes d'éloignement ou de séparation dont le verbe *auferre* était pris pour type. Priscien se sert quelquefois du mot *comparativus*, songeant à l'ablatif employé comme complément du comparatif (**fortior Hectore**).
5. C'est le génitif qui a hérité, en grec, des emplois de l'ablatif proprement dit. Mais on peut se demander, d'après certains faits de syntaxe latine, si l'absorption de l'ablatif par le génitif, complément réalisée en grec, n'avait pas commencé à s'opérer aussi en latin, avant la période historique. C'est ainsi que les verbes et les adjectifs qui signifient *disette* sont construits à l'époque archaïque et chez les poètes, non pas avec l'ablatif qui serait le cas naturel (cf. ci-après, p. 190, n. 3), mais bien avec le génitif. On peut, il est vrai, expliquer ce fait de syntaxe par l'analogie des contraires (cf. ci-dessus, p. 146, n. 1) ; mais voici un autre cas dans lequel l'emploi du génitif, au lieu de l'ablatif, paraît bien dû à une confusion ancienne

143. — Ablatif d'éloignement. — On construit avec l'ablatif proprement dit les verbes qui signifient s'éloigner ou éloigner un objet de quelque endroit (question *unde*).

En pareil cas, l'ablatif est tantôt employé seul et tantôt accompagné des prépositions **ab, de** ou **ex.**

L'usage est si variable qu'il est souvent impossible de donner des règles précises[1].

Une seule est certaine, c'est qu'avec les verbes signifiant s'en aller, s'éloigner, venir de, etc., on emploie sans préposition :

1° Les ablatifs **domo**, de chez soi, de chez eux[2], et **rure**, de la campagne[3].

2° L'ablatif des noms de villes ou de petites îles (cf. § 67, 4°).

Remarques. — I. On trouve chez certains auteurs de l'époque impériale l'ablatif de la question **unde** employé sans préposition avec des noms de grandes îles et même avec des noms de pays[4]. Ce fait, assez rare en somme, s'explique par l'influence de la syntaxe poétique. Voy. la remarque II.

---

entre les deux cas. On trouve souvent chez Plaute **omnium** (**multarum** ou **ceterarum**) **rerum** « à tous égards », « à bien des égards », « à d'autres égards », construit avec **credere** « se fier à... »

Ex. : Plaute, *Asin.*, I, 4, 53 : **qui *omnium rerum* ipsus semper credit**. *Truc.*, II, 2, 52 : **nunquam, edepol, mihi | quisquam homo mortalis posthac *duarum rerum* creduit** (*c.-à-d.* « je veux qu'on ne croie pas désormais à deux de mes paroles »).

Il est bien difficile d'expliquer ce génitif autrement que comme un génitif substitut de l'ablatif signifiant le point de vue auquel on veut restreindre une affirmation. Il est vrai que l'on considère généralement l'ablatif de point de vue, non pas comme un ablatif proprement dit, mais comme un ablatif-instrumental (cf. ci-après, § 194). Mais les Latins pouvaient considérer le rapport autrement : au lieu de regarder le point de vue auquel on se place comme la *cause* qui permet de porter telle ou telle affirmation, il leur était loisible d'employer **ab** et l'ablatif (cf. **a re frumentaria laborare**) et par conséquent de considérer l'objet ainsi désigné comme le point de départ de l'affirmation.

1. Voy. Dræger, *Hist. Synt. der lat. Spr.*, I², 501. Sur la question en général, voy. Hildebrand, *Progr. Dortmund*, 1858-59 ; Kühner, *Ausf. Gr. d. lat. Spr.*, II², p. 266 ; et sur l'usage archaïque, voy. l'excellent travail de G. Ebrard, *de ablativi, locativi instrumentalis apud priscos scriptores latinos usu* (*Jahrb. f. class. Philol.*, Suppl., t. X, p. 575 sqq.). Il appartient à la lexicographie, bien plus qu'à la grammaire, de dresser l'inventaire des diverses constructions. Mais d'une manière générale on peut dire que, seules, la langue archaïque et la langue poétique emploient librement *l'ablatif seul* de la question *unde* avec un nom commun.

2. **Domo**, ainsi employé, peut être accompagné d'un adjectif possessif.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 5, 30, 77 : **domo tuā**.

On trouve aussi **a domo tuā** (Cic., *in Verr.*, II, 5, 15, 38), et la préposition est nécessaire après un adjectif ou un adverbe marquant éloignement. Voy. Dræger, *ouv. cité*, I², p. 498.

3. L'ablatif **humo** (de la question *unde*) ne devient fréquent en prose qu'à partir de T.-Live, qui l'a emprunté à Virgile dans des tournures comme : **se tollere *humo*** (*Géorg.*, III, 9), etc.

4. Dræger, *ouv. cité* (I. I², p. 496) fait remarquer que, pour le latin archaïque, on ne cite qu'un exemple de Plaute (*Most.*, 440) : ***Ægypto* advenio domum** ; dans Cicéron il n'y a pas de trace de cette construction ; dans César (*de B. civ.*, III, 58 : ***Corcyrā* atque *Acarnaniā*... pabulum supportare**), l'ablatif **Acarnaniā** s'explique par une raison de symétrie (cf. ci-dessus, *Introduction*, p. 10) ; dans Salluste (*Hist. fragm.*, 4, 20, 21, Kritz), les ablatifs ***Mesopotamiā*** et ***Armeniā*** sont des ablatifs de la question *qua* et non de la question *unde;* dans le *de Bello Alex.*, 25, il est aisé de corriger **terrestri itinere [e] Syria Ciliciaque adduci** ; enfin, pour une raison semblable, Weissenborn lit dans T.-Live, XLV, 13, 9 : **litteræ deinde [e] *Macedoniā* allatæ**. Les exemples, très rares à l'époque archaïque et nuls à l'époque classique, deviennent fréquents à partir de Vellejus Paterculus (cf. Vell., I, 4, 4 ; Curt., IV, 3, 7 ; 9, 1 ; 12, 11 ; X, 5, 12 ; Tac., *Hist.*, II, 79 : ***Syriā* remeans** ; III, 15 : ***Britanniā Galliāque* et *Hispaniā ;*** *Ann.*, I, 3 : **remeantem *Armeniā***, etc., etc.). Mais les puristes, comme Quintilien, voyaient des solécismes dans ces constructions (cf. Quint., *Inst. or.*, I, 5, 38).

II. Les poètes suppriment la préposition même devant un nom commun, non pas seulement quand le verbe est composé avec **ab**, **de**, **ex**, etc., mais encore avec toute espèce de verbe signifiant séparation ou éloignement[1].

Ex. : Enn., *Ann. fr. inc.*, 52 : **raucum sonus** ***ære*** **cucurrit**. — Virg., *Géorg.*, I, 366 : **(stellas) præcipites** ***cælo*** **labi**. *En.*, VI, 191 : **(columbæ)** ***cælo*** **venere volantes**. — Hor., *Sat.* I, 1, 114 : ***carceribus*** **missos... currus**. Etc., etc.

Certains prosateurs (T.-Live, Tacite) ont suivi l'usage des poètes.

Ex. : T.-Live, XXI, 56, 1 : **(elephantos)** ***mediā acie*** **in extremam agi jussit Hannibal** (cf. Virg., *Géorg.*, III, 203). XLIV, 35, 5 : **præcipites agendos** ***castris***. XXV, 26, 5 : **Hippocraten... reppulit...** ***munimentis***. XXV, 26, 5 (cf. 36, 2) : **revocat** ***prœlio*** **suos Scipio** (cf. Virg., *Géorg.*, IV, 88 : **ubi... ductores** ***acie*** **revocaveris**). — Tac., *Hist.*, III, 29 : **cum tela** ***testudine*** **laberentur**. *Ann.*, XV, 54 : **promptum** ***vagina*** **pugionem** (cf. Hor., *Epod.*, 2, 47), etc.

L'emploi de **procul** avec l'ablatif (au lieu de **procul** ***ab***) est inconnu à Cicéron, à César, à Cornélius Népos et à Salluste. C'est une incorrection qui commence à se développer chez T.-Live (cf. II, 13, 6; III, 22, 4; IV, 10, 5; 22, 2; 58, 12; V, 34, 9; 45, 2; 5; IX, 2, 2, etc.), et devient presque la règle chez Tacite[2].

III. L'emploi de la préposition **ex** devant un nom propre de ville est tout à fait incorrect et n'appartenait vraisemblablement qu'à la langue vulgaire.

Ex. : Plaut., *Pseud.*, 737 : **servos,** ***ex Carysto*** **qui huc venit**. 1174 : **quotumo die |** ***ex Sicyone*** **pervenisti huc?** *Bacch.*, 232 : **advenerit** ***ex Epheso***. — Tér., *Andr.*, 70 : ***ex Andro*** **commigravit**[3].

IV. A la question *unde*, les meilleurs prosateurs emploient **ab** devant un nom de ville :

1° Quand ils veulent indiquer que le point de départ du mouvement signifié par le verbe est situé non pas dans la ville, mais aux environs.

Ex. : Cic., *Philipp.*, 12, 5, 11 : **denuntiatum est ne Brutum obsideret,** ***a Mutinā*** **discederet** (il avait dressé son camp aux alentours de Modène). — Cés., *de B. Gall.*, VII, 43, 5 : ***ab Gergovia*** **discederet** (cf *ib.*, VII, 59, 1). *De B. civ.*, III, 24, 4 ; **Libo decessit** ***a Brundisio*** (il quitta *le port*)[4], etc.

2° Quand il y a simplement l'idée *d'une direction depuis* tel endroit jusqu'à tel autre, sans qu'il y ait un verbe exprimant un mouvement réel.

Ex. : Cés., *de B. civ.*, III, 8, 4 : ***a Salonis*** **ad Oricum** (cf. § 67, Rem. III) **portus, stationes litoraque omnia longe lateque classibus occupavit**. *De B. Gall.*, VII, 45, 4 : **erat** ***a Gergovia*** **despectus in castra**.

---

1. Voy. dans R. Kühner (*ouv. cité*, II², p. 266 sqq.) une liste très complète de ces verbes.
2. Tacite n'a employé **procul ab** que trois fois. Voy. Krebs-Schmalz, *Antibarbarus der lat. Spr.*, s. v. procul.
3. Mais dans Térence (*Eun.*, 113 : **abreptam** ***e Sunio***), l'ablatif de la question *unde* avec **ex** s'explique très bien : Sunium n'est pas considéré comme le nom d'une ville, mais comme le nom d'un pays. C'est par la même raison que Cicéron a écrit, *p. lege Man.*, 12, 33 : ***ex Miseno*** **... ejus ipsius liberos... a prædonibus esse sublatos**. Voy. L. Havet, *Rev. de Phil.*, XI, p. 76 et cf. ci-dessus, § 67, Rem. III.
4. Voy. ci-dessus, § 67, Rem. III.

En dehors de ces deux cas, l'emploi de la préposition **ab** devant un nom propre de ville ne se rencontre que dans la langue familière.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, IV, 12, 2 : ***ab Athenis*** **proficisci in animo habebam.** *In Verr.*, II, 2, 40, 99 : **non ego *a Vibone* Veliam venissem..**

Cette construction est une des particularités de la langue de T.-Live[1].

Ex. : T.-Live, XXI, 15, 3 : **quinto... mense quam *ab Carthagine* profectus sit in Italiam pervenisse** (cf. XXI, 5, 7 ; 59, 2, etc. ; XXIII, 18, 14 ; XXV, 22, 11, etc. ; XXVI, 15, 8, etc.).

V. Le verbe **abesse**, être à telle ou telle distance de, se construit régulièrement avec **ab**, même quand le complément est un nom propre de ville.

Ex. : Cic., *p. Clu.*, 9, 27 : (**Teanum Apulum**) **abest *a Larino* duodecim milia passuum**[2]. — Cés., *de B. Gall.*, VII, 38, 1 : **cum** (**Litaviccus**) **milia passuum circiter triginta *ab Gergoviā* abesset.**

Au contraire, **abesse**, être absent de, se construit avec l'ablatif *seul* du nom de ville.

Ex. : Cornélius Népos, *Chabr.*, 3, 4 : **aberat *Athenis* libenter**[3].

Par analogie avec **abesse**, être éloigné de, l'expression **longe *ab*** s'emploie *même devant un nom de ville.*

Ex. : Plaute, *Pers.*, 151 : **longe *ab Athenis* esse.** — Cic., *in Verr.*, II, 2, 22, 53 : **non longe *a Syracusis.*** — Cés., *de B. Gall.*, VII, 16, 1 : **locum castris deligit... *ab Avarico* longe milia passuum sedecim.**

VI. Pour dater une lettre, on considère le nom de la ville où l'on écrit a) tantôt comme un nom de la question *unde*, b) tantôt comme un nom de la question *ubi*.

a) Ex. : Cic., *ad Fam.*, XIV, 2 : **data a. d. III nonas Octobres *Thessalonicā.***

b) Cic., *ad Fam.*, XIV, 1 : **data a. d. VI. Kalendas Decembres *Dyrrhacii***[4].

VII. Quand l'ablatif du nom propre de ville ou de petite île est accompagné d'une apposition, il faut exprimer la préposition (**a** ou **ex**) devant l'apposition.

Ex. : Cic., *p. Font.*, 14, 31 : **generis antiquitas, quam *Tusculo, ex clarissimo municipio,* profectam videmus.** — Cés., *de B. Gall.*, VIII, 4, 2 : **Vercingetorix expellitur *ex oppido Gergoviā.***

Toutefois Cicéron dit, sans préposition :

In Verr., II, 1, 19, 51 : **duo** (**signa**)... **quæ *ipsā Samo* sublata sunt.** Cf. § 67, Rem. V.

---

1. Cf. Riemann et Benoist, *T. Livii ab urbe condita libri XXIII, XXIV, XXV* (éd. classique, Paris, Hachette, 1883), p. 348. Sur la question générale, voy. Schmalz, *Zeitschrift f. Gymn.*, 1881, p. 100-101.

2. Dans Cicéron (*Acad. pr.*, I, 1 : **paulumque cum ejus *villā* abessemus**), tous les manuscr., à l'exception d'un seul (G), ont l'ablatif sans préposition ; mais on se demande si l'on ne devrait pas corriger : **cum ab ejus villā,** car cet emploi de l'ablatif seul est exceptionnel.

3. Dans Salluste (*Cat.*, 40, 5), presque tous les éditeurs lisent : **Brutus ab Roma aberat,** en se fondant sur un passage de Priscien (III, 66, 42). Mais, à part le ms B, qui écrit **ab** au-dessus de la ligne, les autres ont soit **Romæ,** soit **Roma.**

4. Voy. *Revue de Philologie*, t. XII, p. 136-137.

144. — *En grec*, le génitif de la question *unde* correspondant à l'ablatif latin doit toujours être précédé d'une préposition (ἐξ, *ἀπό*), même quand c'est le génitif d'un nom de ville[1].

Ex. : Hom., *Il.*, I, 269 : **ἐκ Πύλου** ἐλθὼν | *τηλόθεν ἐξ ἀπίης γαίης*.

Dans la prose classique, on dit toujours **ἐξ Ἀθήνων** *ἰέναι*, venir d'Athènes. On peut aussi employer la forme Ἀθήνηθεν, dans laquelle le suffixe -θεν indique le point de départ. Ce suffixe existe aussi dans un certain nombre d'autres mots (noms propres ou noms communs), comme Ἐλευσινόθεν — οἰκόθεν, *χαμᾶθεν* (att.) et *χαμόθεν* (langue commune), θυράθεν[2].

145. — **Ablatif de séparation**. — Par analogie avec l'ablatif de la question *unde*, on emploie en latin, l'ablatif avec ou sans préposition après les verbes marquant séparation et signifiant s'abstenir de, écarter, exclure, délivrer, priver de, chasser de, etc. Ici encore, l'usage varie avec les époques et même avec les écrivains. L'emploi de l'ablatif seul ou de l'ablatif précédé d'une préposition est déterminé par le sens particulier qu'on attache au verbe et par la nature du rapport qu'on établit entre le verbe et son complément. Cependant on peut, à propos des plus importants de ces verbes, faire les observations suivantes :

1° Avec **se abstinere,** se tenir à l'écart de, s'abstenir de, on emploie sans différence de sens appréciable [a] l'ablatif avec **ab** ou [b] l'ablatif sans préposition.

a) Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 3, 3, 4 : ***ab iis* se abstineant maxime *vitiis*, in quibus alterum reprehenderint.** *Acad.*, II, 17, 55 : ***a quibus* ne tu quidem jam abstinebis.** — T.-Live, XXXIV, 35, 10 : **se ipse suosque *ab iis* (*civitatibus*) *abstineret*.** — Sén., *Controv.*, I, 2, 9 : ***a sacerdote* se non abstinuisset pirata.** — Lactance, V, 10, 16 : **se *a rapinis* abstinere.**

1. Seuls les poètes se contentent du génitif sans préposition après un verbe qui exprime mouvement.

Ex. : Hom., *Il.*, XX, 125 : πάντες **Οὐλύμποιο** κατήλθομεν. — Soph., *Électre*, 324 : **δόμων** ὁρῶ | ... Χρυσόθεμιν ἐντάφια χεροῖν φέρουσαν. *Philoct.*, 630 : δεῖξαι **νεὼς** ἄγοντ' ἐν Ἀργείοις μέσοις (cf. 613 ; *Œd. roi*, 142, etc.) — Eur., *Med.*, 70 : παῖδας **γῆς** ἐλᾶν **Κορινθίας**.

Quelquefois même, mais plus rarement, le génitif de la personne est construit comme le génitif de la chose après certains verbes qui se rattachent, pour le sens, à des verbes de mouvement.

Ex. : Hom., *Od.*, VIII, 499 : ὁρμηθεὶς **θεοῦ** ἤρχετο, φαῖνε δ' ἀοιδήν « (Démodocus) poussé par un dieu, commençait et faisait entendre sa voix ». — Pind., *Nem.*, I, 11 : ἀρχαὶ δὲ βέβληνται **θεῶν**. — Sophocle, *Œd. roi*, 1163 : ἐμὸν μὲν οὐκ ἔγωγ', ἐδεξάμην δέ **του**.

2. Chez Homère, et même chez les poètes attiques, le suffixe -θεν remplace souvent le suffixe du génitif.

Ex. : ἐξ οὐρανόθεν (pour ἐξ οὐρανοῖο), chez Homère ; σέθεν (pour σοῦ), chez Homère, les lyriques et les tragiques.

b Ex. : Cic., *de Div.*, I, 45, 102 ; *de Fin.*, III, 11, 38 : ***litibus*** **et** ***jurgiis, dedecore*** **se abstinere.** — Corn. Népos, *Att.*, 22, 3 : ***cibo*** **se abstinere.** — T.-Live, VIII, 2, 7 ; XXXIV, 3, 6 : ***armis, foro*** **se abstinere.** — Quintilien, VII, 2, 34 : ***omni*** **se** ***convicio*** **abstinere**[1]. Etc.

Toutefois l'addition de **ab** est nécessaire devant un nom de personne : c'est ainsi qu'on disait toujours : **abstinere manus** ***ab aliquo.***

Ex. : Cés., *de B. Gall.*, VII, 47, 5 : **ne** ***a mulieribus*** **quidem atque infantibus abstinerent.** — T.-Live, II, 16, 9 (V, 47, 10 ; XXI, 6, 4) : ***ab obsidibus, a ceteris militibus, a Saguntinis*** **abstinere.** — Sén. rh., *Controv.*, I, 2, 9 (voir l'exemple ci-dessus).

Au contraire, avec **temperare,** s'abstenir de, ne pas abuser de, on emploie presque exclusivement l'ablatif avec **ab,** à l'époque classique.

Ex. : Cés., *de B. Gall.*, I, 7, 4 : **temperare** ***ab injuriā.*** — T.-Live, VI, 17, 8 : **in quo** ***a sociis*** **temperaverat.**

2° Le verbe **arcere,** écarter, se construit, dès l'époque archaïque, avec l'ablatif seul, quand il est pris au sens propre : c'est ainsi qu'on dit :

arcere aliquem ***Italiā, Galliā, Peloponneso, provinciā, provinciæ*** **ou** ***regni finibus*** (cf. Cic., *Phil.*, 5, 13, 37 ; T.-Live, VIII, 2, 11 ; XXI, 17, 6 ; 26, 6 ; XXVI, 20, 2, etc. ; Tac., *Hist.*, II, 12 ; *Ann.*, IV, 31 ; XVI, 35, etc.)[2].

Au contraire, **arcere aliquem** ***ab aliqua re*** est employé de préférence, à l'époque classique, quand le complément désigne un état moral[3].

Ex. : Cic., *Parad.*, III, 2, 23 : **arcere homines** ***ab improbitate omni.*** *De Off.*, I, 34, 122 : **maxime hæc ætas** ***a libidinibus*** **arcenda.** *De Leg.*, 1, 14, 40 : **quod si homines** ***ab injuriā*** **pœna, non natura arcere deberet.**

---

1. On trouve aussi les deux constructions, sans différence de sens, avec **abstinere** (intrans.) signifiant « s'abstenir, se priver de ».

2. Voyez aussi les constructions si connues et si classiques :

Reditu, aditu, transitu, sedibus, foribus, flumine, vado, curiā, templo, litoribus, ascensu, aquā, commeatibus, populationibus, portibus **et litorum** ***appulsu*** **arcere aliquem** (cf. Cic., *Phil.*, II, 2, 4 ; *Tusc.*, I, 37 in. ; T.-Live, XXVI, 25, 5 ; Cic., *de Leg.*, 2, 10, 25 ; Tac., *Ann.*, XV, 60 ; *Hist.*, IV, 19 ; Q.-Curce, IV, 9, 7 ; T.-Live, XXVI, 41, 6 ; XXXVII, 37, 11 ; Cic., *Phil.*, 2, 40, 104 ; Tac., *Ann.* XV, 55 ; *Hist.*, II, 17 ; IV, 26 ; 82 ; T.-Live, II, 23, 12 ; VII, 25, 12 ; 35, 3 ; XXII, 59, 5 ; XXIV, 34, 16 ; XXV, 9, 6 ; XXVII, 30, 7).

3. C'est par exception que T.-Live a écrit (III, 21, 7) : **ut populum Romanum** ***licentiā*** **arceas.**

Mais, si le complément à l'ablatif est un nom de personne, il doit être toujours précédé de la préposition **ab**. On disait :

> **arcere aliquid *a sese*.**

L'analogie d'**arcere** est suivie par **movere**, quand il signifie écarter, et surtout, au figuré, exclure. Le complément à l'ablatif seul est de règle dans des constructions comme : **movere aliquem *loco*** (au sens propre), **movere aliquem *statu*, movere aliquem *loco*** ou ***ordine senatorio, senatu, tribu, possessionibus***. Au contraire, on disait couramment, à l'époque classique :

> **se movere *ex urbe, de Cumano*, castra movere *ex eo loco***, etc.[1].

3° Avec les verbes signifiant délivrer de, la construction est déterminée par la nature du verbe employé.

Ainsi **liberare** est régulièrement accompagné de l'ablatif seul, chez Cicéron, quand l'ablatif est un nom de chose[2], et de l'ablatif avec **ab**, quand c'est un nom de personne : il en est de même avec **absolvere**.

Ex. : Cic., *de Fin.*, I, 19, 63 : **omnium rerum naturā cognitā levamur *superstitione*, liberamur mortis *metu*.** *Div. in Cæc.*, 17, 56 : **qui *a Venere* se liberaverunt.** *P. Rosc. com.*, 12, 36 : **neque *a Fannio* judicio** (instrum.) **se absolvat** (mais on dit **absolvere aliquem *curā, suspicione, bello, peccato, cæde***).

---

1. Les composés de **movere** ont une syntaxe différente. Le verbe **demovere** est le seul qui se rapproche *un peu* du simple ; on trouve en effet :

> ***Tuo loco* demovere** (Cic., *p. Planc.*, 22, 53); **hostes *gradu* demoti** (T.-Live, VI, 32, 8), et chez Tacite : **demovere aliquem *præfecturā*** (*Ann.*, XIII, 28), ***Suriā*** (*Ann.*, II, 43), ***curā* rerum** (*Ann.*, XIII, 14), ***ordine* demotum** (texte douteux) **reddidit senatui** (*Ann.*, XIII, 11).

Mais, d'autre part, Cicéron emploie exclusivement les constructions : **demovere aliquem *de statu, de sententia, a causā*, demovere labem *a re publica***, et l'on peut dire, en somme, que, avec **demovere**, l'ablatif est ordinairement précédé de **de** et même de **ab** ou de **ex**.

Amovēre avec l'ablatif seul est poétique ; il se construit en prose avec **ab** ou **ex**. De même **commovēre** avec l'ablatif seul est rare (cf. Sisenna, *Hist. fragm.* [ap. Non., p. 58, 20]; Virg., *Én.*, V, 213); il se construit ordinairement en prose avec **ex**.

> Ex. : **se** ou **castra commovere *ex loco*.**

Dimovere ne se construit dans Salluste (cf. *Jug.*, 42, 1) qu'avec **ab** et l'ablatif ; à l'imitation de Virgile (*Én.*, III, 589 ; XI, 210), T.-Live emploie l'ablatif seul (cf. IX, 29, 10 ; XXII, 13, 11). **Emovere** ne parait pas se rencontrer en prose avant T.-Live ; bien qu'à l'imitation des poètes et surtout de Virgile il le construise quelquefois avec un complément à l'ablatif sans préposition, il dit aussi : **emovere aliquem *e foro*** (XXV, 1, 10), **emovere aliquem *ex agro*** (XLI, 21, 11), ***de medio*** (VI, 38, 8). Toutefois, par analogie avec **movere**, on trouve chez lui : **emovere aliquem *curiā, ædificiis, senatu, tribu*.**

Quand **removere** signifie « ôter », il se construit chez Cicéron avec **de** et l'ablatif.

> Ex. : *P. Rosc. Am.*, 8, 23 : **plura clam *de medio* removebat.**

Au sens de « écarter », il ne parait se rencontrer que chez les poètes postérieurs de l'époque impériale, qui emploient l'ablatif seul.

Enfin **summovere** se construit régulièrement avec **ex** et l'ablatif (cf. Cés., *de B. civ.*, II, 11, 3). Tite-Live et Suétone emploient l'ablatif sans préposition. Voy. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, II, 1, p. 269 sq.

2. Il est rare qu'en pareil cas Cicéron emploie **ab** ou **ex** (voy. cependant *Tim.*, 6 ; *in Verr.*, II, 5, 9, 23). Chez T.-Live, l'usage est indécis ; on trouve tantôt l'ablatif seul et tantôt l'ablatif avec **ab**.

Au contraire, avec **solvere**, il semble bien que l'ablatif seul soit de règle[1]. Il faut remarquer de plus que **solvere**, délivrer, ne se construit à l'ablatif qu'avec un nom de chose.

Ex. : Cic., *p. Cæcina*, 34, 98 : **ut *religione* civitas solvatur.** *P. Rab. Post.*, 5, 12 : ***quā* (lege) non modo ipse, sed totus etiam ordo solutus ac liber est.** *De Re publ.*, I, 18, 30 : **quod ea respondebat, quæ eos, qui quæsissent, et *cura* et *negotio* solverent.**

En tout cas, les verbes **supersedere**[2], se dispenser de (cf. Cés., *de B. Gall.*, II, 8, 1 ; Cic., *ad Fam.*, IV, 2, 4, etc.), **levare** (cf. Cic., *de Fin.*, I, 19, 63), **exonerare** (cf. T.-Live, X, 21, 5) et **exsolvere** (Plaute, Cic., T.-Live), débarrasser, délivrer de, ne se construisent jamais qu'avec l'ablatif seul.

4° Avec les verbes priver de, manquer de, l'ablatif seul est presque de règle.

Ex. : Cic., *de Fin.*, V, 29, 89 : **Democritus dicitur *oculis* se privasse.** *De Sen.*, 6, 17 : ***consilio, auctoritate, sententiā* non modo non orbari sed etiam augeri senectus solet.** *P. Planc.*, 9, 22 : **est gravius spoliari *fortunis*, quam non augeri dignitate.**

Cependant avec **vacare**, être privé de, exempt de, on trouve aussi, bien que plus rarement, à ce qu'il semble, l'ablatif précédé de **ab**.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, VII, 3, 4 : **vacare *culpā* magnum est solatium.** *De Off.*, I, 2, 4 : **nulla vitæ pars vacare *officio* potest.** T.-Live, II, 48, 9 : **res publica et *milite* illic** (*c.-à-d.* dans cette guerre) **et *pecuniā* vacet.**

Cic., *Brut.*, 78, 272 : **nullum tempus illi** (cf. § 89, 1°) **unquam vacabat aut *a forensi dictione* aut *a scribendo*.** — Cés., *de B. civ.*, III, 25, 4 : **hæc *a custodiis* classium loca maxime vacabant**[3].

---

1. Dans l'exemple de Cicéron (*de Leg. agr.*, I, 9, 27) : **soluti *a cupiditatibus*, liberi a delictis**, le mot **soluti** a la valeur d'un adjectif et est construit comme son correspondant **liberi**. Au contraire dans l'exemple du *p. Rab. Post.*, 5, 12, c'est la construction de **solutus** qui a entraîné celle de **liber**.

2. Le verbe **supersedere** est construit une fois avec le datif (par analogie avec les verbes signifiant « renoncer [pour le moment] à »), chez l'auteur du *de B. Afr.*, 75, 2 : **supersedere *pugnæ***. Les auteurs de la fin de l'empire en ont fait un verbe actif (cf. A.-Gelle, II, 29, 13 : **affines *operam*, quam dare rogati sunt, supersederunt**), probablement par analogie avec les verbes signifiant « différer, remettre à plus tard ». D'ailleurs l'auteur de la *Rhétorique à Herennius* avait déjà employé le passif (cf. II, 17, 26 : **hæc causa non visa est supersedenda**). Mais, à l'époque classique, le passif ne se rencontre que sous la forme impersonnelle. Voy. les lexiques.

3. César a employé une autre fois **vacare** avec ce sens-là, et il est à remarquer que là aussi (*de B. civ.*, III, 76, 3), il a employé l'ablatif avec **ab**. Cette construction était donc, aux yeux d'un puriste comme César, au moins aussi correcte que l'autre.

Enfin, c'est l'ablatif seul qu'on emploie avec les expressions **interdicere alicui** ***aliqua re***[1] et **intercludere aliquem** ***aliqua re***[2].

REMARQUES. — I. On rattache quelquefois à ces constructions la locution **invidere alicui aliqua re**, ravir à quelqu'un quelque chose (par malveillance), lui faire tort de quelque chose, mais c'était une incorrection[3]; on ne la rencontre pas avant T.-Live (cf. II, 40, 11 : **non inviderunt** ***laude sua*** **mulieribus**), mais elle est assez fréquente chez Sénèque et chez Tacite (voy. la remarque de Nipperdey, à propos de *Ann.*, I, 22). Il y a plus : la construction que Quintilien oppose à celle-ci, à savoir **invidere alicui aliquid**, ne se rencontre que chez les poètes et chez T.-Live (cf. XLIV, 30, 4). A la bonne époque, on ne trouve jamais que **invidere alicui**, ou **invidere alicui rei**.

Ex. : **invidere** ***dignitati tuæ*** (cf. CIC., *ad Fam.*, I, 7, 2).

II. Chez les poètes, l'emploi de l'ablatif seul est naturellement fort étendu, avec tous les verbes qui marquent séparation ou éloignement.

Ex. : HOR., *A. P.*, 392 : (**homines**) ***cædibus*** **et** ***victu*** **fœdo deterruit Orpheus**[4]. *Ep.*, I, 15, 29 : **qui civem dignosceret** ***hoste*** (cf. *ibid.*, II, 2, 44). *Carm.*, I, 1, 32 : **me... secernunt** ***populo***. *Ars poet.*, 397 : **publica** ***privatis*, secernere sacra** ***profanis***[5]. — OV., *Trist.*, I, 10, 28 : **Seston** ***Abydena*** **separat** ***urbe*** **fretum** (cf. LUCAIN, *Ph.*, IV, 75; IX, 524). — HOR., *Ep.*, I, 10, 29 : **non poterit** ***vero*** **distinguere falsum**. I, 7, 48 : ***foro*** **nimium distare Carinas**. Etc.

On peut ajouter à cette liste **abhorrere** ***aliqua re*** (au lieu de ***ab aliquā re***), bien que cette construction se trouve peut-être déjà chez Cicéron[6].

146. — Suivent l'analogie des verbes de séparation les adjectifs qui signifient éloignement réel ou figuré. Les uns se construisent avec l'ablatif seul, les autres avec l'ablatif précédé de **ab**, quelques-uns enfin se construisent tantôt avec l'ablatif seul, tantôt avec l'ablatif précédé de **ab**, d'après la nuance de signification qu'ils expriment.

---

1. C'est du moins la seule construction qui soit classique ; si l'on met à part une phrase de Cicéron (*har. resp.*, 12 : **ut** ***huic furiæ*** **vox interdiceretur**), la locution **interdicere alicui aliquid** est rare et postérieure à l'époque classique (cf. VAL.-MAX., II, 7, 9 : **interdixit etiam** ***ei convictum hominum***).

2. Tel est, en tout cas, l'usage à peu près invariable de César. Voy. R. MENGE et S. PREUSS, *Lexicon Cæsarianum* (Leipzig, Teubner, 1890), s. v. INTERCLUDERE. On dit aussi (voy. *Antibarbarus*, éd. Schmalz), **intercludere aliquem** ***ab*** **aliqua re**, quand le complément à l'ablatif est un des mots : **urbs, flumen, mare, castra**, etc., et désigne un endroit dont l'accès est fermé ou avec lequel les communications sont coupées.

Ex. : T.-LIVE, XXVI, 40, 4 : **neque intercludi** ***ab Agrigento*** **... poterat**. — CÉS., *de B. Gall.*, VII, 1, 6 : **ut Cæsar** ***ab exercitu*** **intercludatur**. *De B. civ.*, I, 43, 2 : ***ab oppido*** **et** ***ponte*** **et** ***commeatu omni*** **... se interclusurum adversarios** (dans César, il n'y a que quatre exemples de cette construction).

3. Voy. ce qu'en dit Quintilien (IX, 3, 1) : Si antiquum sermonem nostro comparemus, pæne jam quidquid loquimur figura est, ut *hac re invidere*, non ut omnes veteres et Cicero præcipue, *hanc rem...* »

4. En prose, la construction ordinaire est : **deterrere aliquem** ***ab aliqua re***. Cicéron n'emploie qu'une seule fois **de** et l'ablatif (*de Div.*, II, 39, 81).

5. La construction classique est : **secernere** ***ab...*** ; de même pour **separare**.

6. En effet, dans le *de Fato*, 4, 8, là où C. F. W. Müller écrit : **ut alii** ***a talibus vitiis*** **abhorreant**, les manuscrits ne donnent pas la préposition **a**.

1° Se construisent avec l'ablatif seul les adjectifs **orbus, nudus**, privé de, et **extorris**, banni *et par ext.* dépouillé, privé de[1].

Ex. : Cic., *ad Fam.*, IV, 13, 3 : **orbus**[2] ***iis rebus omnibus,* quibus et natura me et consuetudo assuefecerat.** *Ad Fam.*, VII, 13 a, 1 : **huic tradita urbs est nuda *præsidio*.** — Sall., *Jug.*, 16, 11 : **Jugurtha Adherbalem extorrem *patria, domo,* inopem affecit** (cf. T.-Live, XXVII, 37, 6).

Remarque. — L'adjectif **immunis** se construit ordinairement en prose avec le génitif. Mais cette construction ne se rencontre pas avant T.-Live[3].

2° L'adjectif **liber**[4] se construit avec **a** devant un nom de personne et *ordinairement*[5] avec l'ablatif seul d'un nom de chose.

Ex. : Cic., *de Fin.*, I, 15, 49 : **robustus animus et excelsus *omni* est liber cura et angore.** *Ad Att.*, XV, 16 b : **loca *ab arbitris* libera.**

3° L'adjectif **alienus** se construit avec **a** devant un nom de personne ou quand il signifie hostile à.

Ex. : Cés., *de B. civ.*, II, 27, 2 : **totius exercitus animos alienos esse *a Curione*.** — Cic., *de Fin.*, III, 19, 63 : ***ab homine* non alienum** (cf. *ib.*, 20, 68; *Tusc.*, II, 15, 35). *De Off.*, I, 9, 30 : **humani nihil *a se* alienum putat** (cf. Tér., *Heaut.*, 77).

Quand il signifie étranger à[6] et que le complément est un nom de chose, la préposition *peut* manquer.

---

1. Le sens propre de l'adjectif **extorris** montre clairement quelle est l'origine de la construction avec l'ablatif.

On pourrait ajouter à cette liste l'adjectif **inanis** ; toutefois il se peut que l'ablatif complément de **inanis** ne soit pas un ablatif de séparation, mais un ablatif analogue à celui qu'on trouve après les adjectifs de disette (voy. ci-après, § 155). La question serait de savoir à quelle analogie cet adjectif et quelques autres ont obéi ; mais cela est bien délicat.

2. Quand **orbus** est pris au sens figuré, il est quelquefois construit avec **ab** et l'ablatif, mais ce tour est rare et Kühner (*ouv. cité*, p. 277) n'en cite qu'un seul exemple de Cicéron, *p. Flacc.*, 23, 54 : **orba fuit *ab optimatibus* illa contio** ; l'autre est d'Ovide (*Her.*, 6, 156).

2. L'ablatif, soit seul, soit précédé de **ab**, est moins autorisé. Kühner (*ouv. cité*, t. II, 1, p. 277) ne cite que T.-Live (I, 43, 8 : **una centuria facta est immunis *militiā***) et Velleius Paterculus (II, 35, 2 : **Cato *omnibus humanis vitiis* immunis semper fuit**). Le dictionnaire de Klotz donne comme exemples de l'ablatif précédé de **ab** :

Vell., II, 14 : **domus libera a conspectu immunisque *ab omnibus arbitris*.** — Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, XXXII, 4 (14) : **immunes dentes *a dolore*.**

4. Voy. sur cette question et sur la construction poétique de **liber** avec le génitif, Haustein, *ouv. cité*, p. 23 ; Obermeier, *der Sprachgebrauch des M. Annæus Lucanus* (Münich, 1886), p. 51 ; Lagergren, *de vita et elocutione C. Plinii Secundi* (Upsal, 1872), p. 149 ; H. Goelzer, *Grammaticæ in Sulpicium Severum observationes* (Paris, 1883), p. 42 sqq.

5. Dans César, *de B. Gall.*, VII, 56, 4 : **liberi *ab aqua*,** l'adjectif **liber** signifie « dégagé », ce qui justifie, en quelque manière, l'emploi de la préposition.

6. Chez T.-Live, **alienus** est toujours avec le datif (cf. I, 20, 3 : **sacerdotium *genti* conditoris haud alienum**). Cette construction n'est pas conforme à l'usage classique et appartenait vraisemblablement à la langue familière. On trouve aussi chez Celius (cf. Cic., *ad Fam.*, VIII, 12, 2) : **malui collegæ ejus, homini alienissimo *mihi*... me obligare** ; et quand **alienus** signifie « mal disposé pour, défavorable », Cicéron le fait suivre quelquefois du datif (cf. *p. Cæc.*, 9, 24 ; *ad*

Ex. : Cic., *ad Fam.*, VI, 17, 3 : **alienus** ***dignitate***. *De Div.*, I, 38, 82 (cf. II, 51, 105) : **alienum** ***majestate***. *Tusc.*, V, 34, 98 (cf. *p. Tull.*, 4) : **alienus naturā**, etc.

Remarque. — **Expers** avec l'ablatif, au lieu du génitif, est une construction antérieure à l'époque classique (voy. ci-après, § 155).

De même **compos**, en possession de, se construisait avec l'ablatif chez les anciens auteurs ; on retrouve ce tour chez l'auteur du *Culex* et chez T.-Live.

Ex. : Acc. ap. Non., p. 521, 27 : ***magnis*** **compotem et** ***multis malis***. — Næv. ap. Non., p. 456, 25 : **eam nunc esse inventam** ***probris*** **compotem scis**. — *Culex*, 189 : **compos** ***mente***. — T.-Live, III, 70, 13 : ***præda ingenti*** **compotem exercitum reducant**.

147. — Le *génitif grec* correspond à l'ablatif latin, quand il se construit avec un certain nombre de verbes, les uns intransitifs, les autres transitifs, signifiant éloigner de, s'éloigner de ou être éloigné de, au figuré comme au propre.

Ex. : Thuc., IV, 3, 2 : ἀπέχει σταδίους μάλιστα ἡ Πύλος **τῆς Σπάρτης** τετρακοσίους, Pylos est distante *de Sparte* de quatre cents stades environ. III, 51, 3 : ἡ νῆσος οὐ πολὺ διέχει **τῆς ἠπείρου**. I, 84, 4 : πολὺ διαφέρειν οὐ δεῖ νομίζειν ἄνθρωπον **ἀνθρώπου**, il ne faut pas s'imaginer qu'un homme diffère beaucoup *d'un homme*. — Xén., *Écon.*, 14, 10 : ἀνὴρ φιλότιμος ἐθέλει **αἰσχρῶν κερδῶν** ἀπέχεσθαι, un homme honorable tient à s'abstenir *de gains honteux*. *Mém.*, I, 2, 22 : πολλοὶ **χρημάτων** δυνάμενοι φείδεσθαι, capables d'économiser. *Hell.*, VII, 1, 24 : **τοῦ ἀκολουθεῖν** ὅποι ἄν τις παρακαλῇ φείσεσθε, vous vous dispenserez (*litt.* vous vous abstiendrez) d'aller partout où l'on vous mandera. — Dém., p. 1394, 18 : οὐ φείδομαι **ψυχῆς**, ne pas ménager sa vie. — Hér., II, 80 : εἴκειν τινὶ **τῆς ὁδοῦ**, céder le passage à quelqu'un. — Dém., V, 25 : Φιλίππῳ νυνὶ κατὰ συνθήκας **Ἀμφιπόλεως** παρακεχωρήκαμεν, nous venons de céder par un traité Amphipolis à Philippe. — Xén., *Mém.*, II, 3, 16 : παρὰ πᾶσιν ἀνθρώποις νομίζεται καὶ **ὁδοῦ** παραχωρῆσαι (céder le haut du pavé) τὸν νεώτερον τῷ πρεσβυτέρῳ καὶ **λόγων** ὑπεῖξαι (laisser parler avant soi, *litt.* lui céder la parole). *Agés.*, 2, 2 : οἱ Θέτταλοι ἐκώλυον τὸν Ἀγησίλαον **τῆς παρόδου**, empêchaient Agésilas

Att., I, 1), et cette construction qu'on retrouve chez Cornelius Nepos (*Thém.*, 4, 5) devient la règle à l'époque impériale. Voy. Landgraf, *de Ciceronis elocutione in orationibus pro P. Quinctio et pro S. Roscio Amerino conspicua* (Würzbourg, Stuber, 1878), p. 222. Quant à la construction d'**alienus** avec le génitif qu'on trouve *exceptionnellement* chez Lucrèce (III, 821 ; VI, 69), chez Ciceron (*de Fin.*, I, 4, 11 ; *Acad.*, I, 11, 42) et chez Salluste (*Cat.*, 50, 5), c'est peut-être un archaïsme, c'est-à-dire un reste d'une époque où le génitif latin avait commencé à empiéter sur le domaine de l'ablatif (cf. ci-dessus, p. 173, n. 5). On peut aussi, quand **alienus** est précédé de **non** (comme c'est le cas pour l'exemple de Salluste : **neque aliena consili**), dire que l'adjectif est construit avec le génitif par analogie avec **particeps**.

de passer. — Isocrate, p. 73, d : εἴργειν τινὰ **τῶν ἱερῶν**, exclure quelqu'un des sacrifices. — Lys., p. 105, 24 : εἴργειν τινὰ **τῆς ἀγορᾶς**, exclure quelqu'un de l'assemblée. — Hérodote, II, 124 : ἀπείργειν τινὰ θυσιέων, exclure quelqu'un des sacrifices. — Thuc., II, 39, 1 : οὐκ ἔστιν ὅτε ξενηλασίαις ἀπείργομέν τινα ἢ **μαθήματος** ἢ **θεάματος**. — Isocr., XII, 27 : τὰ μαθήματα ἀποτρέπει τοὺς νέους **πολλῶν ἁμαρτημάτων**, la science détourne les jeunes gens de bien des erreurs. — Xén., *Hell.*, VI, 2, 13 : ἔπαυσαν Τιμόθεον **τῆς στρατηγίας**, ils forcèrent Timothée à renoncer à ses fonctions de stratège, ils le relevèrent de son commandement. — Plat., *Prem. Hippias*, 372 a : πολὺ μεῖζόν με ἀγαθὸν ἐργάσει **ἀμαθίας** παύσας τὴν ψυχὴν ἢ **νόσον** τὸ σῶμα, tu me feras beaucoup plus de bien en délivrant mon âme de l'ignorance que mon corps de la maladie. — Arist., *Lysistrata*, 1160 : μάχεσθε κοὐ παύεσθε **τῆς μοχθηρίας**, vous combattez et vous ne cessez de lutter méchamment. — Isocr., I, 14 : λῆγε **τῶν πόνων** ἔτι πονεῖν δυνάμενος. — Xén., *Agés.*, 7, 1 : ὑφίεσθαι **πόνων**, se relâcher de ses fatigues. — Plat., *Men.*, 246 e : πᾶσα ἐπιστήμη χωριζομένη **ἀρετῆς** (séparée de la vertu) πανουργία, οὐ σοφία φαίνεται. — Eur., *Or.*, 1522 : δοῦλος ὢν φοβεῖ τὸν Ἅιδην, ὅς σ' ἀπαλλάξει **κακῶν**; — Plat., *Gorgias*, 477 : **κακίας** ψυχῆς ἀπαλλάττεται ὁ δίκην διδούς. — Xén., *Anab.*, VI, 6, 15 : ἀπολύω ὑμᾶς **τῆς αἰτίας**, je vous dégage de toute accusation[1].

Remarques. — I. En comparant le grec ἄρχεσθαί **τινος** avec le latin **ordiri** *ab aliqua re*, on pourrait être tenté de croire que le génitif grec représente l'ablatif latin[2]. Mais cette explication ne saurait convenir qu'à des constructions, comme celle-ci :

Hom., *Il.*, IX, 97 : **σέο** δ' ἄρξομαι. *Odyss.*, XXI, 142 : ἀρξάμενοι **τοῦ χώρου**[3],

dans lesquelles le génitif marque le point de départ du mouvement.

---

1. Tous ces verbes sont employés couramment par les auteurs attiques. Chez les poètes et déjà chez Homère, il y en a d'autres, comme χάζεσθαι « s'éloigner, se retirer de » (ex. : χ. πυλάων, Hom., *Il.*, VII, 172 ; κελεύθου, *Il.*, XI, 504 ; μάχης, *Il.*, XV, 426) ; ἀλύσκειν « fuir, se soustraire à » (ex. : Soph., *Ant.*, 488 : οὐκ ἀλύξετον **μόρου κακίστου**) ; ἐρωέω « se retirer vivement de » (ex. : Hom., *Il.*, XII, 172 : μήπω τις ἐρωείτω **πολέμοιο**, cf. *Il.*, XIII, 776 ; XIV, 101) ; ἐρύεσθαι « tirer d'un danger, délivrer, sauver » (ex. : Hom., *Il.*, V, 456 : οὐκ ἂν δὴ τόνδ' ἄνδρα **μάχης** ἐρύσαιο, etc.) ; ἐρητύειν, « écarter de, empêcher » (ex. : Eur., *Phén.*, 1260 : ἐρήτυσον τέκνα **δεινῆς ἁμίλλης**), etc. — D'autre part, quelques-uns des verbes usités en prose dans un autre sens, prennent pour complément, chez les poètes, un génitif-ablatif, parce qu'ils sont rattachés aux verbes d'éloignement. C'est ainsi que ἔχεσθαι est traité comme ἀπέχεσθαι « se tenir loin de, s'abstenir », que ἀπέχειν est pris pour synonyme de εἴργειν « tenir à l'écart », σώζεσθαι comme équivalent de ἀπαλλάττεσθαι « être débarrassé, délivré de... », et ἀναπνεῖν, comme synonyme de παύεσθαι « cesser ».

   Ex. : Hom. *Il.*, XIII, 630 : σχήσεσθε **Ἄρηος**, *c.-à-d.* « vous vous abstiendrez de combattre » (cf. Her., VI, 65, 2 : οἱ Αἰγινῆται ἔσχοντο **τῆς ἀγωγῆς**). — *Il.*, VI, 277 : Τυδέος υἱὸν ἀπέσχεν Ἰλίου **ἱρῆς**. — Eur., *Troy.*, 684 : προθυμιαν ἔχουσι σωθῆναι **πόνων**. — Hom., *Il.*, XIX, 227 : πότε κέν τις ἀναπνεύσειε **πόνοιο**.

2. Voy. Holzweissig, *ouvr. cité*, p. 11-12.
3. Cf. B. Delbrück, *Vergl. Synt.*, p. 207.

Au contraire, avec ἄρχεσθαι μύθων, ἄρχειν λόγου, etc., et, d'une manière générale, avec tous les compléments, qui signifient l'action que l'on commence à faire, le génitif est un génitif proprement dit. Cf. ci-dessus, § 118, 5°, p. 141 sq.

II. Avec certains verbes, le rapport d'éloignement est exprimé d'une façon plus précise par les prépositions ἀπό et ἐξ, ou, du moins, on emploie volontiers ce tour dans les cas où il y a, d'une façon claire et nette, l'idée d'un rapport de lieu. C'est ainsi qu'on emploie avec ἀπό les verbes διέχειν, χωρίζειν, εἴργειν, ἀπέχειν, ἀφίστασθαι[1]. Toutefois, l'emploi du génitif seul, en pareil cas, semble être plus étendu en grec que l'emploi correspondant de l'ablatif seul en latin. La seule règle précise qu'on puisse donner, c'est que le verbe ἐλευθεροῦν, débarrasser, délivrer de, se construit avec un génitif précédé de ἀπό, quand le complément est un *nom de personne*[2].

Ex. : Thuc., II, 71, 2 : Παυσανίας γὰρ... ἐλευθερώσας τὴν Ἑλλάδα **ἀπὸ τῶν Μήδων**.

III. De même que ἐλευθεροῦν, débarrasser, délivrer de, l'adjectif ἐλεύθερος se construit aussi avec le génitif (cf. Eschyle, *Choéph.*, 1060 ; Eur., *Héc.*, 869 ; Platon, *Lois*, 756 d, etc.).

IV. D'après l'analogie de διαφέρειν, on construit avec le génitif-ablatif διάφορος, différent de, ἐναντίος, opposé à, ainsi que l'adverbe διαφερόντως, à un degré différent de.

Ex. : Plat., *Rép.*, 360 c : οὐδὲν διάφορον[3] **τοῦ ἑτέρου** ποιεῖ, ἀλλ' ἐπὶ ταὐτὸν ἴασιν ἀμφότεροι. *Protag.*, 317 b : ἐγὼ οὖν **τούτων** τὴν ἐναντίαν ἅπασαν ὁδὸν ἐλήλυθα[4]. — Xén., *Hier.*, 7, 4 : (ὑμεῖς οἱ τύραννοι) τιμᾶσθε διαφερόντως **τῶν ἄλλων ἀνθρώπων**.

V. *En latin*, dans la langue archaïque et poétique, on trouve, pour rendre l'idée de séparation, le génitif, au lieu de l'ablatif. Ce peut être, ou bien un reste de la syntaxe primitive gréco-italique (cf. ci-dessus, p. 173, n. 5) ou bien une imitation voulue de la syntaxe grecque[5].

Ex. : Afran. ap. Non. (p. 498, 17) : **me quom privasti** *tui* (cf. gr. ἀποστερεῖν τινά τινος). — Plaute, *Rud.*, 247 : **me** *omnium* **jam** *laborum* **levas**

---

1. Les poètes, au lieu d'employer ἀπό avec le génitif, se servent, en pareil cas, des verbes composés avec ἀπό, suivis du génitif.

Ex. : Eschyle, *Fragm.*, 222 : ὁδοί γε πολλοὶ κἀπάγουσ' **ἁμαρτίας**. — Mén., *Fragm.*, 649 : εἰ τἆλλ' ἀφαιρεῖν ὁ πολὺς εἴωθεν χρόνος | **ἡμῶν**, τό γε φρονεῖν ἀσφαλέστερον ποιεῖ.

De même, ils préfèrent, dans le même cas, se servir d'autres verbes composés, comme μεθιστάναι, « délivrer de », μεταστῆναι « sortir de, être délivré de », μεθιέναι (tr.) « laisser aller, détendre », μεθιέναι (intr.), ὑπιέναι (p. ὑφιέναι) et ἀνιέναι « se relâcher de », μεθορμίζειν « éloigner en faisant changer de place », etc., avec un complément au génitif.

Ex. : Eur., *Hel.*, 1441 : ὦ Ζεῦ, βλέψον πρὸς ἡμᾶς καὶ μετάστησον **κακῶν**. *Rhés.*, 295 : ἐδεξάμεσθα καὶ μετέστημεν **φόβου** (cf. Thuc., II, 67, 1 : βουλόμενοι πεῖσαί τε αὐτόν, εἰ δύναιντο, μεταστάντα **τῆς** Ἀθηναίων **ξυμμαχίας** στρατεῦσαι κτλ.). — Hom., *Il.*, XVII, 539 : κῆρ **ἄχεος** μεθέηκα (cf. Her., IX, 33, 3 : Σπαρτιῆται μετίεσαν **τῆς χρησμοσύνης**, « renoncèrent à leur désir d'acquérir »). — Hérodote., I, 156 : ὑπεὶς **τῆς ὀργῆς** ἔφη οἱ πείθεσθαι. — Arist., *Paix*, 318 : ἐξολεῖτέ μ', ὦνδρες, εἰ μὴ **τῆς βοῆς** ἀνήσετε. — Eur., *Alc.*, 798 : μεθορμιεῖ σε πίτυλος ἐμπεσὼν **σκύφου**.

2. Sur la question en général, voy. R. Kühner, *ausf. Gramm. d. gr. Sprache*, II, 1, p. 342, Rem. 2.

3. Quand διάφορος signifie « qui est d'opinion différente, hostile », il se construit avec le datif. Cf. ci-dessus, § 86, 1°, p. 90.

4. Sur ἐνάντιος, voy. ci-dessus, § 86, 1°, Rem. II, p. 90.

5. Voy. Brenous, *ouv. cité*, p. 109, qui croit que l'influence grecque a été décisive.

(cf. gr. λύειν ou κουφίζειν τινά τινος). — TIBULLE, I, 7, 40 : **pectora** ***tristitiæ*** **dissoluenda dedit.** — QUADRIG. AP. GELL., IX, 13, 8 : **Gallus manu significare cœpit, utrique ut quiescerent** ***pugnæ***. — VIRGILE, *Én.*, X, 441 : **tempus desistere** ***pugnæ***. — HOR., *Carm.*, II, 9, 17 : **desine** ***mollium*** | **tandem** ***querelarum*** (cf, SIL., X, 84 : **consul non desinit** ***iræ***). *Carm.*, III, 27, 70 : **abstineto...** ***irarum calidæque rixæ***. — PETRONE, *Sat.*, 49 : **ego** ***crudelissimæ severitatis*** **non potui me tenere** (cf. pour tous ces verbes les tours grecs correspondants ἀπέχεσθαι, ἀφίστασθαι, παύεσθαί τινος, etc.).

Par analogie avec ces verbes ou par imitation du grec, les poètes et les écrivains qui recherchent l'archaïsme emploient avec un génitif les adjectifs **liber** (VIRG., HOR.)[1], **nudus** (SALL.), **vacuus** (SALL.), **purus** (HOR.), le participe **desolatus** (SIL., VIII, 590), pour **privatus**, et l'adverbe **longe** (APUL.)[2].

148. — Ablatif d'origine. — *En latin*, c'est aussi avec l'ablatif proprement dit qu'on construit les participes passés **natus, ortus** et les mots analogues signifiant né de, originaire de, issu de[3].

1° On emploie presque toujours *sans préposition* les ablatifs qui désignent la *famille*, la *condition*, etc., d'où quelqu'un est sorti.

Ex. : CÉS., *de B. Gall.*, IV, 12, 4 : **Piso Aquitanus,** ***amplissimo genere*** **natus.** *Ibid.*, VII, 77, 3 : ***summo*** **in Arvernis** ***loco*** **ortus.** *Ibid.*, VII, 37, 1 : ***amplissimā familiā*** **nati adulescentes.**

2° L'ablatif qui désigne la mère ou le père dont quelqu'un est né *peut* être précédé de la préposition **ex**, mais ce n'est pas une règle absolue[4].

CIC., *de Nat. deor.*, II, 24, 62 : **quod** ***ex nobis*** **natos liberos appellamus.** — T.-LIVE, XLIII, 3, 2 : ***ex militibus Romanis*** **et** ***ex Hispanis mulieribus...*** **natos se memorantes.**

---

1. Voyez ce qui a été dit ci-dessus, p. 182, n. 4.

2. D'autres emplois du génitif se rencontrent après les verbes ou adjectifs exprimant une idée de disette. Voy. ci-après, p. 190 sq.

3. Quand **esse** signifie « sortir de », il se construit avec **ex** et l'ablatif.

Ex. : CIC., *p. Planc.*, 6, 14 : **reliquos video esse** ***ex equestri loco***.

En général, l'ablatif d'origine qui accompagne les verbes signifiant « naitre » (ou « donner la naissance ») est précédé de **ex**. Une construction comme : **nasci** ***aliquo*** (CIC., *p. Rosc. Am.*, 16, 46) est assez rare.

4. Voy. KREBS-SCHMALZ, *Antibarbarus*, s. v. NASCI. Quand le nom propre du père n'est pas cité, on se sert *ordinairement* de l'ablatif sans préposition.

Ex. : CIC., *p. Rosc. Am.*, 16, 46 : ***patre certo*** **nasci.** — NEP., *Cim.*, 1, 2 (cf. *Epam.*, 2, 1) : ***eodem patre*** **natus.** — SÉN. RH., *Controv.*, X, 29, 16 : ***patre*** **principe equestris ordinis natus.** — SUET., *Ner.*, 33 : ***quæstorio patre*** **nata.**

Quand le nom propre de la mère n'est pas cité, on met souvent l'ablatif avec **ex**.

Ex. : CIC., *de Orat.*, I, 40, 183 : **cum** ***ex utraque*** **(uxore) filius natus esset.** (Cf. *ad Fam.*, XIII, 8, 1 ; *de Rep.*, II, 21, 37).

Mais on peut aussi employer l'ablatif seul.

Enfin quand le nom propre est cité, l'ablatif s'emploie ordinairement seul.

Ex. : CIC., *de Nat. deor.*, III, 17, 44 : **quos omnes** ***Erebo*** **et** ***Nocte*** **natos ferunt** (cf. *ibid.*, III, 16, 42 ; 20, 51 ; *de Fato*, 13, 30, etc.).

3° L'ablatif du nom d'un ancêtre d'où quelqu'un descend est régulièrement précédé de **ab**.

Ex. : Cic., *p. Mur.*, 31, 66 : **quoniam *ab illo* (Catone proavo) ortus es** (cf. Nép., *Att.*, 18, 3 et Cic., *p. Planc.*, 27, 67 : ***a me* ortus**, moi qui n'ai pas d'ancêtres). — Cés., *de B. Gall.*, II, 4, 1 : **Belgas esse ortos *a Germanis*.** — T.-Live, VII, 32, 13 : **patricius eras et *a liberatoribus* patriæ ortus.**

149. — *En grec*, l'ablatif d'origine est remplacé par le génitif dans les expressions γίγνεσθαί τινος, εἶναί τινος, naître de quelqu'un, être fils de quelqu'un, descendre de quelqu'un.

Ex. : Xén., *Anab.*, I, 1, 1 : **Δαρείου** καὶ **Παρυσάτιδος** παῖδες γίγνονται δύο. — Eur., *Ion.*, 803 : **μητρὸς** δ' **ὁποίας** ἐστίν, οὐκ ἔχω φράσαι[1].

Remarque. — On trouve souvent γίγνεσθαι **ἔκ τινος** (Hom., *Il.*, V, 548 ; Hér., VII, 11 ; Eur., *Iph. in Aul.*, 406, etc.) et c'est toujours **ἀπό τινος** γίγνεσθαι que l'on emploie, quand on veut signifier tirer son origine de quelqu'un[2].

150. — Pour indiquer la patrie dont on est originaire on emploie ordinairement un adjectif.

Ex. : Corn. Nép., *Milt.*, 1, 1 : **Miltiades, Cimonis filius, *Atheniensis*.** *Paus.*, 1, 1 : **Pausanias *Lacedæmonius*.** Etc., etc.

Mais on trouve aussi soit l'ablatif seul soit l'ablatif précédé de **ex**[3].

Ex. : Cés., *de B. civ.*, I, 24, 4 : **N. Magius *Cremonā*.** *De Bell. Gall.*, V, 27, 1 : **Q. Junius *ex Hispaniā* quidam.**

C'est à l'ablatif qu'on mettait le nom de la tribu à laquelle apparte-

---

1. B.-Delbrück, *Vergl. Synt.*, p. 207, n'admet pas qu'après εἶναι le génitif remplace un ablatif primitif ; se fondant sur les autres langues de la famille indo-européenne, il y voit un génitif proprement dit. Pourtant on peut se demander si le grec, en construisant εἶναι avec un génitif d'origine, ne suivait pas tout simplement l'analogie de γίγνεσθαι. On comprend, à la rigueur, que dans une phrase comme celle-ci (Xén., *Anab.*, VII, 3, 19 : σὺ **πόλεως μεγίστης** εἶ), le génitif πολεως soit un génitif possessif, parce qu'on peut traduire « tu appartiens à une très grande cité ». Mais dans le vers d'Euripide cité, cela n'est pas possible. Quant au génitif avec γίγνεσθαι, c'est évidemment un génitif-ablatif ; car, en sanscrit, le verbe correspondant s'emploie avec l'ablatif. Cette construction remonte aux plus anciens temps de la langue grecque (cf. Hom., *Od.*, XV, 248 : **τοῦ** δ' υἱεῖς ἐγένοντ' Ἀλκμαίων Ἀμφίλοχός τε. *Il.*, XXI, 89 : **τῆς** δὲ δύω γενόμεσθα).

2. Les poètes étendent la construction du génitif d'origine aux verbes φῦναι, βλαστεῖν, etc.

Ex. : Soph., *Trach.*, 401 : **ὧν** δ' ἔβλαστεν, οὐκ ἔχω λέγειν.

Et, par analogie, Sophocle va jusqu'à dire :

Phil. 3 : **κρατίστου πατρὸς** Ἑλλήνων τραφείς.

3. En pareil cas, T.-Live emploie très fréquemment **ab** et l'ablatif (cf. I, 50, 3 : **Turnus Herdonius *ab Aricia***), mais cet usage est peu correct et semble appartenir plutôt à la langue familière qu'à la prose littéraire.

nait un citoyen romain ; voyez, par exemple, ces désignations *officielles* :

> **P. Rupilius P. f. *Men.***, P. Rupilius, fils de Publius, originaire de la tribu Ménénia. — **Serv. Sulpicius Q. f. *Lem.* Rufus**, Servius Sulpicius Rufus, fils de Quintus, originaire de la tribu Lemonia[1].

151. — *En grec*, pour indiquer le dème auquel appartient un citoyen athénien, on emploie ordinairement un adjectif en -εύς dérivé du nom du dème.

> Ex. : Δημοσθένης Δημοσθένους **Παιανιεύς**, Démosthène, fils de Démosthène, originaire du dème Pæanie.

C'est la forme officielle. Mais on peut employer aussi soit un adverbe en -θεν, soit la préposition ἐκ suivie du nom du dème au génitif.

152. — A l'ablatif d'origine on peut rattacher :

1° L'ablatif de matière, qui, en règle générale, doit être précédé de **ex**, mais qu'on rencontre aussi sans préposition chez Virgile et chez les prosateurs, de l'époque impériale.

> Ex. : Virg., *Én.*, II, 765 : **crateresque *auro* solidi** (cf. Tac., *Ann.*, II, 33 : **vasa *auro* solida**). — Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, XXXVI, 86 : **omnes *lapide polito* fornicibus tecti.** — Tac., *Ann.*, XII, 16 : **mœnia non *saxo*, sed *cratibus* et *vimentis* ac *media humo***[2].

2° L'ablatif employé avec **ab** après les verbes passifs[3] ou après un verbe intransitif *équivalant*, par le sens, *à un passif*, quand le sujet logique d'où part l'action est un nom de personne.

> Ex. : Cés., *de B. Gall.*, I, 7, 4 : **memoria tenebat L. Cassium consulem occisum... *ab Helvetiis*.** — Cic., *de Off.*, II, 7, 26 : **non ex insidiis interiit (= interfectus est),... non *a paucis*.** — T.-Live, XXI, 51, 2 : **captivi... *a consule*... venierunt** (furent vendus). — Cic., *ad Att.*, VI, 2, 10 : **salvebis *a meo Cicerone*** (*c.-à-d.* sois salué par..., reçois les salutations de...). — Quint., IX, 2, 12 : **rogatus an *ab reo* fustibus vapulasset** (s'il avait été battu à coups de bâton).

---

1. Sur les inscriptions grecques où se trouvent des transcriptions de cette façon officielle de désigner les citoyens romains, on lit le nom de la tribu au *datif* ; mais l'ι adscrit étant souvent négligé, il semble souvent que ce soit le nominatif. Voy. *Revue critique*, 1881, p. 41-42.

2. On peut se demander pourtant si dans la plupart de ces exemples l'ablatif ne remplace pas l'instrumental. Le seul argument sérieux qu'on puisse faire valoir en faveur de l'ablatif proprement dit, c'est que dans la construction classique l'ablatif de matière est précédé de la préposition **ex** dont la fonction est de signifier l'origine. Mais en grec le génitif ne remplace pas un ablatif primitif, comme le prouve la comparaison avec les autres langues de la famille, par exemple le sanscrit védique, le lithuanien et le slave. Voy. B.-Delbrück, *Vergl. Synt.*, p. 340 et cf. ci-dessus, p. 120, note 4.

3. Mais non pas le génitif grec avec ὑπό, car ὑπό veut dire « sous l'influence de » et ne marque pas l'origine ; ce qui marque l'origine c'est la construction peu correcte (voy. *Revue des Revues*, t. V, p. 314) : ἔκ τινος, παρά τινος, ἀπό τινος, au lieu de ὑπό τινος.

De même avec **fio**, verbe intransitif, qui sert de passif à **facio**.

> CÉS., *de B. civ.*, I, 41, 4 : **opus...** ***a tertia acie*** **fiebat.** *Ib.*, I, 74, 5 : **idem hoc fit** ***a principibus*** **Hispaniæ.**

REMARQUES. — I. On emploie aussi l'ablatif précédé de **ab**, quand le sujet logique d'où part l'action est une chose que l'on considère comme personnifiée.

> Ex. : CIC., *de Off.*, I, 20, 68 : **vinci** ***a voluptate*** (le plaisir est comparé à un ennemi contre lequel on a à lutter).

En dehors de ce cas, **ab** et l'ablatif avec un nom de chose est une incorrection, propre peut-être à la langue *familière* (bien qu'on la trouve même chez CÉSAR, *de B. Gall.*, III, 13, 9).

II. Quand le sujet d'où part l'action est un nom *d'animal*, le verbe passif se construit aussi avec **ab**[1].

> Ex. ; CIC., *ad Fam.*, VII, 1, 3 : **sed quæ potest homini esse polito delectatio, cum aut homo imbecillus** ***a valentissimā bestiā*** **laniatur aut præclara bestia venabulo transverberatur?** — T.-LIVE, XXI, 5, 15 : **quidam...** ***ab elephantis*** **obtriti sunt.**

III. Quand le complément du verbe passif est un nom de chose, c'est l'ablatif sans préposition que l'on emploie ; mais dans ce cas l'ablatif latin correspond au datif grec et c'est proprement un instrumental marquant la cause. (Pour cette question, voy. ci-après, § 187.)

153. — 1° Les verbes *latins* qui signifient apprendre quelque chose *de quelqu'un* se construisent avec l'ablatif précédé de **ab**, **ex** ou **de**. L'ablatif marque en pareil cas l'origine de l'information.

> Ex. : CÉS., *de B. Gall.*, II, 31, 4 : **pro suā clementiā ac mansuetudine, quam ipsi** ***ab aliis*** **audirent...** *Ibid.*, VI, 37, 9 : **ut** ***ex captivo*** **audierant** (cf. CIC., *Læl.*, 4, 14 ; *ad Fam.*, IX, 2, 1 ; *de Leg.*, II, 19, 47). — CIC., *Brut.*, 72, 252 : ***de hoc*** (de Cicéron que voici) **hujus generis** (en fait d'éloquence) **acerrimo existimatore sæpissime audio, illum omnium fere oratorum Latine loqui elegantissime** (cf. *ad Fam.*, XI, 12, 2 ; *ad Att.*, XVI, 7, 8 ; *in Verr.*, II, 3, 57, 130 ; *de Orat.*, III, 33, 133 ; *de Rep.*, II, 15, 28). — CÉS., *de B. Gall.*, IV, 19, 1 : **hæc** ***ab iis*** **cognovit.** *Ibid.*, IV, 23, 5 : **quæ** ***ex Voluseno*** **cognosset**[2].

---

1. Cette règle est fondée sur l'usage des bons écrivains. SCHULTZ, *lat. Sprachlehre*, § 284, Anm. 3, prétend qu'en parlant d'animaux on n'emploie pas l'ablatif avec **ab** et il cite : ***bubus*** **arare**, ***equo*** **vehi**. Mais il a confondu deux cas : dans les exemples qu'il allègue l'ablatif est un instrumental, parce que ce qu'il s'agit d'exprimer c'est le moyen employé pour labourer, pour se transporter, etc. De même, si l'on voulait dire « faire nourrir ses enfants par une chèvre », *c.-à-d.* par le moyen d'une chèvre, il faudrait dire : **curare ut liberi** ***caprā*** **alantur**. Mais quand il s'agit d'exprimer nettement *de quel animal part* l'action, c'est l'ablatif avec **ab** qu'il faut employer.

2. Avec **cognoscere**, Cicéron emploie ordinairement **ex** (rarement **ab**) et l'ablatif du nom de la personne qui a donné l'information, tandis que César emploie presque aussi souvent l'une des deux tournures que l'autre.

2° *En grec*, ἀκούειν se construit avec le génitif de la personne, seul ou accompagné de παρά, dans le sens de apprendre quelque chose de quelqu'un. Ici, le génitif a le sens de l'ablatif latin.

Ex. : Plat., *Apol.*, 17 b : **ἐμοῦ** ἀκούσεσθε πᾶσαν τὴν ἀλήθειαν. — Xén., *Anab.*, I, 2, 5 : ἤκουσε **παρὰ Τισσαφέρνους** τὸν Κύρου στόλον[1].

De même, πυνθάνεσθαι, avec le génitif de la personne, signifie comme πυνθάνεσθαι παρά τινος, apprendre quelque chose *de quelqu'un* (cf. Eschyle, *Supp.*, 485 ; Soph., *Œd. R.*, 333 ; Arist., *Gren.*, 1417 ; Hérod., II, 91 ; Xén., *Cyr.*, IV, 1, 2 ; Platon, *Banq.*, 179 e) ou s'informer de quelque chose *auprès de quelqu'un* (cf. Xén., *Anab.*, V, 5, 25 ; Plat., *Gorg.*, 455 e, etc.[2].

154. — Ablatif de disette[3]. — *En latin*, les verbes qui signifient manquer de se construisent *ordinairement* avec l'ablatif[4]. Tels sont **egeo** et **careo**.

Ex. : Cic., *Tusc.*, V, 35, 102 : **quotidie nos ipsa natura admonet, quam *paucis*, quam *parvis rebus* egeat**[5]. *Ibid.*, V, 22, 63 : **miserum est carere *consuetudine* amicorum.**

155. — L'analogie des verbes de *disette* est suivie par les adjectifs **inops, inanis, cassus** (poét.) et **expers** (plutôt archaïque), privé de[6].

---

1. On trouve aussi chez les poètes et dans la prose ionienne les prépositions πρός ou ἐκ.

Ex. : Hom. *Il.*, XIV, 524 : ὑπὲρ σέθεν αἴσχε' ἀκούω **πρὸς Τρώων.** — Soph., *Aj.*, 1235 : ταῦτ' οὐκ ἀκούειν μεγάλα **πρὸς δούλων** κακά « entendre de pareilles choses *de la bouche d'esclaves*, n'est-ce pas affreux ? » — Hérod., I, 118 : ἤκουσε **πρὸς τοῦ βουκόλου** τὸ πρῆγμα. III, 62 : ἀκούσας ταῦτα **ἐκ τοῦ κήρυκος** (cf. Hom., *Od.*, XV, 374).

Thucydide est le seul auteur qui offre un exemple de la préposition ἀπό.

I, 125, 1 : οἱ δὲ Λακεδαιμόνιοι ἐπειδὴ **ἀφ' ἁπάντων** ἤκουσαν γνώμην...

Mais les mots ἀφ' ἁπάντων se rattachent plutôt à γνώμην (= τὴν ἀφ' ἁπάντων γνώμην) qu'au verbe ἤκουσαν.

Le verbe poétique κλύειν a naturellement les mêmes constructions (cf. Hom., *Od.*, XIX, 93 : **ἐξ ἐμεῦ** ἔκλυες. — Soph., *Œd. R.*, 429 : ἦ ταῦτα δῆτ' ἀνεκτὰ (« n'est-il point intolérable ») **πρὸς τούτου κλύειν ;**).

2. On trouve aussi ἔκ τινος chez Sophocle (*Œd. à Col.*, 1266), πρός τινος chez Hérodote (III, 68) et enfin ἀπό τινος chez Eschyle (*Choéph.*, 737).

3. Pour la construction des verbes et des adjectifs signifiant une idée d'abondance, voy. ci-dessus, § 118, 7° (p. 145) et cf. § 130, 6° (p. 165). On a cru longtemps que les verbes ou adjectifs qui marquent *l'abondance* devaient être réunis en une seule règle avec ceux qui marquent *la disette* : en effet, à part quelques exceptions peu importantes, les uns et les autres se construisent en grec avec le génitif et en latin avec l'ablatif. Mais la comparaison avec les autres langues de la famille indo-européenne ne permet pas d'attribuer à la construction la même origine dans les deux cas. Avec les verbes ou adjectifs qui marquent la disette, l'ablatif latin est un ablatif proprement dit exprimant la privation, c'est-à-dire la *séparation de...*, et le génitif grec remplace un ablatif primitif ; au contraire, avec les verbes ou adjectifs qui marquent *l'abondance*, le génitif grec est un génitif proprement dit (voy. ci-dessus, § 118, 7° avec la note) et l'ablatif latin remplace un instrumental (voy. ci-après, § 188, 1°).

4. A l'exception toutefois du verbe **indigere**, qui se construit mieux avec le *génitif* qu'avec l'ablatif. Cf. ci-dessus, § 118, 7°, Rem. (p. 145.)

5. Pour **egeo**, voy. ci-dessus, § 118, 7°, Rem. (p. 145).

6. L'adjectif **exheres** se trouve une fois chez Plaute avec l'ablatif.

Ex. : *Most.*, 234 : **ut ego exheredem *meis bonis* me faciam...**

Ex. : Cic., *Brut.*, 70, 247 : **non inops *verbis*.** *Ad Att.*, II, 8, 1 : **nulla abs te per hos dies epistula inanis**[1] ***aliqua re utili et suavi* venerat.** — Virg., *Én.*, II, 85 : **nunc cassum *lumine* lugent.** — Plaute, *Pers.*, 509 : **ea res me *domo* expertem facit** (cf. *Asin.*, 45 ; *Amph.*, 713 ; Turpil. ap. Non., p. 500, 23). — Sall., *Catil.*, 33, 1 : **plerique patriæ, omnes *fama* atque *fortunis* expertes sumus.**

156. — *En grec*, le génitif remplace l'ablatif avec les verbes δεῖσθαι, avoir besoin, demander : ἀπορεῖν, σπανίζειν, manquer de, κενοῦν, ἐρημοῦν, vider de, ἀποστερεῖν, priver, dépouiller de, στέρεσθαι, se trouver dépouillé de.

Ex. : Gnom. : ὁ μηδὲν ἀδικῶν **οὐδενὸς** δεῖται **νόμου**. — Xén., *Anab.*, II, 2, 11 : **τῶν ἐπιτηδείων** οὐκ ἀπορήσομεν. *Hier.*, 10, 1 : φιλίαν κτησάμενος ἄρχων οὐδὲν ἔτι δεήσεται **δορυφόρων**. *Hier.*, 1, 14 : **τοῦ ἡδίστου ἀκροάματος ἐπαίνου**, οὔποτε σπανίζετε. — Plat., *Banq.*, 197 d : (ὁ Ἔρως) ἡμᾶς **ἀλλοτριότητος** μὲν κενοῖ, οἰκειότητος δὲ πληροῖ. — Dém., XXIX, 3 : οὗτος ἐμὲ **τῶν πατρῴων ἁπάντων** ἀπεστέρηκε. — Xén., *Anab.*, III, 2, 2 : χαλεπὰ τὰ παρόντα, ὁπότε **ἀνδρῶν στρατηγῶν τοιούτων** στερόμεθα.

Remarques. — I. L'impersonnel δεῖ correspondant au latin **opus est**[2] se construit comme δέομαι avec un complément au génitif. On dit δεῖ μοί **τινος**, j'ai besoin de quelque chose ; **πολλοῦ** δεῖ, il s'en faut de beaucoup, **ὀλιγου** δεῖ, il s'en faut de peu[3].

II. Quand δέομαι est suivi d'un pronom ou d'un adjectif neutre comme complément, le pronom ou l'adjectif doit être à l'accusatif (cf. ci-dessus § 62, 3° et 4°).

Ex. : δέομαι **τι**, j'ai besoin de quelque chose, δέομαι **οὐδέν**, je n'ai besoin de rien.

III. Le verbe δέομαι suivi du génitif d'un *nom de personne* signifie ordinairement prier.

Ex. : δέομαί **σου**, je te prie ; τοῦτό **σου** δέομαι, je t'en prie. Cf. Esch., III, 61 : δεήσομαι **ὑμῶν** μετρίαν δέησιν, je vous adresserai une juste prière, c.-à-d. je vous demanderai une chose juste.

---

1. Toutefois **inanis** signifiant « vide de », se construit parfois avec un génitif.

Ex. : Cic., *de Orat.*, I, 9, 37 : **omnia plena consiliorum, inania *verborum* videmus.**

Mais dans cet exemple, il semble bien que le génitif soit amené par une raison de symétrie (cf. **plena *consiliorum***) ; à moins que ce soit l'analogie des contraires qui ait conduit à mettre le génitif après un adjectif de disette, comme on l'avait mis avec un génitif d'abondance.

2. Entre les deux locutions il n'y a qu'une analogie de sens ; la construction de δεῖ diffère tout à fait de celle d'**opus est** (cf. ci-après, § 188, 14° [p. 221]). Avec **opus est** l'ablatif latin est un instrumental ; avec δεῖ, le génitif grec remplace un ablatif signifiant la chose dont on est privé, c'est-à-dire, en somme, séparé.

3. Le tour impersonnel peut être remplacé par le tour personnel sans que la construction change : **πολλοῦ** δέω ἔχειν « je suis loin d'avoir », **τοσούτου** δέω ἔχειν ὥστε... « je suis si loin d'avoir.., que... »

IV. Le verbe ἀποστερεῖν se construit ordinairement[1] avec l'accusatif de la personne et le génitif de la chose (toutefois voy. § 58, Rem. I), mais le passif στέρεσθαι veut toujours son complément au génitif.

157. — Les adjectifs grecs marquant la disette se construisent aussi avec le génitif. Ce sont ἐνδεής ou ἐπιδεής, qui manque de, ἔρημος, γυμνός, κενός, vide, privé de, ἁγνός, pur de, etc.

Ex. : Plat., *Rép.*, 381 c : οὐ γάρ που ἐνδεᾶ γε φήσομεν τὸν θεὸν **κάλλους ἢ ἀρετῆς** εἶναι. — Xén., *Mém.*, IV, 4, 24 : **φίλων ἀγαθῶν** ἔρημοι. — Plat., *Lois*, 759 c (cf. 840 d) : **φόνου** ἁγνός.

158. — **Ablatif de comparaison**[2]. — Après le *comparatif* des adjectifs ou des adverbes, le latin remplace souvent par un *ablatif*[3] la conjonction **quam** suivie d'un nominatif ou d'un accusatif.

Ex. : Cic., *de Leg.*, I, 7, 22 : **quid est in homine *ratione* divinius?** — Cés., *de B. Gall.*, VII, 19, 5 : **nisi eorum vitam *sua salute* habeat cariorem.** — T.-Live, XXIII, 3, 4 : **ut potiorem *irā* salutem atque utilitatem vestram habeatis.**

Remarques. — I. L'ablatif de comparaison se rencontre, à l'exclusion de tout autre tour, dans un latinisme bien connu.

Ex. : Cés., *Fragm.*, 143, 3 : ***quo* mihi gravius abs te nil accidere potest,** le plus grave ennui que tu puisses me causer.

C'est le seul cas où le comparatif ne peut pas se construire avec **quam**[4].

II. On enseigne qu'une phrase comme celle-ci : « Pourquoi croire Hérodote plus véridique qu'Ennius? » devrait se rendre en latin par : **Herodotum cur veraciorem ducam *quam Ennius erat?*** Mais, en réalité, on pouvait aussi bien dire, comme Cicéron, *de Div.*, II, 56, 115 : **Herodotum cur veraciorem ducam *Ennio?*** La vraie règle, c'est qu'en pareil cas l'ablatif ne peut remplacer la proposition avec **quam**, que si le comparatif lui-même est au *nominatif* ou à *l'accusatif*.

Ex. : Cic., *Læl.*, 8, 28 : **nihil est amabilius *virtute*.** *De Orat.*, II, 37, 154 : **non tulit ullos hæc civitas aut gloriā clariores aut auctoritate graviores aut humanitate politiores *P. Africano, C. Lælio, L. Furio*.**

---

1. Il peut aussi (mais plus *rarement*) se construire comme ἀφαιρεῖσθαι avec deux accusatifs, celui de la personne et celui de la chose (voy. ci-dessus, § 58).

Ex. : Dém., XXVIII, 13 : **τὴν τιμὴν** ἀποστερεῖ **με**.

2. Voy. Ed. Wœlfflin, *der Ablativus comparationis* (dans l'*Archiv* de Wœlfflin, t. VI, p. 447 et suiv.).
3. Cet ablatif peut se ramener à l'ablatif du point de départ. Quand on dit **doctior Petro**, c'est en partant de Pierre pris comme terme de comparaison qu'on affirme la supériorité de tel ou tel. Cette construction appartenant à la plupart des langues indo-européennes doit être considérée comme proethnique. Voy. B. Delbrück, *Vergl. Synt.*, p. 216 et dans les *Götting. Gelehrt. Anz.* (1884, n° 13) le compte rendu fait par Pischel, du travail de H. Ziemer, *Vergleichende Syntax des indo-germanischen Komparativs*, etc. (Berlin, 1884). Je rappelle ici l'étude d'Otto Schwab que j'ai déjà signalée dans l'*Introduction* (p. 12, n. 1) : *Historische Syntax der griechische Comparation in der klassischen Litteratur* (Würzburg, 1893, 1894, 1895).
4. Une tournure analogue existe en grec avec le génitif de comparaison.

Ex. : Isocr., I, 5 : τῆς ἀρετῆς ἐφικέσθαι δύνασθε, **ἧς** οὐδὲν κτῆμα σεμνότερον οὐδὲ βεβαιότερόν ἐστιν.

En dehors de ces deux cas, l'ablatif, au lieu de **quam**, est tout à fait exceptionnel. Horace s'est exprimé d'une façon peu correcte en disant :

Ép., I, 10, 11 : **pane egeo, jam *mellitis* potiore *placentis*.**

159. — *En grec*, le génitif-ablatif de comparaison peut remplacer la conjonction ἤ suivie non seulement d'un nominatif ou d'un accusatif, mais quelquefois même d'un autre cas. L'usage du génitif est donc beaucoup plus libre en grec que l'usage correspondant de l'ablatif en latin.

Ex. : Isocr., I, 37 : **πολλῶν χρημάτων** κρείττων ὁ παρὰ τοῦ πλήθους ἔπαινος. — Plat., *Apol.*, 39 a : πονηρία θᾶττον **θανάτου** τρέχει. — Isocr., I, 16 : ἡγοῦ τῶν ἀκουσμάτων πολλὰ **πολλῶν** εἶναι **χρημάτων** κρείττω. — Plat., *Gorg.*, 479 : ἀθλιώτερόν ἐστι μὴ **ὑγιοῦς σώματος** (= ἢ μὴ ὑγιεῖ σώματι) μὴ ὑγιεῖ ψυχῇ ξυνοικεῖν. — Thuc., I, 85, 2 : ἔξεστι δ' ἡμῖν (sc. βουλεύειν) μᾶλλον **ἑτέρων** (= μᾶλλον ἢ ἑτέροις) διὰ ἰσχύν. — Aristote, *Polit.*, V, 7, 15 : ἐν στρατηγίᾳ δεῖ βλέπειν εἰς τὴν ἐμπειρίαν μᾶλλον **τῆς ἀρετῆς** (= ἢ εἰς ἀρετήν). — Thuc., VIII, 52, 1 : πλείοσι ναυσὶ **τῶν Ἀθηναίων** (= ἢ οἱ Ἀθηναῖοι εἶχον) παρῆσαν.

Remarque. — On trouve, *en latin*, quelques exemples du génitif après un comparatif. Comme ce tour se rencontre surtout chez les écrivains dont la langue est incorrecte, on enseigne ordinairement que c'est un vulgarisme.

Ex. : Pline, *Hist. nat.*, VII, 31 : **salve** (M. Tulli), ***omnium triumphorum*** **lauream adepte majorem!** — Apul., *Mét.*, IX, 38 : **nec tamen *sui* molliorem.**

Mais on peut se demander si ce n'est pas plutôt un hellénisme ; car Vitruve (cf. V, 1, 3 : **superiora *inferiorum* fieri contractiora**), Symmaque et Ammien Marcellin (dont la langue est pleine de locutions grecques) s'en sont servis aussi. En tout cas, il n'est pas douteux que les écrivains ecclésiastiques n'aient emprunté directement cette construction au grec[1].

160. — 1° *En latin*, les ablatifs **æquo** (Cic.), **justo, solito, dicto** (Poét. et T.-Live), **spe, exspectatione, opinione, necessario**, etc., construits comme compléments du comparatif, remplacent une proposition entière.

Ex. : Cic., *Brut.*, 1, 1 : ***opinione*** **omnium majorem animo cepi dolorem,** j'ai ressenti un chagrin plus grand qu'on ne le croyait généralement. *De Am.*, 16, 58 : **neque verendum est ne plus *æquo* quid in amicitiam congeratur.** — Cés., *de B. Gall.*,

1. Voy. Ed. Wœlfflin, *der Genetivus comparationis und die præpositionalen Umschreibungen* (dans l'*Archiv* de Wœlfflin, t. VII, p. 115 et suiv.). Cf. H. Goelzer, *Étude lexicographique et grammaticale de la latinité de saint Jérôme*, p. 322. A cet endroit, j'ai commis la même étourderie que Dræger (*Hist. Synt. d. lat. Spr.*, § 212) en citant Tacite (*Ann.*, IV, 63) et Suétone (*Aug.*, 38) ; dans ces deux exemples **quam** est sous-entendu et la construction est très naturelle. Cf. Schultz, *lat. Gramm.*, p. 366-7 et voy. *Phil. Rundschau*, t. I, p. 25. Pour la question de l'hellénisme, voy. Brenous, *ouv. cité*, p. 140.

VII, 16, 3 : **cum longius *necessario* procederent.** — T.-Live, IV, 24, 1 : **ea res aliquanto *exspectatione* omnium tranquillior fuit.** VIII, 15, 7 : **Minucia Vestalis suspecta propter mundiorem *justo* cultum.** XXXIII, 19, 11 : **imbribus continuis citatior *solito* amnis.** Etc.

2° *En grec* existe aussi un emploi elliptique du génitif-ablatif complément du comparatif; mais ce tour est beaucoup plus étendu que le tour correspondant du latin.

Ex. : Xén., *Mém.*, II, 1, 22 : ἡ Κακία ἐκεκαλλώπιστο τὸ μὲν χρῶμα ὥστε λευκοτέραν καὶ ἐρυθροτέραν **τοῦ ὄντος** δοκεῖν φαίνεσθαι. — Isocrate, II, 7 : Εὐαγόρας καταδεεστέραν τὴν δόξαν **τῆς ἐλπίδος** ἔλαβεν. — Eschine, III, 80 : Φίλιππος Θηβαίους περαιτέρω **τοῦ καιροῦ** καὶ **τοῦ ὑμετέρου συμφέροντος** ἰσχυροὺς κατεσκεύασεν. — Xén., *Mém.*, III, 11, 1 : κρεῖττον ἦν **λόγου** τὸ κάλλος τῆς γυναικός. — Thuc., I, 84, 3 : ἀμαθέστερον τῶν νόμων **τῆς ὑπεροψίας** παιδευόμεθα καὶ σωφρονέστερον ἢ ὥστε αὐτῶν ἀνηκουστεῖν (c'est comme s'il y avait ἀμαθέστερον παιδευόμεθα ἢ ὥστε νόμους ὑπερορᾶν). — Lys., XII, 96 : ἡγούμενοι τὴν αὐτῶν ἀρχὴν βεβαιοτέραν εἶναι **τῆς** παρὰ τῶν θεῶν **τιμωρίας**, croyant leur domination trop solidement assise pour avoir à redouter la vengeance des dieux. — Dém., II, 24 : οἱ πρόγονοι κρείττω τὴν ἐπὶ τοῖς ἔργοις δόξαν **τῶν φθονούντων** κατέλιπον (une gloire si grande qu'elle est au-dessus des attaques de l'envie).

161. — Par analogie avec la construction du comparatif, le grec met au génitif le complément de certains adjectifs au positif qui impliquent l'idée d'une comparaison; tels sont περισσός, supérieur à[1], ἄλλος (et par analogie ἀλλοῖος, ἀλλότριος), ἕτερος, différent de[2]; δεύτερος et ὕστερος, qui vient après; et enfin les adjectifs en -πλάσιος et en -στος[3].

Ex. : Xén., *Cyr.*, VIII, 2, 22 : ἃ ἂν εἰδῶ περιττὰ ὄντα **τῶν** ἐμοὶ **ἀρκούντων**, τούτοις τὰς ἐνδείας τῶν φίλων ἐξακοῦμαι. — Plat., *Charm.*, 163 : ποίησιν **πράξεως** καὶ **ἐργασίας** ἄλλο ἐνόμιζε. *Mén.*, 87 : πότερόν ἐστιν ἐπιστήμη ἡ ἀρετὴ ἢ ἀλλοῖον **ἐπιστήμης**; *Gorg.*, 500 e : ἕτερον τὸ ἡδὺ **τοῦ ἀγαθοῦ**. — Eur., *Arch.*, 30 : τυραννὶς **τῶν θεῶν** δευτέρα νομίζεται (qui vient immédiatement après les dieux). — Isocr., XVI, 31 : Ἱππόνικος ἦν γένει **οὐδενὸς**

---

1. Le verbe περισσεύω suit, pour la construction, l'analogie περισσός, dont il est dérivé.
Ex : Xén., *Banq.*, 4, 34 : τἀρκοῦντα ἔχει καὶ περισσεύοντα **τῆς δαπάνης**.

2. L'adjectif qui, en sanscrit, signifie « autre, différent », se construit avec l'ablatif. Voy. B.-Delbrück, *Vergl. Synt.*, p. 216.

3. Cf. en latin **duplex *quam*** (Col., I, 8, 8; Pline, XIX, 1 (2); Quint. II, 3, 3), **multiplex *quam*...** (T.-Live, VII, 8).

ὕστερος τῶν πολιτῶν[1]. — MÉNANDRE, *Sent.*, 599 : ἐκ φειδωλίας κατέθετο μῖσος διπλάσιον **τῆς οὐσίας**. — PLAT., *Rép.*, 587 : **τριπλασίου** τριπλάσιον ἀριθμῷ ἀληθοῦς ἡδονῆς ἀφέστηκε τύραννος. — XÉN., *Écon.*, 8, 22 : μυριοπλάσια **ἡμῶν** πάντα ἔχει ἡ πᾶσα πόλις. — LYSIAS, XIX, 39 : πολλοστὸν μέρος ἦν τὰ χρήματα **ὧν** ὑμεῖς προσεδοκᾶτε.

REMARQUES. — I. Cicéron semble avoir imité la construction grecque de δεύτερος, quand il a dit :

> *Orat.*, 1, 4 : **nam in poetis non Homero soli locus est... aut Archilocho aut Sophocli aut Pindaro, sed *horum* vel secundis** (**τούτων** δευτέροις). *Brut.*, 69, 242 : **Q. Arrius, qui fuit *M. Crassi* quasi secundarum** (sc. **partium actor**)[2].

II. La langue latine archaïque construisait **alius**, autre que, avec l'ablatif, et cette construction se retrouve dans une lettre de Brutus et Cassius chez CIC., *ad Fam.*, XI, 2, 2); de même **æque**, pareillement *que* est suivi de l'ablatif chez Plaute. Enfin Salluste (*Hist.*, IV, 14, *éd. Kritz*) et Ovide (*Fast.*, VI, 804) construisent avec l'ablatif **par** signifiant, de mêmes dimensions, de même rang *que*...

162. — De même, *en grec*, on construit avec le génitif-ablatif les verbes qui renferment une idée de comparaison, comme πλεονεκτεῖν, avoir l'avantage sur, ἡττᾶσθαι, avoir le dessous, se laisser vaincre, μειονεκτεῖν, être dans une situation inférieure, ὑστερεῖν, arriver plus tard (que quelqu'un) ou arriver trop tard (pour quelque chose); περιγίγνεσθαι, περιεῖναι, l'emporter sur, προέχειν, ὑπερέχειν, dépasser, surpasser; λείπεσθαι, ἀπολείπεσθαι, rester en arrière de[3].

> EX. : PLAT., *Lois*, 635 d : ταὐτὸν πείσονται τοῖς ἡττωμένοις **τῶν φόβων**. — XÉN., *Hell.*, V, 2, 5 : ἡττῶντο **τοῦ ὕδατος**. — DÉM., XVIII, 244 : οὐδαμοῦ ἡττηθεὶς ἀπῆλθον **τῶν** παρὰ Φιλίππου **πρέσ-**

---

1. Mais il ne faudrait pas voir un génitif de comparaison dans une phrase comme celle-ci :

> PLAT., *Ménex.*, 240 : Λακεδαιμόνιοι τῇ ὑστεραίᾳ **τῆς μάχης** ἀφίκοντο.

C'est un génitif possessif analogue à celui que nous trouvons en latin dans des constructions comme :

> CIC., *ad Att.*, III, 7, 1 : **post diem tertium *ejus diei*** (cf. **pridie, postridie *ejus diei***)

et qui a passé dans les locutions françaises : « la veille, le lendemain *de* ce jour. » D'ailleurs, voy. ci-dessus, p. 110, note 1.

2. Toutefois, dans ce dernier exemple, on pourrait expliquer le génitif **Crassi** comme dépendant de l'idée contenue dans l'expression **secundarum**, et qui est celle-ci : « Arrius était le *second* de Crassus. » Quant au premier exemple, le tour employé par Cicéron l'obligeait à ne pas se servir de la construction ordinaire : ***ab his* secundis** (car on dit ordinairement : ***ab hoc* secundus** « qui vient immédiatement après celui-ci ») eut formé une locution à peu près incompréhensible. Sur la construction de **secundus**, voy. KREBS-SCHMALZ, *Antibarbarus der lateinischen Sprache*.

3. On enseigne qu'avec ceux de ces verbes qui sont composés de περί, ὑπέρ ou πρό, le génitif est un génitif proprement dit dépendant de la préposition. Cela est hors de doute pour ceux de ces verbes qui remontent aux origines de la langue; mais pour ceux qui se sont formés plus tard, ils ont fort bien pu suivre l'analogie des verbes impliquant une idée de comparaison; or, s'il en est ainsi, le génitif dont ils sont suivis remplace bien un ablatif primitif. En tout cas, la question n'a point encore été tranchée, et il a paru convenable de grouper ensemble des verbes qui se rapportent à un même ordre d'idées.

βεων. — Xén., *Hier.*, 4, 1 : **μεγάλου ἀγαθοῦ** μειονεκτεῖ. *Anab.*, I, 7, 12 : Ἀβροκόμας ὑστέρησε **τῆς μάχης** ἡμέρας πέντε, Abrocomas arriva cinq jours trop tard pour la bataille. *Agés.*, 2, 1 : ὑστερήσειε **τῆς πατρίδος**. *Cyr.*, III, 1, 19 : τάχει περιεγένου **αὐτοῦ**. *Agés.*, 5, 2 : (Ἀγησίλαος) ἡγεῖτο ἄρχοντι προσήκειν οὐ μαλακίᾳ, ἀλλὰ καρτερίᾳ **τῶν ἰδιωτῶν** περιεῖναι. — Thuc., II, 62, 4 : γνώμῃ προέχειν **τῶν ἐναντίων**. — Dém., 51, 24 : ἀπολείπεσθαί **τινος**, être distancé par quelqu'un, lui être inférieur (cf., au fig. : ἀπολείπεσθαι **καιροῦ**, laisser échapper l'occasion [*litt.* rester en arrière]).

Remarque. — On construit, comme προέχειν, avec le génitif, des verbes intransitifs correspondant au latin **præesse** (προεστάναι, προστατεύειν)[1] et quelques verbes transitifs (προϊστάναι, lat. **præficere**), προτιμᾶν, προκρίνειν, προαιρεῖσθαι, préférer[2].

Au contraire, on construit ὑπερβάλλειν (et le moyen ὑπερβάλλεσθαι) avec l'accusatif de la personne (cf. Xén., *Hell.*, VII, 3, 6) ; il en est de même de ὑπερέχειν (cf. Eur., *Hipp.*, 1365 : ὅδ' ὁ σωφροσύνῃ **πάντας** ὑπερέχων).

Quant à ἐφεστάναι, être préposé à et ἐφιστάναι, préposer à, ils se construisent avec le datif, qui dépend de l'idée contenue dans la préposition.

Ex. : Esch., *Agam.*, 1202 : μάντις μ' Ἀπόλλων **τῷδ'** ἐπέστησεν **τέλει**. — Plat., 1 *Alcib.*, 122 b : ἐφιστάναι στρατηγὸν **τῷ στρατοπέδῳ**. — Arist., *Guêpes*, 955 : (ἐφεστάναι) **προβατίοις**.

G. — Le locatif

§ 1. — Le locatif[3] proprement dit[4].

163. — Définition. — Le locatif était un ancien cas dont la fonction était de marquer *le lieu* ou aussi, par extension, le temps dans lequel l'action se fait (questions *ubi* et *quando*).

Il ne reste plus que quelques traces de ce cas en grec et en latin : χαμαί, **humi**, οἴκοι, **domi**; Πυθοῖ, à Delphes, Μεγαροῖ, à Mégare : **Romæ, Lugduni, ruri, Carthagini, militiæ, pridie, postridie** (p. ***posteri*** **die**), **cotidie** (p. **quotidie**)[5], **diequarti** ou **diequarte, diequinti** ou **diequinte**, etc.

164. — Locatif désignant le lieu de l'action. — En latin, le

1. Pour ces verbes on peut se demander s'ils ne suivent pas l'analogie de ceux qui signifient « commander » (cf. ci-dessus, § 118, 6°) ou si le génitif ne dépend pas de la préposition πρό « devant » ou « avant ». Dans l'un ou l'autre cas, le génitif serait un génitif proprement dit : cela n'est pas douteux.

2. Le génitif avec ces verbes doit dépendre de la préposition : en ce cas, c'est un génitif proprement dit.

3. Le mot *locatif* est un néologisme grammatical, dérivé du latin **locus**, sur le modèle de *vocatif*.

4. J'ai reçu trop tard pour en tirer partie l'étude suggestive de M. V. Henry, *La relation locative dans les langues italiques* (Paris, J. Maisonneuve, 1897).

5. L'orthographe **quotidie** est blâmée par Quintilien (I, 7, 16) : c'était pourtant la seule qui fût conforme à l'étymologie. En effet, la première partie du mot paraît être le *locatif* d'un adjectif qui signifie « chaque » et qui se retrouve, avec le même sens, dans l'expression bien connue : ***quot*annis** (= **omnibus annis**), ainsi que dans plusieurs expressions *archaïques* ou *populaires* : **quotdiebus, quotmensibus** (Juriscons.), **quotkalendis** (Plaut., *Stich.*, 63). Cf. **quotquot annis** et **quotquot mensibus** (Varron). Voy. Riemann, *Synt. lat.*, 2e éd., p. 126, n. 2.

locatif existait encore pour tous les noms de villes ou de petites îles (cf. ci-dessus, § 67, 4°) de la première ou de la deuxième déclinaison employés au singulier; on se servait aussi de **domi,** à la maison, de **militiæ** (opposé à **domi**), à l'armée[1], de **humi,** par terre[2], et à la troisième déclinaison de **ruri,** à la campagne, de **Tiburi,** à Tibur, de **Carthagini,** à Carthage, etc.[3].

Remarques. — I. Le locatif étant considéré par les Latins comme une forme adverbiale[4], il en résultait que :

1° On ne pouvait pas dire **Corinthi, ex quā** (ou **in qua** ou **in quam**)...; mais il fallait dire **Corinthi,** *unde* (ou *ubi* ou *quo*)...

2° Quand le nom de ville devait être accompagné d'une détermination, il se mettait à l'ablatif.

Ex. : Cic., *ad Att.*, XI, 16, 1 : **in ipsā Alexandriā**[5].

De même, on aurait dit : *in urbe* **Alexandriā.**

II. Contrairement à la règle précédente (Rem. I), on pouvait dire **domi** *meæ, tuæ,* etc., *alienæ,* *chez* moi, *chez* toi, etc., *chez* autrui, ou bien encore **domi** *Cæsaris,* chez César. *In* **domo meā,** etc., *in* **domo Cæsaris** avaient un sens un peu différent et signifiaient *dans ma maison,* etc., *dans la maison* de César. Voy. ci-dessus, § 67, 3°, note 3.

III. On rencontre quelquefois, par exception, le locatif des noms de *grandes îles* ou même de *pays*, quand ces noms sont de la première ou de la deuxième déclinaison. C'est ainsi que César a employé **Cypri** (*de B. civ.*, III, 106, 1), Cornélius Népos, **Chersonesi** (*Milt.*, 2, 4) et Cicéron, **Græciæ** (*de Rep.*, III, 9, 14), etc.

IV. Il faut peut-être considérer comme un locatif le génitif **animi,** dans son cœur, construit (surtout dans le *style familier*) avec certains verbes ou adjectifs exprimant un *état passager* de l'âme.

---

1. Il est rare qu'on emploie **militiæ** seul, comme dans Salluste, *Jug.*, 84, 2 : **plerosque** *militiæ,* **paucos fama cognitos accire.**

2. Par analogie, les poètes disent aussi **terræ.** Cf. Ov., *Am.*, III, 2, 25 : **jacent tua pallia** *terræ.*

3. Toutefois, seule la forme **ruri** est d'un emploi général ; le locatif des noms de ville de la troisième déclinaison est rare et c'est l'ablatif qui le remplace presque toujours.

4. Voy. ce que dit Servius (cité par Neue, *lat. Formenlehre*, 1², p. 242), *Comm. in Donat.* (p. 1793 *Putsch*) : « Nomina civitatium nunquam recipiunt præpositiones, quando funguntur vice *adverbiorum*. Verum tamen si ad locum significant, accusativi forma sequenda est, ut *Carthaginem vado;* si de loco, secundum septimum loquimur, ut *Carthagine venio;* si in loco, duplex regula est. Nam si nomen fuerit secundæ declinationis, *adverbium in loco* fit secundum formam genitivi; dicimus enim *Deli fui, Beneventi fui,* quoniam hujus Deli, hujus Beneventi genitivus est ; si autem nomen erit alterius cujuscumque declinationis, tunc formam sequimur dativi casus; dicimus enim *Carthagini fui, Tiburi fui,* quoniam huic Carthagini, huic Tiburi dativus est. »

Les grammairiens latins prenaient faussement ces formes en **-i** pour des datifs.

5. Remarquez l'addition de **in** amenée par la présence de l'adjectif. Remarquez aussi que le nom de ville n'aurait pas pu être accompagné d'un adjectif qualificatif : pour exprimer cette idée : « dans le beau Paris, » le latin eût été obligé de dire : **Lutetiæ,** *in urbe pulcherrimā.* Mais quand l'adjectif fait partie du nom même de la ville, rien n'empêche qu'on le mette, lui aussi, au locatif, si le nom de ville est de la première déclinaison.

Ex. : T.-Live, XXXII, 9, 3 : **Suessæ Auruncæ.**

Ainsi Virgile aurait pu dire **Longæ Albæ,** au lieu de **Longā Albā** (*Én.*, VI, 766). Mais avec **Carthago Nova,** il fallait dire **Carthagine Novā,** parce que **Carthago** est de la troisième déclinaison.

Ex. : Tér., *Ad.*, 610, a : discrucior *animi.* — Cic., *Tusc.*, IV, 16, 35 : pendere *animi. In Verr.*, II, 2, 34, 84 : angi *animi.* — T.-Live, I, 7, 6 : incertus *animi*, etc.[1]

165. — Locatif désignant le moment de l'action. — Ce locatif n'est plus guère représenté en grec que par l'adverbe ὁσημέραι, chaque jour (Arist., *Plutus*, 1006; Thuc., VII, 26; etc.); en latin, il n'en reste que quelques traces. Aux exemples cités plus haut et qui sont presque tous archaïques (cf. § 163) on peut ajouter **belli**, en temps de guerre[2], **vesperi** (à côté de **vespere**), le soir, **die crastini, die proximi**, demain, le lendemain (cf. Plaute, *Mén.*, 1135 : **auctio fiet...** ***mane*** **sane** ***septimi***, la vente se fera dans huit jours au matin)[3].

§ 2. — Le datif grec et l'ablatif latin jouant le rôle de locatif.

166. — Datif grec de lieu. — Pour marquer l'endroit où se fait une action (question *ubi*), le datif ne s'emploie que très rarement, en prose grecque, sans préposition. On dit pourtant d'ordinaire avec certains noms de dèmes de l'Attique : Ἐλευσῖνι, à Éleusis, Μαραθῶνι, à Marathon (au lieu de ἐν Ἐλευσῖνι, ἐν Μαραθῶνι), etc.

Remarques. — I. Au contraire, certains autres noms de dèmes prennent toujours la préposition ἐν.

Ex. : ἐν Ἐλαιεῖ, ἐν Κοίλῃ, ἐν Κολλύτῳ, etc.[4]

D'autres ont un locatif, comme Θορικοῖ, Φαληροῖ, etc.
Seul l'usage peut apprendre ces différents cas.

II. Par raison de symétrie[5], on trouve quelquefois un datif sans préposition employé à côté d'un locatif ou du nom d'un dème.

Ex. : Plat., *Ménex.*, 245 a : ἠσχύνετο τὰ τρόπαια, τά τε **Μαραθῶνι** καὶ **Σαλαμῖνι** καὶ **Πλαταιαῖς**. — Lysias, XIX, 63 (cf. Plat., *Lys.*, 205) : ἐνίκησεν **Ἰσθμοῖ** καὶ **Νεμέᾳ**. — Thuc., I, 143, 1 : κινήσουσι τῶν **Ὀλυμπίασιν** ἢ **Δελφοῖς** χρημάτων.

---

1. Sur cette question, voy. Brenous, *ouv. cité*, p. 126, n. 2, où sont citées les principales opinions émises ; il est très difficile de prendre un parti.

2. Le locatif **belli** (comme **militiæ**) « en temps de guerre », s'oppose toujours à **domi** chez les écrivains classiques.

Ex. : **domi bellique** ou **domi militiæque** ou **belli domique** ou enfin **vel domi vel belli**.

Seuls les auteurs archaïques et les poètes emploient **belli** isolément. Voy. ci-dessus (p. 197, n. 1) ce qui a été dit de **militiæ**.

3. Voy. G. Ebrard, *de Ablativi, Locativi, Instrumentalis... usu*, p. 606.

4. Remarquez aussi que certains noms de dèmes n'étant pas usités, on disait par exemple : ἐν Σκαμβωνιδῶν « dans le dème Skambônides », ἐς (ou ἐν) Σημαχιδῶν « dans le dème Sèmakhides », ἐγ Κυδαντιδῶν « dans le dème Kydantides », etc. Voy. Meisterhans, *ouv. cité*, p. 176, et cf. ci-dessus, § 102, Rem. VI.

5. Voy. ci-dessus, *Introd.*, p. 10.

III. Les poètes emploient très librement le datif-locatif. Dans Homère[1] on trouve construits au datif :

1° Des noms de contrées (**Φρυγίῃ** ναίεσκε, etc.).

2° Des noms se rapportant aux grandes divisions du monde, comme αἰθέρι, οὐράνῳ, οὔρεσι, ou aux endroits où l'homme agit le plus souvent, comme ἀγρῷ, δόμῳ, νόμῳ, πόντῳ, αἰγιαλῷ, χέρσῳ, πεδίῳ, χθονί, μάχῃ, βουλῇ, ἀγορῇ, τραπεζῇ, etc.

3° Des noms désignant certaines parties soit du corps humain, soit d'un objet quelconque, comme ὤμῳ et ὤμοισι, κεφαλῇ, χροΐ, καρδίῃ, φρεσί, θυμῷ, ἀκροτάτῃ κορυφῇ, ἐσχατίῃ πολέμοιο, μύχῳ Ἄργεος, μέσῳ ἕρκεϊ, πρώτῃσι πύλῃσι, γουνῷ ἀλωῆς, βένθεσι λίμνης, τάρφεσιν ὕλης, etc. Les autres poètes ont suivi l'exemple d'Homère.

IV. Les formes Ἀθήνῃσιν, à Athènes, Πλαταίασιν, à Platées, etc., sont d'anciens datifs pluriels employés *adverbialement*. Mais, au point de vue de l'étymologie, tous les datifs pluriels en -σι(ν) sont des formes de locatif.

167. — **Ablatif de lieu.** — Pour remplacer le locatif, qui n'est usité que dans un petit nombre de cas (cf. ci-dessus, § 163), le latin emploie l'ablatif, quand il s'agit de marquer l'endroit où se fait une action.

L'ablatif est ordinairement précédé de la préposition **in**[2].

168. — Cette règle souffre un certain nombre d'exceptions.

Ainsi l'on n'exprime pas la préposition **in** :

1° Devant les *noms de villes*, qui sont au pluriel ou à la troisième déclinaison.

Ex. : **natus est *Athenis*** ou ***Lacedæmone***.

Remarque. — Cette règle s'applique même à des cas comme celui-ci :

Cic., *ad Att.*, XVI, 6, 2 : ***Athenis tuis***[3].

2° Devant l'ancien ablatif **foris** devenu adverbe.

---

1. Voy. Monro, *A Grammar of the Homeric dialect*, 2e éd. (Oxford, 1891), p. 139.

2. Il semble même que dans la langue *archaïque* ou *familière* l'ablatif seul ou précédé de **in** tendait à supplanter le locatif pour les noms de ville de la première ou de la deuxième déclinaison.

Ex. : Plaute, *Bacch.*, 306 : **in *Epheso***. — Justin, XX, 3, 9 : ***Corintho***.

Mais il ne faut rien exagérer et surtout se garder de grossir sans nécessité la liste des passages où l'on peut relever cette incorrection. Ainsi dans Cicéron (*Brut.*, 18, 72 : **captum *Tarento*... Livium**), et dans César (*de B. civ.*, I, 34, 1 : ***Corfinio* captum**), les ablatifs **Tarento** et **Corfinio** ne remplacent pas un locatif : ce sont des ablatifs proprement dits, des ablatifs de la question **unde**, comme le prouve cet exemple :

In Verr., II, 4, 57, 129 : ***ex Macedonia* captum**, « emmené prisonnier de Macédoine. »

Enfin, chez Cic., *ad Att.*, VIII, 3, 6 : **in Cajetā** s'explique par une raison analogue à celle qui a été donnée ci-dessus, § 67, Rem. III. Voy. aussi L. Havet, *Rev. de Phil.*, t. XI, p. 76.

3. Voy. Schultz, *Lat. Sprach.* (Paderborn, Schöningh, 7e éd., 1871), p. 319. Pour Cicéron (*ad Att.*, XI, 16, 1), voy. *Introd.*, p. 10.

3° Quand les mots **terrā**, sur terre, **mari**, sur mer, sont opposés l'un à l'autre (comme dans l'expression **terrā marique**, par exemple), et même quand ils sont employés isolément.

Ex. : Vatin. ap. Cic., *ad Fam.*, V, 9, 2 : ***terrā marique***[1] **conquirere.** — Corn. Nép., *Con.*, 1, 1 : **magnas res *mari* gessit.** — T.-Live, XXIII, 40, 2 : **ut *terrā* rem gereret.**

4° *Ordinairement* devant l'ablatif de **locus**, quand il est accompagné d'un adjectif; *quelquefois* devant l'ablatif de **pars** ou de **regio**, quand il est accompagné d'un adjectif.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, VII, 20, 2 : **remoto, salubri, amœno *loco*.** *Ibid.*, XV, 4, 10 : **altissimo et munitissimo *loco*.** *De Off.*, I, 40, 142 : **ordinem sic definiunt : compositionem rerum aptis et accommodatis *locis***[2]. — Cés., *de B. civ.*, III, 69, 3 : ***eā parte* se recipiebat.** III, 112, 7 : ***reliquis* oppidi *partibus* est pugnatum.** — T.-Live, XXIII, 8, 8 : **hortus erat *posticis* ædium *partibus*.** V, 8, 7 : ***eā regione, quā* M. Sergius præerat, castra adorti sunt.**

5° *Souvent* devant **loco**, quand il signifie en son lieu, à propos[3].

Ex. : Cic., *ad Fam.*, IX, 16, 4 : **etsi posuisti *loco* versus Accianos.** XI, 16, 1 : **epistulæ offendunt non *loco* redditæ.**

6° *Souvent* devant **loco** ou **numero** dans les expressions suivantes :

Ex. : Cic., *ad Fam.*, V, 3, 1 : ***fratris loco* esse,** être comme un frère, tenir lieu de frère. *Div. in Cæcil.*, 19, 61 : ***parentis loco* esse.** — Cés., *de B. Gall.*, VII, 77, 3 : **neque hos habendos *civium loco*** (cf. *de B. civ.*, II, 25, 3, etc.). *De B. Gall.*, VI, 6, 3 : ***hostium* se habiturum *numero* confirmat...** *Ib.*, V, 27, 2 : ***obsidum numero*** (en qualité d'otage) **mitti**[4].

---

1. Sur cette locution consacrée voy. Schmalz, *Prog. Mannheim*, 1881, p. 48; Thielmann, *Apoll.*, p. 20, *Anm.*; Landgraf, *Bayer. Gymn.*, t. XVI, p. 279; Otto (dans l'*Archiv*... de Wœlfflin, t. IV, p. 15). On trouve aussi, mais rarement, **terrā mari** (cf. T.-Live, XLI, 3, 1; XLIV, 22, 8), plus souvent **terrā et mari** (cf. Cic., *ad Att.*, X, 4, 3) ou **mari atque (ac) terrā** (cf. Cic., *in Verr.*, II, 2, 2, 4; Sall., *Catil.*, 53, 2; Flor., II, 8, 11). Il est extrêmement rare que l'ordre des deux termes soit interverti. On cite comme une curiosité **mari terrāque** (T.-Live, XXXVII, 11, 9; 52, 3. Cf. aussi ce passage de T.-Live (XXIII, 26, 2 : **ut Gnæus *terrā*, Publius *navibus* rem gereret**), où **mari** est remplacé par **navibus**.

2. Cet usage remonte à la période archaïque. Voy. Holtze, *Synt. prisc. script. latinorum*, t. I, p. 480; R. Kühner, *Ausf. Gr. d. lat. Spr.*, t. II, 1, p. 258, b; Draeger, *Hist. Synt. der lat. Spr.*, 1², p. 520 et suiv.

3. On trouve aussi, en pareil cas, ***suo*** ou ***idoneo* loco**. L'emploi de ***in* loco** appartient peut être à la langue familière (cf. Ter., *Ad.*, 216 : **pecuniam neglegere *in loco*;** Hor., *Carm.*, IV, 12, 28 : **dulce est desipere *in loco***). C'est d'ailleurs une expression figurée pour **in tempore**. Mais il n'est pas vrai de dire comme Draeger (*ouv. cité*, p. 521) que Cicéron ne l'emploie pas. Cf. *in Verr.*, II, 5, 14, 37.

4. Il est à remarquer que César emploie aussi fréquemment la préposition **in** que l'ablatif seul avec **numero**. Cicéron hésite aussi entre les deux tournures. Voy. Krebs-Schmalz, *Antibarbarus*, s. v. numerus.

7° *Souvent* enfin devant l'ablatif d'un substantif accompagné de **totus** et *quelquefois* aussi devant l'ablatif d'un substantif accompagné de **omnis**, de **medius** ou de **universus**.

Ex. : Cic., *p. Flacc.*, 13, 30 : **qui... *toto mari* dispersi vagabantur.** — Corn. Nép., *Chabr.*, 1, 3 : **hoc... *totā Græciā*[1] famā celebratum est.** — Cés., *de B. civ.*, I, 2, 2 : **delectus *totā Italiā* habiti.** — Cic., *in Verr.*, II, 2, 54, 136 : **Timarchidem *omnibus oppidis* per triennium scitote regnasse.** — Cés., *de B. civ.*, III, 5, 1 : **hiemare Dyrrhacii, Apolloniæ, *omnibusque oppidis maritimis* constituerat** (cf. *ibid.*, *ib.*, 2 : ***omni orā maritimā* classem disposuerat**). — Cic., *de Rep.*, III, 20, 30 : **cum sit nullus *medio mari* testis.** — Cés., *de B. civ.*, III, 89, 2 : ***media acie*** (cf. T.-Live, XL, 32, 4). — T.-Live, XXIII, 19, 9 : ***medio amni.*** — Justin, XII, 5, 4 : **fremere omnes *universis castris* cœpere.**

Remarque. — En dehors des cas qui viennent d'être énumérés, l'omission de la préposition **in** se rencontre surtout chez les poètes et chez les écrivains qui les imitent. Toutefois il semble aussi qu'on en trouve un certain nombre d'exemples dans ce qu'on appelle la langue familière; et c'est par l'influence de cette langue qu'on est convenu d'expliquer les anomalies qu'on rencontre même chez Cicéron et chez César. En voici une : Cicéron, au lieu de la tournure régulière : **Antiochiæ, *in* urbe celebri** a écrit : *P. Arch.*, 3, 4 : **Antiochiæ (nam ibi natus est loco nobili), *celebri* quondam *urbe* et *copiosa*... celeriter antecellere omnibus ingenii gloriā contigit.** Voy. sur cette question, Dræger, *ouv. cité*, I², p. 525 et suiv.

169. — Datif grec de temps. — Le datif remplace, en grec, le locatif, pour marquer *d'une façon précise* le moment où se passe une action ou la date d'un événement (question *quando*).

On construit, en pareil cas, au datif *sans préposition :*

1° Les mots signifiant jour, nuit, mois, année, *lorsqu'ils sont accompagnés d'une détermination* (article, adjectif, nom de nombre ordinal, génitif) indiquant de quel jour, de quel mois, etc., il s'agit.

---

1. Sur l'emploi de l'ablatif seul ou de l'ablatif précédé de **in** avec **totus**, voy. *Revue de Philologie*, t. XII, p. 178 et suiv. Riemann (*Syntaxe latine*, 2e éd., p. 129, n. 4) résume ainsi les résultats de ses recherches :

« Il faut distinguer deux cas : 1° Dans les phrases où il s'agit d'une action qui *s'étend à* un certain espace tout entier, on trouve presque toujours l'ablatif sans préposition (voir les deux premiers exemples cités dans le texte). Mais des exemples pareils doivent peut-être plutôt être considérés comme des ablatifs de la question *quā* (**totā Græciā = per totam Græciam**, cf. § 189). 2° Là, au contraire, où il s'agit de savoir quelles sont, *dans les limites d'un espace donné*, les personnes ou les choses qui répondent à telle ou telle condition, l'ablatif du substantif accompagné de **totus** s'emploie tantôt avec **in**, tantôt sans **in** : Cic., *de prov. cons.*, 4, 7 : **qui locus... *in Græciā totā* tam sanctus fuit...?** à côté de : *P. leg. Manil.*, 11, 31 : **quis... *toto mari* locus... tam firmum habuit præsidium...?** T.-Live, XXIX, 14, 8 : **P. Scipionem... *in totā civitate* virorum bonorum optimum esse**, à côté de : XXVI, 38, 12 : **erant Rhodiæ (naves) longe omnium celerrimæ *totā classe*.** »

Ex. : Xén., *Hell.*, I, 1, 13 : **τῇ ἄλλῃ ἡμέρᾳ** περὶ ἀρίστου ὥραν ἧκον εἰς Προικόννησον (cf., avec ellipse du mot ἡμέρᾳ : τῇ προτεραίᾳ, τῇ ὑστεραίᾳ, τῇ προτέρᾳ, τῇ πρώτῃ, τῇ δευτέρᾳ, etc.). — Eschine, II, 90 : Ἱερὸν ὄρος κατείληφε Φίλιππος Ἐλαφηβολιῶνος μηνὸς **ἕκτῃ** (sc. ἡμέρᾳ) φθίνοντος. — Thuc., I, 117, 3 : οἱ Σάμιοι ἐξεπολιορκήθησαν **ἐνάτῳ μηνί**. — Plat., *Lois*, 767 : μέλλει νέος ἐνιαυτὸς μετὰ θερινὰς τροπὰς **τῷ ἐπιόντι μηνὶ** γίγνεσθαι. — Thuc., I, 103, 1 : οἱ ἐν Ἰθώμῃ **τετάρτῳ ἔτει** ξυνέβησαν. — Arist., *Acharn.*, 84 : **τῇ πανσελήνῳ** (s.-ent. ὥρᾳ), au moment de la pleine lune. *Nuées*, 1197 : **ἕνῃ καὶ νέᾳ** (la précédente lune et la nouvelle, *c.-à-d.* le dernier jour du mois). — Thuc., II, 28, 1 : τοῦ δ' αὐτοῦ θέρους **νουμηνίᾳ** κατὰ σελήνην, le premier jour du mois. — Andocide, I, 137 : χειμῶνος **ὥρᾳ**, dans la saison d'hiver.

2° Les mots désignant des fêtes.

Ex. : Aristophane, *Ois.*, 1519 : **Θεσμοφορίοις** νηστεύομεν. — Platon, *Banq.*, 174 a : χθὲς αὐτὸν διέφυγον **τοῖς ἐπινικίοις**, pendant les fêtes de la victoire. — Dém., XVIII, 54 : **Διονυσίοις τοῖς μεγάλοις, τραγῳδοῖς καινοῖς** (cf. Lucien, *Tim.*, 51).

Remarques. — I. Quand les mots signifiant jour, mois, etc., ne sont pas accompagnés d'une détermination, ils se construisent avec la préposition ἐν[1].

Ex. : Mén., *Sent.*, 150 : **ἐν νυκτὶ** βουλὴ τοῖς σοφοῖσι γίγνεται. — Xén., *Écon.*, 17, 3 : δοκεῖ βέλτιον εἶναι **ἐν τῷ χειμῶνι** παχέα ἱμάτια φορεῖν.

Toutefois dans ces expressions toutes générales, c'est ordinairement le *génitif* que l'on emploie. Voy. ci-dessus, § 137, 1°.

II. Quand les mots jour, nuit, mois, année sont accompagnés d'un adjectif démonstratif, on ajoute très souvent ἐν. Ainsi à côté de τῇδε (ταύτῃ, ἐκείνῃ) τῇ ἡμέρᾳ, on trouve très souvent **ἐν** τῇδε (ταύτῃ, ἐκείνῃ) τῇ ἡμέρᾳ.

III. On ajoute *presque toujours* ἐν aux mots χρόνος et καιρός. Ainsi l'on dit ordinairement **ἐν** τούτῳ ou ἐκείνῳ τῷ χρόνῳ, τῷ καιρῷ.

IV. On ajoute *toujours* ἐν aux expressions formées d'adjectifs ou d'adverbes employés substantivement, comme ἐν ὑστέρῳ, ἐν τῷ παρόντι, ἐν τούτῳ, ἐν τῷ ποτε, ἐν τῷ παραχρῆμα.

---

1. On ajoute aussi la préposition ἐν, quand la date est indiquée par tel ou tel événement.

Ex. : Eschine, II, 123 : φής με **ἐν τῇ προτέρᾳ πρεσβείᾳ** λαθεῖν σαυτὸν συνεστηκότα ἐπὶ τὴν πόλιν, **ἐν** δὲ **τῇ ὑστέρᾳ** αἰσθέσθαι.

Mais cette règle paraît ne s'être établie qu'assez tard ; les exceptions sont fréquentes, surtout chez Thucydide, qui écrit :

Τῇ προτέρᾳ παρουσίᾳ (I, 128, 3), ἐκείνῃ τῇ ἐσβολῇ (II, 20, 1 ; 3 ; cf. Hér., VI, 92), μάχῃ ἐν τῇ ἡμετέρᾳ χώρᾳ γενομένῃ (III, 54, 2 ; cf. Hér., IX, 102), τῇ προτέρᾳ ἐκκλησίᾳ (I, 44, 1 ; cf. Eschine, II, 65 ; III, 34), à côté de ἐν τῇ ὑστεραίᾳ (sc. ἐκκλησίᾳ).

170. — Quand on veut indiquer, non pas la date d'un fait, mais *l'espace dans les limites duquel* se place tel ou tel événement, on emploie nécessairement la préposition ἐν avec le datif.

> Ex. : Lysias, XIX, 60 : **ἐν ἑβδομήκοντα ἔτεσιν** οὐδ' ἂν εἷς λάθοι πονηρὸς ὤν.

Remarque. — De même ἐν est nécessaire, quand on veut marquer *combien de temps* il faut pour que telle ou telle chose se fasse[1].

> Ex. : Thuc., II, 58, 3 : ὁ μὲν οὖν Ἅγνων... ἀνεχώρησεν..., ἀπὸ τετρακισχιλίων ὁπλιτῶν χιλίους καὶ πεντήκοντα τῇ νόσῳ ἀπολέσας **ἐν τεσσαράκοντα μάλιστα ἡμέραις**[2]. — Diphile, *fr.*, 99 : ἔργον συναγαγεῖν σωρὸν **ἐν πολλῷ χρόνῳ**, | **ἐν ἡμέρᾳ** δὲ διαφορῆσαι ῥᾴδιον. — Mén., *Sent.*, 492 : οὐ ῥᾴδιον ἄνοιαν **ἐν μικρῷ** μεταστῆσαι **χρόνῳ**. — Lys., II, 54 : οὐ ῥᾴδιον τὰ **ἐν ἅπαντι τῷ χρόνῳ** πραχθέντα **ἐν μιᾷ ἡμερᾳ** δηλωθῆναι.

Toutefois on dit aussi souvent μιᾷ ἡμέρᾳ, μιᾷ νυκτί que ἐν μιᾷ ἡμέρᾳ, ἐν μιᾷ νυκτί, en un seul jour, en une seule nuit[3].

> Ex. : Thuc., VI, 27, 1 : Ἑρμαῖ **μιᾷ νυκτὶ** οἱ πλεῖστοι περιεκόπησαν τὰ πρόσωπα.

171. — **Ablatif de temps**. — L'ablatif sert en latin à remplacer le locatif, quand il s'agit de marquer le *moment précis* où se fait une action (question *quando*).

On construit, en pareil cas, à l'ablatif *sans préposition :*

1° Les substantifs signifiant heure, jour, nuit, mois, année, été, hiver, temps, époque, etc.

> Ex. : Cic., *de Nat. deor.*, II, 67, 69 : ***quā nocte*** **natus est Alexander,** ***eādem*** **Dianæ Ephesiæ templum deflagravit.** — Cés., *de B. Gall.*, VII, 11, 6 : **ne *nocte*** (de nuit) **ex oppido perfugerent.** IV, 29, 1 : ***eādem nocte*** **accidit, ut...**[4] *De B. civ.*, II, 23, 2 : **hic locus... habet non incommodam *æstate* stationem.** *De*

---

1. L'omission de ἐν en pareil cas est rare à la bonne époque, même chez les poètes (voy. Krüger, *ouv. cité*, 2e partie, *Syntaxe poétique et dialectale*, p. 45, Rem. IX). Quand la préposition manque, c'est que le datif remplace l'*instrumental;* en tout cas, on peut le considérer comme tel. Voy. en latin : **Agamemnon vix *decem annis* urbem unam cepit,** où l'ablatif est un instrumental (cf. ci-après, § 188, 4°) indiquant le nombre d'années qu'il a fallu pour prendre Troie.
2. Pour rendre cette idée : « *en moins de* (vingt jours », etc.), le grec se sert ordinairement de la préposition ἐντός suivie du génitif.

   Ex. : Thuc., IV, 39, 3 : **ἐντὸς** γὰρ **εἴκοσιν ἡμερῶν** ἤγαγε τοὺς ἄνδρας, ὥσπερ ὑπέστη. Corp. Inscr. Att., I, 57, 6 ; 2, 14 : **ἐντὸς τριάκοντα ἡμερῶν**. Voy. Meisterhans, *ouv. cité*, p. 167, 14.
3. Mais si l'adjectif μιᾷ n'est pas exprimé, il faut de toute nécessité dire : ἐν ἡμέρᾳ « en un jour ».
4. Le latin ne distingue pas comme le grec νυκτός « de nuit » et ἐν νυκτί, ou (sans préposition, avec l'article, un démonstratif, etc.) τῇ νυκτί, ταύτῃ τῇ νυκτί, etc.

B. Gall., IV, 1, 1 : ***eā***, quæ secuta est, ***hieme***... VI, 37, 1 : ***hoc ipso tempore*** Germani equites interveniunt[1].

2° Les substantifs désignant *les fêtes*.

Ex. : Plaute, *Cas. prol.*, 27 : ***ludis***, à l'époque des jeux. — Cic., *Brut.*, 18, 73 : **Livius docuit fabulam *ludis* Juventatis.** *Ad Fam.*, XII, 25, 1 : ***Liberalibus*** (sc. **ludis**) **litteras accepi tuas.** *Ibid.*, ***Quinquatribus*** **frequenti senatu causam tuam egi.** *Ad Att.*, II, 19, 3 : ***gladiatoribus***, au moment des combats de gladiateurs. Etc.

3° Des substantifs désignant tel ou tel *événement* qui sert à en dater un autre[2] :

Cés., *de B. Gall.*, I, 50, 3 : **solis *occasu* suas copias Ariovistus reduxit** (on dirait aussi ***ortu solis***). — Cic., *de imp. Pomp.*, 8, 20 : ***Lucili adventu*** **maximæ Mithridatis copiæ omnibus rebus ornatæ atque instructæ fuerunt.** (Cf. Cés., *de B. Gall.*, III, 23, 4 ; VII, 5, 2 ; 65, 5 ; V, 54, 2, etc.) *In Cat.*, 1, 3, 7 : ***discessu ceterorum.*** *Brut.*, 18, 73 : ***Senensi prœlio***, à l'époque de la bataille du Métaure (près de Sienne). — Corn. Nép., *Pel.*, 4, 2 : ***Leuctricā pugnā.*** — Cic., *Cat. maj.*, 6, 16 : ***Pyrrhi bello*** (cf. **secundo bello Punico**). — T.-Live, XXIII, 14, 4 : ***commissione*** **Græcorum** (sc. **ludorum**), lors de la célébration des *ludi Græci*. — Cic., *Phil.*, 8, 3 : ***bello*** **vacationes valent, *tumultu* non valent.**

Remarque. — Toutefois, en pareil cas, l'addition de **in** n'est pas une faute et se rencontre assez souvent.

---

1. Avec les mots **tempus**, **tempestas** et **ætas**, on ajoute quelquefois ***in***, mais, en pareil cas, l'expression prend un sens figuré. Ainsi **tempore** (*toujours* chez Cicéron) ou ***in* tempore** (cf. gr. ἐν καιρῷ) signifie « à propos » ; ***in* tempore hoc** (Tér., *Andr.* 819) « dans cette *circonstance* » : ***in* illo tempore civitatis** « dans cette grave situation, dans ce danger de l'État » (Cic., *Phil.*, 5, 4) : **tali tempore** ou ***in* tali tempore** « dans une situation si grave » (cf. Schmalz, *über den Sprachgebrauch des Asinius Pollio*, p. 85) : **alia *in* tempestate** (Sall., *Jug.*, 78, 2) « dans une autre circonstance, avec un autre état de l'atmosphère » ; Sall., *Jug.*, 66, 3 : **milites palantes, inermos, quippe *in tali die*** (« un jour de fête ») **ac sine imperio aggrediuntur** ; T.-Live, I, 18, 1 : **Curibus Sabinis habitabat consultissimus vir, ut *in* illā quisquam ætate** (« à une époque aussi reculée et si arriérée ») **esse poterat.** Pour l'usage de Cicéron, voy. Schultz, *ouv. cité*, p. 377.

Avec les substantifs désignant un des âges de la vie, l'usage classique exige l'emploi de la préposition ***in***.

Ex. : ***in* pueritia, *in* adulescentia, *in* juventute, *in* senectute, *in* vita,**

sauf quand ces substantifs sont accompagnés d'un adjectif.

Ex. : ***summā***, ***extremā*** **senectute** ; ***ineunte*** **ætate**, etc.

Dans la latinité postérieure, l'emploi de **in** devant un ablatif de temps se généralise de plus en plus. Voy. Dræger, *ouv. cité*, t. I[2], p. 532.

2. Cette construction est tout à fait exceptionnelle en grec. Voy. ci-dessus, p. 202, n. 1.

Ex. : Cés., *de B. civ.*, I, 47, 2 : **primo *congressu*** (mais *ibid.*, I, 46, 4 : ***in* primo *congressu***), au premier choc. — Cic., *ad Att.*, IX, 8, 3 : **tertio *consulatu***. *De Orat.*, I, 1, 3 : ***consulatu***[1] (à l'époque de mon consulat) **devenimus in medium rerum omnium certamen atque discrimen** (mais T.-Live, XXIII, 34, 15 : **subegerat *in consulatu* Sardos**; cf. XXV, 2, 4 : **cui Sicilia provincia *in prætura* fuerat**). — T.-Live, XXIV, 1 13 : ***pace* ac *bello*;** II, 1, 1 : ***pace belloque*** (mais Cic., *in Verr.*, II, 4, 4, 7 : **cum *in pace*, tum etiam *in bello***[2].

De même, on dit **principio** ou ***in* principio** (Cic., *de Orat.*, I, 48, 209), au début.

172. — L'ablatif de temps s'emploie aussi pour marquer *l'espace dans les limites duquel* tel ou tel événement se place.

L'ablatif *seul* sert à désigner *depuis combien de temps* une chose n'a plus lieu.

Ex. : Cic., *p. Rosc. Am.*, 27, 74 : **qui Romam *multis annis*** (depuis beaucoup d'années) **non venit.**

Mais, en dehors de ce cas particulier, l'ablatif peut être employé a) seul ou b) précédé de la préposition **in**.

a) Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 3, 8, 21 : **Verres *tot annis*... inventus est qui hæc... everteret.** — Sall., *Jug.*, 38, 9 : **ut *diebus decem*** (dans l'espace de dix jours) **Italiā decederet.**

b) Ex. : Sall., *Jug.*, 28, 2 : **decrevere... uti *in* diebus *proxumis decem* Italiā decederent**[3]. — Corn. Nép., *de Reg.*, 2, 3 : **neque *in tam multis annis***[4] **cujusquam ex sua stirpe funus vidit.**

Remarques. — I. Dans la bonne langue, on emploie *toujours* la préposition **in** avec l'ablatif, quand il s'agit de marquer *combien de fois* une action se répète *par heure*, *par jour*, etc.

---

1. Cette construction de **consulatu**, etc., est tout à fait exceptionnelle, il faut bien le reconnaître; on la retrouve chez Tacite :

Hist., I, 48 : **Vinius *proconsulatu* Galliam Narbonensem severe integreque rexit.** *Ann.*, III, 28 : **sexto demum consulatu Cæsar Augustus..., quæ *triumviratu* jusserat, abolevit.**

2. T.-Live emploie indifféremment **bello** et **in bello**; voy. M. Müller (éd. de T.-Live, appendice au livre II, p. 152 et suiv.). Mais, quoique Cicéron emploie aussi **bello** tout seul, au lieu de **in bello**, il semble bien qu'il se sert surtout de la première des deux constructions, quand **bello** est accompagné d'un adjectif ou d'un génitif.

3. Un exemple comme celui-ci : Sall., *Jug.*, 96, 1 : **Sulla sollertissumus omnium *in paucis tempestatibus* factus est**, ne rentre pas dans le cas particulier dont il est question ici. On attendrait plutôt l'ablatif instrumental. Voy. ci-dessus, p. 203, n. 1 et ci-après § 188, 4°.

4. On enseigne quelquefois qu'on peut, en pareil cas, employer **intra** avec l'accusatif. Mais il faut remarquer qu'une expression comme ***intra* dies centum** peut signifier soit « dans l'espace de cent jours (d'ici à cent jours) », soit « en moins de cent jours » (cf. gr. ἐντός avec le gén., ci-dessus, p. 203, n. 2. On trouve aussi **inter**, qui peut signifier « dans l'espace de ».

Ex. : Cic., *de imp. Pomp.*, 23, 68 : **qui *inter tot annos* unus inventus sit quem socii... venisse gaudeant.**

C'est une extension de l'emploi bien connu de **inter** signifiant « pendant » (cf. **inter prœlium**).

Ex. : Plaut., *Bacch.*, 1127 : **ter *in anno*.** — Cic., *Tusc.*, V, 35, 100 : **bis *in die* saturum fieri.** *De Nat. deor.*, II, 40, 102 : **sol binas *in singulis annis* reversiones facit**[1].

II. L'expression **paucis diebus**, en peu de jours, peut signifier aussi peu de jours après.

Ex. : Cés., *de B. civ.*, II, 21, 4 : **ipse Tarraconem *paucis diebus* pervenit.** — Sall., *Jug.*, 13, 6 : ***paucis diebus* Romam legatos mittit.** *Ibid.*, 35, 9 : **ipse *paucis diebus* profectus est** (cf. 39, 4)[2].

De même **paucis diebus quibus...** signifie peu de jours après que...

Ex. : Cés., *de B. Gall.*, III, 23, 2 : **oppidum *paucis diebus, quibus* eo ventum erat, expugnatum cognoverant** (cf. *ib.*, IV, 18, 1 ; V, 26, 1 ; *de B. civ.*, I, 48, 1 ; II, 32, 5)[3]. Cf. Planc. ap. Cic., *ad Fam.*, X, 18, 4 : **ipse *diebus octo, quibus* has litteras dabam** (huit jours après la date de cette lettre), **cum Lepidi copiis me conjungam.** — Cic., *p. Rosc. Am.*, 37, 105 : **mors Sex. Roscii *quatriduo, quo* is occisus est** (quatre jours après le meurtre), **Chrysogono nuntiatur**[4].

III. On ajoute à l'ablatif le démonstratif **hic** pour indiquer que le moment présent est compris dans l'espace de temps passé ou à venir qu'on a en vue.

Ex. : Cic., *de Rep.*, I, 37, 58 : **ergo *his annis quadringentis*** (il y a aujourd'hui quatre cents ans) **Romæ rex erat?** — *Somn. Scip.*, 2 : **hanc urbem *hoc biennio* evertes** (dans deux ans à partir d'aujourd'hui)[5].

173. — Ablatif absolu. — C'est à l'ablatif de temps qu'il faut sans doute rattacher la construction de l'ablatif absolu. Souvent en effet une proposition à l'ablatif sert à déterminer le moment où a lieu l'action signifiée par la proposition principale et il est fort possible que ç'ait été là *le point de départ* du développement ultérieur de cette construction, bien que, dans certains cas, l'ablatif absolu puisse se rattacher à l'ablatif d'accompagnement.

Quoi qu'il en soit, la question de l'ablatif absolu appartient surtout à la théorie du participe et c'est au chapitre du *Participe* qu'il en sera traité.

174. — Ablatif au lieu de l'accusatif. — L'ablatif se rencontre *quelquefois* au lieu de l'accusatif (voy. ci-dessus, § 72 et § 73) pour exprimer une idée d'étendue soit dans l'espace, soit dans le temps.

---

1. Les exceptions à cette règle sont assez rares à l'époque archaïque (cf. cependant Caton, *R. R.*, 157, 4) : elles deviennent plus fréquentes chez les poètes (cf. Virg., *Égl.*, II, 42 ; III, 34) et surtout chez les écrivains de l'époque postérieure (cf. Spart., *Hadr.*, 9, etc.).

2. L'emploi de **in**, en pareil cas, paraît appartenir à la langue familière.

Ex. : Tér., *Andr.*, 104 : **ferme *in diebus paucis*, quibus hæc acta sunt** (« peu de jours après ces événements »), **Chrysis vicina hæc moritur**.

3. Voy. Zumpt, *Lateinische Grammatik* (Berlin, Dümmler, 12e éd., 1865), § 484 ; Dræger, *ouvr. cité*, § 224, 8, t. I², p. 533.

4. On pourrait rattacher à ces locutions les ablatifs **longo intervallo** ou **intervallo** tout seul (cf. Cic., *p. Mur.*, 9, 21 : **cum *longo intervallo* veneris** ; *Or.*, 66, 222 : **nisi *intervallo* dixisset**) ; mais il vaut peut-être mieux y voir soit un ablatif d'accompagnement (§ 180), soit un ablatif de manière (§ 183).

5. Voy. aussi ci-dessus, p. 73, n. 1.

L'emploi de l'ablatif pour désigner l'étendue dans l'espace est exceptionnel, sauf dans les cas signalés plus haut (§ 72, Rem. 1)[1].

Quant à l'ablatif de *durée*, très rare chez Cicéron et chez César, il devient plus fréquent à partir de T.-Live.

Ex. : T.-Live, XXI, 2, 1 : **bello quod... *novem annis* gessit** (cf. *ib.*, 4, 10; XXII, 30, 9; 60, 10; 61, 9; XXII, 15, 3; 28, 6; XXVI, 9, 2; 51, 3, etc.).

H. — L'instrumental[2].

175. — Définition. — L'instrumental était un ancien cas de la déclinaison indo-européenne, qui servait à rendre les mêmes idées que notre préposition avec, c'est-à-dire à marquer tantôt une idée d'*accompagnement* tantôt une idée d'*instrument* ou de *moyen*[3].

L'instrumental ayant disparu en grec et en latin[4], les fonctions de ce cas ont été dévolues, en grec, au *datif;* en latin, à l'*ablatif.*

§ 1. — Le datif grec et l'ablatif latin exprimant une idée d'accompagnement.

176. — Datif grec d'accompagnement. — Le datif sans préposition s'emploie pour marquer une idée d'*accompagnement*

1° Avec les verbes ἕπεσθαι, ἀκολουθεῖν, suivre, accompagner et avec les verbes de sens analogue[5].

Remarque. — Avec ἕπεσθαι et ἀκολουθεῖν on emploie quelquefois la préposition μετά et le génitif, au lieu du datif seul, pour insister sur l'idée d'accompagnement.

Ex. : Xén., *Hell.*, V, 2, 19 : **μετὰ τῶν κρατούντων** ἕπεσθαι κερδαλέον ἐστίν. — Isocr., XIV, 15 : τοῖς μὲν σώμασι **μετ' ἐκείνων** ἀκολουθεῖν ἠναγκάζοντο, ταῖς δ' εὐνοίαις μεθ' ὑμῶν ἦσαν.

En pareil cas, les verbes prennent à peu près le sens de marcher aux côtés de[6].

---

1. Quelques emplois sont douteux. Ainsi dans César (*de B. Gall.*, IV, 35, 3 : **quos *tanto spatio* secuti**) et dans T.-Live (XXVI, 51, 4 : **legiones in armis quattuor millium *spatio* decucurrerunt**), il faut peut-être voir des ablatifs de la question *qua*. Voy. ci-après, § 189.
2. Le mot *instrumental* date du xive siècle, où il est adjectif et signifie « qui sert d'instrument, de moyen » ; les grammairiens modernes en ont fait un substantif servant à désigner le cas qui, dans certaines langues, signifie l'instrument, le moyen.
3. On donne quelquefois le nom de *sociatif* ou *comitatif* au cas qui exprime l'idée d'accompagnement et l'on réserve alors le nom d'*instrumental* au cas signifiant l'instrument ou le moyen.
4. Cependant il en reste des traces dans la formation de certains adverbes ou de certaines locutions adverbiales. Voy. B.-Delbrück, *Vergl. Synt.*, p. 575 sqq.
5. Voy. B.-Delbrück, *die Grundlagen d. griechischen Syntax*, p. 59. Pour les verbes signifiant contact amical ou hostile, voy. ce qui a été dit ci-dessus, p. 87, n. 1 ; et pour les verbes composés avec σύν, voy. aussi ci-dessus, p. 84, n. 3.
6. Les verbes ἕπεσθαι et ἀκολουθεῖν signifient aussi « suivre les conseils de », « obéir à » ; employés de cette façon, ils se construisent aussi avec le datif, mais c'est alors un datif proprement dit analogue à celui qu'on trouve après πείθεσθαι « obéir à ».

2° En parlant d'*opérations militaires*, on met au datif, à côté d'un verbe signifiant marcher[1], le nom qui désigne les troupes que le général a avec lui.

Ex. : Thuc., I, 61, 4 : ἐπορεύοντο **τρισχιλίοις** μὲν **ὁπλίταις** ἑαυτῶν, **ἱππεῦσι** δὲ **ἑξακοσίοις**. — Xén., *Cyr.*, V, 3, 35 : **ἵπποις** τοῖς δυνατωτάτοις καὶ **ἀνδράσι** πορευώμεθα[2].

3° Avec l'adverbe ἅμα, en même temps que, avec et peut-être avec ὁμοῦ, en compagnie de, en même temps que, le datif remplace un instrumental primitif.

Ex. : Hom., *Il.*, IX, 682 : ἅμ' **ἠοῖ** φαινομένηφιν (Cf. Thuc., I, 48, 2 : καὶ ἅμα **ἕῳ** πλέοντες et les expressions connues ἅμ' **ἡμέρᾳ**, ἅμα **τῇ ἡμέρᾳ**). XVI, 257 : ἅμα **τινὶ** στείχειν. V, 867 : ὁμοῦ **νεφέεσσιν**. — Eschyle, *Perses*, 426 : οἰμωγὴ ὁμοῦ **κωκύμασιν**. — Xén., *Eq.*, 7, 1 : τὰς ἡνίας ὁμοῦ **τῇ χαίτῃ**[3].

Remarque. — L'idée d'*accompagnement* est souvent rendue en grec par le pronom αὐτός joint au datif.

Ex. : Hér., III, 126 : ἱππεὺς **αὐτῷ ἵππῳ**. — Thuc., II, 90, 6 : μίαν δὲ (ναῦν) **αὐτοῖς ἀνδράσιν** (avec les hommes qui le montaient)[4] εἷλον ἤδη (cf. Xén., *Hell.*, I, 2, 12)[5].

177. — Par extension, le datif sert aussi à marquer :

1° Les *circonstances* qui *accompagnent* une action.

2° La *manière* dont l'action se fait.

178. — Datif indiquant les circonstances d'une action. — Le datif grec exprime quelquefois les circonstances qui accompagnent un fait[6].

Ex. : Thuc., VIII, 27, 6 : οἱ Ἀθηναῖοι **ἀτελεῖ τῇ νίκῃ** ἀπὸ τῆς Μιλήτου ἀνέστησαν. — Xén., *Anab.*, I, 7, 4 : **κραυγῇ πολλῇ** ἐπίασιν.

---

1. On trouve déjà dans Homère (*Od.*, XI, 160) : ἦ νῦν δὴ Τροίηθεν ἀλώμενος ἐνθάδ' ἱκάνεις | **νηΐ** τε καὶ **ἑταροῖσι** πολὺν χρόνον...

2. Xénophon aurait pu dire aussi : **λαβόντες** ἵππους τοὺς δυνατωτάτους... πορευώμεθα, en employant soit le participe λαβών, soit ἄγων, soit ἔχων, qui servent, comme on sait, à rendre l'idée de notre préposition « avec ».

3. L'adverbe ὁμοῦ a fini par signifier « près de » ; employé ainsi il se construit encore avec le datif.

Ex. : Xén., *Hell.*, IX, 5, 15 : **ὁπλίταις** ὁμοῦ γίγνεσθαι « arriver près des hoplites ».

4. Le démonstratif ajoute au sens une idée qu'on pourrait rendre en français par *eux aussi*.

5. Le pronom αὐτός ainsi employé est très rarement accompagné de l'article. Cf. cependant Soph., *Aj.*, 27 : αὐταῖσι **ταῖς** κνήμαισιν, et voy. *Revue critique*, 1881, t. II, p. 295.

6. Cet usage remonte aux origines de la langue grecque. Cf. Hom., *Il.*, XXIII, 696 : οἱ μιν ἄγον... **ἐφελκομένοισι πόδεσσιν**. On retrouve ce datif dans la formule si fréquente sur les inscriptions : **ἀγαθῇ τύχῃ** (τῶν Ἀθηναίων) ; cette formule indique *les circonstances* dont on souhaite que soit *accompagnée* l'exécution des mesures prises par le peuple.

Remarque. — Ce datif peut être dans certains cas remplacé par μετά avec le génitif.

Ex. : Plat., *Apol.*, 34 c : ἱκέτευσε... **μετὰ** πολλῶν δακρύων. — Lys., II, 55 : **μετὰ** πλείστων πόνων... ἐλευθέραν... ἐποίησαν τὴν Ἑλλάδα.

Mais on dira : δρόμῳ, en courant (Thuc., VI, 103, 3), φυγῇ, en déroute (Thuc., IV, 115, 2; Plat. *Banq.*, 221 a). De même c'est bien le datif qu'on attend dans une phrase comme celle-ci :

Thuc., I, 49, 3 : διέκπλοι δ'οὐκ ἦσαν, ἀλλὰ **θυμῷ** καὶ **ῥώμῃ** τὸ πλέον ἐναυμάχουν ἢ **ἐπιστήμῃ**.

Il est vrai que ces trois datifs (le dernier surtout) sont presque déjà des datifs de *moyen*.

179. — Datif de manière. — Le datif grec sert à exprimer la manière dont se fait une action.

Ce datif est usité d'abord dans certaines expressions toutes faites qui ont la valeur d'adverbes, comme βίᾳ, par force, δόλῳ, par ruse, σπουδῇ, à la hâte ou bien avec conscience, avec zèle, ou enfin sérieusement; σιγῇ, en silence, ἡσυχῇ, tranquillement, ἀνάγκῃ, par nécessité, κομιδῇ, avec soin et ordinairement tout à fait; πεζῇ, à pied, δημοσίᾳ, κοινῇ (lat. **publice**), ἰδίᾳ (lat. **privatim**), δίκῃ, justement, ἐπιμελείᾳ, avec diligence[1].

En dehors de ces locutions adverbiales, on n'emploie ainsi que le datif d'un substantif accompagné soit d'un *adjectif*, soit d'un *génitif*.

Ex. : τούτῳ τῷ τρόπῳ, de cette manière, ἄλλῳ τρόπῳ, d'une autre manière, οὐδενὶ τρόπῳ, d'aucune manière, παντὶ τρόπῳ, de toute façon, etc.; βίᾳ τίνος, en faisant violence à quelqu'un, *c.-à-d.* malgré quelqu'un, etc.

Remarque. — On emploie du reste plus souvent, pour signifier la manière, des adverbes, δικαίως, avec justice, ἀληθῶς, en vérité, etc., ou des expressions formées au moyen de prépositions.

Ex. : μετὰ τοῦ λόγου, avec raison, conformément à la raison, μετὰ δικαιοσύνης, ἐν δίκῃ, justement, etc.

180. — Ablatif exprimant une idée d'accompagnement. — L'ablatif latin remplace l'instrumental primitif et exprime une idée d'accompagnement :

1° Avec les participes **comitatus**, accompagné de, **stipatus**, entouré d'une foule de, **junctus**, **conjunctus**, uni à, en compagnie de[2].

Ex. : Cic., *p. Cæl.*, 14, 37 : **ideo viam munivi, ut eam tu *alienis viris* comitata celebrares?** (cf. T.-Live, XXXVIII, 52, 5; Virg.,

1. Les poètes emploient ce datif assez librement.

Ex. : Hom., *Il.*, XVIII, 572 : **μολπῇ** τ' **ἰυγμῷ** τε ποσὶ σκαίροντες ἕποντο. *Od.*, XIII, 76 : καθῖζον ἐπὶ κληῖσιν ἕκαστοι **κόσμῳ**. — Soph., *Œd. r.*, 51 : **ἀσφαλείᾳ** (= ἀσφαλῶς). *Ant.*, 620 ; **σοφίᾳ**, « avec sagesse ». — Eur., *Alc.*, 286 : δῶμα ναίειν **τυραννίδι**, etc.

2. Les poètes construisent ainsi **maritus** et, par extension, le verbe **maritare**.

Ex. : Hor., *Carm.*, III, 5 (5-6) : ***conjuge barbarā* maritus**. — Ov., *Hér.*, 3, 134 : ***fratre* marita soror**. — Hor., *Epod.*, 2, 18 : **vitium *propagine alta* maritat populos** (cf. Col., XI, 2, 79 : **ulmi quoque *vitibus* recte maritantur**).

En., I, 312 ; II, 580 ; IX, 48 ; X, 186 ; TAC., *Agr.*, 40 ; *Ann.*, XIV, 8). *Phil.*, 2, 3, 6 : **stipatus *armatis*** (cf. T.-LIV., III, 56, 2). *Ibid.*, 5, 7, 20 : **mendicitas *avididate* conjuncta.**

2° En parlant d'*opérations militaires*, on met à l'ablatif, à côté d'un verbe signifiant marcher, le nom qui désigne les troupes que le général a avec lui.

Ex. : CÉS., *de Bell. civ.*, I, 41, 2 : ***omnibus copiis*... ad Ilerdam[1] proficiscitur.** — T.-LIVE, XXI, 26, 3 : **profectus... sexaginta *longis navibus*** (cf. XXVIII, 38, 1).

REMARQUE. — En pareil cas, l'addition de **cum** à l'ablatif est très fréquente[2] ; elle est *presque obligatoire*, quand le chiffre des troupes emmenées est indiqué d'une façon précise.

Ex. : CÉS., *de B. Gall.*, I, 38, 1 : **Ariovistum *cum suis omnibus copiis* ad occupandum Vesontionem... contendere.** (Cf. *Ibid.*, I, 2, 1 ; IV, 21, 3 ; VII, 62, 10 ; 79, 1, etc.). — *De B. Gall.*, III, 1, 13 : **P. Crassum *cum cohortibus legionariis duodecim* et magno numero equitatus in Aquitaniam proficisci.**

3° Avec la préposition **cum**, avec, *c.-à-d.* en compagnie de..., l'ablatif tient la place d'un instrumental primitif.

Ex. : CÉS., *de B. civ.*, II, 39, 1 : **Curio cum *omnibus copiis* exierat.** *de B. Gall.*, I, 47, 1 : **de his rebus... agere *cum eo*.**

181. — Par extension, l'ablatif d'accompagnement sert aussi à marquer :

1° les *circonstances* qui *accompagnent* une action ;

2° la *manière* dont l'action se fait.

182. — Ablatif indiquant les circonstances d'une action. — L'ablatif exprime souvent les circonstances qui accompagnent une action ; cet emploi de l'ablatif est plus étendu que l'emploi correspondant du datif grec.

Ex. : CIC., *de Fin.*, II, 21, 69 : ***pulcherrimo vestitu* et *ornatu regali* in solio sedentem.** — T.-LIVE, XXI, 35, 1 : **saltus... haud sine clade, *majore* tamen jumentorum quam hominum *pernicie* superatus est.** XXII, 46, 6 : **Hispani *linteis*... *tunicis*... constiterant.**

Dans ce cas, on emploie fréquemment, au lieu de l'ablatif seul, l'ablatif précédé de **cum**.

Ex. : CIC., *In Verr.*, II, 4, 24, 54 : **in hac officina majorem partem diei *cum tunica pulla* sedere solebat.** — T.-LIVE, II, 45, 10 : ***cum majore sua* quam hostium *jacturā* dimicavit.**

---

1. Voy. ci-dessus, § 67, REM. IV, 1°.
2. Voyez les exemples de César dans R. MENGE et S. PREUSS, *Lexicon Caesarianum*, s. v. COPIA.

REMARQUE. — On peut rattacher à cet emploi particulier de l'ablatif les expressions **commodo rei publicæ, bono, malo publico**[1]. Cf. T.-LIVE, XXV, 4, 7 : **cum vim eam contra rem publicam et** ***pernicioso exemplo*** **factam senatus decresset.**

183. — Ablatif de manière. — A cet emploi de l'ablatif se rattache celui qui sert à indiquer la manière dont se fait une action. Il est très fréquent en latin.

On le rencontre d'abord dans certaines expressions toutes faites, qui sont de véritables locutions adverbiales, comme **consilio**, à dessein, **ordine**, avec ordre, selon les règles, **ratione, via, arte**, avec méthode, **vi**, avec violence, **jure**, avec raison, **injuriā**, à tort, **consuetudine**, comme d'habitude (cf. **moribus**, CIC., *p. Sest.*, 41, 88), **cursu**, en courant, **pedibus**, à pied, **silentio**, en silence, **casu**, par hasard, **agmine**, en ordre de marche, ***vitio*** **creatus**, nommé contrairement aux lois, d'une façon irrégulière, etc.[2].

En dehors de ces locutions adverbiales, qui sont relativement en petit nombre, l'ablatif de manière ne peut s'employer qu'accompagné soit d'un adjectif soit d'un génitif.

EX. : CIC., *de Nat. deor.*, II, 28, 71 : **deos semper** ***purā, integrā, incorruptā*** **et** ***mente*** **et** ***voce*** **veneremur.** *De Rép.*, VI, 15, 15 : **stellæ circos suos orbesque conficiunt** ***celeritate mirabili.*** *Phil.*, 1, 5, 12 : **quis unquam** ***tanto damno*** **senatorem coegit?** *Ib.*, 1, 4, 9 : **Brutum vidi;** ***quanto meo dolore*** **non dico.** — CORN. NÉP., 1, 2, 2 : **Miltiades** ***summā æquitate*** **res constituit Chersonesi.**

L'adjectif peut être remplacé par un génitif surtout après les ablatifs qui veulent dire à la manière de (**more, modo, ratione**)[3], mais même en dehors de ce cas on trouve :

CIC., *de Orat.*, I, 57, 242 : **bonā veniā** ***hujus optimi viri*** **dixerim.** — T.-LIVE, III, 19, 7 : ***pace alicujus*** **loqui.** — CÉS., *de B. Gall.*, VII, 1, 5 : **qui...** ***sui capitis periculo*** **Galliam in libertatem vindicent.** *Ib.*, VI, 44, 1 : **exercitum Cæsar** ***duarum cohortium damno*** **reducit.**

---

1. Ce qui prouve que c'est bien un ablatif, c'est que d'une part on trouve **per commodum rei publicæ**, au lieu de **commodo rei publicæ**, et que d'autre part Tacite voulant éviter l'expression consacrée **bono publico**, a écrit : *Ann.*, XVI, 11 : ***publicā fortunā*** **exstinctam.** Pour la tournure grecque équivalente, cf. ci-dessus, p. 103, n. 2 et p. 208, n. 6.

2. Tous ces exemples appartiennent à l'époque classique. L'ancienne langue en employait d'autres, comme **voluntate**, « volontairement »; **astu, dolo** « avec ruse »; **curriculo**, « en toute hâte »; **gratiis**, « gratuitement »; **ingratiis**, « malgré soi »; **ergo**, « en fait, réellement » (cf. PLAUT., *Mil.*, 1233 : ***ergo*** **istus metus me macerat**), etc. La langue de l'époque impériale en créa d'autres, comme **consensu**, « avec accord » (cf. TAC., *Ann.*, XIV, 9, 1 : **hæc** ***consensu*** **produntur**); **miraculo** (gr. θαυμαστῶς), « d'une façon qui tient du prodige » (cf. PLINE., *Hist. nat.*, XXXIV, 73 : ***miraculo*** **pictam**), etc. Quant aux ablatifs **optato, peroptato, sortito**, etc., ce sont d'anciens ablatifs absolus qui ont tout à fait pris une valeur adverbiale. Il en sera question au chapitre du *Participe*.

3. Cependant un tour comme ***ejus*** **more**, ***hujus*** **more**, ***illius*** **more**, se remplace régulièrement par ***eo*** **more**, ***hoc*** **more**, ***illo*** **more**; il y a là une attraction. Voy. E. BERGER, *Stylistique latine*, § 100, 1° (2e éd. de la trad. fr. par MM. Bonnet et Gache, Paris, Klincksieck, 1899).

On peut ajouter les expressions fréquentes dans la langue militaire : **ductu** (**imperio, auspiciis**) ***alicujus*** **aliquid facere** (cf. **contubernio** [= **ductu**] ***alicujus***, dans SALL., *Jug.*, 64, 4 et dans SUÉT., *Cæs.*, 2 *init.*).

REMARQUE. — Quand on ne peut employer ni les locutions toutes faites dont il a été question ci-dessus, ni un ablatif de manière accompagné d'une détermination, on se sert [a] de la préposition **cum** avec l'ablatif ou [b] de la préposition **per** avec l'accusatif.

a) Ex. : PLAUTE, *Pers.*, 198 : **rem hanc** ***cum curā*** **geras.** — CIC. *de Divin.*, I, 29, 60 : **multa facere impure ac tætre** ***cum temeritate*** **atque** ***impudentia.*** *de Fin.*, II, 11, 34 : **vivere** ***cum intelligentiā*** **rerum earum, quæ naturā evenirent.** III, 8, 29 : **beate vivere, honeste, id est** ***cum virtute,*** **vivere.** V, 11, 31 : ***cum dolore.*** *De Orat.*, II, 85, 345 : ***cum fide... cum æquabilitate.*** *Or.*, 52, 174 : ***cum severitate... cum voluptate***[1].

b) Ex. : Chez CICÉRON : ***per simulationem,*** avec feinte, ***per summum dedecus,*** d'une manière ignominieuse, ***per tumultum*** **ac** ***trepidationem,*** avec désordre et précipitation, ***per ludum*** **et** ***jocum,*** en manière de plaisanterie, ***per ridiculum,*** ironiquement. — CÉS., *de B. Gall.*, IV, 13, 1 : ***per dolum*** **atque** ***insidias.*** *De B. civ.*, I, 9, 2 : ***per contumeliam,*** outrageusement, etc.

184. — Ablatif de qualité[3]. — L'ablatif d'un substantif accompagné d'un adjectif (ou parfois d'un génitif[4]) peut servir à *caractériser* une personne ou un objet.

Employé pour marquer une qualité distinctive et essentielle, il ne se distingue guère du génitif de qualité.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, IV, 8, 1 : **neque monere te audeo,** ***præstanti prudentia*** **virum, nec confirmare,** ***maximi animi*** **hominem**[5].

Au contraire, l'ablatif de qualité ne saurait être remplacé par le génitif, là où il est employé pour marquer la *disposition d'esprit* où telle personne se trouve à un certain moment, ou bien un caractère *extérieur*, un *détail accessoire* qui frappe dans l'apparence de telle personne ou de tel objet.

---

1. On peut employer aussi **cum** avec l'ablatif accompagné d'un adjectif; il n'y a entre les deux locutions qu'une simple nuance de signification. Ainsi **hunc librum** ***summā diligentiā*** **legi** signifie simplement : « j'ai lu ce livre avec un très grand soin ; » mais **hunc librum** ***cum summa diligentia*** **legi** signifie : « j'ai lu ce livre et j'ai apporté le plus grand soin à cette lecture. » Cf. R. KÜHNER, *ausf. Gramm. d. lat. Spr.*, t. II, 1, p. 301, REM. 30.

La préposition **cum** ne peut être employée ni avec un ablatif comme **modo, more,** etc., ni avec un mot exprimant une intention ou un sentiment (**ea mente, hoc consilio, æquo animo**), ni avec un mot exprimant une condition **pacem his condicionibus fecit...**), ni enfin avec les mots désignant les parties du corps (**nudo capite incedere**).

2. On voit par ces exemples que le sens des locutions où entre la préposition **per** n'est pas tout à fait le même que le sens de celles où entre la préposition **cum** ; dans celles-ci c'est le sens du *comitatif* (si l'on peut ainsi parler), dans celles-là, c'est le sens de l'instrumental, qui domine.

3. Cet ablatif de qualité se rattache à l'ablatif de manière, comme le prouvent les exemples suivants :

trulla (cum) aureo manubrio; esse meliore condicione ou **eodem statu;** cf. **nunquam pari periculo Carthago fuerat.**

Il est propre au latin, qui en a développé l'usage d'une façon assez étendue.

4. Voy. CÉS., *de B. Gall.*, III, 13, 4 : **transtra... confixa clavis ferreis** ***digiti pollicis*** **crassitudine,** « fixés avec des clous de la grosseur du pouce ».

5. Voy. ci-dessus, § 113 et § 114, REM. 1, p. 129 et p. 130.

Ainsi l'on dira toujours avec l'ablatif : ***bono animo* sum**, j'ai bon courage (en ce moment) : de même **læto, tristi, tranquillo, anxio animo esse** sont des expressions qui s'appliquent à une disposition d'esprit considérée à un certain moment[1] ; de même enfin César ne pouvait pas employer d'autre cas que l'ablatif dans le portrait qu'il nous a laissé des Bretons :

> *De B. Gall.*, V, 14, 3 : ***capillo* sunt *promisso* atque *omni parte* corporis *rasā* præter caput et labrum superius.**
> Cf. Corn. Népos, *Dat.*, 3, 1 : **Thuyn, hominem maximi corporis *terribilique facie*, quod niger et *capillo longo barbāque* erat *promissā*.**

Remarques. — I. Cet ablatif de qualité est ordinairement rattaché à un nom commun (voy. l'exemple de Cornélius Népos ci-dessus) ; on évite de le construire directement avec un nom propre. Pourtant Cicéron a écrit

> *P. Planc.*, 21, 52 : **L. Philippus, *summā nobilitate* et *eloquentiā*.**

Mais on attendrait :

> **Philippus, *vir* (ou *homo*) summā... eloquentiā.**

II. Comme le génitif de qualité, l'ablatif de qualité est souvent rattaché à un substantif par l'intermédiaire du verbe **esse**.

> Ex. : Cés., *de B. Gall.*, V, 14, 3 : **Omnes... Britanni... *horridiore* sunt in pugnā *aspectu*.** (Voy. aussi les exemples cités § 184.)

Il peut même arriver que l'ablatif de qualité dépende du substantif par l'intermédiaire du verbe **esse** sous-entendu.

> Ex. : Cés., *de B. Gall.*, III, 24, 3 : **impeditos in agmine et sub sarcinis *infirmiore animo*** (sc. ὄντας) **adoriri cogitabant.** — T.-Live, XXIX, 3, 11 : **nequaquam *pari* ad patienda ea *robore*** (= **cum nequaquam *pari robore* essent**).

§ 2. — Le datif grec et l'ablatif latin exprimant une idée d'instrument.

185. — Datif d'instrument et de moyen. — Le datif grec sert à remplacer l'instrumental primitif, pour marquer l'*instrument* ou, au figuré, le *moyen* dont on se sert pour faire quelque chose.

En règle générale, les noms de choses sont les seuls dont le datif s'emploie ainsi ; c'est ainsi qu'on trouve :

> Thuc., IV, 43, 3 : βάλλοντες **τοῖς λίθοις**. — Xén., *Cyr.*, IV, 3, 21 : ὁ μὲν (sc. ἱπποκένταυρος) **δυοῖν ὀφθαλμοῖν** προεωρᾶτο καὶ **δύοιν ὤτοιν** ἤκουεν · ἐγὼ δὲ **τέτταρσι** μὲν **ὀφθαλμοῖς**

1. Dans cette phrase de Cicéron, *p. Planc.*, 5, 12 : **fuit et *animi* satis *magni* et *consilii***, le génitif désigne des qualités générales et permanentes.

τεκμαροῦμαι, **τέτταρσι** δὲ **ὠσὶ** προαισθήσομαι. Πολλὰ γάρ φασι καὶ ἵππον ἀνθρώποις **τοῖς ὀφθαλμοῖς** προορῶντα δηλοῦν, πολλὰ δὲ **τοῖς ὠσὶ** προακούοντα σημαίνειν. *Ib.*, IV, 3, 18 : προνοεῖν ἔξω πάντα **τῇ ἀνθρωπίνῃ γνώμῃ**, **ταῖς** δὲ **χερσὶν** ὁπλοφορήσω, διώξομαι δὲ **τῷ ἵππῳ**, τὸν δ' ἐναντίον ἀνατρέψω **τῇ** τοῦ ἵππου **ῥώμῃ**.

REMARQUES. — I. Quand on parle d'une personne, *par le moyen de*,.. se rend par διά avec le génitif[1].

Ex. : XÉN., *Anab.*, II, 3, 17 : ἔλεγε... **δι' ἑρμηνέως**, il parlait par le moyen (par l'intermédiaire) d'un interprète[2].

II. Toutefois, quand les personnes peuvent être considérées comme des instruments passifs et assimilées à des choses, on peut se servir du datif instrumental.

Ex. : THUC., IV, 60, 2 : κακῶς ἡμᾶς αὐτοὺς ποιούντων **τέλεσι τοῖς οἰκείοις**.

Voilà pourquoi on le trouve si souvent en parlant de corps d'armée, d'esclaves, etc.

Ex. : THUC., IV, 11, 1 : οἱ Λακεδαιμόνιοι **τῷ** τε κατὰ γῆν **στρατῷ** προσέβαλλον τῷ τειχίσματι καὶ **ταῖς ναυσὶν** ἅμα[3].

186. — De ce sens instrumental du datif dépend la construction des verbes ζημιοῦν et κολάζειν, punir, γιγνώσκειν, reconnaître (au moyen de, à, par); τεκμαίρεσθαι, conjecturer d'après, conclure de, κρίνειν, juger par, d'après. Le datif exprime le moyen qui sert à faire l'action marquée par le verbe.

Ex. : HÉROD., VI, 136 : ὁ δῆμος ἐζημίωσε (Μιλτιάδεα) πεντήκοντα **ταλάντοισι** (cf. VI, 21). — THUC., IV, 65, 3 : τοὺς μὲν **φυγῇ** ἐζημίωσαν[4]... — PLAT., *Rép.*, 492 d : κολάζειν τινὰ **θανάτῳ**. THUC., I, 8, 1 : γνωσθέντες **τῇ σκευῇ** τῶν ὅπλων. — XÉN., *Cyr.*, I, 3, 5 : **τίνι** δὴ σὺ τεκμαιρόμενος λέγεις; *Hier.*, 4, 8 : οὐ **τῷ ἀριθμῷ** οὔτε τὰ πολλὰ κρίνεται οὔτε τὰ ἱκανά, ἀλλὰ πρὸς τὰς χρήσεις.

---

1. Avec l'accusatif d'un nom de personne, διά signifie « grâce à », mais non « par le moyen de... ».
Ex. : XEN., *Cyr.*, V, 2, 35 : **διὰ τοὺς** εὖ **μαχομένους**... αἱ μάχαι κρίνονται, « c'est grâce à ceux qui se battent bien que l'issue des batailles est déterminée ».

2. La préposition διά suivie du génitif d'un nom de chose sert aussi à exprimer le moyen.
Ex. : PLAT., *Phéd.*, 83 a : ἀπατῆς... μεστὴ ἡ **διὰ τῶν ὀμμάτων** σκέψις, « elle est pleine d'erreurs la connaissance qui se fait par le moyen des yeux ».

3. Les poètes emploient le datif instrumental avec plus de liberté que les prosateurs.
Ex. : SOPH., *Ant.*, 164 : ὑμᾶς δ' ἐγὼ **πομποῖσιν** (= per nuntios)... ἔστειλ' ἱκέσθαι. — EUR., *Her.*, 392 : (στρατηγὸν χρὴ) οὐκ **ἀγγέλοισι** τοὺς ἐναντίους ὁρᾶν. Cf. R. KÜHNER, *ausf. Gramm. d. gr. Spr.*, 378, 4.
Mais tous les exemples qu'il cite ne sont pas concluants (par ex., pour SOPH., *Électre*, 226 sq., voy l'éd. Tournier); quant à ceux qui sont empruntés aux prosateurs l'un, celui de Thucydide (I, 25, 4) ne porte pas, car προκαταρχόμενοι signifie διδόντες τὰς καταρχάς, « servant la meilleure part dans un sacrifice » et le datif Κορινθίῳ ἀνδρί est un complément indirect; les autres (ceux de Xénophon) rentrent dans la règle générale, car il y est question d'esclaves ou de manœuvres, instruments passifs.

4. Pour l'emploi de ζημιοῦν τινα avec l'accusatif neutre d'un adjectif (XEN., *Cyr.*, III, 1, 30 : μὴ **σαυτὸν** ζημιώσῃς **πλείω**), voy. ci-dessus, § 63.

187. — Ablatif d'instrument ou de moyen. — L'ablatif latin sert à remplacer l'instrumental primitif, pour marquer l'*instrument* ou, au figuré, le moyen dont on se sert pour faire quelque chose.

En règle générale, les noms de choses sont les seuls dont l'ablatif s'emploie ainsi :

Ex. : Cés., *de B. Gall.*, V, 42, 3 : **gladiis** cæspites circumcidere... cogebantur. *De B. civ.*, II, 35, 2 : humerum apertum *gladio* appetit. — Sall., *Jug.*, 10, 4 : non exercitus neque thesauri præsidia regni sunt, verum amici, quos neque *armis* cogere neque *auro* parare queas, *officio* et *fide* pariuntur. *Ib.*, 10, 6 : *concordiā* parvæ res crescunt, *discordiā* maxumæ dilabuntur. — Cic., *de Sen.*, 5, 17 : non *viribus* aut *velocitatibus* aut *celeritate* corporum res magnæ geruntur, sed *consilio, auctoritate*, *sententiā*.

Remarques. — I. Quand on parle d'une personne, par le moyen de... se rend par per avec l'accusatif.

Ex. : Cés., *de B. Gall.*, I, 12, 2 : ubi *per exploratores* Cæsar certior factus est. *De B. civ.*, III, 46, 4 : suos *per Antonium* cohortatus[1].

II. Toutefois, quand les personnes peuvent être considérées comme des instruments passifs et assimilées à des choses, on peut se servir de l'ablatif instrumental.

Ex. : Cic., *p. Mil.*, 18, 47 : jacent *suis testibus* (= testium dictis)[2]. — Cés., *de B. civ.*, II, 18. 3 : hæc se *certis nuntiis, certis auctoribus* comperisse. — *De B. Gall.*, VII, 2, 2 : *obsidibus* cavere (cf. l'expression juridique *prædibus* cavere [Cic., *in Verr.*, II, 3, 54]), prendre ses sûretés au moyen d'otages (au moyen de personnes qui servent de caution).

Voilà pourquoi on trouve si souvent cet ablatif en parlant de *soldats*, d'*esclaves*, etc., qui sont des instruments dans la main de leur général, de leur maître, etc.

Ex. : Cés., *de B. Gall.*, 1, 8, 1 : Cæsar ea *legione,* quam secum habebat, *militibusque,* qui ex provincia convenerant, a lacu Lemanno ad montem Juram murum perducit. *Ib.*, VII, 69, 7 : hæc (castella) noctu *excubitoribus* ac *firmis præsidiis* tenebantur. — Serv. Sulp. ap. Cic., *ad Fam.*, IV, 2, 2 : *lecticariis meis* in urbem eum referre coactus sum. — Cic., *ad Att.*, IV, 3, 2 : *armatis hominibus* sunt expulsi[3]. *P. Mil.*, 9, 26 : servos, *quibus* silvas publicas depopulatus erat[4].

---

1. On emploie aussi la préposition per avec un nom de chose, pour exprimer l'idée d'instrument ou de moyen.

Ex. : Cés., *de B. Gall.*, VII, 47, 6 : nonnullæ de muris *per manus* demissæ sese militibus tradebant. *De B. civ.*, III, 82, 4 : ne *per* ejus *auctoritatem* deceptus videretur.

2. Mais *p. Mil.*, 20, 54 : *uxore* pæne constrictus, l'ablatif sans préposition désigne la *cause* passive de l'embarras de Milon.

3. Dans Cicéron (*ad Fam.*, X, 15, 1) : assiduis internuntiis peut être un ablatif absolu.

4. Les emplois de l'ablatif d'instrumemt sont plus hardis chez les poètes et chez les prosateurs de l'époque impériale. Mais il ne faut pas citer Horace, *Ep.*, 1, 1, 94 : curatus (sens moyen : « m'étant fait coiffer ») *inæquali tonsore* capillos, car cet emploi de l'instrumental est très régulier : le barbier (sans doute un esclave ou un affranchi), n'est considéré que comme un instrument. De même,

188. — On doit rattacher à l'ablatif d'instrument les constructions suivantes :

1° L'emploi de l'ablatif avec les verbes qui expriment une idée d'*abondance*, et, par analogie, avec les adjectifs de sens correspondant[1].

Ex. : Cic., *de Sen.*, 16, 56 : **villa abundat** ***porco, hædo, agno, gallina, lacte, melle.*** *De univ.*, 5 : **deus** ***bonis omnibus*** **replevit mundum.** *De Nat. deor.*, I, 13, 34 : **Ponticus Heraclides** ***puerilibus fabulis*** **refersit libros.** — Corn. Nép., *Ham.*, 4, 1 : **Hamilcar** ***equis, armis, viris, pecuniā*** **totam locupletavit Africam.** — Cic., *p. Sest.*, 10, 23 : **eosdem (Epicureos) dicere ajebat nihil esse præstabilius otiosā vitā et plenā et confertā** ***voluptatibus***[2].

Remarque. — C'est sans doute l'analogie des verbes d'abondance qui a conduit le latin à employer l'ablatif avec **potior**, en dehors des constructions étudiées ci-dessus (§ 118, 5°, Rem. III, p. 143)[3].

2° L'emploi de l'ablatif pour marquer le prix auquel on achète un objet (sur le génitif, voy. ci-dessus, § 125, 3°)[4].

L'ablatif est obligatoire, quand il s'agit d'une évaluation précise.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 3, 85, 196 : **Quanti frumentum sit considera.** — **Video** ***esse binis sestertiis,*** je vois qu'il coûte deux sesterces par mesure[5]. — *Ib.*, II, 4, 7, 13 : ***denariis quadringentis*** **Cupidinem illum putasset,** s'il avait estimé à quatre cents deniers cette statue de Cupidon.

---

mais pour une autre raison. il ne faut pas tenir compte de *Carm.*, I, 6, 2, où il faut sans doute lire **aliti** au lieu de **alite**. Pour T.-Live, la plupart des emplois qu'il fait de l'ablatif d'instrument sont très corrects (voy. Riemann, éd. classique de la troisième décade de T.-Live). Mais Tacite se sert de l'ablatif là où il serait plus régulier de mettre la préposition **ab**.

1. Le sanscrit emploie, en pareil cas, soit l'instrumental, soit le génitif. Voy. B.-Delbrück, *Vergl. Synt.*, p. 250 ; *die Grundl. d. gr. Synt.*, p. 41. Le grec homérique et le grec classique emploient le génitif ; toutefois chez les poètes tragiques on trouve le datif instrumental.

Ex. : Euripide, *Or.*, 1363 : **δακρύοισι** γὰρ Ἑλλάδ' ἅπασαν ἔπλησε (de même avec βρύειν et βρίθειν, cf. Esch., *Ag.*, 163).

Par analogie, on a quelques rares exemples de πλήρης (Eur., *Bacch.*, 18) et de ἄφνειος (Théocr., 24, 106) avec le datif instrumental.

2. Ce n'est pas la construction régulière de **plenus**. Cet adjectif ne se rencontre que par exception avec l'ablatif chez Cicéron et chez César ; il est un peu plus fréquent chez T.-Live. Mais c'est seulement à l'époque de Quintilien que l'ablatif prédomine. Pour l'exemple ci-dessus cité, il ne peut venir à l'appui de l'emploi de l'ablatif ; car **voluptatibus** est construit avec **conferta** plutôt qu'avec **plena**.

3. Peut-être aussi faut-il voir un effet de l'analogie des verbes d'abondance et particulièrement du verbe **potior**, dans la construction archaïque de **compos** avec l'ablatif. Toutefois voy. ci-dessus, p. 183.

4. Sur cette délicate question voy. Ed. Wœlfflin, *der Genitiv des Wertes und der Ablativ des Preises* (dans l'*Archiv*... de Wœlfflin, t. IX, p. 101 et suiv.)

5. Il ne faut pas se méprendre sur un exemple comme celui-ci : Cic., *de Off.*, III, 23, 92 : **emat denario quod** ***sit mille denarium.*** Ici, **esse** signifie « valoir » et non « coûter » ; par conséquent le génitif est un génitif analogue à celui qui a été étudié ci-dessus, § 116.

De même, quand le prix d'une chose est évalué d'une manière générale à l'aide d'un substantif, comme or, argent, salaire, etc., c'est l'ablatif du substantif qu'il faut toujours employer.

Ex. : Cic., *p. Mil.*, 32, 87 : **pecuniā se a judicibus redemerat.** *P. Rosc. Am.*, 46, 133 : **authepsa illa, quam *tanto pretio* mercatus est.** *De Inv.*, 1, 50, 94 : **Eriphyle *auro* viri vitam vendidit.** — T.-Live, XXXI, 24, 6 (cf. XXXIII, 7, 11) : ***mercede*** (pour un salaire) **militare.**

Remarque. — Par analogie avec la construction des verbes qui signifient valoir, coûter, on met à l'ablatif le complément des adjectifs **dignus** et **indignus** dont le sens primitif est qui *vaut*, qui ne *vaut* pas telle ou telle chose.

Ex. : Cic., *de Rep.*, III, 4, 7 : (viros) *summa laude* dignos[1].

3° L'emploi de l'ablatif pour désigner la *peine* dont on frappe un accusé ou un coupable.

Ex. : **multare aliquem *morte, pecuniā, exsilio;* hostes victos *agro, stipendio* multare,** etc.

Remarque. — Le verbe **damnare** avec l'ablatif est d'un emploi assez rare. Néanmoins on trouve régulièrement :

Cic., *in Verr.*, II, 3, 28, 69 : ***quinquagenis millibus* damnari mavultis?** — T.-Live, XXXVIII, 35, 5 : **duodecim clipea aurata ab ædilibus curulibus... sunt posita ex pecuniā *quā* frumentarios damnarunt.** X, 1, 3 : **Frusinates *tertia parte* agri damnati,** condamnés à perdre le tiers de leur territoire[2].

4° L'emploi de l'ablatif pour marquer *le temps qu'on met* à faire quelque chose.

Ex. : Corn., Nép., *Épam.*, 5, 6 : **ille (Agamemno) cum universa Græcia vix *decem annis* unam cepit urbem.**

5° L'emploi de l'ablatif avec le verbe **miscere** pour signifier la chose au moyen de laquelle se fait le mélange.

1. Le verbe **dignor** suit l'analogie de **dignus** dont il dérive. A l'époque archaïque on disait **carus *auro*** « qui vaut son pesant d'or »; de même **æquus** et **par**, considérés comme synonymes de **dignus**, s'employaient anciennement avec l'ablatif. On trouve encore **par**, « digne de », avec l'ablatif chez un des correspondants de Cicéron (cf. Matius ap. Cic., *ad Fam.*, XI, 28, 1). Toutefois voy. ci-dessus, § 161, Rem. II.

2. « Condamner *à mort* » se dit ***capitis*** ou ***capite* damnare** (voy. ci-dessus, p. 150 sq.); ***morte* damnare** ne se trouve que dans la latinité de l'époque impériale (cf. Sen., *Ep.*, 71, 15 : **omne humanum genus *morte* damnatum est**) ; ***ad mortem* damnare** ne se rencontre pas avant Tacite (*Ann.*, XVI, 21) et cette expression parait lui appartenir ; il a dit aussi (*Ann.*, VI, 38) : ***ad extremum supplicium* damnare**. Enfin c'est seulement à l'époque impériale qu'on trouve des expressions comme ***ad bestias, ad opus* damnare** (Suét., *Cal.*, 27 ; *Nér.*, 31). Peut-être y a-t-il là une analogie avec les expressions archaïques : ***ad supplicium, ad mortem* dare**. Cf. Thielmann,

Ex. : **miscere vinum *aquā***, *propr.* transformer le vin en un mélange au moyen de l'eau qu'on y ajoute.

6° L'emploi de l'ablatif avec le verbe **mutare**, pour signifier l'objet au moyen duquel se fait le changement[1].

Ex. : **mutare pacem *bello***[2], *propr.* changer l'état de paix *en faisant* la guerre, *c.-à-d.* échanger la paix contre la guerre.

7° L'emploi de l'ablatif **sacramento** avec **rogare** et de l'ablatif **jurejurando** avec **adigere**.

8° L'emploi de l'ablatif avec **assuetus** et **insuetus**.

Ex. : Cic., *de Orat.*, III, 15, 58 : **homines *labore assiduo* et *quotidiano* assueti**[3], **cum tempestatis causa opere prohibentur, ad pilam se aut ad talos conferunt.** — T.-Live, XXVIII, 18, 6 : **ut Syphacem, barbarum insuetumque *moribus Romanis*, sibi conciliaret.**

9° L'emploi de l'ablatif dans les locutions suivantes :

Plaut., *Bacch.*, 334 : **nescit, quid faciat *auro*** (*pr.* il ne sait que faire *au moyen de* son or [*d'où* que faire de son or]). — Cic., *in Verr.*,

---

das Verbum dare, p. 120 sqq. Quant à l'expression **morti damnare**, qu'on trouve dans Lucrèce (VI, 1229 : ***morti* damnatus ut esset**) à côté de ***morti* dabantur** (VI, 1142), elle ne reparait que chez les écrivains de la basse époque. Cf. l'*Antibarbarus* (éd. Schmalz), s. v. damnare, condemnare, et H. Goelzer. *Latinité de saint Jérôme*. p. 315 sq. Mentionnons pour mémoire la tournure employée dans la langue du droit (cf. Gajus, IV, §§ 43, 46, 17, 50, 51) : **condemnare** (**damnare**) ***aliquem decem milia* sestertium**, et due à l'analogie de **exigere aliquid aliquem**, locution archaïque citée par A.-Gelle (XV, 14, 2. Voy. ci-dessus, p. 58, l. 1).

1. Avec **mutare** « échanger », l'ablatif de l'objet contre lequel on échange quelque chose peut être aussi précédé de **cum**.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 3, 8, 19 : ***cum amplificatione* vectigalium nomen Hieronicæ legis mutare noluerunt.**

De même avec **commutare** et **permutare**. Cf. Krebs-Schmalz, *Antibarbarus*, s. v. mutare. C'est le seul emploi classique de **cum** correspondant au français « avec » pour signifier le moyen.

2. On trouve dans Salluste et dans T.-Live la construction illogique : **mutare pace *bellum***, au lieu de **mutare pacem *bello***.

Ex. : Sall., *Jug.*, 38, 10 : **quæ quia mortis *metu* mutabantur** (on acceptait ces conditions, quoique dures, pour être, *en échange*, délivré de la crainte de la mort). — T.-Live, V, 30, 3, **victrice patria *victam* mutare** (là où il faudrait logiquement **victricem patriam *victa* mutare**).

3. C'est comme s'il y avait « accoutumés à ne pas rester inactifs à force de travailler ». L'emploi du datif avec **assuetus** et **insuetus** ne devient fréquent en latin qu'à partir de T.-Live. De même, c'est seulement chez les poètes et chez les prosateurs à partir de T.-Live, qu'on trouve les verbes **assuefacio, assuefio, assuesco** (**suesco**), **insuesco** construits avec le datif (cf. Virg., *Én.*, VII, 490 ; T.-Live, X, 17, 10 ; XXIV, 48, 12 ; Tac., *Ann.*, II, 44 ; XI, 29). Au lieu du datif, on trouve aussi **ad** avec l'accusatif dans César (cf. *de B. Gall.*, VI, 28, 4 : **uri... assuescere *ad homines*... non possunt**). dans Salluste (cf. *Hist.*, III, 62[84]), cité par Priscien (VI, 64 : **adsuetum *ad omnis vis* controversiarum**), dans T.-Live (cf. III, 52, 11 : **nec suo sanguine *ad supplicia* patrum plebem assuefaciant**) et dans Sénèque (cf. *Troyennes*, 152 : **non adsuetas *ad sceptra* manus**). On trouve la même construction avec **insuetus** « qui n'est pas habitué à... (Cf. Cés., *de B. civ.*, I, 78, 2 : **corpora insueta *ad onera portanda***). Mais ces derniers exemples (sauf celui de César) sont

II, 2, 16, 40 : quid *hoc homine* facias? (cf. *p. Sest.*, 13, 29). — Sall., *Cat.*, 52, 25 : dubitabitis, quid *deprehensis hominibus* faciatis? — Tér., *Heaut.*, 462 : quid *te* futurum censes, quem assidue exedent. — Cic., *ad Fam.*, XIV, 1, 5 : quid *puero misero* fiet?[1]

10° L'emploi de l'ablatif avec les verbes qui veulent dire enfermer, cacher, recevoir[2].

Ex. : Cés., *de B. civ.*, III, 66, 5 : minora castra inclusa *majoribus* (cf. III, 67, 5). — Cic., *de Divin.*, I, 36, 79 : quam (vim) terræ *cavernis* includunt. *De Sen.*, 15, 51 : viriditas herbescens *vaginis* jam... includitur. *De Orat.*, III, 48, 184 : verba *versu* includere. — T.-Live, XXXVIII, 60, 6 : *carcere* includere hostium duces. XLV, 25, 3 : oratio exstat, Originum *quinto libro* inclusa. Cf. VI, 8, 9; XXXVI, 17, 11 : *muris, mœnibus* urbis se includere[3]. — Cés., *de B. Gall.*, I, 40, 8 : cum multos menses *castris* se ac paludibus tenuisset. I, 48, 4 : Ario-

---

incorrects. De tout ce qui précède il semble donc que l'on puisse tirer la règle suivante pour la construction des verbes signifiant « habituer, accoutumer à... » :

Quand le complément de ces verbes est un nom de chose il se construit *régulièrement* à l'ablatif. Quand c'est un nom de personne, il se construit avec **ad** et l'accusatif.

1. Remarquer les constructions suivantes :

Cic., *p. Cæcina*, 11, 30 : quid tu *huic homini* facias? (« que faire *à* cet homme? »); *Ad Att.*, VII, 3, 2 : quid *tibi* faciam, qui illos libros devorasti? *Acad.*, II, 30, 96 : quid faceret *huic conclusioni?* (« qu'eût-il fait en présence de cette conclusion ? »)

Dans ces diverses tournures le datif est soit un datif d'intérêt soit un datif de relation.

Au lieu de l'ablatif instrumental (facere aliquid *aliqua re*) on trouve quelquefois l'ablatif proprement dit précédé de **de**.

Ex. : Plaute, *Épid.*, I, 2, 48 : quid *de illa* fiet *fidicina?* — Tér., *Ad.*, 996 : *de fratre* quid fiet? — Cic. *ad Fam.*, XIV, 1, 3 : *de familiā*, quo modo placuisse scribis amicis, faciemus. IX, 17, 1 : fac, ut sciam, quid *de nobis* futurum sit. — Corn. Nép., *Thém.*, 2, 6 : miserunt Delphos consultum, quidnam facerent *de rebus suis*.

Cette construction paraît être d'une moins bonne langue que l'ablatif-instrumental. En tout cas, la préposition **de** marquant l'*origine*, on comprend qu'elle puisse s'employer dans ce cas particulier. Mais c'est par abus qu'on la rencontre pour marquer l'instrument, comme dans ce vers d'Ovide :

Mét., VI, 88 : percussam... sua... *de* cuspide terram (cf. en français « frapper la terre *de* ([= avec] sa lance »).

Quand **facere** signifie « fabriquer », le nom désignant la matière qui sert à fabriquer se met à l'ablatif avec **ex** (cf. T.-Live, XXIII, 5, 12 : pontibus ac molibus *ex* humanorum corporum *strue* faciendis). C'est par exception qu'on trouve l'ablatif seul.

2. Cf. en grec la construction du verbe δέχεσθαι, « recueillir, accueillir » avec le datif instrumental.

Ex. : Soph., *Fragm.*, 479 : δέχεσθαί τι **κάδοις**. — Eur., *Bacch.*, 1086 : αἱ δ' **ὠσὶν** ἠχὴν οὐ σαφῶς δεδεγμέναι. — Eur., *Or.*, 47 : δέχεσθαί τινα **στέγαις**. — Thuc., IV, 102, 4 : καὶ τότε δεξάμενοι αὐτὸν **τῇ πόλει**.

3. On construit aussi **includere** *in aliquid* et **includere** *in aliqua re*. Mais la première de ces constructions s'emploie seulement quand **includere** signifie « forcer à entrer », « faire entrer dans » (cf. Cic., *Orat.*, 4, 19 : eos *in eam formam* non poterat includere ; *ad Att.*, I, 16, 10 ; *ad Q. fr.*, III, 1, 7, 24 : pæne orationem *in epistulam* inclusimus). Quant à la seconde, on s'en sert pour signifier l'endroit dans lequel on renferme quelqu'un ou quelque chose (cf. Cic., *ad Att.*, I, 10, 3 : typos quos *in tectorio* atrioli possim includere. *Tusc.*, I, 15, 34 : similem sui speciem inclusit *in clipeo* Minervæ. *In Verr.* II, 2, 53, 123 : armatos *in cella* Concordiæ includere. Voy. Krebs-Schmalz, *Antibarbarus*, s. v. includere.

vistus exercitum *castris* continuit. — Cic., *p. Balb.*, 14, 32 : ne quem populus Romanus Gaditanum recipiat *civitate*. T.-Live, XXVI, 25, 12 : eum ne quis *urbe, tecto, mensā, lare* reciperet[1].

Remarques. — I. C'est sans doute par analogie avec cette dernière construction qu'on dit en latin invitare aliquem *tecto*.

Ex. : Cic., *Phil.*, 12, 9, 23 : (tota familia) me... *hospitio* invitabit.

II. Pris au figuré, le passif contineri signifie consister en[2] et se construit avec l'ablatif instrumental, comme l'actif continere, contenir, retenir, enfermer[3].

Ex. : Cés., *de B. Gall.*, VII, 2, 2 : *quo more* eorum gravissima cærimonia continetur. — Cic., *de Off.*, I, 9, 29 : eas res *quibus* justitia contineretur.

11° L'emploi de l'ablatif avec les verbes signifiant faire un sacrifice.

Ex. : Plaute, *Épid.*, II, 1, 9 : sacruficas | illico Orco *hostiis*. — T.-Live, XXV, 12, 13 : decemviri sacrum facerent... Apollini *capris duabus albis*. XLI, 17, 4 : senatus *quadraginta majoribus hostiis* consules sacrificare[4] jussit. — Cic., *de Leg.*, II, 12, 29 : illud ex institutis pontificum non mutandum est, *quibus hostiis* immolandum[5] cuique deo.

12° *Peut-être* l'emploi de l'ablatif dans des locutions comme celles-ci :

T.-Live, XXIV, 10, 7 : *sanguine* pluvisse (*litt.* que Jupiter fit tomber de la pluie *en se servant de* pierres[6]. XXXVII, 3, 3 (cf. XLII, 20, 6; XLV, 16, 5) : pluit *terrā*. XXVII, 11, 5 : *lacte* pluvisse. I, 31, 1 : pluit *lapidibus*[7].

---

1. Plus rare est la locution accipere aliquem *tecto* ; encore plus rare : excipere aliquem *tecto, domo, civitate, urbe, mœnibus, finibus, mensā*, etc.

2. Pour rendre cette idée le latin sert aussi de consistere *in*... (cf. Cés., *de B. Gall.*, VI, 21, 3 : vita omnis [Germanorum] *in* venationibus atque in studiis rei militari consistit). L'emploi de consistere avec l'ablatif seul est poétique (Lucr.) et celui de l'ablatif précédé de ex est exceptionnel (cf. Cés., *de B. civ.*, III, 14, 3). Au contraire constare *ex* aliqua re, « consister en quelque chose » est très latin, mais n'a pas du tout le même sens que constare *in aliquā re* (ou quelquefois : constare *aliqua re*) : l'expression signifie proprement « dépendre de quelque chose ».

3. C'est là l'origine de la construction de contentus *aliquā re*, « satisfait de quelque chose » : contentus devenu adjectif est proprement le participe du verbe contineri « être renfermé *ou* se renfermer dans les limites de... »

4. Même construction avec facere « faire un sacrifice » (Plaute, *Stich.*, 251 : *quot agnis* fecerat? — Virg., *Egl.*, 3, 77 : faciam *vitulā*. Cf. Pline, *Hist. nat.*, XXIX, 14 : Genitæ Manæ *catulo* res divina fit).

5. Toutefois avec immolare, on emploie ordinairement la tournure immolare *rem* deo (cf. Cic., *de Nat. deor.*, III, 36, 88 : Pythagoras Musis *bovem* immolasse dicitur).

6. Cf. en grec, Hér., I, 87 : ὗσαι ὕδατι λαβροτάτῳ. Xén., *Hell.*, I, 1, 16 : ὕοντος (gén. absol.) πολλῷ.

7. Cette construction est plus ordinaire que l'emploi de l'accusatif qu'on trouve pourtant chez Cicéron (*de Div.*, II, 27, 8 : pluit *sanguinem*) et chez T.-Live (XXVIII, 27, 16 : *lapides* pluit). Dans les deux passages il y a l'infinitif : nous avons rétabli le style direct et nous avons substitué l'indicatif à l'infinitif pour bien faire comprendre la construction. Cf. en grec, Pindare, *Ol.*, 7, 50 : πολὺν ὗσε χρυσόν.

REMARQUE. — Ce n'est pas un ablatif de même genre, c'est plutôt un ablatif d'abondance, qu'on trouve dans les expressions **sudare** ***sanguine,*** **manare** ***sanguine,*** etc.

Ex. : T.-LIVE, XXII, 1, 8 (cf. XXVII, 4, 14) : **scuta duo** ***sanguine*** **sudasse** (cf. ENN. AP. NON., 504, 33; LUCRÈCE, VI, 943, 1147; VIRG., *Én.*, II, 582). — CIC., *de Div.*, I, 34, 74 : **Herculis simulacrum** ***multo sudore*** **manavit** (cf. T.-LIVE, XXVIII, 11, 4). *De Div.*, II, 27, 58 : **Atratum fluvium fluxisse** ***sanguine*** (cf. OV., *Mét.*, VIII, 400; IX, 57, etc.).

13° L'emploi de l'ablatif avec les verbes **utor, fungor, fruor**[1], **vescor.**

Ex. : CIC., *de Nat. deor.*, III, 28, 70 : **multi deorum** ***beneficio*** **perverse utuntur**[2]. II, 60, 151 : **vescimur** ***bestiis*** **et** ***terrenis*** **et** ***aquatilibus*** **et** ***volatilibus.*** *Tusc.*, I, 45, 109 : **nemo parum diu vixit, qui virtutis perfectæ** ***perfecto*** **functus est** ***munere.*** *Brut.*, 2, 9 : **quibus sapientiæ** ***laude*** **perfrui licuit.**

14° Enfin l'ablatif employé avec l'expression **opus est**[3], synonyme de la locution archaïque **usus est**, qui se construisait régulièrement avec l'ablatif instrumental[4].

Ex. : PLAUT., *Pseud.*, 601 : ***novo consilio*** **nunc mihi opus est.** — CIC., *de Leg.*, III, 2, 5 : ***magistratibus*** **opus est, sine quorum prudentia ac diligentia esse civitas non potest.**

---

1. Sur la construction archaïque des verbes **utor, fruor** et **fungor**, voy. un article de P. LANGEN dans l'*Archiv*... de Wœlfflin, t. III, p. 329 et suiv.

2. En grec, le verbe χρῆσθαι se construit avec le datif instrumental, quand il a pour complément un nom de chose (cf. HÉR., III, 1117 : οὗτοι ὦν, οἵπερ ἔμπροσθεν ἐώθεσαν χρᾶσθαι **τῷ ὕδατι**, οὐκ ἔχοντες **αὐτῷ** χρᾶσθαι, συμφορῇ μεγάλῃ διαχρέονται. THUC., I, 77, 6 : οὔτε **τούτοις** [τοῖς νομίμοις] χρῆται.

Quand le complément est un nom de personne, c'est aussi le datif qu'on emploie ; mais dans des locutions du genre de celle-ci : χρῶμαι σοι, le datif est *peut-être* un datif proprement dit dû à l'analogie des verbes qui signifient « avoir des relations (bonnes ou mauvaises) avec quelqu'un ». Voy. ci-dessus, § 84, 2°, *c*, p. 88.

On peut rattacher à la construction du verbe χρῆσθαι des locutions comme celles-ci :

HÉROD., IV, 127 : **φωνῇ** νομίζουσι **Σκυθικῇ**, « ils sont familiers avec la langue des Scythes ». IV, 63 : **ὑσὶ** νομίζουσι, « ils connaissent les sangliers » (cf. II, 50 : νομίζουσι Αἰγύπτιοι οὐδ' **ἥρωσι** οὐδέν, « les Égyptiens ne sont pas du tout habitués aux demi-dieux, *c.-à-d.* n'accordent aucune espèce d'attention [de culte] aux demi-dieux »). — THUC., II, 38, 1 : **ἀγῶσι** μέν γε καὶ **θυσίαις διετησίοις** νομίζοντες (= χρώμενοι ὡς νομίμοις). Cf. I, 77, 6 : οὔτε τούτοις (τοῖς νομίμοις) χρῆται οὔθ' **οἷς** ἡ ἄλλη Ἑλλὰς νομίζει.

3. Sur l'origine *probable* de cette expression **opus est**, voy. un article de Wœlfflin dans l'*Archiv...*, t. IV, p. 325 : **opus** serait un génitif archaïque (cf. **Venerus, Castorus**, etc. INSCR.), qui se serait conservé à côté de la forme régulière, mais postérieure, **opis**. Si cette hypothèse est exacte, il faudrait chercher le point de départ de l'emploi de **opus est** dans des phrases comme : ***nihil*** **opus est aliqua re** ou **si** ***quid*** **opus est aliqua re**, dont le sens primitif serait : « rien en fait d'utilité ou de secours (cf. ci-dessus, § 112, 2°, et la note 2 de la page 128) n'existe *par le fait* de telle ou telle chose. » En ce cas, l'ablatif pourrait être un ablatif proprement dit, un ablatif de point de départ. Mais l'hypothèse n'est point encore complètement démontrée. — Au lieu d'**opus est**, la langue vulgaire employait l'expression : **opus habere** (cf. COL., IX, 1, 5), qu'on retrouve chez saint Augustin et saint Jérôme.

4. On disait, en effet, à l'époque archaïque : **mihi usus est** ***aliquā re***, et on trouve encore dans un rapport militaire cité par CICÉRON, *ad Att.*, IX, 6, 3 : **naves** ***quibus*** **usus non est** ; chez VIRGILE, *Géorg.*, III, 559 : **nam neque erat** ***coriis*** **usus** ; *Én.*, VIII, 441 : **nunc** ***viribus*** **usus (est)** ; chez T.-LIVE, XXX, 41, 8 : **reduceretque naves** ***quibus*** **consuli usus non esset** ; enfin chez A.-GELLE, II, 15, : ***præmiis*** **atque** ***invitamentis*** **usus fuit.**

REMARQUE. — Avec **opus est**, le nom de la chose dont on a besoin peut se mettre au nominatif.

> Ex. : PLAUT., *Capt.*, 162 : ***maritumi milites* opus sunt.** — CIC., *ad Fam.*, II, 6, 4 : ***dux* vobis et *auctor* opus est**[1].

Mais l'ablatif est nécessaire quand **opus est** est accompagné d'un accusatif adverbial comme **nihil** ou **quid**.

> Ex. : PLAUTE, *Pseud.*, 349 : ***quid* opust *gladio?*** — TÉR., *Andr.*, 32 : ***nil* istac opus est *arte*.** — CIC., *de Orat.*, II, 46, 191 : ***nihil* opus est *simulatione* et *fallaciis*.**

Quant à la construction de **opus est** avec le génitif, elle est rare et étrangère à la prose classique ; elle s'explique sans doute par l'analogie de **egeo**[2].

> Ex. : T.-LIVE, XXII, 51, 3 : **ad consilium pensandum *temporis* opus esse.** XXIII, 21, 5 : ***quanti argenti* opus fuit.** — PROP., II, 8, 16 (III, 1 [10], 12) : ***magni* nunc erit *oris* opus.** — QUINT., XII, 3, 8 : **si (orator) nosse, quid quisque senserit, volet, *lectionis* opus est.** — APUL., *Mét.*, IX, 39 : **mihi *operæ ejus* opus est**[3].

189. — Ablatif de la question *qua*. — On peut rattacher à l'ablatif instrumental l'emploi de l'ablatif de la question **qua**, qui paraît bien signifier proprement le chemin *dont on se sert* pour aller à tel ou tel endroit.

Cet ablatif se rencontre en latin non seulement avec les pronoms **ea, hac, illac, qua** (**s.-ent. via** ou **parte**), etc., mais aussi, surtout chez les historiens, avec divers substantifs.

> Ex. : PLAUTE, *Curc.*, I, 1, 35 : **ire *publicā viā*.** — CIC., *ad Att.*, V, 14, 1 : **nunc iter conficiebamus *æstuosā* et *pulverulentā viā*.** *In Pis.*, 23, 55 : ***Cælimontanā* (s.-ent. *portā*) introisse... ni *Esquilinā* introisset... quā tu *portā* introieris, modo ne triumphali.** — CÉS., *de B. Gall.*, VII, 45, 5 : **legionem unam *eodem jugo*** (par la même crète) **mittit.** *De B. civ.*, I, 70, 4 :

---

1. On trouve de même **usus est** (mais *seulement* chez Plaute) avec le nominatif de la chose dont a besoin :

> Ex. : PLAUTE, *Bacch.*, 705 : ***quantillum* usust auri tibi?** *Merc.*, 854 : **egomet mihi fero, *quod* usust.**

2. Il n'est point nécessaire de supposer qu'on a affaire à un hellénisme, bien qu'on trouve en grec : ἐν τῇ μάχῃ **προθυμίας** μᾶλλον ἢ **τέχνης** ἔργον ἐστίν et qu'on ait été tenté d'expliquer **opus** comme synonyme de **negotium** (cf PLAUTE, *Mil.*, 523 : **transcurre curriculo ad nos, ita *negotiumst***). Le rapprochement est inexact. Voy. FR. SCHŒLL, dans l'*Archiv*... de Wœlfflin, t. II, p. 207 sqq.

3. KÜHNER (*ausf. Gr. der lat. Spr.*, t. II, p. 286) signale comme étrange la construction d'**opus est** avec l'accusatif. Mais les deux exemples qu'il cite ne sont pas sûrs : dans le premier (PLAUTE, *Truc.*, 902) l'accusatif **cibum** est écarté par Spengel ; dans le second (CATON, *de Re rust.*, 15, 2), **opus est** est corrigé par Keil. De même dans PLAUTE (*Pseud.*, 385 [373 *éd. Lorenz*]), il faut lire : **ad eam rem usust *homine astuto, docto, cauto, callido*.** Pourtant on trouve dans la basse latinité (cf. CLAUD. MAM., 65, 15) : ***attentiorem* mihi *lectorem* opus est.** Cf. ENGELBRECHT, *Untersuchungen über die Sprache des Claudianus Mamertus* (Vienne, Gerold, 1885), p. 37, et ZINK, *Der Mytholog Fulgentius* (Würzburg, 1867), 2e partie, p. 43.

uti... *jugis* Octogesam perveniret. — T.-Live, XXII, 3, 6 : *medio* Etruriæ *agro* (= per medium... agrum) prædatum profectus. *Ib.*, 18, 6 : *jugis* ducebat (cf. 14, 1 : *per juga...* Fabio ducente). *Ib.*, 15, 3 : cum... sciret per easdem angustias *quibus* intraverat Falernum agrum rediturum.

Remarques. — I. L'ablatif de la question **qua** peut toujours être remplacé par la préposition **per**, quand il s'agit d'une région à parcourir ou à traverser.

Mais on trouve presque exclusivement les ablatifs **viā, itinere, itineribus.**

II. *Par extension*, le latin emploie l'ablatif dans le sens de **per** avec l'accusatif, là même où l'analyse ne découvre aucune idée d'instrument.

Ex. : Cés. *de B. Gall.*, VII, 38, 10 : **nuntios** *totā civitate* (cf. ci-dessus, p. 201, n. 1) **dimittit.** — Cic., *p. Flacc.*, 13, 30 : **qui...** *toto mari* **dispersi vagabantur.** — Corn. Nep., *Chabr.*, 1, 3 : **hoc...** *totā Græciā* **famā celebratum est.** — Cés., *de B. Gall.*, IV, 10, 3 : *longo spatio* **per fines Nantuatium... citatus fertur.** IV, 35, 3 : **quos** *tanto spatio* **secuti.** — T.-Live, XXVI, 51, 4 : **legiones in armis quattuor millium** *spatio* **decurrerunt.** XXIX, 32, 7 : **ala equitum dispersa** *lato campo.*

190. — En grec, les adverbes ταύτῃ, ᾗ, πῇ, que les linguistes considèrent comme d'anciens pronoms masculins à l'instrumental singulier[1], sont, pour les grammairiens grecs, des datifs avec lesquels on doit sous-entendre ὁδῷ.

Quoi qu'il en soit, le datif ὁδῷ est le seul que le grec emploie à la question **qua**.

Ex. : Thuc., II, 97, 1 : **ὁδῷ...** ἐξ Ἀβδήρων εἰς Ἴστρον ἀνὴρ εὔζωνος ἑνδεκαταῖος τελεῖ, *par la route de terre* un bon marcheur ira d'Abdère à l'Ister en onze jours.

Mais, en dehors de ce cas particulier, on se sert ordinairement de la préposition διά, à travers, avec le génitif.

Ex. : Dém., XIX, 314 : **διὰ τῆς ἀγορᾶς** πορεύεται.

191. — Datif grec de cause. — Au sens instrumental se rattache le sens *causal*.

On comprend donc que le datif, remplaçant en grec l'instrumental, puisse s'employer pour marquer la *cause*.

Il désigne alors, soit la *cause* dont l'*action directe* produit tel ou tel effet, soit la *raison* par laquelle tel ou tel fait a lieu.

1° On met au datif sans préposition le complément du verbe passif, quand c'est un nom de *chose*.

---

1. Cf. V. Henry, *Précis de gramm. comparée du Grec et du Latin*, § 187, 8° ; mais voyez auss G. Meyer, *Griechische Grammatik*, § 388. Sur ces formes en général, voyez ce qui est dit dans notre *Phonétique et Étude des formes*.

Cette construction est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en donner des exemples[1].

REMARQUE. — On remplace *quelquefois* le datif par la préposition ὑπό avec le génitif.

Ex. : XÉN., *Anab.*, I, 5, 5 : ἀπολέσθαι **ὑπὸ λιμοῦ**, mourir de faim.

2° On met au datif sans préposition le substantif qui exprime la cause (**νόσῳ, φαρμάκῳ** τελευτᾶν, mourir de maladie, mourir par le poison) ou l'occasion de telle ou telle action.

Ex. : SOPH., *fragm.*, 12 : σοφοὶ τύραννοι **τῇ** σοφῶν **συνουσίᾳ**. *Phil.*, 387 : οἱ ἀκοσμοῦντες διδασκάλων **λόγοισι** γίγνονται κακοί. THUC., I, 84, 2 : **εὐπραγίαις** οὐκ ἐξυβρίζομεν. — ARIST., *Assemblée des f.*, 605 : οὐδεὶς οὐδὲν **πενίᾳ** δράσει.

Cette construction est particulièrement fréquente avec les verbes exprimant une affection de l'âme, se réjouir, s'enorgueillir de, rougir, avoir honte de, être importuné, fâché, s'indigner de, s'affliger de, etc.

Ex. : HIPPOTHOON, *fragment* (éd. Nauck) : φθόνος κάκιστος κἀδικώτατος θεὸς | **κακοῖς** τε χαίρει **κἀγαθοῖς** ἀλγύνεται. — PHILÉMON : ὁ θεὸς **ἔργοις τοῖς δικαίοις** ἥδεται. — XÉN., *Écon.*, 21, 5 : οἱ ἀγαθοὶ ἄρχοντες τούτους ἀγαλλομένους ἔχουσι **τῷ πείθεσθαι** ἕνα ἕκαστον. — ARIST., *Chev.*, 1355 : αἰσχύνομαι **ταῖς** πρότερον **ἁμαρτίαις**. — XÉN., *Anab.*, V, 7, 20 : ἠχθόμεθα **τοῖς γεγενημένοις** (cf. *Hell.*, I, 6, 7). *Hell.*, V, 3, 3 : ἠγανάκτησε **τῇ τολμῇ** αὐτῶν.

REMARQUES. — I. Les verbes qui expriment une affection de l'âme peuvent avoir aussi au datif avec ἐπί le complément signifiant l'objet qui fournit au sentiment l'occasion de se manifester.

Ainsi l'on dit ἀλγεῖν ἐπί τινι, souffrir de quelque chose, *litt.* au sujet de quelque chose ; de même στενάζειν, gémir, s'affliger, ἀγάλλεσθαι, s'enorgueillir, λυπεῖσθαι, s'affliger, θαυμάζειν, s'étonner, ἀγανακτεῖν, s'indigner, αἰσχύνεσθαι, rougir de, ἄχθεσθαι, être importuné, fâché, χαίρειν, ἥδεσθαι, se réjouir, γελᾶν ἐπί τινι, rire de quelque chose.

L'addition de la préposition ἐπί est obligatoire avec μέγα φρονεῖν, s'enorgueillir de.

II. Les expressions composées χαλεπῶς, βαρέως φέρειν (cf. lat. **ægre** ou **graviter ferre**) et le verbe ἀγαπᾶν, se contenter de, peuvent avoir une double construction : soit l'accusatif, soit le datif.

Ex. : PLAT., *Ménex.*, 248 : βαρέως φέρομεν **τὰς συμφοράς**. *Ib.*, 240 : ἀγαπῶσι **τὴν** ἐν τῷ παρόντι **σωτηρίαν**. — XÉN., *Anab.*, I, 3, 3 : χαλεπῶς φέρω **τοῖς παροῦσι πράγμασι**. — DÉM., I, 14 : ἀγαπήσας **τοῖς πεπραγμένοις**.

---

1. Il ne faut pas confondre cette construction avec celle où le datif exprime, non pas la cause, mais le *moyen* qui sert à réaliser l'action du verbe.

Ex. : MEN., *Sent.*, 542 : χρηστὸς οὐ **πονηροῖς** τιτρώσκεται **λόγοις**. — PLAT., *Rép.*, 582 a : **τίνι** χρὴ κρίνεσθαι τὰ μέλλοντα καλῶς κριθήσεσθαι; ἆρ' οὐκ **ἐμπειρίᾳ** τε καὶ **φρονήσει** καὶ **λόγῳ**;

3° Le datif instrumental exprime aussi le *motif* d'une action[1].

Ex. : Thuc., I, 95, 3 : οἱ ξύμμαχοι **τῷ** Παυσανίου **ἔχθει** παρ' Ἀθηναίους μετετάξαντο. III, 82, 9 : τὰ μέσα τῶν πολιτῶν **φθόνῳ** τοῦ περιεῖναι διεφθείροντο. II, 65, 6 : Περικλῆς τοὺς Ἀθηναίους **ὕβρει** θαρσοῦντας κατέπλησσεν ἐπὶ τὸ φοβεῖσθαι. IV, 87, 3 : ὀφείλομεν κοινοῦ τινος ἀγαθοῦ **αἰτίᾳ** τοὺς μὴ βουλομένους ἐλευθεροῦν. VII, 84, 1 : ἠπείγοντο τοῦ πιεῖν **ἐπιθυμίᾳ**. — Xén., *Cyr.*, III, 1, 38 : ὁπόσα **ἀγνοίᾳ** οἱ ἄνθρωποι ἐξαμαρτάνουσι, πάντα ἀκούσια ταῦτ' ἐγὼ νομίζω.

Remarque. — On peut remplacer ce datif par la préposition ὑπό avec le génitif. On dit ὑπὸ λύπης (Xén., *An.*, III, 1, 3, etc.), par chagrin, ὑπὸ δέους (Thuc.), par crainte, de peur, ὑπὸ φθόνου, par envie, ὑπ' ὀργῆς, par colère, ὑπ' ὀδύνης (Plat., *Banq.*, 218 b), de douleur, ὑπ' ἀναισχυντίας (Plat., *Banq.*, 192 a), par impudence, etc.

4° Enfin le datif peut indiquer la *raison* pour laquelle un fait a lieu.

Ex. : Thuc., III, 98, 5 : Δημοσθένης... **τοῖς πεπραγμένοις** (en raison de, à cause de ce qui s'était passé) φοβούμενος τοὺς Ἀθηναίους...

Remarque. — Toutefois cet emploi du datif est relativement rare et l'on exprime plus souvent cette idée à l'aide de la préposition διά avec l'accusatif.

Ex. : Xén., *Mém.*, IV, 5, 3 : ὅστις ἄρχεται ὑπὸ τῶν διὰ τοῦ σώματος ἡδονῶν καὶ **διὰ ταύτας** (en raison de ces plaisirs) μὴ δύναται πράττειν τὰ βέλτιστα, νομίζεις τοῦτον ἐλεύθερον εἶναι[2];

192. — Ablatif de cause. — A l'ablatif d'instrument se rattache l'ablatif de *cause*, qui désigne soit la cause dont l'*action directe* produit tel ou tel effet, soit la *raison* pour laquelle tel ou tel fait a lieu.

1° On met à l'ablatif sans préposition le complément du verbe passif, quand c'est un nom de chose : ***mærore* conficior,** je suis accablé de chagrin.

---

1. C'est ce qu'on peut appeler la *cause intérieure*. Cf. A. von Bamberg, *Règles fondamentales de la Syntaxe grecque*, ouvrage adapté par C. Cucuel et O. Riemann, 2e éd. (Paris, Klincksieck), p. 79.
2. Il ne faut pas confondre cet emploi de διά avec le suivant :

Isocr., IV, 91 (οἱ Ἀθηναῖοι) **δι' ἀρετὴν** ἀλλ' οὐ **διὰ τύχην** ἐνίκησαν.

Dans ce dernier exemple διά signifie « par le moyen de, grâce à » et exprime les circonstances de l'action mieux que le datif qu'on a, par exemple, dans des phrases comme celle-ci :

Xén., *Mém.*, I, 4, 9 : οὐδὲν **γνώμῃ** ἀλλὰ **τύχῃ** πάντα πράττεις (cf. § 178).

En règle générale, διά avec l'accusatif d'un nom de chose signifie « à cause de », et διά avec le génitif d'un nom de chose signifie « par le moyen de ». Mais il y a des cas où l'on ne peut sans subtilité essayer de trouver une différence de sens entre les deux tournures.

Ex. : Dém., VI, 6 : δεηθῆναι πάντων ὁμοίως ὑμῶν βούλομαι τοὺς λογισμοὺς ἀκοῦσαί μου διὰ βραχέων, **δι' οὓς** τἀναντί' ἐμοὶ παρέστηκε προσδοκᾶν καὶ **δι' ὧν** ἐχθρὸν ἡγοῦμαι Φίλιππον.

Aux verbes passifs se rattachent les verbes intransitifs **perire, interire**, etc.

Ex. : Cic., *ad Att.*, V, 20, 3 : **vulnus accepit *eo*que interiit.**

Remarques. — I. Quand le complément du verbe passif est un nom de personne ou un nom de chose personnifiée, on le met à l'ablatif avec la préposition **ab**. Voy. ci-dessus, § 152, 2°.

II. Certains substantifs peuvent être considérés a) tantôt comme des noms de personnes, b) tantôt comme des noms de choses.

a) Ex. : Cés., *de B. Gall.*, VI, 43, 3 : **frumenta *a*[1] tantā multitudine jumentorum atque hominum consumebantur.** — T.-Live, XXV, 23, 8 : **captus *ab* Romanis navibus erat** (l'auteur a en vue non pas la flotte mais les équipages). XXVI, 40, 2 : **Agrigentum... tenebatur... *a* Carthaginiensium valido præsidio**[2]. Cf. III, 47 : **repelli *a* globo mulierum.** VII, 18 : **relicti *a* parte populi.**

b) Ex. : Cés., *de B. civ.*, I, 15, 3 : ***magna parte* militum deseritur.** — Cic., *p. Arch.*, 10, 22 : **hunc Heracliensem *multis civitatibus* expetitum.** — T.-Live, XXII, 56, 6 : **regnum Hieronis *classe Punica* vastari.**

2° On emploie l'ablatif à côté de certains verbes ou de certains adjectifs qui expriment un sentiment, se réjouir, s'affliger, s'irriter de, etc., heureux, joyeux, fier de, etc., pour exprimer la cause ou l'occasion qui fait naître ce sentiment[3].

Ex. : Cic., *Læl.*, 13, 47 : **proprium est animi bene constituti et lætari *bonis rebus* et dolere *contrariis*.** *Cato maj.*, 8, 25 : **ut *adulescentibus* bona indole *præditis* sapientes senes delectantur**[4], **sic adulescentes senum *præceptis* gaudent, quibus ad virtutum studia ducuntur.** *Tusc.*, I, 13, 30 : **nemo mæret *suo incommodo*.** — Cés., *de B. Gall.*, I, 14, 4 : **quod *suā victoriā* tam insolenter gloriarentur.** — T.-Live, III, 1, 3 : ***tribuniciis* se jactare *actionibus*.** — Cic., *Tusc.*, IV, 17, 37 : **ardeat *desiderio*** (cf. **ardere *dolore, amore, cupidi-***

1. La préposition **a** est attestée par l'accord des mss. *Andinus*, *Leidensis I*, *Oxoniensis*, *Thuaneus*, *Ursinianus*, *Vindobonensis I*, et acceptée par la plupart des éditeurs.

2. Dans quelques passages, l'emploi de **ab** devant un nom de chose est amené par la symétrie de l'expression.

Ex. : T.-Live, V, 21 : **Vejentes, ignari se jam *ab* suis vatibus, jam *ab* externis oraculis proditos.** XXI, 33, 5 : **simul *ab* hostibus, simul *ab* iniquitate locorum Pœni oppugnabantur.**

3. Il faut se garder de confondre cette construction avec celle dont il sera question ci-après, p. 228, n° 5.

4. **Delectari aliquo** signifie « être heureux de la société de quelqu'un, se plaire avec quelqu'un » ; **delectari *ab* aliquo** aurait un tout autre sens : « être mis en gaieté *ou* en joie par quelqu'un ». Cf. Cic., *Div. in Cæcil.*, 13, 44 : **cujus (Hortensii) ego ingenium... ita probo ut me *ab eo* delectari facilius quam decipi putem posse.**

tate, irā, bello, etc.). *De Orat.*, I, 54, 233 : **cujus (Socratis) *responso* sic judices exarserunt, ut...** *Ad Att.*, V, 11, 1 : **non dici potest, quam flagrem *desiderio* urbis** (cf. **flagrare cupiditate, amore, odio, studio, amentiā**, etc.). — T.-Live, I, 2, 3 : **minime lætus novæ *origine* urbis.** XXI, 2, 1 : ***his* anxius *curis*** (cf. XXV, 40, 12; XL, 54, 2). — Cic., *de Leg. agr.*, 2, 35, 95 : **Campani semper superbi *bonitate* agrorum et fructuum magnitudine, urbis *salubritate, discriptione, pulchritudine.***

Remarques. — I. Les verbes **lætor, gaudeo, doleo, mæreo** et les adjectifs **lætus, anxius, sollicitus** s'emploient souvent avec la préposition **de**, au point de vue de et l'ablatif.

On trouve aussi cette construction, mais *plus rarement*, avec **glorior.**

II. Sur la construction de **doleo**, etc., avec un complément direct, voy. ci-dessus, p. 45, Rem. II ; sur la construction de **doleo**, etc., avec le neutre d'un pronom à l'accusatif, voy. ci-dessus, § 62, 4°, p. 64 et suiv.

III. Les verbes **lætor, delector, glorior, angor, offendor, erubesco**, etc., s'emploient quelquefois aussi avec **in** et l'ablatif[1].

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 5, 46, 121 : **lætaris tu *in* omnium gemitu**[2]. *De Leg.*, II, 7, 17 : ***in* hoc admodum delector** (cf. *ad Fam.*, VI, 4, 4). *De Nat. deor.*, III, 36, 87 : ***in* virtute recte gloriamur.** *Ad Att.*, II, 1, 5 : ***in* eo se jactasset.** *Tusc.*, III, 11, 25 : **ut *in* eo rectum videatur esse angi.** *Ad Att.*, IX, 6, 1 : ***in* eo ipso offendetur** (au lieu de **in ea re offendetur**). *De Leg.*, I, 14, 41 : **o rem dignam, *in* quā non modo docti verum etiam agrestes erubescant.**

3° C'est un ablatif de même nature qu'on trouve en général avec les expressions qui signifient avoir confiance ou qui a confiance.

Ex. : Cic., *de Off.*, I, 23, 80 : **hæc sunt opera magni animi et excelsi et *prudentiā consilioque* fidentis** (cf. *Tusc.*, V, 14, 40). — Corn. Nép., *Cim.*, 2, 5 : **Thasios *opulentiā* fretos**[3] **suo adventu fregit.** — Cic., *Tusc.*, II, 26, 63 : **ejus *judicio* stare** (me reposer sur, me fonder sur) **nolim.** *De Off.*, I, 10, 32 : ***illis promissis* standum non esse.**

---

1. **In**, avec l'ablatif, signifie, en ce cas « à propos de », « à l'endroit de ». C'est aussi le sens qu'il a dans d'autres constructions, par exemple dans les phrases suivantes :

Ex. : Cic., *de imp. Cn. Pomp.*, 19, 56 : ***in* salute communi** (« *quand il s'agissait du* salut commun ») **populus Romanus dolori suo maluit... obtemperare.** *Phil.*, 14, 3, 9 : **refugit animus... eaque dicere reformidat quæ L. Antonius *in* Parmensium liberis et conjugibus effecerit.** — Sall., *Cat.*, 52, 12 : **sint misericordes *in* furibus** (« à l'endroit des voleurs ») **ærarii.** — Cic., *de Orat.*, II, 61, 248 : **quod idem *in* bono servo** (« à propos d'un bon esclave ») **dici solet** (cf. *ad Q. fr.*, II, 6, 5 : ***in* amicitia P. Lentuli vituperatur**).

2. Cet exemple montre bien comment du sens local on a pu passer au sens causal ; « alors que tout le monde gémit », par suite : « à l'occasion de la douleur générale. »

3. Voy. cependant p. 228, n. 4.

Remarque. — Quand **fido** et **confido** ont pour compléments des noms de personnes, ils se construisent *toujours* avec le datif, à l'époque classique.

Ex. : Cic., *ad Att.*, VI, 6, 4 : **puer bene *sibi* fidens.** — T.-Live, XXIII, 26, 2 : ***neutri parti* virium satis fidens** (*c.-à-d.* **neque pedestribus neque navalibus copiis** considérées comme des personnes)[1].

Quand **confido** a pour complément un nom de chose, il se construit très souvent avec le datif[2].

Ex. : Cic., *Phil.*, V, 1, 2 : **nisi *vestræ virtuti constantiæque* confiderem.** *Ad Att.*, XVI, 16 a, 5; I, 9, 2 : ***arcæ nostræ* confidito**[3].

Toutefois le participe **confisus** est *ordinairement* accompagné de l'ablatif à la bonne époque[4].

4° L'ablatif peut signifier encore l'*influence extérieure* qui pousse quelqu'un à agir de telle ou telle façon. Ainsi s'expliquent les expressions :

facere aliquid *consilio, auctoritate, jussu* (*injussu*), *rogatu, efflagitatu, mandatu, hortatu, coactu, permissu, concessu* (etc.) alicujus, faire (telle ou telle chose) sur le conseil, l'ordre (sans l'ordre), sur la demande, sur l'exhortation, etc., de quelqu'un.

Remarque. — On peut dire aussi **facere aliquid *de* sententia, *de* consilio, *de* voluntate alicujus.**

5° L'ablatif exprime aussi le *motif* d'une action.

Ex. : Cic., *de Fin.*, I, 10, 33 : **in culpa sunt, qui officia deserunt *mollitiā* animi.** *De Off.*, I, 11, 36 : **cum *amore* pugnandi in exercitu remansisset.** *De Orat.*, I, 22, 99 : **quod ego non *superbiā* neque *inhumanitate* faciebam.**

Remarques. — I. On enseigne quelquefois[5] que, pour rendre en latin des idées comme « il fit telle chose *par* haine, *par* colère, *par* curiosité, etc. », il faut mettre **ira, odio, timore,** etc., **permotus, adductus, impulsus,** etc. C'est une erreur[6] : on rencontre très bien, en ce cas, l'ablatif tout seul, particulièrement chez T.-Live.

Ex. : T.-Live, XXI, 26, 2 : **abscesserant enim *metu* hostes.** XXII, 41, 2 : **victoribus effuse sequentibus *metu* insidiarum obstitit Paullus consul**[7].

---

1. L'ablatif du nom de la personne devient fréquent à partir de T.-Live.

Ex. : T.-Live, XXIV, 5, 12 : **nec nisi tam *potenti duce* confisos rem tantam ausuros fuisse.**

2. Ce datif est un datif d'attribution : « accorder sa confiance à ... ».

3. Kühner (*ausf. Gramm. der lat. Spr.*, p. 284, Rem. 19) essaie d'expliquer ces emplois du datif en disant que **vestræ virtuti** est mis pour **vobis virtutis compotibus** et que **arcæ nostræ** équivaut à **mihi arcam** (sc. **pecuniam habenti**). Mais cette explication est bien forcée.

4. Cela tient vraisemblablement à ce que, dans ce cas particulier, **confisus** suivait l'analogie de **fretus** qui signifie proprement « tenu, soutenu par... ». L'ablatif pourrait donc être aussi, dans ce cas particulier, un ablatif de moyen.

5. Cf. R. Kühner, *ausf. Gramm. d. lat. Spr.*, t. II, p. 291, Rem. 15.

6. Voy. Nægelsbach-Müller, *Lateinische Stilistik* (7e éd.), p. 389, 3.

7. Ce qui est incorrect, c'est l'emploi que certains écrivains font de **ab** en pareil cas.

Ex. : Balbus ap. Cic., *ad Att.*, IX, 7, *b*, 3 : **scio, me *ab* singulari amore ac benevolentiā... tibi scribere.** — T.-Live, XXVI, 1, 3 : ***ab* ira.** XXVII, 17, 5 : ***a* spe**, etc.

II. La préposition **præ** ne s'emploie *ordinairement* qu'en parlant d'une cause qui empêche quelque chose d'avoir lieu, c'est-à-dire dans une phrase négative.

Ex. : Cic., *Tusc.*, I, 42, 101 : **solem *præ* jaculorum multitudine... *non* videbitis**[1].

6° L'ablatif signifie la *raison* pour laquelle tel ou tel fait a lieu. Mais cet emploi est borné à quelques mots comme **quare**, à cause de quoi[2], **ea re** ou **eo**, à cause de cela et ne se rencontre qu'assez rarement dans la prose classique.

Ex. : Cés., *de B. Gall.*, V, 34, 3 : ***levitate* armorum et *cotidiana exercitatione* nihil iis noceri posse.** — Cic., *de Fin.*, II, 26, 83 : **si *fructibus* et *emolumentis* et *utilitatibus* amicitias colemus.**

On ne le trouve fréquemment que dans T.-Live.

Ex. : XXII, 21, 6 : **vetustate** (= **propter vetustatem**). XXIII, 2, 1 : ***longā felicitate***. XXIV, 17, 4 : ***errore* viarum... *exiguitate* temporis**. XXV, 9, 1 : ***velocitate... levitate***. XXVI, 29, 2 : ***exspectatione...* stantes**. XXVIII, 23, 4 : ***aviditate* ingenii humani**. XXX, 18, 15 : ***vulnere* ducis**. Etc.

Remarque. — Cette idée est généralement rendue en latin par la préposition **propter**[3] avec l'accusatif.

7° Enfin, l'ablatif équivaut souvent aux expressions françaises d'après, selon, etc., non seulement dans les expressions bien connues **meā sententiā, meo judicio**, etc., à mon avis, d'après moi, etc., mais encore dans des phrases comme celles-ci :

Ex. : Corn. Nép., *Cim.*, 1, 1 : **custodiā tenebatur neque *legibus* Atheniensium** (en vertu des lois athéniennes) **emitti poterat, nisi pecuniam... solvisset.** — T.-Live, XXIII, 10, 6 : **cum... negaret *lege* fœderis id cogi posse.** *Ib.*, 21, 6 : **Romæ... propter penuriam argenti tresviri mensarii *rogatione* M. Minucii... facti.**

Remarque. — Quelquefois l'ablatif instrumental est remplacé par l'ablatif proprement dit avec **ab, de** ou **ex**. En pareil cas, la tournure exprime un rapport d'*origine* et non un rapport de cause.

---

1. L'emploi de **præ** dans une phrase *affirmative* appartenait peut-être au langage familier. Toutefois on lit dans T.-Live :

VI, 40, 1 : **cum *præ* indignitate rerum stupor silentiumque... ceteros Patrum defixisset.**

2. T.-Live se sert même de **quibus** (abl. plur. neutre.) en pareil cas (cf. XXIX, 18, 9).

3. En pareil cas **ob** est rare. Voy. Krebs-Schmalz, *Antibarbarus*, etc., et surtout Ed. Wœlfflin dans l'*Archiv*, t. I, p. 161. Mais **quamobrem** est plus usité que **quare**, « à cause de quoi ».

193. — Datif grec du point de vue. — Le datif instrumental s'emploie, en grec, pour indiquer le point de vue auquel on veut restreindre une affirmation. Il peut, en ce cas, se traduire par pour ce qui est de. On le trouve employé non seulement dans quelques locutions toutes faites, comme ἔργῳ, τῷ ὄντι, en fait, en réalité, λόγῳ, ὀνόματι, τῇ ἀληθείᾳ, en apparence, en réalité, mais encore dans d'autres cas.

Ex. : Xén., *Cyr.*, II, 3, 6 : ἐγὼ οὔτε **ποσίν** εἰμι ταχὺς οὔτε **χερσὶν** ἰσχυρός. *Anab.*, II, 6, 9 : στυγνὸς ἦν καὶ **τῇ φωνῇ** τραχύς. — Isocr., X, 37 : (Θησεύς) διετέλεσε τὸν βίον **τῇ** μὲν **ἐξουσίᾳ** τυραννῶν, **ταῖς** δ' **εὐεργεσίαις** δημαγωγῶν.

Xén., *Mém.*, II, 7, 7 : ἰσχύειν **τοῖς σώμασι**. *Anab.*, I, 5, 13 : ἀποροῦντες **τῷ πράγματι**.

Xén., *Hell.*, VII, 3, 6 : οὗτοι πάντας ἀνθρώπους ὑπερβεβλήκασι **τόλμῃ** τε καὶ **μιαρίᾳ**. *Id.*, *ib.*, 1, 4 : **ἐμπειρίᾳ** γε πολὺ προέχετε τῶν ἄλλων.

Remarque. — Cet emploi du datif paraît être plus étendu que celui de l'accusatif de la partie (voy. ci-dessus, § 74).

En effet, l'accusatif de la partie ne désigne ordinairement que la *partie matérielle* à laquelle on veut restreindre le sens d'une affirmation. En dehors de cet emploi, l'accusatif ne s'emploie que dans un petit nombre d'expressions toutes faites, comme ἀνὴρ Λυδὸς τὸ γένος, un homme de race lydienne, ποταμὸς (τὸ) εὖρος τεττάρων πλέθρων (Xén., *An.*, II, 5, 1), un fleuve de quatre cents pieds de largeur, χίλιοι τὸ πλῆθος, au nombre de mille, πόλις ὄνομα (τοὔνομα) Καιναί, une ville du nom de Cænæ[1], etc.

Remarquer de plus que ces expressions ne peuvent pas dépendre d'un verbe. Ainsi l'on *doit* dire ὑπερβάλλειν πλήθει, surpasser en nombre, etc.

194. — Ablatif du point de vue. — L'ablatif instrumental sert à indiquer le point de vue auquel on veut restreindre une affirmation. On le trouve employé non seulement dans quelques locutions toutes faites comme **re**, en fait, **specie**, en apparence, **nomine**, de nom, **re vera**, **re ipsa**, en réalité[2], mais encore dans beaucoup d'autres cas.

Ex. : Sall., *Cat.*, 59, 4 : **æger *pedibus***. — Cic., *in Vat.*, 7, 17 : **omnium facile *omnibus* rebus** (à tous égards) **infimus**. — T.-Live, XXII, 15, 9 : ***omni parte* virium impar** (inférieur aux Carthaginois), *à quelque point de vue* que l'on considérât ses forces. XXVII, 28, 5 : **si *quo*** (à quelque égard) **operā eorum opus esset**. — Cic., *de Off.*, I, 18, 61 : **maxime populus Romanus animi**

1. On trouve quelquefois ὀνόματι, mais c'est peut-être une altération de la glose ὄνομά τι. Cf. Riemann, *Qua rei criticæ ratione... Xenophontis tertus constituendus sit*, p. 67.

2. La forme archaïque **reapse** (pour **re eapse**) se rencontre encore chez Cicéron (*de Div.*, I, 37, 81, etc.).

magnitudine excellit (cf. *de Div.*, I, 41, 91). *De Orat.*, II, 67, 270 : Socratem opinor in ironia dissimulantiaque longe *lepore* et *humanitate* omnibus præstitisse (cf. CORN. NÉP., *Att.*, 18, 5). *Tusc.*, I, 1, 3 : *doctrinā* Græcia nos et *omni* litterarum *genere* superabat.

REMARQUE. — L'ablatif ne s'emploie ainsi qu'en parlant du point de vue auquel on peut considérer l'objet. Le rapport qu'on peut établir avec une chose extérieure se marque au moyen de la préposition **ad**.

Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 4, 52, 117 : **situ... præclaro *ad* aspectum.**

La situation où se trouve un objet par rapport à quelque chose se marque aussi en certains cas par la préposition **ab**.

Ex. : CÉS., *de B. Gall.*, VII, 10, 1 (cf. *de B. civ.*, III, 9, 5) : **ne *ab* re frumentariā... laboraret.** — CIC., *Brut.*, 43, 161 : **... nisi qui *a* philosophia, *a* jure civili, *ab* historia fuisset instructior** (cf. 66, 233).

195. — Datif grec de mesure ou de différence. — Le datif instrumental s'emploie, à côté d'un comparatif ou d'un mot qui implique une idée analogue à celle d'un comparatif, pour marquer de combien tel ou tel objet est supérieur ou inférieur, etc., à tel autre.

Ex. : **τρισὶν ἡμέραις** ὕστερον (πρότερον), trois jours après (avant), *litt.* à un moment postérieur (antérieur) *de trois jours.* — PLAT., *Lois*, 698 : **δέκα ἔτεσιν** πρὸ τῆς ἐν Σαλαμῖνι ναυμαχίας ἀφίκετο Δᾶτις. — LYSIAS, VII, 4 : **ὀλίγῳ** δὲ πρὸ τῶν τριάκοντα Ἀντικλῆς παρ' αὐτοῦ πριάμενος ἐξεμίσθωσεν. — MÉN., *Fragm.*, 130 sq. : **πολλῷ** κρεῖττόν ἐστιν ἐμφανὴς φίλος ἢ χρυσὸς ἀφανής. — XÉN., *Cyr.*, VIII, 3, 40 : **τοσούτῳ** ἥδιον ζῶ **ὅσῳ** πλείω κέκτημαι.

REMARQUES. — I. Au lieu de πολλῷ et de ὀλίγῳ, on trouve *quelquefois* πολύ et ὀλίγον devant un comparatif.

Ex. : MÉN., *fragm.*, 782 : **πολὺ** χεῖρόν ἐστιν ἐρεθίσαι γραῦν ἢ κύνα. — PLAT., *Protag.*, 317 : νῦν ἂν λέγοις περὶ ὧν **ὀλίγον** πρότερον μνείαν ἐποίου.

Mais on emploie *toujours* τί, τι, οὐδέν (μηδέν) devant un comparatif.

II. Les datifs πολλῷ, μακρῷ, ὅσῳ se joignent aussi au superlatif.

Ex. : PLAT., *Lois*, 858 e : δεῖ τὰ περὶ τοὺς νόμους γεγραμμένα φαίνεσθαι διαπτυττόμενα **μακρῷ** κάλλιστά τε καὶ ἄριστα. *Lys.*, 201 e : ἐθέλω **ὅσῳπερ** γεραίτατός εἰμι, **τοσούτῳ** προθυμότατα μανθάνειν.

196. — Ablatif de mesure ou de différence. — L'ablatif remplace l'instrumental devant un comparatif ou un mot de sens

analogue pour marquer de combien tel ou tel objet est supérieur ou inférieur, etc., à tel autre.

Ex. : ***tribus* *diebus*** **ante** (**post**), trois jours avant (après)[1]. — Cic., *Tusc.*, IV, 27, 58 : ***quo*** **major est in animis præstantia et divinior, *eo* majore indigent diligentiā.** *De Off.*, I, 26, 90 : **ut recte præcipere videantur, qui monent, ut, *quanto* superiores simus, *tanto* nos geramus summissius.** — Cés., *de B. Gall.*, IV, 36, 4 (cf. VI, 38, 1) : ***paulo*** (***multo***) **infra.** VI, 19, 4 : ***paulo*** **supra.** *De B. civ.*, III, 66, 4 : ***paulo*** **ultra.** — Quint., XI, 3, 140 : ***aliquo*** **supra.** — Cic., *de Nat. deor.*, I, 13, 30 : **nec *multo* secus Speusippus.** *De Fin.*, IV, 18, 51 : **virtutem omnibus rebus *multo* anteponentis.** — Cés., *de B. Gall.*, VI, 27, 1 : **magnitudine *paulo* antecedunt.** — Corn. Nép., *Eum.*, 8, 5 : (**via**) ***altero* *tanto*** **longiorem habebat anfractum** (deux fois plus long, *litt.* plus long d'encore une fois une quantité égale). — Plaute, *Mén.*, 667 : ***bis tanto*** **pluris palla,** un manteau coûtant *trois* fois plus cher. — Cic., *in Verr.*, II, 3, 19, 49 : ***duābus partibus...*** **amplius frumenti,** *trois* fois plus de blé. *De Nat. deor.*, I, 35, 99 : **quam molestum est *uno digito* plus habere** (avoir un doigt de plus). — T.-Live, II, 7, 6 : ***uno*** **plus Tuscorum cecidisse in acie,** du côté des Étrusques il y eut un mort de plus (que du côté des Romains). V, 30, 7 : **legem *unā* plures tribus antiquarunt quam jusserunt,** pour repousser la loi il y eut une tribu de plus que pour la voter.

Remarques. — I. Au lieu des ablatifs **multo, tanto, quanto, aliquanto,** etc., on peut employer les accusatifs **multum, tantum,** etc., mais c'est assez rare.

II. Les ablatifs **multo, tanto,** etc., se joignent aussi au superlatif.

Ex. : Cic., *p. imp. Cn. Pomp.*, 1, 1 : **mihi semper conspectus vester *multo* jucundissimus est visus.**

---

1. On pourrait dire aussi ***tribus*** **ante** (**post**) ***diebus***. Mais remarquez la différence qu'il y a entre ces locutions et celles-ci : **tertio die ante** (**post**), **tertio ante** (**post**) **die**. Ici c'est l'ablatif locatif; là, c'est l'ablatif instrumental, qui est employé.

CHAPITRE III

LE VERBE

§ 1. — Emploi des voix.

197. — On appelle voix[1] les formes que prend le verbe suivant que le sujet de la proposition est l'auteur ou l'objet immédiat ou à la fois l'auteur et l'objet direct ou indirect de l'action[2].

A. — Voix active[3].

198. — La voix active est la forme que prend le verbe pour marquer que le sujet de la proposition est l'auteur de l'action signifiée par le verbe.

199. — Les verbes actifs sont *transitifs* ou *intransitifs*[4].

On appelle verbes *transitifs* ceux dont l'action s'exerce directement et immédiatement sur son objet.

On appelle *intransitifs* les verbes dont l'action n'a pas d'objet direct et immédiat.

200. — Mais, comme on peut toujours considérer l'action signifiée indépendamment de l'objet sur lequel elle s'exerce, il arrive très souvent que des verbes transitifs sont employés intransitivement.

Il faut distinguer trois cas :

1° Certains verbes ordinairement employés avec un complément direct peuvent être employés *absolument;* l'idée du complément à suppléer est laissée dans le vague :

Ainsi, en grec, διδόναι, donner, ἔχειν, posséder, τολμᾶν, oser, προστιθέναι, ajouter[5].

En latin, on emploie absolument **amare, potare, facere,** etc., mais on trouve aussi des locutions comme **turbulentior inde annus *excepit*** [« suivit »] (Liv., II, 61, 1), à côté de ***tristem hiemem*** **gravis æstas *excepit***

1. Le mot *voix* est emprunté du latin **vox**, qui, chez Priscien (VIII, 11), signifie « la forme d'un mot » et que les modernes ont entendu spécialement de la forme du verbe. On croit que le mot de « voix » a été employé pour la première fois, en ce sens, par un grammairien du XVIIe siècle, Jacques Weller, dans sa *Grammatica græca nova*, publiée à Leipzig en 1635.

2. Cette définition est celle de Ch. Thurot : même observation pour celles qui suivent.

3. Les grammairiens latins ont traduit par *activa verba* l'expression grecque ἐνεργητικὰ ῥήματα. Varron (X, 33) s'était servi de *verba faciendi* et A. Gelle (XVIII, 12) de *verba agentia*, expressions qui n'ont pas prévalu.

4. Ces termes sont empruntés de Priscien (XIII, 23 ; 24) qui a traduit les expressions d'Apollonius Dyscole (*Synt.*, p. 204, 11) διαβιβασμός, διαβιβαστικός, ἀδιαβίβαστος, par **transitio, transitivus,** et **intransitivus.**

5. On remarquera que les verbes français cités présentent le même changement de signification.

(succéda à...) ; l'expression **eludere *aliquem*** a conduit à dire *absolument :* ***eludere*** « faire l'insolent », etc.

2° Dans certaines expressions toutes faites on sous-entend le complément direct du verbe qui, à l'origine, était toujours exprimé; le verbe semble, en ce cas, devenir intransitif :

Ainsi :

ἄγειν [s.-ent. τὸ στράτευμα], marcher (cf. ***ducere*** [s.-e. **exercitum**]), expression de la langue militaire;

αἴρειν [s.-ent. ἄγκυραν], lever l'ancre, partir (cf. ***solvere*** [s.-ent. **naves**] et ***movere*** [s.-e. **signa**]), décamper, partir, seulement dans la langue de l'armée ou de la marine;

ἐλαύνειν, marcher (avec différentes nuances, suivant la nature du complément sous-entendu) : [s.-e. τὸν ἵππον], aller à cheval; [s.-ent. τὸ ἅρμα], aller en voiture; [s.-e. τὴν ναῦν], faire voile;

καταλύειν [s.-e. τὰ ὑποζύγια, τοὺς ἵππους], dételer, *c.-à-d.* faire halte;

κατέχειν [s.-e. τὴν ναῦν], aborder (cf. ***appellere*** [s.-e. **navem**]);

προσέχειν [s.-e. τὸν νοῦν], faire attention (cf. ***attendere*** [s.-e. **animum**]) ; etc.

Remarque. — Pour quelques-unes de ces expressions on avait si peu conscience de l'ellipse du complément direct qu'on était arrivé à dire :

ἐλαύνειν ἵππῳ (Xén., *Anab.*, I, 8, 1) — αἴρειν ταῖς ναυσί, τῷ στρατῷ... — **In portum *classe appulere*** (Liv., XXX, 10, 9).

3° Enfin certains verbes changent réellement de sens et prennent une signification intransitive ou réfléchie.

Ainsi en grec κλίνειν, pencher (cf. lat. ***inclinare***), πράττειν (avec un adverbe), réussir (bien ou mal).

Ex. : καλῶς πράττειν, être heureux dans ses affaires, ὁρμᾶν, se mettre en mouvement, partir, etc.

De même ἔχειν (avec un adverbe), *se* trouver dans telle ou telle situation.

Ex. : καλῶς ἔχει (cf. lat. **bene *habet***), cela va bien, etc.

On trouve en latin ***præcipitare,*** tomber, **terra *movet*** (Liv., XXXV, 40, 7), la terre *tremble,* ***vertere,*** tourner; ***remittere,*** *se* relâcher, etc.

201. — Certains verbes grecs flottent, en quelque sorte, entre la signification transitive et la signification intransitive. Ce sont ceux qui ont, à l'actif, des temps premiers et des temps seconds. Dans ce cas

l'aoriste Ier et le parfait Ier ont le *sens transitif,*
l'aoriste II et le parfait II ont le *sens intransitif.*

Quand il n'y a qu'*un parfait,* il a le *sens intransitif* et sert ordinairement de parfait au passif ou au moyen intransitif.

Présent[1].	Futur.	Aoriste.	Parfait.
ἵστημι, je place,	στήσω, je placerai,	ἔστησα, je plaçai,	—
ἵσταμαι, on me place.			**ἕστηκα**, je me suis placé, je me tiens.
κατα-δύω, j'enfonce,	καταδύσω, je plongerai,	κατέδυσα, je plongeai,	—
κατα-δύομαι, je m'enfonce,		**κατέδυν**, je m'enfonçai,	**καταδέδυκα**, je suis plongé *ou* enfoncé.
φύω, je fais naître,	φύσω, je ferai naître,	ἔφυσα, je fis naître,	—
φύομαι (*moyen intr.*), je nais,		**ἔφυν**, je naquis,	**πέφυκα**, je suis né, je suis par nature.
ἐγείρω, j'éveille,	ἐγερῶ, j'éveillerai,	ἤγειρα, j'éveillai,	—
ἐγείρομαι, je m'éveille,			**ἐγρήγορα**, je suis éveillé.
σήπω, je fais pourrir,			—
σήπομαι, je pourris (*intr.*).			**σέσηπα**, je suis pourri.
τήκω, je liquéfie,	τήξω, je liquéfierai,	ἔτηξα, je liquéfiai,	—
τήκομαι, je suis liquéfié,			**τέτηκα**, je suis fondu.
πήγνυμι, j'enfonce,	πήξω, j'enfoncerai.	ἔπηξα, j'enfonçai,	—
πήγνυμαι, on m'enfonce.			**πέπηγα**, je suis fixé.
ῥήγνυμι, je brise,	ῥήξω, je briserai.	ἔρρηξα, je brisai.	—
ῥήγνυμαι, on me brise,			**ἔρρωγα**, je suis brisé.
ἀποσβέννυμι, j'éteins,	ἀποσβέσω, j'éteindrai.	ἀπέσβεσα, j'éteignis,	
ἀποσβέννυμαι, je m'éteins,		**ἀπέσβην**, je m'éteignis,	**ἀπέσβηκα**, je suis éteint.
πείθω, je persuade,	πείσω, je persuaderai,	ἔπεισα, je persuadai,	πέπεικα, j'ai persuadé.
πείθομαι, je me laisse persuader,			
j'obéis,	πείσομαι, j'obéirai,		**πέποιθα**, (je me suis laissé persuader), j'ai confiance.
φαίνω, je montre,	φανῶ, je montrerai,	ἔφηνα, je montrai,	πέφαγκα, j'ai montré.
φαίνομαι, je me montre, j'apparais,			**πέφηνα**, j'ai paru.
ἀπόλλυμι, je détruis,	ἀπολῶ, je détruirai,	ἀπώλεσα, je détruisis,	ἀπολώλεκα, j'ai détruit.
ἀπόλλυμαι, je suis perdu, je péris,			**ἀπόλωλα**, je suis perdu, je suis mort.

1. Ce tableau est emprunté à A. Kægi, *Griechische Schulgrammatik* (Berlin, Weidmann), p. 145.

202. — Si des verbes transitifs peuvent devenir intransitifs, il est des verbes intransitifs qui peuvent être pris transitivement[1].

En grec, comme en latin, les poètes ont usé de cette faculté avec une grande hardiesse, mais les prosateurs classiques eux-mêmes en offrent beaucoup d'exemples. Toutefois, en règle générale, c'est la composition d'un verbe intransitif avec telle ou telle préposition qui en fait un verbe transitif. Voy. ci-dessus, § 51 et § 52.

203. — Il arrive souvent, surtout en grec, qu'on emploie l'actif pour désigner une action que le sujet ne fait pas lui-même, mais fait exécuter par autrui[2].

> Ex. : Xén., *Anab.*, I, 4, 10 : Κῦρος τὸν παράδεισον **ἐξέκοψε** καὶ τὰ βασίλεια **κατέκαυσεν**. *Anab.*, IV, 4, 5 : προπέμψας ἑρμηνέα **εἶπεν** (il fit dire) ὅτι βούλοιτο διαλεχθῆναι τοῖς ἄρχουσιν.

On emploie particulièrement ainsi ἀποκτείνειν, faire périr, θάπτειν, faire enterrer, οἰκοδομεῖν, faire bâtir (et les verbes de sens analogue), παιδεύειν, faire instruire, etc.

En latin on trouve :

> Cic., *in Verr.*, IV, 25, 56 : **Cum vellet (Piso) sibi anulum *facere*** (faire faire), **aurificem jussit vocari...** — Liv., I, 28, 10 : **(Tullus Hostilius,) duabus admotis quadrigis, in currus earum distentum *illigat*** (fait attacher) **Mettium.** Etc.

B. — Voix moyenne.

204. — La voix moyenne[3] est la forme que prend le verbe quand le sujet de la proposition est à la fois l'auteur et l'objet direct ou indirect de l'action.

Remarque. — Par abréviation, quand la voix moyenne indique que le sujet est à la fois l'auteur et l'objet direct de l'action, on dit que le *moyen* est *direct;* il est *indirect*, quand il indique que le sujet est l'auteur et l'objet indirect de l'action.

205. — Il s'en faut de beaucoup que la voix moyenne se rencontre dans tous les verbes; il y en a un grand nombre où elle fait complètement défaut. L'usage seul peut apprendre si tel ou tel verbe a un moyen et dans quel sens il est pris.

206. — Le moyen *direct* correspondant en français à un verbe réfléchi est assez rare en grec.

---

1. Sur les verbes intransitifs et transitifs lire dans le beau livre de M. Bréal, *Essai de sémantique* (Paris, Hachette, 1897), le ch. XX (La force transitive), p. 209 et suiv.
2. Pour désigner cet emploi spécial du verbe actif, quelques grammairiens ont proposé le nom de *causatif*.
3. C'est la traduction du terme μεσότης employé par Apollonius Dyscole, *Synt.*, p. 210, 8.

Dans le petit nombre de verbes qui expriment le retour direct de l'action sur le sujet on peut citer :

1° Ceux qui expriment une action *matérielle* (ce sont les plus nombreux), comme

λοῦσθαι, *se* baigner, ἀλείφεσθαι, χρίεσθαι, oindre *son corps*, κοσμεῖσθαι, *s'*orner, στεφανοῦσθαι, *se* couronner, etc.

2° Ceux qui expriment une action *morale*, comme

ἀπέχεσθαι, *s'*abstenir, παύεσθαι (*m. à m.* se faire cesser), cesser, etc.

Mais, en général, pour exprimer une action dont l'objet est le sujet même qui l'accomplit, les Grecs employaient régulièrement la voix active avec le pronom réfléchi.

Ex. : Ἀπέκτεινεν **ἑαυτόν**, il *se* tua.
Μὴ θέλε λυπεῖν **σεαυτόν**, ne *te* chagrine pas.

Remarques. — I. Ordinairement le moyen exprime si peu par lui-même le retour de l'action sur le sujet, qu'on trouve quelquefois, dans ce sens, les formes du moyen complétées par le pronom réfléchi :

Plat., *Rép.*, III, p. 393 : **Ἀποκρύπτομαι ἐμαυτόν**, je *me* dissimule... — Xén., *Anab.*, I, 8, 29 : οἱ μέν φασι βασιλέα κελεῦσαί τινα ἐπισφάξαι αὐτὸν (Ἀρταπάτην) Κύρῳ, οἱ δ' **ἑαυτὸν ἐπισφάξασθαι** (qu'il s'égorgea lui-même) σπασάμενον τὸν ἀκινάκην.

II. Le moyen *direct* est quelquefois employé dans un sens *causatif* (cf. ci-dessus, § 203, p. 236, n. 1).

Ex. : Xén., *Hell.*, II, 4, 1 : ἐκέλευον **ἀπογράφεσθαι** πάντας, ils ordonnèrent à tout le monde de *se faire inscrire* (c.-à-d. de s'enrôler). Cf. *Cyr.*, II, 1, 18, 19 ; Isocr., p. 87, 25.

III. Le moyen est remplacé quelquefois par le passif. Ainsi employée la voix passive correspond ordinairement aux réfléchis français employés avec la signification intransitive.

Ex. : κινηθῆναι, se mettre en mouvement, ἀπαλλαγῆναι, s'éloigner, σωθῆναι, se sauver, ἐπειχθῆναι (Thuc., I, 80, 3), se presser, ἐναντιωθῆναι, s'opposer, etc.

Toutefois quelques-uns de ces verbes passifs à sens moyen peuvent se construire avec un complément à l'accusatif, comme φοβηθῆναι τοὺς πολεμίους, redouter les ennemis[1], αἰσχυνθῆναί τινα, rougir de quelqu'un.

IV. Plusieurs verbes transitifs changent de sens, quand ils sont employés à la voix moyenne : les uns deviennent intransitifs, les autres (moins nombreux) prennent la signification passive.

Ex. : γεύω, je fais goûter; *moy.* **γεύομαι** (je me fais goûter à moi-même), je goûte
ἵστημι, je me place; *moy.* **ἵσταμαι**, je me place, je me tiens
φαίνω, je montre; *moy.* **φαίνομαι**, je parais
οἰκίζω, j'établis; *moy.* **οἰκίζομαι**, je m'établis
ἀπόλλυμι, je pers (**perdo**); *moy.* **ἀπόλλυμαι**, je péris (**pereo**).

---

1. Comparez l'actif φοβεῖν « effrayer » et le moyen φοβηθῆναι « s'effrayer de, *d'où* redouter. »

207. — Le moyen exprime *ordinairement* que le sujet est en même temps l'objet *indirect* de l'action. Les nuances sont très diverses et souvent difficiles à définir.

1° Le sujet est intéressé dans l'accomplissement de l'action.

Ex. : αἰτῶ, je demande; *moyen :* **αἰτοῦμαι**, je demande *pour moi*
αἱρῶ, je prends; *moyen :* **αἱροῦμαι**, je prends *pour moi*, je choisis
ἄγω, je conduis; *moyen :* **ἄγομαι** γυναῖκα, je prends femme
ἄρχω, je commence une chose (qui pourra être continuée par un autre);
moyen : **ἄρχομαι**, je commence une chose (*que je continuerai*)[1]
θύω, je sacrifie; *moyen :* **θύομαι**, je sacrifie *pour moi* (pour connaître l'avenir)
πράττω χρήματα, je fais rentrer de l'argent :
moyen : **πράττομαι** χρήματα, je fais *mes* rentrées
φυλάττω τινα, j'observe quelqu'un ;
moyen : **φυλάττομαί** τινα (j'observe quelqu'un *dans mon propre intérêt*), je me tiens en garde contre quelqu'un.

Etc., etc.

Remarque. — Le rapport avec le sujet est marqué quelquefois par l'adjonction du pronom réfléchi. C'est ce qui a lieu surtout quand il y a antithèse :

Ex. : Dém., XVIII, 66 : τί τὴν πόλιν, Αἰσχίνη, προσῆκε ποιεῖν, ἀρχὴν καὶ τυραννίδα τῶν Ἑλλήνων ὁρῶσαν **ἑαυτῷ κατασκευαζόμενον** Φίλιππον.

2° Le sujet applique à l'action son esprit, sa volonté ou ses ressources.

Ainsi à l'actif παρέχειν, procurer, causer, répond le moyen **παρέχεσθαι**, fournir *de ses propres deniers :* à ἀποδεῖξαι, montrer, répond **ἀποδείξασθαι**, *montrer quelque chose de soi* (p. ex. ἀποδείξασθαι ἔργα, produire des actions *personnelles*, ἀποδείξασθαι γνώμην, exprimer son opinion *personnelle*) : à λαμβάνειν τι, recevoir quelque chose, comparer **λαμβάνεσθαί** τινος, étendre *la main* sur quelque chose, saisir quelque chose.

C'est par ce sens particulier du moyen que s'expliquent les nombreuses locutions où entre le moyen ποιεῖσθαι. Au lieu d'employer un verbe simple, on se sert de ποιεῖσθαι avec l'accusatif d'un substantif verbal, quand il y a lieu d'insister sur la part que le sujet prend à l'action. Ainsi tandis que πόλεμον ποιεῖν signifie amener la guerre, πόλεμον

1. Comparez ces deux phrases de Xénophon, *Cyr.*, VI, 1, 6 : ἐπειδὴ πρεσβύτερός εἰμι Κύρου, εἰκὸς **ἄρχειν** με λόγου, « puisque je suis plus âgé que Cyrus, il est juste que j'ouvre la délibération », et *Anab.*, III, 2, 7 : τοῦ λόγου **ἤρχετο** ὧδε, « il commençait ainsi son discours ». Voy. aussi ci-dessus p. 142, n. 5.

ποιεῖσθαι signifie faire la guerre (πολεμεῖν); comparez θήραν ποιεῖν, faire les préparatifs d'une chose et θήραν **ποιεῖσθαι**, chasser (θηρᾶν), etc.[1]

Remarques. — I. Ainsi employé le moyen se distingue très peu de l'actif; c'est ce qui explique la présence dans la conjugaison grecque de nombreux futurs moyens à signification active (comme ᾄσομαι, je chanterai, ἀκούσομαι, j'entendrai, γελάσομαι, je rirai, σιγήσομαι, σιωπήσομαι, je me tairai, je garderai le silence, etc.), et l'emploi par les poètes des verbes ὁρᾶσθαι, voir, ἀκούεσθαι, entendre, κλαίεσθαι, pleurer, etc., qui sont de véritables déponents.

II. Ce genre de moyen se rencontre aussi avec des verbes intransitifs; il exprime alors d'une façon beaucoup plus nette que la voix active, l'état, la condition ou la manière d'être.

Ex. : πολιτεύειν, être citoyen, **πολιτεύεσθαι**, vivre comme un citoyen, vivre sous tel ou tel gouvernement; στρατεύειν, faire une expédition (en parlant du général), **στρατεύεσθαι**, être sous les drapeaux; ταμιεύειν, être intendant, **ταμιεύεσθαι**, agir en intendant, ordonner sagement, etc.

3° Le sujet fait faire *pour lui* l'action marquée par le verbe :

Ex. : δανείζω, je prête (de l'argent) à intérêt, **δανείζομαι**, je me *fais prêter*, j'emprunte; μισθῶ, je donne à bail, **μισθοῦμαι**, je me *fais donner* à bail, je loue; παρατίθημι, je sers (quelque chose sur la table), **παρατίθεμαι**, je me fais servir (à table), etc.

Xén., *Cyr.*, I, 6, 2 : ἐγὼ γάρ σε ταῦτα **ἐδιδαξάμην**, je t'ai *fait enseigner* ces choses. I, 3, 17 : **ποιήσασθαι** χιτῶνα ἢ πρίασθαι, se *faire faire* ou s'acheter une robe.

ou bien il la laisse faire sur lui :

Ex. : Ménandre (fragm.) : ...οὗτος κράτιστός ἐστ' ἀνὴρ | ὅστις **ἀδικεῖσθαι** (*se laisser maltraiter*) πλεῖστ' ἐπίσταται βρότων.

208. — Le moyen direct et le moyen indirect peuvent exprimer une idée de *réciprocité* quand le sujet est au *pluriel*.

Moyen direct : ἐκυνοῦντο, ils s'embrassaient *les uns les autres*.

Moyen indirect : Lysias, XXXII, 4 : τὴν ἀφανῆ οὐσίαν **ἐνείμαντο** (οἱ ἀδελφοί), les deux frères *se partagèrent* les biens meubles.

209. — Un certain nombre de verbes employés à la voix moyenne n'ont pas de voix active; on les appelle *verbes déponents*[2]. Tels sont

---

1. Le déponent γίγνεσθαι sert de passif au moyen ποιεῖσθαι employé en ce sens.

Ex. : Xén., *Anab.*, IV, 1, 18 : ὅλην τὴν ἡμέραν ἡ ἀνάβασις αὐτοῖς **ἐγένετο**, « cette ascension leur avait pris la journée tout entière ».

2. Dans ce que les Grecs appelaient μεσότης (cf. ci-dessus, p. 236, n. 2), les grammairiens latins distinguaient *genus commune* comprenant les verbes qui ont tantôt le sens actif, tantôt le sens passif (ex. : **criminor *te*, criminor *a te***) et *genus deponens* comprenant ceux qui ont la forme *passive* et le sens *actif*.

βούλομαι, δύναμαι, etc. Pour le sens, beaucoup de ces déponents se partagent entre le moyen direct et le moyen indirect.

Ex. : ὀρέγεσθαι (s'étendre vers quelque chose), convoiter (moyen direct). — κτᾶσθαι, acquérir pour soi, νεανιεύεσθαι, agir (*ou* parler) comme un jeune homme (moyen indirect).

210. — La voix moyenne a presque complètement disparu en latin. Toutefois elle y est encore représentée.

1° Un assez grand nombre de formes passives ont nettement le sens réfléchi (moyen direct).

Ainsi à côté de **lavor**, on me lave, existe le moyen ***lavor***, *je me* baigne. De même ***alor***, *je me* nourris, ***congregor***, *je me* réunis, ***effundor***, *je me* répands, ***exerceor***, *je m*'exerce, ***imprimor***, *je me* grave, ***moveor***, *je me* meus, ***occultor***, *je me* cache, ***purgor***, *je me* justifie, ***relaxor***, *je me* donne du relâche, je me repose, etc., sont des moyens et non pas seulement des passifs[1].

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, II, 22, 1 : **Panico vetere atque hordeo corrupto omnes *alebantur*.** — Cic., *de Off.*, I, 44, 157 : **Apium examina *congregantur*.** — Liv., XXXIX, 49, 8 : **Ad spectaculum omnes *effunduntur*.** — Cic., *de Nat. deor.*, II, 20, 51 : **Stellæ tum *occultantur*, tum rursus *aperiuntur*, tum celerius *moventur*, tum tardius, tum omnino ne *moventur* quidem.**

Remarques. — I. *Quelques-uns* de ces verbes moyens peuvent avoir un participe présent et un gérondif à sens réfléchi.

Ex. : Cic., *de Orat.*, II, 71, 287 : **Cum ceteris in campo *exercentibus*** (« qui *s'exercent* »). *Ad Att.*, IX, 7, 7 : **Tibi ambulandum, *ungendum*** (*te frictionner*). Cf. ***ferentem*** (« *se* dirigeant », de **feror**), Corn. Nép., *Dat.*, 4, 5; ***lavans*** (« *se* baignant ») et ***lavandi* causa** (« pour *se* baigner »), T.-Live, XLIV, 6, 1, et XXV, 17, 1, etc.

II. Souvent, à côté de la forme moyenne, on trouve employée dans le même sens, une périphrase formée au moyen de l'actif et du pronom réfléchi.

Cic., *Læl.*, 15, 54 : (**Fortunati**) ***efferuntur* fere fastidio et contumacia** (on dit aussi **se efferunt**). — T.-Liv., XXXIX, 49, 8 : **ad spectaculum omnes *effunduntur*** (mais César, *B. C.*, II, 7, 3 : **omnis *se* multitudo *effudit***).

L'usage peut seul indiquer laquelle des deux constructions est préférable.

Ex. : T.-Liv., IV, 4, 6 : **Ne affinitatibus, ne propinquitatibus *immisceamur*, cavent** (**patricii**). (On emploie plus ordinairement **se immiscere** avec le datif).

---

1. Le nombre des formes passives à sens réfléchi varie naturellement suivant les diverses époques de la langue latine. Celles que nous donnons ici sont classiques ; d'autres appartiennent à la période archaïque, comme ***dispertior*** (Plaut., *Curc.*, 189), « je me sépare », ***pingor*** (Plaute, *Pœn.*, I, 2, 11), « je me farde », ***polior***, « je me lisse », etc. ; le plus grand nombre se rencontre chez les poètes et chez les prosateurs de l'Empire.

Cic., *in Verr.*, II, 2, 18 : **Ipse tu tua defensione *implicabere*** (La périphrase **se implicare** est plus rare[1]).

2° Le moyen indirect est représenté (*mais seulement chez les poètes*) par un certain nombre de *participes passés* qui, au lieu d'être employés, comme dans la langue ordinaire, avec le sens passif, équivalent à des participes de sens actif qui seraient accompagnés d'un pronom réfléchi au datif.

Ces participes passés peuvent être accompagnés d'un accusatif complément direct.

Ex. : Virg., *Én.*, XI, 877 : ***Percussæ* pectora**, *s'étant frappé* la poitrine. XII, 64-5 : **Lacrimis... *perfusa genas*.**

On trouve même dans la prose de Tite-Live le participe ***indutus*** (= **qui sibi induit**) employé de la même façon avec un complément direct. Mais cet usage était sans doute particulier à la langue familière; car on le constate déjà plusieurs fois chez Plaute[2].

Remarques. — I. Il est rare, même chez les poètes, qu'on trouve le moyen indirect représenté par des formes autres que le participe passé. Toutefois le verbe ***induor*** est d'un usage assez fréquent (cf. Virg., *Én.*, VII, 640; Ov., *Mét.*, I, 270).

Par analogie avec ce verbe on a même dit ***cingor*** et ***accingor*** (Virg., *Én.*, II, 510; IV, 493) et aussi ***exuor,*** se dépouiller de (Ov., *Mét.*, VII; cf. Stace, *Théb.*, VI, 835). Mais des constructions comme **qui *purgor*** (= **mihi purgo**) ***bilem*** (Hor., *Ép.*, II, 3, 302) sont *exceptionnelles*.

II. Il ne faut pas confondre avec cet emploi du moyen les tours *poétiques* dans lesquels l'accusatif est construit comme complément direct, non pas avec la forme verbale elle-même, mais avec l'idée qu'elle éveille dans l'esprit.

Ex. : Virg., *Géorg.*, III, 499 : **Victor equus *fontes... avertitur*.** (Le verbe **avertitur** signifie à la fois se détourne et a du dégoût pour...).

3° La voix moyenne est encore représentée par les verbes dits **déponents** (cf. ci-dessus, § 207, 2°, Rem. I et § 209, p. 239).

Remarques. — I. Dans le latin *archaïque* il existait à côté de presque tous les verbes déponents, des formes actives dont quelques unes se sont maintenues dans la langue, parce qu'elles avaient un sens particulier, distinct de celui du déponent.

Ainsi **pignerare** c'est donner en gage, et ***pignerari*** c'est *se faire donner*, c.-à-d. prendre

---

1. Il est arrivé (surtout chez les poètes et chez les prosateurs de l'époque impériale) que cette périphrase a perdu son sens réfléchi et s'est employée non plus au lieu de la voix moyenne, mais au lieu de la voix passive.

E. : Virg., *Én.*, XI, 454-5 : ... **Hic undique clamor | Dissensu vario magnus *se tollit*** (« s'élève ») **ad auras.**

Cet emploi particulier a passé dans notre langue. Le français, en effet, évite autant qu'il le peut l'emploi du passif et le remplace par des formes réfléchies.

2. J. Brenous (*Étude sur les Hellénismes dans la syntaxe latine*, p. 247) conteste cette explication; mais il oublie qu'en latin, à côté de **induere aliquem veste** on construit **induere alicui tunicam** (cf. Cic., *Tusc.*, II, 8, 20). Toutefois G. Landgraf (cf. *Archiv.* de Wœlfflin, t. X, p. 219) est persuadé que, dans des constructions comme ***tunicam* indutus**, on a affaire à de véritables hellénismes.

en gage. De même on dit **fundus licet**, une terre est mise en vente, mise aux enchères; mais ***liceor*** signifie proprement *je fais que* tel objet soit mis aux enchères *pour moi*, c'est-à-dire je prends part aux enchères, *je mets enchère*.

II. Quelquefois la forme active archaïque a péri, mais le sens qu'elle avait explique la forme classique. Tel est le cas pour la forme archaïque **potire**, rendre quelqu'un maître de, d'où la forme classique ***potiri***, se rendre maître de.

III. Mais, le plus souvent, il n'y avait pas de distinction de sens entre la voix active et la voix moyenne, et c'est pour cela que la voix active s'est perdue. Toutefois cette disparition n'a jamais été complète; car, d'une part, la langue *vulgaire* a conservé certaines formes actives (***amplecto***, PLAUT., PETR.; ***arbitro***, PLAUT.; ***contemplo***, PLAUT., APUL.; ***populo***, PLAUT., VIRG., AUS.), d'autre part, le latin classique emploie encore certains verbes tantôt à la voix active, tantôt comme verbes déponents (à la voix moyenne) : **luxurio** ou **luxurior**; **mereo** ou **mereor**; — **assentio, fenero, ludifico**, à côté des formes plus classiques **assentior, feneror, ludificor**; — **communicor, comperior, elucubror, punior**, à côté des formes plus usitées **communico, comperio, elucubro, punio**, etc.[1]. — Enfin plusieurs verbes se conjuguent sur la *voix active* au présent et aux temps qui en dérivent, tandis qu'ils suivent la *voix déponente* au parfait et aux temps qui en sont formés; **audeo**, ***ausus sum***; **soleo**, ***solitus sum***, etc. Au contraire, tandis qu'on dit correctement **revertor, revertebar, revertar**, etc., on n'emploie, à l'époque classique, que ***reverti, reverteram, revertero***, etc.

IV. Le latin *archaïque* et le latin *populaire* ont conservé encore d'autres traces de la conjugaison latine primitive : à côté de formes déponentes correspondant à la voix moyenne on trouve des formes à sens passif tirées d'un primitif actif :

EX. : **abominor**, VERR. AP. PRISC., être abhorré; **admetior**, DIG., être mesuré; **admiror**, PRISC., être admiré; **aggrederer**, CIC. AP. PRISC., que je fusse attaqué; **aspernor**, CIC. AUCT. B. AFR., être méprisé; **comitari**, être accompagné; **complector**, CURIO AP. PRISC., être embrassé; **criminor**, CIC., être incriminé; **depopulor**, LACT., être ravagé; **detestor**, APUL., AUG., être détesté, **exsecrari**, CATO, être exécré; **hortaretur**, VARR. AP. PRISC., qu'il eût été exhorté; **morari**, CÆL., être retardé; **partiri**, CIC., COL., être partagé; **polliceri**, ULP. AMBR., être promis; **sequi**, CORNIF., être suivi; **tueri**, VARR., être protégé; **uti**, NÆV. AP. GELL., être employé; **ulcisci**, SALL., être puni[2].

Enfin on sait que, même à l'époque classique, beaucoup de verbes déponents ont un participe passé à sens passif : **adeptus, comitatus, commentatus, confessus, depopulatus, ementitus, imitatus, meditatus, mensus, moderatus, necopinatus, partitus, sortitus**, etc.

4° On peut aussi faire rentrer dans la voix moyenne certaines formes, qui, passives à l'origine, ont perdu plus ou moins leur sens primitif et sont devenues synonymes de verbes intransitifs. C'est le cas pour **videri** qui s'emploie sans doute, même à l'époque classique, au sens de être vu, mais qui signifie plus ordinairement sembler, paraître. De même le verbe **gigni** avait pris l'acception restreinte de naître (cf. **gignentia**, les plantes, dans Salluste, *Jug.*, 79, 6 et 93, 6).

1. La prose classique continue même à employer la forme active **-to** à l'impératif de certains verbes déponents, bien qu'elle ait laissé tomber toutes les autres formes actives de ces mêmes verbes. Ainsi, bien qu'**arbitro** pour **arbitror** soit inusité à l'époque classique, CICERON dit **arbitrato** (*de Nat. deor.*, II, 29, 74).

2. Voy. une liste plus complète dans DRÆGER, *ouv. cit.*, t. I, p. 156 et suiv.

C. — Voix passive.

211. — La voix passive[1] indique que le sujet du verbe est l'objet direct et immédiat de l'action. Par conséquent, si le complément direct d'un verbe transitif signifie l'objet direct et immédiat de l'action, ce complément deviendra le sujet du verbe à la voix passive.

212. — De là résultent *logiquement* plusieurs conséquences.

1° Les verbes intransitifs *ne devraient pas* avoir de passif, puisque l'action qu'ils signifient ne s'exerce pas directement et immédiatement sur un objet.

a) Toutefois, *en grec*, le complément employé au génitif ou au datif avec un verbe actif devient très souvent le sujet du verbe à la voix passive, particulièrement si c'est un nom de personne :

Ainsi l'on dit ἄρχειν τινός, régner sur quelqu'un et οἱ **ἀρχόμενοι**, les sujets, καταφρονεῖν τινος, mépriser quelqu'un et **καταφρονεῖται**, il est un objet de mépris, πιστεύειν τινί, se fier à quelqu'un et οὗτος ὁ ἀνὴρ ὑπ' αὐτῶν **πιστεύεται**, cet homme jouit de leur confiance.

Ex. : Xén., *Hier.*, 11, 6 : νικῶν μὲν οὐκ ἂν θαυμάζοιο, ἀλλὰ **φθονοῖο**, νικώμενος δ' ἂν **καταγελῷο** (*act.* καταγελᾶν τινος). *Mém.*, IV, 2, 33 : Παλαμήδην πάντες ὑμνοῦσιν, ὡς διὰ σοφίαν **φθονηθεὶς** ὑπὸ τοῦ Ὀδυσσέως ἀπώλετο (*act.* φθονεῖν τινι).

Remarques. — I. Quand les verbes composés de κατά et signifiant accuser, condamner[2] sont construits au passif, c'est l'accusatif du nom de chose qui devient le sujet du verbe, et le nom de la personne reste au génitif.

Ex. : Lysias, XIII, 39 : θάνατος αὐτῶν **κατεγνώσθη**, la peine de mort fut prononcée contre eux. — Xén., *Apol.*, 27 : οὐ πάλαι ἴστε ὅτι, ἐξ ὅτουπερ ἐγενόμην, **κατεψηφισμένος ἦν** μου ὑπὸ τῆς φύσεως ὁ θάνατος ; Ne savez-vous pas depuis longtemps que du jour où je suis né, la nature avait prononcé contre moi l'arrêt de mort ?

II. Quand les verbes πιστεύω, ἐπιτάττω, ἐπιτρέπω signifiant confier quelque chose à quelqu'un sont employés à la voix passive, ils peuvent prendre pour sujet le complément indirect, qui dans la construction se met au datif, et garder à l'accusatif le complément direct du verbe actif.

Ex. : Thuc., I, 140, 5 : **ἄλλο** τι μεῖζον εὐθὺς **ἐπιταχθήσεσθε**, vous recevrez aussitôt quelque injonction plus *pressante*.

---

1. Les grammairiens latins ont traduit par **verba passiva** l'expression grecque παθητικὰ ῥήματα (cf. Denys d'Halic., *Deux. lettre à Ammée*, 7 ; Apoll. Dysc., *Conj.*, 481, 30. D'après le grammairien Pompée (*Gramm. lat.*, ed. Keil, t. V, p. 227), Pline employait déjà **passivum** (et **activum**). C'est le mot qui a prévalu : on a laissé tomber les expressions **species patiendi** (Varron, *Ling. Lat.*, X, 33), **patiendi declinatio** (Nigid. Figulus ap. Gell., XVII, 7), **patiendi modus** ou **natura** (Quint., *Int. orat.*, I, 6, 26 ; 6, 10).

2. Κατηγορεῖν τινός τι « accuser quelqu'un de quelque chose », καταγιγνώσκειν, καταδικάζειν, καταψηφίζεσθαι, κατακρίνειν τινὸς θάνατον « condamner quelqu'un à mort ».

b) *En latin*, la construction du grec est inconnue à la prose classique[1]; seule la langue *vulgaire* ou *familière* emploie des passifs comme **noceri, persuaderi, permitti**, etc.

Ex. : Vitr., II, 9, 14 : **Larix... ab carie... non *nocetur*.** — Cécina (chez Cicéron, *ad Fam.*, VI, 7, 2) : ***persuasus est*** (p. **ei persuasum est**). — C. I. L. (t. I, n° 206, l. 159) : ***permissus est***, est autorisé à...

Toutefois les poètes, par imitation du grec, ont osé dire :

invideor (φθονοῦμαι), Hor., *A. P.*, 56 : **imperor** (ἄρχομαι), Hor., *Ép.*, I, 5, 21 ; ***triumphatæ* gentes**, Virg., *Géorg.*, III, 33, etc.

c) Mais l'usage latin autorise une autre construction à peu près inusitée en grec. En effet, beaucoup de verbes intransitifs peuvent être employés à la voix passive *impersonnellement;* dans cette construction le verbe a, en quelque sorte comme sujet, l'action signifiée par le radical, et la voix passive signifie que cette action se fait.

Ex. : ***curritur***, on court; ***ventum est***, on est venu; **mihi *parcitur***, on me ménage; **mihi *invidetur***, on me porte envie; **mihi *maledicitur***, on médit de moi; **mihi *obtrectatur***, on me dénigre.

Le sujet logique de l'action peut être marqué par la préposition **ab** avec l'ablatif.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, V, 30, 1 : **cum *a* Cotta... *resisteretur***, comme il y avait de la résistance de la part de Cotta.

Remarques. — I. Bien que le passif *impersonnel* soit presque inusité en grec, on trouve cependant certains parfaits employés ainsi. Tel est **παρεσκεύασται**, les préparatifs sont faits, etc.

Ex. : Antiph., I, 31 : **βεβοήθηται**... τῷ νόμῳ, secours a été porté à la loi. V, 75 : ὅμως δ' οὖν **κεκινδυνεύσεται**, quoi qu'il en soit, *on en aura couru le risque*.

II. Il ne faut pas confondre avec cette construction l'emploi des verbes λέγεται, on dit, ἐδηλώθη, on découvrit, accompagnés d'une proposition subordonnée.

Ex. : Antiph., V, 70 : ἐν τούτῳ **ἐδηλώθη** τῷ τρόπῳ ἀπωλώλει τὰ χρήματα, à ce moment on découvrit comment l'argent avait disparu[2].

Dans ce cas, la proposition subordonnée sert de sujet au verbe passif.

2° Le complément direct qui qualifie l'action signifiée par le verbe actif *ne devrait pas* devenir le sujet du verbe à la voix passive, car ce complément ne signifie pas l'objet sur lequel l'action s'exerce.

1. C'est exceptionnellement qu'on trouve chez Cicéron, *p. Marc.*, 3, 9 : **ejusmodi res... *obstrepi* clamore militum videntur.**

2. Cf. O. Riemann et Ch. Cucuel, *Règles fondamentales de la Syntaxe grecque* (d'après A. von Bamberg), 2e édit. (Paris, Klincksieck, 1888), p. 91.

Cependant *en grec*, le complément qualificatif devient très souvent sujet du verbe au passif.

Ex. : Plat., *Menex.*, 243 e : **ὁ** οἰκεῖος ἡμῖν **πόλεμος** οὕτως **ἐπολεμήθη** (à l'actif on dirait πολεμεῖν πόλεμον οἰκεῖον).

Remarque. — *En latin* ce tour est rare et peu correct. Cornélius Népos a bien dit (*Hann.*, 5, 1) **hac pugna *pugnata*,** mais c'est un auteur dont la latinité est loin d'être pure.

De même les verbes exprimant une affection de l'âme (**lugeo, doleo, horreo, gemo, fleo, ploro**) et qui se construisent à l'actif avec l'accusatif neutre d'un pronom (cf. § 63,4° [p. 64]) ne s'emploient pas en général au passif avec ce pronom pour sujet.

3° Les verbes passifs ne doivent pas avoir de complément signifiant l'objet direct et immédiat de l'action.

Mais ils peuvent avoir un complément direct qualificatif de l'action.

a) En grec, cette construction est habituelle.

Ex. : Plat., *Gorg.*, 520 e : **ἄλλην εὐεργεσίαν** τις **εὐεργετηθείς**. 494 a : **τὰς ἐσχάτας λυπεῖται λύπας**. — Lysias, XIII, 50 : ἡ κρίσις, **ἣν ἐκρίθη**. — Plat., *Lois*, 836 d : **ταῦτα...** οὐδεὶς ἂν **πεισθείη** ποτέ.

b) En latin, les verbes qui signifient avertir, exhorter, etc., et d'autres qui se construisent au passif avec un sujet au nominatif peuvent se construire avec l'accusatif de qualification.

Ex. : Cic., *Læl.*, 24 : **non audimus ea *quæ* a natura *monemur*.**

Remarques. — I. On vient de voir que les verbes passifs ne peuvent pas logiquement se construire avec le complément qui signifie l'objet direct et immédiat de l'action.

Cependant les verbes qui ont à la voix active un double complément direct, l'accusatif de la personne et celui de la chose (§ 58), peuvent (surtout en grec) se construire au passif avec l'accusatif de la chose[1].

Ex. : Plat., *Ménex.*, 236 a : **μουσικὴν** ὑπὸ Λάμπρου παιδευθείς, **ῥητορικὴν** ὑπ' Ἀντιφῶντος. *Mén.*, 87 e : **οὐδὲν ἄλλο** διδάσκεται ἄνθρωπος ἢ **ἐπιστήμην**. — Xén., *Mém.*, IV, 3, 14 : ἐάν τις τὸν ἥλιον ἀναιδῶς ἐγχειρῇ θεᾶσθαι, **τὴν ὄψιν** ἀφαιρεῖται.

En latin cet usage est assez limité. En dehors de l'expression très usitée **interrogatus *sententiam*,** on ne trouve guère à l'époque classique que le participe **doctus** (Sall., *Hist. fr.*, 1, 40) suivi d'un complément de chose à l'accusatif. Mais cette construction développée chez les poètes, particulièrement chez Ovide, à l'imitation du grec, finit par passer dans la prose de l'époque impériale[2].

II. En grec, un complément au datif pouvant devenir sujet du verbe passif et dési-

---

1. Il semble, dans ce cas, que des deux actions dont l'idée est contenue dans le verbe, l'une, celle qui s'exerce sur la personne, prenne la signification passive, tandis que l'autre, celle qui s'exerce sur la chose, garde la signification active.

2. Voy. Kühner, *Ausführl. Gr. der lat. Spr.*, § 73, 4.

gnant *ordinairement* une personne, l'accusatif de la chose se construit avec le passif et signifie à peu près le même rapport que l'accusatif de relation.

Ex. : Xén., *Anab.*, II, 6, 1 : *οἱ στρατηγοὶ ἀποτμηθέντες* **τὰς κεφαλὰς** *ἐτελεύτησαν* (à l'actif il y aurait *τοῖς στρατηγοῖς ἀπέτεμε τὰς κεφαλάς*).

Xén., *Cyr.*, V, 2, 32 : *πολλοὺς εὑρήσομεν ἔτι* **τραύματα** *ἐπιδεδεμένους ἃ ὑπὸ τῶν ἡμετέρων ἔλαβον* (à l'actif il y aurait *πολλοῖς ἐπιδέδεκε τὰ τραύματα*).

En latin cette construction ne se rencontre que chez les poètes ou dans la prose poétique.

Ex. : Virg., *Én.*, II, 273 : **perque pedes trajectus *lora* tumentes** (à l'actif il y aurait **trajicere alicui lora per pedes**). *Égl.*, III, 186 sq. : **dic quibus in terris inscripti *nomina* regum | Nascuntur flores** (il y aurait à l'actif **in floribus inscribunt nomina**).

Tacite a dit avec autant de hardiesse :

Hist., III, 74, 5 : **modicum sacellum Jovi conservatori aramque posuit *casus suos* in marmore expressam** (p. **ubi casus... expresserat**).

213. — En grec quelques verbes moyens ont des aoristes passifs de forme et de sens.

Ex. : **αἱρεθῆναι**, être choisi (*moyen ἑλέσθαι*, choisir), **αἰτιαθῆναι**, être regardé comme responsable de (*moyen αἰτιᾶσθαι*, rendre responsable), **βιασθῆναι**, être vaincu (*moyen βιάζεσθαι*, forcer, violenter), **δεχθῆναι**, être reçu (*moyen δέχεσθαι*, recevoir), **ἐργασθῆναι**, être bien travaillé (*moyen ἐργάζεσθαι*, travailler), **κτηθῆναι**, être acquis (*moyen κτᾶσθαι*, acquérir), **μεταπεμφθῆναι**, être mandé (*moyen μεταπέμπεσθαι*, mander), etc.

Remarques. — I. Beaucoup de verbes moyens, qui n'ont pas de voix active, ont un aoriste passif à signification passive, comme *ἐπιμέλεσθαι*, s'occuper de, **ἐπιμελεθῆναι**, être chargé de, etc. Quelques-uns ont deux aoristes, l'un de forme passive, l'autre de forme moyenne, mais tous deux à signification active, comme *πολιτεύεσθαι*, prendre part aux affaires publiques, *aor.* **ἐπολιτευσάμην** ou **ἐπολιτεύθην**, je pris part aux affaires publiques.

II. Le latin n'a rien de pareil, si ce n'est que l'usage correct exige qu'à côté d'un infinitif passif on emploie, non pas les formes de parfait actif **cœpi** et **desii**, mais les formes passives **cœptus sum, desitus sum.**

Ex. : Cic., *Brut.*, 7, 26 : **qua in urbe... primum... litteris oratio *est cœpta* mandari.** *Id.*, *ibid.*, 32, 123 : **veteres orationes... a plerisque legi *sunt desitæ.***

Toutefois quand l'infinitif passif a le sens d'un moyen, on peut employer **cœpi** et **desii.**

Ex. : Cic., *Brut.*, 27, 106 : **plura fieri** (gr. *γίγνεσθαι*) **judicia *cœperunt.*** *Verr.*, II, 4, 59, 133 : **judicia severa Romæ fieri *desierunt.*** — Cornif., *ad Herenn.*, IV, 10, 14 : **cœpit... *defricari*** (se faire frotter)[1].

1. Pour cette question, voy. Riemann, *Études sur la langue et la grammaire de Tite-Live*, 2e éd., p. 208.

214. — Le passif de certains verbes étant peu ou point usité, on y supplée par certains verbes intransitifs. Ainsi le passif de

ἀποκτείνω, tuer,	est	**ἀποθνήσκω**, être tué, périr (de la main de),
εὖ ποιῶ, faire du bien à,	—	**εὖ πάσχω**, être bien traité,
εὖ λέγω, dire du bien de,	—	**εὖ ἀκούω**, avoir une bonne réputation, être loué,
διώκω, accuser (être demandeur),	—	**φεύγω**, être accusé (être défendeur),
ζημιῶ, punir,	—	**δίκην δοῦναι**, être puni,
ἀπολύω, absoudre,	—	**ἀποφεύγω**, être absous,
αἱρῶ, prendre (sur le fait), convaincre de,	—	**ἁλίσκομαι**, être convaincu de, perdre son procès,
βάλλω, bannir,	—	**πίπτω**, être banni,
τίκτω, enfanter,	—	**γίγνομαι**, naître de,
τέθεικα, avoir établi,	—	**κεῖμαι**, être établi,
κληρῶ, choisir par le sort,	—	**λαγχάνω**, être choisi par le sort.

Ex. : Xén., *Anab.*, V, 1, 15 : **ἀπέθανεν** ὑπὸ Νικάνδρου, (Dexippe) périt de la main de Nicandre. — Isocr., VI, 41 : οὐδὲν οὕτω δεινόν ἐστιν ὡς τὸ **κακῶς ἀκούειν** ὑπὸ τῶν πολιτῶν (être diffamé par ses concitoyens). — Xén., *Hell.*, IV, 8, 20 : ἦλθον εἰς Λακεδαίμονα οἱ **ἐκπεπτωκότες** Ῥοδίων ὑπὸ τοῦ δήμου (ceux des Rhodiens bannis par le peuple). VI, 4, 37 : παῖδες αὐτῷ οὐκ **ἐγίγνοντο ἐκ** τῆς γυναικός, il n'avait point d'enfants de sa femme. — Isocr., I, 36 : πείθου τοῖς νόμοις τοῖς ὑπὸ τῶν βασιλέων **κειμένοις**. — Ps.-Démosth., LVII, 47 : εἰ **ἔλαχον** ἱερεύς, si le sort m'avait donné les fonctions sacerdotales.

215. — En latin le passif de **vendere** et celui de **perdere** sont inusités aux formes autres que **venditus, vendendus, perditus** et **perdendus**[1], du moins dans la prose classique. On y supplée par les verbes intransitifs **veneo**, être vendu, se vendre et **pereo**, être perdu, se perdre.

Remarques. — On sait que le verbe **facio** n'est usité au passif qu'au participe **factus** et aux temps qui en sont formés. Les autres temps sont empruntés au verbe intransitif **fio**.

De même **arefio, calefio**, etc., servent de passifs à **arefacio, calefacio**, etc. Par contre, on dit **conficior, deficior, efficior**, etc.

216. — Un certain nombre de verbes ont, en grec, un futur moyen à sens passif. Tels sont :

ἀδικῶ, *fut.* **ἀδικήσομαι**, je serai victime d'une injustice[2], αὐξάνω,

---

1. Les temps passés composés de **venditus** et de **perditus** avec le verbe **sum** sont naturellement usités aussi.

2. Cf. Euripide, *Iph. Aul.*, 1437 ; Thuc., V, 56 ; Xén., *Cyr.*, III, 2, 18 ; Isocr., II, 16 ; Plat., *Gorg.*, 509 ; Arist., *Polit.*, III, 13, 13 ; Dém., XX, 164 ; XXI, 30 ; 220 ; XXIII, 115.

fut. **αὐξήσομαι**, je serai augmenté[1], οἰκῶ, *fut.* **οἰκήσομαι**, je serai administré[2], ταράττω, *fut.* **ταράξομαι**, je serai agité[3], φυλάττω, *fut.* **φυλάξομαι**, je serai gardé[4].

D'autres verbes ont un double futur passif, l'un à forme moyenne, l'autre à forme passive. Tels sont :

> ἄγω, *fut.* **ἄξομαι** et **ἀχθήσομαι**, je serai conduit[5] : βλάπτω, *fut.* **βλάψομαι** et **βλαβήσομαι**, on me fera du tort[6], ἀποστερῶ, *fut.* **ἀποστερήσομαι** et **ἀποστερηθήσομαι**, je serai dépouillé[7], τιμῶ, *fut.* **τιμήσομαι** et **τιμηθήσομαι**, je serai honoré[8], τρέφω, *fut.* **θρέψομαι** et **τραφήσομαι**, je serai nourri[9].

217. — Le sujet du verbe actif devenu le complément du verbe passif se construit en grec et en latin de diverses manières selon la nature du complément ou selon l'idée à exprimer.

1° *En grec*, on met *ordinairement* le complément au génitif précédé de ὑπό ou au datif sans préposition.

La première construction signifie que le complément est l'auteur ou la cause de l'action.

> Ex. : Xén., *Anab.*, V, 1, 15 : ἀπέθανεν (voy. ci-dessus, § 214) **ὑπὸ Νικάνδρου** (Nicandre est l'auteur du meurtre). I, 5, 5 : πολλὰ τῶν ὑποζυγίων ἀπώλετο **ὑπὸ λιμοῦ** (la famine fut la cause de leur perte)[10].

L'autre construction signifie plutôt une idée de *moyen* ou d'*instrument* avec les noms de chose (cf. ci-dessus, § 185), de *possession* ou d'*intérêt* avec les noms de personne (cf. ci-dessus, § 89, 3°).

2° *En latin*, le complément se met ordinairement à l'ablatif précédé de **ab** ou sans préposition.

---

1. Cf. Xen., *Cyr.*, V, I, 12 ; Plat., *Rép.*, 497.
2. Cf. Thuc., VIII, 67 ; Plat., *Rép.*, 520 ; Isocr., XII, 1, 3 ; Eschine, I, 22 ; Arist., *Pol.*, II, 1, 3 ; III, 14, 1 ; Ps.-Dém., LVII, 62.
3. Thuc., VII, 36 ; 67 ; Xen., *Cyr.*, VI, 1, 43.
4. Soph., *Phil.*, 48 ; Xen., *Écon.*, 4, 9.
5. Voy. pour ἄξομαι : Eschyle, *Ag.*, 1632 ; Plat., *Rép.*, 458 ; pour ἀχθήσομαι : Plat., *Hipp. maj.*, 292.
6. Voy. pour βλάψομαι : Thuc., I, 81 ; VI, 64, 4 ; pour βλαβήσομαι : Isocr., I, 25 ; Plat. *Ménon*, 77.
7. Voy. pour ἀποστερήσομαι : Eur., *Herc. fur.*, 137 ; Thuc., VI, 91 ; Dém., XXIV, 210 ; XXXIX, 11 ; XL, 10 ; pour ἀποστερηθήσομαι : Lys., XII, 78 ; Dem., I, 22 ; Isocr., VII, 34 (*ms. Urbinas*).
8. Voy. pour τιμήσομαι : Eschyle, *Ag.*, 581 ; Soph., *Antig.*, 210 ; Euripide, *frg.* 362, 49 (Dind., 5e éd.) ; Thuc., II, 87, 9 ; Plat., *Rép.*, 426 ; *Hipp. maj.*, 284 ; Xén., *Hier.*, 919 ; *Cyr.*, VIII, 7, 15 ; Dem., XIX, 30. Τιμηθήσομαι est beaucoup plus rare à l'époque classique, cf. Thuc., VI, 80 ; Dem., XIX, 223.
9. Voy. pour θρέψομαι (outre Hippocr., VII, 482 ; 518), Thuc., VII, 49 ; Xén., *An.*, VI, 5, 20 ; Plat., *Rép.*, 372 ; 568 ; Arist., *de Anim.*, III, 12, 3. Pour τραφήσομαι, on ne le trouve que dans Ps.-Dém., LX, 32 ; plus tard, il devient d'un emploi assez fréquent. Voy. Veitch, *Greek verbs irregular and defective*, nouv. éd. (1887).
10. Voy. ci-dessus, § 191, 3°, Rem. (p. 225).

Il est précédé de **ab**, quand c'est une personne ou une chose personnifiée. Seuls les poètes ou ceux qui les imitent étendent cette construction aux noms de choses (voy. ci-dessus, § 152, 2° et les REMARQUES, pp. 188-9; cf. p. 215, n. 4).

Il est employé sans préposition quand c'est un nom de chose (voy. § 187).

Pour les noms d'animaux, voy. § 152, 2°, REM. II (p. 189).

REMARQUES. — I. Au lieu des constructions ordinaires avec ὑπό et le génitif, ou avec le datif sans préposition, on trouve en grec d'autres tournures, particulièrement chez les poètes.

Ainsi Homère met au datif avec ὑπό le complément d'un verbe passif, usage qui se retrouve en prose attique, mais restreint aux verbes signifiant être élevé ou instruit (cf. PLAT., *Rép.*, 391 c : Ἀχιλλεὺς **ὑπὸ τῷ σοφωτάτῳ Χείρωνι** τεθραμμένος[1]. Le néo-ionien emploie **ἐκ** (ἐξ) avec le génitif, pour marquer que le complément est le point de départ de l'action, et cette construction se retrouve chez les poètes, chez Thucydide (cf. I, 20, 2) et chez Platon (cf. *Tim.*, 74 b).

Ce sont encore les poètes qui emploient **πρός** avec le génitif pour indiquer que tel ou tel résultat est dû *à la présence* de telle personne (cf. HOM., *Il.*, XI, 831; SOPH., *Phil.*, 1070, etc.). Cette construction se trouve aussi chez Hérodote (cf. I, 61; II, 75; III, 115; VII, 209, etc.).

D'ailleurs quand les poètes ou certains prosateurs emploient une construction différente de la construction ordinaire, c'est qu'ils ont besoin de marquer avec plus de précision certaines circonstances ou conditions de l'action. Ainsi παρά avec le génitif de la personne se rencontre, non seulement chez les poètes, mais encore chez des prosateurs comme Platon et Xénophon, avec πέμπεσθαι, δίδοσθαι, ὠφελεῖσθαι, συλλέγεσθαι, λέγεσθαι, σημαίνεσθαι, etc. pour marquer que le point de départ de l'action doit être cherché *auprès* de telle ou telle personne, ou que telle chose a été faite *de la part de* telle personne. Thucydide emploie souvent ἀπό avec un nom de personne dans le même sens ou dans un sens analogue[2].

II. En latin on trouve quelquefois le datif au lieu de l'ablatif avec ou sans **ab**. Mais cette construction offre un sens particulier qui a été étudié § 89, 3° (p. 95).

§ 2. — Emploi des temps[3].

A. — SENS DES TEMPS DE L'INDICATIF.

218. — L'action signifiée par le verbe se rapporte au présent, au passé ou à l'avenir. Tout verbe doit donc avoir un *présent*, un *passé* et un *futur*, mais chacun de ces trois temps fondamentaux peut exprimer

---

1. Dans Homère, le datif équivaut vraisemblablement à un locatif primitif et la construction marque le plus souvent une circonstance de lieu. Dans l'exemple cité de Platon, comme dans tous les passages analogues, ὑπό avec le datif peut être traduit littéralement par « sous la surveillance, sous la direction de »...

2. V. KÜHNER, *ouv. cit.*, § 378, 11.

3. Les stoïciens paraissent avoir les premiers établi une théorie des temps (cf. BEKKER, *Anecd.*, p. 891), et il est probable que, chez les Latins, Varron s'en est inspiré (cf. *de Ling. Lat.*, IX, 90-98). Les Grecs distinguent trois temps : **ὁ ἐνεστώς** (s.-e. χρόνος), **ὁ παρεληλυθώς** et **ὁ μέλλων** (cf. DENYS LE

des nuances particulières suivant les rapports qu'il a avec les diverses manières de concevoir l'action.

Or, en grec, les formes verbales dérivées du radical peuvent exprimer trois manières d'être de l'action ; l'une peut exprimer que l'action est en train de se faire, qu'elle est commencée, mais non terminée, et qu'elle dure encore (*actio imperfecta*) ; l'autre, que l'action est terminée, accomplie (*actio perfecta*) et qu'on la considère dans ses résultats ; enfin la troisième peut signifier l'action verbale pure et simple, sans aucune idée de durée.

En latin, il y a deux séries de formes verbales qui *proprement* expriment deux manières d'être de l'action. L'une peut signifier que l'action est en train de se faire, qu'elle est à tel ou tel moment de son développement ; l'autre, que l'action est accomplie et qu'on la considère dans ses résultats.

Quant à l'idée verbale pure et simple, elle peut être *figurément* exprimée par les formes du radical de l'action imparfaite.

Ainsi, en latin comme en grec, non seulement tout verbe signifie une action *présente*, *passée* ou *future* par rapport au moment où l'on parle, mais encore la forme du radical employé peut servir à indiquer *à quel point de son développement* l'action est parvenue.

Thrace, p. 638 ; *Scholies de Denys le Thrace*, pp. 889-892). Les Latins ont traduit ces trois termes respectivement par **præsens** (s. e. **tempus**), **præteritum** et **futurum** (cf. Varron, *l. l.* et Priscien, VIII, 39). Mais les stoïciens considérant, non pas le temps en lui-même, mais l'action dans ses progrès, avaient établi des nuances assez délicates. Ainsi, dans le présent (ἐνεστώς), ils distinguaient l'ἐνεστὼς ἀτελής (*c.-à-d.* le présent non accompli), l'ἐνεστὼς παρατατικός (le présent qui dure), et l'ἐνεστὼς συντελικός ou τέλειος (*c-à-d.* le présent accompli *ou* parfait). De même dans le passé, ils distinguaient le παρῳχημένος παρατατικός (*c.-à-d.* le passé qui dure, le plus-que-parfait) et le παρῳχημένος συντελικός (*c.-à-d.* le passé accompli). Plus tard ces distinctions furent négligées par les grammairiens, qui se contentèrent d'établir dans le passé quatre différences (cf. Denys le Thrace, p. 53) : **παρατατικός**, **παρακείμενος**, **ὑπερσυντελικός** et **ἀόριστος**. Les Latins ont traduit ces termes (cf. Priscien, VIII, 39) le premier par **imperfectum**, le deuxième par **perfectum** et le troisième par **plus-quam-perfectum**. Quant à l'aoriste, qui chez eux se confondait avec le parfait, ils n'ont pas eu à lui donner un nom.

L'explication des trois termes traduits est ainsi donnée par Priscien, *l. l.* : « **Facile... dinoscitur utrum multo ante** (*plus-quam-perfectum*) **an nuper** (*perfectum*) **sint facta, an cœperint quidem, nondum tamen sint perfecta** (*imperfectum*).

Denys le Thrace (*l. l.*) dit de l'aoriste : ἀόριστος δ' ἐκλήθη πρὸς ἀντιδιαστολὴν τοῦ παρακειμένου καὶ ὑπερσυντελικοῦ (« pour le distinguer du parfait et du plus-que-parfait »), ce qui veut dire que l'aoriste désigne une action passée sans marquer qu'elle est récente ou accomplie depuis longtemps.

Enfin les grammairiens grecs appelaient **μετ' ὀλίγον μέλλων** un futur usité seulement chez les Attiques et qui est pour nous le futur antérieur ; l'expression μετ' ὀλίγον indique qu'ils considéraient l'action marquée par ce futur comme prochaine. Les Latins prenaient le futur antérieur pour une forme du subjonctif, sans doute parce qu'il se rencontre souvent dans les propositions dépendantes et qu'il a quelque ressemblance avec le parfait du subjonctif.

Cette théorie, tout imparfaite qu'elle est, s'est perpétuée jusqu'aux temps modernes. De nos jours, G. Curtius a développé sur la signification des temps en grec une théorie nouvelle très simple et très séduisante. Cf. G. Curtius, *Griechische Grammatik*, 9e édit., ch. xx ; *Erlæuterungen z. m. griech. Gramm.*, p. 178-189. Combattue par Ch. Thurot (*Mém. de la Soc. de Ling.*, t. I, p. 111 sqq.), cette théorie peut néanmoins être acceptée dans ses traits essentiels, et peut être étendue même au latin, à la condition qu'on la débarrasse des exagérations systématiques qu'elle renferme. Voy. O. Riemann, *la Question de l'aoriste grec* (Mélanges Graux, p. 585 sqq.).

Il faut signaler enfin la théorie toute récente que B. Delbrück a donnée des temps dans la deuxième partie de sa *Syntaxe* (Strasbourg, K. J. Trübner, juin 1897), théorie qui mérite d'être étudiée et discutée en détail.

219. — Ces idées sont résumées dans le tableau suivant :

1° Temps exprimant l'action en train de se faire, *actio imperfecta* (temps formés du radical du présent) :

Grec.		Latin.	
Présent (ὁ ἐνεστώς)	**ἀποθνήσκω**, je me meurs. **γράφω**, je suis occupé à écrire.	Présent (*præsens*)	**morior**, je me meurs. **scribo**, je suis occupé à écrire.
Passé (ὁ παρατατικός)	**ἀπέθνησκον**, je me mourais. **ἔγραφον**, j'étais occupé à écrire.	Passé (*præteritum*)	**moriebar**, je me mourais. **scribebam**, j'étais occupé à écrire.
Futur (ὁ μέλλων)	Emprunté au radical n° 3.	Futur (*futurum*)	Appartient pour la forme au radical n° 1, mais *pour le sens*, au radical n° 3.

2° Temps exprimant l'action accomplie et considérée dans ses résultats, *actio perfecta* (temps formés du radical du parfait) :

Grec.		Latin.	
Présent (ὁ παρακείμενος, ὁ ἐνεστὼς συντελικός)	**τέθνηκεν**, il est mort. **γέγραφεν**, il a fini d'écrire.	Présent	**interii**, je suis mort. **scripsi**, j'ai fini d'écrire.
Passé (ὁ ὑπερσυντέλικος)	**ἐτεθνήκει**, il était mort. **ἐγεγράφει**, il avait fini d'écrire.	Passé	**perierat**, il était mort. **scripseram**, j'avais fini d'écrire.
Futur (μετ' ὀλίγον μέλλων)	**τεθνήξει**, il sera mort. **γεγράψεται** ἡ ἐπιστολή, on aura fini d'écrire la lettre.	Futur	— **scripsero**, j'aurai fini d'écrire.

3° Temps exprimant l'idée verbale pure et simple sans aucune idée de durée (temps formés du radical de l'aoriste et du radical du futur[1]) :

Grec.		Latin.	
Présent	N'existe pas (cf. § 229).	Présent	Emprunté au radical n° 1 (**scribo**, j'écris).
Passé	**ἀπέθανεν**, il mourut. **ἐβασίλευσεν**, il fut roi *ou* il devint roi. **ἔγραψεν**, il écrivit.	Passé	**interiit** (*aor.*), il mourut. — **scripsi** (*aor.*), j'écrivis, j'ai écrit.
Futur	**ἀποθανεῖται**, il mourra. **βασιλεύσει**, il sera roi *ou* il deviendra roi[2]. **γράψω**, j'écrirai.	Futur	Emprunté au radical n° 1 **scribam**, j'écrirai.

1. Il faut dire temps formés du radical de l'aoriste et du radical du futur, car l'indice du futur grec n'est pas le même que celui de l'aoriste. cf. DELBRÜCK, *die Grundlagen der griechischen Syntax*, p. 98.

2. Les exemples ἐβασίλευσεν, « il *devint* roi » et βασιλεύσει, « il *deviendra* roi », montrent qu'en grec le radical de l'action verbale pure et simple peut, en certains cas, signifier le fait d'*entrer* dans tel ou tel état. Selon DELBRÜCK (*ouv. cité*, p. 111-112), il y aurait même eu en grec, à l'origine, des présents exprimant aussi l'entrée de l'action dans la réalité. Pour lui les formes d'aoriste second comme ἔστη ne seraient pas autre chose que des imparfaits formés du radical de ce présent et des locutions comme βάσκ' ἴθι auraient signifié proprement et primitivement « *mets-toi en mouvement* et va ».

220. — On distingue quelquefois les temps du verbe en *temps principaux* et *temps secondaires*.

Les temps *principaux* sont le *présent*, le *parfait*, le *futur* et le *futur antérieur grec;* les temps secondaires sont l'*imparfait*, l'*aoriste grec*, le *parfait latin* (équivalant à l'*aoriste*) et le *plus-que-parfait*.

I. — *Temps de l'action non encore accomplie.*

A. — **Présent.**

221. — **Présent marquant une action qui dure**. — Par définition, l'indicatif présent est la forme verbale que l'on emploie quand on veut indiquer que l'action *dure* et qu'elle *est en train de se faire*.

Ex. : γράφω, **scribo**, (au moment où je parle) je suis occupé à écrire. — **Annum jam *audis* Cratippum** (d'après Cic., *de Off.*, I, 1, 1). Πόλις **οἰκοδομεῖται**, **urbs *ædificatur***, la ville *se bâtit* (on bâtit la ville).

222. — Il suit de là que l'indicatif présent peut être employé aussi :

1° Pour indiquer un *effort*, une *tentative* (l'action qui est en train de se faire n'aboutira peut-être pas) :

Ex. : Hom., *Il.*, IX, 261 : σοὶ δ' Ἀγαμέμνων | ἄξια δῶρα **δίδωσι** (il te donne, *c.-à-d.* il t'offre) μεταλλήξαντι χόλοιο. Cf. Xén., *Cyr.*, I, 3, 14. — Isocr., V, 12 : ταύτην (τὴν δόξαν) **πείθουσιν** (ils cherchent à persuader, ils engagent) ἡμᾶς ἀποβαλεῖν.

Plaut., *Mil.*, 36 : **quid illuc quod *dico?*** qu'est-ce donc que je *veux dire?* — Cic., *de Off.*, III, 13, 55 : **domum... *vendo***, je *cherche à vendre* (je *mets en vente*) une maison. — T.-Liv., XXII, 60, 13 : **reduces (vos) in patriam ad parentes, ad conjuges ac liberos *facit*** (il veut vous ramener).

2° Pour indiquer une action qui *se répète* soit dans le présent soit dans tous les temps, c'est-à-dire une habitude prise, une coutume (il y a un rapport évident entre la *durée* et la répétition continue d'une même action) :

Ex. : Plat., *Phédon*, 58 a : πλοῖον ἐς Δῆλον Ἀθηναῖοι **πέμπουσιν** (envoient *tous les ans*). — Dém., XIX, 46 : οὐδὲν θαυμαστόν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, μὴ ταὐτὰ ἐμοὶ καὶ Δημοσθένει δοκεῖν· οὗτος μὲν γὰρ ὕδωρ, ἐγὼ δ' οἶνον **πίνω**.

Cic., *de Leg.*, III, 1, 2 : **facile omnes, cum *valemus*, consilia ægrotis *damus***.

Remarques. — I. C'est parce que le présent sert à marquer un fait habituel ou une action répétée qu'on l'emploie aussi dans les sentences, dans les maximes générales et enfin pour l'expression d'une vérité toujours actuelle.

Ex. : Euripide, *Fragm.*, 734 : ἀρετὴ δέ, κἂν θάνῃ τις, οὐκ **ἀπόλλυται**. — Hor., *Carm.*, II, 14, 1 sq. : **Eheu fugaces, Postume, Postume, *labuntur* anni...** III, 2, 13 : **Dulce et decorum *est* pro patria mori.**

Ὁ ἄνθρωπος θνητός **ἐστιν**. — **Homo mortalis *est*.**

II. Le grec et le latin, comme le français, emploient le présent dans les locutions « on lit dans Cicéron... », « Xénophon raconte que... » parce que le fait rappelé ou rapporté est toujours *actuel*, en quelque sorte.

223. — Emplois figurés du présent. — Comme tous les mots, les formes verbales qui appartiennent au présent, peuvent prendre des acceptions figurées et dérivées. C'est ainsi qu'on trouve le présent employé tantôt *au lieu du passé*, tantôt *au lieu du futur*.

224. — Présent au lieu du passé. — En grec, comme en français, on se sert du présent en parlant d'*un temps qui vient à peine de s'écouler*.

Ex. : Eur., *Méd.*, 85 : **ἄρτι γιγνώσκεις** (tu *viens* de t'apercevoir) τόδε | ὡς πᾶς τις αὑτὸν τοῦ πέλας μᾶλλον φιλεῖ. — Tér., *Ad.*, 239 : ***modo* dolores, mea tu, *occipiunt primulum*.**

225. — Une action passée dont les effets subsistent au moment de la parole ou dont on considère les résultats actuels peut être exprimée par le présent.

En pareil cas, le grec et le latin rattachent souvent l'action au passé en employant à côté du présent les adverbes πάλαι (πάρος. Hom.), ποτέ, **dudum, jam dudum, jam diu**, etc.

Ex. : Hom., *Odyss.*, VII, 201 : αἰεὶ γὰρ **τὸ πάρος** γε θεοὶ **φαίνονται** ἐναργεῖς | ἡμῖν, εὖτ' ἔρδωμεν ἀγακλειτὰς ἑκατόμβας. — Eur., *Rh.*, 322 sqq. : ἀλλ' οὐδὲν αὐτῶν (τῶν φίλων) δεόμεθ', οἵτινες **πάλαι** | μὴ **ξυμπονοῦσιν**, ἡνίκ'... Ἄρης | ἔθραυε λαίφη τῆσδε γῆς. *Élect.*, 416 : ἡσθήσεται | ζῶντ' εἰσακούσας παῖδ', ὃν **ἐκσῴζει ποτέ**. — Dém., XX, 141 : μεγίστας **δίδοτε ἐκ πάντος τοῦ χρόνου** δωρεὰς τοῖς τοὺς γυμνικοὺς νικῶσιν ἀγῶνας.

Plaut., *Stich.*, IV, 1, 23 : ***quam dudum* in portum *venis?*** *Asin.*, III, 3, 150 : ***jamdudum est* intus.** — Tér., *Heaut.*, V, 1, 9 : **quid illic *jamdudum* gnatus *cessat* cum Syro?** — Cic., *Catil.*, 1, 5 : **quod te *jamdudum hortor*.** *Læl.*, 22, 82 : **quæ *jamdudum tractamus*** (cf. 18, 65). — Sen., *Epist.*, LXX, 22 : **quare non omne tormentum... *jamdudum effugio?***

226. — Mais le grec et le latin donnent la valeur du parfait au présent de certains verbes, sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter aucun adverbe; p. ex : νικῶ et κρατῶ, je suis vainqueur (cf. lat. **vinco**), ἡττῶμαι, je suis vaincu, ἀδικῶ, je suis dans mon tort, προδίδωμι, je suis un traître, διώκω, je joue le rôle d'accusateur (de demandeur), φεύγω, je suis accusé (défendeur) *ou* exilé *ou* en fuite[1].

Ex. : Xén., *Anab.*, II, 1, 4 : ἀπαγγέλλετε Ἀριαίῳ, ὅτι ἡμεῖς γε **νικῶμεν** βασιλέα, καί, ὡς ὁρᾶτε, οὐδεὶς ἡμῖν ἔτι μάχεται. — Thuc., II, 5, 5 : οἱ **προδιδόντες**. — Xén., *Anab.*, V, 7, 29 : εἰ μὲν **ἀδικεῖ** ὑμᾶς, οἴχεται ἀποπλέων· εἰ δὲ μὴ **ἀδικεῖ**, φεύγει ἐκ τοῦ στρατεύματος.

Liv., II, 7, 2 : ***vincere*** (= **victorem esse**) **bello Romanum.** XXI, 43, 13 : **ab Herculis columnis...** ***vincentes*** **huc pervenistis.** XXIV, 1, 6 : ***refugientes*** **pauci aliam omnem multitudinem in potestate hostium esse afferebant.**

Remarques. — I. Les présents ἀκούω (poét. κλύω), πυνθάνομαι, μανθάνω, αἰσθάνομαι, γιγνώσκω et, en latin, **audio, accipio, video, cognosco,** s'emploient souvent en parlant d'une nouvelle que l'on *a apprise*, d'une remarque que l'on *a faite*, etc.; mais dans presque tous les cas le présent s'explique très bien par lui-même et c'est *seulement en apparence* qu'il tient la place d'un passé.

Ex. : Hom., *Il.*, XV, 403 : νῆσός τις Συρίη κικλήσκεται, εἴ που **ἀκούεις** (*c.-à-d.* si par hasard tu l'as entendu nommer et si tu *m'entends en ce moment*). — Xén., *Anab.*, I, 9, 28 : ἐξ ὧν **ἀκούω** (*c.-à-d.* d'après ce que j'ai toujours entendu dire, et d'après ce que *j'entends dire encore à chaque instant*).

Cic., *de Orat.*, I, 60, 255 : **multi oratores fuerunt, ut illum Scipionem** ***audimus*** (même traduction que ci-dessus), etc.

Plat., *Banq.*, 216 c : οὐδεὶς ὑμῶν τοῦτον **γιγνώσκει** (*c.-à-d.* personne parmi vous n'a-t-il pas appris à connaître Socrate et *ne le connaît-il pas?*).

Cic., *Tusc.*, IV, 3, 5 : **quibus adulescentibus Diogenem et... Carneadem** ***video*** **ad senatum missos esse legatos** (*c.-à-d.* j'ai toujours fait et *je fais encore la remarque que...*).

II. Les présents ἥκω et οἴχομαι ont toujours le sens du parfait : « je suis venu, je suis parti. »

227. — Dans toutes les langues et particulièrement en grec et en latin, on emploie dans un récit le présent, au lieu du passé, quand on veut mettre le fait en quelque sorte sous les yeux du lecteur ou de l'auditeur. C'est ce qu'on appelle le *présent historique*.

Ex. : Thucydide, I, 59, 1 : αἱ δὲ τριάκοντα νῆες τῶν Ἀθηναίων **ἀφικνοῦνται** ἐς τὰ ἐπὶ Θρᾴκης καὶ **καταλαμβάνουσι** Ποτίδαιαν. Cf. *ibid.*, 136 (le ch. tout entier). — Xén., *Anab.*, I, 7, 16 :

1. Cf. en grec οἱ φεύγοντες « les fuyards » et aussi « les exilés ».

ταύτην δὲ τὴν τάφρον βασιλεὺς μέγας **ποιεῖ** ἀντὶ ἐρύματος, ἐπειδὴ **πυνθάνεται** Κῦρον προσελαύνοντα[1].

Tér., *Andr.*, 105 sqq. : **Chrysis vicina hæc** ***moritur...;*** **egomet quoque ejus causa in funus** ***prodeo;... ecfertur, imus,*** etc. — Cic., *in Verr.*, II, 4, 18, 38 sq. : **sic cupiditate inflammatus est..., ut Diodorum ad se vocaret ac posceret. Ille...** ***respondet*** **Lilybæi se non habere (pocula)...; tum iste continuo** ***mittit*** **homines...;** ***scribit*** **ad quosdam Melitenses...;** ***rogat*** **Diodorum,** etc.

Remarques. — I. On trouve parfois chez les poètes grecs et latins le présent de l'indicatif employé au lieu du passé *même en dehors du récit.*

a) Les poètes dramatiques grecs s'en servent dans les interrogations vives et passionnées se rapportant au passé :

Ex. : Soph., *Œd.-R.*, 113 : πότερα δ' ἐν οἴκοις ἢ 'ν ἀγροῖς ὁ Λάϊος | ἢ γῆς ἐπ' ἄλλης τῷδε **συμπίπτει** φόνῳ.

b) Les poètes latins l'emploient toutes les fois qu'ils croient devoir faire, en quelque sorte, assister le lecteur au fait qu'ils rappellent.

Ex. : Corp. Inscr. Lat., t. I, n° 30 (inscr. en vers saturniens du tombeau de L. Cornelius Scipio Barbatus, gravée après l'an 258 av. J.-C.) : « **Taurasia... cepit,** ***subigit*** **omne Loucanam opsidesque** ***abdoucit.*** » — Virg., *Én.*, II, 274 sq. : « **Quantum mutatus ab illo | Hectore, qui** ***redit*** (*que je crois voir* encore revenir du combat) **exuvias indutus Achilli!** » Cf. *Én.*, I, 665 ; VIII, 141.

II. Chez les poètes latins on trouve souvent des substantifs qui expriment une condition *durable* (comme **donum, munus,** etc.) remplacés par une proposition relative de signification analogue dont le verbe, au lieu d'être au passé, est au présent.

Ex. : Virg., *Én.*, IX, 265 : **Cratera anticum,** ***quem dat*** **Sidonia Dido.** Cf. *ibid.*, 359 sq. : **Cingula,...** ***quæ mittit dona...*** — XI, 172. — X, 518 : **juvenes...** ***quos educat*** **Ufens.**

On peut rapprocher de cet emploi du présent celui qu'on trouve chez les poètes grecs avec les verbes τίκτω, γεννῶ, φύω, « être père, être mère », θνήσκω, « être mort », ὄλλυμαι, être détruit.

Ex. : Eurip., *Bacch.*, 2 : Διόνυσος, ὃν **τίκτει** ποθ' ἡ Κάδμου κόρη[2]. — Soph., *Œd.-R.*, 437 : τίς μ' **ἐκφύει** βροτῶν. *Ibid.*, 118 : **θνήσκουσι**, ils sont morts[3].

---

1. En grec, le présent historique est très usité ; on le trouve même dans des cas où il surprend et où le français ne pourrait pas l'employer, comme dans Xen., *Anab.*, 1, 1, 1 : Δαρείου καὶ Παρυσάτιδος **γίγνονται** παῖδες δύο « Darius et Parysatis *eurent* deux fils ». Cependant, cf. ci-dessous, Rem. II.

2. Voy. Virg., *Égl.*, VIII, 45 : **duris in cotibus illum | ... Garamantes | Nec generis nostri puerum nec sanguinis** ***edunt.*** Cf. *Géorg.*, I, 279 ; *Én.*, VIII, 141 ; I, 630. — Prop., *Élég.*, IV, 1, 121 : **Umbria te...** ***edit.***

3. La prose classique emploie de la même façon le participe ἀποθνήσκων, cf. Isocr., IV, 21. On trouve de même dans un texte de loi cité par Dem., XLVIII, 57 : τοὺς **ἀπογινομένους** θάπτειν.

228. — **Présent au lieu du futur.** — Un fait à venir peut paraître si rapproché ou si sûr qu'on peut l'exprimer au moyen du présent.

Ex. : Hom., *Il.*, XI, 365 sq. : ἦ θήν σ' **ἐξανύω** γε (*je suis sûr* de t'achever), καὶ ὕστερον ἀντιβολήσας, | εἴ που τις καὶ ἔμοιγε θεῶν ἐπιτάρροθός **ἐστιν**. — Oracle cité par Hérod., VII, 140 : οὔτε γὰρ ἡ κεφαλὴ **μένει** ἔμπεδον οὔτε τὸ σῶμα | ... οὔτε τι μέσσης (c.-à-d. πόλιος) | **λείπεται**, ἀλλ' ἄζηλα **πέλει**· κατὰ γάρ μιν (c.-à-d. πόλιν) **ἐρείπει** | πῦρ. — Thuc., IV, 95, 2 : ἐν μιᾷ μάχῃ τήνδε τε (τὴν χώραν) **προσκτᾶσθε** καὶ ἐκείνην μᾶλλον **ἐλευθεροῦτε**.

On connaît l'emploi du verbe εἶμι dont le présent signifie ordinairement « *j'irai* »; cf. le fr. *j'y vais.*

En latin, ex. : Cic., *ad Att.*, XIII, 40, 2 : **quid mi auctor es? *Advolone* an *maneo?*** — Cés., *de Bello civ.*, III, 94, 6 : **tuemini, inquit, castra...; ego reliquas portas *circumeo* et castrorum præsidia *confirmo?***

Remarques. — I. Cet emploi particulier du présent explique pourquoi on le rencontre en latin dans une proposition conditionnelle dépendant d'une proposition principale dont le verbe est au futur.

Plaut., *Truc.* IV, 4, 23 : **si *aufers* puerum... omnis mihi spes animam efflaverit**[1]. — Cic., *ad Fam.*, XVI, 1, 2 : **si *statim navigas,* nos Leucade consequēre.** — Sall., *Cat.*, 58, 9 : **si *vincimus,* omnia nobis tuta erunt...** — T.-Live, XXIII, 5, 15 : **si parem fortunæ vestræ fidem *habetis,* nec Hannibal se vicisse sentiet nec Romani victos esse.**

II. Quelquefois, en grec et en latin, la proposition principale est au présent et la conditionnelle au futur. En ce cas, le présent marque que le fait exprimé dans la proposition principale est une conséquence *immédiate* de la proposition conditionnelle.

Ex. : Eur., *Andr.*, 381 : ἢν θάνῃς σύ, παῖς ὅδ' **ἐκφεύγει** μόρον. — Xén., *Anab.*, IV, 7, 3 : τῇ στρατιᾷ οὐκ **ἔστι** τὰ ἐπιτήδεια, εἰ μὴ ληψόμεθα τὸ χωρίον.

Plaut., *Rud.*, 168 : **salvæ *sunt,* si illos fluctus devitaverint.** — Caton, *R. R.*, 1, 7 : **de omnibus agris, optimoque loco si emeris jugera agri centum, vinea *est* prima...**[2].

1. Sur cet emploi du futur antérieur, voy. ci-après, § 255, Rem. II.

2. Dans certains cas, qu'il ne faut pas confondre avec ceux-ci, le présent de l'indicatif, après une proposition conditionnelle au futur ou à l'impératif (cf. ci-après, § 269), ne tient pas lieu du futur, mais conserve sa signification propre.

1° Il sert à exprimer un fait *actuel :*

Ex. : Cic., *de Leg. agr.*, 1, 9, 27 : **si vos vestrum mihi studium ad communem dignitatem defendendam *profitemini*** (« si *maintenant* vous déclarez publiquement »), **perficiam,** etc.

De plus, dans ce dernier exemple, le présent implique cette idée que l'appui donné à Cicéron sera durable.

2° Il sert à constater un fait *réel* et *permanent :*

Ex. : Plaut., *Asin.*, 373 : **cavebis** (fut. remplaçant l'impératif) **ne me attingas, si *sapis*** (« si tu es réellement un homme sensé »). — Cic., *de Leg. agr.*, 1, 9, 29 : **deserite eos a**

229. — Présent exprimant l'action pure et simple. — Comme il n'y a point en grec de présent tiré du radical verbal pur pour exprimer l'action verbale pure et simple sans aucune idée de durée, le présent de l'indicatif est tout naturellement appelé à le suppléer.

Ex. : **ἀστράπτει**, il fait des éclairs, **δίδωμι**, je donne, je fais un présent, **θαυμάζω**, je suis saisi d'admiration, **πείθω**, je me fais écouter, etc.

Remarque. — Le présent de l'indicatif, en latin, s'emploie de la même façon.

Ex. : **fulgurat**, il fait des éclairs ; **do**, je fais un présent.

B. — **Imparfait.**

230. — Imparfait marquant la durée de l'action dans le passé. — L'imparfait exprime, en les rapportant au passé, les mêmes manières d'être de l'action que le présent.

Ainsi l'imparfait signifie ordinairement que l'action *durait* ou qu'elle *était en train de se faire* :

Ex. : ἔγραφον, **scribebam**, j'étais occupé à écrire. — Ἡ πόλις **ᾠκοδομεῖτο**, **urbs** ***ædificabatur***, la ville *se bâtissait*, on bâtissait la ville.

Remarque. — Dans les phrases comme celles-ci :

Cés., *de B. Gall.*, I, 38, 4 : **idque (oppidum) natura loci sic *muniebatur* ut magnam ad ducendum bellum daret facultatem.** *De B. civ.*, III, 26, 4 : **qui portus ab Africo *tegebatur*.** — Cicéron, *in Verr.*, II, 4, 55, 122 : **tabulis interiores templi parietes *vestiebantur***

l'imparfait semble employé à contresens, parce qu'il signifie, non pas qu'à tel moment du passé telle ou telle action était en train de se faire, mais bien qu'elle était faite. Toutefois il convient de remarquer qu'à l'actif on dirait (voy. ci-après, § 232) :

oppidum natura loci *muniebat*, — portum mons ab Africo *tegebat*, — tabulæ templi parietes *vestiebant*,

c'est-à-dire que ces imparfaits expriment au passif simultanéité dans le passé comme ils l'exprimeraient à l'actif.

231. — Par suite l'imparfait peut être employé aussi :

1° Pour indiquer un *effort*, une *tentative* (l'action qui était en train de se faire n'a pas abouti ou n'aboutira peut-être pas) :

Ex. : **Ἔπειθον**, je *cherchais à* persuader. — Οὐκ **εἴων**, je ne *voulais* pas permettre. — Thuc., VII, 56 : ἦν ἄξιος ὁ ἀγών, ὅτι οὐχὶ Ἀθηναίων μόνον οἱ Συρακόσιοι **περιεγίγνοντο** (avaient l'espoir de vaincre) ἀλλὰ καὶ τῶν ἄλλων ξυμμάχων. — Thuc.,

---

quibus, nisi *prospicitis* (« si vous n'êtes pas hommes à voir les choses de loin »), **brevi tempore deseremini.** — *Ad Fam.* XVI, 1, 2 : **videto, si me *amas*** (« si tu *as réellement de l'affection* pour moi »), **ne te... hæ litteræ moveant.**

V, 39 : διὰ ταῦτα οἱ Λακεδαιμόνιοι ἐποιήσαντο τὴν ξυμμαχίαν καὶ τὸ Πάνακτον εὐθὺς **καθῃρεῖτο** (on commença sans tarder à renverser Panakton)[1]. — ESCHINE, III, 83 : Φίλιππος Ἁλόννησον **ἐδίδου** (*voulait* donner, offrait), Δημοσθένης δὲ ἀπηγόρευε μὴ λαμβάνειν.

CÉS., *de B. G.*, VII, 47, 2 : **a tribunis militum legatisque... *retinebantur*** (*on cherchait* à les retenir). — VIRG., *Én.*, VI, 468 : ***lenibat* dictis animum, lacrimasque *ciebat*[2].**

2° Pour indiquer une action qui *se répétait* ou une habitude prise, une coutume qui existait à une certaine époque du passé :

EX. : THUC., II, 15, 1 : ἐπὶ Κέκροπος... ἡ Ἀττική... κατὰ πόλεις ᾠκεῖτο[3] καὶ αὐτοὶ ἕκαστοι **ἐπολιτεύοντο** καὶ **ἐβουλεύοντο**[4]... — XÉN., *Mémor.*, I, 1, 5 : ὅστις ἀφικνοῖτο τῶν παρὰ βασιλέως πρὸς Κῦρον, πάντας οὕτω διατιθεὶς **ἀπεπέμπετο** ὥσθ' ἑαυτῷ μᾶλλον φίλους εἶναι ἢ βασιλεῖ. Καὶ τῶν παρ' ἑαυτῷ βαρβάρων **ἐπεμελεῖτο** ὡς πολεμεῖν ἱκανοὶ εἴησαν. *Ibid.*, I, 2, 5 : Σωκράτης τοὺς ἑαυτοῦ ἐπιθυμοῦντας οὐκ **ἐπράττετο** χρήματα (*n'avait pas l'habitude* d'exiger de l'argent). — THUC., I, 29, 1 : Κορίνθιοι οὐδὲν τούτων **ὑπήκουον** (*n'étaient pas gens à y* consentir).

CIC., *Acad.*, II, 23, 73 : **sophistæ appellabantur ii, qui aut ostentationis aut quæstus causa *philosophabantur*.** — SUÉT., *Octav.*, 74 : ***convivabatur* et assidue nec unquam nisi recta... ; convivia nunquam et serius *inibat* et maturius *relinquebat* ;... cenam ternis ferculis... *præbebat*,** etc. Cf. *ibid.*, 75, 76, 77.

REMARQUES. — I. En grec, quand il s'agit dans un récit d'exprimer la répétition d'un fait isolé dans le passé, on se sert non pas de l'imparfait, mais de l'aoriste avec πολλάκις.

II. Pour l'emploi de l'imparfait avec ἄν destiné à marquer la répétition de l'action, il en sera question plus loin, à propos de l'indicatif, § 302, 2°.

3° Pour indiquer dans la narration historique le développement graduel de l'action :

EX. : XÉN., *Hell.*, IV, 4, 18 : τὸ μὲν πρὸς ἑσπέρας τεῖχος ἐν ὀλίγαις ἡμέραις πανὺ καλὸν ἐξετείχισαν, τὸ δὲ ἑῷον μᾶλλον καθ' ἡσυχίαν **ἐτείχιζον** (quant à la brèche du levant elle fut [*litt.* elle était] réparée à loisir).

---

1. Toutefois cet imparfait peut aussi avoir la valeur d'un imparfait descriptif. Voir ci-dessous, 3° et 4°.
2. Voy. d'autres exemples dans KÜHNER, *ausführl. Gramm. der lat. Spr*, t. II, p. 92.
3. Pour l'imparfait ᾠκεῖτο (« *avait* une population répartie entre plusieurs cités »), voyez ci-après, § 232.
4. Ces imparfaits expriment à la fois la simultanéité dans le passé (§ 232) et l'idée d'une coutume existant à une certaine époque du passé.

Bien que cet emploi de l'imparfait soit une particularité du grec, on en trouve quelques exemples en latin, cf. T.-LIVE, XXI, 46, 4 : **consistit** (prés. hist.) **utrumque agmen, et ad prœlium sese** ***expediebant*** (*ils se mirent à* faire leurs préparatifs en vue de la bataille).

4° L'imparfait alterne avec l'aoriste dans un récit, quand il s'agit de présenter une *description*, un *tableau*. Voy. ci-après, § 256, REM. III.

232. — L'imparfait sert en grec et en latin, comme en français, à signifier la *simultanéité dans le passé*, c'est-à-dire à exprimer que des actions passées étaient en train de s'accomplir, ou que des états antérieurs subsistaient au moment où avait lieu l'action racontée. L'idée de simultanéité résulte du contexte et non de l'imparfait lui-même, qui conserve son sens propre.

Dans cet emploi particulier, l'imparfait sert surtout à rappeler des événements ou des circonstances qui doivent expliquer ou motiver l'action principale (cf. ci-après, § 262) :

EX. : THUC., IV, 57, 1 : προσπλεόντων οὖν ἔτι τῶν Ἀθηναίων οἱ Αἰγινῆται τὸ... τεῖχος ἐκλείπουσιν, ἐς δὲ τὴν ἄνω πόλιν, ἐν ᾗ **ᾤκουν**, ἀπεχώρησαν· καὶ αὐτοῖς τῶν Λακεδαιμονίων φρουρὰ μία τῶν περὶ τὴν χώραν, ἥπερ καὶ **ξυνετείχιζε**, ξυνεσελθεῖν μὲν ἐς τὸ τεῖχος οὐκ ἠθέλησαν..., ἀλλ' αὐτοῖς κίνδυνος **ἐφαίνετο** ἐς τὸ τεῖχος κατακλήεσθαι· ἀναχωρήσαντες δὲ ἐπὶ τὰ μετέωρα... **ἡσύχαζον**... — XÉN., *Anab.*, I, 2, 10 : Ξενίας ὁ Ἀρκὰς τὰ Λύκαια ἔθυσε καὶ ἀγῶνα ἔθηκε· τὰ δὲ ἆθλα **ἦσαν** στλεγγίδες χρυσαῖ· **ἐθεώρει** δὲ τὸν ἀγῶνα καὶ Κῦρος. — ID., *ibid.* I, 2, 11 : Κῦρος ἐξελαύνει εἰς Καΰστρου πεδίον, πόλιν οἰκουμένην· ἐνταῦθ' ἔμεινεν ἡμέρας πέντε· καὶ τοῖς στρατιώταις **ὠφείλετο** μισθὸς πλέον ἢ τριῶν μηνῶν καὶ πολλάκις ἰόντες ἐπὶ τὰς θύρας **ἀπῄτουν**· ὁ δὲ ἐλπίδας λέγων **διῆγε** καὶ δῆλος **ἦν** ἀνιώμενος...

CÉSAR, *de B. G.*, VII, 69 : **Cæsar Alesiam circumvallare instituit.** ***Erat*** **oppidum in colle summo, cujus collis radices duo duabus ex partibus flumine** ***subluebant***, etc. — CIC., *de Off.*, III, 27, 100 : **(Regulus) Carthaginem rediit neque eum caritas patriæ retinuit nec suorum ; neque vero tum** ***ignorabat*** **se ad exquisita supplicia proficisci, sed jusjurandum conservandum** ***putabat***. — NEP., *Thémist.*, 1, 3 : **totum se dedidit reipublicæ... ; multum in judiciis privatis** ***versabatur***, **sæpe in contionem populi** ***prodibat***, etc.

REMARQUES. — I. On dit de même au passif :

CÉS., *de B. Gall.*, I, 39, 5 : **horum vocibus ac timore paulatim ei, qui**

magnum in castris usum habebant, milites centurionesque, quique equitatui præerant, *perturbabantur*. Cf. ci-dessus, § 230, Rem.

II. L'emploi de l'imparfait servant à marquer simultanéité dans le passé se rencontre surtout dans les propositions subordonnées (*relatives* ou *temporelles*).

233. — Emplois figurés de l'imparfait. — Comme le présent, l'imparfait prend dans certains cas des acceptions figurées.

Au présent de certains verbes νικῶ, ἀδικῶ, etc. (cf. ci-dessus, § 226) employé avec le sens du parfait, correspond un imparfait qui a le sens du plus-que-parfait, **ἐνίκων**, j'étais vainqueur, **ἠδίκουν**, j'étais dans mon tort, etc.

Remarque. — Les imparfaits ἧκον et ᾠχόμην ont tantôt le sens du plus-que-parfait, tantôt celui de l'aoriste : « j'étais venu » ou « je vins », « j'étais parti » ou « je partis ».

234. — On trouve quelquefois l'imparfait employé en apparence *au lieu du présent ;* c'est qu'on se reporte au moment du passé où avait lieu l'action.

Ex. : Hom., *Il.*, XVI, 29 : σὺ δ' ἀμήχανος **ἔπλευ** (Patrocle reproche à Achille son obstination dans la colère. Les Achéens, dit-il, sont réduits à l'extrémité. Les meilleurs d'entre eux sont blessés... et les médecins sont occupés à les secourir. Mais toi, tu demeures inflexible. » Si, dans le texte, Patrocle dit à Achille : « Tu étais inflexible, » c'est qu'il songe à l'impassibilité du héros en présence du désastre des Grecs ; c'est comme s'il y avait : « et pendant que ces maux fondaient sur les Grecs, tu restais impassible. » — Plat., *Crit.*, 47 d : διαφθεροῦμεν ἐκεῖνο καὶ λωβησόμεθα, ὃ τῷ μὲν δικαίῳ βέλτιον **ἐγίγνετο**, τῷ δὲ ἀδίκῳ **ἀπώλλυτο** (c'est comme s'il y avait ὃ τῷ μὲν δικαίῳ βέλτιον γίγνεσθαι, τῷ δὲ ἀδίκῳ ἀπόλλυσθαι **ἐλέγετο** ἑκαστότε ὑφ' ἡμῶν περὶ τῶν τοιούτων διαλεγομένων)[1]. — Xén., *Anab.*, I, 4, 9 : ἰχθύων, οὓς οἱ Σύροι θεοὺς **ἐνόμιζον**.

Cic., *de Nat. deor.*, II, 47, 121 : **pastum animantibus large et copiose natura eum, qui cuique aptus *erat*** (*au moment où elle l'a fait*), **comparavit.** — De même Cic., *Tusc.*, II, 18, 43 : **vide, ne, cum omnes rectæ animi affectiones virtutes appellentur, non sit hoc proprium nomen omnium, sed ab ea, quæ una ceteris *excellebat*, omnes nominatæ sint.** — *De Nat. deor.*, I, 34, 96 : **cur igitur, cum ceteris rebus inferiores simus** (*c.-à-d.* aux dieux) **forma pares sumus ? Ad similitudinem enim deo propius *accedebat* humana virtus quam figura** (car, *d'après vous, c'était* plutôt par sa vertu que par sa forme que l'homme se rapproche de la divinité).

---

1. Cf. Kühner, *ausführl. Gr. der gr. Spr.*, t. II, p. 125.

REMARQUE. — En grec, on emploie souvent l'expression ἦν ἄρα, quand on veut marquer qu'on est désabusé et qu'on ne peut conserver une opinion qu'on croyait autrefois justifiée.

Ex. : HOM., *Il.*, XVI, 33 : οὐκ **ἄρα** σοί γε πατὴρ **ἦν** Πηλεύς (« Ainsi donc Pélée *n'était pas* ton père. » *Nous dirions :* « Non, Pélée n'a jamais été ton père. » — *Od.*, XVI, 418 sqq. : Ἀντίνο', ὕβριν ἔχων, κακομήχανε, καὶ δέ σέ φασιν | ἐν δήμῳ Ἰθάκης μεθ' ὁμήλικας ἔμμεν' ἄριστον | βουλῇ καὶ μύθοισι· σὺ δ' οὐκ **ἄρα** τοῖος **ἔησθα** (*c.-à-d.* l'expérience m'a appris qu'il n'en était rien, que ta réputation était usurpée). (Cf. *Od.*, IV, 107 ; IX, 230 ; XIII, 209.) — SOPH., *Phil.*, 978 : οἴμοι· πέπραμαι κἀπόλωλ'· ὅδ' **ἦν ἄρα** | ὁ ξυλλαβών με (le voilà donc celui qui m'a surpris); *litt.* c'était donc lui [lui que je croyais incapable d'une telle action][1]. — PLAT., *Gorg.*, 516 d : οὐκ **ἄρ'** ἀγαθὸς τὰ πολιτικὰ Περικλῆς **ἦν** ἐκ τούτου τοῦ λόγου, ainsi donc d'après ce raisonnement Périclès *n'était pas* un habile homme d'État [il nous faut renoncer à cette opinion]).

235. — L'imparfait s'emploie surtout au lieu du présent quand, dans un récit, on détermine une position géographique ; bien que le fait énoncé demeure toujours vrai, on le rapporte au moment où l'on en a fait l'observation.

Ex. : XÉN., *Anab.*, IV, 8, 1 : ἀφίκοντο ἐπὶ τὸν ποταμόν, ὃς **ὥριζε** τήν τε τῶν Μακρώνων χώραν καὶ τὴν τῶν Σκυθινῶν. — ID., *ibid.*, II, 4, 12 : ἀφίκοντο πρὸς τὸ Μηδίας καλούμενον τεῖχος· **ἀπεῖχε** δὲ Βαβυλῶνος οὐ πολύ.

CÉS., *de B. Gall.*, II, 15, 2-3 : **in fines Ambianorum pervenit... Eorum fines Nervii *attingebant*.**

236. — Par une abréviation d'expression, que le français connaît aussi, le grec et le latin peuvent exprimer, au moyen de l'imparfait, qu'à tel moment du passé *un fait pouvait être prévu comme devant être la conséquence de tel ou tel acte.*

Ex. : PLAT., *Banq.*, 190 c : οὔτε γὰρ ὅπως ἀποκτείναιεν εἶχον... (αἱ τιμαὶ γὰρ αὐτοῖς καὶ ἱερὰ τὰ παρὰ τῶν ἀνθρώπων **ἠφανίζετο** [p. ἔμελλον ἀφανίζεσθαι]), οὔτε ὅπως ἐῷεν ἀσελγαίνειν, les dieux ne savaient comment faire ni pour détruire le genre humain (car du même coup ils *perdaient* les honneurs et le culte que leur rendaient les hommes), ni pour supporter plus longtemps leur insolence.

CIC., *p. Mil.*, 12, 32 : **Milone interfecto Claudius hæc *assequebatur*** (p. **assecuturus erat**), **ut...**, au meurtre de Milon Claudius gagnait (*p.* devait gagner) ceci que...

1. Nous pourrions dire de même en français : « Ainsi donc, *c'était* lui ! » au lieu de dire : « Ainsi donc, c'est lui [qui a fait cela] ! » On voit comment cette acception particulière de l'imparfait se rattache au sens général de simultanéité dans le passé.

De même, dans une phrase comme celle-ci : « Voici ce que je désirais », **hoc *erat* in votis**, etc., l'imparfait exprime un fait simultané à une action considérée comme passée (s.-ent. « quand j'y pensais »). Mais, comme l'expression même peut indiquer que le souhait n'a pas été réalisé, on comprend aisément que dans des propositions de ce genre l'imparfait ait pu parfois signifier : « voici ce que j'*aurais voulu* ». C'est là l'origine d'un emploi de l'imparfait dont il sera question plus loin.

237. — L'imparfait s'emploie quelquefois en grec pour marquer un fait antérieur à une action passée, quand on considère le fait au moment de son développement.

Ex. : Xén., *Anab.*, II, 1, 3 : Ἀριαῖος ἐν τῷ σταθμῷ ἦν ὅθεν τῇ προτεραίᾳ **ὡρμῶντο**, Ariée se trouvait à l'étape même d'où ils *partaient* (*c.-à-d.* d'où ils étaient partis) la veille.

238. — Dans certains cas l'imparfait du français peut rendre exactement l'imparfait grec et l'imparfait latin (cf. § 232).

Ex. : Antiphon, V, 29 : τὸ πλοῖον ἧκεν, ἐν ᾧ **ἐπλέομεν** (on pourrait dire aussi en français : sur lequel nous naviguions). — Thuc., II, 23 : ἀπέστειλαν τὰς ἑκατὸν ναῦς..., ἅσπερ **παρεσκευάζοντο,** ils firent partir (*s.-ent.* après les avoir équipés) les cent vaisseaux qu'ils étaient en train d'équiper. — Xén., *Anab.*, I, 1, 1 : ἐπεὶ δὲ **ἠσθένει** Δαρεῖος καὶ **ὑπώπτευε** τελευτὴν τοῦ βίου, ἐβούλετο τὼ παῖδε ἀμφοτέρω παρεῖναι, comme Darius *s'affaiblissait* et qu'il *entrevoyait* sa fin prochaine, il voulut que ses deux fils fussent auprès de lui.

Remarque. — En latin, cette observation se vérifie surtout dans tous les cas où l'imparfait a une valeur descriptive et alterne avec le parfait-aoriste.

Voy. Cés., *de Bell. civ.*, I, 29 et 30. — Cic., *in Verr.*, II, 4, 18. — T.-Live, III, 36 et suiv.

239. — Imparfait du style épistolaire latin. — Les Latins, considérant que, lorsqu'une lettre arrive à destination, beaucoup des faits relatés appartiennent désormais au passé, avaient adopté l'usage, en écrivant une lettre, de mettre à l'imparfait tous les verbes qui exprimaient des actions présentes pour l'auteur de la lettre, mais passées pour le destinataire.

Ex. : Cic., *ad Attic.*, IX, 10, 1 : **nihil *habebam* quod scriberem,** je n'*ai* rien à t'écrire. — *Ad Fam.*, I, 8, 7 : **rem te valde bene gessisse rumor *erat*. *Exspectabantur* litteræ tuæ,...** — *Ibid.*, X, 20, 1 : **ita *erant* omnia, quæ istinc *afferebantur,* incerta, ut, quid ad te scriberem, non *occurreret*.**

240. — On met le présent quand on veut marquer que le fait en question sera encore vrai et actuel pour celui qui lira la lettre.

Ex. : Cic., *ad Att.*, X, 6, 1 : **me adhuc nihil præter tempestatem *moratur*,** rien ne m'arrête ici que le mauvais temps.

S'il y avait eu **morabatur**, Atticus aurait pu comprendre que le mauvais temps arrêtait Cicéron au moment où il écrivait, mais qu'il était peut être parti depuis.

Remarques. — I. L'imparfait de l'indicatif a si bien, dans cet emploi, un sens tout à fait spécial qu'on le trouve modifié par des adverbes, comme **hodie** et **nunc**, qui ne peuvent se rapporter qu'au présent.

Ex. : Cic., *ad Att.*, V, 12, 3 : **plura scribam ad te, cum constitero; *nunc eram*** (*pour le moment* je suis) **plane in medio mari.**

II. Les exceptions à la règle sont très rares chez Cicéron[1]. On la trouve appliquée même chez les poètes (cf. Hor., *Ép.*, I, 10, 49 : **hæc tibi *dictabam***)[2]. Pline le Jeune ne s'y astreint plus. Cela tient à ce que pour cet écrivain la forme épistolaire n'est le plus souvent qu'un prétexte à descriptions, à narrations ou à dissertations. Mais dans sa correspondance avec Trajan, il se conforme en général à l'usage de Cicéron. Symmaque et Sidoine Apollinaire, imitateurs de Pline le Jeune, le suivent aussi en cela[3].

II. — *Temps de l'action accomplie.*

A. — **Parfait.**

241. — Le parfait et les temps qui sont formés du même radical marquent l'entier achèvement de l'action[4].

C'est ce qu'on voit dans des exemples comme ceux-ci :

Hom., *Il.*, XXI, 81, sq. : ἠὼς δέ μοι ἐστιν | ἥδε δυωδεκάτη, ὅτ' ἐς Ἴλιον **εἰλήλουθα**. — Plat., *Théét.*, 144 b : **ἀκήκοα** μὲν τοὔνομα, μνημονεύω δ' οὔ. — Xén., *Anab.*, I, 2, 5 : Κῦρος δὲ ἔχων, οὓς **εἴρηκα**, ὡρμᾶτο ἀπὸ Σαρδέων. — *Cyr.*, II, 1, 18 : τέλος εἶπεν · **'Ακηκόατε** πάντα... — *Ibid.*, I, 3, 18 : ('Αστυάγης) τῶν ἐν Μήδοις πάντων δεσπότην ἑαυτὸν **πεποίηκεν**. — Dém., XXXVII, 64 : οἱ (c.-à-d. ἐπίτροποι, les administrateurs) καὶ τὴν διαθήκην **ἠφανίκασιν** καὶ τὰς μὲν σφετέρας αὐτῶν οὐσίας ἐκ τῶν ἐπικαρπιῶν **διῳκήκασι** καὶ

1. Cf. R. Kühner, *ausführl. Gr. der lat. Spr.*, t. II, p. 116. Quelques-unes de ces exceptions pourraient disparaitre, à l'aide d'une légère correction. C'est ainsi que dans la lettre *ad Att.*, XII, 47, 3 : **tabellarium meum hodie *exspectamus***, il serait aisé de corriger ***exspectabamus***.

2. Mais non pas chez Virg., *Géorg.*, IV, 558 : **hæc... *canebam*.** Dans ce vers l'imparfait marque que l'action s'est prolongée autant que le séjour de Virgile à Naples.

3. Voy. Kraut, *Syntax u. Styl des jung. Plinius*, p. 38.

4. Les grammairiens donnent parfois au parfait employé dans ce sens le nom de parfait logique (*perfectum logicum*), parce qu'il signifie une idée conforme à celle que la raison attribue à son radical, ou parfait absolu (*perfectum absolutum*), parce qu'il exprime sans restriction l'idée d'entier achèvement.

Cette idée d'entier achèvement s'explique très bien, si l'on songe à la signification primitive que le parfait devait à sa forme. De ce que le radical du parfait est précédé du redoublement, il résultait que le parfait avait pour objet de signifier l'action du radical avec toute la force et toute l'énergie possibles. C'est ce qu'on peut vérifier en examinant le sens du parfait dans Homère. Ainsi βέβηκα est toujours employé pour exprimer la marche puissante des dieux ou des héros; δέδορκα signifie « je vois » dans tout la force du terme et par suite « je suis vivant » (*Il.*, I, 88 ; *Od.*, XVI, 439 ; cf. le participe δεδορκώς chez les tragiques). Comparez βέβρυχα « je pousse de *terribles* rugissements », κέκληγα « je fais entendre des cris *perçants* », πέποιθα « j'ai une *entière* confiance », etc. Il est aisé de voir comment on est passé au sens d'entier achèvement : quand nous disons familièrement : « je suis perdu, perdu », nous exprimons par la répétition du mot ce que le grec rendait par l'emploi de la racine redoublée, mais en même temps nous indiquons que l'action signifiée par le verbe est entièrement accomplie ; il en était de même en grec pour certains de ces verbes. Une fois qu'on se fut habitué à voir ce sens particulier dans quelques-uns des parfaits employés, on ne tarda pas à l'étendre à tous les autres.

τἀρχαῖα τῶν ὑπαρχόντων ἐκ τῶν ἐμῶν πολλῷ μείζω **πεποιήκασι**, τῆς δ' ἐμῆς οὐσίας... ὅλον τὸ κεφάλαιον **ἀνῃρήκασιν**. — Isocr., VIII, 19 : ὁ πόλεμος ἁπάντων ἡμᾶς **ἀπεστέρηκεν**· καὶ γὰρ πενεστέρους **πεποίηκε** καὶ πολλοὺς κινδύνους ὑπομένειν ἠνάγκασε[1] καὶ πρὸς τοὺς Ἕλληνας **διαβέβληκε** καὶ πάντας τρόπους **τεταλαιπώρηκεν** ἡμᾶς.

242. — En latin le parfait, quand il est pris dans le sens du parfait, présente des emplois semblables à ceux du parfait grec.

Ex. : Tér., *Hec.*, 612 sq. : **i intro et compone, quæ tecum simul Ferantur. *Dixi*.** — Cic., *de imp. Cn. Pomp.*, 3, 7 : **delenda est vobis illa macula Mithridatico bello superiore concepta, quæ penitus, jam *insedit* ac nimis *inveteravit* in populi Romani nomine, etc.**

Remarque. — Au passif latin, c'est la forme composée du participe passé joint à **sum, es**, etc., qui sert à marquer l'action entièrement accomplie ; ainsi la ville est fondée (c'est une chose faite) se dira **urbs *condita est***[2].

243.— Le parfait ne marque pas seulement l'entier accomplissement de l'action ; par extension, il exprime très souvent que tel ou tel résultat est acquis.

En effet, quand je dis ἡ πόλις **ἔκτισται**, **urbs *condita est***, la ville est fondée, bâtie, je n'exprime pas seulement cette idée qu'on a fini de la bâtir, je veux dire qu'elle existe actuellement à l'état de ville. Le parfait signifie donc aussi une situation présente qui résulte d'un état antérieurement accompli[3].

Ex. : Hom., *Od.*, XII, 73, sq. : οἱ δὲ δύω σκόπελοι ὁ μὲν οὐρανὸν εὐρὺν ἱκάνει | ὀξείῃ κορυφῇ, νεφέλη δέ μιν **ἀμφιβέβηκεν** (a complètement enveloppé *et par conséquent* entoure). — Xén., *Anab.*, I, 4, 8 : **ἀπολελοίπασιν** ἡμᾶς Ξενίας καὶ Πασίων· ἀλλ' εὖ γε μέντοι ἐπιστάσθωσαν, ὅτι οὔτε **ἀποδεδράκασιν** (ils ne sont pas hors de danger), οἶδα γὰρ ὅπῃ οἴχονται, οὔτε **ἀποπεφεύγασιν** (ils ne sont pas à l'abri de mes atteintes), ἔχω γὰρ τριήρεις ὥστε ἑλεῖν τὸ ἐκείνων πλοῖον.

---

1. Pour l'emploi de cet aoriste, voy. ci-dessous, § 256, Rem. III.

2. La différence de sens entre **amatus sum** et **amatus fui** est bien connue : **amatus *sum*** indique une *action* passée subie par le sujet ; **amatus *fui*** signifie un *état* qui pour le sujet a existé dans le passé. Voy. Riemann, *Études sur... T.-Live* (2e éd.), p. 213 sqq. et cf. ci-après, p. 277, n. 1.

3. C'est parce que les Grecs attachaient cette signification au parfait qu'ils en remplaçaient souvent les formes personnelles par une périphrase composée du participe parfait uni au verbe εἰμί. De même le plus-que-parfait et le futur antérieur signifiaient pour eux une situation passée ou future résultant d'une action passée. Le parfait a donc logiquement la valeur d'un présent, et il en était vraisemblablement ainsi dans la langue indo-européenne primitive. En zend, le parfait ne se rencontre presque jamais avec la valeur d'un passé (cf. Bartholomæ, *Arische Forschungen*, p. 235 sqq.) ; en sanscrit, il a fini par être employé comme l'aoriste grec dans les récits ; mais cet usage ne s'est développé qu'assez tard ; primitivement le parfait sanscrit ne servait qu'à exprimer, soit une action exécutée avec énergie ou considérée comme se répétant indéfiniment, soit une action entièrement accomplie. Cf. Delbrück, *Grundlagen der gr. Syntax*, p. 94 sq.

C'est pour cela que beaucoup de parfaits ont le sens du présent[1], comme :

> **τέθνηκα** je suis mort, **κέκτημαι** (j'ai acquis, *d'où*) je possède, **οἶδα** (j'ai vu), je sais, **ἔγνωκα** (j'ai appris à connaître, je me suis rendu compte), je saisis, je comprends, **μέμνημαι** (je me suis mis dans l'esprit), il me souvient, **κέκλημαι** (on m'a nommé), je m'appelle, **τεθαύμακα** (j'ai vu avec admiration), je suis émerveillé, **ἔρρωμαι** (je me suis fortifié), je suis bien portant, **ἐγρήγορα** (je suis réveillé), je veille, etc., etc.[2].

244. — En latin, ce sens particulier du parfait se retrouve dans les formes suivantes employées avec la valeur du présent :

> ***odi***, je hais; **memini** (gr. μέμνημαι), je me souviens, ***novi*** (j'ai appris à connaître), je connais, je sais; **cognovi** (gr. ἔγνωκα), ***percepi*** (j'ai pris connaissance), je sais; ***didici*** (j'ai appris), je sais; ***perspexi*** (j'ai observé attentivement), je connais; ***consedi*** (je me suis assis), je suis assis; ***consuevi*** (je me suis habitué), j'ai l'habitude; ***decrevi*** (j'ai pris la résolution), je suis résolu, etc.

Remarques. — I. Pour remplacer le parfait et exprimer à la fois l'action passée et l'état actuel qui en résulte, on trouve quelquefois en grec et *presque exclusivement chez les poètes* le verbe ἔχω accompagné d'un participe aoriste, rarement d'un participe parfait.

> Ex. : Soph., *Phil.*, 1362 : σοῦ δ' ἔγωγε **θαυμάσας ἔχω** τόδε. — Plat., *Phèdre*, 257 c : τὸν λόγον δέ σου πάλαι **θαυμάσας ἔχω**, ὅσῳ καλλίω τοῦ προτέρου ἀπειργάσω.

Dans ces constructions, ἔχειν est *intransitif* et signifie être ou se trouver dans tel état.

II. Il ne faut pas confondre cet emploi avec celui dans lequel ἔχειν *transitif* et signifiant avoir, posséder, est construit avec le participe parfait (actif ou moyen), pour exprimer la *possession* assurée par l'action du participe.

> Ex. : Xén., *Anab.*, I, 3, 14 : πολλὰ χρήματα **ἔχομεν ἀνηρπακότες**. IV, 7, 1 : χωρία ᾤκουν ἰσχυρὰ οἱ Ταόχοι, ἐν οἷς καὶ τὰ ἐπιτήδεια πάντα **εἶχον ἀνακεκομισμένοι**.

III. Au lieu de θαυμάσας ἔχω on emploie aussi en grec une périphrase composée du participe parfait et du verbe ὑπάρχω.

> Ex. : Dém., XV, 1 : ἅπαντες **ὑπάρχειν ἐγνωκότες** μοι δοκεῖτε.

IV. En latin, la périphrase **scriptum habeo** est très usitée à toutes les époques de la langue et sert à montrer beaucoup plus fortement que ne ferait **scripsi** qu'à tel moment donné on est en possession de tel ou tel résultat.

> Ex. : Plaute, *Pseud.*, 581 : **illa omnia *missa habeo*.** — Tér., *Eun.*, 384 : **nostramque adulescentiam *habent despicatam*.** — Cic., *Div. in Cæcil.*, 4,

---

1. Ils ont si bien la valeur d'un présent qu'on les voit souvent employés comme on emploierait des présents ordinaires; par exemple, dans un récit, on trouve ἔγνωκα remplaçant un présent historique :
> Xén., *Hell.*, VII, 1, 41 : Ἐπαμεινώνδας... **ἔγνωκε** στρατευτέον εἶναι ἐπὶ τὴν Ἀχαΐαν· Πεισίαν οὖν **πείθει** προκαταλαβεῖν τὸ Ὄνειον.

2. Dans beaucoup de verbes, il y a cette différence entre le *présent* et le *parfait* que le présent signifie l'action en train de se faire et que le parfait exprime un état résultant de l'action accomplie. Ainsi, tandis que θάλλω signifie « je me couvre de feuilles, de fleurs *ou* de fruits », **τέθηλα** signifie « je suis en fleur, je suis verdoyant, je suis couvert de fruits ». Comparez **πεφόβημαι** « je suis frappé de crainte, je suis troublé », **δέδοικα** « j'ai pris peur, j'ai peur » avec φοβοῦμαι » je commence à avoir peur », δείδω « j'ai crainte », **ἐντεθύμημαι** « je suis pénétré de cette pensée » et ἐνθυμοῦμαι « je réfléchis,

11 : **Siculi ad meam fidem, quam *habent spectatam*[1] jam et diu *cognitam*, confugiunt.**

Avec **scriptum habui**, on exprime à la fois le rapport marqué par l'aoriste et celui qu'exprime le parfait.

Ex. : Corn. Népos, *Atticus*, 17, 3 : **Atticus principum philosophorum ita *percepta habuit* præcepta, ut iis ad vitam agendam, non ad ostentationem uteretur.** — T.-Live, XXII, 4, 4 : ***clausum* lacu ac montibus et *circumfusum* suis copiis *habuit* hostem.**

245. — **Emplois figurés du parfait**. — Bien que, par le sens, le parfait grec se distingue nettement de l'aoriste, il est arrivé qu'on les a confondus quelquefois. Sur cette question voy. ci-après, § 256, Rem. III.

Remarque. — Le parfait peut s'employer en grec et en latin pour marquer qu'une action passée *a été accomplie rapidement :*

Ex. : **πεποιήκασιν, *fecerunt***, ils *ont eu bien vite fait* d'accomplir l'action.

Quelquefois même le parfait latin équivaut à un présent et peut se rendre par se hâter de.

Ex. : Virg., *Én.*, X, 304 : **omnis campis *diffugit*** (*a vite fait* de s'enfuir en tous sens) **arator.**

246. — Le parfait s'emploie figurément au sens du futur, quand on veut marquer qu'on est absolument sûr de l'avenir; l'action qui va s'accomplir est considérée comme déjà achevée.

Ex. : Hom., *Il.*, XV, 128 : μαινόμενε, φρένας ἠλέ, **διέφθορας** (*cf. le français :* tu es perdu, *et le latin* **actum est de te**). — Soph., *Phil.*, 75 : εἴ με τόξων ἐγκρατὴς αἰσθήσεται, **ὄλωλα** (*cf. le lat.* **perii, interii**). — Xén., *Anab.*, I, 8, 12 : κἂν τοῦτο (τὸ στράτευμα) νικῶμεν, πάνθ' ἡμῖν **πεποίηται**. — Plat., *Phéd.*, 80 d : (ἡ ψυχὴ) ἡ τοιαύτη καὶ οὕτω πεφυκυῖα, ἀπαλλαττομένη τοῦ σώματος, εὐθὺς **διαπεφύσηται** καὶ **ἀπόλωλεν**.

En latin, cet emploi du parfait se rencontre surtout dans les propositions principales auxquelles se rattachent des propositions conditionnelles au futur antérieur :

Ex. : Plat., *Amph.* 320 : ***perii, si* me *aspexerit*.** — Tér., *Eun.*, 1064 : ***si* te in platea *offendero* hac post unquam,... *periisti*.** — Cic., *ad Fam.*, XII, 6, 2 : **(Brutus) *si conservatus erit, vicimus*.** — T.-Live, XXI, 43, 2 : ***si* eundem (animum) mox in æstimanda fortuna vestra *habueritis, vicimus*.**

B. — Plus-que-parfait.

247. — **Plus-que-parfait au sens propre**. — Le plus-que-parfait est, avec le parfait, dans le même rapport que l'imparfait avec le présent. Il exprime donc proprement soit l'entier achèvement

je songe », **ἐπιτεθύμηκα** « je suis rempli du désir » et ἐπιθυμῶ « je désire », **ἐσπούδακα** « je suis plein de zèle » et σπουδάζω « je m'applique », etc.

1. Ordinairement, dans le latin des Comiques, la périphrase avec **habeo** ne se distingue pas nettement pour le sens de la forme simple du parfait. On sait que dans les langues romanes c'est la forme périphrastique qui a pris la place de la forme simple.

dans le passé, soit les résultats passés d'une action accomplie.

Ex. : **ἐκεκτήμην**, j'étais en possession ; **ἐτεθνήκει**, il était mort ; **ἐτέθαπτο**, il était enseveli ; *noveram*, je savais ; **urbs** *condita erat*, la ville était bâtie[1].

248. — Sens figurés du plus-que-parfait. — Dans un récit, on met quelquefois le plus-que-parfait pour indiquer que certaines actions ont été tellement rapides qu'elles étaient, en quelque sorte, accomplies au moment où d'autres se produisaient.

Ex. : Hom., *Il.*, V, 696 : τὸν δ' ἔλιπε ψυχή, κατὰ δ' ὀφθαλμῶν **κέχυτ'** ἀχλύς (et *déjà* le brouillard de la mort *était répandu* sur ses yeux). — Thuc., IV, 47, 1 : ὡς δὲ... ἐλήφθησαν, **ἐλέλυντό** τε αἱ σπονδαὶ (la trève *était déjà rompue*) καὶ τοῖς Κερκυραίοις **παρεδέδοντο** οἱ πάντες. — Xén., *Anab.*, V, 2, 15 : καταθέμενοι τὰ ὅπλα, ἐν χιτῶνι μόνον ἀνέβησαν, καὶ ἄλλος ἄλλον εἷλκε καὶ ἄλλος **ἀναβεβήκει** καὶ **ἡλώκει** τὸ χωρίον (les autres *étaient déjà montés* et la place *était prise*). *Anab.*, VI, 2, 8 : εὐθὺς τά τε χρήματα ἐκ τῶν ἀγρῶν συνῆγον καὶ αἱ πύλαι **ἐκέκλειντο** (*en un clin d'œil* les portes se trouvaient fermées), καὶ ἐπὶ τῶν τειχῶν ὅπλα ἐφαίνετο.

249. — Il existe en latin un usage analogue, mais plus étendu qu'en grec.

Ex. : T.-Live, IV, 20, 3 : **postquam recepere se regii in loca tuta,** *verterat* **periculum in Romanos.** VII, 25, 10 : **inter cetera tristia ejus anni consul alter Ap. Claudius in ipso belli apparatu moritur,** *redierantque* **res ad Camillum.** — Q.-Curce, X, 17, 18 : **nec muris urbis luctus continebatur, sed proximam regionem ab ea, deinde magnam partem Asiæ cis Euphraten tanti mali fama** *pervaserat*.

250. — Dans un certain nombre d'exemples empruntés à la langue familière, le plus-que-parfait latin exprime cette sorte d'étonnement naïf qu'on éprouve en présence de l'inattendu. On n'en peut rendre le sens qu'en supposant une ellipse du genre de celles-ci : « Je ne savais même pas comment », « au moment où j'y pensais le moins », etc. Quelquefois aussi l'ellipse est plus particulière. Cf. Properce, *Élég.*, II, 22 (29), 1-7, **hesterna... cum potus nocte vagarer | ... Obvia, nescio quot pueri, mihi turba minata | Venerat**[2]**... | Sed nudi fuerant** (mais, *autant que j'avais pu le voir*, ils étaient nus).

1. De même qu'on emploie en latin *consueverat* et *assueverat* au sens de **solebat**, de même les plus-que-parfaits *cognoverat, perspexerat, perceperat* peuvent tenir la place de **sciebat**, et *statuerat, constituerat, decreverat*, etc., celle de **in animo habebat**.

Le plus-que-parfait de certains verbes de mouvement ou de sens analogue s'emploie aussi avec la valeur de l'imparfait, parce que l'on considère le résultat du mouvement dans le passé.

Ex. : **venerat** (= *aderat*) « il était là » ; **reverterat** « il était de retour » ; **recesserat** « il était loin » ; **verterat** « il était changé » ; **adoleverat** « il était grand », etc.

Voyez Hoffmann, *die lat. Zeitpart.*, p. 17 sqq.

2. Voy. ci-dessus, n. 1.

Remarque. — La périphrase latine **scriptum habebam** sert à marquer plus fortement que ne ferait **scripseram** qu'à tel moment du passé on était en possession du résultat indiqué :

Ex. : Cés., *de B. Gall.*, I, 15, 1 : **quem** (sc. **equitatum**) **ex omni provincia *coactum habebat*.**

251. — Dans les propositions subordonnées où le temps se marque, non plus par rapport au moment où l'on parle, mais par rapport au temps de la proposition principale, il peut arriver en grec, mais *surtout en latin*, que le plus-que-parfait de l'indicatif, perdant le sens particulier qui a été indiqué (§ 247), s'emploie tout simplement pour signifier une action antérieure à une action déjà passée.

Ex. : Thuc., III, 26 : ἐδῄωσαν... τῆς Ἀττικῆς τά τε πρότερον τετμημένα... καὶ ὅσα ἐν ταῖς πρὶν ἐσβολαῖς **παρελέλειπτο**. — Xén., *Cyr.*,, VI, 2, 9 : ἦλθον οἱ Ἰνδοὶ ἐκ τῶν πολεμίων οὓς **ἐπεπόμφει** Κῦρος ἐπὶ κατασκοπήν[1].

Cic., *de Am.*, 3, 11 : **summam spem civium, quam de eo jam puero *habuerant*, continuo adulescens incredibili virtute superavit.** — Nep., *Pausan.*, 5, 5 : **Pausanias eodem loco sepultus, ubi vitam *posuerat*.**

Remarques. — I. Les Latins, particulièrement les historiens et parmi eux surtout Salluste et Tite-Live, emploient très souvent le plus-que-parfait au lieu du parfait-aoriste, quand ils reviennent, en quelque sorte par parenthèse, sur des événements antérieurs à ceux qu'ils sont en train de raconter.

Ex. : Sall., *Cat.*, 36, 4-5 : **ea tempestate mihi imperium populi Romani multo maxume miserabile visum est. Cui cum ad occasum ab ortu solis omnia domita armis parerent, domi otium atque divitiæ... affluerent, fuere tamen cives qui seque remque publicam obstinatis animis perditum irent. Namque duobus senati decretis ex tanta multitudine neque præmio inductus conjurationem *patefecerat*, neque ex castris Catilinæ quisquam omnium *discesserat*; tanta vis morbi ac veluti tabes plerosque civium animos invaserat.** Cf. *Cat.*, 18, 6 ; 24, 1 ; 50, 4 ; 56, 2 ; *Jug.*, 42, 1 ; 64, 4 ; 72, 1.

Les plus-que-parfaits **patefecerat** et **discesserat** servent à indiquer des faits qui auraient dû être racontés par Salluste avant la phrase précédente où il porte un jugement sur la société romaine au temps de Catilina. En reprenant ces faits dans une sorte de parenthèse, il veut donner les motifs de son jugement : **fuere, qui seque remque publicam obstinatis animis perditum irent.** L'imparfait ou le parfait-aoriste auraient un tout autre sens[2].

---

1. Cet emploi est rare en grec, où le rapport d'antériorité marqué en français par le plus-que-parfait s'exprime au moyen de l'aoriste (voir ci-après, § 259, Rem.). Mais quand on emploie le plus-que-parfait, on ajoute à l'idée exprimée une nuance que l'aoriste ne pourrait pas rendre : en effet le plus-que-parfait marque la *situation* où se trouvait le sujet avant que fût accomplie l'action du verbe principal. Ici encore le plus-que-parfait garde donc une partie de son sens propre.

Pour l'emploi de l'imparfait, en pareil cas, cf. ci-dessus, § 237.

2. La suite des idées peut être résumée ainsi : « Le Sénat promit l'amnistie... A ce moment l'empire romain me semble avoir été dans la situation la plus déplorable. Alors que l'univers dompté obéissait à ses lois, il avait à l'intérieur des ennemis acharnés à sa ruine ; en effet (**namque**), malgré deux décrets du Sénat, l'appât des récompenses n'*avait déterminé* personne à dénoncer la conjuration. » — Sur le plus-que-parfait dans Salluste, voy. Bussmann, *Observationes Sallustianæ* (Progr, de Hamm, 1871).

Les autres exemples qu'on trouve chez les auteurs s'expliquent par la même raison ou par des raisons analogues.

Ainsi l'emploi fréquent de ***dixeram*** (cf. PLAUT., *Capt.*, prol. 17; I, 2, 85; *Mén.*, pr. 57; *Bacch.*, IV, 9, 33; POMPON. MELA, II, 6, etc.), de **ut dicere *institueram*** (CIC., *p. Cæcina*, 5), de **demonstraveram** (CÉS., *de B. Gall.*, IV, 27) et d'autres formes analogues s'explique de la façon la plus simple par cette considération que l'auteur veut rappeler un fait dont il avait parlé, avant de passer à autre chose. Il faut d'ailleurs noter d'une façon générale que le latin est particulièrement exact à marquer le rapport d'antériorité qui existe entre deux faits ou deux actions[1].

II. De même que **epistula scripta est** peut correspondre au grec ἡ ἐπιστολὴ γέγραπται et signifier actuellement la lettre est écrite (on *a fini* de l'écrire), de même **epistola scripta *erat*** peut correspondre au grec ἡ ἐπιστολὴ ἐγέγραπτο et signifier (à tel moment du passé) la lettre était écrite (on *avait fini* de l'écrire).

Mais, en latin, l'usage a donné à cette périphrase un autre sens, et on l'emploie surtout dans les propositions subordonnées pour indiquer une action antérieure à une action déjà passée.

EX. : **tumultum, qui exortus *erat*, brevi oppresserunt.**

III. Il est arrivé en latin, particulièrement dans la langue familière et surtout dans la langue vulgaire, que la périphrase **script*us* erat** a été remplacée par **script*us* fuerat.**

Régulièrement ces deux périphrases n'ont pas le même sens; la première a tantôt l'une, tantôt l'autre des deux significations que nous avons dites, mais elle sert toujours à exprimer le plus-que-parfait de l'*action* subie; la seconde ne peut signifier qu'une chose, c'est que « à tel moment du passé telle ou telle situation avait cessé d'exister » (plus-que-parfait de l'*état*).

EX. : T.-LIVE, I, 27, 1 : **tribus militibus fortuna publica *commissa fuerat*** (elle avait été entre leurs mains, *mais elle n'y était plus*).

IV. Toutefois le plus-que-parfait avec **fueram** pouvait s'employer aussi comme véritable plus-que-parfait de l'action, en parlant d'un fait antérieur à un autre fait exprimé au moyen du plus-que-parfait ordinaire.

EX. : T.-LIVE, XXX, 38, 6 : **Romæ trepidatum *fuerat* jussusque *erat* T. Claudius mature classem in Siciliam ducere.**

Mais en dehors de ces deux cas la périphrase avec **fueram** n'a pas de raison d'être.

V. Dans le *style épistolaire*, le parfait est souvent remplacé par le plus-que-parfait.

EX. : CIC., *ad Att.*, IX, 10, 1 : **nihil habebam quod scriberem : neque enim novi quicquam *audieram* et ad tuas omnes *rescripseram* pridie** (on dit en français : je n'*ai* rien appris de nouveau et j'*ai* répondu *hier* à toutes tes lettres).

Le plus-que-parfait étant proprement l'imparfait de l'action accomplie, on comprend qu'il joue ici, par rapport au parfait, le même rôle que l'imparfait par rapport au présent (cf. ci-dessus, § 239).

---

p. 1 et suiv. De plus, dans son édition de Salluste (Paris, Hachette, 1888), F. ANTOINE fait justement remarquer (*Cat.*, 18, 6) que l'auteur emploie le plus-que-parfait beaucoup plus souvent que les autres historiens, parce qu'il veut rompre la monotonie que donnerait au récit l'emploi exclusif du parfait aoriste.

1. Voy. ci-après (§ 255) une autre application de cette règle et ajoutez les exemples suivants qui montrent avec quel soin et quelle exactitude le latin marque le rapport de temps qui existe entre la proposition subordonnée et la proposition principale :

CIC., *Parad.*, 2, 18 : **quocumque *aspexisti*, ut furiæ, sic tuæ occurrunt injuriæ.**
Brut., 1, 1 : **cum mihi de Q. Hortensii morte *esset allatum*, opinione omnium majorem animo cepi dolorem.**

Toutefois, il y a certains emplois du plus-que-parfait qui ne peuvent s'expliquer de cette façon et dans lesquels ce temps n'a pas d'autre valeur que celle d'un imparfait. Cette particularité se rencontre surtout chez les écrivains dont la langue est familière ou vulgaire, par exemple chez Plaute, chez l'auteur du *de*

C. — Futur antérieur.

252. — En *grec*, le futur antérieur exprime proprement le résultat futur d'une action accomplie.

Ex. : **τεθνήξει**, il sera mort, **ἑστήξω**, je serai debout, **γεγράψεται** ἡ ἐπιστολή, on aura fini d'écrire la lettre.

253. — Il peut exprimer aussi la conséquence immédiate d'une action accomplie dans l'avenir (cf. ci-dessus, § 248).

Ex. : Lysias, XXVII, 7 : ἐὰν καταψηφισάμενοι τούτων θανάτου τιμήσητε, τῇ αὐτῇ ψήφῳ τούς τε ἄλλους κοσμιωτέρους ποιήσετε ἢ νῦν εἰσι, καὶ παρὰ τούτων δίκην **εἰληφότες ἔσεσθε**. — Dém., XIV, 2 : εἰ παρελθὼν εἷς ὁστισοῦν δύναιτο διδάξαι, τίς παρασκευὴ χρήσιμος ἔσται τῇ πόλει, πᾶς ὁ παρὼν φόβος **λελύσεται**.

Remarques. — I. Les verbes dont le parfait a le sens du présent, ont au futur antérieur le sens du futur simple.

Ex. : **μεμνήσομαι**, je me rappellerai, **κεκτήσομαι**, je posséderai, **κεκλήσομαι**, je m'appellerai, etc.

II. *Jamais* le futur antérieur grec ne s'emploie pour marquer un fait passé par rapport à un fait qui appartient encore à l'avenir. C'est le subjonctif aoriste avec ἄν qui exprime cette relation de temps.

254. — En *latin*, le futur antérieur exprime proprement qu'à un moment donné de l'avenir on aura fini de faire l'action.

Ex. : ***scripsero***, j'aurai fini d'écrire.

255. — Mais dans les propositions subordonnées où le temps se marque par rapport au temps de la proposition principale, le futur antérieur peut signifier simplement une action passée par rapport à une proposition principale au futur.

Ex. : Cic., *de Orat.*, II, 65, 361 : **ut sementem *feceris*, ita metes.** — T.-Live, XXIV, 38, 5 : **qui prior *strinxerit* ferrum, ejus victoria erit.**

Remarques. — I. Le futur antérieur, surtout dans le langage familier, a parfois un sens si effacé qu'il pourrait être remplacé par le futur simple[1].

Bello Africo, chez celui du *de Bello Hispaniensi*, Vitruve, Tertullien, saint Cyprien, etc. L'origine de cette incorrection ou de cette anomalie se trouve peut-être dans l'emploi abusif de **fueram**, que la langue vulgaire confondait tantôt avec **fui**, tantôt avec **eram**. Mais c'est surtout dans le latin africain que l'abus devint fréquent, parce que la langue punique n'exprimait que le temps et non les diverses manières d'être de l'action. Il s'est passé pour le plus-que-parfait de l'indicatif quelque chose d'analogue à ce qui s'est passé pour le plus-que-parfait du subjonctif, qui, employé à chaque instant dans la langue vulgaire à la place de l'imparfait du subjonctif, est devenu en français l'imparfait du subjonctif. Non seulement la langue vulgaire devait, en certains cas, préférer le plus-que-parfait à l'imparfait de l'indicatif, parce que la forme de l'un était plus pleine que celle de l'autre, mais elle devait être guidée aussi par l'analogie des verbes passifs et des verbes déponents. Voy. ci-après, Rem. IV.

1. Il est hors de doute que la langue latine a pour le futur antérieur une certaine prédilection. On trouve chez Cicéron lui-même **potuero**, **voluero**, **licuerit**, **placuerit**, etc., là où l'on attendrait le futur simple.

Ex : Cic., *Brut.*, 5, 21 : **ego vero, si *potuero*, faciam vobis satis** (il y aurait ici quelque subtilité à dire que c'est l'application de la règle § 225).

Ex. : Plaute, *Pseud.*, 376 : **si tu argentum attuleris, cum illo *perdidero* fidem.** — Cic., *ad Fam.*, XVI, 1, 2 : **quod valetudini tuæ maxime conducet, si feceris, maxime *obtemperaris* voluntati meæ.**

On emploie particulièrement ainsi le futur antérieur **videro, videris**, etc.

Ex. : Cic., *de Fin.*, I, 10, 35 : **quæ fuerit causa mox *videro*...** — T.-Live, II, 40, 9 : **de his *videris*,** tu verras ce que tu as à faire, etc.

II. Mais le futur antérieur ajoute souvent au sens cette idée que l'action sera vite accomplie.

Ex. : Cic., *ad Att.*, V, 1, 3 : **Pomponia, inquit, tu invita mulieres, ego *accivero* pueros**, et surtout *ad Att.*, IX, 7, 5 : **de triumpho tibi assentior; quem quidem totum facile et libenter *abjecero*,** *j'aurai bien vite fait* d'y renoncer[1].

III. Les verbes dont le parfait a le sens du présent ont au futur antérieur le sens d'un futur simple.

Ex. : **meminero, novero, cognovero**, etc.

IV. La périphrase **scriptus ero** sert proprement de futur antérieur au passif **scribor**, c'est-à-dire qu'elle signifie qu'à tel moment de l'avenir l'action sera accomplie. On peut l'employer aussi, dans une proposition subordonnée, comme il a été dit ci-dessus, pour signifier une action passée par rapport à une proposition principale au futur. Mais, de même que nous avons vu, surtout dans la langue de l'empire, la forme **fueram** remplacer **eram**, de même **fuero** a été mis souvent à la place de **ero**.

La périphrase **scriptus fuero** ne devrait cependant s'employer que pour marquer un état de choses qui, à tel moment de l'avenir, aura cessé d'exister[2].

Elle paraît justifiée aussi quand il s'agit de marquer une *action antérieure* à celle qu'indique, dans la même phrase, le futur antérieur ordinaire avec **ero**.

Ex. : Cic., *Tusc.*, IV, 15, 35 : **si quando adepta erit id quod ei *fuerit concupitum*.**

Mais, en dehors de ces cas particuliers, la confusion de **scriptus ero** et de **scriptus fuero** appartient surtout au langage familier[3].

III. — *Temps de l'action pure et simple.*

A. — Aoriste grec.

256. — Sens propre de l'aoriste. — L'aoriste exprime purement et simplement que tel ou tel fait appartient au passé ; c'est, par excellence, le temps de la narration historique.

De même Plaute et Térence (un peu moins souvent) emploient le futur antérieur au lieu du présent. Ex : Plaute, *Bacch.*, 211 : **immo hercle *abiero* potius.** — Cf. César, *de B. Gall.*, IV, 25, 3 : **ego certe meum officium rei publicæ atque imperatori *præstitero*.**

Cet emploi, qui était peut-être une des particularités de la langue archaïque et familière, se retrouve dans Cicéron surtout, dans T.-Live et chez des auteurs qui, comme Apulée et Fronton, recherchent les archaïsmes. Voy. Schmalz, *Lat. Gramm.*, § 28.

1. Le même usage devait exister en grec. Cf. Aristophane, *Plut.*, 1027 : Τί γὰρ ποιήσῃ (ὁ θεός) : — **Φράζε καὶ πεπράξεται.**

2. Comme dans cette phrase de T.-Live, II, 23, 5 : **quia... villa *incensa fuerit*** (depuis il l'avait rebâtie), **direpta omnia, pecora abacta.**

3. Voy. Riemann, *Études... sur T.-Live*, 2e éd., p. 225.

Ἀπέθανεν signifie donc il mourut ou il est mort à ce moment-là, il est mort (courageusement)[1].

De même ἐπολέμησαν οἱ Ἀθηναῖοι signifiera les Athéniens firent ou ont fait la guerre.

Remarques. — I. L'aoriste sert même à constater un fait passé en dehors du récit. C'est ainsi qu'on lit sur des inscriptions votives : **ἀνέθηκεν** ou **ἀνέθεν** (p. ἀνέθεσαν), — sur des bases de statues : **ἐποίησε**, à côté de ἐποίει, — sur des décrets : **ἔδοξεν** τῇ βουλῇ (Corp. Inscr. Att., t. I, n° 32), — dans les comptes : τάδε **παρέδοσαν**, ἐπέτεια **ἐπέγενετο**, ou encore Ἀθηναῖοι **ἀνήλωσαν** ἐς Κέρκυραν τάδε..., καττίτερος **ἐωνήθη** ἐς τὸ ἄνθεμον..., ξύλα **ἐωνήθη** τὼ κλίμακε ποιῆσαι ἐν οἷν τὼ ἀγάλματε **ἐσηγέσθην** (Corp. Inscr. Att., t. I, n° 319)[2].

Enfin les Grecs exprimaient au moyen de l'aoriste notre formule j'ai reçu et lu (votre lettre).

Ex. : Cauer, *Delectus inscriptionum Græcarum*, etc., n° 49, κομισάμενοι τὸ ψάφισμα τὸ παρ' ὑμῶν **ἀνέγνωμεν**.

II. Dans un récit les Grecs emploient l'imparfait, à côté de l'aoriste[3].

L'aoriste sert simplement à *constater* que tel fait a eu lieu dans le passé, tandis que l'imparfait transporte le lecteur ou l'auditeur au milieu des événements et lui représente en quelque sorte l'action au moment même où elle était en train de se faire[4].

On peut donc dire que l'imparfait substitue un *tableau* ou une *description* au récit d'un fait passé exprimé au moyen de l'aoriste.

Ex. : Thuc., III, 15, 1-2 : ξυμμάχους τε τοὺς Λεσβίους **ἐποιήσαντο** (récit d'un fait passé) καὶ τὴν ἐς τὴν Ἀττικὴν ἐσβολὴν τοῖς τε ξυμμάχοις παροῦσι κατὰ τάχος **ἔφραζον** (on se représente les explications données) ἰέναι ἐς τὸν Ἰσθμὸν τοῖς δύο μέρεσιν ὡς ποιησόμενοι, καὶ αὐτοὶ πρῶτοι **ἀφίκοντο** (simple fait) καὶ ὁλκοὺς **παρεσκεύαζον** (on se représente les préparatifs : ils *s'occupèrent à préparer* des machines pour tirer les navires)... Καὶ οἱ μὲν προθύμως ταῦτα **ἔπρασσον** (description des travaux entrepris par les alliés des Lacédémoniens) · οἱ δὲ ἄλλοι ξύμμαχοι βραδέως τε **ξυνελέγοντο** (imparfait marquant une idée de durée) καὶ ἐν καρποῦ ξυγκομιδῇ **ἦσαν** (imparfait marquant la simultanéité) καὶ ἀρρωστίᾳ τοῦ στρατεύειν. — Xén., *Hell.*, IV, 4, 1 : μετὰ τοῦτό τε μὴν **ἀφείθη** μὲν κατὰ πόλεις τὸ ἄλλο στράτευμα, **ἀπόπλευσε** δὲ καὶ ὁ Ἀγησίλαος ἀπ' οἴκου. Ἐκ δὲ τούτου **ἐπολέμουν** Ἀθηναῖοι μὲν καὶ Βοιωτοί... Ὁρῶντες δὲ οἱ Κορίνθιοι ἑαυτῶν μὲν τὴν χώραν δῃουμένην... οἱ πλεῖστοι καὶ βέλτιστοι αὐτῶν εἰρήνης **ἐπεθύμησαν** καὶ συνιστάμενοι **ἐδίδασκον** ταῦτα ἀλλήλους[5].

---

1. On sait que cette idée : « il est mort *maintenant* » ou « il est mort *il y a deux ans* » se rend en grec par le parfait τέθνηκεν.

2. Voy. les exemples recueillis par Delbrück, *Grundlagen der gr. Syntax*, p. 102 sq. Ces emplois de l'aoriste s'expliquent par cette considération que ceux qui gravaient l'inscription pensaient à l'époque où on la lirait, et songeaient qu'à ce moment-là les aoristes employés représenteraient naturellement le passé.

3. Le sanscrit se servait aussi de l'imparfait dans le récit, mais avec le même sens que l'allemand emploie son prétérit.

4. L'imparfait signifie proprement une action qui durait dans le passé. Cf. ci-dessus, § 230.

5. Régulièrement il faudrait que, dans tous les récits, on eût à l'aoriste tous les verbes exprimant simplement un fait passé sans idée de durée. Si l'on trouve parfois des imparfaits là où l'aoriste semblerait plus naturel, cela tient à ce que l'imparfait paraît avoir été le temps le plus ancien de la narration, comme le prouvent le sanscrit et l'ancien perse (cf. Delbrück, *ouv. cité*, p. 105). Le grec, en employant l'aoriste concurremment avec l'imparfait, a voulu exprimer certaines nuances particulières que nous avons indiquées, mais il a pu quelquefois aussi négliger de le faire. Enfin, les difficultés que nous rencontrons dans certains textes tiennent souvent à ce que nous ne savons pas souvent, au juste,

III. L'aoriste et le parfait ont fini par être confondus; ainsi dans deux décrets de Teos datant du second siècle avant J.-C., on trouve d'une part ἐπειδὴ Τήιοι ἀπεσταλκαντι et sur l'autre ἐπειδὴ Τήιοι ἀπέστειλαν[1]. Mais dans l'ancienne langue on peut dire que la distinction était toujours faite.

On cite bien des cas où l'on pouvait employer indifféremment l'un ou l'autre des deux temps; la vérité, c'est qu'ils conservent l'un et l'autre leur valeur propre, mais que pour le sens de telle ou telle phrase donnée, il importe assez peu qu'on emploie l'un ou l'autre. Comparez, par exemple :

> Dém., XIX, 72 : ὧν (attraction pour ἃ) **ἀπήγγειλεν**, ὧν ὑπέσχετο, ὧν **πεφενάκικε** τὴν πόλιν, les nouvelles (fausses) qu'il nous a annoncées, les promesses (mensongères) qu'il nous a faites, la manière dont il s'est joué de notre ville, et au contraire, XIX, 177 : ἐπέδειξα (αὐτὸν) οὐδὲν ἀληθὲς **ἀπηγγελκότα**, ἀλλὰ **φενακίσανθ'** ὑμᾶς, j'ai démontré qu'il ne vous avait annoncé que des nouvelles fausses et qu'il s'était joué de vous.

Il s'agit là de faits qui sont passés; donc on peut employer, en parlant d'eux, l'*aoriste;* — mais, d'autre part, il est *actuellement* vrai qu'Eschine s'est joué d'Athènes; c'est une vérité présente; donc le *parfait* se comprend aussi[2].

La nuance qui sépare le parfait de l'aoriste étant parfois presque imperceptible, on comprend que la langue ait fini par ne plus la marquer.

257. — Sens figurés de l'aoriste. — L'aoriste s'emploie souvent en parlant de ce qui vient de se passer[3].

Toutefois, ce tour très fréquent dans la langue homérique et chez les poètes tragiques ne s'est pas développé dans la prose classique, sauf dans certaines phrases d'une allure toute familière. Ordinairement l'aoriste, ainsi employé, est accompagné d'un adverbe, comme νῦν, qui rapproche le temps passé du moment présent.

> Ex. : Hom., *Il.*, II, 111 sqq. : Ζεύς με μέγα Κρονίδης ἄτῃ ἐνέδησε βαρείῃ, | σχέτλιος, ὃς πρὶν μέν μοι ὑπέσχετο καὶ κατένευσεν | Ἴλιον ἐκπέρσαντ' εὐτείχεον ἀπονέεσθαι, | **νῦν** δὲ κακὴν ἀπάτην **βουλεύσατο**... *Il.*, III, 438 sqq. : μή με, γύναι, χαλεποῖσιν ὀνείδεσι θυμὸν ἔνιπτε. | **Νῦν** μὲν γὰρ Μενέλαος **ἐνίκησεν** σὺν Ἀθήνῃ, | κεῖνον δ' αὖτις ἐγώ...

Mais souvent il n'est pas nécessaire d'ajouter un adverbe, le contexte suffisant à indiquer la nuance particulière de sens qu'exprime l'aoriste.

> Ex. : Soph., *Aj.*, 270 : πῶς τοῦτ' **ἔλεξας**, οὐ κάτοιδ' ὅπως λέγεις[4].

---

si ce que nous prenons pour un aoriste n'était pas primitivement un imparfait ou réciproquement. On dit bien que ἔφην, ἔλεγον, ἔγραφον sont des imparfaits, parce qu'on peut les rattacher à des radicaux de présents comme φημί, λέγω, γράφω : pourquoi ἔδην, ἔφυγον, etc., dont la formation paraît semblable à celle des imparfaits cités, sont-ils rangés dans la catégorie de l'aoriste? Uniquement parce qu'on ne connaît pas de présents formés avec leurs radicaux.

1. Cf. Cauer, *Delectus*, etc., nos 51 et 52.

2. Cf. Riemann et Cucuel, *Règles fondamentales de la Syntaxe grecque* (d'après l'ouvrage d'A. von Bamberg), nouvelle édit., p. 95, Paris, Klincksieck, 1888).

3. Cet usage était très fréquent en sanscrit, et cette langue n'emploie presque l'aoriste que dans ce sens-là. Cf. Delbrück, *die Grandlagen...*, p. 107 sq.

4. Voy. d'autres exemples dans Kühner, *ausf. Gr. d. gr. Spr.*, § 386, 9.

Il faut rapprocher de ces exemples l'emploi, si fréquent dans le dialogue, des aoristes ἥσθην, ἐπῄνεσα, ἐγέλασα, etc., pour indiquer que la joie, l'éloge, le blâme, etc., auraient déjà pu être exprimés antérieurement au moment où on les exprime.

Le français est obligé de traduire par le présent[1].

Ex. : Soph., *Aj.*, 536 : **ἐπῄνεσ'** ἔργον καὶ πρόνοιαν ἣν ἔθου, je loue ta conduite et la prévoyance que tu as fait paraître

(ce sentiment étant né dans l'âme d'Ajax pendant que Tecmesse parlait, le grec emploie l'aoriste, temps du passé). De même

Lucien, *Dial. des m.*, 16, 2 : **ἐγέλασα**, tu me fais rire.

258. — Dans un certain nombre de verbes, et particulièrement dans ceux dont le radical du présent exprime un état, l'aoriste marque qu'à un certain moment du passé tel ou tel état de choses *a commencé*, que le sujet est *entré* dans telle ou telle situation. Exemple :

ἄρχω, je suis archonte,	**ἦρξα**, je *devins* archonte.
βασιλεύει, il est roi,	**ἐβασίλευσεν**, il *devint* roi.
δουλεύει, il est esclave,	**ἐδούλευσεν**, il *tomba* en esclavage.
ἔχω, je possède,	**ἔσχον**, j'obtins.
πλουτῶ, je suis riche,	**ἐπλούτησα**, je *devins* riche.
πολεμεῖ, il fait la guerre,	**ἐπολέμησεν**, il *commença* la guerre.
βλέπω, je regarde,	**ἔβλεψα**, je *jetai* un regard.
νοσῶ, je suis malade,	**ἐνόσησα**, je *tombai* malade.
γελᾷ, il est en train de rire.	**ἐγέλασεν**, il *éclata* de rire.
Etc., etc.	Etc., etc.

Remarque. — Il est bien entendu que ces aoristes n'expriment pas uniquement l'entrée de l'action dans la réalité ; il est des cas où ils expriment simplement que l'action signifiée par le radical appartient au passé. C'est le contexte qui permet de déterminer, par exemple, si **ἐπολέμησεν** signifie il fit la guerre ou il commença la guerre.

259. — Dans les propositions relatives ou temporelles, l'aoriste s'emploie pour marquer une action antérieure à une action déjà passée.

Ex. : Xén., *Anab.*, I, 1, 2 : Κῦρον μεταπέμπεται (Δαρεῖος) ἀπὸ τῆς ἀρχῆς ἧς αὐτὸν σατράπην **ἐποίησεν**. — *Anab.*, I, 9, 9 : ἐπεὶ Κῦρος Τισσαφέρνει **ἐπολέμησε**, πᾶσαι αἱ πόλεις ἑκοῦσαι Κῦρον εἵλοντο ἀντὶ Τισσαφέρνους.

Remarque. — L'aoriste peut, même dans une proposition principale, exprimer le même rapport de temps que notre *plus-que-parfait* ou que notre *passé antérieur*, à la condition que l'idée d'antériorité se dégage nettement et naturellement du contexte[2].

---

1. Voy. Kühner, *l. l.*, et Krüger, *Griech. Sprachlehre*, § 53, 6, 3.
2. L'aoriste par lui-même ne signifie rien autre chose que l'action passée ; c'est l'idée contenue dans l'ensemble du passage qui permet de décider à quel moment précis du passé l'action appartient.

Ex. : Xén., *Anab.*, I, 10, 19 : ἄδειπνοι ἦσαν οἱ πλεῖστοι... ἦσαν δὲ καὶ ἀνάριστοι· πρὶν γὰρ δὴ καταλῦσαι τὸ στράτευμα πρὸς ἄριστον, βασιλεὺ, **ἐφάνη**.

260. — On trouve très souvent dans les maximes[1] ou dans les pensées générales l'aoriste employé pour signifier un fait d'expérience.

Ex. : Mén., *fragm.*, 290 : οὐδεὶς **ἐπλούτησεν** ταχέως δίκαιος ὤν. — Isocr., *Dém.*, 1 : τὰς τῶν φαύλων συνουσίας ὀλίγος χρόνος **διέλυσε**, τὰς δέ τῶν σπουδαίων φιλίας οὐδ' ἂν ὁ πᾶς αἰὼν ἐξαλείψειεν.

Remarques. — I. L'emploi de cet aoriste a eu naturellement son origine dans des phrases où le fait d'expérience est nettement indiqué au moyen d'adverbes signifiant déjà, souvent, jamais, toujours, etc.

Ex. : Thuc., II, 89, 5 : πολλὰ στρατόπεδα **ἤδη ἔπεσεν** ὑπ' ἐλασσόνων. — Philémon, *fragm.*, 116 : **πολλάκις** ἔχων τις οὐδὲ τἀναγκαῖα νῦν αὔριον **ἐπλούτησ'**, ὥστε χἀτέρους τρέφειν. — Platon, *Critias*, p. 108 : ἀθυμοῦντες ἄνδρες **οὔπω** τρόπαιον **ἔστησαν**.

II. Un fait d'expérience peut être exprimé aussi au moyen du présent ou du parfait. Mais le sens n'est pas le même : en employant l'aoriste, le grec se contente d'indiquer l'expérience même qu'il a faite, laissant aux autres le soin d'exprimer la vérité qui s'en dégage[2]. En employant le présent, le grec veut, comme le français et comme toutes les autres langues, signifier une vérité générale qui trouve son application dans tous les temps. Enfin, en employant le parfait, les Grecs veulent marquer que le fait rappelé est actuellement vrai, que c'est une vérité présente.

Ex. : Gnom., ἅπανθ' ὁ λιμὸς γλυκέα πλὴν αὑτοῦ **ποιεῖ**. — Xén., *Mém.*, IV, 2, 35 : πολλοὶ διὰ δόξαν καὶ πολιτικὴν δύναμιν μεγάλα κακὰ **πεπόνθασιν**.

Quelquefois l'aoriste et le présent se trouvent réunis dans la même phrase.

Ex. : Plat., *Rép.*, VIII, p. 566 : ὁ τύραννος ταῖς μὲν πρώταις ἡμέραις **προσγελᾷ** τε καὶ **ἀσπάζεται** πάντας **ὑπισχνεῖταί** τε πολλὰ καὶ ἰδίᾳ καὶ δημοσίᾳ, χρεῶν τε **ἠλευθέρωσε** καὶ γῆν **διένειμε** δήμῳ τε καὶ τοῖς περὶ ἑαυτὸν καὶ πᾶσιν ἵλεώς τε καὶ πρᾶος εἶναι **προσποιεῖται**.

III. Il ne faut pas confondre cet aoriste avec celui qu'on trouve dans certaines comparaisons homériques, comme par exemple dans l'*Iliade*, III, 23 sqq. :

ὥστε λέων **ἐχάρη** μεγάλῳ ἐπὶ σώματι κύρσας,
εὑρὼν ἢ ἔλαφον κεραὸν ἢ ἄγριον αἶγα
πεινάων· μάλα γάρ τε κατεσθίει, εἴπερ ἂν αὐτόν
σεύωνται ταχέες τε κύνες θαλεροί τ' αἰζηοί·
ὣς ἐχάρη Μενέλαος...

L'aoriste ἐχάρη du v. 23 signifie une action qui est entrée dans la réalité ; on attendrait le présent, comme dans κατεσθίει, mais le sens ne serait pas le même ; car, en grec, le présent signifie proprement une action qui dure ou qui est en train de s'accomplir. Le grec n'ayant pas de présent pour exprimer l'action qui entre dans la réalité est contraint d'employer l'aoriste ; n'ayant pas de forme verbale pour dire : « de même qu'un lion entre dans des transports de joie... », il est obligé de dire : « de même qu'un lion a été transporté de joie... ».

1. De là l'expression d'*aoriste gnomique* qu'on trouve dans certaines grammaires.
2. Cf. Koch, *Gr. grecque* (trad. fr. de l'abbé Rouff), § 98, 5, Rem.

B. — **Parfait latin correspondant à l'aoriste grec.**

261. — A l'absence d'aoriste proprement dit le latin supplée par le parfait. **Scripsi** correspond donc à la fois à ἔγραψα et à γέγραφα et se traduit, selon les cas, tantôt par j'écrivis ou j'ai écrit, tantôt par j'ai fini d'écrire.

262. — Le parfait employé en tant qu'aoriste sert à raconter les faits passés; il est, par excellence, le *temps de la narration historique.*

Comme en grec, le parfait-aoriste latin alterne avec l'imparfait. Tandis que le parfait-aoriste se rencontre surtout dans les propositions principales contenant le récit des faits saillants, l'imparfait est employé dans les propositions accessoires où sont exprimées les circonstances qui expliquent ou motivent les actions principales (cf. ci-dessus, § 232).

Cic., *de Off.*, III, 27, 100 : (**Regulus**) **Carthaginem *rediit* neque eum caritas patriæ *retinuit* nec suorum; neque vero tum *ignorabat* se ad exquisita supplicia proficisci, sed jusjurandum conservandum *putabat.*** *Tusc.*, I, 2, 4 : **in Græcia musici *floruerunt, discebantque* id omnes, nec, qui *nesciebat,* satis excultus doctrina *putabatur*** (le fait saillant c'est **floruerunt**, les autres ne sont qu'accessoires). *Ibid.*, 30, 72 : **ita enim *censebat* itaque *disseruit*** (**Socrates**) : **duas esse vias, etc.** (c'est comme s'il y avait : **cum ita *censeret*** [fait accessoire], **ita disseruit** [fait important]). — T.-Live, XXXII, 23, 7-8 : **atrox prœlium *ortum est,* ac primo multitudine facile *expellebantur* Romani; assumptis deinde auxiliis *æquabant* certamen** (les actions marquées par les deux imparfaits expliquent le parfait **ortum est**[1]).

Remarque. — Les circonstances accessoires qu'exprime ordinairement l'imparfait en corrélation avec le parfait-aoriste peuvent être signifiées aussi par le parfait-aoriste; mais, en ce cas, on les envisage comme de simples événements appartenant au passé, on ne les considère pas expressément dans leurs rapports avec les faits principaux.

Ex. : Cic., *de Off.*, II, 22, 76 : **omni Macedonum gaza, quæ *fuit* maxima, potitus Paullus... nihil domum suam *intulit.*** — T.-Live, III, 52, 3 (**plebeji**) **via Nomentana, cui tum Ficulensi nomen *fuit,* profecti castra in monte Sacro locavere.**

De même on peut mettre au parfait-aoriste une action qui logiquement devrait être signifiée par le plus-que-parfait, quand on veut simplement la considérer comme passée, sans indiquer expressément qu'elle est antérieure à une autre action passée.

Ex. : Cés., *de B. civ.*, III, 18, 5 : **bello perfecto ab eis Cæsar hæc facta cognovit, qui sermoni *interfuerunt.*** — Sall., *Jug.*, 70, 1 : **Bomilcar, cujus impulsu Jugurtha deditionem, quam metu *deseruit,* inceperat.** — T.-Live, I, 1, 1 : (**constat**) **Æneæ Antenorique..., quia pacis redden-**

1. Cf. R. Kühner, *ausf. Gr. d. lat. Spr.*, § 33, 8.

dæque Helenæ semper auctores *fuerunt*, omne jus belli Achivos abstinuisse.

263. — Au passif, l'aoriste est exprimé exclusivement par la périphrase **scriptus est**, à qui l'usage a attribué ce sens.

« Sous Auguste *on ferma* le temple de Janus » se dit **Augusto principe, Janus clausus est.** L'emploi de **clausus fuit** pour exprimer l'aoriste est une incorrection propre à la langue vulgaire[1].

264. — Pour exprimer une vérité d'expérience démontrée par les faits, les Latins emploient très correctement le parfait-aoriste avec les mots **multi, nemo, sæpe, plerumque**, etc.

Ex. : Cic., *de Fin.*, 1, 15, 49 : **ob debilitatem animi *multi* parentes, *multi* amicos, *nonnulli* patriam *plerique* autem se ipsos penitus *perdiderunt*.** — Sall., *Cat.*, 11, 3 : **avaritia pecuniæ studium habet, quam *nemo* sapiens *concupivit*.** — Virg., *Géorg.*, I, 287 : ***multa* adeo gelida melius se nocte *dedere*.**

Mais l'emploi du parfait-aoriste sans aucun mot signifiant jamais, toujours, souvent, ne se rencontre que chez les poètes et chez les prosateurs de l'époque impériale.

Ex. : Virg., *Géorg.*, I, 49 : **illius immensæ *ruperunt* horrea messes.** — Sén., *Const., sap.*, 11, 2 : **nam et pueri os parentum feriunt et crines matris *turbavit laceravitque* infans et sputo *aspersit* aut *nudavit*.**

C. — Le futur.

265. — En *grec*, l'indicatif du futur exprime, en les rapportant à l'avenir, soit l'idée verbale *pure et simple* soit le fait d'*entrer* dans tel état. Il signifiera donc :

1° Simplement que quelque chose *arrivera* ou *existera* dans l'avenir, **ἀποθανεῖται**, il mourra, **βασιλεύσει**, il sera roi, etc.

2° Que tel ou tel état de choses *commencera* à un moment donné de l'avenir.

Ex. : **βασιλεύσει**, il *deviendra* roi, **ἄρξει**, il *arrivera* au pouvoir, **ἕξω** (de ἔχω, posséder), j'*entrerai* en possession, etc.

266. — En *latin*, l'indicatif du futur marque :

1° Simplement que quelque chose arrivera ou existera dans l'avenir, **morietur**, il mourra, **scribet**, il écrira, etc., sans que ces formes expriment autre chose qu'une idée de temps.

---

1. Voy. ci-dessus p. 8 et p. 264, n. 2. Voici un exemple qui fera bien comprendre la différence qu'il y a entre **clausus *est*** et **clausus *fuit***.

Cic., *p. Sest.*, 25,55 : **legum, cum earum quæ *latæ sunt*, tum vero quæ promulgatæ *fuerunt***, et les projets de lois qui *furent votés* et ceux qui *sont restés affichés* un certain temps.

2° Qu'à un moment donné de l'avenir, *on sera en train de faire* l'action, c'est-à-dire que l'action sera *commencée*, et non encore finie, **scribet**, il sera en train d'écrire, **regnabit**, il régnera, etc.

REMARQUE. — Dans la latinité postérieure le futur simple est déjà remplacé quelquefois par la périphrase qui donnera le futur des langues Romanes (**dicere habeo**, je dirai).

EX. : S. JÉROME, *in Eccl.*, 1 : **quæ nunc fiunt... hi qui *nasci habent* scire non poterunt**[1].

A l'époque classique la périphrase **habeo dicere** s'emploie dans un tout autre sens : j'ai à dire, *c.-à-d.* je puis ou je dois dire (gr. ἔχω λέγειν).

Ce sens particulier, la latinité impériale l'exprime au moyen du verbe **habeo** suivi du gérondif en **-dum** ou de l'adjectif verbal en **-ndus** (cf. ***habeo dicendum, habeo dicenda* omnia**). On rencontre ce tour pour la première fois chez Sénèque le Rhéteur, puis chez Sénèque le Philosophe, chez les deux Pline, dans le *Dialogue des Orateurs*, chez Suétone et surtout chez les écrivains ecclésiastiques d'Afrique.

267. — A l'expression du futur, on peut rattacher en grec l'emploi de μέλλω avec l'infinitif du *futur* ou du *présent*[2], en latin l'adjectif verbal en **-urus** accompagné du verbe **sum**.

Ces deux périphrases signifient :

1° Ou que l'on est *sur le point* de faire l'action.

EX. : **μέλλουσι** μάχεσθαι, ils sont sur le point de combattre. — VARR., *de Re rust.*, III, 16, 30 : **cum (apes) jam *evolaturæ sunt*, consonant vehementer.**

2° Ou qu'on a l'*intention* de la faire.

EX. : THUC., VII, 15 : ὅ τι **μέλλετε** (s.-ent. πράττειν) εὐθὺς πράττετε, ce que vous avez l'intention de faire, faites-le tout de suite. — SALL., *Jug.*, 5, 1 : **bellum *scripturus sum* quod populus Romanus cum Jugurtha gessit.**

3° Ou qu'on est *destiné* à la faire.

EX. : HOM., *Od.*, XVIII, 138 : καὶ γὰρ ἐγώ ποτ' **ἔμελλον** ἐν ἀνδράσιν ὄλβιος **εἶναι**, car j'étais destiné à être heureux parmi les hommes. — SALL., *Jug.*, 14, 3 : **quoniam eo miseriarum *venturus eram*.**

4° Enfin qu'*il faut s'attendre* à ce que telle ou telle chose arrive.

EX. : XÉN., *Anab.*, I, 9, 28 : εἴ ποτε (Κῦρος) πορεύοιτο καὶ πλεῖστοι **μέλλοιεν ὄψεσθαι**, προσκαλῶν τοὺς φίλους ἐσπουδαιολογεῖτο, quand Cyrus était en route et qu'il *pourait s'attendre* à ce que beaucoup de personnes le verraient, etc.

1. Voy. PH. THIELMANN, « *Habere* » *mit dem Infinitiv und die Entstehung des romanischen Futurums* (*Archiv* de Wœlfflin, t. II, p. 48 et suiv. : p. 157 st suiv.).

2. L'emploi de μέλλω avec l'infinitif *aoriste* est très rare.

Remarque. — La périphrase grecque précédée de εἰ et la périphrase latine précédée de **si** servent aussi à rendre l'idée du verbe français vouloir dans des phrases comme celles-ci :

Plat., *Protag.*, 334 d : σύντεμνέ μοι τὰς ἀποκρίσεις καὶ βραχυτέρας ποίει, **εἰ μέλλω** σοι ἕπεσθαι, abrège et fais tes réponses plus courtes, *si tu veux* que je te suive (*litt.* si du moins je dois te suivre).

Cic., *de Fin.*, II, 26, 85 : **me igitur ipsum ames oportet... *si* veri amici *futuri sumus*,** si vous voulez que nous soyions de vrais amis (*litt.* si du moins nous devons être de vrais amis)[1].

B. — Sens des temps dans les modes autres que l'indicatif[2].

268. — A part quelques cas particuliers (cf. ci-après, §§ 275, 279, 280), les différentes formes des modes autres que l'indicatif n'expriment pas une idée de temps : elles ne marquent pas que, *par rapport au moment où l'on parle*, telle action est passée, présente ou future. C'est donc par abus qu'on dit : les *temps* de l'impératif, du subjonctif, de l'optatif : en réalité, ce sont des *formes* que l'étymologie rattache soit au radical du présent, soit au radical de l'aoriste ou du parfait, mais qui, par elles-mêmes, n'expriment qu'une idée étrangère à la notion de temps : presque toujours (du moins, en grec) elles marquent simplement que l'action est arrivée *à tel ou tel point de son développement*[3].

---

1. Μέλλω et l'adjectif verbal latin servent l'un et l'autre à signifier que l'on se propose un but qui mérite d'être atteint, mais que, pour l'atteindre, il est *nécessaire* d'accomplir l'action de la proposition principale.

De là vient qu'en grec μέλλω s'emploie souvent comme synonyme de « *je dois* » ou « *il faut que je...* » De là enfin le sens de πῶς οὐ μέλλω ; et de τί οὐ μέλλω ; « comment ne devrai-je pas... » ? expression de la langue familière.

Ex. : Plat., *Protag.*, 309 c : **πῶς οὐ μέλλει** τὸ σοφώτερον κάλλιον φαίνεσθαι ; *Rép.*, 530 a : **τί δ' οὐ μέλλει** γελοῖον εἶναι.

2. Logiquement ce chapitre ne devrait venir qu'après l'étude complète des modes dans les propositions indépendantes et dans les propositions dépendantes ; car beaucoup d'observations s'appliquent à des constructions employées ailleurs que dans la proposition simple (dont nous nous occupons dans cette première partie de l'ouvrage). Toutefois il a paru qu'il valait mieux grouper en un seul corps de doctrine tout ce qu'on sait sur l'emploi des temps en grec et en latin, que d'en présenter une étude morcelée en deux ou trois parties.

3. Il y a donc sur ce point une différence très nette entre l'indicatif et les autres modes : seul l'indicatif peut exprimer à la fois le temps de l'action et le degré de son développement ; les autres modes n'ont, par eux-mêmes, que la seconde fonction. En grec, cela se comprend de soi : comme c'est l'*augment* qui est le signe du passé et que l'augment ne sort pas de l'indicatif, il suit de là qu'en dehors de l'indicatif les formes verbales ne peuvent pas marquer le passé ; de même les formes du futur sont les seules qui puissent marquer l'avenir ; or, en dehors de l'indicatif, le futur n'a qu'un mode, l'optatif, et deux formes nominales, l'infinitif et le participe, qui, si l'on met à part le participe, ne s'emploient que rarement et dans un seul cas particulier (cf. ci-après, § 275, 3° et § 280, 1°, c). Mais il faut bien prendre garde que cette théorie s'applique surtout au grec ; le latin, qui n'a qu'un seul mode (le subjonctif) pour le subjonctif et l'optatif grec, a établi dans ce mode une distinction que le grec ne fait pas (cf. ci-après, § 279) : à côté du subjonctif proprement dit, il a un véritable subjonctif passé ; de même, à l'impératif, il a une série de formes qui, à proprement parler, se rapportent au futur (cf. ci-après, § 271). Toutefois le latin est d'accord avec le grec sur beaucoup de points, et s'il convient de signaler d'avance des divergences qui tiennent à ce que les deux langues se sont développées isolément, il n'y a pas lieu d'exagérer l'importance du désaccord ni de séparer le latin du grec dans l'étude de ce point particulier.

I. — *Impératif*[1].

269. — L'impératif, en vertu de sa fonction même, ne peut que se rapporter à l'*avenir*, mais par lui-même il n'exprime aucune idée de temps.

En grec, il peut avoir trois formes, l'une (λῦε) exprimant l'action en voie d'accomplissement; l'autre (λελυκὼς ἴσθι)[2] signifiant l'action accomplie; la troisième enfin (λῦσον) signifiant l'idée verbale pure et simple.

270. — Par conséquent, on enseigne :

1° Qu'avec les verbes signifiant une action le présent appelle l'attention sur la durée de l'action et que l'aoriste désigne l'action indépendamment de la durée[3].

Ex. : Lucien, *Dialogues des morts :* **πέτασον** τὸ ἱστίον, **εὔθυνε** τὸ πηδάλιον, *déploie* la voile, *tiens* la barre droite.

Remarque. — Dans la pratique cette distinction ne se rencontre pas toujours.

Ex. : Antiphon, V, 80 : ἀλλ' ὑμεῖς **βοηθήσατέ** μοι... ὑμεῖς οὖν ἐμοί τε **βοηθεῖτε** καὶ τῷ νόμῳ.

Bien souvent l'emploi de l'une ou de l'autre forme semble arbitraire; quelquefois c'est l'usage qui indique la règle. Ainsi l'orateur dit à celui qui lit les pièces, λέγε, jamais λέξον, et presque toujours ἀναγνῶθι, très rarement ἀναγίγνωσκε. Pourtant ces expressions sont absolument synonymes[4].

2° Qu'avec les verbes qui signifient un état, l'aoriste exprime *souvent* l'entrée du sujet dans cet état.

Ex. : Dém., **μισήσατε** (prenez en aversion) τοὺς ὑπὲρ Φιλίππου λέγοντας (dans une maxime générale on dirait : **μίσει** τοὺς πονηρούς).

---

1. Ce terme a été emprunté aux grammairiens latins qui tous, à l'exception de Varron, traduisent par **imperativus** le grec προστακτική (s.-e. ἔγκλισις). Cf. Denys le Thrace (éd. G. Uhlig), p. 47. Varron, suivant en cela la doctrine de Protagoras et celle des péripatéticiens, ne séparait pas les modes des temps et des personnes et voyait dans l'impératif le dernier des six aspects (ou espèces, *species*) qu'il reconnaissait dans le verbe : *species temporalis*, *species personarum*, *species rogandi*, *species respondendi*, *species optandi* et *species imperandi* (cf. Varr., *de Ling. lat.*, X, 31). Voy. L. Job, *de grammaticis vocabulis apud Latinos* (Paris, 1893), p. 101 sqq.

2. Le parfait n'a proprement d'impératif qu'au *passif* (λέλυσο). A l'*actif*, on ne rencontre dans la bonne langue qu'un petit nombre d'impératifs du parfait : ils appartiennent à cette petite catégorie de verbes dont le parfait a le sens d'un présent : τέθναθι, τεθνάτω, ἕσταθι, ἑστάτω, etc.; chez les tragiques : ἄνωγε, γέγωνε (« dis, annonce »); chez Aristophane : κεκράγετε, κεχήνετε (forme garantie par le témoignage d'Hérodien). Chez Aristote et chez les écrivains postérieurs, on trouve : ἐπανατεταλκέτω (Aristote), βεβηκέτω et ἀκηκοέτω (Lucien), etc.; mais de telles formes ne sont pas classiques.

3. D'après Meisterhans (*Gramm. der Att. Inschriften*, § 48), cette théorie se vérifie rigoureusement par les inscriptions.

4. Voyez Ch. Thurot, *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, t. I (1869), p. 111 sqq. — O. Riemann, *la Question de l'aoriste grec* (Mélanges Graux, p. 585 sqq.).

3° Le parfait conserve son sens propre et signifie :

a) L'entier achèvement de l'action (κέκτησο, possède).

b) Une chose qui doit être faite immédiatement (πέπαυσο, finis-en tout de suite).

REMARQUE. — A la troisième personne du singulier passif, il exprime que l'on considère comme épuisé le sujet dont on vient de parler.

Ex. : ISOCR., *Panégyr.*, 14 : περὶ τῶν ἰδίων ταῦτά μοι **προειρήσθω**.

271. — *En latin*, l'impératif a deux formes, l'une qu'on appelle impératif présent, et l'autre, impératif futur.

La première[a] s'emploie dans la langue classique en parlant d'une action dont on demande l'accomplissement *immédiat;* la seconde[b] ne s'emploie correctement qu'en parlant d'actions dont l'accomplissement n'est exigé qu'*après un certain intervalle de temps*[1].

a) Ex. : PLAUTE, *Aulul.*, 40 : ***exi***, **inquam! age**, ***exi!*** *Ib.*, 46 : **illuc *recede* ab ostio.** — TÉR., *Ad.*, 267 : ***omitte* vero tristitiem tuam.** *Ib.*, 278 : **Syre, *insta*.** — CIC., *in Verr.*, II, 4, 1, 1 : **genus ipsum prius *cognoscite*, judices.** Etc., etc.

b) Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 4, 1, 1 : **vos eam (rem) suo, non nominis pondere *penditote*** (*c.-à-d.* en prenant votre temps). *Tusc.*, I, 43, 104 : **bacillum propter me, quo abigam (volucres et feras), *ponitote*** (quand je serai mort). *Ad. Fam.*, III, 9, 2 : **ad me litteras, ut quam primum lætitiā afficiar, *mittito*** (*c.-à-d.* écris-moi le plus tôt possible, mais non pas sur-le-champ.

272. — Toutefois l'emploi de l'impératif en **-to** n'est absolument obligatoire que dans les *textes de lois*, les *préceptes*, etc., où l'on a en vue des actes qui doivent être accomplis dans tous les temps ou, plus exactement, toutes les fois qu'on en trouvera l'occasion.

D'autre part, il est *presque obligatoire*, quand le moment de l'action à faire est déterminé par une proposition au futur.

Ex. : CIC., *p. Sest.*, 13, 31 : ***si*... de me ipso plura dicere *videbor*, *ignoscitote***[2].

REMARQUES. — I. Certaines formes d'impératif en **-to** remplaçaient, dans l'usage, les formes correspondantes de l'impératif ordinaire et s'employaient alors sans aucun

1. Voyez CH. THUROT, *Revue de Philologie*, IV, p. 113 et suiv. ; O. RIEMANN, *Revue de Philologie*, X, p. 161 et suiv.

2. Cicéron, qui s'est conformé ici à l'usage ordinaire de son temps, y a-t-il dérogé dans la phrase suivante ?

In Verr., II, 4, 47, 105 : **de quo *si* paulo altius ordiri ac repetere memoriam religionis *videbor*, *ignoscite*.**

Bien qu'**ignoscite** soit donné par tous les manuscrits, on se demande s'il ne faudrait pas corriger et lire **ignoscitote**.

sens particulier; c'est ainsi qu'on disait *toujours* **scito, scitote,** et *ordinairement* **putato, sic habeto,** sache que[1].

Dans la langue archaïque et familière l'impératif en **-to** était d'un usage beaucoup plus étendu. Plaute emploie **dicito,** concurremment avec **dic, dato,** au lieu de **da** (*Rud.*, 568), **accipito,** au lieu de **accipe** (*ib.*, 719), **illic** ***astato ilico*** (*ib.*, 825), etc. Cicéron lui-même, surtout dans sa correspondance ou dans ses premiers discours, se sert de certaines formes en **-to,** là où l'on attendrait l'impératif ordinaire.

II. La troisième personne de l'impératif en **-to** n'est fréquente que dans les textes de lois et chez les écrivains de la période archaïque, particulièrement Plaute et Térence, à qui les poètes postérieurs semblent l'avoir empruntée. Les auteurs classiques n'emploient que **esto,** soit, devenu une sorte de particule concessive; ils ont rigoureusement proscrit toutes les autres formes de troisième personne en **-to.**

II. — *Subjonctif*[2].

273. — Subjonctif grec. — Le subjonctif grec ne marque pas, à proprement parler, le temps[3], mais il a trois formes, l'une (λύω) exprimant l'action en voie d'accomplissement; l'autre (λελυκὼς ὦ ou λελύκω) signifiant l'action accomplie; la troisième enfin (λύσω) signifiant l'idée verbale pure et simple.

Par conséquent, on enseigne :

1° Qu'avec les verbes signifiant une action, le présent du subjonctif appelle l'attention sur la durée et l'action et que l'aoriste du subjonctif signifie l'action indépendamment de la durée.

Ex. : Μὴ **μέλλωμεν**, ne tardons pas. — **Εἴπωμεν** ἢ **σιγῶμεν**, faut-il parler ou *garder* le silence? — Τοὺς φίλους εὖ ποίει, ἵνα αὐτὸς εὖ **πράττῃς**, fais du bien à tes amis, afin d'*être heureux* toi-même. Etc., etc.

---

1. Peut-être faut-il ajouter **tibi** ***habeto*** (Cic., *P. Flacc.*, 15, 36) « garde pour toi ».

2. Ce terme vient du latin *subjunctivus*, traduction du grec ὑποτακτική (s.-e. ἔγκλισις). D'après Diomède (*Grammat. Latini*, éd. Keil, t. IV, p. 340), ce mot subjonctif vient de ce que cette forme verbale n'ayant pas de sens par elle-même, a besoin d'être unie à une autre qui en détermine le sens. Il est plus simple de penser que subjonctif (*subjunctivus*) signifie le mode de la subordination, puisque pour les Latins, c'était, par excellence, la forme verbale employée dans les propositions subordonnées.

Les grammairiens latins antérieurs à Priscien donnaient aussi au subjonctif le nom de conjonctif (*conjunctivus*), de jonctif (*junctivus*) ou d'adjonctif (*adjunctivus*). Quelques-uns même établissaient une distinction entre le subjonctif et le conjonctif, mais sans dire sur quoi ils la fondaient.

3. Mais on peut dire que par leurs fonctions, les diverses formes du subjonctif se rapportent au présent ou à l'avenir. Quand je dis ἴωμεν « allons », j'exprime une résolution dont l'accomplissement va suivre plus ou moins vite; de même τί ποιῶμεν; « que faire? » signifie une action qui se place au moment même de la parole, etc. De plus, quand il est employé soit dans les propositions suppositives proprement dites, soit dans les propositions suppositives temporelles ou relatives, l'aoriste du subjonctif marque antériorité relativement au moment marqué dans la proposition principale :

> Ἐὰν τοῦτο **ποιήσῃ**, ὅταν τοῦτο **ποιήσῃ**, ὅστις ἂν τοῦτο **ποιήσῃ** « au cas où il *aura fait* cela », « lorsqu'il *aura fait* cela », « quiconque *aura fait* cela. »

Il répond alors au futur antérieur ou au parfait du subjonctif des Latins. Mais en dehors de ces trois cas (et dans les propositions dépendantes surtout), il est absolument vrai de dire que le subjonctif n'exprime pas par lui-même l'idée de temps. En fait, le grec n'a pas de formes spéciales pour représenter ce qu'on pourrait appeler le subjonctif futur du sanscrit, dont il existe quelques formes destinées à marquer que le sujet *a l'intention* de faire telle ou telle chose. Voy. B. Delbrück, *die Grundlagen*, etc., pp. 98-99.

2° Que quand le verbe signifie un état, l'aoriste du subjonctif marque souvent que le sujet entre dans cet état.

Ex. : Aristoph., *Plut.*, 464 : ἢν γὰρ ὁ Πλοῦτος νυνὶ **βλέψῃ** (recouvre la vue)... | ὡς τοὺς ἀγαθοὺς τῶν ἀνθρώπων βαδιεῖται. — Platon, *Phèdre*, 231 c : οἷ γ' ὅσων ἂν ὕστερον **ἐρασθῶσιν** (ils se seront épris) ἐκείνους αὐτῶν περὶ πλείονος ποιήσονται. — Xén., *Cyr.*, I, 6, 16 : οἱ ἰατροὶ, ὅταν τινὲς **νοσήσωσι** (tombent malades), τότε ἰῶνται τούτους.

Remarque. — Toutefois la différence entre les deux formes (subjonctif présent et subjonctif aoriste) est souvent imperceptible.

Ex. : Xén., *Cyr.*, V, 5, 13 : ἤν τι ἐγὼ **φανῶ** κακὸν πεποιηκώς, ὁμολογῶ ἀδικεῖν· ἂν μέντοι μηδὲν **φαίνωμαι** κακὸν πεποιηκὼς μηδὲ βουληθείς, οὐ καὶ σὺ αὖ ὁμολογήσεις μηδὲν ὑπ' ἐμοῦ ἀδικεῖσθαι ;

3° Le parfait du subjonctif conserve la signification qu'il a à l'indicatif : il exprime que l'action est achevée ou que tel résultat est acquis.

Ex. : Thuc., VIII, 74 : ἵνα, ἢν μὴ ὑπακούωσι, **τεθνήκωσι**, afin que quiconque ne leur obéirait pas, *fût un homme mort* (ἀποθάνωσι signifierait fût mis à mort), — Aristoph., *Ois.*, 1350 : (ἀνδρεῖόν γε πάνυ νομίζομεν) ὃς ἂν **πεπλήγῃ** πατέρα, νεοττὸς ὤν, pour nous il y a grand courage à *battre* son père, quand on n'est encore qu'un petit poussin. *Cheval.*, 1149 sq. : ἔπειτ' ἀναγκάζω πάλιν ἐξεμεῖν | ἅττ' ἂν **κεκλόφωσί** μου. — Platon, *Rép.*, 376 a : ὃν ἂν γνώριμον (κύων ἴδῃ), ἀσπάζεται, κἂν μηδὲν πώποτε ὑπ' αὐτοῦ ἀγαθὸν **πεπόνθῃ** (en latin : **etiamsi nunquam beneficium ab eo *acceptum habebit***).

274. — Subjonctif latin. — Le subjonctif latin correspondant à la fois au subjonctif et à l'optatif grecs, on ne peut en traiter qu'après avoir examiné la valeur des formes verbales non seulement du subjonctif, mais encore de l'optatif grec.

III. — *Optatif*[1].

275. — L'optatif grec n'exprime le temps que dans le style indirect, c'est-à-dire que dans *le style indirect* les formes de l'optatif servent à indiquer le présent, le passé ou l'avenir par rapport au moment où se trouve placé le sujet dont on donne la pensée ou les paroles.

1. Le mot « optatif » est emprunté du mot *optativus*, qui servait aux Latins soit à traduire le terme grec ἡ εὐκτική (s.-e. ἔγκλισις), soit à exprimer ce qui, dans le subjonctif latin, correspondait à l'optatif grec. Voy. L. Job, *ouv. cité*, p. 103 et p. 106.

Dans ce cas,

1° L'optatif présent exprime le présent :

Ex. : εἶπεν ὅτι **ἀποθνήσκοι**, il dit qu'un tel *se mourait* (style direct : ἀποθνήσκει, il se meurt).

2° L'optatif aoriste exprime le passé :

Ex. : εἶπεν ὅτι ἀποθάνοι, il dit qu'un tel *était mort* (style direct : ἀπέθανεν, il est mort).

3° L'optatif futur exprime l'avenir :

Ex. : εἶπεν ὅτι ἀποθανοῖτο, il dit qu'un tel *mourrait* (style direct : ἀποθανεῖται, il mourra.)

Remarque. — L'optatif futur *ne* s'emploie *jamais* que dans le style indirect pour remplacer l'indicatif futur. Il se rapporte donc toujours à l'avenir.

276. — En dehors de ce cas, l'optatif grec ne marque pas par lui-même le temps[1], mais il a trois formes : l'une (λύοιμι) exprimant l'action en voie d'accomplissement ; l'autre (λελυκὼς εἴην ou λελύκοιμι) signifiant l'action accomplie ; la troisième enfin (λύσαιμι) signifiant l'idée verbale pure et simple.

277. — Par conséquent, on enseigne :

1° Qu'avec les verbes signifiant une action, le présent de l'optatif peut appeler l'attention sur la durée de l'action et que l'aoriste de l'optatif signifie ordinairement l'action indépendamment de la durée.

---

1. Mais s'il ne marque pas le temps par lui-même, il peut signifier, grâce au contexte, divers rapports de temps. Ainsi l'*optatif*, qu'on appelle *présent*, peut s'employer dans le sens d'un imparfait pour marquer une action antérieure au moment où se trouve placé le sujet dont on rapporte les paroles au style indirect.

Ex. : εἶπεν ὅτι (τότε) **ἀποθνήσκοι** « il dit qu'à ce moment-là un tel se *mourait* ».

De plus, l'*optatif* dit *aoriste* marque antériorité relativement au moment indiqué dans la proposition principale :

1° Dans le style indirect :

Ex. : Xén., *Hell.*, I, 7, 5 : διηγοῦντο ὅτι αὐτοὶ μὲν ἐπὶ τοὺς πολεμίους πλέοιεν, τὴν δὲ ἀναίρεσιν τῶν ναυαγῶν **προστάξαιεν** « ils expliquaient qu' (au moment où on les accusait d'avoir manqué à leurs devoirs), ils *étaient occupés à poursuivre* l'ennemi, mais qu'ils *avaient prescrit* de recueillir les naufragés ».

2° Dans les propositions suppositives proprement dites et dans les propositions suppositives temporelles ou relatives dépendant d'un verbe principal à un temps historique :

Ex. : εἰ τοῦτο **ποιοίη**, **cum hoc fecerat**, etc.

C'est ce que Ch. Thurot (*Cours professé à l'École normale*) exprimait de la manière suivante, réunissant les deux règles en une seule :

« Quand l'optatif est employé dans une proposition dépendante à cause du temps historique de la proposition principale, les temps de l'optatif marquent *simultanéité*, *antériorité*, *postériorité* relativement à un temps historique. Le présent de l'optatif est synonyme de l'imparfait de l'indicatif, l'aoriste et le parfait, du plus-que-parfait. »

2° Que quand le verbe signifie un état, l'aoriste de l'optatif marque souvent que le sujet entre dans cet état.

Ex. : Dém., XIX, 9 : πολλὰ κατηγορεῖν ἔχω ἐξ ὧν οὐκ ἔσθ' ὅστις ἂν οὐκ εἰκότως **μισήσειεν** αὐτόν (ne le prendrait pas en aversion). V, 16 : εἰ **πολεμήσαιμεν** (si nous *entreprenions* la guerre) δι' Ὠρωπόν, οὐδὲν ἂν ἡμᾶς παθεῖν ἡγοῦμαι. — Thuc., II, 42, 4 : οὔτε πενίας ἐλπίδι ὡς κἂν ἔτι διαφυγὼν αὐτὴν **πλουτήσειεν** (deviendrait riche), ἀναβολὴν τοῦ δεινοῦ ἐποιήσατο.

Remarque. — Mais il arrive très souvent que le présent et l'aoriste de l'optatif sont employés sans qu'on puisse découvrir les raisons qui ont déterminé le choix de l'écrivain[1].

IV. — *Subjonctif latin.*

278. — Le subjonctif latin tient lieu à la fois du subjonctif et de l'optatif grecs.

Comme le subjonctif grec, il a trois formes : l'une (**amem**) signifiant que l'action est en voie d'accomplissement; l'autre (**amaverim**, *parfait*) signifiant que l'action est accomplie ; la troisième enfin (**amaverim**, *aoriste*) signifiant l'action verbale pure et simple[2].

Ex. : **scribam**, que je sois en train d'écrire (à côté de **volo scribas**, je veux que tu écrives). **Scripserim**, que *j'aie fini* d'écrire. **Ne scripserit**, qu'il n'écrive pas.

Comme l'optatif grec, il a aussi trois formes.

Ex. : **Valeas**, *demeure* en bonne santé. — **Nequiquam Capitolium** ***servaverim***, j'aurais sauvé en vain le Capitole. — **Salvus sit**, puisse-t-il guérir ! — **Scripserim**, il se pourrait que j'écrive.

Remarque. — Ce qui prouve que dans les exemples cités le subjonctif ne marque aucune idée de temps par lui-même, c'est que non seulement **scribam** et **scripserim** peuvent indiquer le même temps, mais que l'une et l'autre forme, selon les cas, peut désigner soit une action présente, soit une action future. Ainsi **dicat aliquis** peut signifier aussi bien supposons qu'on dise (*aujourd'hui*) que supposons qu'on dise (*un jour*). De même **utinam jam salvus** ***sit*** et **utinam jam** ***sanatus sit*** (parfait du subjonctif) se rapportent l'un et l'autre au *présent ;* mais il suffira de remplacer **jam** par **mox** pour que les mêmes formes verbales se rapportent à l'*avenir*. Donc les formes du subjonctif latin n'expriment, dans certains cas, que l'idée même du mode sans aucune idée de

1. Ch. Thurot (*Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, t. I, p. 111-125), parlant de l'emploi simultané de l'infinitif présent et aoriste, fait remarquer fort justement que l'occasion d'employer l'infinitif revient si souvent qu'il faudrait que l'écrivain se fût demandé presque à chaque membre de phrase s'il devait choisir le présent ou l'aoriste, effort de réflexion incompatible avec la rapidité de la parole. Cette observation peut s'appliquer non seulement à l'infinitif, mais aux modes impératif, subjonctif et optatif.

2. En latin, le présent ***scribam*** peut marquer aussi, comme l'indicatif **scribo** (cf. ci-dessus, § 229), l'idée verbale pure et simple.

temps : la seule chose qu'elles expriment en plus de l'idée du mode, c'est que l'action est arrivée à tel ou tel point de son développement : par exemple, que l'action est en train de se faire (**scribam**) ou qu'on a fini de la faire (**scripserim**).

279. — Mais, *à la différence de ce qui a lieu pour le subjonctif grec*, le subjonctif latin peut dans certains cas marquer réllement une idée de temps. De plus, le latin possède au subjonctif une double série de formes, les unes se rapportant au présent, les autres se rapportant au passé.

1° Les formes **scribam** et **scripserim** peuvent marquer réellement une idée de temps.

Quand je dis **quæro quid scribas**, l'emploi de **scribas** implique cette idée que vous écrivez ou que vous êtes en train d'écrire en ce moment.

De même, quand je dis **quæro quid scripseris**, la forme **scripseris** joue le rôle d'un aoriste et signifie que l'action d'écrire est passée.

Enfin la phrase **non dubito quin æger futurus sit**, je suis sûr qu'il sera malade, rapporte à l'avenir le fait d'être malade[1].

On pourrait dire de ces formes qu'elles constituent le subjonctif proprement dit.

2° Aux formes **scribam** et **scripserim** s'opposent les formes **scriberem** et **scripsissem**, qui, d'une manière générale, expriment que l'ensemble de la phrase appartient au passé.

a) En effet (comme le subjonctif proprement dit dans les propositions indépendantes), elles signifient un ordre, une supposition, un souhait, etc., mais la supposition porte sur un fait passé (**at *dares***, supposons qu'on *eût donné*); l'ordre ou le souhait ne sont plus qu'un regret sur ce que telle ou telle chose n'a pas eu lieu (**ne *poposcisses***, tu n'*aurais pas dû* le demander).

Remarque. — Entre **scriberem** et **scripsissem** il y a à peu près la même différence qu'à l'indicatif entre l'imparfait **scribebam** et l'aoriste **scripsi**.

Toutefois l'usage n'a pas seulement attribué à **scriberem** la fonction d'exprimer une action qui dure ou se répète, tandis que **scripsissem** signifiait simplement un fait passé : il est des cas où **scriberem** et **scripsissem** ne sont séparés que par des nuances de sens imperceptibles, d'autres où **scriberem** s'emploie à l'exclusion de **scripsissem**, etc. Voy. ci-après, §§ 332, 334, 2°, 335.

b) Dans la plupart des propositions subordonnées, le subjonctif passé s'emploie lorsque la proposition principale est au passé. En ce

1. On pourrait ajouter des exemples comme ceux-ci :

Nemo est qui hoc *credat* (actuellement), **qui hoc *crediderit*** (dans le passé), **qui hoc *crediturus sit*** (dans l'avenir). — **Quis est quid hoc *credat*** (actuellement), ***crediderit*** (dans le passé), ***crediturus sit*** (à l'avenir). — **Cum... *sustineas*... tanta negotia solus**, « puisque vous êtes seul *à l'heure qu'il est* pour supporter le poids de si grandes affaires. — Etc., etc.

cas **scriberem** représente **scribam** transporté dans le passé, et **scripsissem** représente **scripserim** transporté dans le passé.

En effet, ***rogo* te ut *scribas*** transporté dans le passé devient ***rogabam te* ut *scriberes*.**

De même ***scio* quid *scripseris*** transporté dans le passé devient ***sciebam* quid *scripsisses*.**

On pourrait appeler *subjonctif passé* les formes **scriberem** et **scripsissem** employées soit dans les propositions indépendantes soit dans les propositions dépendantes[1].

C. — Sens des temps dans les formes nominales du verbe[2].

I. — *Infinitif*[3].

280. — Infinitif grec. — L'infinitif *grec* n'exprime le temps que dans deux cas :

1° *Dans le style indirect*, les formes de l'infinitif servent à indiquer le présent, le passé ou l'avenir par rapport au moment où se trouve placé le sujet dont on donne la pensée ou les paroles.

Dans ce cas,

a) L'infinitif présent exprime le présent.

Ex. : εἶπεν αὐτὸν **ἀποθνήσκειν,** il dit qu'un tel se *mourait* (style direct : ἀποθνήσκει, il se meurt).

b) L'imparfait aoriste exprime le passé :

Ex. : εἶπεν αὐτὸν **ἀποθανεῖν,** il dit qu'un tel *était mort* (style direct : ἀπέθανεν, il est mort).

c) L'infinitif futur exprime l'avenir :

Ex. : εἶπεν αὐτὸν **ἀποθανεῖσθαι,** il dit qu'un tel *mourrait* (style direct ; ἀποθανεῖται, il mourra)[4].

---

1. Gossrau, dans sa *Grammaire latine*, appelle *conjonctif* le subjonctif proprement dit (ou présent), et *subjonctif*, le subjonctif passé.

2. On appelle formes nominales du verbe l'infinitif et le participe, qui, au point de vue de l'étymologie, ne sont pas des modes, mais l'un (l'infinitif), un substantif verbal, et l'autre (le participe), un adjectif verbal.

3. Ce terme est emprunté du latin **infinitivus**, c.-à-d. « qui exprime l'action du verbe d'une manière indéterminée ». Entre les diverses traductions du grec ἀπαρέμφατος (s.-e. ἔγκλισις), c'est celle qui a prévalu. Voy. L. Job, *ouv. cité*, p. 106 sq.

Quelquefois on oppose, sous le nom de *verbum infinitum*, les formes non personnelles du verbe aux formes personnelles comprises sous le nom de *verbum finitum*.

4. En dehors de cet emploi, l'infinitif futur ne se rencontre guère qu'après μέλλω et (sans doute, par analogie) après les verbes signifiant « projeter, vouloir, souhaiter, etc. ».

Ex. : Thuc., IV, 121, 1 : τὸν πόλεμον **διενοοῦντο** προθύμως **οἴσειν**. VI, 57, 2 : τὸν λυπήσαντα σφᾶς **ἐβούλοντο τιμωρήσεσθαι**. VI, 6, 1 : οἱ Ἀθηναῖοι **ἐφίεντο** τῆς Σικελίας **ἄρξειν.**

Ici c'est le sens général de la phrase qui exprime l'idée de futur ; ce n'est pas la forme verbale choisie qui l'exprime par elle-même.

Remarque. — L'infinitif qu'on appelle présent s'emploie dans le sens d'un *imparfait* et signifie simultanéité relativement à l'action du verbe principal ou à l'instant déterminé soit par un complément circonstanciel soit par le sens général.

Ex. : Xén., *Anab.*, V, 8, 1 : Ξενοφῶντος κατηγόρησάν τινες φάσκοντες **παίεσθαι** ὑπ' αὐτοῦ, Xénophon fut accusé par des gens qui prétendaient qu'*il* les *battait*. — Dém., XX, 119 : ταῦτα αὐτοί τε ποιεῖτε καὶ τοὺς προγόνους ὀργίζεσθε ἐὰν μή τις φῇ **ποιεῖν**, c'est ce que vous faites vous-mêmes et vous vous irritez si l'on vous dit que vos ancêtres ne le *faisaient* pas.

2° L'aoriste de l'infinitif accompagné de l'accusatif sujet et précédé de l'article neutre a le sens du passé, quand il s'agit de l'expression d'un fait.

Ex. : Antiphon, I, 28 : θαυμάζω δὲ ἔγωγε τῆς τόλμης τοῦ ἀδελφοῦ... **τὸ διομόσασθαι** (s.-ent. αὐτὸν) ὑπὲρ τῆς μητρὸς εὖ εἰδέναι, je m'étonne de l'audace de mon frère et je suis surpris qu'il *ait juré*... — Xén., *Mém.*, I, 2, 1 : θαυμαστὸν φαίνεταί μοι **τὸ πεισθῆναί τινας**, ὡς Σωκράτης τοὺς νέους διέφθειρεν, il me paraît étonnant qu'on *ait pu persuader* à certaines gens que Socrate corrompait la jeunesse. — Platon, *Lachès*, 190 e : **αἴτιος** (s.-ent. εἰμί) **τὸ σὲ ἀποκρίνασθαι** μὴ τοῦτο. — Dém., XIX, 61 : **τὸ μηδεμίαν** τῶν πόλεων **ἁλῶναι** πολιορκίᾳ μέγιστόν ἐστι σημεῖον **τοῦ** διὰ τούτους **πεισθέντας τοὺς Φωκέας** ταῦτα **παθεῖν**, le fait qu'aucune des villes (Phocidiennes) n'*a été prise* à la suite d'un siège en règle est la meilleure preuve que c'est pour s'être laissé persuader par ces gens-là que les Phocidiens *ont subi* ce traitement.

281. — En dehors de ces cas particuliers, on peut dire *d'une manière générale* que l'infinitif ne marque pas par lui-même le temps ; mais il a trois formes, l'une (λύειν) exprimant l'action en voie d'accomplissement ; l'autre (λελυκέναι) exprimant l'action accomplie ; la troisième enfin (λῦσαι) signifiant l'idée verbale pure et simple.

282. — Par conséquent on enseigne :

1° Qu'avec les verbes signifiant une action, le présent de l'infinitif peut appeler l'attention sur la durée de l'action et que l'aoriste de l'infinitif signifie ordinairement l'action indépendamment de la durée.

Ex. : Philémon, *fragm.*, 27 : χαλεπὸν τὸ **ποιεῖν**, τὸ δὲ **κελεῦσαι** ῥᾴδιον. — Dém., II, 26 : πολὺ ῥᾷον ἔχοντας **φυλάττειν** ἢ **κτήσασθαι** πάντα πέφυκεν. Etc. [1].

---

1. Cette théorie se vérifie dans un grand nombre de cas, mais elle est insuffisante, parce que les exceptions sont presque aussi nombreuses que les applications de la règle ; aussi l'on trouve à l'aoriste des

2° Que quand le verbe signifie un état, l'aoriste de l'infinitif marque souvent que le sujet entre dans cet état.

Ex. : **βασιλεύειν**, *être* roi, **βασιλεῦσαι**, *devenir* roi, monter sur le trône ; **νοσεῖν**, *être* malade, **νοσῆσαι**, *tomber* malade ; **μισεῖν**, haïr, **μισῆσαι**, prendre en aversion. Etc.

Lysias, XVIII, 18 : τοῖς θεοῖς εἰς ὁμόνοιαν εὔχεσθε καταστῆναι μᾶλλον ἢ τὴν μὲν πόλιν **στασιάσαι** (se troubler) τοὺς δὲ λέγοντας ταχέως **πλουτῆσαι** (devenir riches). — Dém., IX, 53 : δεῖ τοὺς ὑπὲρ Φιλίππον λέγοντας **μισῆσαι**[1]. Etc.

3° Que le parfait exprime, comme à l'indicatif, l'entier accomplissement de l'action ou la situation qui résulte d'un acte antérieurement accompli.

Ex. : Plat., *Crit.*, 46 : οὐ βουλεύεσθαι ὥρα, ἀλλὰ **βεβουλεῦσθαι**.

Remarque. — Un certain nombre de parfaits conservent naturellement, à l'infinitif, la valeur de présents qu'ils ont à l'indicatif.

Ex. : Platon, *Phèdre*, 234 d : δοκῶ σοι παίζειν ἢ **ἐσπουδακέναι** ; *Phédon*, 64 a : κινδυνεύουσι γὰρ ὅσοι τυγχάνουσιν ὀρθῶς ἁπτόμενοι φιλοσοφίας λεληθέναι τοὺς ἄλλους ὅτι οὐδὲν ἄλλο αὐτοὶ ἐπιτηδεύουσιν ἢ ἀποθνήσκειν τε καὶ **τεθνάναι**. — Dém., XXI, 201 : ὃς τὸ ὑμᾶς **δεδιέναι** δοκεῖν αἰσχρὸν ἡγεῖται, τοῦτον οὐκ **ἀπολωλέναι** δεκάκις προσήκει ;

283. — Infinitif latin. — L'infinitif *latin* n'exprime le temps que dans un seul cas : dans les propositions infinitives dont le sujet est à l'accusatif et où l'on rapporte, au style indirect, la pensée ou les paroles de quelqu'un (cf. ci-dessus, § 280).

En effet, dans une phrase comme **dixit illum tum maxime *proficisci***, l'infinitif présent **proficisci** marque une action présente par rapport au moment où se trouve placé celui dont on cite les paroles (*style direct :* **proficiscitur**).

---

verbes qui, par essence, signifient durée (ἐτόλμησε **μεῖναι**), et d'autre part on trouve au présent des verbes qui expriment essentiellement une action transitoire (**ἰέναι**). De plus, l'aoriste de l'infinitif s'emploie très souvent d'une action qui dure, et, réciproquement, le présent de l'infinitif, d'une action passagère (δεῖ γάρ με καὶ ταῦτα ὑμᾶς **διδάξαι** — ἕτοιμος ἢ **πέμπειν**). Enfin, la différence entre l'aoriste et le présent est souvent si imperceptible qu'on trouve les deux formes employées dans la même phrase ou dans deux phrases successives :

Ex. : Antiphon, I, 10 : βασανιστὰς αὐτοὺς ἐκέλευον **γίγνεσθαι** et I, 11 : θέλων αὐτὸς βασανιστὴς **γενέσθαι** — Lysias, *c. Agoratos*, 69 : προσήκει ὑμῖν τούτου **καταψηφίζεσθαι**... δεῖ ὑμᾶς θάνατον αὐτοῦ **καταψηφίσασθαι** cf. ναυμαχῆσαι et ναυμαχεῖν dans Thuc., II, 83, 1 et 3), etc. Voy. Ch. Cucuel, *Essai sur la langue et le style de l'orateur Antiphon* (Paris, 1886), § 55, et cf. ci-dessus, p. 285, n. 1.

1. La nuance de signification qui, dans les verbes marquant un état, sépare l'aoriste du présent, a été pour la première fois indiquée par Aristote, *Morale à Nicomaque*, X, 2, 9 : **ἡσθῆναι**... ἔστι ταχέως, ὥσπερ **ὀργισθῆναι**, ἥδεσθαι δὲ οὔ, « on peut parler de rapidité quand il s'agit de *devenir* joyeux, comme de *se mettre* en colère, mais non quand il s'agit d'*être* joyeux.

Dans une phrase comme **dixit illum decem diebus ante *profectum esse***, l'infinitif aoriste **profectum esse** marque une action passée par rapport au moment où se trouve placé celui dont on cite les paroles (*style direct :* **profectus est**).

Enfin dans une phrase comme **dixit illum postero die *profecturum esse***, l'infinitif futur **profecturum esse** marque une action future par rapport au moment où se trouve placé celui dont on cite les paroles (*style direct :* **proficiscetur**).

Remarques. — I. Tandis qu'en grec (cf. ci-dessus, § 280, 1° Rem.), l'infinitif appelé présent peut s'employer avec le sens d'un imparfait dans toute proposition infinitive dépendant d'un verbe qui signifie dire ou croire, cet usage n'existe guère en latin que pour les infinitifs présents dépendant des verbes **memini** et **recordor** ou de l'expression **memoriā teneo**.

Ainsi la phrase **memini me *scribere*** signifiera je me souviens que j'*écrivais*, tandis que **memini me *scripsisse*** se traduira par je me souviens que j'*ai écrit*[1].

II. En dehors de ce cas, le latin ne marque pas *ordinairement*[2], à l'infinitif, la distinction qu'il fait, à l'indicatif, entre l'aoriste et l'imparfait : c'est l'infinitif aoriste qui sert à rendre l'un et l'autre.

Par exemple, la phrase de Cicéron (*in Verr.*, II, 5, 10, 27) : **cum... ver esse cœperat,... *dabat* se labori atque itineribus** serait devenue au style indirect : **dicunt Verrem, cum ver esse cœpisset, *dedisse se* labori atque itineribus**, et, si l'on avait voulu marquer la *répétition* de l'action, on aurait emprunté la périphrase **solere** avec l'infinitif : **dicunt Verrem, cum ver esse cœpisset, *solitum esse* dare se labori atque itineribus.**

284. — Sauf dans le cas du paragraphe précédent, l'infinitif latin n'exprime par lui-même que le degré du développement de l'action ou l'action verbale pure et simple.

Hoc *fieri* velim signifie je voudrais que cela *se fasse* (à un moment quelconque de l'avenir) et pourtant **fieri** est la forme du présent. De même **hoc *factum esse* velim** signifie je voudrais qu' (à tel moment de l'avenir) cela *soit une chose faite*, et pourtant **factum esse** est la forme du parfait. Ici le parfait, là le présent se rapportent donc à une action future : la seule différence qu'il y ait, au point de vue du sens, entre

---

1. Quand **memini** rappelle un fait dont on a été témoin, c'est aussi le présent de l'infinitif que l'on emploie avec la valeur d'un imparfait.

Cic., *de Amic.*, 3, 11 : **Memini Catonem anno ante, quam est mortuus, mecum et cum Scipione *disserere*.**

Quand on n'a pas été témoin du fait, on emploie l'infinitif parfait suivant la règle générale.

Cic., *P. Sest.*, 22, 50 : **Memineram, judices,... C. Marium,... cum vim prope justorum armorum profugisset, primo senile corpus paludibus *occultasse* demersum.**

Cette remarque est de Ch. Thurot, *Cours professé à l'École normale* (notes autographiées, p. 92 sq.).

2. Toutefois on ne peut pas dire que les Latins aient absolument ignoré l'emploi de l'infinitif présent pour signifier l'imparfait, même dans d'autres constructions que celles des verbes **memini, recordor**, etc. En écrivant la phrase suivante :

P. Arch., 4, 8 : **Heracleæne *esse* tum** (= **tum cum lex ferebatur**) **adscriptum negabis ?**

Cicéron veut exprimer cette idée : **Heracleæ adscriptus *erat* cum lex ferebatur** et non pas **Heracleæ adscriptus *est*.** Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, § 154 **b**. Rem. IV.

les deux formes tient à ce que **fieri** désigne une action qui est *en train* de se faire, tandis que **factum esse** signifie une action qui doit être *achevée :* c'est une notion étrangère à l'idée de temps.

Dans le vers d'Horace (*Carm.*, IV, 1, 35) : **dulce et decorum est pro patria *mori*,** l'infinitif présent **mori** désigne, si l'on veut, que le fait de mourir est présent par rapport au verbe principal. Mais, si l'on change le verbe principal et qu'on suppose la phrase **gestit pro patria *mori*,** la même forme **mori** désignera une action à venir.

Prise en elle-même, la forme **mori** ne signifie donc pas autre chose que l'action verbale pure et simple.

Remarques. — I. L'infinitif **scripsisse** est tantôt un *aoriste* et tantôt un *parfait*.

Employé comme *parfait*, cet infinitif n'a ni le sens d'un imparfait, ni *ordinairement* celui d'un plus-que-parfait.

Quand il y a lieu, au style indirect, d'exprimer à l'infinitif l'idée du plus-que-parfait de l'indicatif, ce sont les périphrases **scriptum habuisse**, pour l'actif, et **scriptum fuisse** pour le passif que l'on emploie le plus souvent.

Ainsi j'affirme qu'à tel moment j'*avais fini* d'écrire la lettre se dirait en latin : **dico me tum *scriptam habuisse* epistulam** ou **dico tum *scriptam* mihi** (cf. ci-dessus, § 89, 3°) ***fuisse* epistulam.**

II. Les Latins emploient souvent le parfait de l'infinitif pour exprimer l'entier achèvement de l'action, là où le français néglige parfois de marquer cette nuance[1].

Ex. : Hor., *Ép.*, II, 3, 328 : **Poteras *dixisse*,** tu pourrais *avoir* déjà *répondu*. — T.-Live, XXXVII, 19 : **Bellum ante hiemem *perfecisse* possumus,** nous pouvons *avoir terminé* la guerre avant l'hiver.

Cet usage est particulièrement fréquent après **satis est, satis habeo, contentus sum,** et après les futurs **pænitebit, pudebit, pigebit, juvabit, melius erit,** qui marquent ce qui suivra l'accomplissement de l'action signifiée par l'infinitif[2].

Ex. : T.-Live, III, 48, 3 : ***quiesse* erit melius,** restez tranquilles : cela vaudra mieux (*c.-à-d.* vous vous trouverez bien d'*avoir suivi* ce conseil)[3]. — Hor., *Ép.*, II, 3, 416 : **Nunc satis est *dixisse*.** — Vellej., II, 103, 5 : **contenti simus id unnm *dixisse*.** — Tac., *Agr.*, 3 : **non tamen pigebit... memoriam prioris servitutis ac testimonium præsentium bonorum *composuisse*.**

---

1. Nos écrivains du xviie siècle la marquaient encore :

Molière : « Je ne sais si j'aurai bien fait d'*avoir enterré*, dans mon jardin, dix mille écus. » — Vaugelas : « Nous disons.... Mécènes, mais nos poètes... disent d'ordinaire Mécène. On n'oserait pourtant l'*avoir dit* en prose. » — Balzac : « Il n'y a point de doute... que la plupart des rois dont on parle... ne voulussent *avoir* changé leur réputation pour votre vie. »

2. Ch. Thurot, *Cours professé à l'École normale* (notes autographiées, p. 93).

3. Il ne faut pas confondre ces emplois du parfait avec ceux-ci :

Ex. : Cic., *ad. Att.*, XIV, 10, 2 : **melius fuit** (« il aurait mieux valu ») ***perisse* illo interfecto... quam hoc videre.** *Phil.*, 2, 46, 117 : **nec intellegis satis esse viris fortibus *didicisse*, quam sit re pulchrum...**

Dans le second exemple, l'infinitif parfait **didicisse** est synonyme de **scire** : c'est un parfait employé avec la valeur d'un présent. Dans le premier exemple, le parfait **perisse** a la valeur d'un aoriste et est employé, conformément à une règle générale du style latin, pour marquer que l'action est antérieure à celle du verbe **videre**.

De même après **volo, malo, nolo, oportuit, decuit, convenit, debueram, oportuerat**, etc., on emploie l'infinitif parfait souvent à l'actif et ordinairement, au passif, sans **esse**.

Ex. : T.-Live, XXII, 59, 10 : **Nec premendo alium me *extulisse* velim.** XXIV, 16, 11 : **neminem nota strenui aut ignavi militis *notasse* volui.** XXIV, 16, 9 : **omnes ait malle *laudatos* a se.**

Ces parfaits signifient nettement que l'action doit être envisagée comme une chose faite[1].

III. Les poètes latins ont étendu cet emploi de l'infinitif parfait. Au lieu de construire, comme c'est la règle en prose, l'infinitif présent avec certains verbes signifiant volonté ou pouvoir, ils se servent du parfait, pour exprimer avec force qu'ils envisagent l'entier achèvement de l'action à tel ou tel moment de l'avenir.

Ex. : Virg., *Én.*, VI, 78-9 : **Bacchatur vates, magnum si pectore possit | *excussisse* deum.** — Hor., *Carm.*, III, 4, 51-2 : **fratresque tendentes opaco | Pelion *imposuisse* Olympo.**

II. — *Participe*[2].

285. — *En grec*, les diverses formes du participe (λύων ou λελυκώς, λύσας et λύσων) peuvent marquer réellement une idée de temps, c'est-à-dire qu'ils peuvent indiquer le rapport de temps qui existe entre la proposition participiale et la proposition principale[3] : λέξας pourra signifier ayant parlé, λέγων, parlant, λέξων, devant parler. En d'autres termes, la forme participiale employée pourra marquer un rapport d'*antériorité*, de *simultanéité* ou de *postériorité*.

Remarques. — I. Le participe appelé présent exprime simultanéité relativement à l'action principale, soit dans le présent, soit dans le passé : dans ce dernier cas, il a la valeur d'un *imparfait*.

---

1. Dans la langue archaïque, on employait couramment comme formule de défense **ne quis *fecisse* velit**, dans laquelle l'infinitif parfait avait à peu près perdu sa valeur propre et qui était un simple équivalent de **ne quis faciat** (cf. C. I. L., t. I, p. 196, *Sénatusc. des Bacchanales*, l. 3, 7, 11, 12, 14, 15, 16, 20, 21). T.-Live a souvent reproduit ces formules du vieux style dans des propositions prohibitives.

Ex : T.-Live, XXXIX, 17, 3 : **edixerunt deinde, ne quis quid fugæ causa *vendidisse* neve *emisse* vellet** (cf. *ib.*, 14, 8 : **ne quis, qui Bacchis initiatus esset, *coisse* aut *convenisse* sacrorum causa velit, neu quid talis rei divinæ *fecisse***).

2. Emprunté du latin **participium**, traduction du grec μετοχή (Denys le Thrace, p. 60). Le mot **participium** est déjà dans Varron (*de Ling. lat.*, VIII, 58). Les stoïciens, qui ne le séparaient pas du verbe, l'appelaient πτωτικόν ou μετοχικὸν ῥῆμα. Les grammairiens grecs postérieurs à Aristarque en firent une partie du discours, mais à tort : car le participe tient essentiellement du verbe en ce qu'il marque le temps et peut recevoir un complément direct ou indirect ; il ne s'en distingue qu'en ce que, comme l'adjectif, il a une déclinaison et peut se construire soit comme épithète, soit comme attribut.

3. C'est ce qui distingue le participe de l'infinitif et des modes du verbe. Tandis que la relation de temps, qui existe entre une proposition principale et une proposition dépendante à l'infinitif (λύειν, λῦσαι ou λελυκέναι), au subjonctif (λύω, λύσω ou λελύκω), ou à l'optatif (λύοιμι, λύσαιμι, λελύκοιμι), ressort du sens même de la phrase et non de la forme verbale employée dans la proposition dépendante, avec le participe c'est la forme même employée (λύων ou λελυκώς, λύσας et λυσων) qui définit et détermine le rapport de temps établi entre la proposition participiale et la proposition principale.

Ex. : Lysias, XIX, 35 : Ἐπίστασθε Κόνωνα μὲν **ἄρχοντα**, Νικόφημον δὲ **ποιοῦντα** ὅ τι ἐκεῖνος προστάττοι, vous savez que Conon *commandait* et que Nikophémos *exécutait* ses ordres. — Xén., *Hell.*, I, 1, 30 : οἱ πρὸς Ἑρμοκράτην **προσομιλοῦντες** μάλιστα ἐπόθησαν τήν τε ἐπιμέλειαν καὶ προθυμίαν, ceux qui *avaient* affaire à Hermocrate regrettèrent surtout sa sollicitude et son empressement. *Mém.*, III, 5, 4 : Ἀθηναῖοι, οἱ πρότερον **πορθοῦντες** τὴν Βοιωτίαν (qui *ravageaient* jadis la Béotie), φοβοῦνται μὴ Βοιωτοὶ δῃώσωσι τὴν Ἀττικήν.

Quelquefois le participe pris dans le sens d'un *imparfait* est accompagné de τότε, alors, ou de ποτέ, un jour.

Ex. : Eur., *El.*, 975 : μητροκτόνος νῦν φεύξομαι, **τόθ'** ἁγνὸς **ὤν**. *Ib.*, 1202 : φρονεῖς γὰρ ὅσια νῦν **τότ'** οὐ **φρονοῦσα**· δεινὰ δ' εἰργάσω. — Plat., *Gorg.*, 519 a : τοὺς **τότε παρόντας** αἰτιάσονται συμβούλους. *Critias*, 115 b : ἡ **τότε ποτὲ οὖσα** ὑφ' ἡλίῳ νῆσος.

II. Le participe parfait, quand il exprime la situation qui résulte d'une action antérieurement accomplie, c'est-à-dire quand il correspond logiquement à un participe présent, peut avoir quelquefois, comme le participe présent, la valeur d'un imparfait.

Ex. : οὐκέτι εἶδε τοὺς πρόσθεν ἐκεῖ **ἑστῶτας**, il ne vit plus les soldats qui auparavant étaient là.

286. — Mais, comme les autres formes verbales, le participe peut indiquer aussi que l'action est arrivée à tel ou tel degré de son développement ou bien signifier l'action verbale purement et simplement. Ainsi :

1° Le participe présent exprime souvent [a] que l'action est en train de se faire, [b] qu'on essaie de la faire, [c] qu'elle se répète.

a) Ex. : Lysias, XIII, 61 : ἐκεῖνος μὲν τοίνυν καὶ ὑπὸ σοῦ **ἀπολλύμενος** (qui, par ton fait, *était en danger de mort*) τοιουτοσὶ ἐγένετο...

b) Ex. : Platon. *Protag.*, 317 a : **ἀποδιδράσκοντα** μὴ δύνασθαι ἀποδρᾶναι, *essayant de fuir* sans pouvoir y réussir. — Isocr., I, 18 : αἰσχρόν ἐστι **διδόμενόν** τι ἀγαθὸν παρὰ τῶν φίλων μὴ λαβεῖν, il est mal de ne pas accepter ce que des amis nous *offrent*.

c) Ex. : Platon, *Gorg.*, 449 b : ἐθέλησον κατὰ βραχὺ **τὸ ἐρωτώμενον** ἀποκρίνεσθαι, tâche de répondre brièvement à *mes questions*. — Dém., VI, 30 : (λέγοντας) ὡς ἐγὼ ὕδωρ **πίνων** εἰκότως δύστροπος καὶ δύσκολός εἰμί τις ἄνθρωπος, prétendant qu'un *buveur* d'eau comme moi est naturellement intraitable et morose.

Le participe conserve surtout cette nuance de signification quand il est pris substantivement : οἱ **λέγοντες**, les orateurs, οἱ **ἀδικοῦντες**, les malfaiteurs. οἱ **φεύγοντες**, les fuyards ou les exilés. οἱ **προδιδόντες**

(THUC., II, 5, 7), les traîtres, οἱ μεθ' ἡμῶν **κινδυνεύοντες** (DÉM., XIV, 9), ceux qui combattent avec nous, nos alliés. Etc.

2° Le participe aoriste exprime parfois l'idée verbale pure et simple, quand il se rattache à un verbe employé à l'aoriste ou au futur[1].

HOM., *Il.*, V, 470 : ὣς **εἰπὼν** (par ces paroles) ὤτρυνε μένος καὶ θυμὸν ἑκάστου. — PLAT., *Phédon*, 60 c : εὖ ἐποίησας **ἀναμνήσας** με, tu as bien fait de m'avertir. *Apol.*, 39 a : ἐν ταῖς μάχαις πολλάκις τὸ ἀποθανεῖν ῥᾷον ἄν τις ἐκφύγοι καὶ ὅπλα **ἀφεὶς** καὶ ἐφ' ἱκετείαν **τραπόμενος** τῶν διωκόντων, l'on échapperait facilement à la mort soit en *jetant* ses armes soit *en implorant* la pitié des vainqueurs. — EUR., *Hipp.*, 356 : ἀπαλλαχθήσομαι βίου **θανοῦσα**, *la mort* me délivrera de la vie.

REMARQUE. — Quelquefois le participe aoriste associé à l'aoriste de l'indicatif employé dans la proposition principale, sert à marquer que l'action secondaire a précédé l'action principale avant de se poursuivre simultanément avec elle.

EX. : PLATON, *Protag.*, 331 e : **θαυμάσας** εἶπον, *surpris*, je dis. — XÉN., *Cyr.*, IV, 1, 23 : **ἐπομόσας** ἔφη, il dit *en s'engageant par serment.*

3° Avec un verbe signifiant un état, le participe aoriste *peut* signifier le fait d'*entrer* dans cet état.

Ainsi **νοσήσας** se traduira, selon le sens général de la phrase, tantôt par *ayant été* malade, tantôt par *étant tombé* malade. De même **ἀπιστήσας**, **δείσας** signifieront tantôt ayant *éprouvé*, tantôt ayant *conçu* de la défiance, de la crainte, etc.

287. — **Participe latin**. — Comme le participe grec, le participe latin exprime presque toujours réellement un rapport de temps, c'est-à-dire que le participe *aoriste* (**locutus**) signifie un fait passé, le participe *présent* (**loquens**), un fait présent, le participe *futur* (**locuturus**), un fait à venir, par rapport à l'action énoncée dans la proposition principale.

REMARQUES. — I. Le participe présent peut avoir, comme en grec, la valeur d'un imparfait.

EX. : CIC., *de Sen.*, 16,55 : **Curio ad focum *sedenti*** (*était* assis... quand...) **Samnites magnum auri pondus attulerunt.** *Orat.*, 2, 9 : **insidebat** (**in mente Phidiæ**) **species pulchritudinis eximia quædam, quam *intuens*** (qu'il *contemplait* pour...) **...ad illius similitudinem artem et manum dirigebat.**

1. Toutefois, dans cet emploi particulier, l'aoriste du participe signifiant la cause du fait énoncé par le verbe principal, la forme choisie répond à une nécessité logique : car la cause précède l'effet.

II. Le participe **locutus** peut avoir deux sens, celui de l'aoriste et celui du parfait. Dans ce dernier cas, il signifie ordinairement l'entier achèvement de l'action : **locutus** marque alors qu'au moment indiqué par la proposition principale, telle ou telle personne a fini de parler.

III. Quand le participe parfait équivaut logiquement au participe présent, il peut, comme le participe présent, avoir la valeur d'un imparfait.

Ex. : **valebat apud eos clarorum hominum memoria etiam** ***mortuorum*** (quand ils *étaient* morts, après leur mort).

IV. Le latin n'ayant pas de participe présent passsif, il arrive parfois qu'il y supplée en employant le participe passé[1].

Ce tour est exceptionnel chez César et chez Cicéron, sauf quand le participe est à l'ablatif absolu.

Ex. : Cés., *de B. Gall.*, IV, 10, 4 : **in plures diffluit partes, multis ingentibusque insulis** ***effectis*** (en *formant* une quantité de grandes îles). — Cic., *de Amic.*, 22, 84 : ***ea*** **(virtute)** ***neglecta*** (= **si ea neglegitur**), **qui se amicos habere arbitrantur, tum se denique errasse sentiunt, cum eos gravis aliquis casus experiri cogit.** *Ib.*, 27, 100 : **amare nihil est aliud nisi eum ipsum diligere, quem ames, nulla indigentia, nulla utilitate** ***quæsita*** (sans songer à l'intérêt).

Mais à partir de Tite-Live il devient plus fréquent.

Ex. : T.-Live, II, 36, 1 : **servum... sub furca** ***cæsum*** (τυπτόμενον) **medio egerat circo.** XXIII, 1, 6 : **præ se** ***actam*** (ἀγομένην) **prædam ostentantes** (cf. 29, 14). 42, 6 : **per annos centum cum populo Romano bellum gessimus, nullo externo** ***adjuti*** (n'étant aidés, sans être aidés) **nec duce nec exercitu.** Etc.[2].

V. Le participe aoriste de certains verbes déponents signifiant un état peut, comme le participe aoriste des verbes grecs de même signification, indiquer le fait d'*entrer* dans cet état.

Ainsi **veritus** signifiera tantôt ayant (*jadis*) *éprouvé* de la crainte, tantôt ayant *conçu* de la crainte (sentiment qui persiste encore au moment de l'action marqué par le verbe principal) ; de même **diffisus**, ayant *éprouvé* ou ayant *conçu* de la défiance. Etc.

Il ne faut pas confondre avec cet emploi celui du participe passé d'un verbe déponent construit en apposition au sujet du verbe principal, pour marquer que l'action ainsi désignée est antérieure à l'action principale.

Ex. : Cés., *de B. Gall.*, V, 7, 3 : **dies circiter quinque et viginti in eo loco** ***commoratus...***, ***dabat*** **operam ut in officio Dumnorigem contineret** (c'est comme s'il y avait : **dies circiter quinque et viginti** ***commoratus est...*** **et** ***dabat*** **operam...**).

---

1. Ordinairement on supplée de deux manières au défaut du participe présent passif :

1° Aux cas obliques, on se sert de l'adjectif verbal en **-ndus**.

Ex. : **superstitione** ***tollenda*** **religio non tollitur.**

2° On emploie le relatif ou une conjonction avec une des formes personnelles du verbe.

Ex. : **urbs** ***quæ capitur*** (ou ***capiebatur***) — **urbs,** ***cum capitur*** (ou ***cum caperetur***).

2. Il convient d'ajouter qu'à partir de T.-Live le participe passé sert non seulement à suppléer à l'absence du participe présent passif, c'est-à-dire à signifier une circonstance qui *accompagne* l'action principale, mais encore à marquer une circonstance qui *suit* l'action principale.

Ex. : T.-Live, XXVIII, 46, 5 : **regionem... vendere quæstores jussi, indicio quoque** ***permisso*** (= **et indicium quoque** ***permissum est***).

D'ailleurs le participe passé devient d'un usage si étendu qu'on le rencontre même avec des verbes déponents pour remplacer un participe présent, qui existe pourtant.

Ex. : T.-Live, XXIII, 27, 3 : **Hasdrubal cohortatus milites ut** ***palatos*** (= **palantes**)... **aggrederentur.**

VI. La plupart des verbes n'ayant pas de participe aoriste à sens actif[1], il en résulte que certains auteurs y suppléent à l'aide du participe présent.

Ex. : SALL., *Jug.*, 113, 1 : **hæc Maurus secum diu *volvens* (= cum diu volvisset) tandem promisit.** — T.-LIVE, XXVII, 43, 3 : **eum primo incertis *implicantes* (= cum eum primo *implicuissent*)**[2] **responsis, ut metus tormentorum admotus fateri vera coegit, edocuerunt litteras se ab Hasdrubale ad Hannibalem ferre.** XLV, 10, 6 : **diu *negantes* (= eos, *cum* diu *negassent*)**[3] **perpulerunt ut moram navigationis brevem pro salute sociæ urbis paterentur.** — TAC., *Agr.*, 9 : ***revertentem* ab legatione legionis divus Vespasianus inter patricios adscivit.** *Hist.*, II, 4 : **pauca in præsens et solita *respondens*, petito secreto futura aperit.** *Ann.*, XII, 48 : **Quadratus *cognoscens* proditum Mithridaten... vocat consilium**[4]...

VII. Le participe futur n'existe pas au passif en latin ; quant à l'actif, on ne le rencontre guère qu'à partir de T.-Live. Avant T.-Live, c'est un adjectif verbal que les prosateurs emploient toujours joint au verbe **sum**.

§ 3. — Emploi des modes dans les propositions indépendantes.

288. — On appelle *modes*[5] les modifications que subissent les formes personnelles du verbe suivant les rapports de la chose énoncée

---

1. Seuls en possèdent un les verbes déponents et un petit nombre de verbes à forme active, généralement *intransitifs*.

Ex. : **adultus** « devenu grand », **assuetus** « ayant pris l'habitude, habitué », **cenatus** « ayant dîné », **conjuratus** « ayant conspiré », **juratus** « ayant prêté serment », **obsoletus**, « vieilli, passé de mode », **potus** « ayant bu », **pransus** « ayant déjeuné ».

2. Toutefois, il faut noter ici que l'emploi du participe présent exprime une nuance que le verbe au plus-que-parfait n'aurait pu marquer. Ce qu'a voulu dire T.-Live, c'est que les quatre cavaliers gaulois avaient *essayé* d'embrouiller Q. Claudius. Cette préoccupation de l'historien excuse l'inexactitude d'expression qu'il a commise, au point de vue logique, dans l'emploi du présent au lieu de l'aoriste.

3. Ici encore le présent a l'avantage d'insister sur l'obstination du refus dont il fut très difficile de triompher. L'inexactitude dans l'expression du rapport de temps est compensée par la précision avec laquelle est marqué l'état d'esprit des Romains.

4. Il est certain que *logiquement* et *correctement* il faudrait l'aoriste et non le présent dans ces trois phrases de Tacite. Mais on sent que l'écrivain a trouvé dans l'emploi du présent le moyen d'exprimer surtout que l'action principale a suivi *immédiatement* l'action signifiée par le participe : « Agricola était *à peine* de retour que... » « *Aussitôt après* lui avoir répondu... » « A la nouvelle que... » Bien que cet usage soit proscrit par les écrivains proprement classiques, il n'en est pas moins intéressant de constater que des auteurs comme T.-Live et Tacite ont senti que le présent pouvant exprimer à la fois la durée de l'action en elle-même et la simultanéité de l'action par rapport à celle d'un verbe principal, ils avaient le droit d'essayer de s'en servir, pour marquer avec toute la précision désirable l'idée qu'ils considéraient comme essentielle.

5. L'idée du mode (comme d'ailleurs les noms des différents modes) a été empruntée par les Latins aux grammairiens grecs. Les philosophes stoïciens, qui, on l'a vu (ci-dessus, p. 249, n. 3), avaient esquissé aussi une théorie des temps, distinguaient dans le verbe, non pas les différents modes que nous reconnaissons aujourd'hui, mais les différentes formes de propositions (ἀξιώματα) dans lesquelles se rencontrent les formes verbales que nous appelons *modes*. Ainsi ils distinguaient des propositions impératives (προστακτικά), impératives (ἀρατικά), précatives (εὐκτικά), etc., mais de tout cela ils n'avaient pas dégagé l'idée du mode. Tout au plus peut-on dire qu'Aristote comprenait les modes parmi ce qu'il appelait πτώσεις ῥήματος, « formes fléchies du verbe ». Ce furent les grammairiens qui, après divers tâtonnements, imaginèrent de faire cette distinction dans le verbe et trouvèrent le terme qui devait l'exprimer. Apollonius Dyscole (*Synt.*, 76, 21) se servait pour cela du mot διάθεσις, assez impropre, puisque le même désignait aussi la qualité du verbe (transitif ou intransitif, actif, passif ou moyen, etc.) ; aussi n'a-t-il pas prévalu malgré l'autorité de son auteur. On a préféré le mot ἐγκλίσεις déjà employé par Denys d'Halicarnasse (*Compos.*, p. 41, 14) pour désigner les flexions du verbe, particulièrement la flexion des modes, par

avec les vues de l'esprit ou les affections de l'âme de celui qui parle[1].

L'emploi des modes dépend donc des vues de l'esprit ou des affections de l'âme de celui qui parle.

On peut dire encore que l'emploi des modes dépend de la nature des propositions, puisque, en grammaire, on appelle proposition l'expression complète d'une pensée.

On distingue deux grandes espèces de propositions : les propositions *indépendantes* et les propositions *dépendantes*.

Les propositions indépendantes sont celles qui ne font pas partie d'une autre proposition.

Une proposition dépendante fait partie d'une autre proposition appelée proposition principale, à laquelle elle est unie par une conjonction ou particule[2].

Remarque. — L'emploi des modes dans les propositions dépendantes n'est, comme on le verra plus tard, qu'une conséquence de l'emploi des modes dans les propositions indépendantes. La particule ou conjonction, qui unit la proposition dépendante à la proposition principale, ne fait qu'indiquer avec plus de précision la nature du rapport exprimé par le mode.

289. — On enseigne ordinairement les divers emplois des modes en suivant l'ordre des propositions; mais il est préférable d'étudier chacun des modes séparément, si l'on veut avoir une idée nette des diverses acceptions dans lesquelles il a été pris, ou si, en d'autres termes, on veut suivre aisément l'histoire de son développement. C'est cette méthode-là que nous adoptons.

A. — Indicatif.

290. — Sens propre de l'indicatif[3]. — On appelle *indicatif* la forme que prend le verbe pour signifier que la chose énoncée est

---

opposition aux cas des noms (πτώσεις) et restreint par Denys le Thrace (p. 47, éd. Uhlig) à la signification de notre mot *modes*. La véritable traduction latine du mot grec est *inclinationes*, et c'est le terme qu'emploie le grammairien Diomède (cf. *Gramm. lat.*, éd. Keil, t. I, p. 338). Mais on lui a préféré le mot *modi* dont Quintilien se sert (I, 5, 41) pour désigner ce qu'il appelle les états ou qualités du verbe. Sur cette question, voy. Steinthal, *Geschichte der Sprachwissenschaft bei den Griechen und Rœmern*, p. 309 sqq.; 628 sqq. Cf. L. Job, *ouv. cité*, p. 101 sqq.

1. Cette définition est celle de Ch. Thurot.

2. Une proposition dépendante peut jouer le rôle de sujet, de qualificatif ou de complément dans a proposition principale.

Elle est sujet dans une phrase comme celle-ci : « Il est juste *que les méchants soient punis.* »

Elle joue le rôle de qualificatif dans cette phrase : « Celui *qui mentira* sera puni ». Les mots « *qui mentira* » qualifient « celui ».

Elle joue le rôle d'un complément direct dans cet exemple-ci : « Je vois *que toutes les entreprises sont inutiles contre sa personne,* » et d'un complément circonstanciel dans cette phrase : « On énerve la justice *quand on est trop indulgent* ».

Une proposition dépendante n'existant pas sans proposition principale et l'union d'une proposition principale avec une proposition dépendante constituant ce qu'on appelle une *phrase*, il ne sera question de l'emploi des modes dans les propositions dépendantes que dans le livre deuxième du présent ouvrage (*syntaxe de la phrase*).

3. Le mot « indicatif » est emprunté du latin **indicativus** (s.-ent. **modus**), traduction de la locution

considérée comme réelle et comme existant en dehors de toute vue de l'esprit et de toute affection de l'âme[1].

On l'emploie donc d'abord et tout naturellement quand on énonce un fait réel ou constant.

Ex. : τὸ ῥόδον **ἀνθεῖ**, rosa ***floret***. — Ὁ ἄνθρωπος θνητός **ἐστιν**, homo mortalis ***est***.

291. — C'est aussi l'indicatif que l'on emploie dans les propositions interrogatives et dans les propositions négatives.

Par les propositions interrogatives on demande si la chose énoncée est réelle.

Dans les propositions négatives on affirme que la chose énoncée n'existe pas.

292. — Sens figurés de l'indicatif. — Comme toutes les formes du langage, l'indicatif peut être employé non seulement au sens propre mais aussi dans des sens figurés et dérivés.

1° Ainsi, en *grec*, les locutions restrictives ὀλίγου ou ὀλίγου δεῖν (cf. ci-dessus, § 156, Rem. I), ὀλίγου ἐδέησα, etc. (suivie de l'infinitif), à peu de chose près, τὸ ἐπ' ἐμοί (σοί, etc.), autant qu'il dépend de moi (de toi, etc.) n'influent nullement sur le mode employé; c'est encore l'indicatif qui sert à exprimer les affirmations même ainsi restreintes.

Ex. : **ὀλίγου** ou **ὀλίγου δεῖν ἀπέθανον** ou bien **ὀλίγου ἐδέησαν ἀποθανεῖν**, un peu plus, ils seraient morts. — Thuc., VIII, 35 : **ὀλίγου εἷλον** τὴν πόλιν, peu s'en fallut qu'ils ne prissent la ville (*un peu plus ils auraient pris* la ville). II, 77, 5 : τοῦτο δὲ (τὸ πῦρ) μέγα τε ἦν καὶ τοὺς Πλαταιᾶς... **ἐλαχίστον ἐδέησε** διαφθεῖραι. — Xén., *Anab.*, VI, 6, 23 : αὐτοί τε **τὸ ἐπὶ τούτῳ ἀπολώλαμεν**, si cela ne dépendait que de lui, nous serions perdus (*litt.* autant que cela dépend de lui, nous sommes perdus).

Il en est de même *en latin*, où **propemodum, prope** ou **pæne** sont employés à côté de l'indicatif.

Ex. : ***Pæne*** (ou ***prope***) ***mortuus est***, un peu plus il serait mort.

---

grecque λόγος ἀποφαντικός, par laquelle les Péripatéticiens désignaient une proposition indicative. La véritable traduction du mot par lequel les grammairiens grecs désignaient l'indicatif (ἡ ὁριστική, s.-ent. ἔγκλισις) serait **finitivus** ou **definitivus** qu'on trouve chez certains grammairiens, mais qui n'a pas prévalu. Voy. L. Job, *ouv. cité*, p. 104.

1. La *forme* même de l'indicatif décèle cette signification particulière; car l'indicatif n'a pas, comme le subjonctif ou l'optatif, de caractéristique spéciale : il ne renferme, à l'occasion, que les suffixes des différents temps et, au présent, que les divers éléments caducs qui déterminent la classe du verbe.

Remarques. — I. Dans des phrases comme celle-ci :

T.-Live, II, 10, 2 : **pons sublicius iter** *pæne* **hostibus** *dedit, ni* **unus vir fuisset...**

il y a une ellipse : après **dedit** il faut sous-entendre les mots **et re vera dedisset.**
C'est aussi par ellipse que T.-Live a pu dire :

II, 50, 10 : ***vincebatque*** **auxilio loci paucitas** (suppl. **et omnino vicisset**), ***ni*** **jugo circummissus Vejens in verticem collis evasisset,** et grâce à l'avantage de la position, la troupe, malgré son faible effectif, *allait l'emporter*, quand les Véiens chargés de faire un mouvement tournant par les hauteurs réussirent à atteindre le sommet de la colline.

II. C'est grâce à une ellipse de même nature que le grec se sert de l'aoriste du verbe κινδυνεύω pour exprimer l'idée de notre conditionnel passé.

Ex. : Thuc., III, 74, 2 : ἡ πόλις **ἐκινδύνευσε** πᾶσα διαφθαρῆναι (*s.-ent.* et elle aurait réellement été détruite), εἰ ἄνεμος ἐπεγένετο τῇ φλογὶ ἐπίφορος ἐς αὐτήν. — Eschine, III, 123 : εἰ μὴ δρόμῳ μόλις ἐξεφύγομεν (cf. § 259) εἰς Δελφούς, **ἐκινδυνεύσαμεν** ἀπολέσθαι.

III. Pour donner plus de force et de vivacité à l'expression d'une idée, le grec, le latin et le français, par un procédé *oratoire* bien connu, substituent à l'expression du conditionnel l'emploi d'un *temps passé* de *l'indicatif* (cf. ci-dessus, § 236).

Ex. : Eur., *Herc. fur.*, 538 : καὶ τἄμ' **ἔθνησκε** τέκν', **ἀπολλύμην** δ' ἐγώ, mes enfants *allaient périr* et *c'en était fait* aussi de moi (Cf. Xén., *Anab.*, V, 8, 2). — Sénèque, *de Ira*, I, 11, 5 : *perierat* **imperium** (c'en *était fait* de Rome...), *si* **Fabius tantum** *ausus esset* **quantum ira suadebat.**

IV. Dans les interrogations vives et familières le grec met l'indicatif là où l'on attendrait en français le verbe pouvoir au conditionnel suivi de l'infinitif.

Ex. : Homère, *Il.*, IV, 26 : πῶς **ἐθέλεις** ἅλιον θεῖναι πόνον ἠδ' ἀτέλεστον ; *Il.*, I, 123 : πῶς γάρ τοι **δώσουσι** γέρας μεγάθυμοι Ἀχαιοί ; (comment les Grecs magnanimes *pourraient*-ils te *donner* une récompense ?) — Hérodote, I, 75 : κῶς γὰρ ὀπίσω πορευόμενοι **διέβησαν** αὐτόν (comment en revenant sur leurs pas *auraient-ils pu passer* le fleuve ?). — Platon, *Phil.*, 50 e : μανθάνομεν οὖν, ὅτι θρήνου πέρι πάντα ἐστὶ τὰ νῦν δὴ διαπερανθέντα· πῶς γὰρ οὐ **μανθάνομεν** ; cf. *Gorg.*, 480 b ; *Banq.*, 214 a ; *Rép.*, 377 e ; 530 d ; *Théét.*, 155 e. — Xén., *Mém.*, I, 1, 5 : πιστεύων δὲ θεοῖς πῶς οὐκ εἶναι θεοὺς **ἐνομίζεν** ; *Ib.*, I, 2, 23 : πῶς οὖν οὐκ **ἐνδέχεται** σωφρονήσαντα πρόσθεν αὖθις μὴ σωφρονεῖν[1] ;

Pour les expressions πῶς οὐ μέλλω ; τί οὐ μέλλω ; voy. ci-dessus, p. 279, n. 1.

2° Avec les verbes ou avec les expressions qui signifient *possibilité* ou *obligation*, le grec et le latin emploient souvent *l'indicatif*, là où le français se sert du *conditionnel* ou du *conditionnel passé ;* c'est quand il s'agit d'exprimer que, si la chose énoncée ne se fait pas, ne se fera pas ou n'a pas été faite, du moins la possibilité ou l'obligation de la faire a existé réellement.

---

1. Cf. R. Kühner, *ausf. Gramm. d. gr. Sprache*, p. 168, 2.

a) *En grec*, on emploie ainsi **ἐξῆν, παρῆν, ἦν, οἷόντ' ἦν, ὑπῆρχε**, il était possible (*c.-à-d.* il serait *ou* il eût été possible), on pouvait (*c.-à-d.* on pourrait *ou* on aurait pu); — **ἔδει**, on devait (*c.-à-d.* on devrait *ou* on aurait dû)[1]; **χρῆν** ou **ἐχρῆν**, il fallait (*c.-à-d.* il faudrait *ou* il aurait fallu); **προσῆκε**, il convenait (*c.-à-d.* il conviendrait *ou* il eût convenu); — des expressions comme **ἀνάγκη** (ou **ἀναγκαῖον**) **ἦν**, il était (il serait, il eût été) nécessaire; **καιρὸς ἦν**, il était (il serait, il eût été) à propos; **εἰκὸς ἦν**, il était (il serait, il eût été) naturel; **καλὸν** (**κάλλιον**) ἦν, il était (il serait, il eût été) beau (plus beau); **καλῶς εἶχε**, il était (il serait, il eût été) avantageux *ou* convenable; **ἄμεινον ἦν**, il était (il serait, il eût été) meilleur; **κρεῖττον ἦν**, il était (il serait, il eût été) préférable; **δίκαιον ἦν**, il était (il serait, il eût été) juste; **ἄξιον ἦν**, il était (il serait, il eût été) digne; **αἰσχρὸν ἦν**, il était (il serait, il eût été) honteux; — et enfin des adjectifs verbaux en -τέος au neutre, accompagnés de **ἦν**[2].

Ex. : Xén., *Hell.*, II, 3, 41 : **ἐξῆν** ταῦτα ποιεῖν. — Dém., XXVIII, 10 : τὴν μὲν διαθήκην ἠφανίκατε, ἐξ ἧς **ἦν** εἰδέναι περὶ πάντων τὴν ἀλήθειαν. XX, 63 : **ἔδει** σε... τοὺς ἐχθρούς, εἰ δύνασαι, πεῖσαι. — Platon, *Rép.*, 343 a : οὐκ ἀποκρίνεσθαι **χρῆν** μᾶλλον ἢ τοιαῦτα ἐρωτᾶν ; 450 d : **καλῶς εἶχεν** ἡ παραμυθία. *Euthyd.*, 304 d : καὶ μήν, ἔφη, **ἄξιόν** γ' **ἦν** ἀκοῦσαι. — Antiphon, V, 28 : **εἰκός** γε **ἦν**...· νῦν δέ... — Xén., *Mém.*, II, 7, 10 : θάνατον ἀντ' αὐτοῦ **προαιρετέον ἦν**. — Dém., XVIII, 199 : οὐδ' οὕτως **ἀποστατέον** τῇ πόλει τούτων **ἦν**... Etc.[3].

---

1. Et chez les poètes ὤφελον (plus rar. ὤφειλον), « je devais », c'est-à-dire « j'aurais dû », « il aurait fallu que je... ».

   Ex. : Hom., *Il.*, XXIII, 546 : **ὤφελεν** ἀθανάτοισιν εὔχεσθαι, « il aurait dû adresser des prières aux immortels ».

   Cette expression a fini, dans le grec classique, par signifier un regret.

   Ex. : Soph., *El.*, 113 : **ὤφελον** πάροιθεν ἐκλιπεῖν βίον, « j'aurais dû quitter (*d'où* plût aux dieux que j'eusse quitté) la vie auparavant ».

2. On rapproche quelquefois de cette construction celle de l'imparfait ἔμελλον avec l'infinitif employé pour signifier qu'on *aurait fait* telle ou telle chose, si telle ou telle condition s'était trouvée remplie. Mais le rapprochement est forcé et l'origine de la locution est toute différente.

   Ex. : Herodote, II, 43 : εἴγε παρ' Ἑλλήνων ἔλαβον οὔνομά τευ δαίμονος, τούτων... μάλιστα **ἔμελλον** μνήμην ἕξειν.

   Cette phrase signifie *littéralement :* « si c'était des Grecs que les Égyptiens eussent reçu le nom du dieu, il fallait s'attendre (cf. ci-dessus § 267, 4°) qu'ils conservassent particulièrement leur souvenir ». De ce sens, il n'y a pas loin à celui-ci : « ils *auraient conservé...* ».

   De même en latin, l'adjectif verbal en **-urus** avec l'indicatif du verbe **sum** a fini par être employé pour rendre l'idée du conditionnel.

   Ex. : T.-Live, XXXVIII, 47, 4 : **quos ego, si tribuni me triumphare prohiberent, testes *citaturus* fui rerum a me gestarum** (*litt. :* « c est eux que j'*avais l'intention* de citer comme témoins de mes actions, *au cas* où les tribuns *s'opposeraient* à mon triomphe »), d'où : « ce sont eux que j'*aurais cités* comme témoins, si les tribuns s'étaient opposés à mon triomphe ».

3. L'infinitif et le participe de ces verbes peuvent conserver ce sens spécial de l'indicatif.

   Ex. : Xen., *Mém.*, I, 3, 3 : οὔτε θεοῖς ἔφη **καλῶς ἔχειν**, εἰ ταῖς μεγάλαις θυσίαις μᾶλλον ἢ ταῖς σμικραῖς ἔχαιρον, « il disait aussi qu'il ne serait pas convenable pour les dieux

Remarques. — I. On emploie ainsi *l'indicatif* dans la proposition principale, même à côté d'une proposition conditionnelle, quand il s'agit d'une possibilité ou d'une obligation indépendante de la condition exprimée.

Ex. : Thuc., I, 38, 5 : **καλὸν** δ' **ἦν**, εἰ καὶ ἡμαρτάνομεν, τοῖσδε μὲν εἶξαι τῇ ἡμετέρᾳ ὀργῇ, ἡμῖν δὲ **αἰσχρὸν** βιάσασθαι τὴν τούτων μετριότητα, et, quand nous aurions des torts, il *serait* beau à eux de céder à notre colère, comme il *serait* honteux à nous de faire violence à leur modération. — Dém., IX, 6 : εἰ μὲν οὖν ἅπαντες ὡμολογοῦμεν, Φίλιππον τῇ πόλει πολεμεῖν, οὐδὲν ἄλλο **ἔδει** τὸν παριόντα λέγειν καὶ συμβουλεύειν, ἢ ὅπως ἀσφαλέστατα αὐτὸν ἀμυνούμεθα, si donc nous nous accordions tous à dire que Philippe est en guerre avec notre état, l'orateur n'*aurait* d'autre devoir que de conseiller par sa parole les moyens les plus sûrs de le repousser.

II. Ces verbes et ces locutions ne sont accompagnés de ἄν (cf. ci-après, § 302) que dans un cas : c'est pour signifier que la possibilité ou l'obligation *n'existe pas* ou *n'a point existé*.

Ex. : Hom., *Il.*, III, 41 : καί κε τὸ βουλοίμην, καί **κεν** πολὺ **κέρδιον ἦεν** (il serait plus avantageux [mais *en réalité* il n'est pas plus avantageux]), ἢ οὕτω λώβην τ' ἔμεναι καὶ ὑπόψιον ἄλλων. Cf. *Odyss.*, IX, 228. — Thuc., I, 74, 4 : εἰ δὲ προσεχωρήσαμεν... τῷ Μήδῳ... οὐδὲν **ἂν** ἔτι **ἔδει** ὑμᾶς... ναυμαχεῖν, si nous avions cédé aux Perses, vous n'auriez eu nul besoin de livrer une bataille navale (mais nous n'avons pas cédé et il vous a fallu livrer, etc.). — Lys., XII, 48 : εἴπερ ἦν ἀνὴρ ἀγαθός, **ἐχρῆν ἂν**... μὴ παρανόμως ἄρχειν, s'il avait été honnête homme, il aurait dû ne pas gouverner contrairement à la légalité (mais il n'était pas honnête et il a dû, etc.). — Dém., IV, 1 : εἰ ἐκ τοῦ παρεληλυθότος χρόνου τὰ δέονθ' οὗτοι συνεβούλευσαν, οὐδὲν **ἂν** ὑμᾶς νῦν **ἔδει** βουλεύεσθαι, si, dès le temps passé, ces hommes vous avaient donné les conseils nécessaires, vous n'auriez pas besoin de délibérer maintenant[1].

b) *En latin*, on trouve ainsi construits *à l'indicatif* les verbes **possum, debeo, oportet, decet,** les locutions **opus est, æquum** (**æquius**) **est, melius** (**optimum**) **est, longum est,** etc., et enfin l'adjectif verbal **en -ndus** avec le verbe **sum.**

L'emploi de ces tournures appelle quelques observations.

---

qu'ils prissent plus de plaisir aux gros sacrifices qu'aux petits ». — Platon, *Crit.*, 44 b : πολλοῖς δόξω... ὡς **οἷός τ' ὢν** σε σῴζειν, εἰ ἤθελον ἀναλίσκειν χρήματα, ἀμελῆσαι, « aux yeux de beaucoup de gens, je passerai pour un homme qui, aurait pu le sauver à la condition de consentir à dépenser de l'argent, mais qui a négligé de le faire ».

1. Il arrive souvent qu'à une hypothèse fausse les Grecs opposent ce qui est la réalité, au moyen de la particule νῦν δέ, « mais au lieu de cela », « mais en fait ». En pareil cas, l'emploi de la particule ἄν est nécessaire dans la proposition qui exprime l'hypothèse fausse (ἔδει **ἄν**... · νῦν δὲ οὐ δεῖ...).

Ex. : Platon, *Rép.*, 328 c : ὦ Σώκρατες, οὐδὲ θαμίζεις ἡμῖν καταβαίνων εἰς τὸν Πειραιᾶ· χρῆν μέντοι· εἰ ἐγὼ ἔτι ἐν δυνάμει ἦν τοῦ ῥᾳδίως πορεύεσθαι πρὸς τὸ ἄστυ, οὐδὲν **ἄν** σε **ἔδει** ἰέναι, ἀλλ' ἡμεῖς ἂν παρὰ σὲ ἦμεν· **νῦν δὲ** σε χρὴ πυκνότερον δεῦρο ἰέναι, « Socrate, tu ne descends pas souvent au Pirée pour venir nous voir : ce n'est pas bien ; si j'étais encore en état de me transporter facilement à la ville, tu n'aurais nul besoin de venir : c'est nous qui irions te voir ; mais puisque c'est impossible, il te faut nous faire des visites plus fréquentes ». — Xén., *Cyr.*, III, 3, 17 : εἰ μὲν μείζων κίνδυνος ἔμελλεν ἡμῖν εἶναι ἐκεῖ ἢ ἐνθάδε, ἴσως τὸ ἀσφαλέστατον **ἦν ἂν αἱρετέον· νῦν δὲ** ἴσοι μὲν ἐκεῖνοι ἔσονται... — Dém., XIX, 58 : εἰ μὲν μὴ καὶ παρὰ τοῖς αὑτοῦ φίλοις καὶ παρὰ τῷ διαιτητῇ προεγνωσμένοις ἀδικεῖν τούτους ἐποιεῖτο τοὺς λόγους, ἧττον **ἂν ἦν ἄξιον** θαυμάζειν· **νῦν δὲ**...

α) On se sert du présent de l'indicatif **possum, debeo, oportet**, etc., quand il s'agit d'exprimer cette idée que je pourrais ou je devrais faire telle ou telle chose (*mais que je n'ai pas l'intention de la faire*).

Ex. : Plaute, *Trin.*, II, 2, 92 : **multa ego *possum* dicta docte et quamvis facunde loqui.** — Cic., *de Sen.*, 16, 59 : ***possum* persequi permulta oblectamenta rerum rusticarum, sed ea ipsa quæ dixi sentio fuisse longiora** (cf. *p. Rab. Post.*, 17, 47 ; *p. Flacc.*, 5, 12 ; *p. Cæl.*, 22, 53 ; *in Pis.*, 28, 68 ; *ad Fam.*, II, 15, 3 ; XIV, 4, 1, etc.). — Cic., *in Verr.*, II, 3, 53 : **at *debet* nos certiores facere, quo pacto se habeat provincia ; *debet*, verum tamen non cogitur.** *De Off.*, I, 14, 44 : ***æquius est***. II, 15, 54 : **quid *est stultius*?** *In Verr.*, II, 1, 60 (cf. *p. Cluent.*, 13 ; *de Nat. deor.*, II, 64) : **longum est**, il serait trop long (cf. Corn. Nép., *Att.*, 5, 4)[1].

β) On se sert de l'imparfait de l'indicatif **poteram, debebam, oportebat**, etc., pour signifier ceci : j'aurais dû faire telle chose (*mais je ne la fais pas*).

Ex. : Cic., *Tusc.*, III, 4, 7 : **ego *poteram* morbos (appellare) et id verbum esset e verbo, sed in consuetudinem nostram non caderet** (cf. *de Fin.*, III, 10, 35). *De Fin.*, II, 35, 119 : **et quanquam aliquid ipse *poteram*, tamen invenire malo paratiores familiares nostros.** *De Div.*, II, 43, 91 : **oculorum fallacissimo sensu judicant ea, quæ ratione atque animo videre *debebant*.** *De Nat. deor.*, III, 32, 79 : ***debebant* illi quidem (dii) omnes bonos efficere, si quidem hominum generi consulebant.** *In Cat.*, I, 1, 2 : **ad mortem te, Catilina, duci jussu consulis jampridem *oportebat*.** *P. imp. Cn. Pomp.*, 17 : **quod si Romæ Cn. Pompejus privatus esset hoc tempore, tamen ad tantum bellum is *erat diligendus* atque mittendus.** — Sén., *Ép.*, 76, 20 : **non *erat faciendum*, si esset...** — Cic., *de Nat. deor.*, I, 30, 84 : **quam *bellum erat* confiteri potius nescire quod nescires!** *Phil.*, 8, 10, 28 : ***jus* non *erat*.** Etc.

γ) On se sert du parfait de l'indicatif **potui, debui, oportuit**, etc., pour exprimer cette idée : j'aurais pu, j'aurais dû faire telle chose (*mais je ne l'ai point faite*).

---

1. Cette expression est remplacée par **immensum est** chez les poètes et chez les prosateurs de l'époque impériale (cf. Ov., *Fast.*, IV, 573 ; Sen., *Const. sap.*, 18, 1 ; Pline, *Hist. nat.*, III, 28). Tacite et les écrivains postérieurs emploient l'expression **longum fuerit** (voy. ci-après, § 332, 2°). Cf. Tac., *Hist.*, II, 2 ; Capitol., *Pert.*, 2.

Ex. : Cic., *in Verr.*, I, 11, 33 : **fructum illius laudis, qui ex perpetua oratione percipi *potuit*, in alia tempora reservamus.** *Orat.*, 9, 32 : **cum mutila quædam et hiantia locuti sunt, quæ vel sine magistro facere *potuerunt*, germanos se putant esse Thucydidas.** — T.-Live, V, 4, 9 : **aut non suscipi bellum *oportuit*, aut geri pro dignitate populi Romani oportet.** — Cic., *Tusc.*, IV, 17, 40 : **moderatius igitur ferre *debuit*.** *In Verr.*, II, 4, 9, 21 : **navem imperare ex fœdere *debuisti*; remisisti in triennium.** *Ad Att.*, VIII, 3, 3 : **quæ condicio non *accipienda fuit* potius quam relinquenda patria?**

Remarque. — Bien que la différence entre **poteram** et **potui**, **debebam** et **debui** soit ordinairement très nette, il arrive parfois qu'on emploie ces locutions l'une pour l'autre.

Ex. : Cic., *Cat.*, 1, 2, 5 : **hoc, quod jampridem *oportuit*.** *Cat.*, 2, 2, 3 : **interfectum esse L. Catilinam... jampridem *oportebat*.**

Toutefois, on peut dire que le sens n'est pas dans les deux cas absolument le même : la première phrase signifie proprement : depuis longtemps j'aurais dû avoir fait périr Catilina, mais *je ne l'ai pas fait*, tandis que la seconde signifie : depuis longtemps j'aurais dû avoir fait périr Catilina, mais vous voyez que je *ne le fais pas* mettre à mort.

δ) Enfin on se sert du plus-que-parfait de l'indicatif **potueram, debueram, oportuerat**, etc., pour signifier ceci : *antérieurement à tel moment du passé* j'aurais pu *ou* j'aurais dû faire telle chose (*mais je ne l'avais point fait au moment dont il s'agit*).

Ex. : Cic., *de Div.*, II, 64, 133 : **non *potueras*[1] hoc igitur a principio, citharista, dicere ?** — T.-Live, V, 33 : **expulso cive, quo manente... capi Roma non *potuerat*.** — Cic., *p. Mur.*, 25, 51 : **erupit** (aor.) **e senatu triumphans gaudio, quem omnino vivum illinc exire non *oportuerat*.** — T.-Live, XXXV, 37 : **oratione habita, qualis *habenda* ab Alexameno *fuerat*, societati Achæorum Lacedæmonios adjunxit.** — Sén., *Ép.*, 77, 3 : **hoc, etiamsi senex non essem, *fuerat sentiendum*.**

Remarques. — I. Avec les verbes ou les locutions indiquant obligation ou possibilité on trouve l'indicatif dans la proposition principale, même à côté d'une proposition conditionnelle au subjonctif, quand il s'agit d'une possibilité ou d'une obligation indépendante de la condition énoncée.

Ex. : Cic., *Phil.*, 2, 38, 99 : **omnibus eum contumeliis onerasti, quem patris loco, *si* ulla in te pietas *esset*, colere *debebas*.**

Ici **debebas** est nécessaire parce que le sens est : « *c'était* ton devoir de le vénérer comme un père ». Pour comprendre la proposition conditionnelle, il faut suppléer : « *et tu le vénérerais en effet comme un père*, si tu avais le moindre sentiment de reconnaissance ».

L'ellipse est anologue à celle dont il a été question ci-dessus, § 292, Rem. I.

---

1. Telle est la leçon des meilleurs mss : les autres ont **poteras**.

II. Toutefois, il est des cas où le latin emploie **possim**, **possem** ou **potuissem** là où, d'après l'usage ordinaire, on attendrait **possum**, **poteram** ou **potui**. C'est ainsi qu'en français on dit je *pourrais* ou j'*aurais pu* là où la logique exigerait qu'on dît je pouvais ou j'ai pu.

Ex. : Cic., *Phil.*, 2, 4, 8 : **quo me teste convincas? an chirographo? qui** ***possis?*** (cf. *ad Q. fr.*, I, 1, 15 : **qui** ***potes*** **reperire...?**) — Sall., *Cat.*, 7, 7 : **memorare** ***possem*** **quibus in locis maxumas hostium copias populus Romanus parva manu fuderit..., ni ea res longius nos ab incepto traheret.** — Cic., *Phil.*, 2, 27, 67 : **non modo unius patrimonium quamvis amplum..., sed urbes et regna celeriter tanta nequitia devorare** ***potuisset*** (p. **potuit**)[1].

III. Il ne faut pas confondre cette construction avec celle où le subjonctif est naturellement amené par l'idée à exprimer.

Ex. : Cic., *P. Rosc. Am.*, 20, 55 : **ei qui hunc** ***accuset possim*** **aliquo modo ignoscere.** *P. Cluent.*, 6, 18 : **Cluentio ignoscere debebitis quod hæc a me dici patiatur : mihi ignoscere non** ***deberetis, si tacerem.*** *De Div.*, II, 8, 20 : **nisi** ***revertisset,*** **in eo conclavi ei** ***cubandum fuisset*** **quod proxuma nocte corruit : ruina igitur oppressus esset.**

Dans ces différents exemples, la possibilité ou l'obligation dont il s'agit est subordonnée à une condition (cf. ci-dessus, § 292, 2, a, Rem. II), qui n'est pas, n'a pas été ou ne sera pas remplie[2].

293. — Indicatif exprimant un ordre ou une défense. — En *grec*, on se sert de l'*indicatif futur* à la 2ᵉ personne pour exprimer un ordre : c'est une formule adoucie, au lieu de l'*impératif*[3] : elle est fréquente à toutes les époques de la langue.

Ex. : Hom., *Il.*, X, 88 : ὦ Νέστορ..., **γνώσεαι** Ἀτρείδην. *Odyss.*, II, 270 : Τηλέμαχ', οὐδ' ὄπιθεν κακὸς **ἔσσεαι** οὐδ' ἀνοήμων. — Xén., *Hell.*, II, 3, 34 : ἡμεῖς οὖν, ἐὰν σωφρονῆτε, οὐ τούτου, ἀλλ' ὑμῶν **φείσεσθε.**

Remarque. — Comme on le voit par ce dernier exemple, c'est la négation οὐ qu'on emploie avec l'indicatif futur pour exprimer une défense. On emploie μή quand on veut

---

1. Le subjonctif **possem** remplace quelquefois l'indicatif après un comparatif suivi de **quam**.

Ex. : Corn. Nép., *Paus.*, 3, 2 : **epulabatur more Persarum** ***luxuriosius quam*** **qui aderant perpeti** ***possent*** (= **poterant**, cf. Cic., *de Leg. agr.*, 2, 28, 75), « il prenait ses repas à la manière des Perses et avec plus de faste que les assistants n'auraient pu en supporter ».

Sur cette construction, voy. *Revue de Philologie*, t. IV, p. 186 sq.

2. Toutefois la tendance du latin à employer l'indicatif dans ces sortes de locutions est si générale et si forte qu'on trouve **decebat, æquum erat**, etc., là même où la logique exigerait l'imparfait du subjonctif.

Ex. : Cic., *Tusc.*, III, 1, 2 : **quod si tales nos natura genuisset ut eam ipsam... perspicere... possemus, haud** ***erat*** **sane** ***quod*** (« on *n'aurait* pas besoin de... ») **quisquam... doctrinam requireret.**

3. C'est ainsi qu'en français l'on dit *vous ferez* au lieu de *faites*. En s'exprimant ainsi l'on veut marquer qu'on s'attend à ce que la personne fasse ce qu'on lui demande, mais qu'on s'en rapporte à elle jusqu'à un certain point.

insister sur l'idée de défense et non sur l'idée de futur ; en pareil cas, le futur est considéré comme l'équivalent de l'impératif, et la formule polie disparaît.

Ex. : Lysias, XXIX, 13 : φανερὸν... **ποιήσετε** ὅτι..., καὶ **μηδεμίαν** αὐτοῖς ἄδειαν **δώσετε**.

294. — En *latin*, cet emploi du futur est aussi fréquent qu'en grec.

Ex. : Plaute, *Asin.*, 372 : **tu *cavebis* ne me attingas, si sapis.** — Cic., *ad Fam.*, VII, 20, 2 : ***valebis* meaque negotia *videbis* meque, dis juvantibus, ante brumam exspectabis.**

Remarque. — On rencontre quelquefois aussi la 3[e] personne.

Ex. : Cic., *de Off.*, I, 6, 18 : **quod vitium effugere qui volet, *adhibebit* ad considerandas res diligentiam.** *Ad Fam.*, III, 9, 4 : **hæc igitur tibi *erunt* curæ meque totum et mea et meos commendatos habebis.**

295. — A cet emploi de l'indicatif futur se rattache une construction dans laquelle le même temps, sous la forme interrogative et avec une négation, sert réellement à exprimer un ordre ; il ne s'agit plus seulement ici d'une formule polie : le ton peut être ironique ou amer.

Ex. : **οὐ παύσῃ** λέγων ; tu ne cesseras pas de parler ? — Eur., *Andr.*, 1067 : ...**οὐχ** ὅσον τάχος | **χωρήσεταί** τις Πυθικὴν πρὸς ἑστίαν... ; — Plat., *Gorg.*, 466 a : **οὔκουν ἀποδείξεις** τοὺς ῥήτορας νοῦν ἔχοντας ;

Remarque. — Dans ces sortes de phrases, l'emploi de la négation présente un cas particulier.

Il peut arriver que la phrase renferme deux futurs, dont l'un exprime proprement un ordre et l'autre une défense, et, dans ce cas, il semble que le futur signifiant un ordre soit précédé de οὐ et que le futur signifiant une défense soit précédé de μή.

Ex. : Eur., *Hipp.*, 498 sq. : ... **οὐχὶ συγκλήσεις** στόμα | καὶ **μὴ μεθήσεις** αὖθις αἰσχίστους λόγους ; — Plat., *Banq.*, 175 a : **οὔκουν καλεῖς** αὐτὸν καὶ **μὴ ἀφήσεις** ;

Mais, en réalité, dans des cas semblables, la négation οὐ (οὐχί, οὔκουν) porte sur la phrase tout entière, sur le second verbe comme sur le premier : **οὐχὶ** συγκλήσεις ; puis **οὐ μὴ** μεθήσεις[1] ;

296. — Ces sortes de propositions se rencontrent aussi en latin ; mais le latin emploie le présent de l'indicatif concurremment avec le futur.

a) Ex. : Plaute, *Bacch.*, 627 : ***non taces,* insipiens?** — Tér., *Andr.*, 743 : ***non* mihi *respondes?*** *Adelph.*, 781 : ***non* manum *abstines,* mastigia?**

b) Ex. : Cic., *Tusc.*, 8, I, 17 : **Quid? si te rogavero aliquid, *non respondebis?*** (Entendez : veux-tu répondre, quand je t'interroge ?).

---

1. Comparez **οὐκ** ἀφήσεις αὐτόν ; « est-ce que tu ne vas pas le lâcher ? » (*c.-à-d.* veux-tu bien le lâcher ?) et **οὐ μὴ** ἀφήσεις αὐτόν ; « est-ce que tu ne vas pas *te garder* de le lâcher ? » (*c.-à-d.* veux-tu bien ne pas le lâcher ?).

Sur l'origine de cet emploi de οὐ μή pour exprimer une défense, les grammairiens sont loin d'être d'accord. Il faudrait trouver une explication qui ne séparât pas οὐ μὴ ἀφήσεις de οὐκ ἀφήσεις : Voy. Goodwin, *Syntax of the moods and tenses of the greek verb* (nouv. édit., 1897), §§ 297-301 et *Appendice II*, p. 389 et suiv.

297. — L'indicatif futur sert enfin quelquefois, *en grec*, comme en français, à remplacer l'impératif employé pour signifier une *concession*, une *permission* (cf. § 307).

Ex. : Soph., *Œd. à Col.*, 956 : πρὸς ταῦτα **πράξεις** (vous *pouvez* faire) οἷον ἂν θέλῃς.

298. — Indicatif dans les propositions délibératives. — En *grec* (mais en grec seulement), l'indicatif futur s'emploie quelquefois, au lieu du subjonctif, dans les propositions interrogatives qui expriment l'incertitude sur ce qu'on doit faire (*propositions délibératives*).

Ex. : Plat., *Protag.*, 333 c : πότερον οὖν πρὸς ἐκείνους τὸν λόγον **ποιήσομαι** ἢ πρὸς σέ; *Gorg.*, 505 c : τί **ποιήσομεν**; μεταξὺ τὸν λόγον καταλύομεν; Αὐτὸς γνώσει.

Quelquefois on trouve dans la même phrase le futur de l'indicatif employé à côté du subjonctif (cf. ci-après, § 311, avec la Rem. III).

Ex. : Eur., *Ion.*, 758 : **εἴπωμεν** ἢ **σιγῶμεν**; ἢ τί **δράσομεν**; *El.*, 967 : τί δῆτα **δρῶμεν**; μητέρ' ἢ **φονεύσομεν**;

Remarques. — I. De même, dans les exhortations qu'on s'adresse à soi-même sous forme interrogative, on trouve fréquemment, *en grec*, le futur précédé de la négation οὐ, au lieu du subjonctif.

Ex. : Eur., *Méd.*, 878 : ... **οὐχ ἀπαλλαχθήσομαι** | θυμοῦ;

II. Il peut arriver qu'une *interrogation vive* au futur, exprimant un doute ou une incertitude sur ce qu'on doit faire (cf. § 311, Rem. III), prenne, par extension de sens, la valeur d'une protestation indignée (cf. § 312).

Ex. : Aristoph., *Acharn.*, 312 : ταῦτα δὴ τολμᾷς λέγειν; εἶτ' ἐγώ σοῦ **φείσομαι**; (et après cela, moi, *je te ménagerai?*);

299. — Indicatif concessif. — L'indicatif peut servir à exprimer, *en grec* et *en latin*, qu'on suppose comme vrai ce qu'on n'admet pas ou ce qui n'est que possible.

Ex. : Dém., XVIII, 274 : **ἀδικεῖ** τις ἑκών· ὀργὴ καὶ τιμωρία κατὰ τούτου. **Ἐξήμαρτέ** τις ἄκων· συγγνώμη ἀντὶ τῆς τιμωρίας τούτῳ. XXII, 26 : ἀσθενέστερος **εἶ**· τοῖς ἄρχουσιν ἐφηγοῦ.

Cic., *Parad.*, 6, 1, 44 : **filiam quis *habet* : pecunia est opus.**

300. — En *grec*, quand l'indicatif est précédé de καὶ δή, il équivaut au français eh bien! soit! je vous accorde, j'admets que...

Ex. : Eur., *Méd.*, 386 : **καὶ δὴ τεθνᾶσι**· τίς με δέξεται πόλις; *Él.*, 1059 : **καὶ δὴ παρεῖκεν**· εἶτα πῶς ἄνευ νεὼς | σωθησόμεθα; — Xén., *Anab.*, V, 7, 9 : ποιῶ ὑμᾶς ἥκειν εἰς Φᾶσιν· **καὶ δὴ** καὶ **ἀποβαίνομεν**· γνώσεσθε δήπου ὅτι οὐκ ἐν τῇ Ἑλλάδι ἐστέ[1].

---

1. En pareil cas καὶ δή peut être remplacé par ἤδη.
Ex. : Xen., *Hell.*, VII, 1, 12 : ἤδη **ἡγήσεσθε** κατὰ θάλασσαν...· οὐκοῦν ὑμεῖς Εἱλώτων ἡγήσεσθε.

301. — Indicatif exprimant un souhait. — En *grec*, pour exprimer un souhait *irréalisable* ou un regret sur ce que telle chose n'a pas lieu ou n'a pas eu lieu, on se sert d'un temps passé de l'indicatif précédé de εἴθε (poét. αἴθε) ou de εἰ γάρ, si seulement...! L'imparfait se rapporte au *présent*, l'aoriste au *passé*.

La négation est **μή**.

Ex. : Eur., *Heracl.*, 731 : **εἴθ' ἦσθα** δυνατὸς δρᾶν ὅσον πρόθυμος εἶ, *si seulement* la force *égalait* chez toi l'intention! *Alc.*, 536 : **εἴθ' ηὕρομεν** σ', Ἄδμητε, μὴ λυπούμενον, *si seulement*, Admète, nous ne t'*avions pas trouvé* dans l'affliction! — Xén., *Mém.*, I, 2, 46 : **εἴθε** σοι τότε **συνεγενόμην**, *ah! si j'avais été* alors avec toi!

Remarque. — La même idée est rendue quelquefois aussi en grec par l'aor. 2 ὤφελον, ὤφελες, ὤφελεν[1], etc., μὴ ὤφελον, ὤφελες, ὤφελεν, etc., avec l'infinitif présent, s'il s'agit du présent; avec l'infinitif aoriste, s'il s'agit du passé. On dit aussi εἴθε (poét. αἴθε) ὤφελον, etc., εἰ γὰρ ὤφελον, etc., et ὡς ὤφελον, etc.

Ex. : Hom., *Il.*, XXIV, 254 : αἴθ' ὠφέλετε, ah! que n'avez-vous...! — Esch., *Pers.*, 915; Arist., *Gren.*, 955 : ὡς ὤφελες. — Plat., *Rép.*, 432 c : εἰ γὰρ ὤφελον. — Xén., *Cyr.*, IV, 6, 3 : ὡς μήποτ' ὤφελε..., plût aux dieux que jamais il ne...[2].

302. — Indicatif avec ἄν. — La valeur de l'indicatif se trouve complètement modifiée par la particule ἄν, le cas échéant[3], qui donne à la proposition où elle se trouve un sens conditionnel ou dubitatif.

1° L'indicatif imparfait ou aoriste accompagné de ἄν (hom. κε ou κεν) sert à exprimer qu'*à l'occasion* telle ou telle chose pouvait se produire dans le passé.

Ex. : Hom., *Il.*, IV, 421 : δεινὸν δ' ἔβραχε χαλκὸς ἐπὶ στήθεσσιν ἄνακτος | ὀρνυμένου· ὑπό **κεν** ταλασίφρονά περ δέος **εἷλεν** (*m. à m.* : le cas échéant, la crainte s'est emparée d'un homme même d'une âme courageuse, *c.-à-d. un tel bruit d'armes était* [*d'où* eût été] de nature à faire trembler un homme même d'une âme courageuse)[4]. *Odyss.*, IV, 546 sq. : ἢ γάρ μιν ζωόν γε κιχήσεαι, ἢ **κεν** Ὀρέστης | **κτεῖνεν** ὑποφθάμενος· σὺ δέ κεν τάφου ἀντιβολήσαις (ou tu le rencontreras vivant, ou *il se peut* qu'Oreste

1. Rarement par l'imparfait ὤφειλον. Sur ὤφελον, voy. ci-dessus, p. 300, n. 1.

2. Dans la grécité postérieure ὤφελον et ὤφελε sont même devenus invariables et employés avec l'indicatif, absolument comme le latin **utinam** avec le subjonctif.

Ex. : Callimaque, *Epig.*, 18, 1 : **ὤφελε** μηδ' ἐγένοντο θοαὶ νῆες. — Nouv. Test., *Corinth.*, 4, 8 : **ὤφελον** ἐβασιλεύσατε. — Arrien, *Diss.*, 2, 18 : **ὤφελόν** τις μετὰ ταύτης ἐκοιμήθη.

3. L'origine de la particule ἄν est incertaine. Mais son correspondant homérique κε ou κεν paraît se rattacher à κός, pronom indéfini éolien et dorien, équivalent de τις. G. H. Mueller a proposé de rattacher ἄν (= ἄμ) à ἀμο-, thème de l'indéfini ἀμός, qui, en dorien, signifie « quelque », et qu'on retrouve dans les mots οὐδαμοῦ, οὐδαμοῖ, etc. Mais, en tout cas, la parenté de ἄν et de **an** latin ne paraît pas douteuse.

4. Cette phrase peut servir à montrer comment l'indicatif accompagné de ἄν a fini par exprimer l'idée que le français rend par le conditionnel.

ait trouvé l'occasion de prendre les devants et de le tuer, etc.). — Soph., *Phil.*, 572 : πρὸς ποῖον **ἂν** τόνδ' (c.-à-d. πρὸς ποῖον **ἂν ὄντα** τόνδε, équivalent de ποῖος **ἂν ἦν** ὅδε πρὸς ὅν) αὐτὸς οὑδυσσεὺς ἔπλει ; quel pouvait bien être cet homme vers qui Ulysse en personne a pu entreprendre de venir par mer ? — Arist., *Gren.*, 1022 : τοὺς ἕπτ' ἐπὶ Θήβας · | ὃ (sc. δρᾶμα) θεασάμενος πᾶς **ἄν** τις ἀνὴρ **ἠράσθη** δάϊος εἶναι, drame qu'on n'a jamais pu voir sans être saisi de sentiments guerriers[1]. — Thuc., VI, 2 : Σικελοὶ δὲ ἐξ Ἰταλίας διέβησαν ἐς Σικελίαν... ἐπὶ σχεδιῶν..., τάχα **ἂν** δὲ καὶ ἄλλως πως ἐσπλεύσαντες (s.-e. διέβησαν), les Sicèles passèrent d'Italie en Sicile sur des canots, mais peut-être ont-ils employé aussi, *le cas échéant*, quelque autre moyen de transport. — Plat., *Apol.*, 18 c : ἐν ταύτῃ τῇ ἡλικίᾳ..., ἐν ᾗ **ἂν** μάλιστα **ἐπιστεύσατε**, à l'âge où vous *pouviez* être le plus confiants du monde. — Xén., *Hell.*, III, 4, 18 : **ἐπερρώσθη** δ' **ἄν** τις κἀκεῖνο ἰδών, on ne pouvait pas assister à ce spectacle sans reprendre courage. — Dém., IX, 13 : οἴεσθ' αὐτόν, οἳ **ἐποίησαν** οὐδὲν **ἂν** κακόν (qui, *à l'occasion*, ne *pouvaient* lui causer aucun tort)..., τούτους... ἐξαπατᾶν αἱρεῖσθαι μᾶλλον ἢ προλέγοντα βιάζεσθαι ;

Remarque. — C'est sans doute une simple extension de cet emploi particulier[2] qu'il faut voir dans les locutions bien connues **ᾠόμεν ἄν**, je *pouvais* croire, **ᾤετό** τις **ἄν**, **ἔγνω** τις **ἄν**, **ᾔσθετό** τις **ἄν**, **εἶδες ἄν**, **ἡγήσω ἄν**, etc. (cf. en latin : **putares, crederes, diceres, cerneres, videres**), on *pouvait* croire, on *pouvait* penser, on *pouvait* dire, on *pouvait* s'apercevoir, etc. (*d'où : on aurait pu* croire, penser, dire, s'apercevoir, etc.).

Ex. : Hom., *Il.*, XVI, 638 sq. : οὐδ' **ἂν** ἔτι φράδμων περ ἀνὴρ Σαρπηδόνα δῖον | **ἔγνω**. *Od.*, XXIV, 61 : ἔνθα **κεν** οὔτιν' ἀδάκρυτόν γ' **ἐνόησας** (cf. *ib.*, 90). — Eurip., *Iphig. à Aulis*, 1582 : θαῦμα δ' ἦν αἴφνης ὁρᾶν · | πληγῆς κτύπον γὰρ πᾶς τις **ᾔσθετ' ἂν** σαφῶς. — Xén., *Anab.*, I, 5, 8 : θᾶττον, ἢ ὥς τις **ἂν ᾤετο**, μετεώρους ἐξεκόμισαν τὰς ἁμάξας. — Dém., XVIII, 225 : ἃ μήτε προῄδει μηδεὶς μήτ' **ἂν ᾠήθη** τήμερον ῥηθῆναι.

L'emploi de l'imparfait ou de l'aoriste dans ces sortes de locutions ne permet pas de les rapporter au présent : elles expriment toujours qu'à tel ou tel moment du passé, telle ou telle opinion (idée, conception, etc.) était possible[3].

2° L'indicatif imparfait ou aoriste accompagné de ἄν (hom. κε ou κεν) sert à signifier que l'action du verbe avait lieu ou a eu lieu *toutes les fois* que la condition *nécessaire à son accomplissement* était ou a été remplie[4].

1. Dans ces sortes de phrases, la particule ἄν sert à appeler l'attention sur la condition exprimée par le participe, condition nécessaire pour que l'action se produise. Le rôle de la particule est le même quand la condition, au lieu d'être exprimée par un participe, est indiquée à l'aide d'une proposition complète (hypothétique, relative, temporelle). Cf. ci-après, p. 309, l'exemple de Thucydide cité (VII, 71).

2. Quelques grammairiens voient dans ces expressions un cas particulier de la construction étudiée ci-après, p. 310, **b**. Mais n'est-il pas plus simple de les expliquer comme nous faisons ici ?

3. De là l'expression *potentiel du passé* par laquelle certains grammairiens désignent l'imparfait ou l'aoriste accompagné de ἄν, quand il est employé dans cette acception.

4. Il eût été plus logique de parler de cette construction (comme aussi de celle dont il sera question tout à l'heure) dans la deuxième partie de l'ouvrage, où il est traité, non plus de la proposition simple, mais de la syntaxe de la phrase. En effet, ce qui donne à l'indicatif accompagné de ἄν les divers sens dont nous

Ex. : Hérodote, III, 119 : ἡ γυνὴ τοῦ Ἰνταφέρνεος φοιτέουσα ἐπὶ τὰς θύρας τοῦ βασιλέος **κλαίεσκε ἂν** καὶ **ὀδυρέσκετο**, la femme d'Intaphernès se rendait aux portes du palais et *chaque fois*[1] elle répandait des larmes et laissait éclater ses gémissements. — Thuc., VII, 71, 3 : εἰ μέν τινες ἴδοιέν πη τοὺς σφετέρους ἐπικρατοῦντας, **ἀνεθάρσησάν** τε **ἂν** καὶ πρὸς ἀνάκλησιν θεῶν... **ἐτρέποντο**, chaque fois qu'ils voyaient les leurs avoir l'avantage, ils reprenaient de l'assurance et ils se mettaient à invoquer les dieux. — Plat., *Apol.*, 22 b : ἀναλαμβάνων οὖν τὰ ποιήματα **διηρώτων ἂν** αὐτούς, τί λέγοιεν. — Xén., *Anab.*, II, 3, 11 : εἴ τις αὐτῷ δοκοίη τῶν πρὸς τοῦτο τεταγμένων βλακεύειν, **ἔπαιεν ἄν**, si quelqu'un lui paraissait faire le paresseux parmi ceux qu'il avait chargés de cette besogne, il ne manquait pas de le frapper[2].

3° Il ne faut pas confondre l'emploi de la particule ἄν dont il vient d'être question avec celui qui sert à signifier que l'action *aurait lieu* ou bien *aurait eu lieu*, si la condition dont elle dépend *se trouvait* ou *s'était trouvée* remplie.

L'indicatif imparfait avec ἄν correspond alors au conditionnel présent employé comme présent, et l'indicatif aoriste avec ἄν correspond au conditionnel passé[3].

a) Conditionnel présent.

Ex. : Xén., *Cyr.*, V, 5, 34 : εἴ τι ἐμοῦ ἐκήδου, οὐδενὸς **ἂν** οὕτως μ' ἀποστερεῖν **ἐφυλάττου**, ὡς ἀξιώματος καὶ τιμῆς, si tu avais quelque souci de moi, *tu te garderais* de me priver surtout de considération et d'honneur[4]. — Xén., *Anab.*, II, 1, 4 : εἰ μὴ ὑμεῖς ἤλθετε, **ἐπορευόμεθα ἂν** ἐπὶ βασιλέα, si vous n'étiez pas venus,

---

allons nous occuper, c'est le contexte, c'est-à-dire l'union de la proposition principale avec une proposition dépendante complète (ou abrégée sous la forme d'un participe). Mais il faut considérer, d'une part, que l'on reviendra sur ces constructions dans la deuxième partie de l'ouvrage et, d'autre part que, parlant des emplois figurés et dérivés de l'indicatif, il était impossible d'omettre ici le plus important.

1. *Littéralement :* « le cas échéant », *c.-à-d.* toutes les fois qu'elle se rendait (φοιτέουσα, cf. ci-dessus, p. 308, n. 1) aux portes du palais. » On voit comment s'explique le sens spécial de la particule ἄν dans cet emploi et dans les emplois analogues.

2. Remarquez l'exemple suivant, dans lequel l'idée de répétition se dégage du contexte, sans que la condition nécessaire à l'accomplissement de l'action soit marquée expressément par un participe ou par une proposition dépendante.

Ex. : Eur. *Phénic.*, 401, Jocaste : πόθεν δ' ἐβόσκου, πρὶν γάμοις εὑρεῖν βίον ; Polynice : ποτὲ μὲν ἐπ' ἦμαρ εἶχον, εἶτ' οὐκ **εἶχον ἄν** (« mais il y avait des cas où je n'avais rien »).

Kühner (*ausf. Gramm. der gr. Spr.*, t. II, p. 173, 5) cite bien Hom., *Od.*, II, 104 : ἔνθα **κεν** ἠματίη μὲν **ὑφαίνεσκεν** μέγαν ἱστόν, | νύκτας δ' ἀλλύεσκεν, ἐπεὶ δαΐδας παραθεῖτο.

Mais dans ce passage les meilleurs textes portent ἔνθα **καί**.

3. On donne quelquefois à l'indicatif modifié de cette façon le nom de *mode de la non-réalité* ou *mode irréel*. En effet, la forme de phrase employée sert essentiellement à exprimer cette idée que l'action marquée par le verbe n'a pas lieu ou n'a pas eu lieu, parce qu'elle dépendait d'une condition qui ne s'est pas trouvée remplie.

4. Il est aisé de rattacher cette acception dérivée au sens propre de la particule ἄν : traduite littéralement, la phrase de Xénophon signifie : « quand tu avais quelque souci de moi, tu te gardais, le cas échéant, de me priver... » ; on supplée aisément ceci : « mais en réalité tu n'as (maintenant) nul souci de moi et tu ne te gardes pas de me priver... ». L'intelligence complète ce que la forme de la phrase laisse simplement entendre.

nous marcherions contre le roi. — Isocr., *Archid.*, 87 : οὐχ οὕτως **ἂν** προθύμως ἐπὶ τὸν πόλεμον ὑμᾶς **παρεκάλουν**, εἰ μὴ τὴν εἰρήνην ἑώρων ἐκ τοῦ πολέμου καλὴν καὶ βεβαίαν γενησομένην, je ne mettrais pas tant de zèle à vous conseiller la guerre si je ne voyais pas que de la guerre sortira une paix excellente et durable. — Lys., XXXII, 23 : ὁπότερον τούτων ἐποίησε Διογείτων, οὐδενὸς **ἂν** ἧττον Ἀθηναίων πλούσιοι **ἦσαν**, que Diogiton eût adopté l'une ou l'autre de ces lignes de conduite, *ils seraient* aussi riches qu'aucun autre Athénien.

b) Conditionnel passé.

Ex. : Plat., *Apol.*, 32 : ἴσως **ἂν ἀπέθανον**, εἰ μὴ ἡ τῶν τριάκοντα ἀρχὴ διὰ ταχέων κατελύθη, sans doute j'aurais péri, si le gouvernement des Trente n'avait été promptement renversé. — Dém., IV, 5 : εἰ ὁ Φίλιππος τότε ταύτην ἔσχε τὴν γνώμην, ὡς χαλεπὸν πολεμεῖν ἐστὶν Ἀθηναίοις, οὐδὲν **ἄν**, ὧν νυνὶ πεποίηκεν, **ἔπραξεν**, si Philippe avait eu à cette époque l'opinion qu'il est dangereux d'être en guerre avec Athènes, il n'*aurait* rien *entrepris* de ce qu'il a achevé aujourd'hui. — Eschine, II, 86 : εἰ ἐγὼ ἐτόλμων τοῦτο ποιεῖν, **ἐπέτρεψας ἄν**, ὦ Δημόσθενες, καὶ οὐκ **ἐνέπλησας** βοῆς καὶ κραυγῆς τὴν ἀγοράν ; si j'en avais le courage, l'*aurais-tu permis*, Démosthène, et n'*aurais-tu pas rempli* la place de tes éclats de voix[1] ?

Remarque. — A cet emploi particulier de l'indicatif avec ἄν se rattache la locution ἐβουλόμην ἄν (lat. **vellem**), je voudrais bien[2].

Ex. : Xén., *Cyr.*, VII, 8, 16 : **ἐβουλόμην** δ' **ἂν** οὕτως ἔχειν (je voudrais bien qu'il en fût aujourd'hui ainsi)· νῦν δὲ πάντα τἀναντία εὐθὺς ἐξ ἀρχῆς πράττων προσηνέχθην τῷ Ἀπόλλωνι. — Isocr., XVIII, 51 : **ἐβουλόμην ἂν** ὑμᾶς ὁμοίως ἐμοὶ γιγνώσκειν αὐτόν.

On trouve assez souvent aussi ἐβουλόμην (*sans* ἄν), probablement par analogie avec les locutions dont il a été question ci-dessus (§ 292, 2 a)[3].

---

1. On emploie quelquefois le plus-que-parfait avec ἄν. Mais, en ce cas, ou bien le plus-que-parfait est l'équivalent d'un imparfait, ou bien il sert à exprimer l'entier achèvement de l'action.

Ex. : Plat., *Apol.*, 31 : εἰ ἐγὼ πάλαι ἐπεχείρησα πράττειν τὰ πολιτικὰ πράγματα, πάλαι ἂν **ἀπολώλη** (« il y a longtemps que je serais mort ») καὶ οὔτ' **ἂν** ὑμᾶς **ὠφελήκη** οὐδὲν οὔτ' **ἂν** ἐμαυτόν (« et je n'aurais pas pu vous être utile ni m'être utile à moi-même [comme je l'ai été jusqu'au bout] »).

2. Logiquement cette locution devrait se rapporter au passé et signifier « j'aurais voulu » ; mais l'usage lui a attribué la valeur d'un conditionnel présent, à cause de l'idée particulière contenue dans le verbe « vouloir ». Ce qu'on exprime ainsi c'est un souhait qui n'est plus réalisable, c'est-à-dire un regret sur ceci que la réalité ne répond pas aux intentions qu'on avait et qu'on aurait encore.

3. Quelques grammairiens ajoutent ici les expressions dont nous avons rendu compte ci-dessus, p. 308, Remarque. « Une chose qui n'a pas eu lieu, disent-ils (cf., par ex. Cucuel-Riemann, *Règles fondamentales de la syntaxe grecque*, 2e éd., § 91, Rem. II), parce que la condition d'où elle dépendait ne s'est pas trouvée remplie, a pu être regardée comme *possible* à un certain moment du passé, alors qu'on ne savait pas encore si la condition se remplirait ou non : ἔνθα δὴ **ἔγνω ἄν** τις, **tum vero *cerneres***, « on *pouvait* alors s'apercevoir... » ; τίς **ἂν ᾤετο**, **quis *crederet*** ? « qui *pouvait* alors croire... ? » Mais la traduction même que l'on donne de ces expressions prouve qu'il est plus simple de les rattacher, comme cas particulier, au § 302, 1°. Le cas n'est pas le même pour le latin, qui, n'ayant pas à sa disposition une particule comme ἄν, emploie une des formes du subjonctif passé (§ 334).

B. — Impératif.

303. — Sens de l'impératif[1]. — L'impératif est la forme que prend le verbe pour signifier un ordre (ou une défense, quand il est accompagné d'une négation).

304. — Emploi de l'impératif. — 1° *En grec*, on exprime un *ordre positif* par l'*impératif*[2].

Ex. : Isocr., *Dém.*, 16 : τοὺς μὲν θεοὺς **φοβοῦ**, τοὺς δὲ γονέας **τίμα**. Aristoph., *Chev.*, 118 : **ἔγχεον** πιεῖν.

2° Un *ordre négatif* (c'est-à-dire *une défense*) s'exprime à la seconde personne par l'impératif *présent* précédé de la négation μή.

Ex. : Hom., *Il.*, I, 363 : ἐξαύδα, **μὴ κεῦθε** νόῳ (cf. *Odyss.*, XVI, 168). *Il.*, IV, 234 : Ἀργεῖοι, **μήπω τι μεθίετε** θούριδος ἀλκῆς. — Plat., *Apol.*, 21 a : **μὴ θορυβεῖτε**. Etc.

A la troisième personne, la défense se fait *quelquefois* (voy. ci-après, § 313) au moyen de l'impératif *aoriste* précédé de la négation μή.

Ex. : Hom., *Od.*, XVI, 301 : **μήτις** ἔπειτ' Ὀδυσῆος **ἀκουσάτω** ἔνδον ἐόντος. — Eschyle, *Prom.*, 332 : **μηδέ** σοι **μελησάτω**. — Xén., *Cyr.*, VII, 5, 73 : καὶ **μηδείς** γε ὑμῶν ἔχων ταῦτα **νομισάτω** ἀλλότρια ἔχειν. — Eschine, III, 60 : **μήτ' ἀπογνώτω** μηδὲν **μήτε καταγνώτω**. Etc.

Remarque. — Pour exprimer une défense, on peut, à la 2e personne, remplacer l'impératif présent par le subjonctif aoriste et, à la 3e personne, on remplace le plus souvent l'impératif aoriste par le subjonctif aoriste.

Ex. : Hom., *Od.*, XV, 263 : εἰπέ μοι εἰρομένῳ νημερτέα, μηδ' **ἐπικεύσῃς**. — Dém., XVIII, 10 : **μηδὲ** φωνὴν **ἀνάσχησθε**, ἀλλ' ἀναστάντες καταψηφίσασθε. — Platon, *Lois*, 882 b : ὁ κεκτημένος... δεδεμένον αὐτὸν **μὴ λύσῃ**. — Dém., XVIII, 199 : καί μου **μηδεὶς** τὴν ὑπερβολὴν **θαυμάσῃ** ἀλλὰ μετ' εὐνοίας ἃ λέγω θεωρησάτω.

Quelquefois les deux constructions sont réunies dans la même phrase.

Ex. : Eschyle, *Eum.*, 800 : ὑμεῖς δὲ τῇ γῇ τῇδε **μὴ** βαρὺν κότον | **σκήψησθε, μὴ θυμοῦσθε, μηδ'** ἀκαρπίαν **τεύξητε...** — Soph., *Œd. à Col.*, 731 : ὃν **μήτ' ὀκνεῖτε μήτ' ἀφῆτ'** ἔπος κακόν. — Xén., *Cyr.*, VIII, 6, 12 : **μήτε** αὐτοί ποτε ἄνευ πότου σῖτον **παραθῆσθε, μήτε** ἵπποις ἀγυμνάστοις χόρτον **ἐμβάλλετε**. — Dém., XXI, 211 : **μὴ** κατὰ τοὺς νόμους **δικάσητε**, ὦ ἄνδρες δικασταί· **μὴ βοηθήσητε** τῷ πεπονθότι δεινά· **μὴ εὐορκεῖτε**· ἡμῖν δότε τὴν χάριν ταύτην.

---

1. Voy. ci-dessus, p. 280, n. 1. Ajoutons ici que Brugmann a proposé de donner le nom d'*injonctif* à certaines formes qui, n'appartenant pas étymologiquement à l'impératif (cf. Brugmann, *Gr. Grammatik*, § 143), sont néanmoins cataloguées sous ce nom (comme σχές, ἄγες, δός, φέρετε, δότε, δείξατε, φέρετον, etc.) et que Delbrück comprend sous le nom d'injonctif, non seulement les formes ci-dessus, mais, en grec, des constructions comme μὴ ποιήσῃς et en latin des constructions comme ne *feceris*. Voy. B. Delbrück, *vergl. Syntax*, 2e partie, §§ 116, 117, 118 et 124. Ce savant suppose qu'à l'aoriste l'injonctif se serait confondu avec le subjonctif.

2. Pour l'emploi des formes diverses de l'impératif, voy. ci-dessus, § 270.

305. — En *latin*, l'impératif ne s'emploie qu'à la *deuxième personne* pour exprimer un *ordre positif*.

Ex. : **fac** (dans la langue ordinaire), **facito** (dans les cas prévus ci-dessus, § 271, **b**, et § 272).

REMARQUE. — L'emploi de la 3[e] personne de l'impératif est très rare, *sauf dans les textes de lois*. On la remplace par la 3[e] personne du subjonctif (cf. ci-après, § 319).

306. — Un *ordre négatif* (c'est-à-dire *une défense*) s'exprime en latin par le subjonctif (Voy. ci-après, § 318).

REMARQUE. — **Ne fac** ne se rencontre qu'exceptionnellement en prose et paraît être un tour *familier* ou *poétique* (cf. SERV. SULP., AP. CIC., *ad Fam.*, IV, 5, 5; CIC., *ad Att.*, XII, 22, 3; T.-LIVE, III, 2, 9, etc.).

Au contraire, la périphrase avec **noli**[1] ou **nolite** suivi de l'infinitif est d'un usage très commun[2].

De même, on rencontre assez souvent **fac, ne** et le subj. (cf. CIC., *ad Fam.*, XVI, 11, 1), **cave, ne** et le subj. (cf. PLAUTE, *Amph.*, 845; *Asin.*, 373, etc.), **cave** avec le subj. (cf. CIC., *ad Fam.*, XVI, 12, 6 : **cave** ***festines***...; *p. Lig.*, 5, 14), **vide, ne** avec le subj. (cf. PLAUTE, *Capt.*, 584; *Curc.*, 335 sq.; *Mil.*, 1279 sq.).

307. — Sens dérivés de l'impératif. — 1° En grec et en latin, l'impératif s'emploie aussi pour donner, non pas précisément un ordre, mais une *permission*.

Ex. : HOM., *Il.*, IV, 29 : **ἕρδ'** · ἀτὰρ οὔ τοι πάντες ἐπαινέομεν θεοὶ ἄλλοι. — SOPH., *Ant.*, 1037 : **κερδαίνετ', ἐμπολᾶτε** τὸν πρὸς Σάρδεων | ἤλεκτρον, εἰ βούλεσθε, καὶ τὸν Ἰνδικὸν | χρυσόν· τάφῳ δ' ἐκεῖνον οὐχὶ κρύψετε.

T.-LIVE, XXII, 50, 15 : **liberi atque incolumes** ***desiderate*** **patriam, immo** ***desiderate,*** **dum patria est, dum cives ejus estis.** Etc.

2° Cet usage explique que l'impératif soit pris souvent dans un sens concessif, c'est-à-dire pour exprimer qu'on admet ou qu'on accorde ce qui est en question ou ce qui n'est que possible.

Ex. : SOPH., *Ant.*, 1168 sqq. : **πλούτει** τε γὰρ κατ' οἶκον, εἰ βούλει, μέγα | καὶ **ζῆ** τύραννον σχῆμ' ἔχων· ἐὰν δ' ἀπῇ | τούτων τὸ χαίρειν, τἆλλ' ἐγὼ καπνοῦ σκιᾶς | οὐκ ἂν πριαίμην ἀνδρὶ πρὸς τὴν ἡδονήν. — PLATON, *Banq.*, 201 c : οὕτως **ἐχέτω**, ὡς σὺ λέγεις. *Phil.*, 14 a : πολλαὶ ἡδοναὶ **γιγνέσθων**. Cf. aussi

1. Au lieu de **noli**, la langue archaïque et poétique emploie **parce** (cf. PLAUTE, *Pers.*, 312; VIRG., *Én.*, III, 42 : T.-LIVE, XXXIV, 32, 20, etc.), **mitte** (TER., *Andr.*, 904; OV., *Mét.*, III, 614, etc.) ou **omitte** (HOR., *Ép.*, I, 8, 79), **fuge** (cf. HOR., *Carm.*, I, 9, 13) ou **absiste** (cf. VIRG., *Én.*, VI, 399.

2. En grec, la locution correspondante μὴ βουληθῆτε avec l'infinitif ne se rencontre que comme *latinisme*. Voy. *Revue critique*, 1881. 2[e] partie, p. 314.

la locution ἔστω, soit, qui est déjà dans Homère (cf. *Il.*, VII, 34 : ὧδ' **ἔστω**)[1].

En latin, l'impératif s'emploie ainsi à la seconde personne.

Ex. : Cic., *Tusc.*, I, 13 : ***tolle*** **hanc opinionem, luctum sustuleris.** IV, 24, 53 : ***tracta*** **definitiones fortitudinis; intelleges eam stomacho non egere.**

Remarque. — A la troisième personne, l'impératif concessif est remplacé par le subjonctif (voy. ci-après, § 319), sauf dans la locution **esto,** soit.

C. — Subjonctif grec.

308. — Sens du subjonctif grec. — On a dit quelquefois[2] que le subjonctif[3] grec signifie proprement une action éventuelle ; mais la seule chose qu'on puisse dire, c'est que ce sens est un des plus anciens : on le rencontre très souvent chez Homère.

Ex. : *Odyss.*, XII, 383 : δύσομαι εἰς Ἀΐδαο καὶ ἐν νεκύεσσι **φαείνω**, je pénétrerai chez Hadès et (*dans ce cas*) je brillerai au milieu des morts. *Il.*, I, 262 : οὐ γάρ πω τοίους ἴδον ἀνέρας, οὐδὲ **ἴδωμαι**, je n'ai pas encore vu de semblables héros et sans doute *il ne m'arrivera pas* d'en voir. *Il.*, VI, 459 : καί ποτέ τις **εἴπῃσιν**, et *il arrivera* un jour que l'on dira. Etc.

Remarques. — I. Ce subjonctif est *quelquefois*, chez Homère, accompagné des particules κε (κεν) ou ἄν, qui marquent d'une façon expresse l'idée d'éventualité.

Les Attiques n'emploient jamais ce subjonctif (soit seul, soit accompagné de ἄν) dans une proposition principale; mais dans les propositions dépendantes (relatives, conditionnelles et temporelles), ils combinent la particule ἄν avec le relatif ou les particules conditionnelles et temporelles qu'ils font suivre du subjonctif.

II. Chez les Attiques, dans une proposition principale, c'est le futur qui remplace le subjonctif pour signifier une action éventuelle. Mais on sait que le subjonctif ou le futur ont entre eux, pour la forme et pour le sens, les rapports les plus étroits : les subjonctifs ἔδομαι, χέω, etc., servent de futurs, et d'autre part le futur peut remplacer le subjonctif avec ἄν dans des propositions conditionnelles comme celle-ci (Esch., III, 147) : εἰ μὴ χρυσῷ στεφάνῳ στεφανωθήσεται, ἀγανακτεῖ[4].

---

1. Le mot εἶεν, *soit*, n'est pas une forme verbale, mais une sorte d'interjection, qui se rattache peut-être à εἶα.

2. Voyez, par exemple, Koch, *Grammaire grecque*, § 105, 3.

3. Pour l'origine de ce terme, voy. ci-dessus, p. 282, n. 2.

4. Cf. Koch, *Grammaire grecque*, p. 405 de la traduction française. — C'est parce que l'on sentait encore à l'époque homérique la parenté qu'il y a entre le subjonctif et le futur qu'on trouve les particules κε (κεν) et ἄν jointes, dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, à des formes qui sont bien des futurs, quoique dans certaines d'entre elles (δώσω, λοέσσομαι, etc.) l'étymologie puisse voir des subjonctifs.

Ex. : *Il.*, XIV, 267 : ἀλλ' ἴθ', ἐγὼ δέ **κέ** τοι Χαρίτων μίαν ὁπλοτεράων | **δώσω** ὀπυιέμεναι καὶ σὴν κεκλῆσθαι ἄκοιτιν. *Odyss.*, VI, 221 : οὐκ **ἂν** ἔγωγε **λοέσσομαι**. *Od.*, XIX, 557 : μνηστῆρσιν φαίνετ' ὄλεθρος πᾶσι μάλ', οὐδέ **κέ** τις θάνατον καὶ κῆρας **ἀλύξει**.

En dehors des poèmes homériques et de la poésie lyrique, l'emploi de ἄν avec l'indicatif futur est une construction inconnue à la langue grecque. Cf. *Revue de Philologie*, 1882, p. 204.

309. — Le subjonctif est plutôt la forme que le verbe prend *en grec* pour exprimer la volonté qu'a le sujet de faire ou de faire faire l'action[1].

En effet, la *première personne du singulier* du subjonctif correspond (comme on le voit chez Homère) au français je veux suivi d'un infinitif.

Ex. : *Il.*, XXII, 450 : **ἴδωμ'** (je veux voir[2]) ὅτιν' ἔργα τέτυκται.

De même, chez Homère aussi et chez les poètes, la *première personne du singulier* du subjonctif, précédée de la négation μή ou de ses dérivés, correspond au français je ne veux pas suivi d'un infinitif.

Ex. : Hom., *Il.*, I, 26 : **μή** σε, γέρον, κοίλῃσιν ἐγὼ παρὰ νηυσὶ **κιχείω**[3]. — Soph., *Œd. à Col.*, 174 : ὦ ξεῖνοι, **μὴ** δῆτ' **ἀδικηθῶ**.

310. — C'est pour cela que dans la langue classique, le subjonctif (*présent* ou *aoriste*) employé à la première personne exprime la *résolution* qu'on a de faire quelque chose soi-même ou de concert avec d'autres.

1° Dans le premier cas, on met le subjonctif à la première personne du singulier précédée de ἄγε (quelquefois ἴθι) et ordinairement de φέρε, allons! eh bien! voyons[4]!

Ex. : Hérodote, VII, 103 : **φέρε, ἴδω.** — Soph., *Phil.*, 1452 : **φέρε** νῦν στείχων χώραν **καλέσω.** — Eur., *Herc. fur.*, 529 : **φέρ' ἐκπύθωμαι.** — Plat., *Phédon*, 63 b : **φέρε** δή, ἦ δ' ὅς, **πειραθῶ** πρὸς ὑμᾶς ἀπολογήσασθαι.

---

1. On peut ramener à celui-là tous les sens du subjonctif, même celui dont il vient d'être question (§ 308). Il est clair, en effet, que l'idée de « vouloir » est voisine de l'idée de futur : c'est ainsi qu'on dit en allemand ich will sehen, ob..., « je *veux* voir si... », pour signifier : « je *verrai* si..., je *vais* voir si... », De même en France, dans certains parlers provinciaux de l'Est, on dit : « il veut pleuvoir » pour « il va pleuvoir ».

2. On trouve encore des exemples de cet emploi spécial du subjonctif dans le dialecte attique, particulièrement chez les poètes et chez Platon.

Ex. : Eur., *Herc. fur.*, 1059 : σῖγα, πνοὰς **μαθῶ.** *Heracl.*, 559 : μὴ τρέσῃς μιάσματος τοὐμοῦ μεταοχεῖν, | ἀλλ' ἐλευθέρως **θανῶ.** *Hipp.*, 567 : ἐπίσχετ', αὐδὴν τῶν ἔσωθεν **ἐκμαθῶ** (cf. *ib.*, 1354 ; *El.*, 962 : Soph., *Ph.*, 359). — Plat., *Rép.*, 457 : λέγε δή, **ἴδω.**

Quelquefois ce subjonctif est précédé de δεῦρο.

Ex : Eur., *Bacch.*, 341 : **δεῦρό** σου **στέψω** κάρα.

3. On dit bien en français : « *que* je ne te rencontre pas auprès des vaisseaux », mais ce n'est pas un subjonctif pur, puisqu'il y a « que ».

Il ne faut pas rattacher à cet emploi du subjonctif précédé de μή celui dans lequel le subjonctif précédé de μή ou de μὴ οὐ se rattache à une proposition principale non exprimée.

Ex. : Plat., *Gorg.*, 462 e : **μὴ** ἀγροικότερον **ᾖ** τὸ ἀληθὲς εἰπεῖν, « peut-être y aurait-il un peu de rusticité à dire la vérité ». *Phédon*, 67 b : **μὴ οὐ** θεμιτὸν **ᾖ**, « peut-être ne sera-ce pas permis... ».

Dans cette construction-là, en effet, on sous-entend comme proposition principale φοβοῦμαι, δέδοικα, δεινόν ἐστιν, etc.

4. Cet usage existe déjà dans Homère.

Ex. : *Il.*, VI, 340 : ἀλλ' **ἄγε** νῦν ἐπίμεινον, ἀρήια τεύχεα **δύω.** IX, 60 : ἀλλ' **ἄγ'** ἐγὼν... **ἐξείπω.**

Dans ce dernier passage, le futur se rencontre à côté du subjonctif : καὶ πάντα **διΐξομαι.** Le sens est celui-ci : « eh bien ! voyons ! que je parle et je raconterai tout. »

2° Dans le second cas, on met le subjonctif à la première personne du pluriel : il peut être précédé d'ἄγε (qqf. ἴθι) ou de φέρε[1].

Ex. : Hom., *Il.*, II, 236 : οἴκαδέ περ... **νεώμεθα.** *Odyss.*, XXII, 77 : **ἔλθωμεν** δ' ἀνὰ ἄστυ. — Eur., *Oreste*, 1258 : χωρεῖτ', **ἐπειγώμεθα...** *Ino*, 24 : **φειδώμεθ'** ἀνδρῶν εὐγενῶν, **φειδώμεθα·** κακοὺς δ' **ἀποπτύωμεν** ὥσπερ ἄξιοι. — Xén., *Cyr.*, VIII, 1, 5 : **παρῶμέν** τε... **ἀσκῶμέν** τε... **παρέχωμέν** τε...

Hom., *Il.*, IX, 26 : ἀλλ' **ἄγετε... πειθώμεθα**[2] πάντες. — Aristoph., *Nuées*, 860 : ἀλλ' ἴθι, βάδιζ', **ἴωμεν.** — Platon, *Protag.*, 332 : **ἴθι** δὴ **ἀναλογισώμεθα** τὰ ὡμολογημένα ἡμῖν. *Polit.*, 294 : **φέρε** νῦν **ἀναλάβωμεν** πάλιν τῇ μνήμῃ τὰς ἐπιτάξεις. — Xén., *Cyr.*, V, 5, 15 : **ἄγε σκοπῶμεν** τὰ ἐμοὶ πεπραγμένα πάντα καθ' ἓν ἕκαστον. V, 3, 34 : **ἄγετε καταλίπωμεν** ἕκαστοι τοὺς μετ' αὐτῶν ἐπιτηδειοτάτους πορεύεσθαι.

Remarque. — Quand la proposition est négative, on se sert de la négation μή devant la première personne du pluriel.

Ex. : Soph., *Ajax*, 108... **μὴ δοκῶμεν** δρῶντες ἂν (= ἃ ἂν) ἡδώμεθα | οὐκ ἀντιτίσειν αὖθις ἂν λυπώμεθα. — Thuc., III, 9, 2 : **μηδέ** τῳ χείρους **δόξωμεν** εἶναι. — Platon, *Gorg.*, 505 : **μὴ** ἀτελῆ τὸν λόγον **καταλίπωμεν.** *Phèdre*, 271 c : **μὴ πειθώμεθα.** *Phil.*, 20 a : **μὴ οἰώμεθα...** — Xén., *Anab.*, VII, 1, 29 : **μὴ μαινώμεθα...**

311. — Dans une proposition interrogative, le subjonctif (*présent* ou *aoriste*) employé surtout à la première personne du singulier ou du pluriel[3] sert à marquer qu'on est dans le doute sur la résolution qu'on doit prendre[4] ou dans l'incertitude sur ce qu'on va faire, sur ce qui va arriver, etc. C'est ce qu'on appelle le subjonctif *délibératif* ou *dubitatif*.

Ex. : Hom., *Od.*, XV, 509 : πῇ γὰρ ἐγώ, φίλε τέκνον, **ἴω,** τεῦ δώμαθ' **ἱκάνω ;** *Il.*, XI, 404 : ὤμοι ἐγώ, τί **πάθω** (que vais-je souffrir ?

---

1. Quelquefois aussi de ἔα, qui est proprement un cri d'encouragement : « eh bien ! allons ! »

Ex. : Platon, *Soph.*, 239 b : **ἔα σκεψώμεθα.**

Il ne faut pas confondre cette interjection avec l'impératif du verbe ἐᾶν, « permettre ».

2. On voit par cet exemple et par celui de Xénophon cité plus bas que l'impératif ἄγε peut être remplacé par le pluriel, quand le subjonctif de résolution doit être mis au pluriel. Il n'en est pas de même de φέρε, qui reste toujours au singulier, étant pris pour une véritable interjection.

Ex. : Platon, *Gorg.*, 455 a : **φέρε** δὴ **ἴδωμεν·** *Protag.*, 330 b : ἀλλὰ **φέρε** δὴ **σκεψώμεθα.**

3. La deuxième personne ne se rencontre, dit-on, que dans l'interrogation indirecte.

Ex. : Arist., *Ois.*, 164 : τί σοι πιθώμεσθ' ; — Ὅ τι **πίθησθε** ;

Peisthétæros répond à la Huppe en reprenant, sous forme d'interrogation indirecte, les termes mêmes de sa question : « *tu me demandes* s'il faut que vous obéissiez ». On dit, en français, exactement de la même façon : « s'il faut que vous obéissiez ? »

Mais logiquement il n'y a pas d'impossibilité à ce qu'on mette en question la résolution d'un autre. Comparez, en latin,

Tér., *Eun.*, 74 : **quid agam nescio. — Quid *agas*, nisi ut te redimas ... et ne te adflictes ?**

Pour l'emploi de la troisième personne, voy. p. 316, Rem. I.

4. C'est le tour interrogatif qui donne au subjonctif le sens dubitatif. Comparez en effet ἴωμεν, « allons » et ἴωμεν ; « allons-nous ? » *c'est-à-dire* « devons-nous aller ? » « faut-il que nous allions ? »

c.-à-d. que va-t-il m'arriver?). — ESCHYLE, *Supp.*, 279 : **τί γένωμαι**, que vais-je devenir? *Ib.*, 1049 : **τί πάθω**; τί δὲ **δρῶ**; τί δὲ **μήσωμαι**; — HÉR., IV, 118 : τί γὰρ **πάθωμεν** μὴ βουλομένων ὑμέων τιμωρέειν; — EUR., *Ion*, 758 : **εἴπωμεν** ἢ **σιγῶμεν**[1];

Quand la proposition est négative, la négation employée est μή.

EX. : XÉN., *Écon.*, 4, 4 : ἆρα, ἔφη ὁ Σωκράτης, **μὴ αἰσχυνθῶμεν** τὸν Περσῶν βασιλέα μιμήσασθαι[2];

REMARQUES. — I. Il peut arriver que le subjonctif délibératif soit employé à la troisième personne du singulier.

Il est un cas en effet où cette construction est logique : c'est quand l'auteur s'exprime à l'aide d'un pronom indéfini, pour effacer, en quelque façon, sa propre personne ou celle des auditeurs.

EX. : DÉM., XVIII, 124 : πότερόν σέ τις, Αἰσχίνη, τῆς πόλεως ἐχθρὸν ἢ ἐμὸν εἶναι **φῇ**; (en réalité Démosthène pourrait dire et il veut dire πότερον... φῶ;). — PLAT., *Phil.*, 15 c : πόθεν οὖν **τις ἄρξηται**; (c'est comme s'il y avait πόθεν ἀρξώμεθα;)[3].

II. Le subjonctif délibératif est souvent précédé de βούλει ou de βούλεσθε[4].

EX. : SOPH., *Ph.*, 761 : **βούλει, λάβωμαι** δῆτα καὶ **θίγω** τί σου; — XÉN., *Mém.*, II, 1, 1 : **βούλει, σκοπῶμεν**; (cf. *ib.*, III, 5, 1 ; IV, 2, 13 ; 16). — EUR., *Hec.*, 1042 : **βούλεσθ', ἐπεισπέσωμεν**; — XÉN., *Banq.*, 6, 3 : ἦ οὖν **βούλεσθε**, ὑμῖν **διαλέγωμαι**[5];

III. Le subjonctif délibératif est quelquefois remplacé par le futur ou par le présent de l'indicatif (cf. ci-dessus, § 298).

1° Le *futur* de l'indicatif signifie simplement ce qui arrivera et correspond, non plus au français devoir, falloir, mais au verbe aller suivi de l'infinitif.

EX. : PLAT., *Rép.*, 397 d : τί οὖν **ποιήσομεν**; (qu'*allons*-nous faire?) ... πότερον εἰς τὴν πόλιν πάντας τούτους **παραδεξόμεθα** ἢ τῶν ἀκράτων τὸν ἕτερον ἢ τὸν κεκραμένον ; — DÉM., XX, 4 : ἆρ' οὖν **θησόμεθα** νόμον διὰ ταῦτα μηδὲ τὸ λοιπὸν ἐξεῖναι τῇ βουλῇ μηδὲ τῷ δήμῳ μήτε προβουλεύειν μήτε χειροτονεῖν μηδέν;

---

1. Remarquez : PLAT., *Banq.*, 212 : δέξεσθε ἡμᾶς ἢ **ἀπίωμεν**; « voulez-vous nous recevoir ou *faut-il* que nous partions ? »

2. Quand on rencontre la négation οὐ, c'est qu'elle porte sur un autre mot que sur le subjonctif.

EX. : PLATON, *Gorg.*, 514 c : **φῶμεν** ταῦτα ὀρθῶς λέγεσθαι ἢ οὔ;

C'est comme s'il y avait ... ἢ οὐκ ὀρθῶς λέγεσθαι;

3. Il est extrêmement rare que le subjonctif délibératif à la troisième personne ait pour sujet un nom de chose. On cite :

DÉM., XX, 117 : τίνος ἕνεκα ἐφ' ἡμῶν πρῶτον **καταδειχθῇ** τοιοῦτον ἔργον; « pourquoi un tel fait *doit-il* être donné pour la première fois en exemple à notre époque ? »

Telle est la leçon du ms Σ, et la vulgate καταδειχθείη, quoi qu'en dise KÜHNER (*ausf. Gramm. der gr. Spr.*, t. II, p. 186, 5), doit être considérée comme fautive.

4. SOPHOCLE (*Œd. roi*, 651 ; *El.*, 80) se sert de même de ἐθέλεις.

5. Il est peu probable que le subjonctif dépende de βούλει et que nous ayons affaire ici à une proposition subordonnée. Pour se rendre compte de la construction, il suffit de comparer le français : « Examinons, voulez-vous ? » qui équivaut bien à « voulez-vous que nous examinions ? » mais qui est, en réalité, tout autre chose.

2° Le *présent* de l'indicatif indique que la décision doit être prise sur-le-champ : c'est donc proprement un futur prochain (cf. ci-dessus, § 228).

Ex. : Plat., *Banq.*, 214 : πῶς οὖν, ὦ Ἀλκιβιάδη, **ποιοῦμεν**; οὔτως οὔτε τι **λέγομεν** ἐπὶ τῇ κύλικι οὔτ' **ἐπᾴδομεν,** ἀλλ' ἀτεχνῶς ὥσπερ οἱ διψῶντες πιόμεθα;

312. — A l'emploi du subjonctif délibératif se rattache très étroitement celui que quelques grammairiens appellent *subjonctif exclamatif.*

En effet, on se sert en grec du subjonctif présent ou aoriste pour se demander, parfois avec indignation, s'il faut donc, pour contenter telle ou telle personne, agir de telle ou telle manière[1].

Ex. : Aristoph., *Lys.*, 530 : σιώπα. — Σοί γ', ὦ κατάρατε, **σιωπῶ** 'γώ; *Gren.*, 1135 : Αἰσχύλε, παραινῶ σοι σιωπᾶν... — Ἐγὼ **σιωπῶ** τῷδε; — Xén., *Mém.*, I, 2, 36 : μηδὲ σὺ διαλέγου νεωτέροις τριάκοντα ἐτῶν. **Μηδέ**, ἄν τι ὠνῶμαι, ἔφη, ἢν πωλῇ νεώτερος τριάκοντα ἐτῶν, **ἔρωμαι**, ὁπόσου πωλεῖ;

Remarque. — On peut rattacher encore à l'emploi du subjonctif dont il vient d'être question celui qui sert à repousser (souvent avec indignation) une *supposition inadmissible*[2].

Ex. : Dém., XXII, 64 : εἶτα ταῦθ' οὗτοι **πεισθῶσιν** (veux-tu qu'ils se laissent persuader) ὑπὲρ αὐτῶν σε ποιεῖν καὶ τὰ τῆς σῆς ἀναισθησίας καὶ πονηρίας ἔργα ἐφ' αὑτοὺς **ἀναδέξωνται** (veux-tu qu'ils en prennent la responsabilité);

313. — Le subjonctif grec sert quelquefois enfin à remplacer l'impératif (cf. ci-dessus, § 304), pour exprimer une *défense*[3].

L'impératif aoriste étant *à peu près* inusité dans les défenses, sauf peut-être à la troisième personne (cf. ci-dessus, § 304, 2°)[4], on se sert du subjonctif aoriste précédé de μή.

---

1. La seule différence qu'il y ait entre cette construction et la précédente, c'est que, dans celle-là, la question est faite sur un ton indigné et préjuge une réponse négative, tandis que dans celle-ci on s'attend bien à une réponse négative, mais sans élever le ton.

2. Dans cette construction, à vrai dire, il n'y a plus aucune idée de délibération ; on se demande avec indignation, non pas, comme tout à l'heure, s'il *faudrait* vraiment, pour contenter quelqu'un, agir de telle ou telle façon, mais bien si telle ou telle façon est *possible*, *croyable*, etc.

3. L'emploi du subjonctif, au lieu de l'impératif, pour exprimer un ordre, est irrégulier en grec. On citait autrefois :

Soph., *Phil.*, 300 : φέρ', ὦ τέκνον, νῦν καὶ τὸ τῆς νήσου **μάθῃς**.

Mais Nauck et les éditeurs récents corrigent : μάθε.

Dans une inscription d'Élide postérieure à Alexandre (Cauer, *Delectus*, etc., 2e éd., n. 264, l. 32), on trouve la troisième personne du subjonctif pour exprimer un ordre : τὸ δὲ ψάφισμα τὸ γεγονὸρ... **ἀνατεθᾷ** ἐν τὸ ἱαρὸν τῶ Διὸρ τῶ Ὀλυμπίω, et un peu plus loin (l. 36) : ἐπιμέλειαν **ποιήαται** Νικόδρομορ ὁ βωλογράφορ.

Ces exemples n'ont aucune autorité.

4. Krüger (*Griechische Sprachlehre*, § 54, 2, 2) cite :

Arist., *Thesm.*, 870 : **μὴ ψεῦσον**, ὦ Ζεῦ, τῆς ἐπιούσης ἐλπίδος. — Dém., XIX, 77 : ὧν ὑμᾶς οὗτος ἐξηπάτησε **μὴ δότω** δίκην. — Soph., *Aj.*, 1334 : **μὴ** ἡ βία σε **μηδαμῶς νικησάτω**.

Voyez d'autres exemples recueillis par Condos, Λόγιος Ἑρμῆς, 138 sqq. Quant à l'exemple d'Eschine (III, 193 : μὴ θέσθε νόμον μηδένα) que cite Madvig, il n'est pas très concluant, car il est facile de corriger μὴ θῆσθε. Voyez aussi un article de R. Hansen dans les *Neue Jahrbucher*, 1880, p. 366.

Ex. : Dém., XXI, 211 : **μὴ** κατὰ τοὺς νόμους **δικάσητε**, ὦ ἄνδρες δικασταί, **μὴ βοηθήσητε** τῷ πεπονθότι δεινά... — Plat., *Lois*, 882 b : ὁ κεκτημένος... δεδεμένον αὐτὸν **μὴ λύσῃ**.

Remarque. — Dans les *maximes générales*, on préfère *ordinairement* l'impératif présent au subjonctif aoriste précédé de μή, parce qu'il s'agit d'une action qui doit être répétée dans tous les temps (cf. ci-dessus, § 270, 1°).

Ex. : Soph., *Phil.*, 112 : θεὸν νόμιζε καὶ σέβου, **ζήτει** δὲ **μή**.

En dehors de ce cas, le choix entre l'impératif présent et le subjonctif aoriste précédé de μή est déterminé soit par l'usage, soit par la volonté de l'écrivain, soit (dans quelques cas seulement) par la nécessité d'exprimer une nuance de signification particulière. C'est ainsi, par exemple, qu'on dira μὴ φοβοῦ, si l'on veut dire ne crains pas, tandis que μὴ φοβηθῇς signifie ne t'effraie pas (cf. ci-dessus, § 273, 2°).

D. — Optatif grec.

314. — Sens propre de l'optatif[1]. — Il semble qu'on puisse dire de l'optatif grec que c'est le mode de l'éventualité possible[2], le subjonctif étant, en quelques-uns de ses emplois tout au moins, le mode de l'éventualité probable. En d'autres termes, le subjonctif et l'optatif s'accordent tous deux en ce qu'ils expriment que la chose énoncée est une pure conception de l'esprit, mais ils diffèrent l'un de l'autre en ce sens que le subjonctif implique cette idée qu'on veut voir ou qu'on s'attend à voir la chose énoncée se réaliser, tandis que l'optatif indique seulement qu'il est possible qu'elle se réalise.

315. — Optatif homérique sans ἄν. — Comme mode de la possibilité ou *mode potentiel*[3], l'optatif est ordinairement accompagné de la particule ἄν, mais à l'époque homérique l'addition de la particule n'était pas nécessaire.

Chez Homère (et particulièrement dans l'*Iliade*[4]), l'optatif employé seul répond donc à notre verbe pouvoir suivi de l'infinitif et signifie a) *que la chose énoncée est possible,* b) *qu'elle est soumise à une condition,* c) *qu'on engage à la faire* (impératif adouci), enfin d) *qu'on admet qu'elle puisse se faire.*

---

1. Pour l'origine de ce terme, voir ci-dessus, p. 283, n. 1. En choisissant le nom de εὐκτική (s.-ent. ἔγκλισις) pour désigner ce mode, les Grecs ont considéré un des sens seulement de l'optatif, celui du *souhait.*

2. C'est, à peu de chose près, la définition de G. Curtius qui s'exprime ainsi dans sa *Grammaire grecque classique*, § 515 (p. 307 de la trad. Clairin) : « L'optatif indique en général une chose regardée comme possible. » Voyez aussi Koch, *Gramm. grecque*, tr. Rouff (A. Colin et Cie), p. 402. Dans sa thèse sur l'*Optatif grec* (Paris, Vieweg, 1897), H. Vandaele me parait avoir établi d'une façon à peu près certaine la justesse de cette définition générale. Mais presque tous les grammairiens rattachent ou cherchent à rattacher tous les sens de l'optatif à celui du souhait. Voy. encore B. Delbrück, *vergl. Syntax*, 2e partie, § 121.

3. Ce terme est une invention des grammairiens modernes ; le mot latin **potentialis** a été formé d'après l'adverbe **potentialiter** qu'on trouve chez saint Augustin, mais dans un sens différent.

4. Voy. Krüger, *Gr. Sprachl.*, II, p. 97 (§ 54, 3, 9) et G. Wolff, *das fehlende ἄν bei dem unabhængigen Optativus potentialis in Drama* (Rh. Mus., 1863, p. 602 sqq.). H. Vandaele (*ouv. cit.*, p. 2 sqq.) cite 17 exemples de l'*Iliade* et 4 seulement de l'*Odyssée*.

Quand il y a lieu de mettre une négation, c'est οὐ qui est employé, parce que les propositions de ce genre sont assimilées à celles qui énoncent un fait. Exemples :

a) Hom., *Od.*, III, 231 : ῥεῖα θεός γ' ἐθέλων καὶ τηλόθεν ἄνδρα **σαώσαι**, un dieu *peut* facilement, s'il le veut, *sauver* un homme, même de loin.

b) Hom., *Il.*, XIX, 321 : οὐ μὲν γάρ τι κακώτερον ἄλλο **πάθοιμι**, | οὐδ' εἴ κεν τοῦ πατρὸς ἀποφθιμένοιο πυθοίμην, c'est qu'en effet il ne *peut* m'*arriver* rien de pire, non, pas même si j'apprenais le trépas de mon père. — Hésiode, *Théog.*, 725 :... χάλκεος ἄκμων | ἐκ γαίης κατιὼν δεκάτῃ ἐς Τάρταρ' **ἵκοιτο**, une enclume d'airain tombant de la terre *arriverait* (= peut arriver) le dixième jour dans le Tartare[1].

c) Hom., *Od.*, IV, 193 : **πίθοιό** μοι, tu *peux* m'en *croire* (crois-moi). *Il.*, IV, 93 (cf. VII, 43) : ἦ ῥά νύ μοί τι **πίθοιο**; peux-tu, oui, peux-tu m'en croire? (allons, crois-moi, obéis-moi)[2]. — Hom., *Il.*, II, 340 : ἐν πυρὶ δὴ βουλαί τε **γενοίατο** μήδεά τ' ἀνδρῶν, (*litt.* ils *peuvent* bien s'en aller, ils s'*en iront sans doute*, je pense, *d'où*) qu'ils s'en aillent donc en feu (= se perdre) les résolutions et les desseins des hommes[3] !

d) Hom., *Od.*, XIV, 193 : **εἴη** μὲν νῦν νῶϊν ἐπὶ χρόνον ἠμὲν ἐδωδὴ | ἠδὲ μέθυ..., ἄλλοι δ' ἐπὶ ἔργον **ἕποιεν** · | ῥηϊδίως κεν ἔπειτα καὶ εἰς ἐνιαυτὸν ἅπαντα | οὔ τι διαπρήξαιμι, λέγων ἐμὰ κήδεα θυμοῦ, *admettons que nous eussions* toujours cette nourriture et ce vin doux et que d'autres fussent occupés aux travaux, il ne me serait pas facile, même en y employant une année entière, de te raconter toutes les douleurs de mon cœur.

Remarque. — Cet emploi de l'optatif sans ἄν est exceptionnel chez les Attiques. On n'en trouve que quelques exemples chez les Tragiques[4] et chez les Comiques. Quant aux prosateurs, ils semblent l'éviter soigneusement : beaucoup de prétendus emplois de l'optatif sans ἄν qu'on relève chez Platon et chez les Orateurs doivent être négligés, parce que l'optatif s'explique soit par le style indirect[5], soit par tout autre raison. Néanmoins, il serait exagéré de vouloir corriger tous les passages où l'optatif sans ἄν paraît choquer les idées reçues, et, en tout cas, il y a dans les Tragiques plusieurs exemples où le mètre employé s'oppose absolument à ce que l'on change le texte. Il semble donc qu'on peut conclure que, *tout en n'étant pas complètement perdu*, l'usage homérique de l'optatif au sens potentiel s'est de plus en plus effacé devant l'emploi de ἄν, et cela se comprend, puisque la particule rendait avec précision des nuances déli-

---

1. L'exemple de Pindare (*Olymp.*, 3, 45 : οὔ μιν διώξω · κεινὸς εἴην) cité par Kühner (*ausf. Gramm. d. gr. Spr.*, p. 191, 3) est contestable, parce qu'on peut entendre : « que je sois fou (si je l'entreprends) ! »

2. On trouve aussi chez Homère la troisième personne de l'optatif employée pour signifier une sorte de prescription enveloppée dans une forme sentencieuse. Cf. Hom., *Od.*, V, 8 ; XVIII, 141.

3. Cet exemple contiendrait donc une ironie amère. Mais peut-être vaudrait-il mieux rattacher cet emploi de l'optatif à l'optatif de souhait : « qu'ils s'en aillent donc en fumée vos desseins d'autrefois (puisque vous ne voulez pas agir). » Voy. Monro, *Homeric grammar*, § 299, c (2e éd., p. 271).

4. Voy. Krüger, *Gr. Sprachlehre*, II, p. 97 (§ 54, 3, 8), et le travail de G. Wolff cité p. 318, n. 4.

5. Cf. Platon, *Phédon*, 87 d ; 95 d, etc.

cates que l'optatif tout seul marquait assez confusément : les Attiques aimaient trop la netteté et la clarté pour se contenter d'une expression imparfaite.

316. — Optatif avec ἄν ou mode potentiel. — Déjà dans Homère, mais dans la langue classique principalement, l'optatif avec ἄν (hom. κε ou κεν) sert à exprimer l'idée de possibilité, soit dans une proposition principale soit dans une proposition indépendante.

1° L'optatif présent ou aoriste avec ἄν s'emploie dans une proposition principale pour marquer que tel ou tel fait *pourrait bien* arriver dans un avenir plus ou moins prochain, *si telle ou telle condition venait à se réaliser.*

Ex. : Plat., *Mén.*, 90 c : εἰ βουλοίμεθα Μένωνα τόνδε ἀγαθὸν ἰατρὸν γενέσθαι, παρὰ τίνας **ἂν** αὐτὸν **πέμποιμεν** διδασκάλους, si nous voulions faire de Ménon que voici un bon médecin, chez quels maîtres *l'enverrions-nous*[1] ?

Remarque. — L'optatif aoriste ne se distingue guère de l'optatif présent : il n'a pas le sens passé, mais il peut avoir les autres sens de l'aoriste à l'indicatif (cf. ci-dessus, §§ 257-258).

2° L'optatif présent ou aoriste avec ἄν s'emploie dans une proposition indépendante pour rendre les divers sens de notre verbe pouvoir suivi de l'infinitif. Quand il y a lieu de l'employer, la négation est οὐ (voy. ci-dessus, § 315).

a) La chose énoncée est considérée comme possible.

Ex. : Hom., *Il.*, VII, 410 : ἐμοὶ δέ **κε** κέρδιον **εἴη**, il vaut *peut-être* mieux pour moi. XI, 213 : πῶς **ἂν** ἔπειτ' Ὀδυσῆος ἐγὼ θειοῖο **λαθοίμην**, comment *est-il possible* après ceci que j'oublie le divin Ulysse? — Eur., *Andr.*, 85 : πολλὰς **ἂν εὕροις** μηχανάς· γυνὴ γὰρ εἶ, tu *peux trouver* beaucoup d'expédients, car tu es femme. — Lys., XVIII, 17 : πάντες **ἂν ὁμολογήσαιτε** (tous vous reconnaîtrez *sans doute*) ὁμόνοιαν μέγιστον ἀγαθὸν εἶναι πόλει. — Soph., *El.*, 1450 : ποῦ δῆτ' **ἂν εἶεν** οἱ ξένοι; δίδασκέ με, où *peuvent être* les étrangers? apprends-le-moi. — Plat., *Cratyle*, 402 a : δὶς ἐς τὸν αὐτὸν ποταμὸν οὐκ **ἂν ἐμβαίης**, on ne peut entrer deux fois dans le même fleuve. *Protag.*, 345 b : ὁ μὲν ἀγαθὸς ἀνὴρ **γένοιτ' ἂν** ποτε καὶ κακός, ὁ δὲ κακὸς ἀνὴρ οὐκ ἄν ποτε γένοιτο κακός, ἔστι γὰρ ἀεί, l'homme vertueux *peut devenir vicieux*, mais *il est impossible* que l'homme vicieux devienne vicieux, il ne cesse pas de l'être. — Dém., IV, 10 : λέγεταί τι καινόν; **γένοιτο** γὰρ **ἄν** τι καινότερον (eh! *peut*-il y *avoir* rien de plus nouveau...) ἢ Μακεδὼν ἀνὴρ Ἀθηναίους καταπολεμῶν.

---

1. La condition, au lieu d'être exprimée par une proposition dépendante, peut l'être au moyen d'un participe.

Ex. : Eur., *Herc.*, 1016 : θανεῖν μὲν οὐ χρῄζω, **λιπὼν** δ' ἂν οὐδὲν **ἀχθοίμην** βίον.

b) La chose énoncée est considérée comme possible, mais on veut adoucir l'affirmation.

Ex. : Hom., *Il.*, III, 41 : *καί* **κε... βουλοίμην**. *Od.*, III, 232 : **βουλοίμην** δ' **ἂν** ἔγωγε...[1] — Soph., *Aj.*, 969 : τί δῆτα τοῦδ' **ἐπεγγελῷεν ἂν** *κάτα* ; qu'ont-ils donc à se moquer ainsi d'Ajax ? — Plat., *Rép.*, 394 e : εἷς ἕκαστος ἓν μὲν **ἂν** ἐπιτήδευμα καλῶς **ἐπιτηδεύοι**, πολλὰ δ' οὔ, ἀλλ' εἰ τοῦτο ἐπιχειροῖ, πολλῶν ἐφαπτόμενος πάντων ἀποτυγχάνοι ἄν, ὥστ' εἶναί που ἐλλόγιμος, chacun peut s'appliquer avec succès à une seule occupation, mais non à plusieurs; que si on l'essayait, on risquerait en touchant à beaucoup de choses de les manquer toutes, etc.[2]. *Lois*, 906 e : δεινὴν γὰρ εἰκόνα **λέγοις ἂν** (tu as l'air de dire) λέγων τὸν λόγον τοῦτον. — Xén., *Mém.*, III, 5, 7 : ὥρα **ἂν εἴη** λέγειν, *peut-être* est-il temps de parler. — Dém., XX, 116 : ἕτερόν τι τοῦτ' **ἂν εἴη**, cela c'est une autre affaire.

Remarques. — I. Les Attiques ajoutent souvent à l'optatif avec ἄν les adverbes ἴσως et τάχα, peut-être, peut-être bien, qui atténuent l'affirmation d'une manière plus sensible encore.

Ex. : Xén., *Cyr.*, V, 4, 35 : **τάχ'** οὖν **εἴποι** τις **ἄν**, on dira *peut-être*.

II. Mais, d'autre part, l'optatif avec ἄν acquiert souvent dans les propositions *négatives* la valeur d'une affirmation énergique.

Ex. : Hom., *Il.*, VI, 129 : **οὐκ ἂν** ἔγωγε θεοῖσιν ἐπουρανίοισι **μαχοίμην**, non je ne *saurais* combattre (je ne *veux* pas combattre...) — Aristoph., *Gren.*, 581 : **οὐκ ἂν γενοίμην** Ἡρακλῆς **ἄν**, que non ! je ne veux pas être Hercule. *Acharn.*, 236 : **οὐ** γὰρ **ἂν ἀπέλθοιμ'**, ἀλλὰ κόψω τὴν θύραν, je ne *veux* pas m'en aller ; je casserai plutôt la porte. — Dém., XXI, 191 : φημὶ καὶ **οὐκ ἂν ἀρνηθείην**, j'affirme et ne veux pas m'en dédire[3].

c) Ainsi employé, l'optatif avec ἄν exprime souvent une fine ironie.

Ex. : Eschyle, *Prom.*, 976 : **νοσοῖμ' ἄν**, εἰ νόσημα τοὺς ἐχθροὺς στυγεῖν. — Soph., *Œd. à Col.*, 826 : ὑμῖν **ἂν εἴη** τήνδε καιρὸς ἐξάγειν | ἄκουσαν, εἰ θέλουσα μὴ πορεύσεται[4].

d) De même qu'en français nous disons *par politesse :* vous pouvez ou vous pourriez faire ceci, au lieu de dire : faites ceci, de même en grec on se sert de l'optatif avec ἄν pour signifier poliment un ordre.

---

1. Chez les Attiques, **βουλοίμην ἄν** s'emploie (comme le latin **velim**) pour exprimer un souhait qui peut encore se réaliser, tandis que **ἐβουλόμην ἄν** (en latin **vellem**) signifie un souhait qui n'est plus réalisable ou plus exactement un regret du passé (cf. ci-dessus, § 302, Rem.). Entre **βουλοίμην ἂν** τοῦτο οὕτω γενέσθαι et **ἐβουλόμην ἂν** τοῦτο οὕτω γενέσθαι, il y a donc la même différence qu'en français entre « je voudrais bien qu'il en advienne ainsi » et « je voudrais bien qu'il en fût (maintenant) ainsi ».
2. La seconde partie de l'exemple depuis ἀλλ' εἰ τοῦτο... rentre dans le cas prévu page 320, 1°.
3. Il faut voir dans cet emploi particulier de l'optatif un effet de la prédilection des Grecs pour la *litote*.
4. Il y a dans cette phrase un ordre déguisé sous une formule ironiquement polie : l'exemple appartient donc à la fois à la catégorie **c)** et à la catégorie **d)**.

Ex. : Hom., *Od.*, XX, 135 : οὐκ **ἄν** μιν νῦν, τέκνον, ἀναίτιον **αἰτιόῳο**. — Eschyle, *Sept chefs*, 261 : **λέγοις ἂν** ὡς τάχιστα, καὶ τάχ' εἴσομαι. — Soph., *Ant.*, 444 : σὺ μὲν **κομίζοις ἂν** σεαυτὸν ᾗ θέλεις (cf. en fr. : vous pouvez vous retirer). *El.*, 1491 : **χωροῖς ἂν** σὺν τάχει. — Plat., *Parm.*, 126 a : **λέγοις ἄν**, ἔφη, τὴν δέησιν (cf. *Rép.*, 614 a ; *Phil.*, 23 c ; *Polit.*, 227 d ; *Phèdre*, 227 c : **λέγοις ἄν...** *Rép.*, 608 d : **ἀκούοις ἄν...** ; *Phèdre*, 229 b : **προάγοις ἄν...** Etc.).

Remarques. — I. De même que l'impératif peut signifier une prière, de même l'optatif avec ἄν, équivalent de l'impératif, sert à exprimer une demande respectueuse adressée à un personnage éminent ou à un dieu.

Ex. : Sophocle, *Œdipe à Col.*, 725 : ὦ φίλτατοι γέροντες, ἐξ ὑμῶν ἐμοὶ | **φαίνοιτ' ἂν** ἤδη τέρμα τῆς σωτηρίας. *Électre*, 637 : **κλύοις ἄν**, Φοῖβε...

II. Quand l'optatif avec ἄν, ainsi employé, est dans une proposition interrogative, il peut exprimer un souhait.

Ex. : Soph., *Phil.*, 794 sq. : Ἀγάμεμνον, ὦ Μενέλαε, πῶς **ἂν** ἀντ' ἐμοῦ | τὸν ἴσον χρόνον **τρέφοιτε** τήνδε τὴν νόσον ; (*litt.* comment pourriez-vous bien entretenir... *c.-à-d.* puissiez-vous entretenir...).

C'est pour cela que l'optatif avec ἄν peut exprimer un souhait dans les propositions interrogatives introduites par πῶς, plus souvent par τίς.

Ex. : Sophocle, *Électre*, 660 : πῶς **ἂν εἰδείην** ; (comment *pourrais*-je savoir ? *c.-à-d.* je voudrais bien savoir). *Phil.*, 531 : **πῶς ἂν** ὑμῖν ἐμφανὴς | ... **γενοίμην** ; — Eur., *Médée*, 97 : ἰώ μοί μοι, **πῶς ἂν ὀλοίμαν** ; (*litt.* puissé-je mourir, mais comment ?).

Eschyle, *Agam.*, 1423 : φεῦ **τίς ἂν** ἐν τάχει **μόλοι** ; — Soph., *Œd. à Col.*, 1100 : **τίς ἂν** θεῶν σοι τόνδ' ἄριστον ἄνδρ' ἰδεῖν | **δοίη** ;

III. L'optatif avec ἄν peut être l'équivalent de l'impératif employé dans un sens concessif (cf. § 307, 2°).

Ex. : Plat., *Rép.*, 427 d : ᾠκισμένη μὲν τοίνυν... ἤδη **ἄν** σοι... **εἴη**... ἡ πόλις...

e) Enfin dans une proposition interrogative exprimant l'incertitude sur ce que l'on doit faire, l'optatif avec ἄν remplace *parfois* le subjonctif (cf. ci-dessus, § 311) ou le futur (cf. ci-dessus, § 298).

Ex. : Aristophane, *Plut.*, 374 : ποῖ τίς **ἂν τράποιτο** ; *Gren.*, 296 : ποῖ δῆτ' **ἂν τραποίμην** ;

317. — Optatif sans ἄν exprimant un souhait. — L'optatif seul sert ordinairement en grec à exprimer un souhait.

1° Quand le souhait est exprimé d'une manière vive, l'optatif est souvent précédé de εἴθε ou de εἰ γάρ, si seulement...[1] ! La négation employée est μή.

---

1. Il est aisé de voir comment du sens de possibilité l'optatif a passé au sens de souhait. Il suffit de comparer la phrase : « tu *peux* mourir (je ne m'en inquiéterai guère) » à celle-ci « *puisses*-tu mourir ! » Il n'y a entre les deux qu'une différence de ton. De même, en grec, si l'on examine ce vers :

Hom., *Il.*, VI, 164 : **τεθναίης**, ὦ Προῖτ', ἢ κάκτανε Βελλεροφόντην,

on voit que la traduction littérale en est : « *tu peux* mourir (*c.-à-d.* meurs) ou tue Bellérophon, » mais que la phrase contient implicitement l'expression d'un souhait : « Puisses-tu mourir, si tu ne tues Bellérophon ! » L'intermédiaire entre les deux sens est celui de l'impératif exprimé comme il a été dit ci-dessus, § 315 c.

Ex. : Hom., *Od.*, III, 205 : **εἰ γὰρ**[1] ἐμοὶ τοσσήνδε θεοὶ δύναμιν **παραθεῖεν**. — Eur., *Hipp.*, 1410 : **εἰ γὰρ γενοίμην**, τέκνον, ἀντὶ σοῦ νεκρός. *Bacch.*, 1253 : **εἴθε** παῖς ἐμὸς εὔθηρος **εἴη**. — Soph., *Aj.*, 1264 : **εἴθ'** ὑμὶν ἀμφοῖν νοῦς **γένοιτο** σωφρονεῖν. — Xén., *Hell.*, IV, 1, 38 : **εἴθ'**, ὦ λῷστε, σὺ τοιοῦτος ὢν φίλος ἡμῖν **γένοιο**.

2° L'optatif seul peut exprimer le souhait, sans qu'il soit nécessaire d'ajouter εἴθε ou εἰ γάρ.

Ex. : Hom., *Od.*, I, 386 : *μὴ σέ γ' ἐν ἀμφιάλῳ Ἰθάκῃ βασιλῆα Κρονίων* | **ποιήσειεν**. *Il.*, XXII, 304 : *μὴ μὰν ἀσπουδί γε καὶ ἀκλειῶς* **ἀπολοίμην**. — Soph., *Aj.*, 550 : ὦ παῖ, **γένοιο** πατρὸς εὐτυχέστερος. *Antig.*, 928 : μὴ πλείω κακὰ | **πάθοιεν**, ἢ καὶ δρῶσιν ἐκδίκως ἐμέ. — Xén., *Cyr.*, VI, 3, 11 : ἀλλ', ὦ Ζεῦ μέγιστε, λαβεῖν μοι **γένοιτο** αὐτόν, ὡς ἐγὼ βούλομαι.

Remarque. — Dans les formules de protestation, l'optatif (soit seul, soit accompagné de εἴθε ou de εἰ γάρ) est souvent précédé de οὕτως et suivi d'une proposition avec ὡς (*exprimée ou sous-entendue*), qui sert à restreindre le souhait au cas où telle condition se trouve remplie.

Ex. : Hom., *Il.*, XIII, 825 : **εἰ γὰρ** ἐγὼν **οὕτω** γε Διὸς (que ne suis-je le fils de Zeus aussi certainement que...) παῖς αἰγιόχοιο | **εἴην**[2]..., | **ὡς** νῦν ἡμέρη ἥδε κακὸν φέρει Ἀργείοισι | πᾶσι μάλα... — Eur., *Médée*, 715 : **οὕτως** ἔρως σοι πρὸς θεῶν τελεσφόρος | γένοιτο παίδων καὐτὸς ὄλβιος **θάνοις**[3]. — Aristoph., *Nuées*, 520 : **οὕτω νικήσαιμί** τ' ἐγὼ καὶ **νομιζοίμην** σοφός, | **ὡς** ὑμᾶς ἡγούμενος εἶναι θεατὰς δεξιούς,... πρώτους ἠξίωσ' ἀναγεῦσ' ὑμᾶς. — Lucien., *Philopseud.*, 27 : **οὕτως ὀναίμην**, ἔφη, τούτων, **ὡς** ἀληθῆ... πρὸς σὲ ἐρῶ (puissé-je ne profiter de ces choses *que dans la mesure où il est vrai* que je serai sincère avec toi !)[4].

---

1. Chez les poètes on trouve souvent εἰ employé pour εἰ γάρ.

Ex. : Hom., *Il.*, XXIV, 74 : εἴ τις **καλέσειε** θεῶν Θέτιν (cf. *Il.*, X, 111). — Eur., *Hec.*, 836 : εἴ μοι **γένοιτο** φθόγγος.

2. Cet exemple offre une particularité : il semble que l'optatif y soit employé dans le sens d'un souhait qui n'est plus réalisable. Cf. ci-après, p. 337, n. 1.

3. Ici, c'est la proposition restrictive (quelque chose comme ὡς ἄντομαί σε, etc.) qui est sous-entendue tout entière.

Cf. Dém., XXVIII, 20 : **οὕτως ὄναισθε** τῶν ὄντων ἀγαθῶν ὑμῖν, μὴ περιίδητέ με ἀπολλύμενον. LV, 24 : λέγω ἅπερ ἤκουσα · **οὕτω** μοι πολλὰ ἀγαθὰ **γένοιτο** (suppl. ὡς νῦν τἀληθῆ λέγω).

Dans quelques cas, la proposition avec οὕτως forme une parenthèse :

Ex. : Arist., *Thesmoph.*, 469 : καὐτὴ γὰρ ἔγωγ', **οὕτως** ὀναίμην τῶν τέκνων, | μισῶ τὸν ἄνδρ' ἐκεῖνον, εἰ μὴ μαίνομαι, « et moi aussi (puissé-je ne jouir de mes enfants qu'à cette condition) je hais cet homme, et il faudrait être folle pour ne point le haïr ».

4. Kühner (*ausf. Gramm. der gr. Spr.*, p. 194) explique par l'ellipse d'une proposition à l'optatif précédée de οὕτως l'emploi poétique et rare de ὡς avec l'optatif pour exprimer un souhait.

Ex. : Hom., *Il.*, XVIII, 107 : **ὡς** ἔρις ἔκ τε θεῶν ἔκ τ' ἀνθρώπων **ἀπόλοιτο**. *Od.*, I, 47 : **ὡς ἀπόλοιτο** καὶ ἄλλος, ὅ τις τοιαῦτά γε ῥέζοι. Cf. Soph., *El.*, 126.

Mais, comme dans le latin archaïque on rencontre aussi **ut** et même **qui** suivi du subjonctif présent (équivalent de l'optatif grec, cf. ci-après, § 335) pour énoncer un souhait, il est plus vraisemblable d'expliquer le tour grec de la même façon qu'on explique le tour latin (cf. ci-après, § 335, Rem. II).

Quelquefois la formule de protestation n'est accompagnée ni de οὕτως ni de ὥς : la restriction est exprimée par le contexte ou par une proposition conditionnelle pure et simple.

Ex. : Arist., *Cher.*, 833 : καί σ' ἐπιδείξω | ..., **ἢ μὴ ζῴην,** | δωροδοκήσαντα. *Acharn.*, 324 : **ἐξολοίμην**, **ἢν** ἀκούσω. — Soph., *Œd. R.*, 644 : μή νυν **οναίμην** (puissé-je ne pas être heureux, *c.-à-d.* que je sois malheureux)..., εἴ σέ τι | δέδρακα. — Hérod., VII, 11 : **μὴ** γὰρ **εἴην** ἐκ Δαρείου γεγονὼς, **μὴ** τιμωρησάμενος Ἀθηναίους (cf, IX, 79).

3° Enfin l'optatif de souhait s'emploie en grec, même quand le désir n'est pas vif et sans que le tour soit exclamatif.

Ex. : Eur., *fragm.* 839 (Nauck) : δύσμορφος **εἴην** μᾶλλον (j'aimerais mieux être laid) ἢ καλὸς κακός. — Arist., *Guêpes*, 1431 : **ἔρδοι** τις ἣν ἕκαστος εἰδείη τέχνην, il est à souhaiter que chacun fasse son métier[1]. — Platon, *Lois*, 730 : ἀληθείας ὁ γενήσεσθαι μέλλων μακάριός τε καὶ εὐδαίμων ἐξ ἀρχῆς εὐθὺς μέτοχος **εἴη** (*il est désirable qu'*il participe à...). — Mén., *Sent.*, 366 : **μή** μοι **γένοιθ'** ἃ βούλομ', ἀλλ' ἃ συμφέρει, je ne souhaite pas ce que je désire, mais ce qui m'est utile.

Cf. Xén., *Hipp.*, 1, 8 : ὁ αὐχὴν **μὴ** προπετὴς **πεφύκοι**, *il est désirable qu'*il ne vienne pas au monde avec le cou en avant.

E. — Subjonctif latin correspondant au subjonctif grec[2].

318. — Subjonctif remplaçant l'impératif. — 1° En latin, un *ordre positif* s'exprime à la troisième personne par le subjonctif présent[3].

Ex. : Plaute, *Mil.*, 81 : **qui autem auscultare volet, *exsurgat*[4] *foras*.** — Cic., *de Off.*, I, 31, 114 : **suum quisque *noscat* ingenium... Etc.**

2° Un *ordre négatif*, c'est-à-dire une *défense*, s'exprime a) à la deuxième personne par **ne** et le subjonctif *aoriste* (cf. ci-dessus, § 278)[5], b) à la troisième personne par **ne** et le subjonctif *présent* ou le subjonctif *aoriste*[6].

1. On remarquera aussi que, dans cet exemple, l'optatif se rapproche, par le sens, de l'impératif.
2. Sur la question en général, voy. B. Delbrück, *vergl. Synt.*, 2e partie, p. 384 et suiv.
3. La troisième personne de l'impératif en **-to** ne se rencontre que dans *les textes de lois :* en dehors de ce cas, on ne le trouve jamais dans la prose classique, mais Plaute. Térence et les poètes l'emploient volontiers.
4. Le même emploi existe en français : « *Sauve* qui peut. » — « Qui m'aime me *suive.* » — « *Ne vous déplaise.* » — La Fontaine, *Fables*, III, 3 : « Quiconque est loup, *agisse* en loup. » — Mais dans la phrase : « Qu'il parte, » le subjonctif n'est pas pur, puisqu'il y a « que ».
5. Sur cette construction voy. B. Delbrück, *vergl. Synt.*, 2e partie, § 124 : *der alte Injunktiv Aoristi im Lateinischen.*
6. *Sauf dans les textes de lois,* l'emploi de l'impératif en **-to** dans une proposition négative, c'est-à-dire après **ne** (**neve**, etc.) est extrêmement rare en latin.

a) Ex. : Plaute, *Mén.*, 415 : ***ne feceris***. — Cic., *Tusc.*, I, 41, 98 : ***ne*** **vos quidem, judices, mortem *timueritis*.** *Ib.*, I, 47, 112 : **tu vero istam *ne reliqueris*.** *Ad Q. fr.*, II, 12, 5 : **jocum illius de sua egestate *ne sis aspernatus*** (cf. *ad Att.*, IV, 16, 7; VII, 3, 2; *p. Mur.*, 31, 65; *ad Fam.*, VII, 18, 3). — T.-Live, XXI, 44, 6 : ***ne transieris* Hiberum, ne quid rei tibi sit cum Saguntinis; *nusquam* te vestigio *moveris*[1]**. Etc.

b) Ex. : Caton, *de Re rust.*, 9, 1 : **vilicus *ne sit* ambulator.** — Cic., *p. Sest.*, 66, 138 : **si qui voluptatibus ducuntur, missos faciant honores, *ne attingant* rem publicam...** — T.-Live, IX, 11, 13 : ***moratus sit nemo,* quominus, ubi visum fuerit, abeant.**

Remarques. — I. En pareil cas, l'emploi de ***non***, au lieu de ***ne***, appartient à la langue archaïque et familière, mais on le rencontre aussi chez les poètes.

Ex. : Antoine chez Cicéron, *ad. Att.*, XIV, 13, A, 3 : ***non* contempseris hanc familiam.** — Virg., *Géorg.*, I, 456 : ***non*... quisquam me... *moneat*.** Etc.

II. A la seconde personne, l'emploi de subjonctif au lieu de l'impératif et (dans les défenses) l'emploi du subjonctif présent au lieu du subjonctif aoriste est une construction qui appartenait sans doute à la langue de la conversation.

Ex. : Plaute, *Amph.*, 928 : ***valeas,* tibi *habeas* res tuas, *reddas* meas.** — Cic., *ad. Att.*, I, 17, 11 : **te si exspectari velis, *cures,* ut sciam.** *Ad Fam.*, XVI, 9, 4 : **cautus *sis*, mi Tiro.** Etc.

Plaute, *Mil.*, 1361 : **sequere illos, *ne morere*.** — Tér., *Ad.*, 942 : ***ne gravere*.** — Cic. *p. Clu.*, 2, 6 : ***ne repugnetis*.** — *Ad. Att.*, XIV, 1, 2 : **scribere *ne pigrere*.** Etc.

Toutefois, dans les *maximes générales*, où la deuxième personne du singulier a un sens particulier correspondant à celui de notre pronom indéfini on, l'emploi de **facias** au lieu de **fac** et de **ne facias**, au lieu de **ne feceris**, est très logique et très correct.

Ex. : Caton, *de Re rust.*, 3, 1 : **ita *ædifices*, ne villa fundum quærat, neve fundus villam.** — Cic., *Tusc.*, V, 41, 118 : **sic injurias fortunæ, quas ferre nequeas, defugiendo *relinquas*.** *De Sen.*, 10, 33 : **isto bono *utare*, dum adsit, cum absit, *ne requiras*.** — Sen., *Ep.*, 47, 9 : **sic cum inferiore *vivas,* quemadmodum tecum superiorem velles vivere.** Etc.

III. L'emploi de l'impératif au lieu du subjonctif pour signifier une *défense* est peu correct en prose et paraît se rencontrer surtout dans la langue familière et dans la langue poétique.

Ex. : Ser. Sulpicius chez Cic., *ad Fam.*, IV, 5, 5 : **noli te oblivisci Ciceronem esse..., neque *imitare*** (régulièrement il faudrait **neve sis imitatus**[2])...

---

1. Je dois faire remarquer que Elmer (*American Journal of Philology*, t. XV, 2 et 3, 1894) s'inscrit en faux contre cette règle : il résulterait de ses statistiques que **ne feceris** est plutôt archaïque et rare dans la prose classique, que **ne facias** est, non pas incorrect, mais familier et enfin que **noli facere** est le seul tour régulier et correct. Voy. Schmalz, *Berlin. Phil. Woch.*, 20 Juin 1896.

2. **Neque** ne pourrait correctement remplacer **neve** que si la proposition à laquelle il rattache la seconde renfermait un ordre positif, comme dans le second des exemples cités et aussi dans cette phrase de Salluste :

Jug., 85, 47 : ***capessite* rem publicam, *neque* quemquam ex calamitate aliorum metus ceperit.**

La phrase de Sulpicius renferme donc deux irrégularités.

— Cic., *ad Att.*, XII, 22, 3 : ***habe*** **tuum negotium, nec quid res mea familiaris postulet...** ***existima.***

Sur la périphrase **noli facere**, voy. ci-dessus, § 306, Rem.

319. — Comme en grec (cf. ci-dessus, § 307) le subjonctif sert en latin à exprimer moins un ordre qu'une *permission.*

Ex. : ***Abeat,*** qu'il parte (j'y consens).

320. — Le latin ayant un subjonctif passé (§ 279, 2°) peut exprimer sous forme d'un ordre donné d'une façon rétrospective le *regret* qu'on éprouve de ce que telle ou telle chose n'a pas eu lieu[1].

Ex. : Tér., *Heaut.*, 202 : ***pateretur,*** *litt.* qu'il le supportât, *c.-à-d.* il aurait dû le supporter. — Cic., *p. Sest.*, 24, 54 : **quod si meis incommodis lætabantur, urbis tamen periculo** ***commoverentur.*** *De Off.*, III, 22, 88 : **male Curio, cum causam transpadanam æquam esse dicebat, semper autem addebat : Vincat utilitas. Potius** ***diceret*** **non esse æquam.** *Ad Att.*, II, 1, 3 : ***ne poposcisses,*** tu n'aurais pas dû le demander. (Cf. *in Verr.*, II, 3, 84, 195). Etc.

Remarque. — On voit par les exemples précédents que dans cet emploi particulier le plus-que-parfait du subjonctif se rencontre concurremment avec l'imparfait.

Toutefois l'imparfait du subjonctif s'emploie surtout quand il s'agit d'une action qui, si elle avait lieu, se serait prolongée pendant un certain temps (**pateretur**) ou se serait répétée (**diceret**).

Au contraire, le plus-que-parfait s'emploie d'une action qui, si elle avait eu lieu, aurait été plus ou moins rapidement faite (**poposcisses**).

321. — Le subjonctif présent employé à la première personne exprime la résolution qu'on a de faire quelque chose soi-même ou de concert avec d'autres (cf. ci-dessus, § 310).

1° Dans le premier cas, le subjonctif se met à la première personne du singulier; mais cet emploi est rare.

Ex. : Tér., *Heaut.*, 273 : **mane : hoc quod cœpi primum** ***enarrem.***

2° Dans le second cas, le subjonctif se met à la première personne du pluriel.

Ex. : Cic., *p. Sest.*, 68, 143 : ***amemus*** **patriam,** ***pareamus*** **senatui,** ***consulamus*** **bonis, præsentes fructus** ***neglegamus,*** **posteritatis gloriæ** ***serviamus.*** Etc.

---

1. Le grec, qui n'a pas sur ce point les ressources du latin, est obligé d'employer une périphrase, avec ἔδει, etc. (cf. ci-dessus, § 292, 2°, **a**).

A **pateretur** correspond en effet le grec ἔδει ἀνέχεσθαι.

322. — Quand la proposition est négative, on emploie la première personne du pluriel du subjonctif (*présent* ou *aoriste*) précédée de la négation **ne**.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 4, 7, 15 : ***ne*** **difficilia** ***optemus.***

Cicéron aurait pu dire aussi ***ne optaverimus.***

Remarque. — En pareil cas, l'emploi de **non**, au lieu de **ne**, est exceptionnel. On évite de s'en servir dans la prose littéraire, bien que Cicéron ait dit :

P. Cluent., 57, 155 : **quoniam omnia commoda nostra legibus obtinemus, a legibus** ***non recedamus.***

323. — Subjonctif délibératif. — Comme en grec (cf. ci-dessus, § 311), le subjonctif présent employé dans une proposition interrogative sert à signifier qu'on est dans l'incertitude sur ce qu'on doit faire.

La négation employée est **non**[1].

Ex. : Tér., *Ad.*, 784 : **quid ego nunc** ***agam?*** — Cic., *in Verr.*, II, 5, 1, 2 : **quid** ***agam,*** **judices? quo accusationis meæ rationem** ***conferam?*** **quo me** ***vertam?***[2]

Tér., *Eun.*, 46 : **quid igitur faciam ?** ***non*** **eam, ne nunc quidem, quom accersor ultro ? An ita me comparem... ?**

Remarques. — Le subjonctif présent est quelquefois, *dans la langue familière*, remplacé par l'indicatif présent.

Ex. : Plaut., *Mil.*, 1400 : **jamne ego in hominem** ***involo?*** 1406 : **quem mox** ***seco?*** 1424 : ***verberone*** **etiam ?** Etc.

Quelquefois une même phrase renferme l'indicatif et le subjonctif.

Ex. : Cic., *ad Att.*, XVI, 8, 2 : **Romamne** ***venio,*** **an hic** ***maneo,*** **an Arpinum...** ***fugiam?***

324. — Les formes du subjonctif passé (cf. ci-dessus, § 279, 2° et § 320) servent en latin à exprimer une délibération rétrospective sur ce qu'il eût fallu faire en tel ou tel cas[3].

Ex. : Tér., *Andr.*, 584 : **egon istuc** ***facerem?*** — Cic., *p. Sest.*, 19, 42 : **hæc cum viderem, quid** ***agerem,*** **judices?** ***Contenderem*** **contra tribunum plebis privatus armis.** — Virg., *Égl.*, 1, 41 : **quid** ***facerem?*** Etc.

---

1. Kühner (*ausf. Gramm. der lat. Sprache*, § 47, 2, t. II, p. 136 sq.) dit qu'en pareil cas la négation est **ne** et cite Cic., *ad Att.*, XII, 40, 2 : ***ne*** **doleam?** Mais, si l'on se reporte au passage lui-même, on voit que **ne** dépend d'un verbe facile à suppléer et introduit par conséquent une proposition finale. Voici le passage ; on verra que **ne** est amené par l'idée de « vouloir », de « demander », contenue dans **postulent** :

Quod scribis te vereri, ne et gratia et auctoritas nostra hoc meo mærore minuatur, ego, quid homines aut reprehendant aut postulent nescio : ***ne doleam?*** **qui potest?** ***ne jaceam?*** **quis unquam minus?**

2. Le subjonctif délibératif s'emploie aussi à la deuxième ou à la troisième personne, quand le sens le demande.

Ex. : **Quid** ***faciatis?*** « que vous faut-il faire ? » **quid** ***faciat?*** « que doit-il faire ? »

3. Ici, comme tout à l'heure (cf. p. 326, n. 1), le grec est obligé d'employer une périphrase : à **quid** ***facerem?*** correspond le tour τί με χρῆν ποιεῖν ; En effet l'emploi, en pareil cas, de l'optatif est tout à fait exceptionnel.

Un exemple comme celui d'Homère :

Il., XIX, 90 : τί κεν ῥέξαιμι ; = **quid** ***facerem?***

est presque isolé.

REMARQUE. — Dans cette acception particulière, c'est l'imparfait du subjonctif que l'on rencontre ordinairement[1] : le plus-que-parfait est beaucoup plus rare.

325. — Le subjonctif délibératif n'est souvent, comme en grec (cf. § 312), qu'une forme oratoire servant à exprimer non pas l'incertitude sur ce qu'on doit faire, mais l'émotion qu'on éprouve à poser la question.

Le subjonctif présent s'emploie du présent, le subjonctif imparfait ou plus-que-parfait s'emploie du passé.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, XIV, 4, 5 : **o me perditum, o afflictum! Quid nunc *rogem* te...?** *P. Mur.*, 35, 74 : **ergo ad cenam petitionis causā si quis vocat *condemnetur?*** — PLAUTE, *Trin.*, 134 : **non[2] ego illi argentum *redderem,*** quoi! il ne fallait pas lui donner l'argent? — CIC., *in Verr.*, II, 2, 23, 57 : **non et in eum qui accepisset *animadvertisset* et in eos qui dedissent?** ne fallait-il pas qu'il sévît et contre les corrompus et contre les corrupteurs?

326. — Par une extension illogique de l'emploi précédent, le latin emploie le subjonctif dans une proposition interrogative servant à exprimer le blâme ou un étonnement indigné.

Ex. : TÉR., *Hécyre*, IV, 2, 13 : **ex urbe rus tu habitatum *migres?*** — CIC., *de Fin.*, II, 24 : **verba tu *fingas* et ea *dicas* quæ non sentias?**

327. — Relativement à l'emploi des temps il faut remarquer ce qui suit.

1° On emploie le *présent* du subjonctif, quand l'affirmation contre laquelle on veut protester serait au *présent* de l'indicatif.

Ex. : CIC., *de Fin.*, IV, 3, 7 : ***Incendit* igitur eos qui audiunt. — Quid? ille *incendat?* Restinguet citius, si ardentem acceperit.**

2° On emploie le *parfait* du subjonctif quand l'affirmation contre laquelle on veut protester serait au *parfait* de l'indicatif.

Ex. : CIC., *ad Q. fr.*, I, 3, 1 : **ego te videre *noluerim?*** (réponse à la phrase : **tu me videre *noluisti***)... *P. Mur.*, 9, 21 : **apud exercitum mihi *fueris*... tot annos, forum non *attigeris, afueris* tam diu, et, cum longo intervallo veneris, cum his, qui in foro habitarint, de dignitate *contendas*** (la protestation répond à cette idée : ***afuit* tam diu, et *nunc*... de dignitate *contendit***).

---

1. L'imparfait du subjonctif peut aussi, dans le cas d'une hypothèse contraire à la réalité, s'appliquer à un fait actuel.

Ex. : T.-LIVE, XXVIII, 43, 18 : **si nuper, et non annis ante quadraginta, ista clades accepta foret, qui ego minus in Africam Regulo capto quam Scipionibus occisis in Hispaniam trajeci *trajicerem?*** « Si la défaite de Regulus était toute récente et ne remontait pas à quarante ans, pourquoi mon devoir *serait-il* moins de passer en Espagne après la capture de Régulus qu'il ne l'est actuellement d'y passer après le trépas des Scipions? »

2. Sur l'emploi de **non**, voyez § 323.

3° On emploie l'*imparfait* (et quelquefois aussi le *plus-que-parfait* du subjonctif), quand l'affirmation contre laquelle on proteste serait à l'*aoriste* de l'indicatif.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 4, 40, 86 : **virgis iste *cæderet* sine causa socium populi Romani atque amicum?** (Protestation indignée contre cette idée : **fortasse eum Verres virgis *cecidit*,** sans doute Verrès le fit battre de verges.) *P. Sull.*, 16, 45 : **mihi cujusquam salus tanti *fuisset* ut meam neglegerem?** (Protestation contre cette idée : **Ciceroni hujus tunc hominis salus tanti *fuit* ut suam neglegeret**[1].)

Remarque. — Il ne faut pas confondre avec cet emploi du subjonctif *seul* l'emploi du subjonctif précédé de **ut**.

Ex. : Cic., *in Cat.*, I, 9, 22 : **tu *ut* unquam te *corrigas*?**

Le subjonctif précédé de **ut** sert bien à exprimer une protestation ironique ou indignée, mais, en pareil cas, il y a une ellipse (= ***fierine potest ut* tu unquam te corrigas** ?).

328. — Contrairement à ce qui a lieu en grec, le subjonctif latin peut prendre un sens particulier et signifier qu'on dispose *par la pensée* des hommes ou des choses[2].

Le subjonctif ainsi employé signifie **a)** supposons que... ou **b)** admettons que...

La négation employée est **ne**.

a) Ex. : Caton (cité par A.-Gelle, VII, 3, 50) : ***sint* sane superbi, quid ad nos attinet?** — Cic., *De Off.*, III, 13, 54 : ***vendat* ædes vir bonus...**[3]

b) Cic., *Tusc.*, II, 14, 33 : **pungit dolor, vel *fodiat* sane.** *Ib.*, II, 5, 14 : **ne *sit* sane summum malum dolor : malum certe est.**

---

1. J'ai respecté, comme c'était mon devoir, la pensée de Riemann qui, partageant en cela l'opinion de presque tous les grammairiens, voit un subjonctif proprement dit et non un potentiel dans les emplois signalés §§ 326 et 327. Sans doute, ce qui donne du poids à cette opinion, c'est que le grec emploie aussi le subjonctif. Mais je me demande si cette raison est suffisante. En effet, je constate que le français rend ces formes de phrase non seulement par le subjonctif ou par l'infinitif exclamatif (« moi, que j'ose opprimer et noircir l'innocence ! » « moi, commettre cette action ! ») ou par une périphrase (« est-il admissible que...? » « pouvez-vous supposer que...? »), mais encore par le *conditionnel* (« moi, je n'*aurais* pas *voulu* te voir ? » « Toi, tu *commettrais* cette vilaine action ? »). Ce qui complique la question, c'est l'emploi de la négation dans ces sortes de propositions. Tandis qu'avec le subjonctif proprement dit les auteurs classiques se servent de **ne**, c'est **non** qu'on trouve toujours avec le subjonctif de protestation ou d'exclamation.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, XIV, 4, 5 : ***Non* rogem ?** *Catil.*, IV, 1, 2 : **cur ego *non* læter ?**

Or la négation **non** (comme οὐ, en grec) ne convient qu'au potentiel. Il y aurait donc lieu tout au moins d'étudier de nouveau la question, sans perdre ceci de vue que, pour les formes, le subjonctif latin est un mélange de subjonctif et d'optatif.

2. C'est une extension de l'emploi par lequel le subjonctif sert à marquer que, dans la réalité, on dispose des personnes ou des choses par les ordres qu'on donne. Le grec, qui n'a pas étendu ce sens figuré à son subjonctif, l'a tout au moins donné à son impératif. Cf. ci-dessus, § 307.

3. C'est ainsi que s'expliquent les locutions **velim nolim**, **scias nescias**.

Ex. : Cic., *de Nat. deor.*, I, 7, 17 : ***velim nolim***, « que je le veuille ou que je ne le veuille pas. » — Sen., *Ep.*, 88, 15 : ***scias* ista *nescias*, fient**, « qu'on sache ces choses ou qu'on ne les sache pas, elles n'en auront pas moins lieu. »

329. — Relativement à l'emploi des temps il faut remarquer ceci. On emploie le présent ou le parfait du subjonctif quand on ne veut pas faire entendre expressément que la supposition ou la concession *est en réalité contraire à la vérité des faits.*

1° Le présent du subjonctif s'emploie dans le cas où l'on mettrait au présent de l'indicatif le verbe d'une proposition par laquelle on pourrait exprimer la supposition ou la concession.

Ex. : Cic., *de Off.*, III, 13, 54 : ***vendat*** **ædes vir bonus propter aliqua vitia, quæ ipse norit, ceteri ignorent; pestilentes** ***sint*** **et** ***habeantur*** **salubres;** ***ignoretur*** **in omnibus cubiculis apparere serpentes; male materiatæ** ***sint,*** **ruinosæ, sed hoc præter dominum nemo** ***sciat*** (le présent s'explique parce que la supposition pourrait être exprimée aussi de la manière suivante : un propriétaire *met en vente* sa maison..., ***vendit*** **ædes,** etc.).

2° Le parfait du subjonctif s'emploie dans le cas où l'on mettrait au parfait de l'indicatif, *pour exprimer la situation actuelle résultant d'un fait passé*, le verbe d'une proposition par laquelle on pourrait exprimer la supposition ou la concession.

Ex. : Cic., *p. Lig.*, 6, 18 : ***fuerint*** **cupidi,** ***fuerint*** **irati,** ***fuerint*** **pertinaces; sceleris vero crimine, furoris, parricidii liceat... carere** (le parfait, parce que la concession pourrait être exprimée aussi de la manière suivante : **esto :** ***fuerunt*** **cupidi,** etc.). — Tac., *Hist.*, II, 47 : **alii diutius imperium** ***tenuerint,*** j'accorde que d'autres *ont conservé* l'empire plus longtemps.

330. — Lorsqu'on veut signifier que la supposition ou la concession *est en réalité contraire à la vérité des faits*, c'est l'imparfait du subjonctif que l'on doit employer.

La supposition ou la concession peut, en pareil cas, se rapporter a) soit au *passé*, b) soit au *présent*.

a) Ex. : Cic., *de Off.*, III, 19, 75 : **si vir bonus habeat hanc vim, ut, si digitis concrepuerit, possit in locupletium testamenta nomen ejus irrepere : hac vi non utatur, ne si exploratum quidem habeat id omnino neminem unquam suspicaturum. At** ***dares*** (mais supposons qu'on *eût donné*) **hanc vim M. Crasso, ut digitorum percussione heres posset scriptus esse, qui revera non esset heres : in foro, mihi crede**[1]**, saltaret,** il aurait dansé en plein forum (pour être plus sûr du succès).

1. Sur **mihi crede,** voy. ci-après, p. 350, n. 2 et § 352, 2, a.

b) Q.-Curce, VI, 10, 9 : **Dymnus sane, ut viveret adhuc, *vellet* mihi parcere...**, admettons que (dans cette hypothèse) il *voulût* m'épargner[1]...

Remarques. — I. S'il s'agit du *passé*, l'imparfait du subjonctif peut être remplacé par le *plus-que-parfait*.

Ex. : Cic., *p. Sest.*, 19, 43 : ***vicissent* improbos boni** (admettons que les bons l'eussent emporté)... : **quid deinde ?** — Pline le Jeune, *Ep.*, I, 12, 8 : ***dedisses* huic animo par corpus : fecisset quod optabat.**

II. La locution de la langue familière **absque me** (**te**, etc.) ***foret*** s'emploie en parlant du passé et du présent.

Ex. : Plaute, *Trin.*, 832 : **absque *foret* te**, supposons que les choses se *fussent passées* sans toi. — Tér., *Hec.*, 601 : **absque una hac** (**re**) ***foret***, supposons que cette circonstance n'*existât* pas[2].

331. — Sur l'emploi de l'impératif pour exprimer une supposition ou une concession, voy. ci-dessus, § 307.

Remarque. — Pour tenir lieu de la troisième personne de l'impératif **esto**, on se sert non pas de **sit** tout seul, mais de **sit *sane ita*** ou de **sit *ita***.

Ex : Cic., *p. Mil.*, 19, 49 : **age *sit ita* factum.** Etc.

F. — Subjonctif latin correspondant a l'optatif grec.

A. — Subjonctif potentiel.

332. — Potentiel du présent. — A l'optatif grec accompagné de ἄν (ou *mode potentiel*, cf. ci-dessus, § 316) correspond en latin le *subjonctif présent* ou *aoriste*.

Il sert à exprimer l'idée de possibilité, soit dans une proposition principale, soit dans une proposition indépendante.

1° Le subjonctif-*présent* ou *aoriste* s'emploie dans une proposition principale, pour marquer que tel ou tel fait pourrait bien arriver dans un avenir plus ou moins prochain, *si telle ou telle condition venait à se réaliser*[3].

Ex. : **si possim, id *faciam***, s'il *arrivait* que cela *devînt* possible, je le *ferais*. **Amicum si habeam, felix *sim***, si je *venais à avoir* un ami, je *serais* heureux. — Cic., *de Off.*, III, 6, 29 : **nonne igitur sapiens, si fame ipse conficiatur, *abstulerit* cibum alteri homini ad nullam rem utili?**

1. Cette phrase de Q.-Curce que, d'après les manuscrits, Kühner (*ausf. Gramm. der lat. Spr.*, p. 144) reproduit ainsi : **sane et viveret adhuc et velut mihi parceret**, n'est intelligible que si l'on adopte la restitution de Riemann. Cf. *Rev. de Phil.*, t. XIII, p. 117.

2. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, § 169, Rem. II.

3. Le subjonctif présent équivaut donc, dans ce cas, au conditionnel présent *employé en parlant de l'avenir*. Pour l'expression du conditionnel présent employé en parlant du *présent*, voy. ci-après, § 337.

Remarques. — I. On a vu ci-dessus (§ 278) que le subjonctif aoriste ne se distingue pas pour le sens du subjonctif présent.

II. Quelquefois la proposition conditionnelle est remplacée par un participe.

Ex. : Cic., *de Off.*, I, 43, 157 : **magnitudo animi, remota a communitate conjunctioneque humana, feritas *sit* quædam et immanitas.**

2° Le subjonctif *présent* ou *aoriste* s'emploie dans une proposition indépendante[1] a) pour exprimer les diverses nuances de signification marquées en français par le verbe pouvoir ou b) pour donner à une affirmation relative au présent ou à l'avenir une forme moins absolue et plus adoucie.

a) Ex. : Cic., *de Off.*, I, 3 : **perfectum officium rectum, opinor, *vocemus*** (nous *pouvons* appeler). *De Nat. deor.* : **hic *quærat*** (se demandera *peut-être*) **quispiam.** *De Amic.*, 3 : **quis *neget*, cum illo actum esse præclare?** — T.-Live, II, 43, 10 : **adeo excellentibus ingeniis citius defuerit** (*peut* manquer) **ars qua civem regant quam qua hostem superent.**

b) Cic., *Tusc.*, V, 5, 12 : **Bruti ego judicium, pace tua *dixerim*, longe antepono tuo.** *Ib.*, III, 4, 7 : **nos hos motus perturbationes *dixerimus*** (= **ego... *dixerim***). *Brut.*, 6, 25 : **hoc sine ulla dubitatione *confirmaverim*.** *De Sen.*, 3, 8 : **fortasse *dixerit*** (il pourrait y avoir aussi ***dicat***) **quispiam.** Etc.

Remarques. — I. A la première personne du singulier, on emploie *ordinairement* le subjonctif aoriste comme subjonctif potentiel.

On trouve bien *quelquefois* le subjonctif présent.

Ex. : Cic., *p. Rosc. Am.*, 24, 68 : **pæne *dicam*...** — T.-Live, XXI, 18, 6 : **ego autem non... quærendum *censeam*** (cf. Quintilien, X, I, 101, où se trouve aussi une autre irrégularité : **at non historia *cesserit*[2] Græcis nec opponere Thucydidi Sallustium *verear***),

mais cet emploi est beaucoup plus rare et semble moins correct que l'autre.

Aux autres personnes c'est le subjonctif présent qui paraît le plus correct. Bien que Cicéron ait dit :

De Sen., 23, 83 : (**ad mortuos illos**) **me proficiscentem haud sane quis facile *retraxerit* nec tanquam Peliam *recoxerit*,**

et bien qu'on trouve assez souvent la locution **fortasse dixerit quispiam,** il n'en est pas moins vrai que, sauf à la première personne du singulier, c'est le *subjonctif présent qui est préféré* au subjonctif aoriste pour l'expression du potentiel[3].

---

1. En réalité, cette proposition n'est indépendante que parce qu'il n'y a pas de proposition conditionnelle exprimée. Logiquement c'est une proposition principale et la proposition conditionnelle est sous-entendue.
2. Voyez ce qui est dit ci-après du subjonctif employé aux personnes autres que la première du singulier.
3. Le subjonctif *aoriste* dans le sens potentiel est particulièrement fréquent chez Tacite. Voy. A. Draeger, *Ueber Syntax u. Stil des Tacitus*, 3e éd., p. 13.

II. Quelquefois on trouve aussi le subjonctif *parfait* employé avec la valeur d'un potentiel[1].

Ex. : T.-Live, VI, 14, 4 : **tum vero ego... nequiquam hac dextra Capitolium Arcemque *servaverim*, si civem commilitonemque meum... in servitutem ac vincula duci *videam*,** certes il *se trouverait* que *j'aurais sauvé* en vain le Capitole..., si je voyais jamais charger de fers et emmener en esclavage un concitoyen, un compagnon d'armes.

On voit que cette forme de phrase signifie que, si, à un moment donné, telle condition venait à se réaliser, telle ou telle action serait *une chose accomplie*, tel *résultat* se trouverait *acquis* (cf. ci-dessus, §§ 241, 243 et 278)[2].

III. Le subjonctif présent **velim** (**malim, nolim**) est employé pour exprimer un souhait dont la réalisation est encore possible (cf. ci-dessus, p. 321, n. 1).

Ex. : Plaute, *Asin.*, 811 : **emori | me *malim*, quam hæc non ejus uxori indicem.** — Cic., *ad Fam.*, XIII, 75, 1 : **quare *velim* mihi ignoscas, si... videbor...** *Brut.*, 83, 287 : **Thucydidis orationes ego laudare soleo : imitari neque possim, si velim, nec *velim* fortasse, si possim.** *Ph.*, 14, 7, 18 : ***nolim*.** Etc.

333. — Le potentiel se rencontre dans des cas où la construction semblerait exiger un autre mode que le subjonctif.

1° A la deuxième personne du singulier, le potentiel sert à rendre l'idée que le français exprime au moyen du pronom indéfini on[3].

Ex. : Cic., *de Amic.*, 17, 64 : **ubi... istum *invenias*** (où *trouverait-on*) **qui honorem amici anteponat suo.** *De Sen.*, 19, 69 : **tantum remanet quod virtute et recte factis *consecutus sis*** (= **quod... quis *consecutus est***). *De Orat.*, III, 52, 201 :

---

1. Le subjonctif **scripserim** peut en effet avoir deux sens (cf. ci-dessus, § 278) : c'est le contexte qui indique s'il faut le considérer comme un parfait ou le prendre pour un aoriste.

2. Le conditionnel passé français peut avoir le même sens que ce parfait du subjonctif latin dans une phrase comme : « Si je venais à être chargé de cette affaire, je l'*aurais* bien vite *terminée*. »

3. Cf. Kühner, *ausf. Gramm. d. lat. Spr.*, II, p. 480. C'est Madvig qui a eu le mérite de mettre en lumière cet emploi particulier de la deuxième pers. du sing. du potentiel, mais il faut signaler les objections que reprennent aujourd'hui E. Hoffmann (*das Modusgesetz im lateinischen Zeitsatze*, Vienne, 1891) et H. Blase (*der Konjunktiv des Præsens im Bedingungssatze*, dans l'*Archiv*. de Wœlfflin, t. IX, p. 19 et suiv.). Ces savants font remarquer que les trois personnes du verbe peuvent servir à l'expression de l'indétermination et ils insistent surtout sur ce point qu'on trouve aussi la deuxième pers. du sing. de l'indicatif présent, citant Appius Claudius (**amicum cum *vides, obliviscere* miserias**), Publilius Syrus (v. 52 : **bis *peccas*, cum peccanti obsequium *adcommodas***), Horace (*Sat.*, II, 3, 131 : **cum laqueo uxorem *interimis* matremque veneno | incolumi capite *es***). H. Blase oppose encore deux phrases de Cicéron à la théorie de Madvig (*de Fin.*, III, 70 : **etenim nec justitia nec amicitia esse omnino poterunt, nisi ipsæ per se *expetuntur*** et *de Off.*, III, 118 : **nec comitas esse potest, non plus quam amicitia, si hæc non per se *expetantur* sed ad voluptatem utilitamve referantur**). De ces divers passages Blase conclut d'abord que la question de l'indétermination du sujet est liée non au mode, mais à la personne ou à la voix du verbe et ensuite que « on » n'est jamais rendu par la deuxième personne du subjonctif, si le sens général de la phrase ne comporte pas l'emploi du potentiel. Sans vouloir entrer dans l'examen minutieux que mériterait cette nouvelle théorie, je me contenterai de demander si elle suffit à rendre compte de Cic., *de Off.*, III, 13, 57 : **neque enim id est celare, *quicquid reticeas*.**

quibuscumque verbis uti *velis* (= quibuscumque verbis uti *volumus*). *De Sen.*, 7, 21 : At memoria minuitur. — Credo, nisi eam *exerceas* (= nisi quis eam *exercet*) aut etiam si *sis* (= si quis *est*) natura tardior. — Sall., *Jug.*, 31, 28 : bonus... segnior fit, ubi *neglegas* (= ubi neglegitur). Etc.

2° En dehors de ce cas particulier, la nécessité de rendre l'idée de *possibilité* oblige souvent à employer le potentiel dans des propositions, qui, sans cette raison, seraient à l'indicatif.

Ex. : ***Dicas,*** on dira, ***credas,*** on pourra croire, ***putes,*** on pourra penser. — Tér., *Ad.*, 162 sq. : **tu *quod* te posterius *purges*** (quant à ceci que tu *pourras* plus tard chercher à t'excuser) **...hujus non faciam** (cf. ci-dessus, § 125, 3°, c, Rem. I, p. 155). — Cic., *in Verr.*, II, 5, 68, 175 : ***quod* enim... *cogites*...,** quant à ceci que tu *pourras* penser. . *Orat.*, 55, 183 : **quanquam etiam, a modis quibusdam cantu remoto, soluta *videatur* oratio** (*peut* paraître de la prose). — T.-Live, I, 1 : **etsi eum, qui profiteri ausus sit perscripturum se res omnes Romanas in partibus singulis fatigari minime *conveniat*** (il ne sied *peut-être* pas...). Etc.

334. — Potentiel du passé. — Le subjonctif latin possédant un véritable passé (cf. ci-dessus, § 279, 2°), peut, contrairement à ce qui a lieu en grec, signifier à l'aide de l'imparfait ou du plus-que-parfait du subjonctif que la possibilité se rapporte au passé[1].

Ex. : ***Crederes,*** on *pouvait* croire. **Quis *crederet?*** Qui *pouvait* croire? — Cic., *de imp. Cn. Pomp.*, 11, 31 : **hoc tantum bellum quis unquam *arbitraretur*... ab uno imperatore confici posse?** *De Fin.*, II, 17 : **poterat Sextilius impune negare : quis enim *redargueret?*[2]**. *In Verr.*, II, 3, 12, 30 : **quod *esset* judicium?** quelle espèce de jugement cela *pouvait*-il être? — T.-Live,

1. Le grec rend cette idée par les temps passés de l'indicatif avec ἄν. Cf. ci-dessus, § 302, 1° Ce serait une erreur de croire avec Kühner (*ausf. Gramm. d. lat. Spr.*, § 46, 3 b, p. 136) que des expressions comme γνοίης ἄν, ἴδοις ἄν, φαίης ἄν, etc., sont des équivalents exacts des locutions latines **cerneres, diceres,** etc. Celles-ci appartiennent bien au potentiel du passé, mais celles-là sont proprement au potentiel du présent. Cela étant, il peut sembler illogique que nous traitions ici du potentiel passé, puisque, dans cet emploi particulier, le subjonctif latin ne correspond pas à l'optatif grec, mais à l'indicatif d'un temps historique accompagné de ἄν. Toutefois, nous avons pensé qu'il suffisait de signaler ce désaccord et que, d'autre part, il y avait intérêt à ne pas séparer les diverses constructions où le subjonctif latin exprime l'idée de possibilité.

2. Cette phrase montre très bien l'usage suivi par les Latins pour l'expression de l'idée de *possibilité* : quand elle est rendue au moyen du verbe **possum**, on applique les règles qui ont été données ci-dessus, § 292, 2°, **b** ; quand on ne juge pas nécessaire de se servir du verbe **possum**, on emploie une des formes

XXX, 10, 3 : **qui enim *restitissent...?*** Comment *pouvaient*-ils résister ?

Remarques. — I. Le potentiel du passé s'emploie surtout :

1° Dans les propositions interrogatives avec **quis** (voy. les exemples ci-dessus).

2° A la deuxième personne du singulier pour exprimer l'idée du français on.

Ex. : ***Crederes,*** on *pouvait* croire, ***putares,*** on *pouvait* penser, ***scires,*** on *pouvait* savoir, ***diceres,*** on *pouvait* dire, ***videres, cerneres,*** on *pouvait* voir, distinguer, etc.

II. Les poètes remplacent quelquefois le potentiel du passé par le potentiel du *présent :* c'est que par imagination ils croient assister aux événements passés qu'ils rappellent.

Ex. : Virg., *Én.*, IV, 401 : **migrantes *cernas***[1].

III. Le potentiel du passé peut aussi se rencontrer dans des propositions où l'on attendrait l'indicatif, s'il n'était pas nécessaire d'exprimer l'idée de possibilité.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 4, 40, 86 : **vix erat hoc plane imperatum, cum illum spoliatum stipatumque lictoribus *videres,*** à peine cet ordre venait-il d'être donné, qu'on *pouvait* voir cet homme dépouillé et entouré de licteurs.

B. — Subjonctif optatif.

335. — Subjonctif exprimant un souhait. — A l'optatif grec employé pour exprimer un souhait (cf. ci-dessus, § 317) correspond le subjonctif latin.

Le *présent* s'emploie quand le souhait est encore réalisable, le *parfait* se dit d'une action entièrement accomplie.

La négation employée est **ne**.

Ex. : Plaute, *Asin.*, 46 : **di tibi *dent* quæcumque optes,** les dieux t'*accordent* tout ce que tu peux souhaiter! — Cic., *p. Mil.*, 34, 93 : ***valeant* cives mei, *valeant! sint* incolumes, *sint* florentes, *sint* beati! *stet* hæc urbs præclara mihique patria carissima!** — Virg., *Én.*, VI, 62 : **hac Trojana tenus *fuerit* fortuna *secuta!*** fassent les Dieux que la fortune Troyenne ne nous *ait suivis* que jusqu'ici!

---

du potentiel : ici c'est l'imparfait, parce que la possibilité de faire l'action se rapporte au passé ; si elle se rapportait au présent, on emploierait le présent du subjonctif.

Ex. : ***Possum* impune negare : quis enim *redarguat ?*** « Je pourrais (actuellement) nier : en effet, qui pourrait me réfuter ? »

1. C'est ainsi qu'en grec, on trouve l'optatif avec ἄν (κε, κεν) employé par les poètes au lieu de l'imparfait ou (plus ordinairement) de l'aoriste avec ἄν dans une proposition indépendante.

Ex. : Hom., *Il.*, III, 220 : **φαίης κε** (cf. XV, 697) = ***diceres***. Cf. *Il.*, IV, 429 ; XVII, 366 : οὐδέ **κε φαίης**. — *Il.*, IV, 223 : οὐκ **ἄν... ἴδοις**. V, 85 : οὐκ **ἄν γνοίης**. — *Od.*, VII, 293 : οὐκ **ἄν ἔλποιο**, « tu n'aurais pas espéré. »

De même dans Hérodote,

I, 70 : τάχα δὲ **ἄν** καὶ οἱ ἀποδόμενοι **λέγοιεν** (« pouvaient dire », conjecture sur le passé) ὡς ἀπαιρεθείησαν ὑπὸ Σαμίων. Cf. VIII, 136, etc.

Mais c'est à tort que Koch (*Gramm. gr.*, § 105, 5, Rem. II) cite l'exemple d'Hérodote, I, 2 : Ἑλλήνων τινάς φασι... ἁρπάσαι Εὐρώπην· **εἴησαν** δ' ἂν οὗτοι Κρῆτες. Le sens véritable est celui-ci : « on *peut admettre* qu'il s'agit ici de Crétois. » Le présent du potentiel est donc tout naturel dans cette réflexion de l'historien.

REMARQUES. — I. L'expression du souhait peut être rendue plus vive par l'emploi d'un mot exclamatif.

1° Dans la langue archaïque on se servait de **ut**, dans la langue classique on emploie ordinairement **utinam** avec le subjonctif présent[1].

Ex. : PLAUTE, *Pœn.*, IV, 2, 90 : ***valeas* beneque *ut sit* tibi** ! — TÉR., *Eun.*, 302 : ***ut* illum di deæque senium *perdant!*** — HOR., *Sat.*, II, 1, 43 : ***ut pereat*... telum** ! — APUL., *de Mag.*, 46 : ***ut producant !***

ENN., *Hecub.*, *fr.* 7 : ***utinam* mortem obpetam** ! —PLAUT., *Asin.*, 841 : ***utinam*, male qui mihi volunt, sic *redeant.*** — CIC., *de Nat. deor.*, I, 32, 91 : ***utinam* tam facile vera invenire *possim* quam falsa convincere** ! Etc.

La négation employée est **ne**. Par exception on trouve **non**.

Ex. : QUINTILIEN, *Inst. orat.*, IX, 3, 1 : ***utinamque non* pejora *vincant***[2].

2° Dans la langue poétique on trouve *quelquefois* l'expression **o si**[3] (cf. en grec εἴθε, εἰ γάρ avec l'optatif) accompagnée du subjonctif présent.

Ex. : VIRG., *Én.*, VIII, 560 : ***o* mihi præteritos *referat si* Juppiter annos** ! — HOR., *Sat.*, II, 6, 8 sq. : ***o si* angulus ille | proximus *accedat,* qui nunc denormat agellum.**

La négation employée est **non**[4].

II. Comme en grec οὕτως... ὡς... (cf. ci-dessus, § 317, 2°, REM.), de même en latin **ita** (ou **sic** chez les poètes) placé à côté d'un subjonctif de souhait et suivi d'une proposition avec **ut** (*exprimée ou sous-entendue*) sert à restreindre le souhait que l'on forme au cas où telle condition se trouvera remplie.

Ex. : TÉR., *Heaut.*, 686 : ***ita* me di *ament, ut* ego nunc non tam meapte causa | lætor quam illius...** — CIC., *in Verr.*, II, 5, 14, 35 : ***ita* mihi salva re publica vobiscum perfrui *liceat, ut* ego non atrocitate animi moveor, sed singulari quadam humanitate et misericordia** (cf. *in Cat.*, 4, 6, 11 ; *ad Att.*, V, 15, 2, etc.). *Ad Fam.*, XVI, 20 : **sollicitat** (***ita vivam***[5] !) **me tua, mi Tiro, valetudo.** — VIRG., *Égl.*, 9, 31 sq. : ***sic* cytiso pastæ *distendant* ubera vaccæ ! Incipe si quid habes**[6]...

---

1. La forme primitive de **ut** étant **uti**, on peut considérer **utinam** comme un mot composé de **uti** et de la particule **nam**, qui entre aussi dans la composition du pronom **quisnam**.

2. Cet emploi de **non** peut paraître logique, si l'on songe à l'origine probable de ces constructions. En effet, le sens primitif de **ut** (et de **qui**, employé avec la même valeur dans l'ancienne langue) est le sens interrogatif : « comment... ? » Dès lors, la phrase suivante : ***ut*** (ou ***qui***) **illum Di *perduint*** (= **perdant**) ! peut être rendue littéralement par : « *Comment* pourrait-il bien arriver que les dieux le fassent périr ? » Suppléez : « Je serais bien heureux que cela arrivât. » Le subjonctif serait donc, dans cette hypothèse, un véritable potentiel : or, on sait qu'avec le potentiel la négation est **non**. Voy. ci-dessus p. 329, n. 1.

3. Ou bien **si** tout seul : cf. VIRG., *Én.*, VI, 187.

4. Cet emploi s'explique par la même raison que ci-dessus (n. 2). En effet, la proposition exprimant le souhait peut être considérée comme une proposition conditionnelle au potentiel se rattachant à une proposition principale sous-entendue. ***Si* nunc se nobis ille aureus arbore ramus | *ostendat*** (VIRG., *Én.*, VI 187) équivaut à **quam felix sim, si se... ostendat** !

5. *Littéralement :* « puissé-je ne vivre *que dans la mesure où* ce que je vais dire est vrai ! »

6. *Littéralement :* « Puissent les vaches... n'avoir leurs mamelles gonflées de lait *que dans la mesure où* tu auras fait ce que je vais te demander ! Commence, si tu as quelque chose à me chanter. »

336. — Subjonctif exprimant un regret. — Le latin ayant un subjonctif passé peut exprimer un *regret* sur ce que telle chose n'a pas eu lieu ou n'a pas lieu; en d'autres termes, un souhait *qui n'est plus réalisable*[1].

1° L'emploi d'un temps passé du subjonctif sans aucune particule paraît très rare. Cependant on trouve :

Cic., *ad Att.*, XI, 23, 1 : **modo *valeres!*** si seulement tu étais bien portant!

2° Mais la construction la plus ordinaire consiste à employer **utinam** avec l'*imparfait* ou le *plus-que-parfait* du subjonctif.

Ex. : Plaute, *Capt.*, 537 : ***utinam* te di prius *perderent!*** — Tér., *Phorm.*, 157 : **quod *utinam ne* Phormioni id suadere in mentem *incidisset!*** — Cic., *Tusc.*, V, 22, 63 : ***utinam* ego tertius vobis amicus adscriberer!** *Plût aux dieux* que je *fusse admis* en tiers dans votre amitié (mais, hélas! je ne le suis pas). *De Off.*, II, 1, 3 : ***utinam* res publica *stetisset* nec in homines evertendarum rerum cupidos *incidisset!*** *Plût aux dieux* que l'État *fût demeuré* solide et ne *fût pas tombé* entre les mains de gens désireux de tout détruire!

3° On rencontre aussi *quelquefois* **si** avec un temps passé du subjonctif.

Ex. : Cic., *p. Flacc.*, 7, 15 : **o morem præclarum disciplinamque quam a majoribus accepimus *si* quidem *teneremus!* Sed, nescio quo pacto, jam de manibus elabitur.**

Remarque. — On voit, par ces divers exemples, qu'en général, le latin emploie l'imparfait du subjonctif dans les cas où le français se sert de plût au ciel avec l'imparfait du subjonctif, et qu'il met le plus-que-parfait du subjonctif là où le français emploierait plût au ciel avec le plus-que-parfait du subjonctif.

G. — Subjonctif latin exprimant l'irréel.

337. — Dans le cas où le grec emploie les temps passés de l'indicatif avec ἄν, le latin se sert de l'*imparfait* ou du *plus-que-parfait du subjonctif*, pour signifier que l'action marquée par le verbe *aurait lieu* ou bien qu'elle *aurait eu lieu*, si la condition dont elle dépend se trouvait ou bien s'était trouvée remplie (cf. ci-dessus, § 302, 3°).

1. Ici encore (cf. ci-dessus, p. 334, n. 1), le subjonctif latin ne correspond pas à l'optatif grec, puisque le grec classique se sert, en pareil cas, de l'imparfait ou de l'aoriste de l'indicatif avec εἴθε ou εἰ γάρ. Mais il a paru convenable, comme ci-dessus, de ne pas séparer ce qui, au point de vue du sens, doit être uni. D'ailleurs, Homère emploie *quelquefois* l'optatif pour un souhait non accompli dans le présent.

Ex. : *Od.*, XVIII, 79 : νῦν μὲν μήτ' **εἴης**, βουγάϊε, μήτε **γένοιο**, « tu ne mérites ni de vivre ni d'être né » (*litt.* « tu ne mériterais pas de vivre... »). Cf. *Il.*, VIII, 538; XIII, 825.

Ex. : **Amicum si haberem, felicem me *crederem*,** si actuellement j'avais un ami, je me *croirais* (*actuellement*) heureux (mais je n'en ai pas et je ne puis me croire heureux). **Amicum si habuissem, felix *fuissem*,** si j'avais eu un ami, j'*aurais été* heureux (mais je n'en ai jamais eu et je n'ai pas été heureux)[1].

REMARQUES. — I. Quand il est employé pour exprimer l'irréel, le *plus-que-parfait* du subjonctif latin correspond toujours au conditionnel passé français employé réellement en parlant du passé.

Mais l'*imparfait* du subjonctif latin employé pour exprimer l'irréel correspond tantôt à notre conditionnel présent employé réellement en parlant du présent, tantôt à notre conditionnel passé employé réellement en parlant du passé.

Ainsi, suivant le sens général du passage, une phrase comme **amicum si haberem felix *essem*** pourra signifier si (*à l'heure qu'il est*) j'avais un ami, je *serais actuellement* heureux, ou bien : si à (*ce moment*-là) j'avais eu un ami j'*aurais été* heureux.

En d'autres termes, si la phrase, au lieu d'exprimer une hypothèse contraire à la réalité, servait à constater un fait, le plus-que-parfait du subjonctif serait remplacé par l'*aoriste*, au contraire l'imparfait du subjonctif serait remplacé par le *présent* ou par l'*imparfait* de l'indicatif.

Ainsi la phrase **amicum si *habuissem* felix *fuissem*** aurait pour contre-partie : **sed amicum nunquam *habui* neque felix *fui*** et la phrase **amicum si *haberem* felix *essem*** aurait pour contre-partie, selon les cas, tantôt : **sed amicum non *habeo* neque felix *sum*,** tantôt **sed amicum non *habebam* neque felix *eram*.**

Il suit de là que la phrase : si j'*avais pu* le faire (ce que je n'ai pas pu), je l'*eusse* fait, se rendra en latin de *quatre* manières différentes, selon la nuance qu'il s'agira d'exprimer.

1° **Si *potuissem*, id *fecissem*** (entendez : **id non *feci*, quia non *potui***).

2° **Si *possem*, id *fecissem*** (entendez : **id non *feci*, quia non *poteram***).

3° **Si *possem*, id *facerem*** (entendez : **id non *faciebam*, quia non *poteram***).

4° **Id si unquam facere *potuissem*, tunc certe *facerem*** (entendez : **id tunc non *faciebam*, quia nunquam facere *potui***).

Ces observations serviront à faire comprendre plus tard la construction du subjonctif latin dans une phrase conditionnelle exprimant *une hypothèse contraire à la réalité*.

II. L'usage a attribué à l'imparfait du subjonctif, **vellem (mallem, nollem)**[2] un sens particulier : il signifie en effet qu'on veut présenter un souhait comme n'étant plus réalisable et, par conséquent, exprime plutôt un *regret* qu'un souhait véritable.

Ex. : PLAUTE, *Pseud.*, 309 : **ego te vivom salvomque *vellem*** (sur quoi Pseudolus se récrie : **eho, an *jam* mortuost?**). — TÉR., *Ad.*, 165 : ***nollem* factum.** — CIC., *Tusc.*, V, 7, 20 : **nos *vellem* præmio elicere possemus, qui nobis aliquid attulisset, quo hoc firmius crederemus.** V, 8, 21 : ***vellem* id quidem : sed habeo paulum, quod requiram.** I, 6, 12 ; **jam *mallem* Cerberum metueres, quam ista tam inconsiderate diceres,** etc.

---

1. Ici encore, il n'y a pas correspondance entre le latin et le grec ordinaire, qui en ce cas emploie ἄν avec l'indicatif. Cependant, chez Homère, on trouve quelquefois l'optatif avec ἄν dans le sens d'un irréel associé à une proposition conditionnelle qui est à un temps passé de l'indicatif.

2. Et, par analogie, à **cuperem** (Cf. CIC., *ad Att.*, IV, 16, 7).

III. Le verbe **sum** ayant deux imparfaits du subjonctif **essem** et **forem**, on rencontre au plus-que-parfait du subjonctif **amatus forem**, à côté de **amatus essem**. La périphrase **amatus essem** peut toujours s'employer, l'autre (**amatus forem**) est plus rare ; mais les propositions au mode irréel sont parmi celles où elle est autorisée[1].

G. — Infinitif.

338. — Infinitif remplaçant l'impératif[2]. — Dans le grec homérique et *quelquefois* dans le grec classique, l'infinitif (présent ou aoriste[3]) sert à exprimer une prière ou un commandement[4], ordinairement à la deuxième personne[5].

Le sujet de l'infinitif se met au nominatif : il peut être au pluriel comme au singulier.

Ex. : Hom., *Il.*, XV, 159 : πάντα τάδ' **ἀγγεῖλαι** μηδὲ ψευδάγγελος **εἶναι.** XIV, 501 : **εἰπέμεναί** μοι, Τρῶες. II, 75 : ὑμεῖς δ' ἄλλοθεν ἄλλος **ἐρητύειν** ἐπέεσσιν. — Soph., *Œd. R.*, 462 : καὶ ταῦτ' ἰὼν | εἴσω λογίζου, κἂν λάβῃς μ' ἐψευσμένον, | **φάσκειν** ἐμ' ἤδη μαντικῇ μηδὲν φρονεῖν. — Thuc., V, 9, 4 : σὺ δέ, Κλεαρίδα,... τοὺς μετὰ σαυτοῦ ἄγων αἰφνιδίως τὰς πύλας ἀνοίξας **ἐπεκθεῖν** καὶ **ἐπείγεσθαι** ὡς τάχιστα ξυμμῖξαι.

Remarques. — I. Il ne faut pas confondre cet emploi de l'infinitif précédé d'un sujet au nominatif avec celui dans lequel l'infinitif remplaçant aussi l'impératif est employé avec un sujet à l'accusatif.

Dans cette construction l'infinitif dépend en réalité d'un verbe sous-entendu (δεῖ ou χρή). C'est ce qu'on voit déjà dans Homère (*Il.*, III, 285), sur une inscription citée par Xénophon (*Anab.*, V, 3, 13) et sur une foule d'autres inscriptions[6].

II. Homère et les poètes se servent quelquefois aussi de l'infinitif pour exprimer un *souhait;* cet infinitif dépend sans doute de δός sous-entendu, quand il est employé avec un sujet à l'accusatif.

Ex. : Hom., *Il.*, VII, 179 : Ζεῦ πάτερ, ἢ Αἴαντα **λαχεῖν** ἢ Τυδέος υἱόν. — Eschyle, *Sept c. Th.*, 253 : θεοὶ πολῖται, μή με δουλείας **τυχεῖν**. — Eur., *Suppl.*, 3 : Δήμητερ, **εὐδαιμονεῖν** με Θησέα τε παῖδ' ἐμόν. — Arist.,

---

1. Sur cette question, voy. O. Riemann, *Études sur... Tite-Live*, 2e éd., p. 226 et suiv.

2. Voy. R. Wagner, *der Gebrauch des imperativischen Infinitiv im Griechischen* (Beil. zum Progr. des Gymn. zu Schwerin), 1890-1, cité par B.-Delbrück, *Vergl. Syntax*, 2e partie, p. 454. Cet emploi de l'infinitif existe aussi dans le sanscrit védique, mais ce qui distingue le grec, c'est que, dans cette langue, l'infinitif remplace surtout l'impératif employé comme le serait l'impératif latin en **-to** en parlant de l'avenir.

Ex. : Hom., *Od.*, XXII, 437 : ἄρχετε νῦν νέκυας φορέειν καὶ ἄνωχθε γυναῖκας · | αὐτὰρ **ἔπειτα** θρόνους περικαλλέας... | ὕδατι... **καθαίρειν**. *Il.*, IX, 254 : τέκνον ἐμόν, κάρτος μὲν Ἀθηναίη τε καὶ Ἥρη | δώσουσ', αἴ κ' ἐθέλωσι, σὺ δὲ μεγαλήτορα θυμὸν | **ἰσχέμεν** ἐν στήθεσσιν...

3. Rarement le parfait : dans Hom., *Od.*, XIII, 307 : σὺ δὲ **τετλάμεναι** καὶ ἀνάγκῃ le parfait a le sens du présent.

4. Comparer les expressions françaises : « Disposer les troupes sur trois lignes — Donner à boire aux chevaux — Prendre les réserves disponibles — Faire suivre (sur l'adresse d'une lettre), etc. »

5. Rarement à la troisième personne. Voy. toutefois Hom., *Il.*, VI, 87-92 ; VII, 79.

6. Voy. Baunack, *Inschrift von Gortyn*, 76 ; Meister, *Dial.*, 2, 71, cités par B. Delbrück, *op. l.*, p. 454.

Acharn., 816 : Ἑρμᾶ 'μπολαῖε, τὰν γυναῖκα τὰν ἐμὰν | οὕτω μ' ἀποδόσθαι τάν τ' ἐμαυτοῦ ματέρα.

On trouve même cette construction dans la prose d'Hérodote.

Ex. : Hér., V, 105 : ὦ Ζεῦ, **ἐκγενέσθαι** μοι Ἀθηναίους τίσασθαι (cf. en français : « O! *pouvoir* me venger des Athéniens! »). IX, 48 : ὁκότεροι δ' ἂν ἡμέων νικήσωσι, τούτους τῷ ἅπαντι στρατοπέδῳ **νικᾶν**.

Mais quelquefois aussi le sujet de cet infinitif de souhait est au nominatif.

Ex. : Hom., *Od.*, 314 sqq. : αἲ γάρ... τοῖος ἐών, οἷός ἐσσι....., παῖδά τ' ἐμὴν **ἐχέμεν** καὶ ἐμὸς γαμβρὸς **καλέεσθαι** (= σὺ ἔχοις ... καὶ καλέοιο). XXIV, 376 sqq. : αἲ γὰρ οἷος Νήρικον εἷλον..., τοῖος ἐών τοι χθιζὸς **ἐφεστάμεναι** καὶ **ἀμύνειν** ἄνδρας μνηστῆρας· τῷ κε σφέων γούνατ' ἔλυσα (souhait se rapportant au passé). Cf. Eschyle, *Choéph.*, 362-366 et 368.

339. — Infinitif historique[1]. — Dans les récits, le latin emploie l'infinitif pour marquer la suite rapide des événements[2] : il n'y a rien de semblable en grec ni dans aucune autre langue[4], sauf en lithuanien. Cet infinitif correspond, en latin, à l'imparfait de l'indicatif avec lequel il alterne d'ailleurs plus souvent qu'avec l'aoriste ou le présent historique[3].

Ex. : Tér., *Hec.*, 181-3 : **si quando ad eam accesserat | confabulatum *fugere* e conspectu ilico, | videre *nolle*,** elle se *sauvait*... elle *refusait* de la voir. — T.-Live, XXII, 42, 4 : **et consul alter velut unus turbæ militaris *erat*, Paulus etiam atque etiam *dicere* providendum præcavendumque esse.** — Sall., *Cat.*, 12, 4-5 : **verum illi delubra deorum pietate, domos suas gloria decorabant. At hi contra... omnia ea sociis *adimere* quæ fortissumi viri victores reliquerant.** Etc.

---

1. Voyez un intéressant article de Wœlfflin, *die Entwicklung des Infinitivus historicus* (dans l'*Archiv...*, t. X, p. 177 sqq.).

2. On s'est demandé d'où venait cet usage, que les grammairiens latins expliquaient maladroitement par l'ellipse de **cœpi** : voy. le résumé des diverses opinions émises dans Reisig-Haase, *Vorlesungen uber latein. Sprachwissenschaft*, t. III, p. 802 de l'édition remaniée par Schmalz et Landgraf. Aucune n'est satisfaisante. Mais on lira cependant avec fruit les observations de Jolly, *Gesch. des Infinitivs*, p. 181 sqq., de Gust. Mohr, *de Infinitivo historico* (Halle, 1878) et enfin celles de J. Wackernagel, *zur Geschichte des Infinitivus historicus* (Comptes rendus des séances du Congrès des philologues tenu à Zurich en 1888, p. 276 et suiv.).

3. Pour ce qui est du français, il suffira de remarquer que ce qu'on pourrait appeler infinitif historique n'est pas la même chose que l'infinitif historique des Latins. En effet, l'emploi de la préposition *de* devant cet infinitif (« grenouilles aussitôt *de* sauter dans les ondes ») montre assez que la construction est toute différente. D'ailleurs il n'y a rien d'étonnant à ce que cet infinitif historique ne se rencontre réellement ni en français ni dans les autres langues romanes; car il semble bien que la langue latine l'a laissé perdre d'assez bonne heure. Voyez ce que disent les scolies de Berne à propos de Virgile, *Géorg.*, IV, 134 : « **carpere :** *carpebat;* infinitivo imperfecta tempora significat more veterum, ut Probus ait ». Si la construction avait été encore vivace à l'époque du grammairien, il n'aurait pas songé à l'expliquer par un archaïsme. Il serait sans doute facile de montrer que notre hypothèse est conforme à la réalité, si l'on avait à sa disposition une grammaire exacte du latin postérieur ; mais ce travail n'est pas encore fait.

4. Voyez Plaute (*Amph.*, 1110 sqq. : **circumvisere**...: ***pergunt***...; **trahere**... **ducere**... **persequi**..,), Salluste (*Cat.*, 60 : **instare**... ***resistunt***...), T.-Live (I, 42, 1 : **munire**, ***jungit***...), où l'infinitif alterne avec le présent historique. Il alterne plus rarement avec l'aoriste. Voyez cependant :

T.-Live, XXX, 42, 11 : **cum hoc tam tristi responso dimissis Macedonibus, legati Carthaginienses *vocati ;* quorum ætatibus dignitatibusque conspectis..., tum pro se quisque *dicere*...**

LIVRE DEUXIÈME

SYNTAXE DE LA PHRASE

CHAPITRE PREMIER

LA PHRASE PRIMITIVE. — JUXTAPOSITION ET COORDINATION

340. — Généralités. — La phrase peut être renfermée dans les limites d'une proposition simple, comme lorsqu'on dit : *le soleil luit pour tout le monde*, mais, le plus souvent, elle se compose d'une série de propositions coordonnées ou subordonnées qui concourent à donner à la pensée son développement complet.

A la syntaxe de la proposition simple la grammaire fait donc naturellement succéder la syntaxe de la phrase.

341. — Les propositions qui composent une phrase sont liées entre elles par des particules dont le rôle consiste à marquer avec toute la précision possible les relations signifiées déjà par le mode employé[1]. Mais cet emploi des particules suppose un état de civilisation avancé. En étudiant le langage des enfants et des peuplades à demi sauvages, on a pu légitimement conjecturer que la phrase a commencé par n'être qu'une suite de petites propositions simplement juxtaposées[2].

D'ailleurs il reste dans toutes les langues (et particulièrement en grec, comme en latin) assez de traces de l'usage primitif pour qu'on ne puisse concevoir aucun doute à cet égard.

Dans la constitution de la phrase la seconde étape a été sans doute ce qu'on appelle la coordination. Après avoir dit, par exemple : il fait beau, je sortirai, on a dû dire : il fait beau, donc je sortirai.

Enfin la coordination a conduit à la subordination : il a suffi pour cela que, voulant serrer plus étroitement le lien qui unissait les propositions, l'esprit humain ait attribué à certaines particules la valeur de conjonctions complétives, causales, finales, etc. Si l'on examine quelle est l'origine d'une phrase comme celle-ci : puisqu'il fait beau, je sortirai, on trouve que dans nos langues classiques on peut la ramener à ce type primitif : à cause de ceci il fait beau, je sortirai.

En étudiant la syntaxe de la phrase, on essaiera donc, autant que possible, de suivre les transformations progressives qu'elle a subies depuis l'origine.

---

1. Comme toutes les langues de la famille indo-européenne renferment déjà des propositions subordonnées même dans les monuments les plus antiques que nous possédons, c'est une preuve qu'elles sont déjà très loin de leurs origines, au moment très ancien pourtant où nous les saisissons.

2. Voy. K. Brugmann, *Griech. Grammatik*, § 202 ; J. H. Schmalz, *Lat. Grammatik*, § 163 (dans le *Handbuch* d'Ivan Mueller) et surtout la troisième partie (*Comment s'est formée la syntaxe*) du beau livre de M. Bréal, *Essai de Sémantique*, Paris, Hachette, 1897.

§ 1. — Syntaxe des propositions juxtaposées.

342. — **La juxtaposition au lieu de la coordination.** — Le grec ayant éprouvé de très bonne heure le besoin de marquer par des particules les diverses articulations de la pensée, il ne reste presque pas de traces dans cette langue de l'usage primitif; mais le latin nous en offre davantage. Dans Ennius, dans Plaute, dans Térence, dans la correspondance de Cicéron, en un mot dans le style archaïque et dans la langue familière, on trouve beaucoup d'exemples de la figure que les grammairiens et les rhéteurs appelaient l'*asyndeton* (ou absence de conjonction). De plus, la langue classique elle-même en présente encore quelques exemples.

REMARQUE. — Parmi les exemples qui vont suivre, il y en a quelques-uns où l'on verra que les auteurs ont tiré un effet de style de ce qui était primitivement un procédé instinctif de langage; mais cela importe peu. Puisque l'art n'a fait ici que se rapprocher de la nature, tous les exemples cités ont au moins autant de valeur les uns que les autres.

343. — 1° En latin, on peut supprimer toute conjonction copulative, quand il s'agit de relier entre eux *plus de deux termes* ou *plus de deux propositions*[1].

Ex. : CIC., *de Fin.*, I, 18, 57 : **sapienter, honeste, juste** (à côté de **sapienter, honeste, juste*que***). *In Cat.*, I, 9, 23 : ***egredere*** **cum importuna sceleratorum manu, *confer* te ad Mallium, *concita* perditos cives, *secerne* te a bonis, *infer* patriæ bellum, *exsulta* impio latrocinio**[2]. *Ib.*, 2, 1, 1 : ***abiit, excessit, evasit, erupit.*** Cf. les expressions consacrées **velitis jubeatis** (CIC., *in Pis.*, 29, 72; T.-LIVE, XXXVIII, 54, 3), **velitis jubeatisne** (T.-LIVE, XXI, 17,4), **solutus liber, dare dicare** (T.-LIVE).

2° En général, l'écrivain se sert de cette figure pour produire un effet : la phrase en devient plus rapide ou plus énergique. L'effet est rendu plus sensible encore quand un même mot se trouve répété en tête de chacune des propositions juxtaposées (*anaphore*)[3].

Ex. : CIC., *p. Arch.*, 6, 14 : **sed *pleni* omnes sunt libri, *plenæ* sapientium voces, *plena* exemplorum vetustas.** *Ad Fam.*, IX, 14, 4 : ***nihil* est, mihi crede, virtute formosius, *nihil* pulchrius, *nihil* amabilius.** — T.-LIVE, XXV, 6, 22 : ***vis* tu mari,**

1. Telle est la règle suivie par les écrivains classiques. Il est intéressant de voir qu'elle est fondée sur l'usage primitif.

2. On remarquera que tous les verbes sont ici à l'*impératif*. C'est un fait important à constater, que le latin semble avoir évité d'employer une conjonction copulative même entre *deux* impératifs (on sait pourtant qu'en général *deux* termes ou *deux* propositions doivent être unis par une conjonction). On a constaté que T.-Live dit toujours : **abi, renuntia** ; **ite, consules, redimite civitatem,** et que c'est par exception qu'il emploie **et** après l'impératif **ite** (XXXVIII, 51, 10). Voy. SCHMALZ, *Lat. Gramm.*, § 163.

3. Voy. R. KÜHNER, *ausf. lat. Gramm.*, p. 747 sq.

vis terra, vis acie, vis urbibus oppugnandis experiri virtutem ?

Remarques. — I. En grec, l'absence de conjonctions *copulatives* n'est tolérée que dans le cas dont il vient d'être question : c'est une figure dont les auteurs se servent pour donner au style plus de vivacité et d'énergie et aussi pour signifier qu'on pourrait accumuler encore plus de faits et d'expressions[1].

Ex. : Thuc., VII, 71, 4 : ἦν ἐν τῷ στρατεύματι πάντα ὁμοῦ ἀκοῦσαι, **ὀλοφυρμός, βοή, νικῶντες, κρατούμενοι, ἄλλα** ὅσα ἐν μεγάλῳ κινδύνῳ μέγα στρατόπεδον πολυειδῆ ἀναγκάζοιτο φθέγγεσθαι. — Xén., *Hell.*, IV, 3, 19 : συμβαλόντες τὰς ἀσπίδας **ἐωθοῦντο, ἐμάχοντο, ἀπέκτεινον, ἀπέθνησκον.** — Dém., XIX, 215 : **ἀναισχυντοῦσιν ἀρνοῦνται, ψεύδονται,** προφάσεις **πλάττονται,** πάντα **ποιοῦσιν** ὑπὲρ τοῦ μὴ δοῦναι δίκην. — Aristote, *Rhét.*, III, *à la fin* : **εἴρηκα, ἀκηκόατε, ἔχετε, κρίνατε** (cf. la fin du disc. de Lysias, *c. Eratosthène*)[2].

II. En grec, comme en latin, l'effet de l'asyndeton est souvent doublé par l'emploi de l'anaphore.

Ex. : Sophocle, *Œd. à Col.*, 1367 : νῦν **αἵδε** μ' ἐκσῴζουσιν, **αἵδ'** ἐμαὶ τρόφοι, | **αἵδ'** ἄνδρες, οὐ γυναῖκες, εἰς τὸ συμπονεῖν. — Xén., *Anab.*, VII, 1, 21 : **ἔχεις** πόλιν, **ἔχεις** τριήρεις, **ἔχεις** χρήματα, **ἔχεις** ἄνδρας τοσούτους. — Dém., XIX, 72 : πάντων τῶν πεπραγμένων ἐξέστη, **ὧν** ἀπήγγειλεν, **ὧν** ὑπέσχετο, **ὧν** πεφενάκικε τὴν πόλιν. Etc.[3]

III. A l'emploi de cette figure on peut rattacher les constructions suivantes :

1° Un mot employé dans une phrase précédente est reproduit dans la phrase suivante sous une autre forme ou remplacé par un synonyme. En pareil cas, la seconde phrase est simplement juxtaposée à la première.

Ex. : Xén., *Anab.*, III, 2, 33 : καὶ ὅτῳ δοκεῖ ταῦτα **ἀνατεινάτω** τὴν χεῖρα. **Ἀνέτειναν** ἅπαντες (cf. IV, 6, 21). *Ib.*, V, 6, 33 : καὶ ὅτῳ δοκεῖ... ταῦτα, **ἀράτω** τὴ χεῖρα. **Ἀνέτειναν** ἅπαντες (cf. VII, 3, 6).

2° L'idée exprimée par un mot employé dans une phrase précédente est reprise dans la phrase suivante par un mot de même racine ou de signification analogue, qui sert à l'expliquer ou à le développer, et l'on n'exprime pas la conjonction.

Ex. : Platon, *Protag.*, 340 e : καὶ εἰμί τις γελοῖος **ἰατρός· ἰώμενος** μεῖζον τὸ νόσημα ποιῶ (cf. Xén., *Anab.*, V, 4, 34 fin)[4].

---

1. Voy. Krüger, *Gr. Sprachlehre*, § 59, 1, 1 ; 5. Ce qui était l'effet de la naïveté des premiers temps est devenu en grec un procédé de rhétorique.

2. On peut citer aussi le passage où, dans un langage inspiré, Platon parle de l'amour :

Banq., 197 d : ἐν ἑορταῖς, ἐν χοροῖς, ἐν θυσίαις (Ἔρως) γιγνόμενος ἡγεμών·... φιλόδωρος εὐμενείας, ἄδωρος δυσμενείας, ἵλεως ἀγαθοῖς, θεατὸς σοφοῖς, ἀγαστὸς θεοῖς, ζηλωτὸς ἀμοίροις, κτητὸς εὐμοίροις, τρυφῆς, ἁβρότητος, χλιδῆς, χαρίτων, ἱμέρου, πόθου πατήρ, ἐπιμελὴς ἀγαθῶν, ἀμελὴς κακῶν...

3. Ces particularités sont naturellement plus fréquentes encore dans le style poétique, plus animé que celui de la prose. Les exemples abondent chez les Lyriques, chez les Comiques et même chez les Tragiques, mais aussi déjà chez Homère. Voy. Krüger, *Gr. Sprachl.*, 2e partie, § 59, 1, 1 sqq. p. 128-133.

4. Chez les poètes, on trouve fréquemment une même pensée exprimée en termes différents dans deux propositions simplement juxtaposées.

Ex. : Pindare, *Ol.*, 1, 52 : ἐμοὶ δ' ἄπορα γαστρίμαργον μακάρων τίν' εἰπεῖν· ἀφίσταμαι. *Ib.*, 9, 40 : μὴ νῦν λαλάγει τὰ τοιαῦτ'· ἔα πόλεμον μάχαν τε πᾶσαν χωρὶς ἀθανάτων. — Soph., *Trach.*, 1082 sq. : ἔθαλψεν ἄτης σπασμὸς ἀρτίως ὅδ' αὖ, | διῆξε πλευρῶν (cf. *ib.*, 210 sqq. *Phil.*, 304).

344. — En latin, avec **jam**, déjà, **vix**, à peine, **nondum**, ne... pas encore, l'emploi d'une proposition coordonnée commençant par **et**[1] est souvent dans la langue de la conversation remplacé par la simple juxtaposition.

Ex : Cic., *ad Att.*, II, 15, 3 : ***nondum*** **plane ingemueram** : « **Salve,** ***inquit*** **Arrius.** » Tér., *Phorm.*, 594 : ***vixdum*** **dimidium dixeram** : ***intellexerat.*** Etc.

345. — Les Grecs juxtaposent souvent deux ou plusieurs propositions participiales sans les unir même par la simple conjonction καί. Mais il faut distinguer deux cas[2].

1° Les participes s'opposent entre eux, ou bien le dernier renchérit sur les autres : ce cas n'est fréquent que chez Homère.

Ex. : *Il.*, VIII, 231 sq. : **ἔσθοντες** κρέα πολλὰ βοῶν ὀρθοκραιράων, | **πίνοντες** κρητῆρας ἐπιστεφέας οἴνοιο (opposition). *Od.*, XII sq. : αὐτοῦ δ' εἰνὶ θύρῃσι κατήσθιε **κεκλήγοντας**, | χεῖρας ἐμοὶ **ὀρέγοντας** (gradation). Etc.

2° Les participes ne sont pas opposés l'un à l'autre, mais, comme ils ne sont pas dans le même rapport avec le verbe principal, il serait *illogique* de les coordonner : ce cas est fréquent non seulement chez Homère et chez les poètes, mais aussi chez les prosateurs.

Ex. : Hom., *Il.*, XVIII, 259 : χαίρεσκον... **ἰαύων**, | **ἐλπόμενος** νῆας αἱρήσεμεν... (*c.-à-d.* je passais les nuits avec joie, parce que j'espérais...). — Platon, *Théét.*, 180 e : κατὰ σμικρὸν γὰρ **προϊόντες** λελήθαμεν ἀμφοτέρων εἰς τὸ μέσον **πεπτωκότες**, en avançant peu à peu, nous sommes tombés à notre insu entre les deux camps opposés.

Hom., *Od.*, V, 374 : αὐτὸς δὲ πρηνὴς ἁλὶ κάππεσε, χεῖρε **πετάσσας** | νηχέμεναι **μεμαώς**... (il étendit les bras impatient de nager). — Soph., *Phil.*, 410 sq. : εἰ **παρὼν** | Αἴας ὁ μείζων ταῦθ' **ὁρῶν** ἠνείχετο, (ce qui m'étonne) c'est qu'Ajax, s'il était là, pût (ait pu) supporter cette vue. — Xén., *An.*, I, 1, 7 : ὁ Κῦρος **ὑπολαβὼν** τοὺς φεύγοντας **συλλέξας** στράτευμα ἐπολιόρκει Μίλητον, *Cyrus, ex receptis exsulibus collecto exercitu, Miletum obsidebat*[3].

---

1. Ce tour d'ailleurs n'est pas correct ; la langue classique emploie **cum** (et non **et**) en pareil cas.

2. Voy. R. Kühner, *ausf. Gramm. der gr. Spr.*, § 492, p. 660 sq. pour les exemples, mais non pour les explications qu'il en donne.

3. Les prosateurs emploient naturellement ce tour, quand les participes tiennent la place de propositions ou de compléments.

Ex. : Plat., *Apol.*, 31 a : ὑμεῖς δ' ἴσως τάχ' ἂν **ἀχθόμενοι**, ὥσπερ οἱ νυστάζοντες ἐγειρόμενοι, **κρούσαντες** ἄν με, **πειθόμενοι** Ἀνύτῳ, ῥᾳδίως ἂν ἀποκτείναιτε. — *Phédon*, 70 a : μή... εὐθὺς **ἀπαλλαττομένη** τοῦ σώματος καὶ ἐκβαίνουσα ὥσπερ πνεῦμα ἢ καπνὸς **διασκεδασθεῖσα** οἴχηται **διαπτομένη** καὶ οὐδὲν ἔτι οὐδαμοῦ ᾖ.

Remarque. — Mais quand les participes sont entre eux dans un seul et même rapport avec le verbe principal, c'est-à-dire quand ils expriment des circonstances de même nature par rapport à l'action principale, on les unit entre eux par les particules *καί, τε... καί, δέ.*

Ex. : Xén., *Anab.*, II, 1, 8 : οὗτοι δὲ **προσελθόντες καὶ καλέσαντες** τοὺς τῶν Ἑλλήνων ἄρχοντας λέγουσιν, ὅτι κτλ.[1].

346. — Il est très rare que l'on supprime les particules *disjonctives.* On ne cite pas d'exemples en grec ; en latin, on peut produire, outre la locution consacrée **velim nolim** (cf. ci-dessus, § 327, n. 3), quelques phrases comme celles-ci :

Plaute, *Trin.*, 210 : **falsone an vero *laudent, culpent,* non flocci faciunt.** — Térence, *Heaut.*, 643 : ***melius pejus, prosit obsit,* nihil vident, nisi quod lubet.** — Phèdre, *Fab.*, 2, 2, 2 : **a feminis utcunque spoliari viros, | *ament amentur,* nempe exemplis discimus.**

347. — Plus fréquente est la suppression des particules *causales.*

1° En grec, les poètes juxtaposent parfois deux propositions dont la seconde contient la raison de la première.

Ex. : Soph., *Ph.*, 667 : θάρσει · παρέσται ταῦτά σοι καὶ θιγγάνειν | καὶ δόντι δοῦναι, κτλ. *Œd. R.*, 1061 : μή... ματεύσῃς τοῦθ' · ἅλις νοσοῦσ' ἐγώ. *Œd. à Col.*, 741 : ἱκοῦ πρὸς οἴκους · πᾶς σε Καδμείων λεὼς | καλεῖ. Etc.

2° Les poètes et les prosateurs aussi peuvent supprimer la conjonction γάρ (ou ἄρα), à savoir, c'est-à-dire, en tête d'une seconde proposition, qui explique la première.

Ex. : Hom., *Il.*, II, 217 : αἴσχιστος δὲ ἀνὴρ ὑπὸ Ἴλιον ἦλθεν · φολκὸς ἔην, χωλὸς δ' ἕτερον πόδα. — Xén., *Anab.*, III, 1, 11 : μικρὸν δ' ὕπνου λαχὼν εἶδεν ὄναρ · ἔδοξεν αὐτῷ... σκηπτὸς πεσεῖν κτλ. *Ib.*, V, 7, 2° : οἷα δὲ... διαπεπράχασιν οἱ... στρατηγοί, σκέψασθε · Ζήλαρχος μὲν... οἴχεται ἀποπλέων κτλ. (cf. *ibid.*, V, 8, 21 ; VI, 1, 8 ; *Cyr.*, VIII, 1, 6 fin ; Platon, *Lois*, 708 *b*. Etc.).

Remarques. — I. On peut rattacher à cet emploi de l'asyndète, celui qui consiste à supprimer toute particule explicative devant une comparaison qui sert à éclaircir ce qui précède[2].

---

1. Voici un exemple de Platon qui montre côte à côte les deux espèces de constructions (juxtaposition et coordination) :

Gorgias, 471 b : τὸν θεῖον **μεταπεμψάμενος... ξενίσας** καὶ **καταμεθύσας... ἐμβαλὼν** εἰς ἅμαξαν, νύκτωρ **ἐξαγαγών**, ἀπέσφαξε, « ayant fait venir son oncle, il lui donna l'hospitalité, puis l'ayant enivré il le jeta dans une charrette ; après quoi, ayant fait sortir cette charrette pendant la nuit, il le fit égorger. »

La conjonction καί réunit les deux groupes de circonstances qui ont précédé l'action, mais les circonstances indiquées dans chacun des groupes sont simplement juxtaposées et non cordonnées, parce qu'elles se complètent ou s'expliquent les unes les autres.

2. On peut rapprocher ce qui a été dit ci-dessus, § 343, Rem. III, 2°.

Ex. : Platon, *Rép.*, 557 c : κινδυνεύει καλλίστη αὕτη τῶν πολιτειῶν εἶναι· **ὥσπερ** ἱμάτιον ποικίλον... οὕτω καὶ αὕτη πᾶσιν ἤθεσι πεποικιλμένη καλλίστη ἂν φαίνοιτο (cf. *Gorg.*, 448 e).

II. De même il arrive quelquefois qu'on supprime toute particule explicative devant une proposition précédée d'une autre proposition où se trouve une expression, un pronom ou un adverbe démonstratif (τόδε, τοῦτο, ὧδε, οὕτως, etc.) qui prépare, en quelque sorte, ce qui va suivre[1].

Ex. : Hom., *Od.*, IX, 511 sq. ὅς μοι ἔφη **τάδε πάντα** τελευτήσεσθαι ὀπίσσω, | χειρῶν ἐξ 'Οδυσῆος ἁμαρτήσεσθαι ὀπωπῆς (ce devin me dit que *tout cela* s'accomplirait un jour, *à savoir* que je serais privé de la vue par les mains d'Ulysse). — Xén., *Anab.*, III, 2, 19 : **ἑνὶ μόνῳ** προέχουσιν ἡμᾶς οἱ ἱππεῖς, φεύγειν αὐτοῖς ἀσφαλέστερόν ἐστιν ἢ ἡμῖν [2].

Le relatif joue quelquefois le rôle d'un démonstratif dans cet emploi spécial.

Ex. : Thuc., VI, 11, 4 : **ὅπερ** νῦν ὑμεῖς... πεπόνθατε· διὰ τὸ... περιγεγενῆσθαι... καὶ Σικελίας ἐφίεσθε.

III. Enfin il arrive (mais très rarement) qu'on supprime toute particule explicative après τεκμήριον δέ, bien qu'en règle générale, on doive employer γάρ[3].

Ex. : Thuc., II, 50, 2 : τεκμήριον δέ· τῶν μὲν τοιούτων ὀρνίθων ἐπίλειψις σαφὴς ἐγένετο... — Xén., *Cynég.*, 5, 31 : τεκμήριον δέ, ὡς ἐλαφρόν ἐστιν· ὅταν ἀτρέμα κτλ. (cf. *Anab.*, I, 9, 29).

348. — *En latin*, on omet assez volontiers les particules *causales*.

1° On supprime quelquefois la particule **nam** (*propr.* je m'explique), devant un développement nouveau qui est comme l'explication du précédent.

Ex. : Cic., *de Off.*, I, 29, 104 : **ut pueris non omnem ludendi licentiam damus, sed eam, quæ ab honestis actionibus non sit aliena : sic in ipso joco aliquod probi ingenii lumen eluceat. *Duplex* est omnino jocandi genus...** (Cf. *Tusc.*, II, 21, 47).

2° On supprime **enim** ou **nam** assez volontiers quand la seconde proposition est l'explication naturelle de la première.

1. En pareil cas, l'usage correct demande qu'on emploie γάρ dans la seconde proposition.

Ex. : Platon, *Apol.*, 31 a : ὅτι δ' ἐγὼ τυγχάνω ὢν τοιοῦτος... **ἐνθένδε** ἂν κατανοήσαιτε· οὐ **γάρ** κτλ.

Sur toutes ces questions, voy. R. Kühner, *ausf. Gramm. d. gr. Spr.*, § 544, 1 et cf. § 546, 5 d.

2. Il ne faut pas confondre ces cas particuliers avec ceux dans lesquels la suppression de toute particule explicative est justifiée par la vivacité du mouvement et par la passion de l'orateur.

Ex. : Dém., IV, 14 : καὶ δὲ πειράσομαι λέγειν, δεηθεὶς ὑμῶν, ὦ ἄνδρες 'Αθηναῖοι, **τοσοῦτον**· ἐπειδὰν ἅπαντα ἀκούσητε, κρίνατε, μὴ πρότερον προλαμβάνετε.

3. Cf. Xén., *Banq.*, 4, 17 ; τεκμήριον δέ· θαλλοφόρους **γάρ** κτλ. Sur ce point, voy. encore Kühner, à l'endroit cité ci-dessus, n. 1.

Ex. : Cic., *p. Rosc. Am.*, 25, 70 : **supplicium in parricidas singulare excogitaverunt... : *insui* voluerunt in culleum vivos.** — T.-Live, II, 10, 12 : **grata... civitas fuit : *statua* in comitio posita, etc.**[1].

Remarque. — Comme en grec (cf. ci-dessus, p. 346, Rem. II), on supprime toute particule explicative devant une proposition précédée d'une autre proposition où se trouve un démonstratif, etc., annonçant ou préparant ce qui va suivre.

3° Enfin on supprime toute particule causale, quand on veut détacher, en quelque sorte, du contexte l'explication proposée et la produire dans toute sa force : c'est un effet de style que recherche particulièrement Salluste.

Ex. : Sall., *Cat.*, 7, 5 : **talibus viris non labos insolitus, non locus ullus asper aut arduus erat, non armatus hostis formidulosus: *virtus omnia domuerat.*** (Cf. *Cat.*, 6, 7; 17, 7; 37, 4; 43, 4; *Jug.*, 1, 4; 8, 1; 18, 6; 38, 2; 63, 6).

349. — Il peut arriver qu'il y ait intérêt à supprimer les conjonctions signifiant donc, par conséquent. En effet, quand on les exprime, c'est qu'on veut insister sur ce point que l'idée signifiée dans la proposition est une *conséquence logique* de la précédente : quand on les supprime, c'est qu'on envisage seulement le *résultat* acquis ou qu'on veut simplement résumer les idées énoncées.

1° *En grec,* il est très rare que cette figure soit employée[2]. Les prétendus exemples qu'on en cite sont contestables.

Ex. : Soph., *Œdipe roi*, 871 : μέγας ἐν τούτοις (sc. τοῖς νόμοις) θεὸς οὐδὲ γηράσκει (reprise de l'idée générale contenue dans

---

1. Il est naturel de n'exprimer aucune particule devant les propositions contenant un mot exclamatif comme **sic**, **tantus**, etc., puisque le mot exclamatif sert par lui-même de lien entre la proposition où il se trouve et celle qui précède.

Ex : Cic., *Tusc.*, IV, 37, 79 : **(Alexander) cum interemisset Clitum familiarem suum, vix a se manus abstinuit : *tanta* vis fuit pænitendi.**

Il en est de même en grec.

Ex : Eur., *Alc.*, 465 : **τοίαν** ἔλιπες θανοῦσα | μολπὰν μελέων ἀοιδοῖς.

Sur tout ceci, voy. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Spr.* (p. 754 et suiv.). D'ailleurs on lira avec profit dans le même ouvrage tout le § 177 (*Bemerkungen uber die asyndetische Verbindung der Sætzen*, où sont réunis un grand nombre d'exemples bien classés et bien interprétés : nous avons choisi les plus importants.

2. Toutefois on en trouve des exemples chez les poètes, particulièrement chez Homère et chez Pindare. Le plus souvent la proposition ainsi construite sert à exprimer le *résultat* d'un fait précédemment énoncé.

Ex. : Hom., *Il.*, XVII, 50 : δούπησεν δὲ πεσών, ἀράβησε δέ τεύχε' ἐπ' αὐτῷ. | **Αἵματι** οἱ δεύοντο κόμαι χαρίτεσσιν ὁμοῖαι. *Il.*, XXI, 350 : ὁ δ' ἐς ποταμὸν τρέψε φλόγα παμφανόωσαν · **καίοντο** πτελέαι κτλ. (Cf. XXII, 393 ; XXXIII, 15). — Pindare, *Pyth.*, 2, 49 (après le récit du supplice d'Ixion) : θεὸς ἅπαν ἐπὶ ἐλπίδεσσι τέκμαρ ἀνύεται κτλ.

Mais il arrive aussi qu'Homère et Pindare suppriment toute conjonction, même en tête d'une proposition qui exprime la *conséquence* d'une proposition précédente.

Ex. : Pindare, *Ol.*, 3, 45 : τὸ πόρσω δ' ἔστι σοφοῖς ἄβατον | κἀσόφοις · **οὔ** μιν διώξω (cf. 1, 114; *Ném.*, 4, 69). *Pyth.*, 1, 88 : πολλῶν | ταμίας ἐσσί · **πολλοὶ** μάρτυρες ἀμφοτέροις πιστοί, « tu règnes sur beaucoup d'hommes, (*et par conséquent*) tu as beaucoup de témoins de ce que tu peux dire de juste et de faux. »

la strophe on attendrait donc γάρ, et non οὖν). *El.*, 673 : τέθνηκ' Ὀρέστης· ἐν βραχεῖ ξυνθεὶς λέγω (on ne voit pas ici qu'une particule quelconque eût été à sa place). — Xén., *Mém.*, II, 3, 19 : οὐκ ἂν πολλὴ ἀμαθία εἴη... τοῖς ἐπ' ὠφελείᾳ πεποιημένοις ἐπὶ βλάβῃ χρῆσθαι; (c'est moins une conclusion qu'un jugement exprimé sur le fait précédemment énoncé). (Cf. *ib.*, III, 11, 1 : *Banq.*, 3, 9 : *Hell.*, III, 1, 26 ; *Cyr.*, IV, 4, 5.)

C'est jouer sur les mots que de dire : on supprime parfois toute conjonction *conclusive*, quand il s'agit de *conclure* une narration développée ou un long discours.

Ex. : Soph., *Ph.*, 620 : ἤκουσας, ὦ παῖ, πάντα. *Aj.*, 480 : πάντ' ἀκήκοας λόγον (cf. *El.*, 59).

Remarque. — L'omission de la conjonction s'explique d'elle-même, quand elle est remplacée par un démonstratif qui résume ce qui vient d'être dit.

Ex. : Soph., *Ant.*, 191 : **τοιοῖσδ'** ἐγὼ νόμοισι τήνδ' αὔξω πόλιν. *Ib.*, 207 : **τοιόνδ'** ἐμὸν φρόνημα. Etc. — Thuc., IV, 87 : πρὸς **ταῦτα** βουλεύεσθε (cf. I, 71, 7 : πρὸς **τάδε** βουλεύεσθε (à la fin du discours des Corinthiens). — Xén., *Ant.*, 1, 3, 20 : ἔδοξε **ταῦτα** (cf. III, 2, 38 ; 3, 20). *Mém.*, 1, 1, 9 : τοὺς **τὰ τοιαῦτα** παρὰ τῶν θεῶν πυνθανομένους ἀθέμιστα ποιεῖν ἡγεῖτο.

2° *En latin*, on supprime les conjonctions consécutives (**igitur** ou **ergo**) quand on veut résumer avec force tout un développement.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 2, 49, 120 : **quorum ex testimoniis cognoscere potuistis totā Siciliā per triennium neminem ulla in civitate senatorem factum esse gratiis, neminem, ut leges eorum sunt, suffragiis, neminem nisi istius imperio aut litteris, atque in iis omnibus senatoribus cooptandis non modo suffragia nulla fuisse, sed ne genera quidem spectata esse, ex quibus in eum ordinem cooptari liceret, *neque census neque ætates neque cetera Siculorum jura valuisse.***

ou (le plus souvent) quand on veut marquer que la proposition résume le développement précédent et en indique le résultat.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 5, 31, 82 : **itaque excogitat rem singularem : naves... removisset. *Accipit naves sociorum*,** etc. (Cf. *P. Sext.*, 31, 67 ; *de Leg. agr.*, 2, 5, 12.)

Remarque. — La particule **ergo** marquant la conclusion logique d'un développement ou d'un raisonnement ne peut être supprimée que devant une proposition qui forme en quelque sorte le couronnement d'une période.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 4, 12, 29 : **quod quia vidisti plures scire, cogitasti, si ei reddidisses, te minus habiturum, rem nihilo minus testatam futuram ; *non reddidisti*** (p. ***ergo* non reddidisti**). Cf. *De prov. cons.*, 1, 1.

350. — Les conjonctions *adversatives*, mais, cependant, au contraire, etc., ne sont ordinairement supprimées qu'*en latin*[1].

C'est un moyen de marquer avec toute la force possible l'opposition qui existe entre deux membres de phrase.

1° Le cas le plus ordinaire est celui dans lequel on oppose une proposition affirmative à une proposition négative ou réciproquement.

Ex. : Plaute, *Mil.*, 208 : **incoctum *non expromet*, bene coctum *dabit*.** — Cic., *de Amic.*, 5, 19 : **ex propinquitate benevolentia tolli *potest*, ex amicitia *non potest*** (cette figure est très fréquente chez Cicéron, cf. *de Sen.*, 23, 84; *p. Rosc. Am.*, 24, 67 ; *ad Fam.*, IX, 26, 4 ; *Tusc.*, I, 14, 31, 77 ; 48, 116 ; II, 14, 34 ; III, 17, 36 ; 18, 40 ; V, 32, 90 ; *p. Mil.*, 9, 26 ; *p. Planc.*, 24, 60 ; *p. Cluent.*, 6, 17), — T.-Live, XXII, 27, 9 : **nec se... dies imperii cum eo, *exercitum*** (*mais* ce sera l'armée) **divisurum.** Etc.

2° Mais il peut arriver que deux propositions affirmatives soient ainsi juxtaposées.

Ex. : Cés., *de B. Gall.*, I, 18, 1 : **Cæsar celeriter concilium dimittit, *Liscum*** (p. **sed Liscum**) **retinet.** — Cic., *in Verr.*, II, 3, 28, 69 : **videbant Agyrinenses, quicquid ad eos recuperatores Apronius attulisset, illum perfacile probaturum ; *condemnari*** (p. ***at* condemnari**) **cum istius invidia infamiaque malebant quam ad ejus condiciones pactionesque accedere.**

Remarque. — Cette figure s'accompagne souvent chez les auteurs qui ont souci du style d'un balancement parfait entre les termes ou les membres opposés.

Ex. : Cic., *Tusc.*, I, 45, 108 : **in Hyrcania *plebs publicos* alit canes, *optimates domesticos*.** *De Nat. deor.*, III, 36, 88 : **judicium hoc omnium mortalium est : *fortunam a deo* petendam, *a se ipso* sumendam esse sapientiam.** *Acad.*, II, 5, 15 : **Plato reliquit perfectissimam disciplinam, Peripateticos et Academicos, *nominibus differentes, re congruentes*.**

351. — En grec, et surtout en latin, on peut considérer comme un reste des constructions primitives l'emploi des parenthèses qui sont insérées dans la phrase sans faire réellement corps avec elle.

---

1. Il y a bien en grec des exemples de cette figure, mais ils sont rares et ne paraissent pas se rencontrer ailleurs que chez les poètes, en vue d'un certain effet à produire, pour rendre, par exemple, plus frappant le contraste entre deux idées, etc.

Ex. : Soph., *Ant.*, 1334 : μέλλοντα ταῦτα· **τῶν προκειμένων** τι χρὴ | πράσσειν. « cela c'est l'avenir, (*mais*) c'est du présent que tu dois t'occuper. » — *Aj.* 470 : οὐκ ἔστι ταῦτα (« c'est impossible »)· **πεῖρά** τις ζητητέα | τοιάδ', ἀφ' ἧς κτλ.

Voy. R. Kühner, *ausf. Gr. der gr. Sprache*, § 546, 4 (p. 862).

C'est ainsi qu'on rencontre *αἰτοῦμαί σε*, *οἶμαι* (Hom. *οἴω*), *οἶδα*, *εὖ ἴσθι* (*ἴστε*)[1], *δοκῶ*, *ὁρᾷς* (*ὁρᾶτε*), *φημί* — **credo, puto, reor, dico, fateor, quæso, mihi crede**, etc., intercalés dans des propositions auxquelles les unit seulement le sens.

Ex. : Xén., *Cyr.*, III, 29 : *ἀλλ', ὦ Ζεῦ μέγιστε,* **αἰτοῦμαί σε**, *δός μοι τοὺς ἐμὲ τιμῶντας νικῆσαι εὖ ποιοῦντα.*

Arist., *Plut.*, 216 : *ἐγὼ γάρ,* **εὖ τοῦτ' ἴσθι**. *κἂν δῇ μ' ἀποθανεῖν, | αὐτὸς διαπράξω ταῦτα.* *Thesm.*, 496 : *ταῦθ'* **ὁρᾷς**, | *οὐπώποτ' εἶπεν.*

Tér., *Ad.*, 101 : **non est flagitium, *mihi crede*[2], adulescentulum | scortari.** — Cic., *Tusc.*, I, 36, 87 : **hæc, *opinor*, incommoda sunt carentis** (cf. 38, 92). 39, 94 : **nam, *reor*, nullis**, etc.). — Vatin., ap. Cic., *ad Fam.*, V, 9, 1 : **non, *puto*, repudiabis.** — Cic., *in Verr.*, II, 4, 47, 105 : **ad ea, quæ dicturus sum, reficite vos, *quæso*, judices.** *Ad Att.*, VIII, 13, 3 : **Attica mea, *obsecro te*, quid agit?**

Remarques. — I. C'est à des propositions du même genre qu'on a affaire dans les expressions **amabo** ou **amabo te** si fréquemment employées dans la langue familière sous forme de parenthèses.

II. On trouve souvent chez T.-Live des phrases entières intercalées dans d'autres phrases sous forme de parenthèses sans aucune conjonction de liaison ; de même chez Pline le Jeune et chez Tacite. C'est encore un reste de la syntaxe primitive, qui se contentait de juxtaposer les propositions.

Mais il arrive aussi que ces parenthèses sont rattachées au reste de la phrase par une particule. Salluste est le premier qui ait employé **et** (cf. *Jug.*, 52 : ***et* jam die vesper erat**) ; T.-Live en offre de nombreux exemples ; Virgile se sert de **neque** (*Égl.*, 3, 102) ; Cicéron, T.-Live et Pétrone emploient **autem** ; on trouve **nam** déjà chez Térence, puis chez Cicéron, Salluste et Sénèque, **namque** chez Virgile, chez T.-Live et leurs imitateurs Q.-Curce, Pline le Jeune et les écrivains postérieurs, **enim**, chez Cicéron, T.-Live, Q.-Curce, Pline, etc., **etenim** (mais rarement) chez Cicéron, T.-Live et Ovide, enfin **sed** chez Pétrone[3].

352. — La juxtaposition, au lieu de la subordination. — On doit considérer aussi comme un vestige de la syntaxe primitive l'emploi de la juxtaposition au lieu de la subordination[4].

---

1. Quant à (εὖ) οἶδ' ὅτι, cette locution constituait, *à l'origine*, une proposition liée au reste de la phrase par la conjonction ὅτι. Mais, dans l'usage, ὅτι a perdu sa valeur propre de conjonction (cf. δηλονότι) et n'a plus aucune influence sur la construction de la phrase, qui dès lors se comporte comme elle se comporterait avec οἶδα tout seul.

Ex. : Plat., *Apol.*, 37 b : ἀντὶ τούτου δὴ ἕλωμαι ὧν εὖ οἶδ' ὅτι κακῶν ὄντων ; (par attr., au lieu de ἕλωμαί τι τούτων, ἃ εὖ οἶδα, ὅτι κακά ἐστιν). — Dém., IX, 1 : καὶ πάντων **οἶδ' ὅτι** φησάντων γ' ἄν (par attr., pour καὶ οἶδ' ὅτι πάντες φήσαιέν γ' ἄν).

2. Il ne faut pas confondre cet emploi de **mihi crede**, *qui forme une parenthèse*, avec celui dont il sera question plus loin, § 352, 2 a.

3. Cf. Schmalz, *Lat. Gramm.*, § 164.

4. Il semble que quelques-uns des exemples cités au paragraphe précédent pourraient être placés ici. Mais il faut considérer que les passages rapportés ci-dessus ne sont pas tout à fait semblables à ceux qui vont être cités. Tout à l'heure il s'agissait de parenthèses, c'est-à-dire de membres de phrases qui peuvent se détacher de l'ensemble ; il s'agit maintenant de termes qui dominent toute la phrase et la subordonnent.

1° *En grec*, on ne peut citer qu'un très petit nombre d'exemples de cette construction.

a) Les poètes comiques et même Euripide emploient souvent les expressions πῶς δοκεῖς ; πόσον δοκεῖς ; πῶς οἴει ; qu'en pensez-vous ? avec la valeur d'une proposition signifiant au delà de ce qu'on peut exprimer ou c'est à peine croyable.

Ex. : Aristoph., *Acharn.*, 24 : ὠστιοῦνται, **πῶς δοκεῖς ;** | ... περὶ πρώτου ξύλου (cf. *Plut.*, 742 ; *Nuées*, 881). *Gren.*, 54 : τὴν καρδίαν ἐπάταξε **πῶς οἴει ;** σφόδρα. *Assembl. des femmes*, 399 : ὁ δῆμος ἀναβοᾷ, **πόσον δοκεῖς ;** — Eur., *Hipp.*, 446 : τοῦτον λαβοῦσα, **πῶς δοκεῖς ;** καθύβρισεν. Cf. *Héc.*, 1160. *Iph. à Aulis*, 1590.

Remarque. — Ces expressions avaient fini par prendre la valeur de véritables adverbes[1] ; mais, si l'on considère leur origine, elles remontent à l'époque où, au lieu d'être suivis d'une proposition infinitive, etc., les verbes signifiant dire, penser ou croire étaient simplement rapprochés des propositions qu'ils annonçaient.

b) A toutes les époques de la langue, le neutre des pronoms démonstratifs οὗτος, ὅδε, ἐκεῖνος sert à préparer une proposition subséquente.

Ex. : Hom., *Od.*, I, 82 : εἰ μὲν δὴ νῦν **τοῦτο** φίλον μακάρεσσι θεοῖσιν, | **νοστῆσαι Ὀδυσῆα.** IX, 3 : ἤτοι μὲν **τόδε** καλὸν **ἀκουέμεν** ἐστὶν ἀοιδοῦ τοιοῦδε... XX, 334 : σῇ **τάδε** μητρὶ... κατάλεξον, | **γήμασθαι.** — Plat., *Rép.*, 341 d : **ἐπὶ τούτῳ** πέφυκεν, **ἐπὶ τῷ** τὸ ξυμφέρον ἑκάστῳ **ζητεῖν.** *Apol.*, 35 c : οὐ γὰρ **ἐπὶ τούτῳ** κάθηται ὁ δικαστής, **ἐπὶ τῷ καταχαρίζεσθαι** τὰ δίκαια. — Xén., *Cyr.*, VIII, 7, 25 : τί γὰρ **τούτου** μακαριώτερον, **τοῦ** γῇ **μιχθῆναι ;** *Hell.*, IV, 1, 2 : ἐπορεύετο πάλαι **τούτου** ἐπιθυμῶν, **τοῦ ἀφιστάναι** τὸ ἔθνος ἀπὸ βασιλέως. — Dém., XVIII, 123 : ἐγὼ λοιδορίαν κατηγορίας **τούτῳ** διαφέρειν ἡγοῦμαι, **τῷ** τὴν μὲν κατηγορίαν ἀδικήματα **ἔχειν** κτλ.

Xén., *Banq.*, 4, 49 : **ἐκεῖνο** ἡδέως ἂν πυθοίμην, **πῶς** αὐτοὺς θεραπεύων οὕτω φίλους ἔχεις. — Plat., *Gorg.*, 474 d : τί δὲ **τόδε ;** τὰ καλά κτλ.[2].

---

1. La preuve, c'est que parfois elles sont, en quelque sorte, absorbées par la proposition principale.

Ex. : Aristoph., *Ach.*, 12 : **πῶς** τοῦτ' ἔσεισέ μοι **δοκεῖς** τὴν καρδιάν ;

Voy. R. Kühner (*ausf. gr. der gr. Spr.*, p. 873 et suiv.), qui voit dans ces expressions des parenthèses analogues à celles dont nous avons parlé ci-dessus (§ 351). Il nous a paru que le cas n'était pas tout à fait le même : ce sont bien des parenthèses, si l'on veut, mais on ne peut pas, comme les autres, les détacher de la phrase sans altérer profondément l'expression de l'idée ou plutôt du sentiment.

2. Les adverbes démonstratifs peuvent jouer le même rôle.

Ex. : Plat., *Rép.*, 618 e : αὐτὴν **ἐκεῖσε** ἄξει, **εἰς τὸ** ἀδικωτέραν γίγνεσθαι. — Xén., *Anab.*, IV, 6, 10 : ἐγὼ δ' **οὕτω** γινώσκω· εἰ μὲν ἀνάγκη κτλ.

REMARQUE. — On voit que de tous les exemples cités celui de Xénophon (*Banq.*, 4, 49) est le seul dont on puisse dire réellement qu'il reproduit la forme de la phrase primitive. Dans les autres, on trouve seulement une construction intermédiaire entre la juxtaposition simple et la subordination véritable. Néanmoins il convenait de les citer, afin de montrer que malgré la prédilection des Grecs pour la liaison étroite des propositions à l'aide des particules, il y avait encore dans leur langue, même à une époque avancée, des traces de l'état primitif[1].

c) Sur βούλει (ou βούλεσθε) suivi du subjonctif délibératif, voy. ci-dessus, § 311, REM. II (et la note).

d) Enfin on peut citer, à toutes les époques de la langue grecque, un certain nombre d'exemples où l'on trouve, sinon des propositions simplement juxtaposées, du moins des propositions dans lesquelles la subordination est remplacée par la coordination, forme intermédiaire entre la construction primitive et la construction postérieure.

α) Les particules δέ, καί ou τε remplacent quelquefois un relatif, une conjonction temporelle, etc.

EX. : HOM., *Il.*, XV, 551 : ναῖε δὲ πὰρ Πριάμῳ· ὁ **δέ** μιν τίεν ἶσα τέκεσσιν (au lieu de **ὅς** μιν τίεν). X, 185 : πολὺς δ' ὀρυμαγδὸς ἐπ' αὐτῷ | ἀνδρῶν ἠδὲ κυνῶν· ἀπό **τε** σφισὶν ὕπνος ὄλωλεν (au lieu de **οἷς** ὕπνος ἀπόλωλεν). — HÉR., I, 1 : ἐλθεῖν ἐπὶ τὴν θαλάττην... τοῦ βασιλέος θυγατέρα· τὸ **δέ** οἱ οὔνομα εἶναι... Ἰοῦν. — THUC., III, 88, 2 : οἰκοῦσι δ' ἐν μιᾷ τῶν νήσων οὐ μεγάλῃ, καλεῖται **δὲ** Λιπάρα. — XÉN., *Anab.*, I, 2, 18 : τῶν βαρβάρων φόβος πολὺς καὶ ἄλλοις, **καὶ** ἡ Κίλισσα ἔφυγεν (au lieu de καὶ τῇ Κιλίσσῃ **ἣ** ἔφυγεν).

HOM., *Il.*, VI, 147 : φύλλα τὰ μέν τ' ἄνεμος χαμάδις χέει, ἄλλα δέ θ' ὕλη | τηλεθόωσα φύει· ἔαρος **δ'** ἐπιγίγνεται ὥρη (au lieu de **ὅτε** ἔαρος ἐπιγίγνεται ὥρη). *Od.*, II, 313 : ἦ οὐχ ἅλις, ὡς τὸ πάροιθεν, ἐκείρετε πολλὰ καὶ ἐσθλὰ | κτήματ' ἐμά, μνηστῆρες, ἐγὼ **δ'** ἔτι νήπιος ἦα ; (au lieu de πάροιθεν, **ὅτε** ἐγὼ ἔτι νήπιος ἦα). *Il.*, XXII, 235 : νῦν δ' ἔτι καὶ μᾶλλον νοέω φρεσὶ τιμήσασθαι, | ὃς ἔτλης ἐμεῦ εἵνεκ', ἐπεὶ ἴδες ὀφθαλμοῖσιν, | τείχεος ἐξελθεῖν, ἄλλοι **δ'** ἔντοσθε μένουσιν (au lieu de **ἐπειδὴ** [« alors que... »] ἄλλοι ἔντοσθε μένουσιν). Etc.

β) La langue classique a même conservé et consacré cet usage particulier de la coordination dans un emploi très connu de la conjonction καί (ou de τε... καί) servant à relier des propositions dont l'une est *logiquement* subordonnée à l'autre : ἅμα... **καί**, en même temps que, aussitôt que ; ἤδη... **καί** (lat. jam...

1. D'ailleurs l'emploi du démonstratif dans ces sortes de phrases est intéressant à noter : il rappelle un fait bien connu, à savoir que dans toutes les langues ce sont les pronoms démonstratifs qui ont joué à l'origine le rôle de pronoms relatifs et de conjonctions ou particules de liaison. On peut même dire qu'au fond de tout relatif et de toute conjonction on retrouve le démonstratif. C'est ce qu'on tâchera d'établir, à l'occasion.

cum), οὔπω... **καί** (nondum... *cum*), οὐκ ἔφθασα... **καί** (vix... *cum*).

Ex. : Plat., *Cratyle*, 440 b : **ἅμα** τ' ἂν μεταπίπτοι εἰς ἄλλο εἶδος γνώσεως, **καὶ** οὐκ ἂν εἴη γνῶσις. — Xén., *Hell.*, VII, 1, 28 : καὶ **ἅμα** ταῦτ' ἔλεγε **καὶ** ἀπῄει. *An.*, II, 1, 7 : **ἤδη** τε ἦν περὶ πλήθουσαν ἀγορὰν **καὶ** ἔρχονται παρὰ βασιλέως... κήρυκες. — Isocr., IV, 86 : οἱ Λακεδαιμόνιοι **οὐκ ἔφθασαν** πυθόμενοι τὸν περὶ τὴν Ἀττικὴν πόλεμον **καὶ**... ἧκον ἡμῖν ἀμυνοῦντες[1].

Remarque. — Certains écrivains (Thucydide en particulier) juxtaposent à l'aide de καί deux idées logiquement subordonnées l'une à l'autre ; mais c'est là un procédé de style tout artificiel dont l'étude appartient moins à la grammaire historique qu'à l'histoire littéraire. Voy. R. Kühner, *ausf. Gramm. d. gr. Sprache*, § 518, 9 (p. 783 et suiv.), et sur Thucydide en particulier les réflexions de M. A. Croiset, dans l'Introduction de son édition, p. 122.

2° *En latin*, les exemples sont beaucoup plus abondants, sans doute parce que la langue façonnée assez tard par le génie des écrivains a toujours conservé quelque chose de sa rudesse ou, si l'on veut, de sa naïveté primitive.

a) Quelques formes de langage reproduisent le type primitif de la phrase.

Ex. : Cic., *ad Att.*, II, 11, 1 : ***narro*** **tibi, plane relegatus mihi videor.** Hor., *Sat.*, II, 7, 68 : ***evasti : credo,*** **metues doctusque cavebis** (au lieu de **ut** [supposé que] **evaseris, credo te doctum esse et cauturum**). — Pétr., *Satir.*, 129 : ***crede mihi***[2], **non intellego.** Etc.

b) Après les verbes signifiant dire, penser ou croire, **sentio, audio, video, cogito, intellego, opinor, credo, spero, censeo, scio, certum est** (et quelquefois aussi après **moneo**), *employés surtout à la première personne du singulier*, on trouve, surtout chez les comiques et dans la langue familière, une proposition à l'indicatif et simplement juxtaposée, au lieu de la proposition infinitive.

Ex. : Plaute, *Mil.*, 1377 : **et *sensi,* hinc sonitum fecerunt fores.** — Caton (cité par A.-Gelle, XVI, 1, 4) : ***cogitate*** **cum animis vestris, si quid vos per laborem recte feceritis, labor ille a vobis cito recedet.** — Plaute, *Pers.*, 802 : **ludos me facitis, *intellego.*** *Rud.*, 661 : ***opinor,*** **leno pugnis plectitur** (cf.

1. On voit qu'ici le grec n'est pas allé aussi loin que le latin. Cf. ci-dessus § 344.

2. Sur l'emploi de **crede *mihi*** et de ***mihi* crede**, voy. Schmalz, *Zeitschrift für Gymnasialwesen*, 1881, p. 115. Il résulte de cette étude que **crede *mihi*** est une expression de la langue familière, tandis que ***mihi* crede** se rencontre à peu près exclusivement dans le style châtié.

Hor., *Sat.*, I, 3, 53 : *Ép.*, I, 16, 78,: II, 2, 47). *Amph.*, 297 : ***credo***, misericors est (cf. *Aulul.*, II, 2, 27 : Ter., *Andr.*, 313). — Sall., *Cat.*, 52, 13 : **bene et composite C. Cæsar... de vita et morte disseruit, *credo*, falsa existumans ea, quæ de inferis memorantur.** — Cic., *in Cat.*, I, 2, 5 : **si te interfici jussero, *credo*, erit verendum mihi...** — Tér., *Heaut.*, 588 : **recte dicit, *censeo*.** — Plaute, *Capt.*, 326 : ***scio* ego, multos jam lucrum homines luculentos reddidit** (cf. *ib.*, 971). *Amph.*, 1048 : ***certumst*, intro rumpam in ædis** (cf. *Aul.*, IV, 6, 10). *Most.*, 196 : ***moneo* ego te, te ille deseret ætate et satietate**[1].

Remarque. — Quelquefois la proposition subséquente est préparée par un pronom démonstratif employé dans la proposition précédente[2].

Ex. : M. Cato, *ad Marc. filium* (Jordan, p. 77) : **et *hoc* puta vatem dixisse, quandoque ista gens suas litteras dabit, omnia corrumpet.** — Plaute, *Pseud.*, 119, sq. : **atque *hoc*... dico prius : | si neminem alium potero, tuum tangam patrem** (cf. Tér., *Heaut.*, 795 sq. ; *Adelph.*, 163 ; 346 sq. ; *Eun.*, 898 sq. ; 971 sq.). — Sénèque, *Ep.*, 115, 18 : ***hoc* tibi philosophia præstabit, quo quidem nihil majus existimo : nunquam te pænitebit tui.** Etc.

c) Très souvent chez Plaute, quelquefois chez Caton, chez Térence et chez Apulée (qui a une prédilection marquée pour les étrangetés de l'archaïsme), on rencontre **facio** et surtout **faxo** suivi de l'indicatif futur, au lieu de **ut** avec le subjonctif.

Ex. : Caton, *de Re rust.*, 145, 3 : **si viride oleum opus siet, *facito*, *accedet* oleum et sal suæ usioni, quod satis siet.** — Plaute, *Amph.*, 1107 : **magis jam *faxo* mira *dices*** (cf. *Asin.*, 131 ; 749 ; *Bacch.*, 715 ; 831 ; *Cas.*, V, 2, 23). — Tér., *Andr.*, 285 : ***faxo... insultabis*** (cf. *ib.*, 663 ; *Phorm.*, 308). — Apulée, *Mét.*, VII, 27 (à la fin) : ***senties efficiam* misero dolori naturales vires adesse.**

d) Le subjonctif seul s'emploie dans le même sens qu'une proposition avec **ut** :

α) Avec les verbes ou les expressions signifiant une manifestation de la volonté ou nécessité, obligation[3].

---

1. **Moneo** ainsi employé ne se rencontre pas ailleurs que chez Plaute ; **spero** n'est pas chez Cicéron, ni **opinor** chez Térence. Voy. Schmalz, *Lat. Gramm.*, § 209.

2. C'est le même cas qui a été vu plus haut, § 352, 1 **b**. Je ne vois pas pourquoi Kühner (*ausf. Gramm. der lat. Spr.*, § 178, 4 Anm. 2, p. 759) prétend, par un excès de subtilité, séparer ce cas du précédent, sous prétexte que la proposition annoncée par le pronom démonstratif est une simple apposition à ce pronom. Cela est vrai grammaticalement, mais n'empêche pas qu'on puisse voir dans cette construction un cas particulier de la juxtaposition.

3. C'est-à-dire avec **volo**, **nolo**, **malo**, avec l'impératif **sine**, avec **permitto**, « permettre de... » **impero**, « donner l'ordre de », **scribo**, « envoyer l'ordre de », **admoneo**, « avertir de », **hortor**, « exhorter à », **suadeo**, « conseiller de », **postulo**, **oro**, « demander, prier de... », etc., avec les impersonnels **licet**, « il est permis de... », **oportet**, « il faut que... », **necesse est**, « il est nécessaire que... », etc.

Ex. : Cic., *de Orat.*, II, 21, 88 : *volo* se *efferat* in adulescente fecunditas (cf. *de Rep.*, I, 10, 15). *P. Mur.*, 28, 59 : *nolo* accusator in judicium potentiam afferat. — T.-Live, XXII, 39, 20 : *malo* te sapiens hostis *metuat*, quam stulti cives *laudent*[1]. — T.-Live, VIII, 38, 13 : *sine* modo, sese prædā *præpediant* (cf. Virg., *En.*, II, 669 ; Hor., *Ép.*, I, 16, 70 ; 17, 32)[2]. — Sall., *Cat.*, 45, 1 : cetera, uti facto opus sit, ita *agant permittit*[3]. — Cés., *de Bell. Gall.*, IV, 28, 8 : huic *imperat*, quas possit, *adeat* civitates (cf. VII, 86, 2)[4]. — Cés., *de Bell. Gall.*, V, 46, 4 : *scribit* Labieno... cum legione ad fines Nerviorum veniat[5]. — Cic., *in Cat.*, 2, 9, 20 : eos hoc *moneo*, *desinant* furere. — Cés., *de Bell. Gall.*, V, 49, 3 : hunc *admonet*, iter caute diligenterque *faciat*. VI, 33, 5 : Labienum Treboniumque *hortatur*... ad eam diem *revertantur* (cf. *de Bell. civ.*, I, 21, 4)[6]. — Cic., *ad Att.*, III, 1 : *oro des* operam, ut me statim consequare. *Ad Fam.*, XIII, 35 : magnoque opere abs te *peto*, *cures*, etc.[7]. — Cés., *de Bell. Gall.*, IV, 16, 3 : qui *postularent*, eos... sibi *dederent* (cf. Corn. Nép., 7, 4, 1, etc.). — Cic., *p. Rosc. Am.*, 11, 31 : *licet* omnes in me terrores periculaque *impendeant* omnia, succurram (cf. Caton, *de Re rust.*, 83, etc.)[8]. — Plaute, *Pœn.*, V, 4, 74 : pro hoc mihi patronus *sim*, *necessest*. Cic., *de Fin.*, II, 35, 118 : virtus voluptatis aditus *intercludat necesse est*. *Somn. Scip.*, 7 : suis te *oportet* illecebris ipsa virtus *trahat* ad verum decus[9].

---

1. Cette dernière phrase est plus compliquée que les deux autres, à cause de l'emploie de **malo... quam...** Mais on voit que l'idée de volonté y est exprimée comme dans les deux autres par l'emploi du subjonctif seul (cf. ci-dessus, § 318). Les verbes **volo, nolo, malo** ne font qu'insister avec plus de force sur l'idée, comme dans cette phrase de Plaute : **diu vivat volo,** qu'on peut traduire littéralement ainsi : « qu'il vive longtemps : je < le > veux ».

2. A l'époque archaïque on trouve cette construction, même en dehors de l'impératif : cf. Caton, *de Re rust.*, 24 ; Plaute, *Pseud.*, 447, etc. ; Ter., *Andr.*, 900.

3. Cette construction est peut-être un archaïsme : elle se retrouve souvent dans T.-Live, mais ne parait se rencontrer dans aucun écrivain vraiment classique.

4. On trouve la même construction avec **jubeo** dans la langue familière ou poétique. Cf. Plaute, *Stich.*, 396 ; *Pers.*, 605 ; *Mén.*, 955 ; *Rud.*, 707 ; Ter., *Eun.*, 691 ; Auct. b. Alex., 73 ; Auct. b. Hisp., 27 ; Ov. *Am.*, I, 4, 9, etc. ; T.-Live, XXX, 19, 2 ; et les écrivains postérieurs.

5. De même, avec le verbe **mando** (cf. Plaute, *Merc.*, 428) :

Ex. : Cés., *de Bell., Gall.*, III, 11, 2 : huic *mandat*... Remos *adeat*.

6. De même avec **adhortor** et avec **cohortor**. Cf. T.-Live, V, 15, 5 ; Ces., *de Bell. civ.*, II, 33, 2. Pour **suadeo**, voy. Plaute, *Trin.*, 681 ; Cic., *ad Fam.*, VII, 7, 1 ; Corn. Nep., 9, 4, 1 ; Petr., *Sat.*, 35. **Persuadeo** ne se trouve qu'*une fois* avec le subjonctif seul, Sall., *Jug.*, 35, 2.

7. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, § 186, 2, *b* (p. 809), cite Cesar, *de Bell. Gall.*, VII, 63, 4 ; mais dans ce passage **ut** se trouve dans tous les manuscrits, sauf dans le *Romanus*.

8. C'est cet emploi de **licet** qui en a fait plus tard, à l'époque impériale, une véritable conjonction concessive ; mais dans la prose classique **licet** n'est *jamais* une conjonction ; c'est une forme verbale qui se construit avec le subjonctif seul et qui répond au français « je veux bien que... », « je consens à ce que... », etc. En poésie, on trouve **licebit** employé de même (cf. Hor., *Épod.*, 15, 19).

9. De même **opus est** se construisait avec le subjonctif sans conjonction à l'époque archaïque (cf. Plaute, *Merc.*, 1004). Ce tour ne se retrouve que chez Pline le Jeune (*Ep.*, IX, 33, 11). La langue archaïque construisait aussi de la même façon **decet** (cf. Plaute, *Pœn.*, prol. 22) et **optimum est** (cf. Plaute, *Épid.*, I, 1, 57, etc.).

REMARQUES. — Il est intéressant de constater qu'avec quelques-uns de ces verbes (**volo, nolo, malo**) ou quelques-unes de ces expressions impersonnelles (**licet, oportet, necesse est**) l'addition de **ut** est soit rare, soit même incorrecte[1] et que la langue classique a conservé et consacré sur ce point l'usage primitif.

Quant aux autres verbes qui marquent une manifestation de la volonté, ils se construisent *ordinairement* avec **ut** et le subjonctif *dans la langue classique*, mais l'usage primitif se retrouve encore, on le voit, dans un assez grand nombre d'exemples, même chez les meilleurs écrivains.

β) Avec certains verbes marquant une manifestation de l'activité et signifiant faire en sorte que..., obtenir que..., déterminer à..., veiller à ce que... ; cette construction toutefois paraît propre à la langue *archaïque* ou *familière* et ne se rencontre pas *en général* chez les auteurs classiques.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, V, 10, 6 : **fortem *fac* animum habeas.** Etc. — SALL., *Cat.*, 44, 5 : ***fac cogites*** (remarquez aussi le tour familier : ***fac sciam*** et les expressions : ***fac* me *ames, fac cogites, fac* ante oculos tibi *proponas*,** pour **me ama, cogita, ante oculos tibi propone**). — PLAUTE, *Trin.*, 591 ; *Cas.*, II, 3, 53 : ***impetro*** (avec le subjonctif seul), j'obtiens que... — PLAUTE, *Poen.*, III, 2, 1 ; *Amph.*, 629 ; *Asin.*, 755 ; CATON, *de Re rust.*, 1, 4 : **video** (avec le sujonctif seul), je veille à ce que... — CATON, *de Re rust.*, 73 ; CIC., *ad Fam.*, II, 8, 1 ; PHÈDRE, *Fables*, V, 2, 6 ; PÉTRONE, *Sat.*, 58 : ***curo*** (avec le subjonctif seul), je prends soin que... — PLANC. AP. CIC., *ad Fam.*, X, 21, 6 : POMPÉE chez CIC., *ad Att.*, VIII, 6 2 : ***do operam*** (avec le subjonctif seul), je prends soin que... Etc.

REMARQUES. — I. On rencontre parfois le verbe **censeo**, tel est mon avis, construit dans certains cas avec le subjonctif seul.

Ex. : CIC., *Ac.*, II, 30, 97 : **tribunum aliquem *censeo adhibeant*** (cf. T.-LIVE, XXXVI, 7, 17)[2]. — HOR., *Ép.*, I, 14, 44 : ***censebo exerceat.*** — T.-LIVE, II, 48, 2 : ***censuit... occuparent.***

Ces exemples sont un reste remarquable de la structure primitive des phrases.

II. Il ne faut pas confondre avec cette construction l'emploi du subjonctif seul, au lieu d'une proposition complétive avec **ne**, dans le tour familier **cave facias, cavete faciatis**, etc.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, IX, 24, 4 : ***cave*, si me ames, *existimes* me... abjecisse curam rei publicæ.** Etc.

---

1. Ainsi **volo, nolo, malo, necesse est, ut...** sont rares et **oportet, ut...** est absolument incorrect. Voy. R. KÜHNER, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, § 187, *c*, Anm. 2 (p. 812).

2. Mais dans SALLUSTE, *Cat.*, 52, 26, il n'est pas sûr qu'on puisse faire dépendre **misereamini** et **dimittatis** de **censeo** : ce sont des subjonctifs impératifs, et **censeo** est entre parenthèse : « ayez pitié d'eux, je vous le conseille » (Antoine-Lallier, éd. de Salluste, Paris, Hachette, 1888, p. 192, n. 26). Toutefois l'emploi du subjonctif, au sens d'un impératif, à la 2ᵉ pers., est une irrégularité assez forte (cf. ci-dessus, § 318, 2°, REM. II).

Dans les phrases de ce genre **ne** est véritablement supprimé, sans doute par analogie avec la construction précédemment étudiée, où les Latins pouvaient supposer une ellipse de **ut**; mais, en tout cas, sans le verbe **caveo**, la proposition au subjonctif n'aurait point de sens ou bien aurait un sens opposé à celui qu'on attend. Au contraire, dans les exemples cités ci-dessus (α et β), l'ellipse de **ut** n'est qu'apparente. En effet, le subjonctif seul suffirait, sans verbe principal, à exprimer clairement l'idée de volonté qui domine toutes les phrases.

e) La proposition juxtaposée peut être négative.

Ex. : Plaute, *Pœn.*, 900 : **ita dei faxint** : ***ne* apud lenonem hunc *serviam*.**

La proposition ***ne... serviam*** est du même ordre que celles qui ont été étudiées ci-dessus, § 335.

C'est dans des constructions de ce genre qu'il faut sans doute chercher l'origine de l'emploi de **ne** avec le subjonctif après les verbes signifiant craindre.

En effet, une phrase comme ***ne veniat* metuo** peut être traduite littéralement par : qu'il ne vienne pas ou puisse-t-il ne pas venir, (mais) je suis inquiet.

De même, ***ne non veniat* metuo** signifie proprement : puisse-t-il ne pas se faire qu'il ne vienne pas, (mais) je suis inquiet.

Enfin, dans la phrase ***ut veniat* metuo**, il vaut peut-être mieux considérer **ut** comme synonyme de **utinam**, puisse-t-il venir ! mais je suis inquiet, que de remonter au sens primitif de la particule et d'expliquer je me demande avec crainte comment il pourrait venir.

Remarque. — Il est possible d'expliquer aussi simplement, mais pas tout à fait de la même manière, la construction des verbes grecs signifiant craindre (φοβεῖσθαι, δεδιέναι, δεινόν ἐστι μή...) ou soupçonner quelqu'un de... (ὑποπτεύειν τινὰ μή...), qui sont suivis d'une proposition commençant par μή, ou par μή οὐ quand l'idée est négative. En effet δέδοικα μὴ τοῦτο ποιήσῃς, par exemple, signifie littéralement : ne fais pas cela (ordre négatif, cf. ci-dessus, § 313) < mais > je suis inquiet. Dans cette phrase la crainte se rapporte à l'avenir. Mais quand la crainte se rapporte au présent ou au passé, la construction n'est plus la même et μή n'a plus le même sens. Ainsi νῦν φοβοῦμαι μὴ ἡμάρτηκα, je crains aujourd'hui d'avoir été déçu signifie proprement je me demande avec inquiétude *si* je n'ai *pas* été déçu. Toutefois l'on voit qu'ici encore la juxtaposition a précédé la subordination : en effet, l'on sait que μή remplace souvent en grec ἆρα μή et correspond au latin **num** dans l'interrogation directe simple : par conséquent la phrase qui vient d'être citée se ramène en dernière analyse à une proposition interrogative directe juxtaposée à une autre proposition : *est-ce que par hasard* j'ai été déçu ? Je me le demande avec inquiétude.

f) Enfin l'on retrouve les traces de la structure primitive de la phrase dans les exemples cités aux §§ 307 et 327, où l'impératif et le subjonctif ont le sens concessif et remplacent des propositions subordonnées conditionnelles.

On peut ajouter les constructions suivantes où l'indicatif joue le même rôle.

Ex. : Tér., *Eun.*, 251 : **negat quis, nego; ait, ajo** (cf. *Ad.*, 118; 120). — Cic., *p. Tull.*, 34 : **arma cupiunt, dolo malo faciunt; tempus ad insidiandum ...idoneum eligunt, dolo malo faciunt; vi in tectum irruunt, in ipsa vi dolus est; occidunt homines, tectum diruunt, nec homo occidi nec consulto alteri damnum dari sine dolo malo potest** (cf. *p. Sest.*, 42. 92; *p. Rosc. Am.*, 20, 55). — Virg., *Géorg.*, II, 519 : **venit hiems, teritur Sicyonia baca trapetis.** — Ov., *Trist.*, IV, 3, 33 : **tristis es, indignor.** — Hor., *Sat.*, I, 3, 56 sq. : **probus quis | nobiscum vivit, multum demissus homo; illi | tardo cognomen pingui damus.** Etc.

353. — La langue littéraire n'a eu garde de négliger les ressources que lui offraient ces procédés naturels du langage pour donner au style plus de force, de vivacité ou de brusquerie, suivant les cas. Aussi voyons-nous que les meilleurs écrivains en ont usé : il serait trop long d'en donner des exemples[1].

§ 2. — Syntaxe des propositions coordonnées[2].

354. — Les propositions coordonnées sont celles qui sont unies à la principale par les conjonctions copulatives (et, aussi), disjonctives (ou, ou bien), causales (car, en effet), conclusives (donc, par conséquent) ou adversatives (mais, cependant, pourtant, etc.).

A. — Propositions coordonnées a l'aide des conjonctions copulatives.

I. — *Grec* : **τε** *et* **καί**.

355. — La plus ancienne des particules copulatives paraît être **τε** en grec[3], qui, étant enclitique, se place toujours après un mot.

Elle s'emploie **a**) soit seule, **b**) soit en corrélation avec un autre **τε** pour relier des propositions.

a) La particule **τε** sans corrélatif est assez rare.

Ex. : Hom., *Il.*, I, 38 : ὃς Χρύσην ἀμφιβέβηκας Τενέδοιό **τε** ἶφι ἀνάσσεις.

---

1. Voy. R. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, § 178, 5 (p. 761 et suiv.)

2. Dans ce chapitre, il sera question surtout de l'union des propositions entre elles et non de l'union des mots, qui appartient plutôt au chapitre relatif à l'emploi des particules. Nous renvoyons à ce chapitre pour toutes les observations importantes qui ne pourront pas trouver place ici.

3. L'étymologie rapproche τε de **que**, en latin. Pour τ, au lieu de **qu**, cf. πεν**τε** et **quinque**, ***qu*attuor** et τέτταρες.

REMARQUE. — Ordinairement la particule τε, quand elle est employée sans corrélatif pour relier deux propositions, prend à peu près la même valeur que le latin **atque** signifiant *et ainsi, et en outre, et donc, et par conséquent*.

Ex. : HOM., *Il.*, I, 256 : ἦ κεν γηθήσαι Πρίαμος Πριάμοιό τε παῖδες, | ἄλλοι **τε** (et ainsi) Τρῶες μέγα κεν κεχαροίατο θυμῷ. — SOPH., *Aj.*, 657 : ἀλλ' εἶμι πρός... λειμῶνας... μολών **τε**... κρύψω τόδ' ἔγχος. — THUC., I, 2, 2 : νεμόμενοι **τε** (et en outre) τὰ αὑτῶν ἕκαστοι... cf. 4 fin; 5, 3. I, 9, 1 : Ἀγαμέμνων **τέ** μοι δοκεῖ... τὸν στόλον ἀγεῖραι. I, 22, 4 : κτῆμά **τε** ἐς αἰεὶ μᾶλλον ἢ ἀγώνισμα ἐς τὸ παραχρῆμα ἀκούειν ξύγκειται[1]. — PLATON, *Polit.*, 298 a : οἵ **τ'** αὖ κυβερνῆται μυρία ἕτερα τοιαῦτα ἐργάζονται (cf. *Lois*, 943 d). — LYS., XIII, 1 : ἔπραξε γὰρ οὗτος τοιαῦτα, δι' ἃ ὑπ' ἐμοῦ... μισεῖται ὑπό **τε** (et de plus) ὑμῶν... τιμωρηθήσεται. — XÉN., *Anab.*, I, 5, 14 : ὁ δ' ἐχαλέπαινεν... ἐκέλευσέ **τε** αὐτὸν ἐκ τοῦ μέσου ἐξίστασθαι. Etc.

b) Le plus souvent **τε** a pour corrélatif un autre τε et répond au français *d'une part... d'autre part*.

Ex. : HOM., *Od.*, II, 388 : δύσετό **τ'** ἠέλιος σκιόωντό **τε** πᾶσαι ἀγυιαί. — THUC., I, 23, 1 : τούτου δὲ τοῦ πολέμου μῆκός **τε** μέγα προύβη, παθήματά **τε** ξυνηνέχθη γενέσθαι ἐν αὐτῷ τῇ Ἑλλάδι οἷα οὐχ ἕτερα ἐν ἴσῳ χρόνῳ. — XÉN., *Mém.*, I, 2, 4 : Σωκράτης καὶ τοῦ σώματος αὐτός **τε** οὐκ ἠμέλει τούς **τ'** ἀμελοῦντας οὐκ ἐπῄνει. *Anab.*, III, 2, 39 : ὅστις **τε** ὑμῶν τοὺς οἰκείους ἐπιθυμεῖ ἰδεῖν, μεμνήσθω ἀνὴρ ἀγαθὸς εἶναι· ὅστις **τε** ζῆν ἐπιθυμεῖ, πειράσθω νικᾶν.

c) Sur l'emploi de **τε καί** ou ... **τε** ... **καί**, voyez ce qui est dit ci-après, § 358.

REMARQUE. — **Τε** n'a souvent d'autre rôle que de marquer l'articulation du discours et de faire ressortir l'idée exprimée par une autre particule. C'est ainsi que chez Homère et ses imitateurs on le trouve joint à μέν et à δέ (μέν τε... δέ τε) ou à μέν seul (μέν τε... δέ..., — μέν τε... αὐτάρ.., — μέν τε... οὐδέ..., μέν τε... ἠδέ ou à δέ seul (μέν... δέ τε...), etc.

356. — La particule **καί** est celle qui sert le plus communément à unir deux propositions.

Ex. : XÉN., *Cyr.*, I, 4, 8 : ἵππος πίπτει εἰς γόνατα, **καὶ** μικροῦ κἀκεῖνον ἐξετραχήλισεν.

REMARQUES. — 1. **Καί** équivaut souvent dans le récit au français *alors*[2], notamment dans la locution καὶ ὅς (**at ille**), qui indique, dans un dialogue, un changement d'interlocuteur.

Ex. : XÉN., *An.*, I, 8, 16 : **καὶ ὅς** ἐθαύμαζε τίς παραγγέλλει, καὶ ἤρετο ὅ τι καὶ εἴη τὸ σύνθημα.

---

1. Sur la fréquence et la valeur de cette particule chez Thucydide, voy. l'éd. de M. A. Croiset, p. 145, n. 2.
2. Cf. XÉN., *An.*, I, 2, 6 : ἐνταῦθα ἔμειναν ἡμέρας τρεῖς **καὶ** ἧκε Μένων.

Quelquefois καί suffit tout seul à marquer cette idée.

Ex. : Plat., *Phédon*, 60 a : **καὶ** ὁ Σωκράτης ἔφη, alors Socrate dit... Etc.

II. **Καί** marque parfois *une conséquence* de l'idée précédemment exprimée.

Ex. : Plat., *Théét.*, 154 c : σμικρὸν λαβὲ παράδειγμα **καὶ** πάντα εἴσει ἃ βούλομαι.

III. La particule **καί** est adverbe et signifie même, aussi, dans un grand nombre de locutions : il suffira de citer ici l'emploi de καί dans les comparaisons (cf. Hom., *Il.*, VI, 476 sq. ; Platon, *Phéd.*, 64 c ; 76 e ; *Euthyphr.*, 6 a ; Xén., *Mém.*, I, 6, 3, etc. et la locution καὶ... δέ, qui correspond au latin **atque etiam, atque adeo, quin etiam** et signifie et aussi, et de plus ; dans cette locution, c'est δέ qui signifie et[1].

Ex. : Xén., *Anab.*, I, 1, 2 : Δαρεῖος Κῦρον σατράπην ἐποίησε **καὶ** στρατηγὸν **δὲ** ἀπέδειξεν (et lui avait donné en outre le commandement d'une armée).

IV. C'est par une extension du sens de et aussi que καί s'emploie, comme **ac** ou **atque** en latin, dans le sens du que français après les adjectifs ou adverbes qui signifient *égalité* ou *ressemblance*[2].

Ex. : Thuc., VII, 71 : παραπλήσια ἐπεπόνθεσαν οἱ Ἀθηναῖοι ἐν Συρακούσαις **καὶ** ἔδρασαν αὐτοὶ ἐν Πύλῳ (*litt.* les Athéniens avaient subi à Syracuse un sort analogue *et aussi* ils avaient à Pylos infligé < un sort analogue > à d'autres)[3].

V. Sur l'emploi de καὶ, au lieu d'une particule de temps, voy. ci-dessus, § 352, 1, **d**, β (p. 352 sq.).

VI. **Καί** est renforcé parfois au moyen de γε (enclit.) ou de δή.

1° **Καί... γε...** signifie proprement et certes, et vraiment.

Ex. : Plat., *Rép.*, 314 d : **καὶ** καλῶς **γε**, ἔφη, λέγεις, *et vraiment* tu parles bien, dit-il.

2° **Καὶ δή** s'emploie soit comme il a été dit ci-dessus (§ 300), soit dans les réponses avec la valeur du français oui, certes.

Ex. : Soph., *Aj.*, 49 : ἦ καὶ παρέστη... ; **καὶ δὴ** 'πὶ δισσαῖς ἦν στρατηγίσιν πύλαις. *Œd. à Col.*, 173 : πρόσθιγέ νύν μου. Ψαύω **καὶ δή**.

357. — Καί... καί sert ordinairement à unir deux expressions plutôt que deux propositions. Néanmoins on trouve quelquefois cette construction, quand il s'agit d'opposer entre eux deux membres de phrase.

Ex. : Eur., *Héc.*, 751 : τολμᾶν ἀνάγκη, **κἂν** τύχω **κἂν** μὴ τύχω.

---

1. Voy. un intéressant article de M. Milton W. Humphreys dans *the Classical Review*, t. XI, p. 140 sq. (Avril, 1897).

2. Telle était du moins la valeur que καί avait à l'origine et qu'il conserve dans les phrases à construction simple. Mais l'usage lui ayant donné la valeur d'une particule de comparaison, on comprend qu'on le rencontre dans des constructions plus compliquées, comme celles-ci :

Ex. : Hér., VII, 50 : εἰ τοίνυν ἐκεῖνοι γνώμῃσι ἐχρέοντο **ὁμοίῃσι καὶ** σύ. — Thuc., VII, 28 : αἱ δαπάναι **οὐχ ὁμοίως καὶ** πρίν, ἀλλὰ πολλῷ μείζους καθέστασαν. II, 60, 6 : ὅ τε γνοὺς καὶ μὴ σαφῶς διδάξας **ἐν ἴσῳ καὶ** εἰ μὴ ἐνεθυμήθη. III, 40, 2 : **ἴσα καὶ** ἱκέται ἐσμέν. — Plat., *Ion.*, 500 d : **οὐχ ὁμοίως** πεποιήκασι καὶ Ὅμηρος.

Cet usage est plus fréquent en prose que chez les poètes.

3. On peut dire aussi avec Kühner, *ausf. Gramm. der gr. Spr.*, § 423, Anm. 18, p. 361 (et peut-être cette explication vaut-elle mieux) que, même dans cet emploi, la particule καί signifie simplement « et ». En ce cas καί servirait à marquer que les deux termes coordonnés, à savoir l'objet que l'on compare et celui avec lequel on le compare, sont placés sur une seule et même ligne.

Dans ce cas, comme dans l'autre, καί... καί équivaut proprement au latin **cum... tum** (cf. ci-après, § 362, Rem. IV), et doit se traduire par : *d'un côté... de l'autre, aussi bien... que, non seulement... mais encore.*

Remarques. — I. Quelquefois **καὶ... καί** équivaut à ἅμα... καί (cf. ci-dessus, § 352, 1 d, **β**, p. 352).

Ex. : Plat., *Phédon*, 59 e : **καὶ** ἥκομεν **καὶ** ἡμῖν ἐξελθὼν ὁ θυρωρὸς... εἶπεν ἐπιμένειν.

II. **Καὶ δὴ καί** signifie *et certes aussi* et sert à unir à une proposition contenant τε une autre proposition qui renchérit sur la première (cf. en latin **cum... tum vero etiam**) ; la combinaison la plus ordinaire est : ἄλλος τε... καὶ δὴ καί.

Ex. : Plat., *Ion.*, 530 b : ἔν **τε ἄλλοις** ποιηταῖς διατρίβειν πολλοῖς κἀγαθοῖς **καὶ δὴ καὶ** μάλιστα ἐν Ὁμήρῳ. *Phédon*, 112 e : (Ἀχέρων) δι' ἐρήμων **τε** τόπων ῥεῖ **ἄλλων καὶ δὴ καὶ** ὑπὸ γῆν ῥέων εἰς τὴν λίμνην ἀφικνεῖται τὴν Ἀχερουσιάδα.

On trouve aussi καί... καὶ δὴ καί, voy. Hérod., VI, 137 ; Plat., *Gorg.*, 526 e ; *Rép.*, 352 a, etc., mais il est rare que καὶ δὴ καὶ s'emploie isolément, sans être rattaché à un τε ou à un καί précédent.

358. — La combinaison **τε καί** ou **τε... καί** sert particulièrement à relier deux mots qui s'opposent entre eux ou dont le second renchérit sur le premier, mais on peut l'employer aussi pour rattacher deux propositions.

Cet usage est particulièrement fréquent chez Thucydide[1].

Ex. : Plat., *Euthyphr.*, 4 d : τοῦ δεδεμένου ὠλιγώρει **τε καὶ** ἠμέλει. — Thuc., II, 51, 6 : καὶ ἐμακαρίζοντό **τε** ὑπὸ τῶν ἄλλων καὶ αὐτοὶ τῷ παραχρῆμα περιχαρεῖ, **καὶ** ἐς τὸν ἔπειτα χρόνον ἐλπίδος τι εἶχον κούφης κτλ. Etc.

Mais ordinairement la combinaison τε καί ou τε... καί, tout en reliant en apparence deux propositions entre elles, sert à opposer fortement les deux termes sur lesquels s'appuie chacune des particules.

Ex. : Xén., *Mém.*, I, 1, 4 : ἀποτρέπεσθαί **τε καὶ** προτρέπεσθαι. I, 1, 14 : γίγνεσθαί **τε** καὶ ἀπόλλυσθαι. Etc.

Remarques. — A cette combinaison se rattachent les locutions τά τε ἄλλα καί *les autres choses et (en particulier) celle-ci,* ἄλλα τε καί, *et à d'autres égards... et surtout* (lat. **cum in aliis... tum**) et ἄλλως τε καί, *surtout* (lat. **præsertim**), *litt. aussi pour d'autres raisons ou à d'autres égards), mais surtout...*

Ex. : Xén., *Anab.*, I, 3, 3 : τά **τ' ἄλλα** ἐτίμησε **καὶ** ἔδωκε... — Thuc., II, 3, 1 : οἱ δὲ Πλαταιῆς... ἡσύχαζον, **ἄλλως τε καὶ** ἐπειδὴ ἐς οὐδένα οὐδὲν ἐνεωτέριζον. — Plat., *Banq.*, 176 d : ἔγωγέ σοι εἴωθα πείθεσθαι **ἄλλως τε καὶ** ἅττ' ἂν περὶ ἰατρικῆς λέγῃς. Etc.

359. — 1° Pour relier une proposition négative à une proposition affirmative qui précède, on se sert de **καὶ οὐ (καὶ μή)**.

---

1. Mais il faut prendre garde à des exemples comme ceux-ci :

Thuc., II, 3, 4 : προσέβαλόν **τε** εὐθὺς **καὶ** ἐς χεῖρας ἦσαν κατὰ τάχος. I, 70, 5 : κρατοῦντές **τε** τῶν ἐχθρῶν ἐπὶ πλεῖστον ἐξέρχονται **καὶ** νικώμενοι ἐπὶ ἐλάχιστον ἀναπίπτουσιν. Etc.

Dans des phrases de ce genre, τε n'est pas en corrélation avec le καί qui suit, mais sert à rattacher la phrase à ce qui précède ; il a à peu près la valeur de οὖν.

Ex. : Thuc., I, 86, 2 : ἡμεῖς δὲ ὅμοιοι καὶ τότε καὶ νῦν ἐσμέν, **καὶ** τοὺς ξυμμάχους, ἢν σωφρονῶμεν, **οὐ** περιοψόμεθα ἀδικουμένους οὐδὲ μελλήσομεν τιμωρεῖν.

2° Pour relier une proposition négative à une proposition négative[1] qui précède, on se sert de **οὐδέ (μηδέ)**.

Ex. : Dém., I, 8 : **οὐ** δεῖ δὴ τοιοῦτον... καιρὸν ἀφεῖναι **οὐδὲ** παθεῖν ταὐτόν, ὅπερ... πεπόνθατε.

Voyez aussi la seconde partie de la phrase de Thucydide qui vient d'être citée.

Remarques. — I. **Οὐδέ (μηδέ)** employé seul *sans négation précédemment exprimée* correspond au latin **ne... quidem** et signifie tantôt ne... pas même, tantôt non plus.

Ex. : Soph., *Œd. roi*, 1303 : ἀλλ' **οὐδ'** ἐσιδεῖν δύναμαί σε.

II. Souvent **οὐδέ**, pris dans le sens du latin **ne... quidem**, sert à reprendre avec plus de force la négation simple οὐ.

Ex. : Xén., *Anab.*, VI, 6, 25 : **οὐ** μέντοι ἔφη νομίζειν, **οὐδ'** εἰ παμπόνηρος ἦν Δέξιππος, βίᾳ χρῆναι πάσχειν αὐτόν, ἀλλὰ κριθέντα τῆς δίκης τυχεῖν.

III. Après **οὐδέ**, ne... pas même (et quelquefois après οὐ, ne... pas), **μὴ ὅτι** correspond au latin **nedum** et signifie à plus forte raison, encore bien moins[2].

Ex. : Platon, *Phèdre*, 240 d : ἃ καὶ λόγῳ ἐστὶν ἀκούειν **οὐκ** ἐπιτερπές, **μὴ ὅτι** δὴ ἔργῳ... μεταχειρίζεσθαι. — Xén., *Hell.*, II, 3, 35 : διὰ τὸν χειμῶνα **οὐδὲ** πλεῖν, **μὴ ὅτι** ἀναιρεῖσθαι τοὺς ἄνδρας δυνατὸν ἦν[3]. Etc.

IV. Au lieu de μὴ ὅτι, les orateurs emploient communément μή τί γε, seulement certes pas ou μή τί γε δή, évidemment certes... pas.

Ex. : Dém., II, 23 : οὐκ ἔνι δ' αὐτὸν ἀργοῦντα **οὐδὲ** τοῖς φίλοις ἐπιτάττειν ὑπὲρ αὐτοῦ τι ποιεῖν, **μή τί γε δὴ** τοῖς θεοῖς. XXI, 148 : ἀλλ' **οὐδὲ** καθ' αὑτὸν στρατιώτης οὗτος οὐδενός ἐστ' ἄξιος, **μή τί γε** τῶν ἄλλων ἡγεμών. Etc.

360. — 1° On emploie **οὔτε (μήτε)... οὔτε (μήτε)**, comme en latin **neque... neque**, pour opposer entre elles deux propositions ou deux phrases négatives : d'une part... ne... pas.... d'autre part... ne... pas.

Ex. : Platon, *Phèdre*, 241 c : **οὔτε** ἔστιν **οὔτε** ποτὲ ἔσται[4].

2° On emploie **οὔτε (μήτε)... τε** comme en latin **neque... et** pour opposer une phrase affirmative à une phrase négative : d'une part... ne... pas..., et d'autre part...

---

1. Ou de sens négatif.

Ex. : Hom., *Il.*, I, 95 : ὃν ἠτίμησ' Ἀγαμέμνων **οὐδ'** ἀπέλυσε θύγατρα (cf. Eschyle, *Prom.*, 716 ; Soph., *Œd. à Col.*, 39, etc.).

2. Cette locution résulte d'une ellipse ; l'expression complète serait μὴ εἴπῃς ὅτι, « qu'on ne dise pas que... »

3. Quelquefois la négation οὐ n'est pas exprimée, mais est implicitement contenue dans la première propostion.

Ex. : Dém., LIV, 17 : ἃ πολλὴν αἰσχύνην ἔχει (= **οὐ** πρέπει) καὶ λέγειν, **μὴ ὅτι** γε δὴ ποιεῖν.

4. Les combinaisons οὐ... οὔτε, οὔτε... οὐ, etc., sont rares ou, en tout cas, plus fréquentes chez les poètes que chez les prosateurs.

Ex. : Hér., V, 49 : **οὔτε** γὰρ οἱ βάρβαροι ἄλκιμοί εἰσι ὑμεῖς **τε** τὰ ἐς τὸν πόλεμον ἐς τὰ μέγιστα ἀνήκετε ἀρετῆς πέρι, car *d'une part* les Barbares *ne* sont *pas* vaillants, *et d'autre part* vous avez, pour ce qui regarde la guerre, atteint le plus haut point de la valeur. — Xén., *An.*, VII, 7, 48 : **οὔτε** διενοήθην πώποτε ἀποστερῆσαι ἀποδώσω **τε**.

Remarques. — I. On voit par ce dernier exemple que dans cette combinaison la particule τε peut avoir le sens adversatif de mais et que οὔτε (μήτε)... τε peut, par conséquent, correspondre parfois au français ne... pas..., mais...

Ex. : Xén., *An.*, II, 2, 8 : ὤμοσαν **μήτε** προδώσειν ἀλλήλους σύμμαχοί **τε** ἔσεσθαι, il jurèrent de *ne pas* se trahir, *mais* d'être alliés[1].

II. Dans la langue classique οὐδέ (μηδέ)... οὐδέ (μηδέ) ne sont pas employés avec le même sens que οὔτε (μήτε)... οὔτε (μήτε), mais, quand ils sont opposés, le premier οὐδέ signifie **ne... quidem** et le second **neque**.

Ex. : Plat., *Rép.*, 391 e : μὴ τοίνυν **μηδὲ** τάδε πειθώμεθα **μηδ'** ἐῶμεν λέγειν, ὡς κτλ., ne croyons même pas cela et ne permettons pas qu'on dise. — Xén., *An.*, III, 1, 27 : σύ γε **οὐδὲ** ὁρῶν γινώσκεις **οὐδὲ** ἀκούων μέμνησαι, toi tu ne sais *même pas* distinguer ce que tu as devant les yeux *ni* te souvenir de ce que tu entends.

III. De même, quand on rencontre οὐδέ dans une des propositions reliées par οὔτε... οὔτε, la négation οὐδέ est subordonnée à l'un des deux οὔτε et signifie ni non plus.

Ex. : Plat., *Rép.*, 492 e : **οὔτε** γὰρ γίγνεται **οὔτε** γέγονεν **οὐδὲ** οὖν μὴ γένηται ἀλλοῖον ἦθος.

II. — *Latin :* que, et, ac *ou* atque.

361. — L'époque archaïque paraît avoir eu une préférence marquée pour la particule **-que**, si l'on en juge par les exemples qu'on trouve chez des auteurs comme Caton et chez les poètes comiques. Mais **-que** est employé à toutes les époques de la langue et sert plutôt à unir des mots que des propositions. Dans l'un et l'autre cas, la particule signifie que le dernier terme complète et clôt une série d'expressions visant le même objet.

Il en résulte d'abord **a**) que **-que** unit souvent des termes presque synonymes et ensuite **b**) qu'il équivaut souvent à et en effet, et en un mot, et enfin, et par conséquent.

a) Ex. : Caton, *de Re rust.*, 141, 2 : **te precor quæso*que*.** — Cic., *ad Fam.*, V, 4, 2 : **peto quæso*que*.** — T.-Live, XXIII, 9, 2 : **precor quæso*que*.** II, 32, 11 : **quo vivimus vigemus*que*** (cf. VI, 22, 7; XXV, 38, 8; XXXIX, 40, 7). Cf. certaines expressions toutes faites : T.-Live, X, 34, 4 : **oppidani cum omnibus rebus suis, quæ *ferri agique* potuerunt, excesserunt.** XXXVIII, 15, 11 : ***ferri agique* res suas viderunt.** — Cic., *de Rep.*, II, 20, 36 : **Sabinos equitatu *fudit belloque devicit*.** T.-Live, XXXV, 1, 8 : **si *fudisset cecidissetque* hostes.** Etc.

1. Οὔτε (μήτε)... καί... est poétique. Cf. Eur., *Iphig. en Taur.*, 591 sq.

b Ex. : Sall., *Jug.*, 9, 3 : **Jugurtham beneficiis vincere aggressus est statim*que*** (c'est pourquoi) **eum adoptavit.** *Jug.*, 2, 3 : **corporis et fortunæ bonorum ut initium, sic finis est omnia*que*** (et en effet) **orta occidunt et aucta senescunt.** *Jug.*, 70, 5 : **ad tempus non venit, metus*que*** (car) **rem impediebat**[1]. Etc.

Remarque. — Dans le sens de « aussi » la particule **que** ne se rencontre guère avant Vellejus Paterculus.

C'est aussi à la même époque qu'on voit paraître la locution **hodieque,** maintenant encore, si fréquente à l'époque impériale (Vell., Sen., Quint., Pline).

362. — La conjonction **et** est, en latin, la conjonction copulative par excellence[2]. Elle sert à unir des mots et des propositions.

Il est inutile d'en donner des exemples.

Remarques. — I. Contrairement à l'usage classique, qui ne permet pas d'employer **et** après un impératif ou un subjonctif concessif pour indiquer la conséquence, on rencontre assez souvent la conjonction chez les poètes et les prosateurs de l'époque impériale ; à l'époque archaïque on n'en trouve qu'un exemple.

Ex. : Caton, *de Re rust.*, 6 : **ulmos *serito*... *et* materia, si quæ opus sit, parata erit**[3]. — Virgile, *Égl.*, 3, 104 : ***dic* quibus in terris, *et* eris mihi magnus Apollo** (cf. Hor., *Ép.*, I, 18, 107 : Ov., *Am.*, II, 14, 43 ; Phèdre, III, 5, 7 ; Pétrone, *Sat.*, 137 ; Lucain, *Ph.*, II, 513 ; IV, 484 ; Pline le Jeune, *Panég.*, 43, 3 ; 45, 6).

II. Quelquefois **et** remplace une conjonction adversative.

Ex. : Plaute, *Bacch.*, 1195 : **lubet *et* metuo.** *Most*, 52 : **mihi benest *et* tibi malest.** — Cic., *de Sen.*, 9 : **quod equidem adhuc non amisi *et* videtis annos,** etc. — Cés., *de Bell. Gall.*, IV, 36, 4 : **naves... portum capere non potuerunt *et* paulo infra delatæ sunt**[4].

III. Les poètes et les prosateurs de l'époque impériale emploient **et** et une proposition coordonnée, au lieu de **cum** et une proposition subordonnée temporelle après **jam,** déjà, **vix,** à peine, **nondum,** ne... pas encore, **vixdum,** à peine encore[5].

---

1. L'emploi de **-que** (au lieu de **autem, sed**) après une proposition négative, bien qu'il se rencontre chez d'autres auteurs, est une particularité de la langue de Salluste.

2. L'étymologie rapproche **et** du grec ἔτι, et le sens primitif de **et** est celui du français « en outre, encore » ; c'est postérieurement que la particule a pris le sens de « et ».

3. Plaute a dit de même en employant **ac** :

Bacch., 605 : ***Perge* : *ac* facile ecfeceris.**

4. Cet usage fréquent chez Plaute et chez Térence se retrouve, on le voit, chez César et chez Cicéron (surtout dans les écrits philosophiques) ; rare chez les poètes du siècle d'Auguste, il est assez fréquent chez Cornélius Nepos, chez T.-Live et chez Q.-Curce, mais nul auteur plus que Tacite n'emploie **et** de cette façon. Voy. Dræger, *Hist. Synt. der lat. Spr.*, § 311, 10 (2e éd., t. II, p. 21 et suiv.). *Syntax und Stil des Tacitus*, § 113 (p. 47). Schmalz, *Lat. Gramm.*, § 166.

5. Heyne croit voir une imitation d'Homère dans Virgile (*Én.*, V, 857 : **vix... et...**). Sans doute, ainsi qu'on l'a vu plus haut (p. 352 sq.), le grec fait un usage analogue de καί, mais rien ne prouve que le latin ait imité le grec : il est possible que le tour employé par Virgile appartînt à la langue archaïque : en tout cas, ce ne serait pas le seul emprunt fait par les poètes à la langue des premiers temps : on sait que l'emploi de l'archaïsme était un des traits par lesquels les Romains tâchaient de distinguer leur langue poétique de celle de la prose. En ce cas, l'emploi de **et,** au lieu de **cum,** serait l'intermédiaire naturel entre la construction primitive dont il a été question ci-dessus, § 344 (p. 344), et la construction classique. Pour

Ex. : Virgile, *Én.*, V, 857 : ***vix*** **primos... *et* super incumbens...** (cf. VI, 498 ; 547). — T.-Live, XLIII, 4, 10 : ***vixdum*** **ad consulem se pervenisse, *et* audisse oppidum expugnatum.** — Q.-Curce, IV, 12, 23 : ***jam*que... *et*...** — Pline le Jeune, *Ep.*, VI, 20, 6 : ***jam*** **hora diei prima *et* adhuc dubius et quasi languidus dies** (cf. *ib.*, VI, 20, 14 ; IV, 17, 6 ; V, 16, 2 ; 20, 1 ; VII, 33, 7). — Tacite, *Hist.*, II, 95 : ***nondum*** **quartus a victoria mensis, *et* libertus... æquabat...** (cf. *Ann.*, XV, 40, etc.) — Apulée, *Met.*, II, 23 : ***vix*** **finieram *et* illico me perducit ad domum** (cf. VIII, 18 ; X, 6, etc.). Etc.

363. — **Ac** (devant une consonne) ou **atque** (devant une voyelle ou une **h**) sert à unir des mots, mais surtout des propositions. Cette conjonction doit à sa composition[1] une signification plus expressive que les autres. Plaute et Térence l'emploient souvent pour dire et précisément et, jointe à **ecastor, profecto, vero,** etc., pour exprimer l'affirmation dans toute sa force.

Ex. : Plaute, *Épid.*, 97 : **sed ego cesso ire obviam adulescenti...; *atque* ipse illic est.** *Bacch.*, 85 : **rapidus fluvius hic est... *atque ecastor* apud hunc fluvium aliquid perdundum est tibi.** *Stich.*, 582 : **sed videon ego Pamphilum cum patre suo Epignomo? *atque* is est** (eh oui, mais oui, c'est bien lui). *Truc.*, 122 : **Diniarchusne illic est? *atque* is est.**

Cet usage se retrouve chez Cicéron, mais surtout chez Salluste, qui, pour donner à son affirmation encore plus de force, fait suivre la particule **atque** du pronom **ego**. Voy. Cic., *Tusc.*, I, 20, 46 (***atque*** **ea profecto...**) etc. : Sall., *Jug.*, 14, 3 ; 31, 21, etc.[2].

Remarque. — On trouve chez Plaute (imité en cela par A. Gelle) la particule **atque** employée en tête de la proposition principale quand celle-ci est placée, dans la construction de la phrase, après la proposition subordonnée.

---

que cette hypothèse ne soit pas contestable, il faudrait avoir des exemples de ce tour dans Caton, dans Plaute et dans Térence : ni les grammaires, ni les lexiques n'en font mention. Mais si l'on ne trouve pas d'exemples de ce genre dans les recueils, on rencontre à l'époque classique **et** construit après les pronoms démonstratifs d'identité et après l'adverbe **simul**, ce qui prouve que l'emploi de **et** pour marquer la simultanéité de deux actions était familier aux Latins.

Ex. : Ces., *de Bell. Gall.*, 1, 37, 1 : **hæc *eodem* tempore Cæsari mandata referebantur *et* legati... veniebant.** *De Bell. civ.*, 1, 62, 3 : ***eodem*** **fere tempore pons in Hibero prope effectus nuntiabatur *et* in Sicori vadum reperiebatur.** — Sall., *Jug.*, 97, 4 : **igitur *simul* consul ex multis de hostium adventu cognovit *et* ipsi hostes aderant.**

1. **Atque** est écrit **adque** sur les inscriptions et dans les manuscrits (cf. Neue, *Formenlehre*, II², p. 797 sq.) ; il n'est donc pas absurde de supposer qu'il est composé de **ad** et de **que** et signifie proprement « et en outre, et de plus ». Toutefois on considère généralement **atque** comme formé de **at** (cf. ci-après, § 390) et de **-que**. Quant à la particule **ac**, elle a le même sens, mais n'a peut-être pas la même origine que **atque**. Voy. Ziemer, *Vergl. Syntax der indogerm. Kompar.*, p. 198.

2. Dans ce sens particulier, **atque** est souvent accompagné non seulement de **quidem**, mais encore de **adeo**, **insuper**, **etiam**, **quoque**, chez Plaute et chez Térence, puis chez les auteurs classiques, enfin chez Salluste et chez T.-Live. Voy. Draeger, *op. cit.*, § 315.

Ex. : Plaute, *Epid.*, 217 : ***quom*** **ad portam venio,** ***atque*** **ego illam illic video præstolarier**[1].

364. — Lorsqu'il y a plusieurs membres de phrase reliés par **et**, le premier membre lui-même peut être précédé de **et** : dans cet emploi particulier la conjonction correspond soit à et... et..., soit à d'un côté..., de l'autre...

Ex. : Cés., *de B. Gall.*, III, 8, 1 : ***et*** **naves habent Veneti plurimas** ***et*** **scientiā nauticarum rerum reliquos antecedunt.**

Remarques. — I. Par exception on trouve **et... que...** (au lieu de **et... et...**).

Ex. : Cic., *Tusc.*, I, 2, 4 : ***et*** **Epaminondas fidibus præclare cecinisse dicitur, Themistocles*que*, cum in epulis recusaret lyram, est habitus indoctior** (cf. Cés., *de B. civ.*, III, 26, 3 ; T.-Live, II, 4, 5 ; V, 46, 10, etc.).

II. Au lieu de **et... et...** on trouve chez certains auteurs (mais pas chez Cicéron) les liaisons suivantes :

1° **-que et...** (*surtout entre deux termes*) chez Plaute, Térence, César, Salluste, T.-Live et les écrivains postérieurs.

Ex. : Térence, *Hécyre*, III, 5, 38 : **amo*que*** ***et*** **laudo** ***et*** **vehementer desidero.** Cés., *de Bell. Gall.*, VII, 27, 1 : **suos*que*** **languidius in opere versari jussit** ***et*** **quid fieri vellet ostendit.** Etc.

2° **-que... que...** (*surtout entre deux termes*), chez Ennius et chez les poètes, quelquefois aussi chez des prosateurs comme Salluste, T.-Live, Vellejus Paterculus, Senèque, Quintilien, Pline le Jeune et Tacite.

3° **-que... atque...** (*surtout entre deux termes*) seulement chez Virgile et chez les prosateurs qui l'imitent.

Ex. : Virg., *Géorg.*, I, 182 : **sub terris posuit*que*** **domos** ***atque*** **horrea fecit.**

III. Dans le style familier **et... et...** est remplacé aussi par **qua... quā...**, d'un côté... de l'autre[2], mais cette liaison ne sert qu'à unir deux termes et non deux propositions. Il faut en dire autant de **tum... tum** correspondant au grec τοτὲ μὲν... τοτὲ δὲ et signifiant tantôt... tantôt, soit... soit...

IV. Il n'en est pas de même de la liaison **cum... tum**, qui sert régulièrement à unir des propositions. L'usage a fini par faire de cette combinaison un synonyme de **et... et...**, mais, si l'on remonte à l'origine de l'expression, on voit qu'elle signifie proprement alors que... en même temps. Ce sens se voit encore nettement dans certains passages d'auteurs classiques.

Ex. : Cic., *p. Arch.*, 4, 6 : **idque,** ***cum*** **ipse per se dignus putaretur,** ***tum*** **auctoritate et gratia Luculli ab Heracliensibus impetravit** (*litt.* et cet honneur, *alors que* par lui-même il en paraissait digne, *en même temps* il l'obtint grâce au crédit de Lucullus).

Le sens primitif de **cum... tum** explique que l'on s'en serve, quand on veut insister sur le second terme de l'opposition plus que sur le premier : d'une part..., d'autre part *aussi* (*surtout, cependant*).

---

1. Schmalz, *Lat. Gramm.*, § 174, considère avec raison cette tournure comme un mélange de deux constructions : **quom venio video** et **venio atque video**, ce qui ne doit pas surprendre dans la langue vulgaire ou familière.

2. **Quā** paraît être l'ablatif féminin de l'indéfini **quis**, synonyme d'**aliquis**.

Cette liaison sert proprement à unir deux propositions; mais il faut distinguer deux cas.

1° *Chaque membre de phrase a son verbe :* en pareil cas, on emploie l'indicatif ou le subjonctif.

a) On emploie l'*indicatif*, quand **cum... tum** signifie simplement que les deux actions sont simultanées.

Ex. : Corn. Nép., *Them.*, 2, 3 : **in quo** (n.) ***cum*** **divitiis ornavit, *tum* etiam peritissimos belli navalis fecit Athenienses.**

b) On emploie l'*indicatif* ou le *subjonctif*, quand il y a entre les deux termes de l'opposition un contraste bien marqué.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, XII, 30, 2 : ***cum*** **antea *distinebar* maximis occupationibus... *tum* hoc tempore multo distineor vehementius.** *Ib.*, XV, 9, 1 : ***cum*** **te a pueritia tua unice *dilexerim*..., *tum* hoc tuo facto** (cf. ci-dessus, § 192, 6°, p. 229) **multo acrius vehementiusque diligo.**

2° *Les deux membres de phrase n'ont qu'un verbe, qui leur est commun.* En pareil cas, l'on supprime le verbe soit dans le second membre de phrase, soit dans le premier.

Ex. : Cic., *p. Dej.*, 4, 12 : **ad quem *cum*** (alors que...) **di atque homines omnia ornamenta *congessissent, tum* tu ipse plurima et maxima** (sous-entendu **congessisti**). *Ib.*, 14, 39 : ***cum*** (en même temps que...) **de illo laboro, tum de multis amplissimis viris** (sous-entendu **laboro**)[1].

365. — Si l'un des deux membres de phrase reliés par **et... et...** est négatif ou si l'un et l'autre sont négatifs, **et non** est remplacé, *en général*[2], par **neque.**

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, I, 4, 4 : **Orgetorix mortuus est, *neque* abest suspicio... quin ipse sibi mortem consciverit** (cf. I, 7, 4 ; III, 14, 3 ; 22, 3, etc., etc.). *De Bell. Gall.*, II, 12, 5 : **quæ** (**opera**) ***neque*** **viderant ante Galli *neque* audierant.**

---

1. Cicéron aurait pu dire aussi : ***cum*** **de illo, *tum* de multis amplissimis viris *laboro*.** Cette dernière forme de phrase montre bien comment le sens primitif de **cum** ayant fini par s'effacer tout à fait, on en est arrivé à prendre **cum... tum** pour synonyme de **et... et...**

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, VII, 30, 2 : **multum *cum* in omnibus rebus, *tum* in re militari potest fortuna.**

Voy. O. Riemann, *Syntaxe lat.*, § 272, Rem. III.

2. Cette restriction est nécessaire, parce que, indépendamment du cas dont il va être question ci-après dans la remarque, on trouve quelquefois **et non** dans certains passages tels que :

Cic., *ad Fam.*, XII, 22, 1 : ***et*** **semper me coluit diligentissimeque observavit, *et* a studiis nostris *non* abhorret** (en réalité **non abhorret** est une expression toute faite qui équivaut, *comme litote*, à **favet**). *In Verr.*, II, 4, 5, 9 : **mancipium... quo *et* omnes utimur *et non* præbetur a populo,**

Cependant il faut remarquer avec Schmalz, *op. cit.*, § 165, que **et non, et nihil, et nullus, et nemo, et nunquam,** etc., sont des constructions rares à l'époque archaïque, plus fréquentes chez l'auteur de la rhétorique à Hérennius, chez Cicéron et chez T.-Live : rares chez César et chez Salluste, elles reparaissent dans Valère-Maxime, dans Pline l'Ancien, dans Suétone, dans Pétrone et surtout dans Tacite (voy. Dræger, *Synt. u. Stil des Tacitus*, § 111), qui aime à insister sur l'idée négative exprimée par les adjectifs ou pronoms comme **nullus** et **nihil.**

REMARQUE. — Il peut arriver qu'il soit absolument nécessaire d'exprimer **et non**, comme lorsque la négation, par exemple, retombe non pas sur le verbe de la phrase, mais sur le mot devant lequel elle est placée.

Ex. : CÉS., *de Bell. Gall.*, II, 23, 4 : **cum in dextro cornu legio duodecima *et non magno* intervallo septima constitisset** (non magno équivaut à parvo). — CIC., *in Verr.*, II, 4, 16, 36 : **nonne te *et* prolatis *et non* prolatis tabulis condemnari necesse est ?** *De Off.*, I, 41, 147 : **aliorum judicio permulta nobis *et* facienda *et non* facienda sunt** ;

ou bien lorsqu'on veut rectifier ou corriger une assertion :

Ex. : CIC., *ad Fam.*, VII, 12 : **si te Tarentum *et non* Samarobrivam misissem**. Etc.

En pareil cas, c'est surtout **ac non**[1] que l'on emploie.

Ex. : CIC., *de Leg. agr.*, 2, 37 : **si hoc dissuadere est *ac non*** (et non pas *plutôt* **disturbare atque pervertere**[2].

On emploie aussi **et non** dans d'autres cas dont il sera question à propos des négations.

366. — De la règle précédente il résulte que dans deux propositions négatives on emploie au lieu de **et... et...** les liaisons suivantes :

a) **Neque... neque..., nec... nec..., neque... nec..., nec.... neque...**, ni... ni..., ou *d'une part... ne... pas..., d'autre part... ne... pas...*

Ex. : CÉS., *de Bell. Gall.*, VII, 23, 5 : **quæ (materia) *neque* perrumpi *neque* distrahi potest**. — CIC., *de Amic.*, 12, 40 : **hæc lex in amicitia sanciatur, ut *neque* rogemus res turpes, *nec* faciamus rogati**. — T.-LIVE, XLIII, 9, 1 : **nam *nec* hostes moverunt arma, *neque* consul in agrum eorum legiones induxit**. Etc.

b) **Neque (nec)... et...**, *d'une part... ne... pas, d'autre part...*

Ex. : CIC., *de Orat.*, I, 39, 179 : **homo *neque* meo judicio stultus *et* suo valde sapiens**. *Tusc.*, I, 23, 54 : **natura animi atque vis *neque* nata certe est, *et* æterna est**.

REMARQUE. — *Par exception*[3], on trouve aussi **neque... que**.

Ex. : CIC., *Tusc.*, I, 29, 71 : **Socrates *nec* patronum quæsivit ad judicium capitis, nec judicibus supplex fuit adhibuit*que* liberam contumaciam**. *De Amic.*, 27, 104 : ***nec* illa exstincta sunt aluntur*que*[4] potius et augentur cogitatione**.

c) **Et... neque (nec)...**, *d'une part... d'autre part... ne... pas...*[5]

Ex. : CIC., *de Sen.*, 3, 7 : **qui se *et* libidinum vinclis laxatos esse non moleste ferrent *nec* a suis despicerentur**. *Phil.*, 13, 6, 13 : **intellegitis Pompejo *et* animum præsto fuisse *nec* consilium defuisse**.

---

1. Chose intéressante à constater, **atque non** ne se trouve dans ce sens particulier que chez Pline l'Ancien.

2. En revanche, on trouve **neque** là où **et non** serait à sa place ; presque inconnu à l'époque archaïque, ce tour est moins rare même chez Cicéron et correspond au français « sans » suivi de l'infinitif.

Ex. : CIC., *de Rep.*, III, 14 : **aut facere injuriam *nec* accipere** (« sans la subir ») **aut et facere et accipere**.

3. En grec, au contraire, ainsi qu'on l'a vu ci-dessus (§ 360, 2°, p. 362) la tournure correspondante οὔτε... τε... est la seule correcte, tandis que οὔτε... καί... est rare et poétique (voy. ci-dessus, p. 363, n. 1

4. Dans ces exemples, **-que** prend, en quelque sorte, une valeur adversative (cf. ce qui a été dit pour **et**, § 362, REM. II).

5. Cette liaison ne se rencontre pas avant l'époque classique.

B. — Propositions coordonnées à l'aide des conjonctions disjonctives.

I. — *Grec* : ἤ, ἤ... ἤ, εἴτε (ἐάν τε)... εἴτε (ἐάν τε...).

367. — La conjonction ἤ s'emploie souvent entre deux propositions et correspond ordinairement au français ou alors, sinon.

Ex. : Thuc., I, 78, 3 : λέγομεν ὑμῖν τὰ διάφορα δίκῃ λύεσθαι· **ἢ** θεοὺς τοὺς ὁρκίους μάρτυρας ποιούμενοι πειρασόμεθα ἀμύνεσθαι πολέμου ἄρχοντας. — Xén., *Mém.*, I, 7, 2 : ἔργον γε οὐδαμοῦ ληπτέον, **ἢ** εὐθὺς ἐλεγχθήσεται γελοῖος ὤν (*sinon*, on aura bientôt la preuve qu'il est ridicule).

368. — Quand il s'agit d'exprimer deux alternatives, on se sert de ἤ... ἤ..., qui correspond à la fois à **aut... aut** et à **vel... vel** (voy. ci-après, § 371).

Ex. : Xén., *Cyr.*, III, 2, 4 : **ἢ** παντάπασιν ἀμαχεὶ λάβοιμεν ἂν τὸ ἄκρον **ἢ** ὀλίγοις τε καὶ ἀσθενέσι χρησαίμεθ' ἂν πολεμίοις.

Remarque. — En pareil cas, on trouve quelquefois ἤτοι, au lieu de ἤ, au commencement de la première proposition chez Hérodote et chez les Attiques[1] (cf. Eschyle, *Agam.*, 662; Soph., *Antigone*, 1182, etc.) et chez les poètes non attiques au commencement de la seconde[2].

369. — La syntaxe de εἴτε (ἐάν τε)... εἴτε (ἐάν τε)... appartient à la théorie des propositions conditionnelles.

II. — *Latin* : aut, vel, ve, sive (seu).

370. — 1° **Aut** signifie proprement ou bien et sert à distinguer deux idées ou deux objets.

Ex. : Tér., *Phorm.*, 276 sq. : **sæpe propter invidiam adimunt diviti | *aut* propter misericordiam addunt pauperi.** — Cic., *Tusc.*, I, 24, 56 : **si nihil haberet animus hominis, nisi ut appeteret *aut* fugeret.** — T.-Live, XXI, 43, 5 : **hic vincendum *aut* moriendum est**, etc.

1. Ἤτοι peut être renforcé par γε.

Ex. : Herod., I, 11 : ἀλλ' **ἤτοι** ἐκεῖνόν **γε** ... δεῖ ἀπόλλυσθαι ἢ σὲ κτλ. (cf. III, 83 ; VII, 10 ; VIII, 108). — Thuc., II, 40, 2 : καὶ αὐτοὶ **ἤτοι** κρίνομέν **γε** ἢ ἐνθυμούμεθα ὀρθῶς τὰ πράγματα. — Platon, *Phédon*, 76 a : **ἤτοι** ἐπιστάμενοί **γε** γεγόναμεν ... ἢ ὕστερον ... ἀναμιμνῄσκονται.

2. M. Weil a montré (*Revue des Études grecques*, t. III, p. 482) que les Attiques ne placent ἤτοι en tête de la seconde proposition que si la première ne commence pas par ἤ. Voy. A. Bailly, *Dictionn. grec-français*.

Remarque. — Comme ἤ en grec (cf. ci-dessus, § 367), **aut** s'emploie souvent entre deux propositions au sens du français ou alors, sinon.

Ex. : Tér., *Hec.*, 698 : **redduc uxorem, *aut*, quam ob rem non opus sit, cedo.** — Cic., *de Orat.*, II, 2, 5 : **omnia, quæcumque in hominum disceptationem cadere possunt, bene sunt ei dicenda, qui hoc se posse profitetur, *aut* eloquentiæ nomen relinquendum est.** — T.-Live, VI, 18, 7 : **audendum est aliquid universis, *aut* omnia singulis patienda.** Etc.

2° **Vel** ou **sive** (**seu**)[1] servent à exprimer que la distinction faite n'a point d'importance, à proprement parler : la traduction exacte serait : ou *si vous aimez mieux*, ou *ce qui revient au même*.

Ex. : Cic., *Tusc.*, II, 24 58 : **non sentiunt viri fortes in acie vulnera, *vel* sentiunt, sed mori malunt quam tantummodo de dignitatis gradu demoveri.**

Remarques. — I. Ces conjonctions s'emploient aussi : **a)** lorsqu'on veut reprendre une expression pour la corriger, ou **b)** lorsqu'on veut renchérir sur ce qui vient d'être dit : dans ce second cas **vel** (**sive**) est ordinairement accompagné de **potius** ou de **etiam**.

a) Ex. : Cic., *de Fin.*, I, 3, 10 : ***vel* dicam** (cf. **vel ut verius dicam**).

b) Ex. : Cic., *ad Fam.*, XVI, 12, 1 : **nisi qui deus *vel* casus aliquis subvenerit.** IV, 14, 3 : **sed de nostris rebus satis, *vel etiam* nimium multa.** Etc.

II. L'emploi de **vel** au lieu de **aut**, ou bien, est une incorrection qu'on ne trouve pas avant l'époque impériale.

Ex. : Tac., *Ann.*, XIV, 35 : **vincendum illa acie *vel* cadendum esse.**

3° **Ve** (enclitique), synonyme de **vel**, s'emploie surtout pour relier un terme isolé à un autre terme; cependant on rencontre quelquefois **ve** entre deux propositions.

Ex. : Cic., *de Orat.*, II, 75, 306 : **quod dixeris dicturus*ve* sis.** — T.-Live, I, 54, 8 : **quid vellet parens quid*ve* præciperet.** XXV, 8, 8 : **Tarentinos leges suas suaque omnia habituros neque ullum vectigal Pœno pensuros præsidium*ve* invitos recepturos,** (il était entendu que) les Tarentins conserveraient leurs lois et leurs biens et que, d'autre part, ils ne paieraient aucun tribut à Hannibal *ou* (*ce qui eût été aussi pénible*) qu'ils ne recevraient aucune garnison malgré eux.

371. — 1° **Aut... aut**, ou bien... ou bien... s'emploie pour signifier que l'une des alternatives *exclut l'autre*.

Ex. : Tér., *Phorm.*, 483 : ***aut* vivam *aut* moriar.** — Cic., *Ac.*, II, 30, 97 : ***aut* vivet cras Hermarchus *aut* non vivet** (cf. *Tusc.*, I, 7, 14).

---

1. **Sive** composé de **si** et de **ve** (cf. ci-après n° 3) appartient pour la syntaxe à la théorie des propositions conditionnelles ; ce n'est qu'assez tard qu'il est devenu synonyme de **vel**.

2° **Vel... vel** (**sive... sive**)..., *soit...., soit...*, s'emploie pour signifier que l'on se préoccupe peu de savoir laquelle des deux alternatives est vraie ou réalisable.

Ex. : Cic., *de Leg.*, III, 14, 32 : **pauci honore et gloria amplificati *vel* corrumpere mores civitatis *vel* corrigere possunt.** Etc.

Remarque. **Ve... ve** ne se trouve employé que chez les poètes.

C. — Propositions coordonnées à l'aide des conjonctions causales.

I. — *Grec* : γάρ.

372. — La conjonction **γάρ**, qui se place toujours après un mot, s'emploie pour annoncer **a**) soit une *raison*, soit **b**) une *explication* et signifie tantòt car, en effet, tantòt c'est que.

a) Ex. : Hom., *Il.*, II, 118 : (Ζεὺς) πολλάων πολίων κατέλυσε κάρηνα... · τοῦ **γὰρ** κράτος ἐστὶ μέγιστον. — Platon, *Protag.*, 349 d : ὧδε δὲ γνώσει ὅτι τἀληθῆ λέγω· εὑρήσεις **γάρ**... — Xén., *Anab.*, VII, 6, 33 : ἐπιστευόμην ὑπὸ τῶν Λακεδαιμονίων· οὐ **γὰρ** ἄν με ἔπεμπον πάλιν πρὸς ὑμᾶς (car *autrement* ils ne me renverraient pas auprès de vous). Etc.

Remarque. — Ainsi employée, la particule γάρ se place quelquefois avant la proposition dont elle donne la raison et sert à former une sorte de parenthèse[1].

Ex. : Hom., *Il.*, VII, 328 : Ἀτρείδη... πολλοὶ **γὰρ** τεθνᾶσι καρηκομόωντες Ἀχαιοί, | τῷ σε χρὴ πόλεμον παῦσαι... — Platon, *Phédon*, 117 b : εἶεν, σὺ **γὰρ** τούτων ἐπιστήμων, τί χρὴ ποιεῖν ;

b) Ex. : Xén., *Anab.*, V, 7, 6 : λεκτέα ἃ γιγνώσκω· ἔχει **γὰρ** ἡ χώρα πεδία κάλλιστα, il me faut dire ce que je sais *c'est à savoir que* le pays a de magnifiques plaines. Etc.

Remarque. — **Γάρ** s'emploie souvent d'une façon assez difficile à traduire, après des démonstratifs qui annoncent ce qui va suivre ou après des expressions elliptiques comme τεκμήριον δέ, σημεῖον δέ, μαρτύριον δέ, τὸ δὲ μέγιστον (s.-ent. τόδε ἐστιν), en voici la preuve, un indice, un témoignage, et la preuve c'est que, le principal c'est que... ou voici le principal, ou σκέψασθε, examinez donc, δῆλον δέ, cela est évident, etc.

Ex. : Hom., *Il.*, VIII, 148 : ἀλλὰ τόδ' αἰνὸν ἄχος κραδίην καὶ θυμὸν ἱκάνει· | Ἕκτωρ **γάρ** ποτε φήσει κτλ. — Thuc., I, 3, 1 : δηλοῖ δέ μοι καὶ τόδε

1. En pareil cas, le sujet de la proposition principale devient quelquefois, par attraction, complément dans la proposition causale.

Ex. : Hérodote, IV, 200 : τῶν δὲ πᾶν **γὰρ** ἦν τὸ πλῆθος αὐτῶν μεταίτιον οὐκ ἐδέκοντο (pour οἱ δέ, πᾶν γὰρ ἦν τὸ πλῆθος αὐτῶν μεταίτιον, οὐκ ἐδέκοντο). — Thuc., I, 72, 1 : τῶν δὲ Ἀθηναίων ἔτυχε γὰρ πρεσβεία πρότερον ἐν τῇ Λακεδαίμονι περὶ ἄλλων παροῦσα (pour οἱ δὲ Ἀθηναῖοι, ἔτυχε γὰρ κτλ.).

τῶν παλαιῶν ἀσθένειαν οὐχ ἥκιστα· πρὸ **γὰρ** τῶν Τρωικῶν οὐδὲν φαίνεται πρότερον κοινῇ ἐργασαμένη ἡ Ἑλλάς, I. 8, 1 : μαρτυρίον δέ· Δήλου **γὰρ** καθαιρομένης... — XÉN., *Mém.*, II, 6, 38 : ἐκ τῶνδε σκέψαι· εἰ **γάρ**, etc.

373. — Au commencement de la phrase, la conjonction γάρ est parfois précédée de *καί* qui la renforce.

Il faut distinguer deux cas :

1° Καί *ne correspond pas à un autre καί placé plus loin.* En ce cas, καὶ γάρ est tantôt l'équivalent du latin **etenim, namque,** et en effet, tantôt l'équivalent du latin **nam etiam,** et même.

Ex. : HOM., *Il.*, II, 377 : ἀλλά μοι αἰγίοχος Κρονίδης Ζεὺς ἄλγε' ἔδωκεν... **Καὶ γὰρ** (**etenim**) ἐγὼν Ἀχιλεύς... — THUC., I, 141, 7 : **Καὶ γὰρ** (**namque**) οἱ μὲν ὡς μάλιστα τιμωρήσασθαί τινα βούλονται... — XÉN., *Anab.*, II, 5, 5 : ἐξέλωμεν ἀλλήλων τὴν ἀπιστίαν· **καὶ γὰρ** (**etenim**) οἶδα ἀνθρώπους οἳ φοβηθέντες ἀλλήλους ἐποίησαν ἀνήκεστα κακά.

PLATON, *Apol.*, 40 e : **καὶ γὰρ** (**nam etiam**) οὐδὲν πλείων ὁ πᾶς χρόνος φαίνεται οὕτω δὴ εἶναι ἢ μία νύξ, c'est que *même* l'éternité paraît en ce cas n'avoir pas une durée plus longue qu'une seule nuit.

REMARQUES. — I. Καὶ γάρ **etenim** est quelquefois renforcé lui-même par un autre καί : la locution καὶ γὰρ καί équivaut alors à **etenim etiam** et signifie simplement et même.

Ex. : THUC., IV, 108, 4 : **καὶ γὰρ καὶ** ἄδεια ἐφαίνετο αὐτοῖς. — XÉN., *Anab.*, II, 2, 15 : **καὶ γὰρ καὶ** καπνὸς ἐφαίνετο ἐν κώμαις οὐ πρόσω.

II. A καὶ γάρ correspond οὐδὲ γάρ (**neque enim** ou **nam ne... quidem**) dans une proposition négative.

Ex. : HOM., *Il.*, XIX, 414 : **οὐδὲ γὰρ** ἡμετέρῃ βραδυτῆτί τε νωχελίῃ τε | Τρῶες ἀπ' ὤμοιιν Πατρόκλου τεύχε' ἕλοντο. — XÉN., *Mém.*, I, 2, 31 : **οὐδὲ γὰρ** ἔγωγε οὔτ' αὐτὸς τοῦτο πώποτε Σωκράτους ἤκουσα οὔτ' ἄλλου του φάσκοντος ἀκηκοέναι ᾐσθόμην.

HOM., *Od.*, XXIII, 266 : **οὐδὲ γὰρ** αὐτὸς | χαίρω, *car* moi *non plus* je n'ai pas lieu de me réjouir. — XÉN., *Anab.*, V, 5, 9 : **οὐδὲ γὰρ** ἡμεῖς ὑμᾶς οὐδὲν... ὑπήρξαμεν κακῶς ποιοῦντες, *car* nous *non plus* nous n'avons pas eu les premiers torts à votre égard.

Dans une proposition négative καὶ γὰρ καί est remplacé par οὐδὲ γὰρ οὐδέ.

Ex. : HOM., *Il.*, V, 22 cf. *Od.*, VIII, 32, etc.) : **οὐδὲ γὰρ οὐδέ** κεν αὐτὸς ὑπέκφυγε Κῆρα μέλαιναν (cf. **οὐδὲ γὰρ οὐδέ** τις ἄλλος, *ni* aucun autre *en effet*, *c.-à-d.* et *absolument aucun* autre). — XÉN., *Cyr.*, VII, 2, 20 : **οὐδὲ γὰρ οὐδὲ** τοῦτο ἐψεύσατο, *car* en cela il *n'a certainement pas* menti.

2° Καὶ *correspond à un autre καὶ placé plus loin.* En ce cas, καὶ γάρ... καί... signifie car *d'une part*... et d'autre part.

Ex. : XÉN., *Mém.*, III, 12, 4 : **καὶ γὰρ** ὑγιαίνουσιν οἱ τὰ σώματα εὖ ἔχοντες **καὶ** ἰσχύουσιν. Etc.

II. — *Latin* : nam, enim — namque, etenim — quippe.

374. — **Nam**[1] se met en tête de la phrase et **enim**[2] se place après un mot; mais, pour le sens, les deux conjonctions ont à peu près la même valeur : *car, en effet*[3].

Ex. : Cés., *de B. Gall.*, I, 12, 4 : **hic pagus appellabatur Tigurinus; *nam* omnis civitas Helvetia in quattuor pagos divisa est.** — Cic., *de Divin.*, I, 6, 11 : **cum antiquissimam sententiam, tum omnium populorum et gentium consensu comprobatam sequor : duo sunt *enim* divinandi genera.** Etc.

Remarques. — I. Comme le grec γάρ, **nam** et plus rarement **enim** servent souvent à annoncer une explication et signifient *c'est que*.

Ex. : Sall., *Jug.*, 28, 5 : **interim Calpurnius, parato exercitu, legat sibi homines nobilis, factiosos, quorum auctoritate, quæ deliquisset, munita fore sperabat... *Nam* in consule nostro multæ bonæque artes et animi et corporis erant, quas omnis avaritia præpediebat**[4].

II. **Nam** équivaut très souvent au français *quant à* : en pareil cas, il y a une ellipse dont les exemples suivants permettront de se rendre compte.

Ex. : Cic., *Tusc.*, IV, 23, 52 : **quid Achille Homerico fœdius, quid Agamemnone in jurgio? *Nam* Ajacem quidem ira ad furorem mortemque perduxit** (c'est comme s'il y avait : il est inutile de citer Ajax, *car* c'est un fait connu, que...). *Brut.*, 47, 175 : **dicebat etiam L. Scipio non imperite Gnæusque Pompejus... aliquem numerum obtinebat. *Nam* Sextus, frater ejus, præstantissimum ingenium contulerat ad summam juris civilis... scientiam** (c'est comme s'il y avait : je parle de Gnæus et non de Sextus, *car* pour Sextus, il avait consacré, etc.).

375. — Au grec καὶ γάρ correspondent en latin **namque**[5] et surtout **etenim**[6], *et en effet*.

---

1. **Nam** est un mot d'origine pronominale, servant à attirer l'attention sur ce qu'on va dire.
2. **Enim** paraît être pour ***ennim** (cf. l'ombrien *ennom, enem* et l'osque *inim*); la première syllabe s'est abrégée, comme cela arrive souvent en latin (cf. **quĭdem**, pour ***quiddem**). Voy. M. Bréal et A. Bailly, *Dictionn. étymologique latin*, p. 209.
3. **Nam** et **enim** sont également employés à toutes les époques de la langue : toutefois les poètes comiques, comme Plaute et Térence, se servent plus fréquemment de **enim** que de **nam**, surtout quand il s'agit d'insister sur l'affirmation ; **nam** ne prend guère toute son importance qu'à partir de l'époque classique.
4. C'est par une extension toute naturelle de cet usage particulier que **nam** est si souvent employé au commencement d'une narration servant à expliquer ce qui précède ou en tête d'une série d'exemples.

   Ex. : Ter., *Andr.*, 51 : **rem omnem a principio audies. | *Nam* is postquam excessit ex ephebis.** (Cf. Cic., *Acad.*, 1, 2, 4, *de Nat. deor.*, 1, 1, 2 ; *Brut.*, 21, 81 ; Sen., *de Ira*, III, 17, 3, etc.)

5. La conjonction **namque** est encore très rare à l'époque de Plaute et de Térence et ne se rencontre que devant des mots commençant par une voyelle : encore peu fréquente chez les auteurs classiques, elle est employée souvent par Varron, Cornélius Népos, Catulle, Salluste, Virgile, T.-Live et Tacite.
6. On ne trouve presque pas d'exemples d'**etenim** dans l'ancien latin : Plaute ne connait pas cette conjonction, et elle ne devient fréquente qu'à partir de Varron et de Cicéron ; encore faut-il ajouter qu'à l'époque impériale elle est plus rare que **nam** et **enim** : Q. Curce n'en a pas un seul exemple ; en revanche, Apulée s'en sert presque exclusivement. Voy. Schmalz, *Lat. Gramm.*, §§ 199, 200.

Ex. : Cic., *de Leg.*, II, 15, 38 : **sonorum dici vix potest quanta sit vis in utramque partem : *namque* et incitat languentes et languefacit excitatos.** I, 18, 48 : **sequitur et jus et omne honestum sua sponte esse expetendum ; *etenim* omnes viri boni ipsam æquitatem et jus ipsum amant : per se igitur jus est expetendum.** Etc.

Remarque. — Comme **etenim** peut remplacer **enim**, de même **non enim**[1] peut être remplacé par **neque enim**.

Ex. : Tér., *Hec.*, 834 : ***neque* enim est in rem nostram.** — Cic., *de Rep.*, I, 24, 38 : ***nec enim* hoc suscepi, ut tanquam magister persequerer omnia.** Etc.

376. — Dans certains auteurs, comme Salluste, T.-Live et Q.-Curce, on trouve **quippe** employé comme synonyme de **enim**[2].

Ex. : Tér., *Phorm*, II, 3, 15 ***quippe* homo jam grandior se continebat ruri.** — T.-Live, III, 67 : **non illi vestram ignaviam contempsere... : *quippe* toties fusi fugatique... et se et vos novere.**

D. — Propositions coordonnées
à l'aide des conjonctions conclusives.

I. — *Grec :* **οὖν, ἄρα, τοίνυν.**

377. — En grec, **οὖν**, qui se place toujours après un autre mot[3], correspond à la fois à **ergo** et à **igitur**.

1° Comme **ergo**, il signifie qu'une chose résulte de ce qui précède.

Ex. : Xén., *Anab.*, III, 2, 29 : ἀναρχίᾳ ἂν καὶ ἀταξίᾳ ἐνόμιζον ἡμᾶς ἀπολέσθαι· δεῖ **οὖν** πολὺ τοὺς ἄρχοντας ἐπιμελεστέρους εἶναι τοὺς νῦν τῶν πρόσθεν.

2° Comme **igitur**, il sert **a**) soit à reprendre la suite d'un discours ou d'un récit, après une parenthèse, **b**) soit à marquer que le sujet annoncé d'une manière générale va être traité dans le détail.

---

1. En réalité **non enim** n'est employé que là où il est nécessaire d'insister sur l'idée de la négation, comme c'est le cas dans les oppositions.

Voy. Cic., *de Orat.*, I, 26, 120 : ***non enim* pudendo, sed non faciendo id, quod non decet, impudentiæ nomen effugere debemus** (cf. *p. Flacc.*, 28, 68).

2. Le sens propre de **quippe** est « bien sûr », comme on le voit dans les exemples suivants :

Cic., *p. Cæcin.*, 19, 55 : **recte igitur tu diceres te restitisse. *Quippe :* quid enim facilius est...?** *De Fin.*, IV, 3, 7 : **ista ipsa... a te quidem apte ac rotunde** (s.-ent. **dicta sunt**) : ***quippe :* habes enim a rhetoribus.**

3. Le sens propre de οὖν est « certainement, réellement, en fait » (cf. ci-après, p. 376, n. 2) ; c'est celui qu'il a notamment dans les réponses où il renforce simplement l'affirmation : οὔκουν, « assurément non », πάνυ μὲν οὖν, « oui certes », et qu'il conserve aussi dans quelques constructions dont il sera question tout à l'heure.

a) Ex. : Hérodote, I, 69 : ὦ Λακεδαιμόνιοι, χρήσαντος τοῦ θεοῦ τὸν Ἕλληνα φίλον προσθέσθαι (ὑμέας γὰρ πυνθάνομαι προεστάναι τῆς Ἑλλάδος) ὑμέας **ὦν** κατὰ τὸ χρηστήριον προσκαλέομαι. — Xén., *Anab.*, I, 3, 14 : ὁ δὲ Πρόξενος (ἔτυχε γὰρ ὕστερος...), εὐθὺς **οὖν**... ἔθετο τὰ ὅπλα. — Dém., XVIII, 261 : ἐπειδὴ δ' εἰς τοὺς δημότας ἐνεγράφης ὁπωσδήποτε (ἐῶ γὰρ τοῦτό γε), ἐπειδὴ δ' **οὖν** ἐνεγράφης κτλ.

b) Ex. : Platon, *Phéd.*, 70 c : σκεψώμεθα δὲ αὐτὸ τῇδέ πῃ, εἴτε ἄρα ἐν Ἅιδου εἰσὶν αἱ ψυχαὶ τελευτησάντων τῶν ἀνθρώπων εἴτε καὶ οὔ. Παλαιὸς μὲν[1] **οὖν** ἔστι τις λόγος... Etc.

378. — La particule οὖν entre dans quelques combinaisons dont il est important de marquer le sens.

a) **Καὶ γὰρ οὖν** placé au commencement d'une proposition signifie c'est pourquoi naturellement.

Ex. : Xén., *Anab.*, I, 9, 11 : φανερὸς δ' ἦν καὶ, εἴ τίς τι ἀγαθὸν ἢ κακὸν ποιήσειε αὐτόν, νικᾶν πειρώμενος... · **καὶ γὰρ οὖν** πλεῖστοι δὴ αὐτῷ... ἐπεθύμησαν καὶ χρήματα καὶ πόλεις καὶ τὰ ἑαυτῶν σώματα προέσθαι...

b) Il ne faut pas confondre οὔκουν avec οὐκοῦν : le premier signifie donc ne... pas, par conséquent ne... pas, et le second : donc, en conséquence, par suite[2].

Οὔκουν se place ordinairement au commencement de la phrase[3].

Ex. : Platon, *Rép.*, 398 c : ἐγὼ τοίνυν, ὦ Σώκρατες, κινδυνεύω ἐκτὸς τῶν πάντων εἶναι· **οὔκουν** (**non igitur**) ἱκανῶς γε ἔχω ἐν τῷ παρόντι ξυμβαλέσθαι, ποῖ' ἄττα δεῖ ἡμᾶς λέγειν, ὑποπτεύω μέντοι.

Οὐκοῦν se place aussi au commencement de la phrase.

Ex. : Platon, *Phèdre*, 274 b : **οὐκοῦν** τὸ μὲν τέχνης τε καὶ ἀτεχνίας λόγων πέρι ἱκανῶς ἐχέτω[4].

---

1. Ici μέν a pour corrélatif καὶ trois lignes plus bas : καὶ εἰ τοῦθ' οὕτως ἔχει κτλ. La particule οὖν, dans cet emploi particulier, a gardé encore quelque chose de son sens propre : ici encore on peut traduire par « en fait ». Pour **μὲν οὖν**, voy. ci-après, p. 376, **e**.

2. Ce sens de οὐκοῦν dérive de celui qu'il a dans les interrogations, où il correspond à **nonne ergo** « n'est-il donc pas vrai que...? » En effet, une phrase telle que celle-là suppose une réponse affirmative : « *oui*, cela est vrai ». Or en employant οὐκοῦν pour signifier « donc », on considère que la réponse a été faite et que la conséquence est admise.

3. Thucydide l'emploie dans le second membre de la phrase (II, 43, 1), mais cet emploi est rare.

4. Dans cette phrase οὐκοῦν parait bien loin de sa signification propre et primitive, puisqu'il est suivi d'un impératif et qu'il n'est guère possible de ramener la proposition où il se trouve à une proposition interrogative ; c'est que οὐκοῦν a fini par devenir presque synonyme de οὖν. Mais on reconnait encore la valeur propre et primitive de la particule dans des phrases comme celle-ci :

Ex. : Xén., *Mém.*, III, 6, 10 : **οὐκοῦν**, ἔφη, καὶ περὶ πολέμου συμβουλεύειν τήν γε πρώτην ἐπισχήσομεν· ἴσως γὰρ... οὔπω ἐξήτακας (on peut traduire *litt.* : « Nous nous abstiendrons pour commencer, *n'est-il pas vrai?* de donner des conseils au sujet de la guerre ; car sans doute tu n'es pas encore au courant. »

c) **Γοῦν** (composé de γε et de οὖν) se place après un mot et correspond au latin **quidem certe**; il exprime une restriction : tout au moins, ce qui est sûr au moins, c'est que. On peut souvent lui donner pour équivalent en français : par exemple ou du moins.

Ex. : Thuc., I, 2, 5 : τὴν **γοῦν** (par exemple) Ἀττικὴν ἐκ τοῦ ἐπὶ πλεῖστον διὰ τὸ λεπτόγεων ἀστασίαστον οὖσαν ἄνθρωποι ᾤκουν οἱ αὐτοὶ ἀεί. — Platon, *Phédon*, 95 a : σύ μοι δοκεῖς, ἔφη ὁ Κέβης, ἐξευρήσειν· τουτονὶ **γοῦν** (tout au moins) τὸν λόγον τὸν πρὸς τὴν ἁρμονίαν θαυμαστῶς μοι εἶπες ὡς παρὰ δόξαν. — Xén., *Mém.*, I, 6, 2 : σὺ δέ μοι δοκεῖς τἀναντία τῆς φιλοσοφίας ἀπολελαυκέναι· ζῇς **γοῦν** οὕτως, ὡς οὐδ' ἂν εἷς δοῦλος ὑπὸ δεσπότῃ διαιτώμενος μείνειε.

d) **Δ' οὖν** se place après un mot et signifie ce qui est sûr, c'est que, souvent même quoi qu'il en soit[1].

Ex. : Thuc., I, 3, 4 : οἱ **δ' οὖν** ὡς ἕκαστοι Ἕλληνες κατὰ πόλεις τε ὅσοι ἀλλήλων ξυνίεσαν καὶ ξύμπαντες ὕστερον κληθέντες οὐδὲν πρὸ τῶν Τρωϊκῶν δι' ἀσθένειαν καὶ ἀμιξίαν ἀλλήλων ἀθρόοι ἔπραξαν.

e) **Μὲν οὖν** se place toujours après un mot et, quand il est employé comme particule conclusive, signifie donc, d'après cela, comme il résulte de cela, effectivement[2].

Il est d'un usage général dans toute la langue grecque, soit en corrélation avec δέ, ἀλλά, etc.[3], soit isolément.

Ex. : Hom., *Od.*, IV, 780 : βὰν δ' ἰέναι ἐπὶ νῆα θοὴν καὶ θῖνα θαλάσσης. | Νῆα **μὲν οὖν** πάμπρωτον ἁλὸς βένθοσδε ἔρυσσαν, | ἐν **δ'** ἱστόν τ' ἐτίθεντο καὶ ἱστία νηὶ μελαίνῃ. — Soph.,

1. « La liaison δὲ οὖν, fréquente chez Thucydide, dit M. Alfr. Croiset (éd. de Thucydide, p. 148, n. 12), marque le retour à l'idée principale d'un morceau après une parenthèse. Οὖν sert à écarter l'idée accessoire, et δέ marque la reprise, la continuation proprement dite. » On a vu ci-dessus (§ 375, 2, **a**) que οὖν tout seul a souvent la même valeur.

2. Cette combinaison renferme en réalité deux particules affirmatives : μέν signifie proprement « certainement » et οὖν « réellement », « en fait » : elle a donc pour équivalent proprement dit l'expression française « sans aucun doute ». C'est ce qu'on voit particulièrement dans les réponses où μὲν οὖν soit seul, soit avec d'autres adverbes affirmatifs (πάνυ μὲν οὖν, μάλιστα μὲν οὖν) doit se traduire par « oui certes », « parfaitement »; c'est ce qu'on voit même dans des exemples tels que :

Platon, *Euthyd.*, 304 e : χαρίεν γέ τι πρᾶγμά ἐστιν ἡ φιλοσοφία. — Ποῖον, ἔφη, χαρίεν...; οὐδενὸς **μὲν οὖν** ἄξιον (*litt.* : « c'est une belle chose, lui dis-je, que la philosophie. — Comment? une belle chose? répondit-il. *En réalité*, c'est une chose de nulle valeur »).

Mais on voit que le ton de la réponse permet, dans des cas analogues, de traduire par « bien plutôt », « tout au contraire ».

Enfin c'est ce qu'on voit dans des exemples comme ceux qui vont être cités dans le texte, exemples dans lesquels on peut presque toujours donner à οὖν son sens propre « en fait ».

3. On trouve encore, par exemple, μὲν οὖν... οὐ μήν (Isocr., IV, 68) μὲν οὖν... οὐ μὴν ἀλλά (Isée, VIII, 5), μὲν οὖν... ὅμως (Dém., XXVII, 2). Quelquefois aussi μὲν οὖν est en corrélation avec δ' οὖν.

Ex. : Plat., *Lach.*, 184 a : ἴσως **μὲν οὖν** εἴη ἄν τι ταῦτα, ὥσπερ Νικίας λέγει· οἷς **δ' οὖν** ἐγὼ ἐντετύχηκα, τοιαῦτ' ἄττα ἐστίν.

Él., 549 sq. : ἐγὼ **μὲν οὖν**... εἰ **δέ**... — Platon, *Phédon*, 89 a : τὸ **μὲν οὖν** ἔχειν ὅ τι λέγοι ἐκεῖνος ἴσως οὐδὲν ἄτοπον· **ἀλλὰ** ἔγωγε μάλιστα ἐθαύμασα κτλ.

Sophocle, *Œdipe Roi*, 587 sqq. : ἐγὼ **μὲν οὖν** οὔτ' αὐτὸς ἱμείρων ἔφυν | τύραννος εἶναι μᾶλλον ἢ τύραννα δρᾶν, | οὔτ' ἄλλος ὅστις σωφρονεῖν ἐπίσταται.

Remarque. — A force d'être employé, μὲν οὖν finit par perdre en partie sa valeur propre et ne servit plus parfois que de formule de transition, comme par exemple dans Thucydide.

I, 15, 1 : τὰ **μὲν οὖν** ναυτικὰ τῶν Ἑλλήνων τοιαῦτα ἦν... ἰσχὺν **δὲ** περιεποιήσαντο...

379. — L'adverbe **ἄρα**[1], qui se place toujours après un mot, est quelquefois employé comme particule conclusive : il signifie qu'une chose résulte *naturellement* ou *directement* d'une autre chose : donc; précisément, mais équivaut quelquefois aussi au français tout naturellement; sans doute (lat. **scilicet** ou **nimirum**).

Ex. : Hom., *Il.*, I, 96 : τοὔνεκ' **ἄρ** ἄλγε' ἔθηκεν, *précisément* à cause de cela le dieu a imposé des maux. — Platon, *Phédon*, 79 b : τί οὖν περὶ ψυχῆς λέγομεν; ὁρατὸν ἢ ἀόρατον εἶναι; οὐχ ὁρατόν. Ἀϊδὲς **ἄρα**; Ναί. Ὁμοιότερον **ἄρα** ψυχὴ σώματός ἐστιν τῷ ἀϊδεῖ, τὸ δὲ τῷ ὁρατῷ.

Xén., *Cyr.*, I, 3, 8 : Σάκα δέ, φάναι τὸν Ἀστυάγην τῷ οἰνοχόῳ, ὃν ἐγὼ μάλιστα τιμῶ, οὐδὲν δίδως; ὁ δὲ Σάκας **ἄρα** (**nimirum**)[2] καλός τε ὢν ἐτύγχανε (or ce Sacas était *précisément* beau) καὶ κτλ.

Remarques. — L'adverbe a fini par servir, comme **ergo** en latin, à marquer la conclusion d'un syllogisme.

Ex. : Lucien, *Jup. trag.*, 51 : εἰ εἰσὶ βωμοί, εἰσὶ καὶ θεοί· ἀλλὰ μὴν εἰσὶ βωμοί· εἰσὶν **ἄρα** καὶ θεοί.

380. — **Τοίνυν** est proprement une particule affirmative[3] qui, chez les Attiques, se place toujours après un mot et qui, signifiant maintenant,

---

1. Dans Homère et chez les poètes épiques ἄρα (ἄρ devant une consonne, ῥα enclitique, ῥ' devant une voyelle, ῥά devant un digamma) n'exprime souvent qu'une simple transition : « puis », « alors », « et » ; de ce sens on passe aisément à celui de « par suite », « ainsi donc ».

2. Il faut remarquer que dans cet exemple c'est la particule δέ qui sert à unir les deux propositions ; ἄρα rappelle l'idée du verbe τιμῶ qui précède et signifie qu'on va donner les raisons *toutes naturelles* de l'estime d'Astyage pour son serviteur. Cet emploi particulier de ἄρα explique pourquoi on le rencontre dans des constructions comme celle-ci :

Xén., *Cyr.*, I, 3, 2 : ἐρωτώσης δὲ αὐτὸν τῆς μητρός..., ἀπεκρίνατο **ἄρα** ὁ Κῦρος.

La phrase ne signifie pas : « sa mère l'interrogeant, il répondit *donc*... », mais bien : « sa mère l'interrogeant, il répondit *tout naturellement* ».

3. Elle équivaut souvent à « eh bien donc... » notamment au commencement d'un développement provoqué par l'intervention d'un interlocuteur.

Ex. : Platon, *Euthyphron*, 5 d : λέγε δή, τί φῂς εἶναι τὸ ὅσιον; λέγω **τοίνυν** ὅτι τὸ ὅσιόν ἐστιν ὅπερ ἐγὼ νῦν ποιῶ.

or, donc (dans les formules de transition), a fini par être employée avec la valeur du latin **itaque**, c'est pourquoi.

Ex. : Xén., *Cyr.*, I, 1, 2 : πάσας **τοίνυν** τὰς ἀγέλας ταύτας ἐδοκοῦμεν ὁρᾶν μᾶλλον ἐθελούσας πείθεσθαι τοῖς νομεῦσιν ἢ τοὺς ἀνθρώπους τοῖς ἄρχουσι.

381. — Pour exprimer une conclusion avec plus de force on se sert de τοιγάρτοι et de τοιγαροῦν, qui s'emploient l'un et l'autre au commencement de la phrase et signifient et voilà pourquoi, c'est pour cela que...

Ex. : Platon., *Phéd.*, 82 d : **τοιγάρτοι**[1] τούτοις μὲν ἅπασιν, ὦ Κέβης,... χαίρειν εἰπόντες, οὐ κατὰ ταὐτὰ πορεύσονται αὐτοῖς... — Xén., *Anab.*, II, 6, 20 : **τοιγαροῦν** αὐτῷ οἱ μὲν καλοί τε κἀγαθοὶ τῶν συνόντων εὖνοι ἦσαν, οἱ δὲ ἄδικοι ἐπεβούλευον.

II. — *Latin* : ergo, igitur — itaque, quamobrem, quapropter, quocirca.

382. — 1° A l'époque classique, la particule **ergo**[2] est celle que l'on emploie de préférence pour marquer la conclusion logique d'un raisonnement.

Ex. : Cic., *de Nat. deor.*, III, 13, 33 : **omne animal appetit quædam et fugit a quibusdam. Quod autem refugit, id contra naturam est, et quod contra naturam, id habet vim interimendi. Omne *ergo* animal intereat necesse.** Etc.

2° **Igitur**[3] correspond aux diverses acceptions du français donc. On l'emploie non seulement comme **ergo** dans les conclusions,

Ex. : Cic., *Acad.*, II, 30, 96 : **si mentiris, mentiris; mentiris autem, mentiris *igitur*.**

mais encore pour résumer et pour conclure un récit, un développement précédent.

---

1. Cette particule qu'emploient Thucydide et Platon (dans ses premiers dialogues) ne se retrouve plus dans les derniers dialogues de Platon ni dans Aristote. Sur καὶ γάρ τοι, « c'est pourquoi », voy. *Revue de Philologie*, t. VII, p. 33-44.

2. Proprement **ergo**, qui vient sans doute de **e rego** (cf. **e regione**, « dans la direction », « droit, directement ») signifie « en fait », « réellement » ; aussi le mot a-t-il, à l'époque archaïque, la valeur d'une particule affirmative, soit seul, soit joint à **mecastor**, **edepol**, etc.

Ex. : Plaute, *Mil.*, 1233 : ***ergo* istus metus me macerat**. *Ib.*, 63 : ***ergo* mecastor, pulcher est.**

C'est ce qui explique pourquoi il forme quelquefois à la même époque, avec **igitur** une locution composée : **ergo igitur** « donc, en fait ». Cf. **itaque ergo**, qu'on trouve parfois dans T.-Live et qui est sans doute, chez cet auteur, un emprunt plus ou moins conscient fait aux vieux annalistes.

De plus l'étymologie d'**ergo** explique aussi qu'il ait pu être pris dans le sens de « ensuite » et de « en conséquence, donc ».

3. L'origine de **igitur** est assez obscure (voy. cependant M. Bréal et A. Bailly, *Dictionnaire étymologique latin*) ; mais on sait que cette particule signifiait proprement « alors » (cf. Plaute, *Most.*, II, 1, 32 ; *Cas.*, II, 2, 39) ; ce sens conduit facilement à celui de « conséquemment, donc ».

Ex. : Cic., *Tusc.*, I, 28, 78 : **hæc *igitur* et alia innumerabilia cum cernimus, possumusne dubitare quin iis præsit aliquis... effector? Etc.**

ou pour reprendre, après une parenthèse, le fil d'un discours (cf. ci-dessus, § 377, 2, **a**).

Ex. : Cic., *de Fin.*, III, 14, 45 : **recta effectio** (κατόρθωσιν **enim ita appello, quoniam rectum factum** κατόρθωμα) **recta *igitur*** (dis-je) **effectio... crescendi accessionem nullam habet.**

ou enfin pour annoncer que le sujet annoncé d'une manière générale va être traité dans le détail (cf. ci-dessus, § 377, 2, **b**).

Ex. : Cic., *de Nat. deor.*, II, 30, 76 : **eamque disputationem tres in partes nostri fere dividunt... Primum *igitur* aut negandum est esse deos...**

Remarques. — I. La particule **igitur** est très ancienne dans la langue et alterne souvent avec **ergo**.

II. **Ergo** et **igitur** se placent en tête de la phrase, quand il y a lieu d'insister sur la conclusion ; autrement, ils se placent après le premier mot.

383. — Pour donner plus de poids et d'autorité à la conclusion, les Latins avaient recours, selon les cas, à des locutions composées que l'usage avait rapprochées des particules conclusives.

1° **Itaque**, formé de **ita** et de l'enclitique **que**[1], signifie proprement et ainsi, et de cette façon[2].

Ex. : Plaute, *Amph.*, 15 : **ita huic facietis fabulæ silentium | *itaque* æqui et justi hic eritis omnes arbitri** (cf. *ib.*, 763 ; *Capt.*, 676, 878 ; *Pers.*, 781 ; *Mil.*, 791 ; *Truc.*, II, 6, 45 ; *Cist.*, II, 1, 36 ; Tér., *Andr.*, 550 ; *Hec.*, 207 ; 579 ; 604). — Corn. Nép., 7, 4, 2 : **inimici illud tempus exspectandum decreverunt quo exisset, ut absentem aggrederentur, *itaque* fecerunt**[3].

De ce sens on a passé naturellement à celui-ci : par suite, par conséquent : employé ainsi, **itaque** se place *régulièrement* en tête de la phrase[4].

---

1. Les grammairiens latins avaient imaginé de distinguer deux **itaque** : l'adverbe **ita'que** « et ainsi », et la particule **i'taque** ; mais cette distinction, fût-elle fondée en fait, n'empêche pas de reconnaître dans le mot les éléments qui le composent.

2. **Itaque** peut signifier naturellement aussi « et de *telle* façon », comme **ita** signifie « de telle façon », mais nous n'avons pas à nous occuper ici de cette signification. Voy. R. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, § 173, 1 (p. 731 et suiv.).

3. **Itaque** conserve encore sa signification primitive quand il est employé pour signifier qu'une pensée générale va être expliquée par un exemple ou par une comparaison : il peut être traduit alors par « ainsi ».

Ex. : Cic., *de Fin.*, II, 4, 12 : **quod vestri quidem vel optimi disputant, nihil opus esse eum, qui philosophus futurus sit, scire litteras. *Itaque* ut majores nostri ab aratro abduxerunt Cincinnatum illum, ut dictator esset : sic vos de pagis omnibus colligitis bonos illos quidem viros, sed certe non pereruditos.**

4. En fait, c'est la règle suivie par tous les auteurs de l'époque archaïque, comme par César, Cicéron et Salluste : on ne trouve **itaque** placé après le premier mot de la phrase que chez Cornificius, chez Horace, T.-Live et Quintilien, quelquefois chez Q.-Curce et Valère-Maxime, jamais chez Pline ni chez Tacite.

et sert ordinairement à signifier que le fait dont il va être question est la conséquence naturelle de celui qui précède.

Ex. : CORN. NÉP., *Arist.*, 1, 1 : **Aristides æqualis fere fuit Themistocli. *Itaque* cum eo de principatu contendit.**

REMARQUE. — L'usage a fait souvent de **itaque** un synonyme pur et simple de **igitur** : c'est ainsi qu'on le trouve employé même par les meilleurs auteurs pour signifier qu'on reprend le fil d'un développement interrompu.

Ex. : CIC., *de Amic.*, 1, 1-3 : **me ad pontificem Scævolam contuli...; sed de hoc alias, nunc redeo ad augurem : cum sæpe multa, tum... *Itaque* tum Scævola... exposuit nobis sermonem Lælii de amicitia habitum.**

2° **Quam ob rem** ou **quamobrem** est une locution assez lourde que Cicéron emploie au sens de c'est pourquoi [1].

Ex. : CIC., *p. Flacc.*, 27, 70 : ***quamobrem* quæso a vobis...**

3° **Quapropter** se rencontre à l'époque archaïque et dans Cicéron comme particule conclusive; plus tard il tend à disparaître.

Ex. : ENNIUS (cité par VARRON, *de Ling. lat.*, VII, 82) : ***quapropter* Parim pastores nunc Alexandrum vocant** (cf. TÉR., *Heaut.*, 357 : *Ad.*, 342 ; *Héc.*, 364 ; CIC., *p. Rosc. Am.*, 4, 9 ; *Cæcin.*, 27, 78 ; *in Verr.*, II, 2, 73, 180 ; *Phil.*, 3, 11, 29 ; *de Amic.*, 8, 27 ; *ad Fam.*, IV, 15, 2, etc.).

4° **Quocirca** n'apparaît comme particule conclusive qu'à l'époque classique ; on la retrouve chez quelques poètes, bien qu'elle soit très lourde.

REMARQUES. — I. Certains adverbes pronominaux sont employés aussi dans les conclusions ; **hinc** (fréquent à toutes les époques), **inde** (fréquent à l'époque classique), **eo** et **ideo** (seulement à l'époque impériale), **idcirco** (surtout à l'époque archaïque et chez les écrivains postérieurs), **propterea** (surtout à l'époque archaïque).

II. **Proinde,** en conséquence, donc, ne s'emploie correctement que dans une proposition volitive [2] à l'impératif ou au subjonctif : cet adverbe sert alors à exprimer avec énergie un ordre adressé à d'autres ou une exhortation qu'on s'adresse à soi-même.

Ex. : NÆV. (cité par FESTUS, p. 298 a, 29) : ***proinde* aperte dice.** — CIC., *ad Fam.*, XII, 6, 2 : ***proinde* fac animum habeas.** — CÉS., *de Bell. Gall.*, VII, 50, 6 : ***proinde* abite** [3] (cf. T.-LIVE, V, 9, 6).

C'est seulement à partir de T.-Live que **proinde** devient synonyme de **itaque** ou d'**igitur** [4].

1. Dans le latin archaïque et à l'époque classique, **quamobrem** est employé comme adverbe interrogatif au sens de « pour quelle raison, pourquoi » (dans l'interrogation indirecte, comme dans l'interrogation directe) ; mais ce n'est pas le même mot : ici **quam** est l'accusatif féminin de l'adjectif **quis**, là, c'est l'acc. fém. de l'adjectif **qui**.

2. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 276, REM. II.

3. On le trouve naturellement aussi *dans le style indirect* devant un subjonctif remplaçant un impératif.

Ex. : CÉS, *de Bell. Gall.*, V, 34, 2 : **duces pronuntiare jusserunt, ne quis ab loco discederet ; illorum esse prædam... ; *proinde* omnia in victoria posita existimarent** (cf. *ib.*, VII, 66, 4 ; CIC., *in Verr.*, II, 5, 71, 183).

4. Encore faut-il distinguer dans T.-Live certains emplois où **proinde** est à demi justifié, parce que la proposition où il se trouve implique encore un conseil. C'est le cas notamment pour les phrases suivantes :

T.-LIVE, III, 48, 3 : ***proinde* quiesse *erit* melius, inquit.** — II, 15, 4 : ***proinde*, si salvam esse vellet Romam, *ut* patiatur liberam esse, *orare*** (la proposition équivaut à ***proinde pateretur* liberam esse**).

E. — Propositions coordonnées à l'aide des conjonctions adversatives.

I. — *Grec* : **δέ, ἀλλά, μήν, μέντοι, καίτοι, ὅμως.**

384. — En grec, la conjonction adversative la plus simple est la particule δέ, qui se place après un mot.

1° **Δέ** marque une opposition, mais assez faible : souvent même elle indique simplement qu'on passe d'une idée à une autre et ne peut se traduire en français que par et.

Ex. : Platon., *Phédon*, 59 d : περιεμένομεν οὖν ἑκάστοτε, ἕως ἀνοιχθείη τὸ δεσμωτήριον, διατρίβοντες μετ' ἀλλήλων· ἀνεῴγετο γὰρ οὐ πρῴ· ἐπειδὴ **δὲ** (et) ἀνοιχθείη, εἰσῇμεν κτλ.

2° Toutefois le grec se sert ordinairement de la particule **δέ** pour marquer qu'une idée est différente de celle qui précède, sans l'exclure ni lui être contraire.

Ex. : Platon., *Phéd.*, 117 e : καὶ ἡμεῖς ἀκούσαντες ᾐσχύνθημέν τε καὶ ἐπέσχομεν τοῦ δακρύειν. Ὁ **δὲ** (oppose la personne de Socrate à ses amis) περιελθών, ἐπειδὴ κτλ. *Rép.*, 520 a : ξυμπονήσετε ἐν τῇ πόλει ἕκαστοι ἐν μέρει, τὸν **δὲ** πολὺν χρόνον μετ' ἀλλήλων οἰκήσετε ἐν τῷ καθαρῷ.

3° Très souvent **δέ** correspond à un **μέν** qui précède et qui, comme δέ, est toujours placé après un mot.

a) L'opposition de ces deux particules rend en quelque sorte sensible l'opposition qui existe entre deux idées[1] : à la vérité..., mais... ; tandis que..., (au contraire).

Ex. : Plat., *Phédon*, 87 d : ἡ **μὲν** ψυχὴ πολυχρόνιόν ἐστι, τὸ **δὲ** σῶμα ἀσθενέστερον καὶ ὀλιγοχρονιώτερον. — Xén., *Anab.*, V, 6, 19 : τοῖς **μὲν** ἐδόκει βέλτιστον εἶναι καταμεῖναι, τοῖς **δὲ** πολλοῖς οὔ, *tandis que* les uns jugeaient préférable de résister de pied ferme, les autres, en plus grand nombre, étaient d'un avis contraire. Etc.

b) Mais il est rare que l'opposition puisse être toujours traduite aussi nettement en français.

---

1. Le sens premier de **μέν** est « en vérité », « sans doute », comme on le voit encore en quelques passages (cf. Xen., *Anab.*, I, 7, 6 ; VII, 1, 9 ; 6, 11 ; *Mém.*, I, 2, 2) et dans certaines formules où il parait remplacer μήν « vraiment », « certes » (πάνυ **μὲν** οὖν, μάλιστα **μὲν** οὖν, κομιδῇ **μὲν** οὖν « oui, certainement », καὶ **μὲν** δή « et certainement », ἀλλὰ **μὲν** δή « mais certainement », οὐ **μὲν** δή « certainement non », οὐ **μὲν** οὖν « non en vérité », enfin **μὲν** οὖν (cf. ci-dessus, p. 376). Mais quand μὲν est en corrélation avec δέ, il signifie proprement « à la vérité », « il est vrai ». Voy. encore ci-après, Rem. II, à la fin.

Le plus souvent, μέν et δέ servent simplement à mettre en regard l'une de l'autre les idées contenues dans les deux propositions : en ce cas on peut négliger de traduire μέν.

Ex. : Xén., *Anab.*, I, 6, 9 : τοιαῦτα **μὲν** πεποίηκε, τοιαῦτα **δὲ** λέγει, voilà ce qu'il a fait *et* voilà ce qu'il dit. Etc.

Remarques. — I. Quand on veut marquer une opposition assez forte, on ajoute αὖ, d'autre part, au contraire, à la particule δέ.

Ex. : Xén., *Anab.*, I, 10, 11 : οἱ Ἕλληνες ἐπῄεσαν· οἱ **δ' αὖ** βάρβαροι οὐκ ἐδέχοντο.

II. La particule δέ opposée à μέν entre dans un certain nombre de locutions dont voici les principales : ὁ μέν... ὁ δέ, l'un... l'autre, οἱ μέν... οἱ δέ, les uns... les autres, ἔνθα μέν... ἔνθα δέ, ici... là; ἔνθεν μέν... ἔνθεν δέ: d'un côté... de l'autre; τότε μέν... τότε δέ (**tum... tum, modo... modo**), tantôt... tantôt; ἅμα μέν... ἅμα δέ (**simul... simul**, en même temps, πρῶτον μέν[1]... εἶτα δέ (ou εἶτα, ἔπειτα sans δέ, ou enfin δέ tout seul), d'abord... ensuite.

III. Quelquefois μέν paraît n'avoir pas de corrélatif : c'est ce qui a lieu dans des cas où, bien que la contre-partie ne soit pas exprimée, la corrélation est néanmoins impliquée dans l'ensemble même de la phrase.

Ex. : Hom., *Od.*, VII, 237 : τὸ **μέν** σε πρῶτον εἰρήσομαι (il est évident qu'on fera d'autres questions). — Xén., *Anab.*, I, 9, 14 : καὶ πρῶτον **μὲν** ἦν αὐτῷ πόλεμος πρὸς Πισίδας (ce qui implique cette idée que Cyrus eut d'autres guerres à soutenir). Etc.

Toutefois, il faut peut-être mettre à part des locutions comme ἐγὼ μὲν οἶμαι, ἐγὼ μὲν οὐκ οἶδα, ἐγὼ μὲν οὐχ ὁρῶ, dans lesquelles il n'est point sûr que la contre-partie soit sous-entendue. Il est plus simple de penser que μέν y conserve son sens propre (cf. ci-dessus, p. 381, n. 1) et de traduire « sûrement je pense (je ne sais pas, je ne vois pas) » ou tout simplement « pour moi je pense (je ne sais pas, je ne vois pas) »[2].

IV. Parfois μέν, au lieu d'être suivi de δέ, a pour corrélatifs μέντοι ou μήν, particules de signification analogue, mais plus expressives.

Pour μέν... μέντοι (tandis que, et cependant), cf. Hér., I, 109; III, 36; Thuc., VI, 60; Xén., *Cyr.*, I, 3, 2, etc. Pour μέν... μήν, cf. Platon, *Phèdre*, 268 e; Xén., *Agés.*, 6, 1, etc.

385. — La particule adversative par excellence est **ἀλλά**[3], qui signifie mais : elle se distingue de δέ en ceci qu'elle sert à lier deux idées dont l'une exclut l'autre, et correspond en latin à **at** et à **sed**.

---

1. Cf. Xén., *Anab.*, I, 3, 2 : πρῶτα μέν... εἶτα...

2. Telle est du moins l'explication la plus simple pour la plupart des cas. Mais il est bien certain que quelquefois le ton est tel qu'on peut sous-entendre cette idée : « quant à ce que les autres pensent, savent ou voient, je ne m'en inquiète en aucune façon. »

Ex. : Xén., *Hell.*, IV, 1, 37 : ἐλεύθερον εἶναι **ἐγὼ μὲν οἶμαι** ἀντάξιον εἶναι τῶν πάντων χρημάτων.

3. Cette particule est proprement l'accusatif neutre pluriel de l'adjectif ἄλλος, avec changement d'accent : le sens d'*autrement* conduit facilement au sens *adversatif* « mais ». En tout cas il y a en grec des locutions et des tours dans lesquels ἀλλά a conservé le sens d' « autrement » : par exemple dans l'expression ἀλλ' ἤ « autrement que... » *d'où* « si ce n'est » (cf. Xén., *Anab.*, VII, 7, 53 : ἀργύριον μὲν οὐκ ἔχω **ἀλλ'** ἢ μικρόν τι) et peut-être dans les expressions bien connues : οὐ μὴν ἀλλά (οὐ μέντοι ἀλλά), οὐ γὰρ ἀλλά : car il paraît très vraisemblable que ces deux expressions formaient *à l'origine* une proposition indépendante signifiant la première : « toutefois il n'en est pas autrement » et la

1° Comme **at**, la particule **ἀλλά** s'emploie pour introduire une objection ou pour y répondre et, en général, pour marquer une forte opposition.

Ex. : Aristoph., *Acharn.*, 402 sqq. : ἐκκάλεσον αὐτόν. — **Ἀλλ'** ἀδύνατον. — Ἀλλ' ὅμως[1]· οὐ γὰρ ἂν ἀπέλθοιμ', ἀλλὰ κόψω τὴν θύραν... Εὐριπίδη,... ὑπάκουσον. — **Ἀλλ'** οὐ σχολή. — **Ἀλλ'** ἐκκυκλήθητ'. — **Ἀλλ'** ἀδύνατον — Ἀλλ' ὅμως — **Ἀλλ'** ἐκκυκλήσομαι.

Toutefois, quand il s'agit d'introduire une objection, **ἀλλά** est ordinairement accompagné de γάρ[2] (cf. en latin **at enim**).

Ex. : Xén., *Anab.*, III, 2, 25 : καὶ ἡμῖν γ' ἂν οἶδ' ὅτι τρισάσμενος ταῦτ' ἐποίει, εἰ ἑώρα ἡμᾶς μένειν παρασκευαζομένους. **Ἀλλὰ γὰρ** δέδοικα, μή... ἐπιλαθώμεθα τῆς οἴκαδε ὁδοῦ, mais, *dira quelqu'un*, je crains que nous ne nous rappelions plus la route de notre patrie.

Remarques. — I. C'est parce que ἀλλά sert ordinairement à marquer une forte opposition qu'on l'emploie souvent

a) Pour interrompre brusquement un développement.

Ex. : Soph., *Phil.*, 11 : **ἀλλὰ** ταῦτα μὲν τί δεῖ λέγειν;

b) Pour insister fortement sur un ordre ou une exhortation (il correspond alors à « allons ! », « mais voyons ! »).

Ex. : Hom., *Il.*, I, 259 : **ἀλλὰ** πίθεσθε καὶ ὔμμες. — Plat., *Euthyphr.*, 6 b : **ἀλλά** μοι εἰπέ· σὺ ὡς ἀληθῶς ἡγεῖ ταῦτα οὕτω γεγονέναι. *Protag.*, 311 a : **ἀλλ'** ἴωμεν. — Xén., *Anab.*, V, 6, 14 : **ἀλλὰ** πορευώμεθα, allons, marchons ! Etc.

c) Pour opposer ce qui est la réalité à une hypothèse exprimée ou sous-entendue (il correspond alors au français du moins).

Ex. : Soph., *frag.*, 677 : εἰ σῶμα δοῦλον, **ἀλλ'** ὁ νοῦς ἐλεύθερος. *El.*, 411 : ὦ θεοὶ πατρῷοι, συγγένεσθέ γ' **ἀλλὰ** νῦν *entendez* : assistez-moi aujourd'hui du moins [si vous ne l'avez pas fait jusqu'ici]).

---

seconde : « en effet il n'en est pas autrement ». Ainsi la phrase οὐ μὴν ἀλλ' ὀρθῶς ἐλέχθη τοῦτο équivaudrait à **neque tamen aliter (res est)** : **recte hoc dictum est** « mais il n'en est pas autrement : c'est avec raison que ceci a été dit » ; *d'où* « et cependant (mais cependant) c'est avec raison qu'on a dit ceci » ; d'autre part, la phrase οὐ γὰρ ἀλλ' ὀρθῶς ἐλέχθη τοῦτο équivaudrait à **neque enim aliter (res est)** : **recte hoc dictum est**, « car il en est bien ainsi ; c'est avec raison qu'on a dit », *d'où* « en effet, c'est avec raison qu'on a dit ceci ». L'explication ordinaire (voy. Riemann-Cucuel, *Règles fondamentales de la syntaxe grecque*, 2e édit., p. 205, n. 1, et cf. ci-après, p. 385, n. 6) ne me paraît pas exclure celle-ci, mais s'appliquer plutôt à des constructions qui ne sont ni primitives ni simples et dans lesquelles par conséquent ἀλλά a déjà la valeur de particule adversative.

1. Ἀλλ' ὅμως employé, comme ici, sans verbe sert à introduire une réponse à une objection ; cette locution correspond à « mais cependant », « tout de même ».

2. Il ne faut pas confondre cet emploi de ἀλλὰ γάρ avec celui dont il sera question plus loin et qui correspond au latin **sed enim** (cf. ci-après, p. 386). A vrai dire l'origine des deux locutions est la même : dans un cas comme dans l'autre, il y a une ellipse : « mais (cela n'est pas), car... » La seule différence, c'est que dans le cas dont nous nous occupons présentement on ajoute encore par la pensée quelque chose à l'ellipse : « mais (cela n'est pas, *dira-t-on*), car... » Quelquefois même le verbe « dire » est exprimé (cf. Plat., *Rép.*, 365 c : ἀλλὰ γάρ φησί τις.

Souvent ἀλλά employé ainsi est renforcé par γε et même par οὖν.

Ex. : Dinarque, II, 15 : εἰ μὴ πάντα, **ἀλλὰ** πολλά **γ'** ἴστε (**si non omnia**, *at certe* **multa novistis**). — Platon, *Gorg.*, 470 : εἰ δὲ μὴ ὁρῶ, **ἀλλ'** ἀκούω **γε.** *Lois*, 859 b ; 885 e ; 918 c : εἰ μή... **ἀλλ' οὖν...** Etc.

2° Comme le latin **sed**, la particule **ἀλλά** s'emploie :

a) Après une proposition affirmative (et en relation avec μέν) pour marquer une légère opposition.

Ex. : Hom., *Il.*, XVI, 240 : αὐτὸς **μὲν** γὰρ ἐγὼ μενέω νηῶν ἐν ἀγῶνι, **ἀλλ'** ἕταρον πέμπω (cf. *Il.*, I, 22 sqq.). Etc.

b) *Ordinairement* après une proposition négative[1], pour *corriger* ce qu'on vient de dire et opposer ce qui est à ce qui n'est pas : ne... pas..., *mais bien*[2].

Ex. : Thuc., I, 68, 2 : **οὐ** περὶ ὧν ἐδιδάσκομεν ἑκάστοτε τὴν μάθησιν ἐποιεῖσθε, **ἀλλὰ** τῶν λεγόντων μᾶλλον ὑπενοεῖτε ὡς ἕνεκεν τῶν αὐτοῖς ἰδίᾳ διαφόρων λέγουσι. — Xén., *Mém.*, I, 2, 3 : **οὐδεπώποτε** ὑπέσχετο διδάσκαλος εἶναι τούτου· **ἀλλὰ** τῷ φανερὸς εἶναι τοιοῦτος ὢν ἐλπίζειν ἐποίει τοὺς συνδιατρίβοντας ἑαυτῷ μιμουμένους ἐκεῖνον τοιούτους γενήσεσθαι. Etc.

Remarques. — 1. C'est une extension de cet usage particulier qu'il faut voir dans les locutions bien connues :

οὐ (μή) μόνον..., ἀλλὰ καί (ou simplement ἀλλά[3]), non seulement..., mais encore, mais même ;

οὐ (μή) μόνον..., ἀλλ' οὐδέ, non seulement..., mais... ne... pas même ;

---

1. Souvent après une proposition interrogative, qui implique l'idée d'une négation.

Ex. : Xen., *Mém.*, I, 2, 2 : πῶς οὖν αὐτὸς ὢν τοιοῦτος ἄλλους ἂν ἢ ἀσεβεῖς ἢ παρανόμους ἐποίησεν ; **Ἀλλ'** (« au contraire ») ἔπαυσε μὲν τούτων πολλοὺς ἀρετῆς ποιήσας ἐπιθυμεῖν. — Dem., XXVI, 7 : τί δεῖ λέγειν περὶ τῶν παλαιῶν ; **Ἀλλὰ** τοὺς ἐφ' ἡμῶν αὐτῶν ἀναλογίσασθε.

2. En pareil cas, δέ peut remplacer ἀλλά, mais cette construction est rare en somme et ne se rencontre guère que chez les poètes ou chez Thucydide.

Ex. : Hom., *Il.*, I, 181 : σέθεν δ' ἐγὼ **οὐκ** ἀλεγίζω | **οὐδ'** ὄθομαι κοτέοντος, ἀπειλήσω **δέ** τοι ὧδε. — Thuc., I, 5, 1 : **οὐκ** ἔχοντός πω αἰσχύνην τούτου τοῦ ἔργου, φέροντός τι **δὲ** καὶ δόξης μᾶλλον. IV, 86, 1 : αὐτὸς **οὐκ** ἐπὶ κακῷ, ἐπ' ἐλευθερώσει **δὲ** τῶν Ἑλλήνων παρελήλυθα.

De plus, il est à remarquer que souvent, en ce cas, la proposition négative contient la particule μέν qui annonce δέ.

Ex. : Thuc., I, 50, 1 : οἱ Κορίνθιοι τὰ σκάφη **μὲν** οὐχ εἷλκον ἀναδούμενοι τῶν νεῶν ἃς καταδύσειαν, πρὸς **δὲ** τοὺς ἀνθρώπους ἐτράποντο φονεύειν διεκπλέοντες μᾶλλον ἢ ζωγρεῖν. Cf. I, 125, 2 ; II, 98, 3, etc.

3. On emploie ἀλλά (au lieu de ἀλλὰ καί), quand on veut appuyer sur l'opposition.

Ex. : Xen., *Mém.*, I, 6, 2 : ἱμάτιον ἠμφίεσαι **οὐ μόνον** φαῦλον, **ἀλλὰ** τὸ αὐτὸ θέρους τε καὶ χειμῶνος.

οὐ μόνον οὐ..., ἀλλὰ καί, non seulement... ne... pas.... mais même :

οὐ μόνον[1] οὐ..., ἀλλ' οὐδέ, non seulement... ne... pas.... mais... ne... pas même...

II. On emploie ἀλλ' οὐ (ἀλλὰ μή), au lieu de καὶ οὐ (καὶ μή), quand il s'agit de rendre l'idée de *et non pas plutôt*[2]. C'est ce qui a lieu :

1°) Après une phrase interrogative impliquant l'idée d'une négation.

Ex. : Xén., *Cyr.*, II, 2, 19 : καὶ τί δεῖ ἐμβαλεῖν περὶ τούτου, **ἀλλ' οὐχὶ** προειπεῖν, ὅτι οὕτω ποιήσεις[3] ;

2°) Après une phrase affirmative (ou interrogative avec οὐ).

Ex. : Platon, *Phèdre*, 229 d : ἐκεῖθεν, **ἀλλ' οὐκ** ἐνθένδε ἡρπάσθη. — Isocr., IV, 137 : ταῦτα πάντα γέγονε διὰ τὴν ἡμετέραν ἄνοιαν, **ἀλλ' οὐ** διὰ τὴν ἐκείνου δύναμιν[4].

c) Le sens de la particule est souvent renforcé par οὐ μήν ou par οὐ μέντοι. On dit οὐ μὴν ἀλλά..., οὐ μέντοι ἀλλά... (en latin **et tamen, verum tamen**) pour signifier *et cependant, mais cependant*[5].

Ex. : Xén., *Cyr.*, I, 4, 8 : ὁ ἵππος πίπτει εἰς γόνατα καὶ μικροῦ κἀκεῖνον ἐξετραχήλισεν· **οὐ μὴν ἀλλ'** ἐπέμεινεν ὁ Κῦρος μόλις πως, καὶ ὁ ἵππος ἐξανέστη. — Platon, *Phédon*, 62 b : καὶ γὰρ ἂν δόξειεν οὕτω γ' εἶναι ἄλογον· **οὐ μέντοι ἀλλ'** ἴσως ἔχει τινὰ λόγον[6].

---

1. Au lieu de οὐ μόνον, on dit aussi μὴ ὅτι, μὴ ὅπως, οὐχ ὅτι, οὐχ ὅπως, expressions qui s'expliquent par l'ellipse d'un verbe signifiant « dire » : μὴ (εἴπῃς) ὅτι.... (ou ὅπως) « *n'allez pas dire* que... », οὐ (λέγω) ὅτι..., οὐ (λέγω) ὅπως... « *je ne dis pas* que... »

Ex. : Xen., *Cyr.*, I, 3, 10 : **μὴ ὅπως** ὀρχεῖσθαι ἐν ῥυθμῷ, **ἀλλ' οὐδὲ** ὀρθοῦσθαι ἐδύνασθε (*litt.* : « ne dites pas que vous ne pouviez pas danser en mesure [ce ne serait pas assez dire], vous ne pouviez même pas vous tenir droit »), « non seulement vous ne pouviez pas danser en mesure, mais vous ne vous teniez même pas droit ».

2. On voit qu'ici encore ἀλλά est employé conformément à sa signification propre et primitive. Le latin ne marque pas l'opposition avec autant de force que le grec, car il se contente souvent d'employer **et non**. Toutefois on trouve fréquemment **ac non** et l'on sait que **ac** a plus de force que **et** (cf. ci-dessus, § 363).

3. En somme, cette forme de phrase n'est que la traduction de celle-ci (sous une forme plus vive) : οὐ δεῖ ἐμβαλεῖν... ἀλλὰ προειπεῖν. Ce cas particulier rentre donc dans la règle générale en vertu de laquelle on emploie ἀλλά après une préposition négative.

4. Il est à noter que ces formes de phrases se ramènent à celles-ci : οὐκ ἐνθένδε, ἀλλ' ἐκεῖθεν — οὐ διὰ τὴν ἐκείνου δύναμιν, ἀλλὰ διὰ τὴν ἡμετέραν ἄνοιαν — et que par conséquent on a affaire à une application de la règle générale. Toutefois, en pareil cas, le latin met simplement **non**.

5. Cf. ci-dessus, p. 381, n. 1 et cf. p. 386, n. 4.

6. Kühner (*ausf. Gramm. der gr. Spr.*, p. 826) à qui sont empruntés ces exemples, rend compte de la construction au moyen d'une ellipse : c'est l'explication généralement admise et à laquelle j'ai fait plus haut allusion (p. 382, n. 3). En effet, étant donnée la construction des phrases citées, il semble bien évident que les auteurs ne se rendaient pas compte de la valeur exacte de ἀλλά et qu'ils avaient perdu de vue son origine. Comme ils lui donnaient le sens de « mais », ils entendaient que οὐ μήν (οὐ μέντοι) signifiait « non certes » et sous-entendaient entre οὐ μήν (οὐ μέντοι) et ἀλλά le verbe de la proposition précédente ou quelque expression comme τοῦτ' ἐγένετο, τοῦτ' ἔστι, τοῦτ' ἐγὼ ἡγοῦμαι λέγω, etc. Ainsi la seconde partie de la phrase de Xénophon (*Cyr.*, I, 4, 8) était pour eux l'abrégé de celle-ci : οὐ μὴν ἐξετραχήλισεν, ἀλλ' ἐπέμεινεν ὁ Κῦρος κτλ.. « *non certes* il ne jeta pas Cyrus à bas par-dessus son cou, *au contraire* Cyrus demeura ferme en selle, etc. » De même l'exemple de Platon (*Phédon*, 62 b) pourrait être rétabli ainsi sous sa forme complète : οὐ μέντοι ἄλογόν ἐστιν, ἀλλ' ἴσως κτλ., « *non certes* cela n'est pas irrationnel, *mais* cela a sans doute quelque raison d'être ».

REMARQUES. — I. Il faut noter aussi la locution **ἀλλὰ γάρ**[1], qui correspond au latin **sed enim,** mais c'est que, c'est qu'en effet...[2].

Ex. : HOM., *Il.*, VII, 243 : **ἀλλ' οὐ γάρ** σ' ἐθέλω βαλέειν λάθρῃ ὀπιπτεύσας, *litt.*, mais (ne crains rien), car je ne veux pas te guetter sournoisement pour te frapper.

Dans des emplois semblables, γάρ joue un rôle important : il sert à confirmer une assertion précédente, mais ἀλλά donne au tour plus de vivacité[3].

II. Dans la locution **οὐ γὰρ ἀλλά**, c'est γάρ qui a l'air de jouer le principal rôle; mais, si l'on veut se rendre compte de l'expression, on voit qu' ἀλλά, au moins à l'origine, avait toute sa valeur.

Ex. : PLATON, *Rép.*, 492 e : οἶμαι οὐδένα κρατήσειν. — **Οὐ γὰρ ἀλλὰ** καὶ τὸ ἐπιχειρεῖν πολλὴ ἄνοια (*entendez :* οὐ γὰρ κρατήσει τις, ἀλλὰ, κτλ., (*litt.* « non certes on ne s'en rendra pas maître ; *loin de là*, l'entreprise même serait tout à fait d'un fou) *d'où :* Je ne crois pas que personne s'en rende maître. — *En effet*, l'entreprise même serait tout à fait d'un fou. — ARISTOPH., *Gren.*, 58 : μὴ σκῶπτέ μ' · **οὐ γὰρ ἀλλ'** ἔχω κακῶς, ne te moque pas de moi ; *en effet*, je ne suis pas bien (*entendez :* ne te moque pas de moi ; il n'y a pas de quoi ; *au contraire;* car je ne suis pas bien).

Toutefois, dans l'usage courant, οὐ γὰρ ἀλλά est l'équivalent d'un γάρ renforcé.

386. — Les particules **μήν** et **μέντοι**, qui se placent toujours après un mot, s'emploient pour marquer nettement une objection[4] : et cependant, toutefois, pourtant.

---

1. Les deux particules peuvent être séparées par un ou plusieurs mots, quand il s'agit d'attirer l'attention sur le mot ou sur une expression entière. A l'exemple cité dans le texte on peut ajouter :

Ex. : HERODOTE, IX, 27 : ἀλλ' **οὐ** γάρ τι προέχει τούτων ἐπιμεμνῆσθαι « mais (n'en parlons plus), car en fait il n'avance à rien de rappeler cela ». — XÉN., *Cyr.*, II, 1, 13 : ἀλλὰ **γιγνώσκω** γάρ...

Mais il faut bien prendre garde que souvent ἀλλά suivi de γάρ ne forme pas avec lui une locution composée. En effet, il peut arriver que la particule ἀλλὰ se rapporte à la fin de la phrase et que γάρ fasse partie d'une parenthèse donnant la raison de cette fin de la phrase. C'est ce qui a lieu notamment quand ἀλλὰ est séparé de γάρ par un ou plusieurs mots et retombe sur un verbe différent de celui auquel γάρ se rattache.

Ex. : HOM., *Od.*, XIV, 355 sqq. : **ἀλλ'** οὐ **γάρ** σφιν ἐφαίνετο κέρδιον εἶναι | μαίεσθαι προτέρω, τοὶ μὲν πάλιν αὖτις ἔβαινον | νηὸς ἔπι γλαφυρῆς (où ἀλλά se rattache à ἔβαινον, les mots οὐ γάρ σφιν ἐφαίνετο... προτέρω formant une parenthèse explicative). — SOPH., *Ph.*, 81 : **ἀλλ'** ἡδὺ **γάρ** τοι κτῆμα τῆς νίκης λαβεῖν τόλμα (c'est comme s'il y avait : ἀλλὰ τόλμα · ἡδὺ γάρ... λαβεῖν. — XEN., *An.*, III, 1, 24 : **ἀλλ'** ἴσως **γαρ** καὶ ἄλλοι ταῦτ' ἐνθυμοῦνται.. .μὴν ἀναμένωμεν ἄλλους ἐφ' ἡμᾶς ἐλθεῖν. Etc.

Il arrive même parfois chez les poètes que ἀλλά employé ainsi n'est séparé de γάρ par aucun mot.

Ex. : SOPH., *Ant.*, 148 : **ἀλλὰ γὰρ** ἁ μεγαλώνυμος ἦλθε Νίκα, | ... ἐκ μὲν δὴ πολέμων | τῶν νῦν θέσθε λησμοσύναν (comme s'il y avait ἀλλὰ τῶν νῦν θέσθε λησμοσύναν · ἁ γὰρ Νίκα ἦλθε... — EUR., *Phén.*, 1308 : ἀλλὰ γὰρ Κρέοντα λεύσσω... στείχοντα, παύσω τοὺς παρεστῶτας λόγους (= ἀλλὰ παύσω... λεύσσω γάρ...).

2. Sur l'origine de cette locution et sur la différence qu'il y a entre cet emploi et un autre emploi, voy. ci-dessus, p. 383, n. 2.

3. C'est ce qui a lieu en français avec « mais » dans des locutions d'une vivacité familière, comme par exemple : « *Mais* c'est que je n'entends pas de cette oreille-là ! » Entendez : « *Mais* vous avez tort de me parler ainsi, *car...* »

4. Proprement ces particules ont le sens nettement affirmatif et correspondent au latin **vero** signifiant « certainement, assurément ». Voilà pourquoi on les trouve si souvent dans les réponses. Il ne sera question ici que de leur rôle comme particules adversatives. De même qu'en latin **vero** a fini par signifier « mais », « au contraire », de même en grec, μήν et μέντοι ont pris une valeur adversative, non pas seulement parce qu'elles étaient souvent précédées de ἀλλά, qui leur aurait communiqué une partie de sa force, mais aussi parce qu'on les emploie ordinairement dans les antithèses.

Ex. : Plat., *Lois*, 860 a : φιλονεικίας ἢ φιλοτιμίας ἕνεκα ἄκοντας μὲν ἀδίκους εἶναί φησιν, ἀδικεῖν **μὴν** (cependant) ἑκόντας πολλούς. — Xén., *Anab.*, II, 3, 9 : δοκεῖ μὲν κἀμοὶ ταῦτα · οὐ **μέντοι** (toutefois) ταχύ γε ἀπαγγελῶ, ἀλλὰ διατρίψω, ἔστ' ἂν κτλ..

Remarques. — I. La particule μήν est souvent précédée de ἀλλά ou de καί. **Ἀλλὰ μήν** correspond ordinairement au latin **at vero**, et **καὶ μήν**, au latin **et vero** ou **et sane**.

1° On les emploie alors pour introduire une objection : et pourtant.

Ex. : Platon, *Phédon*, 63 a : καὶ ὁ Σιμμίας· **Ἀλλὰ μήν,** ἔφη, νῦν γε δοκεῖ τί μοι καὶ αὐτῷ λέγειν Κέβης. — Xén., *Mém.*, II, 3, 10 : δέδοικα, μὴ οὐκ ἔχω ἐγὼ τοσαύτην σοφίαν... **Καὶ μὴν** οὐδέν γε ποικίλον, ἔφη ὁ Σωκράτης... δεῖ ἐπ' αὐτὸν μηχανᾶσθαι.

2° Mais ces locutions peuvent aussi, comme le latin **jam vero**, amener simplement une idée nouvelle sous forme d'antithèse : d'ailleurs, d'autre part, ou marquer une gradation : en outre, mais de plus.

Ex. : Platon, *Rép.*, 328 d : δεῦρο παρ' ἡμᾶς φοίτα ὡς παρὰ φίλους. **Καὶ μὴν** (assurément, dis-je, mais en vérité...), ἦν δ' ἐγώ, χαίρω γε διαλεγόμενος τοῖς σφόδρα πρεσβύταις.

Xén., *Cyr.*, V, 3, 31 : καὶ ἅμα δίκαια ποιοῖμεν ἂν χάριν ἀποδιδόντες· **ἀλλὰ μὴν** (en outre) καὶ ξύμφορά γ' ἂν πράξαιμεν ἡμῖν αὐτοῖς[1].

II. Pour οὐ μὴν ἀλλά, voy. ci-dessus, § 385, c.

387. — Le mot **καίτοι**[2] a deux emplois principaux.

1° Il signifie quoi qu'il en soit, cependant, toutefois, et se rencontre surtout dans les phrases où celui qui parle se fait à lui-même une objection.

Ex. : Eschyle, *Prom.*, 101 : **καίτοι** τί φημι ; — Soph., *Œd. à Col.*, 1132 : καίτοι τί φωνῶ ; mais que dis-je (cf. ***quanquam* quid loquor ?**) Etc.

2° Il correspond au latin **atqui**, or, et s'emploie dans les raisonnements.

Ex. : Xén., *Mém.*, I, 1, 5. : πολλοῖς τῶν ξυνόντων προηγόρευε τὰ μὲν ποιεῖν, τὰ δὲ μὴ ποιεῖν... **Καίτοι** τίς οὐκ ἂν ὁμολογήσειεν αὐτὸ βούλεσθαι κτλ[3].

---

1. Pour plus de détails, voir Kühner, *ausf. Gr. der gr. Spr.*, p. 690.

2. Le sens propre de καίτοι, c'est « et certes, et en vérité » (cf. Thuc., I, 10, 2 ; 69, 5 ; II, 64, 4 ; Plat., *Phéd.*, 65 b ; Dém., XX, 141). Cette particule ne se rencontre ni dans Homère, ni dans Hésiode. Dans Homère

Il., XIII, 267 sq. : καί τοι ἐμοὶ παρά τε κλισίῃ | πόλλ' ἔναρα Τρώων.

καὶ signifie « aussi » et retombe sur ἐμοί, la particule τοι, « vraiment, certes » modifie ἐστί (= ἔχω) sous-entendu.

3. Voy. Kühner, *ouv. cité*, p. 705, 7.

388. — Ὅμως ou ἀλλ' ὅμως[1] correspondent au latin **tamen**, néanmoins, cependant et s'emploient surtout après une particule concessive ou après une proposition participiale à sens concessif.

Ex. : Xén., *Anab.*, V, 5, 17 : καὶ Καρδούχους, καίπερ βασιλέως οὐχ ὑπηκόους ὄντας, **ὅμως**[2] πολεμίους ἐκτησάμεθα...

Remarque. — D'après une observation de Frohberger, reprise par Koch[3], les prosateurs attiques mettent ordinairement la particule ὅμως avant le participe pris dans un sens concessif, afin d'indiquer à l'avance le rapport de ce participe à la proposition principale.

Ex. : Lysias, XII, 73 : ὑμεῖς δ' **ὅμως** καὶ (= καίπερ) οὕτω διακείμενοι ἐθορυβεῖθ' ὡς οὐ ποιήσοντες ταῦτα. — Cf. Platon, *Lys.*, 213 a : τὰ νεωστὶ γεγονότα παιδία **ὅμως** καὶ μισοῦντα ἐν ἐκείνῳ τῷ χρόνῳ πάντων μάλιστά ἐστι τοῖς γονεῦσι φίλτατα. — Dém., LII, 15 : **ὅμως** καίπερ οἰκείως ἔχων τούτοις οὐκ ἐτόλμα οὐδὲν εἰς ἡμᾶς ἐξαμαρτάνειν.

II. — *Latin* : autem, vero — at, sed, verum — tamen.

389. — En latin, deux particules correspondent à peu près exactement aux emplois du grec δέ : ce sont **autem** et **vero**.

1° La particule **autem**[4] marque une simple opposition et sert le plus souvent à indiquer qu'on passe d'une idée à une autre.

a) On la trouve surtout là où le grec emploierait μέν... δέ...

Ex. : Cic., *de Off.*, III, 9, 38 : **a nullo videbatur, ipse *autem* omnia videbat.** *De Nat. deor.*, III, 10, 25 : **versutos eos appello, quorum celeriter mens versatur, callidos *autem*[5], quorum animus usu concalluit.**

Remarque. — Quelquefois on trouve dans le premier membre, pour mieux marquer l'opposition, la particule **quidem** qui correspond au grec μέν. Mais en pareil cas, c'est **sed**, plutôt que **autem**, qui correspond au grec δέ, du moins à la bonne époque. En

---

1. Voy. ci-dessus (p. 383, n. 1) un emploi différent de ἀλλ' ὅμως.

2. La particule ὅμως se rattache sans doute à la racine qui a donné ὁμοῦ « ensemble » et ὅμοιος « semblable ». Le sens propre de ὅμως paraît donc avoir été « semblablement » et de ce sens on a passé à celui de « cependant » aussi facilement qu'en français on a pris « tout de même » dans le sens de « néanmoins », « pourtant », « cependant ».

Ex. : « Bien que je n'aie rien à attendre de lui, j'irai le trouver *tout de même* ».

3. *Grammaire grecque*, p. 496, Rem. 1 de la traduction française (A. Colin et Cie, éditeurs).

4. Ce mot est composé vraisemblablement de **au-** (analogue au grec αὖ) et d'un suffixe **-tem**, qu'on peut rattacher à la racine pronominale **-to** (cf. **i-tem**) ; il signifie donc proprement « d'un autre côté : en retour ; à (son) tour ». La première partie du mot se retrouve dans le vieux haut-allemand *ar-ar*, *ar-ur* (moyen haut-allemand *ar-er*, allemand moderne aber).

5. Dans des phrases du genre de celle-ci, l'opposition est assez marquée : c'est ce qui a lieu toutes les fois qu'on met en parallèle deux personnes, deux objets ou deux idées. Le sens assez fort que prend **autem** dans des phrases analogues a conduit certains auteurs à l'employer, là où on attendrait **sed** et même **at**.

Ex. : Plaute, *Trin.*, 683 : **non convenit | me... in ditiis esse agrumque habere, egere illam *autem*.** — Cic., *de Div.*, II, 56, 115 : **(Crœsus) hostium vim sese perversurum putavit, pervertit *autem* suam.** *De Off.*, I, 11, 35 : **suscipienda quidem bella sunt ob eam causam, ut sine injuria in pace vivatur ; parta *autem* victoria, conservandi ii, qui non crudeles in bello fuerunt** (on attendrait **sed**, cf. ci-après la remarque).

effet, tandis que **quidem... autem** se rencontre surtout chez Q.-Curce (cf. IV, 1, 9; V, 10, 15; 10, 1, 8) et chez Justin (V, 1, 8), **quidem... sed** est employé souvent par Cicéron[1].

Ex. : Cic., *de Off.*, III, 33, 121 : **tibique persuade esse te *quidem* mihi carissimum, *sed* multo fore cariorem, si...** *De fato*, 2, 3 : **oratorias exercitationes non tu *quidem*, ut spero, reliquisti, *sed* certe philosophiam illis anteposuisti**[2].

b) On l'emploie aussi quand on répète un mot pour insister sur l'idée ou pour marquer une opposition.

Ex. : Plaute, *Mil.*, 678 : ***liberæ* ædes, *liberum autem* esse egomet me volo** (texte de Ritschl). — Cic., *in Pis.*, 38, 94 : ***admoneri* me satis est; *admonebit autem* nemo alius nisi rei publicæ tempus.** *Phil.*, 11, 10, 24 : **nunc, quod *agitur*, agamus; *agitur autem*, liberine vivamus an mortem obeamus**[3].

Remarque. — C'est peut-être cet usage qui a donné l'idée d'employer **autem**, au lieu d'**atqui**, dans la mineure d'un syllogisme.

Ex. : Cic., *Tusc.*, III, 7, 14 : **quæ qui recipit, recipiat idem necesse est timiditatem et ignaviam; non cadunt *autem* hæc in virum fortem; igitur ne ægritudo quidem** (cf. *ib.*, III, 9, 19; V, 16, 47; *de Fin.*, III, 20, 65; *Top.*, 2, 9, etc.)[4].

c) Souvent **autem** sert, dans une phrase interrogative, à revenir sur une expression qu'on ne trouve pas juste (ἐπανόρθωσις, *correctio*).

Ex. : Cic., *p. Rab. Post.*, 5, 40 : **num quis testis Posthumium appellavit? testis *autem?* non accusator?** *Ad Att.*, VI, 2, 8 : **quid tandem isti mali in tam tenera insula non fecissent? Non fecissent *autem?* Immo[5] quid ante adventum meum non fecerunt?**

---

1. Voyez toutefois la note 5 de la page 388.
2. On voit par ces deux exemples que les Latins appuyaient de préférence la particule **quidem** sur un pronom personnel, au lieu de la placer après le mot sur lequel elle retombait en réalité. Dans le premier exemple on attendrait **carissimum quidem** et dans le second **reliquisti quidem**.
3. Voy. Kühner, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, § 165, 3 (p. 698 et suiv.). Le grec emploie **δέ** de la même façon :

Ex. : Xen., *Mém.*, I, 1, 1 : **ἀδικεῖ** Σωκράτης... καινὰ δαιμόνια εἰσφέρων, **ἀδικεῖ δέ**...

Ordinairement δέ est en corrélation avec μέν.

Ex. : Herodote, III, 52 : καὶ **εἷλε μὲν** τὴν Ἐπίδαυρον, **εἷλε δὲ** αὐτὸν Προκλέα.

Voy. Kühner, *ausf. Gr. d. gr. Spr.*, II, § 527 (p. 808) et § 531, a.

4. Il est intéressant de constater que la particule **autem** est d'un emploi très fréquent dans les traités philosophiques et didactiques et qu'au contraire on la rencontre fort peu chez les historiens et chez les orateurs. « On a fait la remarque, dit Kühner (*ouv. cité*, p, 698) que Cicéron n'emploie **autem** qu'une fois dans son discours pour Archias et que trois fois dans le *pro Ligario;* Tacite ne s'en sert pas du tout dans l'*Agricola*, ne l'emploie qu'au chap. XIII et XVI de la *Germanie*, que deux fois dans les *Histoires* et que cinq fois dans les *Annales*, tandis que dans le *Dialogue*, c'est-à-dire dans le style didactique, il en fait un fréquent usage. »
5. Dans ces formes de réponses, et en général dans les réponses, **immo** s'emploie comme il a été dit plus haut (p. 376, n. 2) du grec μὲν οὖν. Quelquefois **immo** est renforcé (**immo vero** « bien au contraire »), cf. Cic., *ad Att.*, V, 5, 13.

d) Mais d'ordinaire **autem** perd à peu près le sens adversatif[1] et s'emploie comme le grec δέ avec la valeur du français et.

Ex. : Cic., *Acad.*, II, 2, 4 : **quæ populari gloria decorari in Lucullo debuerunt, ea fere sunt et Græcis litteris celebrata et Latinis. Nos *autem* illa externa cum multis, hæc interiora cum paucis ex ipso sæpe cognovimus**[2].

2° La particule **vero**[3] sert le plus souvent, comme **autem**, à marquer une faible opposition.

a) Elle établit (*comme en grec* μέν. . δέ...) une relation entre deux idées placées, en quelque sorte, l'une en regard de l'autre[4].

---

1. On peut noter comme emplois intermédiaires les constructions suivantes :

1° **Autem** sert à annoncer qu'on va passer à une idée nouvelle (cf. Cic., *Ac.*, II, 42, 131 ; *Or.*, 54, 180 ; Ces., *de Bell. civ.*, III, 9, 2 ; Corn. Nep., *Att.*, 1, 2 ; Q.-Curce, IV, 6, 2).

2° Comme **δέ**, il marque qu'on va reprendre et poursuivre un discours interrompu (cf. Cic. *de Off.*, I, 23, 79 ; *Tusc.*, I, 18, 42 ; 21, 49 ; Corn. Nep., *Dion*, 3, 3) particulièrement après une parenthèse (cf. Cic., *de Off.*, I, 43, 153, etc.

3° Souvent **autem** s'emploie dans la parenthèse même pour déterminer ou expliquer ce qui précède (cf. Cic., *de Amic.*, 7, 24 ; T.-Live, VI, 1, 10).

Sur tout ceci voy. Kühner, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, § 165, 6 (p. 700 et suiv.)

2. Cet emploi d'**autem** avec la valeur d'une particule copulative explique la locution **et autem** (**et... autem**) qu'on rencontre à l'époque archaïque comme chez les prosateurs de l'empire (cf. Plaute, *Mil.*, 1149 ; Sen., *Ép.*, 58, 12 ; Suet., *Aug.*, 73 ; *Vesp.*, 32, etc.) et qui rappelle le grec καί... δέ. Il explique aussi la locution négative **neque autem** (**neque... autem**), qui dans la langue archaïque et familière remplace la locution classique **neque vero**. Voy. Kühner, *ouv. cité*, p. 702 et suiv.

3. C'est l'ablatif neutre de l'adjectif **verus**. Primitivement c'était une particule affirmative signifiant « vraiment, assurément », comme on le voit encore dans des exemples tels que :

Cic., *ad Qu. fr.*, I, 1, 7 : **tibi et fuit hoc semper facillimum et *vero* esse debuit.** — Sall., *Cat.*, 37, 4 : **sed urbana plebs, ea *vero* præceps erat de multis causis.** *Cat.*, 58, 16 : **nam in fuga salutem sperare..., ea *vero* dementia est.** Etc.

Ce sens s'est encore conservé dans les réponses, où **vero** tout seul est une manière de répondre affirmativement : « mais certainement ».

Ex. : Cic., *Tusc.*, I, 11, 25 : **fuistine heri domi? — *Vero*.** *Brut.*, 87, 300 : **sed tu... orationes nobis veteres explicabis? — *Vero*.**

Même quand la réponse contient un verbe, **vero**, « mais certainement », peut être le premier mot de la phrase.

Ex. : Cic., *de Div.*, I, 46, 104 : ***vero*, mea puella, tibi concedo meas sedes.**

Enfin on retrouve encore le sens primitif de **vero** dans les expressions composées **at vero**, **sed vero**, **immo vero**, **an vero... ?** et aussi dans la locution **enimvero** qui s'emploie non seulement après **verum** pour donner à ce mot toute sa valeur, mais encore dans tous les cas où l'on veut exprimer l'étonnement ou l'indignation que cause quelque chose.

Ex. : Cic., *de Orat.*, I, 36, 165 : ***enimvero*, inquit Crassus, mirari satis non queo etiam te hæc, Scævola, desiderare.** — Ter., *Héc.*, 673 : **quæ hæc amentiast? | *Enimvero* prorsus jam tacere non queo.**

Dræger (*Hist. Synt.*, § 339, t. II, p. 131) soutient contre Hand que **enimvero** a pris chez certains auteurs comme Pline et Tacite (dans les *Annales* surtout) le sens adversatif de « mais » ; cette opinion est contestable, car en regardant de près les exemples allégués, on voit qu'**enimvero** a surtout le sens affirmatif : « en fait, en réalité » ; le sens adversatif résulte de l'opposition entre les faits rapportés ou entre les idées émises.

4. Sans doute, il y a des passages où **vero** a très nettement le sens adversatif (cf. Cic., *de Fin.*, IV, 3, 7), mais ce n'est pas là l'emploi ordinaire.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, I, 12,2 : **tres jam copiarum partes Helvetios id flumen traduxisse, quartam *vero* partem citra flumen Ararim reliquam esse.**

b) Elle correspond au français *quant à* dans les propositions qui contiennent une gradation et marque, en ce cas, que le terme après lequel elle est placée a une valeur particulière.

Ex. : Cic., *Orat.*, 8, 25 : (**hoc opimum genus dicendi**) **Rhodii nunquam probaverunt, Græci autem**[1] **multo minus, Athenienses *vero* funditus repudiaverunt.** *P. Arch.*, 8, 19 : **Smyrnæi *vero*...** — Corn. Nép., *Épam.*, 1, 2 : **scimus musicen nostris moribus abesse a principis persona, saltare *vero***[2] **in vitiis poni.**

c) Elle est employée dans les transitions soit seule, soit précédée de **jam**[3].

Ex. : Cic., *de Nat. deor.*, II, 49, 125 : **illud *vero* ab Aristotele animadversum quis potest non mirari?** II, 49, 126 : ***jam vero* illa notiora, quanto se opere custodiant bestiæ.** Etc.

390. — Au grec ἀλλά signifiant « mais *au contraire...* » correspond la particule **at**[4].

1° **At** marque une très forte opposition.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, I, 52, 4 : **rejectis pilis comminus gladiis pugnatum est; *at* Germani phalange facta impetus gladiorum exceperunt.** — Cic., *de Off.*, I, 11, 35 : **majores nostri Tusculanos... in civitatem receperunt ; *at* Carthaginem et Numantiam funditus sustulerunt.** Etc.

---

1. Cet exemple montre que dans le bon usage il y avait une légère différence de sens entre **autem** et **vero**, le premier étant considéré comme plus faible que le second.

2. C'est parce que **vero** sert souvent à faire ressortir le mot après lequel il est placé qu'on le trouve, par exemple, après la particule **tum**, pour marquer plus expressément le rapport de temps (cf. Sall., *Cat.*, 61, 1 : **confecto prœlio, *tum* vero cerneres**, etc.), après la négation pour lui donner toute sa valeur (cf. ***nec*** ou ***neque vero***, dans Cic., *Orat.*, 4, 16 ; Corn. Nép., 10, 2, 1 ; et **nec *vero* non** dans Cic., *de Div.*, II, 23, 71) et enfin après la particule **nunc**, quand il s'agit d'opposer à une hypothèse fausse ce qui est la réalité (cf. Cic., *Tusc.*, III, 1, 2 ; Sall., *Jug.*, 14, 16-17, etc. Voy. ci-dessus, p. 301, n. 1 (νῦν δέ...). En français, l'adverbe « maintenant » joue le même rôle. Au lieu de **nunc** ou de **nunc vero**, on rencontre aussi, en pareil cas, **sed** (Cic., *de Off.*, III, 3, 12 ; *ad Qu. fr.*, I, 1, 14 ; Sall., *Cat.*, 52, 35, etc.) ou **verum** (Sall., *Jug.*, 14, 7 8 ; Quint., X, 1, 2). Quant à **nunc autem** (Cic., *Tusc.*, IV, 24, 5 ; *de Nat. deor.*, II, 36 *init.*), il marque une opposition et correspond au français « or, donc ».

3. En pareil cas, la particule **vero** sert à indiquer nettement qu'aux yeux de celui qui parle le nouveau fait ou la nouvelle idée exprimée est la plus importante. (Cf. Seyffert, *Scholæ latinæ*, I, p. 30 sq.

4. Cette particule **at** est probablement un affaiblissement de **aut**, car en osque on trouve une conjonction **aut** signifiant « mais ». Le changement de **au** en **a** est fréquent dans le latin populaire où l'on trouve **Platus, *A*gustus, *a*tem**, pour **Pl*au*tus, *Au*gustus, *au*tem**, etc. L'**a** qui devrait être long s'est abrégé devant le **t** final. Dans la langue archaïque et le style familier (cf. *Fragm. leg. Serv. Tulli* dans Festus, p. 230 b ; Cic., *ad Att.*, I, 16, 17, etc.) on trouve **ast** au lieu de **at**. Corssen a supposé que c'était pour **at set**, mais l'origine de la particule est obscure. Cf. Bréal Bailly, *Dict. étym. latin.*

REMARQUE. — Dans cette acception, **at** peut être renforcé de **contra**.

Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 5, 26, 66 : **ecquando igitur isto fructu quisquam caruit, ut videre piratam captum non liceret? *At contra,* quacunque iter fecit, hoc jucundissimum spectaculum omnibus vinctorum captorum hostium præbebat** (cf. SALL., *Cat.*, 12, 4-5).

2° **At** (ou **atenim**) est l'expression consacrée par l'usage pour introduire une *objection* que l'on fait soi-même ou que l'on prête à un adversaire[1].

Ex. : CIC., *p. Rosc. Am.*, 33, 94 : **dices : quid postea ? si Romæ assiduus fui ? respondebo : *at* ego omnino non fui.** *Phil.*, 2, 2, 3 : ***at enim* te in disciplinam meam tradideras** (**nam ita dixisti**), **domum meam ventitaras.**

3° Le sens de la particule est parfois *affaibli*. Ainsi :

a) **At** s'emploie (mais assez rarement) au sens du français or dans la mineure d'un syllogisme[2] (cf. CIC., *Tusc.*, III, 7, 14 : 15 ; V, 15, 44 ; 16, 48).

REMARQUE. — En pareil cas, **at** est ordinairement remplacé par **atqui**[3].

Ex. : CIC., *Tusc.*, V, 15, 43 : **hunc dubitabis beatum dicere ? *Atqui* semper ita affectus est; semper igitur sapiens beatus est.**

Quelquefois le syllogisme est abrégé et la conclusion manque ; en pareil cas, **atqui** signifie que la conclusion va de soi ou qu'elle est contenue dans ce qui précède.

Ex. : CIC., *p. Mil.*, 12, 32 : ***atqui* Milone interfecto Clodius hæc assequebatur** (cf. ci-dessus, § 236). La conclusion est : « donc Clodius avait intérêt au meurtre de Milon ».)

b) La langue de la conversation emploie **at** au sens de eh bien, ah ! dans les souhaits ou les imprécations.

Ex. : PLAUTE, *Pers.*, 488 : ***at* tibi di bene faciant omnes !** (cf. *Men.*, 1023 : *Most.*, 38, etc.). — TÉR., *Eun.*, 431 : ***at* te di perdant.** — CATULLE, III, 13 : ***at* vobis male sit !** — Cf. VIRG., *Én.*, II, 535 ; HOR., *Sat.*, II, 2, 40 : JUSTIN, XIV, 4, 10.

c) Les poètes et quelques prosateurs[4] emploient **at** dans le récit,

---

1. Voy. un autre emploi de **at enim** ci-après § 393, REM. (p. 395).

2. Voy. SEYFFERT, *Scholæ latinæ*, I, § 83.

3. Cette particule est composée de **at** et de **qui**, ablatif neutre du pronom indéfini **quis**, signifiant « dans une certaine mesure ». **Atqui** est donc un **at** atténué.

En dehors de la construction dont il est question ci-dessus, on l'emploie pour signifier « et pourtant » « eh bien, pourtant » ou simplement « eh bien ! »

Ex. : CIC., *de Fin.*, II, 3, 6 : **hoc vero... optimum, ut** (« c'est une bonne plaisanterie de dire que... ») **is qui finem rerum expetendarum voluptatem esse dicat... id ipsum quid et quale sit nesciat !** ***Atqui*** (« eh bien ! pourtant »)... **aut Epicurus quid sit voluptas aut omnes mortales nesciunt.** — T.-LIVE, VIII, 9, 1 : ***Atqui*** (« eh bien ») **bene habet, inquit Decius, si ab collega litatum est.**

4. Cet usage n'est pas complètement étranger à la langue de Cicéron (cf. *de Div.*, I, 34, 74 ; 36, 78) ni à celle de César (cf. *de Bell. civ.*, II, 7, 3), mais il est chez eux exceptionnel, tandis que Celse et surtout Tacite en présentent de nombreux exemples.

pour indiquer qu'on passe d'un fait à un autre ou d'un personnage à un autre.

Ex. : Sall., *Jug.*, 93, 1 : ***At* Marius...**, *de son côté* Marius. — Virg., *Én.*, I, 305 : ***At* pius Æneas** (cf. *ib.*, I, 657 ; 691 ; IV, 1 ; 296 ; 504 ; V, 35, etc. Tibulle, II, 5, 33 ; Stace, *Silv.*, I, 1, 46 ; Val.-Flaccus, *Argon.*, VIII, 252). Etc.

Remarque. — C'est parce que, dans certains cas, **at** avait pris la valeur d'une simple particule de transition, tout en conservant quelque chose de son sens adversatif, qu'on l'employait, après une proposition conditionnelle[1], dans le sens du français du moins,

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, VI, 40, 2 ; **si pars aliqua circumventa ceciderit, *at* reliquos servari posse**[2]

ou (mais *plus rarement*) après une proposition subordonnée quelconque pour indiquer où commence la proposition principale.

Ex. : Corn. Nép., *Iph.*, 3, 4 : **id cum omnibus mirum videretur, *at* ille** (*alors* lui), etc. — T.-Live, X, 19, 17 (rappelant une vieille formule) : **Bellona, si hodie nobis victoriam duis, *ast*** (eh bien) **ego tibi templum voveo**[3].

391. — Les particules **sed**[4] et **verum**[5] sont à peu près synonymes et marquent une opposition moins forte que **at**.

1° Toutefois ce sont celles que l'on emploie *à peu près exclusivement* après une proposition négative[6].

Ex. : Plaute, *Capt.*, 241 : ***non* ego erus, *sed* tibi conservos sum.** — Cic., *de Nat. deor.*, II, 1, 2 : **est philosophi de diis immortalibus habere *non* errantem et vagam, *sed* stabilem certamque sententiam.** *De Orat.*, I, 60, 254 : ***non* quid nobis utile, *verum* quid oratori necessarium sit, quærimus.** Etc.

---

1. Comme en grec ἀλλά. Cf. ci-dessus, § 385, 1°, Rem. I, c (p. 383).

2. Même emploi de **at** après une proposition concessive de sens négatif introduite par **si, etsi, etiamsi, quanquam** ou après **si non, si minus**. Voy. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, § 163, 4 (t. II, p. 690).

3. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, § 274 *d*, Rem. 1, 2e éd., p. 503 avec la note 1.

4. **Sed** est un adverbe devenu conjonction ; c'était primitivement l'ablatif d'un thème pronominal qu'on a fini par employer comme mot invariable. Il a signifié d'abord « à part » (cf. Corp. Inscr. lat., t. I, 198, 69 : ***sed* fraude**), sens qu'on retrouve dans le préfixe ***sed-*** du mot **seditio**. L'e de **sed**, qui devrait être long, a été abrégé sous l'influence de la dentale finale. Employé comme conjonction **sed** signifie proprement « à part cela, au demeurant, mais » et se rapproche de l'allemand sondern ou de l'anglais *but*, qui tous deux avant d'avoir le sens adversatif, signifiaient une idée de séparation ou d'éloignement.

5. **Verum** est proprement l'accusatif neutre de **verus**, pris adverbialement. Le sens primitif est donc « vraiment, assurément » qu'on retrouve encore dans des passages tels que :

Tér., *Heaut.*, V, 3, 11 : **facies? *verum*.** *Ad.*, IV, 2, 4 : **men' quæris? *verum*.**

L'intermédiaire entre le sens propre et le sens adversatif est : « en fait, en réalité », comme on le voit par les exemples suivants où **verum** sert soit à limiter soit à contredire une assertion précédente.

Ex. : Tér., *Eun.*, II, 3, 97 : **si certumst facere, faciam ; *verum* ne post conferas culpam in me.** — Cic., *p. Murena*, 28 : **ea sunt omnia non a natura, *verum* a magistro.**

6. Ce n'est pas qu'on ne trouve aussi **at** dans cette acception particulière (cf. Sall., *Jug.*, 110, 6), mais cet emploi est rare dans la prose classique.

REMARQUE. — A cet emploi de **sed** et de **verum** se rattachent les locutions ***non* solum... *sed* etiam** (ou ***verum* etiam**), etc. Il en sera traité au chapitre des *Négations* dans la troisième partie de l'ouvrage, parce que les observations qu'elles suggèrent ne peuvent guère être séparées de la théorie des négations.

2° **Sed** et **verum** s'emploient aussi quand on s'interrompt dans une digression.

Ex. : CIC., *de Amic.*, 1, 1 : ***sed* de hoc alias; nunc redeo ad augurem** (cf. *Tusc.*, III, 5, 11 : *Brut.*, 69, 244). *Tusc.*, III, 34, 84 : ***verum* quidem hæc hactenus** (s.-ent. **dicta sint**). *De Orat.*, III, 13, 51 : **verum, si placet, ad reliqua pergamus.** Etc.

3° Quelquefois, au contraire, ces particules correspondent au français *mais, pour en revenir à mon sujet*... ou *eh bien donc*... quand, après une parenthèse, on reprend un développement commencé.

Ex. : CIC., *Acad.*, II, 32, 102 : **scripsit igitur his fere verbis (sunt enim mihi nota, propterea quod earum ipsarum rerum... disciplina illo libro continetur), *sed* scriptum est ita : Academicis placere...** *De Orat.*, III, 12, 45 : **equidem, cum audio socrum meam Læliam (facilius enim mulieres...) ; *sed*** (eh bien donc...) **eam sic audio, ut Plautum...** *In Verr.*, II, 4, 16, 35 : ***verum*, ut Lilybæum, unde digressa est oratio, revertatur, Diocles est...**

4° Enfin, dans le récit historique, **sed**, comme δέ en grec, marque une simple transition et correspond soit à or soit à et.

Ex. : SALL., *Cat.*, 43, 2 : ***sed* ea divisa hoc modo dicebantur.**

Cet emploi de **sed** est particulièrement fréquent chez Salluste[1].

392. — Les particules **at**, **sed** et **verum** sont très souvent renforcées par **tamen** (voy. ci-après § 395, p. 396).

REMARQUE. — Ce cas mis à part, il est très rare que **sed**[2] soit appuyé d'une autre particule.

---

1. Apulée emploie **sed**, comme en français on emploie « mais », pour protester de la vérité d'une assertion.

Ex. : *Mét.*, VII, 12 : **cuncti denique, *sed* prorsus omnes jacebant.** Cf. Mme DE SÉVIGNÉ, *Lettre* 43 : « Elle y fut reçue très bien, *mais* très bien, c'est-à-dire que le roi la fit mettre dans sa calèche avec les dames. »

2. Quant à **verum**, on le trouve à l'époque archaïque et à l'époque classique renforcé de **enimvero** (cf. ci-dessus, p. 390, n. 3) et à l'époque archaïque de **vero** tout simplement.

Ex. : CATON (cité par A.-GELLE, XIII, 17, 1) : ***verum vero* inter offam atque herbam ibi vero longum intervallum est.** — PLAUTE, *Curc.*, 375 : ***verum* hercle *vero*.**

Ici **vero** correspond au grec γε et sert à faire ressortir le mot sur lequel il s'appuie, mais on voit avec quelle lourdeur, si l'on compare la particule latine à la particule grecque.

Pour **verum enimvero** on peut citer :

PLAUTE, *Capt.*, 995 : TER., *Ad.*, 255 ; CIC., *in Verr.*, II, 3, 84, 194 : SALL., *Cat.*, 2, 9 : ***verum enimvero* is demum mihi vivere atque frui anima videtur, qui...** Etc.

1° On cite quatre passages où **sed** semble renforcé par **autem** (PLAUTE, *Rud.*, II, 6, 15; *Truc.*, II, 3, 14; TÉR., *Phorm.*, IV, 2, 11; VIRG., *Én.*, II, 101), mais si l'on examine ces passages, on voit que la particule **autem** retombe en réalité sur le pronom **quid** et sert à donner plus de vivacité à l'interrogation.

2° **Sed vero** est plus fréquent; comme on l'a indiqué plus haut (p. 390, n. 3), la particule **vero** y est employée avec son sens étymologique, en vérité, et sert à donner plus de force à l'opposition.

EX. : CIC., *in Verr.*, II, 5, 6, 14 : **nec jam cum M'. Aquilio, fortissimo viro, *sed vero* cum Paullis, Scipionibus, Mariis conferendum!**

393. — La locution **sed enim** (très rare en prose[1]) correspond à un des emplois du grec ἀλλὰ γάρ (cf. ci-dessus, § 385, 1°, p. 383) et sert à donner la raison de l'opposition : elle contient une ellipse que le contexte permet en général de compléter.

EX. : CIC., *p. Cæl.*, 24, 60 : **sed revertor ad crimen; *sed enim*** (*mais* [si je m'en suis écarté], *c'est que*) **hæc facta illius... mentio et vocem meam fletu debilitavit et mentem dolore impedivit.** — VIRG., *Én.*, I, 19 : **progeniem *sed enim* Trojano a sanguine duci | Audierat** (entendez : **sed timebat ut hoc efficere posset : audierat enim...**). II, 163 : **impius ex quo | Tydides *sed enim* scelerumque inventor Ulixes... | Corripuere sacram effigiem** (entendez : ***sed* ex quo Tydides et Ulixes, sceleris *enim* auctores erant, corripuere...**).

REMARQUE. — Au lieu de **sed enim** on trouve quelquefois **verum enim** et même **at enim.**

Verum enim ne se rencontre sans doute qu'à l'époque archaïque (cf. PLAUTE, *Cist.*, 81; TÉR., *Phorm.*, 555; *Ad.*, 201).

Quant à **at enim**, on cite un passage de Cicéron (*de Fin.*, I, 27, 88) où cette locution remplace **at** employé dans une réplique à une objection, ou, si l'on veut dans la figure appelée ὑποφόρα (*subjectio*). De même en français mais employé ainsi signifie en réalité : mais (ce n'est pas vrai) car...

EX. : CIC., *in Cat.*, I, 11, 28 : **quid tandem te impedit? Mosne majorum? *At* persæpe etiam privati in hac republica perniciosos cives morte multarunt. An leges, quæ de civium Romanorum supplicio latæ sunt? *At* nunquam in hac urbe ii, qui a re publica defecerunt, civium jura tenuerunt.**

394. — L'adverbe **ceterum** a, dans certains auteurs, le sens adversatif[2].

---

1. On ne la trouve presque jamais dans Cicéron, jamais dans César, ni dans Salluste, ni dans T.-Live, ni dans Tacite; elle ne reparait que chez A.-Gelle.

2. **Ceterum** est proprement un accusatif neutre employé adverbialement et signifiant « du reste, d'ailleurs ». Comme il servait à limiter une affirmation, il a fini par marquer une opposition. Une phrase comme celle-ci :

SALL., *Jug.*, 52, 1 : **ipsi pares, *ceterum* opibus disparibus,**

permet de se rendre compte de la façon dont s'est faite la transition.

Ex. : Tér., *Eun.*, III, 1, 62 : **ridiculum** (tu plaisantes *ou* c'est pour rire) : **non enim cogitaras.** ***Ceterum,*** **idem hoc tute melius quanto invenisses** (*autrement*, comme tu aurais donné à ceci un tour plus heureux!), **Thraso!** — Sall., *Cat.*, 51, 26 : **illis merito accidet quicquid evenerit;** ***ceterum*** **vos, quid in alios statuatis considerate** (cf. *Jug.*, 2, 4 : 14, 12, etc.). — T.-Live, I, 24, 3 : **fœdera alia aliis legibus,** ***ceterum*** **eodem modo omnia fiunt.** Etc.

Cet emploi, inconnu à Cicéron et à César, est particulièrement fréquent chez Salluste, chez T.-Live et chez Tacite[1].

395. — **Tamen**[2] est une particule restrictive dont l'emploi se rattache plutôt (comme celui d' ὅμως en grec) à la syntaxe des propositions concessives.

C'est en effet après **quanquam, etsi, tametsi,** etc., qu'on trouve surtout **tamen.** C'est seulement par extension qu'on la rencontre dans une proposition principale.

En pareil cas, **tamen** est souvent placé après **sed** ou **verum.**

Ex. : Cic., *Brut.*, 77, 267 : **Domitius nulla ille quidem arte,** ***sed*** **Latine** ***tamen*** **et multa cum libertate dicebat.** *De Orat.*, II, 54, 219 : **leve est totum hoc risum movere;** ***verum tamen*** **multum in causis persæpe lepore et facetiis profici vidi.**

Quant à **attamen** (ou **at... tamen**), il sert particulièrement à renforcer l'opposition après une proposition concessive. Cicéron l'emploie presque exclusivement après une proposition concessive négative.

Ex. : Cic., *de Orat.*, III, 4, 14 : **atque ei etsi nequaquam parem illius ingenio,** ***at*** **pro nostro** ***tamen*** **studio meritam gratiam referamus.**

---

1. Voy. A. Dreger, *Hist. Synt. der lat. Sprache*, t. II, § 340 (2ᵉ éd., p. 132).

2. **Tamen** est un composé de **tam** et signifie vraisemblablement « autant, également ». Il y a encore dans le latin archaïque des exemples de **tam** mis pour **tamen** avec le sens de « cependant ».

Titinius (cité par Festus, p. 360) : **quamquam estis nihili,** ***tam*** **ecastor simul vobis consului.**

On peut expliquer de la même façon que pour ὅμως (cf. ci-dessus, p. 388, n. 2) le passage du sens de « également » à celui de « cependant ».

CHAPITRE II

SYNTAXE DE SUBORDINATION

§ 1. — Interrogation indirecte.

396. — Définition. — L'interrogation indirecte est une des formes les plus simples de la subordination.

On dit que l'interrogation est indirecte quand la question, au lieu d'être adressée directement à une personne, est rattachée à un verbe signifiant demander, dire, savoir, apprendre, etc.

Qui est venu? est une interrogation directe ; dites-moi, savez-vous, apprenez-moi, etc., qui est venu ou je vous demande qui est venu est une interrogation indirecte.

La construction intermédiaire est représentée par une des deux phrases suivantes :

Dites-moi : qui est venu ? — Je vous le demande : qui est venu[1] ?

REMARQUE. — En *grec* et en *latin*, on comprend aussi dans les interrogations indirectes des propositions du genre de celle-ci : je ne sais (je me demande, etc.) *ce qu'il faut que je fasse*, dont le type primitif peut être ramené à celui-ci : que faut-il que je fasse ? *je ne sais* (*je me le demande*, etc.). Voy. ci-après.

397. — Formes de l'interrogation indirecte en grec. — *En grec*, les propositions indirectes commencent tantôt par un *pronom* ou un *adverbe* interrogatif, tantôt par une *particule interrogative*[2].

1° Les pronoms et les adverbes employés dans l'interrogation indirecte *peuvent* être les mêmes que dans l'interrogation directe (τίς, πότερος, ποῖος, πόσος — ποῖ, πῇ, ποῦ, πόθεν, πότε, πῶς), mais *plus souvent* et *plus régulièrement* on se sert de formes spéciales à l'interrogation indirecte (ὅστις, ὁπότερος, ὁποῖος, ὁπόσος — ὅπου, ὅπῃ, ὅποι, ὁπόθεν, ὁπότε, ὅπως).

1. C'est ce qui explique, on le verra §§ 397, 1 et Rem. I ; 402, 406), le traitement que le grec d'une part et le latin archaïque d'autre part, appliquaient aux propositions de ce genre.

2. Après les verbes « dire, savoir, apprendre, s'apercevoir », on trouve aussi en grec ὅς, οἷος, ὅσος, etc. En réalité, ce sont des pronoms relatifs et très souvent on peut ou l'on doit leur conserver cette valeur. Ainsi, une phrase comme celle-ci :

THUC., I, 137, 2 : καί... δείσας φράζει τῷ ναυκλήρῳ ὅστις ἐστὶ καὶ **δι' ἃ** φεύγει...

pourrait se traduire : « Et (Thémistocle)... pris d'inquiétude, dit au capitaine *qui* il est et *les motifs qui* le font s'exiler... »

Mais, dans certains cas, la langue attribue bien à ces formes un sens interrogatif.

EX. : THUC., I, 136, 4 : καὶ ἐλθόντος οὐ πολὺ ὕστερον τοῦ Ἀδμήτου δηλοῖ τε **ὅς** ἐστι κτλ. — PLATON, *Lach.*, 183 c : ὁρῶ **οἷοί** εἰσιν, video quales sint. — DÉM., XXI, 135 : **ὅσῳ** δ' ὑμῖν αἴσχιον τῶν ἄλλων (ἐστὶν) ἀκούσατέ μου. Etc.

KÜHNER (*ausf. Gramm. der gr. Spr.*, p. 942, 4) cherche à démontrer que ὅς n'est *jamais* employé avec la valeur d'un véritable interrogatif. Il est certain qu'il n'a pas le même sens que ὅστις ni que τίς et qu'il correspond plutôt au latin qualis, mais il est difficile d'établir, sans subtilité, qu'il n'a jamais le sens interrogatif.

Remarques. — I. L'emploi, dans l'interrogation indirecte, des pronoms ou des adverbes de l'interrogation directe est sans doute un souvenir de la construction primitive, puisque, en fait, on juxtapose purement et simplement l'interrogation au verbe de la proposition principale.

Ex. : Xén., *Mém.*, I, 1, 1 : πολλάκις ἐθαύμασα, **τίσι** ποτὲ λόγοις Ἀθηναίους ἔπεισαν οἱ γραψάμενοι Σωκράτην, ὡς ἄξιος εἴη θανάτου τῇ πόλει[1]. IV, 6, 2 : εἰπέ μοι, **ποῖόν** τι νομίζεις εὐσέβειαν εἶναι[2]. Etc.

II. Au contraire, l'emploi (relativement ancien dans la langue) des pronoms ou des adverbes interrogatifs indirects est une preuve que d'assez bonne heure on se préoccupa de donner à ce genre d'interrogation une forme distincte de celle qui convenait à l'interrogation directe[3].

Toutefois, en pareil cas, l'usage a toujours été un peu indécis ; car on voit souvent dans une suite de propositions interrogatives indirectes les pronoms ou adverbes indirects succéder aux pronoms ou adverbes directs.

Ex. : Hom., *Od.*, I, 169 sqq. : ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον | **τίς** πόθεν εἰς ἀνδρῶν, **πόθι** τοι πόλις ἠδὲ τοκῆες | **ὁπποίης** τ' ἐπὶ νηὸς ἀφίκεο, **πῶς** δέ σε ναῦται | ἤγαγον εἰς Ἰθάκην, **τίνες** ἔμμεναι εὐχετόωντο. — Platon, *Crit.*, 48 a : οὐκ ἄρα... ἡμῖν οὕτω φροντιστέον, **τί** ἐροῦσιν οἱ πολλοὶ ἡμᾶς, ἀλλ' **ὅ τι** ὁ ἐπαΐων περὶ τῶν δικαίων καὶ ἀδίκων. — Xén., *Anab.*, II, 5, 7 : οὐκ οἶδα, οὔτ' ἀπὸ **ποίου** ἂν τάχους οὔτε **ὅποι** ἄν τις φεύγων ἀποφύγοι οὔτ' εἰς **ποῖον** σκότος ἀποδραίη οὔθ' **ὅπως** ἂν εἰς ἐχυρὸν χωρίον ἀποσταίη[4]. Etc.

III. On peut employer dans la même interrogation indirecte deux pronoms interrogatifs dépendant l'un de l'autre.

Ex. : Platon, *Rép.*, 400 a : **ποῖα ὁποίου** βίου μιμήματα, λέγειν οὐκ ἔχω. *Soph.*, 253 a : πᾶς οἶδεν **ὁποῖα ὁποίοις** δυνατὰ κοινωνεῖν. — Isocr., VI, 42 : τίς οὐκ οἶδεν, ἐξ **οἵων** συμφορῶν εἰς **ὅσην** εὐδαιμονίαν κατέστησαν. — Dém., XVIII, 8 : ἐξετάζεσθαι, **τίς τίνος** αἴτιος ἐστιν[5]. Etc.

---

1. Comparez cette phrase à celle-ci :
Xén., *Rép. des Lacéd.*, I, 1 : ἐθαύμασα, **ὅτῳ** ποτὲ τρόπῳ τοῦτ' ἐγένετο.

2. Comparez quelques lignes plus bas :
Xén., *Mém.*, IV, 6, 2 : ἔχεις οὖν εἰπεῖν, **ὁποῖός** τις ὁ εὐσεβής ἐστιν.

3. C'est seulement dans la grécité postérieure qu'on trouve les pronoms ou adverbes de l'interrogation indirecte employés dans l'interrogation *directe*. Les passages qui semblent contredire cette règle sont extrêmement rares et doivent être corrigés.
Ex. : Eur., *Rhés.*, 703 : τίς ἦν πόθεν ποίας πάτρας ; | **ποῖον** (et non ὁποῖον) ἐπεύχεται τὸν ὕπατον θεῶν ; — Plat., *Rép.*, 578 e : ἐν ποίῳ ἄν τινι καὶ **ἐν πόσῳ** (et non καὶ ὁπόσῳ) φόβῳ οἴει γενέσθαι αὐτόν ;

4. Il est plus rare que les pronoms ou adverbes de l'interrogation directe succèdent aux pronoms ou adverbes de l'interrogation indirecte. Cependant on cite (cf. Kühner, *ausf. Gr. der gr. Spr.*, p. 1017) :
Platon, *Rép.*, 414 d : οὐκ οἶδα, **ὁποίᾳ** τόλμῃ ἢ **ποίοις** λόγοις χρώμενος ἐρῶ. — Xén., *Mém.*, I, 1, 11 : σκοπῶν, **ὅπως** ὁ καλούμενος ὑπὸ τῶν σοφιστῶν κόσμος ἔφυ, καὶ τίσιν ἀνάγκαις ἕκαστα γίγνεται (cf. *ibid.*, IV, 4, 13 ; *Anab.*, III, 5, 13). — Dém., XVIII, 144 : **ἥτις** δ' ἡ φύσις... γέγονεν τούτων τῶν πραγμάτων, καὶ **τίνος** ἕνεκα ταῦτα συνεσκευάσθη καὶ **πῶς** ἐπράχθη, νῦν ἀκούσατε.
Remarquez toutefois que ce dernier exemple n'est pas tout à fait pareil à ceux qui précèdent. La proposition d'où dépendent les interrogations indirectes étant rejetée à la fin de la phrase, on peut admettre que Démosthène, en mettant ἥτις en tête de la première interrogation, a tenu à indiquer nettement dès l'abord qu'on avait affaire à une proposition interrogative dépendante. L'anomalie lui aurait donc été imposée par la nature même de la construction qu'il adoptait.

5. C'est d'ailleurs une extension toute naturelle de l'usage admis dans les propositions interrogatives *directes*.
Ex. : Soph., *Trach.*, 421 : **τίς πόθεν** μολών σοι μαρτυρήσει ; — Xén., *Mém.*, II, 2, 3 : **τίνας** ἀπὸ **τίνων** εὕροιμεν ἂν μείζω εὐεργετημένους ἢ παῖδας ὑπὸ γονέων. Etc.

IV. Il peut arriver (surtout chez les poètes) que l'interrogation indirecte dépende, non pas réellement du verbe principal, mais de l'idée qui s'y trouve impliquée.

Ex. : SOPH., *Aj.*, 794 : ὥστε μ' **ὠδίνειν, τί φῄς** (qui équivaut, dit Schneidewin, à ὥστε ἐμὲ συμβαίνει **ζητεῖν** μετὰ πόνου **τί** ἐστιν ὃ λέγεις). *Œd. Roi*, 73 sq. : καί μ' ἦμαρ ἤδη ξυμμετρούμενον χρόνῳ | **λυπεῖ τί πράσσει** (= λυπεῖ **ἐνθυμούμενον ὅ τι** πράσσει). — ARIST., *Nuées*, 1392 : οἶμαί γε τῶν νεωτέρων τὰς καρδίας | **πηδᾶν, ὅ τι λέξει** (= τῶν νεωτέρων τὰς καρδίας πηδᾶν **ἀγνοούντων ὅ τι λέξει**). Etc.

V. Quelquefois aussi l'interrogation indirecte dépend d'un verbe sous-entendu, comme λέξον, εἰπέ, etc.

Ex. : PLATON, *Lys.*, 212 e : **ὁπότερος** οὖν αὐτῶν ποτέρου φίλος ἐστὶν (sous-ent. ἔροιτό τις ἄν ; *Rép.*, 348 b : **ὁποτέρως** οὖν σοι... ἀρέσκει (sous-ent. ἡδέως ἂν ἀκούσαιμι) ; — XÉN., *Écon.*, 12, 16 : τοὺς δὲ ἄλλους,... εἰ... μετρίως ἔχουσιν, **ὅπως** ἐκδιδάσκεις... (au lieu de εἰπέ, ὅπως ἐκδιδάσκεις...[1]) ;

VI. On considérera comme un cas particulier de la précédente remarque les constructions suivantes, dans lesquelles un pronom ou un adverbe interrogatif *indirect* sert, dans la réponse, à reprendre la question faite au moyen d'un pronom ou d'un adverbe interrogatif direct. Il faut dans la réponse sous-entendre tu demandes...[2]?

Ex. : ARISTOPHANE, *Gren.*, 198 : οὗτος τί ποιεῖς ; Bacchus : **ὅ τι** ποιῶ (c.-à-d. ἐρωτᾷς ὅ τι ποιῶ). *Chev.*, 128 : Nicias : καὶ πῶς ; Démosthène : **ὅπως ;** ὁ χρησμὸς ἄντικρυς λέγει (cf. *ibid.*, 1073 ; *Nuées*, 677 ; 690). *Acharn.*, 594 : ἀλλὰ τίς γὰρ εἶ ; Dicéopolis : **ὅστις ;** πολίτης χρηστός. — PLATON, *Euthyphr.*, 2 b : ἀλλὰ δὴ τίνα γραφήν σε γέγραπται ; Socr. : **ἥντινα ;** οὐκ ἀγεννῆ, ἔμοιγε δοκεῖ. *Lois*, 662 a : καὶ πῶς ἂν ταῦτά γ' ἔτι ξυγχωροῖμεν ; Ath. : **ὅπως ;** εἰ θεὸς ἡμῖν... δοίη τις συμφωνίαν. Etc.

2° Comme l'interrogation directe, l'interrogation dépendante ou indirecte est *simple* ou *double* (c.-à-d. *disjonctive*). « Je vous demande *si* cela est vrai » est une interrogation indirecte *simple*. « Je vous demande *si* cela est vrai *ou* faux » est une interrogation double[3] ou disjonctive.

Les *particules interrogatives* peuvent ne pas être les mêmes dans l'interrogation indirecte *simple* et dans l'interrogation indirecte *double*.

---

1. KÜHNER, *ausf. Gramm. der gr. Spr.*, p. 1017, REM. 1) auquel sont empruntés ces exemples, cite aussi deux vers d'Homère qu'il écrit ainsi :

Il., X, 141 sq. : τίφθ' οὕτω κατὰ νῆας ἀνὰ στρατὸν οἶοι ἀλᾶσθε | νύκτα δι' ἀμβροσίην·
ὅ τι δὴ χρειὼ τόσον ἵκει ;

et qu'il traduit : « Pourquoi errez-vous ainsi seuls... ? *Dites*, quelle nécessité vous pousse ? »
Mais il est très facile de supprimer toute anomalie de construction en écrivant avec Bekker et Doederlein : ὅτι δὴ χρειὼ τόσον ἵκει ; Voy. l'éd. de FAESI-FRANKE. La phrase devient l'équivalent du latin : **an** (voy. ci-après, § 400) **quia adeo vos necessitas urget ?** Pour justifier la leçon qu'il adopte, Kühner (à l'exemple de Didyme) rapproche de ce passage le vers de l'*Odyssée* (I, 171) que nous avons cité ci-dessus (p. 398, REM. II) ; mais il n'y a aucune analogie entre les deux passages : tandis que dans l'*Il.*, X, 142, ὅ τι ne pourrait dépendre que d'un verbe sous-entendu, dans *Od.*, I, 171, ὁπποίης se rattache tout simplement aux verbes εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον du vers 169.
2. Voy. KÜHNER, *ausf. Gramm. der gr. Spr.*, p. 1017, REM. 1, au bas de la page.
3. Il ne faut pas confondre avec l'interrogation double des formes de phrase comme celle-ci : « Je me demande si *et* si... » En pareil cas, il y a *deux* interrogations rattachées l'une à l'autre par la conjonction « et » (il pourrait y en avoir davantage), mais il n'y a pas *double* interrogation, c'est-à-dire interrogation portant sur deux termes séparés ou opposés entre eux. Voy. ci-après, § 397. **b**. n. 1.

a). Dans l'interrogation indirecte *simple* on trouve ἆρα, mais surtout εἰ[1].

α) **Ἆρα**, si donc, est une particule employée *quelquefois*[2] par les prosateurs attiques pour exprimer que la question indirecte est faite soit avec impatience, soit avec crainte[3].

Ex. : PLATON, *Phédon*, 70 e : τοῦτο οὖν σκεψώμεθα, **ἆρα** ἀναγκαῖον, ὅσοις ἔστι τι ἐναντίον, μηδαμόθεν ἄλλοθεν αὐτὸ γίγνεσθαι ἢ ἐκ τοῦ αὐτῷ ἐναντίου. — XÉN., *Cyr.*, V, 4, 35 : ἡ ψυχή μου διὰ τὸ ὑβρίσθαι καὶ ὀργίζεσθαι, ἀεὶ τοῦτο κυοῦσα διῆγεν (ne cessait de concevoir cette pensée), **ἆρά** ποτε ἔσται ἀποτίσασθαι τὸν καὶ θεοῖς ἐχθρὸν καὶ ἀνθρώποις.

β) La particule la plus fréquemment employée est **εἰ**, qu'on rencontre surtout après les verbes signifiant demander, se demander, examiner, s'informer, rechercher, ne pas savoir, ignorer, etc.

Ex. : PLATON, *Protag.* 326 e : ἀπορεῖς **εἰ** (tu te demandes avec embarras, *si*) διδακτόν ἐστιν ἀρετή. — XÉN., *Rev. d'Ath.*, 1, 1 : ἐπεχείρησα σκοπεῖν, **εἴ** πῃ ἂν δύναιντ' ἂν οἱ πολῖται διατρέφεσθαι ἐκ τῆς ἑαυτῶν. *Cyr.*, I, 6, 10 : ἐρωτᾷς, **εἴ** που ἂν ἀπὸ σοῦ πόρος προσγένοιτο. Etc.

REMARQUES. — I. On emploie εἰ, même dans le sens du français si... ne pas, après les verbes exprimant l'incertitude ou le doute.

---

1. On enseigne (voy. KRÜGER, *Griechische Sprachlehre*, 2e partie, 69, 29, 2 et 3, p. 191) que, dans l'interrogation indirecte, Homère et les poètes épiques remplaçaient εἰ par ἦ. On allègue en faveur de cette opinion des textes comme ceux-ci.

HOM., *Od.*, XIII, 415 : ᾤχετο πευσόμενος μετὰ σὸν κλέος, ἤ που ἔτ' εἴης. XVI, 138 : (κατάλεξον) ἢ καὶ Λαέρτῃ αὐτὴν ὁδὸν ἄγγελος ἔλθω. XIX, 325 : πῶς γὰρ ἐμεῦ σύ, ξεῖνε, δαήσεαι ἤ τι γυναικῶν | ἀλλάων περίειμι νόον καὶ ἐπίφρονα μῆτιν.

Mais d'abord il faut supprimer le deuxième exemple, parce que εἰ καί (et non ἢ καί) est la leçon des meilleurs manuscrits. Quant aux deux autres, ils ne rentrent pas à proprement parler, dans l'interrogation indirecte *simple*. En effet, après ἤ που ἔτ' εἴης, il faut suppléer ἠὲ καὶ οὐκί (cf. *Il.*, II, 349), de même, après ἤ τι γυναικῶν... περίειμι νόον. Toutefois ainsi qu'on le verra tout à l'heure (p. 404, n. 2), comme dans l'interrogation indirecte double, les poètes épiques, au lieu d'employer εἴτε.... εἴτε..., se servent de ἠέ (ἤ)..., ἦε... (ἦ)..., les exemples produits ne doivent pas être complètement rejetés ; mais il vaudrait mieux citer des passages où ἤ est véritablement employé, comme εἰ chez les prosateurs classiques, dans une interrogation indirecte *simple;* or il y en a fort peu. Bekker voudrait écrire :

Il., I, 83 : ... σὺ δὲ φράσαι ἤ με σαώσεις.

Mais les manuscrits donnent εἰ, et il est difficile de soutenir que la correction ἤ s'impose. Je ne vois qu'un passage où l'on puisse garantir la forme ἤ, c'est celui-ci :

Il., VIII, 110 sq. : ὄφρα καὶ Ἕκτωρ | εἴσεται ἢ καὶ ἐμὸν δόρυ μαίνεται ἐν παλάμῃσιν.

Sur cette délicate question, voy. MONRO, *Homeric grammar*, § 338 (2e édit., p. 309).

2. Il est à noter que la particule ἆρα si souvent employée dans l'interrogation *directe* n'est pas d'un usage fréquent dans l'interrogation indirecte simple ; c'est d'autant plus remarquable que dans l'interrogation indirecte par pronoms le grec se contente souvent de reproduire ceux-là mêmes qui servent à l'interrogation directe.

3. C'est une extension toute naturelle de l'emploi d'ἆρα dans l'interrogation directe où cette particule, qui correspond au français « est-ce donc que... ? » est-ce donc...? » marque aussi l'impatience ou la crainte. La particule ἆρα n'existe pas chez Homère, mais on peut remarquer que dans l'usage la particule répond à l'expression homérique ἦ ῥα « est-ce donc que... ? » Voy. MONRO, *Homeric grammar*, § 346, 2e éd., p. 316.

Ex. : Platon, *Apol.*, 29 a : οἶδεν οὐδεὶς τὸν θάνατον οὐδ' **εἰ** τυγχάνει πάντων μέγιστον ὂν τῶν ἀγαθῶν, personne ne sait ce qu'est la mort, ni *si* ce *n*'est *pas* le plus grand de tous les biens[1].

II. La particule εἰ peut être renforcée par ἄρα, donc[2].

Ex. : Xén., *Anab.*, III, 2, 22 : σκέψασθε **εἰ ἄρα** τοῦτο καὶ μωρότατον πεποιήκασιν οἱ βάρβαροι, voyez *si ce n'est pas* la plus grande faute que les barbares aient commise, *c.-à-d.* songez que c'est la plus grande faute, etc.[3].

III. Quand l'interrogation indirecte introduite par εἰ est négative, on emploie soit οὐ, soit μή (cf. ci-après, § 398).

1° On emploie ordinairement **οὐ** quand la réponse prévue serait affirmative[4].

Ex. : Hérodote, I, 90 : ὁ Κροῖσος πέμπων τῶν Λυδῶν ἐς Δελφοὺς ἐνετέλλετο τιθέντας τὰς πέδας ἐπὶ τοῦ νηοῦ τὸν οὐδὸν εἰρωτᾶν, **εἰ οὔ** τι ἐπαισχύνεται κτλ.

2° On emploie ordinairement **μή**, quand la réponse prévue serait négative[5]. Mais il peut arriver aussi que la réponse prévue soit affirmative.

Ex. : Platon, *Rép.*, 349 b : ἀλλ' οὐ τοῦτο, ἦν δ' ἐγώ, ἐρωτῶ, ἀλλ' **εἰ** τοῦ μὲν δικαίου **μὴ** ἀξιοῖ πλέον ἔχειν μηδὲ βούλεται ὁ δίκαιος, τοῦ δὲ (cf. ci-dessus, p. 384, n. 2) ἀδίκου (s.-ent. ἀξιοῖ πλέον ἔχειν), mais ce n'est pas cela, dis-je, que je te demande : je veux savoir *si*, à ton avis, il *n*'est *pas* vrai de dire que le juste prétend et veut l'emporter non sur un autre juste, mais sur un homme injuste. Et Thrasymaque répond : « Oui, c'est cette prétention qu'il a ».

IV. L'usage a établi une différence entre la particule εἰ interrogative et la particule εἰ conditionnelle. Mais il n'est point douteux que ce soit la particule conditionnelle qui ait donné naissance à la particule interrogative[6].

---

1. La particule interrogative εἰ correspond donc à la fois au latin **-nĕ** ou **num** et au latin **an**. Voy. ci-après, § 400, 2°, **a**.

Remarquez de plus que la locution οὐκ οἶδ' εἰ ne correspond pas au latin **haud scio an**, qui équivaut à « peut-être » (voy. ci-après, § 400, 2°, **a**, Rem. IV, p. 409). En règle générale, οὐκ οἶδ' εἰ signifie en effet « je ne sais si,...», c'est-à-dire « peut-être que... ne... pas... », idée que le latin rend par **haud scio** (ou **nescio**) **an** ***non***... Voy. ci-après, § 400, 2°, **a**, Rem. V, p. 409.

Ex. : Hom., *Il.*, V, 183 : σάφα δ' **οὐκ οἶδ'**, **εἰ** θεός ἐστιν, « je ne sais pas vraiment si c'est un dieu », « peut-être n'est-ce pas un dieu ». — Xén., *Anab.*, I, 3, 5 : **εἰ** μὲν δὴ δίκαια ποιήσω, **οὐκ οἶδα** · αἱρήσομαι δ' οὖν ὑμᾶς καὶ σὺν ὑμῖν, ὅ τι ἂν δέῃ, πείσομαι. Etc.

2. C'est une extension toute naturelle de l'emploi de la particule ἄρα, qui sert dans l'interrogation directe à donner plus de vivacité aux mots interrogatifs (τίς ἄρα ; « qui donc ? » τί ἄρα ; « quoi donc ? » πῶς ἄρα ; « comment donc ? »

3. Suivant Kühner (*ausf. Gramm. der gr. Spr.*, § 587, Rem. XXIV, p. 1033), il arriverait parfois (mais rarement) que le verbe d'où dépend εἰ fût sous-entendu.

Ex. : Platon, *Rép.*, 440 c : καλῶς γάρ, ἦν δ' ἐγώ, νοεῖς ὃ βούλομαι λέγειν · ἀλλ' (s.-ent. ἐρωτῶ) **εἰ** πρὸς τούτῳ καὶ τόδε ἐνθυμῇ. *Lois*, 744 a : τί τε βούλομαι ; καί, **εἴ** μοι ξυμβαίνει τοῦτο ἢ καὶ ἀποτυγχάνω τοῦ σκοποῦ ;

Mais cette remarque ne paraît pas fondée. Sans doute le premier exemple est garanti par les mss. ; cependant les éditeurs modernes corrigent ἀλλ' εἰ en ἀλλ' ἦ (voy. l'édit. d'Hermann). Quant au second passage, Stallbaum explique l'emploi de εἰ par une réticence et le traduit par « si » (voy. son édition). Ce qui est tout à fait sûr, c'est que l'emploi de εἰ comme particule d'interrogation directe ne devient fréquent que dans la grécité postérieure. Voyez les exemples tirés de la version des Septante et du Nouveau Testament par Winer-Lünemann, *Gramm. des neutestamentlichen Sprachidioms*, 7e éd., p. 474 et suiv. Cf. Blass, *Gramm.*, § 77, 2.

4. De même, dans l'interrogation directe, ἆρ' οὐ ou simplement οὐ) préjuge, comme le latin **nonne**, une réponse affirmative.

5. De même, dans l'interrogation directe, ἆρα μή (ou simplement μή) préjuge, en général, comme le latin **num**, une réponse négative.

6. C'est ainsi qu'en allemand **ob** a d'abord été conjonction conditionnelle (= **wenn**), avant de devenir particule interrogative.

Il ne faut pas partir d'exemples comme ceux de l'époque attique, dans lesquels εἰ a nettement le sens interrogatif, mais il faut examiner certains emplois que fait Homère de εἴ κε (αἴ κε) ou ἤν avec le subjonctif.

En effet, qu'on considère d'abord un passage comme celui-ci :

> Hom., *Od.*, II, 359 sq. : εἶμι γὰρ ἐς Σπάρτην .. | νόστον πευσόμενος πατρὸς φίλου, **ἤν** που ἀκούσω,

on voit qu'il faut traduire littéralement : j'irai à Sparte m'enquérir du retour de mon père, *pour le cas où* j'en entendrai parler, c'est-à-dire que la proposition ἤν που ἀκούσω est proprement une proposition conditionnelle dépendant d'une proposition sous-entendue[1], implicitement contenue dans l'ensemble, quelque chose comme : afin d'en entendre parler. Pour que la proposition ἤν που ἀκούσω fût regardée comme une interrogation indirecte, il a suffi qu'on la rattachât étroitement à πευσόμενος, et d'après cette construction imaginaire, on a formé toute une série de locutions interrogatives[2]. Mais il faut

---

1. Les vers qui correspondent à ceux-ci

> Hom., *Od.*, I, 93 sqq. : πέμψω δ' ἐς Σπάρτην... | νόστον πευσόμενον πατρὸς φίλου, ἤν που ἀκούσῃ, | ἠδ' ἵνα μιν κλέος... ἔχῃσιν,

montrent la différence qu'il y a entre la proposition intentionnelle de la fin (ἵνα μιν κλέος... ἔχῃσιν) et la proposition conditionnelle (ἤν που ἀκούσῃ); ce qui est remarquable dans cet emploi de ἤν conditionnel, c'est que la proposition conditionnelle contient *implicitement* la proposition conséquente, laquelle exprime toujours une idée d'intention ou de désir. Quant à la proposition intentionnelle ἵνα... ἔχῃσιν, elle ne se coordonne pas à la conditionnelle, mais à πευσόμενον, qui est un participe futur du sens final. Voy. Goodwin, *Syntax of moods and tenses of the greek verb*, § 487 (nouv. édit., p. 180 et suiv.).

2. Cet emploi particulier de ἤν, etc., a-t-il complètement disparu de la langue ? Non, puisqu'on trouve dans Aristophane des tours comme celui-ci :

> *Nuées*, 535 : ζητοῦσ' ἦλθ' **ἤν** που **'πιτύχῃ**.

Il semble même qu'il en reste encore d'autres traces. En effet, au lieu de εἰ (cf. ci-dessus, p. 401, Rem. II), on trouve quelquefois ἐάν (avec le subjonctif) chez les meilleurs prosateurs attiques après les verbes signifiant « se demander, examiner », σκοπεῖν, σκέψασθαι, etc.

> Ex. : Platon, *Rép.*, 427 d : τὸ δὲ δὴ μετὰ τοῦτο **σκόπει** ἐν αὐτῇ (c.-à-d. τῇ πόλει ᾠκισμένῃ) φῶς ποθὲν πορισάμενος ἱκανὸν αὐτός τε καὶ τὸν ἀδελφὸν παρακάλει καὶ Πολέμαρχον καὶ τοὺς ἄλλους, **ἐάν** πως **ἴδωμεν** κτλ. *Ib.*, 432 c : **ὅρα** οὖν καὶ προθυμοῦ **κατιδεῖν**, **ἐάν** πως πρότερος ἐμοῦ **ἴδῃς** καὶ ἐμοὶ φράσῃς. *Phédon*, 64 c : **σκέψαι** δή, ὦ ἀγαθέ, **ἐὰν** ἄρα (pour la valeur de ἄρα, cf. ci-dessus εἰ ἄρα, p. 401, Rem. II) καὶ σοὶ **συνδοκῇ** ἅπερ ἐμοί. — Xen., *Mém.*, IV, 4, 12 : εἰ τοῦτο μὴ ἱκανὸν δικαιοσύνης ἐπίδειγμα εἶναί σοι δοκεῖ, **σκέψαι**, **ἐὰν** τόδε μᾶλλον **ἀρέσκῃ**· φημὶ γὰρ ἐγὼ τὸ νόμιμον δίκαιον εἶναι. Etc.

Mais, à les examiner de près, tous ces exemples sont-ils analogues à ceux qu'on trouve dans Homère et dont ci-dessus nous avons donné un des types ? Goodwin (*ouv. cit.*, § 680) paraît le croire, bien qu'il ne les cite pas, quand il écrit : « Ἐάν ne peut pas signifier « si » *interrogatif*, et, toutes les fois qu'il introduit un subjonctif, l'expression est conditionnelle. » Cf. § 493 : « Dans le dialecte attique... c'est εἰ (jamais ἤν ou ἐάν) qui signifie « si » *interrogatif*, même quand le verbe est au subjonctif. » Sans doute l'origine de l'expression σκέψασθαι ἐάν se trouve dans Homère.

> Ex. : *Il.*, XVII, 652 sq. : **σκέπτεο** νῦν, Μενέλαε διοτρεφές, **αἴ κεν ἴδηαι** | ζωὸν ἔτ' Ἀντίλοχον...

Cependant on peut remarquer d'abord que dans Homère σκέπτομαι a le sens purement matériel de « regarder avec attention » et non pas le sens d' « examiner ». On comprend dès lors qu'on puisse traduire : « Regarde attentivement et (cherche des yeux) Antiloque si tu peux le voir encore vivant. » Au contraire, dans les exemples des prosateurs attiques qui viennent d'être cités, peut-on soutenir sans subtilité que ἐάν a purement et simplement le sens conditionnel ? Je suis porté à croire que non, quand je vois Platon (*Phédon*, 64 c) employer ἄρα après ἐάν de la même façon qu'on l'emploie après εἰ dans l'interrogation indirecte ordinaire, et quand je lis dans Andocide, I, 37 ; ἀναμιμνήσκεσθε, **ἐὰν** ἀληθῆ **λέγω** « rappelez vos souvenirs et (demandez-vous) si je dis la vérité. » Quant à l'emploi du subjonctif, il était absolument nécessaire après ἐάν. Enfin ce qui, dans ce cas particulier, assurait l'existence de la construction, c'est que l'interrogation indirecte amenée par les verbes en question était en général considérée comme portant sur un fait douteux ou incertain : or le doute et l'incertitude sont précisément exprimés par le subjonctif.

bien prendre garde que ce qu'on a retenu de la construction homérique, c'est précisément ce qui ne s'y trouvait pas, à savoir le sens interrogatif attribué à la particule : on n'a conservé ni la forme de la particule, ni le mode employé ; à εἴ κε (αἴ κε) ou ἤν, on a substitué εἰ, et au lieu du subjonctif, on a employé les différentes formes verbales exigées par le sens particulier de chaque interrogation (voy. ci-après, § 402).

Ce qui a favorisé encore cette erreur féconde du langage, c'est toute une série de propositions dans lesquelles εἴ κε ou ἤν (rarement εἰ) suivi du subjonctif dépendait d'οἶδα, εἶδον ou d'un verbe signifiant *dire*.

> Ex. : Hom., *Od.*, II, 332 : τίς δ' οἶδ' **εἴ κε** καὶ αὐτὸς ἰὼν ἐπὶ νηὸς | τῆλε φίλων **ἀπόληται ;** (cf. *Il.*, XI, 792 ; XV, 403 ; XVI, 860). *Il.*, IV, 247 sq. : ἦ μένετε Τρῶας σχεδὸν ἐλθέμεν, ἔνθα τε νῆες | εἰρύατ' εὔπρυμνοι, πολιῆς ἐπὶ θινὶ θαλάσσης, | ὄφρ' ἴδητ' **αἴ κ'** ὔμμιν **ὑπέρσχῃ** χεῖρα Κρονίων ;

Traduire le premier de ces exemples par : qui sait *si* lui aussi *ne* périra *pas ?* c'est indiquer le sens que la construction a fini par avoir, mais ce n'est pas en rendre compte. Analysée dans ses éléments la phrase signifie littéralement : Qui sait ? s'il arrive que lui aussi périsse ? Elle équivaut à l'expression d'un souhait ou d'une espérance, et, en somme, le subjonctif avec εἴ κε, bien que la phrase soit elliptique, signifie comme dans les phrases complètes, une hypothèse de réalisation incertaine. De même le second exemple interprété littéralement signifie : Désirez-vous par hasard que les Troyens viennent à l'endroit où nos vaisseaux aux belles poupes sont tirés au sec... afin de voir le fils de Cronos étendre son bras sur vous, s'il arrive qu'il étende son bras sur vous ? Il n'en est pas moins vrai que la phrase devait paraître beaucoup plus simple à un auditeur non prévenu et qu'on entendait : afin de voir *si* le fils de Cronos *n*'étendra *pas* sa main sur vous.

C'est ainsi, à ce qu'il semble, que le sens interrogatif a fini par se substituer peu à peu au sens conditionnel. Voyez dans Goodwin, *ouv. cité*, §§ 487, 491, 493, les exemples qui permettent de suivre le développement de ces modifications de sens.

b) Dans l'interrogation indirecte *double* ou *disjonctive* [1] on trouve soit **πότερον** (**πότερα**) [2]... **ἤ**..., soit **εἴτε... εἴτε**..., soit **εἰ... ἤ**..., soit enfin **εἰ... εἴτε**...

α) La locution **πότερον** [3] (**πότερα**).. **ἤ**... est très fréquente dans la langue classique : il est superflu d'en donner beaucoup d'exemples.

> Voy. Xén., *Hell.*, III, 5, 22 : Παυσανίας ἐβουλεύετο **πότερον** μάχην ξυνάπτοι **ἢ** ὑπόσπονδον τόν τε Λύσανδρον καὶ τοὺς μετ' αὐτοῦ πεσόντας ἀναιροῖτο.

---

1. On l'appelle disjonctive, parce que la forme même de la proposition marque que les termes sont séparés ou opposés entre eux.

2. Πότερον est en, réalité, le neutre de l'adjectif interrogatif πότερος et sert simplement à indiquer que l'interrogation qui va suivre comprend deux alternatives. Quand on dit : ἐρωτῶ σε **πότερον** πάρεστιν ἢ ἄπεστιν, cela signifie proprement : « Je vous demande *laquelle des deux choses est vraie* : est-il présent ou est-il absent ? » Si l'on emploie quelquefois le pluriel neutre πότερα, au lieu du singulier, ce n'est point sans doute parce que l'on envisage à la fois les deux alternatives (car le sens propre de πότερος : « lequel des deux...? » ne se prête point à cette explication), c'est parce que l'on a fini par considérer πότερον comme un véritable adverbe et que les adverbes ainsi formés d'adjectifs au neutre peuvent s'employer aussi bien sous la forme du pluriel que sous la forme du singulier, cf. τὸ λοιπόν et τὰ λοιπά.

3. Homère qui connaît l'adjectif interrogatif πότερος (cf. *Il.*, V, 85) n'emploie pas πότερον dans une interrogation indirecte disjonctive. Hérodote se sert de la forme usitée dans le nouvel ionien : κότερον.

Cette locution peut servir à exprimer qu'on regarde la seconde alternative comme plus importante que la première.

Remarques. — I. Au lieu de se servir de l'adverbe πότερον, on emploie, quand le sens le permet, l'adjectif interrogatif πότερος, sans qu'il soit nécessaire d'exprimer une particule interrogative devant le premier terme de l'interrogation indirecte disjonctive.

Ex : Xén., *Cyr.*, I, 3, 2 : ἐρωτώσης δὲ αὐτὸν τῆς μητρὸς **πότερος** καλλίων αὐτῷ δοκεῖ εἶναι, ὁ πατὴρ ἢ οὗτος, ἀπεκρίνατο ἄρα ὁ Κῦρος...[1].

II. Il arrive parfois qu'on trouve ἆρα... ἢ... là où régulièrement on attendrait πότερον... ἢ...

Ex. : Platon, *Gorg.*, 476 . σκεψώμεθα τὸ διδόναι δίκην **ἆρα** μέγιστον τῶν κακῶν ἐστιν, ὡς σὺ ᾤου, **ἢ** μεῖζον τὸ μὴ διδόναι, ὡς αὖ ἐγὼ ᾤμην.

Mais cette construction s'explique par la liberté du langage de la conversation. En réalité la phrase de Platon n'a pas, dès l'abord, le caractère d'une interrogation disjonctive indirecte : on peut traduire littéralement : Examinons le fait d'être puni : est-ce vraiment le plus grand des maux, comme tu le pensais ? ou bien, n'être pas puni est-ce un mal plus grand, comme je le prétendais, moi ?

C'est pour une raison analogue qu'on trouve *quelquefois* dans l'interrogation *directe* double, ἆρα au premier membre, ἢ au second.

β) La locution **εἴτε... εἴτε...**[2] est employée pour exprimer qu'on attache la même valeur aux deux membres de l'interrogation indirecte.

---

1. En latin l'usage *régulier* est différent ; traduite exactement la phrase de Xénophon deviendrait : **interroganti matri *uter* pulchrior videretur, pater*ne* an Astyages**.

2. Dans Homère la locution εἴτε... εἴτε... a conservé presque partout le sens de « soit que... soit que... », même dans des cas où elle paraît avoir pris le sens interrogatif : « si... ou si... » Cela est évident pour les passages cités par Kühner (*ausf. Gramm. der gr. Spr.*, p. 1035, 22) :

Ex. : Hom., *Il.*, XII, 238 sqq. : τῶν (οἰωνῶν) οὔ τι μετατρέπομ' οὐδ' ἀλεγίζω | **εἴτ'** ἐπὶ δεξί' ἴωσι πρὸς ἠῶ τ' ἠέλιόν τε, | **εἴτ'** ἐπ' ἀριστερὰ τοί γε ποτὶ ζόφον ἠερόεντα. « de ces oiseaux je ne m'inquiète nullement et je n'en ai souci, *soit qu'ils* volent à droite vers l'aurore et le soleil, *soit qu'ils* volent à gauche vers le sombre occident. » *Il.*, I, 64 sq. : ὅς κ' εἴποι ὅ τι τόσσον ἐχώσατο Φοῖβος Ἀπόλλων | **εἴτ'** ἄρ' ὅ γ' εὐχωλῆς ἐπιμέμφεται **εἴθ'** ἑκατόμβης (la proposition introduite par εἴτε... εἴτε... ne se rattache pas à εἴποι, mais à ἐχώσατο et indique les conditions dans lesquelles Apollon a conçu son ressentiment). *Od.*, III, 89 sqq. : οὐ γάρ τις δύναται σάφα εἰπέμεν, ὁππόθ' ὄλωλεν, | **εἴθ'** ὅ γ' ἐπ' ἠπείρου δάμη ἀνδράσι δυσμενέεσσιν, | **εἴτε** καὶ ἐν πελάγει μετὰ κύμασιν Ἀμφιτρίτης (ici encore la proposition où se trouve εἴτε... εἴτε... se rattache non pas à εἰπέμεν, mais à ὄλωλεν, et indique les conditions dans lesquelles Ulysse peut avoir trouvé la mort).

Toutefois voici un passage où εἴτε... εἴτε.., a bien le sens de « si... ou si... »

Hom., *Il.*, II, 348 sq. : πρὶν (= **prius**) Ἄργοσδ' ἰέναι, πρὶν καὶ Διὸς αἰγιόχοιο | γνώμεναι **εἴ τε** ψεῦδος ὑπόσχεσις **εἴτε** καὶ οὐκί, « (qui délibèrent) de s'en retourner à Argos, avant d'avoir appris *si* la promesse de Zeus... est un mensonge *ou si* elle n'en est pas un. »

Quoi qu'il en soit, c'est de ἠέ (ἤ)... ἦε (ἦ)..., que se sert en général Homère pour introduire une interrogation indirecte disjonctive.

Ex. : *Od.*, I, 174 : καί μοι τοῦτ' ἀγόρευσον ἐτήτυμον, ὄφρ' εὖ εἰδῶ | **ἠὲ** νέον μεθέπεις, **ἦ** καὶ πατρώϊός ἐσσι. *Il.*, II, 99 : τλῆτε φίλοι καὶ μείνατ' ἐπὶ χρόνον, ὄφρα δαῶμεν, | **ἢ** ἐτεὸν Κάλχας μαντεύεται **ἦε** καὶ οὐκί.

Comme les récents éditeurs d'Homère, nous suivons la doctrine de Bekker, qui, conformément aux indications d'Hérodien, d'Apollonius et des autres grammairiens grecs (cf. Lehrs, *Quæst. epic.*, p. 50 sq.),

Ex. : Soph., *Ant.*, 38 : καὶ δείξεις τάχα, | **εἴτ'** εὐγενὴς πέφυκας, **εἴτ'** ἐσθλῶν κακή. — Thuc., II, 4, 6 οἱ Πλαταιῆς... ἐβουλεύοντο **εἴτε** κατακαύσωσιν (αὐτούς)..., **εἴτε** τι ἄλλο χρήσωνται. — Platon, *Phèdre*, 237 d : τὴν σκέψιν ποιώμεθα, **εἴτε** ὠφέλειαν **εἴτε** βλάβην παρέχει. — Xén., *Cyr.*, III, 2, 13 : δίδωμι ὑμῖν σὺν τοῖς ἄλλοις Χαλδαίοις βουλεύσασθαι, **εἴτε** βούλεσθε πολεμεῖν ἡμῖν **εἴτε** φίλοι εἶναι. Etc.

Remarque. — Les poètes suppriment quelquefois εἴτε devant le premier membre de l'interrogation.

Ex. : Soph., *Trach.*, 236 : ποῦ γῆς; πατρῴας **εἴτε** βαρβάρου, λέγε[1]. — Eur., *Hel.*, 877 : οὐκ οἶσθα νόστον οἴκαδ' **εἴτ'** αὐτοῦ μενεῖς (= οὐκ οἶσθα εἴτε νοστήσεις οἴκαδ' εἴτε μενεῖς). Etc.

γ) La locution **εἰ... ἤ...**, (peut-être un peu moins fréquente que les deux précédentes) s'emploie, comme πότερον... ἤ..., pour indiquer que la seconde alternative l'emporte sur la première : si... ou *bien* si...; si... ou *plutôt* si...; si... ou *au contraire* si....

Ex. : Xén., *Anab.*, I, 10, 5 : ὁ Κλέαρχος ἐβουλεύετο Πρόξενον καλέσας, **εἰ** πέμποιέν τινας **ἢ** πάντες ἴοιεν ἐπὶ τὸ στρατόπεδον ἀρήξοντες. Etc.

δ) Enfin la locution **εἰ... εἴτε...** se rencontre chez les poètes et chez les prosateurs, avec une valeur analogue à celle de **εἴτε... εἴτε...**

Ex. : Eschyle, *Eum.*, 582 : ἀλλ' **εἰ** δικαίως **εἴτε** μὴ τῇ σῇ φρενὶ | δοκεῖ τόδ' αἷμα, κρῖνον. *Choéph.*, 757 : (λέγε) **εἰ** ξὺν λοχίταις **εἴτε** μονοστιβῆ. — Eur., *Alc.*, 139 sq. : **εἰ** δ' ἐστὶν ἔμψυχος γυνὴ | **εἴτ'** οὖν ὄλωλεν, εἰδέναι βουλοίμεθ' ἄν. — Platon, *Cratyle*, 437 e : τάδε δὲ ἐπισκεψώμεθα, **εἰ** ἡμῖν καὶ τῇδε ὁμολογεῖς **εἴτε** καὶ οὔ. — Xén., *Cyr.*, II, 1, 7 : ἀλλ' **εἰ** μὲν ἀνδρῶν προσδεῖ ἡμῖν **εἴτε** καὶ μή, αὖθις συμβουλευσόμεθα. Etc.

écrit partout ἠέ (ἦ)..., ἦε (ἦ)..., au lieu de ἤ... ἤ..., dans les deux membres d'une interrogation disjonctive. Voy. Monro, *Homeric grammar*, §§ 340, 341 (2e éd., p. 340 sqq.).

Suivant quelques grammairiens, la construction homérique se rencontrerait encore chez les poètes dramatiques, dans Euripide, par exemple :

Médée, 492 sq. :... οὐδ' ἔχω μαθεῖν | ἢ θεοὺς νομίζεις τοὺς τότ' οὐκ ἄρχειν ἔτι, | ἦ καινὰ κεῖσθαι θέσμ' ἐν ἀνθρώποις τὰ νῦν.

Kühner (*ausf. Gramm. der gr. Spr.*, p. 1031, Rem. XIX) est même porté à admettre que ce tour doit être conservé ou rétabli dans Xenophon (*An.*, I, 10, 17). Mais il écrit ἤ... ἤ... et conteste (*ib.*, Rem. XVIII) la légitimité de la doctrine orthographique suivie par Bekker et ses disciples.

1. Toutefois, il vaut peut-être mieux ponctuer avec Jebb :

ποῦ γῆς, πατρῴας εἴτε βαρβάρου; λέγε

et entendre littéralement : « Sur quel point de la terre (soit) nationale, soit étrangère ? Parle. » Il y aurait bien une ellipse, mais ce serait celle d'une conjonction disjonctive εἴτε (qui peut s'employer seule ou répétée) et non pas celle d'une particule interrogative ; le verbe à suppléer dans chaque terme est ἔλειπες qu'on tire aisément du v. 234.

398. — Quand l'interrogation indirecte est négative, on applique les règles suivantes[1] :

1° *En général*, on emploie **οὐ**, quand l'interrogation indirecte est introduite soit par un pronom interrogatif, soit par la particule ἆρα.

Ex. : Ἠρώτησα διὰ τί **οὐκ** ἔλθοι. — Ζητοῦμεν ἆρ᾽ **οὐ** τοῦτ᾽ ἄμεινόν ἐστιν.

Remarque. — Toutefois, après les verbes qui signifient voir, considérer, etc., on emploie μή, qui s'explique le plus souvent par une idée de *but*, d'*intention* impliquée dans les phrases.

Ex. : Thuc., VI, 33, 3 : ὁρᾶτε... ὅτῳ τρόπῳ... **μήτε**... ληφθήσεσθε **μήτε**... ἀμελήσετε[2]. — Xén., *Mém.*, III, 1, 10 : τί οὖν οὐ σκοποῦμεν, πῶς ἂν αὐτῶν **μὴ** διαμαρτάνοιμεν.

2° Quand l'interrogation indirecte est introduite par εἰ, on trouve aussi la négation οὐ.

Ex. : Plat., *Protag.*, 341 b : ἐρωτᾷ, **εἰ οὐκ** αἰσχύνομαι τἀγαθὰ δεινὰ καλῶν. *Gorg.*, 462 : ἐρωτᾷς **εἰ οὐ** καλή μοι δοκεῖ εἶναι ἡ ῥητορική. Etc.

Mais on emploie μή, quand on veut indiquer que la chose mise en question doit être résolue par la négative.

Ex. : Plat., *Théét.*, 163 : βούλομαι ἔρεσθαι **εἰ** μαθών τίς τι καὶ μεμνημένος **μὴ** οἶδεν.

Cf. ci-dessus, p. 401, Rem. III.

3° Dans les interrogations qui se présentent sous la forme de deux propositions relatives ou autres unies par καὶ, on emploie soit οὐ soit μή, quand le verbe est répété dans les deux propositions[3].

Ex. : Eschine, I, 27 : ὁ νομοθέτης διαρρήδην ἀπέδειξεν, οὓς χρὴ δημηγορεῖν καὶ οὓς **οὐ** δεῖ (il pourrait y avoir μὴ δεῖ) λέγειν ἐν τῷ δήμῳ.

Mais quand le verbe est sous-entendu dans la seconde proposition on emploie *seulement* μή.

Ex. : Xén., *Mém.*, III, 6, 10 : ἀλλά τοι περί γε φυλακῆς τῆς χώρας οἶδ᾽ ὅτι σοὶ ἤδη μεμέληκεν καὶ οἶσθα, ὁπόσαι τε φυλακαὶ ἐπίκαιροί εἰσι καὶ ὁπόσαι **μή**. *Ib.*, IV, 2, 26 : οἱ εἰδότες ἑαυτοὺς τά τε ἐπιτήδεια ἑαυτοῖς ἴσασι καὶ διαγιγνώσκουσιν, ἅ τε δύνανται καὶ ἃ **μή**. Etc.

399. — Quand le second membre de l'interrogation indirecte double est exprimé par ou non, on se sert en grec de **ἢ οὔ** ou bien **ἢ μή** *indifféremment*.

---

1. Pour l'emploi de la négation dans les propositions délibératives indirectes, voy. ci-après, § 405.
2. En pareil cas, la construction est peut-être influencée par l'analogie de locutions comme φυλάττου ὅπως μὴ ποιήσεις, « garde-toi de faire ».
3. Voy. Madvig, *Syntaxe de la langue grecque* (trad. Hamant), § 204 b.

Ex. : Platon, *Rép.*, 387 d : σκόπει δή, εἰ ὀρθῶς ἐξαιρήσομεν **ἢ οὔ** (cf. 394 d ; 451 d ; 452 e)[1].

Platon, *Apol.*, 18 a : ὑμῶν δέομαι... τὸ σκοπεῖν, εἰ δίκαια λέγω **ἢ μή**. *Rép.*, 339 a : εἰ ἀληθὲς (ὃ λέγεις) **ἢ μή**, πειράσομαι μαθεῖν. Etc.

400. — Formes de l'interrogation indirecte en latin. — *En latin*, comme en grec, les propositions interrogatives indirectes commencent tantôt par un *pronom* ou un *adverbe* interrogatif, tantôt par une *particule interrogative*.

1° Les pronoms et les adverbes employés dans l'interrogation indirecte sont *les mêmes* que dans l'interrogation directe : **quis, quantus, ubi, ut**, etc.

Remarque. — On peut employer dans la même interrogation indirecte deux pronoms interrogatifs dépendant l'un de l'autre.

Ex. : Cic., *p. Rosc. Com.*, 7, 21 : **considera... *quis quem* fraudasse dicatur.** *Mil.*, 11, 31 : **dijudicari non poterat, *uter utri* insidias fecisset.** *Or.*, 58, 196 : ***quos* autem numeros *cum quibus* tanquam purpuram misceri oporteat, nunc dicendum est.** Etc.

De même, on trouve un pronom interrogatif et un adverbe interrogatif simplement juxtaposés dans une même proposition.

Ex. : Cic., *in Cat.*, 4, 9, 19 : **cogitate *quantis* laboribus fundatum imperium una nox *quam* pæne delerit.** Etc.[2].

2° Les particules interrogatives ne sont pas les mêmes dans l'interrogation indirecte *simple* que dans l'interrogation indirecte *double* (cf. ci-dessus, § 397, 2°, p. 399).

a) Dans l'interrogation indirecte *simple* on emploie **nĕ**, qui se place après le mot sur lequel porte l'interrogation, ou **num** ; ces deux particules répondent l'une comme l'autre au français si[3].

Ex. : Cic., *de Nat. deor.*, III, 25, 65 : **videamus primum, deorum*ne* providentia mundus regatur, deinde, consulant*ne* rebus humanis.** *Tusc.*, V, 14, 42 : **Lacedæmonii, Philippo minitante se omnia, quæ conarentur, prohibiturum, quæsiverunt *num* se esset etiam mori prohibiturus.** *P. imper. Cn. Pomp.*, 7, 19 : **videte, *num* dubitandum vobis sit omni studio ad id bellum incumbere.** Etc.

---

1. Comparez : *Phédon*, 70 d : σκεψώμεθα, εἴτ' ἄρα ἐν Ἅιδου εἰσὶν αἱ ψυχαὶ τελευτησάντων τῶν ἀνθρώπων **εἴτε καὶ οὔ**.

2. C'est d'ailleurs, comme en grec (cf. ci-dessus, p. 398, Rem. III, n. 5), une extension toute naturelle de l'usage suivi dans les propositions interrogatives *directes*.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, XI, 24, 1 : ***quam* multa *quam* paucis** (s.-e. **scripsisti**) ? Etc.

3. On ne trouve donc pas dans l'interrogation indirecte la différence de sens qui existe entre **num** et **ne** dans l'interrogation directe, où **ne** signifie « est-ce que... » et **num** : « est-ce que *par hasard*... ? »

Remarques. — I. Quand l'interrogation indirecte est négative, c'est **nonne** qui répond au français *si... ne... pas...*

Ex. : Cic., *Tusc.*, V, 12, 34 : **cum esset ex eo quæsitum, Archelaum, Perdiccæ filium, qui tum fortunatissimus haberetur, *nonne* beatum putaret** (cf. *Acad.*, II, 24, 76 ; *Phil.*, 12, 7, 15 ; *de Fin.*, II, 18, 58 ; III, 4, 13 ; *Orat.*, 63, 214 ; *de Nat. deor.*, III, 10, 24)[1].

Au lieu de **nonne**, on trouve *quelquefois* **num non**, mais ce tour est très rare.

Ex. : Cornif., *Rhet. ad Her.*, II, 9, 13 : **quæretur quid ei obfuerit... aut *num non* potuerit**[2]...

II. Une interrogation indirecte simple est quelquefois introduite par la particule **en** dans l'expression *en* **unquam**[3], *si jamais*, qui a un sens pathétique. On en trouve deux exemples dans T.-Live. En voici un[4] :

T.-Live, XXX, 21, 7-8 : **quotiens in consiliis voces manus ad cælum porgentium auditas *en unquam* ille dies futurus esset, quo vacuam hostibus Italiam bona pace florentem visuri essent!**

III. Aux interrogations indirectes par particules il faut rattacher l'emploi du pronom **ecquis**, *si* quelqu'un (qui est *peut-être* pour **en quis**).

Ex. : Tér., *Eun.*, 521 : **(huc evasit, c.-à-d. Thais rogavit) postremo, *ecqua* inde parva perisset soror : | *ecquis* cum ea una ; quid habuisset, quom perit ; | *ecquis* eam posset noscere... Etc.**

L'accusatif neutre de ce pronom **ecquid**, signifie si en quelque chose, si à quelque égard.

Ex. : Plaut., *Bacch.*, 1084 sq. :... **nunc Mnesilochum | quod mandavi visso (= videro) ecquid eum [mi] ad frugem opera sua compulerit.** — Cic., *ad Fam.*, VII, 16, 3 : **quid agatis et *ecquid* in Italiam venturi sitis hac hieme, fac plane sciam.** — T.-Live, XXVII, 10, 2 : **quæsiverunt.. ab iis *ecquid* milites ex formula paratos haberent.**

IV. L'emploi de **num** après **dubito** est une incorrection qu'on ne trouve qu'à l'époque impériale.

Ex. : Quintilien, VI, 1, 3 : **licet et dubitare, *num* quid nos fugerit.** — Pline le Jeune, *Ep.*, VI, 27, 2 : **dubito *num* idem tibi suadere quod mihi debeam**[5].

---

1. Il est à remarquer que dans tous ces exemples cités par Kühner (*ausf. Gramm. der lat. Spr.*, t. II, p. 1012) d'après Haase (*zu Reisig's Vorlesungen*, § 275, cf. l'éd. revue par Schmalz et Landgraf, p. 300), **nonne** se trouve employé après le verbe **quæro** ; mais ce n'est là probablement qu'un effet du hasard et il ne faut pas en conclure que **nonne** soit incorrect après d'autres verbes.

2. La locution **num non** existe bien dans l'interrogation directe, mais elle sert à rendre l'idée du français « est-il vrai que... ne... pas... »

Ex. : Plaute, *Most.*, I, 4, 23 : ***num non* vis obviam med his ire, anime mi?** « Est-il vrai que tu ne veux pas que j'aille à leur rencontre ? » — Cic., *Tusc.*, I, 32, 77 : ***num non* vis igitur audire, cur, etiams ita sit, mors tamen non sit in malis?**

Elle n'est donc pas ici synonyme de **nonne**, comme dans l'interrogation indirecte ; ici en effet **num** garde sa valeur propre et **non** se joint au verbe.

3. Cette expression se retrouve dans l'interrogation directe, à qui elle est empruntée.

Ex. : Plaute, *Rud.*, 1166 : **quæso, *en unquam* hodie licebit mihi loqui?** (Cf. Ter., *Phorm.*, 329 : **cedo dum, *en unquam* injuriarum audisti mihi scriptam dicam?** — T.-Live, IV, 3, 10 ; IX, 10, 5 ; X, 8, 10.)

4. L'indication du second passage (XXIV, 11, 8) donnée par Dræger, *Hist. Synt. der lat. Spr.*, t. I, p. 344, 4, est inexacte ; il faut lire XXIV, 14, 3-4.

5. Tacite emploie **num** dans le sens de « si... ne... pas... », après **dubitare :** au contraire il se sert de **an** pour signifier « si ». Voy. le Tacite de Heræus (*Hist.*, II, 37) et cf. Krebs-Schmalz, *Antibarbarus*, etc., article dubitare.

Dans Cicéron, *p. Sulla*, 68, on lit aujourd'hui **an**, au lieu de **num**, et *ad Fam.*, VII, 32, **num** dépend de **addubitavit**, et non de **dubitavit**.

Le verbe **dubitare,** douter comme l'adjectif **dubius** se rattachant à la même racine que **duo**, ne peut être régulièrement suivi que d'une interrogation double complète : **dubitare** ***utrum***... **an...**, **dubitare...** ***-nĕ...*** **an..**) ou abrégée : **dubitare an...** (Voy. ci-après).

V. Par conséquent, dans l'expression **dubito** ***an***, et, *par analogie*, dans les expressions **incertum est** ***an***, **haud scio** (**nescio**) ***an***, il y a une ellipse, du moins à la bonne époque : seule la seconde partie de l'interrogation double est exprimée, la première restant sous-entendue[1]. **Dubito** ***an*** **venerit** signifie donc littéralement : je doute (s'il en est autrement) *ou si plutôt* il est venu, et equivaut en somme à *peut-être* est-il venu. De même **nescio** (**haud scio**) ***an*** **recte fecerit,** je ne sais (s'il en est autrement) *ou si* (plutôt) il a eu raison d'agir ainsi, d'où je ne sais *s'il n'a pas eu raison* d'agir ainsi, et enfin *peut-être* a-t-il eu raison d'agir ainsi. En d'autres termes, **an** ainsi employé n'équivaut pas au français si, mais doit se traduire par *si... ne.. pas...* ou *s'il n'est pas vrai* que...

Pour exprimer l'idée de peut-être on se sert aussi de **forsitan**[2], qui est pour **fors sit an** et équivaut à **incertum est an...** C'est pour cette raison, qu'à la bonne époque, **forsitan** est *toujours* suivi du subjonctif.

C'est seulement chez les poètes et chez les prosateurs de l'empire que **forsitan** étant pris pour un adverbe, se construit avec l'indicatif[3].

VI. De ce qui a été dit dans la remarque précédente il résulte qu'à la bonne époque une phrase comme **nescio** (ou **dubito**) ***an non*** **venturus sit** ne pouvait signifier que : je ne sais *s'il viendra*, je doute *qu'il vienne*, *peut-être* ne viendra-t-il pas (*littéral.* je ne sais [s'il en est autrement] *ou si* [plutôt] il doit ne pas venir, ou encore je ne sais *s'il n'est pas vrai* qu'il ne doit pas venir.

VII. En dehors des cas précédemment étudiés, **an** n'est *jamais*, à la bonne époque, employé dans une interrogation indirecte *simple;* ni Cicéron ni César ne s'en servent ainsi.

Mais cet emploi, qui appartenait sans doute au fond de la langue populaire, puisqu'il est fréquent chez les comiques, se généralise de plus en plus à partir de T.-Live et devient un des traits caractéristiques du latin de l'époque impériale.

VIII. Dans l'interrogation indirecte *simple*, **si**, au lieu de **num** ou de **ne**, est une construction incorrecte, bien qu'on en trouve quelques exemples même dans Cicéron[4].

> Ex. : PLAUTE, *Rudens*, II, 2, 24 sq. : ***si*** **quid amplius scit, si videro,** ***exquisivero*** (j'aurai bien vite fait de lui demander *si...* . — TÉR., *Eun.*, III, 4, 7 : ***visam, si*** **domist** (cf. PLAUTE, *Cas.*, 570 ; *Bacch.*, 527 ; TÉR., *Heaut.*, I, 1, 118 ; *Phorm.*, V, 8, 5). *Adelph.*, IV, 2, 10 : ***si*** **forte frater redierit** ***viso***[5]. *Phorm.*, III, 3, 20 : ***vide si*** **quid opis potes afferre huic.** —

---

1. On peut dire que l'on sous-entend le premier membre de l'interrogation, parce qu'on penche en faveur du second.

2. **Forsan** remplace **forsitan** dans le langage familier et poétique s'emploie comme un véritable adverbe.

3. Cet usage tendait déjà à s'établir à l'époque de Salluste, qui a écrit :

> *Jug.*, 106, 3 : **incertæ ac** ***forsitan*** **paulo post morbo interituræ vitæ parcere.**

T.-Live emploie **forsitan** tantôt avec sa valeur étymologique (cf. IX, 9, 7 : XXXI, 31, 19 ; 38, 4 ; XXXIX, 10, 4 ; XL, 15, 4), tantôt avec la valeur d'un adverbe (I, *præf.*, 12 ; I, 53, 9 ; II, 45, 2 ; V, 15, 10 ; XLIII, 1, 7). A partir de Q.-Curce, **forsitan** n'est plus employé que comme adverbe, et on finit par perdre si bien conscience de sa valeur propre, que saint Jérôme l'emploie après **si**, **nisi**, **ne** (cf. H. GOELZER, *Latinité de saint Jérôme*, p. 433).

4. On peut se demander si ce n'est pas là un emprunt direct fait au grec par les poètes comiques ; de là, **si** aurait passé dans la langue de la conversation. Ce qui est sûr, c'est qu'aux derniers temps de la langue latine, l'emploi de **si** interrogatif se rencontre surtout dans les versions latines de l'Écriture sainte, moins souvent chez les auteurs. Voy. H. RŒNSCH, *Itala u. Vulgata*, p. 493 ; H. GOELZER, *Étude..., de la latinité de saint Jérôme*, p. 430 ; M. BONNET, *le Latin de Grégoire de Tours*, p. 320.

5. Ce qui prouve qu'après **videre** et **visere**, **si** a bien la valeur d'une particule interrogative et n'est pas une particule conditionnelle, c'est que dans la langue correcte on trouve **-nĕ** ou **num**, en pareil cas.

Cic., *de Inv.*, II, 29, 87 : *si* quid... sumi possit *videri* oportebit. II, 42, 122 : *ambigunt* agnati cum eo qui est heres *si* filius ante quam in suam tutelam veniat mortuus sit. — Virgile, *Én.*, IV, 110 sq. : ...fatis *incerta* feror, *si* Juppiter unam | esse velit Tyriis urbem Trojaque profectis. — Horace, *Ép.*, I, 6, 41 : *si* posset... *rogatus*. *Ib.*, I, 39 : *inspice si* possum. — T.-Live, XXV, 36, 5 : *agitare* (sc. animo) dux cœpit *si* quo modo posset vallum circumjicere, XXIX, 25, 8 : primum ab iis *quæsivit si* aquam hominibus jumentisque in totidem dies quot frumentum imposuissent (cf. XXXIX, 50, 7 ; XL, 49, 6). XXXI, 9, 8 : tamen ad collegium pontificum *referre* consul jussus *si* posset recte votum incertæ pecuniæ suscipi. Etc. — S. Jérôme, *in Is.*, VII ad 19, 20 : *quæritur, si* Ægyptiis salvator et propugnator est missus qui liberet eos de angustiis[1]. Etc.

b) Dans l'interrogation indirecte *double* ou *disjonctive* on trouve **utrum**[2] ou **-nĕ** au premier membre, et ordinairement **an** au second membre.

Ex. : Nævius (dans Ribbeck, *Comic.*, 22, 115) : *utrum* scapulæ plus *an* collus calli jam habeat, nescio. — Plaut., *Aul.*, 426 sq. : quid tu malum curas, | *utrum* crudum *an* coctum edim, nisi tu mihi es tutor? — Tér., *Phorm.*, 659 sq. : *utrum* stultitia facere ego hunc *an* malitia | dicam, ...incertus sum. — Cic., *Orat.*, 1, 1 : *utrum* difficilius aut majus esset negare tibi sæpius idem roganti *an* efficere id quod rogares, diu multumque, Brute, dubitavi. — T.-Live, XXIX, 18, 19 : nihil nostra interest *utrum* sub illo legato, sub illo præsidio Locros esse sinatis, *an* irato Hannibali et Pœnis ad supplicium dedatis. Etc.

---

1. Il ne faut pas confondre avec ces constructions (dans lesquelles la particule **si** a réellement le sens interrogatif) l'emploi fréquent de **si** dans des phrases comme celle-ci :

 Cic., *ad Att.*, XI, 9, 2 : **solvi (fasciculum)**, ***si* quid ad me esset litterarum**, « j'ai défait le paquet, *pour le cas* où il y aurait une lettre à mon adresse. »

En pareil cas, **si** conserve son sens *conditionnel* ordinaire, mais il y a une idée intermédiaire à suppléer : « (pour agir en conséquence) *dans le cas où...* » Ce qui prouve le bien fondé de cette remarque, c'est 1° que dans les phrases de ce genre, **si** est obligatoire et ne peut être remplacé par une particule interrogative, **-nĕ** ou **num** ; 2° c'est ensuite qu'en certains cas, **si** employé d'une manière toute semblable, ne peut pas se traduire, comme d'ordinaire, par « pour voir si... »

 Ex. : Cic., *ad Att.*, XIII, 22, 5 : **epistulam Cæsaris misi, *si* minus legisses** (c.-à-d. : **ut eam legeres, si minus legisses**) « je t'envoie la lettre de César, *pour le cas où* tu ne l'aurais pas lue. »

De même dans les constructions très correctes de **exspecto, tento, conor, experior** avec **si**, la particule **si** n'est pas interrogative, mais conditionnelle ; le sens littéral de ces expressions c'est « être dans l'attente » ou bien « faire un essai, *pour le cas où...* ».

Sur cette question, voy. O. Riemann, *Études sur... Tite-Live*, 2e éd., p. 302, n. 3.

2. La particule **utrum** est proprement le neutre de l'interrogatif **uter** ; elle servait à l'origine à marquer que l'interrogation subséquente comprendrait deux alternatives. Une phrase comme celle-ci : **quærimus *utrum* abierit *an* manserit** signifie donc littéralement : « nous demandons *laquelle des deux choses* (est vraie), *s*'il est parti *ou s*'il est demeuré. » On voit donc qu'il n'y a pas à proprement parler, dans la phrase latine, de particule qui corresponde au « *si* » du premier membre de la phrase française.

PLAUTE, *Capt.*, 267 : **servos*ne* esse *an* liber mavelis, memora mihi.** Etc. — CIC., *Phil.*, 10, 2 : **quæro igitur, eum Bruti*ne* similem malis *an* Antoni.** *Ad Att.*, V, 6, 2 : **dubitans Romæ*ne* sis *an* jam profectus.** Etc. — T.-LIVE, XLI, 23, 3 : **donec ad certum redigatur, vanus*nĕ* hic timor noster *an* verus *fuerit*.** Etc. — Q.-CURCE, V, 2, 4 : **vero*ne an* falso honos cuique haberetur, ignorari non poterat.** — TAC., *Germ.*, 5 : **argentum et aurum propitii*ne an* irati di negaverint, dubito.** — SUÉT., *Aug.*, 19 : **impos*ne* mentis *an* simulata dementia, incertum.** Etc.

REMARQUES. — I. Au premier membre d'une interrogation disjonctive, **utrum** ou **-nĕ** peut n'être pas exprimé.

EX. : CIC., *Orat.*, 64, 217 : **nihil interest, dactylus sit extremus *an* creticus, quia postrema syllaba brevis *an* longa sit ne in versu quidem refert.** Etc.

Dans ce cas particulier, **an** peut être, au deuxième membre, remplacé par **-nĕ**, mais les exemples cités sont peu nombreux[1].

Cf. ENNIUS (éd. Vahlen, p. 15, 85) : **certabant urbem Romam Remoram*ne* vocarent.** — CIC., *Phil.*, 2, 16, 41 : **albus ater*ne* fuerit, ignoras.** Etc.

Ni César ni Salluste n'emploient ce tour[2].

II. **Utrum**, au premier membre de l'interrogation double, est quelquefois suivi de **-nĕ**, parce que l'on considère **utrum** comme insuffisant[3].

EX. : PLAUTE, *Capt.*, 268 : **set *utrum* strictim*ne* attonsurum dicam esse *an* per pectinem, | nescio** (cf. *Bacch.*, 500 ; *Most.*, III, 1, 151). — CIC., *de Nat. deor.*, II, 34, 87 : **videamus *utrum* ea fortuita*ne* sint *an*...** Etc.

A l'époque archaïque et à l'époque classique, **-nĕ** ainsi employé est toujours séparé de **utrum** par un ou plusieurs mots.

Utrumne (en un seul mot) paraît se rencontrer pour la première fois dans Horace et devient fréquent chez les prosateurs de l'empire, surtout chez Q.-Curce et chez Sénèque le philosophe. Il n'y en a pas de traces chez T.-Live, chez Velleius Paterculus, chez Valère-Maxime, ni chez les deux Pline.

III. Dans le second membre de l'interrogation double, la particule **an** est quelquefois remplacée par **anne** ; **-nĕ** ne fait que donner plus de force à la seconde alternative.

EX. : PLAUTE, *Bacch.*, 576 : (**me jussit percontarier**), ***utrum* aurum reddat *anne* eat secum semul.** — CIC., *Orat.*, 61, 206 : **quærendum, utrum una species sit earum *anne* plures.** Etc.

Mais à vrai dire, ce tour est plutôt rare.

---

1. Voy. DRÆGER, *Hist. Synt. der lat. Spr.*, t. II², p. 493 sq.

2. Dans les interrogations indirectes à allure précipitée, Cicéron ne craint pas de supprimer toute particule marquant disjonction.

EX. : CIC., *in Verr.*, II, 3, 25, 62 : **homo quid ageret, taceret, responderet (= tacere*tne an* responderet), quid faceret denique illa ætate et auctoritate præditus nesciebat.**

3. C'est une conséquence logique de ce qui a été expliqué ci-dessus, p. 410, n. 2.

IV. Dans l'interrogation indirecte double, -nĕ... -*nĕ* (au lieu de -nĕ... *an*) est assez rare. Il n'y en a qu'un exemple dans César.

> *De Bell. Gall.*, VII, 14, 8 : **neque interesse ipsos*ne* interficiant impedimentis*ne* exuant.**

Les autres exemples cités[1] appartiennent aux poètes.

V. D'ailleurs les poètes emploient aussi deux autres constructions à la place du tour régulier **utrum... an** ou **-nĕ... an**.

1° Ils se servent parfois de **an... an**[2].

> Ex. : Virgile, *Én.*, X, 781 sqq. : **animo nunc huc, nunc fluctuat illuc, | *an* sese mucrone.., | induat et crudum per costas exigat ensem, | fluctibus *an* jaciat.** — Ov., *Mét.*, 254 sq. : **sæpe manus operi tentantes admovet, *an* sit | corpus *an* *il*lud ebur**[3].

Cet usage a été suivi par quelques prosateurs.

> Ex. : Pline, *Hist. nat.*, XV, 6 : **cetero distat *an* maturitas illa in torcularibus fiat *an ramis*.** XXXV, 59 : **dubitatur *an* ascendentem cum clipeo pinxerit *an* descendentem**[4].

2° Par imitation de la construction εἴτε... εἴτε... (voy. ci-dessus, p. 404) les poètes emploient **sive... sive...**

> Ex. : Virgile, *Én.*, I, 218 : **spemque metumque inter dubii, *seu* vivere credant** (s'ils *doivent* penser) | ***sive* extrema pati nec jam exaudire vocatos.**

401. — Dans le second membre d'une interrogation *indirecte disjonctive* ou non se rend *ordinairement* par **necne**.

En pareil cas, **utrum** est quelquefois exprimé dans le premier membre, mais il peut manquer.

> Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 4, 16, 35 : **quæram, *utrum* emeris *necne***[5]. — César, *de Bell. Gall.*, I, 50, 4 : **ut matres familiæ eorum sortibus... declararent, *utrum* prœlium committi ex usu esset, *necne*.** Etc.
>
> Tér., *Heaut.*, 95 : **habeam *necne* incertum est.** — Cic., *p. Mur.*, 11 : **posset lege agi *necne*, pauci quondam sciebant.** *De Nat. deor.*, I, 14 : **dubitat, deus animans *necne* sit.** Etc.

---

1. Cf. Dræger, *Hist. Synt. der lat. Sprache*, t. II², p. 497.
2. Les prétendus exemples d'un semblable emploi chez Cicéron sont à bon droit suspects, et Dræger (*ouv. cit.*, t. II², p. 489) a tort d'en citer quelques-uns.
3. Dans ces exemples, **an** prend le sens de « si », qu'il n'a jamais à l'époque classique (voy. ci-dessus, Rem. IV, p. 409); mais en employant ce tour les poètes croyaient sans doute reproduire la construction homérique ἤ... ἤ (voy. ci-dessus, p. 400).
4. Il ne faut pas confondre ces constructions avec celles dans lesquelles **an** répété ne marque pas les deux alternatives d'une interrogation disjonctive, mais sert à indiquer les questions successives qu'on se pose. Ici encore l'emploi de **an** est incorrect, mais le cas grammatical est différent.

   Ex. : Quintilien, V, 10, 58 : **in deliberando intuemur... *an* voluerit quis, *an* potuerit.** — Tac., *Ann.*, XIV, 13 : **tamen cunctari in oppidis Campaniæ, quonam modo urbem ingrederetur, *an* obsequium senatus, *an* studia plebis reperiret, anxius.** Etc.
5. **Utrum... necne** ne se rencontre pas avant Cicéron.

Remarque. — L'emploi de **annon** pour rendre l'idée du français ou non paraît être assez rare[1].

On cite :

Tér., *Hec.*, III, 5, 58 ; Cornif., *Rhet. ad Her.*, III, 2, 2 ; Cic., *p. Cæl.*, 21, 52 ; *De Inv.*, I, 12, 17 ; Catulle, 17, 21 ; T.-Live, VIII, 13, 14.

402. — Emploi des modes dans l'interrogation indirecte. — *En grec*, les propositions interrogatives indirectes conservent les modes des propositions interrogatives directes[2], quand elles sont rattachées à un verbe qui pour la forme ou pour le sens est à un temps principal.

a) Indicatif :

Ex. : Hom., *Il.*, V, 183 : σάφα δ' οὐκ οἶδ' ἢ θεός **ἐστιν.** VIII, 111 : ὄφρα καὶ Ἕκτωρ εἴσεται ἢ καὶ (= εἰ καὶ) ἐμὸν δόρυ **μαίνεται** ἐν παλάμῃσιν (cf. *Il.*, II, 299 ; *Od.*, IV, 487, 712, etc.). — Thuc., I, 5, 2 : τὰς πύστεις τῶν καταπλεόντων πανταχοῦ ὁμοίως ἐρωτῶντες εἰ λῃσταί **εἰσιν.** — Platon, *Gorg.*, 462 d : ἐρωτᾷς εἰ οὐ καλή μοι δοκεῖ εἶναι. *Théét.*, 163 d : βουλόμενος ἐρέσθαι εἰ μαθών τίς τι μεμνημένος μὴ **οἶδεν** (cf. *Rép.*, 451 d ; *Phil.*, 21 b). *Phéd.*, 70 d : περὶ πάντων ἴδωμεν, ἆρ' οὑτωσὶ **γίγνεται** πάντα. — Xén., *Anab.*, II, 1, 10 : θαυμάζω πότερα ὡς κρατῶν **αἰτεῖ** τὰ ὅπλα ἢ ὡς διὰ φιλίαν δῶρα. Etc.

b) Mode potentiel :

Ex. : Hom., *Il.*, XI, 792 sq. : τίς δ' οἶδ' **εἴ κεν** οἱ σὺν δαίμονι θυμὸν **ὀρίναις** | παρειπών ; (cf. *Od.*, XII, 113 sq. ; XIV, 120). — Xén., *Mém.*, I, 3, 5 : οὐκ οἶδ' **εἴ** τις οὕτως **ἂν** ὀλίγα **ἐργάζοιτο**, ὥστε μὴ λαμβάνειν τὰ Σωκράτει ἀρκοῦντα. *Cyr.*, I, 6, 41 : εἰ τοιαῦτα ἐθελήσαις καὶ ἐπὶ τοῖς ἀνθρώποις μηχανᾶσθαι, οὐκ οἶδ' ἔγωγε, **εἴ** τινας **λίποις** ἂν τῶν πολεμίων. Etc.

c) Mode irréel :

Ex. : Isocr., XIX, 13 : οὐκ οἶδ' **ὅπως ἂν** μᾶλλον κατὰ σὸν νόμον **ἔπραξεν**, ὅς, κτλ. — Eschine, I, 80 : σὺ δὲ τί οἶσθα, **εἰ** ἡμεῖς **ἂν** τούτου **κατεψηφισάμεθα**. — Dém., L, 67 : ἡδέως ἂν ὑμῶν πυθοίμην[3], ὦ ἄνδρες δικασταί, **τίν' ἂν** ποτε γνώμην περὶ ἐμοῦ **εἴχετε**, εἰ μὴ ἐπετριηράρχησα, ἀλλὰ πλέων ᾠχόμην.

---

1. Comme on le verra, c'est le contraire de ce qui se passe pour l'interrogation *directe double*, dans laquelle « ou non », au second membre, se rend par **annon** plus souvent que par **necne**. Voy. R. Kühner, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, t. II, p. 1013 (§ 234, 2).

2. C'est un reste de la syntaxe primitive (voy. ci-dessus, p. 397, n. 1) pour laquelle l'interrogation indirecte était simplement une question juxtaposée à un verbe dont elle ne dépendait que par le sens général de la phrase. Le type le plus pur de la construction primitive se rencontre dans les phrases où l'interrogation conserve non seulement les modes, mais encore les pronoms ou les particules de l'interrogation directe.

3. Potentiel du présent équivalent pour le sens à un temps principal.

d) SUBJONCTIF DÉLIBÉRATIF :

Ex. : HOM., *Il.*, IV, 14 sqq. : ...φραζώμεθ'... | **ἢ** ῥ' αὖτις πόλεμον... | **ὄρσομεν** (subj.) **ἢ** φιλότητα μετ' ἀμφοτέροισι **βάλωμεν**. *Od.*, XXII, 166 sqq. : ...σὺ δέ μοι νημερτὲς ἐνίσπες, ἤ μιν **ἀποκτείνω...** | ἦε σοὶ ἐνθάδ' **ἄγω...** — XÉN., *Cyr.*, I, 4, 13 : βουλεύομαι **ὅπως** σε **ἀποδρῶ** (interr. directe : πῶς σε ἀποδρῶ ;). — DÉM., IX, 54 : οὐκ ἔχω **τί λέγω**. XXVII, 66 : πρὸς ἀμφότερα ἀπορῶ, ταύτην θ' **ὅπως ἐκδῶ** καὶ τἄλλ' **ὁπόθεν διοικῶ** (interr. directe : πῶς ταύτην ἐκδῶ ; πόθεν τἄλλα διοικῶ ;). XIX, 120 : οὐ γὰρ δὴ δι' ἀπειρίαν γε οὐ φήσεις ἔχειν **ὅ τι εἴπῃς** (interr. directe : τί εἴπω ;). — ESCHINE, III, 202 : ἐπανερομένου Κτησιφῶντος **εἰ καλέσῃ** Δημοσθένην. Etc.

403. — Quand l'interrogation indirecte dépend d'une proposition dont le verbe est à un temps historique, on *peut* choisir entre deux constructions.

1° Ou bien on conserve les modes des propositions interrogatives directes.

Ex. : HOM., *Od.*, XVII, 120 sq. : **εἴρετο...** | **ὅττευ** χρηΐζων **ἱκόμην**. — PLATON, *Apol.*, 21 b : **ἠπόρουν** τί ποτε λέγει. — XÉN., *Hell.*, II, 1, 4 : **ἐρωτώντων** τινῶν **διὰ τί ἀπέθανεν**, παραγγέλλειν ἐκέλευεν. — DÉM., XIX, 122 : ἐβουλεύονθ' οὗτοι **τίν'** αὑτοῦ **καταλείψουσιν**. Etc.

HÉRODOTE, VII, 213 : ἀπορέοντος δὲ βασιλέος **ὅ τι χρήσηται** τῷ παρεόντι πρήγματι, Ἐπιάλτης ἦλθέ οἱ ἐς λόγους. — THUC., I, 63, 1 : ἠπόρησε μὲν **ὁποτέρωσε διακινδυνεύσῃ** χωρήσας... II, 4, 6 : οἱ Πλαταιῆς ... ἐβουλεύοντο **εἴτε κατακαύσωσιν** (αὐτοὺς) ὥσπερ ἔχουσιν, ἐμπρήσαντες τὸ οἴκημα, **εἴτε** τι ἄλλο **χρήσωνται**. Etc.

2° Ou bien (*et c'est le cas le plus ordinaire*) on remplace par l'optatif du style indirect[1] l'indicatif et le subjonctif délibératif.

Ex. : HOM., *Od.*, XVII, 368 : ἀλλήλους τ' **εἴροντο τίς εἴη** καὶ **πόθεν ἔλθοι**. — HÉRODOTE, I, 31 : **ἐπειρώτα, τίνα** δεύτερον μετ' ἐκεῖνον **ἴδοι**. — PLATON, *Apol.*, 21 a : **ἤρετο, εἴ** τις ἐμοῦ **εἴη** σοφώτερος. Etc.

---

1. La règle qui est donnée ici convient, comme on le verra par la suite, à toutes les propositions subordonnées complétives, et en général à tous les cas où une proposition subordonnée est présentée comme résumant les paroles ou faisant partie de la pensée d'un sujet nommé dans ce qui précède.

Hom., *Il.*, I, 188 sqq. : ...ἐν δέ οἱ ἦτορ | ..... μερμήριξεν, | ἢ ὅ γε... | τοὺς μὲν **ἀναστήσειεν**, ὁ δ' Ἀτρεΐδην **ἐναρίζοι**, | ἦε χόλον **παύσειεν ἐρητύσειέ** τε θυμόν (style direct : τοὺς μὲν **ἀναστήσω**; Ἀτρεΐδην δ' **ἐναρίζω**; **παύσω ἐρητύσω** τε;). — Thuc., I, 25, 1 : οἱ Ἐπιδάμνιοι ... τὸν θεὸν ἐπήροντο εἰ **παραδοῖεν** Κορινθίοις τὴν πόλιν ὡς οἰκισταῖς καὶ τιμωρίαν τινὰ **πειρῷντο** ἀπ' αὐτῶν ποιεῖσθαι (style direct : **παραδῶμεν** τὴν πόλιν; **πειρώμεθα** τιμωρίαν ἀπ' αὐτῶν ποιεῖσθαι;) — Xén., *Anab.*, I, 10, 17 (cf. I, 10, 5) : ἐβουλεύοντο εἰ τὰ σκευοφόρα ἐνταῦθα **ἄγοιντο** ἢ **ἀπίοιεν** ἐπὶ τὸ στρατόπεδον. Etc.

Remarque. — Les autres modes de l'interrogation directe, à savoir le potentiel et l'irréel *ne subissent jamais de changement* dans l'interrogation indirecte.

Ex. : Xén., *Anab.*, II, 4, 15 : ἠρώτησε τοὺς προφύλακας, ποῦ **ἂν ἴδοι** Πρόξενον ἢ Κλέαρχον (interr. directe : **ποῦ ἂν ἴδοιμι**; où pourrais-je bien voir?)[1].

404. — Les propositions interrogatives indirectes conservent en grec le *temps* des interrogations directes, que le mode employé soit l'indicatif ou l'optatif. Ainsi :

à τί **βούλονται;** correspond ἐρωτᾷ τί **βούλονται.**
- τί **ποιήσουσιν;** - ἐρωτᾷ τί **ποιήσουσιν.**
- τί **ποιεῖς;** - ἠρώτησεν αὐτὸν τί **ποιοίη** (ou τί **ποιεῖ**).
- τί **πεποίηκας;** - ἠρώτησεν αὐτὸν τί **πεποιηκὼς εἴη** (ou τί **πεποίηκεν**).
- τί **ποιήσεις;** - ἠρώτησεν αὐτὸν τί **ποιήσοι** (ou τί **ποιήσει**).
- τί **ἐποίησας;** - ἠρώτησεν αὐτὸν τί **ποιήσειεν** (ou τί **ἐποίησεν**).

Ex. : Soph., *Antig.*, 41 : εἰ **ξυμπονήσεις** καὶ **ξυνεργάσει** σκόπει. *Trach.*, 401 : Εὐβοιίς· ὧν δ' **ἔβλαστεν** οὐκ ἔχω λέγειν[2]. Etc.

Hom., *Od.*, XIII, 415 : ᾤχετο πευσόμενος μετὰ σὸν κλέος, **ἤ** που ἔτ' **εἴης** (interr. directe : ἦ που ἔτ' **ἐστιν**;) XVII, 368 : ἀλλήλους τ' **εἴροντο** τίς **εἴη** καὶ πόθεν **ἔλθοι** (interr. directe : τίς **ἐστιν** καὶ πόθεν **ηλθεν**). — Xén., *Anab.*, II, 1, 23 : ὅ τι δὲ **ποιήσοι** οὐ διεσήμαινε (interr. directe : τί **ποιήσω**;). — Dém., L, 55 : ἠρώτων αὐτὸν εἰ **ἀναπλεύσειεν**[3] ἔχων ἀργύριον (interr. directe : **ἀνέπλευσας**;). Etc.

Remarque. — I. Il faut bien prendre garde au sens particulier que prend l'imparfait français ou le plus-que-parfait dans des phrases comme celles-ci : il lui demanda s'il *était* prêt et il lui demanda s'il *avait terminé*. En pareil cas, l'imparfait et le plus-que-parfait sont

1. On verra par la suite que cette règle s'applique à toutes les propositions qui peuvent faire partie de ce qu'on appelle le *style indirect*. Jamais le potentiel ou l'irréel n'y subissent de changement.

2. Le sens particulier de λέγειν dans ce vers permet de voir dans ὧν un véritable pronom interrogatif plutôt qu'un relatif qualifiant un antécédent sous-entendu.

3. Il faut remarquer toutefois que ce tour est extrêmement rare ; en pareil cas, on conserve, en général, dans l'interrogation indirecte, l'indicatif aoriste de l'interrogation directe.

de véritables formes du style indirect et remplacent dans la première phrase l'indicatif présent (*es*-tu prêt), dans la seconde le passé indéfini (*as*-tu *terminé*) de l'interrogation directe. Il en résulte que le grec aurait rendu la première proposition par ἠρώτησεν αὐτὸν εἰ ἕτοιμος **εἴη**[1] (ou εἰ ἕτοιμός **ἐστιν**) et la seconde par ἠρώτησεν αὐτὸν εἰ **πεποιηκὼς εἴη** (ou εἰ **πεποίηκεν**), c'est-à-dire par une forme du présent ou du parfait.

Au contraire, si l'on suppose une phrase comme celle-ci : je lui demandai s'*il y avait* des témoins quand il a touché, on voit que l'imparfait *il y avait* exprime une action se référant à *un temps antérieur au temps principal;* on n'est donc pas surpris de voir l'imparfait dans une phrase grecque toute semblable :

Ex. : Dém., XXX, 19 : τούτων ἕκαστον ἠρόμην εἴ τινες εἶεν μάρτυρες ὧν ἐναντίον τὴν προῖκ' ἀπέδοσαν, αὐτὸν δ' Ἄφοβον, **εἴ** τινες **παρῆσαν** ὅτ' ἀπελάμβανεν[2].

En d'autres termes, comme il y aurait l'*imparfait* dans l'interrogation directe, on garde ce temps dans l'interrogation indirecte, conformément à la règle générale.

II. Il peut arriver que dans une même phrase, après un temps historique, on trouve une interrogation indirecte à l'optatif à côté d'une interrogation indirecte à l'indicatif.

Ex. : Isée, VI, 13 : ἐρομένων ἡμῶν ὅστις **εἴη** καὶ εἰ **ζῇ** ἢ μή, ἐν Σικελίᾳ ἔφασαν ἀποθανεῖν στρατευόμενον. — Xén., *An.*, III, 5, 13 : οἱ βάρβαροι ἐθεῶντο θαυμάζοντες ὅποι ποτὲ **τρέψονται** οἱ Ἕλληνες καὶ τί ἐν νῷ **ἔχοιεν**. *Cyr.*, IV, 4, 4 : ἐπυνθάνετο ἤδη αὐτῶν καὶ ὁπόσην χώραν **διήλασαν** καὶ εἰ **οἰκοῖτο** ἡ χώρα.

Les différents exemples de ce mélange des deux constructions ne peuvent être expliqués d'une seule et même manière. Il y a des cas où le choix de l'indicatif semble imposé à l'écrivain par le désir de reproduire presque exactement le ton de l'interrogation directe et de donner ainsi plus de vivacité à son style. Mais il y a des exemples comme ceux d'Isée (VI, 13) ou de Xénophon (*Cyr.*, IV, 4, 4) pour lesquels cette explication ne convient pas. Peut-être est-il juste de dire, quand l'indicatif et l'optatif sont employés ainsi à côté l'un de l'autre, que l'indicatif sert assez souvent à indiquer que la réponse doit constater un fait indépendant de l'appréciation personnelle de celui qui est interrogé et que l'optatif, au contraire, sert à marquer qu'on demande l'opinion de la personne à qui l'on s'adresse. Ainsi la phrase d'Isée se traduirait : comme nous leur demandions quel homme c'était *à leur avis* et s'il vivait *oui ou non*, ils répondirent qu'il était mort en Sicile pendant l'expédition, et la phrase de Xénophon reviendrait à peu près à ceci : il leur demandait quelle étendue de pays ils avaient parcourue *en fait*, et si, *à leur avis*, la région était habitée.

405. — Les propositions interrogatives indirectes conservent la négation des interrogations directes[3].

---

1. Cf. Platon, *Apol.*, 21 a : ἤρετο, εἴ τις ἐμοῦ **εἴη** σοφώτερος (interr. directe **ἔστι** τις σοφώτερος;).

2. Dans cette phrase de Thucydide,

VI, 30, 2 : ἐνθυμούμενοι ὅσον πλοῦν ἐκ τῆς σφετέρας **ἀπεστέλλοντο**,

il faut remarquer que le verbe régissant ὅσον πλοῦν... ἀπεστέλλοντο est un verbe signifiant « réfléchissant, ayant dans l'esprit » et non pas un verbe de sens interrogatif. Or ce verbe, comme οἶδα, peut être suivi d'une proposition complétive avec ὅτι, qui garde naturellement le même temps qu'en français; mais au tour un peu froid ὅτι πολὺν πλοῦν... Thucydide a substitué le tour exclamatif plus vif et plus expressif : ὅσον πλοῦν... Ce qu'on a ici, c'est donc une construction toute différente de celle qui est citée dans le texte, malgré les apparences contraires.

3. C'est une conséquence de l'emploi des modes dans lesdites propositions.

C'est donc la négation οὐ qu'on emploie dans la plupart des cas (cf. § 398).

Ex. : PLATON, *Protag.*, 341 b : Πρωταγόρας ἐρωτᾷ, εἰ **οὐκ** εὐδαίμων ἐστὶν ἢ εὐδαίμων. *Rép.*, 353 a : νῦν δή, οἶμαι, ἄμεινον ἂν μάθοις ὃ ἄρτι ἠρώτων πυνθανόμενος, εἰ **οὐ** τοῦτο ἑκάστου εἴη ἔργον, ὃ ἂν ἢ μόνον τι ἢ κάλλιστα τῶν ἄλλων ἀπεργάζηται. Etc.

On ne trouve ordinairement μή dans ces propositions qu'à côté du subjonctif délibératif ou de l'optatif remplaçant un subjonctif délibératif.

Ex. : EUR., *Iph. à Aul.*, 639 : οὐκ οἶδ' ὅπως φῶ τοῦτο καὶ **μὴ** φῶ. Etc.

REMARQUES. — I. Toutefois, quand la proposition interrogative indirecte commence par εἰ, la négation peut être μή, au lieu de οὐ (cf. § 398, 2°).

Ex. : ARISTOPH., *Guêpes*, 965 sq. : ... ἀπόκριναι σαφῶς, | εἰ **μὴ** κατέκνησας τοῖς στρατιώταις ἔλαβες. — PLATON, *Phil.*, 21 b : τοῦτ' αὐτό, **εἰ** χαίρεις ἢ **μὴ** χαίρεις, ἀνάγκη δή πού σε ἀγνοεῖν. *Rép.*, 412 e : δοκεῖ δή μοι τηρητέον αὐτοὺς εἶναι ἐν ἁπάσαις ταῖς ἡλικίαις, **εἰ** φυλακικοί εἰσι τούτου τοῦ δόγματος καὶ **μήτε** γοητευόμενοι **μήτε** βιαζόμενοι ἐκβάλλουσιν ἐπιλανθανόμενοι δόξαν τὴν τοῦ ποιεῖν δεῖν, ἃ τῇ πόλει βέλτιστα.

II. On rencontre aussi μή, au lieu de οὐ, dans certaines propositions qui sont de forme interrogative, mais qui, pour le sens, équivalent à des propositions intentionnelles (cf. § 398, 1°, REM.).

Ex. : SOPH., *Ant.*, 685 sq. : ἐγὼ δ' ὅπως σὺ **μὴ** λέγεις ὀρθῶς τάδε (comment il se fait que tu ne parles pas raisonnablement), | οὔτ' ἂν δυναίμην μήτ' ἐπισταίμην λέγειν. — XÉN., *Mém.*, III, 1, 10 (cf. § 398, 1°, REM.). — DÉM., XXI, 135 : οὐκ αὐτὸς σκοπεῖς ὅ τι **μὴ** λυπήσεις τοὺς ἄλλους ποιῶν (tu ne cherches pas *comment tu pourras t'y prendre pour* faire ta volonté sans gêner autrui).

406. — Il arrive parfois que le nom qui aurait dû être le sujet de l'interrogation indirecte devient, par une sorte d'attraction, le complément de la proposition principale.

C'est ce qu'on appelle *prolepse* ou *anticipation*.

Ex. : PLATON, *Euthyd.*, 294 c : οἶσθα **Εὐθύδημον** ὁπόσους ὀδόντας ἔχει[1].

407. — *En latin*, à l'époque classique et chez les écrivains corrects, le mode de l'interrogation indirecte est le subjonctif[2].

La construction est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en donner des exemples; mais il faut noter que dans l'interrogation indirecte le subjonctif a quelquefois un sens particulier : dans **nescio quid *agam*,** le subjonctif **agam** peut avoir un double sens : car on peut se demander si au style direct il y aurait **quid *ago?*** que fais-je? ou **quid *agam?*** que *dois-je* faire? En d'autres termes, le subjonctif de

1. Dans des cas comme celui-ci :

XEN., *Cyr.*, VII, 3, 14 : κατοικτίρων τήν τε γυναῖκα οἵου ἀνδρὸς στέροιτο, καὶ τὸν ἄνδρα οἵαν γυναῖκα καταλιπὼν οὐκέτ' ὄψοιτο,

la proposition indirecte est en réalité exclamative et dépend d'un verbe sous-entendu, quelque chose comme ἐνθυμούμενος implicitement contenu dans le contexte.

2. Voy. A. DRAEGER, *Hist. Synt. der lat. Sprache*, t. II[2], p. 473 sqq.

l'interrogation indirecte peut dans certains cas représenter un subjonctif délibératif[1].

Ex. : Corn. Nép., *Them.*, 2, 6 : **Athenienses ... miserunt Delphos consultum quidnam *facerent* de rebus suis** (style direct : **quid faciamus?** que *devons*-nous faire?) — T.-Live, XXI, 56, 3 : **... neque decernere possent qua suis opem *ferrent*** (style direct : **qua opem nostris *feramus?***). XXII, 27, 5 : **statuendum omnium primum ait esse quemadmodum imperio æquo *utantur*** (= **utendum sit**). XXIII, 28, 9 : **cum diu consultassent utrum castra castris *conferrent* an satis *haberent* sociis Carthaginiensium oppugnandis morari ab itinere proposito hostem** (« s'ils *devaient* rapprocher leur camp ou se contenter... »). XXVII, 25, 8 : **quod utri deo res divina *fieret*** (à quelle divinité il *fallait* offrir un sacrifice) **sciri non posset.** XXIX, 17, 1 : **quanti *æstimentur*** (quel cas il *faut* faire) **nostræ apud vos querelæ**[2]. — Q.-Curce, IV, 15, 30 : **dicitur ... Darius dubitasse an fugæ dedecus honesta morte *vitaret*** (« s'il ne *devait* pas éviter en mourant honorablement la honte de s'enfuir »). Etc.

L'emploi des temps est déterminé par les règles générales de la concordance des temps.

Remarques. — I. C'est seulement dans la langue vulgaire et dans la langue poétique qu'on conserve, à l'interrogation indirecte, l'indicatif de l'interrogation directe. Cette *incorrection*, fréquente chez les poètes comiques, où elle ne me paraît pas être une imitation pure et simple du grec[3], se retrouve dans le latin de la décadence[4]; mais il ne faut rien exagérer ni croire que l'indicatif est, en pareil cas, beaucoup plus fréquent

1. La construction romane « je ne sais *que* faire » (cf. l'ital. *non so che fare*) a peut-être son origine dans des phrases comme celles-ci (voy. *Archiv*... de Wœlfflin, t. II, p. 63 sq., :

S. Cyprien, *Test.*, 3, 1 (p. 114, 6 *Hartel*) : **non habent unde *retribuere* tibi.** — S. Aug., *Eph.*, 28 : **ut habeat unde *tribuere*.** — Venant., *Carm.*, 10, 1, 1 : **nesciendo quæ *petere*.**

2. Cette interrogation indirecte se rattache à une idée sous-entendue : « *pour la question de savoir* quel cas il faut faire de nos plaintes. »

3. Voy. J. Brenous, *Étude sur les hellénismes dans la Syntaxe latine*, p. 356.

4. Je ne crois pas pouvoir accepter dans tous ses termes l'assertion suivante de M. Bonnet, *le Latin de Grégoire de Tours*, p. 678 sq.: « Il faut se garder de confondre cet indicatif tel qu'il se trouve chez les auteurs de la décadence avec l'indicatif de la question indirecte à l'époque archaïque. Dans les anciens temps, c'est un reste de la construction coordinative ; primitivement dans **dic quid est**, il y a deux propositions indépendantes. C'est dans la suite seulement que la seconde prend le subjonctif, quand on s'est habitué à la subordonner à l'autre. Dans la langue de la décadence il n'en est pas de même. Car souvent ces questions commencent par **si**, qui ne peut servir à l'interrogation directe. Il est probable que la véritable raison de l'indicatif, c'est qu'on oublie que ces phrases sont des interrogatives. On les confond avec les propositions relatives, conditionnelles, etc., par lesquelles elles peuvent être quelquefois remplacées et par lesquelles elles le sont généralement en français. » Sans doute, la substitution de plus en plus fréquente de l'indicatif au subjonctif dans certaines propositions subordonnées est un des traits caractéristiques de la syntaxe du latin de la décadence et il est permis de croire que ce fait a contribué à généraliser l'emploi de l'indicatif dans l'interrogation indirecte ; mais pourquoi ne pas vouloir reconnaître aussi l'influence de la syntaxe archaïque qui, ici comme souvent ailleurs, se confond avec la syntaxe vulgaire ? En tout cas, il a été constaté que dans les parties de son œuvre où il fait parler les petites gens Pétrone se sert de cette construction, et le grammairien Diomède nous dit expressément que l'indicatif est une faute contre laquelle les gens instruits se tiennent en garde (cf. Diom., 395, 15, *éd.*

que le subjonctif chez les écrivains postérieurs. On constate au contraire qu'il y a sur ce point une sorte de lutte entre l'indicatif et le subjonctif et que celui-ci est en somme plus fréquemment employé que l'autre, même dans des écrivains comme saint Jérôme et Grégoire de Tours[1].

II. Il ne faut pas confondre avec cette incorrection l'emploi que les poètes font de l'indicatif dans des propositions qui n'ont de l'interrogation indirecte que l'apparence, et qui sont proprement des propositions exclamatives juxtaposées à une autre proposition.

Ex. : Plaute, *Most.*, 829 : **specta quam arte *dormiunt*** (= **specta : quam arte dormiunt**). *Curcul.*, I, 2, 65 : **hoc vide ut *dormiunt* pessuli pessumi**. — Tér., *Ad.*, II, 2, 21 : **illud vide ut in ipso articulo oppressit**. Cf. dans Catulle, dans Properce et surtout dans Virgile les nombreux exemples de l'indicatif après les formules **audin, viden, aspice, scin**.

Toutefois « les poètes de l'âge d'Auguste, dominés par l'habitude de la subordination grammaticale, répugnaient à se servir d'un tour qui ne s'accordait plus guère avec leur goût raffiné[2]. Tibulle, même après **viden**, préfère le subjonctif. »

Ex. : Tibulle, II, 1, 25 : **... viden ut felicibus extis | *significet* placidos nuntia fibra deos**.

III. Dans la prose correcte on emploie communément certains tours où il serait excessif de voir des infractions à la règle.

C'est ainsi qu'une locution comme **nescio quis** équivaut à une espèce de pronom composé, synonyme d'**aliquis**, en quelque sorte, et n'ayant aucune influence sur le mode du verbe suivant[3].

Quelquefois **nescio** forme avec le pronom une véritable parenthèse.

Ex. : Cic., *Tusc.*, III, 6, 12 : **minime assentior iis, qui istam *nescio quam* indolentiam magno opere laudant**. Cf. *ib.*, I, 11, 24 : **sed *nescio quomodo*, dum lego, assentior : cum posui librum, assensio omnis elabitur**.

Ce sont des parenthèses du même genre qu'il faut voir dans les locutions : **mirum quantum** (T.-Live), **nimium quantum** (Cic.), **immane quantum** (Sall.), **mirum quam** (Cic.), **incredibile quantum** (Just.)[4], **plurimum quantum** (Florus), **immensum ou infinitum quantum** (Pline l'Ancien), etc.

Ex. : T.-Live, II, 1, 11 : **id *mirum quantum* profuit ad concordiam civitatis**.

Keil : eruditius dicetur « nescio quid facias » pro « nescio quid facis ». On peut écarter, si l'on veut, le témoignage de Diomède ; mais l'usage de Pétrone me paraît prouver que de Plaute à Grégoire de Tours, c'est bien *la même syntaxe* qui régissait les interrogations indirectes dans la langue populaire.

1. Voy. H. Goelzer, *Étude... de la latinité de saint Jérôme*, p. 355, et M. Bonnet, *le Latin de Grégoire de Tours*, p. 679. — Il faut mettre à part les ouvrages traduits du grec, comme le *Roman d'Apollonius*, ou remplis d'hellénismes, comme l'*Histoire* d'Ammien Marcellin. Dans les écrits de ce genre, l'indicatif au lieu du subjonctif peut et doit être considéré comme un emprunt direct fait au grec. Voy. Ph. Thielmann, *über Sprache und Kritik des lat. Apolloniusromanes*, p. 40, et G. Hassenstein, *de syntaxi Ammiani Marcellini*, p. 38. Pour l'Ancien et le Nouveau Testament, voy. H. Rœnsch, *Itala u. Vulgata*, 2e éd., p. 428 sq.

2. Voy. J. Brenous, *ouv. cité*, p. 357 sq.

3. Il ne faut pas confondre **hoc nescio quis fecit** et **hoc nescio quis fecerit**. La première phrase signifie proprement : « quelqu'un (*je ne sais qui*) l'a fait. » Dans la seconde, le sens est tout différent : « je ne sais pas, j'ignore qui a fait ceci. »

4. Kühner (*ausf. Gr. der lat. Spr.*, t. II, p. 993) cite à tort

Tér., *Phorm.*, 247 : **o Phædria, incredibile quantum erum ante eo sapientia**.

Il faut lire, semble-t-il, **incredibile est quantum** et de plus l'exemple n'est pas probant, parce que l'indicatif dans l'interrogation indirecte n'a rien d'extraordinaire chez Térence.

En réalité, **incredibile quantum**, c'est incroyable à quel point, **mirum quantum**, c'est étonnant à quel point, etc., devraient, dans tous les cas semblables, être placés entre parenthèses[1].

Ce sont si bien des parenthèses, que les écrivains postérieurs les emploient devant des verbes qui ne sont pas à un mode personnel.

Ex. : Tac., *Hist.*, III, 62 : ***immane quantum*** **aucto animo**. Etc.

408. — L'anticipation du sujet, moins fréquente qu'en grec (cf. ci-dessus, § 406) se rencontre néanmoins quelquefois dans des constructions comme

> Cic., *Tusc.*, I, 24, 56 : **nam *sanguinem, bilem, pituitam, ossa, nervos, venas*... videor** (je crois) **posse dicere unde concreta et quomodo facta sint** (au lieu de **nam *sanguis, bilis, pituita*,** etc., **unde concreta ... sint videor posse dicere**).

§ 2. — Propositions relatives[2].

409. — Définition. — On appelle propositions *relatives*[3] celles qui sont unies à une proposition principale par un relatif *défini* ou *indéfini*.

Remarque. — Contrairement à ce qui a lieu dans le français d'aujourd'hui, le grec et le latin peuvent, au moyen d'un relatif, rattacher à une proposition précédente contenant l'antécédent du relatif une proposition participiale ou subordonnée dépendant d'une proposition principale qui suit[4].

---

1. Riemann, *Synt. lat.*, § 174, Rem. I, n. 2, a montré que au lieu de **mirum (est) quam** on a dit (par *attraction*) **mire quam** « étonnamment » et que d'après l'analogie de **mire quam**, il s'est formé toute une série d'expressions synonymes comme **sane quam, valde quam, oppido quam, per** (= **valde**) **quam**, etc., employés surtout dans le style familier. Il ne parait pas, suivant lui, que l'emploi de **quam** (tout seul) dans le style familier pour signifier « étonnamment » soit dû à l'analogie des locutions précédentes. Dans des phrases comme celles-ci :

> Celius (chez Cic., *ad Fam.*, VIII, 15, 2) : **habeo autem *quam* multa**. — Cic., *in Verr.*, II, 3, 88, 206 : **fecerunt alii quidem alia *quam* multa**,

il lui semble possible que **quam** ait eu *à l'origine* un sens exclamatif et qu'on doive le rapprocher de l'emploi de ὡς dans l'expression ὡς ἀληθῶς. Voy. aussi l'éd. des lettres de Célius par F. Antoine (Paris, A. Colin et Cie) et un article de Schmalz, *Berl. phil. Woch.*, 1889, p. 210 sq.

2. Le relatif ayant servi, en grec et en latin (comme d'ailleurs dans les langues indo-européennes), à former *presque toutes* les conjonctions de subordination, il convient d'étudier tout d'abord les propositions qu'il sert à introduire lui-même. En traitant des propositions relatives, on ne considérera, pour le moment, que les différentes formes qu'elles peuvent prendre et que les modes, les temps et les négations qu'on y emploie. Il sera question plus tard (liv. III, ch. III) de l'origine même du pronom relatif et des règles d'accord et d'attraction.

3. On les appelle aussi quelquefois propositions *adjectives* parce qu'elles qualifient logiquement l'antécédent exprimé ou sous-entendu auquel elles ont rapport. Voy. ci-dessus, p. 297, n. 2.

4. Ce tour existait dans l'ancien français et a persisté jusqu'au XVIIe siècle.

> H. Estienne : « Chacune langue a je ne sais quoi de propre... *dont si* vous vous efforcez exprimer le naïf en une autre langue... votre diction sera contrainte. » — Bossuet : « Il y a partout la difficulté *à laquelle si* on succombe on périt. »

Ex. : Aristoph., *Nuées*, 823 : νῦν σοι φράσω πρᾶγμ' **ὃ** σὺ **μαθὼν** ἀνὴρ ἔσει. — Thuc., V, 9, 3 : τὰ κλέμματα ταῦτα καλλίστην δόξαν ἔχει **ἃ** τὸν πολέμιον μάλιστ' ἄν τις **ἀπατήσας** τοὺς φίλους μέγιστ' ἂν ὠφελήσειεν. VI, 31, 5 : εἰ γάρ τις ἐλογίσατο τήν τε τῆς πόλεως ἀνάλωσιν καὶ τῶν στρατευομένων τὴν ἰδίαν, τῆς μὲν πόλεως ὅσα τε ἤδη προετετελέκει καὶ **ἃ ἔχοντας** τοὺς στρατηγοὺς ἀπέστελλε... — Xén., *Mém.*, II, 6, 10 : εἶναί τινάς φασιν ἐπῳδὰς **ἃς οἱ ἐπιστάμενοι** ἐπᾴδοντες οἷς ἂν βούλωνται φίλους ἑαυτοῖς ποιοῦνται. *Ib.*, IV, 1, 25 : ἔφη εἶναι ἄκρον **ὃ εἰ μή τις προκαταλήψοιτο**, ἀδύνατον ἔσεσθαι παρελθεῖν. — Dém., XIX, 39 : οἱ Ἀλεῖς, **οὓς ἵνα διαλλάττωσι**, κατασχεῖν τοὺς πρέσβεις Φίλιππός φησι, τοιαύτης τετυχήκασι διαλλαγῆς, ὥστ' ἐξελήλανται καὶ ἀνάστατος ἡ πόλις αὐτῶν γέγονεν. Etc.

Cic., *ad Fam.*, VI, 6, 5 : **nolo... hunc... existimare ea me suasisse Pompejo** ***quibus ille si paruisset,...*** **hic (Cæsar)... tantas opes quantas nunc habet non haberet.** — Corn. Nép., *Att.*, 4, 2 : **noli... adversum eos me velle ducere** ***cum quibus ne*** **contra te** ***arma ferrem*** **Italiam reliqui.** Etc.

Il peut même arriver en latin qu'une proposition soit rattachée par un premier relatif à une proposition principale, qui la précède, et par un second relatif à une autre proposition principale, qui la suit.

Ex. : Cic., *de Fin.*, I, 7, 26 : **est enim... non satis politus iis artibus** ***quas qui*** **tenent eruditi appellantur**[1].

410. — Propositions relatives ordinaires. — En *grec* et en *latin*, une proposition relative n'a souvent que la *forme* d'une proposition subordonnée; pour le sens elle équivaut à une proposition indépendante coordonnée à la proposition principale[2].

---

1. En grec, le second relatif serait remplacé par l'article accompagné d'un participe. Voy. l'exemple de Xénophon (*Mém.*, II, 6, 10 : ἃς οἱ ἐπιστάμενοι...) cité dans le texte.

2. C'est ce qui a lieu *surtout* quand la proposition relative est *explicative*, c'est-à-dire quand elle est précédée d'une forte ponctuation et que le pronom « qui » équivaut à « *et* celui-ci », *mais* celui-ci », *car* celui-ci », « *donc* celui-ci », etc.

Ex. : Xen., *Mém.*, I, 2, 64 : πῶς οὖν ἔνοχος ἂν εἴη τῇ γραφῇ; **ὃς** (= οὗτος γὰρ)... φανερὸς ἦν θεραπεύων τοὺς θεούς.

Cic., *Acad.*, II, 2, 4 : **magno studio Lucullus philosophiæ deditus fuit in ipso bello : in** ***quo*** **(= in** ***eo tamen*****) ita magna rei militaris esse occupatio solet, ut non multum imperatori sub ipsis pellibus otii relinquatur.** Etc.

Le grec fait de cette construction un usage moins fréquent que le latin et préfère souvent employer le démonstratif : ainsi ταῦτα δὲ εἰπόντες, ταῦτα δὲ ἀκούσαντες, ὡς δὲ ταῦτα ἐγένετο, etc., sont des locutions qui correspondent au latin **quæ cum dixissent, quæ cum audivissent,** etc.

Mais, en grec comme en latin, quand le relatif remplace un démonstratif précédé ou suivi d'une conjonction de coordination, il est interdit d'exprimer la conjonction de coordination avec le relatif. Les seules particules dont on puisse, en pareil cas, accompagner le relatif sont γε et δή, en grec, **quidem** et **tamen,** en latin.

Ex. : Xen., *Mém.*, II, 3, 15 : ἄτοπα λέγεις, **ὅς γε** κελεύεις ἐμὲ νεώτερον ὄντα καθηγεῖσθαι. — Eur., *Iph. en Taur.*, 320 : **οὗ δὴ** (« c'est là, c'est alors que ») τὸ δεινὸν παρακέλευσμ' ἠκούσαμεν.

Cic., *ad Fam.*, XIII, 55, 1 : **causam tibi exposuimus Ephesi,** ***quam*** **tu** ***tamen*** (= ***sed*** **eam** ***tamen*** **tu) coram facilius meliusque cognosces.** *De Sen.*, 14, 50 : **atque hæc quidem studia doctrinæ :** ***quæ quidem*** (= ***et*** **illa** ***quidem***) **prudentibus et bene institutis pariter cum ætate crescunt.**

Dans les propositions où le relatif est suivi d'une conjonction de coordination, cette conjonction a rapport à l'antécédent et non point au relatif.

En ce cas, elle conserve le mode et la négation qu'elle aurait si elle se présentait sous la forme d'une proposition indépendante.

Voici quelques exemples : il serait très facile d'en multiplier le nombre, mais il suffit de lire un texte grec ou latin pour trouver, à tout instant, des applications de cette règle si naturelle.

1° Indicatif.

Ex. : Soph., *Œd. à Colone*, 62 : τίς ἔσθ' ὁ χῶρος δῆτ', ἐν ᾧ **βεβήκαμεν**; — Thuc., I, 83, 3 : οἵπερ δὲ καὶ τῶν ἀποβαινόντων τὸ πλέον ἐπ' ἀμφότερα τῆς αἰτίας **ἕξομεν**, οὗτοι καὶ καθ' ἡσυχίαν τι αὐτῶν προΐδωμεν. — Dém., XXVII, 3 : ὅθεν δ' οὖν ῥᾷστα **μαθήσεσθε** περὶ αὐτῶν, ἐντεῦθεν ὑμᾶς καὶ ἐγὼ πρῶτον πειράσομαι διδάσκειν.

Cic., *Brut.*, 49, 183 : **an alii oratores probantur a multitudine, alii ab aliis, qui *intellegunt*?** *P. Mil.*, 20, 53 : **res loquitur ipsa : quæ semper *valet* plurimum.** *Brut.*, 96, 329 : **fortunatus Hortensi exitus qui ea non *vidit*, cum fierent, quæ *providit* futura.** — Cés., *de Bell. Gall.*, V, 43, 6 : **centuriones nutu vocibusque hostes, si introire vellent, vocare cœperunt : quorum progredi *ausus est* nemo.** Etc.

2° Impératif.

Ex. : Lys., XIX, 61 : οὔκουν ἄξιον τοῖς τῶν κατηγόρων λόγοις πιστεῦσαι, μᾶλλον ἢ τοῖς ἔργοις καὶ τῷ χρόνῳ ὃν ὑμεῖς σαφέστατον ἔλεγχον τοῦ ἀληθοῦς **νομίσατε**.

Cic., *de Sen.*, 17, 59 : **multas ad res perutiles Xenophontis libri sunt : quos *legite*, quæso, studiose.**

3° Subjonctif d'exhortation.

Ex. : Platon, *Mén.*, 89 e : Ἄνυτος ὅδε παρεκαθέζετο, ᾧ **μεταδῶμεν** τῆς ζητήσεως.

On dirait de même en latin : **quocum *communicemus*,** etc.

4° Optatif.

Ex. : Eur., *Iph. à Aulis*, 418 : καὶ παῖς Ὀρέστης, ᾧ γε **τερφθείης** ἰδών (en latin : **quo utinam *delectere*!**) — Dém., XXVII, 67 : ἂν γὰρ ἀποφύγῃ με οὗτος, ὃ **μὴ γένοιτο**, τὴν ἐπωβελίαν ὀφλήσω.

Ex. : Cic., *de Fin.*, III, 8, 27 : **quod est bonum, omne laudabile est; *quod autem* (= *id autem* quod) laudabile est, omne honestum est; bonum igitur quod est, honestum est.**

Voy. R. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, t. II, p. 871 sq.

De même, en latin, on connaît les expressions consacrées : **quod bonum, faustum felixque *sit!* quod bene *vertat!***

Cf. aussi T.-Live, XXX, 12, 13-14 : **per hujusce regiæ deos, qui te melioribus ominibus *accipiant* quam Syphacem hinc miserunt, hanc veniam supplici des**[1], etc.

5° Mode potentiel.

Ex. : Dém., XXIX, 5 : ἄρξομαι δ' ἐντεῦθεν **ὅθεν** καὶ ὑμεῖς ῥᾷστ' **ἂν μάθοιτε** κἀγὼ τάχιστ' **ἂν διδάξαιμι**.

Cic., *ad Fam.*, XIII, 23, 2 : **pergratum mihi feceris, si... eum, quod sine molestia tua *fiat*** (= **fieri *poterit***), **si qua in re opus ei fuerit, juveris**[2]. — T.-Live, XXX, 14, 5 : **nulla earum virtus est propter quas tibi appetendus visus sim qua ego æque ac temperantia et continentia libidinum *gloriatus fuerim*** (parmi les qualités à cause desquelles j'ai pu te sembler aimable il n'y en a point dont je *serais* aussi fier...). Etc.

6° Mode irréel.

Ex. : Dém., XXI, 69 : νῦν δὲ τοῦτο οὐκ ἐποίησεν, ἐν ᾧ τὸν δῆμον **ἐτίμησεν ἄν**.

De même, en latin, la phrase de Cicéron (*ad Fam.*, XIII, 23, 2) citée plus haut, n° 5, deviendrait, prise au passé : **pergratum mihi fecisses, si eum, quod sine molestia tua *fieret,* juvisses.**

411. — Propositions relatives indéterminées. — *En latin*, on met régulièrement à l'indicatif les propositions relatives *indéterminées*, c'est-à-dire les propositions commençant par **qui** signifiant celui qui, *quel qu'il soit*... et surtout par **quicumque, quisquis**[3], **qualiscumque, quantuscumque**, etc.

---

1. De même avec le subjonctif passé signifiant un regret.

Ex : Cic., *ad Att.*, IX, 9, 3 : **hæc ad te die natali meo scripsi : *quo utinam susceptus non essem*...**

2. Mais c'est l'indicatif qu'on trouve dans les formules **quod commodo** (abl. de manière, 183) **rei publicæ facere *poteris*, quod commodo tuo facere *poteris***, etc., en vertu de la règle générale.

Ex. : Cic., *ad Att.*, I, 4, 1 : **nunc vero censeo, quod commodo tuo facere *poteris*, venias.** *Ib.*, I, 5, 7 : **quæ tibi mandavi... velim... cures, quod sine molestia tua facere *poteris*.** XI, 12, 4 : **velim ne intermittas, quod ejus** (p. **ejus rei**, gén. part.) **facere *poteris*, scribere ad me.** — T.-Live, XLIII, 15, 8 : **tu... in provinciam Macedoniam redibis, quod sine dolo malo facere *poteris* ?**

Il est vrai qu'on trouve aussi **quod commodo rei publicæ facere *possis***, mais il faut prendre garde que dans tous les exemples connus de ce subjonctif, la proposition relative se trouve intercalée dans une proposition qui est elle-même au subjonctif. Voy. Cés., *de Bell. Gall.*, I, 35, 4 ; Cic., *ad Fam.*, I, 1, 3 ; III, 5, 4 ; XIII, 26, 2 ; 35, 2. Il ne saurait donc être question de rattacher ces propositions relatives aux propositions relatives consécutives **quod *sciam*, quod *meminerim*** (cf. ci-après, § 418, **f**, Rem. I). Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, 2e éd., p. 375, n. 1.

3. De même **quisque**, arch. pour **quisquis**.

Ex. : Plaute, *Mil.*, 460 : ***quemque* hic intus *videro* | ... eum ego obtruncabo extempulo.**

Ex. : Ennius (cité p. Cic., *p. Balb.*, 22, 51) : **hostem qui feriet, mihi erit Karthaginiensis** | ***quisquis erit*** (cf. Plaute, *Mén.*, 717 ; *Rud.*, 925). — Cic., *Tusc.*, I, 27, 66 : ***quicquid est* illud, quod sentit, quod sapit, quod vivit, quod viget, cæleste et divinum sit necesse est.** IV, 17, 37 : **ergo is, *quisquis est*, qui moderatione et constantia quietus animo est sibique ipse placatus, is est sapiens.** *Parad.*, 2, 18 : ***quocumque adspexisti,...* tuæ tibi occurrunt injuriæ**[1]... — T.-Live, XXI, 44, 1 : ***quocumque circumtuli* oculos, plena omnia video animorum ac roboris.** — Cic., *p. Marc.*, 2, 7 : **totum hoc, *quantumcumque est* (quod certe maximum est), totum est, inquam, tuum. Etc.**[2].

Remarques. — I. Toutefois, quand le verbe d'une proposition relative *indéterminée* doit être à l'*imparfait* ou au *plus-que-parfait*, il *peut* être aussi, dans certains cas, au *subjonctif*.

Mais cet emploi du subjonctif, rare chez Cicéron et chez César, ne devient fréquent que chez Cornélius Népos, T.-Live et les prosateurs de l'*époque impériale ;* il ne saurait donc être considéré comme bien correct[3].

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 2, 54, 135 : **(solebat) *quibus opus esset* metum afferre; *quibus expediret* spem ostendere**[4]. *De Div.*, I, 45, 102 : **itemque in lustranda colonia ab eo, *qui* eam *deduceret*[5],... bonis nominibus qui**

1. Voy. ci-dessus, p. 269, n. 1.
2. Pour plus de détails, voy. R. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, t. II, p. 787 sq.
3. On rattache ordinairement ce tour au subjonctif dit de répétition, qu'on trouve de la même façon et à la même époque employé avec **cum (quotiens, ubi, si) ut quisque, prout**, etc., quand le verbe est à l'imparfait ou au plus-que-parfait. Il y a, en effet, un lien logique entre les propositions commençant par ces diverses conjonctions et les propositions relatives indéterminées. Mais je me demande si c'est bien l'analogie des propositions temporelles ou conditionnelles du latin qui a fait sentir son action aux propositions relatives indéterminées : je crois que dans un cas comme dans l'autre, on doit reconnaitre l'influence de la syntaxe grecque. C'est parce que l'on remarquait qu'en grec les propositions relatives indéterminées, qui auraient dû être à l'imparfait ou au plus-que-parfait, avaient leurs verbes à l'optatif présent ou à l'optatif aoriste, qu'on a eu l'idée d'imiter cette construction et d'employer ici le plus-que-parfait, là l'imparfait du subjonctif ; en le faisant, on se figurait marquer avec plus de précision le rapport logique entre la proposition subordonnée et la proposition principale et l'on obéissait à la tendance déjà signalée à propos de l'interrogation indirecte, tendance imposée par les grammairiens et qui consistait à voir dans le subjonctif le mode propre de la subordination. Il ne faut pas oublier, en effet, qu'avant l'époque impériale on ne signale qu'un très petit nombre d'exemples autorisés de cette construction ; il n'y en a même pas durant la période archaïque. Il semble donc qu'on puisse voir dans ce tour un véritable hellénisme. Que si l'on demande pourquoi on ne le trouve pas ailleurs qu'avec l'imparfait ou le plus-que-parfait, je répondrai que cela tient vraisemblablement à ce que les Latins étaient plus frappés de l'emploi de l'optatif que de *l'emploi du subjonctif avec* ἄν : en effet, ils croyaient avoir dans leur langue l'équivalent exact de l'optatif, tandis qu'ils ne voyaient pas par quoi ils auraient pu rendre l'idée du subjonctif avec ἄν. Ce n'est pas toutefois qu'ils n'aient jamais essayé de le faire : on trouve dans certaines propositions temporelles le présent ou le parfait du subjonctif employé par quelques écrivains pour rendre l'idée de *répétition* ou de *généralisation ;* mais d'une part le subjonctif tout seul est insuffisant et d'autre part ce tour parait propre surtout à la langue vulgaire et incorrecte.
4. Toutefois cet exemple n'est pas très concluant, parce que rien n'empêche de voir dans **opus esset** et **expediret** un emploi particulier du style indirect au sens large du mot : « quand il le *jugeait* utile, quand il le *croyait* avantageux » (pensée du sujet de **solebat**).
5. Il est permis encore de trouver cet exemple peu concluant, parce que **ab eo, qui...** ne signifie pas « par celui, *quel qu'il fût*, qui... », mais bien « par celui qui *devait*, qui *était désigné pour* fonder la colonie ». De même dans la proposition qu'on lit quelques lignes plus haut, même passage :

rebus divinis, *quæ* publice *fierent*, ut « faverent linguis » imperabatur,

le relatif **quæ** est suivi du subjonctif, non pas parce qu'il est indéterminé, mais parce qu'il a le sens restrictif : « dans les sacrifices, dans ceux *du moins* qui avaient un caractère officiel. »

hostias ducerent eligebantur. — CORN. NÉP., *Dion.*, 1, 4 : legationes vero omnes *quæ essent* illustriores per Dionem administrabantur. *Dat.*, 4, 2 : *quæ* regi portarentur abripiebat. *Eum.*, 3, 4 : etenim semper habiti sunt fortissimi *qui* summa imperii *potirentur.* — T.-LIVE, VI, 25, 9 : *qua* quemque suorum usuum causæ ferrent. XXI, 58, 7 : nec *quod statutum esset* manebat (cf. XXI, 11, 9; 53, 11; XXII, 28, 1). III, 11, 2 : *quemcumque* lictor jussu consulis *prendisset*. IV, 13, 3 : *quacumque incederet* (cf. V, 42, 4; VI, 8, 6; IX, 19, 8). III, 55, 2 : *quicquid*... libertati plebis *caveretur*. XXI, 35, 2 : *utcumque* aut locus opportunitatem *daret*, aut... Etc.

II. L'emploi du présent ou du parfait du subjonctif dans les propositions relatives *indéterminées* est une *incorrection* qui appartenait sans doute au latin vulgaire[1].

Les prétendus passages de César et de T.-Live que l'on citait pour prouver que cette construction était admissible[2] s'expliquent par une raison indépendante de la valeur du relatif ou doivent être corrigés, parce que le subjonctif n'est qu'une mauvaise leçon[3].

412. — En *grec*, la construction des propositions relatives indéterminées dépend du relatif employé et du temps auquel se rapporte l'action.

1° Quand on se sert de **ὅστις**, celui, *quel qu'il soit*, qui..., on peut employer l'indicatif, l'idée d'indétermination étant suffisamment exprimée par la forme du relatif[4].

La négation est **μή**.

EX. : SOPH., *Ant.*, 178 sqq. : ἐμοὶ γὰρ **ὅστις** πᾶσαν εὐθύνων πόλιν | **μὴ** τῶν ἀρίστων **ἅπτεται** βουλευμάτων, | ἀλλ' ἐκ φόβου του γλῶσσαν ἐγκλείσας **ἔχει** | , κάκιστος εἶναι νῦν τε καὶ πάλαι δοκεῖ· | καὶ μείζον' **ὅστις** ἀντὶ τῆς αὑτοῦ πάτρας | φίλον **νομίζει**, τοῦτον οὐδαμοῦ λέγω. — THUC., II, 64, 5 : **ὅστις**... ἐπὶ μεγίστοις τὸ ἐπίφθονον **λαμβάνει**, ὀρθῶς βουλεύεται. *Ib.*, 64, 6 : ...**οἵτινες** πρὸς τὰς ξυμφορὰς γνώμῃ μὲν ἥκιστα **λυποῦνται**, ἔργῳ δὲ μάλιστα **ἀντέχουσιν**, οὗτοι καὶ πόλεων καὶ ἰδιωτῶν κράτιστοί εἰσιν.

---

1. A. DRÆGER (*Hist. Synt. der lat. Spr.*, t. II, p. 525-6) cite des exemples de PLINE L'ANCIEN (*H. N.*, XXVII, 107; 114; XXXV, 129), un seul exemple de TACITE (*Ann.*, III, 74), plusieurs exemples de SUÉTONE (*Aug.*, 49 : *Cal.*, 3; *Nér.*, 37; *Vit.*, 10; *Vesp.*, 21; *Tit.*, 5), de LACTANCE (I, 21, 29; IV, 12, 2; VI, 6, 20; VI, 19, 11; *Ira Dei*, 10. 20; 13, 23; *de Mort. persec.*, 7, 8) et de S. AUGUSTIN (*de Civ. Dei*, III, 12; IV, 7; VIII, 1). Voy. des exemples de S. Jérôme dans ma thèse, p. 359-60. On sait que cette syntaxe incorrecte est devenue la règle en français après « qui *que*, quel *que*, quelque *que*... », mais non après le simple relatif : « ceux *qui*, tous ceux *qui*, quiconque... ».

2. Par exemple, A. FRIGELL, *Epilegomena ad T.-Livii librum primum*, p. 49-50.

3. Voy. O. RIEMANN, *Études sur... T.-Live*, 2e éd., p. 297-298.

4. On trouve dans Homère ὅς employé au lieu de ὅστις avec l'indicatif.

EX : HOM., *Od.*, XIV, 156 : ἐχθρὸς γάρ μοι κεῖνος ὁμῶς Ἀΐδαο πύλῃσιν | γίγνεται, **ὃς** πενίῃ εἴκων ἀπατήλια βάζει.

Mais en prose, quand on veut rendre l'idée de « quiconque » à l'aide du relatif ὅς, on se sert ordinairement d'une des formes composées ὅς δή ποτε, ὅς δή ποτ' οὖν ou bien ὁσδήποτε, ὁσδηποτοῦν.

On trouve aussi ὅστις δή, ὅστις δή ποτε, et pour exprimer l'idée de grandeur indéterminée, ὅσος δή, ὁσοσοῦν (**quantuscumque**), ὁπόσος δή, ὁποσοσοῦν. Voy. R. KÜHNER, *ausf. Gramm. der gr. Spr.*, t. II, p. 928, 7.

On trouve même l'imparfait de l'indicatif avec ὅστις, au lieu de l'optatif présent qu'on attendrait conformément à la règle, § 419, 2, B, Rem. I, **b** (p. 441).

Ex. : Xén., *An.*, I, 1, 5 : **ὅστις δ' ἀφικνεῖτο**[1] τῶν παρὰ βασιλέως πρὸς αὐτόν, πάντας οὕτω διατιθεὶς ἀπεπέμπετο.

Remarques. — I. C'est l'indicatif que l'on emploie généralement en grec (comme en latin) dans les propositions relatives indéterminées qui ont la valeur de parenthèses, comme ὅ τι ποτ' ἐστίν (**quidquid est**), quoi que ce soit, quoi qu'il en soit, ὅστις ποτ' ἐστίν (ou ἔσται), quel qu'il puisse être[2].

Ex. : Eschyle, *Agam.*, 160 : Ζεύς, **ὅστις ποτ' ἐστίν**, εἰ τόδ' αὐτῷ φίλον κεκλημένῳ, τοῦτό νιν προσεννέπω. — Eur., *Or.*, 418 : δουλεύομεν θεοῖς, **ὅ τι ποτ'** εἰσὶν θεοί.

Hérod., VI, 12 : ἡμῖν γε κρέσσον... δουληίην ὑπομεῖναι, **ἥτις ἔσται** (cf. VII, 16 : ὅ τι δή κοτέ ἐστι...).

Toutefois ὅστις peut être aussi, dans des constructions de ce genre, suivi immédiatement de ἄν et construit avec le subjonctif, quand il est question d'une condition future ou indéterminée.

Ex. : Eschine, I, 127 : ἀλλ' ὁ προσαψάμενος αὐτῶν, **ὅστις ἂν ᾖ**, λόγον παρέχει. — Dém., IV, 27 : ἀλλ' ὑφ' ἡμῶν ἔδει κεχειροτονημένον εἶναι τοῦτον, **ὅστις ἂν ᾖ**. Etc.

2° *Régulièrement*, on ne se sert de ὅς que si l'action n'est pas rapportée à un temps déterminé ; en pareil cas, on rend l'idée d'indétermination à l'aide de la particule ἄν qui suit immédiatement le relatif et l'on met le verbe au subjonctif présent, au sens de l'indicatif présent latin, ou aoriste, au sens de l'indicatif parfait latin.

Mais, si l'action est formellement rapportée au passé, on se sert *ordinairement* de ὅστις avec l'optatif présent, au sens de l'imparfait latin, ou avec l'optatif aoriste, au sens du plus-que-parfait latin.

Dans l'un et l'autre cas, la négation est **μή**.

Cette construction rentre, en somme, dans celle des propositions relatives hypothétiques dont il sera question ci-après, § 419, 2°[3].

413. — Extension de sens des propositions relatives. — Le relatif pouvant être modifié dans sa signification propre par la

---

1. Toutefois je dois faire remarquer que W. Vollbrecht (dans la 8e éd. de l'*Anabase* de F. Vollbrecht) lit ἀφικνοῖτο, qui me parait avoir plus d'autorité du côté des manuscrits.

2. Voy. Goodwin, *ouv. cité*, § 537, 1.

3. Logiquement, on peut en dire autant de toutes les constructions qui viennent d'être étudiées sous le nom de propositions relatives indéterminées. En effet, dans tous les cas qui ont été examinés, le relatif est pris dans un sens *général* et pourrait être remplacé, pour le sens, par une proposition hypothétique : il n'y a guère de différence entre **errat *qui* putat** et **errat *si* quis putat**. Ces propositions auraient donc pu être étudiées plus loin, § 419 : mais la question des propositions relatives hypothétiques étant déjà fort compliquée par elle-même, il a paru utile de mettre à part ce qui pouvait en être détaché sans inconvénient : or c'est le cas notamment pour les relatives indéterminées du latin qui, en règle générale, se construisent comme les relatives ordinaires et peuvent, par conséquent, en être rapprochées.

nature des phrases dans lesquelles il se trouve, il en résulte que les propositions relatives ne servent pas toujours à exprimer seulement des idées aussi simples que celles dont il a été question jusqu'ici. Elles peuvent servir aussi, selon les cas, à marquer une idée de *cause*, de *conséquence*, de *but*, et enfin elles peuvent prendre souvent la valeur de propositions *conditionnelles* ou *hypothétiques*.

414. — **Propositions relatives causales.** — Les propositions relatives qui marquent la cause n'ont pas la même construction en grec qu'en latin.

1° En *grec*, ces propositions conservent le mode des propositions indépendantes, c'est-à-dire l'*indicatif*, en parlant d'un fait réel, le *potentiel* (optatif avec ἄν) en parlant d'un fait qui pourrait bien se produire le cas échéant, et enfin l'*irréel* (indicatif d'un temps historique avec ἄν), en parlant d'une hypothèse qui ne se rencontre pas dans la réalité.

La négation employée est **οὐ**, *en général*[1].
Le relatif est ordinairement **ὅς**, mais on peut employer aussi **ὅστις**.

Ex. : Hérodote, I, 33 : δόξας ἀμαθέα εἶναι, **ὃς ... ἐκέλευε.** — Antiphon, V, 66 : μὴ τοίνυν ἐμοὶ νείμητε τὸ ἄπορον τοῦτο, ἐν ᾧ μηδ'[2] **ἂν** αὐτοὶ **εὐποροῖτε.** — Xén., *Mém.*, II, 7, 13 : θαυμαστὸν ποιεῖς, **ὃς** ἡμῖν οὐδὲν δίδως.

Soph., *Trach.*, 6 : ἐγὼ δὲ τὸν ἐμὸν (αἰῶνα)... | ἔξοιδ' ἔχουσα δυστυχῆ τε καὶ βαρύν, | **ἥτις** (= **quippe quæ**)... νυμφείων ὄτλον | ἄλγιστον ἔσχον. — Eur., *Or.*, 285 : Λοξίᾳ δὲ μέμφομαι, | **ὅστις** (= **quippe qui**) μ' ἐπάρας ἔργον ἀνοσιώτατον | τοῖς μὲν λόγοις ηὔφρανε, τοῖς δ' ἔργοισιν οὔ.

2° En *latin*, ces propositions se mettent régulièrement au subjonctif[3].

---

1. On trouve quelquefois **μή**, parce qu'il peut se trouver des cas où la proposition paraisse autant consécutive, conditionnelle, etc., que causale.

Ex. : Antiphon, V, 66 : μὴ τοίνυν ἐμοὶ νείμητε τὸ ἄπορον τοῦτο, ἐν ᾧ **μηδ'** ἂν αὐτοὶ εὐποροῖτε, « ne me plongez donc pas dans cette situation embarrassante, (qui est telle) *que* vous n'en sortiriez pas vous-mêmes, (le cas échéant) ». — Platon, *Euthyd.*, 302 b : ταλαίπωρος εἶ, ᾧ **μήτε** θεοὶ πατρῷοί εἰσι **μήθ'** ἱερά, « tu es un malheureux, *si, comme il paraît*, tu n'as ni dieux ni culte qui te viennent des ancêtres ». Etc.

2. Pour l'emploi de la négation, voy. ci-dessus, n. 1.

3. Cette règle surprend d'abord, parce qu'en latin les propositions causales proprement dites conservent ordinairement, sauf dans certains cas particuliers, le mode des propositions indépendantes. Il est vrai qu'à l'époque archaïque on trouve encore très souvent l'indicatif dans les propositions relatives causales et qu'on a longtemps hésité entre l'indicatif et le subjonctif (cf. Tér., *Eun.*, 302 sq.). Voy. R. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, t. II, p. 852, Anm. I. Il semble bien qu'en employant le subjonctif dans une proposition relative causale les Latins se soient préoccupés de marquer avec précision le lien logique

Ex. : Plaute, *Mil.*, 59 : **te omnes amant mulieres, neque id injuria, *qui sis* tam pulcher.** — Tér., *Eun.*, 802 : **miseret tui me, *qui* hunc tantum hominem facias inimicum tibi.** — Cic., *Tusc.*, I, 44, 107 : **magna culpa Pelopis, *qui* non *erudierit* filium nec *docuerit,* quatenus esset quidque curandum.** *P. Arch.*, 10, 24 : **Alexander cum in Sigeo ad Achillis tumulum adstitisset : « O fortunate, inquit, adulescens, *qui* tuæ virtutis Homerum præconem *inveneris*[1] ! ».** — Cés., *de Bell. Gall.*, V, 4, 2 : **id tulit factum graviter Indutiomarus, suam gratiam inter suos minui, et, *qui* jam ante inimico in nos animo *fuisset,* multo gravius hoc dolore exarsit.** — Corn. Nép., *Hann.*, 12, 2 : **patres conscripti, *qui* Hannibale vivo nunquam se sine insidiis futuros *existimarent,* legatos in Bithyniam miserunt..., qui ab rege peterent, ne inimicissimum suum secum haberet sibique dederet.** — T.-Live, VII, 24, 8 : **inde barbari dissipati, *quibus* nec certa imperia nec duces *essent,* vertunt impetum in suos.** — Q.-Curce, VI, 1 (3), 19 : **Antipater, *qui* probe *nosset* spiritus ejus, non est ausus ipse agere arbitria victoriæ.** — Tac., *Ann.*, IV, 37 : ***qui* omnia facta dictaque ejus vice legis *observem,* placitum jam exemplum promptius secutus sum.** Etc.

Dans Sénèque et dans Tacite, le subjonctif causal devient déjà très rare ; plus tard il cédera de plus en plus la place à l'indicatif[2].

Remarques. — I. Pour exprimer avec plus de précision l'idée de cause, les Latins pouvaient faire précéder le relatif des particules **ut, quippe** ou **utpote.** De ces trois

---

qui existait entre celle-ci et la proposition principale : or, nous l'avons déjà vu maintes fois, le subjonctif est pour les Latins le mode de la subordination par excellence. Mais ce serait une erreur de croire que le subjonctif a été introduit dans ces propositions par l'analogie de **cum** signifiant « puisque ». En réalité, l'emploi du subjonctif avec **qui** est antérieur à l'emploi du subjonctif avec **cum** : on trouve le premier, mais pas le second, chez Plaute et c'est seulement à l'époque de Térence qu'on rencontre les deux. Voy. R. Kühner, *ouv. cité*, t. II, p. 851, 2 et 3.

1. Comparez la phrase suivante :

> Cic., *Phil.*, 14, 12, 31 : **o fortunata mors, *quæ* naturæ debita pro patria *est* potissimum *reddita*.**

Ici l'indicatif est justifié, dans la pensée de Cicéron, parce que la proposition relative équivaut pour lui à une proposition coordonnée exprimant un fait réel. Au contraire, dans l'exclamation d'Alexandre rapportée ci-dessus, il a plu à Cicéron d'insister fortement sur l'idée de cause ; de là l'emploi du subjonctif dans la proposition relative.

2. Mais il ne faudrait pas croire que, même à l'époque classique, on avait le choix, en pareil cas, entre le subjonctif et l'indicatif : la vérité, c'est que le subjonctif est seul correct et que tous les bons écrivains l'emploient, quand ils veulent insister sur l'idée de cause contenue dans le relatif. Si l'on trouve l'indicatif dans cette phrase de Cicéron :

> *De Sen.*, 14, 46 : **habeoque senectuti magnam gratiam : *quæ* mihi sermonis aviditatem *auxit,* potionis et cibi *sustulit,***

c'est qu'il y avait, comme je l'ai indiqué ci-dessus (p. 421, n. 2), une forte ponctuation après **gratiam** et que Cicéron considérait **quæ** comme l'équivalent de **ea *enim*** et non de ***cum* ea**. En d'autres termes, cette proposition rentre dans le cas du § 410.

particules, **ut** est la plus rare, bien qu'on la rencontre à toutes les époques de la langue; quant à **quippe qui, utpote qui**, on ne les emploie que dans les cas où l'on peut sentir encore la valeur étymologique de ces expressions : *bien sûr*, lui qui... — comme il est *naturel* (ou *possible*) de la part d'un homme qui. Encore faut-il ajouter que les exemples n'en sont pas extrêmement nombreux.

Ces trois particules sont *régulièrement* construites avec le subjonctif.

Ex. : PLAUTE, *Pseud.*, 566 : **non demutabo,** ***ut quod*** **ego jam certo** ***sciam.*** — CIC., *Phil.*, 11, 12, 30 : ***ut qui*** **optimo jure eam provinciam obtinuerit** (cf. *de Nat. deor.*, II, 57, 143 ; *ad Fam.*, V, 18, 2). — T.-LIVE, VII, 14, 6 : **dictator,** ***ut qui*** **magis animis quam viribus fretus ad certamen** ***descenderet,*** **omnia circumspicere cœpit** (cf. I, 1, 5 ; VII, 30, 2 ; XXXVIII, 21, 14[1]). XXXVI, 46, 2 : **nam neque opere emunitus erat** (**locus**), ***ut ubi*** (= **ut in quo**) **ipsius loci ac stagni præsidio satis creditum** ***foret,*** **nec ulla armatorum statio,** etc. (cf. XXXVIII, 21, 14 : ***ut ubi*** = **ut in quibus**). Cf. PLINE LE JEUNE, *Ep.*, V, 8, 4 ; TAC., *Ann.*, II, 10, *fin ;* SUET., *Tit.*, 3 ; FLORUS, III, 17, 3.

PLAUTE, *Pers.*, 699 : ***quippe qui*** **frater** ***siet.*** — CIC., *de Nat. deor.*, II, 15, 40 : **solis candor illustrior est quam ullius ignis, quippe qui in immenso mundo tam longe lateque colluceat.** *De leg.*, III, 8, 19 : **tribunorum plebis potestas mihi quidem pestifera videtur,** ***quippe quæ*** **in seditione et ad seditionem nata sit** (cf. *de Div.*, II, 55, 144). — T.-LIVE, XXVI, 48, 11 : **detestabili exemplo rem agi,** ***quippe ubi*** (= **quippe in qua**) **fraude ac perjurio decus petatur virtutis**[2]. Etc.

PLAUTE, *Rud.*, 462 : **satin nequam sum,** ***utpote qui*** **hodie amare** ***inceperim?*** — CIC., *Phil.*, 5, 11, 30 : **Lucius quidem frater ejus,** ***utpote qui*** **peregre depugnarit, familiam ducit.** — SALL., *Cat.*, 57, 4 : **a Catilina in Galliam properante Antonius non procul aberat,** ***utpote qui*** **magno exercitu locis æquioribus expeditus in fuga** ***sequeretur.***

II. On ne trouve jamais **ut qui** avec l'indicatif. Mais, à l'époque archaïque et chez les écrivains peu préoccupés de marquer fortement le caractère particulier de la proposition causale, on rencontre souvent l'indicatif avec **quippe qui**[3]. Ce tour est *incorrect*.

---

1. T.-Live est l'auteur qui fait de ce tour le plus fréquent usage.

2. On a cité cet exemple à cause de l'emploi de **quippe ubi**, et non à cause de l'emploi du subjonctif. En effet, dans cette phrase le subjonctif est amené non seulement par la nécessité d'exprimer l'idée de cause, mais encore et surtout par le style indirect.

3. Voici d'après KÜHNER, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, t. II, p. 853, Anm. 3, un résumé historique de la question. Chez Plaute et chez Térence, **quippe qui** avec l'indicatif est la règle (PLAUTE, *Amph.*, 22 ; *Aul.*, II, 5, 22 ; *Rud.*, 384 ; *Truc.*, I, 49 ; TER., *Heaut.*, 538 sq.) ; de même l'indicatif est constant chez Salluste (cf. *Cat.*, 13, 2 ; 48, 2 ; *Jug.*, 1, 3 ; 7, 6 ; 14, 19, etc.) ; on ne trouve pas **quippe qui** chez César, ni chez Q.-Curce, ni chez quelques autres écrivains postérieurs ; chez Cornélius Népos, **quippe qui** ne se rencontre qu'une fois (*Dion*, 2, 3), et il est suivi du subjonctif ; par contre, T.-Live l'emploie quelquefois avec l'indicatif (voy. O. RIEMANN, *Études sur... T.-Live*, 2e éd., p. 291) ; il y a chez Apulée (cf, *Met.*, I, 24 ; XI, 24 ; *de Mag.*, 29) et chez Aurelius Victor (cf. *Cæs.*, 3, 6 ; 20, 33 ; 21, 3) quelques exemples de **quippe qui** avec l'indicatif ; enfin Lactance l'emploie tantôt avec l'indicatif et tantôt avec le subjonctif, sans qu'il soit possible de trouver une autre raison à cette anomalie que le caprice ou l'indifférence. Quant à Cicéron, l'unique exception à la règle qu'il présente se trouve dans *de Nat. deor.*, I, 11, 28, où les mss donnent **revocat** ; mais la correction à faire est si simple que les éditeurs écrivent **revocet**.

Kühner cite aussi quelques exemples où les mss autoriseraient à croire que **ut qui** et **utpote qui** se sont construits quelquefois avec l'indicatif. Mais ces exemples sont si rares, dit Riemann (*ouv. cité*, 2e éd., p. 291, n. 3), qu'ils peuvent sembler suspects : Tacite, *Germ.*, 22, **occupat** peut être aisément corrigé en **occupet** ; Valère-Maxime, 5, 5, ext. 2, **fertur** est à remplacer par **feratur** ; à part ces deux exemples, on ne mentionne plus qu'un passage avec **utpote qui** et l'indicatif chez Apulée. Chez CIC., *ad Att.*, IV, 16, 6, le texte est aujourd'hui absolument transformé, à la suite des transpositions dont Th. Mommsen a montré la nécessité (voy. l'éd. de Baiter et de Kayser) ; enfin, *ad Att.*, II, 24, 4, Orelli a corrigé **solemus** en **soleamus**.

415. — Aux propositions relatives causales se rattachent celles qui marquent une *opposition*. Ces propositions sont *ordinairement* au subjonctif[1].

Ex. : Plaute, *Mil.*, 498 : **tune te expurges mihi, | *qui* facinus tantum tamque indignum *feceris ?*** — Tér., *Heaut.*, 165 : **non convenit, *qui* illum ad laborem hinc *pepulerim,* | nunc me ipsum fugere.** — Cic., *de Orat.*, I, 18, 82 : **egomet, *qui* sero ac leviter Græcas litteras *attigissem,* tamen, cum Athenas venissem, complures tum ibi dies sum commoratus** (cf. *de Amic.*, 8, 28 ; *Tusc.*, I, 38, 91, etc.). — Cés., *de Bell. civ.*, III, 96, 2 : **hi miserrimo ac patientissimo exercitu Cæsaris luxuriem objiciebant, *cui* semper omnia ad necessarium usum *defuissent.*** — T.-Live, XXIV, 5, 3 : ***qui* per tot annos Hieronem filiumque ejus Gelonem nec vestis habitu nec alio ullo insigni differentes a ceteris civibus *vidissent*[2], ei conspexere purpuram ac diadema... Etc.**

416. — **Propositions relatives finales.** — Les propositions relatives qui marquent le *but* auquel telle personne ou tel objet est destiné se construisent autrement en grec qu'en latin.

1° En *grec*, ces propositions sont à l'indicatif futur[3] et ont la négation **μή**.

---

1. L'indicatif est *fréquent* à l'époque archaïque (cf. Plaute, *Trin.*, 682 ; *Mil.*, 329 ; etc. ; Tér., *Eun.*, 794, etc.). On le rencontre *quelquefois* aussi à l'époque classique, mais dans des cas où l'auteur ne veut pas insister sur l'idée d'opposition.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, VII, 26, 2 : **ita ego, *qui* me ostreis et murænis facile *abstinebam,* a beta et a malva deceptus sum.**

2. Il me paraît plus simple de considérer **qui... vidissent** comme l'équivalent du français « *alors qu*'ils avaient vu » que de traduire « des gens dont *telle* était la condition *qu*'ils avaient pu voir » et de rattacher cet emploi du subjonctif à la règle du § 417.

3. Il s'agit ici du dialecte attique ; mais la langue archaïque, représentée pour nous par le dialecte d'Homère, se sert d'une autre construction qui, en quelque façon, se rapproche de l'usage latin. En effet, chez Homère, les propositions relatives qui marquent le but se mettent au subjonctif (ordin. avec κε) quand la proposition principale est à un temps principal, et au présent ou à l'aoriste de l'optatif (sans κε), quand la proposition principale est à un temps secondaire.

Subjonctif :

Ex. : Hom., *Il.*, IX, 165 : ἀλλ' ἄγετε, κλητοὺς ὀτρύνομεν, **οἵ κε** τάχιστα | ἔλθωσ' ἐς κλισίην Πηληιάδεω 'Αχιλῆος (cf. *Od.*, IX, 355 ; X, 358 ; XV, 310 ; XIX, 403, etc.).

Optatif :

Ex. : Hom., *Il.*, XII, 333 : πάπτηνεν δ' ἀνὰ πύργον 'Αχαιῶν, εἴ τιν' ἴδοιτο | ἡγεμόνων, **ὅς** τίς οἱ ἀρὴν ἑτάροισιν **ἀμύναι.** *Od.*, XV, 458 : ἄγγελον ἧκαν, **ὃς ἀγγείλειε** γυναικί.

Toutefois on trouve déjà le futur de l'indicatif dans Homère.

Ex. : *Od.*, XIV, 331 sqq. : (ὤμοσε) νῆα κατειρύσθαι καὶ ἐπαρτέας ἔμμεν ἑταίρους, | **οἳ** δή μιν **πέμψουσι** φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν.

Voy. Goodwin, *ouvr. cité*, §§ 568 et 570.

Le relatif employé est ordinairement ὅς, mais on rencontre aussi ὅστις.

Ex. : Sophocle, *Œd. R.*, 1437 sq. : ῥίψόν με γῆς ἐκ τῆσδε..., **ὅπου** | θνητῶν **φανοῦμαι μηδενὸς** προσήγορος. *El.*, 379 sqq. : μέλλουσι γάρ σ', εἰ τῶνδε μὴ λήξεις γόων, | ἐνταῦθα πέμψειν **ἔνθα μήποθ'** ἡλίου | φέγγος **προσόψει**, ζῶσα δ' ἐν κατηρεφεῖ | στέγῃ χθονὸς τῆσδ' ἐκτὸς **ὑμνήσεις** κακά. — Thuc., III, 16, 3 : ναυτικὸν παρεσκεύαζον **ὅ τι** πέμψουσιν ἐς τὴν Λέσβον, ... καὶ ναύαρχον προσέταξαν Ἀλκίδαν, **ὃς ἔμελλεν** ἐπιπλεύσεσθαι[1]. — Xén., *Hell.*, II, 3, 2 : ἔδοξε τῷ δήμῳ τριάκοντα ἄνδρας ἑλέσθαι, **οἳ** τοὺς πατρίους νόμους **ξυγγράψουσι**, καθ' οὓς πολιτεύσουσι. *Cyr.*, V, 2, 3 : (ἐκέλευσε...) εἴσω δὲ πέμψαι τινάς, **οἵτινες** αὐτῷ τὰ ἔνδον ἰδόντες **ἀπαγγελοῦσιν**. — Dém., II, 11 : φημὶ δὴ δεῖν ἡμᾶς πρὸς Θετταλοὺς πρεσβείαν πέμπειν, **ἣ** τοὺς μὲν **διδάξει** ταῦτα, τοὺς δὲ **παροξυνεῖ**. Etc.

Remarque. — On rattache quelquefois aux propositions relatives finales des locutions comme ἔχει **ὅ τι εἴπῃ**, il a quelque chose à dire ; mais, en réalité, ce tour s'explique par l'analogie de οὐκ ἔχει ὅ τι εἴπῃ, il ne sait que dire, qui renferme une interrogation indirecte.

Sur le modèle de ἔχει ὅ τι εἴπῃ on a formé des locutions comme celles-ci :

Ex. : Isocr., IV, 44 : τοιοῦτον ἔθος παρέδοσαν, ὥστε ἑκατέρους **ἔχειν ἐφ' οἷς φιλοτιμηθῶσιν**. — Plat., *Banq.*, 194 d : οὐδὲν ἔτι διοίσει αὐτῷ, ἐὰν μόνον **ἔχῃ ὅτῳ διαλέγηται**. — Xén., *Écon.*, 7, 20 : τοῖς μέλλουσιν **ἕξειν ὅ τι εἰσφέρωσιν**[2].

2° En *latin*, les propositions relatives finales se mettent régulièrement au *subjonctif*[3].

Ex. : Plaute, *Amph.*, 340 : **certumst confidenter [hunc] hominem contra adloqui,** | ***qui possim* videri huic fortis** (cf. *Trin.*, 15 ; *Epid.*, III, 3, 2 sq., etc.). — Cæcilius Statius, *Syneph.*, fragm. 2 : **serit arbores, *quæ* alteri sæculo *prosint*.** — Cic., *de Off.*, I, 14, 43 : **sunt multi** (ils sont nombreux les gens) **qui eripiunt aliis, *quod* aliis *largiantur*** (cf. *de Fin.*, IV, 15, 41 ; *in Catil.*, I, 4, 9 ; *in Verr.*, II, 5, 62, 160 ; *de Leg.*, II, 26, 65 ; *in Cæcin.*, 18, 53 ; *de Orat.*, III, 35, 141 ; *de Nat. deor.*, II, 12, 34, etc., etc.). — Corn. Nép., *Them.*, 10, 3 : **(Themistocli Artaxerxes) Lampsacum (urbem donarat), *unde* (= e qua) vinum sumeret.** — T.-Live,

1. Cet exemple montre deux choses, d'abord que le futur s'emploie *toujours* dans la proposition relative finale, même quand la proposition principale est à un temps passé (cf. Xén., *Cyr.*, V, 2, 3, exemple cité ci-dessus), et ensuite qu'une intention se rapportant au passé peut être rendue par l'imparfait du verbe μέλλω. Cf. Platon, *Apol.*, 20 a : ἐπιστάτην λαβεῖν, **ὃς ἔμελλεν** αὐτὼ καλώ τε κἀγαθὼ ποιήσειν.
2. Sur ces expressions, voy. Goodwin, *ouvr. cit.*, § 572, 1° et l'Appendice VI (éd. de 1897, p. 411).
3. Cette syntaxe s'est conservée, en français :

Fénelon : « Mentor voulait une grande quantité de jeux qui animassent le peuple. »

XXVIII, 22, 6 : (**Astapenses**) **locum in foro destinant,** ***quo*** (= **in quem**) **pretiosissima rerum suarum** ***congererent.*** Etc., etc.

417. — Propositions relatives consécutives. — Le grec et le latin ne construisent pas de la même façon les propositions relatives qui marquent la *conséquence*.

1° En *grec*, ces propositions conservent le mode des propositions indépendantes.

La négation est **οὐ** ou **μή**. Cependant **μή** paraît plus ordinaire, surtout quand le verbe de la proposition relative est *au futur*. Mais quand la proposition principale est *négative* ou *interrogative*, la négation de la proposition relative est toujours **οὐ** (οὐδεὶς τοιοῦτός ἐστιν ὅστις **οὐ...** — τίς τοιοῦτός ἐστιν ὅστις **οὐ...** ;)

Le pronom relatif employé est **ὅς**. Mais il *peut* être remplacé quelquefois par **ὅστις**[1] et il *doit* l'être *toujours* après une proposition principale *négative* ou de *sens négatif*.

a) Indicatif avec la négation **οὐ**[2].

Ex. : Soph., *Œd. à Col.*, 1352 : (ἀκούσας) **τοιαῦθ' ἃ** τὸν τοῦδ' **οὔ** ποτ' **εὐφρανεῖ** βίον. — Xén., *An.*, II, 5, 12 : τίς **οὕτω** μαίνεται **ὅστις οὐ βούλεταί** σοι φίλος εἶναι ; — Isocr., IV, 113 : τίς **οὕτω** πόρρω τῶν πολιτικῶν ἦν πραγμάτων, **ὅστις οὐκ** ἐγγὺς **ἠναγκάσθη** γενέσθαι τῶν συμφορῶν ; — Dém., I, 15 : τίς **οὕτως** εὐήθης ἐστὶν ὑμῶν, **ὅστις ἀγνοεῖ** τὸν ἐκεῖθεν πόλεμον δεῦρο ἥξοντα ; Etc.

b) Futur (ou présent) de l'indicatif avec la négation **μή**[3].

Ex. : Hérodote, VIII, 54 : εὔχετο μηδεμίαν οἱ συντυχίην **τοιαύτην**

---

1. Il y a des emplois particuliers de ὅστις qu'on ne peut expliquer sans subtilité ; mais aussi il y a des exemples où ὅστις est employé conformément à la règle générale qui veut qu'on s'en serve, comme du latin **quicumque** dont il a le sens *indéfini*, pour désigner toute une *classe* d'objets. On dira donc régulièrement **ὅτου** ὠνησόμεθα οὐ πάρεστιν et δεῖταί τινος **ὅστις** αὐτὸν ὀνήσει, parce que l'antécédent étant indéfini, le relatif doit l'être aussi.

Mais voici un cas plus embarrassant :

Platon. *Gorg.*, 508 d : ὁ δὲ δὴ ἐμὸς (λόγος ἐστὶν) **ὅστις** πολλάκις μὲν ἤδη εἴρηται, οὐδὲν δὲ κωλύει καὶ ἔτι λέγεσθαι.

Si l'on adopte la ponctuation que nous proposons (pas de virgule après ἐμός), on entendra ὅστις dans le sens *consécutif* et l'on traduira : « Quant à mon opinion à moi, c'est *une opinion qui*, bien que je l'aie déjà exprimée plus d'une fois, peut être de nouveau émise sans inconvénient », en latin : **mea autem sententia** ***ea*** **est** ***quæ possit...***

2. Cette construction répond tout à fait à celle de ὥστε avec l'indicatif.

3. Cette construction répond à celle de ὥστε avec le présent ou l'aoriste de l'infinitif : mais, comme le fait remarquer Goodwin, *ouv. cité*, § 576, elle exprime avec plus de précision que l'infinitif le résultat qu'on se propose d'atteindre. Quand la proposition relative est à l'indicatif futur, elle exprime ce qu'on attend ou ce qu'on pourrait attendre du sujet de la proposition.

γενέσθαι, **ἦ** μιν **παύσει** καταστρέψασθαι τὴν Εὐρώπην[1]. — Thuc., VI, 11, 1 : ἀνόητον ἐπὶ **τοιούτους** ἰέναι **ὧν** κρατήσας **μὴ κατασχήσει** τις. — Isocr., III, 46 : τίς οὐκ ἂν δέξαιτο **τοιαύτης** πολιτείας μετέχειν, ἐν **ᾗ μὴ διαλήσει** χρηστὸς ὤν. IV, 189 : οὐδὲ **τοιαῦτα** λέγειν (πρέπει) ἐξ **ὧν** ὁ βίος **μηδὲν ἐπιδώσει** τῶν πεισθέντων. IV, 89 : βουληθεὶς **τοιοῦτον** μνημεῖον καταλιπεῖν, **ὃ μὴ** τῆς ἀνθρωπίνης φύσεώς **ἐστιν**. — Dém., XXIII, 86 : ὁ γράφων ἰδίᾳ τι Χαριδήμῳ **τοιοῦτον ὃ μὴ** πᾶσι καὶ ὑμῖν **ἔσται**. XIX, 324 : **τοιαῦτ'** ἀπαγγελοῦσιν ἐξ **ὧν μηδ'** ἂν ὁτιοῦν ᾖ **κινηθήσονται**. Etc.[2].

c) Potentiel[3].

Ex. : Platon, *Rép.*, 360 b : οὐδεὶς ἂν γένοιτο οὕτως ἀδαμάντινος, **ὃς ἂν μείνειεν** ἐν τῇ δικαιοσύνῃ.

Remarque. — On rattache aux propositions relatives consécutives les expressions suivantes : εἰσὶν οἵ, il y a des gens qui..., ἔστιν ὧν (cf. ci-dessus, § 6), il y a des gens dont..., ἔστιν οἷς, il y a des gens à qui, etc.; οὐκ ἔστιν ὅστις, οὐδεὶς ἔστιν ὅστις, il n'est personne qui..., οὐκ ἔστιν ὅστις οὐ, οὐδεὶς ἔστιν ὅστις οὐ, il n'est personne qui ne..., οὐκ ἔστιν ὅπως, il n'y a pas moyen que..., οὐκ ἔστιν ὅπως οὐ, il n'y a pas moyen que... ne... pas...

a) Ces expressions ne sont pas suivies du subjonctif (ni de l'optatif sans ἄν)[4], mais elles se construisent ordinairement avec l'indicatif.

---

1. Il pourrait y avoir **ὥστε** μιν **παῦσαι**, dit Goodwin (*ouv. cité*, p. 219, § 576), qui compare Isocr., V, 66 : εἰς **τοσαύτην** ἦλθε μεταβολὴν **ὥσθ'** ἁπάσης τῆς Ἀσίας **γενέσθαι** δεσπότης.

Mais remarquez que l'emploi de l'indicatif futur dans la phrase d'Hérodote donne à la pensée plus d'exactitude et de précision que ne ferait l'infinitif auquel manquent le temps, le nombre et la personne. De plus, ainsi que le constate lui-même Goodwin (§ 577), la construction de ὥστε après τοιοῦτος est assez rare : τοιοῦτος est naturellement suivi des corrélatifs ὅς et οἷος, de même que ὥστε a pour antécédent naturel οὕτως.

2. Une chose que l'on regarde comme éventuelle pouvant aussi se présenter à l'esprit comme possible, on conçoit que l'indicatif futur ait pu, dans certaines propositions relatives consécutives, être remplacé par le mode potentiel.

Ex. : Xén., *Hell.*, VII, 1, 38 : ἀπήγγειλεν ὅτι βασιλεὺς ἀρτοκόπους μὲν καὶ ὀψοποιοὺς καὶ οἰνοχόους καὶ θυρωροὺς παμπληθεῖς ἔχοι, ἄνδρας δὲ **οἳ μάχοιντ' ἂν** Ἕλλησι πάνυ ζητῶν οὐκ ἔφη δύνασθαι ἰδεῖν. *Cyr.*, IV, 3, 58 : οὐκ ἔχομεν ἄνδρας, **οὓς ἀναβιβάσαιμεν ἂν** ἐπὶ τούτους τοὺς ἵππους.

3. En dehors du cas dont il est question dans la note 2, l'emploi du potentiel est rare. L'exemple de Platon (*Rép.*, 360 b) parait même, à première vue, contenir une irrégularité, puisque la proposition relative dépendant d'une proposition principale dont le verbe est au potentiel ne devrait pas avoir son verbe au potentiel, mais bien à l'optatif (cf. § 420, 2°). Toutefois, ce qui a déterminé Platon à se servir ici du potentiel, c'est qu'il a voulu dire expressément ceci : « on ne trouverait pas d'homme assez ferme pour que, *placé dans les mêmes conditions* que Gygès, il *pût* persévérer dans la justice. »

4. Cependant on trouve l'optatif sans ἄν avec l'indéfini ἔστιν ὅς chez Homère et avec ἔστιν ὅστις, ἔστιν ὅπως, ἔστιν ὅποι chez les poètes attiques.

Ex. : Hom., *Il.*, XXII, 348 : **οὐκ ἔσθ' ὃς** σῆς γε κύνας κεφαλῆς **ἀπαλάλκοι**. *Il.*, II, 687 : **οὐ** γὰρ **ἔην ὅς τίς** σφιν ἐπὶ στίχας **ἡγήσαιτο**. — Eschyle, *Agam.*, 620 : **οὐκ ἔσθ' ὅπως λέξαιμι** τὰ ψευδῆ καλά. *Prom.*, 292 : **οὐκ ἔσθ' ὅτῳ** μείζονα μοῖραν **νείμαιμ'** ἢ σοι. *Choéph.*, 172 : **οὐκ ἔστιν ὅστις** πλὴν ἑνὸς **κείραιτό** νιν. — Eur., *Alc.*, 52 : **ἔστ'** οὖν **ὅπως** Ἄλκηστις ἐς γῆρας **μόλοι**; *Alc.*, 113 : **ἔσθ' ὅποι** τις στείλας **παραλύσαι** ψυχάν;

Ici l'optatif sans ἄν a conservé le sens qu'il avait primitivement : il exprime l'idée de possibilité. Cf. ci-dessus, § 315.

Ex. : Xén., *Hipp.*, 3, 4 : **εἰσὶ** δὲ καὶ **οἳ** φεύγουσιν. *Hell.*, VII, 5, 26 : **οὐδεὶς ἦν ὅστις οὐκ** ᾤετο. Etc.

b) Mais on trouve aussi le mode *potentiel* (optatif avec ἄν) ou *irréel* (potentiel du passé ; indicatif d'un temps passé avec ἄν).

Ex. : Isocr., VIII, 52 : **οὐκ ἔστιν ὅστις** τούτων **οὐκ** ἂν καταφρονήσειεν. — Dém., XVIII, 43 : **οὐ** γὰρ **ἦν ὅ τι ἂν ἐποιεῖτε.**

2° En *latin*, les propositions relatives consécutives se mettent régulièrement au *subjonctif*.

On considère comme ayant la valeur de propositions consécutives :

a) Non seulement les propositions dont le relatif a pour antécédent **tam, tantus, talis, ejusmodi** et **is** (= **talis**)

Ex. : Cic., *de Amic.*, 7, 23 : **quæ *tam* firma civitas est, *quæ* non odiis funditus *possit* everti?** *Tusc.*, I, 13, 30 : **nemo omnium *tam* est immanis, *cujus* mentem non *imbuerit* deorum opinio.** *Ac.*, II, 39, 122 : **nulla acies humani ingenii *tanta* est, quæ penetrare in cælum, terram intrare *possit*.** *Ad Fam.*, X, 6, 3 : ***talem* te esse oportet, *qui* te ab impiorum civium societate sejungas.** *Tusc.*, III, 8, 16 : **innocentia est affectio talis animi, *quæ noceat* nemini.** *In Verr.*, II, 1, 33, 85 : **nomen legati *ejusmodi* esse debet, *quod* non modo inter sociorum jura, sed etiam inter hostium tela incolume *versetur*.** *De leg. agr.*, 2, 5, 10 : **non sum ego *is* consul, *qui* nefas esse *arbitrer* Gracchos laudare** (cf. *ad Fam.*, V, 12, 6 ; 21, 2 ; *Brut.*, 9, 38 ; *in Catil.*, 4, 11, 24)[1].

b) Mais encore toutes les propositions impliquant cette idée : un objet (une personne) *qui est de telle nature que...*, un objet (une personne) *qui répond à cette condition de...*

Ex. : Cic., *ad Att.*, XI, 8, 2 : ***qui* ex ipso *audissent*** (*des* gens *en bonne situation pour* l'apprendre de sa bouche)[2]... **nefaria quædam ad**

---

1. Dans ces sortes de phrases, le pronom **qui** tient la place de **ut**, ce qui explique l'emploi du subjonctif.

Quand on veut marquer avec force l'idée de conséquence, on se sert de **ut** plutôt que de **qui**.

Ex. : Cic., *p. Planc.*, 18, 45 : **neque vero *tam* durus in plebem noster ordo fuit, *ut* eam coli nostra modica liberalitate noluerit.** *Ib.*, 26, 64 : ***eum* me fuisse in maximis imperiis arbitror, *ut* non ita mihi multum gloriæ *sit* ea quæsturæ laude repetendum** (cf. *ib.*, 31, 75 ; *p. Sull.*, 32, 89 ; *in Cat.*, 1, 9, 22 ; *ad Fam.*, X, 6, 3 ; *in Cat.*, 3, 10, 25 ; *p. Quinct.*, 25, 78 ; *Tusc.*, III, 29, 71 ; *de Orat.*, III, 31, 124, etc.

2. Entre **qui *audierant*** et **qui *audissent*** il y a souvent la même différence qu'en français entre « *les* gens qui avaient entendu » et « *des* gens qui avaient entendu ». De ces deux formes de phrase, la première vise les personnes déterminées qui ont réellement entendu quelque chose, la seconde désigne une catégorie de personnes placées de manière à entendre. De là la différence dans l'emploi du mode. Mais les choses ne sont pas toujours aussi simples et tous les emplois du subjonctif dans les propositions

me pertulerunt. *P. Rosc. Am.*, 18, 52 : **nunc dicis *aliquid quod* ad rem *pertineat*.** *De Off.*, III, 33, 117 : **qui potest temperantiam laudare *is qui ponat*[1] summum bonum in voluptate?** — T.-Live, XXII, 39, 15 : **dubitas ergo quin sedendo superaturi simus *eum qui senescat*** (*un* homme qui vieillit) **in dies?** XXII, 49, 17 : **octoginta præterea aut senatores aut *qui*** (des hommes qui *remplissaient cette condition*) **eos magistratus *gessissent*.** XXIII, 46, 9 : **præsidio *quod*** (= **præsidio *eo quod***) **per hiberna ad tenendum locum satis *esset*.** XXIII, 49, 5 : ***quæ* facile omnem patientiam *vincerent* nuntiabantur** (on annonçait des choses *qui étaient bien de nature* à triompher de toute la patience du monde). XXIV, 34, 3 : **summissa quædam et *quæ* planis vallibus adiri *possent*** (cf. XXV, 26, 7). XXIII, 13, 3 : **plerique, *qui meminerimus*, supersumus** (*m. à m.* nous survivons encore en grand nombre *répondant à cette condition*, de nous souvenir). XXVII, 11, 15 : **magnum... numerum *eorum* conquisiverunt *qui* equo merere *deberent*.** XXIX, 30, 4 : **minor spe multitudo nec *cum qua* tantam rem aggredi satis *auderet*** (ses partisans étaient moins nombreux qu'il ne l'avait espéré et *cela n'était pas fait pour* lui donner beaucoup de courage). Etc.[2].

c) Et les expressions suivantes que les bons écrivains font suivre du subjonctif : **sunt *qui*..., reperiuntur *qui*...,** il y a, on trouve des gens *qui*..., **nemo est *qui*..., quis est *qui*...?** il n'est personne *qui*..., quel est l'homme *qui*...? **est *ubi*...,** il y a des cas *où*, **est *quatenus*...,** il y a un point

---

relatives de cette catégorie ne peuvent pas être expliqués par cette distinction de sens. Aussi les grammairiens sont-ils loin d'être d'accord sur cette question, comme on peut le voir en lisant leurs travaux. Je signale particulièrement le dernier en date, celui de A. Dittmar, *Studien zur lateinischen Moduslehre* (Leipzig, Teubner, 1897), pp. 67-73; 97-120. Cet ouvrage est une critique assez vive, mais mesurée dans la forme, du livre de W. Gardner Hale, *The* cum *constructions : their history and functions*, dans lequel l'auteur a déduit presque toute la syntaxe de la conjonction **cum**, de la syntaxe des propositions relatives. Je ne prétends pas que M. Dittmar ait raison sur tous les points (loin de là ; voy. l'*Archiv* de Wœlfflin, t. X, p. 558 sq.), mais il force à réfléchir de nouveau sur des questions qu'on pourrait croire résolues, et, en tout cas, son ouvrage est plein de faits et d'exemples assez nombreux pour qu'on puisse juger l'auteur lui-même et se faire une opinion personnelle.

1. Ici le subjonctif est amené par l'idée contenue dans **is qui**, « un homme capable de... » Mais il ne faudrait pas croire que **is qui** soit nécessairement, partout et toujours suivi du subjonctif. Il arrive même assez souvent que **is qui** (et aussi **talis qui**) ne servant qu'à constater un fait, sont suivis de l'indicatif.

Ex. : Cic. *ad Fam.*, XV, 4, 11 : **tu es *is*, *qui* me tuis sententiis sæpissime ornasti.** I, 6, 2 : **præsta te *eum*, *qui* mihi a teneris, ut Græci dicunt, unguiculis *es cognitus*.** *De imp. Cn. Pomp.*, I, 3 : (**mihi**) **causa *talis* oblata est, *in qua* oratio deesse nemini potest.** — T.-Live, IX, 3, 12 : **ista quidem sententia *ea* est, quæ neque *parat* nec inimicos tollit** (« c'est des trois avis proposés, celui précisément qui... »).

2. Voy. Riemann-Benoist, éd. de T.-Live, XXI-XXII, Rem. 134 ; XXIII-XXV, Rem. 175 ; Riemann-Homolle, éd. de T.-Live, XXVI-XXX, Rem. 138. L'application exacte de cette règle étant une des difficultés de la langue latine, on comprend qu'un écrivain médiocre, comme l'auteur du *de Bello Hispaniensi*, ait employé souvent le subjonctif à tort et à travers dans les propositions relatives.

jusqu'où.., est ***quod...***, il y a une raison *pour laquelle*..., **quid est** (ou **quid est causæ**) ***cur*** (***quare, quamobrem, quod***)...? Etc.

Ex. : Varr., *de Re rust.*, II, 7, 13 : **sunt *qui dicant...*** — Cés., *de Bell. Gall.*, VII, 77, 5 : ***qui* se ultro morti *offerant*, facilius *reperiuntur*, quam *qui* dolorem patienter *ferant*.** — Cic., *Tusc.*, V, 8, 23 : ***est ubi* id isto modo *valeat*** (cf. *in Verr.*, II, 1, 45, 115 : **est unde...**; *p. Arch.*, 6, 12 : **suppeditat, ubi...**). *De Orat.*, III, 23, 89 : **nihil *est quod* quisquam magnitudinem artium ex eo, quod senes discunt, *pertimescat*.** — T.-Live, I, 28, 4 : **si unquam ante alias ullo in bello *fuit*, *quod* primum diis immortalibus gratias *ageretis*... hesternum id prœlium fuit.** — Cic., *p. Cluent.*, 53, 147 : ***quid est cur* in hoc loco *sedeas?*** (cf. *de Fin.*, I, 10, 34; T.-Live, XXI, 43, 12). *Phil.*, 2, 29, 71 : ***quid* fuit *causæ*, *cur* in Africum Cæsarem non *sequerere?*** (cf. *p. Flacc.*, 2, 5; *de Orat.*, III, 48, 145 ; *ad Fam.*, II, 13, 2). *In Verr.*, II, 4, 20, 43 : ***quid erat quod* Calidius Romæ *quereretur*...?**[1]. Etc.

Remarques. — 1. Parmi les expressions qui viennent d'être citées, celles qui, comme **nemo est qui**, etc., sont négatives de sens, sont *toujours*[2] suivies du subjonctif.

Mais celles qui sont *affirmatives* sont quelquefois suivies de l'*indicatif*, surtout dans la langue archaïque ou familière et chez les poètes[3].

Ex. : Plaute, *Trin.*, 91 : ***sunt quos scio* amicos esse** (cf. *Pseud.*, 462 ; *Capt.*, 263 ; *Bacch.*, 1149, etc.); — Tér., *Andr.*, 448 : **est, quod suscenset tibi** (cf. *Phorm.*, 333). — Cic., *de Inv.*, I, 40, 72 : ***sunt* autem *qui putant*...**[4]. — Horace, *Carm.*, I, 1, 3 sq. : ***sunt quos... juvat*** (cf. *Carm.*, I, 1, 19 ; I, 7, 5 ; *Sat.*, I, 4, 24, etc.).

---

1. Dans cette dernière phrase, le subjonctif est amené nécessairement par le sens, qui est en somme : « Pourquoi se plaignait-il, puisqu'il n'avait pas *de raison de* se plaindre ? » Au contraire, dans le même passage, un peu plus loin, Cicéron a écrit **quid erat, quod *confirmabat* ..?** parce qu'il veut dire : « Quelle raison y avait-il, qui expliquât *ce fait* qu'il affirmait ?... » Dans les phrases de ce dernier type, **quod** est un véritable accusatif adverbial signifiant proprement « *pour ce qui est de* ce fait que... » et équivaut à « *pour expliquer* (ou *pour justifier*) ce fait que... ». Cf. plus loin, § 439.

2. Les passages de Cicéron où cette règle semble violée doivent être corrigés. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, 2e éd., p. 375, n. 2.

3. Il faut d'ailleurs prendre garde que certains passages cités dans quelques grammaires comme peu corrects parce que **sunt qui**, etc., y est suivi de l'indicatif, n'ont point du tout la valeur qu'on prétend leur donner : en effet, le sens exact de ces passages exige qu'on emploie l'indicatif.

Ex. : Cés., *de Bello Gall.* IV, 10, 5 : **pars magna a feris barbarisque nationibus incolitur, ex quibus *sunt qui*** (« parmi lesquels se trouvent *précisément* ceux qui... ») **piscibus atque ovis avium vivere *existimantur*.** VI, 27, 1 : ***sunt* item, *quæ appellantur* alces** « on y trouve de même *les* animaux qu'on appelle élans ».

Enfin d'autres passages doivent être manifestement corrigés. C'est le cas notamment pour

Cic., *de Off.*, I, 24, 84 : ***sunt* enim *qui*, quod sentiunt etiamsi optimum sit, tamen invidiæ metu non *audent* dicere,**

où la correction **audeant** semble exigée aussi par le subjonctif **optimum sit**.

4. Dans Salluste, *Cat.*, 19, 4, le texte **sunt qui ita dicunt** n'est pas sûr.

Il faut cependant mettre à part les formes de phrase dans lesquelles l'expression, au lieu d'être indéterminée, comme dans **sunt qui...**, est rendue plus précise par l'addition de mots comme **multi, quidam, alii, nonnulli, pauci, omnes**, de substantifs comme **homines, philosophi**, etc. ; enfin de noms de nombre, comme **unus, duo, tres**, etc. En pareil cas, le verbe peut être aussi bien à l'indicatif qu'au subjonctif. Tout dépend de la nuance de signification que veut rendre l'écrivain.

> Ex. : Cic., *de Fin.*, V, 14, 38 : ***sunt* bestiæ *quædam, in quibus inest* aliquid simile virtutis, ut in leonibus, ut in canibus, ut in equis.** *De Off.*, I, 24, 84 : ***inventi multi sunt, qui...* vitam etiam profundere pro patria parati *essent*, ut Callicratidas.**

On voit que le subjonctif exprime dans la seconde phrase une idée toute différente de celle que rend l'indicatif dans la première ; l'indicatif **inest** signifie qu'il y a *certainement* chez divers animaux quelque chose qui ressemble à du courage ; le subjonctif **essent** laisse entendre que beaucoup de citoyens ont eu *assez* de vertu *pour* sacrifier leur vie à la patrie.

De même, une phrase comme celle-ci :

> Cic., *de Off.*, I, 14, 43 : ***sunt* autem *multi* (et quidem cupidi splendoris et gloriæ) qui *eripiunt* aliis quod aliis largiantur,**

signifie littéralement : nombreux sont *les* gens... qui ravissent aux uns de quoi donner aux autres.

Le subjonctif **eripiant** aurait un tout autre sens ; il faudrait entendre : il y a beaucoup de gens *capables de* ravir, etc.

On pourrait aisément multiplier les exemples.

II. L'emploi du subjonctif, au lieu de l'indicatif, suffit à modifier profondément le sens de certaines phrases qui ont, en apparence, une allure toute semblable.

Ainsi la phrase **nihil bonum est quod non eum qui id possidet meliorem *faciat*** n'a point du tout le même sens que celle-ci : **nihil bonum est quod non eum qui id possidet meliorem *facit*.** La première signifie : il n'y a point de bien qui ne *rende* meilleur celui qui le possède ; la seconde signifie : toute chose qui ne rend pas meilleur celui qui la possède n'est pas un bien.

En d'autres termes, la seconde proposition n'est nullement consécutive, mais elle remplace une proposition commençant par **si** : **nihil bonum est, *si* eum qui id possidet meliorem non facit.**

> Cf. Cic., *Parad.*, 1, 3, 14 : **quicquam bonum est *quod* non eum qui id possidet meliorem *facit*?** *Phil.*, 1, 14, 35 : **beatus est nemo *qui* ea lege *vivit* ut... interfici possit**[1]. Etc.

d) Les propositions relatives qui dépendent des adjectifs **dignus** (**indignus**), digne (indigne) de... et **idoneus** (**aptus**), propre à...[2]

---

1. En pareil cas, le subjonctif est amené quelquefois par une idée particulière et non par la forme de la proposition relative.

> Ex. : Cic., *Phil.*, 2, 26, 64 : **mea autem sententia, qui rei publicæ *sit* hostis, felix esse nemo potest.**

Je crois qu'ici le subjonctif **sit** s'explique par une extension analogique de la règle du style indirect : car la phrase de Cicéron revient à celle-ci : **existimo autem, qui rei publicæ *sit* hostis, felicem esse neminem posse.**

2. Pour **dignus ut...**., voy. ci-après, p. 520 avec la n. 3.

Ex. : Plaut., *Pseud.*, 611 : **non videre *dignus, qui* liber *sies*.** — Tér., *Eun.*, 866 : **tu *indignus* (sc. eras) *qui faceres*.** — Cic., *de Leg.*, III, 2, 5 : **qui modeste paret, videtur, *qui* aliquando *imperet, dignus* esse.** *Brut.*, 18, 71 : **Livianæ fabulæ non satis *dignæ*, quæ iterum *legantur*.** Etc.

Tér., *And.*, 492 sq. : **itane tandem *idoneus* | tibi videor esse, *quem* tam aperte fallere *incipias* dolis?** — Cic., *in Verr.*, II, 3, 16, 41 : **tibi fortasse *idoneus* fuit nemo, *quem imitarere*** (cf. *Acad.*, I, 8, 30 : Cés., *de B. civ.*, III, 10, 2). *De Amic.*, 1, 4 : **in Catone majore Catonem induxi senem disputantem, quia nulla videbatur *aptior* persona, *quæ* de illa ætate *loqueretur*.** — Cf. T.-Live, XXVI, 43, 7 : **urbe... *opportunissima... unde* terra marique quæ belli usus poscunt *suppeditentur*.** Etc.

e) Les propositions commençant par **quam qui** (au lieu de **quam ut**) et qui dépendent d'un comparatif.

Ex. : Cés., *de B. Gall.*, II, 21, 3 : **non *longius* hostes aberant, *quam quo* telum adigi *posset*.** — Ovide, *Mét.*, VI, 195 : ***major* sum, quam *cui possit* Fortuna nocere.** — T.-Live, XXVI, 12, 6 : ***majora* in defectione deliquerant, *quam quibus*** (neutre) **ignosci *posset*** (cf. XXVII, 50, 7 ; XXXI, 18, 3 ; XXXIII, 5, 6 ; 32, 6)[1].

f) Les propositions commençant souvent par **qui quidem** ou **qui modo** et qui ajoutent une restriction à l'idée énoncée dans la proposition principale[2].

Ex. : Cic., *Brut.*, 17, 65 : **refertæ sunt (Catonis) orationes amplius centum quinquaginta, *quas quidem* adhuc *invenerim* et *legerim*, et verbis et rebus illustribus** (cf. 48, 180 ; 55, 203). *De Orat.*, II, 22, 93 : **antiquissimi fere sunt, *quorum quidem* scripta *constent*, Pericles atque Alcibiades.** *Ad Fam.*, III, 1, 1 : **ita est homo non modo prudens, verum etiam, *quod juvet*, curiosus.** Etc.[3].

Remarques. — I. A cet emploi du subjonctif dans les propositions relatives restrictives se rattachent les locutions consacrées commençant par le pronom neutre **quod**[4] (cf. **quod sciam** [cf. Plaute, *Men.*, 500 : Tér., *Ad.*, 641 : Cic., *de Fin.*, II, 3, 7], **quod meminerim**, etc.).

1. Cette construction ne paraît pas se rencontrer dans Cicéron, qui préfère employer **quam *ut*** avec le subjonctif. Voy. R. Kühner, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, t. II, p. 857 c et cf. ci-après, p. 533, Rem. III.

2. On rencontre aussi l'*indicatif*. Cf. Cic., *p. Dej.*, 6, 16 ; T.-Live, XXXII, 6, 8, etc.

3. Cf. Cic., *Tusc.*, V, 19, 55 : **M. Antonii, omnium eloquentissimi, *quos* ego *audierim*.** C'est la seule construction latine qui se rapproche un peu du tour français : « le plus éloquent *que j'aie entendu*, » lequel n'a pas d'équivalent exact en latin.

4. Il est remarquable que dans les formules du même genre commençant par **quantum, quoad, quatenus**, etc., on emploie *toujours l'indicatif*. La phrase de Quintilien (III, 1, 19 : **quantum ego quidem *sciam***) est incorrecte.

II. C'est sans doute aussi un subjonctif à sens restrictif qu'on a dans le tour suivant[1] :

Cic., *p. Dej.*, 12, 34 : **solus... es... *cujus* in victoria *ceciderit* nemo nisi armatus...** (cf. Cés., *de Bell. Gall.*, I, 31, 8 ; II, 4, 2)[2].

418. — Lorsque, dans la forme de phrase dont il a été question ci-dessus (§ 409, Rem.), le relatif a le sens *final* ou *consécutif*, le verbe de la dernière proposition, dans laquelle le relatif ne joue plus aucun rôle grammatical, se met néanmoins au *subjonctif* en latin, comme si, au lieu du relatif, il y avait **ut**[3].

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 4, 11, 26 : **vestrane urbs electa est *ad quam cum adirent* ex Italia** (= ***ut***, **cum ad eam adirent...**), **crucem civis Romani... *viderent?*** — T.-Live, XXI, 41, 15 : **nec Alpes aliæ sunt *quas dum superant* comparari nova *possint* præsidia.** Etc.

419. — Propositions relatives hypothétiques ou conditionnelles. — En grec comme en latin, lorsqu'une proposition relative équivaut, pour le sens, à une proposition conditionnelle[4], *elle a le même mode que la proposition conditionnelle par laquelle on pourrait la remplacer.*

Mais dans l'application de cette règle, qui est commune aux deux langues, chacune d'elles présente des différences de détail, qui tiennent à la façon différente dont elles expriment les divers aspects que peut prendre une proposition conditionnelle.

1° Si la proposition relative hypothétique signifie que la condition est supposée remplie, on se sert en grec et en latin de l'*indicatif*[5].

En grec, la négation est *μή*[6].

Ex. : Plat., *Apol.*, 21 d : **ἃ μὴ οἶδα** (= εἴ τινα μὴ οἶδα), οὐδ' οἴομαι εἰδέναι. — Xén., *Anab.*, VI, 4, 9 : τοὺς πλείστους ἔνθαπερ ἔπεσον ἑκάστους ἔθαψαν · **οὓς** δὲ **μὴ εὕρισκον** (= εἴ τινας μὴ εὕρισκον), κενοτάφιον αὐτοῖς ἐποίησαν. Etc.

Phèdre, *Fables*, I, 5, 1 : **amittit merito proprium *qui* alienum *appetit*.** Etc.

---

1. Le français l'a emprunté au latin ; cf. : « c'est le seul que je connaisse. »

2. Ces deux exemples de César sont au style indirect, mais s'ils étaient au style direct on aurait aussi le subjonctif. En effet, la premiere phrase deviendrait : ***unus* ego sum ex omni civitate Æduorum, *qui* adduci non *potuerim* ut jurarem aut liberos meos darem**, et la seconde : **Gallosque, qui ea loca incolebant, expulerunt *soli*que sunt *qui*... Teutonos Ambrosque intra fines suos ingredi *prohibuerint*.**

3. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, 2e éd. p. 378 (§ 224 bis) et *Revue de Philologie*, t. XII, p. 127.

4. C'est-à-dire quand le relatif peut être remplacé en grec par εἰ (ἐάν), en latin par **si**.

5. En pareil cas, la proposition principale peut présenter tous les modes des propositions indépendantes, et spécialement l'indicatif et l'impératif.

6. En grec, ces propositions ne se distinguent donc des propositions indicatives que par l'emploi de la négation.

REMARQUE. — Dans ces formes de phrase, l'indicatif futur, *en grec*, n'est employé qu'exceptionnellement[1].

Ex. : PLAT., *Théétète*, 186 c : **οὗ** δὲ ἀληθείας τις **ἀτυχήσει**, ποτὲ τούτου ἐπιστήμων ἔσται; — XÉN., *Cyr.*, I, 5, 13 : **ὅ τι** γὰρ **μὴ** τοιοῦτον **ἀποβήσεται** παρ' ὑμῶν, εἰς ἐμὲ τὸ ἐλλεῖπον ἥξει.

2° Si la proposition relative signifie que l'hypothèse se rapporte à l'avenir, le grec, qui possède deux modes, le subjonctif et l'optatif, rend l'idée avec plus de finesse et de précision que le latin.

a) L'hypothèse *peut* se réaliser, *le cas échéant.*

En pareil cas, le *grec* fait suivre *immédiatement* le relatif de la particule ἄν et met le verbe au subjonctif (le verbe de la proposition principale est au futur).

Ex. : HOM., *Il.*, IX, 397 : τάων **ἥν κ' ἐθέλωμι** φίλην ποιήσομ' ἄκοιτιν. *Il.*, II, 139 : ἀλλ' ἄγεθ', **ὡς ἂν** ἐγὼν **εἴπω** (= ἐάν πως εἴπω), πειθώμεθα πάντες. — XÉN., *An.*, I, 3, 15 : τῷ ἀνδρί, **ὃν ἂν ἕλησθε**, πείσομαι. VII, 3, 20 : **ὅσῳ ἂν** μείζω τούτῳ **δωρήσῃ**, τοσούτῳ μείζω ὑπὸ τούτου ἀγαθὰ πείσει. — LYS., XII, 24 : ἀπόκριναι **ὅ τι ἄν** σε **ἐρωτῶ**. — DÉM., IV, 21 : τούτων δὲ Ἀθηναίους φημὶ δεῖν εἶναι πεντακοσίους, ἐξ **ἧς ἄν** τινος ὑμῖν ἡλικίας καλῶς ἔχειν **δοκῇ**.

Le latin se sert de l'indicatif futur.

Ex. : PLAUTE, *Mil.*, 460 : ***quemque* hic intus *videro* | ... eum ego obtruncabo extempulo.** — CIC., *in Verr.*, II, 3, 45, 106 : ***utrum* horum *dixeris*** (fut. antér.), **in eo culpa et crimen hærebit.** *Or.*, 17, 55 : ***utcumque* se affectum videri et animum audientis moveri *volet*** (orator), **ita certum vocis admovebit sonum.** Etc.

b) L'hypothèse *peut* se réaliser, mais celui qui parle n'indique pas *expressément* qu'il la considère comme possible : en d'autres termes, l'expression reste incertaine et équivaut à notre « *si* » suivi de l'imparfait de l'indicatif et employé en parlant de l'avenir.

En pareil cas, le *grec* emploie l'*optatif* dans la proposition relative et le verbe de la proposition principale est ordinairement au potentiel (optatif avec ἄν).

Ex. : HOM., *Il.*, XIII, 343 : μάλα κεν θρασυκάρδιος εἴη, | **ὃς** τότε **γηθήσειεν** ἰδὼν πόνον οὐδ' **ἀκάχοιτο** (cf. *Od.*, XI, 489). — PLAT., *Mén.*, 92 c : πῶς οὖν ἂν εἰδείης περὶ τούτου τοῦ πράγματος, ...

1. Cette construction est encore plus rare que l'emploi correspondant du futur dans les propositions conditionnelles : or, on sait que dans ces propositions on emploie beaucoup plus souvent ἐάν avec le subjonctif que εἰ avec le futur, bien qu'entre les deux constructions il n'y ait pas une différence de sens bien grande.

οὖ παντάπασιν ἄπειρος **εἴης**; *Euthyd.*, 302, a : ἆρ' ἂν ἡγοῖο ταῦτα σὰ εἶναι, **ἅ** σοι **ἐξείη** καὶ ἀποδόσθαι καὶ δοῦναι καὶ θῦσαι **ὅτῳ βούλοιο** θεῶν; *Rép.*, 549 b : **ὅσῳ** δὲ πρεσβύτερος **γίγνοιτο**, μᾶλλον ἀεὶ ἀσπάζοιτο ἂν (χρήματα). — Xén., *Mém.*, II, 9, 2 : οὐκ ἂν οὖν θρέψαις ἄνδρα, **ὅστις ἐθέλοι** τε καὶ **δύναιτο** σοῦ ἀπερύκειν τοὺς ἐπιχειροῦντας ἀδικεῖν σε;

En latin, on se sert en pareil cas du présent du subjonctif (potentiel), qui présente la supposition comme une simple idée, comme un simple produit de l'imagination (la proposition principale étant aussi au potentiel).

Ex. : Cic., *de Nat. deor.*, II, 4, 12 : **hæc ... *qui videat*** (= **si quis videat,** si quelqu'un *venait* à apercevoir) **nonne cogatur confiteri deos esse?**

Remarques. — I. Le subjonctif *avec* ἄν et l'optatif *sans* ἄν s'emploient aussi en grec pour marquer la répétition de l'action exprimée par la proposition relative hypothétique.

a) On se sert du subjonctif avec ἄν, quand la proposition principale est au présent.

Ex. : Arist., *Plut.*, 1151 : πατρὶς γάρ ἐστι πᾶσ', **ἵν'** ἂν πράττῃ τις εὖ. — Xén., *Cyr.*, I, 2, 7 : οἱ Πέρσαι **ὃν ἂν γνῶσι** δυνάμενον μὲν χάριν ἀποδιδόναι, μὴ ἀποδιδόντα δέ, κολάζουσιν ἰσχυρῶς.

b) On se sert de l'optatif (sans ἄν), quand la proposition principale est à un temps secondaire[1].

Ex. : Xén., *Anab.*, I, 9, 15 : πολλὴ ἦν ἀφθονία τῷ Κύρῳ τῶν θελόντων κινδυνεύειν, **ὅπου** τις **οἴοιτο** Κῦρον αἰσθήσεσθαι. II, 5, 32 : μετὰ δὲ ταῦτα τῶν βαρβάρων τινὲς ἱππέων διὰ τοῦ πεδίου ἐλαύνοντες **ᾧτινι ἐντυγχάνοιεν** Ἕλληνι ἢ δούλῳ ἢ ἐλευθέρῳ πάντας ἔκτεινον.

II. En latin, pour marquer la répétition de l'action, on emploie en général l'indicatif, sauf toutefois dans le cas prévu ci-dessus, § 411, Rem. 1[2].

Ex. : Cic., *Tusc.*, V, 37, 108 : **Teucri vox : patria est, *ubicumque est* bene.**

3° Si la proposition relative signifie que l'hypothèse est contraire à la réalité, suivant l'opinion de celui qui parle, le grec et le latin se servent chacun d'un mode spécial.

a) Le *grec* emploie l'indicatif imparfait ou aoriste (la proposition principale étant au *mode irréel*). L'imparfait exprime une hypothèse se rapportant au présent, l'aoriste une hypothèse se rapportant au passé.

Ex. : Plat., *Charm.*, 171 e : οὔτε γὰρ ἂν αὐτοὶ ἐπεχειροῦμεν πράττειν **ἃ μὴ ἠπιστάμεθα** (= εἴ τινα μὴ ἠπιστάμεθα), οὔτε τοῖς

1. Pour l'emploi de l'imparfait, cf. ci-dessus, § 412, 1°.

2. Il convient d'ajouter qu'*en grec* l'emploi du subjonctif avec ἄν ou de l'optatif (sans ἄν) pour marquer la répétition n'est pas *obligatoire*. On peut, comme en latin, se contenter de l'indicatif; toutefois l'expression est alors moins précise, l'idée de répétition étant exprimée seulement par le contexte et non point par la forme grammaticale employée.

ἄλλοις ἐπετρέπομεν **ὧν ἤρχομεν** (= εἴ τινων ἤρχομεν) ἄλλο τι πράττειν ἢ **ὅ τι** πράττοντες ὀρθῶς **ἔμελλον** (= εἴ τι ἔμελλον) πράξειν· τοῦτο δ' ἦν ἂν **οὗ** ἐπιστήμην **εἶχον** (= εἴ τινος εἶχον). — Dém., LIII, 25 : ἐβασάνιζον ἂν μέχρι **οὗ** αὐτοῖς **ἐδόκει**. Etc.

Lys., XXXII, 23 : **ὁπότερον** τούτων **ἐποίησεν**, οὐδενὸς ἂν ἧττον Ἀθηναίων πλούσιοι ἦσαν. Etc.

b) Le *latin* emploie une des formes passées du subjonctif (la proposition principale étant aussi au subjonctif *passé*).

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 4, 23, 52 : **qui *videret*** (= **si quis videret**, si quelqu'un *avait vu* cela) ... **urbem captam diceret** (cf. ci-dessus, § 337).

420. — En grec, les propositions relatives subissent *dans certains cas* ce qu'on appelle l'*attraction modale*.

1° Ainsi une proposition relative qui se rattache à un optatif de souhait se met elle-même à l'optatif.

Ex. : Aristoph., *Guêpes*, 1431 : ἔρδοι τις **ἣν** ἕκαστος **εἰδείη** τέχνην.

2° On met en grec [a] à l'*optatif* les propositions relatives qui se rattachent à une proposition conditionnelle à l'optatif ou à une proposition principale au potentiel et [b] à l'*indicatif imparfait* ou *aoriste* les propositions relatives qui se rattachent à une proposition au mode irréel[1].

a) Ex. : Hom., *Il.*, XIII, 322 : ἀνδρὶ δέ κ' οὐκ εἴξειε μέγας Τελαμώνιος Αἴας, | **ὃς** θνητός τ' **εἴη**. Etc. — Arist., *Gren.*, 97 : γόνιμον δὲ ποιητὴν ἂν οὐχ εὕροις ἔτι | ζητῶν ἄν, **ὅστις** ῥῆμα γενναῖον **λάκοι**. — Xén., *Mém.*, I, 7, 3 : κυβερνᾶν κατασταθεὶς ὁ μὴ ἐπιστάμενος ἀπολέσειεν ἂν **οὓς** ἥκιστα **βούλοιτο**.

b) Ex. : Hom., *Il.*, VI, 350; *Od.*, I, 218. — Antiphon, V, 15 : εὖ γὰρ ἤδησθ' ὅτι οὐδεὶς ἂν ἦν σοι **ὅς... ** ἐμοῦ **κατεμαρτύρησεν**; V, 74 : εἰ... κατεμαρτύρουν **ἃ** μὴ σαφῶς **ᾔδη**, ἀκοῇ δὲ **ἠπιστάμην**, δεινὰ ἂν ἔφη πάσχειν ὑπ' ἐμοῦ. — Isoc., XIII, 1 : εἰ πάντες ἤθελον οἱ παιδεύειν ἐπιχειροῦντες ἀληθῆ λέγειν καὶ μὴ μείζους ποιεῖσθαι τὰς ὑποσχέσεις **ὧν ἤμελλον** ἐπιτελεῖν, οὐκ ἂν κακῶς ἤκουον.

Remarque. — On met aussi (mais *rarement*) à *l'optatif* les propositions relatives qui dépendent d'une proposition infinitive.

Ex. : Xén., *Cyr.*, I, 6, 19 : τοῦ αὐτὸν λέγειν **ἃ μὴ** σαφῶς **εἰδείη** εἴργεσθαι δεῖ.

---

1. C'est un cas différent de celui qui a été signalé ci-dessus (§ 419, 2° **b** et 3°) et qui ne s'appliquait qu'aux propositions relatives conditionnelles.

§ 3. — Syntaxe des conjonctions de subordination.

A. — Conjonctions issues de l'accusatif du pronom relatif[1].

I. — *Grec* : ὅ, ὅτε, ὅτι.

421. — La conjonction ὅ. — L'accusatif neutre du pronom relatif avait donné en grec une conjonction de subordination ὅ[2], dont il y a encore quelques exemples chez Homère.

1° En effet, ὅ sert chez Homère à introduire une proposition complétive[3], qui conserve les modes des propositions indépendantes et la négation οὐ.

---

1. On lira avec profit l'étude de P. Schmitt, *über den Ursprung des Substantivsatzes mit Relativpartikeln*, Würzburg, Stuber, 1889.

2. Sur l'origine de cette conjonction voyez dans P. Schmitt, *op. cit.*, p. 15 sqq., le résumé des diverses hypothèses présentées par Schœmann, Curtius, Delbrück, Pfudel et Capelle. Au lieu de voir dans ὅ un accusatif de relation, comme le propose Capelle, P. Schmitt est d'avis qu'à l'origine ὅ était un accusatif de qualification (ou, comme il dit, un accusatif de l'objet intérieur, voy. ci-dessus, § 61) : ainsi pour lui, une phrase comme ὁρῶ ὅ νοσεῖς aurait signifié primitivement « je sais de quelle maladie tu es malade », de même οἶδ' ὅ σε ἐπῄνεσε équivaudrait littéralement à « je sais quel éloge il t'a adressé ». Puis, dans ces locutions et dans d'autres du même genre qu'on peut imaginer, le sens de ὅ serait peu à peu devenu de plus en plus abstrait, comme c'est le cas pour τί, οὐδέν, μηδέν, ἄλλο, τοῦτο, τόδε, etc., qui, après avoir été employés comme de véritables accusatifs, de qualification avec des verbes, ont fini par devenir des adverbes de manière pouvant modifier non seulement des verbes, mais aussi des adjectifs et des adverbes. En d'autres termes, puisque οὐδὲν νοσεῖς « tu n'as *aucune maladie* » a fini par signifier « tu n'es *nullement* malade », rien n'empêche de croire que ὁρῶ ὅ νοσεῖς « je vois quel mal tu as », a pu finir par signifier « je vois *que* tu as mal ». On lira dans Schmitt (*ouv. cit.*, p. 19 et suiv.) toute la discussion dont j'ai essayé de résumer ici les conclusions. Mais on ne devra pas négliger de consulter l'article de Capelle, *Beitr. zur hom. Synt.* (Philologus, XXXVI, p. 191 et suiv.).

3. On appelle propositions complétives les propositions subordonnées qui contiennent le *sujet* ou le *complément logique* de la proposition principale : « Je vous apprends *qu'il est parti*, » « je souhaite qu'il *se rétablisse* », « il est certain *qu'il est malade* » sont des propositions complétives, car elles contiennent, les deux premières l'idée qui est le complément logique de la proposition principale (c'est comme s'il y avait : « je vous apprends *son départ*, » « je souhaite *son rétablissement* »), et la dernière, l'idée qui est le sujet logique de la proposition principale (c'est comme s'il y avait : « sa maladie est certaine »).

Les Allemands donnent à ces propositions le nom de propositions *substantives*, parce qu'ils les opposent aux propositions relatives qu'ils appellent propositions *adjectives*, et aux propositions circonstancielles qu'ils appellent propositions *adverbiales*. Enfin, quelques grammairiens ont proposé de les appeler *objectives*, mais cette dénomination ne peut être adoptée, puisqu'elle exclut toutes les propositions qui contiennent le *sujet* logique du verbe principal et ne s'applique qu'à celles qui contiennent l'*objet* ou *complément* logique du verbe principal.

Aux propositions complétives s'opposent les propositions subordonnées qui ne sont pas absolument nécessaires pour compléter ou déterminer le sens du verbe dont elles dépendent, mais qui marquent simplement une circonstance qui accompagne ou explique le fait principal. Si l'on dit, par exemple : « Je désire que vous veniez, afin de dissiper les doutes, » la proposition « que vous veniez » contenant le complément logique de « je désire » (complément sans lequel le verbe n'aurait pas de sens), est une proposition subordonnée complétive ; mais la proposition « afin de dissiper les doutes » marque simplement une circonstance de but et n'est pas un complément indispensable de l'idée du verbe principal ; c'est donc une subordonnée non complétive.

Les propositions subordonnées *complétives* comprennent en grec et en latin des propositions interrogatives indirectes, des propositions commençant par ὅτι, **quod** « ce fait que », et des propositions infinitives ; en latin, des propositions commençant par **ut** ou par **ut ne** **ne**, **ut non**, en grec et en latin des propositions commençant par ὅπως, ὅπως μή, **ne**, en latin des propositions commençant par **quominus** ou par **quin**, enfin des propositions au subjonctif sans conjonction.

Les propositions subordonnées non complétives sont celles qui expriment soit la *cause* ou le *but* ou la *conséquence* de l'action principale (propositions *causales*, *finales*, *consécutives*), soit la *condition* à

Ex. : Hom., *Il.*, VIII, 463 sq. : εὖ νυ καὶ ἡμεῖς | ἴδμεν, ὅ τοι σθένος οὐκ ἀλαπαδνόν. *Od.*, IV, 7, 71 : οὐδέ τι οἶδεν, ὅ οἱ φόνος υἷι τέτυκται. Etc.[1].

2° Homère emploie aussi ὅ dans les propositions causales[2].

Ex. : Hom., *Il.*, IX, 534 : χωσαμένη, ὅ οἱ οὔ τι θαλύσια γουνῷ ἀλωῆς | Οἰνεὺς ῥέξ(ε)... *Od.*, I, 382 (cf. XVIII, 411 ; XX, 269) : Τηλέμαχον θαύμαζον, ὃ θαρσαλέως ἀγόρευε. Etc.[3].

Remarque. — Cette conjonction ὅ ne parait pas se rencontrer ailleurs que dans Homère.

Mais il y a chez Homère un autre emploi de ὅ qui s'est conservé, à ce qu'il semble, dans la langue poétique.

Ex. : Hom., *Od.*, XVIII, 331 sq. (cf. 392 sq.) : ἦ ῥά σε οἶνος ἔχει φρένας ἤ νυ τοι αἰεὶ | τοιοῦτος νόος ἐστίν, ὃ καὶ μεταμώνια βάζεις. — Eur., *Héc.*, 13 : νεώτατος δ' ἦν Πριαμιδῶν · ὃ καί με γῆς | ὑπεξέπεμψεν.

Dans ces exemples et dans d'autres analogues, ὅ équivaut à δι' ὅ (= διότι) et a la valeur d'une conjonction de coordination causale[4].

422. — La conjonction ὅτε. — A la conjonction ὅ se rattache la conjonction **ὅτε**[5], qui est proprement l'accusatif neutre du

---

laquelle cette action est liée (propositions *conditionnelles* ou *hypothétiques*), soit une *opposition* entre cette action et un autre fait qui ne l'empêche cependant pas d'avoir lieu (propositions *concessives*), soit encore les circonstances de *temps* dans lesquelles elle s'accomplit (propositions *temporelles*), enfin les propositions *relatives* et les propositions *comparatives*.

1. D'après Schmitt, *ouv. cit.*, p. 27, sqq., les verbes après lesquels Homère emploie ὅ sont les suivants : οἶδα (9 fois), γιγνώσκω (6 fois), ὁράω (2 fois), λεύσσω (1 fois), νοέω (1 fois), ἀΐω (1 fois), φρονέω (2 fois), μέμνημαι (1 fois), ἄγγελος ἦλθε (1 fois).

2. Schmitt, *ouv. cité*, p. 31, distingue avec raison deux classes de propositions causales :

1° Celles qui complètent le sens du verbe principal et qu'il appelle causales objectives.

Ex. : χαίρω, ὅτι ὑγιαίνεις.

2° Celles qui expriment purement et simplement une circonstance de cause et qu'il appelle causales adverbiales.

Ex. : μεγάλους πόνους φέρειν δύνασαι, ὅτι ὑγιαίνεις.

La grande différence entre les deux classes, c'est que dans la première la proposition causale est nécessaire pour déterminer le sens du verbe principal, tandis qu'elle ne l'est pas dans la seconde. On pourrait donc aussi, en employant une expression usitée à propos des propositions relatives, appeler les premières *causales déterminatives*, et les secondes *causales explicatives*.

3. D'après Schmitt, *ouv. cit.*, p. 32 et suiv., Homère emploie ὅ avec la valeur d'une particule objective après les verbes suivants : χώομαι (1 fois), γηθέω (1 fois), θαυμάζω (1 fois), ὀλοφύρομαι (1 fois), ἀγαπάω « être content » (1 fois), ταρβέω (1 fois).

4. L'explication proposée par Schmitt (*ouv. cité*, p. 26) pour le vers d'Homère : « *chose* que tu montres aussi par tes paroles sans consistance » me parait trop dictée par le besoin d'appuyer la thèse qu'il soutient à cet endroit de son travail : elle ne tient pas un compte suffisant des termes mêmes du texte. Peut-être lui a-t-elle été inspirée par Porson, qui, dans le vers d'Euripide (*Héc.*, 13) prend ὅ pour le sujet de la phrase : « cette circonstance, *c.-à-d.* ma grande jeunesse. » Comme le dit M. Weil, le sujet d'ὑπεξέπεμψεν est évidemment le même que celui de ἐκπέμπει (v. 10), mais on comprend à la rigueur l'erreur de Porson : au contraire, pour expliquer l'emploi de ὅ, Schmitt est obligé de supposer que le pronom est construit, non avec μεταμώνια βάζεις, mais avec ληρεῖς qui en est l'équivalent.

5. Schmitt (*ouv. cité*, p. 47) me parait avoir établi par de bonnes raisons qu'il n'y a pas lieu de distinguer deux conjonctions ὅτε, l'une qu'il faudrait écrire ὅ τ' et qui serait propre à Homère, l'autre qui s'écrirait ὅτε et qui serait commune à toute la grécité. Mais il me parait difficile d'admettre les raisons subtiles à l'aide desquelles il veut déduire du sens temporel tous les sens de la particule ὅτε : du sens temporel on passe bien au sens causal, mais comment expliquer le sens de ὅτε « que » ? Je ne crois pas que pour ὅτε signifiant « que » les choses se soient passées autrement que pour ὅ.

relatif ὅστε[1], comme ὅ est l'accusatif neutre du pronom relatif ὅς.

1° Dans Homère, la particule ὅτε[2] a parfois la valeur de ὅ synonyme de ὅτι, « que »[3].

Ex. : Hom., *Il.*, V, 331 : γιγνώσκων **ὅτ'** ἄναλκις ἔην θεός (cf. XVII, 623 ; *Od.*, VIII, 299). *Il.*, VIII, 251 : ὡς εἶδονθ' **ὅτ'** ἄρ' ἐκ Διὸς ἤλυθεν ὄρνις. *Od.*, XX, 333 : νῦν δ' ἤδη τόδε δῆλον, **ὅτ'** οὐκέτι νόστιμός ἐστιν.

2° Mais, dans l'usage ordinaire de la langue grecque, la particule ὅτε a perdu ce sens particulier et n'est plus restée employée que dans le sens *temporel* et dans le sens *causal*.

423. — Ὅτε conjonction temporelle. — Comme particule temporelle **ὅτε** signifie un jour que, quand, lorsque. A cette particule il faut joindre **ὁπότε**[4], toutes les fois que, lorsque par hasard ou à quelque moment que ce soit.

Ces deux particules servent à introduire des propositions temporelles dont la construction est double, comme celle de toutes ces propositions.

---

1. Le relatif ὅστε ne se rencontre que chez Homère et dans la poésie épique, dans la poésie lyrique et dans les parties lyriques de la tragédie grecque ; il est rare dans les parties dialoguées et ne se rencontre pas dans la prose attique. Mais il a donné, outre l'adverbe ἅτε et la conjonction ὥστε (dor. ωτε), la locution ἐφ' ᾧτε « à la condition que » et les locutions temporelles ἐξ οὗτε « depuis que... », ἐς ὅτε « jusqu'à ce que... ».

2. Pendant longtemps on a cru que cette particule n'était autre que ὅτι, parce que, dans Homère, elle se rencontre presque toujours devant une voyelle et par conséquent sous la forme ὅτ'. Mais Bekker, *Homerische Blætter*, t. I, p. 150, a montré que l' ι de ὅτι ne s'élide jamais et que ὅτ' cachait ὅτε et non pas ὅτι.

3. Il ne faut pas croire que cette construction homérique survive dans les locutions comme μέμνημαι ὅτε, etc. Ces expressions ne signifient pas proprement « je me souviens *que*... », mais « je me rappelle l'époque (l'instant, le moment) *où*... », c'est-à-dire que ὅτε y a véritablement le sens temporel (cf. en latin : **memini...** ***cum*** **hominem portarem**, Cic., *ad Q. fr.*, II, 10, 2).

Ex. : Thuc., II, 21, 1 : **μεμνημένοι** καὶ Πλειστοάνακτα..., **ὅτε** ἐσβαλὼν τῆς Ἀττικῆς ἐς Ἐλευσῖνα.. ἀπεχώρησε πάλιν. — Xen., *Cyr.*, I, 6, 8 : **μέμνημαι** καὶ τοῦτο, **ὅτε**, σοῦ λέγοντος, συνεδόκει καὶ ἐμοὶ ὑπερμέγεθες εἶναι ἔργον τὸ καλῶς ἄρχειν.

D'ailleurs on ne trouve pas seulement ὅτε, mais encore ἡνίκα (et chez les poètes ἦμος), en pareil cas. Ces expressions s'expliquent sans doute par une ellipse dont la phrase suivante peut nous montrer la nature.

Ex. : Lys., XVIII, 26 : ἄξιον δὲ καὶ τούτους τοὺς συνδίκους εὔνους ἡμῖν εἶναι **ἐκείνου τοῦ χρόνου μνησθέντας**, **ὅτε**... ἄνδρας ἀρίστους ἐνομίζετ' εἶναι τοὺς ὑπὲρ ὑμῶν ἀποθνῄσκοντας.

Mais il est bien vrai que, déjà à l'époque homérique, μέμνημαι ὅτε... avait fini par signifier : « je me souviens *que*... », et c'est l'analogie de μέμνημαι ὅτε..., qui explique qu'on ait dit οἶδα ὅτε, ἀκούω ὅτε, etc.

Ex : Eur., *Héc.*, 110 : **οἶσθ', ὅτε** χρυσέοις ἐφάνη σὺν ὅπλοις. — Plat., *Lois*, 782 c : τοὐναντίον **ἀκούομεν** ἐν ἄλλοις **ὅτε** οὐδὲ βοὸς ἐτολμῶμεν γεύεσθαι. Etc.

Voy. Kühner, *ausf. Gr. der gr. Spr.*, § 551, 7 (p. 886).

4. La particule ὁπότε (homérique ὁππότε, p. *ὀδ-πότε) est l'accusatif neutre du pronom relatif ὅς suivi de ποτε, adverbe indéfini enclitique. C'est à la fois une particule interrogative indirecte et une conjonction de temps. Les deux significations sont réunies dans une construction homérique bien connue. En effet, après les temps passés des verbes signifiant « attendre » ou « s'attendre à », Homère emploie quelquefois ὁπότε avec l'optatif au sens de « jusqu'à ce que... ».

Ex. : Hom., *Il.*, VII, 414 sq. : (οἱ δ' ἕατ'...) ποτιδέγμενοι **ὁππότ'** ἄρ' (« attendant *quand*..., attendant le moment où, etc. ») ἔλθοι | Ἰδαῖος (cf. IV, 334 ; IX, 191 ; XVIII, 524).

1° *La proposition temporelle exprime un fait qui ne s'est produit qu'une fois.*

a) Si la proposition temporelle exprime un *fait* qui ne s'est produit qu'*une fois* dans le *passé* ou dans le *présent*[1], on emploie l'*indicatif*, et la négation est οὐ[2].

Ex. : Hom., *Il.*, I, 493 : ἀλλ' **ὅτε** δή ῥ' ἐκ τοῖο δυωδεκάτη **γένετ'** ἠώς, | καὶ τότε δὴ πρὸς Ὄλυμπον ἴσαν θεοὶ αἰὲν ἐόντες. — Plat., *Protag.*, 322 b : ἦν ποτε χρόνος **ὅτε** θεοὶ μὲν **ἦσαν**, θνητὰ δὲ γένη **οὐκ ἦν**. — Xén., *Cyr.*, I, 3, 10 : καὶ γὰρ **ὅτε εἱστίασας** σὺ τοὺς φίλους ἐν τοῖς γενεθλίοις, σαφῶς κατέμαθον φάρμακα ὑμῖν αὐτὸν ἐγχέαντα. VI, 4, 13 : τὰ μὲν ἱερὰ οἱ θεοὶ ἡμῖν φαίνουσιν οἷάπερ **ὅτε** τὴν πρόσθεν νίκην **ἔδοσαν**. *Anab.*, I, 8, 8 : **ὅτε...** ἐγγύτερον **ἐγίγνοντο** (quand l'ennemi fut plus près) τάχα δὴ καὶ χαλκός τις ἤστραπτε καὶ αἱ τάξεις καταφανεῖς ἐγίγνοντο. *Anab.*, III, 2, 2 : χαλεπὰ... τὰ παρόντα, **ὁπότε**[3] ἀνδρῶν στρατηγῶν τοιούτων στερόμεθα. Etc.

Remarque. — Avec ὅτε, comme avec les autres conjonctions temporelles, les temps du passé de l'indicatif sont employés, conformément aux règles qui ont été données ci-dessus, §§ 230-238, §§ 241-252 et §§ 256-261.

b) Si la proposition temporelle exprime que l'action est *future* ou *attendue*, on se sert du subjonctif avec ἄν[4].

La négation est μή.

Le subjonctif présent répond au futur simple et le subjonctif aoriste au futur antérieur du latin.

Quant à la particule ἄν, non seulement elle se place immédiatement après la conjonction[5], mais ici elle fait corps avec elle (ὅταν, ὁπόταν)[6].

Ex. : Soph., *Antig.*, 91 : οὐκοῦν, **ὅταν** δὴ **μὴ** σθένω, πεπαύσομαι. — Xén., *Cyr.*, I, 3, 15 : **ὅταν** μὲν ἐν Πέρσαις **ὦ**, **ὅταν** δ' εἰς Μήδους **ἔλθω**. — Dém., XXVIII, 21 : τίνα οἴεσθε αὐτὴν ψυχὴν ἕξειν, **ὅταν** ἐμὲ **ἴδῃ** τῶν πατρῴων ἀπεστερημένον;

Xén., *Cyr.*, I, 3, 14 : **ὁπόταν** (quand) **βούλῃ** εἰσιέναι ὡς ἐμέ, ἐπὶ σοὶ ἔσται, καὶ **ὁπόταν** (à quelque moment de l'avenir que) **ἀπίῃς**, ἔχων ἄπει οὓς ἂν αὐτὸς ἐθέλῃς.

---

1. Voy. Riemann-Cucuel, *Règles fondamentales de la Syntaxe grecque*, § 120 a.
2. Quand on rencontre μή avec ὅτε ou avec ὁπότε suivi de l'indicatif, c'est que les deux particules sont synonymes de εἰ.
3. Remarquez que dans cet exemple la conjonction ὁπότε exprime à la fois le temps et la cause.
4. Le futur est rare et ne se rencontre, en tout cas, que s'il s'agit d'exprimer une action future *déterminée*.

Ex. : Dem., XIX, 262 : **τηνικαῦτα, ὅτε** οὐδ' ὅ τι χρὴ ποιεῖν **ἕξετε**.

Il semble qu'en employant presque toujours le subjonctif avec ἄν pour marquer le futur dans ces sortes de propositions, les Grecs aient voulu exprimer l'incertitude où l'on est relativement à l'avenir.

5. Nous avons vu ci-dessus (§ 417, 2°, **a**, p. 440) que c'est la même chose avec le relatif.
6. Dans Homère on trouve ὅτε κε, ὅτ' ἄν, etc.

2° *La proposition temporelle exprime une idée de répétition.*

a) Quand la proposition temporelle exprime une idée de *répétition* dans le *présent* ou dans l'*avenir*, on emploie le subjonctif avec ἄν[1].

Ex. : Soph., *Ant.*, 580 : φεύγουσι γάρ τοι χοἱ θρασεῖς, **ὅταν** πέλας ἤδη τὸν Ἅιδην **εἰσορῶσι** τοῦ βίου. — Xén., *Cyr.*, I, 3, 5 : ὅτι σε, φάναι, ὁρῶ, **ὅταν** μὲν τοῦ ἄρτου **ἅψῃ**, εἰς οὐδὲν τὴν χεῖρα ἀποψώμενον, **ὅταν** δὲ τούτων τινὸς **θίγῃς**, εὐθὺς ἀποκαθαίρει τὴν χεῖρα εἰς τὰ χειρόμακτρα. — Dém., II, 9 : **ὅταν** μὲν ὑπ' εὐνοίας τὰ πράγματα **συστῇ** καὶ πᾶσι ταὐτὰ **συμφέρῃ** τοῖς μετέχουσι τοῦ πολέμου, καὶ συμπονεῖν καὶ φέρειν τὰς συμφορὰς καὶ μένειν ἐθέλουσιν ἄνθρωποι...[2].

Remarque. — Le subjonctif avec ἄν se rencontre même dans les propositions temporelles dépendant d'une proposition dont le verbe est à l'*aoriste d'expérience* (§ 260), car logiquement cet aoriste équivaut à un présent.

Ex. : Dém., II, 9 : **ὅταν** δ' ἐκ πλεονεξίας καὶ πονηρίας τις ὥσπερ οὗτος **ἰσχύσῃ**, ἡ πρώτη πρόφασις ἅπαντα ἀνεχαίτισε καὶ διέλυσεν.

b) Quand la proposition temporelle exprime une idée de répétition dans le passé, on emploie l'optatif[3] (sans ἄν[4]). La négation est μή.

Ex. : Hom., *Il.*, XX, 226 sq. : αἱ δ' **ὅτε** μὲν **σκιρτῷεν** ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν, | ἄκρον ἐπ' ἀνθερίκων καρπὸν θέον... cf. 228 : *Od.*, XX, 138). — Thuc., I, 99, 3 : καὶ τοῖς μὲν Ἀθηναίοις ηὔξετο τὸ ναυτικὸν ἀπὸ τῆς δαπάνης ἣν ἐκεῖνοι ξυμφέροιεν, αὐτοὶ δέ, **ὁπότε ἀποσταῖεν**, ἀπαράσκευοι καὶ ἄπειροι ἐς τὸν πόλεμον

---

1. Pour exprimer cette idée, Homère emploie très souvent le subjonctif (sans κε ou ἄν), conformément à ce qui a été dit ci-dessus (§ 308).

Ex. : Hom., *Il.*, I, 163 : οὐ μὴν σοί ποτε ἶσον ἔχω γέρας, **ὁππότ'** Ἀχαιοὶ | Τρώων **ἐκπέρσωσ'** εὐναιόμενον πτολίεθρον. Etc.

De même, dans les comparaisons, il se sert presque exclusivement de ὡς ὅτε (var. ὡς ὁπότε), au lieu de ὡς ὅτ' ἄν.

Ex. : *Il.*, II, 147 : **ὡς** δ' **ὅτε κινήσῃ** Ζέφυρος βαθὺ λήιον ἐλθών, | λάβρος ἐπαιγίζων, ἐπί τ' ἠμύει ἀσταχύεσσιν, | ὣς τῶν πᾶσ' ἀγορὴ κινήθη... Cf. *Il.*, V, 597 ; VI, 506 ; VIII, 338 ; *Od.*, V, 328 ; IX, 391 ; XIX, 518. Pour ὡς ὁπότε, cf. *Od.*, IV, 335 ; XVII, 126.

2. Il est extrêmement rare que le présent de l'indicatif remplace le subjonctif avec ἄν dans les propositions de ce genre. Cf. toutefois

Lys., XXII, 22 : περὶ τῶν ἄλλων τῶν ἀδικούντων, **ὅτε** δικάζονται, δεῖ παρὰ τῶν κατηγόρων πυθέσθαι.

3. En pareil cas l'emploi de l'indicatif est exceptionnel. Cf. toutefois

Xén., *An.*, IV, 7, 16 : εἶχον δὲ καὶ κνημῖδας καὶ κράνη καὶ παρὰ τὴν ζώνην μαχαίριον ὅσον ξυήλην Λακωνικήν, ᾧ ἔσφαττον ὧν κρατεῖν δύναιντο, καὶ ἀποτεμόντες ἂν τὰς κεφαλὰς ἔχοντες ἐπορεύοντο (§ 302, 2°, p. 308), καὶ ᾖδον καὶ ἐχόρευον **ὁπότε** οἱ πολέμιοι αὐτοὺς ὄψεσθαι **ἔμελλον**.

Mais *Anab.*, II, 6, 27, Vollbrecht lit ὁπότε ἀφίσταιτο.

4. C'est seulement dans Homère qu'on trouve ὅτε κε avec l'optatif dans une proposition temporelle marquant répétition dans le passé.

Ex. : Hom., *Il.*, IX, 525 : (ἐπευθόμεθα) **ὅτε κέν** τιν' ἐπιζάφελος χόλος **ἵκοι**.

καθίσταντο. — Xén., *Cyr.*, VII, 1, 10 : **ὁπότε προσβλέψειέ** τινας τῶν ἐν ταῖς τάξεσι, εἶπεν ἄν (cf. § 302, 2°), ὦ ἄνδρες, κτλ. Etc.

c) Dans le *discours indirect*, lorsque la proposition temporelle se rattache à une proposition principale dont le verbe est à un temps historique, elle se met régulièrement et nécessairement[1] à l'optatif, pour remplacer le subjonctif avec ἄν.

Ex. : Xén., *Cyr.*, I, 3, 17 : ἔπαισεν(με) ὁ διδάσκαλος **λέξας** ὅτι, **ὁπότε** μὲν τοῦ ἁρμόττοντος **εἴη** κριτής τις, οὕτω δέοι ποιεῖν, **ὁπότε** δὲ κρῖναι **δέοι** ποτέρου ὁ χιτὼν εἴη, τοῦτ' **ἔφη** σκεπτέον εἶναι τίς κτῆσις δικαία ἐστι... (style direct : **ὁπόταν** μὲν τοῦ ἁρμόττοντος **ᾖ** κριτής τις, οὕτω δεῖ ποιεῖν, **ὁπόταν** δὲ κρῖναι **δέῃ...**).

424. — Attraction modale. — Enfin, lorsque une proposition temporelle se rattache soit à une proposition conditionnelle à l'optatif ou à une proposition principale au potentiel, soit à une proposition conditionnelle exprimant une supposition contraire à la réalité ou à une proposition principale au mode irréel, cette proposition temporelle se met ordinairement dans le premier cas à l'optatif (sans ἄν) et dans le second, à un temps passé de l'indicatif[2].

Ex. : Xén., *Mém.*, II, 3, 12 : εἰ δὲ βούλοιο τῶν φίλων τινὰ προτρέψασθαι **ὁπότε ἀποδημοίης** ἐπιμελεῖσθαι τῶν σῶν, τί ἂν ποιοίης ; II, 1, 18 : πεινῶν φάγοι ἂν **ὁπότε βούλοιτο**. *Cyr.*, I, 3, 11 : στὰς ἂν ὥσπερ οὗτος ἐπὶ τῇ εἰσόδῳ, ἔπειτα **ὁπότε βούλοιτο** παριέναι ἐπ' ἄριστον (quand il *voudrait* entrer pour déjeuner), λέγοιμ' ἂν ὅτι οὔπω δυνατὸν τῷ ἀρίστῳ ἐντυχεῖν... εἶθ' **ὁπότε ἥκοι** ἐπὶ τὸ δεῖπνον (quand il *se présenterait* pour dîner), λέγοιμ' ἂν ὅτι λοῦται. I, 6, 3 : εἰκότως ἂν καὶ παρὰ θεῶν πρακτικώτερος εἴη, ὅστις μὴ **ὁπότε** ἐν ἀπόροις **εἴη** τότε κολακεύοι, ἀλλ' **ὅτε** τὰ ἄριστα **πράττοι** τότε μάλιστα τῶν θεῶν μεμνῷτο.

Plat., *Rép.*, 428 a : ὥσπερ τοίνυν ἄλλων τινῶν τεττάρων, εἰ ἕν τι ἐζητοῦμεν αὐτῶν ἐν ὁτῳοῦν, **ὁπότε** πρῶτον ἐκεῖνο **ἔγνωμεν**, ἱκανῶς ἂν εἶχεν ἡμῖν, εἰ δὲ τὰ τρία πρότερον ἐγνωρίσαμεν, αὐτῷ ἂν τούτῳ ἐγνώριστο τὸ ζητούμενον[3].

---

1. En effet, quand le verbe principal est à un temps historique, l'emploi de l'optatif au lieu du subjonctif avec ἄν, facultatif dans d'autres propositions, paraît *à peu près obligatoire* dans les propositions *temporelles*.

2. Cette règle de l'*attraction modale* s'applique à la plupart des propositions subordonnées *non complétives* (cf. ci-dessus, § 420).

3. Il faut mettre à part l'exemple suivant dans lequel ἔδει s'explique indépendamment de la règle ci-dessus, par l'application de la règle § 292, 2° (pp. 299 sqq.)

Platon, *Protag.*, 356 e : τί δ', εἰ ἐν τῇ τοῦ περιττοῦ καὶ ἀρτίου αἱρέσει ἡμῖν ἦν ἡ σωτηρία

425. — Ὅτε conjonction causale. — Comme particule causale ὅτε et ὁπότε signifient du moment que, puisque, comme[1] et se construisent avec l'indicatif.

La négation est οὐ[2].

Ex. : Hom., *Il.*, XVI, 433 sq. : ὤ μοι ἐγών, **ὅτε** μοι Σαρπηδόνα φίλτατον ἀνδρῶν | μοῖρ' (s.-ent. **ἐστίν**) ὑπὸ Πατρόκλοιο Μενοιτιάδαο δαμῆναι. — Soph., *Aj.*, 1093 sqq. : οὐκ ἄν ποτ', ἄνδρες, ἄνδρα θαυμάσαιμ' ἔτι, | ... **ὅθ'** οἱ δοκοῦντες εὐγενεῖς πεφυκέναι | τοιαῦθ' **ἁμαρτάνουσιν** ἐν λόγοις ἔπη. — Thuc., I, 8, 2 : οἱ γὰρ ἐκ τῶν νήσων κακοῦργοι ἀνέστησαν ὑπ' αὐτοῦ, **ὅτε περ** (lat. quandoquidem) καὶ τὰς πολλὰς αὐτῶν **κατῴκιζε**. Dém., I, 1 : **ὅτε** τοίνυν ταῦθ' οὕτως **ἔχει**, προσήκει, προθύμως ἐθέλειν ἀκούειν. Etc.

Hér., II, 125 : **ὀκότε** χρόνον μὲν **οἰκοδόμεον** τὰ ἔργα τὸν εἰρημένον... — Xén., *Anab.*, III, 2, 2 : χαλεπὰ τὰ παρόντα, **ὁπότε** ἀνδρῶν στρατηγῶν τοιούτων στερόμεθα. — Dém., XXXIII, 30 : **ὁπότε** αἱ μὲν ἐξ ἀρχῆς συνθῆκαι **ἠφανίσθησαν** ἕτεραι δὲ μὴ[3] **ἐγράφησαν**, πῶς ὀρθῶς ἂν ἐμοὶ δικάζοιτο, καθ' οὗ μὴ ἔχει παρασχέσθαι συνθήκας ; etc.

Remarque. — Quelquefois ὅτε est accompagné de δή qui en renforce le sens.

Ex. : Hom., *Il.*, XX, 29. — Plat., *Prot.*, 356 e : **ὅτε δὴ** τοῦτο οὕτως ἔχει, τόδε μοι ἀποκρίνασθε, φήσω.

Enfin ὁπότε γε signifie attendu que (cf. Xén., *Cyr.*, II, 2, 13).

426. — Emploi de ὅτι dans une proposition complétive. — La particule **ὅτι**[4] signifiant ce fait que peut introduire une proposition complétive à l'indicatif qui est logiquement le sujet ou le complément du verbe principal.

τοῦ βίου, **ὁπότε** τὸ πλέον ὀρθῶς **ἔδει** ἑλέσθαι καὶ ὁπότε τὸ ἔλαττον, ἢ αὐτὸ πρὸς ἑαυτὸ ἢ τὸ ἕτερον πρὸς ἕτερον, εἴτ' ἐγγὺς εἴτε πόρρω εἴη, τί ἂν ἔσῳζεν ἡμῖν τὸν βίον ;

1. La traduction suffit à elle seule à montrer comment du sens temporel est dérivé le sens causal.

2. On trouve μή, quand les conjonctions ὅτε et ὁπότε se rapprochent plutôt du sens de « si ».

Ex. : Plat., *Phédon*, 85 e : **ὅτε** γε **μηδ'** ὑμᾶς δύναμαι πείθειν. *Rep.*, 354 c : **ὁπότε** τὸ δίκαιον **μὴ** οἶδα, ὅ ἐστι, σχολῇ εἴσομαι, εἴτε ἀρετή τις οὖσα τυγχάνει εἴτε καὶ οὔ.

3. Pour l'explication de μή, voy. ci-dessus, nº 2.

4. C'est proprement l'accusatif neutre du relatif ὅστις, comme ὅ est l'accusatif neutre de ὅς et ὅτε l'accusatif neutre de ὅστε. Dans Homère on trouve la forme ὅττι (p. *ὁδ-τι), qui a exactement la même valeur que ὅτι. L'histoire des diverses significations de ὅτι est la même que pour ὅ (cf. ci-dessus, p. 443, n. 2).

C'est encore le neutre du relatif que l'on trouve dans ὅτι uni à un superlatif pour former une locution signifiant « le plus possible ».

Ex. : Plat., *Lois*, 718 e : οὐκ ἀφθονία τῶν προθυμουμένων ὡς ἀρίστων (= οὕτω ἀρίστων **ὡς** ἂν ἄριστοι δύναιντ' εἶναι) **ὅτι μάλιστα** (= *quicquid* **maxime sit perfectum**) καὶ ὡς τάχιστα γίγνεσθαι ;

Dans la grécité postérieure on a même réuni ὡς ὅτι pour signifier « le plus possible ».

Dans la locution ὅτι μή nous trouvons encore le neutre de ὅστις.

Ex. : Plat., *Crit.*, 52 : Σωκράτης οὔτ' ἐπὶ θεωρίαν πώποτε ἐκ τῆς πόλεως ἐξῆλθεν **ὅτι μὴ** ἅπαξ εἰς Ἰσθμόν (*litt.* « il ne fit aucun voyage *qui ne fût pas* le voyage unique qu'il fit... »)

Ex. : Hom., *Il.*, XV, 227 : πολὺ κέρδιον... ἔπλετο **ὅττι... ὑπόειξεν**, ce qui a été le plus utile, c'est *ce fait qu*'il a cédé la place. — Platon, *Ménex.*, 241 b : τοῦτο ἄξιον ἐπαινεῖν, **ὅτι** τὸν φόβον **διέλυσαν** τῶν Ἑλλήνων, ce qu'il faut rapporter à leur louange, c'est *ce fait qu*'ils ont dissipé les craintes des Grecs. — Xén., *Hell.*, VII, 4, 37 : ἀπορῆσαι δὴ μάλιστα ἐποίησε τόν τε Θηβαῖον καὶ τοὺς μετ' αὐτοῦ ταῦτα πράττοντας **ὅτι** Μαντινέας... ὀλίγους τινὰς πάνυ **εἶχον**, ce qui donna le plus d'embarras au Thébain et à ceux qui l'aidaient, ce fut *cette circonstance que* ils n'avaient que très peu de Mantinéens entre leurs mains. Etc.

Signalons particulièrement les expressions δῆλον ou δῆλόν ἐστιν ὅτι, αἴτιόν ἐστιν ὅτι, etc., dans lesquelles la proposition introduite par ὅτι est logiquement le sujet de δῆλόν ἐστιν.

Ex. : Xén., *Mém.*, I, 1, 5 : **δῆλον** οὖν (sc. ἐστίν), **ὅτι** οὐκ **ἂν προέλεγεν**, εἰ μὴ ἐπίστευεν ἀληθεύσειν. — Dém., XXVII, 55 : εἰ μὲν ὁ πατὴρ ἠπίστει τούτοις, **δῆλον ὅτι** οὔτ' ἂν τἆλλα ἐπέτρεπεν, οὔτ' ἂν ταῦθ' οὕτω καταλιπὼν αὐτοῖς ἔφραζεν. Etc.

Platon, *Phédon*, 110 e : τὸ δ' **αἴτιον** τούτου **εἶναι, ὅτι** ἐκεῖνοι οἱ λίθοι καθαροί εἰσι. Etc.

Remarque. — Quelquefois la proposition avec **ὅτι**, au lieu d'être le *sujet* ou le *complément direct* logique de la proposition principale, se rattache à celle-ci d'une façon plus libre ; **ὅτι** signifie alors *pour ce qui est* de ce fait que ou *pour expliquer* ce fait que.

Ex. : Plat., *Protag.*, 330 e : εἴποιμ' ἂν ἔγωγε ὅτι τὰ μὲν ἄλλα ὀρθῶς ἤκουσας, **ὅτι** δὲ καὶ ἐμὲ οἴει εἰπεῖν τοῦτο, παρήκουσας (mais *pour ce qui est* de ce fait que tu crois ce discours de moi, tu l'es mépris). *Eutyphr.*, 2 a : τί νεώτερον, ὦ Σώκρατες, γέγονεν, **ὅτι** (*pour expliquer ce fait que*) σὺ τὰς ἐν Λυκείῳ καταλιπὼν διατριβὰς ἐνθάδε νῦν διατρίβεις περὶ τὴν τοῦ βασιλέως στοάν : Cf. Soph., *Antig.*, 159-161 : χωρεῖ, τίνα δὴ μῆτιν ἐλίσσων, | **ὅτι**[1] σύγκλητον τήνδε προὔθετο λέσχην... (quel projet roule-t-il donc dans son esprit, *qu*'il a convoqué cette assemblée?). — Dém., XVIII, 37 : **ὅτι** δὲ (*comme preuve à l'appui du fait* que) οὕτω ταῦτα ἔχει, λέγε μοι τὸ τοῦ Καλλισθένους ψήφισμα[2]. Etc.

427. — La particule **ὅτι** signifiant que sert le plus souvent à intro-

1. Voyez chez Schmitt, *ouv. cité*, p. 35 et suiv., d'intéressants exemples de cet emploi de ὅτι (ou de ὁ) chez Homère. Schmitt (p. 37) semble dire que cette construction est exclusivement poétique. En fait, on ne cite chez les Attiques que l'exemple de Sophocle rapporté ci-dessus et dont il faut rapprocher un emploi analogue de ὡς chez Aristophane (*Guêpes*, 266-7). On ne peut donc pas décider la question de savoir si la phrase française : « qu'avez-vous donc *que* vous ne mangez pas? » aurait été exprimée en prose attique exclusivement par τί παθὼν οὐκ ἐσθίεις ; ou aurait pu l'être aussi par τί ἔπαθες, ὅτι οὐκ ἐσθίεις ;

2. C'est par analogie avec cet emploi de ὅτι qu'on a pu, dans le même sens ou dans un sens analogue, se servir de la particule ὡς, qui sert, comme ὅτι, à introduire des propositions complétives (cf. ci-après, § 481).

Ex. : Xen., *Hell.*, II, 3, 34 : **ὡς** δ' εἰκότα ποιοῦμεν (« comme preuve de ce fait que nous agissons raisonnablement), καὶ τάδ' ἐννοήσατε.

Les deux particules sont d'ailleurs employées l'une à côté de l'autre avec le même sens.

Ex. : Dem., LVII, 14 : καὶ ταῦθ' **ὡς** ἀληθῆ λέγω, καὶ **ὅτι** οὔτε ἐδόθη ἡ ψῆφος ἐν ἅπασι πλείους τ' ἐγένοντο τῶν ψηφισαμένων, μάρτυρας ὑμῖν παρέξομαι.

duire une proposition subordonnée complétive : on la rencontre ordinairement après les verbes signifiant dire[1] (concurremment avec une proposition infinitive) et assez souvent avec les verbes signifiant savoir, apprendre, montrer[2] (concurremment avec le participe).

La proposition ainsi introduite est logiquement le *complément direct* de la proposition principale.

428. — Emploi des modes. — 1° Elle conserve régulièrement (sauf dans le cas prévu ci-dessous, 2°) les modes des propositions indépendantes (l'*indicatif*, le *potentiel* ou l'*irréel*).

La négation est οὐ[3].

Ex. : Soph., *Ant.*, 61 : ἀλλ' ἐννοεῖν χρὴ τοῦτο μέν, γυναῖχ' **ὅτι ἔφυμεν.** — Eschine, II, 145 : εὖ δ' ἴστε, **ὅτι** πλεῖστον **διαφέρει** φήμη καὶ συκοφαντία.

Xén., *An.*, VI, 1, 29 : ἐννοεῖτε, **ὅτι** ἧττον **ἂν** στάσις **εἴη** ἑνὸς ἄρχοντος ἢ πολλῶν. — Platon, *Apol.*, 32 a : ἀκούσατε δή μου τὰ ἐμοὶ ξυμβεβηκότα, ἵνα εἰδῆτε, **ὅτι** οὐδ' **ἂν** ἑνὶ **ὑπεικάθοιμι** παρὰ τὸ δίκαιον δείσας θάνατον, κτλ.

Plat., *Phèdre*, 233 d : ἐνθυμεῖσθαι χρὴ **ὅτι** οὔτ' **ἂν** τοὺς υἱεῖς περὶ πολλοῦ **ἐποιούμεθα**, κτλ. Etc.[4].

Remarque. — L'ellipse d'un verbe signifiant dire est l'origine des locutions οὐχ ὅτι, μὴ ὅτι dont il a été question ci-dessus, p. 385, n. 1.

2° Toutefois, quand la proposition complétive est à un temps historique, on peut ou bien[a)] conserver l'indicatif ou bien[b)] employer l'optatif du style indirect.

a) Ex. : Thuc., I, 90, 3 : **ἀποκρινάμενοι ὅτι πέμψουσιν** ὡς αὐτοὺς πρέσβεις... εὐθὺς ἀπήλλαξαν. I, 91, 4 : Θεμιστοκλῆς φανερῶς **εἶπεν ὅτι** ἡ μὲν πόλις **τετείχισται...** — Dém., XXX, 23 : **ᾔδεσαν ὅτι** τοὺς ἀπενεγκόντας οἰκέτας **ἐξαιτήσομεν**. Etc.

---

1. A l'exception de φημί, qui se construit *régulièrement* avec l'infinitif, mais non exclusivement, car on trouve ὅτι dans Platon, *Gorg.*, 487 d ; il est vrai que cette construction est exceptionnelle.

2. La particule ὅτι ne paraît pas se rencontrer après les verbes signifiant « espérer, promettre », et elle est à peu près inusitée après les verbes signifiant « croire ». On cite :

Platon, *Phédon*, 87 c : ὑπολαμβάνειν **ὅτι**... et Polybe, 28, 9, 4 : δοκεῖ **ὅτι**... (cf. Kühner, *ausf. Gr. der gr. Spr.*, p, 875, Anm. 1, et Krüger, *Gr. Sprachlehre*, § 65, 1, 4).

Mais ces constructions sont incorrectes. Quant à λογίζομαι **ὅτι**... (cf. Plat., *Apol.*, 21 d ; Xen., *Hell.*, VI, 4, 6), ce verbe dérivé de λόγος peut se traduire littéralement : « je me *dis* en moi-même que... ».

3. L'emploi de μή est incorrect. On n'en cite que quelques exemples isolés à la bonne époque.

Ex. : Theogn., v. 659 : οὐδ' ὀμόσαι χρὴ τοῦθ' **ὅτι μήποτε** πρῆγμα τόδ' ἔσται. — Antiph., V, 21 : ταῦτα σκοπεῖτε, **ὅτι μὴ** προνοίᾳ μᾶλλον ἐγίγνετο ἢ τύχῃ.

Mais cette incorrection, due probablement à l'analogie, devient la règle dans la grécité postérieure, particulièrement dans Lucien.

Pour la locution ὅτι μή « si ce n'est que, sinon, excepté », voy. ci-après.

4. On trouve naturellement aussi les imparfaits ἔδει, χρῆν, ἦν, etc., employés comme il a été dit ci-dessus (§ 292, 2°).

Ex. : Xen., *Mém.*, I, II, 87 : ἴσως οὖν εἴποι τις ἂν πρὸς ταῦτα, **ὅτι χρῆν** τὸν Σωκράτην μὴ πρότερον τὰ πολιτικὰ διδάσκειν τοὺς συνόντας ἢ σωφρονεῖν.

b) Ex. : Thuc., I, 90, 4 : καὶ ὁ μὲν ταῦτα διδάξας καὶ **ὑπειπὼν** τἆλλα **ὅτι** αὐτὸς τἀκεῖ **πράξοι** ᾤχετο. II, 2, 3 : **προϊδόντες** γὰρ οἱ Θηβαῖοι **ὅτι** ἔσοιτο ὁ πόλεμος, ἐβούλοντο τὴν Πλάταιαν... προκαταλαβεῖν. II, 13, 1 : Περικλῆς... **προηγόρευε** τοῖς Ἀθηναίοις... **ὅτι** Ἀρχίδαμος μὲν οἱ ξένος **εἴη**, οὐ μέντοι ἐπὶ κακῷ γε τῆς πόλεως **γένοιτο**, τοὺς δ' ἀγροὺς τοὺς ἑαυτοῦ, καὶ οἰκίας, ἢν ἄρα μὴ δῃώσωσιν οἱ πολέμιοι ὥσπερ καὶ τὰ τῶν ἄλλων, ἀφίησιν αὐτὰ δημόσια εἶναι, καὶ μηδεμίαν οἱ ὑποψίαν κατὰ ταῦτα γίγνεσθαι[1]. — Plat., *Apol.*, 21 c : **ἐπειρώμην** αὐτῷ **δεικνύναι**, **ὅτι** οἴοιτο μὲν εἶναι σοφός, **εἴη** δ' οὔ. — Xén., *Cyr.*, II, 4, 7 : **ἔλεξαν ὅτι πέμψειε** σφᾶς ὁ Ἰνδῶν βασιλεύς, κελεύων ἐρωτᾶν ἐξ ὅτου πόλεμος εἴη. VII, 2, 19 : ὁ δὲ **εἶπεν ὅτι ἔσοιντο...** *Anab.*, I, 4, 18 : **ἔλεγον ὅτι** οὐ πώποθ' οὗτος ὁ ποταμὸς διαβατὸς **γένοιτο** πεζῇ, εἰ μὴ τότε. II, 2, 21 : **ἔγνωσαν ὅτι** κενὸς ὁ φόβος **εἴη**. *Hell.*, VII, 1, 35 : **ἔλεγε** δὲ ὁ Πελοπίδας ὅτι Ἀργεῖοι καὶ Ἀρκάδες μάχῃ **ἡττημένοι εἶεν** ὑπὸ Λακεδαιμονίων[2].

Remarques. — I. Une proposition au style indirect avec ὅτι et l'optatif est quelquefois suivie d'une autre proposition à l'optatif précédée de γὰρ ou de οὖν qui continue l'exposé comme si elle dépendait elle-même de la conjonction ὅτι.

Ex. : Thuc., II, 72, 2 : οἱ δὲ Πλαταιῶν πρέσβεις... ἀπεκρίναντο αὐτῷ **ὅτι** ἀδύνατα σφίσιν **εἴη** ποιεῖν ἃ προκαλεῖται ἄνευ Ἀθηναίων· παῖδες **γὰρ** σφῶν καὶ γυναῖκες παρ' ἐκείνοις **εἶεν**[1]. — Dém., L, 50 : ἀποκρίνεται Ποσείδιππος ὁ κυβερνήτης, **ὅτι** τριήραρχός τε ἐγὼ τῆς νεὼς **εἴην** καὶ τὸν μισθὸν παρ' ἐμοῦ λαμβάνοι· **πλεύσοιτο οὖν**, οἷ ἐγὼ κελεύω, εἰς Θάσον.

1. Cet exemple, entre beaucoup d'autres qu'on pourrait citer, montre le mélange des deux constructions possibles en pareil cas, le choix de l'une et de l'autre est toujours dicté par une raison de sens : ainsi l'indicatif ἀφίησιν présente la résolution de Périclès comme certaine et bien arrêtée.

2. L'emploi de l'optatif du style indirect, qui donne tant de souplesse, de variété et d'agrément à la langue de la bonne époque, était fort peu développé au temps d'Homère, sauf pourtant dans l'interrogation indirecte. Mais pour le cas qui nous occupe ici, le premier exemple d'optatif dans une proposition complétive dépendant d'un temps historique se rencontre dans l'*Hymne à Aphrodite* (v. 214 : εἶπεν ὡς εἴη...).

Par contre, Homère semble appliquer la règle dont il sera question au § 430, 2° : chez lui un présent ou un parfait de l'indicatif du style direct est, au style indirect, remplacé par un imparfait ou un plus-que-parfait après un verbe signifiant « savoir » employé à un temps historique. C'est ainsi qu'au lieu de dire ἐγίγνωσκον ὅτι κακὰ **μήδοιτο** (ou **μήδεται**), il dit :

Od., III, 166 : γίγνωσκον ὃ (= ὅτι) κακὰ **μήδετο** (cf. *Il.*, V, 433 ; XIII, 674 ; XXII, 438 ; *Od.*, XXIV, 182).

C'est le même usage que l'on retrouve dans cette phrase de Xénophon :

An., III, 1, 2 : ἐν πολλῇ ἀπορίᾳ **ἦσαν** οἱ Ἕλληνες, **ἐννοούμενοι** μὲν **ὅτι** ἐπὶ ταῖς βασιλέως θύραις **ἦσαν** κύκλῳ δὲ αὐτοῖς πόλεις πολέμιαι **ἦσαν**, ἀγορὰν δὲ οὐδεὶς ἔτι παρέξειν **ἔμελλεν**, **ἀπεῖχον** δὲ τῆς Ἑλλάδος οὐ μεῖον ἢ μύρια στάδια, προὐδεδώκεσαν δὲ αὐτοὺς καὶ οἱ βάρβαροι, μόνοι δὲ **καταλελειμμένοι ἦσαν** οὐδὲ ἱππέα οὐδένα σύμμαχον ἔχοντες.

Je ne crois pas, en effet, qu'il faille prendre ἐννοούμενοι pour l'équivalent d'un verbe signifiant « dire », sous prétexte que « réfléchir » équivaut à « se dire » et qu'en ce cas, en style direct, il y aurait : ἐπὶ μὲν ταῖς βασιλέως θύραις **ἐσμέν**, κύκλῳ δὲ ἡμῖν πόλεις πολέμιαί **εἰσιν**, ἀγορὰν δὲ οὐδεὶς ἔτι παρέξειν **μέλλει**, **ἀπέχομεν** δὲ τῆς Ἑλλάδος οὐ μεῖον ἢ μύρια στάδια, **προδεδώκασι** δὲ ἡμᾶς καὶ οἱ βάρβαροι, μόνοι δὲ **καταλελειμμένοι ἐσμέν**.

Je considère ἐννοούμενοι comme un verbe signifiant « savoir » et je vois dans l'emploi des imparfaits qui suivent l'application de la règle § 430, 2°.

II. Il arrive parfois qu'une proposition au style indirect avec ὅτι et l'optatif se rattache à un verbe qui n'est pas à un temps historique. En pareil cas, la construction est déterminée par une raison particulière que fera comprendre l'exemple suivant :

Platon, *Rép.*, 490 a : ἆρ' οὖν δὴ οὐ μετρίως ἀπολογησόμεθα, **ὅτι...** πρὸς τὸ ὂν **πεφυκὼς εἴη** ἁμιλλᾶσθαι, καὶ οὐκ **ἐπιμένοι**... ἀλλ' **ἴοι** καὶ οὐκ **ἀμβλύνοιτο** οὐδ' **ἀπολήγοι** τοῦ ἔρωτος, κτλ. *litt.* aurons-nous donc tort de répondre (*sous-entendez :* ce que nous avons répondu souvent), à savoir qu'un tel homme est (*litt.* était) porté à faire effort en vue de connaître l'être, la pure essence, etc.

Platon dit « était » et non pas « est » parce qu'il a dans la pensée une réponse qui non seulement peut être faite au moment présent, mais encore a été déjà faite. Cf. l'emploi de l'imparfait dont il a été question ci-dessus, § 234.

429. — Même quand le verbe principal est à un temps historique, le *potentiel* et l'*irréel* du style direct sont conservés dans la proposition complétive.

Ex. : Xén., *An.*, I, 1, 10 : **ἀπεκρίνατο ὅτι** πρόσθεν **ἂν ἀποθάνοιεν** ἢ τὰ ὅπλα παραδοίησαν (style direct : πρόσθεν **ἂν ἀποθάνοιμεν...**) ;

Platon, *Rép.*, 330 a : (Θεμιστοκλῆς) **ἀπεκρίνατο, ὅτι** οὔτ' **ἂν** αὐτὸς Σερίφιος ὢν ὀνομαστὸς **ἐγένετο** οὔτ' ἐκεῖνος Ἀθηναῖος[2].

430. — **Emploi des temps.** — 1° Les propositions complétives commençant par ὅτι et qui, dépendant d'un temps historique, demeurent à l'indicatif, conservent le temps des propositions du style direct, quand le verbe de la proposition principale est un verbe signifiant dire : en d'autres termes, on emploie le présent, l'imparfait, le futur, le parfait, etc., là où le style direct aurait le présent, l'imparfait, etc.

Ex. : Xén., *An.*, II, 1, 3 : οὗτοι **ἔλεγον ὅτι** Κῦρος μὲν **τέθνηκεν** κτλ. (style direct : Κῦρος **τέθνηκεν**). *An.*, III, 3, 12 : ἀκούσας δὲ Ξενοφῶν **ἔλεγεν ὅτι** ὀρθῶς **ᾐτιῶντο** καὶ αὐτὸ τὸ ἔργον αὐτοῖς μαρτυροίη (style direct : ὀρθῶς **ᾐτιᾶσθε** καὶ τὸ ἔργον ὑμῖν μαρτυρεῖ). *Hell.*, VII, 1, 34 : **εἶχε** γὰρ λέγειν, καὶ **ὅτι** μόνοι τῶν Ἑλλήνων βασιλεῖ **συνεμάχοντο** ἐν Πλαταιαῖς καὶ ὅτι ὕστερον οὐδέποτε στρατεύσαιντο ἐπὶ βασιλέα (style direct : μόνοι συνεμαχόμεθα καὶ οὐδέποτε ἐστρατευσάμεθα). Etc.

1. Cf. Krüger, *Gr. Sprachl.*, § 54, 6, 4. En pareil cas, les règles ordinaires du style indirect exigeraient plutôt l'infinitif.

2. Il en est de même, bien entendu, des imparfaits ἔδει, χρῆν, ἦν, etc., employés comme il a été dit § 292, 2°.

Ex. : Lys., X, 25 : (**ἔλεγεν ὅτι κρεῖττον ἦν** αὐτῷ τότε ἀποθανεῖν (style direct : **κρεῖττον ἦν** μοι ἀποθανεῖν).

REMARQUE. — Quand on emploie l'optatif du style indirect dans la proposition complétive, on le met au temps correspondant à celui de l'indicatif ; mais comme l'imparfait n'a pas d'optatif, εἴη répond tantôt à ἐστί, tantôt à ἦν du style direct.

Ex. : XÉN., *Hell.*, VII, 1, 25 : ἔλεγε δὲ Πελοπίδας ὅτι Ἀργεῖοι καὶ Ἀρκάδες μάχῃ **ἡττημένοι εἶεν** ὑπὸ Λακεδαιμονίων (style direct : **ἥττηνται**). — *Hell.*, I, 7, 5 : τὰ πεπραγμένα διηγοῦντο, ὅτι αὐτοὶ μὲν ἐπὶ τοὺς πολεμίους **πλέοιεν**, τὴν δὲ ἀναίρεσιν τῶν ναυαγῶν **προστάξαιεν** ἀνδράσιν ἱκανοῖς (style direct : αὐτοὶ μὲν **ἐπλέομεν**, τὴν δὲ ἀναίρεσιν... **προσετάξαμεν**). Etc.

2° Quand le verbe de la proposition principale est un verbe signifiant savoir, apprendre, montrer, l'usage est mal établi.

Quand après un temps secondaire, on conserve l'indicatif, *il semble*[1] qu'on n'emploie pas, comme après le verbe dire, le temps qui serait celui du discours direct, mais bien le temps de la narration historique[2] (cf. ci-dessus, p. 452, n. 2).

Ex. : XÉN., *An.*, II, 2, 5 : ὁ μὲν ἦρχεν, οἱ δὲ **ἐπείθοντο ὁρῶντες** ὅτι μόνος **ἐφρόνει** οἷα δεῖ τὸν ἄρχοντα. — *Cyr.*, I, 3, 10 : ἐπελέληθε (vous ne saviez plus)... σύ τε ὅτι βασιλεὺς **ἦσθα**...

Mais on peut, naturellement, se servir de l'optatif du style indirect.

Ex. : XÉN., *An.*, I, 8, 21 : **ᾔδει** βασιλέα (cf. ci-après, § 432) **ὅτι** μέσον **ἔχοι** τοῦ Περσικοῦ στρατεύματος.

431. — Particularités de construction. — Un hellénisme bien connu consiste à employer ὅτι devant une proposition au style direct rapportant textuellement les paroles de quelqu'un[3].

Ex. : HÉRODOTE, II, 115 : τέλος δὲ δή σοι λόγον τόνδε ἐκφαίνει ὁ Πρωτεὺς λέγων **ὅτι** Ἐγὼ εἰ μὴ περὶ πολλοῦ ἡγεύμην, κτλ[4]. — THUC., IV, 38, 3 : ἀνὴρ ἀπήγγειλεν **ὅτι** Οἱ Λακεδαιμόνιοι κελεύουσιν ὑμᾶς αὐτοὺς περὶ ὑμῶν αὐτῶν βουλεύεσθαι. — XÉN., *Anab.*, I, 6, 8 : ὁ δὲ ἀπεκρίνατο **ὅτι** Οὐδ' εἰ γενοίμην, ὦ Κῦρε, σοί γ' ἄν ποτε ἔτι δόξαιμι. Etc.

---

1. On ne peut rien affirmer, car on trouve aussi après ces verbes la même construction qu'après le verbe « dire ».

Ex. : THUC., III, 22, 3 : προσέμισγον... εἰδότες **ὅτι** ἐρῆμοί **εἰσι**. — (ARIST., *Guêpes*, 635 : καλῶς γὰρ ᾔδειν **ὡς** ἐγὼ ταύτῃ κράτιστός **εἰμι**.) — LYS., XIII, 17 : γνοὺς δὲ ταῦτα Θηραμένης καὶ οἱ ἄλλοι... **ὅτι εἰσί** τινες.

La question serait de savoir laquelle des deux tournures était la plus habituelle.

2. Cela s'explique, suivant Koch, *Grammaire grecque* (trad. Rouff, p. 504, REM. I), par ce fait que l'auteur exprime en pareil cas une simple constatation et parle en son propre nom. Ainsi quand on dit : ᾔδεισθα ὅτι ἔζη « tu savais qu'il vivait », c'est comme si l'on disait : ἔζη· τοῦτ' ᾔδεισθα « il vivait ; tu le savais ».

3. A en croire KOCH, *Gr. gr.* (trad. Rouff), p. 529, n. 1, ὅτι aurait été primitivement un démonstratif : « C'est la seule façon, dit-il, qui permette d'expliquer comment ὅτι peut introduire non le discours indirect, mais le *discours direct.* »

Ex. : THUC., I, 137, 4 : ἐδήλου ἡ γραφὴ ὅτι Θεμιστοκλῆς ἥκω παρὰ σέ « la lettre était ainsi conçue : « C'est Thémistocle qui vient (*litt.* est venu) à toi. »

Si cette hypothèse était fondée, il faudrait mettre cet emploi de ὅτι avant tous les autres, mais il est plus probable que l'expression (relativement récente dans la langue) est sortie de l'emploi de ὅτι étudié plus haut (§§ 427 et suiv.).

4. C'est le plus ancien exemple connu de ce tour. Voy. l'histoire de cet emploi de ὅτι dans SPIEKER, *Amer. Journal of Philology*, t. V, p. 221-227.

432. — Dans les propositions complétives, il arrive assez souvent en grec que le nom qui aurait dû être le sujet de la proposition devient par une sorte d'*attraction* soit le complément soit le sujet de la proposition principale.

1° Il en devient le complément à l'accusatif :

Ex. : Xén., *Mém.*, IV, 2, 33 : **τὸν Δαίδαλον** οὐκ ἀκήκοας **ὅτι** ληφθεὶς ὑπὸ Μίνω διὰ τὴν σοφίαν ἠναγκάζετο ἐκείνῳ δουλεύειν; *Anab.*, I, 8, 21 : ᾔδει **βασιλέα ὅτι** μέσον ἔχοι τοῦ Περσικοῦ στρατεύματος. Etc.

2° Il en devient le sujet :

Ex. : Xén., *Anab.*, V, 2, 26 : οἱ δὲ κατὰ τὸ στόμα δὴ ἔτι μόνοι ἐλύπουν καὶ **δῆλοι ὅτι** ἐπικείσονται ἐν τῇ ἐξόδῳ τε καὶ καταβάσει.

433. — **Ὅτι exprimant une idée de cause.** — Après les verbes exprimant un *sentiment*[1] la conjonction ὅτι, de ce que, sert à introduire une proposition qui a la valeur d'une proposition causale et se construit comme telle (cf. § 421, 2° et § 434).

Ex. : Hom., *Od.*, XIV, 52 : χαῖρε δ' Ὀδυσσεύς, | **ὅττι** μιν ὣς ὑπέδεκτο... (cf. *ib.*, 526). — Platon, *Rép.*, 489 a : πρῶτον μὲν τοίνυν ἐκεῖνον τὸν θαυμάζοντα, **ὅτι** οἱ φιλόσοφοι οὐ τιμῶνται ἐν ταῖς πόλεσι, δίδασκέ τε τὴν εἰκόνα καὶ πειρῶ πείθειν, ὅτι, κτλ. — Xén., *Anab.*, IV, 6, 2 : καὶ Χειρίσοφος αὐτῷ ἐχαλεπάνθη, **ὅτι** οὐκ εἰς κώμας ἤγαγεν. Etc.

434. — **Ὅτι dans une proposition causale proprement dite.** — La conjonction ὅτι signifie non seulement de ce que, mais encore parce que et sert à introduire une proposition causale proprement dite[2].

1° La proposition causale qui commence par ὅτι conserve les *modes* et la *négation* des propositions indépendantes.

Ex. : Hom., *Il.*, I, 56 : κήδετο γὰρ Δαναῶν, **ὅτι** ῥα θνήσκοντας **ὁρᾶτο**. — Hér., I, 44 : μᾶλλόν τι ἐδεινολογέετο **ὅτι** μιν **ἀπέκτεινε** τὸν αὐτὸς φόνου ἐκάθηρε. — Thuc., VII, 34 : οἱ Ἀθηναῖοι ἐνόμιζον ἡσσᾶσθαι, **ὅτι οὐ** πολὺ **ἐνίκων**. — Xén., *Cyr.*, I, 3, 1 : μετεπέμψατο Ἀστυάγης τὴν ἑαυτοῦ θυγατέρα καὶ τὸν παῖδα αὐτῆς· ἰδεῖν γὰρ ἐπεθύμει, **ὅτι** ἤκουεν αὐτὸν καλὸν καὶ ἀγαθὸν εἶναι. *Écon.*, 8, 8 : καὶ τριήρης δέ τοι ἡ σεσαγμένη ἀνθρώπων διὰ τί ἄλλο φοβερόν ἐστι ἢ **ὅτι** ταχὺ πλεῖ; — Dém., XVIII, 79 : **ὅτι** τῶν ἀδικημάτων **ἂν ἐμέμνητο** τῶν αὐτοῦ, εἴ τι περὶ ἐμοῦ γ' ἔγραψεν.

---

1. Par exemple θαυμάζειν « être étonné », ἀγανακτεῖν « être indigné », χαλεπαίνειν « être irrité », χαίρειν « se réjouir », etc.

2. Ὅτι, comme particule causale, se rencontre fréquemment sur les inscriptions attiques, notamment dans les locutions στεφανῶσαι ὅτι, ἐπαινέσαι ὅτι. Voir Meisterhans, *Gr. d. Att. Inschriften*, § 50, 3 (cit. par Rouff, trad. de Koch, p. 448, n. 1).

Remarque. — A la particule ὅτι il faut rattacher **διότι**, parce que, à cause que (lat. **propterea quod**) et διόπερ, parce que.

Ex. : Xén., *Mém.*, I, 2, 54 : τὸ σίαλον ἐκ τοῦ στόματος ἀποπτύουσιν ὡς δύνανται πορρωτάτω, **διότι** ὠφελεῖ μὲν οὐδὲν αὐτοὺς ἐνόν, βλάπτει δὲ πολὺ μᾶλλον. *Écon.*, 8, 8 : διὰ τί δὲ ἄλλο ἄλυποι ἀλλήλοις εἰσὶν οἱ ἐμπλέοντες ἢ **διότι** ἐν τάξει κάθηνται ; *Mém.*, IV, 8, 7 : οἱ ἐμοὶ φίλοι οὕτως ἔχοντες περὶ ἐμοῦ διατελοῦσιν, οὐ διὰ τὸ φιλεῖν ἐμέ, ἀλλὰ **διόπερ** καὶ αὐτοὶ ἂν οἴονται βέλτιστοι γίγνεσθαι. — Dém., III, 19 : ἀλλ', οἶμαι, μέγα τοῖς τοιούτοις ὑπάρχει λόγοις ἡ παρ' ἑκάστου βούλησις. **διόπερ** ῥᾷστον ἁπάντων ἐστὶν αὑτὸν ἐξαπατῆσαι.

435. — Quand la proposition principale est à un *temps historique*, on met à l'optatif la proposition causale, si l'on veut indiquer que la cause ou le motif est donné comme étant la pensée du sujet principal[1].

Ex. : Hérod., I, 44 : ἐκάλεε... τὸν μὲν ἐπίστιον (Δία)..., **διότι...** φονέα τοῦ παιδὸς ἐλάνθανε βόσκων, τὸν δὲ ἑταιρήιον, ὡς φύλακα συμπέμψας αὐτὸν **εὑρήκοι** πολεμιώτατον[2]. — Thuc., II, 21, 3 : Περικλέα... ἐκάκιζον, **ὅτι** (parce que, *disaient-ils*, στρατηγὸς ὢν οὐκ **ἐπεξάγοι** (au style direct : κακίζομεν Περικλέα, ὅτι ἡμᾶς οὐκ ἐπεξάγει). Etc.

II. — *Latin* : quod, quia — cum (quom) — quam, etc.

436. — **La particule *quod*.** — Au grec ὅ, ὅτε, ὅτι correspond le latin **quod**, qui est proprement l'accusatif neutre du pronom relatif[3].

437. — ***Quod* dans une proposition complétive.** — La particule **quod** signifiant *ce fait que* sert, après un verbe quelconque, à introduire une proposition complétive qui en est *logiquement* **a)** le sujet ou **b)** le complément direct.

Le mode de cette proposition complétive est l'*indicatif*[4].

---

1. Cet emploi de l'optatif est inconnu à Homère.

2. Bien qu'ici l'optatif dépende de ὡς et non pas de διότι, je n'ai pas cru devoir réserver cet exemple pour plus tard et j'ai préféré en tirer tout de suite la leçon qu'il renferme : on y voit en effet l'indicatif employé en même temps que l'optatif et ce rapprochement montre très bien la différence des deux tournures : en mettant ἐλάνθανε βόσκων, Hérodote affirme en son propre nom que la cause de l'émoi de Crésus était qu'il avait sans le savoir nourri le meurtrier de son fils ; en mettant εὑρήκοι Hérodote veut dire que *dans la pensée de Crésus* Adraste s'était montré son plus grand ennemi.

3. Le sens relatif de **quod** se reconnaît encore dans les plus anciens exemples, où le démonstratif antécédent est encore exprimé :

Ex. : Plaute, *Bacch.*, 1098 : ***hoc* est demum, *quod* percrucior**. *Stich.*, 127 : **set *hoc* est *quod* ad vos venio quodque esse ambas conventas volo**. *Merc.*, 368 : ***istuc* quid est tibi *quod* commutatust color?** *Pseud.*, 639 : **ut id agas, *quod* missus huc sum**. Etc.

4. On trouve naturellement aussi le subjonctif *potentiel*, quand il s'agit d'exprimer que le fait est considéré comme possible :

Ex : Ter., *Ad.*, 162 sq. **tu *quod* te posterius *purges*** (« *pour ce qui est de ce fait que* [cf. § 439] tu *pourras* plus tard chercher à t'excuser ») **hujus non faciam** (cf. ci-dessus, § 125, 3, **c**, Rem 1, p. 155). — Cic., *in Verr.*, II, 5, 68, 175 : ***quod* enim... *cogites*** « *pour ce qui est de ce fait que* tu *pourrais* penser... ».

a) Ex. : Cic., *ad Att.*, I, 17, 2 : **accidit perincommode** ***quod*** **eum nunquam vidisti** (*litt. : ce fait que* tu ne l'as jamais vu est bien fâcheux)[1]. — Corn. Nép., *Eum.*, 1, 2 : **multum ei detraxit inter eos viventi** ***quod*** **alienæ erat civitatis** (ici la proposition complétive est *logiquement* le sujet de **detraxit**).

b) Cic., *p. Cluent.*, 66, 188 : **prætereo** ***quod*** **... eam sibi domum sedemque delegit** (ici la proposition complétive est *logiquement* le complément direct de **prætereo,** je passe sous silence). *Ad Q. fr.*, II, 15, 2 : **facis tu quidem fraterne** ***quod*** **me hortaris** (ici aussi la proposition complétive est *logiquement* le complément direct de la proposition principale). *De Leg.*, I, 24, 63 : **facio et lubenter et, ut spero, recte,** ***quod*** **eam... non possum silentio præterire.** Etc.

Aux propositions du type a) appartient la locution **accedit** ***quod...***, à cela s'ajoute cette circonstance que...[2].

Aux propositions du type b) appartiennent les expressions **bene facis** ***quod,*** tu as raison de..., **adde** ***quod...***, ajoutez ce fait que.... **quid** ***quod...?*** que faut-il penser de ce fait que...?

Remarque. — Dans le sens de ce fait que la particule **quod** sert encore à former une locution assez fréquente dans la langue familière, **tantum quod**, seulement ce fait que, qui, dans l'usage, est devenue synonyme de **vix**.

> Ex. : Cic., *ad Fam.*, VII, 23, 1 : ***tantum quod*** **ex Arpinati veneram, cum...** (phrase dont le sens littéral paraît être celui-ci : *ce fait seul* avait eu le temps de se passer, *à savoir* que j'étais revenu de ma propriété d'Arpinum, quand...). Cf. Cic., *ad Att.*, XV, 13, 7 ; Vell. Paterc., II, 117, 1 ; Suét., *Aug.*, 63 ; 98 ; *Nero*, 6 ; *Vesp.*, 5[3].

---

1. Il ne faut pas confondre cette construction avec celle dans laquelle **accidit** est suivi de **ut**. En effet, dans les locutions comme **accidit** (**fit**) **commode** (**incommode**), etc. ***quod...***, le but de la phrase est de *porter un jugement* sur tel ou tel fait déjà connu de celui à qui l'on s'adresse, lecteur ou auditeur. Au contraire, quand on dit **accidit** (**fit**, etc.) ***ut...***, le but de la phrase est d'*apprendre* à la personne à qui l'on s'adresse *que tel ou tel fait est arrivé*. Cf. O. Riemann, *Synt. lat.*, § 172, Rem. I.

2. Ordinairement il n'y a pas de différence de sens appréciable entre **accedit** ***quod...*** et **accedit** ***ut...*** Mais il faut nécessairement employer **ut...**, toutes les fois qu'il s'agit, non pas de rappeler un fait qui *a réellement lieu*, mais d'ajouter à d'autres circonstances une circonstance considérée comme une simple hypothèse.

Ainsi dans la phrase de Cicéron :

> *De Sen.*, 6, 16 : **ad Appii Claudii senectutem accedebat,** ***ut*** **cæcus esset,**

la conjonction **ut** avec le subjonctif pourrait être remplacée par **quod** avec l'indicatif (**accedebat,** ***quod*** **cæcus erat**) ; mais s'il s'était agi d'exprimer une hypothèse, il eût été nécessaire d'employer **ut** avec le subjonctif (**si accedet,** ***ut*** **cæcus sit**).

3. Il ne faut pas confondre cet emploi de **tantum quod** avec celui qu'on trouve dans T.-Live, XXXIII, 4, 6, « seulement parce que... », ni surtout avec celui où la locution est synonyme de **nisi quod** « si ce n'est que... ».

> Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 1, 45, 116 : **componit edictum iis verbis, ut quivis intellegere possit unius hominis causa conscriptum esse,** ***tantum quod*** **hominem non nominat.** Cf. Apulée, *de Deo Socr.*, 8 ; Solin, c. 19 fin.

Voy. R. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Sprache*, § 192, 2, *b* (p. 836 sq.).

438. — Les verbes qui signifient *dire, croire, savoir*, etc., peuvent, en latin, se construire avec **quod**, quand cette conjonction garde le sens de *ce fait que*.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, III, 8, 6 : **an mihi de te nihil *esse dictum* unquam putas? ne hoc quidem, *quod*... Taurum... transisti ?** — Tac., *Ann.*, XIV, 6 : **illic reputans ideo se fallacibus litteris accitam... *quod*que, litus juxta, non ventis acta, non saxis impulsa, navis... concidisset**[1].

Remarques. — I. A partir du troisième siècle de notre ère, l'usage se répandit en latin de remplacer par **quod** signifiant *que* la proposition infinitive après les verbes *dire, croire, savoir*.

Ce solécisme se rencontre sans doute *quelquefois* déjà à l'époque archaïque,

Ex. : Plaute, *Asin.*, 51 sq. : ***scio* jam, filius quod *amet* meus | istam meretricem,**

et chez certains auteurs incorrects comme

De Bello Hispan., 36 : **renuntiaverunt *quod* Pompejum in potestate haberent**[2].

Mais c'est surtout chez Apulée, chez Justin, chez les auteurs de l'Histoire Auguste, chez Eutrope et enfin chez les Pères de l'Église qu'on la trouve employée couramment. **Quod** y est suivi tantôt du subjonctif, tantôt de l'indicatif, sans qu'on puisse dire au juste quelle considération a déterminé dans tel ou tel cas l'emploi de l'un ou de l'autre mode. La seule remarque à faire, c'est que l'indicatif appartient surtout à la basse latinité[3].

II. Mais il y a plus : la conjonction **quod** tend déjà au IVe et surtout au Ve siècle à prendre la place des autres conjonctions et à jouer les mêmes rôles que le *que* français.

---

1. Cet exemple où se trouve le verbe **reputans** construit à la fois avec une proposition infinitive et avec **quod**, montre bien le caractère véritable des deux constructions : **reputans** avec la proposition infinitive, exprime une simple conjecture : « réfléchissant *que...* » ; au contraire, **reputans *quod*...** « réfléchissant *à ce fait que...* » signifie qu'il n'y a plus d'hypothèse, mais qu'on se rappelle un fait réel et positif.

Ce n'est pas seulement après les verbes « dire, savoir, etc. » que la particule **quod** « ce fait que » peut remplacer une proposition infinitive.

On la trouve encore avec certaines expressions impersonnelles par lesquelles on exprime un jugement sur la *facilité*, la *nécessité*, l'*opportunité*, etc., qu'il y aurait à faire telle ou telle action ; mais pour qu'elle soit correctement employée, il faut que l'action énoncée dans la proposition complétive soit présentée comme un fait dont on garantit la *réalité*. Ainsi, tandis que la proposition infinitive peut *toujours* s'employer, quel que soit le sens de la phrase, la proposition complétive avec **quod** ne serait pas possible, si le fait qu'elle implique pouvait être considéré comme *douteux*. On dira donc : **utile erit fratrem tuum *adesse***, si l'on veut signifier « la présence de ton frère sera utile », et **utile *erit* quod frater tuus *aderit***, si l'on veut affirmer nettement que la personne en question sera réellement présente et qu'on aura lieu de se féliciter de sa présence. Mais **quod** ne pourrait pas être employé si l'on avait le moindre doute sur la présence future de cette personne. Voy. Riemann, *Synt. lat.*, § 183, Rem. V.

2. Voyez dans R. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Sprache*, § 192, 2, f (t. II, p. 838) l'indication d'autres passages où, comme le montre fort bien l'auteur, on a vu *à tort* soit des emplois incorrects de **quod**, soit des emplois conformes à celui dont il est question ici.

3. Sur ces questions, voy. H. Goelzer, *Étude... de la Latinité de saint Jérôme*, p. 375 sqq. ; M. Bonnet, *le Latin de Grégoire de Tours*, p. 660 sqq. ; G. Mayen, *de particulis* quod, quia, quoniam, quomodo, ut *pro accusativo cum infin. positis* (Kiel, 1889).

Quant à l'origine de cette substitution de **quod** à la proposition infinitive, c'est une question controversée. « Quelques-uns, dit M. Bonnet, veulent y voir un retour à un usage plus ancien, conservé par le peuple, tandis que les écrivains auraient cultivé la proposition infinitive : les preuves sont absolument insuffisantes. »

Ainsi **quod** remplace **ut**, pour marquer le *but* ou la *conséquence*.

Ex. : Vopisc., *Carin.*, 21 : **et hæc idcirco in litteras rettuli, *quod* futuros editores pudore tangeret ne patrimonia sua mimis et balatronibus deputarent.** — Cass. Felix, 57 (p. 46, *Rose*) : **etiam et minas apozimate provocabis, *quod* possit humor fellitus depurgari.** Etc.

Sidoine Apollinaire et Salvien substituent même l'indicatif au subjonctif après **quod** mis pour **ut** :

Ex. : Sid., *Ép.*, III, 3 : **tum demum officiis exequialibus occupabantur, sic tamen, *quod* nec ossa tumultuarii cæspitis mola tumulabant.** — Salv., *de Gub. Dei*, VII (p. 251, *Baluze*) : **Vandali, ita delicias corruptorum hominum indepti sunt, *quod* corruptelas morum repudiarunt**[1].

III. Enfin **quod** avec l'indicatif tient quelquefois, chez les écrivains de la décadence, la place de **cum**, de **ut** ou de **ex quo**, depuis que.

Ex. : Saint Jérôme, *Ép.*, 77, 1 : **plures anni sunt *quod* super dormitione Blæsillæ Paulam venerabilem feminam, recenti adhuc vulnere, consolatus sum** (cf. *v. Pauli*, 10 ; *v. Hilar.*, 29 ; *adv. Jovin.*, I, 1)[2].

439. — Quelquefois la proposition introduite par **quod** se rattache à la proposition principale d'une manière assez libre : en ce cas, **quod** signifie tantôt pour ce qui est de ce fait que, tantôt pour expliquer (pour justifier) ce fait que.

Ex. : Cic., *de Orat.*, I, 56, 237 : ***quod* vero impudentiam admiratus es eorum patronorum..., ...facilis est et prompta defensio,** quant à l'étonnement où t'a plongé l'impudence des avocats en question, il est facile et commode de les justifier. *Ad Fam.*, V, 2, 5 : ***quod* scribis de reconciliata nostra gratia, non intellego, cur reconciliatam esse dicas, quæ nunquam imminuta est.** Etc.

Cic., *in Cat.*, 1, 6, 16 : **quæ quidem (sica) quibus abs te initiata sacris ac devota sit nescio, *quod* eam necesse putas esse in consulis corpore defigere** (pour expliquer que tu crois nécessaire de le plonger dans le corps du consul). Etc.

440. — ***Quod* exprimant une idée de cause.** — Après les verbes qui signifient un sentiment ou l'expression d'un sentiment, comme « se réjouir, s'affliger, s'étonner, se plaindre, etc. », ou « louer, blâmer, féliciter, accuser, etc. », on construit avec **quod**

---

1. Voy. H. Goelzer, *Étude... de la Latinité de saint Jérôme*, p. 381 sq. Il est intéressant de rencontrer dans des écrivains de la Gaule, comme Sidoine Apollinaire et Salvien, les premières traces d'une construction qui devait prévaloir en français.

2. A moins d'admettre que les passages suivants sont altérés, on constate déjà cet emploi particulier de **quod** chez Quintilien et Pline le Jeune.

Ex. : Quint., X, 3, 14 : **tertium jam diem esse *quod* non inveniret exordium.** — Pline le Jeune, *Ep.*, IV, 27 : **tertius dies est *quod* audivi...**

(mais pas avec **quia** à l'époque classique[1]) et le *subjonctif*[2] la proposition qui exprime l'*objet* de ce sentiment[3].

Ex. : Cic., *de Amic.*, 17, 62 : **Scipio *querebatur, quod* omnibus in rebus homines diligentiores *essent* (quam in amicis deligendis).** — T.-Live, XXXVI, 41, 2 : **magis *mirari* se ajebat, *quod* non jam in Asia *essent* Romani, quam venturos dubitare.** Etc.

441. — ***Quod* dans une proposition causale proprement dite.** — La fonction la plus importante de la particule **quod** est d'exprimer l'idée de cause et d'introduire, par conséquent, une proposition causale[4].

C'est comme partout ailleurs, la nature de la pensée exprimée par l'écrivain qui détermine l'emploi de l'indicatif ou du subjonctif avec **quod**.

1° Si la personne qui parle veut signifier que dans son opinion le motif énoncé est réel et véritable, on met l'indicatif.

Ex. : Cic., *Orat.*, 126 : **qui (loci) communes appellati sunt eo *quod videntur* multarum iidem esse causarum.**

2° Mais si l'on se borne à rapporter l'opinion d'autrui sans spécifier qu'on la prend pour son compte, on emploie le subjonctif.

---

1. A l'époque archaïque, l'emploi de **quia** est au contraire assez fréquent en pareil cas (Cf. Plaute, *Mil.*, 387 : **ego læta visa, *quia* soror *venisset***, etc.)

2. Pour l'explication de cet emploi du subjonctif, voy. ci-après, § 441, 2, Rem. 1°.

3. Mais si la proposition qui suit ces verbes exprime le *motif* du sentiment éprouvé, on la construit indifféremment avec **quod** ou avec **quia** et toujours avec l'*indicatif*.

Ainsi, tandis que **gaudeo *quod valeas*** signifie : « je me réjouis que tu sois (à la pensée que tu es) en bonne santé », **gaudeo *quod*** (ou ***quia*) *vales*** signifie : « je me réjouis, parce que tu es en bonne santé. »

4. Il est permis de croire que cet emploi particulier de **quod** s'est développé grâce à des constructions comme celle-ci :

Plaute, *Bacch.*, 1072 : **vos nunc ne miremini, *quod* non triumpho.**

Traduite littéralement, cette phrase signifie : « N'allez pas maintenant vous étonner *de ce fait que* je ne triomphe pas, » d'où l'on tire parfaitement : « N'allez pas maintenant vous étonner *de ce que* je ne triomphe pas. » Mais ce qui a contribué surtout à attacher l'idée de cause à cette particule, ce sont les tours si nombreux à l'époque archaïque et même encore à l'époque classique dans lesquels on voit **quod** précédé d'un antécédent, comme **eo, ideo, idcirco, propter eam causam, ob eam causam, propterea**. Voy. Schmalz, *Lat. Gramm.*, § 250.

En tout cas, il semble bien que la particule **quod**, en tant que particule causale, est plus récente dans la langue que **cum, quoniam** et **quia** (cf. ci-après, p. 462, n. 4). Mais cette acquisition n'a point été pour le latin une richesse inutile. En effet, des trois particules citées (**cum, quoniam** et **quia**), les deux premières retenaient dans leur emploi nouveau une partie de leur signification ordinaire, qui est de marquer le temps : l'une, **cum**, voulait dire « comme, attendu que », ; l'autre, **quoniam** (= **quom jam**), exprimait la même idée avec une nuance : « puisque (*comme vous le savez déjà*) ; » quant à la troisième, elle représentait l'idée que rend notre « parce que », avec lequel il faut sous-entendre : « comme je vous l'apprends. » La conjonction **quod**, proche parente de **quia**, la suppléa d'abord (et tout naturellement) dans beaucoup d'emplois, mais il ne faudrait pas croire qu'elle lui fût complètement synonyme. On peut dire qu'elle insiste encore plus que **quia** sur l'idée de cause, et s'il fallait lui chercher un équivalent exact dans notre langue, on le trouverait dans la locution conjonctive « de ce que » et mieux encore dans « à cause que », qui malheureusement a vieilli.

Ex. : Cic., *Tusc.*, IV, 19, 44 : **noctu ambulabat in publico Themistocles, *quod* somnum capere non *posset*** (parce que, *disait-il*, il ne pouvait pas prendre de sommeil), **quærentibusque respondebat Miltiadis tropæis se e somno suscitari.** V, 36, 105 : **Aristides nonne ob eam causam expulsus est patria, *quod* præter modum justus *esset*** (**quod** équivaut ici à parce que, *dans l'opinion de ses concitoyens*), *de Fin.*, I, 12, 40 : **inesse enim necesse est in eo... et firmitatem animi nec mortem nec dolorem timentis, *quod* mors sensu *careat*** (parce que, *se dit-il*, la mort est insensible[1]).

Remarque. — Grâce au subjonctif, le latin peut exprimer avec **quod** certaines nuances fort délicates que le français rend imparfaitement.

1° Si l'on veut, par exemple, tout en considérant la cause comme vraie, ne pas l'exposer en son propre nom, on emploie le subjonctif.

Ex. : Cic., *de Off.*, II, 22, 76 : **laudat Panætius Africanum *quod* fuerit abstinens** (mais voy. aussi ci-dessus, § 440).

2° On emploiera encore le subjonctif en rapportant une opinion que l'on a eue jadis, si l'on ne veut pas dire expressément qu'on l'a conservée.

Ex. : Cic., *Tusc.*, II, 3, 9 : **mihi semper... Academiæ consuetudo de omnibus in contrarias partes disserendi non ob eam causam solum placuit, quod aliter non posset, quid in quaque re verisimile esset, inveniri, sed etiam *quod esset* ea maxima dicendi exercitatio,** j'ai toujours aimé la méthode de l'Académie de traiter en tout le pour et le contre, non pas seulement parce que c'est le seul moyen de voir où se trouve la vraisemblance, mais encore parce qu'il n'y a peut être rien de si propre à nous donner l'habitude de la parole.

3° Enfin on met le subjonctif pour indiquer que le motif allégué n'est pas le véritable.

Ex. : Cic., *de Orat.*, III, 14, 52 : **nemo enim unquam est oratorem, *quod* latine *loqueretur*, admiratus** (mais cf. ci-dessus, § 440).

442. — C'est pour cela qu'avec **non quod** on met le subjonctif.

---

1. En d'autres termes, l'idée que nous rendons en français par une parenthèse, comme « disait-il, croyait-il », etc., est exprimée en latin par l'emploi du *subjonctif* dans la proposition causale. Le subjonctif se trouve même quand on juge à propos d'ajouter **ut ait ille, ut ajebat ille**, etc., pour rendre l'expression plus claire. Ainsi une phrase comme celle-ci : « Il l'a cité en justice parce que, disait-il, il avait commis un attentat contre la république », se rendrait en latin par : **eum in judicium vocavit, *quod* ab eo res publica *violata esset***, ou plus explicitement : ***quod* ab eo, ut ajebat** (cf. Cic., *de Fin.*, I, 7, 23), **res publica *violata esset***.

Cela étant, on ne comprend pas que Cicéron ait pu écrire assez souvent des phrases comme celle-ci :

Ex. : Cic., *p. Cæl.*, 32, 78 : **non enim potest qui hominem consularem, *quod* ab eo rem publicam violatam *diceret*, in judicium vocarit ipse esse in re publica civis turbulentus.**

Traduite littéralement cette phrase ne pourrait donner qu'un sens absurde : « parce que, *disait-il*, il disait que... ». Il faut donc admettre que l'usage de plus en plus étendu du subjonctif dans les propositions subordonnées (cf. ci-dessus, p. 424, n° 3) avait autorisé cette construction logiquement incorrecte, mais très claire pour les Romains.

Cet emploi singulier du subjonctif se retrouve dans d'autres cas, par exemple dans des propositions relatives comme celle-ci :

Ex. : Cic., *Phil.*, 2, 4, 7 : **litteras, quas me sibi misisse *diceret*** (= **quas sibi *misissem***), **recitavit.**

tandis qu'on emploie l'indicatif avec **sed quod** ou **sed quia**, qui suit et qui énonce la raison véritable.

Ex. : Cic., *Tusc.*, II, 23, 56 : **pugiles in jactandis cæstibus ingemiscunt, *non quod doleant* animove *succumbant, sed quia* profundenda voce omne corpus intenditur venitque plaga vehementior.** - *Ad Fam.*, IX, 1, 2 : ***non idcirco* eorum usum dimiseram, *quod* iis *succenserem, sed quod* eorum me suppudebat.** Etc.

Remarques. — I. Au lieu de **non quod** on trouve aussi **non quo** et moins souvent **non quia**, avec le subjonctif[1].

II. « Non que... ne... pas » se rend ordinairement par **non quod... *non*** avec le subjonctif.

Ex. : Cic., *Acad.*, II, 40, 125 : **me accusas, *non quod* tuis rationibus *non* assentiar, sed *quod* nullis**, etc.[2]

443. — *Quia* dans une proposition causale. — La particule **quia**[3], parce que, qui, à l'époque archaïque, était presque seule usitée avec la valeur d'une conjonction causale[4], s'emploie, à l'époque classique, concurremment avec **quod**[5], sauf dans le cas du

1. **Non quo** est pour **non eo... quo** qu'on lit, par exemple, dans Cicéron (*p. Quinct.*, 2, 5), et qui est probablement (voy. plus loin, § 491), par l'effet d'une *attraction* particulière, sorti de **non eo... quod**. Sur **non quia**, voy. ci-après, § 443, Rem. III.

De ces locutions il faut rapprocher l'emploi du subjonctif dans des phrases comme celle-ci :

Cic., *ad Fam.*, VI, 3, 1 : **superioribus litteris, benevolentia magis adductus quam *quo* res ita *postularet*, fui longior.**

En effet, cette phrase revient à celle-ci : **longior fui, *non quod* res ita *postularet, sed quod* benevolens fui.**

2. Au lieu de **non quod... non**, on trouve aussi **non *quo*... *non*, non *quia*... *non*** ou enfin **non *quin*** (voy. plus loin, § 491, 494).

3. **Quia** est à la fois l'accusatif pluriel neutre de **qui** relatif et l'accusatif pluriel neutre du pronom dont **quid** est l'accusatif neutre singulier. Cela explique pourquoi dans l'ancien latin on trouve **quia** employé comme mot interrogatif sous la forme **quianam** « pourquoi donc...? »

Ex. : Nævius (cité par Festus, p. 237 a, 25 sqq.) : ***quianam* Saturnium populum pepulisti ?** — Enn., *Ann.*, VII, frag. 18 (p. 130 *Vahlen*) : ***quianam* dictis nostris sententia flexa est?** *Ann.*, II, fragm. 6 (p. 264 *Vahlen*) : ***quianam* legiones cædimus ferro ?** — Virg., *Én.*, V, 13 : **heu! *quianam* tanti cinxerunt æthera nimbi?** (Cf. *Én.*, X, 6 sq.)

Mais cette forme n'a rien de commun avec **quiane**, « est-ce parce que...? », « est-ce que...? » (cf. Plaute, *Pers.*, 551 ; Virg., *Én.*, IV, 538) qui est proprement la particule causale suivie de **-nĕ** interrogatif.

La signification propre de cet accusatif neutre **quia** est « comment », « pourquoi », ou plus exactement « relativement à quoi ». Selon que l'on donnait ou non à la phrase le ton interrogatif, **quia** avait le sens d'un pronom interrogatif ou d'un pronom relatif : on sait d'ailleurs que c'est pour cette raison que, dans la langue latine, le pronom interrogatif et le pronom relatif ont le même thème. Quoi qu'il en soit, **quia** « relativement à quoi » est devenu particule causale en passant par le sens intermédiaire « relativement à ceci que », « de ce que ». Il y a encore des traces nombreuses de l'emploi primitif de **quia** comme particule relative, par exemple dans les locutions où il est annoncé par un antécédent dans la proposition principale (cf. **eo... *quia*** Plaute, Cic., **ea re... *quia*** [Cornif., Cic. : **ob eam rem *quia*** [Plaute], **ideo... *quia*** [Plaute, Cic.], **idcirco... *quia*** [Plaute, Cic.], **propterea... *quia*** [Plaute, Lucr., Cic.], etc.

4. Ainsi, dans Plaute, pour un emploi de **quod** on trouve vingt-deux emplois de **quia**. Dans Térence l'écart est moins grand : néanmoins pour un emploi de **quod** on trouve trois emplois de **quia**. Voy. Dræger, *Hist. Synt. der lat. Spr.*, § 531, t. II², p. 675, et cf. Zimmermann, *Gebrauch der Conjunctionen* « quod » *und* « quia » *im älteren Latein* (Progr. du Mariengymnasium, Posen, 1880).

5. Sur la différence de sens, voy. ci-dessus, p. 460, n. 4.

§ 440). L'emploi des modes est absolument le même qu'avec **quod**.

Ex. : Cic., *Parad.*, 5, 1, 34 : **sapiens legibus non propter metum paret, sed eas sequitur, *quia* id salutare maxime esse judicat.** Etc.

Remarques. — I. Il est très rare que **quia** remplace **quod** pour introduire une proposition complétive du genre de celle qui a été étudiée ci-dessus (§ 437). On trouve cependant :

Ex. : Caton (éd. Jordan, 25, 1) : **Rhodiensibus id oberit, quod non male fecerunt, sed *quia* voluisse dicuntur facere.** — Plaute, *Cas.*, II, 6, 26 : **iniquom est *quia*** (ce fait que...) ... *Most.*, 51 : **invidere hoc mihi videre, *quia* mihi benest et tibi malest**[1]. Etc.

II. De même que **quod**, la particule **quia** remplace, dans la langue de la décadence, la proposition infinitive après les verbes dire, savoir, montrer, etc. Toutefois cet usage ne remonte pas aussi haut que celui de **quod**, puisqu'on ne le trouve d'abord que dans les plus anciennes versions latines de l'écriture sainte[2].

Ex. : S. S. vet., *Joann.*, IV, 53 : **cognovit ergo pater, *quia*...** — Tert., *de anim.*, 5 : **credo *quia*... possunt.** — Cypr., *habit. virg.*, 15 : **nescientes, *quia*...** — Hier., *Ep.*, 22, 29 : **memento, *quia*...** — Aug., *Serm.*, 9, 3 : **ignoras, *quia*,** etc.[3].

III. On a vu ci-dessus (§ 442, 3°, Rem. I) que **non quod** était *quelquefois* remplacé par **non quia**. Dans ce cas, comme avec **non quod**, le mode employé est le *subjonctif* : l'indicatif est incorrect (cf. Lucr., II, 3; T.-Live, XXXIII, 27, 6, etc.).

Mais il ne faut pas confondre cet emploi de **non quia**, mis pour **non quod** et signifiant non que, avec un autre emploi où **non quia** correspond au français non point *parce que*... En ce cas, l'indicatif peut être fort correct.

Ex. : T.-Live, VII, 30, 13 : ***nec* enim *quia* dolent injuriam acceptam Samnites, sed quia gaudent oblatam sibi esse causam oppugnatum nos veniunt,** en effet *ce n'est pas parce qu'*ils ressentent vivement l'injure reçue, c'est parce qu'ils sont heureux d'avoir un prétexte tout trouvé que les Samnites viennent nous attaquer (le ressentiment des Samnites *est réel*, mais ce n'est pas la vraie raison de leur attaque).

444. — La conjonction *cum*. — La particule **cum** (arch. **quom**)[4] a conservé le sens relatif dans un certain nombre de constructions dont voici quelques exemples.

---

1. Pour ce dernier exemple on peut contester que **quia** introduise une proposition complétive : on pourrait, contrairement à l'opinion de Zimmermann et de Dræger (*Hist. Synt.*, § 380, t. II, p. 232), lui donner la valeur d'une particule causale.

2. Ici, comme le fait justement remarquer M. Bonnet, *ouv. cité*, p. 661 (cf. ci-dessous, n. 3), on ne peut guère douter qu'on ait affaire à un hellénisme, c'est-à-dire que **quia** soit la traduction de ὅτι.

3. Voy. H. Goelzer, *ouv. cité*, p. 383. Ajoutons avec M. Bonnet (*le Latin de Grégoire de Tours*, p. 661) que le plus souvent **quia** ou **quod** sont pris au hasard l'un pour l'autre ou pour la proposition infinitive : il n'y a guère qu'un cas où **quia** seul est admis, c'est en tête d'un discours direct (cf. ce qui a été dit de ὅτι employé de la même façon, § 431).

4. On a tenté d'expliquer **cum** par le locatif du relatif, en rapprochant ce mot de la forme **cume** conservée dans le chant des Saliens (cf. Jordan, *Kritische Beitræge*, p. 213 sqq.). Mais il est beaucoup plus naturel d'y voir l'accusatif singulier du thème pronominal **quo-** (cf. W. M. Lindsay, *the Latin language*, p. 570), malgré l'anomalie de **m** désinentiel, au lieu de **d**, qui est la vraie forme de la désinence du neutre dans les pronoms ; pour écarter cette objection, il suffit de rappeler que le neutre du pronom **ipse** est **ipsum**, et que, par conséquent, il n'est pas absurde de voir dans **cum** (**quom**) une sorte de doublet de **quod**.

1° Par analogie avec les expressions **sunt qui**, etc. (cf. ci-dessus, § 417, 2°, c) on construit ordinairement avec le *subjonctif* les locutions **fuit** (**tempus**) ***cum***..., **erit** (**tempus**) ***cum***.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, VI, 24, 1 : **ac *fuit* antea *tempus, cum* Germanos Galli virtute *superarent*.** — Cic., *Brut.*, 2, 7 : **quod si *fuit* in re publica *tempus* ullum, *cum* extorquere arma *posset* e manibus iratorum civium boni civis auctoritas et oratio, tum profecto fuit, cum,** etc. *P. Mil.*, 26, 69 : **erit, erit illud profecto tempus, et illucescet ille aliquando dies, *cum* tu... *desideres*.** Etc.

Le subjonctif s'explique par l'idée de conséquence implicitement contenue dans la conjonction **cum**.

2° C'est de même l'idée de conséquence renfermée dans **cum** qui explique les constructions suivantes.

Cic., *de Off.*, III, 12, 50 : **incidunt... sæpe causæ *cum*** (dans des circonstances *telles que*) **repugnare utilitas honestati *videatur*.** *De Re publ.*, II, 10, 18 : **in *id* sæculum Romuli cecidit ætas, *cum* jam plena Græcia poetarum et musicorum esset** (un siècle *tel que*, etc.)[1].

Remarques. — I. A l'emploi de **cum** relatif il convient de rattacher les constructions suivantes, dans lesquelles **cum** signifie proprement (l'époque, le moment) *où*.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, VII, 28, 1 : **memini, *cum* mihi desipere *videbare*.** *Ad Qu. fr.*, II, 10, 2 : **memini, *cum* hominem *portarem*.** Etc.

Dans ces formes de phrase, il semble que l'emploi de l'indicatif ou du subjonctif soit *indifférent*[2].

---

1. Par analogie avec ce qui a lieu dans les propositions relatives (§ 417, 2°), on doit toujours employer le subjonctif, quand les expressions **fuit** (**tempus**) ***cum***..., **erit** (**tempus**) ***cum***.,. sont *négatives de forme ou de sens*. On dira donc toujours ***nunquam* fuit** (**tempus**) ***cum crederem*** et ***quod* tempus erit *cum* beneficiorum memoria moriatur?**

Ex. : Tér., *Heaut.*, 559 : **núnquam commodius unquam erum audivi loqui, | *nec*** (s.-e. **fuit**) ***cum* male facere crederem mihi impunius | licere.** — Cic., *p. Mur.*, 38, 62 : **qui locus est, judices, *quod tempus, qui dies, quæ nox, cum* ego non ex istorum insidiis ac mucronibus non solum meo, sed multo etiam magis divino consilio *eripiar* atque *evolem*?**

Au contraire, quand ces expressions sont affirmatives, on rencontre quelquefois l'indicatif, surtout *dans la langue familière*.

Ex. : Plaute, *Bacch.*, 416 : **jam *aderit tempus, cum* sese etiam ipse *oderit*.** — Cornif., *Rhet. ad Her.*, II, 19, 30 : ***est, cum* complexione supersedendum *est*... ; *est, cum* exornatio prætermittenda *est*...** — T.-Live, VII, 32, 13 : ***fuit, cum* hoc dici *poterat*...**

Enfin, quand l'expression temporelle est rendue plus précise par l'addition d'un adverbe ou d'un adjectif, *on peut*, comme dans les propositions relatives analogues, employer l'*indicatif*.

Ex. : Tér., *Hec.*, 308 : **nam *sæpe est*, quibus in rebus alius ne iratus quidem est, | *cum* de eadem causa *est* iracundus *factus* inimicissimus.** — Cic., *de Inv.*, I, 2, 2 : **nam *fuit quoddam tempus, cum* in agris homines passim bestiarum modo *vagabantur* et sibi victu fero vitam *propagabant* nec ratione animi quicquam, sed pleraque viribus corporis *administrabant*.** Etc. (voy. ci-après, § 447).

2. Toutefois, Kühner (*ausf. Gr. der lat. Spr.*, § 202, 5, Anm. 4 (p. 884) dit qu'on emploie

II. Au contraire, il semble qu'on emploie toujours le subjonctif dans les formules suivantes :

Cic., *de Orat.*, I, 28, 129 : **sæpe soleo *audire* Roscium, *cum* ita *dicat* se adhuc reperire discipulum, quem quidem probaret, potuisse neminem.** II, 6, 22 : **sæpe ex socero meo *audivi, cum* is *diceret* socerum suum Lælium semper fere cum Scipione solitum rusticari.** *In Verr.*, II, 3, 1, 3 : **hoc ex homine clarissimo, L. Crasso, sæpe *auditum* est, *cum* se nullius rei tam pænitere *diceret,* quam quod C. Carbonem nunquam in judicium vocasset.**

Peut-être faut-il chercher la raison de ce subjonctif dans le besoin d'établir entre les deux propositions une liaison plus étroite que ne ferait l'indicatif : je l'ai entendu, *comme* il disait (je lui ai entendu dire), etc.

Cf. Cic., *de Orat.*, II, 90, 365 : ***audivi* Metrodorum, *cum* de his ipsis *disputaret*.** *De Nat. deor.*, I, 21, 58 : **sæpe de familiare illo tuo videor *audisse, cum* te togatis omnibus *anteferret*.**

Toutefois il faut ajouter que presque partout dans ces constructions le verbe est à l'imparfait; or on sait qu'en pareil cas les Latins emploient le *subjonctif* (cf. ci-après, § 446, Rem. I et § 447).

445. — ***Cum* conjonction de temps.** — Dans les constructions dont il vient d'être question, la particule **cum** conserve encore plus ou moins la valeur d'un relatif[1]. Mais elle joue ordinairement le rôle

---

l'indicatif, quand **memini *cum*...** est l'équivalent de **memini temporis, *quo*...** et le subjonctif, quand **memini *cum*...** signifie « je me rappelle une époque *telle que*... ». D'autre part, W. Gardner Hale, *the* cum *constructions : their history and functions*, p. 159 et 195, a établi que **cum** suivi du subjonctif répond à la question « *quo statu rerum ?* » et signifie « à *un* moment où... », tandis que **cum** suivi de l'indicatif répond à la question « *quando ?* » et signifie « *au* moment où... ». Mais ces deux explications ne me paraissent pas rendre compte de la construction particulière dont il est question en ce moment; celle de Kühner ne convient qu'à un très petit nombre de cas où l'on peut, en effet, établir la distinction qu'il fait; quant à la remarque de W. Gardner Hale, elle parait s'appliquer exclusivement aux propositions temporelles qui répondent à des propositions relatives comme celles-ci : ***qui* ex ipso *audissent*** « *des* gens qui... », et ***qui* ex ipso *audierant*** « *les* gens qui... ». Ainsi l'on trouve, en effet :

Cic., *p. Rosc. Am.*, 18, 50 : **accusator esses ridiculus, si illis temporibus natus esses, *cum* ab aratro *arcessebantur* qui consules fierent** (« si tu étais né à *cette* époque où l'on allait chercher à la charrue ceux dont on voulait faire des consuls »).

à côté de :

Cic., *p. Rosc. Com.*, 12, 33 : **accepit... agrum temporibus eis *cum jacerent* pretia prædiorum** (« à *une* époque où le prix des terres était avili »).

Remarquez de plus que dans ces deux exemples l'emploi du mode est en quelque sorte déterminé par le pronom même qui sert d'antécédent à **cum** relatif : il est évident en effet que le sens de **illis** dans le premier exemple ne permettrait pas d'employer un autre mode que l'indicatif et que dans le second exemple le sens de **eis** appelle, en quelque sorte, le subjonctif. Par conséquent l'explication de W. Gardner Hale, comme celle de Kühner (dont elle se rapproche d'ailleurs), ne saurait rendre compte que des constructions où la particule **cum** implique une idée particulière s'ajoutant à l'idée de temps, et il faut reconnaître que dans un grand nombre de cas l'usage permettait de mettre indifféremment l'indicatif ou le subjonctif, parce que le sens général de la phrase n'imposait pas l'obligation d'employer l'un plutôt que l'autre.

C'est ainsi encore qu'avec les locutions **video** (**videbam, vidi**) ***cum*...**, etc., on trouve l'indicatif à côté du subjonctif.

Ex. : Cic., *de Orat.*, III, 23, 87 : **dies et noctes virum summa virtute et prudentia *videbamus*, philosopho *cum* operam *daret*, Q. Tuberonem.** *P. Sestio*, 59, 126 : **cum quotidie gladiatores spectaret, nunquam *est conspectus*, *cum veniret*.** — Ovide, *Met.*, XIV, 181-182, ***vidi cum* monte revulso | immanem scopulum medias permisit in undas.**

1. Cet emploi de **cum** doit, en effet, être rapproché du latinisme bien connu, qui consiste à

d'une conjonction de temps et, comme telle, elle est soumise à des règles assez délicates.

Il faut distinguer deux cas : la conjonction **cum** marque simplement un rapport de temps entre deux faits ou elle exprime une idée de répétition.

1° *La conjonction* **cum** *marque simplement un rapport de temps.*

446. — Quand **cum** ainsi employé signifie à l'époque où, au moment où ou bien depuis que, il se construit régulièrement avec les divers temps de l'*indicatif*.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, VI, 12, 1 : ***cum*** **Cæsar in Galliam** ***venit,*** **alterius factionis principes erant Hædui, alterius Sequani**[1]. I, 40, 5 : **factum ejus hostis periculum patrum nostrorum memoria,** ***cum*** **Cimbris et Teutonis a C. Mario pulsis non minorem laudem exercitus quam ipse imperator meritus** ***videbatur.*** *De Bell. civ.*, III, 18, 4 : **cujus rei opinio tolli non poterit,** ***cum*** **in Italiam... reductus** ***existimabor.*** Etc.

Cic., *ad Fam.*, XV, 41, 1 : **multi sunt anni,** ***cum***[2] **ille... a me** ***diligitur.*** *Philipp.*, 12, 10, 24 : **vicesimus annus est,** ***cum*** **omnes scelerati me unum** ***petunt***[3]. — T.-Live, IX, 33, 3 : **permulti anni jam erant,** ***cum*** **inter patricios magistratus tribunosque nulla certamina** ***fuerant.*** Etc.

---

remplacer par des adverbes pronominaux des pronoms accompagnés d'une préposition. On dit fort bien :

Cic., *Tusc.*, I, 12, 58 : **apud Græcos,** ***inde*****que** (= **et ab iis**) **perlapsus ad nos, Hercules tantus habetur deus.** *De Sen.*, 4, 12 : **divinabam id quod evenit, illo exstincto fore** ***unde*** (= **a quo**) **discerem neminem.** Etc.

C'est pour cela qu'on a pu dire :

Cic., *ad Att.*, III, 3 : **utinam illum diem videam,** ***cum*** (= **quo**) **tibi agam gratias!** *De Rep.*, II, 10, 18 : **in id sæculum Romuli cecidit ætas,** ***cum*** (= **quo**) **jam plena Græcia poetarum et musicorum esset.** Etc.

1. Dans la langue familière, on trouve **cum** « au moment où » construit avec le présent historique, au lieu de l'indicatif historique.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 4, 14, 32 : **eo** ***cum venio,*** **prætor quiescebat** (cf. *ad Att.*, X, 16, 5).

2. Dans les phrases comme celle-ci où **cum** signifie « depuis que », la conjonction garde encore la valeur d'un relatif (cf. ci-dessus, § 444).

3. Remarquez la phrase suivante :

Cic., *ad Att.*, XIII, 12, 3 : **biennium præteriit, cum** ***ille*** **Καλλιππίδης assiduo cursu cubitum nullum** ***processerit.***

Elle ne signifie pas : « il y a deux ans *que* notre homme (qui va si vite, quand il veut) n'a pas avancé d'une coudée, » mais bien : « deux ans se sont écoulés *et cependant* notre homme,.. n'a pas avancé d'une coudée. » Bien que dans cette phrase la conjonction **cum** soit l'équivalent de **cum interim** (voy. ci-après, § 449), le subjonctif est amené, je crois, par l'analogie des propositions commençant par **est, fuit** (etc.), ***cum***... Il semble, en effet, qu'il faille traduire littéralement : « deux ans se sont écoulés, espace de temps *tel que* < cependant > il n'a pas avancé d'une coudée. » On pourrait voir aussi dans **processerit** un emploi particulier du subjonctif destiné à exprimer nettement la forte opposition qu'il y a entre les deux idées et par conséquent entre les deux propositions. En tout cas l'une ou l'autre explication me paraît préférable à celle qui voit dans ce tour une simple dérogation à la règle d'emploi de **cum** (**interim**).

REMARQUES. — I. Toutefois, quand la conjonction **cum** signifiant *à l'époque où* se trouve employée avec un verbe à l'*imparfait*, le verbe *peut* se mettre au *subjonctif*.

Ex. : CIC., *de Lege agr.*, 2, 24, 64 : **tum** ***cum haberet*** **hæc res publica Luscinos, Calatinos, Acidinos..., et tum** ***cum erant*** **Catones, Phili, Lælii,** etc.[1].

II. Pour l'emploi de **cum..., tum...**, voyez ci-dessus, § 364, REM. IV, p. 366 et suiv.

III. Avec **nunc,** ***cum***... on ne trouve le subjonctif que si **cum** a le sens causal.

Ex. : CIC., *p. Murena*, 3, 6 : **quod si tum, cum res publica vim et severitatem desiderabat, vici naturam et tam vehemens fui, quam cogebar, non quam volebam,** ***nunc, cum*** **omnes me causæ ad misericordiam atque ad humanitatem** ***vocent,*** **quanto tandem studio debeo naturæ meæ consuetudinique servire?** Cf. *ibid.*, § 8 : **neque enim, si tibi tum, cum peteres consulatum, adfui,** ***nunc,*** **cum Murenam ipsum** ***petas,*** **adjutor eodem pacto esse debeo.**

Dans les deux cas il pourrait y avoir l'indicatif **vocant** et **petis**, mais le sens ne serait pas le même : l'indicatif marquerait simplement une idée de temps, le subjonctif y ajoute une idée de cause.

447. — Quand **cum** est employé dans un récit *pour marquer l'enchaînement des événements*, il se construit avec l'imparfait ou le plus-que-parfait du *subjonctif*[2] et signifie lorsque, comme, alors que[3] ou bien équivaut à une proposition participiale.

Ex. : CIC., *de Off.*, III, 2, 86 : ***cum*** alors que, comme **rex Pyrrhus populo Romano bellum ultro** ***intulisset,*** **cumque de imperio certamen** ***esset*** **cum rege generoso ac potente, perfuga**

---

1. La construction **tum cum haberet** est sans doute due à l'analogie de **fuit cum** (cf. p. 165, note) : **tum cum** ***haberet***, « à *une* époque où il avait... », **tum cum** ***habebat***, « à l'époque *où* il avait...). L'écrivain choisit entre les deux tournures, selon la nuance de pensée qu'il veut exprimer.

2. La langue latine a assimilé cet enchaînement des faits à un rapport de cause à effet, ce qui explique le subjonctif (cf. ci-après, § 452, 1°).

3. Il ne faut pas oublier que quand **cum** signifie « au moment où », il se construit avec l'indicatif, même dans le récit historique.

Ex. : T.-LIVE, XXIII, 49, 5 : ***Cum*** « au moment où » **hi commeatus** ***venerunt,*** **Iliturgi oppidum ab Hasdrubale... oppugnabatur.**

C'est pour la même raison qu'on trouve **cum** fort correctement employé avec l'indicatif aoriste dans une phrase comme celle-ci :

T.-LIVE, XLV, 34, 10 : ***cum*** (« à l'époque où ») **hæc in Macedonia Epiroque** ***gesta sunt,*** **legati in Asiam pervenerunt.**

Mais si **cum** signifie « lorsque, quand », il est tout à fait incorrect de l'employer ainsi : en effet, cette construction ne se trouve que chez des écrivains dont la langue n'est pas très pure.

Ex. : GALBA (chez CIC., *ad Fam.*, X, 30, 4) : **quo** ***cum venit,*** **complures ibi amisit** (on attendrait **quo** ***cum venisset,*** ou tout au moins **quo** ***ubi***..., **quo** ***postquam*** **venit**)... Cf. AUCT. *de Bell. Hisp.*, 3 ; 18 ; T.-LIVE, IV, 60, etc.

Les exemples de cette irrégularité sont d'ailleurs moins nombreux qu'il ne parait, si l'on tient compte de ce fait que pour plusieurs d'entre eux le texte doit être évidemment corrigé.

Ex. : CÆS., *de Bell. civ.*, II, 17, 3 : **postea vero,** ***cum... cognovit*** il faut corriger **postea vero** ***quam***, cf. *de Bell. Gall.*, IV, 37, 4. — T.-LIVE, XXIX, 37, 8 : **cum ad tribum Polliam ventum** ***est*** (Siesbye a corrigé **est** en **esset** avec raison, car cette confusion est fréquente dans les manuscrits). Etc.

ab eo venit in castra Fabricii. *P. Planc.*, 26, 64-65 : **sic tum existimabam, nihil homines aliud Romæ nisi de quæstura mea loqui... At ego, *cum*** (comme) **casu diebus iis itineris faciendi causa, decedens e provincia, Puteolos forte *venissem, cum*** (au moment [de l'année] *où*)[1] **plurimi et lautissimi in iis locis *solent* esse, concidi pæne, judices, *cum*** (lorsque) **ex me quidam *quæsisset* quo die Roma exissem et numquidnam novi esset.** — Corn. Nép., *Thras.*, 2, 7 : **cecidit Critias..., *cum*** (alors que) **quidem ... fortissime *pugnaret*** (cf. *de Reg.*, 3, 2 : **Antigonus, *cum* adversus Seleucum Lysimachumque *dimicaret*, in prælio occisus est**). Etc.

448. — Quand la conjonction **cum** vient après une proposition principale contenant **jam** (*déjà* [tel fait avait eu lieu]), **vix** ou **vixdum** (*à peine* [tel fait avait-il eu lieu]), **nondum** ([tel fait *n'*avait] *pas encore* [eu lieu]), elle se construit régulièrement avec l'*indicatif*.

Ex. : Tér., *Eun.*, 633 : **longe jam abieram, *cum sensi*.** — Cés., *de Bell. Gall.*, VI, 7, 2 : ***jamque* ab eo non longius bidui via aberant, cum duas venisse legiones *cognoscunt*.** — Cic., *in Verr.*, II, 5, 34, 88 : **evolarat *jam* e conspectu... quadriremis, *cum* etiamtum ceteræ naves uno in loco *moliebantur***[2]. — T.-Live, XXII, 1, 1 : ***jam* ver appetebat, *cum* Hannibal ex hibernis movit** (cf. XXIX, 7, 8), etc.

Cic., *de Or.*, II, 21, 89 : ***vix* annus intercesserat, *cum* Sulpicius *accusavit* C. Norbanum.** *Ad Att.*, IX, 2 A, 3 : ***vixdum* epistulam tuam legeram, *cum* ad me Postumus Curtius *venit*.** — T.-Live, XXVII, 28, 11 : ***vixdum* satis patebat iter, *cum* perfugæ certatim *ruunt* per portam**[3].

Cic., *p. Cluent.*, 9, 28 : **dies *nondum* decem intercesserant, *cum* ille alter filius *necatur*.** — T.-Live, XXXV, 2, 1 : ***nondum* ab Roma** (cf. ci-dessus, § 143, Rem., IV, 1°, p. 175) **profectus erat C. Flaminius prætor, *cum* hæc in Hispania *gerebantur***[4].

---

1. De là l'indicatif **solent** (cf. p. 467, n. 3).

2. Au lieu de cet imparfait exprimant un état, certains écrivains (Salluste, Tacite) emploient aussi l'infinitif de description ou infinitif historique.

Ex. : Sall., *Jug.*, 98, 2 : ***jam*que dies consumptus erat, *cum* tamen barbari nihil *remittere*... atque acrius *instare*.**

3. Dans la langue familière **vix** ou **vixdum** sont remplacés quelquefois par **tantum quod** (voy. ci-dessus, p. 457, Rem.) ou par **commodum** « justement » (cf. ci-dessus, p. 75, n. 3).

Ex. : Cic., *ad Fam.*, VII, 23, 1 : ***tantum quod* ex Arpinati veneram, *cum* mihi a te litteræ *redditæ sunt*** (cf. Vellej., II, 117, 1). *Ad Att.*, II, 12, 2 : **emerseram commodum ex Antiati in Appiam, *cum* in me *incurrit*.**

4. La même construction de **cum** avec l'indicatif est de rigueur quand l'idée qui, dans la proposition

REMARQUES. — I. C'est seulement chez les poètes que **cum** employé ainsi peut être remplacé par une conjonction copulative. Cf. ci-dessus, p. 344, n. 1.

II. Contrairement à la règle rigoureuse qui a été exposée ci-dessus, Tite-Live a employé souvent le subjonctif imparfait : c'est une véritable incorrection[1].

EX. : T.-LIVE, XXIII, 27, 5 : **ut quisque arma ceperat, sine imperio, sine signo, incompositi, inordinati in prœlium ruunt;** *jam* **primi conseruerant manus,** *cum* **alii catervatim** *currerent,* **alii nondum e castris** *exissent.* XXVIII, 14, 19 : **et** *jam* **conflixerant cornua,** *cum*... **Pœni veterani Afrique nondum ad teli conjectum** *venissent* **neque in cornua... discurrere** *auderent.*

III. Mais il ne faut pas confondre cet emploi incorrect du subjonctif avec la construction *très correcte* qu'on trouve dans une phrase comme celle-ci :

CIC., *in Verr.*, II, 4, 40, 86 : **vix erat hoc plane imperatum,** *cum* **illum spoliatum stipatumque lictoribus** *videres.*

Dans cet exemple, **videres** est au mode potentiel et doit se traduire par : « on *pouvait* le *voir.* »

449. — Pour marquer une *circonstance qui accompagne l'action principale*, on emploie souvent dans la proposition subordonnée temporelle **cum** ***interea,*** **cum** ***interim*** ou simplement **cum**, locutions que le français peut rendre par *et* pendant ce temps-là, *et* cependant[2].

a) En pareil cas, le verbe de la proposition temporelle se met à l'*indicatif*, s'il doit être au *présent* ou au *parfait.*

---

principale, devrait être marquée par **jam, vix, nondum**, etc., est simplement impliquée dans l'ensemble.

EX : T.-LIVE, XXIII, 32, 7 : **erant, qui Magonem in Hispaniam averterent,** *cum* **Sardiniæ recipiendæ** *repentina* **spes** *affulsit.* XXIII, 18, 3 : **barbarus moliri portas parat,** *cum* **patefactis** *repente* **portis cohortes duæ** *erumpunt.* — CIC., *p. Sest.*, 37, 79 : **fretus sanctitate tribunatus venit in templum Castoris, obnuntiavit consuli,** *cum subito* **manus illa Clodiana** *exclamat.* (Cf. *Phil.*, 2, 29, 73 ; *ad Att.*, IV, 2, 3 ; *p. Cæc.*, 10, 30.

De même, on trouve, en pareil cas, l'infinitif historique remplaçant l'imparfait chez Tacite.

EX. : TAC., *Ann.*, IV, 50 : **ingruebat nox...,** *cum* **Sabinus** *circumire*, *hortari*, etc.

1. Vraisemblablement due à une fausse analogie avec la règle § 447.

2. Il ne faut pas confondre **cum interea, cum interim,** etc., avec **cum** *tamen*. Dans cette locution, en effet, **tamen** est restrictif et joue le même rôle qu'après le relatif **qui** (cf. ci-dessus, p. 421, n. 2), c'est-à-dire que **cum tamen** équivaut au français « époque, circonstance dans laquelle *cependant* ».

EX. : CIC., *in Verr.*, II, 5, 29, 74 : **fit gemitus omnium et clamor,** *cum tamen* (« et cependant dans cette circonstance ») **a præsenti supplicio tuo continuit populus Romanus se.** — T.-LIVE, XXVII, 20, 11-12 : **et jam de imperio abrogando ejus agebat,** *cum tamen* **necessarii Claudii obtinuerunt, ut... Marcellus Romam rediret** (cf. VI, 42, 10).

Par contre, on trouve quelquefois chez Tacite **cum interim** employé au lieu de **cum tamen**.

EX. : TAC., *Hist.*, IV, 42 : **an Neronem extremum dominorum putatis? Idem crediderant, qui Tiberio, qui Gajo superstites fuerunt,** *cum interim* (« et pourtant ») **sævior exortus est.**

L'emploi du mode est soumis à la règle § 446.

Ex. : Cic., *p. Cluent.*, 30, 82 : **anni sunt octo, ... *cum* omnia quæ ad eam rem pertinent ... *agitatis*, *tractatis*, *inquiritis*** (cf. ci-dessus, § 446) : ***cum interea* Cluentianæ pecuniæ vestigium nullum *invenitis*.** — Sall., *Jug.*, 12, 5 : **strepitu et tumultu omnia miscere** (inf. hist.) : ***cum interim* Hiempsal *reperitur***, etc. *Oratio Cottæ*, § 7 : **Macedonia plena hostium est nec minus Italiæ marituma et provinciarum, *cum interim* vectigalia parva et bellis incerta vix partem sumptuum sustinent.** Etc.

Cic., *in Pis.*, 38, 93 : **ultimas Hadriani maris oras petivit : *cum interim* Dyrrachii milites domum... obsidere *cœperunt*.** Etc.

b) Le verbe de la proposition temporelle se met au *subjonctif*, s'il doit être à l'*imparfait* ou au *plus-que-parfait*.

Ex. : Cic., *P. Sulla*, 5, 16 : **quod flagitium Lentulus non cum Autronio concepit? quod sine eodem illo Catilina facinus admisit? *Cum interim* Sulla cum eisdem illis... ne mediocri quidem sermone et congressu *conjungeretur*.** — T.-Live, II, 5, 8 : **nudatos virgis cædunt securique feriunt : *cum inter omne tempus* pater vultusque et os ejus spectaculo *esset*[1].**

Remarque. — Toutefois, l'on trouve l'imparfait ou le plus-que-parfait de l'*indicatif* après **cum interea**, si la proposition principale est à l'*imparfait*.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 5, 62, 162 : ***cædebatur* virgis... : *cum interea* nullus gemitus, nulla vox alia illius miseri... *audiebatur*, nisi hæc : « Civis Romanus sum. »** — T.-Live, XXVIII, 2, 1 : **tria milia ferme *aberat*, *cum*** (p. **cum interea**) **hauddum quisquam hostium *senserat*.** Etc.

Ici encore, certains auteurs (T.-Live, Tacite) remplacent dans la proposition temporelle l'imparfait de l'indicatif par l'*infinitif historique*.

Ex. : T.-Live, III, 37, 5 : **id modo plebes *agitabat*, quonam modo tribuniciam potestatem... repararent : *cum interim* mentio comitiorum nulla *fieri*.** II, 27, 1 : **Romanus promissa consulis... exspectabat : *cum*** (p. **cum interim**) **Appius... quam asperrime poterat... jus *dicere*.**

c) Enfin le verbe de la proposition temporelle se met au *subjonctif*, si **cum** peut se traduire par quoique (cf. ci-après, § 452, 2°).

2° *La conjonction* **cum** *marque une idée de répétition.*

450. — Les propositions temporelles avec **cum** qui marquent la répétition d'une action se mettent régulièrement à l'*indicatif*.

---

1. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, § 220 *Lis* ; R. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, p. 886 ; A. Dræger, *Hist. Synt.*, t. II, p. 567.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, III, 14, 6 : *cum* funes ... comprehensi adductique *erant*, ... prærumpebantur. III, 15, 1 : *cum* singulas binæ ac ternæ naves *circumsteterant*, ... contendebant. IV, 17, 4 : hæc *cum defixerat* fistucisque *adegerat*, ... statuebat. V, 19, 2 : *cum* equitatus noster ... se in agros *ejecerat*, ... emittebat; V, 35, 1 : *cum* quæpiam cohors ex orbe excesserat atque impetum fecerat, ... refugiebant. V, 35, 3 : *cum* in eum locum ... reverti *cœperant*, ... circumveniebantur. VII, 22, 2 : quas (falces) *cum destinaverant*, ... reducebant. *De Bell. civ.*, I, 58, 2 : *cum* propius *erat* ... ventum, ... confugiebant. I, 79, 3 : cum vallis aut locus declivis *suberat*, neque ii ... opem ferre *poterant*, etc. III, 44, 6 : atque *cum erant* loca Cæsari capienda, ... Pompejus ... sagittarios ... mittebat. Etc.

451. — Toutefois, comme on l'a vu ci-dessus (§ 410), on trouve parfois le subjonctif imparfait ou plus-que-parfait dans des propositions de ce genre.

Cet emploi illogique du subjonctif, inconnu au latin archaïque, est rare avant Tite-Live. Cependant on en cite déjà quelques exemples chez des auteurs comme Cicéron et César[1].

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 4, 22, 48 : qui *cum* in convivium *venisset*, si quicquam cælati aspexerat, manus abstinere non poterat (cf. *Brut.*, 38, 143 : *de Orat.*, I, 54, 232 : *de Div.*, I, 45, 102). — Cés., *de Bell. Gall.*, VII, 16, 3 : *cum* longius necessario *procederent*. *De Bell. civ.*, II, 41, 6 : *cum* cohortes ex acie *procurrissent*. — Corn. Nép., *Cimon*, 4, 2 : *cum* aliquem ... videret (cf. *Alc.*, 1, 3 : *Epam.*, 3, 3 ; 5 : *Ag.*, 8, 1 : *Tim.*, 4, 2 : 3 : *Att.*, 2, 4 : 20, 1 ; 2. — T.-Live, II, 27, 8 : cum in jus duci debitorem *vidissent* (cf. III, 11, 4 : V, 48, 2 : XXI, 28, 10 : XXXV, 28, 2 : XLIV, 29, 3, etc.)[2].

Remarque. — Quand le verbe de la proposition où se trouve cum ainsi employé n'est ni à l'imparfait ni au plus-que-parfait, le subjonctif est une grave incorrection (voy. ci-dessus, p. 425, Rem. II).

452. — La particule *cum* dans une proposition causale ou concessive. — Du sens temporel la particule **cum** a passé au sens causal[3] et au sens concessif.

---

1. Voy. O. Riemann, *Études sur... T. Live*, 2e éd., p. 294 et suiv.
2. Pour l'explication de cet emploi du subjonctif, voy. ci-dessus, p. 424, n. 3.
3. L'intermédiaire doit être cherché dans des phrases où cum signifie « quand », tout en se rapprochant de « du moment que ».

Ex. : Plaut., *Pseud.*, 931 : occidis me, *cum* istuc *rogitas*. — Cic., *in Verr.*, II, 64, 165 : hi *cum* de tuis factis publice *conqueruntur*, nonne hoc indicant tantas esse injurias. Etc.

1° Comme particule causale, **cum** signifie « du moment que », d'où puisque. Construit avec l'indicatif dans l'ancienne langue[1], il ne s'emploie à l'époque classique qu'avec le *subjonctif :* cela tient à ce qu'à l'époque classique on voyait dans l'emploi du subjonctif un moyen d'exprimer formellement le rapport de *cause* qui, auparavant, n'était pas énoncé par le tour grammatical.

Ex. : Cic., *de Fin.*, I, 20, 66 : ***cum*** **solitudo et vita sine amicis insidiarum et metus plena *sit*, ratio ipsa monet amicitias comparare.** *De Off.*, III, 2, 6 : ***cum*** **Athenas tanquam ad mercaturam bonarum artium *sis profectus*, inanem redire turpissimum est.** *De Leg. agr.*, 2, 12, 30 : **non intellego, quare Rullus quemquam intercessurum putet, *cum* intercessio stultitiam intercessoris *significatura* sit.** Etc.

Remarques. — I. On trouve encore un reste de la syntaxe primitive dans les constructions familières où la conjonction **cum** remplace **quod** après les expressions **gratulor, gratias ago, magna lætitia nobis est,** etc.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, IX, 14, 3 : ***gratulor*** **tibi, *cum* tantum vales apud Dolabellam.** *Ib.*, XIII, 24 2 : **tibi maximas gratias ago, *cum* tantum litteræ meæ potuerunt, ut...** — Sall., *Jug.*, 102, 5 : **rex Bocche, *magna lætitia nobis est, cum* te talem virum dei monuere, uti aliquando pacem quam bellum malles**[2].

II. De même, lorsque **cum** correspond au gérondif français précédé de « en », on le construit avec l'*indicatif* présent, parfait ou futur ; mais si le verbe doit être à l'imparfait ou au plus-que-parfait, on le met au subjonctif[3].

---

1. Voy. A. Dræger, *Hist. Synt.*, t. II[2], p. 679. Notez qu'il se trompe en disant, d'après Lübbert, qu'on trouve dans Plaute trois exemples du subjonctif avec **cum** (*Mil.*, 1327 : *Pseud.*, 184 : *Capt.*, 892), dans lesquels le subjonctif aurait la valeur d'un potentiel : le premier exemple est à écarter, parce que **lacrumem** est une mauvaise correction ; dans les deux autres, **quom** a le sens *adversatif* et non causal ; en tout cas il ne saurait être question du potentiel. C'est seulement dans Térence qu'on voit pour la première fois la particule **cum** « puisque » construite avec le subjonctif.

Ex. : Tér., *Héc.*, 704 sq. : **nam puerum injussu, credo, non tollent meo, | præsertim in ea re *quom sit* mi adjutrix socrus.**

Dræger cite un autre exemple de Térence (*Ad.*, 165 sq.), où il voit avec raison un emploi de **cum** pris dans le sens *adversatif*.

Ex. : Tér., *Ad.*, 165 sq. : **novi ego vostra hæc : « Nollem factum ; dabitur jusjurandum, indignum | te esse injuria hac, » indignis *cum* egomet *sim acceptus* modis.**

L'idée générale est celle-ci : « Je connais vos excuses : « J'en suis au désespoir, vous ne méritiez pas ce traitement. » < On me dit cela >, *alors que* ce traitement indigne je l'ai subi *tout de même*. »

2. On voit que dans ces formes de phrases, **cum** est employé avec la valeur de sa signification primitive « relativement à ceci que » ; en effet, étymologiquement c'est un doublet de **quod** (cf. ci-dessus, p. 463, n. 4). C'est ce qui explique encore des constructions comme celles-ci :

Ex. : Plaut., *Most.*, 719 : **amice facis, *cum* me *laudas*.** — Cic., *p. Mil.*, 36, 99 : **te quidem, *cum* isto animo *es*, satis *laudare* non possum** (et par analogie avec l'idée du verbe **laudo** : Cic., *de Orat.*, II, 37, 154 : **quo etiam major vir [Numa] *habendus est*, *cum* illam sapientiam *cognovit***). *P. Cæcin.*, 27, 79 : **permagnam a nobis *initis gratiam*, *cum* hunc auctorem nostræ defensionis esse *dicitis*.** *De Fin.*, III, 2, 9 : **præclare facis, *cum*... puerum *diligis*.** Etc.

3. En d'autres termes, la construction primitive s'est maintenue, en pareil cas, dans toutes les formes de phrase où ne pouvait pas s'exercer l'influence de la construction § 447.

Ex. : Cic., *p. Rosc. Am.*, 19, 54 : **concedo tibi ut ea prætereas, quæ, cum**[1] **taces, nulla esse concedis.** Etc.

Mais il faut écarter l'exemple suivant :

Cic., *p. Mil.*, 5, 12 : **(Munatius Plancus) cotidie meam potentiam invidiose criminabatur,** ***cum diceret***[2] **senatum, non quod sentiret, sed quod ego vellem, decernere;**

dans lequel **cum diceret** équivaut au français disant et développe l'idée de **criminabatur.**

III. **Cum** signifiant puisque est quelquefois remplacé par ***quippe*** **cum** (Enn., Plaute, Cic.[3], Corn. Nép., T.-Live, Apulée), bien sûr, *puisque*, plus rarement par ***utpote*** **cum** (Cic.[4], Asin. Pol., Val.-Max., Celse, Q.-Curce, Min. Felix), comme il est possible, *puisque*, ou par ***ut*** **cum** (cf. Quint., X, 1, 76) avec le *subjonctif*.

2° Comme particule concessive **cum** se construit toujours avec le *subjonctif* à l'époque classique[5].

Ex. : Cic., *Tusc.*, I, 29, 71 : **Socrates,** ***cum*** **facile** ***posset*** **educi e custodia, noluit.** *P. Mil.*, 35, 98 : **hoc tempore ipso,** ***cum*** **omnes a meis inimicis faces meæ invidiæ** ***subjiciantur,*** **tamen omni in hominum cœtu celebramur.** *De Orat.*, III, 16, 60 : **Socratis ingenium variosque sermones immortalitati scriptis suis Plato tradidit** (aoriste), ***cum*** **ipse litteram Socrates nullam** ***reliquisset***[6]. Etc.

453. — La conjonction ***quoniam***. — A la conjonction **cum** on peut rattacher **quoniam**[7], qui a pris dans la langue latine la valeur d'une particule causale[8].

---

1. On voit que dans ces sortes de phrases le latin **cum** se rapproche plus du sens de « quand » que de « du moment que ». C'est précisément ce que rend le gérondif français précédé de « en ».

2. C'est une erreur de voir avec Kühner (*ausf. Gramm. der lat. Spr.*, t. II, p. 882, Anm. 2) dans l'expression **cum** ***diceret*** un subjonctif de répétition. On a dit plus haut (§ 450 sq.) ce qu'il faut penser de cette construction à l'époque classique.

3. Ex. : Cic., *de Leg.*, I, 1, 5 : **aliæ in historia leges observandæ, aliæ in poemate,** ***quippe cum*** **in illa ad veritatem** ***referantur,*** **in hac ad delectationem pleraque.**

4. Ex. : Cic., *ad Att.*, V, 8, 1 : **me incommoda valetudo qua jam emerseram,** ***utpote cum*** **sine febri** ***laborassem,*** **tenebat duodecimum jam diem Brundisii** (cf. ci-dessus, § 239 et § 251, Rem. V, p. 262 et 269).

5. Mais, dans l'ancienne langue, on pouvait le construire avec l'indicatif : **cum** signifiant proprement « alors que cependant » (d'où l'on a tiré « bien que, quoique »), on comprend que l'ancienne langue ait pu s'attacher surtout au sens temporel : de là l'emploi de l'indicatif.

6. On remarquera l'emploi du plus-que-parfait là où, d'après l'usage de la langue française, il semblerait qu'on dût avoir le parfait. C'est que le latin applique ici la règle générale dont il a été question ci-dessus (§ 251, Rem. I (p. 269, n. 1) et § 255).

7. La particule **quoniam** est pour **quom jam**, mais les Latins avaient si peu conscience de cette formation qu'on trouve, par exemple :

Cic., *in Cat.*, 3, 12, 29 : **quoniam** ***jam*** **nox est.**

8. Dans le latin archaïque **quoniam** conservait le sens primitif « après que ».

Ex. : Plaute, *Mil.*, 129 : **ego** ***quoniam*** **inspexi mulieris sententiam, | cepi tabellas...**

Le passage du sens temporel au sens causal a été favorisé par des expressions dans lesquelles **quoniam** tient autant de l'une que de l'autre signification « après que », « puisque ».

Ex. : Plaute, *Amph.*, 835 : **vera dico, set nequiquam,** ***quoniam*** **non vis credere.** — Tér., *Andr.*, 250 : **... ea** ***quoniam*** **nemini obtrudi potest, | itur ad me.** — Cic., *p. imp. Cn. Pomp.*, 8, 20 : ***quoniam*** **de genere belli dixi, nunc de magnitudine pauca dicam.**

A partir de Cicéron, c'est le sens causal qui domine : toutefois on trouve encore chez les écrivains

L'emploi des modes est réglé par les mêmes lois que ci-dessus (§ 441).

Remarques. — I. La particule **quoniam** est souvent accompagnée de **quidem** (cf. en grec ἐπειδή γε, puisque certes).

Ex. : Cic., *Tusc.*, III, 27, 66 : **an est ullum tempus** — ***quoniam quidem*** (puisque aussi bien) **res in nostra potestate est** —, **cui non ponendæ curæ et ægritudinis causā serviamus?** *De Leg.*, III, 1, 1 : **sane gaudeo quod te interpellavi,** ***quoniam quidem*** **tam pulchrum mihi dedisti judicii tui testimonium.**

II. La signification propre de **quoniam** étant « alors que », il semble qu'on ne devrait pas trouver cette conjonction comme synonyme de **quod** ou de **quia**, parce que, à cause que). Cependant dans le latin populaire et à l'époque impériale cette confusion s'est produite.

Ex. : [Asin. Pollion], *de Bell. Afr.*, 42, 4 : **non est visa ratio propius accedendi eo die ad oppidum,** ***quoniam*** **ibi præsidium grande Numidarum cognoverat.** — Tac., *Ann.*, I, 10 : **ne Tiberium quidem caritate aut reipublicæ cura successorem adscitum, sed** ***quoniam*** **arrogantiam ... ejus** ***introspexerit*** (style indir.). — Suét., *Jul.*, 74 : **piratas ...** ***quoniam*** **suffixurum se cruci juraverat, jugulari prius jussit, deinde affligi.** Etc.

De là des constructions comme **ideo** ***quoniam*** (Pline, *H. N.*, XX, 35; Aug.). **propterea** ***quoniam*** (A.-Gelle, *N. A.*, III, 6, 3), **eo** ***quoniam*** (A.-Gelle, *N. A.*, VII, 13, 3), **non ideo** ***quoniam*** (Justin, Aug.).

III. Une confusion plus extraordinaire encore est celle que font les écrivains de la décadence quand ils emploient ***quoniam,*** au lieu de **quod** ou de **quia** (déjà fort incorrects, cf. ci-dessus, §§ 438, Rem. I; 443, Rem. II), pour tenir la place d'une proposition infinitive après les verbes signifiant dire, savoir, etc.[1].

Ex. : Saint Jérome, *Ep.*, 147, 1 : **ignorans** ***quoniam*** **benignitas Dei ad pænitentiam te** ***hortatur.*** *In Luc. hom.*, 12 : **annuntiet vobis** ***quoniam natus est*** **hodie vobis salvator** (cf. *ib.* 13; 35).

454. — La conjonction *donec.* — La conjonction **donec** (arch. **donicum, donique**) peut être, elle aussi, rattachée à la particule **cum**[2].

---

archaïsants, comme Aulu-Gelle, par exemple (cf. *Noct. Att.*, VI, 5, 4), quelques traces de l'ancienne et primitive acception du mot.

1. **Quoniam** est fréquent dans les versions latines de la Bible, comme traduction de ὅτι ou de διότι. Voy. Kaulen, *Handbuch z. Vulg.*, p. 246, cité par M. Bonnet, *le Latin de Grégoire de Tours*, p. 661, et cf. H. Goelzer. *Latinité de saint Jérôme*, p. 384.

2. Cf. W. M. Lindsay, *the Latin language*, p. 609 : « Pour expliquer **dōnĕc**, il ne faut pas le « séparer des formes accessoires **dōnĭcum** et **dōnĭque**. **Donicum** est cité comme une forme du vieux « latin par Charisius (p. 197, 15, *Keil*), lequel renvoie à deux vers de Livius Andronicus :

Ibi manens sedeto *donicum* videbis
Me carpento vehente meam domum venisse,

« à Caton et à Plaute (cf. *Pseud.*, 1168 ; *Capt.*, 329 ; *Most.*, 116 : *Aul.*, I, 1, 19 ; *Truc.*, I, 1, 17). « Cette particule contient ***do-ne*** (c'.-à-d. la préposition ***do,** cf. gr. δόμον-δε et lat. **en-do**, suivie « de l'affixe **-ne**, cf. lat. **pō-ne**, ombr. *post-ne*, all. *vo-n*) et l'adverbe de temps **cum** : elle signifie « proprement « jusqu'au moment où », « jusqu'à ce que, » et par suite « en attendant que » (cf. l'ombr. « *ar-ni-po* et son équivalent latin **quo-ad**). Quelques-uns voient dans **donec** une forme de **donicum** « dont la dernière syllabe serait tombée. Mais la chute d'une finale **-um** en latin est assez rare, puisqu'on « ne cite guère que **nihil** (pour **nihilum**) et **non** (pour **noen-um**) : il y aurait donc quelque hardiesse « à joindre **donecum** à ces deux mots. Il semble d'abord plus naturel de dire que **donec** est une forme « syncopée de **doni-que** (cf. **nec**, de **neque**) ; or **doni-que** n'est pas autre chose que ***done** augmenté

A l'époque classique, **donec** signifie *jusqu'à ce que* et paraît se construire plutôt avec l'*indicatif* qu'avec le subjonctif[1].

1° Quand **donec** marque un simple rapport de temps entre deux actions et correspond au français *jusqu'au moment où*, il se construit toujours avec l'indicatif.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 1, 6, 17 : **usque eo timui... *donec* ad rejiciendos judices venimus.** II, 4, 40, 87 : **neque tamen finis huic injuriæ crudelitatique fiebat, *donec* populus ... senatum clamore coegit, ut,** etc. — T.-Live, XXIII, 31, 9 : **ita de comitiis, *donec* rediit Marcellus, silentium fuit.** Etc.

Remarque. — S'il s'agit d'exprimer un fait à venir, on trouve quelques exemples du futur antérieur.

Ex. : Tér., *Ad.*, 718 : **certum obsidere est usque *donec redierit*.** — Hor., *Carm.*, III, 6, 1 sq. : **delicta majorum immeritus lues, | Romane, *donec* templa *refeceris*.**

Mais le futur simple ne se trouve que dans la période archaïque.

Ex. : Caton, *de Re rust.*, 156 : **coquito usque *donec* ea *commadebit* bene.**
Voy. d'ailleurs ce qui est dit ci-dessous, n. 1.

2° Quand la proposition où se trouve **donec** exprime un fait qui se répète (cf. ci-dessus, §§ 446-447), on ne voit pas bien quelles règles ont suivies les Latins, car les seuls exemples qu'on cite sont empruntés à Tite-Live dont la syntaxe, en pareil cas, n'est pas très correcte.

Ex. : T.-Live, XXI, 28, 11 : **(elephanti) trepidationis aliquantum edebant, *donec* quietem ipse timor circumspectantibus aquam fecisset.** Etc.

« de la particule **-que** « à quelque égard » cf. **quandoque** et **dē-nique** ; mais le point faible de « cette explication, c'est qu'avant Lucrèce on ne trouve pas **donique** et qu'ainsi **donique** est plus « récent que **donec**. » Je me demande si l'on n'éviterait pas toutes ces difficultés en supposant que **donec** était primitivement ***doneque cum** « maintenant et pas quand » **do** étant, non pas une préposition, mais une forme de la particule qui a donné **dum** « maintenant ». La phrase du rudiment : **exspecta donec rex advenerit** signifierait donc *littéralement* : « attends maintenant et pas quand le roi sera arrivé », et l'on voit comment le sens de « juqu'à ce que » se serait dégagé peu à peu de ces locutions-là. Quant à l'omission de **cum** après **doneque** ou **donec**, on sait qu'une locution peut être mutilée sans rien perdre de sa signification. Voy. M. Bonnet, *le Latin de Grégoire de Tours*, p. 2?5, et M. Bréal, *Essai de Sémantique*, p. 163 sqq.

1. A l'époque archaïque, on ne trouve presque pas d'exemples du subjonctif. Mais la syntaxe de **donec** est imparfaitement connue et, faute d'éléments suffisants pour former son jugement, on doit se montrer très réservé.

En tout cas **donec** semble avoir été beaucoup moins employé que **dum**. On sait que Cicéron ne s'en sert presque pas et que César, Varron et Salluste n'en offrent aucun exemple : de plus, il y a plusieurs cas où l'usage des bons écrivains préfère **dum** à **donec** ; par exemple quand le subjonctif présent ou l'indicatif présent sont employés en parlant d'un fait futur, c'est **dum** que l'on emploie, plutôt que **donec** ; de même, si l'on parle d'un fait passé et qu'à l'idée de temps s'ajoute l'idée d'une intention de la part du sujet principal, c'est **dum** (plus rarement **donec**) qui sert, avec le subjonctif, à signifier « en attendant que... ». Par contre, quand le verbe doit être à l'indicatif aoriste pour marquer tout simplement un rapport de temps entre deux actions, c'est **donec** ou **quoad** qu'on emploie (et non **dum**), pour rendre l'idée de « jusqu'au moment où... ». Cf. pourtant Cic., *in Verr.*, I, 6, 16.

Remarque. — Tacite construit presque partout **donec** avec le subjonctif, qu'il y ait ou non l'idée de répétition d'une action : cela tient à ce qu'il considère le subjonctif comme le mode de la subordination par excellence[1]. Mais on rencontre déjà avant lui des exemples de ce solécisme.

Ex. : [Asin. Pollion], *de Bell. Afr.*, 23, 2 : **Pompejo adveniente oppidani usque eo passi propius accedere, *donec*** (jusqu'au moment où) **ad ipsas portas ac murum *appropinquaret*** (il faudrait **appropinquavit**).

455. — On voit, à partir de l'époque impériale, **donec** prendre peu à peu le sens de **quamdiu,** aussi longtemps que, tant que. Cet emploi dont les premiers exemples se lisent dans Horace (*Carm.*, I, 9, 17; III, 9, 1) est une des particularités de la langue de Tacite.

Ex. : Tac., *Dial.*, 8 : **donec libuit** (cf. *ib.*, 40 : *Hist.*, I, 13 : 37 : III, 15 : IV, 12 ; *Ann.*, I, 68 : VI, 51, etc.).

Le mode employé est l'*indicatif.*

Remarque. — Avec **donec** synonyme de **quamdiu** T.-Live et les écrivains de l'époque impériale emploient le subjonctif de répétition.

Ex. : T.-Live, XXI, 28, 10 : **nihil sane trepidabant, *donec* continenti velut ponte agerentur.**

456. — **La particule *quam*.** — Enfin à l'accusatif du pronom relatif se rattache aussi la particule **quam**[2], qui est proprement une particule de comparaison, mais qui entre aussi dans la composition de conjonctions de temps, de conjonctions concessives, etc.

Il ne sera question pour le moment que des composés de **quam**[3], l'emploi de la particule elle-même rentrant plutôt dans la théorie du comparatif.

457. — **La particule *postquam*.** — Employée après **post** ou **postea** par analogie avec la construction du comparatif, la particule **quam** a formé une locution composée[4] qui exprime une idée particulière de temps, après que, depuis que (comme)[5]. Les deux éléments qui la constituent peuvent être séparés ou rapprochés de manière à former

---

1. Voyez les exemples cités par Draeger, *Hist. Synt.*, t. II², p. 614, lequel résume les données fournies par Gerber, Progr. de Glückstadt, 1874. Voy. surtout Gerber et Greef, *Lexicon Taciteum* (article donec).

2. **Quam** est l'accusatif singulier féminin du relatif, comme **tam** est l'accusatif féminin d'un thème démonstratif. Il n'est pas plus extraordinaire de voir, en latin, le féminin donner des adverbes qu'il ne l'est en français de trouver des locutions adverbiales comme « à la légère ».

3. A l'exception toutefois de **tanquam**, dont la syntaxe se rattache, d'une part, à celle des propositions comparatives et, d'autre part, à celle des propositions conditionnelles, sans parler de certaines particularités.

4. Au lieu de **die** (**anno,** etc.) **sexto postquam** on pouvait dire en latin ou bien (en sous-entendant **post**) : **die sexto *quam*...** (cf. T.-Live, VI, 29, 16), ou bien par une espèce d'attraction : ***post* diem sextum *quam*** (cf. Cic., *p. Mil.*, 16, 44 ; déjà dans Caton, *de Re rust.*, 65 : ***post* diem tertium *quam* lecta erit**).

5. La conjonction française « puisque » vient de **postquam**, qui était employé avec ce sens particulier dans la langue vulgaire,

Ex. : Plaut., *Bacch.*, 531 : ***postquam* inanis sum.** — Ter., *Ad.*, prol., 1 : ***postquam* poeta sensit scripturam suam | ab iniquis observari..., | indicio de se ipse erit.**

Mais on ne trouverait pas un seul exemple de cet emploi particulier dans la langue classique.

un seul mot : **post ... quam, postea ... quam** ou **postquam, posteaquam**[1].

La syntaxe de cette conjonction présente les particularités suivantes :

458. — *Postquam* avec l'indicatif. — **Postquam** exprimant un simple rapport de temps entre deux actions, se construit régulièrement avec l'*indicatif*[2].

1° On emploie l'*indicatif aoriste* lorsqu'il est question de deux faits consécutifs.

Ex. : Tér., *Eun.*, 20 : ***postquam*** **ædiles *emerunt*, perfecit**, etc. — Cés., *de Bell. Gall.*, I, 24, 1 : ***postquam*** **id animum *advertit*, copias suas Cæsar in proximum collem subducit** (prés. histor.). I, 27, 3 : **eo *postquam* Cæsar *pervenit*, obsides, arma ... poposcit** (cf. II, 5, 4 ; III, 15, 2 ; VI, 9, 1 ; 29, 1 ; VII, 58, 2 ; *de Bell. civ.*, II, 23, 5 ; III, 41, 1). Etc.

Remarque. — Dans le récit historique, **postquam**, au lieu de se construire avec l'indicatif aoriste, peut se construire aussi avec le *présent historique* (cf. ci-dessus, § 227).

Cic., *in Verr.*, II, 2, ch. 38 : **quem *postquam videt* non adesse, dolore ardere cœpit.** — Sall., *Cat.*, 21, 5 : ***postquam*** **omnium animos alacres *videt*, cohortatus ...** (toujours ainsi avec **videre** chez Salluste, cf. *Cat.*, 40, 3 ; 57, 5 ; 60, 7 ; *Jug.*, 15, 5 ; 53, 3 ; 61, 1 ; 76, 6 ; 79, 7 ; 86, 1 ; *Hist. fragm.*, I, 84, 5 éd. Kritz). — T.-Live, XXIII, 17, 4 : ***postquam*** **obstinatos in fide *videt*, obsidere atque oppugnare parat** (cf. XXXIV, 15, 7). — Tac., *Ann.*, III, 15 : ***postquam intellegit*** (et avec **videt**, *Hist.*, IV, 57 ; *Ann.*, I, 48 ; XIV, 60).

2° On emploie l'indicatif *imparfait* avec **postquam** lorsqu'on veut marquer qu'il s'était produit *un état de choses qui durait encore* au moment de l'action exprimée par le verbe principal.

Ex. : Cic., *p. Quinct.*, 22, 70 : **tu, *postquam* qui tibi erant amici non *poterant* vincere** (*quand* tu as vu que les amis ne *pouvaient* pas l'emporter), **ut amici tibi essent qui vincebant, effecisti.** — T.-Live, XXI, 12, 4 : ***postquam*** **nihil lacrimæ *movebant* condicionesque tristes ... *ferebantur*, transfuga ex oratore factus apud hostem mansit.** *Ib.*, 28, 4 : **Galli, *postquam* utroque vim facere conati *pellebantur*, qua patere visum maxime iter perrumpunt** (cf. *ib.*, 31, 3 ; 59, 5 ; XXIII, 18, 7 : **omnium animi ... accenduntur, utique *postquam* corona aurea muralis proposita est atque**

---

1. La conjonction **posteaquam** paraît avoir été employée par Cicéron de préférence à **postquam** ; mais après lui c'est **postquam** qui est beaucoup plus usité. La syntaxe de ces deux conjonctions est naturellement la même, et ce que nous dirons de l'une s'appliquera aussi à l'autre.

2. Quand il s'agit d'exprimer une action qui se répète, on se sert de **ubi**, plutôt que de **postquam** ; du moins je ne vois pas qu'on cite beaucoup d'exemples de cette construction avec **postquam**.

Toutefois voyez : Tac., *Ann.*, XII, 59 : **legatus is Tauri...., *postquam revenerant*..., magicas superstitiones *objectabat*.**

ipse dux ... segnem oppugnationem iis *exprobrabat* les courages s'enflammèrent *après qu*'Hannibal eut promis une couronne murale et *lorsqu'ils virent qu'il leur adressait* des reproches). Etc.

On voit par ces exemples que **postquam** suivi de l'imparfait ne peut se traduire par après que, mais doit être rendu par comme, lorsque.

Remarque. — Chez Tacite, cet imparfait de l'état est remplacé par l'infinitif historique.

Ex. : Tac., *Ann.*, III, 26 : ***postquam exui*** (p. **exuebatur**) **æqualitas et pro modestia ac pudore ambitio et vis *incedebat*...**

Cette application hardie de la règle qui voit dans l'infinitif historique un équivalent de l'indicatif imparfait est particulière à Tacite et ne se trouve d'ailleurs que dans le passage cité après **postquam** ; mais elle se rencontre aussi après **ubi** (cf. *Ann.*, XI, 37 ; XII, 51, etc.), et après **ut** (cf. *Hist.*, III, 31), quand l'infinitif est suivi d'un verbe à un mode personnel dépendant de la même conjonction.

3° On emploie le *plus-que-parfait* de l'indicatif avec **postquam**

a) Lorsque le verbe de la proposition principale est à l'imparfait.

Ex. : T.-Live, XXII, 23, 2-3 : **quæ** (**cunctatio Fabii**), **ut Hannibalem non mediocri sollicitum cura *habebat*, ... ita contempta *erat* inter cives ..., utique *postquam* absente eo ... læto verius dixerim quam prospero eventu *pugnatum fuerat*** (cf. § 251, Rem. III).

Le plus-que-parfait joue ici, par rapport à l'imparfait, le même rôle que joue l'aoriste par rapport au présent de l'indicatif.

b) Lorsque le verbe principal est lui-même au plus-que-parfait.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, XVI, 11, 2 : ***profecti erant, postquam* senatus consulibus ... negotium *dederat*, ut...**

Remarque. — Mais on trouve aussi **postquam** avec l'aoriste en pareil cas.

Ex. : T.-Live, XXVII, 1, 5 : **labare iis adversus Pœnum fidem *senserat, postquam*... excessisse... Hannibalem *auditum est*.**

c) Lorsque la proposition temporelle exprime un *état de choses* qui *durait encore* pendant qu'avait lieu l'action marquée par le verbe principal.

Ex : T.-Live, XXI, 33, 10 : ***postquam liberata*** (= **libera**)[1] **itinera fuga montanorum *erant*, stetit parumper tamen Hannibal.** XXII, 48, 4 : **postquam omnium animos ... *occupaverat*** (= **occupatos tenebat**) **certamen, tum ... aversam adoriuntur Romanam aciem.** XXIV, 35, 4 : **postquam ab Hippocrate *occupatæ* Syracusæ *erant*** (= **tenebantur**), **profectus Carthaginem**, etc.

1. On verra par les explications données entre parenthèses que ce cas rentre dans celui du § 458, 2°, puisque chacun des plus-que-parfaits cités pourrait être remplacé par l'imparfait d'un verbe de sens approprié.

d) Enfin, lorsque le fait énoncé dans la proposition temporelle est séparé par un certain intervalle de temps de celui qui est rapporté dans la proposition principale.

Ex. : T.-Live, XXI, 20, 9 : **legati Romam redeunt haud ita multo** ***post quam*** **consules in provincias** ***profecti erant.*** — Tac., *Hist.*, III, 72 : **isdem rursus vestigiis situm est (Capitolium),** ***postquam*** **interjecto quadringentorum quindecim annorum spatio...** ***flagraverat.*** Etc.

Remarque. — Mais là où il s'agit de marquer la succession immédiate des faits, l'emploi du plus-que-parfait, au lieu de l'aoriste (cf. ci-dessus, § 458, 1°), est une *incorrection.*

Ex. : Corn. Nép., *Lys.*, 4, 3 : ***postquam*** **de suis rebus gestis... quæ voluerat** ***dixerat,*** **testimonii loco librum a Pharnabazo datum tradidit** (on attendrait **postquam dixit,** puisque le sens est *immédiatement après qu'il eut dit*).

4° On emploie le présent de l'indicatif avec **postquam**, quand la proposition temporelle exprime un état de choses qui dure encore pendant qu'a lieu l'action principale, le verbe principal étant d'ailleurs au *présent :* en pareil cas, **postquam** signifie soit depuis que soit maintenant que.

Ex. : T.-Live, XXI, 13, 4 : ***postquam*** **nec ab Romanis vobis ulla** ***est*** **spes nec vestra vos jam aut arma aut mœnia satis** ***defendunt,*** **pacem affero ad vos magis necessariam quam æquam.**

459. — *Postquam* avec le subjonctif. — On ne cite qu'un petit nombre d'emplois de **postquam** avec le subjonctif[1]; mais cette construction tout à fait incorrecte est sans doute encore plus rare qu'on ne croit. En effet, dans les passages de Cicéron que l'on a cités (voy. *p. imp. Cn. Pomp.*, 4, 9; *p. Cluent.*, 64, 181; *de Leg.*, II, 25, 64; *ad Fam.*, II, 19, 1; *ad Att.*, XI, 12, 1), il y a, non **postquam**, mais **posteaquam**, qui doit être corrigé en **postea quom**[2].

Quant au texte du *de Bell. Africo*, 91, 3, bien que Wœlfflin et Miodonski lisent **postquam ... egisset** donné, il est vrai, par tous les manuscrits, on peut se demander si **postquam** ne doit pas être corrigé en **cum**, d'après le ch. 50, 3, où les manuscrits inférieurs ont **postquam ... cum**, tandis que le *Leidensis* porte seulement **cum**.

460. — Les conjonctions *priusquam* et *antequam*. — Ces conjonctions sont formées (comme **postquam**) par analogie avec la construction du comparatif.

Les éléments qui les composent sont ou bien séparés, **prius...**

---

1. Cf. A. Dræger, *Hist. Synt.*, t. II², p. 591, 2.
2. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, 2e éd., p. 360, n. 2.

quam ..., ante ... quam ..., ou bien réunis en un seul mot : **priusquam**, **antequam**[1]. La syntaxe de ces conjonctions est soumise aux règles suivantes[2].

Ici encore il faut distinguer deux cas : la proposition temporelle exprime une action qui n'a lieu qu'une fois ou elle signifie une action qui se répète.

1° *L'action annoncée par* **priusquam** (**antequam**) *n'a lieu qu'une fois.*

461. — Emploi de l'indicatif.

a) Lorsque les conjonctions **priusquam** et **antequam** servent tout simplement à marquer un rapport de temps entre deux actions et peuvent se traduire par avant le moment où..., on les construit *régulièrement*[3] avec l'indicatif.

Ex. : Cic., *de Orat.*, II, 47, 195 : **non *prius* sum conatus misericordiam aliis commovere, *quam* misericordia *sum* ipse *captus*.** *Ad Att.*, II, 7, 2 : ***antequam* tuas *legi* litteras, hominem ire cupiebam.** — Cés., *de Bell. Gall.*, I, 53, 1 : **omnes hostes terga verterunt neque *prius* fugere destiterunt, *quam* ad flumen Rhenum *pervenerunt*** (cf. Corn. Nép., *Épam.*, 8, 4). — T.-Live, XXI, 31, 9 : **Hannibal ... tendit in Tricorios, haud usquam impedita via *priusquam* ad Druentiam flumen *pervenit*.** Etc.

Remarque. — On trouve naturellement aussi **priusquam** (**antequam**), avant le moment où, construit avec l'imparfait de l'état ou avec le plus-que-parfait employé comme imparfait.

Ex. : T.-Live, VII, 34, 1 : **Cornelius consul exercitum in saltum induxit nec *prius, quam* recipi tuto signa non *poterant*, imminentem capiti hostem vidit.** XXIII, 30, 3 : **postremo coriis herbisque et radicibus vixere, nec, *antequam* vires ad standum in muris ferendaque arma *deerant*, expugnati sunt** XXIII, 48, 1 : **nec *ante* violavit agrum Campanum *quam* jam altæ in segetibus herbæ pabulum præbere *poterant*** (cf. XXXVIII, 3, 8). Etc.

b) Lorsque la proposition temporelle se rapporte à l'avenir, **priusquam** et **antequam** peuvent être suivis du futur antérieur, mais non du futur simple (excepté dans le latin archaïque[4]).

---

1. On trouve aussi, mais *rarement*, **anteaquam** (cf. Cic., *ad Fam.*, III, 6, 2).

2. Dans l'ancienne langue on ne trouve que **priusquam** et non **antequam**, qui d'ailleurs, si l'on met à part l'usage de Varron et Tacite, est beaucoup plus rare que **priusquam**. Voy. Schmalz, *Lat. Synt.*, § 262.

3. L'emploi du subjonctif en pareil cas est une *incorrection* dont on trouve des exemples chez les écrivains dont la langue n'est pas très pure.

Ex. : Corn. Nép., *Eum.*, 4, 2 : **non *prius* distracti sunt *quam* alterum anima *relinqueret*.** — T.-Live, XXII, 38, 6 : **contiones, *priusquam* ab urbe signa *moverentur*, consulis Varronis multæ ac feroces fuere.** XXIV, 20, 12 : **Tarenti, triduo *ante quam* Hannibal ad mœnia *accederet*, a M. Valerio... missus M. Livius... neque hostibus neque dubiis sociis loci quicquam præbuit ad tentandum** (cf. XXV, 31, 12, etc.).

4. Cf. Plaute, *Pseud.*, 524 : ***priusquam* istam pugnam *pugnabo*, ego etiam prius | dabo aliam pugnam claram** (cf. *ib.*, 885).

Ex. : Tér., *Phorm.*, 1045 : **neque ego ignosco neque promitto quicquam neque respondeo,** | ***priusquam*** **gnatum** ***videro.*** — Cic., *p. Flacc.*, 21, 51 : **etsi teneo, quid sit dicere paratus, nihil tamen contra disputabo, priusquam** ***dixerit*** ... *De Orat.*, III, 36, 145 : **non defatigabor,** ***antequam*** **illorum ancipites vias rationesque** ***percepero.*** — T.-Live, XXII, 3, 10 : **nec** ***ante*** **nos hinc moverimus,** ***quam*** ... **C. Flaminium ab Arretio patres** ***acciverint***[1]. Etc.

Remarque. — Le futur simple, qui n'est pas employé à l'époque classique, peut être remplacé par le *présent* de l'indicatif. Du moins c'est l'usage à peu près constant de Cicéron dans la formule particulière : avant de parler de .... je veux parler de ...[2].

Ex. : Cic., *in Cat.*, 4, 10, 20 : **nunc,** ***antequam*** **ad sententiam** ***redeo,*** **de me pauca dicam.** *P. Mur.*, 1, 2 : ***antequam*** **pro L. Murena dicere** ***instituo,*** **pro me ipso pauca dicam.** Etc. — Salluste, *Jug.*, 5, 3 : ***priusquam*** **hujusmodi rei initium** ***expedio,*** **pauca supra repetam.** Etc.

Toutefois, en dehors de cette locution particulière, l'emploi de l'indicatif après **priusquam** et **antequam** pour parler d'un fait à venir paraît appartenir à la langue familière[3] : la langue classique se sert du subjonctif, comme on va le voir.

462. — Emploi du subjonctif.

a) Les conjonctions **priusquam** et **antequam** signifiant avant que, *peuvent* se construire avec le subjonctif présent, lorsque la proposition temporelle se rapporte à l'avenir[4].

Ex. : Cic., *Parad.*, 6, 1, 45 : **nunquam eris dives,** ***antequam*** **tibi ex tuis possessionibus tantum** ***reficiatur,*** **ut ex eo tueri sex legiones possis.** *De Leg. agr.*, II, 20, 53 : **is videlicet,** ***antequam veniat*** **in Pontum, litteras ad Cn. Pompejum mittet.** Etc.

b) Si l'on parle d'un fait passé et qu'on veuille, avec **priusquam** (ou **antequam**), exprimer cette idée que telle personne *a eu soin* de faire (ou de ne pas faire) telle action *avant que tel autre fait eût lieu*, on emploie régulièrement le subjonctif.

Ex. : Cés., *de Bell. civ.*, I, 22, 2 : **neque ab eo** ***prius*** **Domitiani milites discedunt** (prés. hist.) ***quam*** **in conspectum Cæsaris**

---

1. En pareil cas, l'action de la proposition temporelle étant logiquement antérieure à l'action de la proposition principale, on comprend l'emploi du futur antérieur ; c'est une extension naturelle de l'usage dont il a été question ci-dessus, § 255, p. 270.

2. Cf. Merguet, *Lexicon zu den Reden des Cicero*, I, p. 248 ; III, p. 766, qui donne douze exemples de **antequam** et *deux* de **priusquam** avec le *présent de l'indicatif*, contre *deux* de **antequam** et *un* de **priusquam** avec le présent du subjonctif. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, 2e éd., p. 356, n. 1.

3. Cf. T.-Live, II, 40, 5 : **mulier in iram ex precibus versa : Sine,** ***priusquam*** **complexum** ***accipio,*** **sciam, ad hostem an ad filium venerim.** XXII, 50, 8 : ***antequam opprimit*** **lux majoraque hostium agmina** ***obsæpiunt*** **iter,... erumpamus.** Etc.

4. Sauf dans le cas particulier dont il vient d'être question et où l'indicatif présent est plus ordinaire que le subjonctif présent.

deducatur. — T.-Live, II, 37, 2 : ***priusquam committerentur*** **ludi, Tullius ... ad consules venit.** XXI, 39, 10 : **Scipio *priusquam educeret* in aciem...., talem orationem est exorsus.** Etc.

c) Quand **priusquam** (**antequam**) signifie *sans attendre que*..., il se construit avec le subjonctif.

Ex. : T.-Live, III, 53, 7 : ***prius* pæne, *quam* ipsi liberi *sitis*, dominari jam in adversarios vultis.** XXII, 39, 6 : **nunc quoque consul, *priusquam* castra *videat* aut hostem, insanit.** Etc., etc.

Remarque. — L'indicatif, en pareil cas, appartient à la langue familière.

Ex. : Plaute, *Merc.*, 456 : ***prius* respondes, *quam rogo*.** — Tér., *Andr.*, 311 : **omnia certumst experiri *prius quam pereo***

d) Quand on veut avec **priusquam** (**antequam**) exprimer cette idée que tel ou tel fait a eu lieu avant que tel autre fait ait pu se produire, *de sorte que le second fait n'a pas eu lieu ou n'a pas eu lieu à temps*, ou enfin *n'a pas eu besoin d'être accompli*, c'est encore le subjonctif que l'on emploie.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, III, 26, 3 : ***prius* in hostium castris constiterunt *quam* plane ab his videri aut quid rei gereretur cognosci *posset*.** — T.-Live, XXI, 5, 16 : ***priusquam* a tanto pavore *reciperent* animos, Hannibal... fugam ex ripa fecit** (cf. 47, 3 ; 61, 1 : XXII, 4, 7 : 8, 1). XXII, 29, 4 : ***priusquam* ... manum *consereret*...** (sans qu'il *eût besoin* lui-même d'engager l'action) **suos a fuga effusa... continuit.** XXIII, 39, 4 : ***prius* se æstas circumegit *quam* movere ac moliri quicquam rex *posset*.** XXV, 18, 14 : **Badius, *priusquam* opprimeretur, parma atque equo relicto ad suos aufugit.** Etc.

Remarque. — Par conséquent, quand la proposition temporelle implique cette idée que l'action ne doit pas avoir lieu, l'emploi du subjonctif est obligatoire et l'indicatif est *incorrect*, bien qu'on trouve des exemples comme celui-ci :

Cic., *ad Fam.*, VII, 14, 1 : **dabo operam ut istuc veniam *ante quam* plane ex animo tuo *effluo*.**

Ici l'indicatif est évidemment amené par l'analogie de la règle § 461, **b**, Rem. (p. 481), mais l'idée accessoire que renferme la proposition aurait dû le faire écarter.

2° *L'action marquée par* **priusquam** (**antequam**) *se répète.*

463. — Faute d'un nombre suffisant d'exemples, on ne peut pas, pour ce cas particulier, donner de règles formelles : il faut se contenter d'énoncer des probabilités.

464. — Quand le verbe de la proposition temporelle doit être au passé (imparfait ou plus-que-parfait), il semble bien que **priusquam**

(**antequam**) puisse se construire soit avec l'*indicatif*, soit avec le *subjonctif*[1].

Ex. : Cic., *p. domo*, 30, 78 : **qui cives Romani) erant rerum capitalium condemnati, non *prius* hanc civitatem amittebant, *quam erant* in eam *recepti*, quo vertendi, hoc est mutandi soli causa venerant.**

T.-Live, XXII, 7, 11 : **neque avelli, utique ab notis, *priusquam* ordine omnia *inquisissent* poterant.**

465. — Mais, *contrairement à la règle donnée* pour **cum** (§ 450, p. 470), **antequam** (**priusquam**) paraît se construire régulièrement avec le *présent* du *subjonctif*, là où il s'agit d'un fait dont l'expérience constate la fréquence.

Ex. : Cic., *de Orat.*, I, 59, 251 : **cotidie, *antequam pronuntient*, vocem cubantes sensim excitant.** — Sén., *Ep.*, 103, 2 : **tempestas minatur, *antequam surgat*; crepant ædificia, antequam *corruant*.** *Quæst. nat.*, II, 12 : ***ante* videmus fulgurationem, *quam* sonum *audiamus*.** Etc.

Remarque. — L'emploi de l'indicatif en pareil cas paraît être un archaïsme.

Ex. : Plaute, *Mil.*, 710 : ***priusquam lucet* adsunt.** — Varron, *de Ling. lat.*, VII, 58 : ***ante* rorat *quam* pluit.**

466. — Autres composés de *quam*. — La particule **quam** a encore servi à former deux conjonctions temporelles, **quando** et **quamdiu**.

Mais, tandis que **quamdiu** est purement et simplement une conjonction temporelle, **quando** a ajouté parfois au sens temporel la signification causale[2].

467. — *Quando* conjonction temporelle. — Comme conjonction temporelle, **quando**[3] est surtout employé à l'époque archaïque[4] et se construit comme la conjonction **cum**[5].

---

1. Peut-être toutefois convient-il de faire sur cet emploi du subjonctif les mêmes réserves qui ont été faites ci-dessus, p. 424, n. 3 (cf. § 451, p. 471).

2. Nous laissons de côté ici les emplois de **quando** comme adverbe *interrogatif* ou *indéfini*.

3. Au regard de la linguistique, **quando** paraît bien être l'acc. sing. fém. du relatif suivi de la préposition ***do** (angl. *to*, all. **zu**), ou bien d'une forme de la particule **-de** (cf. en anc. lat. **quamde**). Le mot falisque *cuando* (cf. Zvetaieff, *Inscriptiones Italiæ inferioris dialecticæ*, 70) donne à penser que ce n'était pas primitivement un ablatif en **-d**. Sur ce point, voy. Lindsay, *the Latin language*, p. 608.

4. Il ne semble pas que, comme particule de temps, **quando** se rencontre beaucoup après le siècle d'Auguste. Déjà Térence, Varron et César évitent de l'employer; Cicéron ne s'en sert pas dans ses *Discours*, mais en offre quelques exemples dans les traités où, s'occupant d'antiquités romaines, il donne à son style une couleur quelque peu archaïque. C'est aussi par recherche d'archaïsme qu'après Plaute et Lucrèce, Virgile et Horace s'en servent quelquefois. Mais à partir de T.-Live, **quando** ne s'emploie plus comme conjonction de temps. Voy. Schmalz, *Lat. Synt.*, § 266.

5. C'est pour cela qu'à l'époque archaïque on lui donne parfois, comme à **cum**, le corrélatif **tum** à la proposition principale.

Ex. : Plaute, *Mén.*, 547 : **at tu, *quando* habebis, *tum* dato.**

Remarque. — On trouve encore chez Cicéron, *de Rep.*, VI, 24, la forme **quandoque**[1] (pour **quandocumque**), qui signifie toutes les fois que.

D'autres écrivains l'emploient aussi peut-être par affectation d'archaïsme pour signifier lorsque, à quelque moment que ce soit.

C'est ce mot, abrégé sous la forme **quandoc** (cf. **nec**, p. **ne*que***), que Festus (p. 258, *O. Müller*) mentionne comme se rencontrant dans la loi des Douze Tables.

468. — *Quando* conjonction causale. — Comme conjonction causale, **quando** signifie du moment que et se construit de la même façon que **quoniam**. César ne l'emploie pas, mais Cicéron s'en sert assez fréquemment.

Remarques. — I. Pour donner à l'idée de cause toute son énergie, l'ancienne langue employait la forme composée **quandoquidem** qu'on retrouve surtout chez Salluste (particulièrement dans les fragments de ses *Histoires*) et chez T.-Live, quand ils mettent en scène les anciens Romains et veulent reproduire la gravité et l'autorité inhérentes à leur langage. La syntaxe de **quandoquidem** n'offre pas de particularités.

II. Au lieu de **quando** ou de **quandoquidem** on trouve aussi, dans des formules de droit, **quandoque** (cf. Cic., *in Verr.*, II, 3, 80, 187; T.-Live, IX, 10, 9) ou même **quandoc** (Gaius, IV, 21).

469. — La conjonction *quamdiu*. — La conjonction **quamdiu** signifie aussi longtemps que, tant que[2]. Elle se construit comme les conjonctions temporelles marquant un simple rapport de temps entre deux actions, c'est-à-dire avec l'*indicatif*.

Remarque. — Dans le latin de la décadence, **quamdiu** a pris le sens de jusqu'au moment où : on le trouve ainsi employé avec l'indicatif chez Ammien Marcellin, mais plus souvent avec le subjonctif chez Macrobe, Firmicus Matimus, Spartien, Saint Cyprien, etc.[3].

470. — La conjonction *quamvis*. — La conjonction **quamvis** est proprement une locution adverbiale[4] qui équivaut au français autant que vous le voudrez[5], mais qui a fini par signifier à quelque degré que[6], quelque ... que[7].

---

1. Ce mot se compose de **quando** et de la particule indéfinie **-que** (cf. le grec -τε). Il s'emploie non seulement comme conjonction de temps et (ainsi qu'on le verra tout à l'heure) comme conjonction causale, mais encore comme adverbe indéfini : « quelque jour, un jour ou l'autre; » « de temps en temps, quelquefois. »

2. Cette particule est l'abrégé d'une locution complète qui était **tam diu... quamdiu** (on trouve aussi **tam diu, quam...**).

3. Voy. Schmalz, *Lat. Gramm.*, § 264, qui résume les travaux de Ott, *Beitr. zur lat. Lexikogr.*, 2, 16, et de Paucker, *Add. lex. Latinis*, p. 38, ann. 37.

4. Formée de (**tam**)... **quam** (acc. fém. sing.) et de **vis**, 2e pers. sing. du prés. de l'ind. de **volo**.

5. On trouve encore ce sens dans des exemples comme ceux-ci :

> Plaute, *Mén.*, 313 : ***quamvis ridiculus* est** (« il est plaisant *autant qu'on peut l'imaginer* »), **ubi uxor non adest.** — Cic., *Tusc.*, I, 21, 47 : ***quamvis copiose*** (« avec *autant* d'abondance *qu'on le voudrait* ») **hæc diceremus, si res postularet.**

6. Voilà pourquoi il serait contraire au bon usage de dire **quamvis mortuus sit**, tandis qu'on dit fort bien **quamvis æger sit**. Les bons écrivains avaient grand soin de ne pas employer **quamvis** avec un participe passé exprimant un état qui ne comportait pas de degrés.

7. **Quamvis** est très rarement remplacé par **quamtumvis**, **quamlibet**, **quantumlibet** dont la formation est très claire. Pour **quantumvis**, voy. R. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, t. II, p. 960, Anm. 2; pour **quamlibet** et **quantumlibet**, voy. A. Dræger, *Hist. Synt.*, t. II², p. 770. Mais **quamvis** est parfois aussi remplacé par **quam** accompagné d'une autre forme du verbe **velle**. Ex. : Cic., *de Nat. deor.*, II, 17, 47 : ***quam volet* Epicurus jocetur.**

La formation et le sens de cette particule expliquent la manière dont elle se construit.

1° **Quamvis** étant *proprement* un simple *adverbe*, on peut employer l'indicatif, si le sens le demande.

Ex. : Tér., *Ad.*, 279 : ***quamvis*** **etiam maneo** ***otiosus*** **hic** (texte douteux, cf. Madvig, *Adv.*, II, 20). — Cic., *Tusc.*, IV, 26, 57 : **de cujus excellentia multa quidem** ***quamvis fuse late*****que dici possunt.** — Cés., *de Bell. Gall.*, IV, 2, 5 : **itaque ad quemvis numerum ephippiatorum equitum** ***quamvis pauci*** **adire solent.**

Remarque. — Ce sens adverbial de **quamvis** explique qu'on puisse dire **quamvis licet**.

Ex. : Cic., *Tusc.*, IV, 24, 53 : ***quamvis licet*** **insectemur Stoicos** (je consens, *autant qu'on le voudra*, à ce que nous attaquions les Stoïciens), **metuo, ne soli philosophi sint.** *De Leg.*, III, 10, 24 : **et præter eos** ***quamvis*** **enumeres** ***licet*** (je consens à ce qu'en outre vous en énumériez *autant que vous voudrez*). *De Nat. deor.*, III, 36, 88 : ***quamvis licet*** **Menti delubra et Virtuti et Fidei consecremus.** Etc.

2° Quand **quamvis** est *conjonction*, il est accompagné du subjonctif, qui est proprement le subjonctif d'hypothèse ou de concession qui a été étudié ci-dessus (§ 328, p. 329 et suiv.).

Ex. : Cic., *Phil.*, 2, 28, 68 : ***quamvis*** **enim sine mente, sine sensu** ***sis, ut es,*** **tamen et te et tua et tuos nosti,** *admettons que* tu sois inintelligent, que tu sois insensible *autant qu'on le voudra*, comme tu l'es en effet : cela n'empêche pas que tu ne connaisses et toi-même et ce qui est à toi, biens et gens[1].

Remarque. — Malgré le bon usage, la conjonction **quamvis** finit par être employée dans le sens de quoique, et, par analogie avec **quanquam**, on la construisit avec l'indicatif. Ce double solécisme, dont le premier exemple se trouve chez un des correspondants de Cicéron[2], Vatinius, devient assez fréquent chez les prosateurs et chez les poètes de l'époque impériale.

Ex. : Vatinius (cité par Quint., VI, 3, 60) : ***quamvis*** **reus** ***sum***. — Corn. Nép., *Milt.*, 2, 3 : ***quamvis carebat*** **nomine.** — Virg., *Égl.*, III, 84 : ***quamvis est*** **rustica** (cf. *Én.*, V, 542 ; VII, 492). — Hor., *Carm.*, I, 28, 11 : ***quamvis*** **concesserat** (cf *Carm.*, III, 7, 25 ; 10, 13 ; *Sat.*, II, 2, 29 ; 5, 15 ; *Ep.*, I, 14, 6). — T.-Live, II, 40, 7 : ***quamvis*** **infesto nomine** ***perveneras***[3]. Etc.

---

1. C'est le même emploi du subjonctif qu'on a dans les locutions familières dont voici deux exemples :
   Cic., *p. Cœl.*, 28, 67 : ***quam volent*** **diserti** ***sint***. *Phil.*, 2, 44, 119 : ***quam volent*** **illi** ***cedant*** **otio consulentes, tamen a re publica revocabuntur.**

2. On en citait même un exemple chez Cicéron lui-même :
   Ex. : Cic., *p. Rab. Post.*, 2, 4 : ***quamvis*** **patrem suum nunquam** ***viderat***.

Mais ce passage, unique en son genre chez Cicéron, a paru à bon droit suspect à plusieurs critiques : aussi Halm a-t-il corrigé : ***quamquam*** **patrem suum**, etc. (**quamquam** serait devenu **quam**, par une faute fréquente chez les copistes, et un autre copiste aurait corrigé **quam** en **quamvis**).

Toutefois il convient d'ajouter que **quamvis** a déjà le sens de « quoique » chez Cicéron (cf. *in Verr.*, II, 5, § 168 : ***quamvis*** **civis Romanus esset**). Voy. Schmalz, *Lat. Synt.*, § 265.

3. Voyez d'autres exemples empruntés aux auteurs de l'époque impériale dans A. Dræger, *Hist. Synt.*, t. II², p. 770.

471. — La conjonction *quanquam*. — La conjonction **quanquam** (pour **quamquam**) se rattache, non plus au pronom relatif, mais au pronom relatif indéfini[1].

Du sens primitif de quelque manière que, quelque ... que, on a passé au sens de quelque vrai qu'il soit que, d'où quoique, ce qui est le sens du mot à l'époque historique[2].

Cette conjonction ne se construit *correctement* qu'avec l'*indicatif*[3].

Ex. : Cic., *de Off.*, I, 17, 56 : ***quanquam* omnis virtus nos ad se *allicit*, tamen justitia et liberalitas id maxime efficit.** Etc.

Remarque. — L'emploi de **quanquam** avec le subjonctif est à peu près étranger à la prose de l'époque classique ; il se rencontre chez Varron (cité par A.-Gelle, XIV, 8, 2), chez Cornélius Népos (*Att.*, 13, 6), chez Virgile (*Én.*, VI, 394), plusieurs fois chez Horace, une seule fois chez Tite-Live (XXXVI, 34, 6), puis chez divers prosateurs de l'époque impériale, surtout chez Tacite, Pline le Jeune et Suétone. Enfin on ne doit pas être étonné de voir **quanquam** construit avec le subjonctif chez les Pères de l'Église latine et chez les écrivains ecclésiastiques en général[4].

472. — Par une abréviation d'expression facile à comprendre, **quanquam** est devenu un véritable adverbe qui peut se traduire par mais ou par du reste ; on s'en sert quand on veut revenir sur une affirmation précédente pour y ajouter une rectification.

Ex. : Cic., *in Cat.*, I, 9, 22 : ***quanquam*** (mais) **quid loquor?** — T.-Live, XXI, 19, 4 : ***quanquam*** (du reste), **et si priore fœdere staretur, satis cautum erat Saguntinis,** etc.

B. — Conjonctions issues du génitif du pronom relatif.

473. — Οὕνεκα et ὁθούνεκα. — Les seules conjonctions ou plutôt les seules locutions conjonctives qu'on puisse rattacher au génitif du pronom relatif sont **οὕνεκα** (p. οὗ ἕνεκα) et **ὁθούνεκα** (p. ὅτου ἕνεκα), à cause de quoi, relativement à quoi, qui sont employées par les poètes.

1° **Οὕνεκα** et **ὁθούνεκα** tiennent lieu de particules causales, dans certains cas où l'on veut insister sur l'idée de cause, mais ὁθούνεκα ne paraît pas avant l'époque des Tragiques.

---

1. Il me parait beaucoup plus simple d'en faire l'acc. fém. sing. de **quisquis** « qui que ce soit qui... », que de supposer comme le fait Schmalz (*Lat. Synt.*, § 263) que c'est **quam** indéfini uni à **quam** interrogatif.

2. Comparez le français « quoique », qui est pour « quoi que », c'.-à-d. « quellement que ».

3. Quand on rencontre le subjonctif chez Cicéron, c'est qu'il a le sens potentiel (voy. le passage de l'*Orat.*, 55, 183 cité ci-dessus, § 333, 2°, p. 334), ou bien il est enclavé dans une proposition qui est elle-même au subjonctif, ou bien c'est une faute de copiste. Voy. Draeger, *ouv. cité*, t. II². p. 766-768.

4. Voy. H. Goelzer, *Étude... de la Latinité de Saint Jérôme*, p. 357 ; M. Bonnet, *le Latin de Grégoire de Tours*, p. 687.

Ex. : Hom., *Il.*, I. 110 sqq : ... τοῦδ' ἕνεκά σφιν ἑκηβόλος ἄλγεα τεύχει, | **οὕνεκ'** ἐγὼ κούρης Χρυσηΐδος ἀγλά' ἄποινα | οὐκ ἔθελον δέξασθαι. *Od.*, XXIII, 213 sqq. : αὐτὰρ μὴ νῦν μοι τόδε χώεο μηδὲ νεμέσσα, | **οὕνεκά** σ' οὐ τὸ πρῶτον, ἐπεὶ ἴδον, ὧδ' ἀγάπησα. — Soph., *Aj.*, 123 : (ἐποικτίρω δέ νιν...) ὁθούνεκ' ἄτῃ συγκατέζευκται κακῇ (cf. *Aj.*, 553; *Trach.*, 277).

Remarque. — Οὕνεκα comme locution conjonctive de cause se rencontre aussi sur les inscriptions attiques (voy. Meisterhans, *Gr. der Att. Inschr.*, p. 177, 25).

2° **Οὕνεκα** et **ὁθούνεκα** ont fini par remplacer quelquefois la particule ὅτι, que, chez les poètes[1].

La première est de beaucoup la plus employée : on la trouve déjà chez Homère, mais seulement dans l'*Odyssée*.

Ex. : Hom., *Od.*, V, 215 sq. : ...οἶδα καὶ αὐτός | πάντα μάλ', **οὕνεκα** σεῖο περίφρων Πηνελόπεια | εἶδος ἀκιδνοτέρη (s.-e. ἐστὶ) μέγεθός τ' εἰσάντα ἰδέσθαι. VII, 299 sq. : ...οὐκ ἐνόησεν | παῖς ἐμή, **οὕνεκα** σ' οὔ τι μετ' ἀμφιπόλοισι γυναιξὶν | ἦγεν ἐς ἡμετέρου... — Soph., *Phil.*, 232 sq. : ἀλλ', ὦ ξέν', ἴσθι τοῦτο πρῶτον, **οὕνεκα** | Ἕλληνές ἐσμεν... *Ib.*, 839 sq. : ...ἐγὼ δ' ὁρῶ **οὕνεκα** θήραν | τήνδ' ἁλίως ἔχομεν τόξων. *Œd. R.*, 708 sq. : ἐμοῦ 'πάκουσον καὶ μάθ' **οὕνεκ'** ἐστί σοι | βρότειον οὐδὲν μαντικῆς ἔχον τέχνης. Cf. *Œd. à Col.*, 1393; *El.*, 1478, etc.

La seconde ne se trouve que chez les Tragiques.

Ex : Soph., *El.*, 47 : ἄγγελλε δ' ὅρκον προστιθείς, **ὁθούνεκα** | τέθνηκ' Ὀρέστης (cf. *Phil.*, 634; *Trach.*, 812; *Œd. à Col.*, 853; 944; 1006; *El.*, 617; 1307; *Œd. R.*, 572).

La syntaxe de ces locutions ne présente aucune particularité remarquable.

C. — Conjonctions issues de l'ablatif du pronom relatif.

I. — *Grec :* ὡς, ὥστε, ὅπως, ἕως.

474. — Sens de la conjonction ὡς. — La conjonction ὡς sert en grec à marquer, d'une part, soit le *but* qu'on se propose, soit la *conséquence* d'une action; d'autre part, une idée de *temps* ou de *cause;* elle sert enfin à introduire une proposition subordonnée *complétive* et équivaut au français que[2].

---

1. Les sens intermédiaires sont les suivants : « comme quoi », « à savoir que », *d'où* « que ».

2. Ces emplois si différents s'expliquent par la nature même de la particule : ὡς est proprement l'ablatif du pronom relatif ὅς; mais, de même que le pronom ὅς, avant d'être relatif, était un démonstratif, de même ὡς a signifié « de cette manière, ainsi ». Quand ὡς est pris dans ce sens, on l'accentue

475. — Ὡς dans une proposition finale. — Comme conjonction exprimant le *but* ou l'*intention*, la particule ὡς ne se rencontre guère que chez les poètes[1] : Xénophon est le seul prosateur qui s'en soit servi librement.

ὥς : mais cette distinction établie par les grammairiens ne doit pas empêcher de reconnaître que ὡς et ὥς sont *étymologiquement* un seul et même mot.

Mais il faut d'abord éliminer quelques locutions dans lesquelles un examen superficiel pourrait attribuer à ὡς une valeur qui n'est pas la sienne. Nous voulons parler de ὡς (ἔπος) εἰπεῖν « pour ainsi dire », ὡς συνελόντι εἰπεῖν « pour le dire en un mot », etc. Dans ces expressions ὡς ne détermine pas du tout l'emploi de l'infinitif et n'a point la valeur d'une particule marquant le but ou l'intention : il signifie purement et simplement : « dans la mesure où... » ; l'emploi de ὡς, en pareil cas, suppose donc, à l'origine, une ellipse : ὡς ἐμοὶ δοκεῖν « *dans la mesure où* (il m'est permis de l'affirmer), en tant que cela est mon avis », ὡς ἔπος εἰπεῖν « *dans la mesure où* (il est permis de le dire), en tant que ce qu'on dit là n'est qu'une façon de parler », ὡς εἰκάσαι « *dans la mesure où* (on peut l'affirmer), en tant qu'on exprime là une simple conjecture », etc. Quant à ὡς συνελόντι (cf. ci-dessus, § 91) εἰπεῖν, le sens littéral est celui-ci : « pour dire les choses *telles qu'elles se présentent à un homme qui condense, qui résume.* » En d'autres termes, dans toutes ces locutions, l'infinitif est construit d'une manière absolue, indépendante, et la particule ὡς exprime une idée de restriction qu'on peut rendre en français par « du moins ». Cf. Riemann-Cucuel, *Synt. grecque* (nouv. édit., p. 70, n. 2).

Mais il convient d'ajouter que les Grecs n'ayant plus conscience de la valeur propre de ὡς et le trouvant joint à l'infinitif, se figurèrent qu'il gouvernait cet infinitif ; de là des phrases comme celle-ci :

Xén., *Cyr.*, I, 2, 8 : φέρονται κώθωνα **ὡς** ἀπὸ τοῦ ποταμοῦ **ἀρύσασθαι.**

Notons en outre que cette construction n'est pas primitive (cf. ci-après, p. 492, n. 1).

Quand ὡς est suivi du subjonctif, l'analyse permet de lui conserver son sens primitif « ainsi, de cette manière » ; par exemple dans cette proposition finale :

Hom., *Il.*, II, 363 : κρῖν' ἄνδρας..., **ὡς** φρήτρη φρήτρηφιν **ἀρήγῃ**,

on voit que l'idée du but à atteindre est exprimée par le subjonctif ἀρήγῃ et non par la particule ὡς : en effet, on peut traduire littéralement : « choisis les hommes : qu'*ainsi* la phratrie porte secours à la phratrie, » ce qui conduit naturellement à : « choisis les hommes, *pour que* les phratries se prêtent un mutuel appui. »

Quant aux propositions consécutives à un mode personnel, elles sont amenées plus souvent par ὥστε que par ὡς ; mais comme ὥστε est à ὡς ce que ὅστε est à ὅς, l'explication qu'on peut en donner convient aussi bien à l'une qu'à l'autre des particules. Or, si l'on examine une phrase comme celle-ci :

Xen., *Cyr.*, V, 4, 11 : **οὕτω** μοι ἐβοήθησας **ὡς** νῦν σέσωσμαι.

on voit que la proposition consécutive se ramène à une proposition relative à laquelle le contexte seul donne sa valeur particulière. La seule chose qu'on puisse remarquer, c'est que ces sortes de propositions ont vraisemblablement une origine plus récente que les propositions finales dont il vient d'être question, puisque ici ὡς n'a plus la valeur d'un démonstratif mais bien celle d'un relatif.

C'est encore une proposition relative qu'il faut, en réalité, reconnaître dans une proposition temporelle comme celle-ci :

Xén., *Cyr.*, I, 4, 8 : **ὡς** δὲ εἶδεν ἔλαφον...

et ici il est facile de remonter à l'origine de la construction. On trouve dans Homère, pour exprimer des actions d'une succession si rapide qu'elles ont l'air d'être simultanées, des phrases comme celle-ci :

Il., XIV, 294 : **ὡς** δ' ἴδεν, **ὥς** μιν ἔρως πυκινὰς φρένας ἀμφεκάλυψεν,

(*litt.* « comme il la vit, de même l'amour l'enveloppa et obscurcit sa raison », *c.-à-d.* il ne l'eut pas plus tôt vue que l'amour, etc. »).

On le voit, il n'y avait proprement dans ces sortes de phrases que deux actions comparées entre elles au moyen de la particule ὡς deux fois répétée ; mais l'idée de temps s'étant peu à peu dégagée de l'ensemble, on conçoit que la signification temporelle se soit attachée à la particule ὡς et qu'il n'ait plus été nécessaire de la répéter dans les deux propositions principale et subordonnée.

Quant au passage du sens temporel au sens causal, il est si simple et si naturel qu'il est inutile d'y insister. Voy. d'ailleurs ci-dessus.

Des observations précédentes il résulte que c'est le sens démonstratif ou le sens relatif qu'on retrouve au fond de tous les emplois de la particule ὡς qui viennent d'être examinés ; quant au sens de « que » qu'elle a dans certaines formes de propositions complétives, on verra tout à l'heure qu'il se rattache à l'emploi de ὡς comme adverbe interrogatif signifiant « comment ». Voir ci-après, p. 498, note 2. Enfin l'ordre suivi dans l'énumération des emplois de ὡς comme conjonction se trouve justifié par le résumé succinct de son histoire.

1. Voy. l'étude de Ph. Weber, *Entwickelungsgeschichte der Absichtssætze* (dans les *Beitræge* de Schanz, fasc. IV et V). D'après ses statistiques, ὡς *final* se rencontre 24 fois chez Homère (16 fois dans

Le mode employé est le *subjonctif* après un temps principal et *ordinairement l'optatif* après un temps secondaire : la négation est μή.

Ex. : Hom., *Il.*, VIII. 36 sq. : βουλὴν δ' Ἀργείοις ὑποθησόμεθ', ἥ τις ὀνήσει, | **ὡς μὴ** πάντες **ὄλωνται** ὀδυσσαμένοιο τεοῖο. — Pindare, *Ol.*, 10 (11), 31 : πέφνε δ' Εὔρυτον, **ὡς** Αὐγέαν λάτριον μισθὸν **πράσσοιτο**. — Soph., *Ant.*, 19 : καί σ' ἐξέπεμπον, **ὡς** μόνη **κλύοις**. *Œd. Roi*, 71 : ἔπεμψα **ὡς πύθοιτο**. — Xén., *An.*, II, 4, 17 : διανοεῖται αὐτὴν (γέφυραν) λῦσαι..., **ὡς μὴ διαβῆτε**, ἀλλ' ἐν μέσῳ **ἀποληφθῆτε...** *An.*, I, 9, 21 : τοῦτο οὗπερ αὐτὸς ἕνεκα φίλων ᾤετο δεῖσθαι, **ὡς** συνεργοὺς **ἔχοι**.

Remarques. — I. La conjonction finale ὡς est quelquefois[1] accompagnée de la particule ἄν (hom. κε ou κεν), le cas échéant, qui exprime l'idée d'éventualité. Cette construction est presque exclusivement poétique, et, en prose, on n'en signale qu'un très petit nombre d'exemples presque tous de Xénophon.

Ex. : Hom., *Il.*, XVI, 84 : (πείθεο) **ὡς ἄν** μοι τιμὴν μεγάλην καὶ κῦδος **ἄρηαι**. *Od.*, V, 143 sq. : αὐτάρ οἱ πρόφρων ὑποθήσομαι οὐδ' ἐπικεύσω, | **ὥς κε** μάλ' ἀσκηθὴς ἣν πατρίδα γαῖαν **ἵκηται**. — Hérodote, I, 36 : προσδεόμεθα ... συμπέμψαι ἡμῖν, **ὡς ἄν** μιν **ἐξέλωμεν** ἐκ τῆς χώρης. — Thuc., VI, 91, 0 : (πέμψετε) ἄνδρα Σπαρτιάτην ἄρχοντα, **ὡς ἂν** τούς τε παρόντας **ξυντάξῃ** καὶ τοὺς μὴ θέλοντας **προσαναγκάσῃ**. — Xén., *An.*, II, 5, 16 : **ὡς** δ' **ἂν μάθῃς...**, ἀντάκουσον (cf. *An.*, VI, 3, 18)[2].

II. Une construction plus rare consiste à employer ὡς ἄν (ὥς κε) avec l'optatif, dans une proposition finale. Xénophon est le seul des prosateurs attiques qui en fasse usage.

Ex. : Xén., *Cyr.*, I, 3, 8 : καὶ διδόασι τοῖς τρισὶ δακτύλοις ὀχοῦντες τὴν φιάλην καὶ προσφέρουσιν, **ὡς ἂν ἐνδοῖεν** τὸ ἔκπωμα εὐληπτότατα τῷ μέλλοντι πίνειν. Etc.[3].

---

l'*Iliade*, 8 fois seulement dans l'*Odyssée*), 3 fois chez Hésiode et chez Pindare, 23 fois chez Eschyle, 52 fois chez Sophocle, 182 fois chez Euripide, 3 fois chez Aristophane (2 fois dans *Lysistrate*, dans le chœur des Laconiens, vv. 1265 et 1305, 1 fois dans l'*Assemblée des femmes*, v. 286), 16 fois dans Hérodote, 1 fois chez Thucydide, 83 fois chez Xénophon, 1 fois chez Platon, 3 ou 4 fois chez les orateurs attiques, à l'exclusion de Démosthène (cf. Goodwin, *ouv. cité*, p. 398).

1. D'après les exemples réunis par Weber, on voit que ὡς ἄν (ὡς κε) se rencontre 38 fois chez Homère, 3 fois chez Hésiode, 1 fois chez Pindare, 11 fois chez Eschyle, 5 fois chez Sophocle, 27 fois chez Euripide, 14 fois chez Aristophane, 11 fois chez Hérodote, 1 fois chez Thucydide, 8 fois chez Xénophon. Voy. Goodwin, *ouv. cité*, p. 398.

2. Il ne faut pas confondre avec cet emploi de ὡς ἄν certains tours dans lesquels ὡς ἄν avec le subjonctif joue le rôle d'un adverbe relatif indéfini.

Ex. : Hom., *Il.*, II, 139 : ἀλλ' ἄγεθ' **ὡς ἂν** ἐγὼν **εἴπω**, πειθώμεθα πάντες.

3. Sur l'emploi de ὡς ἄν dans Xénophon, voy. outre le travail de Weber, l'appendice IV de Goodwin, *ouv. cité*, p. 400-401.

Il faut se garder de confondre cet emploi de ὡς ἄν avec des constructions dans lesquelles ἄν, qui doit être rattaché au verbe, donne à l'optatif le sens du *potentiel*.

Ex. : Xén., *Hipp.*, I, 16 : **ὡς** δ' **ἂν** καὶ οἱ πόδες **εἶεν** τῷ ἵππῳ κράτιστοι, εἰ μέν τις ἔχει ῥάω ἄσκησιν (*quant aux moyens* de rendre les pieds du cheval le plus forts possible, si quelqu'un possède une pratique plus facile, etc.). — Dém., VI, 3 : ἔπειθ' ὑμεῖς οἱ καθήμενοι, **ὡς** μὲν **ἂν εἴποιτε** δικαίους λόγους καὶ λέγοντος ἄλλου συνείητε, ἄμεινον Φιλίππου παρεσκεύασθε, **ὡς** δὲ **κωλύσαιτ' ἂν** ἐκεῖνον πράττειν ταῦτ' ἐφ' ὧν ἐστι νῦν, παντελῶς ἀργῶς ἔχετε (cf. VI, 37).

Dans ces passages, ὡς a le sens de « comment » et remplace ὅπως de l'interrogation indirecte. Dans

C'est chez lui une réminiscence du tour homérique correspondant.

Ex. : Hom., *Od.*, II, 52 sqq. : οἳ πατρὸς μὲν ἐς οἶκον ἀπερρίγασι νέεσθαι | Ἰκαρίου, **ὥς κ'** αὐτὸς **ἐεδνώσαιτο** θύγατρα[1]. Etc.

476. — Ὡς et ὥστε dans une proposition consécutive. — Comme conjonction exprimant la conséquence, **ὡς** est le plus souvent remplacé par **ὥστε**[2], mais les règles générales de la construction sont les mêmes pour l'une que pour l'autre.

La construction des propositions consécutives est déterminée par l'idée qu'elles expriment.

1° Si l'on veut affirmer la réalité de la conséquence exprimée, la proposition consécutive se met au mode qu'elle aurait si elle était indépendante, et, quand il y a lieu de l'employer, la négation est **οὐ**.

Ex. : Soph., *Œd. à Col.*, 82 : βέβηκεν, **ὥστε** πᾶν ἐν ἡσύχῳ, πάτερ, | **ἔξεστι** φωνεῖν (cf. *Ph.*, 75 ; *El.*, 1204). — Hérodote, VII, 118 : ἐς πᾶν κακοῦ ἀπίκατο, **οὕτω ὥστε**[3] ἀνάστατοι **ἐγίνοντο**. III, 12 : αἱ μὲν τῶν Περσέων κεφαλαί εἰσι ἀσθενέες **οὕτω**, **ὥστε**, εἰ θέλεις ψήφῳ μούνῃ βαλεῖν, διατετρανέεις. — Xén., *Mém.*, II, 2, 3 : οὕτως ἡμῖν δοκεῖ παντὸς ἄξια εἶναι, **ὥστε** πάντες τὸ καταλιπεῖν αὐτὰ μάλιστα **φεύγομεν**. — Isocr., XII, 103 : εἰς τοῦτ' ἀπληστίας ἦλθον, **ὥστ' οὐκ ἐξήρκεσεν** αὐτοῖς ἔχειν τὴν κατὰ γῆν ἀρχήν, ἀλλὰ καὶ τὴν κατὰ θάλατταν δύναμιν οὕτως ἐπεθύμησαν λαβεῖν, **ὥστε** τοὺς συμμάχους τοὺς ἡμετέρους **ἀφίστασαν**. — Dém., II, 26 : οὕτως ἀγνωμόνως ἔχετε **ὥστε ἐλπίζετε** αὐτὰ χρηστὰ γενήσεσθαι. Etc.

---

d'autres exemples, ὡς peut se traduire littéralement par « de cette manière, ainsi » : c'est le cas non seulement pour certains vers d'Homère comme ceux-ci :

Od., XXIII, 133 sqq. : αὐτὰρ θεῖος ἀοιδὸς ἔχων φόρμιγγα λίγειαν | ἡμῖν ἡγείσθω φιλοπαίγμονος ὀρχηθμοῖο, | **ὥς κεν** τις **φαίη** (« de cette manière on pourrait dire ») γάμον ἔμμεναι ἐκτὸς ἀκούων (cf. *Od.*, XIX, 310 sq. ; XXIV, 532),

mais encore pour certaines phrases de Xénophon lui-même, dans lesquelles ὡς n'a pas le sens d'une particule finale, mais marque plutôt la conséquence.

Ex. : *Cyr.*, VII, 5, 37 : ἔδοξεν αὐτῷ τοῦτο ποιῆσαι, **ὡς** ὅτι ἥκιστα **ἂν** ἐπιφθόνως σπάνιός τε καὶ σεμνὸς **φανείη**. VII, 5, 81 : εἰ ὧν μὲν μάλιστα ἄνθρωποι ἐπιθυμοῦσιν ὁ δαίμων ταῦτα ἡμῖν συμπαρεσκεύακεν, **ὡς** δ' **ἂν** ἥδιστα ταῦτα **φαίνοιτο** αὐτός τις αὑτῷ ταῦτα παρασκευάσει κτλ. *Agés.*, 6, 7 : συντεταγμένον μὲν **οὕτως** ἦγε τὸ στράτευμα **ὡς ἂν** ἐπικουρεῖν μάλιστα ἑαυτῷ **δύναιτο**, ἡσύχως δὲ ὥσπερ ἂν παρθένος ἡ σωφρονεστάτη προβαίνοι.

1. Voy. dans Goodwin, *ouv. cité*, p. 118 sq., un certain nombre d'autres exemples. Il y en a peu où le sens final soit indiscutable ; comme nous l'avons montré plus haut, p. 489, n. 3, dans beaucoup de cas on peut traduire ὡς soit par « comment », soit par « ainsi », soit enfin par « de manière à ce que », et donner au verbe accompagné de ἄν la valeur d'un potentiel. Il n'en est pas moins vrai que l'emploi fait par Xénophon de ce tour est tout à fait insolite dans la prose grecque : c'est un exemple de la tendance (si souvent signalée chez lui) qu'il avait à mêler à son style des formes et des constructions poétiques.

2. La particule ὥστε est pour ὡς suivi de τε (= **et**) ; c'est un reste de l'époque où la langue n'avait pas encore de relatif et où le pronom qui, plus tard, joua ce rôle avait encore le sens *démonstratif*. Comparez ὅστε (= ὃς δή) chez Homère et Pindare, ἐπεί τε (= ἐπειδή), chez Hérodote.

3. Chez Hérodote, ces deux mots οὕτω ὥστε sont très souvent réunis et signifient « de telle manière que... » Voy. les exemples recueillis par Goodwin, *ouv. cité*, § 593 (avec l'infin.) et § 601.

Xén., *An.*, V, 6, 20 : πλοῖα ὑμῖν πάρεστιν, **ὥστε** ὅπῃ ἂν βούλησθε ἐξαίφνης **ἂν ἐπιπέσοιτε**[1].

Soph., *Œd. à Col.*, 270 sqq. : ...καίτοι πῶς ἐγὼ κακὸς φύσιν; | ὅστις παθὼν μὲν ἀντέδρων, **ὥστ'** εἰ φρονῶν | ἔπρασσον, **οὐδ' ἂν** ὧδ' **ἐγιγνόμην** κακός· | νῦν δ' οὐδὲν εἰδὼς ἱκόμην, ἵν' ἱκόμην. — Xén., *Agés.*, 1, 26 : πάντες πολεμικὰ ὅπλα παρεσκεύαζον, **ὥστε** τὴν πόλιν ὄντως **ἂν ἡγήσω** πολέμου ἐργαστήριον εἶναι.

On trouve aussi ὥστε (dépendant de οὕτω) suivi de οὐ μή avec le subjonctif.

Ex. : Platon, *Phèdre*, 227 d : οὕτως ἐπιτεθύμηκα ἀκοῦσαι, **ὥστε... οὐ μή** σου **ἀπολειφθῶ**.

Remarques. — I. Dans beaucoup de ces constructions avec l'indicatif, ὥστε pourrait être remplacé par καὶ οὕτως, et ainsi.

On comprend donc aisément que la particule ὥστε ait été souvent employée pour signifier par conséquent (lat. **quapropter** ou **quocirca**).

Ex. : Soph., *El.*, 1172 : θνητὸς δ' Ὀρέστης· **ὥστε** μὴ λίαν στένε (cf. Thuc., VII, 6, 4). — Plat., *Phèdre*, 274 a : **ὥστ'**, εἰ μακρὰ ἡ περίοδος, μὴ θαυμάσῃς. — Dém., XXIX, 47 : **ὥστε** πόθεν ἴσασιν; Etc.

II. Après la locution τοσούτου δέω ποιεῖν τοῦτο **ὥστε ...** (en lat. : **tantum abest ut... ..., *ut*...**), tant s'en faut que je fasse cela, *qu*'au contraire...., on emploie régulièrement l'indicatif.

Ex. : Lys., XVII, 1 : ἐγὼ δὲ **τοσούτου δέω** περὶ τῶν μὴ προσηκόντων ἱκανὸς εἶναι λέγειν, **ὥστε δέδοικα** μὴ καὶ περὶ ὧν ἀναγκαῖόν μοί ἐστι λέγειν, ἀδύνατος ὦ τὰ δέοντα εἰπεῖν. Etc.

III. Dans les propositions consécutives à un mode personnel, c'est ὥστε (et non pas ὡς) qui est communément employé. Toutefois il conviendrait d'ajouter ici les passages qui ont été cités p. 489, n. 3 et dans lesquels, malgré l'opinion de quelques éditeurs, on trouve ὡς employé comme particule consécutive et non comme particule finale.

De plus, il y a dans Hérodote et dans Xénophon d'autres exemples où la particule ὡς remplace ὥστε.

Ex. : Xén., *Cyr.*, V, 4, 11 : οὕτω μοι προθύμως ἐβοήθησας **ὡς** νῦν **σέσωσμαι**. *Hell.*, VI, 1, 4, νομίζω οὕτως ἔχειν, **ὡς ἀποστήσονται** αὐτοῦ αἱ πόλεις. Voy. Goodwin, *ouv. cité*, p. 232-3.

IV. Il arrive quelquefois chez Hérodote que la particule ὡς ou ὥστε soit sous-entendue dans la proposition consécutive, quand la proposition principale renferme son antécédent οὕτως ou tel autre mot qui en tient lieu, comme τοιόσδε.

Ex. : Hér., III, 12 : αἱ δὲ τῶν Αἰγυπτίων (κεφαλαὶ) **οὕτω** δή τι ἰσχυραὶ (sous-ent. ὥστε) μόγις ἂν λίθῳ παίσας διαρρήξειας. I, 31 : ῥώμη σώματος **τοιήδε** (ὡς) ἀεθλοφόροι τε ἀμφότεροι ὁμοίως ἦσαν, καὶ δὴ καὶ λέγεται ὅδε ὁ λόγος.

V. Après une proposition principale à l'optatif, ὥστε est quelquefois (mais *rarement*) suivi de l'optatif, par attraction modale.

Ex. : Xén., *Écon.*, 1, 13 : εἴ τις **χρῷτο** τῷ ἀργυρίῳ **ὥστε** πριάμενος οἷον ἑταίραν διὰ ταύτην κάκιον μὲν τὸ σῶμα **ἔχοι**, κάκιον δὲ τὴν ψυχήν, πῶς ἂν ὠφέλιμον εἴη;

1. Toutefois le mode potentiel est ordinairement remplacé par l'infinitif. Voy. ci-après, 2°, a.

2° Au contraire, si l'on ne veut rien affirmer sur la réalité de la conséquence exprimée, on emploie **ὥστε** (plus rarement **ὡς**[1]) avec l'*infinitif* dans la proposition consécutive[2].
La négation est *régulièrement* **μή**.

On peut distinguer plusieurs cas.

a) L'infinitif avec ὥστε (ou ὡς) sert à marquer que du contenu de la proposition principale ressort la *possibilité* que la conséquence se réalise.

Ex. : Xén., *An.*, II, 2, 17 : κραυγὴν πολλὴν ἐποίουν καλοῦντες ἀλλήλους, **ὥστε** καὶ τοὺς πολεμίους **ἀκούειν** (*de sorte que* les ennemis même *pouvaient* les *entendre*). IV, 2, 27 : πολλὰ πράγματα παρεῖχον οἱ βάρβαροι· ἐλαφροὶ γὰρ ἦσαν, **ὥστε** καὶ ἐγγύθεν φεύγοντες[3] **ἀποφεύγειν** (si agiles qu'ils *pouvaient* s'*échapper* tout en ne s'enfuyant qu'à quelques pas des Grecs). *Cyr.*, I, 2, 8 : φέρονται οἴκοθεν σῖτον μὲν ἄρτον, πιεῖν δέ, ἤν τις διψῇ, κώθωνα, **ὡς**[4] ἀπὸ τοῦ ποταμοῦ **ἀρύσασθαι** (*de manière à pouvoir* puiser de l'eau à la rivière). Etc.

---

1. Cette particule ὡς qui, comme conjonction marquant la conséquence, est assez rare dans la prose attique, devient fréquente dans la grécité postérieure; l'emploi de ce mot est une des particularités de la langue de Lucien.

2. On ne trouve dans Homère que deux exemples de ὥστε suivi de l'infinitif.

Ex. : Hom., *Il.*, IX. 42 : εἰ δέ σοι αὐτῷ θυμὸς ἐπέσσυται **ὥς τε νέεσθαι**, | ἔρχεο. *Od.*, XVII, 20 sq. : οὐ γὰρ ἐπὶ σταθμοῖσι μένειν ἔτι τηλίκος εἰμί, | **ὥς τ'** ἐπιτειλαμένῳ σημάντορι πάντα **πιθέσθαι**.

Mais dans le second de ces exemples il semble évident que ὥς τε signifie « et ainsi, et dans ces conditions ». Dans le premier seul, ὥστε peut être interprété comme une véritable conjonction consécutive.
Quoi qu'il en soit, l'origine de la construction de ὥστε avec l'infinitif doit être cherchée vraisemblablement dans les constructions bien connues où le grec, pour exprimer l'idée du français « tellement... que... », met après le démonstratif οὗτος, τοσοῦτος, τοιοῦτος, etc., le relatif correspondant οἷος, ὅσος, etc., *au même cas*, puis l'infinitif.

Ex. : Xen., *Cyr.*, I. 2, 3 : οἱ Περσικοὶ νόμοι ἐπιμέλονται ὅπως τὴν ἀρχὴν μὴ **τοιοῦτοι** ἔσονται οἱ πολῖται **οἷοι** πονηροῦ τινος ἢ αἰσχροῦ ἔργου **ἐφίεσθαι** (*m. à m.* « tels quels [*suppléez :* ils doivent être] pour... »).

L'infinitif est donc un infinitif de *but* et il ne dépend pas du tout de οἷος, à proprement parler. On comprend dès lors qu'après un démonstratif adverbial οὕτως, on ait employé ὡς ou ὥστε avec l'infinitif, et que peu à peu on ait cru que c'était ὥστε tout seul, et non l'idée impliquée dans le rapprochement d'οὕτως et de ὥστε, qui déterminait l'emploi de l'infinitif.
Le même phénomène s'est produit d'ailleurs pour les relatifs ὅσος et οἷος : il arrive souvent, en effet, que les démonstratifs correspondants τοσοῦτος et τοιοῦτος n'étant pas exprimés, on les construit néanmoins avec l'infinitif : ὅσος signifie alors « suffisant pour... » et οἷος « capable de, propre à... »

3. Le participe φεύγοντες est au nominatif conformément à la règle générale : on sait en effet que si l'infinitif a le même sujet que la proposition principale, on ne répète pas le sujet devant l'infinitif et que l'attribut ou l'apposition se met au cas du sujet principal, c'est-à-dire au nominatif.
Remarquez aussi le sens général de la phrase : ἐλαφροὶ ἦσαν **ὥστε ἀποφεύγειν** signifie proprement « assez agiles pour s'échapper » ; s'il y avait ἐλαφροὶ ἦσαν **ὥστε ἀπέφευγον**, le sens serait tout différent : « ils étaient si agiles qu'ils réussissaient à s'échapper ».
Mais il y a des cas où il peut être indifférent d'employer après ὥστε un mode personnel ou l'infinitif : ainsi l'on pourrait dire πλοῖα ἡμῖν πάρεστιν, ὥστε ἀποπλεύσαιμεν ἄν, εἰ βουλοίμεθα aussi bien que πλοῖα ἡμῖν πάρεστιν, ὥστε ἀποπλεῦσαι ἂν ἡμᾶς, εἰ βουλοίμεθα.

4. Voy. dans Goodwin, *ouv. cité*, p. 232, d'autres exemples de ὡς avec l'infinitif. Comme particule consécutive, ὡς se rencontre surtout chez Eschyle, Sophocle, Hérodote et Xénophon, à la place de ὥστε.

Remarque. — Pour exprimer avec plus de précision que la conséquence est ou serait possible on ajoute ἄν à l'infinitif : c'est l'ensemble de la phrase qui permet de voir si l'infinitif correspond au *potentiel* ou à l'*irréel*.

Ex. : Thuc., II, 49, 5 : τὰ δὲ ἐντὸς οὕτως ἐκάετο **ὥστε** μήτε τῶν πάνυ λεπτῶν ἱματίων καὶ σινδόνων τὰς ἐπιβολὰς μηδ' ἄλλο τι ἢ γυμνὸν ἀνέχεσθαι, ἥδιστά τε **ἂν** ἐς ὕδωρ ψυχρὸν σφᾶς αὐτοὺς **ῥίπτειν**[1]. VII, 42, 4 : ἀποτετειχισμένοι ἂν ἦσαν, **ὥστε μηδ'** εἰ μετέπεμψαν, ἔτι ὁμοίως **ἂν** αὐτοὺς **ὠφελεῖν**, ils auraient été investis, de telle sorte que même s'ils avaient demandé du secours, il ne pouvait plus leur être utile. — Platon, *Gorg.*, 464 d : ἡ ὀψοποιικὴ προσποιεῖται τὰ βέλτιστα σιτία τῷ σώματι εἰδέναι, **ὥστ'** εἰ δέοι ἐν παισὶ διαγωνίζεσθαι ὀψοποιόν τε καὶ ἰατρόν, λιμῷ **ἂν ἀποθανεῖν τὸν ἰατρόν** (de sorte que ... le médecin *mourrait* de faim). — Dém., VIII, 35 : δέκα μῆνας ἀπογενομένου τἀνθρώπου καὶ νόσῳ καὶ χειμῶνι καὶ πολέμοις ἀποληφθέντος **ὥστε μὴ ἂν δύνασθαι** ἐπανελθεῖν οἴκαδε (que Philippe n'*eût pu* revenir, s.-ent. quand même quelque tentative des Athéniens l'aurait provoqué). Etc.

b) L'infinitif avec ὥστε (ou ὡς[2]) s'emploie *toujours* après un comparatif ou après une proposition principale *négative*, parce que, dans les deux cas, la proposition consécutive n'aurait pas de raison d'être sans l'action de la proposition principale[3].

Ex. : Xén., *Hell.*, IV, 8, 23 : ᾔσθοντο αὐτὸν **ἐλάττω** ἔχοντα δύναμιν **ἢ ὥστε** τοὺς φίλους ὠφελεῖν. *Cyr.*, VI, 1, 17 : τὰς ἀσπίδας **μείζους** ἔχουσιν **ἢ ὡς ποιεῖν** τι καὶ **ὁρᾶν**. *Mém.*, III, 5, 17 : φοβοῦμαι ἀεί, μή τι **μεῖζον** ἢ **ὥστε** φέρειν **δύνασθαι** κακὸν τῇ πόλει συμβῇ.

Xén., *An.*, VII, 3, 5 : **οὐκ** ἔχομεν ἀργυρίον **ὥστε** ἀγοράζειν τὰ ἐπιτήδεια. *Reven. d'Ath.*, 4, 7 : ἀργυρίον **οὐδείς** πω οὕτω πολὺ ἐκτήσατο **ὥστε** μὴ ἔτι **προσδεῖσθαι**. — Dém., XXI, 62 : **οὐδεὶς** πώποτ' εἰς τοσοῦτ' ἀναιδείας ἀφίκετο **ὥστε** τοιοῦτόν τι **τολμῆσαι** ποιεῖν. Etc.

Remarque. — Par analogie avec la construction du comparatif dont il vient d'être question, on trouve ὥστε et ὡς après un adjectif ou un adverbe au positif auquel on donne la valeur d'un comparatif.

Ex. : Xén., *Mém.*, III, 13, 3 : τὸ ὕδωρ **ψυχρόν** ἐστιν ὥστε λούσασθαι. *Cyr.*, IV, 5, 15 : ἐν τῷ παρόντι **ὀλίγοι** ἐσμὲν **ὡς** ἐγκρατεῖς εἶναι αὐτῶν[4].

---

1. Cette phrase est intéressante en ce que, d'une part, elle montre réunis les deux emplois de l'infinitif, l'un sans ἄν, l'autre accompagné de ἄν, et que, d'autre part, ῥίπτειν ἄν équivaut à ἔρριπτον ἄν « se jetaient dans l'eau froide, *le cas échéant* (toutes les fois qu'on les abandonnait à eux-mêmes) », comme l'indique suffisamment la phrase suivante.

2. Après un comparatif, ὡς est aussi fréquemment employé que ὥστε devant un infinitif. Remarquez qu'après un comparatif ἢ ὥστε (ἢ ὡς) *construit régulièrement* avec l'infinitif correspond au français « trop pour... ».

Ex. : Xen., *An.*, III, 3, 7 : οἱ ἀκοντισταὶ **βραχύτερα** ἠκόντιζον ἢ **ὡς** (« à une *trop faible* distance *pour*... ») ἐξικνεῖσθαι.

3. Voy. Koch, *Gramm. grecque*, trad. Rouff (A. Colin et Cie, éditeurs), p. 433.

4. On peut se demander cependant si dans cet emploi particulier ὥστε (ou ὡς) ne conserve pas tout simplement le sens qu'il avait à l'origine comme adverbe démonstratif, l'infinitif étant construit d'une manière indépendante.

En effet, ne peut-on pas traduire littéralement le premier exemple par : « L'eau est froide pour ce qui est de se baigner dans ces conditions » et le second par : « En ce moment nous sommes en petit nombre pour ce qui est de conserver ces richesses dans ces conditions. »

c) L'infinitif avec ὥστε s'emploie avec un certain nombre de verbes exprimant l'idée d'activité (c'est le cas notamment après διαπράττεσθαι ὥστε, obtenir *que*, ποιεῖν ὥστε, faire en sorte *que*), quand on veut indiquer expressément que la conséquence est un *résultat voulu* de l'activité du sujet principal.

Par lui-même, l'infinitif n'exprime que la *conséquence*; mais le sens général de la phrase (et particulièrement le sens du verbe principal) donne à l'infinitif une signification plus précise en indiquant que la conséquence est *intentionnelle* et non simplement fortuite[1].

Ex. : Eschyle, *Perses*, 417 : ἀμφὶ δὲ κυκλοῦντο πᾶσαν νῆσον, **ὥστ' ἀμηχανεῖν** ὅποι τράποιντο. Etc.

Plat., *Gorg.*, 478 e : ὃς ἂν διαπράξηται, **ὥστε** μήτε **νουθετεῖσθαι** μήτε **κολάζεσθαι**. — Xén., *Anab.*, I, 6, 6 : καὶ ἐγὼ αὐτὸν προσπολεμῶν ἐποίησα **ὥστε δόξαι** τούτῳ τοῦ πρὸς ἐμὲ πολέμου παύσασθαι.

Plat., *Gorg.*, 479 c : πᾶν ποιοῦσιν, **ὥστε** δίκην **μὴ διδόναι** (*litt.* ils font tout ce qui *est de nature à* leur permettre d'éviter le châtiment). — Xén., *An.*, I, 1, 5 : πάντας οὕτω διατιθεὶς ἀπεπέμπετο **ὥστε** αὐτῷ μᾶλλον φίλους **εἶναι** ἢ βασιλεῖ. Etc.

Remarques. — I. Par analogie avec cette construction on trouve chez Thucydide συνέβη **ὥστε...** (cf. **accidit, *ut*...**), les circonstances se combinèrent *de telle façon que*... et chez d'autres prosateurs, γίγνεται **ὥστε...** (cf. **fit, *ut*...**), il se produit un événement *de telle nature que*[2].

Ex. : Thuc., V, 14 : ξυνέβη..., **ὥστε** πολέμου **μηδὲν** ἔτι **ἅψασθαι** μηδετέρους. — Xén., *Hell.*, V, 3, 10 : οὐδ' ἂν γενέσθαι, **ὥστε** ἅμα ἀμφοτέρους τοὺς βασιλέας ἔξω Σπάρτης **γενέσθαι**. — Isocr., VI, 124 : πολλάκις γέγονεν, **ὥστε**[3] καὶ τοὺς μείζω δύναμιν ἔχοντας ὑπὸ τῶν ἀσθενεστέρων **κρατηθῆναι**.

II. De même on trouve ὥστε avec l'infinitif après certains verbes signifiant *volonté, désir, commandement*, qui se construisent ordinairement avec l'infinitif seul.

Ex. : Soph., *Œd. à Col.*, 1350 : **δικαιῶν ὥστ'** ἐμοῦ **κλύειν** λόγους. — Eur., *Hipp.*, 1327 : Κύπρις γὰρ **ἤθελ' ὥστε γίγνεσθαι** τάδε. — Thuc., VIII, 45 : τοὺς στρατηγοὺς τῶν πόλεων **ἐδίδασκεν ὥστε** δόντα χρήματα αὐτὸν **πεῖσαι**. Etc.

---

1. Voilà pourquoi on trouve même des exemples dans lesquels ὥστε avec l'infinitif n'a pas besoin de dépendre réellement d'un verbe comme ποιεῖν, διαπράττεσθαι, etc., pour énoncer le résultat de l'activité exprimée par le verbe principal.

Ex. : Xén., *Cyr.*, II, 2, 20 : ἢ οἴει **ψηφίσασθαι** ἂν τὸ πλῆθος συνελθὸν **ὥστε** (aurait voté une loi « *qui tendait à*... ») τοὺς κρατίστους καὶ τιμαῖς καὶ δώροις πλεονεκτεῖν.

2. On sait que γίγνεσθαι sert de passif au moyen ποιεῖσθαι non seulement quand il signifie « faire quelque chose *avec ses propres ressources* », mais encore quand il a le sens général de « faire, produire quelque chose *pour soi* ».

3. Comparez encore συμπίπτειν, ὥστε avec l'inf.... (Hér., V, 36 ; VIII, 441), συμβέβηκεν, ὥστ' ἔχειν (Soph., *Trach.*, 1152).

De même la tournure latine **est, *ut*..** : « il arrive *que*... » a pour équivalent en grec ἔστιν ὥστε avec l'infinitif.

Ex. : Platon, *Phédon*, 103 e : **ἔστιν** ἄρ', **ὥστε... ἀξιοῦσθαι**.

C'est pour la même raison qu'on trouve quelquefois ὥστε et l'infinitif après les adjectifs exprimant *capacité*, *ardeur*, etc., ou l'idée contraire.

Ex. : Plat., *Polit.*, 295 a : πῶς γὰρ ἄν τις **ἱκανὸς** γένοιτ' ἄν ποτε, **ὥστε** ἀεὶ **προστάττειν** τὸ προσῆκον ; Cf. *Phèdre*, 258 b, c ; *Lois*, 875 a : *Protag.*, 338 c : **ἀδύνατον**[1] ὑμῖν, **ὥστε** Πρωταγόρου τοῦδε σοφώτερόν τινα **ἑλέσθαι.**

d) L'infinitif avec ὥστε s'emploie quand la particule peut se traduire par à condition que.

Ex. : Xén., *Hell.*, V, 3, 14 : πολλαὶ πρεσβεῖαι ἀπήντων καὶ χρήματα ἐδίδοσαν, **ὥστε μὴ ἐμβάλλειν** τὸν Ἀγησίλαον (*à la condition qu'*Agésilas n'envahît pas leur territoire). — Dém., XXI, 3 : πάρειμι, ὡς ὁρᾶτε, πολλὰ χρήματ' ἐξόν μοι λαβεῖν **ὥστε** μὴ κατηγορεῖν (*à la condition de* ne point intenter de procès) οὐ λαβών.

Remarque. — Toutefois, quand l'idée de à la condition est exprimée par ἐπὶ τούτῳ, l'idée de la conjonction que est rendue par ἐφ' ᾧ avec l'infinitif (et non pas par ὥστε). D'ailleurs c'est ἐφ' ᾧ[2] ou ἐφ' ᾧτε que l'on emploie le plus souvent, même quand l'antécédent ἐπὶ τούτῳ n'est pas exprimé.

Ex. : Plat., *Apol.*, 29 c : ὦ Σώκρατες, νῦν μὲν Ἀνύτῳ οὐ πεισόμεθα, ἀλλ' ἀφίεμέν σε, **ἐπὶ τούτῳ** μέντοι, **ἐφ' ᾧτε** μηκέτι φιλοσοφεῖν.

Xén., *Anab.*, IV, 4, 6 : ὁ δὲ εἶπεν, ὅτι σπείσασθαι βούλοιτο, **ἐφ' ᾧ** μήτε αὐτὸς τοὺς Ἕλληνας **ἀδικεῖν** μήτ' ἐκείνους καίειν τὰς οἰκίας.

477. — L'infinitif construit avec ὥστε se met le plus souvent au présent ou à l'aoriste qui conservent, en pareil cas, leur signification distinctive (voy. les exemples cités dans ce qui précède).

On rencontre parfois le parfait, pour exprimer une action entièrement achevée ou un résultat acquis.

Ex. : Thuc., VI, 12, 1 : καὶ μεμνῆσθαι χρὴ ἡμᾶς ὅτι νεωστὶ ἀπὸ νόσου μεγάλης καὶ πολέμου βραχύ τι[3] λελωφήκαμεν, **ὥστε** καὶ χρήμασι καὶ τοῖς σώμασιν **ηὐξῆσθαι.** — Xén., *Cyr.*, VI, 1, 40 : λόγων καὶ βουλευμάτων κοινωνὸν ἄν σε ποιοῖντο, **ὥστε** μηδὲ ἕν σε **λεληθέναι** ὧν βουλόμεθα εἰδέναι. Cf. Lys., XXXII, 27 ; Isocr., III, 32 ; IV, 45 ; Isée, X, 1 ; Dém., XVIII, 257 ; XXIII, 68, etc.[4].

---

1. Cf. Plat., *Phèdre*, 269 c : τὸ μὲν **δύνασθαι, ὥστε** (« posséder une *telle capacité que...* ») ἀγωνιστὴν τέλεον **γενέσθαι.**

2. Hérodote et Thucydide considérant la locution ἐφ' ᾧ comme une expression purement relative, l'emploient avec l'indicatif futur par analogie avec les propositions relatives équivalant aux propositions consécutives. La négation est toujours μή. Cf. ci-dessus, § 417, 1°, **b**.

Ex. : Her., III, 83 : ἐπὶ τούτῳ δὲ ὑπεξίσταμαι τῆς ἀρχῆς, **ἐφ' ᾧτε** ὑπ' οὐδενὸς ὑμέων **ἄρξομαι.** VII, 153 : τούτοισι δ' ὧν πίσυνος ἐὼν κατήγαγε, **ἐφ' ᾧτε** οἱ ἀπόγονοι αὐτοῦ ἱροφάνται τῶν θεῶν **ἔσονται.** — Thuc., I, 103, 1 : οἱ δ' ἐν Ἰθώμῃ... ξυνέβησαν πρὸς τοὺς Λακεδαιμονίους **ἐφ' ᾧτε ἐξίασιν** ἐκ Πελοποννήσου ὑπόσπονδοι καὶ μηδέποτε ἐπιβήσονται αὐτῆς. I, 113, 3 : καὶ τὴν Βοιωτίαν ἐξέλιπον Ἀθηναῖοι πᾶσαν, σπονδὰς ποιησάμενοι **ἐφ' ᾧ** τοὺς ἄνδρας **κομιοῦνται.**

3. L'adverbe νεωστὶ et l'expression adverbiale βραχύ τι ne sont pas employés comme il a été dit ci-dessus, § 476, 2°, **b**, Rem. (p. 493) : βραχύ τι signifie « dans une certaine mesure » et ὥστε ne se rattache qu'à λελωφήκαμεν.

4. Voy. Goodwin, *ouv. cité*, p. 226 (§ 590).

478. — Nous avons dit ci-dessus qu'avec ὥστε et l'infinitif on employait *régulièrement* **μή** comme négation.

Toutefois on emploie souvent **οὐ**, quand la proposition consécutive dépend d'une proposition infinitive subordonnée elle-même à un verbe signifiant dire ou croire.

Ex. : Thuc., V, 40, 1 : τοὺς γὰρ Βοιωτοὺς **ᾤοντο** πεπεῖσθαι ὑπὸ Λακεδαιμονίων τό τε Πάνακτον καθελεῖν καὶ ἐς τὰς Ἀθηναίων σπονδὰς ἐσιέναι, τούς τε Ἀθηναίους εἰδέναι ταῦτα, **ὥστε οὐδὲ** πρὸς Ἀθηναίους ἔτι σφίσιν εἶναι ξυμμαχίαν ποιήσασθαι. — Plat., *Apol.*, 26 d : **οἴει** αὐτοὺς ἀπείρους γραμμάτων εἶναι **ὥστε οὐκ** εἰδέναι... ; — Xén., *Hell.*, VI, 2, 6 : **ἔφασαν** τοὺς στρατιώτας εἰς τοῦτο τρυφῆς ἐλθεῖν **ὥστ' οὐκ** ἐθέλειν πίνειν εἰ μὴ ἀνθοσμίας εἴη. — Lys., X, 15 : ὑμᾶς εἰδέναι **ἡγοῦμαι** τοῦτον οὕτω σκαιὸν εἶναι **ὥστε οὐ** δύνασθαι μαθεῖν τὰ λεγόμενα. Etc.

Remarque. — La même construction se rencontre encore quand la proposition infinitive d'où dépend la proposition consécutive est remplacée par une proposition complétive avec ὅτι.

Ex. : Xén., *Mém.*, IV, 8, 1 : **ἐννοησάτω ὅτι** οὕτως ἤδη τότε πόρρω τῆς ἡλικίας ἦν **ὥστ'**, εἰ καὶ μὴ τότε, **οὐκ** ἂν πολλῷ ὕστερον **τελευτῆσαι** τὸν βίον. Etc.[1].

479. — **Ὡς conjonction temporelle.** — Comme conjonction temporelle, ὡς signifie comme ou lorsque (lat. **ut**) et se construit avec l'*indicatif*.

La locution ὡς τάχιστα correspond au latin **ut primum** et signifie dès que, aussitôt que.

Ex. : Hom., *Il.*, I, 599 sq. : ἄσβεστος δ' ἄρ' ἐνῶρτο γέλως μακάρεσσι θεοῖσιν, | **ὡς ἴδον** Ἥφαιστον διὰ δώματα ποιπνύοντα. — Thuc., IV, 3, 1 : καὶ **ὡς ἐγένοντο** πλέοντες κατὰ τὴν Λακωνικὴν καὶ **ἐπυνθάνοντο** ὅτι, κτλ. — Xén., *Hell.*, VII, 5, 16 : **ὡς** εἶδον **τάχιστα** τοὺς πολεμίους, συνέρραξαν. Etc.

Remarques. — I. La locution ὡς ἄν suivie du subjonctif ne sert jamais en prose à former une expression temporelle[2], mais signifie ou bien de quelque manière que (lat. **utcunque**) ou bien afin que (cf. ci-dessus, § 475)[3].

---

1. Voy. sur toute cette question Goodwin, *ouv. cité*, p. 227-229, qui a résumé ses propres recherches et celles de Gildersleeve, *Am. Journal of Phil.*, t. VII, p. 161-175 et de Seume, *de Sententiis consecutivis Græcis*, Göttingen, 1883.

2. Mais chez les poètes on trouve ὡς ἄν avec le subjonctif employé pour ἕως ἄν.

Ex. : Soph., *Aj.*, 1117 : **ὡς ἂν ᾖς** οἷός περ εἶ. *Phil.*, 1330 : **ὡς ἂν** αὑτὸς ἥλιος | ταύτῃ μὲν **αἴρῃ** τῇδε δ' αὖ δύνῃ πάλιν.

3. Chez Hérodote, on trouve ὡς accompagné du subjonctif ou de l'optatif pour exprimer une idée de répétition dans le présent ou dans le passé.

Ex. : Hér., I, 17 : **ὡς** δὲ ἐς τὴν Μιλησίην **ἀπίκοιτο** (« et toutes les fois qu'il arrivait en Milésie »), οἰκήματα μὲν τὰ ἐπὶ τῶν ἀγρῶν οὔτε κατέβαλλε οὔτε ἐνεπίμπρη οὔτε θύρας ἀπέσπα, ἔα δὲ κατὰ χώρην ἑστάναι. IV, 172 : τῶν δὲ **ὡς** ἕκαστός οἱ **μιχθῇ** (« toutes les fois qu'il s'unit à une femme »), διδοῖ δῶρον τὸ ἂν ἔχῃ φερόμενος ἐξ οἴκου.

II. Chez les poètes et chez Hérodote on trouve ὅπως (ὅκως), au lieu de ὡς, dans une proposition temporelle[1].

Ex. : Hom., *Il.*, XII, 208 : Τρῶες δ' ἐρρίγησαν, **ὅπως** ἴδον αἰόλον ὄφιν | κείμενον ἐν μέσσοισι. *Od.*, III, 373 : θαύμαζεν δ' ὁ γεραιός, **ὅπως** ἴδεν ὀφθαλμοῖσιν. XXII, 21 sq. : ... τοὶ δ' ὁμάδησαν | μνηστῆρες κατὰ δώμαθ', **ὅπως** ἴδον ἄνδρα πεσόντα. — Eschyle, *Pers.*, 201 sq. : τὸν δ' **ὅπως** ὁρᾷ | Ξέρξης, πέπλους ῥήγνυσιν ἀμφὶ σώματι. — Soph., *El.*, 749 : στρατὸς δ' **ὅπως** ὁρᾷ νιν ἐκπεπτωκότα | δίφρων, ἀνωλόλυξε τὸν νεανίαν. Etc.

Hérodote emploie ordinairement l'optatif avec ὅκως pour marquer une idée de répétition dans le passé.

Ex. : Hér., I, 17 : **ὅκως** μὲν **εἴη** ἐν τῇ γῇ καρπὸς ἁδρός, τηνικαῦτα ἐσέβαλλε τὴν στρατιήν · ... ὁ δὲ τά τε δένδρεα καὶ τὸν καρπὸν τὸν ἐν τῇ γῇ **ὅκως διαφθείρειε**, ἀπαλλάσσετο ὀπίσω. I, 68 : καὶ ἀπὸ τούτου τοῦ χρόνου, **ὅκως πειρῴατο** ἀλλήλων, πολλῷ κατυπέρτεροι τῷ πολέμῳ ἐγίνοντο οἱ Λακεδαιμόνιοι. Etc.

480. — Ὡς conjonction causale. — Comme conjonction causale, **ὡς** signifie comme, puisque et se construit de la même façon que ὅτι (cf. ci-dessus, § 425).

Ex. : Soph., *fragm.*, 280 : πρὸς ταῦτα κρύπτε μηδέν, **ὡς** ὁ πάνθ' ὁρῶν | καὶ πάντ' ἀκούων πάντ' **ἀναπτύσσει** χρόνος. — Thuc., IV, 4, 1 : **ὡς** δὲ οὐκ **ἔπειθεν...** — Platon, *Euthyd.*, 280 : δεῖ μὴ μόνον κεκτῆσθαι τὰ ἀγαθά, ἀλλὰ καὶ χρῆσθαι αὐτοῖς, **ὡς** οὐδὲν ὄφελος τῆς κτήσεως γίγνεται.

Remarques. — I. Après un temps secondaire à la proposition principale, on trouve quelquefois, comme après ὅτι, l'*optatif* du style indirect à la place de l'indicatif, quand le motif est présenté comme étant la pensée de la personne dont il s'agit[2].

Ex. : Thuc., IV, 65, 3 : ἐλθόντας δὲ τοὺς στρατηγοὺς οἱ ἐν τῇ πόλει Ἀθηναῖοι τοὺς μὲν φυγῇ ἐζημίωσαν Πυθόδωρον καὶ Σοφοκλέα, τὸν δὲ τρίτον Εὐρυμέδοντα χρήματα ἐπράξαντο **ὡς** ἐξὸν αὐτοῖς τὰ ἐν Σικελίᾳ καταστρέψασθαι, δώροις πεισθέντες, **ἀποχωρήσειαν**. — Xén., *Banq.*, 4, 6 : οἶσθα ἐπαινέσαντα αὐτὸν (Ὅμηρον) τὸν Ἀγαμέμνονα, **ὡς** βασιλεὺς **εἴη** ἀγαθός.

Mais le plus souvent, c'est le participe avec ὡς qui sert à exprimer cette idée.

Ex. : Xén., *Anab.*, I, 2, 19 extr. : ταύτην τὴν χώραν ἐπέτρεψε διαρπάσαι τοῖς Ἕλλησιν **ὡς** πολεμίαν **οὖσαν**.

1. Sur ὅπως, voy. ci-après, § 483, p. 500. Il est aisé de voir comment l'adverbe relatif indéfini ὅπως signifiant proprement « de la façon que, comme » a pu prendre le sens temporel. Entre ὡς et ὅπως il y a le même rapport qu'entre ὅτε et ὁπότε. Mais tandis que la langue grecque a étendu l'usage de ὁπότε aussi loin que celui d'ὅτε, elle n'a pas développé la construction de ὅπως comme conjonction de temps.

2. Il faut remarquer d'ailleurs que la conjonction causale ὡς se distingue de ὅτι en ce qu'elle exprime souvent non pas la cause réelle, mais le motif que le sujet principal *croit* être le véritable.

Ex. : Xén., *Hiér.*, 6, 12 : ὃ ἐζήλωσας ἡμᾶς (τοὺς τυράννους), **ὡς** (« parce que selon vous ») τοὺς μὲν φίλους μάλιστα εὖ ποιεῖν δυνάμεθα, τοὺς δ' ἐχθροὺς μάλιστα χειρούμεθα, οὐδὲ τοῦθ' οὕτως ἔχει.

II. Souvent la particule ὡς a la valeur d'une simple conjonction de coordination et équivaut à γάρ.

Ex. : Soph., *Phil.*, 914 : τί ποτε λέγεις, ὦ τέκνον; **ὡς** οὐ μανθάνω. — Plat., *Protag.*, 335 d : δέομαι οὖν σου παραμεῖναι ἡμῖν· **ὡς** ἐγὼ οὐδ' ἂν ἑνὸς ἥδιον ἀκούσαιμι ἢ σοῦ. — Xén., *Cyr.*, IV, 2, 25 : φυλάξασθαι δεῖ τὸ ἐφ' ἁρπαγὴν τραπέσθαι, **ὡς** ὁ τοῦτο ποιῶν οὐκέτ' ἀνήρ ἐστιν.

Il peut même arriver que ὡς ainsi employé puisse, dans le dialogue, signifier oui, car ou non, car.

Ex. : Soph., *Aj.*, 39 : **ὡς** ἔστιν ἀνδρὸς τοῦδε τἄργα ταῦτά σοι, *oui, car* ce massacre est, tu le sais, l'ouvrage de cet homme. *Phil.*, 812 : **ὡς** οὐ θέμις γ' ἐμοὔστι σοῦ μολεῖν ἄτερ, *non, car* il ne m'est pas permis de m'en aller sans toi.

Cette locution s'explique par une ellipse : (tu as raison, tu dis vrai, etc.), *car* ou (tu n'as pas raison, ce n'est pas exact, etc.), *car*[1].

481. — Ὡς dans une proposition complétive. — La conjonction **ὡς**[2] sert, en certains cas, à rendre l'idée du français que, à la place de ὅτι.

Comme ὅτι, la conjonction ὡς s'emploie en tête d'une proposition subordonnée complétive après un verbe signifiant dire[3] et après les verbes signifiant savoir, reconnaître, apprendre, faire savoir, montrer, etc.

Les règles déterminant l'emploi des modes, des temps et de la négation sont les mêmes que pour ὅτι (cf. ci-dessus, § 426).

Ex. : Eschine, I, 125 : λέγει γὰρ **ὡς**[4] **οὐδέν ἐστιν** ἀδικώτερον φήμης. II, 151 : οὐ γὰρ ἂν τοῦτό γ' εἴποις, **ὡς ἔλαθεν**. Etc.

---

1. L'usage dont il vient d'être question est en germe dans un emploi particulier que fait Homère de la conjonction ἐπεί.

Ex. : Hom., *Od.*, I, 231 : ξεῖν', **ἐπεὶ** ἄρ δὴ ταῦτά μ' ἀνείρεαι ἠδὲ μεταλλᾷς, | μέλλεν μέν ποτε οἶκος ὅδ' ἀφνειὸς καὶ ἀμύμων | ἔμμεναι κτλ.

On voit en effet que dans cet exemple la particule causale répond à une idée qui est impliquée dans l'ensemble de la phrase, mais non expressément signifiée.

Pour l'emploi analogue de **ὅτι**

Ex. : Hom., *Il.*, XXIV, 239 sq. : ... οὔ νυ καὶ ὑμῖν | οἴκοι ἔνεστι γόος, **ὅτι** μ' ἤλθετε κηδήσοντες; (comparez en français : « n'avez-vous pas assez de votre deuil domestique, *que* vous venez ici m'importuner de vos inquiétudes? »). — *Od.*, V, 339 sq. : κάμμορε, τίπτε τοι ὧδε Ποσειδάων ἐνοσίχθων | ὠδύσατ' ἐκπάγλως, **ὅτι** τοι κακὰ πολλὰ φυτεύει;

Voy. ci-dessus, § 426, Rem. et p. 450, n. 1.

2. P. Schmitt, *über den Ursprung des Substantivsatzes mit Relativpartikeln im Griechischen*, p. 51 sq., a montré comment du sens fondamental de « comme » on était arrivé au sens de la conjonction « que ». La particule ὡς, qui se construisait d'abord dans des propositions exclamatives et interrogatives indirectes au sens de « comment », se rencontrait particulièrement après les verbes « voir, savoir, connaître, reconnaître, etc. », et c'est de cet emploi que s'est dégagé peu à peu le sens abstrait de « que ». Qu'on imagine cette phrase : « Quand Darius vit *comme* les siens mouraient, il voulut mourir aussi, » on verra qu'on en tire aisément celle-ci : « Quand Darius vit *que* les siens mouraient, il voulut mourir aussi. »

3. A l'exclusion, bien entendu, du verbe φημί, qui ne se construit *régulièrement* qu'avec une proposition infinitive.

4. D'après Meisterhans, *Gramm. d. Att. Inschrift.*, § 50, 4, ὡς est rarement employé dans les inscriptions attiques, au lieu de ὅτι.

Xén., *Hell.*, VII, 1, 23 : **ἐνέπλησε** φρονήματος τοὺς Ἀρκάδας, **λέγων ὡς** μόνοις μὲν αὐτοῖς πατρὶς Πελοπόννησος **εἴη**, πλεῖστον δὲ τῶν Ἑλληνικῶν φῦλον τὸ Ἀρκαδικὸν **εἴη**, καὶ σώματα ἐγκρατέστατα **ἔχοι** (cf. ci-dessus, § 428, p. 451)[1].

Isocr., V, 23 : **ἔλεγον ὡς ἐλπίζουσιν** σὲ καὶ τὴν πόλιν ἕξειν μοι χάριν. — Dém., XVIII, 169 : **ἧκε** δ' **ἀγγέλλων** τις ὡς τοὺς πρυτάνεις **ὡς** Ἐλάτεια **κατείληπται**. XXI, 104 : δεινοὺς λόγους **ἐτόλμα** περὶ ἐμοῦ λέγειν, **ὡς** ἐγὼ τὸ πρᾶγμ' **εἰμὶ** τοῦτο **δεδρακώς**. XXII, 2 : **αἰτιασάμενος** γάρ με ἃ καὶ λέγειν ἂν ὀκνήσειέ τις, τὸν πατέρα **ὡς ἀπέκτονα** ἐγὼ τὸν ἐμαυτοῦ (cf. ci-dessus, § 428, 2°).

Remarques. — I. On emploie volontiers ὡς au lieu de ὅτι, lorsqu'on veut présenter l'affirmation comme *mensongère* ou *douteuse*[2]. C'est pour cela qu'on trouve cette conjonction surtout après διαβάλλειν, dire en calomniant quelqu'un, πείθειν, chercher à persuader que, ainsi qu'après les verbes signifiant dire employés *avec une négation*[3].

Ex. : Hérod., VIII, 90 : **διέβαλον** τοὺς Ἴωνας **ὡς** δι' ἐκείνους ἀπολοίατο αἱ νῆες. — Thuc., V, 45, 3 : ἐν τῷ δήμῳ **διαβαλὼν** αὐτοὺς **ὡς** οὐδὲν ἀληθὲς ἐν νῷ ἔχουσιν οὐδὲ λέγουσιν οὐδέποτε ταὐτά...

Plat., *Rép.*, 327 c : οὐκοῦν, ἦν δ' ἐγώ, ἔτι ἐλλείπεται τὸ ἢν **πείσωμεν** ὑμᾶς, **ὡς** χρὴ ἡμᾶς ἀφεῖναι; — Xén., *Mém.*, I, 1, 1 : πολλάκις ἐθαύμασα, τίσι ποτὲ λόγοις Ἀθηναίους **ἔπεισαν** οἱ γραψάμενοι Σωκράτην, **ὡς** ἄξιος εἴη θανάτου τῇ πόλει.

Xén., *Cyr.*, V, 4, 20 : **οὐ** τοῦτο **λέγω, ὡς** οὐ δεῖ ποτε ἰέναι ἐπὶ τοὺς πολεμίους. Etc.

II. Comme on l'a vu ci-dessus pour ὅτι (cf. p. 450, Rem.), on trouve ὡς signifiant comme quoi, comme preuve à l'appui du fait que...

Ex. : Xén., *Hell.*, II, 3, 34 : **ὡς** δ' εἰκότα ποιοῦμεν, καὶ τάδ' ἐννοήσατε. — Dém., LVII, 14 : καὶ ταῦθ' **ὡς** ἀληθῆ λέγω, καὶ ὅτι οὔτε ἐδόθη ἡ ψῆφος ἐν ἅπασι πλείους τ' ἐγένοντο τῶν ψηφισαμένων, μάρτυρας ὑμῖν παρέξομαι.

---

1. On trouve aussi (après une proposition complétive avec ὡς et l'optatif) la construction dont il a été question ci-dessus (p. 452, Rem. I) à propos de ὅτι.

Ex. : Dém., I, 22 : ἤκουον δ' ἔγωγέ τινων **ὡς** οὐδὲ τοὺς λιμένας καὶ τὰς ἀγορὰς ἔτι **δώσοιεν** αὐτῷ καρποῦσθαι· τὰ γὰρ κοινὰ τὰ Θετταλῶν ἀπὸ τούτων **δέοι** διοικεῖν, οὐ Φίλιππον λαμβάνειν.

2. C'est la théorie de Madvig, *Griech. Syntax*, § 159, Anm. 3. Toutefois, si cette remarque se vérifie dans beaucoup de cas, il y a aussi un grand nombre de passages où l'on ne saurait trouver aucune différence de sens entre ὅτι et ὡς.

Ex. : Thuc., I, 32, 1 : **ἀναδιδάξαι** πρῶτον μάλιστα μὲν **ὡς** καὶ ξύμφορα δέονται, εἰ δὲ μή, **ὅτι** γε οὐκ ἐπιζήμια, ἔπειτα δὲ **ὡς** καὶ τὴν χάριν βέβαιον ἕξουσιν. — Plat., *Rép.*, 392 a : πῶς; ὅτι οἶμαι ἡμᾶς ἐρεῖν, **ὡς** ἄρα καὶ ποιηταὶ καὶ λογοποιοὶ κακῶς λέγουσι περὶ ἀνθρώπων τὰ μέγιστα, **ὅτι** εἰσὶν ἄδικοι μέν, εὐδαίμονες δὲ πολλοί, δίκαιοι δὲ ἄθλιοι, καὶ **ὡς** λυσιτελεῖ τὸ ἀδικεῖν κτλ. Cf. Xén., *Hell.*, VI, 4, 7.

3. Après les verbes « espérer, promettre », on ne cite aucun exemple de ὡς (ni de ὅτι, d'ailleurs), si ce n'est que l'on trouve chez Euripide ἐλπίζειν **ὡς**... avec le *futur*.

Ex. : Eur., *El.*, 918 sqq. : εἰς τοῦτο δ' ἦλθες ἀμαθίας, ὥστ' **ἤλπισας** | **ὡς** εἰς σὲ μὲν δὴ μητέρ' οὐχ **ἕξεις** κακὴν | γήμας, ἐμοῦ δὲ πατρὸς ἠδίκεις λέχη.

482. — La particule ὥσπερ. — A la particule ὡς se rattache la particule **ὥσπερ** qui est avec elle dans le même rapport que ὅς περ avec ὅς. Elle signifie proprement tout à fait comme, ainsi que et exprime presque toujours une comparaison[1].

La syntaxe de cette particule qui est adverbe et non pas conjonction, n'offre rien d'intéressant au point de vue des modes; mais il y aura lieu d'étudier plus tard la locution ὥσπερ ἂν εἰ et l'emploi d'ὥσπερ avec le participe.

483. — Sens divers de la conjonction ὅπως. — La conjonction ὅπως (qui est avec ὡς dans le même rapport que ὅστις avec ὅς interrogatif et avec ὅς relatif)[2] sert, en grec, à signifier le but, l'intention et aussi à introduire certaines propositions complétives.

484. — Ὅπως conjonction finale. — Comme particule signifiant le but **ὅπως** ne s'emploie guère, à la bonne époque attique, qu'avec un subjonctif accompagné de ἄν[3].

Ex. : Eschyle, *Choéph.*, 577 sq. (éd. Wecklein) : ...φύλασσε τἀν οἴκῳ καλῶς, | **ὅπως ἂν** ἀρτίκολλα **συμβαίνῃ** τάδε (cf. *Prom.*

---

1. Il y a des cas où ὥσπερ n'est guère autre chose qu'un synonyme de ὡς, par exemple chez les poètes. Mais, chez les poètes aussi, on trouve certains emplois particuliers.

Ex. : Soph., *Œd. à Col.*, 1360 sq. : οὐ κλαυστὰ δ' ἐστίν, ἀλλ' ἐμοὶ μὲν οἰστέα | τάδ', **ὥσπερ ἂν ζῶ**, σοῦ φονέως μεμνημένον.

Bien qu'on ait voulu traduire ὥσπερ ἂν ζῶ par « de quelque façon que je vive », il semble plus naturel de corriger avec Reiske ὥσπερ en ἕωσπερ et d'entendre « aussi longtemps que je vivrai » (cf. *Aj.*, 1117 ; *Phil.*, 1330, où ὡς doit être de même, corrigé en ἕως). Dans ce cas, ἕως ne compte que pour une syllabe (par synizèse).

2. C'est proprement un adverbe composé servant de relatif indéfini : il est formé du thème pronominal ὁ-, auquel est soudé l'ablatif singulier du thème pronominal πο-. La forme homérique ὅππως est pour *ὀδ-πως, composé syntactique (cf. V. Henry, *Précis*, § 220, 7, A), mais de même sens que ὅπως. Tous les sens de la particule se déduisent sans effort du double sens qu'elle avait à l'origine et qu'elle a conservé dans certains emplois. En effet, comme adverbe interrogatif indirect ὅπως signifie « comment », comme adverbe relatif indéfini il signifie « comme ». On a vu plus haut, à propos de l'interrogation indirecte (cf. p. 397) des exemples du sens interrogatif ; c'est celui-là qui est au fond de l'emploi d'ὅπως comme conjonction finale ou complétive. Quant au sens relatif, il n'a pas, à proprement parler, donné de conjonction, si l'on met à part l'emploi d'ὅπως dont il a été question ci-dessus, p. 497, Rem. II.

3. D'après Meisterhans, *ouv. cité*, § 50, 7, ὅπως avec le subjonctif sans ἄν se rencontre pour la première fois sur les inscriptions attiques en 343 avant J.-C. Mais chez les poètes et chez les prosateurs dont la langue est mêlée d'éléments poétiques on trouve assez souvent cette construction :

Ex. : Hom., *Od.*, XIV, 180 sq. : τὸν δὲ μνηστῆρες ἀγαυοὶ | οἴκαδ' ἰόντα λοχῶσιν, **ὅπως** ἀπὸ φῦλον ὄληται | νώνυμον ἐξ Ἰθάκης Ἀρκεισίου ἀντιθέοιο. — Soph., *El.*, 1205 : μέθες τόδ' ἄγγος νῦν, **ὅπως** τὸ πᾶν μάθῃς. — Xen., *Cyr.*, III, 1, 8 : εἰς καιρὸν ἥκεις, **ὅπως** τῆς δίκης ἀκούσῃς (cf. *Mém.*, II, 10, 2 ; IV, 4, 16).

Chez les poètes, chez Xénophon et chez Andocide, on trouve même le *futur* de l'indicatif, au lieu du subjonctif.

E. : Hom., *Od.*, I, 56 sq. : αἰεὶ δὲ μαλακοῖσι καὶ αἱμυλίοισι λόγοισιν | θέλγει, **ὅπως** Ἰθάκης **ἐπιλήσεται**. — Soph., *Phil.*, 1068 sq. : ... μὴ πρόσλευσσε, γενναῖός περ ὤν, | ἡμῶν **ὅπως** μὴ τὴν τύχην **διαφθερεῖς** (cf. Eur., *Cycl.*, 561 ; Arist., *Lys.*, 384 ; *Gren.*, 1120). — Xén., *Cynég.*, 9, 4 : προιέναι (δεῖ) τῶν τόπων ἐνθυμούμενον, **ὅπως** μὴ **διαμαρτήσεται**. — And., I, 43 : χρὴ ἀναβιβάζειν ἐπὶ τὸν τροχὸν τοὺς ἀναγραφέντας, **ὅπως** μὴ πρότερον νὺξ **ἔσται** πρὶν πυθέσθαι τοὺς ἄνδρας ἅπαντας.

850; *Eum.*, 576; 1031; *Suppl.*, 239 [1]. — Soph., *El.*, 40 sq. : ...ἴσθι πᾶν τὸ δρώμενον, | **ὅπως ἂν** εἰδὼς ἡμῖν **ἀγγείλῃς** σαφῆ. *Œd. à Col.*, 575 : τοῦτ' αὐτὸ νῦν δίδασχ', **ὅπως ἂν ἐκμάθω** [2]. — Arist., *Lysistr.*, 1223 : οὐκ ἄπιθ', **ὅπως ἂν** οἱ Λάκωνες ἔνδοθεν | καθ' ἡσυχίαν **ἀπίωσιν** εὐωχημένοι; — Plat., *Banq.*, 199 a : καί φατε αὐτὸν τοιοῦτόν τε εἶναι καὶ τοσούτων αἴτιον, **ὅπως ἂν φαίνηται** ὡς κάλλιστος καὶ ἄριστος. *Rép.*, 567 a : καὶ ἄν γέ τινας, οἶμαι, ὑποπτεύῃ ἐλεύθερα φρονήματα ἔχοντας μὴ ἐπιτρέψειν αὐτῷ ἄρχειν, (πολέμους κινεῖ) **ὅπως ἂν** τούτους μετὰ προφάσεως **ἀπολλύῃ**. — Xén., *Cyr.*, V, 2, 21 : διὰ τῆς σῆς χώρας ἄξεις ἡμᾶς, **ὅπως ἂν εἰδῶμεν**, κτλ. — Isocr., III, 2 : εὐσεβοῦμεν καὶ τὴν δικαιοσύνην ἀσκοῦμεν, οὐχ ἵνα τῶν ἄλλων ἔλαττον ἔχωμεν, ἀλλ' **ὅπως ἂν** ὡς μετὰ πλείστων ἀγαθῶν τὸν βίον **διάγωμεν** [3]. — Dém., XIX, 298 : τὴν πόλιν συνέχειν, **ὅπως ἂν** μίαν γνώμην **ἔχωσιν** ἅπαντες καὶ μὴ τοῖς ἐχθροῖς ἡδονὴν **ποιῶσιν**.

Remarques. — I. Après un verbe principal à un temps secondaire, ὅπως ἄν, dans la proposition finale, est *régulièrement* remplacé par ὅπως avec l'optatif; le subjonctif est plus rare [4].

Ex. : Hom., *Od.*, XIV, 312 : ἐν χείρεσσιν ἔθηκεν, **ὅπως** ἔτι πῆμα φύγοιμι. — Soph., *Œd. R.*, 1005 : ἀφικόμην, **ὅπως** | σοῦ πρὸς δόμους ἐλθόντος εὖ πράξαιμί τι. — Thuc., I, 126, 1 : ἐν τούτῳ δὲ ἐπρεσβεύοντο τῷ χρόνῳ πρὸς τοὺς Ἀθηναίους ἐγκλήματα ποιούμενοι, **ὅπως** σφίσιν ὅτι μεγίστη πρόφασις **εἴη** τοῦ πολεμεῖν, ἢν μή τι ἐσακούωσι [5]. Etc.

---

1. Eschyle est le premier qui se soit servi de ὅπως ἄν avec le subjonctif. construction qui était dans le génie de la langue attique, puisque c'est la seule ou à peu près qu'on trouve sur les inscriptions. En dehors du dialecte attique on n'en cite qu'un exemple isolé chez Hérodote :

I, 22 : ταῦτα δὲ ἐποίεε τῶνδε εἵνεκεν, **ὅκως ἂν** ὁ κῆρυξ **ἀγγείλῃ** Ἀλυάττῃ.

2. Cet exemple est intéressant en ce qu'il nous montre comment Sophocle modifie la formule homérique **ὄφρ' εὖ εἰδῶ** (*Od.*, I, 174). Sur ὄφρα, voy. ci-après, § 513, Rem. III, p. 544.

3. Cet exemple peut servir à montrer la différence que les Attiques établissaient entre la particule finale par excellence ἵνα et la locution ὅπως ἄν. Tandis que ἵνα signifiait purement et simplement « afin que », il est probable que ὅπως ἄν gardait en quelque manière la valeur que lui donnait la particule ἄν, « le cas échéant, » combinée avec ὅπως « de quelle manière, de quelle façon ». On peut supposer que l'origine de la locution employée au sens d'une particule finale se trouve dans des expressions comme celle-ci : ἐπιμελοῦνται, ὅπως ἂν οἱ νέοι μηδὲν κακουργῶσιν (Plat., *Protag.*, 326 a), qu'on peut traduire littéralement ainsi : « il s'inquiètent *de quelle façon le cas échéant* les jeunes gens pourront ne rien faire de mal. » Puis cet emploi de ὅπως ἄν ayant paru commode pour des raisons qui nous échappent, on l'aura étendu peu à peu à des cas où le sens final s'est de plus en plus dégagé de l'ensemble.

4. D'après les résultats de l'étude de Ph. Weber, *Entwickelungsgeschichte der Absichtssætze*, on peut donner la règle suivante : « Quand le verbe principal est au passé, les poètes d'une part, Platon et Xénophon de l'autre, mettent la proposition finale plus volontiers à l'optatif qu'au subjonctif; — au contraire, chez Hérodote et Thucydide, le subjonctif, en pareil cas, est plus fréquent que l'optatif; — pour ce qui est des orateurs, l'usage varie de l'un à l'autre; chez Démosthène les deux modes sont également fréquents. »

5. Aux yeux de Thucydide, l'optatif et le subjonctif, en pareil cas, étaient également corrects, comme le prouvent certains passages où les deux modes sont employés à côté l'un de l'autre.

Ex. : Thuc., VI, 96, 3 : καὶ ἑξακοσίους λογάδας τῶν ὁπλιτῶν ἐξέκριναν πρότερον, ὧν ἦρχε Διόμιλος, φυγὰς ἐξ Ἄνδρου, **ὅπως** τῶν τε Ἐπιπολῶν **εἴησαν** φύλακες, καὶ, ἢν ἐς ἄλλο τι δέῃ, ταχὺ ξυνεστῶτες **παραγίγνωνται**. Cf. III, 22, 8 : παρανῖσχον δὲ καὶ οἱ ἐκ τῆς πόλεως Πλαταιῆς ἀπὸ τοῦ τείχους φρυκτοὺς πολλοὺς πρότερον παρεσκευασμένους ἐς αὐτὸ τοῦτο, **ὅπως** ἀσαφῆ τὰ σημεῖα τῆς φρυκτωρίας τοῖς πολεμίοις **ᾖ** καὶ μὴ **βοηθοῖεν**.

II. L'emploi de ὅπως ἄν avec l'optatif est une construction rare que l'on trouve une fois chez Eschyle et chez Thucydide, quatre fois chez Xénophon. L'optatif a, en pareil cas, la valeur d'un potentiel.

Ex. : Eschyle, *Agam.*, 376 (éd. Wecklein) : **ὅπως ἂν** | μήτε πρὸ καιροῦ μήθ' ὑπὲρ ἄστρων | βέλος ἠλίθιον **σκήψειεν**. — Thuc., VII, 65, 2 : τὰς γὰρ πρώρας καὶ τῆς νεὼς ἄνω ἐπὶ πολὺ κατεβύρσωσαν, **ὅπως ἂν ἀπολισθάνοι** καὶ μὴ **ἔχοι** ἀντιλαβὴν ἡ χεὶρ ἐπιβαλλομένη. — Xén., IV, 8, 16 : ἔδωκε χρήματα 'Ανταλκίδᾳ, **ὅπως ἄν**, πληρωθέντος ναυτικοῦ ὑπὸ Λακεδαιμονίων, οἱ 'Αθηναῖοι μᾶλλον τῆς εἰρήνης **προσδέοιντο**. (Cf. *Hell.*, IV, 8, 30; *Cyr.*, VIII, 3, 33; mais pas *An.*, VII, 4, 2, où la leçon est douteuse).

III. Chez les poètes attiques on trouve ὅπως employé avec un temps passé de l'indicatif après une proposition principale à l'irréel[1]. Il y a là une attraction modale dont il sera traité ci-après (§ 513, Rem. II) à propos de la construction de ἵνα.

485. — Ὅπως dans une proposition complétive. — Aux propositions finales on peut, malgré certaines différences, rattacher les propositions *complétives* introduites par **ὅπως**.

1° Après les verbes ἐπιμέλεσθαι (ou ἐπιμελεῖσθαι), σκοπεῖν, φροντίζειν, prendre soin que, veiller à ce que, πράττειν, faire en sorte que (par des négociations), agir de manière à ce que, παρασκευάζεσθαι, se préparer à, etc., on trouve en effet les constructions suivantes :

a) On *peut* employer le *subjonctif*[2] avec **ὅπως**.

La négation est **μή**.

Ex. : Xén., *Cyr.*, I, 5, 14 : (παρασκευάζεσθαι) **ὅπως** σὺν θεῷ **ἀγωνιζώμεθα**. *Banq.*, 8, 25 : οὐ γὰρ **ὅπως** πλείονος ἄξιος **γένηται** ἐπιμελεῖται, ἀλλ' ὅπως αὐτὸς ὅτι πλεῖστα ὡραῖα καρπώσεται[3]. — Plat., *Gorg.*, 515 b : ἄλλου του ἐπιμελήσει ἢ **ὅπως** ὅτι βέλτιστοι οἱ πολῖται **ὦμεν**; *Crit.*, 49 c : ὅρα **ὅπως μὴ** παρὰ δόξαν **ὁμολογῇς**[4]. Etc.

---

1. Goodwin, *ouv. cité*, p. 121, cite Esch., *Prom.*, 747 ; *Choéph.*, 195 ; Soph., *El.*, 1134 ; Arist., *Paix*, 135. Il ajoute quelques exemples de ὡς construits de la même façon (cf. Soph., *Œd.*, *R.*, 1391 ; Esch., *Prom.*, 152 ; Xén., *An.*, VII, 6, 23 [seul exemple chez Xénophon]).

2. On semble avoir évité le subjonctif de l'*aoriste premier* dans les propositions complétives commençant par ὅπως, et les exemples qu'on en trouve sont si peu nombreux qu'ils peuvent sembler suspects. C'est dans ces propositions *seules* que se vérifie la règle dite de Dawes, en vertu de laquelle ὅπως ne pourrait se construire qu'avec le *subjonctif de l'aoriste second*, mais non avec le subjonctif de l'aoriste premier. Fausse en ce qui regarde les propositions finales proprement dites, elle est fondée pour ce qui est des propositions complétives avec ὅπως.

3. Sur l'emploi de ce futur, voy. ci-après, 2° (p. 504).

4. Dans la prose attique, ὅπως ainsi employé est rarement remplacé par ὅπως ἄν. On n'en cite d'exemples que chez Aristophane, Xénophon et Platon.

Ex. : Arist., *Chevaliers*, 80 : σκόπει | **ὅπως ἂν ἀποθάνωμεν** ἀνδρικώτατα. Cf. *ib.*, 917 ; *Nuées*, 739 ; *Assembl.*, 623 ; *Acharn.*, 1060. — Xén., *An.*, VI, 1, 17 : μᾶλλον ἢ πρόσθεν εἰσῄει (s.-ent. ἐπιμέλεια) αὐτοὺς **ὅπως ἂν** καὶ ἔχοντές τι οἴκαδε **ἀφίκωνται**. *Cyr.*, I, 2, 10 : τῶν ἄλλων ἐπιμελεῖται **ὅπως ἂν θηρῶσιν**. Etc. — Plat., *Gorg.*, 481 a : ἐὰν δ' ἔλθῃ, μηχανητέον **ὅπως ἂν διαφύγῃ**. Cf. *Rép.*, 433 c ; 488 c. Etc.

C'est là évidemment un reste de l'usage homérique (cf. Goodwin, *ouv. cité*, § 342, p. 124). C'est aussi une survivance de l'usage homérique qu'il faut voir dans l'emploi de ὡς ou de ὡς ἄν, au lieu de ὅπως avec le subjonctif, qui se rencontre seulement chez les poètes, chez Hérodote et chez Xénophon (cf. Hom., *Il.*, II, 3, etc. ; Eur., *Méd.*, 461 ; *Iphig. Taur.*, 467 ; Xén., *Ec.*, 20, 8, pour ὡς avec le subjonctif ; cf. Hom., *Il.*, IX, 112 ; *Od.*, I, 205, etc. ; Hér., III, 85 ; Xén., *Hipp.*, 9, 2, pour ὡς ἄν avec le subjonctif). Voy. Goodwin, *ouv. cité*, p. 124-127 et *Appendice* IV. L'exemple de Soph., *Antig.*, 215,

Remarque. — Après un temps secondaire, le subjonctif peut[1], en pareil cas, être remplacé par l'*optatif*.

Ex. : Xén., *Cyr.*, VIII, 1, 44 : ἐπεμέλετο αὐτῶν (cf. ci-dessus, § 406), **ὅπως** ἀεὶ ἀνδράποδα **διατελοῖεν**. *Anab.*, I, 8, 13 : ἀπεκρίνατο, ὅτι αὐτῷ μέλοι **ὅπως** καλῶς **ἔχοι**. *Hell.*, III, 3, 9 : ἐμεμελήκει δὲ αὐτοῖς **ὅπως** ὁ ἱππαγρέτης **εἰδείη** οὓς δέοι πέμπειν.

b) Mais les propositions complétives de cette catégorie sont bien plus souvent à l'*indicatif futur* qu'au subjonctif chez les auteurs attiques qui font autorité[2].

La négation est **μή**.

Ex. : Esch., *Agam.*, 837 sq. (éd. Wecklein) : καὶ τὸ μὲν καλῶς ἔχον | **ὅπως** χρονίζον εὖ **μενεῖ** βουλευτέον. — Soph., *Trach.*, 604 sq. : διδοὺς δὲ τόνδε φράζ' **ὅπως** μηδεὶς βροτῶν | κείνου πάροιθεν **ἀμφιδύσεται** χροΐ. — Eur., *Iph. Taur.*, 1051 : σοὶ δὴ μέλειν χρὴ τἄλλ' **ὅπως ἕξει** καλῶς. — Arist., *Acharn.*, 26 : εἰρήνη δ' **ὅπως ἔσται** προτιμῶσ' οὐδέν. — Hér., I, 9 : σοὶ μελέτω **ὅκως μή** σε **ὄψεται**. III, 36 : ὅρα **ὅκως μὴ ἀποστήσονται**. — Thuc., V, 27, 2 : ὡς χρὴ ...ὁρᾶν τοὺς Ἀργείους **ὅπως σωθήσεται** ἡ Πελοπόννησος[3]. — Xén., *Mém.*, III, 2, 1 : ὥσπερ τὸν ποιμένα δεῖ ἐπιμελεῖσθαι **ὅπως** σῷαί τε **ἔσονται** αἱ οἶες καὶ τὰ ἐπιτήδεια **ἕξουσιν**, οὕτω καὶ τὸν στρατηγὸν ἐπιμελεῖσθαι δεῖ **ὅπως** σῷοί τε οἱ στρατιῶται **ἔσονται** καὶ τὰ ἐπιτήδεια ἕξουσι, καὶ οὗ ἕνεκα στρατεύονται τοῦτο ἔσται. — Isocr., II, 16 : καλῶς δὲ δημαγωγήσεις, ἢν σκοπῇς **ὅπως** οἱ βέλτιστοι μὲν τὰς τιμὰς ἕξουσιν, οἱ δ' ἄλλοι **μηδὲν ἀδικήσονται**. — Dém., XX, 157 : τί μάλιστ' ἐν ἅπασι διεσπούδασται τοῖς νόμοις; **ὅπως μὴ** γενήσονται οἱ περὶ ἀλλήλους φόνοι. Cf. XXIII, 62. Etc.

---

est un exemple douteux ; car s'il y a ὡς ἄν, il n'y a pas de verbe principal exprimé : Dindorf corrige πῶς ἄν... εἶτε, Wecklein estime que la phrase ὡς ἄν... ἦτε est brusquement interrompue.

1. Ce n'est pas une obligation, comme on le voit par les exemples suivants :

Soph., *El.*, 1402 : φρουρήσουσ' (ἦξα) **ὅπως** Αἴγισθος ἡμᾶς μὴ **λάθῃ**. — Hér., II, 121 : τούτοισι δὲ (τοῖς παισὶ) ἀπηγήσασθαι ὡς ἐκείνων προορέων, **ὅκως** βίον ἄφθονον **ἔχωσι**, τεχνάσαιτο οἰκοδομέων τὸν θησαυρὸν τοῦ βασιλέος. — Thuc., I, 57, 4 : ἔπρασσεν... **ὅπως** πόλεμος **γένηται** αὐτοῖς πρὸς Πελοποννησίους. Cf. III, 70, 1 extr. — Dém., XVIII, 32 : ὠνεῖται παρ' αὐτῶν **ὅπως** μὴ **ἀπίωμεν** ἐκ Μακεδονίας.

2. Xénophon est presque le seul qui fasse exception : chez lui, en effet, le subjonctif (ou l'optatif) est plus fréquent que l'indicatif futur ; mais c'est là une preuve de plus de cette vérité qu'il ne faut pas prendre pour règle l'usage de Xénophon.

3. Des exemples de ce genre montrent fort bien comment la construction s'est établie. Primitivement ὅπως n'avait d'autre valeur que celle d'une particule interrogative « comment », et la proposition qu'il introduisait était une proposition interrogative indirecte : (s'il était nécessaire de prouver une chose aussi claire, il suffirait de rappeler qu'au lieu de ὅπως on trouve parfois, en pareil cas, ὅπῃ ou ὅτῳ τρόπῳ, ou ἐξ ὅτου τρόπου, cf. Thuc., I, 65, 2 ; IV, 128, 5 ; Dém., XVI, 19). Puis, apercevant certaines analogies entre les locutions ainsi formées et les propositions finales proprement dites, on les fit rentrer, pour la construction, dans cette catégorie. Remarquons d'ailleurs les ressemblances frappantes qu'il y a au point de vue du sens entre le futur et le subjonctif (seul ou accompagné de ἄν) et nous comprendrons comment ces diverses constructions ont pu, à certains égards, paraître équivalentes aux yeux des Grecs. Mais il faut ajouter que l'usage qu'on peut appeler classique resta fidèle à la construction avec le futur, qui est étymologiquement la plus ancienne.

Quand la proposition principale est à un temps secondaire, l'indicatif futur n'en demeure pas moins dans la proposition complétive après ὅπως.

Ex. : Thuc., III, 4, 6 extr. : ἔπρασσον **ὅπως** τις βοήθεια **ἥξει**. IV, 31, 3 : προθυμηθέντος ἑνὸς ἑκάστου, **ὅπως** αὐτῷ τινι εὐπρεπείᾳ ἡ ναῦς **προέξει** καὶ τῷ ταχυναυτεῖν. — Dém., XIX, 250 : οὐδ' **ὅπως** ὀρθὴ **πλεύσεται** προείδετο, ἀλλὰ τὸ καθ' αὑτὸν **ὅπως** ἐπὶ τοῖς ἐχθροῖς **ἔσται** παρεσκεύασεν[1]. Etc.

Remarque. — L'indicatif futur[2] précédé de ὅπως sert à former certaines constructions elliptiques qu'on emploie pour adresser à quelqu'un un avertissement énergique.

C'est un cas particulier du tour dont il vient d'être question ; la seule différence, c'est que la proposition principale n'est pas exprimée : on sous-entend ὅρα, σκόπει, etc.

Dans ces propositions elliptiques, la négation est **μή**, quand il y a lieu de l'employer.

Ex. : Eschyle, *Prom.*, 68 : **ὅπως μὴ** σαυτὸν **οἰκτιεῖς** ποτε[3]. — Xén., *Anab.*, I, 7, 3 : **ὅπως** οὖν **ἔσεσθε** ἄνδρες (*tâchez* seulement de vous montrer des hommes) ἄξιοι τῆς ἐλευθερίας, ἣν κεκτῆσθε. — Dém., XIX, 92 : **ὅπως** τοίνυν περὶ τοῦ πολέμου **μηδὲν ἐρεῖς**[4]. Etc.

2° L'analogie des propositions complétives introduites par ὅπως se reconnaît encore dans la construction des verbes signifiant se garder, φυλάττεσθαι, εὐλαβεῖσθαι, etc. En effet, ces verbes, quand ils ne se construisent pas avec μή et l'*infinitif*, peuvent être suivis de **ὅπως μή** avec le futur de l'indicatif.

Ex. : Plat., *Phédon*, 91 c : εὐλαβεῖσθε **ὅπως μὴ ... οἰχήσομαι**. — Xén., *Mém.*, I, 2, 37 : φυλάττου **ὅπως μὴ** καὶ σὺ ἐλάττους τὰς βοῦς **ποιήσεις**.

Remarques. — I. Toutefois cette construction est quelquefois remplacée par μή avec le subjonctif, qui, après un temps historique, *peut* être remplacé par l'optatif[5].

---

1. L'optatif *futur* est rare et se rencontre surtout chez Xénophon.

Ex. : Xen., *Écon.*, 7, 5 : ἔζη ὑπὸ πολλῆς ἐπιμελείας **ὅπως** ὡς ἐλάχιστα μὲν **ὄψοιτο**, ἐλάχιστα δ' **ἀκούσοιτο**, ἐλάχιστα δ' **ἔροιτο** (ἐροίη, Cobet). *Cyr.*, VIII, 1, 43 : ἐπεμελεῖτο **ὅπως** μὴ ἄσιτοί ποτε **ἔσοιντο**. Cf. *Agés.*, 2, 8. — Plat., *Rép.*, 430 a : μηδὲν οἴου ἄλλο μηχανᾶσθαι, ἢ **ὅπως** ἡμῖν ὅτι κάλλιστα τοὺς νόμους **δέξοιντο** ὥσπερ βαφήν. — Isée, II, 10 : ἐσκόπει ὁ Μενεκλῆς **ὅπως** μὴ **ἔσοιτο** ἄπαις, ἀλλ' ἔσοιτο αὐτῷ ὅστις ζῶντά τε γηροτροφήσοι καὶ τελευτήσαντα θάψοι αὐτόν, καὶ εἰς τὸν ἔπειτα χρόνον τὰ νομιζόμενα αὐτῷ ποιήσοι (cf. ci-dessus, § 420, 2°, p. 442).

2. Le subjonctif ne se trouve que dans des passages suspects.

3. C'est le plus ancien exemple de cette construction, qui, pour le ton, rappelle le tour homérique μή σε κιχείω (*Il.*, I, 26).

4. L'emploi de la troisième personne est rare. On lit pourtant :

Lys., I, 21 : **ὅπως** ταῦτα μηδεὶς ἀνθρώπων **πεύσεται** « que personne n'apprenne de toi ces choses ».

Une telle construction n'a pu se former qu'à une époque où l'on avait tout à fait perdu de vue la valeur propre de la locution et où l'on prenait ὅπως avec le futur pour un équivalent énergique de l'impératif.

5. C'est peut être l'analogie de cette tournure qui fait qu'après ὁρᾶν et σκοπεῖν, signifiant « se donner garde » on trouve μή avec le subjonctif, au lieu d'ὅπως μή. Cf. Soph., *Œd. à Col.*, 1180 ; *Phil.*, 519 ; Eur., *Herc. fur.*, 594 ; *Andr.*, 755 ; Arist., *Guêpes*, 1386 ; Her., VII, 103 ; Plat., *Banq.*, 213 d ; Xen., *Cyr.*, IV, 1, 18 ; Dém., XXI, 151. Cette construction se rencontre déjà dans Homère (*Il.*, XV, 164).

Ex. : Eschyle, *Prom.*, 406 (éd. Wecklein) : τούτου φυλάσσου **μή** ποτ' **ἀχθεσθῇ** κέαρ. — Thuc., IV, 11, 4 : ὁρῶν... ἀποκνοῦντας καὶ φυλασσομένους τῶν νεῶν **μὴ ξυντρίψωσιν.** Cf. Xén., *Cyr.*, II, 3, 9 ; *Hell.*, VII, 2, 10. Etc.

II. Mais il faut ajouter que, quand ils signifient *se garder de faire une chose* les verbes εὐλαβεῖσθαι et φυλάττεσθαι se construisent avec l'infinitif.

486. — Construction des verbes signifiant craindre. — La construction des verbes signifiant *craindre*, φοβεῖσθαι, δεδιέναι, δεινόν ἐστι μή, etc. ou *soupçonner*, ὑποπτεύειν, etc., ne peut guère être séparée des tournures dont il vient d'être question.

En effet, il y a dans la langue classique quelques exemples où ces verbes sont suivis d'une proposition commençant par ὅπως μή avec le futur de l'indicatif, le subjonctif ou l'optatif (suivant les cas).

Ex. : Soph., *Œd. Roi*, 1074 sq. : δέδοιχ' **ὅπως** | **μὴ** 'κ τῆς σιωπῆς τῆσδ' **ἀναρρήξει** κακά[1]. — Arist., *Chev.*, 112 : τοῦ δαίμονος δέδοιχ' **ὅπως μὴ τεύξομαι** κακοδαίμονος.

Plat., *Euthyphr.*, 4 e : οὐ φοβεῖ **ὅπως μὴ** ἀνόσιον πρᾶγμα **τυγχάνῃς** πράττων ; — Xén., *Mém.*, II, 9, 3 : ἡδέως ἂν (θρέψαιμι τὸν ἄνδρα), εἰ μὴ φοβοίμην **ὅπως μὴ** ἐπ' αὐτόν με **τράποιτο.** — Dém., IX, 75 : δέδοιχ' **ὅπως μὴ** πανθ' ἅμ' ὅσ' οὐ βουλόμεθα ποιεῖν ἡμῖν ἀνάγκη **γένηται.**

Remarque. — On emploie très correctement le subjonctif dans une proposition commençant par ὅπως μή (avec un verbe principal sous-entendu) pour exprimer une crainte que l'on a.

Ex. : Plat., *Crat.*, 430 d : ἀλλ' **ὅπως μὴ** (je crains que...) ἐν... τοῖς ζωγραφήμασιν **ᾖ** τοῦτο. Etc.

487. — Mais ὅπως μή est le plus souvent remplacé, suivant les cas, par **μή,** qui correspond au latin **ne**, ou par **μὴ οὐ**[2], qui correspond au latin **ne non.**

L'emploi des modes est soumis aux règles suivantes :

1° Quand la crainte se rapporte à l'*avenir*, **μή** (ou μὴ οὐ) est suivi du subjonctif, si la proposition principale n'est pas au passé, et *peut* être suivi de l'optatif, si la proposition principale est à un temps historique.

Ex. : Hom., *Od.*, V, 473 : δείδω **μὴ** θήρεσσιν ἕλωρ καὶ κύρμα **γένωμαι.** *Il.*, X, 39 : δείδω **μὴ οὔ** τίς τοι **ὑπόσχηται** τόδε ἔργον (seul exemple de μὴ οὐ dans Homère). — Eur., *Or.*, 770 : οὐ φοβῇ

---

1. C'est le plus ancien exemple qu'on ait de ὅπως μή après un verbe signifiant « craindre ». On voit assez que ὅπως a gardé son sens propre : « comment. » On traduirait littéralement : « Je me demande avec crainte comment... des malheurs n'éclateront pas, » *d'où :* « je crains que... des malheurs n'éclatent. »

2. Il n'y a pas de rapport à établir entre ὅπως μή et μή après le verbe « craindre », et, en tout cas, μή n'est point un raccourcissement de l'expression complète ὅπως μή, puisque μή se rencontre déjà dans Homère, tandis qu'ὅπως μή ne se trouve pas avant Sophocle. En employant la construction ordinaire, on y attachait cette idée : « je crains que (tu ne viennes), » *c'-à-d.* « je désire (*avec un sentiment d'inquiétude, de crainte*) que tu ne viennes pas », de là l'emploi de μή avec le subjonctif ; ou bien : « *je cherche* (*par mes craintes, mes désirs*) *à écarter ta venue*, ne pouvant faire autre chose pour l'empêcher, » d'*où* par analogie μὴ οὐ correspondant au latin **ne non**.

μὴ σ' Ἄργος ἀποκτεῖναι **θέλῃ**. — Plat., *Rép.*, 368 b : δέδοικα **μὴ οὐδ'** ὅσιον ᾖ ἀπαγορεύειν. *Phédon*, 70 a : τὰ περὶ τῆς ψυχῆς πολλὴν ἀπιστίαν παρέχει τοῖς ἀνθρώποις, **μὴ** ἐπειδὰν ἀπαλλαγῇ τοῦ σώματος οὐδαμοῦ ἔτι ᾖ, ἀλλὰ **διαφθείρηταί** τε καὶ **ἀπολλύηται**. — Xén., *Anab.*, VII, 7, 31 : οὐκοῦν νῦν καὶ τοῦτο κίνδυνος, **μὴ λάβωσι** προστάτας αὐτῶν τινας τούτων. Cf. Isocr., XIV, 38. Etc.

Thuc., III, 53, 2 : ὑποπτεύομεν καὶ ὑμᾶς **μὴ οὐ** κοινοὶ **ἀποβῆτε**. Etc.

Hom., *Il.*, V, 298 : δείσας **μή** πώς οἱ **ἐρυσαίατο** νεκρὸν Ἀχαιοί (cf. XIV, 261). — Soph., *Trach.*, 24 : ἐγὼ γὰρ ἥμην ἐκπεπληγμένη φόβῳ, | **μή** μοι τὸ κάλλος ἄλγος **ἐξεύροι** ποτέ. — Xén., *An.*, I, 10, 9 : ἔδεισαν οἱ Ἕλληνες **μὴ προσάγοιεν** πρὸς τὸ κέρας καὶ αὐτοὺς **κατακόψειαν** (cf. III, 4, 29 ; V, 7, 26). IV, 1, 6 : οὐδεὶς γὰρ κίνδυνος ἐδόκει εἶναι **μή** τις ἄνω πορευομένων ἐκ τοῦ ὄπισθεν **ἐπίσποιτο**. Etc.

Xén., *Cyr.*, V, 2, 9 : ὑποπτεύσας **μὴ** τὴν θυγατέρα **λέγοι**, ἤρετο...[1]. Etc.

Remarques. — I. L'indicatif futur se rencontre *quelquefois* dans ces propositions, ce qui indique bien encore la parenté des propositions de ce genre avec celles dont il a été question ci-dessus, § 485.

Ex. : Eschyle, *Perses*, 115 : φρὴν ἀμύσσεται φόβῳ, **μὴ** πόλις **πύθηται**... καὶ τὸ Κισσίων πόλισμ' ἀντίδουπον **ᾄσεται**, βυσσίνοις δ' ἐν πέπλοις **πέσῃ** λακίς. — Soph., *Trach.*, 550 : ταῦτ' οὖν φοβοῦμαι, **μὴ** πόσις μὲν Ἡρακλῆς | ἐμὸς **καλεῖται**, τῆς νεωτέρας δ' ἀνήρ. — Xén., *Cyr.*, II, 3, 6 : δέδοικα μὴ ἄλλου τινὸς **μεθέξω**. — Plat., *Phil.*, 13 a : φοβοῦμαι δὲ **μή** τινας ἡδονὰς ἡδοναῖς **εὑρήσομεν** ἐναντίας. *Rép.*, 451 a : ἀλλὰ (φοβερὸν καὶ σφαλερὸν) **μὴ** σφαλεὶς **κείσομαι**[2].

II. Pour remplacer cet indicatif futur, on trouve *quelquefois* l'optatif avec ἄν :

a) Quand il s'agit de rendre l'expression moins affirmative.

Ex. : Soph., *Trach.*, 631 : δέδοικα γὰρ **μὴ** πρῴ **λέγοις ἂν** τὸν πόθον | τὸν ἐξ ἐμοῦ. — Thuc., II, 93, 3 : οὔτε γὰρ ναυτικὸν ἦν προφύλασσον ἐν αὐτῷ οὐδὲν οὔτι προσδοκία[3] οὐδεμία **μὴ ἄν** ποτε πολέμιοι ἐξαπιναίως οὕτως **ἐπιπλεύσειαν**. — Lys., XIII, 51 : δεδιότες **μὴ καταλυθείη ἂν** ὁ δῆμος.

b) Quand il y a lieu d'exprimer l'idée du *potentiel* après une proposition conditionnelle.

Ex. : Xén., *Anab.*, VI, 1, 28 : **εἰ** οὖν **δοκοίην** ἄκυρον ποιεῖν τὸ ἐκείνων ἀξίωμα, ἐκεῖνο ἐννοῶ (je crains) **μὴ** λίαν **ἂν** ταχὺ **σωφρονισθείην**.

---

1. L'optatif n'est nullement obligatoire, comme le prouvent les exemples suivants :

Hér., I, 165 : οἱ Φωκαιέες τὰς νήσους οὐκ ἐβούλοντο πωλέειν, δειμαίνοντες **μὴ** ἐμπόριον **γένωνται**. — Thuc., III, 80, 1 : ὁ δὲ δῆμος τῶν Κερκυραίων ἐν τούτῳ περιδεὴς γενόμενος **μὴ ἐπιπλεύσωσιν** αἱ νῆες.... III, 83, 3 : τῷ γὰρ δεδιέναι τό τε αὐτῶν ἐνδεὲς καὶ τὸ τῶν ἐναντίων ξυνετόν, **μὴ** λόγοις τε ἥσσους **ὦσι** καὶ ἐκ τοῦ πολυτρόπου αὐτῶν τῆς γνώμης **φθάσωσι** προεπιβουλευόμενοι, τολμηρῶς πρὸς τὰ ἔργα ἐχώρουν. Etc.

2. Voy. Goodwin, *ouv. cité*, § 367, p. 132.

3. Le substantif προσδοκία implique une idée de *crainte*.

2° Quand la crainte se rapporte au présent ou au passé, on emploie **μὴ** avec un temps du présent ou avec un temps du passé de l'indicatif.

Ex. : Arist., *Nuées*, 493 : δέδοικα **μὴ** πληγῶν **δέει**, je crains que tu n'*aies besoin* de coups. Plat., *Phédon*, 84 e : φοβεῖσθε **μὴ** δυσκολώτερόν τι νῦν **διάκειμαι** ἢ ἐν τῷ πρόσθεν βίῳ. Etc.

Thuc., III, 53, 2 : νῦν δὲ φοβούμεθα **μὴ** ἀμφοτέρων ἅμα **ἡμαρτήκαμεν**, maintenant nous craignons d'*avoir été déçus* à la fois dans l'une et l'autre espérance. — Dém., XIX, 96 : ἣν (τὴν εἰρήνην) δέδοικα μέν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, δέδοικα **μὴ λελήθαμεν** ὥσπερ οἱ δανειζόμενοι ἐπὶ πολλῷ ἄγοντες, je crains que nous n'*ayons* pas *senti* que nous jouissons de cette paix à la manière des gens qui prêtent à gros intérêts. Etc.

Hom., *Od.*, V, 300 : δείδω **μὴ** δὴ πάντα θεὰ νημερτέα **εἶπεν**, je crains que la déesse *n'ait été* trop véridique dans ses paroles.

Remarques. — I. Au lieu d'ὅπως μή on trouve μή (ou μὴ οὐ) avec le *subjonctif* sans proposition principale exprimée, pour rendre l'idée du français peut-être (*litt.* il est à craindre que), quand on veut exprimer une assertion avec une réserve prudente.

Ex. : Plat., *Gorg.*, 462 e : **μὴ** ἀγροικότερον **ᾖ** τὸ ἀληθὲς εἰπεῖν, (je crains que ce ne soit une preuve de rusticité...), peut-être y aura-t-il de la rusticité à dire la vérité. *Phèd.*, 67 b : **μὴ οὐ** θεμιτὸν **ᾖ**, peut-être ne sera-ce pas permis. *Crit.*, 48 c : ἡμῖν **μὴ οὐδὲν** ἄλλο σκεπτέον **ᾖ**, *c.-à-d.* j'incline à croire que nous n'avons pas autre chose à considérer.

II. Enfin le verbe qui exprime l'idée de crainte pouvant être sous-entendu devant un *indicatif* on a une phrase elliptique qui se prononce souvent sur un ton d'interrogation : μὴ ἡμαρτήκαμεν ; (je crains fort que nous n'ayons commis une faute), n'avons-nous pas commis une faute ?

C'est l'origine de l'emploi de μή interrogatif.

III. A la construction des verbes signifiant craindre se rattachent les divers emplois de l'idiotisme οὐ μή avec le subjonctif ou l'indicatif futur (voy. le chap. des *négations*).

488. — L'anticipation du sujet dont il a été parlé ci-dessus (§§ 406, 432) se rencontre aussi avec les verbes signifiant craindre.

Ex. : Soph., *Phil.*, 493 sq. : **ὃν** δὴ παλαιὸν ἐξότου δέδοικ' ἐγὼ | **μή** μοι **βεβήκῃ**. — Thuc., VI, 88, 1 : δεδιότες δ' οὐχ ἧσσον **τοὺς Συρακοσίους ... μὴ** καὶ ἄνευ σφῶν **περιγένωνται**. Etc.

Remarque. — Pareille construction se rencontre aussi avec le verbe ἐπιμέλεσθαι.

Ex. : Xén., *Cyr.*, VIII, 1, 44 : ἐπεμέλετο **αὐτῶν**, ὅπως ἀεὶ ἀνδράποδα διατελοῖεν (cf. ci-dessus, p. 503, Rem.).

489. — La conjonction temporelle ἕως. — La conjonction ἕως se rattache, elle aussi, à une forme de l'ablatif du pronom relatif[1].

---

1. Elle est pour ἧος (ἠ-Fος), que les linguistes rapprochent d'une forme sanscrite *yas-mât*, ablatif du thème *ya*. La prétendue forme homérique εἷος est une variante orthographique pour ἧος.

Comme conjonction, ἕως signifie ordinairement aussi longtemps que[1] ou bien jusqu'au moment où, jusqu'à ce que[2] et se construit comme les autres conjonctions de temps :

1° S'il s'agit d'exprimer un *fait* qui ne s'est produit *qu'une fois* dans le *passé*, on emploie l'indicatif et la négation est **οὐ**.

Ex. : Hom., *Od.*, VII, 280 : νῆχον πάλιν, **ἧος ἐπῆλθον** εἰς ποταμόν (jusqu'au moment où j'entrai dans le fleuve). — Eschyle, *Pers.*, 429 sq. (éd. Wecklein) : οἰμωγὴ δ' ὁμοῦ | κωκύμασιν κατεῖχε πελαγίαν ἅλα, | **ἕως** κελαινῆς νυκτὸς ὄμμ' **ἀφείλετο**. — Eur., *Alc.*, 758 : πίνει **ἕως ἐθέρμην'** αὐτὸν ἀμφιβᾶσα φλὸξ οἴνου. — Xén., *Hell.*, I, 1, 29 : ἔμειναν **ἕως ἀφίκοντο** οἱ στρατηγοί. *Cyr.*, III, 3, 4 : καὶ τοῦτ' ἐποίουν **ἕως** ἐκ τῆς χώρας **ἀπῆν**. — Lys., XXV, 26 : οὐ πρότερον ἐπαύσαντο, **ἕως** τὴν πόλιν εἰς στάσεις **κατέστησαν**. — Dém., XVIII, 48 : μέχρι τούτου φίλος ὠνομάζετο, **ἕως προὔδωκεν** Ὄλυνθον.

2° S'il s'agit d'exprimer une action *future* ou une action *attendue* par le sujet de la proposition principale, on emploie ἕως ἄν (hom. ἧός κε) avec le *subjonctif* dans la proposition temporelle.

Ex. : Hom., *Il.*, III, 291 : μαχήσομαι αὖθι μένων, **ἧός κε** τέλος πολέμοιο **κιχείω**. — Soph., *Œd. R.*, 834 : **ἕως** δ' **ἂν** οὖν πρὸς τοῦ παρόντος **ἐκμάθῃς**, ἔχ' ἐλπίδα. — Lys., XII, 37 : μέχρι γὰρ τούτου νομίζω χρῆναι κατηγορεῖν, **ἕως ἂν** θανάτου **δόξῃ** τῷ φεύγοντι ἄξια εἰργάσθαι. — Xén., *Cyr.*, III, 3, 18 : οὐκ ἀναμένομεν **ἕως ἂν** ἡ ἡμετέρα χώρα **κακῶται**.

3° C'est encore le subjonctif que l'on emploie pour marquer la *répétition* ou l'*indétermination*, quand la phrase ne se rapporte pas au passé.

Ex. : Xén., *Cyr.*, IV, 5, 37 : ἃ δ' ἂν ἀσύντακτα ᾖ, ἀνάγκη ταῦτα ἀεὶ πράγματα παρέχειν, **ἕως ἂν** χώραν **λάβῃ**. — Cf. Arist., *Nuées*, 1458 : ποιοῦμεν ταῦθ' ἑκάστοθ', **ἕως ἂν** αὐτὸν **ἐμβάλωμεν** ἐς κακόν.

---

1. En ce sens, ἕως est très souvent remplacé par ἕωσπερ ou ἕως περ, qui se construit absolument comme ἕως. Il est d'ailleurs inutile de donner des exemples de ἕως ou ἕωσπερ employé au sens de « aussi longtemps que ». Voir ce qui a été dit des propositions relatives temporelles et de la conjonction ὅτε.

2. L'idée du français « aussi longtemps que » et de « jusqu'à ce que » était rendue chez Homère par ὄφρα qui se construisait comme ἕως (ἧος). Quant à la conjonction ἔστε (même sens), c'est un mot d'origine dorienne, qui ne se rencontre pas sur les inscriptions attiques ni chez les prosateurs attiques, à l'exception de Xénophon (un seul exemple dans Platon), mais qui est assez fréquemment employé par les poètes dramatiques. La construction est la même qu'avec ἕως. Enfin la locution μέχρι οὗ, « tout le temps que, » « jusqu'à ce que » rentre dans le cas des propositions relatives étudiées ci-dessus, § 410, et suit la construction des conjonctions de temps comme ὅτε et ἕως.

Remarque. — Quand le verbe principal est au passé, l'idée de répétition est exprimée par l'*optatif* (comme p. ὅτε, cf. ci-dessus, p. 447, 2°, b).

Ex. : Plat., *Phédon*, 59 d : **περιεμένομεν** οὖν ἑκάστοτε, **ἕως ἀνοιχθείη** τὸ δεσμωτήριον.

4° Quand le verbe de la proposition principale est à un temps historique, on *peut* employer l'optatif avec **ἕως** pour marquer une idée d'*intention*[1].

Ex. : Thuc., III, 102, 0 : ἡσύχαζε τῷ στράτῳ, **ἕως** (en attendant que) τοῖς Ἀμπρακιώταις **δέοι** βοηθεῖν. — Cf. Lys., XIII, 25. — Xén., *Hell.*, III, 2, 20 : σπονδὰς ἐποιήσαντο, **ἕως ἀπαγγελθείη** τὰ λεχθέντα εἰς Λακεδαίμονα. Etc.

Remarque. — Mais cette construction n'est pas obligatoire.

Ex. : Xen., *Hell.*, V, 3, 25 : **ἕως ἄν** (en attendant que) ταῦτα **διαπράζωνται**, φυλακὴν... κατέλιπε.

490. — L'attraction modale dont on a déjà vu des exemples ci-dessus (§ 424) est aussi de règle avec **ἕως**.

Ex. : Xén., *Cyr.*, I, 3, 11 : εἰ δὲ πάνυ σπουδάζοι φαγεῖν, εἴποιμ' ἂν ὅτι παρὰ ταῖς γυναιξίν ἐστιν, **ἕως παρατείναιμι** τοῦτον. — Plat., *Rép.*, 501 b : καὶ τὸ μὲν ἂν ἐξαλείφοιεν, τὸ δὲ πάλιν ἐγγράφοιεν, **ἕως** ὅτι μάλιστα ἀνθρώπεια ἤθη θεοφιλῆ **ποιήσειαν**. Etc.

Plat., *Gorg.*, 506 b : ἡδέως ἂν Καλλικλεῖ τούτῳ ἔτι διελεγόμην, **ἕως** αὐτῷ τὴν τοῦ Ἀμφίονος **ἀπέδωκα** ῥῆσιν ἀντὶ τῆς τοῦ Ζήθου. *Crat.*, 396 c : οὐκ ἂν ἐπαυόμην, **ἕως ἀπεπειράθην** τῆς σοφίας ταυτησί. — Dém., IV, 1 : ἐπισχὼν ἄν, **ἕως** οἱ πλεῖστοι τῶν εἰωθότων γνώμην **ἀπεφήναντο...**, ἡσυχίαν ἂν ἦγον.

Remarque. — L'attraction modale a lieu aussi quand la proposition principale contient une des formes verbales qui ont été citées (§ 292, 2°) ou un participe à l'accusatif absolu (ἐξόν, παρόν — δέον, προσῆκον) signifiant alors qu'il était permis, possible de... — alors qu'il *fallait*, qu'il *convenait*, etc.

Ex. : Xén., *Hell.*, II, 3, 42 : **ἐξὸν** αὐτῶν τῶν πολιτῶν τοσούτους προσλαμβάνειν, **ἕως** ῥᾳδίως **ἐμέλλομεν** οἱ ἄρχοντες τῶν ἀρχομένων κρατήσειν.

II. — *Latin* : quo, quo minus, quin — ut.

491. — La particule *quo*. — La particule quo[2] garde nettement la valeur d'un relatif dans des constructions où elle est synonyme de quod, c'est-à-dire dans les locutions **non eo, *quo***... (cf. ci-dessus,

---

1. C'est pour cela que dans l'*Odyssée* **ἕως** prend quelquefois la valeur d'une conjonction finale.

Ex. : Hom., *Od.*, IV, 799 sqq. : πέμπε δέ μιν πρὸς δώματ' Ὀδυσσῆος θείοιο, | **ἧος** Πηνελόπειαν ὀδυρομένην γοόωσαν | **παύσειε** κλαυθμοῖο... (cf. *Od.*, V, 385 ; IX, 375 ; VI, 79 ; XIX, 367).

2. C'est proprement l'ablatif neutre du relatif signifiant « à cause de quoi ».

§ 442, Rem., p. 462, et n. 1), d'où **non *quo*...**, non que (*litt.* non pas à cause de ceci que) et **non *quo* non...**, non que... ne... pas.

Ces locutions sont naturellement suivies du *subjonctif*, puisqu'elles impliquent cette idée que telle hypothèse, à laquelle on pourrait penser pour expliquer tel fait, est contraire à la réalité.

Ex. : Cic., *p. Quinct.*, 2, 5 : ***non eo* dico, C. Aquilli, *quo* mihi *veniat* in dubium tua fides et constantia, aut *quo* non in his viris spem summam habere P. Quinctius *debeat*.** *De Orat.*, II, 18, 74 : ***non quo* mea quidem *intersit...*, sed tamen ista tua tantum cognoscendi studio adductus requiro.** *Tusc.*, II, 26, 64 : **laudabiliora videntur omnia, quæ sine venditatione et sine populo teste fiunt, *non quo fugiendus sit*, sed tamen nullum theatrum virtuti conscientia majus est** (cf. III, 22, 54).

Cic., *P. Sest.*, 28, 61 : **dux, auctor, actor rerum illarum fuit, *non quo* periculum suum *non videret*, sed ... putabat.**

Remarque. — Dans Cicéron et dans César, la locution **non quo** se trouve quelquefois remplacée par une construction particulière dont les exemples qui suivent feront connaître la nature (cf. aussi ci-dessus, p. 462, n. 1).

Ex. : Cic., *ad Fam.*, VI, 3, 1 : **superioribus litteris, benevolentia *magis* adductus *quam quo* res ita postularet** (= ***non quo* res ita postularet, *sed* benevolentia adductus**) **fui longior.** *Ad Fam.*, X, 3, 4 : **amore *magis* impulsus *quam quo* arbitrarer** (= ***non quo* arbitrarer..., sed amore impulsus**). Cf. Cés., *de Bell. Gall.*, IV, 2, 1 : **mercatoribus est aditus *magis* eo, ut ... quibus vendant habeant, *quam quo* ullam rem ad se importari desiderent.**

492. — Propositions complétives avec *quo minus*. — Jointe à **minus** employé dans le sens d'une négation, la particule **quo** sert à introduire des propositions complétives[1] après certains verbes ou certaines expressions[2].

Quo minus (qu'on écrit aussi **quominus**) est naturellement suivi du *subjonctif*.

---

1. On peut se rendre compte de l'origine de cet emploi de **quo minus**, en étudiant des phrases comme celle-ci :

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 1, 9, 25 : **id igitur tu moleste tulisti, a me aliquid factum esse *quo minus* iste condemnari posset?** (*litt.* « quelque chose, *par suite de quoi* il pût *ne pas* être condamné », *d'où* « quelque chose, *pour empêcher que...* » Cf. Cic., *ad Att.*, II, 4 : **præter quercum Dodonæam *nihil* desideramus *quo minus* Epirum ipsam possidere videamur.**

Dans ces sortes de phrases, **quo** a encore le sens relatif et le subjonctif a la valeur d'un potentiel : mais on conçoit que du tour dans lequel se trouvait **quo** on ait peu à peu dégagé l'idée d'une conjonction propre à signifier l'empêchement et qu'on ait réservé cette conjonction à cet emploi particulier. Mais il y a aussi telle construction dans laquelle **quo** parait être, non plus l'ablatif du pronom relatif, mais l'ablatif neutre du pronom interrogatif. Cf. ci-après, p. 513, n. 3.

Enfin, il est certain que la construction dont il s'agit ici a été créée sous diverses influences (voy. encore ci-après, p. 511, n. 3).

2. Voy. G. Hildebrand, *über einige Abweichungen im Sprachgebrauche des Cicero, Cæsar und Livius und uber den Gebrauch des Infinitiv. der Supina und der Konjunktionen* quo minus *und* quin *bei diesen Schriftstellern* (Prog.. du gymn. de Dortmund, 1854).

1° On emploie **quo minus** et le subjonctif après les verbes qui signifient empêcher, *surtout* quand ces verbes sont accompagnés d'une *négation*[1] ou d'une *interrogation*.

Ex. : Cic., *de Sen.*, 17, 60 : ætas *non impedit*[2], *quominus* (litterarum) studia teneamus usque ad ultimum tempus senectutis. *Tusc.*, I, 38, 91 : *non deterret* sapientem mors, *quo minus* in omne tempus rei publicæ consulat. *De Orat.*, I, 60, 256 : *non repugnabo, quo minus* omnia *legant*, omnia *audiant*, in omni recto studio atque humanitate *versentur*. *Div. in Cæcil.*, 18, 58 : ego tecum in eo *non pugnabo, quo minus*, utrum velis, *eligas*. Etc. — T.-Live, IX, 8, 6 : si qua obligavimus, ne quid divini humanive *obstet, quo minus* justum *ineatur* bellum. — Pline le Jeune, *Ep.*, VI, 29, 6 : *nec* vero Isocrati, *quo minus haberetur* summus orator, *offecit*, quod infirmitate vocis, mollitia frontis, ne in publico diceret, impediebatur. Etc.

Cic., *de Nat. deor.*, I, 34, 95 : *quid obstat, quo minus sis* beatus? Etc.

Remarques. — I. Une proposition complétive avec **quo minus** peut dépendre d'une proposition impliquant *l'idée d'un empêchement*, sans qu'un verbe signifiant empêcher soit nécessairement exprimé[3].

---

1. Mais **quo minus** se rencontre aussi quelquefois avec des verbes qui ne sont pas accompagnés d'une négation.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, IV, 22, 4 : quæ (naves) ...vento *tenebantur quo minus* in eundem portum venire *possent*. — Cic., *p. Rosc. Am.*, 38, 110 : *impedimento* est, *quo minus* de his rebus Sulla doceatur. *Ad Fam.*, VII, 1, 1 : si te infirmitas valetudinis tuæ *tenuit, quo minus* ad ludos venires. *In Cat.*, III, 6, 16 : quæ *religio* C. Mario fuerat (« scrupule qui *avait empêché* Marius »), *quo minus* C. Glauciam prætorem occideret, ea nos religione in privato Lentulo puniendo liberamur. *Ad Att.*, VIII, 8, 2 : *intercludor* dolore, *quo minus* ad te plura *scribam*. *De Nat. deor.*, II, 13, 35 : (rebus terrenis) multa externa, *quo minus perficiantur* possunt *obsistere*. Etc.

Toutefois **impedio quo minus**... est ordinairement remplacé par **impedio** *ne*...

Mais remarquez, à ce propos, que, quand Cicéron emploie **impedire quo minus**, il donne *ordinairement* comme complément direct à **impedire** le mot qui logiquement serait le sujet de la proposition complétive avec **quo minus** (cf. ci-dessus, §§ 406, 408, 432).

Ex. : Cic., *p. Rosc. Am.*, 2, 5 : forsitan quæratis, quæ sit tanta formido quæ tot ac *tales viros* impediat, quo minus... (cf. *ad Fam.* III, 7, 3 ; XIII, 5, 1, etc.).

2. Nous citons cet exemple, parce qu'il renferme le verbe **impedire**, qui, par excellence, signifie « empêcher » ; mais il faut remarquer que l'emploi de **quo minus** même après **non impedire** est relativement rare : Cicéron n'en présente que quelques exemples, César n'en a aucun.

De même après (**non**) **prohibere**, l'emploi de **quo minus** est rare, bien que ce ne soit pas une incorrection (cf. Cic., *ad Fam.*, XII, 5, 1).

3. Quelquefois la proposition principale contient un verbe de signification telle que **quo** (**minus**) parait à la fois pris dans le sens final dont il sera question tout à l'heure (§ 493) et amené par l'idée d'empêchement qui est impliquée dans la phrase.

Ex. : Cés., *de Bell. civ.*, I, 82, 3 : eisdem causis... *quo minus* dimicare *vellet movebatur*.

On ne peut nier d'ailleurs que les propositions complétives introduites par **quo minus** n'aient subi

Ex. : Cés., *de Bell. civ.*, III, 70, 1 : **his tantis malis hæc *subsidia* succurrebant, *quo minus* omnis deleretur exercitus, quod...** — Cic., *in Verr.*, II, 2, 76, 187 : ***lege excipiuntur* tabulæ publicanorum *quo minus* Romam deportentur** (les registres des publicains sont soumis par la loi à une exception *qui empêche* qu'on ne les transporte à Rome). *De Orat.*, I, 16, 70 : **in hoc quidem certe prope idem, nullis ut terminis *circumscribat* aut *definiat* jus suum, *quo minus* ei *liceat* eadem illa facultate et copia vagari, qua velit** (la poésie ressemble surtout à l'éloquence, en ce qu'elle ne reconnaît ni obstacles ni limites *qui l'empêchent* d'exercer son droit de courir et de moissonner partout). — Sall., *Cat.*, 51, 41 : ***hanc* ego *causam*, patres conscripti, *quo minus* novom consilium *capiamus* in primis magnam puto** (c'est là, selon moi, une raison des plus graves *qui nous empêche* d'adopter des mesures nouvelles). Etc.

II. C'est ainsi qu'on peut expliquer l'emploi de **quo minus** après l'expression **per me**, etc. (**non**) **stat**, *m. à m.* la chose est arrêtée, entravée (*ou* n'est pas arrêtée, entravée) par ma faute, et c'est moi (*ou* ce n'est pas moi) qui empêche que...

Ex. : Tér., *Andr.*, 699 : **si poterit fieri, ut ne pater *per me stetisse* credat, | *quo minus* hæc *fierent* nuptiæ, ne vincerent.** — Cés., *de Bell. civ.*, I, 41, 3 : **Cæsar ubi cognovit *per Afranium stare, quo minus* prœlio dimicaretur** (cf. II, 13, 4). — T.-Live, XXIV, 17, 7 : **rediens adeo graviter est ab consule increpitus ut *per eum stetisse* diceret** (sc. **consul**) ***quo minus* accepta ad Cannas redderetur hosti clades** (cf. VI, 33, 2 ; VIII, 2, 2 ; IX, 14, 1 ; XXXIX, 47, 5 ; XLIV, 14, 12). Etc.

2° On emploie **quo minus** et le subjonctif après les expressions qui signifient *ne pas* refuser de...

Ex. : Cic., *de Fin.*, I, 3, 7 : ***non recusabo, quo minus* omnes mea *legant*** (cf. *de Off.*, III, 27, 100). — Corn. Nép., *Épam.*, 8, 2 : ***non recusavit quo minus* legis pœnam *subiret*.** Etc.

Remarques. — I. En dehors de l'époque classique, on trouve **quo minus** employé après des verbes qui ne l'admettaient pas primitivement : c'est une extension de l'usage régulier.

Tel est le cas pour les verbes signifiant défendre et en particulier pour **vetare** que les deux Sénèque construisent avec **quo minus**.

II. Tacite va plus loin encore : non seulement il emploie **quo minus** après des verbes qui ne l'admettaient pas à l'époque classique, mais il le confond avec **quin**.

Ex. : Tac., *Hist.*, II, 45 : **nec apud duces Vitellianos *dubitatum quo minus* pacem concederent.** Etc.

III. Dans la langue familière on trouve quelquefois **quo setius**[1], au lieu de **quo minus**, mais les exemples en sont rares ; les seuls connus sont ceux-ci :

Ex. : Afran. (cité par Charisius, p. 195) : **perdit imbecillitas tua me *quo setius* me colligam.** — Cornif., *Rhet. ad Her.*, IV, 34 : **cur, *quo setius* omnia *scribant, impediuntur* modestia?** (cf. *ib.*, I, 12 ; III, 17). — Cic., *de Inv.*, II, 45, 132 : **cur rei publicæ munere impediantur *quo setius* suis rebus servire *possint*** (cf. *ib.*, II, 57, 170).

---

l'influence des propositions finales. Il y a telle construction où c'est le sens final qui se dégage le plus nettement de l'ensemble.

Ex. : Tér., *Andr.*, 196 : **si senserô hodie quicquam in his te nuptiis fallaciæ conari, *quo* fiant *minus*.**

1. **Setius** sert aussi de synonyme à **minus** dans l'expression **nihilo setius**, qui est pour **nihilo minus**.

493. — Propositions finales avec *quo*. — La particule **quo** sert enfin à introduire des propositions finales au *subjonctif*[1].

1° Quelquefois **quo** peut se traduire simplement par l'expression pour que par là.

Ex. : Cic., *de Leg.*, II, 26, 65 : **in funeribus Atheniensium sublata erat celebritas virorum et mulierum, *quo* lamentatio *minueretur*** (cf. *p. Planc.*, 21, 52 ; *p. Cluent.*, 51, 140). — T.-Live, XXIV, 18, 4 : **pronuntiarunt verba orationemque eos adversus rem publicam habuisse, *quo* conjuratio deserendæ Italiæ causa *fieret*.** Cf. *ib.*, 27, 8 : **ut vero Appius naves ad ostium portus, *quo* suæ partis hominibus animus *accederet*, in statione habere cœpit...** Etc.

2° Mais le plus souvent **quo** s'emploie quand il y a un comparatif dans la proposition finale : il signifie, en ce cas, pour que... *d'autant plus*[2].

Ex. : Tér., *Eun.*, 150 : **id, amabo, adjuta me, *quo* id *fiat facilius*.** — Cés., *de Bell. civ.*, III, 30, 5 : **ignesque fieri prohibuit, *quo* occultior *esset* ejus adventus** (cf. *ib.*, I, 81, 2). — Cic., *de Orat.*, II, 30, 131 : **subacto mihi ingenio opus est, ut agro non semel arato, sed novato et iterato, *quo meliores* fetus *possit* et grandiores edere.** *Ad Att.*, VIII, 9, 1 : **eo scripsi, *quo* in suadendo *plus* auctoritatis haberem.**

Remarques. — I. Dans une proposition finale, la locution **quo minus** peut signifier non seulement pour que ... *d'autant moins*, mais encore et simplement pour que... *ne* ... *pas*.

Ex. : Tér., *Andr.*, 196 : **si sensero hodie quicquam in his te nuptiis fallaciæ conari, *quo fiant minus*.**

Mais ce tour est assez rare et **quo minus** a fini par être employé presque exclusivement dans les constructions dont il a été question ci-dessus[3].

1. L'ablatif neutre du relatif pouvant signifier « moyen par lequel... », on comprend aisément qu'on ait eu l'idée de s'en servir pour exprimer le but que se propose le sujet principal. Dans ces propositions, le subjonctif, qui primitivement était un potentiel (car ce qu'on se propose est toujours hypothétique), a fini par marquer purement et simplement la subordination.

2. Mais il faut se garder de croire que **quo** soit obligatoire en pareil cas. On trouve, en effet, dans Cicéron, *p. Arch.*, 11, 28 : ***ut* id *libentius* faciatis**, là où il *pourrait* y avoir ***quo* id libentius faciatis**. De plus, il y a évidemment des cas où **quo** ferait un contresens. Riemann, *Synt. lat.*, § 196, Rem. I, prenant pour exemple la phrase de Tacite (*Dial.*, 3 : **an ideo librum istum apprehendisti, *ut diligentius* retractares**), fait justement remarquer ceci : Maternus a pris entre les mains une de ses tragédies « pour la remanier *avec plus de soin* qu'il n'avait fait jusque-là », et non « pour la remanier avec *d'autant plus de soin* », ce qui n'aurait aucun sens.

3. On remarquera, à ce propos, que **minus** étant une véritable négation, il y a quelque analogie entre cet emploi de **minus** et l'emploi de la négation μή, en grec, devant l'infinitif, après certains verbes ou certaines expressions signifiant *défendre*, *empêcher*, *défense*, *empêchement*, etc., et en général après les verbes *à sens négatif*. Cette négation qui nous semble explétive, puisque nous ne la traduisons pas en français, avait sa raison d'être en latin. Quand on dit **nihil obstat quo minus venias**, on laisse entendre ceci : « par suite de quoi *ne* viendrais-tu *pas* ? il n'y a pas d'obstacle », d'où « rien ne s'oppose à ce que tu viennes ». Il est même permis de supposer, vu cet emploi de **quo minus**, qu'à l'origine c'étaient les expressions négatives *seules* qui se construisaient avec **quo minus** (et, en fait, c'est *surtout* avec ces expressions-là qu'on le trouve à l'époque classique) ; plus tard, ne se rendant plus compte de la véritable construction, on a fini par croire que c'était le verbe « empêcher », etc., qui déterminait l'emploi de **quo minus** et on l'a construit même après des expressions affirmatives.

II. Quo ne, au lieu de ut ne, dans une proposition finale, est *rare* et *peu correct*[1].

Ex. : Hor., *Sat.*, II, 1, 37 : Missus ad hoc pulsis, vetus est ut fama, Sabellis | *quo ne* per vacuum Romano incurreret hostis[2].

494. — **La particule *quin* dans une proposition causale.** — La particule quin[3] s'emploie avec la valeur d'une particule causale négative dans la locution non quin synonyme de non quo non (cf. ci-dessus, § 491)[4].

Ex. : Cic., *ad Fam.*, IV, 7, 1 : etsi eo te adhuc consilio usum intellego, ut id reprehendere non audeam, *non quin* ab eo ipse dissentiam, sed quod ea te sapientia esse judicem, ut meum consilium non anteponam tuo.

495. — **Propositions complétives avec *quin*.** — Mais la particule quin s'emploie surtout dans les propositions subordonnées complétives tantôt avec le même sens que quo minus, tantôt avec le même sens que ut non[5].

1° A l'époque classique quin (= quo minus) s'emploie (avec le subjonctif, naturellement) après des expressions de forme ou de sens *négatif*[6].

Ainsi l'on trouve quin et le subjonctif :

a) Après les expressions qui signifient *ne pas* s'abstenir de..., *n*'être *pas* éloigné de, — *ne pas* hésiter à faire telle ou telle chose ou *ne pas* douter que telle ou telle chose ne soit vraie, — je ne puis m'empêcher de... — il est impossible que... ne... pas.

1. Schmalz, *Lat. Synt.*, § 309, explique la rareté de ce tour en disant que quo étant considéré comme un relatif, on ne pouvait guère le faire suivre d'une négation inusitée dans les propositions relatives. Mais voyez la note 2.

2. On peut citer Cicéron, *ad Fam.*, VII, 2, 1 : sed eo vidisti multum, quod præfinisti, *quo* ne pluris emerem; dans cette phrase, quo dépend de pluris et ne forme pas une locution composée avec ne : « tu m'as fixé un maximum, que je ne dois pas dépasser en achetant. » De même dans cette phrase de T.-Live, XXXIV, 6, 14 : cautum erat, *quo* ne plus auri et argenti facti, quo ne plus signati argenti et æris domi haberemus, l'ablatif quo est le complément de plus et a pour antécédent l'idée de quantité implicitement contenue dans l'ensemble. Cf. Suét., *Jul.*, 10 : cautum est de *numero* gladiatorum, *quo* ne majorem habere liceret. Si, dans ces exemples, quo a la valeur d'un relatif, il faut remarquer qu'on y trouve ne, au lieu de non.

3. Voy. Kienitz, *de* quin *particulæ apud priscos scriptores usu* (Carlsruhe, 1878); Schmalz, *Lat. Synt.*, § 308; Reisig-Haase, *Vorlesungen*, etc. (rev. par Landgraf et Schmalz), p. 476, n. 492.

4. C'est une extension toute naturelle de son sens propre « à cause de ceci que ne... pas... », « à cause de quoi ne... pas ». Cf. ci-après, n. 5.

5. Ce double emploi s'explique par l'étymologie de quin, qui est proprement pour quine, comme on le voit encore dans les exemples suivants :

Tér., *Andr.*, 334 : efficite qui detur tibi; | ego id agam mihi *qui ne* detur. — Com. inc., frag. 47 *Ribbeck* : haud facile est defensu *qui ne* comburantur proxumæ.

Quine, qui se composait de qui, ablatif neutre du *relatif* ou de l'*interrogatif* et de la négation nĕ, s'est réduit à quin, la finale ĕ ayant été syncopée. Le sens primitif de la particule était sans doute « à cause de quoi... ne... pas » (cf. Cic., *ad Fam.*, II, 17, 1 : *quin*... decedam nulla causa est) ou bien « comment ne... pas (cf. Plaute., *Aul.*, 85-86 : mirum *quin* tua me causa faciat Juppiter | Philippum regem aut Darium « il y a lieu de s'étonner *comment* il se fait que pour te faire plaisir, Jupiter *ne* fasse *pas* de moi un Crésus ».

6. C'est seulement à l'époque impériale qu'on rencontre quin employé d'une façon *incorrecte* après des verbes non accompagnés d'une négation ou d'une interrogation.

Ex. : Tac., *Ann.*, XIV, 29 : *quin* ultra bellum proferret morte prohibitus est. Cf. Apulée, *Met.*, IX, 29 : obsistere *quin*...

Ex. : Cic., *Acad.*, II, 4, 12 : ***nec*** **se *tenuit,* *quin*** **contra suum doctorem librum etiam ederet.** *Ad Att.*, XV, 14, 2 : ***teneri non*** **potui, *quin*** **tibi apertius illud ... declararem.** Etc.

Cic., *ad Att.*, XI, 15, 3 : **prorsus *nihil abest, quin*** **sim miserrimus.** — Cés., *de Bell. civ.*, II, 35, 2 : ***paulumque afuit, quin*** **Varum interficeret.** II, 35, 4 : ***neque multum afuit, quin*** **etiam castris expellerentur** (cf. *de Bell. Gall.*, III, 18, 4 ; V, 2, 2). Etc.

Cic., *ad Att.*, VIII, 11 b, 3 : **sin omnia in unum locum contrahenda sunt, non *dubito, quin*** **ad te statim *veniam.*** *De imper. Cn. Pomp.*, 16, 49 : ***dubitabitis,*** **Quirites, *quin*** **hoc tantum boni in rem publicam amplificandam conferatis?**[1] *Ib.*, 23, 68 : ***nolite dubitare, quin*** **huic uni credatis omnia**[2]. Etc.

Cic., *Brut.*, 18, 71 : ***non dubitari*** **debet, *quin*** **fuerint ante Homerum poetæ.** *Ad Att.*, V, 11, 6 : ***non dubitabat*** **Xeno, *quin*** **ab Ariopagitis invito Memmio impetrari non posset.** *Parad.*, 6, 2, 48 : ***quis dubitet, quin*** **in virtute divitiæ sint**[3]? Cf. *Tusc.*, I, 14, 32 ; *div. in Cæcil.*, 20, 66 ; etc.[4].

Cic., *ad Att.*, XII, 27, 2 : ***facere non possum, quin***[5] **cotidie ad te *mittam*** **litteras.** *Ad Fam.*, VI, 13, 1 : ***facere non potui, quin*** **tibi et sententiam et voluntatem declararem meam.** *In Verr.*, II, 5, 40, 104 : ***fieri*** **nullo modo *poterat, quin*** **Cleomeni parceretur**[6]. Etc.

Remarque. — Par analogie avec l'expression **non dubito *quin*...**, je ne doute pas que..., on rencontre des propositions avec **quin**, qui, dans une prose tout à fait soignée, devraient

---

1. Ici l'interrogation est une forme oratoire employée pour exprimer avec toute la vivacité possible l'idée qui est celle-ci : « vous *ne* pouvez *pas hésiter à*... »

2. Bien que le tour **non dubitare quin**... soit très correctement employé pour signifier « ne pas hésiter à (faire telle ou telle chose) », c'est l'infinitif que l'on construit couramment avec **dubito** dans la forme de phrase **non dubito *dicere, facere***, etc., « je n'hésite pas à dire, à faire (telle ou telle chose) ».

3. Dans ce passage l'interrogation équivaut à une négation. Dans d'autres, l'idée négative se dégage non plus du tour interrogatif, mais de la forme de phrase employée ou bien encore de l'idée contenue dans l'ensemble.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 2, 44, 109 : ***dubitate*** **etiam, *si potestis, quin*...** (c'est comme s'il y avait : **dubitare *non potestis, quin*...**). *Ibid.*, II, 5, 30, 78 : **et nunc *cuiquam* credo esse *dubium quin*...** (phrase ironique qui équivaut à : **credo *nemini* esse *dubium quin*...**). Etc.

4. Par analogie avec **non dubito** et **dubium non est**, on trouve **controversia non est, non ambigitur, non discrepat, non aliter existimo** (**sentio, dico**), **non est aliter suspectum, non eximitur mihi, non quæritur, non anquiritur** suivis de **quin** et du subjonctif. Cf. R. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Sprache*, p. 831, c. Voy. aussi ci-dessous p. 516, Rem.

5. A l'époque archaïque, au lieu de **facere non possum**, on disait **non possum, *quin*...**, **nequeo *quin*...**

Ex. : Plaute, *Mil.*, 262 : **ille non potuit, *quin*** **sermoni suo aliquem familiarium participaverit** (cf. *ib.*, 603 ; 693 ; 1342 : ***nequeo, quin*** **fleam** ; *Bacch.*, 551 ; *Trin.*, 705, etc.). — Ter., *Héc.*, 385 : ***nequeo, quin*** **lacrumem.** Etc.

6. Toutefois Cicéron, dans ses discours, dit plus souvent **fieri non potest *ut*... *non*...** que **fieri non potest *quin*...**

Quant à **non potest quin**... (au lieu de **non fieri potest, quin** « il est impossible que... ne... pas »), c'est un tour *archaïque*.

être remplacées par une proposition infinitive (cf. **non ignorare** ***quin...***, **non negare** ***quin...***, **non contradicere** ***quin...***, **quis ignorat** ***quin...?*** et voy. ci-dessus, p. 515, n. 4).

Ex. : Cic., *p. Flacco*, 27, 64 : ***quis ignorat ... quin*** **tria Græcorum genera sint vere?** *Orat. part.*, 14, 51 : ***neque est obscurum, quin ...*** **contraria (exempla) sint sumenda.** — Cés., *de Bell. Gall.*, I, 4, 4 : ***neque abest suspicio ... quin*** **ipse sibi mortem consciverit.** *De Bell. civ.*, III, 94, 3 : ***neque*** **vero Cæsarem** ***fefellit quin*** **ab iis cohortibus ... initium victoriæ oriretur.** — T.-Live, XL, 36, 2 : ***negare non posse quin*** **rectius sit**, etc.[1].

b) Après les expressions qui signifient *ne pas* refuser[2].

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, IV, 7, 3 : **neque tamen (Germanos)** ***recusare,*** **si lacessantur,** ***quin*** **armis** ***contendant.*** *De Bell. civ.*, III, 45, 6 : **non** ***recusare*** **se** ***quin*** **nullius usus imperator** ***existimaretur,*** **si...** — Cic., *Acad.*, II, 3, 7 : ***non*** **possumus,** ***quin*** **alii a nobis** ***dissentiant, recusare.*** — Corn. Nép., *Dion.*, 2, 2 : **Dionysius (Dioni) adulescenti** ***negare non*** **potuit,** ***quin*** **eum** ***arcesseret.*** — Cf. Varr., *de Re rust.*, II, 4, 2 : ***nec*** **tamen** ***defugio, quin dicam,*** **quæ scio.**

c) Après les expressions qui signifient *ne pas* empêcher[3], qu'est-ce qui empêche que... ?

Ex. : Plaute, *Mil.*, 1368 : ***vix reprimor, quin*** **te manere** ***jubeam.*** *Ib.*, 369 : ***nunquam*** **hercle** ***deterrebor, | quin viderim*** **id, quod viderim.** — Cés., *de Bell. Gall.*, II, 3, 5 : **ut** ***ne*** **Suessiones** ***quidem ... deterrere*** **potuerint,** ***quin*** **cum his** ***consentirent.*** *De Bell. civ.*, II, 12, 4 : **non posse milites** ***contineri, quin...*** **in urbem** ***irrumperent.*** — Matius (chez Cicéron, *ad Fam.*, XI, 28, 7) : **Cæsar** ***nunquam interpellavit, quin,*** **quibus vellem...,** ***uterer.*** Etc.

Cic., *de Leg. agr.*, 2, 27, 74 : ***quid est causæ, quin*** **coloniam in Janiculum possint deducere?** Etc.

Remarque. — Par extension, on rencontre des phrases dans lesquelles se trouve une proposition subordonnée rattachée par **quin** à une proposition principale qui tout en ne contenant pas de verbe ou d'expression signifiant *empêchement* en implique néanmoins l'idée.

Ex. : Plaute, *Aulul.*, IV, 2, 5 : ***ne*** **affinem** ***morer, quin*** **extemplo filiam ducat** (**moror** signifie « susciter des retards qui empêchent... »). — Cés., *de Bell. Gall.*, III, 23, 7 : **non** ***cunctandum***[4] **existimavit,** ***quin*** **pugnā** ***decertaret.*** — T.-Live, I, 42, 2 : ***nec rupit*** **tamen** ***fati necessitatem*** **humanis consiliis** ***quin*** **invidia regni etiam inter domesticos infida omnia atque infesta faceret** (*c.-à-d.* **nec rupit fati necessitatem** ***aut impedivit quin ...***). Etc.

---

1. Voy. Krebs-Schmalz, *Antibarbarus*, s. v. quin. O. Riemann, *Synt. lat.*, § 190, Rem. IV.
2. Dans ces formes de phrase, **quin** peut être remplacé par **quo minus**. Voy. ci-dessus, § 492, 2°.
3. Toutefois après **non impedio, quis impedit...?** la conjonction **quin** est plus rare que **quo minus** (voy. ci-dessus, § 492, 1°, p. 511).
4. **Cunctari** est construit ici d'une manière un peu insolite, car lorsqu'il signifie simplement « tarder à », « hésiter à » on le construit avec l'infinitif (cf. Cic., *Tim.*, 3 extr. ; Sall., *Cat*, 44, 6 ; *Jug.*, 13, 6 ; T.-Live, XXV, 39, 18 ; XXXI, 7, 5).

2° **Quin** remplace souvent **ut non** dans une proposition consécutive dépendant d'*une proposition principale négative*[1].

Ex. : Tér., *Ad.*, 257 : **nunquam *ita* magnifice quicquam dicam, id virtus *quin superet* tua.** *Ad.*, 856 : **nunquam *ita* quisquam bene subducta ratione ad vitam fuit, | *quin* res, ætas, usus semper aliquid *apportet* novi.** — Cic., *in Verr.*, II, 4, 43, 95 : **nunquam *tam* male est Siculis, *quin* aliquid facete et commode *dicant*.** Etc.

Remarques. — I. Après une proposition principale négative de *sens* ou de *forme*, **ut non** correspondant au français sans que peut être remplacé par **quin**.

Ex. : Tér., *Eun.*, 1092 : ***nunquam* etiam** (jamais encore) **fui usquam, *quin* me *amarent* omnes plurimum.** — Cic., *ad Att.*, VII, 15, 1 : ***nullum* adhuc intermisi diem, *quin* aliquid ad te litterarum *darem*.** Etc.

II. Après les expressions négatives de forme, comme **nemo est, nihil est**, etc., ou de sens, comme **quis est...? quid est...?** on peut employer **quin** au lieu du *relatif suivi d'une négation*[2].

Ex. : Tér., *Phorm.*, 697 : ***nil est...*, | *quin* male narrando possit depravarier.** — Cic., *de Orat.*, I, 30, 10 : ***nemo* fere studuisse ei scientiæ vehementius videtur, *quin*, quod voluerit, consecutus sit.** *In Verr.*, II, 1, 59, 154 : ***quis* unquam templum illud aspexit, *quin* avaritiæ tuæ testis *esset*?** Etc.[3].

496. — La particule *ut*. — Mais les particules **quo** et **qui**[4] dont il vient d'être question[5] sont loin d'avoir dans la langue latine un usage aussi étendu que la particule **ut**[6].

1. On a vu ci-dessus (p. 514, n. 5) que **quin** est étymologiquement l'équivalent de **ut non**.

2. En pareil cas, **ut non** est inusité. « Il n'est personne qui ne voie cela » ne peut se rendre que de trois manières, soit par **nemo est *qui* hoc *non* videat,** soit par **nemo est, *quin* hoc videat** *m. à m.* « personne n'existe *dans des conditions telles qu'*il ne voie pas cela », soit enfin, comme on le verra tout à l'heure (n. 3), par **nemo est *quin is* hoc videat.**

3. Le pronom **is** est quelquefois exprimé après **quin** dans la proposition consécutive.

Ex. : Cic., *de Leg. agr.*, 2, 18, 48 : ***nihil* est in hac provincia, quod majores vestri vobis reliquerint, *quin id* venire jubeat.** Cf. *de Nat. deor.*, III, 13, 34 ; *in Verr.*, II, 1, 59, 154 : ***quis* in circum maximum venit, *quin is* uno quoque gradu de avaritia tua commoneretur?** Etc.

4. **Quin** étant pour **qui ne**.

5. On pourrait ajouter la particule **quatenus** formée de l'ablatif féminin **qua** et de la préposition **tenus** « jusqu'à » (cf. **hactenus,** de **hac** et de **tenus**). Comme adverbe interrogatif, **quatenus** signifie « jusqu'à quel lieu » ou « jusqu'à quel moment », et au figuré « jusqu'à quel point » (Cic., T.-Live). Comme adverbe relatif **quatenus** signifie « jusqu'au point où », « aussi loin que » (Cic., T.-Live) et par extension figurée « dans la mesure où, autant que » (Cic., Quint.). Du sens temporel qu'on trouve chez Cicéron (*Phil.*, 14, 5, 14 : **quibus auspiciis istos fasces augur acciperem? *quatenus* haberem?**) est sorti le sens causal qui se rencontre pour la première fois chez Lucrèce et qu'on retrouve chez les poètes du siècle d'Auguste et chez les prosateurs de l'empire à partir de Valère-Maxime (cf. Pline le Jeune, Suet., Tac.) ; à l'époque de la décadence **quatenus** remplace même à peu près complètement **quoniam** (Minuc. Felix, Sulpic. Sev., Tertull., etc.) « étant donné que, puisque ». Enfin chez les juristes, **quatenus** remplace parfois **ut** « afin que, pour que ». La construction de **quatenus** est naturellement réglée par le sens.

6. L'étymologie ne permet pas de dire à quel cas de la déclinaison pronominale se rattache la particule **ut**. Tout ce qu'on sait, c'est qu'à l'époque archaïque et même encore après Cicéron on disait **uti** (et non **ut**) et que sur les plus anciens monuments de la langue latine on trouve la forme **utei**

497. — ***Ut* dans une proposition complétive.** — Cette particule est employée comme conjonction dans un grand nombre de propositions complétives qui jouent dans la phrase le rôle de *complément* ou de *sujet logique* du verbe principal.

1° Une proposition complétive commençant par **ut** est *complément logique* de la phrase, quand le verbe principal marque une manifestation de la *volonté* ou de l'*activité*, pour qu'une chose arrive ou n'arrive pas.

a) Les verbes qui, exprimant une manifestation de la volonté, se construisent avec **ut** sont les suivants : **velle**, vouloir, **malle**, aimer mieux, **nolle**, ne pas vouloir[1], **optare**, désirer[2], **exspectare**, attendre (que)..., **imperare, dicere, edicere, prædicere, scribere, præscribere, præcipere**, commander, ordonner (verbalement, par écrit, etc.)[3]; **statuere, constituere, decernere**, etc., décider[4]; **rogare, orare, precari, petere, postulare**, etc., demander, prier; **suadere, persuadere**, conseiller; **hortari, etc.**, exhorter; **monere, admonere**, etc., avertir quelqu'un (de faire quelque chose) : **concedere, permittere**, etc., permettre[5].

Ex. : Tér., *Ad.*, 874 : **illum**[6], ***ut vivat, optant*** (cf. Cic., *p. Cæcin.*, 9, 23). Cic., *P. Rosc. Am.*, 29, 82 : **nisi forte *exspec-***

(voy. C. I. L., t. I, n. 196 [*Sénatusc. des Bacchan.*] cité par Lindsay, *the Latin language*, p. 607). Mais **utei** est-il une forme d'ablatif ? On serait plutôt tenté d'y voir un locatif. Toutefois la parenté qu'il y a entre **ut** et les particules analogues **quo** et **qui** ne permet pas de les séparer. En tout cas, **utei** (d'où **ūtī**, **ŭtī**, puis **ŭt**, par chute de l'**ĭ** final) se rattache à la racine pronominale qui a donné le thème πο- en grec (cf. ποῦ, ποῖ, πότερος, etc.), **quŏ-**, d'où **cu-** en latin (cf. **si-cubi**, etc.). La chute de la gutturale initiale s'explique de la même façon que dans **ubi**. Voy. ci-après.

Le sens propre de **ut**, c'est « comme » ou « comment », selon que la particule est considérée comme *adverbe relatif* ou comme *adverbe interrogatif*. Au sens de « comment », ainsi qu'on le verra à l'occasion, se rattache l'emploi de **ut** comme particule complétive, consécutive et finale ; au sens de « comme » se rattache l'emploi de **ut** dans les comparaisons, dans les propositions temporelles, causales et concessives.

1. Toutefois l'emploi de **ut** est assez rare et plutôt archaïque après **velle, malle** et **nolle**, qui se construisent ordinairement avec l'infinitif. Cf. R. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, t. II, p. 527, 11, et voy. ci-dessus, p. 356, n. 1.

2. **Cupere** « désirer » ne se construit que rarement avec **ut** et le subjonctif. R. Kühner, *ouv. cité*, t. II, p. 806, *i*, ne cite qu'un exemple de Pline le Jeune, mais la même construction se lit dans Plaute (*Capt.*, I, 2, 17). Voy. Krebs-Schmalz, *Antibarbarus*, s. v. cupere.

3. On trouve aussi, mais rarement, **jubere ut....** Si l'on met à part la formule toute faite : **velitis jubeatis ut...**, Cicéron n'offre qu'un exemple de cette construction (*in Verr.*, II, 4, 12, 28). C'était probablement un tour familier et archaïque. Voy. R. Kühner, *ouv. cité*, t. II, p. 530, *c* (quelques-uns des exemples cités ne conviennent pas, parce que **jubeo** y est associé à un autre verbe comme **decerno** qui se construit très correctement avec **ut**).

Quant au tour **jubere *alicui ut***... (cf. Tac., *Ann.*, XIII, 40), c'est une incorrection.

4. Par analogie avec ces verbes, on trouve quelquefois **conjurare, animum inducere, cogitare, consilium capere ut**... « former le projet de... ». Mais, en pareil cas, la construction ordinaire est l'infinitif. Pour **consilium capere**, voy. Krebs-Schmalz, *Antibarbarus*, s. v. consilium.

5. **Sinere** et **pati** ne s'emploient pas correctement avec **ut** et le subjonctif, mais bien avec l'infinitif. Toutefois on peut employer **ut** après **pati**, quand la proposition principale est négative.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, I, 45, 1 : ***neque* suam *neque* populi Romani consuetudinem *pati*, *ut* optime merentes socios desereret** (cf. *ib.*, VI, 8, 1 ; Cic., *de Am.*, 25, 87 : *p. Font.*, 12, 27 ; *de Off.*, III, 5, 22).

6. Anticipation du sujet analogue à la construction dont il a été question ci-dessus, §§ 406, 408. On attendrait **optant ut ille vivat.**

tatis, ut illa *diluam,* quæ de rebus commenticiis objecit (cf. Cés., *de Bell. civ.*, I, 6, 5; T.-Live, XXIII, 31, 7[1]. — Plaute, *Mén.*, 841 : mi *imperat, ut* ego illic oculos *exuram.* — Cés., *de Bell. Gall.*, V, 37, 1 : suis, *ut* idem *faciant, imperat* (cf. *ib.*, I, 28, 1 et 3; II, 28, 3; V, 1, 1, etc., etc. — Tér., *Heaut.*, 340 : *dicam, ut revortatur* domum. — Cic., *ad Fam.*, XII, 17, 2 : *dicam tuis, ut* librum meum *describant* ad teque *mittant.* — Cés., *de Bell. civ.*, III, 92, 2 : Pompejus suis *prædixerat, ut* Cæsaris impetum *exciperent* (cf. Corn. Nép., *Thém.*, 7, 3, etc.). — Cic., *ad Att.*, XIII, 45, 1 : in epistula extrema *scriptum erat, ut* ad ludos omnia *pararet.* — Corn. Nép., *Milt.*, 1, 3 : his consulentibus Pythia *præcepit, ut* Miltiadem imperatorem sibi *sumerent.* — Plaute, *Pœn.*, V, 2, 158 : *nuntiate, ut prodeat.* — Cic., *de Orat.*, II, 86, 353 : *nuntiatum* Simonidi, *ut prodiret.* — Cés., *de Bell. Gall.*, VII, 21, 2 : *statuunt, ut* decem milia hominum in oppidum *mittantur.* — Sall., *Cat.*, 43, 1 : *constituerant, uti* L. Bestia ... quereretur de actionibus Ciceronis. — Cic., *in Cat.*, 1, 2, 4 : *decrevit* senatus, *ut* L. Opimius *videret,* ne quid res publica detrimenti caperet[2]. *In Verr.*, I, 1, 17, 60 : ab diis immortalibus... hoc idem... *peto, ut* in hoc judicio nemo improbus *reperiatur.* *Ad Fam.*, IX, 13, 3 : *peto* a te vel, si pateris, *oro, ut* homines miseros et ... calamitosos *conserves* incolumes. *Ad Att.*, XVI, 8, 2 : equidem *suasi, ut* Romam pergeret (cf. *Div. in Cæcil.*, 16, 52). — Cés., *de Bell. Gall.*, III, 18, 2 : huic magnis præmiis *persuadet, uti* ad hostes *transeat* (cf. Corn. Nép., *Them.*, 2, 2). — Plaute, *Stich.*, 128 : mihi ita *auctores sunt* amici, *ut* vos hinc *abducam* domum. — Cic., *ad Att.*,

---

1. La locution expectare ut... répond au français « attendre que... » ; expectare dum... signifie « attendre, jusqu'à ce que... ». L'une et l'autre construction sont du reste également correctes. D'après l'analogie de expectare ut..., Cicéron a dit :

Ad Fam., XI, 27, 1 : nihil sibi *longius fuisse* quam *ut* me videret.

Mais, en pareil cas, la construction la plus usitée parait être, soit l'infinitif, soit dum avec le subjonctif.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 4, 18, 39 : nihil ei longius videbatur quam *dum* illud *videret* argentum. *P. Rab. Post.*, 12, 35 : nec mihi longius quicquam est... quam *videre* hominum vultus.

2. Cet exemple et les deux qui précèdent sont l'application de la règle suivante : « Les verbes qui signifient « décider » se construisent avec ut et le subjonctif, quand le sujet de la proposition subordonnée *n'est pas le même* que le sujet de la proposition principale. »

Mais il ne faudrait pas donner à cette règle une portée excessive : en effet, on trouve aussi ut et le subjonctif quand le sujet des deux propositions est le même, et cette construction se rencontre chez les écrivains les plus corrects.

Ex. : Cic., *de Off.*, III, 11, 48 : *statuerent*que (Athenienses), *ut* urbe relicta naves *conscenderent*. *Ad Att.*, XVI, 10, 1 : *constitueram, ut* pridie Idus Aquini *manerem*. Etc.

Toutefois il convient d'ajouter qu'en pareil cas c'est plutôt l'infinitif que l'on emploie.

XV, 5, 2 : **mihique, *ut absim,* vehementer auctor est.** *Ad Fam.*, IX, 2, 2 : **tibi idem *consilii do,* quod mihimet ipsi, *ut vitemus* oculos hominum.** *De Orat.*, I, 5, 19 : ***hortemurque*** **potius liberos nostros ..., *ut* animo rei magnitudinem *complectantur*** (cf. Cés., *de Bell. Gall.*, II, 21, 2). — T.-Live, III, 52, 11 : **orant ac *monent,* ut ipsis ab invidia *caveatur.*** Cf. Quint., II, 9, 1. Etc.

b) Les verbes qui, exprimant une manifestation de l'activité, se construisent avec **ut** sont les suivants : **facere, efficere, perficere,** etc., faire en sorte que ; **impetrare, obtinere, pervincere,** etc., obtenir que..., réussir à ce que ..: **consequi, assequi,** arriver à ce résultat que... ; **adducere, inducere, compellere, cogere**[1], etc., déterminer, pousser, forcer quelqu'un à : **curare, consulere, videre, prospicere,** etc., veiller à ce que ; **laborare, elaborare, dare operam,** etc., s'efforcer[2] ; **tentare, experiri,** essayer.

Ex. : Cic., *de Nat. deor.*, II, 15, 41 : **sol *efficit, ut* omnia *floreant.*** *Ad Att.*, IX, 2 a, 1 : ***impetrabis*** **a Cæsare, *ut* tibi abesse *liceat* et esse otioso.** — T.-Live, II, 43, 11 : ***obtinuere*** **patres, *ut* in Fabia gente consulatus *maneret.*** II, 40, 2 : ***pervicere, ut*** **et Veturia et Volumnia in castra hostium *irent.*** — Cic., *de Nat. deor.*, II, 60, 150 : **intellegitur omnia nos *consecutos*** (**esse**), ***ut*** **salvi esse *possemus.*** *P. Rosc. Am.*, 34, 95 : **qua tu re nihil aliud *assequeris,* nisi *ut...* audacia tua *cognoscatur.*** *Ad Att.*, XI, 7, 3 : **assequere, quod vis, si me *adduxeris ut existimem* me bonorum judicium non funditus perdidisse.** *De Fin.*, II, 17, 45 : **ea difficultas *induxit* imperitos, *ut...* nihil *possent* de diis immortalibus cogitare.** — Cato, *de Re rust.*, 5, 4 : **opus rusticum omne *curet uti sciat* facere** (cf. Plaut., *Amph.*, 487 sqq.). — Cic., *ad Fam.*, IX, 24, 4 : **sic tibi persuade me dies et noctes nihil aliud agere, nihil *curare* nisi *ut* mei cives salvi liberique *sint*** (cf. Sen., *Ep.*, 41). *Ad Fam.*, XVI, 1, 2 : **navem idoneam *ut habeas,* diligenter *videbis***[3]. *In Verr.*, II, 1, 58, 153 : ***consulere*** **vivi ac *prospicere* debemus, *ut* illorum** (**liberorum**) **solitudo et pueritia quam firmissimo præsidio**

1. Remarquez toutefois que **cogere** se construit plus souvent avec une proposition infinitive. On ne cite pas un seul exemple de **cogere** avec **ut** chez César ; Cicéron et Salluste emploient quelquefois cette construction, T.-Live aussi. Voy. R. Kühner, *ouv. cité*, t. II, p. 596, Anm. 2 (à la fin).

2. Tous les verbes signifiant « s'efforcer » ne se construisent pas ainsi : en effet, **conari *ut*** ne se rencontre pas, **niti *ut*** est rare (cf. Corn. Nep., *Milt.*, 4, 5 ; Sall., *Jug.*, 13, 8 ; 85, 6), enfin **studere *ut*** n'est pas classique (cf. Caton, *de Re rust.*, 5, 7 ; Auct. Bell. Alex., 1, 4).

3. Ce sont des phrases de ce genre qui permettent de voir d'où est venu l'emploi de **ut** servant à former des propositions complétives. En effet, on peut *supposer* que le sens primitif de locutions comme **vide *ut* hoc fiat, fac *ut* venias,** etc., devait être « vois *comment* cela pourrait être fait (= veille à ce que cela se fasse) », « agis d'une façon *d'après laquelle* il te soit possible de venir (= fais en sorte que tu puisses venir) ».

munita sit. *P. Quinct.*, 21, 69 : **qui nunc, tu *ut vincas,* tanto opere *laborant*[1].** — Cés., *de Bell. Gall.*, VII, 31, 1 : **Vercingetorix animo *laborabat,* ut reliquas civitates *adjungeret.*** — Plaute, *Cas.*, 16 : **verum *ut cognoscant, dabimus operam* sedulo.** — Cic., *de Orat.*, II, 24, 102 : **equidem soleo *dare operam, ut* de sua quisque re me ipse *doceat.*** *De Re publ.*, II, 12, 23 : **cum ... senatus ... *tentaret*[2] post Romuli excessum, *ut* ipse *gereret* sine rege rem publicam** (cf. T.-Live, IV, 49, 6; Suet., *Cæs.*, 11). *Ad Att.*, IX, 10, 3 : ***experiar* certe *ut* hinc *avolem.*** — Corn. Nép., *Dat.*, 2, 3 : **Datames... *experiri* voluit *ut* sine armis propinquum ad officium *reduceret.*** Etc.

Remarques. — I. Le verbe **merere** (**mereri**), mériter, se construit aussi avec **ut** et le subjonctif (cf. Plaute, *Épid.*, V, 2, 47; *Aul.*, II, 2, 45; Tér., *Andr.*, I, 5, 46; Cic., *de Orat.*, I, 54, 232); mais, par contre, la construction **dignus ut...** (cf. Plaute, *Mil.*, 1140; T.-Live, XXIII, 42, 13; XXIV, 16, 19) ne paraît pas être classique; peut-être appartenait-elle à la langue populaire[3].

II. On rattache ordinairement aux propositions complétives dont il est question ici la construction de **ut**, au lieu de **ne non**, après les verbes **vereri**, **timere** et **metuere**[4], quand ces verbes *ne sont pas accompagnés d'une négation*[5].

---

1. Les verbes qui signifient « s'efforcer » sont suivis de **ut** surtout quand, comme ici, le sujet de la proposition subordonnée *n'est pas le même* que celui de la proposition principale. Quand le sujet des deux propositions est le même, on emploie ordinairement l'infinitif, et c'est notamment le cas pour **contendere** (cf. R. Kühner, *ouv. cit.*, t. II, p. 491 (§ 124, **a**). Mais cette règle n'est pas absolue (voy. ci-dessus, p. 520, n. 2).

2. C'est par analogie avec les verbes signifiant « s'efforcer » que **tentare** et **experiri** sont suivis d'une proposition complétive commençant par **ut**. Dans tous les cas où cette analogie n'est pas possible, ces mêmes verbes sont suivis de l'interrogation indirecte ou d'une proposition commençant par **si** « pour le cas où... ».

3. On remarquera du reste que les deux exemples de T.-Live sont tels qu'il n'y avait pas moyen d'employer la tournure *classique* **dignus qui...** :

Ex. : T.-Live, XXIII, 42, 13 : **si modo, quos *ut* socios *haberes* dignos duxisti, haud indignos judicas quos in fidem receptos tuearis.** XXIV, 16, 19 : ***digna* res visa *ut* simulacrum celebrati ejus diei Gracchus... pingi juberet in æde Libertatis.**

Mais il n'en est pas de même de T.-Live, XXII, 59, 17 : **cum *indigni ut* redimeremur vobis *visi simus.***

Pour **dignus qui...** avec le subjoncif, voy. ci-dessus, p. 437, **d**.

4. Dans cet emploi particulier, **ut** gardait-il du moins primitivement, le sens propre de « comment » ? C'est ce que l'on est tenté de soutenir en considérant des phrases comme celle-ci :

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, I, 39, 6 : **rem frumentariam, *ut* satis commode supportari posset, timere (se) dicebant** « ils se demandaient avec crainte *comment* les approvisionnements pourraient arriver jusqu'à eux », *d'où* « ils craignaient que les approvisionnements ne pussent pas arriver jusqu'à eux ».

On sait d'ailleurs que les verbes signifiant « craindre » peuvent se construire avec une proposition interrogative indirecte.

Ex. : Sall., *Orat. Lepidi*, 20 : ***quantum audeatis vereor*** « je me demande avec inquiétude jusqu'où ira votre audace ».

Quant à l'emploi de **ut** « comment », dans l'interrogation indirecte, il est fréquent et classique.

Ex. : Cic., *in Pis.*, 2, 3 : **omitto *ut* sit factus (consul) uterque nostrum.**

Toutefois voyez une autre hypothèse émise ci-dessus, § 352, 2°, **e** (p. 357).

5. Il ne faut pas confondre avec cet emploi de **ut** (= ***ne non***) l'emploi de **ut** (= ***ne***) qu'on trouve quelquefois dans la langue familière après ***non* timeo**, ***non* vereor...** (cf. Hor., *Sat.*, I, 3, 120-121 ; T.-Live, XXVIII, 22, 12). « Je ne crains pas (que telle chose arrive) » se dit en latin classique : **non timeo (vereor, metuo), ne...**

Ex. : Plaute, *Curc.*, 464 : **ornamenta, quæ locavi, *metuo, ut* possim recipere** (cf. *Bacch.*, 762 ; *Pers.*, 319 ; Tér., *Andr.*, 914 ; Hor., *Sat.*, II, 1, 60). — Cic., *ad Fam.*, XIV, 2, 3 : **omnes labores te excipere video; *timeo, ut* sustineas.** — Cés., *de Bell. Gall.*, I, 39, 6 : **rem frumentariam**[1], ***ut* satis commode supportari posset, *timere* (se) dicebant.** Etc.

III. Dans la langue *familière*, on trouve quelquefois les verbes signifiant empêcher construits avec **ut**, au lieu de **ne**.

Ex. : Cic., *p. Rosc. Am.*, 52, 151 : **Di *prohibeant, ut* hoc ... præsidium sectorum vocetur.**

Dans cette construction, **ut** sert simplement à exprimer la liaison des deux propositions et a perdu tout à fait le sens précis qu'il devait à son étymologie[2].

IV. Au contraire le sens primitif de la particule nous paraît se retrouver encore dans certaines constructions propres à la langue *familière*, comme celles-ci :

Ex. : Tér., *Heaut.*, 617 : **at satis *ut contemplata* modo *sis* (anulum).** *Andr.*, 277 : **sed *ut* vim *queas* ferre.** Etc.

Dans ces sortes de phrases, **ut** répond au français pourvu que, mais, pour comprendre d'où est sorti ce sens[3], il faut supposer l'ellipse de **vide** ou d'une expression analogue (***vide* modo *ut*...**, *veille* seulement à ce que...)[4].

2° Une proposition complétive commençant par **ut** est sujet logique de la phrase.

a) Lorsque, dans les constructions énumérées ci-dessus (§ 497, 1°, **a** et **b**), le verbe principal est mis au passif.

Ex. : T.-Live, XXXV, 20, 4 : **consuli *permissum est, ut* duas legiones *scriberet* novas.** — Cic., *in Cat.*, 2, 12, 26 : **mihi, *ut* urbi satis *esset* præsidii, *consultum* ac *provisum est.*** Etc.

b) Lorsqu'on emploie certaines expressions impersonnelles marquant que telle ou telle chose *a été décidée*, par ex. : **placet, convenit, in mentem venit, consilium est,** etc.

---

1. Il y a ici une anticipation du sujet de la proposition complétive analogue à celle dont il a déjà été question (cf. ci-dessus, § 408).

2. Ce sens précis, comme on l'a vu tout à l'heure, c'est celui de but à atteindre : on le trouve au fond de tous les emplois principaux de la particule employée non pas comme adverbe, mais comme conjonction de subordination dans les propositions finales, consécutives et complétives. Cf. ci-dessus, p. 517, n. 6, où l'on a essayé de montrer comment les sens particuliers de **ut** ainsi employé sont sortis du sens fondamental de « comment ».

3. Cette construction n'a qu'un rapport éloigné avec celle dont il a été question ci-dessus, § 335, Rem. I, 1°, et dans laquelle **ut** (**uti**) est employé comme mot exclamatif au lieu d'**utinam**.

4. C'est ainsi qu'en grec une ellipse semblable permet d'employer ὅπως μή dans le sens de « *pourvu que*... ne... pas... ! »

Ex. : Arist., *Ois.*, 1494 : ὁ Ζεὺς **ὅπως μὴ** μ' ὄψεται (entendez : ὁρᾶν δεῖ **ὅπως μὴ** ὁ Ζεὺς ὄψεταί με, « il faut que je veille à ce que Zeus ne me voie pas »), « pourvu que Zeus ne me voie pas ! »

D'ailleurs on trouve aussi dans le latin *familier* **ne** employé comme on vient de voir ὅπως μή en grec.

Ex. : Cic., *de Fin.*, V, 3, 8 : **sed *ne*, dum huic obsequor, vobis molestus *sim*** (on attendrait ***videndum est ne* vobis molestus sim**).

Ex. : Cic., *Phil.*, 14, 14, 38 : senatui *placere, ut* consules ... iis, qui sanguinem pro vita, libertate fortunisque populi Romani profudissent, monumentum locandum faciendumque *curent*. *De Orat.*, I, 34, 155 : postea mihi *placuit, ut* summorum oratorum Græcas orationes *explicarem*. *Ad Att.*, VI, 1, 14 : mihi cum Dejotaro *convenit* (il a été décidé d'un commun accord entre Déjotare et moi), *ut* ille in castris meis *esset*. — T.-Live, XXIV, 6, 7 : pacto *convenit, ut* Himera amnis finis regni Syracusani ac Punici imperii *esset*. — Sall., *Jug.*, 85, 8 : ea *uti* accepta mercede *deseram, est consilium*. — T.-Live, XXIV, 30, 12 : Hippocrates et Epicydes, non tam tutum prima specie quam unum ... *consilium esse* rati *ut* se militibus *permitterent*... Etc.

c) Quand on se sert d'expressions signifiant il arrive que, comme **fit *ut*...**, **factum est *ut*...**, etc., et d'autres qui peuvent se ramener à cette idée, à savoir : **accedit *ut*...**, à cela s'ajoute cette circonstance que...; **multum abest, *ut*...**, il s'en faut de beaucoup que...; **tantum abest *ut*...**, il s'en faut de tant que...; **prope est *ut*...** ou **in eo res est *ut*...**, il va bientôt arriver que...[1]; **mos est *ut*...**, **moris est *ut*...**, **consuetudo est *ut*...**, c'est un fait d'habitude, c'est une tradition que...; **est hoc, ut...**, il se produit cette particularité que, etc.

Ex. : Corn. Nép., *Alcib.*, 3, 2 : *accidit, ut* una nocte omnes hermæ dejicerentur. — Cic., *de Orat.*, II, 36, 152 : *est ut*[2] plerique philosophi nulla *tradant* præcepta dicendi. *Tusc.*, I, 19, 43 : *accedit, ut*[3] eo facilius animus *evadat* ex hoc aere, quod nihil est animo velocius. *Ac.*, II, 36, 117 : ille, *longe aberit, ut* argumentis credat philosophorum. *Phil.*, 10, 8, 17 : *tantum abfuit, ut* periculorum rei publicæ M. Bruti *putaret* exercitum, ut in eo firmissimum rei publicæ

---

1. Le tour **in eo est *ut*...** « il va bientôt arriver que... » est peu correct et assez rare, au lieu de **prope est *ut*...** ou **in eo res est, *ut*...**

2. **Est ut...** pris dans le sens de « il arrive que », « la vérité est que », sert à former des périphrases comme celles-ci :

Ex. : Cic., *de Div.*, I, 56, 128 : non *est* igitur *ut* mirandum *sit* (c.-à-d. non igitur mirandum est). *P. Cæl.*, 22, 48 : quando... *fuit ut* quod licet non *liceret?* (c.-à-d. quando id quod licet non licuit?

Enfin, on connait les tours **fore *ut*...**, **futurum esse *ut*...**, **futurum fuisse *ut*...**

La locution **est ut** équivaut aussi à notre locution « il y a lieu de... ».

Ex. : Cic., *p. Mil.*, 13, 35 : quid enim odisset Clodium Milo...? Ille *erat ut* odisset defensorem salutis meæ (« il y avait lieu pour Clodius de haïr Milon, défenseur de ma vie civile et politique »). *P. Cæl.*, 6, 14 : magis *est*, *ut* ipse moleste *ferat* errasse se..., quam *ut* istius amicitiæ crimen *reformidet* (« il y a plus de raisons pour qu'il supporte avec peine... » — Pline, *Hist. nat.*, XVIII, 1 : neque *est ut putemus*... Etc.

3. Pour **accedit quod...** voy. ci-dessus, p. 457.

præsidium poneret[1]. — T.-Live, II, 23, 14 : jam *prope erat ut* ne consulum quidem majestas *coerceret* iras hominum. II, 30, 2 : ac *prope fuit, ut* dictator idem ille crearetur. XXX, 19, 3 : non *in eo esse* Carthaginiensium *res ut* Galliam atque Italiam armis *obtineant*[2]. — Cic., *Brut.*, 21, 84 : *est mos* hominum, *ut nolint* eundem pluribus rebus excellere. *In Verr.*, II, 1, 26, 66 : negavit *moris esse* Græcorum, *ut* in convivio virorum accumberent mulieres. *Ib.*, II, 2, 52, 129 : *est consuetudo* Siculorum, *ut* nonnunquam *eximant* aliquem diem ex mense (cf. *de Amic.*, 5, 17). *De Orat.*, II, 1, 4 : *fuit hoc* in utroque eorum *ut...*, l'un et l'autre présentaient cette particularité d'esprit que... — Corn. Nép., *Chabr.*, 3, 3 : *est...* hoc *commune vitium* magnis liberisque civitatibus, *ut* invidia gloriæ comes sit.

d) Lorsqu'on se sert de certaines expressions impersonnelles pour exprimer un jugement sur la *facilité*, la *nécessité*, l'*opportunité*, etc., qu'il y aurait à faire telle ou telle action.

Ex. : Tér., *Hec.*, 243 : scio... meum *jus esse, ut* te cogam, | quæ ego imperem facere. — Cic., *p. Balb.*, 17, 40 : se *hoc jus esse* velle, *ut* sibi *sit* his gradibus ascensus etiam ad civitatem (cf. Cés., *de Bell. Gall.*, I, 36, 1). *Ad Fam.*, XIII, 39 : *est* igitur *in tua potestate, ut* ille in me satis sibi præsidii *putet* esse. — Sall., *Jug.*, 14, 13 : nos *uti* per otium tuti *simus, in vostra manu est.* — Cic., *Tusc.*, V, 21, 62 : atque ei ne integrum quidem erat ut (et Denys n'avait même plus *la pleine liberté* de...) ad justitiam remigraret[3]. *P. Murena*, 4, 8 : neque enim jam mihi licet neque *est integrum ut* meum laborem hominum periculis sublevandis non impertiam[4]. — *P. Rosc. Am.*, 12, 33 : *neque* his *locus est,*

---

1. Telle est la construction ordinaire avec **tantum abest**... ; le premier **ut** dépend de l'idée contenue dans **abest** et introduit une proposition complétive ; le second se rattache à **tantum** et introduit une proposition consécutive.

2. On trouve aussi des constructions dans lesquelles l'expression *impersonnelle* est remplacée par une expression *personnelle* ayant pour sujet le mot qui, logiquement, ne devrait être que le sujet de la proposition subordonnée.

Ex. : Cic., *de Fin.*, III, 14, 48 : *qui* jam *appropinquat* ut videat (au lieu de prope est [impers.] ut videat). — Corn. Nép., *Milt.*, 7, 3 : cum jam in eo *esset* ut oppido potiretur (cf. Hyg., *Fab.*, 261 ; toutefois dans ce passage, comme dans celui de Cornélius Népos, il est impossible de décider si **est** a pour sujet le sujet de la proposition subordonnée ou s'il est impersonnel). — *De Bell. Alex.*, 22 : milites nostri tantum *afuerunt* ut perturbarentur, etc.

Ces constructions sont *rares* et *à peu près étrangères à la prose classique.*

3. Toutefois, après **integrum est alicui, non integrum est...**, on emploie plutôt une proposition infinitive.

Ex. : Cic., *in Pis.*, 24, 58 : *non est integrum* Cn. Pompejo consilio jam *uti* tuo.

4. Remarquez que dans cet exemple la proposition complétive avec **ut** dépend uniquement de **non**

ut multa dicantur. *Tusc.*, IV, 1, 1 : ***nec*** vero hic ***locus est ut*** de moribus majorum ***loquamur***[1]. *P. Balb.*, 26, 58 : ***fuit hoc*** sive meum sive rei publicæ ***fatum, ut*** in me unum omnis illa inclinatio communium temporum incumberet[2]. *De Off.*, I, 27, 93 : ***sequitur*** (l'ordre logique veut maintenant) ***ut*** de una reliqua parte honestatis ***dicendum sit***. *De Nat. deor.*, II, 29, 73 : ***proximum est, ut doceam*** deorum providentia mundum administrari. *Ad Att.*, VII, 13, 4 : ***reliquum est ut*** et quid agatur ***explores scribasque*** ad me et quid ipse conjectura assequare. *De Nat. deor.*, II, 61, 154 : ***restat ut doceam*** omnia quæ sint in hoc mundo hominum causa facta esse. Etc.

e) Lorsqu'on emploie certaines constructions impliquant cette idée que telle ou telle chose *doit* se faire ou qu'on *désire* qu'elle se fasse.

Ex. : Cic., *de Nat. deor.*, II, 28, 71 : cultus deorum ***est optimus... ut*** eos semper pura... et mente et voce ***veneremur***. *De Off.*, I, 20, 66 : ***altera est res*** (la seconde condition à remplir, c'est de...) ***ut*** res ***geras*** ... vehementer arduas plenasque laborum et periculorum... *In Verr.*, II, 4, 15, 33 : ita studiosus est ***hujus præclaræ existimationis, ut putetur*** (une réputation qui consiste à ce qu'on croie) in hisce rebus intellegens esse[3]. Etc.

Remarques. — I. Le latin a, cela est évident, une prédilection particulière pour les propositions complétives avec **ut**.

C'est ce qui explique pourquoi il les emploie :

1° Après des expressions qui *sont plutôt* suivies d'un infinitif accompagné d'un sujet à l'accusatif ;

2° Après des expressions qui *devraient être* suivies de l'infinitif accompagné d'un accusatif sujet.

1° Ex. : Tér., *Heaut.*, 79 : ***rectum est*** (il est juste) **ego** ***ut faciam;*** **non est te** ***ut deterream.*** — Cic., *Tusc.*, III, 29, 73 : ***rectum*** **et** ***verum*** (**est**), ***ut*** **eos, qui nobis carissimi esse debeant, æque ac nosmet ipsos** ***amemus*** (cf. *de Am.*, 14, 50 ; Corn. Nép., *Hann.*, 1, 1)[4]. *De Div.*, II, 2, 5 : ***magnificum*** **illud etiam Romanisque hominibus** ***gloriosum, ut*** **Græcis de philosophia litteris non** ***egeant***. Etc.

---

integrum est et non pas de **licet**. En effet, l'emploi de **ut** après **licet** est une incorrection qu'on ne trouve que dans le latin moderne.

1. Comparez **tempus est ut**... chez Plaute :

Ex. : *Mil.*, 72 : **videtur tempus esse, ut eamus ad forum** (cf. *ib.*, 1101).

2. Comparez Suét., *Vesp.*, 4 : ***esse in fatis, ut***... **rerum** ***potirentur***.

3. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, § 186, *c*, à la fin.

4. L'analogie entraîne même Cicéron à écrire :

De Off., II, 22, 79 : ***quam*** **habet** ***æquitatem ut*** **agrum multis annis aut etiam sæculis ante possessum qui nullum habuit** ***habeat,***

pour rendre cette idée : « il *n'est pas juste qu'*on possède », etc.

2° Ex. : Cic., *de Leg.*, I, 8, 25 : **ex quo *efficitur* illud *ut*** (il s'ensuit que) **is *agnoscat* deum, qui**, etc. *Parad.*, 3, 1, 22 : (**si virtutes pares sunt inter se *sequitur*** (il s'en suit) ***ut* etiam vitia *sint* paria**. *De Div.*, II, 5, 14 : **ita** (ainsi) ***relinquitur ut*** (la seule hypothèse qui reste possible, c'est que) **ea fortuita divinari possint, quæ**... Etc.

II. C'est pour la même raison que Cicéron emploie les constructions suivantes[1] :

Ex. : Cic., *de Div.*, II, 31, 66 : **de ipso Roscio potest illud quidem *esse falsum*, *ut* circumligatus fuerit angui, sed *ut* in cunis fuerit anguis non tam est *mirum***[2]. *De Fin.*, II, 3, 6 : **hoc vero ... *optimum*** (c'est une bonne plaisanterie de dire que), ***ut* is qui finem rerum expetendarum voluptatem esse dicat ..., id ipsum quid et quale sit *nesciat***. *Ad Att.*, X, 4, 8 : **nihil esse *certius* quam *ut* omnes ... restituerentur**. *P. Sest.*, 36, 78 : **an *veri simile* est *ut* civis Romanus ... cum gladio in forum *descenderit* ante lucem**, etc.? Cf. *p. Rosc. Am.*, 41, 121 ; *p. Sull.*, 20, 57).

Remarquons que toutes ces expressions signifient au fond la même chose que **fieri potest** ou **fieri non potest**; c'est sans doute la raison de l'emploi de **ut**.

Il en est de même pour les locutions ***incredibile* est *ut***... (*de Imp. Cn. Pomp.*, 21, 62), **quid tam *inusitatum* quam *ut*...?** (*ib.*), **quid tam *singulare* quam *ut*...?** (*ib.*), etc., et aussi pour **qui** (comment) **probari potest *ut*...?** (*de Fin.*, III, 33, 108 ; *Tusc.*, III, 3, 5) qui revient à ceci : « il est inadmissible *que*... ».

III. Certaines locutions sont elliptiques.

Ex. : Cic., *de Fin.*, I, 5, 14 : **illud quidem *adduci* vix possum, *ut* ea ... tibi non vera *videantur*** (équivaut à **adduci vix possum *ut credam* ea tibi non videri vera**). III, 13, 42 : **ratio certe *cogit ut* in omnibus tormentis *conservetur* beata vita sapienti** (équivaut à **ratio *cogit ut dicamus* conservari beatam vitam sapienti**). Etc.

IV. Enfin quelques expressions sont *rares* (**interest *ut*..., refert *ut*..., necesse est *ut*...**, il importe, il est nécessaire *que*, **convenit *ut*...**, il convient *que*[3]), d'autres sont *inusitées à l'époque classique* (comme **opus est *ut*...**) et d'autres (comme **licet *ut*..., oportet *ut*...**) sont *absolument incorrectes*[4].

Après **interest, refert, necesse est, convenit, opus est, licet** et **oportet**, on emploie la proposition infinitive ; de plus, **licet, oportet, necesse est** peuvent être suivis d'une proposition complétive au subjonctif sans conjonction (cf. ci-dessus, § 352, 2°, **d**, **α**, p. 354-5).

498. — Emploi de la négation avec *ut*. — L'emploi de la négation dans les propositions complétives donne lieu à plusieurs observations importantes.

La négation est tantôt **non**, tantôt **ne** : c'est le sens général de la phrase qui décide s'il faut employer **ut non** ou **ut ne** (qui s'abrège ordinairement en **ne**).

---

1. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, § 189, Rem. I, 2°.
2. En réalité, la seconde partie de la phrase s'explique par ce fait que **mirum *ut***... signifie proprement : « *comment* il peut se faire que..., ce n'est pas étonnant ». Cf. ci-dessus, p. 514, n. 5.
3. Pour **convenit ut**..., « il a été décidé d'un commun accord *que*... », voy. ci-dessus, p. 522, 2° **b**.
4. Pour **interest (refert) ut**..., voy. R. Kühner, *ouv. cit.*, t. II, p. 816, *h* ; pour **necesse est *ut***..., voy. *id.*, *ibid.*, p. 812, *c*, Anm. 2 ; pour **convenit, *ut***..., cf. Cic., *Phil.*, 7, 2, 4 ; pour **opus est, *ut***..., cf. Plaute, *Truc.*, II, 3, 7 ; 6, 19 ; *Pan.*, V, 7, 50 ; Tac., *Dial.*, 31.

1° On emploie *régulièrement* **ut non**, quand le verbe principal n'implique aucune idée d'intention, et par conséquent après les expressions signifiant il arrive que (§ 497, 2°, **c**, p. 523), après celles qui contiennent un jugement sur la *facilité*, la *nécessité*, l'*opportunité*, etc., qu'il y aurait à faire telle ou telle action (§ 497, 2°, **d**), après celles qui impliquent cette idée que telle ou telle chose *doit* se faire, enfin après celles qui ont été énumérées au § 497, 2°, Rem. I, II et III.

Ex. : Cic., *Tusc.*, II, 6, 16 : **ita fit, *ut* omnino *nemo* esse possit beatus.** *Parad.*, 5, 1, 34 : **soli hoc *contingit* sapienti, *ut nihil* faciat invitus.** — Cés., *de Bell. Gall.*, V, 19, 3 : ***relinquebatur, ut neque* longius ab agmine legionum discedi Cæsar pateretur**, etc. — Cic., *ad Att.*, VIII, 7, 1 : **unum etiam *restat* amico nostro ad omne dedecus, *ut* Domitio *non* subveniat.** Etc.

Remarque. — Quelquefois cependant **ut non** et **ut ne** se rencontrent l'un à côté de l'autre sans aucune différence de sens.

Ex. : Cic., *de Fin.*, II, 8, 24 : **ex quo efficitur, non *ut* voluptas *ne* sit voluptas, sed *ut* voluptas *non* sit summum bonum.**

Mais cette confusion est rare et les bons écrivains l'évitent ordinairement.

2° On emploie régulièrement **ut ne** (ou **ne** tout seul)[1] quand le verbe principal implique l'idée d'une *intention* et, par conséquent, après les verbes ou les expressions qui signifient une manifestation de la *volonté* ou de l'*activité tendant à ce que telle ou telle chose n'arrive pas*.

Ex. : Tér., *Andr.*, 699 : **si poterit fieri *ut ne* pater per me stetisse credat, | quo minus hæc fierent nuptiæ, volo.** — Cic., *p. Cluent.*, 6, 16 : **statuit nihil sibi ... gravius faciendum, quam *ut* illa matre *ne* uteretur.** *Ib.*, 60, 168 : **fecisti, *ut ne* cui innocenti mæror tuus calamitatem afferret.** *Ad Fam.*, X, 12, 5 : **perfice *ut ne* minus res publica tibi quam tu rei publicæ debeas.** — Tér., *Hec.*, 595 : **hæc mihi nunc curast maxuma *ut ne* quoi mea | longinquitas ætatis obstet.** — Cic., *ad Fam.*, II, 7, 4 : **nunc a tribuno plebis (*peto*) non ut decernatur aliquid novi..., sed *ut ne* quid novi decernatur.** — Corn. Nép., *Them.*, 7, 3 : **eisque prædixit, *ut ne* prius legatos dimitterent, quam ipse esset remissus**[2]. — Cic.,

1. L'expression **ut ne** est fréquente dans l'ancienne langue et assez fréquente chez Cicéron, mais ne se rencontre presque plus après lui.

2. Cet exemple montre que **ut ne** n'était pas absolument synonyme de **ne** et que l'usage de cette locution permettait d'exprimer avec force certaines nuances assez délicates : **ut** se rapporte à l'ordre, **ne** à la défense ; donc **prædicere *ut ne***, c'est « ordonner *de ne pas* faire... ».

Orat., 58, 198 : **in dicendo nihil est propositum, nisi *ut ne* immoderata ... sit oratio.** Etc.

CIC., *in Verr.*, II, 5, 2, 5 : **M. Crassi virtute ... factum (est), *ne* fugitivi ad Messanam transire possent.** *Ad Fam.*, IV, 13, 1 : **perfeceratque fortuna *ne* quid tale scribere possem.** — PLAUTE, *Asin.*, 373 : **cavebis *ne* me attingas, si sapis**[1]. *De Off.*, I, 39, 140 : **cavendum est *ne* extra modum sumptu et magnificentia prodeas.** *Ad Q. fr.*, I, 1, 1, 4 : **hoc te primum rogo, *ne* contrahas ac demittas animum.** — CÉS., *de Bell. civ.*, II, 13, 3 : **Cæsar per litteras Trebonio magnopere mandaverat, *ne* per vim oppidum expugnari pateretur.** — CIC., *Phil.*, 2, 38, 97 : **nuper fixa tabula est, qua ... statuitur, *ne* ... sit Creta provincia.** — T.-LIVE, X, 27, 2 : **ita convenit, *ne* unis castris miscerentur omnes.** Etc.

REMARQUES. — I. Contrairement à la règle générale qui vient d'être donnée, les verbes ou expressions signifiant permettre se construisent, à ce qu'il semble, avec **ut non.**

EX. : CIC., *Orat.*, 43, 148 : **quis... se tam durum agrestemque præberet, qui hanc mihi non *daret veniam, ut* cum meæ forenses artes et actiones publicæ concidissent, *non* me aut desidiæ, quod facere non possum, aut mæstitiæ, cui resisto, potius quam litteris dederem?** — CÉS., *de Bell. Gall.*, VI, 8, 1 : **neque suam *pati* dignitatem, *ut* tantis copiis tam exiguam manum... adoriri *non* audeant.**

II. C'est peut-être par analogie avec le tour tout à fait régulier **fieri non potest *ut... non...*,** il est impossible que... ne... pas, que l'on a dit **facere non possum *ut... non...*** (cf. CIC., *de Leg. agr.*, 2, 3, 7), je ne peux m'empêcher de..., et même **non faciam** (syn. de **non committam**) ***ut... non*** (cf. CIC., *in Cat.*, 3, 3, 7), je ne commettrai pas la faute de ne pas...

Mais, en dehors des cas énumérés ici et dans la remarque précédente, on ne trouve **ut non,** au lieu de **ne,** que dans des auteurs incorrects.

III. Au lieu de ***ne* quis, *ne* quid, *ne* ullus,** etc., qu'on attendrait en vertu de la règle générale, on trouve ***ut* nemo, *ut* nihil, *ut* nullus,** etc., quand le sens exige qu'on insiste sur l'idée du pronom.

EX. : T.-LIVE, XXII, 39, 21 : **nec ego ut *nihil* agatur suadeo, sed ut agentem te ratio ducat.** Etc.

IV. De même que **volo *ut...*** est rare, comme nous l'avons dit (§ 497, 1°, a), de même **volo *ne...*** ne se rencontre guère (cf. cependant CIC., *ad Att.*, XI, 12, 4). On le remplace par **nolo** suivi d'une proposition au subjonctif sans conjonction[2].

1. Des exemples comme celui-ci pourraient donner à penser que la construction primitive était quelque chose comme : **ne me attingas : cave.** C'est ce que SCHMALZ (*Lat. Synt.*, § 211) laisse entendre. mais cette explication ne convient que pour **cavere ne...** ; en effet, on n'a aucun exemple ancien de **ut ne** après **cavere** ; on n'en cite que de Cicéron (cf. *de Am.*, 26, 99) et de T.-Live (XXXIV, 17, 8) ; l'explication ne rend pas compte des autres constructions dans lesquelles **ne** est évidemment un raccourcissement d'expression pour **ut ne**.

2. Comme on dit aussi **volo facias**, etc., on dit aussi, naturellement, **volo *non* facias**, etc.

EX. : CIC., *ad Att.*, III, 22, 1 : **vellem tua te occupatio *non* impedisset.** Etc.

499. — La conjonction *ne*. — On construit, non plus avec **ut ne**, mais avec **ne**[1] *tout seul* les verbes ou expressions signifiant *craindre*.

1° Une phrase comme *je crains qu'il ne vienne* se dit en latin **timeo *ne* veniat.**

Ex. : Cic., *de Leg.*, I, 4, 12 : ***vereor, ne,*** **dum minuere velim laborem, *augeam.*** — Cés., *de Bell. civ.*, I, 66, 2 : **veriti, *ne* noctu impediti sub onere confligere *cogerentur* aut *ne* ab equitatu Cæsaris in angustiis *tenerentur.*** Etc.

2° Une phrase comme *je crains qu'il ne vienne pas* se dit en latin **timeo *ne non* veniat**[2].

Ex. : Cic., *ad Att.*, VII, 12, 2 : ***vereor ne*** **exercitum firmum habere *non* possit.** *Ad Fam.*, XIV, 5, 1 : **intellexi te vereri *ne* superiores (litteræ) mihi redditæ *non* essent.** Etc.[3].

Remarque. — L'analogie des verbes signifiant *craindre* a donné naissance à des expressions comme : **timor (metus, pavor) est *ne*..., cura est *ne*..., periculum est *ne*..., periculosum est *ne*...** (cf. Cornif., *ad Her.*, I, 10, 17); **anxius sum, *ne*...** (cf. Sall., *Jug.*, 6, 3); **sollicitus *ne*...** (cf. T.-Live, XXXV, 34, 1); **pavidus, *ne*...** (cf. T.-Live, XXXVIII, 7, 7); **non sum securus, *ne*...** (cf. T.-Live, XXXIX, 16, 6); **in metu esse, *ne*...; in periculo esse, *ne*...; cura incedit aliquem *ne*...** (cf. T.-Live, IV, 50, 7). Etc.

500. — La conjonction **ne**[4] se construit aussi après les verbes qui signifient *défendre* (**interdico, interpello, etc.**[5]), *empêcher* (**impedio, obsto, intercedo, etc.**[6]), *refuser de* (**recuso**), *éviter de* (**vito**), *s'abstenir de* (**me teneo, me reprimo, etc.**).

Ex. : Cic., *de Div.*, I, 30, 62 : **Pythagoricis *interdictum* putatur, *ne* faba vescerentur.** — T.-Live, IV, 43, 8 : **tribunis interregem *interpellantibus, ne* senatusconsultum fieret.** — Cic., *ad Att.*, XI, 13, 5 : **plura *ne* scribam dolore *impedior.*** *In Verr.*, II, 5, 2, 5 : ***obstitisti, ne*** **ex Italia transire in Siciliam fugitivorum copiæ possent.** — Cornif., *ad Her.*, II, 28, 45 : **(Sulpicius) *intercesserat, ne* exsules reducerentur.** — Corn. Nép., *Hann.*, 12, 3 : **illud *recusavit* (Prusias), *ne* id a se fieri postularent, quod adversus jus hospitii esset.** — Cic., *Orat. part.*, 17, 60 : **erit in enumeratione *vitandum, ne***

1. **Ne** marque proprement une chose fâcheuse qu'on voudrait éloigner de soi. Sur l'origine probable de cet emploi de **ne** après les verbes signifiant « craindre », voy. ci-dessus, p. 357, e.
2. Toutefois, il convient de remarquer que **ne non**, très rare dans l'ancienne langue, mais fréquent chez Cicéron, ne se rencontre presque plus après lui.
3. Sur la construction **metuo (timeo, etc.) *ut*...**, voy. ci-dessus, p. 521, Rem. II et n. 5.
4. A cause du sens précis dont il a été question ci-dessus, n. 1.
5. Mais **veto *ne*** .. est poétique et, en tout cas étranger à la prose classique (cf. Hor., *Sat.*, II, 3, 187).
6. Mais **prohibeo ne**... est rare, bien qu'autorisé par l'usage classique (cf. Cic., *Div. in Cæcil.*, 10, 33).

ostentatio memoriæ suscepta videatur esse puerilis. — Tér., *Hec.*, 765 : ***me reprimam, ne*** **ægre quicquam ex me audias.** Etc.

Remarques. — I. Quelquefois la conjonction **ne** dépend d'un verbe sous-entendu dont l'idée est impliquée dans la proposition principale.

Ex. : T.-Live, VIII, 10, 10 : **Decii corpus** ***ne*** **eo die inveniretur nox quærentes oppressit** (c.-à-d. **oppressit** ***atque ita impedivit ne...***).

II. On a vu que les verbes énumérés ci-dessus se construisent avec **quo minus** ou avec **quin**, quand ils sont accompagnés d'une négation (cf. ci-dessus, §§ 492 ; 495). Toutefois cette règle ne paraît pas s'appliquer aux verbes signifiant défendre.

Ex. : Cic., *de Fin.*, I, 3, 7 : ***nec*** **mihi tamen** ***ne*** **faciam interdictum puto**[1].

501. — *Ut* dans une proposition finale. — Au lieu de commencer une proposition complétive, la particule **ut** peut servir à exprimer le *but*, l'*intention* et introduire une proposition finale[2] au subjonctif.

Ex. : Cornif., *ad Her.*, IV, 28, 39 : **esse oportet,** ***ut*** **vivas, non vivere** ***ut*** **edas.** Etc.

Remarques. — I. Pour l'emploi de **quo** ayant d'une manière générale le sens final, cf. ci-dessus, § 493, p. 513, 1°, et pour l'emploi de **quo,** au lieu de **ut,** devant un comparatif, voy. ci-dessus, § 493, p. 513, 2°.

II. Dans certaines phrases, le sens final de **ut** est très effacé.

Ex. : Cic., *de Fin.*, I, 16, 50 : **justitia restat** ***ut*** **de omni virtute sit dictum** (au lieu de **restat ut de justitia dicamus ut de omni virtute sit dictum**). Cf. en français : il nous reste à parler de la justice *pour* avoir fini de traiter..., etc.

502. — A la locution française pour ainsi dire répond le latin **ut ita dicam,** à l'époque classique ; c'est seulement à l'époque impériale (chez Quintilien et chez Tacite surtout) qu'on trouve, en pareil cas, **ut sic** ***dixerim.*** Dans ce tour, le subjonctif **dixerim** est à l'aoriste et n'a pas d'autre valeur que le subjonctif présent (cf. ci-dessus, § 278).

Il ne faut pas confondre avec cet emploi du subjonctif aoriste celui du *subjonctif parfait*, que l'usage le plus correct autorise toutes les fois que le *sens* le demande.

Ex. : T.-Live, XXXIII, 11, 6 (paroles des Étoliens qui ont été les alliés des Romains contre Philippe) : **cum Philippo jam gratiæ privatæ locum quærere** (sc. **Quinctium**), ***ut*** **dura atque aspera belli Ætoli** ***exhauserint,*** **pacis gratiam et fructum Romanus in se** ***vertat*** (*c.-à-d.* pour que les Étoliens *aient eu* tout le mal et que lui Quinctius *recueille* tout le profit).

---

1. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, § 189, Rem. I.
2. Il est aisé de voir comment ce sens particulier s'est dégagé du sens de la particule dans les constructions où elle sert à exprimer une manifestation de la volonté ou de l'activité en vue d'un but à atteindre.

503. — Propositions finales négatives. — Dans les propositions finales négatives, c'est **ut ne** ou *plus souvent* **ne**[1] tout seul qui signifie pour que... *ne... pas*.

Ex. : Enn., cité par Cic., *de Orat.*, I, 45, 199 : (**quos ego...**) **dimitto, *ut ne* res temere tractent turbidas.** — Plaute, *Merc.*, 960 : **at ego expurigationem habebo, *ut ne* succenseat** (cf. *Capt.*, 267). — Tér., *Eun.*, 941 sq. : (**ego pol te...**) **ulciscar, *ut ne* impune in nos inluseris.** — Cic., *in Verr.*, II, 4, 14, 32 : **quid vis nobis dare, *ut* isti abs te *ne* auferantur?** Cf. *P. Sest.*, 24, 58 ; *p. Rabir.*, 3, 9. *De Nat. deor.*, I, 7, 17 : **sed *ut* hic... *ne* ignoret, quæ res agatur, de natura agebamus deorum**[2]. Cf. Varr., *de Re rust.*, II, 2, 19 ; III, 16, 34 ; [Asin. Poll.], *de Bell. Afric.*, 9 ; Phèdre, *Fab.*, IV, 24, 14 ; Suét., *Tib.*, 49 ; *Cal.*, 41 ; A.-Gelle, V, 12, 8.

Cés., *de Bell. Gall.*, II, 5, 2 : ***ne* cum tanta multitudine uno tempore confligendum sit** (cf. III, 11, 3 ; V, 48, 4) ; VI, 5, 2 : **Cavarinum... proficisci jubet, *ne* quis... civitatis motus exsistat** (cf. VI, 9, 7 ; 13, 7 ; 29, 5 ; VII, 2, 2 ; 45, 8 ; 70, 2 ; 7 ; 74, 2 ; 90, 5). *De Bell. civ.*, II, 10, 6 : **super lateres coria inducuntur, *ne* canalibus aqua immissa lateres diluere posset.** Etc.

C'est là une construction trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en multiplier les exemples.

Remarque. — Pour l'emploi de **ut non** dans une proposition ayant l'*apparence* d'une proposition finale, voy. ci-après, § 507, Rem. II, p. 537.

504. — *Ut* dans une proposition consécutive. — Les propositions marquant la conséquence commencent aussi par **ut** et sont au subjonctif.

La conjonction **ut** est employée tantôt avec un corrélatif, tantôt sans corrélatif exprimé.

1° **Ut** peut avoir comme *corrélatif* dans la proposition principale

1. L'expression négative **ut ne** se rencontre en latin d'Ennius à Aulu-Gelle, mais non pas chez tous les écrivains ; beaucoup, comme César, Salluste et T.-Live, emploient **ne**, que quelques grammairiens considèrent comme la forme primitive (cf. Schmalz, *Lat. Synt.*, §§ 214 et 287). Cicéron préfère **ut ne** à **ne** dans tous les cas où l'idée d'intention doit être marquée avec force.

2. Cette phrase renferme un tour ordinaire en latin. Au lieu de dire : « Mais pour que vous n'ignoriez pas le sujet dont nous nous occupons, *sachez* que nous traitons de la nature des dieux », le latin supprime les mots comme *sachez*, *écoutez*, *apprenez*, etc., et construit d'une manière indépendante la phrase qui logiquement devrait être subordonnée à un de ces verbes ou à un verbe analogue.

Ex. : Cic., *de Sen.*, 17, 59 : **atque *ut intellegatis* nihil ei (Xenophonti) tam regale videri quam studium agri colendi, Socrates in eo libro loquitur cum Critobulo Cyrum minorem... ostendisse.** Cf. *ib.*, 15, 52 : **satiari delectatione non possum, *ut* meæ senectutis requietem oblectamentumque noscatis.** Etc.

soit un adjectif ou un pronom (**is, talis, tantus**), soit un adverbe (**tam, tantum, sic, ita, adeo**)[1].

Ex. : Cornif., *ad Her.*, IV, 24, 34 : **eos videbar *ea* accepisse condicione, *ut* eos, quoad possem, incolumes patriæ et parentibus conservarem.** — T.-Live, VIII, 14, 2 : **Lanuvinis civitas data (est) cum *eo, ut*[2] ædes lucusque Sospitæ Junonis communis Lanuvinis municipibus cum populo Romano esset.** — Cic., *de Fin.*, V, 1, 2 : ***tanta* vis admonitionis inest in locis, *ut* non sine causa ex his memoriæ ducta sit disciplina.**

Cic., *Orat.*, 40, 137 : ***sic* dicet orator, quem expetimus, *ut verset* sæpe multis modis eandem et unam rem, sæpe etiam extenuet aliquid, sæpe *ut irrideat, ut declinet* a proposito *deflectat*que sententiam.** *Tusc.*, III, 29, 71 : **quis *tam* demens (est), *ut* sua voluntate *mæreat ?*** *In Verr.*, Première action, 4, 12 : **(Siciliam) iste per triennium *ita* vastavit, vexavit ac perdidit, *ut* ea restitui in antiquum statum nullo modo *possit*.** — Corn. Nép., *Hann.*, 4, 3 : **(Hannibal) petens Etruriam *adeo* gravi morbo afficitur oculorum, *ut* postea nunquam dextro æque bene *usus sit*.** Etc.

2° Quand **ut** est employé sans corrélatif exprimé[3], il signifie à lui seul *en sorte que*.

Ex. : Cic., *de Fato*, 4, 8 : **in naturis hominum dissimilitudines sunt, *ut* alios dulcia, alios subamara delectent.** *P. Mil.*, 23, 61 : **magna vis est conscientiæ et magna in utramque partem, *ut* neque timeant, qui nihil commiserint, et pœnam semper ante oculos versari putent, qui peccarint.** — T.-Live, V, 43, 3 : **(Romani) ex loco superiore strage ac ruina fudere Gallos, *ut* nunquam postea nec pars nec universi tentaverint tale pugnæ genus.** Etc.

---

1. **Satis *ut*...** est *rare*, mais non incorrect.

Ex. : Cic., *p. Sull.*, 16, 47 : **nondum statuo te *virium satis* habere ut ego tecum luctari... debeam.** — T.-Live, XXIX, 12, 7 : **nec *satis fidens* viribus *ut* urbem oppugnaret.**

2. Dans cette phrase, **cum eo** signifie proprement « avec cette clause ». Ailleurs **cum *eo*** peut signifier « avec cette circonstance » et **ut**, en ce cas, introduit non plus une proposition consécutive, mais bien une proposition complétive du même genre que celles dont il a été question ci-dessus, § 497, 2°, *c*, p. 523.

Ex. : T.-Live, XXX, 10, 21 : ***cum eo ut* appareret haud procul exitio fuisse Romanam classem.**

3. Quelquefois le corrélatif est sous-entendu et se dégage du contexte.

Ex. : Cic., *de Am.*, 19, 68 : **si spem afferunt, *ut* tanquam in herbis non fallacibus fructus *appareat*** (c'est comme s'il y avait : **spem ejusmodi** ou **talem *ut*...**).

REMARQUES. — I. Aux propositions consécutives se rattache l'emploi elliptique de **tantum** ***ut***... dans des phrases comme celle-ci :

> CIC., *p. Flacc.*, 28, 66 : **summissa voce agam, *tantum ut* judices audiant** (en parlant *juste assez haut pour que*...).

Peut-être les locutions de ce genre ont-elles eu une influence particulière sur le développement de constructions dans lesquelles **tantum** ***ut***... (ou **modo** ***ut***...) équivaut au français pourvu que.

> Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 4, 5, 10 : **concede ut impune emerit, *modo ut*...** (*m. à m.* à la condition seulement que...) **bona ratione emerit.** Etc.

Ceci appartient à la langue familière.

II. **Ita**... ***ut*** (ou **ut** sans corrélatif) peut signifier une *restriction.*

> Ex. : CIC., *Div. in Cæcil.*, 13, 44 : **cujus ego ingenium *ita* laudo *ut* non pertimescam, *ita* probo *ut* me ab eo delectari facilius quam decipi putem posse** (mon estime pour son talent est *de telle nature que cependant*...). *De Off.*, III, 26, 99 : **M. Atilius Regulus... juratus missus est ad senatum, *ut*** (= **ea condicione, *ut***), **nisi redditi essent Pœnis captivi nobiles quidam, rediret ipse Carthaginem.**

III. Au français assez pour... correspond ordinairement en latin **tantum** (**tam, tot**, etc.) ***ut***...; *trop*... pour que... se rend par un comparatif suivi de **quam** ***ut***... (pour **quam qui**, voy. ci-dessus, p. 438 e).

505. — Emploi des temps dans les propositions consécutives. — L'emploi des temps dans les propositions consécutives donne lieu à une observation importante.

Dans un récit, **ut** marquant la conséquence se construit généralement avec l'*imparfait* du subjonctif, non seulement dans les cas où le français mettrait l'*imparfait*, mais même quand le français, au lieu d'employer l'imparfait, se servirait du *passé défini*[1].

> Ex. : CIC., *de Fin.*, II, 20, 63 : **erat... ita non superstitiosus *ut* illa plurima in sua patria sacrificia et fana *contemneret*...** (il était si peu superstitieux qu'il *méprisait*...). *In Verr.*, II, 2, 19, 47 : **tantus in curia clamor factus est ut populus *concurreret*** (il s'éleva une telle clameur que le peuple *accourut*).

REMARQUES. — I. Chez Cicéron, les exceptions à cette règle ne sont qu'apparentes : en effet, dans les passages que l'on pourrait citer, la forme employée par lui doit être considérée comme un *subjonctif parfait* et non comme un subjonctif aoriste. Or le subjonctif parfait est très correct dans les propositions consécutives quand la conséquence dont il s'agit doit être présentée comme un *résultat présent* et non comme un *fait passé*[2].

---

1. Cette règle s'explique d'abord par ce fait qu'après un verbe principal au passé la *concordance des temps* (voy. ci-après, liv. II, ch. III) demande une des formes *passées* du subjonctif (cf. ci-dessus, § 279, 2°). Mais il faut remarquer aussi que l'application de cette règle au cas particulier des propositions consécutives est tout à fait logique, puisqu'il s'agit d'énoncer dans un récit quelle fût, *à tel moment du passé*, la conséquence de tel ou tel fait.
2. Cf. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 197.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 5, 10, 27 : **dabat se labori atque itineribus, in quibus eo usque se præbebat patientem atque impigrum, *ut* eum nemo unquam in equo sedentem *viderit*** (personne *ne l'a* jamais *vu* [fait considéré dans ses rapports avec le moment *présent ;* Cicéron représente ce que faisait Verrès, et ce fait qu'on ne l'a jamais vu à cheval est une vérité historique, un argument dont on peut se servir *actuellement* pour montrer l'endurance de Verrès]). *P. Mur.*, 9, 20 : **Asiam istam refertam et eandem delicatam sic obiit, *ut* in ea neque avaritiæ neque luxuriæ vestigium *reliquerit*.** *P. Mil.*, 14, 37 : **C. Vibienus... ita est mulcatus, *ut* vitam *amiserit*** (tellement roué de coups qu'il en *est mort* [*réflexion* sur un *état de choses actuel*]). *De Fin.*, II, 20, 63 : **L. Thorius... erat... ita non superstitiosus *ut* illa plurima in sua patria sacrificia et fana *contemneret*** [proposition qui est un fragment de récit], **ita non timidus ad mortem *ut* in acie *sit* ob rem publicam *interfectus*** (il craignait si peu la mort qu'il *a été tué* sur le champ de bataille... [argument qui prouve encore aujourd'hui que L. Thorius n'avait pas peur de la mort]).

On voit que, dans la traduction de ces exemples, le français se sert, non du passé défini, mais du *passé indéfini* employé comme le parfait latin pour exprimer une action passée qui subsiste encore dans ses conséquences ou dans ses résultats.

Cette règle n'est appliquée dans toute sa rigueur que par Cicéron ; les historiens ne s'y astreignent pas toujours.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, III, 15, 5 : **nam singulas** (**naves**) **nostri consectati expugnaverunt, *ut* perpaucæ ex omni numero noctis interventu ad terram *pervenerint*.** V, 15, 1 : **equites hostium... acriter prœlio cum equitatu nostro in itinere conflixerunt, tamen *ut*[1] nostri omnibus partibus superiores *fuerint* atque eos in silvas collesque *compulerint*.** VII, 17, 3 : **summa difficultate rei frumentariæ affecto exercitu... usque eo, *ut* complures dies frumento milites *caruerint* et pecore ... famem sustentarent**[2]. — T.-Live, XXI, 2, 6 : **eo fuit habitu oris, *ut*, superante lætitia dolores, ridentis etiam speciem *præbuerit*** (cf. XXI, 25, 3 ; 58, 3 ; 61, 10 ; XXII, 5, 8[3] ; 45, 4 ; 56, 4 ; 61, 14 ; XXIII, 16, 14 ; 24, 8 ; 49, 10-11 ; XXIV, 16, 1 ; 31, 10 ; 35, 6 ; XXV, 2, 7 ; XXVI, 12, 2, etc.)[4].

506. — Emploi de la négation. — 1° Quand la proposition consécutive est négative, on se sert de **ut *non***, qui signifie de sorte que... *ne... pas*, pour indiquer que la conséquence est présentée simplement comme *un fait*.

---

1. Pour le sens restrictif de **ut**, voy. ci-dessus, § 504, Rem. II, p. 533, et cf. **ut tamen** dans Horace, *Sat.*, II, 6, 82-83.

2. Ce passage montre que dans les propositions de ce genre, César se contente de mettre au subjonctif les temps correspondants de l'indicatif dans une proposition indépendante : **complures dies frumento caruerunt** (aor.) **et pecore famem sustentabant** (imparf.)

3. La règle des propositions consécutives s'applique aux propositions relatives qui les remplacent. T.-Live a donc commis une incorrection en écrivant

XXII, 6, 6 : **fuere quos... pavor... *impulerit*.**

Il faudrait **impelleret**, car ce n'est pas une réflexion de l'historien étrangère au récit ; c'est l'énoncé d'une conséquence du fait passé raconté par l'auteur.

4. Il est bien entendu d'ailleurs que les historiens emploient aussi le parfait du subjonctif d'une façon très correcte, quand la proposition consécutive contient une *réflexion* de l'auteur *étrangère* au récit.

Ex. : T. Live, XXI, 1, 2 : **adeo varia fortuna belli... fuit ut propius periculum *fuerint* qui vicerunt** (cf. XXI, 15, 4 ; XXII, 42, 2 ; XXIII, 16, 1 ; XXV, 6, 12, etc.).

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 5, 37, 96 : **urbe portus ipse cingitur et continetur, *ut non* alluantur mari mœnia extrema, sed ipse influat in urbis sinum portus.** — Cés., *de Bell. Gall.*, III, 15, 3 : **tanta... tranquillitas exstitit, *ut* se ex loco commovere *non* possent.** Etc.

Remarque. — **Ut non** peut souvent se rendre par sans que.

Ex. : Cic., *de Fin.*, II, 22, 71 : **malet existimari bonus vir, *ut non* sit, quam esse, *ut non* putetur** (*litt.* il aimera mieux passer pour un homme de bien *dans des conditions telles* qu'en réalité il n'en soit pas un que d'être homme de bien *dans des conditions telles* qu'il ne soit pas considéré comme tel)[1].

2° Mais si l'on veut marquer que la conséquence résulte d'une *intention*, on emploie **ita... *ut ne*** ou encore **ita... *ne***, *litt.* en veillant à ce que... ne... pas.

Ces locutions ont ordinairement le sens restrictif dont il a été question ci-dessus, § 504, Rem. II (p. 533).

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 2, 30, 70 : **qui sciret *ita* se in provincia rem augere oportere *ut ne* quid de libertate deperderet.** Etc. — T.-Live, VII, 31, 2 : **auxilio vos dignos censet senatus, sed *ita* vobiscum amicitiam institui par est, *ne* qua vetustior amicitia ac societas violetur.** XXII, 61, 5 : ***ita* admissos esse (in urbem) *ne* tamen iis senatus daretur.**

Remarque. — *Par exception*, on trouve **ne** tout seul employé à la place de **ita ne**[2].

Ex. : T.-Live, XXV, 5, 11 : **Cannensis reliquiæ cladis hic exercitus erat, relegatus in Siciliam, sicut ante dictum est, *ne*** (avec cette condition que) **ante Punici belli finem in Italiam reportarentur** (cf. liv. XXIII, *Periocha* : **reliquiæ Cannensis exercitus in Siciliam relegatæ sunt *ne* recederent inde nisi finito bello**). Cf. XXVI, 2, 14 ; 34, 9 : **cis Vulturnum (eos emovendos censuerunt, *ne*** (avec cette condition que) **quis eorum propius mare quindecim millibus passuum agrum ædificiumve haberet.**

507. — ***Ut* dans une proposition concessive.** — L'emploi de **ut** dans des locutions comme **esto *ut*..., fac *ut*...,** admettons que, est l'origine de constructions dans lesquelles **ut** suivi du *subjonctif* signifie à supposer que, en admettant que, et **ut non**[3], à supposer que... ne... pas, en admettant que... ne... pas.

Comme il y a souvent dans la pensée l'idée d'une *opposition*, **ut** ainsi employé peut signifier aussi à supposer même que, d'où quand même.

1. Cet emploi de **ut non** se rattache à l'emploi de **ita... ut** (ou de **ut** tout seul pour marquer une *restriction*, emploi dont il a été question ci-dessus, p. 533, § 504, Rem. II. Ce qui le prouve, c'est un passage comme celui-ci où **ut non**, « sans que » est encore précédé de **ita** :

T.-Live, XXV, 33, 6 : **ne *ita* externis credant auxiliis *ut non* plus sui roboris suarumque proprie virium in castris habeant** (« *dans des conditions telles* qu'ils n'aient pas dans leur camp plus... de forces leur appartenant tout à fait en propre »).

2. C'est ainsi que **ita ut** se trouve souvent remplacé par **ut** tout seul. Mais ce tour est plus correct que **ne** pour **ita ne**.

3. Il ne faut pas confondre les propositions subordonnées dont il est question ici avec les propositions *indépendantes* dont il a été parlé ci-dessus, § 328. La différence essentielle qu'il y a entre les unes et les autres se manifeste en ceci surtout que après **ut** introduisant une proposition concessive la négation est **non**, jamais **ne**.

Dans ces sortes de propositions, le subjonctif se met au temps qu'exige le sens général et la construction de la phrase.

Ex. : Cic., *de Orat.*, II, 4, 18 : ***ut quæras*** **omnia, quo modo Græci ineptum appellent, non reperies**[1]. *Tusc.*, I, 8, 16 : ***ut*** **enim** ***non efficias,*** **quod vis, tamen mors ut malum non sit efficies.** Etc.

T.-Live, XXI, 47, 5 : **nam neque equites armis equisque salvis tantam vim fluminis superasse veri simile est,** ***ut*** **jam** (en admettant même que) **Hispanos omnes inflati** ***travexerint***[2] **utres et...**

Cic., *Tusc.*, I, 21, 49 : ***ut*** **rationem Plato nullam** ***afferret,*** **ipsa auctoritate me frangeret.** *De Div.*, I, 30, 62 : (**Socrates et Plato**) ***ut*** **rationem** ***non redderent,*** **auctoritate tamen hos minutos philosophos vincerent**[3].

Remarques. — I. Les propositions concessives commençant par **ut** sont, quand le sens le permet[4], soumises à la règle de la concordance des temps. C'est ainsi que l'*imparfait* ou le *plus-que-parfait* du subjonctif se rencontre dans les propositions qui se rattachent à un verbe principal au passé.

Ainsi une phrase comme celle-ci : **verum** ***ut*** **hoc non** ***sit,*** **tamen** ***servat*** **rem publicam** deviendrait au passé : **verum ut hoc non** ***esset,*** **tamen** ***servavit*** (***servabat***) **rem publicam.** Et de même, dans une phrase au style indirect dépendant d'un verbe principal au passé, l'*imparfait* du subjonctif remplace le subjonctif présent du style direct.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, III, 9, 5-6 : **navigationem impeditam ...** ***sciebant*** **... ac jam** ***ut*** **omnia contra opinionem** ***acciderent,*** **tamen se plurimum navibus posse** (style direct : **ac jam** ***ut*** **omnia contra opinionem** ***accidant,*** **tamen nos plurimum navibus possumus**). Etc.

---

1. Ici le subjonctif présent représente le futur, parce que la phrase entière appartient au futur. Le subjonctif présent pourrait naturellement représenter le présent comme dans cette phrase d'Ovide (*Pont.*, 3, 4 : ***ut desint*** **vires, tamen est laudanda voluntas**), qui appartient au présent. Enfin il pourrait représenter le potentiel si la proposition principale était au potentiel : **ut quæras...** ***reperias.***

2. Ici le subjonctif **travexerint** représente le parfait de l'indicatif qu'il y aurait si la proposition était indépendante : **jam Hispanos omnes inflati** ***travexerunt*** **utres.** La même forme **travexerint** pourrait représenter le futur antérieur, si, la phrase entière se rapportant à l'avenir, on voulait marquer l'antériorité de la proposition subordonnée relativement à l'action principale. Enfin elle pourrait représenter le parfait du subjonctif, si, la phrase entière étant au potentiel, on voulait marquer que la chose supposée serait un *fait accompli* à tel moment de l'avenir.

Ex. : ***Ut*** **gladium quis apud te sana mente** ***deposuerit, repetat*** **insaniens, reddere peccatum sit,** « à supposer que quelqu'un qui vous *eût confié* une épée en dépôt, vous la *redemandât* étant fou, la rendre *serait* une faute ».

3. Dans cette phrase, comme dans la précédente, l'imparfait du subjonctif après **ut** représente l'imparfait du subjonctif employé dans les propositions conditionnelles pour exprimer une hypothèse contraire à la réalité, ou, en d'autres termes, pour rendre l'idée du français « si » construit avec l'imparfait de l'indicatif et employé en parlant du présent, le verbe principal étant au conditionnel. L'imparfait du subjonctif après **ut** pourrait aussi correspondre à notre « si » construit avec un plus-que-parfait, le verbe principal étant au conditionnel passé (***ut*** **rationem non** ***redderent, ... vicissent***). Pour la construction **quæ** ***ut essent*** **conjungi debuerant,** « en admettant que ces faits fussent réels, il aurait fallu les réunir », cf. § 292, 2°, **b**, v. p. 302.

Il peut se faire aussi qu'un imparfait du subjonctif après **ut**, « quand même », représente un imparfait de l'indicatif latin : ainsi la locution **ut** ***deessent*** **vires** pourrait représenter **si** ***deerant*** **vires** dans une proposition signifiant un fait répété. De même **ut defuissent vires** peut représenter tantôt **si** ***defuerant***, tantôt **si** ***defuissent*** **vires**.

4. En effet, il est bien évident qu'on n'aurait pas à appliquer la règle de la concordance des temps dans un cas comme celui-ci : « Admettons que cette assertion ne *soit* pas vraie, toujours est-il qu'*il a sauvé* la république, » **verum ut hoc non** ***sit,*** **tamen** ***servavit*** **rem publicam.**

II. — C'est peut-être à l'emploi de **ut** concessif qu'il faut rattacher la formule de prétérition ***ut... non* dicam.**

En effet, la traduction qu'on en donne en français (pour ne pas dire...) est *inexacte*, puisque si la proposition exprimait une idée d'intention, il faudrait **ne** (et non pas **ut non**, cf. ci-dessus, § 503, p. 531) : or dans ces locutions **ut non** n'est jamais remplacé par **ne**[1].

Ex. : Cic., *p. Imper. Cn. Pomp.*, 15, 44 : ***ut* plura *non dicam*..., ab eodem Cn. Pompejo omnium rerum egregiarum exempla sumantur.** *P. Mur.*, 15, 32 : **pugnax et acer et non rudis imperator, *ut* aliud *nihil dicam*** (cf. *p. Cæcin.*, 36, 104 : ***ut nihil dicam* amplius**). *P. Cluent.*, 47, 131 : **cum homines sapientissimi..., *ut nihil dicam*[2] de iis qui condemnarunt, ... sibi dixerint non liquere.** *In Verr.*, II, 4, 20, 45 : ***ut non conferam* vitam ... tuam cum illius ..., hoc ipsum conferam, quo tu te superiorem fingis.** Etc.

Ces exemples donnent donc à penser que la véritable traduction *littérale* de **ut... non dicam, ut non conferam...** serait *mettons* que je n'en dise pas davantage...; *mettons* que je ne compare pas...[3].

508. — *Ut* dans une proposition comparative. — Dans les propositions comparatives, **ut** signifiant comme, de même que, au premier membre a pour corrélatifs, **sic** ou **ita,** ainsi, de même dans le second.

Mais il arrive souvent aussi que **ut... ita** (**sic**) ainsi employé marque une *opposition* qu'on peut traduire par s'il est vrai que..., il n'en est pas moins vrai que...

Ex. : Cic., *de Fin.*, I, 1, 3 : ***ut* Terentianus Chremes non inhumanus (est)... *sic* isti curiosi (sunt)...** — Quint., X, 1, 72 : ***ut* pravis sui temporis judiciis Menandro sæpe prælatus est, *ita* consensu tamen omnium meruit credi secundus.**

509. — *Ut* dans une proposition temporelle. — Enfin la particule **ut** s'emploie comme conjonction de temps et signifie tantôt lorsque, tantôt depuis que[4] (synonyme : **ex quo**)[5].

---

1. Quand on trouve ***ne* dicam...**, c'est dans un tout autre sens que celui de **ut non... dicam**. En pareil cas, l'auteur a voulu marquer qu'il *n'ose pas* se servir de telle ou telle expression, de crainte qu'elle ne paraisse exagérée (cf. Seyffert, *Schol. lat.*, I, p. 90).

Ex. : Cic., *Phil.*, 13, 5, 12 : **satis inconsiderati fuit, *ne* dicam** (« je n'ose pas dire ») **audacis, rem ullam ex illis attingere.**

2. Ces formules de prétérition sont, sous une forme négative, la même chose que **ut omittam...**, locution dans laquelle **ut** doit être considéré aussi comme ayant la valeur d'une particule concessive : « *mettons* que je laisse (*ou* que je puisse laisser) de côté... »

3. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, § 211, a, Rem.

4. L'emploi de **ut** comme conjonction de temps signifiant « lorsque » s'explique de la même façon que l'emploi de ὡς (cf. ci-dessus, p. 487-8, n. 1). De plus, voici une phrase d'Aulu-Gelle qui permet de voir comment, d'adverbe relatif, **ut** a pu devenir conjonction de temps.

A.-Gelle, II, 29, 4 : **nidulatur in segetibus *id* ferme *temporis*** (cf. ci-dessus, § 75, p. 75) ***ut* appetit messis.**

Quant à l'emploi de **ut** signifiant « depuis que », il a ses origines dans des phrases comme celle-ci : **nam viri nostri domo *ut* abierunt, hic tertius est annus** (Plaute) ; cf. Tac., *Ann.*, XIV, 53 : **quartus decimus annus est, Cæsar, *ex quo* spei tuæ admotus sum ; octavus, *ut* imperium obtines.**

C'est seulement à l'époque classique qu'il est devenu synonyme de **postquam** ou de **ex quo**.

Ex. : Cic., *Tusc.*, I, 38, 92 : **Endymion vero, si fabulas audire volumus, *ut* nescio quando in Latmo obdormivit, nondum, opinor, est experrectus.** *Brut.*, 5, 19 : ***ut* illos de re publica libros edidisti, nihil a te sane postea accepimus.** 89, 305 : **quanquam is quidem silebat, *ut* erat semel a contione universa relictus.** Etc.

5. Au latin **ex quo**, « depuis que », correspond le grec ἐξ ou ἀφ' οὗ, qui suit, comme **ex quo**, la construction des propositions relatives (cf. ci-dessus, § 410).

Jointe à **primum**, elle signifie aussitôt que, dès que.

La syntaxe de la conjonction temporelle **ut** est la même que celle de **ubi** (cf. ci-après, § 511).

Remarque. — On trouve dans Horace **utcumque** employé dans le sens de toutes les fois que.

D. — Conjonctions issues du locatif ou de l'instrumental du pronom relatif.

Grec : **ἡνίκα, ὁπηνίκα.** — *Latin :* **ubi.**

510. — Les conjonctions ἡνίκα et ὁπηνίκα. — Les conjonctions **ἡνίκα** et **ὁπηνίκα**[1] s'emploient dans les propositions temporelles et signifient au moment où, dans le temps que, au temps où, quand, lorsque.

La syntaxe de ces conjonctions est, en somme, la même que celle d'ὅτε et d'ὁπότε, d'ὅταν et d'ὁπόταν, c'est-à-dire qu'on emploie **ἡνίκα** (**ὁπηνίκα**) avec les mêmes modes, temps et négations que ὅτε (ὁπότε) et **ἡνίκ' ἄν** dans les mêmes conditions qu'ὅταν et ὁπόταν.

Remarques. — I. On rencontre l'optatif avec ἡνίκ' ἄν dans des propositions comme celles-ci.

Ex. : Xén., *Écon.*, 11, 14 : ἐγὼ ἀνίστασθαι ἐξ εὐνῆς εἴθισμαι, **ἡνίκ' ἄν** ἔτι ἔνδον **καταλαμβάνοιμι**, εἴ τινα δεόμενος ἰδεῖν τυγχάνοιμι, j'ai l'habitude de me lever à l'heure où si je désirais rendre visite à quelqu'un, je pourrais encore le trouver chez lui. — Dém., IV, 31 : φυλάξας (Φίλιππος) τοὺς ἐτησίας ἢ τὸν χειμῶν' ἐπιχειρεῖ (οἷς διαπράττεται), **ἡνίκ' ἄν** ἡμεῖς μὴ **δυναίμεθ'** ἐκεῖσε (c.-à-d. εἰς τὴν χώραν αὐτοῦ) ἀφικέσθαι, épiant le moment où soufflent les vents étésiens et les tempêtes, Philippe s'attaque à ses ennemis dans des circonstances *telles* qu'il nous *soit* impossible d'aller là-bas (dans son pays).

Dans la première phrase, la proposition temporelle est traitée comme le serait une proposition principale en relation avec la proposition conditionnelle qui suit. Dans la seconde phrase, la proposition ἡνίκ' ἄν... μὴ δυναίμεθα a la valeur d'une proposition relative consécutive : la conséquence y est *éventuelle* (d'où l'optatif avec ἄν) et *intentionnelle* (d'où la négation μή).

II. On emploie aussi (mais *exceptionnellement* encore) l'indicatif d'un temps historique après ἡνίκ' ἄν quand on veut indiquer, outre un rapport de temps, une supposition qui ne se rencontre pas dans la réalité.

Ex. : Dém., XXIX, 16 : εἴπερ ὡς ἀληθῶς ταῦτα μὴ ἐμαρτύρησεν, οὐκ ἂν νῦν ἔξαρνος ἦν, ἀλλὰ τότ' εὐθὺς ἐπὶ τοῦ δικαστηρίου τῆς μαρτυρίας ἀναγιγνωσκομένης, **ἡνίκα** μᾶλλον **ἄν** αὐτὸν ἢ νῦν **ὠφέλει**, si vraiment il n'avait pas attesté ces choses, ce n'est pas maintenant qu'il les nierait, mais il l'aurait fait immédiatement après la lecture de son témoignage devant le tribunal, au moment où plus que maintenant ses dénégations lui auraient été utiles.

1. Ni l'une ni l'autre ne se rencontre chez Homère, et l'origine en est assez obscure : toutefois on croit pouvoir rattacher ἡνίκα au thème féminin du relatif ὅς et supposer que ἡνι- cache une forme de locatif (cf. les corrélatifs πηνίκα et τηνίκα) suivie de la particule indéfinie κα analogue au **-quĕ** latin dans **quandoque**. Quant à ὁπηνίκα il est, au point de vue de la forme, dans le même rapport avec ἡνίκα que ὁπότε avec ὅτε ou que ὅπως avec ὡς.

III. On trouve ὁπηνίκα employé au même sens que ὁπότε, puisque.

Ex. : Dém., XXI, 42 : ἀλλὰ μὴν **ὁπηνίκα** καὶ πεποιηκὼς ἃ κατηγορῶ καὶ ὕβρει πεποιηκὼς φαίνεται, τοὺς νόμους ἤδη σκοπεῖν δεῖ.

IV. Enfin, par analogie, les Tragiques emploient quelquefois ἡνίκα au lieu d'ὅτε après les verbes signifiant savoir, se souvenir.

Ex. : Soph., *Aj.*, 1273 : οὐ μνημονεύεις οὐκέτ' οὐδέν, **ἡνίκα**... ὑμᾶς οὗτος... ἐρρύσατο. — Eur., *Troy.*, 70 : οἶδ' **ἡνίκ'** Αἴας εἷλκε Κασσάνδραν βίᾳ. Etc.

511. — La conjonction *ubi*. — La conjonction **ubi**[1] s'emploie dans les propositions temporelles[2] et se construit comme **postquam** (voy. ci-dessus, §§ 457 sqq.).

Quand elle est accompagnée de **primum**, elle forme une locution composée, **ubi *primum***, signifiant dès que (comme **ut *primum***...)[3].

1° La conjonction **ubi**, comme **ut** temporel (dont on ne peut guère la séparer), ne marque presque jamais autre chose qu'un simple rapport de temps entre deux faits. Par conséquent, *dans les phrases où il n'est pas question d'un fait répété*, **ubi** et **ut** se construisent *régulièrement* avec un temps de l'indicatif, surtout avec le parfait employé en tant qu'aoriste.

---

1. **Ubi** est la forme classique, mais ce n'est qu'un affaiblissement d'une forme plus ancienne **ubei**, conservée sur de nombreuses inscriptions (voir C. I. L., t. I, p. 498). Cette forme **ubei** s'est réduite à **ubi**, qui dans le parler populaire se prononçait aussi **ube** (cf. Quint., I, 7, 24). **Ubi** se compose de deux parties, une désinence **bi** qu'on croit pouvoir rattacher à la même origine que la désinence sanscrite *-bhyam* (forme d'instrumental), et un radical **u-**, qui est un débris d'une forme plus complète **-cu** (pour *quo-*), comme le prouvent les mots **si-cubi, ali-cubi** et aussi la forme populaire **cube** (cf. *Appendix Probi*, t. IV, p. 199, 16, *Keil* : **nescio ubi, non nescio *cube***). De plus, l'adverbe ombrien *pufe* suppose un adverbe latin ***quobi**, comme **uter** (att. πότερος, ion. κότερος, osque *potoro-*) suppose une forme primitive **quoter, cuter**. Comment le **c** initial est-il tombé ? On ne peut que constater le fait sans l'expliquer. Quoi qu'il en soit, il est évident que, étymologiquement, **ubi** est une forme d'instrumental du thème relatif **quo-**. Mais, ainsi qu'on va le voir (ci-dessous, n. 2), cette forme d'instrumental est employée avec la valeur d'un locatif.

2. L'origine de cet emploi est très claire. **Ubi** a été d'abord un adverbe relatif.

Ex. : Plaute, *Mil.*, 118 : **capiunt prædones navem illam, *ubi* vectus fui.**

Dans ce vers de Plaute, **ubi** a encore le sens d'un instrumental, mais le plus souvent il s'emploie là où l'on attendrait **in quo, in qua**, etc., et prend par conséquent la valeur d'un locatif.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, II, 35, 3 : **quæ civitates propinquæ his locis erant, *ubi* bellum gesserat.** — Cic., *p. Quinct.*, 9, 34 : **neque nobis adhuc præter te quisquam fuit, *ubi* nostrum jus contra illos obtineremus.** — Sall., *Cat.*, 54, 5 : **sibi magnum imperium exoptabat *ubi* virtus enitescere posset.** Etc. (cf. E. Berger, *Stylistique latine*, trad. Bonnet et Gache, § 54, Paris, Klincksieck, 1890).

Dans ces propositions, **ubi** n'a que la valeur d'un relatif et est soumis aux règles générales de la syntaxe des propositions relatives, cf. ci-dessus, pp. 420 et suiv.

Mais on conçoit aisément qu'employé dans des constructions de ce genre, avec la valeur d'un locatif, **ubi** ait fini par exprimer un rapport de temps : ce qui a dû favoriser le développement de ce nouveau sens, ce sont des tournures comme celle-ci :

Tér., *Andr.*, 631 : **post *ubi* tempust promissa jam perfici, | *tum* coacti necessario se aperiunt.**

3. L'idée de « dès que », « aussitôt que » est encore rendue en latin par les locutions suivantes : **simul atque** ou **simul ac**... (très usité), **simul** tout seul (assez rare), **simul ut**... (cf. Cic., *in Verr.*, II, 1, 26, 67 ; *de Fin.*, II, 4, 33 ; *Acad.*, II, 16, 51 ; *Tusc.*, IV, 2, 6 ; *Phil.*, 3, 1, 2), **simul et**... (assez rare, mais cf. Cic., *de Fin.*, II, 11, 33 ; V, 9, 24 ; *ad Att.*, II, 20, 2 ; X, 4, 12 ; XVI, 11, 6 ; *ad Q. fr.*, II, 6, 3), **simul primum**.. (T.-Liv., VI, 1, 6), **simul ubi**... (T.-Live, IV, 18, 7), **simul ac primum** (Cic., *in Verr.*, II, 1, 13, 34 ; *Phil.*, 4, 1, 1), **statim atque** (Ulpien, *Dig.*, XXI, 1, 25, 8 ; Paul., *Dig.*, XVI, 1, 24), **statim ut** (Cic.), **continuo ut** (Cic.).

Ex. : Plaute, *Amph.*, 216 : hæc *ubi* legati *pertulere,* Amphitruo e castris ilico | producit omnem exercitum. — Tér., *Eun.*, 635 : *ubi* ad ipsum *veni* devorticulum, constiti. — Cés., *de Bell. Gall.*, IV, 12, 1 : hostes, *ubi primum* nostros equites *conspexerunt,* impetu facto celeriter nostros perturbaverunt. Etc.

T.-Live, I, 12, 3 : ut Hostiùs *cecidit,* confestim Romana inclinatur (cf. ci-dessus, § 227) acies. — Q.-Curce, IX, 3, 16 : *ut* finem orationi Cœnus *imposuit,* clamor undique cum ploratu oritur. Etc.

Remarques. — I. Le présent historique (§ 227) avec ubi ou ut peut remplacer l'aoriste toutes les fois qu'on veut donner au récit plus de vivacité.

Ex. : Plaute, *Mil.*, 178 : ubi *abit,* conclamo. — Sall., *Jug.*, 51, 3 : *ubi videt* Numidas minus instare, paulatim milites in unum conducit (cf. *ib.*, 76, 2, etc.).

II. L'imparfait [a] et le plus-que-parfait [b] de l'indicatif s'emploient avec ubi et ut de la même façon qu'il a été dit ci-dessus (§ 458, 2° et 3°) à propos de postquam.

a) Ex. : T.-Live, XXII, 5, 6 : *ubi* in omnes partes nequiquam impetus *capti* (s.-e. *sunt*) et ab lateribus montes ac lacus, a fronte et ab tergo hostium acies *claudebat...* tum... nova de integro exorta pugna est (*m. à m.* quand *on eut fait* en vain dans tous les sens, des mouvements d'attaque pour se frayer un passage, et comme *on était emprisonné* de tous côtés, etc.). XXII, 6, 7 : quæ (fuga) *ubi* immensa ac sine spe *erat,* aut deficientibus animis hauriebantur gurgitibus, aut nequiquam fessi vada retro ægerrime repetebant...

T.-Live, XXII, 14, 1 : *ut* vero... *exurebatur* amœnissimus Italiæ ager... tum prope de integro seditio accensa (est). 14, 3 : *ut* vero in extrema juga Massici montis *ventum* (s.-ent. *est*) et hostes sub oculis *erant...* nec ulla *erat* mentio pugnæ : « Spectatum huc, inquit Minucius, etc. ». 44, 1 : *ut ventum* ad Cannas *est* et in conspectu Pœnum *habebant,* bina castra communiunt. Cf. XXIV, 1, 6 ; 26, 10 ; XXV, 26, 15, etc.

b) Ex. : Cic., *ad Att.*, V, 10, 1 : *ut* Athenas *veneram, exspectabam* ibi jam quartum diem Pomptinum (style épistolaire). — Cés., *de Bell. civ.*, II, 9, 6 : *ubi,* quantum storiarum demissio patiebatur, tantum *elevarant,* intra hæc tegimenta abditi... parietes lateribus *exstruebant. Ib.*, III, 63, 6 : *ut* ad mare nostræ cohortes *excubuerant* (nos cohortes *étaient* encore au bord de la mer où elles *avaient campé* pendant la nuit quand), accessere subito prima luce Pompejani. — T.-Live, I, 29, 4 : *ut* vero jam equitum clamor exire jubentium *instabat,* jam fragor tectorum, quæ diruebantur, *audiebatur,* pulvisque ex distantibus locis ortus velut nube inducta omnia *impleverat*[1] ; raptim ... agmen migrantium impleverat vias. Etc.

1. Dans ce passage, le plus-que-parfait impleverat est très correct, parce qu'il s'agit de marquer un *état*, une *situation* (comme le ferait l'*imparfait* d'un verbe de sens approprié, par ex. : tegebat). S'il était question d'un fait séparé d'autres faits par un intervalle de temps, il faudrait naturellement postquam et non ubi ; enfin s'il était question de deux faits consécutifs, ubi (comme postquam, cf. § 458, 1°) devrait être suivi du parfait de l'indicatif. Cette phrase de T.-Live,

XXIII, 27, 3 : quam *ubi* neglegentiam ex re, ut fit, bene gesta oriri *senserat* Hasdrubal, cohortatus milites... pergit ire,

présente donc une irrégularité.

2° Quand la proposition temporelle signifie une action qui se répète, l'usage classique demande qu'on emploie l'indicatif.

Ex. : Sall., *Cat.*, 51, 2 : **haud facile animus verum providet, *ubi* illa *officiunt*.**

Cic., *in Verr.*, II, 5, 55, 143 : ***ut* quisque istius animum aut oculos *offenderat*, in lautumias statim conjiciebantur.** — Sall., *Cat.*, 6, 5 : ***ubi* pericula virtute *propulerant*, sociis atque amicis auxilia portabant.** — T.-Live, II, 48, 5 : ***ubi* abductas *senserant* legiones, agros *incursabant*.**

Remarque. — Toutefois quand le verbe de la proposition temporelle exprimant une action qui se répète doit être à l'*imparfait* ou au *plus-que-parfait*, on trouve le subjonctif[1], rarement chez Cicéron et chez César, assez souvent chez T.-Live et presque toujours chez les prosateurs de l'époque impériale (cf. ci-dessus, § 451, cf. p. 424, n. 3)[2].

512. — La conjonction *quoad*. — La conjonction **quoad** (composée de **quo** et de **ad**)[3] signifie tantôt aussi longtemps que, tantôt jusqu'à ce que et se construit absolument comme **donec**[4] dont elle est synonyme (cf. ci-dessus, p. 474 sqq.).

E. — La conjonction grecque ἵνα.

513. — Propositions finales commençant par ἵνα[5]. — Les propositions qui expriment l'intention qu'on a, le but qu'on se pro-

---

1. Il faut mettre à part les phrases dans lesquelles le subjonctif est très régulier, parce que la particule **ubi** a la valeur de **si** conditionnel.

2. Tacite va plus loin encore et emploie le subjonctif avec **ubi** d'une façon tout incorrecte, là où il n'y a aucune idée de répétition.

Ex. : Tac., *Hist.*, II, 40 : **Titianus et Proculus, *ubi* consiliis vincerentur, ad jus imperii transibant.**

Autre chose est l'emploi extraordinaire du subjonctif qu'on trouve dans ce passage :

Ter., *Hec.*, 378 : **jam *ut* limen *exirem*.**

Si l'on ne corrige pas **exirem** en **exieram**, il faut supposer qu'on a affaire à une locution elliptique comme il y en a tant en latin dans le style familier :

Mater consequitur ; jam (*in eo res erat*) *ut* limen exirem : ad genua accidit.

Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, 2e éd., p. 361, n. 1.

3. Il est difficile de dire ce qu'est au juste le mot **quoad** : pour la forme, **quo** paraît être un ablatif (cf. Lindsay, *the Latin language*, p. 568), mais comment concilier l'emploi de l'ablatif avec celui de la préposition **ad** qui forme le second élément du mot ? On est d'autant plus embarrassé qu'à côté de **quoad** on trouve **adquo** à l'époque archaïque. En effet, Nonius (76, 6 *M*) nous a conservé deux fragments d'Afranius où on lit :

Comic. fr. (278 Ribb.) : **ut scire possis *adquo* te expediat loqui.** *Ib.* (249 Ribb.) : **iratus essem *adquo* liceret.**

Peut-être est-il légitime de croire que **quo** est un datif employé pour marquer le terme d'un mouvement (cf. ci-dessus, § 99).

4. La conjonction **quoad** est d'un emploi assez rare (cf. A. Draeger, *Hist. Synt der lat. Spr.*, I, II², p. 615 sqq.). Mais il est intéressant de constater qu'Apulée, amateur de curiosités et de raretés, en fait un usage très étendu (cf. A. Draeger, *l. l.* ; Schmalz, *Lat. Synt.*, § 293).

5. Il est difficile de donner l'étymologie exacte de la conjonction ἵνα : les savants sont loin d'être d'accord sur ce point, bien que la plupart voient dans ἵνα une forme d'instrumental d'une racine ἰ-, ayant le sens relatif. Pour la filiation des sens, voyez ce qui a été dit de ὡς et de ὅπως (p. 487, n. 2).

pose, commencent *ordinairement*[1] en grec par ἵνα. Le mode employé est le subjonctif du présent ou de l'aoriste[2].

La négation est μή[3].

Ex. : Hom., *Il.*, II, 381 : νῦν δ' ἔρχεσθ' ἐπὶ δεῖπνον, **ἵνα ξυνάγωμεν** Ἄρηα (cf. *Od.*, II, 111). — Soph., *Œd. R.*, 364 : εἴπω τι δῆτα κἄλλ', **ἵν' ὀργίζῃ** πλέον ; — Platon, *Crit.*, 43 b : ἐπίτηδές σε οὐκ ἤγειρον, **ἵνα** ὡς ἥδιστα **διάγῃς**. — Xén., *Mém.*, III, 2.

1. Les propositions finales en grec ont fait l'objet d'une excellente monographie de Ph. Weber, *Entwickelungsgeschichte der Absichtssætze* (en deux parties), dans les *Beitræge* de Schanz. Voici les conclusions principales de cet important travail.

a) Chez Homère et chez les poètes lyriques, la conjonction finale la plus fréquente est ὄφρα, qui disparait après eux (voy. ci-après, p. 544, Rem. IV) ; — les tragiques emploient surtout ὡς, qui est au contraire très rare dans la prose attique, si l'on excepte Xénophon (voy. ci-dessus, § 475) ; chez Thucydide, c'est ὅπως qu'on rencontre le plus souvent, de même dans les inscriptions de l'époque attique (où ὅπως est presque constamment accompagné de ἄν, cf. ci-dessus, § 484) ; — Hérodote et Aristophane se servent principalement de ἵνα, qui finit par devenir presque la seule conjonction finale usitée en prose, si ce n'est que chez Xénophon ὅπως redevient très fréquent ; — l'usage de Xénophon parait avoir varié selon les différentes époques de sa carrière littéraire ; dans ses derniers ouvrages ἵνα est plus rare, ὅπως et ὡς plus fréquents.

b) Quand le verbe principal est au passé, les poètes d'une part, Platon et Xénophon de l'autre, mettent la proposition finale plus volontiers à l'optatif qu'au subjonctif ; — au contraire, chez Hérodote et Thucydide, le subjonctif, en pareil cas, est plus fréquent que l'optatif ; pour ce qui est des orateurs, l'usage varie de l'un à l'autre ; chez Démosthène, les deux modes sont également fréquents.

c) Quand le verbe principal est un optatif ou un potentiel, le subjonctif de la proposition finale *peut* être remplacé par un optatif ; mais cet emploi, dû à une attraction, n'est nullement obligatoire.

d) Quand le verbe principal exprime une hypothèse contraire à la réalité, le verbe de la proposition finale est ordinairement à un temps passé (toujours sans ἄν), mais il *peut* être aussi au subjonctif ou à l'optatif ; en pareil cas, la conjonction finale employée est presque partout ἵνα, rarement ὅπως (ὡς seulement en poésie et chez Xénophon).

2. C'est seulement dans la grécité postérieure que le subjonctif est remplacé par le futur après ἵνα. Ce tour est particulièrement fréquent dans le grec des Septante et du Nouveau Testament (cf. Sept., *Lév.*, 10, 16 ; Nouv. Test., I *Cor.*, 4, 6 ; 13, 3 ; *Galat.*, 4, 17 ; I *Pierre*, 3, 1, etc.

Quant à l'emploi de l'optatif, à la place du subjonctif, après un temps principal, c'est une irrégularité dont on ne cite que quelques exemples.

Ex. : Hom., *Od.*, XVII, 250 : (τόν ποτ' ἐγὼν...) **ἄξω** τῆλ' Ἰθάκης, **ἵνα** μοι βίοτον πολὺν **ἄλφοι** (Kirchhoff écrit ἄλφῃ ; Fæsi-Hinrichs comparent *Il.*, 1, 344 et renvoient à Krüger, *Gr. Sprachlehre*, II, § 54, 8, Anm. 3). — Her., II, 93 : καὶ ἀναπλώοντες ὀπίσω τῆς αὐτῆς ἀντέχονται, ἐγχριμπτόμενοι καὶ ψαύοντες ὡς μάλιστα, **ἵνα** δὴ **μὴ ἁμάρτοιεν** τῆς ὁδοῦ διὰ τὸν ῥόον.

Il ne faut pas confondre cette construction fautive avec l'emploi de l'optatif qu'on trouve dans des phrases comme celles-ci où il est amené par l'idée implicitement signifiée par la proposition principale.

Ex. : Dém., XXII, 11 : διὰ ταῦτα γὰρ (ὁ νόμος...) τοῦτον **ἔχει** τὸν τρόπον **ἵνα μηδὲ** πεισθῆναι **μηδ'** ἐξαπατηθῆναι **γένοιτ'** ἐπὶ τῷ δήμῳ (en réalité ἔχει signifie que la loi *existante a été faite* pour qu'il ne fût même pas au pouvoir du peuple de se laisser persuader ni duper ; comparez dans Demosthène, XXIV, 145 : **κεῖται** [ὁ νόμος οὗτος]... ἐπὶ τοῖς ἀκρίτοις, **ἵνα μὴ... ἀναγκάζοιντ'** ἀγωνίζεσθαι, et plus bas, § 147 : ἐν... τῷ ὅρκῳ τῷ βουλευτικῷ **γέγραπται, ἵνα μὴ λέγοιεν,** où l'idée exprimée est la même). — Arist., *Gren.*, 23 : τοῦτον δ' ὀχῶ, | **ἵνα μὴ ταλαιπωροῖτο μηδ'** ἄχθος **φέροι** (« tandis que lui je *l'ai fait monter à âne*, pour qu'il ne se fatiguât pas »).

3. Au lieu de ἵνα μή (homér. ὄφρα μή), l'ancienne langue employait μή tout seul.

Ex. : Hom., *Il.*, I, 522 : ἀπόστιχε, **μή** τι νοήσῃ Ἥρη. Etc.

Cet usage, dérivé bien évidemment des propositions prohibitives indépendantes avec μή (cf. ci-dessus, § 313), appartient d'une façon générale plutôt à la langue de la poésie qu'à celle de la prose. Il est rare chez les prosateurs attiques, à l'exception toutefois de Platon et de Xénophon. Voy. Ph. Weber, *ouv. cité*, 2e partie, p. 48 et suiv. ; p. 70 et suiv., en ayant soin de mettre à part les propositions que Weber appelle propositions finales incomplètes et que nous nous appelons propositions *complétives* (voy. ci-dessus, § 485).

3 : καὶ γὰρ βασιλεὺς αἱρεῖται, οὐχ **ἵνα** ἑαυτοῦ καλῶς **ἐπιμελῆται**, ἀλλ' **ἵνα** καὶ οἱ ἑλόμενοι δι' αὐτὸν εὖ **πράττωσι**. *Anab.*, III, 2, 27 : δοκεῖ μοι κατακαῦσαι τὰς ἁμάξας, **ἵνα μὴ** τὰ ζεύγη ἡμῶν **στρατηγῇ**. — Dém., XVIII, 318 : πρὸς τοὺς ζῶντας, ὦ χρηστέ, **ἵνα μηδὲν** ἄλλ' **εἴπω**[1], τὸν ζῶντ' ἐξέταζε καὶ τοὺς καθ' αὐτόν. Etc.[2]

Remarques. — I. Quand le verbe de la proposition principale est à un temps historique[3], on se sert *souvent* de l'optatif au lieu du subjonctif (voy. p. 542, n. 1, *b*).

Ex. : Hom., *Od.*, V, 2 : **ὤρνυθ', ἵν'** ἀθανάτοισι φόως **φέροι** ἠδὲ βροτοῖσιν. — Xén., *Anab.*, II, 6, 21 : Μένων ὁ Θετταλὸς δῆλος **ἦν** ἐπιθυμῶν... τιμᾶσθαι **ἵνα** πλείω **κερδαίνοι** · φίλος τε **ἐβούλετο** εἶναι τοῖς μέγιστον δυναμένοις, **ἵνα** ἀδικῶν **μὴ διδοίη** δίκην. Etc.

II. Quand la proposition principale a son verbe à l'*optatif* ou au *potentiel*, la proposition finale se met à l'optatif (sans ἄν), en vertu de la règle de l'*attraction modale*[4].

Ex. : Hom., *Od.*, XV, 407 : τάχιστά μοι ἔνδον ἑταῖροι | **εἶεν, ἵν'** ἐν κλισίῃ λαρὸν **τετυκοίμεθα** δόρπον. — Soph., *Phil.*, 325 : θυμὸν **γένοιτο** χειρὶ πληρῶσαί ποτε, | **ἵν'** αἱ Μυκῆναι **γνοῖεν** ἡ Σπάρτη θ' ὅτι | χἠ Σκῦρος ἀνδρῶν ἀλκίμων μήτηρ ἔφυ. Cf. *Aj.*, 1218 sqq. (avec ὅπως). Etc. Xén., *Anab.*, II, 4, 3 : οὐκ ἐπιστάμεθα, ὅτι βασιλεὺς ἡμᾶς ἀπολέσαι περὶ παντὸς **ἂν ποιήσαιτο, ἵνα** καὶ τοῖς ἄλλοις Ἕλλησι φόβος **εἴη** ἐπὶ βασιλέα μέγαν στρατεύειν : cf. *Anab.* III, 1, 18 (avec ὡς) ; *Cyr.*, I, 6, 22 (avec ὅπως). Etc.

III. C'est par une semblable assimilation des modes que s'explique l'emploi d'un temps passé de l'indicatif (sans ἄν) dans une proposition finale dépendant d'une proposition principale dont le verbe est au *mode irréel* (cf. ci-dessus, §§ 292, 2°; 302, 3°)[5].

Ex. : Soph., *Œd. R.*, 1387 : οὐκ **ἂν ἐσχόμην** | τὸ μὴ ἀποκλῇσαι τοὐμὸν ἄθλιον δέμας, | **ἵν' ἦ** τυφλός τε καὶ κλύων μηδέν. — Platon, *Crit.*, 44 d : **εἰ γὰρ ὤφελον** (souhait irréalisable) οἷοί τε εἶναι οἱ πολλοὶ τὰ μέγιστα κακὰ ἐξεργάζεσθαι, **ἵνα** οἷοί τε **ἦσαν** αὖ καὶ ἀγαθὰ τὰ μέγιστα · νῦν δὲ οὐδέτερα οἷοί τε. *Euthyd.*, 304 e : **ἄξιον ἦν** ἀκοῦσαι, **ἵνα ἤκουσας** ἀνδρῶν διαλεγομένων οἳ νῦν σοφώτατοί εἰσιν. — Dém.,

---

1. C'est comme s'il y avait : τοῦτο λέγω, ἵνα μηδὲν ἄλλ' εἴπω.
2. Cf. Goodwin, *ouv. cité*, p. 113.
3. La même règle est appliquée quand le verbe principal est au présent historique.

Ex. : Dem., XVIII, 27 : ἃ 'γὼ προορώμενος... καὶ λογιζόμενος τὸ ψήφισμα τοῦτο **γράφω... ἵν'...** οὕτω **γίγνοινθ'** οἱ ὅρκοι, καὶ **μὴ...** κύριος τῆς Θρᾴκης **κατασταίη**.

4. Toutefois il faut prendre garde qu'une proposition finale n'a pas *nécessairement* son verbe à l'optatif quand elle dépend d'une proposition principale au potentiel (cf. ci-dessus, p. 542, n. 1, *c*). Il y a même des cas où l'optatif ne se comprendrait pas.

Ex. : Hom., *Il.*, XXIV, 263 sq. : οὐκ **ἂν** δή μοι ἄμαξαν **ἐφοπλίσσαιτε** τάχιστα, | ταῦτά τε πάντ' **ἐπιθεῖτε, ἵνα πρήσσωμεν** ὁδοῖο ; (ici, comme *Od.*, VI, 57, sq., le potentiel équivaut à un impératif adouci, cf. ci-dessus, § 316, 2°, **d**, p. 321). — Dem., XXV, 33 : τίς οὐκ **ἂν** εἰς ὅσον δυνατὸν **φεύγοι... ἵνα** μηδ' ἄκων αὐτῇ ποτε **περιπέσῃ** ; (ici l'interrogation n'est qu'un mouvement oratoire ; le sens est celui-ci : δεῖ ἕκαστόν τινα τοῦτο φεύγειν... ἵνα μηδ' ἄκων αὐτῇ ποτε περιπέσῃ.) Etc. Cf. R. Kühner, *ausf. Gramm. der gr. Spr.* (3e éd. revue par B. Gerth), p. 259.

5. La même règle s'applique à *toutes* les propositions finales, qu'elles commencent par ἵνα, ὅπως, ὡς ou μή (cf. ci-dessus, §§ 475, 484 avec la Rem. III).

XXIII, 48 : ταῦτά γε δήπου **προσῆκε** προσγράψαι, ... **ἵν'** ὅτῳ ποτὲ τοὔργον ἐπράχθη, τούτῳ τὰ ἐκ τῶν νόμων **ὑπῆρχε** δίκαια. Etc.[1]

IV. Au lieu de la particule ἵνα, les poètes épiques et lyriques emploient ordinairement ὄφρα dans une proposition finale[2].

La construction est la même qu'avec ἵνα.

Ex. : Hom., *Il.*, I, 524 : κεφαλῇ κατανεύσομαι, **ὄφρα πεποίθῃς** *Od.*, VI, 255 : ὄρσεο δὴ νῦν, ξεῖνε, πόλινδ' ἴμεν, **ὄφρα** σε πέμψω. *Il.*, I, 118 : αὐτὰρ ἐμοὶ γέρας αὐτίχ' ἑτοιμάσατ', **ὄφρα μὴ** οἶος Ἀργείων ἀγέραστος **ἔω**. — Pindare, *Ol.*, 14, 20 : δόμον Φερσεφόνας ἐλθέ, **ὄφρ'** ἰδοῖσ' υἱὸν **εἴπῃς**. Etc.

Hom., *Od.* III, 284 : ὣς ὁ μὲν ἔνθα κατέσχετ' ἐπειγόμενός περ ὁδοῖο, **ὄφρ'** ἕταρον **θάπτοι** καὶ ἐπὶ κτέρεα **κτερίσειεν**. Etc.

Toutefois on trouve *quelquefois* dans Homère le futur là où l'on attendrait le subjonctif.

Ex. : Hom., *Il.*, XVI, 242 : θάρσυνον δέ οἱ ἦτορ ἐνὶ φρεσίν, **ὄφρα** καὶ Ἕκτωρ **εἴσεται** (cf. *Il.*, VIII, 110 ; *Od.*, IV, 163 ; XVII, 6).

Enfin, de même que nous avons vu ci-dessus la particule ἄν (hom. κε) dans des propositions finales commençant par ὅπως ou par ὡς[3], de même chez Homère ὄφρα κε ou ὄφρ' ἄν se rencontrent dans un petit nombre de cas avec le subjonctif et même avec l'optatif.

---

1. Cette règle est loin d'être absolue : on trouve, même en pareil cas, ἵνα avec l'optatif (et parfois aussi avec le subjonctif) toutes les fois que ἵνα correspond au latin **eo consilio ut**...

Ex. : Dem., XXIV, 44 : καίτοι **χρῆν** σ', ὦ Τιμόκρατες, ἢ τοῦτον μὴ γράφειν ἢ ἐκεῖνον λύειν, οὐχ', **ἵν'** ὃ βούλει σὺ **γένηται**, πάντα τὰ πράγματα συνταράξαι.

Kühner-Gerth (*ouv. cité*, p. 259) fait justement remarquer qu'on dira très bien ἐχρῆν σε ἐλθεῖν **ἵνα σώσειας**, οὐχ **ἵνα διαφθείρειας**, parce que le sens est : « tu aurais dû venir *avec l'intention* de sauver et non *avec l'intention* de détruire », tandis qu'on dira ἐχρῆν σε ἐλθεῖν **ἵνα ἐσώθημεν** « tu aurais dû venir pour que nous fussions sauvés (*litt.* : tu aurais dû venir ; alors nous étions sauvés) ».

2. Cette particule dont l'origine est obscure, se rattache *peut-être* à la même racine que le verbe φέρω. En tout cas, ce qui est sûr, c'est qu'elle n'est point, comme presque toutes les autres, d'origine pronominale. Homère ne l'emploie pas seulement dans les propositions finales ; il s'en sert aussi comme d'une conjonction de temps signifiant « aussi longtemps que, pendant que, tandis que », ou « jusqu'à ce que ». Enfin, les poètes postérieurs l'emploient au sens du français « que » : c'est ainsi qu'Apollonius de Rhodes s'en sert au lieu de ὅπως après les expressions signifiant une idée de crainte, ce qui, à la rigueur, peut paraître une extension logique de l'emploi final de ὄφρα (cf. ce qui a été dit de ὅπως après δεδιέναι, § 486). Quant à Quintus de Smyrne et Nonnos, ils s'en servent dans les propositions complétives après les verbes signifiant « commander ».

Dans la grécité postérieure on s'est servi avec plus de liberté encore de la conjonction ἵνα, puisque, même chez Plutarque, mais surtout dans la langue du Nouveau Testament, on trouve ἵνα servant à former des *propositions complétives* après la plupart des verbes et des expressions que le latin construit avec **ut**.

Ex. : Nouveau Testament, I *Jean*, 3, 11 : αὕτη ἐστὶν ἡ ἐντολὴ αὐτοῦ, **ἵνα πιστεύωμεν**, « son commandement est *que* nous croyions ». II *Jean*, 6 : αὕτη ἐστὶν ἡ ἀγάπη, **ἵνα περιπατῶμεν** κατὰ τὰς ἐντολὰς αὐτοῦ, « l'amour consiste en ceci, *que* nous marchions selon ses commandements ». *Matth.*, 18, 6 : **συμφέρει... ἵνα...** « il est utile *que*... » ; 18, 14 : οὐκ ἔστιν θέλημα... **ἵνα...** « ce n'est pas sa volonté *que*... » ; 20, 21 : εἰπὲ **ἵνα καθίσωσιν** « dis-leur *qu*'ils s'asseyent » ; *Marc*, 11, 16 : οὐκ ἤφιεν (= ἠφίει) **ἵνα...** « il ne permettait pas *que*... », etc.

Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, 2e éd., p. 293, n. 2 ; Fr. Blass, *Gr. d. neutest. Gr.*, § 69 (p. 217-225).

3. La particule finale ἵνα ne se rencontre *jamais* avec ἄν. Partout où l'on trouve ἵνα ἄν, on a affaire à l'équivalent du latin **ubicumque** ; de plus, cette locution ἵνα ἄν se rencontre *surtout* chez les poètes.

Ex. : Arist., *Plut.*, 1151 : πατρὶς γάρ ἐστι πᾶσ' **ἵν' ἂν πράττῃ** τις εὖ.

Ex. : Hom., *Il.*, II, 440 : ἴομεν, **ὄφρα κε** θᾶσσον **ἐγείρομεν**[1] ὀξὺν Ἄρηα. *Od.*, XVII, 10 sq. : τὸν ξεῖνον... ἄγ' ἐς πόλιν, **ὄφρ' ἂν** ἐκεῖθι | δαῖτα **πτωχεύῃ**. Etc.

Hom., *Il.*, XII, 25 sq. : ὗε δ' ἄρα Ζεὺς | συνεχές, **ὄφρα κε** θᾶσσον ἁλίπλοα τείχεα **θείη**. *Od.*, XXIV, 333 sq. : σύ δέ με προΐεις καὶ πότνια μήτηρ | ἐς πατέρ' Αὐτόλυκον μητρὸς φίλον, **ὄφρ' ἂν ἑλοίμην** | δῶρα κτλ.[2].

F. — Conjonctions issues de pronoms autres que le relatif.

I. — *Latin :* dum.

514. — *Dum*, conjonction temporelle. — La particule **dum**[3] sert ordinairement à introduire des propositions temporelles dont la construction dépend du sens qu'on attache à la particule : or **dum** peut signifier pendant que, pendant *tout le temps* que et enfin jusqu'à ce que.

515. — 1° Dans le récit historique, quand **dum** signifie pendant que, c'est-à-dire dans le même temps que[4], il ne se construit régulièrement qu'avec le *présent* de l'indicatif, même si le verbe principal est au passé.

Ex. : Ennius, *Ann.*, 391 L. M. : **missaque per pectus *dum transit, striderat* hasta.** — Cés., *De Bell. Gall.*, I, 46, 1 : ***dum* hæc in colloquio *geruntur,* Cæsari *nuntiatum est* equites Ariovisti... accedere** (cf. IV, 32, 1). Etc.[5].

T.-Live, XXVII, 5, 8 : ***dum* hæc Romæ *geruntur,* M. Valerius... in agrum Uticensem escensionem *fecit*.**

2° On applique la même règle, quand **dum** signifiant tandis que, au moment où (*c'est-à-dire* dans le même temps que) se trouve dans une proposition temporelle se rapportant à l'avenir.

---

1. Remarquez ce subjonctif homérique représentant (comme ἴομεν d'ailleurs) la formation primitive du mode.

2. Sur cet emploi de l'optatif avec ἄν dans une proposition finale dépendant d'un verbe principal au passé (cf. Hom., *Od.*, VIII, 21 sq.) voy. ci-dessus, p. 489, Rem. II et cf. Krüger, *Griech. Sprachlehre*, II, § 54, 8, 4 ; Goodwin, *ouv. cité* (p. 118, n. 1).

3. Cette particule signifie proprement « maintenant » ; c'est la même qui sert à renforcer le sens d'un impératif (**age*dum***, etc.) ou d'un adverbe (**primum*dum***, gr. πρῶτον **δή**, **non*dum*** « pas pour le moment », etc.) ; comme le grec δή, dont il est proche parent, le mot **dum** « maintenant » a passé au sens de « donc » dans ces diverses expressions ou locutions. C'est le sens de « maintenant » qu'on retrouve aussi dans **dum** employé comme conjonction temporelle : « maintenant que, pendant que, tant que ». De « tant que » on passe aisément à « jusqu'à ce que ».

4. Le grec rend cette idée par ἐν ᾧ dont la construction est absolument la même que celle des pronoms relatifs.

5. Voy. E. Hoffmann, *Latein. Zeitpartikeln*, p. 6 sq. et 169 sqq.

Ex. : Cic., *p. Cluent.*, 4, 8 : **dum multorum annorum accusationi breviter dilucideque *respondeo*, quæso ut me... benigne attenteque audiatis.** — T.-Live, XXIII, 8, 10 : **te id prius scire volui, si forte abesse, *dum* facinus *patratur*, malles.** XXVIII, 44, 10 : **ne** (pour ce qui est d'empêcher que...) **quid interim, *dum trajicio, dum expono* exercitum in Africa, *dum* castra ad Carthaginem *promoveo*, res publica hic detrimenti capiat, quod tu, Q. Fabi, ...potuisti præstare, hoc vide,** etc.

Cette construction n'est pas seulement celle de César et de Cicéron ; on la retrouve chez Salluste, chez T.-Live, chez les poètes et chez Tacite, même chez des écrivains médiocres ou d'ordinaire incorrects, comme Valère-Maxime et Justin.

Remarques. — I. Cet emploi du présent de l'indicatif avec **dum**, paraissait si naturel aux Latins qu'ils l'employaient, par analogie, même avec **dum** signifiant pendant tout le temps que.... (cf. § 517).

1° Ainsi T.-Live se sert de l'indicatif présent là où l'on attendrait l'indicatif imparfait ou plutôt (voy. ci-après, § 517, Rem.) l'imparfait du subjonctif.

Ex. : T.-Live, XXVII, 42, 13 : **tantumque** (un espace de temps juste aussi grand qu'il le fallait) **ibi moratus *dum* milites ad prædam *discurrunt*[1], receptui deinde cecinit.**

2° De même le futur de l'indicatif est *quelquefois* remplacé par le présent après **dum**, pendant tout le temps que.

Ex. : T.-Live, *Præf.*, § 5 : **hoc ... laboris præmium petam, ut me a conspectu malorum quæ nostra ... vidit ætas tantisper certe, *dum* prisca illa tota mente *repeto*, avertam**[2].

II. Enfin une dernière preuve du goût qu'avaient les Latins pour cet emploi du présent de l'indicatif c'est qu'on le retrouve avec **dum** signifiant dans le même temps que, même dans des propositions qui devraient être soumises à la règle de l'attraction modale :

Ex. : T.-Live, XXI, 41, 15 : **nec est alius ab tergo exercitus, qui, nisi nos vincimus, hosti obsistat, nec Alpes aliæ sunt, quas dum *superant*[3] comparari nova possint præsidia.** — Tac., *Ann.*, XI, 33 : **ne, *dum* in urbem *revehitur* (Claudius), ad pænitentiam... mutaretur, in eodem gestamine sedem poscit (Narcissus),**

ou qui font partie du style indirect :

Ex. : T.-Live, XXIV, 19, 3 : **itaque Nolam ad collegam mittit : « altero exercitu, *dum* Casilinum *oppugnatur*[4], opus esse, qui Campanis oppo-**

---

1. Cf. T.-Live, XXV, 18, 12 : **tantum moratus *dum* imperatores *consuleret*.**
2. On pourrait citer aussi un passage de Cicéron :

De Sen., 23 : **nec mihi hunc errorem..., *dum vivo*, extorqueri volo.**

Mais cet exemple est peu concluant, parce que **dum** peut y avoir le sens de ἕως ἔτι, « pendant que je vis encore ».

3. On attendrait le subjonctif **superent**, puisque la proposition temporelle exprime une simple hypothèse et que de plus elle est enclavée dans une proposition déjà au subjonctif (cf. ci-dessus, § 418).
4. Toutefois cet emploi est rare à l'époque classique et ne devient fréquent qu'à l'époque impériale, surtout chez Tacite : on peut donc le considérer comme irrégulier, d'autant plus que T.-Live lui-même,

natur ». — Tac., *Hist.*, I, 33 : **non exspectandum ut ... Capitolium adeat, *dum* egregius imperator domum *cludit*.** III, 38 : **versas illuc omnium mentes, *dum* Vitellius ... *fovet* æmulum** (cf. 70). *Ann.*, XV, 2 : **mandavit Tigranen Armenia exturbare, *dum* ipse ... molem belli *ciet*.**

III. **Dum,** dans le même temps que, est employé quelquefois chez T.-Live surtout avec l'imparfait de l'indicatif[1].

Ex. : T.-Live, V, 47, 1 : ***dum* hæc Vejis *agebantur*, interim arx ... in ingenti periculo fuit.** Etc.

Ce tour est rare et peu correct, mais beaucoup moins incorrect que celui qui consiste à employer l'imparfait du subjonctif, en pareil cas[2].

Ex. : Varr., *Sat. Men.*, p. 132 *Riese* : ***dum* messem hornam... *imponeret*.** — Virg., *Géorg.*, IV, 457 : ***dum* te *fugeret*** (cf. *Én.*, I, 5 ; X, 800). — T.-Live, I, 40, 7 : ***dum* intentus in eum se rex totus *averteret*, alter elatam securim in caput dejecit** (cf. II, 47, 5 ; X, 18, 1). — Phèdre, *Fab.*, I, 4, 2 : **canis ... carnem *dum ferret*.** Etc.

516. — **Dum,** dans le même temps que, prend souvent une signification voisine de celle du français en suivi du gérondif.

Ainsi employé, **dum** ne se trouve construit qu'avec le *présent* ou le *parfait* de l'indicatif.

1° L'indicatif présent *est toujours possible*, quel que soit le temps du verbe principal.

Ex. : Cic., *Div. in Cæc.*, 17, 56 : ***dum* pauca mancipia... retinere *vult*, fortunas omnes... *perdidit*** (aor.).

2° L'indicatif parfait se rencontre quelquefois au lieu du présent, quand le verbe de la proposition principale est au parfait.

Ex. : Cic., *Brut.*, 81, 282 : ***dum* Cyri et Alexandri similis esse *voluit*** (parfait)[3]**... et L. Crassi et multorum Crassorum *inventus est*** (parfait) **dissimillimus.**

Remarque. — Quand **dum** est ainsi employé comme conjonction *causale*, on le trouve construit, même dans le style indirect, avec le *présent* de l'*indicatif*.

Ex. : Cic., *Tusc.*, I, 42, 101 (traduction en vers de l'épigramme de Simonide) : **dic, hospes, Spartæ nos te hic vidisse jacentes** (= **mortuos**), | ***dum* sanctis patriæ legibus *obsequimur*.**

Mais cette construction doit être considérée comme exceptionnelle (cf. ci-dessus, § 515, Rem. II).

---

en dehors du passage cité, construit toujours en pareil cas **dum** avec le *subjonctif*, conformément à la règle générale du style indirect ; voy. XXI, 21, 10 ; XXV, 20, 6, etc.

1. Les passages cités par Hand, *Tursell.*, t. II, p. 304 et p. 315, ne conviennent pas ici ; car **dum** y a certainement le sens de **quamdiu** et par conséquent l'imparfait est tout naturel. Voy. ci-après, § 517 (cf. p. 548, n. 1) et cf. Reisig-Haase, *Vorlesungen über lat. Sprachwissenschaft* (éd. revue par Landgraf et Schmalz), t. III, p. 340, n. 450.

2. Sur l'histoire de cette construction, qui paraît provenir d'une confusion de **dum** avec **cum**, voy. A. Dræger, *Hist. Synt.*, t. II², p. 608-9 ; O. Riemann, *Études sur... T.-Live*, 2ᵉ éd., p. 298-9 ; H. Goelzer, *Grammaticæ in Sulp. Severum observationes*, p. 56-7 ; *Étude... de la latinité de S. Jérôme*, p. 358 ; M. Bonnet, *le latin de Grégoire de Tours*, pp. 318 et 685.

3. Il pourrait y avoir aussi bien **dum... vult**.

517. — **Dum** signifiant pendant *tout le temps* que, aussi longtemps que, tant que (en grec ἕως, ἔστε) ne marque ordinairement qu'un simple rapport de temps entre deux faits et par suite se construit correctement avec un des temps de l'*indicatif*[1].

Présent :

Ex. : Plaute, *Bacch.*, 737 : **mane, *dum* scribit.** — Tér., *Andr.*, 266 : ***dum* in dubiost animus... huc vel illuc impellitur.** — Cic., *ad Att.*, IX, 10, 3 : **ægroto, *dum* anima *est*, spes esse dicitur.** — Pétron., *Sat.*, 34 : **ergo vivamus, *dum licet* esse bene.** Etc.

Imparfait.

Ex. : Plaute, *Truc.*, I, 2, 63 : **te, *dum vivebas*, noveram.** — Tér., *Andr.*, 52 : **antea qui scire posses... *dum* ætas, metus, magister *prohibebant ?*** — Cic., *p. Rosc. Am.*, 32, 91 : ***dum* is in aliis rebus *erat* occupatus, erant interea, qui...** *In Cat.*, III, 7, 16 : **ille erat unus timendus..., sed tam diu, *dum* mœnibus urbis *continebatur*** (cf. *p. Mur.*, 12, 26 ; *Tusc.*, I, 42, 101 ; etc.). — T.-Live, XXI, 25, 11 : **nec, *dum* per patentia loca *ducebatur* agmen, apparuit hostis ;** 58, 1 : **haud longi inde temporis, *dum* intolerabilia frigora *erant*, quies militi data est**[2]. Etc.

Parfait.

Ex. : Plaute, *Pseud.*, 257 : **dedi, *dum fuit.*** — Tér., *Andr.*, 188 : ***dum* tempus ad eam rem *tulit*, sivi** (cf. *Hec.*, 594 ; 837). — Cic., *Phil.*, 3, 13, 33 : **feci, *dum licuit.*** Etc.

Futur.

Ex. : Plaute, *Bacch.*, 225 : **non metuo mihi... *dum* quidem *valebit* pectus.** — Cic., *p. Rosc. Am.*, 32, 91 : ***dum* hominum genus *erit*, qui accuset eos non deerit ; *dum* civitas *erit*, judicia fient.** Etc.[3].

Remarque. — Il arrive parfois que, dans une proposition qui commence par **dum**, pendant tout le temps que[4], se trouve l'idée d'une intention. En pareil cas, on *peut* employer le subjonctif.

Ex. : Cic., *ad Att.*, V, 16, 1 : **subsedi in ipsa via, *dum* hæc tibi *perscriberem*** (*c.-à-d.* pour me donner le temps de...). — T.-Live, XXIV, 40, 10 : **diem insequentem quievere, *dum* præfectus juventutem Apolloniatium armaque et urbis vires *inspiceret*** (il voulait *se donner le temps* de procéder à l'inspection)[5]. XXV, 18, 12 : **tantum moratus *dum* imperatores *consuleret*** (Crispinus ne prend que *juste* le temps de consulter les généraux). Etc.

---

1. C'est la même règle que pour **quamdiu** et pour **quoad** « aussi longtemps que ».
2. Remarquez que dans ces deux exemples et d'autres semblables, l'imparfait de l'indicatif est employé comme il a été dit ci-dessus, § 230, pour insister sur la *durée* de l'action passée.
3. Sur les substitutions du présent de l'indicatif à l'imparfait ou au futur, voy. ci-dessus, p. 546, Rem. I, 1° et 2°.
4. La même règle s'applique à **quoad** « tant que ».
5. S'il y avait **dum... inspicit**, T.-Live voudrait dire que les deux faits, le repos des soldats et la revue, eurent lieu en même temps.

518. — Quand **dum** signifie jusqu'à ce que, la construction dépend de la nature de la proposition temporelle.

1° *La proposition temporelle exprime-t-elle une action qui n'a lieu qu'une fois*, il y a lieu de considérer si le fait se rapporte à l'*avenir* ou au *passé*.

a) Si le fait exprimé dans la proposition temporelle se rapporte à l'*avenir*, on emploie régulièrement **dum** avec le *subjonctif présent*.

Ex. : Plaut., *Amph.*, 696 : **paulisper mane, *dum edormiscat* unum somnum.** — Cic., *ad Fam.*, XI, 23, 2 : **dum mihi a te litteræ *veniant* in Italia morabor.** Etc.

Toutefois si, dans une proposition temporelle se rapportant à l'avenir, on veut rendre l'idée de l'*action accomplie*, c'est le *futur antérieur* de l'indicatif qu'on emploie (et non pas le parfait du subjonctif).

Ex. : Cic., *ad Fam.*, XII, 19, 3 : **mihi usque curæ erit, quid agas, *dum*, quid egeris, *sciero*.** Etc.

Remarque. — Le subjonctif présent *peut* toujours (surtout dans le style familier être remplacé par le *présent* de l'*indicatif*[1].

Ex. : Tér., *Phorm.*, 982 : **retine, *dum* ego huc servos *evoco*.** *Eun.*, 206 : **concedam hinc intro atque exspectabo *dum venit*.** — Cæl. chez Cic., *ad Att.*, X, 9 A, 3 : **quod si totum tibi persuadere non possum, saltem, *dum*, quid de Hispaniis agamus, *scitur* exspecta.** — Cic., *ad Att.*, X, 3 : **ego in Arcano opperior, *dum* ista cognosco.** — T.-Live, VIII, 7, 7 : **visne igitur, *dum* dies ista *venit*..., interea tu ipse congredi mecum?**[2] Etc.

b) Si le fait exprimé dans la proposition temporelle se rapporte au *passé*, on emploie **dum**[3] avec le subjonctif, quand on ne veut pas seulement marquer le rapport de temps qui existe entre la proposition temporelle et la proposition principale, mais quand on veut aussi exprimer l'idée que l'action de la proposition temporelle est *attendue* par le sujet principal.

En pareil cas, **dum** signifie en attendant que et non pas seulement jusqu'au moment où.

1. C'est seulement dans le latin archaïque qu'on trouve le futur simple de l'indicatif employé là où la langue classique se sert du subjonctif présent ou du présent de l'indicatif.

Par conséquent, on peut dire **exspecta *dum redeam*** ou **exspecta *dum redeo*** ; mais **expecta *dum redibo*** est archaïque et incorrect.

2. Remarquez qu'avec le subjonctif présent ou l'indicatif présent, en parlant d'un fait à venir, c'est **dum** qu'on emploie presque exclusivement, **donec** et surtout **quoad** étant plus rares.

Cf. pourtant Varron, *de Ling. Lat.*, V, 2, 7 : **quod *usque* id emit, *quoad* in aliquo *consistit* pretium.**

3. Plus rarement **donec** ou **quoad**.

Ex. : Cés., *de Bell. civ.*, I, 58, 4 : **dum** locus comminus pugnandi *daretur*, æquo animo singulas binis navibus objiciebant[1]. — T.-Live, XXII, 38, 4 : dilectu profecto, consules paucos morati dies, *dum* ab sociis ac nomine Latino *venirent* milites. Etc.

2° *Si la proposition temporelle exprime une action répetée*, on applique la règle qui a été donnée ci-dessus à propos de **donec** (§ 454, 2°). Mais la construction est mal connue, parce que les exemples sont rares.

3° En dehors des deux cas précédents, on trouve **dum** assez rarement : on a vu ci-dessus (§ 454, cf. p. 475, n. 1) que **donec** remplace **dum** quand il s'agit de rendre l'idée de jusqu'au moment où. Cependant on trouve quelquefois **dum** employé en ce sens et suivi de l'indicatif aoriste.

Ex. : Cic., *in Verr.*, 1, 6, 16 : **ea mansit in condicione... usque ad eum finem *dum* judices *rejecti sunt***[2].

519. — *Dum* conjonction conditionnelle[3]. — Dans une proposition au subjonctif, **dum** peut prendre le sens conditionnel de pourvu que. En pareil cas, la négation est **ne**.

Ex. : Plaute, *Cas.*, II, 5, 23 : **unus tibi hic *dum* propitius *sit* Juppiter, | tu istos minutos cave deos flocci feceris.** — Cic., *de Fin.*, V, 29, 89 : ***dum* res *maneant*, verba fingant arbitratu suo.** — Suét., *Cal.*, 30 : **Caligula tragicum illud subinde jactabat : « oderint, *dum metuant*. »** Etc.

Tér., *Andr.*, 902 : **quidvis cupio, *dum ne* ab hoc falli me *comperiar*.** — Cic., *ad Att.*, VIII, 11 B, 3 : **ego si cui adhuc videor segnior fuisse, *dum ne* tibi videar, non laboro**[4]. Etc.

---

1. Cet exemple pourrait être cité aussi ci-dessous, 2°, puisqu'il s'agit ici d'une action qui se répète. Toutefois le subjonctif paraît être amené dans la phrase de César, autant par le besoin d'exprimer cette idée que l'action est *attendue* par le sujet principal, que par application de la règle dont il a été question ci-dessus, §§ 411 et 451.

2. Cet emploi de l'indicatif est tout naturel puisque **dum** sert tout simplement à marquer *un rapport de temps* entre deux actions.

3. L'expression française : « que m'importe, *tant que* j'aurai...? » c.-à-d. « *pourvu que* j'aie...? » montre comment on peut passer du sens de « tant que » à celui de « pourvu que... » Quant à l'emploi de la négation **ne** (au lieu de **non**), qui, à première vue, s'oppose à ce qu'on adopte cette traduction, il s'explique très bien par une fausse analogie avec l'expression **modo ne**, qui sert aussi quelquefois à rendre l'idée de « pourvu que *ne... pas* » et dans laquelle **ne** est très régulier, puisque le subjonctif est employé d'une manière indépendante conformément à la règle § 318, 2°. En effet, une phrase comme celle-ci : « **modo ne obsit tua pervicacia** signifie littéralement : « *seulement* que ton entêtement ne soit pas un obstacle. »

Cf. Cic. *de Off.*, I, 25, 89 : **quæ (mediocritas) placet Peripateticis, et recte placet, *modo ne laudarent*** (« *si seulement* ils ne faisaient pas l'éloge ») **iracundiam et dicerent utiliter a natura datam.**

4. La négation **ne** peut être séparée de **dum** par quelques mots.

Ex. : Plaute, *Capt.*, 338 : **quidvis, *dum* ab re *ne* quid *ores*, faciam ?**

REMARQUES. — I. Le sens de **dum** est souvent renforcé par l'addition de l'adverbe **modo** : **dummodo**, pourvu *seulement* que, **dummodo ne**, pourvu *seulement* que... ne... pas[1].

Ex. : CIC., *de Off.*, III, 21, 82 : **multi omnia recta et honesta neglegunt,** ***dummodo*** **potentiam consequantur.** *Ad Fam.*, X, 25, 2 : **celeriter ad comitia veniendum censeo,** ***dummodo ne*** **hæc ambitiosa festinatio aliquid** ***imminuat*** **ejus gloriæ, quam consecuti sumus**[2].

II. Dans la langue familière on trouve souvent **dum** (et quelquefois **dummodo**) employé sans verbe par abréviation d'expression[3].

Ex. : TÉR., *Phorm.*, 526 : AN. **non pudet vanitatis?** DO. **Minume,** ***dum*** **ob rem** (sc. **fiat**). — CIC., *Acad.*, II, 32, 104 : **...sequentes tantummodo, quod ita visum sit,** ***dum*** **sine assensu.** *Ad Att.*, XV, 6, 3 : ***dummodo*** **diligentibus.**

III. Sur **modo ut** et **tantum ut** (**tantum ne**), voy. ci-dessus, § 504, REM. I, p. 533. C'est l'analogie de **modo** ***ut*** qui explique l'emploi de **dum** ***ut...*** (cf. CIC., *ad Att.*, VII, 23, 3).

II. — *Grec* : πρίν[4].

520. — Πρίν, conjonction temporelle. — La conjonction πρίν[5] est celle que le grec emploie presque à l'exclusion de toute autre, pour signifier *avant que*[6].

---

1. On trouve aussi quelquefois **tamen** « toutefois », joint à **dum** pour le renforcer.

Ex. : CIC., *de Orat.*, II, 77, 314 : **uti in oratore optimus quisque, sic etiam in oratione firmissimum quodque sit primum,** ***dum*** **illud** ***tamen*** **in utroque** ***teneatur*****, ut ea, quæ excellent, serventur etiam ad perorandum.**

2. Quand il y a lieu de répéter l'idée de **dum modo** dans plusieurs propositions successives, on se contente de répéter le premier élément de l'expression.

Ex. : CIC., *Brut.*, 82, 285 : **sin autem jejunitatem et siccitatem et inopiam,** ***dummodo sit*** **polita,** ***dum*** **urbana,** ***dum*** **elegans, in Attico genere ponit, hoc recte duntaxat, sed,** etc.

3. Cet usage vient sans doute de l'analogie de **modo** qui s'emploie tout naturellement ainsi (cf. ci-dessus, p. 550, n. 3).

Ex. : CIC. *de Off.*, I, 26, 92 : **res familiaris quam plurimis,** ***modo*** (*litt.* « seulement, *d'où* du moins, en tous cas ») **dignis, se utilem præbeat.**

4. Consulter sur ce sujet l'excellente monographie de STURM, *Entwicklungsgeschichte der Constructionen mit* πρίν (dans les *Beitr. z. hist. Synt. d. gr. Spr.* de SCHANZ).

5. Préoccupé de rapprocher **prius** et πρίν, CURTIUS (*Grundzuge der gr. Etymol.*, 5e éd., p. 284) a essayé de démontrer que les deux particules ont absolument la même origine. Pour lui, elles se rattachent l'une et l'autre à la même racine *pro* : il estime en effet que la désinence -ιν est analogue à la désinence **-ius** (pour **-ios**), πρίν tenant la place de *προ-ιν, qui lui-même viendrait de *προ-ιον, comparatif de πρό, tandis que, d'après lui, **prius** est pour **pro-ios** : or on sait que des deux suffixes primitifs du comparatif, le grec a choisi la forme nasalisée -ιον, tandis que le latin n'a jamais que la forme **-ios**. Mais, malgré l'autorité de Curtius, il est impossible d'accepter cette étymologie : d'abord il n'est pas absolument sûr que **prius** soit le comparatif de **pro** ; c'est bien plutôt à **præ** qu'il se rattache (cf. CORSSEN, *Beitr.*, p. 434) ; de plus, on ne trouve en grec aucun exemple de la réduction de -ιον à -ιν, bien au contraire, puisque la finale -ιον se trouve conservée dans l'adverbe πρώιον « au matin, de bonne heure ». La plus simple et la plus naturelle des étymologies de πρίν paraît être celle qui, laissant de côté tout rapprochement avec **prius**, fait venir le mot de προ- et du suffixe -ιν, identique au suffixe latin **-im**, spécial aux particules adverbiales. Remarquez de plus que la contraction de *προ-ιν en πρίν, rend compte de la quantité de πρίν, qui est souvent long chez Homère et qui est commun chez les Attiques.

6. En effet, si l'on trouve dans le grec homérique et chez les tragiques la particule πάρος employée pour rendre la même idée, il est certain que dans la langue courante c'est πρίν que l'on emploie ainsi.

C'est proprement un adverbe qui signifie auparavant[1] et que la langue a fini par employer comme conjonction[2].

521. — Πρίν avec l'infinitif. — La conjonction πρίν *peut toujours* se construire avec l'*infinitif*, mais cette construction est obligatoire si la proposition principale est *affirmative*[3].

Ex. : Hom., *Il.*, XIII, 172 : ναῖε δὲ Πήδαιον **πρὶν ἐλθεῖν** υἷας Ἀχαιῶν (cf. XVI, 322; *Od.*, IV, 668, etc.). XX, 100 : οὐδ' ἀπολήγει **πρὶν** χροὸς ἀνδρομέοιο **διελθεῖν**. — Pind., *Nem.*, 8, 19 ; ἵσταμαι ἀμπνέων **πρίν τι φάμεν**. — Hér., VIII, 144 : **πρὶν** ὦν **παρεῖναι** ἐκεῖνον ἐς τὴν Ἀττικήν, ὑμέας καιρός ἐστι προβοηθῆσαι ἐς τὴν Βοιωτίαν. — Soph., *Œd. à Col.*, 36 : **πρὶν** νῦν τὰ πλείον' **ἱστορεῖν**, ἐκ τῆσδ' ἕδρας | ἔξελθ' · ἔχεις γὰρ κτλ. — Thuc., II, 12, 2 : ἀποπέμπουσιν οὖν αὐτὸν **πρὶν ἀκοῦσαι**. 13, 1 : ἔτι δὲ τῶν Πελοποννησίων... ἐν ὁδῷ ὄντων, **πρὶν ἐσβαλεῖν** ἐς τὴν Ἀττικήν... — Plat., *Prot.*, 320 a : καὶ **πρὶν** ἓξ μῆνας **γεγονέναι**, ἀπέδωκε. — Xén., *Cyr.*, IV, 3, 10 : τῶν ἐπισταμένων νῦν, **πρὶν μαθεῖν**, οὐδεὶς ἠπίστατο. *Anab.*, I, 4, 13 : Μένων, **πρὶν** δῆλον **εἶναί** τι ποιήσουσιν οἱ ἄλλοι στρατιῶται..., συνέλεγε τὸ ἑαυτοῦ στράτευμα. — Isocr., VI, 26 : ἡμεῖς τοίνυν Μεσσήνην εἵλομεν **πρὶν** Πέρσας **λαβεῖν** τὴν βασιλείαν καὶ **κρατῆσαι** τῆς ἠπείρου, καὶ **πρὶν οἰκισθῆναί** τινας τῶν πόλεων τῶν Ἑλληνίδων. Etc.

---

1. On le trouve employé ainsi chez Homère et chez les tragiques, et même en prose dans des expressions formées avec l'article et un substantif, comme τὸ πρὶν γενόμενον τέρας « le prodige arrivé précédemment » (Hér., VIII, 37) : enfin on connait l'expression τὸ πρίν « dans le temps passé, autrefois » (Hom., Eschyle, Hér., Plat., etc.). D'adverbe le mot est devenu préposition chez Pindare, mais cet emploi ne se retrouve que dans la grécité postérieure.

2. Voyez dans la monographie de Sturm l'histoire de ce changement de signification. Pour lui, la construction primitive est celle de πρίν avec l'infinitif : à l'origine l'infinitif avec πρίν avait purement et simplement la valeur d'un substantif construit à l'accusatif pour signifier dans quelle mesure est vraie l'affirmation contenue dans un adjectif, un adverbe, etc. (cf. ci-dessus, § 74. 2°) ; ainsi ce vers d'Homère (*Il.*, XVI, 322 : τοῦδ' ἔφθη ὀρεξάμενος πρὶν οὐτάσαι) signifie littéralement : « il le prévint en le visant *auparavant relativement au fait de frapper* ». Mais on en vint à répéter πρίν dans deux propositions comme celles-ci :

Hom., *Il.*, VIII, 452 sq. : σφῶιν δὲ **πρίν** περ τρόμος ἔλλαβε φαίδιμα γυῖα, | **πρὶν** πόλεμόν τ' ἰδέειν πολέμοιο τε μέρμερα ἔργα,

et la répétition de πρίν, en forçant l'esprit à s'arrêter sur les deux actions signifiées par les deux verbes, l'amena à croire que l'idée de « avant que » était attachée à l'emploi de πρίν avec l'infinitif, tandis qu'en réalité elle se dégageait de l'ensemble.

Longtemps la langue grecque a dû se contenter de πρίν avec l'infinitif pour signifier « avant que ». La preuve c'est qu'Homère a très peu d'exemples de πρίν avec le subjonctif et présente un seul cas de πρίν avec l'optatif, tandis qu'il n'en a *pas un seul* de πρίν avec l'indicatif. Mais en se servant de l'infinitif, le grec ne marquait proprement qu'une chose, le rapport de temps établi par πρίν entre deux actions : *tel fait se produit avant que tel autre se produise.* L'expression d'un rapport aussi simple parut insuffisante aux Grecs le jour où ils surent se servir des modes pour rendre des idées et des nuances de plus en plus délicates. Aussi, πρίν étant devenu à leurs yeux une conjonction temporelle, ils finirent, *dans certains cas*, par le construire comme les autres conjonctions temporelles avec les formes personnelles du verbe.

3. Pourquoi ? Parce que, dans des phrases de ce genre, ce qui est marqué c'est un simple rapport de temps (cf. πρὶν ἐλθεῖν = πρὸ τοῦ ἐλθεῖν) et aussi parce que le sens est souvent que l'action exprimée par la proposition principale a lieu avant qu'une autre action *puisse* s'accomplir. C'est la même chose que pour ὥστε avec l'infinitif. Cf. Koch. *Gramm. grecque* (trad. Rouff), § 113, 2 et § 118, 5.

L'infinitif est ordinairement à l'aoriste, même quand il ne s'agit pas d'un fait passé, probablement parce

Remarques. — I. Après une proposition principale *affirmative*, on trouve cependant quelquefois πρίν construit avec l'indicatif, lorsqu'il peut se traduire par jusqu'au moment où.

Ex. : Thuc., I, 118, 2 : οἱ Λακεδαιμόνιοι... ἡσύχαζον... **πρὶν** δὴ ἡ δύναμις τῶν Ἀθηναίων σαφῶς **ἤρετο** (ici πρὶν δή équivaut à ἕως δή, **donec tandem,** jusqu'au moment *précis* où)[1]. Cf. III, 29, 1 ; VII, 39, 1 ; 71, 5 ; Eschine, I, 64.

II. On a vu ci-dessus que la construction de πρίν avec l'infinitif est toujours possible : il faut ajouter que souvent elle est seule possible, même quand la proposition principale étant *négative*, il semble qu'on pourrait rencontrer l'emploi d'une des formes personnelles du verbe.

Ainsi l'on trouve πρίν *avec l'infinitif* même après une proposition négative :

1° Quand la proposition commençant par πρίν sert simplement à signifier une action *antérieure* à l'action principale, c'est-à-dire quand πρίν signifie avant que..., et non quand il signifie jusqu'au moment où.

Ex. : Thuc., I, 68, 2 : καὶ δι' αὐτὸ οὐ **πρὶν πάσχειν,** ἀλλ' ἐπειδὴ ἐν τῷ ἔργῳ ἐσμέν, τοὺς ξυμμάχους τούσδε παρεκαλέσατε. — Isée, V, 21 : οὐδὲ γὰρ **πρὶν ἡττηθῆναι** τὴν δίκην εἶχεν ὧν δικαζόμεθα.

Toutefois cette construction se rencontre surtout quand la proposition où est πρὶν précède la proposition principale (c'est ce qu'on voit dans les exemples cités).

2° Quand la négation de la proposition principale est une forme oratoire destinée à remplacer une affirmation.

Ex. : Lys., XIX, 28 : ἐνθυμεῖσθε, ὅτι **πρὶν** τὴν ναυμαχίαν νικῆσαι ἡμᾶς, γῆ μὲν οὐκ ἦν ἀλλ' ἢ χωρίδιον μικρόν, réfléchissez qu'avant notre victoire navale, il n'avait qu'un tout petit coin de terre, *c.-à-d.* il possédait pour tout bien un tout petit coin de terre.

522. — Πρίν avec une des formes personnelles du verbe. — Lorsque la proposition principale est *négative,* πρίν se construit le plus souvent comme les autres conjonctions de temps (bien qu'il *puisse* encore être suivi de l'infinitif).

1° *La proposition temporelle n'exprime pas une action répétée.*

a) On construit **πρίν** avec l'*indicatif* pour marquer simplement un fait passé[2].

que ce qu'on veut indiquer, en pareil cas, c'est l'action verbale pure et simple (πρὶν ἐλθεῖν « avant mon [ton, son, leur] *arrivée* »). L'explication donnée par Goodwin me paraît bien subtile. Voy. Goodwin, *ouv. cité*, § 624 ; cf. *Am. Journal of Phil.*, II, p. 466 sqq.

1. Voy. Riemann-Cucuel, *Syntaxe grecque*, p. 155 ; A. Croiset, éd. de Thucydide, p. 289, n. 15. — Goodwin, *ouv. cité*, § 635, écarte des exemples comme Thuc., III, 29, 1 : τοὺς... Ἀθηναίους **λανθάνουσι πρὶν** δὴ τῇ Δήλῳ **ἔσχον**), parce que λανθάνουσι lui paraît avoir la valeur d'une expression négative : il est évident que « échapper à la vue de quelqu'un » c'est « ne pas être vu par lui ». Mais n'y a-t-il pas là un excès de subtilité ?

2. Si on laisse de côté la locution homérique πρὶν γ' ὅτε « auparavant que », qui se construit avec l'indicatif et a eu sans doute quelque influence sur le développement de la construction dont nous parlons ici, le plus ancien emploi de πρίν avec l'indicatif se trouve dans l'*Hymne à Apollon Pythien*,

cf. v. 178 sq. : ὃς τῇ γ' ἀντιάσειε, φέρεσκέ γέ μιν αἴσιμον ἦμαρ, | **πρίν** γέ οἱ ἰὸν **ἐφῆκεν** ἄναξ ἑκάεργος Ἀπόλλων | καρτερόν...

et, ce qu'il y a de plus singulier, après une proposition affirmative. Mais cette anomalie s'explique par l'intention du poète qui voulait marquer la *réalité* de l'action accomplie par Apollon. En tout cas, l'emploi de l'indicatif n'était possible que parce que πρίν était devenu une véritable conjonction, et cela, grâce au développement qu'avait pris depuis Homère la construction de la particule avec le subjonctif et avec

Ex. : Hér., VI, 110 : οὔτι κω συμβολὴν ἐποιέετο **πρίν γε δὴ** αὐτοῦ πρυτανηίη ἐγένετο (cf. VI, 79 ; VII, 239 ; IX, 22). I, 13 : τούτου τοῦ ἔπεος λόγον οὐδένα ἐποιεῦντο **πρὶν δὴ ἐπετελέσθη**. — Thuc., II, 65, 3 : οὐ μέντοι πρότερόν γε οἱ ξύμπαντες ἐπαύσαντο ἐν ὀργῇ ἔχοντες αὐτὸν **πρὶν ἐζημίωσαν** χρήμασιν. I, 132, 5 : ἀλλ' οὐδ' ὣς οὐδέ... ἠξίωσαν νεώτερόν τι ποιεῖν ἐς αὐτόν..., **πρίν γε δὴ** αὐτοῖς... ἀνὴρ Ἀργίλιος... μηνυτὴς **γίγνεται**. — Xén., An., I, 2, 26 : οὔτε τότε Κύρῳ ἰέναι ἤθελε, **πρὶν** ἡ γυνὴ αὐτὸν **ἔπεισε** καὶ πίστεις **ἔλαβεν**. — Dém., VIII, 65 : οὐκ ἦν ἐν Θήβαις ἀσφαλές (λέγειν... τὰ Φιλίππου), **πρὶν** τὴν Βοιωτίαν **ἀπέδωκε** καὶ τοὺς Φωκέας **ἀνεῖλεν**. Etc.

b) Si la proposition principale contient un futur ou l'idée d'un futur, l'action de la proposition temporelle tombe dans l'avenir et par conséquent n'est qu'*éventuelle* : **πρίν**, dans ce cas, est accompagné de **ἄν** et se construit avec le *subjonctif*[1].

Ex. : Eschyle, *Prom.*, 165 : οὐδὲ λήξει **πρὶν ἂν** ἢ **κορέσῃ** κέαρ ἢ **ἕλῃ** τις ἀρχάν. — Eur., *Iph. en Taur.*, 19 sq. : οὐ μὴ ναῦς ἀφορμίσῃ χθονός, | **πρὶν ἂν** κόρην σὴν Ἰφιγένειαν Ἄρτεμις | **λάβῃ** σφαγεῖσαν. — Arist., *Guêpes*, 919 : μὴ προκαταγίγνωσκ', ὦ πάτερ, **πρὶν ἄν γ' ἀκούσῃς** ἀμφοτέρων. — Hér., I, 32 : οὔκω σε ἐγὼ λέγω[2], **πρὶν ἂν** τελευτήσαντα καλῶς τὸν αἰῶνα **πύθωμαι**. — Xén., An., V, 7, 5 : ἀκούσατε οὖν μου πρὸς θεῶν, καὶ ἐὰν μὲν ἐγὼ φαίνωμαι ἀδικεῖν, οὐ χρή με ἐνθένδε ἀπελθεῖν, **πρὶν ἂν δῶ** δίκην[3]. — Isocr., XIV, 18 : τοὺς δ' οὐ πρότερον[4] παύσονται, **πρὶν ἂν** οὕτως ὥσπερ ἡμᾶς **διαθῶσιν**. Etc.

---

l'optatif. On croit pouvoir placer la composition de l'hymne sinon après, du moins pendant le siècle d'Hésiode. Or, l'emploi du subjonctif ou de l'optatif avec πρίν est déjà plus développé chez ce poète que chez Homère. Toutefois l'indicatif ne devient fréquent avec πρίν qu'à une période plus récente (dans la prose d'Hérodote et chez les Attiques), quand on n'eut plus du tout conscience de la valeur propre de la particule, et l'usage ne l'autorisa qu'après une proposition négative, pour marquer simplement un fait passé.

1. Voy. Koch, *Gramm. grecque*, trad. Rouff, p. 466.

2. Sous-entendez εὐδαίμονα et remarquez que le présent λέγω est employé ici avec la valeur d'un futur. Je rétablis ici ἄν supprimé par Stein, qui ne tient pas un compte suffisant d'une leçon donnée à la fois par les mss A^2Rbdz.

3. La phrase revient à ceci : « Je ne dois pas partir *tant que* je n'aurai pas été puni. »

4. Le pléonasme (οὐ) πρότερον πρίν, (οὐ) πρόσθεν πρίν, que l'on rencontre chez les meilleurs écrivains (cf. Thuc., VIII, 45 ; Arist., *Ois.*, 700 ; Xen., *Cyr.*, V, 2, 9 : πρότερον πρίν... ; Plat., *Euthyd.*, 295 c ; Xen., *An.*, III, 1, 16 : οὐ πρότερον πρίν... ; Xen., *An.*, I, 1, 10 : *Cyr.*, I, 4, 23 : οὐ πρόσθεν, μὴ πρόσθεν πρίν... ; cf. enfin la locution οὐ πρότερον παύσασθαι πρίν... si fréquente chez les orateurs, se rattache à l'emploi de πρίν répété dont nous avons cité ci-dessus (p. 552, n. 2) un exemple chez Homère (*Il.*, VIII, 452 sq.). En effet, la construction est analogue à celle d'Homère, puisque la particule πρίν est simplement remplacée dans la première proposition par un synonyme, πρότερον ou πρόσθεν. C'est ce qui remplace chez les Attiques la locution complète πρὶν ἤ, qu'on trouve deux fois chez Homère avec l'infinitif (cf. *Il.*, V, 287 ; XXII, 266) et fréquemment chez Hérodote avec l'infinitif (cf. II, 2 ; I, 78), avec l'indicatif (cf. VI, 45) et même avec le subjonctif sans ἄν (VII, 8 ; 10).

2° *La proposition temporelle exprime une action répétée.*

a) Après une proposition principale négative dont le verbe est au présent ou au futur, on emploie **πρὶν ἄν** avec le *subjonctif* quand il s'agit d'un fait qui se répète, d'une action habituelle ou d'une vérité générale.

Ex. : Theogn., v. 963 : μή ποτ' ἐπαινήσῃς[1] **πρὶν ἂν εἰδῇς** ἄνδρα σαφηνέως[2]. — Plat., *Phédon*, 114 b : οὐ πρότερον παύονται **πρὶν ἂν πείσωσιν** οὓς ἠδίκησαν. — Xén., *Cyr.*, I, 2, 8 : ὁρῶσι τοὺς πρεσβυτέρους οὐ πρόσθεν ἀπιόντας γαστρὸς ἕνεκα, **πρὶν ἂν ἀφῶσιν** οἱ ἄρχοντες. — Esch., II, 2 : οὐ γὰρ πρότερον κατήγορος παρὰ τοῖς ἀκούουσιν ἰσχύει, **πρὶν ἂν** ὁ φεύγων **ἀδυνατήσῃ** τὰς προειρημένας αἰτίας ἀπολύσασθαι.

Le présent peut être, à la proposition principale, remplacé par l'*aoriste d'expérience* (§ 260).

Ex. : Esch., III, 235 : οὐδεὶς πώποτε **ἐπέθετο** πρότερον τῇ τοῦ δήμου καταλύσει, **πρὶν ἂν** μεῖζον τῶν δικαστηρίων **ἰσχύσῃ**.

Remarque. — A la proposition principale, on trouve quelquefois le potentiel qui, pour le sens, est assimilé à un présent ou à un futur.

Ex. : Soph., *Trach.*, 2 : οὐκ **ἂν** αἰῶν' **ἐκμάθοις** βροτῶν, **πρὶν ἂν θάνῃ** τις. Etc.

b) Régulièrement on devrait trouver πρίν avec l'optatif, au lieu de πρὶν ἄν avec le subjonctif, quand la proposition principale est au passé.

On cite bien un exemple :

Xén., *An.*, IV, 5, 30 : ὅπου δὲ παρίοι κώμην, ἐτρέπετο πρὸς τοὺς ἐν ταῖς κώμαις καὶ κατελάμβανε πανταχοῦ εὐωχουμένους καὶ εὐθυμουμένους, καὶ οὐδαμόθεν ἀφίεσαν **πρὶν παραθεῖεν** αὐτοῖς ἄριστον.

Mais c'est la leçon de quelques manuscrits inférieurs et malgré l'autorité de Krüger et de Cobet, qui l'approuvent, il est préférable d'adopter la leçon des meilleurs manuscrits : **πρὶν παραθεῖναι**[3].

---

1. Subjonctif-impératif ayant la valeur d'un futur.

2. Chez Homère, le subjonctif avec πρίν s'emploie sans ἄν (cf. *Il.*, XVIII, 135 ; *Od.*, XIII, 335 ; XVII, 7 ; etc.). La raison en est que dans ces constructions homériques πρίν demeure adverbe et signifie « auparavant », tandis que le subjonctif garde sa valeur propre : il y a juxtaposition et non subordination.

Ex. : Hom., *Od.*, X, 174 sq. : ὦ φίλοι, οὐ γάρ πω καταδυσόμεθ' ἀχνύμενοί περ | εἰς Ἀΐδαο δόμους, **πρὶν** μόρσιμον ἦμαρ **ἐπέλθῃ**.

On peut entendre littéralement : « Amis, nous ne descendrons pas tout affligés que nous sommes dans les demeures d'Hadès : auparavant le jour fatal *doit* arriver ». Nous avons vu ci-dessus (§ 308) que chez Homère le subjonctif s'emploie en parlant d'une action éventuelle : ce n'est que plus tard qu'en pareil cas on le fait accompagner de la particule ἄν. Toutefois il y a encore des traces de l'usage homérique chez Hérodote (IV, 157 ; VI, 82) et même chez les poètes attiques (cf. Soph., *Phil.*, 917 ; *Ant.*, 619 ; *Aj.*, 742 ; 965 ; *Trach.*, 608 ; 946 ; Eur., *Alc.*, 848 ; *Or.*, 1218 ; 1357 ; Arist., *Gren.*, 1281 ; *Ass.*, 629), ainsi que chez Thucydide (VI, 10, 5 ; 38, 2 ; etc.), dans des cas où l'on attendrait πρὶν ἄν, par application de la règle (p. 554, 1°, **b**) ou de la règle qui suit (p. 555, 2°, **a**).

3. Voy. Sturm, *ouv. cité* (*Beitr.* de Schanz, t. I, p. 315).

L'optatif ne se trouve que dans le style indirect (voy. ci-dessous, § 524); en dehors de ce cas particulier, il semble bien qu'on le remplace par l'infinitif.

523. — Assimilation des modes.

1° Après une proposition principale[1] *négative* à l'*optatif* ou au *potentiel*, **πρίν** dans la proposition temporelle peut être suivi de l'optatif.

Ex. : Soph., *Phil.*, 961 : ὄλοιο μή πω, **πρὶν μάθοιμ'** εἰ καὶ πάλιν | γνώμην μετοίσεις. *Trach.*, 655 : μὴ | σταίη πολύκωπον ὄχημα ναὸς αὐτῷ, | **πρὶν** τάνδε πρὸς πόλιν ἀνύσειε... Etc.

Thuc., III, 22, 8 : παρανῖσχον δὲ καὶ οἱ ἐκ τῆς πόλεως Πλαταιῆς ἀπὸ τοῦ τείχους φρυκτοὺς πολλοὺς πρότερον παρεσκευασμένους ἐς αὐτὸ τοῦτο, ὅπως ἀσαφῆ τὰ σημεῖα τῆς φρυκτωρίας τοῖς πολεμίοις ᾖ καὶ μὴ βοηθοῖεν, ...**πρὶν** σφῶν οἱ ἄνδρες οἱ ἐξιόντες **διαφύγοιεν** καὶ τοῦ ἀσφαλοῦς **ἀντιλάβοιντο**. Etc.

Soph., *Œd. R.*, 505 : . .οὔποτ' ἔγωγ' ἄν, **πρὶν ἴδοιμ'** ὀρθὸν ἔπος, μεμφομένων ἂν καταφαίην. — Plat., *Lois*, 799 d : οὐκ ἂν πρότερον ὁρμήσειε, **πρίν** πη **βεβαιώσαιτο** τὴν σκέψιν τῆς πορείας. Etc.

2° Après une proposition principale *négative* au mode *irréel*, **πρίν** peut être suivi d'*un des temps passés de l'indicatif sans* ἄν[2].

Ex. : Plat., *Mén.*, 86 d : οὐκ **ἂν ἐπεσκεψάμεθα** πρότερον εἴτε διδακτὸν εἴτε οὐ διδακτὸν ἡ ἀρετή, **πρὶν** ὅ τι ἔστι πρῶτον **ἐζητήσαμεν** αὐτό. — Isocr., IV, 19 : **ἐχρῆν** τοὺς ἄλλους μὴ πρότερον περὶ τῶν ὁμολογουμένων συμβουλεύειν, **πρὶν** περὶ τῶν ἀμφισβητουμένων ἡμᾶς **ἐδίδαξαν**. — Dém., XX, 96 : **χρῆν** τοίνυν Λεπτίνην μὴ πρότερον τιθέναι τὸν ἑαυτοῦ νόμον, **πρὶν** τοῦτον **ἔλυσε**. Etc.

524. — Πρίν dans le style indirect. — Dans le style indirect, le subjonctif avec ἄν, employé comme il a été dit ci-dessus (§ 522, 1°, **b** et 2°, **a**), *peut* être remplacé par l'*optatif*.

---

1. Nous prenons l'expression *proposition principale* dans l'acception la plus large, entendant par là toute proposition dont dépend une proposition subordonnée : nous n'oublions pas, par conséquent, qu'une proposition appelée par nous proposition principale relativement à une autre proposition qui lui est subordonnée, peut être elle-même subordonnée.

2. On trouve déjà cette construction avec πρίν γ' ὅτε δή chez Homère.

Ex. : Hom., *Od.*, IV, 178 sqq. : οὐδέ κεν ἡμέας | ἄλλο διέκρινεν. ., | πρίν γ' ὅτε δὴ θανάτοιο μέλαν νέφος ἀμφεκάλυψεν.

Ex. : Soph., *Phil.*, 551 : ἔδοξέ μοι μὴ σῖγα, **πρὶν φράσαιμί**[1] σοι, | τὸν πλοῦν ποιεῖσθαι. — Xén., *An.*, VII, 7, 57 : προσελθόντες δὲ αὐτῷ οἱ ἐπιτήδειοι ἐν τῷ στρατοπέδῳ ἐδέοντο μὴ ἀπελθεῖν **πρὶν ἀπαγάγοι** τὸ στράτευμα καὶ Θίβρωνι **παραδοίη**. — Isocr., XVI, 5 : ἡγοῦντο οὐδὲν οἷοί τ' εἶναι κινεῖν, **πρὶν** ἐκποδὼν ἐκεῖνος αὐτοῖς **γένοιτο**. Etc.

Remarque. — Toutefois, même en pareil cas, il semble que la plupart du temps on préfère employer l'infinitif.

Ex. : Thuc., VII, 50, 5 : καὶ Νικίας... οὐδ' ἂν διαβουλεύσασθαι ἔτι ἔφη, **πρὶν**, ὡς οἱ μάντεις ἐξηγοῦντο, τρὶς ἐννέα ἡμέρας **μεῖναι**. — Xén., *Hell.*, VI, 5, 23 : ἱκέτευον μηδαμῶς ἀποτρέπεσθαι, **πρὶν ἐμβαλεῖν** εἰς τὴν χώραν. Etc.

III. — *Grec* : εἰ. — *Latin* : si.

525. — Emploi de la conjonction εἰ et de la conjonction *si*. — La conjonction **εἰ**[2], comme le latin **si**, a pour principale fonction d'introduire une proposition conditionnelle ou suppositive.

La construction de la proposition conditionnelle ou suppositive dépend naturellement, en grec et en latin, de l'idée particulière qu'on veut exprimer[3].

---

1. L'optatif, en pareil cas, n'est pas plus obligatoire qu'il ne l'est en général dans le style indirect. Ex. : Soph., *Aj.*, 741 sq. : τὸν ἄνδρ' ἀπηύδα Τεῦκρος ἔνδοθεν στέγης | μὴ 'ξω παρήκειν, **πρὶν** παρὼν αὐτὸς **τύχῃ** (cf. ci-dessus, p. 554, n. 3). — Xén., *Cyr.*, II, 2, 8 : εἶπον μηδένα τῶν ὄπισθεν κινεῖσθαι **πρὶν** ἂν ὁ πρόσθεν **ἡγῆται**.

2. Sur l'origine de cette conjonction, les savants ne sont point d'accord. Autrefois on enseignait que εἰ (ép. et dor. αἰ, cf. hom. αἴ κε, αἴ κεν) est issu de *sva-i*, locatif du réfléchi employé en fonction de relatif (cf. osque *svai*, ombr. *sve*, *σϜει, *Ϝει, cf. la glose d'Hesychius : βαίκαν. Κρῆτες, c.-à-d. « les Crétois disent βαίκαν [= Ϝαΐ κεν], au lieu de εἴ κεν ») et l'on ajoutait que le latin *si* (anc. **sei**) se rattache à la même racine. Aujourd'hui on considère que le latin **si** est le locatif singulier du pronom démonstratif *so- (le même qu'on a dans **ip-se**). Quant à εἰ, les uns le rattachent à la même racine que le latin, les autres le rapprochent du lithuanien *jei*, « si », locatif du pronom qui en latin a donné **i-s** ; cette dernière explication ne me paraît pas rendre compte de la présence de **s** dans **si**. En tous cas, on est d'accord pour voir dans la particule εἰ comme dans la particule **si**, le locatif singulier d'un pronom démonstratif signifiant « en cette façon, ainsi ». Comment l'idée conditionnelle est-elle entrée dans ces deux mots? Sans doute par suite du tour hypothétique des phrases où εἰ et **si** étaient employés et par l'influence de l'optatif, dont εἰ était souvent suivi en grec, ou du subjonctif, qui accompagnait souvent **si** en latin. Sur le sens conditionnel de **εἰ**, voy. M. Bréal, *Annuaire de la Société pour l'encouragement des Études grecques*, 1883, p. 135 sqq. La syntaxe primitive de εἰ a fait l'objet d'un important travail de L. Lange, *der homer. Gebrauch der Partikel* **εἰ** : I. *Einleitung und* εἰ *mit dem Opt.* (1872). II. Εἴ κεν *mit Optat. und* εἰ *ohne Verbum finitum* (1873 : *Abh. der sächs. Ges. d. Wiss. philos. hist. Classe*, 1874), Leipzig, 1872-3.

3. Pour désigner la proposition conditionnelle on se sert parfois de l'expression : « proposition antécédente » ou « protase » (πρότασις), la proposition principale étant alors désignée sous le nom de « proposition conséquente » ou « apodose » (ἀπόδοσις). Le mot πρότασις, terme philosophique signifiant « proposition » et même « prémisse (d'un syllogisme) » a été pris par les rhéteurs grecs dans le sens restreint de « première partie d'une période » ; on l'entend ici dans le sens de « première partie d'une période conditionnelle ». Quant au terme de ἀπόδοσις, il est employé par Denys d'Halicarnasse pour signifier « proposition en relation avec une proposition antérieure » appelée, on vient de le voir, πρότασις. Voy. A. Bailly, *Dict. grec-français*, art. πρότασις et ἀπόδοσις.

526. — Εἰ et *si* dans une proposition conditionnelle. — Il peut se présenter trois cas.

1° On suppose que la condition se trouve remplie;

2° La supposition est présentée comme une simple idée;

3° La supposition est contraire à la réalité.

527. — La condition est supposée remplie. — Dans ce cas, le grec et le latin sont d'accord pour employer l'indicatif de tous les temps dans la proposition conditionnelle, et, à la proposition principale[1], les modes des propositions indépendantes, selon l'idée qu'il s'agit d'exprimer.

En grec, la négation est μή dans la proposition conditionnelle[2].

Ex. : Hom., *Il.*, I, 564 : **εἰ** δ' οὕτω τοῦτ' **ἐστίν**, ἐμοὶ **μέλλει** φίλον εἶναι. — Eur., *frag.*, 294 : **εἰ** θεοί τι **δρῶσιν** αἰσχρόν, οὐκ **εἰσὶν** θεοί. — Plat., *Phèdr.*, 228 a : **εἰ** ἐγὼ Φαῖδρον **ἀγνοῶ**, καὶ ἐμαυτοῦ **ἐπιλέλησμαι**· ἀλλὰ γὰρ οὐδέτερά ἐστι τούτων[3]. *Rep.*, 408 c : **εἰ** μὲν (Ἀσκληπιὸς) θεοῦ **ἦν**, οὐκ **ἦν** αἰσχροκερδής· **εἰ** δ' αἰσχροκερδής, οὐκ **ἦν** θεοῦ. — Dém., XXIII, 54 : **εἰ** δὲ ἐκεῖνος ἀσθενέστερος **ἦν**, ἑαυτῷ τοῦ πάθους αἴτιον **ἡγήσατο**.

Tér., *Andr.*, 322 : ***si*** **id *facis*, hodie postremum me *vides*.** — Cic., *de Div.*, II, 8, 21 : **(divinatio), *si* fato omnia *fiunt*, nihil nos admonere *potest*, ut cautiores simus.** *De Orat.*, II, 40, 172 : ***si*** **bona existimatio divitiis *præstat* et pecunia tanto opere *expetitur*, quanto gloria magis *est* expetenda ?** *P. Dej.*, 5, 13 : **(Dejotarus) Pharsalico prœlio facto a Pompejo discessit ; vel officio, *si* quid *debuerat*, vel errori, *si* quid *nescierat*, satisfactum esse *duxit*.** — Sall., *Orat. C. Licini Macri*, § 11 : **quæ profecto in cassum *agebantur*, *si* prius quam vos serviendi finem illi dominationis facturi *erant*.**

Soph., *Ant.*, 98 : ἀλλ' **εἰ δοκεῖ** σοι, **στεῖχε**. *Phil.*, 526 : ἀλλ' **εἰ δοκεῖ**, **πλέωμεν**, **ὁρμάσθω** ταχύς. — Arist., *Gren.*, 579 : κάκιστ' **ἀπολοίμην**, Ξανθίαν **εἰ μὴ φιλῶ**.

---

1. Nous considérons ici la proposition principale comme *indépendante*.

2. Pour l'emploi de la négation dans les propositions conditionnelles du latin, voy. ci-après (emploi de **si non** ou de **nisi**, § 540.

3. Cet exemple prouve que, dans le cas dont nous nous occupons, il n'est pas nécessaire que la condition supposée remplie soit conforme à l'opinion véritable de celui qui parle. Ce que Platon a marqué dans cette phrase, c'est qu'il y a une relation certaine entre la condition qu'il suppose remplie et la conséquence qui doit en résulter, sans se préoccuper de la question de savoir si, en réalité, la condition se trouve remplie ou non. De même en latin, quand on dit **si Deus est, mundum conservat**, on veut simplement exprimer ceci, c'est que la providence divine est une conséquence nécessaire de cette supposition : l'existence de Dieu.

SALL., *Cat.*, 52, 5 : ***si*** ista, quæ amplexamini, retinere ***voltis***, ***expergiscimini*** aliquando et ***capessite*** rem publicam (cf. *ib.*, 52, 32 sq.). — CIC., *de Orat.*, II, 40, 171 : si ærarii copiis et ad belli adjumenta et ad ornamenta pacis ***utimur***, vectigalibus ***serviamus***. *De Re publ.*, I, 7, 12 : ***si*** qui ***sunt***, qui philosophorum auctoritate moveantur, audiant eos, quorum summa est auctoritas apud doctissimos homines et gloria. *In Cat.*, 4, 4, 7 : ***decernatur, si placet*** (cf. SALL., *Jug.*, 85, 17 ; T.-LIVE, XXII, 53, 11 ; TAC., *Agr.*, 46, 1, etc.).

CIC., *ad Fam.*, XVI, 13 a, 1 : ***ne sim*** salvus, ***si*** aliter ***scribo*** ac sentio (cf. *ad Fam.*, VII, 13, 1).

PLAT., *Apol.*, 25 b : πολλὴ γὰρ **ἂν** εὐδαιμονία **εἴη** περὶ τοὺς νέους, **εἰ** εἷς μὲν μόνος αὐτοὺς **διαφθείρει** οἱ δ᾽ ἄλλοι **ὠφελοῦσιν.**

CIC., *de Sen.*, 19, 67 : quid ***timeam, si*** aut non miser post mortem aut beatus etiam futurus ***sum ?*** *De Div.*, I, 16, 29 : esto : ***fuerit*** hoc censoris, si ***judicabat*** (eum) ementitum (esse). T.-LIVE, III, 21, 4 : mirer, si vana vestra auctoritas ad plebem est. XXXV, 16, 6 : ad hæc Antiocho responderi ***velim***, si ex æquo ***disceptatur*** et non belli causa ***quæritur***. Etc.

DÉM., XVIII, 223 : καίτοι τότε τὸν Δημομέλη τὸν ταῦτα γράφοντα καὶ τὸν Ὑπερείδην. **εἴπερ**[1] ἀληθῆ μου νῦν **κατηγορεῖ**, μᾶλλον **ἂν** εἰκότως ἢ τόνδ᾽ **ἐδίωκεν.**

PLAUTE, *Trucul.*, IV, 2, 35 : ***si volebas*** participari, ***auferres*** dimidium domum. — CIC., *p. Sest.*, 24, 54 : ***si*** meis incommodis ***lætabantur***, urbis tamen periculo ***commoverentur*** (cf. ci-dessus, § 336). Etc.

REMARQUES. — I. On a vu ci-dessus que dans le cas particulier des propositions conditionnelles dont nous nous occupons ici, le grec et le latin emploient l'indicatif *de tous les temps* à la proposition conditionnelle.

Il en résulte que le grec et le latin peuvent employer **εἰ** et si avec le *futur*, toutes les fois que la condition se rapporte à l'avenir.

Toutefois, en grec, **εἰ** joint à l'indicatif futur[2] s'emploie surtout dans les *menaces*[3].

---

1. Pour l'emploi de εἴπερ au lieu de εἰ, voy. ci-après, Rem. II, p. 560.

2. On verra ci-dessous (§ 528) que le grec emploie aussi une autre forme pour exprimer que la condition se rapporte à l'avenir : en effet à la locution latine ***si hoc facies*** le grec répond par **εἰ** τοῦτο **ποιήσεις** et par **ἐὰν** τοῦτο **ποιῇς**. En général on se sert de la première forme, quand on mettrait en français « si *jamais* tu fais cela » et la seconde, quand on veut dire : « s'il t'*arrive* de faire cela » c'est-à-dire quand on veut faire entendre que, s'il y a des chances pour que l'action se fasse, du moins on n'est pas tout à fait sûr qu'elle se fasse. Mais souvent aussi il n'y a aucune différence de *sens* entre les deux constructions ; il n'y a qu'une différence d'*usage* : la seconde est *plus souvent* employée que la première.

3. Voy. GILDERSLEEVE dans les *Trans. of American Phil. Assoc. for* 1876, p. 13.

Ex. : Soph., *Ant.*, 93 : **εἰ** ταῦτα **λέξεις, ἐχθαρεῖ** μὲν ἐξ ἐμοῦ. — Eur., *fragm.*, 5 : **εἰ μὴ καθέξεις** | γλῶσσαν, **ἔσται** σοι κακά. — Plat., *Apol.*, 28 c : **εἰ τιμωρήσεις** Πατρόκλῳ τῷ ἑταίρῳ τὸν φόνον καὶ Ἕκτορα **ἀποκτενεῖς,** αὐτὸς **ἀποθανεῖ**. Etc.

Mais en latin l'emploi du futur en pareil cas est *obligatoire*[1]. Remarquez de plus que le latin, préoccupé de marquer avec précision le rapport de temps qu'il y a entre la proposition subordonnée et la proposition principale (cf. ci-dessus, § 255 et cf. p. 269, n. 1), emploie souvent le *futur antérieur* dans la proposition conditionnelle, pour indiquer que l'action signifiée est logiquement antérieure à celle de la proposition principale.

Ex. : Cic., *de Orat.*, II, 30, 131 : ***si*** **orator *erit* in moribus ac voluntatibus civium suorum hospes, non multum ei loci *proderunt* illi, ex quibus argumenta promuntur.** *De Re publ.*, VI, 23, 25 : **alte spectare *si voles* atque hanc sedem et æternam domum contueri neque te sermonibus vulgi *dederis* nec in præmiis humanis spem *posueris* rerum tuarum : suis te oportet illecebris ipsa virtus trahat ad verum decus.** *P. Mil.*, 34, 93 : ***si*** **mihi re publica bona frui non *licuerit*, at *carebo* mala.** Etc.[2].

II. Il a été dit ci-dessus qu'en employant **εἰ** ou **si** avec l'indicatif de tous les temps, le grec et le latin marquaient simplement que la condition est supposée remplie, abstraction faite de ce qui peut être l'opinion véritable de celui qui parle.

Néanmoins cette forme de phrase est aussi celle que l'on emploie en grec et en latin, lorsque l'opinion de celui qui parle est bien que la condition énoncée se trouve en effet remplie. Il y a donc des cas où **εἰ, si** ne signifient pas seulement si, mais bien s'il est vrai que, du moment que, puisque.

Toutefois, en pareil cas, on emploie plus volontiers, en grec **εἴπερ**[3] et en latin **siquidem**.

Ex. : Xén., *Anab.*, I, 7, 9 : Κλέαρχος ὧδέ πως ἤρετο τὸν Κῦρον· οἴει γάρ σοι, ὦ Κῦρε, μαχεῖσθαι τὸν ἀδελφόν; Νὴ Δί', ἔφη ὁ Κῦρος, **εἴπερ** γε Δαρείου καὶ Παρυσάτιδός ἐστι παῖς, ἐμὸς δὲ ἀδελφός, οὐκ ἀμαχεὶ ταῦτα ἐγὼ λήψομαι[4].

---

1. On trouve quelquefois dans la langue populaire **si** avec l'indicatif présent là où *régulièrement* on attendrait l'indicatif futur.

Ex. : Tér., *Ad.*, 231 : ***nisi*** **eo (Cyprum) ad mercatum *venio*, damnum maxumum est.** Cf. T.-Live, XXIII, 47, 5. Etc.

Mais il ne faut pas confondre cette irrégularité avec l'emploi fort *correct* du présent dans certaines phrases où il est nécessaire de marquer qu'on suppose que telle ou telle condition se réalise, non pas dans un avenir plus ou moins éloigné, mais *tout de suite* :

Ex. : Cic., *Phil.*, 7, 6, 19 : ***si*** **bellum *omittimus*** (« aujourd'hui ») **pace nunquam *fruemur*.** — T.-Live, XXV, 38, 20 : **si diem *proferimus*** (si *aujourd'hui* nous ajournons la bataille ») **et hesternæ eruptionis fama** (cf. ci-dessus, p. 229, 6°) **contemni *desierimus*** (« nous cessons d'*ici à quelques jours* »), **periculum est ne omnes duces, omnes copiæ conveniant.** Cf. XXIII, 12, 11-12 (« si nous voulons *maintenant*, si *maintenant* nous laissons passer l'occasion ») ; XXIII, 5, 15 ; XXIV, 22, 17. Etc.

2. L'impératif étant, pour le sens, rapporté au futur, on trouve des phrases comme celles-ci :

Cic., *p. Sest.* 13, 31 : ***si*** **in exponendis vulneribus illis de me ipso plura dicere *videbor, ignoscitote*.** *De Re publ.*, I, 19, 32 : ***si*** **me *audietis*, adulescentes, solem alterum *ne metueritis*.** Etc.

3. Du sens de « s'il est bien vrai que, si toutefois », on passe aisément à celui de « quand même » « quoique » ; de là l'emploi particulier que font de εἴπερ Homère et les poètes dramatiques (cf. Hom., *Il.*, VII, 117 ; *Od.*, I, 167 sq. ; etc.).

4. Il y a des cas où εἴπερ a tout à fait la valeur d'une particule causale.

Ex. : Xén., *Anab.*, VI, 1, 26 : ἐγώ, ὦ ἄνδρες, ἥδομαι μὲν ὑφ' ὑμῶν τιμώμενος, **εἴπερ** ἄνθρωπός εἰμι, κτλ.

Cic., *Tusc.*, I, 23, 54 : **principium exstinctum nec ipsum ab alio renascetur nec ex se aliud creabit, *si quidem* necesse est a principio oriri omnia.** *De Am.*, 24, 89 : **molesta veritas, *si quidem* ex ea nascitur odium, quod est venenum amicitiæ.**

III. Les propositions conditionnelles *ironiques* commençant par εἰ μὴ ἄρα, **nisi forte, nisi vero**[1], à moins que cependant... se mettent toujours à l'indicatif.

Ex. : Xén., *Mém.*, I, 2, 8 : πῶς ἂν ὁ τοιοῦτος ἀνὴρ διαφθείροι τοὺς νέους; **εἰ μὴ ἄρα** ἡ τῆς ἀρετῆς ἐπιμέλεια διαφθορά **ἐστιν**. Etc.

Cic., *Tusc.*, IV, 23, 51 : **hæc cum constituta sunt judicio atque sententia, tum est robusta illa et stabilis fortitudo, *nisi forte,* quæ vehementer, acriter, animose fiunt, iracunde fieri *suspicamur*** (cf. *p. Rosc. Am.*, 29, 82; *de Off.*, II, 18, 62; *p. Mil.*, 7, 17, etc.). Cf. Sall., *Cat.*, 20, 17; Quint., II, 3, 6, etc.

Cic., *p. Sull.*, 9, 28 : **plenum forum est eorum hominum quos ego a vestris cervicibus depuli, a meis non removi, *nisi vero* paucos fuisse *arbitramini,* qui conari aut sperare possent se tantum imperium posse delere** (cf. *in Verr.*, II, 5, 9, 24; *p. Mil.*, 3, 8; 5, 14; 7, 19, etc.).

528. — Le grec pouvant, grâce à l'emploi de ἄν avec le subjonctif, exprimer une action éventuelle, on conçoit que, dans une proposition conditionnelle se rapportant à l'avenir, on trouve **ἐάν**[2] avec le *subjonctif* (présent ou aoriste[3]), pour exprimer une hypothèse que celui qui parle considère comme pouvant se réaliser, *le cas échéant*[4].

La proposition principale peut avoir tous les modes que comportent les propositions indépendantes, mais en particulier l'indicatif futur[5] et l'impératif, l'optatif quelquefois, enfin le potentiel, modes qui par leur fonction se rapportent à l'avenir, comme l'indicatif futur.

1. Ajoutez **nisi** tout seul, employé ironiquement pour **nisi forte** (cf. Plaute, *Aul.*, III, 3, 15 ; Cic., *p. Rosc. Am.*, 50, 147 ; etc.).

2. Ἐάν est pour εἰ ἄν qu'on trouve bien (sous la forme εἰάν) sur certaines inscriptions attiques de la fin du quatrième siècle av. J.-C., mais qui ne se rencontre jamais dans les œuvres littéraires. La forme ἐάν est inconnue à Homère, qui cependant, à côté de εἴ κε (αἴ κε) ou εἴ κεν (αἴ κεν), emploie parfois ἤν, contraction de ἐάν. A côté de ἐάν, les inscriptions fournissent quelques rares exemples de ἄν qu'on trouve dans les éditions de Thucydide, de Platon et de Démosthène, mais elles n'offrent aucun exemple de ἤν.

3. Le subjonctif aoriste répond très souvent au futur antérieur latin employé comme il a été dit ci-dessus, p. 560, Rem. I. Mais il peut arriver aussi que le subjonctif aoriste soit employé, au lieu du subjonctif présent, pour marquer que l'on considère l'action indépendamment de sa durée. Enfin, pour certains verbes dont l'aoriste exprime l'entrée de l'action dans la réalité (cf. ci-dessus, § 258), le subjonctif aoriste conserve naturellement ce sens particulier.

4. Ἐάν avec le subjonctif est à peu près synonyme de εἰ avec l'indicatif futur. Cf. ci-dessus, p. 559, n. 2. Chez Homère, le subjonctif tout seul s'emploie avec εἰ (dans le même sens que εἴ κε ou ἤν) à la proposition conditionnelle.

Ex. : Hom., *Il.*, XXII, 86 sq. : ... **εἴ** περ γάρ σε **κατακτάνῃ**, οὔ σ' ἔτ' ἔγωγε | κλαύσομαι ἐν λεχέεσσι. Cf. *Il.*, I, 341 ; V, 258 ; XII, 223 ; 245 ; *Od.*, I, 204 ; V, 221 ; XII, 348.

Les poètes dramatiques ont imité cette construction homérique.

Ex : Soph., *Aj.*, 496 : **εἰ** γὰρ **θάνῃς** καὶ τελευτήσας **ἀφῇς**... *Œd. à Col.*, 1443 : δυστάλαινα τἄρ' ἐγὼ **εἴ** σου **στερηθῶ**. — Arist., *Cher.*, 698 sq. : ... **εἰ** μή σ' **ἐκφάγω** | ἐκ τῆσδε τῆς γῆς, οὐδέποτε βιώσομαι. Etc.

Dans Thucydide (VI, 21), il faut vraisemblablement corriger **εἰ** ξυστῶσιν en **ἢν** ξυστῶσιν, qui est d'ailleurs la leçon de quelques manuscrits inférieurs.

5. Chez Homère, cet indicatif futur peut être remplacé par le subjonctif avec κε ou ἄν.

Ex. : *Il.*, I, 324 : εἰ δέ κε μὴ δώησιν, ἐγὼ δέ **κεν** αὐτὸς **ἕλωμαι**.

Ex. : Hom., *Il.*, II, 364 sq. : **εἰ** δέ **κεν** ὣς **ἔρξῃς** καί τοι **πείθωνται** Ἀχαιοί, | **γνώσῃ** ἔπειθ' ὅς θ' ἡγεμόνων κακὸς ὅς τέ νυ λαῶν (cf. *Od.*, XVII, 549, etc.). — Plat., *Gorg.*, 503 d : **ἐὰν ζητῇς** καλῶς, **εὑρήσεις.** *Protag.*, 310 a : χάριν **εἴσομαι, ἐὰν ἀκούητε.** *Laches*, 201 c : ἥξω παρὰ σὲ αὔριον, **ἐὰν** θεὸς **ἐθέλῃ.** Xén., *Anab.*, IV, 5, 8 : **ἐάν** τι **φάγωσιν, ἀναστήσονται.** VII, 3, 11 : **ἂν** δέ τις **ἀνθίστηται**, σὺν ὑμίν **πειρασόμεθα** χειροῦσθαι. — Dém., IV, 50 : **κἂν μὴ** νῦν **ἐθέλωμεν** ἐκεῖ πολεμεῖν αὐτῷ, ἐνθάδ' ἴσως **ἀναγκασθησόμεθα** τοῦτο ποιεῖν. — Isocr., VIII, 18 : **ἢν** γὰρ ταῦτα καλῶς **ὁρισώμεθα**, ἄμεινον **βουλευσόμεθα** καὶ περὶ τῶν ἄλλων.

Hom., *Il.*, III, 281 sqq. : **εἰ** μέν **κεν** Μενέλαον Ἀλέξανδρος **καταπέφνῃ**, | αὐτὸς ἔπειθ' Ἑλένην **ἐχέτω** καὶ κτήματα πάντα, | ἡμεῖς δ' ἐν νήεσσι **νεώμεθα** ποντοπόροισιν. — Xén., *Cyr.*, V, 4, 30 : καὶ **χρῶ** αὐτοῖς, **ἐὰν δέῃ** τι. *Ib.*, III, 2, 13 : **ἢν** μὲν πόλεμον **αἱρῆσθε**, μηκέτι **ἥκετε** δεῦρο ἄνευ ὅπλων, εἰ σωφρονεῖτε · **ἢν** δὲ εἰρήνης **δοκῆτε** δεῖσθαι, ἄνευ ὅπλων **ἥκετε** · ὡς δὲ καλῶς ἕξει τὰ ὑμέτερα, **ἢν** φίλοι **γένησθε**, ἐμοὶ **μελήσει.**

Arist., *Gren.*, 586 sqq. : ἀλλ' **ἤν** σε τοῦ λοιποῦ ποτ' **ἀφέλωμαι** χρόνου, | ...κάκιστ' **ἀπολοίμην.**

Soph., *Œd. R.*, 216 sqq. — Xén., *Anab.*, II, 4, 19 : οὐδὲ γὰρ **ἂν** πολλαὶ γέφυραι **ὦσιν, ἔχοιμεν ἂν**[1] ὅποι φυγόντες ἡμεῖς σωθῶμεν. Etc.

Remarques. — I. Ce qui, en latin, correspond à cette construction c'est l'emploi du futur ou du futur antérieur dans la proposition conditionnelle (voy. ci-dessus, § 527, Rem. I).

II. Pour l'emploi de ἐάν avec le subjonctif dans une proposition conditionnelle signifiant une action qui se répète, voy. ci-après, § 532, 1°, **a**.

529. — La supposition est présentée comme une simple idée. — Quand la personne qui parle veut exprimer formellement que la supposition est une *simple conception* de son esprit, un simple *produit de son imagination*, le latin et le grec emploient chacun le mode qui sert spécialement à donner à l'expression le ton d'*incertitude* qui convient en pareil cas[2].

1° *En grec*, on emploie **εἰ** avec l'*optatif* dans la proposition conditionnelle, et à la proposition principale le *mode potentiel* (optatif avec ἄν).

1. L'optatif avec ἄν ou potentiel équivaut à un futur atténué (cf. ci-dessus, § 316) : au lieu de signifier « telle chose *arrivera* », il signifie : « telle chose *peut arriver*. »

2. Ce qui, en français, correspond à peu près à cette forme de phrase, c'est dans la proposition principale, l'emploi du conditionnel présent *pris dans le sens du futur*, et, dans la proposition conditionnelle, l'emploi de l'imparfait de l'indicatif : « Si le monde *s'écroulait un jour* (*ou* si le monde *venait à s'écrouler*), cela n'*effraierait* pas le sage. »

La négation est **μή** dans la proposition conditionnelle, **οὐ** dans la proposition principale.

Ex. : Hom., *Il.*, I, 255 sqq. : ἦ **κεν γηθήσαι** Πρίαμος Πριάμοιό τε παῖδες, | ἄλλοι τε Τρῶες μέγα **κεν κεχαροίατο** θυμῷ, | **εἰ** σφῶιν τάδε πάντα **πυθοίατο** μαρναμένοιιν (cf. *Il.*, VII, 28 ; *Od.*, III, 223 ; etc.). — Eschyle, *Prom.*, 1011 *Weckl.* : **εἴης** φορητὸς οὐκ **ἄν, εἰ πράσσοις** καλῶς. *Agam.*, 37 sq. : ...οἶκος δ' αὐτός, **εἰ** φθογγὴν **λάβοι**, | σαφέστατ' **ἂν** λέξειεν... — Plat., *Phéd.*, 68 b : οὐ πολλὴ **ἂν** ἀλογία **εἴη, εἰ φοβοῖτο** τὸν θάνατον ὁ τοιοῦτος ; — Xén., *Anab.*, VII, 7, 11 : οὐδὲ γὰρ **ἂν** Μήδοκός με ὁ βασιλεὺς **ἐπαινοίη, εἰ ἐξελαύνοιμι** τοὺς εὐεργέτας. *Cyr.*, II, 1, 8 : οὐδ' **εἰ** πάντες **ἔλθοιεν** Πέρσαι, πλήθει γε οὐχ **ὑπερβαλοίμεθ' ἂν** τοὺς πολεμίους. — Isocr., II, 8 : **εἰ** δέ τις τοὺς κρατοῦντας τοῦ πλήθους ἐπ' ἀρετὴν **προτρέψειεν,** ἀμφοτέρους **ἂν ὀνήσειε**. — Dém., LVII, 44 : πῶς οὖν οὐκ **ἂν** οἰκτρότατα πάντων ἐγὼ **πεπονθὼς εἴην, εἰ** ἐμὲ **ψηφίσαιντο** εἶναι ξένον ; Etc.[1].

Remarques. — I. Les Attiques font un grand usage de cette forme de phrase conditionnelle : « par politesse, ils expriment volontiers, comme des idées purement personnelles et n'ayant de valeur d'abord que pour la personne qui parle, soit des maximes générales admises de tout le monde, soit des suppositions dont la réalisation peut être considérée comme possible[2]. »

---

1. Homère emploie quelquefois εἴ κε avec l'optatif dans la proposition conditionnelle ; il y a aussi chez lui un exemple de εἴ περ ἄν (*Il.*, II, 597). Cette construction irrégulière, qui ne se retrouve pas ailleurs, est un des traits caractéristiques de la syntaxe homérique.

Ex. : Hom., *Il.*, IX, 141 sq. : **εἰ** δέ **κεν** Ἄργος ἱκοίμεθ' Ἀχαιικόν, οὖθαρ ἀρούρης, | γαμβρός κεν μοι ἔοι... (cf. IX, 283 ; *Od.*, XII, 345 ; XIX, 589. Etc.

Il serait subtil de chercher une différence entre ce tour et le tour régulier par εἰ et l'optatif. Voy. les exemples chez Lange, *Partikel* **εἰ**, pp. 185-186.

Il ne faut pas confondre cet emploi irrégulier de εἴ κε chez Homère avec un petit nombre de constructions très correctes dans lesquelles on a εἰ avec le potentiel, parce que la phrase resterait conditionnelle, même si l'on retranchait εἰ.

Ex. : Dem., XX, 62 : οὐκοῦν αἰσχρόν, **εἰ** μέλλοντες μὲν εὖ πάσχειν συκοφάντην **ἂν** τὸν ταῦτα λέγονθ' **ἡγοῖσθε**, ἐπὶ τῷ δ' ἀφελέσθαι τὰς τῶν προτέρων εὐεργετῶν δωρεὰς ταῦτα λεγόντων ἀκούσεσθε, *m. à m.* « donc ce serait une honte si, tandis que touchant un service à recevoir, vous *traiteriez* un tel orateur de sycophante, vous deviez, touchant des récompenses à retirer à d'anciens bienfaiteurs, écouter favorablement ce même langage ».

C'est pour une raison analogue que l'on trouve le mode irréel avec ἄν dans une proposition conditionnelle comme celle-ci :

Dem., XIX, 172 : ἐπεί, εἰ μὴ διὰ τὸ τούτους βούλεσθαι σῶσαι, ἐξώλης ἀπολοίμην καὶ προώλης, **εἰ** προσλαβὼν γ' **ἂν** ἀργύριον πάνυ πολὺ μετὰ τούτων **ἐπρέσβευσα**, « car, si ce n'eût été dans l'intention de sauver (les prisonniers), puissé-je souffrir mille morts, si j'*aurais été* ambassadeur avec ces gens-là, oui, quelque argent que je dusse en retirer ».

Comme le fait remarquer M. Weil, la particule ἄν a sa raison d'être dans cette dernière phrase : car elle subsisterait, si la phrase n'était plus sous la dépendance de εἰ. On aurait : προσλαβών γ' ἀργύριον πάνυ πολὺ οὐκ ἂν ἐπρέσβευσα μετὰ τούτων.

Mais ces constructions sont très rares et Goodwin, *our. cité*, § 506, a tort de donner comme exemples des phrases dont le texte est mal établi, comme Plat., *Protag.*, 329 *b* et Dem., IV, 18.

2. E. Koch., *Gramm. grecque*, § 114, 3 (trad. Rouff., p. 443, librairie A. Colin et Cie).

II. Ce genre de phrase peut aussi s'employer pour formuler une supposition dont la réalisation est impossible, mais que l'imagination conçoit fortement.

Ex. : Soph., *Él.*, 548 : **φαίη** δ' **ἂν** ἡ θανοῦσά γ', **εἰ** φωνὴν **λάβοι**, elle dirait comme moi celle qui n'est plus, si (maintenant) elle prenait la parole. Cf. Dém., XX, 87 : σκοπεῖτε δὴ καὶ λογίσασθ' ἐν ὑμῖν αὐτοῖς, **εἴ** τινες τούτων τῶν τετελευτηκότων **λάβοιεν** τρόπῳ τινὶ τοῦ νυνὶ γιγνομένου πράγματος αἴσθησιν, ὡς **ἂν** εἰκότως **ἀγανακτήσειαν**. Etc.

III. On a vu ci-dessus que dans cette forme de phrase conditionnelle, c'est le potentiel qu'on trouve en général à la proposition principale. Néanmoins, si l'on veut donner au reste de la phrase un caractère plus affirmatif, on peut employer l'indicatif.

Ex. : Pindare, *Isthm.*, 4 (5), 14 : πάντ' **ἔχεις**[1], **εἴ** σε τούτων μοῖρ' ἐφίκοιτο καλῶν. *Pyth.*, 1, 81 : καιρὸν **εἰ φθέγξαιο**, μείων **ἕπεται** μῶμος ἀνθρώπων. — Hér., I, 32 : οὐχ ὁ μέγα πλούσιος μᾶλλον τοῦ ἐπ' ἡμέρην ἔχοντος ὀλβιώτερός **ἐστι**, **εἰ μή** οἱ τύχη **ἐπίσποιτο** πάντα καλὰ ἔχοντα τελευτῆσαι εὖ τὸν βίον. — Dém., XVIII, 21 : **εἰ** γὰρ εἶναί τι **δοκοίη** τὰ μάλιστ' ἐν τούτοις ἀδίκημα, οὐδέν **ἐστι** δήπου πρὸς ἐμέ. Etc.

IV. Par conséquent, on emploie aussi l'indicatif à la proposition principale, quand on veut marquer qu'il n'en saurait être autrement, quoique l'hypothèse ait été énoncée à l'optatif.

Ex. : Dém., XXIV, 35 : **εἰ** γὰρ **εἴησαν** δύο τινὲς ἐναντίοι νόμοι, καί τινες ἀντίδικοι παρ' ὑμῖν **ἀγωνίζοιντο** ἢ περὶ δημοσίων ἢ περὶ ἰδίων πραγμάτων, **ἀξιοίη** δ' ἑκάτερος νικᾶν μὴ τὸν αὐτὸν δεικνύων νόμον, οὔτ' ἀμφοτέροις **ἔνι** δήπου | ψηφίσασθαι, πῶς γάρ ; οὔτε θατέρῳ ψηφιζομένους εὐορκεῖν · παρὰ γὰρ τὸν ἐναντίον, ὄντα δ' ὁμοίως κύριον, ἡ γνῶσις **συμβαίνει**.

2° *En latin*, on emploie **si** avec le subjonctif présent ou parfait[2] à la proposition conditionnelle, et à la proposition principale le subjonctif (*présent, parfait, aoriste* ayant le sens d'*un présent*)[3] correspondant à l'optatif grec avec ἄν (mode potentiel)[4].

Ex. : Plaute, *Men.*, 640 : **pol haut *rogem* te, *si sciam*.** — Cic., *de Nat. deor.*, III, 32, 81 : **dies *deficiat*, si velim numerare, quibus bonis male evenerit, quibus improbis optime.** *De Fin.*, II, 18, 59 : ***si scieris* aspidem occulte latere uspiam et velle aliquem imprudentem super eam assidere, cujus mors tibi emolumentum futura sit ; improbe *feceris, nisi monueris*, ne assideat.** *De Off.*, III, 25, 95 : ***si* gladium**

1. L'emploi du présent dans ces formes de phrases a quelque analogie avec celui dont il a été question ci-dessus (§ 228) : il équivaut à un futur.

Or, dans l'ancienne langue, on trouve aussi, en pareil cas, le futur de l'indicatif ou l'impératif à la proposition principale.

Ex. : Hom., *Il.* X, 222 : ... ἀλλ' εἴ τίς μοι ἀνὴρ ἅμ' ἕποιτο καὶ ἄλλος, | μᾶλλον θαλπωρὴ καὶ θαρσαλεώτερον **ἔσται** (cf. XX, 100 sqq.).

2. Le subjonctif *parfait* s'emploie si l'on veut marquer qu'on suppose qu'à tel moment de l'avenir telle chose soit un *fait accompli*.

3. Voy. ci-dessus, p. 285, § 278 (avec la Rem.).

4. Voy. ci-dessus, p. 331 et suiv., § 332, 1 et 2 (avec les Remarques).

quis apud te sana mente *deposuerit* (parfait), ***repetat* insaniens; reddere peccatum *sit*, officium non reddere.** *Ib.*, I, 17, 57 : **omnes omnium caritates patria una complexa est, pro qua quis bonus *dubitet* mortem oppetere, *si* ei *sit* profuturus?** — T.-Live, VI, 14, 4 : **tum vero ego... nequiquam hac dextra Capitolium Arcemque *servaverim*** (parfait, cf. § 332, 2°, Rem. II, p. 333), ***si* civem commilitonemque meum... in servitutem ac vincula duci *videam*.** Etc.[1].

Remarques. — I. Cette forme de phrase peut s'employer pour formuler une supposition dont la réalisation est impossible, mais que l'imagination conçoit fortement.

Ex. : T.-Live, XXXIX, 37, 3 : ***si exsistat*[2] hodie ab inferis Lycurgus, *gaudeat* ruinis eorum et... *dicat*.** Etc.

II. Dans la langue *archaïque* et chez les *poètes*, on trouve quelquefois, soit dans la proposition conditionnelle, soit dans la proposition principale, le *présent* du subjonctif employé là, où, d'après la règle qui sera donnée § 530, il faudrait l'imparfait, parce qu'il s'agit d'une hypothèse contraire à la réalité.

Ex. : Tér., *Andr.*, 276 : **haud *verear, si* in te *sit* solo situm,** je serais *aujourd'hui* sans inquiétude, si cela ne dépendait que de toi.

On trouve même des exemples comme ceux-ci, où le potentiel et l'irréel sont réunis dans la même phrase sans différence de sens appréciable.

Ex. : Lucr., I, 356-7 : **quod *nisi* inania sint** (hypothèse toujours actuelle : par conséquent, il faudrait *essent*), **qua corpora quæque valerent | transire haud ulla fieri ratione *videres*.** — Virg., *Géorg.*, IV, 116 sqq. : **atque equidem, extremo *ni* jam sub fine laborum | vela *traham* et terris *festinem* advertere proram, | forsitan et, pingues hortos quæ cura colendi | ornaret, *canerem*, biferique rosaria Pæsti.** Etc.[3].

---

1. On voit, par ces exemples, que le latin emploie le subjonctif potentiel dans la proposition conditionnelle toutes les fois qu'il s'agit d'*exprimer une supposition par rapport à l'avenir* et qu'on veut en même temps donner à l'expression ce ton d'*incertitude* que marque en français l'emploi de l'*imparfait de l'indicatif* avec « si ».

2. Il ne faut pas confondre cet emploi du potentiel en parlant du présent avec celui qu'on trouve dans d'autres propositions pour formuler une supposition dont la réalisation *actuelle* est impossible, *du moment qu'on la fait pour l'avenir*.

Ex. : Cic., *de Sen.*, 23, 83 : ***si* quis deus mihi *largiatur*** (« s'il *arrivait* qu'un dieu m'accordât *un jour* »), **ut ex hac ætate repuerascam et in cunis vagiam, valde *recusem*.** *De Off.*, III, 5, 22 : **sic, *si* unusquisque nostrum ad se *rapiat* commoda aliorum detrahatque quod cuique possit emolumenti sui gratia, societas hominum et communitas evertatur necesse est.** Etc.

Dans ces deux exemples et dans d'autres semblables l'emploi du potentiel est conforme à la règle, puisqu'il s'agit d'une supposition faite pour l'avenir.

De même la supposition peut être considérée comme rapportée à l'avenir dans un certain nombre de passages semblables à celui-ci :

Cic., *p. Cæl.*, 1, 1 : **si quis, judices, forte nunc *adsit* ignarus legum..., miretur profecto,** « si quelqu'un *venait à entrer* dans cette assemblée ignorant des lois..., il s'étonnerait à coup sûr... ».

Enfin, il y a bien des cas où il peut être à peu près indifférent de se servir du potentiel ou de l'irréel (cf. ci-après, § 530).

Ex. : Cic., *in Cat.*, 1, 8, 19 : **hæc *si* tecum... patria *loquatur*, nonne impetrare *debeat*...?** (« *s'il arrivait que* la patrie te tînt ce langage, etc. »). Cf. *Div. in Cæc.*, 5, 19 : **Sicilia tota, *si* una voce *loqueretur*, hoc *diceret*** (« voici le langage que la Sicile tiendrait *aujourd'hui*, si elle avait une bouche pour te parler »).

3. Cette incorrection est étrangère à la prose de l'époque classique. Les prétendus exemples qu'on croit pouvoir citer s'expliquent tout naturellement, si l'on prend garde que la supposition y est certaine-

III. On a vu ci-dessus (§ 529, 2°, p. 564) que, dans la forme de phrase conditionnelle dont nous nous occupons ici, c'est le *potentiel* qu'on trouve en général à la proposition principale. Néanmoins, si l'on veut donner au reste de la phrase un caractère plus affirmatif, on peut employer l'indicatif.

Ex. : Plaut., *Pseud.*, 291 : atque adeo, *si* facere *possim* (à supposer que je puisse le faire), pietas *prohibet*. *Amph.*, 336 : non edepol nunc, ubi terrarum sim, *scio, si* quis *roget*. — Cic., *de Fin.*, I, 19, 72 : sapiens non *dubitat, si* ita melius *sit*[1], migrare de vita. — Cés., *de Bell. Gall.*, VI, 11, 4 : suos quisque opprimi et circumveniri non patitur neque, aliter *si faciat*, ullam inter suos *habet* auctoritatem. — Sall., *Cat.*, 58, 6 : diutius in his locis esse, *si* maxume animus *ferat*, frumenti egestas *prohibet*[2]. Etc.

530. — La supposition est contraire à la réalité. — Quand la personne qui parle veut exprimer que la supposition est *contraire à la réalité*, le latin et le grec emploient chacun le mode qui exprime la non-réalité[3].

1° *En grec*, on emploie εἰ avec l'indicatif *imparfait* (plus-que-parfait) ou *aoriste* dans la proposition conditionnelle, et, à la proposition principale, le mode *irréel* (imparfait ou aoriste avec ἄν).

La négation est **μή** dans la proposition conditionnelle, **οὐ** dans la proposition principale.

a) L'*imparfait* dans la proposition conditionnelle répond à l'imparfait français, et, à la proposition principale, l'*imparfait accompagné de* **ἄν** répond à notre conditionnel *présent* proprement dit.

---

ment rapportée à l'avenir. Dans d'autres cas, le subjonctif présent s'explique par le style indirect : c'est ainsi que dans son édition de Salluste, Wirz explique la première phrase du discours de Memmius :

Jug. 31, 1 : Multa me dehortantur a vobis, Quirites, *ni* studium rei publicæ omnia *superet*.

Il faut entendre : « Multa me quasi his verbis dehortantur : Desiste, Memmi, populi res curare, *ni* studium rei publicæ omnia *superat*. » Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, 2e éd., p. 339, n. 1.

1. Peut-être y a-t-il ici un cas particulier et faut-il entendre : « s'il *se dit* que cela vaut mieux ainsi. » Le subjonctif s'expliquerait alors à la proposition conditionnelle par l'emploi du style indirect dans le sens large du mot. Voyez ci-après n. 2.

2. Il ne faut pas confondre ces exemples avec d'autres comme celui-ci :

Cés., *de Bell. Gall.*, V, 7, 7 : si vim *faciat* neque *pareat*, interfici *jubet*,

dans lesquels la proposition principale résume les paroles ou la pensée d'une personne désignée précédemment et, par conséquent, soumet la proposition conditionnelle aux règles du style indirect. Mise au style direct la phrase de César deviendrait : si vim faciet neque parebit, eum interfice, par application de la règle § 527, Rem. I. On voit donc que les subjonctifs faciat et pareat ne sont pas de même nature que ceux dont il est parlé à la Rem. III.

3. Ce qui, en français, correspond à cette forme de phrase, c'est, dans la proposition principale, l'emploi du conditionnel présent ou du conditionnel passé, et, dans la proposition conditionnelle, l'emploi de l'imparfait ou du plus-que-parfait de l'indicatif.

La difficulté qu'éprouvent les commençants à employer correctement les modes dans les propositions conditionnelles grecques ou latines vient de ce qu'ils ne distinguent pas soigneusement les deux idées bien nettes cependant que signifie le conditionnel français improprement appelé présent. En réalité, cette forme verbale peut se rapporter au présent ou à l'avenir et l'on ferait bien de distinguer dans toutes les grammaires françaises un conditionnel *présent* et un conditionnel *futur*.

Quand je dis : « Si j'avais un ami, je serais heureux », cela peut vouloir dire ou bien : « Si *actuellement* j'avais un ami, je serais heureux » ou bien : « si *un jour* j'avais un ami, je serais heureux. » Le latin et le grec ont un mode spécial pour chacune des deux idées : au conditionnel *présent* correspond le mode *irréel* (cf. ci-dessus, § 530), au conditionnel *futur* correspond le *potentiel* (cf. ci-dessus, § 529).

Ex. : Soph., *El.*, 556 : **εἰ** δέ μ' ὧδ' ἀεὶ λόγους | **ἐξῆρχες**, **οὐκ ἂν ἦσθα** λυπηρὰ κλύειν. — Hérodote, I, 120 : καὶ νῦν **εἰ** φοβερόν τι **ἐνωρῶμεν**, πᾶν **ἂν** σοι **προεφράζομεν**. — Plat., *Phéd.*, 73 a : λέγουσι πάντα ᾗ ἔχει· καίτοι **εἰ** μὴ **ἐτύγχανεν** αὐτοῖς ἐπιστήμη ἐνοῦσα, **οὐκ ἂν** οἷοί τ' **ἦσαν** τοῦτο ποιεῖν. *Rép.*, 489 b : πολὺ **ἂν** θαυμαστότερον **ἦν**, **εἰ ἐτιμῶντο**. — Xén., *Cyr.*, I, 2, 16 : ταῦτα **οὐκ ἂν ἐδύναντο** ποιεῖν, **εἰ μὴ** καὶ διαίτῃ μετρίᾳ **ἐχρῶντο**. — Isocr., VI, 87 : **οὐχ** οὕτω δ' **ἂν** προθύμως ἐπὶ τὸν πόλεμον ὑμᾶς **παρεκάλουν**, **εἰ μὴ** τὴν εἰρήνην **ἑώρων** αἰσχρὰν ἐσομένην. Etc.

b) L'*aoriste* ou l'*imparfait* dans la proposition conditionnelle répond au plus-que-parfait français et, à la proposition principale, l'*aoriste* ou l'*imparfait accompagné de* **ἄν** répond à notre conditionnel *passé*.

On choisit l'imparfait ou l'aoriste, selon que l'on mettrait l'imparfait ou l'aoriste, si la phrase, au lieu d'être conditionnelle, était affirmative.

α) Imparfait en parlant du passé.

Ex. : Soph., *Œd. à Col.*, 951 : καὶ ταῦτ' **ἂν οὐκ ἔπρασσον**, **εἰ μή** μοι πικρὰς αὐτῷ τ' ἀρὰς **ἠρᾶτο** (phrase affirmative : il lançait des imprécations contre moi; voilà pourquoi je *faisais* cela). — Thuc., I, 9, 4 : οὐκ ἂν (ὁ Ἀγαμέμνων)... νήσων... **ἐκράτει**, **εἰ μή** τι καὶ ναυτικὸν **εἶχεν** (phrase affirmative : Agamemnon *possédait* une marine ; voilà pourquoi il *avait* des îles dans son empire). Plat., *Gorg.*, 516 e : οὗτοι, **εἰ ἦσαν** ἄνδρες ἀγαθοί, ὡς σὺ φῄς, **οὐκ ἄν** ποτε ταῦτα **ἔπασχον** (phrase affirmative : il n'y *avait* pas d'hommes bons, voilà pourquoi ils *souffraient* ainsi). — Xén., *Mém.*, I, 1, 5 : (ταῦτα) οὐκ **ἂν προέλεγεν**, εἰ μὴ **ἐπίστευεν** ἀληθεύσειν (phrase affirmative : il *était* sûr de dire la vérité, c'est pourquoi *il prédisait* l'avenir ainsi)[1].

β) Aoriste en parlant du passé.

Ex. : Eur., *Hipp.*, 657 sq. : **εἰ μὴ** γὰρ ὅρκοις... **ἡρέθην**, | **οὐκ ἄν** ποτ' **ἔσχον** μὴ οὐ τάδ' ἐξειπεῖν πατρί (phrase affirmative :

1. Voici la phrase tout entière : τίς οὐκ ἂν ὁμολογήσειε τὸν Σωκράτην βούλεσθαι (= ὅτι ἐβούλετο) μήτ' ἠλίθιον μήτ' ἀλαζόνα φαίνεσθαι τοῖς συνοῦσιν ; **ἐδόκει** δ' **ἂν** ἀμφότερα, **εἰ** προαγορεύων ὡς ὑπὸ θεοῦ φαινόμενα κἆτα ψευδόμενος **ἐφαίνετο**· δῆλον οὖν, ὅτι **οὐκ ἂν προέλεγεν, εἰ μὴ ἐπίστευεν** ἀληθεύσειν.

On voit que l'emploi de l'imparfait dans la proposition ἐδόκει δ' ἄν... εἰ... ἐφαίνετο, est déterminé comme dans la dernière proposition par l'idée exprimée dans la proposition qui sert de prémisse au raisonnement : « Socrate ne *voulait* passer aux yeux de ses disciples, ni pour un imbécile ni pour un charlatan. » On pourrait rendre en français de la manière suivante la fin du raisonnement : « Or il *méritait* ce double reproche si, dans ce qu'il prétendait lui avoir été révélé par un dieu, on *pouvait* le convaincre de mensonge ; donc il est évident que s'il *prédisait* l'avenir c'est qu'il *était* sûr de dire la vérité. » Cette traduction de la phrase grecque montre que l'emploi de l'imparfait est parfaitement naturel.

j'ai été enchaîné par mes serments, aussi *ai-je été empêché* de tout raconter à mon père). — PLAT., *Apol.*, 32 d : καὶ ἴσως **ἂν** διὰ ταῦτ' **ἀπέθανον, εἰ μὴ** ἡ ἀρχὴ διὰ ταχέων **κατελύθη** (phrase affirmative : cela n'*a pas été* une cause de mort, parce que le gouvernement *a été renversé*). — DÉM., IV, 5 : **εἰ** τοίνυν ὁ Φίλιππος τότε ταύτην **ἔσχε** τὴν γνώμην..., οὐδὲν **ἂν** ὧν νυνὶ πεποίηκεν **ἔπραξεν**, οὐδὲ τοσαύτην **ἐκτήσατο** δύναμιν (phrase affirmative : Philippe *a fait* ce qu'il a fait et il *a acquis* cette énorme puissance, parce qu'il n'*a* pas *eu* cette idée, etc.).

REMARQUES. — I. A la règle générale ci-dessus énoncée, il convient d'ajouter ceci :

1° En parlant du passé, l'*imparfait* s'emploie en général, au lieu de l'aoriste, quand il s'agit d'une action qui implique une idée de *durée*. Ainsi εἶχον ἄν correspond à la fois à **haberem** et à **habuissem**, je posséderais et j'aurais possédé.

2° En parlant du présent, l'*aoriste* s'emploie en général, au lieu de l'imparfait, quand l'action supposée se conçoit sans aucune idée de durée.

EX. : PLAT., *Gorg.*, 453 c : εἰ ἐτύγχανόν σε ἐρωτῶν, τίς ἐστι τῶν ζωγράφων Ζεῦξις, **εἴ** μοι **εἶπες** ὅτι ὁ τὰ ζῷα γράφων, ἆρ' οὐκ ἂν δικαίως σε **ἠρόμην** ὁ τὰ ποῖα τῶν ζῴων γράφων καὶ ποῦ[1] ;

3° Enfin avec les verbes dont il a été question ci-dessus (§ 258) il est nécessaire d'employer l'*aoriste* (et non l'imparfait), quand on veut exprimer l'idée de mise en acte ou d'entrée dans une situation.

L'aoriste ἔσχον ἄν exprime donc, à l'occasion, l'idée d'entrer en possession : **acciperem** ou **accepissem**, je recevrais ou j'aurais reçu.

Voyez aussi un exemple comme celui-ci :

XÉN., *Hell.*, III, 4. 18 : **ἐπερρώσθη** δ' **ἂν** τις κἀκεῖνο ἰδών, on *aurait repris* courage à voir aussi cela.

II. Le *plus-que-parfait* étant avec le parfait dans le même rapport que l'imparfait avec le présent (cf. ci-dessus, § 247), il ne remplace l'imparfait que dans les cas où, pour marquer l'idée d'un présent, l'on se servirait, en grec, d'un parfait.

EX. : ISOCR., V, 56 : λοιπὸν δ' ἂν ἦν ἡμῖν ἔτι περὶ τῆς πόλεως διαλεχθῆναι τῆς ἡμετέρας, εἰ μὴ προτέρα τῶν ἄλλων τὴν εἰρήνην **ἐπεποίητο** (= λοιπὸν δ' οὐκ ἔστιν ἡμῖν... διαλεχθῆναι, διότι προτέρα... τὴν εἰρήνην **πεποίηται**).

2° *En latin*, on emploie **si** avec le *subjonctif imparfait* ou *plus-que-parfait* dans la proposition conditionnelle, et, à la proposition principale, le mode irréel (*imparfait* ou *plus-que-parfait du subjonctif*).

a) **Si** avec l'*imparfait du subjonctif* correspond le plus souvent au si français construit avec l'*imparfait* de l'indicatif et employé *en parlant du présent*[2].

---

1. Dans cet exemple emprunté à KOCH, *Gramm. grecque*, § 114, 4, REM. 1 (trad. Rouff. p. 446), les deux aoristes εἶπες et ἠρόμην expriment une action qui se rapporte au présent.

2. Il ne faut pas oublier que **si** avec l'*imparfait* peut exprimer une vérité générale, qui, si la phrase était affirmative, serait rendue par le présent de l'indicatif.

EX. : « Si la mort *faisait peur*, L. Brutus ne serait pas mort sur le champ de bataille » (phrase affirmative : « La mort ne *fait* pas *peur* : aussi L. Brutus est-il mort sur le champ de bataille »),

Ex. : Plaute, *Asin.*, 592 : aliquanto amplius *valerem, si* hic *maneres* (cf. *Pseud.*, 640; etc.). — Cic., *de Fin.*, I, 3, 7 : *si* plane sic *verterem* Platonem aut Aristotelem, ut verterunt nostri poetæ fabulas, male, credo, *mererer* de meis civibus, *si* ad eorum cognitionem divina illa ingenia *transferrem*. *Ib.*, I, 13, 41 : eximiæ pulchræque virtutes nisi voluptatem *efficerent*, quis eas aut laudabiles aut expetendas *arbitraretur ?* Etc.

Remarque. — Toutefois il peut arriver que si avec l'*imparfait* du subjonctif corresponde au si français employé avec le *plus-que-parfait* de l'indicatif (cf. ci-dessus, § 337, p. 337 et suiv.)[1].

Ex. : Tér., *Ad.*, 106-7 : si *esset* unde id fieret, | *faceremus* (phrase affirmative : non *erat* unde id fieret : idcirco non *faciebamus*). — Cic., *Orat.*, 9, 29 : qui (Pericles) *si* tenui genere *uteretur*, nunquam ... fulgere, tonare, permiscere Græciam *dictus esset* (phrase affirmative : non tenui genere *utebatur* : ideo fulgere ... *dictus est*). *In Verr.*, II, 2, 1, 3 : non tam facile opes Carthaginis tantæ *concidissent*, nisi Sicilia, illud et rei frumentariæ subsidium et receptaculum, classibus nostris *pateret* (phrase affirmative : facile opes Carthaginis ... *conciderunt*, quia Sicilia ... classibus nostris *patebat*). *P. Arch.*, 7, 16 : Africanus, Lælius, Furius, Cato ille senex profecto, *si* nihil ad percipiendam colendamque virtutem litteris *adjuvarentur*, nunquam se ad earum studium *contulissent* (phrase affirmative : propterea quod ... litteris *adjuvabantur*, se ad earum studium *contulerunt*). Etc. — T.-Live, II, 56, 14 : violatusque esset tribunus, ni et contio omnis atrox *coorta ... esset* et concursus in forum ex tota urbe concitatæ multitudinis *fieret* (phrase affirmative : pæne violatus est tribunus : sed contio ... *coorta est* et concursus in forum ex tota urbe ... *fiebat*). Etc.

b) Si avec le *plus-que-parfait du subjonctif* correspond au si français construit avec le *plus-que-parfait de l'indicatif*[2].

Ex. : Tér., *Andr.*, 808 : *si* id *scissem*, nunquam huc *tetulissem* pedem. — Cic., *de Inv.*, I, 47, 87 : *si venisses* ad exercitum, a tribunis militaribus *visus esses;* non es autem ab his visus ; non es igitur profectus ad exercitum. *Tusc.*, II, 2, 4 : in Græcia philosophia tanto in honore nunquam *fuisset*, mors *si timeretur*, non L. Brutus in prœlio *concidisset* (Cic., *Tusc.*, I, 37, 89). Cf. Cic., *de Sen.*, 6, 19 : consilium, ratio, sententia *nisi esset* in senibus, non summum consilium majores nostri *appellassent* senatum (phrase affirmative : consilium, ratio, sententia *est* in senibus : ideo summum consilium majores nostri *appellaverunt* senatum). Etc.

1. Pour se rendre compte de la légitimité de cette construction, il suffit de remplacer la phrase conditionnelle par une phrase affirmative : supposant le fait réalisé, il suffit de voir si la phrase qui servirait à le constater pourrait avoir ou non l'imparfait de l'indicatif.

2. Ou au plus-que-parfait du subjonctif employé dans une proposition conditionnelle au lieu de l'indicatif. En effet, on sait qu'on peut dire en français : « si *j'eusse* aimé », au lieu de « si *j'avais* aimé », de même que dans la proposition principale on peut dire : « *j'eusse* aimé » au lieu de : « *j'aurais* aimé. » La construction du subjonctif est un emprunt fait au latin.

nisi **doctissimorum contentionibus** ***viguisset.*** *De Div.*, I, 51, 116 : **aurum et argentum, æs, ferrum frustra natura** ***genuisset, nisi*** **eadem** ***docuisset,*** **quemadmodum ad eorum venas perveniretur.** Etc.

REMARQUE. — Des règles § 529 et § 530 il résulte d'une part, que **si** ne devrait être suivi du subjonctif *présent* (mode potentiel) que dans le cas où l'on aurait en français si accompagné de l'imparfait de l'indicatif, la proposition principale étant au conditionnel *futur*, et, d'autre part, que **si** ne devrait être suivi de l'imparfait du *subjonctif* (mode irréel) que dans le cas où l'on aurait en français si accompagné de l'imparfait de l'indicatif, la proposition principale étant au conditionnel *présent*[1].

Néanmoins on trouve *exceptionnellement* l'imparfait du subjonctif[2] là où il faudrait régulièrement le présent.

EX. : CIC., *Tusc.*, I, 41, 98 : **quanta delectatione autem** ***afficerer,*** **cum Palamedem, cum Ajacem, cum alios judicio iniquo circumventos** ***convenirem*** (le sens est : « si *après ma mort* je pouvais me rencontrer et m'entretenir avec Palamède » ; l'hypothèse se rapporte donc à l'avenir et l'irréel est tout à fait inattendu ici[3]). — TAC., *Ann.*, XII, 37 : **supplicium mei oblivio** ***sequeretur*** (il faudrait sequatur) : **at si incolumem servaveris, æternum exemplar clementiæ ero.** Etc.

531. — *En grec*, les indicatifs **ἦν**, **ἔδει**, etc., et *en latin*, les indicatifs **poteram, debebam**, etc., peuvent s'employer, quand le sens le demande, dans la proposition principale, même à côté d'une proposition conditionnelle au mode irréel.

1° Régulièrement, on ne devrait employer ainsi l'indicatif que dans les cas où il s'agit d'une possibilité ou d'une obligation indépendante de la condition exprimée (cf. ci-dessus, p. 301, REM. I, et p. 303, REM. I).

---

1. Les deux constructions peuvent d'ailleurs se rencontrer l'une à côté de l'autre, quand le sens le demande.

EX. : CIC., *de Off.*, III, 5, 22 : **ut,** ***si*** **unumquodque membrum sensum hunc** ***haberet,*** **ut posse putaret se valere si proximi membri valetudinem ad se traduxisset** (hypothèse contraire à la réalité), **debilitari et interire totum corpus necesse** ***esset :*** **sic,** ***si*** **unusquisque nostrum ad se** ***rapiat*** **commoda aliorum** ***detrahat*****que quod cuique possit emolumenti sui gratia** (hypothèse se rapportant à l'avenir), **societas hominum et communitas evertatur necesse est.** *Ib.*, III, 9, 39 : **hæc est vis hujus anuli** (l'anneau de Gygès) **et hujus exempli :** ***si*** **nemo sciturus, nemo ne suspicaturus quidem** ***sit,*** **cum aliquid divitiarum, potentiæ, dominationis, libidinis causa feceris,** ***si*** **id dis hominibusque futurum** ***sit*** **semper ignotum,** ***sis*****ne facturus** (interrog. dir. : ***facias*****ne**). **Negant id fieri posse. Nequaquam potest id quidem, sed quæro, quod negant posse, id** ***si posset,*** **quidnam** ***facerent.***

Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 205 *bis*, REMARQUE.

2. Pour le présent du subjonctif employé indûment au lieu de l'imparfait, voy. ci-dessus, p. 565, REM. II.

3. Il est d'autant plus inattendu que ce passage est traduit de Platon :

Apol., 41 a, b : ἔμοιγε... θαυμαστὴ **ἂν εἴη** ἡ διατριβὴ αὐτόθι, ὁπότε **ἐντύχοιμι** Παλαμήδει καὶ Αἴαντι, etc.;

et que dans le texte grec il y a, conformément à la règle, l'optatif avec ἄν (mode potentiel).

Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, 2e éd., p. 342, n. 1.

Ex. : Thuc., I, 38, 5 : **καλὸν** δ' **ἦν**, εἰ καὶ ἡμαρτάνομεν, τοῖσδε μὲν εἶξαι τῇ ἡμετέρᾳ ὀργῇ, ἡμῖν δὲ **αἰσχρὸν** βιάσασθαι τὴν τούτων μετριότητα. Etc.

Cic., *Phil.*, 2, 38, 99 : **omnibus eum contumeliis onerasti quem patris loco, *si* ulla in te pietas *esset*, colere *debebas*.** Etc.

2° Mais, en fait, il arrive *quelquefois*, en *grec* comme en *latin*, que par une extension *illogique* de cette construction on trouve ἦν, ἔδει, etc., **poteram, debebam**, etc., même dans les cas où la possibilité, l'obligation, etc., *étant subordonnées à une condition*, il faudrait régulièrement **ἂν** ἦν, ἔδει **ἄν**, etc., ***possem, deberem***, etc. (cf. ci-dessus, p. 301, Rem. II, et p. 304, Rem. III).

Ex. : Dém., IX, 6[1] : εἰ μὲν οὖν ἅπαντες ὡμολογοῦμεν Φίλιππον τῇ πόλει πολεμεῖν καί τὴν εἰρήνην παραβαίνειν, οὐδὲν ἄλλ' **ἔδει** (= ἔδει ἄν) τὸν παριόντα λέγειν καὶ συμβουλεύειν ἢ ὅπως ἀσφαλέστατα καὶ ῥᾷστ' αὐτὸν ἀμυνούμεθα· ἐπειδὴ δ' οὕτως ἀτόπως ἔνιοι διάκεινται, ὥστε... ἀνέχεσθαί τινων... λεγόντων..., ἀνάγκη φυλάττεσθαι καὶ διορθοῦσθαι περὶ τούτου. Etc.

Cic., *Tusc.*, III, 1, 2 : **quod si tales nos natura genuisset** (s'il était vrai, ce qui n'est pas, que la nature nous eût ainsi conformés en nous donnant le jour) **ut eam ipsam... perspicere... possemus, haud *erat*** (on attendait esset) **sane quod** (cf. ci-dessus, § 75, 4°, p. 77) **quisquam... doctrinam requireret.**

532. — Propositions conditionnelles marquant une idée de répétition. — Les propositions conditionnelles qui marquent la *répétition* d'une action sont soumises en grec et en latin aux mêmes règles qui régissent les propositions relatives et les propositions temporelles[2].

1° *En grec*, il faut distinguer deux cas :

a) Quand l'action de la proposition conditionnelle n'est pas rapportée à un temps déterminé et que, par suite, elle n'est pas non plus rapportée spécialement au passé, on emploie **ἐάν** avec le *subjonctif présent* au sens de l'indicatif présent latin ou avec le *subjonctif aoriste*, au sens de l'indicatif parfait latin.

---

1. Je corrige ici l'erreur que j'ai commise ci-dessus (p. 301, Rem. I) en considérant **ἔδει** comme employé d'une façon logique. Ce qui prouve qu'il n'en est rien et qu'il faudrait régulièrement ἔδει ἄν, parce que l'obligation est bien subordonnée à une condition, c'est la suite de la phrase : ἐπειδὴ δ' οὕτως ἀτόπως ἔνιοι διάκεινται ὥστε... ἀνέχεσθαι, **ἀνάγκη** φυλάττεσθαι καὶ διορθοῦσθαι περὶ τούτου, ce qui revient à dire : « Si l'on était d'accord sur ce point que Philippe nous fait la guerre, l'orateur n'aurait d'autre obligation que de conseiller des mesures de défense ; *mais cela n'est pas*, et, dans l'état actuel des choses, comme on n'est pas d'accord, une autre *obligation s'impose* à lui. »

2. Voy. ci-dessus, §§ 411 (cf. p. 424, n. 3) ; 423, 2° ; 450. D'ailleurs dans toutes les constructions, dont on va lire quelques exemples, on remarquera que **εἰ** et **si** ont plutôt la valeur de conjonctions temporelles que de conjonctions conditionnelles.

En pareil cas, le verbe de la proposition principale est α) au *présent* ou β) à l'*aoriste d'expérience* (cf. ci-dessus, § 260).

α) Ex. : Eur., *Alc.*, 671 : ἢν ἐγγὺς **ἔλθῃ** θάνατος, οὐδεὶς **βούλεται** θνῄσκειν. — Hér., I, 133 : ἢν μὲν **ἅδῃ** καὶ νήφουσι, **χρέωνται** αὐτῷ· **ἢν** δὲ **μὴ** **ἅδῃ**, **μετιεῖσι**. — Xén., *Cyr.*, V, 4, 35 : διατελεῖ μισῶν, οὐκ **ἤν** τίς τι αὐτὸν **ἀδικῇ**, ἀλλ' **ἐάν** τινα **ὑποπτεύσῃ** βελτίονα ἑαυτοῦ εἶναι. — Dém., II, 12 : ἅπας λόγος, **ἂν ἀπῇ** τὰ πράγματα, μάταιόν τι **φαίνεται** καὶ κενόν. XXIII, 69 : **ἐὰν** δὲ **δόξῃ** τὰ δίκαια ἐγκαλεῖν καὶ **ἕλῃ** τὸν δεδρακότα τοῦ φόνου, οὐδ' οὕτω κύριος γίγνεται τοῦ ἁλόντος. XXIII, 76 : **ἐὰν** λίθος ἢ ξύλον ἢ σίδηρος ἤ τι τοιοῦτον ἐμπεσὸν **πατάξῃ**, καὶ τὸν μὲν βαλόντ' **ἀγνοῇ** τις, αὐτὸ δ' **εἰδῇ** καὶ **ἔχῃ** τὸ τὸν φόνον εἰργασμένον, τούτοις ἐνταῦθα λαγχάνεται (la plainte contre ces objets est reçue par ce tribunal). Etc.

β) Thuc., I, 70, 7 : **ἢν** δ' ἄρα του καὶ πείρᾳ **σφαλῶσιν**, ἀντελπίσαντες ἄλλα **ἐπλήρωσαν** τὴν χρείαν. — Xén., *Cyr.*, I, 2, 2 : **ἢν** δέ τις τούτων τι **παραβαίνῃ**, ζημίαν αὐτοῖς **ἐπέθεσαν**. Etc.

b) Quand l'action qui se répète est formellement rapportée au passé, on emploie **εἰ** avec l'*optatif présent*, au sens de l'imparfait latin ou avec l'*optatif aoriste*, au sens du plus-que-parfait latin.

En pareil cas, le verbe de la proposition principale est α) à l'*imparfait* (avec ou sans ἄν) ou β) à l'*aoriste avec ἄν* (cf. ci-dessus, § 231, 2°, et § 302, 2°, p. 308).

α) Ex. : Eur., *Alc.*, 755 : ἀλλ' **εἴ** τι μὴ **φέροιμεν**, **ὤτρυνεν** φέρειν. — Hér., I, 100 : **εἴ** τινα **πυνθάνοιτο** ὑβρίζοντα, τοῦτον ὅκως μεταπέμψαιτο, κατ' ἀξίην ἑκάστου ἀδικήματος **ἐδικαίευ**. — Xén., *Cyr.*, V, 3, 55 : **εἰ** δέ τινας θορυβουμένους **αἴσθοιτο**, τὸ αἴτιον τούτου σκοπῶν κατασβεννύναι τὴν ταραχὴν **ἐπειρᾶτο**. Cf. *Anab.*, IV, 5, 13; *Mém.*, IV, 2, 40. — Lys., XIII, 78 : ἐπειδὴ δὲ εἶδον αὐτὸν τάχιστα, συλλαβόντες ἄγουσιν ἄντικρυς ὡς ἀποκτενοῦντες, οὗπερ καὶ τοὺς ἄλλους **ἀπέσφαττον εἴ** τινα λῃστὴν ἢ κακοῦργον **συλλαβοῖεν**. Etc.

Xén., *Mém.*, IV, 6, 13 : **εἰ** δέ τις αὐτῷ περί του **ἀντιλέγοι**, ἐπὶ τὴν ὑπόθεσιν **ἐπανῆγεν ἂν** πάντα τὸν λόγον.

Thuc., VIII, 66, 2 : **εἰ** δέ τις καὶ **ἀντείποι**, εὐθὺς ἐκ τρόπου τινὸς ἐπιτηδείου **ἐτεθνήκει** (plus-que-parfait ayant la valeur d'un imparfait).

β) Ex. : Thuc., VII, 71, 3 : **εἰ** μέν τινες **ἴδοιέν** πῃ τοὺς σφετέρους ἐπικρατοῦντας, **ἀνεθάρσησάν** τε **ἂν** καὶ πρὸς ἀνάκλησιν θεῶν... **ἐτρέποντο**. Etc.

REMARQUES. — I. Dans les poèmes homériques on trouve déjà le subjonctif employé dans la proposition conditionnelle pour marquer une idée de répétition indéterminée. Le plus souvent εἰ n'est pas accompagné de κε[1].

Ex. : HOM., *Il.*, I, 81 sqq. : εἴ περ γάρ τε χόλον γε καὶ αὐτῆμαρ **καταπέψῃ**, | ἀλλά (cf. ci-dessus, § 385, 1°, REM. I c, p. 383) γε καὶ μετόπισθεν ἔχει κότον, ὄφρα τελέσσῃ, | ἐν στήθεσσιν ἑοῖσι (cf. IV, 261 sqq.; XII, 238, etc.).

Mais on n'y rencontre qu'un *seul exemple* de l'optatif employé avec **εἰ** pour exprimer une idée de répétition rapportée au passé.

Ex. : HOM., *Il.*, XXIV, 768 sqq. : ἀλλ' **εἴ** τίς με καὶ ἄλλος ἐνὶ μεγάροισιν **ἐνίπτοι** | δαέρων ἢ γαλόων... | ἀλλὰ σὺ τόν γ' ἐπέεσσι παραιφάμενος κατέρυκες.

II. Une phrase conditionnelle, qui *logiquement* devrait être considérée comme exprimant une action répétée, est quelquefois construite en grec avec l'indicatif (au lieu du subjonctif ou de l'optatif), quand celui qui parle ne veut pas donner à sa pensée une portée générale : en pareil cas, εἰ équivaut à pour le cas où et non à toutes les fois que.

Ex. : PINDARE, *Pyth.*, 4, 145 : μοῖραί δ' ἀφίσταντ', **εἴ** τις ἔχθρα **πέλει** ὁμογόνοις, αἰδῶ καλύψαι (cf. *Ol.*, I, 64)[2].

Ordinairement cette construction se rencontre avec εἴ τις, εἴ τι, etc.[3].

Ex. : SOPH., *Trach.*, 943 sqq. : ... **εἴ** τις δύο | ἢ καί τι πλείους ἡμέρας **λογίζεται**, | μάταιός ἐστιν. — THUC., II, 37, 2 : ἐλευθέρως δὲ... πολιτεύομεν..., οὐ δι' ὀργῆς τὸν πέλας, **εἰ** καθ' ἡδονήν τι **δρᾷ**, ἔχοντες. VII, 10, 1 : καὶ **εἴ** τίς τι **ἠρώτα**, ἀπεκρίνοντο. — XÉN., *Anab.*, V, 1, 16 : καὶ τὰ μὲν ἀγώγιμα, **εἴ** τι **ἦγον**, ἐξαιρούμενοι φύλακας καθίστασαν. V, 5, 14 : καὶ **εἴ** τις αὐτοῖς φίλος **ἦν** τῶν βαρβάρων, τούτων ἀπειχόμεθα[4]. Etc.

2° *En latin*, on met régulièrement à l'*indicatif*[5] les propositions conditionnelles qui marquent la *répétition* d'une action.

Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 4, 21, 47 : ***si*** **quod *erat* grande vas aut majus opus *inventum*, læti *afferebant*; *si* minus ejusmodi quippiam venari *potuerant*..., *capiebantur* patellæ, pateræ, turibula.** Etc.

---

1. C'est par imitation de la syntaxe homérique que les poètes dramatiques emploient quelquefois εἰ avec le subjonctif, en pareil cas.

Ex. : ESCHYLE, *Eum.*, 233 sq. (éd. Wecklein) : δεινὴ γὰρ ἐν βροτοῖσι κἀν θεοῖς πέλει | τοῦ προστροπαίου μῆνις, **εἰ προδῶ** σφ' ἑκών (cf. *Suppl.*, 95 sqq.). — SOPH., *Antig.*, 710 sq. : ἀλλ' ἄνδρα, **κεἴ** τις **ᾖ** σοφός, τὸ μανθάνειν | πόλλ' αἰσχρὸν οὐδὲν καὶ τὸ μὴ τείνειν ἄγαν (cf. *Aj.*, 521; *Œd. R.*, 198; 874; *Œd. à Col.*, 509).

2. Ce tour ne doit pas surprendre chez Pindare, qui, on l'a remarqué (voy. *Am. Journ. of Phil.*, t. III, p. 438) préfère l'indicatif avec εἰ à toutes les autres formes de la proposition conditionnelle.

3. Remarquez que εἴ τις équivaut à ὅστις et qu'avec ὅστις on peut employer l'indicatif, l'idée de répétition indéterminée étant suffisamment exprimée par la forme du relatif (cf. ci-dessus, § 412, 1°, p. 425). Comparez en français : « *Quiconque croit* pouvoir compter sur deux jours ou encore sur plusieurs jours, est déraisonnable. »

4. Dans cette phrase εἴ τις... τῶν βαρβάρων n'est considéré que comme une périphrase destinée à exprimer l'idée du complément de ἀπειχόμεθα, de là sans doute l'emploi de l'indicatif ἦν, au lieu de l'optatif qu'on attendrait et qu'on trouve dans la proposition qui suit immédiatement : τους δὲ πολεμίους αὐτῶν, ἐφ' οὓς αὐτοὶ **ἡγοῖντο**, κακῶς ἐποιοῦμεν ὅσον ἐδυνάμεθα.

On trouve aussi l'imparfait de l'indicatif employé à côté de l'optatif de répétition, sans qu'on puisse trouver d'autre raison à ce fait que le désir qu'éprouve tout écrivain d'éviter la monotonie en variant les tours.

Ex. : XEN., *Agés.*, 11, 3 : ἐμίσει οὐχ **εἴ** τις κακῶς πάσχων **ἠμύνετο**, ἀλλ' **εἴ** τις εὐεργετούμενος ἀχάριστος **φαίνοιτο**.

5. Voyez ce qui a été dit ci-dessus, § 411, REM. 1 (p. 424, avec la note 3).

REMARQUES. — I. Toutefois, quand le verbe de la proposition conditionnelle qui contient une idée de *répétition* doit être à l'*imparfait* ou au *plus-que-parfait*, il *peut* être aussi, dans certains cas, au *subjonctif*.

Cet emploi illogique du subjonctif, inconnu au latin archaïque, assez rare chez Cicéron et chez César, devient fréquent en latin à partir de T.-Live[1].

EX. : CIC., *de Orat.*, I, 54, 232 : **erat enim Athenis reo damnato, *si* fraus capitalis non *esset*, quasi pœnæ æstimatio.** — CÉS., *de Bell. civ.*, III, 110, 4 : **fugitivis ... certus erat Alexandriæ receptus : quorum *si* quis a domino *prehenderetur*, concursu militum *eripiebatur*.** — CORN. NÉP., *Agés.*, 1, 3 : ***sin* is virilem sexum non *reliquisset*, tum *deligebatur* qui proximus esset propinquitate.** — T.-LIVE, III, 36, 8 : **decemviri judicia domi conflabant, pronuntiabant in foro : *si* quis collegam *appellasset*, ab eo, ad quem venerat, ita *discedebat*, ut pæniteret non prioris decreto stetisse** (cf. III, 50, 12; VIII, 8, 9; 11; IX, 6, 2; XXI, 50, 3; XXVI, 38, 5; XXXIX, 40, 6; XLIV, 29, 4).

II. Quand le verbe de la proposition conditionnelle exprimant une idée de *répétition* n'est ni à l'imparfait ni au plus-que-parfait, l'emploi du subjonctif au lieu de l'indicatif est tout à fait *incorrect*.

EX. : TAC., *Germ.*, 17 : **tegumen omnibus sagum fibulæ aut, *si desit*, spina consertum.** *Ann.*, XIV, 14 : **mox ultro vocari populus Romanus laudibusque extollere, ut est vulgus cupiens voluptatum et, *si* eodem princeps *trahat*, lætum.**

533. — Propositions conditionnelles remplaçant des propositions complétives. — Après les verbes θαυμάζειν, s'étonner, ἄχθεσθαι, être importuné, supporter avec peine, ἀγανακτεῖν, s'indigner, αἰσχύνεσθαι, rougir, avoir honte, μέμφεσθαι, reprocher, δεινὸν ποιεῖσθαι, s'indigner, δεινόν ἐστι, c'est une chose étrange, ἀγαπᾶν, être content, satisfait, φθονεῖν, être jaloux, αἰσχρόν ἐστι, etc., c'est une honte, le grec emploie souvent une proposition conditionnelle avec **εἰ**, pour le cas où, au lieu d'une proposition complétive avec ὅτι.

Ce tour est une formule polie qui substitue une hypothèse à l'expression d'un fait réel : mais, comme chacune des propositions ainsi introduites équivaut, pour le sens, à une proposition affirmative, on trouve *ordinairement*, en pareil cas, les modes des propositions affirmatives (*indicatif*, *optatif avec* ἄν ou *mode potentiel*, *indicatif d'un temps historique avec* ἄν ou *mode irréel*)[1].

a) INDICATIF :

EX. : HÉR., VII, 9 : **δεινὸν ἂν εἴη πρῆγμα, εἰ** Σάκας μὲν δούλους ἔχομεν, Ἕλληνας δὲ οὐ **τιμωρησόμεθα.** — THUC., I, 35, 3 : καὶ **δεινὸν** (ce serait une chose étrange) **εἰ** τοῖσδε... **ἔσται** πληροῦν τὰς ναῦς. VI, 60, 4 : **δεινὸν ποιούμενοι... εἰ** τοὺς ἐπιβουλεύοντας σφῶν τῷ πλήθει μὴ **εἴσονται.** — PLAT., *Phéd.*, 95 a : **ἐθαύμαζον, εἴ** τι **ἕξει** τις χρήσασθαι τῷ λόγῳ αὐτοῦ. *Laches*, 194 a : **ἀγανακτῶ, εἰ** οὑτωσὶ ἃ νοῶ μὴ οἷός

1. Pour l'emploi de la négation, voy. ci-après, § 538, p. 580.

τ' **εἰμὶ** εἰπεῖν. — Xén., *Cyr.*, IV, 3, 3 : (Κῦρος) **κατεμέμφετο** καὶ αὐτὸν καὶ τοὺς σὺν αὐτῷ, **εἰ** οἱ ἄλλοι... **ἐδόκουν**, κτλ. — Dém., XVIII, 160 : **αἰσχρόν ἐστιν, εἰ** ἐγὼ μὲν τὰ ἔργα τῶν ὑπὲρ ὑμῶν πόνων ὑπέμεινα, ὑμεῖς δὲ μηδὲ τοὺς λόγους αὐτῶν **ἀνέξεσθε.** Etc.

b) Optatif avec **ἄν** :

Ex. : Plat., *Mén.*, 91 d : **τέρας λέγεις, εἰ**... οὐκ **ἂν δύναιντο** λαθεῖν. — Xén., *Cyr.*, III, 3, 37 : **ἀγαπητόν, εἰ** καὶ ἐξ ὑποβολῆς **δύναιντ' ἂν** (texte douteux) ἄνδρες ἀγαθοὶ εἶναι. *Agés.*, 1, 1 : οὐ γὰρ **ἂν καλῶς ἔχοι, εἰ**, ὅτι τελέως ἀνὴρ ἀγαθὸς ἐγένετο, διὰ τοῦτο οὐδὲ μειόνων **ἂν τυγχάνοι** ἐπαίνων.

c) Indicatif d'un temps historique avec **ἄν** :

Ex. : Xén., *Mém.*, II, 3, 9 : **θαυμαστά** γε **λέγεις, εἰ** κύνα μέν, εἰ... σοὶ... ἐχαλέπαινεν, ἀμελήσας **ἂν** τοῦ ὀργίζεσθαι **ἐπειρῶ** εὖ ποιήσας πραΰνειν αὐτόν, τὸν δὲ ἀδελφὸν... οὐκ ἐπιχειρεῖς, κτλ. — Eschine, I, 85 : **ἄτοπον ἂν εἴη**, εἰ μηδὲν ἐμοῦ λέγοντος αὐτοὶ βοᾶτε..., ἐμοῦ δὲ λέγοντος ἐπιλέλησθε καὶ μὴ γενομένης μὲν κρίσεως περὶ τοῦ πράγματος **ἥλω ἄν**, γεγονότος δὲ ἐλέγχου ἀποφεύξεται. — Isée, X, 12 : **θαυμαστὸν** γὰρ **ἂν ἦν, εἰ** τὴν ἐμὴν μητέρα ἔχοντι... οὐκ **ἂν** οἷόν τε **ἦν** τῶν ἐκείνης κυρίῳ γενέσθαι. Etc.

Remarques. — I. On trouve aussi quelquefois, en pareil cas, ἐάν avec le subjonctif employé, comme dans les propositions conditionnelles ordinaires, pour signifier une action future ou attendue.

Ex. : Isocr., *Ép.*, 6, 7 : μὴ **θαυμάζετε** δ', **ἄν** τι **φαίνωμαι** λέγων. XV, 17 : **ἀγαπητὸν** (s.-ent. ἐστιν) **ἦν** ἐκλαβεῖν **δυνηθῶσι** τὸ δίκαιον. — Dém., IX, 74 : **ἀγαπητὸν** γὰρ **ἐὰν** αὐτοὶ **σῴζωνται** τούτων ἑκάστοις, chacun de ces peuples doit s'estimer heureux, s'il se sauve lui-même. Etc.

II. L'optatif sans ἄν s'emploie quelquefois dans ces sortes de propositions après un verbe principal à un temps historique :

Ex. : Xén., *Cyr.*, II, 2, 3 : ἐγὼ ἀκούσας **ἠχθέσθην, εἴ** τι μεῖον **δοκοῖεν** ἔχειν. — Isocr., XIX, 20 : οὐδ' ... **ἠγάπησα, εἰ** τοὺς οἰκείους τοὺς ἐμαυτοῦ διασῶσαι **δυνηθείην**[1].

Ou dans une proposition faisant partie du style indirect :

Ex. : Esch., II, 157 : ἐπεῖπεν... ὡς **δεινὸν εἴη, εἰ** ὁ μὲν... μεγαλόψυχος **γένοιτο.** Etc.

---

1. Dans l'exemple d'Isocrate, comme dans celui de Xénophon, l'optatif s'explique parce que la proposition dans laquelle il se trouve fait partie de la pensée du sujet principal. Ce qu'il y a de remarquable dans l'un et l'autre passage c'est que la proposition subordonnée y est traitée comme si elle était complétive (cf. ci-dessus, § 428, 2°, p. 451). On constate donc une fois de plus que, comme nous l'avons fait remarquer ci-dessus (§ 533), les auteurs se préoccupaient uniquement, en substituant εἰ à ὅτι, d'adoucir la rudesse de l'assertion : ils ne voyaient pas nécessairement, dans ces sortes de propositions, des propositions conditionnelles proprement dites. Toutefois ils pouvaient aussi à l'occasion les traiter comme des propositions conditionnelles, ce qui explique, par exemple le cas de la Rem. I.

534. — Ce qui correspond en latin à ce tour grec, c'est l'emploi de **si** après les expressions qui signifient s'étonner : **miror *si*..., mirum est *si*...** (avec l'*indicatif*).

Ex. : Plaute, *Pseud.*, 442 : **id nunc mirare, *si patrissat* filius?** — Cic., *de Amic.*, 15, 54 : ***miror,* illa superbia et importunitate *si* quemquam amicum habere *potuit.*** *De Orat.*, II, 13, 55 : **minime *mirum, si* ista res adhuc nostra lingua illustrata non est.** *De Sen.*, 11, 25 : **quid *mirum* in senibus, *si* infirmi sunt aliquando.** — T.-Live, IX, 18, 10 : ***miremur, si*... fortuna variaverit?** Etc.

Remarque. — Dans la langue familière on trouve aussi **indignor *si*...** (Sulpic. chez Cic., *ad Fam.*, IV, 5; Val.-Max., III, 8, 7, Q.-Curce, VI, 5, 11, etc.)[1].

535. — **Propositions conditionnelles elliptiques.** — En grec, comme en latin, les propositions conditionnelles se présentent souvent sous une forme elliptique.

1° Sans parler de l'ellipse très fréquente de l'indicatif présent du verbe être dans la proposition conditionnelle, il convient de remarquer qu'on rencontre fréquemment en grec εἴ τις, εἴ ποτε, εἴπερ ou εἴπερ ποτέ sans verbe exprimé. En pareil cas, il faut sous-entendre dans la proposition conditionnelle le verbe de la proposition principale en le mettant à la forme exigée par le sens.

Ex. : Platon, *Soph.*, 217 : αἱρήσει Θεαίτητον ἢ καὶ τῶν ἄλλων **εἴ τίς** σοι κατὰ νοῦν (s.-ent. αἱρετέος ἐστίν). *Rép.*, 497 e : οὐ τὸ μὴ βούλεσθαι, ἦν δ' ἐγώ, ἀλλ' **εἴπερ** (s.-ent. διακωλύσει), τὸ μὴ δύνασθαι διακωλύσει. — Dém., I, 6 : φημὶ δεῖν ἐθελῆσαι καὶ παροξυνθῆναι καὶ τῷ πολέμῳ προσέχειν, **εἴπερ ποτέ** (s.-ent. ἔδει), καὶ νῦν. Etc.[2].

2° Dans les oppositions indiquées par εἰ μέν (ἐὰν μέν)... εἰ δὲ μή... (cf. ci-après, § 539, 2°), il arrive fréquemment que le premier terme n'est pas suivi de la proposition principale qu'on attendrait logiquement. En pareil cas, on sous-entend, comme proposition principale, le verbe dont l'idée est suggérée par ce qui précède, en le mettant au temps, au mode et à la personne qu'exige le sens général.

Ex. : Platon, *Banq.*, 185 d : **ἐὰν μέν** σοι ἐθέλῃ ἀπνευστὶ ἔχοντι πολὺν χρόνον παύεσθαι ἡ λύγξ (s.-ent. ἀπνευστὶ ἔχε)· **εἰ δὲ μή,**

1. Voy. *Zeitschrift f. G. W.*, 1881, p. 120. La construction ordinaire avec **indignari** est l'infinitif *accompagné d'un accusatif sujet* (cf. Ces., *de Bell. civ.*, III, 108; Cic., *de Inv.*, II, 56; Sall., *Jug.*, 31, 9 et voy. A. Dreger, *Hist. Synt.*, II, p. 293) ou une proposition complétive avec **quod** (cf. Ces., *de Bell. Gall.*, VII, 19). L'emploi de l'infinitif *seul* après **indignari** est une construction propre à la langue de l'époque impériale (Vellejus Paterculus, Val.-Max., Sen, rh., cf. Georges, *Jahresbericht über lat. Lexikogr.*, 1880, p. 402 et 428 dans le *Jahresbericht* de Bursian).

2. C'est par suite d'une ellipse de même nature qu'après une proposition négative εἰ μή prend le sens de « hormis, excepté » (voy. ci-après, § 539, p. 582.

ὕδατι ἀνακογχυλίασον. — Xén., *An.*, VII, 7, 15 : **εἰ μὲν** σύ τι ἔχεις, ὦ Μηδόσαδες, πρὸς ἡμᾶς λέγειν (s.-ent. λέγε), **εἰ δὲ μή**, ἡμεῖς πρὸς σὲ ἔχομεν. *Cyr.*, VIII, 7, 24 : **εἰ μὲν** ἐγὼ ὑμᾶς ἱκανῶς διδάσκω οἵους δεῖ πρὸς ἀλλήλους εἶναι (s.-ent. καλῶς ἔχει)· **εἰ δὲ μή**, καὶ παρὰ τῶν προγεγενημένων μανθάνετε.

536. — On rencontre, en latin comme en grec, certains emplois de **εἰ** ou de **si** qu'on traduit généralement par pour voir si. Mais cette traduction est inexacte, comme on va le voir.

1° *En grec*, **ἐάν** (**ἤν**) suivi du subjonctif ou, après un temps secondaire, **εἰ** suivi de l'optatif signifient pour le cas où dans certaines phrases *elliptiques* dont les exemples qui suivent feront comprendre la nature.

Ex. : Hom., *Od.*, II, 359 sq. (cf. I, 93 sqq.) : εἶμι γὰρ ἐς Σπάρτην... | νόστον πευσόμενος πατρὸς φίλου, **ἤν** που **ἀκούσω** (cf. ci-dessus, p. 402, avec la note 1). *Od.*, IX, 228 sqq. : ἀλλ' ἐγὼ οὐ πιθόμην... | ὄφρ' αὐτόν τε ἴδοιμι καὶ **εἴ** μοι ξείνια **δοίη** (mais je ne les écoutai pas..., afin de voir le Cyclope [et de recevoir ses dons d'hospitalité] *pour le cas où* il m'en offrirait). Etc.[1]. — Soph., *Œd. à Col.*, 1769 sqq. : ...Θήβας δ' ἡμᾶς | τὰς ὠγυγίους πέμψον, **ἐάν** πως | **διακωλύσωμεν** ἰόντα φόνον | τοῖσιν ὁμαίμοις. — Eur., *Herc. fur.*, 278 : τῆς ἐμῆς γνώμης ἄκουσον, **ἤν** τι σοι **δοκῶ** λέγειν (entendez : ἵνα πείθῃ, ἤν τι σοι δοκῶ λέγειν). — Hér., V, 30 : ἐδέοντο τοῦ Ἀρισταγόρεω, **εἴ** κως αὐτοῖσι **παράσχοι** (entendez : ἐδέοντο τοῦ Ἀρισταγόρεω παρασχεῖν αὐτοῖσι δύναμίν τινα, εἴ κως... παράσχοι) δύναμίν τινα καὶ **κατέλθοιεν** ἐς τὴν ἑωυτῶν (cf. VI, 52 ; VII, 145 ; VIII, 6 ; IX, 14). — Arist., *Ois.*, 120 sq. : ταῦτ' οὖν ἱκέται νὼ πρὸς σὲ δεῦρ' ἀφίγμεθα, | **εἴ** τινα πόλιν **φράσειας** ἡμῖν εὔερον (entendez : ἵνα φράσειας, εἴ τινα φράσειας, etc.). — Thuc., I, 58, 1 : Ποτειδεᾶται δὲ πέμψαντες... πρέσβεις, **εἴ** πως πείσειαν (= ἵνα πείσειαν, εἴ πως πείσειαν...). — Platon, *Rép.*, 358 b : ἄκουσον καὶ ἐμοῦ, **ἐάν** σοι ταὐτὰ **δοκῇ** (pour le cas où tu serais du même avis que moi). Etc.[2].

---

1. Voy. dans Goodwin, *ouv. cité*, § 487 et § 488, un grand nombre d'exemples empruntés à Homère et dans lesquels, suivant l'expression de Goodwin, l'*apodose* (cf. ci-dessus, p. 557, n. 3) est, comme dans les exemples ci-dessus, contenue dans la *protase*.

2. Il ne faut pas expliquer de la même manière des exemples comme celui-ci : Thuc., III, 20, 1 : ἐπιβουλεύουσιν... ἐξελθεῖν, **ἢν δύνωνται** βιάσασθαι. En effet, dans cette phrase et dans d'autres semblables la proposition conditionnelle fait partie de ce qu'on appelle le style indirect au sens large du mot. Thucydide résume les paroles des Platéens, qui, au style direct, seraient ainsi exprimées : « Il faut sortir d'ici et c'est ce que *nous ferons*, si nous pouvons forcer le passage ». Le grec dirait : « Si *nous pourrons* », en employant la forme de phrase notée ci-dessus, § 528. Il n'y a donc pas dans la phrase de Thucydide la même construction que dans les phrases citées précédemment, mais un cas particulier du style indirect, ἐξελθεῖν, ἢν δύνωνται βιάσασθαι représentant ἐξέλθωμεν, ἢν δυνώμεθα βιάσασθαι.

2° *En latin*, on trouve la même construction avec **si**. La conjonction **si** y est suivie du *subjonctif* parce que la proposition dans laquelle elle se trouve fait partie de la pensée du sujet de la proposition principale[1].

Ex. : Cic., *ad Att.*, XIII, 22, 5 : **epistulam Cæsaris misi, *si* minus legisses** (entendez : **ut legeres, *si* minus legisses**). *Ib.*, XI, 9, 2 : **solvi** (**fasciculum**), ***si* quid ad me *esset* litterarum.** — Cés., *de Bell. Gall.*, VI, 29, 4 : **L. Minucium Basilum cum equitatu præmittit, *si* quid celeritate itineris proficere *possit*.** VI, 37, 4 : **circumfunduntur hostes, *si* quem aditum reperire possent** (cf. VII, 55, 9). — Virg., *Én.*, I, 180 sqq. : **Æneas scopulum interea conscendit, et omnem | prospectum pelago late petit, Anthea *si* qua | jactatum vento *videat*.** Etc.

Remarques. — I. La même ellipse se rencontre aussi *en latin* pour **si** employé avec des verbes signifiant essayer ou attendre.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, I, 8, 4 : **nonnunquam interdiu, sæpius noctu, *si* perrumpere *possent, conati,* operis munitione et militum concursu et telis repulsi hoc conatu destiterunt.** *De Bell. civ.*, I, 58, 1 : **remos... detergere *si possent, contendebant.*** *Ib.*, *ib.*, 83, 4 : **illi vadum fluminis Sicoris *tentare, si* transire *possent.*** *Fragm.*, 145, 6 : ***tentemus,* hoc modo *si possimus* omnium voluntates recuperare.** — Cic., *Phil.*, 9, 1, 2 : **Ser. Sulpicius non recusavit, quo minus vel extremo spiritu, *si* quam opem rei publicæ ferre *posset, experiretur.*** — T.-Live, I, 57, 3 : ***tentata* res est, *si* primo impetu capi Ardea *posset.*** Etc.

Cés., *de Bell. Gall.*, II, 9, 1 : **hanc** (**paludem**) ***si* nostri *transirent,* hostes *exspectabant*** (cf. *ib.*, I, 5, 5; II, 34, 1). *De Bell. civ.*, III, 75, 3 : (**Pompejus**) ***spectans*** (al. **eadem exspectans**) ***si* itinere impeditos perterritos deprehendere *posset,* exercitum e castris eduxit.** — Cic., *ad Att.*, XVI, 2, 4 : ***exspectabamque, si* quid de eo ad me *scriberes.*** Etc.

II. C'est de même qu'il faut expliquer en latin :

1° Certains tours où entre **ni**, qui peut alors se traduire par *pour le cas ... où... ne... pas...*

Ex. : T.-Live, XXVIII, 45, 4 : **non ego ignarus quid responsurus facturusve esses quæsivi, quippe cum præ te feras tentare te magis quam consulere senatum et, *ni* provinciam tibi quam volueris extemplo *decernamus,* paratam rogationem habeas.**

2° **Sive ... sive ...** signifiant pour le cas où ..., ou bien où :

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, VII, 32, 2 : **cum ad hostem proficisci constituisset, *sive* eum ex paludibus ... elicere *sive* obsidione premere *posset.*** Etc.

Il faut mettre à part un exemple comme celui-ci :

Cés., *de Bell. civ.*, I, 81, 2 : **eo die tabernacula statui passus non est, quo paratiores essent ad insequendum omnes, *sive* noctu *sive* interdiu *perrumperent*** dans lequel **sive... sive...** équivaut à **si vel... vel...** : *s'ils tentaient de s'échapper soit de nuit, soit de jour.*

---

1. C'est ce qu'on appelle le style indirect au sens large du mot. Cf. ci-après, § 632, p. 710.

537. — En grec et en latin, les propositions conditionnelles ne se présentent pas toujours sous la forme de propositions commençant par **εἰ** (ἐάν) ou **si** avec une des formes personnelles du verbe : l'idée peut en être exprimée de diverses manières :

1° Soit par un participe (souvent au génitif ou à l'ablatif absolu).

Ex. : Hom., *Od.*, I, 390 : καί κεν τοῦτ' ἐθέλοιμι **Διός** γε **διδόντος** ἀρέσθαι (= εἰ Ζεὺς διδοίη). — Esch., *Sept.* 195 : τοιαῦτά τἂν γυναιξὶ **συνναίων** ἔχοις (= εἰ συνναίοις). — Soph., *Ant.*, 185 : οὐδ' ἂν σιωπήσαιμι τὴν ἄτην **ὁρῶν** στείχουσαν ἀστοῖς (= εἰ ὁρῴην). *Ib.*, 1255 : ἀλλ' εἰσόμεσθα δόμους **παραστείχοντες** (= ἐὰν παραστείχωμεν). — Arist., *Nuées*, 904 : πῶς δῆτα **δίκης οὔσης** (= εἰ δίκη ἐστίν) ὁ Ζεὺς οὐκ ἀπόλωλεν τὸν πατέρ' αὐτοῦ; *Ois.*, 1390 : σὺ δὲ **κλύων** εἴσει τάχα (= ἐὰν κλύῃς). — Thuc., I, 10, 2 (οἶμαι...) **'Αθηναίων** δὲ τὸ αὐτὸ τοῦτο **παθόντων** (= εἰ 'Αθηναῖοι... πάθοιεν) διπλασίαν ἂν τὴν δύναμιν εἰκάζεσθαι ἀπὸ τῆς φανερᾶς ὄψεως τῆς πόλεως ἢ ἔστιν. VII, 28, 2 : καὶ ἐς φιλονεικίαν καθέστασαν τοιαύτην ἣν πρὶν γενέσθαι ἠπίστησεν ἄν τις **ἀκούσας** (= εἰ ἤκουσεν). — Dém., XVIII, 228 : οὐ γὰρ ἂν μεταπείθειν ὑμᾶς ἐζήτει **μὴ τοιαύτης οὔσης** τῆς ὑπαρχούσης ὑπολήψεως (= εἰ μὴ τοιαύτη ἦν). XIX, 308 : ἔστιν οὖν ὅπως ταῦτ' ἄν, ἐκεῖνα προειρηκώς, ὁ αὐτὸς ἀνὴρ **μὴ διαφθαρεὶς** (= εἰ μὴ διεφθάρη) ἐτόλμησεν εἰπεῖν. Etc.

Cic., *de Div.*, II, 71, 146 : **cum mendaci homini, ne verum quidem *dicenti*, credere soleamus.** *De Off.*, I, 44, 157 : **magnitudo animi, *remota* communitate conjunctioneque humana, feritas sit quædam et immanitas.** — T.-Live, XXI, 44, 4 : ***deditos*** (= **qui si dediti essent**) **ultimis cruciatibus affecturi fuerunt.** Etc.

2° Soit par une proposition relative (cf. ci-dessus, § 419) ;

3° Soit par une préposition suivie de son complément :

Ex. : Thuc., VII, 13, 1 : ἡμῖν δ' **ἐκ πολλῆς** ἂν **περιουσίας** (= εἰ πολλὴν περιουσίαν εἴχομεν) νεῶν μόλις τοῦτο ὑπῆρχε, καὶ μὴ ἀναγκαζομένοις, ὥσπερ νῦν, πάσαις φυλάσσειν. — Dém., XVIII, 49 : **διά** γε **ὑμᾶς** αὐτοὺς πάλαι ἂν ἀπολώλειτε, *si cela n'avait dépendu* que de vous seuls, il y a longtemps que vous auriez péri. Etc.

Cic., *de Off.*, II, 4, 15 : **quid enumerem artium multitudinem *sine quibus*** (= **quæ nisi essent**) **vita omnino nulla esse potuisset.** *De Amic.*, 7, 24 : **stantes plaudebant in re ficta : quid arbitramur *in vera*** (= **si vera fuisset**) **facturos fuisse ?** Etc.

4° Soit enfin par l'ensemble de la phrase :

Ex. : Xén., *Cyr.*, VIII, 2, 21 : οὔτε ἐσθίουσι πλείω ἢ δύνανται φέρειν, διαρραγεῖεν γὰρ ἄν · οὔτ ἀμφιέννυνται πλείω ἢ δύνανται φέρειν, ἀποπνιγεῖεν γὰρ ἄν, ils ne mangent pas plus qu'ils ne peuvent supporter, car (*s'ils faisaient cela*), ils éclateraient, et ils ne se couvrent pas plus qu'ils ne peuvent, car (*s'ils faisaient cela*), ils étoufferaient. *Anab.*, IV, 2, 10 : καὶ αὐτοὶ μὲν ἂν ἐπορεύθησαν ᾗ περ οἱ ἄλλοι · τὰ δ' ὑποζύγια οὐκ ἦν ἄλλῃ ἢ ταύτῃ ἐκβῆναι, pour eux, ils auraient pu (*s'ils avaient voulu*) prendre la même route que les autres, mais il n'était pas possible de faire passer les bêtes de somme par une autre route que celle-là. Etc.

Cic., *p. Mil.*, 32, 88 : **senatus, credo, prætorem eum circumscripsisset** (s.-ent. **si prætor factus esset**). *De Amic.*, 3, 11 : **quid igitur hunc paucorum annorum** *accessio* (= **si pauci anni accessissent**) **juvare potuisset?** *Ad Att.*, XIV, 13, 6 : **quæ Cæsar nunquam neque fecisset neque passus esset** (s.-ent. **si etiam tum vixisset**), **ea nunc ex falsis ejus commentariis proferuntur.** Etc.

538. — **Emploi des négations**. — L'emploi des négations dans les propositions conditionnelles, en grec et en latin, est soumis aux règles suivantes :

1° En grec, ainsi qu'on l'a vu précédemment, la négation μή est de règle dans toutes les formes de propositions conditionnelles (cf. §§ 529, 530, 531).

Toutefois, il se présente certains cas particuliers dont voici les principaux :

a) La négation **οὐ** étant si étroitement unie à certains mots qu'elle forme, en quelque sorte, corps avec eux, on la conserve même après εἰ ou ἐάν.

Ex. : Soph., *Aj.*, 1131 : **εἰ** τοὺς θανόντας **οὐκ ἐᾷς** (= κωλύεις) θάπτειν παρών (cf. Dém., XXII, 41). — Thuc., III, 55, 3 : **εἰ** δ' ἀποστῆναι Ἀθηναίων **οὐκ ἠθελήσαμεν** (nous nous sommes refusés à) ὑμῶν κελευσάντων, οὐκ ἠδικοῦμεν. — Lys., XIII, 62 : εἰ μὲν οὖν **οὐ πολλοὶ** (= ὀλίγοι) ἦσαν... — Plat., *Apol.*, 25 b : ἐάν τε... **οὐ φῆτε** (= **negabitis**) ἐάν τε φῆτε... Etc.[1].

b) Quand εἰ équivaut à ὅτι, que, de ce que, parce que, l'emploi de οὐ au lieu de μή, a sa raison d'être. C'est pour cela que dans la

---

1. C'est parce que la négation οὐ fait corps avec le verbe qu'on trouve quelquefois des exemples comme celui-ci :

Dém., XIX, 74 : οὐδ' ὡς εἰ μὴ Πρόξενον **οὐχ ὑπεδέξαντο**,

dans lequel οὐχ ὑπεδέξαντο équivaut à ἀπεώσαντο.

construction signalée ci-dessus (§ 533) on trouve la négation οὐ plus souvent peut-être que la négation μή[1].

Ex. : Eur., *Méd.*, 88 : **εἰ** τούς δε **γ'** εὐνῆς οὕνεκ' **οὐ** στέργει πατήρ, *parce que* Jason *n'a plus* d'affection pour ses enfants, afin de plaire à sa femme (cf. Antiph., III, γ, 3. — Thuc., I, 121, 5 : **δεινὸν ἂν εἴη εἰ** οἱ μὲν ἐκείνων ξύμμαχοι ἐπὶ δουλείᾳ τῇ αὑτῶν φέροντες **οὐκ** ἀπεροῦσιν, ἡμεῖς δ' ἐπὶ τῷ τιμωρούμενοι τοὺς ἐχθροὺς καὶ αὐτοὶ ἅμα σῴζεσθαι οὐκ ἄρα δαπανήσομεν. — Dém., XV, 23 : εἶτ' **οὐκ αἰσχρόν**, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, **εἰ** τὸ μὲν Ἀργείων πλῆθος **οὐκ** ἐφοβήθη τὴν Λακεδαιμονίων ἀρχὴν..., ὑμεῖς δ' ὄντες Ἀθηναῖοι βάρβαρον ἄνθρωπον, καὶ ταῦτα γυναῖκα, φοβήσεσθε ; — Isocr., I, 44 : μὴ **θαυμάσῃς εἰ** πολλὰ τῶν εἰρημένων **οὐ** πρέπει σοι. Etc.

c) Il peut arriver aussi que εἰ signifie s'il est vrai que et que cette idée rende nécessaire l'emploi de οὐ.

Ex. : Xén., *Anab.*, I, 7, 18 : εἶπεν αὐτῷ (ὁ μάντις) ὅτι βασιλεὺς οὐ μαχεῖται δέκα ἡμερῶν (cf. ci-dessus, § 137, 2°, p. 171), Κῦρος δ' εἶπεν, οὐκ ἄρα ἔτι μαχεῖται, **εἰ** ἐν ταύταις **οὐ** μαχεῖται ταῖς ἡμέραις (c'est comme s'il y avait : εἰ ἀληθῆ λέγεις, ὅτι οὐ μαχεῖται...). Etc.[2].

d) Enfin il peut se faire que εἰ domine toute une phrase faite de deux membres opposés par μέν... δὲ..., dans laquelle le premier membre ait en réalité la valeur d'une proposition indépendante ; dès lors, comme le fait ou l'idée qu'il exprime ne dépend pas de la condition, il est tout naturel que la négation y soit celle d'une proposition affirmative.

Ex. : Thuc., I, 121, 5 : **δεινὸν ἂν εἴη** εἰ οἱ μὲν ἐκείνων ξύμμαχοι ἐπὶ δουλείᾳ τῇ αὑτῶν φέροντες οὐκ ἀπεροῦσιν, ἡμεῖς δ' ἐπὶ τῷ τιμωρούμενοι τοὺς ἐχθροὺς καὶ αὐτοὶ ἅμα σῴζεσθαι **οὐκ** ἄρα δαπανήσομεν. — Xén., *Anab.*, VII, 1, 29 : καὶ δικαίως, **εἰ** βάρβαρον μὲν πόλιν **οὐδεμίαν** ἠθελήσαμεν κατασχεῖν, Ἑλληνίδα δέ, εἰς ἣν πρώτην πόλιν ἤλθομεν, ταύτην ἐξαλαπάξομεν.

1. A première vue, il semble que les écrivains aient employé μή toutes les fois qu'ils voulaient insister sur le caractère particulier que donne à la phrase l'emploi de εἰ, au lieu de ὅτι, et qu'au contraire ils se soient servis de οὐ quand, satisfaits d'avoir adouci l'expression par l'emploi de εἰ, ils voulaient néanmoins indiquer qu'il fallait considérer la proposition comme exprimant un fait et non une simple hypothèse. On ne peut pas donner de règle certaine, parce que les exemples ne sont ni assez nombreux ni assez bien classés. Remarquez que l'exemple de Démosthène (XV, 23) serait peut-être mieux placé ci-dessous, **d)** ; car on peut considérer la proposition où se trouve οὐκ ἐφοβήθη comme construite d'une manière indépendante, ce qui expliquerait l'emploi de οὐ : « d'une part le peuple d'Argos *n'a pas* eu peur des Lacédémoniens ; d'autre part, vous, des Athéniens, vous auriez peur d'un barbare : n'est-ce pas honteux ? ».

2. Par contre, on rencontre quelquefois des exemples où l'emploi de εἰ a entraîné celui de μή, bien que la logique semble exiger οὐ.

Ex. : Thuc., I, 32, 5 : καὶ ξυγγνώμη (= καὶ ξυγγνώμην ἡμῖν παρ' ὑμῶν γενέσθαι ἄξιόν ἐστιν), **εἰ** (« on ne doit pas nous faire un crime de ce que... ») **μὴ** μετὰ κακίας, δόξης δὲ (cf. ci-dessus, p. 384, n. 2) μᾶλλον ἁμαρτίᾳ, τῇ πρότερον ἀπραγμοσύνῃ ἐναντία τολμῶμεν.

— Lys., XXXI, 31 : σχέτλιον δ' ἂν εἴη, **εἰ** οὗτος μὲν ἅπαντας τοὺς πολίτας περὶ **οὐδενὸς** ἡγήσατο, ὑμεῖς δὲ τοῦτον ἕνα ὄντα μὴ ἀποδοκιμάσαιτε.

539. — 1° **Εἰ μή...** signifie ordinairement si... ne pas et correspond au latin **si non** (cf. ci-après, § 540).

Mais il correspond aussi à **nisi** et, comme **nisi**, il peut, après une négation, être employé comme un simple adverbe et signifier excepté, hormis[1].

Ex. : Hér., I, 200 : οὐδὲν ἄλλο σιτέονται **εἰ μὴ** ἰχθῦς μοῦνον. — Xén., *Anab.*, I, 5, 6 : τὸ δὲ στράτευμα ὁ σῖτος ἐπέλιπε καὶ πρίασθαι οὐκ ἦν, **εἰ μὴ** ἐν τῇ Λυδίᾳ ἀγορᾷ. II, 1, 12 : νῦν ἡμῖν οὐδὲν ἀγαθὸν ἄλλο **εἰ μὴ** ὅπλα καὶ ἀρετή[2]. Etc.

Remarques. — I. Au lieu de εἰ μή, on trouve quelquefois, mais rarement, εἰ μὴ εἰ, excepté si.

Ex. : Thuc., I, 17 : ἐπράχθη τε ἀπ' αὐτῶν οὐδὲν ἔργον ἀξιόλογον, **εἰ μὴ εἴ** τι[3] πρὸς περιοίκους τοὺς αὐτῶν ἑκάστοις. — Platon, *Rép.*, 581 d : ὅ γε χρηματιστικὸς πρὸς τὸ κερδαίνειν τὴν τοῦ τιμᾶσθαι ἡδονὴν ἢ τὴν τοῦ μανθάνειν οὐδενὸς ἀξίαν φήσει εἶναι, **εἰ μὴ εἴ** τι αὐτῶν ἀργυρίον ποιεῖ.

II. On a vu ci-dessus (p. 561, Rem. III) que εἰ μὴ ἄρα correspondant au latin **nisi forte** se construit toujours avec l'indicatif.

III. Par suite d'une ellipse facile à comprendre, on trouve souvent en grec la locution εἰ μὴ διά, avec laquelle on peut sous-entendre un verbe signifiant empêcher.

Ex. : Thuc., II, 18, 4 : καὶ ἐδόκουν οἱ Πελοποννήσιοι ἐπελθόντες ἂν διὰ τάχους πάντα ἔτι ἔξω καταλαβεῖν, **εἰ μὴ διὰ** τὴν ἐκείνου μέλλησιν (*n'eût été* sa lenteur à agir, *litt.* si sa lenteur à agir n'y avait pas fait obstacle). — Plat., *Gorg.*, 516 e : Μιλτιάδην τὸν ἐν Μαραθῶνι εἰς τὸ βάραθρον ἐμβαλεῖν ἐψηφίσαντο, καὶ **εἰ μὴ διὰ** τὸν πρύτανιν, ἐνέπεσεν ἄν (sans l'intervention du prytane il y eût été jeté). — Isocr., V, 92 : φαίνονται οἱ Ἕλληνες κρατήσαντες ἂν τῶν βασιλέως πραγμάτων, **εἰ μὴ διὰ** Κῦρον. — Lys., XII, 60 : οὐ διαλλάξαι ἀλλ' ἀπολέσαι παρεσκευάζοντο τὴν πόλιν, **εἰ μὴ δι'** ἄνδρας ἀγαθούς (si des gens de cœur ne s'y étaient pas opposés), οἷς ὑμεῖς δηλώσατε παρὰ τῶν ἐχθρῶν δίκην λαβόντες ὅτι κἀκείνοις χάριν ἀποδώσετε. — Dém., XIX, 74 : οὐ γὰρ ὡς **εἰ μὴ διὰ** Λακεδαιμονίους (si cela n'avait manqué par la faute des Lacédémoniens), οὐδ' ὡς εἰ μὴ Πρόξενον οὐχ ὑπεδέξαντο, οὐδ' ὡς **εἰ μὴ δι'** Ἡγήσιππον, οὐδ' ὡς **εἰ μὴ διὰ** τὸ καὶ τὸ ἐσώθησαν ἂν οἱ Φωκεῖς (cf. *ib.*, 90). Etc.

---

1. Cet emploi de εἰ μή s'explique par une ellipse. Voy. ci-dessus, p. 576, n. 1.
2. Au lieu de εἰ μή, on trouve quelquefois πλὴν εἰ « si ce n'est, excepté », *avec ellipse du verbe.*

Ex. : Arist., *Ois.*, 601 : οὐδεὶς οἶδεν τὸν θησαυρὸν τὸν ἐμὸν **πλὴν εἴ** τις ὄρνις. — Xén., *Hell.*, IV, 2, 21 : οὐκ ἀπέθανον αὐτῶν, **πλὴν εἴ τις** ἐν τῇ ξυμβολῇ ὑπὸ Τεγεατῶν. Etc.

Ce tour elliptique est sorti tout naturellement de la locution πλὴν εἰ (πλὴν ἐάν), employée couramment en grec, avec une forme verbale appropriée, pour signifier « excepté si, si ce n'est que, à moins que ».

3. Leçon du *Laurentianus* et d'autres manuscrits adoptée par Bekker ; le *Vaticanus* porte εἰ μή τι. Voy. l'édition A. Croiset. Notez que dans l'exemple de Platon (*Rép.*, 581 d) εἰ μὴ εἴ, « excepté si... » est suivi du verbe ποιεῖ, tandis que dans celui de Thucydide (I, 17) εἰ μὴ εἴ se trouve employé *sans verbe*, ce qui est exceptionnel.

2° Dans les oppositions, **εἰ δὲ μή** signifie proprement mais si... ne... pas..., d'où sinon et par extension autrement (en latin : **si minus, sin aliter**).

Ex. : Xén., *Anab.*, II, 2, 1 : εἰ βούλεσθε συναπιέναι, ἥκειν ἤδη κελεύει τῆς νυκτός· **εἰ δὲ μή**, αὔριον πρωὶ ἀπιέναι φησίν.

Remarques. — I. C'est une formule d'un usage si étendu qu'elle est en quelque sorte stéréotypée et qu'on la trouve même dans des cas où elle est illogique, par exemple après ἐὰν μέν...

Ex. : Xén., *Anab.*, III, 2, 3 : δεῖ... πειρᾶσθαι, ὅπως, **ἢν μὲν** δυνώμεθα, καλῶς νικῶντες σῳζώμεθα· **εἰ δὲ μή**, ἀλλὰ καλῶς γε ἀποθνήσκωμεν. — Dém., IX, 71 : ...ἵν' **ἐὰν μὲν** πείσητε, κοινωνοὺς ἔχητε καὶ τῶν κινδύνων καὶ τῶν ἀναλωμάτων, ἄν τι δέῃ, **εἰ δὲ μή**, χρόνους γ' ἐμποιῆτε τοῖς πράγμασιν. Etc.

II. Elle se rencontre même assez souvent après une proposition négative et prend alors le sens affirmatif du français autrement.

Ex. : Xén., *Cyr.*, VII, 1, 35 : μὴ οὕτω λέγε, **εἰ δὲ μή**, οὐ θαρροῦντά με ἕξεις, ne parle pas ainsi : *autrement* (= car, si tu parles ainsi) tu ne me donneras pas du courage.

540. — *En latin*, si... ne... pas se traduit par **si non** et quelquefois par **ni**; excepté si..., à moins que... se rendent par **nisi**.

Toutefois **nisi** peut être employé dans le sens de **si non**, si... ne... pas..., mais **si non** ne peut pas remplacer **nisi**, excepté si...

Remarque. — Il semble qu'entre **nisi** et **si non**, il y ait la même différence qu'entre le français s'il *n'*arrive *pas* que, si l'on *ne* suppose *pas* que, *non pas* (toutefois) si[1], etc., d'une part, et s'il arrive que ... *ne* ... *pas* ..., si l'on suppose que ... *ne* ... *pas* ..., etc., d'autre part.

En d'autres termes, avec **nisi** la négation porte sur la conjonction suppositive elle-même, avec **si non** la négation tombe sur le mot devant lequel elle est placée.

Ainsi **homo beatus esse non potest, *nisi* virtutem colit** signifie littéralement : impossible pour l'homme d'être heureux, à moins toutefois qu'il ne pratique la vertu; **beatus esse non potest, *si* virtutem *non* colit**, impossible pour l'homme d'être heureux, s'il *ne* pratique *pas* la vertu (au cas où il *ne* la pratiquerait *pas*). Etc.

541. — De ce qui précède, il résulte que **si non** doit *nécessairement* être employé toutes les fois qu'il importe d'insister sur l'idée de la négation.

Par conséquent on emploie *exclusivement* **si non** (jamais **ni**, non plus que **nisi**) :

1° Quand à une hypothèse consistant à supposer que telle chose se fasse on oppose l'*hypothèse contraire* consistant à supposer que telle chose ne se fasse pas.

Ex. : Plaute, *Trin.*, 348 : **bene *si* amico *feceris*, ne pigeat fecisse; ut potius pudeat, *si non feceris*.** — Cic., *de Fin.*, V, 28, 86 :

1. D'où l'on tire aisément « excepté si, à moins que ».

si (hæc) mala *sunt*, is, qui erit in iis, beatus non erit; *si* mala *non sunt*, jacet omnis ratio Peripateticorum. *Phil.*, 2, 22, 54 : miserum te, *si intellegis;* miseriorem, *si non intellegis* hoc litteris mandari. *Ad Fam.*, V, 19, 2 : *si feceris* id quod ostendis, magnam habebo gratiam; *si non feceris*, ignoscam. Etc.

REMARQUE. — Quand le verbe est exprimé dans les deux membres de phrase on *peut*, quoique ce soit plus rare, remplacer **si non** par **si minus** ou par **sin minus**[1].

Ex. : CIC., *de Inv.*, II, 29, 88 : defendet te, si poterit; *sin minus* poterit, negabit. — CÉS., *de Bell. Gall.*, II, 9, 5 : ut, si possent, castellum expugnarent; *si minus* potuissent, agros Remorum popularentur.

Mais, si le verbe est sous-entendu dans le second membre, on *doit* employer **si minus** ou **sin minus**[2].

Ex. : CIC., *ad Att.*, III, 19, 3 : me, si putas te istic visurum, exspectes; *si minus*, invisas, si potes. — T.-LIVE, XXXI, 36, 2 : præceperat Athenagoræ et equitibus, ut, si aperto prœlio procederet res, uterentur fortuna; *si minus*, cedendo sensim ad insidiarum locum, hostem pertraherent. Etc.

2° Quand la phrase conditionnelle signifie que *quand même* telle chose n'*aurait pas lieu*, telle autre *du moins* se produirait.

Ex. : CIC., *p. Mil.*, 34, 93 : *si* mihi bona re publica frui *non* licuerit, at ego carebo mala. *Tusc.*, II, 1, 2 : in vita occupata pauca multum sæpe prosunt et ferunt fructus, *si non* tantos, quanti ex universa philosophia percipi possunt, *tamen* eos, quibus aliqua ex parte interdum aut cupiditate aut ægritudine aut metu liberemur. Etc.

REMARQUE. — Si le verbe est commun aux deux membres de phrase et que l'opposition ne soit qu'entre deux mots, **si non** peut être remplacé par **si minus**.

Ex. : CIC., *de Fato*, 10, 23 : *si minus* verbis, re cogitur confiteri. Etc.

Au contraire, là où chacune des deux propositions a son verbe, il est *rare* que **si non** soit remplacé par **si minus**.

542. — Il arrive quelquefois que **nisi** soit employé là où l'on attendrait plutôt **si non**[3].

---

1. **Minus** est l'équivalent de la négation (voy. ci-dessus, § 492, ce qui a été dit de **quo minus**).
2. Il est *rare* qu'en pareil cas on emploie **si non**. Cf. cependant CIC., *ad Fam.*, VII, 3, 5; T.-LIVE, XXVIII, 29, 4; HOR., *Ép.*, I, 6, 67, etc.
3. Voici deux phrases qui montrent bien que la différence établie par l'usage et par la logique entre **nisi** et **si non** était parfois insensible.

Ex. : CIC., *de Orat.*, I, 6, 20 : ex rerum cognitione efflorescat et redundet oportet oratio, quæ, *nisi* sunt ab oratore percepta et cognita, inanem quandam habet elocutionem et pæne puerilem.

CIC., *de Orat.*, I, 12, 50 : hæc autem oratio, *si* res *non* subest ab oratore percepta et cognita, aut nulla sit necesse est aut omnium irrisione ludatur.

Dans les deux phrases c'est la même idée qui est exprimée : or elle a été rendue la première fois par **nisi**, la seconde fois par **si non**.

Si l'on met à part quelques locutions consacrées par l'usage, comme **nisi fallor, nisi me fallit animus, nisi molestum est**[1], etc., il reste certains tours où l'emploi de **nisi** est illogique tout en étant employé par les meilleurs écrivains.

1° Quand il s'agit de rendre cette idée : s'il n'est pas vrai que, il semble qu'on ne devrait employer que **si non** ; on trouve cependant **nisi**.

Ex. : Sall., *Cat.*, 52, 33 : **ignoscite Cethegi adulescentiæ, *nisi*** (= **si non,** s'il n'est pas vrai que) **iterum jam patriæ bellum fecit.**

2° Quand la proposition conditionnelle est au *mode irréel*, on attendrait *logiquement* **si... non**, mais on rencontre aussi **nisi**.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, VII, 30, 2 : **quæ quidem ego non ferrem, *nisi* me in philosophiæ portum *contulissem*.** IX, 24, 1 : **incautior fuissem, *nisi* a te admonitus essem.** XII, 25, 4 : (**Octavianus**) ***nisi fuisset*, Antonii reditus a Brundisio pestis patriæ fuisset.** — Corn. Nép., *Ages.*, 6, 1 : **talem se imperatorem præbuit, ut eo tempore omnibus apparuerit, *nisi* ille *fuisset*, Spartam futuram non fuisse**[2]. Etc.

Remarques. — I. Après une négation ou après une interrogation équivalant à une négation, **nisi** s'emploie, comme un simple adverbe, dans le sens de excepté, si ce n'est.

Ex. : Cic., *de Fin.*, IV, 9, 22 : **si neque virtus in ullo *nisi* in sapiente nec felicitas vere dici potest.** *Ad Fam.*, II, 16, 2 : **nil tamen unquam de profectione, *nisi* vobis approbantibus, cogitavi.** — Q. Cic. (chez Cic., *ad Fam.*, XVI, 8, 1) : **te penitus rogo, ne te tam longæ navigationi et viæ per hiemem *nisi* bene firmum committas neve naviges *nisi* explorate.** — Cic., *p. Planc.*, 33, 80 : **quid est pietas *nisi* voluntas grata in parentes?** Etc.

II. A l'époque classique, **non** et **nisi** sont toujours séparés par un ou plusieurs mots.

Ex. : Cic., *de Am.*, V, 18 : ***nisi* in bonis amicitiam esse *non* posse.** *Tusc.*, II, 1, 1 : ***nec* pauca, *nisi* e multis, eligi possunt.** — T.-Live, XXII, 38, 4 : **sese... *non* abituros *neque* ex ordine recessuros *nisi* teli sumendi... causa.** Etc.

C'est seulement à l'époque impériale que **non nisi** sont rapprochés l'un de l'autre et forment une sorte d'adverbe composé signifiant seulement (cf. Ov., *Trist.*, III, 12, 35 ; Cels., III, 4, etc. ; Quint., V, 11, 115, etc.).

III. **Nisi** prenant, comme il a été dit ci-dessus (Rem. I), le sens de excepté, il en résulte que, dans la *langue familière* surtout, on rencontre quelquefois le pléonasme **nisi si** (cf. εἰ μή εἰ, § 539, Rem. I), excepté si.

---

1. Quoiqu'on dise **si *tibi*,** etc., **molestum non est**, quand le complément au datif est exprimé.
2. Comparez avec cette phrase où se trouve régulièrement **si non** :

Corn. Nép., *Conon*, 2, 3 : **neque vero non fuit apertum, *si* ille *non* fuisset, Agesilaum Asiam Tauro tenus regi fuisse erepturum.**

Ex. : Tér., *Eun.*, 662 : **neque mirari satis, | quo illic abire ignavos possit longius, *nisi si* domum forte ad nos rediit.** Cf. Cic., *de Orat.*, II, 58, 237 ; *Tusc.*, III, 18, 42 ; Cés., *de Bell. Gall.*, I, 31, 14 ; T.-Live, VI, 26, 5, etc.

IV. **Nisi forte** employé comme il a été dit ci-dessus (p. 561, Rem. III) se construit toujours avec l'indicatif.

V. **Nisi** après une proposition négative, **nisi quod** après une proposition affirmative[1], s'emploient, avec un verbe à *l'indicatif*, dans le sens de si ce n'est que..., avec cette restriction que...

Ex. : Sall., *Jug.*, 67, 3 : **id misericordiane hospitis an pactione an casu ita evenerit, parum comperimus, *nisi*, quia** (si ce n'est que, comme...) **illi in tanto malo turpis vita integra fama potior fuit, improbus intestabilisque videtur.** Etc.

Plaute, *Capt.*, 394 : **equidem, *nisi quod* custodem habeo, liberum me esse arbitror.** — Cic., *ad Fam.*, XIII, 1, 2 : **cum Patrone Epicureo mihi omnia sunt, *nisi quod* in philosophia vehementer ab eo dissentio.** *Ad Att.*, II, 1, 11 : **Tusculanum et Pompejanum valde me delectant, *nisi quod* me illum ipsum vindicem æris alieni, ære non Corinthio, sed hoc circumforaneo obruerunt.** — Tac., *Agr.*, 6, 2 : **vixerunt mira concordia per mutuam caritatem et invicem se anteponendo, *nisi quod* in bona uxore tanto major laus quanto in mala plus culpæ est.** Etc.

543. — **Ni** (qui n'est point pour **nisi**)[2] remplace **si non** dans la langue archaïque.

Dans la langue courante, il est plus ou moins consacré par l'usage dans les formules de *serment*, comme « **moriar, *ni* ita est !** », dans les *imprécations*, dans les *paris*, etc., et peut alors se traduire par *s*'il *n*'est *pas* vrai que.

Ex. : Plaute, *Persa*, 186 : **da hercle pignus, *ni* memini omnia et scio.** — Scipion l'Africain (cité par A.-Gelle, VII, 11, 9) : ***ni* hoc ita est, qui spondet mille nummum ?** — Cic., *in Pis.*, 23, 55 : **cum ego Cælimontana porta introisse dixissem, sponsione me, *ni Esquilina* introisset, homo promptissimus lacessivit.** Etc.

544. — Si d'une part... si au contraire...

1° Quand on oppose entre elles deux hypothèses contraires et qui s'excluent l'une l'autre, *en indiquant la conséquence de l'une*

---

1. Quelquefois aussi après une proposition négative.

Ex. : Sall., *Jug.*, 95, 3 : **Sulla cupidus voluptatum, sed gloriæ cupidior, otio luxurioso esse ; tamen ab negotiis *nunquam* voluptas remorata, *nisi quod* de uxore potuit honestius consuli.**

2. En effet, en latin, un **s** intervocalique ne tombe pas, mais se change en **r**. Cette particule **ni** (arch. **nei**) est une autre forme de la négation **ne**.

Quand on emploie **ni**, l'idée de condition est sous-entendue, comme en allemand dans la construction bien connue : erlange ich es **nicht**, so muß ich mich schon in mein Schicksal ergeben.

Ni est donc synonyme de **si non** et non point de **nisi**.

et de l'autre hypothèse, si *d'une part*... si *au contraire*..., se rendent en grec par εἰ μέν... εἰ δέ..., etc., qui se construisent suivant les règles générales des propositions conditionnelles exposées ci-dessus (§§ 527, 528, 529).

REMARQUE. — Sur la construction εἰ μέν... εἰ δὲ μή..., voy. ci-dessus, § 535, 2° et § 539, 2°.

2° En pareil cas, le latin peut exprimer si, *d'une part*..., si, *au contraire*... de plusieurs manières : si... *si*...; si... *sin*...; si... *si autem*; si... *sin autem*...[1].

Ex. : CIC., *de Sen.*, 19, 71 : **poma ex arboribus, cruda *si* sunt, vix evelluntur; *si* matura et cocta, decidunt.** — CÉS., *de Bell. civ.*, III, 17, 4 : ***si* hoc sibi remitti vellent, remitterent ipsi de maritimis custodiis; *si* illud tenerent, se quoque id retenturum.** Etc.

CIC., *in Cat.*, I, 7, 18 : **hunc mihi timorem eripe : *si* est verus, ne opprimar, *sin*[2] falsus, ut tandem aliquando timere desinam.** *De Off.*, III, 22, 7 : ***si* gloriæ causa regnum expetendum est, scelus absit, in quo non potest esse gloria : *sin* ipsæ opes expetuntur quoquo modo, non poterunt utiles esse cum infamia.** — SALL., *Jug.*, 10, 6 : **vobis regnum trado firmum, *si* boni eritis, *sin* mali, imbecillum.** Etc.

CIC., *ad Fam.*, XVI, 1, 2 : **hoc tibi persuade, *si* commodo valetudinis tuæ fieri possit, nihil me malle quam te esse**

---

1. La locution si... *sin vero*... n'est pas classique.

Ex. : COLUMELLE : VII, 3, 11 : **primum esse admissuræ tempus vernum Parilibus, *si* sit ovis matura; *sin vero* feta, circa Julium mensem.**

Mais on trouve *si vero* dans la langue de la conversation.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, X, 11, 2 : **si nudus huc se Antonius conferet, facile mi videor per me sustinere posse; *si vero* copiarum aliquid secum adducet, tamen, ne quid detrimenti fiat, dabitur opera a me.** *Divin. in Cæcil.*, 18, 60 : **si summam injuriam ab illo accepisti, tamen, quoniam quæstor ejus fuisti, non potes eum sine ulla vituperatione accusare; *si vero* nulla tibi facta est injuria, sine scelere eum accusare non potes.**

2. **Sin** est pour **si nĕ** et devrait par conséquent signifier « si *ne*... *pas*... », mais l'usage n'a retenu du sens primitif qu'une idée d'opposition correspondant au français « au contraire ».

Toutefois, quand **sin** est employé *seul* et sans verbe, il garde sa valeur propre et primitive et équivaut au français « sinon ».

Ex. : CIC., *ad Att.*, XVI, 13 *b*, 2 : **si pares æque inter se, quiescendum; *sin*** (« sinon »), **latius manabit.** *Ad Fam.*, XII, 6, 2 : **Brutus Mutinæ vix jam** (rem) **sustinebat. Qui si conservatus erit, vicimus; *sin*** (« sinon »), **quod dii omen avertant! omnis omnium cursus est ad vos.** Etc.

Mais c'est surtout **sin *aliter*** (cf. CIC., *de Leg. agr.*, 3, 1, 2; *p. Mur.*, 13, 28; *ad Fam.*, VI, 18, 4; X, 6, 3; XI, 14, 3, etc.) et (quoique plus rarement) **sin *secus*** (PLAUTE, *Cas.*, II, 6, 24; CIC., *Brut.*, 96, 330) qu'on emploie en pareil cas, et l'on voit que dans ces constructions aussi **sin** n'a plus le sens négatif : ce sont des locutions elliptiques, sorties de phrases comme celles-ci, dans lesquelles le verbe est exprimé.

Ex. : PLAUTE, *Trin.*, 47 : **tui benevolentis** (sous-ent. **vox est**), **si ita's, ut ego te volo; *sin aliter es*, inimici atque irati tibi.** — TER., *Ad.*, 515 : **si est... | faciat; *sin aliter* de hac re *est* ejus sententia, | respondeat mi.**

mecum : *si autem* intelleges opus esse te Patris convalescendi causa paulum commorari, nihil me malle quam te valere.

TÉR., *Hec.*, 559 : *si* est, ut dicat velle se (uxorem), | redde ; *sin* est *autem,* ut nolit, recte ego consului meæ. — CIC., *p. Rosc. Am.*, 49, 142 : *si* id actum est, fateor me errasse ; *sin autem* victoria nobilium ornamento atque emolumento rei publicæ debet esse, tum vero optimo et nobilissimo cuique meam orationem gratissimam esse oportet. Etc.

REMARQUE. — Dans les dilemmes, on peut de même, pour rendre si d'une part.... si au contraire... employer les formes de phrase énumérées ci-dessus ; mais comme cette forme de raisonnement sert à montrer qu'il n'y a que deux alternatives qui, conduisant chacune à une conséquence différente, entraînent l'une et l'autre la réfutation de l'opinion adverse, on emploie aussi **sive... sive**[1]...

Ex. : CIC., *de Divin.*, II, 8, 21 : divinatio, *si* fato omnia fiunt, nihil nos admonere potest, ut cautiores simus ; *sin autem* id flecti potest, nullum est fatum. Etc.

Cf. CIC., *de Fin.*, I, 1, 3 : *sive* ...ad sapientiam perveniri potest, non paranda nobis solum ea, sed fruenda etiam est ; *sive* hoc difficile est, tamen nec modus est ullus investigandi veri, nisi inveneris, et quærendi defatigatio turpis est, etc.

A cet emploi de **sive... sive...** correspond en grec εἴτε... εἴτε...

Ex. : DÉM., I, 18 : **εἴτε** γὰρ ὑμῶν τὴν ἐκείνου κακῶς ποιούντων, ὑπομείνας τοῦτ' Ὄλυνθον παραστήσεται, ῥᾳδίως ἐπὶ τὴν οἰκείαν ἐλθὼν ἀμυνεῖται · **εἴτε** βοηθησάντων μόνον ὑμῶν εἰς Ὄλυνθον, ἀκινδύνως ὁρῶν ἔχοντα τὰ οἴκοι, προσκαθεδεῖται καὶ προσεδρεύσει τοῖς πράγμασι, περιέσται τῷ χρόνῳ τῶν πολιορκουμένων.

545. — Soit que... soit que... — Pour rendre l'idée du français soit que... soit que... on emploie en grec εἴτε (ἐάν τε)... εἴτε (ἐάν τε)... et en latin **sive** (**seu**)... **sive** (**seu**)...

1° L'emploi des modes avec la locution grecque est déterminé par les règles qui régissent les propositions conditionnelles ordinaires.

Ex. : XÉN., *Hell.*, I, 6, 5 : ἐμοὶ μὲν ἀρκεῖ οἴκοι μένειν, καὶ **εἴτε** Λύσανδρος **εἴτε** ἄλλος τις ἐμπειρότερος περὶ τὰ ναυτικὰ βούλεται εἶναι, οὐ κωλύω[2]. Etc.

---

1. La forme de phrase **si... sive...** est plus rare.

Ex. : CIC., *de Fin.*, I, 6, 20 : *si* omnes atomi declinabunt, nullæ unquam adhærescent ; *sive* aliæ declinabunt, aliæ suo nutu recte ferentur, primum erit hoc quasi provincias atomis dare, quæ... — SÉN., *Ép.*, 117, 22 : *si* vis vivere, quid optas mori? *sive* non vis, quid deos rogas, quod tibi nascenti dederunt ?

2. Cette locution sert à former des expressions elliptiques du genre de celle-ci :

Ex. : DEM., XVIII, 20 : (συνηγωνίσατο Φιλίππῳ) ἡ τῶν ἄλλων Ἑλλήνων **εἴτ'** ἄγνοιαν **εἴτε** χρὴ κακίαν **εἴτε** καὶ ἀμφότερα ταῦτ' εἰπεῖν.

Platon, *Lois*, 630 b : ὁ ἀγαθὸς ἀνὴρ σώφρων ὢν καὶ δίκαιος εὐδαίμων ἐστὶ καὶ μακάριος, **ἐάν τε** μέγας καὶ ἰσχυρός, **ἐάν τε** σμικρὸς καὶ ἀσθενὴς ᾖ καὶ ἐὰν πλουτῇ καὶ μή. — Xén., *Cyr.*, III, 3, 17 : ἴσοι ὄντες μαχούμεθα, **ἤν τε** ἐνθάδε ἐπιόντας αὐτοὺς δεχώμεθα, **ἤν τε** ἐπ' ἐκείνους ἰόντες τὴν μάχην συνάπτωμεν. Etc.

Remarque. — Au lieu de εἴτε... εἴτε... on trouve assez souvent εἴτε... ἤ[1]...

Ex. : Platon, *Phèdre*, 277 a : **εἴτε** Λυσίας **ἤ** τις ἄλλος πώποτε ἔγραψεν, ὄνειδος τῷ γράφοντι, εἴτε τίς φησιν εἴτε μή. Etc.

2° En latin, on emploie en pareil cas l'*indicatif* dans la bonne langue[2].

Ex. : Cic., *ad Att.*, XII, 12, 2 : ***sive*** **habes quid** ***sive***[3] **nihil habes, scribe tamen aliquid.** *Tusc.*, I, 31, 76 : **veniet tempus** (sc. **mortis**), **et quidem celeriter, et** ***sive retractabis, sive properabis.*** *Ib.*, II, 14, 34 : **Cretum leges, quas** ***sive*** **Juppiter** ***sive*** **Minos** ***sanxit,*** **laboribus erudiunt juventutem.** Etc.

---

1. Mais εἴτε tout seul (au lieu de εἴτε... εἴτε...) est assez rare, sauf chez Platon, cf. *Lois*, 632 ; 784 ; 814 ; 841 ; 844 ; 864 ; 907 ; 914 ; 928). Voy. Krüger, *Griechische Sprachlehre*, § 69, 25, 1.

Chez Homère on ne trouve pas ἤν (ἐάν) τε... ἤν τε, mais on rencontre chez lui εἴτε .. εἴτε avec le subjonctif (cf. *Il.*, XII, 239). Cf. ci-dessus, p. 573, Rem. 1 (εἰ avec le subjonctif chez Homère).

2. Georges, dans son *Dictionnaire*, cite un exemple de Tacite (*Dial.*, 6) où **sive** serait suivi du subjonctif ; mais dans ce passage **attulerit** est au futur antérieur et non pas au parfait du subjonctif. Quand on trouve le subjonctif, à l'époque classique, c'est qu'il est amené soit par la dépendance d'une proposition infinitive (cf. Cic., *Brut.*, 6, 25 ; *Tim.*, 4, etc.), soit par la règle § 333, 1° (cf. Cic., *Acad.*, 1, 2, etc.). Dans T.-Live (I, 36, 7), on trouve le subjonctif du passé avec **seu... seu...** pour marquer une idée de *répétition :* toutefois l'exemple n'est pas concluant ; Dræger (*Hist. Synt.*, II², 733) cite des exemples plus probants de Tacite et de Suétone.

En effet, à l'époque impériale, on trouve le subjonctif employé d'une façon *incorrecte ;* le premier exemple parait être de Quintilien (I, 6, 3), et ce solécisme devient fréquent à l'époque postérieure : on le trouve chez Fronton, chez Claudien, chez Sidoine Apollinaire, dans les *Institutes*, etc.

3. Dans l'ancienne langue on trouve aussi **si... sive...** employé dans le sens du français « soit que... soit que... » :

Ex. : Plaute, *Stich.*, 119 : **ere,** ***si*** **ego taceam,** ***seu*** **loquar, scio scire te.** Etc. — T.-Live, XXII, 10, 6 (fragment d'une *rogatio*) : ***si*** **nocte,** ***sive*** **luce,** ***si*** **servus,** ***sive*** **liber faxit, probe factum esto.** Etc.

On rencontre même, à la même époque, **si... si...** au lieu de **sive... sive...** :

Ex. : Plaute, *Amph.*, 1050 : ***si*** **patrem,** ***si*** **avom videbo, [eum] obtruncabo in ædibus** (cf. *Capt.*, 114 ; Lucr., IV, 781 ; Macrobe, *Saturn.*, III, 9, 7 [citant une ancienne formule religieuse], etc.).

On cite aussi cette locution chez Cicéron, mais dans un passage où il a voulu éviter la répétition monotone de **sive... sive...**

Ex. : Cic., *de Divin.*, II, 72, 149 : (**superstitio**) **instat et urget et, quo te cumque verteris, persequitur,** ***sive*** **tu vatem,** ***sive*** **tu omen audieris,** ***sive*** **immolaris,** ***sive*** **avem aspexeris,** ***si*** **Chaldæum,** ***si*** **haruspicem videris,** ***si*** **fulserit,** ***si*** **tonuerit,** ***si*** **tactum aliquid erit de cælo,** ***si*** **ostenti simile natum factumve quippiam.**

Ce tour se retrouve enfin chez Fronton (*de Nep. am.*, 2, 22), mais c'est chez lui une affectation d'archaïsme. Voy. R. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Sprache*, t. II, p. 953, 3.

En grec, l'emploi de εἰ... εἴτε... au lieu de εἴτε... εἴτε... parait ne se rencontrer que chez les poètes. Voy. Krüger, *Gr. Sprachlehre*, II, § 69, 25, Anm.

REMARQUES. — I. Quand **sive** (**seu**) est employé seul et non pas répété, il peut signifier ou, si et remplacer **vel si...**

Ex. : TÉR., *Andr.*, 190 : **postulo, *sive* æquum est, te oro.** — CIC., *de Rep.*, I, 17, 29 : **ut mihi Platonis illud, *seu* quis dixit alius** (ce mot de Platon, *ou d'un autre, si* c'est un autre qui l'a prononcé) **perelegans esse videatur.**

II. Pour **sive** employé entre deux mots comme un simple synonyme de **vel**, ou, voy. ci-dessus, pp. 370-371.

546. — **Εἰ et *si* dans des propositions comparatives.**

Dans les propositions conditionnelles *comparatives* (comme si, etc.), on emploie en grec **ὥσπερ ἂν εἰ**[1] avec l'*optatif* ou bien avec l'*indicatif d'un temps historique* selon la règle générale des propositions conditionnelles[2].

Ex. : XÉN., *Cyr.*, I, 3, 2 : ὁ Κῦρος εὐθὺς ἠσπάζετο αὐτόν, **ὥσπερ ἂν εἴ** τις πάλαι φιλῶν **ἀσπάζοιτο**. — ISOCR., I, 28 : παραπλήσιον οἱ τοιοῦτοι πάσχουσιν, **ὥσπερ ἂν εἴ** τις ἵππον **κτήσαιτο** καλὸν κακῶς ἱππεύειν ἐπιστάμενος[3]. Etc.

ISOCR., IV, 69 : πρὸς μόνους τοὺς προγόνους τοὺς ἡμετέρους συμβαλόντες ὁμοίως διεφθάρησαν, **ὥσπερ ἂν εἰ**[4] πρὸς ἅπαντας ἀνθρώπους ἐπολέμησαν. Etc.

547. — En latin, l'idée de comme si se rend par **quasi**[5], **tanquam (si), ut si, velut si, perinde ac si.**

Avec **tanquam** on supprime ordinairement **si**, mais avec **velut** et **perinde ac** l'ellipse de **si** est assez rare[6].

Ces conjonctions peuvent avoir deux syntaxes tout à fait différentes[7].

1° *Quelquefois* elles suivent la règle des propositions conditionnelles et se mettent, *selon le sens*, soit au *présent*, soit à l'*imparfait* du subjonctif (cf. ci-dessus, §§ 529, 2° et 530, 2°).

---

1. Locution eliptique pour ὥσπερ ἂν γίγνοιτο (ἐγένετο), εἰ...

2. L'emploi de ὡς εἰ « comme si » est poétique. Cette locution a fini par former une sorte d'adverbe composé, ὡσεί, signifiant « comme, à peu près » (cf. XEN., *Hell.*, I, 2, 9 : ἀποκτείναντες ἐξ αὐτῶν **ὡσεὶ** ἑκατόν).

3. Suivant la remarque de KOCH, *Gramm. grecque*, § 114 *b*, 1 (p. 447 de la trad. Rouff), l'optatif s'emploie, en règle générale, quand le sujet est τις.

4. La locution ὥσπερ ἂν εἰ a fini par former une sorte d'adverbe composé ὡσπερανεί, signifiant « comme » (cf. PLAT., *Gorg.*, 479 a : **ὡσπερανεὶ** παῖς).

5. **Quasi** parait bien être pour **quam si**, locution qu'on trouve quelquefois, bien que rarement, et qui parait être issue de **tam... quam si** (cf. CIC., *ad Fam.*, XVI, 5, 1) ou de **sic... quam si** (cf. CIC., *p. Planc.*, 25, 60, mais le sens est douteux). **Quasi si**, qu'on trouve déjà dans Plaute, appartient à la langue populaire : cette locution doit son origine à ce fait que **quasi** avait fini par signifier simplement « comme », de même que **nisi** (cf. ci-dessus, p. 585, REM. I) avait fini par signifier « excepté », d'où l'expression **nisi si...**

6. Pour **velut**, au lieu de **velut si**, voy. ci-après, p. 592, n. 1. **Perinde ac** au lieu de **perinde ac si**, se trouve déjà dans CORNIFICIUS (*ad Her.*, III, 16, 28), mais est surtout fréquent chez T.-LIVE. Au lieu de **perinde ac si** on trouve aussi **proinde ac si**, qui est quelquefois remplacé par **proinde ac** (cf. LUCR., III, 1033). L'exemple de CÉSAR (*de Bell. civ.*, III, 60, 5 : **proinde ac suis..**) est douteux, parce que le mot **suis** commençant par **s**, on peut admettre que la disparition de **si** est due à une erreur de copiste.

7. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 208.

Ex. : ***Ut si*[1] *dicat*,** comme s'il lui *arrivait de dire un jour*. — ***Ut si diceret*,** comme s'il disait (maintenant, ce qu'il ne fait pas). — Cic., *ad Fam.*, II, 14, 1 : **ejus negotium sic velim suscipias, *ut si esset* res mea.** *Ad Att.*, III, 13, 1 : **qua de re, quoniam comitia habita sunt tuque nihil ad me scribis, *proinde* habebo *ac si scripsisses* nihil esse.**

Mais ce cas est relativement rare[2].

2° *Le plus souvent* on néglige la différence qu'on fait d'ordinaire dans les propositions conditionnelles, entre le présent et l'imparfait du subjonctif, et alors, *si le verbe de la proposition principale n'est pas au passé*, on met la proposition conditionnelle comparative au *présent* ou au *parfait* (*aoriste*) du subjonctif, même si elle exprime une supposition *contraire à la réalité;* si le verbe de la proposition principale est au *passé*, on emploie l'*imparfait* ou le *plus-que-parfait* du subjonctif dans la proposition conditionnelle comparative. En d'autres termes, l'emploi des temps du subjonctif dans cette sorte de proposition est déterminé ordinairement, non pas par les règles générales des propositions conditionnelles, mais par celles de la concordance des temps.

Ex. : Cic., *Tusc.*, III, 26, 62 : **stultissimum est in luctu capillum sibi evellere, *quasi* calvitio mæror *levetur*.** *De Sen.*, 4, 12 : **cujus sermone ita tum cupide fruebar, *quasi* jam *divinarem* illo exstincto fore, unde discerem, neminem.** *De Off.*, I, 14, 42 : **qui aliis nocent, ut in alios liberales sint, in eadem sunt injustitia, *ut si* in suam rem aliena *convertant*.** *Ad Fam.*, II, 16, 7 : **de Dolabella quod scripsi, videas suadeo *tanquam si* tua res *agatur*[3].** — Corn. Nép.,

---

1. Il ne faut pas confondre cet emploi de **ut si** avec l'emploi de **ut** signifiant « de même que », « par exemple » et suivi de la conjonction **si**. Dans ces formes de phrase, la proposition commençant par **si** est une proposition conditionnelle proprement dite dans laquelle on emploie le temps et le mode appelés par le sens, d'après les règles générales des propositions conditionnelles (§§ 528 et suiv.).

Ex. : Cic., *de Nat. deor.*, II, 29, 74 : ***ut, si* quis *dicat* Atheniensium rem publicam consilio regi, desit illud Areopagi : sic, cum dicimus providentia mundum administrari, deesse arbitrator deorum.** *De Off.*, I, 10, 32 : ***ut, si constitueris* cuipiam te advocatum in rem præsentem esse venturum atque interim graviter ægrotare filius cœperit, non sit contra officium non facere quod dixeris.** Etc.

On trouve de même en grec ὥσπερ εἰ.

Ex. : Platon, *Gorg.*, 447 d : **ὥσπερ ἄν, εἰ** ἐτύγχανεν ὢν ὑποδημάτων δημιουργός, ἀπεκρίνατο ἄν δή πού σοι ὅτι σκυτοτόμος.

Remarquez que dans cet exemple ἄν, après ὥσπερ, annonce et double le ἄν répété après ἀπεκρίνατο et ne s'explique pas par une ellipse comme dans la locution ὥσπερ ἄν εἰ... (§ 546).

2. La question de l'emploi des temps dans les propositions comparatives conditionnelles a fait l'objet d'un travail précis et intéressant de M. J. Lebreton, *Revue de Philologie*, t. XXII, p. 274 sqq. (juillet 1898).

3. Dans ces deux derniers exemples, on attendrait logiquement l'imparfait du subjonctif, car la

Agés., 6, 2 : Agesilaus, *ut si* bono animo *fecissent*, laudavit consilium eorum, quod eum locum occupassent. — T.-Live, XXXI, 1, 1 : me quoque juvat, *velut*[1] ipse in parte laboris ac periculi *fuerim*, ad finem belli Punici pervenisse (cf. Cés., *de Bell. Gall.*, I, 32, 4 : quod absentis Ariovisti crudelitatem, *velut si* coram *adesset*, horrerent). Etc.

Remarque. — Dans la *langue poétique* et chez les prosateurs de l'*époque impériale* (Sénèque, Pline l'Ancien, Suétone) on trouve **ceu** construit *avec le subjonctif* et signifiant comme si[2].

548. — Εἰ et *si* dans des propositions concessives.

1° *En grec*, les propositions conditionnelles deviennent des propositions *concessives*, quand **εἰ** (ou ἐάν) se trouve immédiatement précédé de καί, même, οὐδέ (μηδέ), pas même, ou immédiatement suivi de καί : καὶ εἰ, καί ἐάν (κἄν), οὐδ' εἰ (ἐάν), même si..., quand même... — εἰ καί, ἐὰν καί, εἰ (ἐάν) καὶ μή; bien que, quoique[3].

Ces locutions conjonctives suivent les règles générales des propositions conditionnelles.

Ex. : Sentence : γελᾷ δ' ὁ μῶρος, **κἄν** τι **μὴ** γελοῖον **ᾖ**. — Xén., *Anab.*, III, 2, 24 : Μυσοῖς βασιλεὺς πολλοὺς μὲν ἡγεμόνας ἂν δοίη καὶ ὁδοποιήσειέ γ' ἂν αὐτοῖς, **καὶ εἰ** σὺν τεθρίπποις **βούλοιντο** ἀπιέναι.

Lysias, XXXII, 11 : ἡ μήτηρ εἶπεν, ὅτι, **εἰ καὶ**[4] πρότερον μὴ εἴθισται λέγειν ἐν ἀνδράσι, τὸ μέγεθος τῶν συμφορῶν αὐτὴν ἀναγκάσει. Etc.

2° *En latin*, les propositions conditionnelles deviennent concessives.

---

supposition énoncée se rapporte au *présent* et est *contraire à la réalité*, mais le présent est plus conforme à l'*usage ordinaire*.

1. **Velut**, au lieu de **velut si**, n'est point conforme à l'usage classique. Le premier exemple qu'on en ait paraît se rencontrer chez Cornelius Nepos (*Timoth.*, 3, 4). Salluste (*Cat.*, 38, 3 ; *Jug.*, 60, 4) emploie dans le même sens **sicuti**.

2. **Ceu** (= **ceve**) est une particule qui signifie proprement « comme » ; c'est un mot poétique, qui se rencontre aussi chez les prosateurs de l'époque impériale.

3. En fait, la différence de sens que nous établissons ici entre l'un et l'autre tour ne se rencontre pas toujours (cf. ci-dessous, n. 4), et l'idée du français « quoique », ainsi qu'on le verra plus loin (§ 606, 1°, **d**, p. 680) est *ordinairement* rendue par καίπερ avec le participe.

4. Dans ce passage, εἰ καί signifie bien « quoique, bien que » ; mais il y en a d'autres où εἰ καί ne se distingue pas de καὶ εἰ.

Ex. : Xén., *Anab.*, III, 2, 22 : πάντες οἱ ποταμοί, **εἰ καὶ** (« lors même que » πρόσω τῶν πηγῶν ἄποροί εἰσι, προϊοῦσι πρὸς τὰς πηγὰς διαβατοὶ γίγνονται οὐδὲ τὸ γόνυ βρέχοντες.

Dans la grammaire grecque de Koch (§ 116, Rem.), où se trouvent ces exemples, on lit que ἐπεί γε, ou simplement ἐπεί, s'emploie (mais rarement) dans le sens de « quand pourtant », « bien que » (lat. **cum**), et Koch renvoie à Platon (*Protag.*, 333 *c*; 335 *c*). Pour ces deux passages, voy. ci-après, § 550, Rem. IV. Pape, dans son *Dictionnaire*, s. v. ἐπεί, donne d'autres exemples qu'il faudrait examiner de près.

a) Soit quand **si** dans la proposition conditionnelle est suivi de **tamen** dans la proposition principale; **si** équivaut alors au français même si, quand même, et l'on applique en ce cas les règles générales des propositions conditionnelles.

Ex. : Tér., *Eun.*, 865 : ***si*** **ego digna hac contumelia | *sum* maxume, *at* tu indignus, qui faceres *tamen*.** — Cic., *p. Mur.*, 4, 8 : **quæ *si* causa non *esset*, *tamen* dignitas hominis summam mihi superbiæ famam inussisset, si hominis amplissimi causam repudiassem.** *De Orat.*, I, 41, 185 : **nam *si* esset ista cognitio juris magna atque difficilis, *tamen* utilitatis magnitudo deberet homines ad suscipiendum discendi laborem impellere.** Etc.

b) Soit quand **si** est immédiatement précédé de **etiam** ou de **et** : **etiam si** ou **et si**[1], même si, quand même : en ce cas aussi, les propositions concessives se construisent comme les propositions conditionnelles.

Ex. : Plaute, *Aul.*, III, 2, 7 : **pol *et si taceas*, palam id quidem est.** — Cic., *de Orat.*, I, 16, 73 : **ut qui aliquid fingunt, *et si* tum pictura nihil *utuntur*, tamen, utrum sciant pingere an nesciant, non obscurum est; sic in orationibus, *etiam si* proprie ceteræ non *adhibeantur*** (cf. ci-dessus, § 529, 2°) **artes, tamen facile declaratur, utrum is, qui dicat, tantummodo in hoc declamatorio sit opere jactatus, an ad dicendum omnibus ingenuis artibus instructus accesserit.** — T.-Live, XXI, 19, 4 : **quanquam, *et si* priore fœdere *staretur*, satis cautum erat Saguntinis.** Etc.

Remarque. — Au lieu de **et si**, on trouve, mais rarement, **vel si** (cf. Cic., *de Fin.*, II, 15, 49; T.-Live, XXX, 26, 8 : **vir certe fuit dignus tanto cognomine** [le surnom de Maximus], ***vel si* novum ab eo inciperet** [même si ce surnom n'avait pas été héréditaire dans la famille]), ou même **tametsi** employés dans le sens de quand même et suivant la même construction.

c) Soit enfin quand la proposition est amenée par **tametsi** (**tamenetsi**[2]), quoique; **tametsi** employé ainsi se construit avec l'indicatif.

---

1. On pourrait, comme le demande Wœlfflin, distinguer dans les éditions **etiam si** ou **et si** signifiant « quand même... » et **etiamsi** ou **etsi** signifiant « quoique ».

2. La forme **tamenetsi** appartient au latin archaïque et au langage familier (cf. Cic., *ad Att.*, V, 17, 2; *ad Fam.*, XIII, 71).

Il est probable que cette locution est sortie de phrases du genre de celle-ci :

Cic., *ad Fam.*, IV, 15, 2 : ***sed tamen etsi*** **antea scripsi, quæ existimavi scribi oportere, *tamen* hoc tempore breviter commonendum putavi, ne quo periculo te proprio existimares esse,**

dans laquelle **tamen**, qui, en réalité, s'appuie sur **sed** et oppose toute la phrase à la précédente (**illud si scissem, ad hoc litteras meas accommodassem**), a pu être considéré comme se rattachant à **etsi**.

Ex. : Sall., *Cat.*, 31, 4 : **Catilinæ crudelis animus eadem illa movebat, *tametsi* præsidia *parabantur*, et ipse lege Plautia interrogatus erat ab L. Paullo.** Etc.

Remarque. — Il est rare que **etsi** ou **etiamsi** remplacent **tametsi** dans le sens du français quoique ; néanmoins on trouve **etsi** chez César (*de Bell. Gall.*, IV, 31, 1) et chez Sénèque (*de Brev. vit.*, 13, 3 ; *de Ira*, I, 16, 5 ; *Nat. quæst.*, præf., 20 : IV, 5, 4) et **etiamsi** chez T.-Live (XXVIII, 35, 10).

Quant à la construction de **tametsi** ou de **etsi**, quoique, avec l'imparfait ou le plus-que-parfait du subjonctif, c'est un solécisme propre à la langue postérieure (Justin, Lactance, etc.).

549. — Ei et *si* dans une proposition temporelle. — Employées dans une proposition temporelle, la conjonction grecque **εἰ** (ἐάν) et la conjonction latine **si** signifient toutes les fois que et suivent les règles générales qui ont été données ci-dessus (§ 532).

550. — Les conjonctions grecques ἐπεί et ἐπειδή. — La particule εἰ sert à former les conjonctions **ἐπεί** et **ἐπειδή** (= ἐπεὶ δή) qui s'emploient comme conjonctions de temps ou de cause.

1° Comme conjonctions de temps, **ἐπεί** et **ἐπειδή** signifient lorsque, après que et se construisent de la même façon que ὅτε et ὅταν (cf. ci-dessus, § 423), c'est-à-dire qu'ils s'emploient *seuls* avec l'indicatif et l'optatif, et *combinés* avec ἄν (d'où ἐπάν[1], ἐπειδάν), avec le subjonctif.

Ex. : Xén., *Anab.*, I, 1, 3 : **ἐπειδὴ ἐτελεύτησε** Δαρεῖος καὶ **κατέστη** Ἀρταξέρξης... I, 9, 9 : **ἐπεὶ** Κῦρος Τισσαφέρνει **ἐπολέμησε**, πᾶσαι **αἱ** πόλεις ἑκοῦσαι Κῦρον εἵλοντο ἀντὶ Τισσαφέρνους. — Dém., XVIII, 42 : **ἐπειδὴ ἐξηπάτησθε** μὲν ὑμεῖς, **ἐξηπάτηντο** δὲ οἱ Φωκεῖς καὶ **ἀνῄρηντο** αἱ πόλεις, τί ἐγένετο ; (l'indicatif parce qu'il s'agit d'un *fait* qui s'est produit dans le passé)[2].

Philémon, *frag.*, 109 : **ἐπάν** τις **τυγχάνῃ** λυπούμενος, ἧττον ὀδυνᾶται, φίλον ἐὰν παρόντ' ἴδῃ (subjonctif de répétition, cf. ci-dessus, § 423, 2°, a). — Xén., *Cyr.*, VIII, 7, 20 : ὅπως ἄφρων ἔσται ἡ ψυχή, **ἐπειδὰν** τοῦ ἄφρονος σώματος δίχα **γένηται**, τοῦτ' οὐ πέπεισμαι (subjonctif employé en parlant de l'avenir, cf. ci-dessus, § 423, 1°, b.

Platon, *Phédon*, 59 d : περιεμένομεν ἑκάστοτε, ἕως ἀνοιχθείη τὸ δεσμωτήριον (cf. ci-dessus, § 489, 3°, Rem.)· **ἐπειδὴ** δὲ

1. La forme ἐπήν ne se rencontre pas sur les inscriptions attiques ; elle appartient au dialecte ionien. Cependant on la trouve, suivant Krüger, *Griech. Sprachlehre*, § 69, 26, chez Eur., *Herc.*, 1364 ; Arist., *Ois.*, 983 ; 1355 ; *Lys.*, 1175 ; Thuc., V, 47, 6 ; VIII, 58, 6 ; Isocrate, V, 38, 4.

2. Relativement à l'emploi des temps il faut remarquer qu'on se sert de l'*aoriste*, de l'*imparfait* et du *plus-que-parfait* conformément aux règles générales qui ont été données ci-dessus (§§ 230 et suiv., 247 et suiv., 256, 258, 259). De la règle § 258 il résulte que ἐπεί et ἐπειδή peuvent avoir l'un et l'autre un sens un peu différent suivant qu'ils sont suivis de l'imparfait ou de l'aoriste : ainsi ἐπεὶ (ἐπειδὴ) **ἠσθένει** Δαρεῖος signifie « depuis que » ou « comme Darius *était* malade », et ἐπεὶ (ἐπειδὴ) **ἠσθένησε** Δαρεῖος « après que Darius *fut tombé* malade ».

ἀνοιχθείη (optatif de répétition, § 423, 2°, b), εἰσῇμεν παρὰ τὸν Σωκράτη. — Xén., *Anab.*, I, 5, 2 : οἱ ὄνοι οἱ ἄγριοι, **ἐπεί** τις **διώκοι**, προδραμόντες ἂν ἕστασαν, καὶ πάλιν, **ἐπεὶ πλησιάζοι** (même cas) ὁ ἵππος, ταὐτὸν ἐποίουν. Etc.

Remarque. — Pour rendre l'idée de dès que, aussitôt que, on se sert soit de ἐπεὶ τάχιστα, soit de ἐπειδὴ τάχιστα.

Ex. : Xén., *Hell.*, II, 3, 11 : οἱ τριάκοντα ᾑρέθησαν, **ἐπεὶ τάχιστα** τὰ τείχη **καθῃρέθη**. *Anab.*, IV, 6, 9 : ἐμοὶ δοκεῖ, **ἐπὰν τάχιστα ἀριστήσωμεν,** ὡς τάχιστα ἰέναι ἐπὶ τοὺς ἄνδρας. — Lys., X, 31 : **ἐπειδὴ τάχιστα ἐδοκιμάσθην,** ἐπεξῇλθον τοῖς τριάκοντα ἐν Ἀρείῳ πάγῳ. Cf. Platon, *Protag.*, 325 *b* : **ἐπειδὰν θᾶττον** συνίῃ τις τὰ λεγόμενα, καὶ τροφὸς καὶ μήτηρ καὶ παιδαγωγὸς καὶ αὐτὸς ὁ πατὴρ περὶ τούτου διαμάχονται ὅπως ὡς βέλτιστος ἔσται ὁ παῖς[1].

2° Comme conjonction causale **ἐπεί**[2] signifie comme, puisque, et se construit comme ὡς dont il est synonyme (voyez ce qui a été dit ci-dessus, § 480).

Ex. : Hom., *Il.*, I, 231 : δημοβόρος βασιλεύς, **ἐπεὶ** οὐτιδανοῖσιν ἀνάσσεις. — Xén., *An.*, I, 3, 5 : **ἐπεὶ** ὑμεῖς οὐ **βούλεσθε** συμπορεύεσθαι, ἀνάγκη μοι... μεθ' ὑμῶν εἶναι. — Xén., *Mém.*, II, 3, 4 : μέγα δὲ τὸ ὁμοῦ τραφῆναι, **ἐπεὶ** καὶ τοῖς θηρίοις πόθος τις ἐγγίγνεται τῶν συντρόφων. Etc.

Il est inutile de multiplier les exemples.

Remarques. — I. Ἐπειδή s'emploie aussi quelquefois comme conjonction causale et se construit comme ὅτε, ὁπότε, vu que, puisque, dont il est synonyme (cf. ci-dessus, § 425).

Ex. : Plat., *Rép.*, 369 a : γίγνεται πόλις, **ἐπειδὴ** τυγχάνει ἡμῶν ἕκαστος πολλῶν ἐνδεής. *Protag.*, 335 c : νῦν δέ, **ἐπειδὴ** οὐκ **ἐθέλεις** καὶ ἐμοί τις ἀσχολία **ἐστὶ** καὶ οὐκ **ἂν** οἷός τ' **εἴην** σοι παραμεῖναι ἀποτείνοντι μακροὺς λόγους, ἐλθεῖν γάρ ποί με δεῖ, εἶμι· ἐπεὶ καὶ ταῦτ' ἂν ἴσως οὐκ ἀηδῶς σου ἤκουον. Etc.

II. Une proposition causale avec ἐπεί peut être interrogative.

Ex. : Soph., *Œd. Roi*, 390 : **ἐπεί**, φέρ' εἰπέ, ποῦ σὺ μάντις εἶ σαφής;

Mais, en pareil cas, ἐπεί équivaut à γάρ.

III. Une proposition causale avec ἐπεί peut avoir son verbe à l'impératif ou à l'optatif de souhait.

Ex. : Soph., *El.*, 352 : **ἐπεὶ δίδαξον,** ἢ μάθ' ἐξ ἐμοῦ, τί μοι κέρδος γένοιτ' ἂν (cf. *Œd. à Col.* 969). — Platon., *Gorg.*, 474 b : ἐπεὶ σὺ **δέξαι' ἂν** (potentiel en fonction d'impératif adouci). — Soph., *Œd. Roi*, 662 : **ἐπεὶ** ἄθεος ἄφιλος ὅτι πύματον **ὀλοίμαν**[3].

---

1. Pour exprimer l'idée de « dès que », « aussitôt que », on emploie quelquefois aussi ὅτε πρῶτον ou ὡς τάχιστα.

Ex. : Dem., XX, 137 : νόμον φαμὲν θήσειν, **ὅταν πρῶτον γένωνται** νομοθέται. — Xén., *Anab.*, IV, 3, 9 : **ὡς τάχιστα** ἕως ὑπέφαινεν, ἐθύοντο.

2. On a vu ci-dessus (p. 449, n. 1) comment du sens temporel on passe au sens causal.

3. Il est intéressant de voir qu'une proposition exprimant un *commandement* ou un *souhait* (c.-à-d. une proposition d'ordinaire *indépendante*) peut être introduite par ἐπεί.

IV. Par suite d'une ellipse facile à comprendre, la conjonction ἐπεί a fini par signifier *et pourtant*, surtout quand elle est renforcée par des particules (ἐπεί **γε**, ἐπεί **γε δή**, etc.).

Ex. : PLAT., *Protag.*, 333 c : αἰσχυνοίμην ἂν ἔγωγε τοῦτο ὁμολογεῖν, **ἐπεὶ** entendez : (je parle pour moi seul, *car*...) πολλοί γέ φασι τῶν ἀνθρώπων. Cf. PLATON, *Protag.*, 335 c (exemple cité ci-dessus, REM. I).

§ 4. — De l'infinitif et des formes qui s'y rattachent.

A. L'infinitif.

I. — OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

551. — Valeur de l'infinitif. — En grec et en latin, l'infinitif est la forme *substantive* du verbe[1] : il participe donc à la fois du substantif et du verbe.

552. — L'infinitif considéré comme substantif. — Comme le substantif, il peut jouer le rôle de *sujet*, d'*attribut* d'*apposition* ou de *complément*.

1° *En grec* et *en latin*, il se construit comme sujet de la proposition et peut avoir pour attributs des substantifs de tout genre et des adjectifs neutres.

Ex. : MÉNANDRE, *Sent.*, 7 : **ἔργον εὑρεῖν** συγγενῆ πένητός ἐστιν. *Ibid.*, 686 : ξένον **προτιμᾶν** μᾶλλον ἀνθρώποις **ἔθος**.

XÉN., *Cyr.*, I, 4, 28 : ἐν Πέρσαις **νόμος** ἐστὶν οὗτος συγγενεῖς **φιλεῖν**. *Mém.*, IV, 2, 11 : **οὐχ οἷόν τε** ἄνευ δικαιοσύνης ἀγαθὸν πολίτην **γενέσθαι**, Etc.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, VI, 1 : **bene *sentire* recteque *facere* satis est ad bene beateque vivendum.** *Tusc.*, III, 10, 21 : ***invidere* non cadit in sapientem.** — CORN. NEP., *Alc.*, 11 : **apud Persas summa laus est fortiter *venari*,** etc. Cf. ci-après prop. complét. sujet (§ 560).

2° *En grec* et *en latin*, il se construit comme *attribut*.

Ex. : PLAT., *Théétète*, 209 e : τὸ γνῶναι ἐπιστήμην που **λαβεῖν** ἐστιν.

CATO, *de Re rust.*, præf., 1 : **est interdum *præstare* mercaturis rem quærere.** — CIC., *Tusc.*, V, 38, 111 : **loquor de docto homine, cui vivere est *cogitare*,** etc.

---

1. Étymologiquement l'infinitif est pour certaines de ses formes (-εν, -ειν, -μεν) le *locatif*, et pour d'autres (-ναι, -μεναι, -σαι, **-se**, **-re**) le *datif* d'un substantif verbal signifiant une idée d'action. Employées primitivement d'une façon conforme à leur étymologie (il en reste encore une trace dans la construction de l'infinitif exprimant le *but*, cf. ci-après, § 568), ces différentes formes ont fini par perdre leur valeur propre comme cas distincts, et l'infinitif, tout en gardant sa valeur verbale, a pu être considéré d'abord comme une sorte de substantif qu'on pouvait employer en fonction soit de sujet, soit de complément direct ; puis, en grec, quand on l'eut fait précéder de l'article (voy. ci-dessous, p. 597, n. 2), comme un véritable substantif déclinable à tous les cas.

3° *En grec*, il se construit ordinairement en *apposition explicative* soit à un pronom, soit à un adverbe démonstratif ou de sens équivalent; *en latin*, on le trouve surtout construit en apposition à un pronom démonstratif.

Ex. : Hom., *Il.*, XII, 243 : **εἷς** οἰωνὸς ἄριστος, **ἀμύνεσθαι** περὶ πάτρης. — Plat., *Protag.*, 345 b : **αὕτη**... μόνη ἐστὶ κακὴ πρᾶξις, ἐπιστήμης **στερηθῆναι**. — Xén., *Econ.*, 8, 2 : ἔστι πενία **αὕτη** σαφής, **τὸ**[1] δεόμενόν τινος **μὴ ἔχειν** χρῆσθαι. *Ib.*, 12, 10 : **τοῦτο** ἐγὼ παντάπασι διδακτὸν ᾤμην εἶναι, **τὸ** ἐπιμελῆ **ποιῆσαι**. *Cyr.*, VIII, 7, 10 : ὑμᾶς, ὦ παῖδες, **οὕτως** ἐξ ἀρχῆς ἐπαίδευον, τοὺς μὲν γεραιτέρους **προτιμᾶν**, τῶν δὲ νεωτέρων **προτετιμῆσθαι**. Etc.

Cic., *Div. in Cæcil.*, 19 : **semper *hæc* ratio accusandi fuit honestissima, pro sociis inimicitias *suscipere*.** *De Off.*, II, 18, 63 : ***hæc* benignitas etiam rei publicæ est utilis, *redimi* e servitute *captos, locupletari tenuiores*,** etc.

Remarque. — On trouve quelquefois *en grec* l'infinitif construit au génitif d'apposition (voy. ci-dessus, § 107, p. 118).

553. — L'infinitif précédé de l'article :

1° En grec, l'infinitif a même des cas, comme on le voit dans les constructions, où il est précédé de l'article neutre[2] dont la flexion permet de le décliner.

L'emploi de l'article est obligatoire quand le rapport qui unit l'infinitif à un autre mot doit être exprimé par le *génitif*, par le *datif* ou par une *préposition*.

On trouve l'article avec l'infinitif :

---

1. Quand il est accompagné de l'article (cf. ci-après, § 553), l'infinitif peut se construire en apposition absolument de la même façon que le substantif.

Ex, : Platon, *Rép.*, 590 *e* : ἡ τῶν παίδων ἀρχή, **τὸ μὴ ἐᾶν** ἐλευθέρους εἶναι, ἕως κτλ. *Gorg.*, 483 *c* : τοῦτό ἐστι τὸ ἀδικεῖν, **τὸ** πλέον τῶν ἄλλων **ζητεῖν** ἔχειν. *Rép.*, 578 *d* : τοῦτο προσόμοιον ἔχουσι τοῖς τυράννοις, **τὸ** πολλῶν **ἄρχειν**. — Xen., *Cyr.*, VIII, 7, 25 : τί τούτου μακαριώτερον, **τοῦ** γῇ **μιχθῆναι** ; *Hiér.*, 7, 3 : δοκεῖ τούτῳ διαφέρειν ἀνὴρ τῶν ἄλλων ζῴων, **τῷ** τιμῆς **ὀρέγεσθαι**.

2. Les plus anciens exemples de cette construction se trouvent dans Pindare, mais, chez lui, l'infinitif précédé de τό est toujours au nominatif, sauf un cas douteux. Chez les poètes dramatiques et chez Hérodote il est ordinairement au nominatif ou à l'accusatif, mais on le trouve déjà construit avec τοῦ ou τῷ et précédé de prépositions. Chez Thucydide (surtout dans les *Discours*), on rencontre l'infinitif construit avec l'article au nominatif, à l'accusatif, au génitif et au datif avec ou sans préposition. Mais c'est seulement chez les orateurs attiques et particulièrement chez Démosthène qu'on trouve cette construction dans son plein développement. Voy. Birklein, *Entwickelungsgeschichte des substantivierten Infinitivs* (dans les *Beitræge* de Schanz) et cf. Gildersleeve, *Contributions to the History of the Articular Infinitive* (dans les *Trans. of Amer. Phil. Assoc. for* 1878, pp. 5-19) ; *The Articular Infinitive in Xenophon and Plato* (dans *Am. Jour. of Phil.*, t. III, p. 193-202).

a) Construit comme *sujet* ou *complément* d'un verbe[1].

Ex. : Pind., *Pyth.*, I, 99 : **τὸ** δὲ **παθεῖν**[2] **εὖ** πρῶτον ἀέθλων. — Platon, *Théét.*, 209 e : **τὸ γνῶναι** ἐπιστήμην που λαβεῖν ἐστιν. *Gorg.*, 476 d : **τὸ** δίκην **διδόναι** πότερον πάσχειν τί ἐστιν ἢ ποιεῖν ; — Xén., *Cyr*, VIII, 3, 42 : οὕτοι ἡδύ ἐστι **τὸ ἔχειν** χρήματα οὕτως ὡς ἀνιαρὸν **τὸ ἀποβάλλειν**. — Dém., I, 23 : πολλάκις δοκεῖ **τὸ φυλάξαι** τἀγαθὰ τοῦ κτήσασθαι χαλεπώτερον εἶναι. Etc.
Eschyle, *Agam.*, 1290 : τλήσομαι **τὸ κατθανεῖν**. — Soph., *Phil.*, 1241 : ἔστιν τις, ἔστιν, ὅς σε κωλύσει **τὸ δρᾶν** (cf. *El.*, 467 ; *Œd. à Col.*, 442 ; *Trach.*, 545, etc.). — Thuc., VII, 33, 3 : ἐπέσχον **τὸ** εὐθέως τοῖς Ἀθηναίοις ἐπιχειρεῖν. Etc.

Remarques. — I. L'infinitif précédé de τό se rencontre quelquefois avec la valeur d'un complément direct après des verbes qui ne se construiraient pas avec l'infinitif sans article.

Ex. : Hérodote, IX, 79 : **τὸ** μὲν **εὐνοέειν** τε καὶ **προορᾶν** ἄγαμαί σευ. — Xén., *Cyr.*, I, 4, 21 : μόνον ὁρῶν **τὸ παίειν** τὸν ἁλισκόμενον. — Isocr., I, 43 : **τὸ τελευτῆσαι** πάντων ἡ πεπρωμένη κατέκρινε, τὸ δὲ καλῶς ἀποθανεῖν ἴδιον τοῖς σπουδαίοις ἀπένειμεν.

II. L'infinitif du style indirect est quelquefois précédé de l'article après les verbes signifiant dire et penser.

Ex. : Soph., *Ant.*, 264 sqq. : ἦμεν δ' ἑτοῖμοι... θεοὺς ὁρκωμοτεῖν | **τὸ** μήτε **δρᾶσαι** μήτε τῳ **ξυνειδέναι** | τὸ πρᾶγμα βουλεύσαντι. *Ib.*, 535 : ἐξομεῖ **τὸ** μὴ **εἰδέναι** ; — Xén., *Apol.*, 13 : καὶ **τὸ προειδέναι** γε τὸν θεὸν τὸ μέλλον καὶ **τὸ προσημαίνειν** ᾧ βούλεται, τοῦτο πάντες καὶ λέγουσι καὶ νομίζουσι[3]. Etc.

III. C'est surtout après les verbes ou après les expressions signifiant ou impliquant une idée d'*empêchement*, de *défense*, etc., et après les verbes ou expressions de sens *négatif* (cf. ci-après, p. 621, Rem. IV) que l'on trouve le simple infinitif remplacé par l'infinitif précédé de l'article : en pareil cas, à μή avec l'infinitif (cf. § 563, 1°, Rem. VI) on substitue **τὸ μή** et l'infinitif ; de même, à μὴ οὐ avec l'infinitif (cf. § 563, 1°, Rem. VI) on substitue **τὸ μὴ οὐ** et l'infinitif.

Cette construction a peut-être pour effet de rendre plus étroit le rapport qui lie l'infinitif au terme dont il est le complément[4].

Ex. : Hérodote, V, 101 : **τὸ** δὲ **μὴ ληλατῆσαι** ἑλόντας σφέας τὴν πόλιν ἔσχε τόδε. — Thuc., III, 1, 1 : τὸν πλεῖστον... ὅμιλον εἶργον **τὸ μὴ** προεξιόντας τῶν ὅπλων τὰ ἐγγὺς τῆς πόλεως **κακουργεῖν**. — Platon, *Phédon*, 117 c : οἷοί τε ἦσαν κατέχειν **τὸ μὴ δακρύειν**. — Xén., *An.*,

1. Ordinairement l'infinitif sujet ou complément d'un verbe est construit sans article (cf. ci-après, § 560 sqq.). Quand on ajoute l'article, c'est qu'on veut, dans la mesure du possible, faire jouer à l'infinitif le rôle d'un véritable substantif. On a souvent comparé l'emploi de l'infinitif précédé de l'article en grec à l'emploi des substantifs abstraits en **-tio** en latin ; mais on verra par les exemples qui vont être donnés, que cette assimilation est superficielle. Les substantifs abstraits du latin sont beaucoup moins expressifs que la construction grecque, puisqu'ils n'ont qu'une valeur substantive, tandis que l'infinitif y ajoute la valeur verbale.

2. La construction grecque de l'infinitif avec l'article ne peut être, la plupart du temps, rendue en français que par une périphrase comme « le fait » ou « ce fait que... ».

3. L'infinitif du style indirect ainsi construit avec l'article peut être naturellement accompagné de la particule ἄν, quand le sens le demande.

Ex. : Soph., *Ant.*, 235 : τῆς ἐλπίδος γὰρ ἔρχομαι δεδραγμένος, | **τὸ** μὴ **παθεῖν ἂν** ἄλλο πλὴν τὸ μόρσιμον.

4. Cf. Goodwin, *ouv. cité*, §§ 811-814, p. 324 sqq.

IV, 8, 14 : οὗτοί εἰσιν μόνοι ἔτι ἡμῖν ἐμποδὼν **τὸ μὴ** ἤδη **εἶναι** ἔνθα πάλαι ἐσπεύδομεν. — DÉM., XXIII, 205 : Κίμωνα παρὰ τρεῖς ἀφεῖσαν ψήφους **τὸ μὴ** θανάτῳ **ζημιῶσαι.** Cf. XXIII, 167 : τρεῖς δὲ μόναι ψῆφοι διήνεγκαν **τὸ μὴ** θανάτου **τιμῆσαι.**

ESCHYLE, *Prom.*, 786 : οὐκ ἐναντιώσομαι **τὸ μὴ οὐ γεγωνεῖν** πᾶν ὅσον προσχρῄζετε (cf. *ib.*, 918). — SOPH., *Œd. Roi*, 1232 : λείπει μὲν οὐδ' ἃ πρόσθεν ᾔδειμεν **τὸ μὴ οὐ** βαρύστον' **εἶναι.** *Ant.*, 544 : μήτοι, κασιγνήτη, μ' ἀτιμάσῃς **τὸ μὴ οὐ θανεῖν** τε σὺν σοὶ τὸν θανόντα θ' **ἁγνίσαι.** — PLAT., *Rép.*, 354 b : οὐκ ἀπεσχόμην **τὸ μὴ οὐκ** ἐπὶ τοῦτο ἐλθεῖν. — XÉN., *Cyr.*, I, 6, 32 : οὐκ ἀπέσχοντο οὐδ' ἀπὸ τῶν φίλων **τὸ μὴ οὐχὶ** πλεονεκτεῖν αὐτῶν **πειρᾶσθαι.** *Banq.*, 3, 3 : οὐδεὶς ἀντιλέγει **τὸ μὴ οὐ λέξειν** ὅ τι ἕκαστος ἡγεῖται πλείστου ἄξιον ἐπίστασθαι. *Hell.*, III, 3, 6 : οὐδένα δύνασθαι κρύπτειν **τὸ μὴ οὐχ** ἡδέως **ἂν** καὶ ὠμῶν **ἐσθίειν** αὐτῶν. Etc.

IV. Dans quelques cas, τὸ μὴ οὐ et plus rarement[1] τὸ μή, se rencontre, non plus après des verbes de sens négatif, mais après des verbes ou des expressions accompagnées d'une négation ou (ce qui revient au même) employées dans un sens interrogatif.

EX. : ARISTOPH., *Gren.*, 68 : κοὐδείς γέ μ' ἂν πείσειεν ἀνθρώπων **τὸ μὴ οὐκ ἐλθεῖν** ἐπ' αὐτόν. — XÉN., *Hell.*, V, 2, 36 : οὐ μέντοι ἔπειθέ γε **τὸ μὴ οὐ** μεγαλοπράγμων τε καὶ κακοπράγμων **εἶναι.** *Cyr.*, VII, 5, 42 : τοῖς θεοῖς οὐδὲν ἂν ἔχοιμεν μέμψασθαι **τὸ μὴ οὐχὶ** πάντα **πεπραχέναι**[2]. Etc.

b) Construit comme l'accusatif de relation (cf. ci-dessus, § 74) après des adjectifs ou des substantifs :

EX. : SOPH., *Ant.*, 79 : **τὸ** δὲ βίᾳ πολιτῶν **δρᾶν** ἔφυν ἀμήχανος. *El.*, 1030 : μακρὸς **τὸ κρῖναι** ταῦτα χὠ λοιπὸς χρόνος. *Ibid.*, 1079 : **τὸ** μὴ **βλέπειν** ἑτοίμα. *Œd. Roi*, 1416 : ἐς δέον πάρεσθ' ὅδε Κρέων **τὸ πράσσειν** καὶ **τὸ βουλεύειν.** — THUC., II, 53, 3 : **τὸ προσταλαιπωρεῖν** οὐδεὶς πρόθυμος ἦν. VI, 17, 1 : **τὸ** μὲν ἐς τὴν γῆν ἡμῶν **ἐσβάλλειν,** κἂν μὴ ἐκπλεύσωμεν, ἱκανοί εἰσι. — PLATON, *Lach.*, 190 e : αἴτιος **τὸ** σὲ **ἀποκρίνεσθαι**[3] μὴ τοῦτο. Etc.

SOPH., *Œd. à Col.*, 47 : οὐδὲ **τοὐξανιστάναι** ἐστὶ θάρσος. — THUC., II, 87, 1 : ἡ... ναυμαχία... οὐχὶ δικαίαν ἔχει τέκμαρσιν **τὸ ἐκφοβῆσαι**[4]. Etc.[5]

---

1. Pour l'emploi moins régulier de τὸ μή, au lieu de τὸ μὴ οὐ, voy. GOODWIN, *ouv. cité*, §§ 812, 813, 814.

2. Dans ces exemples, τὸ μὴ οὐ (τὸ μή) a un sens *réellement négatif :* la négation (simple ou composée) n'y a plus la *valeur explétive* que nous sommes habitués à lui attribuer dans les passages cités à la remarque précédente : μή est appelé par le sens et μὴ οὐ (le verbe principal étant pris négativement) par l'application de la règle générale (cf. p. 617, REM. VI).

3. Construction rare, parce qu'αἴτιος est ordinairement construit avec l'infinitif précédé de τοῦ, quand il ne l'est pas avec l'infinitif sans article. Toutefois cf. DÉM., VIII, 56 ; IX, 63.

4. Mais on peut se demander s'il ne vaut pas mieux avec Bœhme et Croiset rattacher τὸ ἐκφοβῆσαι à ἔχει et entendre : « le combat naval n'entraine pas à titre de conclusion légitime ceci qu'il doive vous effrayer. » De même, dans la phrase de Sophocle, τὸ ἐξανιστάναι peut être considéré comme construit avec θαρρῶ dont l'idée est implicitement contenue dans ἐστὶ θάρσος.

5. L'infinitif précédé de l'article a souvent une valeur que ne saurait avoir le simple infinitif employé sans article.

EX. : LYCURGUE, *c. Léocrate*, 91 : ἐπεί γε **τὸ ἐλθεῖν** τοῦτον (« car, *pour ce qui est de* son départ »), οἶμαι θεόν τινα αὐτὸν ἐπ' αὐτὴν ἀγαγεῖν τὴν τιμωρίαν.

c) Construit comme un substantif au génitif pour signifier les mêmes rapports que le génitif proprement dit ou que le génitif remplaçant l'ablatif (cf. ci-dessus, §§ 101-142, §§ 147-163).

Ex. : Thuc., II, 56, 4 : πρὸς τὴν πόλιν προσβαλόντες ἐς **ἐλπίδα** ἦλθον **τοῦ ἑλεῖν**. VII, 84, 3 : **τοῦ πιεῖν ἐπιθυμία** (§ 104). Cf. I, 87, 6 : **ἡ** δὲ **διαγνώμη** αὕτη τῆς ἐκκλησίας **τοῦ** τὰς σπονδὰς **λελύσθαι**[1] (§ 107). — Xén., *Cyr.*, I, 5, 12 : πόνους δὲ **τοῦ ζῆν** (§ 104, Rem. I) ἡδέως **ἡγεμόνας** νομίζετε. — Dém., I, 23 : τὸ γὰρ εὖ πράττειν παρὰ τὴν ἀξίαν **ἀφορμὴ τοῦ** κακῶς **φρονεῖν** (§ 102, Rem. 1) τοῖς ἀνοήτοις γίγνεται. Etc.

Thuc., II, 65, 10 : **ὀρεγόμενοι τοῦ** πρῶτος ἕκαστος **γίγνεσθαι** (§ 118, 3°, a, p. 138). — Plat., *Phédon*, 117 e : **ἐπέσχομεν τοῦ δακρύειν** (§ 147). — Xén., *Anab.*, I, 4, 15 : δόξετε αἴτιοι εἶναι, **ἄρξαντες τοῦ διαβαίνειν** (§ 118, 5°, p. 141). *Mém.*, I, 2, 55 : παρεκάλει **ἐπιμελεῖσθαι τοῦ** ὡς φρονιμώτατον **εἶναι** (§ 118, 3°, a, p. 138).

Dém., XXI, 134 : **ἄξιος** (cf. § 125, 2°, p. 153) αὐτοῖς ἐδόκεις εἶναι **τοῦ** τοιαῦτ᾽ **ἀκούειν**. — Isocr., IV, 28 : τοὺς καρπούς, οἳ **τοῦ** μὴ θηριωδῶς **ζῆν** (§ 131) ἡμᾶς **αἴτιοι** γεγόνασι (cf. Xén., *Anab.*, VII, 7, 48).

Dém., I, 23 : πολλάκις δοκεῖ τὸ φυλάξαι τἀγαθὰ **τοῦ κτήσασθαι** (cf. § 159) **χαλεπώτερον** εἶναι (cf. Xén., *Cyr*, I, 5, 13). — Ménandre, *Sent.*, 387 : νέοις τὸ σιγᾶν **κρεῖττόν** ἐστι **τοῦ λαλεῖν**.

Thuc., IV, 34, 1 : **τοῦ θαρσεῖν τὸ πλεῖστον** εἰληφότες (cf. § 110, 5°). — Dém., XXXVII, 45 : **οὐδὲν** οὔτε **ἀναιδείας** οὔτε **τοῦ ψεύδεσθαι** (cf. § 110, 6°, p. 124) παραλείψει. XXII, 16 : εἰς **τοῦτ'** ἐλήλυθε **τοῦ νομίζειν** (cf. § 110, 7°, p. 125).

Xén., *Mém.*, II, 1, 8 : τό, **μεγάλου ἔργου ὄντος τοῦ** ἑαυτῷ τὰ δέοντα **παρασκευάζειν**, μὴ ἀρκεῖν τοῦτο (cf. § 139)[2].

d) Construit comme un substantif au datif pour signifier les mêmes rapports que le datif proprement dit ou que le datif remplaçant l'instrumental :

Ex. : Xén., *Apol.*, 14 : ἵνα ἀπιστῶσι **τῷ** ἐμὲ **τετιμῆσθαι** ὑπὸ δαιμόνων (cf. § 79). — Isocr., XV, 24 : οὐ γὰρ δὴ **τῷ** γε κοσμίως **ζῆν** ἄξιον **πιστεύειν** (§ 79). Etc.

Eschyle, *Agam.*, 253 : **ἴσον** δὲ **τῷ προστένειν** (cf. § 86, 1°). — Platon, *Phédon*, 71 c : **τῷ ζῆν** (cf. § 86, 1°, Rem. II) ἔστι τι **ἐναντίον**, ὥσπερ **τῷ ἐγρηγορέναι** τὸ καθεύδειν. — Dém., XVIII, 269 : **ὅμοιόν** ἐστι **τῷ ὀνειδίζειν** (cf. § 86, 1°).

---

1. Les mots τοῦ τὰς σπονδὰς λελύσθαι sont effacés par Herwerden, Cobet, Stahl, A. Croiset.
2. Pour τοῦ ou τοῦ μή avec l'infinitif marquant le *but*, voy. ci-après, p. 602, Rem. 1.

Aristoph., *Plut.*, 146 : **τῷ πλουτεῖν ὑπήκοα** (cf., p. 160, n. 1).

Plat., *Rép.*, 468 d : **ἅμα τῷ τιμᾶσθαι** et *ib.*, 468 e : **ἅμα τῷ τιμᾶν** (cf. ci-dessus, § 176, 3°, p. 208).

Xén., *Mém.*, I, 2, 3 : ἀλλὰ **τῷ** φανερὸς **εἶναι** τοιοῦτος ὢν (cf. § 191, 2°, p. 224). — Lys, XXXI, 2 : οὐδὲ **τῷ δύνασθαι** καὶ **εἰωθέναι** λέγειν ἐπαρθείς (cf. *ibid.*). — Dém., VIII, 11 : οὐδενὶ τῶν πάντων πλέον κεκράτηκε Φίλιππος ἢ **τῷ** πρότερος πρὸς τοῖς πράγμασι **γίγνεσθαι**. Etc.

e) Construit avec une préposition suivie du cas approprié[1] :

Ex. : Thuc., VII, 28, 1 : **ἀντὶ τοῦ** πόλις **εἶναι** φρούριον κατέστη (cf. I, 69, 5). — Xén., *Agés.*, 1, 46 : Ἀγησίλαος **ἀντὶ τοῦ** ἐπὶ Καρίαν **ἰέναι** εὐθὺς ἀντιστρέψας ἐπὶ Φρυγίας ἐπορεύετο.

Thuc., I, 138, 2 : **ἀπὸ τοῦ** πεῖραν διδοὺς ξυνετὸς **φαίνεσθαι**. — Dém., III, 3 : **ἐκ τοῦ** πρὸς χάριν **δημηγορεῖν** ἐνίους. — Xén., *Econ.*, 13, 6 : τὰ ἄλλα ζῷα ἐκ δυοῖν τούτοιν τὸ πείθεσθαι μανθάνουσιν, **ἔκ** τε **τοῦ** ὅταν ἀπειθεῖν ἐπιχειρῶσι **κολάζεσθαι**, καὶ **ἐκ τοῦ** ὅταν προθύμως ὑπηρετῶσιν **εὖ πάσχειν**.

Dém., III, 1 : τοὺς γὰρ λόγους **περὶ τοῦ τιμωρήσασθαι** Φίλιππον ὁρῶ γιγνομένους. Etc.

Xén., *Mém.*, II, 6, 6 : πῶς ἂν ταῦτα δοκιμάσαιμεν **πρὸ τοῦ χρῆσθαι;** — Dém., XVIII, 26 : **πρὸ τοῦ** τοὺς ὅρκους **ἀποδοῦναι**.

Dém., XXIII, 188 : **ἐν τῷ** πολίτην **ποιεῖσθαι** (Χαρίδημον).

Xén., *Mém.*, IV, 8, 2 : τὸν ἔμπροσθεν χρόνον, Σωκράτης πάντων ἀνθρώπων μάλιστα ἐθαυμάζετο **ἐπὶ τῷ** (à cause de ce fait que...) εὐθύμως τε καὶ εὐκόλως **ζῆν**. *Hell.*, VII, 5, 2 : **ἐπὶ τῷ** κακόν τι ἡμᾶς **ἐργάζεσθαι** (en vue de nous faire du mal) στρατεύειν παρασκευάζονται. Etc.

Dém., XIX, 229 : **πρὸς τῷ** (outre ce fait que) μηδὲν ἐκ τῆς πρεσβείας **λαβεῖν**.

Xén., *Mém.*, II, 1, 15 : ὅμως **διὰ τὸ** ξένος **εἶναι** οὐκ ἂν οἴει ἀδικηθῆναι. IV, 8, 2 : ἀνάγκη ἐγένετο τῷ Σωκράτει μετὰ τὴν κρίσιν τριάκοντα ἡμέρας βιῶναι **διὰ τὸ** Δήλια μὲν ἐκείνου τοῦ μηνὸς **εἶναι**, τὸν δὲ νόμον μηδένα **ἐᾶν** δημοσίᾳ ἀποθνήσκειν, ἕως ἂν ἡ θεωρία ἐκ Δήλου ἐπανέλθῃ.

Xén., *Cyr.*, I, 3, 1 : πάντων διαφέρων ἐφαίνετο καὶ **εἰς τὸ ταχὺ μανθάνειν** ἃ δέοι καὶ **εἰς τὸ** καλῶς ἕκαστα ποιεῖν.

Platon, *Apol.*, 28 c : **παρὰ τὸ** αἰσχρόν τι **ὑπομεῖναι**.

---

1. L'infinitif précédé de l'article n'est jamais construit avec ἀνά, jamais avec ἀμφί suivi de l'accusatif ou du datif, jamais avec κατά suivi du génitif, jamais avec παρά suivi du génitif ou du datif, jamais avec περί suivi du datif, jamais avec πρός suivi du génitif, jamais avec ὑπέρ suivi de l'accusatif, jamais enfin avec ὑπό suivi de l'accusatif ou du datif. Voy. Goodwin, *ouv. cité*, § 801, p. 320.

Xén., *Mém.*, I, 2, 1 : **πρὸς τὸ** μετρίων **δεῖσθαι** πεπαιδευμένος.
Cf. Dém., I, 4.

Remarques. — I. La préposition ὑπέρ ou l'adverbe ἕνεκα suivis du génitif de l'article avec l'infinitif sont les équivalents d'une proposition finale.

Ex. : Isocr., VII, 64 : ἕτοιμοί εἰσιν ὁτιοῦν πάσχειν **ὑπὲρ τοῦ μὴ** ποιεῖν τὸ προστατττόμενον. — Eschine, III, 1 : τὰς δεήσεις αἷς κέχρηνταί τινες **ὑπὲρ τοῦ** τὰ μέτρια καὶ τὰ συνήθη μὴ **γίγνεσθαι** ἐν τῇ πόλει. — Dém., XVIII, 204 : εἰς τὰς τριήρεις ἐμβάντες **ὑπὲρ τοῦ μὴ** τὸ κελευόμενον ποιῆσαι.

Isocr., I, 19 : οἱ ἔμποροι τηλικαῦτα πελάγη διαπερῶσιν **ἕνεκα τοῦ** πλείω **ποιῆσαι** τὴν ὑπάρχουσαν οὐσίαν.

Toutefois, même sans ὑπέρ ou sans ἕνεκα, le génitif de l'infinitif s'emploie parfois pour marquer le *but*, surtout quand l'infinitif est accompagné d'une négation. Cette construction, qui paraît se rencontrer pour la première fois dans Thucydide, est chez cet auteur d'un emploi très fréquent.

Ex. : Thuc., I, 4 : (Μίνως) τὸ λῃστικὸν καθήρει, **τοῦ** τὰς προσόδους μᾶλλον **ἰέναι** αὐτῷ. I, 23, 5 : τὰς αἰτίας προὔγραψα... **τοῦ μή** τινα **ζητῆσαι**. Cf. II, 22, 1 ; 75, 1 ; 93, 4, etc. — Platon, *Gorgias*, 457 e : πρὸς τὸ πρᾶγμα φιλονεικοῦντα λέγειν **τοῦ** καταφανὲς **γενέσθαι**. Dém., XVIII, 107 : **τοῦ μὴ** τὰ δίκαια **ποιεῖν**. Etc.

Pour cet emploi de τοῦ (τοῦ μή) avec l'infinitif pour marquer le but, voy. ci-dessus, § 141.

II. Quand l'infinitif est construit comme complément d'une préposition, il doit être *toujours* accompagné de l'article. C'est tout à fait par exception qu'on trouve :

Hérodote, I, 210 ; ὃς **ἀντὶ** μὲν **δούλων** ἐποίησας ἐλευθέρους Πέρσας εἶναι, **ἀντὶ** δὲ **ἄρχεσθαι**[1] ὑπ' ἄλλων ἄρχειν ἁπάντων. Cf. VI, 32.

III. L'adverbe πλὴν, excepté, peut être suivi de l'infinitif sans article.

Ex. : Esch., *Eum.*, 737 : **πλὴν** γάμου **τυχεῖν**. — Soph., *Phil.*, 100 : τί ἄλλο **πλὴν** ψευδῆ **λέγειν**;

2° *Le latin*, qui n'a pas, comme le grec, la faculté de décliner son infinitif, supplée dans une certaine mesure à cette incapacité par l'emploi d'une espèce de substantif verbal appelé gérondif (cf. ci-après, § 575).

Malgré l'infériorité que l'absence d'article crée au latin par rapport à la langue grecque, la nature substantive de l'infinitif se montre néanmoins fort bien dans des phrases comme les suivantes, où il est employé comme *sujet* ou comme *complément direct* à la place d'un véritable substantif ou d'une proposition avec **quod** (cf. ci-dessus, § 437)[2].

Ex. : Sall., *Jug.*, 31, 14 : **quos omnes *eadem cupere*** (*le fait* d'avoir mêmes désirs), ***eadem odisse, eadem metuere*** **in unum coegit.**

1. Dans ce passage on peut expliquer par une raison de symétrie l'emploi de ἀντὶ ἄρχεσθαι faisant pendant à ἀντὶ δούλων.

2. Sur l'infinitif latin pris substantivement voy. un article de Wœlfflin dans l'*Archiv. f. lat. Lexikogr. u. Gramm.*, t. III, p. 71.

Cic., *de Fin.*, II, 27, 86 : **beate... *vivere*** (la vie bienheureuse) **alii in alio, vos in voluptate ponitis.** *Ib.*, I, 8, 26 : **quid ei reliquisti, nisi *te.... intellegere* quid diceret?** quel mérite lui as-tu laissé, sinon *ce fait que* tu arrives à le comprendre[1] ?

Remarques. — I. L'emploi dont il vient d'être question est assez rare dans la langue latine et il est restreint aux cas où l'infinitif joue le rôle de *nominatif* ou d'*accusatif*.

II. L'infinitif latin peut dépendre de la préposition **inter** dans l'expression **interest *inter***, il y a une différence entre...

Ex. : Sén., *de Ben.*, V, 10, 2 : **multum interest *inter dare* et *accipere*.** Cf. Cic., *de Fin.*, II, 13, 43.

Mais dans les passages où l'infinitif est précédé de **præter** (cf. Hor., *Sat.*, II, 5, 68 sq. ; Ov., *Hér.*, 7, 164), le mot **præter** peut être considéré comme un *adverbe* pris pour synonyme de **præterquam**[2] ou de **nisi**, excepté[3].

Au contraire, on trouve dans la langue des grammairiens des constructions comme celles-ci :

Varr., *de Ling. lat.*, VI, § 50 : **mærere *a marcere***, *mærere* vient de *marcere*. — Suét., *Oct.*, 87 : **ponit assidue... betizare *pro languere***, Auguste dit toujours *betizare* au lieu de *languere*.

554. — L'infinitif considéré comme verbe. — Si l'infinitif a, comme on vient de le voir, la valeur d'un substantif dans un assez grand nombre de constructions, il n'en est pas moins vrai que sa nature verbale se montre en ceci, que

1° Il a des formes différentes pour exprimer les *temps* et les *voix ;* en grec il peut même, quand il est joint à la particule ἄν, prendre le sens du *potentiel* ou de l'*irréel* (voyez ci-après, § 559, Rem. III)[4].

---

1. On peut ajouter à ces exemples les phrases suivantes dans lesquelles l'infinitif est construit comme complément direct d'un verbe transitif, à la place d'un substantif abstrait à l'accusatif.

Ex : Caton (cité par Charisius, 2, p. 181 P) : **pleraque Gallia duas res industriosissume persequitur, rem militarem et argute *loqui* (= argutum sermonem).** — Plaute, *Pers.*, 224 : **nihil facio *scire* (= scientiam).** *Bacch.*, 158 : **hic *vereri* (= verecundiam) perdidit.** *Curc.*, 28 : **tuum conferto *amare* semper (= tuas amationes).** Etc. — Cic., *Tusc.*, II, 6, 15 : **Hieronymus dolore *vacare* (= doloris vacationem) summum bonum dixit.** *Ad Fam.*, VI, 3, 3 : ***mori* (= mortem) nemo sapiens miserum duxit.** *De Orat.*, I, 33, 150 : **vere illud dicitur, perverse *dicere* homines perverse dicendo facillime consequi.** *De Off.*, I, 6, 18 : **omnes trahimur ad cognitionis et scientiæ cupiditatem, in qua *excellere* pulchrum putamus ; *labi* autem, *errare, nescire, decipi* malum et turpe ducimus.** Voy. R. Kühner, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, t. II², p. 490, *d*.

2. On trouve d'ailleurs chez Cicéron (*ad Q. fr.*, 1, 1, § 16) le mot **præter** employé comme *adverbe* pour **præterquam** ou pour **nisi** dans le sens du français « excepté ».

3. Toutefois, voy. J. Brenous, *Étude sur les Hellénismes dans la syntaxe latine*, p. 344.

4. L'emploi de la particule ἄν se rencontre aussi avec l'infinitif précédé de l'article.

Ex. : Thuc., VI, 18, 3 : ἀνάγκη τοῖς μὲν ἐπιβουλεύειν, τοὺς δὲ μὴ ἀνιέναι, **διὰ τὸ ἀρχθῆναι ἂν** ὑφ' ἑτέρων (correction de Usener et de Stahl). εἰ μὴ αὐτοὶ ἄλλων ἄρχοιμεν (= ὅτι ἀρχθεῖμεν ἄν). VII, 62, 2 : (ὄχλῳ ναυμαχίαν ποιούμενοι οὐκ ἂν ἐχρώμεθα **διὰ τὸ βλάπτειν ἂν** τῇ βαρύτητι τῶν νεῶν (= ὅτι ὁ ὄχλος ἔβλαπτεν ἄν). — Platon, *Banq.*, 174 *a* : πῶς ἔχεις **πρὸς τὸ ἐθέλειν ἂν** ἰέναι ἄκλητος ἐπὶ δεῖπνον : c'est comme s'il y avait ἐθέλοις ἂν ἰέναι... ; cf. ci-dessus, p. 598, n. 3.

2° Le complément de l'infinitif ne se met point, comme celui d'un substantif verbal, au génitif de l'objet (cf. ci-dessus, § 104, **a**) mais au cas voulu par les autres formes du verbe.

3° Le sujet de l'action marquée par l'infinitif ne se met pas ordinairement au génitif (cf. ci-dessus, § 104, **b**).

REMARQUES. — I. On trouve *exceptionnellement* en grec l'infinitif construit comme un véritable substantif avec un génitif exprimant le sujet de l'action[1].

Ex. : XÉN., *An.*, VII, 7, 24 : γιγνώσκω τὰς τούτων ἀπειλὰς οὐχ ἧττον σωφρονίζουσας ἢ **ἄλλων τὸ** ἤδη **κολάζειν**. — DÉM., XIX, 269 : **τὸ εὖ φρονεῖν αὐτῶν** μιμεῖσθε. *Ib.*, 289 : οὐ δέδοικα εἰ Φίλιππος ζῇ, ἀλλ' εἰ **τῆς πόλεως** τέθνηκε **τὸ** τοὺς ἀδικοῦντας **μισεῖν** καὶ **τιμωρεῖσθαι**[2]. Etc.

II. En latin, *mais non pas à l'époque classique*, l'infinitif est parfois accompagné d'un génitif possessif (cf. ci-dessus, § 101), comme un véritable substantif.

Ex. : VAL.-MAX., VII, 3, 7 : ***cujus*** (= **Fabi Cunctatoris**) ***non dimicare*** **vincere fuit**. — SÉN., *Ép.*, 101, 13 : **quid autem *hujus vivere*** (= **vita**) **est** ? Etc.

4° Enfin, pour qualifier l'idée signifiée par l'infinitif, on ne se sert pas d'un adjectif, mais d'un adverbe.

REMARQUE. — Toutefois, l'infinitif étant considéré comme une sorte de substantif neutre, il est *quelquefois*, en latin, accompagné d'un adjectif *démonstratif*, d'un adjectif *possessif* ou des adjectifs **ipsum, solum, totum**[3].

Ex. : CIC., *de Fin.*, II, 27, 86 : **beate *vivere vestrum*.** III, 13, 44 : ***sapere solum... sapere ipsum.*** *Brut.*, 37, 140 : ***ipsum* Latine *loqui*.** *Tusc.*, III, 6, 12 : ***istuc* nihil *dolere*.** V, 11, 33 : ***totum hoc* beate *vivere***, Etc.[4].

555. — Emploi du sujet de l'infinitif. — Il y a deux cas à distinguer : 1° Quand exprime-t-on le sujet de l'infinitif ? 2° Lorsque le sujet de l'infinitif est exprimé, à quel cas se met-il ?

1° **a**) En grec, on n'exprime pas le sujet de l'infinitif quand il est *identique au sujet principal.*

---

1. Voy. BIRKLEIN, *Entwickelungsgeschichte des substantivirten Infinitivs*, p. 93.

2. Cf. *Trans. of American Philol. Assoc. for* 1878, p. 7.

3. Cet emploi devait appartenir à la langue savante, car on n'en rencontre pas d'exemples dans la langue ordinaire ; en tout cas, on remarquera que cette construction ne se trouve pas dans les *Discours* de Cicéron.

4. La construction qu'on trouve chez HORACE, (*Ép.*, I, 7, 27 : **reddes *dulce* loqui**) est toute différente : **dulce** n'est pas un adjectif qualifiant **loqui** employé comme substantif, c'est le complément de **loqui** (cf. ci-dessus, p. 63, 3°).

Par contre, PLINE LE JEUNE n'a pas craint d'employer un adjectif au neutre pour qualifier un infinitif dans la phrase suivante :

Ép., VIII, 9, 1 : **nescio quid sit otium, quid quies, quid denique *illud iners* quidem, *jucundum* tamen nihil *agere*.**

Mais ce tour est tout à fait exceptionnel.

Ex. : Eur., *fragm.* : ὁμολογῶ δέ σ᾽ ἀδικεῖν, j'avoue que *je* te fais tort. — Xén., *Anab.*, I, 30, 10 : ἀδικεῖσθαι νομίζει ὑφ᾽ ἡμῶν. IV, 4, 16 : πυρὰ οὐκ ἔφη ἰδεῖν. I, 4, 13 : Κῦρος ὑπέσχετο ἀνδρὶ ἑκάστῳ δώσειν πέντε ἀργυρίου μνᾶς.

Remarque. — Toutefois, quand le sujet de l'infinitif étant identique au sujet principal doit néanmoins *être mis en relief*, parce qu'il est opposé à d'autres, on l'exprime et on le met au *nominatif*[1].

Ex. : Thuc., IV, 28, 2 : Κλέων οὐκ ἔφη **αὐτὸς**, ἀλλ᾽ ἐκεῖνον **στρατηγεῖν**[2]. — Plat., *Hipp. maj.*, 299 d : αὐτῷ τούτῳ διαφέρει τῷ **ἡ μὲν** ἡδονὴ **εἶναι, ἡ δὲ** μὴ ἡδονὴ τῶν ἡδονῶν. — Xén., *Cyr.*, VI, 1, 14 : τὰ ἐπιτήδεια ἀνακεκομισμένοι εἰσὶν εἰς ἐρύματα, ὥστε **αὐτοὶ** μὲν **ἔχειν**, ἡμᾶς δὲ ταῦτα μὴ δύνασθαι λαμβάνειν. — Dém., IV, 74 : εἰ δ᾽ οἴεσθε Χαλκιδέας τὴν Ἑλλάδα σώσειν ἢ Μεγαρέας, **ὑμεῖς** δὲ **ἀποδράσεσθαι** τὰ πράγματα, οὐκ ὀρθῶς οἴεσθε.

b) *En latin*, on doit toujours après les verbes signifiant dire, croire ou savoir, exprimer le sujet de l'infinitif, même quand il est identique au sujet principal.

Ainsi les phrases données ci-dessus comme exemples deviendraient en latin : **fateor *me* esse in te injuriosum; a nobis *se* injuria affici existimat; ignes negabat *se* vidisse; Cyrus pollicitus est *se*... daturum** (esse).

Remarques. — I. Il ne faut pas confondre avec la construction grecque étudiée ci-dessus, la construction latine qui consiste à *sous-entendre* l'accusatif sujet de l'infinitif. La différence est :

1° Que si l'infinitif est accompagné d'un attribut, cet attribut se met à l'accusatif (conformément à la règle § 556, 1°) et non au nominatif.

Ex. : T.-Live, VI, 17, 6 : ***refracturos*que** (s.-ent. se) **carcerem minabantur.**

2° Que l'accusatif sujet de l'infinitif peut être sous-entendu, même si le sujet de l'infinitif est *différent* de celui du verbe principal.

Ex. : T.-Live, XXV, 8, 10 : **nocte maxime *commeare*** (s.-ent. *eum*) **propter metum hostium credebant.**

II. L'accusatif sujet de l'infinitif est sous-entendu dans la prose classique plus souvent qu'on ne croit[3]. On trouve des exemples de cette ellipse même dans les discours de Cicéron.

Cf. *P. Dej.*, 7, 21 : **in cubiculo** (**vomere**) ***malle*** (s.-ent. *te*) **dixisti.**

Mais on la rencontre surtout dans le *style familier* et chez les *historiens* (particulièrement dans les discours rapportés en *style indirect*).

---

1. Quand le sujet de l'infinitif est un pronom personnel de la première ou de la deuxième personne, on peut le mettre à l'accusatif, mais on emploie toujours en pareil cas une *forme accentuée*.

Ex. : Xén., *Anab.*, VII, 1, 30 : ἐγὼ εὔχομαι πρὶν ταῦτα ἐπιδεῖν ὑφ᾽ ὑμῶν γενόμενα, μυρίας **ἐμέ** γε κατὰ τῆς γῆς ὀργυιὰς **γενέσθαι.**

2. Cet exemple et d'autres semblables permettent de formuler la règle suivante : « Quand l'infinitif a deux sujets qui s'opposent l'un à l'autre et dont l'un est le même que le sujet principal, tandis que l'autre en est différent, on les exprime tous les deux, en mettant le premier au nominatif et l'autre à l'accusatif, conformément à la règle § 555, 2°, **b.** »

3. V. O. Riemann, *Synt. lat.*, § 177, Rem. II.

Ex. : Tér., *Andr.*, 13 sq. : **quæ convenere... fatetur** ***transtulisse*** (s.-ent. ***se***) **atque** ***usum*** **pro suis.** — Cic., *de Orat.*, I, 22, 101 : **dum mihi liceat negare** ***posse*** (s.-ent. ***me***) **quod non potero et fateri** ***nescire*** (s.-ent. ***me***) **quod nesciam.** — T.-Live, XXV, 8, 6 : **tuto ac sine certamine id** ***facturos*** (s.-ent. ***eos***) **promissum est.** Etc.[1].

c) *En grec* et même *en latin* (sauf les réserves qui ont été et seront faites), quand le nom ou le pronom qui est le sujet *logique* de l'action marquée par l'infinitif est déjà dans la proposition principale soit comme sujet ([***ille***] **vult** ***proficisci,*** [**οὗτος**] βούλεται **ἀπελθεῖν**), soit comme complément (***illi*** **licet** ***proficisci,*** **τούτῳ** ἔξεστιν **ἀπελθεῖν**), on n'exprime pas *en général* le sujet devant l'infinitif.

Remarque. — En latin, cette règle comporte des exceptions (voy. ci-après, § 559, Rem. I) : la plus importante, c'est que l'usage exige qu'on exprime le sujet de l'infinitif après les verbes signifiant dire, croire ou savoir, bien que *logiquement* l'infinitif seul puisse paraître suffisant.

2° *En grec*[2] et *en latin*, quand le sujet de l'infinitif est exprimé, on le met à l'*accusatif*.

Ex. : Hom., *Il.*, I, 117 : βούλομ' ἐγὼ **λαὸν** σόον ἔμμεναι ἢ ἀπολέσθαι. — Thuc., VI, 29, 5 : καὶ ἔδοξε πλεῖν **τὸν Ἀλκιβιάδην**. — Xén., *Anab.*, I, 10, 19 : πρὶν καταλῦσαι **τὸ στράτευμα** πρὸς ἄριστον, βασιλεὺς ἐφάνη. II, 2, 17 : κραυγὴν πολλὴν ἐποίουν καλοῦντες ἀλλήλους, ὥστε καὶ **τοὺς πολεμίους** ἀκούειν. Etc.

Cic., *Acad.*, II, 17, 55 : **Democritus dicit innumerabiles esse** ***mundos.*** *De Nat. deor.*, I, 38, 107 : ***Orpheum poetam*** **docet Aristoteles nunquam fuisse.** Etc.

556. — Emploi de l'attribut. — L'attribut se mettant au même cas que le nom auquel il se rapporte, il en résulte ceci :

1° *En grec* et *en latin* quand le sujet de l'infinitif est à l'accusatif, l'attribut se met à l'accusatif.

Ex. : Hom., *Il.*, 117 : βούλομ' ἐγὼ λαὸν **σόον** ἔμμεναι ἢ ἀπολέσθαι. — Platon, *Gorg.*, 470 e : τὸν καλὸν κἀγαθὸν ἄνδρα καὶ γυναῖκα **εὐδαίμονα** εἶναί φημι, τὸν δὲ ἄδικον καὶ πονηρὸν **ἄθλιον**. — Lys., I, 10 : ᾤμην τὴν ἐμαυτοῦ γυναῖκα πασῶν **σωφρονεστάτην** εἶναι τῶν ἐν τῇ πόλει. Etc.

Cic., *Acad.*, II, 17, 55 : **Democritus dicit** ***innumerabiles*** **esse mundos.** Sen., *Ep.*, 88 : ***magnum*** **esse solem philosophus probabit ; quantus sit, mathematicus.** Etc.

---

1. Il ne faut pas confondre avec la construction elliptique dont il vient d'être question le tour grec ***ait*** **esse** ***paratus*** (Hor., *Ep.*, I, 7, 22) qui est rare et exclusivement poétique en latin. Voy. J. Brenous, *les Hellénismes dans la syntaxe latine*, p. 329.

2. A part le cas particulier mentionné ci-dessus, 1°, a, Rem.

2° *En grec* et *en latin*, quand le sujet de l'infinitif n'est pas exprimé, l'attribut se met au cas du sujet principal, c'est-à-dire la plupart du temps au nominatif[1], puisque le sujet principal est la plupart du temps au nominatif.

Ex. : Xén., *Anab.*, I, 6, 8 : ὁμολογεῖς οὖν περὶ ἐμὲ **ἄδικος** γεγενῆσθαι. IV, 4, 17 : ἐρωτώμενος δὲ ποδαπὸς εἴη, **Πέρσης** μὲν ἔφη εἶναι... IV, 4, 21 : οἱ **οἰνοχόοι** φάσκοντες εἶναι. *Cyr.*, I, 4, 3 : (ὁ Κῦρος) διὰ τὸ **φιλομαθὴς** εἶναι πολλὰ... τοὺς παρόντας ἀνηρώτα. — Dém., XVIII, 7 : ἐκ τοῦ **πρότερος** λέγειν ὁ διώκων ἰσχύει. Etc.

Cic., *in Verr.*, II, 4, 51, 115 : ***dissoluti*** **si cupiamus esse**... *Tusc.*, II, 25, 60 : **Dionysius a Zenone *fortis* esse didicerat.** Etc.

Remarque. — En grec, cette règle s'applique même à des cas comme celui-ci :

Ex. : Xén., *Cyr.*, V, 2, 17 : ἐκεῖνοι ἐπὶ τῷ σίτῳ οἴονται δεῖν **φρόνιμοι** καὶ **μέτριοι** φαίνεσθαι,

dans lequel le sujet de la proposition infinitive auquel se rapportent les mots φρόνιμοι καὶ μέτριοι φαίνεσθαι est le même que celui d'οἴονται.

557. — Particularités relatives à l'emploi du sujet et de l'attribut. — Quand le sujet de l'infinitif est une personne indéterminée (en fr., on), ce sujet est *ordinairement* supprimé et l'attribut (ou l'apposition) se met à l'accusatif (*en grec et en latin*) comme s'il se rapportait à τινά, **aliquem**, sous-entendu.

Ex. : Eur., *fragm.* : ἡδὺ **σωθέντα** (apposition) μεμνῆσθαι πόνων. — Thuc., II, 62, 3 : αἴσχιον **ἔχοντας** (apposition) ἀφαιρεθῆναι ἢ **κτωμένους** ἀτυχῆσαι. — Plat., *Apol.*, 29 a : τὸ θάνατον δεδιέναι οὐδὲν ἄλλο ἐστὶν ἢ δοκεῖν εἶναι **σοφὸν** (attribut) μὴ **ὄντα** (apposition). — Isocr., II, 15 : **φιλάνθρωπον** εἶναι δεῖ καὶ **φιλόπολιν**. Etc.

Cic., *Tusc.*, V, 15, 44 : **non sunt ea bona dicenda, quibus *abundantem*** (apposition) **licet esse *miserrimum*** (attribut). Etc.

558. — Quand le nom qui devrait être le sujet de l'infinitif se trouve exprimé dans la proposition principale à un autre cas que le nominatif, il faut distinguer l'usage grec de l'usage latin.

1° *En grec*, on ne répète pas ce sujet devant l'infinitif, mais l'attribut (ou l'apposition[2]) se met soit à l'accusatif, soit au cas où se trouve le sujet logique de l'infinitif dans la proposition principale.

---

1. Ce qui est dit de l'attribut s'applique naturellement aussi à l'adjectif ou au participe construit en apposition au sujet sous-entendu de l'infinitif.

Ex. : Xén., *An.* IV, 2, 27 : ἐλαφροὶ... ἦσαν, ὥστε καὶ ἐγγύθεν **φεύγοντες** ἀποφεύγειν (cf. ci-dessus, § 476, 2°, **a**, p. 492).

2. Sauf la réserve qui sera faite ci-après à la Remarque.

Ex. : Xén., *An.*, I, 3, 5 : ἀνάγκη μοι ἢ ὑμᾶς **προδόντα** (apposition à μέ sous-entendu) τῇ Κύρου φιλίᾳ χρῆσθαι ἢ πρὸς ἐκεῖνον **ψευσάμενον** μεθ' ὑμῶν εἶναι. *Cyr.*, VII, 2, 23 : διαθρυπτόμενος ὑπὸ τῶν δεομένων μου **προστάτην** (attribut de με sous-entendu) γενέσθαι ἐδεξάμην τὴν στρατηγίαν.

Platon, *Apol.*, 41 a : ἀπαλλαγεὶς **τούτων** τῶν φασκόντων **δικαστῶν** εἶναι. — Xén., *Hell.*, I, 5, 2 : **Κύρου** ἐδέοντο ὡς **προθυμοτάτου...** γενέσθαι. — Eschine, III, 186 : ὁ δῆμος συνεχώρησε **Μιλτιάδῃ πρώτῳ** γραφῆναι **παρακαλοῦντι** τοὺς στρατιώτας. Etc.

Remarque. — En pareil cas, l'*attribut* se met plutôt au *génitif* ou au *datif* qu'à l'accusatif.

Quant à l'*apposition* au sujet non exprimé de l'infinitif, elle peut toujours être à l'accusatif.

Si elle n'est pas à l'accusatif, elle peut être au *datif*, mais elle n'est jamais au génitif.

Ex. : Xén., *Hell.*, IV, 1, 35 : ἔξεστί σοι μεθ' ἡμῶν γενομένῳ μηδένα **προσκυνοῦντα** μηδὲ δεσπότην **ἔχοντα** ζῆν.

Plat., *Rép.*, 406 e : οὐδενὶ σχολὴ διὰ βίου κάμνειν **ἰατρευομένῳ**. — Xén., *Cyr.*, III, 1, 26 : δοκεῖ μοι **τοῦ αὐτοῦ ἀνδρὸς** εἶναι **εὐτυχοῦντα** ἐξυβρίσαι καὶ **πταίσαντα** ταχὺ πτῆξαι. — Dém., IV, 47 : κακούργου μέν ἐστι **κριθέντ'** ἀποθανεῖν, στρατηγοῦ δὲ **μαχόμενον** τοῖς πολεμίοις.

2° *En latin*, il y a deux cas à considérer.

a) Quand le nom qui devrait être le sujet de l'infinitif se trouve exprimé au *génitif* dans la proposition principale, on ne le répète pas devant l'infinitif et l'*attribut* se met à l'accusatif, ainsi que le participe construit en *apposition* au sujet sous-entendu de l'infinitif.

Ex. : Cic., *de Off.*, I, 23, 80 : ***fortis... animi*** **et** ***constantis*** **est non perturbari rebus asperis nec** ***tumultuantem*** **de gradu dejici, ut dicitur.**

b) Quand le nom qui devrait être le sujet de l'infinitif se trouve exprimé au *datif* dans la proposition principale, on ne le répète pas devant l'infinitif et l'*attribut* (ou l'*apposition*) se met au *datif*[1].

Ex. : Cic., *p. Marc.*, 11, 33 : **quia non est** ***omnibus stantibus*** (en se tenant debout [apposition]) **necesse dicere.** — T.-Live, XXI, 44, 8 : ***vobis*** **necesse est** ***fortibus viris*** **esse.** XXIII, 29, 5 : **quibus... inter acerrimam sæpe pugnam in recentem**

1. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, § 244, e.

equum ex fesso *armatis* (apposition) transultare mos erat. — Hor., *Ép.*, I, 16, 61 : **da *mihi* fallere, da *justo sancto*que videri.** — Ov., *Met.*, VIII, 554 sq. : **nec *fortibus* illic | profuit *armentis* nec *equis velocibus* esse.** — Val.-Max., III, 6, 3 : ***chlamydato*** (apposition) ***sibi* et *crepidato*... ambulare deforme** (esse) **non duxit.**

Remarques. — I. La construction dont on vient de parler est fréquente dans la *prose classique* avec le verbe **licet**[1], et même ce n'est guère qu'après ce verbe qu'elle se rencontre chez les bons auteurs.

Ex. : Plaute, *Épid.*, III, 2, 2 : ***quieto tibi* licet esse.** — Cic., *Tusc.*, I, 15, 33 : **licuit esse *otioso Themistocli*.** *P. Flacco*, 29, 71 : **cur *iis* esse *liberis* non licet?** — Cés., *de Bell. Gall.*, VI, 35, 8 : ***quibus* licet esse *fortunatissimis*.** — T.-Live, XXI, 44, 8 : ***illis timidis* et *ignavis* licet esse.** Etc.

II. La construction de l'attribut à l'*accusatif*, au lieu du datif, après le verbe **licet**, est, on peut le dire, *exceptionnelle*, bien qu'on rencontre

Cic., *p. Balb.*, 12, 29 : ***civi Romano* licet esse *Gaditanum*.** — Cés., *de Bell. civ.*, III, 1 : **is enim erat annus quo per leges *ei consulem* fieri liceret.**

III. Par contre, on trouve assez souvent des exemples d'*attributs* ou d'*appositions* mis à l'*accusatif*, mais après des verbes autres que **licet**.

Ex. : Tér., *Heaut.*, 388 : **expedit *bonas* esse *vobis*.** — Cic., *de Off.*, III, 20, 81 : ***Mario*... *consulem*... fieri, quod sibi tum proposuerat, valde utile** (esse) **videbatur.** — Hor., *Sat.*, I, 4, 39 : **illorum, dederim *quibus* esse *poetas*** (variante moins autorisée : **poetis**). — T.-Live, XXIX, 23, 9 : **ne *sibi* interesse certaminibus eorum armaque aut hæc aut illa, *abnuentem*** (apposition) **alteram societatem, sequi necesse sit.** Etc.

II. — Infinitif servant a former une proposition complétive[2].

559. — Propositions infinitives. — L'infinitif grec et latin, employé comme sujet ou comme complément direct de la proposition principale, sert à former des propositions complétives auxquelles on a donné le nom de propositions infinitives.

Il y a deux sortes de propositions infinitives : celles dans lesquelles l'infinitif est employé *sans sujet* exprimé, et celles dans lesquelles l'infinitif est accompagné d'un *accusatif sujet*.

---

1. La question de **licet** est étudiée avec soin par Emory B. Lease, dans un article (*zur Konstruction von* licet) de l'*Archiv*... de Wœlfflin, t. XI, p. 9 sqq.

2. Pour la définition de ce terme, voy. ci-dessus, p. 443, n. 3.

On remarquera que le latin et le grec ne présentent que quelques points communs dans la construction des propositions complétives à l'infinitif. Cela tient à ce que dans beaucoup de cas où le latin emploie l'infinitif, le grec se sert d'une proposition complétive commençant par ὅτι (cf. ci-dessus, § 426) et que d'autre part, là où le grec construit la proposition infinitive, le latin se sert de la conjonction **ut** avec le subjonctif (cf. ci-dessus, § 497).

1° L'infinitif est, en règle générale[1], employé *sans sujet* exprimé, lorsque le nom ou le pronom qui est le sujet logique de l'action marquée par l'infinitif est déjà exprimé dans la proposition principale, soit comme sujet, soit comme complément.

Ex. : **Οὗτος ὁ ἀνὴρ** βούλεται **ἀπελθεῖν**, *ille* vult *proficisci.* — **Τούτῳ τῷ ἀνδρὶ** ἔξεστιν **ἀπελθεῖν**, *illi* licet *proficisci.*

2° L'infinitif est, en règle générale, accompagné d'un *accusatif sujet*, lorsque le nom ou le pronom qui est le sujet logique de l'action marquée par l'infinitif n'est pas déjà exprimé dans la proposition principale, soit comme sujet, soit comme complément.

Ex. : **Τοῦτον τὸν ἄνδρα** βούλομαι **ἀπελθεῖν**, *illum* volo *proficisci.* — **Τοῦτον τὸν ἄνδρα** ἔξεστιν **ἀπελθεῖν**, *illum* licet *proficisci.*

Remarques. — I. Cette règle n'est pas absolue, surtout en latin, où [a]) l'usage *demande* que dans les propositions infinitives dépendant des verbes signifiant dire, croire, savoir, le sujet de l'infinitif soit exprimé, même s'il est identique à celui du verbe principal (voy. ci-dessus, § 555, Rem. I), et où [b]) il *permet* que dans les propositions infinitives dépendant des verbes vouloir et désirer le sujet de l'infinitif soit exprimé même s'il est identique au sujet du verbe principal.

a) C'est surtout chez les *poètes*[2] qu'on rencontre des constructions comme celles-ci visiblement imitées du grec (voy. ci-dessus, § 555, 1°, a)[3].

Ex. : Plaute, *Asin.*, 634 : **quas (minas)... Diabolus ipsi *daturus* dixit.** — Catulle, *Carm.*, 4, 1, sq. : **phaselus ille, quem videtis, hospites, | ait *fuisse* navium *celerrimus.*** — Virg., *Én.*, IV, 305 sq. : **dissimulare... sperasti... tantum | *posse* nefas *tacitus*que mea *decedere* terra.** — Hor., *Ép.*, I, 7, 22 : **vir bonus et sapiens dictis ait *esse paratus.*** — Ov., *Mét.*, XIII, 141 : **rettulit Ajax | *esse* Jovis *pronepos.*** — Lucain, *Phars.*, IX, 1037 : **tutumque putavit | jam *bonus esse socer.*** Etc.

b) On pouvait dire également bien en latin ***me* cupio *esse* clementem** et **cupio *esse clemens.***

Ex. : Cic., *In Verr.*, II, 4, 51, 115 : ***dissoluti* si cupiamus *esse.*** *In Cat.*, 1, 1, 4 : **cupio... *me* non dissolutum videri.** Cf. (avec l'ellipse de l'infinitif **esse**) Cic., *Phil.*, 2, 8, 19 : **cupit... *se audacem.*** *Ib.*, 5, 14, 38 : **quam** (combien) ***populum Romanum liberum cuperet.*** *De Off.*, II, 22, 78 : **qui... *se populares* volunt.**

II. L'emploi de l'infinitif sans sujet exprimé après les verbes signifiant promettre appartenait au langage familier.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, IV, 21, 5 : **legati veniunt, qui polliceantur obsides *dare*[4].**

---

1. Voyez en effet ce qui a été dit ci-dessus, § 555.
2. De plus, selon Kaulen, *Handbuch zur Vulgata* (p. 245), le nominatif avec l'infinitif est un tour fréquent dans la Vulgate et dans la basse latinité en général.
3. Cf. R. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, p. 517, 2 et voy. Brenous, *ouv. cité*, p. 328.
4. Cette phrase renferme deux irrégularités : non seulement le sujet de l'infinitif n'est pas exprimé, mais encore l'infinitif, au lieu d'être au futur, est au présent. Cf. ci-après, § 563.

A. — *Propositions infinitives jouant le rôle de sujet*[1].

560. — Constructions impersonnelles. — L'infinitif s'emploie comme sujet

1° *En grec*, avec les impersonnels χρή, δεῖ, il faut, ἔξεστιν (πάρεστιν, ἔνεστιν, ἔστιν), il est permis, il est possible, πρέπει, προσήκει, il convient et les locutions impersonnelles formées de substantifs ou d'adjectifs, comme : ὥρα ἐστί, καιρός ἐστι, c'est le moment de; δίκαιόν ἐστιν, il est juste; ἀναγκαῖόν ἐστιν, ἀνάγκη ἐστί, il est nécessaire; καλόν ἐστιν, il est beau de... : αἰσχρόν ἐστι, il est honteux ou injurieux de... — *En latin*, avec les impersonnels ou les expressions impersonnelles exprimant un jugement sur la *facilité*, la *nécessité*, l'*opportunité*, etc., qu'il y aurait à faire telle ou telle action : **licet**, **jus est**, **fas est**, il est permis; **oportet**, **necesse est**, **opus est**, il faut, il est nécessaire : **tempus est**, c'est le moment de; **decet** (et le contraire **dedecet**), **convenit**, il sied, il convient; **delectat**, **juvat**, il est agréable; **prodest**, **utile est**[2], il est utile; **obest**, il est nuisible; **præstat**, il vaut mieux; **interest**, **refert**, **expedit**, **conducit**, il importe, il est avantageux; **non attinet**, ce n'est pas la peine...; **satis est**, il suffit; **laus est**, c'est un mérite; **facinus est**, c'est une mauvaise action; **decorum est**, il est beau; **turpe est**, il est honteux, etc.

Remarque. — En latin, **est** avec l'infinitif, par exemple ***est* videre** (Tac., *Germ.*, 5), **cernere *erat*** (Virg., *Én.*, VI, 596; VIII, 676), est une construction *incorrecte* en prose et que l'on croit être d'origine *vulgaire*, mais qui pourrait bien être empruntée au grec.

2° *En grec*, avec οἷόν τ' ἐστίν et δυνατόν ἐστιν, il est possible, ainsi qu'avec συμβαίνει, il arrive. — *En latin*, avec **mos est** et (*très rarement*) avec des expressions signifiant il arrive que[3].

3° *En grec* avec δοκεῖ; *en latin* avec **placet**, **videtur**, il paraît bon, il a été décidé.

Remarques. — I. En grec comme en latin, le sujet de l'infinitif est tantôt exprimé et tantôt supprimé (conformément à ce qui a été dit § 555), suivant le sens général de la phrase. Ainsi l'on n'exprime pas le sujet de l'infinitif, si le sens est : il est beau (utile, nécessaire, permis, etc.) *de faire telle chose;* au contraire, on l'exprime, si le sens est : il est beau (utile, nécessaire, permis, etc.) *que telle chose se fasse.*

Ex. : Eur., *Fragm.* : οὐκ ἔστιν **εὑρεῖν** βίον ἄλυπον οὐδενί, il est impossible *de trouver* une existence exempte de peines. — Isocr., VI, 50 : χρὴ **τοὺς εὖ**

---

1. D'une manière générale, on peut faire remarquer que beaucoup des verbes qui vont être énumérés dans ce paragraphe et dans les suivants se construisent tantôt avec une proposition infinitive et tantôt avec **ut** (cf. ci-dessus, § 497). C'est l'usage seul qui peut apprendre d'une manière précise quelles sont les expressions qui se construisent avec l'infinitif et quelles sont celles qui se construisent avec **ut**.

2. Sur l'emploi d'une proposition complétive avec **quod** après ces expressions impersonnelles, voy. ci-dessus, p. 458, n. 1.

3. La construction ordinaire est **ut** avec une proposition complétive, cf. ci-dessus, § 497, 2°, **c**, p. 523.

πράττοντας τῆς εἰρήνης **ἐπιθυμεῖν**, il faut *que* ceux qui sont dans la prospérité *désirent* la paix (ceux qui sont dans la prospérité doivent désirer la paix). Etc.

Comparez en latin **necesse est proficisci** et **necesse est *me* proficisci**.

II. Quand il y a lieu d'exprimer le sujet de l'infinitif, on se conforme, *en grec* et *en latin*, aux règles données ci-dessus, § 555.

4° *En latin*, avec diverses locutions impersonnelles exprimant un jugement sur la *vérité* d'une affirmation : **apparet, liquet, constat, convenit, manifestum est**, il est certain, évident *que*... ; **verum est**, il est vrai *que*... ; **falsum est**, il est faux *que*... ; **veri simile est**, il est vraisemblable *que*... ; **incredibile est**, il est invraisemblable *que*..., etc. ; **efficitur, sequitur**, il s'ensuit *que*..., cela prouve *que*..., et autres locutions de sens analogue.

Comme l'indique suffisamment la traduction des expressions citées, l'infinitif qui en dépend doit toujours être accompagné d'un *accusatif sujet*.

Remarques. — I. La construction de **non dubium est** avec un *infinitif accompagné d'un accusatif sujet* est peu correcte et paraît avoir appartenu surtout au langage familier.

Ex. : Tér., *Héc.*, 326 : ***perisse me* una *haud dubium est*.** Cf. ci-dessus, p. 9, n. 4.

II. Les locutions grecques qui répondent aux locutions latines rappelées ci-dessus se construisent avec ὅτι, c'est du moins le cas pour δῆλόν ἐστι, il est certain et φανερόν ἐστι, il est évident.

On trouve aussi très souvent la construction personnelle : δῆλός εἰμι et φανερός εἰμι ὅτι... (cf. ci-dessus, § 432).

5° *En latin*, avec plusieurs expressions impersonnelles marquant que telle personne a résolu de faire telle chose : **certum (deliberatum, propositum, etc.) est...**, on a résolu, on s'est proposé de... ; de même avec **in mentem venit**, et dans le langage *familier* avec **in animo est, consilium** ou **sententia est, consilium** ou **sententia stat**, etc.

Dans ces constructions, l'infinitif ne peut être employé que sans sujet.

Remarque. — La construction de **restat** (cf. Tér., *Phorm.*, 85 ; T.-Live, XLIV, 4, 8) ou **reliquum est...** (Cic., *ad Att.*, VII, 5, 5 ; Sall., *Fragm.*, III, 81, 2 *Kritz*), il reste *à* (faire telle chose), avec un infinitif sans sujet exprimé appartient au langage *familier*.

La construction classique est **restat, reliquum est *ut*...** (voy. ci-dessus, § 497, 2°, **d**, p. 525).

6° *En latin*, avec **pænitet, pudet, piget**.

REMARQUES. — I. Ces verbes ont *presque toujours* pour sujet un *infinitif seul*. Une construction comme celle-ci :

T.-LIVE, XXVIII, 40, 7 : **dum me ne pæniteat adhuc aliorum *speciosiora* primo aspectu *consilia* semper *visa esse*, mea usu meliora,**

est rare et exceptionnelle : en pareil cas, on préfère employer une proposition complétive avec **quod** (cf. ci-dessus, § 440) :

Ex. : CIC., *ad Att.*, II, 4, 2 : **mihi nunquam veniet in mentem *pænitere*, *quod* a me ipse non *desciverim*.** Etc.

II. Par analogie avec **pudet**, T.-Live construit **religio est**, **verecundia est** avec une proposition infinitive (cf. VIII, 17, 4 ; III, 62, 9 ; XXIV, 42, 9).

7° *En latin*, avec les constructions impersonnelles dont il sera question ci-après (§ 565, 2°) et dans lesquelles la proposition infinitive remplit les fonctions de *sujet* par rapport au verbe principal.

561. — Chez Cicéron et chez César, il n'y a encore qu'un petit nombre d'expressions formées d'un substantif et du verbe **esse** qui puissent se construire avec une proposition infinitive (**consilium est, tempus est, mos est**, etc.).

Mais chez les *poètes* et chez les prosateurs de l'*époque impériale* à partir de T.-Live, le nombre de ces expressions se multiplie.

Toutefois il faut remarquer que dans la plupart des cas les poètes construisent ainsi, non pas des *substantifs seuls*, mais des substantifs qui, étant accompagnés d'un verbe, forment avec lui des *expressions équivalant à un verbe simple*.

Ex. : VIRGILE, *Én.*, VI, 133-4 : **... si tanta *cupido est*** (= **si cupis**) | **bis Stygios *innare* lacus.** Cf. *id.*, II, 10 : **sed si tantus *amor*** s.-ent. ***est***) **casus *cognoscere* nostros.** Etc.

T.-LIVE, XXV, 11, 10 : ***is*que *finis* Hannibali *fuit*** (équivalent de **ita destitit**) **ea parte arcem oppugnare.** Etc.[1].

562. — Constructions personnelles :

1° *En grec*, on remplace *fréquemment* la construction impersonnelle par la *construction personnelle* : ainsi au lieu de dire δίκαιόν ἐστιν, il est juste, on dit δίκαιός εἰμι, je suis autorisé à, je mérite de, je suis obligé de..., au lieu de ἐπιτήδειόν ἐστιν, il est avantageux, on rencontre souvent ἐπιτήδειός εἰμι, il est avantageux que je...

Ex. : PLAT., *Protag.*, 339 e : ὦ Πρόδικε, σὸς Σιμωνίδης πολίτης· **δίκαιος εἶ βοηθεῖν** τῷ ἀνδρί. — XÉN., *Hell.*, V, 2, 32 : **δίκαιός εἰμι ζημιοῦσθαι.** Etc.

1. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 183, REM. III. Pour plus de détails, cf. R. KÜHNER, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, t. I[2], p. 554.

THUC., VIII, 70 : ἄνδρας τινὰς ἀπέκτειναν οὐ πολλούς, οἳ ἐδόκουν **ἐπιτήδειοι**[1] **εἶναι ὑπεξαιρεθῆναι.**

REMARQUE. — Au lieu de δεῖ με τοῦτο ποιεῖν, il faut que je fasse cela, on trouve aussi δέομαι τοῦτο ποιεῖν.

2° Certaines locutions mêmes ne sont autorisées qu'à la construction personnelle : telles sont : δοκῶ, il semble que je, ἐπίδοξός εἰμι, je suis considéré comme... *c.-à-d.* il est à présumer que je, πολλοῦ, μικροῦ, τοσούτου δέω, il s'en faut beaucoup, peu s'en faut, tant s'en faut, que je...[2].

Ex. : ISOCR., VI, 8 : **ἐπίδοξός εἰμι τυχεῖν** τῆς τιμῆς ταύτης, il est à présumer que j'aurai le même honneur.

XÉN., *Anab.*, VII, 6, 18 : **πολλοῦ** μοι **δοκῶ δεῖν** τὰ ὑμέτερα **ἔχειν**. — ISOCR., IX, 62 : **μικροῦ ἐδέησεν** ὁ Εὐαγόρας Κύπρον ἅπασαν **κατασχεῖν**. — LYS., XVII, 1 : ἐγὼ δὲ **τοσούτου δέω** περὶ τῶν μὴ προσηκόντων ἱκανὸς **εἶναι** λέγειν, ὥστε δέδοικα μὴ καὶ περὶ ὧν ἀναγκαῖόν μοί ἐστι λέγειν, ἀδύνατος ὦ τὰ δέοντα εἰπεῖν. Etc.

REMARQUE. — Cette construction est tout à fait *exceptionnelle* en latin et ne se rencontre qu'en *poésie* ou chez les prosateurs de l'*époque impériale*[3].

Ex. : SÉN., *de Prov.*, 5, 1 : ***apparebant* bona *esse*.** — SUÉT., *Nero*, 1 : **quo facilius *appareat degenerasse* a suorum virtutibus *Nero***[4]. Etc.

B. — *Propositions infinitives jouant le rôle de complément.*

563. — *L'infinitif* s'emploie, comme complément logique du verbe contenu dans la proposition principale :

1° *En grec* et *en latin* après les verbes qui signifient dire ou croire (promettre, espérer, etc.).

---

1. Cette construction personnelle est l'effet d'une *attraction* facile à comprendre. C'est la même attraction qui donne lieu à des locutions comme

PLATON, *Lois*, 751 *b* : **προσήκοντά** τινα λόγον **ῥηθῆναι** (pour λόγον ὃν προσήκει ῥηθῆναι. — ISOCR., V, 110 : τὸ πλῆθος τῶν **ἐνόντων εἰπεῖν** (pour τούτων ἃ ἔνεστιν εἰπεῖν).

2. Comparez la locution παρὰ μικρὸν ἔρχομαι, **non multum abest quin...**

Ex. : ISOCR., XIX, 22 : παρὰ μικρὸν ἦλθον ἀποθανεῖν.

3. On trouve déjà dans VARRON (*de Re rust.*, I, 6, 2) : ***hæc apparent* magis ita esse** (texte douteux, puisque **apparent** peut être une mauvaise leçon, au lieu de **apparet**) et dans une *Lettre* de BRUTUS (chez CIC., *ad Fam.*, XI, 11, 2) : ***quæ* istic opus *erunt* administrari**, exemple qui prouve, à ce qu'il semble, que l'attraction en usage chez les Grecs se faisait en latin dans le langage familier.

Mais les exemples analogues qu'on cite de CICERON (cf. R. KÜHNER, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, t. I[2], p. 521) ne sont probablement que des *fautes de copiste* : voy. par exemple :

CIC., *de Fin.*, III, 7, 23 : **membra nobis ita data sunt ut ad quandam rationem vivendi data *esse apparеant*,**

où il est facile de corriger **appareant** en **appareat** (cf. ci-dessus, p. 8 en haut).

4. Remarquez que dans ces exemples la construction personnelle du verbe **apparet** peut avoir été influencée par celle de **videor**.

Remarques. — I. *En grec*, conformément à la règle § 555, 1°, **a**, quand le sujet de la proposition infinitive est le même que celui du verbe principal, on ne doit pas l'exprimer.

Ex. : Xén., *Écon.*, 20, 29 : ἐπομόσας **λέγω** ἦ μὴν **πιστεύειν** σοι φύσει νομίζειν φιλεῖν ταῦτα πάντας ἀφ' ὧν ἂν ὠφελεῖσθαι νομίζωσιν. — Mén., *Sent.*, 382 : **νόμιζε** γήμας δοῦλος **εἶναι**. *Ib.*, 155 : **ἔλπιζε** τιμῶν τοὺς γονεῖς **πράξειν** καλῶς. Etc.

Sur l'imitation de ce tour par les Latins, voy. ci-dessus, § 559, Rem. I, **a**.

II. Avec les verbes de cette catégorie l'infinitif grec (sans ἄν) a le même sens que les temps correspondants de l'indicatif (cf. ci-dessus, § 280, 1° avec la Rem.).

III. 1° L'infinitif grec (présent ou aoriste) avec ἄν s'emploie dans le sens du potentiel, en parlant de l'avenir[1], après les verbes signifiant dire et surtout après les verbes signifiant croire.

Ex. : Hom., *Il.*, IX, 684 : καὶ δ' **ἂν** τοῖς ἄλλοισιν **ἔφη παραμυθήσασθαι** (style direct : καὶ δ' ἂν παραμυθησαίμην). — Thuc., V, 32, 2 : Κορίνθιοι καὶ Ἀργεῖοι... ἔρχονται ἐς Τεγέαν, εἰ σφίσι προσγένοιτο, **νομίζοντες** ἅπασαν **ἂν ἔχειν** Πελοπόννησον (style direct : ἅπασαν ἂν ἔχοιμεν). — Xén., *Anab.*, I, 9, 29 : **νομίζοντες** παρὰ Κύρῳ ὄντες ἀγαθοὶ ἀξιωτέρας **ἂν** τιμῆς **τυγχάνειν** ἢ παρὰ βασιλεῖ (style direct : ἀξιωτέρας ἂν τιμῆς τυγχάνοιμεν). III, 1, 17 : τί **ἂν οἰόμεθα παθεῖν;** (style direct : τί ἂν πάθοιμεν ;) *Cyr.*, I, 2, 7 : οἱ Πέρσαι **οἴονται** τοὺς ἀχαρίστους καὶ περὶ θεοὺς **ἂν** μάλιστα ἀμελῶς **ἔχειν** (style direct : ἀμελῶς ἂν ἔχοιμεν). *Mém.*, I, 1, 16 : τοὺς μὲν εἰδότας (ταῦτα) **ἡγεῖτο** καλοὺς κἀγαθοὺς εἶναι, τοὺς δ' ἀγνοοῦντας ἀνδραποδώδεις **ἂν** δικαίως **κεκλῆσθαι.** — Lysias, XXVII, 8 : **ἡγοῦμαι**[2]..., εἰ μή... τιμήσαιτε, οὐκ **ἂν** ἀκρίτους αὐτοὺς **ἀπολωλέναι**, ἀλλὰ τὴν προσήκουσαν δίκην **δεδωκέναι**. Etc.

2° En latin, la périphrase qui supplée à l'absence de *futur* dans les propositions infinitives (adjectif verbal en **-urus** accompagné du verbe **sum**) sert aussi à exprimer l'idée du potentiel dans ces mêmes propositions.

Par conséquent, la périphrase ***scripturum esse***, dans une proposition infinitive, correspond non seulement au futur **scribam**, mais encore au *potentiel* **scribam** des propositions indépendantes.

Ainsi la phrase : **amicum *si habeam*, felix *sim***, deviendra au *style indirect :* **dicit *se*, amicum si *habeat*, felicem *futurum esse*** ou (si le verbe principal est au passé) : ***dicebat se*, amicum si *haberet*, felicem *futurum esse*** (application de la règle dite de la concordance des temps, § 645).

La périphrase qui sert d'infinitif futur actif, *peut* être, on le sait, remplacée par une autre périphrase : **fore** ou **futurum** (**esse**) **ut...**, (je dis, je crois) qu'il *arrivera* que (voy. ci-dessus, § 497, 2°, **c**, et cf. p. 523, n. 2). Toutefois, quand la périphrase **scripturum esse** est employée, comme il vient d'être dit ci-dessus, au sens du *potentiel*, on ne voit pas que les Latins l'aient remplacée par **futurum esse ut scribam**, etc.[3].

1. Les Attiques semblent proscrire l'emploi de l'infinitif futur avec ἄν avec la même rigueur qu'ils proscrivent l'emploi correspondant de l'indicatif futur avec ἄν. Voy. Stahl, *Quæst. gramm.*, p. 9 sqq. et cf. Kühner-Gerth, *ausf. Gramm. der gr. Sprache*, § 398, p. 241.

2. On trouve la même construction après le verbe δοκῶ signifiant « il me semble que ».

Ex. : Xén., *Cyr.*, V, 5, 9 : ἐγὼ **δοκῶ** δεκάκις **ἂν** κατὰ τῆς γῆς **καταδῦναι** ἥδιον ἢ **ὀφθῆναι** οὕτω ταπεινός (st. dir. : δεκάκις ἂν ἀποθάνοιμι ἥδιον ἢ ὀφθείην).

3. C'est du moins ce qu'assure Harre, *Lat. Schulgramm.*, II, p. 136, n. 3.

Si le verbe est au *passif* et que l'infinitif futur en soit inusité, on peut recourir à l'emploi du verbe **possum** pour rendre l'idée du *potentiel*. Ainsi la phrase **amicum si habeam, jure felix *existimer*** deviendrait : **dicit *se*, amicum si habeat, jure felicem existimari *posse*.**

IV. 1° L'infinitif grec (présent et aoriste) avec ἄν s'emploie dans le sens du mode *irréel* (cf. ci-dessus, § 302, 3°).

Ex. : Thuc., III, 89, 5 : ἄνευ δὲ σεισμοῦ (c.-à-d. εἰ μὴ σεισμὸς ἐγένετο) οὐκ **ἄν** μοι **δοκεῖ** τὸ τοιοῦτο **ξυμβῆναι** γενέσθαι (style direct : οὐκ ἂν ξυνέβη γενέσθαι). IV, 40, 2 : **ἀπεκρίνατο** αὐτῷ πολλοῦ **ἂν** ἄξιον **εἶναι** τὸν ἄτρακτον εἰ τοὺς ἀγαθοὺς διεγίγνωσκε (style direct : πολλοῦ ἂν ἄξιος ἦν). — Plat., *Gorg.*, 486 d : εἰ χρυσῆν ἔχων ἐτύγχανον τὴν ψυχήν, οὐκ **ἂν οἴει** με ἄσμενον **εὑρεῖν** τούτων τινὰ τῶν λίθων κτλ. (style direct : ηὗρον ἄν). *Apol.*, 32 e : ἆρ' οὖν **ἄν** με **οἴεσθε** τοσάδε ἔτη **διαγενέσθαι**, εἰ ἔπραττον τὰ δημόσια ; (style direct : οὐκ ἂν διεγενόμην). — Xén., *Mém.*, I, 4, 16 : **οἴει** δ' **ἂν** τοὺς θεοὺς τοῖς ἀνθρώποις δόξαν **ἐμφῦσαι**, ὡς ἱκανοί εἰσιν εὖ καὶ κακῶς ποιεῖν, εἰ μὴ δυνατοὶ ἦσαν (s.-ent. εὖ καὶ κακῶς ποιεῖν), καὶ ἀνθρώπους ἐξαπατωμένους τὸν πάντα χρόνον οὐδέποτ' **ἂν αἰσθέσθαι ;** (style direct : οἱ θεοὶ οὐκ ἂν ἐνέφυσαν..., καὶ οἱ ἄνθρωποι ἂν ᾔσθοντο). Etc.

2° En latin, c'est la périphrase ***scripturum fuisse***[1] qui correspond à l'irréel **scriberem** ou **scripsissem**. Ainsi la phrase **amicum si *haberem*, felix *essem*** deviendrait au style indirect : **dicit *se*, amicum si *haberet*, felicem *futurum fuisse*** ; de même la phrase **amicum si *habuissem*, felix *fuissem*** deviendrait : **dicit se, amicum si *habuisset*, felicem *futurum fuisse*.**

Ex. : Cic., *p. Sulla*, 7, 22 : **Si jam tibi hoc concedam, Q. Hortensium..., si, hos tales viros non suo stare judicio, sed meo : si hoc tibi dem, quod credi non potest, nisi ego huic *adessem*, hos *adfuturos* non *fuisse*, etc.** — T.-Live, XXII, 25, 10 : **quas ob res, si antiquus animus plebei Romanæ *esset*, audaciter se *laturum fuisse* de abrogando Q. Fabi imperio. Etc.**

Cic., *p. Cœl.*, 1, 2, **etenim si attendere diligenter, existimare vere de omni hac causa volueritis, sic constituetis, judices, nec *descensurum* quenquam ad hanc accusationem *fuisse* cui utrum vellet liceret, nec, cum descendisset, quicquam *habiturum* spei *fuisse*, nisi alicujus intolerabili libidine et nimis acerbo odio niteretur.** Cf. Corn. Nep., *Agés.*, 6, 1 ; T.-Live, XXVI, 29, 6 ; etc.

Si le verbe est au *passif*, on emploie la périphrase **futurum fuisse *ut*...**

Ex. : Cés., *de Bell. civ.*, III, 101, 3 : **nisi eo ipso tempore quidam nuntii de Cæsaris victoria... essent allati, existimabant plerique *futurum fuisse uti* amitteretur (oppidum).**

Au style direct il y aurait : **oppidum *amissum esset***[2].

---

1. Voy. Sp. Vassis, *Revue de Phil.*, t. XI, p. 42 sqq. et O. Riemann, *Synt. lat.*, § 241.

2. Les indicatifs **possum, poteram, potui,** etc., employés comme il a été dit ci-dessus (§ 292, 2°, **b**, p. 301 et suiv.) sont naturellement remplacés dans une proposition infinitive, par **posse** ou **potuisse**.

Ainsi l'exemple de Cic., *Orat.*, 9, 32 (cf. ci-dessus, p. 303, l. 3) deviendrait au style indirect : **quæ manifestum est eos vel sine magistro facere *potuisse*.**

De même qu'on trouve les indicatifs **possum, poteram,** etc., là où *le sens* exigerait l'emploi de **possim, possem,** etc., de même on rencontre des phases comme celle-ci :

Cic., *in Verr.*, II, 4, 7, 15 : **dixit... neque se illa habuisse venalia neque ulla condicione, si, utrum vellet, liceret, adduci unquam *potuisse* ut venderet illa...** (style direct : **neque ulla condicione, si liceret, adduci unquam *potuissem*...**).

V. *En grec*, la négation est *en général* οὐ, en particulier après les verbes λέγειν et φάναι et après ceux qui signifient croire, penser[1].

Ex. : Thuc., I, 67, 2 : Αἰγινῆται ἐνῆγον τὸν πόλεμον **λέγοντες οὐκ εἶναι** αὐτόνομοι κατὰ τὰς σπονδάς. — Plat., *Protag.*, 328 : **ἡγούμην οὐκ εἶναι** ἀνθρωπίνην ἐπιμέλειαν ᾗ ἀγαθοὶ οἱ ἀγαθοὶ γίγνονται. — Xén., *Hell.*, VII, 4, 22 : **ἐνόμισεν οὐκ ἂν δύνασθαι** μένειν τοὺς πολιορκοῦντας. *Mém.*, II, 2, 10 : ἐγὼ μὲν οἶμαι, εἰ τοιαύτην μὴ δύνασαι φέρειν μητέρα, τἀγαθά σε **οὐ δύνασθαι** φέρειν. — Dém., XXIX, 48 : εἴ τι τούτων ἀληθὲς ἦν, **οἴεσθε οὐκ ἂν** αὐτὴν **λαβεῖν** ;

Toutefois, si le verbe principal est à un mode ou à une construction qui exigerait la négation μή, on emploie *nécessairement* μή devant l'infinitif.

Ex. : Thuc., VI, 18, 7 : **νομίσατε** νεότητα καὶ γῆρας ἄνευ ἀλλήλων **μηδὲν δύνασθαι**[2].

Andoc., I, 70 : **εἴ** τις νομίζει τι **μὴ** ἱκανῶς **εἰρῆσθαι**, ἀναστὰς ὑπομνησάτω[3].

VI. Après les verbes qui signifient nier, on ajoute ordinairement devant l'infinitif μή, qui est remplacé par μὴ οὐ, si la proposition principale est négative de forme ou de sens.

Ex. : Soph., *Antig.*, 442 : φὴς ἢ καταρνεῖ **μὴ** δεδρακέναι τάδε ; (*litt.* : nies-tu *en disant* que tu ne l'as pas fait ?) — Plat., *Gorg.*, 461 c : **τίνα** οἴει ἀπαρνήσεσθαι **μὴ οὐχὶ** καὶ αὐτὸν ἐπίστασθαι τὰ δίκαια καὶ ἄλλους διδάξειν.

La négation surabondante μὴ οὐ ne s'emploie pas après οὔ φημι, je nie.

VII. 1° Après les verbes ἐλπίζειν, espérer, προσδοκᾶν, s'attendre que, ὑπισχνεῖσθαι et ἐπαγγέλλεσθαι, promettre, ἀπειλεῖν, menacer, ainsi qu'après ὀμνύναι, jurer (quand le serment se rapporte à l'*avenir*) on emploie l'*infinitif futur* ou bien l'*infinitif présent* ou *aoriste avec* ἄν qui exprime l'idée du potentiel et équivaut par conséquent à un futur adouci.

La négation est μή, parce que ces verbes impliquent un *désir* et non pas un jugement[4].

Ex. : Xén., *Anab.*, II, 1, 4 : ἐπαγγελλόμεθα δὲ Ἀριαίῳ, ἐὰν ἐνθάδε ἔλθῃ, εἰς τὸν θρόνον τὸν βασίλειον **καθιεῖν** αὐτόν. *Mém.*, III, 5, 4 : Βοιωτοὶ νῦν ἀπειλοῦσιν **ἐμβαλεῖν** εἰς τὴν Ἀττικήν. *An.*, III, 1, 14 : τὸν στρατηγὸν προσδοκῶ ταῦτα **πράξειν**. — Lyc., 76 : ὀμνύασι πάντες οἱ πολῖται, ἐπειδὰν ἔφηβοι γένωνται, μήτε τὰ ἱερὰ ὅπλα **καταισχυνεῖν** μήτε τὴν τάξιν **λείψειν, ἀμυνεῖν** δὲ τῇ πατρίδι καὶ ἀμείνω **παραδώσειν**.

Xén., *Mém.*, II, 6, 38 : εἰ ναύκληρος ἐπιτρέψειέ σοι τὴν ναῦν μὴ ἐπισταμένῳ κυβερνᾶν, ἔχεις τινὰ ἐλπίδα μὴ **ἂν** σαυτόν τε καὶ τὴν ναῦν **ἀπολέσαι** ;

2° Après certaines expressions analogues aux verbes énumérés ci-dessus (1°), par exemple après ἐλπίς ἐστιν, ἐν ἐλπίδι εἰμί, ἐλπίδα παρέχω, ou, en d'autres termes, après les expressions impliquant l'idée d'attendre, on trouve *quelquefois* l'infinitif aoriste *seul* au lieu de l'infinitif aoriste avec ἄν ou de l'infinitif futur[5].

---

1. Cet emploi de la négation οὐ est dû à l'analogie des propositions complétives commençant par ὅτι ou par ὡς et dans lesquelles on se sert régulièrement de οὐ.

2. Il y a μή, parce que le verbe principal est à l'impératif, mode qui exige la négation μή.

3. Il y a μή, parce que le verbe principal est dans une proposition conditionnelle avec εἰ qui exige l'emploi de μή.

4. Cependant, après les verbes signifiant « espérer », on trouve aussi la négation οὐ. Cf. Xén., *Anab.*, IV, 6, 18.

5. Mais *jamais* cela n'a lieu pour les verbes qui signifient simplement « dire » ou « croire ». Dans les passages qui semblent contredire cette observation, le texte est altéré. Voy. Kühner-Gerth, *ausf. Gramm. der gr. Spr.*, § 389, **d**, Anm. 7 (p. 196).

Ex. : Thuc., IV, 70, 2 : λέγων ἐν ἐλπίδι εἶναι **ἀναλαβεῖν** Νίσαιαν. — Plat., *Phédon*, 67 e, 68 a : εἰ μὴ ἄσμενοι ἐκεῖσε ἴοιεν, οἷ ἀφικομένοις ἐλπίς ἐστιν, οὗ διὰ βίου ἤρων, **τυχεῖν**. Etc.

VIII. 1° En latin, le verbe **sperare** se construit régulièrement avec l'*infinitif futur* accompagné d'un accusatif sujet.

Cependant l'*infinitif présent* est possible quand l'idée du futur est impliquée dans le verbe employé.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, IX, 6, 3 : **sperabam tuum adventum *appropinquare***. Cf. *ib.*, IX, 1, 1 : **in spem venio *appropinquare* tuum adventum.**

En outre, on trouve l'*infinitif présent* quand il s'agit d'exprimer cette idée que l'action dont l'accomplissement aura lieu dans l'avenir commence déjà dans le moment présent.

Ex. : Cic., *Tusc.*, I, 41,97 : **magna me spes tenet, bene mihi *evenire*, quod mittar ad mortem.**

Enfin **sperare** se construit très régulièrement avec l'infinitif présent, quand il signifie simplement croire.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, II, 2 : **spero nostram amicitiam non egere testibus**[1]. Etc.

2° Par analogie avec la construction de **sperare** on trouve quelquefois **expecto *eum venturum esse***, je *m'attends à ce qu*'il vienne (je crois qu'il viendra) ; mais ce tour est *rare* et *peu correct*, bien qu'on le rencontre chez Varron (*de Ling. lat.*, X, 40 : *Sat.*, p. 199 R) et chez T.-Live (XLIII, 22, 2).

3° Quant aux verbes signifiant promettre, **promitto, polliceor,** etc., ils sont régulièrement construits à l'époque classique avec l'*infinitif futur* accompagné d'un accusatif sujet[2].

Pour l'emploi de l'infinitif sans sujet exprimé après **promittere** et **polliceri**, voy. ci-dessus, p. 610, Rem. II.

IX. Par analogie avec la construction des verbes signifiant dire, on trouve des verbes signifiant accuser, suivis *quelquefois* de l'infinitif accompagné d'un accusatif sujet : tels sont **accuso** (Tac., *Ann.*, XIV, 18), **incuso** (Tac., *Ann.*, III, 38), **arguo, coarguo** ([Asin. Poll.], *de Bell. Afric.*, 68 ; Quint., IV, 2, 4 ; Tac., *Germ.*, 43), **redarguo** (A.-Gelle, XV, 9, 7), **insimulo**. Mais cette construction est *assez rare ;* on préfère, à l'époque classique, employer une proposition avec **quod** (cf. ci-dessus, § 440).

X. Enfin, par analogie avec la construction des verbes signifiant croire, on rencontre assez souvent chez Cornélius Népos, chez T.-Live, chez Q.-Curce et chez Pline le Jeune l'expression **non dubito** suivie d'une proposition infinitive. Toutefois c'est une construction *peu correcte* et qui paraît avoir appartenu surtout au *langage familier*[3] : la construction classique est **non dubito *quin*...** (§ 496, 1°).

2° *En latin seulement*, avec les verbes qui signifient savoir, apprendre, faire savoir, montrer[4], etc.

---

1. Voy. Krebs-Schmalz, *Antibarbarus*..., s. v. sperare.

2. On trouve l'infinitif présent accompagné d'un accusatif sujet dans deux phrases de Cicéron :

Ex. : *P. Quinct.*, 7, 29 : **ut idibus Septembribus P. *Quinctium sisti*... promitteret.** *Ib.*, 21, 67 : **ut... promittat... *sisti Quinctium*.**

Ces deux exemples renferment probablement une expression toute faite empruntée à la vieille langue populaire, qui était moins exacte que le latin classique à marquer les rapports de temps. Riemann (*Synt. lat.*, 2e éd., p. 275, n. 1) ajoute que du reste **sistere** est un verbe dont l'infinitif futur passif ne pouvait être formé.

3. Voy. Schmalz, *über den Sprachgebrauch des Asinius Pollio* (Festschrift zur XXXVI Phil. Vers., p. 88) ; O. Riemann, *Étude sur... T.-Live*, 2e éd., p. 284.

4. En grec, ces verbes se construisent surtout avec le participe ou avec ὅτι (cf. ci-après, § 612, 1°, et ci-dessus, § 427).

REMARQUE. — C'est probablement par analogie avec ces verbes que dans le latin *archaïque* on construisait **scilicet** et **videlicet**[1] avec une proposition infinitive.

Ex. : SALL., *Orat. Philippi*, § 5 : **at scilicet** *eos*... **gratiam ab eo** *peperisse*.

3° *En latin surtout*[2], après un certain nombre de verbes qui expriment un *sentiment* : **gaudere, lætari,** se réjouir ; **dolere,** s'affliger ; **mirari,** s'étonner ; **indignari,** s'indigner ; **ægre ferre,** être fâché ; **curare,** se soucier, etc.

Ces verbes se construisent *régulièrement* avec l'infinitif *accompagné d'un accusatif sujet,* parce que le sens est : je me réjouis, je m'afflige, etc., *à la pensée que*[3].

REMARQUES. — I. La construction d'un verbe marquant un sentiment avec un *infinitif seul* est *rare* et généralement *peu classique.*

C'est ainsi qu'on trouve **gaudeo accipere** (TÉR., *Ad.*, 254 ; cf. LUCR., III, 614 ; VIRG., *Én.*, II, 239, etc.) ; **delector dici** (HOR., *Ép.*, I, 16, 32) ; **erubesco** avec l'infinitif (VIRG., *Égl.*, 6, 2 ; T.-LIVE, X, 8, 5) ; **aspernor rogari** (STACE, *Silv.*, I, 2, 105 ; TAC., *Ann.*, IV, 46) ; **contemno** avec l'infinitif (HOR., *Ép.*, I, 1, 29 ; SEN., *Phœn.*, 197) ; **doleo vinci** (HOR., *Carm.*, IV, 4, 62), etc.[4].

Toutefois **curare,** se soucier de, avec l'*infinitif seul* se rencontre chez CICÉRON (*p. Flacc.*, 27, 64, etc.).

II. Le verbe **amare,** se plaire à, n'est construit avec l'infinitif que chez les poètes et dans la prose de l'époque impériale.

Ex. : HOR., *Ép.*, I, 14, 9 : **amat... obstantia** *rumpere* **claustra**[5]. Etc.

III. La construction de **timere** avec le présent de l'infinitif pour signifier craindre de..., avoir peur de (faire telle ou telle chose) est tout à fait *incorrecte* en prose. On la trouve parfois chez *les poètes.*

Ex. : OV., *Mét.*, XIV, 179-180 : **hosti** | *prodere* **me timui** (= **timui ne, si clamarem, me proderem**).

---

1. L'étymologie de **scilicet** et de **videlicet** paraît en effet être celle-ci : les deux particules seraient formées des impératifs **sci, vide** accompagnés de **licet** (« sache-le, vois-le, *tu le peux* »).

2. En grec, la construction de ces verbes *avec un infinitif* est un tour rare et poétique (cf. KRÜGER, *Griech. Sprachlehre*, II, § 56, 6, 3). D'après SCHMITT, *ueber den Ursprung des Substantivsatzes mit Relativpartikeln im Griechischen*, p. 7, on trouve chez Homère l'infinitif accompagné d'un accusatif sujet 8 fois après νεμεσσάομαι, 2 fois après νεμεσίζομαι « s'irriter, s'indigner », 3 fois après ἄγαμαι, 1 fois après θαυμάζω « s'étonner ».

Il n'y a pas de rapport entre cette construction et l'emploi de l'*infinitif seul* après αἰσχύνομαι signifiant « s'abstenir (par honte ou par pudeur) de faire telle ou telle chose » (PLAT., *Apol.*, 22 b ; XÉN., *Cyr.*, V, 1, 21), de même qu'après αἰδοῦμαι, φεύγω, ἀπέχομαι (voy. ci-après, p. 620, 4°, a).

3. *En grec*, les verbes correspondants se construisent avec le participe au nominatif (voy. ci-après, § 591, 1°, p. 661) ; quelques-uns, comme θαυμάζειν « être étonné », ἀγανακτεῖν « être indigné », χαλεπαίνειν « être irrité », χαίρειν « se réjouir », peuvent être suivis aussi d'une proposition avec ὅτι (cf. ci-dessus, § 433) ou d'une proposition avec εἰ (cf. ci-dessus, § 533). Pour l'emploi analogue de **quod** ou de **si** en latin avec les verbes de *sentiment*, voy. ci-dessus, §§ 440 et 534.

4. Voy. R. KÜHNER, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, t. II, p. 495 et suiv. ; cf. J. BRENOUS, *Étude sur les Hellénismes dans la Syntaxe latine*, p. 304 et suiv.

5. Quant à **amare** pris comme synonyme de **solere** et suivi de l'infinitif, c'est un emprunt fait au grec (cf. QUINT., IX, 3, 17) dont les premiers exemples paraissent chez SALLUSTE (*Jug.*, 34, 1) puis chez HORACE (*Carm.*, I, 2, 50) et qu'on retrouve dans Tacite, imitateur de Salluste. On sait qu'en grec φιλῶ, employé par les poètes et dans la prose d'Hérodote pour signifier « se plaire à » avait fini par devenir synonyme de εἴωθα « avoir coutume de » et par se construire comme lui.

IV. Par analogie avec les verbes signifiant croire, on emploie *quelquefois* (mais plutôt *rarement*) avec une proposition infinitive *au futur*[1] des verbes signifiant craindre[2].

Ex. : T.-Live, X, 36, 3 : **neutris animus est ad pugnandum, diversique... abissent, ni cedenti *instaturum alterum* timuissent.**

4° *En grec* et *en latin*, après des verbes qui marquent une manifestation de la *volonté* pour qu'une chose arrive ou n'arrive pas.

a) *En grec*[3] les principaux verbes appartenant à cette catégorie sont les suivants : βούλεσθαι, vouloir, préférer; ἐπιθυμεῖν, désirer; φεύγειν, ἀπέχεσθαι, avoir honte de, craindre de, s'abstenir de; εὐλαβεῖσθαι, φυλάττεσθαι, se garder de faire une chose; — δεῖσθαί τινος, αἰτεῖν τινα, prier; ἀξιοῦν, juger juste, demander; συμβουλεύειν, conseiller; προτρέπειν, pousser à; πείθειν, persuader *de*[4]; προστάττειν τινί, κελεύειν τινά, commander : ἀπαγορεύειν τινί, ἀντιλέγειν τινί, défendre, etc.[5].

Remarques. — I. L'emploi du sujet, la construction du sujet et de l'attribut sont soumis aux règles qui ont été exposées ci-dessus (§§ 555 et 556).

II. L'infinitif employé ainsi est mis *ordinairement* au *présent* ou à *l'aoriste* (sans ἄν[6]).

Ex. : Thuc., I, 24, 6 : οἱ... Ἐπιδάμνιοι... πέμπουσιν ἐς τὴν Κέρκυραν πρέσβεις ὡς μητρόπολιν οὖσαν, **δεόμενοι** μὴ σφᾶς **περιορᾶν** φθειρομένους, ἀλλὰ τούς τε φεύγοντας **ξυναλλάξαι** σφίσι καὶ τὸν τῶν βαρβάρων πόλεμον **καταλῦσαι** (περιορᾶν, au présent, parce que ce serait par hypothèse un état d'esprit durable; ξυναλλάξαι, καταλῦσαι à l'aoriste, pour désigner une action qu'on accomplit une fois pour toutes [Classen et A. Croiset]).

1. Il y a en grec quelque chose qui ressemble à cette assimilation des verbes signifiant « craindre » aux verbes signifiant « croire ». On trouve en effet, bien qu'*assez rarement*, des phrases comme celle-ci :

Xen., *Cyr.*, VI, 2, 30 : μὴ δείσητε **ὡς** οὐχ ἡδέως **καθευδήσετε** « n'ayez point d'inquiétude et *ne croyez pas que* vous dormirez mal »,

dans lesquelles ὡς avec le futur de l'indicatif s'explique par une extension de la règle § 481.

2. L'emploi, en pareil cas, de l'*infinitif présent* au lieu de l'infinitif futur paraît avoir appartenu au *langage familier* (cf. Cael. ap. Cic., *ad Fam.*, VIII, 11, 3 : Cic., *ad Att.*, VIII, 3, 2), bien qu'on le retrouve dans les traités de Cicéron.

Ex. : *De Orat.*, II, 82, 334 : : **vincit utilitas plerumque, cum subest ille *timor*, ea neglecta ne *dignitatem* quidem *posse* retineri.** Cf. *de Leg.*, II, 22, 57 où le texte est douteux ; les manuscr. ont : **quod haud scio an timens suo corpori *posset* accidere**; Baiter, Vahlen et Mueller ajoutent **ne** d'après Lambin ; peut-être vaut-il mieux avec d'autres corriger **posset** en ***posse***.

3. Nous avons cru devoir mettre à part le grec et le latin, parce que dans le détail des constructions il y a certaines divergences importantes.

4. Quand on veut rendre l'idée de « persuader *que...* », on construit *généralement* πείθειν avec ὡς et l'indicatif; cf. ci-dessus, § 481, Rem. I.

5. Quelques-uns de ces verbes (φεύγειν, ἀπέχεσθαι, — εὐλαβεῖσθαι, φυλάττεσθαι, προτρέπειν) peuvent être considérés aussi comme exprimant une manifestation de l'activité; cf. ci-après, p. 623, 5°. Quant à αἰδεῖσθαι, c'est proprement un verbe de *sentiment*, qui se construit régulièrement avec le participe, quand il s'agit d'énoncer la cause de ce sentiment; mais quand il signifie « s'abstenir *par honte* de faire..., » il se construit avec l'infinitif par analogie avec les verbes dont il sera question p. 623, 5°.

6. Dans l'*ancien* dialecte attique (chez Thucydide, Sophocle), on trouve quelques exemples de ces verbes construits avec l'*infinitif futur* (cf. ci-dessus, p. 287, n. 4). Mais cette construction est *rare* et quelquefois *suspecte*. Cf. Forssmann, *de Infinitivi usu Thucydideo* (dans les *Studien* de Curtius, VI, p. 35 sqq.); Stahl, *Quæstiones gramm.*, etc., p. 8 sq.

L'infinitif se met au parfait quand le sens le demande (cf. ci-dessus, § 282, 3°).

Ex. : Xén., *Hell.*, V, 4, 7 : **εἶπον** τὴν θύραν **κεκλῆσθαι**, ils donnèrent l'ordre que la porte *fût* (c.-à-d. *restât*) *fermée*. — Dém., XIX, 223 : **βουλόμενος** ἀγῶνι καὶ δικαστηρίῳ μοι **διωρίσθαι** παρ' ὑμῖν ὅτι τἀναντία ἐμοὶ καὶ τούτοις πέπρακται, je veux un débat et un jugement *après lequel il demeure établi* à vos yeux que ma conduite n'a rien eu et n'a rien de commun avec la leur.

III. L'infinitif ayant dans ces constructions la valeur des propositions *volitives*[1] qui prennent la négation μή, c'est aussi **μή** qu'on trouve avec l'infinitif ainsi employé.

Ex. : Thuc., I, 91, 1 : **κελεύει** αὐτοὺς **μὴ** λόγοις μᾶλλον **παράγεσθαι** ἢ **πέμψαι** ἄνδρας (style dir. : **μὴ** λόγοις παράγεσθε, ἀλλὰ πέμψατ' ἄνδρας). — Xén., *Cyr.*, IV, 5, 32 : συμβουλεύω σοι **μὴ** ἀφαιρεῖσθαι ἃ ἂν δῷς (style direct : μὴ ἀφαίρου ἃ ἂν δῷς). Etc.

IV. Après les verbes *à sens négatif*, tels que défendre, empêcher[2], etc., on ajoute *ordinairement*[3] devant l'infinitif **μή**, qui est remplacé par **μὴ οὐ**, si la proposition principale est négative.

Ex. : Thuc., V, 25 : **ἀπέσχοντο μὴ** ἐπὶ τὴν ἑκατέρων γῆν **στρατεῦσαι**. — Xén., *Mém.*, I, 2, 33 : καλέσαντες... τὸν Σωκράτην τοῖς νέοις **ἀπειπέτην μὴ διαλέγεσθαι**[4]. Etc.

b) *En latin*, parmi les verbes de cette catégorie[5], les uns se construisent *régulièrement*, selon que le sens le demande, tantôt avec l'*infinitif* employé *sans sujet*, tantôt avec l'*infinitif accompagné d'un accusatif sujet*, les autres ne s'emploient qu'avec l'*infinitif seul*[6].

---

1. C'est-à-dire des propositions qui expriment la *volonté* de celui qui parle, tantôt comme une *résolution* d'agir soi-même, tantôt comme un *ordre* d'agir adressé à d'autres (cf. ci-dessus, § 309 et suiv.).

2. Bien qu' « empêcher » soit un verbe d'activité, nous ne croyons pas devoir le séparer de « défendre ».

3. Il faut mettre à part les verbes dont il a déjà été question ci-dessus (§ 538, 1°, **a**, p. 580), οὐκ ἐῶ « défendre », οὐκ ἐθέλω « refuser » ; après ces verbes on n'ajoute pas la négation devant l'infinitif ; par analogie, il en est de même après κωλύω « empêcher ».

Ex. : Xen., *Anab.*, II, 5, 7 : οἱ θεῶν ἡμᾶς ὅρκοι **κωλύουσι** πολεμίους **εἶναι** ἀλλήλους. — Dem., XXIII, 130 : οὐδὲν ἂν αὐτὸν **ἐκώλυεν** ἀθλιώτατον ἀνθρώπων ἁπάντων **εἶναι**.

4. Cette phrase signifie littéralement : « tous deux firent à Socrate une défense, *lui disant de ne pas* converser avec les jeunes gens ». Cette traduction montre fort bien l'origine de l'emploi particulier de μή, et l'on peut dire avec vraisemblance que c'est l'analogie des constructions où l'infinitif se rattachait soit à ἀπαγορεύειν, soit à ἀντιλέγειν qui a permis d'étendre l'usage de la négation μή à tous les cas où l'infinitif dépendait d'un verbe quelconque signifiant « défendre », puis « empêcher ».

5. Pour la construction de ces verbes avec **ut** et une proposition complétive, voy. ci-dessus, § 497, 1°, **a** (p. 518 qq.).

6. C'est surtout à propos de ces verbes que se vérifie l'observation faite ci-dessus (p. 609, n. 1) qu'en latin l'emploi de l'infinitif est beaucoup moins étendu et moins libre qu'en grec. Toutefois, il convient de remarquer que beaucoup de constructions de l'infinitif seul ou de l'infinitif avec sujet à l'accusatif, rejetées par la prose littéraire de la bonne époque, appartenaient au latin populaire et au latin archaïque. Les poètes *dactyliques*, trouvant commode, en beaucoup de cas, la substitution du tour par l'infinitif au tour par une conjonction suivie d'un mode personnel, contribuèrent à faire revivre et à répandre la construction archaïque ou populaire. On connait l'influence de la langue poétique sur la prose de l'époque impériale, et l'on ne saurait être surpris de voir après le siècle d'Auguste l'emploi de l'infinitif se généraliser de plus en plus. On peut suivre les principaux traits de cette histoire dans A. Draeger, *Hist. Synt. der lat. Spr.*, t. II², p. 300 et suiv.

Un autre fait digne de remarque, c'est l'importance prise, à l'époque de la décadence, par la proposition infinitive après les verbes de cette catégorie. Tandis qu'après les verbes **dicere**, **credere**, etc., on la trouve assez souvent remplacée par **quod** ou **quia** avec le verbe à un mode personnel, on constate au contraire qu'elle gagne du terrain après les verbes **velle**, **jubere**, etc. : beaucoup de verbes plus ou moins synonymes de **jubere** adoptent la construction propre jusque-là à ce verbe, à **vetare** et à un petit nombre d'autres. Voy. M. Bonnet, *Le Latin de Grégoire de Tours*, p. 659.

α) *Verbes qui se construisent avec l'infinitif seul ou, si le sens le demande, avec l'infinitif accompagné d'un accusatif sujet.*

Ce sont surtout les suivants : **velle**, vouloir; **nolle**, ne pas vouloir; **malle**, préférer; **cupere**, désirer[1]; **jubere**, ordonner[2]; **vetare**, défendre[3]; **postulare**, demander[4]; **pati**, **sinere**, permettre[5], etc.

Remarques. — I. Sur l'emploi du sujet de l'infinitif avec les verbes de cette catégorie, voy. ci-dessus, p. 606, et cf. p. 610, Rem. I, **b**, pour la double construction possible avec les verbes signifiant vouloir ou désirer.

II. Sur l'emploi des formes de phrases **hoc *factum* velim**, **hoc *te monitum* volo**, ***te conventum* cupit**, voy. ci-dessus, § 284, Rem. II, p. 291 sq.

III. Dans une construction comme celle-ci : **jubeo** (**veto**, **sino**[6]) ***aliquem* facere aliquid**, on s'est demandé si **aliquem** est le complément du verbe principal ou le sujet de l'infinitif; mais il convient de remarquer qu'on ne disait ni **jubeo**, ni **veto *aliquem***, alors qu'on dit **jubeo** ou **veto *aliquid***.

IV. On construit **jubere** et **vetare** avec l'*infinitif seul* (sans sujet exprimé), quand on veut *laisser dans le vague* la personne à laquelle s'adresse l'ordre et la défense ou quand le sujet est facile à suppléer.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, II, 5, 6 : **Cæsar castra *munire* jubet** (s.-ent. **milites**). Cf. *ib.*, V, 33, 3; 34, 1. — Cic., *Brut.*, 4, 15 : **Hesiodus eadem mensura *reddere* jubet, qua acceperis, aut etiam cumulatiore, si possis.** *Ad Att.*, XVI, 15, 5 : **desperatis etiam Hippocrates *vetat* adhibere medicinam**, *De Leg.*, I, 6, 19 : **legis ea vis est, ut recte *facere* jubeat, vetet *delinquere*.** *Tusc.*, III, 15, 33 : **vetat ratio *intueri* molestias.** *In Cat.*, 3, 8, 20 : **jusserunt simulacrum Jovis *facere* majus.** — T.-Live, XXIX, 7, 6 : **receptui *canere* cum jussisset...** Etc.

V. **Censeo aliquid fieri**, *Je suis d'avis qu'*on fasse quelque chose, est une construction *rare*, bien qu'on la trouve chez Cicéron[7] :

Ex. : *Phil.*, 8, 7, 21 : **cum... *legatos* non *decerni* censuissem.**

---

1. Ainsi que la plupart des verbes signifiant « désirer », sauf pourtant **optare**, après lequel la construction infinitive est *rare*, quoique correcte. Voy. A. Dræger, *ouv. cité*, t. II², p. 403.

2. Avec **imperare** la construction de l'infinitif avec un accusatif sujet ne se rencontre guère que si l'infinitif est *au passif* : **hæc fieri imperavit**. Voy. A. Dræger, *ouv. cité*, t. II², p. 409 sq. Sur la construction *rare* de **imperare** avec un infinitif seul, construction d'ailleurs étrangère à Cicéron et à César, voy. A. Dræger, *ib.*, t. II², p. 326.

3. Avec **vetare** on trouve plus souvent et plus régulièrement l'infinitif accompagné d'un accusatif sujet que l'infinitif seul (l'infinitif *seul* n'est pas dans César). Voy. A. Dræger, *ouv. cité*, p. 336. Toutefois voy. ci-après, Rem. III.

4. La construction de ce verbe avec l'*infinitif seul* est tout à fait exceptionnelle dans la prose classique (seul exemple dans Cicéron, *de Fin.*, III, 17, 58); voy. A. Dræger, *ouv. cité*, t. II², p. 331 sq. L'infinitif accompagné d'un accusatif sujet se rencontre surtout quand l'infinitif doit être *au passif* : **hæc *fieri* postulo**. Sur la construction de **postulo**, voy. Ph. Thielmann, *de sermonis proprietatibus, quæ leguntur apud Cornificium*, etc., p. 84; H. Hellmuth, *de sermonis proprietatibus, quæ in prioribus Ciceronis orationibus inveniuntur*. Act. sem. phil. Erlang., I, p. 156; Schmalz, *Lat. Synt.*, § 228.

5. **Permitto** (ou **concedo**) **alicui aliquid facere** est une construction *rare* quoique classique : cf. A. Dræger, *ouv. cité*, § 419, t. II², p. 330 et suiv.

6. De même pour **cogo**, **prohibeo *aliquem* facere aliquid**, construction dont il sera question plus loin, p. 625, α.

7. On trouve, à partir de T.-Live, la construction suivante (cf. XXVIII, 25, 15) : ***inclinavit sententia*** (= **placuit**) **universos ire**, qui se rattache aux propositions infinitives employées comme sujet logique de la phrase. On pourrait peut-être y voir aussi une extension analogique de la construction dont il vient d'être question avec **censeo**.

Ce tour n'a rien de commun avec la construction *très régulière* et très ordinaire **legatos *decernendos esse* censeo,** *je pense qu*'on doit décréter l'envoi d'une députation, construction dans laquelle **censeo** est employé avec le sens d'un verbe signifiant penser[1].

β) *Verbes qui se construisent régulièrement avec l'infinitif seul et non avec l'infinitif accompagné d'un accusatif sujet.*

Dans la *prose classique* ce sont surtout les suivants[2] : **cogito, in animo habeo, destino,** avoir l'intention de...[3]; **statuo, constituo,** prendre la résolution de, etc.[4];

Plus rarement, **hortor,** exhorter à : **moneo,** avertir quelqu'un d'avoir à faire telle ou telle chose; **suadeo,** conseiller de... ; *rarement* aussi certains verbes comme **recusare, abnuere,** refuser, etc.[5].

Remarque. — Quand des verbes de cette catégorie sont construits avec un *infinitif accompagné d'un accusatif sujet*, c'est qu'ils sont pris dans un sens un peu différent et doivent être rattachés à ceux qui signifient dire ou croire ; par exemple : **constitui *hoc mihi faciendum esse*,** ou (mais *plus rarement*) : **constitui hoc me facturum** signifie : je me suis *dit*, j'ai pensé *que*...[6].

De même, dans cette phrase de Salluste :

Cat., 52, 24 : **conjuravere urbem *incendere*.**

conjurare construit avec l'*infinitif seul* signifie : *former* en commun *le projet de*... S'il y avait **conjuravere *se* urbem *incensuros*** (*esse*), cela signifierait : il ont *juré* en commun *qu*'ils mettraient le feu à la ville.

5° *En grec* et *en latin*, après des verbes qui marquent une manifestation de l'*activité* pour qu'une chose arrive ou n'arrive pas.

a) *En grec*[7], les principaux verbes appartenant à cette catégorie sont les suivants : ποιεῖν, διαπράττεσθαι (cf. ci-dessus, § 476, 2°, c, p. 494), κατεργάζεσθαι, faire que, διαμάχεσθαι, s'efforcer énergiquement, σπουδάζειν, s'appliquer à, ζητεῖν, chercher à, διδόναι τινί, παρέχειν τινί, ἐπιτρέπειν τινί, accorder de, fournir le moyen de, κωλύειν, empêcher, etc.

---

1. Remarquez le passage suivant de T.-Live, dans lequel, si le texte n'est pas altéré, on trouve une négligence assez grave de construction.

Ex. : T.-Live, XXVI, 32, 2 : **cum... cum tyrannis bellum gerendum fuisse censerent... et urbem *recipi*, non *capi*.**

Le sens étant : « ils étaient d'avis que la ville *aurait dû* être reprise (= **recipiendam *fuisse***) », l'emploi de l'infinitif présent passif est tout à fait extraordinaire. Peut-être faut-il adopter la correction suggérée par Riemann (éd. classique des livres XXVI à XXX, chez Hachette, p. 476) : **et urbem recipi <*debuisse*>, non capi.**

2. Pour l'emploi d'une proposition complétive avec **ut**, voy. ci-dessus, § 497, 1°, **a**.

3. **Destino** construit avec l'infinitif se trouve chez César (*de Bell. civ.*, I, 33, 4).

4. Et, par analogie, les expressions **in animum inducere** (Cic., *p. Sulla*, 30, 83 ; Sall., *Cat.*, 54, 4 ; T.-Live, II, 18, 11 ; XXVIII, 18, 4, etc.), **consilium capere** (Cic., Ces., T.-Live).

5. Pour l'histoire de ces constructions dans la langue latine, voy. A. Dræger, *ouv. cité*, § 417, 3, 4 ; § 424, 6 (**hortari** et ses composés, t. II^2, p. 322 ; **monere** et ses composés, t. II^2, p. 323 ; **suadere, persuadere dissuadere,** t. II^2, p. 324 ; **recusare,** t. II^2, p. 326 ; **abnuere,** p. 337) et voy. H. Goelzer, *Étude... de la latinité de saint Jérome*, p. 364 et suiv. ; Krebs-Schmalz, *Antibarbarus*..., aux articles concernant chacun de ces verbes.

6. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, § 180, 2° éd., p. 283, n. 1.

7. Même observation que ci-dessus, p. 620, n. 3.

REMARQUES. — I. Quelques-uns des verbes qui signifient *s'efforcer*, par exemple μηχανᾶσθαι, φροντίζειν, etc., se construisent plutôt avec ὅπως (cf. ci-dessus, § 485).

II. Ce qui a été dit de l'emploi des temps de l'infinitif après les verbes marquant une manifestation de la volonté s'applique aussi au cas dont nous nous occupons ici.

Ex. : XÉN., *Mém.*, IV, 3, 1 : Σωκράτης μηχανικοὺς **γίγνεσθαι** τοὺς συνόντας οὐκ ἔσπευδεν. — DÉM., I, 12 : τί τὸ κωλῦον[1] ἔτ' αὐτὸν **βαδίζειν** ὅποι βούλεται ; — MÉN., *Fragm.*, 358 : μὴ σπεῦδε **πλουτεῖν**, μὴ ταχέως πένης γένῃ. Etc.

THUC., IV, 87, 3 : διαμάχομαι μὴ **μεταγνῶναι** ὑμᾶς τὰ προδεδογμένα. Etc.
ARIST., *Nuées*, 1426 : δίδομεν αὐτοῖς προῖκα **συγκεκόφθαι**. Etc.

III. L'emploi de la négation μή devant les infinitifs dépendant de ces verbes s'explique de la même façon que ci-dessus (p. 621, REM. III).

Ex. : THUC., II, 69, 1 : (Φορμίων) φυλακὴν εἶχε (= ἐφύλαττε, veillait à ce que) **μήτ'** ἐκπλεῖν ἐκ Κορίνθου **μηδένα μήτ'** ἐσπλεῖν. — XÉN., *An.*, III, 5, 5 : ἃ γάρ, ὅτε ἐσπένδοντο, διεπράττοντο, **μὴ κάειν** (sc. ἡμᾶς) τὴν βασιλέως χώραν, νῦν αὐτοὶ κάουσιν ὡς ἀλλοτρίαν.

IV. Après les verbes *à sens négatif*, comme ἀντέχω, ἐναντιοῦμαι, s'opposer à, εὐλαβοῦμαι, se garder de, ἐμποδών εἰμι, empêcher[2], etc., on ajoute devant l'infinitif μή, qui est remplacé par μὴ οὐ, si la proposition principale est négative.

Ex. : PLAT., *Apol.*, 32 b : τότ' ἐγὼ μόνος τῶν πρυτάνεων **ἠναντιώθην μηδὲν ποιεῖν** παρὰ τοὺς νόμους (*m. à m.* seul des prytanes je fis de l'opposition, *disant qu'*il *ne* fallait rien faire contre les lois). — XÉN., *An.*, III, 1, 13 : εἰ δὲ γενησόμεθα ἐπὶ βασιλεῖ, **τί ἐμποδὼν**[3] **μὴ οὐχὶ**... ὑβριζομένους **ἀποθανεῖν**[4]. Etc.

---

1. Sur la construction de κωλύω avec l'infinitif employé sans négation surabondante, voy. ci-dessus, p. 621, n. 2.

2. Pour κωλύω, il admet cette construction, mais suit aussi l'analogie de οὐκ ἐῶ, voy. ci-dessus, p. 621, n. 2, et cf. *ib.*, n. 3.

3. L'interrogation est ici, comme il arrive très souvent, un tour oratoire déguisant une négation : « qu'est-ce qui empêchera...? » équivaut à « rien n'empêchera... ».

4. On a vu ci-dessus (p. 598, REM. III) que très souvent cet infinitif avec μή et avec μὴ οὐ est précédé de l'article ; en pareil cas, il est construit à l'accusatif de qualification (cf. § 62).

Ex. : THUC., III, 1, 1 : καὶ προσβολαί, ὥσπερ εἰώθεσαν, ἐγίγνοντο τῶν Ἀθηναίων ἱππέων ὅπῃ παρείκοι, καὶ τὸν πλεῖστον ὅμιλον τῶν ψιλῶν **εἶργον τὸ μὴ** προεξιόντας τῶν ὅπλων τὰ ἐγγὺς τῆς πόλεως **κακουργεῖν** (*litt.* « en s'opposant à ces attaques *ils réalisaient ce fait* que les environs de la ville *n'*eussent *pas* à souffrir »).

Par une extension hardie de cet usage les poètes purent dire, en sous-entendant l'idée « d'empêcher » :

Cf. EUR., *Hipp.*, 48-50 : ... τὸ γὰρ τῆσδ' οὐ προτιμήσω κακὸν | **τὸ μὴ** (« de manière qu'il y ait empêchement à ce que ») **οὐ** παρασχεῖν τοὺς ἐμοὺς ἐχθροὺς ἐμοὶ | δίκην τοσαύτην ὥστ' ἐμοὶ καλῶς ἔχειν

ou bien, avec la même ellipse, mais sans employer l'article devant l'infinitif.

Cf. SOPH., *El.*, 103 sqq. : ἀλλ' οὐ μὲν δὴ | λήξω θρήνων στυγερῶν τε γόων | ... (sous-ent. : « et *rien ne m'empêchera...* ») **μὴ οὐ** τεκνολέτειρ' ὥς τις ἀηδὼν | ἐπὶ κωκυτῷ τῶνδε πατρῴων | πρὸ θυρῶν ἠχὼ πᾶσι **προφωνεῖν**.

Quand les verbes signifiant « empêcher de, détourner de » sont construits avec l'infinitif précédé de τοῦ, la négation ne doit pas être exprimée.

Ex. : XEN., *Mém.*, II, 1, 16 : ἆρα οὐ **τοῦ δραπετεύειν** δεσμοῖς οἱ δεσπόται τοὺς οἰκέτας **ἀπείργουσιν** ;

parce que le génitif de l'infinitif exprime l'objet sur lequel porte l'action du verbe principal et non pas l'*idée* de cette action.

On est donc surpris de lire dans Xénophon,

Anab., III, 5, 11 : πᾶς γὰρ ἀσκὸς δύο ἄνδρας ἕξει τοῦ **μὴ** καταδῦναι.

Peut-être faut-il dans ce passage, et dans d'autres semblables, écrire τὸ μή ou supprimer μή, si l'on garde τοῦ. En tout cas la question est controversée : voy. E. TOURNIER, *Rev. de Phil.*, XXI, p. 68 ; KEELHOFF, *ib.*, p. 179, sq. ; MORTIMER L. EARLE, *ibid.*, XXII, p. 182, sq.

b) *En latin*, parmi les verbes de cette catégorie[1], les uns se construisent tantôt avec l'*infinitif* employé *sans sujet*, tantôt avec l'*infinitif accompagné d'un accusatif sujet*, les autres ne s'emploient qu'avec l'*infinitif seul*.

α) *Verbes qui se construisent avec l'infinitif sujet, ou, si le sens le demande, avec l'infinitif accompagné d'un accusatif sujet.*

Ce sont les suivants : **cogere** (**subigere**), forcer[2] et **prohibere**, empêcher[3].

β) *Verbes qui, dans la prose classique, se construisent avec l'infinitif seul.*

Ce sont les suivants : **conari, studere, contendere**[4], **niti**, s'efforcer de, essayer de, **perseverare, instare, insistere** (surtout au parfait **institi**), persévérer à, s'obstiner à, mettre de l'insistance à[5], **properare**, s'empresser à, se hâter de[6] ; *rarement* le verbe **cavere**, se garder de[7] ; enfin certains verbes comme **mittere, omittere, negligere**, etc., s'abstenir de[8].

---

1. Pour la construction de ces verbes avec **ut** et une proposition complétive, voy. ci-dessus, § 497, 1°, **b**, p. 520.

2. **Cogere** se construit avec un infinitif accompagné d'un accusatif sujet dans des cas comme celui-ci : Cic., *p. Rabir. perd. reo*, 4, 12 : **civem Romanum** capitis **condemnari coegit** (cf. T.-Live, VII, 2, 4).

Mais la construction de **cogere** avec l'infinitif seul est bien plus fréquente que celle-là. Voy. A. Dræger, *ouv. cité*, t. II², p. 328 (pour ce verbe et les verbes de même sens). Toutefois après **cogere**, comme avec **jubere, vetare, sinere**, on peut se demander, quand l'infinitif est à l'actif, si l'accusatif qui l'accompagne est complément du verbe principal ou sujet de l'infinitif (cf. : **cogit aliquem aliquid facere**).

3. C'est la construction ordinaire de ce verbe à l'époque classique.

Ex. : Cic., *p. Sest.*, 14, 32 : **quis unquam consul senatum ipsius decretis** *parere* **prohibuit?** — Cés., *de Bell. Gall.*, VII, 17, 1 : *circumvallare* **loci natura prohibebat**. IV, 24, 1 : **barbari... nostros navibus** *egredi* **prohibebant**. VII, 33, 3 : **cum leges duo ex una familia vivo utroque non solum magistratus** *creari* **vetarent, sed etiam in senatu** *esse* **prohiberent**. Etc.

Mais après **impedire** l'infinitif est *assez rare ;* l'infinitif *seul* se rencontre quelquefois (cf. Cic., *de Orat.*, I, 35, 163 ; *de Off.*, II, 2, 8), mais non pas l'infinitif *avec sujet*. Voy. A. Dræger, *ouv. cité*, t. II², p. 345 sq. **Arceo** avec l'infinitif est *poétique ;* **deterreo** chez Cicéron n'est construit avec un infinitif que quand il est au *passif* (**deterreor facere**) : enfin on trouve chez Tacite un exemple unique de **obstare** suivi d'un infinitif accompagné d'un accusatif sujet.

L'observation faite ci-dessus (n. 2) s'applique aussi à **prohibere** ; dans une phrase comme celle-ci : **prohibuit** *aliquem* **aliquid facere**, on peut se demander si **aliquem** est sujet de **facere** ou complément direct de **prohibuit**.

4. **Tendere** avec l'infinitif est poétique, et **quærere** ainsi employé n'est pas classique.

5. ***Obstinaverant* animis *vincere* aut *mori*** qu'on lit dans T.-Live (XXIII, 29, 7) est une tournure très rare. **Perstare** avec l'infinitif se trouve une fois chez Cicéron (*de Fin.*, II, 33, 107 : **si perstiteris...** ***referre***), mais est employé fréquemment par Ovide et par les écrivains postérieurs, surtout par Tacite. Voy. A. Dræger, *ouv. cité*, t. II², p. 316.

6. **Festinare** avec l'infinitif est *classique*, mais *très rare* chez Cicéron. Voy. Schmalz, *ueber den Sprachgebrauch des Asinius Pollio* (Festschrift zur XXXVI Phil. Vers., p. 69). **Maturo aliquid facere** est classique (Cic., *ad Att.*, IV, 1, 8 : Cés., *de Bell. Gall.*, I, 7), mais employé surtout par T.-Live (cf. A. Dræger, t. II², p. 319). **Differre** « différer, tarder à » ne se rencontre pas avant Horace et T.-Live ; **pigrari** est construit avec l'infinitif dans l'unique passage où on le rencontre en prose (Cic., *ad Att.*, XIV, 1, 2).

7. **Cavere** se construit ordinairement avec **ne** et le subjonctif (cf. ci-dessus, p. 527, 2°). **Cave facere** ou **parce facere** sont des synonymes de **noli facere** (cf. ci-dessus, § 306, Rem.), usités surtout dans la *langue familière*.

8. Voy. A. Dræger, *ouv. cité*, t. II², p. 337.

Remarques. — I. Le verbe **studere**, s'efforcer de, se construit quelquefois avec un *infinitif accompagné d'un accusatif sujet*, quand il est pris comme synonyme d'un verbe signifiant vouloir (par ex. vouloir de toutes ses forces).

Ex. : Tér., *Eun.*, 1 : **qui *placere se* studeat bonis.** — Cés., *de Bell. civ.*, I, 4, 5 : **Pompejus... *rem* ad arma *deduci* studebat.** — Sall., *Cat.*, 1, 1 : ***sese* student *præstare* ceteris animalibus...**

On trouve même dans Cicéron :

De Off., II, 20, 70 : **gratum *se* videri *studet*,**

là où il semble qu'on devrait avoir **gratus *videri* studet.**

Ce tour est archaïque et propre aussi sans doute au langage familier. Toutefois, en employant l'infinitif avec un sujet à l'accusatif, l'auteur a peut-être voulu marquer avec plus d'énergie l'effort accompli par le sujet.

C'est de la même façon qu'on pourrait expliquer la construction *exceptionnelle* du verbe **properare** qu'on trouve dans ce passage de Salluste :

Cat., 7, 6 : ***se* quisque hostem *ferire*, murum ascendere... properabat.**

II. Par analogie avec les verbes signifiant se hâter de, T.-Live a construit **occupare** avec l'infinitif.

Ex. : T.-Live, I, 14, 4 : **occupant bellum facere.**

Le verbe **occupare** employé ainsi signifie faire quelque chose *le premier*[1] et paraît avoir appartenu à la langue familière.

III. La construction de **facere** (**efficere**) avec un *infinitif accompagné d'un accusatif sujet* dans le sens de faire en sorte que, est un tour *familier* ou *poétique*.

Ex. : Varr., *de Re rust.*, III, 5, 3 : **desiderium *macrescere facit volucres.*** — Lucr., III, 101 : **quod faciat *nos* | *vivere* cum sensu.** Etc.[2].

6° *En grec seulement* après les verbes signifiant dire, quand ils marquent une manifestation de la volonté.

Ex. : Hom., *Il.*, 1, 23 : (ἐπευφήμησαν Ἀχαιοὶ) **αἰδεῖσθαί** θ' ἱερῆα καὶ ἀγλαὰ **δέχθαι** ἄποινα. — Soph., *Ajax*, 1089 : καί σοι προφωνῶ τόνδε **μὴ θάπτειν.** — Thuc., III, 15, 1 : τοῖς τε ξυμμάχοις παροῦσι κατὰ τάχος ἔφραζον **ἰέναι** ἐς τὸν ἰσθμόν. VI, 29, 3 : οἱ ἔλεγον (= ἐκέλευον) νῦν μὲν **πλεῖν** καὶ **μὴ κατασχεῖν** τὴν ἀναγωγήν. Etc.[3].

---

1. C'est l'idée qu'on rend en grec par φθάνω accompagné d'un participe (cf. ci-après, p. 669, 5°).

2. Voy. A. Dræger, *ouv. cité*, II², p. 416 (§ 442) ; Schmalz, *Zeitschr. f. Gymn.*, 1881, p. 123-124 ; H. Goelzer, *Étude... de la latinité de saint Jérôme*, p. 373 ; Landgraf, *Bayr. Gymn.*, XVI, 327.

Cicéron a dit (pour une raison de *symétrie*, cf. ci-dessus, p. 10) :

Brut., 38, 142 : **nulla res magis penetrat in animos... *tales*que *oratores videri* facit quales ipsi *se videri* volunt.**

Cette construction n'a rien de commun avec l'emploi *très correct* et *très ordinaire* de **facere** « supposer que... » et de **efficere** dans le sens de « démontrer que... » qui rentre dans le cas des verbes signifiant « dire » (cf. ci-dessus, p. 614) : l'*infinitif* employé après ces verbes *avec un accusatif sujet* est conforme à la règle générale.

De même, quand **facio** est synonyme de **simulo** « faire semblant de... », il peut être suivi de l'infinitif accompagné d'un accusatif sujet.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, XV, 18, 1 : **facio *me* alias res *agere*.**

3. En latin, les verbes signifiant « dire » se construisent avec **ut** et le subjonctif, quand ils sont employés en ce sens. Cf. ci-dessus, § 497, 1°, **a**.

7° *En grec* et *en latin* après les verbes suivants, qui ne peuvent se construire qu'avec l'*infinitif employé sans sujet* : δύναμαι, **possum**[1], pouvoir ; ἔχω, pouvoir ; ἐπίσταμαι, οἶδα, **scio**, savoir, avoir appris à (d'*où* être capable de)[2] ; **nescio**, ne pas savoir, être incapable de ; πέφυκα, être naturellement fait pour ; ὀφείλω, **debeo**, devoir ; θαρρῶ, **audeo**, oser[3] ; αἰσχύνομαι, φοβοῦμαι, δέδοικα, ὀκνῶ, **vereor**, ne pas oser ; μανθάνω, **disco**, apprendre à ; **dedisco**, désapprendre de ; **cœpi, incipio**, commencer à[4] ; **pergo**, continuer à ; **desino** (dont le parfait dans la bonne langue est, en ce cas, remplacé par **destiti**), cesser de ; εἴωθα, εἴθισμαι, avoir l'habitude de ; ἐθίζω, **assuefacio**, faire prendre à quelqu'un l'habitude de, habituer quelqu'un à.

Remarques. — I. **Habeo** se construit dans le même sens que le grec ἔχω, je peux, avec certains infinitifs (ordinairement **dicere** ou **scribere**).

Ex. : Cic., *p. Balb.*, 14, 33 : **quid habes igitur *dicere*...?** qu'as-tu *à dire*[5] ?

Cette construction est synonyme de **quid habes *quod dicas*?**

A l'époque impériale (Pline le Jeune, Tac.) on disait aussi : **quid *dicendum* habes**, tournure dans laquelle l'adjectif verbal en **-ndus** ne marque nullement l'*obligation*, mais la *possibilité*. L'obligation ne peut se marquer que par le tour : **quid tibi dicendum est ?** On a cru trouver un exemple de **habeo** synonyme de **debeo** dans un fragment de Cestius (cité par Sénèque le Rhéteur, *Controv.*, I, 1, 19) : **quid *habui* facere ?** Mais, au lieu de traduire par « que *devais*-je faire ? » rien n'empêche d'entendre : « que *pouvais*-je faire ? » Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, 2e éd., p. 288, n. 1.

II. « Je n'hésite pas à... » se rend couramment en latin par **non dubito** (avec l'infinitif) ; mais quand le verbe **dubito** ne doit pas être précédé d'une *négation*, ou quand la phrase n'est pas *interrogative*, on préfère ordinairement le remplacer par **cunctor** ou **moror** avec l'infinitif, bien qu'on trouve chez Cicéron **dubito venire** (cf. *ad Att.*, X, 3 a, 2[6].

564. — Construction impersonnelle et construction personnelle. — Lorsqu'il s'agit de rendre, au moyen du *passif*, des verbes signifiant dire, croire, etc., l'idée *on dit* que..., *on croit* que...[7], etc.,

---

1. En latin, **valere** avec l'infinitif n'est pas classique. Voy. A. Draeger, *ouv. cité*, t. II², p. 301.
2. Pour « savoir *que*..., avoir appris *que*... », voy. ci-dessus, § 563, 2°, p. 618 et *ib.*, n. 4.
3. L'emploi de **sustineo**, au lieu de **audeo**, ne se rencontre ni dans Cicéron, ni dans César ; c'est un tour poétique (Ov.), qui a passé dans la prose de l'époque impériale (T.-Live, Vellej., Q.-Curce, Sénèque).
4. On verra ci-après la différence qu'il y a, en grec, entre ἄρχομαι λέγειν « je me mets à parler » et ἄρχομαι λέγων « je commence *seulement* de parler », « je suis *au début de* mon discours ».
5. Pour le tour incorrect et vulgaire **facere habeo** (= **facturus sum**), qui a donné naissance au futur des langues romanes, voy. ci-dessus, p. 278, 2°.
6. **Dubito** se rencontre aussi (par exception) avec l'infinitif seul dans le sens de : « être presque disposé à... (*m. à m.* « balancer pour savoir si on ne doit pas... »). On en cite un exemple chez Ciceron :

Ad Att., XII, 49, 1 : **o tempora ! fore, cum *dubitet* Curtius consulatum *petere* !**

et un second exemple chez Tacite :

Ann., IV, 57 : **nam *dubitaverat* Augustus Germanicum.. rei Romanæ *imponere ;* sed precibus uxoris evictus Tiberio Germanicum, sibi Tiberium adscivit.**

7. Et en latin, « *on sait* que... » Cf. ci-dessus, § 560, 4°, Rem. II, p. 612 (pour le grec).

la construction *logique*, c'est que l'infinitif (accompagné, s'il y a lieu, de son accusatif sujet) devienne le sujet du verbe principal et que celui-ci soit mis à la troisième personne du singulier.

Ex. : Xén., *An.*, I, 2, 21 : **ἐλέγετο** καὶ Συέννεσιν εἶναι ἐπὶ τῶν ἄκρων (en latin : **Syennesim in montium jugis esse *ferebatur***).

Cette construction qu'on peut appeler construction *impersonnelle*[1] se rencontre dans certains cas particuliers en grec et en latin ; mais, d'une manière générale, on peut dire que les deux langues préfèrent employer la construction *personnelle*, c'est-à-dire faire du sujet de l'infinitif le sujet du verbe principal lui-même (il y a là une espèce d'*attraction*) :

Ex. : Xén., *An.*, I, 2, 12 : **Ἐπύαξα... ἐλέγετο** Κύρῳ δοῦναι χρήματα (en latin on dirait : ***Epyaxa ferebatur* Cyro magnas pecunias dedisse**).

565. — 1° En grec, l'usage est mal connu ; toutefois Koch[2] donne la règle suivante :

Les verbes signifiant dire, annoncer, avouer s'emploient, en pareil cas, soit à la construction *personnelle*, soit à la construction *impersonnelle ;* les verbes signifiant croire ne s'emploient qu'à la construction *personnelle*.

Ex. : Plat., *Banq.*, 202 b : **Ἔρως ὁμολογεῖται** παρὰ πάντων μέγας θεὸς εἶναι. *Charm.*, 153 b : **ἤγγελται** δεῦρο ἥ τε **μάχη** πάνυ ἰσχυρὰ **γεγονέναι** καὶ ἐν αὐτῇ **πολλοὺς**[3] τῶν γνωρίμων **τεθνάναι**. — Xén., *An.*, I, 2, 12 ; 21 (exemples cités ci-dessus, § 564). — Isocr., IV, 23 ; **ὁμολογεῖται τὴν πόλιν** ἡμῶν ἀρχαιοτάτην εἶναι. Etc.[4].

Remarques. — I. On rattachera à la construction *personnelle* des verbes signifiant croire l'emploi de δοκῶ, φαίνομαι, ἔοικα avec un infinitif pour signifier *il semble* que je... (on croit que je...)[5].

---

1. On ne peut dire, en pareil cas « emploi du *passif impersonnel* », car ici le passif n'est impersonnel qu'en *apparence :* il a en réalité pour *sujet* la proposition complétive dont il est accompagné.

2. *Grammaire grecque*, trad. Rouff (A. Colin et Cie, édit.), § 120, 1, Rem. III, p. 473.

3. On remarquera le passage brusque de la construction personnelle à la construction impersonnelle. Ce changement de construction est des plus naturels et se rencontre aussi, dans le même cas, en latin :

Ex. : Cic., *de Sen.*, 18, 63-64 : **consurrexisse *omnes illi dicuntur* et senem sessum recepisse ; quibus cum a cuncto consessu plausus esset multiplex datus, *dixisse* ex iis *quendam* Athenienses scire quæ recta essent, sed facere nolle.**

4. Koch (*l. l.*) ne donne d'exemples que pour les verbes signifiant « dire » ; il n'en cite aucun pour les verbes signifiant « croire ». Kühner (*ausf. Gramm. der gr. Spr.*, t. II, p. 598) auquel j'ai emprunté le passage d'Isocrate, ne cite que des emplois de νομίζομαι et d' ἀκούω signifiant « être regardé comme ».

5. Voy. ci-dessus, p. 611, 3°, pour δοκεῖ « il parait (bon, juste, convenable) ».

Ex. : Thuc., VIII, 70, 2 : καὶ ἄνδρας τέ τινας ἀπέκτειναν οὐ πολλούς, οἳ **ἐδόκουν** ἐπιτήδειοι εἶναι ὑπεξαιρεθῆναι (ceux dont *il semblait que* la suppression était utile), καὶ ἄλλους ἔδησαν. — Arist., *Nuées*, 403 : εὖ λέγειν **φαίνει**, *il semble que* tu parles bien. — Xén., *Cyr.*, I, 4, 6 : ποίει ὅπως βούλει· σὺ γὰρ νῦν γε ἡμῶν **ἔοικας** βασιλεὺς εἶναι, *il semble que* tu sois notre roi.

De même, il me semble que je... s'emploie toujours à la construction personnelle : **δοκῶ** ὁρᾶν, *il me semble que* je vois. C'est l'origine de l'emploi de δοκῶ avec l'infinitif au sens de je me figure que, je crois que...

II. Il y a en grec une construction particulière dont l'exemple suivant fera connaître la nature.

Xén., *Hell.*, I, 7, 20 : **κατεγνώσθην** ἀδικεῖν, c'est un vote de culpabilité qui a été rendu contre moi (un jugement, une condamnation).

Ce qui est appliqué ici c'est la règle § 212, 1° : car à l'actif on aurait, par exemple : κατέγνω **μου** (ὁ δῆμος) **ἀδικεῖν** (cf. Dém., XXI, 180 : **Κτησικλέους** ὁ δῆμος ἅπας κατεχειροτόνησεν **ἀδικεῖν**), par application de la règle ci-dessus, § 555.

2° En latin, l'usage est très compliqué, car il varie d'un verbe à l'autre : on se bornera donc ici à donner les règles les plus importantes[1].

a) Le verbe **videri**, sembler, ne s'emploie guère en latin qu'à la construction *personnelle*, à quelque temps ou à quelque forme qu'il doive être employé[2] : **illum audire *mihi videor*** ou simplement **illum audire *videor*** signifie : *il me semble* que je l'entends.

De plus, c'est encore la construction *personnelle* qui correspond au tour impersonnel français à ce qu'*il me* (*nous*, etc.) *semble*.

Ex. : Cic., *ad. Att.*, V, 18, 2 : **consiliis, *ut videmur*** (à ce qu'il nous semble)[3], **bonis utimur.**

Remarque. — La construction impersonnelle n'est possible que si l'expression **mihi videtur** signifie je suis d'avis que (voy. ci-dessus, p. 611, 3°).

Ex. : Cic., *Tusc.*, V, 5, 12 : **non *mihi videtur* ad beate vivendum satis posse virtutem** (au lieu de **satis posse virtus**)[4].

Encore faut-il ajouter qu'elle est *exceptionnelle*.

b) Certains verbes (**dicere, tradere, ferre, existimare, putare**, etc.) ne s'emploient *correctement* qu'à la construction *personnelle*. Tel est du moins l'usage de Cicéron et de César ; c'est seulement à partir de Cornélius Népos et de T.-Live qu'on trouve la construction impersonnelle.

---

1. Pour le détail, voy. A. Draeger, *Hist. Synt.*, § 457 ; Gossrau, *Lat. Sprachlehre*, § 437 ; cf. H. Goelzer, *ouv. cité*, p. 373 sqq.

2. En d'autres termes, la règle donnée ci-dessous, **b**, Remarque, ne lui est pas applicable.

3. De même en grec, ὡς δοκεῖς, ὡς ἔοικας « à ce qu'il te semble », et (par attraction avec un sujet à la 2e personne), « à ce qu'il semble (= ὡς δοκεῖ, ἔοικε) ». Cf. R. Kühner, *ausf. Gr. der gr. Spr.*, t. II, p. 996, 6.

4. Sur la construction *exceptionnelle* **soror *laudatum iri videtur***, voy. Schultz, *Lat. Sprachl.*, § 504, et cf. *Revue critique*, 1881, II, p. 260.

Remarque. — Toutefois l'usage autorise ou impose certaines dérogations à cette règle.

1° La construction *impersonnelle* est toujours *possible* lorsque le verbe principal doit être, soit un parfait passif ou un temps dérivé du parfait (**dictum est, erat,** etc.), soit un adjectif verbal en **-ndus** accompagné du verbe **sum** (**dicendum est, erat,** etc.).

Ex. : Cic., *Brut.*, 56, 204 : **ut Isocratem... dixisse *traditum est***, etc. (à côté de Cic., *de Rep.*, II, 27, 49 : **regnum occupare voluisse *dicti sunt***). Etc.

Virgile, *Én.*, VI, 719 : **anne aliquas ad cælum hinc ire *putandum est?*** à côté de Cic., *in Verr.*, II, 3, 92, 214 : **idem fecisse *erit existimandus***). Etc.

2° La construction impersonnelle est *la plus ordinaire* quand le verbe **dicere** est accompagné d'une *détermination* (complément indirect au datif, adverbe, expression adverbiale, etc.).

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 4, 18, 38 : **de hoc *Verri dicitur*** (on vient de dire *à Verrès* que) **habere eum perbona toreumata.** *De Fin.*, III, 18, 60 : ***non sine causa dicitur*** (on dit *avec raison* que) **ad ea referri omnes nostras cogitationes.**

Mais la construction *impersonnelle* n'est pas obligatoire.

Ex. : Cic., *p. Scauro*, § 11 : **tum *illa est a liberto* suspendisse se *dicta*.**

3° La construction impersonnelle est *obligatoire* si, dans le cas prévu ci-dessus, 1°, l'infinitif de la proposition complétive est, lui aussi, à une forme composée où entre le verbe **sum** (infinitif parfait passif).

Ex. : Cic., *de Nat. deor.*, II, 52, 154 : **Athenas... Atheniensium.. causa *putandum est conditas esse*.** — T.-Live, VIII, 24, 1 : **eodem anno Alexandream in Ægypto *proditum* (est) *conditam* (esse).** Etc.

c) Certains verbes, comme **afferre**, par exemple, ne se rencontrent qu'à la construction *impersonnelle*.

Ex. : T.-Live, IV, 55, 1 : **Volscos et Æquos prædatum extra fines exisse ... *affertur*.** Cf. IV, 45, 3.

d) Certains verbes se rencontrent *avec l'une et l'autre* construction.

Ex. : Cés., *de Bell. civ.*, I, 14, 1 : **Cæsar enim adventare jam jamque et adesse ejus equites falso *nuntiabantur*** (à côté de *de Bell. Gall.*, VI, 4, 1 : **adesse Romanos *nuntiatur***). — Sall., *Cat.*, 15, 2 : **timens privignum adulta ætate... *creditur* necato filio vacuam domum scelestis nuptiis fecisse** (à côté de T.-Live, XL, 29, 8 : ***creditur* Pythagoræ auditorem fuisse Numam**)[1].

e) Les *poètes* et les écrivains de l'*époque impériale* répandent dans l'usage certaines constructions personnelles évitées par les classiques : **accusor**[2], **insimulor** (Val.-Max., Justin, Amm.),

1. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, § 178, **c**.
2. Mais **arguitur patrem occidisse** « on l'accuse d'avoir tué son père », est une construction

deferor (Tac.), on m'accuse de...; **addor** (Tac., *Ann.*, XVI, 17), on ajoute que je...; **annotor** (Tac., *Ann.*, XIII, 35), on remarque que je...; **agnoscor** (Apul.), **animadvertor** (A.-Gelle), on reconnaît, on remarque que je...; **dubitor** (Tac., *Ann.*, III, 8, voyez la note de Nipperdey), on met en doute que je...; **colligor,** *on conclut* de là que je... (Ov., *Am.*, II, 6, 61); **fingor,** on suppose que je... (*Quint.*, VIII, 51, 22); **habeor,** on considère, on croit que je... (Sall., *frag.*, IV, 56 Kritz; Tac., *Ann.*, IV, 45; XII, 15); **permittor,** on permet que je... (Amm., Aur.-Vict.); **prodor** (Just., XXVIII, 4, 14; XLIV, 4, 12), on rapporte que je...; **promittor,** on promet, on assure que je... (Plin. l'Anc., *Hist. nat.*, XXIX, 127; XXXVII, 60); **speror,** on espère que je... (Tac., *Hist.*, II, 72; Amm.), etc.

D'autre part, à la même époque, on voit s'étendre la construction impersonnelle à des cas où les classiques l'évitaient :

Ex. : T.-Live, V, 33, 2 : **eam gentem *traditur*... Alpes transisse;**
Corn. Nép., *Paus.*, 5, 3 : ***dicitur* eo tempore matrem Pausaniæ vixisse.** Etc.

566. — 1° La construction personnelle est la seule que le grec et le latin emploient quand il s'agit de rendre cette idée, *on ordonne, on empêche, on défend* que...

Ex. : Thuc., I, 145 : οἱ δ' Ἀθηναῖοι... τοῖς Λακεδαιμονίοις ἀπεκρίναντο τῇ ἐκείνου γνώμῃ (d'une manière conforme à l'avis de Périclès) καθ' ἕκαστά τε ὡς ἔφρασε καὶ τὸ ξύμπαν (et leur réponse exprimait en général cette idée que) οὐδὲν **κελευόμενοι** ποιήσειν (ils ne feraient rien *sur injonction*). Cf. les constructions ordinaires : **κωλύομαι** ποιεῖν, **ἐπείσθην** ποιεῖν, etc.

Cic., *de Bell. Gall.*, V, 37, 1 : ***jussus* arma abjicere imperatum facit.** — T.-Live, XXIII, 16, 9 : **Nolani muros portasque adire *vetiti sunt*.** Etc.

Cic., *in Verr.*, II, 5, 45, 117 : **parentes *prohibentur* adire ad liberos, *prohibentur* liberis suis cibum vestitumque ferre.** Etc.

2° Même lorsqu'on n'exprime pas le nom de la personne à qui s'adresse l'ordre, sur laquelle s'exerce la contrainte, etc.[1], le latin emploie au passif la construction *personnelle*, en faisant, par une sorte d'*attraction*, du sujet de l'infinitif le sujet du verbe principal.

---

classique, bien que l'emploi de **accusare** avec une proposition infinitive (au lieu de **quod** avec le subjonctif) soit assez rare (cf. ci-dessus, § 440 et voy. aussi § 563, 1°, Rem. IX, p. 618).

Par analogie avec le tour **arguitur patrem occidisse**, Cicéron a dit aussi :

In Verr., II, 4, 13, 30 : **cum *in suspicionem venissent*... fanum *expilasse* Apollinis.**

1. Par exemple, dans les constructions telles que **jubeo** (**impero**), **veto** (**prohibeo**) **aliquam rem fieri** « j'ordonne (je défends, j'empêche) que telle ou telle chose se fasse ».

Ex. : T.-Live, XXIV, 47, 11 : **Hispanis duplicia cibaria dari *jussa***, on commanda de donner double ration aux Espagnols. XXII, 60, 3 : **ibi cum sententiis variaretur et... alii « nullam publice impensam faciendam, nec** (= **nec tamen**) ***prohibendos* ex privato redimi... » censerent...**, les autres étaient d'avis qu'il ne fallait pas engager les finances de l'État, mais qu'il ne fallait pas non plus s'opposer au rachat des prisonniers aux frais de leurs familles. Etc.

Remarque. — On trouve en grec les constructions suivantes : τὰ ἡμῖν **παραγγελθέντα** διεξελθεῖν — χιλίων δραχμῶν **ὁμολογηθεισῶν** ἀπολαβεῖν — δύο μνέαι **τεταγμέναι** ἐκτίνειν, etc.

Ce qui constitue la différence entre ce tour grec et la construction latine dont il vient d'être parlé, c'est qu'en grec l'infinitif reste à l'*actif*, tandis qu'en latin il est au passif. En grec, la construction χίλιαι δραχμαὶ ὡμολογήθησαν **ἀπολαβεῖν** correspond à celle-ci, qui n'est pas usitée, mais qui montre bien pourquoi l'infinitif actif demeure : ὡμολογήθη (pass. impers.) χιλίας δραχμὰς (αὐτόν, αὐτούς, etc.) **ἀπολαβεῖν**. De même le tour δύο μνέαι τετάγαται **ἐκτίνειν** se rattache à celui-ci : τέτακται (pass. impers.) δύο μνέας (αὐτοὺς) **ἐκτίνειν**[1].

En d'autres termes, si l'infinitif actif est conservé, c'est que tout en employant la construction personnelle, les Grecs ont dans l'esprit la forme de la phrase qui résulterait de la construction impersonnelle.

567. — *On* peut faire telle ou telle chose se dit en latin ***res potest* fieri**; de même on doit (on a coutume de, etc.) faire telle ou telle chose se dit **res debet (solet, etc.) fieri.**

Il n'existe naturellement pas, en pareil cas, de construction impersonnelle.

Remarque. — On évite de construire **incipio** ou **desino** avec un infinitif passif[2] : **res incipit** (ou **desinit**) **fieri** est donc insolite.

On sait de plus qu'à côté d'un infinitif passif l'usage correct demande qu'on emploie, au lieu des parfaits **cœpi, desii**, les formes passives **cœptus sum, desitus sum.**

Ex. : Cic., *Brut.*, 7, 26 : **qua in urbe... primum... litteris... oratio est cœpta... mandari.** *Ib.*, 32, 123 : **veteres orationes... a plerisque legi *sunt desitæ***[3].

III. — Infinitif marquant le but.

568. — Emploi particulier au grec. — L'infinitif employé pour marquer le but est une construction particulière au grec.

1° A l'époque homérique et chez les poètes, on trouve l'infinitif employé pour exprimer le but à atteindre après un verbe de mouvement, comme envoyer ou venir.

---

1. Krüger, *Griech. Sprachlehre*, § 55, 3, 14, cite les exemples suivants :
Thuc., I, 132, fin. : αὐτὸν ηὗρεν **ἐγγεγραμμένον** (masculin, mais ce pourrait être un neutre) κτείνειν. — Xen., *Hell.*, VII, 1, 29 : ἐξῆκεν ὁ χρόνος ὃς **ἦν εἰρημένος παραμένειν** (pour ὃν [« durant lequel »] ἦν εἰρημένον [« il avait été prescrit »]).

2. Voy. Harre. *Lat. Schulgr.*, II, p. 74, n. 1.

3. Sur les dérogations à cette règle pendant l'époque impériale, voy. O. Riemann, *Études... sur T.-Live*, 2e éd., p. 208-213.

Ex. : Hom., *Od.*, VII, 14 : καὶ τότ' Ὀδυσσεὺς **ὦρτο** (il se leva pour aller) πόλινδ' **ἴμεν** (cf. III, 176 ; VI, 255). *Il.*, II, 183 : **βῆ** δὲ **θέειν**, ἀπὸ δὲ χλαῖναν βάλε, il se mit en marche *pour courir* et rejeta son manteau. *Od.*, VI, 130 : **βῆ** δ' **ἴμεν** (il se mit en marche *pour aller*) ὥς τε λέων ὀρεσίτροφος ἀλκὶ πεποιθώς. Etc. — Soph., *Œd. à Col.*, 12 : **μανθάνειν** γὰρ **ἥκομεν**. — Eur., *Ion*, 1559 : ἡμᾶς δὲ **πέμπει** τοὺς λόγους ὑμῖν **φράσαι**, il nous a envoyés vous *porter* ces paroles. Etc.

Remarque. — On trouve encore cette construction chez Thucydide.

Ex. : IV, 132, 3 : Ἰσχαγόρας καὶ Ἀμεινίας καὶ Ἀριστεὺς ὡς Βρασίδαν ἀφίκοντο, **ἐπιδεῖν πεμψάντων** Λακεδαιμονίων τὰ πράγματα. VI, 50, 2 : δέκα δὲ τῶν νεῶν **προὔπεμψαν** ἐς τὸν μέγαν λιμένα **πλεῦσαί** τε καὶ **κατασκέψασθαι**, καὶ **κηρῦξαι**, κτλ. Etc.

Et même après un verbe signifiant partir.

Ex. : Thuc., I, 128, 3 : **ἀφικνεῖται** ἐς Ἑλλήσποντον, τῷ μὲν λόγῳ ἐπὶ τὸν Ἑλληνικὸν πόλεμον, τῷ δὲ ἔργῳ τὰ πρὸς βασιλέα πράγματα **πράσσειν** (*pour continuer* ses menées avec le grand roi)[1].

2° Chez Homère, l'emploi de l'infinitif était encore plus libre, puisqu'il pouvait remplacer une *proposition finale*.

Ex. : Hom., *Il.*, XXI, 6 sq. : ἠέρα δ' Ἥρη | πίτνα πρόσθε βαθεῖαν **ἐρυκέμεν** (pour les arrêter). XV, 54 sq. : καὶ δεῦρο κάλεσσον | Ἶρίν τ' **ἐλθέμεναι**[2]. *Od.*, XII, 135 : (νύμφας) Θρινακίην ἐς νῆσον ἀπῴκισε τηλόθι **ναίειν**. Etc.[3].

---

1. C'est vraisemblablement une extension analogique de cette construction qu'il faut voir dans les emplois que fait Thucydide du moyen τρέπεσθαι « se tourner vers », *d'où* « s'occuper de, s'appliquer à », suivi de l'infinitif.

Ex. : Thuc., I, 50, 1 : πρὸς δὲ τοὺς ἀνθρώπους **ἐτράποντο φονεύειν** (c.-à-d. ἐτράποντο μὲν πρὸς τοὺς ἀνθρώπους, ἐτράποντο δὲ αὐτοὺς φονεύειν). Et surtout : II, 65, 10 : καὶ ὀρεγόμενοι τοῦ πρῶτος ἕκαστος γίγνεσθαι **ἐτράποντο** καθ' ἡδονὰς τῷ δήμῳ καὶ τὰ πράγματα **ἐνδιδόναι**.

2. Toutefois on peut expliquer ce tour en disant que κάλεσσον est synonyme de κέλευσον et que l'infinitif est mis ici en vertu de la règle § 563, 6° (p. 626).

3. Remarquez la construction suivante :

Hom., *Il.*, XXII, 512 sqq. : ἀλλ' ἤ τοι τάδε πάντα καταφλέξω πυρὶ κηλέῳ, | οὐδὲν σοί γ' ὄφελος, ἐπεὶ οὐκ ἐγκείσεαι αὐτοῖς, | ἀλλὰ πρὸς Τρώων καὶ Τρωϊάδων κλέος **εἶναι**,

construction dans laquelle l'apposition restrictive οὐδὲν... ὄφελος, au lieu d'avoir pour pendant une autre apposition exprimant le but réel de l'action marquée par καταφλέξω (quelque chose comme ἀλλὰ κλέος σοί), est suivie d'un infinitif de but équivalant à εἰς τὸ κλέος εἶναι σοί.

Cet emploi particulier de εἶναι est fréquent chez Homère et se retrouve dans Hérodote.

Ex. : *Il.*, XI, 19 sq. : θώρηκα περὶ στήθεσσιν ἔδυνεν, | τόν ποτέ οἱ Κινύρης δῶκε ξεινήιον **εἶναι** (au lieu de ξεινήιον tout seul). XXI, 403 sqq. : λίθον εἵλετο χειρὶ παχείῃ | ..... | τόν ῥ' ἄνδρες πρότεροι θέσαν **ἔμμεναι** οὖρον ἀρούρης (au lieu de la simple apposition οὖρον). — Her., V, 25 : Δαρεῖος καταστήσας Ἀρταφέρνεα ὕπαρχον **εἶναι** Σαρδίων. Etc.

Dans ces sortes de phrases, l'infinitif pouvant être considéré comme marquant aussi bien la *conséquence*

Remarque. — Les poètes dramatiques ont gardé aussi quelque chose de cette liberté de syntaxe.

Ex. : Soph., *Antig.*, 63 sq, : ἔπειτα δ' οὕνεκ' ἀρχόμεσθ' ἐκ κρεισσόνων | καὶ ταῦτ' **ἀκούειν** κἄτι τῶνδ' ἀλγίονα[1]. *Ib.*, 1074 sqq. : τούτων σε λωβητῆρες ὑστεροφθόροι | λοχῶσιν Ἅιδου καὶ θεῶν Ἐρινύες, | ἐν τοῖσιν αὐτοῖς τοῖσδε **ληφθῆναι** κακοῖς.

3° Mais, *en prose attique*, l'infinitif marquant le but ne s'emploie plus que dans certains cas :

a) Après les verbes signifiant donner, prendre, abandonner (par ex., διδόναι, λαμβάνειν, ἐπιτρέπειν, παρέχειν, etc.).

Ex. : Thuc., II, 12, 5 : Βοιωτοὶ δὲ μέρος μὲν τὸ σφέτερον καὶ τοὺς ἱππέας **παρείχοντο** Πελοποννησίοις **ξυστρατεύειν**. — Plat., *Gorg.*, 480 : **παρέχω** ἐμαυτὸν **τέμνειν** καὶ **καίειν**. *Protag.*, 312 b : μέλλεις τὴν ψυχὴν τὴν σαυτοῦ **παρασχεῖν θεραπεῦσαι** ἀνδρὶ σοφιστῇ. — Xén., *Hell.*, I, 7, 28 : Ἀριστάρχῳ **ἔδοτε** ἡμέραν **ἀπολογήσασθαι**. *Anab.*, I, 2, 19 : ταύτην τὴν χώραν **ἐπέτρεψε διαρπάσαι** τοῖς Ἕλλησιν ὡς πολεμίαν οὖσαν. V, 2, 1 : ἐξάγει εἰς Δρίλας τὸ ἥμισυ τοῦ στρατεύματος, τὸ δὲ ἥμισυ **φυλάττειν κατέλιπε** τὸ στρατόπεδον. *Hell.*, IV, 4, 15 : τὴν πόλιν καὶ τὴν ἄκραν **φυλάττειν** αὐτοῖς **παρέδωκαν**. *Mém.*, I, 5, 2 : εἰ βουλοίμεθά τῳ **ἐπιτρέψαι** ἢ παῖδας **παιδεῦσαι** ἢ χρήματα **διασῶσαι**. — Dém., XIX, 71 : ὃς γὰρ ἂν ὑμᾶς λάθῃ, τοῦτον **ἀφίετε** τοῖς θεοῖς **κολάζειν**.

b) Après les verbes signifiant choisir, désigner, instituer, αἱρεῖσθαι, καθιστάναι, ἐφιστάναι, etc.

Ex. : Plat., *Apol.*, 28 e : οἱ ἄρχοντες, οὓς ὑμεῖς **εἵλεσθε ἄρχειν** μου. Xén., *Anab.*, IV, 8, 25 : **εἵλοντο** Δρακόντιον Σπαρτιάτην δρόμου τ' **ἐπιμεληθῆναι** καὶ τοῦ ἀγῶνος **προστατῆσαι**. *Mém.*, I, 7, 3 : δῆλον, ὅτι **κυβερνᾶν κατασταθεὶς** ὁ μὴ

---

que le *but*, on conçoit qu'on trouve chez certains prosateurs le simple infinitif εἶναι là où l'on attendrait ὥστε εἶναι.

Ex. : Thuc., II, 13, 1 : ἀφίησιν αὐτὰ δημόσια **εἶναι** (= ὥστε δημόσια εἶναι). — Dém., XXIX, 25 : μνημονεύουσιν ἀφεθέντα τοῦτον ἐλεύθερον **εἶναι**.

C'est ainsi encore que dans Thucydide on trouve l'infinitif seul là où l'on attendrait plutôt ὥστε ou ἐφ' ᾧ (cf. ci-dessus, p. 495, **d**, Rem.) :

Ex. : Thuc., II, 4, 7 : ξυνέβησαν τοῖς Πλαταιεῦσι (« ils convinrent avec les Platéens de... ») **παραδοῦναι** σφᾶς αὐτοὺς καὶ τὰ ὅπλα χρήσασθαι (cf. ci-dessus, § 568, 3°, **a**, p. 634) ὅ τι ἂν βούλωνται.

1. Dindorf croit que l'infinitif ἀκούειν dépend de l'idée de βιάζεσθαι implicitement contenue dans l'expression ἀρχόμεσθ' ἐκ κρεισσόνων.

Il vaut peut-être mieux considérer ici l'infinitif comme un infinitif de *conséquence*, explication qui convient aussi pour le vers 1076.

ἐπιστάμενος ἀπολέσειεν ἂν οὓς ἥκιστα βούλοιτο. — Isocr., VII, 37 : τὴν ἐξ Ἀρείου πάγου βουλὴν **ἐπέστησαν ἐπιμελεῖσθαι** τῆς εὐκοσμίας. Etc. [1].

Remarques. — I. Les verbes énumérés ci-dessus peuvent être au passif.

Ex. : Xén., *Hier.*, 5, 2 : ὅταν οἱ τύραννοι τοὺς κοσμίους καὶ δικαίους διὰ τὸν φόβον ὑπεξαιρῶνται, τίνες ἄλλοι αὐτοῖς **καταλείπονται** χρῆσθαι, ἀλλ' ἢ οἱ ἄδικοι καὶ ἀκρατεῖς ; Etc.

Mais il est *rare* que les verbes qui en dépendent soient employés à l'infinitif passif.

Ex. : Plat., *Charm.*, 157 b : μηδείς σε πείσῃ τῷ φαρμάκῳ τούτῳ τὴν αὑτοῦ κεφαλὴν θεραπεύειν, ὃς ἂν μὴ τὴν ψυχὴν πρῶτον παράσχῃ τῇ ἐπῳδῇ **ὑπὸ σοῦ θεραπευθῆναι** (on attendrait : σοὶ θεραπεῦσαι).

II. Par une extension naturelle de la construction étudiée ci-dessus, les auteurs attiques ont employé *quelquefois* l'infinitif après les verbes donner, mettre (à la disposition de), avoir (à sa disposition), pour signifier une idée particulière dont les exemples suivants feront comprendre la nature :

Xén., *An.*, VII, 1, 7 : οἱ στρατιῶται ἀργύριον οὐκ εἶχον **ἐπισιτίζεσθαι** c.-à-d. les soldats n'avaient pas d'argent, *au moyen de quoi* ils pussent s'approvisionner.

Platon, *Phèdre*, 229 b : ἐκεῖ σκιά τ' ἐστὶ καὶ πόα **καθίζεσθαι** ἢ, ἐὰν βουλώμεθα, **κατακλιθῆναι**, là, nous avons et de l'ombre et du gazon, pour nous asseoir ou même, si nous voulons, pour nous coucher [2].

569. — Emploi rare en latin. — Ce qui dans la langue latine ordinaire correspond à l'emploi dont il vient d'être question en grec, c'est la construction (*correcte* mais plutôt familière) de l'infinitif dans les deux locutions : **dare *bibere*** [3], **ministrare *bibere*** (Cf. Cic., *Tusc.*, I, 26, 65 ; T.-Live, XL, 47, 5).

Remarques. — I. Le latin archaïque connaissait l'emploi de l'infinitif après les verbes de *mouvement* dans le sens du supin en **-um**.

Ex. : Enn., *Ann.*, 337 : ***duxit* dilectos bellum *tolerare*.** — Plaute, *Bacch.*, 900 : **abiit ædem *visere*.** Etc. — Tér., *Eun.*, 528 : **misit porro *orare*, ut venirem.** *Phorm.*, 102 : **voltisne eamus *visere* ?** Etc. [4].

---

1. Ces diverses constructions existaient déjà à l'époque homérique.

Ex. : Hom., *Il.*, I, 338 : **δὸς ἄγειν** (cf. *ib.*, 107 ; 108). II, 127 : Τρώων ἄνδρα ἕκαστον (εἱ) **ἑλοίμεθα οἰνοχοεύειν.**

2. Parmi les emplois de l'infinitif marquant le but, Goodwin (§ 770) cite le passage suivant dont l'interprétation a donné lieu à tant de discussions :

Thuc., II, 44, 1 : καὶ οἷς **ἐνευδαιμονῆσαί** τε ὁ βίος ὁμοίως καὶ **ἐντελευτῆσαι** ξυνεμετρήθη.

Mais les deux infinitifs ne sont-ils pas plutôt construits comme des accusatifs de relation déterminant l'expression ὁ βίος ξυνεμετρήθη « et à qui la vie a été mesurée *par rapport à ces deux faits :* le fait d'être heureux dans la vie et le fait de mourir en plein bonheur » ?

3. Sur cette construction qu'il considère comme une formule employée d'abord par les médecins, voy. Wœlfflin, *Archiv*, etc., II, p. 201, Rem., et cf. J. Brenous, *ouv. cité*, p. 269 pour la question en général.

4. Voy. Holtze, *Synt. prisc. script. lat.*, II, p. 31 sq. ; Kühner, *auf. Gramm. der lat. Spr.*, t. II, p. 501, **a**. C'est sans doute un archaïsme qu'il faut voir aussi dans cette phrase de Varron :

De Re rustica, II, 10, 1 : ***stabulari* solent equas abigere.**

Les poètes ont fait revivre cette construction, peut-être sous l'influence de leurs modèles grecs.

Ex. : Virg., *Én.*, I, 527 sq. : **non... Libycos *populare* penates | venimus.** Etc. — Hor., *Carm.*, I, 2, 7 : **pecus egit altos | *visere* montes.** Etc.[1].

II. C'est seulement chez *les poètes* et probablement par imitation du grec (cf. § 568) qu'on trouve l'infinitif employé en latin :

a Après les verbes signifiant donner, prendre, abandonner, là où le latin classique emploie l'adjectif verbal en **-ndus** en accord avec le complément du verbe principal (voy. ci-après, § 631).

Ex. : Virg., *Én.*, I, 319 : **dederatque comas *diffundere* ventis.** — Perse, *Sat.*, 2, 28 : **præbet tibi *vellere* barbam.** — Hor., *Carm.*, I, 26, 2 : **tristitiam et metus | tradam protervis in mare Creticum | *portare* ventis.** I, 12, 2 : **quem virum aut heroa lyra vel acri tibia sumis *celebrare*, Clio ?**

b) Après certains verbes pour remplacer une *proposition finale* qui aurait *comme sujet* le mot qui est le complément du verbe principal.

Ex. : Virg., *Én.*, V, 571 sq. : **Sidonio est invectus equo, quem candida Dido | *esse* sui dederat monumentum** (cf. l'homérique δῶκε ξεινήϊον εἶναι).

Cet emploi **b**) de l'infinitif est très rare, même chez les poètes.

IV. — Infinitif de détermination.

570. — Emploi assez étendu en grec. — L'infinitif étant un nom verbal peut *logiquement* se construire comme un substantif à l'accusatif (cf. ci-dessus, § 74), pour exprimer à quel point de vue tel ou tel sujet possède telle ou telle qualité signifiée par un adjectif.

Toutefois cet emploi particulier de l'infinitif est beaucoup plus étendu en grec qu'en latin.

Il se rencontre en grec :

1° Après les adjectifs marquant *habileté*, *capacité*, *aptitude* ou l'idée contraire, *incapacité*, *maladresse*, etc., ainsi qu'après les adjectifs qui marquent l'*empressement* ou la *répugnance* à faire quelque chose[2].

---

1. Quelques prosateurs de l'époque impériale ont à leur tour, emprunté cette construction aux poètes.

Ex. : Val.-Max., V, 1 ext. 1 : **quis illam *osculari* non curreret ?** — Aulu-Gelle, *N. A.*, XVI, 3, 2 : **cum isset *visere*.** XVI, 19, 5 : **proficiscitur terras inclitas *visere*.** Apulée, *Mét.*, VIII, 4 : **canes *invadere* bestias inmittuntur** (cf. *ib.*, IV, 3 ; VI, 9). Justin, XVIII, 7, 7 (**mittor** avec l'infinitif).

Peut-être cet emploi de l'infinitif chez Aulu-Gelle et chez Apulée est-il affectation d'archaïsme.

2. On peut dire sans doute que cet emplôi particulier de l'infinitif après les adjectifs de ces catégories est une extension analogique de la construction infinitive après les verbes exprimant une manifestation de la *volonté* ou de l'*activité* énumérés ci-dessus.

En pareil cas, le substantif auquel se rappórte l'adjectif est sujet *logique* de l'infinitif.

Ex. : Lys., II, 42 : ... Θεμιστοκλέα, **ἱκανώτατον εἰπεῖν** καὶ **γνῶναι** καὶ **πρᾶξαι**. — Dém., II, 20 : αἱ γὰρ εὐπραξίαι **δειναὶ συγκρύψαι** τὰ τοιαῦτα ὀνείδη. — Isoc., VII, 39 : **κυρίαν** ἐποίησαν **ἐπιμελεῖσθαι** τῆς εὐταξίας. Etc.

Hér., III, 138 : βίην δὲ **ἀδύνατοι** ἦσαν **προσφέρειν**. — Aristoph., *Paix*, 430 : τἄλλα εὑρήσεις **ὑπουργεῖν** ὄντας ἡμᾶς **οὐ κακούς**. Cf. Thuc., VI, 38, 2 : ἡμεῖς δὲ **κακοί**, πρὶν ἐν τῷ παθεῖν ὦμεν, **προφυλάξασθαί** τε καὶ αἰσθόμενοι **ἐπεξελθεῖν**[1]. Etc.

Hér., II, 3, : τὰ μέν νυν θεῖα τῶν ἀπηγημάτων οἷα ἤκουον, οὐκ **εἰμὶ πρόθυμος ἐξηγέεσθαι**[2]. — Antiphane, *fragm.*, 86 : οὐδεὶς πώποτ', ὦ δέσποτ', ἀπέθαν' **ἀποθανεῖν πρόθυμος** ὤν. Etc.

Il serait facile de donner beaucoup d'autres exemples; ceux-là suffisent à faire comprendre la construction.

Remarques. — I. On peut rattacher à cet emploi de l'infinitif après les adjectifs signifiant *capacité* la construction de οἷος ou de ὅσος avec l'infinitif conformément à la règle suivante :

Quand τοιοῦτος (corrélatif de οἷος) ou τοσοῦτος (corrélatif de ὅσος) est exprimé ou sous-entendu dans la proposition principale, on remplace souvent ὥστε suivi de l'infinitif (cf. p. 494, Rem. II), par οἷος ou par ὅσος qu'on fait accorder avec son corrélatif en genre, en nombre et en cas et qui est suivi de l'infinitif.

---

1. C'est l'idée d'*incapacité* contenue implicitement dans l'adjectif κακός qui justifie l'emploi de l'infinitif. Il en est de même pour la construction de l'infinitif après les adjectifs μαλακός, ταπεινός, et autres semblables.

Ex. : Thuc., II, 61, 2 : **ταπεινὴ** ὑμῶν ἡ διάνοια **ἐγκαρτερεῖν** ἃ ἔγνωτε. — Plat., *Rép.*, 556 b : **μαλακοὶ καρτερεῖν**. Etc.

Peut-être est-ce pour une raison semblable qu'on trouve ὀλίγος suivi de l'infinitif (pour ὀλίγος suivi de ὥστε ou de ὡς avec l'infinitif, voy. ci-dessus, p. 493, b, Rem.). Il suffit de traduire ὀλίγος par « *incapable*, à cause de leur petit nombre, de... », pour se rendre compte des constructions suivantes :

Ex. : Hér., VII, 109 : **ὀλίγοι** στρατιῇ τῇ Μήδων **συμβάλλειν** (cf. VI, 207). — Thuc., I, 50, 5 : δείσαντες... μὴ... αἱ σφέτεραι δέκα νῆες **ὀλίγαι ἀμύνειν** ὦσι. Etc.

Enfin, c'est vraisemblablement par analogie avec les constructions ci-dessus étudiées qu'après un comparatif on emploie quelquefois en grec ἤ (au lieu de ἢ ὥστε) avec l'infinitif.

Ex. : Soph., *Œd. R.*, 1293 : τὸ γὰρ νόσημα μεῖζον ἢ **φέρειν** (« le mal dépasse ce que je suis capable de supporter »). — Plat., *Théétète*, 149 c : ἡ ἀνθρωπίνη φύσις ἀσθενεστέρα ἢ **λαβεῖν** τέχνην ὧν ἂν ᾖ ἄπειρος (« la nature humaine à cause de sa faiblesse est *incapable* de... »).

2. Ce qui a certainement contribué au développement de cette construction, c'est l'analogie du verbe **προθυμοῦμαι** qui s'emploie avec l'infinitif comme les verbes exprimant une manifestation de la volonté.
De même, c'est parce que ἐπίσταμαι « savoir, être apte à, capable de », se construit avec un infinitif qu'on a pu dire ἐπιστήμων **λέγειν** τε καὶ **σιγᾶν** (Plat., *Phèdre*, 276 a).

Ex. : Plat., *Crit.*, 46 b : ἐγὼ ἀεὶ **τοιοῦτος οἷος**... μηδενὶ ἄλλῳ **πείθεσθαι** ἢ τῷ λόγῳ[1]. — Xén., *Anab.*, II, 3, 13 : οὐκ ἦν ὥρα **οἵα** τὸ πεδίον **ἄρδειν** (*litt.* le moment n'était pas tel qu'on pût arroser...). *Ib.*, IV, 1, 5 : ἐλείπετο τῆς νυκτὸς **ὅσον** σκοταίους **διελθεῖν** τὸ πεδίον (*litt.* il restait de la nuit autant qu'il en fallait pour qu'ils pussent traverser la plaine dans l'obscurité). Etc.[2].

Voy. à ce propos, ce qui est dans Goodwin, *ouv. cité*, § 759.

II. Par analogie encore, certains substantifs signifiant *aptitude* à quelque chose se construisent avec l'infinitif.

Ex. : Plat., *Laches*, 187 : οἱ παῖδες ὑμῖν ὀλίγου **ἡλικίαν** ἔχουσι **παιδεύεσθαι** (l'âge susceptible d'instruction). Etc.

2° Après les adjectifs qui signifient facile, agréable, bon, beau, digne ou qui expriment des idées contraires.

En pareil cas, le substantif auquel l'adjectif se rapporte est complément logique de l'infinitif et l'infinitif exprime par rapport à quelle action l'épithète convient au substantif.

Ex. : Hom., *Il.*, II, 119 : **αἰσχρὸν** γὰρ τόδε γ' ἐστὶ καὶ ἐσσομένοισι **πυθέσθαι** (cf. *Il.*, I, 107 ; 589). — Dém., XXI, 24 : τοὺς γὰρ ὑπὲρ τούτων λόγους ἐμοὶ μὲν **ἀναγκαιοτάτους προειπεῖν** ἡγοῦμαι, ὑμῖν δὲ **χρησιμωτάτους ἀκοῦσαι**. — II, 22 : **φοβερὸν προσπολεμῆσαι**. Etc.

Xén., *Mém.*, I, 6, 9 : ἐκπολιορκηθείη δὲ πότερος ἂν θᾶττον, ὁ **τῶν χαλεπωτάτων εὑρεῖν** δεόμενος, ἢ ὁ **τοῖς ῥᾴστοις ἐντυγχάνειν** ἀρκούντως χρώμενος ; Etc.

Il est inutile de multiplier les exemples.

Remarques. — I. C'est l'infinitif *actif* qu'on emploie de préférence avec cette seconde classe d'adjectifs.

Le passif, beaucoup plus rare, se rencontre cependant.

Ex. : Xén., *Cyn.*, 3, 3 : (κύνες) αἰσχραὶ **ὁρᾶσθαι** (on attendrait ὁρᾶν). — Isocr., XV, 115 : ἔστι δ' ὁ λόγος φιλαπεχθήμων μέν, **ῥηθῆναι** δὲ οὐκ ἀσύμφορος.

Dans cette construction, le substantif auquel se rapporte l'adjectif devient le sujet logique de l'infinitif, comme dans le cas 1°.

II. L'adjectif ἄξιος se construit aussi bien avec l'infinitif passif qu'avec l'infinitif actif.

---

1. C'est là (avec ellipse de τοιοῦτος) l'origine des expressions οἷός τε εἰμί avec l'infinitif « je suis capable de... » et οἷόν τε ἐστίν avec l'infinitif « il est possible de... ».

2. Chez Homère, on trouve les adjectifs pronominaux τοῖος, τοιόσδε, τοιοῦτος, τόσος, τηλίκος et ποῖος employés quelquefois sans relatifs correspondants et suivis de l'infinitif pour signifier l'idée de « capable de ».

Ex. : *Od.*, II, 60 : ἡμεῖς δ' οὔ νύ τι **τοῖοι ἀμυνέμεν**. *Od.*, XXI, 195 : **ποῖοί** κ' εἶτ' Ὀδυσῆι **ἀμυνέμεν**... ; Cf. *Il.*, VI, 463 ; *Od.*, III, 205 ; VII, 309 ; XVII, 20. Cf. Goodwin, *ouv. cité*, § 760.

Ex. : Hér., IV, 42 : εὖρεος δὲ πέρι οὐδὲ **συμβάλλειν** ἀξίη φαίνεταί μοι εἶναι. — Thuc., I, 138, 3 : ἦν ὁ Θεμιστοκλῆς μᾶλλον ἑτέρου **ἄξιος θαυμάσαι**. — Plat., *Ménex.*, 237 c : ἔστι δὲ ἀξία ἡ χώρα ὑπὸ πάντων ἀνθρώπων **ἐπαινεῖσθαι**[1]. Etc.

3° D'une manière beaucoup *plus libre* après un adjectif se rapportant à un substantif qui n'est ni sujet ni complément logique de l'infinitif.

L'adjectif ainsi construit signifie *par rapport à quoi* l'idée exprimée par l'adjectif convient bien au substantif qualifié.

Ex. : Plat., *Ménex.*, 239 b : ὡς ἤμυναν Ἀργείοις πρὸς Καδμείους καὶ Ἡρακλείδαις πρὸς Ἀργείους, ὁ... χρόνος **βραχὺς** ἀξίως **διηγήσασθαι**. Etc.

571. — Emploi restreint en latin. — Cette construction de l'infinitif est limitée en latin (du moins dans la langue classique) à un petit nombre d'adjectifs comme **paratus** (Cés., Cic.[2]), **assuetus** (Virg., T.-Live), **doctus** (Ov., *Mét.*, V; 55; etc.), etc., qui sont proprement les participes passés des verbes énumérés ci-dessus (§ 563, 7°, p. 627).

Remarque. — Mais les *poètes* et les *prosateurs* de *l'époque impériale*[3] construisent avec l'infinitif :

1° Les adjectifs qui signifient habile à, capable de ou désireux de, décidé à ou encore content de, ainsi que ceux qui expriment des idées contraires à celles-là : **peritus** (Virg., Tac.) ; **nescius** (Virg., Hor., Prop., Perse, Lucain, Juv., Sil.) ; **scitus** (Sil., XV, 594) ; **bonus** (Virg., Val.-Flacc.)[4] ; **callidus** (Hor., *Carm.*, I, 10, 7 sq. ; Perse) ; **ignarus** (Ov., Stace) ; **docilis** (Hor., *Ép.*, I, 2, 64 ; Sil., XIII, 120 ; etc.) ; **indocilis** (Hor.) ; **prudens** (Hor., *Epod.*, 17, 47 ; etc.) ; **sollers** (Hor., *Carm.*, IV, 8, 8) ; **sagax** (Ov., *Met.*, V, 146) ; **rudis** (Sil.)[5]. — **avidus** (Virg., Ov., Pline l'Ancien) ; **cupidus** (Prop., Apul.) ; **certus**, décidé à... (Virg., *Én.*, IV, 464 ; Ov., Tac., Apul.) ; **piger** (Hor., *Sat.*, I, 4, 12) ; **impiger** (Hor., *Carm.*, IV, 14, 22) ; **lassus**, fatigué de... (Prop., II, 13, 28 ; III, 30, 26) ; **lentus** (Sil., V, 19) ; **contentus**, satisfait de... (Ov., Vell., Perse, etc.) ; etc.

2° Les adjectifs qui signifient facile, utile, bon, beau, etc., *à faire* ou digne *d'être fait*, ainsi que ceux qui expriment des idées contraires à celles-là : **facilis** (Prop., Luc., Sil., A.-Gelle) ; **difficilis** (Val.-Max., Stace) ; **arduus** (Val.-Max., VI, 8, 5 :

---

1. Mais il faudrait *nécessairement* dire (en employant l'*infinitif actif*) : ἔστι δὲ ἀξία ἡ χώρα ἐπαίνου **τυχεῖν**.

2. Remarquez que chez Cicéron **paratus** est ordinairement joint à **esse**. Voy. G. Mueller, *zur Lehre vom Infinitiv im Lateinischen*, p. xvii (Görlitz, 1878) et Joh. Schmidt, *de usu infinitivi apud Lucanum*, etc., p. 97 (Halle, 1881).

3. Voy. A. Dræger, *Hist. Synt. der lat. Spr.*, § 434, t. II², pp. 370 sqq.

4. A **bonus** pris dans le sens de **doctus, peritus** on rattachera le comparatif **melior** p. **peritior** (Perse, Lucain, Sil.) et le superlatif **optimus** p. **peritissimus** (Stace, Silves, II, 3, 70 : ***optimus condere* divitias**).

5. Et par analogie avec les adjectifs signifiant « qui sait » ou « qui ne sait pas » : **vetus** p. **expertus** ou **peritus** (Sil., XVI, 201) ; **novus** p. **imperitus** (Sil., XVI, 332 : ***nova ferre* jugum**).

arduum *dignosci*); **utilis** (Hor., Val.-Max.); **lubricus** *aspici*, dangereux à regarder[1] (Hor., *Carm.*, I, 19, 8; cf. Sil., V, 18); *cantari* **dignus** (Virg., *Ég.*, 5, 54; cf. *Égl.*, 5, 89; Quint., X, 1, 96; Pline le Jeune, *Pan.*, 7, 4)[2]. Etc.

3° Enfin les adjectifs les plus divers employés de telle manière que l'infinitif dont ils sont accompagnés marque par rapport à quoi l'idée exprimée par l'adjectif convient bien au substantif qu'il qualifie.

Ex.: Hor., *Carm.*, I, 15, 18 : **celerem** *sequi* (= **in sequendo**), rapide quand il s'agit de poursuivre (cf. *A. poét.*, 165 : *relinquere* **pernix**; Stace, *Theb.*, VI, 797 : **velox** *absistere*; Sil., III, 338 : **acer juga venatibus** *metiri*). *Sat.*, II, 7, 59 sq. : *contemnere* **honores** | **fortis** (cf. *Carm.*, I, 37, 26; Stace, *Théb.*, X, 906). *Carm.*, I, 3, 25 : **audax**[3] **omnia** *perpeti* (cf. Prop., IV, 5, 13; Sen., *Herc. fur.*, 548; Luc., VII, 246; Sil., I, 409). — Sil., XIII, 220 : *audere* **trucem**. XI, 8 : **odium** *renovare* **ferox** (cf. Hor., *Ép.*, I, 15, 30 : **opprobria** *fingere* **sævus**; Juv., IV, 110). — Hor., *Sat.*, I, 4, 8 : **durus** *componere* **versus** (= **in componendis versibus**). — Virg., *Géorg.*, I, 284 : **septima (dies) post decimam felix...** *ponere* **vitem** (*pour ce qui est de* planter la vigne). Etc.

V. — Infinitif absolu.

572. — Emplois propres au grec. — L'infinitif s'emploie en grec d'une manière indépendante.

1° Dans le sens d'un *impératif* (voy. ci-dessus, p. 339, § 338).

2° Dans le sens de l'*optatif*, pour exprimer un *souhait* (voy. ci-dessus, p. 339, § 338, Rem.).

3° Tantôt seul, tantôt précédé de ὡς[4] dans un certain nombre de locutions[5].

a) ὡς ἔπος εἰπεῖν ou (*ordinairement*) ὡς εἰπεῖν, pour ainsi dire; ὡς συνελόντι εἰπεῖν, pour le dire en un mot (Xén., *Mém.*, III, 8, 10).

---

1. Remarquez qu'en pareil cas le latin, contrairement à ce qui a lieu en grec, emploie l'infinitif *passif* et non l'infinitif actif. C'est par exception (même en poésie) qu'on rencontre l'infinitif actif dans une construction comme celle-ci :

Ex.: Lucain, *Ph.*, I, 164 sq. : **cultus** *gestare* **decoros** | **vix nuribus rapuere mares**.

2. De même qu'en grec ἄξιος, en latin **dignus** se construit chez les poètes avec l'infinitif *actif*, quand il signifie « qui mérite de (faire, d'obtenir, etc., telle ou telle chose) ».

Ex.: Hor., *Ép.*, I, 10, 48 : **tortum digna sequi potius quam ducere funem**.

Même construction avec **indignus** :

Ex.: Hor., *Ép.*, I, 3, 3 : **indigni fraternum rumpere fœdus**.

Mais dans cet exemple et dans d'autres analogues, on voit de plus que les poètes substituent la construction personnelle à la construction impersonnelle (**indignum est** = **non decet**). En effet, on attendrait : **quos rumpere fœdus indignum est**.

3. Toutefois la construction de l'adjectif **audax** avec l'infinitif est peut-être due à l'analogie d'**avidus**; cf. ci-dessus, § 571, Rem. 1°.

4. Pour le sens de ὡς, voy. ci-dessus, p. 487, n. 2.

5. Voy. Grünewald, *der freie formelhafte Infinitiv der Limitation im Griechischen* (VI° fasc. des *Beiträge* de Schanz).

b) ἐμοὶ δοκεῖν ou (moins souvent) ὡς ἐμοὶ δοκεῖν, à mon avis; et quelques autres expressions similaires comme (ὡς) εἰκάσαι, autant qu'on peut le conjecturer (Hér., I, 34; Eur., *Herc. fur.*, 713; Thuc., IV, 36, etc.); (ὡς) συμβάλλειν (Hér., Thuc.), à comparer..., si l'on compare : ὡς οὕτω γ' ἀκοῦσαι (Plat., *Euthyphr.*, 3 b), à l'entendre dire, *c.-à-d.* d'après ce qu'on dit, sans autre preuve : ὡς ἰδεῖν, à le voir, *c.-à-d.* d'après les apparences (Plat., *Rép.*, 430 e, etc.[1]; ὀλίγου (μικροῦ) δεῖν (à s'en falloir de peu), *c.-à-d.* presque[2] (Dém., IX, 1; XVIII, 269; Isoc., IV, 144; VIII, 44; 89, etc.).

c) εἶναι dans ἑκὼν εἶναι, volontairement (Hér., VIII, 116; Thuc., II, 89; VI, 14, etc.), et, avec l'*article*, dans les expressions τὸ κατὰ τοῦτον εἶναι, pour ce qui le regarde : τὸ ἐπὶ σφᾶς εἶναι, pour ce qui le regarde, en tant que cela dépend d'eux (cf. Thuc., IV, 28, 1; VIII, 48; Xén., *An.*, I, 6, 9; *Hell.*, III, 5, 9) : τὸ ἐπ' ἐμοὶ (ἐπ' ἐκείνοις, ἐπὶ τούτοις, etc.) εἶναι, en tant que cela dépend de moi, d'eux, etc.; τὸ νῦν εἶναι, pour le moment (cf. Isocr., XV, 270; Plat., *Lach.*, 201 c; *Rep.*, 506 e; Xén., *Cyr.*, V, 3, 42, etc.)[3].

573. — Emploi propre au latin. — Le seul emploi de l'infinitif absolu qui soit propre au latin est celui dont il a été question ci-dessus (§ 539, p. 339 : *infinitif historique*).

574. — Emploi commun au grec et au latin. — En grec et en latin, l'infinitif est employé d'une manière indépendante dans certaines phrases exclamatives. On appelle cet infinitif *infinitif exclamatif*.

1° En grec, l'infinitif accompagné ou non d'un accusatif sujet sert quelquefois à exprimer la *surprise* ou l'*indignation*.

Ex. : Eschyle, *Eum.*, 837 : **ἐμὲ παθεῖν** τάδε, φεῦ, ἐμὲ παλαιόφρονα, κατά τε γᾶν **οἰκεῖν**, ἀτίετον, φεῦ, μύσος. *Agam.*, 1662 : ἀλλὰ **τούσδ'** ἐμοὶ ματαίαν γλῶσσαν ὧδ' **ἀπανθίσαι κἀκβαλεῖν** ἔπη τοιαῦτα. — Soph., *Aj.*, 410 : ὦ δυστάλαινα, τοιάδ' **ἄνδρα** χρησιμὸν **φωνεῖν**. — Arist., *Guêpes*, 835 : τοιουτονὶ **τρέφειν** κυνά. — Dém., XXXI, 209 : **τοῦτον** δὲ **ὑβρίζειν** · **ἀναπνεῖν** δέ.

Remarque. — L'infinitif exclamatif peut être précédé de l'article.

Ex. : Arist., *Nuées*, 819 : τῆς μωρίας · **τὸ** Δία **νομίζειν**, ὄντα τηλικουτονί (cf. *ib.*, 268).

---

1. Cf. Arist., *Paix*, 856 : **ὅσα** γ' ὧδ' **ἰδεῖν**. *Nuées*, 1252 : οὐχ, **ὅσον** γέ μ' **εἰδέναι**.
2. On trouve aussi, mais rarement, πολλοῦ δεῖν (= ἥκιστα, **minime**).

Ex. : Dém., XXIII, 7 : ἵν' εἰδῆτε **πολλοῦ δεῖν** ἄξιον ὄντα (qu'il est *tant s'en faut* digne) τυχεῖν τοῦ ψηφίσματος αὐτὸν τουτονί.

3. Dans ces diverses constructions, l'infinitif construit d'une manière indépendante équivaut en réalité à un substantif employé à l'accusatif adverbial (cf. ci-dessus, § 75) : voilà pourquoi on le traduit littéralement en le faisant précéder de : *en tant que..., pour ce qui est de...*

2° En latin, mais surtout dans la langue familière, on trouve l'infinitif (soit seul, soit avec un accusatif sujet) avec ou sans la particule interrogative **nĕ** dans les propositions exclamatives exprimant la *surprise*, l'*indignation*, le *chagrin*, etc.

Ex. : Tér., *Andr.*, 253 : **tantam*ne* rem tam neglegenter *agere* !** — Cic., *in Verr.*, II, 5, 38, 100 : **o spectaculum miserum atque acerbum !.. In portu Syracusano de classe populi Romani triumphum *agere piratam* !** — Virg., *Én.*, I, 37 : ***mene* incepto *desistere* victam !** Etc.

B. — Le gérondif[1] et l'adjectif verbal en *-ndus* dans ses rapports avec le gérondif.

575. — Nature et emploi du gérondif. — Comme on l'a vu ci-dessus (§ 553, 2°), c'est par exception et chez les poètes seulement que l'on rencontre en latin l'infinitif employé dans les constructions qui demandent un autre cas que l'accusatif employé sans préposition.

Pour suppléer *dans une certaine mesure*[2] à l'incapacité où il est de décliner son infinitif comme fait le grec (cf. ci-dessus, § 553, 2°), le latin possède une espèce de *substantif verbal* qu'on appelle *gérondif*.

Le gérondif n'a pas de nominatif et peut se construire avec le même cas que le verbe dont il est formé.

Remarque. — Le gérondif n'a pas de passif et sa forme n'exprime pas la voix.

En effet, s'il y a des cas où il peut en français se traduire par l'infinitif actif précédé de telle ou telle préposition, il y en a d'autres où l'emploi du gérondif ne peut pas s'expliquer, si on ne le considère pas comme l'équivalent d'un simple *substantif verbal*.

Ex. : Cic., *Acad.*, II, 31, 101 : **ut ei vera multa videantur neque tamen habere insignem illam et propriam *percipiendi* (= perceptionis) notam.** *Tusc.*, I, 23, 53 : **etiam ceteris quæ moventur, hic fons, hoc principium est *movendi*** (cf. Plat., *Phèdre*, 245 c : ἀλλὰ καὶ τοῖς ἄλλοις ὅσα

---

1. Ce nom de *gérondif* est d'origine assez récente, car les grammairiens latins ne connaissent que *gerundium*, mot que l'on rencontre à partir du troisième siècle pour désigner les formes verbales indiquant que l'action exprimée par le verbe se fait ou va se faire. *Gérondif* a dû être refait sur les mots *indicatif*, *subjonctif*, etc.

Dans certaines grammaires (voy. par ex. Kühner, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, § 129, t. II, p. 540) on distingue le *gerundium* (**legendi, legendo,** etc.) et le *gérondif* (**legendus, a, um**). En France, l'usage a prévalu de désigner sous le nom de gérondif les formes **legendi, legendo**, etc., et sous le nom d'adjectif verbal en **-ndus** les formes comme **legendus**, etc.

Quelle est l'origine du gérondif ? C'est une question sur laquelle on est loin d'être d'accord. Nous nous contenterons de renvoyer à Dræger, *ouv. cité*, t. II[2], p. 819, à Kühner, *loc. cit.*, et surtout à Fr. Schœll, *Archiv*... de Wœlfflin, t. II, p. 203 et suiv., où l'on trouvera avec une bibliographie complète une discussion serrée de la question.

2. En effet, tandis que l'infinitif grec précédé de l'article équivaut à un véritable substantif, le gérondif latin, comme on le verra tout à l'heure, n'a que quelques-uns des emplois du substantif.

κινεῖται τοῦτο πηγὴ καὶ ἀρχὴ **κινήσεως**. *P. Mil.*, 4, 11 : **dat ipsa lex potestatem** ***defendendi*** (= **defensionis**, le droit de légitime *défense*). *De Nat. deor.*, I, 39, 82 : **ne** ***fando*** (= **fama**) **quidem auditum est crocodilum... violatum ab Ægyptio.** — Cés., *de Bell. Gall.*, VII, 51, 1 : **signo** ***recipiendi*** (= **receptus**) **dato**, le signal de la *retraite*. — Corn. Nép., *Att.*, 9, 2 : **Antonius hostis judicatus Italia cesserat; spes** ***restituendi*** (= **restitutionis**, réintégration) **nulla erat**. — Cf. Lucr., I, 312 : **anulus in digito subter tenuatur** ***habendo*** (= **usu**, par le fait de le porter). — Virg., *Géorg.*, III, 454 : **uritque** ***videndo*** **visu**, par le fait qu'on la voit) | **femina**. Etc.

576. L'adjectif verbal en **-ndus**, identique de forme avec le gérondif, a un emploi particulier[1] qui le rapproche encore de ce substantif verbal : c'est que, si le gérondif est *accompagné d'un complément à l'accusatif*, il *peut* et dans certains cas (cf. ci-après, § 577) il *doit* être remplacé par l'adjectif verbal en **-ndus**. Dans cette construction, l'adjectif verbal en **-ndus** s'accorde avec le substantif qui aurait dû être le complément du gérondif et se met au même cas où le gérondif aurait dû être mis.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, IV, 14, 2 : **neque** ***consilii habendi*** **neque** ***arma capiendi*** **spatio dato** (où se trouvent réunies les deux constructions possibles). — Cic., *ad Fam.*, IV, 2, 3 : **gratiam nos inire ab eo** (**Cæsare**) ***defendenda pace***[2] (au lieu de **defendendo pacem**) **arbitrabamur**.

577. — Dans certains cas, il est *incorrect* de construire le gérondif avec un complément à l'accusatif. Ainsi on est *obligé* de substituer l'adjectif verbal en **-ndus** :

1° Au *datif* du gérondif.

Ex. : T.-Live, XXI, 47, 1 : **apparuit campos patentes** ***bello gerendo***[3] **Romanis aptos non esse**. Etc.

Remarque. — Les exceptions sont *très rares* (cf. Plaute, *Epid.*, IV, 2, 35 ; *Pœn.*, I, 2, 13 ; Ov., *Mét.*, IX, 684)[4].

---

1. Pour l'autre emploi de l'adjectif verbal en **-ndus**, emploi tout à fait distinct de celui-ci, voy. ci-après, § 630.

2. Traduit littéralement en français, le membre de phrase **defendenda pace** donnerait « par la paix *étant défendue* ». En d'autres termes, le sens que la langue latine a attribué à l'adjectif verbal ainsi employé est celui d'une espèce de *participe présent passif*, qui contient simplement l'idée verbale. Mais il n'en a pas toujours été ainsi et des exemples comme **oriundus** (= **qui oritur**), **secundus** (= **qui sequitur**) semblent indiquer clairement qu'à l'origine l'adjectif verbal en **-ndus** avait la valeur d'un participe présent actif. On lit encore sur les *Fastes de Préneste* (Corp. Inscr. Lat., t. I, p. 317) : **Floræ, quæ rebus** ***florescendis*** (« à la floraison des choses ») **præest**, et Virgile emploie l'expression ***volvenda*** **dies** (*Én.*, IX, 7) pour signifier « le temps qui roule » (**dies quæ** ***volvitur***). La contradiction entre l'usage ancien et l'usage plus récent n'est qu'apparente : en effet, l'adjectif verbal en **-ndus** employé comme il est dit ci-dessus n'est pas autre chose que le substitut du gérondif : or le gérondif, comme tout substantif verbal, a le sens actif ou le sens passif suivant la signification générale de la proposition : **defensio**, par exemple, peut signifier aussi bien « le fait d'*être défendu* » que « le fait de *défendre* ».

3. Cet emploi du datif est peu ordinaire ; on attendrait plutôt **ad** ; cf. p. 648, n. 1.

4. Dans T.-Live, XXI, 54, 1, les manuscrits ont : ***equites*** **tegendo satis latebrosum** ; mais peut-être faut-il corriger **equiti tegendo** (Muret, J. Fr. Gronove, Madvig).

2° A l'*accusatif* du gérondif.

Ex. : T.-Live, XXXIII, 6, 7 : **magnum impedimentum *ad rem gerendam* fuit.** Etc.

Remarque. — Les exceptions sont rares et peu correctes.

Ex. : Plancius chez Cicéron, *ad Fam.*, X, 23, 3 : **ut spatium ad *colligendum se* homines haberent.** — Sénèque, *Nat. quæst.*, II, 21, 2 : **non ad *exercendum verba* diutius hoc idem pertracto.**

3° A l'*ablatif* du gérondif *quand il est précédé d'une préposition.*

Ex. : T.-Live, XXIII, 1, 10 : ***ab oppugnanda Neapoli* Pœnum absterruere conspecta mœnia.** Etc.

Remarque. — Toutefois l'ablatif du gérondif précédé d'une préposition peut être accompagné d'un complément à l'accusatif, si ce complément est un *pronom neutre.*

Ex. : Cic., *Orat.*, 26, 87 : **in narrando *aliquid.*** *Tusc.*, I, 43, 102 : **de *nihil* sentiendo.** *Brut.*, 21, 85 : **in *suum* cuique tribuendo.**

Mais, en dehors de ce cas, l'emploi du gérondif ablatif avec un complément direct est contraire à la règle.

Ex. : Varr., *de Re rust.*, III, 9, 12 : ***in supponendo ova* observant, ut sint numero imparia**[1].

578. — L'usage est moins rigoureux quand le gérondif est au *génitif* ou bien à l'ablatif *non précédé d'une préposition.*

En effet, on préfère bien, même en ce cas, substituer l'adjectif verbal au gérondif.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, VII, 76, 2 : **universæ Galliæ consensio fuit *libertatis vindicandæ* et *pristinæ* belli *laudis recuperandæ.*** — Cic., *de Sen.*, 7, 21 : ***his ipsis legendis* in memoriam redeo mortuorum.** Etc.

Mais si cette substitution est habituelle elle n'est pas obligatoire.

Ex. : Cic., *Phil.*, 2, 22, 53 : **nulla causa justa cuiquam esse potest contra patriam *arma capiendi.*** — T.-Live, XXXIX, 49, 2 : **Philopœmenem pudor *relinquendi equites* tenuit.**

Cic., *p. Ligar.*, 12, 18 : **homines ad deos nulla re propius accedunt quam *salutem* hominibus *dando.*** — Sall., *Jug.*, 85, 21 : **eorum *fortia facta memorando* clariores sese putant.** Etc.

---

1. Il faut mettre à part cette phrase de Cicéron :

Tusc., III, 9, 20 : **verbum invidiæ ductum est *a* nimis *intuendo fortunam* alterius.**

Cicéron était obligé d'employer la tournure qu'il a choisie : **a nimis intuenda fortuna** n'aurait pas eu de sens. Ce qu'il s'agit d'exprimer, en effet, c'est cette idée : « le mot *invidia* vient de l'expression *nimis intueri fortunam alterius*, » et non pas celle-ci : « le mot *invidia* vient de trop considérer le sort d'autrui. » De plus, on sait que le tour **defendendo pacem**, par exemple (abl. d'instrument sans préposition), ne peut être remplacé par **defendenda pace**, s'il s'agit d'un *fait.* Il faut tourner alors par le participe passé (voy. ci-après, § 607, Rem. III, p. 686).

Et même la substitution n'a pas lieu ordinairement, quand le complément direct du gérondif est un adjectif ou un pronom au neutre (**cupiditas *discendi aliquid*, ars *vera* ac *falsa dijudicandi***, etc.)[1].

579. — Génitif du gérondif. — Le génitif du gérondif ou de l'adjectif verbal en **-ndus** peut dépendre d'un substantif, d'un adjectif et d'un verbe (particulièrement du verbe **esse**)[2].

1° Comme complément d'un substantif il exprime surtout les rapports que marque un substantif ordinaire construit au *génitif possessif* (cf. ci-dessus, § 102).

Ex. : Enn., *Ann.*, XVIII, 437 : ***respirandi* copia** (cf. Plaut., *Épid.*, I, 2, 39), — Ter., *Andr.*, 138 : **vera *objurgandi* causa sit.** *Ib.*, 821 : ***orandi* jam finem face.** — Cic., *de Fin.*, I, 13, 42 : **sapientia ars *vivendi* putanda est.** V, 29, 86 : **beate *vivendi* cupiditate incensi omnes sumus.** *De Amic.*, 5, 19 : **viri boni sequuntur naturam, optimam bene *vivendi* ducem.** *Brut.*, 54, 200 : **intellegens *dicendi* existimator uno aspectu et præteriens de oratore sæpe judicat.** — T.-Live, XXIV, 43, 3 : **conjuratio *deserendæ Italiæ*.** XXXIV, 26, 5 : **sententia *ordiendi belli*.** Etc.

Parmi les emplois intéressants à noter, on peut signaler les constructions où le génitif du gérondif sert à marquer la *destination*.

Ex. : Sall., *Orat. Phil.*, § 3 : **exercitum *opprimundæ libertatis*.** — T.-Live, 14, 45, 18 : **oratores *pacis petendæ*.** Etc[3].

---

1. Selon Wœlfflin, *Liv. Krit.*, p. 16, cité par Schmalz-Landgraf (dans leur réédition de Reisig-Haase, *Vorlesungen über lat. Sprachwissenschaft*, t. III, Syntaxe, p. 793, n. 596 b), T.-Live préférerait le gérondif à l'adjectif verbal en **-ndus** ;

1° Pour éviter de faire rimer deux syllabes :

Ex. : T.-Live, V, 16, 14 : **auctores *signa relinquendi* et *deserendi castra*** (au lieu de **sign*orum* relinquend*orum***, etc.).

2° Pour éviter toute confusion de genre :

Ex. : T. Live, I, 46, 7 : **initium *turbandi omnia*.** I, 17, 7 : ***ingentia pollicendo*.**

3° Pour éviter l'accumulation de plusieurs génitifs :

Ex. : T.-Live, XXV, 40, 2 : **initium *mirandi* Græcarum artium *opera*.**

2. On trouvera la liste de tous les mots avec lesquels le génitif du gérondif peut se construire dans J. K. Witt, *Progr.*, Gumbinnen, 1873 et 1883.

3. Ces constructions ont peut-être contribué à introduire dans la langue des façons de parler comme celle-ci, qu'on rencontre surtout chez Tacite :

Ex. : Tac., *Ann.*, II, 59 : **Ægyptum** (cf. ci-dessus, p. 67, n. 4) **proficiscitur *cognoscendæ antiquitatis*** (« pour étudier les antiquités de ce pays »).

Dans des phrases de ce genre, les génitifs de substantifs accompagnés d'adjectifs verbaux en **-ndus** sont employés pour marquer le *but*, l'*intention*, mais ne dépendent *grammaticalement* de rien.

Une autre explication assez vraisemblable (cf. Brenous, *Étude sur les Hellénismes dans la syntaxe*

REMARQUES. — I. Les formes **mei, nostri**, etc., qui servent de génitif à **ego, nos**, etc., sont en réalité les génitifs des adjectifs possessifs *neutres* **meum, nostrum**, etc., pris substantivement et signifient littéralement de mon *être*, de notre *être*.

Il en résulte que l'adjectif verbal doit toujours être mis au génitif *neutre singulier*, quand il se rapporte à **mei, nostri**, etc.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, III, 6, 1 : **neque *sui colligendi* hostibus facultatem relinquunt.** — Ov., *Hér.*, 20 (19), 74 : **copia *placandi* sit modo parva *tui*** (paroles adressées à une *femme*). Etc.[1].

II. On trouve quelquefois chez Cicéron des phrases comme celle-ci :

De Fin., V, 7, 19 : **facere omnia voluptatis causa... aut non dolendi... aut *eorum* quæ secundum naturam sunt *adipiscendi*** (cf. *in Verr.*, II, 2, 31, 77 ; 4, 47, 104 ; *Phil.*, 5, 3, 6).

De toutes les explications proposées[2] pour rendre compte de cette construction, la plus satisfaisante nous paraît être celle de Bergaigne[3], qui, se fondant sur des analogies sanskrites, croit qu'en pareil cas les deux génitifs étaient, *à l'origine*, construits d'*une façon parallèle*, l'un et l'autre dépendant directement de l'expression qui, dans la phrase, gouverne ce cas et le second génitif étant ajouté pour expliquer le premier ; ainsi pour l'exemple du *de Finibus*, la traduction qui rendrait compte de l'origine de la construction serait : « tout faire en vue du plaisir ou en vue de l'absence de douleur ou en vue *des biens* qui sont selon la nature, *à savoir* en vue *de les obtenir* »[4].

2° Comme complément d'un adjectif, il exprime en général les mêmes rapports que le substantif au génitif complément d'un adjectif.

Ex. : Cic., *de Orat.*, II, 4, 16 : **equidem sum *cupidus* te in illa longiore ac perpetua disputatione *audiendi*.** — Cés., *de Bell. Gall.*, V, 6, 3 : ***insuetus navigandi*.** — Corn. Nép., *Épam.*, 3, 2 : **Epaminondas *studiosus* fuit *audiendi*.** Etc.

Cic., *de Orat.*, I, 20, 29 : **Demosthenes *Platonis studiosus audiendi* fuit.** *De Off.*, I, 22, 74 : **(multi sunt) *cupidi bellorum gerendorum*.** Etc.[5].

---

latine, p. 113 et suiv.) consiste à voir dans cette construction une imitation de la syntaxe grecque (cf. ci-dessus, p. 602, Rem. I). « Ainsi chez Térence, *Ad.*, 270 : **ne id *adsentandi* magis quam quo habeam gratum facere (me) existumes** », le gérondif **adsentandi** (« *pour* me flatter ») pourrait bien être une *transcription* du tour grec τοῦ avec l'infinitif, qui se trouvait peut-être dans l'original que Térence imitait ou traduisait. » (O. Riemann, *Synt. lat.*, 2e éd., p. 444, n. 1.)

1. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, § 250, Rem., III.
2. Voy. Reisig-Haase, *Vorlesungen über lat. Sprachw.* (éd. Schmalz-Landgraf), t. III, Syntaxe, p. 785, n. 5.
3. Voy. *Mém. de la Soc. de Linguistique*, t. III, p. 152-153.
4. O. Riemann (*Synt. lat.*, 2e éd., p. 445, n. 1) à qui est emprunté ce résumé de l'opinion de Bergaigne, rapproche de la phrase citée des constructions grecques comme

Dém., II, 4 : **τούτων** οὐχὶ νῦν ὁρῶ τὸν καιρὸν **τοῦ λέγειν**, *litt.* « je ne vois pas qu'il y ait maintenant du temps pour ces choses, *à savoir*, pour les dire ».

Il est vrai que τούτων n'est pas dans le manuscrit *S*, mais il est donné par tous les autres et par Hermogène (III, p. 151 et 155), qui cite le passage.

5. Un fait intéressant à noter (cf. Reisig-Haase, *Vorlesungen*, etc., éd. Schmalz-Landgraf, p. 784, n. 594), c'est que dans l'ancien latin la construction des adjectifs avec le génitif du gérondif ou de

3° Le verbe **esse**, construit avec le génitif d'un substantif accompagné de l'adjectif verbal en **-ndus**, forme un latinisme qui peut se traduire par tendre à[1].

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 2, 53, 132 : **... studia cupiditatesque honorum atque ambitiones : quæ res *evertendæ rei publicæ* solent *esse*.** *De Leg.*, II, 23, 59 : **cetera... minuendi sumptus sunt lamentationisque funebris.** — Sall., *Cat.*, 6, 7 : **regium imperium, quod initio *conservandæ libertatis... fuerat*, in superbiam dominationemque se convortit.** *Ib.*, 46, 2 : **impunitatem (illorum) *perdundæ rei publicæ fore* credebat.** Cf. T.-Live, III, 24, 1; XXVII, 9, 12 : **ea *prodendi imperii* Romani ... *esse*,** etc.

Quelquefois le verbe **esse** est sous-entendu.

Ex. : Sall., *Jug.*, 88, 4 : **quæ postquam gloriosa modo, neque *belli patrandi*** (s.-ent. **esse**) **cognovit.**

Remarque. — L'emploi du génitif du gérondif dépendant d'un verbe autre que **esse** est *exceptionnel* et *incorrect*.

Ex. : Tac., *Ann.*, IV, 59 : **cum primores civitatis... *tumultus hostilis* et *turbandæ rei publicæ accerserentur*** (= **accusarentur**). VI, 10 : ***occupandæ rei publicæ argui* non poterant**[2]. — Donat, *in Ter. Adelph.*, init. : ***admonitus abeundi***[3].

580. — Datif du gérondif. — Le datif du gérondif ou de l'adjectif verbal en **-ndus** se construit avec *certains* substantifs, avec *certains* adjectifs et avec certains *verbes*.

1° Les substantifs avec lesquels on trouve le datif du gérondif ou de l'adjectif verbal en **-ndus** sont : **tempus, dies, locus,** époque, jour, endroit *fixé pour..., destiné à...*; **comitia,** comices (tenus) *pour...* et particulièrement ceux qui désignent des *fonctions* (***decemviri legibus scribundis, curator muris reficiendis***), etc.[4].

---

l'adjectif verbal en **-ndus** était très rare : on n'en trouve aucun exemple chez Plaute ; chez Térence, on a *trois* exemples de **cupidus**, qui se rencontre aussi, mais *une* fois seulement, chez Lucrèce. Comme cette construction ne se trouve pas non plus chez Vitruve, Praun (*Bemerkungen zur Syntax des Vitruv.*, Bamberg, 1885, p. 66) en conclut qu'elle répugnait au latin populaire.

1. La filiation des sens est celle-ci : « *appartenir à...* » d'où « se rattacher à ..., se rapporter à telle ou telle destination ».

2. Dans Tac., *Ann.*, II, 43 : **et Plancinam haud dubie Augusta *monuit* æmulatione muliebri Agrippinam *insectandi*,** Nipperdey-Andresen (éd. des *Annales* de la collection Weidmann) a peut-être raison de dire que le génitif **insectandi** ne dépend pas de **monuit**, mais de **æmulatione muliebri** (cf. *Ann.*, III, 63 : **sed *cultus* numinum utrisque Dianam aut Apollinem *venerandi*,** exemple dans lequel **venerandi** joue le rôle d'un génitif explicatif, voy. ci-dessus, § 408).

3. Cf. A. Dræger (*Hist. Synt. der lat. Spr.*, t. II², p. 835). D'après lui, il n'y a pas d'autres exemples connus de ce tour.

4. Remarquez la construction suivante :

T.-Live, XXII, 35, 5 : **Philo Romæ juri dicundo urbana sors... evenit** (au lieu de : **sors evenit ut jus diceret**). C'est une locution consacrée de la langue politique.

Ex. : T.-Live., IX, 5, 6 : *tempus* statutum *tradendis obsidibus*. — Cic., *ad Att.*, I, 14, 5 : cum *dies* venisset *rogationi ferendæ*. — T.-Live, V, 54, 4 : *urbi condendæ locum* elegerunt. XXI, 47, 6 : *locum* rate *jungendo flumini* inventum tradunt. Etc.

T.-Live, VI, 35, 9 : *comitia* indicite, patres, *tribunis* militum *creandis*. XXIV, 23, 1 : *comitia prætoribus creandis* habita. Etc.

Cic., *Top.*, 10, 43 : *finibus regendis arbiter*. — T.-Live, V, 13, 6 : *duumviri sacris faciundis* Apollinem placavere. — Sall., *Jug.*, 42, 1 : *triumvirum coloniis deducundis* necaverat. Etc.

2° La construction des adjectifs avec le datif du gérondif s'est surtout développée à partir de T.-Live[1].

Les adjectifs qui s'emploient ainsi sont principalement ceux qui signifient propre à... : **accommodatus** (Cic.), **aptus** (T.-Live), **idoneus** (Tac.), **opportunus** (T.-Live), **natus** (Plaute, Tér., T.-Live), **utilis** et **inutilis** (T.-Live, Quint.), **bonus** (Caton, T.-Live), etc. ; disposé à .. : **promptus** (T.-Live), **paratus** (T.-Live) ; appliqué à : **intentus** (T.-Live), **impiger** (Cic., *ad Fam.*, II, 1, 1), etc. ; mais à partir de l'époque impériale on en trouve d'autres et des plus divers, par ex. **communis** (dans Quint., XI, 2, 35 : illud *ediscendo scribendoque commune* est, *litt.* une chose commune au fait d'apprendre et au fait de composer), etc.[2]

Remarque. — Quelquefois un adjectif comme **accommodatus**, etc., est remplacé par un autre adjectif de sens plus précis, mais qui conserve la construction propre à **accommodatus**.

Les exemples suivants feront comprendre la nuance de sens particulière que prennent ces adjectifs.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, IX, 16, 4 : Quod *tritas* aures haberet *notandis generibus* poetarum (c.-à-d. une oreille que l'*exercice* rendrait *propre à*...). — T.-Live, II, 5, 4 : ut... area *firma*... *templis* quoque ac *porticibus sustinendis* esset (c.-à-d. un terrain *propre par sa solidité* à porter...). Etc.

---

1. Cela tient à ce fait souvent constaté que, déjà dans Tite-Live, le datif se rencontre employé d'une façon assez libre au lieu de **ad** avec l'accusatif. De même qu'on disait :

T.-Live, XXI, 53, 11 : paratos *pugnæ* ; 52, 8 : *continendis* in fide *sociis* maximum vinculum esse ; XXIV, 34, 7 : machinamenta... quatiendis muris : XXX, 12, 18 : data dextra *obligandæ fidei* (« pour engager sa foi »), etc.,

on en arrivait à dire :

T.-Live, XXI, 7, 6 : *æquus agendis vineis* ; 47, 1 : campos... *bello gerendo* Romanis *aptos* non esse ; XXVIII, 43, 13 : an ætas mea tunc *maturior bello gerendo* fuit... ? XXXVI, 13, 2 : *tempus rebus gerendis immaturum*, etc.

2. Voyez ce que dit Kühner, *Ausf. Gramm. der lat. Sprache*, § 133 (t. II, p. 557 sq.).

3° La construction du datif du gérondif, comme complément d'un verbe, paraît avoir été assez rare en latin, du moins avant l'époque impériale.

A l'époque archaïque et à l'époque classique on ne cite guère, à part **studere** et **operam dare**, que quelques expressions techniques comme ***solvendo* non esse**, ne pas être solvable (cf. Cic., *Phil.*, 2, 2, 4)[1] ou **scribendo adesse**, prendre part à la signature d'un procès-verbal Corp. Inscr. Lat., t. I, n° 196, l. 2 ; Cic., *de Har. resp.*, 7, 13, etc.).

Plus tard on trouve construits avec le datif du gérondif les verbes suivants : **esse**, être pour..., *c.-à-d.* être en état de..., être capable de..., être propre à ; **præesse**, être à la tête de..., être préposé à... ; **præficere**, préposer à... ; **studere** (**operam dare**), s'occuper activement de..., se consacrer à... ; **deesse**, faillir à..., se refuser à... ; **non deesse**, se consacrer à... ; **satis esse**, suffire à... ; **opus esse**, être nécessaire à..., etc.

Ex. : T.-Live, IV, 35, 9 : **experiundam rem... esse, *sit*ne aliqui plebejus *ferendo magno honori*.** XXX, 6, 3 : **eo modo quæ *restinguendo igni forent* portantes.**

Cic., *p. Rosc. Am.*, 18, 50 : ***præesse agro colendo* flagitium putas.** — T.-Live, XXV, 12, 10 : ***ludis faciendis præerit* prætor.**

Plaute, *Merc.*, 192 : ***armamentis complicandis, componendis* studuimus** (cf. *Stich.*, 678). — Cic., *de Rep.*, V, 3, 5 : **juri et *legibus cognoscendis studere*.** — T.-Live, XXII, 2, 1 : **dum consul *placandis* Romæ *dis habendo*que *dilectu*** (datif) ***dat operam...*** (cf. III, 34, 1). Etc. XXII, 29, 6 : **Epicydes, ne... *deesset* pro parte sua *concitando bello*** (cf. Tac., *Hist.*, III, 54 ; *Ann.*, II, 1)[2]. Etc.

Cic., *de Orat.*, I, 28, 127 : ***satis est ceteris artificiis percipiendis.*** — T.-Live, IX, 43, 19 : **indulgent consules, ut qui scirent novum militem ne *tentando* quidem *satis certamini fore*.** XXVI, 36, 11 : **aurum, argentum et æs conferunt, ut nec triumviri *accipiundo* nec scribæ *referundo sufficerent***[3].

T.-Live. I, 41, 1 : **quæ *curando vulneri opus sunt*.** Etc.

---

1. Voyez une autre expression technique dans le passage suivant :

Cic., *p. Flacco*, 32, 80 : **illud quæro, *sintne* ista prædia *censui censendo*,** « je demande si ces biens-fonds *se prêtent à l'opération du cens* », c'est-à-dire « je demande s'ils sont dans les conditions voulues pour qu'on les compte ».

2. Voyez A. Dræger, *Synt. u. Stil des Tacitus*, § 206.
3. C'est peut-être par analogie avec ces expressions verbales qu'on a dit **par esse**.

Ex. : Cic., *de Orat.*, I, 56, 240 : **Crassus, cum *disserendo par esse* non posset, ad auctores confugit.** — Cés., *de Bell. Gall.*, V, 34, 2 : **erant et virtute et numero *pugnando pares* nostri.**

REMARQUE. — Les écrivains de l'époque impériale (T.-Live déjà, mais surtout Tacite) emploient d'une manière *incorrecte* le datif du gérondif ou de l'adjectif verbal pour marquer le *but*, sans le rattacher à aucun mot de la proposition en particulier.

Ex. : T.-LIVE, XXVII, 15, 5 : **naves, quas Livius *tutandis commeatibus* (= ad tutandos commeatus) habuerat.** — TAC., *Ann.*, III, 31 : **Tiberius, quasi *firmandæ valetudini*** (comme *pour* affermir sa santé) **in Campaniam concessit.** *Ib.*, XV, 16 : **adstantibus iis quos *testificando*** (*pour* servir de témoins) **rex misisset.**

581. — Accusatif du gérondif. — L'accusatif du gérondif ou de l'adjectif verbal en **-ndus** se rencontre *à l'époque classique* après **ad**, à, pour, en vue de ou pour ce qui est de ; **ob**, en vue de ou bien en échange du fait de, et **inter**, signifiant pendant.

Ex. : CIC., *de Fin.*, III, 20, 66 : **non solum *ad dicendum* propensi sumus, verum etiam *ad docendum*.** *De Off.*, II, 19, 65 : **hæc opera *ad* beneficiis *obstringendos homines accommodata* est**[1]. — CÉS., *de Bell. Gall.*, VII, 26, 2 : **palus Romanos *ad insequendum*** (*pour ce qui était* de poursuivre) **tardabat** (cf. VII, 26, 3 ; VII, 10, 1 ; *de Bell. civ.*, I, 62, 2 ; III, 75, 3 ; 76, 3)[2].

CIC., *p. Mur.*, 1, 1 : **eadem precor ab iisdem immortalibus *ob* ejusdem hominis *consulatum* una cum salute *obtinendum*.** — SALL., *Jug.*, 89, 2 : **existumans Jugurtham *ob suos tutandos* in manus venturum.**

CIC., *in Verr.*, II, 2, 32, 78 : **est flagitiosum *ob rem judicandam* pecuniam accipere,** recevoir de l'argent *en échange du fait de*[3] rendre tel ou tel jugement... ; **flagitiosius eum, a quo pecuniam *ob absolvendum* acceperis, condemnare.**

PLAUTE, *Cist.*, IV, 2, 55 : ***inter rem agendam istam* heræ huic respondi.** — T.-LIVE, VI, 11, 5 : ***inter accipiendum aurum*** (cf. IX, 11, 7). — QUINT., I, 3, 12 : **mores puerorum se *inter ludendum* simplicius detegunt.**

---

1. Telle est la construction ordinaire des adjectifs signifiant « propre à... » : **aptus** (CIC.), **idoneus** (CÉS. *de Bell. Gall.*, IV, 23, 4), **opportunus**, etc.

2. La préposition **ad** a le même sens dans les expressions bien connues **facilis *ad intellegendum***, « facile *à* comprendre » (*litt.* « pour ce qui est de comprendre »). ***ad audiendum* jucundus**, « agréable à entendre », **inutilis *ad dicendum***, « inutile à dire », **necessarius *ad probandum***, « qu'il est nécessaire de démontrer », et dans d'autres locutions un peu plus rares, comme celle-ci :

T.-LIVE, XXIII, 22, 9 : **si quid unquam... *sancti*... *ad silendum*... fuerit** (m. à m. : « quelque chose qui inspirât des scrupules religieux, *pour ce qui était du fait de le taire* » ; c'.-à-d. : « un secret qu'on dût taire comme un mystère sacré ».

3. Tel est le sens que la préposition **ob** avait dans certains cas à l'époque archaïque ; ce sens s'est conservé dans l'expression classique citée, mais se reconnait aussi dans l'expression de SALLUSTE (*Jug.*, 31, 5) : **ob rem**, « avec profit » ; *m. à m.* : « en échange d'un objet réel ».

REMARQUE. — On trouve aussi, mais *plus rarement*, l'accusatif du gérondif ou de l'adjectif verbal en **-ndus** après les prépositions **in** (CIC., *de Or.*, II, 48, 199 ; *Ph.*, 10, 8, 16 ; *de imp. Cn. Pomp.*, 16, 49) ; **ante** (VIRG., *Géorg.*, III, 206 sq.) ; **circa** (QUINT., IV, 1, 9 ; 5, 6 ; FLORUS, III, 19, 12), employé au lieu de **ad** avec l'accusatif ou de **in** avec l'ablatif au sens de pour ce qui est de ..., quand il s'agit de ... ; enfin **propter** (VAL.-MAX., III, 2, 9 ; ARNOBE), employé au lieu de **ob** signifiant en vue de.

582. — Ablatif du gérondif. — L'ablatif du gérondif ou de l'adjectif verbal en **-ndus** s'emploie correctement soit après une préposition, soit d'une façon indépendante comme ablatif instrumental.

REMARQUE. — Il est donc *très rare* en latin que l'ablatif du gérondif ou que l'ablatif d'un substantif accompagné de l'adjectif verbal en **-ndus** serve de complément à un *comparatif* ou bien à un *adjectif* ou à un *verbe* qui se construit avec l'ablatif.

EX. : CIC., *de Off.*, I, 15, 47 : **nullum... officium** ***referenda gratia*** (= **relatione gratiæ**) ***magis necessarium*** **est.**

T.-LIVE, VI, 14, 11 : **nec jam** ***providendis publicis agris*** (= **possessione... agrorum**) ***contentos*** **esse (Patres).** — TAC., *Ann.*, XIII, 14 : ***digna*** **stirps** ***suscipiendo*** **patris** ***imperio*** (= **quæ suscipiat imperium**).

T.-LIVE, IV, 55, 5 : **ut tum denique** ***desisterent impediendo bello.*** IX, 34, 2 : ***continuando abstitit magistratu.*** XXIX, 33, 8 : **fessum** ***absistere sequendo*** **tenuit.** XXIV, 18, 7 : **neque** ***senatu*** **modo...** ***regendo*** **cura se censorum** ***tenuit***[1].

583. — L'ablatif du gérondif ou de l'adjectif verbal en **-ndus** se trouve après les prépositions **in,** quand il s'agit de[2], à l'endroit de, à propos de ; **ab,** de, au point de vue de, d'après ; **ex,** de, d'après ; **de,** au sujet de ; **pro,** pour, en faveur de.

EX. : CIC., *de Leg.*, I, 19, 52 : ***in voluptate spernenda*** **et** ***repudianda*** **virtus vel maxime cernitur.** I, 12, 33 : **lex est recta ratio** ***in jubendo*** **et** ***vetando.***

CIC., *Brut.*, 87, 272 : **nullum tempus illi unquam vacabat aut** ***a scribendo*** **aut** ***a cogitando.*** — T.-LIVE, XXIII, 1, 10 : ***ab oppugnanda Neapoli*** **Pœnum absterruere conspecta mœnia.** Etc.

CIC., *de Fin.*, V, 18, 48 : **nonne videmus eos... cum maximis curis et laboribus compensare eam, quam** ***ex discendo*** **capiant, voluptatem ?** *De Off.*, I, 44, 151 : **virtus constat** ***ex hominibus tuendis.*** Etc.

---

1. Il ne faut pas confondre avec cette construction celle que l'on trouve dans le passage suivant.

EX. : CIC., *ad Att.*, IV, 6, 3 : **in alia incidi, non immemor istius mandati tui : sed non hercule** ***incipiendo*** (= **incipiens**, cf. ci-après, § 584, REM.) **refugi.**

2. Quelquefois aussi quand il équivaut à « au moment où ».

EX. : CIC., *de Nat. deor.*, II, 4, 11 : **quod...** ***in redeundo*** (= **rediens**), **cum idem pomerium transiret auspicari esset oblitus.**

TER., *Eun.*, 784 : **consilium *de occludendis ædibus*.** — CIC., *de Fin.*, V, 25, 73 : **multa sunt dicta ab antiquis *de contemnendis* ac *despiciendis rebus humanis*.** Etc.

PLAUTE, *Pers.*, 426 : ***pro liberanda amica*.** — CIC., *Brut.*, 90, 311 : **tumultus *pro recuperanda republica*** (fuit). *De Off.*, III, 5, 25 : **magis est secundum naturam *pro omnibus gentibus*, si fieri possit, *conservandis* aut *juvandis* maximos labores molestiasque suscipere quam vivere in solitudine... in maximis voluptatibus.**

REMARQUE. — On trouve aussi, mais *rarement*, l'ablatif du gérondif ou de l'adjectif verbal en **-ndus** après les prépositions **pro**, au lieu de (cf. T.-LIVE, XXIII, 28, 11); **super**, au sujet de (cf. TAC., *Ann.*, XV, 5); **cum**, avec (cf. QUINT., I, 5, 3 : **scribendi ratio conjuncta *cum loquendo* est**) et **sine**, sans (cf. VARR., *de Ling. lat.*, VI, § 75 : **nec *sine canendo* tibicines... dicti**).

584. — L'ablatif du génitif ou de l'adjectif verbal en **-ndus** s'emploie, sans être précédé d'une préposition, comme ablatif d'*instrument* ou de *moyen* (cf. ci-dessus, § 187).

EX. : TER., *Andr.*, 17 : **faciunt *intellegendo*, ut nil intellegant.** — CIC., *de Sen.*, 7, 21 : ***his ipsis legendis* in memoriam redeo mortuorum.** *De Off.*, I, 30, 105 : **hominis... mens *discendo* alitur et *cogitando*.** *De Orat.*, I, 34, 157 : **exercenda est... memoria *ediscendis* ad verbum ... et nostris *scriptis* et alienis.** Etc.

REMARQUE. — Il arrive parfois (mais c'est *exceptionnel* à l'époque classique) que l'ablatif du gérondif ou de l'adjectif en **-ndus** tient la place d'un *participe présent* ou d'une proposition avec **dum**, c'est-à-dire signifie *dans quelles circonstances* s'est produite l'action du verbe principal.

EX. : CIC., *Orat.*, 68, 228 : **athletas... videmus nihil** (aucun mouvement) **nec *vitando*** (= **vitantes** ou **dum vitant**[1], *lorsqu'*ils parent) **facere caute nec *petendo*** (*lorsqu'*ils portent un coup) **vehementer in quo non motus hic habeat palæstram quandam** (une certaine grâce étudiée). *De Off.*, I, 2, 5 : **quis est enim qui *nullis* officii *præceptis tradendis* philosophum se audeat dicere?** (c'est comme s'il y avait : **cum nulla... præcepta tradat** ou tout au moins **nulla... præcepta tradens**). — VIRG., *Én.*, II, 6 : **quis talia *fando*** (= **dum fatur**) | **... temperet a lacrimis?** — T.-LIVE, XXXIII, 3, 5 : ***exercendo* cotidie *milite* hostem opperiebatur** (cf. XXIV, 26, 11 : 36, 1 ; XXV, 19, 14 ; 30, 6 ; 40, 6 ; XXVIII, 13, 4 ; 14, 11 ; 16, 10, etc.)[2]. — TAC., *Ann.*, VI, 32 : **ceterum *regendis provinciis* prisca virtute egit.** Etc.

---

1. Ou bien encore **in vitando**, cf. ci-dessus, p. 651, n. 2.
2. Voyez les exemples recueillis par Riemann dans son édition classique de la troisième décade de T.-Live (Paris, Hachette).

C. — Le supin.

585. — **Nature du supin.** — Le supin[1] est un *substantif verbal* à deux formes et à trois cas (*accusatif*, *ablatif* et *datif*[2]), qui est employé dans *certaines* constructions pour suppléer à l'insuffisance de l'infinitif latin.

586. — **Le supin en** ***-um.*** — L'*accusatif* du supin ou supin en **-um** s'emploie comme accusatif marquant le *but* (cf. ci-dessus, § 66 sq.) avec les verbes de *mouvement*.

Il se construit comme le verbe dont il est formé et peut être en conséquence accompagné, par exemple, d'un accusatif complément direct.

Ex. : Plaute, *Stich.*, 139 : **stultitiast, pater,** ***venatum ducere*** **invitas canes.** — Tér., *Hec.*, 224 : **rus** ***habitatum abii.*** — Cés., *de Bell. Gall.*, I, 30, 1 : **totius fere Galliæ legati ad Cæsarem** ***gratulatum convenerunt.*** — Corn. Nép., *Eum.*, 8, 1 : **Eumenes Antigonum in Mediam** ***hiematum*** **coegit** ***redire;*** **ipse in finitima regione Persidis** ***hiematum*** **copias** ***divisit.*** *Them.*, 2, 6 : **Athenienses** ***miserunt*** **Delphos** ***consultum*****, quidnam facerent de rebus suis.** Etc.

Cés., *de Bell. Gall.*, I, 31, 9 : **se ... Romam ad senatum** ***venisse auxilium postulatum.*** — Sall., *Jug.*, 108, 1 : ***præmissus*** **ab Jugurtha subdole** ***speculatum*** **Bocchi** ***consilia.*** — Corn. Nép., *Hann.*, 6, 1 : **Hannibal invictus** ***patriam defensum revocatus*** **bellum gessit adversus P. Scipionem.** Etc.[3].

---

1. Le mot supin est emprunté du latin **supinum** (s.-e. **verbum**), terme au moyen duquel les grammairiens désignaient les formes verbales en **um** et en **u** (ex. : **auditum**, **auditu**), parce que, tout en ayant une désinence substantive, elles inclinent néanmoins vers le verbe (cf. Charis., 175, 25 ; Prisc., VIII, 49). Pour l'histoire de ce mot et pour les emplois divers qu'en faisaient les grammairiens latins, voy. L. Job, *de Grammaticis vocabulis apud Latinos*, pp. 103, 108 sq., 119, 150, 152, 154, 164.

2. Voyez ci-après, p. 654, n. 2.

3. Le supin en **um**, très fréquent à l'époque archaïque (surtout après certains verbes, cf. Kühner, *ausf. Gram. der lat. Spr.*, p. 534, Anm. 1), devient de plus en plus rare à partir de Cicéron et de César, si ce n'est qu'on le voit reparaître chez les écrivains épris d'archaïsme (cf. Kühner, *ouv. cité*, p. 535, Anm. 4).

Le supin en **um** n'existant pas dans tous les verbes, on le remplace à l'occasion, soit par **ad** (avec l'accusatif du gérondif ou de l'adjectif verbal en **-ndus**), soit par **ut** ou **qui** avec le subjonctif, soit enfin par **causā**, ou *plus rarement* par **gratiā**, avec le génitif du gérondif ou de l'adjectif verbal en **-ndus**.

Ces formes diverses sont celles que l'on emploie aussi pour exprimer l'idée de *but*, quand elle ne se rattache pas à un verbe principal signifiant l'idée de *mouvement*.

Pour **ut**, voy. ci-dessus, § 501, et pour **qui**, § 416, 2°. Quant à **causā**, « en vue de... », avec le génitif du gérondif on en trouve de très nombreux exemples :

Cf. Cic., *de Nat. deor.*, II, 14, 37 : **animantes hominum causā generati sunt ut equus** ***vehendi causā, arandi*** **bos,** ***venandi*** **et** ***custodiendi*** **canis.** — Cés., *de Bell. Gall.*, II, 21, 4 : ***cohortandi causā*** **profectus.** *De Bell. civ.*, I, 81, 5 : ***aquandi causā*** **nemo egreditur**, etc.

En dehors de ces constructions classiques, on trouve aussi, mais seulement chez les *poètes* ou chez les prosateurs de *l'époque impériale*, l'infinitif (voy. ci-dessus, § 569, Rem. I) ou l'adjectif verbal en **-urus** (cf. ci-après, § 626).

REMARQUE. — *Par extension*, on trouve le supin en **-um** après un verbe qui ne signifie pas précisément une idée de mouvement, mais pourrait se construire avec **ad**. Cet emploi est très rare.

Ex. : SALL., *Orat. Licini Macri*, § 17 : **neque ego vos *ultum* injurias hortor**[1].

587. — Le supin en *-u*. — L'autre forme de supin (ou supin en -u[2]) s'emploie avec divers *adjectifs* pour marquer *par rapport à quelle action* la qualité exprimée par l'adjectif convient bien au substantif que cet adjectif qualifie.

On le trouve ainsi construit surtout après les adjectifs **jucundus, suavis, gratus,** agréable : **injucundus** (cf. **acerbus, gravis**), désagréable : **facilis,** facile ; **difficilis,** difficile ; **honestus,** honnête : **optimus,** excellent : **pulcher,** beau ; **turpis, fœdus,** etc., laid ; **credibilis,** croyable : **incredibilis,** incroyable, etc.[3].

Ex : CIC., *de Orat.*, I, 8, 31 : **quid est tam jucundum *cognitu* atque *auditu* quam sapientibus sententiis gravibusque verbis ornata oratio ?** *Orat. part.*, 25, 88 : ***facile* est *intellectu*, quæ sint contraria.** *De Off.*, II, 14, 48 : **difficile est *dictu*, quanto in odio simus.** *Ad Att.*, VII, 22, 1 : **quod *optimum factu* videbitur, facies.** *In Verr.*, I, 12, 32 : **omnia præteribo, quæ mihi turpia *dictu* videbuntur.** Etc.

REMARQUES. — I. Le supin en **-u** se construit aussi avec les *substantifs* **fas** et **nefas** et, *par exception*, avec **opus est**[4].

---

1. Peut-être y a-t-il dans cette construction une analogie avec la construction *familière* : **pacem hortari** (cf. CIC., *ad Att.* VII, 14, 3).

2. « Les grammairiens ne s'accordent pas sur la question de savoir si le supin en **-u** doit être considéré comme un *ablatif* ou un *datif*. D'une part, on rencontre (*tout à fait par exception*, il est vrai), des passages comme

PLAUTE, *Bacch.*, 60 : **istæc lepida sunt *memoratui*,**

qui peuvent donner lieu de croire que, dans la construction **lepidus memoratu**, le mot **memoratu** est également un *datif* (sur les datifs en **u** préférés par César aux datifs en **-ui**, voy. A.-GELLE, IV, 16), datif signifiant « *par rapport* au fait de », voy. ci-dessus, § 93, p. 101 sq. Mais, d'autre part, il ne manque pas non plus de passages où le supin en **-u** est évidemment une forme d'ablatif :

Ex. : T.-LIVE, IV, 43, 1 : **nihil dignum *memoratu*** (= **commemoratione**) **actum.** *Præf.*, § 10 : **fœdum inceptu, fœdum exitu** (**exitu** étant à l'ablatif, **inceptu** ne peut être qu'au même cas). XXXI, 38, 3 : **id *dictu* quam re... facilius erat** (« c'était plus facile à dire qu'à faire »), etc.

et d'ailleurs l'emploi du supin en **-u**, d'une façon générale, s'expliquerait aussi bien par la syntaxe de l'ablatif que par celle du datif : « **facilis *dictu*** « facile *pour ce qui est* du fait de le dire », ablatif de *relation* (cf. ci-dessus, § 194). Je serais donc disposé à croire qu'*à l'origine* il existait une *double* construction, le *datif* du supin, **lepidus *memoratui***, ou ***memoratu*** et l'*ablatif* du supin, **lepidus *memoratu***, puis que ces deux constructions se *sont confondues*, la seconde ayant absorbé la première. » O. RIEMANN, *Synt. lat.*, 2e éd., § 256.

3. Voyez une liste à peu près complète dans KÜHNER, *ausf. Gramm. der lat. Sprache*, § 128, 3, t. II, p. 536. Nous avons dû nous borner ici à citer les tours les plus ordinaires.

4. On trouve chez Tacite le tour *exceptionnel*, **pudet *dictu*** (*Agr.*, 32), peut-être par analogie avec **pudendum dictu** (*Hist.*, II, 61), cf. **horrendum dictu**, qui est une construction d'un usage fréquent en latin.

Ex. : Cic., *Tusc.*, V, 13, 38 : **humanus animus cum alio nullo nisi cum ipso deo, si hoc *fas* est *dictu*, comparari potest.** *De Sen.*, 5, 13 : ***nefas* est *dictu* miseram fuisse Fabii senectutem** [1].

Ter., *Heaut.*, 941 : **ita *dictu opus est*.** — Cic., *de Inv.*, I, 20, 28 : **non longius quam quod *scitu opus est*** [2]. — Tib., *El.*, IV, 4, 17 : ***fletu* nil *opus est*.**

II. Dans le latin *archaïque* on pouvait employer le supin en **-u** comme ablatif de la question **unde**.

Ex. : Plaute, *Men.*, 286 : ***obsonatu* redeo,** je reviens d'acheter les provisions [3].

III. Le supin en **-u** ne se rencontrant que pour un petit nombre de verbes, on est souvent obligé d'en exprimer l'idée au moyen d'autres tours.

Ceux qu'on emploie en pareil cas sont parfois préférés à la construction du supin en **-u**, même dans certaines circonstances où l'on pourrait l'utiliser.

On se sert pour remplacer le supin en **-u** :

a) De l'*infinitif actif* [4], surtout après **facile, difficile est** (par ex. : **non facile est invenire, dicere**, etc., est la construction ordinaire chez Cicéron), après **opus, fas, nefas est** [5].

b) D'une *forme personnelle* du verbe modifiée par un *adverbe* tenant lieu de l'adjectif (cf. **non facile dijudicatur, facilius intellegi potest**, etc.).

c) De l'*accusatif du gérondif* (cf. **facilis ad credendum**, etc., ci-dessus, p. 650, n. 2).

d) De l'*ablatif neutre du participe passé* (dans le cas particulier dont il sera question ci-après, § 608, Rem., p. 686 : **opus est *facto***, etc.).

e) D'un *substantif verbal* employé soit comme dans les exemples suivants :

Cic., *Orat. part.*, 15, 52 : ***facilior* est *explicatio* perorationis.** *In Verr.*, II, 4, 23, 51 : **oppidum erat *difficili ascensu* atque *arduo***, etc.

Soit comme dans ceux-ci (après **dignus, indignus, opus est**) :

Cic., *Orat.*, 21, 70 : **cognitione dignus.** *Brut.*, 49, 181 : **d. *commemoratione* aut *laude*** (cf. p. *Balb.*, 17, 36 ; *de Off.*, III, 31, 111, etc.). *P. Rosc. Am.*, 10, 37 : **opus est *conjecturā*.** Etc.

Soit enfin comme dans ceux-ci (après des adjectifs divers) :

Cic., *Orat.*, 68, 228 : ***ad adspectum* venustus.** *In Verr.*, II, 4, 52, 117 : **præclaro *ad adspectum*.** Etc.

f) D'une *proposition subordonnée* :

Ex. : Cic., *p. Planc.*, 6, 16 : **quod mihi gravissimum esset, *si dicerem*** (= **gravissimum dictu**). Etc. [6].

---

1. En dehors des expressions **fas est dictu** et **nefas est dictu**, qui sont très ordinaires, on trouve aussi, mais *plus rarement*, **fas *auditu*** (Tac.), **nefas *visu*** (Ov.).

2. Remarquez que **scitu** est le seul supin en **-u** que Cicéron construise avec **opus est**. Encore faut-il ajouter que c'est seulement dans le *de Inventione* et que dans le *de Inventione*, comme dans les autres œuvres de sa jeunesse, Cicéron n'a point évité les tours archaïques ou familiers dont il devait plus tard s'abstenir avec soin.

3. Cette construction a été imitée par Stace (*Ach.*, I, 119 : ***venatu* redeo**), à moins que **venatu** ne soit l'ablatif du substantif verbal **venatus** et non pas du supin **venatum**.

4. L'infinitif passif ne se rencontre que chez les poètes et les écrivains de l'époque impériale. Voy. ci-dessus : ***cantari* dignus**, § 571, Rem., 2°, p. 640.

5. Ces expressions sont suivies de l'infinitif passif, quand l'infinitif est employé impersonnellement.

Ex. : Cic., *ad Att.*, VI, 3, 8 : **opus scit *sciri*.** — T.-Live, XXIII, 42, 4 : **si *dici* fas est.** Etc.

6. Voyez plus de détails dans R. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, p. 537-540.

§ 5. — Le participe et les formes qui s'y rattachent.

A. — Le participe.

I. — Remarques préliminaires.

588. — Nature du participe. — Le participe est la forme *adjective* du verbe.

Il tient de l'*adjectif* en ce qu'il peut qualifier un substantif et qu'il peut aussi être pris substantivement.

Il tient du verbe en ce qu'il peut recevoir les mêmes compléments que le verbe auquel il appartient, en ce qu'il a des temps, enfin en ce qu'il peut être, à l'occasion, modifié par un adverbe[1].

Remarque. — Indépendamment des observations particulières auxquelles donnera lieu plus tard l'emploi des *négations* dans les diverses constructions du *participe grec*, on peut dès maintenant donner les deux règles suivantes qui résument toutes les autres[2].

1° La négation du participe est **μὴ**, lorsque la proposition participiale équivaut, pour le sens, à *une proposition personnelle* dont la négation serait μή.

Ex. : Thuc., I, 124, 2 : ψηφίσασθε τὸν πόλεμον **μὴ φοβηθέντες** (c'est comme s'il y avait καὶ μὴ φοβηθῆτε) τὸ αὐτίκα δεινόν.

Antiph., III, 8, 9 : δεινὰ πείσομαι, ἃ ὁ νόμος ἀποδίδωσί μοι **μὴ τυχὼν** παρ' ὑμῶν (c'est comme s'il y avait ἐὰν μὴ τύχω παρ' ὑμῶν).

2° La négation du participe est *régulièrement* **οὐ** dans le cas contraire.

Ex. : Eur., *Alc.*, 1096 : θάνοιμ' ἐκείνην καίπερ **οὐκ οὖσαν** προδούς (c'est comme s'il y avait ἣ οὐκ ἔστιν ὅμως, qui pourtant n'est plus). — Thuc., I, 124, 1 : εἰ γνωσθησόμεθα ξυνελθόντες μέν, ἀμύνεσθαι δὲ **οὐ τολμῶντες** (la proposition participiale équivaut à une proposition complétive introduite par ὅτι : si l'on s'aperçoit *que*... nous n'osons pas nous défendre, cf. ci-dessus, § 428). — Plat., *Gorg.*, 460 d : ἐὰν ὁ ῥήτωρ τῇ ῥητορικῇ ἀδίκως χρῆται, (δεῖ) μὴ τῷ διδάξαντι ἐγκαλεῖν..., ἀλλὰ τῷ ἀδικοῦντι καὶ **οὐκ ὀρθῶς** χρωμένῳ τῇ ῥητορικῇ (la proposition participiale équivaut à une proposition relative qui aurait la négation οὐ : à lui-même... *qui ne* se sert *pas* de la rhétorique comme il devrait le faire ; cf. ci-dessus, § 410). Etc.[3].

---

1. Remarquez, en particulier, qu'en grec, le participe présent ou aoriste joint à ἄν prend le sens de l'*irréel* ou du *potentiel* : cette construction, qui est postérieure à Homère, a reçu dans la langue une très grande extension.

Ex. : Soph., *Œd. à Col.*, 965 : θεοῖς γὰρ ἦν οὕτω φίλον | τάχ' **ἄν** τι **μηνίουσιν** εἰς γένος πάλαι (= θεοῖς, οἳ τάχ' ἄν τι μηνίοιεν). — Thuc., VI, 38, 9 : οὔτε ὄντα οὔτ' **ἂν γενόμενα** λογοποιοῦσιν (= ἃ οὔτε ἔστιν οὔτ' ἂν γένοιτο). — Xen., *An.*, VI, 4, 7 : εἰς τὸ πόλισμα **ἂν γενόμενον** οὐκ ἐβούλοντο στρατοπεδεύεσθαι (= εἰς τὸ χωρίον, ὃ πόλισμα ἂν ἐγένετο). — Plat., *Phil.*, 30 c : σοφία **λεγομένη** δικαιότατ' **ἄν** (= ἡ σοφία λέγοιτο ἄν). — Dem., XXIX, 49 : οὗτος οὐκ **ἔχων ἂν** εἰπεῖν ὅπου τι τούτων ἀπέδωκεν. Etc.

Voy. Kühner-Gerth, *ausf. Gramm. der gr. Spr.*, p. 242.

2. Voy. O. Riemann et C. Cucuel, *Règles fondamentales de la Syntaxe grecque*, § 134 b.

3. Les infractions à cette règle s'expliquent en général par une espèce d'*attraction*. Ainsi il arrive

589. — Participe employé comme adjectif épithète. — De même que l'adjectif, le participe peut être employé comme *épithète*.

1° *En grec*, quand le participe est employé comme *épithète*, il peut être seul ou recevoir les mêmes compléments que le verbe.

Ex. : Thuc., IV, 3, 2 : ἐν τῇ Μεσσηνίᾳ ποτε **οὔσῃ** γῇ. III, 88, 1 : στρατεύουσιν ἐπὶ τὰς Αἰόλου νήσους **καλουμένας**. — Xén., *Mém.*, IV, 1, 3 : αἱ ἄρισται **δοκοῦσαι** εἶναι φύσεις. — Dém., XVIII, 220 : ἐπεπείσμην μέγαν εἶναι τὸν **κατειληφότα** κίνδυνον τὴν πόλιν.

Mais il n'a pas, en général, de degrés de comparaison[1] et ne s'emploie guère qu'au présent[2] ou au parfait quand il a la signification d'un présent[3].

2° *En latin*, l'emploi des participes comme adjectifs est beaucoup plus étendu qu'en grec.

Non seulement il y a toute une série d'adjectifs (**cautus, quietus, tacitus, præteritus**, etc.) qui sont d'anciens participes passés actifs tirés de verbes intransitifs (cf. ci-dessus, p. 296, n. 1), mais encore beaucoup de participes latins (présents ou passés) deviennent de véritables adjectifs, puisque, d'une part, ils ont un *comparatif* ou un *superlatif* ou l'un et l'autre à la fois (cf. **sapiens, doctus, eruditus, ornatus**, etc.) et que, d'autre part, les participes présents de verbes transitifs, quand ils ne sont pas accompagnés d'un adverbe, abandonnent leur construction verbale pour se construire avec le génitif (cf. ci-dessus, p. 163, 5°, a) : **homo injuriarum perferens**, mais **facile injurias perferens**[4].

---

souvent qu'on trouve μή là où régulièrement on devrait avoir οὐ, parce que la proposition participiale se rattache à une proposition *qui, si elle était négative*, aurait μή.

Ex. : Thuc., I, 35, 1 : λύσετε δὲ οὐδὲ τὰς Λακεδαιμονίων σπονδὰς **δεχόμενοι** (= ἐὰν δέχησθε) ἡμᾶς **μηδετέρων** ὄντας ξυμμάχους. 71, 1 : οἳ ἂν τῇ μὲν παρασκευῇ δίκαια πράσσωσι, τῇ δὲ γνώμῃ, ἢν **ἀδικῶνται**, δῆλοι ὦσι **μὴ ἐπιστρέψοντες** (ici la proposition participiale équivaut à une proposition complétive avec ὅτι dont la négation serait régulièrement οὐ, cf. ci-dessus, § 428 ; mais elle dépend d'une proposition conditionnelle qui ne peut avoir d'autre négation que μή, cf. ci-dessus, § 538, et c'est cela qui a déterminé l'emploi de μή). — Cf. Soph., *Ant.*, 546 : **μηδ'** ἃ **μὴ** 'θιγες (= ἔθιγες) | **ποιοῦ σεαυτῆς** (la proposition relative étant l'équivalent d'une proposition affirmant un fait réel et non supposé, on attendrait la négation οὐ, cf. ci-dessus, § 410, mais elle se rattache à une proposition prohibitive dont la négation est naturellement μή, et c'est cette considération qui a déterminé Sophocle à employer μή).

1. Ce n'est que *par exception* qu'on trouve un participe grec avec des degrés de comparaison (cf. ἐρρωμένος, **ἐρρωμενέστερος**, **ἐρρωμενέστατος**).

2. Pour le sens qu'il faut donner à ce mot *présent*, voy. ci-dessus, § 285, Rem. I.

3. Toutefois l'aoriste peut être nécessaire, par exemple dans des formes de phrases comme celle-ci : ἀνὴρ εὐτυχήσας « un homme *autrefois* heureux ».

4. Le participe passé passif répond souvent à nos adjectifs en *-ble ;* cf. **contemptus** « méprisable », **apertus** « accessible », **indomitus** « indomptable », **invictus** « invincible », **inconcussus** « inébranlable », **intactus** « inviolable ».

Ex. : Sall., *Jug.*, 2, 3 : **animus** ***incorruptus*****, æternus**. 76, 1 : **rex nihil jam infectum**

590. — **Participe employé substantivement.** — Comme l'adjectif, le participe peut faire fonction de substantif, mais cet emploi du participe est beaucoup plus libre en grec qu'en latin.

1° *En grec,* l'emploi du participe comme substantif est, en quelque sorte, *illimité :* il suffit de le faire précéder de l'article.

Comme le substantif, le participe précédé de l'article désigne soit des *individus* déterminés, soit une *catégorie* d'individus qu'on veut distinguer d'autres catégories différentes.

a) Quand il désigne des *individus* déterminés (par ex. : ὁ λέγων, l'orateur [qui parle en ce moment]; ὁ διώκων, l'accusateur; ὁ φεύγων, l'accusé, etc.), il *doit,* s'il y a lieu d'employer une négation, être accompagné de **οὐ** (ex. : ὁ **οὐ** δράσας, l'homme dont il s'agit, qui n'a pas fait la chose en question, etc.).

Xén., *An.*, II, 5, 5 : οἶδα ἀνθρώπους, τοὺς μὲν ἐκ διαβολῆς, τοὺς δὲ καὶ ἐξ ὑποψίας, οἳ φοβηθέντες ἀλλήλους, φθάσαι βουλόμενοι, πρὶν παθεῖν, ἐποίησαν ἀνήκεστα κατὰ τοὺς **οὔτε** μέλλοντας **οὔτ'** αὖ βουλομένους τοιοῦτον **οὐδέν**[1].

b) Quand il désigne une catégorie d'individus il équivaut à une proposition relative hypothétique : ὁ λέγων, l'orateur (en général); οἱ πολιτευόμενοι, les hommes d'État; ὁ βουλόμενος, celui, quel qu'il soit, qui désire; ὁ τυχών, le premier venu; ὁ ἀδικηθείς, l'opprimé (en général), etc.

Conformément à la règle générale des propositions relatives hypothétiques (voy. ci-dessus, §§ 412, 419 et ci-après, § 597, **b**), la négation, en pareil cas, est **μή**.

Ex. : Xén., *An.*, IV, 5, 11 : τῶν δ' ἄλλων στρατιωτῶν **οἱ μὴ δυνάμενοι** (= εἴ τινες μὴ ἐδύναντο) διατελέσαι τὴν ὁδὸν ἐνυκτέρευσαν ἄσιτοι.

Remarques. — I. Le participe employé *sans article* s'emploie aussi *quelquefois* substantivement : ainsi à οἱ λέγοντες, *les gens* qui disent, peut correspondre quelquefois λέγοντες, *des gens* qui disent.

(« impossible ») **Metello credens.** — T.-Live, III, 55, 7 : **cum religione *inviolatos* eos, tum lege etiam fecerunt.** XXIX, 18, 8 : **ausi sunt nihilo minus sacrilegas admovere manus *intactis* illis thesauris.** Etc.

Voy. Negelsbach, *Lat. Stilistik* (7e éd., revue par I. Müller), p. 216 sq.

1. Les exceptions à cette règle se justifient par une raison particulière.

Ex. : Soph., *Œd. Roi*, 397 : ἀλλ' ἐγὼ μολών, | ὁ **μηδὲν** εἰδὼς Οἰδίπους (« moi, cet Œdipe, qui, *à ton sens*, ne sait rien ») ἔπαυσά νιν.

En substituant μή à οὐ on peut ainsi indiquer nettement que l'on ne prend pas pour son compte l'opinion d'un autre. V. R. Kühner, *ausf. Gramm. der gr. Sprache*, t. II², p. 756, Anm. 4.

Ex. : Xén., *Hell.*, V, 4, 19 : ἔπλει δώδεκα τριήρεις ἔχων ἐπὶ πολλὰς ναῦς **κεκτημένους**, il mit à la voile avec douze trières contre *des gens* qui en avaient un grand nombre. *Cyr.*, VII, 5, 73 : ὅταν **πολεμούντων** πόλις ἁλῷ, chaque fois qu'une cité *de belligérants* est prise. Isocr., XVII, 11 : μετὰ ταῦτα ἀφικνοῦνταί μοι **ἀπαγγέλλοντες** *des gens* qui annoncent, ὅτι ὁ πατὴρ ἀφεῖται.

II. Le participe pris substantivement peut marquer le *temps*. C'est ainsi qu'une expression comme *les accusateurs* de Socrate se rendra, selon le cas, par οἱ γραφόμενοι (γραψάμενοι, γραψόμενοι) Σωκράτην.

Mais la construction dont il vient d'être question rentre plutôt dans le cas du participe remplaçant une proposition relative.

Pour le participe avec l'article remplaçant une *proposition relative* (*temporelle*, *causale*, *consécutive*, *finale*, etc.), voy. ci-après, §§ 597-606.

2° Le latin n'ayant pas d'article, emploie beaucoup moins librement que le grec le participe comme substantif.

On remarquera d'une façon générale que l'emploi du participe comme substantif est plus fréquent *au pluriel* qu'au singulier.

Le participe passé passif s'emploie substantivement au *neutre* plus souvent qu'au masculin[1]. Au masculin, il ne s'emploie guère qu'au *pluriel* pour désigner une classe d'individus (**vincti**, **damnati**, etc.).

Le participe présent actif ne s'emploie pas substantivement au nominatif singulier, sauf dans des cas *extrêmement rares*[2]; de même il s'emploie rarement à l'ablatif singulier; mais il se rencontre assez souvent aux autres cas, notamment au génitif pluriel qui répond à beaucoup de substantifs abstraits du français : **fremitus *indignantium***, un frémissement d'*indignation*; **somnia *vaticinantium* atque *insanientium***, les rêves d'*un fanatisme insensé*; ***terrentium parentium*que voces**, cris de *menace* et de *frayeur*, etc.[3].

591. — Participe construit en apposition. — Le participe se construit en apposition au sujet ou au complément.

---

1. Certains participes passés passifs sont devenus de véritables substantifs (**dictum**, **factum**, **institutum**, etc.) : beaucoup forment avec une préposition des locutions connues (**ex composito**, **ex improviso**, **ex insperato**, etc.); enfin, beaucoup s'emploient au pluriel (**acta**, **responsa**, **promissa**, etc.). Ils peuvent être accompagnés d'un adjectif (**fortia facta**, **improbum factum**), qui se change en adverbe quand ils doivent être déterminés par un pronom ou qualifiés par un adjectif (cf. Cic., *de Amic.*, 2 : ***multa* Catonis et in senatu et in foro vel *provisa prudenter*, vel *acta constanter* vel *responsa acute* ferebantur**).

2. O. Riemann (*Synt. lat.*, § 259) cite cette phrase de Cicéron :

De Sen., 20, 74 : **mortem igitur omnibus horis impendentem *timens* (= qui timet) qui (= quomodo) poterit animo consistere?**

3. Ces observations sont empruntées aux notes autographiées de Ch. Thurot, p. 99 sq. La question du participe pris substantivement appartenant plutôt à la théorie du style qu'à celle de la syntaxe, nous avons dû rester sobres de détails. On la trouvera traitée avec tous les développements nécessaires dans O. Riemann, *Études sur... T.-Live*, 2e éd., p. 79-106.

Construit en apposition le participe peut exprimer une simple circonstance (*moyen*, *manière*, etc.), c'est-à-dire remplacer un adverbe, une locution adverbiale, etc., ou tenir lieu d'une proposition subordonnée exprimant le plus souvent les circonstances de l'action, le *temps*, la *cause*, le *but*, etc. (voyez ci-après, §§ 599-606).

La négation employée est **οὐ**, sauf dans le cas du § 588, Rem., 1° (ci-dessus).

Il ne sera question pour le moment que du participe en apposition exprimant une simple circonstance et non pas du participe remplaçant toute une proposition subordonnée.

1° *En grec*, le participe construit en apposition au sujet exprime une circonstance de *moyen* quand il est joint aux verbes νικᾶν, être vainqueur, l'emporter; ἡττᾶσθαι, avoir le dessous, être vaincu, etc.; une circonstance de *manière* avec εὖ (καλῶς) ποιεῖν, avoir raison; ἀδικεῖν, ἁμαρτάνειν, être dans son tort, avoir tort: avec οἴχεσθαι (cf. ci-dessus, p. 254, Rem. II), être parti, etc.

Quand il est construit avec un verbe signifiant un *sentiment* (ἀγαπᾶν, être content: ἀγανακτεῖν, ἄχθεσθαι, χαλεπῶς ou βαρέως φέρειν, etc., être mécontent, indigné, etc.; χαίρειν, ἥδεσθαι, se réjouir; αἰσχύνεσθαι, avoir honte; μεταμέλεσθαι, se repentir); il exprime *l'occasion* qui fait naître ce sentiment[1].

Ex.: Xén., *Hiér.*, 11, 14, sq.: πάντας (τοὺς φίλους) πειρῶ **νικᾶν εὖ ποιῶν**· ἐὰν γὰρ τοὺς φίλους **κρατῇς εὖ ποιῶν**, οὐ μή σοι δύνωνται ἀντέχειν οἱ πολέμιοι. Cf. *Anab.*, I, 9, 11, 24; II, 3, 23: οὐχ **ἡττησόμεθα εὖ** ποιοῦντες (cf. II, 6, 17). *Mém.*, II, 1, 7: **εὐεργετῶν** οὐδενὸς **λείπεται** (de même avec ἐλλείπεσθαι, rester en arrière, être inférieur à...; *ib.*, II, 6, 5). *Mém.*, II, 3, 17: ὅπως **περιγένηταί** σου καὶ λόγῳ καὶ ἔργῳ **εὖ ποιῶν**. Etc.

Hér., V, 24: **εὖ ἐποίησας ἀφικόμενος**. — Plat., *Phéd.*, 60 c: **εὖ** γ' **ἐποίησας ἀναμνήσας** με. Etc.

Thuc., I, 52, 2: **ἀδικεῖτε...** πολέμου **ἄρχοντες** καὶ σπονδὰς **λύοντες**. II, 71, 2: **οὐ δίκαια ποιεῖτε** οὐδ' ἄξια οὔτε ὑμῶν οὔτε πατέρων ὧν ἐστέ, ἐς γῆν τὴν Πλαταιῶν **στρατεύοντες**. — Xén., *Mém.*, I, 1, 1: ἀδικεῖ Σωκράτης οὓς μὲν ἡ πόλις νομίζει θεοὺς **οὐ νομίζων**, ἕτερα δὲ καινὰ δαιμόνια **εἰσφέρων**. *Cyr.*, III, 3, 56: ὁ Κυαξάρης ἔλεγεν, ὅτι (ὁ Κῦρος) **ἐξαμαρτάνοι διατρίβων** καὶ **οὐκ ἄγων** ὡς τάχιστα ἐπὶ τοὺς πολεμίους. Etc.

---

1. Pour les raisons qui nous ont fait placer ici ces constructions, voy. ci-après, § 596 (p. 670, n. 2).

Hom., *Il.*, II, 71 : **ᾤχετ' ἀποπτάμενος**, il était déjà parti, envolé. — Hér., I, 157 : **ᾤχετο φεύγων**. — Platon, *Phédon*, 108 b : **οἴχεται ἀγομένη**, elle est entraînée *rapidement*. Etc.[1]

Eur., *Hipp.*, 8 : **τιμώμενοι χαίρουσιν** (οἱ θεοὶ) ἀνθρώπων ὕπο. — Plat., *Rép.*, 328 e : **χαίρω διαλεγόμενος** τοῖς σφόδρα πρεσβύταις (cf. *Apol.*, 33 b, c). *Prot.*, 315 b : τοῦτον τὸν χόρον μάλιστα ἔγωγε ἰδὼν **ἥσθην**. *Rép.*, 475 b : ὑπὸ σμικροτέρων καὶ φαυλοτέρων **τιμώμενοι ἀγαπῶσιν**. — Xén., *Mém.*, I, 2, 47 : ὑπὲρ ὧν ἡμάρτανον **ἐλεγχόμενοι ἤχθοντο**. Etc.[2].

Xén., *Cyr.*, V, 1, 21 : τοῦτο οὐκ **αἰσχύνομαι λέγων**[3]. Thuc., IV, 27 : **μετεμέλοντο** τὰς σπονδὰς **οὐ δεξάμενοι** (cf. V, 35 ; VII, 50, 3)[4].

Remarques. — I. Quand les verbes qui expriment un *sentiment* sont accompagnés d'un complément désignant la personne à propos de laquelle on éprouve ce sentiment (*joie*, *indignation*, etc.), le participe peut, à l'occasion, s'accorder avec le complément (μή **μοι** ἄχθεσθε **λέγοντι** τἀληθῆ, etc.).

---

1. L'emploi du participe pour exprimer une circonstance de moyen ou de manière est très étendu en grec.

Non seulement on le trouve dans les constructions qui viennent d'être énumérées et dans beaucoup d'autres encore, comme le prouvent les exemples suivants :

a) *Moyen* :

Xén., *Cyr.*, III, 2, 25 : **ληζόμενοι** ζῶσιν « ils vivent de brigandages ». — Isocr., XII, 44 : τοὺς Ἕλληνας ἐδίδαξαν, ὃν τρόπον **διοικοῦντες** τὰς αὑτῶν πατρίδας καὶ πρὸς οὓς **πολεμοῦντες** μεγάλην ἂν τὴν Ἑλλάδα ποιήσειαν. — Plat., *Gorg.*, 484 d : τῶν νόμων ἄπειροι γίγνονται καὶ τῶν λόγων, οἷς δεῖ **χρώμενον** ὁμιλεῖν τοῖς ἀνθρώποις (cf. Dém., III, 23), etc.

b) *Manière* :

Plat., *Banq.*, 202 b : καὶ ἣ **γελάσασα** ἔφη. — Xén., *Mém.*, IV, 4, 4 : προείλετο μᾶλλον τοῖς νόμοις **ἐμμένων** ἀποθανεῖν ἢ παρανομῶν ζῆν (cf. III, 5, 16), etc.

Mais il y a une foule de participes qui sont employés comme de véritables prépositions ou adverbes.

Ex. : χρώμενος « au moyen de » (cf. Thuc., II, 84 : βοῇ χρώμενοι) ; φέρων « en hâte » ; φερόμενος « avec élan, avec violence, avec impétuosité » ; ἀνύσας « promptement, vite » ; κατατείνας « avec ardeur » ; διατεινάμενος ou διατεταμένος « avec toute la force possible » ; λαθών « secrètement », etc.

2. En français, le rapport, que le grec exprime au moyen du participe, est marqué par la préposition « de » suivie de l'infinitif : « Ils s'indignaient *d'être convaincus* de fautes qu'ils avaient commises ». Mais la construction française ne doit pas faire illusion sur la nature de la construction grecque. Le grec met bien le participe là où le français emploie une proposition infinitive, mais cela ne veut pas dire qu'en grec le participe remplace une proposition subordonnée. On a vu ci-dessus en effet qu'après les verbes signifiant une affection de l'âme (§ 433) on trouvait assez souvent une proposition causale introduite par ὅτι ; or, si l'on compare cette construction avec celle du participe, on s'aperçoit que la valeur n'en est pas la même. En employant ὅτι on indique simplement l'objet de la *joie*, de l'*indignation*, etc. ; en employant le participe, on établit une liaison intime entre l'action du verbe principal et l'occasion qui la provoque.

3. Quand αἰσχύνομαι est construit avec le participe, il signifie « j'ai honte de... » ; mais quand il s'agit de rendre cette idée : « je m'*abstiens par honte ou par pudeur* de faire telle ou telle chose », on le construit avec l'infinitif par analogie avec les verbes du § 563, 4°, **a** (p. 620).

4. Quand μεταμέλομαι est remplacé par μεταμέλει μοι « je me repens », on construit naturellement le datif du participe en apposition avec le complément du verbe.

Ex. : Hér., VII, 54 : εἰ **μετεμέλησέ οἱ** τὸν Ἑλλήσποντον **μαστιγώσαντι**. — Plat., *Apol.*, 38 : **μεταμέλει μοι** οὕτως **ἀπολογησαμένῳ**.

Ex. : Hom., *Od.*, XIX, 463 : **τῷ** μέν ῥα χαῖρον **νοστήσαντι** (cf. *Il.*, XVIII, 259). — Plat., *Apol.*, 33 c : χαίρουσιν **ἐξεταζομένοις τοῖς οἰομένοις** μὲν εἶναι σοφοῖς **οὖσι** δ' οὔ. Etc.

II. Il ne faut pas confondre cette construction avec le tour fréquent *chez les poètes* et inconnu aux prosateurs, qui consiste à employer avec l'*accusatif et le participe* des verbes comme χαίρω ou ἄχθομαι, bien que le complément de ces verbes se mette ordinairement au datif.

Ex. : Eur., *Hipp.*, 1339-1340 : **τοὺς** γὰρ **εὐσεβεῖς** θεοὶ | **θνῄσκοντας οὐ χαίρουσι** (cf. Soph., *Aj.*, 136). — Soph., *Phil.*, 1314 : **ἥσθην σε εὐλογοῦντα** πατέρα τὸν ἐμόν. Etc.

2° En latin, cet emploi du participe est à peine connu. Tout au plus peut-on dire que dans une phrase comme celle-ci :

Cic., *de Nat. deor.*, II, 39, 101 : **aer *effluens* huc et illuc ventos efficit.**

le participe **effluens** exprime le moyen par lequel se réalise l'action d'**efficit.**

Pour le participe en apposition remplaçant une proposition circonstancielle, voy. ci-après, §§ 599-604.

Remarques. — 1. *En grec*, les participes construits en apposition peuvent être *accumulés* et employés avec un même verbe principal.

1° On met parfois les uns à la suite des autres plusieurs participes aoristes dont chacun marque antériorité relativement au suivant.

Ex. : Platon, *Gorg.*, 471 b : Ἀρχέλαος τὸν... θεῖον **μεταπεμψάμενος... ξενίσας** καὶ **καταμεθύσας... ἐμβαλὼν** εἰς ἅμαξαν νύκτωρ **ἐξαγαγὼν** ἀπέσφαξε. — Xén., *Anab.*, I, 1, 7 : Κῦρος **ὑπολαβὼν** τοὺς φεύγοντας **συλλέξας** στράτευμα Μίλητον ἐπολιόρκει.

Les Latins, qui n'ont pas de participe passé à la voix active, sont obligés, en pareil cas, d'employer des constructions diverses et, par exemple, de faire alterner une proposition participiale à l'ablatif absolu et une proposition temporelle : **Cyrus, *postquam* perfugas *excepit*** (prop. temp.), ***collecto exercitu*** (abl. abs.) **Miletum oppugnare cœpit**[1].

2° Un participe peut en modifier un autre.

Ex. : Xén., *Hell.*, II, 1, 3 : ἐντυχὼν ἀνθρώπῳ **ὀφθαλμιῶντι, ἀπιόντι** ἐξ ἰατρείου κάλαμον **ἔχοντι,** ἀπέκτεινεν.

1. Avec le participe passé passif les Latins ont plus de liberté : ainsi l'on trouve des phrases comme celle-ci :

Cés., *de Bell. civ.* II, 22, 1 : **Massilienses omnibus *defessi* malis, rei frumentariæ ad summam inopiam *adducti*, bis navali prœlio *superati*, crebris eruptionibus *fusi*, gravi etiam pestilentia *conflictati*,... dejecta turri, labefacta magna parte muri, auxiliis provinciarum et exercituum desperatis... sese dedere constituunt.**

Mais il suffit de comparer cette phrase à une des phrases grecques qui ont été ou qui vont être citées pour constater que le latin est bien inférieur au grec dans l'emploi du participe.

3° Ils peuvent se rapporter à un même verbe principal avec une valeur différente :

> Ex. : Platon, *Rép.*, 486 c : ἢ προσδοκᾷς ποτέ τινά τι ἱκανῶς ἂν στέρξαι, ὃ **πράττων** ἂν **ἀλγῶν** τε πράττοι καὶ μόγις σμικρὸν **ἀνύτων** ; — Xén., *Anab.*, II, 2, 9 : ὤμοσαν **σφάξαντες** κάπρον **βάπτοντες** οἱ μὲν Ἕλληνες ξίφος, οἱ δὲ βάρβαροι λόγχην. V, 2, 4 : **προδραμόντες διαβάντες** τὴν χαράδραν, **ὁρῶντες** πρόβατα πολλά, προσέβαλλον πρὸς τὸ χωρίον. V, 4, 22 : **θύσαντες**, ἐπεὶ ἐκαλλιερήσαντο, **ἀριστήσαντες**, ὀρθίους τοὺς λόχους **ποιησάμενοι**,... ἐπορεύοντο τοὺς τοξότας μεταξὺ τῶν λόχων ὀρθίων **ἔχοντες**. Etc.[1].

II. *Le grec* a une telle prédilection pour l'emploi du participe en apposition qu'il lui arrive souvent, dans une proposition, de rendre l'idée de l'action *principale* au moyen du *participe* et l'idée secondaire ou accessoire par le verbe principal.

> Ex. : Xén., *An.*, I, 6, 8 : τί **ἀδικηθεὶς** ὑπ' ἐμοῦ νῦν τὸ τρίτον ἐπιβουλεύεις μοι ; *quel tort t'ai-je fait*, que tu me tends une troisième fois des embûches ? IV, 5, 13 : ἦν τοῖς ὀφθαλμοῖς ἐπικούρημα τῆς χιόνος, εἴ τις μέλαν τι **ἔχων** πρὸ τῶν ὀφθαλμῶν πορεύοιτο, *en mettant* devant ses yeux quelque chose de noir, quand il marchait. — Lys., XII, 92 : βούλομαι ὀλίγα ἑκατέρους **ἀναμνήσας** καταβαίνειν, *je veux rappeler* quelques faits aux uns et aux autres avant de descendre de la tribune. Etc.

De même au lieu de εὖ ποιῶ **ὀργιζόμενος**, etc., j'ai raison de m'irriter, etc., on trouve en grec **εὖ ποιῶν** (καλῶς ποιῶν) ὀργίζομαι, etc.

> Ex. : Dém., XXI, 2 : **καλῶς** καὶ τὰ δίκαια **ποιῶν** ὁ δῆμος ὠργίσθη, le peuple a bien fait et a eu raison de se fâcher.

Cette locution εὖ ποιῶν est ordinairement employée d'une façon sarcastique.

> Ex. : Arist., *Paix*, 271 : **εὖ ποιῶν** ἀπόλωλ' ἐκεῖνος κἂν δέοντι τῇ πόλει.

Enfin on connaît l'emploi de la locution **οὐ χαίρων** (*litt.* non content, non réjoui) prise dans le sens de notre adverbe non impunément.

> Ex. : Xén., *An.*, V, 6, 32 : **οὐ χαίροντες** ἀπαλλάξετε.

La locution οὐ χαίρων peut être naturellement remplacée par κλαίων.

> Ex. : Soph., *Œd. Roi*, 401 sq. : **κλαίων** δοκεῖς μοι καὶ σὺ χὠ συνθεὶς τάδε | ἀγηλατήσειν.

III. Certains participes construits en apposition sont devenus en grec des expressions toutes faites (ἄγων, ἔχων, φέρων, λαβών, avec[2] ; ἀρχόμενος, au début ; τελευτῶν, à la fin ; διαλιπών, après quelque temps, etc.).

> Ex. : Hom., *Od.*, XVII, 72 : Πείραιος... ἦλθεν ξεῖνον **ἄγων** (cf. III, 312 : XV, 269). — Xén., *Cyr.*, I, 3, 1 : ἔρχεται ἡ Μανδάνη πρὸς τὸν πατέρα καὶ τὸν Κῦρον τὸν υἱὸν **ἔχουσα** (cf. I, 6, 10). *An.*, VII, 7, 53 : ταῦτα **λαβὼν** καὶ τούς... ὁμήρους προσλαβὼν ἄπιθι.

---

1. Voy. Krüger, *Griechische Sprachlehre*, § 56, 15, 15.

2. Les poètes épiques principalement emploient souvent les participes ἔχων, φέρων, λαβών, ἀείρας, ἄγων auprès de verbes signifiant « donner » « placer », etc., pour représenter l'attitude du personnage avant ou pendant l'action principale.

> Ex. : Hom., *Il.*, VII, 302 : δῶκε ξίφος ἀργυρόηλον σὺν κολεῷ τε **φέρων** καὶ ἐϋτμήτῳ τελαμῶνι. *Od.*, I, 130 : αὐτὴν δ' ἐς θρόνον εἷσεν **ἄγων**. Cf. *Od.*, III, 416 ; Soph., *Phil.*, 431 ; 488, etc.

Voyez d'autres exemples dans Kühner (*ausf. Gramm. der gr. Sprache*, § 486, 6, Anm. 10, p. 646). Sur l'emploi chez les Tragiques des participes παρών, ἐλθών, μολών, ἰών, λαβών, etc., voyez aussi Kühner (*ibid.*).

Thuc., IV, 64, 1 : ἐγώ, ἅπερ καὶ **ἀρχόμενος** εἶπον, ἀξιῶ ξυγχωρεῖν. V, 10, 11 : **οὐ πολὺ διαλιπὼν** ἐτελεύτησεν. — Plat., *Rép.*, 551 a : ἀντὶ δὴ φιλονείκων καὶ φιλοτίμων ἀνδρῶν φιλοχρηματισταὶ καὶ φιλοχρήματοι **τελευτῶντες** ἐγένοντο. Cf. Xén., *Cyr.*, I, 6, 19, etc.

IV. Remarquez aussi les constructions suivantes :

a) ἀπὸ σοῦ ἀρξάμενοι πάντες, πολλοί, tous, beaucoup, etc., *à commencer par toi*.

Ex. : Plat., *Gorg.*, 471 d : ἴσως ἔστιν ὅστις Ἀθηναίων **ἀπὸ σοῦ ἀρξάμενος** δέξαιτ' ἂν ἄλλος ὁστισοῦν Μακεδόνων γενέσθαι μᾶλλον ἢ Ἀρχέλαος, sans doute il y a des Athéniens, *à commencer par toi*, qui aimeraient mieux être un autre Macédonien quelconque que d'être (le roi) Archélaos. — Isocr., VIII, 104 : τοὺς ἐν πλείσταις ἐξουσίαις γεγενημένους ἴδοι τις ἂν ταῖς μεγίσταις συμφοραῖς περιπεπτωκότας **ἀρξαμένους ἀφ' ἡμῶν καὶ Λακεδαιμονίων**. Etc.[1].

b) τί παθών, qu'est-ce qui (vous, etc.) prend, que... ? τί μαθών, qu'avez-vous dans l'esprit, que... ? locutions remplaçant τί, pourquoi, lorsqu'il s'agit d'insister sur le mécontentement ou le blâme qu'exprime l'interrogation.

Ex. : Hom., *Il.*, XI, 313 : **τί παθόντε** λελάσμεθα θούριδος ἀλκῆς ; (cf. *Od.*, XXIV, 106). — Arist., *Ach.*, 826 : **τί δὴ μαθὼν** φαίνεις ἄνευ θρυαλλίδος ; (cf. *Guêpes*, 251 : *Nuées*, 1506). *Ib.*, 912 : τί δὲ κακὸν παθὼν | ὀρναπετίοισι πόλεμον ἦρα καὶ μάχαν. Etc.

c) τί ἔχων, qu'as-tu, que... ? Cf. Arist., *Assemblée des femmes*, 1151 : **τί** διατρίβεις **ἔχων** ; qu'as-tu que tu restes là ?

Comme τί διατρίβεις aurait suffi dans une certaine mesure à exprimer l'idée, la langue grecque en vint à considérer l'addition de ἔχων comme facultative à côté de certains verbes. De là les expressions φλυαρεῖς **ἔχων**, ληρεῖς **ἔχων** (cf. Arist., *Gren.*, 203 : οὐ μὴ φλυαρήσεις **ἔχων**, etc.), dans lesquelles ἔχων n'ajoute absolument rien au sens de φλυαρεῖς ou de ληρεῖς.

V. Enfin, en grec, dans les constructions où le participe est en *apposition*[2], le participe ὤν ne peut être omis à côté d'un substantif ou d'un adjectif jouant le rôle d'attribut[3].

Ex. : Xén., *Cyr.*, I, 6, 28 : πῶς μὴν παῖδας **ὄντας ἡμᾶς** καὶ ἐφήβους τἀναντία τούτων ἐδιδάσκετε ;

Cette règle ne souffre guère d'exception que pour les participes ἑκών, **libens** et ἄκων, **invitus**.

Ex. : Plat., *Théétète*, 180 c : παρὰ τούτων οὐκ ἂν ποτε λάβοις λόγον οὔτε **ἑκόντων** οὔτε **ἀκόντων**.

Le participe ὤν se trouve encore dans tous les cas où, pour exprimer l'idée de comme, en qualité de, le latin se contente de construire un substantif en apposition au sujet du verbe ou à la désinence verbale.

Prætor Rhodum veni se dirait en grec στρατηγὸς ὢν εἰς Ῥόδον ἦλθον.

---

1. Par extension, on est arrivé à prendre l'expression ἀπό τινος ἀρξάμενος dans le sens du français « quelqu'un avant tous les autres », « principalement ».

Ex. : Plat., *Rép.*, 600 e : τιθῶμεν **ἀπὸ Ὁμήρου ἀρξαμένους** (« *et principalement* Homère ») πάντας τοὺς ποιητικοὺς μιμητὰς εἰδώλων εἶναι (cf. Schneider : « **quod primum est in aliqua rerum serie, ab eo res ipsæ** ἄρχεσθαι, ***initium habere*, dicuntur** »). Voy. Kühner, *ausf. Gramm. der gr. Sprache*, p. 640, Anm. 1.

2. La règle est la même quand le participe est employé *absolument*, cf. ci-après, § 619 (p. 695).

3. Les exceptions sont rares et surtout poétiques ; toutefois, même en prose (Thuc., Plat., Xén.), on trouve quelques exemples de l'omission de ὤν après les particules ἅτε, οἷα, ὡς et καίπερ ou après un autre participe. Voy. Goodwin, *ouv. cité*, § 875 ; R. Kühner, *ausf. Gr. der gr. Spr.*, p. 659 sq.

592. — Le participe grec construit en apposition s'accorde souvent, non pas avec le mot auquel il se rapporte ou se rapporterait grammaticalement, mais avec celui que l'auteur avait dans l'esprit au moment où il écrivait : souvent la construction adoptée n'est pas continuée (*anacoluthe*).

Ex. : Eur., *Pal.*, 4 (fragm.) : Λάϊε, πάλαι δή σ' ἐξερωτῆσαι **θέλων** σχολή μ' ἀφεῖργεν (= θέλων ἀφείργθην σχολῇ). *Bacch.*, 1131 sq. : ἦν δὲ πᾶσ' ὁμοῦ βοή (= ἐβόων ὁμοῦ), | ὁ μὲν **στενάζων** ὅσον ἐτύγχανεν πνέων, | αἱ δ' ἠλάλαζον[1]. — Thuc., II, 53, 4 : θεῶν δὲ φόβος ἢ ἀνθρώπων νόμος οὐδεὶς ἀπεῖργε, τὸ μὲν **κρίνοντες** ἐν ὁμοίῳ καὶ σέβειν καὶ μὴ ἐκ τοῦ πάντας ὁρᾶν ἐν ἴσῳ ἀπολλυμένους, τῶν δὲ ἁμαρτημάτων οὐδεὶς **ἐλπίζων** μέχρι τοῦ δίκην γενέσθαι βιοὺς ἂν τὴν τιμωρίαν ἀντιδοῦναι (c'est comme s'il y avait : θεῶν δὲ φόβῳ ἢ ἀνθρώπων νόμῳ οὐδένι ἀφείρχθησαν, ... κρίνοντες κτλ). Cf. III, 36, 2 ; IV, 23, 2 ; V, 70 ; VI, 61, 5, etc. — Xén., *Hell.*, II, 2, 3 : ἡ οἰμωγὴ εἰς ἄστυ διῆκεν, ὁ ἕτερος τῷ ἑτέρῳ **παραγγέλλων** (c'est comme s'il y avait : ᾤμωζον γὰρ ὁ ἕτερος τῷ ἑτέρῳ παραγγέλλων). Etc.[2].

593. — **Participe construit comme attribut.** — Construit comme attribut, le participe s'emploie soit avec des verbes employés intransitivement, soit avec des verbes employés transitivement.

Avec des verbes employés intransitivement le participe se rapporte au sujet ; avec des verbes employés transitivement le participe se rapporte *en général*[3] au complément.

Remarque. — Il ne sera question pour le moment que du participe construit comme attribut avec certains verbes employés intransitivement ; en effet, dans cette construction, sauf quelques cas particuliers, le participe n'ajoute au verbe qu'une détermination rendue le plus souvent en français par un *adverbe ;* dans l'autre construction, au contraire, le participe joint à un verbe employé transitivement remplace toute une *proposition* à un mode personnel et, par conséquent, l'ordre logique demande qu'on en traite en même temps que des autres cas où le participe joue le même rôle.

594. — En grec, le participe se joint comme attribut aux verbes intransitifs suivants :

1° A εἶναι, qui sert, en pareil cas, à faire ressortir plus nettement l'idée signifiée par le verbe auquel appartient le participe.

---

1. Au lieu de αἳ δ' ἀλαλάζουσαι, par un changement de tour fréquent chez les poètes.
Cf. Eur., *Héracl.*, 40 : δυοῖν φερόντοιν δὲ στρατηγεῖται φυγή, ἐγὼ μὲν... **καγχαίνων**... ἡ δ' αὖ... **σῴζει**.

2. Voy. Krüger, *Griechische Sprachlehre*, § 56, 10, 4 ; R. Kühner, *ausf. Gr. der gr. Sprache*, § 493, 2.

3. Cette restriction s'explique par la construction des verbes signifiant une perception physique ou intellectuelle (cf. ci-après, § 609, p. 687 et suiv.).

Ex. : Thuc., I, 38, 4 : καὶ δῆλον ὅτι, εἰ τοῖς πλείοσιν **ἀρέσκοντές ἐσμεν** (*litt.* nous sommes dans la situation de gens bien vus), τοῖσδ' ἂν μόνοις οὐκ ὀρθῶς ἀπαρέσκοιμεν. — Xén., *Anab.*, II, 2, 13 : **ἦν** δὲ αὕτη ἡ στρατηγία οὐδὲν ἄλλο **δυναμένη** (*litt.*, cette manière de conduire l'armée n'*avait* pas d'autre *signification*) ἢ ἀποδρᾶναι ἢ ἀποφυγεῖν. — Dém., XXI, 104 : ἐτόλμα περὶ ἐμοῦ λέγειν, ὡς ἐγὼ τὸ πρᾶγμ' **εἴην** τοῦτο **δεδρακώς** (que c'*était* moi l'*auteur de cette action*). Etc.[1].

Remarques. — I. On trouve quelquefois aussi le participe précédé de l'article.

Ex. : Dém., XVIII, 62 : **ὁ** γὰρ ἐνταῦθ' ἑαυτὸν **τάξας** τῆς πολιτείας **εἰμ'** ἐγώ.

Dans ces exemples et dans d'autres semblables le participe, bien qu'attribut[2], est précédé de l'article, parce qu'il désigne le sujet lui-même.

S'il désignait toute une catégorie dans laquelle le sujet serait également compris, il ne prendrait pas l'article.

Ainsi, dans Xén. (*Mém.*, II, 7, 14), le chien dit aux brebis :

ἐγώ εἰμι **ὁ** ὑμᾶς **σῴζων**.

parce que la phrase revient à celle-ci : « votre gardien n'est autre que moi, le chien ».

Au contraire, dans cette phrase :

Xén., *Anab.*, II, 6, 7 : Κλέαρχος φιλοκίνδυνός τε ἦν καὶ ἡμέρας καὶ νυκτὸς **ἄγων** ἐπὶ τοὺς πολεμίους,

le participe ἄγων ne prend pas l'article parce que d'autres que Cléarque faisaient de même.

II. Sur l'emploi *poétique* de ἔχω accompagné du participe actif d'un verbe, voyez ci-dessus, p. 265, Rem. I, et sur la signification particulière du même tour *en prose*, voy. *ibid.*, Rem. II.

III. *En latin*, l'usage du participe avec **sum** est bien différent.

1° Quand le *participe présent* est construit comme attribut du verbe **sum**, il a tout à fait le sens d'un adjectif.

Ex. : Cic., *de Off.*, II, 3, 11 : **eorum (animalium) autem alia rationis expertia sunt, alia ratione *utentia*** (construction due à une raison de symétrie).

Ou bien (mais dans *un très petit nombre de cas* seulement[3]) il sert à exprimer un état permanent.

---

1. Démosthène emploie souvent ὑπάρχειν de la même manière que εἶναι avec un participe attribut.

Ex. : Dem., XXI, 38 : οὐ γὰρ ἐχθρός γ' **ὑπῆρχεν ὤν**, ἐφ' ὕβρει τοῦτ' ἐποίησεν. Etc.

Dans ce passage et dans d'autres passages semblables, ὑπάρχειν a un sens intermédiaire entre celui de εἶναι et celui de τυγχάνειν. Il n'y a rien de commun entre cette construction et celle d'ὑπάρχειν dont il sera question tout à l'heure (§ 594, 5°, p. 669).

2. Il y a des cas où le participe ne peut pas et ne doit pas être considéré comme attribut.

Ex. : Plat., *Phæd.*, 97 c : **νοῦς** (attribut) ἐστιν **ὁ διακοσμῶν** τε (sujet) καὶ πάντων αἴτιος. *Phèdre*, 245 d : οὕτω δὴ κινήσεως **ἀρχὴ** (attribut) **τὸ** αὐτὸ αὑτὸ **κινοῦν** (sujet). — Xen., *Anab.*, II, 4, 5 : **ὁ ἡγησόμενος** (sujet) **οὐδεὶς** (attribut) ἔσται. III, 1, 42 : οὔτε **πλῆθός** (attribut) ἐστιν οὔτε **ἰσχὺς** (attribut) **ἡ** ἐν τῷ πολέμῳ τὰς νίκας **ποιοῦσα** (sujet). Etc.

Voy. Kühner-Gerth, *ausf. Gramm. der gr. Sprache*, § 461, 1, Anm. 3 (p. 592).

3. Cf. Dræger, *Hist. Synt. der lat. Spr.*, I², p. 293 ; Kühner, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, § 39 (p. 116 sq.).

Ex. : Cat., *de Re rust.*, pr. § 4 : **minimeque male *cogitantes sunt*, qui in eo studio occupati sunt.** — Cic., *Brut.*, 38, 141 : **gestus *erat* (in Antonio non verba *exprimens*, sed cum sententiis *congruens*.** *De Sen.*, 8, 26 : **videtis, ut senectus *sit* operosa et semper *agens* aliquid et *moliens*.** — T.-Live, XXVIII, 44, 17 : **illa longa oratio... nec ad vos *pertinens sit*.** Etc.[1].

2° Employé avec **sum**, le *participe passé* exprime les temps passés du passif (cf. ci-dessus, § 263 ; voy. aussi p. 264, Rem. ; p. 268, Remarques ; p. 271, Rem. IV).

3° Sur la forme improprement appelée *participe futur* jointe au verbe **sum**, voy. ci-après, § 625 (p. 704).

2° A des verbes exprimant l'idée d'*existence* avec une modification dont le français rend le sens au moyen d'un adverbe ou d'une locution adverbiale : τυγχάνω ὤν, je suis *précisément, par circonstance, par hasard* d'où je me trouve, il se trouve que je suis ; λανθάνω ὤν, je suis, *sans qu'on le remarque* : λανθάνω ποιῶν, je fais, *sans qu'on le remarque* : φαίνομαι ὤν, je suis *évidemment*.

Ex. : Plat., *Gorg.*, 469 : μέγιστον τῶν κακῶν **τυγχάνει ὂν** τὸ ἀδικεῖν (l'injustice *est précisément* le plus grand des maux). *Rép.*, 502 a : τοῦδε δὲ πέρι τις ἀμφισβητήσει, ὡς οὐκ ἂν **τύχοιεν γενόμενοι** βασιλέων ἔκγονοι ἢ δυναστῶν τὰς φύσεις φιλόσοφοι[2] ; Hom., *Il.*, XXIV, 477 : τοὺς δ' **ἔλαθ' εἰσελθὼν** Πρίαμος (Priam entra *à leur insu*). — Hér., I, 44 : φονέα τοῦ παιδὸς **ἐλάνθανε βόσκων** (il nourrissait *à son insu* le meurtrier de son fils)[3]. — Soph., *Ant.*, 9 : ἤ σε **λανθάνει** | πρὸς τοὺς φίλους **στείχοντα** τῶν ἐχθρῶν κακά (*littér.* ou bien est-ce *à ton insu* que des maux venant de nos ennemis vont fondre sur nos amis ?). — Platon, *Crit.*, 49 b : **ἐλάθομεν** ἡμᾶς αὐτοὺς παίδων οὐδὲν **διαφέροντες** ; (*c.-à-d.* n'avons-nous pas conscience de rester toujours semblables à des enfants ?). — Isoc., VIII, 32 : οἱ τῆς αὑτῶν διανοίας ἀμελοῦντες **λελήθασι** σφᾶς αὐτοὺς (*sans le savoir* eux-mêmes) ἅμα τοῦ τε φρονεῖν ἄμεινον καὶ τοῦ πράττειν βέλτιον τῶν ἄλλων **ὀλιγωροῦντες**. Etc.[4].

1. Cette construction qu'on retrouve chez les auteurs de la basse époque (A.-Gelle, *N. A.*, V, 9, 5 ; Apul., *Met.*, VII, 19 ; *Asclep.*, 2, p. 287 ; *dogm. Plat.*, 3, p. 267 : Arnobe, III, 38) et qui, peut-être, appartenait à langue archaïque et familière, avait passé dans l'ancien français : « *Suis* vostre grace *attendant* ».

2. Chez les poètes κυρῶ se construit comme τυγχάνω en prose (cf. Eschyle, *Perses*, 503 ; Soph., *Ph.*, 444 ; *Œd. à Col.*, 414 ; Eur., *Alc.*, 954 ; etc.). Chez Hérodote συμπίπτω (cf. I, 82 ; IX, 101, etc.) et chez Platon συμβαίνω (cf. *Men.*, 237 c ; *Phil.*, 42 c ; *Rép.*, 402 d, etc.) se construisent aussi comme τυγχάνω.

3. Au lieu d'être employé avec un accusatif complément direct désignant la personne aux regards de qui l'on échappe, le verbe λανθάνω peut être employé *absolument*. Selon qu'il faut sous-entendre ἑαυτόν ou τοὺς ἄλλους, le verbe λανθάνω ainsi employé équivaut au français « à son insu » (voy. l'exemple du texte) ou à l'adverbe « secrètement ».

Ex. : Xen., *Hell.*, I, 3, 22 : **ἔλαθεν ἀποδρὰς** καὶ ἀπεσώθη, « il *s'échappa secrètement* et se réfugia (à Décelie) ».

4. Le verbe διαλανθάνω (cf. Isocr., III, 16) est pris quelquefois comme synonyme de λανθάνω et se

PLAT., *Phédon*, 107 c : ἡ ψυχὴ ἀθάνατος **φαίνεται οὖσα** (*est évidemment* immortelle). — DÉM., XXVII, 16 : **φανήσεται** ταῦθ' **ὡμολογηκώς** (il sera *évident* qu'il en est tombé d'accord). Etc. [1].

REMARQUES. — I. Avec l'aoriste de λανθάνω on emploie, en règle générale, le participe *aoriste* (§ 286, 2°).

Toutefois, quand il s'agit de marquer un *état* de chose *qui se prolonge*, on peut employer le participe présent.

EX. : PLATON, *Criton*, 49 b : **ἐλάθομεν** ἡμᾶς αὐτοὺς παίδων οὐδὲν **διαφέροντες** ;

II. Quand φαίνομαι est synonyme de δοκῶ, il semble que je ..., il se construit avec l'*infinitif* (voy. ci-dessus, § 562, 2°, p. 614).

EX. : ARISTOPHANE, *Nuées*, v. 403 : εὖ **λέγειν φαίνει**, *il semble que* tu parles bien, tu parais bien parler.

III. Le verbe ἐοικέναι peut se construire *avec l'infinitif* ou *avec le datif du participe*.

EX. : XÉN., *Cyr.*, I, 4, 9 : ποίει ὅπως βούλει· σὺ γὰρ νῦν γε ἡμῶν **ἔοικας** βασιλεὺς **εἶναι**. *Anab.*, IV, 6, 20 : οἳ μὲν **μεθύουσιν ἐῴκεσαν**, οἳ δὲ **μαινομένοις**, οἳ δὲ καὶ **ἀποθνήσκουσιν**.

3° A des verbes qui expriment *certaines phases de l'action*, comme ἄρχομαι, commencer ; διατελεῖν, διαγίγνεσθαι, διάγειν, continuer [2] : λήγειν, παύεσθαι, cesser, finir.

EX. : PLAT., *Menex.*, 237 a : πόθεν ἂν ὀρθῶς **ἀρξαίμεθα** ἄνδρας ἀγαθοὺς **ἐπαινοῦντες**, par où pourrions-nous bien commencer l'éloge... ? *Banq.*, 186 b : **ἄρξομαι** ἀπὸ τῆς ἰατρικῆς **λέγων**, je veux commencer mon discours par ce qui se rapporte à la médecine. Etc.

HÉR., III, 83 : αὕτη ἡ οἰκίη **διατελέει** μούνη ἐλευθέρη **ἐοῦσα** Περσέων (cette maison *est toujours* la seule qui...). — XÉN., *An.*, IV, 3, 2 : ἑπτὰ γὰρ ἡμέρας... πάσας **μαχόμενοι διετέλεσαν** (combattant *sans cesse, sans répit*). — DÉM., XVIII, 1 : τοῖς θεοῖς εὔχομαι..., ὅσην εὔνοιαν **ἔχων** ἐγὼ **διατελῶ** τῇ τε πόλει καὶ πᾶσιν ὑμῖν, τοσαύτην ὑπάρξαι μοι παρ' ὑμῶν... Etc.

XÉN., *Mém.*, IV, 8, 4 : οὐδὲν ἄλλο **ποιῶν διαγεγένηται** ἢ **διασκοπῶν** τά τε δίκαια καὶ τὰ ἄδικα, il *n'a jamais eu* qu'une occupation, discerner le juste et l'injustice. *Anab.*, I, 4, 11 : ἐλπίδας **λέγων διῆγεν**, il leur parlait *continuellement* d'espoir, etc. [3].

---

construit avec le participe ; chez les poètes λήθω remplace souvent λανθάνω ; chez Platon et chez Xénophon enfin on rencontre quelquefois ἀποκρύπτομαι avec le participe (cf. PLAT., *Phèdre*, 271 c ; XÉN., *Mém.*, II, 3, 14 ; *Banq.*, 1, 6, etc.). Voy. KÜHNER, *ausf. Gramm. der griechischen Sprache*, § 482, 15 (p. 625).

1. C'est par analogie avec cette construction de φαίνομαι qu'on a dit δῆλός εἰμι et φανερός εἰμι ὤν, « je suis manifestement », « il est manifeste que je suis ». Toutefois ces expressions peuvent être aussi suivies de ὅτι, voy. ci-dessus, § 432, 2°.

2. Chez les poètes on trouve διανύω dans le même sens et construit de même.

EX. : HOM., *Od.*, XVII, 517 : ἀλλ' οὔπω κακότητα **διήνυσεν** ἧν **ἀγορεύων**, « mais il n'avait pas encore achevé le récit de son malheur ».

3. Avec les verbes signifiant « ne pas cesser de », c'est naturellement le participe présent qu'on *doit* employer et qu'on emploie *toujours* (cf. ci-dessus, § 286, 1°).

Hom., *Il.*, XXI, 224 : Τρῶας δ' οὐ **λήξω ἐναρίζων**. — Eur., *Hipp.*, 706 : **παῦσαι λέγουσα**[1].

Remarque. — Quand ἄρχομαι est construit avec le participe, c'est qu'on veut marquer qu'on est au *commencement* de telle ou telle action (ἄρχομαι **λέγων**, je suis *au commencement* de mon discours).

Quand il est construit avec l'infinitif, c'est qu'on veut attirer l'attention sur l'*action* que l'on commence (ἄρχομαι **λέγειν**, je me mets *à parler*); voilà pourquoi l'infinitif avec ἄρχομαι signifie souvent que l'on commence une action par opposition à une autre.

Ex. : Plat., *Phèdre*, 241 e : οὐκ ᾔσθου, ὦ μακάριε, ὅτι ἤδη ἔπη φθέγγομαι, ἀλλ' οὐκέτι διθυράμβους, καὶ ταῦτα ψέγων : ἐὰν δ' **ἐπαινεῖν** (à louer par opposition à blâmer) τὸν ἕτερον **ἄρξωμαι**, τί με οἴει ποιήσειν ; etc.

5° Aux verbes ὑπάρχειν, prendre l'initiative de et φθάνειν, prendre les devants sur quelqu'un en faisant telle ou telle chose, être le premier à... ; verbes qui se rattachent aux précédents et se construisent comme eux avec le participe.

Ex. : Xén., *Anab.*, II, 3, 23 : ἐὰν μέντοι τις ἡμᾶς καὶ **εὖ ποιῶν ὑπάρχῃ**, καὶ τούτου εἵς γε δύναμιν οὐχ ἡττησόμεθα εὖ ποιοῦντες. Etc.

Hom., *Il.*, XVI, 322 : **ἔφθη ὀρεξάμενος**, il le visa le premier. — Hér., IV, 136 : **ἔφθησαν** πολλῷ τοὺς Πέρσας **ἀπικόμενοι**, ils partirent *bien avant* les Perses. — Xén., *An.*, III, 4, 49 : **φθάνουσιν** (prés. histor.) ἐπὶ τῷ ἄκρῳ **γενόμενοι** τοὺς πολεμίους, ils occupent le sommet *avant* les ennemis. Etc.[2].

Remarques. — I. L'observation faite ci-dessus à propos du temps auquel il faut mettre le participe après l'aoriste de λανθάνω (§ 594, 2°, Rem. I) s'applique aussi à φθάνω. Avec l'*aoriste* de ce verbe on emploie le participe *aoriste*, sauf parfois quand on veut marquer un état de chose qui se prolonge.

II. L'expression οὐκ ἂν φθάνοις[3] suivie du participe est un idiotisme qui sert à inviter quelqu'un d'une manière pressante à faire quelque chose, sans retard : allons, *dépêche-toi* de...

---

1. On construit aussi l'actif παύειν « faire cesser », avec le participe qui se rapporte alors naturellement au complément du verbe (παύειν τινὰ λέγοντα, « faire taire quelqu'un »).

Ex. : Plat., *Gorg.*, 482 a : τὴν φιλοσοφίαν **παῦσον** ταῦτα **λέγουσαν**.

2. Au lieu d'être accompagné d'un accusatif complément direct désignant la personne sur laquelle on prend les devants, le verbe φθάνω peut être employé absolument.

Ex. : Eschine, III, 248 : **φθάνουσιν** ἐπ' αὐτὰ **καταφεύγοντες**, « ils *sont les premiers à* recourir à cela ».

3. Il est rare qu'on emploie dans un sens analogue la première ou la troisième personne.

Ex. : Plat., *Banq.*, 214 e : οὐκ ἂν φθάνοιμι (s.-ent. λέγων), « voici, *sans plus tarder* ... ». — Dém., XXIV, 143 : εἰ οὖν μὴ τιμωρήσεσθε τούτους, **οὐκ ἂν φθάνοι** τὸ πλῆθος τούτοις τοῖς θηρίοις δουλεῦον (« le peuple tombera *on ne peut plus vite* dans la servitude... »).

Ex. : Hér., VII, 162 : ἐπεὶ ἔχειν τὸ πᾶν ἐθέλετε, **οὐκ ἂν φθάνοιτε** τὴν ταχίστην ὀπίσω **ἀπαλλασσόμενοι**. — Xén., *Mém.*, III, 11, 1 : **οὐκ ἂν φθάνοιτ' ἀκολουθοῦντες**. Etc.[1].

III. Οὐκ ἔφθασα construit avec le participe et suivi de καί (cf. ci-dessus, § 352, 1° **d**, **β**, p. 353) répond à la tournure française : je n'eus pas *plus* tôt fait telle chose *que*...

Ex. : Isocr., V, 53 : **οὐ** γὰρ **ἔφθασαν** τῶν ἐχθρῶν **κρατήσαντες** καὶ πάντων ἀμελήσαντες ἠνώχλουν ταῖς πόλεσι ταῖς ἐν Πελοποννήσῳ, ils n'eurent pas *plus tôt* maîtrisé leurs ennemis, que par leur indifférence ils étaient devenus insupportables aux cités du Péloponnèse.

6° Aux verbes ἀνέχεσθαι, καρτερεῖν, supporter d'éprouver telle ou telle chose, persévérer à et κάμνειν, ἀπαγορεύειν, être fatigué de, se décourager, qui, comme les précédents, se rattachent aussi aux verbes exprimant une phase de l'action et se construisent comme eux par analogie.

Ex. : Eur., *Hipp.*, 354 : οὐκ **ἀνέξομαι ζῶσα**. — Hér., VIII, 26 : οὔτε **ἠνέσχετο σιγῶν**. — Xén., *Cyr.*, V, 1, 26 : **ὁρῶντές** σε **ἀνεξόμεθα** καὶ **καρτερήσομεν** ὑπὸ σοῦ **εὐεργετούμενοι**. Platon, *Gorg.*, 470 c : μὴ **κάμῃς** φίλον ἄνδρα **εὐεργετῶν**. — Xén., *An.*, V, 1, 2 : **ἀπείρηκα** ἤδη **συσκευαζόμενος** καὶ βαδίζων καὶ τρέχων καὶ τὰ ὅπλα φέρων καὶ ἐν τάξει ἰὼν καὶ φυλακὰς φυλάττων καὶ μαχόμενος. Etc.

Remarque. — Le verbe ἀνέχεσθαι se construit avec le *génitif absolu* (cf. ci-après § 620) du participe, quand le participe ne se rapporte pas au sujet du verbe principal.

Ex. : Plat., *Apol.*, 31 b : ἀνέχεσθαι **τῶν οἰκείων ἀμελουμένων**, *m. à m.* alors que les intérêts sont en souffrance, le supporter, *c.-à-d.* supporter que ses intérêts soient en souffrance.

595. — Quand le participe est construit comme attribut, la négation est toujours **οὐ**, sauf dans le cas signalé ci-dessus (§ 588, Rem., 1°).

596. — Le participe s'emploie encore avec d'autres verbes employés intransitivement, pour exprimer une circonstance se rapportant au sujet.

Mais dans ces constructions il n'est point attribut et doit être considéré comme étant en apposition au sujet[2].

---

1. Le sens exact de cet hellénisme semble être : « ce ne sera pas trop tôt que tu feras telle ou telle chose », « tu n'as pas à craindre, en te dépêchant, d'agir trop tôt ». Mais on avait fini par lui donner tout simplement la valeur que nous attribuons en français à la locution adverbiale « au plus vite » ou à « sans plus tarder ».

2. Par exemple, avec un verbe principal qui qualifie une action ou un état (εὖ ποιεῖν, « bien agir » d'*où* « avoir raison » ; ἀδικεῖν, « mal agir », « avoir tort », « être coupable » ; ἀγαπᾶν, « être heureux, content », etc.), le participe exprime souvent l'état ou l'action qualifiée ; c'est un rapport de *manière* et le participe est grammaticalement construit en apposition avec le sujet du verbe. Voilà pourquoi, contrairement à l'usage suivi dans quelques grammaires, nous avons traité de cette construction ci-dessus (§ 591, 1°) et non pas à la suite de celles dont il vient d'être question. C'est à un véritable artifice qu'il faut avoir recours pour ranger ces constructions dans la catégorie du participe attribut. Il est bien vrai que νικῶ, par exemple, peut signifier « je suis *vainqueur* » et ἀδικῶ, « je suis *coupable*) et

II. — Participe employé avec la valeur d'une proposition subordonnée.

A. — Participe remplaçant une proposition subordonnée non complétive.

597. — Participe tenant lieu d'une proposition relative.

1° *En grec*, le participe avec l'article remplace une proposition relative.

Ex. : Hér., IX, 70 : πρῶτοι ἐσῆλθον Τεγεῆται ἐς τὸ τεῖχος, καὶ τὴν σκηνὴν τὴν Μαρδονίου οὗτοι ἦσαν **οἱ διαρπάσαντες**. — Xén., *Cyr.*, II, 2, 20 : αἰσχρὸν ἀντιλέγειν τὸ μὴ οὐχὶ **τὸν** πλεῖστα **πονοῦντα** καὶ **ὠφελοῦντα** τὸ κοινὸν τοῦτον καὶ μεγίστων ἀξιοῦσθαι. Etc.[1].

La négation est **οὐ**, sauf quand le participe tient lieu d'une proposition relative *hypothétique* ou conditionnelle : en ce cas la négation est **μή**.

a) Négation **οὐ** :

Ex. : Antiph., VI, 26 : οἱ δ' αἰτιώμενοι καὶ φάσκοντες ἀδικεῖσθαι αὐτοὶ ἦσαν **οἱ οὐκ ἐθέλοντες** ἐλέγχειν, εἴ τι ἠδικοῦντο. — Andoc., III, 35 : εἰώθατε **τὰ οὐκ ὄντα** λογοποιεῖν ὡς ἔστιν ὑμῖν ἕτοιμα. Etc.

b) Négation **μή** :

Ex. : Thuc., I, 71 : λύουσι σπονδὰς οὐχ οἱ δι' ἐρημίαν ἄλλοις προσιόντες, ἀλλ' **οἱ μὴ βοηθοῦντες**, οἷς ἂν ξυνομόσωσι. — Dém., XVIII, 247 : **ὁ μὴ λαβὼν** καὶ διαφθαρεὶς νενίκηκε τὸν ὠνούμενον. Etc.

2° En latin, le participe construit comme adjectif remplace assez souvent une proposition relative.

Ex. : Cic., *Ph.*, 11, 12, 28 : **lex est recta ratio *imperans* honesta, *prohibens* contraria.** *Tusc.*, IV, 8, 18 : **misericordia est ægritudo ex miseria alterius, injuria *laborantis*.** *De Orat.*, III, 34, 137 : **Pisistratus primus Homeri libros, *confusos* antea, sic disposuisse dicitur, ut nunc habemus.** Etc.

---

que le participe, dans des propositions comme νικῶ εὖ ποιῶν, ἀδικῶ πολέμου ἄρχων, peut paraître ajouter une détermination aux attributs « vainqueur » et « coupable » ; mais il me semble qu'on est plus près de la vérité en voyant dans εὖ ποιῶν, ἄρχων, etc., de simples appositions. D'ailleurs ce qui distingue essentiellement l'attribut de l'apposition, c'est qu'on ne saurait supprimer l'attribut sans ôter toute signification à la proposition, tandis que l'apposition peut être enlevée sans que la proposition cesse d'avoir un sens : or, les verbes νικῶ, καλῶς ποιῶ, ἀδικῶ, ἥδομαι, etc., etc., ont par eux-mêmes un sens complet, le participe ne fait qu'y ajouter une détermination particulière.

1. Remarquez la différence qu'il y a entre οἱ πολέμιοι ἀκούσαντες κραυγὴν ἔφυγον, « l'armée ennemie ayant entendu de grands cris prit la fuite » et οἱ πολέμιοι **οἱ** ἀκούσαντες κραυγὴν ἔφυγον, « ceux des ennemis qui avaient entendu de grands cris prirent la fuite ».

REMARQUE. — Au français « nommé » répond en grec ὁ καλούμενος, ὁ λεγόμενος, ὁ ὀνομαζόμενος (cf. HÉR., VI, 61 ; THUC., I, 112 ; XÉN., *Mém.*, I, 1, 11 ; *Hiér.*, 1, 31 ; PLAT., *Rép.*, 493 d, etc.), mais en latin on est obligé d'employer une proposition relative : **qui** (**quæ**, etc.) **dicitur** ou **vocatur**, **quem** (**quam**, etc.) **dicunt**, **vocant**, etc.

598. — Le participe avec l'article peut s'employer aussi en grec dans le sens d'une proposition *relative consécutive* — (c'est le cas dans les expressions εἰσὶν οἱ οἰόμενοι, **sunt qui putent**, il y a des gens qui pensent ; οὐκ ἔστιν ὁ ἀντιλέξων, **nemo est qui contra sit dicturus**, il n'y aura personne qui parle contre, et dans d'autres semblables) — ou dans le sens d'une proposition *relative finale* (c'est le cas pour le participe futur dans des constructions comme celle-ci : μέλλουσιν οἱ Ἀθηναῖοι αἱρεῖσθαι τὸν ἐροῦντα, les Athéniens vont choisir quelqu'un pour porter la parole).

Ex. : XÉN., *An.*, II, 4, 5 : **ὁ ἡγησόμενος** οὐδεὶς ἔσται. *Hell.*, VII, 5, 24 : χαλεπὸν εὑρεῖν **τοὺς ἐθελήσοντας** μένειν, ἐπειδάν τινας φεύγοντας τῶν ἑαυτῶν ὁρῶσι. — ISOC., VIII, 139 : πολλοὺς ἕξομεν **τοὺς** ἑτοίμως **συναγωνιζομένους** ἡμῖν. — DÉM., XXI, 49 : νόμον δημοσίᾳ **τὸν** ταῦτα **κωλύσοντα** τέθεινται τουτονί. Etc.

599. — **Participe tenant lieu d'une proposition subordonnée circonstancielle.** — En grec, le participe sans article et en latin le participe peut tenir lieu d'une proposition signifiant une circonstance de *temps*, de *cause*, de *but* ou bien exprimant soit une *hypothèse*, soit une *concession*.

REMARQUE. — Il est bon de rappeler d'une manière générale que, indépendamment du petit nombre de participes dont il dispose en comparaison du grec, le latin n'a point du tout pour les propositions participiales dont il va être question la même prédilection que le grec. Les exemples cités ne devront donc pas faire illusion sur la fréquence de cette construction.

600. — **Participe exprimant une idée de temps :**

1° En grec et en latin le participe dit *présent* (cf. ci-dessus, § 285 sqq.) sert pour le présent et l'imparfait et exprime les rapports que signifient en français les conjonctions tandis que, pendant que, lorsque, tant que, aussi souvent que, etc.

Ex. : PLATON, *Rép.*, 370 b : πότερον κάλλιον πράττοι ἄν τις εἷς ὢν πολλὰς τέχνας **ἐργαζόμενος**, ἢ ὅταν μίαν εἷς ; — THUC., IV, 32, 4 : **ἀναχωροῦσιν** ἐπέκειντο, quand l'ennemi *battait* en retraite, ils le harcelaient.

Ex. : CIC., *de Nat., deor.*, III, 33, 82 : **quid dicam de Socrate cujus morti illacrimare soleo Platonem** ***legens*****?** *De Sen.*, 16, 53 : **Curio ad focum** ***sedenti*** (au moment où il était assis) **Samnites magnum auri pondus attulerunt.**

2° En grec, le *participe aoriste*, en latin, le *participe passé*, expriment l'antériorité de l'action relativement à la proposition principale.

Ex. : Eur., *Andromède*, 15 : ἡδὺ **σωθέντα** (*après qu'on s'est sauvé*) μεμνῆσθαι πόνων. — Thuc., VI, 59 : **τυραννεύσας** δὲ ἔτη τρία (*après avoir exercé* le pouvoir personnel pendant trois ans) Ἱππίας ἐχώρει ὑπόσπονδος εἰς Σίγειον. — Xén., *Cyr.*, III, 1, 37 : νῦν μὲν δειπνεῖτε· **δειπνήσαντες** δὲ (*après* souper) ἀπελαύνετε[1].

Cic., *Tusc.*, III, 12, 27 : **Dionysius tyrannus Syracusis *expulsus*** (*après* son expulsion) **Corinthi pueros docebat.** — Corn. Nép., *Hann.*, 5, 3 : **Hannibal Gracchum in insidias *inductum*** (*après l'avoir attiré* dans un piège) **sustulit.** Etc.

3° En grec, le *participe parfait*, en latin, le *participe passé*, expriment l'entier achèvement de l'action relativement à la proposition principale : ils ont la signification du parfait et du plus-que-parfait.

Ex. : Thuc., III, 69, 1 : καταλαμβάνουσι... Βρασίδαν... **ἐπεληλυθότα.** II, 56, 6 : τοὺς δὲ Πελοποννησίους οὐκέτι κατέλαβον ἐν τῇ Ἀττικῇ ὄντας, ἀλλ' **ἀνακεχωρηκότας.** — Xén., *Anab.*, III, 4, 3 : Ἕλληνες **διαβεβηκότες** (quand les Grecs eurent achevé le passage) ἀπεῖχον τῆς χαράδρας ὅσον ὀκτὼ σταδίους. Etc.

Cic., *de imp. Cn. Pomp.*, 9, 23 : **hunc (Mithridatem) in timore et fuga Tigranes, rex Armeniæ, excepit diffidentemque rebus suis confirmavit et *afflictum*** (alors qu'il était tout à fait abattu) **erexit *perditum*que recreavit.** Etc.

4° Le *participe futur* grec ne marque le plus souvent que l'*intention*[2], et non le temps; en latin, à l'époque classique, il n'y a point de participe futur (voy. ci-après, § 625, p. 703).

---

1. L'emploi particulier du participe aoriste que renferme cet exemple est fréquent en grec : pour rendre l'idée exprimée en français par « sur ce, après cela », on reprend le verbe de la proposition précédente en le mettant au participe aoriste.

Ex. : Hér., VI, 108 : Ἀθηναίοισι **ἐπεθήκαντο** Βοιωτοί· **ἐπιθέμενοι δὲ** ἑσσώθησαν τῇ μάχῃ (cf. I, 158; VII, 60). — Platon, *Phédon*, 114 a : τούτους δὲ **ἐμπεσεῖν** μὲν εἰς τὸν Τάρταρον ἀνάγκη, **ἐμπεσόντας** δ' αὐτοὺς καὶ ἐνιαυτὸν ἐκεῖ γενομένους ἐκβάλλει τὸ κῦμα. — Xen., *Cyr.*, III, 1, 37 (exemple cité). *An.*, VII, 1, 13; *Hell.*, II, 3, 11. Etc.

2. Voyez ci après, § 602. Le participe futur n'exprime le temps qu'après les verbes signifiant une perception physique ou intellectuelle (*percevoir*, *s'apercevoir*, etc., cf. ci-après, § 609, p. 687) et aussi dans des cas semblables à ceux-ci :

Hom., *Il.*, I, 70 : ὃς ᾔδη τά τ' ἐόντα τά τ' **ἐσσόμενα** πρό τ' ἐόντα. — Thuc., I, 138, 3 : τῶν μελλόντων ἐπὶ πλεῖστον **τοῦ γενησομένου** ἄριστος εἰκαστής. VII, 56, 2 : τὸν ὕστερον **ἐπενεχθησόμενον** πόλεμον ἐνεγκεῖν. — Dém., XXI, 30 : νόμους ἔθεσθε πρὸ τῶν ἀδικημάτων ἐπ' ἀδήλοις **τοῖς ἀδικήσουσιν.**

Remarque. — Le participe employé pour remplacer une proposition temporelle peut, comme c'est aussi le cas pour les propositions temporelles, prendre un sens à la fois temporel et conditionnel.

Eur., *fragm.* cité par Stobée, *Flor.*, 20, 39 : ὁ θυμὸς **ἀλγῶν** (au cas où, si...) ἀσφάλειαν οὐκ ἔχει. — Mén., *Sentences*, 752 : ὦ τρὶς κακοδαίμων ὅστις **ὢν** πένης γαμεῖ. — Platon, *Rép.*, 391 e : πᾶς γὰρ ἑαυτῷ ξυγγνώμην ἕξει κακῷ **ὄντι**. — Xén., *Mém.*, I, 6, 3 : χρήματα **κτωμένους** εὐφραίνει καὶ **κεκτημένους** ἐλευθεριώτερον καὶ ἥδιον ζῆν ποιεῖ. Etc.

Cic., *ad Fam.*, XI, 16, 1 : **epistulæ offendunt non loco *redditæ*. *De Orat.***, III, 45, 179 : **hæc tantam habent vim, ut paulum *immutata* cohærere non possint.** Etc.

601. — Participe exprimant une idée de cause. — Le participe, en grec et en latin, peut tenir lieu d'une proposition *causale*.

Ex. : Plat., *Phédon*, 102 d : λέγω δὲ τοῦδ' ἕνεκα, **βουλόμενος** δόξαι σοὶ ὅπερ ἐμοί. — Xén., *Mém.*, I, 2, 22 : ἀπείχοντο κερδῶν, αἰσχρὰ **νομίζοντες** εἶναι. Etc.[1].

Cic., *de Off.*, II, 7, 25 : **Dionysius cultros *metuens* tonsorios candenti carbone sibi adurebat capillum.** — Cés., *de Bell. Gall.*, VII, 5, 5 : **(Hæduorum milites) legatis nostris renuntiant se Biturigum perfidiam *veritos* revertisse.** — Corn. Nép., *Alc.*, 7, 2 : **Athenienses Alcibiadem *corruptum* a rege capere Cymen noluisse arguebant.** Etc.

602. — Participe exprimant une idée de but :

1° *En grec*, le participe futur employé après un verbe de mouvement sert à exprimer le but de l'action marquée par le verbe.

Ex. : Hom., *Il.*, I, 13 : ἦλθε **λυσόμενος** θύγατρα. — Thuc., VI, 42, 2 : ἔπειτα δὲ προὔπεμψαν καὶ ἐς τὴν Ἰταλίαν καὶ Σικελίαν τρεῖς ναῦς **εἰσομένας** αἵτινες σφᾶς τῶν πόλεων δέξονται. — Isocr., VI, 1 : παρελήλυθα **συμβουλεύσων**. — Plat., *Crit.*, 51 b : ἐὰν (ἡ πατρὶς) εἰς πόλεμον ἄγῃ **τρωθησόμενον** ἢ **ἀποθανούμενον**. — Xén., *Hell.*, II, 1, 6 : ἐβουλεύσαντο πέμπειν ἐς Λακεδαίμονα πρέσβεις ταῦτά τε **ἐροῦντας** καὶ Λύσανδρον **αἰτήσοντας** ἐπὶ τὰς ναῦς.

Remarques. — I. Le participe futur est parfois employé avec un verbe autre qu'un verbe de mouvement.

Ex. : Thuc., II, 18, 1 : προσβολὰς παρεσκευάζοντο τῷ τείχει **ποιησόμενοι** μηχαναῖς τε καὶ ἄλλῳ τρόπῳ.

---

1. Remarquez les constructions suivantes dans lesquelles le participe fait partie d'une proposition interrogative.

Ex. : Plat., *Phédon*, 63 a : τί γὰρ ἂν **βουλόμενοι** (*litt.* « c'est parce qu'ils désirent quoi ? ») ἄνδρες σοφοὶ ὡς ἀληθῶς δεσπότας ἀμείνους αὐτῶν φεύγοιεν ; — Xén., *Hell.*, I, 7, 26 : τί γὰρ **δεδιότες** σφόδρα οὕτως ἐπείγεσθε ; Etc.

Mais, en pareil cas, on ajoute ordinairement au participe la particule ὡς (voy. ci-après, § 606, 1°, **c**, p. 679).

II. Il est rare que le participe présent soit employé dans le sens final.

Ex. : Thuc., I, 116, 1 : ἔτυχον γὰρ αἳ μὲν νῆες) ἐπὶ Καρίας ἐς προσκοπὴν τῶν Φοινισσῶν νεῶν οἰχόμεναι, αἳ δ' ἐπὶ Χίου καὶ Λέσβου **περιαγγέλλουσαι** βοηθεῖν [1].

Toutefois, avec πέμπειν, on peut employer aussi le participe *présent* pour indiquer la mission confiée à l'envoyé (cf. πέμπειν τινὰ ἀγγέλλοντα ou ἀγγελοῦντα).

2° *En latin*, ce qui répond à l'usage grec, c'est l'emploi peu classique de l'adjectif verbal en **-urus** devenu participe futur (voy. ci-après, § 626, p. 704).

603. — Participe exprimant une idée de condition :

1° Le participe grec peut tenir la place d'une proposition conditionnelle : employé à ses divers temps il sert, en ce cas, à rendre les idées que signifient l'indicatif, l'irréel ou le potentiel, quand la proposition conditionnelle est exprimée sous sa forme ordinaire et complète.

La négation est **μὴ**.

Ex. : Mén., *Sent.*, 405 : οὐκ ἔστιν αἰσχρὸν **ἀγνοοῦντα** (= εἴ τις ἀγνοεῖ) μανθάνειν.

Plat., *Banq.*, 208 d : οἴει σὺ Ἄλκηστιν ὑπὲρ Ἀδμήτου ἀποθανεῖν ἄν, ἢ Ἀχιλλέα Πατρόκλῳ ἐπαποθανεῖν, **μὴ οἰομένους** (= εἰ μὴ ᾤοντο) ἀθάνατον μνήμην ἀρετῆς πέρι ἑαυτῶν ἔσεσθαι. — Dém., IX, 45 : οὐ γὰρ ἂν αὐτοῖς ἔμελεν **μὴ** τοῦθ' **ὑπολαμβάνουσιν** (= εἰ μὴ... ὑπελάμβανον).

Eur., *Crétoises*, fr. 5 : οὐκ ἂν δύναιο **μὴ καμὼν** (= εἰ μὴ κάμοις) εὐδαιμονεῖν. *Phén.*, 504 : ἄστρων ἂν ἔλθοιμ' ἡλίου πρὸς ἀντολὰς καὶ γῆς ἔνερθε, δύνατος **ὢν** δρᾶσαι τάδε (= εἰ δυνατὸς εἴην).

2° Le participe latin sert assez souvent à remplacer une proposition conditionnelle ; le présent et le passé répondent aux différentes formes de l'indicatif ou du subjonctif qui seraient employées, si la proposition conditionnelle était exprimée au moyen d'un mode personnel.

---

1. Dans Homère (*Il.*, I, 159 sq.) le cas est différent ; voici le passage :

ἀλλὰ σοί, ὦ μέγ' ἀναιδές, ἅμ' ἑσπόμεθ', ὄφρα σὺ χαίρῃς, | τιμὴν **ἀρνύμενοι** Μενελάῳ σοί τε, κυνῶπα.

Le sens n'est pas : « *dans l'intention* de venger l'outrage fait à Ménélas », mais « *cherchant à venger* ». En d'autres termes, le participe présent ne tient pas la place d'un participe futur, il est employé pour marquer un effort, une tentative (cf. ci-dessus, § 286, 1°, **b**).

Ex. : Cic., *de Div.*, II, 59, 121 : quis est, qui totum diem *jaculans* (= si totum diem jaculetur), non aliquando collineet? II, 71, 146 : cum mendaci homini ne verum quidem *dicenti* credere soleamus. *de Fin.*, III, 4, 13 : quæro nonne tibi faciendum idem sit reliquarum rerum discrimen omne *tollenti*. — Cés., *de Bell. Gall.*, V, 39, 4 : hanc *adepti* (= si adepti essent) victoriam in perpetuum se fore victores confidebant. Etc.

604. — Participe exprimant une idée de concession. — Enfin le participe tient souvent lieu d'une proposition concessive qui commencerait par bien que, quoique, quand bien même, etc.

Ex. : Eur., *El.*, 553 : πολλοὶ μὲν **ὄντες** (tout en étant, bien qu'ils soient) εὐγενεῖς εἰσιν κακοί. — Xén., *Cyr.*, III, 2, 15 : ὀλίγα **δυνάμενοι** προορᾶν (bien que notre prescience soit bornée) περὶ τοῦ μέλλοντος πολλὰ ἐπιχειροῦμεν πράττειν. — Dém., XXVIII, 14 : οὗτος δὲ καὶ μεταπεμφθῆναι **φάσκων** ὑπὸ τοῦ πατρὸς, καὶ **ἐλθὼν** εἰς τὴν οἰκίαν, εἰσελθεῖν μὲν οὔ φησιν, Δημοφῶντος δ' ἀκοῦσαι γραμματεῖον ἀναγιγνώσκοντος, καὶ **προεισεληλυθὼς** καὶ ἅπαντα **διωμολογημένος** πρὸς τὸν πατέρα. Cf. XXIII, 107 : **ἑλὼν** καὶ **δυνηθεὶς ἂν** αὐτὸς ἔχειν, εἴπερ ἐβουλήθη, παρέδωκεν (*bien qu*'il eût fait ces prises et *alors même qu*'il aurait pu les conserver, s'il l'avait voulu, il les a abandonnées). Etc.

Cic., *Tusc.*, I, 27, 67 : ut oculus, sic animus, se non *videns*, alia cernit. *De Orat.*, II, 58, 235 : quomodo risus interdum ita repente erumpat, ut eum *cupientes* tenere nequeamus. *De Fin.*, II, 34, 111 : (bestiis) ipsa terra fundit ex sese pastus varios, nihil *laborantibus*; nobis autem aut vix aut ne vix quidem suppetunt multo labore *quærentibus*. *In Cat.*, 3, 5, 12 : ibi vehementissime *perturbatus* Lentulus, tamen et signum suum et manum cognovit. Etc.

605. — Mêmes idées rendues par le participe absolu. — Tous les rapports que nous venons de voir exprimés par le participe construit en apposition[1] au sujet ou au complément du verbe principal peuvent être rendus aussi par le participe construit *absolument* dont les règles seront exposées ci-après (§ 619 et suiv.).

a) Idée de temps :

Ex. : Xén., V, 1, 7 : **ναυμαχίας** πρὸς τὴν σελήνην **γενομένης** τέτταρας τριήρεις λαμβάνει Γοργώπας.

---

1. Quelques grammairiens donnent à cette construction le nom de *participium conjunctum* par opposition à la construction du participe absolu, *participium absolutum*.

CÉS., *de Bell. civ.*, I, 68, 1 : Cæsar *exploratis regionibus albente cælo* omnes copias castris educit.

b) IDÉE DE CAUSE :

EX. : THUC., VII, 13 : τὰ πληρώματα διὰ τόδε ἐφθάρη τε ἡμῖν καὶ ἔτι νῦν φθείρεται, τῶν ναυτῶν **τῶν μὲν** διὰ φρυγανισμὸν καὶ ἁρπαγὴν μακρὰν καὶ ὑδρείαν ὑπὸ τῶν ἱππέων **ἀπολλυμένων**, οἱ δὲ θεραπεύοντες αὐτομολοῦσι.

CIC., *de Nat. deor.*, II, 3, 8 : C. Flaminium Cælius, *religione neglecta*, cecidisse apud Trasumenum scribit.

c) IDÉE DE CONDITION :

EX. : ISOCR., IV, 2 : **τῶν** μὲν **ἀθλητῶν** δὶς τοσαύτην ῥώμην **λαβόντων** οὐδὲν ἂν πλέον γένοιτο τοῖς ἄλλοις, **ἑνὸς δ' ἀνδρὸς εὖ φρονήσαντος** ἅπαντες ἂν ἀπολαύσειαν οἱ βουλόμενοι κοινωνεῖν τῆς ἐκείνου διανοίας. Etc.

CIC., *de Fin.*, II, 35, 117 : maximas virtutes jacere omnes necesse est, *voluptate dominante*. *De Leg.*, I, 14, 40 : quænam sollicitudo vexaret impios, *sublato* suppliciorum *metu?* Etc.

d) IDÉE DE CONCESSION :

EX. : MÉN., *Sent.*, 477 : **πολλῶν** κατὰ γῆν καὶ κατὰ θάλατταν **θηρίων** | **ὄντων** μέγιστόν ἐστι θηρίον γυνή. Etc.

CIC., *ad Fam.*, VI, 1, 4 : eo pertinet oratio, ut, *perditis omnibus rebus*, tamen ipsa virtus se sustentare posse videatur. Etc.

606. — **Particules déterminant le sens du participe.** — Pour indiquer plus nettement que ne le fait le participe le rapport de sens qui existe entre la proposition principale et le participe, on ajoute souvent certaines particules *avant* ou *après* le participe.

1° *En grec*, l'usage de ces particules est extrêmement fréquent. Voici celles qu'on trouve soit à côté d'un participe mis en apposition au sujet ou au complément, soit à côté d'un participe absolu :

a) *Particules de temps :* **τότε**, alors ; **ἤδη** (τότε ἤδη), **ἐνταῦθα**, à ce moment-là ; **εἶτα, ἔπειτα**, ensuite, qui servent à marquer avec précision la suite des événements et se placent dans la proposition principale ; **αὐτίκα**, **εὐθύς** (ion. ἰθέως), aussitôt ; **ἅμα**, en même temps ; **μεταξύ**, au milieu de, qui se placent souvent devant le participe, bien que logiquement elles modifient le verbe de la proposition principale.

Ex. : Hér., VI, 23 : πειθομένων τῶν Σαμίων καὶ σχόντων τὴν Ζάγκλην **ἐνθαῦτα** οἱ Ζαγκλαῖοι ἐβοήθεον. — Plat., *Gorg.*, 456 d : ἐάν τις εἰς παλαίστραν φοιτήσας, εὖ ἔχων τὸ σῶμα καὶ πυκτικὸς γενόμενος **ἔπειτα** τὸν πατέρα τύπτῃ. — Xén., *Cyr.*, I, 4, 16 : ἀκούων οὖν ἐν τοῖς μεθορίοις πολλὰ θηρία εἶναι..., **ἐνταῦθα** ἐπεθύμησεν ἐξελθεῖν. *An.*, IV, 7, 13 : αἱ γυναῖκες ῥιπτοῦσαι τὰ παιδία εἶτα καὶ ἑαυτὰς ἐπικατερρίπτουν. *Banq.*, 4, 23 : οὗτος συμφοιτῶν εἰς ταὐτὰ διδασκαλεῖα ἐκείνῳ **τότε** ἰσχυρῶς προσεκαύθη. Etc.

Hér., I, 179 : ὀρύσσοντες **ἅμα** τὴν τάφρον ἐπλίνθευον. VI, 10 : ταῦτα μέν νυν **ἰθέως** ἀπικομένων ἐς τὴν Μίλητον τῶν Περσέων ἐγίνετο. — Thuc., II, 91, 2 : ἐπαιάνιζόν τε **ἅμα** πλέοντες. — Xén., *An.*, III, 1, 47 : καὶ **ἅμα** ταῦτα εἰπὼν ἀνέστη (cf. VI, 3, 5 ; Plat., *Phédon*, 60 b ; 77 b). — Plat., *Rép.*, 328 c : **εὐθὺς** οὖν με ἰδὼν ὁ Κέφαλος ἠσπάζετό τε καὶ εἶπεν... *Lys.*, 207 a : ὁ Μενέξενος ἐκ τῆς αὐλῆς **μεταξὺ** παίζων εἰσέρχεται. *Euthyd.*, 275 e : καὶ αὐτοῦ **μεταξὺ** ταῦτα λέγοντος ὁ Κλεινίας ἔτυχεν ἀποκρινάμενος. Etc.

Remarque. — Très souvent la proposition principale commence par οὕτως, qui reprend et résume l'idée contenue dans la proposition participiale.

Ex. : Hér., VI, 104 : ἀποφυγὼν δὲ καὶ τούτους στρατηγὸς **οὕτω** Ἀθηναίων ἀπεδέχθη (cf. VII, 174). — Xén., *An.*, VII, 1, 4 : ἐκέλευσεν αὐτὸν συνδιαβάντα **ἔπειτα οὕτως** ἀπαλλάττεσθαι. Etc.

b) *Particules causales :* **ἅτε** (plus rarement οἷον ou οἷα δή), attendu que, pour indiquer que la cause est *quelque chose de réel ;* **ὡς**, dans la pensée que, parce que *disait-il* (*pensait-il*), pour indiquer que la cause est donnée comme *la pensée du sujet* principal.

Ex. : Hér., I, 190 : **ἅτε** χρόνου ἐγγινομένου συχνοῦ (cf. Thuc., VII, 85). — Plat., *Charm.*, 153 a : **οἷον** δὲ διὰ χρόνου ἀφιγμένος, ἀσμένως ᾖα ἐπὶ τὰς συνήθεις διατριβάς. — Xén., *Cyr.*, I, 3, 3 : ὁ δὲ Κῦρος **ἅτε** παῖς ὢν καὶ φιλόκαλος καὶ φιλότιμος ἥδετο τῇ στολῇ. *Hell.*, VI, 4, 26 : μάλα δὲ χαλεπῶς πορευόμενοι, **οἷα δὴ** ἐν νυκτί τε καὶ φόβῳ ἀπιόντες εἰς Αἰγόσθενα ἀφικνοῦνται. Etc.

Xén., *Hell.*, V, 4, 9 : ἐκ δὲ τούτων εὐθὺς ἐκήρυττον ἐξιέναι πάντας Θηβαίους, **ὡς** τῶν τυράννων τεθνεώτων (parce que, *disaient-ils*, les tyrans étaient morts). *Mém.*, I, 2, 10 : οἱ βιασθέντες **ὡς** ἀφαιρεθέντες (*parce qu'ils se croient* dépouillés) μισοῦσιν. Etc.

Remarques. — I. De la définition donnée ci-dessus, à savoir que la particule ὡς indique la cause comme étant la pensée du sujet principal, il résulte qu'on peut la traduire par : dans la pensée, la conviction, l'opinion que...

Ex. : Plat., *Apol.*, 29 a : δεδίασι (τὸν θάνατον) δ', **ὡς** εὖ εἰδότες ὅτι μέγιστον **τῶν κακῶν** ἐστι, ils ont peur de la mort, *en s'imaginant* savoir, comme une chose certaine, qu'elle est le plus grand des maux. — Xén., *Anab.*, IV, 3, 2 : **ὡς** οὖν ἀπηλλαγμένοι τούτων τῶν κακῶν (*se figurant qu'*ils étaient débarrassés définitivement de ces maux) ἡδέως ἐκοιμήθησαν.

Quand le participe est au futur, la particule ὡς peut se traduire par : dans l'attente, dans l'espérance que... ou *parce que* vraisemblablement.

Ex. : Xén., *An.*, I, 3, 8 : ἔλεγε θαρρεῖν **ὡς** καταστησομένων τούτων εἰς τὸ δέον (espérant qu'ils reviendraient dans la bonne voie). *Mém.*, II, 2, 3 : αἱ πόλεις ἐπὶ τοῖς μεγίστοις ἀδικήμασι ζημίαν θάνατον πεποιήκασιν, **ὡς** οὐκ ἂν μείζονος κακοῦ φόβῳ τὴν ἀδικίαν παύσοντες[1], parce que *vraisemblablement* c'était le plus grand mal dont la crainte pût mettre un terme à l'injustice.

II. Quand il s'agit de marquer une hypothèse contraire à la réalité, ce n'est point ὡς[2], mais **ὥσπερ** qu'on emploie devant le participe : ὥσπερ équivaut alors au français comme si.

Ex. : Isocr., VIII, 9 : **ὥσπερ** ἤδη σαφῶς εἰδότες ὃ πρακτέον ἐστὶν οὐκ ἐθέλετ' ἀκούειν. IV, 86 : ἁπάντων ὀλίγοι πρὸς πολλὰς μυριάδας, **ὥσπερ** ἐν ἀλλοτρίαις ψυχαῖς μέλλοντες κινδυνεύσειν. IV, 179 : τὴν ἡμίσειαν εἴληφεν **ὥσπερ** πρὸς τὸν Δία τὴν χώραν νεμόμενος, ἀλλ' οὐ πρὸς τοὺς ἀνθρώπους τὰς συνθήκας ποιούμενος. — Dém., XVIII, 276 : καὶ πρὸς τοῖς ἄλλοις, **ὥσπερ** αὐτὸς (*comme* s'il était le seul qui...) ἁπλῶς καὶ μετ' εὐνοίας πάντας εἰρηκὼς τοὺς λόγους φυλάττειν ἐμὲ καὶ τηρεῖν ἐκέλευεν. Etc.

c) *Particule finale :* **ὡς**, dans cette intention que..., qui se place devant le participe futur marquant le but.

Ex. : Xén., I, 1, 3 : Ἀρταξέρξης συλλαμβάνει Κῦρον **ὡς ἀποκτενῶν** (pour le faire mettre à mort[3]). IV, 7, 13 : Αἰνείας λοχαγὸς ἰδών τινα θέοντα ὡς ῥίψοντα ἑαυτὸν στολὴν ἔχοντα καλὴν ἐπιλαμβάνεται **ὡς κωλύσων** (pour le retenir). Etc.

Remarques. — On emploie la même construction après le verbe παρασκευάζεσθαι, se préparer.

Ex. : Thuc., II, 7, 1 : οἱ Ἀθηναῖοι παρεσκευάζοντο **ὡς πολεμήσοντες** (se préparaient *à faire* la guerre, *m. à m.* se disant qu'ils allaient faire la guerre). — Plat., *Phéd.*, 98 a : καὶ εἴ μοι ταῦτα ἀποφαίνοιτο, παρεσκευάσμην **ὡς** οὐκέτι **ποθεσόμενος** αἰτίας ἄλλο εἶδος. Etc.

---

1. L'emploi du participe futur avec ἄν est une construction proscrite par les meilleurs écrivains attiques. Voy. Kühner-Gerth, *ausf. Gr. der gr. Sprache*, § 398, 2 (p. 242).

2. Toutefois ὡς doit s'employer devant le participe, au lieu d'ὥσπερ, quand il s'agit d'exprimer un *simple prétexte*.

Ex. : Xen., *Anab.*, V, 8, 23 : Βοΐσκος ὁ πύκτης τότε διεμάχετο **ὡς κάμνων** (« *sous prétexte qu'*il était malade ») ἀσπίδα μὴ φέρειν.

Cette construction a surtout sa raison d'être avec le participe futur, quand il s'agit d'exprimer une intention fausse prétextée par le sujet principal.

Ex. : Plat., *Gorg.*, 471 b : Ἀρχέλαος τὸν θεῖον μεταπεμψάμενος **ὡς ἀποδώσων** τὴν ἀρχήν, « Archélaüs ayant fait venir son oncle *comme pour lui restituer* le pouvoir... ».

3. La traduction littérale : « *en se disant* qu'il le ferait mettre à mort » montre le rapport qu'il y a entre la particule ὡς employée comme il est dit ici avec la particule ὡς employée comme il a été dit ci-dessus, **b**, p. 678.

II. On a vu ci-dessus (§ 602, 1°, p. 674), qu'après un verbe principal signifiant aller, venir, envoyer, il n'était pas nécessaire d'exprimer la particule ὡς devant le participe futur.

d) *Particules concessives* : **καί**, même ou **καίπερ** qui se placent devant le participe dans le sens de quoique[1] ; **ὅμως**, cependant[2] ; **ὅμως καί**, cependant, même.

Ex. : Hom., *Il.*, IX, 655 : Ἕκτορα **καὶ** μεμαῶτα μάχης σχήσεσθαι ὀίω[3]. — Euripide, *Andromède*, 20 : **καὶ** δοῦλος ὢν τίμιος πλουτῶν ἀνήρ. — Xén., *Cyr.*, IV, 5, 32 : συμβουλεύω σοι, **καίπερ** νεώτερος ὤν. *Anab.*, II, 3, 25 : διαπεπραγμένος ἧκε, **καίπερ** πάνυ πολλῶν ἀντιλεγόντων. Etc.

Eur., *Hec.*, 568 : καὶ θνήσκουσ' **ὅμως**, πολλὴν πρόνοιαν εἶχεν εὐσχήμως πεσεῖν. — Plat., *Phéd.*, 91 c, d : Σιμμίας μὲν γάρ, ὡς ἐγᾦμαι, ἀπιστεῖ τε καὶ φοβεῖται μὴ ἡ ψυχὴ **ὅμως** καὶ θειότερον καὶ κάλλιον ὂν τοῦ σώματος προαπολλύηται ἐν ἁρμονίας εἴδει οὖσα. — Xén., *Écon.*, 14, 8 : οὓς ἂν αἰσθάνωμαι **ὅμως καὶ** εὖ πάσχοντας ἔτι ἀδικεῖν πειρωμένους, τούτους ὡς ἀνηκέστους πλεονέκτας ὄντας ἤδη καὶ τῆς χρήσεως ἀποπαύω. Etc.

Remarque. — Lorsque le participe remplace une proposition concessive négative, la particule καί est ordinairement remplacée par **οὐδέ** (μηδέ).

Ex. : Eur., *Dictys*, fragm. 6 : Κύπρις **οὐδὲ** νουθετουμένη χαλᾷ. *Hipp.*, 11 : γυναικὶ πείθου **μηδὲ**[4] τἀληθῆ κλύων.

---

1. Καίτοι ne se rencontre que très rarement :

Cf. Simonide (fragm. dans Plat., *Protag.*, 338 c) : οὐδέ μοι ἐμμελέως τὸ Πιττάκειον νέμεται | **καίτοι** σοφοῦ παρὰ φωτὸς εἰρημένον· χαλεπὸν φάτ' ἐσθλὸν ἔμμεναι. — Lys., XXXI, 34 : ἱκανά μοι νομίζω εἰρῆσθαι, **καίτοι** (corrigé par Frohberger en καίπερ) πολλά γε παραλιπών.

2. Sur cet emploi de ὅμως, voy. ci-dessus, § 388, Rem. (p. 388).

3. Dans Homère les deux éléments qui constituent la particule καίπερ sont ordinairement séparés par le participe.

Ex. : Hom., *Il.*, VIII, 125 : τὸν μὲν ἔπειτ' εἴασε, **καὶ** ἀχνύμενός **περ** ἑταίρου, | κεῖσθαι, etc.

ou par un mot important rattaché au participe.

Ex. : Hom., *Il.*, XV, 195 : **καὶ** κρατερός **περ** ἐὼν μενέτω τριτάτῃ ἐνὶ μοίρῃ. Etc.

Souvent aussi la particule περ suffit à marquer l'idée de concession, d'opposition.

Ex. : Hom., *Il.*, I, 586 sqq. : τέτλαθι, μῆτερ ἐμή, καὶ ἀνάσχεο κηδομένη **περ**, | μή σε φίλην **περ** ἐοῦσαν ἐν ὀφθαλμοῖσιν ἴδωμαι | θεινομένην· τότε δ' οὔ τι δυνήσομαι ἀχνύμενός **περ** | χραισμεῖν.

Ces usages et ces constructions se retrouvent naturellement aussi chez les poètes dramatiques.

Ex. : Eschyle, *Sept*, 1037 : τάφον γὰρ αὐτὴ καὶ κατασκαφὰς ἐγὼ | γυνή **περ** οὖσα τῷδε μηχανήσομαι. — Eur., *Or.*, 680 : κἀγώ σ' ἱκνοῦμαι, **καὶ** γυνή **περ** οὖσ' ὅμως.

Il y en a aussi des traces chez Hérodote (cf. III, 131 : ἀσκευής περ ἐών). Voy. Goodwin, *ouv. cité*, § 860.

4. Pour l'emploi de μηδέ, voy. ci-dessus, § 588, Rem., 1°.

2° *En latin*, l'usage des particules servant à déterminer le sens du participe est beaucoup plus rare qu'en grec et se rencontre surtout *vers la fin de l'époque classique* (à partir de T.-Live) et *à l'époque impériale*.

Voici celles qu'on trouve soit à côté d'un participe mis en apposition au sujet ou au complément, soit à côté d'un participe absolu :

a) *Particules de temps :* **vixdum,** à peine ; **statim, extemplo,** aussitôt (Cic.) ; **simul,** en même temps ; **non ante quam,** pas avant que... (T.-Live).

Ex. : Cic., *in Cat.*, I, 4, 10 : **hæc ego...,** ***vixdum*** **etiam** (à peine encore) **cœtu vestro dimisso, comperi** (cf. T.-Live, V, 52, 1 ; XXXII, 28, 4 ; Tac., *Ann.*, I, 50). *P. red. in sen.*, 9, 22 : **Calidius** ***statim*** **designatus... quam esset cara sibi mea salus declaravit** (cf. T.-Live, XXIV, 27, 4 ; XXVIII, 7, 9, etc.). — T.-Live, VII, 39, 15 : **imperator** ***extemplo*** **adveniens appellatus** (cf. XXIII, 42, 1 ; XXXV, 35, 6, etc.). X, 26, 5 : **invenio apud quosdam,** ***extemplo*** **consulatu inito profectos esse.** XXII, 3, 11 : **hæc** ***simul*** **increpans cum ocius signa convelli juberet...** VII, 35, 5 : **qui hunc collem imminentem capiti suo** ***non ante*** **viderit quam captum a nobis.** XXI, 14, 4 : ***nullum ante*** **finem pugnæ** ***quam*** **morientes fecerunt.** XXIV, 18, 12 : ***non ante quam*** **confecto bello accepturos** (**se**) **esse** (**pretia servorum**). Etc.

Remarques. — I. De même qu'en grec τότε, ἔπειτα, etc. (voy. ci-dessus, § 606, 1°, a, p. 677), de même, en latin, surtout à partir de T.-Live, les adverbes **protinus inde, deinde, protinus, tum, tum vero, tum denique, tum demum,** servent à marquer d'une manière précise l'enchaînement des faits rappelés dans la proposition principale et dans la proposition participiale.

Ex. : T.-Live, IX, 28, 1 : **consules parta egregia victoria** ***protinus inde*** **ad Bovianum oppugnandum legiones ducunt** (cf. IX, 38, 7). XXIV, 13, 7 : **triduum ibi moratus Pœnus, ab omni parte tentato præsidio,** ***deinde...*** **ad populandum agrum Neapolitanum processit.** XXII, 30, 1 : **signo dato, conclamatur** ***inde*** (cf. II, 39, 5 ; XXIII, 23, 5, etc.). III, 19, 1 : **parta pace, instare** ***tum*** **tribuni Patribus, ut P. Valeri fidem exsolverent.** — Sall., *Cat.*, 61, 1 : **confecto prælio,** ***tum vero*** **cerneres, quanta audacia fuisset in exercitu Catilinæ** (cf. T.-Live, II, 29, 3). — T.-Live, II, 29, 1 : **utraque re satis experta,** ***tum demum*** **consules,** etc. — Cic., *de Orat.*, II, 77, 315 : **hisce omnibus rebus consideratis,** ***tum denique*** **id, quod primum est dicendum, postremo soleo cogitare.** Etc.

II. Après une proposition participiale remplaçant une proposition *temporelle*, l'emploi de **sic** ou de **ita,** dans ces conditions (cf. gr. οὕτως, ci-dessus, § 606, 1°, a, Rem., p. 678) paraît appartenir à la langue *familière* ou à la langue *poétique*.

Ex. : Virg., *Én.*, I, 223-226 : **Juppiter, æthere summo | despiciens mare velivolum...,** ***sic*** **vertice cæli | constitit,** etc. — Pollion, *de Bell. Afric.*, 17 : **alternis conversis cohortibus...,** ***ita*** **coronam hostium dividit.** — T.-Live, XXXVII, 34, 6 : **in eo delapsum tumultu ex equo cum duobus equitibus oppressum** ***ita*** **ad regem deductum esse.** Etc.

On pourrait multiplier ces exemples particulièrement fréquents *à l'époque impériale*.

b) *Particules causales :* **quippe** (Salluste) ou **utpote** (Hor., T.-Live), parce que.

Ex. : Sall., *Jug.*, 105, 4 : **timor aliquantus, sed spes amplior,** ***quippe*** **victoribus**[1] **et advorsum eos, quos semper vicerant.** — Hor., *Carm.*, I, 31, 13 sq. : **dis carus ipsis,** ***quippe*** **ter et quater | anno** ***revisens*** **æquor Atlanticum | impune.** — T.-Live, III, 63, 2 : ***quippe*** **fuso suæ partis validiore cornu, impetum facit** (cf. V, 14, 8 ; VIII, 4, 5 ; XXVII, 39, 4 ; Tac., *Hist.*, I, 32 ; 72, etc.). — Hor., *Sat.*, I, 5, 94 : **inde Rubos fessi pervenimus,** ***utpote*** **longum | carpentes iter.** — T.-Live, II, 23, 8 : **clamor inde oppidanorum Romanis auxit animum et turbavit Volscos,** ***utpote*** **capta urbe** (cf. XXXI, 33, 9 ; XXXVI, 24, 11). Etc.

Remarque. — Il arrive parfois (à partir de T.-Live), que **ut** est employé, au lieu de **quippe.**

Ex. : T.-Live, XXIV, 45, 11 : **fama per totam urbem vulgata tumultum,** ***ut***[2] **principe amisso** (*comme il était naturel que* cela arrivât, puisqu'ils avaient perdu leur prince), **fecit.**

c) *Particules de comparaison :* **quasi,** comme si (Cic.) et chez d'autres écrivains, dans le même sens : **sicut** (Cés.), **velut** (Sall.), **tanquam** (Corn. Nép., T.-Live)[3].

Ex. : Cic., *de Sen.*, 8, 26 : **(litteras Græcas) sic avide arripui** ***quasi*** **diuturnam sitim explere** ***cupiens.*** *Ib.*, 23, 83 : **nec vero velim,** ***quasi decurso spatio,*** **ad carceres a calce revocari** (cf. T.-Live, XXVI, 21, 4 ; Suet., *Cæs.*, 82). — Cés., *de Bell. Gall.*, V, 43, 3 : **hostes maximo clamore,** ***sicuti parta*** **jam atque** ***explorata*** **victoria, turres testudinesque agere et scalis vallum ascendere cœperunt.** — Sall., *Cat.*, 48, 1 : **(plebs)** ***veluti*** **ex servitute erepta gaudium atque læti-**

---

1. **Victoribus** répond au grec νενικηκόσι : le participe du verbe « être » n'existe pas en latin.
2. **Ut** signifie proprement « dans la pensée que... ». Voy. ci-après, **d** (p. 683) : il est donc employé ici d'une manière abusive.
3. On peut ajouter à cette liste les particules suivantes, qui ne se rencontrent que chez les écrivains de l'*époque impériale* jointes au participe : **perinde atque** (T.-Live, IX, 14, 2 ; Val.-Max., III, 2, ext. 6 ; 8, ext. 6, etc.) et **quamlibet** (Vell., II, 41, 1). De plus on trouve chez T.-Live **nec aliter quam, haud secus quam** (VIII, 9, 12, etc.).

tiam agitabat. — T.-LIVE, VIII, 3, 1 : **quod responsum Campanos metu abalienavit, Latinos, *velut* nihil jam non *concedentibus* Romanis, ferociores fecit.** — CORN. NÉP., *Hann.*, 2, 2 : **Hannibalem in suspicionem regi adduxerunt *tanquam* ab ipsis *corruptum* alia atque alia sentire.** — T.-LIVE, I, 12, 7 : **restitere Romani *tanquam* cælesti voce *jussi*.** Etc.

d) *Particule* **ut** signifiant dans la pensée que (cf. gr. ὡς, ci-dessus, § 606, 1°, b, p. 678).

Ex. : CÉS., *De Bell. civ.*, II, 13, 2 : ***ut re confecta*** (*dans la pensée que* tout était fini) **omnes curam et diligentiam remittunt** (cf. *de Bell. Gall.*, III, 18, 8). Etc.

REMARQUES. — Au lieu de **ut**, dans la pensée que..., on trouve chez T.-Live **tanquam** ou **velut** pris dans le même sens et employés par conséquent d'une manière impropre.

Ex. : T.-LIVE, XXIV, 23, 6 : **suspecti observarentur, *tanquam* novandi res aliquam occasionem *quærentes*** (*dans la pensée qu*'ils cherchaient une occasion de faire une révolution). Cf. XXIV, 23, 7 : **ad Hieronymum *tanquam* amicum ac socium** (où il faut avec ***tanquam* amicum ac socium** suppléer l'idée du participe ὄντα lequel n'a pas d'équivalent en latin). I, 4, 5 : ***velut defuncti* regis imperio... pueros exponunt.** Etc.

II. Sur **tanquam** construit avec le participe futur, voy. ci-après.

e) *Particules concessives :* **etsi, quanquam,** bien que, quoique.

Ex. : CÉS., *de Bell. civ.*, I, 67, 5 : ***etsi aliquo accepto detrimento,* tamen summa exercitus salva locum quem petant capi posse** (c.-à-d. **locum ita capi posse ut, etsi aliquod detrimentum acceptum sit, tamen summa exercitus salva sit**). — T.-LIVE, XXXI, 41, 7 : **sequente, *quanquam* non *probante,* Amynandro.**

REMARQUE. — La particule **quamvis** (cf. ci-dessus, § 470) signifiant proprement à quelque degré que..., ne peut guère s'employer que devant un adjectif.

Ex. : CIC., *Phil.*, 2, 45, 116 : **res bello gesserat *quamvis* rei publicæ calamitosas, at tamen magnas.**

Devant un participe elle est très rare et ne se rencontre qu'à l'*époque impériale*.

Ex. : COLUMELLE, IX, 14, 14 : ***quamvis* porticu *protecta* vasa nihilominus... supertegemus.** — SUÉT., *Jul.*, 70 : **Cæsarem milites *quamvis recusantem* ultro in Africam sunt secuti.**

Quant à **licet,** l'emploi en est incorrect (cf. ci-dessus, p. 355, n. 8). Cf. pourtant OV., *Mét.*, XV, 62 sq. : **isque *licet* cæli regione *remotos* | mente deos adiit.**

f) *Particules conditionnelles :* Quand la proposition principale est négative, on emploie parfois **nisi** devant le participe.

Ex. : Cic., *de Orat.*, II, 42, 180 : **non, hercule, mihi (istuc), *nisi* admonito** (= **nisi a te admonitus essem**), **venisset in mentem**. Etc.

Enfin l'idée de pourvu que... est parfois rendue par **modo** placé à côté du participe.

Ex. : T.-Live, XXIII, 5, 13 : **Italiam Numidarum... pati provinciam esse cui non, *genito modo* in Italia** (c.-à-d. **genitus modo in Italia sit**), **detestabile sit ?**

B. — **Participe remplaçant une proposition subordonnée complétive.**

607. — **Participe épithète ou en apposition.** — En grec et surtout en latin, un simple participe peut remplacer une proposition complétive qui serait introduite par **ὅτι** ou par **quod**, ce fait que (cf. ci-dessus, §§ 426 et 437).

1° Ainsi, l'on trouve en grec des phrases comme celle-ci :

Thuc., IV, 29, 3 : καὶ αὐτῷ ἔτι ῥώμην καὶ **ἡ νῆσος ἐμπρησθεῖσα** παρέσχε, ce qui contribua à l'enhardir, ce fut *ce fait que* l'île avait été incendiée (ce fut *un incendie* survenu dans l'île,

dans lesquelles un participe aoriste passif, s'accordant avec le mot qui serait le sujet de la proposition, remplace une proposition complétive commençant par ὅτι, ce fait que et dont le verbe serait au passé.

De plus, on rencontre aussi en grec le participe employé à tous les cas (avec ou sans préposition), comme le serait un substantif abstrait ou un infinitif précédé de l'article.

Ex. : Hér., I, 34 : **μετὰ δὲ Σόλωνα οἰχόμενον** (après *le départ* de Solon) ἔλαβε νέμεσις μεγάλη Κροῖσον. I, 15 : **ἐπὶ τούτου τυραννεύοντος**, sous *sa domination* (cf. VIII, 44). — Thuc., VI, 3, 3 : ἔτει πέμπτῳ **μετὰ Συρακούσας οἰκισθείσας** (après *la fondation* de Syracuse, **post conditas Syracusas**). — Plat., *Banq.*, 198 b : **μετὰ** καλὸν οὕτω καὶ παντοδαπὸν **λόγον ῥηθέντα** (= μετὰ τὸ καλὸν οὕτω... λόγον ῥηθῆναι). — Xén., *Mém.*, I, 2, 63 : τῇ πόλει οὔτε **πολέμου** κακῶς **συμβάντος** οὔτε στάσεως πώποτε αἴτιος ἐγένετο (= τοῦ πόλεμόν τινα κακῶς συμβῆναι)[1].

---

1. Voy. Goodwin, *ouv. cité*, § 829, **b**. Cette construction est déjà dans Homère.
Ex. : *Il.*, I, 601 : ἐς ἠέλιον καταδύντα « jusqu'au *coucher* du soleil » ; IX, 682 : ἅμ' ἠοῖ φαινομένηφι, « avec l'*apparition* de l'aurore ».

2° Mais c'est surtout en latin que cette construction s'est développée : le participe passé joint à un substantif remplace soit une proposition complétive qui serait introduite par **quod** et dont le verbe serait à un des temps composés du passif, soit un substantif verbal abstrait. Cette construction n'est pas étrangère à Cicéron, mais T.-Live en fait un usage beaucoup plus libre et plus fréquent[1].

Ex. : Cic., *in Pis.*, 35, 85 : **dubitabat nemo, quin *violati* hospites, legati *necati*, pacati atque socii nefario bello *lacessiti*, fama *vexata* hanc tantam efficerent vastitatem** (cf. *ad Fam.*, IV, 13, 2 ; *p. Planc.*, 18, 45). — T.-Live, XXI, 1, 5 : **angebant virum Sicilia Sardiniaque *amissæ***. XXIII, 41, 1 : **memorabilem pugnam fecit *Hasdrubal captus***. XXXVII, 54, 13 : **terra *mutata* mutavit mores**. Etc. — Q.-Curce., IV, 6, 23 : **ultima pestis urbis fuit cuniculo *subrutus* murus**. — Tac., *Ann.*, I, 8 : ***occisus* dictator Cæsar**. Etc.

Remarques. — I. La principale raison pour laquelle les écrivains latins ont développé cette construction, c'est qu'elle donnait au style une plus grande aisance que l'emploi d'une proposition complétive commençant par **quod**.

En effet, d'une part la proposition avec **quod** est un peu lourde[2], et, d'autre part, elle ne peut remplir dans la phrase que les fonctions de sujet ou de complément direct : au contraire, le participe est plus dégagé et il peut s'employer *à tous les cas*.

Ex. : T.-Live, XXI, 16, 2 : **pudor non *lati auxilii***; 63, 7 : **conscientia *spretorum* (deorum)**. X, 31, 14 : **ne infeliciter quidem *defensæ libertatis* tædebat**. XXIII, 12, 9 : **interroganti senatori (Hannonem), pæniteatne adhuc *suscepti* adversus Romanos *belli***. XXXVIII, 56, 8 : **cum L. Scipio et accusatus et damnatus sit *pecuniæ captæ* ab rege**. XXVI, 37, 6 : ***Capuæ amissæ Tarentum captum* æquabant** (cf. XXXIII, 4, 1). XXII, 27, 1 : ***Hannibale victo* gloriari**. Etc.

Enfin, il peut être précédé d'une préposition.

Ex. : T.-Live, VI, 1, 1 : ***ab condita urbe* Roma**. III, 61, 13 : **Sabini *ab re* priore anno *bene gesta* feroces**. VI, 1, 1 : ***ad captam eandem* (urbem)**, jusqu'à la prise de cette même ville. V, 25, 7 : ***ante conceptum votum***. XXII, 36, 6 : ***propter territos* vulgo *homines***. XXVIII, 12, 6 : ***post* Hasdrubalis... *exercitum... deletum***. Etc.

II. Cette construction se rencontre aussi après **opus est** (arch. **usus est**).

Ex. : Sall., *Cat.*, 31, 7 : **ne existimarent sibi patricio homini... *perdita re publica* opus esse**.

---

1. Voy. A. Dræger, *Hist. synt.*, II², p. 779 sqq. ; Kühnast, *Livianische Syntax*, p. 267 ; Nægelsbasch, *Lat. Stil.*, p. 98 ; Schultz, *Lat. Sprachl.*, § 411, *Anm.* 1 ; Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Sprache*, II, p. 573 et suiv.

2. Il y a aussi des cas où la proposition complétive avec **quod** ne pourrait guère s'employer et où la proposition participiale est d'un tour très heureux.

Ex. : Cic., *de Am.*, 9, 32 : **si utilitas amicitias conglutinaret, *eadem commutata*** (*m. à m.* « le fait que l'intérêt *se trouverait* avoir changé ») **dissolveret**.

Le caractère *hypothétique* du fait désigné par **eadem commutata** n'aurait pas pu être exprimé à l'aide d'une proposition complétive commençant par **quod**.

III. On a vu ci-dessus (p. 685, 2°) que le participe ainsi employé équivaut souvent à un substantif verbal abstrait, et l'on verra d'autre part (§ 630, Rem. II) que l'adjectif verbal en **-ndus**, lui aussi, peut jouer ce rôle.

Mais à ce propos il convient de remarquer qu'un substantif verbal ne contient pas seulement l'idée verbale, mais peut exprimer aussi l'idée d'une action *accomplie*, *terminée*, qui peut d'ailleurs être présente, passée, future ou même simplement hypothétique (cf. p. 685, n. 2).

Ainsi **de interfectione Ciceronis** peut signifier non seulement : au sujet du *fait de tuer* Cicéron, mais encore au sujet de *ce fait que* Cicéron *est* (*a été, sera, serait*) *tué*.

Or **de interficiendo Cicerone** ne peut signifier autre chose que au sujet du *fait de tuer* Cicéron, tandis que **de interfecto Cicerone** signifie au sujet de *ce fait que* Cicéron *est* (*a été, sera, serait*) *tué*.

Les deux tournures ne sauraient donc se prendre l'une pour l'autre.

608. — Un cas particulier de la règle précédente, c'est celui où le participe passé passif, au lieu d'être accompagné d'un substantif, est employé tout seul au *neutre,* comme *passif impersonnel*[1].

Cette construction hardie, dont on ne cite presque pas d'exemples avant T.-Live[2], est assez fréquente chez lui.

Ex. : T.-Live, I, 53, 1 : **in ea arte** (dans l'art de la guerre) **æquasset** (**Tarquinius**) **superiores reges, ni *degeneratum* in aliis huic quoque decori offecisset.** XXVIII, 12, 6 : **post... exercitum deletum cedendoque... cetera Italia *concessum*** (= **postquam exercitus deletus ceteraque Italia concessum erat**). Cf. IV, 16, 4 ; 59, 7 ; VII, 8, 5 ; 13, 4 ; 22, 1 ; XXVII, 37, 5 ; 45, 4 ; XXVIII, 42, 7 ; XXIX, 10, 4.

Remarque. — Bien que la construction dont il vient d'être question soit rare à l'époque classique, il n'en est pas moins vrai qu'elle n'était pas contraire au génie de la langue, puisque, même à l'époque classique, on trouve après **opus est** des ablatifs neutres de participes passés comme **facto, consulto, properato,** etc.

Ex. : Cic., *p. Mil.*, 19, 49 : **erat nihil, cur *properato opus esset*** (*m. à m.* il n'y avait pas de raison pour qu'on eût besoin de *ce fait* qui consiste à ce qu'on *se soit hâté*)[3]. — Sall., *Cat.*, 1, 6 : **priusquam incipias, *consulto* et, ubi consulueris, mature *facto opus est*** (cf. 43, 3). — T.-Live, VIII, 13, 17 : ***maturato opus est,* quicquid statuere placet** (cf. XLIV, 17, 7). Etc.

---

1. Il s'agit en effet de la construction qui consiste à remplacer par un participe passé neutre, employé au passif *impersonnel*, une proposition qui commencerait par **quod**, « ce fait que », et qui remplirait par rapport à la proposition principale le rôle de sujet ou de complément logique. Ainsi ***quod degeneravit in aliis* huic quoque decori offecit** ou bien, au passif impersonnel, ***quod degeneratum est*** (***ab eo***) ***in aliis* huic quoque decori offecit** deviendra ***degeneratum in aliis*** (« ce fait qu'il y avait décadence pour le reste ») **huic quoque decori offecit**. Voy. O. Riemann, *Études sur... T.-Live*, 2e éd., p. 104.

2. On a signalé les commencements de cette construction chez Cicéron :

Ex. : *Part. Orat.*, 33, 114 : **hæc proprie attingunt eos ipsos qui arguuntur, ut telum, ut vestigium, ut cruor, ut deprehensum aliquid quod ablatum ereptumve videatur, ut *responsum* inconstanter, ut *hæsitatum*, ut *titubatum*, ut cum aliquo visus ex quo suspicio oriatur, ut eo ipso in loco visus in quo facinus, ut pallor, ut tremor, ut scriptum aut obsignatum aut depositum quippiam.**

Mais c'est chez lui un tour exceptionnel. Cf. O. Riemann, *Études sur... T.-Live*, 2e éd., p. 106.

3. Dans la langue *archaïque* et *familière* on disait aussi, par exemple, **si *quid* opus facto esset**

609. — Participe attribut. — *En grec*, on construit avec un participe se rapportant au complément les verbes transitifs qui signifient percevoir (*physiquement* ou *intellectuellement*) : ὁρᾶν, voir ; ἀκούειν, entendre ; πυνθάνεσθαι, s'apercevoir de ; γιγνώσκειν, reconnaître ; μανθάνειν, apprendre ; συνιέναι, comprendre ; et, par analogie, les verbes εἰδέναι, ἐπίστασθαι, savoir ; μιμνήσκεσθαι (μεμνῆσθαι), se souvenir ; ἐπιλανθάνεσθαι, oublier, pour indiquer l'objet de la perception, de la connaissance, etc. (cf. οἶδα αὐτὸν τεθνεῶτα, je sais qu'il est mort).

Le participe ainsi construit équivaut donc à une proposition complétive commençant par ὅτι ou par ὡς (voy. ci-après, Rem. I).

Ex. : Hom., *Il.*, I, 587 : μή **σε ἴδωμαι θεινομένην** (cf. *Od.*, X, 99 ; XVIII, 379, etc.). — Thuc., VII, 31, 2 : **ἐπύθετο** κατὰ πλοῦν ἤδη ὢν **τὸ Πλημμύριον** ὑπὸ τῶν Συρακοσίων **ἑαλωκός**. — Plat., *Gorg.*, 503 : **Θεμιστοκλέα** οὐκ **ἀκούεις** ἄνδρα ἀγαθὸν **γεγονότα**. — Xén., *Cyr.*, I, 1, 2 : ἄνθρωποι ἐπ' οὐδένας μᾶλλον συνίστανται ἢ ἐπὶ τούτους **οὓς** ἂν **αἴσθωνται** ἄρχειν αὐτῶν **ἐπιχειροῦντας**. VII, 5, 46 : **τὰ** τοῦ πολέμου τοιαῦτα **ἐγίγνωσκον ὄντα** ὡς μὴ ὑστερίζειν δέον τὸν ἄρχοντα. *Hell.*, III, 2, 10 : **Χερρόνησον κατέμαθε** πόλεις ἕνδεκα ἢ δώδεκα **ἔχουσαν**. *Mém.*, II, 6, 33 : **οὐδένα οἶδα μισοῦντα** τοὺς ἐπαινοῦντας. — Isocr., V, 107 : **ἠπίστατο τοὺς Ἕλληνας** οὐκ **εἰθισμένους** ὑπομένειν τὰς μοναρχίας. — Philémon, *fragm.*, 91 : **ὁρῶ** λύπας **ἔχοντας** μείζονας **τοὺς μείζονας**. Etc.[1].

Cf. Thuc., I, 76, 1 : καὶ εἰ τότε ὑπομείναντες διὰ παντὸς ἀπήχθεσθε ἐν τῇ ἡγεμονίᾳ, ὥσπερ ἡμεῖς, εὖ **ἴσμεν** μὴ[2] ἂν ἧσσον **ὑμᾶς** λυπηροὺς **γενομένους** τοῖς ξυμμάχοις (= εὖ ἴσμεν ὅτι οὐκ ἂν... ἐγένεσθε). — Isocr., V, 133 : εὖ δ' ἴσθι μηδὲν[3] ἂν **με** τούτων **ἐπιχειρήσαντά** (= ὅτι οὐδὲν ἂν ἐπεχείρησα) σε πείθειν, εἰ δυναστείαν μόνον ἢ πλοῦτον **ἑώρων** ἐξ αὐτῶν **γενησόμενον** (= ὅτι γενήσεται).

(cf. Ces., *de Bell. Gall.*, I, 42, 5 ; Cic., *ad Fam.*, VIII, 8, 5), construction dans laquelle **quid** devait avoir primitivement la valeur d'un accusatif adverbial (= « par rapport à quelque chose »). Mais comme on trouve aussi, Caton, *de Re rust.*, 2, 6 : ***quæ opus sient locato*** **locentur** (cf. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, II, p. 571 et suiv.), il faut en conclure que l'intelligence de la construction s'était perdue de bonne heure et qu'on avait pris **quid** pour un nominatif. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, 2e éd., p. 460, n. 2.

1. Remarquez les constructions suivantes dans lesquelles le participe présent a le sens d'un *imparfait* (cf. ci-dessus, § 255, Rem. I) :

Ex. : Xén., *Mém.*, I, 2, 18 : οἶδα τὸν Σωκράτην **δεικνύντα** (= ὅτι ἐδείκνυ) τοῖς ξυνοῦσιν ἑαυτὸν καλὸν κἀγαθὸν ὄντα · οἶδα δὲ κἀκείνω **σωφρονοῦντε** (= ὅτι ἐσωφρονείτην) ἔστε Σωκράτει συνήστην.

2. Négation μή, parce que la proposition participiale équivaut à une proposition principale qui se rattacherait à une proposition conditionnelle avec εἰ (cf. ci-dessus, § 588, Rem., p. 656, n. 3).

3. Même remarque que pour la note 2 (ci-dessus).

Remarques. — I. Les verbes de cette catégorie peuvent aussi se construire avec ὅτι ou avec ὡς introduisant une proposition complétive *de même sens* que le participe (cf. ci-dessus, § 427 et § 481), mais la construction de ὁρᾶν, εἰδέναι, etc., avec une proposition infinitive n'est pas correcte.

Cependant on trouve quelquefois chez les poètes l'impératif ἴσθι, sache, suivi de l'infinitif accompagné d'un accusatif sujet.

Ex. : Eschyle, *Perses*, 423 : εὖ γὰρ τόδ' ἴσθι, μηδάμ' ἡμέρᾳ μιᾷ πλῆθος τοσουτάριθμον θανεῖν. — Soph., *Ant.*, 473 : ἴσθι τοι τὰ σκλήρ' ἄγαν φρονήματα | πίπτειν μάλιστα. Etc.[1].

II. Quand ἐπίστασθαι et εἰδέναι signifient s'entendre à, être capable de, ils se construisent avec l'infinitif : il en est de même de μανθάνειν, apprendre à, devenir capable de (cf. ci-dessus, § 563, 7°, p. 627).

III. C'est encore l'infinitif qu'on emploie après γιγνώσκειν, décider de faire quelque chose[2] ; μεμνῆσθαι, se souvenir de, penser à faire quelque chose ; ἐπιλανθάνεσθαι, oublier de faire quelque chose, ces verbes suivant l'analogie de ceux qui ont été énumérés ci-dessus (§ 563, 4°, p. 620).

Ex. : Xén., *Hell.*, IV, 6, 9 : ἔγνω **διώκειν**. Cf. III, 1, 12 ; Isocr., XVII, 16.
Xén., *Cyr.*, VIII, 6, 6 : μεμνήσονται δεῦρο **ἀποπέμπειν**.
Arist., *Guêpes*, 853 : ἐπελαθόμην τοὺς καδίσκους **ἐκφέρειν**. — Plat., *Rép.*, 563 b : ὀλίγου ἐπελαθόμεθ' **εἰπεῖν**. Etc.

IV. Quand le verbe περιορᾶν signifie voir avec indifférence, par suite tolérer, il peut suivre l'analogie du verbe ἐᾶν et se construire comme lui avec l'*infinitif*.

Ex. : Thuc., VI, 86, 1 : εἰ **περιοψόμεθα** ὑμᾶς ὑπὸ Συρακοσίοις **γενέσθαι**, καὶ αὐτοὶ κινδυνεύσομεν.

Néanmoins on le trouve le plus souvent construit avec *le participe*, comme ὁρᾶν.

Ex. : Xén., *Anab.*, VII, 3, 3 : οὐ **περιόψεται** ἔτι **ὑμᾶς** ὥσπερ νυνὶ **δεομένους** τῶν ἐπιτηδείων. — Isocr., VI, 43 : εἵλοντο **περιιδεῖν** ἀνάστατον **τὴν πόλιν γεγενημένην** μᾶλλον ἢ **δουλεύουσαν**. Etc.

V. La construction du verbe ἀκούειν dépend de l'idée qu'il s'agit d'exprimer : cf. ἀκούω σου ᾄδοντος, je t'entends (de mes propres oreilles) chanter ; ἀκούω σε ᾄδοντα ou ὅτι ᾄδεις, j'ai connaissance (par d'autres) de *ce fait* que tu chantes ; ἀκούω σε ᾄδειν, j'entends dire que tu chantes.

Ex. : Hom., *Od.*, VIII, 95 : βαρὺ δὲ **στενάχοντος ἄκουσεν** (cf. IX, 497 ; Soph., *Œd. à Col.*, 1645). — Xén., *Mém.*, II, 4, 1 : **ἤκουσα** δέ ποτε **αὐτοῦ** περὶ φίλων **διαλεγομένου**. *Banq.*, 3, 13 : ἅπαντες ἡσθέντες, ὅτι **ἤκουσαν αὐτοῦ φωνήσαντος**, προσέβλεψαν.
Xén., *An.*, I, 4, 5 : **ἤκουσε Κῦρον** ἐν Κιλικίᾳ **ὄντα**. V, 5, 7 : περὶ τῆς χώρας, ὅτι **ἤκουον δῃουμένην**.
Xén., *An.*, II, 5, 13 : **ἀκούω** δὲ καὶ **ἄλλα ἔθνη** πολλὰ τοιαῦτα **εἶναι**. — Dém., XIX, 202 : **ἀκούω αὐτὸν ἐρεῖν**, j'entends dire qu'il va parler. Etc.

---

1. Dans le vers suivant (cité *inexactement* par Pape dans son dictionnaire) :

Eur., *Iph. à Aulis*, 1055 : ὡς ἕνγ' ἀκούσασ' ἴσθι, μὴ ψευδῶς μ' ἐρεῖν...

la proposition infinitive est le développement de ἕν.

2. Quand γιγνώσκειν signifie « décider que », il se construit avec un infinitif accompagné d'un accusatif sujet.

Ex. : Hér., I, 74 : **Ἀλυάττεα ἔγνωσαν δοῦναι** τὴν θυγατέρα Ἀστυάγεϊ.

La même construction s'applique aux verbes αἰσθάνεσθαι, sentir, s'apercevoir de, d'où comprendre, et πυνθάνεσθαι, s'enquérir, s'informer, être informé, apprendre.

Ex. : Xén., *Mém.*, IV, 4, 11 : **ᾔσθησαί** μου ἢ **ψευδομαρτυροῦντος** ἢ **συκοφαντοῦντος**, vous êtes-vous aperçu *vous-même* que je rendais un faux témoignage ou que je faisais le sycophante ? *c.-à-d.* m'avez-vous surpris rendant un faux témoignage... ? — Plat., *Rép.*, 440 b : οἶμαί σε οὐκ ἂν φάναι **γενομένου** τότε ἐν σαυτῷ **τοῦ τοιούτου αἰσθέσθαι**, tu n'affirmerais pas, je crois, avoir remarqué que quelque chose de semblable se fût produit en toi-même.

Hom., *Il.*, XVII, 377 : οὔ πω **πεπύσθην Πατρόκλοιο θανόντος**, ni l'un ni l'autre n'avaient encore appris la mort de Patrocle. — Thuc., IV, 6, 1 : οἱ δὲ... Πελοποννήσιοι ὡς **ἐπύθοντο τῆς Πύλου κατειλημμένης**, les Péloponnésiens n'eurent pas plus tôt appris l'occupation de Pylos[1], que...

Thuc., I, 61, 1 : ὡς **ᾔσθοντο** καὶ **τοὺς** μετὰ Ἀριστέως **ἐπιπαριόντας**. IV, 50, 3 : **πυθόμενοι** αὐτόθι βασιλέα **Ἀρταξέρξην** τὸν Ξέρξου νεωστὶ **τεθνηκότα**.

Thuc., VI, 59, 3 : **αἰσθανόμενος αὐτοὺς** μέγα παρὰ βασιλεῖ Δαρείῳ **δύνασθαι** comprenant (par ce qu'on lui disait) qu'ils étaient en grand crédit auprès du grand roi Darius. IV, 105, 1 : **πυνθανόμενος** τὸν **Θουκυδίδην** κτῆσίν τε **ἔχειν** τῶν χρυσείων μετάλλων ἐργασίας ἐν τῇ περὶ ταῦτα Θρᾴκῃ καὶ απ' αὐτοῦ **δύνασθαι** ἐν τοῖς πρώτοις. Etc.

610. — Si l'*objet* est en même temps *sujet* des verbes énumérés ci-dessus (§ 609), on ne l'exprime pas et le participe se met au nominatif[2].

Ex. : Eur., *Bacch.*, 188 : **ἐπιλελήσμεθ'** ἡδέως γέροντες **ὄντες**. — Arist., *Plut.*, 944 : ἄπειμι· **γιγνώσκω** γὰρ ἥττων **ὢν** πολὺ ὑμῶν, je reconnais (j'avoue) que je suis beaucoup moins fort que vous. — Thuc., VII, 47, 1 : τοῖς ἐπιχειρήμασιν **ἑώρων** οὐ **κατορθοῦντες** (ils voyaient qu'ils ne réussissaient pas dans leurs entreprises[3] καὶ τοὺς στρατιώτας ἀχθομένους τῇ μονῇ. — Xén., *Hell.*, VII, 1, 12 : οὐκ **αἰσθάνεσθε ἐξαπατώμενοι**, vous ne sentez pas qu'on vous trompe, *litt.* vous ne sentez pas que vous êtes trompés. *An.*, V, 8, 14 : ἐν τῷ ἰσχυρῷ χειμῶνι καθεζόμενος συχνὸν χρόνον **κατέμαθον ἀναστὰς** μόλις καὶ τὰ σκέλη **ἐκτείνας**, je m'étais aperçu que j'avais peine à me mettre debout et à étendre les jambes. II, 1, 13 : **ἴσθι ἀνόητος ὤν**, εἰ οἴει κτλ., sache que tu es insensé, si tu te

---

1. Si l'on compare cette phrase avec celle qui a été citée ci-dessus, § 609, p. 687 :

 Thuc., VII, 31, 2 : ἐπύθετο... τὸ Πλημμύριον... ἑαλωκός,

on voit que le sens change avec la construction : tandis que πυνθάνεσθαι avec le génitif signifie « apprendre *par soi-même* », πυνθάνεσθαι avec l'accusatif signifie « apprendre *par d'autres* », « être informé » ; mais dans la pratique cette nuance n'est pas toujours marquée, parce qu'elle est peu sensible. Comparez en français « j'ai appris » et « on m'a appris ».

2. Ainsi construit le participe est en réalité employé comme apposition et non comme attribut au sujet du verbe principal ; mais il y aurait eu inconvénient à séparer la règle § 610 de la règle § 609.

3. Cet exemple montre réunies les deux constructions possibles du participe attribut après un verbe signifiant « voir » : οὐ κατορθοῦντες est au nominatif, parce que l'objet du verbe « voir » en est en même temps le sujet ; au contraire, ἀχθομένους est à l'accusatif parce qu'il se rapporte à l'objet du verbe « voir », lequel n'étant plus ici le même que le sujet doit être exprimé à l'accusatif.

figures, etc. *Cyr.*, I, 6, 29 : ἀνθρώπων εἰ καὶ δόξαιμι βούλεσθαι ἐξαπατῆσαί τινα, πολλὰς πληγὰς **οἶδα λαμβάνων**[1]. I, 6, 6 : **μέμνημαι** τοιαῦτα **ἀκούσας** σου[2]. Etc.

Remarques. — I. Si l'objet d'un de ces verbes, bien qu'identique au sujet, est un *pronom réfléchi*, on doit avoir soin de l'exprimer, quand il est en opposition avec un autre mot de la phrase : en ce cas, le participe s'accorde naturellement avec lui.

Ex. : Dém., VI, 18 : ἀμφότερ' οὖν **οἶδε** καὶ **αὐτὸν** ὑμῖν **ἐπιβουλεύοντα** καὶ ὑμᾶς αἰσθανομένους.

Ici αὐτόν s'oppose à ὑμᾶς.

II. L'expression σύνοιδα ἐμαυτῷ (lat. : **mihi conscius sum**), j'ai conscience, est suivie d'un participe qui peut s'accorder soit avec le sujet de σύνοιδα et se mettre par conséquent au *nominatif*, soit avec son complément ἐμαυτῷ et se mettre par conséquent au *datif*.

Ex. : Plat., *Apol.*, 21 b : ἐγὼ οὔτε μέγα οὔτε σμικρὸν **ξύνοιδα ἐμαυτῷ** σοφὸς **ὤν**. 22 d : **ἐμαυτῷ** γὰρ **ξυνήδη** οὐδὲν **ἐπισταμένῳ**.

Au contraire, l'expression σύνοιδά τινι, je sais avec quelqu'un, je suis confident de quelqu'un, je suis dans le secret, est toujours suivie du participe au datif.

Ex. : Plat., *Apol.*, 34 b : ἐκεῖνοι **ξυνίσασι Μελήτῳ** μὲν **ψευδομένῳ ἐμοὶ** δὲ **ἀληθεύοντι**, ils savent, ceux-là, que Mélitus ment et que moi je dis la vérité.

Les exemples sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les multiplier.

611. — *En latin*, la construction du participe attribut, dont il vient d'être question, ne se rencontre[3] qu'avec les verbes **audire** et **videre**; quand il s'agit de rendre cette idée : entendre (voir) telle personne *faire* telle ou telle chose : **eum audivi *canentem***, je l'ai entendu *chanter* (*c.-à-d.* je l'ai entendu *qui chantait, alors qu'il chantait*); **eum vidi *ingredientem***, je l'ai vu *entrer* (*c.-à-d.* je l'ai vu *qui entrait, alors qu'il entrait*).

Quand **audire** ou **videre** sont construits avec un *infinitif* accompagné d'un accusatif sujet[4], le sens n'est point le même : **eum audivi *canere***, j'ai entendu qu'*il chantait;* **eum vidi *ingredi***, j'ai vu qu'*il entrait*.

---

1. Remarquez ce participe qui équivaut à un imparfait : si la proposition participiale était remplacée par une proposition complétive, il y aurait : οἶδα ὅτι **ἐλάμβανον**, « je sais que je *recevais*... ».

2. Les poètes latins ont imité hardiment ces constructions grecques.

Ex. : Virg., *Én.*, II, 377 : ***sensit* medios *delapsus* in hostes** (= ᾔσθετ' ἐμπεσών).

Sur cette construction, voy. Brenous, *Étude sur les Hellénismes*, etc., p. 333 et suiv.

3. Il faut pourtant ajouter qu'on trouve une phrase comme celle-ci :

Corn. Nép., *Ham.*, 2, 1 : **multo aliter ac sperarat rem publicam se *habentem cognoverat***

et que peut-être dans la phrase de César déjà citée (p. 130),

De Bell. Gall., V, 6, 1 : **eum magni animi, magnæ inter Gallos auctoritatis *cognoverat***,

ce n'est point l'infinitif **esse**, mais l'idée du participe ὤν qu'il faudrait suppléer. En tout cas, l'exemple de Cornélius Népos donne à penser que cette dernière explication n'est point absurde.

4. Pour la construction **audivi, *cum*..., vidi, *cum***... (avec l'imp. du subj., voy. ci-dessus, p. 465, Rem. II).

On emploiera donc le participe toutes les fois qu'on veut insister sur l'action qu'on a entendu ou qu'on a vu telle ou telle personne faire.

Au contraire, on se servira de l'infinitif accompagné d'un accusatif sujet, quand on veut marquer que l'important, c'est le fait de voir ou d'avoir vu, d'entendre ou d'avoir entendu telle ou telle chose[1].

Ex. : Cic., *Tusc.*, V, 27, 77 : **adulescentium *greges* Lacedæmone *vidimus* ipsi incredibili contentione *certantes*.** — T.-Live, I, 25, 8 : **respiciens *videt* magnis intervallis sequentes** (il *les* voit *qui le suivaient* à de grandes distances les uns des autres), **unum haud procul ab sese abesse** (il s'aperçoit que l'un d'eux était plus près de lui).

Cic., *in Verr.*, II, 2, 5, 13 : ***C. Hejum* juratum *dicere audistis*,** *vous avez entendu* que C. Hejus affirmait par serment... (cf. *ib.*, II, 4, 23, 50 ; 24, 53 ; 27, 62).

Remarque. — On observera toutefois :

1° Que la plupart du temps le sens permet également l'une ou l'autre construction.

Ex. : T.-Live, IX, 4, 8 : **patrem meum... sæpe *audivi memorantem* (= cum memoraret) se in Capitolio unum non fuisse auctorem senatui redimendæ auro a Gallis civitatis** (à côté de : Ter., *Andr.*, 858 sq. : **illum *audivi dicere* Glycerium se scire civem esse Atticam**). Cf. Ter., *Eun.*, 967 : **ecce autem *video* rure *redeuntem* senem** et *ibid.*, 918 sq. : **virum bonum, eccum, *Parmenonem incedere* | *video*.**

2° Qu'on trouve la proposition infinitive employée dans des cas où, d'après la règle donnée ci-dessus, on attendrait le *participe*.

Ex. : Plaute, *Rud.*, 43 sq. : **eam vidit *ire* e ludo fidicinio domum, amare occepit** (le sens est : il la vit *qui revenait*).

Cet emploi irrégulier de l'infinitif était peut-être une particularité du latin *populaire*, puisqu'on le retrouve en français : je l'ai vue *revenir*[2].

612. — *En grec*, le participe se construit aussi comme attribut se rapportant au complément.

1° Après les verbes signifiant montrer : δεικνύναι (ἀποδεικνύναι, ἐπιδεικνύναι), δηλοῦν, ἀποφαίνειν, montrer, révéler, prouver ; ἐλέγχειν (ἐξελέγχειν), convaincre.

Ex. : Xén., *Mém.*, III, 9, 11 : ἐν ταλασίᾳ **τὰς γυναῖκας ἐπεδείκνυεν ἀρχούσας** τῶν ἀνδρῶν διὰ τὸ τὰς μὲν εἰδέναι ὅπως χρὴ ταλασιουργεῖν, τοὺς δὲ μὴ εἰδέναι. — Dém., XXIX, 5 : **ἐπιδείξω** δὲ **τοῦτον** οὐ μόνον **ὡμολογηκότα** εἶναι τὸν Μιλύαν ἐλεύθερον.

1. Voyez R. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Sprache*, § 127, 4 (p. 519) et comparez avec la règle que nous donnons ici.

2. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, 2e éd., p. 470, n. 1.

Xén., *Mem.*, IV, 8, 11 : Σωκράτης ἱκανὸς ἦν ἄλλους δοκιμάσαι τε καὶ **ἁμαρτάνοντας ἐξελέγξαι** καὶ προτρέψασθαι ἐπ᾽ ἀρετὴν καὶ καλοκἀγαθίαν. Etc.

Remarque. — Ces verbes peuvent naturellement se construire aussi avec une proposition complétive introduite par ὅτι ou par ὡς (cf. ci-dessus, § 427 et § 481).

Ex. : Xén., *Anab.*, I, 9, 7 : Κῦρος **ἐπέδειξεν** αὑτὸν **ὅτι** περὶ πλείστου **ποιοῖτο**, εἴ τῳ σπείσαιτο καὶ εἴ τῳ σύνθοιτο καὶ εἴ τῳ ὑπόσχοιτό τι, μηδὲν ψεύδεσθαι. Etc.

2° Après les verbes signifiant représenter : ποιεῖν, représenter, mettre en scène (sur le théâtre ou dans un ouvrage); τιθέναι, supposer.

Ex. : Isocr., IX, 9 : **πλησιάζοντας τοὺς θεοὺς** τοῖς ἀνθρώποις οἷόν τε τοῖς ποιηταῖς **ποιῆσαι** καὶ **διαλεγομένους** καὶ **συναγωνιζομένους** οἷς ἂν βουληθῶσιν. — Dém., XXIII, 76 : (**αὐτὸν**) **θήσω ἀδικοῦντα**. Etc.[1].

613. — *En latin,* on trouve **facere** construit avec un complément accompagné d'un participe présent pour signifier représenter, mettre en scène quelqu'un comme faisant telle ou telle chose, tandis que construit avec une proposition infinitive il signifie ordinairement supposer que (cf. ci-dessus, p. 626, n. 2)[2].

Ex. : Cic., *Tusc.*, V, 39, 115 : ***Polyphemum* Homerus... cum ariete... *colloquentem* facit ejusque *laudare* fortunas**, Homère *représente* Polyphème causant avec son bélier et il *suppose* qu'il le félicite de son sort.

Remarque. — Toutefois, même quand **facere** signifie représenter, mettre en scène, il peut être aussi construit avec *une proposition infinitive*, surtout quand le verbe doit être au *parfait* ou au *passif* (deux cas pour lesquels le participe fait défaut).

Ex. : Ter., *Heaut.*, 31 sq. : **qui nuper *fecit* servo currenti in via | *decesse* (= decessisse) populum.** — Virgile, *Én.*, VIII, 630 sq. : ***fecerat* et viridi fetam Mavortis in antro | *procubuisse lupam* (= lupam fecerat quæ procubuerat).** — Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, XXXIV, § 59 : ***fecit*** (le peintre a représenté) ... ***Libyn* puerum *tenentem* tabellam, etc. ; item Apollinem, *serpentemque* ejus sagittis *confici***[3].

---

1. Quand τίθημι signifie « supposer que » on peut le construire avec l'infinitif accompagné d'un accusatif sujet.

Ex. : Platon, *Lois*, 677 c : **Θῶμεν** δὴ **τὰς πόλεις** ἐν τῷ τότε χρόνῳ διαφθείρεσθαι (cf. *Phédon*, 93 c ; *Parmen.*, 133 c. etc.).

Il en est de même de ποιῶ, qui, signifiant « admettre que, supposer que... » peut être construit non seulement avec le participe, mais encore avec un infinitif accompagné d'un accusatif sujet (cf. Xen., *An.*, V, 7, 9 : **ποιῶ** δ᾽ **ὑμᾶς** ἐξαπατηθέντας ὑπ᾽ ἐμοῦ **ἥκειν** εἰς Φᾶσιν).

2. En effet **facere**, « supposer que... » rentre dans la catégorie des verbes signifiant « croire » et se construit de même ; même observation pour **efficere** signifiant « démontrer que... ».

3. Dans les exemples de Cicéron qu'on cite quelquefois, **facio** signifie « supposer ».

Cf. Cic., *de Nat. deor.*, I, 18, 19 : **Plato *construi* a deo atque *ædificari* *mundum facit*.** *De opt. gen. orat.*, 6, 17 : ***Isocratem* Plato admirabiliter in Phædro *laudari facit* a Socrate.** Etc.

Voy. R. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, t. II, p. 519 sq. et O. Riemann, *Synt. lat.*, p. 468, n. 2 (2e éd.).

614. — *En grec*, quand l'*objet* des verbes énumérés ci-dessus (§ 612) en est en même temps le *sujet*, on ne l'exprime pas et le participe se met au nominatif.

Ex. : Thuc., I, 21, 2 : καὶ ὁ πόλεμος οὗτος... **δηλώσει** μείζων **γεγενημένος** αὐτῶν (= ὅτι μείζων γεγένηται). V, 9, 7 : ἐγὼ **δείξω** οὐ παραινέσαι οἷός τε **ὢν** μᾶλλον τοῖς πέλας ἢ αὐτὸς ἔργῳ ἐπεξελθεῖν. — Andocide, IV, 14 : **Ἀλκιβιάδης ἐδήλωσε** τῶν νόμων **καταφρονῶν**. — Lycurgue, *c. Leocr.*, 50 : οἱ Ἀθηναῖοι **φανερὸν ἐποίησαν** οὐκ ἰδίᾳ **πολεμοῦντες**, ἀλλ' ὑπὲρ κοινῆς ἐλευθερίας **προκινδυνεύοντες**. Etc.

615. — Se construisent aussi *en grec* avec un participe se rapportant au complément, les verbes εὑρίσκειν, trouver ; καταλαμβάνειν, surprendre ; φωρᾶν, prendre sur le fait, et en général ceux qui signifient trouver, surprendre quelqu'un dans tel ou tel état *ou* au milieu de telle ou telle action.

Ex. : Hom., *Il.*, I, 498 : **εὗρεν** δ' εὐρύοπα **Κρονίδην** ἄτερ **ἥμενον** ἄλλων. — Thuc., II, 6, 3 : ὁ δὲ κῆρυξ ἀφικόμενος **ηὗρε** τοὺς ἄνδρας **διεφθαρμένους**. I, 59, 2 : αἱ δὲ τριάκοντα νῆες... **καταλαμβάνουσι τὴν Ποτίδαιαν** καὶ **τἆλλα ἀφεστηκότα**.

Remarque. — Quand εὑρίσκειν signifie trouver, découvrir (par la réflexion) que, il peut se construire soit avec une proposition infinitive, soit avec le participe.

Ex. : Hér., I, 79 : **εὕρισκε** πρῆγμά οἱ **εἶναι** (sibi opus esse) **ἐλαύνειν** ἐπὶ τὰς Σάρδις (cf. I, 125 ; VII, 12 ; Plat., *Lois*, 699 b, etc.).

Hér., I, 5 : διὰ τὴν Ἰλίου ἅλωσιν **εὑρίσκουσι ἐοῦσαν τὴν ἀρχὴν** τῆς ἔχθρης.

Mais la construction avec le participe est plus ordinaire, à ce qu'il semble.

616. — Il est rare que des verbes signifiant dire ou croire soient construits avec un participe attribut comme les verbes qui ont été énumérés §§ 609-615.

Toutefois le verbe ἀγγέλλειν peut être suivi de l'accusatif et du participe, quand on veut marquer expressément que la nouvelle annoncée est *réelle*[1].

---

1. La construction des autres verbes signifiant « dire » ou « croire » avec l'accusatif et le participe est une construction poétique dont on trouve de rares exemples en prose.

Ex. : Hom., *Od.*, XXIII, 2 : (ἀνεβήσετο) δεσποίνῃ **ἐρέουσα** (= ἀγγελοῦσα) φίλον πόσιν ἔνδον **ἐόντα**. — Soph., *Œd. R.*, 463 sq. : τίς ὅντιν' ἁ θεσπιέπεια Δελφὶς **εἶπε** πέτρα | ἄρρητ' ἀρρήτων **τελέσαντα** φοινίαισι χερσίν ; — Plat., *Gorg.*, 481 c : πότερόν σε **φῶμεν** νυνὶ **σπουδάζοντα** ἢ **παίζοντα** ;

Quant à l'impératif νόμιζε, il est quelquefois pris comme synonyme de εὖ ἴσθι et construit de même :

Ex. : Plat., *Rép.*, 450 a : ἀμέλει, ἔφη ὁ Θρασύμαχος, πᾶσι **ταῦτα δεδογμένα** ἡμῖν **νόμιζε**, ὦ Σώκρατες. — Xen., *An.*, VI, 6, 24 : **νόμιζε** δ', ἐὰν ἐμὲ νῦν ἀποκτείνῃς, δι' ἄνδρα δειλόν τε καὶ πονηρὸν ἄνδρα ἀγαθὸν **ἀποκτείνων**.

Ex. : Xén., *An.*, II, 3, 19 : ταῦτα δὲ γνοὺς ᾐτούμην βασιλέα, λέγων αὐτῷ ὅτι δικαίως ἄν μοι χαρίζοιτο, ὅτι αὐτῷ **Κῦρόν** τε **ἐπιστρατεύοντα** πρῶτος **ἤγγειλα** καὶ βοήθειαν ἔχων ἅμα τῇ ἀγγελίᾳ ἀφικόμην. *Hell.*, VII, 5, 10 : **ἐξήγγειλε** τῷ Ἀγησιλάῳ **προσιὸν τὸ στράτευμα**[1]. Etc.

617. — Le passif des verbes énumérés aux §§ 609, 612 et 615 se construit personnellement et, en ce cas, le participe de l'attribut s'accorde avec le sujet de la proposition auquel il se rapporte naturellement.

Ex. : Thuc., I, 124, 1 : **γνωσθησόμεθα** (*on apprendra* que nous...) **ξυνελθόντες** μέν, ἀμύνεσθαι δὲ **οὐ τολμῶντες**. — Eur., *Hipp.*, 435 : νῦν δ' **ἐννοοῦμαι** φαῦλος **οὖσα**. — Plat., *Apol.*, 29 c : ἐὰν **ἁλῷς** (si l'*on te surprend*)[2] ἔτι τοῦτο **πράττων**, ἀποθανεῖ. — Xén., *An.*, III, 5, 2 : **νομαὶ** πολλαὶ βοσκημάτων **διαβιβαζόμεναι** εἰς τὸ πέραν τοῦ ποταμοῦ **κατελήφθησαν**. *Mém.*, I, 7, 2 : εὐθὺς **ἐλεγχθήσεται** γελοῖος **ὤν**. *Hell.*, IV, 3, 13 : ἔλεγεν ὡς **ἀγγέλλοιτο** ὁ Πείσανδρος **τετελευτηκώς**. Dém., III, 4 : **ἀπηγγέλθη Φίλιππος** ὑμῖν Ἡραῖον τεῖχος **πολιορκῶν**. Etc.

Remarque. — L'emploi de cette construction n'était pas inconnu à la langue latine.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, VII, 30, 1 : **quo *mortuo nuntiato*** (qui est pour **quem mortuum esse cum esset nuntiatum**).

Cela étant, on peut se demander quelle est au juste la valeur du participe dans des phrases comme celles-ci :

Ex. : Cic., *p. Mil.*, 25, 67 : **omnia invidiose *ficta comperta sunt***. — Cés., *de Bell. civ.*, I, 62, 3 : **pons in Hibero prope *effectus nuntiabatur***.

Esse est-il sous-entendu avec le participe et doit-on dire que **omnia comperta sunt, pons nuntiabatur** sont construits avec l'infinitif (cf. ci-dessus, § 565, 2°, **b**, p. 629)? Ou bien la proposition infinitive n'est-elle pas plutôt remplacée ici par une proposition participiale jouant le rôle d'une véritable proposition *complétive*[3]?

618. — Bien que l'omission du participe d'εἰμί employé comme attribut se rapportant au complément du verbe principal ne soit pas en général autorisée par l'usage, cependant on en trouve *quelquefois* des exemples qu'on peut rapprocher de ceux qui ont été indiqués ci-dessus (p. 664, Rem. V).

---

1. L'infinitif προσιέναι ne serait pas possible ici, parce que l'approche des ennemis est certaine. Mais s'il s'agissait de marquer que l'on ne sait pas encore si l'événement est certain, il faudrait employer l'infinitif.

Ex. : Xén., *Cyr.*, I, 5, 30 : ὁ Ἀσσύριος εἰς τὴν χώραν **ἐμβάλλειν** ἀγγέλλεται.

2. Le verbe ἁλίσκεσθαι peut servir de passif aux verbes signifiant « surprendre, convaincre de... ».
3. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, § 264, Rem. II.

Ex. : Eur., *Hec.*, 423 : ἄγγελλε πασῶν ἀθλιωτάτην ἐμέ (s.-ent. **οὖσαν**). — Soph., *Œd. à Col.*, 1210 : σὺ δὲ σῶς ἴσθι (s.-ent. **ὤν**). — Arist., *Nuées*, 124 : ἀλλ' οὐ περιόψεταί μ' ὁ θεῖος ἄνιππον (s.-ent. **ὄντα**). — Dém., IV, 18 (cf. IV, 41) : εἰδὼς εὐτρεπεῖς ὑμᾶς (s.-ent. **ὄντας**). XVIII, 211 : καταλαμβάνομεν Φιλίππου παρόντας πρέσβεις καὶ τοὺς μὲν ἡμετέρους φίλους ἐν φόβῳ (s.-ent. **ὄντας**), τοὺς δ' ἐκείνου θρασεῖς. Etc.

III. — Participe absolu.

619. — Définition. — Quand le participe ne se rapporte ni au sujet ni au complément du verbe principal, il se met en grec au *génitif* ou (dans certains cas) à l'*accusatif*, et en latin à l'*ablatif*. On dit alors qu'il est *absolu*, parce qu'il ne dépend grammaticalement d'aucun des termes essentiels de la phrase.

Remarque. — En latin, c'est peut-être à l'ablatif de *temps* (cf. ci-dessus, § 171 et § 173) qu'il faut rattacher la construction de l'ablatif absolu, bien que dans certains cas il puisse se rattacher à l'ablatif d'accompagnement (§ 180).

Quant au génitif absolu, en grec, il pourrait aussi se rattacher au génitif de temps (§ 137), puisque le plus souvent une proposition au génitif absolu sert à déterminer le *moment* où a lieu l'action signifiée par la proposition principale.

Enfin, l'*accusatif absolu* paraît être un cas particulier de l'accusatif adverbial (§ 75).

620. — Génitif absolu[1]. — Construit au génitif absolu, le participe grec exprime ordinairement une circonstance de temps, mais peut aussi signifier une circonstance de cause ou remplacer une proposition soit conditionnelle, soit concessive.

Ex. : Hom., *Il.*, I, 88 : οὔ τις **ἐμεῦ ζῶντος** σοὶ βαρείας χεῖρας ἐποίσει. — Isoc., III, 60 : οἷάπερ **παρόντος ἐμοῦ** λέγετε, τοιαῦτα καὶ περὶ ἀπόντος φρονεῖτε[2]. IX, 56 : ταῦτ' ἐπράχθη **Κόνωνος** μὲν **στρατηγοῦντος**, **Εὐαγόρου** δὲ τοῦτο **παρασχόντος** καὶ τῆς δυνάμεως τὴν πλείστην **παρασκευάσαντος**.

Dém., IV, 2 : οὔτε μικρὸν οὔτε μέγα οὐδὲν τῶν δεόντων **ποιούντων ὑμῶν** κακῶς ἔχει τὰ πράγματα[3].

---

1. Voy. Goodwin, *ouv. cité*, §§ 847-850 ; et cf. Spieker, *the Genitive Absolute in the Attic Orators* (Am. Journ. of Philology, VI, p. 310-343).

2. Remarquez la construction suivante :

Thuc., IV, 20, 3 : πολεμοῦνται ἀσαφῶς **ὁποτέρων ἀρξάντων**, « aujourd'hui ils supportent la guerre, sans savoir qui l'a provoquée ».

3. Souvent le participe causal au génitif absolu est accompagné de ἅτε ou de ὡς employé comme il a été dit ci-dessus (p. 678, **b**).

Ex. : Xen., *Hell.*, IV, 5, 10 : **ἅτε** ἀήθους τοῖς Λακεδαιμονίοις **γεγενημένης τῆς τοιαύτης συμφορᾶς**, πολὺ πένθος ἦν. *Cyr.*, III, 1, 9 : ἐρώτα ὅ τι βούλει **ὡς** τἀληθῆ **ἐροῦντος** (s.-e. ἐμοῦ). — Isocr., VI, 86 : ἐγὼ τούτους εἴρηκα τοὺς λόγους οὐχ **ὡς οὐδεμιᾶς ἄλλης ἐνούσης** ἐν τοῖς πράγμασι **σωτηρίας**, ἀλλὰ βουλόμενος.

Eur., *Protésilas*, fr. 2 : δυοῖν λεγόντοιν **θατέρου θυμουμένου** | ὁ μὴ ἀντιτείνων τοῖς λόγοις σοφώτερος. — Thuc., I, 10, 2 : **Ἀθηναίων** δὲ τὸ αὐτὸ τοῦτο **παθόντων**, διπλασίαν ἂν τὴν δύναμιν εἰκάζεσθαι (οἶμαι).

Dém., XXXII, 14 : ἀφίκετο δεῦρο τὸ πλοῖον, γνόντων τῶν Κεφαλλήνων (parce que les Céphalléniens avaient décidé) **ἀντιπράττοντος τούτου** (bien que celui-ci s'opposât)[1] ...καταπλεῖν.

Remarques. — I. Contrairement à ce qui a lieu en latin pour l'ablatif (cf. ci-après, § 622, Rem.), on ne construit pas en grec (du moins en prose[2]) un adjectif au génitif absolu avec ὄντος sous-entendu.

Dans des cas comme Θεμιστοκλέους ἄρχοντος, le mot ἄρχοντος doit être considéré comme un participe.

Au latin **Cicerone consule** correspond Κικέρωνος ὑπατεύοντος, ou ἐπὶ Κικέρωνος ὑπάτου.

Les adjectifs ἑκών et ἄκων sont considérés comme des participes.

Ex. : Plat., *Crit.*, 52 a : ἐξῆν σοι ὅπερ νῦν **ἀκούσης τῆς πόλεως** ἐπιχειρεῖς, τότε **ἑκούσης** ποιῆσαι.

II. Le génitif absolu se rencontre souvent sans sujet exprimé :

1° Quand la suite des idées permet de suppléer facilement ce sujet.

Ex. : Xén., *An.*, I, 2, 17 : θᾶττον **προϊόντων** (s.-ent. αὐτῶν), σὺν κραυγῇ δρόμος ἐγένετο.

(Avec οὕτως ἔχοντος, οὕτως ἐχόντων on sous-entend τοῦ πράγματος, τῶν πραγμάτων.)

2° Quand le sujet est indéterminé.

Ex. : Aristote : *Écon.*, 6 : οὐχ οἷόντε μὴ καλῶς **ὑποδεικνύντος** (s.-ent. τινός) καλῶς μιμεῖσθαι[3].

III. Avec les participes passifs des verbes signifiant annoncer (ἀγγελθέντων, ἀγγελθέντος, etc.), la proposition subordonnée qui indique ce qui fut annoncé, etc., joue par rapport au participe absolu le rôle de sujet.

Ex. : Thuc., I, 116, 3 : Περικλῆς δὲ λαβὼν ἑξήκοντα ναῦς ἀπὸ τῶν ἐφορμουσῶν ᾤχετο κατὰ τάχος ἐπὶ Καύνου καὶ Καρίας, **ἐσαγγελθέντων** ὅτι Φοίνισσαι νῆες ἐπ' αὐτοὺς πλέουσιν. I, 74, 1 : σαφῶς **δηλωθέντος** ὅτι ἐν ταῖς ναυσὶ τῶν Ἑλλήνων τὰ πράγματα ἐγένετο.

Toutefois, en pareil cas, c'est plutôt l'*accusatif absolu* (§ 621) que l'on emploie.

IV. La proposition au génitif absolu peut avoir le même sujet que la proposition principale :

Ex. : Thuc., III, 13, 6 : **βοηθησάντων ὑμῶν** προθύμως πόλιν προσλήψεσθε,

---

1. On ajoute ordinairement καίπερ au participe ainsi employé :

Ex. : Xen., *An.*, II, 3, 25 : διαπεπραγμένος ἧκε **καίπερ** πάνυ **πολλῶν ἀντιλεγόντων**. Etc.

2. En poésie, on trouve, par exemple, ὑφηγητῆρος οὐδενός (Soph., *Œd. à Col.*, 1588 ; cf. *Œd. R.*, 966, 1260, etc.). Voy. Krüger, *Gr. Sprachlehre*, § 47, 4, 6.

3. Remarquez cette phrase de Thucydide, I, 7, 1 : τῶν δὲ πόλεων ὅσαι μὲν νεώτατα ᾠκίσθησαν καὶ ἤδη **πλοϊμωτέρων ὄντων**..., dans laquelle πλοϊμωτέρων est au neutre avec sujet indéterminé : « lorsqu'il y eut plus de facilité à naviguer ».

ou se rapporter à un mot qui joue le rôle de complément dans la proposition principale.

Ex. : Xén., *Anab.*, V, 2, 24 : **μαχομένων** δὲ **αὐτῶν** καὶ **ἀπορουμένων** θεῶν τις **αὐτοῖς** μηχανὴν σωτηρίας δίδωσιν (cf. I, 4, 12). Etc.

Cette anomalie se rencontre surtout quand la proposition au génitif absolu précède la proposition principale[1].

621. — Accusatif absolu. — Au lieu du génitif absolu on trouve en grec l'accusatif absolu :

1° Dans des expressions *impersonnelles* en apparence, mais ayant en réalité pour *sujet* logique une *proposition subordonnée à l'infinitif* dont l'addition est nécessaire pour déterminer le sens de l'expression (cf. § 620, Rem. III). Dans ce cas, l'emploi de l'accusatif absolu est *en général* obligatoire. Ces expressions sont : ἐξόν, παρόν, alors qu'il est (était, sera) permis, possible de... ; δέον, προσῆκον, πρέπον, alors qu'il faut (qu'il fallait, qu'il faudra)... ou alors qu'il est (etc.) convenable de... — δοκοῦν, puisqu'il paraît bon de ; δόξαν, après qu'on eût résolu de — les participes parfaits passifs δεδογμένον, puisqu'on a résolu de... : προσταχθέν, εἰρημένον, alors que, puisqu'on a prescrit de..., etc ; de même les adjectifs neutres δυνατόν, ἀδύνατον, δίκαιον, etc., accompagnés de ὄν, alors qu'il est (qu'il était, qu'il sera) possible, impossible, raisonnable, juste, etc., de faire (ceci ou cela).

Ex. : Eur., *Iph. en Taur.*, 688 : ἁπλᾶς δὲ λύπας **ἐξὸν** (s.-ent. φέρειν), οὐκ οἴσω διπλᾶς. — Hérodote, V, 49 : **παρέχον** δὲ τῆς Ἀσίης πάσης ἄρχειν εὐπετέως, ἄλλο τι αἱρήσεσθε ; — Thuc., I, 120, 3 : εὖ δὲ **παρασχὸν** ἐκ πολέμου πάλιν ξυμβῆναι (— ἦν δὲ τοῦτο [c.-à-d. τὸ πάλιν ξυμβῆναι] καλῶς ἔχον αὐτοῖς τύχῃ). I, 125, 2 : **δεδογμένον** δὲ αὐτοῖς, εὐθὺς... ἀδύνατα ἦν ἐπιχειρεῖν ἀπαρασκεύοις οὖσιν. V, 30, 2 : **εἰρημένον** κύριον εἶναι ὅτι ἂν τὸ πλῆθος τῶν ξυμμάχων ψηφίσηται (cf. V, 56). VII, 44, 5 : παρεκελεύοντό τε, **ἀδύνατον ὂν** ἐν νυκτὶ ἄλλῳ τῳ σημῆναι[2]. — Plat., *Alcib.*, 115 b : οἱ δ' οὐ βοηθήσαντες **δέον**

---

1. Il est en effet plus rare de trouver des phrases comme celle-ci :

Thuc., III, 22, 1 : προσέμιξαν τῷ τείχει λαθόντες τοὺς φύλακας, ἀνὰ τὸ σκοτεινὸν **οὐ προϊδόντων αὐτῶν**.

2. Remarquez la phrase suivante :

Thuc., I, 2, 2 : τῆς γὰρ ἐμπορίας οὐκ οὔσης οὐδ' ἐπιμιγνύντες ἀδεῶς ἀλλήλοις οὔτε κατὰ γῆν οὔτε διὰ θαλάσσης, νεμόμενοί τε τὰ αὑτῶν ἕκαστοι ὅσον ἀποζῆν καὶ περιουσίαν χρημάτων οὐκ ἔχοντες οὐδὲ γῆν φυτεύοντες, **ἄδηλον ὂν** ὁπότε τις ἐπελθών, καὶ ἀτειχίστων ἅμα ὄντων (cf. ci-dessus, p. 696, n. 3), ἄλλος ἀφαιρήσεται, τῆς τε καθ' ἡμέραν ἀναγκαίου τροφῆς πανταχοῦ ἂν ἡγούμενοι ἐπικρατεῖν, οὐ χαλεπῶς ἀπανίσταντο,

dans laquelle ἄδηλον ὄν explique ce qui précède et particulièrement οὐδὲ γῆν φυτεύοντες. On voit de plus réunies ici les diverses constructions du participe grec employé pour exprimer les circonstances (*temps*, *cause*, etc.) d'une action principale. Si la phrase paraît longue et embarrassée,

ὑγιεῖς ἀπῆλθον. — Xén., *Cyr.*, II, 2, 20 : ἔγωγ', ἔφη ὁ Κῦρος, οἶμαι ἅμα μὲν συναγορευόντων ἡμῶν, ἅμα δὲ καὶ **αἰσχρὸν ὂν** τὸ ἀντιλέγειν[1] κτλ. VI, 1, 26 : ἀντιπαρεσκευάζετο ἐρρωμένως, **ὡς** μάχης ἔτι **δεῆσον**[2]. VIII, 5, 28 : **συνδόξαν** τῷ πατρὶ καὶ τῇ μητρί, γαμεῖ τὴν Κυαξάρου θυγατέρα. *Hell.*, II, 4, 1 : οἱ δὲ τριάκοντα, **ὡς ἐξὸν** ἤδη αὐτοῖς τυραννεῖν ἀδεῶς, προεῖπον κτλ. — Dém., L, 12 : καὶ ἐνθένδε πάλιν, **προσταχθέν** μοι ὑπὸ τοῦ δήμου Μένωνα ἄγειν εἰς Ἑλλήσποντον, ᾠχόμην. Etc.

On pourrait multiplier les exemples.

Remarques. — I. Le participe absolu τυχόν, s'il est arrivé que..., en cas que..., s'emploie adverbialement dans le sens de peut-être.

Ex. : Xén., *An.*, VI, 1, 20 : ὁ Ξενοφῶν ἐβούλετο ταῦτα (y consentit), νομίζων **τυχὸν** ἀγαθοῦ τινος ἂν αἴτιος τῇ στρατιᾷ γενέσθαι.

---

c'est que Thucydide ne pouvait pas posséder l'art de construire une période souple et dégagée : sa phrase eût été parfaitement claire, s'il avait mis en bonne place, de manière à les présenter en pleine lumière, parmi les circonstances principales, celles qui rendaient les émigrations faciles dans la Grèce primitive : 1° la pauvreté des habitants (περιουσίαν χρημάτων οὐκ ἔχοντες) et 2° l'assurance de trouver partout de quoi se suffire (τῆς τε καθ' ἡμέραν ἀναγκαίου τροφῆς πανταχοῦ ἂν ἡγούμενοι ἐπικρατεῖν). Mais cette observation faite, on s'aperçoit qu'il s'est en général conformé à l'usage que la raison même conseillait aux écrivains et qui consistait, les circonstances principales étant exprimées à l'aide du participe construit comme apposition ou comme attribut, à marquer au moyen du participe absolu les circonstances accessoires ou plus exactement celles qui donnent la raison des circonstances principales. C'est ce qu'on voit, par exemple, pour les mots τῆς ἐμπορίας οὐκ οὔσης qui expliquent οὐδ' ἐπιμιγνύντες ἀλλήλοις, pour ἀτειχίστων ἅμα ὄντων à côté de ἐπελθών τις et pour ἄδηλον ὄν, explication des mots οὐδὲ γῆν φυτεύοντες. Cette règle est particulièrement appliquée dans un passage comme celui-ci :

Xen., *An.*, I, 10, 6 : οἱ μὲν Ἕλληνες **στραφέντες** (circonstance de temps, circonstance principale déterminant l'action qui va suivre) παρεσκευάζοντο **ὡς** ταύτῃ **προσιόντος** (s.-ent. βασιλέως : « dans l'idée que le roi allait attaquer par là », circonstance de cause expliquant à la fois παρεσκευάζοντο et le participe qui suit) **δεξόμενοι** (circonstance de but déterminant le verbe παρεσκευάζοντο et considérée comme circonstance principale).

Si les écrivains n'expriment pas toujours au moyen du participe absolu les circonstances *logiquement* accessoires, c'est que, comme on l'a vu dans tout ce qui précède, ils trouvent dans leur langue une grande liberté pour l'emploi du participe construit comme apposition ou comme attribut, et c'est aussi que certaines de ces circonstances accessoires ont une importance particulière qui permet de les assimiler à des circonstances principales. Ainsi, dans la phrase de Thucydide, les mots οὐδ' ἐπιμιγνύντες ἕκαστοι ἀλλήλοις et νεμόμενοί τε τὰ αὑτῶν οὐδὲ γῆν φυτεύοντες expriment bien logiquement des circonstances accessoires, puisqu'ils expliquent pourquoi les populations primitives de la Grèce étaient pauvres, mais ces circonstances ont une importance capitale aux yeux de Thucydide ; de là la construction qu'il leur a donnée. Enfin, quand il s'agit de cet auteur, il ne faut pas oublier qu'il recherche avant tout la variété des constructions et que cette recherche exclut souvent la netteté ; c'est pour cela, qu'après avoir exprimé au moyen du génitif absolu τῆς γὰρ ἐμπορίας οὐκ οὔσης une des raisons de la pauvreté des Grecs, il a eu l'air de reprendre la même idée, à l'aide du participe en apposition οὐδ' ἐπιμιγνύντες, tandis que dans sa pensée les mots τῆς γὰρ ἐμπορίας οὐκ οὔσης, « le commerce n'étant pas organisé comme il l'est aujourd'hui » expliquent οὐδ' ἐπιμιγνύντες ἀλλήλοις, « ils ne se mêlaient pas les uns aux autres », « ils n'avaient pas de relations » : οὐδὲ ne doit pas faire illusion sur le rapport qui unit les deux propositions.

1. Cet emploi de l'infinitif précédé de l'article dépendant d'un participe absolu à l'accusatif est assez rare en grec. Cf. Xén., *Cyr.*, V, 1, 13 ; Platon, *Rép.*, 521 a ; 604 c, etc. (Goodwin, *ouv. cité*, § 852).

2. Remarquez cette construction, dans laquelle le participe neutre est accompagné de ὡς, « dans la pensée, dans la persuasion que... ». On trouve aussi quelquefois les participes neutres ἐξόν, δέον, etc., accompagnés de ὥσπερ, « comme si... ».

Ex. : Xen., *An.*, III, 1, 13 : ὅπως ἀμυνούμεθα οὐδεὶς παρασκευάζεται οὐδὲ ἐπιμελεῖται, ἀλλὰ κατακείμεθα **ὥσπερ ἐξὸν** (« comme s'il nous était possible ») ἡσυχίαν ἄγειν.

II. Les participes neutres δέον, προσῆκον, δόξαν, etc., peuvent être aussi employés *personnellement* avec un pronom neutre qui leur tient lieu de sujet.

En ce cas, on peut les mettre soit à l'accusatif, soit au génitif absolu; mais ce tour est relativement rare[1].

Ex. : Thuc., V, 65, 3 : ὁ δέ, **ἄλλο τι δόξαν** ἐξαίφνης, πάλιν τὸ στράτευμα ἀπῆγεν. — Xén., *Hell.*, III, 2, 19 : **δόξαντα ταῦτα**[2] καὶ περανθέντα, τὰ στρατεύματα ἀπῆλθε. V, 2, 24 : **δοξάντων τούτων** ἐκπέμπουσιν οἱ Λακεδαιμόνιοι Εὐδαμίδαν.

2° Avec des propositions participiales précédées de ὡς ou de ὥσπερ (cf. p. 678, **b** et p. 679, Rem. II).

Ex. : Xén., *Mém.*, I, 2, 20 : διὸ καὶ τοὺς υἱεῖς οἱ πατέρες ἀπὸ τῶν πονηρῶν ἀνθρώπων εἴργουσιν, **ὡς** τὴν μὲν τῶν χρηστῶν ὁμιλίαν ἄσκησιν **οὖσαν** τῆς ἀρετῆς, τὴν δὲ τῶν πονηρῶν κατάλυσιν (s.-ent. **οὖσαν**). II, 3, 3 : οἱ δυνάμενοι... φίλους κτῶνται ὡς βοηθῶν δεόμενοι, τῶν δ' ἀδελφῶν ἀμελοῦσιν, **ὥσπερ** ἐκ πολιτῶν μὲν **γιγνομένους** φίλους, ἐξ ἀδελφῶν δὲ οὐ **γιγνομένους**. *Banq.*, I, 11 : ἐκεῖνοι σιωπῇ ἐδείπνουν, **ὥσπερ** τοῦτο **ἐπιτεταγμένον** αὐτοῖς ὑπὸ κρείττονός τινος. Eschine, III, 142 : **ὡς** τοὺς Βοιωτοὺς τὴν τῶν ὀνομάτων σύνθεσιν τῶν Δημοσθένους **ἀγαπήσοντας**. — Dém., XIV, 14 : μέγιστον οὕτω διακεῖσθαι τὰς γνώμας ὑμῶν, **ὡς** ἕκαστον ἑκόντα προθύμως ὅ τι ἂν δέῃ **ποιήσοντα**[3]. Etc.

622. — Ablatif absolu. — Les Latins construisent à l'ablatif absolu le participe que les Grecs mettent au génitif absolu.

Remarques. — I. Contrairement à ce qui a lieu en grec (cf. ci-dessus, § 620, Rem. I), l'ablatif absolu peut s'employer en latin *sans qu'il y ait un participe exprimé* (on sous-entend, en pareil cas, l'*idée* du participe présent du verbe être).

Ex. : T.-Live, XXII, 25, 14 : **propediem effecturum** (s.-ent. **se**) **ut sciant homines** ***bono imperatore*** (quand il y a un bon général) **haud magni fortunam momenti esse**. — Cic., *p. Arch.*, 2, 3 : ***tanto conventu*** **hominum ac** ***frequentia*** (quand il y a une assemblée si nombreuse). *Id.*, *ibid.* : ***hoc concursu*** **hominum litteratissimorum** (quand il y a un tel concours de personnes si instruites), ***hac vestra humanitate***. Etc.

---

1. Il est encore plus rare que le pronom neutre sujet de ces participes absolus soit remplacé par un substantif.

Ex. : Isée, V, 12 : **προσῆκον** αὐτῷ τοῦ κλήρου **μέρος** ὅσον περ ἐμοί.

2. Notez qu'on dit aussi : δόξαν ταῦτα par une extension assez hardie de la règle τὰ ζῷα τρέχει.

Ex. : Xen., *An.*, IV, 1, 13 : **δόξαν ταῦτα** (= ἐπεὶ ἔδοξε ταῦτα) ἐκήρυξαν οὕτω ποιεῖν.

3. Remarquez la phrase suivante :

Dem., XIV, 15 : ὁρᾶτε γάρ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ὅτι ὅσα μὲν πώποθ' ἅπαντες ἐβουλήθητε καὶ μετὰ ταῦτα τὸ πράττειν αὐτὸς ἕκαστος ἑαυτῷ προσήκειν ἡγήσατο, οὐδὲν πώποθ' ὑμᾶς ἐξέφυγεν, ὅσα δ' ἐβουλήθητε μέν, μετὰ ταῦτα δ' ἀπεβλέψατε εἰς ἀλλήλους **ὡς** αὐτὸς μὲν ἕκαστος οὐ **ποιήσων**, **τὸν** δὲ πλησίον **πράξοντα**, οὐδὲν πώποθ' ὑμῖν ἐγένετο.

Dans cette phrase **ὡς ... πράξοντα** est à l'accusatif absolu conformément à l'usage, mais **αὐτὸς ... ποιήσων** est au nominatif, parce qu'il a le même sujet que ἀπεβλέψατε.

II. Toutefois, c'est seulement à partir de T.-Live que l'emploi de l'ablatif absolu non accompagné d'un participe devient très libre.

A l'époque classique, dans l'usage *le plus ordinaire* de la bonne prose, cet emploi de l'ablatif absolu sans participe exprimé est restreint à un petit nombre de cas.

Il se rencontre surtout[1] :

1° Lorsque *le substantif* mis à l'ablatif est un des noms **adjutor, arbiter, auctor, deprecator** (Cés., *de Bell. Gall.*, I, 9, 2), **dux, judex, magister, præceptor, socius, testis**, ou un nom désignant l'âge, **puer, adulescentulus**, etc., ou encore un nom désignant une magistrature, **consul, prætor**, etc.

2° Lorsque l'*adjectif* mis à l'ablatif est **hic, ille, nullus, tantus, tot** (Cic., *in Verr.*, II, 4, 1, 1) ou un des qualificatifs **adversus, conscius, frequens, imprudens, incertus** (Cés., *de Bell. Gall.*, IV, 32, 5 ; VII, 62, 6 : *de Bell. civ.*, II, 32, 6), **incolumis, integer, invitus, nescius, propitius, recens, reliquus, salvus, secundus, superstes, vivus.**

3° Peut-être, lorsque l'adjectif mis à l'ablatif est au *superlatif* (Cic., *p. imp. Cn. Pomp.*, 10, 28 ; Cés., *de Bell. Gall.*, VII, 40, 4 ; *de Bell. civ.*, I, 50, 2 ; III, 73, 3 ; 77, 2), au *comparatif* (Cés., *de Bell. Gall.*, III, 5, 1) ou lorsqu'il est précédé de ***tam*** (Cic., *ad Fam.*, XVI, 15, 2 ; Cés., *de Bell. Gall.*, I, 16, 6).

III. Enfin, il y a même dans Cicéron et dans César quelques exemples qu'il n'est pas possible de faire rentrer dans la règle précédente.

Ex. : Cic., *Acad. pr.*, II, 31, 100 : **si jam ex hoc loco proficiscatur Puteolos...,** ***probo navigio***[2], **bono gubernatore, hac tranquillitate.** — Cés., *de Bell. Gall.*, VI, 21, 5 : **parvis... tegimentis utuntur,** ***magna*** **corporis parte** ***nuda.*** III, 12, 5 : **summa... erat,** ***vasto*** **atque** ***aperto mari, magnis æstibus, raris*** **ac prope** ***nullis portibus,*** **difficultas navigandi.**

623. — Employé à l'*ablatif absolu* le participe latin exprime les mêmes rapports de temps ou de cause que le participe grec ; comme lui aussi, il peut remplacer une proposition conditionnelle ou une proposition concessive.

1° Idée de temps :

Dans ce sens le participe est en latin beaucoup plus fréquent qu'en grec.

Ex : Cic., *Tusc.*, I, 16, 38 : **Pythagoras** ***Tarquinio Superbo regnante*** **in Italiam venit.** — Cés., *de Bell. civ.*, I, 68, 1 : **Cæsar** ***exploratis regionibus albente cælo*** **omnes copias castris educit.** — Corn. Nép., *Thras.*, 8, 4 : **Thrasybulus a barbaris, ex oppido noctu** ***eruptione facta,*** **in tabernaculo interfectus est.** Etc., etc.

---

1. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, 2e éd., § 70. Riemann a soin d'ajouter : « La règle que je donne est empruntée, sauf quelques additions, à Grysar, *Theorie des lateinischen Stiles*, 2e éd. (Cologne, 1843), p. 275-76 ; mais, en réalité, la question dont il s'agit ici n'a pas encore été suffisamment étudiée, et, ce qui la complique, c'est que... il n'est pas toujours facile de distinguer l'ablatif absolu de l'ablatif exprimant *une circonstance accompagnante*, pour lequel il n'est nullement nécessaire que l'adjectif soit accompagné d'un participe ».

2. Toutefois je verrais volontiers dans **probo navigio** un ablatif d'instrument.

REMARQUE. — On ajoute parfois après la proposition absolue **tum, tum vero, tum denique,** pour donner plus de force à la proposition principale (voy. ce qui a été dit ci-dessus, § 606, 2°, **a**, REM. I, p. 681).

2° IDÉE DE CAUSE :

EX. : CIC., *de Nat. deor.*, II, 3, 8 : **C. Flaminium Cælius, *religione neglecta,* cecidisse apud Trasumenum scribit.** — T.-LIVE, IV, 18, 6 : **parumper silentium et quies fuit, nec *Etruscis,* nisi cogerentur, pugnam *inituris*[1], et *dictatore* arcem Romanam *respectante,* ut...** Etc.

REMARQUE. — Sur les particules employées pour faire ressortir l'idée de cause, voy. ci-dessus, § 606, 2°, **b**, p. 682.

3° SUPPOSITION :

EX. : CIC., *de Fin.*, II, 35, 117 : **maximas virtutes jacere omnes necesse est, *voluptate dominante.*** *P. Planc.*, 33, 80 : **quæ potest esse jucunditas vitæ, *sublatis amicitiis?*** CÉS., *de Bell. Gall.*, I, 40, 3 : **sibi quidem persuaderi, *cognitis suis postulatis* atque *æquitate* condicionum *perspecta,* eum neque suam neque populi Romani gratiam repudiaturum.** Etc.

REMARQUE. — On ajoute parfois **nisi** au participe absolu *après une proposition négative* (cf. ci-dessus, p. 683, **f**).

EX. : CIC., *ad Fam.*, I, 1, 1 : **quoniam tu, *nisi perfecta re,* de me *non* conquiesti.** — QUINT., *proœm.*, § 26 : **nihil præcepta atque artes valent *nisi adjuvante natura.***

Dans les propositions comparatives on peut ajouter **quasi** à l'ablatif absolu, et *après Cicéron* on le trouve avec **tanquam, velut,** etc. (voy. ci-dessus, p. 683, **d**, REM.).

4° CONCESSION :

EX. : CIC., *ad Fam.*, VI, 1, 4 : **eo pertinet oratio, *ut, perditis omnibus rebus,* tamen ipsa virtus se sustentare posse videatur.**

REMARQUE. — On trouve, *après Cicéron,* la proposition concessive absolue construite avec **quanquam** et **quamvis** (cf. ci-dessus, p. 683, **e**).

EX. : TAC., *Hist.*, I, 60 : **quies provinciæ, *quanquam remoto consulari,* mansit.** — SUÉT., *Jul.*, 34 : **Cæsar, *quanquam* obsidione Massiliæ *retardante,* brevi tamen omnia subegit.** Etc.

624. — *Régulièrement* le sujet de la proposition absolue ne devrait être ni sujet ni complément dans la proposition principale.

Cependant, il arrive quelquefois que, pour marquer avec plus de force le rapport signifié par le participe, on construit le participe absolument, quoique le sujet soit complément dans la proposition principale.

---

1. Sur cet emploi irrégulier de l'adjectif verbal en **-urus**, voy. ci-après, § 626.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, VII, 4, 1 : **Vercingetorix, *convocatis suis clientibus,* facile incendit** (s.-ent. ***eos***). — Cic., *Phil.*, 11, 10, 23 : **nemo erit..., qui credat, *te invito,* provinciam *tibi* esse decretam**[1]. — Sall., *Jug.*, 14, 11 : **Jugurtha, *fratre meo atque eodem propinquo suo interfecto,* primum regnum *ejus* sui sceleris prædam fecit**[2].

Remarques. — I. Le sujet de l'ablatif absolu peut être *sous-entendu*, quand il n'en résulte aucune obscurité pour le sens[3] (cf. ci-dessus, § 620, Rem. II).

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, IV, 12, 1-2 : **impetu facto celeriter nostros perturbaverunt ; rursus *resistentibus*** (c.-à-d. **nostris**), **consuetudine sua ad pedes desiluerunt.** *De Bell. civ.*, I, 30, 3 : **Caralitani, simul ad se *Valerium* mitti audierunt, nondum egresso** (sc. **eo**) **ex Italia sua sponte Cottam ex oppido ejiciunt.** — T.-Live, XXI, 57, 3 : **ita *territis*** (sc. **eis**), **Sempronius consul advenit** (cf. XXII, 61, 6 ; XXV, 9, 13 ; XXVII, 20, 4 ; XXVIII, 12, 9, etc.).

Quelquefois le sujet n'est pas exprimé, quand il est indéterminé :

Ex. : T.-Live, XXIX, 5, 8 : ***dimissis,*** *des gens* ayant été envoyés. XXIX, 14, 13 : ***precantibus,*** pendant qu'*on* priait. Etc. Cf. Tac., *Hist.*, I, 27 : **causam digressus *requirentibus,*** comme *on* lui demandait pourquoi il partait.

II. On rencontre quelquefois à l'*ablatif absolu* un participe passé *neutre* ayant pour sujet *toute une proposition subordonnée* (voy. ci-dessus, § 620, Rem. III).

Ex. : Cic., *de Inv.*, II, 10, 34 : **hoc loco præterito et cur *prætereatur demonstrato.*** *De Fin.*, II, 27, 85 : ***perfecto* enim et *concluso* neque virtutibus neque amicitiis usquam locum esse, si ad voluptatem omnia referantur.** *De Off.*, II, 12, 42 : ***adjuncto* vero ut iidem etiam prudentes haberentur.** — Sall., *Hist. fragm.*, V, 12 (*Kritz*) : ***audito* Q. Marcium Regem proconsulem per Lycaoniam cum tribus legionibus tendere.** *Ib.*, V, 14 : ***comperto* lege Gabinia Bithyniam et Pontum consuli datum.** — Hor., *Ép.*, I, 10, 50 : ***excepto* quod non simul esses, cetera lætus.** Etc.

---

1. Il y a aussi des cas où le tour donné à la phrase ne permettait pas une construction autre que celle du participe absolu.

Ex. : Cic., *p. Sest.*, 24, 54 : **statim, *me perculso,* ad *meum* sanguinem hauriendum et, *spirante* etiam *re publica*, ad *ejus* spolia detrahenda advolaverunt** (la construction **ad meum perculsi sanguinem hauriendum et ad spirantis etiam reipublicæ spolia detrahenda** eût été intolérable).

2. Cet emploi du participe absolu est particulièrement fréquent chez César, et les exemples qu'on en trouve ne peuvent pas toujours être justifiés par la raison donnée ci-dessus (n. 1).

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, V, 44, 6 : ***quo percusso et exanimato, hunc* scutis protegunt.** VII, 76, 3 : ***coactis* equitum octo *millibus*... *hæc* in Hæduorum finibus recensebantur.** Etc.

Mais cet emploi peut-il être considéré comme une incorrection véritable ? C'est une question délicate, parce qu'en fait cette construction est bien plus fréquente qu'on ne le croit généralement. Voy. T.-Live, XXIII, 6, 1 ; 24, 10 ; XXIV, 9, 9 ; XXV, 17, 7 ; 24, 9, etc.

3. C'est ce qui arrive particulièrement quand le sujet serait un pronom qualifié par une proposition relative.

Ex. : T.-Live, I, 37, 1 : **additur dolus, *missis, qui* magnam vim lignorum ardentem in flumen conjicerent** (cf. XXI, 23, 1).

Cette construction est rare à l'époque classique ; elle ne paraît se trouver ni chez César ni chez Cornélius Népos, elle devient fréquente chez T.-Live et chez les historiens de l'époque impériale.

III. On trouve aussi dans l'ancienne langue, mais particulièrement chez T.-Live, des participes passés passifs employés au *neutre* et à l'*ablatif absolu* pour remplacer une proposition subordonnée dont le verbe serait au *passif impersonnel*.

Ex. : Tér., *Hec.*, 737 : **nam ea ætate jam sum ut non siet, *peccato* (= *si* a me peccatum sit), mihi ignosci æquum.** — T.-Live, XXII, 55, 3 : **nondum palam *facto* (= cum nondum palam factum esset).** XXVI, 21, 4 : **eum quasi *debellato* (= quasi debellatum sit) triumphare.** XXVIII, 27, 15 : ***summoto* (= cum summotum esset,** c.-à-d. **cum summota esset turba).** Etc.[1].

IV. Il est *rare*, en latin, que le participe passé d'un verbe *déponent*, employé à l'ablatif absolu, soit accompagné d'un complément direct.

Cette forme de phrase peu ordinaire se rencontre surtout chez T.-Live[2] :

Ex. : T.-Live, XXIII, 26, 2 : **P. et Cn. Scipionibus inter se partitis *copias*.** 39, 5 : **transgresso Vulturnum Fabio** (cf. I, 29, 6 ; IV, 44, 10 ; 52, 4 ; 53, 1 ; XXX, 25, 5 ; XXXVI, 2, 5 ; XXXVII, 12, 8).

B. — L'adjectif verbal en *-urus*.

625. — Emploi classique. — Les prosateurs classiques n'emploient presque jamais l'adjectif verbal en **-urus** que joint au verbe **sum**[3] : ce n'est donc point, à proprement parler, un participe futur ; c'est un adjectif qui, avec le verbe **sum**, sert à exprimer l'idée que le grec rend au moyen de μέλλω accompagné de l'infinitif (**facturus sum**, μέλλω ποιήσειν, cf. ci-dessus, § 267).

---

1. On cite déjà dans l'ancienne langue et chez Cicéron quelques participes employés de cette manière : mais ce sont en général des ablatifs absolus qui ont tout à fait pris une valeur adverbiale ; ainsi chez Cicéron :

mihi *optato* veneris ; quod et raro datur et nunc *peroptato* nobis datum est (*ad Att.*, XIII, 28, 3 ; *de Orat.*, II, 5, 20). Cf. *ad Att.*, XVI, 6, 3 : **quod *satisdato*** (« après que caution a été donnée ») **debeo.** *De Orat.*, I, 39, 177 : ***intestato*que esset mortuus.** *In Verr.*, II, 4, 51, 126 : **lex est... quæ in annos singulos Jovis sacerdotem *sortito*** (« après qu'on a tiré au sort ») **capi jubeat.** *De Div.*, I, 2, 3 : ***auspicato*** (« après les auspices pris ») **urbem condidisse**, etc.

L'expression est donc ici beaucoup moins hardie que dans la plupart des passages de T.-Live. (Mais dans *de Leg. agr.*, II, 2, 5, on lit aujourd'hui, d'après les meilleurs mss. :

***cujus* errato nulla venia, recte facto exigua laus... proponitur**, au lieu de **cui, *errato*, nulla venia, recte facto, exigua laus**, etc.).

Voy. O. Riemann, *Études sur... T.-Live*, 2e éd., p. 305-307, § 131.

2. Avant T.-Live on cite un exemple de Salluste :

Jug., 103, 7 : **Sulla *omnia* pollicito,**

et cet emploi se retrouve chez les écrivains de l'époque impériale.

Voy. A. Dræger, *Hist. Synt.*, II², p. 706-707 ; Schmalz, dans l'*Archiv* de Wœlfflin, t. I, p. 344-347.

3. Les exceptions sont rares ; toutefois on peut citer : Cic., *in Verr.*, II, 1, 21, 56 : **adest de te sententiam *laturus*** (cf. *ad Qu. fr.* II, 5, 2 [6, 1] ; *ad Att.*, VIII, 9, 2). Voy. O. Riemann, *Études sur... T.-Live*, 2e éd., p. 303, n. 3.

626. — L'adjectif verbal assimilé à un participe futur. — Ce n'est guère qu'à partir de T.-Live que l'adjectif verbal en **-urus** s'emploie librement en prose comme un véritable *participe futur*[1].

De même que les autres participes,

a) tantôt il joue le rôle d'*adjectif* :

Ex. : Sall., *Jug.*, 35, 10 : **urbem venalem et mature *perituram*.** — Asin. Pollion (cité par Sénèque le Rhéteur, *Suas.*, 6, 24) : **operibus *mansuris*.** — T.-Live, II, 10, 11 : **rem ausus plus famæ *habituram* ad posteros quam fidei.** Etc.

(les exemples sont en nombre considérable à partir de l'époque impériale);

b) tantôt il est pris *substantivement* (chez les prosateurs de l'époque impériale), non seulement au pluriel, mais au singulier :

Ex. : Tac., *Germ.*, 3 : ***ituri* in prœlia canunt...** — Pline le Jeune, *Pan.*, 7, 5 : ***imperaturus* omnibus eligi debet ex omnibus.** Etc.

c) tantôt il joue le rôle d'une *proposition complétive* (cf. ci-dessus, § 607, p. 684 et suiv.) :

Ex. : T.-Live, I, 25, 3 : **publicum imperium servitiumque obversatur animo *futuraque ea deinde patriæ fortuna quam ipsi fecissent*** (*ce fait que* le sort de leur patrie serait à l'avenir celui qu'eux-mêmes lui auraient assuré);

d) tantôt enfin il remplace une *proposition subordonnée non complétive* (cf. ci-dessus, § 597, p. 671 et suiv.) :

Ex. : T.-Live, XXVIII, 15, 13 : **Carthaginienses, prima luce *oppugnaturis* hostibus castra, saxis undique congestis augent vallum** (cf. XXXI, 36, 5). — Q.-Curce, III, 3 (6), 1 : (**Thymodi**) **præceptum est a rege** (**Dario**), **ut omnes peregrinos milites a Pharnabazo acciperet, opera eorum *usurus* in bello.** VII, 11 (43), 23 : **Cophes suadere cœpit Arimazi petram tradere, gratiam regis *inituro,* si tantas res molientem in unius rupis obsidione hærere non coegisset.** Etc.

---

1. Voy. dans O. Riemann, *Études sur... T.-Live*, 2ᵉ éd., p. 303, n. 3, les exemples qui lui font supposer que l'habitude d'employer le participe en **-urus**, sans le joindre au verbe **sum**, a peut-être pris naissance dans le langage familier. Mais voyez les restrictions apportées à cette opinion par J. Brenous, *Étude sur les Hellénismes dans la syntaxe latine*, p. 349.

Chez Virgile, l'emploi de l'adjectif verbal en **-urus**, sans le verbe **sum**, parait tout à fait ordinaire : voy., par exemple, *Géorg.*, III, 263 ; *Én.*, II, 511 ; IV, 415 ; IX, 553 ; 641 ; X, 811, etc. ; de même chez Horace, *Carm.*, II, 3, 4 ; 27 ; 28 ; 6, 1 ; III, 4, 60 ; IV, 3, 20, etc.

627. — Employé comme participe futur, l'adjectif verbal en **-urus** peut d'ailleurs avoir les divers sens suivants :

1° Il peut marquer ce qui *doit arriver* :

Ex. : T.-Live, XL, 8, 7 : **sedeo... miserrimus pater judex inter duos filios..., aut conficti aut commissi criminis labem apud meos *inventurus*.** XXVI, 5, 2 : **vicit tamen respectus Capuæ, in quam omnium sociorum hostiumque conversos videbat animos, documento *futuræ*, qualemcumque eventum defectio ab Romanis habuisset**[1] (cf. XXI, 21, 6 ; 32, 2 ; 44, 3 ; 52, 6 ; XXII, 43, 11 ; XXIV, 4, 1 ; XXV, 6, 9 ; XXVI, 5, 2 ; etc.).

2° Il peut marquer ce qu'on est *sur le point* de faire :

Ex. : T.-Live, XXI, 1, 4 : **cum, perfecto Africo bello, exercitum eo *trajecturus* sacrificaret.** XXVI, 38, 8 : **mox de Blattio *cogniturus*.** Etc.

3° Il peut marquer l'*intention* de faire telle ou telle chose :

Ex. : T.-Live, VIII, 26, 1 : **sineret se classe circumvehi ad Romanum agrum, non oram modo maris, sed ipsi urbi adjecta loca *depopulaturum*.** X, 26, 7 : **Senones Galli multitudine ingenti ad Clusium venerunt, legionem Romanam castraque *oppugnaturi*** (cf. XXI, 13, 6 ; 32, 1 ; 5 ; 10 ; 58, 2 ; XXII, 12, 2, etc. ; XXIII, 1, 5 ; 14, 6 ; XXV, 27, 10, etc. ; XXVII, 47, 10). Etc.

Remarque. — Le participe futur peut être, en pareil cas, précédé de **ut** (cf. en grec ὡς, ci-dessus, § 606, 1°, b, Rem. I, p. 679)[2].

Ex. : T.-Live, XXI, 32, 10 : **subiit tumulos, *ut*** (avec l'intention de) **ex aperto... vim per angustias *facturus* ;**

ou de **tanquam** pris dans le sens de **ut** (cf. ci-dessus, § 606, 2°, d, Rem. I, p. 683) :

Ex. : T.-Live, XXI, 61, 1 : **transgressus Hiberum Hasdrubal cum octo millibus peditum, mille equitum, *tanquam*** (= **ut**, dans la pensée que..., c.-à-d. avec l'intention de...) **ad primum adventum Romanorum *occursurus***[3].

4° Enfin le participe en **-urus** peut servir, dans la langue postérieure à Cicéron, à exprimer un fait dont l'accomplissement est subordonné à une *condition* ou à marquer une *hypothèse contraire à la réalité*.

1. Sur ce subjonctif **habuisset** qui représente la *pensée* d'Annibal, voy. ci-après § 643 : au style direct il y aurait **documento erit, qualemcumque ... *habuerit*** (futur antérieur).

2. Remarquez la phrase suivante :

Ex. : T.-Live, III, 5, 1 : **carpere multifariam vires Romanas, *ut* non *suffecturas* ad omnia, aggressi sunt.**

Le participe, bien qu'employé dans le sens du n° 1, y est néanmoins précédé de **ut** : « *dans la pensée que* ces forces ne pourraient pas (= ne devaient pas) résister à toutes ces attaques ».

Même emploi du participe futur avec **tanquam** mis pour **ut** (cf. XXXVI, 41, 1 ; 43, 10).

3. Sur l'emploi de **tanquam** mis pour **ut** et signifiant « dans cette pensée que... », emploi d'ailleurs peu correct, voy. A. Dræger, *Hist. Synt.*, II², p. 816-817 (cf. 680-681) et O. Riemann, *Revue critique*, 1881, t. II, p. 259.

a) FAIT SUBORDONNÉ A UNE CONDITION :

Ex. : T.-LIVE, XXI, 17, 6 : **Ti. Sempronius missus in Siciliam, ita in Africam *transmissurus* si ad arcendum Italia Pœnum consul alter satis esset** (il *avait ordre* de passer en Sicile, si l'autre consul suffisait à écarter Hannibal de l'Italie). Cf. IV, 18, 6 ; VIII, 17, 10 ; IX, 29, 4. Etc.

b) HYPOTHÈSE CONTRAIRE A LA RÉALITÉ :

T.-LIVE, XXII, 38, 7 : (**bellum**) ***mansurum*** (= **quod mansurum fuisset**, qui *serait demeurée* éternellement) **in visceribus rei publicæ, si plures Fabios imperatores haberet, se, quo die hostem vidisset, perfecturum.** XXIII, 44, 2 : **an *dedituris* se Hannibali fuisse accersendum Romanorum præsidium?** (entendez : **an sibi, si se Hannibali dedituri fuissent, accersendum erat...?** s'ils avaient l'intention de se rendre à Hannibal, est-ce qu'ils devaient appeler une garnison romaine ?). Cf. XXVI, 25, 3 ; XXVIII, 2, 13 ; XL, 35, 6 : **antiqua disciplina milites habuerat ; de præda parcius quam speraverant... dederat nihil *relicturis*** (*litt.* parce qu'ils *étaient disposés* à ne rien laisser, *d'où* parce qu'ils *n'auraient* rien laissé), **si aviditati indulgeretur, quod in ærarium deferret.** Etc.[1]

C. — Les adjectifs verbaux en -τος et en -τέος. L'adjectif verbal en *-ndus*.

628. — **Adjectifs verbaux en -τος.** — Les adjectifs verbaux en -τος signifient que l'action exercée sur une personne *se trouve faite* ou *peut être faite*[2].

Ainsi στρεπτός signifie soit tourné (tordu, tressé) soit qui peut être tourné (flexible).

Mais il est rare que l'adjectif verbal en -τος s'emploie à la fois dans l'un et l'autre sens. Le plus souvent il s'emploie pour signifier que l'action exercée sur le sujet peut être faite[3].

REMARQUES. — 1. Quelquefois ces adjectifs verbaux peuvent se traduire par digne de[4].

---

1. Dans T.-LIVE, XXX, 7, 4 : **nec in arcem se includere, turba locum artum *impediturus*, voluit**, le participe **impediturus** n'équivaut pas à **quia erat impediturus**, mais à **ita ut impediret**, « il ne voulut pas s'enfermer dans la citadelle *pour encombrer* un lieu déjà étroit. »

2. « Le second sens est une conséquence du premier : en effet, ce qui a déjà été fait est censé pouvoir être fait encore : τὰ ὁρατά « les choses qui ont été *ou* qui sont vues » et par conséquent « les choses visibles » ; τὰ ἀόρατα « les choses qui n'ont pas été *ou* qui ne sont pas vues » et par conséquent « les choses invisibles ». E. KOCH, *Gramm. grecque*, § 94, 1, REM.

3. KRÜGER, *Griechische Sprachlehre*, § 41, 11, 25 et suiv. Remarquez que les adjectifs composés d'une préposition signifient que l'action peut être faite, quand ils sont *oxytons* et que leur féminin est en -ή : comparez ἐξαιρετός, -ή, -όν « qui peut être ôté », et ἐξαίρετος, « ôté, excepté ».

4. Quelques-uns correspondent aux adjectifs français en *-ble*, marquant possibilité. C'est ainsi qu'en latin certains participes passés passifs en **-tus** (dont la parenté avec les adjectifs verbaux en -τος est

Ex. : Xén., *Cyr.*, I, 6, 2 : ὁρῶν **τὰ ὁρατὰ** καὶ ἀκούων **τὰ ἀκουστὰ** (ce qui mérite d'être vu et ce qui mérite d'être entendu) γιγνώσκεις. — Mén., *Sent.*, 225 : ἢ μὴ ποίει τὸ **κρυπτὸν** (ce qui doit être caché) ἢ μόνος ποίει. Cf. Platon, *Cratyle*, 416 d : ὅσα μὲν ἂν νοῦς τε καὶ διάνοια ἐργάσηται, ταῦτά ἐστι **τὰ ἐπαινετά**, ἃ δὲ μή, **ψεκτά**. Etc.

II. Les adjectifs verbaux en **-τος** ont *en général* le sens passif.

Toutefois, θνητός a le sens actif (qui peut mourir, mortel ; δυνατός a tantôt le sens actif, capable de, tantôt le sens passif, possible à (ex. : ἀνὴρ δυνατὸς λέγειν, un homme capable de parler, et λόγος δυνατὸς λέγειν, discours qu'on peut tenir).

De même, certains adjectifs en -τος, composés de ἀ privatif, ont un double sens : ἄπρακτος, qui n'a rien fait (cf. Thuc., IV, 61, 5) ou qui n'a pas été fait (cf. Xén., *Mém.*, II, 1, 2) ; ἀφύλακτος, qui n'est pas gardé (cf. Thuc., II, 93, 1) ou qui ne se garde pas (cf. Thuc., VII, 29, 2). Etc.[1].

629. — Adjectifs verbaux en -τέος. — Les adjectifs verbaux en -τέος signifient que l'action *doit être faite* et marquent par conséquent *nécessité*, *obligation*.

Ils s'emploient à la construction personnelle ou à la construction impersonnelle : le verbe εἰμί est souvent supprimé (voy. ci-dessous, Rem. I).

1° Ils s'emploient *ordinairement*[2] à la construction personnelle, quand le *sujet* représente l'idée principale.

Ex. : Plat., *Rép.*, 595 c : ἀλλ' οὐ γὰρ πρό γε τῆς ἀληθείας **τιμητέος** ἀνήρ, ἀλλ', ὃ λέγω, ῥητέον. — Xén., *Mém.*, II, 6, 27 : οἱ συμμαχεῖν ἐθέλοντες εὖ **ποιητέοι**. — Esch., I, 138 : ἃ τοῖς ἐλευθέροις (cf. ci-dessus, p. 96, 4°) ἡγοῦντο εἶναι **πρακτέα**, ταῦτα τοῖς δούλοις ἀπεῖπον μὴ ποιεῖν. Etc.

2° Ils s'emploient *ordinairement* à la construction impersonnelle[3], quand l'*action à faire* représente l'idée principale[4].

Ex. : Eur., *Ion*, 1260 : **οἰστέον** τὴν τύχην. — Plat., *Euthyphron*, 8 : τῷ ἀδικοῦντι **δοτέον** δίκην. — Xén., *Cyr.*, I, 6, 9 : ἔνιά ἐστιν ἃ οὐ πρὸς ἀνθρώπους **ἀγωνιστέον**, ἀλλὰ πρὸς αὐτὰ τὰ πράγματα. Etc.

---

visible) s'emploient aussi dans le sens des adjectifs français en *-ble* (cf. **invictus** « invincible », etc.). Voy. ci-dessus, p. 657, n. 4.

1. Voy. Krüger, *Griechische Sprachlehre*, § 56, 17.

2. Il y a des cas où il est indifférent de dire ὁ ποταμὸς **διαβατέος** ἐστίν ou τὸν ποταμὸν **διαβατέον** ἐστίν. Mais la construction impersonnelle est de rigueur quand le verbe actif a son complément à un autre cas que l'accusatif.

3. Sur l'emploi de l'adjectif verbal en -τεος au pluriel neutre, voy. ci-dessus, § 16, Rem. II.

4. En latin, cette construction existe aussi, mais c'est un tour archaïque ou familier (cf. Plaute, *Trin.*, 869 ; Lucrèce, I, 211 ; II, 492 ; V, 43, etc. ; Varr., *de Re rust.*, 1, 21 ; 32, 2 ; 2, 7, 11, etc.), dont l'emploi dans la prose littéraire de l'époque classique est tout à fait exceptionnel.

Ex. : Cic., *de Sen.*, 2, 6 : **tanquam longam aliquam viam confeceris, *quam* nobis quoque *ingrediendum* sit.** *P. Scauro*, II, 13 : ***obliviscendum* vobis putatis matrum in liberos, virorum in uxores scelera?**

La présence de cette construction dans la langue archaïque ne permet guère d'y voir un emprunt à la syntaxe grecque. Kühner, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, t. II, p. 543, *b*, la rapproche de l'emploi des substantifs verbaux en **-tio** avec un complément à l'accusatif (voy. ci-dessus, p. 50, § 53).

Remarques. — I. La personne dont on réclame l'action se trouve assez souvent exprimée à l'accusatif, parce que l'idée de δεῖ ou de χρή est contenue dans la construction impersonnelle : en pareil cas, on a l'habitude en grec de *sous-entendre* ἐστίν à côté du neutre de l'adjectif verbal.

Ex. : Plat., *Crit.*, 49 a : οὐδενὶ τρόπῳ φαμὲν **ἑκόντας** ἀδικητέον εἶναι (= δεῖν ἑκόντας ἀδικεῖν). — Isocr., IX, 7 : οὐ δουλευτέον **τοὺς** νοῦν **ἔχοντας** τοῖς κακῶς φρονοῦσιν (= οὐ δεῖ τοὺς νοῦν ἔχοντας δουλεύειν, etc).

II. Si l'actif et le moyen d'un verbe ont des sens différents, l'adjectif verbal en -τέος qui en est tiré peut avoir l'un et l'autre sens (cf. : πειστέον, il faut persuader ou il faut obéir ; φυλακτέον, il faut garder ou il faut se garder)[1].

Ex. : Plat., *Rép.*, 365 e : οἷς ἢ ἀμφότερα ἢ οὐδέτερα **πειστέον**. — Eur., *Hipp.*, 1182 : **πειστέον** πατρὸς λόγοις. Etc.

630. — Adjectifs verbaux en *-ndus*. — Aux adjectifs verbaux en -τέος correspondent en latin les adjectifs verbaux en **-ndus**, qui marquent une idée d'*obligation* ou une idée voisine de celle-là[2].

Ils s'emploient ordinairement comme *adjectifs qualificatifs* (cf. **leges observandæ, liber legendus**, et les adj. **optandus, laudandus**, etc.), ou bien comme *attributs* à côté du verbe **esse** pour signifier que l'action *doit être faite*.

Ex. : Tér., *Phorm.*, 56 : **magna *habendast* gratia.** — Cic., *de Orat.*, II, 35, 148 : **hæc (diligentia) præcipue colenda est nobis, hæc semper adhibenda.** Etc.

Remarques. — I. L'emploi de l'adjectif verbal en **-ndus** au pluriel neutre, comme substantif, paraît être peu correct, excepté lorsqu'il se rapporte, comme *attribut* ou comme *apposition*, à un sujet composé de plusieurs noms de choses :

Ex. : Cic., *de Fin.*, III, 11, 39 : **stultitiam... et timiditatem et injustitiam et intemperantiam cum dicimus esse *fugienda*** (que ce sont *des choses à fuir*). — Sall., *Cat.*, 10, 2 : **eis otium, divitiæ, *optanda*** (*choses souhaitables*) **alias, oneri miseriæque fuere.**

Par conséquent, on peut considérer comme irrégulier ce passage de Tite-Live :

XXXIX, 10, 5 : **si coacta caritate ejus *silenda*** (des choses qu'il eût fallu taire) **enuntiasset.**

Mais cet emploi n'est pas rare chez les poètes, non plus que chez les prosateurs de l'époque impériale (cf. Hor., *Sat.*, I, 2, 75 ; 10, 51 ; *Ép.*, I, 7, 72 ; Sénèque, *Ép.*, 88, 35 ; Pline le Jeune, *Ép.*, VI, 16, 3, etc.)[3].

II. Il arrive quelquefois qu'un adjectif verbal en **-ndus** marquant obligation soit employé en apposition à un substantif pour remplacer une proposition complétive avec **quod**.

---

1. L'adjectif verbal φοβητέον ne se trouve que dans le sens de « il faut craindre » (du passif φοβηθῆναί τινα « redouter quelqu'un »).
2. Pour l'emploi de l'adjectif verbal en **-ndus** servant simplement à remplacer le gérondif, voy. ci-dessus, p. 612 et suivantes.
3. Voy. O. Riemann, *Études sur... T.-Live*, 2e éd., p. 90, n. 1 ; cf. Fr. Helm, *Quæstiones syntacticæ de participiorum usu Tacitino, Vellejano, Sallustiano.*

Ex. : T.-Live, II, 13, 2 : **adeo moverat eum (Porsinam) et primi periculi casus... et *subeunda dimicatio* totiens quot conjurati superessent** (*ce fait qu*'il lui faudrait courir encore le même risque autant de fois qu'il restait de conjurés). Etc.

III. Il arrive quelquefois (ordinairement dans des phrases *négatives* de forme ou de sens[1]) que l'adjectif verbal en **-ndus** employé comme *adjectif qualificatif* ou comme *attribut* avec le verbe **esse**, marque plutôt une idée de *possibilité* qu'une idée d'obligation.

Ex. : Cic., *de Fin.*, IV, 19, 53 : **si... asperum (dolorem) et *vix ferendum* (esse) putabit** (à peine supportable). *Tusc.*, I, 1, 2 : **jam illa, quæ natura, non litteris (Romani) assecuti sunt, *neque* cum Græcia *neque* ulla cum gente sunt *comparanda*.** *De Fin.*, II, 35, 118 : **majores nostri labores *non fugiendos*** (inévitables) **tristissimo tamen verbo ærumnas etiam in deo nominaverunt.** Etc.

631. — Les adjectifs verbaux en **-ndus** marquent plutôt une *intention* qu'une obligation dans la construction bien connue **dare alicui liberos *educandos***, confier à quelqu'un *des enfants pour qu*'ils soient élevés ; **oppidum *diripiendum* militibus concedere**, abandonner une place aux soldats *pour qu*'elle soit pillée, etc.

Les verbes qui se construisent ainsi avec un complément à l'*accusatif* accompagné d'un adjectif verbal en **-ndus** sont avant tout et *régulièrement* ceux qui signifient donner, livrer, confier ou bien se charger de, s'occuper de[2].

Il est inutile de donner des exemples.

Remarques. — I. T.-Live a employé assez souvent, en leur faisant exprimer une idée d'intention, des adjectifs verbaux en **-ndus** joints à des substantifs compléments d'une *préposition*.

Ex. : T.-Live, XXIX, 22, 3 : ***circa* armamentaria et horrea bellique alium *apparatum visendum* prætor legatique ducti.** II, 48, 4 : ***in*... Æquorum *agrum depopulandum* transit.** *Præf.*, § 6 : ***ante* conditam *condendamve urbem*** (avant la fondation de Rome ou même avant qu'on eût l'intention de la fonder).

II. Pour exprimer l'idée d'intention avec plus de force, il arrive parfois, *quoique rarement*, qu'on emploie la préposition **ad** devant le gérondif après les verbes énumérés dans la règle ci-dessus.

Ex. : Enn., *Euhem.* fr., 11, v. 64 : **exemplum ceteris *ad imitandum* dedit.** — Cic., *Ph.*, 10, 2, 5 : **propones illi (filio tuo) exempla *ad imitandum*.** — Cés., *de Bell. civ.*, III, 80, 6 : **(Cæsar) oppidum *ad diripiendum* militibus concessit.** Etc.[3].

C'est là l'origine de la construction française : donner à piller, l'infinitif s'étant substitué au gérondif dans le *bas latin*.

---

1. Parfois aussi dans des propositions suppositives :

Ex. : Cic., *p. Mil.*, 5, 12 : **quæ quidem, *si* potentia est *appellanda*, appellatur ita sane.** Etc.

Sur cette question, voy. R. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, p. 544, 3, Anm. 1.

2. Voy. R. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, II, p. 545, 4.

3. Voy. R. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, II, p. 546, Anm. 3.

III. Par analogie peut-être avec la construction **suscipio aliquid faciendum,** on trouve (mais *très rarement*) **promitto** (**polliceor**) **aliquid** ***faciendum*** (*litt.* promettre quelque chose comme devant être fait, d'où promettre de faire...).

Ex. : T.-Live, III, 45, 3 : **ducat puellam *sistendam*que... promittat.**

IV. Dans aucun cas, l'adjectif verbal en **-ndus** n'a chez les bons écrivains le sens d'un participe futur passif.

Mais à partir d'Aulu-Gelle on voit ce sens nouveau se développer.

Ex. : A.-Gelle, *Noct. Att.*, XVIII, 6, 7 : **dictamque ita esse** (**matronam**) **a matris nomine, non adepto jam, sed... mox *adipiscendo*.**

L'origine de cet emploi nouveau doit être cherchée sans doute dans des phrases comme celle-ci :

T.-Live, XXI, 21, 8 : **inter labores aut jam exhaustos aut mox *exhauriendos*** (ou celles qu'il *faudrait* bientôt supporter),

dans laquelle l'adjectif verbal en **-ndus** marque en réalité une idée d'*obligation*, mais où une vue superficielle pouvait apercevoir une idée de futur.

Quoi qu'il en soit, le sens du futur s'étant attaché à l'adjectif en **-ndus**, la périphrase **scribendum esse** se trouve chez des auteurs du troisième ou du quatrième siècle après J.-C. employée comme infinitif futur passif, au lieu de **scriptum iri** (cf. Spart., *Hadr.*, 3, 10 ; *Max.*, 22, 1 ; Amm., XX, 8, 20, etc. ; Symm., ep., I, 39 ; S. Jérome, S. Aug., etc., etc.)[1].

CHAPITRE III

STYLE INDIRECT — ATTRACTION MODALE

632. — Définition. — L'expression *style indirect* s'applique à deux constructions particulières suivant qu'on la prend au sens propre ou dans un sens un peu plus large.

1° On entend par style indirect, *au sens propre du mot,* le fait de rapporter les paroles de quelqu'un, non pas en les citant telles qu'elles ont été prononcées, mais en les rattachant, sous forme de propositions subordonnées, à un verbe principal, par lequel on exprime que la personne en question les a dites : « *Je suis prêt* », dit-il, voilà le style direct ; il dit *qu'il était prêt,* voilà le style indirect *proprement dit.*

---

1. Voy. R. Kühner, *ausf, Gr. der lat. Spr.*, II, p. 546. 5 ; H. Goelzer, *Études sur... la latinité de saint Jérôme*, p. 386, 2 ; *Grammaticæ in Sulp.-Sev. observationes*, p. 70 ; M. Bonnet, *le Latin de Grégoire de Tours*, p. 654.

Remarque. — On rattache au style indirect *proprement dit* les constructions comme celles-ci : il croyait, il comprenait, etc., *qu'il était prêt,* constructions dans lesquelles on rapporte, non les paroles, mais la *pensée* de quelqu'un[1].

2° Mais on comprend aussi sous la dénomination de style indirect, en donnant à cette expression *un sens un peu plus large*, tous les cas où une proposition subordonnée est présentée comme résumant les *paroles* ou faisant partie de la *pensée* d'un sujet nommé dans ce qui précède.

633. — L'emploi du style indirect est fort peu étendu en grec ; de plus, l'emploi des modes et des temps y est réglé par les lois générales de la syntaxe grecque ; il suffit donc de renvoyer aux §§ 420; 424; 428-430; 435; 475; 484, Rem. I; 487; 490; 513, Rem. II et III; 523; mais on aura soin de signaler ci-après, à l'occasion des règles latines, certaines particularités du grec.

Au contraire, le style indirect est très développé en latin et soumis à des règles délicates qui vont être exposées.

§ 1. — Style indirect proprement dit.

I. — Règles relatives a l'emploi des modes.

634. — **Deux cas principaux**. — Pour donner les règles de l'emploi des modes dans le style indirect proprement dit, il faut considérer que ces règles dépendent de la forme qu'auraient les propositions si elles étaient au style direct : on traitera donc successivement des *propositions qui seraient indépendantes dans le style direct* et des *propositions qui seraient déjà subordonnées dans le style direct.*

A. — Propositions qui seraient indépendantes dans le style direct.

635. — **Propositions qui, dans le style direct, seraient à l'indicatif**. — Les propositions qui, dans le style direct, seraient des propositions indépendantes à l'indicatif, sont, dans le style indirect, soumises aux règles suivantes :

1° Elles sont mises à l'*infinitif* (avec un *accusatif sujet*), lorsqu'elles sont *affirmatives.*

---

1. En faisant ce rapprochement on a égard à ce que la construction est la même dans les deux cas : en effet, que le verbe principal soit « dire » ou qu'il soit « croire, comprendre », etc., on emploie après lui la même forme de proposition subordonnée.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, I, 13, 3 : (**Divico**) **ita cum Cæsare egit : « si pacem populus Romanus cum Helvetiis faceret, in eam partem** ***ituros*** **atque ibi** ***futuros Helvetios*** **ubi eos Cæsar constituisset** (style dir. : **in eam partem** ***ibimus Helvetii*** **atque ibi** ***erimus***...). *Ib.*, § 6 : ***se*** **ita a patribus majoribusque** ***suis didicisse,*** **ut magis virtute contenderent quam dolo aut insidiis niterentur** (style dir. : **ita a patribus majoribusque nostris** ***didicimus,*** **ut magis virtute contenderemus,** etc.). *Ib.*, 14, § 1 : **his Cæsar ita respondit : « eo** ***sibi*** **minus dubitationis** ***dari,*** **quod...** (style dir. : **eo mihi minus dubitationis** ***datur,*** **quod...**). Etc.

Remarques. — I. La même règle s'applique en grec aux propositions qui, dépendant du verbe φάναι à la proposition principale, doivent être mises à l'infinitif, avec cette réserve toutefois que le sujet n'en est pas exprimé quand il est identique au sujet principal (cf. ci-dessus, § 554, 1°, a).

De plus, il faut observer que, chez les historiens, les discours avec style indirect, sont ordinairement assez courts. En effet, il arrive fréquemment qu'après quelques phrases on passe au style direct ; quand on ne le fait pas, *on répète* au moins le verbe principal auquel se rattachent les propositions subordonnées ; de cette manière, au lieu d'un seul discours développé en style direct on a une série de discours indirects de peu d'étendue. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, § 227 (2[e] éd., p. 386, n. 2) qui cite comme exemple :

Thuc., VII, 48 : § 3, οὐκ ἔφη **ἀπάξειν** τὴν στρατιάν. Εὖ γὰρ **εἰδέναι** κτλ. § 4, τῶν τε παρόντων στρατιωτῶν πολλούς... **ἔφη**, κτλ. § 5, τά τε Συρακοσίων **ἔφη**, κτλ. § 6, τρίβειν οὖν **ἔφη** χρῆναι, κτλ.

II. En latin, le sujet de la proposition infinitive (**se** ou **eum, eos**) peut être sous-entendu, quand il n'en résulte pas d'obscurité (cf. ci-dessus, p. 605, Rem. II).

Ex. : T.-Live, XXI, 38, 5 : **ex ipso** *audisse* (s.-ent. *se*) **Hannibale, postquam Rhodanum transierit, triginta sex milia hominum ... amisisse** (style direct : **audivi ...**). Etc.

2° Lorsque ces propositions sont *interrogatives*, elles sont tantôt à l'*infinitif*, tantôt au *subjonctif*[1].

Il y a plusieurs cas à considérer : car la construction semble dépendre à la fois du *sens* de la proposition interrogative et de la *personne* du verbe employé dans la proposition interrogative[2].

α) Si l'interrogation exprime une question *réelle,* ou, en d'autres termes, si la question implique, de la part de celui qui la pose, une incertitude véritable sur la réponse qu'on pourra lui faire, le mode du style indirect sera soit le *subjonctif*, soit l'*infinitif* ou le *subjonctif.*

1. Ce cas particulier a été étudié par O. Riemann, *Revue de Philologie*, VII, p. 112-131 et 164-169. En grec, on ne rencontre jamais, *dans le cours d'un discours indirect*, une proposition interrogative ; les propositions interrogatives doivent toujours se rattacher, *d'une façon immédiate*, à un verbe principal.

2. Ainsi qu'on va le voir, l'usage est ici fort compliqué ; si l'on veut se contenter d'une règle *générale*, admettant un certain nombre d'exceptions, mais s'appliquant cependant à la majorité des cas, on peut dire que le *subjonctif* s'emploie surtout là où l'interrogation directe serait à la *seconde personne*, et l'*infinitif* là où l'interrogation directe serait à la *première* ou à la *troisième personne*.

Ce sera le *subjonctif*, si la proposition énoncée en style direct devait être à la *seconde personne*.

Ex. : T.-Live, V, 20, 3 : **quid de præda faciendum *censerent?*** (style dir. : **quid *censetis?***).

Ce sera l'*infinitif* ou quelquefois le *subjonctif*, si l'interrogation directe devait être à la *première* ou à la *troisième personne*.

Ex. : T.-Live, XXVI, 35, 10 : **unde... *paraturos*** (style dir. : ***parabimus***) **navales socios**[1]**?** XXV, 35, 6 : **quo modo autem non *obstitisse* aut ab tergo *secutum* fratrem**[2]**...?** — Tac., *Ann.*, I, 41 : **quis ille flebilis sonus** (s.-ent. ***esset***) **?**

β) Si l'interrogation n'est qu'une *forme oratoire* impliquant une *affirmation* ou une *négation* déguisée, le mode de l'interrogation indirecte est ordinairement l'*infinitif*.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, V, 28, 6 : **docebant ex proximis hibernis et a Cæsare conventura subsidia; postremo, *quid esse levius* aut *turpius*** (on prévoit comme réponse : ***nihil* est... turpius**), **quam auctore hoste de summis rebus capere consilium ?** *De Bell. civ.*, I, 9, 5 : ***quonam* hæc omnia nisi ad suam perniciem *pertinere*** (**hæc omnia ad nihil nisi ad perniciem pertinent**). — T.-Live, X, 26, 2 : **quonam modo se oblivisci P. Decii... *posse?*** (entendez : **nullo modo... oblivisci possum**). IV, 2, 14 : ***nonne* Canulejo duce se *speraturos* Capitolium atque arcem scandere posse, si patribus tribuni cum jure ac majestate adempta animos etiam eripuerint ?** (entendez : **sperabunt**). Cf. XXI, 30, 9; 53, 3 : **quid enim ... *teri* tempus?** (entendez : **non recte teri tempus**). XXII, 50, 5 : **cur enim illos ... non venire?** (entendez : **illos ad se debere venire**)[3]. — Cés., *de Bell. Gall.*, I, 14, 3 : **quod si veteris contumeliæ oblivisci *vellet*, *num* etiam recentium injuriarum... memoriam deponere** (s.-ent. ***se***) ***posse*** (entendez : **non possum**)? — T.-Live, I, 50, 3 : ***an* quicquam *superbius esse* quam ludificari sic omne nomen Latinum ?** (c.-à-d. **nihil superbius est, etc.**). XXVIII, 24, 7 : **primo sermones tantum occulti serebantur : « si bellum in provincia esset, *quid* sese inter pacatos *facere?*** (entendez : **nihil facimus**). Etc.

Remarque. — Toutefois la proposition interrogative se met au *subjonctif*, lorsque le verbe de cette proposition est le verbe croire ou penser et que de plus l'interrogation directe serait à la *seconde* personne.

---

1. Toutefois cet exemple rentre peut-être dans le cas β.
2. **Fratrem** est le sujet. P. Scipion se demande comment son frère Cnéus ne s'est pas opposé à la marche d'Hasdrubal et de Magon ou tout au moins ne s'est pas attaché à leurs pas.
3. Toutefois cet exemple et le précédent rentrent peut-être dans le cas γ. Si on les rapporte au cas γ, l'infinitif s'y explique par le fait que l'interrogation directe serait à la 3[e] personne.

Ex. : T.-Live, XXXIX, 43, 5 : **ignominiane sua quemquam doliturum... *censeret?*** (style direct : **ignominiane tua quemquam doliturum *censes?*** le personnage interrogé, s'il est de bonne foi, ne pourra répondre que ceci : ***neminem* censeo... doliturum**).

γ) Si l'interrogation n'est qu'une forme *oratoire*, qui ne demande aucune réponse, mais qui sert simplement à exprimer un *blâme*, un *reproche*, une *plainte*, etc., au sujet de tel ou tel fait, le mode du style indirect dépend de la personne employée.

C'est le *subjonctif*, si l'interrogation directe devait être à la *seconde personne*.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, I, 40, 4 : **quid tandem *vererentur?*** (style direct : **quid veremini?** forme de phrase laissant entendre que leur peur est déraisonnable et qu'ils ne trouveront rien à répondre, ou du moins rien de satisfaisant).

C'est le *subjonctif* ou l'*infinitif*, si l'interrogation devait être à la *première* ou à la *troisième personne*.

Ex. : T.-Live, V, 24, 5 : **cur enim *relegari* plebem in Volscos...?** (style dir. : **cur plebs relegatur?**). XXVIII, 24, 7 : **cur in Italiam non *revehi?*** (style dir. : **cur non revehimur?** cette forme de phrase laisse entendre que la plèbe *ne devrait pas* être reléguée, que l'on *a tort* de ne pas revenir). — Cés., *de Bell. civ.*, I, 32, 3 : **qui si improbasset** (**id quod latum esset**), ***cur* ferri *passus esset?*** (style dir. : ***cur... passus est?***). Etc.

Remarque. — On le voit, il y a plus qu'une nuance de signification entre le cas β et le cas γ. L'emploi du subjonctif dans le cas γ oblige à donner ici une règle spéciale.

636. — Propositions qui, dans le style direct, seraient à l'impératif. — Les propositions qui, dans le style direct, seraient des propositions indépendantes à l'*impératif*, se mettent au subjonctif dans le style indirect.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, V, 41, 7 : **Cicero ad hæc respondit : non esse consuetudinem populi Romani ullam accipere ab hoste armato condicionem : si ab armis discedere velint, se adjutore *utantur*[1] legatosque ad Cæsarem *mittant*** (style dir. : **me adjutore *utimini* legatosque... *mittite***). III, 5, 3 : **convocatis centurionibus celeriter milites certiores facit : paulisper *intermitterent* prœlium ac tantummodo tela missa *exciperent* seque ex labore *reficerent,* post dato signo ex castris *erumperent* atque omnem spem salutis in virtute *ponerent*.**

1. Sur cet emploi du subjonctif *présent*, voy. ci-après, § 649, 2° (concordance des temps).

REMARQUES. — En grec, on emploie *en général*, pour remplacer l'impératif, une périphrase avec χρῆναι.

Ainsi, à la phrase du style direct **πέμψατε** ἄνδρας ὡς ἐμέ, correspondrait *ordinairement* au style indirect la phrase : **πέμψαι** ἔφη **χρῆναι** ἄνδρας ὡς ἑαυτόν.

Toutefois l'impératif du style direct est *quelquefois* remplacé par l'*infinitif* dans le style indirect.

Ex. : THUC., IV, 50, 2 : εἰ οὖν βούλονται σαφὲς λέγειν, **πέμψαι**... ἄνδρας ὡς αὐτόν.

637. — Propositions qui, dans le style direct, seraient au subjonctif. — Qu'elles soient interrogatives ou non, les propositions qui dans le style direct seraient des propositions indépendantes au subjonctif, restent au subjonctif dans le style indirect.

Ex. : CÉS., *de Bell. civ.*, I, 72, 2 : **Cæsar in eam spem venerat, se sine pugna rem conficere posse; cur enim secundo prœlio aliquos ex suis *amitteret?* cur vulnerari *pateretur* optime de se meritos milites? cur denique fortunam *periclitaretur?*** (style dir. : **cur... amittam..., patiar, ... pericliter?**). Etc.

CÉS., *de Bell. civ.*, I, 2, 6 : **plerique inviti et coacti Scipionis sententiam sequuntur : (*uti*)[1] ante certam diem Cæsar exercitum *dimittat*.** — T.-LIVE, XLII, 46, 6 : **responsum ex decreto est : optare pacem Rhodios; si bellum esset, *ne* quid ab Rhodiis *speraret* aut *peteret* rex, quod veterem amicitiam disjungeret sibi ab Romanis.** Etc.

REMARQUE. — Là où le subjonctif du style direct aurait le sens *conditionnel* (mode potentiel ou bien mode irréel), on emploie régulièrement l'*infinitif* au style indirect. Voy. ci-dessus, § 563, REM. III, 2° et IV, 2°.

B. — **Propositions qui seraient déjà subordonnées dans le style direct.**

638. — Le subjonctif est de règle. — Les propositions à un mode personnel qui, dans le style direct, seraient déjà des propositions subordonnées, se mettent régulièrement au *subjonctif* dans le style indirect.

Ex. : CIC., *de Sen.*, 20, 71 : **Ennius non censet lugendam esse mortem, *quam* immortalitas *consequatur*** (style dir. : **non lugenda est mors, *quam* immortalitas *consequitur***). — CÉS., *de Bell. Gall.*, I, 13, 3 : **(Divico) ita cum Cæsare egit : Si pacem populus Romanus cum Helvetiis *faceret,* in eam partem ituros atque ibi futuros Helvetios, *ubi* eos Cæsar *constituisset* atque esse *voluisset*** (style dir. : **si**

---

1. La conjonction **uti** n'est pas nécessaire : César aurait pu dire simplement **dimittat** ; en employant le tour ***uti*... dimittat**, il a voulu montrer expressément que la proposition subordonnée est le développement et l'explication de **sententiam**. Nous la conservons pour ne pas dénaturer le texte, mais nous prions qu'on en fasse abstraction pour mettre l'exemple d'accord avec la règle.

pacem populus Romanus nobiscum *faciet*, in eam partem ibimus atque ibi erimus ubi tu nos *constitueris* atque esse *volueris* [fut. antér.]). *Ibid.*, § 5 : *quod* improviso unum pagum adortus *esset*, cum ii qui fulmen *transissent* suis auxilium ferre non possent, ne ob eam rem aut suæ magno opere virtuti tribueret aut ipsos despiceret (style dir. : quod improviso unum pagum adortus *es*, cum ii qui flumen *transierant* suis auxilium ferre non possent, noli ob eam rem aut tuæ magno opere virtuti tribuere aut nos despicere). *Ib.*, 14, 3 : *quod si* veteris contumeliæ oblivisci *vellet*, num etiam recentium injuriarum, *quod* eo invito iter per provinciam per vim *tentassent*, quod Hæduos, quod Ambarros, quod Allobrogas *vexassent*, memoriam deponere posse? (st. dir. : *quod si* veteris contumeliæ oblivisci *vellem*, num etiam recentium injuriarum, quod me invito iter per provinciam per vim *tentavistis*, quod Hæduos, quod Ambarros, quod Allobrogas *vexavistis*, memoriam deponere possum?) Etc.

639. — Toutefois on peut mettre à l'*infinitif* les propositions relatives du genre de celles dont il a été question ci-dessus (§ 410, cf. p. 421, n. 2), parce qu'elles équivalent à des propositions coordonnées (*qui* = *atque* is, *nam* is, *sed* is, is *autem*, is *igitur*, etc.) et que les propositions coordonnées sont, au style indirect, traitées comme les propositions indépendantes.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, I, 40, 6 : ex *quo* (= ex hoc *autem*) judicari *posse* quantum haberet in se boni constantia, etc.[1]. Cf. T.-Live, XXII, 53, 5 : nobiles juvenes quosdam, quorum principem (*esse*) L. Cæcilium Metellum (sorte de parenthèse : horum *autem* principem esse ...) spectare.

Remarques. — I. C'est pour une raison semblable que l'on trouve l'*infinitif* employé au lieu du subjonctif dans des formes de phrase comme celles-ci :

Ex. : Cic., *p. Cluent.*, 49, 138 : ex quo intellegi potuit..., *ut* mare... ventorum vi *agitari* atque *turbari*, sic populum Romanum... hominum seditiosorum vocibus... concitari (cf. T.-Live, II, 13, 8 ; XXIII, 12, 4 ; XXXIII, 45, 7 ; Tac., *Ann.*, I, 12 ; *Hist.*, I, 7 ; 17, etc.). — T.-Live, IV, 3, 3 : cives nos eorum esse et, *si non* easdem opes *habere*, eandem... patriam incolere. Etc.

---

1. Il y a des cas où l'on peut se demander avec hésitation s'il faut mettre une proposition relative à l'*infinitif* ou au *subjonctif*.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, VII, 39, 3 : orat ne patiatur civitatem pravis adulescentium consiliis ab amicitia populi Romani deficere, quod futurum *provideat*, si se tot hominum milia cum hostibus conjunxerint.

On attendrait aussi bien : ... deficere ; *quod* (= id *autem*) futurum *providere* (se), si, etc. Voy. R. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, p. 1036, 2.

En pareil cas, les propositions étant opposées l'une à l'autre sont traitées comme si elles étaient *coordonnées*, au lieu d'être subordonnées, et par suite elles sont mises au même mode que les propositions indépendantes.

II. De même **quanquam** signifiant du reste (§ 472) étant considéré comme un simple adverbe et **cum interim** équivalant presque à **atque interim** (§ 449) peuvent être suivis dans le style indirect d'une proposition infinitive.

Ex. : T.-Live, IV, 15, 5 : (**dictator**) **Manlium jure cæsum pronuntiavit... Nec cum eo tanquam cum cive agendum fuisse, qui, in qua urbe nuper decemviros capite multatos** (**sciret**) **ob superbiam regiam, in ea spem regni conceperit, et quis homo ?** ***Quanquam nullam nobilitatem, nullos honores, nulla merita*** **cuiquam ad dominationem** ***pandere*** **viam** (cf. XXXVIII, 58, 12 ; Tac., *Ann.*, XII, 65).

T.-Live, IV, 51, 4 : (**ægerrime plebs ferebat**) **jacere tamdiu irritas sanctiones, quæ de suis commodis ferrentur ;** ***cum interim*** **de sanguine et supplicio suo** ***latam legem*** **confestim** ***exerceri*** **et tantam vim** ***habere***. Cf. VI, 27, 6[1].

III. En grec, comme en latin, on met à l'*infinitif*, au style indirect, le verbe d'une proposition relative équivalant pour le sens à une proposition coordonnée.

Ex. : Xén., *An.*, II, 2, 1 : οὗτοι δὲ ἔλεγον ὅτι πολλοὺς φαίη Ἀριαῖος εἶναι Πέρσας ἑαυτοῦ βελτίους, **οὓς οὐκ ἂν ἀνασχέσθαι** αὐτοῦ βασιλεύοντος (= καὶ τούτους οὐκ ἂν ἀνασχέσθαι). *Mém.*, I, 1, 8 : τὰ δὲ μέγιστα τῶν ἐν τούτοις ἔφη τοὺς θεοὺς ἑαυτοῖς καταλείπεσθαι, **ὧν** οὐδὲν δῆλον **εἶναι** τοῖς ἀνθρώποις. Cf. *Mém.*, III, 11, 1 ; etc.

IV. Contrairement à ce qui a lieu ordinairement en latin, on trouve assez souvent en grec l'infinitif du style indirect dans une proposition commençant par ἐπεί (= γὰρ) ou même par ὡς, ὅτε, ἐπεί, ἐπειδή, employés comme conjonctions de temps[2].

Ex. : Xén., *Mém.*, I, 1, 13 : ἐθαύμαζε δ' εἰ μὴ φανερὸν αὐτοῖς ἐστιν ὅτι ταῦτα οὐ δυνατόν ἐστιν ἀνθρώποις εὑρεῖν · **ἐπεὶ** καὶ τοὺς μέγιστον φρονοῦντας ἐπὶ τῷ περὶ τούτων λέγειν οὐ ταὐτὰ **δοξάζειν** ἀλλήλοις, ἀλλὰ τοῖς μαινομένοις ὁμοίως **διακεῖσθαι** πρὸς ἀλλήλους. Etc.

---

1. On trouve *exceptionnellement* la même construction après **quia**, considéré comme l'équivalent de **nam, enim,** et après **nisi forte** pris comme synonyme de **scilicet, nimirum.**

Ex. : T.-Live, XXVI, 27, 12 : **ideo se mœnibus inclusos tenere eos,** ***quia,*** **si qui evasissent aliqua, velut feras bestias per agros** ***vagari*** **et** ***laniare*** **et** ***trucidare*** **quodcumque obvium detur** (telle est la leçon du *Puteanus*, mais Friedersdorff, suivi par O. Riemann, a corrigé **quippe, si qui...**). — Sénèque., *Ép.*, 97, 13 : **crimina vitanda esse,** ***quia*** **vitari** ***metus*** **non** ***posse.*** — Tac., *Ann.*, II, 33 : ***nisi forte*** **clarissimo cuique** ***plures curas, majora pericula subeunda,*** **delenimentis curarum** ***carendum esse.***

La phrase suivante est encore plus hardie que celles-là :

De Bell. Hisp., ch. XXII : **transfugæ nuntiaverunt oppidanorum bona venire neque extra vallum licere exire nisi discinctum,** ***idcirco quod...*** **metu conterritos** ***complures profugere*** **in Bæturiam.**

2. Chez Hérodote on trouve même εἰ « si » et διότι « parce que » suivis de l'infinitif du style indirect.

Ex. : Hér., I, 129 : **εἰ** γὰρ δὴ **δεῖν** πάντως περιθεῖναι ἄλλῳ τέῳ τὴν βασιληίην, ἔφη δικαιότερον εἶναι Μήδων τέῳ περιβαλεῖν τοῦτο. Cf. II, 64 ; III, 108 ; VII, 229, etc. III, 55 : τιμᾶν δὲ Σαμίους ἔφη, **διότι ταφῆναί** οἱ τὸν πάππον δημοσίῃ ὑπὸ Σαμίων.

Hér., I, 94 : μετὰ δέ, **ὡς παύεσθαι**, ἄκεα δίζησθαι (λέγουσι). — Dém., XIX, 195 : **ὡς ἀκοῦσαι** τοὺς παρόντας, θόρυβον γενέσθαι (φασίν).

Plat., *Banq.*, 174 d : **ἐπειδὴ** δὲ **γενέσθαι** ἐπὶ τῇ οἰκίᾳ τῇ Ἀγάθωνος, (ἔφη) ἀνεῳγμένην καταλαμβάνειν τὴν θύραν. *Rép.*, 614 b : ἔφη δὲ, **ἐπειδὴ** οὗ **ἐκβῆναι** τὴν ψυχήν, πορεύεσθαι.

Thuc., II, 102, 5 : λέγεται δὲ καὶ Ἀλκμέωνι..., **ὅτε** δὴ **ἀλᾶσθαι** αὐτὸν μετὰ τὸν φόνον τῆς μητρός, τὸν Ἀπόλλω ταύτην τὴν γῆν χρῆσαι οἰκεῖν. Etc.

V. Beaucoup plus rare est en grec l'emploi de l'infinitif dans une proposition relative ayant la valeur d'une proposition interrogative indirecte.

Ex. : Dém., XX, 158 : ἔθηκεν **ἐφ' οἷς ἐξεῖναι** ἀποκτιννύναι. XXIII, 26 : καὶ διὰ ταῦτα ἄν τις ἀποκτείνῃ τινά, τὴν βουλὴν δικάζειν ἔγραψε, καὶ οὐχ **ἅπερ**, ἂν ἁλῷ, **εἶναι**. XXIII, 74 : διορίζουσι σαφῶς ἐφ' οἷς ἐξεῖναι ἀποκτιννύναι. Etc.

640. — Il est rare qu'on conserve à l'*indicatif* dans le style indirect une proposition subordonnée qui, faisant partie du discours rapporté au style indirect, aurait été à l'indicatif dans le style direct.

Cet emploi *peu correct*[1] de l'indicatif se rencontre surtout chez T.-Live et chez les écrivains postérieurs.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, I, 40, 5 : **factum (esse) ejus hostis periculum patrum nostrorum memoria, *cum*... non minorem laudem exercitus quam ipse imperator meritus *videbatur***[2]. — Sall., *Jug.*, 38, 9 : **Jugurtha postero die cum Aulo... verba facit : *tametsi* ipsum cum exercitu fame ferroque clausum *tenet*, tamen se... incolumes omnes sub jugum missurum.** *Ib.*, 81, 1 : **Jugurtha Bocchi animum oratione accendit : Romanos injustos... communes omnium hostis esse, *quis* omnia regna adversa *sunt***[3]. — T.-Live, II, 15, 3 : **missi ad Porsenam legati eam esse dixerunt voluntatem omnium; ut, *qui* libertati *erit* in urbe finis, idem urbi sit.** II, 32, 9 : **Menenius Agrippa narrasse fertur : tempore, *quo* in homine non, ut nunc, omnia in unum *consentiebant*, sed singulis membris suum cuique consilium... *fuerat*, indignatas reliquas partes sua cura... ventri**

---

1. Appartenait-il au style familier? Peut-être. En tout cas, le latin archaïque, dont le latin familier n'est en quelque sorte que le prolongement, ne mettait pas au subjonctif du style indirect les propositions indicatives du style direct, parce qu'il n'était pas assujetti à la loi de la subordination.

Ex. : Plaute, *Truc.*, I, 2, 87 : **melius jam fore credo, te *ubi videbit*.** *Merc.*, 797 : **eloquar me istanc capillo protracturum esse in viam, *nisi* hinc *abducit*.**

Voy. R. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, t. II, p. 1036 et cf. Schmalz, *Lat. Synt.*, § 236.

2. C'est le seul passage de César qui ne donne pas lieu à contestation ; pour les autres, voy. O. Riemann, *Études sur... T.-Live*, 2° éd., p. 290.

3. Ce passage du style indirect au style direct paraît être dans Salluste et dans les écrivains qui l'ont suivi une imitation consciente de la syntaxe grecque. V. Brenous, *ouv. cité*, p. 359 et suiv. Sur la question en général (*indicatif dans le style indirect*), voy. O. Riemann, *Études sur... T.-Live*, 2° éd. p. 290.

omnia quæri. III, 71, 6 : **ibi infit annum se tertium et octogesimum agere et in eo agro *de quo agitur* militasse.** Etc. — Q.-Curce, VIII, 3, 7 : **at illa purgare se quod *quæ* utilia esse *censebat*... suasisset** (cf. III, 2, 18 ; IV, 13, 36 : VI, 8, 13 ; IX, 4, 3 ; 10, 22 ; X, 5, 3 ; 8, 10). — Tac., *Ann.*, III, 6 : **proin repeterent sollemnia, et *quia* ludorum Megalensium spectaculum *suberat*, etiam voluptates resumerent.** III, 69 : **non quidem sibi ignara *quæ* de Silano *vulgabantur*.** Etc.[1].

Remarques. — I. D'après ce qui a été dit ci-dessus (§ 515, Rem. II et § 516), de la prédilection des Latins pour l'emploi de l'indicatif après **dum** signifiant soit dans le même temps que, soit en (suivi du gérondif), on comprend qu'on puisse retrouver cette construction même dans le style indirect. Néanmoins c'est surtout Tacite qui l'emploie ; avant lui, on trouve beaucoup plus souvent le subjonctif que l'indicatif, conformément à la règle générale du style indirect.

Ex. : T.-Live, XXI, 21, 10 : **inde partiens curas simul in inferendum atque arcendum bellum, ne, *dum* ipse terrestri... itinere Italiam *peteret*, nuda apertaque Romanis Africa ab Sicilia esset, valido præsidio firmare eam statuit.** XXV, 20, 6 : **Cn. Fulvium prætorem Apuli legati nuntiabant primo, *dum* urbes quasdam Apulorum... *oppugnaret*, intentius rem egisse.** Etc.[2].

II. Il ne faut pas confondre avec ces emplois plus ou moins incorrects de l'indicatif le cas dont il sera question plus loin, § 644.

II. — Règles relatives a l'emploi des temps.

641. — Propositions infinitives. — Dans les propositions infinitives du style indirect, le *présent* de l'infinitif remplace le présent[3] de l'indicatif; l'*aoriste* et le *futur* ont le même sens que les temps correspondants de l'indicatif.

Quant au *parfait*, il signifie, comme à l'indicatif, l'*entier achèvement de l'action.*

Voyez ci-dessus, §§ 280 sqq. et 283 sqq.

642. — Propositions subjonctives. — Il faut distinguer deux cas :

Les propositions subjonctives qui remplacent des propositions indépendantes du style direct ;

Les propositions subjonctives qui remplacent des propositions dépendantes du style direct.

---

1. Cette incorrection devient de plus en plus fréquente chez les écrivains de la basse époque : dans sa dissertation sur la latinité d'Ammien Marcellin (p. 37), Hassenstein en cite 26 exemples.

2. Une dérogation remarquable à la règle du style indirect est celle qu'on trouve dans Cicéron :

P. Cæcin., 9, 24 : **mihi certum est..., *antequam* ad meam defensionem meosque testes *venio*, illius uti confessione et testimoniis.**

Il semble qu'**antequam** avec l'indicatif employé comme il a été dit ci-dessus (p. 481, Rem.) ait constitué une formule qu'on devait employer sans changement *même dans le style indirect*.

3. En grec, le *présent* de l'infinitif peut aussi remplacer l'*imparfait* de l'indicatif ; mais en latin, cela ne se rencontre qu'exceptionnellement.

1° Dans les premières, l'emploi des temps est déterminé par les règles générales de la concordance des temps (ch. IV, § 648), c'est-à-dire qu'on met au *subjonctif proprement dit* (§ 279, 1°) les propositions qui dépendent d'un verbe principal au présent ou au futur, et au *subjonctif passé* (§ 279, 2°, **b**) les propositions qui dépendent d'un verbe principal au passé.

2° Dans les secondes, l'emploi des temps du subjonctif donne lieu à quelques observations importantes.

a) Lorsqu'une proposition *relative déterminative*, *temporelle* ou *conditionnelle*, qui, dans le style direct, serait au *futur* ou bien au *futur antérieur* de l'indicatif, est mise au subjonctif, en vertu de la règle, § 637, l'idée du futur *cesse d'y être marquée* par la forme grammaticale employée : le *futur* simple du style direct est remplacé, selon les cas, par le *présent* ou par l'*imparfait du subjonctif* (d'après la règle de la concordance des temps, § 648) ; le *futur antérieur* du style direct est remplacé de même, selon les cas, par le *parfait* ou par le *plus-que-parfait* du subjonctif.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, I, 13, 3 : (**Divico**) **ita cum Cæsare egit : «** ***si*** **pacem populus Romanus cum Helvetiis** ***faceret***, **in eam partem ituros atque ibi futuros Helvetios** ***ubi*** **eos Cæsar** ***constituisset*** **atque esse** ***voluisset*** (style dir. : **si pacem populus Romanus nobiscum** ***faciet***, **in eam partem ibimus atque ibi erimus ubi tu nos** ***constitueris*** **atque esse** ***volueris***). I, 13, 4 : ***sin*** **bello persequi** ***perseveraret***, **reminisceretur... veteris incommodi populi Romani :** (style dir. : **si bello persequi** ***perseverabis***, **reminiscere... veteris incommodi populi Romani**). I, 14, 6 : **cum ea ita sint**[1], **tamen,** ***si*** **obsides ab iis sibi** ***dentur***, **uti ea quæ polliceantur facturos** (sous-ent. **eos**) **intellegat, et si Hæduis de injuriis quas ipsis sociisque eorum intulerint, item** ***si*** **Allobrogibus** ***satisfaciant***, **sese cum iis pacem esse facturum** (style dir. : **cum ea ita sint, tamen,** ***si*** **obsides a vobis mihi** ***dabuntur***, **uti ea quæ pollicemini facturos vos intellegam, et** ***si*** **Hæduis de injuriis quas ipsis sociisque eorum intulistis, item** ***si*** **Allobrogibus** ***satisfacietis***, **ego vobiscum pacem faciam**). Etc.

---

1. Il y a **sint**, etc., et non **essent**, etc., parce que le parfait **respondit** (I, 14, 1) d'où dépendent toutes ces propositions au style indirect est considéré comme ayant la valeur d'un présent (cf. ci-après, § 649, 2°, p. 728).

Remarque. — La forme verbale **scriptus ero** devient dans les propositions subjonctives amenées par le style indirect tantôt **scriptus sim**, tantôt **scriptus essem**, suivant que le verbe d'où dépendent les propositions au style indirect est au présent (ou au futur) ou bien au passé.

Certains auteurs, T.-Live surtout, remplacent, en pareil cas, **scriptus essem** par **scriptus forem**.

Ex. : T.-Live, XXV, 23, 4 : **tentare hominum animos jussit et fidem dare, *si traditæ forent* Syracusæ, liberos eos ac suis legibus victuros esse.** XXXI, 12, 4 : **quæ inventa pecunia esset reponi; si quò minus *inventum foret*, expleri.** Etc.[1].

b) Au contraire, dans les propositions *causales* le *futur* de l'indicatif du style direct est dans le style indirect remplacé par une périphrase formée de l'adjectif verbal en **-urus** accompagné de **sim**, si le verbe principal est au présent ou au futur ; ou de **essem**, si le verbe principal est au passé.

Ex. : Corn. Nép., *Dion*, 8, 1-2 : **Callicrates quidam... adit ad Dionem et ait eum magno in periculo esse propter offensionem populi et odium militum, quod nullo modo evitare posset, nisi alicui suorum negotium daret qui se simularet illi inimicum; quem si invenisset** (cf. ci-dessus, **a**) **idoneum, facile omnium animos cogniturum..., *quod inimici* ejus dissidenti**[2] **suos sensus *aperturi forent*.** Etc.

Remarques. — I. La même règle était peut-être[3] appliquée aux propositions *relatives explicatives*.

Ex. : Cic., *in Cat.*, 1, 3, 7 : **meministine me... dicere in senatu fore in armis certo die, qui dies *futurus esset* a. d. VI. Kal. Novembres, C. Manlium... ?** Etc.

II. Le *futur antérieur passif* du style direct devrait être remplacé au style indirect, dans les propositions causales et dans les propositions relatives explicatives, par la périphrase **futurus sim** (ou **essem**) avec le participe passé du verbe à employer (voy. ci-après, § 657, Rem. III).

III. Il est difficile de dire quelle construction adoptaient les Latins, quand ils avaient affaire à un verbe auquel manquait l'adjectif verbal en **-urus**.

La périphrase **futurum sit** (ou **esset**) **ut**... était-elle employée ?

Il semble bien que ce tour grammatical ait été considéré comme barbare ; en tout cas, les grammaires n'en citent pas d'exemples.

---

1. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, § 240 ; *Études sur... T.-Live*, 2e éd., p. 229.

2. Les mss donnent **dissidentes**, mais la correction **dissidenti** paraît nécessaire. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, 2e éd., p. 421, n. 1.

3. Il faut se rappeler en effet que toutes ces questions n'ont pas encore été suffisamment étudiées.

Bien que les règles données ci-dessus, **a** et **b**, se vérifient dans un grand nombre de cas, il arrive *quelquefois* qu'elles ne sont pas appliquées exactement. Ainsi l'on trouve la périphrase **scripturus sim** (ou **essem**) là où l'on attendrait tout simplement **scribam** (ou **scriberem**), c'est-à-dire dans des propositions *conditionnelles*, dans des propositions *temporelles* ou enfin dans des propositions *relatives* qui ne sont pas *explicatives*.

Ex. : Cic., *Acad. pr.*, II, 21, 67 : **illud** (c.-à-d. **quod Arcesilas probabat**) **primum, sapientem, si *assensurus esset*** (au lieu de **assentiretur**), **etiam opinaturum, falsum esse Stoici dicunt.** Etc.

§ 2. — Style indirect au sens large du mot.

643. — **Emploi régulier du subjonctif.** — Les propositions subordonnées qui résument les paroles ou font partie de la pensée d'un sujet nommé dans ce qui précède (voy. ci-dessus, § 632, 2°) se mettent *nécessairement* au subjonctif.

Ex. : Cic., *ad Att.*, II, 1, 2 : **Pætus... omnes libros quos frater suus *reliquisset* mihi donavit**[1]. — T.-Live, V, 54, 3 : **equidem cum abessem, quotienscumque patria in mentem veniret** (cf. ci-dessus, p. 424, n. 3), **hæc omnia occurrebant, colles campique et Tiberis et assueta oculis regio et hoc cælum, sub quo natus educatusque *essem***[2]. XXIII, 19, 4 : **Marcellum... preces Nolanorum Acerranorumque tenebant, Campanos timentium, si præsidium Romanorum *abscessisset***[3]. XXIII, 25, 9-10 : **duæ legiones urbanæ alteri consuli, qui in locum L. Postumii suffectus *esset*, decretæ sunt, eumque, cum primum salvis auspiciis *posset*, creari placuit ; legiones præterea duas primo quoque tempore ex Sicilia acciri atque inde consulem cui legiones urbanæ evenissent militum sumere quantum opus esset**[4].

Inversement, on trouve **scribam** (ou **scriberem**), là où il faudrait (d'après la règle **b**) **scripturus sim** (ou **essem**).

Ex. : Cic., *p. Cluent.*, 15, 45 : **intellegebat... bona ejus omnia ad matrem esse ventura, quæ ab sese postea... *necaretur*** (style direct : **bona ejus omnia ad matrem venient, quæ a me necabitur** ; la périphrase **quæ futurum esset ut ab sese necaretur** eût été barbare). — T.-Live, XXVII, 25, 8 : **negabant unam cellam duobus (deis) recte dedicari, quia, si de cælo tacta aut prodigii aliquid in ea *factum esset*** (application de la règle **a**), **difficilis procuratio *foret*** (on attendrait **futura esset**), **quod utri deo res divina fieret, sciri non *posset*** (la périphrase **quod non *futurum esset* ut... sciri *posset*** eût été intolérable).

Il est vrai que dans les deux exemples cités la forme grammaticale employée était, en quelque sorte, imposée à l'auteur par la difficulté ou par l'impossibilité de tourner autrement.

1. La proposition **quos... *reliquisset*** représente les paroles de Pætus à Cicéron : « **Omnes libros quos frater meus *reliquit* tibi dono.** » Si, au lieu de **mihi donavit**, il y avait **mihi donare se dixit,** cette phrase rentrerait dans le cas du style indirect proprement dit. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, § 232.

2. Le subjonctif, parce que c'est comme s'il y avait **sub quo natum educatumque me esse *cogitabam***, l'idée de **cogitabam** étant contenue dans les mots **hæc omnia occurrebant**.

3. Les mots **si... abscessisset** résument les paroles des habitants de Nola et d'Acerra : « **Periculum nobis erit a Campanis, si præsidium Romanorum *abscesserit*** (fut. antér.). »

4. Cette phrase présente à côté l'une de l'autre les deux espèces de style indirect. Les mots **qui... suffectus esset** résument une partie de la teneur du décret ; la fin de la phrase **legiones... duas... acciri**, etc., se rattache à **placuit**. Au style direct il y aurait : **duæ legiones urbanæ alteri consuli dabuntur, qui in locum L. Postumii *suffectus erit ;* legiones præterea duæ primo quoque tempore ex Sicilia arcessentur atque inde consul cui legiones urbanæ *evenerint*** (fut. ant.) **militum sumet quantum opus *erit*.** Pour les temps du subjonctif, cf. ci-dessus, § 642, **a**.

Cf. Cés., *De Bell. civ.*, III, 44, 1 : **neque munitiones Cæsaris prohibere poterat (Pompejus), nisi prœlio decertare *vellet*** (la pensée de Pompée était celle-ci : **munitiones prohibere non possum, nisi prœlio decertare *statuam*** [futur]). — Sall., *Jug.*, 31, 1 : **multa me dehortantur a vobis, Quirites, ni studium rei publicæ omnia *superet*** (cf. ci-dessus, p. 565, n. 3). — T.-Live, XXIII, 15, 4 : **præmia atque honores, qui (= eis qui) *remanserint* ac militare secum *voluissent*[1], proposuit** (c'est comme s'il y avait : **præmia... eis qui remanserint ac militare secum voluissent se daturum esse edixit**). Etc.

On pourrait multiplier les exemples.

Remarque. — La règle qui vient d'être exposée est, en latin, d'une application si rigoureuse[2] que l'on trouve le subjonctif même dans des cas où, pour indiquer plus clairement que l'on cite la pensée de tel ou tel, on ajoute une expression comme **ut ait ille, etc.**

Ex. : Cic., *de Fin.*, I, 7, 23 : **confirmat autem (Epicurus) illud vel maxime quod ipsa natura, *ut ait ille, sciscat* et *probet*.** Etc.

644. — Cas où l'indicatif est régulier. — Toute remarque incidente *faite par l'écrivain lui-même* est considérée en latin comme interrompant le style indirect[3] et, par conséquent, la proposition qui l'exprime se met à l'*indicatif*.

Ex. : Cic., *Tusc.*, I, 39, 94 : **apud Hypanim fluvium, *qui ab Europæ parte in Pontum influit*** (proposition relative intercalée par Cicéron comme parenthèse explicative et ne faisant pas partie de la pensée ou des paroles d'Aristote), **Aristoteles ait bestiolas quasdam nasci quæ unum diem *vivant*.** Etc.[4].

---

1. Sur le mélange dans cette proposition subjonctive du subjonctif proprement dit et du *subjonctif passé*, voy. ci-après, § 653.

2. Les exceptions sont extrêmement rares et peu correctes : peut-être y en a-t-il une dans cette phrase de Cicéron :

P. Rosc. Am., 2, 6 : **hunc sibi ex animo scrupulum, qui se dies noctesque *stimulat* ac *pungit*, ut evellatis, postulat ...**

Si l'on n'admet pas que la proposition **qui... pungit** fait partie de la *pensée* exprimée par le sujet de **postulat**, on est obligé de reconnaître que l'emploi de **se** est irrégulier. Il est vrai qu'en supprimant **se**, on aurait une proposition dans laquelle l'indicatif pourrait en soi être correct ; mais si l'on conserve **se**, il est difficile de ne pas trouver une incorrection dans l'emploi de l'indicatif, au lieu du subjonctif (**stimulet ac pungat**), que le style indirect demanderait ici.

3. En prenant cette expression dans l'un ou dans l'autre des deux sens qu'elle peut avoir.

4. C'est sans doute par une raison analogue qu'il faut expliquer cette phrase :

Ex. : T.-Live, XXVI, 28, 5 : **parati milites essent qui in præsidio *erant*, si quo opera eorum opus esset.**

L'indicatif **erant**, dans un passage en style indirect, serait incorrect, si la proposition relative où il se trouve faisait partie de la lettre dont les termes sont ici rapportés. Mais il est probable que la lettre devait porter simplement : **parati milites sint** ; c'est T.-Live qui ajoute l'explication **qui in præsidio erant**, pour marquer de quels soldats il s'agit. Voy. O. Riemann, éd. classique des livres XXVI-XXX, p. 487 (Rem., 157 *bis*), Paris, Hachette.

REMARQUES. — I. L'usage permet aussi quelquefois de mettre à l'*indicatif* toute proposition relative, qui, bien que faisant réellement partie de la pensée attribuée à tel ou tel sujet, constitue en même temps une *périphrase* servant à désigner une certaine catégorie d'objets que l'écrivain n'a pas pu ou n'a pas voulu désigner par un seul mot.

Ex. : CIC., *in Cat.*, 3, 9, 21 : **quis potest esse tam aversus a vero... qui neget *hæc* omnia *quæ videmus*** (= τὰ ὁρατά, le monde visible)..., **deorum immortalium potestate administrari?** *P. Arch.*, 9, 20 : **eximie L. Plotium dilexit, cujus ingenio putabat *ea quæ gesserat*** (= **res a se gestas**) **posse celebrari**[1]. Etc.

II. Lorsque le verbe principal est à un des modes du *présent*, il arrive parfois qu'on conserve sans changement au style indirect le *futur simple* et le *futur antérieur* du style direct.

Ex. : CIC., *de Off.*, III, 33, 121 : **tibi persuade esse te quidem mihi carissimum, sed multo fore cariorem, si talibus... præceptis... *lætabere*.** *De Sen.*, 22, 79 : **nolite arbitrari... me, cum a vobis *discessero*, ...nullum fore.**

§ 3. — Attraction modale.

645. — **Règle générale.** — Les propositions subordonnées du latin qui se rattachent à une proposition *infinitive* ou *subjonctive* se mettent volontiers au *subjonctif*.

Ex. : CIC., *Brut.*, 88, 301 : **primum memoria (erat) tanta quantam in nullo cognovisse me arbitror, (ita) ut quæ secum commentatus *esset* ea sine scripto verbis eisdem redderet quibus *cogitavisset*.** *De Orat.*, II, 1, 1 : **erantque multi qui, quanquam non ita se rem habere *arbitrarentur*, tamen... id quod dixi de illis oratoribus prædicarent, (ita) ut, si**[2] **homines non eruditi summam *essent* prudentiam atque incredibilem eloquentiam consecuti, inanis omnis noster esse labor... videretur.** Etc.

REMARQUE. — Pour le grec, il suffira de renvoyer à ce qui a été dit ci-dessus, § 420 (avec la REM.) ; § 424 ; § 484, REM. III ; § 513, REM. II, § 523.

646. — **Cas où le subjonctif est obligatoire.** — Le subjonctif est *nécessaire* lorsque la proposition où il doit se trouver exprime une idée qui complète et achève l'expression de la pensée contenue dans la proposition infinitive ou subjonctive à laquelle elle se rattache.

---

1. Remarquez de plus qu'ici la tournure employée par Cicéron supprime l'ambiguïté qu'aurait créée la forme **gessisset** : en effet, **gessisset** correspondrait à la fois à **ejus ingenio ea quæ *gessi* poterunt celebrari** et à **ejus ingenio ea quæ *gessero*** (cf. ci-dessus, § 642, **a**) **poterunt celebrari**. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 233, REM. I (avec la note).

2. **Si** ayant ici le sens de « puisque, du moment que... » se construirait nécessairement avec l'indicatif, si la proposition où il se trouve ne dépendait pas d'une proposition au subjonctif. Voy. ci-dessus, p. 560, REM. II.

Ex. : Cic., *de Orat.*, I, 8, 30 : **neque vero mihi quicquam... præstabilius videtur quam posse dicendo tenere hominum cœtus, mentes allicere, voluntates impellere quo *velit*.** Etc.

La proposition **quo *velit***, dans le sens où l'on veut, est au subjonctif, parce qu'elle ne contient pas une idée dont on puisse affirmer la réalité indépendamment de la pensée contenue dans la proposition **posse dicendo tenere hominum cœtus**, etc.

647. — Cas où le subjonctif est possible. — Quelquefois le subjonctif est simplement *possible*, l'indicatif l'étant aussi.

Ex. : Cic., *Ad Qu. fr.*, I, 1, § 28 : **nos isti hominum generi** (c.-à-d. **Græcis**) **præcipue debere videmur ut, quorum præceptis *sumus* eruditi, apud eos ipsos quod ab iis *didicerimus* velimus expromere.**

Dans cette phrase on voit que, au lieu de mettre au subjonctif, non seulement **didicerimus**, mais encore **eruditi simus**, Cicéron s'est contenté d'exprimer **didicerimus**, au subjonctif, sous l'influence de **velimus**, tandis qu'il a mis l'indicatif **eruditi sumus**, parce qu'il considère l'idée de la proposition **quorum præceptis sumus eruditi** comme ayant une réalité indépendante de la pensée contenue dans **ut... velimus expromere**.

Il aurait pu aussi bien écrire **didicimus**, car il est bien certain que la proposition où se trouve ce verbe contient elle aussi une idée dont on peut affirmer la réalité indépendamment de la proposition **ut... velimus expromere**.

Mais Cicéron ayant le choix entre l'indicatif et le subjonctif les a employés l'un et l'autre, peut-être pour varier l'expression.

Remarque. — L'application de la règle, dite d'attraction modale, est tellement générale en latin qu'on trouve le subjonctif même dans des cas où, d'après ce qui vient d'être dit, on attendrait l'indicatif.

Ex. : Cic., *Acad. pr.*, II, 3, 9 : **quibus de rebus et alias sæpe nobis multa... disputata sunt et quondam in Hortensii villa quæ est ad Baulos, cum eo Catulus et Lucullus nosque ipsi postridie venissemus quam apud Catulum *fuissemus*** (au lieu de **fueramus**, qu'on attendrait, puisque la proposition sert à affirmer un fait comme *ayant réellement eu lieu*). — Cés., *de Bell. Gall.*, V, 39, 2 : **accidit... ut nonnulli milites, qui lignationis munitionisque causa *discessissent*, repentino equitum adventu interciperentur** (on attendrait **discesserant**, et cela paraîtrait d'autant plus naturel que le membre de phrase **accidit ut... interciperentur** sert à exprimer un fait dont on affirme la réalité)[1].

1. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, § 234, Rem.

CHAPITRE IV

DE LA CONCORDANCE DES TEMPS[1]

648. — **Règle générale.** — Dans les propositions subordonnées au subjonctif, l'emploi du subjonctif *proprement dit* (cf. ci-dessus, § 279, 1°) est *obligatoire*, si le subjonctif dépend d'un verbe qui est au *présent* ou au *futur ;* l'emploi du *subjonctif passé* (cf. ci-dessus, § 279, 2°) est *obligatoire*, si le subjonctif dépend d'un verbe au *passé*[2]. C'est ce qu'on appelle la *règle de la concordance des temps.*

Ex. : **Dic, quid amicus tuus *fecerit*, aut quid ipsi *acciderit*, aut quid *dixerit* aut quid *faciat*, quid ipsi *accidat*, quid *dicat* aut quid *facturus sit*[3], quid ipsi *casurum sit*, qua *sit usurus* oratione.** (Cf. Cic., *de Inv.*, I, 25, 36.) — **Frater mihi *narrabat*, quid amicus tuus *fecisset*, quid ipsi *accidisset*, quid *dixisset* et quid *faceret*, quid ipsi *accideret*, quid *diceret* et quid *facturus esset*, quid ipsi *casurum esset*, qua *esset usurus* oratione**[4].

Cic., *in Cat.*, 4, 9, 19 : ***cogitate*, quantis laboribus fundatum imperium... una nox pæne *delerit*.** *Ib.*, 1, 13, 32 : ***sit inscriptum*** (parfait) **in fronte uniuscujusque, quid de re publica *sentiat*.** *In Verr.*, II, 4, 52, 115 : **nemo fere vestrum est, quin, quemadmodum *captæ sint* a M. Marcello Syracusæ, sæpe *audierit*** (parfait). Etc.

---

1. Cette question est une de celles que Riemann a étudiées avec le plus de science et de conscience dans sa *Syntaxe latine* (ch. XIII), Paris, Klincksieck.

2. Les temps du passé sont :

1° A l'indicatif : l'*imparfait*, le *plus-que-parfait*, l'*aoriste* (§ 261), et, logiquement parlant, le *présent historique* (§ 227) ;

2° Au subjonctif : l'*imparfait*, le *plus-que-parfait* et l'*aoriste* employé comme il a été dit ci-dessus, § 279, 1° ;

3° A l'infinitif : l'*infinitif historique* (puisqu'il correspond à un imparfait de l'indicatif, § 339) et l'*aoriste* (§ 283).

Mais il faut ajouter que l'infinitif (ainsi que le participe) n'exprimant ordinairement le temps que par rapport à la proposition principale, l'infinitif (et le participe) *présent* ainsi que l'infinitif *parfait* représentent logiquement un temps du *passé*, toutes les fois qu'ils dépendent d'un *verbe principal au passé*.

Dans les cas où la proposition subjonctive dépend d'une proposition à l'infinitif ou au participe, il est facile de distinguer si cet infinitif ou ce participe, *par rapport au moment où l'on parle*, appartiennent ou non au passé ; il suffit de se guider sur le sens de la phrase.

Ex. : ***Dicitur dubitasse*** (= **dubitavit**) **an** (cf. ci-dessus, p. 409, Rem. V) **fugæ dedecus honesta morte *vitaret*. — Dubitare *visus est*** (= **dubitavit**) **an fugæ dedecus honesta morte *vitaret*. — Proxima nocte se castra *moturum edixit*, ut hostes incautos *opprimeret*** (le sens est : **castra moturus *erat*, ut...**). — **Eo** (abl. n.) **quale *sit* breviter constituto, accedam ad cetera** (= **id ubi constitutum *erit***). Etc.

Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, § 236, Rem. I.

3. Sur la valeur de cette périphrase, voy. ci-après, § 657.

4. Voy. R. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, t. II, p. 779.

Cés., *de Bell. Gall.*, I, 16, 1 : **interim cotidie Cæsar Hæduos frumentum, quod *essent* publice polliciti** (que, disait-il, ils lui avaient officiellement promis, cf. ci-dessus, § 643), ***flagitare*** (inf. hist., cf. ci-dessus, p. 726, n. 2). — Sall., *Cat.*, 27, 2 : ***hortari*** **uti semper intenti paratique *essent*.** Etc.[1].

Si l'on considère les exemples ci-dessus on voit que chacune des formes du subjonctif employées marque deux choses : 1° que la proposition subjonctive est présente, passée ou future par rapport à la proposition principale ; 2° que la proposition subjonctive, comme l'ensemble de la phrase, appartient ou n'appartient pas au passé par rapport au moment où l'on parle, suivant que la forme du subjonctif employée est une forme du passé ou une forme du présent.

Les propositions subjonctives expriment donc le temps à la fois d'une façon *absolue* et d'une façon *relative*, puisqu'elles le marquent à la fois par rapport *au moment même où l'on parle* et par rapport *au temps exprimé dans la proposition principale*.

Les propositions subordonnées au subjonctif sont les seules où le latin puisse exprimer le temps d'une façon absolue, grâce à la double série de formes dont il a été question ci-dessus (§ 279) : les autres propositions n'expriment le temps que d'une façon relative.

Remarque. — En grec, il n'y a pas à proprement parler de règle relative à la concordance des temps. Sans doute, diverses propositions subordonnées, qui doivent être soit à l'*indicatif*, soit au *subjonctif*, si le verbe principal est au *présent* ou au *futur*, *peuvent* être mises à l'optatif si le verbe principal est au *passé*, et, en pareil cas, l'optatif joue un rôle analogue à celui qui est dévolu en latin aux formes passées du subjonctif (cf. ci-dessus, §§ 428, 2°, b ; 430 ; 481 ; 484, Rem. I ; 485, 1°, a, Rem. [p. 503], etc.) ; mais, tandis que la règle de la concordance des temps est absolue en latin, l'emploi de l'optatif *n'est en général nullement obligatoire en grec*.

649. — Particularités. — La règle de la concordance des temps dans les propositions subjonctives présente certaines difficultés d'application.

1° Le *présent historique* (cf. ci-dessus, § 227) est *grammaticalement* un temps du *présent*, mais *logiquement* un temps du *passé*, puisqu'il tient la place d'un aoriste : il est donc naturel que les écrivains aient hésité entre les formes du subjonctif proprement dit et celles du subjonctif passé dans les propositions subjonctives dépendant d'un présent historique.

L'usage le plus régulier paraît être celui-ci :

a) Si la proposition subordonnée *précède* le présent historique, elle est au subjonctif *passé*.

1. L'emploi du subjonctif proprement dit dans une proposition dépendant d'un infinitif historique est une véritable incorrection.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, I, 13, 1 : **reliquas copias Helvetiorum ut consequi *posset*, pontem in Arare faciendum *curat*[1].**

b) Si la proposition subordonnée *suit* le présent historique, elle peut être soit au subjonctif *proprement dit*, soit au subjonctif *passé*.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, I, 3, 4 : ***persuadet* Castico... Sequano... ut regnum in civitate sua *occuparet*.** I, 9, 4 : **a Sequanis *impetrat* ut per fines suos Helvetios ire *patiantur*.** Etc.

2° Scripsi, scripserim et scripsisse employés en tant que *parfaits*, étant des temps du présent (cf. ci-dessus, p. 726, n. 2), devraient être toujours suivis du subjonctif proprement dit dans les propositions subjonctives qui en dépendent : en effet, cette syntaxe se rencontre assez souvent.

Ex. : Cic., *p. Tull.*, § 13 : **quoniam, quod judicium et quo consilio *constitutum sit, cognostis* (= scitis).** *P. Cluent.*, 6, 17 : **initium quod huic... cum matre *fuerit* simultatis, *audistis*.** *Ad Fam.*, XVI, 12, 1 : **in eum locum res *deducta est*, ut, nisi qui deus vel casus aliquis subvenerit, salvi esse *nequeamus*.** *P. Rosc. Am.*, 11, 32 : **etiamne venistis (= adestis), ut hic me aut *juguletis* aut *condemnetis*?** *In Cat.*, 1, 13, 32 : ***sit inscriptum* in fronte uniuscujusque, quid de re publica *sentiat*** (cf. *in Verr.*, II, 4, 52, 115). — T.-Live, XXIV, 8, 9 : **quoniam quales viros creare vos consules *deceat* satis *est dictum*, restat ut pauca de eis in quos prærogativæ favor inclinavit dicam.** Etc.

Néanmoins il arrive très souvent (et peut-être cette syntaxe est-elle plus ordinaire que l'autre) qu'on fait suivre ces formes verbales du subjonctif passé, par fausse analogie sans doute avec les cas où scripsi, scripserim, et scripsisse sont employés en tant qu'*aoristes*.

---

1. Cette règle n'est tout à fait exacte que pour quelques auteurs classiques. T.-Live ne s'y astreint déjà plus.

Ex. : T.-Live, XXII, 9, 11 : **M. Æmilium... omnia ea ut mature *fiant* curare jubet.**

On a cru s'apercevoir aussi que César et Salluste y dérogeaient, mais les cas où ils s'éloignent de la règle sont au nombre de deux, et, pour le premier de ces deux cas tout au moins il y a une raison logique qui justifie la construction adoptée par eux.

Donc César et Salluste emploient, contrairement à la règle, le subjonctif proprement dit au lieu du subjonctif passé :

1° Dans les phrases où la proposition subjonctive, avec le présent historique d'où elle dépend, *est déjà précédée elle-même d'un autre présent historique*.

Ex. : Sall., *Cat.*, 45, 1 : **Cicero... prætoribus... rem omnem *aperit*...; cetera, uti facto opus sit, ita *agant* permittit.** Etc.

2° Lorsque la proposition qui dépend du présent historique est *une interrogation indirecte*.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, VII, 37, 7 : **reliqua qua ratione agi *placeat* constituunt.** Etc.

Voy. O. Riemann, *Études sur... T. Live*, 2e éd., p. 256-257 ; *Synt. lat.*, § 236, Rem. II.

Ex. : Cic., *p. Rosc. Am.*, 52, 151 : **ad eamne rem vos *reservati estis*... ut eos *condemnaretis* quos sectores ac sicarii jugulare non potuissent?** *De Off.*, II, 1, 1 : **quemadmodum officia *ducerentur* ab honestate... satis *explicatum*** (parfait) **arbitror libro superiore; sequitur ut hæc officiorum genera persequar, quæ pertinent ad vitæ cultum.** Etc.

650. — Les bons écrivains se préoccupent à tel point d'appliquer la règle de la concordance des temps, qu'ils l'observent même dans des cas où la logique permettrait de la négliger.

Voici les principaux cas.

1° *Contrairement à ce qui a lieu en français,* une proposition interrogative indirecte dépendant d'un verbe principal au *passé* est *nécessairement* au subjonctif *passé*, même si elle exprime une pensée *générale* vraie dans tous les temps.

Ex. : Cic., *in Cat.*, 3, 5, 11 : **tum ille subito, scelere demens, quanta conscientiæ vis *esset* ostendit** (on dirait en français : il montra ce que *peut* faire une mauvaise conscience).

Remarque. — Par application de cette règle et de la règle précédente (§ 649, 2°), on trouve au subjonctif *passé* des propositions interrogatives indirectes qui expriment une *vérité générale* et dépendent d'un verbe principal au *parfait*.

Ex. : Q.-Curce, VIII, 14, 43 : **quod hic... dies tibi suadet, quo *expertus es* quam caduca felicitas *esset*** (où tu as appris par expérience combien le bonheur *est* fragile). — Cf. Cic., *Tusc.*, I, 44, 107 : **requiescere in sepulcro putat mortuum, magna culpa Pelopis, qui non erudierit filium nec *docuerit*** (il n'a pas appris à Thyeste *et par conséquent* Thyeste ignore [parf. et non pas aor.]) **quatenus *esset* quidque curandum** (jusqu'à quel point il *faut* se soucier de telle ou telle chose). Etc.

Toutefois il convient d'ajouter qu'après un verbe principal au parfait le subjonctif proprement dit est également possible, puisqu'on trouve assez souvent, en pareil cas, des phrases comme celle-ci :

Ex. : Corn. Nép., *Alc.*, 1, 1 : **in hoc quid natura efficere *possit* videtur experta** (le sens est : ***experta est***). Etc.

2° C'est par une application rigoureuse de la règle de concordance des temps que s'explique l'emploi du subjonctif *passé* dans les propositions subjonctives dépendant d'un verbe au *mode irréel* même lorsque, tout à fait *indépendantes de l'hypothèse* exprimée dans la proposition à laquelle elles se rattachent, ces propositions ont pour objet de signifier un fait *réel* et *présent.*

Cette règle s'applique rigoureusement aux propositions interrogatives qui se rattachent à un verbe au mode irréel.

Ex. : Cic., *de Orat.*, I, 42, 190 : **hisce ego rebus exempla adjungerem, nisi apud quos hæc *haberetur* oratio cernerem,** j'appuierais ces faits d'exemples, si je ne voyais pas devant qui je *parle* (*logiquement* il faudrait **habeatur**, mais **habeatur** aurait choqué à côté de **cernerem**). *Ad Fam.*, 13, 66, 1 : **A. Cæcinam... non *commendarem* tibi, cum *scirem*... qua clementia in calamitosos *soleres* esse, nisi me... hujus fortuna ita moveret ut hominis... conjunctissimi movere debebat,** je ne te recommanderais pas A. Cécina, alors que je *sais* quelle *est* ta bienveillance pour les gens infortunés, si je ne me sentais pas ému de son sort comme il convient quand il s'agit d'un ami intime. *De Nat. deor.*, II, 18, 49 : **quæ si bis bina quot *essent didicisset* Epicurus, certe non diceret,** ce sont des choses qu'Épicure ne dirait certainement pas, s'il savait combien *font* deux fois deux. Cf. *Ib.*, II, 1, 3 : **te vicissim audire *vellem*, cum ipse tam multa *dixissem*,** je voudrais t'entendre parler à ton tour, après que *j'ai gardé* si longtemps la parole. *Acad. pr.*, II, 1, 3 : **cujus (= Luculli) mihi consilium et auctoritas quid tum in maximis rebus *profuisset*, *dicerem*, nisi de me ipsos dicendum esset, quod hoc tempore non est necesse,** combien *m'ont servi* alors sa prudence et son crédit dans des affaires très importantes, c'est ce que je dirais, s'il ne fallait aussi parler de moi-même, ce qui présentement n'est point nécessaire. Etc.

Remarque[1]. — Toutefois il y a des exceptions à cette règle rigoureuse :

Ainsi, l'on rencontre *quelquefois* le subjonctif proprement dit au lieu du subjonctif passé, surtout quand la proposition subordonnée *précède* le verbe au mode irréel dont elle dépend.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, XIII, 6, 4 : **quæ quantum in provincia *valeant vellem* expertus essem.** — T.-Live, XXVI, 31, 8 : **quæ captis *acciderint*, apud Hannibalem et Carthaginienses victos justius quam apud victoris populi senatum *quererentur*,** quant à ce qui *est arrivé* aux prisonniers, c'est à Hannibal et aux Carthaginois plutôt qu'au Sénat romain qu'ils devaient adresser leurs plaintes.

Et même quand la proposition subordonnée *suit* le verbe au mode irréel (mais ce cas est plus rare) :

Ex. : Sall., *Cat.*, 7, 7 : **memorare *possem* quibus in locis maxumas hostium copias populus Romanus parva manu *fuderit*... ni ea res longius nos ab incepto traheret.** Cf. Cic., *de Fin.*, I, 7, 25 : **si *concederetur*, etiam si ad corpus nihil *referatur*, ista... per se esse jucunda, per se esset... virtus... expetenda**[2].

---

1. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, § 236, Rem. VI.
2. Voyez d'autres exemples dans R. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, t. II, p. 785, 8. Mais écartez celui-ci :

De Nat. deor., II, 1, 2 : ***mallem* audire Cottam, dum, qua eloquentia falsos deos sustulit, eadem veros *inducat*,**

dans lequel le sens semble exiger qu'on corrige **mallem** en **malim**, *m. à m.* : « *j'aimerais* mieux

651. — Exceptions à la règle. — Ainsi qu'on l'a déjà dit (§ 650), les bons écrivains appliquent rigoureusement la règle de concordance des temps[1] : chez eux, les exceptions sont *rares* et dues presque toujours soit à des raisons de *sens*, soit à des raisons de *style*.

652. — En effet, le sens ne permet pas toujours de suivre exactement la règle.

Voici les cas principaux.

1° Il peut arriver, dans le *style indirect*, qu'on ait à exprimer le rapport de temps entre une proposition subordonnée et la proposition principale.

Il en résulte parfois des phrases, comme celle-ci, qui paraissent incorrectes à première vue.

Ex. : T.-Live, XXX, 30, 4 : **tibi quoque inter multa egregia non in ultimis laudum hoc *fuerit*** (fut. antér.[2]), **Hannibalem, cui tot de Romanis ducibus victoriam di *dedissent*, tibi cessisse.**

Remarque. — On attendrait et il pourrait y avoir : **Hannibalem, cui tot de Romanis ducibus victoriam di *dederint*, tibi cessisse**, mais l'expression serait moins exacte, puisque le rapport de temps entre la proposition relative et la proposition principale serait négligé : en effet, la phrase ainsi écrite correspondrait à celle-ci dans le style direct : **Hannibal, cui... victoriam di *dederunt*, tibi *cessit*;** or, en pareil cas, les Latins n'oublient pas de marquer l'antériorité de la proposition subordonnée par rapport à la proposition principale ; donc ils auraient dit au style direct : **Hannibal, cui... victoriam di *dederant*, tibi cessit**, et c'est cette nuance délicate que T.-Live a voulu marquer en mettant **dedissent** au style indirect pour tenir lieu de **dederant** du style direct.

2° Dans les propositions consécutives, il peut arriver qu'un fait *passé* (énoncé par un verbe au *passé*) ait pour conséquence un fait *actuel*.

On conçoit, qu'en pareil cas, on soit obligé dans la proposition subjonctive d'employer le subjonctif *proprement dit* (présent ou parfait) : l'emploi d'une des formes du subjonctif passé serait absurde.

écouter Cotta, pendant qu'avec la même éloquence qui lui a servi à ruiner les faux dieux il *introduirait* les véritables. »

Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, 2° éd., p. 409, n. 2.

1. Mais la langue populaire et la langue poétique présentent parfois de graves infractions à la règle.

Ex. : Plaute, *Mil.*, 131-133 : (**tabellas**) ***dedi*** (*aoriste*) **mercatori cuidam, qui ad illum *deferat*. ., ut is huc *veniret*.** — Tér., *Heaut.*, 895 : **magis unum etiam *instare*** (inf. histor.) **ut hodie *conficiantur*** (il faudrait **conficerentur**, cf. ci-dessus) **nuptiæ.** — Virg., *Én.*, IV, 452 sqq. : **quo magis inceptum *peragat* lucemque *relinquat*, | *vidit*, thuricremis cum dona imponeret aris, | (horrendum dictu!) latices nigrescere sacros**, etc. (toutefois on peut, avec Wagner, expliquer : **quo magis inceptum peragat, *eo impellitur*, quod vidit**...). Etc.

2. Le futur antérieur, appartenant au radical du parfait, n'est pas considéré par les Latins comme un passé.

Ex. : Corn. Nép., *Arist.*, 1, 2 : **quanquam...adeo *excellebat* Aristides abstinentia ut unus post hominum memoriam... cognomine Justus *sit* appellatus, tamen exsilio decem annorum multatus est** (Aristide est le seul homme qui ait été surnommé le Juste, voilà le fait qui est *actuellement* vrai, et c'est ce que marque le parfait du subjonctif). Voy. ci-dessus, § 505.

Remarque. — Il ne faut pas confondre cette dérogation logique à la règle de concordance des temps avec l'*irrégularité* réelle que présentent des phrases comme celle-ci :

Ex. : T.-Live, I, 16, 1 : **tempestas... tam denso regem operuit nimbo ut conspectum ejus contioni *abstulerit*** (il faudrait **auferret**, voy. ci-dessus, § 505).

3° Dans l'interrogation indirecte on est souvent obligé par le sens d'employer le subjonctif *délibératif* s'appliquant au passé (§ 324), même quand le verbe principal n'est pas au passé.

Ex. : Cic., *in Vat.*, 2, 5 : **sed *quæro* a te cur C. Cornelium non *defenderem***, je te demande pourquoi il *eût fallu* que je ne le défendisse point?[1] Etc.

4° Une proposition au *mode irréel* peut dépendre d'une proposition qui *n'est point au passé*.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 4, 6 11 : **veri simile non est ut ille homo tam locuples, tam honestus religioni suæ... pecuniam *anteponeret***[2]. Etc.

5° Une proposition dont le verbe est au *potentiel du passé*, autre forme du mode irréel (cf. ci-dessus, § 334), peut dépendre d'une proposition *qui n'est point au passé*.

Ex. : Cic., *p. Rosc. Am.*, 33, 92 : **video... causas esse permultas, quæ istum *impellerent*** (qui *pouvaient* le pousser à agir), Etc.

6° Quelquefois, mais *rarement*, les écrivains négligent la règle de la concordance des temps afin de pouvoir exprimer l'idée de l'*imparfait*[3] dans une proposition subordonnée dépendant d'un verbe qui n'est point au passé.

1. Mais on peut ponctuer : **sed, quæro a te, cur C. Cornelium non *defenderem*?** et ramener la proposition interrogative à une forme d'interrogation directe.

2. Voyez ci-après §§ 658-662 les règles relatives à l'expression du conditionnel dans certaines catégories de propositions subjonctives.

3. Le subjonctif n'ayant qu'une seule forme (**scripserim** ou **scripsissem**, selon les cas) pour marquer un fait *passé* par rapport au temps du verbe principal, il en résulte qu'on est obligé, en général, de ne pas marquer dans une proposition au subjonctif la nuance de sens qui existe, à l'indicatif, entre l'*imparfait* et l'*aoriste*. Voy. ci-après.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 5, 11, 28 : **scitote oppidum esse in Sicilia nullum... quo in oppido non isti... delecta mulier *esset*.** *De Orat.*, I, 44, 196 : **cujus rei** (l'amour de la patrie) **est tanta vis... ut Ithacam illam in asperrimis saxulis tanquam nidulum affixam sapientissimus vir immortalitati *anteponeret*.**

Régulièrement il faudrait dans le premier exemple **mulier *fuerit*** et **anteposuerit** dans le second.

7° Quelquefois la forme de subjonctif employée se justifie non pas par le rapport apparent qu'elle a avec le verbe dont elle dépend grammaticalement, mais par une idée que l'écrivain a dans l'esprit et à laquelle il la rattache.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 5, 21, 52 : **dices frumentum Mamertinos non debere. Quomodo non debere ? an ut ne *venderent?*** »

Il faut entendre, en effet : « Vous direz que les Mamertins ne sont pas astreints à fournir du blé. Comment l'entendez-vous? Vous étendez, je suppose, cette exemption au blé qu'il *s'agissait* de fournir contre paiement[1].

653. — Parmi les raisons de style qui ont quelquefois entraîné les meilleurs écrivains à négliger la règle de la concordance des temps, la plus importante, à coup sûr, est la recherche de la variété.

En effet, il semble bien que, pour éviter une trop grande uniformité dans l'emploi du subjonctif, les historiens latins ont tenu à *mélanger* les formes du subjonctif *proprement dit* avec les formes du subjonctif *passé* dans les phrases au style indirect[2] qui dépendent non seulement d'un verbe au présent historique, mais encore d'un verbe au passé.

Ex. : Cic., *De Bell. Gall.*, I, 40, 6-7 : **ex quo judicari posse, quantum *haberet* in se boni constantia, propterea quod, quos aliquandiu inermos sine causa *timuissent*, hos postea armatos ac victores *superassent*. Denique hos esse eosdem, quibuscum sæpenumero Helvetii congressi non solum in suis, sed etiam in illorum finibus, plerumque *superarint*, qui tamen pares esse nostro exercitui non *potuerint*,** etc. (tout ce discours indirect dépend des mots **vehementer eos *incusavit*** du § 1). — T.-Live, XXI, 24, 3-4 : **oratores... *misit* : colloqui semet ipsum... velle ; vel**

1. Suivant la remarque de L. Havet citée par Riemann (*Synt. lat.*, 2e éd., p. 412, n. 3), « la pensée saute sans effort du principe juridique absolu, qui s'énonce par le présent, à l'acte particulier, qui s'énonce par des temps passés. »
2. En prenant cette expression dans le sens le plus étendu.

illi *accederent*, vel se, etc., nec stricturum ante gladium, si per Gallos *liceat*, quam in Italiam *venisset* (cf. XXI, 30, 2; 5; 7: 8: 10; 11; 45, 5; XXII, 30, 10; 32, 8; 55, 4, etc.) XXIII, 2, 5-6 : cum *præfatus esset*, quippe qui... *haberet* filiamque *dedisset*..., eo se periculo posse liberare eos, si *permittant* sibi (cf. 11, 4-6; 12, 13; 15, 4, etc.). XXVII, 44, 8 : in iis locis hunc coegisse exercitum quibus ille majorem partem militum fame ac frigore, quæ miserrima mortis genera *sint*, *amisisset* (cf. XXVI, 26, 5-8: XXVII, 47, 6; XXIX, 1, 7; 27, 9, etc.[1]). Etc.

Remarque. — C'est sans doute en vertu du même principe qu'il faut expliquer les constructions suivantes, en apparence irrégulières.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 4, 7, 16 : ut homo turpissimus esset impudentissimeque mentiretur, hoc *diceret*, illa se habuisse venalia eaque sese quanti *voluerit* vendidisse (style direct : ea quanti *volui* vendidi). — Cés., *de Bell. Gall.*, VII, 33, 3 : cum... *doceretur*... alio tempore atque *oportuerit* fratrem a fratre renuntiatum. VII, 40, 4 : *adhortatus* milites ne... itineris labore *permoveantur*. Etc.[2].

CHAPITRE V

RAPPORT DE TEMPS ENTRE UNE PROPOSITION SUBORDONNÉE ET CELLE DONT ELLE DÉPEND. EXPRESSION DU CONDITIONNEL DANS UNE PROPOSITION SUBORDONNÉE

654. — **Définition**. — On l'a déjà vu ci-dessus (§ 648) : tandis que les propositions subjonctives expriment le temps d'une manière *absolue*, c'est-à-dire par rapport au moment où l'on parle, les autres propositions subordonnées n'expriment le temps que d'une façon *relative*, c'est-à-dire par rapport au temps exprimé dans la proposition dont elles dépendent ; de plus, les propositions subjonctives elles-mêmes, considérées dans leurs rapports avec la proposition principale, expriment aussi le temps d'une façon relative. Il y a donc lieu de compléter les observations du chapitre précédent par l'exposé des règles appliquées dans ce cas particulier.

1. Voyez les nombreux exemples relevés par Riemann dans ses éditions classiques de la troisième décade de T.-Live (liv. XXI-XXII, *Rem.*, 149, p. 249 ; liv. XXIII-XXV, *Rem.*, 193, p. 369 ; liv. XXVI-XXX, *Rem.*, 155, p. 485, Paris, Hachette.)
2. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, 2e éd., p. 410, n. 2.

655. — Propositions à l'indicatif. — Propositions à l'infinitif. — A vrai dire, la question a été traitée ci-dessus (§§ 221-267) pour les propositions qui sont à l'indicatif, et §§ 280-284 pour celles qui sont à l'infinitif; de plus, à propos des diverses conjonctions de temps, on a rappelé les principales règles de l'usage[1].

Il reste à dire quelques mots de la construction des propositions subjonctives qui ne sont pas amenées par le style indirect[2].

656. — Propositions subjonctives. — Dans les propositions subjonctives qui ne sont pas amenées par le style indirect, c'est le *sens* même de la phrase qui détermine le plus souvent le rapport de temps existant entre elles et la proposition principale.

Ainsi, quand je dis **rogo ut venias**, la forme **venias** exprime une action *future* par rapport à **rogo**; de même quand je dis **cura ut omnia *perficiantur*** ou **cura ut omnia *perfecta sint*, cum rediero**, les formes **perficiantur** et **perfecta sint** expriment l'une et l'autre une action *future* par rapport à **cura**; la seule différence entre les deux formes c'est que **perficiantur** exprime le futur purement et simplement, tandis que le parfait **perfecta sint** ajoute à l'expression du futur cette idée qu'à tel moment de l'avenir l'action sera un fait *accompli*.

On conçoit donc que dans ces sortes de phrases il serait barbare de chercher à exprimer le futur par une forme spéciale.

Remarque. — Néanmoins, après un verbe principal signifiant craindre, on trouve quelquefois une forme spéciale pour rendre l'idée du futur.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 5, 63, 163 : **quas** (pœnas) **veritus esset ne iste... non *esset persoluturus*** (au lieu de **persolveret**).

Il peut même arriver que le sens exige, en pareil cas, l'usage de cette forme spéciale, par exemple, quand il s'agit d'opposer un fait à venir à un fait actuel (ex. : **non vereor ne *nunc veniat*, sed ne *venturus sit postea***).

C'est ainsi que pour éviter toute confusion avec le présent, Cicéron a remplacé **habeat** par **habitura sit** dans la phrase suivante :

P. Marc., 8, 26 : **vide... ne tua divina virtus admirationis plus *sit habitura* quam gloriæ.**

---

1. Il convient d'ajouter ici que dans une proposition relative rattachée à une proposition dont le verbe est au *présent historique*, le temps de la proposition relative dépend de la valeur que l'écrivain attache à la forme verbale appelée présent historique.

Le verbe de la proposition relative se met à l'aoriste si l'écrivain n'a égard qu'à la *valeur grammaticale* du présent historique.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, VI, 30, 1 : **Basilus ut imperatum *est* facit.**

Au contraire, le verbe de la proposition relative se met au plus-que-parfait si l'écrivain a égard à la *valeur logique* du présent historique.

Ex. : T.-Live, I, 59, 2 : **ut præceptum *erat* jurant.** Etc.

2. Pour cette catégorie de propositions, voy. ci-dessus, § 641, 2°.

657. — Cependant il y a des cas où le sens de la phrase ne détermine pas le temps auquel il faut rapporter la proposition subjonctive. Ainsi certaines propositions (interrogations indirectes[1], propositions complétives dépendant de **sequitur ut...** ou de **non dubito quin...**, propositions causales introduites par **cum**, puisque, propositions relatives consécutives **sunt qui.., quis est qui...?** etc.) peuvent se rapporter à un fait *présent*, *passé* ou *futur*.

En pareil cas, l'usage a attribué au subjonctif trois temps : le présent (**scribam**) marque une action *présente*, l'aoriste (**scripserim**), une action *passée*, la périphrase **scripturus sim** sert de subjonctif futur actif et marque une action *future*[2] par rapport à celle du verbe principal.

Ex. : Cic., *p. imp. Cn. Pomp.*, 15, 45 : **et quisquam dubitabit, *quid* virtute *perfecturus sit*, qui tantum auctoritate perfecerit?** *Phil.*, 2, 4, 8 : **ego quoque te disertum putabo, si ostenderis, *quomodo sis* eos inter sicarios *defensurus*.** *Ad Fam.*, II, 5, 2 : **ea... cogita quæ esse in eo cive ac viro debent *qui*** (relatif consécutif) ***sit* rem publicam... in veterem dignitatem... *vindicatarus*.** *Phil.*, 7, 6, 18 : **parumne erunt multi? Præsertim *cum*... parati *sint* ad nutum *futuri*.** *De Leg. agr.*, 2, 35, 97 : **singularis homo privatus... vix... sese... continet : *nedum* isti... non statim *conquisituri sint* aliquid sceleris et flagitii.** Etc.

Si le verbe principal était au passé, on aurait, par exemple, dans cette dernière phrase, en vertu de la règle de concordance des temps : **singularis homo privatus vix sese *continebat* : nedum isti non statim *conquisituri essent* aliquid sceleris et flagitii.** Etc.

---

1. Pour l'emploi du subjonctif délibératif dans les propositions interrogatives indirectes, voy. ci-dessus, § 407, p. 417.

2. Dans la *langue familière* surtout on négligeait assez souvent de marquer l'idée du *futur*.

Ex. : Ter., *Heaut.*, 715 : **quid me *fiat* (= *futurum sit*) parvi pendis.** *Andr.*, 391-392 : **nam hoc haud dubium est, quin Chremes | tibi non *det* (= *daturus sit*) gnatam.** — Cés., *de Bell. Gall.*, I, 31, 15 : **non dubitare quin de omnibus obsidibus... gravissimum supplicium *sumat*.** — Cic., *in Verr.*, II, 1, 9, 24 : **utar oratione perpetua, non quo jam hoc sit necesse, verum ut experiar utrum ille *ferat* (= *laturus sit*) molestius, me tunc tacuisse an nunc dicere** (mais il ne faut pas citer *p. Cluent.*, 58, 158, où le subjonctif, après **non dubito quin** a le sens potentiel, voy. ci-après, § 662). — T.-Live, XXV, 38, 11 : **nunc, quia tantum ausi estis sponte vestra, experiri libet quantum *audeatis* (= *ausuri sitis*) duce vestro auctore** (cf. XXIV, 22 ; 24, 8 ; 27, 5 ; XXV, 3, 16, etc.).

Mais il y a des cas où cette *négligence d'expression* est tolérée par l'usage : c'est quand le verbe est au *passif*.

Ex. : Cic., *p. Rab. Post.*, 1, 4 : **erat nemini dubium quin is in regnum *restitueretur*.**

Il est vrai qu'en pareil cas Cicéron aurait eu la ressource de dire : **erat nemini dubium quin *futurum esset* ut is in regnum *restitueretur*.** Mais cette périphrase (cf. **non dubium est quin *futurum sit*, ut... *restituatur***) n'a jamais été employée, à notre connaissance, parce qu'elle est trop lourde : c'est une invention de quelques grammairiens.

REMARQUES. — I. 1° Le subjonctif n'ayant qu'une seule forme (**scripserim** ou **scripsissem,** selon les cas) pour marquer un fait *passé* par rapport au temps de la proposition principale, le latin est contraint, la plupart du temps, de négliger la nuance qui existe, à l'indicatif, entre l'*imparfait* et l'*aoriste*.

Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 5, 12, 30 : **quarum incredibile est quanta multitudo *fuerit* Syracusis,** on ne saurait croire combien il y *avait* de ces femmes à Syracuse.

Pour rendre l'imparfait il aurait fallu mettre **esset**, ce qui eût été choquant après **est** verbe principal.

Cependant il arrive quelquefois que les écrivains aiment mieux violer la règle de concordance des temps que de ne pas exprimer l'idée de l'imparfait. Voy. ci-dessus, § 652, 6°.

2° Pour exprimer l'idée de *répétition* que l'imparfait marque quelquefois à l'indicatif, le latin est moins gêné ; il a la ressource d'employer une périphrase comme celle-ci :

Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 3, 18, 45 : **quorum quanti conventus... *fieri soliti sint* quis ignorat ?** (à l'indicatif : **quanti conventus... *fiebant* !**)

II. Le *plus-que-parfait* de l'indicatif du style direct peut se remplacer par une périphrase dans une proposition subjonctive : ainsi l'expression **omnia *paraverat*** devient, par exemple, **non dubito quin omnia tum *parata habuerit,*** etc., et l'expression **omnia *parata erant*** devient, par exemple, **non dubito quin omnia tum *parata fuerint,*** etc.

III. Le *futur antérieur* employé pour signifier qu'à tel moment de l'avenir une action se trouvera *achevée* peut (*mais au passif seulement*) se remplacer par une périphrase dans une proposition subjonctive.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, VI, 12, 3 : **nec dubito quin legente te has litteras *confecta* jam res *futura sit.***

A l'actif, il semble qu'on aurait pu dire : **non dubito quin... *confectam* rem *habiturus sis.*** En tout cas, cette périphrase, bien qu'on n'en rencontre peut-être pas d'exemples, est plus naturelle et bien moins lourde que celle-ci : **non dubito quin *futurum sit ut...* rem *confeceris,*** qui d'ailleurs ne se rencontre pas non plus et paraît bien être une invention des grammairiens.

658. — **Expression du conditionnel**[1]. — Lorsqu'il s'agit de rendre l'idée du potentiel (§ 332) ou de l'irréel (§ 337) dans une proposition subjonctive, les écrivains latins semblent avoir hésité entre deux constructions possibles.

1° Ils conservent dans la proposition subjonctive la même forme du subjonctif qu'ils auraient employée dans une proposition indépendante, et donnent ainsi au subjonctif une double fonction, celle qu'il doit à son rôle de mode destiné à marquer la subordination et celle qu'il doit au sens de potentiel ou d'irréel que l'usage lui a assigné.

1. Il ne sera question ici que du conditionnel dans une proposition subjonctive ; pour le conditionnel dans une proposition infinitive ou participiale, voy. ci-dessus, § 563, REM. III et IV et § 627, 4°.

2° Ils ont recours à une périphrase formée au moyen de l'adjectif verbal en **-urus** et du subjonctif du verbe **sum**.

Il faut distinguer trois cas (ci-après §§ 659, 660, 661)[1].

659. — *Si la proposition était indépendante, elle serait au présent (aoriste ou parfait), du subjonctif* (mode potentiel).

En pareil cas, on rencontre tantôt l'une, tantôt l'autre des deux constructions signalées ci-dessus (§ 658, 1° et 2°).

Ex. : Plaute, *Rud.*, 206 : **nec loco tecta quo *sim* nescio** (style dir. : **quo loco tecta *sim?*** *où pourrais-je* me trouver à l'abri ?) — Cic., *Orat.*, 62, 211 : **quæ nescio cur, cum Græci κόμματα et κῶλα nominent, nos non recte « incisa » et « membra » dicamus** (style dir. : **cur nos non... *dicamus?*)** — T.-Live, XXII, 36, 1 : **adeo... variant auctores ut vix quicquam... affirmare *ausus sim*** (*j'oserais* [aoriste]). Etc.

T.-Live, II, 38, 4 : **quid eos... existimasse putatis, nisi aliquod profecto nefas esse quo, si intersimus spectaculo, *violaturi simus* ludos...?** (style dir. : **si intersimus spectaculo, *violemus* ludos**). Etc.

660. — *Si la proposition était indépendante, elle serait à l'imparfait du subjonctif.*

En pareil cas, la première des deux constructions signalées ci-dessus (cf. § 658, 1°) est seule usitée.

Ex. : Cic., *de Fin.*, II, 15, 49 : **ego... judico... non ob eam causam... illud dici esse honestum, quia laudetur a multis, sed quia tale sit ut, vel si ignorarent id homines..., sua tamen pulchritudine *esset* laudabile** (style dir. : **si ignorarent id homines, sua tamen pulchritudine *esset* laudabile**).

Remarque. — Dans l'exemple précédent l'imparfait du subjonctif **esset** a le sens de notre conditionnel *présent ;* mais on peut encore, dans une proposition dépendante au subjonctif, conserver sans changement l'*imparfait* du subjonctif quand il a le sens de notre conditionnel *passé*.

---

1. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, § 242. En grec, la question est beaucoup plus simple.

En effet, quand il s'agit d'exprimer l'idée du *potentiel* ou de l'*irréel* dans une proposition *subordonnée* qui doit être à un mode *autre que l'infinitif*, on peut employer en général le même mode que si la proposition était indépendante ; en d'autres termes, on substitue tout simplement la forme du potentiel ou de l'irréel, telle qu'elle est employée dans les propositions *indépendantes*, au mode demandé par la syntaxe ordinaire de l'espèce de proposition subordonnée dont il s'agit.

Ex. : Xen., *Rev. d'Ath.*, 4, 41 : εἰ δέ τινες αὖ φοβοῦνται μὴ ματαία **ἂν γένοιτο** αὕτη ἡ κατασκευή, εἰ πόλεμος ἐγερθείη (style direct : ματαία ἂν γένοιτο αὕτη ἡ κατασκευή, εἰ πόλεμος ἐγερθείη).

Ces propositions sont donc affranchies de la loi de subordination. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, 2° éd., p. 425, n. 2.

Ex. : Cic., *p. Rosc. Am.*, 41, 119 : **qui... tales... a populo Romano putantur ut quicquid dicerent** (ce qu'ils *auraient pu* dire) **nemo** ***esset*** (au lieu de **nemo futurus fuerit**, qui paraîtrait régulier d'après le § 658, 2°), **qui non æquum putaret** (il n'y *aurait eu* personne pour le trouver injuste). Etc.

661. — *Si la proposition était indépendante, elle serait au plus-que-parfait du subjonctif.*

En pareil cas, on n'emploie *régulièrement*[1] que la seconde des constructions signalées ci-dessus (§ 658, 2°).

Ex. : T.-Live, II, 1, 3 : **neque ambigitur quin Brutus idem qui tantum gloriæ Superbo exacto rege meruit pessimo publico id** ***facturus fuerit,*** **si... priorum regum alicui regnum extorsisset** (style dir. : **id** ***fecisset,*** **si... priorum regum alicui regnum extorsisset**). XXVIII, 24, 2 : **apparuit... quantam** ***excitatura*** **molem vera** ***fuisset***[2] **clades, cum vanus rumor tantas procellas excivisset** (style dir. : **vera clades molem magnam** ***excitavisset***). Etc.

Remarques. — I. Quand le sens le permet, on peut, pour rendre l'idée de l'irréel, se servir, au passif, de la périphrase suivante :

Ex. : T.-Live, XXI, 34, 7 : **in eos versa peditum acies haud dubium fecit quin, nisi firmata extrema agminis fuissent, ingens in eo saltu** ***accipienda*** **clades** ***fuerit***[3] (régulièrement il faudrait ***fuisset,*** voy. ci-dessous, n. 2).

II. Les indicatifs **possum, poteram, potui,** etc., employés comme il a été dit ci-dessus (p. 301 et suiv.), là où le français met le conditionnel, sont naturellement remplacés, dans une proposition subjonctive, par les formes **possim, potuerim** (ou **possem, potuissem,** selon les cas).

Ex. : Cic., *ad Fam.*, I, 1, 2 : **sic egit** (parfait) **causam tuam, ut neque eloquentia majore quisquam... nec studio agere** ***potuerit.*** XV, 4, 14 : **his ego subsidiis ea sum consecutus, quæ** (relatif consécutif) **nullis legionibus consequi** ***potuissem*** (style dir. : **nullis legionibus ea consequi** ***potui***). — T.-Live, XXIV, 42, 3 : **haud dubia res fuit quin, nisi ea mora intervenisset, castra eo die Punica capi** ***potuerint*** (régul. il faudrait ***potuissent,*** cf. ci-dessous, n. 2).

---

1. Parmi les exceptions assez rares, les unes s'expliquent par le fait que le verbe est au passif et que l'écrivain a reculé devant l'emploi d'une lourde périphrase comme **futurum fuerit** ou **futurum fuisset, ut...**

Ex. : Cic., *p. Sest.*, 29, 62 : **quod ille si repudiasset, dubitatis quin ei vis** ***esset allata...*** **?** (il aurait fallu dire, d'après quelques grammairiens : **dubitatis quin** ***futurum fuerit ut*** **ei vis afferretur ?** mais ce tour paraissait sans doute intolérable).

D'autres exceptions sont moins excusables et constituent une irrégularité réelle.

Ex. : T.-Live, II, 33, 9 : ***cessisset,*** au lieu de ***cessurum fuerit,*** qui seul eût été correct.

2. T.-Live néglige parfois, en pareil cas, la règle de la concordance des temps.

Ex. : T.-Live, XXIV, 26, 12 : **velut captæ furore eo cursu se ex sacrario proripuerunt** (aoriste), **ut, si effugium patuisset in publicum, impleturæ urbem tumultu** ***fuerint*** (au lieu de **fuissent**). Etc.

3. On se rendra compte de l'origine de la périphrase en considérant des phrases comme celles-ci :

Ex. : T.-Live, II, 38, 5 : **et hanc urbem vos non hostium ducitis, ubi si unum diem morati essetis,** ***moriendum*** **omnibus** ***fuit*** (= **mori omnes** ***coacti essetis***). XXI, 47, 5 : **multorum dierum circuitu Padi vada** ***petenda fuerunt*** (= **vada petere** ***coacti essent***), etc.

662. — Les règles ci-dessus (§§ 659, 660, 661) ne s'appliquent pas aux propositions conditionnelles (ou hypothétiques) qui peuvent se rattacher à des propositions subjonctives exprimant l'idée du conditionnel.

Ainsi si... **scribam** ne se remplace jamais par si... **scripturus sim**, ni si... **scriberem** par si... **scripturus essem**, pour exprimer purement et simplement l'idée du potentiel ou de l'irréel.

Par conséquent, quand on rencontre ces périphrases dans une proposition conditionnelle, c'est que l'auteur a tenu à exprimer une idée particulière.

Ex. : Cic., *p. Clu.*, 58, 158 : **non... debeo dubitare... quin... etiam si inviti *absoluturi sitis*** (même si vous *étiez disposés* à l'absoudre), **tamen absolvatis.** Etc.

LIVRE TROISIÈME

OBSERVATIONS SUR QUELQUES PARTIES DU DISCOURS[1]

CHAPITRE PREMIER

DE L'ADJECTIF[2]
CONSTRUCTION DU COMPARATIF ET DU SUPERLATIF

663. — **Adjectif épithète et adjectif attribut.** — L'adjectif est dit *épithète* quand il qualifie le substantif sans l'intermédiaire d'un verbe (**καλὸν** ῥόδον, ***pulchra*** **rosa**, *belle* rose) et *attribut* quand il qualifie le substantif par l'intermédiaire d'un verbe (τὸ ῥόδον **καλόν ἐστι**, **rosa** ***pulchra est***, la rose *est belle*).

Remarques. — I. Les règles d'accord de l'adjectif *épithète* ont été exposées ci-dessus, §§ 18-20 et celles de l'adjectif *attribut*, ci-dessus, §§ 12-17.

---

1. Il ne sera question dans ce troisième et dernier livre que des questions qui se rattachent proprement à la syntaxe ; par conséquent on ne traitera pas de ce qui appartient plutôt à la *stylistique* (du genre, du nombre, des substantifs concrets employés dans un sens collectif, du pluriel des substantifs concrets, du pluriel des substantifs abstraits, des substantifs abstraits employés dans un sens concret, des substantifs employés comme adjectifs, de l'emploi des adjectifs ou des participes comme substantifs, de certains pronoms indéfinis, des verbes simples employés au lieu des verbes composés, des adverbes ou expressions adverbiales jouant le rôle d'adjectifs, etc.) ; on ne s'occupera pas non plus de ce qui est plutôt du domaine de la *lexicographie*, comme la construction des prépositions avec tel ou tel cas et dans tel ou tel sens, etc.

2. Quand nous disons **καλὸν** ζῷον, **πονηρὸς** ἀνήρ, ***pulchrum*** **animal**, ***malus*** **vir**, etc., les mots καλόν, πονηρός, **pulchrum**, **malus**, etc., expriment une qualité que nous jugeons appartenir à ζῷον, ἀνήρ, **animal**, **vir** : ce sont des *adjectifs*.

Le mot *adjectif* s'appliquant à une partie du discours n'est pas très ancien dans la langue grammaticale : il remonte au douzième siècle. Pour les anciens (et, en particulier, pour les Grecs), l'adjectif ne formait pas une catégorie distincte de celle du substantif : ἐπιθετὸν ὄνομα ou ἐπιθετόν, que les Latins ont traduit par ***adjectivum*** **nomen** (d'où **adjectivum** sans **nomen**) désignait un substantif en apposition (cf. Aristote, *Rhét.*, III. 2 ; 3 ; Apoll. Dyscole, περὶ συντάξεως, p. 20, cf. p. 41), et ὄνομα désignait à la fois le substantif et l'adjectif.

Il est intéressant de remarquer que cette confusion ancienne entre le substantif et l'adjectif était, sans que les grammairiens s'en doutassent, conforme à la réalité des choses : en effet, l'étymologie montre que l'adjectif n'était pas à l'origine distinct du substantif et qu'en somme le substantif est sorti de l'adjectif : avant d'atteindre la substance, on n'a d'abord vu dans tout objet que ses modes, que ses qualités apparentes et frappantes : ζῷον c'est « le *vivant* », **animal** c'est « le *doué de vie* », etc. C'est seulement assez tard et dans un état de civilisation avancée que, devenu capable de concevoir l'idée de l'être indépendamment de ses modes, l'esprit a distingué les substantifs des adjectifs, créant des formes nouvelles pour les premiers ou faisant servir les seconds à l'expression d'idées pour lesquelles ils ne semblaient pas faits (cf. en français : « cet *animal* est *mort* » — « ce *liquide* s'est *durci* » — « il est impossible de *transporter* ces *meubles*, etc.).

Quoi qu'il en soit, on comprend que les progrès du langage et de l'analyse grammaticale aient conduit les grammairiens du moyen âge à distinguer le *nomen adjectivum* et le *nomen substantivum*. Par adjectif, ils désignaient et nous désignons une partie du discours signifiant une qualité considérée comme inhérente à un objet, tandis que le nom abstrait signifie la qualité indépendante de son objet.

II. Sur l'emploi de l'adjectif épithète au lieu d'un génitif, voy. ci-dessus, § 101, § 104, Rem. IV.

III. *En grec* et *en latin*, chez les prosateurs comme chez les poètes, deux ou plusieurs adjectifs qualificatifs peuvent se rapporter à un même substantif.

Mais la construction des adjectifs dépend, en pareil cas, de la manière dont ils sont unis au substantif.

1° *Les adjectifs concourent également à qualifier le substantif :* en pareil cas, ils sont reliés entre eux par les conjonctions copulatives καί, τε... καί, et, -que.

Ex. : Σωκράτης ἀγαθὸς **καὶ** σοφὸς ἦν, **Socrates bonus sapiens*que* fuit**[1].

2° *Parmi les adjectifs qui se rapportent au substantif, un seul ou plusieurs forment avec lui une sorte d'expression, tandis que les autres qualifient l'expression ainsi formée ;* en pareil cas, le ou les adjectifs qui forment avec le substantif une véritable expression s'intercalent, *en grec*, entre le ou les adjectifs qui qualifient cette expression et le substantif qui concourt à la former (ex. : πολλοὶ **ἀγαθοὶ** ἄνδρες, πολλὰ **καλὰ** ἔργα, πολλοὶ **ἀγαθοὶ καὶ σοφοὶ** ἄνδρες, etc.) ; *en latin*, on ne met aucune conjonction de liaison entre l'adjectif et l'expression complexe qu'il qualifie[2].

Ex. : Hom., *Od.*, IX, 322 sq. : ἱστὸς νηὸς **ἐεικοσόροιο** μελαίνης. — Xén., *Anab.*, I, 5, 4 : πόλις **ἐρήμη** μεγάλη, une grande ville déserte. *Cyr.*, I, 4, 21 : κύων **γενναῖος** ἄπειρος, un chien de race non dressé. Etc.

Plaute, *Bacch.*, 761 : ***insanum* magnum molior negotium.** — Ter., *Andr.*, 6 sq. : **qui *malivoli* | veteris poetæ maledictis respondeat.** — Cés., *de Bell. Gall.*, II, 29, 3 : **locum *duplici* altissimo muro munierant.** — Cic., *Tusc.*, V, 21, 61 : **in aureo lecto strato *pulcherrimo* textili stragulo magnificis operibus picto.** *De Off.*, II, 20, 71 : **cum (Themistocles) consuleretur, utrum bono viro *pauperi* an minus probato *diviti* filiam collocaret....** *In Verr.*, II, 4, 48, 106 : **Syracusani festos dies *anniversarios* agunt.** *Ib.*, II, 5, 52, 136 : ***privata* navis oneraria maxima,** un très grand navire marchand *appartenant à un particulier*. *De Leg.*, III, 6, 14 : **mediocriter *doctos* magnos in re publica viros et doctissimos homines non nimis in re publica versatos *multos* commemorare possumus.** — Corn. Nép., *Att.*, 7, 1 : **incidit *Cæsarianum* civile bellum.** — T.-Live, II, 53, 3 : ***duæ potentissimæ* et *maximæ* finitimæ gentes.** XXIV, 3, 6 : **columna aurea *solida*.** XXVII, 22, 12 : **naves longas triginta *veteres*.** Etc.

---

1. Les *poètes* suppriment toute conjonction, surtout lorsque les épithètes sont *descriptives*, afin de forcer l'esprit du lecteur à considérer successivement, quoique rapidement, les diverses qualités de l'objet représenté.

Ex. : Hom., *Il.*, XVI, 140 : ἔγχος βριθύ, μέγα, στιβαρόν, κεκορυθμένον (cf. *Od.*, I, 97 : IX, 205). — Virgile., *Én.*, III, 658 : **monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.** Etc.

En prose grecque c'est beaucoup plus rare, bien qu'on trouve :

Xén., *An.*, V, 4, 25 : δόρατα παχέα, μακρά. *Cyr.*, VI, 4, 2 : χιτῶνα πορφυροῦν, ποδήρη, στολιδωτὸν τὰ κάτω.

En latin on peut, en vue d'un certain effet, supprimer les conjonctions, même en prose.

Sall., *Cat.*, 43, 4 : **natura ferox, vehemens, manu promptus erat.**

2. En pareil cas, l'adjectif ou les adjectifs qualifiant l'expression complexe jouent *logiquement* le rôle d'attribut par rapport à cette expression.

IV. *En grec*, l'adjectif πολλοί, αί, ά, *en latin*, les adjectifs **multi** et **plurimi, æ**, a sont unis par une conjonction de liaison aux adjectifs qui servent à former l'expression complexe, quand il y a lieu d'insister sur l'idée de pluralité.

Ex. : Xén., *An.*, V, 6, 4 : πολλά μοι κἀγαθὰ γένοιτο (cf. IV, 6, 27 ; *Mém.*, II, 9, 6 ; III, 11, 4 ; IV, 2, 35 ; Plat., *Rép.*, 416 e ; *Phèdre*, 244 b, etc.). *An.*, III, 2, 23 : πολλάς τε καὶ εὐδαίμονας καὶ μεγάλας πόλεις. Etc.[1].

Cic., *in Verr.*, II, 5, 45, 119 : **multæ et magnæ cogitationes**. — Sall., *Jug.*, 5, 4 : **Masinissa multa et præclara rei militaris facinora fecerat**. 32, 2 : **plurima et flagitiosissima facinora fecere**. — T.-Live, XXII, 19, 6 : **multas et locis altis positas turres Hispania habet**. Etc.[2].

§ 1. — Observations sur l'emploi de l'adjectif attribut.

664. — Attribut qualificatif et attribut adverbial. — Employé comme attribut, l'adjectif ne qualifie pas seulement un substantif par l'intermédiaire d'un verbe (*attribut qualificatif*); il peut encore exprimer l'une des circonstances de l'action signifiée par le verbe et devenir ainsi l'équivalent d'un adverbe (*attribut adverbial*).

Dans une phrase comme cette rose est *belle*, l'attribut belle est *qualificatif;* dans la phrase il arriva *premier*, l'attribut premier est *adverbial*.

665. — Emploi de l'attribut qualificatif.

1° *En grec* comme *en latin*, l'adjectif s'emploie comme attribut qualificatif particulièrement avec les verbes intransitifs qui signifient être ou devenir (cf. ci-dessus, p. 40, n. 4)[3] ;

2° Quand l'adjectif est construit comme attribut par l'intermédiaire d'un verbe transitif, il exprime ou bien l'objet direct et immédiat de l'action signifiée par le verbe (ex. : ils le déclarèrent *juste* et *bon*), ou bien le résultat de l'action elle-même (ex. : faites ce mur plus *épais*).

a) En grec et en latin surtout, ce dernier tour est assez *rare*.

Néanmoins on en trouve en grec quelques exemples, surtout avec les adjectifs μετέωρος, μέγας, ὑψηλός, μακρός et les verbes αὔξειν, αἴρειν, etc.; en latin, c'est moins fréquent[4].

b) Au contraire, le premier tour est très fréquent : on trouve l'adjectif employé ainsi, non seulement après des verbes qui se construisent avec l'accusatif (cf. ci-dessus, § 56), mais encore, *en grec*, après des verbes qui s'emploient avec le génitif, le datif ou une préposition.

1. Sur ce point particulier voy. Kühner, *ausf. Gr. der gr. Spr.*, § 523, 1 (p. 796).
2. Sur la question générale traitée dans les remarques III et IV, voy. Kühner-Gerth, *ausf. Gr. der. gr. Spr.*, p. 277 ; Kühner, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, t. II, p. 179.
3. Pour les détails et les exemples, voy. Kühner-Gerth, *ausf. Gramm. der griech. Sprache*, t. I, § 353 (p. 37 sqq.) et § 355 (p. 42 sqq.); Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, § 4 (p. 5 sqq.).
4. Voy. ci-dessus, § 57. Au passif, cet attribut se met naturellement au nominatif (voy. *ibid.*).

Ex. : Eur., *Hell.*, 696 : τῆς τύχης **εὐδαίμονος** τύχοιτε. Etc.

Eur., *Fragm.*, 14 : δύστηνος ὅστις καὶ τὰ καλὰ ψευδῆ λέγων | οὐ τοῖσδε χρῆται τοῖς καλοῖς **ἀληθέσιν**. — Xén., *An.*, I, 5, 9 : ἐνόμιζεν ὅσῳ ἂν θᾶττον ἔλθοι, τοσούτῳ **ἀπαρασκευαστοτέρῳ** βασιλεῖ μαχεῖσθαι. Etc.

Xén., *An.*, VII, 6, 31 : διεχειμάσατε ἐν **ἀφθόνοις** τοῖς ἐπιτηδείοις. — Dém., XX, 16 : τὸ ὑπὸ τῶν ὁμοίων **ἑκόντων** θαυμάζεσθαι τοῦ παρὰ τοῦ δεσπότου λαμβάνειν ὁτιοῦν κρεῖττον εἶναι δοκεῖ. XXI, 30 : νόμους ἔθεσθε ἐπ' **ἀδήλοις** μὲν τοῖς ἀδικήσουσι, **ἀδήλοις** δὲ τοῖς ἀδικησομένοις. Etc.

Remarque. — En grec, on le voit, il suffit que l'adjectif ne soit pas précédé immédiatement de l'article pour qu'il puisse être employé comme attribut avec un verbe quelconque.

Cependant avec les verbes qui signifient dire ou penser on emploie *ordinairement* l'infinitif εἶναι et avec ceux qui signifient sentir, montrer, trouver, on emploie ordinairement le participe ὤν.

Ex. : Eur., *Iph. en Taur.*, 391 : οὐδένα οἶμαι δαιμόνων **εἶναι κακόν**. — Isocr., VI, 59 : **μεγίστην** ἡγοῦμαι συμμαχίαν **εἶναι** καὶ **βεβαιοτάτην** τὸ τὰ δίκαια πράττειν. Etc.

Dém., XLV, 34 : τοῦτο τὸ γράμμα δηλοῖ **ψευδῆ** τὴν διαθήκην **οὖσαν**. Etc.[1].

666. — Emploi de l'attribut adverbial. — L'adjectif employé comme attribut adverbial exprime, soit l'intensité de l'action signifiée par le verbe, soit la disposition d'esprit dans laquelle le sujet accomplit l'action, soit l'ordre de succession dans lequel l'action est faite, soit enfin le temps ou bien le lieu où elle est faite.

1° *En grec*, ce tour n'est pas rare ; il donne à l'expression quelque chose de vivant et d'énergique, en ce sens que les circonstances immédiates de l'action sont rattachées intimement à la personne de celui qui l'accomplit : on comprend donc qu'on le rencontre surtout chez les poètes[2].

---

1. Mais il y a des cas où cette règle n'est pas appliquée.

Ex. : Plat., *Protag.*, 359 : τὰς καλὰς πράξεις ἁπάσας **ἀγαθὰς** ὡμολογήσαμεν (cf. Thuc., II, 40, 3 : **κράτιστοι** ἂν τὴν ψυχὴν δικαίως **κριθεῖεν** οἱ τά τε δεινὰ καὶ ἡδέα σαφέστατα γιγνώσκοντες καὶ διὰ ταῦτα μὴ ἀποτρεπόμενοι ἐκ τῶν κινδύνων). Etc.

Soph., *Trach.*, 452 : ὀφθήσει **κακός**. — Xen., *An.*, II, 6, 25 : Μένων ὅσους [ἂν] αἰσθάνοιτο **ἀδίκους** ὡς εὖ ὡπλισμένους ἐφοβεῖτο. — Isée, I, 41 : διαθήκας ἤδη πολλοὶ **ψευδεῖς** ἀπέφηναν. Etc.

2. Il est bien évident que cet emploi de l'adjectif, au lieu de l'adverbe, est ***exclusivement*** borné aux cas où la logique permet de considérer la circonstance exprimée comme une qualité propre au sujet ou au complément : ainsi, l'on ne saurait remplacer l'expression καλῶς ᾄδεις par καλὸς ᾄδεις, parce que dans des phrases de ce genre on considère la manière dont se fait l'action indépendamment des qualités de la personne qui l'accomplit.

Parmi les adjectifs les plus fréquemment employés de cette manière, nous citerons[1] :

a) *Adjectifs exprimant une idée d'intensité* : πολύς, συχνός, ἀθρόος, πυκνός, μέγας, ἄφθονος, σπάνιος, etc.

Ex. : Eschyle, *Sept.*, 80 : ῥεῖ **πολὺς** ὅδε λεώς. — Thuc., IV, 22, 2 : Κλέων δὲ... **πολὺς** ἐνέκειτο, λέγων... 34, 2 : καὶ ὁ κονιορτὸς... ἐχώρει **πολὺς** ἄνω. VI, 104, 3 : ἁρπασθεὶς ὑπ' ἀνέμου, ὃς ἐκπνεῖ ταύτῃ **μέγας**. II, 5, 2 : ὁ γὰρ Ἀσωπὸς ποταμὸς ἐρρύη **μέγας**. (Cf. Xén., *An*, V, 8, 20.) Etc.

Hom., *Il.*, XIII, 133 : **πυκνοὶ** ἐφέστασαν ἀλλήλοισιν. — Xén., *An.*, VI, 4, 4 : **ἄφθονος** ῥέουσα. Etc.

b) *Adjectifs exprimant dans quelles dispositions le sujet accomplit l'action* (cf. ἑκών, ἄκων, ἑκούσιος, ἐθελούσιος, ὄκνος, etc.), *de quelle manière il exerce son activité* (cf., chez les poètes, ὀξύς, ταχύς, θοός, αἰφνίδιος, βραδύς, en prose ἥσυχος, etc.), et enfin *à la faveur de quelles circonstances il l'exerce* (cf. ὑπόσπονδος, ἄσπονδος, ὅρκιος, etc.).

Ex. : Soph., *Trach.*, 927 : **δρομαία** βᾶσα. *Phil.*, 808 : ἥδε (s.-e. ἡ νόσος) μοι | **ὀξεῖα** φοιτᾷ καὶ **ταχεῖ'** ἀπέρχεται (cf. Hés., *Œuvres et jours*, 103 : νοῦσοι δ' ἀνθρώποισι... | **αὐτόματοι** φοιτῶσι). Xén., *Cyr.*, V, 3, 55 : **ἥσυχος** κατεθεᾶτο. Etc.

Soph., *Œd. à Col.*, 1637 : κατήνεσεν τάδ' **ὅρκιος** δράσειν ξένῳ. — Hér., VI, 103 : κατῆλθε ἐπὶ τὰ ἑωυτοῦ **ὑπόσπονδος**. — Thuc., I, 63, 3 : τοὺς νέκρους **ὑποσπόνδους** ἀπέδοσαν τοῖς Ποτειδαιάταις. II, 22, 2 : ἀνείλοντο... αὐτοὺς αὐθημέρον **ἀσπόνδους**. Etc.

c) *Adjectifs marquant l'ordre de succession* (cf. πρῶτος, πρότερος, ὕστατος, ὕστερος).

Comparez **πρῶτος** Μηθύμνῃ προσέβαλε, *il fut le premier qui* attaqua (ou *le premier* il attaqua) Méthymne ; **πρώτῃ** Μηθύμνῃ προσέβαλε, Méthymne *fut le premier point* qu'il attaqua, et **πρῶτον** Μηθύμνῃ προσέβαλε, ce fut *d'abord* Méthymne qu'il attaqua, il *commença par* attaquer Méthymne[2].

---

1. Pour plus de détails, voir Kühner-Gerth, *ausf. Gramm. der gr. Spr.*, t. I, § 405, 2 (p. 273 sqq.).
2. Cette distinction ne paraît pas avoir été toujours observée par les écrivains.

Ex. : Thuc., III, 101, 2 : καὶ αὐτοὶ **πρῶτοι** (Krüger et Stahl : πρῶτον) δόντες ὁμήρους... Etc.

La même règle est appliquée à μόνος et à μόνον.

Ex. : **μόνην** τὴν ἐπιστολὴν ἔγραψα « cette lettre est la seule que j'ai écrite » et **μόνον** ἔγραψα τὴν ἐπιστολήν « je n'ai fait qu'écrire la lettre (mais je ne l'ai pas envoyée, etc.). »

Toutefois on trouve : Lycurgue, *c. Léocrate*, 116 : τοὺς λόγῳ **μόνον** βοηθήσαντας à côté de λόγῳ

d) *Adjectifs exprimant le temps où l'action s'accomplit* (cf. ὄψιος, ὄρθριος, ἑωθινός, ἠῷος, ἑσπέριος, νύχιος, μεσονύκτιος, θερινός, χθιζός, ἐαρινός, χειμερινός, etc., chez les poètes, δευτεραῖος, τριταῖος, etc., le deuxième, le troisième jour, etc., ποσταῖος, quel jour? etc., en prose).

Ex. : Hom., *Il.*, I, 497 : **ἠερίη** (p. ἦρι, au matin, *litt.* enveloppée des brouillards du matin) δ' ἀνέβη. 423 : Ζεὺς... **χθιζὸς** (p. χθές) ἔβη κατὰ δαῖτα. VIII, 530 : **ὑπηοῖοι** (= ὑπ' ἠῶ) θωρηχθέντες. *Od.*, IX, 336 : **ἑσπέριος** δ' ἦλθεν. *Il.* II, 2 : εὗδον **παννύχιοι**. *Od.*, XI, 303 : ζώουσ' **ἑτερήμεροι**, Castor et Pollux vivent alternativement un jour sur deux. Etc. — Soph., *Œd. à Col.*, 441 : ἤλαυνέ μ' ἐκ γῆς **χρόνιον**. — Eur., *Héc.*, 914 : **μεσονύκτιος** ὠλλύμαν. Etc.

Hom., *Od.*, 257 : **πεμπταῖοι** δ' Αἴγυπτον ἱκόμεσθα. — Thuc., I, 61, 5 : **τριταῖοι** ἀφίκοντο ἐς Γίγωνον. II, 49, 6 : διεφθείροντο οἱ πλεῖστοι **ἐναταῖοι** καὶ **ἑβδομαῖοι** ὑπὸ τοῦ ἐντὸς καύματος... — Xén., *Cyr.*, V, 3, 28 : **ποσταῖος** ἂν ἐκεῖσε ἀφικοίμην ; *Anab.*, IV, 1, 10 : κατέβαινον εἰς τὰς κώμας ἤδη **σκοταῖοι** (il était déjà nuit). Etc.

e) *Adjectifs marquant une circonstance de lieu* (rares en prose, fréquents chez les poètes).

Ex. : Hom., *Il.*, XVII, 361 : τοὶ δ' **ἀγχιστῖνοι** (pressés les uns sur les autres) ἔπιπτον νεκροί. *Od.*, XI, 233 : αἱ δὲ **προμνηστῖναι** (les unes après les autres) ἐπήισαν. XXI, 146 : ἷζε **μυχοίτατος** (dans le coin le plus reculé). VII, 248 : ἐμὲ τὸν δύστηνον **ἐφέστιον** ἤγαγε δαίμων (= ἐπὶ τὴν ἑστίαν, c.-à-d. οἰκίαν). Etc. — Pind., *Pyth.*, 9, 62 : ταὶ δ' **ἐπιγουνίδιον** (qu'on pose sur ses genoux) καθηκάμεναι βρέφος αὐταῖς. — Eschyle, *Agam.*, 51 : **ὕπατοι** λεχέων στροφοδινοῦνται. — Soph., *Œd. roi*, 32 : ἑζόμεσθ' **ἐφέστιοι**. 1340 : ἀπάγετε **ἐκτόπιον**. *Œd. à Col.*, 118 : ποῦ κυρεῖ **ἐκτόπιος** συθείς; 233 : σὺ δὲ τῶνδ' ἑδράνων πάλιν **ἔκτοπος** | αὖθις ἄφορμος ἐμᾶς χθονὸς ἔκθορε. Etc.

Cf. Soph., *Œd. roi*, 1411 : **θαλάσσιον** (= εἰς θάλασσαν) ἐκρίψατε (cf. Eur., *Héc.*, 797 : ἀφῆκε **πόντιον**). *Ant.*, 785 : φοιτᾷς δ' **ὑπερπόντιος**. *Phil.*, 34 : κοὐδὲν ἔσθ' **ὑπόστεγον** (= ὑπὸ στέγῃ). — Eur., *Suppl.*, 93 : ὁρῶ... μητέρα **βωμίαν** (= ἐπὶ βώμῳ) ἐφημένην. *Méd.*, 440 : **αἰθερία** (= ἐν αἰθέρι) δ' ἀνέπτα. Etc.

μόνῳ προδιδόναι προδιδόντα (*ibid.* 122 et 123). Voy. Kühner-Gerth, *ausf. Gr. der gr. Spr.*, p. 275, Anm. 3.

THUC., I, 134, 1 : ἵνα μὴ **ὑπαίθριος** (= διὰ τὸ ὑπαίθριος εἶναι) ταλαιπωροίη (cf. XÉN., *An.*, V, 5, 21 : σκηνοῦμεν **ὑπαίθριοι** ἐπὶ τῇ τάξει). — XÉN., *An.*, VII, 2, 33 : ἐκαθεζόμην **ἐνδίφριος** (= ἐν δίφρῳ). *Hell.*, II, 1, 7 : ἀνήγοντο οἱ Ἀθηναῖοι ἐκ τῆς Χίου **πελάγιοι** (= εἰς τὸ πέλαγος, in altum). Etc.[1]

REMARQUE. — A cet emploi de l'adjectif attribut pris dans un sens adverbial se rattache la construction si fréquente en grec de l'adjectif ἄλλος pour remplacer un adverbe signifiant soit **a**) d'un autre côté, ailleurs, soit **b**) d'ailleurs, en outre, soit enfin **c**) en particulier, surtout.

a) Ex. : HOM., *Od.*, I, 132 : πὰρ δ' αὐτὸς κλισμὸν θέτο ποικίλον ἔκτοθεν **ἄλλων** | μνηστήρων (loin des prétendants qui étaient d'un autre côté). VIII, 367 : αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς | τέρπετο... ἠδὲ καὶ **ἄλλοι** | Φαίηκες (et d'autre part les Phéaciens). — THUC., VII, 61, 1 : ἄνδρες στρατιῶται Ἀθηναίων τε καὶ τῶν **ἄλλων** ξυμμάχων, soldats qui d'un côté appartenez à Athènes et de l'autre à ses alliés. — PLAT., *Gorg.*, 473 c : εὐδαιμονιζόμενος ὑπὸ τῶν πολιτῶν καὶ τῶν **ἄλλων** ξένων.

b) Ex. : XÉN., *Anab.*, I, 5, 5 : οὐ γὰρ ἦν χορτὸς οὐδὲ **ἄλλο** δένδρον (*d'ailleurs* pas même un arbre). — PLAT., *Banquet*, 191 b : ἀπέθνῃσκον ὑπὸ τοῦ λιμοῦ καὶ τῆς **ἄλλης** ἀργίας (*et aussi* des suites de leur oisiveté).

c) Ex. : PLAT., *Phèdre*, 232 e : τῶν ἐρώντων πολλοὶ πρότερον τοῦ σώματος ἐπεθύμησαν ἢ τὸν τρόπον ἔγνωσαν καὶ τῶν **ἄλλων** οἰκείων ἔμπειροι ἐγένοντο (avant de connaître leur caractère et leurs qualités propres *en particulier*). *Rép.*, 520 b : ὑμῖν τε αὐτοῖς τῇ τε **ἄλλῃ** πόλει (et *en particulier* pour l'état) ἡγεμόνας τε καὶ βασιλέας ἐγεννήσαμεν.

2° *En latin*[2], on trouve, comme en grec, un adjectif attribut employé là où le français se sert d'un adverbe ou d'une locution adverbiale.

Mais on peut se demander, à ce propos, dans quel cas l'emploi de l'adjectif est ici préférable en latin à l'emploi de l'adverbe, et réciproquement; puis dans quelle mesure cet emploi de l'adjectif a pu varier aux différentes époques de la langue.

Or l'adjectif[3] paraît plus fréquent que l'adverbe toutes les fois qu'il

---

1. Voy. KÜHNER-GERTH, *ausf. Gramm. der gr. Spr.*, t. I, p. 274, *a*.

2. La question est traitée avec tous les développements nécessaires par O. RIEMANN, *Études sur... T-Live*, 2e éd., p. 106 et suiv. ; nous ne donnons ici que l'essentiel.

3. La règle donnée ici est celle de NÆGELSBACH, *Lat. Stilistik*, 7e éd., p. 260 sqq. Elle se vérifie dans un grand nombre de cas et il faut avouer que la distinction qu'elle établit a sa raison d'être logique : en effet, dans une phrase comme **mæstus sedeo**, l'idée ajoutée par l'adjectif est celle d'une manière d'être propre au sujet pendant l'action, et l'adjectif nous semble ici tout à fait naturel ; au contraire, dans une phrase comme **serus redeo**, il s'agit d'une manière d'être de l'action elle-même, et l'adverbe nous paraît mieux à sa place que l'adjectif. Toutefois cette distinction n'est pas absolue, et l'on voit que dans bien des cas les auteurs ont jugé à peu près indifférent pour le sens d'employer l'adverbe ou bien l'adjectif.

Comparez T.-LIVE, III, 3, 3 : **agrestesque *pavidi* incidentes portis** et V, 39, 8 : **quæ ad Alliam tam *pavide* fugerat.** Etc.

De même, cf. T.-LIVE, XXXI, 43, 3 : ***confertim* et pugnant et cedunt**, et XXIX, 34, 12 : **plures simul *conferti* porta effusi æquaverunt certamen.** Etc.

est question d'une disposition de l'âme qu'éprouve le sujet pendant telle ou telle action : ce n'est que par extension et pour certains adjectifs seulement que cet usage a été appliqué au cas où il s'agit d'exprimer, non plus une manière d'être du sujet pendant l'action, mais une manière d'être de l'action elle-même.

De plus, comme le sens de l'adjectif, en pareil cas, porte sur le verbe, l'adjectif n'est point ordinairement séparé du verbe par le substantif auquel il se rapporte[1].

a) *Adjectifs exprimant une manière d'être du sujet* (cf. **lætus, mæstus, libens, voluntarius, mitis, infensus, ferox, pavidus, trepidus, securus, quietus, incautus,** etc.).

Ex. : Enn., *fragm.*, 1, 57, 88 : **omnes *avidi* spectant ad carceris oras.** — Plaute, *Cas.*, V, 1, 15 : ***lubens* et *solens* fecero.** — Tér., *Ad.*, 887 : ***lubens* bene faxim.** — Cic., *p. Mil.*, 14, 38 : **cum totius Italiæ concursus facti illius gloriam *lubens* agnovisset.** *Ad Fam.*, XIV, 1, 2 : **si nostris consiliis usi essemus, *beatissimi* viveremus.** — T.-Live, I, 58, 6 : **Lucretiam sedentem *mæstam* in cubiculo** (cf. XXII, 7, 13). II, 56, 14 : **ni et contio omnis *atrox* coorta... esset.** VIII, 4, 10 : **quod illi vobis *taciti* concedunt** (cf. XXIV, 1, 7), etc.

Remarque. — A ces adjectifs il faut ajouter ceux-ci, qui expriment une manière d'être du sujet plutôt qu'une manière d'être de l'action : **occultus, secretus,** en secret; et surtout **vivus,** de son vivant; **præsens,** en sa présence; **absens,** en son absence.

Si l'on met à part **secretus,** qui est poétique (cf. Virg., *Én.*, IV, 494) et **occultus,** que Tacite (cf. *Ann.*, IV, 40, etc.) paraît avoir employé par imitation de **secretus,** il reste **vivus, præsens** et **absens,** dont l'emploi est très ordinaire à toutes les époques de la langue.

b) *Adjectifs exprimant une manière d'être de l'action elle-même* et particulièrement :

α) *L'intensité de l'action* (cf. **multus, assiduus, rarus,** etc.).

Ex. : Cic., *de Off.*, II, 16, 56 : **est *multus* in laudanda magnificentia.** — Sall., *Jug.*, 84, 1 : ***multus* atque ferox instare** (cf. Thuc., IV, 22, 2, cité plus haut). *Ibid.*, 96, 3 : **in operibus, in agmine atque ad vigilias *multus* adesse.** Etc.

Cés., *de Bell. Gall.*, V, 9, 6 : **ipsi ex silvis *rari* propugnabant.** 16, 4 : **accedebat huc, ut nunquam *conferti*, sed *rari***

1. Cette remarque est de Gossrau, *Lat. Sprachlehre*, § 367 : mais il a tort de lui donner une portée générale : car, si l'on dit *ordinairement* **subitum oritur monstrum,** il n'est pas vrai qu'on n'ait jamais dit : ***subitum* monstrum *oritur*.**

Ex. : T.-Live, I, 60, 2 : **liberatorem urbis *læta* castra *accepere*.** II, 46, 2 : **non alio ante bello *infestior* Romanus.... prœlium *iniit*.** XXI, 31, 7 : ***peropportuna* disceptatio... *rejecta* (est).** X, 33, 10 : ***diversi* consules... *discedunt*.** XXXI, 46, 9 : **Oreum *diversi* Romani et rex Attalus *oppugnabant*.** Etc.

magnisque intervallis prœliarentur. — T.-Live, I, 21, 1 : deorum *assidua* (sans cesse) insidens cura. XXIV, 18, 5 : convenere ad eos *frequentes*, en grand nombre. — (cf. Cic., *ad Fam.*, X, 12, 3 : senatus *frequens* convenit). Etc.

Remarque. — A cet emploi se rattache celui de **nullus**, au lieu de **non** ou plutôt de **nullo modo**, en aucune manière, dont on trouve plus d'un exemple chez Cicéron comme chez les comiques et qui appartenait à la *langue familière*.

Ex. : Plaute, *Asin.*, II, 4, 2 : is *nullus* venit. — Cic., *ad Att.*, XV, 22 : (Sextus) ab armis *nullus* discederet. XI, 24, 4 : Philotimus non modo *nullus* venit, sed ne per litteras quidem certiorem facit me, quid egerit. *In Cat.*, 1, 7, 16 : misericordia, quæ tibi *nulla* debetur. Etc.

β) *L'ordre de succession* (cf. les adjectifs **primus, prior, princeps, postremus, novissimus**, tous très usités) :

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 4, 53, 119 : quarta est urbs, quæ quia *postrema* (en dernier lieu) ædificata est, Neapolis nominatur. — T.-Live, XXI, 4, 8 : (Hannibal) *princeps* in prœlium ibat, *ultimus* conserto prœlio excedebat. — Q.-Curce, IV, 20, 19 : (Tyriorum) gens litteras *prima* aut docuit aut didicit. Etc.

Remarque. — Comparez : **hanc urbem** *primus* **adii**, j'ai été *le premier* à aller dans cette ville ; **hanc urbem** *primam* **adii**, cette ville est *la première* où je sois allé, et **hanc urbem primum adii**, j'ai *commencé par* aller dans cette ville (et aussi, je suis allé *pour la première fois* dans cette ville). Etc.

γ) *Une circonstance de temps* (cf. **vespertinus, matutinus, nocturnus, crastinus**, etc., employés par les poètes, et **frequens**, au sens de souvent, dans la langue familière).

Ex. : Hor., *Ép.*, I, 6, 20 : *vespertinus* pete tectum (cf. *Sat.*, II, 4, 17 : *Épod.*, 16, 51). *A. poét.*, 269 : vos exemplaria Græca | *nocturna* versate manu, versate *diurna*. — Virg., *Géorg.*, III, 538 : *nocturnus* obambulat (cf. T.-Live, XXVI, 21, 10 : altero duce *nocturno* Syracusas introitum erat). *Én.*, VIII, 465 : Æneas se *matutinus* agebat (cf. Apulée, *Met.*, IX, 11 ; II, 31 : *crastinus* advenit ; Sid. Apoll. *Carm.*, 24, 51). Etc.

Cic., *de Sen.*, 11, 38 : venio in senatum *frequens* (souvent). (Cf. T.-Live, III, 24, 5 ; XXIII, 15, 14 ; XXXIX, 35, 11. *Ad Att.*, XII, 1, 2 : *noctuabundus* (= per noctem profectus) ad me venit cum epistula tua tabellarius. *P. Cœl.*, 4, 10 : Cœlius fuit *assiduus* (constamment) mecum. Etc.

δ) *Une circonstance de lieu* (cf. **superior, inferior, summus, extremus, infimus, medius, propior, proximus, sublimis**, en l'air : **diversus**, à l'opposé, etc.).

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, II, 23, 2 : *diversæ* duæ legiones prœliabantur. — Cic., *Brut.*, 47, 173 : duobus summis (oratoribus) Crasso et Antonio L. Philippus *proximus* accedebat. Etc. T.-Live, III, 60, 1 : in provincias *diversi* abiere. XXXI, 46, 9 : Oreum *diversi* Romani et rex Attalus oppugnabant. I, 16, 2 : *sublimem* raptum procella[1]. I, 16, 7 : *sublimis* abiit (cf. I, 34, 8). Etc.

Remarque. — Chez les poètes, on trouve **domesticus** qui correspond au grec ὑπόστεγος ou ἐφέστιος.

Ex. : Hor., *Sat.*, I, 6, 128 : *domesticus* otior.

ε) *Une circonstance de manière* (cf. secundus, prosperus, adversus, etc.).

Ex. : Cés., *de Bell. civ.*, III, 73, 4 : si non omnia caderent *secunda*. — Sall., *Cat.*, 26, 5 : quæ occulte tentaverat *aspera fœdaque* evenerant. *Jug.*, 63, 1 : cuncta *prospera* eventura. — T.-Live, XXI, 21, 9 : si cetera *prospera* evenissent (cf. XXV, 40, 13 ; VIII, 31, 5 ; XXVIII, 42, 15). XXXVII, 47, 4 : ut ea res *prospera* et *læta* eveniret. Etc.

Remarque. — De même qu'en grec ἄλλος, en latin **alius** et **ceteri** s'emploient pour signifier d'autre part, d'un autre côté, en outre (cf. ci-dessus, § 666, 1°, Rem.).

Ex. : Cic., *in Verr.*, I, 16, 47 : *aliis* recte factis. *Or.*, 69, 231 : nam de laudibus multa diximus quibus sunt *alia* perspicue vitia contraria, nous avons longuement parlé de leurs qualités, auxquelles s'opposent évidemment *d'autre part* les défauts contraires. — T.-Live, I, 12, 9 : et *alia* Romana acies. IV, 41, 8 : eo missa plaustra jumentaque alia (et *aussi*, et *en outre* les bêtes de somme). VII, 8, 1 : primores et vulgus *aliud* armatorum, etc. XXII, 45, 7 : ex *ceteris* levium armatorum auxiliis prima acies facta, *en outre* c'étaient les troupes auxiliaires comprenant l'infanterie légère qui formaient la première ligne. Etc.

§ 2. — Construction du comparatif et du superlatif.

667. — Degrés de signification. — L'adjectif *peut* avoir trois formes, selon qu'il exprime que telle qualité existe simplement dans tel ou tel objet *(positif)*, qu'elle y existe à un degré plus élevé que dans d'autres *(comparatif)* et enfin qu'elle y existe au degré le plus élevé (*superlatif relatif*) ou à un degré très élevé (*superlatif absolu*).

Le grec ni le latin ne distinguent par une forme spéciale le superlatif absolu du superlatif relatif.

Ces trois formes : *positif*, *comparatif* et *superlatif* s'appellent *degrés de comparaison*[2].

---

1. T.-Live, à l'imitation de Virgile, joint l'adjectif remplaçant l'adverbe non à un mode personnel du verbe, mais, ce qui est plus hardi, à un participe (cf. Virg., *Géorg.*, I, 163 : *tarda*... volventia ; I, 320 : *sublimem* expulsam ; II, 377 : *gravis* incumbens ; III, 28 : *magnum*... fluentem ; *Én.*, III, 70 : *lenis* crepitans ; V, 764 : *creber*... aspirans, etc.).

2. Le plus ancien exemple de cette expression (**gradus**) se trouve chez Romanus (cf. *Gramm. lat.*,

REMARQUE. — *En grec*, on emploie μᾶλλον[1] pour exprimer le comparatif quand on ne peut pas le former par des suffixes, ce qui est fort rare pour les adjectifs, mais ce qui arrive pour presque tous les participes et pour beaucoup d'adjectifs verbaux en -τος qu'on préfère ne pas employer avec un suffixe (cf. KRÜGER, *Griech. Sprachlehre*, § 49, 7, 1, 2 et 4).

En latin, on emploie **magis**[2] pour exprimer le comparatif dans le cas assez fréquent où l'on ne peut pas le former par des suffixes.

Pour μάλιστα et **maxime** avec le positif servant à remplacer le superlatif, voy. ci-après, § 670, REM.

668. — Emploi du comparatif[3]. — On sait qu'en grec et en latin on emploie le comparatif, au lieu du superlatif, quand on compare entre elles deux personnes ou deux choses.

Ainsi ὁ **πρεσβύτερος**, le plus âgé [des deux], ***major* natu**; ὁ **πρότερος**, le premier [des deux], **prior**; ὁ **ὕστερος**, le dernier [des deux], **posterior**; etc.

REMARQUES. — I. Cet usage du comparatif s'étend en grec à certains cas où l'on attendrait le positif, mais où les Grecs, par un sentiment délicat des nuances, emploient la forme qui est le mieux appropriée à exprimer l'idée de comparaison qu'ils ont dans l'esprit (cf. l'expression homérique **θηλύτεραι** γυναῖκες, par comparaison avec les hommes, l'expression τί **νεώτερον**, au lieu de τί νέον, par rapport à ce qui a précédé; HÉRODOTE [I, 91] dit de Cyrus qu'il était μητρὸς μὲν **ἀμείνονος,** πατρὸς δὲ **ὑποδεεστέρου**, parce qu'il compare mentalement les qualités du père à celles de la mère).

II. Quand on compare deux qualités qui conviennent au même sujet, les deux adjectifs se mettent au comparatif, en grec avec **ἤ**, en latin avec **quam.** Ce cas est une conséquence du précédent.

> EX. : HOM., *Od.*, I, 165 : πάντες κ' ἀρησαίατ' **ἐλαφρότεροι** πόδας εἶναι | **ἢ ἀφνειότεροι** χρυσοῖό τε ἐσθῆτός τε. — THUC., III, 42, 3 : ὁ μὴ πείσας **ἀξυνετώτερος** δόξας εἶναι ἢ **ἀδικώτερος** ἀπεχώρει. — PLAT., *Théèt.*, 144 a : οἱ ὀξεῖς **μανικώτεροι** ἢ **ἀνδρειότεροι** φύονται. — ESCHINE, III, 69 : τὴν εἰρήνην **ἀναγκαιοτέραν** ἢ **καλλίω** ὑπελάμβανον εἶναι. — ISOCR., VI, 24 : ἀναγκαῖον ἦν **συντομώτερον** ἢ **σαφέστερον** διαλεχθῆναι. Etc.

éd. Keil, t. I, p. 137). Quant aux mots par lesquels on désigne les degrés de comparaison, ils sont la traduction des termes latins **positivus** (DONAT, cf. Keil, IV, p. 355; PRISCIEN, cf. Keil, II, p. 83), **comparativus** (QUINTILIEN, A.-GELLE) et **superlativus** (VEL.-LONG.) empruntés eux-mêmes au grec πρωτότυπον ὄνομα (d'où le mot **primitivus**, employé au lieu de **positivus** par CHARISIUS, Keil, I, p. 112) συγκριτικὸς τρόπος ou συγκριτικὸν ὄνομα (cf. συγκρίνω « comparer ») et ὑπερθετικός.

1. Thucydide remplace volontiers μᾶλλον par πλέον, πλέον τι ou τὸ πλέον (cf. KRÜGER, *griech. Sprachl.*, § 49, 2, 5); mais ce tour lui est particulier.

2. Par extension, ce comparatif a fini par assumer la fonction d'exprimer le comparatif devant un positif quelconque : ce qui a contribué à lui assurer ce rôle, c'est la construction si fréquente en latin **magis prudens quam fortis** (cf. ci-après, § 668, REM. II et III). Il est même arrivé que dans certaines provinces de l'empire romain, en Espagne, par exemple, le comparatif a été remplacé par **magis** avec le positif (OROSE); de là l'emploi de *mas* en espagnol. En Gaule, au contraire (cf. SID. APOLL.), c'est **plus** qui s'est substitué à **magis,** bien qu'il y ait entre les deux comparatifs, au moins à la bonne époque, une différence essentielle : **magis** signifie en effet « à un plus haut degré », et **plus** « en plus grande quantité »; mais ces nuances se sont effacées dès le quatrième siècle (SAINT JÉRÔME, *Ép.*, 22, 26 : ***plus* humilis quam necesse est**) et c'est à l'adverbe « plus » que le français a demandé l'expression de son comparatif.

3. Voy. sur la question O. SCHWAB, *Historische Syntax der griechischen Comparation in der klassischen Litteratur* (fasc. 11 et 12 des *Beitræge...* de Schanz).

Cic., *p. Mil.*, 29, 78 : **non timeo ne *libentius* hæc in illum evomere videar quam *verius*.** *De opt. gen. dic.*, 2, 6 : **est ut alius gravitatem sequens subtilitatem fugiat, alius *acutiorem* se quam *ornatiorem* velit.** — T.-Live, IV, 52, 3 : **pestilentia coorta, *minacior* tamen quam *perniciosior*...** XXII, 38, 8 : **Paulli contio fuit *verior* quam *gratior* populo** (cf. II, 40, 8 ; XXXIX, 1, 3 ; XLI, 10, 3 ; etc.). — Tac., *Agr.*, 44, 2 : **habitus *decentior* quam *sublimior* fuit** (cf. *Hist.*, II, 24 ; IV, 40 ; *Ann.*, XV, 3). Etc.

III. On peut employer aussi le positif avec μᾶλλον, **magis** devant le premier adjectif, ἤ, **quam** devant le second.

Ex. : Eur., *Méd.*, 485 : εἰς Ἰωλκὸν ἱκόμην ξὺν σοί, πρόθυμος οὖσα **μᾶλλον ἢ** σοφωτέρα. Etc. (Cf. Eupolis, *fragm.*, 214 : ὡς εὐτυχὴς εἶ **μᾶλλον ἢ** κακῶς φρονεῖς, où le second adjectif est remplacé par une expression verbale.)

Cic., *ad Att.*, X, 1, 4 : **Celer tuus disertus *magis* est *quam* sapiens.** *Tusc.*, I, 17, 41 : **quod subtiliter *magis* quam *dilucide* dicitur** (cf. *ad Qu. fr.*, I, 1, 11, 32 ; *p. Planc.*, 15, 37 ; *de Orat.*, I, 42, 190 ; *Brut.*, 68, 241). — T.-Live, III, 5, 7 : **se temere *magis quam* satis caute in mediam dimicationem infert.** — Tac., *Hist.*, III, 62 : **scite *magis quam* probe.** Etc.

En grec, l'emploi en pareil cas de μᾶλλον avec le positif ne paraît pas se distinguer, pour le sens, de l'emploi du comparatif.

Mais en latin les deux tournures ne sont pas, *à la bonne époque*, absolument synonymes : comparez ***fortior* est quam *prudentior*,** il est *encore* plus brave qu'habile, et **fortis *magis* est quam prudens,** il est *plutôt* brave qu'habile.

Plus tard toute différence de sens paraît s'être effacée, et l'emploi du tour **fortior quam prudentior** est devenu obligatoire dans tous les cas où il était possible.

C'est là l'origine de la règle donnée dans les anciennes grammaires élémentaires.

IV. *En grec* et *en latin*, le comparatif s'emploie sans que le terme surpassé soit exprimé[1].

1° *Quand le terme surpassé est indiqué par le sens :*

Ex. : Thuc., III, 57, 1 : οὐχ ἀποδέξονται ὑμᾶς ἀνδρῶν ἀγαθῶν πέρι αὐτοὺς **ἀμείνους** ὄντας ἀπρεπές τι ἐπιγνῶναι. 82, 2 : ἐν εἰρήνῃ οἱ ἰδιῶται **ἀμείνους** τὰς γνώμας ἔχουσιν. V, 111, 5 : οἵτινες τοῖς μὲν ἴσοις μὴ εἴκουσι, **τοῖς** δὲ **κρείσσοσι** κακῶς προσφέρονται, πρὸς δὲ **τοὺς ἥσσους** μέτριοί εἰσι πλεῖστ' ἂν ὀρθοῖντο[2]. — Aristote, *Polit.*, II, 1, 7 : **αἱρετώτερον** τὸ αὐταρκέστερον (entendez τοῦ ἧττον αὐτάρκους). Etc.

Cic., *de Off.*, II, 9, 31 : **gloria in rebus *majoribus*** (*surtout* quand il s'agit d'affaires importantes) **administrandis adjuvat plurimum.** Etc.

2° *Quand le terme surpassé est l'idée de juste mesure :*

Comme la juste mesure peut être surpassée de beaucoup ou de peu, le comparatif renferme soit **a**) l'idée de trop, soit **b**) l'idée de pas trop, un peu, assez.

---

1. Voy. Krüger, *griech. Sprachlehre*, § 49, 6 ; Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, t. II, p. 980. *Anm.* 18.

2. On remarquera la fréquence de cet emploi du comparatif chez Thucydide qui, pour atteindre la concision, fait l'économie de tous les mots que l'intelligence peut suppléer.

a) Ex. : THUC., III, 45, 1 : πόλις ἀφισταμένη τίς πω **ἥσσω** τῇ δοκήσει ἔχουσα τὴν παρασκευὴν τούτῳ ἐπεχείρησεν. — ARISTOPH., *Lys.*, 69 : μῶν **ὕστεραι** πάρεσμεν, ὦ Λυσιστράτη; — XÉN., *Mém.*, IV, 2, 35 : πολλοὶ διὰ τὴν ἰσχὺν **μείζοσιν** ἔργοις ἐπιχειροῦντες οὐ μικροῖς κακοῖς περιπίπτουσιν. Etc.

TER., *Andr.*, 130 : **ad flammam accessit *imprudentius*.** — CIC., *de Orat.*, II, 4, 17 : **qui *plura* loquitur, is ineptus esse dicitur.** *De Sen.*, 12, 41 : **si quidem ea** (c.-à-d. **voluptas**), **cum *major* esset atque *longior*, omne animi lumen exstingueret.** — CORN. NÉP., *Them.*, 1, 2 : **Themistocles *liberius* vivebat.** Etc.

b) Ex. : PLAT., *Apol.*, 30 e : ἀτεχνῶς, εἰ καὶ **γελοιότερον** (un peu ridicule) εἰπεῖν, πρόσκειμαι τῇ πόλει ὑπὸ τοῦ θεοῦ ὥσπερ ἵππῳ δεομένῳ ἐγείρεσθαι μύωπός τινος. *Théét.*, 177 : ἐμοὶ τὰ τοιαῦτα οὐκ **ἀηδέστερα** (ne sont pas trop désagréables) ἀκούειν. Etc.

CIC., *de Sen.*, 16, 55 : **senectus est natura *loquacior*** (un peu bavarde). — CÉS., *de Bell. Gall.*, V, 24, 1 : **eo anno frumentum in Gallia propter siccitates *angustius* provenerat.** Etc.

3° *Quand le terme surpassé est le contraire de l'autre terme :*

Ex. : THUC., I, 138, 4 : Θεμιστοκλῆς τὸ **ἄμεινον ἢ χεῖρον** (ce qu'il fallait faire ou ne pas faire) ἐν τῷ ἀφανεῖ ἔτι προεώρα μάλιστα. — PLAT., *Rép.*, 590 c : **ἄμεινόν** ἐστι παντὶ ὑπὸ θείου καὶ φρονίμου ἄρχεσθαι (suppl. ἢ μή). Etc.

CÉS., *de Bell. Gall.*, VII, 84, 5 : **omnia plerumque, quæ absunt, *vehementius* hominum mentes perturbant** (suppl. **quam præsentia**). — CIC., *de Off.*, I, 24, 83 : (**medici**) ***gravioribus* morbis periculosas curationes et ancipites adhibere coguntur** (aux maladies plus graves que les maladies ordinaires). Etc.

V. *En grec* et *en latin*, c'est presque toujours le positif que l'on emploie au lieu du comparatif pour signifier il serait *trop long* de dire, de raconter, d'énumérer, etc.

Ex. : ANDOCIDE, II, 15 : οἷα τῷ σώματι ἠνεσχόμην, **μακρὸν** ἂν εἴη μοι λέγειν (cf. III, 9). — LYS., XXIII, 11 : ὅσα αὐτόθι ἐρρήθη **πολὺς** ἂν εἴη μοι λόγος διηγεῖσθαι. Etc.

CIC., *Tusc.*, I, 49, 116 : **quos enumerare *magnum* est** (cf. l'expression si fréquente ***longum est* dicere, enumerare, etc.**).

Les exemples sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les multiplier.

VI. *En grec*, le positif avec ou sans ὥστε (ὡς) sert souvent à marquer qu'une qualité dépasse la juste mesure relativement à l'action exprimée par un infinitif.

Ex. : THUC., II, 61, 2 : **ταπεινὴ** ὑμῶν ἡ διάνοια **ἐγκαρτερεῖν** ἃ ἔγνωτε (cf. p. 637, n. 1). — XÉN., *Cyr.*, IV, 5, 15 : **ὀλίγοι** ἐσμὲν **ὡς ἐγκρατεῖς εἶναι** αὐτῶν. Etc. Cf. ci-dessus, p. 493, **b**, REM.

669. — Construction du comparatif. — Le complément du comparatif (ou le terme surpassé) peut être précédé, en grec, de ἢ et en latin de **quam** ou se mettre *en grec* (ci-dessus, § 158) au génitif-ablatif, *en latin* (ci-dessus, § 158) à l'ablatif de comparaison.

1° *En grec*, il est précédé de ἤ, quand on veut mettre en parallèle les deux termes comparés[1]; mais la construction du génitif-ablatif est beaucoup plus ordinaire (cf. § 158).

Ex. : Mén., *Sent.*, 290 : κρεῖττον σιωπᾶν ἐστιν ἢ λαλεῖν μάτην.

Remarque. — Au lieu de ἤ, le terme surpassé est quelquefois précédé de la préposition ἀντί, pour marquer le choix dans une alternative, ou de la préposition πρό, pour marquer la préférence ; παρά et πρός s'emploient quelquefois aussi pour marquer relativement à.

Ex. : Xén., *Rép. des Lacéd.*, 9, 1 : Λυκοῦργος κατειργάσατο ἐν τῇ πόλει **αἱρετώτερον** εἶναι τὸν καλὸν θάνατον **ἀντὶ** τοῦ αἰσχροῦ βίου.

Plat., *Crit.*, 54 a : μήτε παῖδας περὶ **πλείονος** ποίου μήτε τὸ ζῆν μήτε ἄλλο μηδὲν **πρὸ** τοῦ δικαίου.

Thuc., I, 23, 3 : ἡλίου ἐκλείψεις **πυκνότεραι παρὰ** τὰ ἐκ τοῦ πρὶν χρόνου μνημονευόμενα ξυνέβησαν.

Thuc., III, 37, 1 : οἱ φαυλότεροι τῶν ἀνθρώπων **πρὸς** τοὺς ξυνετωτέρους ὡς ἐπὶ τὸ πλεῖον **ἄμεινον** οἰκοῦσι τὰς πόλεις.

2° *En latin*, il est précédé de **quam**[2] dans tous les cas où l'on ne peut pas employer l'ablatif (construction beaucoup plus restreinte que la construction grecque correspondante du génitif-ablatif, cf. ci-dessus, § 158).

Les termes comparés sont *au même cas* s'ils sont sujets ou compléments du même mot ou s'ils sont dans une proposition infinitive avec sujet à l'accusatif.

Ex. : Cic., *de Orat.*, I, 3, 11 : **multo *pauciores oratores quam poetæ boni* reperiuntur.** *De Nat. deor.*, 1, 27, 77 : **homini natura præscripsit, ut nihil *pulcrius quam hominem* putaret** (on dirait de même : **ego *tui studiosior* sum *quam fratris tui*,** ou **ego *te magis* amo *quam fratrem*** et **divitiæ *a stultis magis quam a sapientibus* expetuntur**). Etc.

Cic., *de Fin.*, I, 3, 10 : **ita sentio *locupletiorem* esse *Latinam linguam quam Græcam*.** Etc.

---

1. Cf. Krüger, *Griechische Sprachlehre*, § 47, 27.
2. L'emploi de **ac (atque)** est *archaïque* et *poétique*.

Ex. : T.-Live (citant une vieille formule), XXII, 20, 6 : **si *antidea* (= prius) senatus populusque jusserit fieri *ac* faxitur.** — Plaute, *Merc.*, 897 : **amicior mihi nullus vivit, *atque* is est** (cf. *Cas.*, V, 1, 7). — Tér., *Andr.*, 698 : **non Apollinis *magis verum atque* hoc responsumst.** — Cic., *ad Att.*, V, 11, 2 (exemple unique chez lui) : **videtur non *minus* stomachi nostro (Pompejo) *ac* Cæsari fecisse.** Cf. Catulle, 61, 176 ; Virg., *Én.*, III, 561 ; Hor., *Épod.*, 15, 5 ; *Sat.*, I, 1, 46 ; 2, 22, etc. ; Suet., *Jul.*, 14 (dernier exemple en latin de cette construction). Voy. R. Kühner *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, t. II, § 153, 6, p. 646.

REMARQUE. — Si le terme comparé n'est pas complément du même mot que l'autre terme, il est construit avec une forme personnelle du verbe **sum**.

Ex. : PLAUTE, *Curcul.*, II, 2, 6 : ***meliorem, quam ego sum,*** **suppono tibi.** — CIC., *in Verr.*, II, 4, 20, 44 : **non opinor negaturum esse te homini honesto, sed non *gratiosiori, quam Cn. Calidius est,* L. Curidio te argentum reddidisse.** *De inv.*, I, 31, 52 : **si vicinus tuus *meliorem* equum habeat, *quam tuus est.*** *Ad Att.*, IX, 11 a, 2 : ***magis idoneum, quam ego sum,*** **ad eam causam profecto reperies neminem.**

Cependant le terme comparé peut être mis à l'accusatif, si l'autre terme est à l'accusatif.

Ex. : TER., *Phorm.*, IV, 2, 1 : **ego *hominem callidiorem* vidi neminem *quam Phormionem.*** — CIC., *ad Fam.*, V, 7, 3 : **hæc tanta animi magnitudine a me gesta esse cognosces, ut tibi multo *majori, quam Africanus fuit,* tamen non multo *minorem quam Lælium* facile et in re publica et in amicitia adjunctum esse patiare.**

3° *En grec*, quand on n'emploie pas ἤ, le terme surpassé est mis au génitif, quel que soit le cas de l'autre terme (cf. ci-dessus, § 159).

Il est inutile de rappeler ici les exemples.

REMARQUES. — I. On peut au terme surpassé substituer son complément.

Ex. : THUC., IV, 92, 4 : ἐπικινδυνοτέραν **ἑτέρων** τὴν παροίκησιν (p. τῆς ἑτέρων παροικήσεως) τῶν δὲ ἔχομεν. (Cf. THUC., I, 71, 3 : τὰ Ἀθηναίων ἐπὶ πλέον **ὑμῶν** κεκαίνωται, p. μᾶλλον ἢ τὰ ὑμέτερα.)

II. Le terme surpassé peut être un nom de personne, et l'autre terme un nom de chose.

Ex. : SOPH., *Ant.*, 74 : **πλείων χρόνος** ὃν δεῖ μ' ἀρέσκειν τοῖς κάτω **τῶν ἐνθάδε.** — THUC., VIII, 52, 1 : **πλείοσι ναυσὶ τῶν Αθηναίων** παρῆσαν. — ISOCR., XII, 244 : μέγιστον τῶν ἀγαθῶν ἅπαντες εἶναι νομίζομεν **τὸ πλέον** ἔχειν **τῶν ἄλλων.**

III. Quand un objet est comparé avec lui-même, ou, en d'autres termes, quand on veut exprimer que tel objet possède à un moment donné telle qualité à un degré plus élevé que d'ordinaire, on emploie le comparatif suivi du *pronom réfléchi toujours au génitif*, et quelquefois on met encore l'objet en relief à l'aide du pronom αὐτός.

Ex. : PLAT., *Protag.*, 350 a : οἱ ἐπιστήμονες τῶν μὴ ἐπισταμένων **θαρραλεώτεροί** εἰσιν, καὶ **αὐτοὶ ἑαυτῶν** ἐπειδὰν μάθωσιν ἢ πρὶν μαθεῖν. — ISOCR., XV, 267 : οἱ περὶ τὴν γραμματικὴν διαπονηθέντες **αὐτοὶ αὑτῶν εὐμαθέστεροι** γίγνονται πρὸς τὰ μείζω καὶ σπουδαιότερα τῶν μαθημάτων. Etc.

4° *En latin*, quand on n'emploie pas **quam**, le terme surpassé est mis à l'ablatif.

Mais cette construction n'est possible que si l'autre terme est au nominatif ou dans certains cas à l'accusatif (cf. ci-dessus, § 158).

Ici encore il est inutile de rappeler les exemples.

REMARQUE. — Pour le cas où le terme surpassé est un relatif faisant partie d'une proposition négative, voy. ci-dessus, § 158, REM. I ; pour l'emploi de l'ablatif ou du génitif-ablatif remplaçant après le comparatif une proposition entière, voy. ci-dessus, § 160, 1° et 2°.

5° Pour marquer qu'une qualité est disproportionnée relativement à quelque chose, on emploie après le comparatif

a) *En grec*, **ἢ κατά** avec l'accusatif[1] quand la *disproportion est relative à un objet;* **ἢ ὥστε** (plus rarement ἢ ὡς) avec l'infinitif, quand la *disproportion est relative à une action*[2].

Ex. : THUC., VII, 75, 4 : οἱ Ἀθηναῖοι ἐν Σικελίᾳ **μείζω ἢ κατὰ δάκρυα** ἐπεπόνθεσαν. — XÉN., *Mém.*, IV, 4, 24 : τὸ τοὺς νόμους αὐτοὺς τοῖς παραβαίνουσι τὰς τιμωρίας ἔχειν **βελτίονος ἢ κατ' ἄνθρωπον** νομοθέτου δοκεῖ μοι εἶναι. Etc.

XÉN., *Mém.*, III, 5, 17 : φοβοῦμαι ἀεὶ μή τι **μεῖζον ἢ ὥστε** φέρειν δύνασθαι κακὸν τῇ πόλει συμβῇ. Cf. I, 4, 10 : τὸ δαιμόνιον **μεγαλοπρεπέστερον** ἡγοῦμαι **ἢ ὡς** τῆς ἐμῆς θρησκείας **προσδεῖσθαι**. Etc.

b) *En latin*, **quam pro...** quand *la disproportion est relative à un objet*[3], **quam ut...** (et quelquefois **quam qui**, cf. ci-dessus, p. 438, **e**), quand *la disproportion est relative à une action.*

Ex. : T.-LIVE, XXI, 29, 2 : **prœlium *atrocius quam pro numero* pugnantium editur** (cf. X, 14, 21 ; 41, 6 ; VIII, 6, 9 ; TAC., *Germ.*, 45, 2 ; *Hist.*, IV, 33 ; *Ann.*, XII, 21).

CIC., *Brut.*, 18, 70 : **quis non intellegit Canachi signa *rigidiora* esse, *quam ut imitentur* veritatem ?** *Orat.*, 13, 41 : **(Isocrates) *majore* mihi ingenio videtur esse, *quam ut* cum orationibus Lysiæ comparetur.** Etc.

6° *En grec*, πλέον, ἔλαττον, μεῖον s'emploient *comme adverbes* ou, en d'autres termes, restent invariables (qu'ils soient seuls ou en apposition à un substantif) quand ils sont suivis d'un nom de nombre construit avec ἤ ou mis au génitif.

---

1. Plus rarement ἢ πρός (cf. THUC., IV, 39 : ὁ ἄρχων Ἐπιτάδας **ἐνδεεστέρως** ἑκάστῳ παρεῖχεν **ἢ πρὸς τὴν ἐξουσίαν**).

2. CH. THUROT, *Notes manuscrites ;* voy. KRÜGER, *Griechische Sprachlehre*, § 49, 4.

3. Toutefois cette construction n'apparait pas en latin avant T.-Live ; aussi les écrivains antérieurs ont-ils recours à d'autres tournures.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, IX, 14, 2 : **sum *avidior*, *quam satis est*, gloriæ.** *In Verr.*, II, 3, 23, 57 : **iis *plus* frumenti imperabatur, *quam quantum* exararant** (cf. T.-LIVE, I, 35 : **præda *major*, *quam quanta* belli fama *fuerat*, revecta est**).

Tacite remplace **quam pro...** par **quam ad...**, par imitation plus directe du tour grec ἢ πρός qui, on l'a vu, remplace quelquefois ἢ κατά (cf. *Hist.*, III, 53 : **Antonius... litteras ad Vespasianum composuit *jactantius quam ad principem***).

Ex. : Xén., *An.*, I, 2, 11 : τοῖς στρατιώταις ὠφείλετο **μισθὸς πλέον ἢ τριῶν μηνῶν**. *Hell.*, VII, 4, 23 : ἀπέθανον οὐκ **ἔλαττον τῶν εἴκοσιν**.

Xén., *Cyr.*, V, 3, 28 : οὐκ ἂν δύναιο **μεῖον ἢ** ἐν **ἓξ** ἢ **ἑπτὰ** ἡμέραις ἐλθεῖν πρὸς τὴν ἐμὴν οἴκησιν. — Dém., XXIV, 141 : τοῦτον μόνον λέγονται Λοκροὶ θέσθαι τὸν νόμον ἐν **πλέον ἢ διακοσίοις ἔτεσιν**. Etc.

Remarque. — Au lieu des adverbes πλέον, μεῖον, etc., on trouve assez souvent le pluriel des adjectifs correspondants construit soit avec ἤ ou sans ἤ, soit avec le génitif.

Ex. : Platon, *Apol.*, 17 d : ἔτη γεγονὼς **πλείω ἑβδομήκοντα**. — Xén., *An.*, VI, 2, 16 : Ἀρκάδες καὶ Ἀχαιοὶ **πλείους ἢ** τετρακισχίλιοι καὶ πεντακόσιοι. Etc.

7° *En latin*, les comparatifs **plus, amplius, longius, minus** (très rarement **propius**) sont employés comme invariables, seuls ou quelquefois accompagnés de **quam**, avec les noms de nombre ou de mesure, et ces noms de nombre ou de mesure restent au cas qu'exigerait la construction de la phrase, si **plus, amplius**, etc., n'y étaient pas.

Ex. : Caton, *de Re rust.*, 5, 3 : **ne *plus quattuor digitos* transversos emineant.** — Caton (cité par Varr., *de Re rust.*, II, 3, 3) : **capræ feræ sunt, quæ saliunt e saxo *pedes plus sexagenos*.** — Tér. *Ad.*, 199 : ***plus quingentos colaphos* infregit mihi.** — Cés., *de Bell. civ.*, I, 38, 5 : **(spatium) non *amplius pedum sescentorum*.** — Cic., *p. Rosc. com.*, 3, 8 : ***amplius triennium* est.** — T.-Live, XXI, 61, 10 : **per triginta dies raro unquam nix *minus quattuor pedes* alta jacuit.** XXIX, 34, 17 : **inter eos satis constabat non *minus ducentos* Carthaginiensium *equites* fuisse.** Etc.

T.-Live, XXXIX, 31, 13 : **cæduntur Hispani, nec *plus quam* quattuor milia hominum effugerunt.** Etc.

Il est inutile de multiplier les exemples.

Remarques. — I. Quand on peut considérer **plus, amplius, minus** comme des substantifs neutres employés au nominatif ou à l'accusatif, le nom qui exprime le nombre ou la mesure est quelquefois mis *à l'ablatif sans* **quam**.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, I, 15, 5 : **inter novissimum hostium agmen et nostrum primum non *amplius quinis* aut *senis millibus* passuum intererat.** IV, 37, 3 : **nostri milites *amplius horis quattuor* fortissime pugnaverunt.** Etc.

II. Quand il s'agit de rendre cette idée que quelqu'un a *plus* (*moins*) *de* trente ans, etc., on a le choix entre les tournures suivantes :

1° **natus** *plus* (*amplius*) ou *minus* (**quam**) **triginta annos** (cf. CORN. NÉP., *Hann.*, 2, 3 : **puerulo me utpote non** *amplius novem annos* **nato**).

2° *major* ou *minor* **quam triginta annos natus** (cf. T.-LIVE, XLV, 32, 3 : *majores quam* **quindecim annos nati**).

3° *major* ou *minor* **triginta annos natus** (cf. CORN. NÉP., *de Reg.*, 2, 3 : **Dionysius prior...** *major...* **annos sexaginta natus decessit**).

4° *major* ou *minor* **triginta annis** sans exprimer **natus**[1] (cf. T.-LIVE, XXII, 11, 9 : **ex urbano exercitu qui** *minores* **quinque et triginta** *annis* **erant, in naves impositi.** Etc.)[2].

III. Quand **amplius, plus, minus,** sont unis à un pluriel avec ou sans **quam**, le verbe doit être au pluriel (voy. ci-dessus, p. 33, § 27, REM. IV).

IV. Sur l'ablatif de mesure ou de différence construit avec un comparatif, voy. ci-dessus, § 196 (et cf. § 195 pour le datif grec de mesure).

670. — **Emploi du superlatif.** — Comme on l'a vu ci-dessus (§ 667), le superlatif est la forme que prend l'adjectif en grec et en latin pour exprimer que l'objet qualifié possède telle ou telle qualité au degré le plus élevé ou à un degré très élevé.

REMARQUE. — *En grec*, on emploie μάλιστα et, *en latin*, **maxime**, pour exprimer le superlatif, quand on ne peut pas le former par des suffixes (cf. ci-dessus, § 667. REM.).

671. — Le superlatif peut être renforcé.

1° *En grec*, on renforce le superlatif en le faisant précéder immédiatement de ὅτι[3] ou de ὡς, plus rarement de ᾗ (chez les poètes seulement[4], de ὅσόν ou de ὅπως) : la locution ainsi formée répond au français le plus possible.

Ex. : SIMONIDE D'AMORGOS (Bergk, II, 742) : ὅπως τιν' **ὡς μέγιστον** ἔρξειεν κακόν ; — PLAT., *Laches*, 186 a : προθυμούμεθα τῶν υἱέων **ὡς ἀρίστας** εἶναι τὰς ψυχάς. *Lois*, 812 e : δεῖ **ὅτι μάλιστα** εὐμαθεῖς εἶναι τοὺς νέους. *Ib.*, 718 e : οὐκ ἀφθονία τῶν προθυμουμένων **ὡς ἀρίστων ὅτι μάλιστα** καὶ **ὡς τάχιστα** γίγνεσθαι ; — XÉN., *Mém.*, I, 6, 10 : ἐγὼ νομίζω τὸ μὲν μηδενὸς δεῖσθαι θεῖον εἶναι, τὸ δ' **ὡς ἐλαχίστων** ἐγγυτάτω τοῦ θείου. *Œcon.*, 7, 15 : σωφρόνων ἐστὶ καὶ ἀνδρὸς καὶ γυναικὸς οὕτω ποιεῖν ὅπως τά τε ὄντα **ὡς βέλτιστα** ἕξει καὶ ἄλλα ὅτι πλεῖστα ἔκ τε τοῦ καλοῦ καὶ δικαίου προσγενήσεται. *Cyr.*, VII, 5, 82 : φημὶ χρῆναι νῦν ἐπιταθῆναι ἡμᾶς εἰς ἀνδραγαθίαν, ὅπως τῶν ἀγαθῶν **ᾗ ἄριστον** καὶ **ἥδιστον** ἀπολαύσωμεν.

1. L'emploi de **natus** en pareil cas est rare et peu correct. Voy. KÜHNER, *op. cit.*, p. 978, *Anm.* 16.

2. On trouve aussi dans la langue familière et chez les jurisconsultes la construction **major** ou **minor triginta annorum** (cf. VARR., *de Re rust.*, II, 7, 1 ; TITE-LIVE, XXXVIII, 38, 15 ; PLINE LE JEUNE, *Ép.*, X, 84, 1 ; SUET., *Oct.*, 38 ; GAIUS, *Instit.*, I, § 20, 21 ; ULP., *Fragm.*, tit. I, § 12 et 13, etc.).

3. Sur l'origine et le sens propre de cette construction, voy. ci-dessus, p. 449, n. 4. Le plus ancien exemple se trouve chez Homère (cf. *Od.*, V, 112 : ὅτι **τάχιστα**).

4. Voyez, par exemple, **ὅσον τάχιστα** (SOPH. *Ant.*, 1103 ; *El.*, 1433), **ὅπως ἄριστα** (ESCHYLE, *Ag.*, 600 ; SOPH., *Phil.*, 627) et **ὅπως ἀνωτάτω** (ARIST., *Paix*, 207), etc.

REMARQUES. — I. Avec ὡς et avec ᾗ, rarement avec ὅπῃ[1], on peut aussi, pour renforcer le superlatif, employer une forme personnelle du verbe δύναμαι ou une autre expression synonyme, comme οἷός τέ εἰμι, etc.

Ex. : ISOCR., XXI, 2 : διηγήσομαι ὑμῖν **ὡς ἂν δύνωμαι διὰ βραχυτάτων.**

PLAT., *Rép.*, 403 e : ψυχὴ ἀγαθὴ τῇ αὑτῆς ἀρετῇ σῶμα παρέχει **ὡς οἷόν τε βέλτιστον.** — XÉN., *Rép. des Lacéd.*, 1, 3 : οἱ Λακεδαιμόνιοι τὰς κόρας σίτῳ ᾗ **ἀνυστὸν**[2] **μετριωτάτῳ** τρέφουσι καὶ ὄψῳ ᾗ **δυνατὸν μικροτάτῳ.** — DÉM., XLIII, 2 : πειράσομαι διδάσκειν ὑμᾶς **ὡς** ἂν **οἷός τε ὦ σαφέστατα** περὶ τῶν πεπραγμένων. Etc.

II. Pour renforcer le superlatif on trouve quelquefois οἷος[3].

Ex. : PLATON, *Apol.*, 23 a : πολλαὶ μὲν ἀπέχθειαί μοι γεγόνασι καὶ **οἷαι χαλεπώταται** καὶ **βαρύταται.** (Cf. *Banquet*, 220 b ; XÉN., *An.*, IV, 8, 2 ; VII, 1, 24). LYS., XIII, 23 : ὁρῶ τὰ πράγματα οὐχ **οἷα βέλτιστα** ἐν τῇ πόλει ὄντα. Etc.

Quand οἷος est remplacé par ὅσος ou ὁπόσος[4], on ajoute ordinairement à l'expression une forme personnelle de δύναμαι ou une expression synonyme[5].

Ex. : THUC., VII, 21, 1 : ἦγε στρατιὰν **ὅσην** ἑκασταχόθεν **πλείστην ἐδύνατο.** — XÉN., *Cyr.*, IV, 5, 29 : ἤγαγον συμμάχους οὐχ ὅσους σὺ ἔπεισας ἀλλ' **ὁπόσους** ἐγὼ **πλείστους ἐδυνάμην.** — DÉM., XXIV, 88 : ἄδειαν πεποίηκε τοσαύτην **ὅσην οἷόν τε** γενέσθαι **πλείστην.** Etc.

III. Quand le superlatif est précédé d'une préposition, on ajoute toujours ὡς ou ὅτι, lorsqu'on veut le renforcer.

Ex. : THUC., I, 63, 2 : **ὡς ἐς ἐλάχιστον** χωρίον. III, 46, 1 : δεῖ **ὅτι ἐν βραχυτάτῳ** τὴν ἁμαρτίαν καταλῦσαι. — XÉN., *Cyr.*, I, 6, 26 : **ὡς ἐν ἐχυρωτάτῳ.** — DÉM., IX, 51 : δεῖ **ὡς ἐκ πλείστου** φυλάττεσθαι ταῖς παρασκευαῖς. Etc.[6].

2° *En latin*, on renforce le superlatif en le faisant précéder de **quam** ou de **quantus**, quand c'est un adjectif, et de **quam, quantum, ut**, quand c'est un adverbe.

Quantus, quantum et **ut** *doivent* être accompagnés d'une forme appropriée du verbe **possum** ; **quam** est *la seule particule* qui puisse s'employer *immédiatement devant le superlatif*, sans qu'il soit besoin d'exprimer **possum.**

---

1. Mais jamais avec ὅτι, cf. KRÜGER, *Griech. Sprachlehre*, § 49, 10, 3.
2. Forme rare pour ὡς δυνατόν, cf. XEN., *An.*, I, 8, 11.
3. L'origine de cet emploi particulier de οἷος se trouve vraisemblablement dans des phrases du genre de celle-ci :

Ex. : XÉN., *Mém.*, IV, 8, 11 : Σωκράτης ἐδόκει **τοιοῦτος** εἶναι **οἷος** ἂν εἴη **ἄριστος.**

4. En ce sens, ὁποῖος est rare ; on le trouve cependant chez Thucydide et chez Platon.

Ex. : THUC., V, 47, 3 : ὑπισχνοῦνται βοηθεῖν τρόπῳ **ὁποίῳ ἂν δύνωνται ἰσχυροτάτῳ** κατὰ τὸ δυνατόν.

5. La construction de οἷος avec une forme personnelle du verbe δύναμαι, qui ne parait pas usitée dans la langue littéraire, se rencontre quelquefois dans la langue ordinaire.

Ex. : CORP. INSCR. ATTICARUM, *Suppl.*, 27ᵃ, l. 28 : ξύμμαχος ἔσομαι **οἷος ἂν δύνωμαι ἄριστος.**

6. La préposition doit être intercalée, on le voit, entre ὅτι ou ὡς et le superlatif.

Ex. : Cic., *ad. Fam.*, XV, 4, 7 : *quam potui maximis* **itineribus ad Amanum exercitum duxi.** *De Div.* I, 32, 70 : **exposui,** *quam brevissime potui*, **somnii oracula.** *De Fin.*, I, 12, 41 : **statue aliquem confectum tantis animi corporisque doloribus,** *quanti* **in hominem** *maximi* **cadere** *possunt*. *De Am.*, 20, 74 : **tanta est inter eos,** *quanta maxima potest* **esse, morum studiorumque distantia.** *Ad Fam.*, V, 17, 2 : *ut potui accuratissime,* **te tuamque causam tutatus sum.** VII, 17, 2 : **sic Cæsari te commendavi,** *ut gravissime* **et** *diligentissime potui*. Etc.

Cic., *ad. Fam.*, XIII, 6 a, 5 : **cura, ut mihi Cuspius** *quam maximas quam primum quam sæpissime* **gratias agat.** Etc.[1].

672. — Parmi les moyens employés en grec et en latin pour renforcer le superlatif on peut encore signaler les suivants.

1° *En grec*, pour renforcer le superlatif, on ajoute εἷς *ἀνήρ* comme apposition au nom de la personne désignée.

Ex. : Eschyle, *Perses*, 327 : **εἷς ἀνὴρ** (en tant qu'homme pris à part, *c.-à-d.* parmi tous les autres hommes) **πλεῖστον** πόνου ἐχθροῖς παρασχών. — Soph., *Œd. Roi*, 1380 : **κάλλιστ᾽ ἀνὴρ εἷς** ἕν γε ταῖς Θήβαις ἐτράφην. Cf. *Aj.*, 1340 ; *Phil.*, 1344 sq. — Hérod., VI, 127 : ἦλθε Σμινδυρίδης... Συβαρίτης, ὃς **ἐπὶ πλεῖστον** δὴ χλιδῆς **εἷς ἀνὴρ** ἀπίκετο. — Thuc., VIII, 68 : (Ἀντιφῶν) τοὺς ἀγωνιζομένους καὶ ἐν δικαστηρίῳ καὶ ἐν δήμῳ **πλεῖστα εἷς ἀνὴρ** ... δυνάμενος ὠφελεῖν. — Xén., *Cyr.*, VIII, 2, 15 : ἐξῆν Κύρῳ θησαυροὺς χρυσοῦ **πλείστους ἑνὶ ἀνδρὶ** ἐν τῷ οἴκῳ καταθέσθαι. Etc.

2° *En latin*, on ajoute **unus** ou **unus omnium**.

Ex. : Cic., *Tusc.*, III, 16, 34 : **quæ cogitatio** *una* (prise à part, entre toutes) *maxime* **molestias omnes extenuat.** III, 33, 81 : **id genus ægritudinis, quod** *unum* **est** *omnium maximum*. Etc.

Remarques. — I. En grec, et particulièrement chez Hérodote, Thucydide et Platon, le superlatif est souvent renforcé ou atténué (selon le sens général) par ἐν τοῖς, qui était primitivement une locution elliptique où il fallait suppléer au participe le verbe de la proposition, mais qui devint ensuite invariable et comme adverbial[2].

---

1. On trouve aussi des constructions comme celle-ci : **tam bonus quam qui optimus**, etc.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, V, 2, 6 : *tam* **sum** *amicus* **rei publicæ,** *quam* **qui maxime** (s.-e. **est**). *P. Sull.*, 31, 87 : *tam* **sum** *mitis*, *quam qui lenissimus*. *Ad Fam.*, XIII, 22, 2 : **gratissimum mihi feceris, si huic commendationi meæ** *tantum* **tribueris,** *quantum cui* **tribuisti** *plurimum*. *Ad Q. Fr.*, II, 6, 6 : **domus celebratur** *ita*, *ut cum maxime* (s.-e. **celebratur**). Etc.

2. Voy. Krüger, *Griechische Sprachlehre*, § 49, 10, 6. Mais, pour l'origine de la locution, comparez ce que dit Kühner-Gerth, *ausf. Gr. der gr. Sp.*, p. 29, Anm. 4.

Ex. : Hér., VII, 137 : τοῦτό μοι **ἐν τοῖσι θειότατον** φαίνεται γίγνεσθαι. — Thuc., I, 6, 3 : **ἐν τοῖς πρῶτοι** (furent *des premiers* à) δὲ Ἀθηναῖοι τόν τε σίδηρον κατέθεντο καὶ ἀνειμένῃ τῇ διαίτῃ ἐς τὸ τρυφερώτερον μετέστησαν. III, 81, 4 : ὠμὴ ἡ στάσις ἔδοξε μᾶλλον, διότι **ἐν τοῖς πρώτη** ἐγένετο. VIII, 90, 1 : Ἀρίσταρχος **ἐν τοῖς μάλιστα** καὶ ἐκ πλείστου ἐναντίος τῷ δήμῳ ἦν. Etc. Cf. Plat., *Banq.*, 178 c ; 173 b ; *Crit.*, 52 a, etc.

II. En latin, on trouve exceptionnellement la locution **in primis** (et non l'adverbe **imprimis**) jointe au superlatif pour le renforcer.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 3, 27, 68 : **homini *in primis* improbissimo.** — Sall., *Jug.*, 7, 5 : **quod difficillimum *in primis* est**[1].

III. Sur πολλῷ, **multo** ou **longe**, de beaucoup, employés devant un superlatif relatif, voy. ci-dessus, §§ 195 et 196.

673. — Certains superlatifs[2] sont employés comme attributs adverbiaux de la même manière qu'on a vu ci-dessus (§ 665) certains adjectifs au positif (ἐσχάτη ἡ νῆσος, l'île *considérée en son extrémité*, *l'extrémité* de l'île, **extrema insula**, cf. **infimus collis**, *le bas* de la colline, **ultima Gallia**, *l'extrémité* de la Gaule ; ***intimæ* ædes**, *le fond* de la maison, etc.).

En grec, la place de l'adjectif attribut (mis avant l'article qui accompagne le substantif[3]), en latin, le sens général déterminent la signification qu'il convient de donner à l'adjectif.

Remarques. — I. En grec, l'adjectif μέσος et en latin l'adjectif **medius** s'emploient de même ; ***media* insula** correspond à la fois à **μέση** ἡ νῆσος, *le milieu* de l'île (l'île considérée *en son milieu*) et à ἡ **μέση** νῆσος, l'île *qui est au milieu*.

II. Ces superlatifs sont remplacés par des comparatifs (cf. ci-dessus, § 668) si l'on n'envisage que deux parties dans les objets, par exemple, si l'on oppose le haut au bas sans considérer le milieu.

En ce cas, au lieu de ***summus*** ou ***infimus* mons**, le haut (le bas) de la montagne, on dira : ***superior*** ou ***inferior* mons.**

674. — Construction du superlatif. — La construction du superlatif est soumise aux règles suivantes :

1° *En grec*, le superlatif relatif se construit avec le génitif des objets surpassés (cf. ci-dessus, p. 123, 5°) ; il s'accorde ordinairement en genre avec le substantif qui les désigne[4].

Ex. : Plat., *Timée*, 31 c : **δεσμῶν κάλλιστος** ὃς ἂν αὑτὸν καὶ τὰ ξυνδούμενα μάλιστα ἓν ποιῇ. *Lois*, 626 e : τὸ νικᾶν αὐτὸν **πασῶν** νικῶν **πρώτη** τε καὶ **ἀρίστη**. — Xén., *Mém.*, II, 4, 1 : **πάντων κτημάτων κράτιστον** ἂν εἴη φίλος σαφὴς καὶ ἀγαθός[5]. Etc.

---

1. Voy. R. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, p. 982, Anm. 23.
2. Cette règle s'applique surtout au latin ; car, en grec, si l'on met de côté le mot ἔσχατος qui peut être assimilé aux superlatifs, ce sont des adjectifs au positif qui jouent le rôle indiqué (**ἄκρον** τὸ δένδρον correspond à ***summa* arbor**, etc.).
3. Comparez **ἐσχάτη** ἡ νῆσος « *l'extrémité* de l'île » et ἡ **ἐσχάτη** νῆσος « l'île qui est à l'extrémité ».
4. Voyez cependant ci-dessus, § 32 et cf. Kühner-Gerth, *ausf. Gramm. der gr. Sprache*, § 363 (p. 63).
5. On voit, par cet exemple, que le superlatif s'accorde régulièrement en genre avec son complément, même quand le sujet de la proposition où il se trouve est d'un genre différent.

REMARQUES. — I. L'objet qualifié par le superlatif peut être un nom de chose et les objets surpassés peuvent être des noms de personne, ou inversement.

Ex. : THUC., IV, 60, 1 : οἱ Ἀθηναῖοι δύναμιν εἶχον **μεγίστην τῶν Ἑλλήνων**. — XÉN., *Cyr.*, VIII, 2, 7 : Κῦρος διήνεγκε τῷ **πλεῖστα ἀνθρώπων** δωρεῖσθαι[1].

II. Le superlatif ne prend l'article que quand le sens l'exige absolument.

Ex. : ISOCR., VIII, 39 : ἐμὸν ἔργον ἐστὶ προαιρεῖσθαι **τῶν λόγων** μὴ **τοὺς ἡδίστους**, ἀλλὰ **τοὺς ὠφελιμωτάτους**. Cf. les exemples de Platon cités ci-dessus (*Tim.*, 31 e ; *Lois*, 626 e)[2].

III. Comme le superlatif de l'adjectif, le superlatif de l'adverbe se construit aussi avec le génitif.

Ex. : PLAT., *Laches*, 197 : Πρόδικος **τῶν σοφιστῶν κάλλιστα** τὰ ὀνόματα διῄρει. — XÉN., *Cyr.*, III, 1, 25 : **πάντων τῶν δεινῶν** ὁ φόβος μάλιστα καταπλήττει τὰς ψυχάς. — LYS., XXI, 6 : ἡ ναῦς **ἄριστά** μοι ἔπλει **παντὸς τοῦ στρατοπέδου**. Etc.

IV. Le superlatif peut se construire avec le génitif du pronom réfléchi, quand on compare un objet avec lui-même.

Ex. : PLAT., *Lois*, 715 e : νέος ὢν πᾶς ἄνθρωπος τὰ τοιαῦτα **ἀμβλύτατα** αὐτὸς **αὑτοῦ** ὁρᾷ, γέρων δὲ **ὀξύτατα**. Etc.[3].

2° *En latin*, on met les objets surpassés soit au génitif (cf. ci-dessus, p. 123, 5°), soit à l'ablatif avec **ex**, soit à l'accusatif avec **inter**.

Quand on emploie le génitif, l'adjectif s'accorde en genre **a**) tantôt avec les objets surpassés, **b**) tantôt avec le terme qu'il qualifie.

a) Ex. : CIC., *Phil.*, 2, 44, 113 : **servitus *postremum malorum***.

b) Ex. : CIC., *de Nat. deor.*, II, 52, 130 : ***Indus*, qui est omnium fluminum *maximus***[4].

Il est inutile de multiplier les exemples.

REMARQUE. — *En latin comme en grec*, le superlatif de l'adverbe peut se construire avec le génitif, voy. ci-dessus, § 110, 5°, REM. (p. 124.)

---

1. KRÜGER (*griechische Sprachlehre*, § 47, 29, 7) qui cite ces deux exemples, en ajoute deux autres qu'il met entre parenthèses :

XEN., *Banq.*, 8, 40 : Καλλίας σῶμα **ἀξιοπρεπέστατον** ἰδεῖν **τῆς πόλεως** εἶχεν. — PLAT., *Protag.*, 342 a : σοφία **παλαιοτάτη** τε καὶ **πλείστη τῶν Ἑλλήνων** ἐν Κρήτῃ τε καὶ Λακεδαίμονι καὶ σοφισταὶ **πλεῖστοι γῆς** ἐκεῖ εἰσιν.

Mais l'exemple de Platon (*Protag.*, 342 a) est tout différent des trois autres (THUC., IV, 60, 1; XÉN., *Cyr.*, VIII. 2, 7 ; *Banq.*, 8, 40); là ce sont les Athéniens qui sont comparés avec le reste des Grecs (dont ils font partie) ou Cyrus avec les autres hommes, ou Callias avec le reste des citoyens; ici au contraire, les termes comparés entre eux sont Ἑλλήνων et Κρήτῃ καὶ Λακεδαίμονι, γῆς et ἐκεῖ : par conséquent il est difficile d'admettre que le génitif partitif dépende du superlatif; il doit dépendre du terme avec lequel on le compare et *qui en forme une partie*.

2. L'exemple du *Timée* montre assez clairement qu'en grec on disait **δεσμῶν** κάλλιστος, **ἀνδρῶν** βέλτιστος (et non **τῶν** δεσμῶν κάλλιστος, **τῶν** ἀνδρῶν βέλτιστος). Cf. VAN HERWERDEN, *Stud. Thuc.*, 24.

3. Sur la construction du superlatif avec le génitif en grec voyez l'excellente dissertation de LANGLOTZ, *de genetivi Græci cum superlativo conjuncti ratione et usu* (Leipzig, 1876).

4. Voy. ci-dessus, § 32 et cf. R. KÜHNER, *ausf. Gr. der lat. Sprache*, § 11, p. 21.

CHAPITRE II

LE PRONOM [1]

§ 1. — Pronoms personnels.

675. — Emploi du pronom personnel sujet. — La plupart du temps, en grec et en latin, la désinence verbale suffit à exprimer l'idée du pronom personnel-sujet.

On n'ajoute le pronom personnel que pour exprimer avec plus

---

1. Nous croyons intéressant de donner, d'après les leçons de Ch. Thurot recueillies par nous à l'École normale, un résumé des doctrines grammaticales relatives au pronom et les conclusions proposées par ce savant maître.

Les grammairiens anciens considéraient le pronom comme une partie du discours distincte des autres, et cette opinion s'est transmise à travers les âges. On ne s'est jamais accordé sur l'étendue qu'il faut donner au mot de pronom : les grammairiens grecs avaient adopté une autre définition du pronom que celle qui parait prédominer chez les grammairiens latins ; ils entendaient ce mot dans son sens le plus étroit, et les grammairiens latins dans le sens le plus étendu. Denys le Thrace (p. 640) nous donne cette définition du pronom d'après les grammairiens grecs : ἀντωνυμία ἐστὶ λέξις ἀντὶ ὀνόματος παραλαμβανομένη προσώπων ὡρισμένων δηλωτική, « le pronom est une partie du discours qui se prend à la place du nom (ἀντωνυμία, **pronomen**) et qui signifie des personnes déterminées. » Priscien est le seul des grammairiens latins qui ait suivi les Grecs : il définit ainsi le pronom (liv. XII, ch. i) : *pars orationis quæ e nomine proprio uniuscujusque accipitur personasque finitas accipit.* Comme les Grecs, il distingue deux espèces de pronoms : **pronomina primitiva** (ἀντωνυμίαι πρωτότυποι) et **pronomina possessiva** (ἀντωνυμίαι κτητικαί). D'après cette définition, les pronoms *primitifs* sont ou des pronoms de la première personne (ἐγώ, **ego**) ou des pronoms de la deuxième personne σύ, **tu**) ou des pronoms de la troisième personne (en grec ἵ, οὗ, οἷ, ἕ, ἐκεῖνος, ὅδε, οὗτος et les cas obliques de αὐτός, en latin, d'après Priscien, **ille**, **ipse**, **iste**, **hic**, **is** et **se**). Les Grecs et Priscien ne connaissent pas d'autres pronoms que ceux-là et les pronoms *possessifs* qui en dérivent : les autres sont pour eux des espèces de noms. Dans les pronoms primitifs ils établissent trois catégories ou espèces : 1° les pronoms que les Grecs appellent ἀντωνυμίαι δεικτικαί et les Latins **pronomina demonstrativa** (Priscien, liv. XII, 3-4) ; ce sont ceux de la première et de la deuxième personne ; 2° les pronoms que les Grecs appellent ἀναφορικαί et les Latins **pronomina relativa** (ce sont, en grec, ἵ, οὗ, οἷ, ἕ et αὐτός, en latin, **is**, **sui**, **sibi**, **se** ; 3° les pronoms tantôt démonstratifs et tantôt relatifs (ou *anaphoriques*), comme ἐκεῖνος, ὅδε, οὗτος, **ille**, **ipse**. C'est Priscien (XII, 4) qui nous a conservé la définition de la δεῖξις et de l'ἀναφορά, dont il explique ainsi la différence : *interest inter demonstrationem et relationem hoc quod demonstratio interrogatione reddita primam cognitionem ostendit* (« *quis fuit? ego* ») ; *relatio vero secundam cognitionem significat* (« *quis fuit? is, de quo jam dixi* »), « il y a cette différence que la *demonstratio* ramenée à une interrogation exprime une connaissance qui n'est pas antérieure, tandis que la *relatio* signifie quelque chose d'antérieurement connu. »

Les grammairiens latins ont adopté, nous l'avons dit, une définition du pronom beaucoup plus étendue que Priscien qui suivait les Grecs. Voici comment s'exprime Donat (II, 11) : *pronomen est pars orationis quæ* PRO NOMINE *posita tantumdem pæne significat* PERSONAMQUE *interdum* RECIPIT, « le pronom est une partie du discours qui, mise à la place du nom, signifie à peu près la même chose et peut à l'occasion désigner des personnes. » Il les divise d'abord en pronoms *déterminés* (**finita**) et *indéterminés* (**infinita**), les pronoms déterminés étant ceux qui désignent des personnes (**ego**, **tu**, **ille**) et les pronoms indéterminés ceux qui ne désignent pas des personnes (**qui**). Puis il ajoute : *sunt pronomina minus quam finita, ut* « ISTE, IPSE » ; *sunt præpositiva, ut* « QUIS, HIC » ; *sunt subjectiva vel relativa ut* « QUI, IDEM ».

Les grammairiens du moyen âge avaient sous les yeux Priscien et les autres grammairiens latins ; ils ont essayé de concilier les deux définitions, qui sont inconciliables : aussi ont-ils forcé le sens de Priscien pour l'accommoder à celui de Donat. Le P. Sanchez (*Sanctius*) dans sa *Minerva* (liv. I, ch. ii) a combattu par de bons arguments l'idée que le pronom est employé à la place du nom : il fait remarquer avec raison que quand on dit **ego**, ce pronom ne tient pas la place du nom propre de la personne qui parle. Pourtant les grammairiens de Port-Royal (ch. viii) ont adopté l'idée que le pronom tient la place du nom.

Dans le courant du dix-huitième siècle prévaut la théorie suivante développée par Condillac, *Grammaire*, ch. vii : « Le pronom est un nom qui, n'ayant par lui-même aucune signification, est mis dans certaines

de force l'idée de la personne, comme, par exemple, dans les oppositions :

Ex. : Soph., *Phil.*, 123 : **σὺ** μὲν μένων νυν κεῖνον ἐνθάδ' ἐκδέχου, | **ἐγὼ** δ' ἄπειμι. Cf. *Ant.*, 559 : **σὺ** μὲν ζῇς, **ἡ** δ' **ἐμὴ ψυχὴ** πάλαι τέθνηκεν. — Plat., *Protag.*, 319 a : **ἐγὼ** Ἀθηναίους, ὥσπερ καὶ οἱ ἄλλοι Ἕλληνες, **φημὶ** σοφοὺς εἶναι. — Lys., I, 26 : οὐκ **ἐγώ** σε ἀποκτενῶ, ἀλλ' **ὁ** τῆς πόλεως **νόμος**. Etc.

Plaute, *Cas.*, III, 6, 10 : ***tu*** **amas, at *ego* esurio et sitio.** — Cic., *p. Rosc. Am.*, 50, 145 : **prædia mea *tu* provides, *ego* aliena misericordia vivo.** — Hor., *Ép.*, 1, 10, 6 : ***tu*** **nidum servas, *ego* laudo ruris amœni | rivos.** Etc.

Remarque. — 1° *En grec*, on compte beaucoup plus qu'en latin et surtout qu'en français sur l'intelligence du lecteur ou de l'interlocuteur : on passe brusquement d'un sujet à un autre.

Ex. : Xén., *An.*, I, 4, 5 : Κῦρος τὰς ναῦς μετεπέμψατο, ὅπως ὁπλίτας ἀποβιβάσειεν... βιασομένους τοὺς πολεμίους εἰ φυλάττοιεν (suj. οἱ βάρβαροι). — Dém., LIX, 115 : τῶν νόμων αὐτῶν ἀκούετε τί κελεύουσι καὶ τί παραβεβήκασιν (s.-ent. οἱ ἀντίδικοι). Etc.

2° *En latin*, loin d'avoir la même liberté, on se sert souvent du pronom **is** pour représenter la personne ou la chose qu'on vient précisément de désigner dans la phrase précédente.

Ex. : Ter., *Andr.*, 222 : **fuit olim hinc quidam senex | mercator ; navem *is* fregit apud Andrum insulam ; | *is* obiit mortem.** — Cic., *ad Fam.*, XIII, 77, 1 : **Dionysius servus meus aufugit ; *is* est in provincia tua.** Etc.

Quand le sujet change, on l'indique souvent par l'emploi de **ille** ou de **ipse** (qui marque une opposition plus forte que **ille**)[1].

676. — Emploi du pronom personnel complément. — 1° *En grec*, le pronom de la troisième personne est très souvent supprimé aux cas obliques, quand l'objet auquel il se rapporterait est exprimé dans ce qui précède[2].

---

phrases à la place d'un autre nom qui a été énoncé dans une phrase précédente et dont il faut éviter la répétition. » Il ajoute : *Je, tu, nous, vous* sont des substantifs qui ne tiennent la place d'aucun autre nom. *Ce, cet, mon, mien, nôtre* sont des adjectifs possessifs. » En conséquence, il n'admet comme pronoms que les mots qui tiennent la place d'un nom énoncé dans la phrase précédente, c'est-à-dire *il, elle, le, la, les, y, en.*

Cette théorie touche de très près à la vérité : on y arrivera tout à fait si l'on ajoute que *il, elle, le, la, les, y, en* ne sont pas des pronoms.

En effet, d'après Ch. Thurot, le pronom n'est pas une partie du discours. Les pronoms sont des mots dont la racine signifie une relation entre la personne qui parle et l'objet dont elle parle. Les racines pronominales ne signifient primitivement que deux relations de l'objet avec la personne qui en parle : 1° elles désignent l'objet par le rôle qu'il joue dans l'entretien relativement à la personne qui parle (les racines qui ont cette signification forment les *pronoms personnels* qui sont des substantifs, et les *pronoms possessifs* qui sont des adjectifs) ; 2° elles désignent l'objet comme présent aux yeux ou à l'esprit de la personne qui parle ou de celle à qui l'on parle (les racines qui ont cette signification servent à former les pronoms *démonstratifs, indéfinis, interrogatifs* et, en outre, deux espèces de mots qui sont originairement des pronoms : les *pronoms relatifs* et l'*article*).

1. Voici une phrase qui servira à faire comprendre la valeur du pronom **ipse** :

T.-Live : **navis tantum jactura facta, incolumes *ipsi*** (les marins opposés au vaisseau) **evaserunt.**

2. Voy. Krüger, *Griech. Sprachlehre*, § 60, 7, 1.

Ex. : Xén., *Mém.*, III, 9 : πολλοὶ οὕτω πρός τινας ἔχουσιν ὥστε κακῶς μὲν πράττοντας (suppl. αὐτοὺς) μὴ δύνασθαι περιορᾶν, ἀλλὰ βοηθεῖν ἀτυχοῦσιν (suppl. αὐτοῖς), εὐτυχούντων δὲ (suppl. αὐτῶν) λυπεῖσθαι. *Anab.*, I, 7, 8 : ἐμπιπλὰς ἁπάντων τὴν γνώμην ἀπέπεμπεν (suppl. αὐτούς). *Hell.*, III, 4, 3: ἐπαγγειλαμένου τοῦ Ἀγησιλάου τὴν στρατείαν διδόασιν (suppl. αὐτῷ) οἱ Λακεδαιμόνιοι ὅσαπερ ᾔτησεν. *Écon.*, 4, 1 : αἳ δοκοῦσι κάλλισται τῶν ἐπιστημῶν καὶ ἐμοὶ πρέποιεν ἂν μάλιστα ἐπιμελομένῳ (suppl. αὐτῶν), ταύτας μοι ἐπιδείκνυε. *Cyr.*, III, 2, 5 : ἤν τις μαλακύνηται, μὴ ἐπιτρέπετε (suppl. τοῦτο αὐτῷ). Etc.

2° *En latin*, on supprime ordinairement **eum, eos, eas, ea, iis,** quand l'objet auquel se rapporterait le pronom se trouve au même cas ou même au nominatif dans la proposition qui précède :

On dira donc : **fratrem tuum in ceteris rebus laudo ; in hac una reprehendere cogor** (en supprimant **eum**).

De même : **non obsistam fratris tui voluntati; favere non potero** (en supprimant **ei**) ; **libri de quibus scribis mei non sunt : sumpsi a fratre meo** (en supprimant **eos**)[1]. Etc.

Remarque. — A la question des pronoms personnels on peut rattacher l'emploi des personnes du verbe : voici les principales observations qu'on peut faire sur ce que nous appellerons l'emploi *figuré* des personnes du verbe.

1° *En grec* et *en latin* on emploie la *première personne* du pluriel pour se désigner soi-même individuellement.

a) Chez les *tragiques grecs* l'usage est même assez étendu.

Ex. : Eur., *Troy.*, 904 (c'est Hélène qui parle) : οὐ δικαίως, ἢν **θάνω, θανούμεθα.**

De plus, il est d'usage chez les poètes, qu'en pareil cas, la distinction du genre disparaisse, si bien qu'on trouve un attribut masculin se rapportant à un sujet féminin (cf. ci-dessus, § 20, Rem., p. 29) :

Ex. : Eur., *Héc.*, 511 : οὐκ ἄρ' ὡς **θανουμένους** μετῆλθες **ἡμᾶς.**

En prose, on emploie souvent la première personne du pluriel pour annoncer qu'on va traiter un sujet et, en général, pour avertir le lecteur de ce que l'on fait : en pareil cas, c'est toujours l'écrivain lui-même qui est le sujet de la proposition.

Ex. : Xén., *Cyr.*, I, 1, 6 : ὅσα **ἐπυθόμεθα** περὶ Κύρου, ταῦτα **πειρασόμεθα** διηγήσασθαι.

b *En latin*, un auteur emploie par modestie le pluriel en parlant de lui-même.

Ex. : Cic., *p. imp. Cn. Pomp.*, § 16 : **reliquum est ut de felicitate Pompei pauca *dicamus*.** Etc.

---

1. Voy. Madvig, *Lat. Sprachlehre*, § 484.

2° La *deuxième personne* du singulier s'emploie en grec et en latin pour désigner un sujet indéterminé (en fr. on).

a) Cet emploi de la 2e pers. du sing. est très fréquent, *en grec*, à l'impératif dans les maximes (cf. ἴσθι θνητὸς ὤν).

En dehors de ce cas, la 2e pers. du singulier ne se rencontre que dans les locutions εἶδες ἄν (**cerneres**), *on* aurait pu voir, ἡγήσω ἄν (**crederes**), *on* aurait cru ; ἡγήσαιο ἄν (**credideris**), *on* pourrait croire ; **ηὗρες ἄν**, *on* aurait trouvé, etc.

b) *En latin*, cet emploi est fréquent à l'impératif et au subjonctif dans les maximes.

En dehors de ce cas, la 2e pers. du sing. du subjonctif exprime un sujet indéterminé dans toutes sortes de propositions, mais surtout dans les propositions suppositives (cf. ci-dessus, § 333, 1°, p. 333).

Ex. : Cic., *de Off.*, I, § 31 : **æquabilitatem conservare non *possis*, si aliorum naturam imitans *omittas* tuam.** — Sall., *Jug.*, 31 : **bonus segnior fit, ubi *neglegas*.** Etc.

c) L'emploi de la deuxième personne du pluriel, quand on s'adresse *par politesse* à une seule personne, est inconnu en latin classique[1].

C'est seulement à partir du ve siècle que les auteurs (Sidoine Apollinaire, Ruricius, etc.) considèrent l'emploi de la 2e pers. du pluriel comme une marque de respect (*facultative* du reste)[2].

Au vie siècle, Ennodius (cf. *Rev. des revues*, V, 168) dit en s'adressant à une seule personne : ***valete*, mi domine**[3].

En grec, le pluriel employé en s'adressant à une personne a été signalé chez Eutokios, commentateur d'Archimède, qui vivait sous Justinien.

3° Il arrive souvent en français qu'une personne parlant d'elle-même emploie la troisième personne quand elle se désigne par son nom : « Annibal vous demande la paix. » En pareil cas, le latin emploie la première personne, *du moins à la bonne époque ;* c'est-à-dire que le nom propre est construit en apposition à la désinence personnelle du verbe.

Ex. : T.-Live, XXX, 30, 29 : **Hannibal *peto* pacem.**

---

1. Des exemples comme :

Cic., *de Orat.*, I, 35, 160 : **quid est, Cotta? inquit, quid *tacetis*?** — Virg., *Én.*, IX, 526 : **vos, o Calliope, precor, adspirate canenti**

ne sont que des exceptions apparentes à cette règle : dans le passage de Cicéron, Scévola s'adresse aux assistants, mais il n'en nomme qu'un ; de même Virgile invoque les Muses, mais il ne s'adresse nominativement qu'à Calliope.

La même chose a lieu en grec, surtout chez les poètes, où l'on trouve avec un pronom pluriel de la deuxième personne ou un verbe employé à la deuxième personne du pluriel, l'emploi du vocatif singulier désignant l'une seulement des personnes présentes, parce qu'elle est la personne principale parmi toutes celles à qui l'on s'adresse.

Ex. : Hom., *Od.*, II, 310 : **'Αντίνο'**, οὔ πως ἔστιν ὑπερφιάλοισι μεθ' **ὑμῖν** | δαίνυσθαι. XII, 82 : νῆα **ἰθύνετε**, φαίδιμ' **'Οδυσσεῦ** (cf. XVI, 91 ; XX, 97). — Pindare, *Olymp.*, 8, 15 : **Τιμόσθενες, ὔμμε** δ' ἐκλάρωσεν πότμος Ζηνί. — Soph., *Œd. à Col.*, 1102 : **ὦ τέκνον, ἦ πάρεστον** ; *ib.*, 1104 : **προσέλθετ', ὦ παῖ.** — Eur., *Iph. à Aul.*, 1368 : **μῆτερ, εἰσακούσατε** | τῶν ἐμῶν λόγων. Etc.

2. Voy. E. Chatelain, *Revue de Phil.*, 1880, p. 128 et suiv.

3. Il dit même **domini** en parlant à une seule personne. Le premier emploi de **domine** au sens de notre mot « monsieur » se trouve dans Sénèque (*Ep.* 3, 1 ; cf. Suet., *Claud.*, 21).

En grec, le mot κύριος « monsieur » se trouve dans Polybe, VII, 9, 5 (d'après Pape). Voyez dans le *Bulletin de corresp. hell.*, I, p. 289, une inscription de l'an 83 ou 84 ap. J.-C., dans laquelle un inférieur s'adressant à son supérieur lui dit κύριε.

Des formes de phrase comme **Vatinius cliens** *advenit* (Vatin. chez Cic., *ad Fam.*, V, 9, 1), au lieu de **cliens** *advenio,* sont peu correctes en latin.

En grec, au contraire, l'une et l'autre forme est possible dans le style épistolaire.

Ex. : Thuc., I, 128, 7 : **Παυσανίας** ὁ ἡγεμὼν τῆς Σπάρτης τούσδε τέ σοι χαρίζεσθαι βουλόμενος **ἀποπέμπει** κτλ. à côté de Thuc., I, 137, 4 : ἐδήλου δ' ἡ γραφὴ ὅτι **Θεμιστοκλῆς** ἥκω παρά σε... (cf. ci-dessus)[1].

§ 2. — Pronoms réfléchis et adjectifs possessifs.

A. — Règles relatives au grec.

677. — Emploi des pronoms réfléchis en grec. — Tandis que le latin n'a qu'une forme spéciale de pronom réfléchi, celui de la troisième personne, le grec possède des pronoms réfléchis pour toutes les personnes, pronoms composés des pronoms personnels et du démonstratif αὐτός : ἐμαυτοῦ, σεαυτοῦ, ἑαυτοῦ, etc.[2].

---

1. Voy. Kühner-Gerth, *ausf. Gramm. der griech. Spr.*, § 371, Anm. 3, p. 88.

2. Le latin rend donc par **mihi noceo** ce que le grec exprime par ἐμαυτὸν βλάπτω. Toutefois, si je veux insister sur cette idée que c'est *à moi-même* et non à d'autres que je fais du tort, j'ajouterai au pronom personnel le pronom **ipse** mis au cas approprié : **mihi ipsi noceo**. On voit que dans ces formes de phrase le pronom **ipse** ne fait pas corps avec le pronom personnel comme en grec αὐτός dans ἐμαυτόν, et que, par conséquent, il n'y a point à rapprocher les formes latines des formes grecques.

Ce qui correspond en grec à la construction latine indiquée ce sont les formes de phrase ἐμὲ **αὐτὸν** βλάπτει, **mihi** *ipsi* **nocet**, **αὐτόν** σε βλάπτω, **tibi** *ipsi* **noceo**, employées quand le pronom personnel ne renvoie pas au sujet de la proposition.

L'emploi du pronom **ipse** joint aux pronoms personnels est, en latin, réglé par le sens, et l'on distingue ordinairement à la bonne époque entre **mihi** *ipsi* **noceo**, « c'est *à moi-même* (et non à d'autres) que je fais du tort » et **mihi** *ipse* **noceo**, « c'est moi-même qui me fais du tort (ce ne sont pas les autres qui m'en font). »

Ex. : Cic. *Tusc.*, I, 34, 83 : **fecimus hoc in eo libro in quo nosmet** *ipsos* **consolati sumus**. *De Am.*, 3, 10 : **non egeo medicina, me** *ipse* **consolor**. Etc.

Toutefois, il arrive parfois qu'on trouve par une sorte d'attraction avec le sujet de la phrase le pronom **ipse** employé au nominatif, là où l'on attendrait une autre construction.

Ex. : Cic., *ad Q. fr.*, I, 1, 2, 7 : **quid est enim negotii continere eos quibus præsis, si te** *ipse* (logiquement il faudrait **ipsum**) **contineas ?**

Cette question a été traitée en détail par Riemann, *Études sur... T.-Live*, 2e éd., p. 153.

De même il faut distinguer pour le sens **sua** *ipse* **fraude captus est**, « c'est *lui-même* (et non son ennemi) qui fut pris à son piège » et **sua** *ipsius* **fraude captus est**, « c'est *à son propre* piège (et non aux embûches de son ennemi) qu'il s'est laissé prendre ».

Ex. : T.-Live, XXVII, 28, 13 : **ita inde Hannibal suamet** *ipse* **fraude captus abiit** (cf. Ter., *Andr.*, I, 1, 68 ; Cic., *in Verr.*, II, 2, 18, 44).

T.-Live, I, 28, 4 : **si unquam... ullo in bello fuit quod primum dis immortalibus gratias ageretis, deinde vestræ** *ipsorum* **virtuti**.

Toutefois, comme le latin était porté à employer **ipse** au nominatif avec le pronom personnel, même dans des cas où le sens ne le faisait pas attendre, la même tendance l'a entraîné à mettre **ipse** au nominatif avec le possessif, là où l'opposition contenue dans la phrase semblerait demander que l'adjectif possessif fût accompagné du génitif de **ipse**.

Ex. : T.-Live, II, 9, 5 : **nec hostes modo timebant, sed suosmet** *ipsi* (le sens demanderait **ipsorum**) **cives**. Etc.

Voy. O. Riemann, *Études sur... T.-Live*, 2e édit., p. 153 sqq.

En grec, l'emploi des pronoms réfléchis composés de αὐτός est *obligatoire* dans une seule et même proposition pour renvoyer au *sujet* de cette proposition (cf. γνῶθι σαυτόν).

Ex. : Xén., *Cyr.*, IV, 6, 2 : δίδωμί σοι **ἐμαυτὸν** δοῦλον. *An.*, II, 3, 29 : ἥξω ὡς ἀπάξων ὑμᾶς εἰς τὴν Ἑλλάδα καὶ αὐτὸς ἀπιὼν ἐπὶ τὴν **ἐμαυτοῦ** ἀρχήν. Etc.

Remarques. — I. Toutefois ce sont les *pronoms personnels* et non pas les pronoms réfléchis que l'on emploie comme sujets dans une *proposition infinitive*, quand il y a lieu de les exprimer (cf. ci-dessus, § 555, 1° **a**, Rem.).

Ex. : Platon, *Gorg.*, 474 b : ἐγὼ οἶμαι καὶ **ἐμὲ** καὶ **σὲ** καὶ τοὺς ἄλλους ἀνθρώπους τὸ ἀδικεῖν τοῦ ἀδικεῖσθαι κάκιον ἡγεῖσθαι. Etc.

Enfin, l'expression δοκῶ **μοι** (cf. ci-dessus, § 565, Rem. I, est plus ordinaire que l'expression δοκῶ ἐμαυτῷ, il me semble que..., je crois, je me figure que... (en lat. **mihi videor**).

II. Les pronoms réfléchis de la *première* et de la *seconde* personne (ἐμαυτοῦ, σεαυτοῦ, etc.) ne s'emploient jamais dans une proposition subordonnée pour renvoyer au sujet de la proposition principale.

678. — Le pronom réfléchi *composé* de la troisième personne ἑαυτοῦ, etc., est employé tantôt comme réfléchi *direct*, tantôt comme réfléchi *indirect*.

1° Employé comme réfléchi *direct*, il renvoie au sujet de la proposition dans laquelle il se trouve : le pronom réfléchi est *obligatoire*, quand il se rapporte au sujet de la proposition dans laquelle il est exprimé.

Ex. : Xén., *Cyr.*, III, 3, 45 : οἱ μὲν νικῶντες τά τε ἑαυτῶν σῴζουσι καὶ τὰ τῶν ἡττωμένων προσλαμβάνουσιν, οἱ δὲ ἡττώμενοι ἅμα **ἑαυτούς** τε καὶ τὰ ἑαυτῶν πάντα ἀποβάλλουσιν.

2° Employé comme réfléchi *indirect*, il se trouve dans une proposition subordonnée et renvoie au sujet de la proposition principale : cette construction, sans être obligatoire (voy. ci-après, Rem. II), est *possible* quand la proposition subordonnée où se trouve le pronom représente la pensée du sujet principal.

Ex. : Xén., *Anab.*, II, 5, 29 : ἐβούλετο ὁ Κλέαρχος ἅπαν τὸ στράτευμα πρὸς **ἑαυτὸν** ἔχειν τὴν γνώμην. *Anab.*, VII, 1, 39 : εἰσιέναι ἐκέλευσεν, εἰ μέλλοις σὺν **ἑαυτῷ** ἐκπλεῖν. Etc.[1].

---

1. Dans les langues letto-slaves, les formes du radical pronominal *sva* s'emploient pour les trois personnes au sens réfléchi et l'on a émis l'hypothèse que la même racine se retrouve dans la désinence du passif latin (**lego-r** serait pour *lego-se*).

Quoi qu'il en soit, on trouve en grec des traces de l'emploi réfléchi de la racine ἑ (= σϝε) pour les trois personnes.

Ex. : Hom., *Il.*, X, 398 : φύξιν **βουλεύοιτε** μετὰ **σφίσιν** (= μεθ' ὑμῖν αὐτοῖς). *Od.*, IV, 27 : οὔτοι ἔγωγε | **ἧς** (= ἐμῆς) γαίης δύναμαι γλυκερώτερον ἄλλο ἰδέσθαι.

Voy. Koch, *Gramm. grecque* (trad. Rouff), p. 252, n. 1 ; et cf. Krüger, *Gr. Sprachl.*, § 51, 2, 15 :

Remarques. — I. Au lieu du pronom *composé* ἑαυτοῦ employé comme *réfléchi indirect*, on peut se servir du pronom réfléchi simple (οὗ), οἷ, ἕ, σφεῖς, σφᾶς, σφῶν, σφίσι(ν), qui, d'ailleurs, est exclusivement réservé à cet usage dans la prose attique[1].

Ex. : Xén., *Anab.*, I, 2, 8 : λέγεται Ἀπόλλων ἐκδεῖραι Μαρσύαν, νικήσας ἐρίζοντά **οἱ** περὶ σοφίας. I, 8, 2 : οἱ Ἕλληνες ἐδόκουν ἀτάκτοις **σφίσιν** ἐπιπεσεῖσθαι βασιλέα. VI, 2 10 : οἱ δὲ λόγοι ἦσαν αὐτοῖς, ὡς αἰσχρὸν εἴη τοὺς μὲν πόνους **σφᾶς** ἔχειν, τὰ δὲ κέρδη ἄλλους. VII, 5, 9 : λέγειν ἐκέλευεν αὐτοὺς ὅτι οὐδὲν ἂν ἧττον **σφεῖς**[2] ἀγάγοιεν τὴν στρατιὰν ἢ Ξενοφῶν. Etc.

II. Quand le pronom se trouve dans une proposition subordonnée[3] et se rapporte au sujet de la proposition principale, l'écrivain *peut* (contrairement à ce qui a lieu en latin) remplacer le réfléchi par les cas obliques du pronom αὐτός : en pareil cas, l'écrivain se substitue à la personne dont il rapporte la pensée[4].

Ex. : Thuc., II, 65, 2 : ἐπειρᾶτο τοὺς Ἀθηναίους τῆς ἐπ' **αὐτὸν** ὀργῆς παραλύειν. — Xén., *An.*, I, 1, 5 : τῶν παρ' ἑαυτῷ βαρβάρων ἐπεμελεῖτο ὡς πολεμεῖν τε ἱκανοὶ εἴησαν καὶ εὐνοϊκῶς ἔχοιεν **αὐτῷ**[5]. III, 1, 7 : οὐ τοῦτο πρῶτον ἠρώτα πότερον λῷον εἴη **αὐτῷ** πορεύεσθαι ἢ μένειν, ἀλλ' αὐτὸς ἔκρινεν ἰτέον εἶναι. V, 6, 36 : λέγουσιν ὅτι μεταμέλοι **αὐτοῖς**. Cf. *An.*, I, 1, 10 : Κῦρος δεῖται αὐτοῦ μὴ πρόσθεν καταλῦσαι πρὸς τοὺς ἀντιστασιώτας, πρὶν ἂν **αὐτῷ** συμβουλεύσηται. Etc.

III. *Régulièrement*, on emploie les cas obliques du pronom αὐτὸς (au lieu du réfléchi) quand la proposition subordonnée où il se trouve *ne fait point partie de la pensée du sujet principal.*

Ex. : Antiphon, I, 11 : εἰ ἠθέλησαν τὰ ἀνδράποδα ἃ ἦν **αὐτοῖς** παραδοῦναι. Etc.

IV. Pour mettre en relief le sens réfléchi exprimé déjà par le pronom on ajoute souvent αὐτὸς au sujet de la proposition.

Ex. : Platon, *Gorg.*, 483 b : οὐχ οἷός τε ἐστιν **αὐτὸς αὐτῷ** βοηθεῖν. Etc.

---

on pourrait ajouter les exemples suivants : Platon, *Phéd.*, 78b (δεῖ ἡμᾶς ἀνερέσθαι **ἑαυτούς**); Antiph., II (ou B), δ, 1 (δίκαια ἑκάτεροι **αὑτοὺς** οἰόμεθα λέγειν); Andocide, II, 8 (**σφᾶς αὐτούς**, 2e pers.); Lycurgue, *c. Leocr.*, 91 (**αὑτῶν**, 1re pers.); Isocr., IV, 106 (**σφας αὐτούς**, 1re pers.). Dém., XVIII, 163 (ἀναλαβεῖν **αὑτοὺς**, 1re pers., leçon de F ; S porte οὐδ' ἀναλαβεῖν ἂν ἠδυνήθημεν) Kühner-Gerth, *ausf. Gramm. der gr. Spr.* (§ 455, 7, p. 572) cite des exemples d'Eschyle et de Sophocle tout à fait probants, puisqu'ils sont garantis par le mètre (cf. Eschyle, *Choéph.*, 111 : πρῶτον μὲν **αὑτήν**, p. σεαυτήν, s.-e. προσέννεπε). Cet emploi du réfléchi de la 3e personne, étendu à toutes les personnes, devint ordinaire dans le dialecte d'Alexandrie.

1. Dans Homère, le pronom réfléchi *simple* se trouve dans la proposition simple pour renvoyer au sujet.

Ex. : Hom. *Il.*, IV, 496 ; ἀκόντισε δουρὶ φαεινῷ ἀμφὶ ἓ παπτήνας. Etc.

On le retrouve chez Platon, mais dans des passages d'une inspiration poétique (voy. Krüger, *Griech. Sprachlehre*, § 51, 2, 4). Sur l'emploi du pronom ἕ chez Homère et dans le dialecte ionien, voy. Kühner-Gerth, *ouv. cité*, § 455, Anm. 5-8, p. 565 et suiv.

2. Remarquez le nominatif pluriel du pronom réfléchi : en pareil cas, le latin serait forcé d'employer **ipsi**, car il n'a pas de nominatif pluriel du pronom réfléchi. D'ailleurs, même en grec, on pouvait remplacer σφεῖς par αὐτοί, et au singulier on était obligé d'employer αὐτός (lat. **ipse**, car il n'y a pas de nominatif singulier du pronom réfléchi.

3. D'après Kühner, *ad Xen. Mem.*, I, 2, 49 (cf. Kühner-Gerth, *ouv. cité*, § 455, 5, p. 563), la construction dont il s'agit est presque de règle dans les propositions subordonnées à l'indicatif. Voyez aussi la n. 4, ci-dessous.

4. Cette substitution est *très fréquente*, d'après Koch (*Gramm. grecque*, trad. fr., § 75, p. 253), dans les propositions complétives avec ὅτι ou ὡς, dans les interrogations indirectes et, en général, dans toutes les propositions subordonnées qui ne dépendent pas directement du verbe principal.

5. Toutefois, dans ce passage et dans beaucoup d'autres, on peut se demander si αὐτῷ, etc. (pour αὑτῷ = ἑαυτῷ, etc.), n'est pas une faute de copiste, et cette observation montre que la règle est quelque peu incertaine.

679. — **Emploi en grec des pronoms possessifs.** — 1° *Quand on renvoie à un autre mot que le sujet de la proposition*, le rapport de possession se marque en grec :

a) soit par les génitifs des pronoms personnels : μου (enclitique), σου (enclitique), αὐτοῦ, ἡμῶν, ὑμῶν, αὐτῶν (voy. ci-dessus, p. 111, Rem. III);

b) soit par les adjectifs possessifs ἐμός, σός, ἡμέτερος, ὑμέτερος (pour la 1re et la 2e pers.), quand on veut marquer avec force le rapport de possession (voy. ci-dessus, p. 111, Rem. III) ; à la 3e pers., le pronom σφέτερος qui a toujours le sens réfléchi est remplacé par les génitifs αὐτοῦ, ἐκείνου, etc.

2° *Quand on renvoie au sujet de la proposition*, le rapport de possession se marque en grec :

a) soit par les adjectifs possessifs ἐμός, ἡμέτερος, σός, ὑμέτερος, σφέτερος[1] (voy. ci-dessus, p. 111, Rem. III) ;

b) soit par le génitif des pronoms réfléchis : ἐμαυτοῦ, σεαυτοῦ, ἑαυτοῦ, ἐμαυτῆς, etc. ; au pluriel, ἡμῶν αὐτῶν, ὑμῶν αὐτῶν sont *ordinairement* remplacés par ἡμέτερος αὐτῶν, ὑμέτερος αὐτῶν, expressions dans lesquelles le génitif αὐτῶν est construit en apposition à ἡμῶν, ὑμῶν, implicitement contenus dans les adjectifs possessifs ; toutefois ἑαυτῶν est plus usité que σφέτερος αὐτῶν[2] (voy. ci-dessus, p. 111, Rem. III).

Remarques. — I. On n'exprime pas en grec le pronom possessif quand il ne peut pas y avoir de doute sur le possesseur ; en ce cas, l'article suffit.

Ex. : Xén., *Cyr.*, VII, 1, 38 : Κῦρος καταπηδήσας ἀπὸ **τοῦ** ἅρματος **τὸν** θώρακα ἐνέδυ καὶ ἀναβὰς ἐπὶ **τὸν** ἵππον τὰ παλτὰ εἰς **τὰς** χεῖρας ἔλαβε. Etc.

Cf. ci-après, § 699, 2° (p. 795).

II. On n'emploie pas l'article avec le possessif.

1° *Quand on ne désigne que l'un des objets possédés* (μαθητὴς ἐμός, un de mes disciples, un disciple à moi, un mien disciple ; **κατ' ἐμὴν δόξαν**, d'après une de mes opinions, d'après une opinion à moi).

2° *Quand le possessif qualifie l'attribut ou est attribut :*

Ex. : Plat., *Euthyphr.*, 5 : μαθητὴς ἐπιθυμῶ γενέσθαι **σός**. — Dém., IX, 41 : οὐ λόγους **ἐμαυτοῦ** λέγω, ce que je dis là n'est pas de moi. Etc.

Eur., *fragm.*, 129 : ἐγὼ **ἐμός** εἰμι, je m'appartiens. — Xén., *Cyr.*, V, 4, 30 : νόμιζε τὰ ἐμὰ **σὰ** εἶναι. Etc.

---

1. Au singulier, ὅς, suus, ne se rencontre que chez les poètes et chez Hérodote ; on le remplace par ἑαυτοῦ.
2. Comme génitif possessif on n'emploie *jamais* σφῶν αὐτῶν.

3° *Quand il qualifie une apposition* (cf. Νικίας πατὴρ **ἐμός**) :

Ex. : Soph., *Trach.*, 736 : τὸν ἄνδρα τόνδε, **ἐμὸν** λέγω πατέρα, κατέκτεινεν. Etc.

III. On emploie l'article avec le possessif.

1° *Pour désigner l'objet possédé comme présent à la pensée :*

Ex. : Plat., *Cratyle*, 435 : **τὴν** σιγήν **σου** συγχώρησιν θήσω.

2° *Pour opposer la possession de quelqu'un à celle d'autrui ;*

Ex. : Dém., XVIII, 256 : **τὴν ἐμὴν** τύχην ἐξετάζων πρὸς **τὴν** σαυτοῦ σκόπει καὶ εὑρήσεις **τὴν ἐμὴν** βελτίω **τῆς σῆς**.

3° *Pour désigner tout ce qui appartient dans le même genre à quelqu'un :*

Ex. : Mén., *Sent.*, 551 : ψυχῆς ἐπιμελοῦ **τῆς** σεαυτοῦ[1].

B. — Règles relatives à l'emploi du pronom réfléchi et de l'adjectif possessif réfléchi de la troisième personne en latin[2].

680. — Observations préliminaires. — Les règles qui déterminent en latin l'emploi du pronom réfléchi de la troisième personne sont les mêmes pour l'adjectif possessif correspondant; les deux questions se ramènent donc à une seule[3]; ce qu'il faut distinguer, c'est l'emploi du réfléchi ou de l'adjectif possessif dans la proposition simple, et l'emploi du réfléchi ou de l'adjectif possessif dans la proposition complexe, c'est-à-dire en somme dans les propositions subordonnées.

681. — Le réfléchi dans la proposition simple. — Dans la proposition simple, le réfléchi (ou l'adjectif possessif) de la troisième personne renvoie au sujet *grammatical*, mais il peut renvoyer aussi au sujet *logique* de la proposition.

1° Il renvoie au sujet *grammatical* (**se quisque diligit, bestiis homines utuntur ad *suam* utilitatem**); c'est la règle élémentaire et il est inutile d'en donner des exemples.

2° Il renvoie au sujet *logique*, c'est-à-dire à un mot qui, sans être au nominatif, représente cependant, au point de vue logique, la personne qui est l'auteur ou le sujet de l'action dont l'idée est contenue dans la proposition[4].

---

1. Les Remarques II et III sont empruntées aux *Notes autographiées* de Ch. Thurot (p. 147 sq.) e à Krüger, *Griech. Sprachlehre*, § 51, 4, 8 ; 9, 10.

2. Les règles si délicates et si difficiles du pronom réfléchi **sui, sibi, se** et de l'adjectif possessi **suus** me paraissent avoir été exposées presque en perfection par O. Riemann, dans ses *Études sur... T.-Live*, 2e éd., p. 115-153. Je ne donne ici que les conclusions de cet important travail, mais je renvoie au livre même tous ceux qui voudront avoir des détails plus complets; ils auront en même temps un aperçu des résultats auxquels peut conduire la méthode grammaticale appliquée avec rigueur en même temps qu'avec finesse.

3. Sauf cependant la distinction dont il sera question ci-après, § 681, Rem. IV.

4. C'est une application particulière du principe, en vertu duquel la construction d'une phrase peut dépendre du sens et non de la nature des rapports grammaticaux.

Ex. : T.-Live, X, 7, 7 : **jam ne nobilitatis quidem** ***suæ*** **plebejos pænitere** (le nom de la personne qui se repent est le sujet *logique* de pænitet). IV, 34, 5 : **jussoque magistro equitum abdicare** ***se*** **magistratu** (= **ut** ***se*** **magistratu abdicaret**). X, 14, 18 : **integræ vires sistunt invehentem** ***se*** **jam Samnitem** (= **dum** ***se*** **invehit**). XXX, 34, 10 : **principum quoque signa fluctuari cœperant vagam ante** ***se*** **cernendo aciem** (= **cum ante** ***se*** **cernerent aciem**). XXXII, 13, 6 : **rerum** ***suarum... ferendarum secum*** **dominis jus fiebat** (= **ut res** ***suas secum*** **ferrent**). Etc.[1].

Remarques. — I. Le réfléchi peut renvoyer au *sujet logique* dont l'idée est contenue dans un *substantif* ou un *adjectif verbal*.

Ex. : T.-Live, XXI, 43, 15 : **semestri duce, desertore exercitus** ***sui*** (= **qui deseruit exercitum** ***suum***). IV, 41, 1 : **Tempani oratio... non** ***suis*** **vana laudibus, non crimine alieno læta**[2]. Etc.

II. Le réfléchi renvoie au sujet indéfini on, dont l'idée est sous-entendue.

Ex. : Cic., *de Fin.*, I, 20, 67 : **amicitiæ... effectrices sunt voluptatum tam amicis quam** ***sibi***. *De Off.*, I, 28, 99 : **neglegere quid de** ***se*** **quisque sentiat... arrogantis est.** *De Am.*, 22, 82 : **parest autem primum ipsum esse virum bonum, tum alterum similem** ***sui*** **quærere.** — T.-Live, XXVIII, 44, 4 : **ab** ***se*** **remoto periculo alium in discrimen adducere quale sit.** Cf. VII, 40, 2 : **ultimaque rabies secessio ab** ***suis*** **habebatur.**

III. Lorsqu'une partie d'une proposition représente la pensée d'un sujet logique, on renvoie à ce sujet par le réfléchi, qu'il soit en même temps sujet grammatical de la proposition ou non.

---

1. On voit par les exemples ci-dessus que l'emploi du pronom ou de l'adjectif possessif réfléchi est tout naturel en pareil cas, puisque le sujet logique auquel ils renvoient l'un ou l'autre deviendrait *sujet grammatical*, si on remplaçait le verbe impersonnel par un verbe personnel, et la proposition infinitive ou participiale et le gérondif par une proposition subordonnée indicative ou subjonctive.

2. Au fond, il y a là une proposition secondaire abrégée, comme c'est le cas pour les propositions participiales : l'adjectif **vana** équivaut à un participe qu'on peut rattacher au sujet logique de toute la proposition (qu'on pense à **Tempanus orationem habuit non** ***suis*** **vanam laudibus**).

Toutefois dans le cas particulier des propositions participiales équivalant à des propositions secondaires abrégées, il est souvent difficile de poser une règle tout à fait précise ; ce qu'on peut dire, à ce qu'il semble, c'est que :

1° On emploie le réfléchi quand on peut rattacher la proposition participiale au sujet grammatical ou à la pensée du sujet grammatical de toute la proposition (cf. ci-après, § 682).

Ex. : T.-Live, XXII, 59, 18 : **rediere cum legatis... ad redimendos** ***sese*** **missis** (**sese** renvoie au sujet grammatical de **rediere**). XXVII, 47, 11 : **spatium dedit ad insequendum** ***sese*** **hosti** (= **spatium dedit hosti, ut** ***sese*** **insequeretur**, cf. § 682).

L'emploi du réfléchi est surtout naturel dans les propositions à l'ablatif absolu, quand c'est le sujet grammatical de toute la proposition qui fait l'action exprimée par le participe à l'ablatif absolu :

Ex. : T.-Live, XXXI, 42, 4 : **et ipsis imperatum ut statutis signis armisque ante** ***se*** **positis** (= **cum statuissent signa armaque ante** ***se*** **posuissent**) **raptim cibum caperent.** Etc.

2° On emploie **is** quand la proposition participiale ne peut en aucune manière être rattachée à la pensée du sujet grammatical de toute la proposition, mais exprime une circonstance tout à fait indépendante de l'action de ce sujet.

Ex. : T.-Live, XXIV, 3, 9 : **ea tum arce... Crotoniatum optimates tenebant se, circumsedente cum Bruttiis** ***eos*** **etiam plebe sua** (*leur propre*, cf. ci-après, Rem. IV). Etc.

Ex. : Cic., *p. Planc.*, 33, 81 : **quis est... cui non magistri *sui* atque doctores, cui non locus ipse... in mente versetur?** *P. Rab. Post.*, 16, 43 : **nec illius animi aciem præstringit splendor *sui* nominis.** *De Fin.*, V, 13, 37 : **necesse est huic partes quoque *sui* caras esse.** — Corn. Nép., *Dat.*, 8, 3 : **spes omnis consistebat Datami in *se*.** — Sall., *Cat.*, 21, 4 : **admonebat** (= **memorem esse jubebat**) **alium egestatis, alium cupiditatis *suæ*.** — T.-Live, XXI, 50, 4 : **Romanis multitudo *sua*** (la pensée de leur nombre) **auxit animum.** XXV, 16, 13 : **id** (**eis**) **pignus fidei *secum* fore,** ce leur serait une garantie que Gracchus voulait agir de bonne foi à leur égard. 38, 1 : **ne tamen** (**milites**) **subita res et nocturnus terror et jam non *suæ* fortunæ consilium perturbaret** (la pensée qu'une pareille résolution ne convenait plus à leur situation présente). Cf. I, 26, 3 ; 52, 4 ; II, 41, 2 ; 52, 1 ; IX, 7, 6 ; XXXIV, 28, 4. Etc.[1].

IV. Certaines irrégularités dans l'emploi de l'adjectif possessif **suus** ne sont qu'*apparentes*.

En effet, cet adjectif est à la fois *réfléchi* et *possessif* et souvent il arrive que le sens réfléchi s'efface plus ou moins : **suus** n'est plus alors qu'un adjectif exprimant l'idée de *propriété* et s'opposant à **alienus** ; en ce cas, il signifie son *propre*[2] et peut très bien se rapporter à un mot de la même proposition qui n'est ni sujet grammatical ni sujet logique ; il peut même s'employer si ce mot est sous-entendu dans la proposition.

Ex. : Nævius (cité par A.-Gelle, *Nuits Attiques*, VI, 8, 5) : **eum *suus* pater... ab amica abduxit.** — Plaute, *Mil. glor.*, II, 1, 33 sq : **nam is illius filiam | conjicit in navem miles clam matrem *suam*.** — Cic., *p. Sest.*, 68, 142 : **hunc *sui* cives e civitate ejecerunt.** *De Orat.*, III, 32, 126 : **oratorem... in majorum *suorum* regno collocare** (un royaume qui lui revenait de droit, puisqu'il avait été celui de ses propres ancêtres). *Orat.*, 31, 109 : **quibus nihil posset in *suo* genere** (dans le genre qui leur était propre) **esse perfectius.** *De Inv.*, II, 17, 52 : **hunc pater *suus*** (son *propre* père) **concilium plebis habentem de templo deduxit.** *De Fin.*, IV, 4, 10 : **etiamsi quid obrutum erit, poterit eruere semperque esse in disputando *suus*** (ne relevant que de lui-même, original). Etc. — T.-Live, XXV, 9, 11 : **sopitos vigiles in cubilibus *suis* obtruncat.** 14, 7 : **manipulares *sui* primum transcendentem fossam, dein legio tota secuta est.** XXVIII, 9, 18 : **plura carmina militaribus** (= **militum**) **jocis in C. Claudium quam consulem *suum* jactata.** XXIX, 37, 11 : **æque fœdum certamen inquinandi famam alterius cum *suæ* famæ damno factum est** (**a C. Claudio et M. Livio**) **exitu censuræ** (il y a du reste ici une proposition secondaire abrégée : **certamen, *quo inquinaret uterque,*** etc.). Etc.[3].

---

1. C'est par la même raison que se justifie l'emploi du réfléchi dans les passages suivants :

Ex. : T.-Live, III, 63, 2 : **in *hostes* jam pavidos, quippe fuso *suæ* partis validiore cornu.** VII, 6, 12 : ***Ap. Claudium*... eventum reprehensi ab *se* consilii incusantem.** XL, 54, 3 : **stimulabat animum** (s.-e. ***ejus***)... **destituta senectus, aliis exspectantibus *suam* mortem.** Etc.

Dans ces exemples, la proposition secondaire abrégée fait partie de la pensée d'une personne dont le nom est exprimé dans la proposition principale.

2. La langue populaire emploie quelquefois dans ce sens **suus sibi** (comme elle emploie d'ailleurs **meus mihi**, cf. Plaute. *Truc.*, III, 2, 30).

Ex. : Tér., *Ad.*, 958 : ***suo sibi* hanc gladio jugulo.**

Mais c'est par inadvertance qu'on a cité, comme exemples de cet emploi, certains passages de Cicéron (par ex. : *ad Att.*, VII, 11, 4 : **sibi habeat suam fortunam** ; *de Am.*, 3, 11 : **factus est consul... iterum *sibi* suo tempore, *rei publicæ* pæne sero**).

3. Ce n'est guère que dans le *langage familier* qu'on trouve **suus** « son propre », employé de même,

682. — Le réfléchi dans les propositions subordonnées. — Dans les propositions subordonnées, le réfléchi peut renvoyer au sujet (*grammatical* ou *logique*) de la proposition principale[1], toutes les fois qu'on veut présenter la proposition subordonnée *comme faisant partie de la pensée de ce sujet.*

1° *Le réfléchi renvoie au sujet grammatical de la proposition principale :*

Ex. : T.-Live, III, 58, 8 : **nihilum deprecans quin, si quam *suam* noxam reus dicere posset, privatus iterum in *se* sæviret.** XXII, 34, 2 : **C. Terentio Varroni... patres summa ope obstabant, ne *se* insectando *sibi* æquari assuescerent homines** (se et sibi renvoient au sujet de **obstabant**, dont la proposition subordonnée **ne... assuescerent** représente *l'intention*, c.-à-d. *la pensée*). XXIII, 7, 7 : **misit qui vocarent Magium ad *sese* in castra.** Etc.

On pourrait aisément multiplier ces exemples (voy. O. Riemann, *Études sur... T.-Live*, 2e éd., p. 135 et suiv.).

2° *Le réfléchi renvoie au sujet logique de la proposition principale :*

Ex. : T.-Live, I, 5, 5 : **Faustulo spes fuerat (= Faustulus speraverat) regiam stirpem apud *se* educari.** Cf. II, 37, 9 : **proficiscentibus deinde indignatio oborta (= proficiscentes indignabantur) : *se*... abactos esse.** XXVI, 45, 5 : **quod spem... obsessis... etiam in posterum dedit...; opera et difficilia esse et tempus datura ad ferendam opem imperatoribus *suis*.** Etc.

Remarque. — Il peut se faire que le sujet logique ne soit pas exprimé dans la proposition principale : mais, en pareil cas, il est facile de le suppléer.

Ex. : T.-Live, II, 46, 1 : **prope certa spes erat** (suppl. *eis*) **non magis *secum* pugnaturos quam pugnarint cum Æquis (= sperabant non magis [eos] secum pugnaturos [esse] quam,** etc.). XXIII, 10, 9-10 : **extemploque (Magius) impositus in navem et Carthaginem missus** (suppl. ***ab Hannibale***), **ne** (pensée d'Annibal) **motu aliquo Capuæ... orto senatum quoque pæniteret dediti principis et legatione missa ad repetendum eum aut negando... offendendi *sibi* novi socii aut tribuendo habendus Capuæ esset seditionis ac turbarum auctor.** Etc.

---

lorsque le mot auquel il se rapporte est dans une autre proposition et ne pourrait être répété dans celle où se trouve **suus**.

Ex. : Cic., *ad Att.*, VI, 2, 5 : **mira erant in civitatibus ipsorum furta Græcorum, quæ magistratus *sui* fecerant.** — Corn. Nep., *Cim.*, 3, 1 : **incidit in eandem invidiam quam (= in quam) pater *suus*.** Etc.

Mais certaines expressions particulières formées au moyen de **suus** s'emploient même dans la prose littéraire la plus pure, *quelle que soit la forme de la phrase.* Telles sont : **sui** « les siens », (cf. Cic., *de Orat.*, III, 2, 7 : **is [annus] omnem ejus spem... morte pervertit; fuit hoc luctuosum *suis***, etc.); ***sua* verba**, « mots propres » (cf. Cic., *de Orat.*, III, 40, 159 : **sed in *suorum* verborum maxima copia, tamen homines aliena (= translata**, « métaphores » **multo magis... delectant**); **sui dei**, « des divinités *particulières* » (cf. Cic. *de Leg.*, II, 10, 25); **sui juris**, expression consacrée dont on se servit par abus même pour la première personne (cf. Paulus, *Dig.*, XLVI, 2, 20); **heres suus** « héritier naturel », qui hérite pour ainsi dire *de soi-même* en héritant d'une propriété qui, du vivant de son père, lui appartenait déjà en puissance (expression juridique bien connue).

1. Nous rappelons que l'expression de *proposition principale* pouvant être prise en grammaire dans

683. — D'autre part, le réfléchi peut naturellement aussi renvoyer au sujet de la proposition subordonnée où il se trouve.

Ex. : T.-Live, XXI, 45, 6 : **daturum se operam ne cujus *suorum* popularium mutatam *secum*** (= cum fortuna sua) **fortunam esse vellent** (on dirait plus simplement et plus régulièrement : **ne cujus... fortuna mutatam *suam* vellent**). XXXIV, 48, 5 : **id minime conveniens liberanti Græciam videbatur tyrannum reliquisse non *suæ* solum patriæ gravem, etc.** (suæ se rapporte au sujet de **reliquisse** qui n'est pas exprimé, cf. ci-dessus, p. 605, Rem. II). XLV, 4, 7 : **Paulo ut *se sua*que omnia in fidem et clementiam populi Romani permitteret tendente.** Etc.

Remarques. — I. Les Latins se préoccupaient si peu, en pareil cas, d'éviter une amphibologie apparente que souvent ils employaient, l'un à côté de l'autre, deux réfléchis renvoyant, l'un au sujet de la proposition principale, l'autre au sujet de la proposition subordonnée[1].

Ex. : Cic., *de Orat.*, II, 67, 173 : **cum... rogaret... eum** (Fabium) **Salinator ut meminisset opera *sua*** (Salinatoris) ***se*** (Fabium) **Tarentum recepisse** (c'était grâce à son concours à lui Salinator, que Fabius avait reconquis Tarente). — T.-Live, I, 50, 6 : **si *se*** (se rapportant au sujet de la proposition principale) **audiant, domum *suam*** (se rapportant au sujet de la subordonnée) **quemque inde abituros.** Etc.[2].

II. Chez T.-Live (et probablement chez d'autres auteurs), quand les discours des ambassadeurs sont rapportés en style indirect, le réfléchi désigne quelquefois, non les ambassadeurs eux-mêmes, mais les personnes au nom desquelles ils parlent[3].

---

un *sens relatif*, c'est ce sens là que nous lui donnons dans ce chapitre : nous entendons simplement par là la proposition d'où dépend une proposition subordonnée.

1. Pour plus de détails, voy. O. Riemann, *ouv. cité*, 2e éd., p. 137 et suiv.

2. Chez certains prosateurs de l'époque impériale (et peut-être pour la première fois chez Q.-Curce) on trouve **ipse** employé au lieu du pronom réfléchi.

Ex. : Q.-Curce, VII, 6, 8 : **illi nec de fide nec de potentia regis *ipsos*** (= **se**) **dubitare respondent.**

C'est là une *incorrection* qu'il ne faut pas confondre avec l'emploi très naturel et très régulier de **ipse** dans une proposition subordonnée quand il est réclamé par le sens.

Ex. : Sall., *Jug.*, 46, 2 : **igitur** (Jugurtha) **legatos ad consulem... mittit qui tantummodo *ipsi* liberisque vitam peterent** (**ipsi**, « pour lui *personnellement* » [par oppos. à **liberis**] remplace **sibi ipsi**). Cf. Cés., *de Bell. Gall.* I, 40, 4 : **cur de *sua* virtute aut de *ipsius* diligentia desperarent?** (au style direct il y aurait **cur de *vestra* aut de *mea* diligentia desperatis?** en exprimant cette idée au style indirect, César ne pouvait pas répéter deux fois le réfléchi, parce qu'il y a dans la pensée une opposition : « pourquoi désespérez-vous de *votre* courage ou de mon zèle *à moi?* » et que, pour marquer cette opposition, il faut absolument employer *deux pronoms différents*).

Il y a donc dans l'expression du pronom **ipse** une nécessité logique, et ce n'est pas du tout pour éviter une équivoque que les écrivains classiques l'emploient.

On voit par là combien est mal fondée la prétendue règle donnée par certains grammairiens : « Lorsque, dans une proposition subordonnée, l'emploi du réfléchi pourrait faire équivoque, on doit employer **ipse** pour renvoyer au sujet de la proposition principale et réserver le réfléchi pour renvoyer au sujet de la proposition subordonnée. » Cette règle inventée, à ce qu'on croit, par Laurentius Valla (*de reciprocatione* **sui** et **suus** *liber*, ch. X) vient d'une interprétation tout à fait inexacte et superficielle de quelques passages. Voy. O. Riemann, *Études sur... T.-Live*, § 36, 2e éd., p. 148 et suiv.).

3. L'ambassadeur faisant lui-même partie du peuple qui l'envoie peut parler au nom de ce peuple en employant la première personne du pluriel, qui dans le style indirect devient le réfléchi ; et, dans les cas qui ne s'expliquent point par cette considération, l'on peut dire que l'ambassadeur ne fait que répéter les paroles qu'un autre l'a chargé de transmettre. Voy. Kühnast, *Livianische Syntax* (p. 91) et O. Riemann, *Études sur... T.-Live*, § 31, à qui sont empruntées les lignes ci-dessus.

Ex. : T.-Live, XXXI, 14, 3 : **Atheniensium legati orantes ut *se* obsidione eximeret** (style direct : ***nos* obsidione exime**). Cf. XXII, 37, 2 sqq. : **legati... nuntiarunt cædem C. Flamini... adeo ægre tulisse regem Hieronem ut nulla *sua*** (réfléchi qui renvoie au sujet de la proposition subordonnée)... **clade moveri magis potuerit** ; [3] **itaque** (lettre d'Hiéron qu'il a chargé les ambassadeurs de lire aux Romains), **quanquam probe sciat**, etc... ; [4] **tamen *se*** (Hiéron) **omnia... misisse** ; **...*se*... orare**. [5] **Jam omnium primum... afferre sese** (les ambassadeurs)... [6] **Advexisse etiam** (s.-ent. ***se***)... **et... subvecturos** (les §§ 5-6 forment une parenthèse où les ambassadeurs interrompent la lecture de la lettre pour parler en leur propre nom). [7] **Milite atque equite scire**, etc. (la lettre d'Hiéron reprend).

684. — Emploi du pronom *is* au lieu du réfléchi. — On emploie le pronom ***is***, en règle générale :

1° Dans une proposition simple, pour renvoyer à un nom qui n'est pas le sujet grammatical.

Ex. : Cic., *Tusc.*, I, 28, 70 : ***Deum* agnoscis ex operibus *ejus*.** *Ad Fam.*, IX, 14, 5 : **semper amavi... *M. Brutum* propter *ejus* summum ingenium.** Etc.[1];

2° Dans une proposition subordonnée, pour renvoyer au nom d'une personne dont il est question dans la proposition principale, mais dont la proposition subordonnée ne représente pas la pensée[2].

---

1. Dans toute cette question de l'emploi du réfléchi ou du pronom **is**, les Latins se règlent tantôt sur les rapports grammaticaux des mots, tantôt sur leurs rapports logiques, et il s'ensuit que, dans certains cas, l'usage peut être incertain.

Que l'on compare, par exemple, les deux passages suivants :

Corn. Nép., *Them.*, 8, 2 : **hic** (adv.) **cum, propter multas *ejus*** (supprimé par Halm) **virtutes, magna cum dignitate viveret** (**Themistocles**)... et Cic., *ad Fam.*, XV, 14, 1 : **a me diligitur** (**Fadius**) **propter summam *suam* humanitatem.**

Dans le premier, **ejus** semble incorrect au point de vue grammatical, mais peut se justifier par cette considération que **propter multas ejus virtutes** est une réflexion de l'historien, un fait complètement indépendant de la pensée du sujet de **viveret**; dans le second passage, au contraire, c'est la construction grammaticale qui entraîne **suam**, et **propter summam *ejus* humanitatem** (pensée de Cicéron, et non de Fadius) semblerait plus logique. Voy. O. Riemann, *Études sur... T.-Live*, 2e éd., p. 134.

2. Il résulte de cette règle qu'on peut renvoyer au sujet de la proposition principale par le pronom **is**, quand on ne veut pas présenter la proposition subordonnée comme la pensée de ce sujet.

Ex. : T.-Live, XXVIII, 26, 9 : **excepti sermonibus de industria compositis, lætum opportunumque adventum *eorum esse*** (paroles de ceux qui les accueillent : **suum** serait inadmissible). Etc.

Souvent on peut employer le réfléchi ou **is** à peu près indifféremment, suivant le point de vue où l'on veut se placer.

Ex. : Cic., *de Off.*, III, 22, 86 : **perfuga ... venit in castra Fabricii eique est pollicitus, si præmium *sibi* proposuisset, se... clam in Pyrrhi castra rediturum et eum veneno necaturum** (la proposition **si... proposuisset** faisant partie des paroles du transfuge rapportées en style indirect, l'emploi de **sibi** est tout naturel). — Corn. Nép., *Dat.*, 10, 1 : **is pollicitus est regi se eum interfecturum, si *ei* rex permitteret ut quodcumque vellet liceret impune facere** (ici **ei** semble moins naturel, mais si l'on songe que **si... permitteret** est conçu comme représentant les paroles du roi : ***tibi* permitto ut quodcumque velis liceat impune facere**, on comprend que **tibi** du style direct soit remplacé par **ei** dans le style indirect). Voy. O. Riemann, *ouv. cité*, p. 140 avec la note.

Ex. : Cés., *de Bell. civ.*, III, 28, 4 : **tirones... jurejurando accepto nihil *iis* nocituros hostes, se Otacilio dediderunt** (la proposition **nihil... hostes** représente la pensée exprimée par Otacilius, qui prête serment, et non pas la pensée des **tirones**). — T.-Live, XLII, 26, 5 : **quæsitum est, quid ita non adissent magistratum, ut... sciretur denique venisse *eos* et super qua re venissent** (paroles de ceux qui les interrogent; style dir. : ***vos* venisse**; si T.-Live avait voulu dire que telle personne était allée trouver le magistrat dans l'intention de faire savoir son arrivée, il aurait pu mettre : **adiit magistratum, ut sciretur venisse *se***). XLV, 4, 6 : **itaque alteræ litteræ... et petiere et impetravere ut aliqui ad *eum* mitterentur** (c'est l'historien qui parle : s'il n'y avait eu que **petiere**, T.-Live aurait peut-être mis **se**). Etc.

Remarques. — I. L'emploi de **is**, dans des cas où il faudrait nécessairement le réfléchi, est une incorrection fréquente dans la langue vulgaire.

Ex. : Justin, III, 3, 11 : **jurejurando obligat civitatem nihil *eos* de *ejus* legibus mutaturos priusquam reverteretur** (il faudrait ou bien **nihil *se* de ejus legibus**, en considérant **nihil... mutaturos** comme la pensée de ceux qui prètent le serment, ou bien **nihil eos de *suis* legibus**, en considérant ces mots comme la pensée de Lycurgue qui exige ce serment).

II. Contrairement à la règle § 684, on emploie le réfléchi, et non le pronom **is**, pour renvoyer, dans une même proposition, à un nom autre que le sujet grammatical :

1° Lorsque le nom de la personne qui possède et le nom de l'objet qu'elle possède sont reliés par **cum**.

Ex. : Cic., *Tusc.*, I, 18, 41 : **Dicæarchum vero cum Aristoxene æquali et condiscipulo *suo*... omittamus**[1]. — T.-Live, XXIII, 32, 11 : **Magonem cum classe *sua* copiisque in Hispaniam mittunt**. Etc.

2° Dans certaines expressions toutes faites formées au moyen de prépositions : **per se, propter se, inter se**.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, X, 3, 1 : **cum ipsum Furnium *per se* vidi libentissime, tum hoc libentius, quod...** *De Fin.*, V, 17, 47 : **cur non etiam... *propter se* formæ dignitatem sequamur**. — T.-Live, XXXII, 20, 2 : **res** (accus.) ***inter se* sequentes**[2].

---

1. Il faut prendre garde à des exemples comme celui-ci :

Cic., *Orat.*, 30, 105 : **quoniam... hunc tu oratorem cum *ejus* studiosissimo Pammene... totum diligentissime cognovisti.**

Ici **ejus** est nécessaire parce que le sens est **hunc oratorem tu et *Pammenes* cognovistis**.

2. Lorsque **inter se** ne renvoie pas à un nominatif ou à un accusatif, il peut être remplacé par **inter ipsos**.

Ex. : Cic., *de Leg.*, II, 7, 16 : **quamque sancta sit societas civium *inter ipsos***.

Mais **inter se ipsos** ne s'emploie que s'il y a l'idée d'une *opposition* exprimée ou simplement contenue dans la pensée :

Ex. : T.-Live, XXXIX, 39, 13 : **ingens certamen tribunis et *inter se ipsos* et *cum consule* fuit**. II, 42, 9 : **sed *ad bella externa* prope supererant vires, abutebanturque iis *inter semet ipsos* certando.**

3° Lorque l'adjectif possessif est employé à côté de **quisque**.

Ex. : T.-Live, XXI, 48, 2 : **in civitates *quemque suas*** (on attendrait plutôt **in *suas quemque* civitates) dimisit**[1].

685. — Idée de réciprocité. — Pour marquer une action réciproque, on se sert en latin de **inter nos, inter vos, inter se** avec *ellipse obligatoire* du pronom qui devrait être le complément direct du verbe.

Ex. : Tér., *Ad.*, V, 3, 41-42 : **video eos sapere, intellegere..., *inter se* amare.** — Cic., *in Cat.*, 3, 5, 13 : **furtim nonnunquam *inter se* aspiciebant.** *De Orat.*, II, 3, 13 : **qui cum *inter se*... amicissime consalutassent.** Etc.

Remarque. — **Inter se,** réciproquement, peut être accompagné de **in vicem,** alternativement :

Ex. : T.-Live, IX, 43, 17 : ***in vicem inter se* gratantes.**

Ce sont peut être les phrases où les deux expressions se trouvaient à côté l'une de l'autre qui ont donné à penser que **in vicem** pouvait être pris au sens de réciproquement. Cet emploi incorrect de **in vicem,** réciproquement, qui est peut-être d'origine vulgaire, est fréquent à l'époque impériale, et au lieu de **amant inter se** on dit alors, soit **amant in vicem,** soit (plus rarement) **amant se in vicem** (cf. Phèdre, *Fab.*, III, 7, 3 ; Quintilien, I, 4, 16 ; II, 2, 10 ; IV, 5, 13 ; V, 13, 33 ; XII, 10, 1, etc. ; Pline, *Hist. Nat.*, XXXVI, 117 ; Pline le Jeune, *Ép.*, VII, 20, 7 ; *Panég.*, 51, 4 ; Tac., *Hist.*, II, 47 ; III, 46 ; *Ann.*, XII, 47 ; XIII, 2 ; XIV, 17 ; etc.

686. — En grec, l'idée de réciprocité est exprimée ordinairement à l'aide du pronom ἀλλήλους, ἀλλήλων, etc.

Ex. : Xén., *Cyr.*, VI, 4, 17 : κωλύσουσιν **ἀλλήλους** μάχεσθαι. *Mém.*, II, 6, 20 : φθονοῦντες ἑαυτοῖς μισοῦσιν **ἀλλήλους**. Etc.

Mais on voit déjà dans ce dernier exemple que *les pronoms réfléchis au pluriel* (cf. ἑαυτοῖς) peuvent s'employer au lieu du pronom réciproque ἀλλήλους.

Ex. : Xén., *Hell.*, I, 7, 8 : οἱ συγγενεῖς σύνεισι **σφίσιν αὐτοῖς.** — Plat., *Rép.*, 621 c : δικαιοσύνην ἐπιτηδεύσομεν, ἵνα καὶ **ἡμῖν αὐτοῖς** φίλοι ὦμεν καὶ τοῖς θεοῖς. — Dém., IX, 21 : ἀπίστως καὶ στασιαστικῶς ἔχουσι πρὸς **αὐτοὺς** οἱ Ἕλληνες. XLVIII, 6 : **ἡμῖν αὐτοῖς** διαλεξόμεθα.

L'emploi de ces pronoms, au lieu du pronom réciproque, est tout naturel, quand ils s'opposent à ἄλλος exprimé ou sous-entendu[2].

Ex. : Isocr., IV, 15 : χρὴ διαλυσαμένους τὰς πρὸς **ἡμᾶς αὐτοὺς** ἔχθρας (les haines que nous entretenons les uns contre les autres) ἐπὶ τὸν βάρβαρον τράπεσθαι (Cf. Lys., VIII, 19 ; XIV, 42 ; Dém., XXIII, 8 ; etc.)[3].

---

1. En dehors des cas qui précèdent, il est très rare que le réfléchi renvoie à un autre mot que le sujet. Une phrase comme celle-ci :

Corn. Nep., *Épam.*, 7, 1 : **cum eum propter invidiam cives *sui* præficere exercitui noluissent** est tout à fait incorrecte.

Pour la discussion d'autres cas particuliers, voy. O. Riemann, *Études sur... T.-Live*, 2e éd., p. 132.

2. Sur cette question, voyez Kühner-Gerth, *ouv. cité*, § 455, 8-9, p. 574 et suivante.

3. Pour l'expression de l'idée de réciprocité à l'aide de la voix moyenne, voy. ci-dessus, § 208 (p. 239).

§ 3. — Pronoms démonstratifs[1].

687. — Emploi des démonstratifs dans les oppositions. — 1° Lorsqu'il y a simplement, d'une manière générale, l'idée d'une opposition entre deux objets, deux groupes de personnes, deux directions, etc., sans qu'on veuille par l'emploi d'un pronom spécial désigner l'un plutôt que l'autre des deux objets qu'on oppose entre eux, c'est, en pareil cas, ὃ μὲν... ὃ δὲ..., en grec, **hic... ille...**, en latin, qui correspondent tout à fait à l'un... l'autre...

Ex. : Plat., *Rép.*, 475 : τὸν φιλόσοφον σοφίας ἐπιθυμητὴν εἶναι οὐ **τῆς μὲν τῆς δ'** οὔ, ἀλλὰ πάσης. *Crit.*, 47 a : οὐ πάσας χρὴ τὰς δόξας τῶν ἀνθρώπων τιμᾶν, ἀλλὰ **τὰς μὲν τὰς δ'** οὔ (cf. Thuc., VI, 100, 2 : ἡ ἄλλη στρατιὰ **ἣ μὲν** [une partie] πρὸς τὴν πόλιν ἐχώρουν [cf. ci-dessus, § 22], **ἣ δὲ** [l'autre partie] πρὸς τὴν πυλίδα). — Xén., *Anab.*, III, 3, 19 : ὁρῶ ἵππους ὄντας ἐν τῷ στρατεύματι, **τοὺς μέν** τινας παρ' ἐμοί, **τοὺς δὲ** Κλεάρχου καταλελειμμένους. *Ib.*, IV, 8, 10 : **τῇ μὲν** ἄνοδον, **τῇ δὲ** εὔοδον εὑρήσομεν τὸ ὄρος (cf. Plat., *Lois*, 838 a : τέχνην **τῇ μὲν** ῥᾳδίαν ἔχω, **τῇ δ'** αὖ χαλεπωτάτην). Etc.

T.-Live, II, 51, 9 : **inter duas acies Etrusci, cum in vicem *his* atque *illis* terga darent, occidione occisi.** XXVIII, 6, 10 : **nunc *huc*, nunc *illuc* verso mari.** XXXIV, 46, 2 : **nec ante in *hanc* aut *illam* partem moveri acies potuerunt.** Etc.

2° Mais quand il s'agit de renvoyer d'une façon déterminée à l'un ou à l'autre des deux objets opposés entre eux, οὗτος et **hic** renvoient

---

1. Pour les raisons données ci-dessus, p. 741, n. 1, on ne traitera pas ici des questions suivantes : 1° *Pronoms démonstratifs marquant proximité ou éloignement* (ὅδε, **hic** « ici présent », « qui est à côté de moi », « qui est devant nous », « d'aujourd'hui » ; **iste** « que tu connais, que tu vois, qui a lieu là où tu es », etc. ; ἐκεῖνος, **ille** « qui est là-bas », « qui a eu lieu auparavant », « d'autrefois », etc.). 2° *Pronoms démonstratifs marquant opposition relativement à une autre personne* (ἐκεῖνος, **ille** : cf. Xén., *An.*, I, 8, 26 : Κῦρος καθορᾷ βασιλέα καὶ τὸ ἀμφ' **ἐκεῖνον** στῖφος, etc. ; Cic., *p. Sest.*, § 3 : **et ad eum filiam ejus adduxit, ut *ille*... aliquam partem mæroris sui deponeret**) ; 3° *Pronoms démontratifs exprimant la notoriété* (ἐκεῖνος, **ille** « le célèbre ») ; 4° *Pronoms démonstratifs employés pour rappeler ce qui précède ou pour annoncer ce qui va suivre* (οὗτος et les composés τοιοῦτος, τοσοῦτος, οὕτως, les cas obliques d'αὐτός employés *plus particulièrement* pour rappeler ce qui précède : ὅδε, τοιόσδε, τοσόσδε, ὧδε pour annoncer ce qui va suivre, bien que ces distinctions soient très souvent effacées ; **is**, souvent **hic** et même **iste**, employés pour rappeler ce qui précède ; **is, hic** et **ille** employés pour annoncer ce qui va suivre, **ille** avec cette nuance que ce qui va suivre est nouveau ou notoire) ; 5° *Pronoms démonstratifs marquant identité ou opposition* (αὐτός, **ipse** « même » signifiant opposition, équivaut au français « pur, sans mélange » ou encore « précisément » ; ὁ αὐτός, **idem** « le même » d'où « en même temps, aussi » et par extension « pourtant » ; 6° *Pronoms démonstratifs marquant diversité* (ἕτερος, ἄλλος, **alter, alius**).

S'il est fait une exception en faveur des questions traitées dans le texte, c'est que ces questions touchent de près à la syntaxe et aussi qu'elles sont peut-être moins connues que les autres.

Pour les particularités relatives à l'accord du démonstratif, voy. ci-dessus, §§ 27 et suiv.

a) soit à l'objet qui est *logiquement* le plus rapproché de la pensée (ἐκεῖνος et **ille** renvoient alors à l'objet qui est logiquement le plus éloigné);

b) soit, lorsque les deux objets sont logiquement aussi rapprochés l'un que l'autre, à celui qui a été nommé en *dernier lieu* (ἐκεῖνος et **ille** renvoient alors à l'objet qui a été nommé en premier lieu).

a) Ex. : Plat., *Euthyphr.*, 14 c : ἀνάγκη τὸν ἐρῶντα τῷ ἐρωμένῳ ἀκολουθεῖν, ὅπῃ ἂν **ἐκεῖνος** (= ὁ ἐρώμενος) ὑπάγῃ. — Xén., *Mém.*, I, 3, 13 : τοσούτῳ δεινότερόν ἐστι τῶν φαλαγγίων, ὅσῳ **ἐκεῖνα** (les tarentules, dont il a été question plus haut) μὲν ἁψάμενα, **τοῦτο** (l'objet qui occupe présentement la pensée) δὲ οὐδ' ἁπτόμενον. — Lys., XVI, 7 : ὥστε πολὺ ἂν δικαιότερον **ἐκείνοις** τοῖς γράμμασιν ἢ **τούτοις** πιστεύοιτε· ἐκ μὲν γὰρ τούτων κτλ. — Dém., VIII, 72 : καὶ (δεῖ) τὸ βέλτιστον ἀεί, μὴ τὸ ῥᾷστον ἅπαντας λέγειν· ἐπ' **ἐκεῖνο** (c.-à-d. τὸ ῥᾷστον) μὲν γὰρ ἡ φύσις αὐτὴ βαδιεῖται, ἐπὶ **τοῦτο** (c.-à-d. τὸ βέλτιστον, le parti que l'orateur conseille précisément de suivre) δὲ τῷ λόγῳ δεῖ προάγεσθαι διδάσκοντα τὸν ἀγαθὸν πολίτην[1].

T.-Live, XXIII, 18, 13 : ***illa*** **enim cunctatio** (fait déjà ancien) **distulisse modo victoriam videri potuit,** ***hic*** **error** (fait tout récent) **vires ademisse ad vincendum.** XXV, 29, 7 : **ne plus apud vos Hieronymi quam Hieronis memoria momenti faciat : diutius** ***ille*** (Hiéron, le plus éloigné dans le temps) **multo amicus fuit quam** ***hic*** **hostis.** Cf. III, 72, 3 : **hoc socios audire, hoc hostes, quo cum dolore** ***hos*** (c.-à-d. **socios,** qui touchent de plus près celui qui parle), **quo cum gaudio** ***illos*** (= **hostes**) ! Etc.[2].

b) Ex. : Plat. *Euthyd.*, 271 b.[3].

---

1. Voyez aussi la note de G. A. Schæfer : « Relationem dicas *logicam*, non grammaticam ; quippe τὸ ῥᾷστον *removendum*, τὸ βέλτιστον *amplexandum*. »

2. Voy. O. Riemann, *Études sur... T.-Live*, 2e éd., p. 158.

3. En grec, οὗτος peut être opposé aussi à ὅδε. En pareil cas, l'usage est assez délicat. Si les deux objets représentés par les deux pronoms se trouvent mentionnés antérieurement, il semble au premier abord que chez Homère οὗτος se rapporte au plus éloigné et ὅδε au plus proche.

Ex. : Hom., *Il.*, VIII, 109 : **τούτω** (les deux chevaux de Nestor dont il a été question au v. 104) μὲν θεράποντε κομείτων· **τώδε** (les deux chevaux d'Énée dont il vient d'être question au v. 108) δὲ νῶϊ | ... ἰθύνομεν.

Mais si l'on examine le passage cité (Kühner-Gerth, *ausf. Gr. der gr. Spr.*, p. 644), on voit qu'ainsi formulée la règle est inexacte ; ce n'est pas seulement l'objet le plus éloigné *matériellement* que désigne le pronom οὗτος, ni l'objet le plus rapproché *matériellement* que désigne ὅδε, mais ce qu'il faut dire c'est que, par rapport à ὅδε désignant un objet qui touche de près à la personne dont il s'agit (soit parce qu'il lui appartient, soit parce qu'elle le montre, etc.), le pronom οὗτος désigne un objet considéré comme secondaire et par conséquent plus éloigné logiquement que l'autre de la pensée. En effet, dans le vers d'Homère (*Il.*, VIII, 109), Diomède désigne par τούτω les chevaux de Nestor, parce que pour lui ils sont médiocres (au v. 104 il les a trouvés lourds) et au contraire il désigne par τώδε les deux chevaux

T.-Live, 1, 7, 1 : **priori Remo augurium venisse fertur, sex vultures...; jamque cum duplex numerus Romulo se ostendisset, utrumque regem sua multitudo consalutaverat : tempore *illi* præcepto, at *hi* numero avium regnum trahebant.** XXXIV, 46, 12 : **Q. Victorius primi pili centurio et C. Atinius tribunus militum, quartæ *hic*, *ille* secundæ legionis,** etc.

688. — Les démonstratifs latins[1] dans le style indirect.

1° Dans le style indirect, **ille** ou **is** remplacent régulièrement la deuxième personne du style direct.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, I, 34, 2 : **si quid *ille* se velit, *illum* ad se venire oportere** (style dir. : **si quid** (***tu***) **me voles, *te* ad me venire oportebit**). 3, 7 : **se... *illis* regna conciliaturum confirmat** (st. dir. : **ego *vobis* regna conciliabo**). 14, 6 : **si obsides ab *iis* sibi dentur... sese cum *iis* pacem esse facturum** (style dir. : **si obsides a *vobis* mihi dentur, ego *vobiscum* pacem faciam**). Etc.[2] — T.-Live, I, 9, 14 : ***illas* tamen in matrimonio... fore** (style dir. : [***vos***] **tamen in matrimonio eritis**). I, 41, 5 : **propediem ipsum *eos* visuros.** Etc.

2° De plus, dans le style indirect, **ille** remplace régulièrement **hic** du style direct, de même que **tunc** remplace **nunc**.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 4, 29, 67 : **rex... clamare cœpit candelabrum... ab se C. Verrem abstulisse : id... *tum* se in *illo* conventu civium Romanorum dare... Jovi Optimo Maximo** (style dir. : **id *nunc* ego in *hoc* conventu... do Jovi**). — T.-Live, III, 61, 1 : ***illo* die primum liberos pro libera urbe Romana pugnare.** XXI, 35, 9 : **mœniaque eos** (cf. ci-dessus, 1°) ***tum* transcendere non Italiæ modo, sed etiam urbis Romanæ** (style dir. : **mœniaque vos *nunc* transcenditis,** etc.).

---

qu'il a pris à Énée, qui lui appartiennent et qu'il montre. Il semble donc que la vraie règle soit celle-ci : « Quand ὅδε et οὗτος sont opposés, celui qui parle désigne par ὅδε l'objet auquel il attache le plus de prix et par οὗτος celui dont il fait moins de cas. » Voy. dans Kühner-Gerth (*ouv. cité*, p. 644) l'application de cette règle à des exemples qui, au premier abord, semblent en contradiction avec elle.

Quant à l'emploi particulier de οὗτος opposé à ὅδε et se rapportant à ce qui a été dit antérieurement, tandis que ὅδε annonce ce qui va suivre, il peut très bien s'expliquer d'une manière analogue.

Dans une phrase comme celle-ci :

Hér., V, 53 : **ταῦτα** μὲν Λακεδαιμόνιοι λέγουσι..., **τάδε** δὲ... ἐγὼ γράφω.

et dans d'autres semblables, le pronom οὗτος et le pronom ὅδε désignent des objets aussi rapprochés l'un que l'autre, mais comme on s'intéresse moins à ce qui a été dit par un autre qu'à ce à quoi l'on songe soi-même, on réserve ὅδε pour représenter l'objet auquel on tient.

Voy. Kühner-Gerth, § 467, 7, p. 646.

1. En grec, où le style indirect est bien moins développé qu'en latin, la question est mal connue.

2. Il semble que chez César **is** est plus fréquemment employé que **ille** dans ce cas particulier. Salluste au contraire, emploie toujours **ille,** jamais **is**. Quant à T.-Live, il semble qu'il emploie aussi souvent l'un que l'autre. Voy. O. Riemann, *Études sur... T.-Live*, 2e éd., p. 164.

REMARQUE. — Toutefois cette règle n'est pas absolue et l'on trouve quelquefois **hic** ou **nunc** employé même dans le style indirect; mais la plupart du temps cette dérogation à la règle est justifiée par le sens[1].

Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 4, 29, 67 : ***hoc*** **sibi eripi miserum esse** (style direct : ***hoc*** **mihi eripi miserum est**). — SALL., *Jug.*, 111, 1 : **amicitiam, fœdus, Numidiæ partem, quam** ***nunc*** **peteret,** ***tunc*** **ultro adventuram** (ici l'emploi de **nunc** opposé à **tunc** se comprend très bien). — T.-LIVE, III, 40, 9 : **quonam fato incidisset... ut decemviros qui decemviratum petissent aut soli aut** ***hi*** **maxime** (il les montre du doigt) **oppugnarent.** VIII, 31, 3-4 : **et** ***tunc*** **invidia impedire virtutem alienam voluisse... et** ***nunc*** **id furere**, etc. XXV, 22, 15 : **et antea se solvisse obsidionem et** ***nunc*** (opp. à **antea**) **adventum suum consules non laturos.** Etc.

689. — Pronoms ajoutant une détermination à ce qui précède.

1° *En grec*, on emploie καὶ οὗτος **a**) pour signifier lui aussi par opposition à ce qui a été dit sur un autre objet ; **b**) pour ajouter à un substantif précédent une détermination importante généralement exprimée par un adjectif.

a) Ex. : XÉN., *Anab.*, II, 6, 30 : Ἀγίας καὶ Σωκράτης **καὶ τούτω** ἀπεθανέτην (cf. I, 10, 18; III, 2, 5). I, 1, 11 : Σοφαίνετον καὶ Σωκράτην, ξένους ὄντας **καὶ τούτους**, ἐκέλευσεν κτλ. Etc.

b) Ex. : HÉR., I, 147 : οὗτοι μοῦνοι Ἰώνων οὐκ ἄγουσι Ἀπατούρια, **καὶ οὗτοι** κατὰ φόνου τινὰ σκῆψιν. — XÉN., *Econ.*, 2, 6 : ξένους προσήκει σοὶ πολλοὺς δέχεσθαι, **καὶ τούτους** μεγαλοπρεπῶς. *Anab.*, II, 5, 21 : ἀπόρων ἐστὶ... **καὶ τούτων** πονηρῶν οἵτινες ἐθέλουσι δι' ἐπιορκίας πράττειν τι. Etc.

REMARQUE. — Quand il s'agit d'ajouter à une proposition une détermination importante, ce qui a lieu généralement au moyen d'un participe ou d'une locution équivalente, καὶ οὗτος est remplacé par καὶ ταῦτα au neutre pluriel.

Ex. : XÉN., *An.*, II, 3, 1 : εἰσὶν οἳ χρησιμώτερον νομίζουσι χρήματα ἢ ἀδελφούς, **καὶ ταῦτα** τῶν μὲν ἀφρόνων ὄντων, τοῦ δὲ φρονίμου. II, 4, 15 : Μένωνα δὲ οὐκ ἐζήτει, **καὶ ταῦτα** παρ' Ἀριαίου ὢν τοῦ Μένωνος ξένου. *Mém.*, I, 4, 8 : σὺ σαυτὸν δοκεῖς τι φρόνιμον ἔχειν, ἄλλοθι δ' οὐδαμοῦ οὐδὲν οἴει φρόνιμον εἶναι; **καὶ ταῦτα** εἰδὼς ὅτι γῆς μικρὸν μέρος τῷ σώματι, πολλῆς οὔσης, ἔχεις. Etc.[2].

2° Ce qui, *en latin*, correspond à καὶ οὗτος c'est **et is** (**atque is, isque**), souvent aussi **et is quidem**[3] ou **sed is** employé pour ajouter à un substantif une détermination exprimée généralement par un adjectif.

---

1. On trouve aussi **hic** ou **nunc** dans le style indirect, sans qu'on puisse invoquer cette raison, et même chez des écrivains comme César dont la latinité est très pure. Voy. O. RIEMANN, *Études sur... T.-Live*, 2° éd., p. 162 sq.

2. Selon KRÜGER, *Griechische Sprachlehre*, § 51, 7, 14 (cf. § 62, 3, 5) la locution καὶ ταῦτα s'expliquerait à l'origine par l'ellipse d'une forme appropriée du verbe ποιῶ.

3. Et de même **nec** (**neque**) **is** dans une expression négative.

Ex. : CIC., *Brut.*, 76, 265 : **erant in Torquato plurimæ litteræ,** ***nec eæ*** **vulgares.** Etc.

Ex. : Cic., *Tusc.*, I, 24, 57 : (animus hominis) habet memoriam, *et eam* infinitam rerum innumerabilium. *De Sen.*, 20, 75 : quod adulescentes, *et ii quidem* indocti, contemnunt, id docti senes extimescent? *De Nat. deor.*, II, 6, 18 : esse aliquam mentem *et eam quidem* acriorem et divinam existimare debemus. *Brut.*, 83, 287 : si quis Falerno vino delectetur, *sed eo* nec... nec... Etc.

Remarques. — I. Quand il s'agit d'ajouter à une proposition une détermination importante à l'aide d'un adjectif ou d'une locution équivalente on emploie **idque, atque id** (cf. gr. καὶ ταῦτα).

Ex. : Cic., *ad Fam.*, XIII, 16, 4 : **doctum hominem (Crassum) cognovi et studiis optimis deditum, *idque* a puero.** *Ad Att.*, V, 12, 1 : **negotium magnum est navigare *atque id* mense Quintili.** *Tusc.*, II, 23, 55 : **ingemiscere nonnunquam viro concessum est, *idque* raro, ejulatus ne mulieri quidem**[1].

II. On reprend l'idée du pronom personnel contenue dans une désinence verbale par un pronom personnel suivi de **quidem**, et l'on reprend un substantif par **ille quidem** dans les propositions où il est essentiel d'insister sur l'idée concessive ou restrictive marquée par **quidem**, il est vrai, sans doute, du moins, tout au moins, parce que ces propositions sont opposées à une autre proposition commençant par **sed**.

Ex. : Cic., *ad Q. fr.*, II, 16, 4 : **reliqua non *equidem*** (au lieu de **ego quidem**)[2] **contemno, *sed* plus habent *tamen* spei quam timoris.** *Ad Att.*, VIII, 2, 2 : **quod me hortaris ad memoriam factorum meorum, facis amice *tu quidem* mihique gratissimum ; *sed* mihi videris aliud tu honestum meque dignum in hac causa judicare atque ego existimem.**

Cic., *de Sen.*, 18, 65 : **ea vitia habent aliquid excusationis, non *illius quidem* justæ, *sed* quæ probari posse videatur.** *Tusc.*, I, 3, 6 : **multi esse Latini libri dicuntur, scripti inconsiderate ab Epicureis, optimis *illis quidem* viris, *sed* non satis eruditis.** Etc.

§ 4. — Pronoms relatifs.

690. — Signification des pronoms relatifs.

1° Les pronoms relatifs sont *en grec* ὅς[3], ὅσπερ et ὅστις.

Ὅς qualifie l'antécédent purement et simplement; ὅσπερ, comme tous les mots composés de περ, signifie une idée

1. Lorsque la détermination doit être précédée d'une idée que le français rend par « en même temps, à la fois, pourtant », on emploie en grec καὶ ὁ αὐτός, en latin **idemque** (**et idem, atque idem**).

Ex. : Thuc., I, 23, 3 : σεισμῶν τε πέρι, οἵ ἐπὶ πλεῖστον ἅμα μέρος γῆς **καὶ** ἰσχυρότατοι **οἱ αὐτοὶ** ἐπέσχον (= κατέσχον).

Cic., *de Leg.*, II, 6, 14 : **ut vir doctissimus fecit Plato *atque idem* gravissimus philosophorum omnium.** *De Off.*, I, 6, 18 : **quidam nimis magnum studium in res obscuras conferunt, *easdemque* non necessarias.** Etc.

2. Ce sont des emplois comme celui-ci qui avaient fait croire que la particule **equidem** (composée en réalité de **e** démonstratif et de **quidem**) était pour **ego quidem**.

3. Ὅς, ἥ, ὅ est originellement un pronom démonstratif ; Homère l'emploie tantôt comme démonstratif et tantôt comme relatif. Il reste même encore dans le dialecte attique quelques traces de ce sens primitif du pronom (cf. les expressions καὶ ὅς « et lui », ἦ δ'ὅς « dit-il », ἦ δ' ἥ « dit-elle »). De même l'adverbe

d'*identité*, le même qui; enfin ὅστις ajoute l'idée que l'antécédent appartient à la classe de choses ou de personnes qualifiées par la proposition relative [1].

Ex. : Hom., *Il.*, I, 271 : κείνοισι δ' ἂν οὔτις | τῶν, **οἳ** νῦν βροτοί εἰσιν ἐπιχθόνιοι, μαχέοιτο. — Xén., *Anab.*, IV, 1, 25 : ἔφη εἶναι ἄκρον **ὃ** εἰ μή τις προκαταλήψοιτο ἀδύνατον ἔσεσθαι παρελθεῖν. — Mén., *Sent.*, 179 : ἔστιν δίκης ὀφθαλμός, **ὃς** τὰ πάνθ' ὁρᾷ. Etc. — Dém., XIX, 342 : ἐπὶ τῆς αὐτῆς **ἧσπερ** νῦν ἐξουσίας μενεῖ. Etc. — Mén., *Sent.*, 340 : μακάριος **ὅστις** οὐσίαν καὶ νοῦν ἔχει. Etc.

Remarques. — I. Les relatifs indéfinis ὁπόσος, ὁποῖος, etc., sont à ὅσος, οἷος, etc., ce que ὅστις est à ὅς, c'est-à-dire qu'ils ont un sens générique, tandis que les autres ont un sens individuel : tandis que ὅσος équivaut à **quantus** et οἷος à **qualis**, ὁπόσος équivaut à **quantuscumque** et ὁποῖος à **qualiscumque**.

II. Remarquez que ὃς ἂν avec le subjonctif est l'équivalent de ὅστις et cf. ci-dessus, § 412, 2°.

Ex. : Platon, *Timée*, 31 e : δεσμῶν κάλλιστος **ὃς ἂν** αὑτὸν καὶ τὰ ξυνδούμενα μάλιστα ἓν ποιῇ. Etc.

III. 1° Avec des noms de choses les relatifs adverbiaux s'emploient comme équivalents du relatif adjectif précédé d'une des prépositions ἐν, ἐξ, εἰς.

Ex. : Xén., *Cyr.*, V, 4, 15 : ἀπιὼν ἐκ τῆς πόλεως **οὗ** κατέφυγε. — Plat., *Gorg.*, 486 : παῦσαι ἐλέγχων, πραγμάτων δ' εὐμουσίαν ἄσκει, καὶ ἄσκει **ὁπόθεν** δόξεις φρονεῖν.

2° Avec des noms de personnes les relatifs adverbiaux s'emploient pour signifier du côté où, d'où.

Ex. : Xénophon : ἤρξαντο καταβαίνειν πρὸς τοὺς ἄλλους **ἔνθα** τὰ ὅπλα ἔκειτο.

2° En latin **qui** avec le subjonctif a souvent une signification analogue à celle de ὅστις (cf. ci-dessus, § 419, 2°).

Remarques. — I. **Quicumque, quisquis, utcumque**, etc., sont proprement des pronoms ou des adverbes *relatifs*, qui doivent, à la façon dont ils sont composés, de prendre un sens plus général, qui que ce soit qui, de quelque manière que..., etc.

Mais à partir de T.-Live on voit qu'ils perdent le sens relatif pour prendre le sens *indéfini* et ne plus signifier que n'importe qui, n'importe comment [2].

La transition dut se faire par des phrases comme les suivantes, où **quicumque** conserve encore sa valeur de *relatif*, mais où il y a un verbe sous-entendu :

Ex. : Cic., *ad Att.*, III, 21 : **te oro ut, si quid erit quod perspicias, *quamcumque* in partem, quam planissime ad me scribas.** — T.-Live, I, 39, 5 : **hic, *quacumque* de causa, tantus illi honos habitus credere prohibet.** Etc.

ὥς, qui est proprement l'ablatif de ὅς, a conservé le sens démonstratif dans certaines locutions employées par le dialecte attique : καὶ ὥς « de cette manière aussi », οὐδ' ὥς (μηδ' ὥς) « pas même ainsi, ni ainsi ». Sur le passage du sens démonstratif au sens relatif, voy. la thèse de Ch. Baron, *le Pronom relatif et la conjonction en grec* (Paris, Picard, 1891) et cf. M. Bréal, *Essai de Sémantique*, p. 227.

1. Définition empruntée à Ch. Thurot, *Cours de Grammaire professé à l'École normale* (notes autographiées, p. 194).

2. C'est ce qui a lieu en grec pour les pronoms correspondants ὁστισοῦν, ὁπωσοῦν.

Ex. : Plat., *Gorg.*, 516 b : οὐ δοκεῖ σοι κακὸς εἶναι ἐπιμελητὴς **ὁστισοῦν ὁτουοῦν** ζῴου ὃς ἂν κτλ.

On connaît les expressions toutes faites **quacumque ratione, quocumque modo**, etc., qui primitivement s'énonçaient sous cette forme **quacumque ratione potero** ou **fieri potest**, etc.

II. Les pronoms adverbiaux **ubi, unde, quo** sont souvent les équivalents d'un relatif adjectif précédé d'une préposition.

Employés relativement à des personnes, ils se rapportent souvent moins à la personne elle-même qu'à une chose qui lui appartient et dont l'idée est contenue implicitement dans la proposition[1].

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, II, 35, 3 : **quæ civitates propinquæ his locis erant, *ubi* bellum gesserat.** V, 56, 2 : **armatum concilium indicit, *quo* omnes puberes armati convenire consuerunt.** — Cic., *de Orat.*, I, 46, 203 : **vobis fontes *unde* hauriretis atque itinera ipsa putavi demonstranda.** — T.-Live, II, 21, 5 : **Tarquinius Superbus mortuus Cumis, *quo* se... contulerat.** Etc.

Cic., *p. Quint.*, 9, 34 : **neque nobis adhuc præter te quisquam fuit, *ubi*** (au tribunal de qui, devant qui) **nostrum jus contra illos obtineremus.** *In Verr.*, II, 4, 18, 38 : **Diodorus homo et domi nobilis et apud eos, *quo*** (dans la résidence desquels, auprès de qui) **se contulit, ... gratiosus.** Etc.

691. — Construction du relatif. — Accord du relatif. — Sur la construction du relatif dans une proposition dépendante en grec et en latin, voy. ci-dessus, § 409, Rem.

692. — Le pronom relatif s'accorde en genre et en nombre avec son antécédent contenu dans la proposition principale, mais il prend le cas demandé par le rôle qu'il joue, comme sujet ou comme complément, dans la proposition dépendante.

Remarques. — I. Sur l'accord du relatif avec le substantif attribut, voy. ci-dessus, § 28 (p. 33 et suiv.).

II. 1° Le pronom relatif neutre singulier peut, *en grec*, se construire dans une proposition abrégée qui est en apposition à toute une proposition subséquente.

Ex. : Plat., *Banq.*, 220 a : πίνειν οὐκ ἐθέλων, ὁπότε ἀναγκασθείη, πάντας ἐκράτει, καὶ, **ὃ πάντων θαυμαστότατον**, Σωκράτη μεθύοντα οὐδεὶς πώποτε ἑόρακεν ἀνθρώπων[2].

2° *En latin*, le relatif *neutre* qualifie très souvent comme en apposition une proposition entière ou une portion de proposition.

Ex. : Plaute, *Épid.*, I, 2, 28 : **empta ancillast, *quod*** (chose relativement à laquelle) **tute ad me litteras | missiculabas**[3]. — Ter., *Eun.*, 400 : **labore alieno magno partam gloriam | verbis sæpe in se transmovet, qui habet salem, | *quod*** (qualité qui) **in test.** — Cic., *Parad.*, 6, 3, 52 : **sapientes soli, *quod est* proprium divitiarum, contenti sunt rebus suis.**

---

1. Ch. Thurot, *Cours professé à l'Ecole normale* (notes autographiées, p. 196).
2. Dans ce genre de propositions elliptiques, composées du relatif ὅ ou ὅπερ et d'un adjectif, le relatif peut être remplacé par l'article, qui, en pareil cas, conserve son sens démonstratif originel.

Ex. : Xén., *Cyr.*, V, 5, 24 : **τὸ** δὲ πάντων **μέγιστον** καὶ **κάλλιστον**, τὴν μὲν σὴν χώραν αὐξανομένην ὁρᾷς, τὴν δὲ τῶν πολεμίων μειουμένην.

Voy. un autre exemple (Xén., *Hell.*, VI, 3, 8) ci-dessus, § 76 (p. 79).

3. Au lieu du relatif neutre, on trouve aussi **quæ res** :

Ex. : Cés., *de Bell. civ.*, II, 25, 7 : **omnes Uticam relinquunt et, quo imperatum est, transeunt ; *quæ res* omnium rerum copia complevit exercitum.**

On le trouve très souvent aussi avec l'antécédent **id**[1].

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 1, 14, 36 : **non suspicabatur** (*id quod* **nunc sentiet**) **satis multos testes nobis reliquos esse.** Cf. *de Orat.*, I, 61, 261 ; *de Am.*, 4, 15 ; etc.

693. — Attraction du pronom relatif.

1° *En grec*, si le relatif doit être à l'*accusatif* et que son antécédent soit au *génitif* ou au *datif*, le relatif s'accorde *le plus souvent* en cas avec son antécédent ; c'est ce qu'on appelle *attraction du relatif*.

Cette construction est d'ailleurs bornée aux cas où la proposition relative *étant absolument nécessaire pour déterminer le sens de l'antécédent* se trouve ainsi étroitement unie à la proposition principale.

Ex. : Plat., *Euthyphr.*, 14 e : τίς ἡ ὠφέλεια τοῖς θεοῖς τυγχάνει οὖσα ἀπὸ **τῶν δώρων ὧν** παρ' ἡμῶν λαμβάνουσιν ; — Isocr., VIII, 32 : **τοῖς ἀγαθοῖς οἷς** ἔχομεν ἐν τῇ ψυχῇ, τούτοις κτώμεθα καὶ τὰς ἄλλας ὠφελείας. Etc.

Xén., *Cyr.*, I, 3, 2 : **Μήδων ὅσων** ἑόρακα ἐγὼ ὁ ἐμὸς πάππος κάλλιστος. — Isoc., IX, 48 : χρὴ τὰς πόλεις διοικεῖν **τοιούτοις ἤθεσιν οἵοις** Εὐαγόρας εἶχεν. Cf. Xén., *Hipp.*, 1, 5 : **τῶν ἵππων ὑπαρχόντων οἵων** δεῖ τοὺς ἱππέας αὖ ἀσκητέον.

Remarques. — I. Quand cette attraction a lieu, le pronom qui devrait servir d'antécédent au relatif est omis, s'il n'est pas joint à un substantif[2].

Ex. : Xén., *Cyr.*, I, 6, 45 : πολλοὶ ἐπιθυμήσαντες κύριοι εἶναι πάντων διὰ ταῦτα καὶ **ὧν** (= καὶ τούτων ἃ) εἶχον ἀπέτυχον. — Dém., XVIII, 18 : Θηβαῖοι **οἷς** ηὐτυχήκεσαν ἐν Λεύκτροις οὐ μετρίως ἐκέχρηντο. XIX, 216 : ἀφ' **ων** ἴστε αὐτοὶ τὰ πράγματα κρίνειν δεῖ. — Isocr., XV, 196 : μέλλουσιν ἑτέραν μεταλήψεσθαι δόξαν ἀνθ' **ἧς** νῦν τυγχάνουσιν ἔχοντες. Etc.

II. Si l'antécédent est un substantif, on le place souvent, sans article, dans la proposition relative elle-même (voy. ci-après, § 695, 1° Rem. I, p. 789).

---

1. Les appositions explicatives à un mot isolé et non à toute la proposition peuvent être précédées de **is qui**.

Ex. : Cic., *de Div.*, I, 19, 36 : **contemnamus etiam** ***Babylonios, eos qui*** **numeris stellarum cursus et motus persequuntur.** *De Nat. deor.*, I, 13, 55 : **nec audiendus Theophrasti auditor Strato,** ***is qui*** **physicus appellatur.** *De Sen.*, 4, 10 : **ego Q. Maximum,** ***eum qui*** **Tarentum recepit, senem adulescens ita dilexi ut æqualem.** Etc.

2. Toutefois l'omission du pronom, bien que très ordinaire, n'est pas obligatoire, et il y a des cas où les auteurs (quelquefois pour des raisons d'harmonie ou de clarté, cf. Krüger, *Griech. Sprachl.*, § 51, 10, 2) non seulement l'expriment, mais encore ne font pas l'attraction du relatif.

Ex. : Plat., *Euthyphr.*, 15 a : ἆρ' οἴει τοὺς θεοὺς ὠφελεῖσθαι ἀπὸ **τούτων ἃ** παρ' ἡμῶν λαμβάνουσιν ; cf. *Gorg.*, 520 : τοῖς σοφισταῖς οὐκ ἐγχωρεῖ μέμφεσθαι **τούτῳ τῷ πράγματι ὃ** αὐτοὶ παιδεύουσιν. Etc.

III. Si, dans une proposition relative ayant pour attribut l'adjectif οἷος (ou ἡλίκος), on supprime le verbe être, non seulement οἷος, mais encore le sujet de la proposition relative se mettent au cas de l'antécédent[1].

Ex. : XÉN., *Mém.*, II, 9, 3 : πολλῷ ἥδιόν ἐστι χαριζόμενον **οἵῳ σοὶ ἀνδρὶ** (au lieu de ἀνδρὶ οἷος σὺ εἶ) ἢ ἀπεχθόμενον ὠφελεῖσθαι. Cf. ARISTOPH., *Assembl.*, 465 : ἐκεῖνο δεινὸν **τοῖσιν ἡλίκοισι νῷν**.

2° *En latin*, cette attraction est *fort rare* et *peu correcte*.

Ex. : CORNIF., *Rhet. ad Her.*, I, 7, 11 : **apertis rationibus** ***quibus*** (= **quas**) **præscripsimus**. — T.-LIVE, I, 29, 4 : ***quibus*** **quisque poterat elatis** (= **elatis** ***iis*** **quæ quisque poterat** [**efferre**]). IV, 39, 9 : ***quibus*** **poterat sauciis ductis secum**. X, 40, 8 : ***quanto*** **maxime** (**maximo** *Madvig*) **posset moto pulvere**[2]. Cf. HOR., *Sat.*, I, 6, 14-15 : **notante** | **judice** ***quo*** **nosti populo** (au lieu de ***quem*** **nosti**)[3].

REMARQUE. — Les pronoms **quivis** et **quilibet** (cf. en grec ὃς βούλει, PLAT., *Gorg.*, 517 b) ne sont pas pour **is** ***quem*** **vis, is** ***quem*** **libet**, et ne s'expliquent pas par une attraction.

L'origine doit en être cherchée dans des phrases comme ***quem*** **vis** (***quem*** **libet**) **elige**, ***cui*** **vis** (ou **libet**) **probabis**, ***cujus*** **vis** (ou **libet**) **admirationem consequi potes**; la langue s'étant habituée à voir dans ces formes les divers cas d'un pronom créa, par analogie, un nominatif **quivis**, qui, par lui-même, n'a pas de sens.

694. — 1° *En grec*, il est *plus rare* que, par une *attraction inverse*, l'antécédent se mette au même cas que le relatif.

Ex. : XÉN., *Hell.*, I, 4, 2 : ἔλεγον ὅτι Λακεδαιμόνιοι **πάντων** ὧν δέονται πεπραγότες εἶεν παρὰ βασιλέως. — LYS., XIX, 47 : **τὴν οὐσίαν** ἣν κατέλιπεν οὐ πλείονος ἀξία ἐστίν. — ISOCR., VI, 48 : τὴν μὲν ἐμπειρίαν οὐ μᾶλλον τῶν ἄλλων ἔχομεν, **πολιτείαν** δ' οἵαν εἶναι χρὴ παρὰ μόνοις ἡμῖν ἐστιν. Etc.

REMARQUES. — I. Cependant cette attraction inverse est de règle dans l'expression toute faite οὐδεὶς ὅστις οὐ, tout le monde, qui est pour οὐδεὶς ἔστιν ὅστις οὐ..., il n'est personne qui ne... pas...

En effet, au lieu de dire οὐδεὶς ἔστιν ὅτου, ὅτῳ, etc., on dit toujours (en supprimant le verbe εἰμί) **οὐδενὸς** ὅτου οὐ..., **οὐδενὶ** ὅτῳ οὐ..., etc.

Ex. : PLAT., *Théét.*, 178 : πάντων μέτρον ἄνθρωπός ἐστιν, λευκῶν, βαρέων, κουφῶν, **οὐδενὸς ὅτου οὐ** τῶν τοιούτων. *Ménex.*, 70 : Γοργίας **οὐδενὶ ὅτῳ οὐκ** ἀπεκρίνετο. — DÉM., XVIII, 200 : **οὐδένα** κίνδυνον **ὅντιν' οὐχ** ὑπέμειναν οἱ πρόγονοι. Etc.

---

1. Voy. CUCUEL-RIEMANN, *Synt. grecque*, p. 20 (REM. II).

2. Ce sont les trois seuls exemples de cette attraction chez Tite-Live. On remarquera que les phrases où ils se trouvent ont toutes la même forme elliptique. Voy. O. RIEMANN, *Études sur... Tite-Live*, 2e éd., p. 274.

3. Un exemple comme celui-ci :

CÉS., *de Bell. Gall.*, V, 2, 2 : **sescentas ejus generis** ***cujus*** **supra demonstravimus naves... invenit**

n'est pas tout à fait concluant : on pourrait, à la rigueur, expliquer **cujus** par une ellipse : **ejus generis cujus** [*eas fuisse*] **supra demonstravimus** (cf. TÉR., *Heaut.*, 87 : **scire hoc vis ? — Hac quidem causa** ***qua*** **tibi dixi** [s.-ent. **me velle hoc scire**]). Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 16.

II. On trouve une attraction analogue dans l'association d'un adjectif avec ὅσος, comme θαυμαστὸς ὅσος, θαυμαστοῦ ὅσου, etc., locutions qui remplacent θαυμαστόν ἐστιν ὅσος, ὅσου, etc.

Ex. : Aristoph., *Plutus*, 750 : ἦν περὶ αὐτὸν ὄχλος **ὑπερφυὴς ὅσος**. — Plat., *Rép.*, 350 : ὡμολόγησε ταῦτα ἑλκόμενος καὶ μόγις, μετὰ ἱδρῶτος **θαυμαστοῦ ὅσου**. Etc.[1].

2° *En latin* (contrairement à ce qui a lieu en grec), l'attraction du substantif antécédent est assez fréquente; en ce cas le substantif est presque constamment placé après le relatif[2].

a) Cette attraction inverse[3] a lieu *quelquefois* lorsque la proposition relative précède.

Ex. : Cic., *Ad Att.*, XIII, 51 : **ad Cæsarem, *quam* misi *epistulam*, *ejus* exemplum fugit me tibi mittere.** *P. Sulla*, 33, 92 : ***quæ* prima innocentis mihi *defensio* est oblata, suscepi.** *De Nat. deor.*, II, 60, 152 : ***quas res violentissimas* natura genuit, earum moderationem nos soli habemus.** Etc.

Remarque. — Cette attraction a lieu dans *la langue familière*, lors même que la proposition relative suit son antécédent pronominal exprimé ou sous-entendu.

Ex. : Tér., *Andr.*, prol. 3 : **poeta id sibi negoti credidit solum dari | populo ut placerent, *quas* fecisset *fabulas*.** — Hor., *Sat.*, I, 10, 26 : **illi scripta *quibus* comœdia prisca *viris* est, | hoc stabant.** Etc.

b) L'attraction inverse a presque toujours[4] lieu quand l'idée signifiée par le substantif antécédent est rapportée mentalement en apposition à un mot ou à une proposition antérieure.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, I, 10, 1 : **Santones non longe a Tolosatium finibus absunt, *quæ civitas* est in provincia.** — Cic., *ad Att.*, V, 20, 3 : **Amanus Syriam a Cilicia dividit, *qui mons* erat hostium plenus sempiternorum.** *De Am.*, 17, 62 : **amici**

---

1. C'est de la même façon que θαυμαστῶς ὡς est devenu une locution adverbiale signifiant « étonnamment ». On a eu successivement, par exemple : θαυμαστόν ἐστιν ὡς σοφός ἐστι, puis θαυμαστὸν ὡς σοφός ἐστι, puis, par attraction inverse, θαυμαστῶς ὡς σοφός ἐστιν.

2. La construction **urbem quam statuo vestra est** (Virg., *Én.*, I, 573) est exceptionnelle (cf. cependant Plaute, *Amph.*, 1009; *Curc.*, 410; *Bacch.*, 935; *Capt.*, 1; Tér., *Eun.*, 653; *Heaut.*, 724; *Ad.*, 807; Sénèque, *Herc. Œt.*, 410; Pétrone, *Sat.*, 134).

3. Si l'on veut rester dans les limites étroites de la définition fixée par certains grammairiens, il faut reconnaître que le latin, sauf dans la langue familière (voy. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, § 193, 10, p. 847), ne fait pas grand usage de l'attraction inverse non plus que le grec. Toutefois il nous semble difficile de ne pas voir dans les constructions examinées au § 694, 2° **a**, **b**, **c**, de véritables attractions inverses, et c'est pour cela que nous avons suivi dans la rédaction de ce paragraphe la doctrine adoptée par Ch. Thurot, *Cours de Grammaire*, notes autographiées, p. 204 et suiv. D'autres, tout en reconnaissant qu'il y a attraction, traitent de ces questions au chapitre de la construction de l'antécédent (voy. par ex. Kühner, *ouv. cité*, § 195, 4, p. 865).

4. C'est à partir de T.-Live que l'on paraît renoncer à appliquer constamment cette règle.

Ex. : T.-Live, I, 44, 4 : **pomœrium postmœrium interpretantur esse; est autem magis circamœrium, *locus*, *quem* ... consecrabant** (mais ici il y a une raison particulière; l'auteur veut appuyer sur l'antécédent **locus**); cf. IV, 46, 10; IX, 29, 9; XXIII, 7, 4; XXIV, 4, 5; Vellej., II, 17, 1, etc. Voy. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Sprache*, § 195, 4 (p. 866).

sunt firmi et stabiles et constantes eligendi, *cujus generis* est magna penuria. *De Sen.*, 4, 10 : **quæstor deinde factus sum, *quem magistratum* gessi consulibus Tuditano et Cethego** (app. à l'idée de **quæsturam** implicitement contenue dans **quæstor factus sum**). — T.-Live, II, 35 : **peregrinum frumentum, *quæ* sola alimenta ex insperato fortuna dedit, ab ore rapitur.** IV, 44, 12 : **eodem anno a Campanis Cumæ, *quam* Græci tum *urbem* tenebant, capiuntur.** Etc.

c) Cette attraction a ordinairement lieu quand le substantif antécédent a *avec toute la proposition principale* un rapport que le latin exprime assez souvent par l'ablatif de qualité ou par la préposition **pro**[1] et le français par la préposition avec : ce tour est surtout fréquent dans la langue familière.

Ex. : Cic., *p. Cæl.*, 19, 45 : **copiam sententiarum et verborum, *quæ vestra prudentia est,* perspexistis.** *Ad Fam.*, XI, 13, 1 : ***qua prudentia* es, nihil te fugiet.** VII, 2, 1 : **si mihi negotium permisisses, *qui meus* in te *amor est,* confecissem.** *De Off.*, I, 31, 113 : **Ajax, *quo animo* traditur** (s.-ent. **fuisse**), **millies oppetere mortem quam illa perpeti maluisset.** Etc.

695. — Expression de l'antécédent.

1° *En grec,* ὅς a pour antécédent οὗτος, de même τοιοῦτος sert d'antécédent à οἷος, τοσοῦτος à ὅσος, τηλικοῦτος à ἡλίκος, etc.

Remarques. — I. Si l'antécédent est un substantif, on le place souvent (mais, en ce cas, ordinairement sans article) après la proposition relative, rarement après le relatif.

Ex. : Thuc., VI, 39, 2 : ἀμαθέστατοί ἐστε ὧν ἐγὼ οἶδα **Ἑλλήνων**. — Xén., *Mém.*, I, 1, 1 : ἀδικεῖ Σωκράτης, οὓς ἡ πόλις νομίζει **θεοὺς** οὐ νομίζων. — Dém., XX, 142 : μὴ ἀφέλησθε ὑμῶν αὐτῶν ἣν διὰ παντὸς ἀεὶ τοῦ χρόνου **δόξαν** κέκτησθε **καλήν**. Etc.

II. Pour donner plus d'importance à la proposition relative, on met souvent après elle le pronom démonstratif antécédent avec la proposition dans laquelle il est sujet ou complément.

Ex. : Xén., *Mém.*, I, 2, 22 : πολλοὶ τὰ χρήματα καταναλώσαντες, ὧν πρόσθεν ἀπείχοντο κερδῶν, αἰσχρὰ νομίζοντες, **τούτων** οὐκ ἀπέχονται. — Isocr., I, 15 : ἃ ποιεῖν αἰσχρόν, **ταῦτα** νόμιζε μηδὲ λέγειν εἶναι καλόν. Etc.

III. Si le relatif est précédé d'une préposition, on la répète devant le démonstratif, quand la proposition relative précède (cf. p. 790, n. 1).

Ex. : Plat., *Rép.*, 423 : **πρὸς ὅ τι** τις πέφυκε, **πρὸς τοῦτο** ἕνα πρὸς ἓν ἕκαστον ἔργον δεῖ κομίζειν. — Xén., *Cyr.*, I, 6, 22 : οὐκ ἔστιν, ὦ παῖ,

---

1. En d'autres termes, au lieu de **pro ea, qua es prudentia** ou de **pro tua prudentia**, on emploie **qua prudentia es** ou **quæ tua est prudentia**.

συντομωτέρα ὁδὸς **περὶ ὧν** ἂν βούλῃ δοκεῖν φρόνιμος εἶναι ἢ τὸ γενέσθαι **περὶ τούτων** φρόνιμον. Etc.[1].

IV. Les démonstratifs de qualité ou de quantité (τοιοῦτος, τοσοῦτος, τηλικοῦτος) doivent être suivis de leurs corrélatifs οἷος, ὅσος, ἡλίκος, *quand il y a comparaison.*

V. Le pronom d'identité ὁ αὐτός peut avoir pour corrélatifs ὅς ou ὅσπερ, ou καὶ, ou le datif[2].

2° *En latin*, **qui** a pour antécédent **is** (ou **idem**)[3]; de même **talis** sert d'antécédent à **qualis, tantus** à **quantus, tot** à **quot, tam** à **quam**, etc.

Remarques. — I. L'antécédent du pronom relatif peut être implicitement contenu dans le pronom possessif (voy. ci-dessus, § 33).

II. On place la proposition relative avant celle où se trouve l'antécédent, quand on veut marquer plus fortement le rapport des deux propositions et insister sur l'idée exprimée par l'une d'elles.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, II, 16, 2 : **nam non eam cognovi aciem ingenii tui, *quod ipse videam*, te *id* ut non putem videre,** je connais trop bien ta sagacité pour penser que tu ne vois pas ce que je vois moi-même. *Brut.*, § 86 : **cum in ceteris rebus tum in dicendo semper, *quo nihil est melius, id* laudari, qualecumque est, solet,** dans tout, mais surtout dans l'éloquence, ce qui vaut relativement le mieux est ordinairement loué, quel qu'en soit le mérite réel. Etc.[4].

III. *Quand il y a comparaison*, les pronoms ou adjectifs **idem, talis, tantus**, etc., doivent avoir pour conséquents leurs corrélatifs.

---

1. Mais, quand l'antécédent précède, on ne répète pas la préposition devant le relatif.

Ex. : Plat., *Rép.*, 533 e : οὐ περὶ ὀνομάτων ἡ ἀμφισβήτησις οἷς **τοσούτων πέρι** σκέψις **ὅσων** ἡμῖν πρόκειται, — Xen., *Banq.*, 4, 1 : ἐγὼ **ἐν τῷ χρόνῳ ᾧ** ὑμῶν ἀκούω ἀπορούντων τί τὸ δίκαιον, ἐν τούτῳ δικαιοτέρους τοὺς ἀνθρώπους ποιῶ. — Dém., XIX. 342 : **ἐπὶ τῆς αὐτῆς ἧσπερ** νῦν ἐξουσίας μενεῖ.

2. Sur la valeur du datif avec αὐτός, voy. ci-dessus, p. 90 (§ 86, Rem. III). Toutefois, d'après Kühner-Gerth, *ausf. Grammatik der griechischen Sprache*, § 423, Anm. 9 (p. 412), on peut se demander si ce datif n'a pas dans certains cas la valeur d'un instrumental exprimant une idée d'accompagnement (cf. ci-dessus, § 176); par exemple τὸ αὐτὸ **ἡμῖν** σπεύδετε peut être rendu littéralement : « vous avez le même but *avec nous* » et τὰ αὐτὰ **Κύρῳ** ὅπλα εἶχον, « ils avaient les mêmes armes *avec Cyrus* ».

3. Et non pas **hic**, car **hic, qui**... signifierait « *celui-ci*, qui... » et non « celui qui... ». Voy., par exemple, Cic., *Orat.*, 68, 229 : **qualis *eorum*** (« de ceux ») **motus quos** ἀπαλαίστρους **Græci vocant, talis *horum*** (« de ces gens-ci, de ces gens comme il y en a beaucoup aujourd'hui ») **mihi videtur oratio, qui non claudunt numeris sententias.**

Les dérogations à cette règle qu'on a cru rencontrer chez certains auteurs classiques viennent de fautes de copistes : en effet, rien n'est plus fréquent dans les manuscrits des auteurs que la confusion entre **is, iis**, et **his hiis** (!), **i, ii** et **hi, hii** (voy. O. Riemann, *Études sur... T.-Live*, 2e éd., p. 162, n. 1).

Toutefois la confusion entre **is** et **hic** paraît être du fait de l'auteur et non des copistes dans un passage comme celui-ci :

Q.-Curce, X, 7, 18 : ***hos*** **(= eos) qui Alexandri corpus tueri vellent sevocat.**

Enfin la règle n'est applicable qu'aux cas où la proposition relative *suit* le pronom démonstratif ; au contraire, **qui**... ***is***..., **qui**..., ***ii***... peuvent être remplacés sans grande différence de sens par **qui**..., ***hic***..., **qui**..., ***hi***...

Ex. : Cic., *Tusc.*, I, 18, 41 (citant un vers) : **quam quisque norit artem, in *hac* se exerceat.** — Cés., *de Bell. Gall.*, I, 14, 5 : **quos... ulcisci velint, *his* secundiores... res... concedere** (texte mieux autorisé par les mss. que **iis**).

4. Cf. Ch. Thurot, *Cours professé à l'École normale*, notes autographiées, p. 207.

Ex. : Cic., *de Am.*, 22, 82 : plerique perverse amicum *talem* volunt, *quales* ipsi esse non possunt. *De Imp. Cn. Pomp.*, 16, 48 : nemo unquam tam impudens fuit, qui a diis immortalibus *tot* et *tantas* res tacitus auderet optare, *quot* et *quantas* dii immortales ad Cn. Pompejum detulerunt. Etc.

696. — Suppression de l'antécédent. — *En grec*, le pronom οὗτος, *en latin*, le pronom is, antécédents du relatif, peuvent être sous-entendus, non seulement lorsqu'ils devraient être au même cas que le relatif, mais même *quelquefois*[1] lorsqu'ils auraient été à un cas différent.

1° *En grec*, la proposion relative ainsi construite est traitée absolument comme un substantif qui serait [a]) au nominatif, [b]) à l'accusatif, [c]) au datif, [d]) au génitif, [e]) dépendant d'une préposition, [f]) uni par καί à d'autres substantifs[2].

a) Ex. : Xén., *Banq.*, 4, 42 : οἷς μάλιστα τὰ παρόντα ἀρκεῖ ἥκιστα τῶν ἀλλοτρίων ὀρέγονται. — Mén., *Sent.*, 128 : ὃν οἱ θεοὶ φιλοῦσιν ἀποθνήσκει νέος. Etc.

b) Ex. : Thuc., VIII, 14, 1 : ὅσοις ἐπιτύχοιεν ξυνελάμβανον. — Xén., *Banq.*, 8, 17 : τίς μισεῖν δύναιτ' ἂν ὑφ' οὗ εἰδείη καλός τε καὶ ἀγαθὸς νομιζόμενος ; *Mém.*, IV, 3, 3 : ἐπιμελῶς οἱ θεοὶ ὧν οἱ ἄνθρωποι δέονται κατεσκευάκασιν. Etc.

c) Ex. : Thuc., II, 61, 2 : ταπεινὴ ὑμῶν ἡ διάνοια ἐγκαρτερεῖν ἃ ἔγνωτε. — Xén., *Mém.* I, 2, 6 : Σωκράτης τοὺς λαμβάνοντας τῆς ὁμιλίας μισθὸν ἀνδραποδιστὰς ἑαυτῶν ἀπεκάλει διὰ τὸ ἀναγκαῖον αὐτοῖς εἶναι διαλέγεσθαι παρ' ὧν ἂν λάβοιεν τὸν μισθόν. — Mén., *Sent.*, 291 : καλὸν τὸ θνήσκειν οἷς ὕβριν τὸ ζῆν φέρει. Etc.

d) Ex. : Eur., *Ion*, 560 : ἢ θίγω δῆθ' οἵ μ' ἔφυσαν ; — Xén., *Cyr.*, V, 2, 35 : αἱ νῖκαι ἐν τοῖς πολεμικοῖς ἔργοις οὐκ εἰσὶν ὁπότεροι ἂν πλείονα ὄχλον ἀπαριθμήσωσιν. — Dém., XXVI, 21 : ὧν ἔργῳ πεῖραν εἰλήφατε τί δεῖ τοῖς λόγοις πιστεύειν ; Etc.

e) Ex. : Xén., *Écon.*, 3, 5 : πολλοὶ ἀναλίσκουσιν οὐκ εἰς ἃ δεῖ μόνον, ἀλλὰ καὶ εἰς ἃ βλάβην φέρει. *Mém.*, II, 6, 34 : ἐγγίγνεταί μοι εὔνοια πρὸς οὓς ἂν ὑπολάβω εὐνοϊκῶς ἔχειν πρὸς ἐμέ. Etc.

f) Ex. : Thuc., III, 9, 2 : οἵ τε ἀφιστάμενοι καὶ ἀφ' ὧν διακρίνονται ἴσοι εἰσίν. — Xén., *Cyr.*, V, 1, 26 : ἐγὼ καὶ ὧν ἐγὼ κρατῶ μενοῦμεν παρὰ σοί. VII, 5, 72 : ἔχομεν καὶ γῆν πολλὴν καὶ οἵτινες ταύτην ἐργαζόμενοι θρέψουσιν ἡμᾶς. Etc.

---

1. Toutefois cet usage est en somme plus fréquent en grec qu'en latin.
2. Voy. Krüger, *Griech. Sprachlehre*, § 51, 13.

Remarques. — I. Comme le relatif sans antécédent a souvent un sens d'indétermination, il se trouve, en grec, employé comme équivalent de εἴ τις :

1° Avec des substantifs de différents genres et avec des adjectifs neutres qui expriment une idée de qualité (en pareil cas le verbe ἔστιν est le plus souvent sous-entendu avec le substantif ou l'adjectif; enfin, on n'emploie ainsi que les relatifs qui se rapportent aux personnes).

Ex. : Eur., *fragm.*, 28 : **συμφορὰ ὃς ἂν** (c'est un malheur pour quiconque...) τύχῃ κακῆς γυναικός· εὐτυχεῖ δ' ἐσθλῆς τυχών. *Iph. en Taur.*, 605 : τὰ τῶν φίλων **αἴσχιστον ὅστις** καταβαλὼν ἐς ξυμφορὰς αὐτὸς σέσωσται. — Thuc., VI, 14 : τὸ καλῶς ἄρξαι **τοῦτ' ἔστιν ὃς ἂν** τὴν πατρίδα ὠφελήσῃ ὡς πλεῖστα. — Xén., *Écon.*, 4, 19 : ἐγὼ τοῦτο ἡγοῦμαι **μέγα τεκμήριον** ἄρχοντος **ἀρετῆς** εἶναι **ᾧ ἂν** ἑκόντες ἕπωνται καὶ ἐν τοῖς δεινοῖς παραμένειν ἐθέλωσιν. Cf. Thuc., III, 45, 5 : **πολλῆς εὐηθείας ὅστις** οἴεται τῆς ἀνθρωπείας φύσεως ὁρμωμένης προθύμως τι πρᾶξαι ἀποτροπήν τινα ἔχειν. Etc.[1].

2° Avec une proposition qui contient implicitement l'idée de l'antécédent et qui suit la proposition relative.

Ex. : Thuc., I, 70, 7 : (οἱ Ἀθηναῖοι) ἃ... ἂν ἐπινοήσαντες μὴ ἐπεξέλθωσιν, οἰκείων στέρεσθαι ἡγοῦνται (= ἐὰν μὴ ἐπεξέλθωσιν ἃ ἐπενόησαν). — Xén., *Mém.*, II, 2, 6 : ἃ ἂν αὐτοὶ ἔχωσιν οἱ γονεῖς ἀγαθὰ πρὸς τὸν βίον διδάσκουσιν· ἃ δ' ἂν οἴωνται ἄλλον ἱκανώτερον εἶναι διδάξαι, πέμπουσι πρὸς τοῦτον (s.-ent. διδάσκεσθαι) δαπανῶντες.

II. L'antécédent de οἷος, ὅς, ὅσπερ peut être contenu dans la signification de ἴσος, ὅμοιος, παραπλήσιος[2].

Ex. : Platon, *Rép.*, 590 : ὑφ' **ὁμοίου** ἄρχεται **οἵου** (= ὑφ' οἵου) ὁ βέλτιστος. — Xén., *Anab.*, V, 4, 34 : οἱ Μοσσύνοικοι μόνοι ὄντες **ὅμοια** ἔπραττον **ἅπερ** ἂν μετ' ἄλλων ὄντες. — Isocr., XII, 57 : Λακεδαιμόνιοι **παραπλησίαις** ἀτυχίαις ἐχρήσαντο καὶ συμφοραῖς **αἷσπερ** ἡμεῖς. Etc.

III. La proposition relative avec οἷος et ὅσος est très souvent construite avec une proposition principale qui contient implicitement l'idée de *réflexion*[3].

Ex. : Eur., *Cresphonte*, fragm. 13 : ἐχρῆν μὲν ἡμᾶς σύλλογον ποιουμένους | τὸν φύντα θρηνεῖν **εἰς ὅσ'** ἔρχεται | κακά (= λογιζόμενος εἰς ὅσ' ἔρχεται κακά). — Plat., *Phédon*, 117 c : ἐγκαλυψάμενος ἀπέκλαιον ἐμαυτόν· οὐ γὰρ δὴ ἐκεῖνόν γε, ἀλλὰ τὴν ἐμαυτοῦ τύχην, **οἵου** (= λογιζόμενος οἵου) ἀνδρὸς ἑταίρου ἐστερημένος εἴην. — Xén., *Anab.*, VII, 4, 1 : (κατέκαυσε) τὰς κώμας, ὅπως φόβον ἐνθείη καὶ τοῖς ἄλλοις (suppl. λογιζομένοις ou ἐνθυμουμένοις) **οἷα** πείσονται. Etc.

IV. Sur la locution εἰσὶν οἵ...[4], voy. ci-dessus, p. 433, Rem.

On emploie ἔστιν ὅστις dans les propositions interrogatives et négatives comme si l'on sous-entendait τις pour antécédent[5].

1. Voy. Krüger, *Griech. Sprachlehre*, § 51, 13, 11.

2. Il y a quelque chose d'analogue en latin : cf. *pari* **numero equitum** *quem* **relinquebat naves solvit** (Cés. *de Bell. Gall.*, V, 8). Voy. Krüger, *ouv. cité*, § 51, 13, 16.

3. Voy. Krüger, *ouv. cité*, § 51, 13, 17.

4. Sur ἔστιν οἵ..., voy. ci-dessus, § 6, p. 19.

5. Remarquez, à ce propos, que dans l'expression εἰσὶν οἵ..., l'indéfini τινες peut être exprimé entre le verbe εἰσίν et le relatif.

Ex. : Lys., XIII, 17 : εἰσί **τινες** οἳ κωλύσουσιν.

Ex. : Xén., *Écon.*, 3, 12 : ἔστιν **ὅτῳ** πλείω ἐπιτρέπεις ἢ τῇ γυναικί ; Etc.

On trouve très souvent des exemples comme celui-ci :

Lys. : οὐκ ἂν εἴη **ὅστις** οὐκ ἐπὶ τοῖς γεγενημένοις ἀγανακτοίη.

2° *En latin*, la proposition relative n'est ordinairement assimilée à un substantif que dans le cas où le substantif mis à la place de la proposition serait au nominatif ou à l'accusatif.

Ex. : Cic., *de Am.*, 22, 82 : **maximum ornamentum amicitiæ tollit, *qui* ex ea tollit verecundiam.** — Sall., *Cat.*, 37, 3 : ***quibus*** (= **ii quibus**) **opes nullæ sunt bonis invident.** *Ib.*, 58 : ***quem*** **neque gloria neque pericula excitant frustra hortere.**

Quant à l'antécédent, il peut arriver qu'il soit sous-entendu même dans le cas où il eût été à un cas autre que le relatif.

Ex. : Cic., *Tusc.*, V, 7, 20 : **Xerxes... præmium proposuit, *qui*** (= **ei qui**) **invenisset novam voluptatem.** *De Rep.*, II, 29, 51 : **non novam potestatem nactus, sed *quam*** (= **ea quam**) **habebat usus injuste.** — Corn. Nép., *Dion*, 9, 5 : **quam... sit... miseranda vita *qui*** (= **eorum qui**) **se metui quam amari malunt.** Cf. Sall., *Cat.*, 37, 3 (exemple cité plus haut). Etc.

Remarques. — I. Dans certains cas le relatif employé ainsi sans antécédent a le sens de **si quis** (voy. l'exemple de Corn. Nép., *Dion*, 9, 5, où **qui** pourrait être remplacé par **si qui** et cf. ci-dessus, § 696, 1°, Rem. I)[1].

II. Sur l'emploi de **sunt qui...**, il y a des gens qui, voy. ci-dessus, p. 435, c.

697. — Manière de suppléer un second relatif. — Là où il devrait y avoir deux propositions relatives reliées par une conjonction copulative, le grec et le latin remplacent *le plus souvent* le second relatif par un pronom démonstratif.

Ex. : Plat., *Gorg.*, 452 d : τί ἐστι τοῦτο, **ὃ** φῂς σὺ μέγιστον ἀγαθὸν εἶναι τοῖς ἀνθρώποις καὶ σὲ δημιουργὸν εἶναι **αὐτοῦ** ; Etc.

Cic., *Brut.*, 74, 258 : **omnes tum fere *qui* nec extra urbem hanc vixerant nec *eos* aliqua barbaries domestica infuscaverat recte loquebantur.** Etc.

Remarque. — Lorsque, dans cette construction, le *démonstratif* devrait être au nominatif, il ne s'exprime pas.

Ex. : Xén., *An.*, III, 1, 17 : ἡμᾶς, **οἷς** κηδεμὼν μὲν οὐδεὶς πάρεστιν, ἐστρατεύσαμεν δ' (s.-ent. αὐτοί) ἐπ' αὐτόν, τί ἂν οἰόμεθα παθεῖν ; Etc.

---

1. C'est peut-être l'habitude de sous-entendre l'antécédent qui a conduit les Latins à employer réellement **qui** dans le sens de **si quis**.

Ex. : Plaute, *Asin.*, 321 : **ista virtus est, quando usust, *qui* malum fert fortiter.** Sur cette construction propre à l'époque archaïque, voy. Kühner, *ausf. Grammatik der lateinischen Sprache*, § 193, 12, p. 849.

Sall., *Jug.*, 101, 5 : **cum peditibus** ***quos*** **Volux... adduxerat neque** (s.-ent. **ii**) **in priore pugna adfuerant.** Cf. *in Verr.*, II, 4, 5, 9 : **mancipium...,** ***quo*** **et omnes utimur et** (s.-ent. **id**) **non præbetur a populo.** Etc.

§ 5. — L'article[1].

698. — Définition. — L'article est un pronom démonstratif[2] que l'on ajoute au substantif pour marquer que l'étendue donnée à sa signification est déterminée.

Le substantif déterminé peut l'être en deux manières : dans une portion déterminée ou bien dans la totalité de son étendue.

1° Le substantif peut être employé d'un ou de plusieurs individus déterminés, l'homme, les hommes *c.-à-d.* l'individu, les individus ou bien d'une ou de plusieurs espèces du genre qu'il exprime : les animaux qui vivent dans l'eau, etc.

Dans ces deux cas, le substantif est pris dans une portion déterminée de son étendue.

2° Le substantif déterminé peut être pris dans la totalité de son étendue, quand il désigne l'espèce entière ou le genre tout entier : l'homme est mortel; les animaux respirent.

L'article ne marque pas par lui-même cette différence, c'est le sens général qui l'indique[3].

---

1. Le mot est emprunté du latin **articulus**, traduction du grec ἄρθρον, par lequel les grammairiens grecs désignaient à la fois le relatif et l'article (cf. Denys le Thrace, p. 640 ; Apoll. Dyscole, περὶ συντάξεως, p. 43-45) ; pour eux, le relatif ὅς était ἄρθρον ὑποτακτικόν « article postérieur », parce qu'il se place en général après le mot (antécédent) qu'il détermine, tandis que l'article était ἄρθρον προτακτικόν « article antérieur », parce qu'il se place devant le nom. C'est seulement de nos jours qu'on a établi une théorie scientifique de l'article.

2. L'étymologie et la grammaire historique sont ici d'accord. Non seulement ce que nous appelons l'article joue dans Homère (sauf dans un petit nombre de cas) le rôle d'un véritable *démonstratif*, mais conserve encore le sens démonstratif dans certaines locutions employées en prose attique : ο μὲν... ὃ δὲ... « l'un... l'autre (à tous les cas) » ; τὸ μέν... τὸ δέ... et τὰ μέν... τὰ δέ... « d'un côté... de l'autre » ; au *nominatif*, ὃ δέ « mais lui », et à l'*accusatif*, τὸν δέ, dans une proposition infinitive, « mais que lui... » ; de même encore, dans une proposition infinitive, καὶ τόν « et que lui... » (pour le nominatif, qui est καὶ ὅς, voy. ci-dessus, p. 783, n. 3) ; τὸν καὶ τόν « telle personne et telle autre », τὸ καὶ τό « telle chose et telle autre » ; πρὸ τοῦ « avant cela, auparavant » ; enfin on connait l'emploi de l'article comme antécédent du relatif (en pareil cas, l'article est à un cas autre que le nominatif et précède immédiatement le relatif, cf. Lys., XXIII, 8 : τόν τε Εὐθύκριτον... καὶ **τὸν ὃς** ἔφη δεσπότης τούτου εἶναι μάρτυρας παρέξομαι). Voy. Kühner-Gerth, *ausf. Gramm. der gr. Sprache*, p. 575-578.

Comment la signification de ce pronom démonstratif est en quelque sorte transposée et se trouve confisquée au profit de la syntaxe, c'est ce que montre fort bien M. Bréal, *Essai de Sémantique*, p. 231, en prenant comme exemple notre article français « le », qui représente le latin **ille** : « Ce dernier servait à montrer les objets ou les pronoms : **magnus** ***ille*** **Alexander ! — Ita** ***ille*** **faxit Juppiter !** Mais avec le temps, le geste démonstratif s'est réduit à une simple indication grammaticale : « *La* personne dont je t'ai parlé hier. — *Les* pays que nous avons traversés. » L'article ne figure ici que comme antécédent du pronom relatif. Il est devenu un outil grammatical. »

3. Cette définition est de Ch. Thurot. *Cours professé à l'École normale* (d'après les notes recueillies par H. Goelzer).

699. — Article joint aux substantifs. — Quand l'article est employé pour marquer que la signification du substantif est restreinte à une partie déterminée de son étendue,

1° *Le substantif désigne un objet connu de celui à qui l'on parle.*

a) Soit parce qu'il a été *mentionné* antérieurement :

Ex. : Xén., *Cyr.*, I, 2, 9-12 : οἱ ἔφηβοι **δέκα ἔτη** κοιμῶνται περὶ τὰ ἀρχεῖα... ἐπειδὰν δὲ **τὰ δέκα ἔτη** διατελέσωσιν κτλ. les jeunes gens veillent pendant dix ans autour des édifices publics...; puis, quand ils ont passé *les dix ans dont je viens de parler*, etc.

b) Soit parce qu'il est *présent* aux sens ou à l'esprit :

Ex. : Xén., *An.*, VI, 3, 21 : ἄνδρες ἴωμεν ἐπὶ **τοὺς** ἄνδρας (cf. en fr. : marchons à *l'*ennemi). — Thuc., IV, 91, 2 : ἐβούλετο **τὴν** μάχην ποιῆσαι. Etc.

c) Soit parce qu'il est *connu* de tout le monde :

Ex. : Plat., *Tim.*, 20 : **τῶν** ἑπτὰ σοφώτατος ἦν Σόλων. — Thuc., I, 11, 2 : οἱ Τρῶες **τὰ** (comme on sait) δέκα ἔτη ἀντεῖχον. Etc.

2° *Le substantif désigne une personne ou un objet déterminé par le sens général de la phrase.*

a) Il remplace alors un pronom possessif :

Ex. : Xén., *An.*, I, 8, 3 : Κῦρος καταπηδήσας ἀπὸ **τοῦ** ἅρματος **τὸν** θώρακα ἐνέδυ καὶ ἀναβὰς ἐπὶ **τὸν** ἵππον **τὰ** παλτὰ εἰς **τὰς** χεῖρας ἔλαβε[1]. — Isocr., I, 14 : τοιοῦτος γίγνου περὶ **τοὺς** γονέας οἵους ἂν εὔξαιο περὶ σεαυτὸν γενέσθαι τοὺς σεαυτοῦ παῖδας. Etc.

b) Il exprime un rapport de convenance :

Ex. : Chærémon (cité par Stobée, p. 79, 25) : γένοιτό μοι **τὰς χάριτας** (la reconnaissance *que je lui dois*) ἀποδοῦναι πατρί. — Xén., *Cyr.*, I, 3, 8 : οἱ τῶν βασιλέων οἰνοχόοι **τοῖς** τρισὶ δακτύλοις (avec les trois doigts destinés à cet usage) ὀχοῦντες τὴν φιάλην. — Dém., XVIII, 105 : **τὸ** μέρος τῶν ψήφων (le nombre *exigé* de suffrages) οὐ λαβὼν ἀπέτισε **τὰς** πεντακοσίας δραχμὰς (les cinq cents drachmes [d'amende] *fixées par la loi*). Etc.

c) Il exprime un rapport de distribution :

Ex. : Thuc., VII, 62, 3 : σχήσουσι τὴν πάλιν ἀνάκρουσιν **τῆς** (de chaque vaisseau) προσπεσούσης νεώς. — Xén., *Anab.*, I, 3, 21 : ἔδωκεν ἀντὶ δαρεικοῦ τρία ἡμιδαρεικὰ **τοῦ** μηνὸς **τῷ** στρατιώτῃ (à chaque soldat par mois).

1. Le latin, qui n'a pas d'article, se contente de ne pas exprimer le possessif, quand il ne peut y avoir de doute sur le possesseur : patrem diligo (diligis, diligit).

d) Il exprime le rapport de la partie au tout :

Ex. : Xén., *Hell.*, VII, 5, 10 : ἀπῆσαν τῶν λόχων δέκα ὄντων **οἱ τρεῖς** (trois sur dix). — Mén., *Sent.*, 172 : εἰ μὴ φυλάξεις μικρ', ἀπολεῖ **τὰ** μείζονα. Cf. Eur., *Ion*, 7 : ζητῶν **τὰ** πλείον', εἶτα πάντ' ἀπώλεσεν.

Thuc., I, 10, 2 : Λακεδαιμόνιοι Πελοποννήσου **τῶν** πέντε **τὰς** δύο μοίρας νέμονται (les deux cinquièmes du Péloponnèse)[1].

e) Il exprime une approximation avec les noms de nombre.

Ex. : Plat., *Rép.*, 460 e : δοκεῖ μέτριος χρόνος ἀκμῆς **τὰ** εἴκοσιν ἔτη γυναικί, ἀνδρὶ δὲ **τὰ** τριάκοντα (l'époque moyenne de la pleine force se place pour la femme *vers* vingt ans et pour l'homme *vers* trente. — Xén., *Cyr.*, I, 2, 15 : λέγονται Πέρσαι ἀμφὶ **τὰς** δώδεκα μυριάδας εἶναι, on dit que le nombre des Perses est *d'environ* cent vingt mille hommes. Etc.

3° *L'extension du substantif est limitée à des individus par un adjectif, une proposition relative ou un complément* (ὁ ἀγαθὸς ἀνήρ, ὁ τῶν Ἀθηναίων δῆμος, ἡ πόλις ἣν ἐπολιορκοῦμεν, etc.).

Remarque. — On supprime souvent l'article :

1° Avec les noms propres (Θουκυδίδης Ἀθηναῖος, Ξενοφῶν Ἀθηναῖος), sauf quand on veut marquer que la personne désignée est connue pour une raison quelconque (ὁ Σωκράτης, Socrate le philosophe bien connu, Socrate dont nous avons parlé).

2° Avec βασιλεύς désignant le roi de Perse, parce qu'il équivaut à un nom propre (cf. μέγας βασιλεύς, le grand roi) et, pour la même raison, avec ἄστυ, la ville par excellence, Athènes.

3° Avec le pluriel des noms de famille et de peuple (Ἀσκληπιάδαι [Plat., *Rép.*, 406 a], Ἀθηναῖοι, Βοιωτοί, Ἀργεῖοι, Λακεδαιμόνιοι [Xén., *Hell.*, IV, 4, 1][2], Ἕλληνες καὶ βάρβαροι [Xén., *Banq.*, 4, 48])[3].

4° Avec les noms de fêtes (ex. : Δήλια, les fêtes de Délos [Xén., *Mém.*, IV, 8, 2]).

5° Avec les noms de vent (cf. Xén., *An.*, V, 7, 7 : **βορέας** μὲν ἔξω τοῦ Πόντου ἐς τὴν Ἑλλάδα φέρει, **νότος** δὲ εἴσω εἰς Φᾶσιν).

6° Avec les noms d'astre ἥλιος, σελήνη (Plat., *Gorg.*, 451) et avec οὐρανός, γῆ, qui, désignant des objets seuls de leur espèce, n'avaient pas besoin d'être déterminés par l'article[4].

---

1. De même avec les nombres employés abstraitement.

Ex. : Plat., *Rép.*, 337 a : εὖ οὖν ᾔδησθα ὅτι, εἴ τινα ἔροιο ὁπόσα ἐστὶ **τὰ** δώδεκα... μὴ ἐρεῖς, ὅτι ἔστι **τὰ** δώδεκα δὶς ἕξ (que *douze*, c.-à-d. le nombre douze c'est deux fois six).

2. On remarquera que les noms de peuples employés sans article désignent *toute la nation* ou *l'État*.

3. Les noms de pays prennent ordinairement l'article, étant pour la plupart, originellement, des adjectifs (ἡ Ἑλλάς « la terre Hellade, la Grèce », ἡ Ἀττική « la terre Attique »). Mais l'étymologie de ces adjectifs ayant été plus tard oubliée, on les considéra comme des noms propres et pour cette raison on omit l'article, voy. Koch, *Gramm. grecque* (trad. Rouff, p. 238, Rem. IX).

4. On peut ajouter le mot θάλαττα qu'on emploie sans article pour désigner la mer par opposition au continent, mais qui prend l'article (ἡ θάλαττα) quand il désigne *telle mer déterminée*.

7° Avec les noms qui désignent les divers membres de la famille (père, mère, enfants, etc.), quand il s'agit des parents mêmes de la personne en question ; il en est de même de πατρίς, la patrie, de πόλις, la ville natale.

Ex. : Andoc., I, 48 : ἧκον δὲ τῷ μὲν **μήτηρ**, τῷ δὲ **ἀδελφή**, τῷ δὲ **γυνὴ** καὶ **παῖδες**. — Platon, *Rép.*, 574 a : αὐτὸς ἀξιώσει νεώτερος ὢν **πατρός** τε καὶ **μητρὸς** πλέον ἔχειν. — Lys., XII, 69 : ἐπιτρέψατε αὐτῷ **πατρίδα** καὶ **παῖδας** καὶ **γυναῖκας**[1]. Etc.

700. — Quand l'article marque que le substantif est pris dans toute son extension, le singulier exprime qu'on prend un individu pour type de l'espèce[2].

Ex. : Dém., XVIII, 242 : πονηρὸν **ὁ συκοφάντης** ἀεί, *le calomniateur* est toujours quelque chose de méchant.

Le pluriel signifie que le substantif désigne tous les individus compris dans l'espèce ou toutes les espèces du genre.

Ex. : Xén., *An.*, I, 9, 13 : οὐκ ἂν τις εἴποι ὡς Κῦρος **τοὺς κακούργους** καὶ **ἀδίκους** εἴα καταγελᾶν (se laissait bafouer par *les malfaiteurs* et *les scélérats*), ἀλλ' ἀφειδέστατα ἐτιμωρεῖτο. — Dém., XVIII, 35 : **τὰς οἰκειότητας** βεβαιοῦν, affermir les amitiés de toute espèce.

Remarques. — I. Les noms abstraits (vertus, vices, arts, sciences) s'emploient régulièrement *sans article*, sauf quand le nom abstrait se rapporte à une personne ou à un objet déterminé.

Ex. : Xén., *Mém.*, I, 1, 2 : Σωκράτης **μαντικῇ** χρώμενος οὐκ ἀφανὴς ἦν. — Isocr., I, 33 : **ἀρχὴ φιλίας** μὲν **ἔπαινος**, **ἔχθρας** δὲ **ψόγος**. Etc.

Mais on devrait dire : ἡ Σωκράτους σωφροσύνη, la modération de Socrate.

II. Les mots θεός, ἄνθρωπος, ἄνθρωποι sont *souvent* employés sans article, quand ils ne désignent pas un dieu, un homme, des hommes déterminés.

Ex. : Plat., *Théét.*, 178 b : πάντων μέτρον **ἄνθρωπος** ἐστω. *Banq.*, 202 e : καὶ γὰρ πᾶν τὸ δαιμόνιον μεταξύ ἐστι **θεοῦ** τε καὶ **θνητοῦ**..., ἑρμηνεῦον καὶ διαπορθμεῦον **θεοῖς** τὰ παρ' **ἀνθρώπων** καὶ **ἀνθρώποις** τὰ παρὰ **θεῶν**. Etc.

---

1. L'article est omis aussi dans les locutions suivantes formées de la préposition ἐν (ou εἰς) et de noms communs qu'on était arrivé à considérer comme des noms propres : εἰς πόλιν, ἐν πόλει « dans l'acropole (cf. C. I. A., I, Suppl. 27 a, l. 60 ; Thuc., V, 13 ; 23 ; 47, etc.), εἰς βουλευτήριον « dans le lieu de délibération du sénat » ; ἐν νεωρίοις « dans les chantiers maritimes » ; ἐν πρυτανείῳ « au prytanée ». Voy. Koch, *Gramm. grecque*, trad. fr., p. 238, n. 3 (note du traducteur) et pour les exceptions à cet usage, cf. Meisterhans, *Gramm. der Att. Inschriften*, § 44, 3, d.

2. De là vient que le singulier contient souvent l'idée que le français rend en ajoutant « par excellence ».

Ex. : Plat., *Ménex.*, 248 a : οὗτός ἐστιν **ὁ σώφρων** καὶ οὗτος **ὁ ἀνδρεῖος** καὶ φρόνιμος. — Xén., *Cyr.*, III, 3, 4 : ἀνεκάλουν Κῦρον **τὸν εὐεργέτην, τὸν** ἄνδρα τὸν ἀγαθόν. — Eschine, II, 166 : ταῦτ' ἐστὶν **ὁ προδότης** καὶ τὰ τούτοις ὅμοια.

Quelquefois aussi le singulier désigne un individu quelconque de l'espèce et, en ce cas, répond plutôt au français « un » qu'à l'article défini.

Ex. : Xén., *An.*, II, 6, 10 : δεῖ **τὸν στρατιώτην** (« un soldat ») φοβεῖσθαι μᾶλλον τὸν **ἄρχοντα** (« son général ») ἢ τοὺς πολεμίους.

III L'article peut manquer encore :

1° Devant les accusatifs de relation ὄνομα, γένος, μέγεθος, πλῆθος, etc. (voy. ci-dessus, § 74, 2°, p. 74).

2° *Toujours* avec certaines désignations de temps ou de lieu, unies en général à des prépositions ou à des adverbes (ex. : ἅμα ἕῳ, ἀφ' ἑσπέρας, ἀπ' ἀνατολῶν ἐπὶ δυσμάς, ἔξω πόλεως, διὰ νήσων, ἐπὶ θύραις, etc.), et avec les indications générales de temps qui se mettent au génitif (cf. ci-dessus, § 137, 1°, p. 171 avec la note 4).

3° Avec les noms des fonctionnaires de l'État (cf. στρατηγοῖς εἰς Σικελίαν, aux stratèges envoyés en Sicile ; ἑλληνοταμίαις καὶ παρέδροις, aux percepteurs et à leurs collègues ; ἀθλοθέταις καὶ συνάρχουσι, à ceux qui donnent des jeux et à leurs collègues (voy. MEISTERHANS, *Gr. der Att. Inschriften*, § 44, 3, g).

701. — Article joint aux autres parties du discours. — L'article peut donner la valeur d'un substantif 1° à l'adjectif et au participe (cf. ci-dessus); 2° à l'infinitif (voy. § 553); 3° à l'adverbe et aux prépositions (cf. οἱ πλησίον, les voisins, οἱ ἐκεῖ, les gens de là-bas, οἱ ἔνδον, ceux qui sont à l'intérieur, οἱ νῦν, les modernes, les contemporains, οἱ ἔπειτα, les descendants, la postérité, οἱ πάλαι, ceux d'autrefois[1], etc. Τὸ ἄνω, le haut, τὸ ἔνδον, l'intérieur, etc., τὸ μὲν αὐτίκα, ... τὸ δὲ μέλλον, dans le moment présent..., pour l'avenir; — οἱ παρὰ τοῦ Νικίου, les envoyés de Nicias, οἱ ἀφ' Ἁρμοδίου καὶ Ἀριστογείτονος, les descendants d'Harmodios et d'Aristogiton, οἱ ἐφ' αὐτῶν, οἱ καθ' ἑαυτόν, leurs contemporains, ses contemporains, οἱ ἀμφὶ Ἀριστοτέλην καὶ Μελάνθιον καὶ Ἀρίσταρχον, Aristote, Melanthios, Aristarchos et leurs partisans, οἱ ἀμφὶ Θεμιστοκλέα, Thémistocle et ses pareils; οἱ περὶ Νικίαν στρατηγοί, Nicias et ses collègues, etc.); 4° à une proposition tout entière (τὸ γνῶθι σαυτὸν, *la maxime* connais-toi toi-même).

REMARQUE. — En grec, l'article au pluriel neutre suivi d'un génitif remplace, suivant le sens général de la proposition, les mots propriétés, intérêts, affaires, rapports, sentiments, actions, etc. (voy. ci-dessus, p. 110, REM. II)[2].

---

1. En grec, l'article permet de donner la valeur d'un *adjectif* soit à un adverbe (ἡ τότε ναυμαχία), voy. ci-après, p. 800, REM. III), soit à une préposition accompagnée de son complément (ἡ ἐν Σαλαμῖνι ναυμαχία). En latin, l'absence d'article rend très dure la construction d'un adverbe ou d'une préposition accompagnée de son complément dans le sens d'un adjectif. Toutefois on rencontre *assez souvent* une expression adverbiale, *beaucoup plus rarement* (au moins chez Cicéron et chez César) un adverbe proprement dit remplissant, à côté d'un substantif, les fonctions d'un adjectif.

Ex. : T.-LIVE, III, 39, 4 : **Romulum... *deinceps*que reges** (= καὶ τοὺς ἐφεξῆς βασιλέας). XXII, 45, 2 : **Numidas ad invadendos ex minoribus castris Romanorum aquatores** (= τους ἐκ τοῦ ἐλάττονος στρατοπέδου...) **trans flumen mittit.** — Cf. CIC., *de Fin.*, II, 26, 84 : **si tua sint *Puteolis granaria*** (= **ea granaria quæ sunt Puteolis**). *Phil.*, 4, 5, 11 : **nullus ei ludus videtur esse jucundior quam cruor, quam cædes, quam ante oculos trucidatio civium** (= ***ante oculos facta* trucidatio**). Etc.

Mais c'est seulement par exception qu'on trouve en latin un adverbe ou une expression adverbiale jouant le rôle d'un substantif, tour que la présence de l'article rend en grec si naturel et si ordinaire.

Ex. : CIC., *ad Att.*, XI, 15, 1 : **Achaici, item *ex* Asia** (cf. οἱ ἐκ τῆς Ἀσίας).

2. Pour l'emploi *apparent* de **hic** ou de **ille** en latin, dans le sens de l'article, voy. aussi ci-dessus, p. 110, REM. II.

702. — Place de l'article.

1° Quand un nom propre est construit en apposition à un nom commun qui l'annonce, le nom commun prend l'article et souvent aussi le nom propre.

Ex. : Dém., LIII, 10 : **ὁ** ἀδελφὸς **ὁ** Ἀρεθούσιος οὐδένα εἴα ὠνεῖσθαι.

Remarques. — I. Les noms propres de fleuves ou de montagnes, s'ils sont du même genre que le nom générique qui leur sert d'apposition se placent *entre l'article et ce nom générique* (cf. **ὁ** Εὐφράτης ποταμός, le fleuve de l'Euphrate ; **τὸ** Πήλιον ὄρος, **τὸ** Αἰγάλεων ὄρος, le mont Pélion, le mont Ægalée).

Mais si le nom propre n'est pas du même genre que son apposition il faut mettre l'article devant l'apposition (cf. [**ὁ**] Πίνδος **τὸ** ὄρος, [**ἡ**] Γεράνεια **τὸ** ὄρος).

II. L'apposition à un nom propre de personne prend l'article quand elle désigne quelque chose de connu ou une qualité distinctive.

Ex. : Xén., *Anab.*, I, 4, 7 : Ξενίας **ὁ** Ἀρκάς, στρατηγός, ἀπέπλευσεν. Cf. Arist., *Nuées*, 1187 : **ὁ** Σόλων **ὁ** παλαιὸς ἦν φιλόδημος τὴν φύσιν. Etc.

2° Quand un adjectif ou une locution adjective est construite comme épithète, l'article (s'il y a lieu de l'employer) précède toujours immédiatement l'épithète. On place le premier le terme sur lequel on veut appeler l'attention.

Ex. : Plat., *Rép.*, 545 a : πῶς ποτε **ἡ ἄκρατος δικαιοσύνη** πρὸς **ἀδικίαν τὴν ἄκρατον** ἔχει εὐδαιμονίας πέρι ; Etc.

Remarques. — I. L'épithète d'un pronom personnel exprimé ou contenu dans la désinence verbale prend l'article au cas où elle l'aurait eu dans une autre construction.

Ex. : Plat., *Lois*, 707 : τὴν περὶ Σαλαμῖνα ναυμαχίαν **ἡμεῖς** γε **οἱ Κρῆτες** τὴν Ἑλλάδα φαμὲν σῶσαι. *Ion*, 532 : χαίρω ἀκούων **ὑμῶν τῶν σοφῶν**. — Dém., XXIX, 45 : οὐκ ἐβούλετο **τὸν υἱὸν ἐμὲ** πένητα καταστῆσαι. Etc.

Platon, *Lois*, 680 : οὐ σφόδρα **χρώμεθα οἱ Κρῆτες** τοῖς ξενικοῖς ποιήμασιν. Etc.

II. Le substantif qui précède l'épithète prend l'article dans tous les cas où il l'aurait eu dans une autre construction.

Ex. : Dém., XXIV, 207 : νόμος αἰσχρὸς ὅταν κύριος ᾖ, **τῆς πόλεως** ὄνειδός ἐστι τῆς θεμένης (l'article désigne ici une certaine classe de villes et marque le genre).

Xén., *Mém.*, IV, 5, 11 : τί διαφέρει ἄνθρωπος ἀκρατὴς θηρίου τοῦ ἀμαθεστάτου (θηρίου sans article désigne un animal quelconque, l'article devant le superlatif oppose l'animal le plus grossier à tous les autres animaux grossiers)[1].

---

1. Ch. Thurot. *Cours de Grammaire*, etc. (notes autographiées), p. 247. J'ai cru bien faire, toutes les fois que cela m'a été possible, de prendre pour guide dans la rédaction de ce chapitre le résumé fait par mon ancien maître du travail de Krüger, *Griech. Sprachlehre*, § 50.

III. Quand le substantif est construit avec un adverbe, l'adverbe est placé comme l'adjectif épithète.

Ex. : Thuc., I, 47, 3 : οἱ γὰρ **ταύτῃ** ἠπειρῶται ἀεί ποτε αὐτοῖς φίλοι εἰσίν. I, 130, 1 : ὁ Παυσανίας ἐν μεγάλῳ ἦν ἀξιώματι διὰ τὴν **Πλαταιᾶσιν** ἡγεμονίαν. — Plat., *Rép.*, 589 a : τοῦ ἀνθρώπου ὁ **ἐντὸς** ἄνθρωπος ἔσται ἐγκρατέστατος. — Isocr., IV, 152 : οἱ σατράπαι οὐ καταισχύνουσι τὴν **ἐκεῖ** παίδευσιν. Etc.

3° Le génitif possessif et celui des pronoms réfléchis sont considérés comme les équivalents d'un adjectif épithète et se construisent *le plus souvent* comme lui (ἡ τῶν Περσῶν ἀρχή[1], et voy. ci-dessus, p. 111, Rem. III)[2].

4° Le génitif partitif et celui des pronoms personnels *non réfléchis* (cf. ci-dessus, p. 111, Rem. III) se placent le plus souvent devant le substantif accompagné de son article (cf. τῶν Ἀθηναίων οἱ γεραίτατοι, les plus anciens des Athéniens, etc.).

5° Quand plusieurs déterminations (adjectif, génitif possessif, adverbe, préposition avec complément) sont unies par l'article à un substantif, on peut ou bien les enclaver entre l'article et le substantif ou bien enclaver les unes et placer les autres après le substantif en employant l'article.

Ex. : Xén., *Hell.*, VII, 4, 38 : ἔπεμπον εἰς τὰς **ἄλλας Ἀρκαδικὰς** πόλεις.

Platon, *Banq.*, 209 d : καὶ εἰς Ὅμηρον ἀποβλέψας καὶ Ἡσίοδον καὶ **τοὺς ἄλλους** ποιητὰς **τοὺς ἀγαθούς**. — Eschine, II, 44 : **τῶν** ἐπὶ τοῦ βήματος παρ' ὑμῖν **λόγων** ὑμεῖς ἀκηκόατε.

Thuc., I, 108, 3 : οἱ Ἀθηναῖοι **τὰ** τείχη **τὰ** ἑαυτῶν **τὰ** μακρὰ ἐπετέλεσαν. Etc.

Remarques. — I. Toutefois quand le substantif accompagné de l'article signifie une action, on peut placer après lui une détermination consistant en une préposition avec son complément, sans être obligé de répéter l'article.

Ex. : Thuc., II, 52, 1 : ἐπίεσε τοὺς Ἀθηναίους ἡ ξυγκομιδὴ ἐκ τῶν ἄγρων εἰς τὸ ἄστυ. — Xén., *Hell.*, VI, 4, 27 : τὰ αἴτια τῆς ἐπιβουλῆς ὑπὸ τῆς γυναικὸς οὕτω λέγεται. Etc.

---

1. On peut dire aussi τῶν Περσῶν ἡ ἀρχή ou ἡ ἀρχὴ τῶν Περσῶν ou encore ἡ ἀρχὴ ἡ τῶν Περσῶν, suivant qu'on veut insister sur telle ou telle partie de l'idée.

Ex. : Plat., *Lois*, 805 d : δεῖ παιδείας κοινωνεῖν **τὸ θῆλυ** γένος ἡμῖν **τῷ τῶν ἀρρένων** γένει (on insiste sur l'idée qualificative). — Xén., *An.*, V, 1, 1 : ὅσα μὲν δὴ ἐν **τῇ ἀναβάσει τῇ** μετὰ Κύρου ἔπραξαν οἱ Ἕλληνες καὶ ὅσα ἐν **τῇ πορείᾳ τῇ μέχρι ἐπὶ θάλατταν**, ἐν τῷ πρόσθεν λόγῳ δεδήλωται (on insiste sur l'idée du substantif).

La formule officielle pour désigner le peuple athénien par opposition aux autres peuples était ὁ δῆμος ὁ Ἀθηναίων (voy. les inscriptions).

2. Il arrive même parfois qu'une proposition relative considérée comme l'équivalent d'un adjectif qualificatif est enclavée entre l'article et son substantif.

Ex. : Dém., XIX, 254 : Σόλων ἐμίσει τοὺς **οἷος οὗτος** ἀνθρώπους.

Voy. Krüger, *Griech. Sprachlehre*, § 50, 8, 16.

II. Enfin quand l'infinitif, le participe ou l'adjectif sont accompagnés de l'article, les déterminations qui en précisent le sens ne sont pas nécessairement enclavées.

Ex. : Mén., *Sent.*, 673 : **γυναῖκ'** ὁ διδάσκων **γράμματ'** οὐ καλῶς ποιεῖ.

Xén., *Cyr.*, V, 3, 19 : σοῦ ὁ Ἀσσύριος **παῖδας** μὲν τὸ ποιεῖσθαι ἀφείλετο, οὐ μέντοι τό γε φίλους κτᾶσθαι δύνασθαι ἀπεστέρησεν. *Mém.*, I, 6, 13 : **τὴν σοφίαν** τοὺς ἀργυρίου πωλοῦντας σοφιστὰς ἀποκαλοῦσιν. Etc.

703. — Absence d'article devant l'attribut. — L'article ne s'emploie pas devant l'attribut.

Ex. : Arist., *Assembl.*, 481 : **πολλοὶ** οἱ πανοῦργοι, *nombreux* sont les gredins. — Diphile, *fragm.*, 44 : **ἐφημέρους** γε τὰς τύχας κεκτήμεθα, le bonheur *que* nous possédons *est passager*. — Xén., *Écon.*, 5, 17 : ἔφη τὴν γεωργίαν τῶν ἄλλων τεχνῶν **μητέρα** καὶ **τρόφον** εἶναι. — Platon, *Phédon*, 107 c : εἰ μὲν γὰρ ἦν ὁ θάνατος τοῦ παντὸς **ἀπαλλαγή**, ἕρμαιον ἂν ἦν τοῖς κακοῖς ἀποθανοῦσι τοῦ σώματος ἀπηλλάχθαι. — Isocr., VII, 17 : οἱ Ἀθηναῖοι παρ' **ἑκόντων** τῶν συμμάχων τὴν ἡγεμονίαν ἔλαβον, c'est *de leur plein gré* que les alliés d'Athènes lui donnèrent l'hégémonie. Etc.

Comparez τὰς εὐπραγίας ἴσμεν οὐ παραμενούσας, nous savons que la prospérité ne dure pas et τὰς οὐ παραμενούσας εὐπραγίας εὖ ἴσμεν, nous connaissons la prospérité qui ne dure pas; de même, φεύγοντες οἱ πολέμιοι, en s'enfuyant les ennemis.... et οἱ φεύγοντες πολέμιοι, les ennemis qui s'enfuyaient...

Remarques. — I. Contrairement à la règle, l'article est joint à l'attribut, quand cet attribut désigne un objet déjà connu ; il signifie alors celui (*dont il a été déjà question*) qui...

Ex. : Antiph., VI, 27 : οὗτοι ἦσαν **οἱ φεύγοντες** τὸν ἔλεγχον, c'étaient là ceux qui, *comme je l'ai déjà dit*, se dérobaient à l'épreuve.

II. C'est parce qu'ils font partie de l'attribut que les adjectifs dont il a été question ci-dessus (§ 663) sont employés sans article.

704. — Article avec les pronoms. — Certains pronoms employés comme adjectifs se placent comme les adjectifs dont il a été question § 663 et veulent que le substantif qui les accompagne soit précédé de l'article. Ce sont :

1° αὐτός, **ipse** (cf. αὐτὸς ὁ βασιλεύς, le roi en personne, le roi à lui seul, le roi de son propre mouvement ; au contraire ὁ αὐτός, **idem**, garde toujours l'article même quand il est employé comme attribut.

2° ὅδε, οὗτος, ἐκεῖνος (cf. οὗτος ὁ νεανίας ou ὁ νεανίας οὗτος, ce jeune homme-ci ; ἐκεῖνος ὁ νεανίας ou ὁ νεανίας ἐκεῖνος, ce jeune homme-là)[1].

---

1. Quand le substantif déterminé par le démonstratif est accompagné d'un adjectif qualificatif, cet adjectif se place entre l'article et le substantif (ex. : οὗτος ὁ ἀγαθὸς ἀνήρ, ὁ ἀγαθὸς ἀνὴρ οὗτος ou encore ὁ ἀγαθὸς οὗτος ἀνήρ).

REMARQUE. — L'article *peut* manquer quand on *montre* du geste une personne ou un objet présent ; en pareil cas, l'adjectif démonstratif se met *ordinairement* après le substantif (cf. Σωκράτης **ὅδε**, Socrate que voici ; τόξον **τοῦτο**, l'arc que voilà, etc.)[1].

En pareil cas aussi, on emploie dans le dialecte attique, les formes démonstratives οὑτοσί, τουτουί, etc. (cf. XÉN., *Mém.*, IV, 2, 3 : Εὐθύδημος **οὑτοσί**, etc.).

3° ἄμφω (avec le duel du substantif), ἀμφότεροι, tous les deux ensemble, ἑκάτερος, l'un et l'autre (cf. ἄμφω τὼ πόλει, ἐπ' ἀμφοτέροις τοῖς λιμέσιν, καθ' ἑκάτερον τὸν ἔσπλουν, etc.

4° πᾶς (ἅπας) et ὅλος, tout entier, quand le substantif même employé sans cet adjectif aurait eu l'article (cf. πᾶσαν ὑμῖν τὴν ἀλήθειαν ἐρῶ, mais ἐπαινεῖν δεῖ πάντας θεούς.

5° ἕκαστος (mais le substantif peut ne pas prendre l'article, et c'est même le cas le plus fréquent)[2].

REMARQUES. — I. Quand πᾶς et ἅπας construits avec un substantif signifient chaque ou complet, entier, pur, le substantif ne prend pas l'article (cf. παντὶ στόλῳ, avec une flotte au complet).

II. Quand l'article précède πᾶς, c'est qu'on oppose le tout à ses parties (cf. ὁ πᾶς ἀριθμός, le total ; πέμπουσι χιλίους τοὺς πάντας ὁπλίτας, ils envoient mille hoplites en tout). Etc.

CHAPITRE III

LES PARTICULES

§ 1. — Négations.

705. — **Négations simples.** — Les négations sont simples ou composées.

1° *En grec*, les négations simples sont **οὐ** (οὐκ devant une voyelle simple, οὐχ[3] devant une aspirée) et **μή**.

Entre οὐ et μή il y a cette différence générale que **οὐ** nie *indépendamment de toute vue de l'esprit* et que avec **μή** la négation est *subordonnée à une vue de l'esprit*.

2° *En latin*, les négations simples sont **non**[4], **haud** et **nē** (par un ē long).

---

1. Voy. KÜHNER-GERTH, *ausf. Gramm. der gr. Spr.*, § 465, Anm. 6, *a* (p. 628 et suiv.).
2. Voy. KÜHNER-GERTH, *ouv. cité*, § 465, 7 et pour toute cette question de l'emploi de l'article avec les pronoms, le § 465 tout entier, pp. 625-639.
3. La négation οὐχί qui est employée plus rarement nie plus fortement que οὐ. Sur cette négation, voy. *American Journal of Philology*, avril 1898.
4. **Non** représente **nœnu** forme archaïque pour **nœnum**, contractée de **nĕ œnum** (= **ne oinom**, c'est-à-dire **nĕ unum**, « pas même *en une seule chose* »). C'est donc par abus qu'on peut dire de **non** que c'est une négation simple ; en réalité c'est une forme composée. La négation simple **nĕ**

Non et **haud** correspondent à οὐ et à μή (du moins dans quelques-uns de ses emplois).

REMARQUE. — Dans la prose classique, **haud** peut remplacer **non** devant un *adjectif* ou un *adverbe* (cf. ***haud*** **magnus**, ***haud*** **sane**, etc.), mais s'emploie rarement devant un verbe, sauf devant **scio**[1].

706. — Négations composées. — Aux négations simples s'opposent les négations composées.

1° Ce sont, *en grec*, οὔτε (μήτε), qui ne s'emploient guère que corrélativement (§ 360), οὐδέ (μηδέ), non plus, ou pas même (§ 359, REM., I-III).

2° *En latin*, ce sont **nec, neque, neve** qui s'emploient tantôt corrélativement tantôt isolément (voy. ci-dessus, § 365 pour **nec, neque**)[2].

REMARQUES. — I. 1° Ordinairement on se sert en grec de καὶ οὐ, καὶ μή pour unir une proposition négative à une proposition affirmative et de οὐδέ (μηδέ) pour relier une proposition négative à une proposition négative qui précède (§ 359).

2° Contrairement à ce qui a lieu en grec, **et non** (**ac non**) ne s'emploie que :

a) Dans le sens de et non pas plutôt (en grec ἀλλ' οὐ [μή]) pour opposer à une hypothèse fausse ce qu'on veut présenter comme étant la réalité.

EX. : T.-LIVE, II, 38, 5 : **illud non succurrit, vivere nos quod maturarimus proficisci ? si hoc profectio, *et non fuga*, est.**

---

a servi à former d'autres mots que **non** ; on la retrouve dans ***nĕ*-ŭter**, ***nĕ*-fas**, ***nĕ*-que**, ***nĕ*-queo** ***ne*-scio**, **nihil** (p. **ne-hilum**, « pas même la petite raie noire qu'on voit sur une fève »), **nunquam** (p. ***ne*-unquam**), **nullus** (p. ***ne*-ullus**), **nemo** (p. ***ne*-hemo** ou **homo**, « pas un homme »); cf. dans Plaute ***nĕvis*** (p. **non vis**) et ***nĕvolt*** (p. **non-volt**).

1. César n'emploie **haud** qu'une fois (dans l'expression **haud scio**); dans ses *discours*, Cicéron ne construit **haud** avec un verbe que dans l'expression **haud scio an...** Les exemples **haud niteretur** (*de Sen.*, 23, 82) et **haud erravero** (*de Nat. deor.*, II, 21, 57) sont isolés ; dans *p. Mil.*, 25, 68, **haud dubitans** est régulier, si l'on considère **dubitans** comme un adjectif; enfin **haud dubitavit** (*p. Sest.*, 56, 120) se trouve dans une citation poétique.

2. Pour l'emploi des négations dans les propositions indépendantes ou dépendantes, devant l'infinitif ou devant le participe, voy. ci-dessus, liv. II, aux différents chapitres où il en est traité, et ci-après aux *Index alphabétiques*, ainsi qu'à la *table analytique des matières*.

Il reste ici à dire un mot de la construction grecque des négations avec le substantif, l'adjectif, l'adverbe ou la préposition. La règle est la même que pour l'emploi des négations avec le participe, c'est-à-dire que l'on emploie οὐ, sauf quand il y a une idée de supposition ou quand les négations se trouvent dans une proposition qui exige μή.

EX. : PLAT., *Rép.*, 422 : εἷς πύκτης δυοῖν **μὴ πύκταιν** (= εἰ μὴ πύκται εἰσίν) οὐκ ἂν δοκεῖ σοι ῥαδίως μάχεσθαι; — ARISTOPH., *Assembl.*, 115 : οὐκ οἶδα· δεινὸν δ' ἔστιν ἡ **μὴ** ἐμπειρία (= εἴ τις μὴ ἔμπειρός ἐστι). — ARISTOTE, *Rhét.*, II, 9 : τὸ τῶν ὁμοίων ἠξιῶσθαι τοὺς **μὴ** ὁμοίους (= εἴ τινες μὴ ὅμοιοί εἰσιν) οὐ δίκαιον.

THUC., II, 45, 1 : τὸ **μὴ** ἐμποδὼν ἀνταγωνίστῳ εὐνοίᾳ τετίμηται. — ISOCR., XIII, 6 : οὐδὲν κωλύει τοὺς περὶ ἕτερα δεινοὺς γενομένους **μὴ** χρηστοὺς εἶναι περὶ τὰ συμβόλαια.

PLAT., *Phédon*, 115 e : τὸ **μὴ** καλῶς λέγειν... κακόν τι ἐμποιεῖ ταῖς ψυχαῖς (μὴ à cause de l'infinitif). — LYS., XX, 10 : δεινόν μοι δοκεῖ εἶναι εἰ τοῖς εἰποῦσι περὶ τὸ πλῆθος τὸ ὑμέτερον **μὴ** τὰ ἄριστα ὁ μηδὲν εἰπὼν ταὐτὰ πείσεται (μή, parce que la proposition est suppositive).

b) Lorsque **et non** sert à exprimer l'*étonnement*, l'*indignation*.

Ex. : Cic., *de Har. resp.*, 12, 25 : **videmus... examina tanta servorum immissa in populum Romanum...** ***et non*** **commovemur!**

c) Lorsque **et** est séparé de **non** par une proposition incidente.

Ex. : Cic., *p. Mur.*, 10, 23 : ***et, quoniam*** **mihi videris istam scientiam juris tanquam filiolam osculari tuam,** ***non*** **patiar**, etc.[1].

d) Dans d'autres cas dont il a été parlé ci-dessus, p. 368 (Rem.).

3° On trouve **et nemo, et nullus**, etc., là où le sens demanderait **et non** (cf. Cés., *de Bell. Gall.*, VII, 65, 4; Cic., *de Orat.*, II, 8, 32); partout ailleurs on emploie régulièrement ***nec*** **quisquam,** ***nec*** **ullus**, etc., les exceptions sont *rares* (cf. cependant, Cic., *p. Clu.*, 64, 179; *de Div.*, II, 48, 143 et voy. ci-dessus, p. 367, n. 2).

II. **Neve** (et par abréviation **neu**) s'emploie pour rendre le français et... ne... pas, dans les propositions où la syntaxe demanderait **ne** et non pas **non**.

Régulièrement et *logiquement* **neve** ne devrait pas se rencontrer dans des phrases où la conjonction copulative et la négation ne font pas partie de la même proposition. Cependant les poètes emploient en pareil cas **neve**.

Ex. : Ov., *Mét.*, I, 151 : ***neve*** **foret** (= ***et, ne*** **foret**) **terris securior arduus æther**[2].

III. Dans les propositions subordonnées **ne... neve...** peut être remplacé par **neve... neve...** (de même que dans les propositions à l'indicatif ou à l'infinitif **non... neque** se remplace souvent par **neque... neque...**).

Ex. : Cic., *p. Sest.*, 38, 65 : **cum... Duodecim Tabulis sanctum esset ut** ***neve*** **privilegium irrogari liceret,** ***neve*** **de capite, nisi comitiis centuriatis, rogari.** — T.-Live, XXX, 37, 4 : **bellum** ***neve*** **in Africa** ***neve*** **extra Africam gererent.**

IV. **Neve** peut être *très correctement* remplacé par **neque** :

a) Dans les formes de phrase où l'on aurait **ut, neve... neve** (cf. ci-dessus, Rem. III) :

Ex. : Cic., *de Am.*, 12, 40 : **haec igitur lex in amicitia sanciatur, ut** ***neque*** **rogemus res turpes** ***nec*** **faciamus rogati** (au lieu de **ut** ***neve*** **rogemus...** ***neve*** **faciamus...**).

b) Lorsque la proposition qui précède celle où devrait se trouver **neve** contient une *affirmation* ou un ordre *positif*.

Cic., *de Rep.*, I, 2, 3 : **teneamus eum cursum...** ***neque*** **ea signa audiamus quæ receptui canunt.** — Cés., *de Bell. Gall.*, II, 10, 5 : **his persuaderi ut diutius morarentur** ***neque*** **suis auxilium ferrent non poterat.** Etc.[3].

---

1. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, § 268 ; A. Meillet, *Revue de Phil.*, t. XII, p. 172.

2. Quelques prosateurs, et T.-Live particulièrement, emploient de même **neque** là où logiquement il faudrait **et non** (cf. XXI, 48, 8-9 ; XXII, 22, 4 ; 59, 12 ; XXIII, 10, 13 ; 26, 10 ; 41, 3 ; XXVI, 9, 12 ; 20, 2 ; XXVIII, 21, 6, etc.).

3. Au contraire, si la première proposition renferme la négation **ne**, c'est-à-dire exprime une *défense*, l'idée de cette négation doit être régulièrement continuée par **neve** dans la seconde proposition ; cette règle est souvent violée par T.-Live (cf. II, 32, 10, etc.).

707. — Au grec **οὐδὲ**, ne... pas... même ou non plus (cf. § 359, 2°, Rem., I) répond le latin **ne ... quidem**.

On intercale entre **ne** et **quidem** le mot sur lequel porte la négation[1].

Si **ne... quidem** porte sur *l'ensemble d'une proposition*, on peut intercaler entre **ne** et **quidem** la proposition tout entière, à condition qu'elle comprenne au plus trois mots; sinon, on se borne à enclaver le mot ou les mots les plus importants.

> Ex. : Cic., *de Off.*, III, 10, 43 : **neque contra rem publicam neque contra jusjurandum ac fidem amici causa vir bonus faciet, *ne* si judex *quidem*[2] erit de ipso amico** (ici **ne... quidem** porte sur l'ensemble de la proposition **si judex erit de ipso amico**, mais Cicéron a dû se borner à intercaler entre **ne** et **quidem** les deux mots les plus importants de cette proposition).

Remarque. — Au lieu de **non modo *non*... sed ne... quidem...**, on trouve en latin **non modo... sed ne... quidem.**

> Ex. : Cic., *de Am.*, 24, 89 : **quæ** (= **assentatio**) ***non modo* amico, sed *ne* libero *quidem* digna est**[3].

Cet emploi n'est vraiment correct que s'il y a *un seul verbe commun aux deux membres de phrase*[4]; en pareil cas, la négation contenue dans **ne... quidem** porte sur les deux membres de phrase ; c'est comme s'il y avait **assentatio *non modo* amico, *sed etiam* libero *non* digna est**[5].

---

1. C'est seulement chez des auteurs *incorrects* que **ne** et **quidem** sont rapprochés l'un de l'autre.

   Ex. : Gaius, III, § 93 : **ut *ne quidem* in Græcum sermonem... proprie transferri possit.**

2. Cest surtout à partir de l'époque impériale (cf. cependant Cic., *Top.*, 4, 23) que l'on trouve **nec** employé pour **ne... quidem** (cf. οὐδέ, en grec, ci-dessus, § 359, 2°, Rem. I).

   T.-Live emploie ainsi **nec ipse** (gr. οὐδ' αὐτός) comme il emploie **et ipse** (= καὶ αὐτός). Voy. par exemple XXIII, 18, 4.

3. Cette forme de phrase parait avoir été beaucoup plus employée par Cicéron (du moins dans ses discours, voy. Merguet, *Lexikon zu den Reden des Cicero*, t. III, p. 180 sqq.) que la forme logique **non modo non... sed ne... quidem.**

4. Par conséquent, dans une phrase comme celle-ci :

   T.-Live, XXV, 26, 10 : **ut *non modo* lacrimis... prosequerentur mortuos, *sed ne* efferrent *quidem*,**

   la grammaire demanderait **non modo non... prosequerentur sed ne efferrent quidem.** Mais la tournure employée par T.-Live s'explique par une analogie toute naturelle avec le cas dont il est question ci-dessus.

   Ce qui est plus extraordinaire et absolument incorrect, c'est une phrase comme la suivante :

   T.-Live, XXIV, 40, 12-13 : **ut *non modo* alius quisquam arma caperet..., *sed etiam* ipse rex,**

   dans laquelle **non modo** (= **non modo non**) est suivi de **sed etiam** et non de **sed ne... quidem...**

5. C'est un fait analogue à celui dont nous trouvons un exemple dans cette phrase :

   Cic., *de Orat.*, III, 14, 52 : ***neque* eum oratorem *tantummodo*, *sed* hominem *non* putant,**

   dont la forme pourrait être aussi bien : **eum *non modo* oratorem, *sed ne* hominem *quidem* putant.**

D'ailleurs la phrase de Cicéron pourrait encore être exprimée de deux manières : **assentatio *ne* libero *quidem* digna est, *non modo* amico** (en renversant les termes de l'opposition) ou bien : **assentatio *ne* libero *quidem, nedum* amico digna est** (cf. ci-après, § 708).

708. — 1° Au grec **οὐδὲ... μὴ ὅτι** (cf. ci-dessus, § 359, 2° Rem. III, p. 362), le latin répond par **non** (ou **ne... quidem**) ... **ne** (ou **nedum**[1]), encore bien moins (à plus forte raison), pour opposer un *terme* à un autre terme qui *précède*.

Ex. : Cic., *ad. Fam.*, IX, 26, 2 : **me vero nihil istorum *ne* juvenem *quidem* movit unquam, *ne* nunc senem.** — T.-Live, VI, 7, 2 : **ægre** (mot de sens *négatif*) **inermem tantam multitudinem, *nedum* armatam, sustineri posse.** Etc.

2° **Ne** et surtout **nedum** s'emploient avec le sens de bien loin que, pour opposer à une proposition principale *négative*, qui *précède*, une proposition secondaire au *subjonctif*.

Ex. : Cic., *p. Cluent.*, 35, 95 : **optimis, hercule, temporibus... nec P. Popilius neque Q. Metellus... vim tribuniciam sustinere potuerunt, *nedum* his temporibus, his moribus, his magistratibus sine vestra patientia... *salvi* esse possimus.** — Sall. *Cat.*, 11, 8 : **quippe secundæ res sapientium animos fatigant** (proposition principale de forme affirmative, mais qui équivaut à celle-ci : **secundas res *vix* sapientium animi *tolerare queunt***, *idée négative*), **ne** (var. ***nedum***) **illi, corruptis moribus, victoriæ temperarent**[2].

Remarques. — I. **Nedum ut**, au lieu de **nedum** (tout seul) est étranger à la prose classique (cf. T.-Live, III, 14, 6 : ***ne* voce *quidem* incommoda, *nedum ut* ulla vis fieret**).

II. C'est seulement à partir de l'*époque impériale* qu'on rencontre **nedum** après une proposition principale *nettement affirmative*.

a) Pour signifier encore moins, à plus forte raison (cf. T.-Live, XLV, 29, 2 : **quæ vel socios, *nedum* hostes victos, terrere possent**, au lieu de : **quæ *etiam* socios, *non modo* hostes victos terrere possent**).

---

1. **Nedum** est tout simplement un **ne** renforcé ; la particule **dum** est la même que celle dont il a été question ci-dessus, p. 545, n. 3.

2. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, § 270, qui explique de la manière suivante l'origine de l'emploi de **nedum**.

Il part de passages comme celui-ci :

Plaute, *Amph.*, 326 : **vix incedo inanis, *ne* ire posse cum onere *existumes*,**

et il ajoute : « ***Ne*** marque le *but :* (Je dis cela) *pour que* tu *ne* croies *pas*, etc. » (cf. T.-Live, XXVI, 50, 4 : **juvenis juvenem appello, *quo* minor sit inter nos hujus sermonis verecundia**, où la proposition finale se rattache à une idée sous-entendue : « [je dis cela] pour que... ») *Par suite d'une abréviation d'expression*, cette forme de phrase a pu être remplacée par la suivante : **vix incedo inanis, ne** (ou **nedum**) **cum onere ire possim** ».

Quant à l'emploi de **nedum** sans verbe (ci-dessus, § 708, 1°), il a pu sortir de l'emploi précédent ; en effet, la phrase qui vient d'être prise pour exemple pourrait s'abréger ainsi : ***vix* inanis, *nedum* cum onere, ire possum** (O. Riemann, *Synt. lat.*, § 270, Rem. 1).

b) Pour signifier bien loin que avec le subjonctif (cf. T.-Live, XXVI, 26, 11 : **qui vel in pace tranquilla bellum excitare possent,** ***nedum*** **in bello respirare civitatem forent passuri**).

III. Dans le *style familier* **nedum** remplace parfois **non solum**.

Ex. : Balbus et Oppius (chez Cic., *ad Att.*, IX, 7, a, 1) : ***nedum*** **hominum humilium, ut nos sumus,** ***sed etiam*** **amplissimorum virorum consilia ex eventu, non ex voluntate, a plerisque probari solent.**

Mais chez Cic., *ad Att.*, X, 16, 6, le texte **quoniam ... *nedum* novum morbum removisti, sed etiam gravedinem** est douteux.

IV. Tacite et les écrivains de l'époque impériale emploient au lieu de **nedum**, à plus forte raison, l'adverbe **adeo** qui devient **adeo non**, quand le sens le demande.

Ex. : Tac., *Hist.*, IV, 80 : **æqualium quoque** (= **etiam**) ***adeo*** **superiorum intolerantis.** III, 64 : **Vitellium ne prosperis** (la prospérité) **quidem parem,** ***adeo*** **ruentibus debilitatum.** III, 39 : **nullius repentini honoris,** ***adeo non*** **principatus, appetens.** Etc.[1].

709. — Place de la négation. — La négation se place immédiatement devant le terme sur lequel elle porte (cf. **οὐ** πάντα ὀρθῶς ἐποίησεν, ***non*** **omnia recte fecit,** il a bien fait *non pas* tout ce qu'il a fait, mais une partie ou il a eu raison de faire *non pas* tout, mais une partie; πάντα **οὐκ** ὀρθῶς ἐποίησεν, **omnia** ***non*** **recte fecit,** il a tout fait *non pas* bien, mais mal ou bien il *n'a pas* eu raison mais tort de tout faire; ὀρθῶς πάντα **οὐκ** ἐποίησεν, **recte omnia** ***non*** **fecit,** c'est avec raison qu'il *n'a pas* fait tout ce qu'il avait à faire).

Par conséquent la négation précède immédiatement le verbe[2] quand la proposition est négative[3].

Remarques. — I. *En grec*, quand la négation, au lieu de précéder immédiatement le substantif, est placée devant l'article ou devant la préposition, c'est qu'on veut donner à entendre le contraire de l'idée exprimée par le substantif.

Ex. : Lys., XX, 5 : ἐγὼ ἡγοῦμαι ἀδικεῖν εἴ τις ὀλίγας ἄρξας ἀρχὰς **μὴ τὰ ἄριστα** (suppl. ἀλλὰ τὰ κάκιστα) ἦρξε τῇ πόλει. — Dém., XIX, 118 : πάσχειν ὁτιοῦν αἱρεῖται παρ' ὑμῶν μᾶλλον ἢ Φιλίππῳ τι ποιῆσαι **μὴ πρὸς ἡδονήν** (suppl. ἀλλὰ λυπηρόν). Etc.[4].

---

1. Cet emploi de **adeo**, dit O. Riemann (*Synt. lat.*, 2e éd., p. 488, n. 1), repose sur une simple abréviation d'expression : on avait commencé par dire : **ne æquales quidem ferebat; adeo** (« tellement ») **superiorum erat intolerans;** on en vint à dire : **æqualium etiam, adeo superiorum, intolerans erat.**

2. En grec, la négation οὐ est parfois unie si étroitement à certains verbes qu'elle forme corps avec eux et implique le contraire de l'idée exprimée par eux :

Ex. : οὔ φημι, **nego** « je nie » ou (avec l'inf. futur) « je refuse »; οὐχ ὑπισχνοῦμαι « je refuse », οὐκ ἀξιῶ « je désire que cela ne soit pas (cf. Thuc., II, 89, 1) », οὐκ ἐῶ (= κωλύω) « j'empêche », οὐκ ἐθέλω « je refuse ».

De même, en dehors des verbes, οὐχ ἧσσον signifie souvent μᾶλλον, et οὐχ ἥκιστα signifie μάλιστα, ce sont des *litotes* (voy. Krüger, *Griech. Sprachlehre*, § 67, 1, 2 et 3).

Ex. : Xen., *Hell.*, VI, 2, 39 : ταύτην τὴν στρατηγίαν τῶν Ἰφικράτους **οὐχ ἥκιστα** ἐπαινῶ (Cf. Her., II, 43 : **οὐχ ἥκιστα,** ἀλλὰ μάλιστα. Thuc., VII, 44 : μέγιστον δὲ καὶ **οὐχ ἥκιστα** ἔβλαψεν). Etc.

3. En latin, la place de **ne** n'est pas ainsi fixée : **ne** est *très souvent* en tête de la proposition et séparé du verbe, quoique la proposition soit négative. **Nec** (**neque**) est toujours en tête de la proposition.

4. Voy. Krüger, *Griech. Sprachlehre*, § 67, 10, 4.

II. Dans une antithèse dont le deuxième membre est introduit par ἀλλά, la négation peut être séparée du verbe et placée immédiatement devant le premier membre : l'opposition est ainsi plus fortement marquée :

Ex. : Thuc., III, 10, 2 : ξύμμαχοι ἐγενόμεθα **οὐκ** ἐπὶ καταδουλώσει τῶν Ἑλλήνων, ἀλλ' ἐπ' ἐλευθερώσει. — Xén., *An.*, V, 6, 10 : ἐγὼ **οὐ** χαλεπὴν ὑμῖν εἶναι νομίζω τὴν πορείαν, ἀλλὰ παντάπασιν ἀδύνατον.

III. Dans une antithèse fortement marquée (particulièrement avec μέν... δέ...), la négation suit le terme sur lequel elle porte.

Ex. : Thuc., VI, 68, 2 : ὑπερφρονοῦσι μὲν ἡμᾶς, ὑπομένουσι δ' **οὔ**. — Cf. Lys., VI, 27 : ἐδέθη καὶ ᾐκίσθη, ἀπώλετο δ' **οὐχί**, ἀλλ' ἐλύθη. — Gnomiques, 539 : φίλου τρόπους γίγνωσκε, μισήσῃς δὲ **μή**. Etc.

IV. La négation qui précède un participe peut aussi affecter le verbe suivant.

Ex. : Thuc., VI, 33, 1 : **οὐ** καταφοβηθεὶς ἐπισχήσω (cf. I, 12, 1 : μετὰ τὰ Τρωικὰ ἡ Ἑλλὰς μετανίστατό τε καὶ κατῳκίζετο, ὥστε **μὴ** ἡσυχάσασα αὐξηθῆναι).

710. — Union de plusieurs négations. — La présence de deux ou de plusieurs négations dans une proposition donne lieu aux observations suivantes :

1° En grec et en latin, deux négations qui se rapportent à des idées différentes dans une même proposition conservent chacune leur valeur.

Ex. : Dém., XIX, 120 : **οὐ** δι' ἀπειρίαν γε **οὐ** φήσεις ἔχειν ὅ τι εἴπῃς. XXXVII, 55 : **οὐκ** ἀγνοῶ **οὐ** τῶν εὖ πεφυκότων ὢν ἀνθρώπων.

Cic., *ad. Att.*, VIII, 2 : ***non*** **potui** ***non*** **dare litteras ad Cæsarem. Etc.**

Les exemples sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les multiplier.

2° La négation peut porter sur deux propositions opposées, dont l'une est affirmative, l'autre négative, et qui sont considérées dans leur ensemble[1].

Ex. : Dém., XVIII, 179 : **οὐκ** εἶπον μὲν ταῦτα, **οὐκ** ἔγραψα δέ, **οὐδ'** ἔγραψα μὲν, **οὐκ** ἐπρέσβευσα δέ, **οὐδ'** ἐπρέσβευσα μέν, **οὐκ** ἔπεισα δὲ Θηβαίους (litt. *on ne peut pas prétendre* que j'aie donné le conseil sans faire la motion, *ni* que j'aie fait la motion mais que je *ne* suis *pas* allé en ambassade, *ni* que je sois allé en ambassade, mais que je *n'*ai *pas* convaincu les Thébains). — Cic., *p. Mil.*, 30, 84 : ***neque*** **in his corporibus inest quiddam quod vigeat et sentiat,** ***non*** **inest in hoc tanto naturæ tam præclaro motu,** et *il n'est pas vrai* qu'il y ait un principe vivant en chacun

---

1. L'auteur veut dire, en pareil cas, 'qu'on *aurait tort de croire* que, telle chose étant vraie, telle autre chose *n'est pas vraie* en même temps.

de nous et qu'il n'y en ait point un dans l'ensemble de la nature. Cf. Quint., IX, 3, 55 (traduisant le passage de Démosthène cité ci-dessus) : ***non*** **enim dixi quidem, sed** ***non*** **scripsi,** ***nec*** **scripsi quidem, sed** ***non*** **obii legationem,** ***nec*** **obii quidem legationem, sed** ***non*** **persuasi Thebanis.**

3° *En grec*, une négation peut être reprise a) quand elle est éloignée ou b) quand on veut donner plus de force à l'expression.

a) Ex. : Xén., *Anab.*, III, 2, 25 : δέδοικα **μή**, ἂν ἅπαξ μάθωμεν ἀργοὶ ζῆν..., **μὴ** ἐπιλαθώμεθα τῆς οἴκαδε ὁδοῦ. Etc.

b) Ex. : Aristophane, *Gren.*, 1043 : **οὐ** μὰ Δί', **οὐ** Φαίδρας ἐποίουν. Etc.

711. — 1° *En grec* comme *en latin*, une négation composée (οὐδείς, οὐδέποτε, οὔτε, etc. — **nemo, nunquam**, etc.) est *détruite* par une négation simple qui la suit[1].

Ex. : Xén., *Banq.*, 1, 9 : τῶν ὁρώντων **οὐδεὶς οὐκ** (il *n*'y a personne qui *ne*... *c.-à-d.* tout le monde) ἔπασχέ τι τὴν ψυχήν. Etc.

Cic., *de Am.*, 26, 99 : **aperte adulantem** ***nemo non*** **videt, nisi qui admodum excors est**[2]. Etc.

Remarque. — Il en est de même en latin pour **nec... non** et il *ne* faut *pas* dire (ou croire) que ne... pas...

Ex. : Cic., *de Fin.*, IV, 22, 60 : ***nec*** **hoc ille (Zeno)** ***non*** **vidit**, *et il ne faut pas croire que* Zénon n'a pas *vu* cela. — Caelius (chez Cic., *ad Fam.*, VIII, 16, 1) : **quibus (litteris) te nihil nisi triste cogitare ostendisti neque id quid esset præscripsisti** ***neque non*** **tamen quale esset quod cogitares aperuisti** (mais *ne va pas croire* que tu *ne* m'aies *pas* laissé entrevoir de quelle nature étaient tes pensées).

Dans la prose classique, **nec non** unit des propositions et non des mots et **nec** est ordinairement séparé de **non**[3].

On voit, d'après le sens littéral des passages donnés ci-dessus, que **nec** suivi de **non** ajoute à la pensée une nuance que **et** ne contiendrait pas.

2° a) *En grec*, une négation simple est renforcée par une négation composée.

Ex. : Eur., *Hel.*, 1618 : σώφρονος ἀπιστίας **οὐκ** ἔστιν **οὐδὲν**[4] χρησιμώτερον βροτοῖς. *Danaé*, fr. 13 : **οὐκ** ἔστιν **οὔτε** τεῖχος **οὔτε** χρήματα **οὔτ'** ἄλλο δυσφύλακτον **οὐδὲν** ὡς γυνή.

1. Dans le latin vulgaire, cette règle n'était pas toujours observée.

Ex. : Tér., *Andr.*, 205 : ***neque*** **tu** ***haud*** **dices**, « et tu ne diras pas... » Etc.

2. Mais, en grec, οὐδέ signifiant « pas même » peut être quelquefois renforcé par la négation simple, comme dans une phrase du genre de celle-ci : **οὐδ'** ἐὰν τις καταλύῃ τὸν δῆμον, **οὐ** πείσομαι.

3. Déjà dans Varron (*de Re rust.*, III, 2, 14) on trouve **necnon** employé pour signifier « et aussi » : mais c'est seulement chez les poètes et chez les prosateurs qui les imitent qu'on trouve **nec non** (en un seul mot) employé comme simple synonyme de **et**. On voit à quel point s'était affaibli le sentiment de la valeur réelle de cette locution. Cf. O. Riemann, *Synt. lat.*, § 267, **a**.

4. On dit même ordinairement οὐκ ἔστιν οὐδὲν plutôt que οὐκ ἔστι τι.

b) *En latin*, au contraire, une négation composée est détruite par une négation simple qui la précède, mais **non nemo** n'est point du tout synonyme de **nemo non**.

Tandis que **nemo non** signifie il n'y a personne qui ne... et par conséquent tout le monde, **non nemo** signifie *il n'est pas vrai* que personne *ne*... et par conséquent quelques personnes, quelques-uns.

Ex. : Cic., *de Div.*, II, 26, 55 : ***non nunquam*** (il n'est pas vrai que jamais... ne... pas, d'où quelquefois) **errorem creat similitudo.** — Corn. Nép., *Hann.*, 13, 2 : **Hannibal tantis bellis districtus *non nihil* temporis tribuit litteris.** Etc.[1].

3° a) *En grec*, deux négations composées réunies dans la même proposition se renforcent.

Ex. : Xén., *Mém.*, I, 1, 11 : **οὐδεὶς** πώποτε Σωκράτους **οὐδὲ** ἀσεβὲς **οὐδὲ** ἀνόσιον **οὔτε** πράττοντος εἶδεν **οὔτε** λέγοντος ἤκουσεν. Cf. *Cyr.*, VIII, 7, 22 : θεοὺς φοβούμενοι **μήποτ'** ἀσεβὲς **μηδὲν** **μηδὲ** ἀνόσιον **μήτε** ποιήσητε **μήτε** βουλεύσητε. Etc.

b) *En latin*, au contraire, elles se détruisent (cf. ***nunquam* ille *nihil* dixit**, il *n*'y a jamais eu d'occasion où il *n*'ait *rien* dit, c'est-à-dire il a *toujours* dit *quelque chose*).

712. — *En latin*, deux négations peuvent se suivre dans la même proposition *sans se détruire :*

1° Quand le sens de la première négation est repris et éclairci par plusieurs autres négations (ordinairement **neque... neque...**) opposées l'une à l'autre et servant à distinguer, dans l'affirmation générale, plusieurs cas particuliers.

Ex. : Cic., *ad Att.*, XIV, 20, 3 : ***nemo* unquam *neque* poeta *neque* orator fuit, qui quemquam meliorem quam se arbitraretur.** *In Verr.*, II, 5, 27, 68 : ***nihil* tam tutum ad custodiam *nec* fieri *nec* cogitari potest.** — Cés., *de Bell. Gall.*, VII, 75, 1 : **non omnes eos qui arma ferre possent... convocandos statuunt, sed certum numerum cuique (principi)... imperandum, *ne*, tanta multitudine confusa, *nec* moderari *nec* discernere suos *nec* frumentandi rationem habere possent**[2].

---

1. Dans le latin vulgaire, cette règle n'est pas toujours observée.

Ex. : Plaute, *Mil.*, 1403 : **jura te nociturum *non* esse homini de hac re *nemini*.**

Mais chez Cicéron (*in Verr.*, II, 2, 24, 60 : **debebat ... *nullum* nummum *nemini*** ou **nummum *nullum nemini***), de même que chez Asin.-Pollion (*de Bell. Afr.*, 8 : ***neque* locum excusatio *nullum* haberet**) et chez T.-Live (XLIII, 13, 1 : ***neque* nuntiari admodum *nulla* prodigia**), le texte est suspect et doit être corrigé. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, 2° éd., p. 479, n. 2.

2. Voy. O. Riemann, *Synt. lat.*, § 267, **d**, 1° et cf. R. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, § 149, 8, Anm. 8 (p. 626) où sont réunis d'autres exemples.

2° Quand la première négation est suivie de ne... quidem (§ 707).

Ex. : Cic., *Phil.*, 12, 6, 14 : **nolite *ne* Tirones *quidem*, Numisios, Mustelas, Sejos contemnere.** Etc.

713. — En grec οὐ et μή s'emploient *ensemble* dans divers cas qui ont déjà été étudiés et qu'il suffira de rappeler brièvement. Mais ils forment aussi des locutions dont il n'a pas encore été question et que nous allons examiner.

Il faut d'ailleurs distinguer **μὴ οὐ** et **οὐ μή**.

1° On emploie **μὴ οὐ** :

a) Avec une forme personnelle du verbe après les expressions signifiant l'idée de crainte (§ 487).

b) Avec l'infinitif après une proposition principale négative de forme ou de sens (§§ 553, 1°, a, Rem. III [p. 598], 563, 1° Rem. VI [p. 617], 563, 3°, a, Rem. IV [p. 621]).

c) *Quelquefois* enfin avec le participe pour remplacer une proposition suppositive négative après une proposition principale négative.

Ex. : Soph., *Œd. Roi*, 221 : οὐ γὰρ ἂν μακρὰν ἴχνευον αὐτός, **μὴ οὐκ** ἔχων τι σύμβολον. Cf. Goodwin, *ouv. cité*, § 818.

2° **Οὐ μή**[1] est pour οὐ δεινόν ἐστιν μή (cf. § 487, Rem. III), il n'y a pas de danger que et se construit avec le subjonctif[2], plus rarement avec l'indicatif futur.

Ce tour s'emploie quand on veut marquer qu'il est *difficile* que telle ou telle chose arrive (même en parlant d'une chose qui serait plutôt à *désirer* qu'à craindre)[3].

Ex. : Xén., *Anab.*, II, 2, 12 : ἢν ἅπαξ δύο ἢ τριῶν ἡμερῶν ὁδὸν ἀπόσχωμεν, **οὐκ** ἔτι **μὴ** δύνηται βασιλεὺς ἡμᾶς καταλαβεῖν (il ne sera plus à craindre que le grand roi puisse nous surprendre, *c.-à-d.* le grand roi ne pourra plus guère nous surprendre). IV, 8, 13 : ἢν εἰς πῃ διαχθῇ τῶν λόχων ἐπὶ τὸ ἄκρον ἀναβῆναι, **οὐδεὶς μηκέτι** (= οὐ μή τις ἔτι) μείνῃ τῶν πολεμίων (*c.-à-d.* il sera difficile aux ennemis de tenir encore). — Plat., *Criton.*, 44 b : (ἐστερήσομαι τοιούτου ἐπιτηδείου) οἷον ἐγὼ **οὐδένα μή** ποτε (= οὐ μή ποτέ τινα) εὑρήσω (il n'y a pas de danger que j'en retrouve jamais un pareil). Etc.

---

1. Οὐ peut être remplacé par οὐδέν pris adverbialement : « nullement ».
2. C'est généralement avec le subjonctif *aoriste*.
3. Voy. Cucuel-Riemann, *Syntaxe grecque*, § 159.

§ 2. — Particules de comparaison[1].

714. — Expression du *que* français. — 1° Le *que* français marquant la comparaison se rend en grec par ἤ :

a) Après les comparatifs (voy. ci-dessus, § 666, 1°) et les expressions qui impliquent l'idée d'un comparatif (αἱρεῖσθαι ou βούλεσθαι.. ἤ, aimer mieux, ἐπιθυμεῖν... ἤ, désirer... plutôt que...), etc.

b) Après les adjectifs ou les adverbes qui expriment une idée de *diversité*, de *différence*, comme ἄλλος, autre, ἐναντίος, contraire, διάφορος, différent.

Ex. : Plat., *Apol.*, 20 c : ἔπραττες **ἀλλοῖον ἤ** οἱ πολλοί. — Xén., *Mém.*, III, 12, 4 : πάντα τἀναντία συμβαίνει τοῖς εὖ τὰ σώματα ἔχουσιν ἢ τοῖς κακῶς. IV, 4, 14 : **διάφορόν** τι οἴει ποιεῖν τοὺς τοῖς νόμοις πειθομένους φαυλίζων **ἤ** εἰ τοὺς ἐν τοῖς πολέμοις εὐτακτοῦντας ψέγοις ; Etc.

2° Il se rend *en latin* :

a) Par **quam** après les comparatifs (voy. ci-dessus, § 666, 2°) ainsi qu'après les expressions qui impliquent l'idée d'un comparatif (**malle, præstare**, etc., **ante, post, ultra**, etc.).

b) Par **atque**[2] (ou **ac**) après **idem** ou **alius** ainsi qu'après les mots de sens analogue (cf. **par, æquus, similis, pariter, æque, similiter, perinde atque**... et **contrarius, alius, contra, aliter, secus atque**...).

Remarques. — I. On trouve **quam** (au lieu de **atque**) : 1° après **contra** (Cic., *in Pis.*, 8, 18) ; 2° après **non alius, non aliter, non secus**... (cf. Cic., *in Verr.*, II, 1, 9, 24)[3].

---

1. Il a été question dans un chapitre spécial du livre II (*syntaxe de coordination*, ch. I, § 2) des diverses particules de coordination et de leur syntaxe. Il ne saurait être question d'y revenir ici, d'autant que ce que nous pourrions ajouter relève plutôt de la stylistique que de la syntaxe.

Toutefois, il y a, à propos des conjonctives copulatives en latin, deux remarques importantes à faire.

a) Lorsqu'il s'agit de relier entre eux plus de deux termes (ou de deux propositions), l'usage correct demande ou bien qu'on répète **et** entre chaque terme et le terme suivant **viri *et* equi *et* arma** ou bien qu'on supprime toute conjonction copulative **viri, equi, arma**, ou bien qu'on se contente de rattacher par **que** le dernier terme aux précédents (**viri, equi arma*que***). Cette règle est violée par les écrivains de l'époque impériale (cf. T.-Live, **fors, tempus *ac* necessitas**).

b) Lorsqu'un membre de phrase rattaché à un autre par une conjonction copulative se divise en parties reliées aussi entre elles par une conjonction copulative, l'usage est en général de ne pas employer dans les deux cas la même conjonction copulative.

Ex. : Cic., *p. Cluent.*, 62, 175 : **in morbum incidit *ac* satis vehementer diu*que* ægrotavit**. — Ces., *de Bell. Gall.*, III, 8, 1 : ***et*** (§ 364) **naves habent... plurimas... *et* scientia *atque* usu nauticarum rerum reliquos antecedunt**. Etc.

2. **Et** au lieu de **atque**, « que » est *extrêmement rare* (cf. cependant Cic., *de Fin.*, IV, 23, 64 ; IV, 12, 31).

3. Mais **quam** employé après une expression affirmative est une construction peu correcte bien qu'on la rencontre chez Cicéron (cf. *p. Quint.*, 27, 84) et chez Salluste (*Jug.*, 82, 3).

A partir de T.-Live, ce qui était une négligence de la langue familière devient presque la règle. Une construction moins correcte encore est celle de **æque *quam*** (T.-Live, XXXI, 1, 4), de **juxta *quam*** (T.-Live, X, 6, 9), de **proinde *quam*** (Tac. *Hist.*, I, 30) ou de **perinde *quam*** (Suét., *Dom.*, 15).

II. Après les adjectifs (ou les adverbes) exprimant l'égalité, **talis, tantus, tot**, etc., l'idée du que français se rend par le relatif correspondant, **qualis, quantus, quot**, etc., (cf. § 695, 2°, Rem. III).

C'est pour la même raison que **idem** se construit avec le relatif **qui**.

Ex. : Corn. Nép., *Cim.*, 3, 1 : **incidit in** ***eandem*** **invidiam** ***quam*** = **in** ***quam*** **pater suus** [1].

c) Par **ut** après **sic, ita, item, itidem** (toutefois **ita...** ***ut si...***, **sic...** ***ut si*** peuvent se remplacer par **ita...** ***quasi...***, **sic** ***quasi***).

Remarque. — C'est par analogie avec **sic... ut...** que l'on construit avec **ut** diverses expressions adverbiales qui s'en rapprochent plus ou moins par le sens.

Ex. : Cic., *Acad. pr.*, II, 28, 89 : **non** ***perinde*** **movebatur falsis** ***ut*** **veris moveretur** (autant qu'il aurait été ému). *In Verr.*, 1re Act., 2, 3 : **nunquam** ***tanto opere*** **pertimui** ***ut*** **nunc in ipso judicio**.

Cf. **proinde...** ***ut...*** (Cic., *Phil.*, 14, 7, 19) ; **pro eo** ***ut...*** (L. Metellus cité par Cic., *in Verr.*, II, 3, 54, 126) ; **eodem modo** ***ut...*** (Cic., *in Verr.*, II, 4, 12, 27 ; Antoine cité par Cic., *Phil.*, 13, 11, 26). Etc.

715. — Construction de *potius quam*. — 1° Les propositions comparatives commençant par **potius quam**, se mettent au subjonctif, quand **potius quam** équivaut au français plutôt que de suivi de l'infinitif ou à plutôt que suivi du subjonctif.

Ex. : Cic. *Tusc.*, II, 22, 52 : **perpessus est omnia** ***potius quam*** **conscios indicaret**. *Ad Att.*, VII, 7, 7 : **depugna** ***potius quam*** **servias**. Etc. [2].

2° Mais quand plutôt que signifie qu'une des deux affirmations que l'on compare est plus exacte que l'autre, les deux verbes reliés par plutôt que se mettent *au même mode*, en latin comme en français.

Ex. : Cic., *p. Cluent.*, 64, 178 : **ut** ***velle*** **atque** ***optare*** **aliquid calamitatis filio** ***potius quam*** **id** ***struere*** **et** ***moliri*** **videretur**. — T.-Live, XLII, 29, 11 : ***fecerat potius*** **cur suspectus esset Romanis** ***quam*** **satis** ***statuerat*** **utram foveret partem**. Etc.

Remarques. — I. *L'usage* permettait d'employer la seconde construction dans certains cas où le *sens* eût demandé la première.

C'est ce qui a lieu :

1° *Très souvent* lorsque **potius quam** se rattache à une forme du verbe **sum** accompagnée de l'adjectif verbal en **-ndus**.

Ex. : Cic., *de Off.*, III, 6, 30 : **suum cuique incommodum** ***ferendum est potius quam*** **de alterius commodis** ***detrahendum*** (cf. *in Verr.*, II, 1, 32, 81).

---

1. **Idem atque...** est plus rare (cf. cependant Cic., *p. Sull.*, 18, 51 ; *p. Domo*, 20, 51).
2. Dans les phrases de ce genre il y a l'idée d'une personne placée entre deux alternatives et choisissant l'une avec l'idée arrêtée de repousser l'autre ; c'est cette idée d'intention qui amène le subjonctif.

2° *Souvent*, lorsque **potius quam** se rattache à un *infinitif futur :*

Ex. : Cic., *ad Fam.*, II, 16, 3 : **nonne tibi affirmavi quidvis me *potius perpessurum* (esse) *quam* ex Italia ad bellum civile *exiturum?*** Etc.

3° *Rarement*, lorsque **potius quam** se rattache à un *indicatif parfait* (ou, dans le style indirect, à un *infinitif parfait*).

Ex. : Cic., *p. Domo*, 22, 56 : **cur me flentes *potius* prosecuti sunt quam aut... *retinuerunt* aut... *reliquerunt?*** *P. Dej.*, 8, 23 : **non quæro quam veri simile sit... eos *vinctos* potius quam *necatos*** (esse).

4° *Très rarement*, quand **potius quam** se rattache à un indicatif futur.

Ex. : Plaute, *Cist.*, 358 : ***perdam* operam *potius quam carebo* filia.**

5° *Quelquefois* enfin, lorsque **potius quam** se rattache à un infinitif dépendant d'une des expressions diverses qui peuvent se construire avec ce mode.

Ex. : T.-Live, XXIII, 9, 8 : **hic te *deterreri* sine *potius quam* illic *vinci*** (on attendrait **potius quam vincare**). Etc.[1].

II. Au lieu de **potius quam** on trouve quelquefois **prius quam** ou **citius quam**[2] employés dans *le même sens* et avec *la même construction* (pour **prius quam**, cf. Cic., *p. Rab. perd. reo*, 5, 15 ; Cés., *de Bell. civ.*, III, 1, 6 ; 49, 2, etc. ; et pour **citius quam**, cf. T.-Live, V, 24, 9 ; XXIV, 3, 12).

III. L'emploi de **potius quam ut...** au lieu de **potius quam** avec le subjonctif paraît être surtout une particularité de la langue de T.-Live.

Ex. : T.-Live, II, 34, 11 : **audeo dicere... ipsos *potius* cultores agrorum fore *quam ut* armati coli (agros) prohibeant**[3]. Etc.

§ 3. — Prépositions.

716. — Construction des prépositions. — La préposition se construit comme l'adverbe[4].

1° *Elle peut se construire sans complément :* Dans Homère c'est très fréquent, même dans des cas où l'on admet une *tmèse*.

---

1. La construction de **potius quam** a été étudiée d'une manière approfondie par O. Riemann dans un article de la *Revue de Philologie*, t. XII, p. 43-59, article utilisé et résumé par lui pour la *Syntaxe latine*, § 226.

2. Quelques erreurs relatives à la syntaxe de **prius quam** « avant que » viennent de ce qu'on a confondu certains cas où l'expression est synonyme de **potius quam** avec ceux où elle est vraiment conjonction de temps.

Remarquez une phrase comme celle-ci :

T.-Live, XXVI, 26, 7 : **non passurum quicquam *prius* agi *quam ut* Siculi in senatum introducantur.**

Ici, **priusquam**, dans le sens de « avant que », ne peut être remplacé par **prius quam ut...**, mais la construction est celle-ci : **quicquam *prius* agi *quam* (hoc agatur) ut**, etc. (st. direct. : **nihil *prius* agetur *quam ut*...**). Voy. O. Riemann, *Études sur... T.-Live*, 2e éd., p. 289, n. 1).

3. Cette construction a *peut-être* pour origine des phrases comme celle-ci, où **ut** dépend d'un verbe sous-entendu :

Ex. : Cic., *p. Lig.* 12, 34 : **quidvis *prius futurum fuisse quam*** (suppl. **futurum fuisse**, ***ut* hi fratres diversas sententias... sequerentur.** *Ad Att.* XIII, 26, 1 : **quidvis enim *potius*** (suppléez l'idée de **fiat**) ***quam*** (suppl. **fiat**) ***ut* non hac æstate absolvatur.**

4. A l'origine, les prépositions étaient des adverbes, comme le prouve l'étymologie et comme on le voit encore chez Homère. Voy. Kühner-Gerth, *ausf. Gr. der gr. Spr.*, § 443, a et Kühner, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, § 111, 1 (p. 418).

Ex. : Hom., *Od.*, XI, 19 : ἀλλ' **ἐπὶ** νὺξ ὀλοὴ τέταται δειλοῖσι βροτοῖσιν, mais une nuit funeste s'étend *par-dessus au détriment des malheureux mortels* (βροτοῖσι peut être en effet considéré comme un datif de désavantage, cf. § 89, 10 et ἐπί garder la valeur adverbiale au dessus)[1].

Mais en prose on n'emploie ainsi que πρός dans l'expression πρὸς δὲ καί ou καὶ πρός et en outre (cf. Dém., XX, 112).

En latin, on peut employer sans complément beaucoup de mots qui sont désignés comme des prépositions : **adversus, ante, circa (circum), citra, clam, contra, coram, extra, infra, juxta, pone, prope, post, propter, subter, super, supra, ultra.**

Remarque. — Aux prépositions employées comme *adverbes* on peut ajouter :

1° **Ad,** environ, devant un nom de nombre, quand le nom de nombre qui suit immédiatement la préposition est *indéclinable*.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, II, 33, 5 : **occisis *ad* hominum millibus quattuor.** — T.-Live, XXIII, 37, 6 : ***ad* mille trecenti** (cf. XXVIII, 34, 2)[2].

2° Quelquefois **præter,** excepté (cf. Cic., *ad Q. fr.*, I, 1, 16)[3].

3° **Per,** à côté d'un adjectif ou d'un adverbe pour remplacer le superlatif absolu.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, III, 5, 3 : ***per* fore *accommodatum* tibi.** *De Or.*, I, 49, 214 : ***per* mihi *mirum* visum est.** *Ad Q. fr.*, II, 9, 2 : ***per* mihi *benigne* respondit**[4].

4° **Pro,** dans l'expression **prout,** selon que et **de,** dans la locution familière **susque deque** (cf. ***susque deque* ferre, habere aliquid,** tenir indifféremment une chose tournée en haut ou tournée en bas, *c.-à-d.* s'en soucier fort peu).

5° **Circiter,** qui est plus souvent *adverbe* que préposition.

2° Comme les adverbes, les prépositions se construisent principalement avec le verbe, en grec et en latin (verbes composés)[5].

3° Comme les adverbes, la préposition suivie de son régime peut être l'équivalent d'une proposition entière :

Ex. : Platon, κατά γε αὐτοὺς τοὺς λόγους ἠπίστουν ἂν ὑμῖν, si je ne m'en étais rapporté qu'à vos paroles, je me défierais de vous (cf. § 537, 3°, p. 579).

Tac., *Ann.*, VI, 8 : **de amicitia et officiis (= quod ad amicitiam et officia attinet) idem finis et te, Cæsar, et nos absolverit.**

---

1. Voy. Kühner-Gerth, *ausf. Gr. der gr. Spr.*, § 443 a (les prépositions considérées comme adverbes de lieu).

2. Tite-Live emploie, dans le même cas, **supra** comme adverbe (cf. XXX, 6, 9 : **equi Numidici *supra* [= plus quam] duo milia septingenti**).

3. Sur **præter** employé comme synonyme de **præterquam** ou de **nisi,** voy. ci-dessus, § 553, 2°, Rem. II (p. 603).

4. C'est la même préposition-adverbe qu'on trouve en composition avec certains adjectifs auxquels elle donne la valeur d'un superlatif : **peracerbus, peracutus, peramans, peramplus, perblandus,** etc., etc. Ces adjectifs composés appartiennent au langage familier comme les locutions dont il est question dans le texte.

5. Sur la *tmèse*, voy. Kühner-Gerth, *ausf. Gr. der gr. Sprache*, § 445, c (p. 530) et Kühner, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, § 111, 1 (p. 418).

4° a) *En grec*, la préposition se construit avec l'article (cf. οἱ παρὰ τοῦ Νικίου, § 701).

Quelquefois même la préposition suivie de son régime peut, sans article, jouer dans la proposition le rôle d'un substantif.

Ex. : Thuc., VII, 30, 3 : ξυνεβοήθησαν **εἰς εἴκοσι** μάλιστα **ἱππέας** (la préposition et son complément jouent le rôle de sujet, cf. Xén., *Hell.*, IV, 6, 11 ; IV, 2, 16). VII, 32, 2 : διέφθειραν **ἐς ὀκτακοσίους** (la préposition et son complément jouent le rôle de complément direct). — Xén., *Hell.*, V, 4, 5 : ἤδη συνειλεγμένων **ὡς περὶ ἑπτακοσίους** λαβὼν αὐτοὺς καταβαίνει (la préposition et son complément jouent le rôle de génitif sujet du participe absolu). Etc.

b) *En latin*, on trouve quelques constructions semblables :

Ex. : T.-Live, XXVI, 25, 11 : ***ab*** **quindecim** ***ad*** **sexaginta annos conjurant** (les citoyens de quinze à soixante ans).

5° On rencontre quelquefois *en latin* la préposition suivie de son complément, construite comme un adjectif ou un participe en apposition (cf. p. 798, n. 1).

Ex. : Sall., *Jug.*, 91, 5 : **pars civium** ***extra mœnia*** (= **quæ erat extra mœnia**) ***in hostium potestate*** (se trouvant [οὖσα] au pouvoir des ennemis) **coegere, ut deditionem facerent**, cette circonstance qu'une partie des citoyens habitant hors des murs était au pouvoir des ennemis, les contraignit à capituler.

6° *En grec*, un certain nombre de prépositions disyllabes s'emploient absolument avec ellipse du verbe être (cf. ἔνι, p. ἔνεστι, πάρα p. πάρεστιν, etc.).

717. — Compléments de la préposition. — La préposition se construit :

1° Avec le substantif (l'étude des significations que prennent les prépositions avec les cas est surtout du domaine de la lexicographie)[1] ;

2° Avec les mots employés substantivement (adjectifs, participes et adverbes précédés de l'article en grec) ;

3° Avec l'infinitif (voy. ci-dessus, § 553, 1°, e, p. 601) ;

---

1. Les prépositions étant proprement des adverbes, les cas joints aux prépositions n'ont par eux-mêmes que l'un des sens qu'ils pourraient avoir s'ils étaient employés tout seuls, et, *en principe*, les prépositions servent uniquement à marquer avec plus de précision le sens de tel ou tel cas.

4° Avec l'adverbe, mais rarement en grec chez les bons écrivains (cf. εἰς τήμερον, εἰς νῦν, ἐς αὐτίκα, ἐς ὕστερον, ἐς ἔπειτα, εἰς τότε, ἐς ὀψέ, εἰς ἀεί, ἐς αὔριον)[1] ;

Remarque. — Cet emploi est *assez rare* en latin (cf. **exinde, deinde**, qui sont de véritables adverbes).

Dans les expressions *in* **ante diem**, *ex* **ante diem**, les mots **ante diem** sont considérés comme de véritables substantifs indéclinables dépendant des prépositions **in** ou **ex**.

5° Avec d'autres prépositions ou avec des locutions prépositives (seulement chez Homère, cf. ἀμφιπερί, ἀποπρό, διαπρό, περιπρό, διέκ, ὑπέκ, παρέκ[2]).

718. — Place de la préposition. — En général, la préposition précède *immédiatement* son complément : on n'intercale entre la préposition et le substantif complément que des mots étroitement liés au substantif (comme l'article, le pronom, l'adjectif épithète).

En grec, l'attribut est placé entre la préposition et le mot qualifié :

Ex. : Plat., *Hipp.*, 781 : ἐπὶ **πρῶτον** ἐμὲ ἔρχεται, je suis le premier qu'il atteint.

Remarque. — Cette règle souffre certaines exceptions :

1° En grec, chez les poètes, toutes les prépositions disyllabiques et quelques prépositions monosyllabiques peuvent suivre le complément (cf. δωμάτων ἄπο) ; en ce cas, les prépositions disyllabiques (à l'exception d'ἀνά et de διά, et de celles qui ont plus de deux temps, comme ἀμφί) et ἀντί, ont l'accent sur la pénultième ; c'est ce qu'on appelle *anastrophe*.

2° En prose (et sur les inscriptions), περί se rencontre *souvent* après son complément au génitif (cf. Plat., *Phil.*, 49 a : σοφίας πέρι) ; il en est de même de l'adverbe ἕνεκα employé comme préposition et de χάριν (p. 77, Rem. I) correspondant au latin **causā, gratiā** (cf. Eschine, III, 10 : ἀρετῆς ἕνεκα).

Avec d'autres prépositions l'anastrophe est exceptionnelle (cependant cf. Plat., *Crit.*, 115 : τοιᾷδε ἐν τάξει et Thuc., VII, 86, 4 : πᾶσαν εἰς ἀρετήν, etc. .

3° Quand le complément de la préposition est précédé de l'article, on intercale ordinairement entre la préposition et l'article les conjonctions qui ne se placent qu'après un mot (γάρ, οὖν, μέν, δέ).

Ex. : Dém., II, 28 : ἐπ' οὖν τὸ λυσιτελοῦν αὐτοῖς ἕκαστον (on dirait de même ἐπὶ μὲν τὸ λυσιτελοῦν..., ἐπὶ γὰρ τὸ λυσιτελοῦν)[3].

719. — En latin, les prépositions se placent comme en grec avant leur complément.

Remarques. — I. Toutefois cette règle souffre aussi certaines exceptions :

1° **Causa, gratia, ergo (versus)** et surtout **tenus**, qui jouent le rôle de prépositions, sont placés *presque toujours* après leur complément.

2° On dit *toujours* **mecum, tecum, secum, nobiscum, vobiscum** et **quicum** ; on dit **quocum** (Cic.) ou **cum quo** (T.-Live), **quacum** (Cic.) ou **cum qua** (T.-Live), **quibuscum** (Cic.) ou **cum quibus** (T.-Live).

---

1. Voy. Kühner-Gerth, *ausf. Gr. der gr. Sprache*, § 446, p. 538 et suiv.

2. Mais, en pareil cas, il paraît évident que l'une des deux prépositions est employée comme adverbe. Toutefois voy. Kühner-Gerth, *ouv. cité*, p. 528.

3. Voy. Kühner-Gerth, *ausf. Gramm. der gr. Sprache*, § 452, 1, a (p. 552 et suiv.).

3° Les prépositions monosyllabiques, *plus rarement* **adversus**, sont souvent placées entre l'adjectif et le substantif, quand on veut appeler l'attention sur l'adjectif (cf. **multis *de* causis, paucos *post* menses, hanc *adversus* urbem**, etc.)[1].

4° Les prépositions disyllabiques **contra, inter, propter**, *plus rarement* **adversus, ante, circa, penes, sine, ultra**, se placent quelquefois immédiatement après leur complément quand c'est un *relatif* (cf. **ii quos *inter* erat; is quem *contra* venerunt**)[2].

5° On peut intercaler entre la préposition et son complément un génitif, un adverbe (cf. **inter *sociorum* jura, ad *judiciorum* certamen; ad *beate* vivendum; ad *recte* discendas litteras**) ou même un génitif déterminé par une proposition relative (cf. Cic., *de Off.*, II, 1, 1 : **hæc officiorum genera, quæ pertinent ad *earum rerum, quibus utuntur homines*, facultates**); il est plus rare qu'on intercale un accusatif (cf. cependant Cic., *Brut.*, 21, 85 : **in *suum cuique* tribuendo**; *ib.*, 12, 45 : **nec in constituentibus rem publicam nec in *bella* gerentibus nasci cupiditas discendi solet**) ou une conjonction de coordination (cf. cependant Cic., *de Fin.*, III, 11, 36 : **præter *enim* tres disciplinas**; II, 13, 43 : **post *enim* Chrysippum**; *de Off.*, II, 8, 27 : **post *vero* Sullæ victoriam**, etc.).

II. Remarquez l'ordre des mots dans les formules de prière pressante : au lieu de l'ordre régulier (cf. Cic., *p. Dej.*, 3, 8 : **per dexteram istam te oro**), on trouve (*peut-être* plus souvent) l'ordre qu'on peut appeler pathétique.

Ex. : T.-Live, XXIII, 9, 2 : ***per* ego te..., fili, quæcumque *jura* liberos jungunt parentibus precor**[3].

720. — Lorsqu'on veut joindre la conjonction copulative **-que**, et, à une préposition accompagnée de son complément, on peut mettre **-que**

a) tantôt après la préposition (cf. **in*que* eam rem, ex*que* his**, etc.);

b) tantôt après le complément (cf. **in convivio*que*, in portum*que***, etc.).

L'ordre **b**) est *à peu près obligatoire* après **ab, ad, ob** et **sub**, il est *possible* avec **cum, de, ex, in, per, post** ou **pro** (pour **inter** et **propter**, il ne se rencontre que si le complément est un *pronom*, cf. **inter nos*que***), il est *interdit* là où la même préposition est répétée deux fois (cf. **per viscera per*que* os**, etc.).

721. — Répétition de la préposition. — On doit considérer à part le grec et le latin.

1° *En grec*, devant *les appositions explicatives*, les prépositions tantôt se répètent, tantôt ne se répètent pas :

Ex. : Plat., *Phédon*, 68 a : **ὑπὸ ταύτης** ἀγόμενοι τῆς ἐλπίδος **τῆς**, τοῦ ὄψεσθαί τε ἐκεῖ ὧν ἐπεθύμουν...

---

1. Mais on ne dit pas, en général : **deorum *in* mente**. On ne le dit qu'avec le relatif ou le démonstratif : **quorum de virtutibus**, etc.

2. On trouve bien des constructions comme : **Fæsula *inter Arretium*que**, mais seulement chez les poètes et chez les écrivains postérieurs à Cicéron.

3. C'est la même chose en grec.

Ex. : Soph., *Phil.*, 467 : **πρὸς** νῦν σε **πατρός**, πρός τε μητρός, πρός τ' εἴ τί σοι κατ' οἶκόν ἐστι προσφιλές, ἱκέτης ἱκνοῦμαι).

Plat., *Lys.*, 183 b : **ἐκ τούτων** οἱ ὀνομαστοὶ γίγνονται, **ἐκ τῶν** ἐπιτηδευσάντων ἕκαστα.

Mais devant une *apposition qualificative*, la préposition ne se répète pas :

Ex. : Mén., *Sent.*, 130 : **περὶ χρημάτων** λαλεῖς, **ἀβεβαίου πράγματος**. Etc.

2° Devant le relatif, la préposition se répète quand le relatif précède l'antécédent.

Ex. : Plat., *Rép.*, 423 d : **πρὸς ὅ** τις πέφυκε, **πρὸς τοῦτο** ἕνα πρὸς ἓν ἕκαστον ἔργον δεῖ κομίζειν. Etc. (Voy. Krüger, *Griech. Sprachlehre*, § 51, 11).

Elle ne se répète pas ordinairement, quand le relatif suit l'antécédent.

Ex. : Dém., XIX, 342 : **ἐπὶ** τῆς αὐτῆς ἧσπερ νῦν ἐξουσίας μενεῖ. Etc. (Voy. Krüger, *Griech. Sprachlehre*, § 51, 11, 1.)

3° Quand le complément d'une préposition est comparé avec un autre objet représenté par un nom précédé de ὡς ou de ὥσπερ,

a) la préposition est répétée devant les deux termes comparés, si celui qui est accompagné de ὡς, ὥσπερ vient après;

b) elle n'est placée qu'une fois et devant le terme accompagné de ὡς, ὥσπερ, si celui-ci précède (voy. Krüger., *Griech. Sprachlehre*, § 68, 11, 8).

a) Ex. : Plat., *Rép.*, 328 d : **παρ'** ἡμᾶς φοίτα ὡς **παρὰ** φίλους τε καὶ πάνυ οἰκείους.

b) Ex. : Isocr., VIII, 12 : **ὥσπερ** ἐν ἀλλοτρίᾳ τῇ πόλει ἐκινδύνευον.

Il y a des exceptions pour ὥσπερ, quand le terme accompagné de ὥσπερ, quoique placé le premier, n'est pas un adjectif (voy. Krüger, *ibid.*).

4° Quand une préposition a plusieurs compléments coordonnés, on n'exprime *en général* la préposition qu'une fois.

Ex. : Antiph., VI, 3 : ἡγοῦμαι ὑμῖν τοῖς δικασταῖς περὶ πολλοῦ εἶναι τὰς φονικὰς δίκας ὀρθῶς διαγιγνώσκειν, μάλιστα μὲν τῶν θεῶν **ἕνεκα** καὶ τοῦ εὐσεβοῦς, ἔπειτα δὲ καὶ ὑμῶν αὐτῶν. — Isocr., VIII, 106 : εὑρήσετε τοὺς πλείστους τῶν ἀνθρώπων ἄμεινον βουλευομένους **ὑπὲρ** τῶν ἐχθρῶν ἢ σφῶν αὐτῶν. Etc.

5° Quand plusieurs prépositions ont le même complément, ce complément doit être répété après chaque préposition (cf. ἐπὶ **γῆς** καὶ ὑπὸ **γῆς**).

722. — 1° *En latin*, la préposition ne se répète pas devant l'apposition.

2° Elle peut ne pas être répétée devant le relatif, quand le relatif est complément du même verbe que le démonstratif antécédent.

Ex. : Cic., *ad Att.*, III, 19 : **me tuæ litteræ nunquam *in* tantam spem induxerunt quantam** (= **in quantam**) **aliorum.** VIII, 15 : ***in* eadem opinione fui *qua*** (= **in qua**) **reliqui omnes.** *Tusc.*, I, 39, 94 : **in eadem propemodum brevitate qua** (= **in qua**) **illæ bestiolæ reperiemur.**

Corn. Nep., *Cim.*, 3, 1 : **incidit *in* eamdem invidiam quam** (= **in quam**) **pater suus.** Etc. (Voy. Kühner, *ausf. Gramm. der lat. Spr.* § 112, p. 423).

3° Elle peut encore ne pas être répétée dans une interrogation ayant pour but de préciser l'idée d'un terme qui, dans ce qui précède, dépend d'une préposition.

Ex. : Cic., *p. Rosc. Am.*, 27, 74 : **si *per* alios fecisse** (s.-ent. **eum**) **dicis, quæro *servosne* an *liberos*** (= **per servosne...**). *De Sen.*, 6, 15 : ***a* rebus gerendis senectus abstrahit. *Quibus?* an *iis* quæ juventute geruntur et viribus?**[1].

4° La préposition se répète devant plusieurs compléments, si on les considère dans ce qu'ils ont de distinct[2].

Par conséquent, on la répète toujours après **et... et...** (cf. Cic., *in Cat.*, 2, 10, 21 : **et *ex* urbe et *ex* agris**); après **nec... nec...**; ordinairement après **aut... aut...**, **vel... vel**; après **nisi** (cf. Cic., *Acad.*, I, 5, 19 : **neque ulla alia *in* re nisi *in* natura quærendum est summum bonum**).

Toutefois, on ne la répète pas, quand les compléments sont unis par **-que**.

5° Un même complément ne se construit pas ordinairement avec deux prépositions.

Au lieu de dire **ante postve aciem**, il vaut mieux dire **ante aciem postve eam.** (Toutefois, on lit chez César, *de Bell. civ.*, III, 72, 2 : **intra extraque munitiones.**)

---

1. La même construction existe en grec.

Ex. : Plat., *Soph.*, 243 d : **περὶ** δὲ τοῦ μεγίστου τε καὶ ἀρχηγοῦ πρώτου νῦν σκεπτέον. — **Τίνος** δὴ λέγεις ;

Voy. Kühner-Gerth. *ausf. Gramm. der gr. Sprache*, § 451, 5 (p. 551).

2. Toutefois, dans les comparaisons (**ut... ita...**) où l'on considère ce qui rapproche deux objets, l'usage veut qu'on répète la préposition.

Ex. : Cic., *de Off.*, I, 40, 144 : ***quemadmodum in* oratione constanti, *sic in* vita omnia sunt apta inter se et convenientia.**

ADDITIONS ET CORRECTIONS[1]

Page 6, ligne 12 : *Lisez :* eût dû.

ligne 19 : *Lisez :* le souvenir de cette valeur.

n. 2, l. 2 : *Lisez :* DELBRÜCK ; l. 3 *und Deutschen* et plus bas l. 6 *Ursprung*.

— 7, note 2 : *Ajoutez :* (chap. 1).

— 8, ligne 5 : *Remplacer* **magna** et **magnā** par **magnam** (**magnā**).

ligne 12 : La question de ἄν avec le futur est ici traitée trop sommairement. Malgré l'opinion de van Heerwerden (*Rev. de Phil.*, VI, p. 22 sqq.), Stahl ne croit pas (cf. *Quæst. Thucyd.*, 2e éd., p. 24, n. 1) qu'on puisse nier la présence de ἄν ou de κε (ν) avec le futur chez Homère (voy. d'ailleurs Goodwin, *the Moods and Tenses*, etc., §§ 196-197). De plus, le passage de Thucydide cité en note n'est pas concluant : L. Herbst et Stahl (*Quæst. Thucyd.*, 2e éd., p. 20, n. 2) croient pouvoir expliquer ἄν en le rapprochant de σχόντες. Sur l'emploi de ἄν avec le futur, voy. KÜHNER-GERTH, *ausf. Gramm. der gr. Sprache*, p. 209.

— 8, ligne 14 : *Lisez : prohibitus fui* employé comme aoriste.

n. 1, l. 4 : *Lisez :* écartés d'abord (*sans virgule*).

n. 1, l. 8-9 : *Lisez :* cite les constructions *esse* ou *habere in potestatem*, mais il a soin d'ajouter qu'aucun

n. 1, l. 9 : *Lisez :* t. I, § **298**, **c**, 5.

n. 2, l. 1 : *Lisez :* ῥᾳδίως.

— 9, ligne 16 : Supprimez les guillemets.

ligne 20 : Remarquez de plus que dans cet exemple la métaphore se continue et que **lumen** appelle **exstinctum**.

— 9, ligne 27 : *Lisez : nombreuse.*

— 10, ligne 1 : *Lisez :* la construction de l'infinitif avec l'accusatif sujet.

ligne 6 : *Lisez :* εἴ τε et Ὀλυμπίασιν.

— 11, ligne 2 : *Lisez :* la tempête de l'été.

— 12, n. 1, l. 4 : *Lisez : Absichtssætze.*

— 15, n. 2, l. 2 : *Lisez :* HELLMUTH.

n. 2, l. 4 : *Lisez : De sermonis proprietatibus.*

— 16, ligne 21 : *Lisez :* a été emprunté.

— 17, § 2, REM. : Retranchez l'exemple de Thucydide (IV, 88) qui se rapporte plutôt à § 24, et dans les deux exemples qui suivent remarquez l'idée de *pluralité*, de *quantité* rendue plus sensible encore par l'emploi du mot πολλά (circonstance particulière qui justifie l'emploi du pluriel).

— 18, § 4, l. 3 : *Lisez :* avec des *noms de choses* au pluriel (*masc.* ou *fém.*).

§ 4, l. 4 : *Lisez :* PIND., *Olymp.*, 11, 4 sqq. (ἀρχαί est la leçon de BCDE ; d'après A et le scoliaste, Christ lit ἀρχά, ce qui ramène le passage au cas du § 26, attraction de l'attribut ou d'un terme interposé). Le passage d'Hipponax cité d'après Krüger est à écarter, s'il faut avec Hiller, *Anthologia lyrica*, éd. 1890, fragm. 11 (12), lire εἰσιν (et non ἐστιν).

---

1. Personne ne s'étonnera, je pense, du nombre et de l'importance des corrections qu'une revision attentive du présent livre a rendues nécessaires pendant l'impression. Je ne parle pas seulement des fautes matérielles qui ont échappé à ma vue, et dont je ne songe pas le moins du monde à rendre responsable l'excellente imprimerie Capiomont; mais il y a un certain nombre de points de doctrine sur lesquels mon opinion s'est modifiée pendant que se poursuivait la composition du volume et que j'ai le devoir de signaler ici au lecteur. Si le nombre des erreurs (à peu près inévitables dans un travail comme celui-ci) n'est pas plus considérable encore, je le dois à M. RENÉ DURAND, maître de conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon, qui, par amitié pour moi et par reconnaissance pour RIEMANN, son ancien maître, a bien voulu se charger de relire après moi toutes les épreuves, besogne souvent ingrate, mais aussi fort délicate. Je ne saurais assez dire ce que je dois à la science et au dévouement de M. DURAND. C'est à ses soins que je suis redevable aussi des *index* indispensables qui terminent le livre.

Page 18, § 1, Rem.: Des exemples cités, un seul (Platon, *Banq.*, 188, b) ne prête pas à discussion; encore pourrait-on dire à la rigueur que c'est bien l'idée de *choses* qui domine, d'où l'emploi du singulier γίγνεται. En effet les noms énumérés ne le sont qu'à titre d'exemples, et, après ἐρυσῖβαι, il y a dans la pensée quelque chose comme καὶ τὰ τοιαῦτα (en fr. *etc.*). Le second exemple (lire *Rép.*, **363**, **a**) se termine ainsi : γάμοι καὶ ὅσαπερ Γλαύκων διῆλθεν, ce qui met en pleine évidence l'idée de *choses*. Remarquez de plus que le verbe est placé en tête, avant les sujets (ce qui est le cas du § 5). Enfin l'exemple d'Andocide (I, 145) est douteux : Blass écrit γεγένηνται.

— 18, § 5, l. 1 : *Lisez :* par une extension illogique de la règle τὰ ζῷα τρέχει..; l. 4. *Lisez :* avec plusieurs sujets *masculins* ou *féminins*.

— 18, note 4 : *Ajoutez :* Cf. F. Blass, *Gramm. des neutestamentlichen Griechisch*, p. 3; 36; 76; (Gœttingen, Vanderhœck et Ruprecht, 1896). Une 8e édit. de la grammaire de Winer revue par P. Schmiedel (même librairie) est en cours de publication.

— 18, note 5 : *Ajoutez :* compte rendu d'une dissertation inaugurale de O. Wilpert (*de schemate Pindarico et Alcmanico*, 1878). Remarquez toutefois que O. Wilpert dans un article des *Neue Jahrbücher*, t. 155, p. 504-506 (1897) intitulé *das* schema Pindaricum *bei Platon*, revient sur le même sujet et déclare qu'il s'est trompé dans sa dissertation en retrouvant cette figure chez Platon.

— 19, ligne 3 : *Lisez :* le sujet véritable est *ordinairement* annoncé.

— 19, § 6, l. 5 : *Lisez :* des tours si communs dans le dialecte attique.

— 19, ligne 8 : *Lisez :* Platon, *Phédon*, 111, **d**.

— 19, ligne 9 : *Lisez :* εἶναι.

— 19, § 6, Rem. III, l. 1 : *Lisez :* IV, 8, 17.

— 20, ligne 18 : *Lisez :* Platon, *Protag.*, 311, **d**.

— 20, ligne 21 : *Lisez :* Cic., *in Verr.*, II, 4, 42, 92.

— 20, ligne 31 : *Lisez :* Platon, *Rép.*, **613**, **e**.

— 22, § 10 : En latin, il conviendrait de séparer le cas où les sujets sont unis par **aut** du cas où ils le sont par **nec**. Avec **nec**... **nec**... le pluriel n'a rien d'illogique, puisque les deux actions ne sont pas nécessairement opposées ni même séparées (T.-Live, xxvi, 5, 17 : **sed *neque* multitudo hostium *neque* telorum vis arcere impetum ejus viri *potuerunt;*** cf. Cic., *de Fin.*, III, 21, 70). Le cas n'est pas le même avec **aut**... **aut**..., où des deux alternatives l'une exclut généralement l'autre. Encore faut-il distinguer un cas comme celui-ci : Cic., *de Fin.*, iv, 50 : **jam *aut* Callipho *aut* Diodorus quomodo poterunt tibi istud concedere?** que ce soit Calliphon ou Diodore, comment *ces deux philosophes* pourront-ils te concéder cela ? D'ailleurs toute cette question a besoin d'être étudiée encore.

— 22, § 11, l. 2-3 : *Lisez :* mais aussi en personne.

— 23, ligne 16 : *Lisez :* **meique**, avec mes amis, forme une sorte de parenthèse.

— 23, § 12, l. 9 : *Lisez :* εἵλοντο.

— 24, ligne 1 : *Lisez :* si les sujets sont des *noms d'êtres animés*.

— 24, ligne 9 : L'exemple cité ne prouve rien, pas plus que ceux qui sont dans les grammaires; on s'en convaincra en se reportant à Kühner-Gerth, *ouv. cité*, p. 78, β. Toute cette question a besoin d'être étudiée de nouveau.

— 24, 2°, Rem., ligne 2 : *Lisez :* ne se met jamais au neutre (sauf dans le cas du § 15).

— 24, 3° : La règle donnée ne convient qu'au grec et, en latin, aux écrivains postérieurs à l'époque classique. Chez Cicéron l'accord de l'attribut a lieu, en pareil cas, avec un seul sujet (cf. *Orat.*, 178; *de Nat. déor.*, I, 66; *Acad.*, II, 65; *de Fin.*, V, 71; *de Leg.*, I, 1, etc.), sauf dans un *seul* passage (*de Div.*, I, 128) où, en raison même de cette singularité, on a proposé de corriger : **qui *cursum* rerum eventorumque *consequentiam* diuturnitate *pertractatam* notaverunt.**

— 25, ligne 5 : L'exemple de T.-Live (V, 15, 22) appartient à la remarque; quant à XL, 10, 6 et XLIV, 24, 2, ce sont des cas particuliers dont il sera question au § 15 : **sua**, des *choses* à eux, ce qui entraîne le pluriel neutre **futura**; de même **inimica**, des *principes* ennemis.

— 25, § 14, l. 3 : *Lisez :* σωφρονῶν.

Page 25, § 14, REMARQUE : *Ajoutez :* THUC., IV, 112 : Βρασίδας καὶ τὸ πλῆθος εὐθὺς ἄνω **ἐτράπετο βουλόμενος** κατ' ἄκρας ἑλεῖν αὐτήν. — XÉN., *An.*, I, 10, 1 : βασιλεὺς καὶ οἱ σὺν αὐτῷ, **διώκων εἰσπίπτει.**

Avant l'exemple latin ajoutez : HOR., SAT., II, 6, 65 sqq. : **o noctes cenæque deum quibus ipse meique | ante Larem proprium** *vescor*.

Après l'exemple latin ajoutez : Cf. CIC., *de Leg.*, I, 1 : *lucus* **ille et hæc quercus agnoscitur sæpe a me** *lectus* **in Mario,**

— 26, ligne 23 : *Lisez :* ἐμέ.

— 26, ligne 43 : *Lisez :* **αὐτά.**

— 27, ligne 1 : *Lisez :* Une construction analogue.

— 28, ligne 10 : On peut considérer χίλια comme une sorte de substantif neutre (mille têtes de bétail) auquel les noms qui suivent servent d'*apposition qualificative :* on pourrait mettre une virgule après ὑπέστη.

— 28, ligne 15 : σωφρόνων est construit d'une *manière indépendante* en tête de la phrase : entendez : c'est le fait de *gens sensés*, homme et femme...

— 28, ligne 45 : *Ajoutez :* soit, quand le substantif *n'est exprimé qu'à la fin*, **Latina et Græca** *linguæ* ou **Latina et Græca** *lingua*.

— 28, ligne 47 : *Lisez :* CIC., *Phil.*, 2, 39, 101 (le texte exact est ***hæ*** **quondam arationes, Campana et Leontina, ... ferebantur**, ce qui ôte à l'exemple un peu de sa valeur).

— 28, ligne 51 : *Ajoutez une* REMARQUE : Il y a des cas où le singulier semble bien nécessaire.

Ex. : T.-LIVE, XXII, 31, 1 : **Atilius *Fabiano*, Servilius *Minuciano* *accepto exercitu*,** etc. (les deux armées ici sont *séparées*, *indépendantes* l'une de l'autre).

— 29, ligne 3 : Mais Salluste lui-même écrit ailleurs (*Cat.*, 17) : **P. et Ser.** ***Sullæ***.

— 29, ligne 14 : *Ajoutez :* et, si c'est une femme qui parle, au *féminin*.

— 29, ligne 16 : *Ajoutez :* cf. EUR., *Iph. en Taur.*, 349 (exemple donné plus bas, l. 27).

— 29, ligne 20 : *Lisez :* l'adjectif qui s'y rapporte, *s'il est au pluriel*, se met au masculin.

— 29, l. 25-28 : *A supprimer* (*étant donné la nouvelle rédaction proposée ci-dessus*).

— 29, ligne 33 : *Lisez :* Avec un nom collectif au singulier, le verbe, l'adjectif ou le participe (*attribut* ou *apposition*, mais non qualificatif) peuvent se mettre au pluriel.

— 30, ligne 2 : *Lisez :* ἀγρυπνίᾳ.

— 30, ligne 9 : *Lisez :* **decoravere.**

— 30, ligne 17 : *Supprimez l'exemple de* CIC., *p. Arch.*, 12, 31 (dans la phrase citée le verbe est au pluriel, parce que le sujet **qui** est au pluriel ; quant à **qui**, il s'accorde en nombre, non pas avec **eo**, mais avec **eorum** qui représente **eo**, cf. ***hic*** **terror** pour ***hujus rei*** **terror**, voy. MADVIG, *Lat. Sprachl.*, § 215, **a**, REM.).

— 30, ligne 21 : *Ajoutez cette* REMARQUE : Cicéron construit au *pluriel* des verbes auxquels il donne pour sujet **partim** accompagné d'un génitif partitif ou de **ex**.

Ex. : *De prov. cons.*, 10, 24 : **cum *partim* mihi *illorum*** (il pourrait y avoir aussi **ex illis**) ***familiares, partim*** **etiam me defendente capitis judiciis** ***essent liberati***.

Cette construction extraordinaire est peut-être un *mélange* des deux tours logiques : **cum *illi partim*... essent liberati** et **cum *illorum pars* esset liberata.** Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, 2e éd., p. 50, n. 4[1].

— 31, ligne 8 : *Lisez :* ἐπιμέμνηνται.

— 31, § 25 : *Rédaction insuffisante.* Il eût fallu distinguer l'adjectif *épithète* (ex. : TÉR., *Eun.*, 302 : **illum senium**), l'adjectif *attribut* (ex. : CIC., *ad Fam.*, I, 9, 15 : **primum *illa furia*** [Clodius]..., **qui non pluris fecerat Bonam Deam quam tres sorores, impunitatem est...** ***assecutus***, T.-LIVE, X, 1, 3 [exemple cité]) et le *relatif* (CIC., *p. Sest.*, 17 ; *ad Fam.*, I, 9, 15). Pour le *relatif*, il semble que dans le cas particulier dont les exemples cités donnent une idée, le seul accord possible soit l'accord de sens.

— 32, ligne 17 : On a déjà fait remarquer ci-dessus (p. 821, l. 21) que dans cet exemple il y a une métaphore qui se continue : c'est **lumen** qui appelle **exstinctum.**

Un exemple plus probant serait celui-ci : T.-LIVE, I, 21, 2 : **antea** ***castra*** **non** ***urbem positam*** **in medio... crediderant,** dans lequel les mots **non urbem** formant une parenthèse, c'est une attraction qui substitue **positam** à **posita.**

---

1. Je cite toujours la *seconde édition*, uniquement parce qu'elle est de RIEMANN *seul*.

Page 32, ligne 28 : Il aurait fallu citer et expliquer des exemples comme ceux-ci : Tér., *Ad.*, 634 : **aperite *aliquis*... ostium** (cf. Plaut., *Amph.*, 1071 : **neque nostrum *quisquam sensimus***), dans lesquels le pronom indéfini construit en apposition *limitative* au sujet réel du verbe ne modifie pas l'accord (par contre Ennius a dit, *Ann.*, III, p. 15, *Vahlen :* **vosque *Lares* tantum nostrum *qui* funditu' *curant***, au lieu de **curatis**).

— 33, ligne 12 : *Supprimez* encore.

— 33, ligne 19 : *Lisez :* ῥεῦμα.

— 33, n. 1, l. 2 : *Lisez :* Dræger, I², p. 181.

n. 1, l. 9 : *Lisez :* c'est *là*.

— 34, ligne 2 : *Lisez :* le genre et le nombre.

ligne 16 : *Supprimez* l'exemple de Platon, *Lois*, 744.

ligne 26 : *Lisez :* **difficillimum.**

ligne 27 : *Lisez :* **Græce** et **optimi**.

— 35, ligne 4 : L'exemple de T.-Live est mal choisi ou mal placé. En réalité, la règle est différente suivant que l'antécédent déterminé est en relation avec une proposition relative *explicative* ou avec une proposition relative *déterminative*. Dans le premier cas, l'attraction est de règle ; dans le second cas, l'accord a lieu avec l'antécédent. Toutefois la question aurait encore besoin d'être étudiée.

ligne 25 : *Lisez :* καλεῦνται.

ligne 27 : *Lisez :* περὶ.

ligne 30 : *Lisez :* voyez le chapitre du *pronom relatif* (p. 785 sqq.).

— 36, ligne 21 : *Lisez :* τὸ πλῆθος.

ligne 22 : *Ajoutez pour le latin les exemples suivants :*

Cic., *Tusc.*, IV, 11, 25 : **quod accepimus de *Timone, qui*** μισάνθρωποι ***appellantur.*** — T.-Live, XXII, 57, 3 : **L. Cantilius, *scriba* pontificis, *quos*** (= **scribas pontificios**) **nunc minores pontifices appellant**, etc...

ligne 26 : *Lisez :* τύχοιμ'

ligne 29 : *Lisez :* ᾦ.

ligne 33 : *Lisez :* ***quojus* mos.**

— 36, ligne 38 : *Ajoutez une* Remarque. — On trouve aussi des exemples comme ceux-ci :

1° T.-Live, XXX, 34, 2 : **pugna *Romana* stabilis (erat), et suo et armorum pondere *incumbentium* in hostem (incumbentium** s'accordant avec **Romanorum** dont l'idée est implicitement contenue dans **Romana**), etc.

2° Hor., *Sat.*, I, 4, 23 : ***mea* scripta... *timentis*** (cf. **mea *ipsius* culpa, tua *unius*, opera**, etc. ; mais la construction d'Horace est rare et hardie).

— 37, n. 2, l. 19 : *Lisez :* Grundriss *et fermez la parenthèse après* K. Brugmann et B. Delbrück.

— 38, ligne 14 : *Lisez :* μελαίνῃ.

ligne 15 : *Lisez :* μεταλλᾷς.

ligne 26 : *Lisez : In Verr.*

ligne 28 : *Lisez :* ὦ.

— 39, ligne 28 : *Lisez :* que pour l'autre.

— 40, n. 4, l. 2 : *Lisez :* ἐτύχθην (*je fus fait* = je devins).

— 41, ligne 5 : *Lisez :* διχῇ (de plus le texte n'est pas sûr : Hermann revu par Wohlrab donne θείαν μὲν καὶ ἀνθρωπίνην).

ligne 28 : *Lisez :* au gérondif (ou au participe en **-ndus** avec **ad**) ou bien à l'ablatif absolu.

ligne 35 : *Lisez :* **ad liberandas suæ *quisque* regionis civitates discesserunt (legati)**.

— 42, ligne 31 : *Supprimez* Cicéron, *de Domo*, 55, 140 (texte suspect).

ligne 39 : *Lisez :* Ζεῦ.

ligne 40 : ἐφορᾷς.

ligne 41 : *A propos de* Soph., *Aj.*, 529 : ὦ φίλ' **Αἴας**, remarquez que la forme du vocatif, qui est Αἶαν chez Homère, ne se trouve pas chez Sophocle : ce poète emploie toujours Αἴας, là même où le mètre permettrait d'employer Αἶαν. Peut-être chez les Attiques le vocatif de ce nom propre se confondait-il avec le nominatif : voy. Kühner-Blass, *ausf. Gramm. der gr. Spr.*, I, p. 415 (§ **118, b**).

Page 43, ligne 30 : *Lisez :* CATULLE, 77, 1.
— 44, ligne 28 : *Lisez :* εὖ ou καλῶς λέγειν, εὐλογεῖν τινα.
— 46, l. 29-30 : *Lisez : Phédon.*
ligne 35 : *Supprimez* παρειμί τινα.
ligne 36 : *Lisez :* παρέρχομαι.
— 47, ligne 9 : *Lisez : Phéd.*
ligne 13 : *Supprimez :* THUC., III, 69.
ligne 32 : *Supprimez* l'exemple d'Eschine qui n'existe pas (car dans ESCHINE, I, 95 [et non XIII, 34?] il y a : ἐπειδὴ δὲ ταῦτα μὲν ἀπωλώλει καὶ κατεκεκύδευτο καὶ κατωψοφάγητο...).
ligne 33 : *Lisez :* ISÉE, V, 43.
— 48, ligne 12 : *Lisez :* MADVIG.
— 49, ligne 35 : *Ajoutez :* Toutefois ce qui détermine la construction employée dans les exemples cités, ce ne sont pas précisément les substantifs verbaux λῆστιν, οἰμωγάν, etc., ce sont les *locutions analytiques* λῆστιν ἴσχειν, etc., qui ont force transitive.
— 51, l. 25-26 : Les exemples de LUCRÈCE (I, 87) et d'HORACE (*Odes*, I, 14, 19 sqq.) doivent être rejetés dans la note 3; ce sont, en effet, des exemples de la tournure passive.
— 52, n. 4, l. 7 : *Lisez :* Μύλιττα. Mais l'exemple est à écarter. Μύλιττα est un mot étranger qu'HÉRODOTE traite en indéclinable.
— 54, ligne 8 : *Lisez :* CICÉRON a dit dans un cas particulier (cf. ci-après, § 617, REM., p. 694).
— 55, note 3 : *Supprimez* l'exemple *Rép.*, **414**, **d** dans lequel ἅ, qui est un pronom neutre, ne prouve rien pour la règle.
— 55, note 5 : *Supprimez la note.*
— 56, ligne 23 : *Lisez :* la personne à qui l'on demande quelque chose.
note : *Supprimez* PLATON, *Gorgias*, 515 b; SOPH., *Aj.*, 831; EURIP., *Phén.*, 621; *supprimez de même* HOM., *Od.*, 11, 210 (et non I, 210) et PIND., *Mém.*, 5, 32. Dans tous ces exemples, le second accusatif est celui d'un pronom neutre; or ce cas est celui du § 63.
— 57, ligne 15 : La construction de **doceor** avec l'infinitif rentre dans la règle § 563, 7° (p. 627); ce qu'il eût fallu citer ici, c'est la construction de **doctus**, **edoctus** avec l'accusatif chez SALLUSTE (cf. *Hist.*, fragm., I, 111 : **doctus** ***militiam***).
— 58, ligne 4 : Supprimez l'exemple de Térence (*Eun.*, 17) : **quæ** est un pluriel neutre.
ligne 15 : *Lisez :* T.-LIVE, XXXII, 23, 1.
n. 2, l. 2 : *Lisez : im*
— 59, ligne 10 : *Lisez :* ἑστάναι.
— 60, ligne 6 : L'exemple de THUCYDIDE (V, 105) est douteux ou du moins fort suspect.
ligne 10 : Dans PLAUTE, *Cas.*, I, 1, 30, **lucebis** est plutôt transitif et signifie tu feras briller (cf. **resonare** ***silvas***).
ligne 18 : *Lisez :* Quand le substantif est *déterminé par l'article.*
n., l. 11 : *Lisez : Vorlesungen über*
— 61, ligne 11 : Supprimez ce qui est dit des expressions προβαίνειν κῶλον et πόδα πεζεύων. Si l'on y voit des accusatifs de qualification, il faut et les citer p. 62, 2° et les rapporter au type Ὀλύμπια νικᾶν.
n. 2, l. 2 : L'expression de Pindare (*Ol.*, VIII, 63) a été citée déjà plus haut (§ 50, REM. II, p. 45) comme un exemple hardi et poétique d'accusatif régime direct. Si l'on y voit plutôt un accusatif de qualification, il faut déplacer l'exemple et le mettre p. 62, 2° comme les expressions d'Euripide citées ci-dessus.
l. 16 (cf. n. 3) : Il y a eu confusion entre le texte et la note; *lisez :* Si l'on prend θοάζω dans le sens de être assis, qu'il paraît avoir aussi chez Eschyle et chez Euripide.
note 3 : *Ajoutez :* Cette interprétation, qui fait de θοάζω l'équivalent de σπεύδω, hâter, presser, oblige à prendre ἕδρας dans le sens d'attitude fixe, d'où supplication (= ἱκέτεια), par une hardiesse singulière.

Page 61, ligne 22 : *Lisez :* **σοφός.**
n. 1, l. 4 : *Lisez :* λῃρεῖς.
n. 4, l. 2 : *Lisez :* σοφός εἰμι.
— 62, n. 1, l. 3 : *Lisez :* θύειν διαβατήρια, offrir un sacrifice pour obtenir une heureuse traversée, puis, par extension, pour obtenir un résultat, etc.
— 62, n. 2, l. 7 : *Lisez :* ἡττᾶσθαι.
— 62, n. 3, l. 7 : *Lisez :* ARISTOTE, *Poét.*, 7, 11.
— 63, ligne 1 : *Lisez :* ESCHYLE, *Agam.*, 1309.
— 64, ligne 17 : *Lisez :* Sur le modèle de μέγα πλουτεῖν, les poètes ont créé
— 65, ligne 9 : *Lisez :* **γραφήν.**
ligne 25 : *Lisez :* **τὸ στράτευμα.**
note 6 : *Lisez :* Quand le verbe passif διαιρεῖσθαι signifie être distingué, ce complément qualificatif devient le sujet
— 66, n. 2, l. 2 : *Lisez :* LA ROCHE, *der Akkusativ bei Homer.*
— 67, ligne 10 : *Lisez :* Voy. ci-après, p. 653 (§ 586).
— 68, ligne 8 : *Lisez :* **Piræea.**
— 70, ligne 8 : *Lisez :* Συρακουσῶν.
— 71, ligne 6 : *Lisez :* on peut employer πολύ et ὀλίγον.
ligne 18 : *Ajoutez :* Voyez cependant CIC., *de Orat.*, III, 21, 92; *ad Fam.*, III, 11, 1, passages qu'on a voulu corriger; mais en a-t-on le droit?
note 1 : Supprimez la note.
— 72, n. 3, l. 1 : *Lisez :* τὰς νύκτας.
— 74, ligne 21 : *Lisez :* **τὴν γνώμην** καὶ **τὴν ἰδέαν.**
— 77, n. 5, l. 2 : *Lisez :* ἁπανταχοῦ λόγος· |
n. 5, l. 3 : *Lisez :* ἐξ
— 78, ligne 4 : *Lisez :* SALLUSTE, *Hist. fragm.*, II, 59 (éd. Kritz).
— 79, n. 1, l. 22 : *Lisez :* τοῦτο τὸ γένος.
— 81, ligne 24 : *Lisez :* à peu près comme, en français, le substantif.
— 84, ligne 1 : *Lisez :* La langue archaïque peut fournir les exemples suivants : **invidere *aliquam rem*** (construction employée par le poète ACCIUS et que CICÉRON paraît regretter, cf. *Tusc.*, III, 9, 20; ce tour archaïque, remplacé à l'époque classique par l'emploi du datif, probablement sous l'influence des verbes signifiant nuire à, fut ensuite repris par les poètes [VIRG., HOR., OV.], puis ajouté à la construction nouvelle).
— 84, ligne 18 : *Ajoutez :* Pour **intercludere**, voy. ci-après, p. 181, n. 2.
note 1 : *Ajoutez :* Quant à T.-LIVE, XLII, 43, 6 : ***quis* legati nullo in præsentia responso dato Chalcidem se sequi jusserunt**, il faut considérer que **quis** se rattache à **responso dato** et non à **jusserunt** : le pronom, selon l'usage latin, n'est exprimé qu'une fois.
— 85, ligne 7 : *Lisez :* ψυχήν.
ligne 14 : *Lisez :* ἧμαι.
ligne 33 : *Lisez :* **ex, in, inter.**
— 86, ligne 30 : *Lisez :* des places fortes.
n. 1, l. 3 : *Lisez :* **quicquid.**
— 88, ligne 28 : *Lisez :* ἰέναι.
— 90, note 1 : *Lisez :* un datif d'intérêt.
— 91, ligne 6 : *Lisez :* σοί.
ligne 15 : *Lisez :* **omni animali.**
ligne 24 : *Lisez :* **accommodatus.**
— 92, ligne 3 : *Lisez :* notre préposition.
ligne 27 : *Lisez :* **assurrexerit.**
— 94, ligne 5 : *Lisez :* εἶναι.
ligne 22 : *Lisez :* **castra.**
ligne 23 : *Lisez :* Le tour employé par SALLUSTE, *Hist.*, I, 75 (éd. Kritz) s'explique par ce fait que **oblivionis** est le génitif d'un *substantif abstrait.*
— 97, ligne 23 : *Lisez :* ἢν μένῃς παρ' ἐμοί.

Page 99, ligne 3 : *Lisez :* ***illi populo.***

— 100, ligne 25 : Dans l'exemple de Tac., *Ann.*, I, 42, le datif **quibus** s'explique plutôt par la règle § 89, 3°.

ligne 27 : *Lisez :* **tu modo enitere.**

ligne 28 : *Lisez :* **quanti videberis.**

n. 3, l. 2 : *Lisez : bei den lateinischen.*

— 101, n. 1, l. 2 : **τῇ ναυμαχίᾳ.**

n. 1, l. 8 : *Lisez :* Le datif τῷ πολέμῳ est un cas particulier du datif d'intérêt.

— 103, note 2 : *Supprimez l'exemple de* Dém., 920, 26.

— 107, ligne 9 : *Lisez :* Mais on peut ajouter un adjectif marquant une idée de quantité. Cf. O. Riemann, *Revue de Phil.*, 1890, p. 63.

— 108, n. 1, l. 4 : *Lisez :* le casque en peau de chien où le sort (κλῆρος) est jeté.

note 5 : *Supprimez :* employé en tant qu'ablatif.

— 109, ligne 25 : *Lisez :* et le génitif exprime tous les rapports

note 4 : *Lisez :* p. 116, Rem. I.

— 110, Rem. II : Il aurait mieux valu présenter les choses ainsi (la rédaction eût été plus logique et plus claire) : 1° En grec, emploi du génitif de l'article (masculin, féminin ou neutre) auquel se rattache naturellement la remarque sur l'emploi en latin de **hic, ille**, suivi d'un génitif ; 2° construction grecque τὰ ἀνθρώπων, etc., auquel se rattache le tour latin : **illud Pherecydis.**

— 111, ligne 8 : *Lisez :* **de filii sorte.**

— 112, ligne 4 : *Supprimez l'exemple de* César (*de B. Gall.*, IV, 28) dont le texte n'est pas sûr ; de plus, même en acceptant la leçon **sui**, il faudrait l'expliquer tout autrement.

ligne 26 : *Lisez :* εἶχε.

— 113, ligne 35 : *Lisez :* **ἑαυτοῦ.**

— 114, ligne 16 : *Ajoutez :* En latin, on peut dire **stulti est** ou **stultum est**, mais **prudens est** serait *barbare :* le seul tour correct est ***prudentis*** **est.**

— 115, ligne 20 : L'exemple d'Homère, *Il.*, XV, 138, est à écarter : le génitif est un génitif de relation, qui équivaut à, au sujet de.... C'est à ce tour qu'il faut rattacher les exemples cités dans la note 2.

— 116, ligne 6 : L'exemple d'Isocrate, XV, 57, n'est pas à sa place, car il se rapporte plutôt au cas **b** (l. 14).

ligne 12 : L'exemple de Xén., *Anab.*, II, 5, 7 et celui de Dém., IV, 5 rentrent dans le cas **a.**

— 117, ligne 15 : *Lisez :* Il est plus rare que le *génitif possessif* ou que le *génitif du sujet* soit remplacé par un adjectif.

Ex. : Tér., *Andr.*, 602 : ***erilem*** **filium.** — Cic., *ad Att.*, VI, 1, 19 : **erratum *fabrile.***

n. 1, l. 2 : *Lisez :* Soph., *Aj.*, 55 : **πολυκέρως** et supprimez l'exemple d'Hérodote (VII, 190).

n. 3, l. 3 : *Lisez :* une rumeur sur toi.

n. 3, l. 6 : *Ajoutez :* Voy. O. Riemann, *Revue de Philologie*, t. VI, p. 73.

— 118, note 1 : *Supprimez cette note.*

— 119, ligne 8 : *Lisez :* On peut rattacher au génitif explicatif (*en supprimant* toutefois).

ligne 26 : *Supprimez l'exemple de* Sén., *Ép.*, XVI, 5, 1 (**artium civilium** n'est pas un génitif explicatif).

— 121, ligne 20 : *Lisez :* disent *ordinairement.*

— 122, ligne 17 : *Lisez :* Salluste et T.-Live paraissent être les premiers qui aient écrit.

n. 2, l. 7 : *Lisez :* **Ἀρκάδων** *et ajoutez aux exemples :* οἱ χρηστοὶ **τῶν ἀνθρώπων.**

— 123, ligne 2 : *Lisez :* presque tous les autres sont tirés de la correspondance... (voy. toutefois *de Am.*, 4, 14 : ***cujus disputationis*** **fuit** ***extremum*** **fere de immortalitate animorum** ; *de Sen.*, 20, 72 : **illud breve** ***vitæ reliquum ;*** cf. aussi *de Fin.*, IV, 13, 32 ; *de Div.*, II, 43, 91, cas particuliers, à cause du sujet neutre **quod**). *Ce qui est dit de l'influence grecque est donc un peu exagéré.*

Page 123, ligne 19 : *Il aurait fallu tenir compte d'exemples comme ceux-ci :*

SALL., *Jug.*, 93, 4 : ***cuncta*** **gignentium** (**cuncta** étant amené par **gignentia**, pluriel neutre). — T.-LIVE, X, 31, 5 : **Samnitium** ***omnes*** **considunt** (leçon des mss corrigée par MADVIG en **Samnitium** ***omnes copiæ*** **considunt**). Le tour n'est donc pas exclusivement poétique, comme il est dit dans la REMARQUE III. Quant à T.-LIVE, XXXI, 45, 7 : ***Macedonum*** **fere omnibus**, on peut dire que **fere omnibus** implique une idée partitive (cf. CIC., *Orat.*, 26, 90 : ***e quibus non omnes*** **faceti**).

— 124, ligne 13 : *Lisez :* PLAT., *Rép.*, **468 d**, *et* **νέων**.

ligne 16 : la remarque sur le génitif après **unus** serait mieux placée plus haut, p. 122, 2° (*noms de nombre*).

n. 1. 1 : *Lisez :* divine entre les déesses.

n. 1. 5 : *Lisez :* ὦ (et non ἆ).

— 125, ligne 1 : *Mettez après* substantivement *l'appel de note indûment placé ligne* 4 *après* **τοιούτῳ**.

ligne 31 : *La* REMARQUE II serait mieux placée plus haut p. 122, 3°.

— 128, note 2 : *Ajoutez :* cf. toutefois THUC., IV, 3, 2 (cité § 110, 7° et REM.).

— 134, ligne 19 : Il est peut-être plus exact de dire que la construction signalée dans Plaute est amenée par l'analogie de **participem facit**.

— 135, ligne 1 : La construction d'ἑστιᾶν est plutôt à rapprocher de celle des verbes d'*abondance*.

n. 1, l. 2 : *Lisez :* ἑστιᾶν.

ligne 26 : Dans les constructions signalées (XÉN., *Hipp.*, 6, 9 ; *An.*, I, 6, 10) le génitif peut difficilement s'expliquer par le génitif proprement dit ; c'est bien plutôt un génitif-ablatif.

— 136, ligne 9 : *Lisez :* ἴου. (Il est peut-être plus simple de rattacher ἴου et σελίνου à λειμῶνες, cf. § 109, **a** ou même **b** ; ou bien, si l'on veut les construire avec le verbe, il serait préférable de les expliquer par l'analogie des verbes d'abondance, comme πλουτεῖν, γέμειν, etc., cf. notamment SOPH., *Œd. à Col.*, 16 : χῶρος βρύων δάφνης, ἐλαάς, etc.).

n. 4, l. 1 : *Lisez :* ὀσφραίνομαι.

n. 5, l. 2 : *Lisez :* Dans une phrase comme celle-ci (ARIST., *Thesm.* 164 :...), le verbe ἀκούειν.... Quant à l'exemple d'ARIST., *Paix*, 603 :..., il renferme....

— 137, ligne 22 : *Lisez :* chez Hérodote, chez les poètes dramatiques et chez Thucydide.

ligne 24 : *Ajoutez :* THUC., VII, 83 : πάντα μᾶλλον ἐλπίζειν ἂν **σφῶν** πείθεσθαι αὐτούς.

ligne 28 : *Lisez :* ἄγε.

ligne 30 : *Lisez :* πυθέσθαι.

note 1 : Peut-être pourrait-on expliquer par un génitif absolu (*à l'origine*) la construction signalée dans XÉN., *Hell.*, IV, 2, 19 et même dans THUC., V, 83 (cf. l'exemple de Thucydide cité n. 2).

— 138, ligne 22 : *Lisez :* δαιμόνων ἐφίεσαι **φιλοτιμίας**.

— 139, ligne 5 : *Supprimez* la REMARQUE II : en effet, on ne voit pas que, dans l'exemple cité, ἀντιποιεῖσθαι change de sens ni de construction ; dans XÉN., *An.*, II, 3, 23 : οὐκ ἀντιποιούμεθα βασιλεῖ τῆς ἀρχῆς (§ 121, REM. II), le sens *littéral* est : nous ne faisons pas valoir des droits sur le commandement concurremment avec le grand roi ; la construction est donc la même qu'ici. De plus, dans les deux cas, l'analogie à signaler est plutôt celle des verbes se saisir de que celle des verbes désirer.

ligne 24 : De tous les exemples cités, celui de SOPH., *Phil.*, 716, est le seul qui doive être gardé ici (encore s'explique-t-il par l'analogie des verbes « jouir de », cf. ἀπολαύειν, εὐωχεῖσθαι, etc. et voy. HOM., *Il.*, II, 780 : αὐτὰρ ἐπεὶ τάρπημεν ἐδητύος ἠδὲ ποτῆτος). Tous les autres exemples me paraissent se rapporter au génitif de cause. Voyez d'ailleurs les n. 1 et 2 de la page 139.

— 141, ligne 31 : *Lisez :* **ἡδεός**.

n. 1 l. 3 : *Lisez :* les chapitres 108 à 112.

— 142, ligne 27 : *Lisez :* XÉN., *Écon.*, 6, 1 : πειρᾶσθε....

ligne 28 : *Lisez :* *Cyr.*, I, 5, 13 : ἔρχονται....

Page 144, ligne 7 : Orelli rapproche de cette construction de Plaute le vers d'HORACE, *Carm.*, II, 13, 38 : ***dulci laborum decipitur sono*** et y voit un hellénisme (cf. κλέπτεσθαι τῶν πόνων) équivalant à **obliviscitur pœnarum**. Mais le texte **laborum** est douteux; d'après Keller et Holder **laborem**, leçon des mss de la troisième classe et variante de ceux de la première et de la deuxième, est, à coup sûr, mieux autorisé : **laborem** est un accusatif employé à la manière grecque.

ligne 25 : *Lisez :* **ἀμυνομένους**.

— 146, ligne 25 : *Lisez :* καταγελάσειεν.

— 147, ligne 2 : *Lisez :* **ἁπάντων**.

ligne 5 : *ajoutez :* ὑπερμάχεσθαί τινος lutter dans l'intérêt de quelqu'un.

— 148, ligne 4 : Pour ἀντιποιεῖσθαί, voy. la correction ci-dessus, p. 828, l. 42.

ligne 6 : *Lisez :* **τῆς**.

ligne 9 : La filiation des constructions notées aux REM. III et IV serait mieux marquée comme il suit : On dit θαυμάζω τινά τινος, mais on dit naturellement aussi θαυμάζω τινός (*gén. possessif*) τι (*compl. direct*). De ceci on passe à XÉN., *Cyr.*, III, 1, 15 (θαυμάζω τινὸς ὅσα βεβούλευται), puis à θαυμάζω τινὸς ὅτι (ce fait que, cf. § 426, proposition complétive tenant lieu du régime direct); enfin, par une fausse interprétation de cette dernière construction, on arrive à dire θαυμάζω τινὸς ὅτι (parce que, cf. § 433, proposition causale), où, dès lors, τινός apparaît comme le vrai régime de θαυμάζω.

n. 1, l. 3 : *Lisez :* οὐδ'.

— 150, ligne 12 : *Lisez :* **κακηγορίας**.

ligne 33 : *Lisez :* Il est *rare* avec les verbes composés de κατά que le nom du crime ou du châtiment...

ligne 35 : *Lisez :* Ex. : PLAT., *Rép.*, 558 a : ἀνθρώπων καταψηφισθέντων **θανάτου** ἢ φυγῆς. — DÉM., XXI, 5, *etc.*

n. 1, l. 2 : *Supprimez :* et même κατηγορῶ τινός τινος.

— 151, ligne 28 : *Ajoutez :* REMARQUE III. En grec, le génitif de cause ne se construit pas seulement avec des adjectifs (§ 132) ou avec ἔχω et un adverbe (§ 134); il exprime encore une idée de *relation* (par rapport à..., pour ce qui est de..., au sujet de...), dans certaines constructions qu'on trouve chez *les poètes* avec les verbes dire, parler, interroger.

Ex. : SOPH., *Phil.*, 439 : **ἀνάξιον φωτὸς** ἐξερήσομαι. *Œd. à Col.*, 307 : κλύων **σου** (entendant parler de toi). *El.*, 317 : **τοῦ κασιγνήτου** τί φῄς; — Cf. HOM., *Od.*, II, 174 : εἰπὲ δέ μοι **πατρός** τε καὶ **υἱέος**. — SOPH., *Œd. à Col.*, 355 : ἃ **τοῦδ'** ἐχρήσθη **σώματος**.

Et même *en latin*, ne serait-ce pas un génitif de relation qu'on pourrait voir dans ***omnium*** (***ceterarum***, etc.) ***rerum*** **alieni credere**, qu'on lit chez PLAUTE (cf. ci-après, p. 173-4, note), et que KÜHNER rapproche de son *contraire :* **fallebar sermonis?**

— 151-2, note : L'explication donnée ici est forcée et contradictoire avec ce qui sera dit, p. 152, n. 2.

— 153, n. 2, l. 3 : *Lisez :* (Cf. ci-après, § 188, 2°), réserve faite pour **assis, flocci, nauci**, et pour les expressions citées plus loin, p. 154, REM. I.

— 154, ligne 9 : *Lisez :* **illum unum**.

n. 3, l. 1 : *Lisez :* En effet, au point de vue tant du sens que de la construction, il n'y a...

n. 3, l. 3 : *Lisez :* **pararet**

— 155, n. 8, l. 1 : *Lisez :* **æstimata est**.

— 156, n. l. 11 : *Ajoutez :* Cf. E. AUDOUIN, *le Génitif de la peine en latin* (*Revue de Phil.*, 1890, p. 111-112).

— 157, ligne 3 : *Lisez :* **cervicibus tuis onus, sub quo concidas**.

ligne 7 : *Lisez :* plus rare en prose.

n. 2, l. 14 : *Ajoutez :* Cf. P. LEJAY (*Revue de Phil.*, 1892, p. 24-27).

note 4 : La distinction faite entre PLAUTE, *Pseud.*, 1085 et HOR., *Sat.*, I, 1, 50 est arbitraire : dans un cas comme dans l'autre on a affaire à un datif d'intérêt.

Page 158, l. 23-24 : L'adjectif πρέπων et l'adverbe πρεπόντως s'emploient avec le génitif par analogie avec ἄξιος, ἀξίως. De plus l'exemple de PLATON, *Rép.*, 400 b, n'est pas probant : les génitifs peuvent dépendre de βάσεις, l'adjectif πρέπουσαι étant pris absolument.

note 5 : Il paraît impossible d'admettre l'explication proposée : χθονός est tout simplement le régime de τύραννον (SOPH., *Œd. R.*, 939 : τύραννον αὐτὸν οὑπιχώριοι χθονὸς | τῆς Ἰσθμίας στήσουσιν).

— 159, n. 1, l. 6 : Sur la construction d'**alienus** avec le datif, voy. § 146, 3° (p. 182, n. 6).

— 160, ligne 16 : *Lisez :* τῆς.

— 163, ligne 25 : *Lisez :* οἷόν.

ligne 26 : *Lisez :* **εὐμενείας**.

— 164, ligne 25 : Les deux exemples de SOPH., *Aj.*, 798 et *Ant.*, 365, cités d'après les grammairiens me paraissent aujourd'hui devoir être écartés; pour le premier, le texte est gravement altéré; dans le second, τέχνας n'est pas génitif de l'objet par rapport à μηχανόεν, mais génitif possessif; c'est une de ces expressions si fréquentes chez les Tragiques et chez Thucydide (la force *inventive* de l'art) et σοφόν τι est attribut : ayant, au delà de tout ce qu'on peut imaginer, dans la force inventive de son art, quelque chose d'ingénieux. (Note de R. DURAND.)

— 164, n. 3, l. 2 : L'exemple de Virgile est à écarter : le génitif **rerum** est bien plutôt un génitif de relation qu'un génitif de cause.

— 167, ligne 4 : *Lisez :* heureux pour ce qui est de sa contenance.

ligne 5 : *Supprimez :* c'est un génitif de cause.

— 168, n. 5, l. 2 : *Lisez :* καὶ διαίτῃ.

— 169, ligne 5 : *Ajoutez une* REMARQUE IV : C'est encore le génitif de relation qu'on trouve dans certaines constructions peut-être d'origine *populaire*, comme ***animi* atrox** (SALL.). Dans cette locution **animi**, signifie une qualité permanente (pour ce qui est du caractère). C'est un emploi tout à fait distinct de celui dont il sera question plus loin, p. 197 (§ 164, REM. IV).

— 170, note 3 : L'explication a quelque chose de forcé; peut-être faut-il admettre que le passage est altéré.

— 171, ligne 4 : *Lisez :* Le génitif s'emploie en grec pour marquer un rapport de temps.

— 173, ligne 17 : *Lisez :* sujet ou complément de la proposition.

n. 5, l. 2 : *Lisez :* si l'absorption de l'ablatif par le génitif, complètement...

— 174, n. l. 3 : *Lisez :* PLAUTE, *Asin.*, II, 4, 53.

n. l. 5 : *Ajoutez :* Cf. *Amph.*, 672 : **nunquam edepol tu mihi *divini* creduis**. Voy. KÜHNER, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, p. 347, et cf. ci-dessus, p. 829, l. 36.

— 175, ligne 9 : L'exemple de T.-LIVE, XXI, 56, 1 (ou 55, 11) est douteux (voy. l'édition classique de Benoist-Riemann).

l. 23-24 : Chez PLAUTE et chez TÉRENCE, on peut admettre que des locutions comme **ex Epheso, ex Andro**, etc., sont de simples transcriptions de l'original grec (ἐξ Ἐφέσου, ἐξ Ἄνδρου, etc.) et ne peuvent être considérées par conséquent comme des constructions appartenant à la langue vulgaire proprement dite.

— 175, n. 3, l. 2 : *Lisez :* mais comme le nom d'une région.

— 176, ligne 19 : *Lisez :* un nom de la question *ubi*[4].

— 177, ligne 5 : *Lisez :* **Ἀθηνῶν**.

n. 1, l. 10 : L'exemple de SOPHOCLE, *Œd. R.*, 1163 (ἐδεξάμην δέ **του**) ne rentre pas dans la question *unde* proprement dite; la construction δέξασθαί τινος se rattache plutôt à l'ablatif du point de départ (cf. en latin **capere ab**, **accipere ab**, etc.).

— 179, note 1 : *Ajoutez :* pour **prohibere**, cf. RIEMANN, *Revue de Phil.*, 1890, p. 67 sq.

— 181, note 3 : Ce texte de Quintilien est bien embarassant, en raison des deux erreurs de fait qu'il contient : 1° il n'est pas vrai que **invidere hanc rem** ne se dit plus de son temps (cf. PÉTRONE, VAL.-MAX., PLINE, *Hist. nat.* XV, 8 : ***oleum* ac *vinum* non invidit natura solo Africæ**); 2° il attribue à Cicéron, comme aux anciens, une construction qu'on ne trouve pas chez lui, du moins dans ce que nous avons conservé de lui. (Note de R. DURAND.)

Page 184, ligne 12 : *Lisez :* νόσου.
n. 1, l. 11 : *Lisez :* σώζεσθαι.
— 185, ligne 12 : *Lisez :* ἐλευθερώσας.
ligne 19 : ἑτέρου.
n. 1, l. 3 : ὁδοί γε πολλαί.
n. 4, l. 1 : *Lisez :* ἐναντίος.
— 186, n. 4, l. 5 : *Lisez :* **quæstorio**
ligne 11 : *Lisez :* **ferunt**.
— 190, en haut (avant 2°) *ajoutez :* Remarque. — Il convient de rattacher à cette construction, l'emploi des verbes **capere** ou **accipere**, etc., avec la préposition **ab**.
— 192, ligne 19 : *Lisez :* Cés. ap. Cic., *ad. Att.*, X, 8, B.
n. 2, l. 7 : *Lisez : der griechischen Comparation.*
— 196, ligne 1 : *Remplacez l'exemple de :* Xén., *Hier.*, 4, 1 par *Hier.*, 1, 18 : ταύτῃ τῇ εὐφροσύνῃ τῆς ἐλπίδος μειονεκτοῦσι (οἱ τύραννοι) τῶν ἰδιωτῶν.
ligne 15 : *Lisez :* il en est de même *quelquefois* de ὑπερέχειν.
n. 4, l. 1 : *Lisez :* pour en tirer parti.
— 198, ligne 27 : *Lisez :* κινήσαντες.
ligne 28 : *Ajoutez :* L'usage autorisait aussi des constructions comme Εὐριπίδης, Ἑκάβῃ, Euripide dans *Hécube*.
— 199, n. 2, l. 3 : Un tour comme celui de Plaute (**in Epheso**) s'explique peut-être par une transcription pure et simple du grec ἐν Ἐφέσῳ (cf. ci-dessus, p. 830, l. 40).
— 200, n. 1, l. 5 : *Lisez :* mais, en somme, il est extrêmement rare que l'ordre **terra marique** soit interverti.
n. 3, l. 4 : Dans la phrase de Cicéron (*in Verr.*, II, 5, 14, 37) l'expression **in loco** signifie en bonne place, en bonnes mains.
— 202, ligne 2 : *Lisez :* ἡμέρᾳ.
ligne 17 : *Lisez :* au moment des fêtes.
ligne 32 : *Lisez :* ἐν τῷ τότε.
n. 1, l. 2 : φῄς.
— 203, ligne 27 : *Supprimez l'exemple de César* (*de Bell. Gall.*, VII, 11, 6).
— 208, ligne 27 : *Lisez :* πολλῇ.
note 4 : *Lisez :* le pronom αὐτός.
— 209, ligne 7 : *Lisez :* οὐκ.
n. 2, l. 3 : *Lisez :* Hor., *Epod.*, 2, 9 : **vitium *propagine* altas**.
— 210, ligne 3 : *Lisez :* **aviditate**.
— 211, ligne 3 : *Ajoutez :* Comparez l'expression hardie modelée sur celles-là par T.-Live, II, 1, 3 : **aliquid *pessimo* publico facere**.
n. 1, l. 3 : *Lisez :* Tac., *Ann.*, XIV, 11.
— 212, ligne 17 : *Lisez :* outrageusement, etc.[2].
— 213, ligne 36 : *Lisez :* δυοῖν.
— 214, ligne 13 : *Supprimez* l'exemple de Thucydide (IV, 60, 2), dans lequel τέλεσι équivaut à δαπάναις, à nos frais, à nos dépens.
ligne 15 : *Lisez :* γῆν.
— 216, ligne 22 : *Lisez :* **si *denariis***.
note 5 : *Supprimez cette note.*
— 218, note 1 : L'exemple de Cicéron (*in Verr.*, II, 3, 8, 19) ne convient pas ici, si l'on se reporte au contexte.
— 220, note 2 : *Lisez :* le latin se sert aussi.
n, 2, l. 2 : *Lisez :* **rei militaris**.
— 221, n. 2, l. 2 : *Lisez :* Hér., III, 117.
— 223, ligne 37 : *Lisez :* d'un verbe passif (de forme ou de sens).
— 226, ligne 6 : *Ajoutez :* Pour le cas où la personne est représentée comme une *cause passive* (cf. Cic., *p. Mil.*, 20, 54 : ***uxore* pæne constrictus**), voy. ci-dessus, § 187, p. 215, n. 2.
— 228, ligne 28 : *Lisez :* on se sert le plus souvent de (*au lieu de* il faut mettre)...

Page 228, n. 3, l. 1 : *Lisez :* KÜHNER, ..., p. 293-4.
n. 3, l. 3 : *Lisez :* **arcam** (sc. **pecuniam**) **habeñti**.
— 229, note 1 : Dans l'exemple de T.-LIVE (VI, 40, 1) il n'est pas impossible de voir une négation impliquée (l'indignité du spectacle les *empêche* de parler, de bouger...).
— 230, ligne 10 : *Lisez :* δημαγωγῶν.
— 231, ligne 27 : *Lisez :* on trouve *assez souvent*.
— 232, l. 17-18 : *Lisez :* deux tiers de blé de plus.
— 239, ligne 2 : *Lisez :* les préparatifs d'une chasse.
ligne 3 : *Lisez :* Mais souvent le moyen se distingue...
— 242, ligne 34 : *Lisez :* participe passé à sens passif (employé *en tant que participe*, mais non pas dans la formation des temps composés).
— 243, ligne 19 : *Lisez :* ἀπόλλυται.
ligne 21 : *Lisez :* qui devient *ordinairement*...
ligne 24 : *Lisez :* ἴστε.
ligne 27 : *Ajoutez :* mais on trouve aussi des exemples comme ceux-ci :
XÉN., *Hell.*, V, 2, 36 : Ἰσμηνίας **κατεψηφίσθη** καὶ ἀποθνήσκει. — PLATON, *Rép.*, 558, a : ἀνθρώπων **καταψηφισθέντων** θανάτου ἢ φυγῆς (cf. ci-dessus, § 123, REM. III [p. 150]).
ligne 30 : *Lisez :* qui dans la construction active se met au datif.
— 244, ligne 9 : les exemples d'Horace ne sont pas concluants : en effet, dans le premier (*A. poét.*, 56), quelle que soit la ponctuation adoptée (**acquirere pauca, si possum, invideor** ou bien **acquirere pauca si possum, invideor**), **acquirere** dépend grammaticalement d'**invideor** ; or **invideor acquirere** est grammaticalement une construction passive personnelle qui correspond à **invident me acquirere** (comme **credor facere**, à **credunt me facere**) et qui signifie on m'empêche, *par jalousie*, de gagner... De même, dans le second exemple (*Ép.*, I, 5, 21), la construction **imperor facere** est un tour poétique pour **jubeor facere**. Dans les deux cas, par conséquent, on a bien affaire à des constructions poétiques, mais qui ne se rapportent pas expressément au cas étudié ici.
ligne 11 : *Ajoutez :* REMARQUE. — Les verbes exprimant une affection de l'âme (**lugeo, doleo, horreo, gemo, fleo, ploro**), quoique pouvant se construire en général transitivement à la voix active, ne se mettent pas cependant *dans la prose classique, au passif personnel*.
ligne 34 : *Lisez :* le complément qui qualifie l'action.
— 245, ligne 8 : *Supprimez les lignes* 8 *à* 10 (fin de la REMARQUE).
ligne 13 : *Lisez :* un complément qualificatif de l'action.
ligne 19 : *Lisez :* En latin, les verbes qui signifient, avertir, exhorter, etc., et d'autres encore peuvent se construire avec l'accusatif de qualification, à la condition que cet accusatif soit représenté par un pronom neutre.
— 246, ligne 21 : **δεχθῆναι**, être reçu, ne s'emploie pas à l'époque classique.
— 247, ligne 13 : *Lisez :* τέθηκα.
ligne 15 : *Lisez :* fut mis à mort par Nicandre.
— 250, n., l. 31 : *Ajoutez :* La théorie de RIEMANN a été vivement combattue par F. BLASS, *Demosth. Studien*, III (Aor. und Imparfekt) dans *Rhein. Mus.*, XLIV, p. 406, 430 ; mais, dans son effort pour ramener à un principe unique tous les emplois de l'aoriste chez Démosthène, Blass tombe très souvent dans l'obscurité ou dans la subtilité. Dans la dernière édition de sa *Grammaire grecque*, KOCH (cf. un article de lui dans les *Jahrbücher*, t. 146, année 1892, p. 435-443) rejette décidément les définitions jadis acceptées : pour lui, le présent n'exprime plus la *durée*, l'aoriste n'exprime plus ni l'action *momentanée* (KÜHNER) ni l'*entrée de l'action dans la réalité* (KRÜGER, CURTIUS) ; il attribue au présent la fonction de marquer l'action en cours, l'action commencée, mais non terminée (et abstraction faite de son terme), à l'aoriste, au contraire, la fonction de marquer une action finie, qui prend ou qui a pris fin, qui a abouti ou qui doit aboutir (mais dont on ne considère point le résultat présent). Voyez aussi HULTSCH, *die erzæhlenden Zeitformen des Polybios* (Leipzig, 1891), qui est d'accord avec Koch sur la signification de l'indicatif aoriste.

Page 253, ligne 15 : *Lisez :* En grec et en latin, comme en français...
ligne 30 : *Lisez :* οἵτινες.

— 254, ligne 27 : *Lisez :* **γιγνώσκει** (c.-à-d. personne parmi vous n'a-t-il appris à connaître Socrate et ne le *connaît-il ?*).

— 255. La Remarque II se rapporterait plutôt au § 226 ; car il s'agit ici, non pas précisément de *présents historiques*, mais de l'emploi *poétique* de certains *présents* avec sens de *parfaits* pour signifier quelque chose de permanent.

— 256, note 2 : *Cette note ne se rapporte nullement à la* Remarque II, *mais elle est la suite de la* Remarque I, *après laquelle il faut la rétablir sous la forme suivante :* Dans une proposition conditionnelle dépendant d'une proposition principale au futur ou à l'impératif, le présent de l'indicatif ne tient pas lieu de futur, mais conserve sa signification propre ; *et la suite comme dans le texte de la note 2.*

— 257, ligne 29 : *Lisez :* c'est-à-dire que ces imparfaits s'expliquent au passif comme à l'actif par le sens propre du verbe qui exprime un *état* (remarquez que la même observation s'applique au présent, cf. T.-Live, XXV, 17, 10 : **eo enim urbs *dividitur* amni** ; etc.).

— 258, ligne 2 : *Lisez :* on se mit sans tarder.
note 3 : *Lisez :* l'imparfait de l'état ᾤχετο s'explique par le sens même du verbe.

— 259, ligne 4 : *Lisez :* ils s'occupaient à faire.
ligne 33 : *Lisez :* **flumina**.

— 260, ligne 11 : *Lisez :* ἦγον.
ligne 28 : *Lisez :* οἱ.

— 261, ligne 17 : *Lisez :* bien que la chose énoncée demeure toujours vraie, l'écrivain, au lieu de la donner pour elle-même, la fait entrer dans son récit et la met en relation avec le fait particulier dont il s'agit.

— 261, ligne 31 : *Lisez :* ἔμελλεν.

— 262, ligne 7 : *Supprimez* le n° 238 qui doit être reporté plus bas (l. 13).
ligne 13 : Avant l'exemple de Xén., *An.*, I, 1, 1, *ajouter :*

§ 238. — En grec, avec ἐπεί (correspondant au latin **postquam**) l'imparfait exprime souvent un état, une situation qui est encore présente au moment où le fait principal a lieu.

Ex. : Xén., *An.*, I, 1, 1 : ἐπεὶ δὲ **ἠσθένει** Δαρεῖος καὶ **ὑπώπτευε** τελευτὴν τοῦ βίου, ἐβούλετο τὼ παῖδε ἀμφοτέρω παρεῖναι (le fait de s'affaiblir et d'entrevoir la mort prochaine a commencé avant le fait principal (ἐβούλετο) et se prolonge après).

— 262, ligne 19 : La Remarque doit être remontée plus haut avant le nouveau § 238.

— 263, note 3 : *Lisez :* *Stil des jüng.*

— 264, ligne 12 : *Lisez :* **quæ penitus jam**.
ligne 21 : *Lisez :* d'une action antérieurement accomplie.
note 2 : *Supprimez la note.*
n. 3, l. 9 : *Lisez :* Delbrück, *Grundlagen*.

— 265, ligne 4 : *Lisez :* **οἶδα**.

— 266, ligne 16 : *Lisez :* Virg., *Én.*, X, 804. Cette Remarque devrait former un paragraphe à part : πεποιήκασιν et **fecerunt**, ils ont vite fait de... marquent, en effet, une action qui est accomplie ou s'accomplit rapidement (voy. ci-après, § 248, ce qui est dit du plus-que-parfait employé pour marquer la rapidité de l'exécution).
ligne 31 : *Lisez :* Plaute.

— 267, ligne 5 : C'est ici que devrait figurer la Remarque indûment placée après § 250 (p. 268, en haut).
ligne 15 : *Lisez :* **ἀνεβεβήκει**.
ligne 19 : *Lisez :* un usage analogue, et même plus étendu...
ligne 33 : L'exemple de Properce est suspect.

— 269, ligne 10 : Les Remarques II, III et IV présentent les faits d'une manière confuse : il aurait mieux valu procéder de la manière suivante :

1° **Scripta *erat* epistula**. La forme **scripta erat** appartient proprement à la catégorie du parfait et, comme la forme active **scripserat**, exprime *un état dans le passé*. Mais, de même que **scripserat**, cette forme est employée en

outre pour marquer l'*action antérieurement passée* d'où est sorti tel ou tel état passé : en d'autres termes, on est venu du sens de plus-que-parfait proprement dit au sens d'un *plus-que-passé* ou, si l'on veut, d'un *antérieur au passé :* ainsi l'une et l'autre forme prennent la valeur non plus d'un parfait, mais d'un aoriste transporté dans le passé (de même **scripsi** *parfait*, c.-à-d. *présent de l'état*, est devenu *aoriste*, c.-à-d. *passé de l'action*);

2° **Scripta *fuerat* epistula.** La forme **scripta fuerat**, c'est proprement **scripta erat** projeté dans un passé plus éloigné, c'est-à-dire un *plus-que-parfait à la deuxième puissance*, si l'on peut ainsi parler, mais c'est proprement aussi une forme du parfait signifiant un *état.* De ce sens propre dérive un sens secondaire analogue à celui qu'on a vu plus haut pour **scripta erat** et pour **scripserat,** c'est-à-dire que la forme **scripta fuerat** est employée aussi pour marquer une action antérieure à un état et d'où cet état est sorti; mais cet état *étant passé par rapport à un passé* (tandis que dans **scripta erat** l'état était un passé par rapport au présent), il en résulte que l'action antérieure marquée par **scripta fuerat** est *antérieure à un passé de passé.*

Chacune de ces deux formes **scripta erat** et **scripta fuerat** a donc deux significations : **a**) l'une *propre* (qui consiste à marquer l'*état*) et **b**) l'autre dérivée et secondaire qui consiste à signifier une *action.* Mais ces deux formes sont bien distinctes l'une de l'autre, et chez les écrivains classiques, on voit qu'entre la signification **b**) de l'une et la signification **b**) de l'autre, il y a la différence d'un degré dans le passé.

Toutefois cette différence n'est pas toujours observée : il arrive parfois, surtout dans la langue *familière* (CIC., *Lettres*) et plus souvent dans la langue *vulgaire*, que pour signifier l'action qu'exprimerait correctement **scripta erat**, on met la forme **scripta fuerat**. C'est une incorrection analogue à l'emploi fautif de **scripta fuit**, au lieu de **scripta est** (aoriste).

Page 269, n. 1, l. 4 : *Lisez :* **tuæ tibi occurrunt**.

— 270, n. 1, l. 5 : *Lisez :* § 255.

— 271, note, l. 2 : *Supprimez l'exemple de César.*

note 2 : L'exemple de T.-LIVE (II, 23, 5) est à supprimer : **fuerit** n'est pas un futur antérieur, mais un subjonctif parfait de style indirect.

— 272, ligne 32 : *Lisez :* τοῦτό γε.

ligne 33 : *Lisez :* **ἀπέπλευσε** et ἐπ' οἴκου.

n. 2, l. 1 : *Lisez :* DELBRÜCK, *Grundlagen.*

n. 5. l. 7 : *Lisez :* nous ne savons pas, au juste.

— 273, ligne 2 : *Lisez :* ἐπειδὴ.

note, l. 3 : *Lisez :* ἔδην.

n. 3, l. 2 : *Lisez :* DELBRÜCK, *Grundlagen.*

— 274, ligne 25 : *Lisez :* Il est bien entendu que ces aoristes n'expriment pas l'entrée de l'action ou de l'état dans la réalité; il est des cas où ils expriment simplement que l'action ou l'état signifié par le radical appartient au passé.

— 275, ligne 18 : *Lisez :* en employent l'aoriste, les Grecs se contentent.

ligne 19 : *Lisez :* qu'ils ont faite.

ligne 20 : *Lisez :* les Grecs, veulent, comme c'est le cas en français et dans les autres langues.

ligne 28 : *Lisez :* πάντας.

ligne 30 : *Lisez :* πᾶσιν.

— 276, ligne 40 : L'exemple de SALLUSTE (*Jug.*, 70, 1) offre bien quelque chose de particulier, mais non pas au même titre que les autres : **deseruit** ne tient la place d'un plus-que-passé que si on le met en relation avec le verbe de la proposition principale (**novas res *cupere*** [inf. hist. tenant lieu d'un passé]).

— 277, ligne 4 : *Lisez :* à laquelle l'usage.

ligne 22 : *Lisez :* **aut *nudavit* in conspectu suorum tegenda**.

ligne 34 : *Lisez :* que quelque chose *arrivera* ou *existera* dans l'avenir.

— 278, ligne 8 : *Lisez :* **habeo dicere** ou **scribere.**

ligne 9 : *Ajoutez :* Les infinitifs **dicere** et **scribere** sont à peu près les seuls qui se construisent ainsi.

Page 278, ligne 9 : *Supprimez* ou je dois (cf. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 182, REM. II, n. 1).
ligne 10 : *Lisez :* **habeo** suivi de l'adjectif verbal en **-ndus** (cf. ***habeo* aliquid *dicendum, habeo dicenda* omnia**).

— 279, ligne 8 : *Lisez :* soyons.
n. 1, l. 5 : *Lisez :* devrais-je.
n. 1, l. 8 : *Lisez :* εἶναι.
n. 3, l. 3 : *Lisez :* La seconde fonction (abstraction faite bien entendu, de leur valeur modale).

— 280, ligne 5 : *Lisez :* λελυκώς.
ligne 15 : *Lisez :* ἐμοί τε.
ligne 21 : *Lisez :* au singulier on dirait : **μίσει**.

— 281, ligne 5 : *Lisez :* Le parfait du verbe λέγω exprime.
ligne 11 : *Lisez :* La seconde **b**) ne s'emploie correctement (et seulement à la 2e pers.) qu'en parlant.
ligne 17 : *Lisez :* **judices : deinde... quæretis.**
ligne 18 : *Lisez :* **rem vobis proponam : vos eam**

— 282, note 1 : *Ajoutez :* expression qui se trouve concurremment avec **tibi *habe*** (cf. CIC., *in Verr.*, II, 1, 8, 18, etc.).

— 283, ligne 19 : *Supprimez l'exemple* d'ARIST. (*Ois.*, 1350) : πεπλήγῃ, en effet, est le subjonctif de l'aor. 2 ἐπέπληγον (épique).

— 284, ligne 2 : *Lisez :* 1° L'optatif présent exprime le présent ou l'imparfait [1] :
ligne 14 : *Lisez :* le temps [2].
note 1 : *Supprimez la première ligne et lisez :* En effet l'*optatif*, qu'on appelle *présent*, peut s'employer...
note 2 (*Cette note doit commencer après les quatre premières lignes de la n.* 1) : *Lisez :* S'il ne marque pas le temps par lui-même, l'optatif grec peut signifier, grâce au contexte, divers rapports de temps. Ainsi l'*optatif* dit *aoriste*...
n., l. 14 : *Lisez :* εἰ τοῦτο **ποιήσειεν**.

— 286, n. 1, l. 3 : *Lisez :* **quis est qui**

— 287, ligne 18 : *Lisez :* exprime le présent ou, en certains cas, l'imparfait (cf. REM., p. 288).
ligne 19 : *Lisez :* ἀποθνῄσκειν.
ligne 21 : *Lisez :* l'infinitif aoriste.
note 4 : Supprimez cette note : depuis Cobet et Stahl on a fait disparaitre le futur dans les passages cités et dans ceux qui leur sont analogues. Voyez d'ailleurs STAHL, *Quæstiones grammaticæ...*, p. 8 et suiv., cf. p. 18-20.

— 288, ligne 1 : La REMARQUE est mal rédigée, car en tant qu'imparfait, l'infinitif marque *antériorité* relativement au temps principal : ne pas confondre φημὶ ποιεῖν, je dis que je fais et φημὶ ποιεῖν, je dis que je faisais ; εἶπε ποιεῖν (style dir. ποιῶ), il a dit qu'il faisait (imparfait de concordance) et εἶπε ποιεῖν (style dir. ἐποίουν), il a dit qu'il faisait (imparfait logique).
n. 1, l. 2 : *Lisez :* ainsi l'on trouve.

— 289, ligne 6 : *Lisez :* ὁμόνοιαν.
ligne 9 : *Lisez :* Φιλίππου.
n., l. 2 : *Lisez :* ἰέναι.

— 291, ligne 11 : *Remplacer la* REMARQUE I *par celle-ci :*

L'infinitif **scripsisse** est tantôt un *aoriste* et tantôt un *parfait*. Employé comme *aoriste*, **scripsisse** répond très souvent à un *imparfait* (cf. § 283, REM. II, p. 290).

Comme *parfait*, l'infinitif **scripsisse** a ordinairement la même valeur que l'indicatif **scripsi**.

A **scripseram**, plus-que-parfait de l'indicatif, répondent les périphrases **scriptum habuisse**, pour l'actif, et **scriptum fuisse** pour le passif.

Ainsi j'affirme qu'à tel moment j'*avais fini* d'écrire la lettre, se dirait en latin : **dico me tum *scriptam habuisse* epistulam** ou **dico tum *scriptam* mihi** (cf. § 89, 3°) ***fuisse* epistulam**.

Mais, de même qu'à l'indicatif, **scripseram** sert à marquer parfois, non plus

un état passé, mais l'*antériorité au passé*, de même **scriptum habuisse** à l'actif et **scriptum fuisse** au passif peuvent perdre leur valeur propre pour prendre celle d'un temps signifiant l'*antériorité au passé*.

Or on a vu ci-dessus (§ 262, Rem., p. 276, au bas) qu'à l'indicatif, on peut, en latin, faire abstraction de ce rapport d'antériorité et mettre à l'aoriste une action qui logiquement devrait être signifiée par le plus-que-parfait, c'est-à-dire employer **scripsi** là où logiquement il faudrait **scripseram**. Cet emploi particulier de **scripsi** se retrouve à l'infinitif **scripsisse**, qui équivaut alors non plus à un parfait, mais à un aoriste signifiant un *plus-que-passé*.

Page 291, ligne 31 : *Lisez :* **unum**

n. 3, l. 3 : *Lisez :* **hæc videre**.

— 292, ligne 10 : *Lisez :* Au lieu de construire l'infinitif présent, comme c'est la règle en prose, ils se servent du parfait.

ligne 15 : *Ajoutez :* Ces constructions particulières s'expliquent par une raison de commodité métrique et aussi par ce fait que peu à peu en latin la nuance de signification propre au parfait avait disparu.

ligne 18 : *Lisez :* λελυκώς.

ligne 24 : *La Remarque I devrait être ainsi rédigée :*

Le participe appelé présent exprime simultanéité relativement à l'action principale, soit dans le présent, soit dans le passé.

Ainsi, tandis que οἶδα **ὤν** signifie je sais que je suis (simultanéité dans le présent), ᾔδη **ὤν** signifiera je savais que j'étais (simultanéité dans le passé). Mais il faut bien prendre garde que dans la traduction française, l'imparfait j'étais est amené par notre règle de concordance des temps : en réalité dans la phrase grecque ὤν a encore la valeur d'un présent.

Mais dans certains cas, οἶδα **ὤν** pourra signifier je sais que j'étais; en d'autres termes, le participe ne marquera plus simultanéité, mais *antériorité* relativement à l'action principale et il aura la valeur de notre *imparfait* proprement dit. De même **ᾔδη** ὤν pourra, dans certains cas, signifier je savais (à ce moment-là) que j'étais (auparavant). *C'est le cas des exemples cités en haut de la p.* 293.

n. 2, l. 3 : *Lisez :* πτωτικόν.

— 294, ligne 3 : *Lisez :* L'idée verbale pure et simple sans idée d'antériorité.

ligne 18 : *Ajoutez :* Rem. II. — Pour la construction de ἔλαθον avec le participe *aoriste*, voy. ci-après, § 594, 2° Rem. I (p. 668) et pour ἔφθην avec le participe *aoriste*, voy. § 594, 5°, Rem. I (p. 669).

ligne 31 : *Lisez :* Le participe présent paraît avoir quelquefois la valeur d'un imparfait (*ici les exemples*). Mais dans ces exemples l'imparfait de la traduction française est un imparfait de concordance : en réalité **sedenti** et **intuens** sont des *présents* marquant simultanéité dans le passé avec le verbe principal (**attulerunt, dirigebat**).

— 295, ligne 5 : *Supprimez la Rem. III* (**mortuus** est ou synonyme de θανών, et alors c'est un *aoriste*, ou synonyme de τεθνηκώς, et alors c'est un *présent :* dans la traduction française, l'imparfait n'est dû qu'à la règle de concordance.

ligne 30 : *Lisez :* au moment de l'action marquée...

ligne 33 : *Lisez :* pour marquer que l'action ainsi désignée est simultanée et non point antérieure à l'action principale.

— 296, n. 5, l. 3 : *Lisez :* reconnaissons.

ligne 6 : *Lisez :* imprécatives (ἀρατικά).

ligne 12 : *Lisez :* Halicarnasse.

— 298, ligne 17 : ἐδέησα

ligne 26 : *Lisez :* **ἐλάχιστον**

ligne 27 : *Lisez :* **ἐπὶ**

— 299, ligne 20 : *Lisez :* **ἀπωλλύμην**

ligne 26 : *Lisez :* ἦδ'

ligne 31 : *Lisez :* **ἐνόμιζεν**

— 300, ligne 1 : **οἷόν τ'**

Page 300, n. 2, l. 6 : *Lisez :* Le sens de la phrase est celui-ci : (Les Égyptiens ne connaissent le nom ni de Poseidon, ni des Dioscures.) Or s'ils avaient reçu des Grecs le nom de quelque dieu, c'est de ceux-là surtout (de Poseidon ou des Dioscures, de préférence à Héraclès) qu'ils devraient se souvenir.

n. 2, l. 12 : *Lisez :* ce sont eux.

— 301, ligne 7 : *Supprimez* l'exemple Dém., IX, expliqué autrement, p. 571, n. 1.

ligne 18 : *Lisez :* ὑπόψιον ἄλλων.

ligne 21 : L'exemple de Lysias (XII, 48) est controversé : Bekker, La Roche, Rauchenstein-Fuhr et Frohberger-Gebauer suppriment ἄν. Si on le garde, on doit le considérer comme *illogique :* c'est à tort qu'il figure dans la Rem. II.

n., l. 3 : *Lisez :* Traduite littéralement la phrase signifie : Beaucoup de gens croiront, se disant que ὡς j'étais à même (*participe imparf.* = j'eusse été à même) de te sauver en dépensant un peu d'argent, que j'ai négligé de le faire.

n. 1, l. 3 : *Lisez :* ἔδει

n. 1, l. 12 : *Lisez :* Dém., XXIX, 58.

— 303, ligne 14 : *Lisez :* **quod jampridem factum esse** ***oportuit.***

— 304, ligne 20 : *Lisez :* qui n'est pas ou n'a pas été remplie.

ligne 28 : *Lisez :* ὑμεῖς

ligne 29 : *Lisez :* ὑμῶν αὐτῶν **φείσεσθε**...

— 307, ligne 24 : *Lisez :* pouvait ou a pu se produire...

— 309, ligne 24 : *Lisez :* tu te garderais bien.

— 315, ligne 17 : *Lisez :* Soph., *Ajax*, 1085.

— 317, ligne 5 : *Lisez :* **πειθώμεθα** :

— 321, ligne 4 : *Lisez :* τί δῆτα...

ligne 25 : *Lisez :* **ἄν**

— 323, ligne 5 : *Lisez :* φίλος

n. 3, l. 8 : *Lisez :* μή

— 327, n. 1, l. 5 : *Lisez :* **postulent**

— 333, ligne 24 : *Lisez :* **suo?**

n. 3, l. 13 : *Lisez :* **utilitatemve.**

— 335, n. 1, l. 11 : *Lisez :* οὗτοι.

— 337. *Ajoutez une note 2 dont l'appel se trouverait dans le texte* l. 31 *après les mots* les temps passés de l'indicatif[2].

2. Cependant même en grec, *du moins chez Homère*, on trouve quelquefois l'optatif avec ἄν (dans le sens d'un irréel) associé à une proposition conditionnelle qui est à un temps passé de l'indicatif.

Ex. : Hom., *Il.*, V, 311 : καί νύ **κεν** ἔνθ' **ἀπόλοιτο** ἄναξ ἀνδρῶν Αἰνείας, | εἰ μὴ ἄρ' ὀξὺ νόησε Διὸς θυγάτηρ Ἀφροδίτη (cf. *Il.*, V, 388; XVII, 170; *Od.*, I, 236).

— 358, ligne 11 : *Ajoutez une* Remarque. — On pourrait noter aussi en latin comme exemples de juxtaposition remplaçant la subordination :

1° L'emploi de constructions comme celles-ci, dans lesquelles la juxtaposition tient lieu de **ut**, de telle sorte que, suivi du subjonctif :

Ex. : Plaute, *Aul.*, 460 : ***ita*** **mihi pectus peracuit,** ***capio*** **fustem.** — Tér., *Enn.*, 97 : **sed** ***ita*** **erat res, faciendum fuit.**

Cf. Cic., *Ad Att.*, XIII, 21, 5 : ***tantum aberat, ut*** **binos scriberent, vix singulos** ***confecerunt*** (au lieu de **tantum aberat ut..., ut vix..., conficerent**). *De Fin.*, V, 20, 57 : ***tantum abest ut*** **voluptates sectentur, etiam curas et sollicitudines et vigilias** ***perferunt.*** *Brut.*, § 80 : ***tantum afuit, ut*** **inflammares nostros animos : somnum isto loco vix** ***tenebamus.***

2° La juxtaposition de l'interrogation au lieu de l'interrogation indirecte (cf. : **dic mihi : quid tibi vis ?**).

3° L'emploi de **an** portant sur l'ensemble de deux propositions, dont la première est logiquement subordonnée à la seconde (de même l'emploi de **ergo** dans l'*argumentatio e contrario*).

Ex. : Cic., *p. Arch.*, 12, 30 : **an statuas et imagines, non animorum simulacra, sed corporum, studiose multi summi homines reliquerunt, consiliorum relinquere ac virtutum nostrarum effigiem non multo malle debemus...?** (Cf. *De Off.*, I, 31, 111 ; *Tusc.*, V, 36, 101 ; etc. Cf., en grec, l'emploi correspondant de μέν... δέ...).

4° L'emploi de tours comme celui-ci :

Cic., *ad Att.*, III, 21, 2 : **sed vereor ne hos tamen tenere potuerimus tribunos plebis amiserimus**, etc.

Page 362, ligne 16 : *Lisez :* τυχεῖν.

— 368, ligne 14 : *Lisez :* négations (cf. ci-après, § 706, Rem. I. p. 803).

— 371, ligne 21 : *Lisez :* 'Ατρείδη... |

— 385, ligne 9 : *Lisez :* ἡρπάσθη

n. 1, l. 1 : οὐ μόνον οὐ

— 406, ligne 27 : On peut douter que dans Esch., I, 27, οὓς soit employé avec la valeur interrogative qu'aurait οὕστινας ou τίνας. C'est plutôt le relatif avec ellipse de l'antécédent : la négation οὐ est dès lors justifiée par le fait que la relative n'a rien d'hypothétique ni d'indéterminé, les personnages dont il est question étant précisément déterminés par la loi.

— 417, ligne 22 : L'emploi de μή dans l'exemple de Soph., *Ant.*, 685 ne saurait s'expliquer par la raison indiquée. Ne serait-ce pas qu'il y a dans l'expression un doute, tenant à ce que la proposition principale (οὔτ' ἄν δυναίμην) est négative? La proposition ὅπως σὺ μὴ λέγεις ὀρθῶς τάδε équivaut vraisemblablement à ceci : εἴ πως σὺ μὴ λέγεις ὀρθῶς τάδε, οὔτ' ἂν δυναίμην λέγειν <ὅπως τάδ' οὐκ ὀρθῶς λέγεις> κτλ., si en quelque manière ce que tu dis n'est pas juste, je ne saurais dire en quoi, etc. (Note de R. Durand.)

— 451, note 1 : L'exemple de Platon, *Gorg.*, **487 d**, ne prouve rien pour la construction de ὅτι après φημί : outre que ὅτι est en tête de la phrase, avant que φημί n'ait été exprimé, il faut remarquer que φημί n'est pas le seul verbe employé : αὐτός τε σὺ φῄς καὶ ὁ λόγος... **ὁμολογεῖ** σοι...

note 3 : L'explication est insuffisante : dans l'exemple de Théognis, le verbe principal est un verbe signifiant jurer ; or après les verbes signifiant jurer, promettre, la négation de l'infinitif n'est plus οὐ, mais redevient μή ; donc il semble qu'ici la proposition avec ὅτι remplaçant une proposition infinitive, l'emploi de μή soit dû à l'analogie de la construction infinitive. Mais cette analogie ne peut rendre compte du second exemple (Antiphon). Le passage a paru suspect ; Jebb corrige ὅτι<οὐ τῇ ἐ>μῇ προνοίᾳ... et cette conjecture a passé dans le texte de Blass. Si on garde la leçon des mss, on peut voir dans l'emploi de μή l'influence de l'impératif et penser qu'il a été amené par l'idée : n'allez pas croire que..., *littér.* : considérez que ces choses sont arrivées, *non* (= *ne croyez pas que ce soit*) par l'effet de... (Note de R. Durand.)

n. 3, l. 6 : *Lisez :* Voy. ci-dessus, p. 449, n. 4.

n. 4, l. 3 : *Lisez :* Xén., *Mém.*, I, 2, 17.

— 452, ligne 15 : *Lisez :* **εἴη**

ligne 18 : La Remarque pourrait être supprimée, car les propositions examinées (parenthèse avec γάρ, propos. avec οὖν) font bien partie du style indirect et se rattachent bien, elles aussi, à ὅτι, qui commande toute la phrase. Plus intéressants seraient les passages cités par Goodwin (§ 675, 2) et auxquels on ajouterait : Hér., IV, 135 (μέλλοι) et Platon, *Phédon*, **87 d** (ἐπιδεικνύοι). Dans ces exemples-là, la proposition est bien indépendante ; on a affaire à une sorte de style demi-indirect, intermédiaire entre le style indirect proprement dit (**εἶπεν** ὅτι...) et le style direct, et cette construction s'explique sans doute par un raccourcissement d'expression.

— 453, note 1 : *Lisez :* ὅτι

Page 458, ligne 13 : L'exemple de PLAUTE, *Asin.*, 51 sq. est unique, et il est suspect. Blass (*Rh. Mus.*, 1882, p. 151, cf. ce qu'il dit dans son *Hermeneutik*, Handbuch d'Iw. Müller, I, p. 175 sq.), ponctuant tout le passage autrement qu'on ne fait d'ordinaire, sépare **quod amat** de **scio** et en fait une proposition causale dépendant de **quod filio succenseam**, qui est plus haut, la phrase du vieillard étant interrompue par l'esclave. L'explication de Blass est, il est vrai, repoussée par Goetz-Schœll, qui gardent le texte traditionnel en inclinant (*præf.*, p. VIII) vers la correction **amat** proposée par Lorenz.

— 464, n. 1, l. 6 : Au lieu de suppléer **fuit** entre **nec** et **cum**, il est plus naturel avec Gray de sous-entendre après **nec** le verbe **audivi** du vers précédent.

— 476, ligne 7 : Il y aurait lieu de citer aussi l'emploi que fait Tacite de **donec**, jusqu'à ce que... avec l'*infinitif historique* alternant dans la même phrase avec l'*imparfait*.

Ex. : TAC., *Ann.*, XIII, 57 : **neque exstingui poterant**, ... ***donec*** ... **agrestes quidam** ... **saxa *jacere*, dein** ... ***absterrebant***.

NIPPERDEY (*Ann.*, II, 4) cite aussi *Hist.*, III, 10 : **donec *fatiscere* seditio et... dilaberentur**. Mais HERÆUS lit **fatisceret**.

— 489, ligne 24 : GOODWIN (§ 329, 2) fait observer avec raison que dans cette construction ὡς n'est pas proprement *final*, mais plutôt relatif ou interrogatif et que l'optatif avec ἄν est un potentiel.

— 491, ligne 10 : *Lisez :* Pour οὐ μή avec le subjonctif, voy. ci-après, § 713, 2°, p. 811.

ligne 35 : Il y a, en ce cas, construction par *juxtaposition* (cf. en latin la locution **tantum abest ut** suivie d'une proposition indépendante, ci-dessus, p. 835, l. 43).

— 493, ligne 3 : En fait, même dans le cas particulier de cette remarque, l'infinitif avec ἄν dépendant de ὥστε n'exprime jamais un *irréel* proprement dit. L'infinitif exprime une possibilité que ἄν ne fait que conditionner. La traduction française mourrait, n'eût pu revenir, est due à une transposition de la pensée, mais ne rend pas compte du tour grammatical : littéralement il faudrait dire : d'où pour le médecin *la possibilité de mourir, si... ;* d'où l'*impossibilité* pour Philippe d'*avoir* la force de revenir, *même si...*, etc. Si l'on veut expressément marquer *possibilité dans le passé*, *mais possibilité non réalisée*, il faut recourir au mode personnel : toutefois *dans le style indirect*, mais dans ce cas seulement, ὥστε ἄν ποιῆσαι peut équivaloir véritablement à ὥστε ἄν ἐποίησεν, et alors la négation est *ordinairement* οὐ (cf. GOODWIN, § 595).

— 495, ligne 33 : *Ajoutez :* Sur l'infinitif futur voy. GOODWIN, § 591.

— 496, note 2 : Notez que dans les deux passages de Sophocle cités, la plupart des éditeurs corrigent en ἕως la leçon ὡς des mss et scandent par synizèse.

— 506, ligne 34 : L'exemple de Lysias (XIII, 51) n'est pas absolument sûr : les mss ont καταλυθείησαν, la correction καταλυθείη ἄν, généralement adoptée, nous paraît certaine : Bekker seul lit καταλυθείη.

ligne 39 : Ajoutez une REMARQUE III : Quand le verbe craindre est à un temps passé, on emploie quelquefois l'*optatif futur* au lieu de l'indicatif (cf. GOODWIN, § 131).

— 563, n. 1, l. 11 : L'exemple de DÉM., XX, 62, offre quelque chose de particulier : la phrase commandée par εἰ comprend deux membres opposés par μέν... δέ..., c'est un cas de coordination grammaticale là où logiquement il faudrait subordination (en fr., c'est tandis que... qui correspond à μέν). Or, comme il arrive dans des constructions de ce genre, le premier membre (μέλλοντες μὲν... ἡγεῖσθε), s'il est rattaché grammaticalement à εἰ, ne fait pas partie de la condition : il exprime un fait qui vaut par lui-même, indépendamment de la condition, et dès lors il garde naturellement la construction d'une proposition indépendante.

— 565, note 2 : La distinction faite ici est inutile. La vérité c'est que, dans ces sortes de phrases, où il s'agit d'hypothèses invraisemblables, il y a toujours relation *à l'avenir*, à un avenir d'ailleurs *plus ou moins éloigné ;* c'est ce qui fait que, en dépit de l'*invraisemblance*, il y a toujours *logiquement* possibilité : ainsi dans l'exemple du texte (T.-LIVE, XXXIX, 37, 3), **hodie** n'empêche pas plus la référence à l'avenir (avenir rapproché) que **nunc** dans CIC., *p. Cœl.*, 1, 1, cité dans la note.

Page 573, note 1 : Dans Eschyle (*Eum.*, 234), εἰ προδῶ est en effet la leçon du *Mediceus*, mais le sens n'en est guère bon (Weil : ὃς προδῷ — Kirchhoff, ἢν προδῷς). Que si l'on veut garder εἰ προδῶ, il faut l'expliquer, non pas par une pensée générale, mais plutôt par une supposition rapportée à l'avenir (cas du § 528, p. 561, n. 4).

— 575, ligne 12 et suiv. : Les exemples cités ici rentrent dans le cas particulier signalé plus haut, p. 839, l. 42 : en effet dans Xén., *Mém.*, II, 3, 9, le premier membre (κύνα μὲν... ἂν... ἐπειρῶ), s'il est, par le fait de la coordination μέν... δέ..., rattaché grammaticalement à εἰ, est, pour le sens, indépendant de la condition : il se construit comme la proposition dont il a la valeur logique : ἂν ἐπειρῶ, parce que la proposition est subordonnée à une condition non réalisée, εἰ ἐχαλέπαινεν. En outre, dans Esch., I, 85, ce qui dépend proprement de εἰ, ce n'est pas tant ἥλω ἄν (proposition équivalant pour le sens à une proposition indépendante) que ἀποφεύξεται. Enfin dans Isée, X, 12 le texte cité est tronqué : le passage doit être rétabli ainsi : θαυμαστὸν γὰρ ἂν ἦν, εἰ τὴν ἐμὴν μητέρα ἔχοντι Ἀπολλοδώρῳ... οὐκ ἂν οἷόν τε ἦν τῶν ἐκείνης κυρίῳ γενέσθαι, ... **ἀλλ'** ἑτέρῳ αὐτὴν ἐκδόντι **ἔξεσται** εἰς τὰ ταύτης χρήματα υἱὸν εἰσποιῆσαι. Ici encore la proposition οὐκ ἂν οἷόν τε ἦν, bien que grammaticalement construite avec εἰ, ne fait pas partie de la condition, et c'est pour cela que dans une proposition de ce genre il peut y avoir non seulement tous les modes d'une proposition indépendante, mais encore la négation οὐ.

— 757, ligne 37. L'exemple de César (*de Bell. Gall.*, IV, 37, 3) est douteux. L'ablatif peut s'y expliquer, à la rigueur, par la règle précédente (ablatif de durée, cf. ci-dessus, § 174, p. 206, cas demandé par la construction de la phrase) et non par la règle relative aux expressions dépendant du comparatif.

— 771, ligne 2. *Supprimez* l'exemple de Soph., *Trach.*, 736 (λέγω étant exprimé, ἐμὸν πατέρα, n'est plus en apposition, à proprement parler).

— 780, ligne 30 : *Lisez :* Platon, *Euthyd.*, 271 b³ : ὃν μὲν ἐγὼ λέγω, ἐκ δεξιᾶς τρίτος ἀπὸ σοῦ καθῆστο· ἐν μέσῳ δ' ὑμῶν τὸ Ἀξιόχου μειράκιον ἦν. Καὶ μάλα πολύ, ὦ Σώκρατες, ἐπιδεδωκέναι μοι ἔδοξεν, καὶ τοῦ ἡμετέρου οὐ πολύ τι τὴν ἡλικίαν διαφέρειν Κριτοβούλου. Ἀλλ' **ἐκεῖνος** μὲν σκληφρός, **οὗτος** δὲ προφερὴς καὶ καλὸς κἀγαθὸς τὴν ὄψιν.

— 789, ligne 40. *Supprimez* l'exemple de Xén., *Cyr.*, I, 6, 22 (περὶ τούτων n'est pas l'antécédent de περὶ ὧν, lequel est sous-entendu).

— 805, note 4, ligne 5. *Ajoutez :* L'expression équivaut en effet à quelque chose comme : **ut non modo lacrimis mortuos, sed ne sepulcro quidem prosequerentur.** De ce que, dans la phrase de T.-Live, chaque membre a son verbe particulier, il ne s'ensuit pas que la phrase soit *logiquement* différente de celle qu'on a citée plus haut : c'est toujours la négation contenue dans **ne... quidem** qui se trouve porter sur les deux membres de phrase.

INDEX GREC

[Les chiffres renvoient aux paragraphes ; les abréviations « **p.** », « **n.** », « **l.** », « **R.** » signifient : « **page** », « **note** », « **ligne** », « **Remarque** ».]

A

K

Λ

M

N

O

Π

INDEX LATIN

[Les chiffres renvoient aux paragraphes; les abréviations « p. », « n. », « l. », « R. » signifient : « page », « note », « ligne », « Remarque ».]

A

E

F

G

H

I

J

L

M

R

S

T

U

V

INDEX FRANÇAIS

[Les chiffres renvoient aux paragraphes: les abréviations « **p.** », « **n.** », « **l.** », « **R.** » signifient : « **page** », « **note** », « **ligne** », « **Remarque.** »]

A

H

I

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

LIVRE DEUXIÈME

SYNTAXE DE LA PHRASE

LIVRE TROISIÈME

OBSERVATIONS SUR QUELQUES PARTIES DU DISCOURS

IMPRIMERIE E. CAPIOMONT ET Cie



PARIS

57, RUE DE SEINE, 57





